LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1883

Droits de propriété et de traduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

Paysans russes et tartares voy. p. 2). — Dessin de Yvan Pranishnikoff.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy.

A la suite de travaux sur les arts musulmans entrepris depuis plusieurs années par M. Dieulafoy, ingénieur des ponts et chaussées, le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts confia à cet ingénieur la mission d'aller étudier en Perse les monuments construits par les princes Sassanides du troisième au septième siècle de notre ère et les origines de la décoration en faïence.

Le Ministère des travaux publics autorisa M. Dieulafoy à quitter le service de construction de chemins de fer qu'il dirigeait dans le midi de la France et le chargea de relever les travaux d'art anciens et modernes qui pouvaient se trouver dans l'Iran.

Mme Dieulafoy avait déjà suivi son mari dans ses précédents voyages en Espagne, au Maroc, dans la Haute Égypte, elle l'accompagna de nouveau.

Escortés de quelques serviteurs indigènes, ils parcoururent à eux seuls la Perse, y compris le Fars si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

difficile à traverser, la Chaldée et enfin toute la Susiane. Cette contrée, dans laquelle aucune des précédentes missions françaises n'avait encore pu pénétrer, avait été imparfaitement vue par Loftus au moment de la délimitation des frontières turco-perses.

Le voyage a duré quatorze mois, et pendant ce temps nos compatriotes ont parcouru à cheval cinq mille huit cent vingt-neuf kilomètres, répartis sur cent quarante étapes.

Pendant toute la durée de la mission, Mme Dieulafoy s'était chargée de la rédaction du journal de voyage et de l'exécution des photographies.

Ce sont des extraits de ces documents que nous commençons aujourd'hui à publier.

I

Érivan. — Entrée au Gastein. — Groupe de paysans. — Enfant arménien. — Ancienne mosquée d'Érivan. — Menu d'un dîner au Caucase. — Palais des Serdars. — Vue de l'Ararat. — Cultures et villages aux environs d'Érivan. — Narchivan. — Mastched djouma. — Attaba Koumbaz.

29 mars 1881. — La ville d'Érivan est gaie d'aspect : ses maisons, recouvertes par des terrasses, sont entourées de jardins. Les fleurs épanouies des arbres fruitiers et les murs blanchis à la chaux de quelques habitations à demi européennes tranchent joyeusement sur la masse grisâtre des constructions, dominées par les coupoles des mosquées chyites. Sans le dôme de tôle peinte en vert de l'église russe, il serait aisé de se croire déjà arrivé en Perse.

Notre calèche traverse la ville au grand galop des chevaux de poste et nous faisons une entrée triomphale dans le Gastein (hôtellerie), suivis des habitants accourus en foule derrière la voiture pour assister à l'arrivée des étrangers.

Jeunes ou vieux, ces curieux sont également laids. Les uns portent la casquette plate des « Petits-Russiens » et cette longue lévite boutonnée connue en Europe sous le nom de polonaise; les autres sont coiffés du « papach » cylindrique en peau de mouton et affublés du vêtement fourré des anciens habitants du pays. Tous ont les cheveux collés en longues mèches plates, le teint blafard. Leur figure, fortement déprimée, ne respire ni intelligence, ni vivacité, et rien dans leurs allures ne vient démentir l'expression de leur physionomie.

Jeune Arménien. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

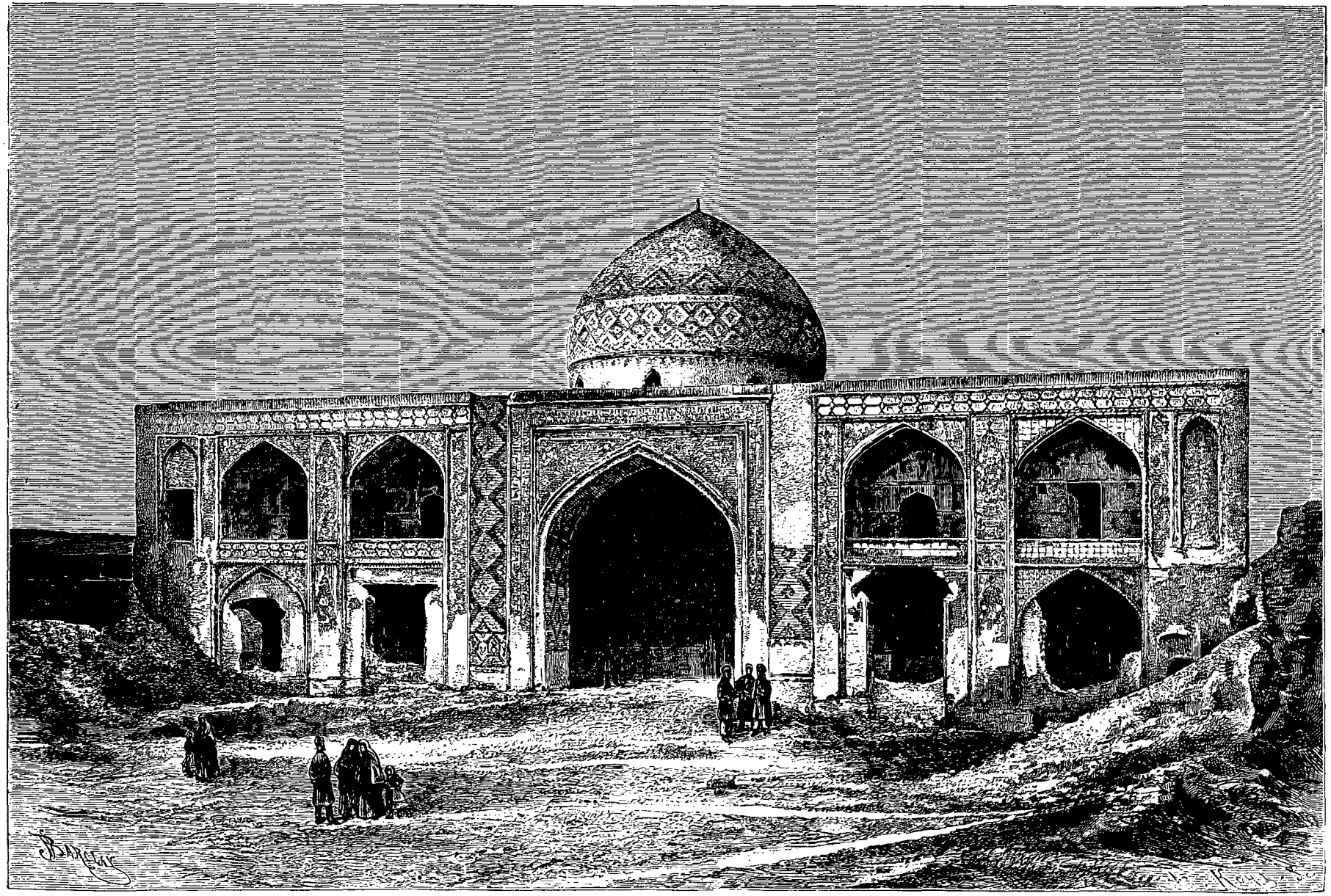
Dans un coin de la cour, j'aperçois un jeune garçon dont la mine intelligente contraste avec l'air pesant des gens qui nous entourent. Ses traits réguliers rappellent les beaux types de la Grèce; ses cheveux noirs et bouclés encadrent gracieusement une figure éclairée par deux beaux yeux pleins de malice; un vieux fez rouge, à moitié noyé dans les broussailles de sa chevelure, se détache sur le fond des murs de terre et attire tout d'abord mon attention. C'est un Arménien de Trébizonde, abandonné par une caravane de marchands persans. Le gamin, dès qu'il nous voit, se précipite vers la voiture, nous débarrasse de nos bagages et nous guide vers la porte encombrée d'officiers russes venus à leur pension, après la manœuvre, prendre le zakouski national.

L'installation de l'hôtellerie est incontestablement supérieure à celle des maisons de poste, mais elle laisse encore fort à désirer. L'éternel samovar et une table chargée des éponges et des peignes communs à tous les voyageurs forment le mobilier d'une chambre dont les croisées vissées ont leurs plus petits joints recouverts de papier. Quant au lit, il se compose d'un mince matelas posé sur des sangles et d'une couverture : les draps font absolument défaut et seraient même superflus, les Russes, au moins dans le Caucase, n'enlevant jamais leurs vêtements pour se coucher.

Mon cœur se soulève en entrant dans cette chambre où l'air n'est jamais renouvelé. Mais à quoi servirait de se montrer délicate? Il s'agit d'abord de conquérir le déjeuner, et je remplace dans ce but le discours éloquent que je n'aurais pas manqué de placer à cette occasion, si j'avais su la langue russe, par des gestes expressifs et animés. J'approche à plusieurs reprises mes doigts de ma bouche ouverte, pendant que de l'autre main je serre ma poitrine pour indiquer les angoisses d'un estomac délabré. Cette demande muette, comprise du Spitzberg à l'Équateur, reste ici sans réponse. Décidément le russe est une langue bien difficile.

Par bonheur mon petit Arménien paraît frappé d'une idée lumineuse; supposant que le conducteur de la calèche doit nous comprendre après nous avoir accompagnés pendant plus de dix jours, il part et me le ramène aussitôt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ancienne mosquée à Érivan (voy. p. 4). — Dessin de Barclay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cet honnête Moscovite, qui passe à Tiflis pour savoir l'italien, n'a retenu de ses études que l'art de la pantomime; il prend ma montre et, posant son doigt sur la douzième heure, hurle son *nieto* habituel tout en heurtant ses mâchoires l'une contre l'autre, puis, faisant parcourir à l'aiguille le quart du cadran, il se place à table d'un air réjoui. Tout cela veut dire, si je ne me trompe, que pour le moment on ne trouve rien à manger au Gastein, mais qu'à trois heures nous dînerons chez Lucullus.

Alors, également ravis du restaurant et de l'hôtel, mais l'estomac creusé par dix jours de jeûne ou d'oie fumée, nous sortons, espérant trouver, comme dans les bazars de Stamboul, des cuisines en plein vent toujours ouvertes aux affamés.

Les bazars d'Érivan sont bruyants et animés, car c'est aujourd'hui la fête du No-rouz, ou nouvel an persan : les boutiques, placées de chaque côté d'un passage plus ou moins large servant de rue, sont encombrées d'objets divers; les négociants, assis sur leurs talons, causent avec leurs clients, ou roulent mélancoliquement entre leurs doigts les grains d'un chapelet d'ambre, destiné plutôt à faire des calculs commerciaux qu'à compter des prières. Les marchands ambulants parcourent les rues en poussant des cris stridents; le peuple circule, se pousse, s'injurie et se faufile au milieu des caravanes de chameaux, de mulets et d'ânes, animaux assez intelligents pour n'écraser personne dans cette bagarre.

La foule n'est cependant pas assez compacte pour nous empêcher de distinguer une boutique dont l'aspect est des plus réjouissants : on y confectionne le loulé kiébab (kiébab en tuyaux), dont nous avons pu apprécier les mérites dans les bazars de Constantinople.

Sur l'étal apparaît un grand bassin rempli de viande de mouton hachée menu; un fourneau garni d'une braise ardente est disposé à côté, prêt à cuire rapidement les brochettes. Comment résister à la tentation? Nous passons derrière l'achpaz (cuisinier), qui nous invite à nous asseoir sur une banquette de bois, et nous assistons à la confection du kiébab. Le Vatel a saisi une poignée de hachis qu'il pousse en l'allongeant tout autour d'une plate brochette de fer, puis il humecte sa main avec de l'eau et la promène lentement sur la viande : à un moment donné, je crois m'apercevoir que l'artiste s'aide un peu du bout de sa langue pour fixer quelque morceau rebelle, mais je ne cherche pas à approfondir une question aussi dépourvue d'intérêt. En tout cas, cette manœuvre culinaire ne nuit en rien à la perfection des brochettes qu'on nous sert au bout de quelques minutes, emmaillotées dans une mince couche de pain. Nous nous empressons de les dévorer, et, ce devoir accompli, nous poussons une première reconnaissance dans la ville.

On nous conduit d'abord à une ancienne mosquée en partie détruite : la coupole, assez dégradée extérieurement, est revêtue de briques émaillées de couleur bleue, tandis que les murs de l'édifice sont recouverts de plaques de faïence sur lesquelles le décorateur a peint des fleurs et des oiseaux; une grande partie des frises, ornées d'écritures jaunes sur fond bleu, gisent à terre, détachées par la pluie et l'humidité. Perpendiculairement à la façade principale s'étendent de chaque côté des arcatures disposées autour d'une cour au milieu de laquelle on voit encore les ruines d'un bassin à ablutions. Ces galeries, sur lesquelles s'ouvrent les entrées d'un nombre de chambres égal à celui des arceaux extérieurs, forment le portique de la médressé où l'on apprend aux enfants à lire le Coran et aux étudiants les principes de la loi musulmane. Tous les édifices religieux sont élevés aux frais des particuliers, et la générosité des fondateurs va quelquefois jusqu'à joindre à ces monuments non seulement des écoles, mais encore un bain et un caravansérail destinés aux voyageurs. La mosquée a subi plusieurs restaurations; les faïences ne remontent pas à une époque éloignée; la coupole, au contraire, paraît avoir été construite à la fin du dix-septième siècle. Elle est soigneusement décorée à l'intérieur d'une jolie mosaïque de briques entremêlée de petits carreaux émaillés disposés en spirale.

Trois heures sonnent à l'église russe voisine de la mosquée : on dîne sans doute au Gastein, nous nous hâtons de rentrer au logis. Enfin nous voici à table; on apporte à chacun de nous un grand saladier dans lequel sont réunis les éléments les plus divers. J'attaque avec hésitation ce mélange de choux fermentés, de mouton et de lait aigre; le palais, d'abord surpris par ce bizarre amalgame, finit cependant par s'y habituer, et le *shit*, il faut bien l'avouer, est encore le meilleur de tous les plats russes servis au Caucase. Le mets national persan, du riz mêlé de raisins secs, fait ensuite son apparition, et le menu se termine par des pieds de porc sucrés et cuits dans de la confiture de prunes.

Le vin est bien fabriqué; sa couleur dorée, son bouquet agréable rappellent les vins légers du sud de l'Espagne : on est très porté, après l'avoir goûté, à rendre grâce au patriarche Noé, qui planta, dit-on, dans les environs d'Érivan les premiers ceps de vigne. Aujourd'hui encore, le raisin provient d'immenses champs s'étendant des portes de la ville jusqu'au pied de l'Ararat.

30 mars. — Le jour est déjà levé quand nous arrivons au palais des Serdars. Cet édifice, situé comme la mosquée à l'intérieur de la vaste enceinte fortifiée élevée autrefois autour de la citadelle, servait de résidence aux généraux persans chargés du gouvernement de la province.

Des larges baies qui éclairent le salon intérieur, les regards embrassent un magnifique panorama. Le palais est bâti sur un rocher, au bas duquel coule, en décrivant de nombreux circuits, un cours d'eau torrentueux dont les berges sont réunies par un beau pont de pierre toujours encombré de caravanes se dirigeant vers la Perse ou se rendant en Russie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

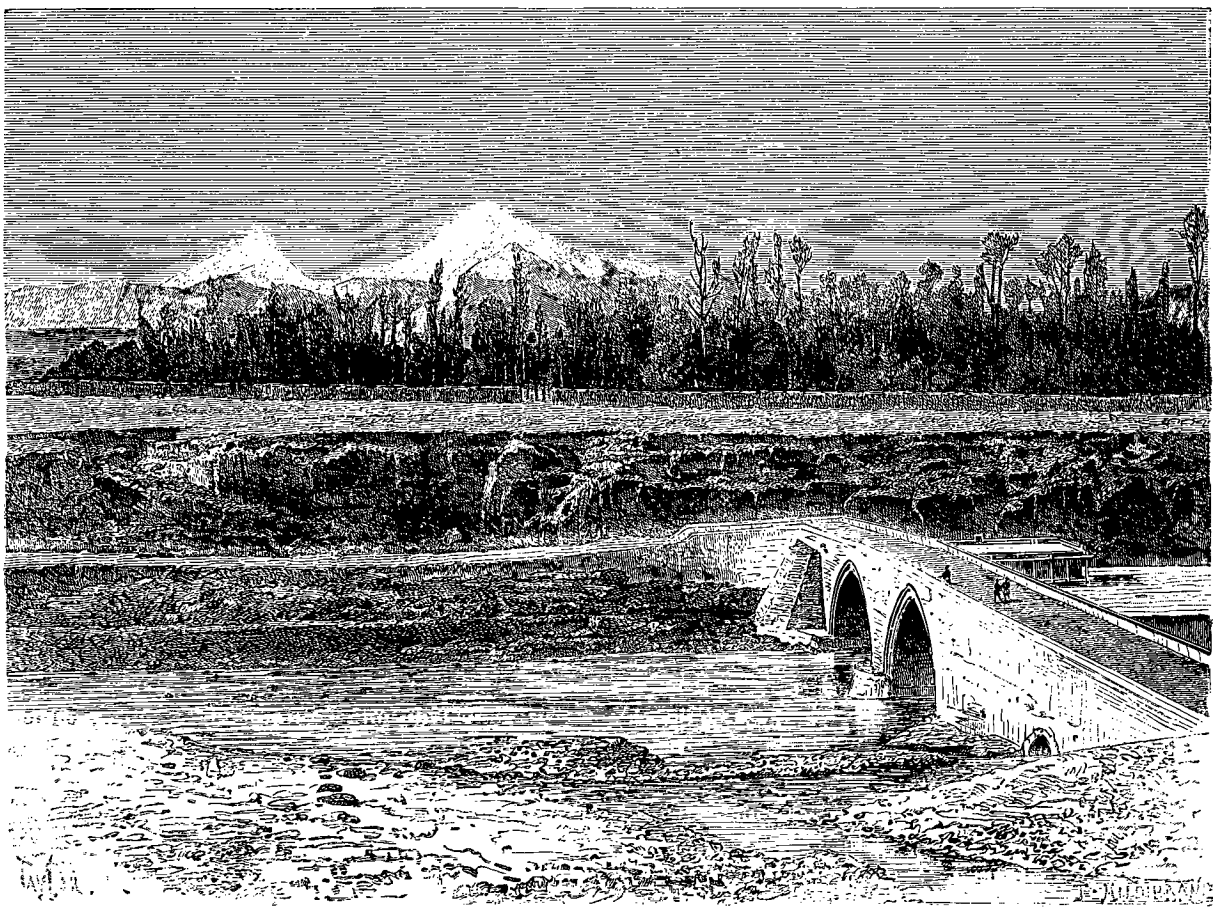
Au delà de la rivière s'étend une vallée verdoyante coupée de canaux et de bouquets d'arbres; au dernier plan, le grand Ararat[1] élève majestueusement sa tête couverte de neiges éternelles.

Le sommet de la montagne, formé de deux pics de hauteurs inégales séparés par un col, domine la ligne de faîte. L'arche de Noé, suivant les traditions, s'arrêta après le déluge sur la cime de droite.

Il doit être bien pénible de gravir les flancs escarpés de l'Ararat, mais les membres du Club Alpin qui tenteraient cette ascension seraient bien dédommagés de leurs fatigues s'ils trouvaient dans les anfractuosités des rochers la quille de l'arche biblique, que montrent très sérieusement au bout d'une lunette les bons moines du monastère du lac Sewanga.

31 mars. — Bien reposés par deux bonnes journées passées à Érivan, nous nous décidons à reprendre notre vie de misère, c'est-à-dire la diligence, qui doit, d'après les conditions du traité passé à Tiflis, nous conduire jusqu'à Djoulfa, village situé à la frontière de la Russie et de la Perse.

A sept ou huit kilomètres d'Érivan, notre postillon trouve encore le moyen d'engager sa voiture dans une profonde ornière. Mais comme le soleil est beau et



Pont d'Érivan. — Dessin de Taylor.

que nous n'avons plus de neige sous les pieds, notre philosophie se trouve à la hauteur des circonstances, et, assis sur un tertre, nous attendons patiemment pendant deux grandes heures qu'Allah donne aux chevaux et à deux paires de vaches la force et la bonne volonté nécessaires pour dégager le carrosse du cloaque dans lequel il est embourbé.

Tout autour d'Érivan le pays est riche et bien cultivé; nous voyageons au milieu de plaines irriguées plantées en vigne ou semées en blé, riz et coton. Les villages, très voisins les uns des autres, sont entourés de peupliers, de saules et d'arbres fruitiers en pleine floraison. Le printemps met tout en mouvement dans la campagne, les paysans profitent d'une belle journée de soleil pour donner les dernières façons aux terres; les femmes, uniformément revêtues de chemises courtes et de pantalons en cotonnade d'un beau rouge, réparent les conduits d'arrosage, sarclent et binent les récoltes déjà nées ou déchaussent la vigne enterrée pendant l'hiver.

1er avril. — Le paysage change complètement, la végétation cesse et la route s'élève péniblement dans une vallée caillouteuse conduisant à un col déchiré; les

1. Le sommet de l'Ararat est à cinq mille six cent cinquante mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

secousses données par les rochers en saillie sur le chemin sont des plus violentes. Vers trois heures, nous arrivons à un relais; l'attelage de quatre chevaux est remplacé par douze fortes bêtes montées par six postillons. Je demande des renseignements : nous allons, m'apprend le conducteur, traverser une rivière; on n'ignore pas ici l'art de naviguer, mais c'est toujours en voiture ou à cheval qu'on met à la voile. Les ponts sont fort rares; aussi les voyageurs prennent-ils l'habitude de traverser les cours d'eau à gué.

Entraînée avec la vitesse du vent par notre superbe équipage, la voiture bondit de tous côtés, soulevée par les pierres et les affleurements de rochers, et nous conduit, déjà tout étourdis, sur les bords de la rivière grossie par la fonte des neiges. Les postillons, debout sur leurs étriers, fouettent à tour de bras les chevaux et les lancent sans hésitation dans le fleuve, le conducteur jure avec furie, l'eau, blanche d'écume, jaillit de toutes parts et pénètre dans la voiture jusqu'à la hauteur des coussins; enfin, après avoir beaucoup penché à droite, pas mal à gauche, la lourde calèche gagne l'autre rive et se dirige vers un relais situé à quelques minutes du gué.

Chevaux et postillons se sont bien conduits; ces derniers, fiers d'avoir franchi un obstacle bien fait dans cette saison pour arrêter les voyageurs pendant plusieurs jours, reçoivent néanmoins, avec la modestie seyant au vrai mérite, les félicitations de leurs camarades. Nous-mêmes sommes très heureux de trouver ici un bon feu, car un bain de rivière, au mois de mars, est complètement dépourvu de charme.

Il est nuit close quand nous arrivons au relais de poste de Narchivan; les chevaux sont dételés, les bagages déchargés, puis on nous conduit dans une petite salle basse où sept ou huit palefreniers enveloppés dans des peaux de bique dorment sur des lits de camp. Le maître de poste leur ordonne de se lever et d'aller se loger ailleurs, mais tous ronflent à qui mieux mieux et nul ne paraît avoir entendu cette injonction désagréable. Un grand fouet est enroulé autour des reins de notre introducteur; il en défait doucement les nœuds et ne l'a pas encore à la main que déjà tous les dormeurs réveillés courent à droite et à gauche, saisissent armes et bagages et disparaissent comme par enchantement.

3 avril. — Narchivan, comme Érivan, conserve de superbes souvenirs de son passé.

Sur la principale place se trouve un des plus beaux spécimens de l'architecture mogole au quatorzième siècle. C'est une grande tour octogonale haute de vingt et un mètres; elle faisait autrefois partie de la Mastched djouma aujourd'hui détruite; chacune de ses faces est ornée d'une ravissante mosaïque formée de briques et de bandes d'émail bleu turquoise s'enchevêtrant les unes dans les autres pour composer des dessins variés d'une extrême élégance.

Cette construction est précédée de deux minarets élevés flanquant une porte ogivale d'un bon style; les frises entourant la baie sont décorées d'une large inscription coufique dont les lettres en émail bleu se détachent sur le fond rosé de la maçonnerie.

Sur le seuil de la porte, j'entends pour la première fois parler la langue persane. J'ai douté jusqu'ici de moi-même et du dictionnaire de Bergé; aussi j'éprouve un vrai bonheur à reconnaître plusieurs mots péniblement gravés dans ma mémoire et à pouvoir enfin échanger quelques paroles. Depuis Tiflis je me suis toujours exprimée par signes ou par dessins et je trouve ce système tous les jours plus monotone.

Mon premier Persan est le propriétaire de la tour. En apprenant l'arrivée de deux étrangers, il est sorti de sa maison, bâtie tout au bout de la mosquée, pour venir nous saluer. Surprise de le voir revêtu de l'uniforme des généraux russes, je lui demande pourquoi il a adopté le costume des conquérants de son pays.

« Mes ancêtres, me répond-il, étaient de père en fils gouverneurs de cette province, où ma famille possédait d'immenses terres; aujourd'hui il ne me reste plus pour patrimoine que la tour, objet de votre admiration, les minarets de l'antique mosquée et le titre de général russe généreusement distribué par le Czar aux infortunés qu'il dépouille. »

Narchivan fut certainement une ville prospère au moyen âge. Hors des murs nous visitons une vaste mosquée couverte d'une coupole en partie ruinée, et à quelque distance un charmant petit édifice, tombeau d'un saint ou d'un grand personnage musulman.

L'Attaba Koumbaz repose sur une crypte voûtée, le toit de forme pyramidale est couvert en briques, les frises et les faces du monument sont, comme celles de la Mastched djouma, ornées d'inscriptions coufiques, mais les dessins sont exécutés plus simplement en mosaïque de briques de couleur uniforme posées sur fond de mortier.

Au sommet du toit est un nid de cigognes, où tous les ans, paraît-il, ces beaux oiseaux viennent pondre et couver leurs œufs. Les petits mettent quatre à cinq mois à naître ou à grandir et abandonnent ensuite le nid paternel, tandis que les parents, comme les hirondelles, reviennent chaque année pondre et couver sur le faîte du même monument.

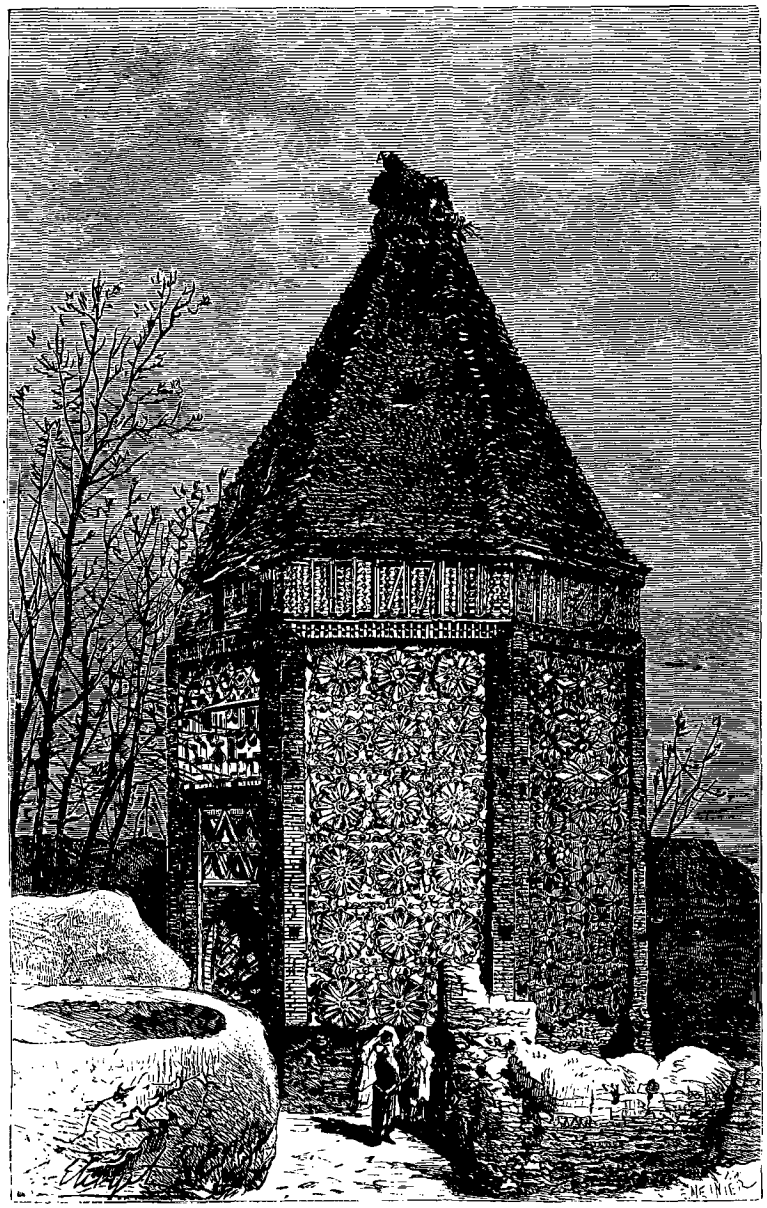
Hadji laïlag (le pèlerin aux longues jambes) est très aimé par les habitants des villages; sa présence porte bonheur; aussi cet oiseau respecté est-il domestiqué comme les poules de basse-cour. Il se promène dans les rues sans être inquiété par les gamins, sort paisiblement de la ville pour faire la chasse aux serpents, divise ces reptiles en menus fragments, mange la tête et la queue et réserve les parties les plus tendres à sa couvée, qu'il soigne avec amour et défend à l'occasion avec courage contre les attaques des aigles et des vautours.

A l'approche de l'ennemi, hadji laïlag se lève sur ses longues jambes, agite avec fureur ses ailes et fait entendre en frappant l'une contre l'autre les deux parties de son bec un bruit de battoir assez discordant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour mettre le plus souvent les assaillants en fuite.

Le propriétaire de l'Attaba Koumbaz, après m'avoir donné en persan ces détails sur les mœurs des cigognes, m'invite à entrer dans sa maison et à prendre le thé; j'accepte avec empressement, heureuse d'entendre parler une langue que j'ai le plus vif désir d'apprendre. Comme je me dispose à me retirer, mon hôte me fait plusieurs fois une proposition que je crois mal comprendre tant elle me paraît extravagante. Il veut me céder l'Attaba Koumbaz et bâtir avec le produit de la vente une belle maison à la russe. Je le remercie avec empressement, tout en lui faisant entendre qu'au début d'un long voyage il serait imprudent de me charger d'un colis aussi volumineux et aussi pesant que son immeuble.



Attaba Koumbaz à Narchivan. — Dessin de H. Clerget.

II

L'Azerbéijan. — Les Kurdes. — La douane de Djoulfa. — Le télégraphe anglais. — Les bagages d'un voyageur persan. — Maraude. — Un vieux mendiant kurde. — Intérieur persan. — Un des neuf cent quatre-vingt-dix-neuf caravansérails de Chah Abbas. — Le préfet de police de Tauris. — Les souhaits d'un derviche. — Arrivée à Sofia.

4 avril. — Deux jours sont nécessaires pour réparer la voiture brisée au passage de la rivière. Grâce à l'habileté combinée des forgerons russes et persans, nous gagnons enfin Djoulfa, pauvre village bâti sur les bords de l'Arax, frontière de la Russie et de la Perse.

L'Arax, le fleuve le plus renommé de l'ancienne Médie, prend sa source dans les montagnes situées entre Kars et Erzeroum; il traverse l'Arménie à la latitude de l'Ararat et tombe dans la mer Caspienne après avoir reçu deux affluents, le Kur et le Djavat. Je parcours ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rives et l'ancien cimetière de Djoulfa, puis je rentre à la maison de poste où m'attend un délicieux pilau accompagné d'une volaille et de lait aigre. Après le repas, je traverse le fleuve sur un bac et me dirige vers la maison du percepteur de la douane, pour lequel le consul de Perse à Tiflis nous a donné une lettre de recommandation. De nombreux serviteurs fument ou dorment devant la porte; l'un d'eux prend le pli et nous invite à nous asseoir sur un banc de terre adossé au mur extérieur. Il revient au bout d'un quart d'heure annoncer que l'aga repose et nous recevra à son réveil.

L'habitation de l'agent persan est construite sur une place sablonneuse autour de laquelle s'entassent une grande quantité de ballots apportés par les caravanes; les marchandises séjournent là jusqu'à ce que les droits de douane aient été acquittés. Derrière cet amoncellement de colis, j'aperçois une maison basse entourée d'une enceinte de terre surmontée de fils télégraphiques. C'est la station de la ligne anglaise reliant les Indes à la métropole en passant par la Prusse, la Russie, la Perse, et se terminant par le câble sous-marin dont la tête est à Bender-Bouchyr, dans le golfe Persique. Les fils, fixés sur des poteaux de fonte semblables à ceux que nous avons déjà rencontrés dans le Caucase, paraissent soigneusement et surtout solidement établis.

Le directeur du bureau anglais de Djoulfa, un Russe, M. Ovnatamof, est la providence qui va nous permettre d'entrer en Perse. Il parle admirablement le français et se met à notre disposition avec la plus extrême complaisance pour louer les chevaux de transport et engager des serviteurs. Il change nos pauls russes en monnaie d'argent, fait accepter par les muletiers en payement du premier acompte les pièces qu'on vient de nous remettre, et, comme recommandation dernière, nous engage à résister aux instances dont les tcharvadars ne manqueront pas de nous assaillir pour obtenir en route quelques tomans : la moindre complaisance à ce sujet pouvant nous exposer à être abandonnés avant d'arriver à Tauris.

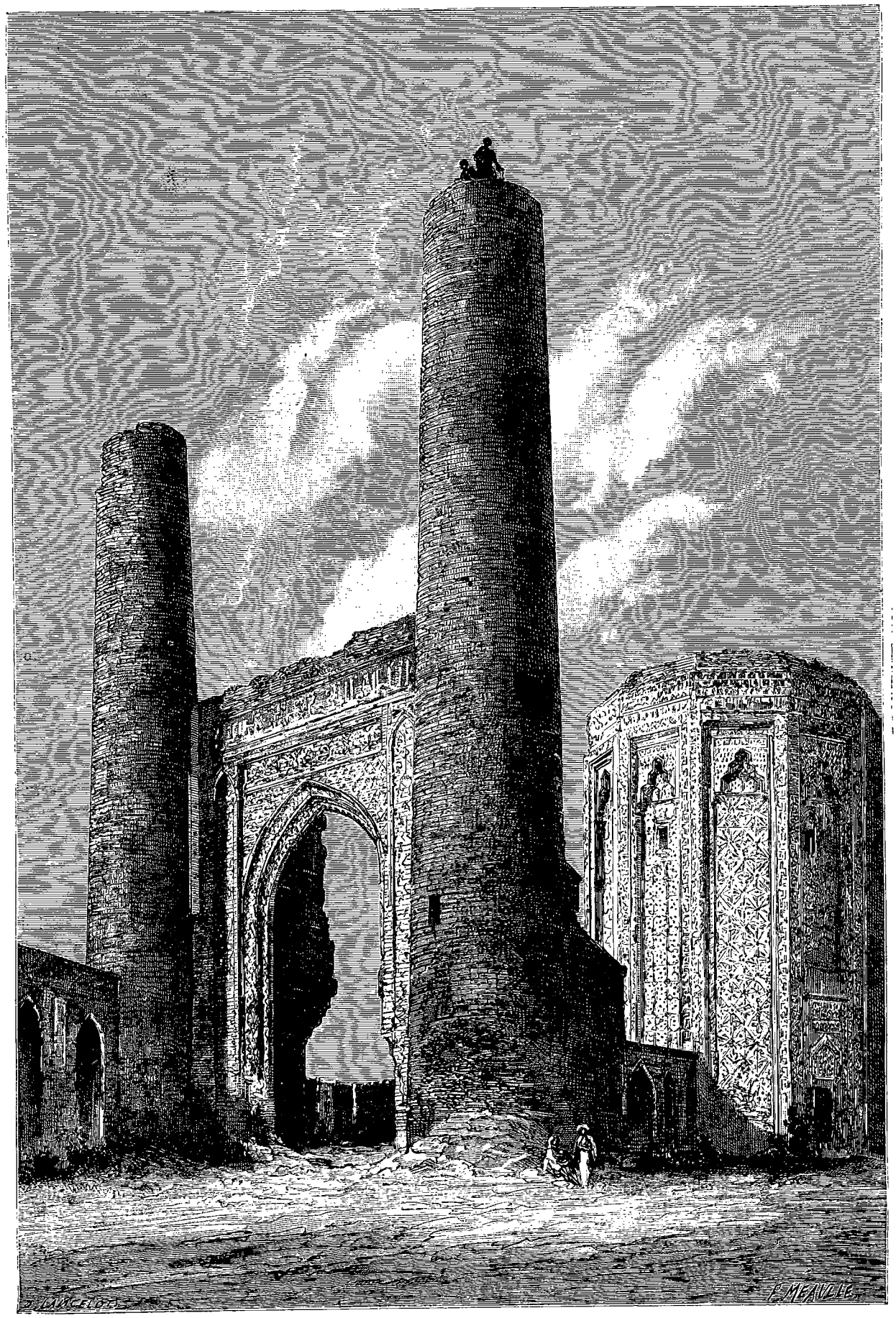
Mosquée ruinée à Narchivan (voy. p. 6). — Dessin de H. Clerget

Il me donne aussi quelques renseignements sur la vie que je vais mener désormais. J'ai eu tort de me plaindre des maisons de poste russes et de leurs lits de bois, je dois renoncer à ce dernier confortable. « Vous trouverez pour abri, me dit-il, des caravansérails ouverts à tous les vents, le sol nu pour matelas, la selle de votre monture pour oreiller; vous n'aurez même pas la ressource de coucher sur la paille, il n'en reste plus pour les chevaux, obligés de se nourrir exclusivement, depuis un mois, des herbes vertes qui commencent à couvrir la terre. »

Au moment où tous les préparatifs sont terminés et le départ fixé au lendemain, la porte s'ouvre; l'agent persan, accompagné de tous ses serviteurs, entre avec gravité et, la main posée sur le cœur, nous fait ses offres de service. Je suis polie, et prenant aussitôt la même pose : « Votre Excellence a-t-elle bien dormi? » Il hésite un instant, interrogeant mon regard pour savoir si je me moque de lui, puis, reprenant son aplomb, il se met de nouveau à notre disposition. Voilà mon début avec les fonctionnaires de l'Iran. D'ailleurs, ce lourd personnage n'a pas toute la portée que je lui ai généreusement prêtée tout d'abord. Cet agent perçoit tout à la fois les revenus de la douane et loue au gouverneur de l'Azerbéijan la faveur d'exploiter le bac de Djoulfa.

A tous les degrés de la hiérarchie, les emplois se donnent au plus offrant, dans le royaume du roi des rois. Le bac est affermé quarante mille francs, mais le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de la Mastched djouma et minaret à Narchivan (voy. p. 6). — Dessin de D. Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

concessionnaire est libre de percevoir les droits de péage à son gré et sans aucun contrôle.

De son côté, le gouverneur de l'Azerbéijan, recevant pour traitement les revenus de la douane, laisse pressurer les contribuables, afin d'élever au maximum le rendement du fermage. Aussi, pour obtenir de lui le poste de Djoulfa, faut-il non seulement offrir une somme plus forte qu'aucun autre prétendant, mais présenter surtout en garantie une solide réputation de friponnerie, nécessaire pour exercer convenablement ces délicates fonctions.

7 avril. — Nous voici au terme de notre première étape de caravane. Elle a duré huit heures. Le plaisir d'être à cheval et le bonheur d'être débarrassée de cette affreuse diligence russe, toujours prête à verser dans quelque précipice, me font oublier toute fatigue.

En quittant Djoulfa, nos guides nous ont fait faire un long détour pour aller dans un village changer les vigoureuses bêtes de charge louées par M. Ovnatamof contre de mauvaises rosses incapables de mettre un pied devant l'autre; la substitution a été habilement faite et les bons chevaux sont retournés à Djoulfa.

Nous avons marché cinq heures dans un sauvage défilé de montagne auquel a succédé une plaine coupée de hautes collines dont les teintes varient depuis le vert le plus tendre, bien qu'aucune végétation ne se développe sur ces mamelons pierreux, jusqu'au rouge le plus intense. A la tombée de la nuit, nos guides se sont consultés pour décider si nous attendrions le jour dans un campement kurde établi sur notre droite, ou s'il valait mieux nous diriger vers un village situé au pied de la montagne.

Pendant ces pourparlers, les nomades accourus sur la route nous ont regardés avec un air trop peu engageant pour nous encourager à leur demander l'hospitalité; la caravane a donc continué sa marche, et, quittant bientôt le sentier frayé, s'est lancée à travers champs dans la direction du village.

Comment l'avons-nous atteint avec une nuit sans lune et sans étoiles? Je n'en sais rien.

Le caravansérail est composé d'une cour assez spacieuse, clôturée par un mur de terre autour duquel sont construites avec les mêmes matériaux une série de loges recouvertes en terrasses. Chacun de ces arceaux est attribué à un voyageur : dès son arrivée, il y dépose ses bagages et ses approvisionnements; seulement, comme le mois de mars est froid dans ce pays montagneux, les muletiers abandonnent ces campements trop aérés et se retirent dans les écuries, où les chevaux entretiennent une douce chaleur.

Le gardien nous offre pour domicile une petite pièce humide, sans fenêtre, dont la porte ferme par une ficelle en guise de serrure; cet honneur ne me touche guère et je réclame au contraire la faveur de partager l'écurie avec les rares voyageurs arrivés avant nous. La place ne manque pas, car les Persans, redoutant par-dessus tout les rigueurs de l'hiver, ne se mettent pas volontiers en route par cette saison rigoureuse. Le froid n'est pas le seul motif qui vienne diminuer le nombre des caravanes ; l'année dernière, l'invasion des Kurdes a été désastreuse : ces hordes sauvages ont pillé les villages frontières, massacré leurs habitants et répandu la terreur dans toute la province. Il n'a pas été possible aux paysans échappés à ce désastre de cultiver la terre; aussi, poussés par la famine, ils ont infesté les chemins, dépouillant les caravanes trop faibles pour se défendre.

En traversant un défilé sauvage, nous avons été rejoints par cinq ou six Persans bien montés; au lieu de prendre les devants, ces cavaliers ont suivi nos pas, nous laissant toujours l'honneur de marcher en tête du convoi : ce soir nous les entendons se féliciter d'avoir fait l'étape avec de braves Faranguis, rarement attaqués par les voleurs qui connaissent la portée des armes européennes et savent que les Occidentaux ne se laissent jamais dépouiller sans se défendre.

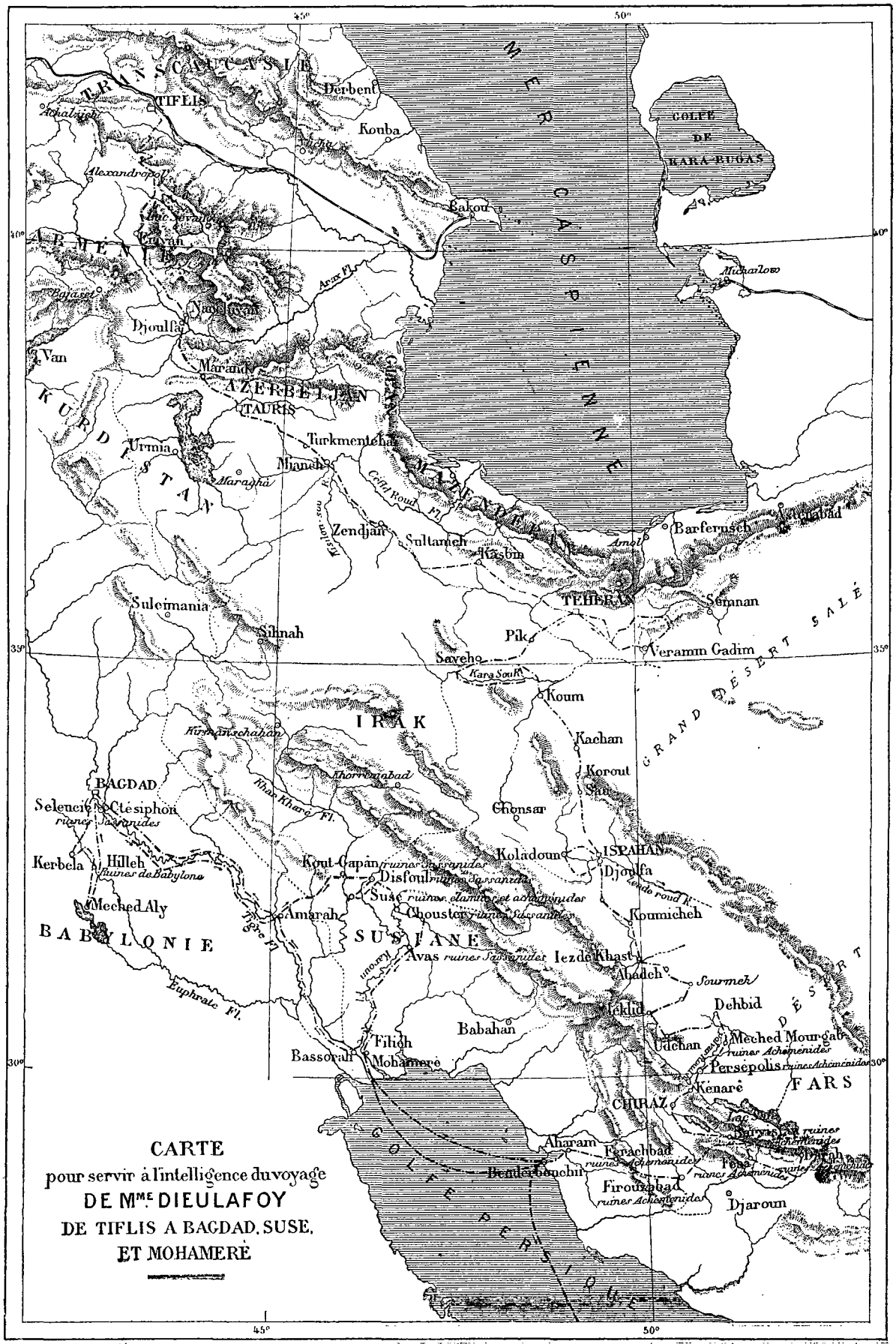
Je me considère avec orgueil. Se peut-il qu'un gamin de ma taille et de ma tournure épouvante les Kurdes, ces farouches nomades? Cette pensée m'égaye et me tranquillise tout à la fois.

Après avoir rassuré nos compagnons de route et leur avoir promis notre vaillante protection, nous nous mettons les uns et les autres à déballer nos bagages. Nous pouvons alors apprécier, en admirant le matériel de nos compagnons si confortable et si bien approprié au voyage en caravane, tout ce qui va nous manquer jusqu'à notre arrivée à Tauris, la première ville où nous trouverons à monter notre ménage.

Dans de grandes sacoches, appelées mafrechs, confectionnées avec des tapis et fermées avec des courroies de cuir, se trouvent les lits persans, kharté khab (vêtement de nuit) composé d'un épais couvre-pied de cotonnade peinte fortement ouaté. Quand on veut s'en servir, il suffit de le plier en quatre doubles, de rouler une des extrémités en forme de traversin et de l'étendre à terre pour pouvoir se reposer immédiatement; ce lit pratique est adopté dans la Perse tout entière. Le lahaf, sorte de couverture, est ramené sur le corps pendant les nuits d'hiver, mais il devient inutile pendant la belle saison, car il n'est pas dans les habitudes d'enlever ses vêtements pour dormir. Les mafrechs contiennent encore les habits de rechange et les tapis destinés à être jetés sur le sol quand le voyageur arrive à l'étape.

Dans d'autres sacoches plus petites, connues sous le nom de khourdjine, se trouvent tous les ustensiles de ménage, marmites à pilau, plat pour cuire les œufs nimrou (au plat), aiguières à ablutions, samovar pour faire le thé, et enfin toutes les provisions de pain, riz, viande, légumes, sucre et bougies nécessaires à emporter avec soi dans un voyage où il est impossible de s'approvisionner à chaque étape, et où l'on ne trouve en général, en arrivant au gîte, que la paille pour les chevaux et l'abri pour les cavaliers. Les khourdjines sont connues en France et utilisées à recouvrir des meubles depuis que la mode des tapis persans a envahi nos mobiliers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard, 35bis Rue Denfert-Rochereau, Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ma première soirée sur la terre de l'Iran se passe à regarder du coin d'un œil jaloux les préparatifs de nos voisins; pour nous, un mince plaid nous servira de matelas, les sacs de nuit d'oreiller, et une bonne couverture de fourrure recouvrira le tout. Notre cantine de voyage nous cause aussi des déceptions; marmites et plats sont tout à fait insuffisants, et nos nouveaux serviteurs, un cuisinier et un maître d'hôtel déguenillés, gémissent lamentablement d'être privés de récipients dont ils ont l'habitude de se servir et réduits à présenter les mets successivement : c'est, paraît-il, une infraction grave aux règles les plus vulgaires du service de table, l'étiquette persane exigeant que les divers plats d'un repas soient apportés en même temps. Je calme de mon mieux le souci de ces braves gens en leur assurant qu'à Tauris je ferai emplette d'une batterie de cuisine modèle. Cette déférence respectueuse pour les coutumes du pays fait renaître le calme dans ces âmes troublées. Vers dix heures tout s'endort dans le caravansérail, les lumières s'éteignent et on voit seulement briller la braise du foyer auprès duquel apparaît par moments la silhouette d'un homme à demi endormi, prenant du bout des doigts quelques charbons ardents destinés à allumer le kalyanq, qui ne reste jamais inactif, même pendant le repos de la nuit.

8 avril. — A l'aurore, le tcharvadar bachy (en chef) nous réveille par un vigoureux « Ya Allah ». La terre est bien dure et je suis ravie de voir le jour, car j'espère secouer en route la courbature que je ressens depuis les pieds jusqu'à la tête. Nous sommes bientôt tous debout et prêts à partir; les mafrechs de nos compagnons de voyage sont bouclées, chaque muletier reprend la charge de ses chevaux fixée sur les bâts avec des cordes de poil de chèvre, et nous sortons du caravansérail, laissant quelques pièces de monnaie au gardien, dont les remerciements et les vœux nous accompagnent au loin. Le témoignage de sa reconnaissance me surprend, les Persans m'ayant paru estimer à un très haut prix les services rendus. Un des voyageurs que je me suis chargée de défendre contre les Kurdes, s'ils nous attaquent, m'explique alors que le plus grand nombre des caravansérails sont, comme les mosquées, des fondations pieuses entretenues par la libéralité des descendants du donateur. Un homme de confiance payé par ces derniers reçoit les caravanes, ouvre et ferme les portes matin et soir; les voyageurs ne lui doivent aucune rémunération, quelle que soit la durée de leur séjour, s'ils ne lui demandent aucun service personnel. Il prélève seulement un bénéfice sur les maigres approvisionnements de paille, de bois et de lait aigre vendus aux muletiers.

La plupart des travaux d'utilité publique en Perse sont édifiés dans les mêmes conditions, et les voyageurs sont également redevables des ponts sur lesquels ils traversent les rivières à la générosité ou aux remords de quelques particuliers.

Les caravansérails, nombreux autrefois sur les voies importantes, rendaient les plus grands services au commerce. Généralement bien construits, entourés de murailles élevées flanquées de tours, ils étaient assez bien fortifiés pour être à l'abri d'un coup de main. Les souverains jaloux de la prospérité de la Perse les avaient multipliés dans toute l'étendue de leur royaume Chah Abbas en fit construire neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, disent les chroniques, et assura ainsi des communications faciles et rapides entre les différentes parties de son vaste empire. La plupart de ces caravansérails royaux, aujourd'hui ruinés, ne peuvent plus offrir d'abri aux honnêtes gens et sont exclusivement habités par les voleurs de grands chemins, dont ils sont devenus les quartiers généraux. Le temps n'est pas la seule cause qui ait amené la destruction de ces édifices : les successeurs de Chah Abbas n'ayant point hérité avec le trône de ses idées généreuses, eurent le tort de les louer à des prix trop onéreux et réduisirent les fermiers, pour acquitter leurs redevances, à exploiter les caravanes; les conséquences de cette détestable administration ne se firent pas attendre : le trafic se ralentit de jour en jour, les bâtiments royaux demeurèrent déserts et furent définitivement abandonnés au profit des caravansérails particuliers, où les voyageurs trouvèrent un accueil bienveillant et une hospitalité économique.

Nous traversons des vallées fertiles et bien cultivées; les cheptels sont nombreux, et l'on voit à la suite de tous les troupeaux des juments suivies de leurs poulains. L'élevage d'ailleurs est de tradition dans le pays. Déjà au temps de Darius et de ses successeurs l'Azerbéijan devait fournir aux écuries royales un tribut de vingt mille étalons. Les arbres font absolument défaut dans ces paysages un peu monotones, se déroulant uniformément de colline en colline : pas une tige élancée, pas même un buisson touffu où l'on puisse espérer s'abriter des rayons brûlants du soleil pendant l'été.

Tout aussi rares que les arbres sont les hameaux et les maisons isolées. Depuis mon entrée sur le territoire persan, j'ai vu les habitants groupés dans des villages plus ou moins importants, les nomades campés sous la tente, mais nulle part le paysan vivant dans sa ferme au milieu des champs et des cultures. Aussi le nord de l'Azerbéijan a-t-il, malgré la fertilité bien connue du sol, un aspect triste, sauvage et mort, dont les plus pauvres campagnes de France ne sauraient donner une idée. Les villages eux-mêmes sont très clairsemés, et le voyageur doit se déclarer fort heureux d'en rencontrer un à chaque étape.

9 avril. — Marande est un gros bourg de trois ou quatre mille habitants. C'est l'ancienne Mandagarana de Ptolémée. Il est à peine midi quand nous franchissons, grâce à un temps de galop qui nous vaut les malédictions des tcharvadars, les murs d'enceinte de la ville. « Madian por ast, yavach, » crient derrière moi les muletiers en levant avec désespoir les bras au ciel. Je ne comprends pas et cours de plus belle pour me reposer de l'allure monotone à laquelle me condamne la marche si lente de la caravane. Mais, quand nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Derviche et vieux mendiant, à Marande (voy. p. 14). — Dessin de Y. Pranishnikoff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes nous ont rejoints, je suis bien obligée de reconnaître mes torts. « Madian por ast » veut dire « la jument est pleine. » Si l'*enfant* meurt, ma coupable folie, me dit-on, aura causé cet irréparable malheur. J'interroge ma conscience; elle me paraît d'autant plus calme que j'ignorais le sexe et l'état physiologique de ma monture. Je n'ai pas compris non plus la signification de yavach (doucement). Dans mon dictionnaire, cet adverbe se traduit par aesta. J'apprends alors que cette dernière expression, usitée seulement dans un sens poétique, ne sert jamais dans le langage vulgaire. Turcs, Arabes et Persans emploient tous le mot de yavach.

La ville de Marande s'étend sur les bords d'une jolie rivière au milieu de laquelle croissent des peupliers argentés et des saules d'un vert sombre; les eaux, divisées en une multitude de petits ruisseaux, coulent en suivant une pente rapide au milieu de la grande rue. Les maisons, à un seul étage, sont bâties en briques séchées au soleil et recouvertes par des terrasses entourées d'un crénelage formant garde-fou. Une porte massive ferme l'entrée des habitations dépourvues de fenêtres extérieures, les appartements s'éclairant toujours sur des cours centrales. Cependant quelques maisons luxueuses possèdent sur la rivière une grande baie carrée, fermée par un grillage en bois, permettant aux femmes de voir sans être vues : de là l'œil peut suivre les caravanes piétinant dans les ruisseaux et apercevoir au loin, quand le temps est clair, la pointe aiguë de l'Ararat.

D'après les traditions arméniennes, les plaines de Marande partagent avec celles d'Érivan l'honneur d'avoir été repeuplées les premières après le déluge. C'est même à Marande que Noé aurait été enterré après la longue existence que lui assigne la Bible.

En entrant dans le caravansérail, je me suis presque heurtée contre un vieux mendiant à barbe blanche : sans avoir l'âge du patriarche, il doit être depuis de bien longues années sur la terre. Son costume est des plus pittoresques : sa coiffure se compose d'un papach conique, supporté par une légère carcasse d'osier; dans des temps meilleurs le vieillard était revêtu de deux koledjas (sortes de redingotes persanes), l'une bleue, l'autre rouge. Mais aujourd'hui le vêtement supérieur est tellement déchiré et l'autre si effiloché, que les lambeaux rouges passent à travers les trous de la robe bleue, se confondant en un tout si intime, qu'il est difficile de distinguer à première vue la composition de cette bizarre étoffe.

Quel ravissant sujet d'aquarelle! et comme ces haillons s'harmonisent bien avec la tête de ce vieux bandit rendue vénérable par les ans!

Notre gîte est bien supérieur à celui du village dans lequel nous avons passé la nuit dernière; et si la langue persane était aussi riche dans ses expressions que la langue espagnole, elle aurait classé notre campement de la veille au rang des plus modestes ventanas et réservé le titre plus pompeux de posada à notre nouveau caravansérail. La cour est spacieuse et nous sommes logés dans une chambre blanchie à la chaux, munie de châssis garnis de papier huilé en guise de carreaux; une petite cheminée devant laquelle nous pouvons nous réchauffer achève de rendre cette demeure des plus confortables; au coin de la pièce s'ouvre la porte d'un étroit escalier; je le gravis et je parviens à la terrasse, d'où l'œil plonge tout à l'aise dans les maisons voisines.

Au milieu d'une cour, plusieurs jeunes femmes causent avec le maître du logis; ce sont sans doute des parentes qui, ne se sachant pas observées, laissent leur visage à découvert : une servante agenouillée sur le sol prépare, avec de la bouse de vache, de la paille hachée et de la terre, l'enduit destiné à réparer les murailles. Un gros chat noir s'avance prudemment et seul paraît flairer la présence d'un étranger : je me dissimule derrière un pan de mur, demande à mon mari les appareils photographiques et les dispose au plus vite, ravie de dérober à la jalousie persane une aussi jolie scène d'intérieur.

Le larcin commis et les châssis soigneusement enveloppés, je sors pour visiter la ville. Le bazar, fort bien approvisionné, est tout auprès de notre campement. Les vivres y sont à si bon marché, que les tcharvadars ne résistent pas à la tentation de faire un festin. L'un d'eux, le beau parleur de la troupe, demande à nous présenter une requête, et, tout en dérangeant avec le bout de ses doigts quelques petites bêtes occupées à se promener entre sa chevelure et son bonnet d'astrakan, il réclame, au nom de tous, deux *tomans* destinés à acheter un mouton et du riz pour se nourrir jusqu'à Tauris. Les bons conseils de M. Ovnatamof reviennent à ma mémoire : je refuse d'abord, puis je demande à mon interlocuteur ce qu'est devenue la somme donnée en acompte à Djoulfa.

« Ne fallait-il pas la laisser à nos femmes et à nos enfants? » reprend le bon apôtre.

Cette réponse me touche et j'engage mon mari à avancer les tomans nécessaires pour acquérir l'animal.

10 avril. — Nous ne tardons pas à nous repentir de notre condescendance. Ce matin, nos tcharvadars sont tous abrutis par l'ivresse.

A moitié étape nous faisons une halte de plusieurs heures devant les ruines d'un des neuf cent quatre-vingt-dix-neuf caravansérails construits sous Chah Abbas. Il est de forme quadrangulaire; ses murs, bâtis en belle pierre rougè et flanqués de tours défensives, permettaient de l'utiliser comme forteresse en temps d'invasion. La porte, en partie écroulée, est ornée d'une charmante mosaïque de faïence bleue et de briques rosées. Ce caravansérail, pour ne pas faire exception à la règle, a servi longtemps de repaire à des bandits, et nos tcharvadars hésitent et tremblent comme la feuille quand nous donnons l'ordre d'arrêter la caravane et de décharger l'appareil photographique.

Dès que, reprenant notre marche, nous nous sommes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éloignés de ce lieu redouté, l'un des guides s'approche de moi et me dit confidentiellement :

« Il y a un mois, nous aurions été dévalisés à cette place maudite. Aujourd'hui, il y a moins de brigands, parce que le prince gouverneur de la province a fait donner quarante coups de bâton sur la plante des pieds du préfet de police de Tauris.

— Quel rapport peut-il exister entre ce personnage et des coupe-jarrets? lui dis-je; je ne suppose pas qu'un si haut dignitaire soit tour à tour directeur de la sûreté et chef de brigands?

— Vous vous trompez. Bandits et magistrats vivent dans une bonne intelligence entretenue à nos dépens, me répond-il; cependant, depuis sa dernière baston-

Femmes persanes à Marande. — Dessin de Y. Pranishnikoff.

nade, le directeur de la police s'efforce de réprimer le brigandage.

— Comment pourrait-il s'y prendre, après avoir été dépouillé de son autorité?

— Mais son autorité est toujours la même, réplique avec étonnement mon initiateur aux rouages administratifs de la Perse : quelques jours après lui avoir infligé ce châtiment, juste punition de ses fautes, le prince n'ayant plus sujet de lui garder rancune, lui a envoyé un khalat ou robe d'honneur pour le consoler de l'endolorissement de ses pieds, et, dernièrement, il l'a rétabli dans l'exercice de ses fonctions.

— Cela n'est pas possible, le gouverneur ne peut pas rendre sa confiance à un homme déshonoré.

— La bastonnade n'a rien de déshonorant, mon jeune maître. En outre, quel homme serait mieux à même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de réprimer le brigandage que le préfet? Il a été en relation avec les voleurs et connaît le châtiment auquel il s'expose s'il s'intéresse trop vivement à leurs affaires. Aussi, Inchâ Allah (s'il plaît à Dieu), arriverons-nous à Tauris sans encombre, grâce à la sensibilité des pieds de Son Excellence. »

Quel danger d'ailleurs aurions-nous eu à redouter? un saint derviche assis sur le chemin de Marande à

Caravansérail ruiné (voy. p. 14). — Dessin de D. Lancelot.

Sofia, qui appelait à haute voix la bénédiction des saints imans de Méched et de Kerbéla sur les passants, ne s'est-il point souvenu fort à propos que le Coran place au rang des plus vénérés prophètes le fondateur de notre religion, et ne nous a-t-il pas souhaité un heureux voyage au nom de Sid-Aïssa et de Sidah Mériem?

Aussi entrons-nous le soir à Sofia sans accident; l'étape a été fort longue, mais nous sommes très rapprochés de la capitale de l'Azerbéijan, où nous arriverons demain de bonne heure.

Jane DIEULAFOY.

(La suite à la prochaine livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Derviche récitant des poésies héroïques (voy. p. 18). — Dessin de Tofani.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY,

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage dont la source n'est pas indiquée ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy.

III

Les premières étapes. — Abaissement de la température. — Les *kanots*. — Constitution géologique de la Perse. — Un derviche récitant des poésies héroïques. — Le pont de Tauris. — Misère dans les faubourgs. — Arrivée au consulat de France. — Visite au gouverneur. — Le *biroun* persan.

12 avril. — Hier, en arrivant à l'étape, nous sommes tombés comme des masses inertes sur un tapis étendu à la hâte dans une chambre de caravansérail. Depuis longtemps je n'étais montée à cheval, et ces dix heures de marche au pas m'avaient fatiguée au point de m'enlever presque conscience de moi-même. L'odeur du pilau, le kiébab lui-même m'ont laissée insensible.

Ce matin notre état est moins pitoyable, l'appétit a repris ses droits, et tous deux nous dévorons, en essayant de nous réchauffer au coin d'un maigre feu, ce qui a échappé à la voracité des serviteurs. Nous nous sommes élevés de plus de cinq cents mètres depuis notre départ de Djoulfa; le printemps n'a pas atteint ces hauts plateaux. Le ciel, en harmonie avec le paysage, roule des nuages plombés de couleur bien inquiétante pour des cavaliers. Nous partons quand même, nous en avons vu bien d'autres au Caucase!

La neige, poussée par un vent d'est violent, nous

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fouette au visage et nous couvre de ses flocons serrés. A la première éclaircie, nous apercevons à nos pieds une gigantesque taupinière partant de la base de la montagne que nous venons de gravir et descendant dans la plaine. J'avais été déjà fort intriguée en quittant Djoulfa par de profondes excavations circulaires rencontrées deçà, delà le long du chemin. J'aurais bien demandé des explications aux tcharvadars, mais depuis Marande nous étions en délicatesse. En approchant de Tauris, l'espoir du prochain bagchich engage les muletiers à nous faire des avances, et l'un d'eux, pour rentrer en grâce, vient m'offrir son manteau de peau de mouton, excellent, m'assure-t-il, contre le froid et la neige. Je refuse ses fourrures, mais je profite de sa démarche pour satisfaire ma curiosité.

Les hauts plateaux de la Perse, naturellement secs et arides, ne seraient propres à aucune culture, si les habitants n'allaient chercher dans le voisinage des chaînes de montagnes des eaux souterraines, pour les amener au niveau du sol au moyen de longues galeries creusées en tunnel. Ces conduits, nommés *kanots* en persan, ne sont ni maçonnés ni blindés; leur pente est ménagée avec le plus grand soin, et cependant leur longueur atteint souvent de trente à quarante kilomètres et leur profondeur à l'origine plus de cent mètres.

La prospérité, la vie même de la Perse dépend du nombre et du bon entretien des galeries souterraines. La construction d'un nouveau kanot assure la fertilité des terres irrigables, au centre desquelles s'élève aussitôt un village. L'oblitération d'un conduit entraîne au contraire l'abandon immédiat des plaines desséchées. Aussi les Persans, si nonchalants et si portés à laisser périr faute d'entretien les travaux d'utilité publique, apportent-ils un soin extrême à conserver leurs kanots en bon état.

Pour faciliter la construction et le curage des aqueducs, on les met en communication avec le sol par des puits verticaux distants les uns des autres de vingt à trente mètres. Les terres d'extraction accumulées autour de l'orifice forment ces longues files de tumulus coniques dont je n'avais pu m'expliquer la destination.

On s'explique, en étudiant la constitution géologique du sol, la nécessité de ces immenses travaux.

La Perse est comprise entre deux hautes chaînes de montagnes, l'Indo-Kouch et les monts Zagros; un déluge venu du nord a comblé l'immense bassin limité par les deux soulèvements et formé une vallée étagée en gradins depuis le golfe Persique jusqu'aux plaines centrales; les terres apportées par les eaux ont seulement laissé à découvert des sommets ou des lignes de crêtes se dégageant des alluvions, tout comme un rocher émerge au-dessus de la mer; aussi passe-t-on sans transition de plaines s'étendant jusqu'au désert au cœur des montagnes. Leurs flancs inclinés et leurs cimes déchirées, incapables de retenir des terres végétales et par conséquent aussi de porter des arbres ou même des mousses, laissent écouler les eaux pluviales qui filtrent en totalité entre le rocher et le sol pour aller s'emmagasiner dans de profondes vallées souterraines, immenses réservoirs étendus au-dessous de la Perse. Le grand massif de l'Ararat lui-même, malgré ses immenses glaciers, ne donne naissance à aucune rivière. Ce sont ces nappes d'eaux sous-jacentes perdues pour la culture que les premiers habitants du pays furent forcés d'aller capter pour fertiliser leur nouvelle patrie. Strabon fait remonter la date de la construction des premiers kanots au règne fabuleux de Sémiramis. D'après Polybe, Ecbatane était alimentée par des galeries souterraines si longues et si anciennes, que les Perses eux-mêmes n'en connaissaient pas la source. Ces conduits avaient été exécutés sur l'ordre des premiers rois mèdes, qui donnèrent pendant cinq générations les produits des terres irriguées aux ouvriers employés à creuser les galeries. Leur tracé était naturellement inconnu des étrangers, et cette ignorance faillit même être fatale à l'armée d'Antiochus lancée à la poursuite d'Arsace.

Aujourd'hui les kanots sont généralement des propriétés particulières affermées à des prix très élevés; certains d'entre eux, dans le voisinage de Téhéran, valent de deux à trois millions et rapportent annuellement jusqu'à quatre cent mille francs de revenu brut. On estime l'eau fournie d'après une mesure appelée « la pierre », équivalant au volume de liquide suffisant pour faire tourner la meule d'un moulin. La pierre d'eau donne un débit de quinze à vingt litres par seconde.

Le vent d'est qui n'a cessé de souffler en tempête depuis notre départ de Sofia dissipe enfin les nuages, l'horizon s'éclaircit peu à peu et les rayons d'un pâle soleil promènent sur la plaine des taches brillantes.

Tout à coup des minarets percent la brume, les faïences bleues des coupoles s'illuminent, et Tauris apparaît à nos yeux surpris, se déroulant magnifiquement le long d'une rivière qui lui sert sur plus de trois lieues de défense naturelle. Poussée par le froid, la caravane a marché bien meilleur pas que je ne l'avais espéré. Déjà nous apercevons le pont jeté sur l'Adjisou et les premières maisons du faubourg quand nos gens s'arrêtent subitement, déchargent un mulet, jettent de petits tapis à terre, et, après s'être orientés vers la Mecque, commencent tranquillement leur prière. Cet accès de religiosité est d'autant moins compréhensible que ces honnêtes musulmans n'ont pas apporté jusqu'à présent une grande régularité dans leurs exercices de piété.

Je descends de cheval et regarde patiemment voler les corneilles et les geais bleus. Bientôt je comprends la véritable cause de l'arrêt de la caravane. A l'entrée du pont, au milieu de quelques rares auditeurs, un derviche, brandissant une hache, raconte les exploits de Roustem.

Le drôle a grand air et belle tournure; ses gestes sont majestueux, et sa pantomime est si expressive, qu'il n'est pas nécessaire de comprendre le patois turc dans lequel il s'exprime pour suivre le développement de l'épopée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce spectacle, vulgaire pour les citadins, est plein d'intérêt pour les paysans, et il n'en est pas un capable de passer auprès de ces bardes nomades sans s'arrêter pour les entendre narrer les combats du héros contre les dives et les enchanteurs. Les tcharvadars se lèvent enfin et nous invitent à remonter au plus vite à cheval.

Nous franchissons la rivière sur un pont de briques d'une longueur de cent soixante mètres environ formant en plan une ligne brisée.

La largeur du tablier entre les parapets est de cinq mètres. De grosses pierres usées par les pieds des chevaux forment une chaussée à peu près impraticable; aussi, quand les eaux sont basses, les voyageurs aiment-ils mieux traverser à gué que de s'aventurer sur le pont. On peut constater alors la singulière construction des avant-becs, tours bâtis fort économiquement avec des pierres tombales chargées d'inscriptions.

Au delà du fleuve commence une longue avenue bordée de jardins fruitiers, dont les singulières portes méritent d'être remarquées; elles sont formées par une épaisse dalle de pierre placée sur champ, tournant sans effort dans deux crapaudines creusées sur les faces horizontales du seuil et des linteaux; les serrures, tout aussi bizarres, se composent d'un mécanisme auquel on atteint à travers un large trou pratiqué dans la pierre : on manœuvre le pêne avec une clef de bois longue au moins de quarante centimètres. Ces fermetures primitives, d'une solidité à toute épreuve, seraient parfaites s'il ne fallait s'armer pour les ouvrir d'une patience orientale. Le propriétaire d'un jardin passe toujours un gros quart d'heure à tourner sa clef dans tous les sens avant de parvenir à ouvrir la serrure, et, souvent découragé, il est réduit à escalader les murs de clôture pour pénétrer chez lui.

De nombreuses caravanes se croisent à l'entrée de Tauris, des mendiants encombrent les faubourgs. Routes et carrefours peuvent être comparés à la cour des Miracles. Des malheureux hâves et décharnés, des vieillards abandonnés, restent immobiles, accroupis le long du chemin. L'instinct de la conservation persiste seulement chez de pauvres enfants, ils implorent bruyamment notre pitié, et, saisissant avec désespoir la bride de nos chevaux, espèrent ralentir notre marche et obtenir une aumône. Ce spectacle est navrant, et, quand nous avons épuisé notre monnaie, nous sommes obligés de presser le pas pour échapper à la vue et au contact de ces cadavres vivants.

Je suis encore sous cette désolante impression quand mon regard est attiré par le drapeau de la France flottant au sommet du mât consulaire. En revoyant ces trois couleurs, emblème de la patrie, j'oublie un instant les misères qui m'environnent pour reporter avec bonheur mon esprit vers le pays perdu. Absorbée dans mes pensées, je parcours sans le voir un dédale inextricable de rues étroites et tortueuses, et j'atteins enfin, après une heure de voyage dans ce labyrinthe, l'Arménistan, quartier chrétien de la ville, au centre duquel se trouve le consulat, gardé par une troupe nombreuse de soldats déguenillés.

M. Bernay. — Dessin de E. Ronjat.

Les intérêts de nos nationaux sont confiés à Tauris à M. Bernay, consul d'une remarquable intelligence. Il habite la Perse depuis plusieurs années, parle avec aisance la langue du pays et connaît les replis les plus intimes du caractère persan. Ses instances pressantes nous décident à accepter un petit appartement situé à l'entrée de l'hôtel.

De vrais lits sont dressés, nos bagages mis en ordre, nos muletiers réglés; des chaises, des tables, des cuvettes garnissent nos chambres; nous allons pendant quelques jours encore vivre à l'européenne.

14 avril. — Tauris est, après Téhéran, la ville la plus peuplée de Perse. Son diamètre ne mesure pas moins de douze kilomètres, et elle ne le cède qu'à Ispahan comme étendue. Elle fut fondée, d'après Hamdoulla Kaswini, en 791, par la sultane Zobéide, femme du khalife Haroun al Raschid, en souvenir d'un médecin qui l'avait guérie d'une maladie grave.

Au dixième siècle, Soliman en fit le siège, et, la trouvant belle, racheta à ses soldats le droit au pillage de trois jours, auquel étaient condamnées toutes les villes prises d'assaut.

Depuis cette époque, la capitale de l'Azerbéijan appartint tour à tour aux Abassides, aux Bouïdes, aux Seljoucides, aux Turcs et aux Russes. Elle fut enfin restituée à la Perse à la conclusion du traité de Turcmentchaï, en 1828. Les tremblements de terre, très fréquents dans le voisinage du massif de l'Ararat, l'ont durement éprouvée. En 1721, elle perdit soixante-dix

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mille habitants, et en 1780 environ quarante mille. En 1831, elle fut décimée par le choléra, et enfin, pour comble d'infortune, l'invasion kurde a amené ces dernières années une famine telle, qu'au printemps la population pauvre de la ville sortait par bandes et se répandait dans la campagne pour disputer aux troupeaux les premières luzernes et manger le blé encore vert.

Avant de visiter la ville, nous devons songer d'abord à faire une visite au gouverneur de la province, spécialement chargé de protéger les étrangers.

Le gouvernement de la province de l'Azerbéijan, dont Tauris est la capitale, appartient de droit au prince héritier. Le dauphin de Perse n'est pas toujours le fils aîné du Chah, les droits au trône étant exclusivement réservés aux garçons issus de princesses choisies dans la tribu Kadjar, afin que, suivant les traditions tartares, les enfants de grande famille ne soient pas supérieurs en naissance à leurs oncles maternels.

L'aîné des enfants de Nasr ed Din a pour mère une femme de basse condition; il ne peut donc, à moins que la nation n'abroge en sa faveur les lois de l'hérédité, aspirer à la couronne, malgré son intelligence et son habileté administrative, bien faites pour le rendre plus apte que son frère cadet à gouverner un État agrandi et pacifié par ses soins et ses talents.

Le Valyat, héritier du trône, est le second fils du roi. Son précepteur, Mirza Nizam, brillant élève de l'École polytechnique en 1863, a dirigé avec intelligence ses études et son éducation. Malheureusement, à la suite de plaintes adressées au Chah par le clergé de Tauris au sujet de vêtements de coupe européenne portés par le prince contrairement à certaines prescriptions du Coran, celui-ci est tombé entre les mains du parti religieux, fanatique et arriéré.

Le précepteur qui apprenait à son élève l'histoire du grand Frédéric, de Louis XIV et de Napoléon Ier, a été tout d'abord condamné à périr, en punition de sa soi-disant impiété. Gracié à la prière de son élève, il a été définitivement envoyé en exil aux environs de Kachan. Le Valyat, bon, mais faible de caractère, s'est trouvé abandonné à l'influence des mollahs et de sa mère, une véritable sectaire musulmane. Cette fâcheuse révolution de palais n'a pas tardé à porter ses fruits : le prince a perdu toute autorité, et ses serviteurs en sont arrivés à lui voler même ses repas. C'est, prétend-on, à la suite de larcins de ce genre qu'il s'est décidé, sans prendre conseil de son entourage, à faire bâtonner le préfet de police. « L'estomac est la source de la joie; si son état est satisfaisant, il n'existe point d'affliction, » dit un célèbre poète persan. Le chef de la sûreté avait oublié ses classiques.

Prévenu de la situation faite à l'héritier du trône et du désordre régnant dans la province, le Chah a rappelé son fils à Téhéran, où il vit très retiré, entouré seulement de prêtres et de religieux.

Puis, afin de purger la province de l'Azerbéijan des brigands et des voleurs, le roi a envoyé comme gouverneur provisoire son oncle, chargé de rétablir également l'ordre dans l'administration. Ce fonctionnaire, à peine arrivé depuis trois semaines, a fait administrer déjà plusieurs bastonnades, des mains et des têtes ont été coupées; aussi la sécurité, comme l'assuraient nos tcharvadars, renaît-elle dans le pays, naguère encore dangereux à parcourir, et dans la ville elle-même, où plusieurs assassinats étaient commis toutes les nuits.

Le consul, fort au courant des règles du cérémonial, a fait prévenir Son Excellence de notre présence à Tauris, et demander, selon l'usage persan, le jour et l'heure auxquels il pourra se présenter au palais avec mon mari. L'habitude d'offrir une collation en rapport avec la qualité des visiteurs entraîne chez les musulmans cette complication des relations sociales adoptée aussi par les Européens, tenus de rendre strictement les politesses reçues.

Le gouverneur ayant consulté son devin ordinaire, le calendrier officiel des jours fastes et néfastes, a fait répondre avec une extrême politesse à la demande du consul.

En conséquence, après le déjeuner, M. Bernay et mon mari, personnages trop importants pour sortir à pied, se sont rendus à cheval au palais, précédés d'une nombreuse escorte de soldats armés de fusils et de domestiques chargés de préparer à coups de bâton le passage du cortège à travers les rues étroites du bazar.

Le Hakem a été fort aimable; une collation, composée de pâtisseries très sucrées, a précédé le café et le thé apportés par de nombreux serviteurs, puis les kalyans allumés ont circulé de main en main, offerts d'abord au gouverneur et à son entourage et livrés ensuite à la foule, entassée aux portes et aux fenêtres du talar (salon pour jouir du spectacle gratuit de la réception.

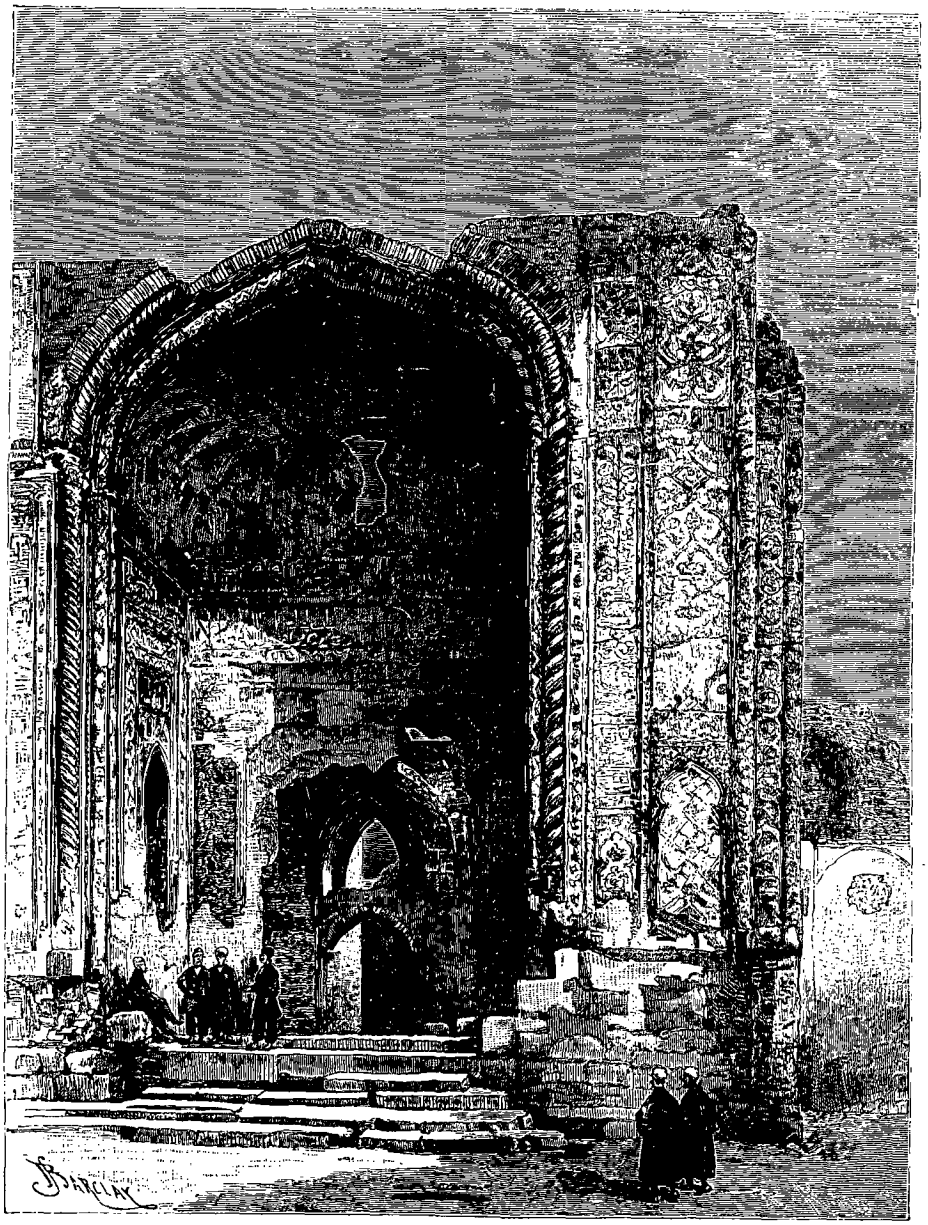
Chez les grands fonctionnaires, le *biroun* ou appartement des hommes est tout à fait distinct de l'*andéroun*, spécialement réservé aux femmes; aussi cette partie extérieure de l'habitation est-elle sans inconvénient ouverte à tout venant.

Le plus pauvre hère entre dans le palais d'un gouverneur de province sans timidité ni fausse honte, pénètre dans le vestibule, salue l'assistance, s'accroupit sur les talons après avoir pudiquement ramené les pans de sa robe sur ses genoux, joint les mains, se tait ou cause s'il en trouve l'occasion, accepte le thé, le café et le kalyan, si on les lui offre, et, quand il se retire, nul ne pense à l'interroger. Aussi la foule afflue-t-elle toujours dans les cours, certaine de prendre sa part des distractions gratuites et variées que lui procure la vie du palais. Tantôt ce sont les dernières bouffées d'un kalyan que le plus pauvre gamin est admis au bonheur d'aspirer, ou bien c'est une tasse de café volée au détour d'une porte. C'est encore la bastonnade qu'on voit administrer au voleur maladroit pris la veille au bazar, ou au général chargé de passer la prochaine revue. Les jours de grandes fonctions, comme disent les Espagnols, on distribue les présents du No-rouz (nouvel an), on reçoit un noble Farangui, on prive d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nez ou d'une oreille quelque bandit pris les armes à la main. La vue d'un supplice est une fête pour un Oriental. Ne crions pas à la barbarie : la Perse est aujourd'hui plus civilisée que l'Espagne du dix-huitième siècle offrant en spectacle à la foule, aux jours de grandes fêtes, un bel autodafé où brûlaient par douzaines juifs et mécréants.

La coutume commune à tous les grands personnages de s'entourer d'une foule nombreuse assez justement comparable à la clientèle romaine les rend d'un abord facile. Il n'est besoin d'aucune formalité pour s'approcher des gouverneurs, des ministres. Le roi lui-même est aisément accessible, et on peut lui demander justice ou protection, lui faire sa cour, admirer la sa-



La mosquée bleue, à Tauris (vue extérieure) voy. p. 22). — Dessin de Barclay.

gesse de ses paroles, l'élégance de ses discours, suivant en cela le précepte de Sadi qui pourrait servir de préface au manuel du parfait courtisan : « Chercher un avis contraire à celui du Sultan, c'est se laver les mains avec son propre sang. » S'il dit en plein jour : « Ceci est la nuit, » il faut répondre : « Voici la lune et les pléiades. »

Cette facilité de voir de près et de causer sans timidité avec des hommes instruits ou des personnes élevées par leur intelligence et la faveur royale au-dessus du vulgaire, contribue à donner aux gens, même des plus basses classes, une aisance de manières et une forme polie dans leur langage, qui les rend, à ce point de vue, très supérieurs aux hommes des classes inférieures de nos pays. Grâce à cette bonne éducation, les Persans sont de relations agréables et d'un commerce facile

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'à ce qu'une occasion se présente de traiter avec eux quelque affaire d'intérêt. Alors se révèlent subitement leur instinct de friponnerie, leur sordide âpreté au gain, et se refroidissent en même temps les bons sentiments que leur esprit et leur amabilité font tout d'abord concevoir pour eux.

Ce raffinement de politesse rend les formes de la langue persane « élégante », très difficile à apprendre. Nous commençons à nous faire comprendre, mais nous nous exprimons comme de grossiers personnages. Le consul a dû servir d'interprète entre le gouverneur et mon mari, peu fait au langage de la cour; en outre, paraît-il, notre accent est détestable. Nous allons prendre, avec le mirza du consulat, un vrai lettré, quelques leçons bien nécessaires pour corriger un peu la prononciation des mots les plus usuels.

IV

Visite aux consuls. — Histoires d'un consul turc. — La mosquée bleue. — La citadelle. — Déplacement constant des villes d'Orient. — Les glacières. — La mort du mouchtéid de Tauris. — Les mollahs. — Excursion à la mosquée de Gazan Khan. — Visite du gouverneur de Tauris. — Son cheval et son bourreau. — Visite à l'archevêque arménien. — Couvent d'Echmyazin. — Orfèvreries précieuses et manuscrits.

16 avril. — Nous nous sommes rendus aujourd'hui chez les rares Européens forcés par leur triste destinée d'habiter Tauris.

S'il y avait en Perse, comme en Amérique, des expositions de gens gras, le consul de Turquie remporterait à l'unanimité des suffrages la médaille d'honneur, encore, quel que soit son module, serait-elle au-dessous du mérite de ce fin diplomate, plus apte à lutter avec les animaux des races les plus perfectionnées élevées dans le comté d'York, qu'avec des hommes.

L'effendi, trop rond pour pouvoir prendre ses repas à terre, est obligé de faire transporter à l'avance, dans les maisons où il est invité à dîner, une table largement entaillée dans laquelle il incruste son majestueux abdomen, après s'être excusé auprès des convives de cette infraction aux usages. L'Excellence, disent les uns, n'a jamais trouvé un coursier assez vigoureux pour le charrier en une seule fois; elle a perdu de vue ses pieds depuis de si longues années, prétendent les autres, qu'elle est heureuse de s'assurer, en se regardant de temps en temps devant un grand miroir, qu'un chameau ne les lui a pas volés.

Ce même consul, l'année dernière, fut le héros d'une glorieuse aventure, dont on rit encore dans les bazars de Tauris.

Il avait voulu se rendre à Constantinople par la voie de Trébizonde, plus facile à parcourir en hiver que celle du Caucase.

Ses collègues avaient vainement tenté de l'en dissuader, lui représentant combien il était dangereux de traverser le Kurdistan.

« Les Kurdes, avait-il répondu, sont sujets turcs et trembleront devant le représentant du commandeur des croyants. »

Aucune crainte n'ayant pu pénétrer dans ce cœur valeureux, le consul partit avec une quarantaine de serviteurs montés sur de magnifiques chevaux destinés au service du sérail.

A peine la petite troupe eut-elle franchi la frontière persane, qu'elle fut assaillie par une douzaine de brigands; toute résistance fut inutile, et les Kurdes s'approprièrent chevaux, bagages, armes et vêtements. Au moment où ils arrachaient la chemise de l'Excellence, à la vue des charmes surabondants du diplomate, ils furent pris d'un invincible effroi et se sauvèrent à toutes jambes, lui abandonnant ce dernier voile. Faiblesse impardonnable à des hommes de tribus, certains de tailler dans ce large vêtement une tente capable d'abriter une nombreuse famille.

Quant à l'effendi, il prit la chose par le bon côté.

« J'avais bien dit à mes collègues que la majesté du représentant de Sa Hautesse frapperait d'une respectueuse terreur les cœurs les plus endurcis.

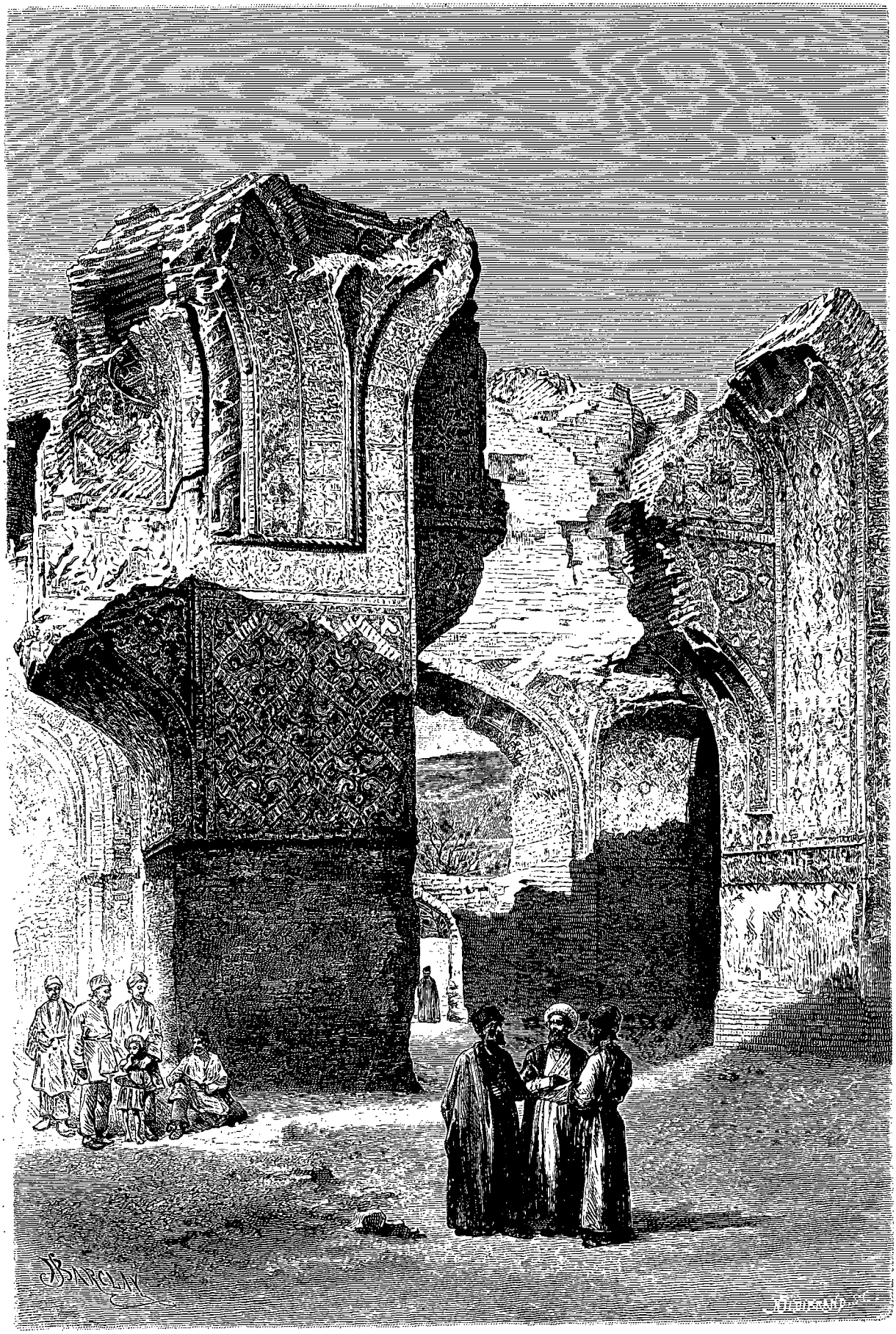
Nous avons été voir également les consuls de Russie et d'Angleterre. La femme de ce dernier me vante avec enthousiasme les charmes de la vie à Tauris pour une Européenne. Enfermée dans l'étroit quartier arménien, elle ne peut, à visage découvert, franchir les portes de la ville musulmane sans voir s'attrouper autour d'elle une foule curieuse, avide de regarder une femme dévoilée. Le seul moyen, paraît-il, de passer inaperçue et de circuler librement est d'adopter le costume musulman : sacrifice des plus répugnants à une chrétienne.

17 avril. — La ville renferme peu de monuments anciens, mais ceux qu'elle possède sont très remarquables. Le plus intéressant de tous est sans contredit la mosquée bleue, construite au quinzième siècle, sous Djehan Chah, sultan mogol de la dynastie des Moutons noirs.

Ce bel édifice mérite d'être admiré, non seulement au point de vue de ses dispositions générales et de la grandeur imposante de sa façade principale, mais encore pour l'élégance de ses formes, le fini et la belle coloration des magnifiques mosaïques de faïence dont il est revêtu. Malheureusement, les coupoles ébranlées par un tremblement de terre se sont écroulées, entraînant dans leur chute les murs lézardés et couvrant d'un amoncellement de matériaux le sol des cours intérieures. Les habitants ont puisé sans scrupule dans ces ruines pour construire leurs maisons. Personne n'a songé à arrêter cet acte de vandalisme, la mosquée ayant été élevée par la secte sunny et les Persans Chias voyant avec bonheur tomber les derniers débris d'un monument leur rappelant une hérésie odieuse. L'exécration de ces deux sectes musulmanes est d'ailleurs bien réciproque. « Il y a plus de mérite à tuer un Persan Chia qu'à détruire soixante-dix chrétiens, » disent de leur côté les ulémas ottomans.

La mosquée devait être précédée d'une grande cour entourée d'arcades et ornée au centre d'un vaste bassin pour les ablutions. Aujourd'hui tout cela est détruit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue intérieure de la mosquée bleue, à Tauris. — Dessin de Barclay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des maisons se sont élevées sur l'ancien emplacement des cours et une route de caravanes passe au pied des gradins conduisant à la porte principale. Sur cette plate-forme se dresse un grand arc de forme ogivale, entouré d'un large tors de faïence bleu turquoise s'allongeant en spirale jusqu'au sommet de l'ogive.

Les faces intérieures du portique sont ornées de ravissantes mosaïques de faïence taillées au ciseau et juxtaposées avec une telle précision qu'elles paraissent former un seul et même corps. Leurs dessins, d'un goût délicat, représentent des enroulements et des guirlandes de fleurs et ne rappellent en rien les combinaisons géométriques caractéristiques des arts seljoucide et mogol. Enfin une harmonie parfaite s'établit entre les tons bleu clair, vert foncé, blanc, jaune feuille morte et noir des sujets et la couleur bleu foncé des fonds, dont ils rompent la monotonie sans enlever à l'ensemble l'éclat particulier qui a valu à ce monument le nom de mosquée bleue.

Une porte de peu d'élévation, percée dans la façade intérieure du portique, donne accès dans le temple, composé de deux vastes salles bien distinctes, autrefois recouvertes par des coupoles et entourées par des galeries de communication. La première est ornée de

Les jardins près de Tauris (voy. p. 30). — Dessin de Taylor.

mosaïques de couleurs variées rappelant par leur style celles de l'entrée; leurs dessins acquièrent, grâce à un sertissage de briques gris rosé, une valeur et un relief qui manquent aux panneaux entièrement recouverts de faïences émaillées.

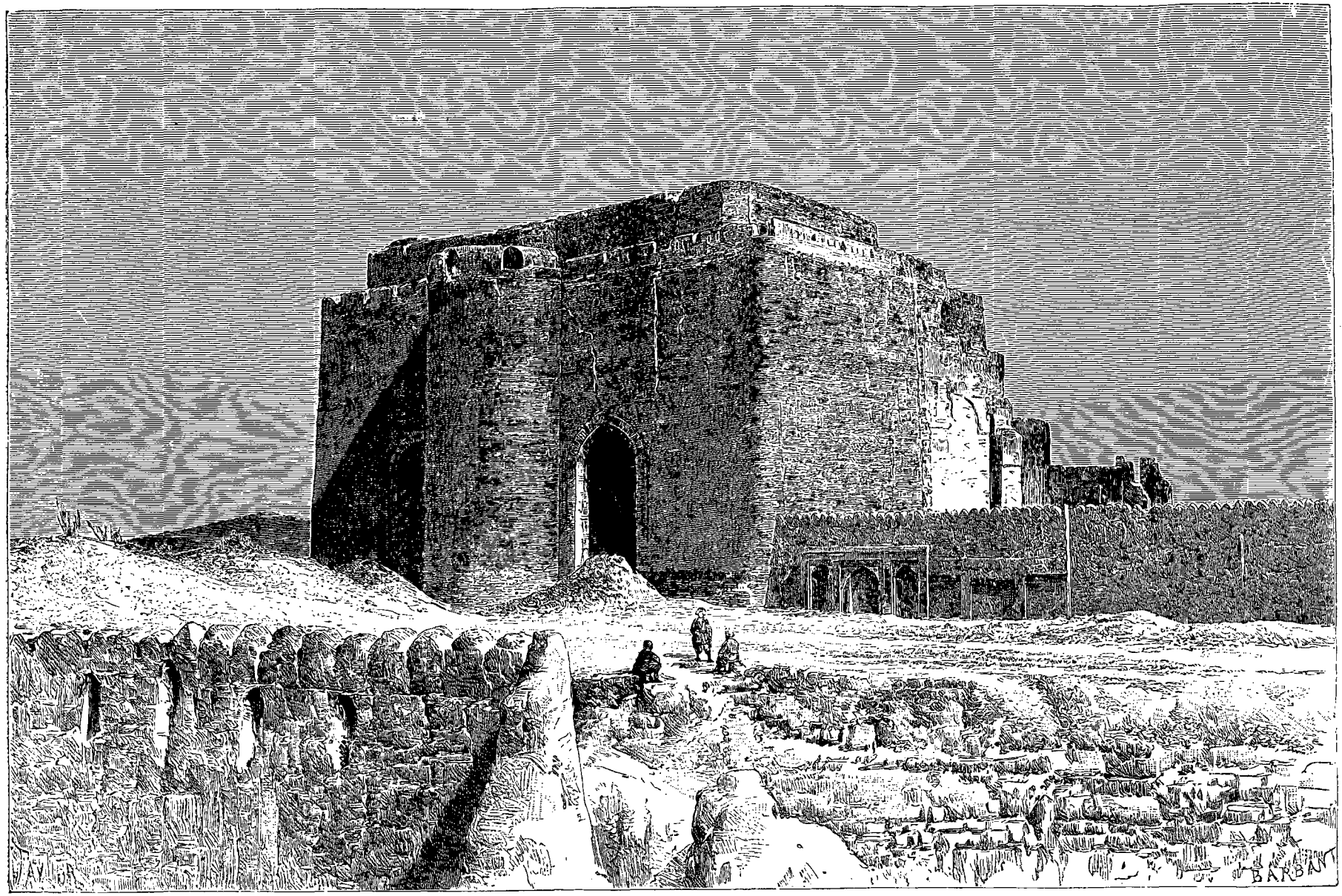
La seconde, où se trouve le mihrab, est revêtue de plaques bleues taillées en petits hexagones. Leur émail ladj verdi (bleu foncé), réchauffé par des arabesques d'or, fait valoir la blancheur éburnéenne des lambris d'agate rubannée terminés à leur partie supérieure par une large inscription en caractères arabes, entrelacés de légères guirlandes de fleurs et de feuillages. Ces magnifiques dalles, extraites des carrières voisines du lac Ourmiah, sont encore intactes aujourd'hui, grâce à leur dureté et à leur poids, bien faits pour les préserver de toute détérioration.

La partie sacrée de l'édifice respire dans sa magnificence un calme et une sévérité imposants qui contrastent avec l'ornementation du vaisseau précédent, plus claire et plus brillante.

Tout autour de la mosquée s'étend jusqu'au mur d'enceinte un vaste cimetière sunny, aujourd'hui abandonné.

18 avril. — Nous avons dîné hier avec le chancelier du consulat, M. Audibert, et avons accepté son offre obligeante de nous piloter à travers les bazars et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forteresse de Tauris (voy. p. 26). — Dessin de Taylor.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faubourgs ; il vient aujourd'hui nous prendre pour nous conduire à la citadelle.

Cette imposante masse de maçonnerie, haute de vingt-cinq mètres, qu'on aperçoit longtemps avant d'arriver à Tauris, occupe le centre d'une vaste esplanade défendue par une enceinte polygonale flanquée de tours et entourée de fossés larges et profonds, aujourd'hui en partie comblés par les éboulements. Les parements des murs de la citadelle sont dressés avec une telle habileté que les joints verticaux des briques se projettent quand on les regarde obliquement, suivant des lignes parallèles toutes équidistantes entre elles. Autour de cette grande ruine se groupent des bâtiments militaires d'une construction récente, occupés par le casernement de la garnison de Tauris, et une fonderie de canons aujourd'hui inactive. La plate-forme à laquelle on accède par un escalier délabré est recouverte par deux loggias servant d'abri aux vigies chargées de signaler les incendies.

De ce poste d'observation la vue est très belle. Au loin, les plaines déjà vertes s'étendent jusqu'aux premiers contreforts des hautes montagnes neigeuses; à nos pieds, les maisons de terre de la ville se cachent sous les fleurs blanches et roses des arbres fruitiers; seules les coupoles des bazars, des caravansérails et des mosquées émergent d'un fouillis de feuilles naissantes.

Dans le lointain j'aperçois un tumulus étendu entouré de quelques villages. « Ce sont, me dit le chancelier, les ruines de la mosquée de Gazan Khan, élevée au centre de l'ancien Tauris. Depuis six cents ans la cité s'est déplacée de plus de douze kilomètres et tend tous les jours à se rapprocher de la rivière. »

L'aspect plus particulièrement ruiné des faubourgs abandonnés, les tumulus, les anciens cimetières sont autant de témoins qui jalonnent le déplacement progressif de Tauris.

Ces mouvements particuliers à toutes les villes d'Orient sont la conséquence forcée des mœurs du pays : l'usage de voiler les femmes quand elles sortent et de les cacher à tous les yeux, même chez elles, oblige les musulmans à construire des habitations doubles, s'éclairant sur de vastes cours et comprenant dans leur enceinte des jardins destinés à laisser respirer à l'aise les compagnes ou les filles du maître du logis. Dans ces conditions, les dépendances absorbant toute la place disponible, les pièces dont se compose l'habitation sont forcément peu nombreuses et à peine suffisantes pour une seule famille et ses serviteurs. Aussi les fils, au moment de leur mariage, quittent la maison paternelle et se font construire dans le quartier à la mode une demeure nouvelle ; à la mort de leurs parents, ils louent, s'ils le peuvent, l'ancienne demeure de famille; dans le cas contraire, ils se contentent d'enlever les boiseries et abandonnent les terrasses et les murs de terre, bientôt détruits par les influences climatologiques; peu à peu, les quartiers écroulés sont nivelés par la charrue, tandis que des faubourgs nouveaux s'élèvent sur l'emplacement des jardins autrefois en culture.

Avant de retourner au consulat, nous passons près d'un grand nombre de glacières dans lesquelles se fabrique pendant la saison froide la glace vendue l'été dans les bazars.

Le système pour la préparer est simple et peu coûteux. Dans un bassin exposé au nord et abrité des vents du sud par un mur de terre, on amène le soir l'eau d'un ruisseau voisin.

Elle se congèle pendant la nuit, et, le matin venu, la couche de glace brisée est emmagasinée dans des caves ou yakh-tchal recouvertes de coupoles de briques crues, dans lesquelles elle se conserve jusqu'à la fin de l'été. Bien que le prix de cette glace soit très modique, chaque yakh-tchal rapporte à son propriétaire de cent à cent vingt tomans (le toman vaut en ce moment neuf francs soixante centimes de notre monnaie, son cours est variable).

En quittant les glacières, nous entrons de nouveau dans le bazar; il est presque désert, les derniers marchands plient en toute hâte leur étalage et ferment leur boutique. Cependant ce n'est aujourd'hui ni le vendredi des musulmans, le samedi des juifs ou une des nombreuses fêtes du calendrier persan. Quelle est donc la cause de ce brusque arrêt dans la vie commerciale d'un bazar aussi important et animé que celui de Tauris ? Un prêtre révéré, le grand mouchtéid, vient, dit-on, de rendre sa belle âme à Dieu. C'était un beau vieillard, d'une figure intelligente et distinguée.

Il portait, comme tous les grands prêtres, une double robe et un manteau de laine blanche d'une extrême finesse et se coiffait de l'immense turban gros bleu exclusivement réservé en Perse aux descendants du prophète. Ce costume d'une majestueuse simplicité s'harmonisait avec la noblesse de sa démarche et mettait en relief une physionomie d'ascète bien faite pour inspirer le respect.

Mon mari avait voulu, il y a quelques jours, reproduire les traits intéressants de ce religieux et lui avait offert de faire sa photographie, mais il avait exprimé sans fausse honte la crainte de poser devant l'objectif. « Je suis avancé en âge, avait-il répondu, et, sans être superstitieux comme les infidèles de Sunnys, je redoute de signer, en laissant trop fidèlement reproduire mes traits, le dernier paragraphe de mon testament ; d'ailleurs j'ignore par quel procédé Dieu ou le diable vous permettent de fixer instantanément les images, et dans le doute je ne veux pas m'exposer à donner un mauvais exemple aux musulmans. Cependant, puisque vous désirez conserver un souvenir de moi, je prierai mes vicaires de se grouper à mes côtés, et vous dessinerez nos portraits, à condition que nous puissions suivre tous vos mouvements. » Aujourd'hui la résistance du vieillard à laisser faire sa photographie assure notre sécurité; car sa personne est si vénérée et le fanatisme des habitants de l'Azerbéijan si intolérant, qu'on aurait sans doute attribué sa mort subite à quelque maléfice.

Les chefs religieux désignés sous le nom de mouchtéids (ce nom dérive de Achtead et désigne l'ensemble

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des connaissances nécessaires pour obtenir le plus haut grade dans la hiérarchie ecclésiastique des Chias) ont toujours eu en Perse une situation tout particulièrement prépondérante. Ils ne remplissent aucune fonction officielle, ne reçoivent pas de traitement et sont élevés à cette haute dignité par le suffrage muet, mais unanime, des habitants d'un pays qu'ils sont chargés d'instruire dans leur religion et de défendre contre l'oppression ou l'injustice des grands. Le gouvernement persan ne saurait conférer ce titre, toujours décerné à la vertu, au mérite et à l'érudition.

Il y a rarement en Perse plus de trois ou quatre mouchtéids reconnus par le peuple, l'opinion publique exigeant tout d'abord, pour élever un mollah à cette haute dignité, qu'il ait acquis pendant un stage de vingt ans, fait à Kerbela ou à Nedjef, plus de soixante-dix sciences et enrichi le pays d'une nombreuse postérité. Ces saints personnages, afin de capter la confiance du peuple, affectent extérieurement une grande pureté de mœurs, la plus extrême sobriété, vivent en général fort retirés, évitent les honneurs et préfèrent aux faveurs royales la confiance populaire. Leurs discours édifiants sont pleins d'onction; leurs prières, plus longues que celles des fidèles, se terminent par des exhortations à la vertu adressées à la foule avide de les écouter. Leurs interprétations de la loi du Chariat sont recherchées; les juges ne manquent jamais de soumettre à leur haute science les questions les plus graves, et acceptent sans discussion des arrêts considérés comme irrévocables, à moins qu'un mouchtéid plus en renom de sainteté n'en décide autrement.

Rarement, du reste, ces chefs religieux s'écartent de la ligne de conduite sévère à laquelle ils doivent leur élévation; s'ils faillissaient à leurs devoirs, le charme serait vite rompu. Ils perdraient le fruit des longues années de travail passées à conquérir le pontificat suprême et à s'assurer, de la part de tous les musulmans, une obéissance passive à laquelle les souverains de l'Iran sont obligés de se soumettre.

Depuis quelques années cependant, le pouvoir civil tend à s'affranchir de la tutelle religieuse, et le temps est passé où l'illustre mouchtéid d'Ispahan, Hadji Seïd Mouhammet Boguir, exerçait dans la province de l'Irak un pouvoir illimité. Les criminels condamnés par lui à la mort subissaient en sa présence le dernier supplice, et plusieurs même sollicitaient la faveur suprême d'être exécutés de sa main. Leur corps était en ce cas enterré dans la cour du palais, et les coupables mouraient persuadés qu'ils obtenaient ainsi la rémission de leurs fautes et l'entrée en paradis.

Si l'on peut vanter en général la sagesse et la modération du haut clergé persan, on n'en saurait dire autant de l'ordre subalterne des mollahs. Leur rapacité, leur fourberie, leur bêtise font le sujet de mille contes plaisants.

Voici le dernier, raconté hier au bazar de la soie :

Le mollah Nasr ed Din prêchait vendredi à la mosquée du Chah. Houssein, le savetier de la dernière boutique du bazar au cuir, agenouillé dans le sanctuaire, pleurait à chaudes larmes; ses voisins, édifiés par sa dévotion et le croyant ému par les exhortations touchantes du prédicateur, s'approchèrent pour connaître la cause de sa douleur extrême. « Mon bouc est mort, répondit-il entre deux sanglots, et le mollah en prêchant a fait mouvoir sa barbe comme mon pauvre ami! Hélas! hélas! c'est son souvenir qui m'a fait pleurer. »

Le fanatisme des mollahs égale leur ignorance et leur avarice; ils abhorrent les chrétiens; et certainement si les Kurdes étaient entrés l'année dernière à Tauris comme on l'a redouté un instant, les Persans, à l'instigation du clergé musulman subalterne, se seraient unis aux envahisseurs pour piller le quartier arménien, quitte à se partager ensuite les dépouilles à coups de sabre.

La majeure partie des prêtres, avide d'acquérir les biens de la terre et peu soucieuse de partager ses richesses avec les déshérités de la fortune, néglige même l'accomplissement du devoir de la charité, si rigoureusement recommandé par le Coran. Quant à moi, je n'ai jamais vu un mollah faire l'aumône, bien que la pitié soit vivement excitée par le spectacle affreux de la misère actuelle; mais, en revanche, j'ai été témoin des reproches amers adressés par l'un d'eux à un aveugle au moment où il implorait la compassion d'un infidèle. « Faites donc la charité vous-mêmes, hypocrites et faux musulmans, au lieu de nous laisser mourir de faim! » répondit l'infirme exaspéré.

L'enterrement du mouchtéid, d'après la coutume, doit avoir lieu deux heures après sa mort. La foule se précipite en masse vers la maison mortuaire afin de se joindre au cortège; moi aussi je veux prendre part à la cérémonie. J'emboîte le pas derrière les retardataires, mais je suis bientôt arrêtée par le guide : il a compris mon intention, tente d'abord de me détourner de mon chemin sous de mauvais prétextes, et finit par m'avouer qu'il ne peut laisser stationner des chrétiens sur la voie suivie par le cortège. Afin de ne pas désoler ce brave serviteur et ne pas créer au consul des difficultés peut-être réelles, j'accepte l'offre d'un soldat d'escorte et je monte sur la terrasse de la maison de l'un de ses cousins, d'où je pourrai voir sans être vue le défilé de la procession funèbre. A peine y suis-je arrivée, qu'un bruit confus et des lamentations se font entendre au loin, annonçant l'approche du convoi.

En tête marche une troupe innombrable de gamins criant, hurlant et sautant comme tous les petits drôles de leur âge; derrière eux, le corps, placé sur un brancard, est porté par quatre hommes s'avançant d'un pas rapide. Le cadavre est recouvert d'un beau cachemire; à la tête on a posé le large turban bleu; une foule énorme, composée d'hommes de tout âge et de toute condition, marche ensuite dans un désordre confus, se pressant, se foulant pour se rapprocher du mort, afin de baiser ou de toucher au moins de la main le cachemire étendu sur la dépouille mortuaire.

A la fin du cortège arrivent des femmes voilées, fai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant retentir l'air de leurs glapissements aigus et de leurs you, you, you funèbres. Je cherche en vain le gouverneur, les gros fonctionnaires, les soldats chargés de donner à la cérémonie un caractère officiel : aucun uniforme ne se montre, c'est une démonstration spontanée de la foule suivant les derniers restes d'un homme respecté et vénéré pour sa sainteté et ses vertus.

Ce système d'enterrement rapide n'est pas seulement réservé aux grands dignitaires du clergé persan, il est d'un usage général, et son principal inconvénient est de favoriser le crime.

Dès qu'une famille a perdu un de ses membres, elle prévient les amis et les parents et le fait enterrer, mort ou vif, dans les deux heures, sans qu'aucun médecin contrôleur soit appelé à vérifier la vérité du fait ou le genre de mort. La crainte d'inhumer des gens vivants préoccupe, il faut l'avouer, assez médiocrement les Persans; les pauvres considèrent ceux qui les quittent

Archevêque arménien (voy. p. 32). — Dessin de Y. Pranishnikoff

comme délivrés d'une lourde chaîne inutile à renouer; les riches expédient leurs morts à Kerbéla ou à Nedjef, et le dernier voyage en caravane est d'assez longue durée pour donner le temps aux cataleptiques de se réveiller en chemin.

Les précautions prises pour les inhumations sont en harmonie avec la rapidité des funérailles; le corps, sans bière, est déposé dans une fosse peu profonde, creusée dans un champ servant de cimetière, sur une place ou dans un carrefour, et les parents considèrent s'être acquittés de tous leurs devoirs quand ils ont tourné la tête du mort dans la direction de la Mecque, et placé sous ses aisselles deux petites béquilles de bois sur lesquelles il se lèvera à la voix de l'ange Azraël.

S'il s'agit d'une femme, l'instinct jaloux des maris complique la cérémonie. Dans ce cas les plus proches parents étendent tout autour de la fosse, au moment de déposer le corps, un voile épais destiné à dissimuler les formes féminines.

19 avril. — La mort du mouchtéid est décidément considérée dans la ville comme un grand malheur; la vie publique est, pour ainsi dire, interrompue. En signe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de deuil, toutes les boutiques du bazar restent closes, les bouchers ne tuent pas, les boulangers ne cuisent pas, et la population est condamnée à se nourrir de larmes, aliment des moins substantiels. Le meilleur moyen de nous distraire de la tristesse générale est d'aller avec quelques Européens visiter les ruines de la mosquée de Gazan Khan.

Une nombreuse cavalcade est bientôt organisée, et nous sortons de la ville après avoir traversé les bazars et un long faubourg peuplé de gamins occupés gravement à jouer à la marelle, pendant que d'autres chantent à tue-tête les exploits de Mouktar-Pacha dans la guerre turco-russe.

Nous arrivons aux ruines de la mosquée de Gazan Khan, ce roi mogol si célèbre dans l'histoire de Perse par ses exploits et ses conquêtes.

Ce prince, tout à la fois forgeron, menuisier, tourneur, fondeur, astronome, médecin, alchimiste, « connaissait même l'histoire de son peuple, » ajoute naïvement son historien. Dans sa guerre contre l'Égypte, il rechercha l'appui du Saint-Siège. Le pape Boniface VIII, en faisant connaître publiquement l'alliance qu'il avait contractée avec le souverain persan, détermina ainsi les princes chrétiens à embrasser une nouvelle croisade en leur faisant entrevoir la position critique des Sarrasins, attaqués à la fois par les croisés et les musulmans. Les relations de Gazan Khan avec le chef de l'Église ont amené à penser que ce roi, en apparence converti à la religion musulmane, pour arriver au trône, n'avait en réalité jamais abandonné les croyances de ses pères; toute sa vie il protégea ses sujets chrétiens au détriment des musulmans et vécut en compagnie d'un moine installé à sa cour. Malgré cela, il est considéré par les historiens persans comme un des plus grands rois qui aient régné sur l'Iran.

Gazan Khan était mal doué physiquement. « On s'étonne de voir tant de vertus habiter dans un si laid et si petit personnage, » nous dit son conseiller intime. Mais, en revanche, son intelligence était extraordinaire; il avait su s'instruire par la lecture de la vie des grands hommes dans les écrits fabuleux et dramatiques de Ferdouzi et de Nizamé, et avait choisi pour modèles Cyrus et Alexandre.

L'édifice construit sous son règne n'est plus aujourd'hui qu'un vaste tumulus fouillé et exploité en tous sens; les débris gisant sur le sol indiquent seuls les plus grandes analogies de décoration entre cette ruine et la mosquée de Narchivan. Cependant le procédé de fabrication des mosaïques diffère, les faïences bleu turquoise sont disposées en grandes plaques sur lesquelles le dessin est tracé au burin, de façon à enlever par parties l'émail bleu et à laisser apparaître la brique elle-même. C'est un véritable travail de gravure, fini avec un art et une patience admirables.

Un paysan, occupé à chercher dans les ruines des briques entières pour réparer sa maison, m'apporte une étoile à huit pointes, recouverte d'un dessin en creux. Les briques estampées se mêlaient donc à l'émail pour orner cet édifice d'un goût exquis, si l'on en juge d'après les fragments épars sur le sol.

La cavalcade, après avoir parcouru tous les tumulus de l'ancien Tauris, s'engage pour rentrer dans la ville nouvelle au milieu de jardins embaumés séparés les uns des autres par des rigoles dans lesquelles circule une eau courante d'une admirable limpidité; les pêchers, les pommiers, les amandiers et les coignassiers à fruits doux ombragent de leurs branches chargées de fleurs des plantations de melons, de concombres, de pastèques et d'aubergines, semées sans art ni symétrie, mais rachetant par une vigueur extraordinaire cet apparent désordre. Quelques échappées à travers la verdure naissante découvrent de charmants paysages. Là c'est une caravane de petits ânes chargés de bois, passant à la file sur un pont des plus rustiques; ici des femmes enveloppées dans leur voile bleu se sauvant à l'approche des Faranguis. Je n'ai pu, à la mosquée de Gazan Khan, faire aucune photographie, l'édifice ne conservant même plus une forme apparente; mais mon appareil est avec moi, je descends de cheval, et, malgré un vent violent et des nuages noirs amoncelés du côté de la montagne, j'obtiens une bonne épreuve du jardin et du convoi de baudets. Je me remets au plus vite en selle; il est déjà trop tard : le tonnerre gronde, les éclairs éblouissants déchirent la nue, et la pluie devient bientôt diluvienne. Nous cherchons en vain un abri sous les arbres, leur feuillage ne peut plus nous garantir. Sauve qui peut! Chacun prend son parti en brave et se dirige vers la ville de toute la vitesse de sa monture.

Quand nous entrons dans la cour du consulat, nous sommes mouillés jusqu'aux os et nos chevaux ruissellent de sueur. Heureusement le logis est hospitalier, des habits secs et un bon feu ont vite raison de notre mésaventure.

Il m'a semblé, en passant auprès du corps de garde, voir les soldats s'efforcer de décrasser leurs armes : un bruit insolite remplit l'hôtel, du salon à la cuisine tout est en mouvement; pendant notre absence le gouverneur a fait annoncer sa visite pour le lendemain. Ce n'est pas une petite affaire que la réception d'un si grand personnage; le Vatel du consulat n'a pas seul la tête à l'envers, son trouble respectueux n'est rien auprès de l'émoi du mirza (secrétaire indigène), notre professeur de persan, auquel incombe la tâche glorieuse de fabriquer d'ici demain une superbe poésie célébrant l'heureuse conjonction des astres qui a amené le gouverneur à Tauris d'abord, et puis au consulat de France. Nous serions mal venus de réclamer aujourd'hui notre leçon quotidienne.

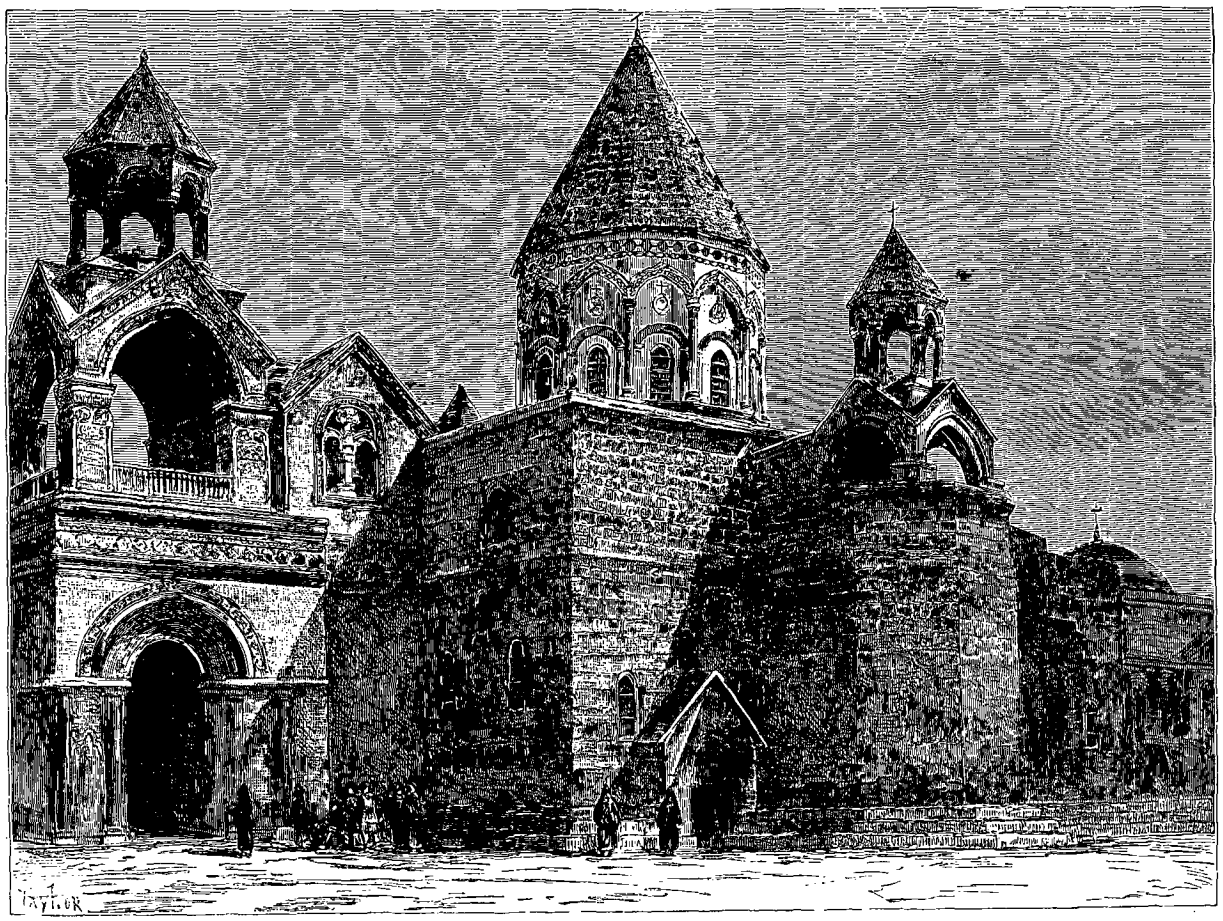
23 avril. — Je monte sur la terrasse pour assister à l'arrivée du gouverneur et de son cortège. Des soldats armés de bâtons font évacuer la rue et distribuent sans modération des coups proportionnés en nombre à la haute dignité du personnage attendu. J'aperçois enfin l'oncle du roi : il est vêtu d'une ample redingote noire plissée à la taille et coiffé d'un kollah (bonnet) de drap noir adopté à la cour depuis quelques années, tandis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le kollah d'astrakan est porté seulement aujourd'hui par les provinciaux peu au courant de la mode, ou par les gens âgés.

La haute origine et la puissance du gouverneur de Tauris sont indiquées par la dignité d'une démarche lente seyant à un homme de *kheile ostoran*, « de gros os ». Ses traits durs et accentués, sa peau brune rappellent, paraît-il, le type de la tribu Kadjar, dont il descend. Mes regards sont ensuite attirés par un magnifique cheval turcoman mené en main par l'écuyer chargé de jeter sur l'animal un superbe tapis de Recht dès que l'Excellence aura pénétré dans le consulat. Cette monture pleine de vigueur et d'élégance est couverte d'un magnifique harnachement d'or ciselé dont je ne puis m'empêcher d'admirer la beauté, tout en regrettant de perdre ainsi de vue les formes de la belle bête qui en est parée. Les jambes sont fines, la tête bien proportionnée et la robe alezan brûlé brillante comme de la soie.

Immédiatement après le cheval du gouverneur marche avec dignité le bourreau tout de rouge habillé. Ce personnage, traité avec égard, vu la gravité de ses importantes fonctions, n'est jamais invité à entrer à la suite de son maître dans l'intérieur d'une maison amie



Couvent d'Echmyazin (voy. p. 32). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

et doit se contenter de rester assis à la porte, où lui sont offerts avec empressement le thé, le café et le kalyan. Derrière l'exécuteur s'avancent les officiers subalternes, les ferachs et une foule de cavaliers d'escorte vêtus d'habits en lambeaux et coiffés du large papack du Caucase, gris, marron ou noir, suivant la fantaisie du propriétaire. Ce sont, me dit-on respectueusement, les cosaques de la garde royale. De quelles guenilles peut-on bien couvrir les soldats de la ligne?

Le gouverneur, entré dans les salons, s'est assis et a paru écouter avec une satisfaction évidente la composition du mirza vantant les vertus civiles et militaires du noble visiteur dans des termes poétiques empruntés aux plus beaux passages de Sadi et de Firdouzi. Cette poésie, débitée sur un ton chantant, paraît très goûtée par l'assistance, qui incline la tête aux bons endroits en signe d'approbation. Pour moi, je ne comprends pas un traître mot à ce langage fleuri, mais je juge opportun d'opiner du bonnet pour faire preuve d'un esprit délicat. Les rafraîchissements sont ensuite apportés et la conversation traîne pendant plus de deux heures, entrecoupée, suivant la mode persane, de temps de silence pendant lesquels chacun paraît se recueillir.

On se sépare enfin fort contents les uns des autres. Après un long échange de compliments et de politesse, le cortège se remet en ordre, le bourreau reprend sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

place de bataille, et la rue, tout à l'heure si animée, redevient silencieuse.

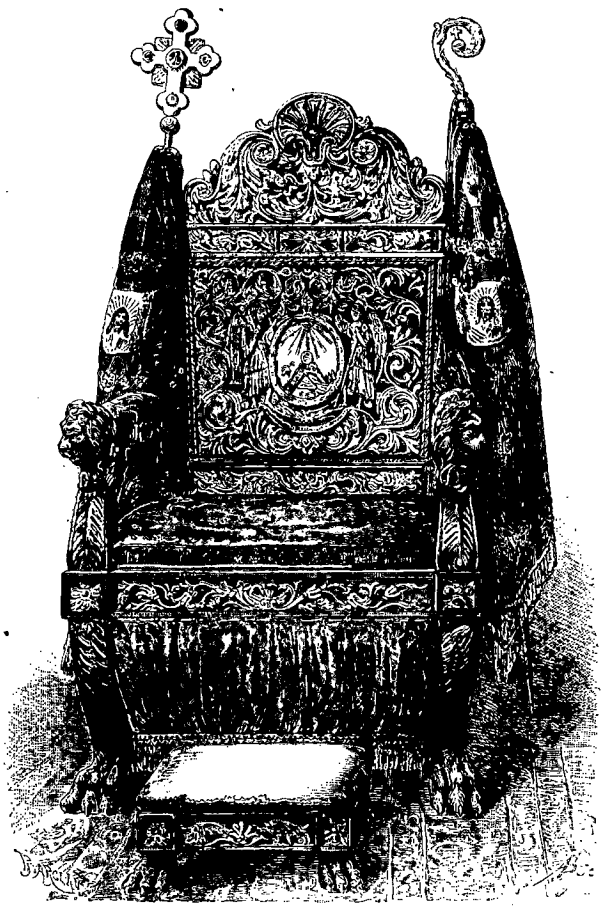
Il était temps. L'archevêque arménien de Tauris a témoigné le désir de nous voir et de faire faire sa photographie : je craignais d'arriver trop tard au rendez-vous. Notre appareil nous ouvre toutes les portes. L'archevêché, bien modeste résidence de Sa Grandeur, est bâti en briques crues, mais éclairé de tous côtés sur de beaux jardins au fond desquels s'élèvent les bâtiments d'une école pour les enfants arméniens. Nous sommes attendus avec impatience et reçus avec une amabilité parfaite. La physionomie du prélat respire la bonté; ses traits superbes, largement modelés, sont éclairés par des yeux intelligents et vifs; sa barbe et ses cheveux grisonnants indiquent un âge démenti par sa taille droite et fière. Cette belle tête est bien mise en relief par un capuchon de moire antique noire s'appuyant tout droit sur la calotte dure et retombant presque sur les yeux. Une ample robe de satin noir descend jusqu'aux pieds; autour du cou s'enroule une longue chaîne d'or soutenant un Christ peint sur émail et encadré de perles et de rubis.

Les Arméniens qui entourent Sa Grandeur ont tout l'aspect de sacristains français, mais savent offrir à l'étranger la pipe et le café avec une bonne grâce qui ne manquerait pas de scandaliser les serviteurs des membres de notre clergé national.

« Je suis heureux de vous voir, nous dit le prélat; non seulement j'aime les Français, mais vous m'apportez sans doute des nouvelles du Catholicos, puisque vous êtes venus à Tauris par la route du Caucase.

— Je suis désolé, monseigneur, répond mon mari, de ne pouvoir vous donner les renseignements que vous me demandez; j'étais déjà à quatre étapes d'Érivan quand j'ai entendu parler des trésors d'Echmyazin; j'ai donc été privé de l'honneur de saluer l'archevêque.

— Je le regrette vivement, réplique le prélat. Le Catholicos, chef suprême de la religion grégorienne, qui s'étend non seulement en Perse, mais en Turquie d'Asie et aux Indes, aurait été heureux de vous recevoir. C'est un homme de grand talent, il connaît la valeur intellectuelle des Européens et vous aurait montré avec bonheur les reliques précieuses du couvent, telles que la lance qui a percé le côté du Christ, le bras droit de saint Grégoire l'Illuminateur, enfermées dans des reliquaires chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, mais encore les inappréciables richesses de la bibliothèque, où depuis quinze siècles se sont entassés les manuscrits les plus précieux. Le couvent d'Echmyazin, dont le nom signifie *les trois églises*, vous aurait sans doute lui-même fort intéressé; il fut bâti en 360 de notre ère, et nos moines vous auraient fait voir des constructions encore en bon état remontant à cette date éloignée. A la suite d'invasions successives, les chapelles de sainte Cayanne et de sainte Cisiphe ont été détruites, il est vrai, mais le trésor et la bibliothèque ont toujours été sauvegardés et renfermés depuis quelques années dans un bâtiment en pierre de taille, où ils sont désormais à l'abri de toute détérioration. »



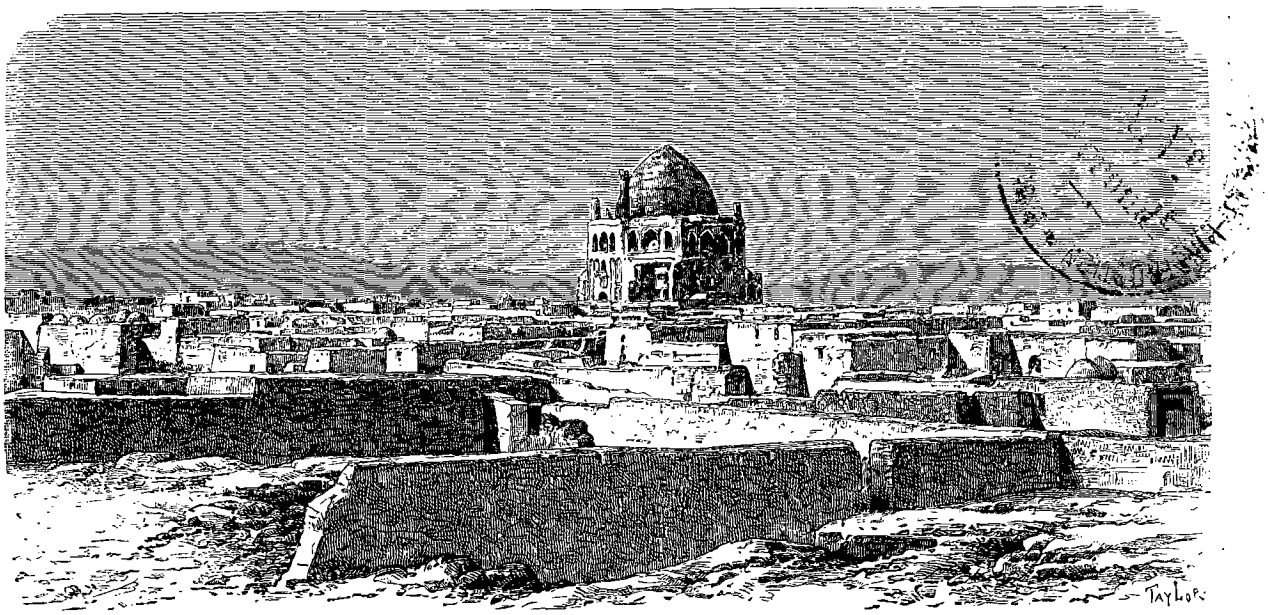
Trône du Catholicos. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Nous remercions l'archevêque et nous retirons après avoir fait son portrait dans plusieurs poses différentes. Quant à revenir en arrière, nous ne pouvons y songer : le courage nous manque pour affronter de nouveau la sainte Russie, ses relais de poste et les pieds de porc à la confiture de prunes.

Jane DIEULAFOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de Sultanieh (voy. p. 45). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La plupart des dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy.

IV (suite)

Notions de dessin d'une femme chaldéenne. — Le calendrier persan. — Départ de Tauris. — Un pèlerinage se rendant à Méched dans le Khorassan. — Un page féminin. — Mianeh. — Légende du château de la Pucelle. — Dokhtaré-pol.

19 avril, jour de Pâques. — C'était grande fête aujourd'hui dans tous les consulats. Après les réceptions, je suis montée, pour me reposer, sur la terrasse parée du drapeau français. Le soleil éclairait de ses derniers rayons la cité de Zobédieh, la ville tout entière semblait embrasée; j'étais absorbée par la contemplation de ce spectacle, lorsque je m'entendis appeler doucement. « Çaheb, me dit timidement de la maison voisine une Chaldéenne dont j'ai entendu vanter la beauté et la pureté de type, montrez-moi donc les images que vous faites tous les matins sur la terrasse. » J'étais loin de me douter de cet innocent espionnage quand je venais tirer quelques épreuves des clichés révélés pendant la nuit. Je salue mon interlocutrice et lui offre de poser devant mon objectif : elle consent; l'appareil est bientôt préparé, mais le jour baisse et il devient impossible de faire une photographie. Je cours chercher mon mari et ses crayons, car demain peut-être la belle Rakhy ne sera pas maîtresse de témoigner autant de bonne volonté. Après avoir fait quelques façons pour abaisser le voile de mousseline qui enveloppe son menton et s'arrête sous les narines, elle prend son parti en brave, rejette les draperies sur ses épaules et garde pendant quelques instants une immobilité de statue. Ses yeux noirs sont pleins de malice, le nez carré donne à la physionomie une fermeté accentuée par la forme et la couleur rouge foncé de lèvres un peu minces; le trait caractéristique de la figure est la grande distance qui sépare la base du nez de la bouche. La Chaldéenne est coiffée d'un foulard de crêpe de Chine vermillon serré autour du crâne par un gros nœud formant boule au-dessus du front; les cheveux, nattés en une multitude de petites tresses, tombent sur le dos, cachés par un voile de mousseline de laine blanche qui entoure plusieurs fois la tête, la bouche et couvre les épaules.

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une robe de kalemkar (véritable perse peinte à la main) apparaît au-dessous d'une ample koledja de drap bleu ornée d'une fine passementerie de soie noire. Ce vêtement dissimule entièrement les formes féminines.

Le portrait achevé à la lumière, Rakhy s'empresse de le regarder en mettant tout d'abord la tête en bas, indice de notions de dessin assez élémentaires, et, après nous avoir remerciés avec effusion, elle s'éloigne tout heureuse en voilant soigneusement son visage.

20 avril. — L'Hadji, chef de la caravane, est venu hier contempler nos bagages et apprécier d'un coup d'œil d'aigle le nombre de mulets nécessaire au transport des colis.

Pour fixer le moment du départ, il faut faire concorder les prescriptions du calendrier avec les convenances des voyageurs. L'almanach est un oracle toujours consulté dans les affaires les plus graves comme les plus futiles, et jamais on n'accomplit aucune action sans s'informer auparavant si les constellations sont favorables. Tel jour est propice pour un départ, tel autre pour faire une visite, souvent l'heure même est indiquée; jamais un tailleur n'oserait prendre mesure d'un habit en dehors du temps prescrit, sûrement la coupe serait manquée.

Les conjonctions sont probablement favorables aujourd'hui, car dès la pointe du jour les tcharvadars sont venus s'informer si nous sommes prêts à partir. Sur notre affirmation, ils nous annoncent que les chevaux vont arriver sans retard — *Hala*. — Pleine de crédulité, je descends dans la cour du consulat, mon fusil sur l'épaule, ma cravache à la main, croyant me mettre en selle dans quelques instants. Il est six heures du matin; j'attends patiemment jusqu'à sept, puis, ne voyant rien venir, j'entre dans le salon.

« Que faites-vous casque en tête et fusil sur l'épaule de si grand matin? me dit le consul.

— Les chevaux devaient venir tout de suite. *Hala*, ont dit les tcharvadars, et je pensais partir de bonne heure.

— Ne vous pressez pas tant, reprend M. Bernay, *Hala* peut s'étendre d'ici à ce soir; préparez-vous au moins à déjeuner avec nous. Pour voyager agréablement en caravane, il faut s'armer de patience jusqu'au jour où l'on a pris l'habitude de se faire attendre. Afin d'acquérir ici le respect et la considération générale, il est sage de ne point se montrer avare de son temps. Les gens dépourvus de mérite ont seuls leurs heures comptées, tandis que les puissants et les savants traitent leurs affaires avec une intelligence si sûre qu'ils ont toujours mille loisirs. »

Vers une heure de l'après-midi, la rue, ordinairement si calme, retentit d'un bruit inaccoutumé. Alhamdallah! (grâces soient rendues à Dieu!) ce sont les dix chevaux de charge nécessaires pour le transport de nos bagages et de nos serviteurs. La race turcomane, si vantée dans le pays, est piteusement représentée par ces pauvres bêtes efflanquées. Dix-huit étapes nous séparent de Téhéran. Arriverons-nous avec de pareilles montures? Enfin nous voilà partis.

La petite fille du gardien du tchapar khaneh. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Surprise à la porte de la ville de me trouver seule avec les serviteurs et nos bagages, je cherche vainement des yeux nos compagnons de route, les pèlerins se rendant au tombeau de l'iman Rezza de Méched.

« Nous allons passer la nuit à un village situé à deux farsaghs de la ville, me dit l'Hadji, qui nous a fait l'honneur de nous accompagner : c'est le rendez-vous général de la caravane, elle doit s'y trouver réunie ce soir, et demain, dès l'aurore, nous entreprendrons le voyage de vingt-deux jours au bout duquel nous apercevrons, s'il plaît à Dieu, la coupole d'or de Chah Abdul Azim.

— Combien d'heures durent vos étapes? lui dis-je.

— Une caravane bien organisée et bien conduite comme la mienne parcourt trois quarts de farsagh à l'heure et fait dans la journée de six à huit farsaghs. »

Le farsagh, désigné par les auteurs grecs sous le nom de *parasange* (*pierre de Perse*), équivaut à près de six kilomètres. D'après la traduction de ce mot, il semblerait que, en Orient comme à Rome, les routes étaient, dans l'antiquité, pourvues de pierres indiquant au voyageur la distance parcourue. Ces bornes n'existent plus aujourd'hui; néanmoins, les caravanes suivant toujours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le même itinéraire à la même allure, les tcharvadars connaissent exactement la distance d'une station à la suivante et la divisent en se repérant sur les accidents du terrain. Sur les voies de grande communication les erreurs sont insensibles, et, si l'étape s'allonge quelquefois hors de proportion avec le chemin parcouru, il faut s'en prendre aux difficultés des sentiers rendus impraticables par les intempéries de l'hiver, le moindre ruisseau torrentueux descendant des montagnes obligeant parfois à faire de longs détours avant de rencontrer un passage guéable pour les bêtes de somme lourdement chargées.

Arrivés au village de Basmidj, nos guides nous conduisent au tchapar khaneh (maison de poste), où se trouvent les chevaux destinés au service des courriers établis sur la route de Tauris à Téhéran. Cette construction carrée se compose d'une enceinte contre laquelle s'appuient à l'intérieur les écuries recouvertes de terrasses. Pendant l'été, les bêtes sont attachées autour de la cour, devant des mangeoires creusées dans l'épaisseur des murs. Au-dessus de la porte d'entrée s'élève une petite chambre, éclairée par des fenêtres ou des portes ouvertes dans la direction des quatre points cardinaux. Les carreaux sont remplacés par des grillages de bois permettant au vent de circuler librement de quelque côté qu'il souffle, mais assez serrés néanmoins pour arrêter les regards indiscrets. Cette pièce aérée, dont nous prenons possession faute de mieux, porte le nom de bala khaneh (chambre haute).

Femme chaldéenne. — Dessin de Mlle R. Marcelle Lancelot, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

Pendant le déballage des mafrechs, je vais faire une promenade dans le bazar du village; il est assez bien approvisionné. Il y a là de belles bougies russes enveloppées de papier doré, du sucre de Marseille, des dattes et du lait aigre à profusion. La petite fille du gardien du tchapar khaneh nous sert de guide; elle a six à sept ans et prend déjà des airs de petite femme; l'année prochaine, on la voilera; on la mariera peu après, et à douze ans elle se promènera avec un bébé dans les bras.

Pendant notre promenade, la nuit est tombée; mais peu nous importe? notre mobilier n'est-il pas complet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au milieu de la pièce se dresse une table de bois blanc, des sacs remplis de paille servent de fauteuils en attendant qu'ils deviennent des lits, sur les tarchés (niches creusées dans le mur) s'étalent une théière, un samovar, un chandelier, et enfin devant un bon feu chantent des marmites fumantes. Ma fierté est sans égale; mais rien n'est durable en ce monde, et mon légitime orgueil est bientôt mis à une rude épreuve. Le vent fraîchit vers le soir, la cheminée rejette des torrents de fumée, la lumière s'éteint. Borée est maître ici. A tâtons je finis cependant par étendre devant les grillages de bois des manteaux, des caoutchoucs et des châles, et les fixe avec un marteau et des clous achetés sur les conseils du consul de Tauris, que je bénis pour cette bonne pensée.

L'ordre est enfin rétabli dans le bala khaneh quand le pilau fait son apparition. Les cuisiniers préparent très bien cet aliment national. Ils ont pour le faire cuire, disent les gourmets, autant de recettes que de jours dans l'année. Le plus simple se compose de riz servi très craquant après avoir été légèrement saisi dans un mélange de beurre et de graisse de mouton appelé *roougan;* il est accompagné de viande de mouton coupée en menus morceaux, ou d'une volaille baignant dans une sauce destinée à humecter le riz. Un pilau est cuit dans une heure, et c'est là un de ses principaux mérites.

21 avril. — Je dormais cette nuit du sommeil du juste quand la voix de l'Hadji retentit.

« Levez-vous, Çaheb, dit-il, nous sommes tous prêts; l'étape est très longue, et, en quittant de grand matin le tchapar khaneh, c'est tout juste si nous arriverons au manzel (logis) avant la nuit. »

Il est une heure du matin, et nous voilà, mon mari et moi, procédant à une toilette des plus sommaires. Campés à peu près en plein air, nous avons jugé prudent de reprendre nos habitudes du Caucase et de coucher tout vêtus, le corps, la tête et surtout les yeux recouverts de l'immense couvre-pied à la mode persane fabriqué pour nous à Tauris.

Étonnée de la sage lenteur avec laquelle nos domestiques préparent les charges, je les gourmande de leur paresse.

« Que voulez-vous donc faire pendant les trois ou quatre heures qui nous restent à passer ici? » répondent-ils.

Je me rappelle alors, mais un peu tard, les conseils de M. Bernay, et la signification de *Hala*. Pour achever de me convaincre de ma sottise, je sors du tchapar khaneh et me rends dans le caravansérail, où presque tous les voyageurs sont réunis. A la lueur de quelques chandelles fumeuses, allumées sous les arcades établies tout autour de la cour, j'aperçois des femmes voilées, habillant des enfants en pleurs, tandis que les serviteurs allument du feu pour préparer le thé et les aliments nécessaires pour la journée. Tout ce monde est parti tard de Tauris, a voyagé une partie de la nuit et ne paraît nullement pressé de se remettre en route. Les chevaux mangent paisiblement leur orge, et les muletiers, roulés dans leurs manteaux de peau de mouton, font autant de bruit en ronflant que les enfants effrayés par ce réveil matinal. Je regagne mon logis, où il m'est loisible de méditer tout à mon aise sur les avantages de l'inexactitude.

A la pointe du jour, des appels nombreux se font entendre, et les tcharvadars montent enfin pour emporter nos mafrechs.

Nous sommes environ quatre-vingts voyageurs, hommes, femmes, enfants, mollahs et serviteurs, suivis par plus de cent cinquante bêtes de somme.

En tête marchent les chevaux les plus vigoureux, pomponnés comme les mulets d'Andalousie et porteurs de cloches de cuivre de toutes grosseurs; les unes, accrochées au collier, sont petites comme des grelots et rendent un son argentin; les autres, longues de cinquante centimètres, pendent sur les flancs des animaux et donnent des notes graves comme celles des bourdons de cathédrale; souvent encore elles sont enfilées par rang de taille, chaque cloche formant le battant de celle qui l'enveloppe. D'une extrémité à l'autre de la caravane on entend leurs tintements, destinés à régler la vitesse de la marche. Ce bruyant orchestre devient harmonieux lorsqu'on s'en éloigne, et sa musique, d'une douceur extrême, rappelle le son des orgues ou le bruit plaintif des vents d'automne dans les bois. Vient ensuite le conducteur spirituel du pèlerinage. C'est un grand mollah au visage bronzé, coiffé du turban bleu foncé des séids et vêtu d'une robe de kalemkar; sur les flancs de sa monture, jadis blanche, aujourd'hui badigeonnée en bleu de la tête aux pieds (descend-elle aussi du prophète?), s'étalent tous les ustensiles de ménage du saint homme : aiguières à ablutions, poches à kalyan, samovar, marmites; quant à lui, juché sur une énorme pile de couvertures et de tapis, il paraît, du haut de sa bête azurée, traiter avec le même dédain les gens et les animaux. Je m'attendais à le voir, au départ, déployer l'étendard du pèlerinage et chanter les miracles de l'iman Rezza de Méched, au tombeau duquel il conduit ses ouailles, mais la présence de deux infidèles a troublé sa ferveur et lui a fait absolument négliger cette action dévote. Il se venge en nous regardant à la dérobée d'un air faux et sournois, et détourne la tête toutes les fois que nous nous rapprochons de lui, afin d'éviter de nous saluer.

Nous marchons sur ses pas, suivis d'une troupe d'enfants de quinze à seize ans, tout heureux de faire leur premier grand voyage. Ils dégringolent à chaque instant des montagnes de bagages sur lesquelles ils sont perchés, mais nul ne s'en inquiète : en pèlerinage peut-on jamais se faire mal?

Voici enfin la partie la plus calme de la caravane, jamais en tête, jamais en queue.

Sur les mulets destinés à porter les femmes sont assujetties, de chaque côté du bât, deux caisses basses, longues de quatre-vingts centimètres, sur une largeur de cinquante-cinq, désignées en persan sous le nom de kadjavehs.

Ces boîtes sont surmontées de cerceaux de bois sup-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portant une couverture de lustrine verte, destinée à mettre les voyageuses à l'abri de la pluie, du soleil et surtout des regards indiscrets. L'ascension de ces singuliers véhicules n'est pas des plus aisées; elle se pratique au moyen d'une échelle étroite appuyée contre la caisse. Quand les femmes sont montées, l'échelle est attachée au-dessous du kadjaveh jusqu'au manzel suivant, car il n'est pas dans les usages que les Persanes mettent pied à terre pendant une étape, quelle que soit sa durée. Assises ou plutôt accroupies sur une pile de couvertures, elles amoncellent autour d'elles le kalyan, les provisions de bouche, les enfants trop petits pour monter à cheval et les bébés à la mamelle.

Les kadjavehs des khanoums (dames) sont entourés

Un page féminin (*pitchkhedmet*) (voy. p. 38). — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

des plus vieux serviteurs et des maris jaloux. L'un de ces derniers a au moins huit femmes à surveiller, et il paraît s'acquitter de ces délicates fonctions avec une conscience sans égale. Si j'en juge d'après le nombre de ses domestiques et le luxe de ses kadjavehs, ce doit être un grand personnage. Le cheval portant la favorite et sa progéniture est conduit par un jeune garçon dont le teint rose et les yeux intelligents attirent mon regard; sa tête rasée est recouverte d'un bonnet rond, doublé d'une fourrure de peau de mouton noir; il est vêtu d'une koledja rembourrée de coton, soigneusement piquée et serrée à la taille par une ceinture accentuant des lignes harmonieusement arrondies. Ce bel enfant paraît dans la plus grande intimité avec les femmes auxquelles personne n'adresse la parole; il va et vient, toujours gai et souriant, fait des commissions d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kadjaveh à l'autre, excite de la voix les chevaux retardataires, allume les kalyans.... et les fume, prend les enfants en pleurs, à moitié étouffés au milieu des voiles maternels, porte ces pauvres petits sur son épaule pour les consoler, et fait presque toute la route à pied comme les tcharvadars les plus vigoureux.

Je laisse défiler la caravane et finis par retrouver nos serviteurs à l'arrière-garde.

« Quel est donc ce jeune garçon qui conduit le premier kadjaveh? dis-je à l'un d'eux.

— C'est un pitchkhedmet, me répond-il; l'aga (le maître) jugeant, dans sa sagesse, que les servantes de ses femmes ne peuvent, sans inconvénient, faire à chaque étape le service extérieur, a choisi une vigoureuse et vaillante paysanne kurde, lui a fait raser la tête et revêtir un costume masculin afin de lui permettre de sortir sans scandale à visage découvert. Ali, c'est le nom qu'on lui a donné, fait tout le service des khanoums, dont pas un homme n'oserait approcher. »

J'ai vainement tenté d'apercevoir au passage les traits de ces beautés si bien gardées. Peine perdue : au-dessus de grandes draperies bleues, des têtes soigneusement voilées par un pan de calicot agrafé derrière le crâne se balancent désagréablement, secouées par les mouvements du cheval : devant les yeux, le voile, aminci par un jour à l'aiguille, est encore assez épais pour dissimuler même la forme des paupières et de l'arcade sourcilière.

25 avril. — Hier, à quatre heures du soir, après avoir parcouru un pays désert, nous avons fait notre entrée solennelle à Mianeh, petite ville d'origine fort ancienne.

Mianeh est la patrie d'énormes punaises, dont la piqûre suffit pour donner la fièvre pendant deux jours, et tuer quelquefois des enfants en bas âge : les plaies occasionnées par la morsure de ces insectes, très facilement envenimées par la fatigue de longues étapes, ont souvent amené des maladies très graves chez les étrangers descendus, sans se douter du péril, dans les caravansérails.

L'hospitalité des habitants ne nous a pas paru rassurante, et nous avons préféré aller demander asile, pour cause de punaises, à la station du télégraphe anglais, habitée par deux jeunes gens arméniens.

A peine les bagages sont-ils déballés, qu'on nous annonce la visite du ket khoda (image de Dieu), fonctionnaire à tout faire, chargé de rendre la justice, de percevoir les impôts et d'envoyer aux gouverneurs de province le contingent annuel de l'armée royale. Il entre dans la cour, entouré, selon l'habitude, par un nombreux personnel de serviteurs porteurs de kalyans tout allumés.

Nous l'invitons à s'asseoir sur un tapis étendu à son intention, et toute l'assistance s'accroupit à ses côtés, chacun d'après le rang qu'il occupe dans la hiérarchie sociale.

« Le salut soit sur vous. La santé de Votre Honneur est-elle bonne dit le ket khoda en posant la main sur son cœur.

— Grâces soient rendues à Dieu, elle est bonne, répond mon mari.

— La santé de Votre Honneur est-elle très bonne?

— Par votre puissance, elle est très bonne. Et la santé de Votre Honneur est-elle bonne?

— Depuis la venue de Votre Honneur dans ce pays, elle est excellente. Il y a longtemps que votre esclave aspirait à présenter ses hommages à Votre Honneur.

— Dieu soit loué, c'est votre serviteur qui aurait dû se rendre chez vous.

— Je remercie infiniment Votre Honneur, votre esclave est toujours prêt à le devancer. »

Ces salutations, interrompues par de légères pauses, étant terminées, le ket khoda s'informe de notre nationalité, du but de notre voyage, et se retire en priant Dieu de veiller sur nos précieuses existences.

Le vêtement de ce magistrat municipal se compose d'un pantalon de coton blanc, d'une redingote de même étoffe, plissée tout autour de la taille et garnie de boutons dorés, sur lesquels se détache le lion surmonté du soleil des armes royales. La petitesse du kollah indique chez ce personnage une tendance à suivre les modes de la cour, tandis que les habitants du village sont encore coiffés du papach arrondi des Turcomans.

A la nuit, l'Hadji, après avoir tant bien que mal logé ses pèlerins, est venu nous prévenir que la lassitude des femmes, et surtout la fatigue des chevaux occasionnée par les chemins boueux, l'obligeait à demeurer un jour à Mianeh.

« Tout est pour le mieux, je prendrai les devants pour m'arrêter plus longtemps au Dokhtaré-pol, a répondu mon mari.

— C'est impossible, Çaheb, le pays n'est pas sûr : on vous volerait peut-être mes chevaux.

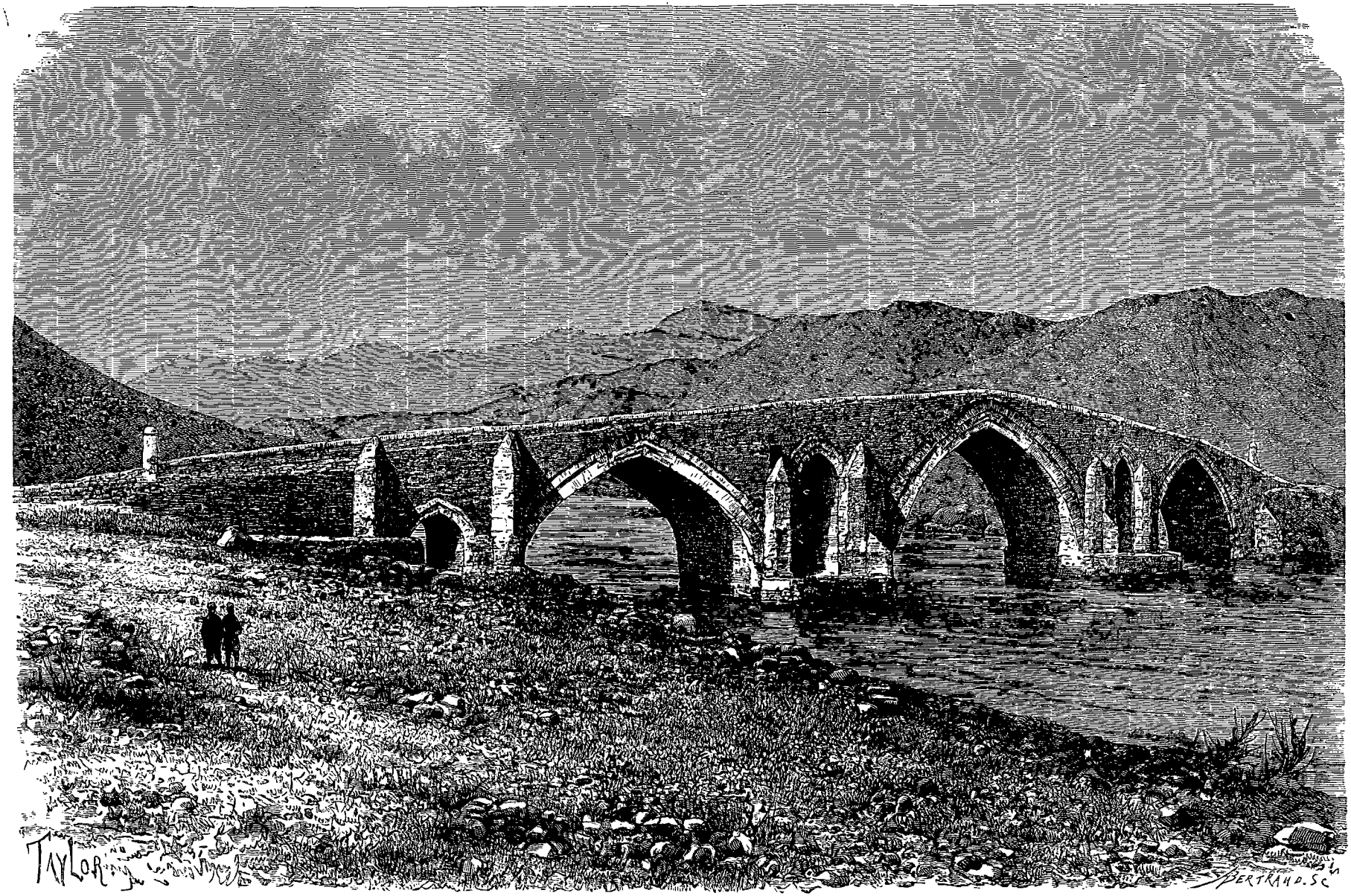
— Hadji, dis-je à mon tour, je remarque avec chagrin que dans tous tes discours tes bêtes prennent toujours le pas sur tes voyageurs : cependant les uns et les autres devraient avoir une égale part à ta sollicitude. Envoie-nous demain, à l'aube, trois chevaux; si on nous les vole, nous te les payerons.

— Allah kérib! (Dieu est grand!) » murmure en s'en allant le brave homme, résigné à nous laisser agir à notre guise.

26 avril. — A la pointe du jour, nous quittons Mianeh, suivis d'un seul serviteur arménien dont la mine s'est singulièrement allongée depuis la veille; les couvertures sont en paquetage, nos sacoches contiennent les appareils photographiques et des vivres pour deux jours; nos fusils, posés en travers sur l'arçon de la selle, sont chargés à balles, ainsi que deux paires de revolvers attachés à notre ceinture. Ce déploiement d'artillerie effrayera, je l'espère, les voleurs assez téméraires pour convoiter les chevaux de l'Hadji.

Sur la gauche du sentier s'élèvent les murs ruinés d'une antique kaleh (forteresse); des vautours au col déplumé sont campés immobiles sur les pans délabrés de la maçonnerie de terre. A droite s'étendent des jardins plantés d'arbres fruitiers en pleine floraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

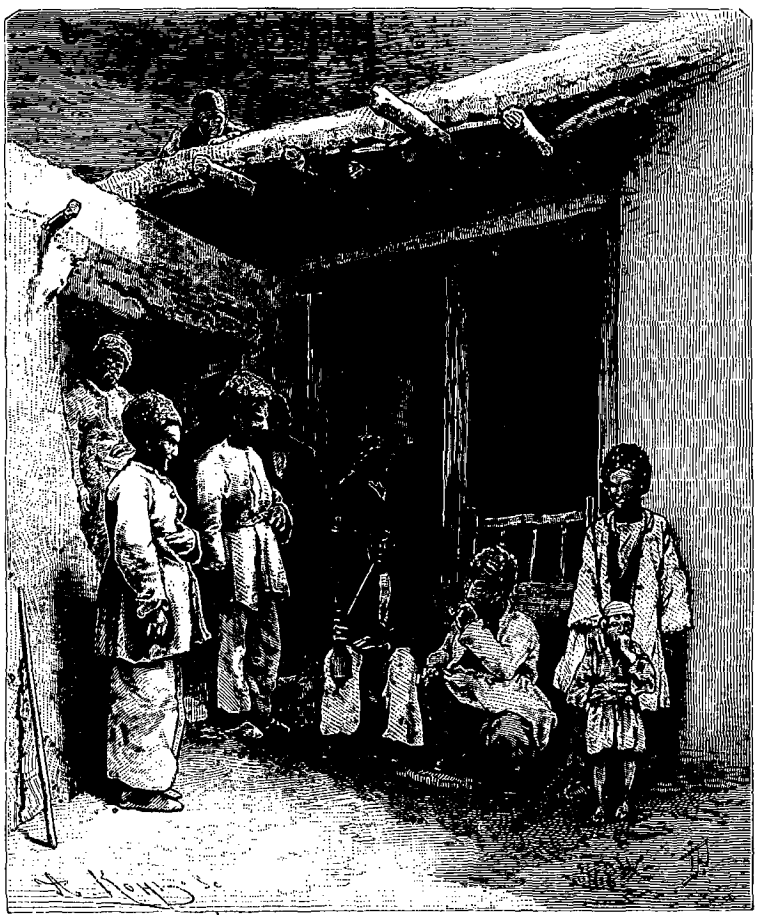


Le pont de la Pucelle (*Dokhtaré-pol*) (voy. p. 42). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans de grands peupliers s'ébattent avec mille cris des oiseaux au plumage coloré; les uns ont la tête, la queue et l'extrémité des ailes d'un noir de jais, le dos et le ventre jaune d'or; les autres, connus dans le pays sous le nom de geais bleus, ont les ailes azurées, le corps et les pattes rose de Chine.

Un marécage dans lequel les chevaux enfoncent jusqu'aux genoux nous conduit au pont de Mianeh. Après avoir remercié de leur bonne volonté cinq ou six hommes à mauvaises mines qui nous proposent de nous escorter, nous commençons à gravir le Kaflan-kou, ou montagne du Tigre, accompagnés d'un honnête derviche, dont il est impossible de nous débarrasser. Le chemin, assez soigneusement tracé, paraît avoir été ouvert de main d'homme; il s'élève par des pentes très raides côtoyant des gorges escarpées au fond desquelles coulent de petits torrents; la montagne devient de plus en plus sauvage; enfin, après quatre heures d'ascension, nous atteignons un col si difficile à franchir pendant la mauvaise saison, que, pour faciliter le passage de leurs troupes, les Turcs, pendant le temps où ils furent maîtres du pays, firent paver de chaque côté du col une chaussée de dix mètres de large sur une longueur d'un kilomètre. Nos bêtes s'arrêtent pour souffler, et je puis pendant ce temps-là jouir d'un point de vue magnifique.



Le ket khoda de Mianeh et ses serviteurs (voy. p. 38). — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Au-dessous du Kaflan-kou, limite de l'Azerbéijan et de l'Irak, s'étend la plaine verdoyante de Mianeh, dominée par les cimes neigeuses de l'Elbrouz.

Un beau soleil de printemps, remplaçant les frimas laissés de l'autre côté du col, projette ses rayons sur les blancheurs éblouissantes des sommets et sur les roches calcinées des derniers contreforts de la montagne. A moitié chemin de la descente apparaît, dans la vallée de Kisilou-sou, un pic isolé, couronné par une plate-forme étroite servant de base à un édifice connu dans le pays sous le nom de château de la Pucelle (Dokhtaré-kaleh).

La construction de cette sauvage demeure remonte à une antiquité très reculée; elle fut, dit-on, élevée sous le règne d'Ardechir derazdast (longue main), l'Artaxerce des Grecs, pour servir de prison à une princesse rebelle.

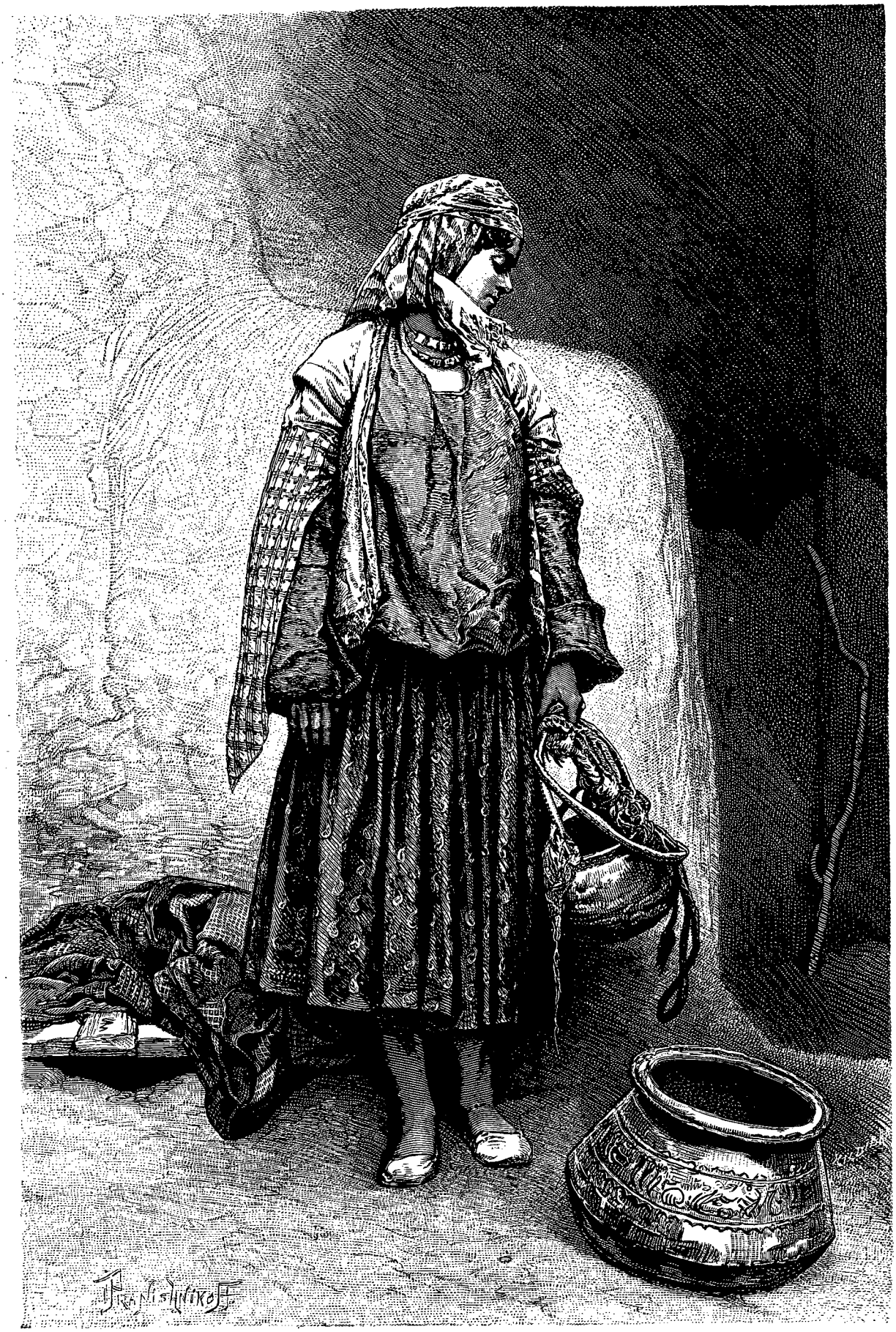
Le derviche, notre nouveau compagnon de route, homme à la face épanouie, mais au caractère sentimental, me raconte une autre légende.

« Un roi avait une fille d'une belle figure, d'un caractère aimable, ayant une taille de cyprès, des joues de lune, des lèvres de rubis, un cou d'argent, la démarche d'un faisan, la voix d'un rossignol. Elle exhalait une odeur de musc, ravissait les yeux, augmentait la vie et séduisait le cœur. L'horreur de l'humanité détermina la princesse à fuir le monde et à venir cacher ses charmes dans cette profonde solitude. Nul chemin, nul sentier ne permettait de s'élever jusqu'au nid d'aigle où elle avait fait construire son château. Quel eût été le mortel assez audacieux pour tenter de gravir ces roches inaccessibles? Un jour cependant, un jeune pâtre, beau comme Joseph, ayant aperçu la vierge, osa s'aventurer avec ses chèvres sur les flancs escarpés de la montagne, et il chanta :

« Un ange du ciel s'est présenté à mes regards; sur la terre ne saurait être beauté comparable à la sienne, sa figure est devenue la Kibla (direction de la Mecque) de mes yeux. Je n'exhalerai pas mes plaintes devant les heureux de ce monde, mais je dirai ma peine à ceux qui partagent mes tourments; si les fauves colombes entendaient mes soupirs, elles pleureraient avec moi; toi seule es insensible. N'auras-tu pas pitié de ma douleur? »

« Le pâtre revint souvent au pied de la forteresse; la princesse, d'abord cruelle, sentit son cœur s'atten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jeune fille baby de Zendjan (voy. p. 44). — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

drir en écoutant la voix du chanteur, suave comme celle de David.

« Le raisin nouvellement produit est acerbe de goût.

« Prends patience deux ou trois jours, il deviendra agréable.

« Veux-tu ne donner ton cœur à personne ? ferme les yeux. »

« Quand les eaux du torrent grossirent et empêchèrent le pâtre de venir chanter aux pieds de la princesse, elle fit construire le pont que vous voyez au milieu de la vallée et qui porte encore le nom de Dokhtaré-pol. Quelle séparation peut-il exister entre l'amoureux et l'amante? La muraille même élevée par Alexandre ne saurait leur opposer des obstacles et des entraves. »

« Dans quel monde enchanteur, derviche, as-tu envoyé le *plongeur de ton imagination?* dis-je au conteur. Le parfum des roses du Gulistan s'exhale de tes lèvres, tu parles comme tes patrons Sadi et Hafiz. »

Le château de la Pucelle ne jouit pas dans le pays d'une bonne réputation ; il fut longtemps un des repaires de la célèbre tribu des Assassins. Pour expulser définitivement ces brigands, Abbas le Grand fut forcé de démanteler ses hautes murailles : au temps du voyage de Chardin, en 1672, il était déjà fort délabré. Les descendants des anciens propriétaires du castel vivent aujourd'hui en bons paysans dans l'Irak Adjémi et paraissent avoir renoncé à la noble profession de leurs ancêtres. Malheureusement pour les voyageurs, les Assassins ont eu des successeurs, et M. Bernay nous a recommandé de redoubler de prudence en traversant le Kaflan-kou. Cette montagne sauvage est infestée de voleurs. Un officier anglais, M. Brown, trois courriers du roi, quelques négociants persans ont été assassinés dans ces dernières années entre les ponts de Mianeh et de la Pucelle.

Aussi déballons-nous les appareils nos armes à la main.

Une grande arche ogivale de vingt-quatre mètres de portée, flanquée symétriquement de deux arches latérales de dix-sept mètres, livrent passage aux eaux de la rivière, fort profonde et infranchissable à gué pendant six mois de l'année.

L'arche centrale est ornée sur la tête amont d'une inscription haute de cinquante-deux centimètres, tracée en lettres d'or, se détachant en relief sur un fond d'émail bleu foncé. Cette brillante décoration s'harmonise merveilleusement avec les teintes des vieilles briques du pont et donne à tout l'ouvrage un caractère de grandeur encore rehaussé par le cadre de montagnes sauvages sur lesquelles il se détache.

Le plan de l'ouvrage est des plus réguliers et les abords sont heureusement raccordés avec la route. Mais, de toutes les dispositions adoptées dans le Dokhtaré-pol, la plus ingénieuse et la plus pratique est celle qui a été imaginée pour supporter les voûtes d'évidement; elles sont appuyées sur une nervure formant une sorte d'arc doubleau supérieur, ayant pour fonction de proportionner en chaque point de la voûte la résistance aux efforts supportés, et de soumettre par conséquent tous les matériaux à des pressions à peu près uniformes.

Les inscriptions ornant ce pont pourraient fournir des renseignements précis sur la date de sa construction. Mais la rivière étant grosse, nous ne pouvons nous rapprocher assez de l'ouvrage pour lire le texte persan, même à l'aide d'une bonne lorgnette. A défaut de ces documents, on peut, en comparant le Dokhtaré-pol à des monuments similaires, faire remonter son origine à la moitié du douzième siècle.

La nuit nous chasse et nous oblige à gagner un misérable village situé à un farsagh du pont. Les caravanes ne s'y arrêtent jamais; aussi n'y a-t-il aucun caravansérail habitable, et nous avons beaucoup de peine à trouver asile chez les plus pauvres gens du village, les autres ne se souciant pas de loger des *impurs*. La famille vit pêle-mêle avec ses poules et ses pigeons; naturellement la place occupée par ces intéressants volatiles nous est assignée; il faut bien s'en accommoder: nous avons à choisir entre ce taudis et l'auberge de la belle étoile; le froid est trop vif, surtout depuis le coucher du soleil, pour nous permettre d'hésiter.

28 avril. — Les deux dernières étapes ont été très rudes. Aujourd'hui nous sommes restés treize heures en selle; aussi en approchant de Zendjan la satisfaction est-elle générale : les tcharvadars se réjouissent de toucher la seconde partie du prix de la location de leurs chevaux, les voyageurs vont pouvoir se reposer une journée entière et s'approvisionner dans les beaux bazars de la ville.

V

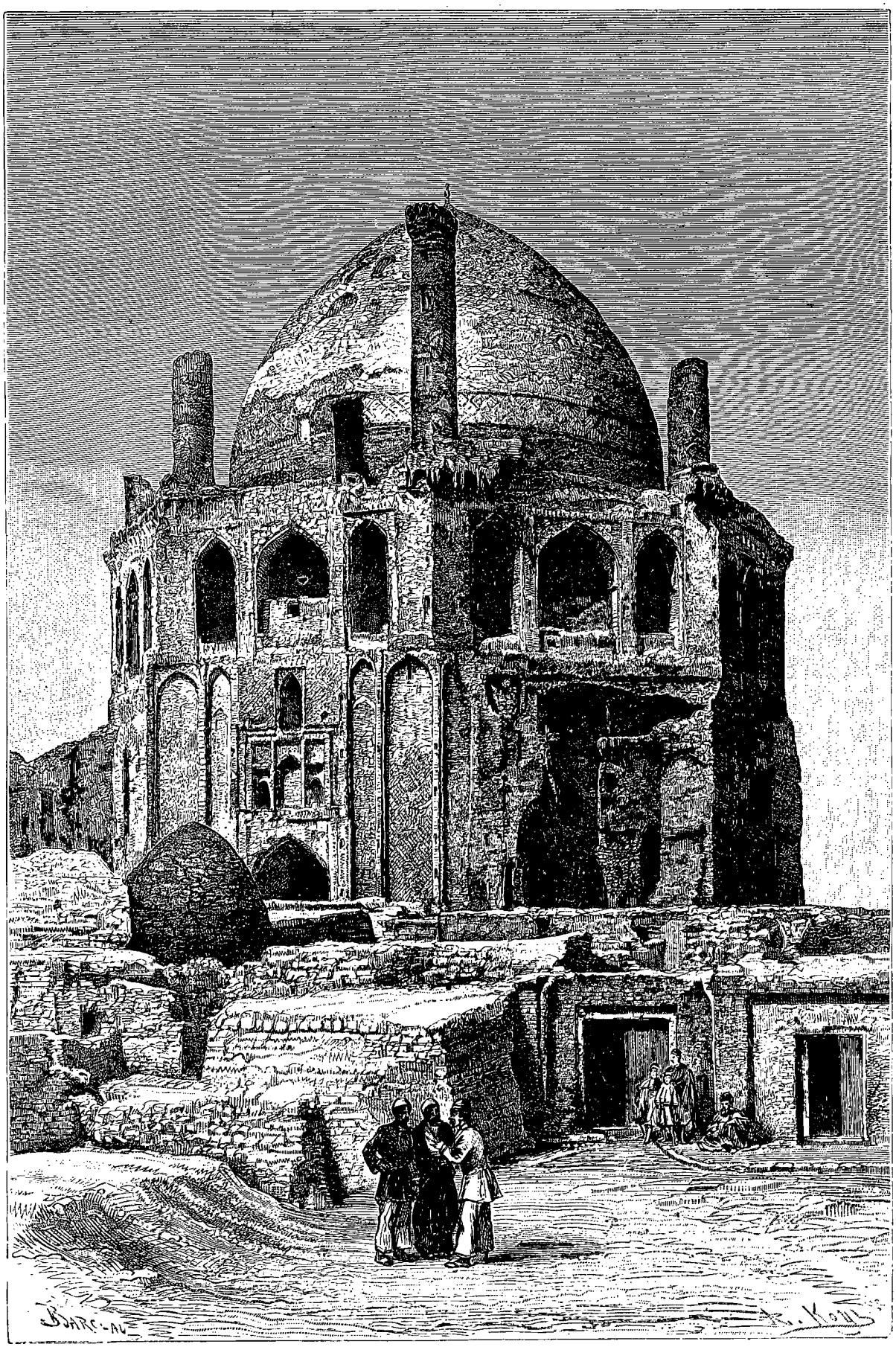
Arrivée à Zendjan. — Une famille baby. — L'armée persane. — Sultanieh. — Tombeau de Chah Khodah Bendeh. — Les tcharvadars. — Exercice illégal de la médecine.

29 avril. — Zendjan, capitale de la province de Khamseh, est situé sur un plateau dominant une belle plaine arrosée par un affluent du Kisilou-sou, et doit à son altitude élevée une température très agréable en été, mais par cela même rigoureuse en hiver. Cette ville, qui se glorifie, peut-être à tort, d'avoir donné naissance à Ardechir-Babegan, le premier prince de la dynastie Sassanide, fut en partie détruite par Tamerlan, peu après la ruine de Sultanieh, et perdit pendant cette période un de ses monuments les plus remarquables, le tombeau du cheik Abou Féridje. Des désastres plus récents, occasionnés par la révolte des Babys[1], ont fait oublier l'invasion tartare et ont contribué à diminuer la population de la cité.

30 avril. — Le gardien du tchapar khaneh nous propose de sortir de la ville et nous guide vers de superbes jardins situés sur les rives d'un cours d'eau légèrement encaissé. De grands arbres fruitiers en plein vent mélangent leurs fleurs de couleurs différentes et forment des tonnelles sous lesquelles le jour peut à peine pénétrer. Aucun obstacle ne vient entraver le dé-

1. Secte religieuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau de Chah Khodàh Bendeh, à Sultanieh (voy. p. 46). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veloppement naturel des branches, qui n'ont jamais été torturées par des tuteurs, des piquets ou des fils de fer. « C'est le paradis terrestre sans la pomme, » me dit, en me montrant ses vergers, Mahommet Aga Khan, un des Babys les plus puissants de Zendjan.

Au retour, cet excellent homme m'invite à entrer dans sa maison pour saluer sa femme. Tout d'abord je suis surprise de l'ordre qui paraît régner dans cette demeure; je n'aperçois pas ces innombrables servantes accroupies, inactives, leur kalyan à la main. Les Babys s'abstiennent généralement de fumer.

L'unique femme et la fille du Khan viennent me souhaiter la bienvenue; aidées de quelques servantes, elles sont occupées à préparer le repas du soir.

La mère abandonne ce soin à sa fille et m'introduit dans une chambre élevée de quelques marches au-dessus du sol, où elle m'invite à m'asseoir sur un superbe tapis kurde ras et fin comme du velours. On apporte le thé, le café; mais, tout en appréciant la perfection avec laquelle les femmes persanes préparent ces deux boissons, je ne perds pas de vue la jolie fille chargée de présider à la confection du pilau de famille. Ses traits largement modelés sont animés par des yeux noirs démesurément agrandis par une teinte bistre qui entoure les paupières et accentue les sourcils. Sa tête est enveloppée d'un léger voile de laine rouge dont la couleur intense fait ressortir les tons bronzés de la peau du visage. Deux grosses mèches brunes s'échappent sur les tempes, tandis que la masse des cheveux nattés est rejetée sur le dos; autour du cou s'enroule un collier formé de plaques de cornaline mêlées à des morceaux d'ambre jaune d'une beauté parfaite. La déesse du pilau porte pour tout vêtement une chemisette de gaze rose dont les minces plis dessinent avec fidélité un buste développé qui ne connut jamais la tutelle du corset; sa petite jupe de cachemire de l'Inde, à palmes, est attachée très bas au-dessous de la chemisette et laisse au moindre mouvement le ventre absolument nu. C'est la toilette d'hiver. J'aurais bien voulu prolonger ma visite pour faire connaissance avec les ajustements d'été, mais malheureusement les heures des voyageurs sont comptées.

A part ses jardins et les ruines de ses anciens remparts, Zendjan n'a rien de particulièrement intéressant; aussi acceptons-nous volontiers les propositions de l'Hadji, qui nous offre de prendre les devants, afin de nous arrêter à Sultanieh un jour de plus qu'il n'a été convenu avant le départ de Tauris. L'étape entre Zendjan et Sultanieh est d'une sécurité absolue en ce moment, grâce au passage de troupes dirigées sur les frontières du Kurdistan pour s'opposer à une nouvelle invasion des hordes sauvages qui, au printemps dernier, ont dévasté l'Azerbéijan.

1er mai. — En sortant de la ville, nous apercevons sur la droite un grand campement composé de tentes de forme européenne, régulièrement disposées le long d'un front de bandière. Tout auprès, dans un parc, sont rassemblés un grand nombre de chevaux appartenant à un corps d'armée arrivé pendant la nuit.

Un officier autrichien le commande, mais il est assisté d'un général persan chargé de transmettre ses ordres, car un bon Chïa ne saurait obéir à un chien de chrétien. L'organisation des régiments paraît assez régulière, les soldats marchent en file et en colonne, font l'exercice avec précision, et sont armés d'excellents chassepots achetés après nos désastres dans les arsenaux prussiens.

Une courte jaquette gros bleu, un étroit pantalon de même couleur, orné d'une bande écarlate, ont fait donner à ces troupes, d'ailleurs très fières de ce titre, le nom d'armée frangui (européenne). La coiffure est toute persane : c'est le kolak d'astrakan. Un pompon et une grande plaque de cuivre ornée du lion et du soleil maintiennent une petite queue de crins rouges qui vient passer derrière l'oreille du soldat et se mêler avec les trois ou quatre mèches de cheveux réservées de chaque côté du crâne. En dehors des exercices, la mauvaise tenue des troupes d'élite dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Les officiers indigènes ne portent pas même de bas, et leur uniforme est d'un débraillé et d'une saleté à défier toute comparaison. Le système de ravitaillement est un grand élément de désordre dans l'armée persane; le service de l'intendance étant inconnu, chaque soldat se nourrit à son gré, aux dépens du pays où il passe. La solde, très minime, est irrégulièrement payée, bien que les fonds sortent assez exactement de la caisse royale; aussi le soldat, habitué à vivre sans argent, ne s'en rapporte qu'à lui-même du soin de son entretien. La charge de nourrir les armées, mal répartie sur les provinces, est très onéreuse et fait considérer comme un malheur public le passage d'un corps d'armée. La conscription, tout aussi injustement réglée, pèse exclusivement sur les paysans, les citadins en étant exemptés de droit.

Cet immense avantage fait aux grandes cités contribue au dépeuplement des campagnes, les prive de l'élément le plus vivant de la nation, et amène dans les villes des gens sans état, sans moyen régulier d'existence, qui végètent misérablement jusqu'au jour où leur âge les met à l'abri d'un appel sous les drapeaux.

Chaque village doit fournir un contingent proportionnel à sa population, mais le ket khoda chargé du recrutement exempte du service tout homme assez riche pour lui faire un beau présent. Les hommes sont placés sous les ordres d'un sultan (capitaine) chef de la compagnie et de l'unité militaire persane. Tous les ordres sont donnés à ce dernier exclusivement responsable de sa troupe, il la dirige comme bon lui semble, sans qu'on puisse, à moins de motifs très graves, le changer ou le renvoyer. Entre le capitaine et le général, il y a bien les commandants et les colonels, mais leur autorité est purement nominale.

Les punitions infligées au soldat ne s'appliquent pas seulement à sa personne; en cas de désertion, par exemple, elles atteignent ses parents eux-mêmes; des ordres sont envoyés au ket khoda de village pour faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mettre en prison, après un délai fixé, la femme et les enfants du fugitif, vendre son bétail ou incendier sa maison. Il est bien rare que le coupable, instruit de la situation faite à sa famille, ne rentre pas au plus vite au régiment, où on lui administre la bastonnade pour toute punition.

Après avoir parcouru le camp, nous reprenons notre route, et pendant plusieurs heures nous voyageons dans une plaine sauvage qui s'élève progressivement jusqu'au plateau connu sous le nom de Kogoroland (pâturage des aigles). En continuant à avancer vers l'est, nous apercevons à l'horizon une tache lumineuse, puis, au-dessous de ce point brillant, une bande longue et étroite. Quand les formes de cet ensemble de con-

Les tcharvadars lavant les mosaïques (voy. p. 47). — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

structions, rendues confuses par leur éloignement, acquièrent de la netteté, nous distinguons une coupole aux contours majestueux, écrasant de toute sa masse et de tout l'éclat de son revêtement de faïence bleu turquoise le pauvre village étendu à son pied. Ce sont les derniers vestiges de la ville de Sultanieh, fondée vers la fin du treizième siècle par Arghoun Khan, le troisième souverain de la dynastie des Djenjiskhanides, et agrandie par Oljaïtou Khodah Bendeh, qui transféra en ce lieu le siège de son gouvernement et fit élever pour lui servir de mausolée le seul édifice attestant encore aujourd'hui la grandeur de la ville impériale. Après la mort de Chah Khodah Bendeh, Sultanieh, malgré son titre pompeux, ne tarda pas à perdre sa prospérité factice. Prise d'assaut par Timourlang en 1381, elle fut saccagée et définitivement abandonnée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le caractère sacré du monument d'Oljaïtou lui a permis de survivre seul à ce désastre.

La nuit tombe quand, transis et grelottants, nous entrons dans le tchapar khaneh. Le climat du plateau de Kongoroland passe pour un des plus froids de la Perse. Heureusement le tchaparchy nous introduit dans une chambre bien close, garnie d'épais tapis de feutre posés sur des nattes; un bon feu vient réchauffer nos pieds gelés, et enfin, pour surcroît de bonne fortune, je vois bientôt tourner sur de longues baguettes de bois un magnifique rôti de perdreaux.

2 mai. — Dès la pointe du jour, notre première visite est pour le tombeau royal. La porte est close et la clef déposée chez le mollah. Celui-ci est soi-disant parti pour son champ, espérant par ce subterfuge adroit empêcher notre *impureté* d'entrer dans le sanctuaire.

Entourés d'un rassemblement de paysans très malveillants, nous nous rendons chez le ket khoda munis d'une lettre du gouverneur de Tauris. L'*image de Dieu* regarde nos papiers dans tous les sens, feint tout d'abord de ne point reconnaître le cachet apposé en guise de signature au bas de la pièce, et finit cependant par donner de fort mauvaise grâce l'ordre de nous introduire dans l'intérieur du tombeau. Cette autorisation soulève de bruyantes protestations contre la violation des prétendus droits des vrais musulmans.

« Les ordres du gouverneur sont formels, dit en s'excusant le ket khoda. Il m'est prescrit de donner aide et protection à ces étrangers, et de faire tous mes efforts pour leur être agréable.

— Le gouverneur est donc un infidèle? » murmure la foule mécontente.

On retrouve le mollah, et la porte s'ouvre enfin, malgré les gestes désespérés de tous les dévots.

L'édifice est encore bien conservé; et s'il n'avait été maladroitement restauré par un des premiers princes Séfévis, qui fit, au commencement du seizième siècle, cacher la décoration intérieure sous une épaisse couche de stuc et ajouter au monument primitif une annexe inutile, il aurait traversé victorieusement les siècles écoulés depuis la mort de son fondateur. Les modifications apportées au mausolée royal ont eu pour résultat d'accumuler autour de lui des ruines nombreuses et de dénaturer l'aspect extérieur. Aussi est-il nécessaire, pour embrasser d'un seul regard l'ordonnance simple et majestueuse du tombeau, de franchir la porte d'entrée et de pénétrer sous la coupole. L'effet est saisissant. On est en présence d'une grande œuvre harmonieuse dans son ensemble et ses détails. Cette première impression ne s'analyse pas, elle se décrit plus difficilement encore.

Cependant, en étudiant avec soin le mausolée d'Oljaïtou, on reconnaît qu'il faut attribuer la beauté et l'élégance robuste du monument de Sultanieh au talent d'un constructeur très versé dans la connaissance de son art et fidèle observateur de formules rigoureuses connues en Perse dès la plus haute antiquité.

Nous mesurons à plusieurs reprises la hauteur et la largeur de l'édifice; la coupole s'élève à cinquante et un mètres au-dessus du dallage des parois, son ouverture atteint vingt-cinq mètres cinquante.

Je cite ces chiffres, car ils permettent d'apprécier l'importance du mausolée d'Oljaïtou.

Une heure s'est à peine écoulée quand la mosquée, où nous avions été à peu près seuls jusque-là, se remplit d'une foule nombreuse. Un parlementaire s'avance.

« Nous avons laissé exécuter l'ordre du gouverneur, dit-il; vous êtes entrés, au mépris de nos prescriptions religieuses, dans un tombeau vénéré, vous y êtes restés déjà trop longtemps : sortez immédiatement, ou donnez dix tomans (cent francs) pour chacune des heures que vous y passerez. »

Mon mari, pâle de colère, répond qu'il ne sortira pas, et que, n'ayant point d'argent sur lui, il ne donnera pas un chaï (sou).

« C'est votre dernier mot? répond le parlementaire.

— Absolument. »

Immédiatement la foule se resserre sur nous, et, tout en faisant entendre des éclats de rire endiablés, cinq ou six gaillards nous prennent par les bras et les épaules et nous entraînent de force hors du monument dont ils referment la porte avec soin. J'ai heureusement eu le temps, avant la bagarre, d'expédier l'appareil photographique au tchapar khaneh, où il est en sûreté.

Le ket khoda est encore notre seul appui. Poursuivis par les aménités des femmes qui se sont jointes à leurs maris et débitent avec volubilité un vocabulaire d'injures tout à fait inconnues pour nous, mais dont nous devinons sans peine le sens, meurtris par de petites pierres habilement lancées dans nos jambes par des nuées de gamins, nous arrivons enfin chez le chef du village. Attiré par un bruit inusité dans sa commune, il sort de sa maison, et, devant la foule assemblée, nous lui posons, avec l'assurance qui peut seule nous tirer d'affaire, l'ultimatum suivant : « Si la porte du tombeau de Chah Khodah Bendeh ne nous est pas ouverte immédiatement, nous repartons pour Zendjan, où, sur notre demande, le gouverneur nous donnera les soldats nécessaires pour nous faire respecter. Toi, ket khoda, tu perdras ta place pour avoir laissé maltraiter des Faranguis, et tes administrés auront à nourrir et à loger les soldats d'escorte dont ils connaissent les exigences, puisqu'ils ont eu, il y a quatre jours à peine, le plaisir de recevoir l'armée. »

Cette argumentation sans réplique fait réfléchir les plus intéressés; les protestations et les cris se calment comme par enchantement. Le ket khoda, prenant alors son courage à deux mains, fait mettre l'instigateur de notre expulsion en prison, et donne l'ordre de nous laisser agir comme nous l'entendons, sous peine de bastonnade.

Tout est bien qui finit bien, et nous pouvons à loisir étudier les détails du monument. L'édifice est entièrement construit en briques carrées; celles de l'intérieur sont de couleur crème. Les habitants du pays, frappés eux-mêmes de leur beauté, prétendent,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour en expliquer la blancheur et la finesse, que la terre a été pétrie avec du lait de gazelle. Les lambris des chapelles et les faces des piliers sont recouverts de panneaux de mosaïques, dont les dessins, composés d'étoiles gravées serties d'émaux bleu de ciel, se détachent sur un fond de briques blanches. A l'extérieur, la coupole est entièrement revêtue de faïence bleu turquoise. Ce sont également des faïences de même couleur, mélangées avec des émaux blancs et gros bleu, qui composent les parements des minarets, des piliers et de la corniche extérieure.

Les parties du monument incontestablement les plus soignées sont les voûtes des galeries supérieures. Les dessins exécutés en relief sont recouverts de peintures à la détrempe, dont les tons varient du gris au rouge vineux. Rien ne saurait donner une idée de la richesse de cette polychromie rappelant les harmonieuses couleurs des vieux châles des Indes, et de la valeur que prennent, par leur juxtaposition, les faïences bleues des alvéoles de la corniche et les broderies aux tons rouges des voûtes.

A quelque distance de la ville s'élève un autre mausolée, bâti dans des proportions plus modestes que celui d'Oljaïtou, mais orné cependant avec goût. Il est de

Paysage à Khoremdereh (voy. p. 48). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

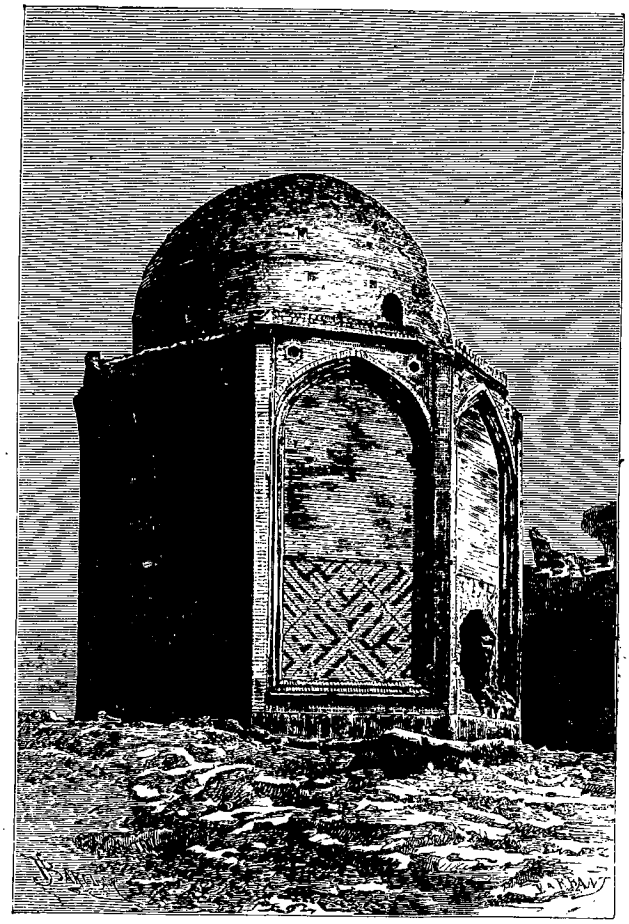
forme octogonale et recouvert d'une coupole; chacune de ses faces est décorée d'une jolie mosaïque monochrome; le centre des tympans est indiqué par de superbes briques en forme d'étoile à douze pointes, fouillées comme une dentelle. Tout autour de ce tombeau s'étendent les ruines d'une mosquée.

4 mai. — La caravane est arrivée. L'Hadji, fort contrarié du mauvais accueil fait par les habitants du village à ses voyageurs, veut encore une fois nous faire entrer dans le tombeau en sa compagnie pour prouver à ses coreligionnaires tout le respect qu'il nous porte. En récompense de cette bonne pensée, je lui offre de lui laisser son portrait en souvenir de son passage à Sultanieh avec des Faranguis, et, pour faire d'une pierre deux coups, je le prie de laver à grande eau un élégant panneau de mosaïque entièrement caché sous une épaisse couche de poussière; bientôt les tons bleu turquoise et ladjverdi apparaissent, et je découvre mon objectif.

L'Hadji et ses serviteurs portent le costume des tcharvadars dans l'exercice de leur profession. Ils sont vêtus d'un large pantalon taillé comme un jupon de femme, d'une koledja d'indienne, serrée à la taille par une ceinture à laquelle vient s'accrocher la trousse d'instruments nécessaires pour la réparation des bâts et des licous. Pendant la saison froide, la koledja est remplacée par une jaquette de peau de mouton, dont la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laine est tournée à l'intérieur, tandis que le cuir paraît à l'extérieur. Une calotte ronde, en feutre marron, semblable à un chapeau boule sans ailes, couvre leur tête. Le chef de la caravane entoure cette calotte d'un ample foulard rouge disposé en forme de turban : c'est le seul indice de son autorité. L'usage de ces coiffures doit être bien ancien en Perse, car Hérodote en parle dans un chapitre, où il met en parallèle la dureté du crâne des Égyptiens, habitués à vivre nu-tête, et la mollesse de celui des Perses, toujours couverts d'épais bonnets de feutre. Les trois tcharvadars ont mis aujourd'hui des guivehs (chaussures de guenilles), destinées à laisser reposer leurs pieds fatigués; mais lorsqu'ils sont en marche, ils chaussent des espadrilles (chaussures espagnoles) faites d'un seul morceau de cuir, et entourent leurs jambes avec des guêtres attachées par de minces lanières tournant en spirale jusqu'aux genoux. Leurs brunes rotules restent à découvert quand ils relèvent un pan de leurs larges pantalons dans la ceinture pour marcher plus librement.



Tombeau près de Sultanieh (voy. p. 47). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

6 mai. Khoremdereh. — A deux étapes de Sultanieh se trouve le plus joli village que nous ayons encore rencontré sur notre route depuis Tauris. La plaine au milieu de laquelle il s'élève est arrosée par de nombreux kanots. Dans les champs, le blé alterne avec de grandes plantations de peupliers et de coton. La végétation luxuriante des jardins et les murs de clôture recouverts de chèvrefeuille sauvage dissimulent les maisons basses du village; la seule habitation qu'on aperçoive au bout du chemin par lequel nous arrivons est celle du barbier de l'endroit.

Le métier de dallak n'est pas une sinécure; non seulement cet artiste rase la barbe des jeunes gens, mais encore la tête de tous les hommes, à l'exception de deux mèches de cheveux réservées comme ornement derrière les oreilles. Là ne s'arrête pas toute sa science : un bon barbier arrache les dents, pratique la circoncision, et sait enfin purger et saigner selon la formule.

Le Figaro de Khoremdereh est en grande réputation dans le pays; aussi l'Hadji, qui a eu recours à nos talents médicaux pendant le voyage et s'est bien trouvé d'avoir suivi nos ordonnances, est-il allé lui annoncer l'arrivée de deux célèbres confrères. La nouvelle s'est rapidement propagée dans le village; et quand nous rentrons au logis après avoir abattu dans les jardins un nombre respectable de geais bleus et de tourterelles, nous trouvons notre chambre transformée en véritable cour des Miracles.

Les uns ont apporté leurs enfants, amené leurs vieux parents; d'autres viennent pour leur propre compte. La phtisie, les rhumatismes et l'ophtalmie sont les maladies dominantes. Joignons-y la saleté particulièrement repoussante des femmes et des enfants, et nous aurons terminé cette triste énumération. Nos conseils sont aussi sages que prudents : vêtements de laine aux phtisiques, frictions aux rhumatisants, l'eau pure et le savon pour tout le monde.

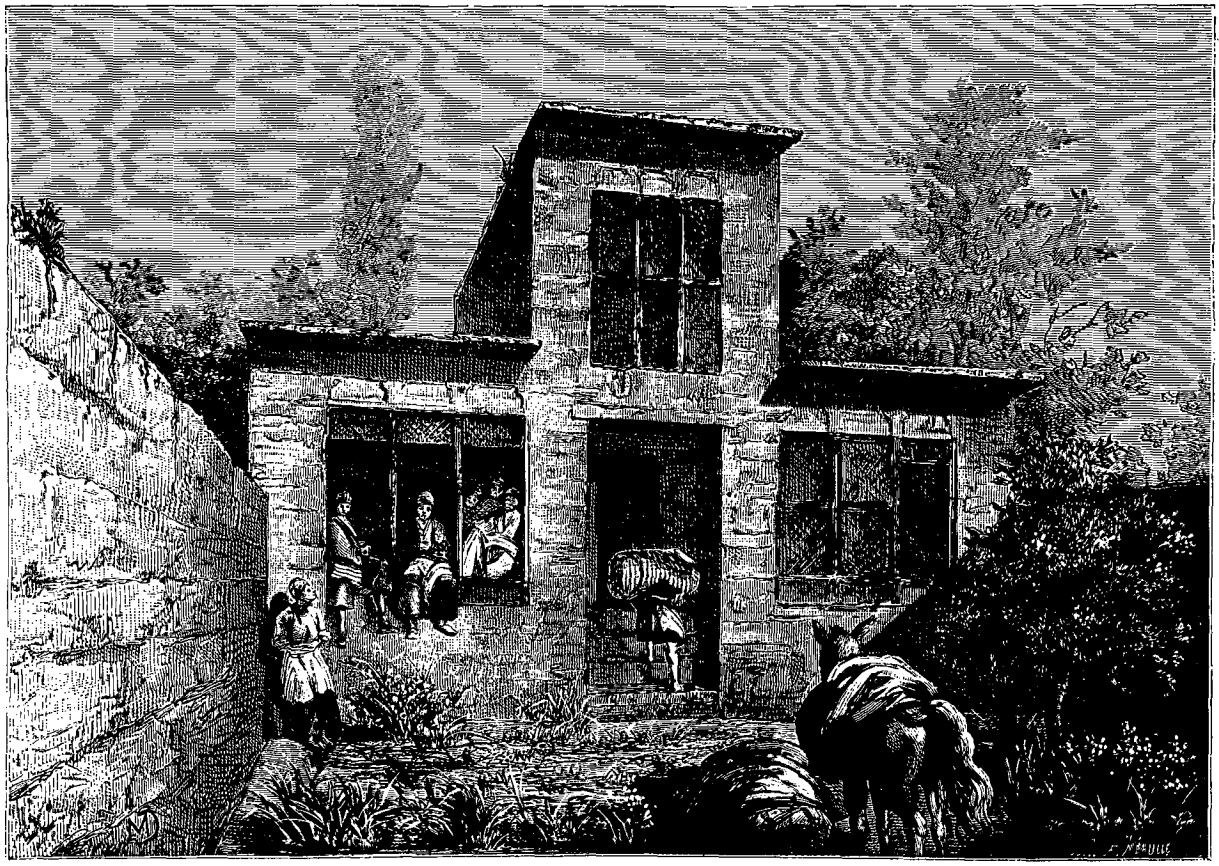
Nous voici en plein délit d'exercice illégal de la médecine, mais notre conscience est en repos, car si nous ne faisons pas de mal à l'exemple de nos confrères diplômés (ceux de France exceptés), nous n'acceptons aucune rémunération de nos peines, pas même les douze œufs ou la poule offerts d'habitude pour tout honoraire aux plus célèbres médecins.

Remèdes et conseils, tout est gratuit; aussi notre succès est-il étourdissant. Après avoir donné en public une vingtaine de consultations peu variées, nous sommes forcés de fermer notre.... cabinet, car nous avons besoin de repos avant de partir pour Kasbin.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison persane, à Azimabad. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

VI

Une maison à Azimabad. — Effets de mirage. — Arrivée à Kazbin. — Ab ambar (magasin d'eau). — Le chah Zaddeh de Kazbin. — Superstitions. — Mastched djouma de Kazbin. — Mystères d'Houssein. — Iman Zaddeh Houssein. — Départ de Kazbin. — Arrivée à Téhéran.

8 mai. — L'étape de Khoremdereh à Azimabad est courte. Après sept heures de marche, j'aperçois un beau village bâti sur les bords du lit aplati d'une rivière; la caravane traverse le cours d'eau à gué, au grand émoi d'une multitude de poissons bondissants sous les pieds des chevaux, et pénètre dans les rues d'Azimabad, à la suite de paysans accourus au-devant des voyageurs. Ils sont venus nous engager à descendre dans leurs maisons.

« Cette demeure vous appartient et je suis votre domestique, » nous dit notre hôte en s'arrêtant devant une muraille de terre et en ouvrant en même temps une porte basse et étroite.

Notre nouveau gîte a bonne apparence. Au centre de l'habitation est un porche couvert. On arrive à cette première pièce par un escalier formé de ces hautes marches auxquelles les jambes européennes ont tant de peine à s'habituer. Un vestibule sépare deux grandes salles; l'une nous servira de chambre et de salon; l'autre, où l'on fait la cuisine, sera affectée à notre maison civile et militaire. Quant à nos hôtes, ils se réfugieront dans les étables, ou, s'ils promettent de ne

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas faire trop de bruit, dans le bala khaneh élevé au-dessus du vestibule. Chaque pièce est éclairée par de vastes baies garnies d'un grillage en bois recouvert de papier huilé, remplaçant les vitres, qu'il serait sans doute fort difficile de se procurer dans les villages. Les plafonds sont formés de rondins de bois juxtaposés; une cheminée minuscule et deux étages de larges tarchés décorent les murs blanchis à la chaux. Des coffres garnis d'ornements de cuivre ou de fer étamé, des nattes de paille recouvertes çà et là de beaux tapis usés qui seraient fort appréciés en France, s'ils étaient, par le fait de leur vétusté, qualifiés d'*anciens*, deux ou trois kalyans, un Coran et quelques ouvrages de poésies persanes ornés de grossières enluminures, forment le mobilier de cette pièce. Sur le devant de la maison, des arbres fruitiers, une ébauche de jardin clôturé par de hautes murailles de terre complètent l'installation. C'est le type uniforme des habitations des riches paysans de la contrée.

9 mai. — Vers trois heures du matin, la caravane s'est remise en marche pour arriver à Kazbin, où elle doit stationner deux jours : repos bien gagné après un trajet de six cent quarante-trois kilomètres parcouru avec le mauvais temps et sur de pitoyables sentiers.

A partir d'Azimabad la vallée s'abaisse rapidement; l'air, réchauffé par les rayons d'un beau soleil, devient bientôt étouffant. Derrière le rideau des légères brumes qui s'élèvent dans le lointain, apparaissent de belles coupoles bleues et des minarets élancés dominant une grande ville étendue au pied des derniers contreforts des montagnes du Guilan. Au-dessous de ces dômes élégants, je vois d'autres coupoles lourdes et aplaties, dépourvues des revêtements de faïence qui ornent les mosquées. Ces constructions paraissent répandues en grand nombre dans tous les quartiers et donnent à la ville un aspect monumental. Une large ceinture de jardins entoure les murs de la cité, dont nous serions assez rapprochés si un lac immense ne semblait devoir nous obliger à faire un long détour pour gagner les faubourgs.

« Quelle surprise! dis-je à mon mari; je n'avais jamais entendu parler en Perse que des lacs salés d'Ourmiah ou de Chiraz! Quel est donc celui-ci? »

Notre carte est déployée : elle ne porte aucune indication qui puisse nous éclairer. Cependant, plus nous avançons, plus les eaux paraissent s'étendre sur notre droite. Une forêt que nous n'avions pas vue tout d'abord s'élève derrière ce rempart aquatique; nous poussons nos chevaux, mais les eaux semblent fuir sous nos pas, les arbres revêtent des formes qui paraissent se modifier suivant le caprice d'une imagination en délire; pendant plus d'un quart d'heure cette illusion de nos sens persiste, et les miroitements des rayons brûlants du soleil sur les ondes tranquilles éblouissent nos yeux; puis, tout à coup, lac et forêt disparaissent comme sous l'influence d'une baguette magique.

C'était un mirage.

A la place de l'eau et de la verdure, un large chemin poudreux compris entre les murs de terre de jardins plantés en vignes et en pistachiers s'ouvre devant nous.

L'eau des nombreux kanots de Kazbin est utilisée à l'arrosage de ces précieux vergers, et, comme elle devient insuffisante l'été pour alimenter la ville, les habitants ont construit de nombreux réservoirs voûtés dans lesquels ils emmagasinent l'hiver les eaux surabondantes.

Quelques-uns de ces ouvrages, nommés ab ambar, peuvent contenir plus de six mille mètres cubes. Ils sont établis sur un plan carré et couverts par des coupoles hémisphériques posées sur pendentifs; cette partie de la construction émerge seule au-dessus du sol et donne à la ville un aspect étrange qui nous a frappés quand elle nous est apparue. L'eau se trouve ainsi conservée dans des cuves profondes, où elle garde, même pendant l'été, une grande fraîcheur. On descend par un large escalier précédé d'une porte ornée de mosaïques de faïence d'un goût charmant jusqu'aux robinets placés au fond du réservoir, à quinze ou vingt mètres au-dessous du sol. Des bancs de pierre établis sous l'ogive principale, et des niches prises dans la largeur des pilastres, permettent aux passants de s'asseoir, aux porteurs d'eau de se reposer et de décharger les lourdes cruches de terre qui viennent d'être péniblement montées. Souvent, au-dessus de l'ouverture de l'escalier, une inscription en mosaïque donne la date de la fondation de l'ab ambar et le nom du généreux bienfaiteur qui l'a fait construire.

Dans les faubourgs, plusieurs de ces constructions se présentent sur notre route, et les pialehs (coupes) des tcharvadars circulent de main en main, à la grande satisfaction des voyageurs, fort altérés par les rayons brûlants de ce premier soleil de printemps.

La ville est bâtie sur un emplacement très plat; aussi est-il difficile d'apprécier tout d'abord son importance, les maisons, toutes d'égale hauteur, se projetant les unes sur les autres. Mais, à en juger d'après le grand nombre des cavaliers qui circulent sur la route, Kazbin doit être une grande cité. Au milieu des caravanes d'ânes, de chevaux, de mulets et de chameaux se mêlent des chasseurs élégamment vêtus, montés sur de beaux chevaux turcomans harnachés avec des brides et des colliers recouverts de plaques d'argent ou d'or finement ciselées et entremêlées de turquoises et de rubis. Ils portent martialement sur l'épaule de belles carabines anglaises; de leur ceinture sortent les crosses d'énormes pistolets, tandis que sur la jambe gauche s'appuient des camas (poignards de soixante centimètres de longueur) enfermés dans des gaines de métal ou de velours.

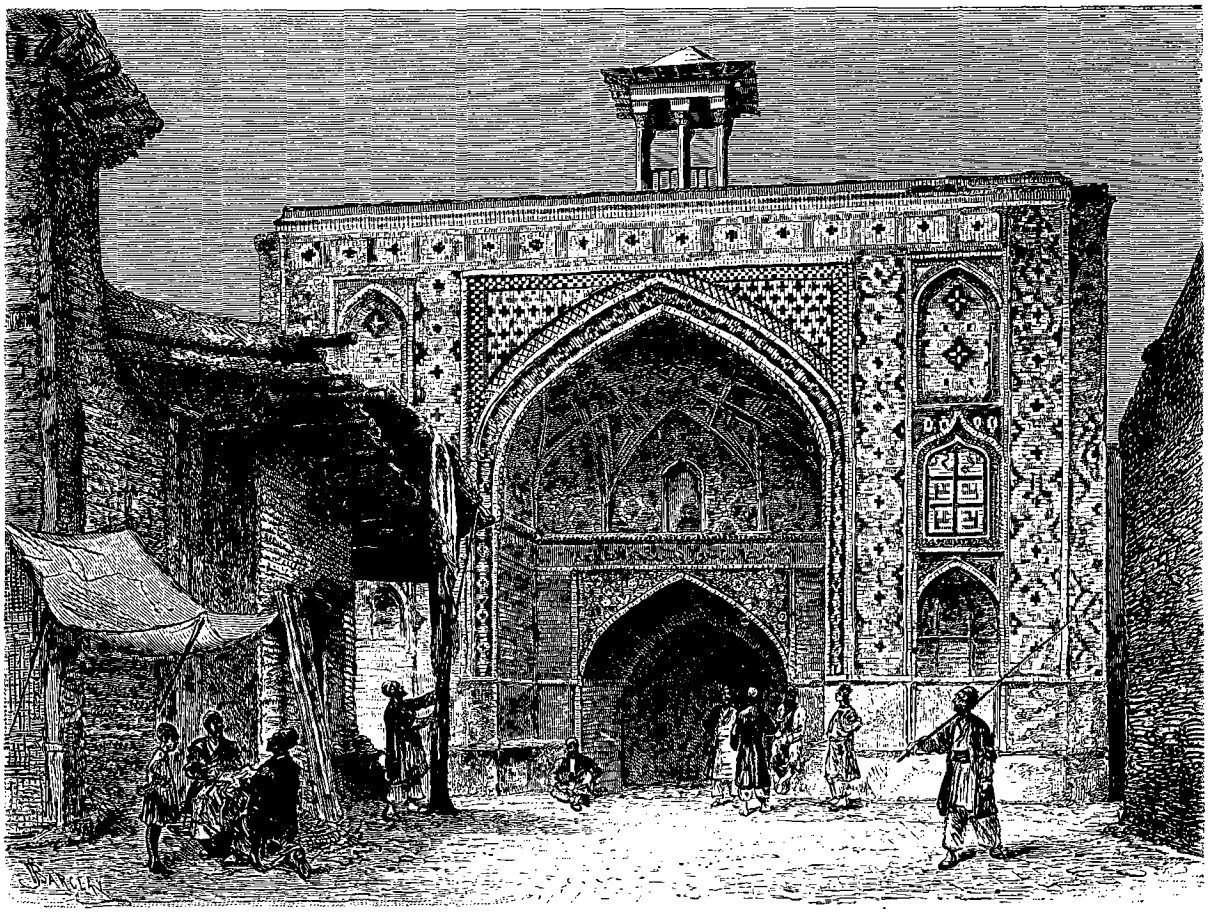
On retrouve en eux les descendants de cette fière population composée d'Illiats, de Turcs et de Kurdes, qui, en 1723, repoussa l'armée afghane maîtresse de la Perse depuis sept ans, et détermina par ce fait d'armes le réveil de l'esprit national et l'expulsion des envahisseurs. Les Kazbiniens sont considérés comme les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soldats les plus braves de l'armée persane, tandis que les Ispahaniens sont réputés les plus lâches.

« Sous le règne de Mohammet Chah, me dit l'Hadji, mon cicérone officieux, une révolte ayant éclaté dans le Khorassan, le souverain manda par exprès aux troupes d'Ispahan de se rendre dans la capitale afin de renforcer la garde royale. Le délai fixé pour faire le voyage étant expiré et aucune nouvelle de l'arrivée de ces régiments n'étant parvenue à la cour, le Chah, fort inquiet, envoya un nouvel exprès dans la capitale de l'Irak et le chargea de s'informer de la cause de cet étrange retard. Les officiers répondirent que les troupes ne s'étaient pas mises en route parce qu'elles attendaient un détachement de Kazbiniens pour les protéger au passage du désert de Koum, parcouru à cette époque par des bandes de pillards. Le roi, suffisamment édifié sur la valeur des soldats par cette prudente réponse, se hâta de licencier les régiments d'Ispahan, et pendant longtemps l'armée ne compta plus un seul habitant de l'Irak dans ses rangs. »

La ville de Kazbin doit en partie sa prospérité à sa position géographique; elle est placée à la jonction des routes qui de Tauris à l'ouest et de Recht et la mer Caspienne au nord se dirigent sur Téhéran. C'est par



Ab ambar (reservoir), à Kazbin. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

ce dernier itinéraire, infiniment plus court et plus facile à suivre en toute saison que la route d'Arménie, qu'arrivent en Perse tous les ministres plénipotentiaires ou les fonctionnaires diplomatiques se rendant à leur poste. Pour permettre aux ambassadeurs de se reposer quelques jours avant d'arriver à Téhéran, le Chah a fait bâtir une grande maison portant le nom de Mehman khaneh (maison d'hôtes), que deux anciens serviteurs de Sa Majesté mettent poliment à la disposition des étrangers de distinction.

Le Mehman khaneh est une grande construction à deux étages, entourée d'un portique soutenu par de lourdes colonnes de maçonnerie.

Devant la façade s'étend un petit jardin circulaire entourant un bassin, dans lequel barbotent des canards et où de nombreux porteurs d'eau viennent remplir leurs outres de cuir. Une grande porte percée au centre d'une clôture en bois donne accès sur une place entourée de quelques boutiques en plein vent, abritées des rayons du soleil par le feuillage d'un platane centenaire.

Ils sont d'un art bien primitif ces étalages disposés en cercle autour d'un fort piquet, à l'extrémité duquel sont fixées des barres soutenant des nattes plus ou moins déchirées, ou des étoffes rapiécées formant toiture. Les marchands, accroupis auprès de leurs denrées, débitent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux passants des fruits secs, des oignons, des salades, des oranges et des grenades, ou présentent à leurs acheteurs, dans de grands vases bleu turquoise, des pistaches, du mact (lait aigre) et un sirop de sucre de raisin destiné à être mangé avec ce laitage.

10 mai. — Nous avons essayé, mais en vain, de pénétrer dans la Mastched Chah. Les mollahs refusant durement l'entrée du sanctuaire à des chrétiens, Marcel fait demander audience au gouverneur par l'intermédiaire du directeur du télégraphe. Quelques instants après, de nombreux serviteurs se présentent dans le bureau et nous annoncent que nous sommes attendus au palais; puis, comme par une attention toute spéciale le chah Zaddeh envoie chercher des chaises pour nous faire asseoir, nous laissons à ces meubles le temps de prendre les devants et entrons ensuite dans la demeure du prince par une longue galerie voûtée donnant accès dans une immense cour plantée de hauts platanes émondés. Une multitude de golams (gardes) et de ferrachs encombrent toutes les allées ou dorment sur la terre. Il fait chaud, efforçons-nous de ne pas troubler le repos de ces vaillants serviteurs. Une seconde galerie, plus sombre que la première, conduit à une deuxième cour entourée de portiques, mise en communication avec la salle d'audience par un étroit passage.

En haut du talar est accroupi le frère du roi. C'est un homme d'un certain âge; les yeux sont petits, noirs, le nez crochu, les coins de la bouche s'abaissent dédaigneusement, mais en somme la physionomie paraît plus douce et plus avenante que ne le comporte le type kadjar.

Le gouverneur se lève en nous apercevant, nous tend la main et nous invite à nous asseoir sur les fauteuils du télégraphe installés au milieu de la pièce. On apporte le café dans des tasses minuscules, soutenues par des supports de filigrane d'argent merveilleusement travaillés; le chah Zaddeh, prenant ensuite la parole en français, s'excuse d'abord de l'imperfection avec laquelle il parle une langue qu'il a oubliée (simple formule de politesse, car le prince s'exprime très purement), s'informe du motif de notre visite et nous demande s'il peut nous être utile pendant notre séjour à Kazbin.

« Les mollahs, dit mon mari, font quelques difficultés à laisser entrer les chrétiens dans les mosquées de la ville, et je viens prier Votre Altesse de me faciliter l'accès de ces monuments aux heures où ils sont déserts.

— Ce que vous demandez là est très difficile à obtenir, répond le gouverneur; je suis, quant à moi, un homme *civilisé*, je ne fais même pas ma prière, et, depuis trois mois que je suis arrivé à Kazbin, je n'ai pas encore mis le pied dans une mosquée. Aussi me serait-il parfaitement indifférent de vous voir entrer dans la Mastched Chah, mais l'iman Djouma[1] est très rigide, et je crois que vous feriez bien de renoncer à votre projet. »

1. Chef religieux de la Mastched Chah.

Après un assez long entretien, nous prenons congé de Son Altesse, qui vient de bâiller deux ou trois fois (ceci, en Perse, n'est point une impolitesse) d'une façon des plus contagieuses, et nous sortons du palais très ennuyés de l'insuccès de notre demande.

Le prince se vante de son irréligion, mais, comme tous les Iraniens, il est néanmoins très enclin à admettre la puissance des sortilèges, des devins et du mauvais œil, et à attribuer à la magie tous les faits qu'il ne s'explique pas.

La science illusoire de l'astrologie, aujourd'hui bannie du monde occidental, s'est réfugiée en Asie. Pour calculer une nativité ou tirer un horoscope, on regarde comme essentiel de faire de longues observations astronomiques, et les devins emploient à cet usage des instruments ayant quelquefois la plus grande valeur artistique. Le Chah lui-même a ses sorciers officiels; ils assisteraient certainement à la naissance des enfants royaux, comme l'astrologue caché dans la chambre de la reine Anne à la naissance de Louis XIV, si l'andéroun royal était accessible aux simples mortels.

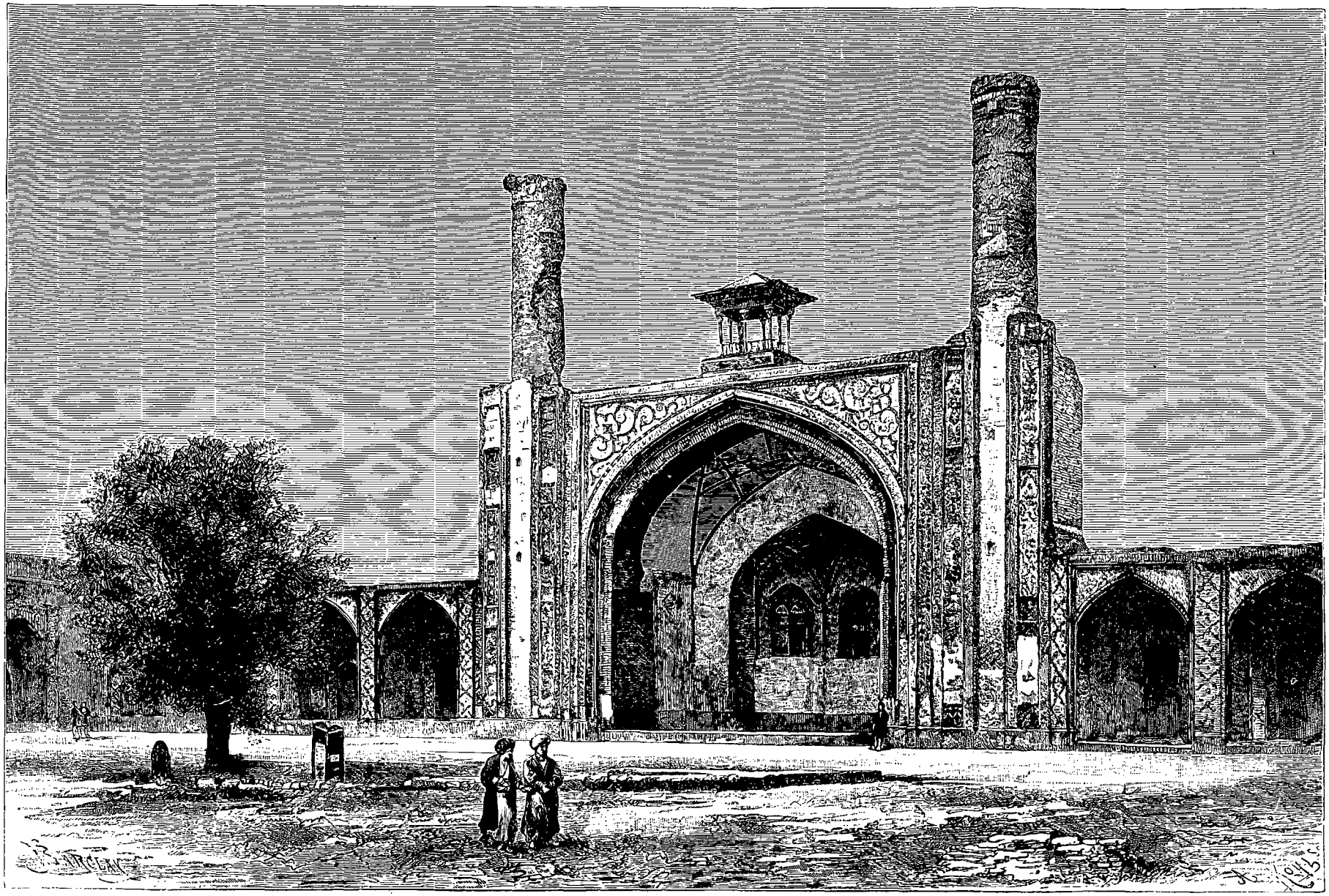
La superstition n'est pas seulement l'apanage des classes riches, elle règne aussi en souveraine maîtresse sur l'esprit populaire.

L'année dernière, le bruit a couru, dans la Perse entière, qu'une poule blanche pondrait un œuf contenant la peste; dans l'espace de huit jours toutes les poules blanches ont été détruites, et tous les poussins, nés de leurs œufs, étouffés en sortant de la coquille.

L'œil européen est doué de forces particulièrement malfaisantes. Comme dans les villages le passage d'un Farangui est fort rare et laisse par conséquent un souvenir assez durable, on se raconte volontiers que Rezza a vu périr sa vache le lendemain du passage de l'étranger; que, peu après, la femme d'Ali mit au monde un enfant mort. Les djins et les démons sont aussi très redoutés; pendant qu'une femme accouche, on tire des coups de fusil afin d'écarter le diable, tandis que, pour préserver l'enfant et la mère des atteintes du mauvais esprit, de sages matrones mettent auprès d'eux un sabre nu et placent sur la terrasse de la maison une rangée de pantins habillés en soldats, qu'elles agitent en tirant des ficelles. Enfin, si l'accouchement est laborieux, on a recours aux grands moyens : le mari amène un cheval blanc et lui fait manger de l'orge sur le sein nu de la femme. Certains quadrupèdes ont acquis, à la suite du succès de cette singulière médicamentation, de véritables renommées. Dans quelques villages, quand deux paysannes enfantent en même temps, leurs époux se battent en se disputant le précieux animal. Décidément si le diable a ici une détestable réputation, il ne la doit pas à sa vive intelligence.

11 mai. — « Le gouverneur ne vous a certainement pas autorisés à entrer dans la mosquée du Chah? nous a dit hier soir, d'un air victorieux, le gardien du Mehman khaneh au retour de notre audience; c'est un homme trop pusillanime pour oser affronter le mécon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



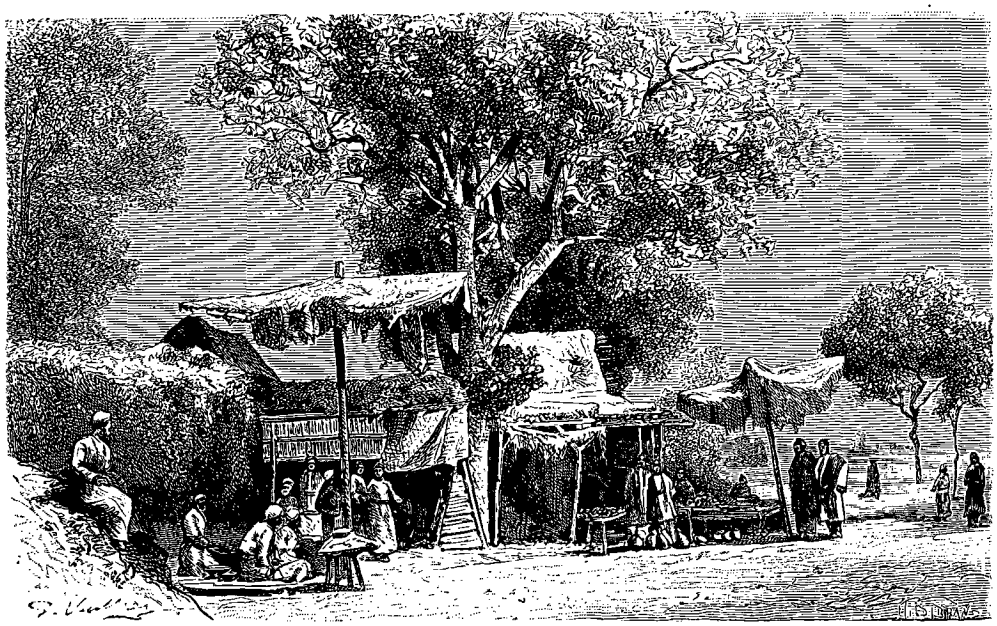
Mastched Chah de Kazbin (voy. p. 54). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tentement des mollahs de la ville; mais, si vous voulez vous en rapporter à moi, je vous montrerai qu'un noukiar (domestique) de Sa Majesté est quelquefois plus adroit et plus désireux d'obliger les Faranguis que ne le sont les gouverneurs et les chahs Zaddehs. Entre la prière du commencement du jour et celle de midi, il n'y a généralement personne à la mosquée : les mollahs prennent leur repas, les marchands sont occupés au bazar; et si vous me promettez de sortir à mon premier signal, je me fais fort de vous introduire, sans danger pour vous, dans notre plus ancien sanctuaire. »

Ce matin donc, notre protecteur se rend à la mosquée pour s'assurer qu'elle est à peu près déserte, et, sur un signe, nous le suivons de loin, accompagnés de trois ou quatre de ses amis.

Nous pénétrons d'abord sous une voûte sombre, puis dans une galerie découverte entourée de portiques sous lesquels des mendiants accroupis nous regardent avec étonnement, mais sans mot dire. Un vestibule formant un angle droit avec le passage que nous venons de quitter conduit à une salle voûtée. Nous sortons de cette pièce après avoir fait un dernier crochet, et atteignons enfin la cour centrale de la mosquée. En prenant ces dispositions compliquées, les musulmans ont eu pour but de cacher aux regards des infidèles l'intérieur de l'édifice. La cour est immense, elle est pavée de briques mal entretenues, rongées par la mousse et les herbes. Au centre se trouve un bassin à ablutions, ombragé par quelques arbres irrégulièrement plantés. Les quatre faces de la construction sont entourées d'un portique; le milieu de chaque côté est signalé par une grande ouverture constituant l'entrée d'une salle couverte d'une



Place du Marché, à Kazbin. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

demi-coupole, analogue à celles que les Espagnols désignent sous le nom de média naranja. Ces ouvertures sont dissemblables, mais symétriques par rapport au grand axe du bâtiment; les deux plus petites se trouvent sur les deux faces latérales, la plus grande donne accès dans l'intérieur de la mosquée; quant à la quatrième, elle est surmontée de deux minarets signalant au loin l'édifice religieux; c'était autrefois la porte principale du sanctuaire; elle a été fermée, et on lui a substitué, depuis que Kazbin est devenu un point de passage forcé pour les chrétiens se rendant à Téhéran, l'entrée latérale que nous ayons suivie.

Les fortunes diverses de Kazbin sont écrites sur les murs de briques de la Mastched Chah. La salle à plan carré du mirhab et sa lourde coupole rappellent les constructions d'Haroun-al-Raschid. Les frises et les rinceaux stuqués, précieuses reliques de l'art persan au douzième siècle, sont formés de fleurs traitées dans un sentiment très réaliste, entourant de leurs délicats entrelacs des caractères compliqués. Cette décoration, exécutée sous la domination des princes Seljoucides, est contemporaine de la restauration de l'édifice exécutée après les tremblements de terre qui, aux onzième et douzième siècles, dévastèrent et ruinèrent la ville.

Pendant plus d'une heure et demie nous parcourons la mosquée en tous sens jusqu'à ce que le soleil, d'aplomb sur nos têtes, vienne rappeler à notre guide que les mollahs vont bientôt annoncer, du haut des minarets, l'heure de la prière de midi. En effet, à peine sommes-nous sortis et arrivés sur la place du Marché, que la voix sonore du prêtre retentit; les fidèles musulmans accourent de tous côtés et se précipitent dans le sanctuaire, sans se douter de la profanation qui vient de se commettre.

12 mai. — Aujourd'hui vendredi, je me promenais dans les faubourgs, quand le son d'un instrument de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cuivre a frappé mon oreille; sur une place éloignée des routes de caravanes, une foule nombreuse était rassemblée. Elle assistait à une tragédie religieuse ayant pour sujet la mort des descendants d'Ali, Hassan et Houssein, tués par les ordres du calife Omar. Ces représentations dramatiques sont spéciales à la secte chïa, et, dans ces jours de douleurs où ils entendent raconter l'histoire des martyrs de leur foi, les Iraniens s'excitent à la haine la plus violente contre les Sunnys, auteurs du massacre des descendants légitimes de Mahomet. Ces scènes ont été décrites dans le voyage à Choucha, publié par *le Tour du Monde*[1]; je m'abstiendrai donc de les dépeindre.

A Kazbin, il n'y a point, comme à Téhéran, une salle où l'on puisse déployer une brillante figuration; les spectateurs, assis sur leurs talons, sont groupés autour d'un espace libre réservé aux acteurs : d'un côté, les femmes voilées; de l'autre, les hommes coiffés du bonnet rond des paysans. Pour tout accessoire, un tapis jeté à terre, sur lequel reposent un sabre et une aiguière; le bleu intense du ciel remplace la toile de fond, et un brillant soleil le pâle et fumeux éclairage de nos théâtres. Deux enfants, coiffés d'immenses turbans verts, jouent dans ces mystères le rôle des chœurs antiques dans les tragédies grecques, et disent, sur un rythme musical, des lamentations qui arrachent des larmes à tous les spectateurs. Dans les moments pathétiques, les acteurs joignent leurs sanglots à ceux de la foule, et le traître lui-même, dont la figure est couverte d'un capuchon, pleure et gémit sur sa scélératesse et sur ses iniquités; les femmes laissent échapper des hoquets de douleur et des paroles de commisération pour les victimes, frappent violemment leur poitrine et leurs épaules, puis, quand ces témoignages d'émotion ou de piété paraissent suffisamment prolongés, elles redeviennent soudainement calmes et reprennent la conversation enjouée interrompue quelques instants auparavant. L'orchestre, composé d'un tambour et d'une trompette, se tient debout au coin du tapis, et renforce, par des accents discordants, les hurlements pieux de l'assistance. Non loin de là, un gros homme assis sur un siège de bois trône avec la satisfaction d'un impresario présentant au public une troupe de choix.

Femme persane en costume de rue. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

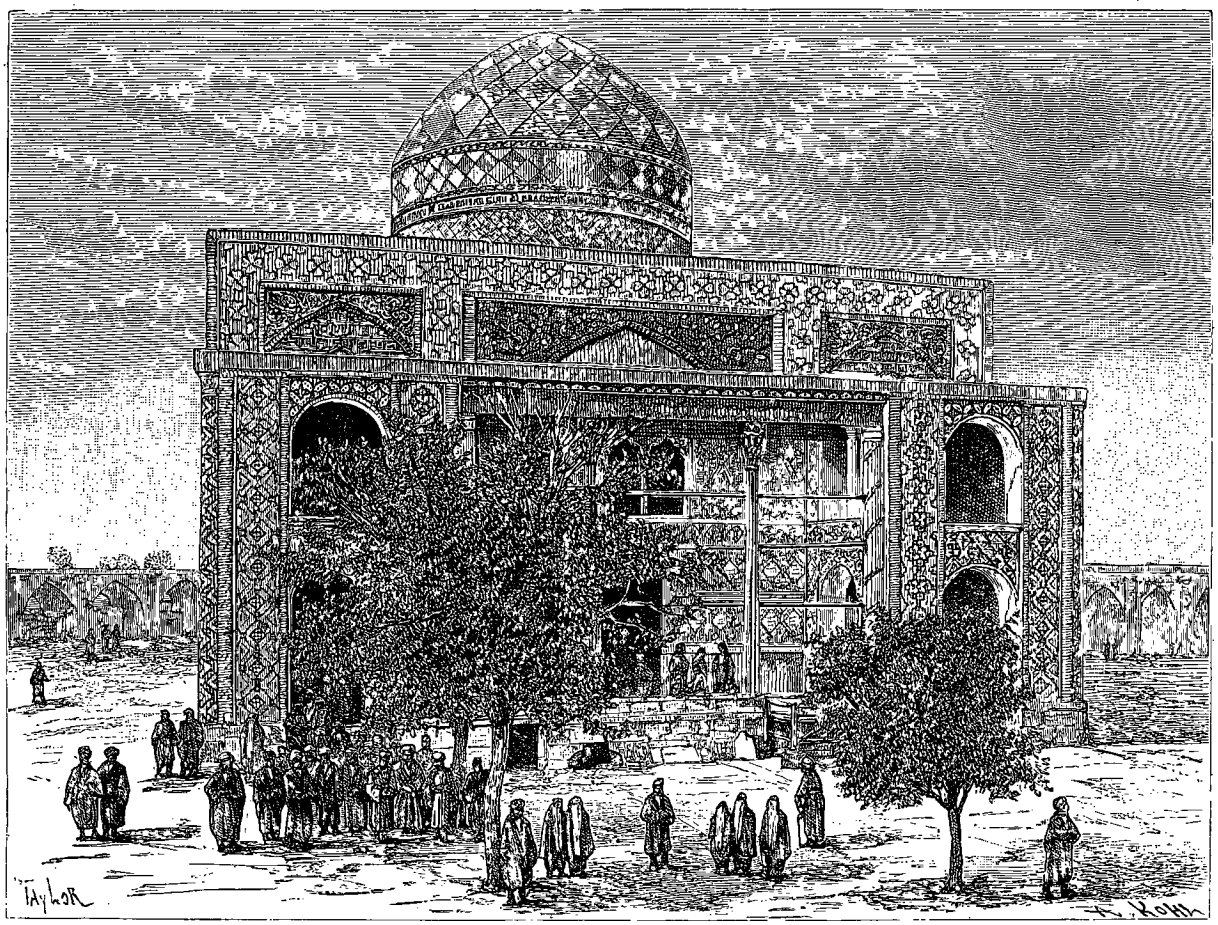
En abandonnant ce spectacle, nous nous dirigeons vers une coupole émaillée, recouvrant, dit-on, le tombeau d'un enfant de deux ans, fils de l'iman Houssein. Un vaste cimetière précède la porte d'entrée du monument. Des femmes, assises sur les tombes, causent avec leurs amies ou mangent des chirinis (bonbons). Sur des dalles funéraires récemment placées, des veuves ou des mères gémissent en mesure et entrecoupent leurs sanglots de psalmodies du caractère le plus lugubre sans que leurs voisines paraissent compatir à leur douleur. Elles portent toutes un costume uniforme. Riches et pauvres passent, pour sortir, de vastes chalvars (pantalons à pieds) et s'enveloppent dans les immenses plis d'un tchader (tente) gros bleu. Ce manteau est jeté sur la tête et retenu par un roubandi (lien de figure) d'étoffe épaisse descendant jusqu'aux genoux. Un grillage à mailles très serrées ferme en partie une fente fort étroite ouverte à la hauteur des yeux. Quand une femme est ainsi empaquetée, fût-elle jeune ou vieille, grasse ou maigre, imberbe comme l'enfant qui vient de naître, ou barbue comme un sapeur, bien jaloux serait celui qui la reconnaîtrait.

A côté de la porte de l'iman Zaddeh nous avons aperçu un escalier conduisant à une terrasse. C'est ce point culminant que nous voulons gagner pour voir au moins la sortie de l'office du vendredi. D'abord nul ne fait attention à nous, mais bientôt la prière se termine, un vieux mollah aux traits durs et sévères paraît dans la cour, et, sur les indications d'autres prêtres, tourne les yeux vers l'étroite retraite où, en gens soi-disant impurs, nous nous sommes prudemment retirés. Immédiatement le vieillard grimpe à son tour le rapide escalier; et quelle n'est pas notre surprise quand, au lieu de nous inviter à déguerpir au plus vite, il nous offre de descendre pour voir de près le tombeau dont on vient d'achever la res-

1. Avec de remarquables dessins par Vereschaguine. Voyez tome XIX (1869).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tauration! L'édifice est carré; en avant de sa façade principale, ornée de mosaïques, un porche supporté par deux colonnes revêtues de losanges de glace donne, par une large baie, accès dans le sanctuaire. Au milieu d'une salle dont tous les murs sont recouverts d'ornements de glaces biseautées se détachant sur un fond de stuc blanc, se trouve un grand sarcophage revêtu de lames d'or; il est posé directement sur le sol et entouré d'une grille d'argent ornée aux quatre angles de grosses boules du même métal. Cette décoration, simple et brillante tout à la fois, est du plus heureux effet. Des tapis étendus sur le sol, des lampes de cuivre suspendues de la coupole, quelques versets du Coran écrits en beaux caractères et attachés à la grille du tombeau, des lambeaux de vêtements déposés sur le sarcophage comme *ex-votos*, parent le sanctuaire, dans lequel se presse une foule recueillie. Les fidèles entrent après avoir déposé leurs babouches à la porte, s'agenouillent, inclinent profondément leur tête jusqu'à terre, se relèvent, posent leurs deux mains sur la grille d'argent et font trois fois le tour du sarcophage dans la même position. Aux angles, ils baisent pieusement la boule après l'avoir touchée de leur front, tout en marmottant entre leurs dents des prières arabes dont la plupart



Iman Zaddeh Houssein. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

d'entre eux ne comprennent pas la signification; puis ils se retirent à reculons, en faisant à chaque pas une profonde inclination. Près du tombeau, deux petites salles sont réservées aux desservants de l'iman Zaddeh. Les murailles sont dorées. Sur le fond métallique se détachent de charmantes arabesques rouges, bleues, vertes, admirablement harmonisées par le jour discret que laisse pénétrer dans la pièce une verrière colorée. Dans la direction de la Mecque se trouve un mirhab couvert par une longue draperie dissimulant un portrait dont on voit seulement le cadre.

On lève le voile, et nous apercevons une peinture d'une exécution des plus médiocres représentant un homme aux traits accentués, coiffé d'un haïc retenu par une corde de poil de chameau et vêtu d'une robe de laine brune. Cette image reproduit très exactement le type des chefs de caravanes arabes. C'est un portrait de Mahomet : il est très singulier de le retrouver dans une mosquée, la religion musulmane interdisant la reproduction de la figure humaine.

Pendant que nous considérons ce tableau, les mollahs ayant achevé leurs prières rentrent peu à peu dans la salle, s'accroupissent silencieusement les uns auprès des autres tout le long de la muraille; on apporte le kalyan au plus respectable d'entre eux, qui l'offre avec dignité à tous les autres prêtres, en suivant, pour accom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mystères d'Houssem (voy. p. 55). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plir cette politesse, leur rang hiérarchique, et fume enfin quand l'assistance tout entière a refusé de le prendre avant lui. Après avoir aspiré quelques bouffées de tabac, il passe définitivement la pipe au prêtre auquel il l'avait offerte en premier lieu; celui-ci la saisit, la présente à son tour à la ronde, et cette formalité est renouvelée à chaque fumeur jusqu'à ce que le kalyan, à peu près éteint, revienne entre les mains du serviteur chargé de le regarnir et de le rapporter aussitôt. La cérémonie du kalyan terminée, quelques mollahs prennent des livres de théologie posés sur les tarchés, d'autres sortent des plis de leur ceinture leurs longs galamdams (encriers) de laque, déploient des rouleaux de cuir contenant du papier et se mettent à écrire. Il est temps de nous retirer.

13 mai. — Nous devions partir ce matin, mais Marcel a été pris, pendant la nuit, d'une fièvre violente, d'intolérables douleurs de tête et de vomissements. J'ai demandé au chef du télégraphe s'il y avait un médecin européen à Kazbin; il m'a répondu que les Persans exerçaient seuls la médecine dans la ville, et qu'ils suivaient encore les enseignements d'Avicennes, célèbre auteur arabe du dixième siècle. Craignant l'aggravation d'une maladie dont le début revêt une forme inquiétante, privée de ma pharmacie que la caravane a emportée avec les gros bagages, je me détermine à faire transporter sans délai mon mari à Téhéran. Heureusement une grande route conduit à cette ville, et la poste est pourvue de voitures destinées au service des ministres se rendant par Recht à la capitale de la Perse. Quelques-unes même sont suspendues, mais elles sont réservées au service du roi et remisées à Téhéran. Je finis cependant par me procurer une espèce de charrette fixée sur quatre roues et recouverte d'un mauvais capotage; j'étends mon malade sur des couvertures, et enfin, vers trois heures du matin, j'obtiens des chevaux après avoir perdu toute une journée à préparer le départ. A cinq kilomètres de la ville, le chemin, détrempé par les pluies d'un violent orage, devient impraticable, les chevaux refusent d'avancer. Le conducteur descend de son siège pour aider les animaux à sortir de l'ornière, je prends les rênes et fouette à tour de bras : tout est inutile. Il faut attendre le jour. Quelques paysans passant avec leurs vaches nous tirent de ce mauvais pas. La chaussée est détestable jusqu'à Téhéran, nous assurent-ils, et nous avons cent vingt kilomètres à faire pour trouver le docteur Tholozan.

Il ne faut pas faire un crime de son ignorance à l'ingénieur chargé de la construction de cette chaussée, vaste fossé boueux, que les Persans qualifient orgueilleusement du nom de route royale : Emin sultan, l'auteur du projet, est un ancien rôtisseur des cuisines du Chah arrivé à tous les honneurs par la volonté de son maître. Il est aujourd'hui ministre d'État, ingénieur, chef de la douane, trésorier du roi, mais ne dédaigne pas, dans les grandes occasions, de relever ses manches et de ceindre le tablier pour flatter la gourmandise de son souverain en préparant un rôti cuit à point. Pour un kiébab bien réussi, il a été autorisé à entreprendre la route de Téhéran à Kazbin, dont le prix de revient s'est élevé à plus de dix mille francs le kilomètre, bien que les propriétaires des terrains n'aient pas été indemnisés, que la chaussée ne porte pas trace d'empierrement, et que tous les fossés enfin aient été creusés par corvées et payés à coups de bâton.

Arrivés à la quatrième station, le maître de poste refuse de me laisser continuer le voyage sous prétexte que la nuit tombe; mon désappointement est cruel, j'aperçois depuis longtemps le pic neigeux du Damavend et la chaîne de l'Elbrouz au pied de laquelle est bâti Téhéran. Je ne suis plus qu'à vingt kilomètres de la ville, et la route d'ici là est, paraît-il, assez bonne parce qu'elle conduit à un château royal. A force d'instances on me donne des chevaux, et à dix heures du soir je franchis enfin les larges fossés et l'enceinte de la capitale de la Perse. Le postillon qui nous a menés n'appartient pas à l'administration, c'est un paysan tenté par l'appât de la récompense promise; il parle un patois kurde auquel je ne comprends pas un mot, n'est jamais sorti de son village et, par conséquent, ne connaît pas Téhéran. Le véhicule s'engage dans un labyrinthe de ruelles désertes plongées dans une obscurité absolue. Toutes les maisons sont closes, et il y a trop de boue dans la ville pour qu'on puisse y circuler la nuit.

Après avoir traversé des bazars couverts, encore plus sombres que les rues, je finis cependant par apercevoir un filet de lumière à travers les joints de la porte d'une maison de misérable apparence. J'entre et trouve des soldats persans fumant le kalyan et buvant du thé; je demande le quartier chrétien; l'un des militaires se lève, vient questionner le cocher, s'assure que ce dernier est incapable de se retrouver, et consent à lui servir de guide; nous retournons sur nos pas, et, après avoir marché assez longtemps, nous débouchons enfin sur une vaste place dont le misérable éclairage éblouit mes yeux habitués à une nuit complètement noire. Quatre portes monumentales se présentent à chacune des extrémités de la place; l'une d'elles donne accès dans le quartier européen; mais là mon soldat m'abandonne : il ne connaît pas de mehman khaneh farangui. J'ai de nouveau recours à un marchand de thé, et à force de prières j'obtiens un nouveau guide.

Dix minutes après, nous nous arrêtons enfin devant une maison blanchie à la chaux et d'assez propre apparence.

L'hôtel français n'est autre chose qu'un café tenu par un de nos compatriotes, ancien confiseur du roi, chassé du palais sur la demande du clergé, les prêtres voyant à regret le Chah manger des pâtisseries préparées par un impur. Au café sont jointes deux pièces, que M. Prévot loue aux voyageurs de passage à Téhéran; elles vont sans délai être mises à notre disposition. Nous sommes arrivés, mais dans quel état est mon mari! il délire et n'a même pas la force de gagner la chambre où l'attend un bon lit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VII

Le docteur Tholozan. — Les filles de Saint-Vincent de Paul. — Palais du Négaristan. — Andéroun royal. — Portrait de Fattaly Chah et de ses fils. — Audience royale. — Portrait de Nasr ed Din Chah.

1er juin. — Je suis à Téhéran depuis trois semaines et n'ai pas encore franchi la porte du jardin placé sous les fenêtres de la chambre où mon malade commence une pénible convalescence.

Le docteur Tholozan a été notre providence; sans lui, que serions-nous devenus? Ce savant praticien, médecin principal de l'armée française, est auprès du roi depuis plus de vingt-deux ans. Au lieu de se laisser aller à cette vie oisive et paresseuse à laquelle les Européens s'abandonnent si facilement en Orient, il a étudié avec une rare sagacité les maladies locales; ses travaux sur la genèse du choléra aux Indes, son histoire de la peste bubonnique en Mésopotamie, en Perse, au

Mendiante persane (voy. p. 60). — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Caucase, en Arménie et en Anatolie, enfin de sérieuses recherches sur la diphtérie, maladie si fréquente dans ces pays, méritent d'être consultés par tous ceux qui s'intéressent à ces graves questions.

Non seulement le docteur Tholozan est le médecin du roi, mais aussi son ami et son conseiller. Nasr ed Din a eu l'esprit de le prendre en grande estime et d'apprécier son désintéressement et sa science; mais il a été obligé, pour satisfaire le désir de sa cour, de se laisser entourer par des médecins indigènes possédant la confiance de la famille royale, du clergé et surtout des femmes de l'andéroun. De cette espèce d'antagonisme médical naissent quelquefois des difficultés toujours apaisées par le caractère conciliant du docteur, mais dont la santé du roi pourrait avoir gravement à souffrir.

La thérapeutique persane prescrit la phlébotomie avec une fréquence des plus imprudentes, non seulement pour guérir les maladie sdites autrefois inflammatoires,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais encore pour les prévenir. Ainsi on saigne les enfants de trois jours pour leur enlever le sang impur de la mère, et tout bon Persan considérerait sa santé comme fort compromise s'il n'avait recours à son barbier deux fois par mois. Depuis de longues années le roi n'avait pas été saigné, sur les conseils de son médecin européen. Dans ces derniers temps cependant, l'avis de ses femmes ayant prévalu, le monarque se décida à se faire ouvrir la veine en cachette par ses haakims, puis il se mit au bain et s'évanouit profondément. Je laisse à penser quelle fut l'épouvante des haakims bachys en voyant le roi des rois dans cette piteuse situation, et l'empressement avec lequel ils envoyèrent demander les secours de leur confrère français. Le docteur Tholozan eut beaucoup de peine à faire revenir à lui Nasr ed Din. A la suite de ce bel exploit, les médecins persans furent tout d'abord condamnés à recevoir la bastonnade, mais ils ne tardèrent pas à être graciés à la prière du docteur. Depuis cette époque, Sa Majesté n'a plus eu aucune velléité de se remettre entre leurs mains, et a même interdit d'opérer dorénavant le prince héritier, que l'on rendait à peu près exsangue tous les quinze jours.

Le docteur Tholozan. — Dessin de Thiriat, d'après une photographie.

2 juin. — Pendant toute la durée de la maladie de Marcel, j'ai été bien soutenue par mes voisines les filles de Saint-Vincent de Paul. La supérieure, la sœur Caroline, est venue, dès qu'elle a appris mon arrivée, m'offrir de faire transporter mon mari dans un pavillon situé à l'entrée du couvent, où les chrétiens isolés et souffrants trouvent des soins dévoués qui leur seraient refusés partout ailleurs; mais le docteur Tholozan n'ayant pas jugé prudent ce déplacement, nous sommes restés dans la maison où nous étions descendus à notre arrivée.

Dès que mon malade est assez bien pour que je puisse le quitter, je me rends chez les sœurs pour les remercier de la sympathie qu'elles m'ont témoignée. Un aveugle vient m'ouvrir la porte; il ne reconnaît pas ma voix et me demande si je suis la dame française arrivée récemment de Tauris; sur ma réponse affirmative, il me sert de guide et me conduit, en côtoyant des bassins pleins d'eau, avec la sûreté de marche d'un voyant, jusqu'à la pharmacie, où la sœur Caroline fait préparer les médicaments pour les pauvres de son dispensaire. C'est le jour des femmes, elles sont nombreuses aujourd'hui. Parmi elles je remarque une jeune musulmane dont la physionomie expressive témoigne une vraie douleur. Cette pauvre mendiante vient d'abandonner aux soins des sœurs son fils à moitié étouffé par la diphtérie. Accroupie dans un coin de la cour, elle reste immobile, comme pétrifiée; se sentant impuissante à sauver la vie de son enfant, elle l'a remis sans espoir dans des mains plus expérimentées que les siennes. Ses yeux gonflés n'ont pas de larmes, sa bouche est muette, et son chagrin la rend insensible à tout ce qui se passe autour d'elle.

Il y a à peine quelques années que les sœurs de charité ont fondé à Téhéran un couvent, où elles élèvent les enfants des rares familles européennes en résidence en Perse. Leurs classes sont fréquentées par un grand nombre d'Arméniennes; des musulmanes ont aussi été confiées à leurs soins, sous promesse formelle de ne pas chercher à les faire changer de religion. Ces jeunes filles apprennent à lire, écrire, coudre, repasser et à entretenir un ménage, toutes choses complètement ignorées par les femmes persanes, joignent à cette première éducation l'étude du français, et reçoivent des notions d'histoire et de géographie.

Les Khanoums accueillent bien les sœurs et se montrent souvent très généreuses. Le roi donne annuellement au couvent, en témoignage de satisfaction, une rente de deux mille cinq cents francs; au point de vue matériel, la situation de la mission est donc à peu près supportable.

Malheureusement un voyage pénible et une acclimatation difficile épuisent les forces de ces courageuses filles; des fièvres et des maladies de langueur s'emparent d'elles, et la plupart meurent sur cette terre lointaine au bout de très peu d'années. A Ourmiah surtout, où elles sont privées des secours de la médecine européenne, et où l'on ne peut accéder que par la voie d'Erzeroum ou de Tauris, la mortalité est effrayante.

Sur neuf sœurs envoyées l'année dernière, trois ont succombé en arrivant, à la suite de refroidissements contractés en traversant des rivières à cheval; trois autres sont mortes de fièvres typhoïdes ou d'accès pernicieux.

Deux Pères lazaristes complètent à Téhéran une mission précieuse, non seulement en raison des services qu'elle rend à tous les malheureux sans distinction de religion ou de nationalité, mais encore au point de vue de l'accroissement de l'influence française en Orient.

3 juin. — Mon mari reprend rapidement ses forces. Demain nous nous rendrons à pied chez le docteur, et, si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette promenade n'est pas trop fatigante, après-demain nous serons reçus par le Chah, auquel on a demandé pour nous une audience accordée immédiatement.

La tribu Kadjar à laquelle appartient Nasr ed Din Chah est originaire de la Syrie. Elle avait déjà une réputation de bravoure incontestée quand Tamerlan l'amena en Perse. Au dix-septième siècle, Chah Abbas la divisa en trois parties et lui confia la protection des frontières les plus difficiles à garder de son vaste empire. L'une se fixa en Géorgie pour arrêter les incursions des Lesghées; la seconde s'établit à Merv, dans le Khorassan, pour défendre le pays contre les Usbegs; la troisième enfin, de laquelle descend la dynastie actuelle, planta ses tentes au bord de la mer Caspienne, dans le voisinage des tribus turcomanes. La tribu Kadjar d'Astérabad s'était divisée en deux parties quand elle habitait encore l'Arménie. La première, la branche haute, qui avait des pâturages dans les montagnes, fut considérée comme la plus importante jusqu'au jour où Fattaly Khan de la branche basse devint généralissime des armées de Tamasp II. Depuis cette époque, les membres de la tribu basse des Kadjars occupèrent les postes militaires les plus importants du royaume, et parvinrent même à élever au trône un de leurs chefs, Mahommet Aga Khan, fondateur de la dynastie régnante. Le règne de ce prince est un des plus brillants de l'histoire moderne de Perse.

Nasr ed Din Chah.
Dessin de Thiriat, d'après une photographie toute récente envoyée par le roi pour être reproduite dans *le Tour du Monde*.

Son neveu et successeur, Fattaly Chah, a été au commencement de ce siècle indirectement mêlé à notre histoire nationale.

Napoléon, dans le but de créer des difficultés à l'Angleterre, tenta de déterminer le Chah à lever des armées pour les jeter sur les possessions anglaises des Indes, et envoya en Perse une ambassade conduite par le général Gardanne. Le gouvernement britannique, instruit de cette manœuvre, chargea de son côté le général Malcolm d'acheter la neutralité persane moyennant une rente de vingt-cinq mille francs par jour. Le Chah traîna en longueur les négociations avec la France, et notre ambassade se décida à quitter l'Iran au bout de plusieurs mois, sans avoir rien conclu.

A la chute de Napoléon, les Anglais n'ayant plus rien à redouter de la Perse, cessèrent brusquement de payer la pension promise. Fattaly Chah, ayant pris la douce habitude de recevoir ce présent journalier, se plaignit amèrement, les engagements furent niés, et le cabinet de Saint-James prétendit que la rente était provisoire; comme le souverain faisait apporter le traité pour en montrer les termes à l'ambassadeur d'Angleterre, celui-ci, disent les Persans, déchira vivement les signatures et les avala.

Le roi passa dans son harem toute la fin de son existence. Il avait sept cents femmes et six cents enfants. On prétend que le nombre de ses descendants s'élève aujourd'hui à plus de cinq mille; l'état des finances ne permettant pas d'entretenir une famille royale aussi nombreuse, la pauvreté de la plupart des princes du sang est extrême. Quelques-uns même ont été obligés, pour vivre, d'entrer comme domestiques dans les grandes familles de Téhéran. Fattaly Chah, succédant à un souverain chétif et d'aspect féminin, tirait grande fierté de sa large carrure et d'une superbe barbe noire s'étalant sur sa poitrine et descendant jusqu'à la taille; aussi fit-il reproduire ses traits sur des bas-reliefs sculptés sur les rochers voisins de Téhéran et peindre son portrait dans chacun de ses palais. Sa résidence, le Négaristan, est à ce sujet des plus curieuses à visiter.

Derrière une porte monumentale flanquée de bâtiments habités par le corps de garde s'étend un su-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perbe parc, planté de ces platanes émondés particuliers aux jardins persans ; la taille élevée de ces arbres permet à l'air de circuler pendant la nuit et de rafraîchir la température, toujours étouffante sous les ombrages bas et épais. On suit d'abord une avenue composée de cinq allées séparées par des canaux remplis d'une belle eau courante ; au bout de cette avenue s'élève un vaste pavillon en forme de croix grecque, éclairé à l'extrémité de chacun de ses bras par une verrière colorée. Entre les bras de la croix sont ménagés des vestibules et deux chambres de repos. La pièce centrale est recouverte d'une coupole et de quatre berceaux symétriquement disposés, revêtus d'épaisses et lourdes décorations de plâtre peintes en vives couleurs et rehaussées d'or. Au delà de cette première construction s'étendent les jardins de l'andéroun, séparés du biroun par un grand rideau destiné à mettre les promeneuses à l'abri des regards indiscrets.

Le palais réservé à la vie intime du souverain se trouve dans cette deuxième enceinte. Il est de forme rectangulaire ; les murs extérieurs sont dépourvus d'ouvertures, toutes les pièces prenant jour sur une cour à laquelle on accède par une porte basse et étroite suivie d'un corridor coudé. Un vaste bassin de marbre blanc occupe le centre de l'andéroun ; il est entouré d'un passage dallé servant de dégagement aux chambres des favorites, toutes logées dans cette partie du palais. Leurs petits appartements se composent uniformément de deux pièces étroites éclairées par la porte, qui devait forcément rester ouverte pour laisser entrer l'air et la lumière.

A-t-elle dû être témoin de poignantes scènes de jalousie et de désespoir ! a-t-elle vu naître et grandir d'ardentes rivalités, cette paisible retraite où l'on parquait, pêle-mêle, des femmes infortunées destinées à satisfaire les passions d'un souverain dont l'indifférence paraissait encore plus redoutable que la brutalité !

Au centre de l'une des façades s'élève le pavillon royal, orné à l'intérieur d'une grande peinture murale représentant Fattaly Chah entouré de ses douze fils aînés. Il est assis sur un trône d'or enrichi de pierreries et surmonté d'un baldaquin soutenu par des colonnes torses ; dans l'entre-colonnement sont disposés des vases étroits contenant des fleurs formées d'émeraudes et de turquoises. Le roi, vêtu d'une koledja dont les pans recouvrent ses jambes repliées en arrière, est coiffé d'une tiare ornée de rubis et de diamants et s'appuie sur un coussin tissé en perles fines ; il tient dans ses mains son sabre et son kalyan. Ses fils, placés trois par trois sur deux étages, portent des robes s'élargissant en forme d'entonnoir ; toutes les coutures et les bords de ces vêtements sont garnis d'un rang de grosses perles. Les princes ne sont pas couronnés de la tiare comme leur père, mais de diadèmes de pierreries, et rappellent tous par leur attitude et leur costume les rois de nos plus vieux jeux de cartes.

En tête des longs panneaux peints sur les faces latérales de la pièce, l'artiste a représenté les ambassadeurs de France et d'Angleterre, le général Gardanne et sir John Malcolm, chaussés des longs bas rouges exigés autrefois par l'étiquette persane pour paraître devant le souverain. Une série de personnages superposés sur deux étages s'étend à leur suite jusqu'au fond de la pièce : ce sont les portraits de ministres habillés d'amples robes de cachemire ou de brocard d'or bordées de fourrures, et coiffés de larges turbans ou de bonnets embellis par des agrafes de pierres précieuses.

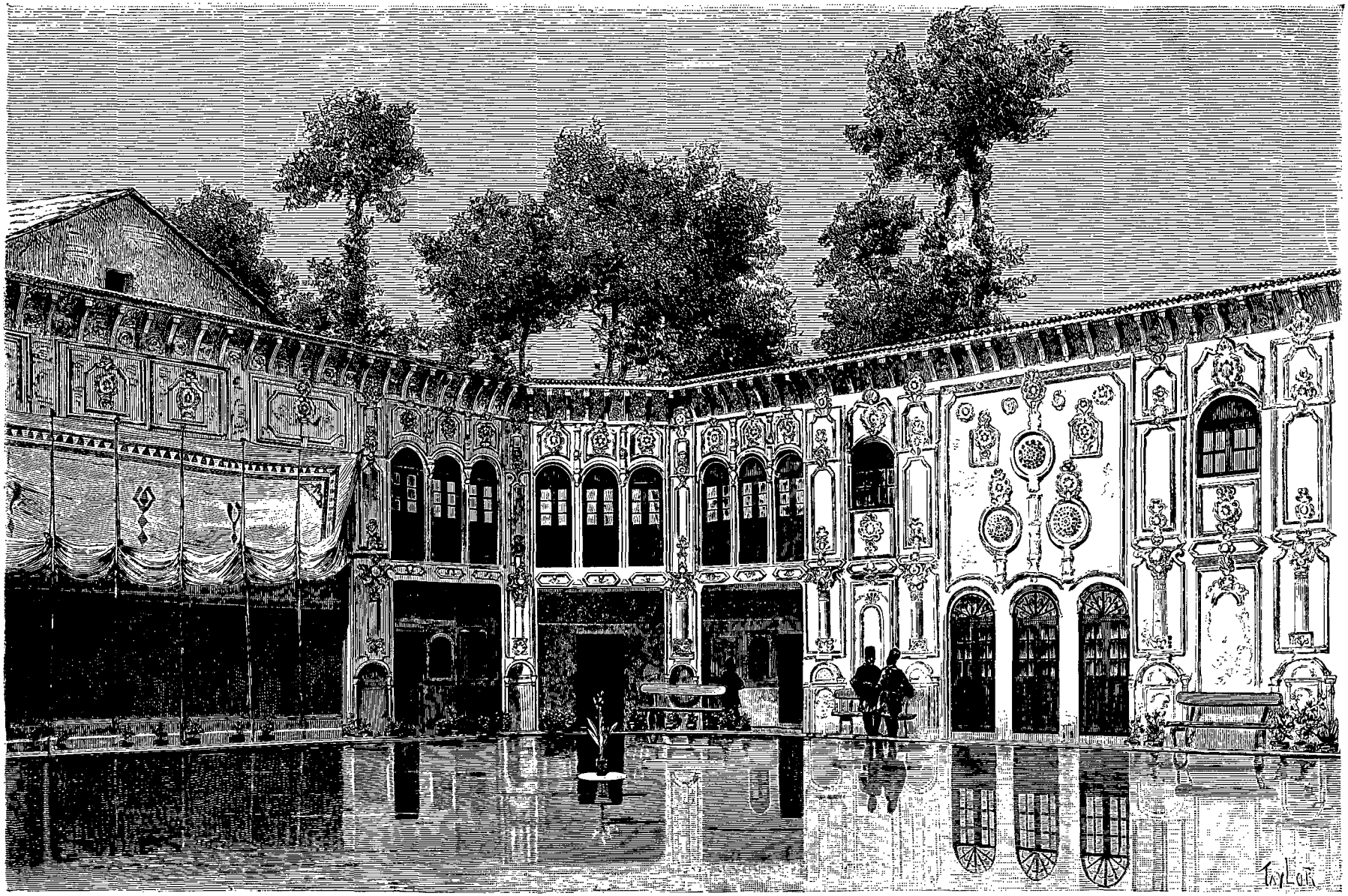
Pour se faire une idée bien exacte de certains côtés de la vie menée par les souverains d'Orient, il est intéressant de visiter dans le même palais la salle souterraine, résidence de Fattaly Chah pendant l'été. On y descend par une étroite galerie conduisant d'abord dans un vestibule, puis dans une salle octogone recouverte d'une coupole éclairée à sa partie supérieure par des verres de couleur opaline laissant arriver dans l'intérieur un jour très discret. Sur une des faces de la pièce entièrement revêtue de marbre, aboutit l'extrémité d'une glissière en pente très rapide formée de plaques d'agate rubannée. Les femmes nues de l'andéroun se plaçaient tour à tour au sommet de ce plan incliné et venaient tomber avec une extrême vitesse dans un bassin rempli d'eau situé au milieu de la salle octogone. Le roi, dans ses vieux jours, passait les meilleures heures de sa vie dans ce souterrain, où régnait une fraîcheur délicieuse, et cherchait à se distraire en faisant exécuter à ses femmes d'extravagants tours d'acrobatie.

Le fils aîné de Fattaly Chah étant mort avant son père, le vieux monarque eut pour successeur son petit-fils Mohammet, prince faible et indolent ; en 1848, le fils de ce dernier, Nasr ed Din, souverain actuel de la Perse, monta sur le trône.

5 juin. — Nous avons reçu ce matin une lettre du docteur Tholozan. Il nous annonce que l'audience accordée par le Chah est fixée à deux heures avant le coucher du soleil. Amenés par la voiture du premier ministre, nous pénétrons dans l'intérieur du palais après avoir franchi plusieurs corps de garde. La demeure royale, située au centre de la ville, est composée de bâtiments peu somptueux, enfermés dans une vaste enceinte revêtue à l'intérieur de plaques de faïence peintes représentant des soldats au port d'arme. Leurs figures bouffies sont d'un rose tendre, leurs yeux sont entourés d'un cercle noir et leurs sourcils joints l'un à l'autre par un trait vigoureux. Une koledjarose et un pantalon ajusté jaune serin achèvent de donner à ces guerriers un aspect des plus réjouissants.

De grands bassins dallés de faïence bleu turquoise, des arbres d'une belle venue font l'unique charme du palais. On nous introduit d'abord dans un pavillon construit par le fils de Fattaly Chah. Les tapisseries vertes, jaunes et bleues se marient désagréablement pour recouvrir les parties supérieures des murailles, tandis que les lambris en papier blanc et or sont en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

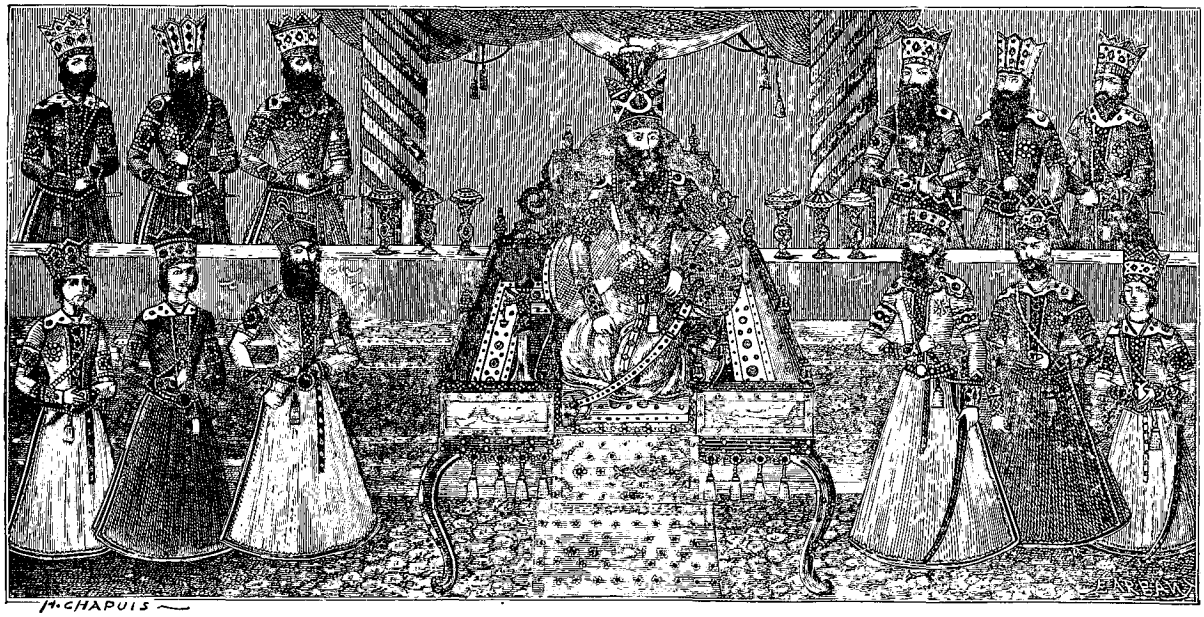


Andéroun de Fattaly Chah. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trecoupés de ces horribles paysages dont on enlaidissait autrefois les paravents de cheminée. Plusieurs portraits de souverains européens trônent dans cette pièce en compagnie d'une peinture persane représentant Nasr ed Din Chah à cheval; au-dessous de ces souvenirs diplomatiques, un nombre égal de pianos permet aux visiteurs d'inonder la salle de flots d'harmonie s'accordant fort mal avec les sentiments que tous ces *frères* ont éprouvés les uns pour les autres.

Plusieurs serviteurs entrent en courant dans le salon où nous sommes assis et nous annoncent que le Chah est dans le jardin, où il nous recevra pour pouvoir causer à l'aise et ôter à la présentation tout caractère officiel. Après avoir enfoncé solidement nos chapeaux sur nos têtes, afin de ne pas être tentés de les enlever devant le souverain, ce qui serait de la dernière grossièreté, nous sortons. A l'extrémité d'une allée apparaît Sa Majesté marchant lentement, accompagnée d'un secrétaire qui lit à haute voix un journal français. Ce premier groupe est suivi de quelques serviteurs sans livrée et simplement vêtus. Le roi a cinquante-trois ans, mais il paraît moins âgé; ses cheveux, qu'on aperçoit de chaque côté des oreilles, sont noirs et plats, les yeux grands et beaux, le nez crochu, les joues creuses, le



Fattaly Chah et ses fils (voy. p. 62). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

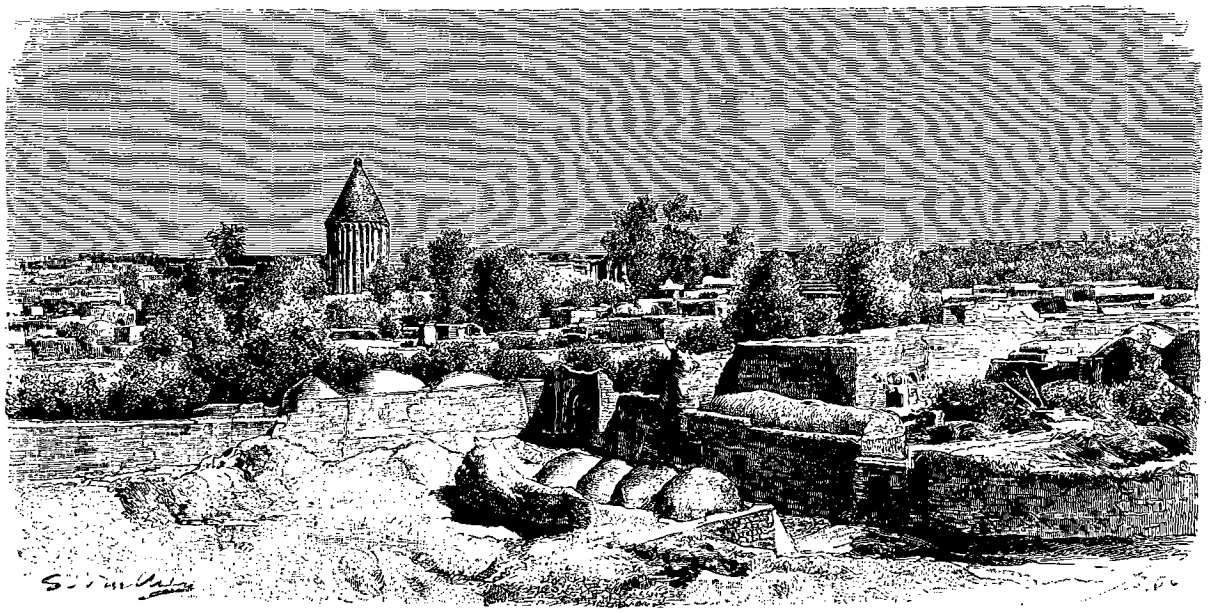
teint foncé, la moustache encore bien noire, mais la barbe, très mal faite, est grise; l'étiquette défendant de raser un chah de Perse avec un rasoir, son barbier est obligé de couper tous les poils aux ciseaux : opération longue, ennuyeuse et toujours mal réussie. Le costume de Nasr ed Din est des plus simples. Une redingote de cachemire de Kirman, fermée par des brandebourgs dorés, descend jusqu'aux genoux; les pantalons de coutil blanc s'arrêtent à la cheville; une capote militaire en drap bleu foncé avec passepoil rouge est jetée sur les épaules du souverain et maintenue autour du cou sans que les manches soient passées; le roi porte un simple kollah de drap noir; le col de sa chemise, de forme européenne, est serré par une mince cravate de satin bleu de ciel. Il est chaussé d'escarpins découverts laissant apparaître des chaussettes blanches; ses mains, très petites, sont gantées de coton blanc.

Suivant l'exemple du docteur Tholozan, nous nous sommes rangés sur le bord de l'allée. Quand le roi a été à dix mètres de nous, nous nous sommes inclinés et avons renouvelé ce salut deux fois; Nasr ed Din s'est alors approché.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de Véramine (voy. p. 68). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

VIII

Audience royale. — Les neveux du Chah. — Départ pour Véramine. — Campagne de Véramine. — La Mastched djouma de Véramine. — Une kaleh (forteresse) sassanide. — Citadelle de Véramine. — Le ket khoda rendant la justice. — Leçons de fourchette. — Iman Zaddeh Yaya. — Les reflets métalliques. — La décoration en faïence. — Facéties royales. — Tour et mirhab mogols. — Iman Zaddeh Djaffary. — Retour à Téhéran. — L'arbre de Tadjrich. — Mirza Nizam de Gaffary.

7 juin. — « Votre Majesté me permet-elle de lui présenter Mme et M. Dieulafoy, deux de mes compatriotes arrivés récemment à Téhéran et auxquels elle a bien voulu accorder une audience? a dit le docteur Tholozan.

— Comment! ce jeune garçon est une femme? a répondu le roi en persan.

— Oui, Majesté; M. et Mme Dieulafoy sont porteurs, pour la légation de France, d'une lettre du Ministre des affaires étrangères et me sont vivement recommandés par des amis communs.

— Pourquoi, madame, me dit alors le roi en français, n'avez-vous pas conservé les longues robes et les vêtements des dames européennes?

— Parce que je voyage ainsi plus facilement et que je passe toujours inaperçue. Votre Majesté n'ignore pas combien, dans les pays musulmans, il est difficile aux femmes de paraître en public à visage découvert : à cet égard, il me semble que les coutumes et les lois religieuses sont encore plus scrupuleusement suivies en Perse que partout ailleurs.

— Quel chemin avez-vous pris pour venir à Téhéran?

— Celui de Tauris.

— Vous n'avez pas fait ce long trajet à cheval?

— Pardon, sire, je ne saurais me tenir accroupie dans un kadjaveh et souffrirais beaucoup de la longue immobilité, conséquence de ce genre de locomotion.

— Où allez-vous maintenant?

— A Ispahan, Chiraz, Firouzabad, et de là à Bagdad, Babylone et Suze.

— Vous mettrez des années pour suivre un pareil itinéraire. Aurez-vous la force d'effectuer ce voyage? cela me paraît bien douteux pour une femme; mais, avant de venir en Perse, avez-vous déjà parcouru l'Orient?

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— J'ai visité l'Algérie, l'Égypte et le Maroc.

— Et partout avez-vous voyagé sous ce costume?

— Non, Majesté; je l'ai adopté définitivement depuis mon départ pour la Perse.

— Vous avez très bien fait, me dit le roi. Dans nos pays une femme ne peut voyager et sortir à visage découvert sans ameuter la population. Cela paraît vous surprendre? Croiriez-vous par hasard que, si une Persane voilée et revêtue de son costume national se rendait en Europe et se promenait sur les boulevards de Paris, la foule ne se précipiterait pas sur son passage? Les Français n'auraient cependant pas les mêmes excuses que mes sujets, car bon nombre de ceux-ci passent souvent leur existence entière sans voir d'autres femmes que leurs parentes les plus rapprochées.

« Savez-vous peindre? me demande le roi.

— Non, sire.

— C'est dommage, j'aurais bien voulu me faire représenter à cheval. Tous mes portraits sont détestables; j'ai fait faire mon buste à Paris, mais les princes n'en sont pas contents.

— Quelles sont vos occupations en France? reprend alors Nasr ed Din en s'adressant à mon mari; étiez-vous dans l'armée pendant la guerre de 1870?

— Oui, sire, dans l'armée de la Loire.

— Vous étiez commandé par le général d'Aurelles de Paladine, continue le roi, qui paraît avoir très présents à la mémoire les détails de la campagne de France. Que venez-vous faire en Perse?

— Je suis envoyé en mission par le gouvernement pour étudier les ruines des monuments élevés par Kaï Kosro, Darab et Chapour.

— Lisez Ferdouzi. Vous trouverez dans le Chah Nameh de précieux renseignements. En quoi ces constructions peuvent-elles intéresser la France? »

Puis, changeant tout à coup d'idées :

« Connaissez-vous, dit-il, M. Grévy? Connaissez-vous Gambetta? Comment va M. Grévy? J'ai beaucoup d'amitié pour lui. Je désire lui faire savoir que j'ai demandé de ses nouvelles. Quel âge avez-vous?

— Trente-sept ans.

— Vous paraissez bien plus âgé que cela, » reprend le roi avec une franchise dépouillée d'artifice.

Le docteur Tholozan représente alors au Chah que mon mari vient d'être gravement malade et qu'il sort pour la seconde fois.

« En ce cas, haakim (médecin), il te faut guérir ton ami, tu t'en acquitteras à merveille. » Puis, se tournant vers nous : « Je vous reverrai avec plaisir. N'oubliez pas de faire savoir à M. Grévy que je suis son ami. »

Le roi fait alors un signe de la main pour indiquer que l'audience est terminée. Nous nous reculons, faisons nos trois saluts, Nasr ed Din se dirige vers une allée transversale et nous sortons du palais.

Le Chah s'est montré très affable, au dire de son entourage. Les yeux du monarque regardent franchement et ses lèvres en souriant découvrent de belles dents blanches. Il parle assez bien le français et n'a eu besoin, pour causer avec nous, ni de son premier interprète Saniet Dooulet, ni du docteur Tholozan. Seulement, quand nous ne saisissions pas très rapidement ses demandes et la signification de ses phrases d'une construction quelque peu bizarre, ses narines se relevaient avec vivacité et produisaient une contraction des muscles de la face qui lui donnait un aspect félin.

8 juin. — Le roi nous a fait demander de faire la photographie des enfants de sa sœur, ses neveux les plus chéris. Nous nous sommes empressés de nous rendre à ses désirs. Ils sont gentils tous deux et représentent bien le type des petits princes persans; à cinq et sept ans, déjà pleins d'orgueil et se mouvant avec cet air solennel affecté par les personnages puissants ou les grands seigneurs. La fillette s'appelle Massouinè (sainte); elle est vêtue d'une redingote de velours grenat brodé d'or, sa tête est couverte d'un chargat (foulard) de soie verte, une rivière de gros diamants accrochée sur les tempes entoure l'ovale de la figure, trois grosses broches en brillants forment diadème. Les yeux sont entourés d'un large cercle noir, et les sourcils, accentués par un trait vigoureux, se réunissent au-dessus du nez et se prolongent jusque sous le chargat. Autour des poignets, la petite princesse porte des perles d'un superbe orient, enfilées sur des cordes de chanvre; une multitude de bagues parent ses petits doigts effilés. Son frère Houssein est vêtu, comme le Chah, d'une koledja de cachemire et d'un pantalon de coutil blanc.

Les enfants n'ont pas ici, comme en Europe, des formes spéciales de costume : garçons ou fillettes sont habillés comme des hommes ou des femmes; la mode établit seulement quelque distinction entre la coiffure des vieillards et celle des jeunes gens. Dans certaines provinces les gens âgés portent le turban de préférence au kollah. Mais en tout lieu, par exemple, ils se peignent la barbe avec du henneh. Cette teinture donne aux poils blancs une couleur rouge du plus singulier effet[1].

14 juin. — Nous avons renoncé à aller à Damghan, où se trouvent, paraît-il, d'intéressants monuments guiznévides. De graves nouvelles ont été apportées par les caravanes : la peste bubonnique s'est déclarée dans le pays et a causé d'épouvantables ravages dans les villages. Abandonnant alors notre projet, nous nous sommes dirigés vers le pays de Véramine, situé à douze farsaks environ de Téhéran.

Au sortir de la capitale, on traverse d'abord les murs de l'ancienne Reï, aujourd'hui déserte et inhabitée, située au pied de la chaîne de l'Elbrouz, et, après avoir laissé sur la droite la haute tour seljoucide que nous avons étudiée avec tant d'intérêt, et sur la gauche un cimetière guèbre[2], où les cadavres des sectateurs

1. J'omets de donner ici de plus amples détails sur la cour de Perse et sur la vie des habitants de Téhéran, *le Tour du Monde* ayant déjà publié d'intéressants documents à ce sujet. (voy. les voyages de M. de Rochechouar, du colonel Duhousset et de M. de Blocqueville). Je me réserve d'ailleurs de traiter amplement cette partie de mon voyage dans l'ouvrage complet que je consacrerai à la Perse.

2. Voy. t. XIII, p. 226 et suivantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la religion de Zoroastre sont dévorés par les oiseaux de proie, afin que, selon les rites sacrés, la pourriture humaine ne souille ni la terre ni les eaux, nous atteignons la seconde tour couronnée par les débris d'une belle inscription coufique. Au delà des antiques fortifications de Reï s'étendent des jardins entourés de hautes murailles de terre, où se réfugient aux approches de l'été les andérouns des grands personnages de Téhéran. Ces installations sont très recherchées à cause du voisinage du tombeau de Chah Abdul Azim, signalé au loin par sa coupole dorée et ses splendides bois de platanes et d'ormeaux. En apercevant ce sanctuaire vénéré, les tcharvadars se mettent à causer et déplorent l'amoindrissement des privilèges de la religion depuis l'arrivée des Faranguis en Perse. « Autrefois, disent-ils, le criminel avait à Chah Abdul Azim un refuge inviolable, il pouvait passer sa vie entière entretenue aux frais de la mosquée; aujourd'hui, quand le roi l'ordonne, les mollahs ne donnent aucune nourriture au coupable réfugié dans le sanctuaire, et celui-ci, poussé par la faim, ne tarde pas à abandonner de lui-même cet asile protecteur. » Pendant que nos gens se lamentent du tort fait aux assassins, nous nous rapprochons de la montagne et suivons les premiers contreforts du Damavend, dont la haute cime neigeuse, empourprée par les rayons du soleil couchant, se détache sur un ciel de couleur orange et sur les masses gris ardoisé de la montagne.

A trois farsaks de Téhéran, le paysage change brusquement, de nombreux kanots, signalés par de longues files de remblais coniques, descendent dans la plaine, jaunie par les moissons déjà mûres.

Malgré la nuit on aperçoit de tous côtés des villages perdus dans la verdure, éclairés par les rayons bril-

Neveu et nièce du Chah. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

lants de la lune et par une profusion d'étoiles, dont les profanes ne soupçonnent même pas l'existence dans nos contrées brumeuses. Des faucheurs armés de faucilles abattent de larges sillons, mis immédiatement en javelles par les femmes et les enfants s'avançant en foule derrière eux. La chaleur est trop intense pendant le jour pour permettre aux ouvriers de faire tomber l'épi sans le dégrainer; aussi les nomades, qui au moment de la moisson viennent offrir leurs services aux propriétaires, passent-ils toute leur journée endormis sous de larges auvents formés de nattes de paille, soutenues par des perches, et ne commencent-ils leurs travaux que le soir pour les interrompre avant le lever du soleil.

Sous l'influence de la fraîcheur, la campagne semble rendue à la vie, mille bruits se font entendre. Les chants des moissonneurs, les aboiements des chiens au passage des caravanes, les hennissements des chevaux, les monotones romances des cigales donnent à la plaine une animation contrastant avec le silence des villes à cette heure avancée.

Nos muletiers, blasés sur la beauté des nuits de Perse, se sont probablement endormis en marchant; surpris vers une heure du matin de ne pas être encore arrivés, nous les interrogeons, et ils répondent à nos questions en nous assurant qu'ils ont pris un raccourci. En langage de tcharvadar, prendre un raccourci équivaut à perdre sa route; effectivement nous sommes arrêtés peu après cet entretien par de petits canaux à ciel ouvert s'entre-croisant comme les fils d'un écheveau; las de les côtoyer sans arriver à trouver un passage pour les franchir et sentant nos chevaux fatigués par une longue marche dans des terrains détrempés, nous prenons le parti de nous arrêter à un hameau dont le voisinage est signalé par les aboiements des chiens de garde.

Quand notre caravane s'engage dans les rues, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

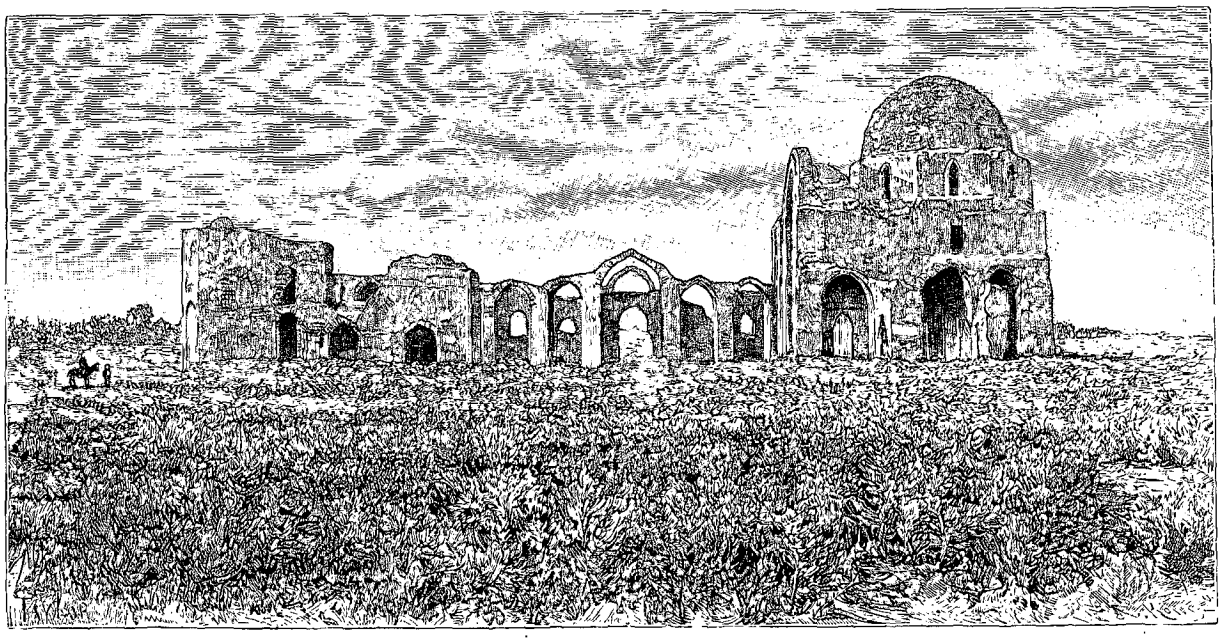
hommes montrent prudemment au-dessus du mur l'extrémité du bonnet d'indienne rembourré de coton, porté la nuit par les villageois, et interpellent avec inquiétude nos domestiques pour savoir ce que vient faire à pareille heure dans le village cette petite troupe à la tête de laquelle ils aperçoivent des cavaliers armés.

« Nous avons perdu notre chemin, répliquent les muletiers, et nous voudrions bien, de peur des voleurs, enfermer nos bêtes, au lieu de camper dans les champs. »

Sur cette belle et tranquillisante réponse dans laquelle il n'est même pas question des voyageurs, on nous signale la maison du ket khoda, la plus vaste du village, où nous trouverons, paraît-il, l'hospitalité. Un des tcharvadars frappe à la porte indiquée; elle s'ouvre, et nous pénétrons, après avoir longtemps parlementé, dans une galerie sombre conduisant au jardin. Sous les arbres s'étend un large parvis carrelé en briques cuites, servant pour le moment de chambre à coucher. Les habitants de cette demeure, prudents ou frileux, ne se sont pas encore aventurés sur leurs terrasses. La nuit est si claire qu'on distingue nettement les traits de tous les dormeurs, allongés les uns auprès des autres sur leurs couvre-pieds pliés en quatre doubles.

La meilleure place, abritée par le mur de la maison, nous est offerte sur le dallage; notre hôte, surpris tout d'abord de ne pas nous voir apprécier les charmes de cet emplacement, fait néanmoins ouvrir de bonne grâce les portes du talar quand nous lui demandons la faveur d'être logés dans l'intérieur de l'habitation. Le campement est rapidement organisé et tout rentre bientôt dans le silence et le calme interrompus par notre arrivée.

15 juin. — A six heures du matin, nous nous déci-



Grande mosquée seljoucide, à Véramine (vue extérieure). — Dessin de Taylor, d'apres une photographie de Mme Dieulafoy.

dons à nous remettre en route, afin d'éviter autant que possible la chaleur. La caravane traverse d'abord les nombreux canaux qui ont arrêté notre marche la veille, et se dirige vers une bande rougeâtre indiquant à l'horizon le commencement du désert. La campagne présente en cette saison un aspect d'une surprenante fertilité; les champs, soigneusement cultivés, sont coupés par de grands bouquets de verdure disséminés sur tous les points de la plaine; à perte de vue s'étendent des blés dorés et des plantations de pavots blancs tout en fleur. C'est le moment de la première récolte de l'opium. Les têtes déjà mûres sont légèrement incisées sur le côté avec un instrument tranchant, et la liqueur qui s'en écoule est recueillie dans une tasse attachée au doigt du paysan chargé de ce travail. Cette incision sera renouvelée trois fois de quinzaine en quinzaine, après cela la plante aura rendu tout son suc.

Au bout de quatre heures de marche difficile à travers des récoltes que nous sommes obligés de fouler aux pieds, au grand mécontentement des villageois, je distingue dans le lointain une haute tour couronnée d'un toit conique et la coupole émaillée d'une mosquée s'élevant au-dessus d'un fouillis de verdure sombre étendu sur plusieurs kilomètres de longueur. C'est le village de Véramine. Bientôt après l'avoir aperçu, nous nous engageons dans un chemin compris entre des jardins enclos de murs de terre.

Les cerisiers, les abricotiers, les pruniers et les pêchers, serrés en taillis impénétrables, mêlent leurs branches et leurs fruits si abondants, qu'ils dissimulent en partie le feuillage sous leurs grappes colorées. Sur des mûriers gigantesques sont perchés une multitude de gamins occupés à cueillir les mûres blanches et rouges grosses comme des œufs de pigeon, ou à les faire tomber à légers coups de gaule sur des nattes de paille étendues sur le sol; à l'abri d'arbres de haute futaie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'étalent des touffes de grenadiers surchargés de grosses fleurs rouge sang.

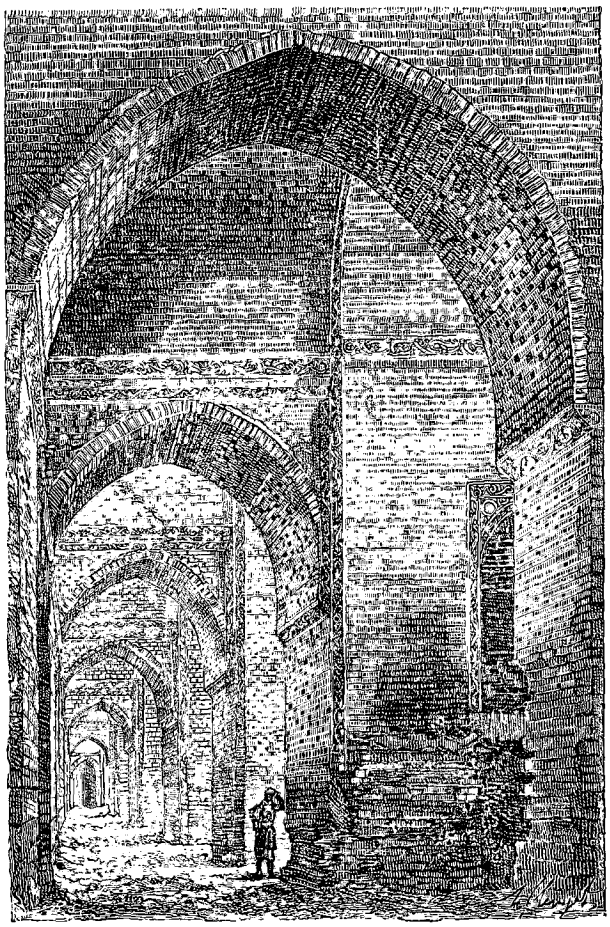
Véramine, pays essentiellement agricole, n'a pas de caravansérail convenable; mais le docteur Tholozan a pensé à tout et nous a fait donner de si chaudes recommandations, que le ket khoda s'empresse de mettre à notre disposition une partie de sa maison. La chaleur est extrême au moment de notre arrivée; néanmoins, les visites de politesse échangées, nous poussons une reconnaissance du côté de la Mastched djouma, superbe édifice aujourd'hui ruiné et dans lequel on ne fait plus la prière, certaines parties de la construction menaçant de s'écrouler. Grâce à cet état de délabrement, il est permis aux infidèles d'entrer dans la mosquée sans difficulté et de se faire écraser tout à l'aise, si cela leur est agréable.

Le monument est situé à quelque distance du village, au milieu de champs aujourd'hui déserts et couverts d'une épaisse végétation de broussailles et d'herbes piquantes.

Une façade ornée de ravissantes mosaïques de faïence de deux bleus précède la grande cour placée au devant de l'entrée du sanctuaire; l'éboulement de l'une des parties latérales de la construction permet d'embrasser d'un seul coup d'œil la disposition de l'édifice, rappelant de très près celle de la Mastched Chah de Kazbin. La salle du mirhab, enrichie d'admirables panneaux de fleurs en relief, traités avec une hardiesse et une sûreté de main surprenantes, attire surtout notre attention. Comme à Kazbin, on retrouve dans l'intérieur de cette salle les mêmes pendentifs permettant de passer sans transition brusque du plan carré au plan octogonal et de ce dernier à la forme circulaire de la coupole. Les parements de maçonnerie de briques sont rejointoyés en blanc et ornés de joints verticaux larges de quatre centimètres, au milieu desquels sont sculptés en creux, avec la pointe de la truelle, quatre dessins d'arabesques dessinant un semis à motifs multiples régulièrement disposés et du plus heureux effet. Tout cet ensemble est imposant et d'un goût très pur.

En nous élevant sur les maçonneries éboulées, nous atteignons une galerie sans parapet qui fait le tour de la coupole.

De ce point le regard embrasse toute la plaine. Au sud, du côté du désert, se présente une lande sans bornes, rouge comme le ciel qui la domine. Au nord, entre la mosquée et la montagne, on aperçoit les murs de terre d'une immense kaleh (forteresse); tout autour de cette enceinte, sur un rayon de sept à huit kilomètres, s'étend une ceinture de forts détachés, comparables aux ouvrages disposés en avant de nos places de guerre. Le village lui-même est dominé par une citadelle en assez bon état de conservation et probablement utilisée dans le système de défense.



Mosquée seljoucide, à Véramine (vue intérieure). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

16 juin. — A l'aurore, les chevaux sont sellés, et nous partons pour visiter la grande kaleh centrale. C'est une vaste enceinte rectangulaire bâtie en matériaux de terre crue et flanquée de tours défensives, distantes de trente mètres les unes des autres. La forme des matériaux n'est pas apparente et les murs de terre paraissent construits, comme ceux de Kouyoundjik ou de Khorsabad, avec des briques posées encore humides les unes au-dessus des autres et agglomérées au point de composer une masse compacte. Ce procédé de construction n'ayant jamais été employé par les musulmans, nous nous trouvons, fort probablement, en présence d'un ouvrage sassanide, évidemment plus ancien que les remparts de Reï. D'après les traditions conservées par les habitants du pays, l'origine de cette fortification remonterait au temps de Féridoun, héros favori des anciens poètes persans dont le nom légendaire a été chanté par Ferdouzi. Ces renseignements sont peu concluants; nous sommes cependant forcés de nous en contenter, car il n'y a dans l'intérieur de l'enceinte ni un mur, ni un tumulus dont l'examen ou les fouilles puissent fournir des données certaines sur l'âge et l'histoire de la fortification. Marcel incline à croire que cette kaleh, alimentée par de larges kanots amenant en tous points une eau fraîche et limpide, est un ancien camp retranché. Tout autour de l'enceinte nous visitons les forts isolés que nous avons aperçus hier du haut de la mosquée Djouma.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Situés sur des tumulus très élevés et composés de quatre tours massives flanquant des courtines fort épaisses à leur base, ces ouvrages étaient destinés à compléter un système de défense formidable dirigé contre les invasions venant du Khorassan. Le plus grand d'entre eux et le mieux conservé se trouve dans le village; il est de forme carrée et construit en matériaux de terre : le fruit considérable donné à l'extérieur aux tours et aux courtines rappelle celui des pylones primitivement élevés en briques crues et auxquels les Égyptiens conservèrent leurs formes devenues hiératiques quand ils construisirent en pierre les temples de leurs dieux.

La citadelle de Véramine était entourée d'un large fossé et d'un chemin couvert dont on ne retrouve pas de traces dans les autres ouvrages. Les murs, très anciens, ont été revêtus d'un parement de briques crues à une époque postérieure à la construction des forts isolés. Il est donc probable que la citadelle ne différait en rien des autres kalehs, et que les défenses accessoires furent élevées par les Seljoucides ou leurs premiers successeurs pour rendre imprenable la résidence du gouverneur de la contrée. Le nom de *kasr* (château), donné à ce fort, confirme pleinement cette hypothèse.

17 juin. — La température est vraiment très élevée. Bien que le soleil fût près de l'horizon quand nous sommes sortis pour aller tirer les cailles et les alouettes, si nombreuses dans les champs de blé, nous sommes rentrés dans un tel état, que nous nous sommes promis de ne plus affronter à l'avenir la chaleur du jour.

A peine de retour au logis, un bruit confus se fait entendre; des cris, des imprécations retentissent, et notre habitation, si tranquille, est envahie par la foule. C'est aujourd'hui que le ket khoda rend la justice.

L'urf ou loi coutumière est appliquée par le roi, mais le monarque délègue son autorité à ses lieutenants, aux gouverneurs de provinces, et, par leur intermédiaire, aux percepteurs d'impôts et aux chefs de villages, chargés seulement de juger les cas de simple police. Les ket khodas ont le droit d'infliger de légères punitions, la bastonnade par exemple, ou d'imposer des amendes. Si la faute est grave, le coupable doit être conduit devant le gouverneur de la province, dont les pouvoirs sont étendus, mais qui ne peut condamner à la peine de mort, ce droit étant exclusivement réservé au Chah, et par autorisation spéciale, aux princes de sang royal. La procédure pour les affaires sans gravité est très simple, les jugements sont rapidement rendus, mais les frais, nuls en apparence, deviennent souvent très onéreux à cause du madakhel (bénéfice) que les parties envoient aux juges pour essayer de les corrompre.

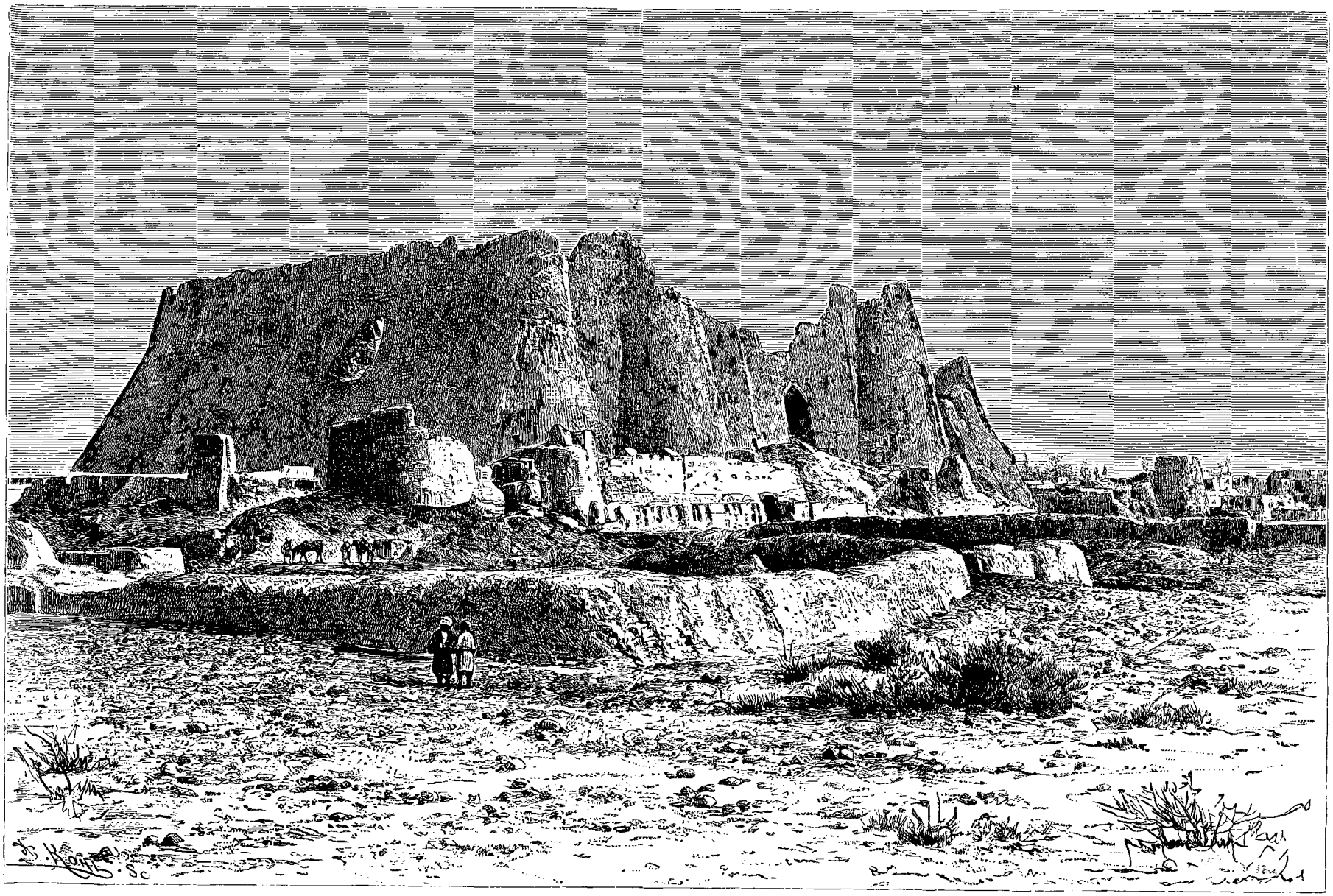
A Véramine les cas ne sont pas variés et les contestations paraissent tranchées avec équité; les audiences ne laissent pas cependant d'être fort intéressantes. La cour de la maison du ket khoda sert de prétoire; au milieu se trouve une plate-forme carrelée, entourée à droite et à gauche par deux petits jardins, dont l'un ne forme qu'un énorme bouquet de passe-rose et l'autre une touffe de grenadiers chargés de fruits. A cinq heures du soir, on ouvre un kanot, l'eau inonde le parterre et le verger; un serviteur saisit une sébile de bois, arrose la plate-forme, où l'on ne saurait s'asseoir sans se brûler, si l'on n'avait soin auparavant de prendre cette précaution, et, dès que le carrelage est sec et bien balayé, apporte un grand tapis de feutre brun et un ballot de couvertures enveloppées dans une toile de coutil. Le ket khoda descend de son talar, s'accroupit sur le feutre, appuie son dos contre les literies et invite le mirza (secrétaire) à s'asseoir à ses côtés : vis-à-vis du principal juge prennent place deux conseillers installés comme lui. Des domestiques apportent alors deux *lalès* (candélabres surmontés d'une tulipe de verre destinée à empêcher le vent d'éteindre les bougies). Cet éclairage est absolument luxueux et superflu, car la lune ne va pas tarder à paraître et donnera une telle clarté, qu'il ne sera pas besoin de lumière artificielle pour lire et écrire tout à l'aise. Ces préparifs terminés, les plaignants sont amenés à la barre. Le demandeur parle le premier, développe posément son affaire dans un discours modéré, entremêlé de quelques perfides insinuations à l'adresse de son adversaire; celui-ci garde pendant tout ce temps une parfaite indifférence et plaide, quand son tour est venu, avec le plus grand calme. La cause est entendue. Le ket khoda, après avoir consulté ses conseillers, applique la loi et rend un jugement généralement sans appel; les deux adversaires, se départant alors de leur bonne tenue, se retirent en s'injuriant, et terminent souvent la querelle à coups de poing dès qu'ils ont franchi la porte du jardin.

Les petits procès auxquels nous assistons roulent à peu près tous sur des vols de volailles, ou bien sur l'inexécution de contrats passés entre des propriétaires et des ouvriers engagés à l'année qui, après s'être fait entretenir tout l'hiver, ont quitté leur maître au moment de la moisson pour gagner double paye ailleurs. Les sentences sont équitables. Celui qui a volé une poule est condamné à en rendre deux en échange; s'il n'a pas de poules, il remettra à la partie lésée quatorze chaïs (quatorze sous), valeur, à Véramine, de deux de ces intéressants volatiles. J'étais loin de me douter de ce modeste prix d'après les comptes de notre achpaz bachy (cuisinier en chef).

Quant à l'ouvrier qui a manqué à ses engagements, il devra rentrer chez le maître qui l'a nourri toute l'année, ou recevoir des coups de bâton: il a le choix.

La séance devient maintenant tout à fait intéressante. A l'audience précédente, une cause des plus graves a été appelée : un jardinier du village, nommé Kaoly, a été, la semaine dernière, porter à Téhéran plusieurs charges de fruits et de concombres. Puis, étant reparti pour Véramine avec plusieurs collègues, il s'est laissé maladroitement voler son vêtement pendant le voyage. Dès son retour au village, Kaoly a été trouver le magistrat pour lui faire part de ses soupçons : « J'ai fait la route avec Rezza, Ali, Houssein, Ismaïl et Yaya; je me suis endormi pendant que les ânes se reposaient, et au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forteresse de Véramine. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réveil j'ai vainement cherché ma belle koledja; seuls mes compagnons peuvent avoir dérobé cet habit. »

Immédiatement appelés, les paysans sont arrivés fort émus et ont cherché, par leurs discours, à prouver leur innocence.

Le ket khoda a ordonné à son mirza de couper cinq jeunes pousses de même longueur à un grenadier, arbre magique, comme chacun sait, et a dit aux accusés de les rapporter à la prochaine audience. « La branche, a-t-il ajouté, s'allongera entre les mains du coupable. »

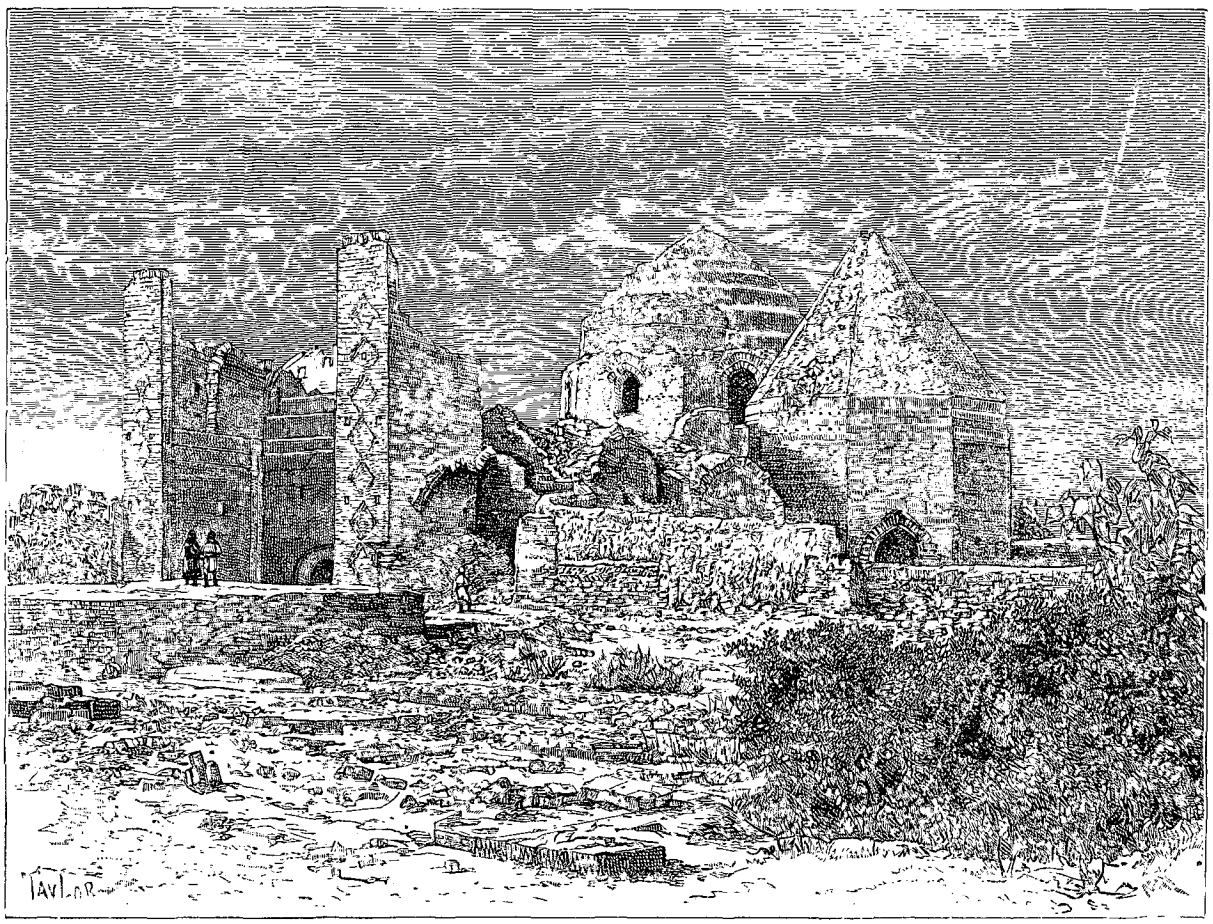
Ce soir, tous les assistants attendent avec un vif intérêt la solution de cette affaire, les cinq prévenus sont introduits, remettent leur pousse de grenadier au juge; celui-ci les soumet à un examen attentif, puis, prenant la parole :

« Yaya, dit-il, tu es un coquin, tu as volé la koledja.

— Grâces soient rendues à Dieu, ce n'est pas vrai.

— Tu mens, puisque tu as coupé un morceau de ta branche pour éviter qu'elle ne soit plus longue que celles de tes compagnons. Kaoly, rends-toi avec un golam (soldat) au domicile de Yaya; il te rendra ton vêtement et reviendra ensuite recevoir vingt coups de bâton. »

Sur cette juste sentence, la séance est levée, on ferme



Iman Zaddeh Yaya (voy. p. 74). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

les portes, et le ket khoda, afin de réparer ses forces, fait apporter le dîner. Après avoir vu Thémis dans tout l'appareil de sa gloire, nous allons la voir dépouillée de tout prestige et mangeant avec ses doigts.

Les serviteurs placent sur le sol un plateau de cuivre étamé de la grandeur d'une table; les plats posés au milieu sont peu nombreux, mais d'aspect réjouissant.

Au centre se trouve une volumineuse montagne de pilau, mêlé d'herbes fines, de courges coupées en morceaux et accompagnées de lait aigre; des croquettes de mouton haché font pendant à des volailles, nageant dans une sauce destinée à humecter le riz; entre ces deux plats on a disposé, d'un côté, une pile de concombres, de l'autre des couches de pain minces comme des crêpes, superposées sur vingt ou trente épaisseurs. Les verres, les assiettes, les couteaux, les carafes, les fourchettes sont choses inconnues, et à peine y a-t-il à Téhéran cinq ou six grands personnages sachant se servir convenablement de ces instruments civilisés.

On raconte même à ce sujet que trois mois avant son départ pour son premier voyage en Europe, le Chah se fit donner des leçons de fourchette; son éducation ayant été des plus laborieuses, il eut la fantaisie d'amuser l'andéroun aux dépens de ses ministres, et les invita, dans ce but, à venir dîner au palais. L'étiquette persane exigeant que le roi mange seul, il ne pouvait

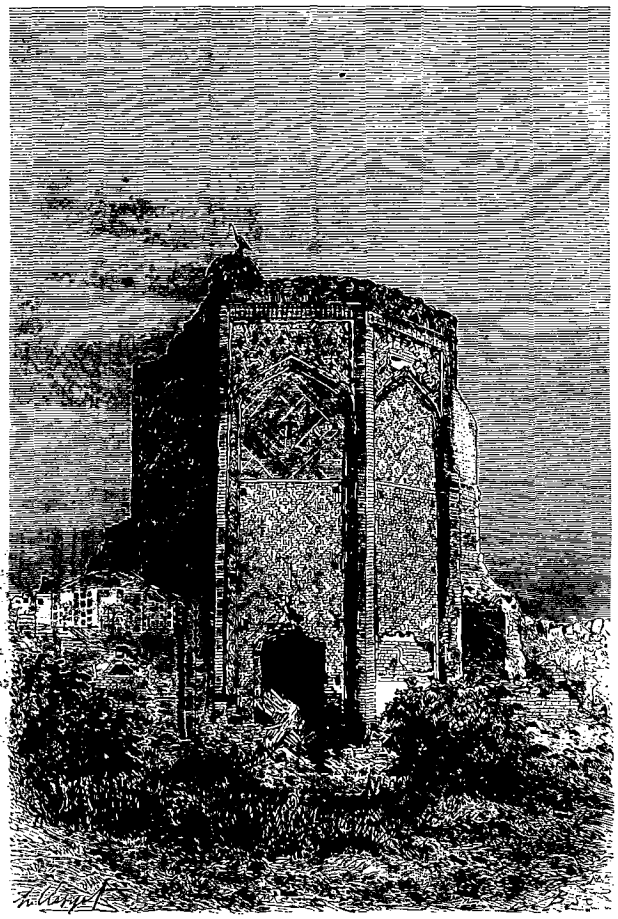
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Marche à Véramine (voy. p. 76). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

présider au festin et s'était caché avec ses favorites derrière un paravent, à travers les joints duquel il pouvait suivre des yeux toutes les péripéties du banquet.

Les convives arrivèrent à l'heure dite, tout heureux de goûter aux merveilles de la cuisine royale; mais la cigogne invitée chez le loup ne fit pas plus triste figure que les ministres en constatant que le dîner, préparé à l'européenne, devait être mangé avec des fourchettes. Les Excellences firent d'abord bonne contenance, s'assirent et mirent la meilleure volonté du monde à couper avec les couteaux et à maintenir avec les fourchettes les viandes placées sur leur assiette; ils s'encourageaient les uns les autres et enviaient le sort de leurs collègues assez habiles pour se régaler sans se piquer la langue ou les lèvres. Le roi et ses femmes se divertissaient à la vue de l'embarras général, quand l'une d'elles, voulant prendre la place de sa compagne, heurta le paravent. Un bruit épouvantable fit retourner tous les assistants, l'écran s'était abattu. Sauve-qui-peut général : les femmes, dévoilées, ramènent par un mouvement instinctif leurs jupes sur leur figure sans songer aux suites de cette imprudente manœuvre, tandis que les convives, tous troublés, mettent d'abord leur main devant leurs yeux, puis se jettent la face contre terre et se glissent sous la table pour prouver à leur souverain la pureté de leurs intentions.



Tour décapitée à Véramine.
Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

A Véramine on mange avec les doigts, préalablement lavés au-dessous d'une aiguière. Tous les convives, maîtres et serviteurs, s'agenouillent en rond autour du plateau, relèvent leur manche droite jusqu'au coude, appuient le bras gauche sur leur estomac pour retenir les vêtements et portent la main au plat en même temps et avec une égale précipitation. Chacun prend autant de pilau que la paume de sa main peut en contenir, serre le riz en le pétrissant, saisit ensuite dans tous les plats les morceaux de viande qu'il préfère, les fait glisser avec le pilau, forme de ce mélange une boule qu'il trempe parfois dans le lait aigre, et, quand elle est à point, ouvre une large bouche et engloutit cet étrange amalgame, presque sans le diviser avec les dents. Si la boule est trop volumineuse, on voit les dîneurs allonger leur cou à la manière des chiens qui s'étranglent, afin de comprimer l'œsophage et de faire glisser la pâtée au fond de leur estomac.

Il n'est pas dans les habitudes de causer ou de boire pendant les repas. Que deviendrait la part du bavard ou du paresseux?

Quand le dîner, dont la durée n'a certainement pas dépassé dix minutes, est fini, les bassins et le plateau sont emportés, et l'on fait passer un saladier rempli de serkadjebin (vinaigre aromatisé avec de l'eau de roses), que l'on prend dans de profondes cuillères de bois délicatement travaillées, puis chacun lave soigneusement ses mains, fume son kalyan, fait sa prière, étend ses couvertures à terre, s'allonge et s'endort. Qu'un doux sommeil et des songes heureux soient le partage des juges de Véramine!

18 juin. — Ce matin, nous avons visité l'iman Zaddeh Yaya, un des monuments les plus intéressants de la contrée, mais aussi le seul qui soit fermé et gardé.

Il est lambrissé à l'intérieur de belles faïences à reflets métalliques. Quelques parties de ce revêtement ont été dérobées et vendues à Téhéran à des prix très élevés; à la suite de ces vols, l'entrée du petit sanctuaire a été sévèrement interdite aux infidèles, et cette défense est d'autant plus rigoureusement observée que les chapelles sanctifiées par les tombeaux des imans sont revêtues d'un caractère plus sacré aux yeux des Persans que les mosquées elles-mêmes. Aussi le ket khoda, à la vue de l'ordre royal, nous a-t-il donné son frère pour nous accompagner et nous éviter tout ennui. Sa présence n'est pas inutile. A notre arrivée nous trouvons la porte gardée par des paysans armés de bâtons entourant un mollah coiffé du turban blanc réservé aux prêtres. L'iman Zaddeh Yaya a été construit à trois époques différentes; la mosquée est seljoucide et date du douzième siècle, mais elle comprend dans son ensemble un petit pavillon à toit pointu, rappelant par ses formes l'Ataba Koumbaz de Narchivan. Cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enclave remonte sans doute au temps des Guiznévides, ainsi que l'indique le travail fait pour raccorder les diverses parties du monument et souder entre elles les maçonneries anciennes et nouvelles. Toutes les faïences à reflets métalliques du mirhab, du lambris et du tombeau ont été posées bien après la construction du deuxième iman Zaddeh, et on a dû, pour les placer, détruire une partie de la décoration primitive. Cette constatation n'a jamais été faite; elle est cependant du plus haut intérêt, car elle détermine d'une manière positive l'époque exacte à laquelle furent produits en Perse les plus beaux reflets métalliques. Si nous nous en rapportons aux renseignements pris à Téhéran et à notre impression personnelle, il n'est effectivement pas possible d'obtenir des émaux plus purs et plus brillants, des teintes plus égales, que ceux des revêtements de l'iman Zaddeh Yaya.

Les faïences à reflets métalliques peuvent se diviser en trois classes : les premières sont à peine jaunes, celles de la seconde catégorie ont la teinte du laiton, les dernières, les plus foncées, ont la couleur du cuivre rouge. Pour qu'une plaque soit vraiment belle, il faut que le reflet soit de couleur uniforme, et franchement métallisé; quand la cuisson n'est pas complète, les oxydes ne se réduisent pas et la brique reste pâle; quand, au contraire, l'intensité du feu a été trop vive, l'émail est brûlé, la brique devient brune et terne. Aussi, de tous les reflets, ceux qui se rapprochent des deux extrêmes, tout en restant métalliques, sont les plus estimés. La teinte la plus claire paraît même la plus prisée des Persans.

Mirhab à Véramine.
Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

La réunion de toutes ces qualités dans les étoiles, les croix ou les membres d'architecture composant le lambris, le sarcophage et le mirhab, donnent une inappréciable valeur artistique aux carreaux et aux frises de Véramine, qui l'emportent comme coloris et comme émail sur les faïences hispano-mauresques et sur les faïences italiennes, ainsi qu'un original sur une copie. Les revêtements de la salle du tombeau ont été posés après la chute de la dynastie des Seljoucides et sont, par conséquent, contemporains de la domination des Attabegs de l'Azerbéijan, ou des premiers Mogols, maîtres de la Perse, dès le milieu du treizième siècle.

L'intérêt spécial qui s'attache aux monuments de la contrée est dû aux remarquables spécimens de l'architecture persane groupés autour du village. On peut étudier ici, dans toutes ses manifestations, l'histoire de l'art monumental au moyen âge, c'est-à-dire depuis l'avènement de la dynastie des Seljoucides jusqu'à la chute des Mogols.

Il n'est pas jusqu'à la petite tour décapitée, à laquelle est joint un délicieux modèle de mirhab encadré d'une inscription en faïence bleu turquoise, détachée sur un fond de terre cuite, qui ne serve de transition toute naturelle entre les monuments mogols et ceux qui furent construits plus tard sous la dynastie des Moutons Blancs et Noirs, spécialement représentés par la mosquée bleue de Tauris.

Depuis longtemps nous sommes revenus de cette idée préconçue, emportée pour ainsi dire dans nos bagages, que la décoration de faïence d'un bon style était exécutée au moyen de carreaux appliqués en revêtement. Le carreau est une œuvre de décadence.

Dans le plus ancien monument que nous ayons visité, c'est-à-dire dans le petit pavillon guiznévide joint à l'iman Zaddeh Yaya, on ne trouve dans la décoration aucune trace d'émail. Tous les ornements superficiels sont exécutés en briques entières, posées de champ.

Sous les Seljoucides, le caractère de la construction change peu; on commence néanmoins à voir apparaître dans les parements quelques rehauts de faïence bleu turquoise, posés directement sur la tranche des briques, mais ils sont encore très rares et parcimonieusement distribués.

Vers 1350 de notre ère, les dessins se compliquent et les couleurs se multiplient; enfin, à l'époque où nous reporte la tour de Véramine, on intercale dans les frises des briques carrées, sur lesquelles sont tracées en relief des lettres émaillées, afin de simuler, sans grande dépense, le travail très délicat exécuté jusqu'alors en véritable mosaïque.

La construction de la mosquée bleue de Tauris ouvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une ère nouvelle à la décoration; les combinaisons géométriques ont perdu toute valeur artistique par la complication même de leur tracé; les architectes veulent réagir et remplacent les lignes droites qui servaient à composer les mosaïques, par une ornementation beaucoup plus libre, puisant surtout dans le règne végétal ses formes élémentaires: mais s'ils modifient les tracés, ils ne touchent point au système, c'est-à-dire que chaque pétale, chaque fleur est découpée dans des briques épaisses juxtaposées les unes à côté des autres, de manière à former une véritable marqueterie. La décadence commence sous les Séféviehs.

Pendant le règne de Chah Tamasp, le restaurateur malheureux du tombeau de Chah Khodah Bendeh et de la Masteched Chah de Kazbin, les briques sans émail, jugées indignes de figurer dans la décoration des édifices, ne sont plus utilisées que dans le corps des maçonneries ou dans les encadrements des panneaux. La conséquence de cet emploi abusif des surfaces émaillées se fait bientôt sentir. La mosaïque est trop coûteuse pour être exécutée sur de grandes superficies; on la remplace par des carreaux, sur lesquels on reproduit au pinceau les dessins formés autrefois par la juxtaposition des fragments colorés; déjà, à Tauris, les maîtres mosaïstes ont ajouté au bleu clair, au bleu foncé et au blanc, le noir, le jaune feuille morte et le vert. Sous le règne de Chah Abbas, en même temps que l'usage des carreaux de faïence se généralise, la palette du décorateur se complète; les panneaux perdent peu à peu la sobriété de tons et de lignes qui les a distingués jusque-là, les bonnes traditions tombent dans l'oubli, le goût s'abâtardit. Par transitions successives, les peintres arrivent à composer soit de grands panneaux à fonds blancs avec fleurs roses et rouges, des tableaux de bataille où l'éternel Roustem perce de ses flèches acérées les diables et les dives, soit enfin, pour les palais du roi et de ses fils, ces abominables soldats plus grands que nature, dont le dessin barbare atteste la chute absolue de cet art, autrefois si brillant et si décoratif.

Ainsi, il faut bien en prendre son parti: ces carreaux de faïence qui représentent à l'heure actuelle, pour beaucoup d'artistes, le dernier mot de la décoration persane, sont des productions de la décadence. Il suffit d'ailleurs d'examiner les merveilleux chefs-d'œuvre de l'art du moyen âge pour n'avoir plus le moindre doute à ce sujet.

En revenant à Véramine, nous passons sur la principale place du village; l'animation est toute particulière: c'est jour de marché; les paysans des environs sont venus vendre leur blé, apporté à dos de mulet dans de grandes sacoches de poil de chèvre; d'autres villageois ont amené des ânes chargés de poules attachées au bât par les deux pattes; les femmes de tribus, à peu près dévoilées, mais fort sauvages, offrent aux passants des œufs, des concombres et des melons; enfin, un peu plus loin, se trouve l'important marché aux bestiaux, où l'on vend des moutons, des agneaux, des chèvres et de ravissants petits ânes gris zébrés de noir. Les bergers descendus des montagnes qui forment le bassin de la mer Caspienne s'étendent à l'ombre d'un mur de terre. Leurs traits sont durs, leur peau noire comme celle des tribus turcomanes originaires d'Astérabad; ils sont vêtus d'une koledja de coton vert pomme, coiffés d'un kolah de drap brun, et tiennent à la main le bâton des pasteurs.

Tous les jours nous sommes surpris des analogies d'habitudes et des similitudes de caractère qui existent entre les paysans persans et les habitants de nos villages du Languedoc. Ce sont, pour traiter une affaire, les mêmes cris, le même marchandage, la même manière chez l'acheteur de relever ses manches pour soulever l'un après l'autre chaque mouton, afin de connaître son poids, le même système de déprécier la valeur des animaux qui lui plaisent le plus, la même habitude du vendeur de demander le triple de la valeur de sa bête, alors que l'acheteur en offre seulement le quart, et que tous deux savent à cinq centimes près le prix auquel ils traiteront: Enfin, toujours comme dans nos campagnes, quand l'affaire est conclue, les deux parties se donnent la main et ratifient ainsi leurs conventions verbales.

19 juin. — L'existence est fort douce à Véramine. L'achpaz bachy (cuisinier en chef) tire merveilleusement parti de nos approvisionnements, et tous les matins, au retour de nos longues excursions, nous trouvons notre logis très frais et la table chargée de corbeilles d'abricots, de prunes et de magnifiques cerises. Le soir, quand, après le coucher du soleil, nous rentrons les poches pleines de cailles et de geais bleus tués dans les champs et les vergers, il prépare de délicieux kiébabs assaisonnés de verjus; sur ses conseils, nous nous sommes décidés à boire du lait aigre (mact), auquel nous avions préféré jusqu'ici de l'eau certainement malsaine avec ces fortes chaleurs. Depuis cette innovation très goûtée par Marcel, le mact entre sous toutes les formes dans nos aliments: mact à la soupe, mact dans les verres, mact partout, et, malgré cet abus, nous apprécions tous les jours davantage ce délicieux laitage.

Le ket khoda est parti hier pour la ville, son premier domestique s'appuie ce soir sur la pile de couvertures et s'apprête à rendre la justice à sa place, avec le sérieux et la dignité de Sancho Panza. Un boulanger est introduit. Il vient se plaindre de n'avoir pas été payé depuis longtemps par un de ses clients.

« Aga, ajoute-t-il en terminant, cet homme prend tous les jours six pains chez moi, et vous comprenez quelle serait ma perte si vous ne l'obligiez pas à acquitter sa dette. Sa conduite est d'autant plus scandaleuse et d'un mauvais exemple dans le village, qu'il se vante de jeter une partie de ma marchandise.

— Combien de pains achètes-tu par jour à ton boulanger? a dit le juge en s'adressant au paysan.

— Six.

— Qu'en fais-tu?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— J'en garde un, j'en rends deux, je prête les deux autres et je jette véritablement le dernier.

— Explique-toi et ne te joue pas de mon autorité.

— C'est bien simple; j'ai dit : « je garde un pain, » celui-là je le mange; « j'en rends deux, » je les donne à mon père et à ma mère ; « j'en prête deux autres, » ceux-là sont pour mes enfants; « celui que je jette est pour ma belle-mère. »

Le juge a souri, et, avec un air protecteur, il a promis au paysan de s'occuper de lui.

Mais voici bien une autre affaire. Quel motif amène notre tcharvadar devant le tribunal? C'est bien le garçon le plus bête qu'ait vu naître la Perse. Les serviteurs du ket khoda lui jouent toute espèce de mauvais tours, l'envoient chercher de l'eau à l'heure de la sieste, l'expédient au bazar demander de la graisse de genoux de cigogne pour frictionner un de ses mulets boiteux, et rient ensuite de sa complaisance et de sa sottise.

Hier, je l'ai entendu se quereller avec des paysans, et ce soir on profite de l'absence du ket khoda pour l'engager à se plaindre à son suppléant.

« J'ai prêté à Houssein la corde toute neuve qui me sert à attacher la paille de mes chevaux, raconte-t-il en larmoyant, et aujourd'hui, quand j'ai voulu la réclamer, il m'a répondu :

« Mon bon ami, je suis désolé, mais je ne puis te la rendre : je l'ai attachée dans mon grenier et mis de l'orge sécher dessus. »

Mollahs et paysans, à Véramine.
Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Là-dessus l'audience a été levée au milieu de l'explosion d'une gaieté folle.

Il est intéressant de constater la différence de caractère qui existe entre les Orientaux, généralement sérieux et calmes, et la gaieté pleine d'humour des Persans. La gravité des grands personnages est plus étudiée que réelle, et les facéties les plus drolatiques ont toujours un grand succès quand elles sont spirituelles; le roi et ses femmes n'échappent pas plus que les gens du peuple à la contagion générale et se laissent aller de temps en temps à satisfaire leurs plus folles fantaisies.

Nasr ed Din n'a-t-il pas exigé cet hiver qu'un de ses ministres, obèse comme un Turc, patinât sur un des bassins glacés du palais, afin de jouir du spectacle de ses chutes et de ses culbutes?

Dernièrement, une des femmes les plus puissantes de l'andéroun royal, peu enthousiaste de l'introduction d'officiers européens à la tête de l'armée persane, a fait peindre sur sa robe une multitude de soldats vêtus à la dernière mode. A la première visite du Chah chez elle, elle s'est allongée et s'est mise à se rouler à terre avec furie.

« Que fais-tu donc? a demandé le roi surpris.

— Boussole de l'univers, successeur d'Alexandre, roi des rois, vois donc le cas que je fais de ton armée farangui, » a répondu la princesse en riant aux éclats.

20 juin. — Depuis une semaine nous parcourons le territoire de Véramine, réservant pour la fin de notre séjour une excursion au célèbre iman Zaddeh Jaffary, dont parlent avec respect tous les paysans. Il est situé à trois farsaks (dix-huit kilomètres) du village.

Nous partons à deux heures du matin. Au jour, grâce à la limpidité de l'air, apparaît un point bleu sur une colline très éloignée : c'est la coupole de l'iman Zaddeh; alors, sûrs de la direction à suivre, nous abandonnons notre intelligent tcharvadar, enlevons au galop nos chevaux bien reposés, et ne tardons pas à entrer dans un joli hameau groupé autour d'une mosquée ombragée par de larges cyprès rappelant les arbres magnifiques des cimetières d'Eyoub ou de Scutari.

Le sanctuaire date de Chah Abbas, le site est ravissant, mais, au point de vue architectural, l'édifice, il faut en convenir, n'a rien de bien remarquable.

Au retour, nous avons fixé à ce soir même notre départ pour Téhéran. Tous les préparatifs achevés, les kourdjins et les mafreishs chargées sur les mulets, nous quittons avec regret l'hospitalière maison du ket khoda.

21 juin. — A deux heures du matin, notre petite caravane arrive sans encombre aux ruines de Reï. Comme les portes de Téhéran sont fermées la nuit, nos do-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

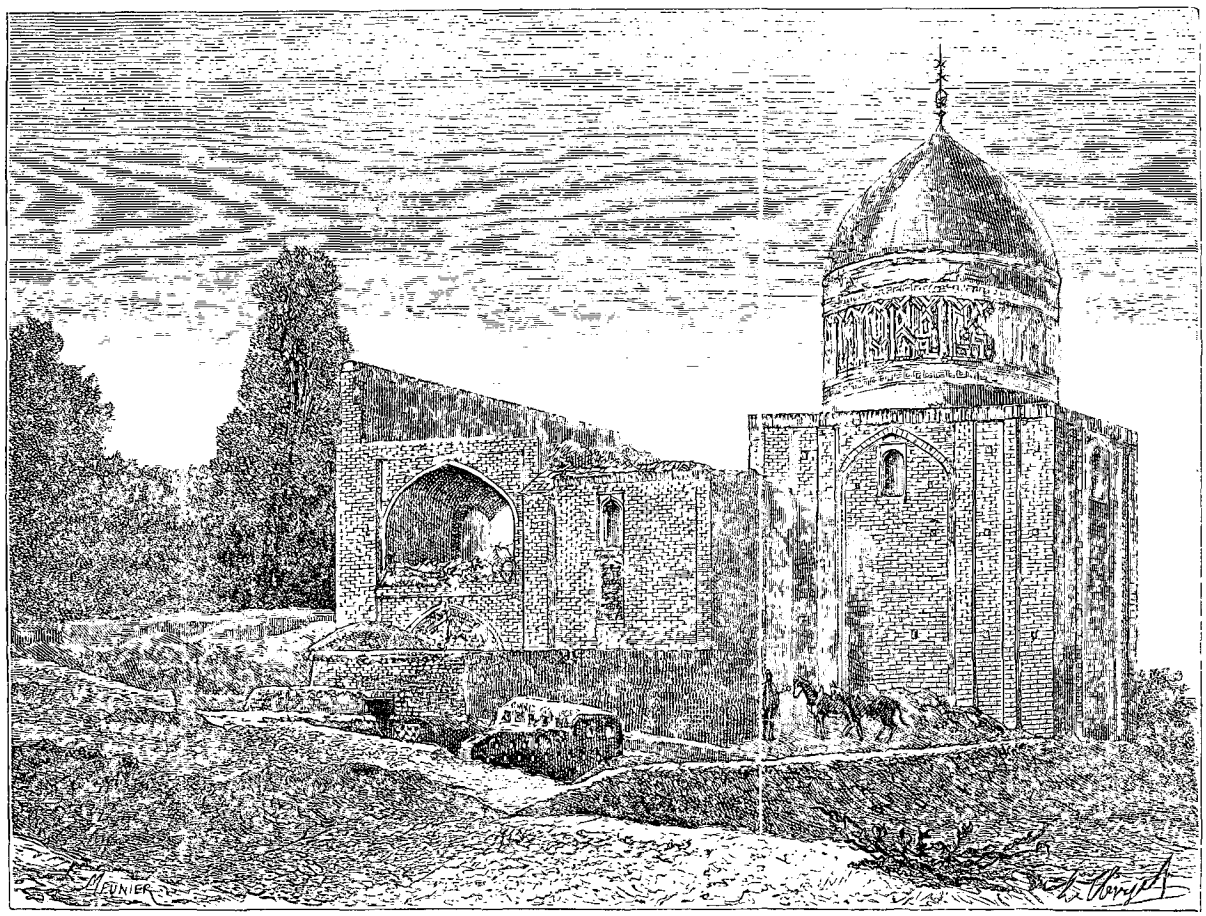
mestiques nous engagent à nous arrêter pour attendre le jour dans de jolis jardins, où l'on donne à toute heure le thé, le kalyan et un gîte au voyageur.

On frappe, la porte s'ouvre, les chevaux sont enfermés et l'hôte s'empresse de me choisir un logis. Après avoir allumé sa lampe, il me prie de le suivre et se dirige vers l'intérieur du jardin. Arrivé sur une petite esplanade soigneusement battue, il pose sa lumière et s'apprête à se retirer.

« Avant d'aller chercher le thé, lui dis-je, donnez-moi une chambre pour me permettre de déposer mes armes et de dormir en toute tranquillité. »

L'hôte reprend sa lampe et me conduit alors tout au bout du jardin, sur une terrasse entourée d'arbres arrosés par un ruisseau où coule en murmurant une eau fraîche et limpide. Cette fois, comment ne pas me déclarer satisfaite? je suis dans l'appartement le plus somptueux, le mieux ombragé et le plus aéré de tout l'établissement. Il faut décidément s'accoutumer à coucher à la belle étoile; les mafreishs sont apportées, les kharte khab jetés à terre, et je m'endors bientôt paisiblement.

L'étape a duré dix heures; aussi le lever du soleil ne peut-il parvenir à interrompre mon repos. Ses rayons, discrètement tamisés par la verdure placée au-dessus



Iman Zaddeh Jaffary (voy. p. 77). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

de ma têtes, nous parviennent d'abord fort adoucis, puis ils se font jour à travers les interstices du feuillage et brûlent mon visage; le charme est rompu : il est impossible de dormir plus longtemps. Cela serait d'autant plus difficile qu'il vient d'arriver quelques *demoiselles* de Téhéran dont les rires et les cris aigus retentissent sous les bosquets. Je ne suis pas fâchée d'apprendre que :

> Les rendez-vous de bonne compagnie
> Se donnent tous en ce charmant séjour,

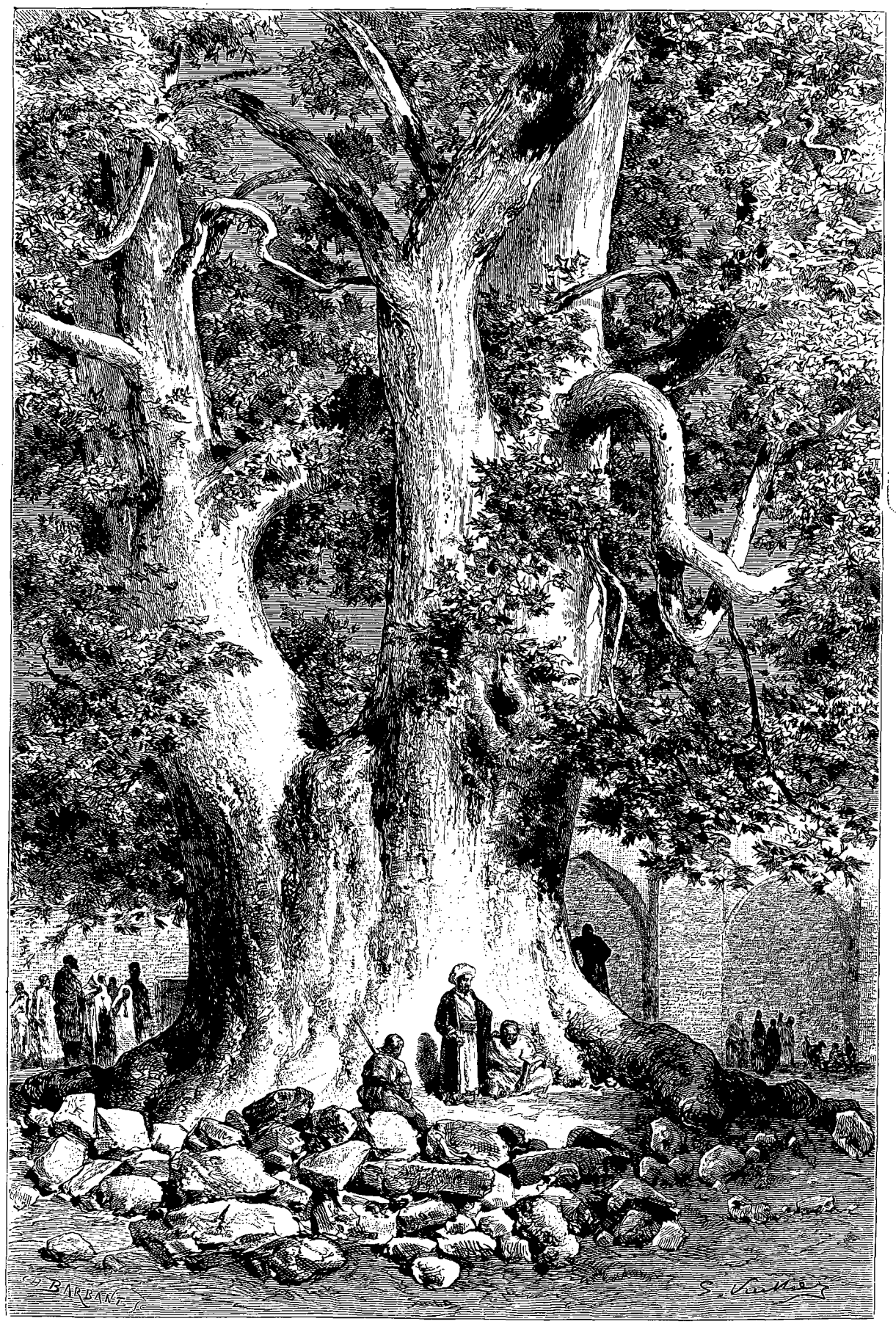
et que l'étoile du berger se lève en Perse avec le soleil.

22 juin. — Nous avons traversé Téhéran, où la chaleur est accablante[1] (quarante-cinq degrés à l'ombre dans le jardin des sœurs). Toutes les légations ont abandonné la ville et se sont réfugiées en de charmants villages placés dans les gorges boisées situées au pied de l'Elbrouz.

Le chargé d'affaires de France, M. le comte de Vieil-Castel, qui représente notre pays avec une incontestable dignité, nous ayant engagés avant notre départ à venir passer quelques jours à sa campagne, nous nous faisons un plaisir de nous rendre à cette invitation. Le campement de la légation est situé dans le village de

1. Voyez la note de la page 66.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le platane de Tadjrich (voy. p. 80). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tadjrich, et l'habitation bâtie à la tête d'un vallon où la fraîcheur est délicieuse. Les soirées sont presque froides, et dans le talar ouvert à tous les courants d'air, et traversé par un ruisseau descendant de la montagne, la température ne s'élève guère à plus de vingt-cinq degrés centigrades.

De charmantes promenades entourent le village de Tadjrich. C'est d'abord le Bag Firdouz, appartenant au gendre du roi. Au milieu d'un grand jardin planté d'arbres magnifiques s'élève un palais inachevé et déjà délabré par l'humidité; il renferme quelques décorations de plâtre de style moderne; les murs du talar sont divisés en panneaux sur lesquels un barbouilleur italien a reproduit des scènes de danse empruntées à la chorégraphie européenne, tandis que, dans un petit salon très retiré, l'artiste, pour donner aux Persans une juste idée des mœurs occidentales, a représenté un monsieur vêtu d'un pantalon nankin et d'un veston gris, coiffé d'un chapeau rond posé sur l'oreille, exécutant un cavalier seul devant une demoiselle dont la tenue est des moins correctes. Le palais du Bag Firdouz peut donner une juste idée de la vie persane, splendeur et misère combinées. Ainsi les lambris du salon sont en superbe agate rubannée, les portes en mosaïque de cèdre et d'ivoire; par contre, le sol des pièces est formé de terre battue démunie du plus vulgaire carrelage. Cette résidence n'est plus entretenue et menace ruine. Dans dix ans les toitures seront éboulées, dans vingt ans le palais sera détruit.

Les platanes de Bag Firdouz ne sont pas les plus renommés du pays. Un de ces arbres compris dans l'enceinte de la mosquée de Tadjrich est connu dans la Perse entière sous le nom de Tchanare Tadjrich (platane de Tadjrich). Rien ne peut donner une idée de sa taille extraordinaire et surtout du développement du tronc qui mesure quinze mètres de circonférence. On ne peut malheureusement pas apprécier sa hauteur, ses branches grosses comme d'énormes arbres s'étendant au milieu de bâtiments assez élevés pour les cacher. L'arbre de Tadjrich est en réalité la véritable mosquée; les fidèles se réunissent sous son ombrage pour faire la prière, les mollahs y rassemblent les enfants pour les instruire, et des marchands de thé ou d'eau fraîche trouvent encore la place d'installer, entre les plus grosses racines, leurs tasses, leur samovar et leurs cruches.

Mirza Nizam. — Dessin de Thiriat, d'après une photographie.

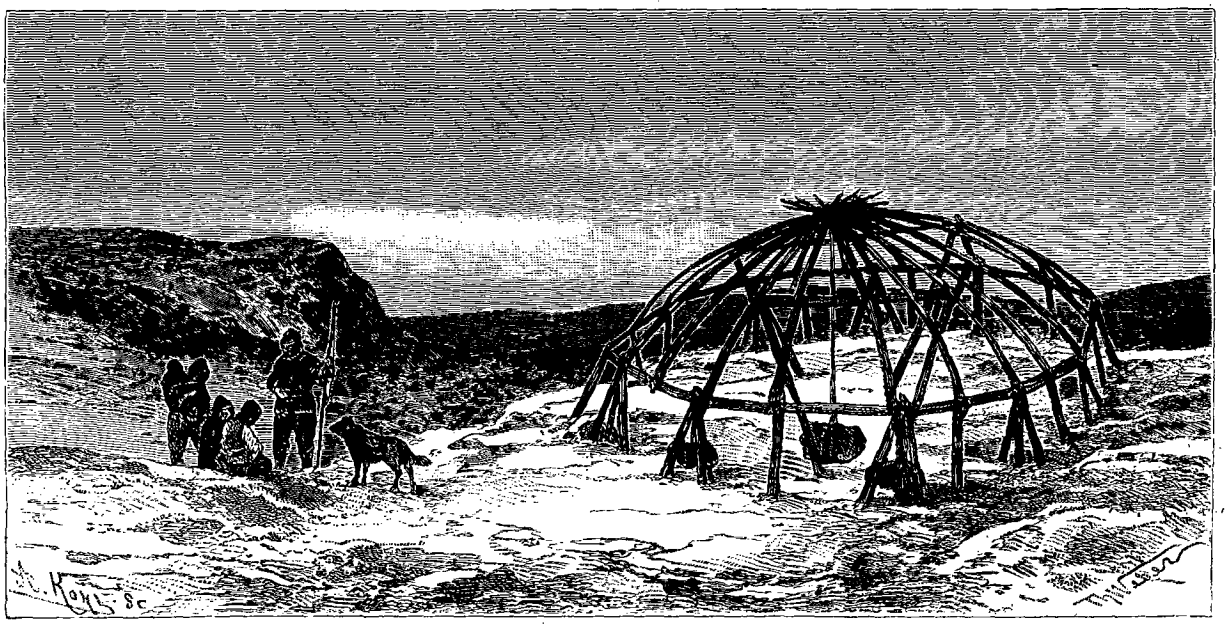
Notre compagnon habituel dans ces promenades est un descendant de l'une des plus anciennes familles religieuses de l'Iran, Mirza Nizam de Gaffary, ancien élève de l'École polytechnique et de l'École des mines, où il a laissé les plus brillants souvenirs. Tout travail devenant matériellement impossible pendant les grandes chaleurs de l'été, il a abandonné la route du Mazendéran, dont le roi lui a confié la construction, et s'est installé dans une charmante petite campagne située à quatre ou cinq kilomètres de notre légation.

Mirza Nizam représente le véritable type de la jeune Perse. Doué de cette brillante intelligence particulière à un grand nombre d'Iraniens, il a sur ses compatriotes l'avantage d'avoir fait de fortes études. Une vivacité et une rapidité de conception contraires au caractère oriental doivent forcément le conduire à une haute situation. Elle ne sera jamais au-dessus de son mérite; si le Valyat règne un jour, il le devra certainement à la fermeté de son ancien précepteur, que l'influence désastreuse du clergé n'a pu parvenir à lui faire oublier.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Appareil d'une tente tschuktschis (voy. p. 86). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition suédoise.

VOYAGE DE LA *VEGA* AUTOUR DE L'ASIE ET DE L'EUROPE[1],

PAR A. E. NORDENSKIÖLD.

1878-1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Les Tschuktschis[2]. — Relations des Russes avec cette peuplade au dix-septième et au dix-huitième siècle. — Chiffre approximatif de la population de la presqu'île des Tschuktschis. — Sépulture. — Habillement. — Tente. — Modes de transport. — Chiens. — Armes. — Aliments.

A l'exception des régions avoisinant la mer de Kara et le détroit de Bering, toute la côte septentrionale de la Sibérie est entièrement déserte.

La presqu'île de Jalmal, entre l'estuaire de l'Obi et le golfe de Kara, pays de plaines herbues sillonné de cours d'eau poissonneux, est aujourd'hui le paradis terrestre des Samoyèdes. Plusieurs centaines de familles, appartenant à cette race, nomadisent en été dans cette région avec de nombreux troupeaux de rennes. L'hiver, elles se retirent au sud dans l'intérieur du pays, et, à cette époque, la côte est complètement déserte. Au contraire, Beli Ostrow, l'extrémité septentrionale de Jalmal, ainsi que toute la côte qui s'étend de l'embouchure de l'Ienissei à la Tschaunbay, ne sont jamais habitées, pas même en été. Pendant tout le voyage de la *Vega* le long de cette partie du littoral, l'expédition ne vit aucun indigène, ni même trace du passage de l'homme, sauf sur le versant oriental de la presqu'île de Tscheljuskin, où s'élevait une cabine en ruine. On trouve encore le long des fleuves, à quelque distance de leurs embouchures, des *simovies*[1] russes et des campements indigènes, mais toute la population qui habitait jadis la côte a émigré vers l'intérieur du pays ou a été détruite.

A partir de la Tschaunbay le littoral septentrional de la Sibérie est de nouveau habité. Il est occupé par les Tschuktschis, peuplade sur laquelle nous avons déjà eu l'occasion de donner quelques détails en racontant les principaux événements du voyage de M. Nordenskiöld le long de la côte septentrionale de l'Asie.

La première mention relative à ce peuple se trouve dans la deuxième édition du travail de Witsen, parue en 1705, qui lui donne le nom de *Tsjuktsi*. Cet auteur

1. Suite. — Voy. t. XLIII, p. 81, 97 et 113.

2. Dans ces livraisons comme dans celles précédemment consacrées au voyage de la *Vega*, nous avons suivi pour les noms russes l'orthographe adoptée par M. Nordenskiöld. Les Russes n'observent point de règle fixe pour la transcription de leurs noms en français, et dans d'autres cas, suivant l'observation très juste de M. A. d'Abbadie, nos caractères sont insuffisants pour rendre des sons étrangers à notre langue. L'*u* des Suédois, par exemple, a un son entre l'*o* et l'*ou*, qu'il est impossible de faire passer en français. Ch. RABOT et Ch. LALLEMAND.

1. Maisons d'habitation. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reproduit simplement une note de Volodomir Atlassow, indiquant que cette tribu habite le littoral nord-est de la Sibérie. En 1726 furent publiés les premiers documents sur les Tschuktschis, rapportés par des prisonniers de guerre suédois envoyés en Sibérie.

Bien avant cette date, dès la première moitié du dix-septième siècle, les Russes avaient été en rapport avec cette peuplade. En 1646, une expédition de chasse, partie de la Kolyma pour parcourir l'océan Glacial, rencontra des Tschuktschis avec lesquels elle entreprit de commercer. Redoutant les indigènes, les Russes déposaient leurs marchandises sur le rivage, puis s'éloignaient immédiatement. Les Tschuktschis paraissaient alors, prenaient les denrées débarquées, puis déposaient à leur tour des pelleteries, des dents de morse, ou des objets sculptés faits avec les défenses de cet animal. Les Carthaginois ne faisaient pas autrement le commerce avec un peuple habitant la côte d'Afrique au delà des colonnes d'Hercule[1], et, en 1454, lorsque le Vénitien Cadamonstro visita la côte occidentale de l'Afrique, les trafiquants étrangers et indigènes agissaient encore de même.

Pendant ces expéditions commerciales, les Russes eurent de fréquentes relations avec les populations établies sur la côte nord-est de la Sibérie, relations qui, il est vrai, furent loin d'être pacifiques. Les hardis chasseurs qui contribuèrent dans une large part à la conquête de la Sibérie, et qui même ne craignirent pas de se mesurer avec les armées entières du Céleste-Empire, ne réussirent pas aussi bien dans leurs entreprises contre les « vaillants guerriers du peuple tschuktschis ». Les tentatives faites pour conquérir le pays avec des armées régulières n'eurent pas un résultat plus heureux, moins peut-être à cause de la résistance opposée par les Tschuktschis que par suite des difficultés d'accès de cette région et de la nécessité de n'agir qu'avec des troupes peu nombreuses.

En 1701, des Ioukaguires tributaires des Russes se plaignirent d'attaques de la part des Tschuktschis et vinrent à Anadyrsk solliciter l'appui des Moscovites contre leurs ennemis. Une troupe de vingt-quatre Russes et de cent dix Ioukaguires partit alors de cette ville pour combattre ces indigènes. Rencontrant un campement de Tschuktschis composé de trente tentes, elle les somma de se soumettre et de payer tribut. Sur leur refus, les Russes massacrèrent les hommes et emmenèrent en captivité les femmes ainsi que les enfants. Les Tschutktschis qui avaient échappé au massacre et avaient été faits prisonniers se suicidèrent, préférant la mort à la perte de la liberté. Quelques jours après, une nouvelle rencontre eut lieu. Deux cents indigènes, sur trois cents qui composaient la troupe, furent tués; le reste prit la fuite. Mais les vaincus revinrent le lendemain en force et battirent les Russes. En 1711, une campagne analogue eut le même résultat. Plus tard, en 1730, le colonel de Cosaques, Affanassej Schestakow, entreprit une nouvelle expédition. Il voulait non seulement soumettre les Tschuktschis, mais encore débarquer sur la côte américaine, que les Russes ne connaissaient à cette date que par ouï-dire, pour imposer un tribut aux habitants. Cette campagne aboutit encore à un échec. Le 25/14 mars 1730, un combat s'engagea. Schestakow fut tué et sa troupe mise en fuite.

L'année suivante, le capitaine Dmitri Paulutski, un des compagnons de Schestakow, se remit en campagne. Il défit complètement les Tschuktschis, et, le 1er novembre/21 octobre 1731, rentra vainqueur à Anadyrsk. Malgré leur défaite, les indigènes refusèrent toujours de se soumettre et de payer tribut. Depuis lors, aucune expédition ne fut plus dirigée contre eux. A la suite de la campagne de Paulutski, on avait probablement reconnu qu'il était plus facile de vaincre les Tschuktschis que de les soumettre, et qu'en fin de compte les tributs payés par cette peuplade, tributs consistant en pelleteries et en dents de morse, ne suffisaient pas à compenser les frais d'une expédition, si peu importante qu'elle fût. A la suite des victoires de Paulutski, le renom de courage barbare des Tschuktschis ne fut pas perdu : sur une carte de Lotteri datant de 1765, la presqu'île tschuktschis, teintée d'un coloris différent de celui du reste de la Sibérie, portait la légende : *Tjuktzchi natio ferocissima et bellicosa Russorum inimica, qui capti se invicem interficiunt.*

Les moyens pacifiques ont mieux réussi que la violence. Aujourd'hui les Tschuktschis ne payent d'autre impôt qu'un faible droit de marché, mais ils entretiennent des relations commerciales actives avec les Russes. Enfin de nombreux voyageurs ont parcouru ce pays sans avoir aucun sujet de plainte contre les indigènes. M. Nordenskiöld, durant son séjour prolongé sur la côte nord-est de la Sibérie, a eu des relations presque quotidiennes avec les Tschuktschis, dont il n'a eu du reste qu'à se louer, et dans les pages qu'il consacre à ce pays perce un sentiment de profonde sympathie pour ce petit peuple.

Les Tschuktschis, comme les Lapons et les autres peuples qui habitent les régions circumpolaires de l'Europe et de l'Asie, se divisent en deux classes : les Tschuktschis pasteurs de rennes, et les Tschuktschis sédentaires ou pêcheurs, division provenant non point de la différence de langage ou d'origine, mais du train de vie. Les premiers nomadisent avec des troupeaux parfois très nombreux dans le pays compris entre le détroit de Bering, l'Indigirka et le golfe Penschin. Ils vivent de l'élevage de leurs rennes et, en outre, se livrent au commerce. Ils se regardent comme la caste supérieure de la race tschuktschis. Les Tschuktschis pêcheurs ne possèdent, au contraire, aucun renne; ils sont en général sédentaires, mais toutefois se déplacent de temps en temps sur la partie de la côte comprise entre le détroit de Bering et la Tschaunbay. Ils habitent, comme leurs congénères nomades, dans des tentes facilement transportables. Au delà du cap Deschnew, sur la côte de la mer de Bering, se trouve une autre race qui a beaucoup d'affinités avec les Esqui-

1. Hérodote.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

Types tschuktschis. — Gravures tirées de l'édition suédoise.

1. Rotschitlen (face et profil). — 2. Jeune homme d'Irgunnuk. — 3. Manschetsko de Pitlekaj. — 4. Nautsing, femme de Pitlekaj (face et profil). — 5. Vieillard d'Irgunnuk. — 6. Un habitant de Jinretlen. — 7. Tschuktschis pasteur. — 8. Jeune homme de Vankarema. — 9. Jeune homme d'Irgunnuk. — 10. Tschajdodlin, habitant d'Irgunnuk (voy. p. 84).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maux. Ce sont les *Onkilons* de Wrangel, les *Namollo* de Lütke. Sur plusieurs points de ce littoral, des Tschuktschis se sont établis jadis, et des Esquimaux établis dans ces parages ont adopté leur idiome. Ainsi les habitants de la baie Saint-Laurent se servent de la langue tschuktschis, en y ajoutant toutefois quelques mots étrangers, et au point de vue physique, comme du reste par leurs habitudes, ces Esquimaux ressemblent beaucoup aux Tschuktschis de tous les autres points de la presqu'île que M. Nordenskiöld a visités pendant son hivernage. Les indigènes, au contraire, qui habitent la partie nord-ouest de l'île Saint-Laurent, parlent un idiome esquimau très différent de celui des Tschuktschis, mais contenant toutefois un certain nombre de mots appartenant à cette dernière langue. A Port-Clarence habitent des Esquimaux de race absolument pure. Parmi eux se trouvait, au moment du passage de la *Vega*, une femme tschuktschis. D'après elle, des campements habités par ses congénères se trouveraient sur la rive américaine du détroit de Bering, mais sans doute en petit nombre, car les récits des expéditions anglaises faites dans ces parages ne les mentionnent pas.

Pendant le voyage de la *Vega*, le professeur Nordenskiöld ne put recueillir aucune donnée numérique certaine sur les Tschuktschis pasteurs. Le lieutenant Nordqvist, qui avait eu la patience d'apprendre cet idiome, évalue le nombre des Tschuktschis établis entre la Tschaunbay et le détroit de Bering à deux mille, au plus à deux mille cinq cents, hommes, femmes et enfants. Pour arriver à ce chiffre, il s'enquit auprès des nombreux indigènes qui chaque jour venaient à bord de la *Vega*, du nom des campements et du nombre de tentes qu'ils contenaient. Il put ainsi évaluer à quatre cents environ le nombre des huttes, et en multipliant ce chiffre par cinq, nombre moyen des habitants dans chaque abri, il obtint le résultat indiqué. Les Tschuktschis pasteurs ne sont guère plus nombreux; aussi peut-on évaluer à quatre ou cinq mille le nombre des habitants de toute la presqu'île. En 1711, le Cosaque Popoy le fixait à deux mille. En deux siècles, la population aurait donc doublé.

Comme la plupart des peuples polaires, les Tschuktschis appartiennent à une race qui n'est pas absolument pure. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner attentivement les habitants d'un campement un peu nombreux. Les uns ont la taille élevée, la chevelure noire comme du jais et dure comme une crinière de cheval, le teint brun, le nez aquilin; en un mot leurs traits remettent en mémoire les descriptions que l'on a faites des Indiens du nord de l'Amérique. D'autres Tschuktschis, au contraire, rappellent le type de la race mongole, par leur chevelure noirâtre, leur barbe clairsemée, leur nez aplati, leurs pommettes saillantes et leurs yeux obliques. Parmi ces indigènes enfin, on remarque des individus blancs, dont les traits et la couleur de la peau font penser qu'ils descendent de déserteurs ou de prisonniers russes. Une chevelure hérissée, dure et noire, un front fuyant dans la partie supérieure, un nez fin avec le vomer souvent aplati, des yeux placés sur la même ligne et de dimensions ordinaires, des sourcils noirs et très marqués, des cils très longs, des pommettes saillantes, souvent tuméfiées par les morsures de la gelée, très marquées de profil, un teint clair qui chez les jeunes filles devient souvent rose et blanc comme celui d'une Européenne, tels sont les traits principaux de la race tschuktschis. Les indigènes ont presque tous peu de barbe. La grande majorité est de belle corpulence et bien bâtie. M. Nordenskiöld ne vit aucun estropié pendant tout son séjour dans cette région. Quelques jeunes filles paraîtraient même assez gracieuses, si la couche de saleté qui recouvre leur visage n'impressionnait désagréablement le voyageur.

Les Tschuktschis sont un peuple difficile à conduire, mais très doux, sauf quand les souffrances de la faim les réduisent à toute extrémité. Les hommes vont à la chasse sur la glace, par des froids de trente à quarante degrés au-dessous de zéro, sans même emporter de nourriture. Ils étanchent leur soif avec de la neige et apaisent leur faim avec le sang et la chair des animaux qu'ils ont réussi à capturer. Par un froid rigoureux, les femmes sortent souvent, à peine vêtues, de la tente, où les lampes à huile entretiennent une température assez élevée. Lorsqu'un étranger arrive, les enfants accourent complètement nus, se cachant à moitié derrière la peau de renne qui sert de porte d'entrée. Les mères même ne craignent pas de montrer aux visiteurs leurs nouveaunés sans aucun vêtement, malgré le froid extrêmement rigoureux. Les maladies sont néanmoins assez rares; mais en automne, avant le commencement des grands froids, presque tous les indigènes sont enrhumés du cerveau et souffrent d'une toux. Ils sont sujets également à des éruptions cutanées et à des ulcères si nombreux, que le séjour dans une de leurs tentes est très désagréable pour un Européen. Ces maladies proviennent généralement de *morsures* de la gelée, qu'ils traitent sans aucun soin. Pendant toute la durée de l'hivernage de la *Vega*, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre 1878 jusqu'au milieu de juillet 1879, il ne se produisit aucun cas de mortalité dans les campements voisins. Leur population s'accrut au contraire par la naissance de deux ou trois enfants.

Pendant la durée de la grossesse, le mari se montre très tendre pour son épouse, lui tient continuellement compagnie dans la tente, l'embrasse et lui prodigue des caresses sans fin, même en présence d'étrangers, auxquels du reste il semble très fier de montrer l'état de sa femme. Les membres de l'expédition ne furent témoins d'aucun mariage ni d'aucun enterrement.

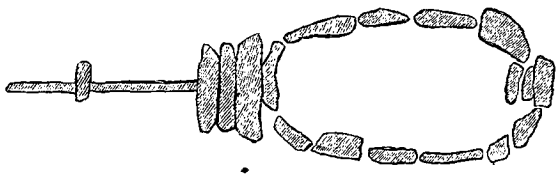
Le 9 septembre 1878, le docteur Stuxberg avait découvert, sur les bords d'un ruisseau desséché, des *tumuli* remplis d'ossements brûlés. Les savants de l'expédition les avaient d'abord pris pour des tombeaux; mais n'ayant observé aux environs du havre d'hivernage aucun monticule de ce genre, ils en vinrent à douter de cette explication. Dans tous les cas, les habitants de Pitlekaj et des environs, au lieu d'enterrer leurs morts,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les exposaient simplement sur la *tundrà*. Le lecteur se rappelle du reste que le *fångstman* Johnsen avait découvert un cadavre ainsi abandonné. Le docteur Stuxberg donne à ce sujet les renseignements suivants : « Le cadavre, dit-il dans la notice qu'il a écrite sur cette découverte, était placé sur un faible renflement de terre, large à peine de quelques mètres et recouvert de neige pulvérulente. La tête était appuyée sur deux pierres rondes, analogues à celles que les Tschuktschis mettent autour du foyer dans leurs tentes. Aucun indice ne faisait supposer que le corps eût été enseveli ou même recouvert, ni qu'une fosse eût été creusée. Les vêtements avaient été déchirés par les bêtes fauves, le dos était intact, la face et la poitrine se trouvaient très endommagées, les bras ainsi que les jambes avaient même été complètement dévorés. Sur ce monticule se trouvaient encore cinq ou six autres tombeaux, dont l'emplacement était indiqué par de petites pierres ou par une bille de bois. Plusieurs d'entre eux étaient ornés de ramures de renne. »

Le froid empêcha le docteur Stuxberg de reconnaître si ces pierres cachaient un corps enterré ou seulement des débris de cadavre.

Au printemps de 1879, après la fonte des neiges, les savants suédois reconnurent l'emplacement de nombreux tombeaux, plus exactement d'endroits où les Tschuktschis exposaient leurs morts. Ils virent une cinquantaine de ces places mortuaires qui dataient de deux siècles environ, d'après les estimations du docteur Stuxberg.



Plan d'un tombeau tschuktschis. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

L'habillement des Tschuktschis se compose de peaux de renne et de phoque. Les premières, qui sont les plus chaudes, servent à confectionner les vêtements d'hiver. Dans cette saison les hommes portent deux *päsk*[1] : celui de dessous est en peau fine et la fourrure en est tournée en dedans; le second est au contraire plus épais et se porte la fourrure à l'extérieur. Lorsqu'il pleut ou qu'il tombe de la neige fondante, les indigènes revêtent en outre une sorte d'imperméable, fait avec des intestins d'animaux ou une espèce de cotonnade qu'ils appellent *kaliko*. Par-dessus ces vêtements de peau, les Tschuktschis avaient des chemises de laine rouges et bleues, que les membres de l'expédition leur avaient données et dont ils paraissaient très fiers, probablement à cause de leur couleur voyante.

Les *päsk* des Tschuktschis sont plus courts que ceux des Lapons ; ils ne descendent pas jusqu'aux genoux et sont soutenus autour de la ceinture par une courroie. Les hommes portent deux pantalons collants, dont les fourrures sont tournées comme celles des *päsk* et qui descendent jusqu'à la cheville. La chaussure des hommes, comme celle des femmes, se compose de mocassins en peau de renne ou de phoque, dans lesquels on entre le bas du pantalon, assujetti par des lacets. Les semelles sont en peau d'ours ou de morse, dont la fourrure est placée à l'intérieur. Dans la chaussure, le pied est protégé contre le froid par du foin et des chaussettes en peau de phoque. La coiffure consiste en un bonnet brodé de perles, par-dessus lequel on met par les grands froids un second bonnet garni de peau de chien. Ce dernier couvre même quelquefois le cou et forme en outre une sorte de palatine sur les épaules. Pour compléter la nomenclature de l'habillement, il faut citer encore une sorte de *boa*, suivant l'expression même de M. Nordenskiöld, et enfin une espèce de plastron formé de peaux de renne superposées ou de pelleteries de différents animaux, dessinant une sorte de damier.

En été, l'habillement des hommes se compose simplement d'un *päsk*, de l'imperméable dont nous avons déjà parlé et de deux pantalons. Leur costume est généralement peu orné, mais ils portent souvent aux oreilles, en guise de bijoux, des colliers de perles et, autour du front, un ruban de fourrure ou une lanière de cuir orné de belles perles disposées avec élégance. Les Tschuktschis ne se défont pas volontiers de cette espèce d'ornement; une femme raconta même aux membres de l'expédition que le nombre des perles indiquait celui des ennemis dont on s'était débarrassé. C'était probablement une pure fanfaronnade, ou une légende datant de l'époque où les Tschuktschis étaient en lutte avec les Russes.

Au printemps, les hommes portent une visière, souvent ornée de perles et de fines garnitures d'argent, pour se préserver les yeux de l'éclat éblouissant des neiges. A cette époque de l'année, presque tous les Tschuktschis souffrent d'ophtalmies; néanmoins ils ne se servent pas, semble-t-il, de lunettes analogues à celles qu'emploient les Esquimaux et même les Samoyèdes.

Les hommes ne sont pas tatoués, mais quelquefois leurs joues sont ornées d'une croix noire ou rouge. Leur chevelure est rasée, sauf sur le sommet de la tête, où elle forme une houppe, et sur le front, où elle est disposée en une sorte de frange. Les femmes, au contraire, portent de longs cheveux divisés par une raie sur le front et tombant le long des joues en nattes entremêlées de perles. Généralement elles ont le visage tatoué et quelquefois même les bras ainsi que d'autres parties du corps. Ce tatouage ne se fait que progressivement. Peut-être même certains traits ne sont-ils tracés qu'au moment du mariage.

En hiver, le costume des femmes est double, comme celui des hommes. Le *päsk* extérieur, qui est très long

1. Sorte de robe en cuir ou en fourrure, que portent les Lapons et plusieurs autres peuples circumpolaires. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et très large, se transforme dans le bas en une sorte d'ample pantalon. Par-dessous ce premier vêtement, les femmes ont une chemise en fourrure, sous laquelle elles portent deux pantalons très courts. Derrière la nuque, le *päsk* est très échancré, laissant une partie du dos à nu. Par des froids de trente à quarante degrés au-dessous de zéro, des jeunes filles sortent ainsi vêtues sans prendre la précaution de se couvrir le haut des épaules. Les femmes ont des bas en fourrure, bordés de peau de chien, qui montent au-dessus du genou. Leurs mocassins, leurs plastrons, leurs bonnets et leurs *boas* ressemblent beaucoup à ceux des hommes. En général, le costume des femmes est plus orné que celui du sexe fort et fabriqué avec des peaux plus belles et mieux préparées.

Sac pour préserver les pattes des chiens. Gravure tirée de l'édition suédoise.

Les Tschuktschis n'habitent point dans des huttes, mais dans des tentes d'une construction toute particulière. Ces habitations sont composées de deux compartiments concentriques. Celui du centre, qui sert de chambre à coucher et où se tient la famille, est parallélipipédique, généralement long de trois mètres cinquante, large de deux mètres vingt et haut d'un mètre quatre-vingts. Il est isolé de la chambre extérieure par de chaudes et épaisses peaux de renne et couvert d'une couche de gazon. En guise de parquet, est étendue une peau de morse qui recouvre un lit de broussailles et de foin. Pendant la nuit, on place sur ce plancher des peaux de renne que l'on retire pendant la journée. Les coins de la chambre intérieure sont garnis de rideaux et servent de débarras. Cette pièce est chauffée par trois lampes à huile, qui entretiennent une chaleur si forte qu'en hiver même les habitants peuvent y rester nus. En outre, la présence dans ce réduit d'un nombre relativement grand d'individus contribue encore à échauffer la pièce. En hiver, les femmes travaillent dans cette sorte de chambre et y préparent la nourriture. Les habitants ont aussi parfois l'habitude de satisfaire les besoins de la nature dans cet appartement. Il y a cependant des familles qui ont un sentiment plus développé de la propreté. L'été, la famille travaille et cuit les aliments dans le compartiment extérieur.

Tatouage d'une femme tschuktschis (voy. p. 85). Gravure tirée de l'édition suédoise.

La cloison entre les deux parties de la tente est formée de peaux de phoque et de morse cousues, extrêmement vieilles et toutes percées de trous, qui paraissent en usage depuis plusieurs générations. Ces pelleteries sont étendues sur des planchettes reliées les unes aux autres par des courroies, et fixées à des piquets ou à des trépieds en bois flotté. Les pieux sont enfoncés en terre et les trépieds sont assujettis par de lourdes pierres ou des sacs remplis de sable qui sont attachés au milieu de l'appareil. Pour donner une plus grande stabilité à la tente, une pierre très pesante est suspendue par une courroie au sommet du toit, ou bien encore le haut de l'habitation est maintenu par des courroies épaisses solidement fixées au sol.

L'entrée de ces habitations en peau est toujours très basse et peut être au besoin fermée par une peau de renne. Pour achever la description du campement, il faut indiquer, près de la tente, des échafaudages en bois sur lesquels sont placés des bateaux, des rames, des filets, et enfin le magasin à provisions, consistant généralement en une simple excavation. Souvent les indigènes emploient à cet usage les ruines des habitations des Onkilons. L'entrée de ces sortes de magasins est ordinairement recouverte de billes de bois et de pierres; l'un d'eux était fermé par une omoplate de baleine. Les Tschuktschis ne témoignaient pas la moindre défiance à l'égard des membres de l'expédition; néanmoins, au grand étonnement des Suédois, ils manifestaient la plus grande répugnance à laisser les matelots de la *Vega* pénétrer dans leurs magasins. Peut-être la nouvelle que les étrangers avaient fait des fouilles à l'Irkaipij s'était-elle répandue jusqu'aux environs du havre d'hivernage de l'expédition et ces recherches avaient-elles été interprétées comme des tentatives d'effraction.

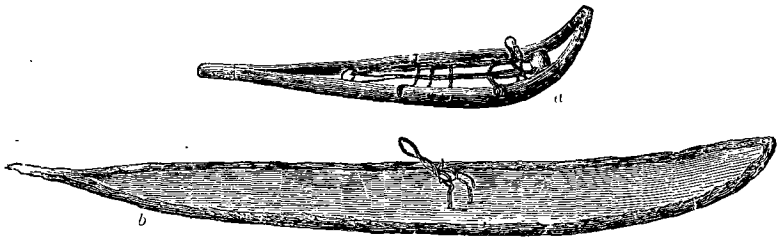
Les tentes sont toujours installées sur le rivage, généralement sur l'étroite langue de terre qui sépare les lagunes de la mer. Quelques heures suffisent à les démonter, puis à les dresser. Une famille tschuktschis peut ainsi facilement changer de séjour et nomadise de village en village.

Les Tschuktschis emploient comme modes de transport des bateaux et des traîneaux. Les canots sont faits avec des peaux de morse cousues, tendues sur de légères planchettes et de minces morceaux d'os qui sont eux-mêmes reliés par des courroies ou par des bardes de baleine. Comme grandeur et comme forme, le plus grand des bateaux employés par les Tschuktschis, l'*atkuat*, peut se comparer à l'*oumiak* des Esquimaux. Trente personnes peuvent y trouver place et quatre hommes suffisent à le porter sur leurs épaules. Quelquefois, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rarement, ces indigènes emploient des canots analogues aux *kayaks* des Esquimaux, des *anatkuats* où un seul homme peut prendre place, canots beaucoup plus défectueux que ceux des Groenlandais. Pour manœuvrer les *atkuats*, les Tschuktschis se servent de larges rames; chaque homme ou femme de l'équipage manie un seul aviron. Avec un nombre suffisant de rameurs on peut filer avec ces canots environ dix kilomètres à l'heure.

Les traîneaux tschuktschis, très légers et très étroits, ont une construction très différente de ceux des Groenlandais. Une espèce de bois flexible, des maxillaires, des côtes et des bardes de baleine en sont les principaux matériaux. Pour faciliter le tirage, les patins sont soigneusement garnis d'une couche de glace épaisse de deux ou trois millimètres, que les conducteurs déterminent en les arrosant à diverses reprises avant de se mettre en route. Les différentes parties du traîneau ne sont point reliées par des clous, mais par des courroies et des fanons de baleine. Le siège, placé très bas, est par suite très incommode. Généralement il est garni d'une peau d'ours. Comme bêtes de traits, les Tschuktschis emploient des chiens. Le nombre des animaux que l'on attèle à un traîneau varie beaucoup. Quelquefois les conducteurs n'emploient que deux chiens, d'autres au contraire attèlent dix à douze de ces animaux. M. Nordenskiöld a même vu un traîneau chargé de marchandises, qui venait de la Kolyma, tiré par vingt-huit bêtes. Il n'y a pas de règle fixe pour la manière dont les chiens sont placés au traîneau. Le plus souvent ils sont attachés deux par deux à une longue corde; d'autres fois, lorsque le trajet est court, plusieurs sont attelés de front, sans aucun ordre, suivant la longueur du trait ou d'après le caprice du conducteur. Pour manier leurs attelages, les conducteurs ne se servent pas de rênes, ils guident leurs chiens à la voix et avec l'aide d'un long fouet, dont ils font du reste un usage très modéré. L'équipement d'un traîneau, pour être complet, comprend un bâton, court, mais très solide, garni de fer et terminé par une série d'anneaux du même métal. Les chiens restent-ils sourds aux commandements, cet instrument trouve alors son utilité. D'un coup de ce bâton, un chien peut être tué; aussi ces animaux ont-ils une telle peur du châtiment, que le bruit des anneaux suffit à les faire rentrer dans l'ordre. Durant les haltes, l'attelage est attaché à ce bâton, que le conducteur enfonce solidement dans la neige. Le harnachement des chiens se compose d'un collier, qui est attaché de chaque côté à une croupière reliée au trait principal. Lorsque la neige est dure et coupante, les Tschuktschis garnissent les pattes de leurs chiens d'une espèce de sac, représenté à la page précédente.



Patins (*ski*). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

a. Patin généralement en usage. — *b*. Patin employé dans le mode de traînage indiqué par la figure suivante.

Les chiens des Tschuktschis sont de la même race que ceux des Esquimaux; comme eux ils ressemblent à des loups, sont haut montés sur pattes et ont une toison épaisse; mais ils se distinguent des premiers par une taille moins élevée. Leurs oreilles sont courtes et généralement dressées, leur couleur varie du noir au blanc et du gris au jaune brun. Comme leurs maîtres, ces chiens sont très sales et très doux. Rarement on voit les animaux appartenant à une même tente se battre entre eux ou avec leurs congénères d'un autre campement. Comme moyen de transport en usage chez les Tschuktschis, il faut encore citer la raquette, dont la forme diffère beaucoup de celle employée par les Lapons. En hiver, les naturels se servent constamment de ces patins et ne comprennent pas qu'on puisse marcher sans en être muni. Un jour, ils s'apitoyèrent longtemps sur la fatigue qu'un matelot de la *Vega* avait dû éprouver en faisant un trajet de trois kilomètres sans avoir les pieds garnis de ces raquettes. Comme les gravures ci-jointes le représentent, les Tschuktschis ont deux espèces de ces patins; la plus petite est la plus commune, la seconde est au contraire assez rare. M. Nordenskiöld ne vit qu'un seul Tschuktschis muni de cette espèce de *ski*[1], et ne comprit son utilité que lorsqu'il trouva dans un livre japonais la vignette que nous reproduisons.

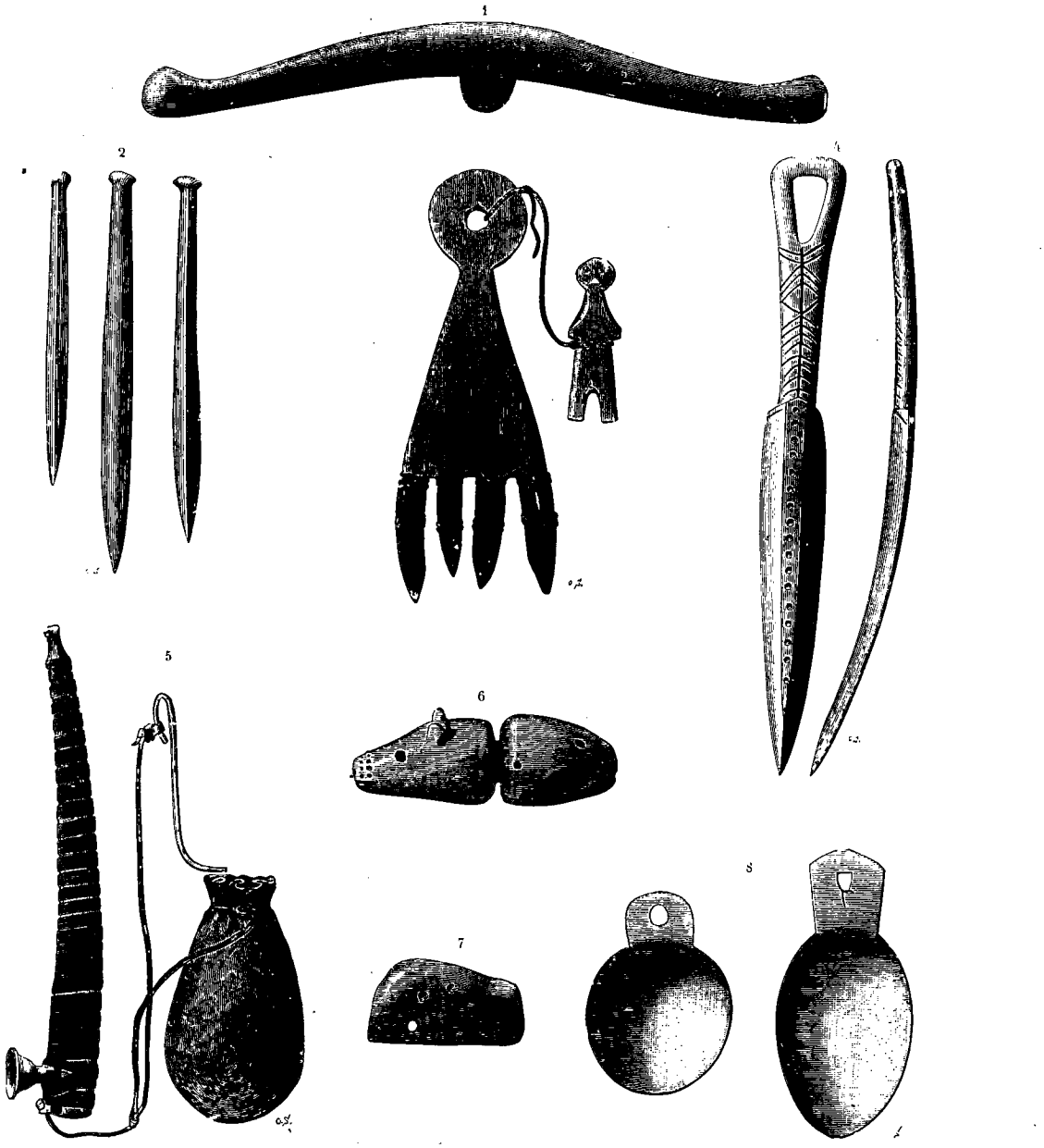
Un Aino monté sur des patins et traîné par un renne. Dessin japonais. Gravure tirée de l'édition suédoise.

Un peuple aussi belliqueux que les Tschuktschis a dû avoir autrefois de belles et bonnes armes; mais aujourd'hui de pareils objets sont considérés comme des antiquités très rares et sont par suite très difficiles

1. Patin à neige. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à acquérir par voie d'échange. M. Nordenskiöld a pu cependant se procurer une fort curieuse cuirasse en ivoire, formée de lames épaisses d'un centimètre, longues de douze et larges de quatre, reliées les unes aux autres par des courroies, que traversent des trous percés sur les bords de chaque plaquette. Comme spécimen d'armes anciennes, l'expédition suédoise a rapporté une lance, ornée d'incrustations en or et forgée sans nul doute par un habile ouvrier, arme que le *fångstman* Johnsen avait trouvée sur la *tundra*[1]. C'était probablement un trophée datant des guerres avec les Russes. Les Tschuktschis emploient encore l'arc pour chasser,



Ustensiles des Tschuktschis. — Gravures tirées de l'édition suédoise.

1. Ciseau de tanneur. — 2. Alènes. — 3. Racloir pour la glace destiné à attirer les phoques et muni d'une amulette. 4. Couteau en os. — 5. Pipe et blague. — 6 et 7. Amulettes. — 8. Cuillers en métal.

mais sous peu probablement ils abandonneront l'usage de cette arme. Les explorateurs suédois virent dans plusieurs tentes des fusils à percussion, mais les Tschuktschis paraissaient peu s'en servir. Les arcs que M. Nordenskiöld réussit à échanger étaient formés d'une grossière baguette de bois, faiblement tendue par une lanière de cuir. Quelques arcs anciens, seuls, étaient façonnés d'une manière un peu plus artistique. Les flèches étaient armées, les unes d'un morceau de fer, les autres d'une pointe en bois ou en os, mais généralement sans aucune penne pour assurer leur direction.

Les Tschuktschis se nourrissent principalement des produits de la chasse et de la pêche. M. Nordenskiöld n'a pu donner sur les armes et les moyens qu'ils em-

1. Bande de terres sablonneuses et stériles le long de la côte de l'océan Glacial. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Intérieur d'une tente de Tschuktschis (voy. p. 86). — Dessin de Tofani, d'après l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ploient pour capturer le gibier, des détails très complets, les Tschuktschis ayant évité avec soin d'emmener dans leurs chasses aucun homme de l'équipage de la *Vega*. Les naturels capturent le phoque stellé au moyen d'un filet fait avec des peaux de ce mammifère, et qu'ils tendent l'été, près du rivage, au milieu des *grundis*[1]. L'animal s'y embarrasse, et, ne pouvant venir respirer à la surface de l'eau, périt asphyxié. L'hiver, les Tschuktschis capturent les phoques, soit encore avec le filet, soit en le harponnant lorsqu'il sort de son trou pour respirer, ou bien avec un piège disposé au-dessus de cette ouverture. Pour ne pas perdre le sang, si précieux pour eux, les indigènes évitent, lorsqu'ils le peuvent, de tuer l'animal avec des instruments tranchants, et lui assènent des coups répétés sur la tête. Ils attaquent l'ours avec la lance ou avec un couteau, l'arme la plus sûre à leur avis, les morses et les phoques barbus avec un harpon ou une lance analogue à celle qu'emploient les Esquimaux à cette chasse. Pour capturer les baleines, les Tschuktschis se servent également d'un harpon, plus solide toutefois que celui généralement en usage, et auquel sont attachées parfois jusqu'à six peaux de phoque gonflées. Pour prendre les oiseaux, les indigènes tendent des pièges : l'épieu et la fronde sont en outre leurs armes habituelles pour ce genre de chasse. A la pêche ils emploient, soit le filet, soit l'hameçon, ou encore une sorte de peigne armé de trois dents pointues, sorte de trident minuscule.

La viande de renne constitue un aliment important, même pour les Tschuktschis pêcheurs. Vraisemblablement ils se la procurent par voie d'échange avec les pasteurs auxquels ils fournissent par contre de l'huile, des courroies en peau, des dents de morse et peut-être du poisson. Probablement une partie du sang de renne gelé que les indigènes emploient pour faire de la soupe n'a pas une autre provenance. Ces indigènes capturent avec un lazzo les rennes, animaux qui ne sont pas, semble-t-il, très nombreux dans la presqu'île. Les végétaux entrent également pour une bonne part dans l'alimentation des Tschuktschis, principalement les feuilles et de jeunes pousses de *Salix* et de *Rhodiola*, qu'ils recueillent, après les avoir nettoyées, dans des sacs en peau de phoque. Pendant l'été, cette préparation aigrit, puis gèle en automne en une boule compacte. Les Tschuktschis la découpent alors en morceaux et la mangent avec la viande, comme du pain. Quelquefois ils la font cuire dans de l'eau et l'avalent comme une soupe aux légumes. L'été, les indigènes mangent les fruits de l'airelle rouge et de la baie jaune des marais (*Rubus Chamæmoreus* L.), qui se trouvent en très grande quantité dans l'intérieur du pays. A cette époque, la provision de végétaux que font les Tschuktschis est assez considérable. Lorsque, forcés d'émigrer par la disette, ils quittèrent, en février 1879, le campement de Pitlekaj, ils emportèrent de nombreux sacs remplis de ces sortes de légumes et en laissèrent même quelques-uns dans leurs magasins. Les auteurs qui ont représenté les Tschuktschis comme vivant exclusivement de viande ont donc commis une grande erreur. A certaines époques de l'année même, cette peuplade mange plus de végétaux qu'aucun autre peuple. Ce fait pourrait, d'après M. Nordenskiöld, jeter quelque lumière sur certaines particularités du genre de vie des peuples de l'âge de pierre, particularités négligées jusqu'ici par les anthropologistes.

Comme tous les sauvages, les Tschuktschis préparent leurs mets d'une manière très simple. Après une chasse heureuse, tous les habitants s'assemblent autour du phoque capturé et paraissent trouver le plus grand plaisir à se barbouiller de sang le visage et les mains. Non seulement ils mangent le poisson cru, mais encore, avant le repas, ils le font geler.

Le cas échéant, les Tschuktschis font cuire leur nourriture ou plus exactement rôtir des morceaux de viande à la flamme des lampes. Le lieutenant Hovgoard, visitant un jour le campement de Najtskaj, arriva au moment où les habitants mangeaient le repas du soir. On servit d'abord du bouillon de phoque, puis du poisson cuit et enfin de la viande de phoque rôtie. Dans cette tente, on observait ainsi le même ordre de service qu'en Europe. En guise de fourchettes les Tschuktschis emploient leurs doigts, et l'usage des cuillers n'est pas très répandu. Quelques-uns toutefois sont munis d'un de ces ustensiles en cuivre ou en os, semblable à celui représenté dans la gravure de la page 88, et qu'ils portent attaché à la ceinture. A la liste des mets tschuktschis, il faut ajouter la soupe faite avec des os soigneusement brisés ou avec de la viande de phoque, du lard et des ossements. Dans chaque tente on trouve à cet effet un marteau, formé d'une pierre ovale maintenue par une courroie à un manche en bois ou en os, et une sorte de mortier, sur lequel on broie les ossements. Cette préparation achevée, on cuit le tout avec de l'eau et du sang.

Pendant l'hivernage de la *Vega*, M. Nordenskiöld fit distribuer aux indigènes une grande quantité d'aliments pour parer à la disette dont ils souffraient. La soupe aux légumes et les *gröt*[1] étaient spécialement appréciés, mais ils ne mangeaient cette dernière bouillie qu'après avoir pris soin de la faire geler. Ils buvaient moins volontiers le café, à moins qu'il n'eût été fortement sucré; le thé au contraire était très goûté.

Presque tous les Tschutktschis, hommes, femmes et enfants, fument et chiquent. Les membres de l'expédition virent même un gamin encore à la mamelle à qui l'usage du tabac n'était pas interdit et qui même ne refusait pas de prendre un petit verre. Chaque indigène a une pipe analogue à celle des Toungouses et une blague. Le tabac est de provenances diverses; il vient soit de Russie, soit d'Amérique. Les indigènes paraissent préférer le tabac sucré, difficile à mâcher, qu'emploient généralement les marins. Si leur tabac n'a pas

1. Glaces de fond. (*Note des traducteurs.*)

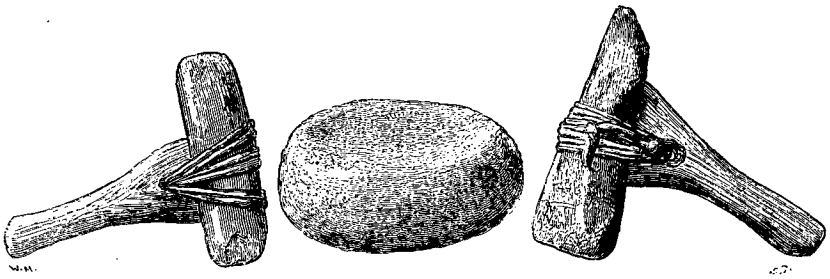
1. Bouillie de farine analogue aux *grous* de Bretagne. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été auparavant imprégné de mélasse, et s'ils ont un morceau de sucre à leur disposition, ils le râpent et le mettent ensuite dans leur blague. Souvent ils chiquent d'abord le tabac, puis, après l'avoir fait sécher, le fument. Les pipes des Tschuktschis sont, comme celles des Japonais, si petites que l'on ne peut en tirer que quelques bouffées.

Les Tschuktschis n'ont qu'un sentiment très confus de la propreté. L'hiver, il leur est du reste très difficile de se procurer de l'eau, en faisant fondre de la glace au-dessus de leurs lampes à huile, et pour se laver les femmes emploient l'urine; souvent, après le repas, il n'est pas rare de les voir se nettoyer les mains dans une écuelle remplie de cette eau de toilette d'une nouvelle espèce. Rarement les indigènes changent de vêtements, parfois ils portent un *päsk* très propre qui recouvre les haillons les plus sordides. A notre point de vue leur manière de manger ne nous paraît pas très propre. Souvent, en effet, avant d'être définitivement avalé, un morceau circule à la ronde, chacun s'efforçant d'y prendre quelques bribes de nourriture.

Les Tschuktschis sont païens et aucun chef ne se trouve à la tête des différents clans: la vie et les propriétés n'en sont pas moins bien respectées. Le sentiment de la probité est inné chez ces populations. Pendant tout l'hivernage, l'équipage de la *Vega* n'eut pas à se plaindre du moindre vol, mais il reconnut bientôt que les Tschuktschis se faisaient une singulière idée de la bonne foi en matière commerciale. Ainsi ils offraient aux membres de l'expédition de racheter des poissons qu'ils avaient repris en cachette après les avoir vendus une première fois, et leur cédaient pour des perdrix de jeunes pagophiles blanches. A leurs yeux ils ne commettaient pas un vol, mais usaient d'une ruse parfaitement licite. Ils promettaient toujours, mais tenaient rarement. Les Tschuktschis, retenus par un sentiment de superstition, ne voulaient à aucun prix céder aux explorateurs suédois des têtes de phoque. Quand les savants de l'expédition, désireux d'étudier les espèces vivant dans ces parages, les pressaient de leurs demandes, invariablement ils répondaient *irgatti* (demain). Un jour pourtant, un indigène apporta une tête complètement dépouillée; c'était, disait-il, une tête de phoque; mais, après examen, les naturalistes reconnurent qu'ils avaient été victimes d'une supercherie : ce Tschuktschis leur avait donné une tête de chien.



Marteaux et enclume pour casser les os. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Quel est le sentiment artistique des Tschuktschis? telle est la question que s'est posée M. Nordenskiöld dans son étude sur ce petit peuple. Il était très intéressant, en effet, d'examiner à ce point de vue cette peuplade encore à l'âge de pierre et qui a très peu de relations avec les Européens. Peut-être trouverait-on dans ces observations d'importants documents pour l'étude des caractères runiques de la Scandinavie et des dessins paléolithiques. Dans ce but, le chef de l'expédition réunit une collection très curieuse d'objets sculptés, de dessins et de modèles exécutés par les Tschuktschis, dont quelques reproductions sont insérées ci-contre.

Beaucoup de ces os sculptés étaient assez vieux, et leur surface prouvait que les indigènes les possédaient depuis longtemps et s'en servaient probablement comme d'amulettes. Nombre de sculptures représentant des animaux figurent des êtres qui n'existent que dans l'imagination des indigènes; à ce titre elles sont très intéressantes. Comparés aux idoles samoyèdes, ces travaux prouvent que les Tschuktschis ont le sentiment artistique plus développé que les peuples habitant la *partie occidentale de la côte nord de l'Asie*; mais, à ce point de vue, cette peuplade est à son tour inférieure aux Esquimaux de Port-Clarence. Les dessins des Tschuktschis sont, comme on peut en juger par les gravures des pages 92 et 93, fort grossiers, mais ils n'en indiquent pas moins une certaine sûreté dans le dessin. C'est une preuve de l'authenticité de certains dessins paléolithiques dont les traits étaient assez bien figurés et dont on avait douté précisément pour cette raison. Les modèles et les anneaux en os sont également ciselés avec un certain goût. Les femmes exécutent des broderies avec des bandes de peau colorée en rouge, qu'elles entremêlent à des poils de renne blancs et à des fils blancs ou noirs qu'elles se procurent par voie d'échange sur les bords du détroit de Bering. Les Tschuktschis n'ont que difficilement des matières colorantes. Ils les tirent soit de la limonite et du graphite, soit de l'écorce de quelques arbres. Pour cela ils broient les minéraux entre des pierres plates et traitent les écorces avec l'urine. Le rouge est la couleur préférée des Tschuktschis.

Pour compléter les renseignements recueillis sur le sentiment artistique des indigènes, le docteur Almqvist fit des expériences sur le sens chromatique des Tschuktschis. Sur trois cents individus, deux cent

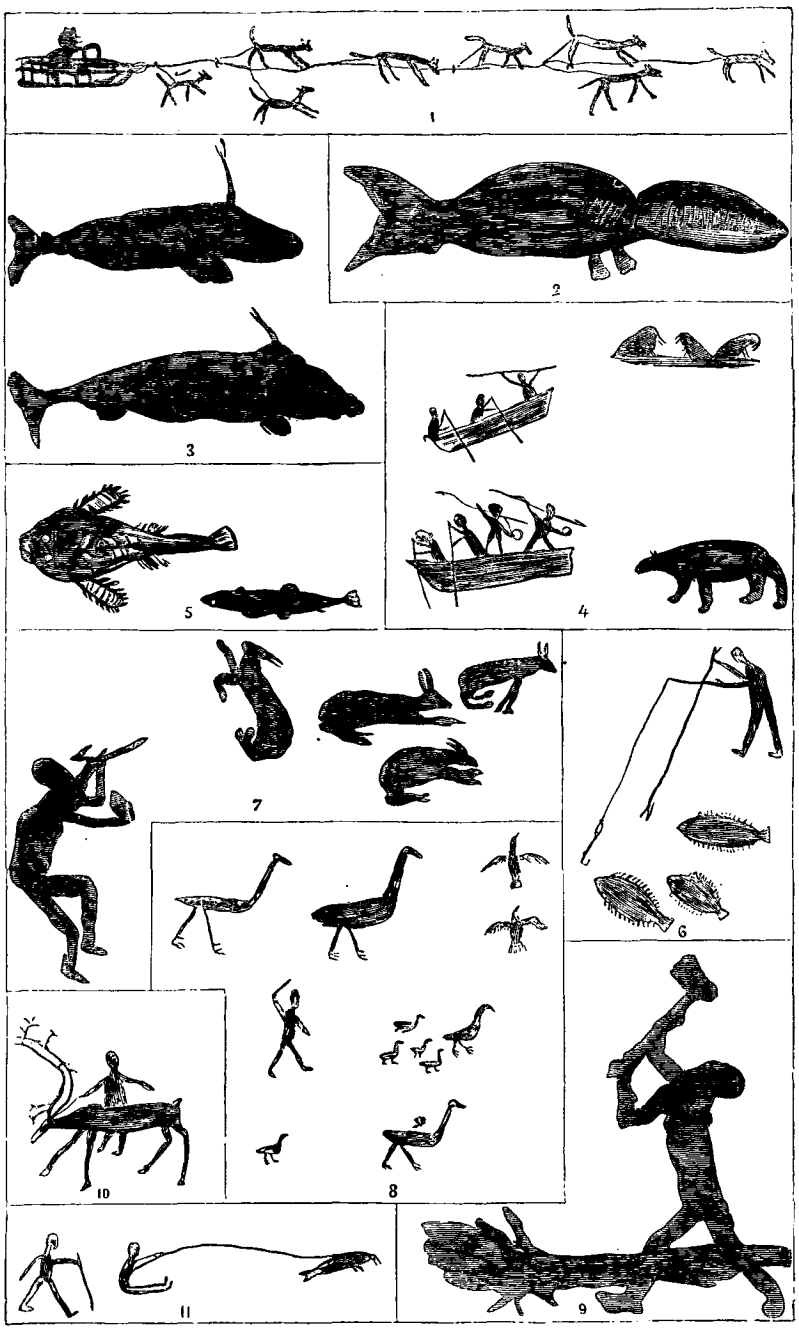
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soixante-treize avaient le sentiment complet des couleurs, huit seulement ne reconnaissaient aucune différence dans la variation du coloris, et chez dix-huit le sens chromatique était imparfait.

V

Traversée du détroit de Bering. — Arrivée à Nunamo. — Le village de Nunamo. — Arrivée à Port-Clarence.

Lorsque la *Vega* eut doublé le cap Deschnew, le



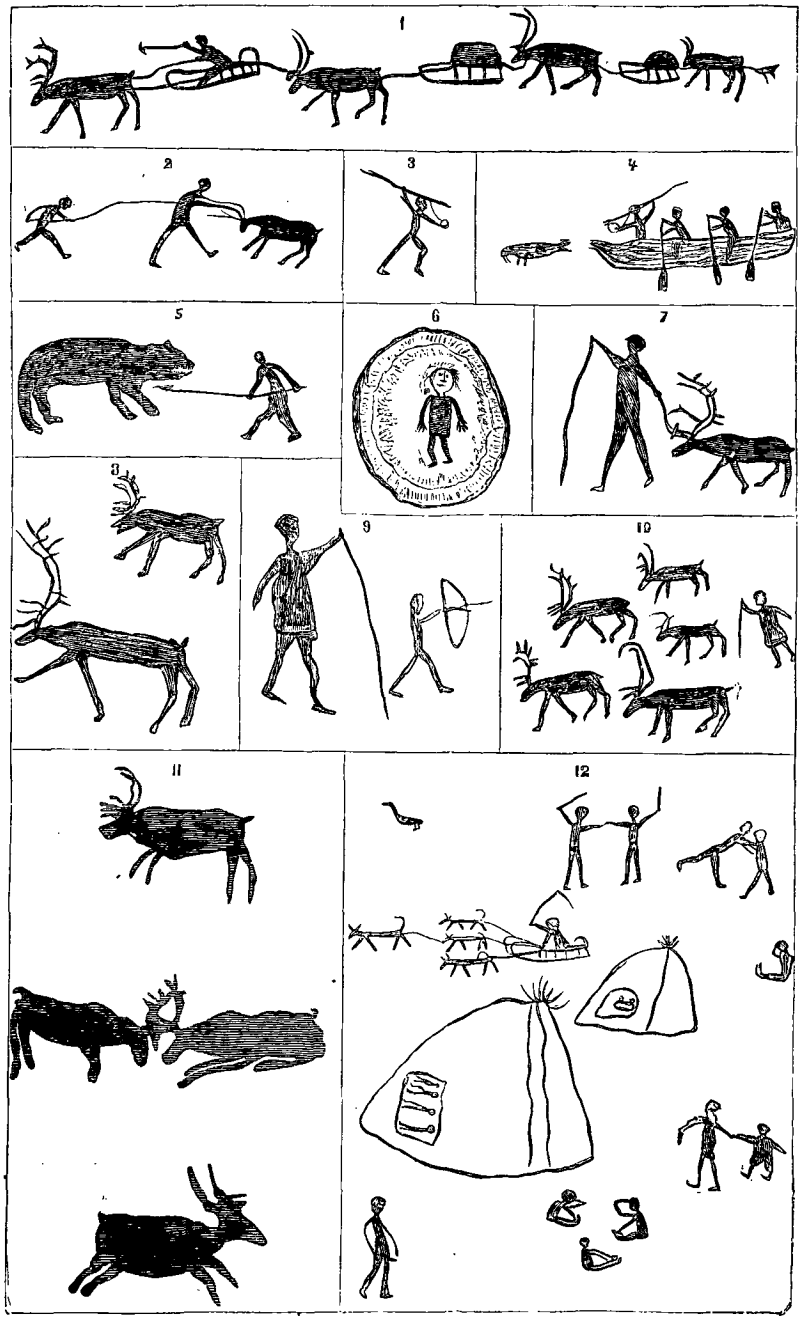
Dessins exécutés par les Tschuktschis (voy. p. 91). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

1. Attelage de chiens. — 2 et 3. Morses. — 4. Chasse à l'ours blanc et au morse. — 5. Chabot et morue. — 6. Pêcheur. — 7. Chasse au lièvre. — 8. Oiseaux. — 9. Homme fendant du bois. — 10. Homme conduisant un renne. — 11. Chasse au morse. — Les numéros 7 et 9 représentent des Européens.

promontoire le plus oriental de l'Asie, la course fut dirigée sur la baie de Saint-Laurent, fjord considérable qui échancre la péninsule des Tschuktschis, un peu au sud de la passe la plus étroite du détroit de Bering. Le navire devait mouiller quelque temps dans cet abri, pour permettre aux savants de l'expédition de faire des études d'histoire naturelle dans cette partie de la péninsule, bien plus favorablement située que la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

froide côte de l'océan Glacial exposée en plein au vent du nord. Les brouillards épais qui couvrent la mer à la limite des eaux chaudes et des courants froids de l'océan Glacial avaient forcé M. Nordenskiöld, à son grand regret, à ne pas s'arrêter à l'île Diomède. Cette terre, située presque à égale distance de l'Asie et de l'Amérique, servait de marché aux peuplades voisines de l'ancien et du nouveau continent, peut-être bien même



Dessins exécutés par les Tschuktschis (voy. p. 91). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

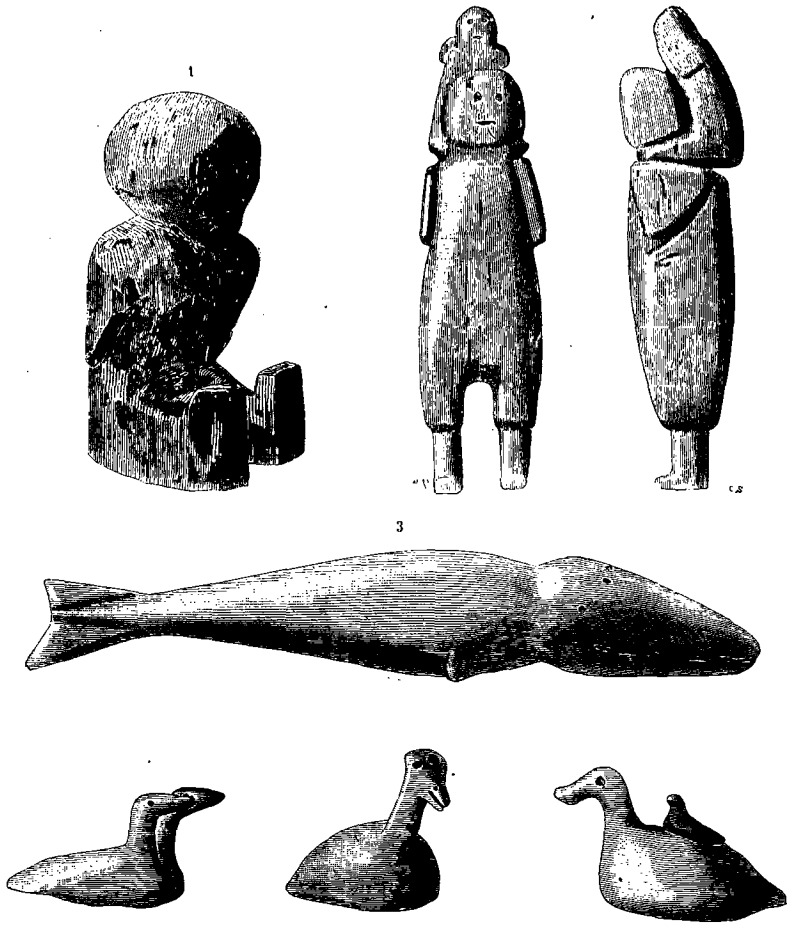
1. Convoi de traîneaux. — 2. Renne pris par deux hommes avec le lazzo. — 3. Homme jetant un harpon. — 4. Chasse au phoque en canot. — 5. Chasse à l'ours. — 6. Homme représenté dans la lune. — 7. Homme conduisant un renne. — 8. Rennes. — 9. Tschuktschis marchant un bâton à la main et tirant de l'arc. — 10. Troupeau de rennes avec son gardien. — 11. Rennes. — 12. Deux tentes et un traîneau.

avant le siècle de Christophe Colomb. Les brumes masquaient même les hautes montagnes de la côte de l'Asie; seuls, quelques sommets élevés dépassaient cette draperie de brouillard. Tout près du navire s'étendaient de vastes champs de *drif-is*, sur lesquels on apercevait des troupeaux de phoques (*Histriophoca fasciata* Zimm.), dont la peau était singulièrement bigarrée. Au milieu des glaçons s'ébattaient des nuées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'oiseaux, la plupart appartenant à des espèces inconnues dans les mers polaires de l'Europe. Grâce à l'état divisé de la glace, la *Vega* put marcher à pleine vitesse jusque dans le voisinage de la baie de Saint-Laurent. Cette échancrure de la côte était garnie d'une ceinture de glaces assez résistantes ; néanmoins ces bancs purent être facilement traversés. Mais l'entrée du fjord était barrée par de la glace à travers laquelle il était impossible de frayer une route au navire, et le mouillage supérieur de la baie était complètement fermé par une banquise. Le capitaine Palander fut alors forcé de mouiller dans la rade ouverte qui s'étend devant le village de Nunamo. Voyant des masses considérables de glace dériver au sud, il prit le parti de ne s'arrêter que quelques heures dans cet ancrage.

Le village de Nunamo, à la différence des campements tschuktschis que l'expédition avait déjà visités, n'était pas établi sur le rivage même, mais à une certaine hauteur, sur un promontoire situé entre la mer et une rivière qui débouche au sud-ouest du village et qui à cette époque de la fonte des neiges roulait une masse d'eau considérable. A peu de distance de la côte s'élevait une haute chaîne de montagnes, hérissée de sommités, dont les versants étaient couverts de gigantesques *clapiers* divisés en espèces de terrasses. De nombreux lagomys[1] (*Lagomys hyperboreus*) et marmottes avaient élu domicile dans ces ruines. Le lagomys tschuktschis, espèce de rongeur plus gros qu'un rat, et qu'on ne trouve pas en Suède, est un animal très prévoyant, profitant de l'été pour réunir de grands approvisionnements qu'il consomme en hiver. Les dix tentes qui composaient le village étaient établies sur le premier escarpement de la côte un peu élevé. Au point de vue de la construction et de la nature des matériaux, ces tentes différaient de celles des Tschuktschis ; le bois flotté, paraissant être assez rare sur cette côte, était remplacé ici dans beaucoup de cas par des ossements de baleine. Ainsi la couverture de la tente en peau de phoque était tendue sur des côtes et des mâchoires inférieures de ces cétacés, enfoncées dans le sol. Ces espèces de piquets, reliés dans leur partie supérieure par des ossements plats, assujettissaient d'autres débris de baleine qui, à leur tour, allaient jusqu'au sommet de la tente. Pour empêcher le vent de soulever la peau de phoque qui recouvrait cette habitation, de lourds ossements étaient placés à l'extrémité de cette sorte de toile de tente. Onze omoplates de baleine entouraient ainsi une tente. Par suite du manque de bois flotté, les habitants emploient, l'été, pour cuire leurs aliments, des os de phoque et de baleine imprégnés d'huile; une énorme côte recourbée de ce dernier cétacé était placée au-dessus du foyer pour servir de crémaillère. Du reste les habitants de ce village utilisent les ossements de baleine pour toutes sortes d'usage : les omoplates leur servent de portes pour les magasins où ils conservent leurs approvisionnements de lard; les ossements évidés, de lampes; les fanons, les débris des mâchoires, les côtes droites remplacent les ferrures dans leurs travaux, ou bien sont utilisés pour faire des haches à glace et des pioches.



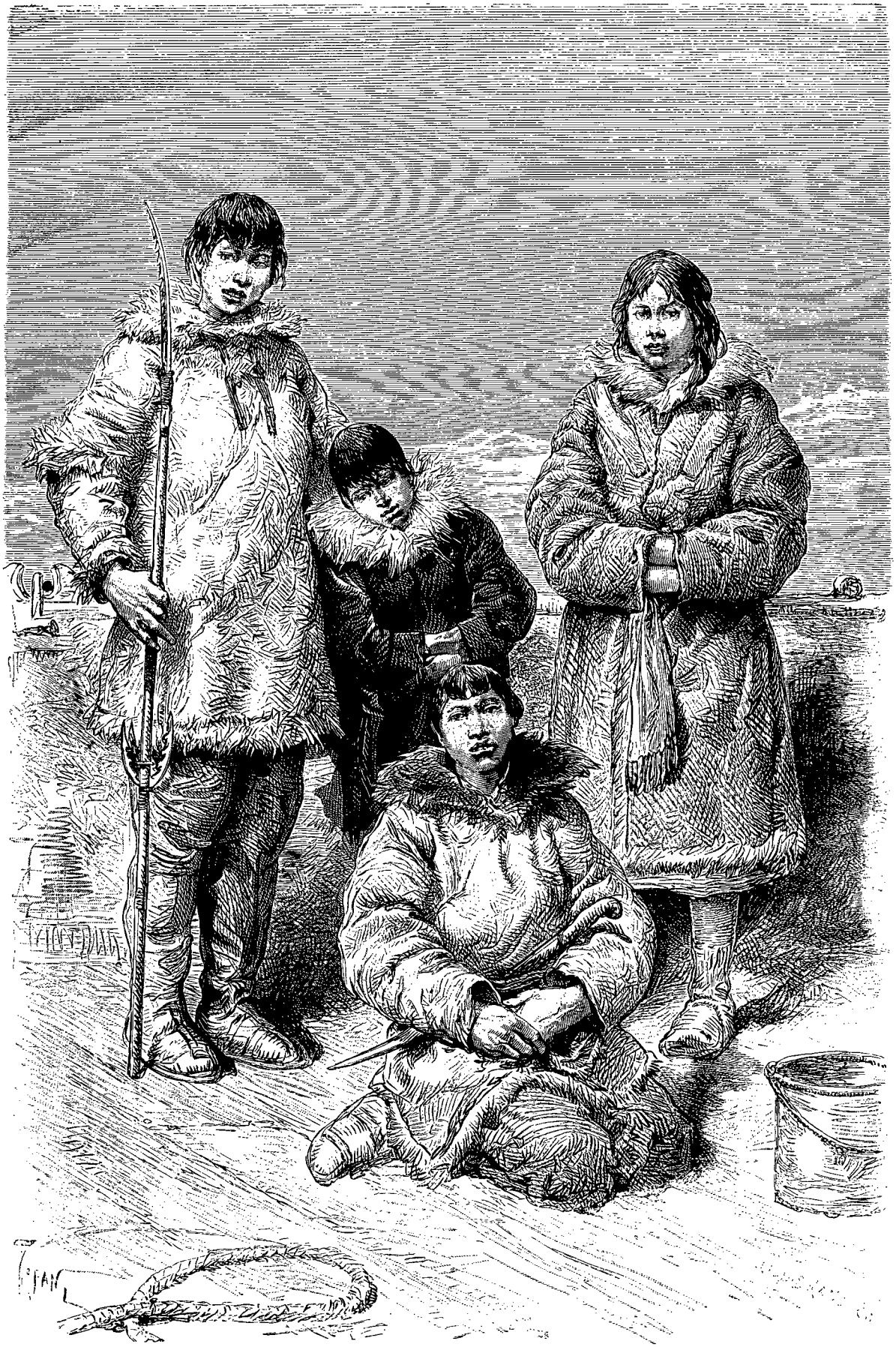
Objets sculptés par les Tschuktschis (voy. p. 91). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

1. Un homme assis (en bois). — 2. Femmes portant leurs enfants sur les épaules.
3. Baleine. — 4. Oiseaux.

Des quartiers d'une viande de phoque noire et des rangées de longs boyaux blancs gonflés étaient suspendus aux tentes. Dans l'intérieur de chaque hutte, les habitants étaient occupés à préparer d'une manière fort peu appétissante des quartiers de viande saignante. A l'entrée de presque toutes les tentes, on remarquait en outre de véritables fagots d'osier, dont les feuilles étaient dévorées avec délices par des troupes de femmes et

1. Les lagomys forment un groupe spécial, distinct des lièvres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Esquimaux de Port-Clarence (voy. p. 96). — Dessin de Tofani, d'après l'édition suédoise.

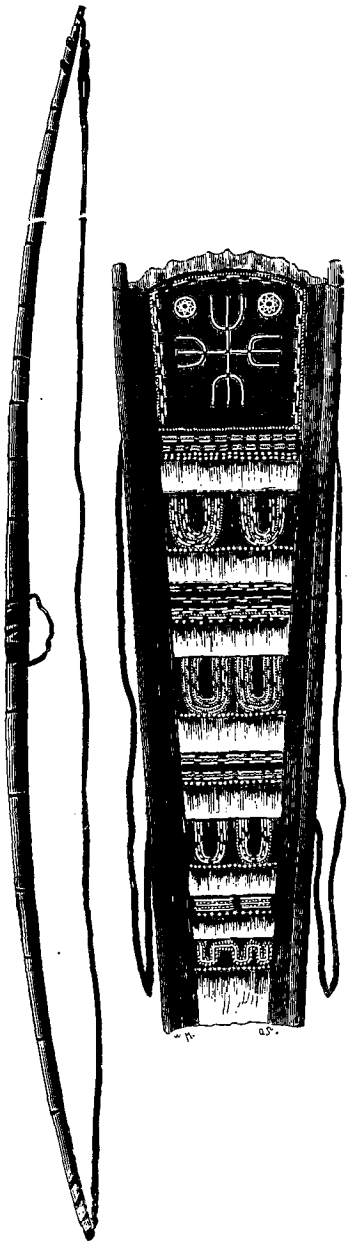
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'enfants. Ailleurs, les Tschuktschis avaient réuni, pour s'en nourrir l'hiver, des sacs entiers de *Rhodiola* et de diverses herbes. Enfin, parmi les objets intéressants que les savants suédois remarquèrent dans les tentes qu'ils visitèrent, il faut citer d'assez nombreux ustensiles de ménage de fabrique européenne, et notamment un Remington. Au grand étonnement des explorateurs, aucun Tschuktschis ne leur demanda d'eau-de-vie, comme le font habituellement les peuples sauvages.

La plupart des phoques que M. Nordenskiöld vit dans le campement étaient des phoques stellés; il aperçut en outre plusieurs peaux de *Histriophoca fasciata* Zimm.; il réussit même, mais non sans peine, à acquérir une tête et une peau de cet animal, peau que les Tschuktschis paraissent estimer tout particulièrement et dont ils ne se défont qu'avec difficulté.

Lorsque la *Vega* avait quitté Pitlekaj, la végétation était encore loin d'être arrivée à son complet développement. Au contraire, à Nunamo, la terrasse du rivage était émaillée de mille fleurs. Sur une superficie de quelques arpents, le docteur Kjellman réunit plus d'une centaine de spécimens, dont un certain nombre n'avaient pas été jusqu'alors recueillis par lui dans la presqu'île des Tschuktschis.

Sur les montagnes s'étendaient encore de larges plaques de neige, et, de ces sommets, un observateur pouvait distinguer d'importantes masses de glace dérivant le long de la rive asiatique du détroit de Bering. Dans une ascension sur un des pics voisins de la côte, le docteur Stuxberg trouva le cadavre d'un indigène déposé sur un monticule de pierres, selon la manière habituelle des Tschuktschis. A côté du corps se trouvaient un fusil à percussion brisé, une lance, des flèches, un briquet, une pipe et différents autres objets dont les Tschuktschis supposaient que le mort pourrait avoir besoin dans les Champs Élysées. Le cadavre était exposé sur ce monticule depuis plusieurs années, mais la pipe qui était déposée sur le tombeau était une de celles que le professeur Nordenskiöld avait distribuées aux indigènes. Elle avait donc été apportée là longtemps après le mort.



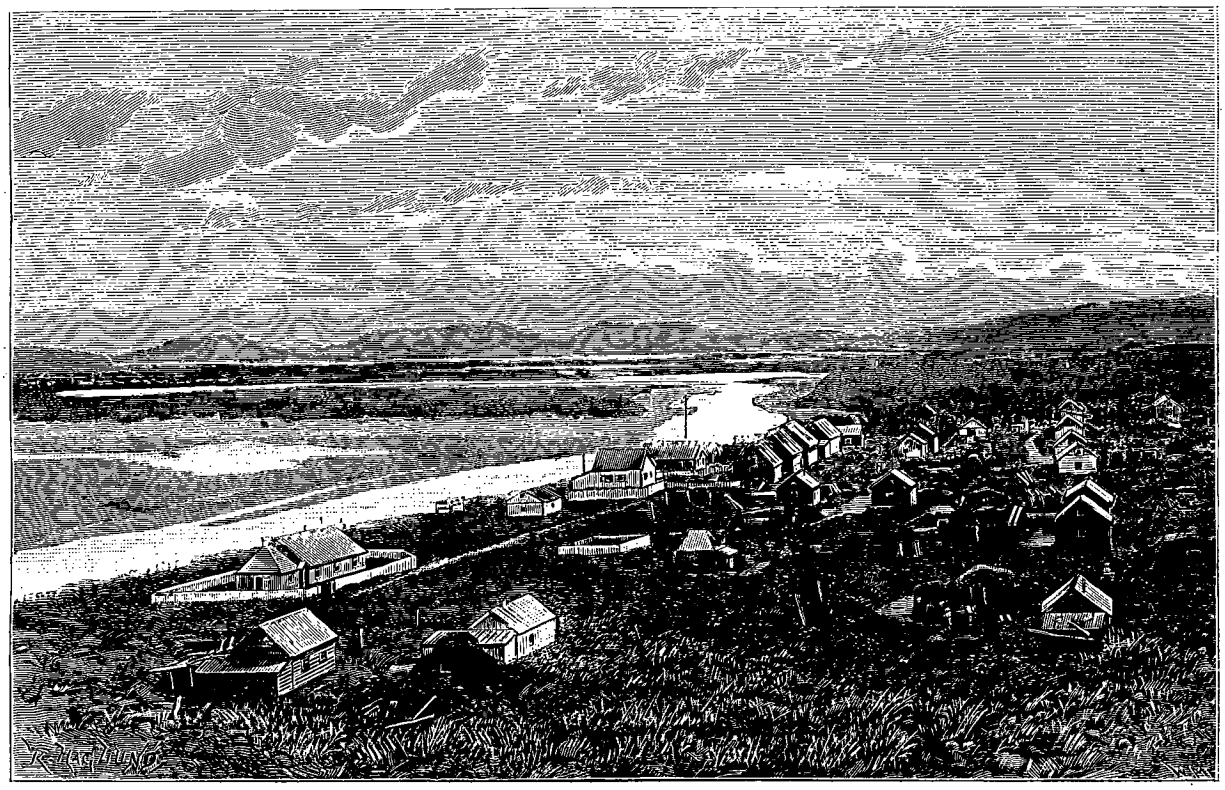
Arc et carquois tschuktschis (voy. p. 88).
Gravure tirée de l'édition suédoise.

Malgré le désir qu'avait le chef de l'expédition d'arriver le plus vite possible à une station télégraphique, pour rassurer toute l'Europe sur le sort de la *Vega*, il aurait néanmoins autorisé un plus long arrêt dans ces parages, fort intéressants au point de vue ethnographique, si les glaces n'avaient point été menaçantes. Le 21 juillet, le navire leva l'ancre pour se diriger vers la rive américaine du détroit de Bering. Comme dans toutes les mers polaires de l'hémisphère septentrional, la rive orientale de la passe était prise par les glaces, tandis que la côte occidentale était absolument libre. La traversée fut très rapide, et le 22 juillet, dans l'après-midi, la *Vega* jetait l'ancre à Port-Clarence, excellent mouillage situé au sud du cap du Prince de Galles, le promontoire le plus occidental de l'Amérique. Bientôt de nombreux Esquimaux venaient à bord pour faire un commerce d'échange avec les membres de l'expédition. C'était la première fois, depuis le 18 août 1878, jour où le navire avait quitté l'Aktiniabay, sur la côte de Taimur, que la *Vega* mouillait dans un véritable port. Depuis ce temps elle avait toujours été ancrée dans des rades ouvertes, sans aucun abri contre les vagues, les tempêtes ou les glaces. Grâce à la prévoyance et à l'habileté du capitaine, grâce aussi à la valeur des autres officiers ainsi que de l'équipage, la *Vega* n'avait subi aucun dommage; elle était aussi capable de tenir la mer que le jour où elle avait quitté le dock de Karlskrona; enfin sa cale contenait encore environ un an de vivres et quatre mille pieds cubiques de charbon.

Abrégé d'après l'édition suédoise
par Charles Rabot et Charles Lallemand.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La colonie de l'île de Bering (voy. p. 103). — Gravure tirée de l'édition suédoise.

VOYAGE DE LA *VEGA* AUTOUR DE L'ASIE ET DE L'EUROPE,

PAR A. E. NORDENSKIÖLD[1],

1878-1880. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

VI

Port-Clarence. — Les Esquimaux. — Retour en Asie. — Konyam-bay. — L'île Saint-Laurent. — L'île de Bering. — La pêche des otaries. — Arrivée à Yokohama. — Fêtes au Japon. — Hong-kong et Canton. — Bornéo. — Singapour. — Ceylan. — Suez. — Arrivée en Europe. — Fêtes à Naples, à Rome, à Lisbonne, à Paris, à Londres. — Rentrée triomphale de l'expédition en Suède.

Dès que la *Vega* eut jeté l'ancre à Port-Clarence, de nombreux Esquimaux vinrent à bord, avons-nous raconté dans la livraison précédente. Immédiatement s'établit, entre les indigènes et les membres de l'expédition, un commerce animé d'échanges. M. Nordenskiöld putse procurer ainsi plusieurs pointes de flèches et des hameçons en pierre, dont se servent encore les Esquimaux habitant cette terre. Désireux d'acquérir le plus grand nombre possible d'objets fabriqués par les indigènes de Port-Clarence, pour les comparer à ceux des Tschuktschis, le chef de l'expédition se mit en devoir de fouiller tous les sacs de peau que les visiteurs avaient apportés. Dans l'un, en particulier, il trouva un revolver chargé. Plusieurs Esquimaux avaient en outre des fusils à tir rapide. L'ancien armement de l'âge de pierre et celui de la plus moderne civilisation se trouvent souvent réunis dans l'équipement de ces indigènes. Au moment du passage de la *Vega*, un grand nombre d'Esquimaux avaient probablement émigré pour aller chasser et pêcher plus au nord, ou étaient partis à des marchés. D'autres avaient établi leurs campements d'été sur les rives du port intérieur ou de la rivière qui y débouche.

Dans les environs, on ne remarquait qu'un petit nombre d'habitations d'hiver, habitations abandonnées pendant la saison chaude. Les Esquimaux de Port-Clarence ne comprenaient pas un mot de tschuktschis. Plusieurs hommes savaient un peu d'anglais;

1. Suite et fin. — Voy. t. XLIII, p. 81, 97 et 113; t. XLV, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un d'eux avait même été à San-Francisco et un autre avait visité Honolulu. A en juger d'après leurs ustensiles de ménage, ces indigènes sont en relations avec les baleiniers américains. Ici, à l'inverse de ce que l'on observe habituellement, les rapports de ces sauvages avec une race supérieure n'ont eu que d'excellents résultats au point de vue moral. La plupart des indigènes habitent en été dans des tentes faites avec d'épaisses toiles de coton. Un certain nombre portent des vêtements européens; d'autres sont vêtus d'un pantalon en peau de phoque ou de renne et d'un *päsk* en peau de marmotte, très léger et très joliment orné[1], par-dessus lequel ils mettent, les jours de pluie, un vêtement fait avec des intestins de phoque. L'agencement de leur chevelure ressemble à celui des Tschuktschis. Le tatouage des femmes consiste en quelques traits sur le menton. Un grand nombre d'hommes ont la lèvre supérieure ornée d'une petite moustache; quelques-uns possèdent même un collier, peu fourni il est vrai; d'autres ont essayé de disposer leur barbe à la mode américaine. La plupart portent, au-dessous du coin de la bouche, percés dans les lèvres, deux trous, larges de six à sept millimètres, auxquels ils suspendent de grands morceaux d'os, de verre ou de pierre. Un certain nombre des Esquimaux de Port-Clarence ont en outre un trou sur le devant des lèvres. Une petite fille portait, passé dans le cartilage du nez, un grand morceau de verroterie bleue; mais comme cet ornement attirait sur elle les regards de tout le monde, elle était tout intimidée et cherchait à se dissimuler derrière le *päsk* de sa mère. Toutes les jeunes filles avaient les oreilles ornées de rubans de perles et portaient des bracelets en fer ou en cuivre. Ces Esquimaux avaient un teint assez clair et rosé sur les joues, une chevelure noire et dure comme du crin, de petits yeux bruns, très peu obliques, le nez court et aplati, la figure plate, enfin des pieds et des mains très petits. La plupart étaient de taille moyenne et paraissaient bien portants.

Les petites tentes des indigènes étaient disposées avec ordre et même avec une certaine élégance. Des nattes d'herbes tressées étaient étendues en guise de tapis, et l'on remarquait dans ces habitations des ustensiles en noix de coco, apportés, sans nul doute, des îles du Pacifique par les baleiniers. A côté de haches, de couteaux, de scies, de revolvers et de fusils à tir rapide, d'importation américaine, on voyait des arcs, des flèches, des gaffes armées d'une pointe en os et différents instruments en pierre. Leurs engins de pêche étaient fabriqués, non sans un certain sentiment artistique, avec des fragments d'os ou de pierre coloriés, de la verroterie et des morceaux de peau rouges, provenant des pattes de certains palmipèdes.

Le premier sentiment de défiance passé, l'accueil fait par les Esquimaux aux membres de l'expédition fut très cordial. Dans le commerce d'échanges qui s'établit, ils se montrèrent même honnêtes, mais ils marchandaient continuellement et harcelaient sans cesse les Suédois de leurs demandes indiscrètes. Aucun chef ne gouvernait le clan, où régnait l'égalité absolue. Les femmes ne paraissaient pas avoir une condition inférieure à celle des hommes, et les enfants étaient, comme l'on dit en Europe, très bien élevés. Tous ces indigènes étaient païens.

M. Nordenskiöld avait été gêné par le manque d'objets d'échange dans les opérations commerciales qu'il avait entreprises avec les Tschuktschis, en vue de se procurer des objets ethnographiques; ici, au contraire, l'équipement d'hiver de l'équipage, qui allait devenir inutile sous les chaudes latitudes, pouvait servir de monnaie courante. Chargé, comme un colporteur, de sacs remplis de couvertures de laine, de bas, de munitions, le chef de l'expédition s'en allait, de campement en campement, échanger ses richesses pour augmenter sa collection ethnographique.

Tombeau esquimau. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

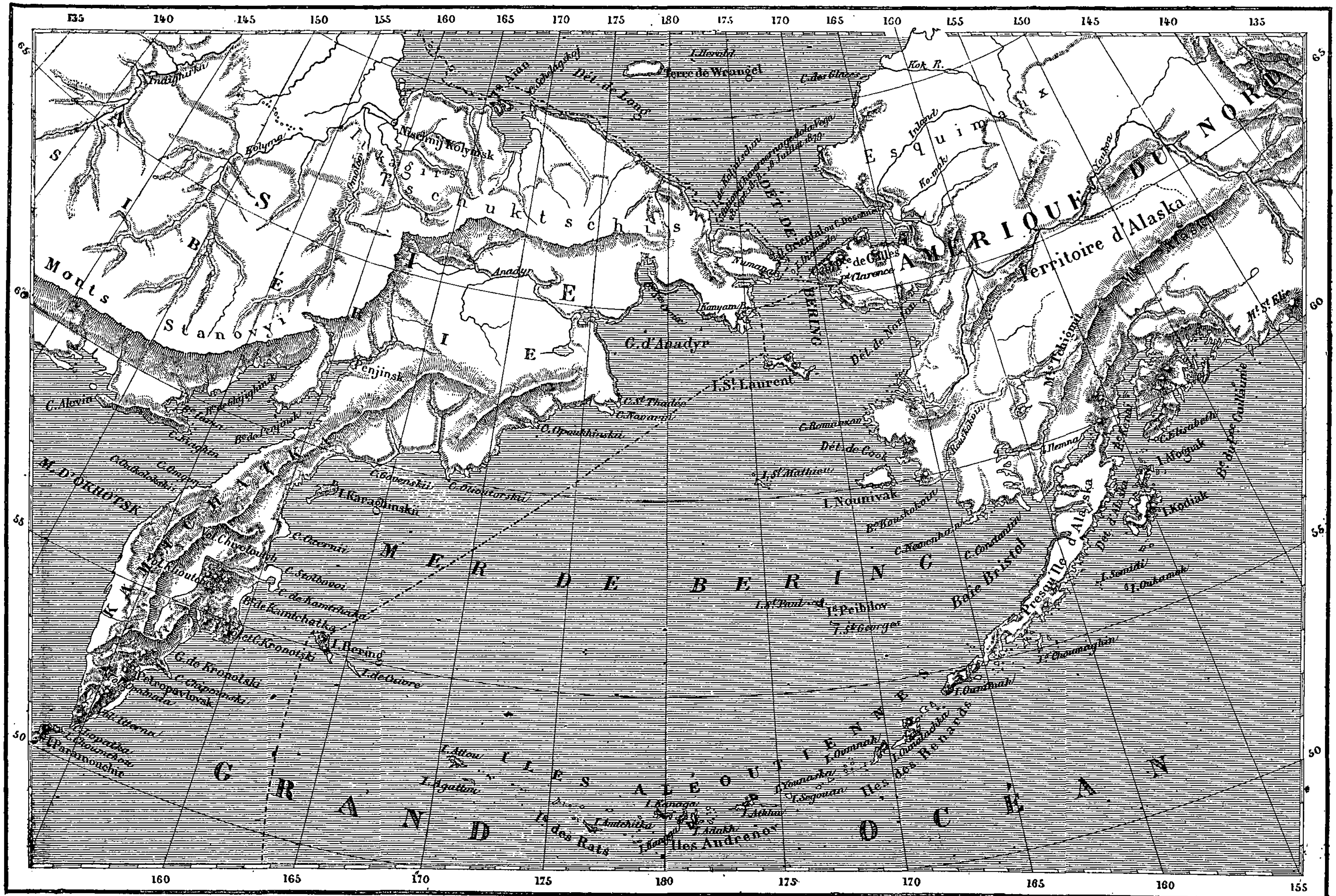
Parmi les objets qu'il put ainsi se procurer, il faut citer de jolies sculptures en os, des pointes de flèches et différents autres objets faits avec une espèce de néphrite, ressemblant, à s'y méprendre, à celle de la haute Asie.

Sur la rive septentrionale du mouillage s'élevait une ancienne huilerie européenne ou américaine, non loin de laquelle se trouvaient deux tombeaux esquimaux. Le cadavre, complètement habillé, était étendu sur le sol et n'était protégé par aucun cercueil; un enclos, formé de montants de tentes enfoncés en terre et entrecroisés, l'entourait simplement. A côté d'un des corps étaient placés un *kajak* avec des rames, un fusil à deux coups, chargé, amorcé et au cran de repos, différentes autres armes, des vêtements, un briquet, des patins, un vase à boire, deux masques en bois et des sculptures bizarres représentant des animaux.

Quelques sacs en peau de phoque, disposés pour être gonflés et attachés au harpon en guise de flotteurs, étaient également ornés de petites figures en bois sculpté. Derrière deux tentes étaient érigées, sur des poteaux hauts d'un mètre et demi, de grossières sculptures peintes en rouge, représentant des oiseaux les ailes

1. Voyez une gravure de la livraison précédente.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dressé par G. Bogge.

Gravé par Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déployées. M. Nordenskiöld essaya en vain d'échanger ces idoles domestiques contre une grande couverture de laine. Par contre, il réussit à acquérir un *kajak* de forme très élégante contre une couverture qui avait déjà servi et cinq cents cartouches pour remington.

Comme preuve du savoir-faire des Américains en matière de réclame, nous devons citer le fait suivant rapporté par M. Nordenskiöld. Durant le séjour de l'expédition à Port-Clarence, un Esquimau arriva à bord, tenant à la main un prospectus adressé aux *Sporting gentlemen* du détroit de Bering par une maison de San-Francisco, pour leur offrir ses excellentes armes.

La côte occidentale de l'Amérique est, comme le littoral ouest de l'Europe, longée par un courant chaud venant de l'océan Pacifique. Par suite, cette région a un climat beaucoup plus doux que la côte asiatique bordée par un courant boréal. Aussi la limite de la végétation arborescente, en Amérique, s'étend-elle au nord du détroit de Bering; dans la presqu'île tschuktschis, au contraire, on ne rencontre aucun arbre. A Port-Clarence, la côte est absolument nue; mais, à quelques kilomètres dans l'intérieur du pays, on trouve de petits aunes, et derrière les montagnes du littoral doivent certainement exister de véritables bois. Du reste, même sur les bords de la mer, la végétation est très riche, et ici, sur la côte du Nouveau-Monde, le botaniste récolte des espèces voisines de celles de la Scandinavie, parmi lesquelles il faut citer la Linnéaire. Le docteur Kjellman fit dans ces parages une ample moisson, très importante pour l'étude comparée de la flore de ce pays avec celle des régions polaires de l'Asie. Malgré la richesse de la végétation, les invertébrés terrestres sont plus rares dans ce district que dans la Norvège septentrionale. La faune ailée est également pauvre, comparée à celle des autres terres polaires.

Le 26 juillet, à trois heures de l'après-midi, par un temps magnifique, la *Vega* leva l'ancre, pour retourner sur la côte de l'ancien continent. Dans le but de déterminer la salure de l'eau et sa température à différentes profondeurs, on fit des sondages toutes les quatre heures, pendant la traversée du détroit de Bering, et on recueillit des échantillons de l'eau. Le détroit est très peu profond, et une élévation du sol, moindre que celle qui a eu lieu depuis la période glaciaire à Uddevalla, serait suffisante pour permettre de relier les deux mondes par un large pont. Le chenal le plus profond longe la presqu'île tschuktschis et sert à l'écoulement du courant froid. Un escarpement du fond le sépare des eaux chaudes qui bordent la côte américaine.

La côte de Sibérie est généralement uniforme; nulle part elle n'est échancrée, comme celle de Norvège, par des fjords profonds, entourés de hautes montagnes, ni bordée, comme le littoral de la Scandinavie et de la Finlande, par un *skärgård*[1]. Certaines régions de la côte de la presqu'île tschuktschis, la partie sud-est notamment, forment cependant exception. De petits fjords entaillent le littoral, où se dressent des formations granitiques, et un *skärgård*, composé de deux grandes îles entourées d'îlots rocheux, se développe à leur embouchure, séparé du continent par la profonde passe de Senjavin. Pour permettre aux naturalistes de poursuivre leurs recherches dans la presqu'île tschuktschis et d'étudier une des rares parties de la Sibérie qui ait eu probablement une période glaciaire, l'expédition alla mouiller le 28 juillet à Konyam-bay. Cette région avait été précédemment visitée par la corvette russe *Senjavin*, commandée par Fr. Lütke, et par le *Plover*, navire envoyé à la recherche de Franklin, sous la direction du capitaine Moore. Cette dernière expédition passa dans ces parages l'hiver de 1848-49. Pendant ce temps, le lieutenant W. H. Hooper recueillit d'intéressants renseignements sur les peuplades de cette région. Le pays était, semble-t-il, assez peuplé à cette époque. Dans le havre où était mouillée la *Vega*, il n'y avait, au contraire, au moment du passage de l'expédition suédoise, que trois familles de Tschuktschis pasteurs. Probablement les îles environnantes étaient également inhabitées à cette époque, car aucun indigène ne vint à bord. Peut-être faut-il attribuer ce fait à ce que le passage de la *Vega* n'avait pas été remarqué. La rive sud-est de la Konyam-bay, où était mouillé le vapeur suédois, était formée par un marais, sur lequel de nombreuses grues avaient établi leurs places de ponte. Plus loin s'élevaient des montagnes qui devaient atteindre l'altitude de six cents mètres. Le botaniste et le zoologue ne firent en cet endroit qu'une maigre récolte; mais, sur la rive septentrionale de la baie, ils rencontrèrent des pentes gazonnées, parsemées d'assez hautes broussailles, où le docteur Kjellman put recueillir soixante-dix espèces environ de plantes supérieures de la côte septentrionale de l'Asie. Les naturalistes trouvèrent en outre, dans ces parages, les premiers mollusques terrestres[1] qu'ils aient découverts dans la presqu'île des Tschuktschis.

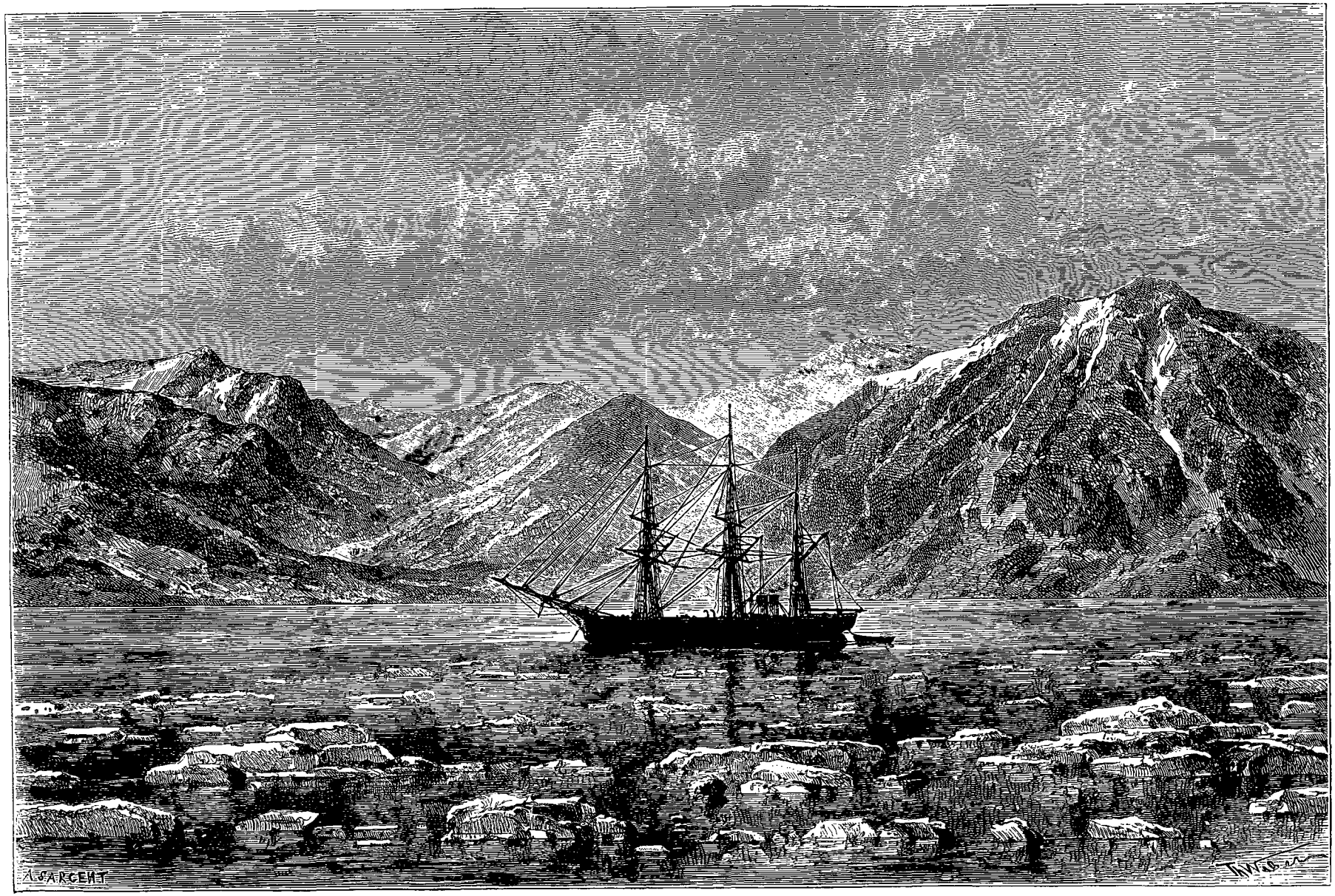
Les membres de l'expédition visitèrent les familles de Tschuktschis pasteurs établies sur les bords de la baie. Leurs tentes étaient semblables à celles que l'on avait déjà vues sur la côte septentrionale, et les mœurs de ces indigènes différaient peu de celles des Tschuktschis sédentaires. Comme ces derniers, ils étaient vêtus de *päsk* et les hommes portaient une ceinture de petits grelots. Le troupeau de rennes du clan s'élevait à quatre cents têtes, chiffre bien inférieur à celui qui est nécessaire à la subsistance de trois familles laponnes. Ces Tschuktschis avaient, il est vrai, de meilleurs terrains de chasse et de plus abondantes pêcheries que les Lapons. Ces indigènes ne buvaient pas de café et les végétaux entraient pour une bonne part dans leur alimentation.

Les hautes montagnes qui entourent la Konyam-bay étaient découpées en aiguilles élancées, séparées par de profonds vallons encore en partie couverts de neige

1. Cordon littoral qui borde la côte de la Scandinavie. (*Note des traducteurs.*

1. Des *Succinea*, des *Limax*, des *Helix*, des *Pupa*, etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Konyam-bay. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

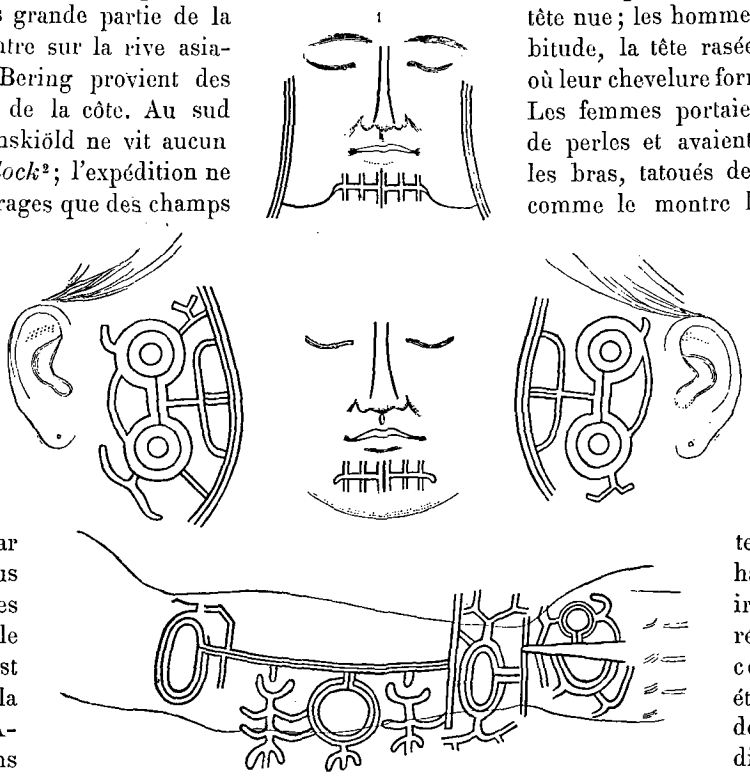
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lors du passage de la *Vega*. Actuellement aucun glacier ne paraît exister dans ces parages; mais, lors de la période glaciaire, toute cette région devait être recouverte d'un épais manteau de glace. La baie de Saint-Laurent, la baie de Koljutschin et tous les autres fjords profonds de la presqu'île tschuktschis ont été très probablement creusés par les glaces.

L'intérieur de la Konyam-bay était encore, au moment de la visite de l'expédition, couverte d'une couche de glace intacte. Le 30 juillet, vers midi, la débâcle se produisit, et, sans la vigilance du commandant, la *Vega* aurait couru de grands périls. Heureusement on aperçut le danger à temps. L'ancre fut aussitôt levée; le navire gagna la partie libre du fjord, et bientôt après la pleine mer. Le cap fut mis sur la pointe nord-ouest de l'île Saint-Laurent. Au sud du détroit de Senjavin, l'expédition aperçut les derniers *drif-is*. En général, la quantité de glaces qui dérivent par le détroit de Bering dans l'océan Pacifique n'est pas très importante, et la plus grande partie de la glace que l'on rencontre sur la rive asiatique de la mer de Bering provient des fjords et des golfes de la côte. Au sud du détroit, M. Nordenskiöld ne vit aucun *isberg*[1] ni aucun *isblock*[2]; l'expédition ne rencontra dans ces parages que des champs de glaces très divisés, formés de *bay-is*[3].

Tatouage d'une femme de l'île Saint-Laurent.
Gravure tirée de l'édition suédoise.

Le 31 juillet, dans l'après-midi, la *Vega* mouilla dans une baie ouverte de la côte nord-ouest de l'île Saint-Laurent. Cette île, appelée *Enguä* par les indigènes, la plus grande terre entre les îles Aléoutiennes et le détroit de Bering, est plus rapprochée de la côte d'Asie que de l'Amérique; néanmoins elle paraît appartenir à ce dernier continent, car elle a été cédée par la Russie aux États-Unis avec le territoire de l'Alaska. Elle n'est habitée que par quelques familles d'Esquimaux qui entretiennent des relations commerciales avec les Tschuktschis du territoire russe et qui, pour cette raison, ont fait de nombreux emprunts à la langue de ces derniers. Le costume de ces Esquimaux ressemble à celui des indigènes de la côte d'Asie, à cette différence près que, par suite du manque de peau de renne, ils emploient, pour confectionner leurs *päsk*, des peaux d'oiseaux ou de marmottes. En guise d'imperméables, ils se servent, comme les Tschuktschis et les autres Esquimaux, de surtouts faits avec des intestins de phoques. Les habitants de l'île Saint-Laurent paraissent fabriquer ces vêtements pour les vendre ensuite à d'autres peuples; ainsi les matelots de Kotzebue purent, en une demi-heure, se procurer à un seul campement deux cents de ces imperméables. Lors du passage de la *Vega* dans ces parages, les indigènes circulaient tête nue; les hommes avaient, suivant l'habitude, la tête rasée, sauf sur le devant, où leur chevelure formait une frange étroite. Les femmes portaient des tresses ornées de perles et avaient la figure, ainsi que les bras, tatoués de dessins compliqués, comme le montre la gravure ci-contre. Les enfants couraient pieds et jambes nus. En général, tous ces individus étaient bien conformés et de belle prestance, mais tous étaient d'une mendicité insupportable. Les tentes d'été, sortes de hangars de construction irrégulière, assez éclairées et où régnait une certaine propreté, étaient fabriquées avec des peaux d'intestins disposées sur une charpente faite de bois flotté et d'ossements de cétacés. Les habitations d'hiver étaient abandonnées au moment du passage de l'expédition. C'étaient des espèces de gourbis, recouverts de bois flotté et de tourbe, percés d'un trou quadrangulaire. L'hiver, une peau de phoque était probablement

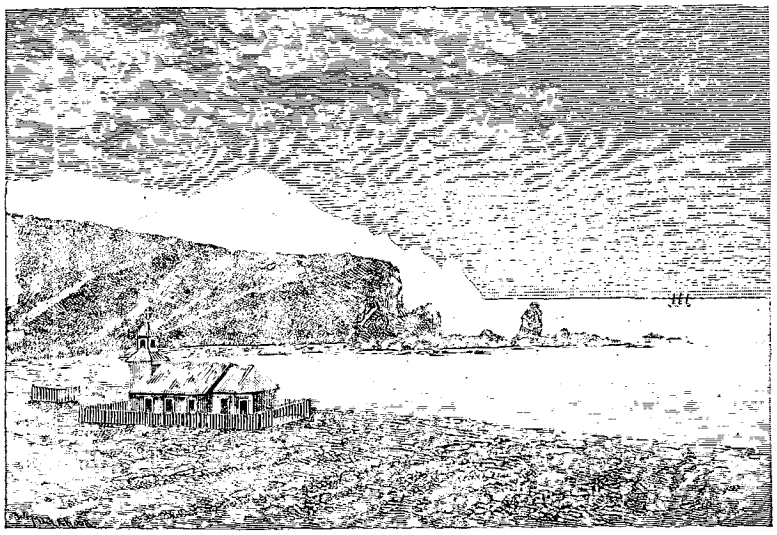


Tatouage des habitants de l'île Saint-Laurent.
Gravure tirée de l'édition suédoise.
1 et 2. Dessins exécutés sur la figure. — 3. Dessin exécuté sur le bras.

1. *Isberg* en suédois, *iceberg* en anglais. (*Note des traducteurs.*)
2. Bloc provenant des glaciers. (*Note des traducteurs.*)
3. *Bay-is*, expression employée par les *fångstmän* pour désigner la glace qui se forme dans les baies ou échancrures de la côte. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étendue sur cette ouverture ; l'été, elle était relevée pour que la chaleur pût pénétrer dans la hutte et fondre les plaques de glace qui s'étaient formées sur les murs. Près de plusieurs tentes se trouvaient des mâchoires inférieures de baleines enfoncées en terre et percées à la partie supérieure. Probablement, par suite du manque d'autres matériaux, elles servaient à dresser la tente d'hiver. Sur la côte, on voyait de nombreux débris de cétacés appartenant vraisemblablement à la même espèce que ceux découverts par l'expédition près de Pitlekaj, sur la côte septentrionale de la presqu'île tschuktschis. Près du campement se trouvaient quelques tombeaux. Les cadavres n'avaient pas été brûlés et gisaient, recouverts de pierres, dans des crevasses de rochers délités par la gelée. Des crânes d'ours et de phoques, ainsi que des ossements de baleines, étaient éparpillés autour de ces tombes. La présence d'une troupe d'indigènes qui accompagnait les naturalistes suédois dans leurs excursions empêcha ces derniers de fouiller les tombes et de recueillir quelques crânes.



Colonie de l'île de Cuivre (voy. p. 104). — Gravure tirée de l'éddition suédoise.

Au nord-est du mouillage de la *Vega*, la côte était bordée de collines basses qui tombaient à pic dans la mer, et, çà et là, apparaissaient des rochers dont la silhouette, ressemblant à des ruines, rappelait ceux de la côte septentrionale de la presqu'île tschuktschis. Les indigènes avaient établi de préférence leurs campements sur les pentes de ces montagnes. Au sud-ouest du mouillage, la côte était bordée par une belle pelouse émaillée de fleurs qui, plus avant dans l'intérieur de l'île, devenait marécageuse. Comme spécimens caractéristiques de la végétation de cette terre, il faut citer plusieurs renoncules, quelques saxifrages, l'*Anemone narcissiflora*, le *Silene acaulis*, l'*Alsine macrocarpa*. Le docteur Kjellman fit là une riche moisson de plantes supérieures ; les savants recueillirent en outre de belles collections d'algues, de lichens, et de nombreux échantillons de la faune terrestre et marine. Le sol était recouvert de sable et de grands blocs de granit que l'on aurait crus, en Suède, d'origine glaciaire. Ici, au contraire, ils paraissaient en place et non apportés par les glaciers ; ils provenaient probablement, ainsi que le sable, du délitement des roches.

En se promenant le long de la côte, M. Nordenskiöld aperçut cinq phoques qui se chauffaient au soleil, sur des pierres, à peu de distance de la rive. Ils étaient d'un pelage gris brun et paraissaient assez gros ; ils appartenaient à une espèce que le chef de l'expédition n'avait jamais encore remarquée dans les mers polaires. C'étaient peut-être des femelles de l'*Histriophoca fasciata*.

Les indigènes ne possédaient qu'un petit nombre de chiens et n'avaient aucun renne. Des milliers de ces ruminants auraient néanmoins pu vivre sur cette île. Les Esquimaux n'employaient pas de *kajaks*, mais se servaient de grands *baïdars* analogues à ceux des Tschuktschis.

L'île Saint-Laurent a été découverte par Bering, lors de sa première expédition. Kotzebue est le premier voyageur qui soit entré en relations avec les indigènes de cette terre (du 27 juin 1816 au 20 juillet 1817). Avant lui, ces Esquimaux n'avaient vu aucun Européen. Depuis 1817, plusieurs expéditions avaient débarqué à l'île Saint-Laurent, mais quelques heures seulement chaque fois, un navire pouvant courir de grands dangers dans ces parages. Il n'existe aucun mouillage sur la côte, et, lorsque la mer est libre, la houle est presque toujours si forte qu'il est difficile d'atterrir avec un canot. Si une tempête survient, le navire mouillé dans cette rade ouverte peut être jeté à la côte. Pour toutes ces raisons, le capitaine Palander n'autorisa qu'une courte relâche à l'île Saint-Laurent, et dès le 2 août, à trois heures de l'après-midi, la *Vega* continuait sa route. Le cap fut d'abord mis sur l'île Karaginsk, sur la côte orientale du Kamtschatka, M. Nordenskiöld désirant séjourner quelque temps dans ces parages, pour permettre aux naturalistes de faire des études comparées entre la presqu'île tschuktschis et le Kamtschatka moyen. Mais les vents contraires ayant retardé la marche du navire, le chef de l'expédition abandonna ce projet et fit mettre le cap sur les îles du Commandeur. Dans la soirée du 14 août, la *Vega* jetait l'ancre dans un mouillage assez peu sûr, complètement ouvert à l'ouest, au nord-ouest et au sud, situé sur la rive occidentale de l'île de Bering, entre cette terre et un îlot.

L'île de Bering est la plus occidentale et la plus rap-

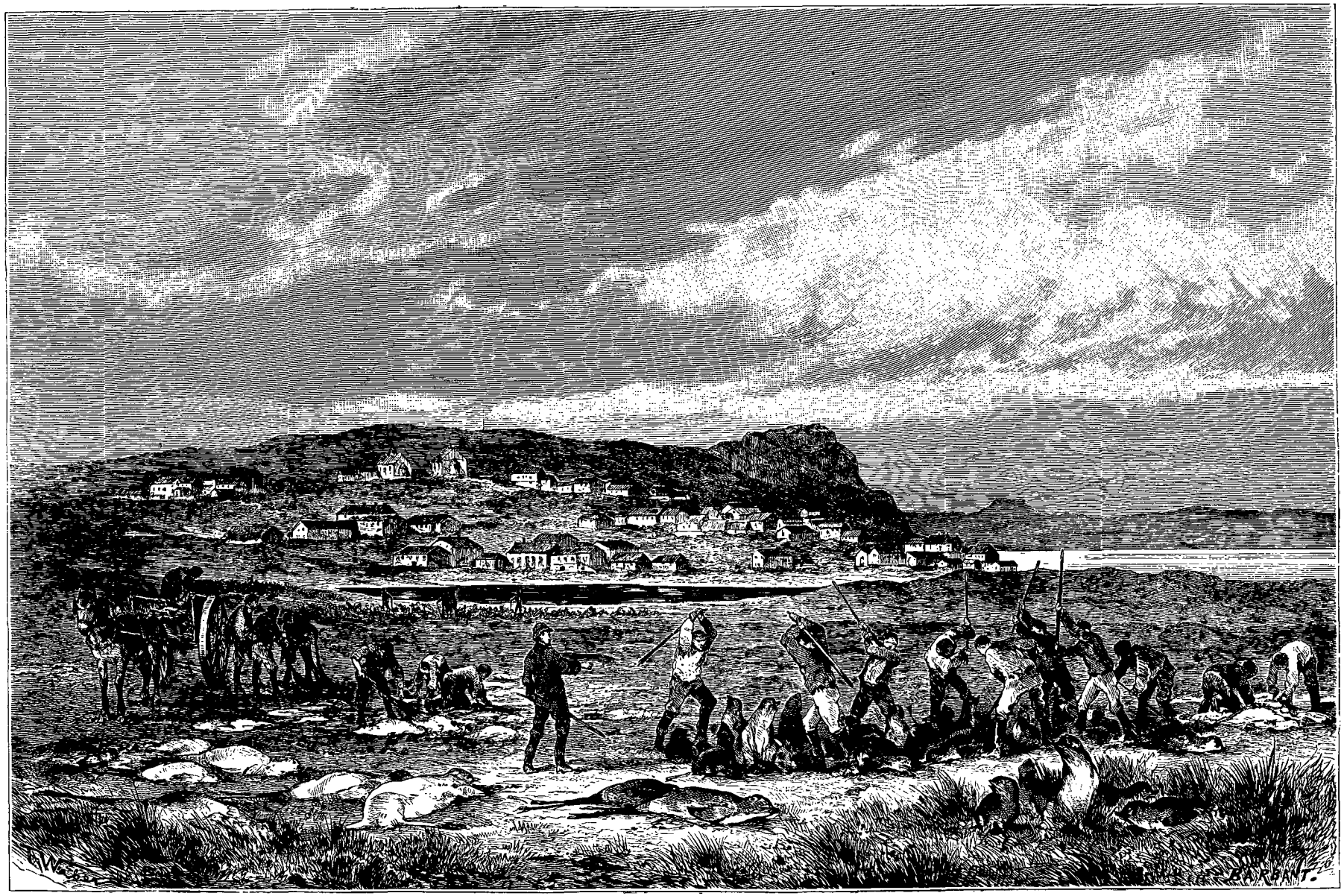
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prochée du continent asiatique des terres appartenant au cordon insulaire, d'origine volcanique, qui limite au sud la mer de Bering. Avec sa voisine, l'île de Cuivre, et quelques îlots et récifs voisins, elle forme un groupe distinct des Aléoutiennes qui, d'après le grade du grand navigateur décédé sur cette terre, a été appelé *îles du Commandeur* ou *Kommandirski*. Cet archipel fait partie de l'Asie et appartient à la Russie. Néanmoins la Compagnie américaine de l'Alaska a obtenu le droit de chasser sur ces terres. Cette société possède sur ces îles deux importants établissements fournissant aux habitants, dont le nombre s'élève à plusieurs centaines, des vivres et des objets manufacturés, et achetant par contre aux indigènes des fourrures, notamment des peaux d'une otarie (ours de mer) dont on tue annuellement de vingt à cinquante mille individus. Pour protéger les droits de l'État et pour maintenir l'ordre, quelques autorités russes résident dans l'île de Bering. Des magasins et une demi-douzaine d'assez belles maisons en bois se montrent çà et là, servant d'habitations aux fonctionnaires et aux employés américains. Les indigènes demeurent soit dans des huttes en tourbe, assez spacieuses et confortables, soit dans de petites maisons en bois. D'année en année, le nombre de ces dernières habitations augmente, la Compagnie faisant venir des cabanes en bois qu'elle donne aux indigènes les plus méritants. Chaque famille a sa maison séparée. Une église grecque et une école assez vaste sont installées pour les enfants adultes dans cette *colonie*. Lors du passage de la *Vega*, ce dernier établissement était fermé; mais, à en juger d'après les cahiers exposés à l'école, l'instruction n'est pas négligée dans cette île lointaine. Tout au moins remarquait-on dans les modèles d'écriture une grande propreté et une certaine élégance. Toutes ces maisons forment un petit village au milieu d'une vallée verdoyante, privée d'arbres, malheureusement, et entourée de montagnes arrondies, dépouillées également de végétation arborescente. On dirait, en un mot, un petit port de pêche, tel qu'on en voit sur les côtes des pays moins septentrionaux. Quelques habitations sont en outre disséminées sur d'autres parties de l'île, notamment sur la côte nord-est, où la pomme de terre est cultivée sur une assez grande échelle, et sur la rive nord, qui renferme d'excellents parages pour la pêche. A l'époque de la chasse s'élèvent plusieurs magasins de pelleteries et de très petites huttes en terre utilisées seulement en cette saison.

Indigènes de l'île de Bering. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

Au point de vue géographique comme au point de vue des sciences naturelles, l'île de Bering est une des plus intéressantes de la partie nord de l'océan Pacifique. Ici Bering termina son long voyage d'exploration, après sa dernière et si malheureuse campagne dans la mer qui porte son nom. Il ne survécut pas à nombre de ses compagnons, notamment au naturaliste Steller, qui a laissé une si magistrale description de la faune de cette île, qu'aucun homme n'avait encore visitée avant cette expédition, et où il resta depuis le milieu de novembre 1741 jusqu'à la fin d'août 1742.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Abatage des otaries (voy. p. 108). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Désireux de se procurer des peaux et des squelettes des nombreux mammifères qui se trouvent dans ces parages, M. Nordenskiöld résolut de séjourner quelque temps sur cette terre. Il se proposait en outre de comparer à la description de Steller l'état actuel de l'île, où depuis cent cinquante ans on fait aux animaux une véritable guerre destructive. Malheureusement, ayant appris par les journaux américains parvenus dans cette colonie lointaine l'inquiétude qui régnait en Europe sur le sort de la *Vega*, le chef de l'expédition résolut d'abréger sa visite. Néanmoins les naturalistes purent recueillir d'importants documents et de fort curieuses collections.

Ce fut le 15/4 novembre 1741 que le navire de Bering atteignit cette île. Tout l'équipage était décimé par le scorbut. Quatre jours après, on essayait de transporter les malades à terre; mais, comme le cas se présente fréquemment, les uns mouraient lorsque, quittant leurs cabines, ils venaient respirer l'air frais; les autres succombaient dans le trajet entre le navire et la terre. Le 19/8 décembre, Bering mourut; quelques jours auparavant, le navire avait été jeté à la côte. Les provisions qui restaient n'étaient point suffisantes pour nourrir les survivants, il fallut alors s'occuper de se procurer des vivres par la chasse. Les renseignements donnés par Steller prouvent que dans ces parages, comme au Spitzberg et sur d'autres terres polaires, certains animaux sont sur le point de disparaître. Aujourd'hui les loutres de mer sont rares à l'île de Bering; en 1741, au contraire, de véritables troupes de ces animaux couvraient les côtes de cette terre. L'approche des hommes ne les effrayait pas; attirés par la curiosité, ces mammifères venaient même auprès des brasiers que les chasseurs allumaient. L'expérience les instruisit bientôt; néanmoins les naufragés purent abattre huit à neuf cents pièces, belle chasse si l'on pense que la peau de cet animal était payée de quatre-vingts à cent roubles sur les frontières de la Chine. Durant l'hiver, deux baleines échouèrent sur l'île. Les infortunés navigateurs regardaient ces cétacés comme de véritables entrepôts; ils paraissent, en effet, avoir préféré le lard des baleines[1] à la chair des loutres, dont le goût était désagréable. Au printemps, les loutres disparurent, mais des troupeaux considérables d'ours de mer, de phoques et de lions de mer arrivèrent alors. Durant l'été, les naufragés purent, avec les épaves de leur navire, construire un nouveau bateau; et, le 21/10 août, ils quittèrent l'île de Bering, et l'année suivante atteignirent Okotsk. Les navigateurs rapportaient de leur expédition de nombreuses pelleteries de prix. Ces régions passèrent alors pour un nouvel *Eldorado*, et immédiatement des expéditions partirent pour exploiter ces terres jusque-là inconnues. Leurs chasses sans trêve ni merci ont modifié complètement la faune de l'île de Bering, comme le constate la relation de Steller. A cette époque, les renards étaient en nombre véritablement incroyable sur cette terre; aujourd'hui ils sont très rares : les membres de l'expédition de la *Vega* n'en virent aucun pendant leur séjour. Sur l'île voisine de Cuivre, on les trouve pourtant en assez grand nombre.

La loutre de mer (*Enhydris lutris* Lin.), qui forme une espèce particulière voisine du morse, a également disparu de l'île de Bering et des autres terres où elle se trouvait autrefois par milliers, et, si l'on ne réglemente pas la chasse des individus encore survivants, cette espèce ne tardera pas à être complètement éteinte comme la vache de mer de Steller (*Rhytina Stelleri* Cuvier). Le lion de mer (*Eumetopias Stelleri* Lesson) et l'ours de mer (*Otaria ursina* Lin.), que l'on rencontrait par milliers sur les rives rocheuses de l'île de Bering, ne se voient plus aujourd'hui que rarement. De tous ces mammifères, le plus célèbre était la grande vache de mer. Un individu arrivé à son complet état de développement atteignait une longueur de vingt-huit à trente-cinq pieds anglais[1] et un poids de quatre-vingts centner[2]. Lorsque Steller débarqua sur l'île de Bering, ces animaux paissaient le long des côtes en grandes troupes, comme nos bestiaux domestiques. Manquant des armes nécessaires, les naufragés ne purent d'abord en capturer aucun; mais ayant fabriqué un harpon, ils réussirent à tuer quelques-uns de ces otaries et à les ramener au rivage. Quatorze hommes étaient nécessaires pour les haler à la côte. Tous les récits postérieurs de voyageurs mentionnent seulement en passant la vache de mer, chassée encore par des Européens à l'époque de Linné, et sans Steller elle ne ferait point partie du système de ce naturaliste. D'après les académiciens van Baer et Brandt, le 19/8 novembre 1741 serait la première date à laquelle des Européens virent la vache de mer, et dix-sept ans plus tard, en 1768, cet animal aurait complètement disparu. D'après les renseignements recueillis par M. Nordenskiöld, on aurait encore vu des vaches de mer en 1779 ou 1780, et l'explorateur suédois donne la date de 1854 comme celle de la disparition de la *Rhytina Stelleri*.

A peine arrivé à l'île de Bering, M. Nordenskiöld s'occupa de recueillir des ossements de ce mammifère disparu. Les habitants lui donnaient peu d'espoir sur les résultats de pareilles recherches. La Compagnie de l'Alaska avait offert cent cinquante roubles pour un squelette. Ayant appris que les huttes des indigènes contenaient des collections plus ou moins considérables d'ossements, le chef de l'expédition s'empressa de les acheter, les payant largement, de manière à exciter la cupidité et la convoitise des indigènes. Il put ainsi se procurer environ vingt barils d'ossements de ces *Rhytina*, notamment trois têtes entières bien conservées et plusieurs autres plus ou moins endommagées. Les débris de cette vache de mer servent aux indi-

1. L'un des auteurs de ce résumé a mangé en Laponie un *beefsteak* de baleine. Cette chair aurait pu se comparer, comme goût, au bœuf bouilli. (*Note des traducteurs.*)

1. Le pied anglais vaut 30 centimètres. (*Note des traducteurs.*)
2. Le centner vaut 50kgr,8. (*Note des traducteurs.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gènes à plusieurs usages : les côtes, notamment, sont employées dans la construction des traîneaux ou pour faire des sculptures.

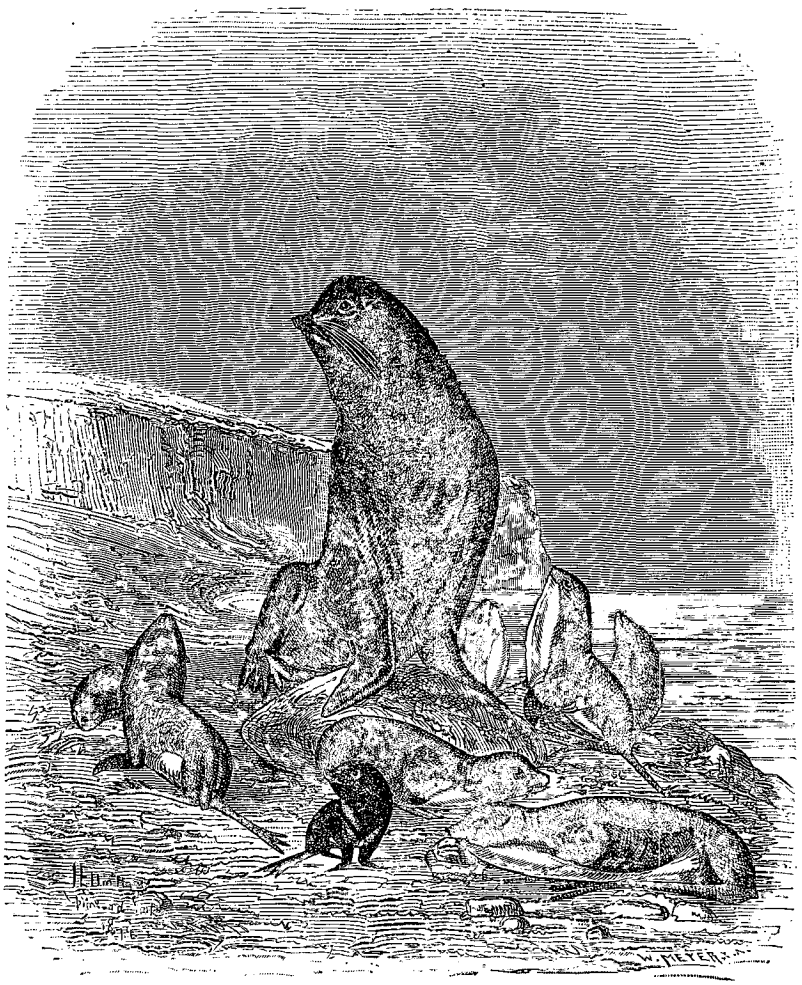
Le seul grand mammifère qui se trouve aujourd'hui dans l'île de Bering à peu près en aussi grand nombre que du temps de Steller, est l'ours de mer (*Otaria ursina* Lin.).

D'après une statistique on aurait tué sur cette terre, de 1867 à 1880, trois cent quatre-vingt-huit mille neuf cent quatre-vingt-deux de ces animaux :

1867 . .	27,580
1868 . .	12,000
1869 . .	24,000
1870 . .	24,000
1871 . .	3,614
1872 . .	29,318
1873 . .	30,396
1874 . .	31,292
1875 . .	36,274
1876 . .	29,960
1877 . .	21,532
1878 . .	31,340
1879 . .	42,752
1880 . .	48,504

De 1862 à 1880, trois cent quatre-vingt-neuf mille quatre cent soixante-deux peaux auraient été expédiées de l'île de Bering. La chasse sur les îles Pribylow est encore plus considérable. Ces terres ont été découvertes en 1786; mais on ignore le nombre des animaux abattus pendant les dix premières années après la découverte; on sait seulement qu'il fut considérable. De 1797 à 1880, trois millions et demi de peaux furent exportées de ces îles. Dans ces derniers temps, le produit de la chasse a encore augmenté, et, sans exagération, on peut fixer à quatre-vingt-dix-neuf mille le nombre des mammifères tués pendant chacune des années de 1872 à 1880.

A certaines époques, la chasse des ours de mer est interdite. Du reste, le chiffre des animaux qui doit être abattu est déterminé à l'avance. Les femelles et les jeunes sont presque toujours épargnés. Les mâles qui ont une espèce de harem ne sont point non plus abattus; leur peau est trop usée et de trop mauvaise qualité. Seuls, les adultes sont poursuivis sans merci. Chaque année, pendant l'été, les otaries se rassemblent par milliers sur certains caps désignés par les indigènes sous le nom de *rookeries;* là, ils passent plusieurs mois sans la moindre nourriture. Les mâles arrivent d'abord, généralement à la fin de mai ou au commencement de juin. Immédiatement s'engagent de violents combats entre ces animaux, pour s'assurer la possession d'une superficie de cent pieds carrés environ qui leur est nécessaire pour établir leur harem.



Otaries, mâle, femelle et petits. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

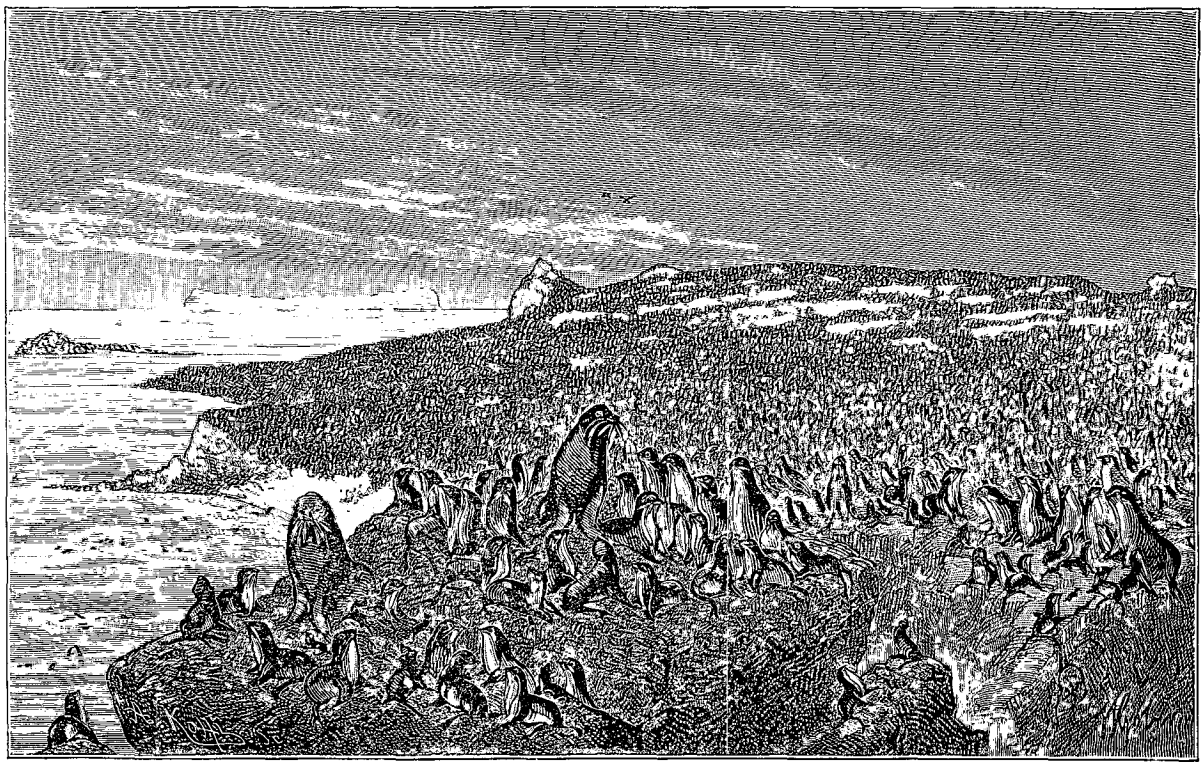
Les vainqueurs s'établissent sur le rivage, et les plus faibles émigrent plus haut sur la *rookerie*. Une particularité très curieuse de ces animaux est qu'ils se servent de leurs pattes de derrière comme éventails ou comme parasols.

Au milieu de juin, arrivent les femelles. Les mâles qui ont réussi à occuper les places les plus rapprochées de la rive les reçoivent alors et s'en emparent avec empressement. A peine un des mâles a-t-il établi dans son domaine une de ses futures compagnes, qu'il retourne au rivage pour en prendre une seconde. Mais pendant ce temps survient un rival, qui sans cérémonie lui dérobe sa chère moitié. Arrive un troisième larron, qui à son tour dépouille le voleur. Toutes les femelles sont ainsi réparties entre les habitants de la *rookerie*. Ceux qui se sont établis près du rivage ont douze à quinze compagnes, les autres doivent se contenter de quatre à cinq. Peu après avoir débarqué, ces dernières mettent bas; les jeunes sont alors soignés avec une très grande indifférence et leurs pères adoptifs ne s'occupent d'eux que dans l'intérieur du harem. Ensuite commence l'époque de l'union. L'organisation de ces sortes de communautés cesse ensuite complètement. Au milieu de sep-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tembre, lorsque les jeunes peuvent nager, les *rookeries* sont abandonnées. Les animaux au-dessous de six ans ne pouvant, comme les vieux mâles, avoir une place sur la *rookery* et se constituer un ménage, se réunissent avec de jeunes femelles par milliers, voire même par centaines de mille sur les rivages voisins. Les uns s'installent sur la côte même, les autres plus loin dans l'intérieur des terres, où tantôt ils jouent comme de jeunes chiens, tantôt se mettent à dormir comme à un signal dans toutes les positions imaginables. Ce sont ces malheureux animaux qui fournissent le butin aux chasseurs. Marchant lentement, à raison d'environ un kilomètre à l'heure, et faisant de fréquentes haltes, les indigènes se dirigent vers les terrains de chasse, éloignés de la côte d'environ un ou deux kilomètres. Les femelles, les jeunes et les mâles dont la peau est inutilisable sont alors chassés; tous les autres sont abattus d'un coup porté sur la tête, puis ouverts avec un couteau.

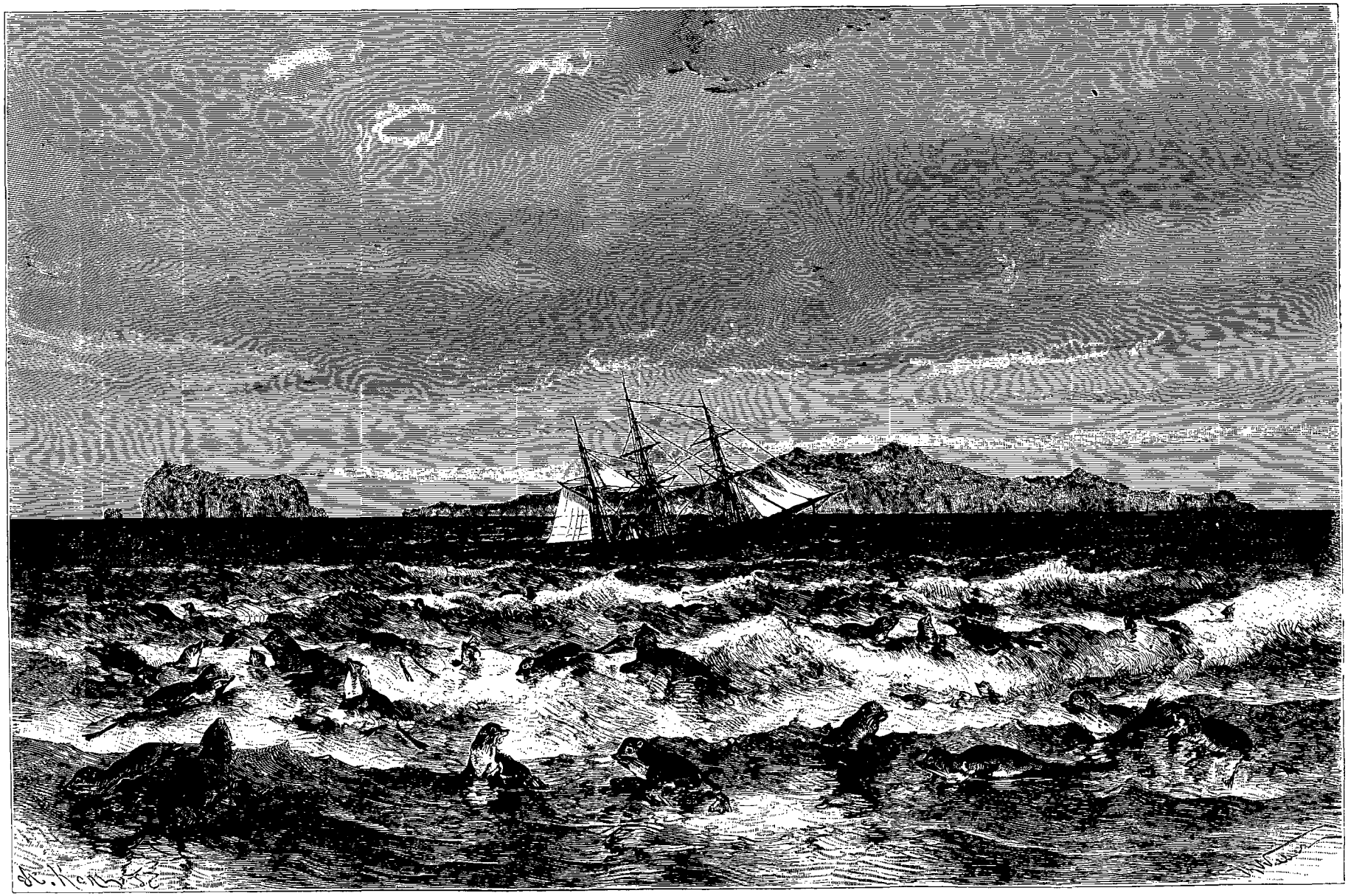
En s'approchant de l'île de Bering, la *Vega* avait rencontré au large de nombreuses troupes de ces otaries, qui, par curiosité, suivaient le navire à de longues distances. Peu familiers avec les mœurs des ours de mer, les naturalistes suédois crurent que ces mammifères avaient déjà abandonné leurs places d'été; à peine débarqués, ils apprirent au contraire que ces mammifères étaient toujours sur les *rookeries* et qu'un très grand nombre d'animaux s'étaient établis sur la pointe nord-est de l'île. M. Nordenskiöld résolut alors



Vue prise d une *rookerie* de l'île de Saint-Paul (archipel de Pribylow) (voy. p. 107). — Dessin de Gobin, d'après une gravure de l'édition suédoise.

de visiter ce cap. Cette excursion ne pouvait être entreprise seul et sans précaution, car une imprudence pouvait causer un grand dommage aux indigènes et à la compagnie fermière des chasses. Les explorateurs furent accompagnés dans cette course par le maire du village, un Aleute bègue et un Cosaque, jeune homme fort intelligent qui, pour la circonstance, portait un sabre aussi haut que lui. Comme moyen de transport, on employa de grands traîneaux attelés de dix chiens, et, dans ces équipages, les excursionnistes traversèrent tantôt des montagnes arrondies, dépouillées de neige, et des plateaux couverts d'une maigre végétation, tantôt des vallées sans aucun arbre, mais ornées de fleurs. Pour ne pas effrayer les otaries, le traîneau fut laissé à quelque distance du rivage, puis l'on dut avancer à pied, en ayant soin d'avoir le vent devant soi. Les Suédois purent ainsi, sans éveiller aucune inquiétude, s'approcher très près des animaux. Ils évaluaient à deux cent mille le nombre des mammifères établis sur le cap et au bord de la mer; M. Nordenskiöld croit toutefois ce chiffre un peu exagéré. Accompagnés de leurs guides, les visiteurs s'approchèrent en rampant d'un groupe d'animaux. Au début, les vieux mâles paraissaient inquiets, mais ils se rassurèrent vite. Partout on voyait des jeunes qui se traînaient au milieu de leurs parents, bêlant comme des agneaux pour appeler leur mère. Souvent ces malheureux sontécrasés par les vieux, lorsque, effrayés, ces derniers se précipitent à la mer. Après une pareille alarme, on trouve alors par milliers les corps des jeunes animaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Otaries suivant la *Vega*. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition suédoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au pied des rochers. Au moment du passage de la *Vega*, treize mille otaries « seulement » avaient été tuées. Les cadavres dépouillés étaient accumulés sur le rivage, répandant une odeur fétide qui n'épouvantait pas, semble-t-il, les animaux établis dans le voisinage; du reste, près de leur établissement, l'air était empuanté par la décomposition des corps d'animaux tués dans les combats que les mâles se livraient entre eux. Au milieu de cette troupe d'otaries trônait, sur une haute pierre, un lion de mer, le seul qu'aient vu pendant leur expédition les savants de la *Vega*.

Moyennant quarante roubles, M. Nordenskiöld obtint des autorités locales qu'on lui préparât pour les collections quatre corps d'otaries qui gisaient à moitié décomposés sur le sol. Il reçut en outre deux jeunes individus vivants; mais, ne pouvant les nourrir, il fut obligé de les abattre.

La partie de l'île de Bering visitée par l'expédition était une haute plaine reposant sur une formation volcanique, déchirée en nombre d'endroits par de profondes vallées. Dans les fonds s'étendaient généralement des lacs, qui s'écoulaient par des cours d'eau plus ou moins considérables. Les pentes des montagnes et les bords de ces nappes d'eau étaient couverts d'une belle pelouse semée de fleurs. On y voyait l'iris, des orchidées, des rhododendrons, des ombellifères de la hauteur d'un homme. Tout autre était l'aspect de l'îlot rocheux de Toporkof, situé en face du mouillage, que visitèrent les docteurs Kjellman et Stuxberg. L'île de Bering pourrait nourrir de grands troupeaux de bestiaux, aussi nombreux peut-être que ceux des vaches de mer qui pâturaient autrefois sur ses rivages. Ces otaries avaient du reste choisi avec discernement cette région pour s'établir, car, d'après le docteur Kjellman, la mer environnante est une des plus riches en algues du monde entier. Dans certains endroits, les fonds sont couverts de véritables broussailles, hautes de vingt à trente mètres, si épaisses que la drague peut à peine y pénétrer.

En allant visiter le terrain de chasse des otaries, les membres de l'expédition prirent part à une pêche tout à fait curieuse. On avait fait halte sur une plaine couverte de verdure comme une prairie de Suède, sillonnée de nombreux ruisselets remplis de différentes espèces de poissons. Il y avait là des lavarets, de petites truites, des saumons de moyenne grandeur et de forme allongée, dont la chair était presque blanche, mais dont la peau était rosée; d'autres salmonides de même taille environ, mais beaucoup plus larges, et portant une bosse sur le dos. On pêchait tous ces poissons avec la plus grande facilité : on les prenait avec la main; on en harponnait d'autres avec des bâtons, ou bien on les capturait avec le filet à insectes, ou encore avec des canifs, etc. Des salmonides, dont la chair est très rouge, existent en outre dans les grands cours d'eau de l'île. Cette pêche permit de varier l'ordinaire du bord, dont la majeure partie se composait de conserves.

Pour arrêter les préparatifs des expéditions de secours qui pouvaient être envoyées à la recherche de la *Vega*, le professeur Nordenskiöld avait d'abord pensé à se diriger sur Petropawlowsk en quittant l'île de Bering. L'arrivée d'un aviso à vapeur qui, immédiatement après avoir chargé sa cargaison, devait se diriger sur ce port, le fit renoncer à ce projet. Ce navire, l'*Alexandre*, commandé par le capitaine Sandman et monté par des Norvégiens, des Suédois, des Finnois et des Danois, appartenait à la Compagnie de l'Alaska. A bord se trouvaient deux naturalistes, les docteurs Benedict Dybowski et Julien Wiemut. Le premier, ancien exilé, est un des savants qui ont le plus contribué à faire connaître la zoologie de la Sibérie.

Dans l'après-midi du 19 août, la *Vega* quitta l'île de Bering, et, dans la soirée du 2 septembre, elle atteignait le port de Yokohama. Tant que l'expédition resta dans le courant froid provenant de l'océan Glacial, sa marche fut favorisée par un bon vent et la température resta modérée. La température de la mer à la surface variait entre neuf et dix degrés au-dessus de zéro. Le 25 août, par 45° 45′ de latitude nord et 156° de longitude est de Greenwich, elle augmenta considérablement; et le 28, par 40° de latitude nord et 147° 41′ de longitude est de Greenwich, le thermomètre marquait à la surface 23°,4 : preuve que la *Vega* avait atteint le Kuro Sivo, le Gulfstream de l'océan Pacifique. Le vent devint alors moins favorable, et la chaleur accablante, bien que l'atmosphère fût rafraîchie par des ondées suivies de bourrasques. Dans un de ces grains, le 31 août, la foudre tomba, accompagnée d'un éclair extrêmement puissant, sur le grand mât de la *Vega*, mais sans causer grande avarie.

A l'arrivée à Yokohama, tout l'équipage était en bonne santé et la *Vega* en excellent état. Après ce long voyage, quelques réparations étaient naturellement nécessaires. Pendant l'année qui venait de s'écouler, quelques cas de maladie s'étaient produits parmi les trente hommes d'équipage, mais aucune épidémie n'avait sévi à bord, on n'avait même pas eu un seul cas de scorbut à enregistrer. En un mot, l'état sanitaire était resté extrêmement satisfaisant.

Immédiatement les explorateurs reçurent des députations chargées de leur remettre des adresses et des invitations à des fêtes qui allaient être organisées en leur honneur. Alors commença cette série de réceptions grandioses qui ne devait se terminer qu'à Stockholm huit mois après. Tous les pays, toutes les capitales tinrent à honneur de saluer les hardis voyageurs suédois qui avaient porté si loin le drapeau de la science. Les fêtes commencèrent le 10 septembre par un dîner offert aux membres de l'expédition par le chevalier van Stoetwegen, ministre de Hollande chargé de représenter au Japon la Suède et la Norvège. Le lendemain, le ministre de la marine Kawamura invita tous les officiers et savants de la *Vega* à un déjeuner dans le palais d'été impérial d'Hamagoten. Le repas fut servi à l'européenne, avec un grand luxe de plats et de vins, ajoute M. Nordenskiöld. Tous les Japonais qui assistaient au déjeuner avaient l'habit noir et la cravate blan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che. Quelques-uns avaient revêtu pour la circonstance des uniformes et portaient des décorations de l'Occident. Les domestiques et les interprètes étaient également habillés à l'européenne. Aujourd'hui, du reste, le peuple, les employés subalternes et les domestiques portent seuls le costume japonais, mais sans être armés du sabre traditionnel, sur la défense expresse du gouvernement.

Le 15 septembre, la Société de géographie de Tokio, la Société asiatique du Japon et la Société asiatique allemande organisèrent une grande fête à laquelle assistèrent l'héritier présomptif du trône impérial, le prince Yohi-Hisha, et même plusieurs dames japonaises, habillées à l'européenne. En souvenir de cette fête, une grande médaille en vermeil fut offerte quelques jours après au professeur Nordenskiöld. Le lendemain enfin, les membres de l'expédition furent présentés au Mikado. Lors du séjour de l'expédition à Yokohama, une exposition avait lieu dans cette ville, où l'on pouvait admirer de beaux spécimens de l'art japonais à côté d'instruments de l'âge de pierre. Dans aucun autre pays les expositions ne sont plus à la mode qu'au Japon. La plupart des grandes villes tiennent à honneur d'en organiser; toutes sont, du reste, très instructives, et des naturalistes peuvent y étudier des collections souvent très intéressantes.

A peine arrivée à Yokohama, la *Vega* fut conduite au dock de Jokosuka pour être munie d'un doublage en cuivre et subir quelques petites réparations et changements dans l'aménagement intérieur. Ce travail ne fut terminé que le 21 septembre, juste à l'époque du changement de la mousson. A ce moment, de violentes tempêtes règnent sur les mers du Japon et les navires qui se dirigent vers le sud rencontrent des vents contraires. Le temps que l'on aurait économisé en restant moins longtemps dans l'Empire du Soleil levant aurait été perdu par les difficultés de la navigation; aussi M. Nordenskiöld résolut-il de prolonger son séjour dans ce pays véritablement enchanteur. Il fit plusieurs excursions dans l'intérieur du pays; puis, partant le 11 octobre de Yokohama, la *Vega* mit le cap sur Kobé (Hiogo), d'où M. Nordenskiöld se rendit à Kioto, et ensuite sur Nangasaki. Quittant ce port le 27 octobre, l'expédition arriva dès le 2 novembre à Hong-kong, où elle resta une semaine. De là elle se dirigea sur Labuan, petite possession anglaise sur la côte septentrionale de Bornéo, puis sur Singapoure, et enfin sur Pointe de Galle, où elle mouilla une semaine, relâche que les savants de l'expédition consacrèrent à des études d'histoire naturelle.

Quittant Pointe de Galle le 22 décembre, la *Vega* arriva à Aden le 7 janvier 1880, retardée dans sa marche par des calmes. Cette fois la fête de Noël ne fut pas célébrée aussi pompeusement qu'à Pitlekaj. Quelques extras furent seuls autorisés. Dans la nuit du 31 décembre, les officiers reçurent dans le carré une députation du gaillard d'avant vêtue de chauds *päsk* tschuktschis. En bon suédois mêlé de quelques mots du patois de Pitlekaj, elle salua les chefs de l'expédition au nom des amis du pays des glaces, leur apporta les félicitations pour l'année qui venait de s'écouler et des vœux pour celle qui allait commencer, le tout entremêlé de chansons tschuktschis où l'on se plaignait de la forte chaleur qui, sous l'équateur, était absolument insupportable pour des hommes vêtus de pelleteries.

En entrant à Aden, la *Vega* avait été saluée d'une salve de vingt et un coups de canon par l'*Exploratore*, aviso italien faisant partie de l'escadre chargée d'établir la colonne italienne de la baie d'Assab. Quittant Aden, ou plus exactement Steamer-Point, le 9 janvier, la *Vega* entrait le lendemain dans la mer Rouge. Aucune des régions arctiques, même les plus désolées, comme le cap Tscheljuskin ou les Sept-Iles, n'a, d'après M. Nordenskiöld, une végétation aussi pauvre que les environs d'Aden et la côte occidentale de l'Arabie Heureuse. Le 27 janvier seulement, l'expédition suédoise arriva à Suez; de violents vents contraires avaient retardé sa marche, et sous cette influence la température s'était abaissée sensiblement; en Égypte les explorateurs durent reprendre leurs vêtements d'hiver. De Suez la plupart des officiers et savants de la *Vega* entreprirent une excursion au Caire et aux Pyramides, partout accueillis avec la plus grande cordialité. De Port-Saïd l'expédition se dirigea sur Naples, où de grandes fêtes furent célébrées en son honneur. Rome, Lisbonne, Londres, Paris, Copenhague, telles furent les principales étapes de cette rentrée triomphale de la *Vega*. Nous ne raconterons point ici toutes les fêtes données en l'honneur des voyageurs. Le deuxième volume du *Voyage de la Vega*, que nous publierons prochainement, contiendra ce récit *in extenso*. Nous faisons du reste appel aux souvenirs de nos lecteurs. Ils se rappellent sans nul doute la réception faite à Paris au professeur Nordenskiöld par le Gouvernement, le Conseil municipal, l'Institut, la Société de géographie, etc.

Partant de Copenhague dans la nuit du 20 avril, la *Vega* arriva dans le *skärgård* de Stockholm et passa la nuit du 23 au 24 mouillée près de l'île Dalar. Là l'expédition fut reçue par l'amiral Lagererantz, qui, par ordre du roi, amenait à bord les familles des explorateurs.

Le 24, à huit heures du matin, la *Vega* leva l'ancre, s'avançant lentement vers Stockholm, escortée par de nombreux vapeurs pavoisés, remplis d'une foule sympathique qui poussait des hourras répétés en l'honneur de l'expédition. Les détonations des feux d'artifice, les coups de canon se mêlaient aux acclamations. Au passage de Kastelholm, la *Vega* fut saluée par une salve, et à dix heures du soir elle mouilla devant le château royal.

La reine du Mälar avait revêtu ses plus beaux habits de fête pour nous recevoir, suivant l'expression de M. Nordenskiöld. Toute la ville était illuminée, et le château royal orné d'écussons emblématiques portant les chiffres des membres de tout l'équipage resplendissait de mille feux. Le nom du plus jeune matelot de la

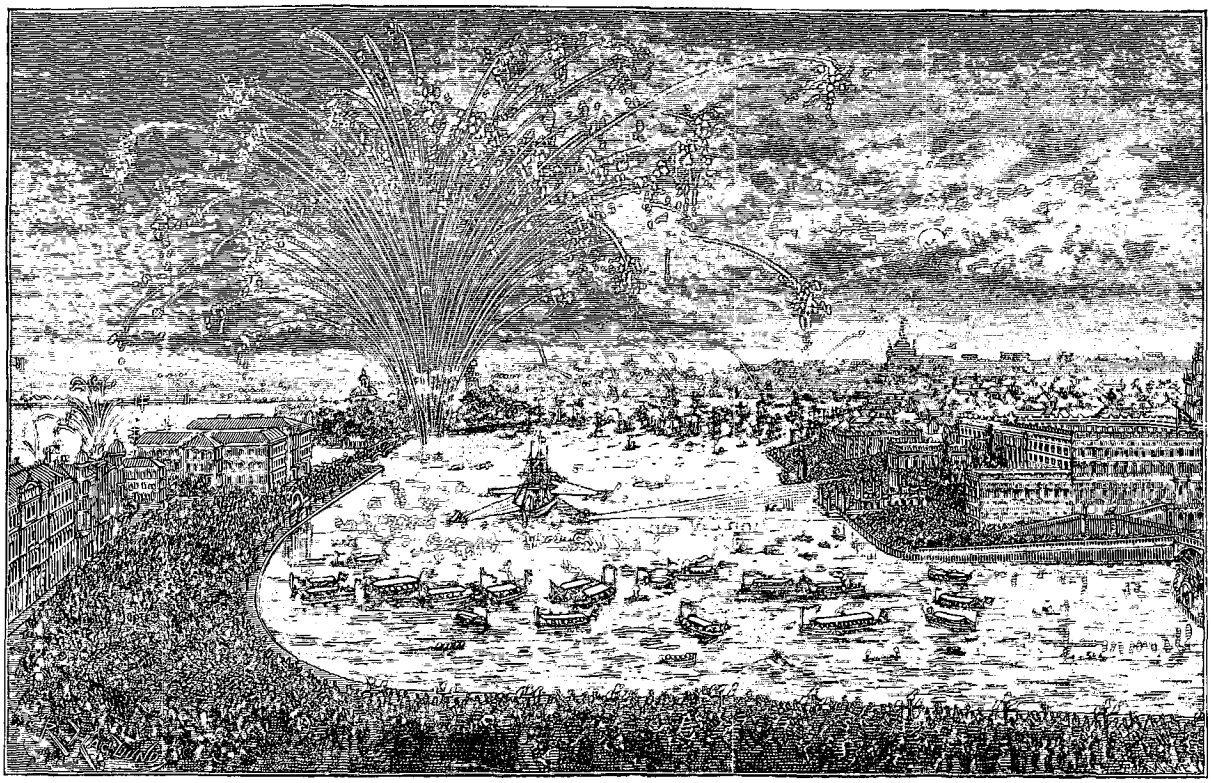
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vega y figurait comme celui des chefs de l'expédition.

Débarquant au Logârd, les explorateurs montèrent au château royal. Ils y furent reçus par le roi, les membres de la famille royale et les hauts fonctionnaires de l'État. Au nom de la patrie, Sa Majesté accueillit les membres de l'expédition dans les termes les plus chaleureux et leur témoigna à tous sa vive satisfaction de la réussite du voyage. Les fêtes débutèrent par un dîner de gala donné le 5 avril au château royal, puis elles se continuèrent pendant plusieurs semaines.

Nombre de corps constitués et de sociétés savantes envoyèrent aux explorateurs des députations et des adresses, notamment le Riksdag de Suède, le Storthing de Norvège, les principales villes de Norvège et de Finlande, les corps des étudiants d'Upsal et d'Helsingfors, la Société de géographie de Saint-Pétersbourg. Les femmes de la Russie septentrionale firent parvenir à M. Nordenskiöld une adresse accompagnée d'une superbe couronne de laurier en argent. La réception de Stockholm terminait dignement cette série de fêtes données en l'honneur des explorateurs depuis Yokohama.

Qu'il me soit permis, dit M. Nordenskiöld en ter-



Réception de la *Vega*, à Stockholm. — Gravure tirée de l'édition suédoise.

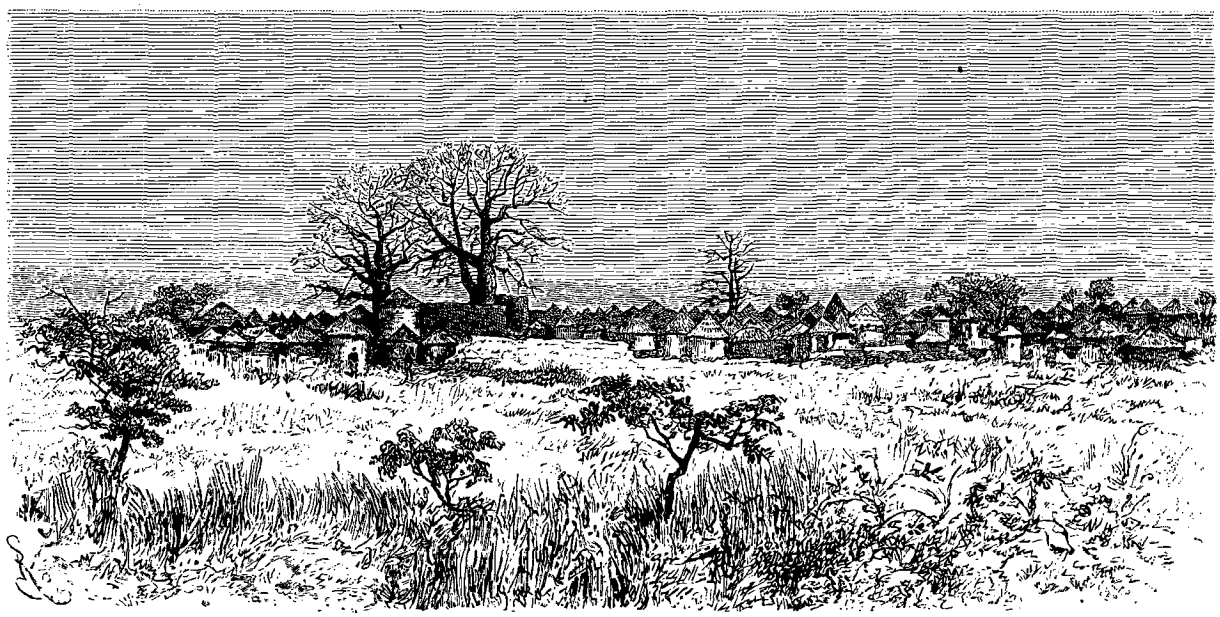
minant le deuxième volume, de remercier encore une fois la Suède et tous les pays que nous avons visités de l'accueil flatteur qu'ils ont bien voulu nous ménager. Que, encouragés par l'intérêt avec lequel tout le monde a suivi le voyage de la *Vega*, des explorateurs organisent de nouvelles expéditions, pour arriver à connaître complètement l'océan Glacial Arctique, ainsi que les vastes régions qui entourent les deux pôles; qu'ils continuent leurs recherches jusqu'au jour où les hommes connaîtront enfin les principaux traits de la planète qu'ils habitent, c'est le vœu que je forme.

Je ne saurais terminer sans adresser un dernier témoignage de gratitude à mes compagnons de voyage, à Palander, l'habile capitaine de la *Vega*, aux savants et officiers de l'expédition, enfin à tout l'équipage. Sans leur courage et leur dévouement, le passage du nord-est n'aurait pu être effectué.

Abrégé d'après l'édition suédoise

par Charles Rabot et Charles Lallemand.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Kita. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE [1].

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Séjour à Kita. — Importance de Makadiambougou au point de vue commercial et militaire. — Célébration du traité conclu avec le pays de Kita. — Querelle de ce pays avec Goubanko. — Exploration du Baoulé par Piétri. — Mort d'un hippopotame.

Makadiambougou est situé au débouché de la vallée que nous suivions depuis Boudovo et à l'entrée d'une plaine, entièrement découverte au moment de la saison sèche. Pendant l'hivernage, cette vaste surface dénudée se couvre de moissons. Nous eûmes beaucoup de peine dans ce désert à trouver un campement commode, et il fallut nous contenter d'un arbre assez maigre, planté au milieu d'un terrain brûlé par les rayons du soleil. La haute montagne de Kita, dont les flancs dépouillés devenaient de véritables réflecteurs, ajoutait encore à l'horrible chaleur qui nous cuisait. Nous étions aussi fort mal partagés au point de vue de l'eau; aucun ruisseau ne venait rafraîchir les environs et permettre à nos hommes et à nos animaux de prendre des bains salutaires. Il fallut nous contenter de l'eau des puits, creusés dans le lit d'un ruisseau desséché, eau jaunâtre, terreuse et d'un goût désagréable.

Kita, nous l'avons dit, était le premier objectif important de la mission. Mage, dans son voyage, avait déjà signalé ce point comme l'un des plus remarquables de la région, en raison de son excellente situation géographique. Les observations de notre compatriote étaient des plus justes : Kita, ou plutôt Makadiambougou, car Kita est le nom d'un territoire, est la clef de toute cette partie du Soudan. On peut dire que, au point de vue politique, la nation européenne qui en prendra possession pourra attirer à elle toutes les populations malinkés du haut pays et exercer une influence prépondérante jusqu'aux bords mêmes du Niger. Considérée sous le rapport commercial, cette position sur l'une des voies du Soudan les plus suivies par les caravanes est très favorable. Il suffit de jeter les yeux sur la carte de ces régions que nous avons dressée pour reconnaître qu'elle commande, d'une part, la route de Nioro et des pays maures, d'autre part, celle qui relie nos établissements du Haut Sénégal aux pays aurifères et à esclaves du bassin supérieur du Niger. Le peu de produits manufacturés d'Europe qui s'écoulent vers le grand fleuve passent par Kita, venant de notre escale de Médine, ou par le Fouta-Djalon, sortant des factoreries de la Gambie ou des rivières situées dans le sud de notre colonie sénégambienne. Il est dès lors aisé de se rendre compte de l'importance que prendrait un comptoir placé à quel-

1. Suite. — Voy. t. XLIV, p. 257, 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques jours de marche des marchés maures, au centre des populations malinkés et non loin des régions peuplées, mais fermées jusqu'ici à tout commerce extérieur, qui occupent toute la vallée supérieure du Niger.

Notre mission avait à étudier les conditions d'installation à Kita et à passer un traité avec le chef du pays, afin que la France pût, dans le plus bref délai possible, venir y planter son drapeau et y construire l'établissement militaire et commercial qui devait nous ouvrir la voie du Soudan central. Chacun se mit donc à l'œuvre, et, tandis que Vallière s'occupait à lever les environs de Makadiambougou, je commençai mes négociations avec Tokonta, mais je rencontrai de ce côté des résistances assez inattendues, bien que très explicables.

Kita est très près de Mourgoula, la forteresse toucouleur qui tient sous l'influence du sultan Amadou tous les peuples malinkés, depuis le Manding jusqu'au Fouladougou. D'autre part, Nioro, où dominait Mountaga, le propre frère du roi de Ségou, n'est guère éloigné vers le nord. Le chef de Kita se trouve donc dans une situation assez périlleuse au milieu des ennemis de sa race, et il se voit obligé, sous peine d'être ruiné ou même détruit, de séparer souvent sa cause de celle des autres Malinkés et de ne pas les suivre toujours dans leurs velléités de révolte. Il profite même de toutes les occasions possibles pour faire preuve de fidélité envers Amadou : au moment de notre passage, il avait l'une de ses filles auprès de ce souverain et venait d'envoyer à l'almamy de Mourgoula le petit revolver dont j'avais fait présent à son fils lors de ma première expédition de Bafoulabé. On comprend combien étaient grandes ses hésitations avant de s'allier aux Français, les adversaires naturels des Toucouleurs. On disait bien que les Français étaient des gens riches et puissants, mais ils étaient bien éloignés de son pays..... Pourraient-ils seulement venir jusqu'à Kita?

Une autre question compliquait encore la situation. Tokonta se trouvait en guerre avec un village voisin, Goubanko, dont les habitants étaient ses anciens sujets. L'annonce des Français arrivant nombreux, bien armés, avec le prestige que leur donnait le succès récent de Sabouciré et sous la conduite de son fils Ibrahima, lui fit concevoir le fol espoir d'aller avec nous piller et enlever Goubanko. Aussi ne fut-il pas peu étonné de mon refus catégorique.

Le lendemain de notre arrivée, désireux de nous montrer la puissance de Kita dans une fête en notre honneur (et aussi, sans doute, dans le secret dessein de nous convaincre que ses guerriers, unis aux forces de la mission, auraient rapidement raison des gens de Goubanko), il fit réunir tous les contingents de son pays près de notre camp. Nous assistâmes ainsi à un rassemblement d'armée nègre et nous pouvons affirmer que cette opération militaire est une belle confusion. Vers le soir, six cents hommes environ, armés de fusils, se formèrent sur six rangs en observant fort peu les principes de l'alignement. Puis ils s'arrêtèrent, les tams-tams résonnèrent et la danse guerrière commença. Les gens les plus hauts de taille, les plus agiles et appartenant aux meilleures familles de la contrée sortirent des rangs et se livrèrent à toutes sortes d'extravagances. Les uns, armés d'une lance, prenaient des poses plastiques et exécutaient force moulinets; d'autres, brandissant leurs fusils, semblaient s'embusquer et tirer ensuite sur un ennemi imaginaire; enfin les derniers, avec leurs sabres, paraissaient s'enfoncer dans la mêlée et frapper d'estoc et de taille. Tous ces mouvements s'exécutaient selon une cadence rythmée par les tams-tams, les clochettes et les trompes, qui faisaient un bruit d'enfer. Cette brillante réjouissance ne cessa qu'avec le jour.

Cependant il fallait vaincre les résistances de Tokonta. Une première entrevue, relative au traité, avait eu lieu, mais ce chef indigène, tout en reconnaissant que son alliance avec les Français ne pouvait donner que d'excellents résultats, se refusait à signer e tparlait toujours de Goubanko. Je mis Alpha Séga en campagne. Je lui donnai l'ordre de gagner l'entourage de Tokonta et d'employer toute son habileté à modifier l'esprit de ce chef. Je mis à sa disposition une abondante provision de cadeaux en lui adjoignant, comme auxiliaire, le jeune Ibrahima, ce fils du chef kitanké qui avait reçu de si grandes marques de notre bienveillance tant à Saint-Louis que pendant la route et qui avait pris notre cause en main avec un zèle évident. Les Malinkés, comme les Bambaras, sont, au fond, des ennemis fanatiques de l'islamisme, et, pour montrer leur aversion contre les Toucouleurs, ils s'adonnent avec excès aux boissons alcooliques, réprouvées par le Coran. Ils fabriquent eux-mêmes une sorte de liqueur fermentée, le *dolo*, assez semblable à de la bière mousseuse, mais ils la trouvaient bien inférieure au tafia que renfermaient nos barils. Notre infortuné interprète venait donc plusieurs fois par jour remplir les calebasses destinées à donner de la force à ses raisonnements et à ses brillantes démonstrations. Il lui fallait, pour gagner la confiance de la cour de Tokonta, se livrer à des libations interminables et absorber des quantités exagérées de la perfide liqueur, que les griots et les femmes du chef savouraient avec délices. Aussi, chaque soir, était-ce en balbutiant qu'il venait me rendre compte du résultat de ses laborieuses négociations.

Cependant la température était excessive et les observations du docteur Bayol constataient que le thermomètre marquait trente-quatre degrés centigrades dès dix heures du matin et s'élevait régulièrement jusqu'à quarante degrés entre deux et trois heures de l'après-midi.

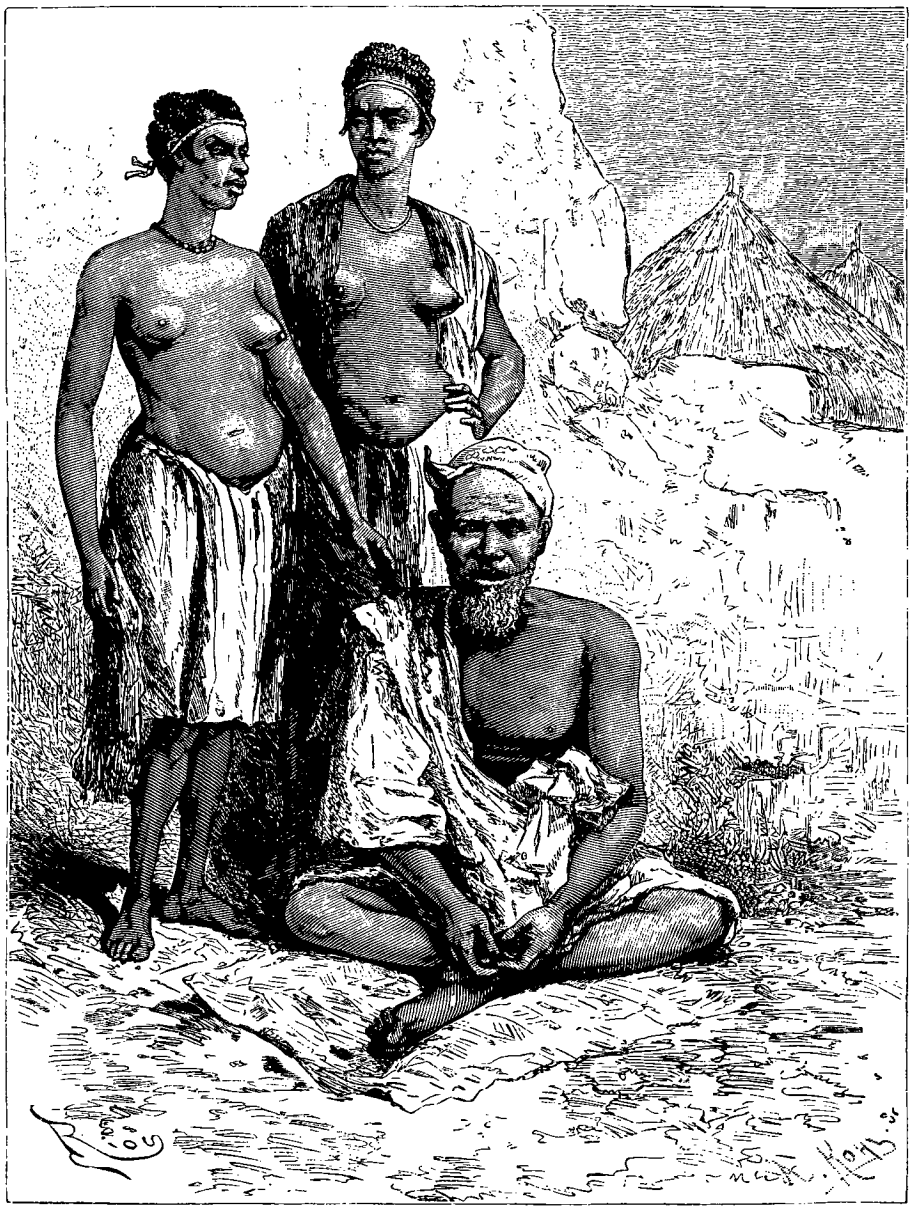
Le vent d'est ou l'harmattan soufflait avec violence et tout était couvert d'une poussière qui formait tout autour de nous, nous cachant presque la montagne, une sorte de brouillard épais, sombre et rougeâtre. Les livres, papiers, règles, les tables elles-mêmes se déformaient et se gondolaient; ces objets devenaient tellement fragiles, qu'ils se brisaient au moindre choc. Ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent avait cependant un bon résultat : il rendait l'eau très fraîche. Nous pouvions nous offrir le luxe à Kita de boire frais, en remplissant nos seaux en toile et en les suspendant à l'action du vent, qui, chaud et brûlant, produisait une évaporation rapide et rendait notre eau presque glacée.

Vallière aurait voulu profiter de son séjour à Kita pour faire le tour du massif montagneux qui domine toute la contrée, mais personne ne voulut lui servir de guide pour cette excursion.

Il fit cependant avec Tautain l'ascension du sommet le plus élevé du massif. La montagne de Kita s'élève brusquement au milieu d'une vaste plaine en présentant trois murailles verticales successives, en retrait



Types malinkés, à Kita. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

l'une sur l'autre. Sa hauteur générale est d'environ deux cents mètres; sa base a la forme d'un carré, dont les côtés, longs de cinq à six kilomètres, présentent, au sud et à l'est du massif, de nombreux rentrants, au fond desquels sont blottis de petits villages. On nous en a nommé au moins dix-sept. Les habitants sont toujours prêts à fuir la plaine et à se sauver dans la montagne à la première apparition des cavaliers toucouleurs.

Les jours se passaient et la situation restait la même : Tokonta gardait extérieurement une attitude très réservée, tandis qu'au fond il était en proie à la plus grande agitation. Notre interprète, ses fils, les beaux cadeaux que je lui envoyais, tout l'engageait à accepter nos propositions, mais de temps en temps le fantôme toucouleur se dressait devant lui et ses perplexités revenaient. L'affaire de Goubanko le préoccu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pait encore plus vivement : il voulait en finir avec ce village révolté et faire cesser une situation ruineuse pour ses sujets, qui, à chaque instant, se voyaient enlever leurs femmes, leurs enfants, leurs captifs et leur bétail. Mon refus de participer à une action armée l'avait beaucoup froissé; mais Alpha répandit adroitement le bruit dans le village que, puisque les gens de Kita ne voulaient pas accepter les propositions du gouverneur du Sénégal et du grand chef des Français, j'allais me transporter à Goubanko et traiter avec les notables, en leur offrant l'alliance avec les blancs. Pour peser encore plus sur l'esprit de Tokonta, je chargeai le docteur Tautain de se rendre à Goubanko avec une escorte militaire et de commencer les pourparlers. Il revint le soir même, m'amenant des émissaires, que la population me déléguait pour nouer avec moi des relations de paix et d'amitié.

Ces agissements commencèrent à inquiéter l'orgueilleux Tokonta. Une nouvelle démarche vint ébranler ses dernières velléités de résistance. J'avais appris que le souverain réel du pays de Kita n'était pas à Makadiambougou, mais bien à Nahalla, où il résidait, pauvre et infirme, laissant toute l'autorité à son puissant voisin. Tokonta n'était en réalité que le chef le plus riche, le plus influent, en un mot l'homme le plus écouté de tout le pays. Le véritable chef par la naissance et par la tradition subissait sa volonté, mais je feignis d'admettre que le traité ne pouvait se faire sans son concours, et, comme j'étais encore cloué sur ma couchette par la fièvre, je me fis suppléer par le docteur Bayol, qui, escorté par les spahis, se rendit en grande pompe à Nahalla et commença les relations avec ce souverain, relations très faciles d'ailleurs, car le pauvre vieillard, qui représentait la légitimité dans le pays, était à l'absolue discrétion du remuant Tokonta. Ce va-et-vient des officiers de la mission, l'attitude absolument confiante qu'ils conservaient durent commencer à inquiéter le chef de Makadiambougou, qui finit par craindre de nous voir traiter avec d'autres qu'avec lui, ce qui l'aurait relégué ainsi au second plan, tandis que Goubanko croîtrait encore en puissance. Il changea donc complètement d'attitude en me faisant demander mon intervention pour amener un rapprochement entre lui et ses ennemis. Je me rendis sans peine à cette prière et lui promis de m'employer de tout mon pouvoir pour décider ses anciens sujets à reconnaître leurs torts envers lui.

Le 25 avril 1880, Tokonta, entouré de ses fils, des chefs et des principaux notables du pays, signa le traité qui plaçait tous les territoires de Kita sous le protectorat exclusif de la France, en nous autorisant à construire, sur l'emplacement que nous choisirions, les postes ou établissements que nous jugerions nécessaires[1].

Je voulus célébrer par une fête mémorable cette importante conquête, qui portait notre influence à deux cents kilomètres à peine du Djoliba et nous assurait dès ce moment la prééminence sur cette partie du Sou-

1. Nous reproduisons ici le traité de Kita pour donner une idée de la manière dont ces actes sont ordinairement conçus. Comme les autres, il est rédigé à la fois en français et en arabe.

« Au nom de la République française,

« Entre G. Brière de L'Isle, colonel d'infanterie de marine, commandeur de la Légion d'honneur, gouverneur du Sénégal et dépendances, représenté par le capitaine Gallieni, chef de la mission du Haut Niger, d'une part,

« Et Makadougou, chef du pays de Kita, Tokonta, chef de Makadiambougou, assistés de leurs parents et des principaux notables, d'autre part,

« A été conclu le traité suivant :

« Article premier. — Les chefs, notables et habitants du pays de Kita déclarent qu'ils vivent indépendants de toute puissance étrangère et qu'ils usent de cette indépendance pour placer de leur plein gré, eux, leur pays et les populations qu'ils administrent sous le protectorat exclusif de la France.

« Art. 2. — Le Gouvernement français s'engage à ne jamais s'immiscer dans les affaires intérieures du pays, à laisser chaque chef gouverner et administrer son peuple suivant leurs us, coutumes et religion, à ne rien changer à la constitution du pays qu'il prend sous sa protection. Il se réserve le seul droit de faire sur le territoire du pays de Kita les établissements qu'il jugera nécessaires aux intérêts des parties contractantes, sauf à indemniser, s'il y a lieu, les particuliers, dont les terrains seraient choisis pour servir d'emplacement à ces établissements.

« Art. 3. — Les habitants de la région, reconnaissants envers le Gouvernement français qui les prend sous sa protection, s'engagent à mettre à la disposition du gouverneur tous les moyens en leur pouvoir pour l'aider à élever les constructions et établissements prévus par l'article ci-dessus. Tout travail exécuté par un habitant du pays pour le Gouvernement français sera rétribué suivant le taux en usage.

« Art. 4. — Le commerce se fera librement et sur le pied de la plus parfaite égalité entre les nationaux français ou autres, placés sous la protection de la France, et les indigènes. Les chefs s'engagent à ne gêner en rien les transactions entre vendeurs et acheteurs et à n'user de leur autorité que pour protéger le commerce, favoriser l'arrivage des produits et développer les cultures.

« Art. 5. — En cas de contestation entre un individu de nationalité française et un chef du pays ou l'un de ses sujets, l'affaire sera jugée par le représentant du gouverneur, sauf appel devant le chef de la colonie. En aucune circonstance et sous quelque prétexte que ce soit, les opérations commerciales d'un traitant ne pourront être suspendues par ordre des chefs indigènes.

« Art. 6. — Ceux-ci, comme leurs successeurs, s'engagent à préserver de tout pillage les étrangers qui viendront faire le commerce chez eux, à quelque nationalité qu'ils appartiennent.

« Art. 7. — Les chefs de la contrée n'exigeront aucun droit, aucune coutume ou cadeau de la part des commerçants pour autoriser le commerce.

« Art. 8. — Chaque année les chefs qui voudront se rendre à Saint-Louis ou y envoyer un de leurs parents avec leurs pouvoirs pour traiter directement les affaires avec le gouverneur, y seront conduits gratuitement par les soins des Français et ramenés de même à leur point de départ.

« Fait et signé en triple expédition au village de Makadiambougou, le 25 avril 1880, en présence de MM. Bayol, médecin de première classe de la marine, Vallière, lieutenant d'infanterie de marine, Tautain, médecin auxiliaire de la marine, Alpha Séga, interprète. »

Quelques chefs ont signé en arabe, les autres ont apposé leur marque. Tokonta a ajouté ce vœu à sa signature : « Au nom de Dieu, venez, ô gouverneur; mon pays, à moi Tokonta, est à vous. »

Au traité de Kita, par une nouvelle convention, passée le surlendemain, a été ajouté l'acte additionnel suivant :

« Les chefs, notables et habitants du pays de Kita, voulant montrer leur vif désir de conserver et cimenter leur alliance avec les Français, alliance consacrée par le traité du 25 avril 1880, signé à Makadiambougou par eux et par le représentant du gouverneur, cèdent à la France en toute propriété l'emplacement choisi pour y construire les établissements nécessaires pour que la France puisse remplir les engagements qu'elle a contractés vis-à-vis du pays de Kita par le traité du 25 avril 1880.

« Ils consentent à ce que les Français viennent, dès la plus prochaine saison sèche, ou quand ils le voudront, construire sur cet emplacement un poste capable de maintenir pour toujours la paix

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Signature du traité qui assure au pays de Kita le protectorat de la France (25 avril 1880). – Dessin de Riou, d'après un croquis du commandant Galliéni.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dan occidental. Tokonta désirait d'ailleurs connaître l'effet de nos armes se chargeant par la culasse, et surtout il voulait entendre le bruit du canon! On lui avait dit merveille des quatre petites espingoles d'embarcation que j'avais apportées de Saint-Louis.

Le camp présentait donc, dans l'après-midi du même jour, un spectacle des plus brillants. Les tirailleurs et les spahis, vêtus de leurs beaux costumes orientaux, formaient l'un des côtés du carré : les muletiers et âniers avaient également échangé leurs haillons de tous les jours contre de beaux boubous blancs ou bleus, cachés dans le fond des *m'bous* (peaux de bouc) et réservés pour les grandes occasions. Les laptots, dans leurs coquets costumes de matelots, servaient la batterie d'espingoles, établie à l'un des angles du carré. Nous-mêmes avions revêtu nos beaux dolmans en flanelle blanche, ornés de brandebourgs noirs, afin de mieux frapper l'imagination des Malinkés, massés à quelque distance du village pour assister au spectacle. Quant à Alpha Séga, il était rayonnant sous un beau costume tout doré d'officier turc, que je destinais à Amadou et que je lui avais prêté pour la circonstance.

Un grand mât, planté au milieu du carré, supportait un immense pavillon tricolore. Nos cœurs battaient en voyant les couleurs françaises flotter fièrement sur ces plaines de Kita, dont la possession livrait à la France toute la vallée du Bakhoy, route naturelle du Niger.

Les tirailleurs exécutèrent des exercices variés; puis des feux rapides de chassepot émerveillèrent les sauvages habitants de cette terre éloignée. Mais l'enthousiasme fut encore plus grand lorsque les spahis, vêtus de leurs turbans et de leurs beaux manteaux rouges, s'élancèrent dans la plaine, feignant de sabrer de ci, de là, au galop de leurs magnifiques chevaux. Pendant la durée des manœuvres, les âniers du convoi déchargeaient leurs armes, et nos petits canons, servis avec une ardeur sans pareille par nos laptots, tiraient sans relâche. La population n'avait jamais vu rien d'aussi beau et son admiration touchait à la stupéfaction.

Enfin nos affaires à Kita étaient terminées, le volumineux courrier, destiné au gouverneur, était achevé et confié aux soins de Garan, deuxième fils de Tokonta, qui s'acheminait vers Saint-Louis. Piétri rentrait le 26 au soir de son exploration du Baoulé. Rien ne retardait donc plus notre départ, que je fixai au lendemain.

Piétri avait entièrement réussi dans la mission que je lui avais confiée : parti de Toukoto le 14 avril avec Alassane, cinq tirailleurs, deux muletiers et Founé, fils de Tokonta, qui devait lui servir de guide dans cette région absolument déserte, il était parvenu le jour même au confluent du Bakhoy et du Baoulé. Le lendemain, comme il parcourait les environs, pour étudier la topographie des lieux, il rencontra un hippopotame à petite portée de fusil et à moitié hors de l'eau. Il ne put résister au plaisir de lui envoyer une balle. L'animal se secoua et fit quelques pas, comme pour avancer sur lui. Les deux tirailleurs qui l'accompagnaient joignirent leur feu au sien, et l'hippopotame, évidemment blessé, essaya de regagner la rive. Il voulait aller à terre, car, disent les noirs, le *Léber* ne meurt jamais dans l'eau. Une dernière balle de Piétri l'acheva; l'animal s'affaissa et resta sans mouvement. Le projectile était entré dans l'oreille et avait pénétré dans la tête. Il fallut alors aller chercher l'énorme bête. Les tirailleurs craignaient qu'un dernier mouvement du pachyderme ne les exposât à la mort, et toute l'éloquence d'Alassane fut nécessaire pour les entraîner à sa suite et s'approcher du monstre. Piétri leur avait donné son mousqueton tout chargé, au cas où ils auraient à se défendre. Mais l'hippopotame resta immobile. A grand renfort de cordes et de cris, la bête fut amenée à la rive en face du campement, et on se mit aussitôt à la dépecer. Elle était énorme et probablement très vieille. Sa chair fut trouvée coriace; sa peau était épaisse de deux bons centimètres.

Piétri quittait son bivouac le 17, et, remontant la rive gauche du Baoulé, arrivait le 19 au confluent de cette rivière avec le Bandingho.

Le 22, il parvenait au petit village de Sambabougou, où il reçut du vieux chef l'hospitalité la plus large. Les habitants n'avaient jamais vu de blanc.

Le 24 avril, il abandonnait le Baoulé et prenait la direction sud-est vers Dogofili.

Les résultats topographiques de son exploration étaient très précieux : il avait déterminé le cours du Baoulé, que Mungo Park n'avait fait qu'indiquer et que Mage avait désigné sous le nom de Bakhoy numéro deux, comme un simple bras du Bakhoy.

VII

Choix de la route pour atteindre le Niger. — Passage du Bandingho. — Marche dans les solitudes du Fouladougou. — Chasse à la loutre. — Arrêt à Guénikoro et à Koundou. — Entrée dans le Bélédougou.

Le départ de Kita s'effectua dans la matinée du 27 avril, sous la direction du docteur Tautain, que Piétri et Bayol ne devaient rejoindre que le soir. Quant à Vallière et moi, nous prenions la route de Mourgoula, ainsi qu'on le verra plus loin.

Nos animaux avaient cruellement souffert aux dernières étapes. Le plus grand nombre des ânes avaient l'épine dorsale entièrement dénudée et les chairs écorchées jusqu'au vif. Ces pauvres bêtes souffraient horriblement et se promenaient mélancoliquement autour du camp, cherchant un peu d'ombrage pour se garantir du soleil qui brûlait leurs plaies. Chaque jour il en

dans tout le pays et sous la protection duquel se fera le commerce.

« Ils s'engagent à fournir les travailleurs nécessaires pour la construction de ce poste et pour la route qui devra l'unir aux autres établissements français les plus voisins. Ces travailleurs seront nourris par les Français et recevront pour chaque journée de travail une valeur de deux coudées de guinée en nature*. »

* Deux coudées de guinée valent en France à peu près 62 centimes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

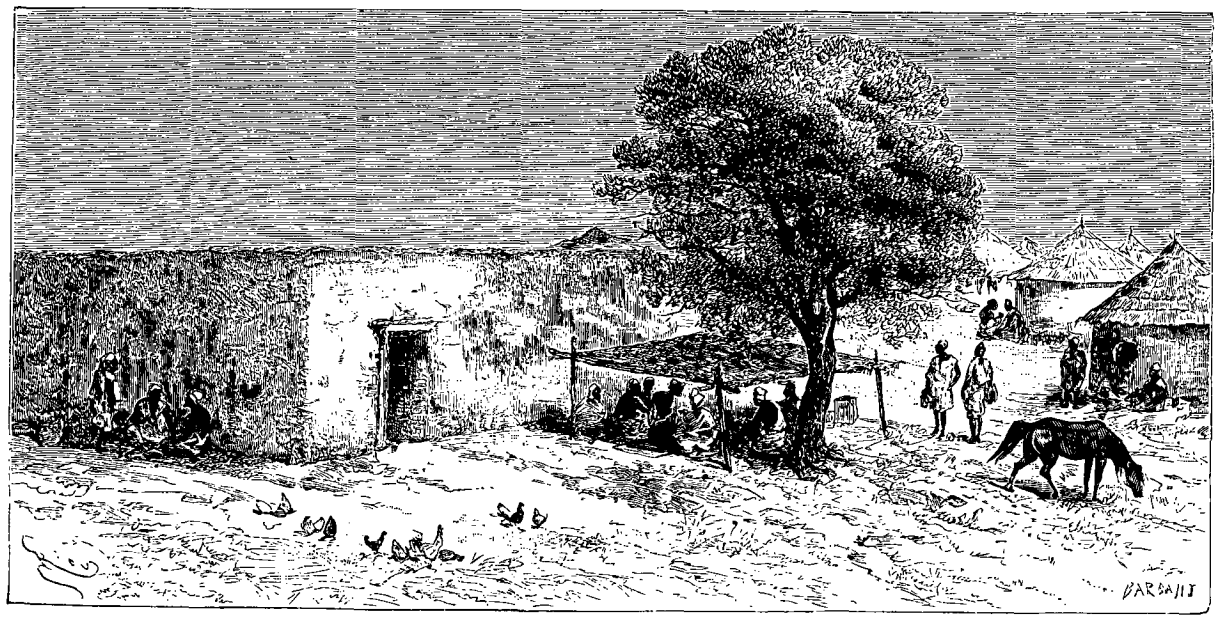
mourait trois ou quatre, et, détail hideux, on voyait les Malinkés, le couteau à la main, former autour des victimes agonisantes des groupes impatients de se partager leur chair. Le plus souvent même, ils n'attendaient pas que l'animal fût entièrement mort, et ils se ruaient, comme des bêtes, sur le corps encore palpitant, qu'ils dépeçaient en quelques instants.

Heureusement que Bammako n'était plus guère qu'à une douzaine d'étapes et que là nous trouverions, pour continuer notre voyage, le magnifique fleuve du Soudan.

Quelle était maintenant la route qu'il convenait de prendre pour gagner le Niger? Trois voies m'étaient indiquées pour parvenir dans la vallée du haut Djoliba : la première par Nioro et le Kaarta, la seconde par Bangassi et le Bélédougou, la troisième par Mourgoula et le Manding. Malgré les avis contraires qui m'étaient donnés de toutes parts, je me décidai par divers motifs pour la route de Bangassi et du Bélédougou.

Parvenir à Bammako et y planter notre pavillon en plaçant sous notre protectorat, par un traité solide et durable, ce célèbre marché, connu par les relations de Mungo Park : tel était avant tout le but à atteindre par la mission que je dirigeais.

Notre itinéraire étant bien arrêté, je m'entourai de toutes les précautions de nature à faciliter mon passage à travers ces régions inconnues. Comme guides, Kita ne pouvait m'offrir aucune ressource : les attaches de Tokonta avec Ségou étaient trop connues pour que les indigènes, que ce chef aurait pu me fournir, eussent pu m'être de quelque utilité. Je ne trouvai d'ailleurs aucun Malinké de Kita, sauf le jeune Ibrahima, qui consentît à me suivre, même au prix d'une forte récompense. Tous craignaient non seulement le Bélédougou,



Village de Sambabougou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Piétri.

mais aussi le Fouladougou, pays riche, très giboyeux, mais dépourvu d'habitants. Heureusement que la visite que je voulais faire à Goubanko me fournissait l'occasion de m'assurer le concours de plusieurs habitants de ce village, chasseurs expérimentés et ayant conservé d'étroites relations d'amitié avec leurs congénères Bambaras, auprès desquels ils pouvaient me servir d'intermédiaires.

Le 27 avril, le convoi eut une étape des plus rudes pour parvenir au Bandingho. Anes et âniers avaient perdu l'habitude des longues marches; de plus, la mort d'une vingtaine de ces animaux pendant notre séjour à Kita m'avait obligé à augmenter le chargement des bêtes survivantes, malgré l'état d'extrême faiblesse dans lequel elles se trouvaient.

Vers midi, le docteur Tautain, qui dirigeait cette première marche, parvenait à une grande clairière, où l'herbe plus verte annonçait le voisinage d'un cours d'eau. Les chevaux commencèrent d'eux-mêmes à accélérer l'allure, et, quelques minutes après, ils s'arrêtaient aux bords du Bandingho.

Le docteur Tautain s'occupa immédiatement des mesures à prendre pour franchir la rivière. Le passage semblait impraticable : les berges, hautes de neuf à dix mètres, formaient une sorte de corridor d'une vingtaine de mètres de large, obstrué en maints endroits par d'énormes blocs de grès. La rive droite, presque à pic, était constituée par une argile rouge durcie et ayant la consistance de la pierre; la rive gauche, un peu moins malaisée, conduisait à un gué assez facile et peu profond. On eut beau chercher en amont et en aval, on ne trouva pas de meilleure issue.

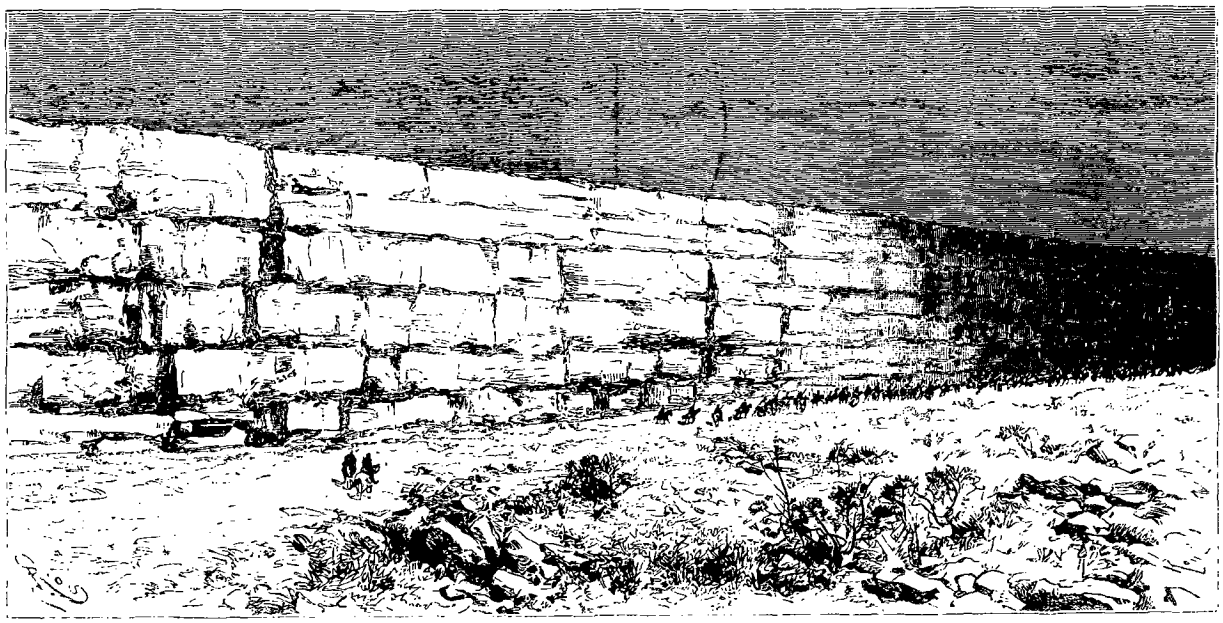
Notre jeune docteur se mit donc à l'œuvre. Les tirailleurs pratiquèrent assez rapidement dans la berge de la rive gauche une rampe accessible à nos animaux, mais pelles et pioches étaient impuissantes contre le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sol durci de la rive opposée, et on dut se contenter, en profitant de quelques aspérités de ce terrain argileux, d'y tailler une sorte d'escalier irrégulier.

On s'occupa de faire passer les mulets de suite. Ces animaux furent débarrassés de leurs chargements, et les muletiers, aidés des spahis et des tirailleurs, s'efforcèrent de leur faire franchir l'obstacle. Mais peine perdue : ils descendirent facilement la rampe pratiquée sur la rive gauche et entrèrent dans le lit de la rivière, mais on ne put, malgré tout, leur faire gravir la berge à pic de la rive droite. Sambo vint heureusement, par son ingéniosité, nous tirer d'embarras. S'emparant de l'une de nos longues cordes de chargement, il la fit passer derrière la croupe de l'animal, tandis que les deux extrémités étaient tenues par des hommes placés au sommet de la berge. Un muletier, cramponné à quelques arbustes qui avaient trouvé le moyen de pousser dans cette argile durcie, tirait le mulet par la bride. A un signal donné, la pauvre bête, tirée par la bride et poussée par la corde qui l'obligeait à se porter en avant, fut ainsi hissée au sommet de la berge.

Cependant le convoi n'arrivait pas. Quelques hommes eurent heureusement l'idée de retourner en arrière avec des outres remplies d'eau. A un kilomètre à peine, ils rencontrèrent une jeune négresse, Coumba, qu'Abdaramane[1] m'avait demandé l'autorisation d'emmener avec lui à Bammako. Elle se mourait de soif avec son petit enfant Gandioura ; quelques gorgées d'eau les ranimèrent. Plus loin, ce fut un bourriquot qui était tombé et ne pouvait se relever. Pendant toute l'après-midi, on vit ainsi arriver successivement au bivouac des détachements isolés d'ânes et d'âniers. Ces derniers couraient se plonger dans les eaux du Bandingho. Quant aux ânes, ils se précipitaient aus-



Montagnes de Bangassi (voy. p. 122). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

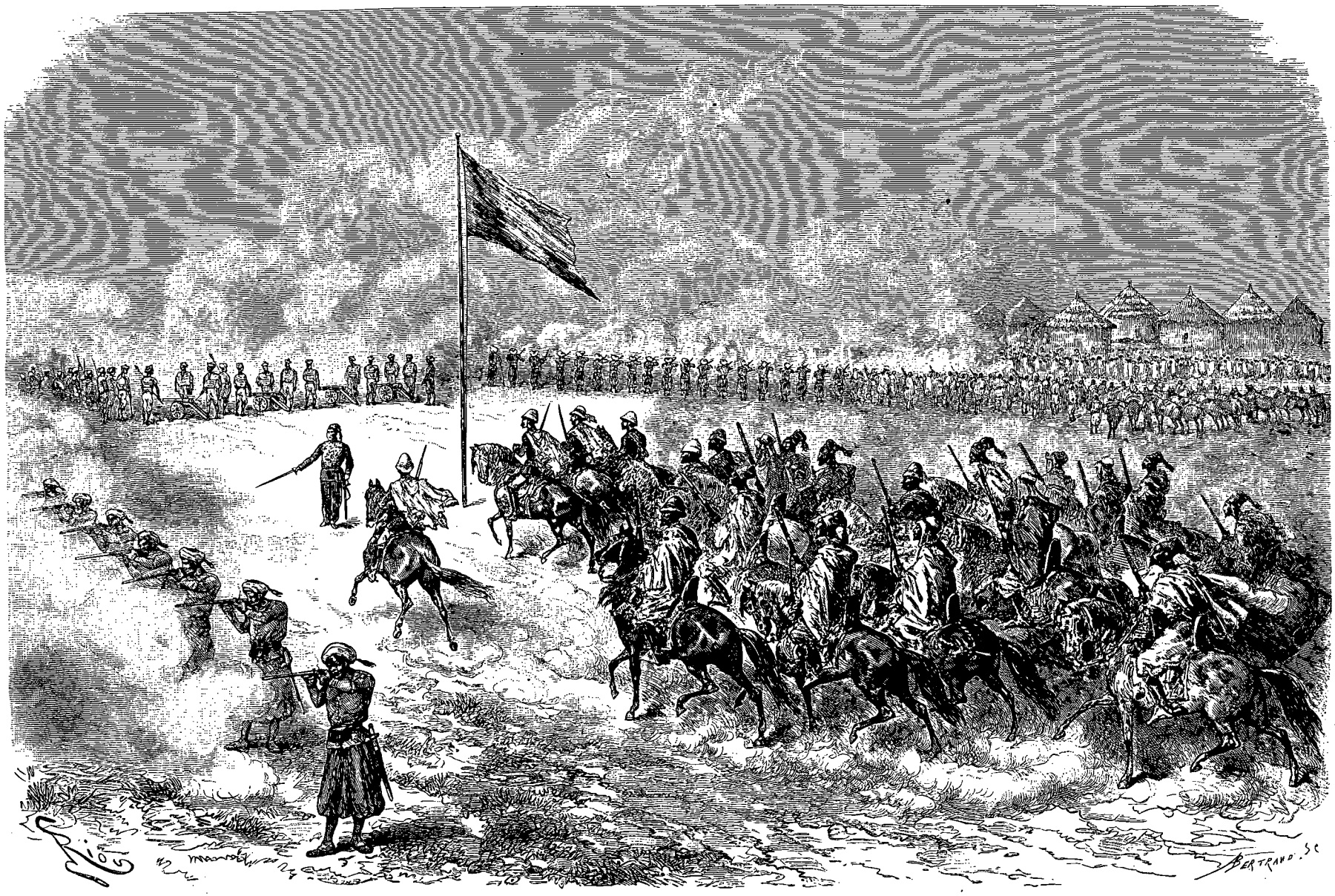
sitôt vers la rampe de la rive gauche, cherchant à se dépasser les uns les autres, se bousculant tant et si bien que, pendant un moment, aucun ne pouvait descendre. Arrivés au bas de la berge, ils buvaient à longs traits avec une satisfaction non équivoque et ne se pressaient nullement de remonter pour faire place à ceux qui se trouvaient derrière. Quelques-uns de ces roussins, non moins raffinés que nos âniers, se couchaient même dans la rivière. Toute l'après-midi, le gué présenta ainsi un aspect des plus curieux : l'une des berges, couverte d'animaux aux longues oreilles pointées vers le cours d'eau ; l'autre rive, encore garnie de tirailleurs, travaillant avec la pioche et le pic à perfectionner l'escalier commencé ; au milieu, un mélange bizarre d'ânes debout buvant, de noirs puisant de l'eau, d'hommes assis dans le courant et d'animaux couchés, gardant, dans cette position, leur physionomie toujours éternellement sérieuse ; le tout abrité par les grands arbres qui couvraient les rives élevées du Bandingho.

Enfin, une heure à peine avant le coucher du soleil, le travail étant terminé et toutes les sections du convoi ayant rallié le camp, on put faire une expérience qui réussit à merveille : une dizaine d'hommes passèrent avec des chargements variés sans la moindre difficulté et purent même redescendre aisément l'escalier. Les derniers ordres furent donnés pour le lendemain, et chacun s'occupa d'oublier par un bon dîner les fatigues du jour. Le soleil tomba et tout bruit cessa dans le camp ; les hommes étaient épuisés de fatigue, et les Toucouleurs eux-mêmes, ces bavards incorrigibles, qui ne s'endormaient jamais avant le milieu de la nuit, se laissèrent aller rapidement au sommeil. Il était déjà tard quand Piétri et Bayol arrivèrent au bivouac.

Le lendemain, au point du jour, le passage com-

1. Le jeune chef qui devait nous introduire à Bammako.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fête à Kita pour célébrer le traité de protectorat avec la France (voy. p. 116). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mença. A onze heures, il ne restait plus sur la rive gauche que les trois Européens et leurs ordonnances. Ils avaient préféré rester au campement du jour précédent, la rive droite étant beaucoup moins boisée que le terrain où ils avaient établi leur gourbi depuis la veille. Dégagés de toute préoccupation, ils purent déjeuner tranquillement en examinant le beau paysage qui les environnait. Ils voyaient là pour la première fois deux arbres nouveaux, qui les intéressaient beaucoup. Le premier, un bel arbre touffu, est appelé *N'taba* par les Malinkés; son fruit est très agréable au goût. Il est jaune, avec des taches carminées à l'état de maturité. Lorsqu'on l'ouvre, on trouve de quatre à huit graines de la grosseur d'une châtaigne et d'une jolie couleur carmin, baignées dans un liquide blanchâtre et gluant. Les indigènes, guidés sans doute par l'aspect de ce liquide, attribuent au fruit du N'taba des propriétés aphrodisiaques énergiques.

Le deuxième arbre était un figuier, que les Malinkés désignent sous le nom d'*Arguine Toro*, et les Bambaras sous celui de *Toroninkoko*. Les feuilles, lisses, oblongues et petites, n'avaient rien de remarquable; mais ce qui attira surtout l'attention du docteur Tautain, ce fut le fruit : les figues, de forme comprimée, au lieu de pousser par une, deux ou trois sur les rameaux terminaux, avec leurs feuilles, pendaient par grosses grappes sur le tronc même et les branches principales.

Le lendemain, 29 avril, je rejoignis la mission principale à Maréna. J'avais obtenu à Goubanko la réconciliation, au moins apparente, de ce village avec Kita. De plus, les chefs m'avaient donné six ou sept chasseurs peuls, qui devaient nous conduire jusqu'au Baoulé et nous servir ensuite d'intermédiaires auprès des habitants du Bélédougou. Parti de Goubanko le 28 au soir, j'avais profité d'un beau clair de lune pour marcher une partie de la nuit. La contrée, absolument déserte, était couverte de forêts épaisses, au milieu desquelles mes guides eux-mêmes avaient de la peine à trouver leur chemin.

Dès mon arrivée, j'allai saluer le chef de Maréna. Ce village, comme tous ceux du Fouladougou, avait été détruit par Alpha Ousman, à l'époque où El Hadj faisait la conquête du Kaarta. Les constructions actuelles ne dataient que de quatre ans environ.

Il ne fallait pas songer au départ pour le jour même. L'heure étant trop avancée, j'envoyai Piétri en avant pour éclairer notre route.

En nous promenant le soir aux environs du village, Alassane nous fit remarquer une coutume superstitieuse des indigènes. Le sentier que nous suivions circulait entre deux champs appartenant à deux propriétaires différents. L'un d'eux avait placé sur le bord de son *lougan* une motte de terre, au centre de laquelle il avait planté une petite branche d'arbre, comptant que, si son voisin voulait jeter un sort sur son bien, le sort tomberait non sur les cultures, mais sur le rameau desséché.

Le 30 avril, le convoi se mit en marche en bon ordre, bien que, la veille au soir, un grand nombre d'âniers et de tirailleurs, surtout les Ouoloffs, à l'humeur toujours joyeuse, eussent dansé jusqu'à une heure avancée de la nuit, aux sons peu harmonieux d'une marmite et d'un bidon en fer-blanc, sur lesquels l'un d'eux frappait à tour de bras.

A quelques kilomètres de Maréna, nous rencontrons un tirailleur, porteur d'une lettre de Piétri, qui me recommande d'éviter les ruines de Bangassi, impraticables pour notre convoi. Ce village, comme tous ceux de cette malheureuse région, n'était plus représenté que par des débris de murailles en pisé, autour desquels les termites avaient élevé leurs curieuses constructions en forme de pyramides.

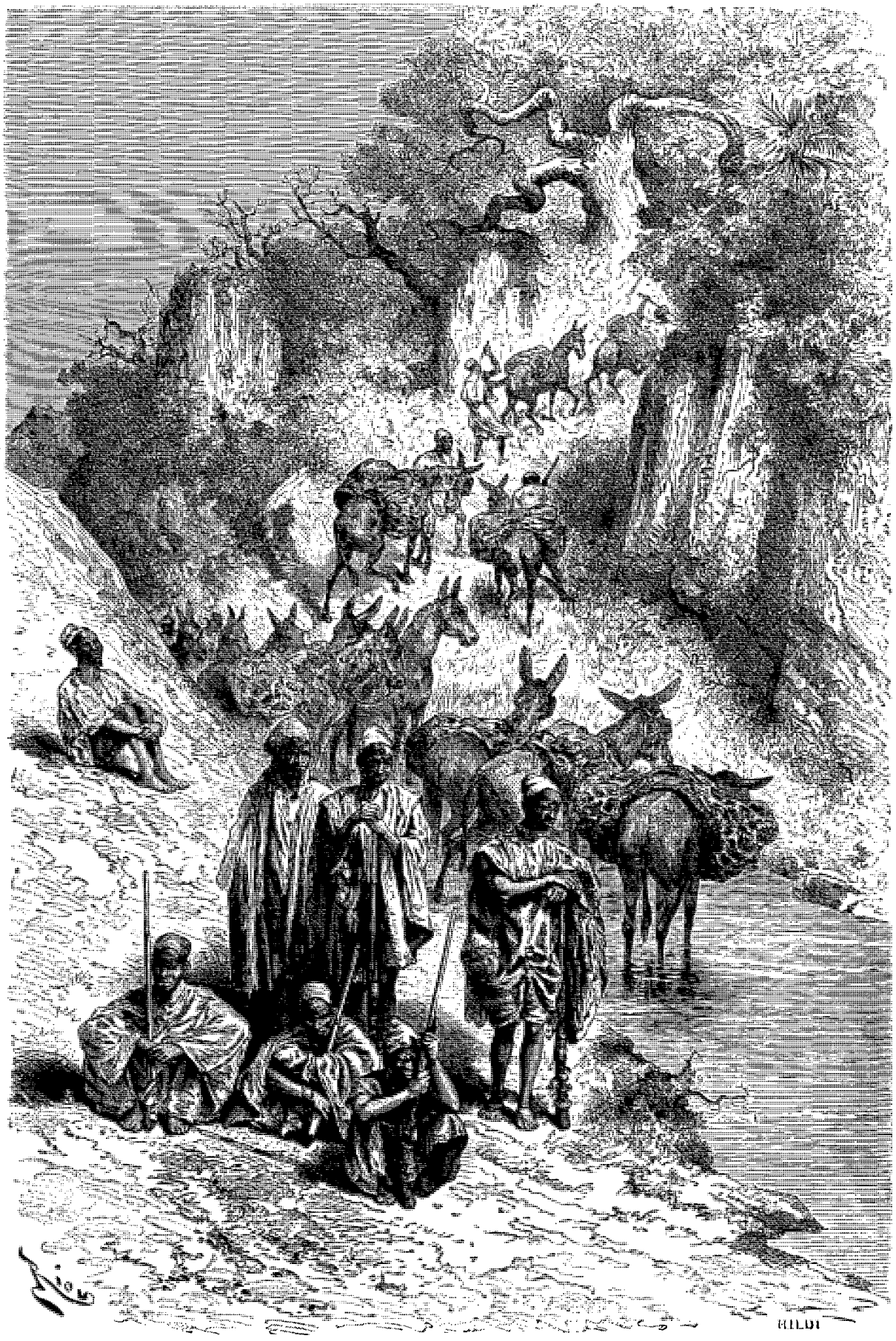
Nous laissons les montagnes de Bangassi, dont la vue nous rappelle le souvenir de Mungo Park, qui les signale dans sa relation de voyage, et nous longeons le pied des monts du Faragangaran, du sommet desquels les cynocéphales nous poursuivent de leurs aboiements sonores. Le pays est toujours aussi désert et nous sommes forcés, pour indiquer la route à la caravane qui nous suit et dont les arbres nous dérobent la vue, d'arracher des branches et de jalonner ainsi le chemin. Nos visages et nos mains portent les traces de cette chevauchée à travers les lianes et les épines de la forêt. Enfin, à quelque distance en avant, nous entendons le hennissement d'un cheval et nous nous trouvons en face de Piétri. Ses guides, après l'avoir promené en tous sens dans les bois, avaient fini par l'égarer.

Il était onze heures, c'est-à-dire que le soleil rendait déjà la marche presque impossible, et personne n'était capable de nous renseigner sur l'emplacement de l'eau. Le convoi ne pouvait continuer plus longtemps au hasard. J'ordonne la halte, pendant qu'Alassane et deux de nos guides se remettent à la recherche d'un abreuvoir. Par bonheur, l'une de nos outres contient un peu d'eau ; de plus, le petit Saïa, jeune garçon de Kita, venu avec son maître Ibrahima, nous en offre une à peu près pleine. On édicte les peines les plus sévères contre le voluptueux qui voudra se laver même le bout des doigts, et le précieux liquide est réservé tout entier pour la cuisine et la table.

Deux heures se passent ; Alassane rentre tout ruisselant de sueur. Il a trouvé de l'eau en abondance à peu de distance.

On se remet en route. Les âniers altérés pressent leurs bêtes et l'étape s'effectue rapidement. Les premiers arrivés retournent en arrière pour porter à boire aux retardataires. Nous fixons notre campement au bord du ruisseau. Ses bords étaient couverts de traces récentes d'animaux de toute espèce. Un gros arbuste renversé, des empreintes de pieds attestaient la présence d'animaux de forte taille. En descendant la rive droite, on rencontrait dans la forêt de nombreuses sentes de lions et d'antilopes, et nous vîmes en effet bientôt, bondissant au milieu des arbres, tout un troupeau de mignonnes petites biches, dites *à raie brune*. Plu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du Bandingho par le convoi. — Chasseurs peuls (voy. p. 120-122). — Dessin de Riou, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sieurs girafes avaient aussi visité le ruisseau, mais leurs empreintes étaient plus anciennes.

A peine avions-nous commencé de dîner qu'une averse épouvantable vint nous tremper jusqu'aux os. En moins de quelques minutes tout fut inondé. La pluie tomba presque toute la nuit et nous ne pûmes fermer l'œil, d'autant plus que le silence de la forêt était sans cesse troublé par le bruit des fauves qui se rendaient à l'abreuvoir; nous entendîmes distinctement, à deux cents mètres à peine, le bruit des branches brisées par le passage d'une bande d'éléphants.

Le jour arriva, à la satisfaction générale. Personne n'avait dormi. Cette nuit nous laissait sous une certaine impression de tristesse, car cette première averse nous annonçait l'approche de l'hivernage, dont les premières pluies ont pour effet inévitable de raviner le terrain, d'enfler les ruisseaux et marigots et d'augmenter considérablement les difficultés de la marche, sans parler de l'influence pernicieuse qu'elles exercent sur la santé des hommes et des animaux. J'avais toujours présent à la mémoire le souvenir de la malheureuse expédition de Mungo Park, qui, dans cette même région, avait vu successivement périr ses compagnons de voyage. Partis de la Gambie au nombre de trente-neuf, ils n'étaient plus que cinq lorsqu'ils parvinrent à Bammako.

La matinée du 1er mai fut employée à faire sécher la tente, les couvertures, les bâts, les selles, dont l'eau avait presque doublé le poids, ainsi que les chargements de sucre, sel, café, qui se seraient avariés si l'on n'avait pas pris cette précaution. On alluma partout de grands feux et tout le monde s'occupa à étaler les objets mouillés. Tout à coup, pendant que nous-mêmes nous nous retournions devant la flamme pour nous réchauffer, un grand bruit et un mouvement inusité se produisirent dans le camp. Tous les hommes, spahis, tirailleurs, âniers, muletiers, se précipitaient pêle-mêle vers le ruisseau, brandissant les armes les plus variées : fusils, sabres, lances, bâtons, etc. Yoro lui-même désertait ses casseroles, agitant un long couteau de cuisine. D'où pouvait provenir toute cette agitation? Le vieux Sambo nous apprend, dans son peu intelligible jargon, qu'un tigre, surpris par un spahi qui menait boire ses chevaux, s'était élancé du fourré et venait de plonger dans le ruisseau. Nous sautons aussitôt sur nos mousquetons, et, en quelques instants, nous sommes au milieu de nos hommes. N'Gor Faye, notre chasseur de Kobaboulinda, s'était jeté dans le lit du marigot, et, armé de son sabre-baïonnette, semblait s'acharner à la poursuite de l'animal qui mettait ainsi tout le camp en mouvement. La foule suivait sur les deux rives, les nègres se bousculant pour barrer le passage au tigre. C'étaient des cris, des disputes, des coups dans l'eau, un vacarme dont nous ne distinguions pas encore la vraie cause. L'animal poursuivi restait fort longtemps sous l'eau, de sorte que nous ne croyions plus au tigre ou plutôt à la panthère, puisque le tigre est exclusivement asiatique. Enfin, par une des percées ouvertes sur le ruisseau, nous pûmes voir la bête : c'était une magnifique loutre de plus d'un mètre de long. Nous prîmes le parti de revenir à notre tente, où, quelques moments après, N'Gor Faye nous apportait cet animal, qu'il venait de tuer. Quant à Sambo, il ne voulut pas avoir le dernier mot, et, comme nous le plaisantions sur son tigre, il nous répondit : « Eh! oui.... loutre être tigre d'eau. »

Vers dix heures, nous nous remettions en marche, toujours précédés par Piétri et nos guides de Goubanko. Cette étape fut pénible. Nous n'eûmes guère qu'un bon moment, ce fut la traversée d'une grande et belle forêt. Samba Ouri, notre chef laptot, avait remarqué un arbre qui possédait, paraît-il, des propriétés merveilleuses et dont les feuilles avaient une grande valeur à Médine et au Sénégal; il voulait en faire une ample provision, et, suivant la recette des marabouts, les mettre à bouillir pour en obtenir une infusion, avec laquelle il se laverait le corps tous les mois, ce qui devait le préserver de toute espèce de maladie et le rendre invulnérable. A nos yeux, ce bois avait un autre mérite : il était fort dur et n'était pas attaqué par les termites. Aussi avions-nous recommandé à Samba Ouri de nous en procurer quelques échantillons, que nous aurions fait examiner en France. Malheureusement, le vieux Samba Ouri, qui n'avait pas eu le temps encore de faire l'essai de sa précieuse infusion, ne devait plus revoir le Sénégal.

Nous rencontrâmes une grande mare, où Tom, imité par plusieurs de nos hommes, se mit à boire à longs traits, malgré la mauvaise qualité des eaux. Auprès de la mare se tenait Abdoulaye, que Piétri avait envoyé au-devant de nous : nous pouvions pousser jusqu'à Guénikoro, qui n'était plus qu'à trois kilomètres environ.

Nous nous mîmes donc en route, et, après avoir traversé un joli ruisseau, le Kégna et un village, nous arrivâmes à Guénikoro.

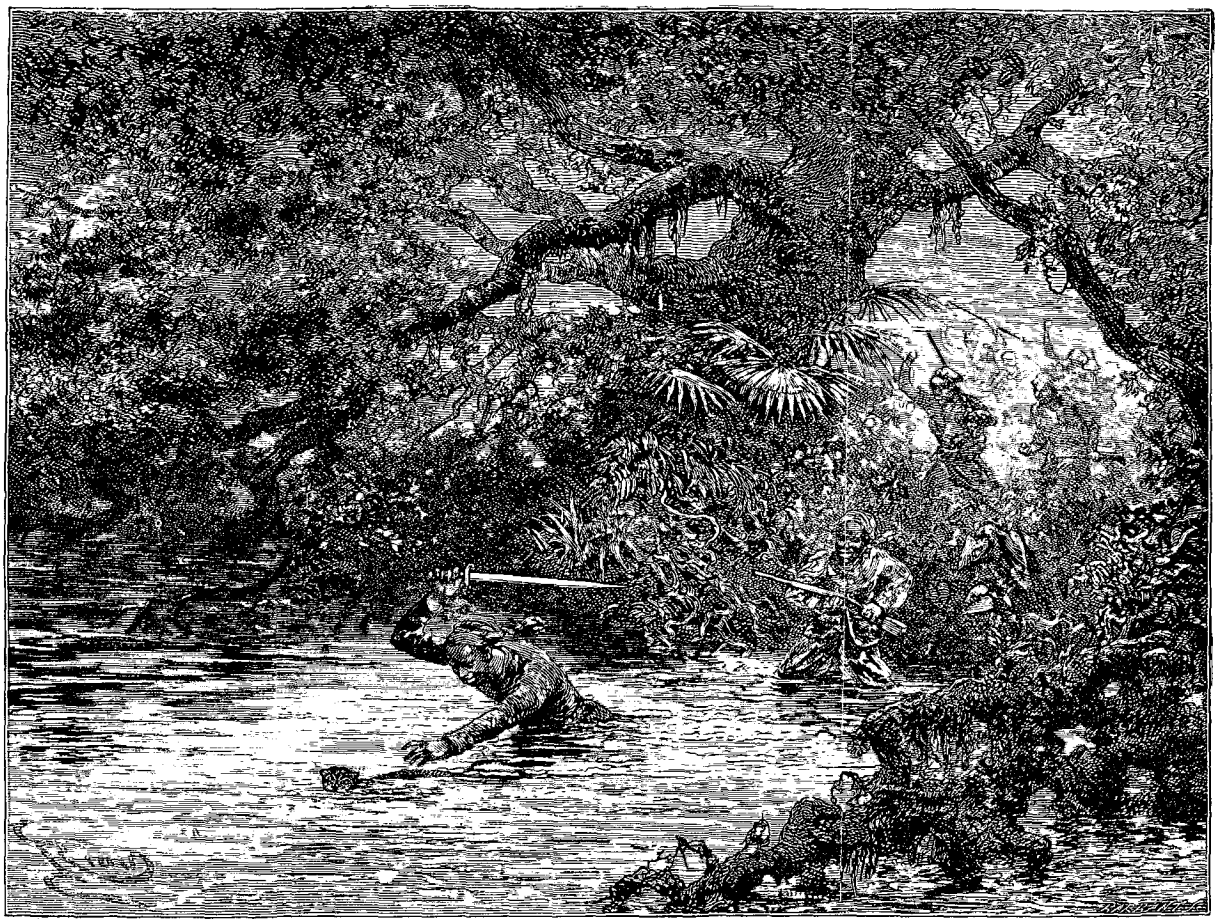
La nécessité de nous procurer du mil pour nos chevaux et mulets, et le besoin de repos pour nos ânes, nous obligèrent à passer toute la journée du 2 mai dans cette localité. C'était un village de construction récente, bien situé à l'entrée d'une vallée étroite, limitée par un cirque de hauteurs peu élevées. Quelques-unes des cases en pisé attirèrent notre attention par leur façade bizarre, creusée de profonds enfoncements, dans l'un desquels était une porte.

Nous entrâmes dans l'une de ces habitations; elle appartenait à un notable. Le mobilier en était élémentaire : un *tara*, sorte de lit fait de bambous, un fusil accroché dans un coin et un petit arc suspendu au plafond, en compagnie d'un carquois contenant quelques flèches, c'était tout. Les flèches étaient remarquables par leur petitesse : l'arc n'avait pas plus d'une douzaine de centimètres; ce ne pouvait donc guère être qu'un talisman gris-gris. Le Malinké nous apprit en effet qu'il avait eu un fils quinze jours auparavant, et que, au moment de la délivrance, le sorcier du village lui avait recommandé de suspendre cette petite amulette pour empêcher l'enfant de mourir pendant le pre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mier mois. Ce temps écoulé, l'arc et le carquois n'auraient plus aucune action et pourraient être jetés sans inconvénient.

Pendant la matinée, tandis que je m'occupais à interroger les notables de Guénikoro sur leur pays et leurs relations avec les Toucouleurs de Ségou et les Bambaras du Bélédougou, mes chefs de convoi passaient en revue leurs chargements. Le docteur Bayol, assis devant la tente, émerveillait les indigènes en leur exhibant les objets les plus curieux de notre pacotille. Nos boîtes à musique excitèrent au plus haut point leur étonnement, mais ce fut le petit appareil électro-magnétique de Clarke qui eut le plus grand succès. Quelques-uns des curieux consentirent, non sans peine, à former une chaîne de cinq ou six individus et à saisir les poignées en cuivre de l'appareil. Le courant fut porté à son maximum d'intensité. La secousse fut violente, mais la stupéfaction le fut encore plus. Les Malinkés, tout ahuris, se jetèrent sur le sol en se livrant aux contorsions les plus bizarres. Nous leur distribuâmes à chacun une poignée de verroteries pour bien leur montrer que nous n'avions eu nullement l'intention de leur faire du mal; ils refusèrent néanmoins de recommencer l'expérience et se retirèrent derrière le cercle en marmot-



Chasse à la loutre. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur

tant quelques paroles, destinées sans doute à conjurer le mauvais sort.

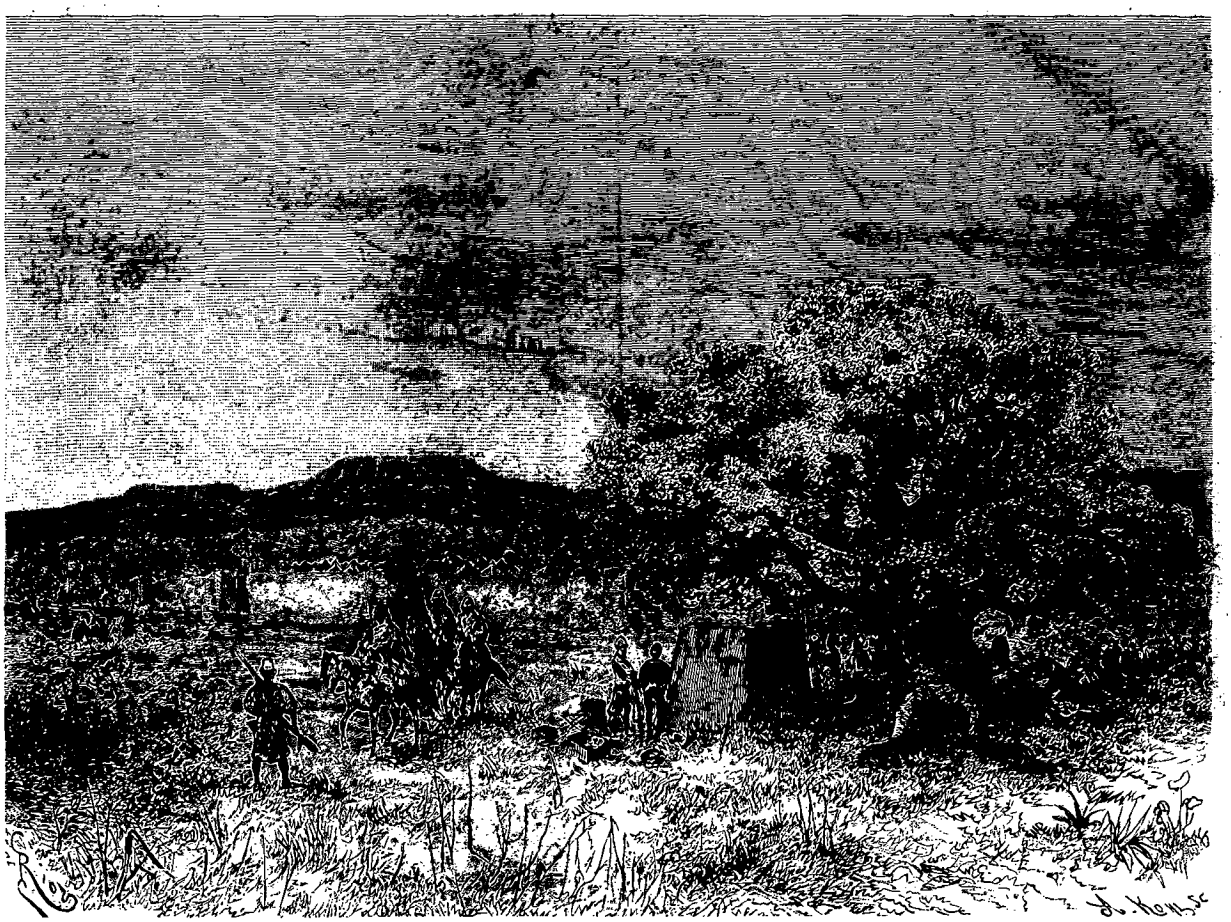
Le 3 mai, nous nous remettons en route. Nous commençons par nous enfoncer dans la petite vallée à l'entrée de laquelle est situé Guénikoro. Le chemin est bordé de bambous de taille médiocre. Nous longeons à gauche une ligne de hauteurs rocheuses, à pente très raide; à droite sont des lougans plantés de cotonniers et d'indigo. A l'entrée d'un petit sentier allant se perdre au milieu des champs, nous voyons un indigène en train de saigner un poulet : c'est un chasseur qui, étant revenu bredouille cinq ou six jours auparavant, offrait un sacrifice à ses fétiches pour se les rendre favorables. Un peu plus loin, nous rencontrons encore d'autres chasseurs; ils se sont réunis, au nombre de quatre, autour d'une motte de terre placée au milieu du chemin sur un tas de feuilles sèches. Ils vont partir en chasse et jurent, selon l'usage, de partager fidèlement entre eux tout le gibier tué, d'oublier toute querelle et de rester bons amis ensemble pendant toute la durée de la chasse.

Le sol est parsemé de petites arachnides d'un beau rouge écarlate velouté. Sur un ficus voisin du chemin, nous apercevons une cigogne à dos noir avec reflets métalliques et le ventre blanc. Le guide nous apprend que ces insectes et cet oiseau annoncent l'hivernage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous quittons bientôt le sentier battu, impraticable pour notre convoi, et nous atteignons le fond de la vallée. Une ascension assez raide nous conduit sur un plateau se prolongeant vers l'est en pente douce. En face de nous, à l'horizon, se dessinent trois lignes de hauteurs, dont la dernière, très élevée, nous fait espérer que le Niger n'est pas loin et que nous allons sortir bientôt du bassin du Sénégal.

Nous traversons une grande plaine herbeuse en terrain marécageux. Puis le guide nous arrête bientôt devant une mare, déclarant que, à moins d'aller jusqu'au village de Koundou, nous ne rencontrerons plus d'eau. La mare était petite et boueuse; elle mesurait à peine quelques centimètres de profondeur et trois mètres carrés en surface. Ce n'était pas suffisant pour notre convoi, en admettant encore que l'eau fût potable. Cependant Piétri m'avait fait informer que nous trouverions de l'eau en abondance au marigot de Sidimala. Nous étions navrés et la tristesse nous gagnait en voyant nos malheureux ânes arriver peu à peu aux abords de la mare, puis se coucher mélancoliquement en attendant que j'eusse pris une décision. La providence vint heureusement à notre secours en nous envoyant le grand Abdoulaye, qui se fit fort de trouver



Vue de Koundou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

ce que nous cherchions. Tautain, Sadioka et deux spahis le suivent, et j'ai bientôt la satisfaction de voir revenir le brigadier Barka, m'annonçant que le grand marigot de Sidimala est tout proche et nous fournirait autant d'eau que nous en désirerions. J'ordonnai néanmoins de camper à l'endroit où nous nous trouvions, car nos ânes étaient incapables d'avancer plus loin.

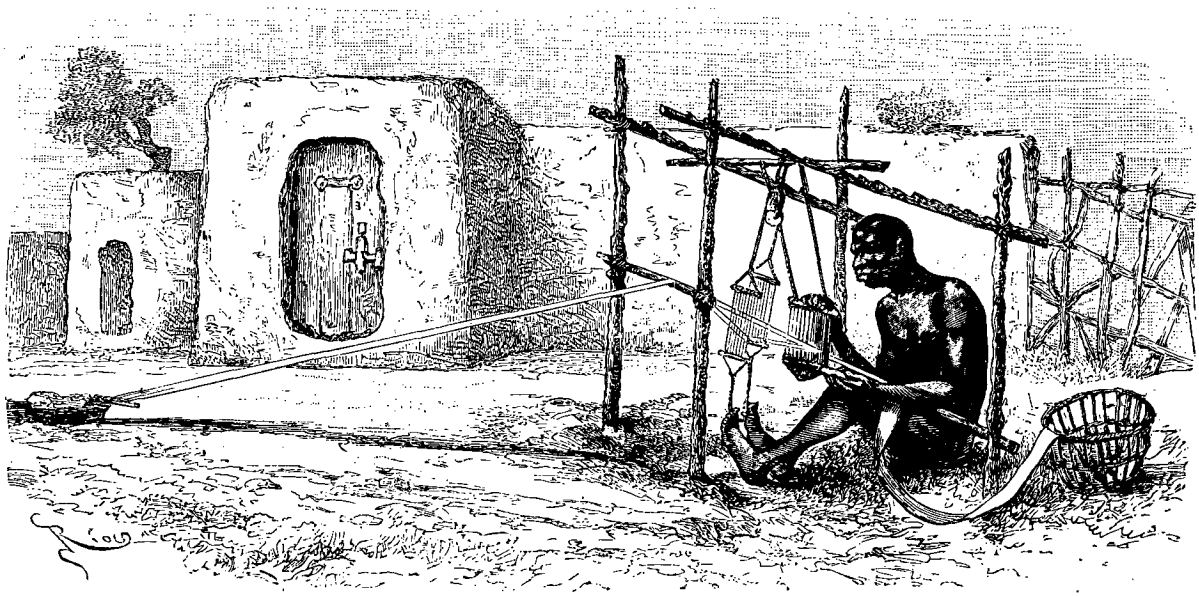
Le lieu choisi pour notre campement était des plus sauvages et nous nous étions arrêtés à la lisière d'une grande forêt peuplée de tamariniers et d'arbres appartenant à différentes espèces d'acacias. Je fis faire bonne garde autour du camp pendant toute la nuit. J'étais mis en éveil par les allures étranges de nos guides. Déjà, entre Maréna et le *Campement de la Loutre*, ils nous avaient donné de fausses indications sur la route. Ce jour même, ils refusaient encore de nous renseigner sur la position du marigot de Sidimala. Je commençai à croire qu'ils étaient animés de mauvais desseins à notre endroit et qu'ils s'efforçaient, par toutes ces fausses manœuvres, d'augmenter l'embarras où me mettait l'état inquiétant de mes bêtes de somme. Mais nous étions à la merci de ces chasseurs, puisque nous nous trouvions dans un pays désert, inconnu et entièrement dénué de voies de communication.

Le 4 mai, vers dix heures, nous arrivons au sentier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Koundou, après avoir tourné un contrefort rocheux, issu des monts Tiénifaranna, que nous apercevions à notre gauche depuis le commencement de l'étape. Nous ne tardons pas à entrer dans les lougans du village et à arriver sur le bord du Tangoroutou, ruisseau ombragé de pandanus et contenant de distance en distance des flaques d'eau couvertes de nénuphars, dont les indigènes se nourrissaient, paraît-il, en temps de famine. Les guides nous montrent un petit mamelon qui nous cache le village. Nous le dépassons et entrons dans un véritable champ de ruines : c'est le vieux Koundou, détruit par les Musulmans. Un peu plus loin se trouve le nouveau village, le plus grand centre de population que nous ayons rencontré depuis Kita. Nous allons camper sous un magnifique tamarinier, émergeant au milieu d'une plaine découverte et dénudée à la suite des défrichements nécessités par l'approche de l'époque des semailles.

Le village de Koundou est le plus important de tout le Fouladougou. Il peut avoir de sept à huit cents habitants, et sa proximité de Bélédougou, avec lequel il a d'étroites relations, l'a mis à l'abri des tentatives des Toucouleurs. Placé à l'entrée du Bélédougou et à deux ou trois kilomètres à peine du Baoulé, il est appelé, dans cette région, à servir d'intermédiaire entre Kita et Bammako, en admettant, ce que je ne pense pas, que l'on choisisse cet itinéraire pour parvenir au Niger. Suivant moi, la meilleure voie à suivre par la route commerciale, que nous voulons créer dans cette partie du Soudan, est celle qui nous est ouverte par le thalweg même du Bakhoy, dans les contrées que Vallière visitait en ce moment.



Tisserand, à Koundou (voy. p. 128). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

Un tirailleur, laissé par Piétri à Koundou, me remit une lettre contenant de précieux renseignements sur le Bélédougou, où nous allions enfin entrer, à la grande frayeur de nos âniers toucouleurs. Mon éclaireur avait tout d'abord été reçu avec beaucoup de méfiance. Les habitants s'étaient rassemblés en armes derrière les murs de leur tata, et Alassane avait été fort rudoyé, lorsqu'il avait cependant réussi à y pénétrer. Toute la population était ivre de *dolo* et par suite fort mal disposée à écouter ses explications sur notre arrivée dans le pays. Quant au chef, il était beaucoup plus ivre que ses administrés et on n'avait rien pu en tirer. Heureusement que, le lendemain, toute cette effervescence s'était calmée, et les notables de Koundou, mis en belle humeur par un cadeau d'étoffes et de sel que leur avait fait mon officier, s'étaient longuement entretenus avec lui sur notre voyage. Se conformant à mes recommandations, Piétri s'était efforcé de faire comprendre à nos nouveaux amis les raisons qui m'avaient déterminé à prendre la route du Bélédougou pour gagner Bammako et le Niger : je voulais obéir aux ordres de mon chef de Saint-Louis, qui m'avait prescrit d'offrir son amitié et sa protection aux Malinkés et aux Bambaras, opprimés par leurs ennemis de Ségou. Le chef de Koundou avait hautement approuvé toutes ces paroles et avait aussitôt dépêché l'un de ses fidèles avec nos chasseurs de Goubanko pour informer les habitants de Guisoumalé, le premier village du Bélédougou, de notre arrivée, et lui demander des guides et des hommes sûrs, destinés à m'accompagner dans la nouvelle région que j'allais visiter et à m'annoncer auprès des chefs du pays. Cela fait, Piétri était parti pour aller reconnaître le Baoulé.

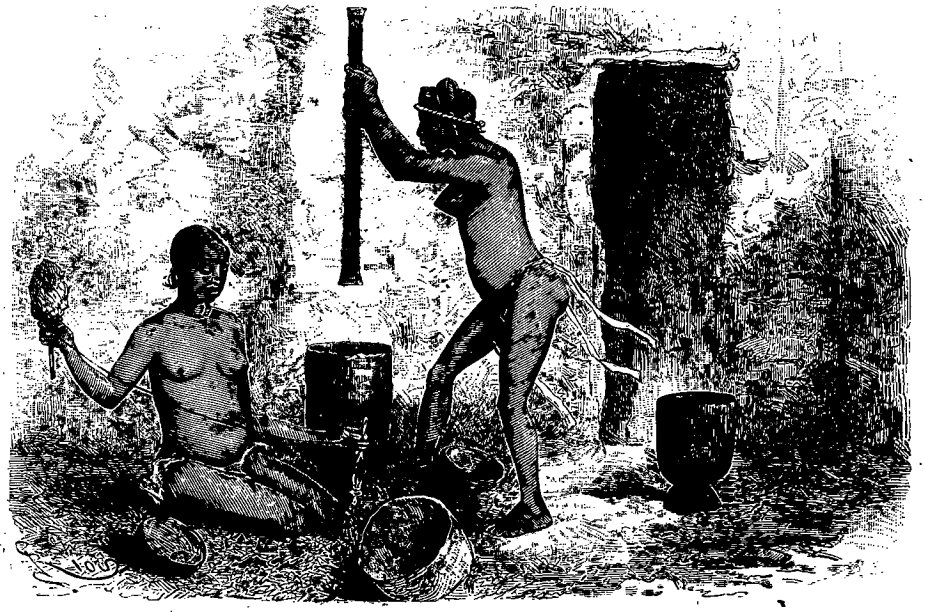
Je reconnus la complaisance des notables de Koundou en leur envoyant un sac de sel et plusieurs poignées de verroteries. J'ordonnai en même temps au convoi de camper suivant l'habitude, mais de se tenir prêt à partir au premier signe. La menace de l'hivernage me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

talonnait et j'attendais avec impatience un avis de Piétri pour gagner les bords du Baoulé.

En revenant de notre visite au chef, nous nous mîmes à rôder autour du village, qu'environnait une ligne de puits bordés de jolis jardins. Un grand mouvement animait la plaine aux abords du tata. Ici, une robuste négresse, aux formes viriles, pilait du mil dans un mortier en bois à l'aide d'un énorme pilon qu'elle manœuvrait avec une vigueur toute masculine. Là, un tisserand, assis dans son trou, faisait mouvoir avec assez de dextérité le grossier métier qui lui servait à fabriquer les bandes d'étoffe destinées à la confection des boubous et des pagnes, dont se vêtissent les indigènes. Plus loin, une petite fillette, presque entièrement nue, filait le coton, que le tisserand disposait ensuite sur son métier, entre les dents du peigne, que lui avait vendu un Diula venant de nos escales du Haut Sénégal. Enfin, tout auprès de la porte principale, un forgeron faisait cuire la terre argileuse avec laquelle il fabriquait les grossières poteries dans lesquelles les indigènes renferment leur eau et leurs grains.

Piétri arriva vers midi. Il était accompagné de l'émissaire expédié dans le Bélédougou, ramenant avec lui six Bambaras de Guisoumalé, chargés de m'informer que je serais le bienvenu dans leur pays et que j'y trouverais aisément des hommes pour me guider jusqu'à Bammako. Je comblai ces envoyés de caresses et les remis entre les mains d'Alpha Séga, lui recommandant



Femme pilant du mil et jeune fille filant du coton, à Koundou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

de les flatter et de gagner toute leur confiance en les mettant au courant de nos projets vers le Haut Niger, où nous voulions nous appuyer sur les Bambaras contre leurs ennemis de Ségou.

Piétri m'apprenait en même temps que le Baoulé n'était qu'à deux kilomètres et me conseillait, pour gagner une journée, de franchir la rivière le jour même.

Le *Baoulé*, ou fleuve rouge, qui était ce même cours d'eau que Piétri avait exploré quelque temps auparavant dans sa partie inférieure, formait une jolie petite rivière d'une vingtaine de mètres de large, aux berges élevées, mais à pente assez douce.

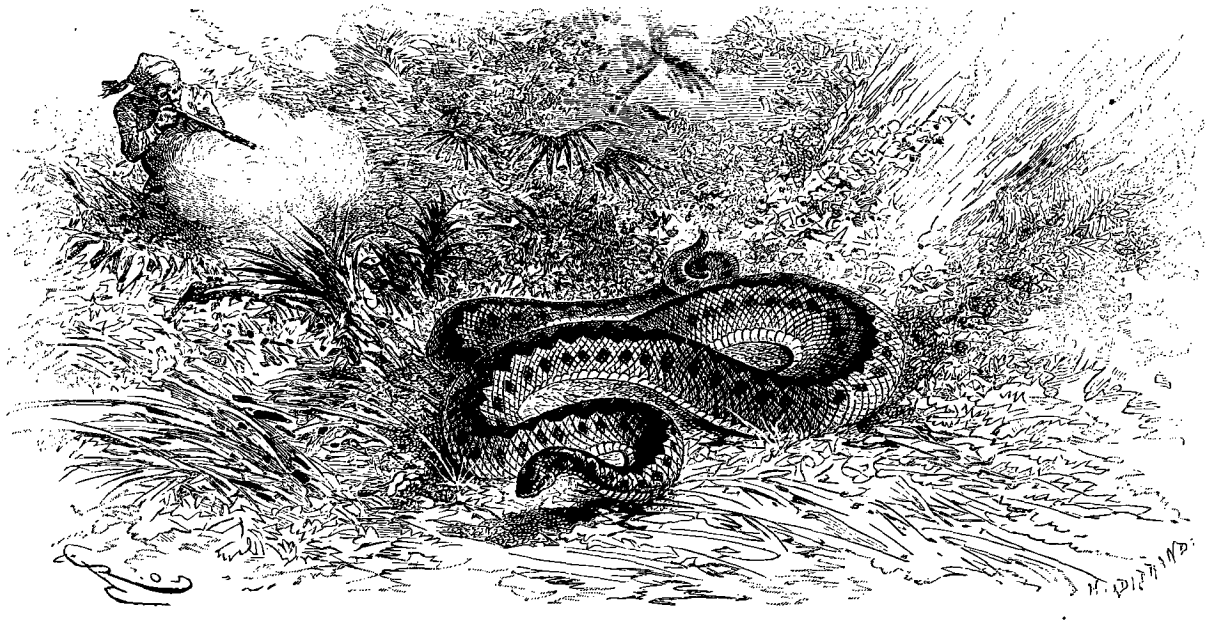
A cinq heures du soir, notre campement était établi sur la rive droite, en territoire bambara. Je me hâtais, car la mortalité sévissait toujours sur les ânes et je tenais maintenant à transporter tout mon convoi jusqu'au Niger. Ma nombreuse caravane, comptant plus de quatre cents animaux et environ cent trente indigènes, n'avait pas manqué un seul jour de vivres depuis notre départ de Bakel. Ni les difficultés de la route[1], ni les pertes en bêtes de somme que nous avions faites depuis Kita ne nous avaient empêché d'arriver dans le plus grand ordre jusqu'au Baoulé. Le Niger ne se trouvait plus, m'assurait-on, qu'à cinq jours de marche.

GALLIENI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Depuis Bakel nous avions franchi cinq rivières et plus de cent ruisseaux ou marigots.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre d'un boa (voy. p. 130). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1880-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Entrée dans le Bélédougou. — Hostilité des habitants. — Tentatives d'attaque à Ouoloni et à Guinina. — Combat de Dio. Retraite vers le Niger. — Arrivée à Bammako. — Situation misérable de la mission.

Le Baoulé sépare les Malinkés des Bambaras, le Fouladougou du Bélédougou.

Le Bélédougou n'était nullement cette région nue, inhabitée et découverte que nous avaient décrite nos renseignements pris à Saint-Louis et les documents rapportés par Mage de son voyage à Ségou. Le Bélédougou est un beau pays, bien arrosé par le Baoulé et ses affluents, et dont les ondulations, très accusées, s'étendent en s'accroissant jusqu'au Niger, à travers une végétation riche et dense. Les villages, au nombre de deux cents à deux cent cinquante, cachés dans les dépressions du terrain et entourés de forts tatas, occupent généralement de grandes clairières au milieu des belles forêts qui couvrent la contrée. Toujours en guerre entre eux ou avec leurs voisins, les habitants de ce vaste territoire vivent isolés des États environnants chez lesquels ils se livrent à des pillages continuels. Les Diulas ne les visitent jamais, et c'est au marché de Bammako qu'ils vont s'approvisionner des objets indispensables, tels que sel et poudre ; de leur côté, ils y portent leurs produits agricoles.

De cet échange de bons procédés est née l'intimité qui unit les marchands maures de Bammako, adeptes de l'islamisme, aux guerriers sauvages du Bélédougou, dont les nombreuses bandes sont toujours en campagne, soit pour aller rançonner les voyageurs qui vont de Ségou à Nioro, soit pour aller dévaster les villages de la rive droite du Niger, dépendants d'Amadou.

Les Béléris, et c'est ce qui cause leur faiblesse, sont profondément divisés entre eux. Chaque village vit indépendant sous un chef particulier, qui n'a lui-même le plus souvent qu'une autorité purement nominale. Il n'y a entente partielle que lorsqu'il s'agit d'organiser un pillage ou de diriger des incursions armées vers les contrées voisines. Eux-mêmes sont en butte aux fréquentes agressions des cavaliers toucouleurs, qui apparaissent inopinément devant un village, le détruisent et s'en retournent aussitôt, emmenant en captivité les femmes et enfants qui n'ont pas trouvé

1. Suite. — Voy. t. XLIV, p. 257, 273, 289 et 305; t. XLV, p. 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la mort dans le combat. De ces luttes sans merci, où le vaincu, devenu l'esclave du vainqueur, est vendu aux étrangers, est résulté la dépopulation de la rive gauche du Niger, presque déserte sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres.

C'est le Bélédougou qui, depuis longtemps, fait le plus sérieusement échec à la puissance d'Amadou. Il le sépare de ses provinces du Kaarta et de la vallée du Bakhoy, et sa soumission aurait sans doute pour objet de donner de l'homogénéité à l'empire de Ségou, actuellement morcelé et dont les divers tronçons, enhardis par l'exemple des Béléris révoltés, ne supportent qu'avec impatience le joug musulman.

C'est dans cette région que je pénétrai le 5 mai. Pour achever de dissiper la méfiance qui pouvait exister encore chez ces populations sauvages et surexcitées par dix années de luttes incessantes contre les fils d'El Hadj, je me fis précéder dans ma marche par Piétri, qu'accompagnaient Abdaramane et l'interprète Alpha Séga. Cet officier devait s'arrêter dans chacun des villages situés sur notre route, m'annoncer auprès des habitants, et leur dire que j'étais chargé par le gouverneur du Sénégal de leur apporter des cadeaux et de leur offrir l'amitié des Français qui désiraient s'établir chez eux, en y fondant des établissements, à l'abri desquels ils pourraient dorénavant défier toutes les attaques des Toucouleurs.

La présence d'Abdaramane, dont l'influence à Bammako n'était pas douteuse et qui avait assisté à toutes mes négociations avec les Malinkés, dirigées essentiellement contre Amadou, devait achever de convertir à nos projets les Bambaras du Bélédougou.

Une courte étape, en terrain tourmenté et raviné, couvert çà et là de beaux bouquets de karités et de tamariniers, nous conduisit le 5 mai jusqu'à Guisoumalé, village d'environ cinq cents habitants.

J'avais donné les ordres les plus sévères pour que mes hommes ne parlassent pas de Ségou, objectif assigné à la mission dès notre départ de Saint-Louis. J'avais même fait enlever les bonnets blancs de mes âniers toucouleurs, qui les avaient remplacés par la coiffure bambara.

Le lendemain, je parvenais au village de Ouoloni. J'avais à peine choisi mon campement, lorsqu'on vint m'avertir que je pouvais pénétrer auprès du chef. Ce chef, vieillard impotent et aveugle, se tenait entouré de ses notables, ayant tous leurs fusils entre les jambes ; quant à lui-même, la tête baissée et le visage absolument dépourvu d'intelligence, il comptait, de ses doigts tremblants, les grains d'un chapelet fait de vertèbres humaines, qu'à leur petitesse on jugeait devoir provenir du cadavre d'un enfant. Il me remit un billet, dans lequel Piétri me donnait des renseignements sur le chemin de Guinina, le village voisin, et se félicitait de la bonne réception qu'on lui avait faite à Ouoloni.

Je passai la journée dans ce dernier village, et, comme à Guisoumalé, mon campement fut visité par un grand nombre d'habitants. Mais il circulait des bruits inquiétants sur l'état d'effervescence où se trouvait le pays. On me disait notamment que les Béléris s'étaient réunis en grand nombre, à une journée de marche à peine vers le nord, et qu'ils se disposaient à entrer en campagne dans une direction que l'on ne pouvait m'indiquer.

Je quittai Ouoloni le 7 au matin. Au moment du départ, le fils du chef de Guisoumalé, qui avait promis de m'accompagner, en me guidant jusqu'au Niger, vint m'informer que sa mère était morte et qu'il ne pouvait plus se mettre en route. C'était évidemment un grossier mensonge. Je fis alors demander un autre guide au chef de Ouoloni, mais celui-ci me répondit que tous les jeunes gens de son village étaient aux champs.

Il y avait là une mauvaise volonté manifeste et on semblait se donner le mot pour me priver de guides.

Cependant je me disposais à partir quand même, lorsque je fus abordé par quatre jeunes gens ; ils me remirent un billet de Piétri, qui me donnait avis que ces indigènes, habitants de Guinina, étaient chargés de me conduire à ce village par la meilleure route et que le prix qu'ils devaient recevoir pour leur peine était déjà convenu à l'avance. Malgré la méfiance que commençaient à m'inspirer tous ces Bambaras, je n'hésitai pas à partir aussitôt à leur suite.

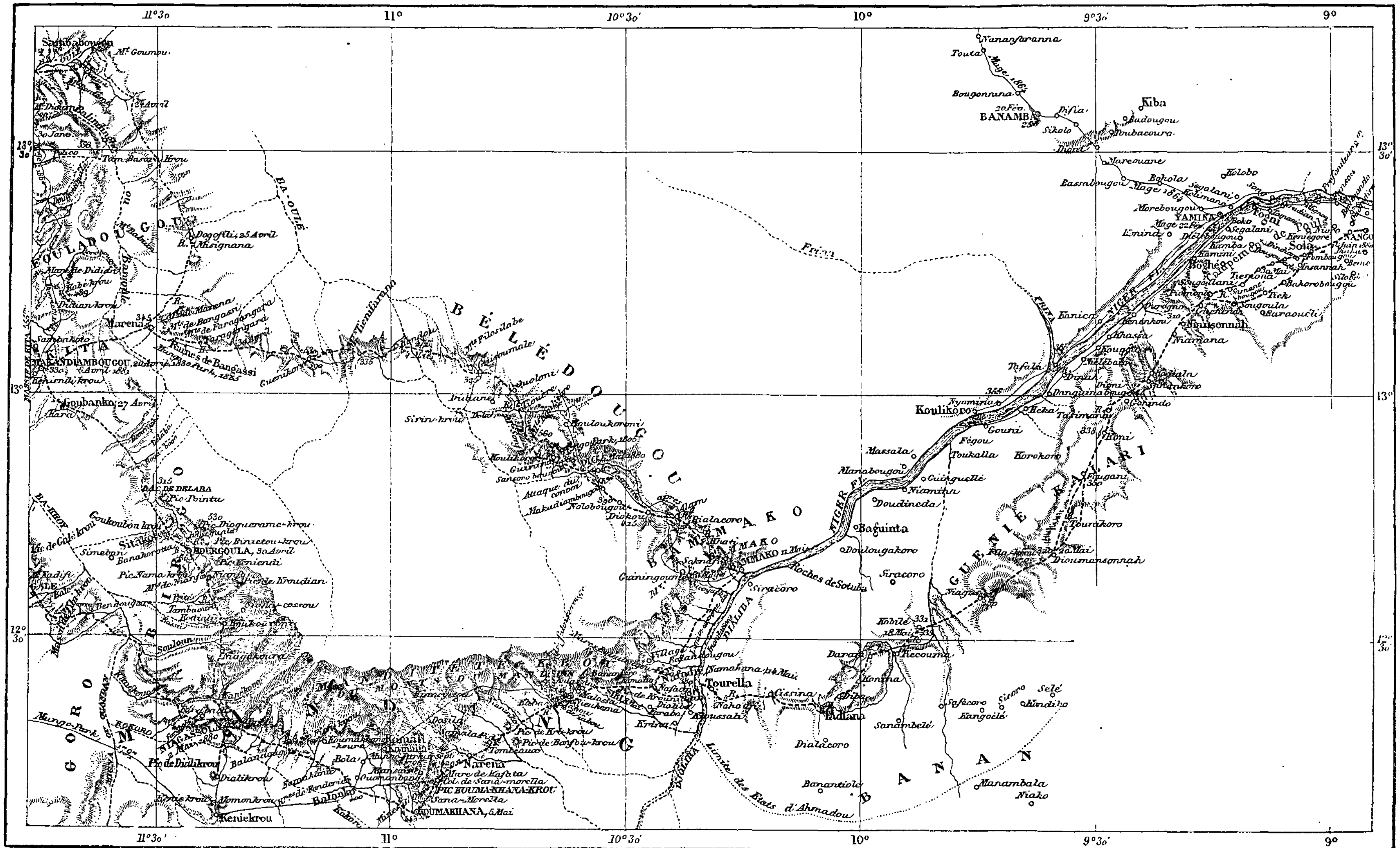
Avant le départ, je fus obligé de laisser à Ouoloni vingt-cinq charges d'ânes sous la garde de Tautain, accompagné d'Alassane et d'une douzaine de tirailleurs. Je devais, dès mon arrivée au bivouac, lui renvoyer les ânes à vide pour emporter tous ces bagages.

Une heure à peine après avoir quitté le camp, nous nous heurtions à un marigot vaseux, large d'une dizaine de mètres, profond de soixante-quinze centimètres environ et limité par des berges à pic. Il fallut beaucoup de temps pour le franchir. Je ne me mis en marche que vers les sept heures du matin.

Le pays se présentait sous l'aspect de fortes ondulations rocailleuses, qui ne nous permettaient même pas de rester à cheval et qui retardaient considérablement nos mouvements. Après une marche très pénible, j'ordonnai la halte à onze heures, auprès du petit ruisseau de Tarangué, en pleine forêt. Nous nous trouvions encore à douze kilomètres de Guinina, mais nous ne pouvions aller plus loin. Les guides me quittèrent en cet endroit, me disant qu'ils reviendraient le lendemain matin pour me conduire jusqu'à leur village. Ces Bambaras excitaient de plus en plus vivement mes soupçons et j'étais convaincu qu'ils étaient plutôt venus pour m'espionner que pour me guider. Mais que faire ?

Nous venions à peine de nous installer au campement, que nos tirailleurs, qui s'étaient dirigés vers le ruisseau pour remplir leurs bidons, virent tout d'un coup s'enfuir devant eux un énorme boa. Ils se mirent aussitôt à sa poursuite, et l'un d'eux l'abattit d'un coup de fusil au moment où, pour leur échapper, il cherchait à pénétrer dans l'épaisse végétation qui couvrait les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé et Imprimé par Erhard, 35bis, R. Denfert-Rochereau, Paris.

Itinéraire de la mission à travers le Bélégoudou, le Manding et sur la rive droite du Niger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bords du Tarangué. Il mesurait six mètres de long et quinze centimètres de diamètre.

Je passai tranquillement la journée au bivouac de Tarangué. Quelques indigènes armés vinrent rôder autour du camp, mais ils semblaient poussés plutôt par une curiosité craintive que par le désir de nous nuire. Ces gens étaient du petit village voisin de Siracoro, situé à deux kilomètres vers le sud. Ils parurent très satisfaits de mon accueil et allèrent même me chercher leur vieux chef, tandis que leurs femmes venaient installer dans le camp un petit marché, où je pus acheter du mil pour nos chevaux et mulets. Je donnai au chef un beau cadeau, et en retour, à peine rentré dans son village, il m'expédia une chèvre et ne calebasse de miel.

Bambara se rendant à ses champs. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

Je ne pouvais, vu les difficultés du chemin et la fatigue de mes ânes, renvoyer ces derniers à Tautain dans la journée même; aussi fis-je appel, pour aller rechercher les bagages laissés en arrière, à la bonne volonté de mes gens, qui ne m'a jamais fait défaut pendant toute cette rude campagne. Tirailleurs, spahis, muletiers, âniers, laptots reprirent, au nombre de cinquante environ, la route du matin; ils devaient former un convoi de porteurs, qui me rejoindrait beaucoup plus rapidement que mes malheureux bourriquots, qu'une triple étape dans une même journée aurait certainement tués.

Le 8 au matin, pour ne pas perdre de temps, le docteur Bayol partait pour Guinina avec tous les chargements que les ânes pouvaient emporter. Il devait me renvoyer ces animaux aussitôt après son arrivée. L'étape était courte et le chemin bon; j'espérais donc pouvoir transporter tout mon convoi à Guinina dans la journée.

Vers dix heures du matin, Tautain rentrait au camp avec les bagages laissés en arrière, et il m'informait qu'il avait failli être attaqué à Ouoloni, qu'il avait eu toutes les peines du monde à défendre ses bagages contre les habitants et qu'il n'avait dû son salut qu'à l'arrivée des hommes que je lui avais expédiés. Les habitants d'Ouoloni qui, la veille, s'étaient montrés si bien disposés à notre égard, avaient commencé, dans l'après-midi, à se grouper d'une manière menaçante autour de nos bagages réunis au pied d'un arbre. Alassane et ceux de nos tirailleurs qui comprenaient la langue bambara avaient même entendu les Béléris prononcer des paroles de mort contre « le blanc qu'il fallait tuer avant qu'il m'eût rejoint ». Notre jeune docteur n'avait pas perdu son sang-froid et avait aussitôt envoyé prévenir le chef, en lui demandant des explications sur l'attitude de ses gens qui, la veille, s'étaient montrés nos amis et m'avaient assuré de leurs intentions pacifiques. En même temps, il faisait prendre les armes à son petit détachement et se tenait prêt à tout événement. Le vieux chef lui fit répondre qu'il ne devait rien craindre et lui proposait de rentrer dans le tata avec ses bagages. Obéissant à la prudence la plus élémentaire, Tautain déclina avec empressement l'offre qui lui était faite. Heureusement qu'à ce moment arrivèrent les hommes que je lui avais envoyés. Il se mit en marche vers neuf heures du soir par une pluie battante et au milieu d'une nuit des plus obscures. A minuit, il s'arrêtait au haut d'une pente rocheuse et y attendait le jour en faisant bonne garde. Pendant sa marche, il avait été suivi par un grand nombre de Béléris, que la vue de nos hommes armés empêcha sans doute seule de piller les bagages. Au matin, ils avaient disparu, et la petite troupe avait rallié le bivouac de Tarangué.

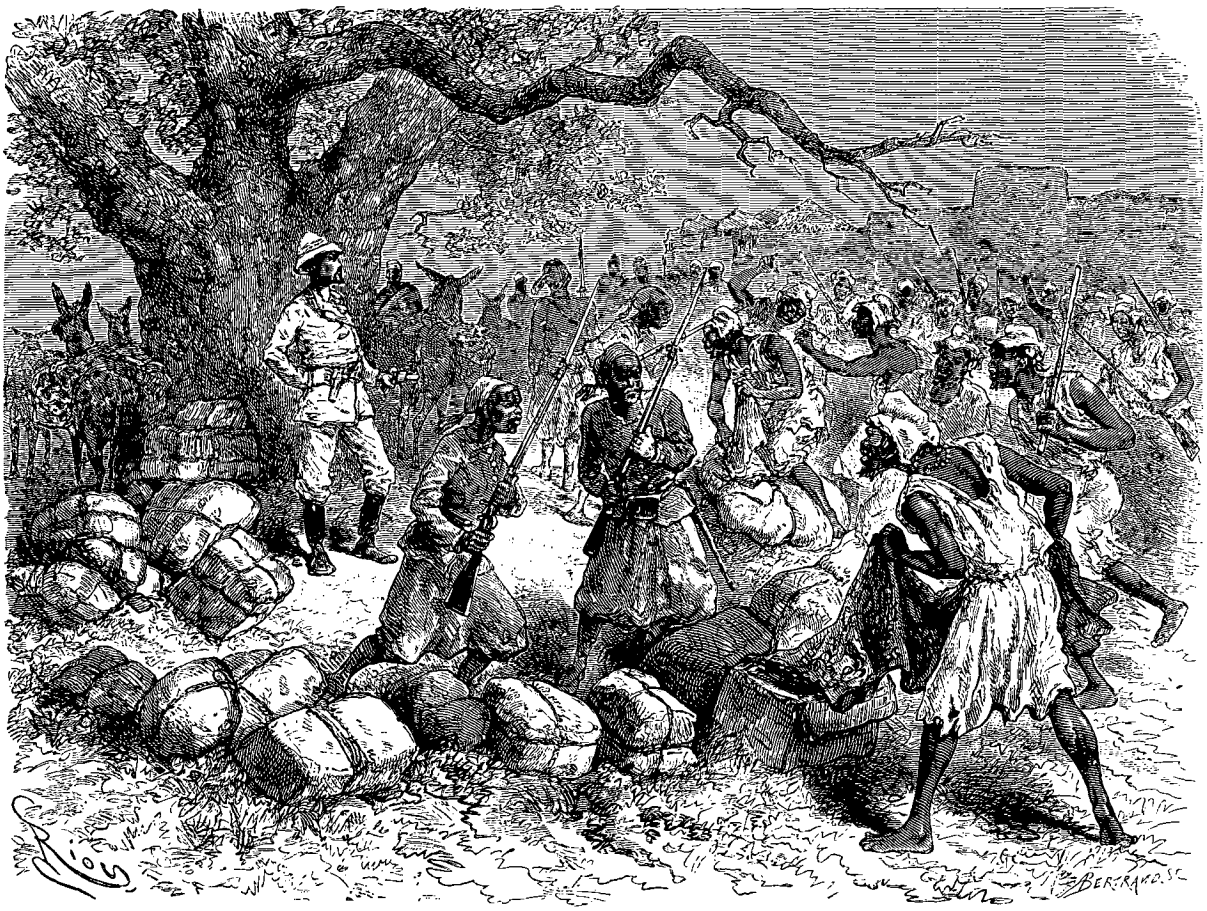
Son rapport m'inquiéta beaucoup, car il confirmait tous mes soupçons sur l'hostilité, déguisée jusqu'alors, des Bambaras.

Vers midi, les ânes revinrent à vide de Guinina. Avant de partir moi-même pour ce village, je voulus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montrer aux guides qui se trouvaient alors dans le camp que, si mes intentions étaient pacifiques, j'étais cependant capable de me défendre à l'occasion. Je les réunis donc autour de moi, et je me plaignis de la tentative d'attaque qui avait eu lieu la nuit précédente, ajoutant que les gens sages devaient s'efforcer de dissuader leurs congénères de leurs projets insensés, car je possédais assez d'armes pour châtier d'importance les malfaiteurs qui seraient tentés de me piller. En même temps, je fis sonner la *générale*. En un clin d'œil, tout mon monde se rassembla, chacun à son poste respectif; puis les tirailleurs et spahis exécutèrent quelques feux rapides, tandis que les laptots chargeaient fortement les quatre espingoles d'embarcation que j'avais apportées pour être données en cadeau aux chefs de Bammako. Les détonations de ces vieux engins parurent impressionner beaucoup les Bambaras.

Je quittai le bivouac de Tarangué vers une heure de l'après-midi. J'avais hâte d'arriver à Guinina, car les ânicrs que m'avait renvoyés Bayol m'avaient apporté un billet, dans lequel le docteur m'informait qu'il avait trouvé une grande réserve chez le chef et que l'on parlait ouvertement dans le pays de nous attaquer et de



Tautain défend les bagages contre les indigènes d'Ouoloni. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

nous piller. Deux heures de marche nous amenèrent auprès du village.

Dès que je fus parvenu à Guinina, je me rendis auprès du chef, qui n'avait pas voulu recevoir Bayol dans la matinée. C'était un beau vieillard, robuste et bien conservé, qui se rappelait, étant tout enfant, avoir entendu parler du passage d'un blanc à travers le pays [1]. Il répondit très froidement à mes salutations et me dit brutalement qu'il n'ajoutait pas foi à mes paroles et qu'il ignorait mes intentions, car il ne savait pas « à qui étaient destinés tous ces présents que j'emportais avec moi ».

1. Mungo-Park à son deuxième voyage (1805).

La mauvaise foi de ce nègre était évidente; je partis convaincu que les Béléris n'attendaient qu'une occasion favorable pour laisser éclater leur hostilité.

Rentré au camp, je fis prendre au carré une formation plus serrée que de coutume. Les bagages, soigneusement rangés et empilés les uns sur les autres, de manière à constituer une sorte de rempart, formèrent les trois premiers côtés; l'autre côté était occupé par les spahis et muletiers, avec leurs chevaux et mulets. Les ânes, pour lesquels j'avais envoyé les ânicrs couper de l'herbe aux environs, étaient attachés à l'intérieur, derrière les bagages. Les tirailleurs, placés en réserve, étaient tout prêts à se porter vers la face menacée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant à notre tente, je l'avais fait disposer au centre du carré, sous deux grands arbres touffus, où des tirailleurs se tenaient cachés, pouvant ainsi plonger dans l'intérieur du village et faire feu dans le tata. Aux angles du carré, les espingoles, placées sur de grossiers affûts, formés de troncs d'arbres enfoncés en terre, étaient braquées sur les portes du village et sur la forêt qui entourait la clairière où nous étions campés.

Pendant toute l'après-midi, il y eut un grand mouvement d'hommes armés entre le tata de Guinina et la campagne environnante. Les Bambaras, vêtus de leurs haillons de cotonnade jaune et portant leurs longs fusils ornés de gris-gris de toutes sortes de formes, traversaient la forêt à deux ou trois cents mètres de notre camp et entraient dans le village par une porte de derrière. Quelques indigènes, en petit nombre, vinrent visiter notre bivouac, mais, détail caractéristique, il n'y avait parmi eux ni femmes ni enfants.

Au soir, j'établis un service de sûreté avancé, en poussant au loin, à deux ou trois cents mètres du camp, plusieurs groupes de sentinelles doubles, soutenues plus en arrière par quelques petits détachements de tirailleurs et de spahis. En outre, pour éclairer de temps en temps les abords du village, je faisais allumer des feux Coston[1] de différentes couleurs et je lançais vers le tata des fusées marines, qui montaient à une grande hauteur et devaient, en retombant en pluie de feu, jeter la crainte dans l'esprit des Béléris. Quand tout mouvement eut cessé autour de nous, nous pûmes pousser nos rondes jusque sous les murs du tata. Thiama et Abdoulaye, Bambaras de race et connaissant parfaitement cette langue, nous accompagnaient. On entendait derrière les murailles un grand bruit d'hommes, qui semblaient discuter avec animation. Nos interprètes purent même comprendre que l'on parlait ouvertement d'exterminer « les blancs, qui venaient dans le Bélédougou pour tromper les habitants et aider les Toucouleurs à les subjuguer ».

Le 9 mai, dès le lever du soleil, j'envoyai Thiama demander des guides au chef de Guinina. Ce vieux Bambara, qui s'était montré si réservé avec moi le jour précédent, après s'être informé de l'heure exacte à laquelle je voulais partir, proposa non seulement des guides, mais même des hommes pour porter les charges que mes ânes ne pouvaient enlever. C'était un excès de complaisance dont je ne fus pas dupe.

Je commençai de bonne heure les préparatifs du départ. Tout était prêt, et j'allais prendre la tête de la colonne, lorsque des éclaireurs que j'avais envoyés en avant rentrèrent. Barka et Makéri avaient aperçu à deux kilomètres environ, à gauche de la route, un millier de Bambaras, se dissimulant dans un pli de terrain très fourré, à hauteur d'un marigot qui barrait le sentier. Je suspendis immédiatement le départ et je donnai l'ordre de reprendre les dispositions de campement de la veille.

Pendant ce temps, je ne savais que penser sur le sort de Piétri. Était-il parvenu à Bammako? Avait-il été arrêté et tué en route?

Je remis mes espions en campagne et je préparai une lettre pour Piétri, l'informant de ma situation et l'invitant à prendre toutes les mesures nécessaires avec le jeune Abdaramane pour m'aider à tirer mon convoi des griffes des Béléris. Je remis cette lettre à Abdoulaye. Ce courageux indigène quitta le camp à la nuit dans la direction de Dio. Je ne l'ai plus revu depuis Deux jours après, j'apprenais que mon émissaire, surpris dans la forêt par les coureurs bambaras, avait été mis à mort après une défense acharnée. Piétri ne reçut jamais mon billet.

Le lendemain matin, le vieux chef, inquiet sans doute de voir mes espingoles braquées sur la porte principale de son tata et intrigué par les gerbes de feu que j'avais lancées les deux nuits précédentes, offrit de me fournir cinq guides, choisis dans sa famille, m'assurant par serment que je ne serais pas pillé jusqu'à Dio; il se chargeait de plus de garder à Guinina les bagages que je ne voulais pas emporter avec moi. En échange, je devais lui donner un cadeau assez considérable : quatre pièces d'étoffe jaune, six lames de sabre, un baril de rhum, etc.

Je m'empressai d'accepter ces propositions. A une heure de l'après-midi, tout était prêt pour le départ : les cinq guides furent répartis, trois en tête avec moi, deux en queue avec Tautain; ils étaient étroitement surveillés et devaient être mis à mort au moindre signe suspect. Après les guides de tête venaient l'interprète et les spahis, déployés de chaque côté de la route sur un front de deux cent cinquante mètres. Je venais derrière eux avec la moitié des tirailleurs; puis suivait le convoi. Tautain fermait la marche avec le reste des tirailleurs.

Nous étions à Dio vers cinq heures du soir. Je dépassai le village et allai m'installer à six cents mètres environ, en terrain découvert; un ruisseau assez profond, situé à cent mètres vers le sud-ouest, nous fournissait de l'eau. Ce petit cours d'eau n'était autre que le Baoulé, que nous retrouvions là pour la troisième fois et qui, après avoir arrosé le Bélédougou de ses méandres capricieux, allait prendre sa source derrière Bammako. J'avais à peine assis notre campement, que le chef de Dio m'envoya saluer par ses deux frères, qui, à ma grande joie, me remirent un billet de Piétri, dans lequel cet officier se louait de l'accueil plein de cordialité qu'il avait reçu à Dio, grâce à l'influence d'Abdaramane. Bien que toujours rempli de méfiance, je me pris cependant à espérer que le chef de Dio, uni à Bammako par des liens d'amitié résultant de sa proximité de ce grand marché, s'était refusé à recevoir les bandes de pillards qui m'avaient inquiété les jours précédents.

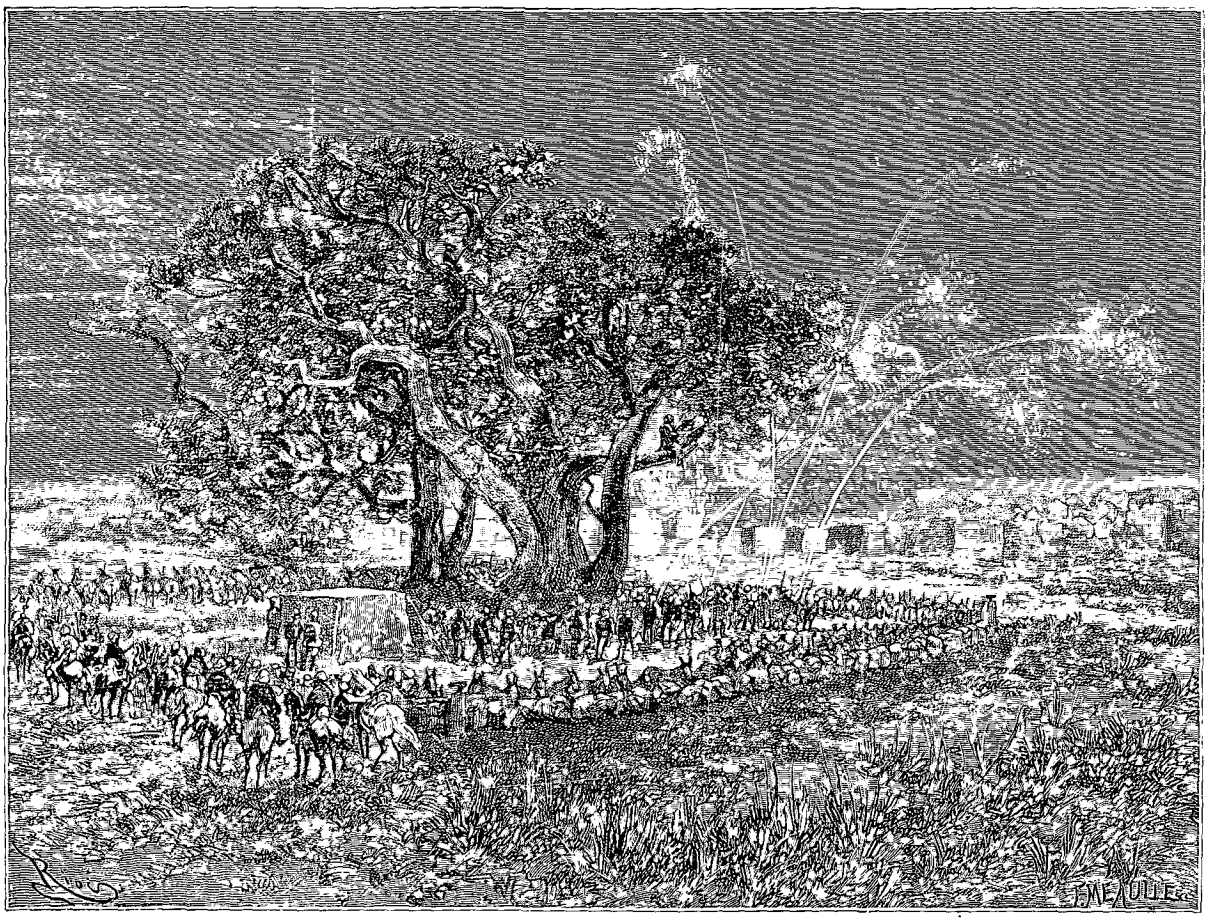
Quoi qu'il en fût, je pris les mêmes dispositions de défense qu'à Guinina, puis je me dirigeai vers le village pour voir le chef. Mais il me fut encore impossible de pénétrer dans l'enceinte; un groupe de Bambaras,

1. Employés comme signaux dans la marine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assis à cent mètres environ des murailles, m'arrêta, l'un d'eux m'informant que leur chef était trop vieux pour quitter sa case et qu'il les avait chargés de me recevoir et de m'offrir l'hospitalité. Ces indigènes semblaient se préoccuper beaucoup de leur tata, autour duquel on ne voyait personne et qui, malgré son étendue, paraissait contenir peu d'habitants, car il était silencieux et comme abandonné. Ils répondirent très cordialement aux plaintes un peu vives que je leur adressai sur l'hostilité que j'avais rencontrée jusqu'alors dans le Bélédougou et m'affirmèrent que dorénavant je n'avais plus rien à craindre, puisque j'étais amené dans le pays par leur ami Abdaramane. Ils me promirent ensuite des guides pour le lendemain, et l'un des frères du chef s'offrit même à partir avec moi jusqu'au Niger.

La situation paraissait s'améliorer; mais, à la nuit, les espions que j'avais envoyés rôder autour du tata vinrent m'informer que le village, loin d'être privé d'habitants, était rempli de guerriers, qui concertaient bruyamment leur plan d'attaque contre nous. Songeant que quelques heures de marche nous séparaient à peine du Niger, j'eus un moment l'idée de profiter de la nuit et de la répugnance bien connue des Bam-



Dispositions défensives à Guinina. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

baras à agir dans l'obscurité pour reprendre ma marche et me rapprocher encore de Bammako; mais j'étais empêché par la fatigue de mes ânes et l'absence de guides, ceux de Guinina s'étant retirés dans le village. J'étais impatient en outre de savoir ce qu'était devenu Piétri et s'il avait réussi dans les négociations préliminaires que je lui avais prescrit d'entamer avec les chefs de Bammako. S'il avait échoué, nous étions perdus sans retour, et il ne nous restait plus qu'à vendre chèrement notre vie, car toute issue pour regagner le Sénégal nous était fermée.

Le 11 mai, de bon matin, j'envoyai un cadeau important au chef de Dio. En même temps, Alassane, Sadioka et une partie des tirailleurs allaient reconnaître la route de Diokou et fouiller les environs du camp.

Le chef de Dio me remercia beaucoup de mon cadeau, me fit présent de deux beaux paniers de mil pour mes chevaux, et me fit dire qu'au moment du départ il m'enverrait deux bons guides; toutefois son frère se fit excuser de ne pas partir avec moi, en alléguant une infirmité qui l'empêchait de marcher. Bien plus, les cinq jeunes gens de Guinina, qui devaient m'accompagner jusqu'au Niger, vinrent tout d'un coup m'avertir qu'ils étaient fatigués et qu'ils voulaient rentrer chez eux.

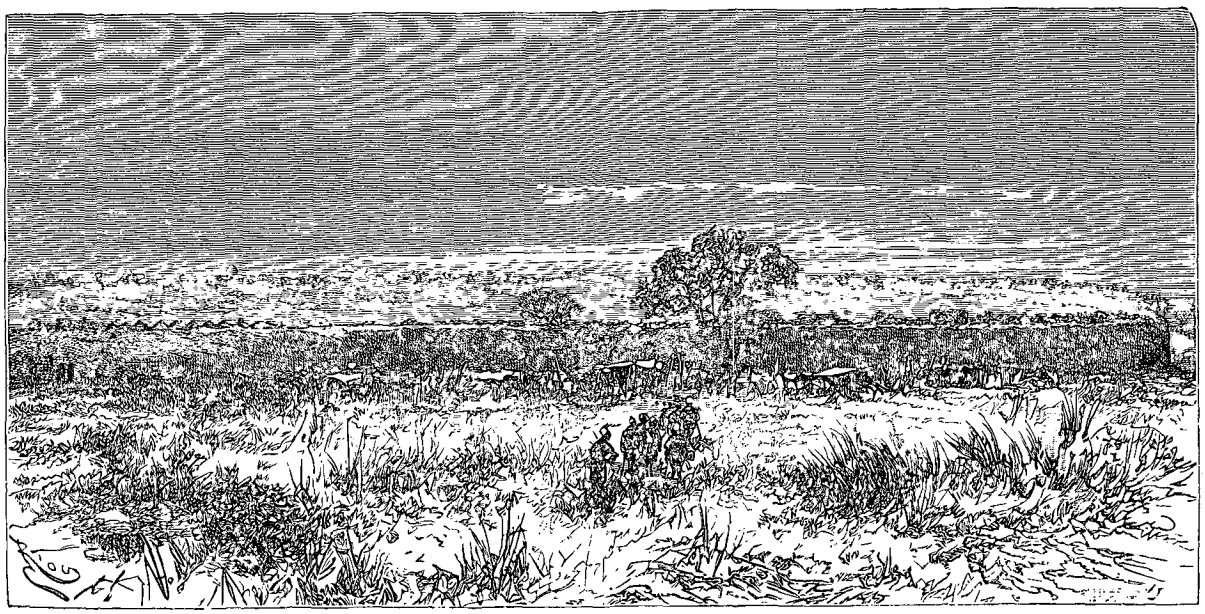
La reconnaissance rentra vers dix heures du matin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle n'avait rien remarqué d'anormal aux abords de la route. Le passage du ruisseau avait été préparé et Alassane avait même poussé ses investigations au loin, de manière à pouvoir, à la rigueur, se passer de guide. J'avais d'ailleurs avec moi Coumba, la femme d'Abdaramane, qui se rappelait avoir suivi cette route quelques années auparavant et espérait pouvoir nous remettre en bon chemin, si nous nous égarions.

Les guides arrivèrent au camp vers midi, et nous quittions le camp à une heure de l'après-midi.

Notre ordre de marche était le même que le jour précédent : en tête, le guide, étroitement surveillé par le brigadier Barka, Thiama me servant d'interprète, les spahis, moi et le docteur Bayol, la négresse Coumba, puis Sadioka avec dix tirailleurs. Nous avions tous le mousqueton ou le fusil haut. Le convoi suivait, les ânes marchant péniblement derrière nous à la file indienne. Tautain et Alassane fermaient la marche avec les dix tirailleurs restants, que précédaient les laptots et muletiers. Je les avais laissés en queue, parce que, étant armés de fusils doubles[1], ils étaient capables, à un moment donné, de renforcer les tirailleurs de l'arrière-garde. Comme on le voit, mon escorte était bien faible pour couvrir ce long convoi de cent quatre-vingts ânes, affaiblis par leurs blessures, se couchant au moindre arrêt et conduits par des hommes sans armes et prêts à lâcher pied à la première alerte. Les trente tirailleurs et spahis que j'avais amenés de Médine, et qui étaient en principe destinés à me servir d'escorte d'honneur à mon entrée à Bammako et à Ségou, avaient joué un rôle des plus importants pendant la route; mais ils n'étaient plus en nombre du jour où les populations devenaient hostiles et où il fallait songer, outre la préparation de la voie, à la



Village de Dio. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

garde de notre convoi, qui n'occupait pas moins de cinq à six cents mètres de longueur lorsqu'il était en marche. C'est ainsi qu'au départ de Dio les flancs de la colonne étaient complètement à découvert, la faiblesse de l'escorte ne me permettant pas de la morceler en y détachant des flanqueurs qui auraient été en dehors de mon action au moment du combat et qui auraient diminué la force des deux groupes de tête et de queue.

Le terrain était accidenté autour du Dio. Le sentier qui menait vers Diokou, après avoir passé entre le village et notre campement, s'enfonçait par une pente douce et en suivant une direction sud-est dans la dépression où coulait le ruisseau, qu'il atteignait à six cents mètres environ du bivouac. Il était bordé au nord-est par une immense forêt d'arbres à beurre, qui s'étendait entre le village et le ruisseau et se prolongeait vers les hauteurs qui dominaient le pays au nord-est de Dio. Les ruines d'un ancien tata m'avaient été signalées par la reconnaissance au nord-est du sentier, à sept cents mètres environ du ruisseau et à quelque distance d'une éminence qui dominait légèrement le ruisseau et ses abords.

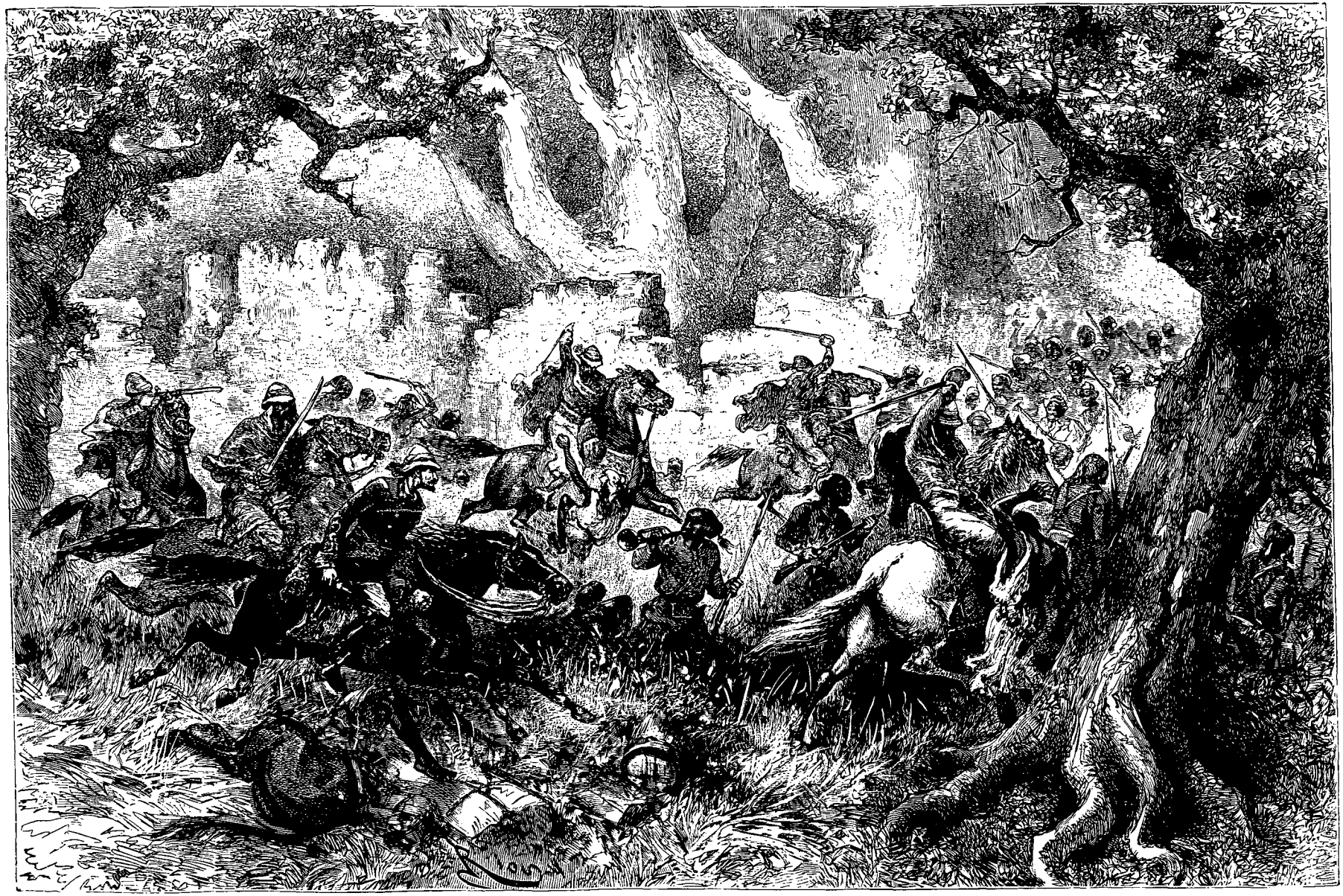
Je quittai le camp, me dirigeant immédiatement vers le Baoulé. Un silence de mort régnait tout autour de nous; le tata, la forêt, le ruisseau, tout semblait désert et avait un air mystérieux.

« Tu verras, capitaine, me dit Barka, vétéran de nos expéditions sénégalaises, tu verras, il y aura quelque chose.... »

Nous franchissons le ruisseau sans difficulté, je déploie les spahis et nous nous enfonçons sous bois, l'œil aux aguets et les mousquetons à notre portée, en travers de nos selles, le revolver dans la fonte décou-

1. Ancienne carabine des voltigeurs corses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Défense des ruines de Dio (voy. p. 138). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verte. Quelques minutes se passent; le guide, sous prétexte de tourner un passage difficile pour nos animaux, nous jette à droite du sentier, dans un terrain raviné par les eaux, miné de trous et bosselé par d'énormes termitières. Une gorge étroite, bordée de talus élevés et escarpés, nous ouvre un passage. Avant de nous y engager, j'interroge Coumba : elle me répond en tremblant que nous avons eu tort de quitter le sentier. J'arrête le guide, en lui ordonnant de nous remettre sur la vraie route. Cet homme, tout ahuri, hésite, se jette à mes pieds, en lançant des regards inquiets tout autour de lui. Barka le menace de son sabre.

Au même moment, une fusillade nourrie retentit dans la direction du ruisseau, et d'affreux hurlements, qui se répercutent sous les arceaux de la forêt, nous renseignent sur le grand nombre de nos barbares ennemis. Ceux-ci, tapis derrière les arbres et les buissons, se ruent sur nous en poussant des cris sauvages.

Une horrible mêlée nous met pendant quelques minutes à la merci des Béléris, qui nous serrent de si près que nous ne pouvons que difficilement faire usage de nos armes. Plusieurs de nos hommes jonchent déjà le sol; le pauvre Tom lui-même est tué par un Bambara dans le désordre de la lutte. Heureusement que les spahis et tirailleurs, renforcés par quelques âniers, se rallient rapidement aux sons du clairon et ouvrent sur nos assaillants un feu des plus meurtriers, qui élargit bientôt le cercle qui nous enserre. Barka, qui a songé avant tout à châtier le traître qui nous conduisait, prend la tête avec ses spahis, dont les grands chevaux et les vêtements rouges effrayaient nos adversaires; nous le suivons de près et nous perçons ainsi jusqu'aux ruines, qui peuvent seules nous fournir un point favorable à la défense et nous permettre de nous concerter pour sortir de l'horrible guet-apens où nous venons de tomber. Les Béléris nous fusillent et nous harcèlent, mais nous les bousculons avec une telle impétuosité, qu'ils se jettent dans les fourrés voisins et nous font place. Nous profitons de l'étonnement produit chez eux par cette méthode inusitée de combattre, pour déloger l'ennemi qui occupait les ruines et y prendre pied nous-mêmes d'une façon solide. Notre nouvelle position, bien qu'entourée de tous côtés par la forêt, nous offre cependant quelque répit. Une fusillade intense se fait toujours entendre vers le ruisseau; quant au convoi, il a disparu, et on ne voit plus que quelques ânes couchés ou morts au milieu des bagages et ballots dispersés çà et là. Les Bambaras remplissent la forêt jusque vers le village, entourant d'un double cercle notre faible troupe, séparée en deux tronçons qui, à ce moment, ne peuvent s'apercevoir l'un l'autre. Ils s'étaient tenus cachés pendant que la tête franchissait le ruisseau, ayant remarqué que cette partie de la colonne était généralement plus fortement organisée que la queue, puis avaient dû commencer l'attaque sur celle-ci au moment où elle traversait le Baoulé, tandis que les guerriers, embusqués sur le chemin, enlevaient le convoi et me cernaient à mon tour pour me couper de l'arrière-garde. Ils devaient être très nombreux, quinze cents à deux mille environ, à en juger par les cris qu'ils poussaient, par la fusillade nourrie qu'ils entretenaient et surtout par la grande étendue de terrain qu'ils couvraient.

Après m'être ainsi rendu compte le mieux possible de notre situation, je ne pense plus qu'à rejoindre Tautain, qui devait être encore plus en danger que nous, puisqu'il n'avait autour de lui comme combattants sérieux qu'une dizaine de tirailleurs et quelques muletiers et laptots, armés de fusils doubles.

Avant tout, il nous faut dégager les ruines, autour desquelles s'est rapidement formé un cercle épais de Bambaras, combattant à la manière indigène, c'est-à-dire se reculant dès qu'ils avaient tiré et cédant la place à d'autres. Mes hommes, excités par la lâcheté des Béléris, sont toujours pleins d'entrain. Ils obéissent avec sang-froid à tous mes ordres, me criant qu'ils nous défendront jusqu'à la dernière extrémité, et « qu'ils seraient déshonorés s'ils rentraient sans nous à Saint-Louis », se jetant au-devant de mon cheval et me couvrant de leurs corps lorsque je me portais en avant. Leurs décharges, faites avec ensemble, sont immédiatement suivies de mouvements en avant, qui déblayent momentanément le terrain et à la faveur desquels les spahis poussent d'audacieuses pointes jusqu'au milieu des groupes bambaras, que cette tactique nouvelle rend de plus en plus timides dans leurs attaques. Barka, Mahéri et leurs intrépides camarades reviennent chaque fois le sabre teint de sang, s'inquiétant peu des blessures, légères d'ailleurs, qui leur sont faites. En Europe, la conduite de ces braves en face de forces aussi supérieures les aurait couverts de gloire, alors que, quelques mois plus tard, une mission française qui, comme nous, cherchait à s'ouvrir la route de Tombouctou, devait disparaître après un drame, dont les péripéties ont si douloureusement ému l'opinion publique en France. C'est le dévouement, naïf et héroïque en même temps, de ces soldats nègres qui nous a permis d'échapper à l'horrible sort qui nous attendait.

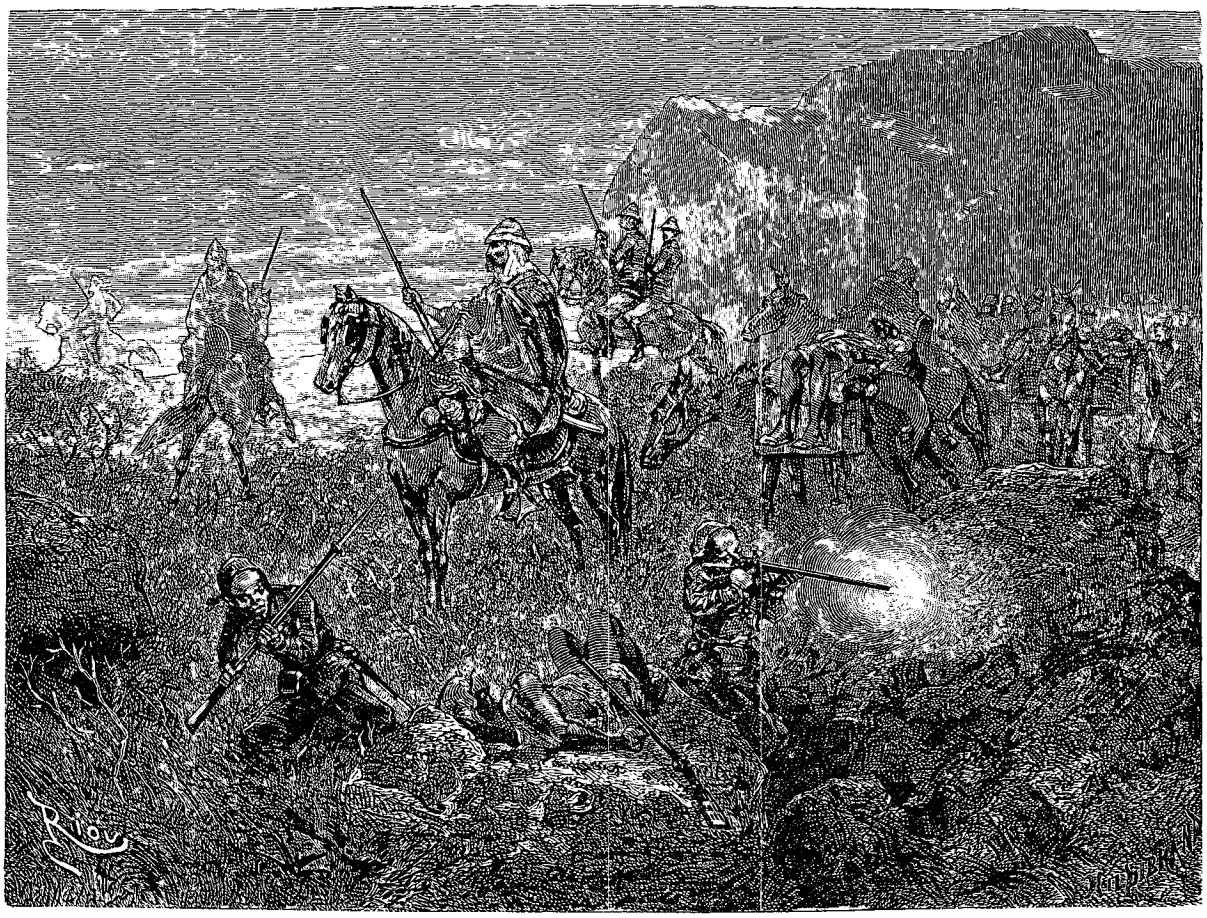
Cependant la vitesse avec laquelle se succèdent nos décharges, les grandes distances où ils se voient frappés, les horribles blessures que leur font nos projectiles, l'audace de nos tirailleurs et spahis, l'invulnérabilité qui semble protéger les blancs, tout cela refroidit peu à peu l'ardeur des Béléris, et, après une lutte qui ne dura pas moins d'une demi-heure, nous réussissons, non sans laisser plusieurs des nôtres morts ou blessés au milieu des ruines, à nous ouvrir un chemin au milieu des Bambaras que déciment nos armes à tir rapide, et à prendre la direction du ruisseau, où la mousqueterie semblait toujours aussi vive. Nous allions atteindre l'éminence que l'on apercevait des ruines, lorsque nous vîmes tout d'un coup déboucher vers nous l'interprète Alassane, ayant Tautain en croupe de son cheval et suivi par les débris de l'arrière-garde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tautain sauvé par Alassane au combat du ruisseau de Dio. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici ce qui s'était passé du côté du Baoulé. Tautain avait quitté le campement le dernier, ayant devant lui quelques ânes retardataires et les subdivisions de laptots et de muletiers. Il était à peine à cinquante mètres du ruisseau et les mulets venaient seulement de s'y engager, quand l'attaque commença : les Bambaras, sortant d'un peu partout, de la forêt, du village et de l'épaisse végétation qui couvrait les bords du Baoulé, se ruèrent, en poussant leur lugubre cri de guerre, sur le convoi et l'escorte, tandis que leurs tirailleurs, cachés dans les fourrés impénétrables qui bordaient le sentier et le ruisseau, profitant du temps d'arrêt nécessaire pour franchir cet obstacle, tuaient ou blessaient les mulets, dont les cadavres obstruaient ainsi le passage, isolant le convoi qui devenait dès lors une proie facile pour les pillards. Les ânes, pour la plupart sans armes, s'étaient enfuis aux premiers coups de feu, essayant de rallier l'un des deux groupes de tête ou de queue ; les ânes, dont la plupart avaient été tués ou blessés dès les premières décharges, s'étaient couchés, permettant aux Bambaras, favorisés par l'abri de la forêt, de s'emparer facilement de leurs charges. L'action en somme avait été assez bien combinée, et les Béléris avaient réussi, par leur triple agression, à



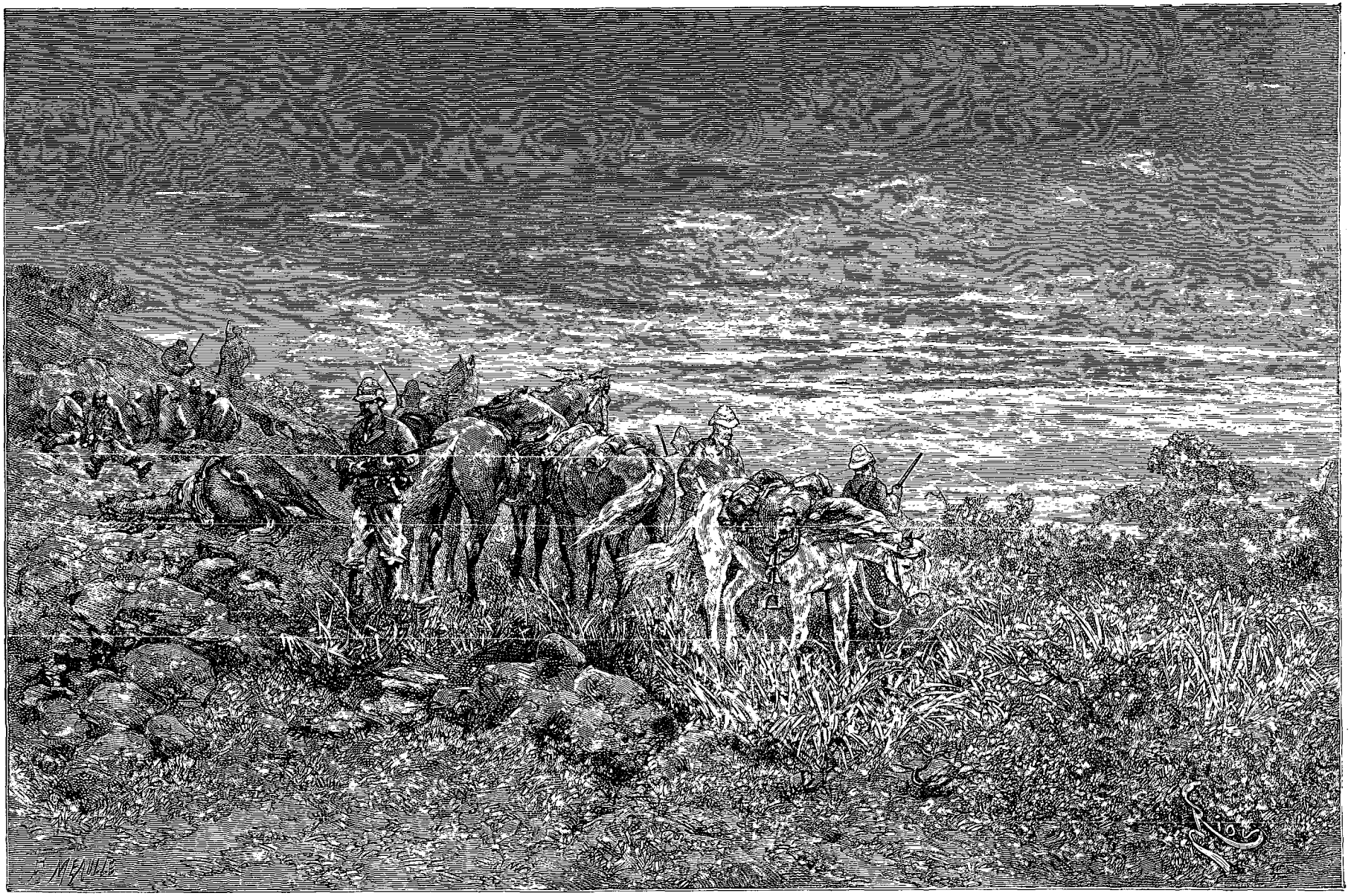
La retraite (voy. p. 142). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

couper l'escorte en deux et à disperser le convoi dès le commencement de la lutte.

Tautain[1], dont le courage et le sang-froid ont été vraiment au-dessus de tout éloge pendant l'attaque, avait immédiatement rallié autour de lui les hommes restés en deçà du ruisseau ; lui-même, ayant abandonné son cheval que le bruit du combat rendait indocile et qui s'était aussitôt enfui affolé, faisait feu de son mousqueton, encourageant, par sa froide intrépidité, les défenseurs qui s'étaient réunis à lui et qu'il essayait de conduire au Baoulé; il avait pensé comme moi-même que notre salut ne pouvait dépendre que de notre jonction faite le plus vite possible. Mais les progrès de cette petite troupe étaient lents et le ruisseau fut pendant plus d'une demi-heure le théâtre d'un combat acharné. Là tombèrent successivement le grand Sambo, qui s'efforçait de relever ses mulets gisant dans le lit même du cours d'eau, le vieux Samba Ouri, qui dirigeait ses laptots, tous anciens marins de nos avisos, luttant avec une bravoure remarquable, le caporal de tirailleurs Détié, frappé de trois coups de feu presque en même temps, le laptot Saër, qui, quoique blessé

1. Notre jeune docteur, qui sauva réellement la situation au combat de Dio, avait à peine vingt-trois ans lors de cette glorieuse défense, qui lui valut la croix de la Légion d'honneur à sa rentrée en France, bien qu'il n'eût encore que trois ans de service.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La mission en retraite vers le Niger, s'arrêtant devant l'orage (voy. p. 142). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux fois aux jambes, s'était assis et n'en continuait pas moins à tirer, lorsque quatre nouvelles blessures vinrent l'étendre à terre. Des dix tirailleurs composant l'arrière-garde, trois étaient tués, cinq blessés grièvement. Enfin les Bambaras, décimés par le tir de nos armes rapides et dont les cadavres encombraient le ruisseau et les berges, avaient fait un mouvement de recul; Tautain, épuisé par le combat et ayant dû quitter ses bottes, remplies de boue sanglante, en profita pour monter en croupe d'Alassane, dont le cheval avait été heureusement épargné dans la bagarre.

Nous arrivons ensemble aux ruines. Il ne fallait plus songer à réorganiser le convoi, déjà dispersé et en grande partie aux mains des Bambaras. Le meilleur parti était donc de nous mettre en retraite vers le Niger. Je savais que ce fleuve se trouvait à cinquante ou soixante kilomètres vers l'est, et il nous était possible, en marchant tout le jour et toute la nuit, d'y parvenir avant le lendemain matin; nous pouvions, si nous y devancions les Bambaras, essayer de mettre ce cours d'eau entre nous et nos adversaires.

Tout fut préparé pour la retraite. Nous avions environ une vingtaine de tués et autant de blessés. Ceux-ci sont installés sur les chevaux et mulets qui nous restent encore; et je veille avec le plus grand soin à ce qu'aucun de ces braves soldats ne soit oublié sur le champ de bataille. Les spahis prennent la tête et Barka reçoit l'ordre de se diriger droit vers l'est, sans se préoccuper des accidents de terrain, que nous comptons franchir par le milieu, en dehors des sentiers frayés. Les laptots, muletiers et âniers armés sont échelonnés sur les flancs, tandis que les tirailleurs se déploient à l'arrière-garde pour couvrir notre marche. Au centre, les mulets portent les blessés et pêle-mêle les âniers et conducteurs sans armes. Alassane se multiplie pour porter mes ordres aux différentes fractions de notre colonne, qui comptait quatre-vingts hommes, parmi lesquels une trentaine de fusils à tir rapide.

Il m'est impossible de décrire ici tous les tristes épisodes de cette marche vers le Niger, à travers un pays inconnu et accidenté, au milieu d'ennemis acharnés à notre ruine.

Jusqu'à quatre heures la poursuite fut très vive, puis il y eut un moment de répit. Peu après, Barka me signale le tata de Diokou. Nous nous jetons aussitôt à gauche; mais là, le marigot de Diokou, profondément encaissé entre ses rives argileuses, nous force à faire un long détour pour trouver un point favorable au passage. Nous y parvenons enfin et pénétrons dans un cirque étroit, bordé de hautes murailles à pic, où nous cherchons d'abord vainement une issue pour continuer notre route. Barka et Alassane trouvent enfin un défilé, où nous nous engageons aussitôt, mais les murailles sont couronnées par les Béléris, qui tentent de nous barrer le passage. Le désespoir nous donne encore la force de surmonter le danger. La poursuite heureusement se ralentit et cesse à l'entrée de la nuit.

Cependant on avance toujours, guidés par les étoiles. Vers onze heures du soir, on se heurte contre un village situé dans le fond d'une large dépression, où coule un marigot profond et vaseux qui nous sépare d'une dernière ligne de hauteurs, d'où j'espère enfin apercevoir le Niger. Nous passons le marigot à la nage. Deux de nos hommes s'embarrassent dans la végétation qui en garnit les bords et se noient; mon cheval, qui me portait ainsi que Tautain que j'avais pris en croupe, s'embourbe un moment et va disparaître.

Yoro Kan, l'un de nos noirs, domestique du docteur Bayol, plonge dans le marigot pour pêcher mes sacoches, qui contiennent le peu d'argent que nous ayons pu sauver du pillage.

Pendant ce temps, les tirailleurs ramènent mon cheval sur la rive. Nous franchissons ensuite le versant ouest du chaînon qui s'étend devant nous, mais la lassitude de nos hommes est extrême. De plus, vers minuit, le ciel se couvre de nuages, nous cachant les étoiles qui nous ont guidés jusqu'alors. J'ordonne la halte dans une grande clairière, avant d'avoir pu même atteindre le sommet de la montagne. Les indigènes, harassés de fatigue, se couchent pêle-mêle, se préoccupant peu des dangers qui les entourent et attendant la mort avec cette indifférence, propre aux Musulmans, qui a fait place à l'énergie déployée pendant le combat.

Nous veillons seuls auprès de nos chevaux, le mousqueton en arrêt, les yeux fixés avec une sombre inquiétude sur les buissons qui s'étendent du côté de la forêt. Le ciel s'obscurcit de plus en plus, les éclairs sillonnent l'atmosphère, et la tornade s'abat sur nous avec la violence ordinaire des orages africains. Heureusement qu'elle n'est pas de longue durée. Vers trois heures du matin, quelques étoiles se montrent à l'horizon, nous indiquant de nouveau la route de l'est.

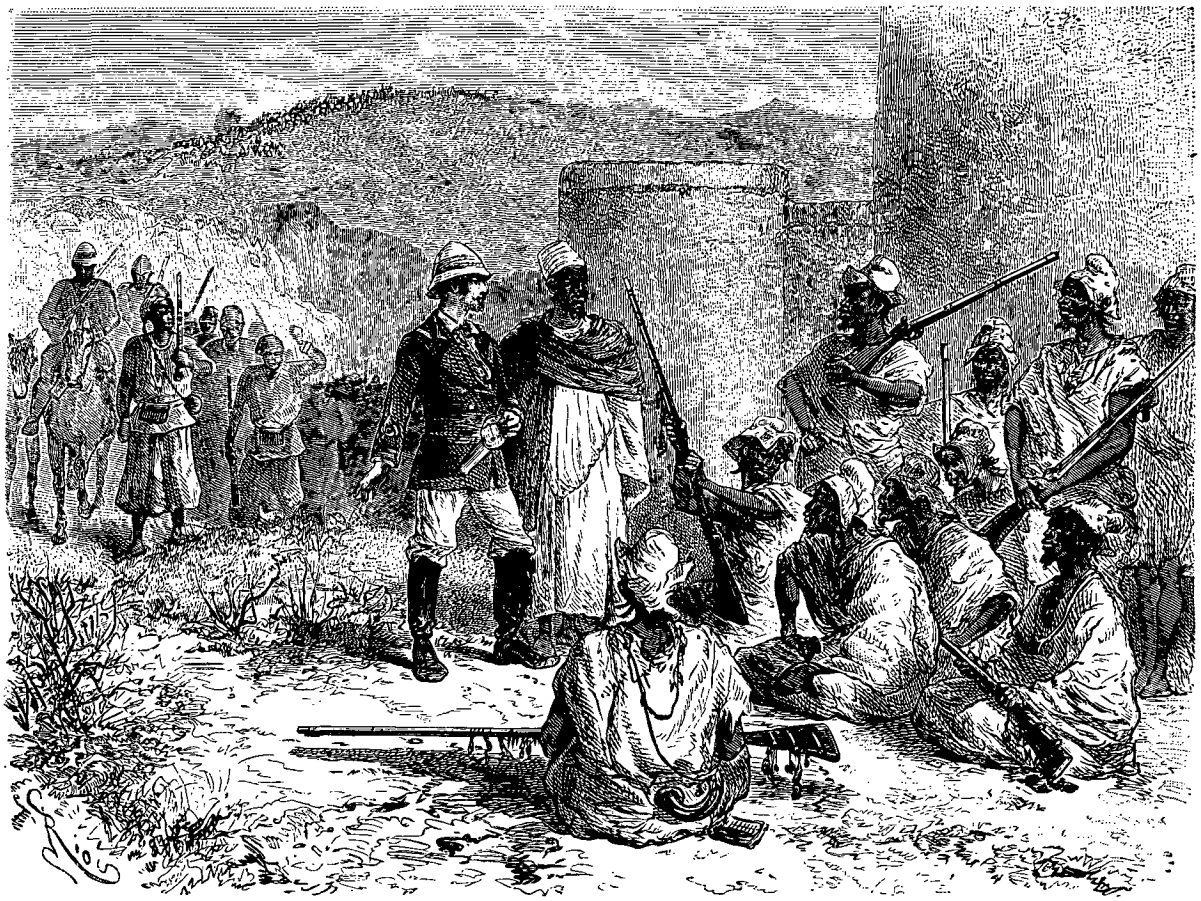
En avant! Je veux me rapprocher du Niger avant que le jour se lève, car je ne doute pas que les Bambaras ne reprennent leur poursuite dès le matin. Or nous ne sommes plus en état de soutenir une lutte comme celle de la veille; nous sommes privés de nourriture depuis vingt-quatre heures, nos animaux et nos noirs sont exténués, et, ce qui est encore plus grave, nous ne possédons plus que quelques paquets de cartouches. On en a fait une telle consommation la journée précédente! Je marche en tête, ayant laissé mon cheval à Tautain et voulant donner moi-même la direction à la colonne. Nous sommes bientôt au haut de la montagne, nous en atteignons le bord oriental et nous apercevons au loin une vaste plaine, au centre de laquelle des nuages amoncelés indiquent un grand cours d'eau; c'est évidemment le Djoliba. Le plateau se termine par une pente abrupte, parsemée d'énormes rochers et de bambous gigantesques.

Nous venons seulement — le fait est curieux à constater — de quitter le bassin du Sénégal pour entrer dans celui du Niger, que limite dans cette région une véritable muraille, formée par les monts du Manding,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

courant à trois ou quatre kilomètres à peine du grand fleuve du Soudan.

Nous cheminons dans cette nouvelle direction, nous frayant difficilement un passage à travers les rochers et la végétation. Puis, j'aperçois le tata d'un village, placé au pied des hauteurs; quelques habitants, qui gardent un troupeau de bœufs, s'enfuient à notre approche. En même temps, Sadioka m'annonce que les Béléris viennent d'apparaître sur nos derrières et s'apprêtent à couronner les hauteurs qui nous environnent de tous côtés. Que faire? Mieux vaut s'adresser aux habitants de ce nouveau village, qui dépend peut-être du territoire de Bammako, que d'entamer une nouvelle lutte, désespérée cette fois, avec les Bambaras. Je n'hésite donc pas, je m'avance seul avec Alassane vers le tata; tous les habitants sont réunis en grand nombre devant l'enceinte; ils sont assis, silencieux et leurs fusils posés entre leurs jambes. Ils ne bougent pas en voyant un homme blanc s'approcher seul et sans armes. J'entre dans le cercle, je les entretiens, leur raconte les événements du jour précédent, leur dis la trahison des Bambaras envers un homme, ami de Bammako et envoyé vers cette ville en pacificateur, sous la conduite du fils de l'un des principaux chefs de ce



Je parlemente avec les gens de Guiningoumé.— Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

grand marché. On écoute mes paroles, on m'apprend que je suis à Guiningoumé, village appartenant à la famille d'Abdaramane, et qu'on va me conduire auprès de ce dernier. En attendant, on envoie prévenir les Béléris que les blancs sont sous la protection des habitants et qu'on ne veut pas souffrir qu'il leur soit fait du mal. Puis on nous fait apporter de l'eau et quelques calebasses d'arachides. Cet accueil me rassure.

Toutefois je ne laisse pas se refroidir le zèle de nos hôtes et je leur demande aussitôt des guides pour nous conduire à Bammako. Il faut palabrer quelque temps, car ces indigènes, lents et indécis comme tous ceux de leur race, veulent attendre et envoyer d'abord prévenir Abdaramane. J'insiste énergiquement et nous pouvons nous mettre en route, vers huit heures du matin, sous la conduite de plusieurs de leurs jeunes gens.

A onze heures du matin, nous apercevons enfin le Niger, coulant au loin dans la plaine, qui allait se perdre vers l'est. Que notre arrivée sur ce grand fleuve était différente de ce que nous avions espéré! La mission était dans un état lamentable; nous étions privés de toutes nos ressources et nous ne savions même pas ce que serait notre lendemain.

Vers midi, nous entrons dans la plaine et rejoignons le sentier qui mène sur Bammako. Peu après, je me trouve en face d'Abdaramane et de plusieurs de ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parents. Je ne lui fais pas de reproches, mais je me contente de lui montrer nos malheureux blessés et de prononcer les noms de ceux qui ne sont plus. Il m'explique que Piétri, inquiet sur mon retard, l'a envoyé au-devant de moi le 10, vers quatre heures du soir, mais qu'il s'était arrêté à Diokou, où les habitants l'avaient retenu jusqu'au lendemain, et qu'il n'était parvenu à Dio qu'après le combat, ayant entendu le bruit de la fusillade et n'ayant pas su la direction que nous avions prise. Il me remet plusieurs lettres, dont la lecture m'ôte toute inquiétude sur le sort de Piétri et Vallière, et me fait même espérer que rien n'est encore perdu. Tout avait bien marché à Bammako et l'on n'attendait plus que mon arrivée pour conclure définitivement le traité de paix qui devait placer cette ville sous le protectorat français. Quant à Vallière, il était arrivé le 11 après une exploration de toute la vallée du Bakhoy, aussi profitable au point de vue topographique que politique. Abdaramane, qui semble navré des événements, m'affirme qu'il fera tout son possible pour réparer le mal que nous ont fait les Béléris et qu'il espère même pouvoir me faire restituer la plus grande partie des objets qui nous ont été volés.

Yoro Kan (voy. p. 142).
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

A une heure, nous sommes devant Bammako. Piétri et Vallière, informés de notre arrivée et de notre désastre quelques instants seulement avant notre apparition, viennent à cheval au-devant de nous. Quelle satisfaction de nous trouver tous les cinq réunis !

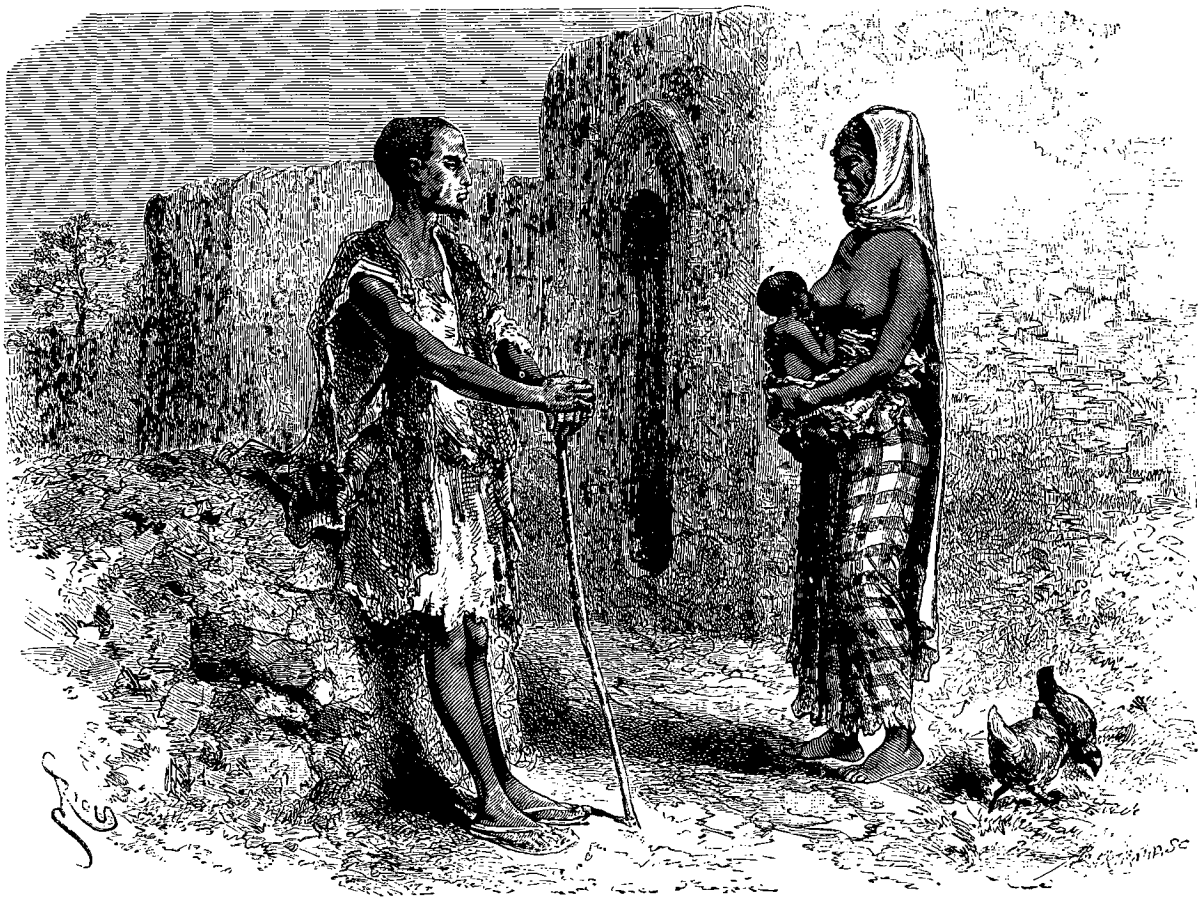
Piétri me met rapidement au courant de tout ce qui lui est survenu depuis le Baoulé : il avait été bien reçu dans le Bélédougou et particulièrement à Dio. A Bammako, l'accueil avait été des plus sympathiques : les Béléris, négligeant complètement leurs alliés de Bammako, avaient agi de leur propre mouvement, ne pouvant se résoudre à laisser échapper le riche convoi qui traversait leur pays.

Nous établissons notre campement devant Bammako, ce célèbre marché qui, nous disait-on, étendait ses relations dans tout le Haut Niger, depuis Tombouctou et Djenné jusqu'à Tengréla et Sierra-Leone. Mais combien étaient faux les renseignements que l'on nous avait donnés sur cette prétendue ville? C'est un simple village, isolé, formant une petite enclave du Bélédougou et comprenant tout au plus huit cents à mille habitants, que les razzias continuelles des cavaliers toucouleurs empêchaient le plus souvent de sortir des murailles de leur tata. Le commerce y était purement local; pas une pirogue ne circulait entre Bammako et les marchés voisins. La déception était grande. Toutefois Bammako pouvait être alors pour nous un lieu de refuge; je le pensaidu moins, lorsque nous nous arrêtâmes sous le grand doubalel, situé à quelques pas du tata et où mes compagnons avaient déjà établi leur bivouac. Nous n'avions pas fermé l'œil depuis la nuit du 8 à Guinina; nos blessés étaient dans un état affreux, quelques-uns souffrant de quatre ou cinq blessures. Un repos nous était donc indispensable. Malheureusement nous fûmes accueillis très froidement par la population de Bammako et spécialement par les chefs militaires, Biramon Niaré et son frère Titi. La nouvelle de notre pillage y était parvenue et on craignait de se compromettre aux yeux des Béléris. Au salut que j'envoyai au chef dès mon arrivée, il fut répondu : « Il vous est arrivé un grand malheur, auquel je ne puis porter remède ; tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser partir avec ce que vous possédez encore. »

GALLIENI.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femme allaitant son enfant et Peul de Goubanko (voy. p. 146). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1880-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

EXPLORATION DU LIEUTENANT VALLIÈRE DANS LE BIRGO ET LE MANDING.

Nous interrompons ici le récit du capitaine Gallieni pour donner le rapport du lieutenant Vallière, qui s'était séparé de la mission à Kita dans le but d'explorer la vallée du Bakhoy. On remarquera l'importance toute particulière de ce voyage, accompli dans une région qu'aucun Européen n'avait encore visitée[2] et qui a servi à indiquer la véritable voie à suivre par la route commerciale projetée vers le Niger.

IX

Goubanko. — Aventures de Khoumo. — Mourgoula et l'Almamy Abdallah. — Importance de la vallée du Bakhoy comme voie de communication entre le Sénégal et le Niger.

.... Le 27 avril 1881, au réveil, la plus grande activité régnait dans le camp, près de Kita. Après un repos de dix jours, la marche vers le Niger allait être reprise et chacun hâtait ses préparatifs. Pendant que le convoi principal se rassemblait, mon modeste détachement s'organisait à l'écart. A six heures précises, après avoir serré une dernière fois la main de mes compagnons, je pris la route de Mourgoula à la tête de ma petite troupe. Au même instant, la mission princi-

1. Suite. — Voy. t. XLIV, p. 257, 273, 289 et 305; t. XLV, p. 113 et 129.

2. Mungo-Park, à son premier voyage (1796-97), n'avait fait qu'effleurer ces contrées pour gagner les pays maures situés vers le Nord.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pale s'ébranlait et se dirigeait à l'est par la route de Bangassi.

Nous eûmes bientôt gagné le pied des collines qui bornent la plaine de Kita au sud-est.

Le capitaine Gallieni, chef de la mission, avait composé mon escorte avec le plus grand soin : Sori, l'interprète, était un Bambara, ancien cuisinier du gouverneur et très honnête homme ; conduit en France dans sa jeunesse par un négociant de Saint-Louis, ce voyage lui avait appris à aimer et à respecter les Français ; il possédait d'ailleurs très bien les langues bambara, peul et malinké. Sori emmenait un de ses anciens marmitons, bonhomme de quatorze ans, aussi intelligent que mauvais sujet ; on l'appelait Baba ; mais ce nom, cher aux gourmands, n'a, dans ce pays, aucune origine culinaire ; il est très répandu dans le Fouta. Bénis, caporal de tirailleurs, était un vieux militaire médaillé, ayant fait ses preuves : on pouvait compter sur son dévouement ; il commandait à un seul tirailleur : Moro Dialo, jeune Ouassoulounké, très intelligent, avait l'art de comprendre au simple geste ; bien qu'ignorant la langue française, c'était un domestique satisfaisant. Quant aux muletiers, c'étaient également des hommes de choix. Avec un pareil personnel, je partais plein de confiance. Il ne fallait pas se dissimuler cependant que nous allions nous trouver en face de populations qui pouvaient prendre ombrage de nos plus simples actions et s'effrayer de nos moindres paroles.

La route de Mourgoula, en quittant la plaine de Kita, gravit une pente pierreuse, assez abrupte, donnant accès au plateau de Goubanko. Ce village, disait-on, était encore à six ou sept kilomètres en avant ; c'était là une étape trop courte, et je me proposais d'aller chercher au delà quelque bon campement, mais l'individu qui seul pouvait nous renseigner, Khoumo, ne nous avait pas encore rejoints.

Khoumo était un prétendu fils du chef mandingue de Niagassola, que le chef de la mission avait pris au bataillon de tirailleurs sénégalais afin de nous faciliter le passage dans le Haut Bakhoy. La mission principale ne prenant plus cette voie, on avait attaché l'ex-tirailleur à notre exploration, où sa connaissance du pays, ses relations et sa qualité de fils d'un chef important pouvaient être des plus utiles.

Lorsque Khoumo nous rejoignit, il m'apprit que le premier campement après Goubanko étant très éloigné, nous devions nous résigner à passer la journée à ce village. C'était une perte de temps, mais j'en fus vite consolé en songeant que j'y gagnais une bonne soirée intime avec le capitaine Gallieni, qui devait venir, le jour même, conférer à Goubanko avec les chefs ennemis de Tokonta.

Vers sept heures, nous cheminions dans la magnifique forêt qui précède la plaine de Goubanko. Cette plaine fertile est traversée par un petit cours d'eau, bordé d'une épaisse végétation, et entourée de collines basses et boisées ; vers le centre, on distinguait les lignes régulières d'un tata : c'était Goubanko.

En moins d'une-demi-heure, nous arrivions devant la porte principale de ce village ; je la franchis aussitôt au trot de mon cheval, à la grande stupéfaction d'un groupe d'hommes qui semblaient la garder et vouloir s'opposer à mon entrée immédiate. L'un de ces individus fut requis par Sori pour nous conduire auprès du chef, et, au bout de quelques minutes de marche à travers des ruelles sinueuses et resserrées, nous étions en présence de plusieurs vieillards accroupis. En échangeant les poignées de main d'usage, je remarquai que ces pauvres gens étaient aveugles et que leur grand âge leur retirait jusqu'à la faculté de parler ; il fallut, en conséquence, engager la conversation avec un homme plus jeune, un fils sans doute, assis au milieu d'eux. J'expliquai donc à ce dernier que « j'étais simplement de passage, allant vers le Niger, et que le chef blanc qu'ils attendaient viendrait, dans la soirée, les entretenir de leur différend avec Tokonta ; ils verraient alors combien on les avait trompés sur le compte des Français ; nous étions des hommes de paix et ils pouvaient être sûrs que tous nos efforts tendraient à les réconcilier avec les gens de Kita. » Le jeune homme remercia très simplement et les vieillards balbutièrent également quelques paroles confuses de reconnaissance ; je pris aussitôt congé et allai rejoindre l'escorte déjà campée sous un bel arbre, situé sur la route de Mourgoula.

Durant cette courte visite, j'avais été frappé de la pureté des traits des visages des chefs, de la faible coloration de leur peau et de la dignité de leur maintien ; de même, dans la rue, les enfants m'avaient paru très jolis ; enfin, notre passage, au lieu de soulever cette curiosité bruyante et incommode que nous rencontrions partout, avait provoqué un étonnement, marqué seulement par un empressement plein de réserve.

Le tata est composé de deux rectangles, accolés par un de leurs sommets et communiquant entre eux. Sans nul doute il n'y avait eu d'abord qu'un seul rectangle, mais, la population augmentant, on avait dû créer une deuxième enceinte pour contenir les nouveaux arrivants. Une grosse tour carrée de trois mètres de côté, surmontée d'un toit pointu, a été construite à quelques mètres en arrière du front de la muraille.

A l'intérieur, les habitations se pressent les unes contre les autres, en ne laissant entre elles que des ruelles étroites et tortueuses ; les cases sont en général composées d'un mur en terre circulaire, surmonté d'un toit conique en paille.

On doit compter que Goubanko, avec son millier d'habitants d'aspect énergique et en apparence bien disciplinés, est un très fort village en face d'une armée noire, mais il ne résisterait pas à une troupe pourvue de canons et de fusils à longue portée.

Un fait digne de remarque était l'extrême variété des types de la foule des curieux qui nous entourèrent : les uns avaient la tête ronde, les cheveux crépus et la teinte foncée des noirs du Bas Sénégal ; les autres étaient de purs Malinkés, avec le bonnet jaune de rigueur, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tatouages et les longues mèches de cheveux; enfin, les plus nombreux avaient le profil aquilin et distingué du Peul, son beau regard et ses formes élégantes. Je dessinai deux de ces derniers : une femme allaitant son enfant et un jeune homme. Tous ces hommes d'origines si diverses parlaient le même langage malinké.

Cependant la journée s'écoulait rapidement et il fallait assurer le départ du lendemain. Je fis appeler Khoumo. Il m'apprit que nous n'étions qu'à deux journées de marche indigène de Mourgoula; je devais dès lors compter sur trois bonnes étapes. La route était bien frayée, mais nous ne devions attendre aucune ressource des villages, car Sitakoto, le premier que nous rencontrerions, était lui-même situé aux portes de la capitale du Birgo; notre première halte serait sur les bords du Banmako, petite rivière fournissant abondamment une eau excellente. Les ordres furent donnés en conséquence et je prévins Khoumo que, étant notre seul guide, il devait se trouver avec nous à cheval, le lendemain au point du jour.

Moro Dialo, type ouassoulounké. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

A la nuit tombante, le capitaine Gallieni, suivi de quatre spahis et de l'interprète Alpha Séga, entra dans notre campement. Peu de temps après, nous étions assis devant toute la population masculine du village, et le palabre où devaient se régler les affaires avec Kita commença. Je n'en parlerai que pour dire que la vue de cette foule d'hommes de tous les âges, écoutant gravement les orateurs, était des plus saisissantes. La nuit était venue, et nous n'étions plus éclairés que par la pâle clarté des étoiles et les lueurs bleuâtres qui s'échappaient des cheminées des deux fourneaux de forges situés près de nous. Cette lumière blafarde se reflétant sur tous ces visages aux lignes heurtées donnait à la scène un aspect réellement fantastique. D'autre part, il me semblait qu'il y avait quelque chose de grand dans ce spectacle d'un homme blanc en face de ce millier de sauvages accroupis, et leur parlant des avantages de l'union, de la solidarité et de la paix.

Le lendemain matin, après une bonne nuit passée sous le gros figuier qui nous servait d'abri, je me préparai à prendre la route de Mourgoula, mais Khoumo n'était pas au rendez-vous. Il fallut alors chercher un nouveau guide et les gens de Goubanko se souciaient peu de s'engager sur le territoire de l'Almamy. Enfin, un Birgo, hardi chasseur, voulut bien, moyennant une forte récompense, nous conduire jusqu'à la rivière de Banmako. Peu après, nous cheminions sur un large sentier à travers de belles cultures.

La route de Mourgoula, après avoir franchi des terrains cultivés, se continue dans un ravin, au fond duquel coule un petit ruisseau, affluent du Farako; elle longe quelque temps ce dernier cours d'eau, puis, devenue très praticable, elle s'enfonce dans une vaste et belle forêt qui couvre au loin le pays.

Nous marchions paisiblement au milieu du plus profond silence; aucun cri d'être vivant, aucun son ne venaient frapper nos oreilles. Le matin, avant que le soleil ait allumé tous ses feux, ces solitudes africaines impressionnent vivement; il semble à l'Européen, habitué à l'animation et au bruit, qu'il traverse une terre morte. Tout à coup, le galop d'un cheval se fit entendre en arrière, et peu après un spahi me remit une lettre; c'était un mot du capitaine, donnant l'explication des allures énigmatiques de maître Khoumo. Durant notre séjour à Kita, il avait séduit et enlevé deux jeunes femmes, et, le jour du départ, les avait cachées dans Goubanko; il venait de quitter ce dernier village avec elles, allant dans notre direction. Cette mauvaise action créait des embarras au chef de la mission, qui se voyait assailli de réclamations de la part des gens de Makadiambougou; en conséquence, il me prescrivait de lui renvoyer les deux femmes si je les rencontrais, en les confiant au spahi et à un homme du pays qui l'accompagnait. Il y avait là, en effet, un Birgo que je n'avais pas encore aperçu, qui nous dit que Khoumo et ses complices allaient arriver. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que chacun partit d'un grand éclat de rire: Khoumo débouchait de la forêt dans l'équipage le plus burlesque que l'on pût voir.

Il arrivait au petit trot de son cheval, une femme devant lui, l'autre derrière; sa vilaine figure, renduc sou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cieuse à notre aspect, grimaçait comiquement sous un vaste chapeau de paille, entre les visages niaisement étonnés de ses deux compagnes. Sa pauvre bête, les flancs battus par les six jambes de ses trois cavaliers, soufflait bruyamment et semblait protester contre la charge énorme dont on l'accablait. Lorsque notre homme fut près de nous, je lui ordonnai de mettre pied à terre; il s'exécuta tout interdit, puis il descendit, avec les précautions les plus délicates, les deux singulières Hélènes, absolument stupéfaites de tout ce qui arrivait.

Je dis alors à Khoumo : « Tu es un voleur, tu as pris ces deux femmes à leur mari, et, en outre, tu as indignement trompé notre confiance en commettant un acte qui pouvait jeter la défaveur sur les Français, tes bienfaiteurs; tu vas immédiatement remettre ces malheureuses au spahi, qui les ramènera au capitaine. »

Mais cette conclusion était loin de satisfaire Khoumo; il m'expliqua qu'il n'avait pas volé ces deux femmes : il aimait éperdument la première, Aïssé; quant à la deuxième, elle avait conçu pour lui un attachement si profond qu'elle avait voulu le suivre malgré toutes ses remontrances. Il était du reste bien risible en racontant ces choses; la nature marâtre l'avait doté d'un physique peu fait pour remuer ainsi les cœurs, et certains paquets de guinée et de calicot que j'apercevais entre les mains de ses victimes indiquaient que leur fugue n'avait pas eu seulement l'amour pour cause. Je donnai l'ordre au spahi de se saisir des femmes. L'une d'elles se mit alors à pleurer, disant qu'elle serait horriblement battue par son mari; quant à l'autre, absolument inconsciente de tout ce qui se faisait, elle paraissait presque heureuse d'être ainsi sur un grand cheval avec un bel homme tout habillé de rouge. Au moment où le cavalier tournait bride, notre ravisseur, sortant tout à coup de son abattement, se mit à protester en criant : « Les femmes, disait-il, ne partiraient pas sans lui; il voulait savoir ce qu'elles deviendraient et personne au monde ne pouvait lui prendre son bien, etc.... » Son ton devenait même menaçant. Je lui ordonnai tranquillement de rester avec nous, comme c'était son devoir, et tâchai de lui faire entendre que, s'il retournait en arrière, les gens de Kita lui feraient un mauvais parti; il pouvait être sûr, au surplus, que le capitaine Gallieni ne voudrait pas le recevoir; enfin, je le prévins qu'à la moindre violence je le ferais amarrer par les tirailleurs. Puis, sur un signe, je fis partir le spahi, le Birgo et les femmes.

Khoumo, au moment où le groupe disparut, se mit à appeler : « Aïssé! Aïssé! » d'une voix déchirante; mais malgré ses lamentations on pouvait voir que sa douleur n'était que celle d'un voleur qui se voit arracher sa proie.

Cette aventure nous avait beaucoup attardés et le soleil commençait à nous piquer de ses chauds rayons; il fallait partir. En conséquence, Khoumo fut placé, malgré ses cris, en tête avec le guide, et notre petite caravane reprit sa route. Cinq minutes après, j'entendais une voix joyeuse devant nous; c'était celle du ravisseur qui, paraissant avoir tout oublié, expliquait à Sori que j'avais très bien agi, et il convenait de sa sottise.

Il était neuf heures passées et la chaleur devenait intolérable, lorsque enfin nous aperçûmes, au fond d'une légère dépression, un haut rideau de verdure sombre et épaisse devant un cours d'eau. Bientôt nous arrivions à un étroit passage, pratiqué sous une voûte de branchages qui nous obligeait à nous courber sur le dos des chevaux. La vue des eaux claires et peu profondes de la petite rivière de Banmako et l'aspect des arceaux verdoyants et touffus qui couvraient nos têtes nous causaient une impression de fraîcheur bien agréable. Je campai sous l'ombre épaisse d'arbustes en fleur, tandis que les hommes, dont les crânes étaient moins sensibles, allaient se placer, à quelques pas, sous un arbre presque dépourvu de feuilles. Sori me fit alors remarquer que Khoumo n'avait pas rejoint le convoi; j'envoyai au diable cet être importun qui, au lieu de nous être utile, devenait une cause d'ennuis de toute nature

Notre guide vint bientôt demander à retourner chez lui; nous pouvions, disait-il, reprendre seuls notre route, car le sentier se continuait sans interruption ni bifurcation jusqu'à la case d'un vieux pêcheur, située sur le bord de la Delaba; il désignait sous ce nom une vaste mare située à quelques kilomètres devant nous. Je lui donnai la récompense promise et il reprit, tout joyeux, le chemin de Goubanko.

Il était midi et chacun prenait un peu de repos, lorsque Khoumo apparut blanc de poussière et sa bête couverte d'écume. Je feignis de ne prêter aucune attention à son retour; quelques instants après, un second spahi déboucha de la rivière et vint me remettre une lettre, racontant que, après nous avoir quittés, Khoumo s'était élancé à la poursuite des hommes qui emmenaient Aïssé, les avait rapidement rejoints, et, là, avait proposé à l'homme de Goubanko, à l'insu du spahi, de garder une des femmes, tandis qu'il reprendrait l'autre, celle qu'il chérissait le plus. Le Birgo avait accepté la proposition. En conséquence, ils restèrent un peu en arrière du militaire et exécutèrent leur complot. Notre spahi était donc arrivé les mains vides devant le chef de la mission. Cette fois le capitaine me demandait, à mon grand plaisir, de lui envoyer Khoumo en personne. Je fis venir cet homme, déjà tout inquiet depuis l'arrivée du cavalier, et lui demandai brusquement où était cachée la femme qu'il avait volée une seconde fois. Cette question inattendue le surprit tellement qu'il balbutia au lieu de répondre; il appela, et Aïssé sortit d'un fourré situé à quelques pas de nous. Le spahi la saisit aussitôt et la mit en selle; quant à Khoumo, pris soudain d'un accès de rage, il refusa net d'aller rejoindre le capitaine, et, saisissant son fusil, il menaça de s'en servir contre quiconque l'approcherait. Voyant cette attitude, je le fis désarmer et lui expliquai, avec tout le calme possible, qu'il devait partir à l'instant même, et que si, en route, il tentait de s'échapper, le spahi tirerait sur lui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Retour de Khoumo. — Dessin de Riou, d'après le texte et des croquis de M. Vallière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre campement n'offrait aucun intérêt; aussi je résolus d'aller le soir même chez le vieux pêcheur dont le guide nous avait parlé. En conséquence, à trois heures, nous quittions le Banmako pour nous diriger vers la mare de Delaba. Au bout d'une heure de marche à peine, la route se trouva presque barrée par une sorte de cordon de petites mares que reliait un canal, dont le lit assez creux était à peu près à sec. Un troupeau de belles biches, venues pour s'abreuver, sortirent des hautes herbes et s'arrêtèrent étonnées à notre aspect; puis soudain, prises d'une folle terreur, elles s'enfuirent dans toutes les directions. Parvenus à ce point, l'interprète prétendit que nous étions arrivés et que cette espèce de cours d'eau était la Delaba; c'est en vain que je lui opposai qu'il n'y avait devant nous ni vieux pêcheur, ni vaste mare, il persista dans ses affirmations. Je parus me rendre à ses raisons et consentis à ne pas aller plus loin, dans la crainte de nous voir exposés à errer à l'aventure et sans guide. En longeant le mince filet d'eau que nous venions de franchir, je constatai avec étonnement que son courant se dirigeait vers l'est, alors que le Bakhoy était à l'opposé. Où allaient ces eaux? Était-ce dans le Baoulé? La carte de Mage n'indiquait rien à cet égard et nous n'avions personne connaissant le pays.

Vers la tombée de la nuit, un vent d'une extrême violence se mit à souffler tout à coup; les éclairs illuminèrent l'atmosphère, et la foudre tomba à quelques pas, brisant un cail-cédrat; nous étions campés en terrain découvert et sans abri d'aucune sorte. Aussi en un instant nous fûmes enveloppés d'un épais tourbillon de poussière; nos visages et nos mains étaient douloureusement fouettés par de petits cailloux que la tornade soulevait avec fureur; nous n'osions ouvrir ni les yeux ni la bouche, dans la crainte d'être aveuglés ou étouffés. En outre, chacun songeait avec effroi à la nuit que nous allions passer : la pluie survenait déjà et nous n'avions aucun moyen de nous en préserver; or, une nuit de pluie, c'est la fièvre pour le lendemain. Cette perspective nous laissait assez tristes; heureusement la tourmente cessa presque aussi subitement qu'elle était venue; il y eut encore quelques éclairs, le ciel resta longtemps menaçant, mais enfin la pluie ne vint pas. C'était l'un de ces orages violents, mais de courte durée, particuliers à cette région et qui annoncent infailliblement l'approche de l'hivernage.

L'obscurité était complète et je commençais à m'endormir, lorsque Sori amena un indigène porteur d'une lettre. Je reconnus aussitôt cet individu pour l'avoir vu à Makadiambougou le jour de notre arrivée; il m'avait même fourni les premiers renseignements sur les routes du Niger. Par cette lettre, le capitaine Gallieni m'informait qu'il laissait à Goubanko un courrier qui lui porterait les nouvelles que je ne manquerais pas de lui adresser de Mourgoula; il m'avertissait, en outre, que le porteur était peut-être un espion. J'étais déjà fixé sur ce point; je savais que cet homme, captif de l'Almamy, se nommait Moussa, et la façon louche dont il rôdait autour de notre camp à Kita m'avait fait pressentir le rôle qu'il remplissait. Je me félicitai néanmoins de son arrivée et résolus de l'employer, car autrement nous aurions été sans guide.

Le lendemain, nous partîmes au point du jour, espérant, d'après les renseignements du guide, arriver à Mourgoula le matin même. La forêt continuait et devenait plus belle.

Dans cette partie de l'itinéraire, la route se compose d'un véritable réseau de petits sentiers, qui se croisent ou se suivent parallèlement; cette disposition augmente l'espace découvert et porte à plusieurs mètres le terrain battu dans le va-et-vient des caravanes. D'autre part, le sol est très ferme et rend la marche très facile. A trois kilomètres du point de départ, nous eûmes encore à franchir un petit cours d'eau, dont le courant se dirigeait à l'est comme celui de la veille. J'interrogeai alors le guide et il m'apprit que nous avions à notre gauche et devant nous une grande région marécageuse se transformant à la saison des pluies en un vaste lac. Cette dépression formait un bassin intérieur dans lequel bon nombre de ruisseaux écoulaient leurs eaux. Le lac, ajoutait-il, ainsi que tous ses affluents, se nommait Delaba; il avait un déversoir que nous ne tarderions pas à rencontrer, et par ce canal s'écoulait, en hivernage, l'excédent des eaux pluviales. En saison sèche, la Delaba présente encore plusieurs nappes d'eau assez étendues et très poissonneuses.

Après deux heures de marche, nous atteignîmes l'une de ces nappes, dont les eaux bleues couvraient le plateau jusqu'à une belle montagne conique de deux cents mètres environ de relief; le déversoir, que nous traversâmes peu après, était alors à sec.

Le plateau concave où est située la Delaba est à une altitude élevée. Aussi l'horizon y est-il très découvert : nous apercevions à notre gauche la masse sombre du massif de Bangassi; devant nous une ligne de collines aux formes rocheuses et abruptes nous indiquant que nous allions pénétrer dans une région plus accidentée; enfin, tout au loin, vers la droite, les massifs montagneux du Gangaran montraient leur cime dentelée.

En quittant la Delaba, il faut encore traverser une zone marécageuse qui n'en est que la suite. Dans cette partie du plateau, la végétation arborescente est rabougrie et clairsemée.

Après avoir franchi cette région, on rencontre un tout autre terrain; la route s'engage sur une rampe assez forte, à travers une longue clairière pierreuse où la marche est pénible, même pour les mulets. Ces grandes surfaces couvertes de petites pierres, assez fréquentes dans le Soudan occidental, présentent l'aspect le plus singulier : on dirait qu'une pluie de cailloux est tombée là, ou bien qu'on y a répandu, à dessein, une couche de ballast cassé menu. Ces petites pierres d'un roux foncé sont en grès ferrugineux; leur dureté est extrême et les indigènes les emploient comme projectiles à la guerre, lorsque les balles de fer viennent à leur manquer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arrivés au sommet de la rampe, les hommes essoufflés s'arrêtèrent pour respirer.

Vers neuf heures et demie, lorsqu'il fallut reprendre la marche, le soleil était devenu brûlant, et ses rayons, en frappant sur la roche nue, nous causaient de pénibles éblouissements ; il y avait danger à nous attarder. Le sentier, s'allongeant devant nous en ligne droite, se dirigeait sur une large brèche pratiquée dans le mont Goukoubakrou, véritable rempart placé en travers de la route. Ce long ruban de deux kilomètres, tout pierreux et sans végétation aux abords, s'élevait selon une pente assez raide ; il parut d'une longueur démesurée aux hommes du convoi, dont les pieds nus se meurtrissaient sur les cailloux, tandis qu'un soleil de plomb brûlait leurs crânes découverts. Enfin nous atteignîmes la brèche, et une descente très brusque nous mit rapidement sur un meilleur terrain et sous l'ombrage d'une riche végétation.

Ce curieux passage est d'une réelle importance en ce qu'il constitue la seule entrée par le nord dans la vallée de Mourgoula ; sa forme est celle d'un corridor de deux cents mètres de largeur à l'entrée, allant en s'élargissant, peu à peu, sur une longueur de près d'un kilomètre ; à droite et à gauche s'élèvent les hautes murailles rocheuses de la montagne. La régularité de ce singulier mouvement de terrain est telle qu'il produit l'impression d'une tranchée colossale, ouverte par la main des hommes pour donner accès dans la plaine de Sitakoto.

Tornade dans le Birgo. — Dessin de Riou, d'après le texte et des croquis de M. Vallière.

Il était plus de dix heures quand nous arrivâmes enfin devant la porte du tata de Sitakoto. Je désirais, avant de camper, aller saluer le chef, quand on nous prévint qu'il était à son champ ; en conséquence, je jetai les yeux autour de nous pour trouver un arbre qui pût nous abriter de l'excessive chaleur, mais au pied de chacun d'eux il y avait déjà des groupes de noirs étendus et entassés. C'étaient des caravanes de Diulas, venant du Haut Niger et ramenant comme toujours une longue suite d'esclaves de tous les sexes et de tous les âges ; ces malheureux, épuisés par la marche de la matinée, se reposaient un instant en attendant l'étape du soir. Je détournai les regards de ce spectacle affligeant et cherchai à m'en éloigner le plus possible. Enfin, à trois ou quatre cents mètres du tata, et tout près d'un frais ruisseau, nous trouvâmes un magnifique figuier favorable à un bon campement.

Nous avions fait plus de vingt-cinq kilomètres dans notre matinée ; aussi les hommes étaient-ils harassés. Quant à moi, j'avais la tête en feu et les tempes me battaient douloureusement ; je crus un instant avoir été

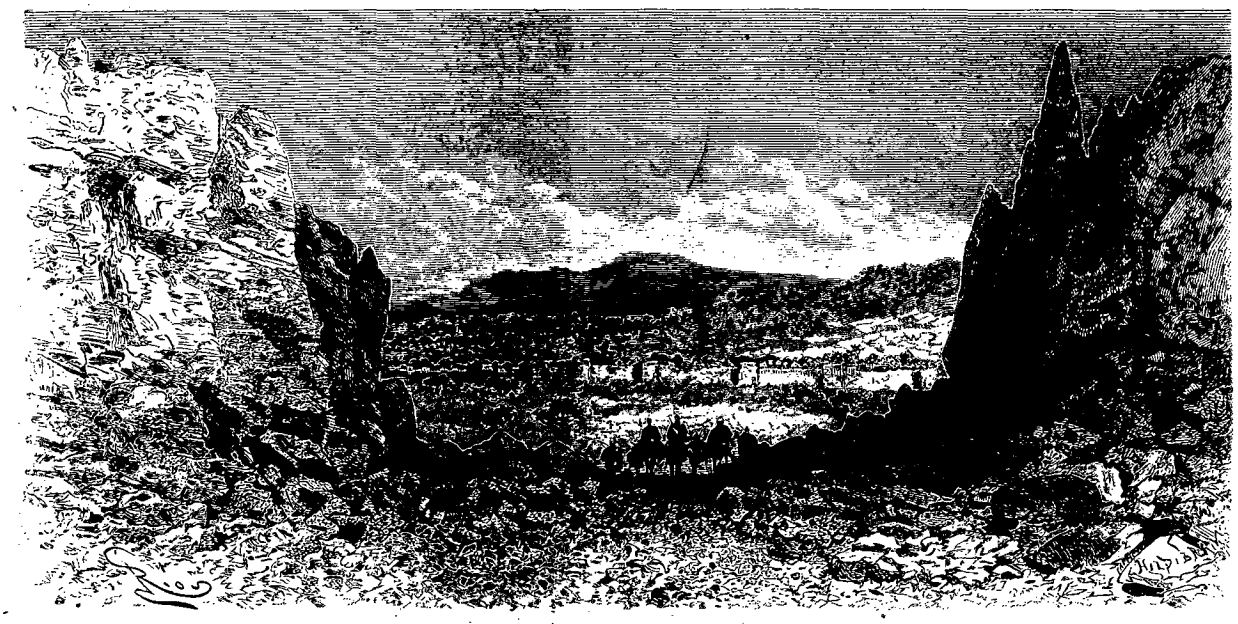
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frappé d'insolation, mais il me suffit heureusement de maintenir quelque temps ma tête dans un seau d'eau fraîche pour faire cesser les étourdissements.

Le frère du chef de Sitakoto arriva bientôt, accompagné de son guitariste et suivi de ses forgerons, pour nous rendre notre salut. « Il considérait, disait-il, comme un grand honneur pour son village la visite d'un chef blanc; mais ils étaient bien pauvres et ne pouvaient me faire une brillante réception. » Cette entrée en matière me mit tout à fait à l'aise, et je répondis au brave Birgo que les chefs français avaient pour principe de ne mettre personne à contribution, et de payer au comptant tout ce qu'ils prenaient; en conséquence, je ne lui demandais qu'un service, c'était de faciliter à l'interprète l'achat des vivres nécessaires aux hommes et aux animaux de ma suite. Le chef reprit qu'il avait entendu parler de la générosité des Français et il voyait maintenant qu'ils étaient justes; puis, après une pause, il ajouta sur un ton lamentable que chez lui le mil était bien cher et bien rare. Sori paya au double de sa valeur tout ce qu'il acheta.

Tous les noirs de ces contrées sont tellement habitués à se voir voler par ceux qui les commandent, qu'ils ne peuvent en croire leurs oreilles lorsqu'on parle de les payer; ils s'empressent alors de devenir voleurs à leur tour et vendent les moindres choses à des prix exorbitants. L'argent, qui à leurs yeux a une grande valeur, est cependant assez souvent refusé dans les petits achats; ils ne voudraient recevoir que les grosses pièces de cinq francs; celles de cinquante centimes ne leur semblent pas sérieuses. J'ai vu refuser un franc d'un poulet qu'on obtenait, séance tenante, pour quelques grains de verroterie, dont la valeur n'était pas de vingt centimes.

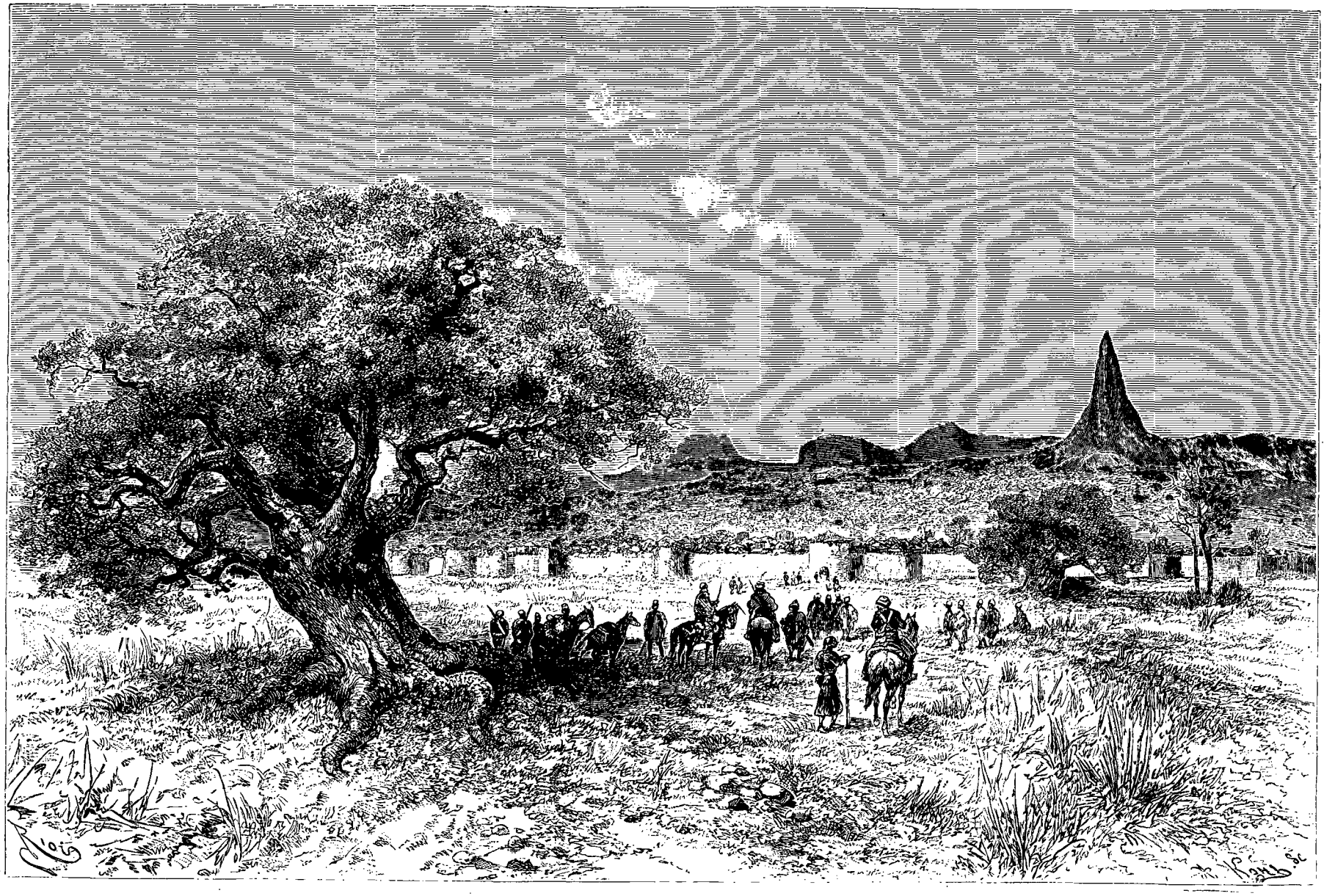
Cependant je me préoccupais toujours de notre arrivée à Mourgoula, dont nous n'étions plus séparés que par quelques kilomètres. Quelle serait l'attitude des Toucouleurs et surtout de l'Almamy? La réputation de ce dernier personnage était peu rassurante : il passait pour un sombre tyran, toujours enfermé dans son tata, ne se montrant jamais qu'à la guerre, pressurant ses sujets de la façon la plus odieuse et ne perdant jamais l'occasion de faire un exemple en faisant couper par-ci, par-là quelque tête birgo. D'autre part, les Diulas venaient toujours camper à Sitakoto, afin de soustraire leurs marchandises et leurs captifs à la vue et surtout aux dangereuses tentations du commandant de Mourgoula. Tous ces bruits semblaient justifiés par l'attitude des habitants : ils ne prononçaient jamais le nom de l'Almamy sans un tremblement dans la voix, et on les voyait se lever vivement, sans répondre, devant une question un peu trop directe sur les Toucouleurs. Le chef de Sitakoto, Falikoro, me donna une nouvelle preuve de cette sorte de terreur qui pesait sur les esprits. Au retour de son champ, il était venu nous voir sous notre arbre, et, après avoir souhaité la bienvenue, il ajouta : « Je ne puis te recevoir comme je le voudrais, car je suis pauvre; la guerre nous a ruinés et les hommes de l'Almamy nous prennent tout. En ce moment, j'envoie mon frère à Mourgoula pour l'informer de ton arrivée et prendre les ordres du chef à ton égard. Si par malheur tu étais son ennemi et que je t'aie bien reçu, je serais un homme perdu. »



Col de Sitakoto (voy. p. 151). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

Durant notre halte de Sitakoto, j'appris bien des détails navrants sur les malheureux Birgos. La conquête toucouleur a, paraît-il, dans cette contrée, revêtu un caractère exceptionnel de férocité; le farouche Alpha Ousman avait couvert le pays de ruines. Avant son passage, il existait dans le Birgo cinquante villages bien peuplés et prospères; actuellement, il en reste à peine vingt, et encore sont-ils bien petits. L'ancienne popula-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Mourgoula (voy. p. 154). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion a été exterminée, dispersée ou réduite en captivité ; aussi le pays, malgré sa beauté, est presque désert. La vallée du Bakhoy, composée de terres alluvionnaires d'une rare fertilité, n'a plus de villages sur la rive droite de la rivière depuis Kita jusqu'au Manding. Un habitant, auquel je demandais les raisons qui les retenaient loin de cette région maintenant que la paix était venue, me dit, en se couvrant les yeux, que « l'eau du fleuve faisait mal à la vue ». Cette réponse singulière résultait d'une croyance entretenue parmi ces malheureux : il paraît que les populations de la vallée furent les plus éprouvées pendant l'invasion en raison du manque de refuge, tandis que celles de la région montagneuse trouvèrent dans les roches des abris pour une partie de leurs biens. De là l'éloignement des Birgos pour les bords du Bakhoy et leur prédilection pour le voisinage des monts.

La chaleur ayant un peu baissé, nous quittâmes à quatre heures notre campement de Sitakoto avec l'intention d'aller coucher à Mourgoula. Chacun avait hâte de voir la terrible forteresse. Nous allions, nous disait-on, l'apercevoir du sommet de la colline argileuse située devant nous ; en effet, parvenus à ce point, le guide nous montra dans le lointain quelques toits de cases émergeant au-dessus des arbres, mais on ne pouvait distinguer encore aucun détail.

Les approches de la capitale du Birgo portent des traces nombreuses des dévastations de la conquête ; la vallée, verdoyante et fertile, est absolument inculte ; partout une végétation broussailleuse couvre le sol. On ne voit pas un seul village, mais, de loin en loin, des pans de murailles écroulées indiquent que le pays a été plus prospère. Le désert se continue ainsi jusqu'à Mourgoula, au milieu du plus beau des sites ; on sent bien que la forteresse a fait le vide autour d'elle.

A cinq heures, nous arrivâmes enfin en vue du tata ; c'était le plus vaste que nous eussions encore rencontré ; quelques hommes vêtus de blanc étaient groupés devant une porte. Je me dirigeai vers eux ; aussitôt ils se levèrent, et un grand Toucouleur au visage froid et sévère, porteur d'un long sabre, se plaça devant mon cheval en me disant de le suivre. L'intérieur de la vaste enceinte présentait beaucoup de terrains vagues, et les cases, entourées d'une sorte de clayonnage, étaient fort clairsemées. A peine avions-nous fait quelques pas, que plusieurs griots nous entourèrent en hurlant à tue-tête des chants et des discours précipités où les mots de « Toubab » et d' « Amadou » revenaient sans cesse. Ces courtisans ordinaires des chefs nous recevaient en voyageurs de qualité. Il nous fallut franchir une deuxième enceinte et traverser un nouveau village, dont les habitations étaient plus pressées et où les visages toucouleurs se montraient en plus grand nombre. Nous arrivâmes enfin devant une troisième muraille, percée d'une seule porte. Une foule d'individus accroupis ou paresseusement étendus se levèrent à notre aspect, et tout ce monde se mit à causer bruyamment : c'étaient de grands éclats de voix, des cris de surprise, des propos véhéments et des gestes désordonnés au milieu desquels il nous était impossible de nous faire entendre. L'homme qui nous avait guidés alla cependant prévenir l'Almamy que je désirais le saluer. Au bout de quelques minutes d'attente pendant lesquelles les Toucouleurs avaient passé en revue tous les détails du harnachement de nos chevaux et surtout de mes vêtements, on nous informa que le chef ne pouvait nous recevoir dans la soirée et que nous aurions à nous choisir un campement dans le village. Mais je tenais absolument à rester à l'extérieur afin de conserver notre liberté d'allures, et je m'installai dans la campagne, près des murailles.

Nous sortîmes de Mourgoula suivis d'une foule nombreuse et des griots hurleurs ; tous ces individus faisaient le tapage le plus assourdissant et le plus ennuyeux.

A la fin, impatienté, j'envoyai prévenir l'Almamy que j'étais très mécontent des obsessions des habitants. Trois ou quatre hommes du chef arrivèrent, parlèrent à la foule et parvinrent à nous dégager un peu ; mais ce ne fut réellement qu'à la nuit que nos ennuis cessèrent. Vers sept heures du soir, le tam-tam battit hors des murs ; en un clin d'œil les curieux rentrèrent dans le tata. On nous apprit que ce départ soudain était causé par la présence dans la campagne d'une bande de malfaiteurs. La veille encore, une femme et un jeune garçon avaient été enlevés non loin des murailles.

Comme nous allions nous endormir, plusieurs coups de feu retentirent près de nous ; Sori nous apprit que c'était le cérémonial habituel des noces du pays.

Le lendemain, à huit heures du matin, je me présentai de nouveau à la porte de l'Almamy, mais il fit répondre qu'il avait un grand nombre d'affaires à régler et ne pouvait me recevoir. Ce prétexte était inadmissible à pareille heure ; je lui fis répondre que « j'étais l'officier du gouverneur de Saint-Louis dont l'arrivée lui était annoncée, et la mission dont j'étais chargé ne pouvait souffrir aucun retard ; en conséquence, je partirais certainement dans la soirée, et, s'il le fallait, avec le regret de ne pas l'avoir vu. » L'effet de ce discours fut immédiat ; je n'avais pas fait vingt pas que le chef de Mourgoula m'appelait auprès de lui.

Après avoir franchi une porte sombre et traversé un étroit couloir où il fallut distribuer force poignées de main, j'arrivai à une cour intérieure, recouverte d'un toit en paille. Il y avait là cinq ou six graves personnages accroupis et immobiles ; ils me tendirent silencieusement la main et me montrèrent une peau d'antilope étendue à terre pour servir de siège ; au lieu d'obéir, je m'assis sur mon pliant. Le chef de Mourgoula avait déployé un certain appareil : la case était balayée avec le plus grand soin, des peaux de moutons étaient disposées les unes contre les autres, formant une sorte de tapis ; un sabre de forme orientale était à mes pieds, et de l'autre côté on voyait un petit banc vide placé sur la dépouille d'une panthère. Après quelques minutes d'attente, l'Almamy fit son entrée, le visage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entièrement masqué, à l'exception des yeux, et la tête entourée d'un épais turban. Je le saluai à la française et exposai l'objet de ma mission; puis je lui remis la lettre que lui adressait le gouverneur du Sénégal. Abdallah (c'est le nom du chef) prit la lettre, l'examina avec lenteur et la passa à un vieux marabout en lui disant de la lire; mais ce dernier observa que c'était là un document important qui demandait à être étudié avec soin avant d'être lu couramment.

L'Almamy me demanda alors, non sans vivacité, pourquoi on avait réconcilié Kita et Goubanko sans le consulter. N'était-il pas le véritable chef territorial du pays? Ce fait le mécontentait beaucoup, et il voyait plus de raisons pour nous refuser sa confiance que pour nous l'accorder. Cette brusque sortie me surprit tout d'abord; néanmoins j'essayai de lui démontrer que les motifs qui avaient guidé le chef de la mission, en acceptant d'être l'arbitre entre deux villages voisins qui se faisaient depuis longtemps une guerre injuste et ruineuse, n'avaient eu rien que d'honorable. Je fus à ce moment heureusement interrompu. Le marabout, resté plongé jusqu'alors dans l'étude de la lettre du gouverneur, prévint Abdallah qu'il pouvait maintenant la lire à haute voix.

Type de Birgo. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

La scène devint assez plaisante : l'unique lettré de la réunion se recueillit, toussa, prit une attitude presque solennelle et, d'une voix aigre et chevrotante, commença sa lecture; l'assistance eut un mouvement général d'attention; les cous se tendirent curieusement et tous les regards se fixèrent sur ce papier qui allait révéler tant de choses. Le marabout, après chaque phrase, faisait une petite pause et donnait la traduction du texte en soulignant ses mots d'un geste noble; les têtes s'inclinaient en signe d'intelligence, tandis qu'un petit gloussement sec approbatif sortait de toutes les bouches. La lettre opérait un effet magique : les visages, d'abord impassibles et froids, s'animaient peu à peu; les marques d'approbation se multipliaient; enfin, lorsque le lecteur, parvenu au dernier paragraphe, parla des cadeaux dont j'étais porteur, ce fut un murmure général de vive satisfaction. Les yeux se tournèrent de mon côté avec intérêt et je ne rencontrai plus que des physionomies absolument bienveillantes. La lecture terminée, l'étonnant papier fut passé de main en main, touché, retourné dans tous les sens et finalement remis à Abdallah, qui l'enfonça avec beaucoup de précautions dans la vaste poche de son boubou.

L'Almamy prit aussitôt la parole : « Je viens, dit-il, d'entendre tout ce que le gouverneur de Saint-Louis me dit dans cette lettre; elle ne contient rien que de bien. Puisque tu vas chez Amadou, tu es le bienvenu; étant ici, tu es chez lui, car moi je ne suis que l'œil de mon maître. » Il se montra ensuite aimable, prévenant et m'offrit pour guide vers Niagassola le neveu même du chef qui servait sous ses ordres; je demandai qu'un courrier fût envoyé en avant avec une lettre explicative. L'Almamy consentit à tout; la lettre fut écrite séance tenante par le vieux marabout et remise à un captif qui partit aussitôt. Enfin, je quittai le chef de Mourgoula dans les meilleurs termes; il me pria même de lui faire une nouvelle visite dans la soirée.

De retour au camp, je fis parvenir à l'Almamy le beau fusil et le riche manteau qui lui étaient destinés; puis, comprenant qu'il fallait conserver les bonnes impressions que j'avais lues sur les visages de son entourage, je fis quelques largesses : Siléman, le deuxième personnage du pays, reçut un beau boubou; le marabout lecteur, du papier et deux pièces de cinq francs; enfin j'expédiai aux femmes de la maison d'Abdallah quelques flacons d'odeur et un certain nombre de pièces blanches dont elles font des bijoux.

Le soir, vers quatre heures, on vint me prévenir que l'Almamy m'attendait. Il venait d'achever son salam, et je constatai, en arrivant, que la mise en scène du matin avait disparu; les notables étaient absents et il ne restait plus auprès du chef que le marabout à tête juive. Abdallah lui-même avait enlevé tous ses voiles et se montrait vêtu d'un simple boubou blanc. Je vis alors un homme de cinquante-cinq ans environ, très vert et d'un visage énergique; à ce moment ses traits exprimaient presque la bonté et son œil particulièrement avait beaucoup de douceur. Était-ce là le maître farouche et le tyran détesté dont on m'avait parlé? Il est probable que le vieil Almamy sait changer de masque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et que, devant ses sujets, sa physionomie revêt une tout autre expression. Notre entrevue fut des plus cordiales; il se confondit en remerciements pour les beaux cadeaux qu'il avait reçus et parut surtout très fier qu'ils lui vinssent d'un aussi grand chef que le gouverneur de Saint-Louis. Sa fille vint également, à son appel, me remercier à genoux des menus présents qu'on lui avait remis en mon nom. J'appris que cette peu libérale personne avait tout gardé pour elle. Dans un moment de confiance, Abdallah me dit tristement : « Grâce à mes efforts, Mourgoula tient toujours; mais sur d'autres points on n'a su rien faire, et il ne restera bientôt plus à Amadou, en dehors de nous, que Nioro et Ségou. » Sincère ou non, il ne faisait guère que constater l'état réel des choses.

Les Toucouleurs poussent l'art de la dissimulation à un très haut degré, et l'Almamy, ainsi que je l'appris bientôt, ne faisait pas exception à la règle. En effet, peu après ma sortie du village, le marabout Siléman, reconnaissant du cadeau qu'il avait reçu, vint nous prévenir secrètement qu'Abdallah hésitait beaucoup à nous laisser continuer notre route vers le Niger.

Une lettre, reçue de Ségou depuis quelques jours, lui prescrivait d'arrêter la mission à Mourgoula et de la faire remonter par la route du Kaarta; or, le convoi principal s'étant engagé à son insu dans le Bélédougou, il était très perplexe sur les mesures à prendre à notre égard. L'avertissement était précieux et je le mis à profit en faisant tout préparer pour le départ; le guide ne devait être averti que quelques minutes avant d'être en selle.

Le 1er mai, avant le jour, nous nous mettions en marche pour Niagassola. Le neveu du chef, parti depuis une heure, nous précédait dans les villages, afin

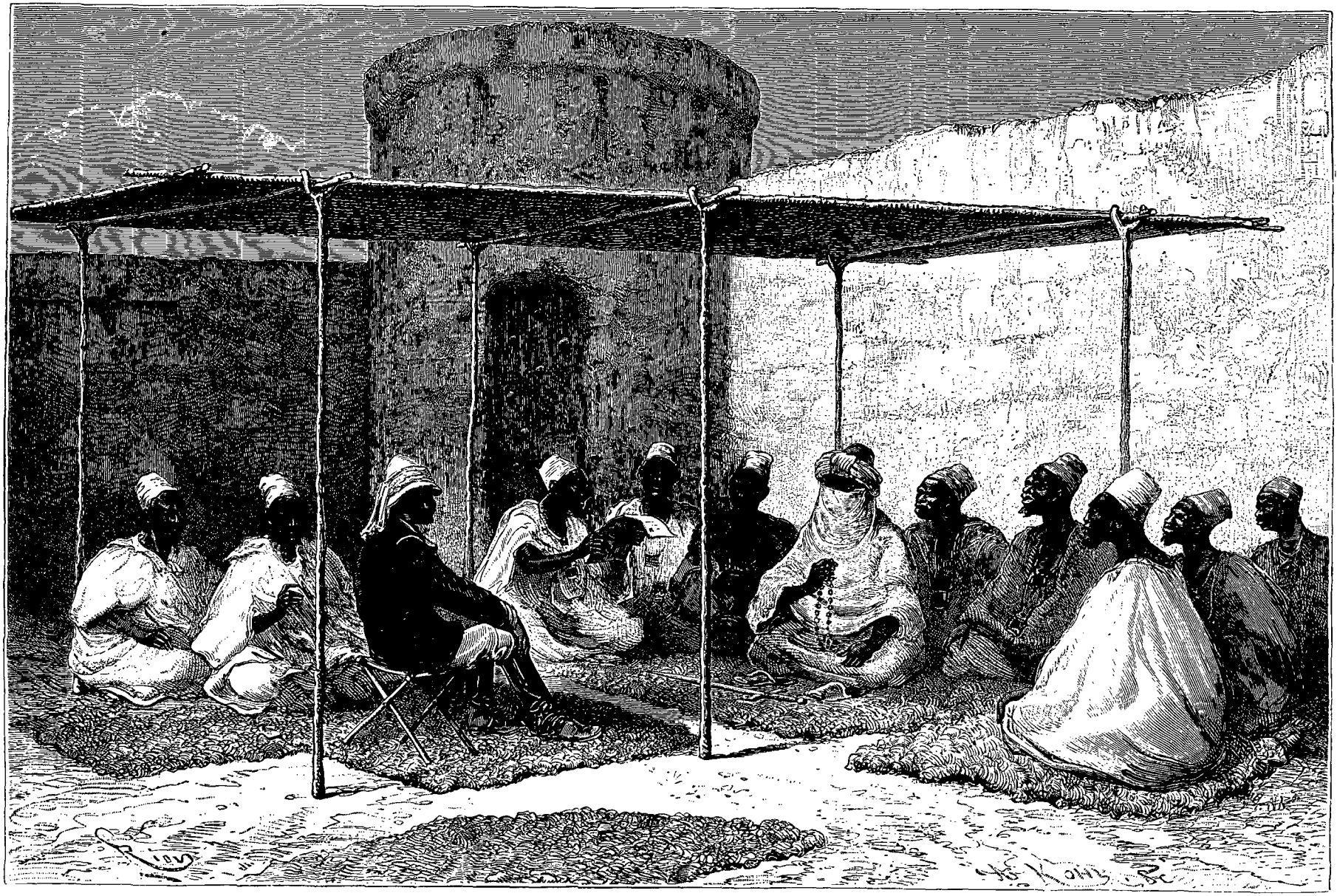
Toucouleur faisant son salam (voy. p. 155). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

de démentir tout ce que Khoumo aurait pu dire de malveillant contre nous. Le Manding a, même parmi les autres Malinkés, une réputation de sauvagerie qui nous causait des appréhensions bien naturelles. Notre guide était ce même Moussa qui nous avait déjà conduits à Mourgoula.

Nous marchions depuis un quart d'heure à peine. Sori m'expliquait que le nom du Namakouroukrou, pic conique situé à notre droite, signifiait mont des hyènes, lorsque soudain un de ces animaux se montra dans le chemin, à quarante pas devant nous. Mettre une cartouche dans mon mousqueton ne fut que l'affaire d'un instant; mais au moment d'ajuster, l'hyène disparut dans les broussailles. Je regrettai vivement de n'avoir pas eu mon arme déjà chargée, car l'animal était de belle taille et sa fourrure d'une beauté exceptionnelle; d'autre part, c'était le premier carnassier que je rencontrais à bonne portée et il m'en coûtait de le voir s'échapper. Lorsqu'on s'engage dans les épaisses forêts et les vastes solitudes de l'Afrique, on s'attend à de fréquentes rencontres de bêtes féroces, on pense même qu'elles seront un des principaux dangers à affronter, mais presque toujours ce sont là des dangers chimériques. Tous ces animaux évitent la rencontre de l'homme, ils fuient ou se cachent à son aspect.

A trois kilomètres au sud de Mourgoula, la route s'engage dans le col de Nianfakrou. Ce passage, d'abord large, facile et légèrement ascendant, se change bientôt en une descente abrupte et encombrée de roches, ce qui ne nous empêcha pas d'admirer la beauté de l'immense panorama qui se déroulait sous nos yeux. A gauche, le pic de Kroudian, semblable à quelque énorme monument indou, dressait ses murailles rocheuses jusqu'à plus de trois cents mètres dans les airs; à nos pieds, de hautes collines, couvertes d'une épaisse forêt, s'étageaient en allongeant parallèlement leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palabre à Mourgoula, chez l'Almamy (voy. p. 155). — Dessin de Riou, d'apres un croquis de M. Vallière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croupes verdoyantes jusqu'à la vallée du Bakhoy, où elles s'arrêtaient brusquement; à droite, masquant l'horizon, se montraient les crêtes bleues et dentelées du Gadougou; enfin, vers le sud, deux dômes, dont les cimes jumelles se perdaient dans l'azur du ciel, formaient le fond du tableau.

La route, après avoir atteint le pied du Nianfakrou, devient plus praticable; enfin, après avoir franchi les passages assez mauvais des ruisseaux de Pété, de Tambaoura et de Bassa et passé près de plusieurs ruines, elle arrive en vue de Koukouroni.

Ce village comptait autrefois mille habitants; détruit par les Toucouleurs, il en a aujourd'hui cent cinquante ! Le type seul s'est conservé très pur parmi les habitants; le chef particulièrement avait la peau d'une teinte café au lait clair, le nez droit et tous les traits d'une grande finesse. Ces pauvres gens étaient en général bien tristes et bien misérables. Notre séjour au milieu d'eux fut une journée de véritable repos; ils vinrent en petit nombre s'asseoir auprès de nous en conservant l'attitude la plus humble et la plus sympathique. Un homme ayant demandé l'usage du revolver, je tirai successivement les six coups, au grand effroi des habitants qui criaient au sortilège. Une ravissante petite fille peule de neuf à dix ans vint nous voir; nous n'avions pas encore aperçu de visage aussi charmant : ses cheveux disposés en tresses garnies de verroteries lui formaient une brillante couronne, tandis que ses beaux yeux, dilatés par l'étonnement et ombragés de longs cils, se fixaient sur nous tout rêveurs; sa petite personne était la grâce même. Je ne pus résister au désir de dessiner cette mignonne enfant, et la vue de ce croquis, par hasard ressemblant, rendit tout stupéfaits ces pauvres ignorants Birgos.

Jeune fille de Koukouroni. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

A Koukouroni aussi, je remarquai un forgeron malinké. Ses instruments étaient bien simples; il se servait, en guise de marteau, d'une lourde masse de fer et d'une petite enclume posée à terre. Le soufflet grossier consistait en deux tuyaux de cuir par lesquels l'aide forgeron presse l'air à travers des orifices d'argile. C'est avec ces moyens rudimentaires que les forgerons du pays fabriquent les fers de pioches et de haches que nous voyions entre les mains des indigènes.

Vers le soir, deux hommes se présentèrent au nom de l'Almamy. Ces deux individus étaient, l'un, le fils de Diango, chef de Koundian, et l'autre, un vieux Toucouleur de sa compagnie; ils venaient se joindre à nous pour voyager de conserve jusqu'à Ségou. Étant seuls, disaient-ils, ils n'auraient pas osé affronter le Manding et se seraient dirigés vers Nioro; mais avec nous, ils étaient sans inquiétude. Je n'eus qu'à me réjouir de leur venue, car ils me fournirent beaucoup de renseignements sur le Bafing et les pays voisins.

Le lendemain matin, 2 mai, nous étions sur la route de Niagakoura, où nous arrivâmes d'assez bonne heure, après avoir longé pendant deux kilomètres le Farako.

Rien n'égalait la pauvreté de cette misérable agglomération de cases; il y avait là à peine cent habitants, presque nus, qui, à notre aspect, allèrent s'embusquer dans les démolitions de leur tata, pour nous examiner ensuite à travers les trous de leurs murs en terre; quelle condition que celle de ces malheureux, oubliés dans les roches avec le désert autour d'eux! Ils sont là sous des huttes à peine couvertes, usés par les besoins, en proie à toutes les terreurs, vivant littéralement comme des fauves.

A moins d'un kilomètre de marche, le chemin vient encore se heurter à une forte rampe couverte de blocs roulants qui, heureusement, ne se continue que sur une centaine de mètres; il débouche ensuite sur un vaste plateau pierreux et dénudé, où nous eûmes beaucoup à souffrir de la réverbération du soleil. Puis, on quitte ce plateau pour traverser une région rocheuse et couverte d'une maigre végétation; enfin, on arrive dans la vallée du Kanékouo.

Il était plus de dix heures et depuis longtemps déjà la chaleur était intolérable; nous étions encore éloignés de Niagassola; il fallait s'arrêter. Le lieu d'ailleurs était charmant et convenait très bien pour une halte : la petite rivière, barrée par de grosses roches, tombait en nombreuses cascades et ses eaux allaient en bouillons argentés se perdre dans un courant précipité; au-dessus des roches, au contraire, le lit, profond de plusieurs mètres, présentait une onde tranquille et dia-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phane; les rives, espacées de dix mètres à peine, étaient bordées de grands et beaux arbres, dont le feuillage, en se rejoignant au-dessus du cours d'eau, formait une voûte sombre d'une rare fraîcheur. Des bambous, des pandanus et des hautes herbes de toute nature couvraient les abords d'une végétation inextricable et touffue; nous ne pouvions espérer un campement meilleur. A peine arrêtés, chacun se mit à nu et se plongea dans cette onde fraîche, dont le contact causait la plus agréable impression ; les noirs étaient dans le ravissement; ils se poussaient, se jetaient de l'eau au visage avec des cris de joie. Quant à moi, placé entre deux roches énormes, je recevais sur la tête et le dos la douche formidable d'un gros bouillon tombant

Bain dans le Kanékouo. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

de près d'un mètre de hauteur. Pendant ce bain, je pus remarquer sur les roches des dépôts terreux jaune d'or, semblables à d'autres que j'avais vus le matin même au bord du Farako ; évidemment le Kanékouo prenait sa source dans la même région. La rivière contenait quelques poissons semblables à des perches, et dont le goût fut trouvé excellent. Mais ce qui causa un étonnement général, ce fut la présence, aux environs, de plusieurs perroquets gris à queue rouge, dits perroquets du Gabon ; nous étions loin de penser que nous trouverions ces oiseaux sous cette latitude.

Le Kanékouo forme, dit-on, la limite entre le Birgo et le Manding.

Au total, le Birgo est une contrée bien arrosée et fertile ; il se compose de deux régions bien distinctes : la plaine du Bakhoy et les plateaux parcourus par la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

route que nous venions de suivre. Toutes les deux sont couvertes par une immense forêt qui ne s'interrompt que sur les sommets, où les roches se montrent à nu, et aux abords des villages, où elle fait place aux terres cultivées.

La population, malheureusement peu nombreuse, est une des plus belles du Soudan et se rapproche beaucoup plus du type peul que de celui du nègre. Elle est en général mal vêtue ; le coton, assez abondant dans le pays, est tissé dans les villages et sert à la confection de tous les vêtements. Il est rare qu'un homme se fasse deux costumes dans sa vie, le premier sert jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'état de loque ; les femmes ne portent qu'une étroite ceinture et les enfants vont nus jusqu'à un âge assez avancé.

Actuellement, le Birgo n'offre que très peu de ressources pour les transactions : son agriculture se borne à assurer la consommation d'une année en mil, en maïs et en arachides ; la culture du coton ne suffit pas à vêtir les habitants ; on n'y voit plus de bœufs et c'est tout au plus si l'on rencontre quelques troupeaux de moutons et de chèvres ; les arbres à beurre, partout très abondants et pouvant devenir la source d'une véritable industrie, ne sont pas exploités : les habitants en cueillent juste assez pour les besoins de l'année ; les grandes chasses ont été abandonnées ; enfin les fers ne

Forgerons malinkés (voy. p. 158). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

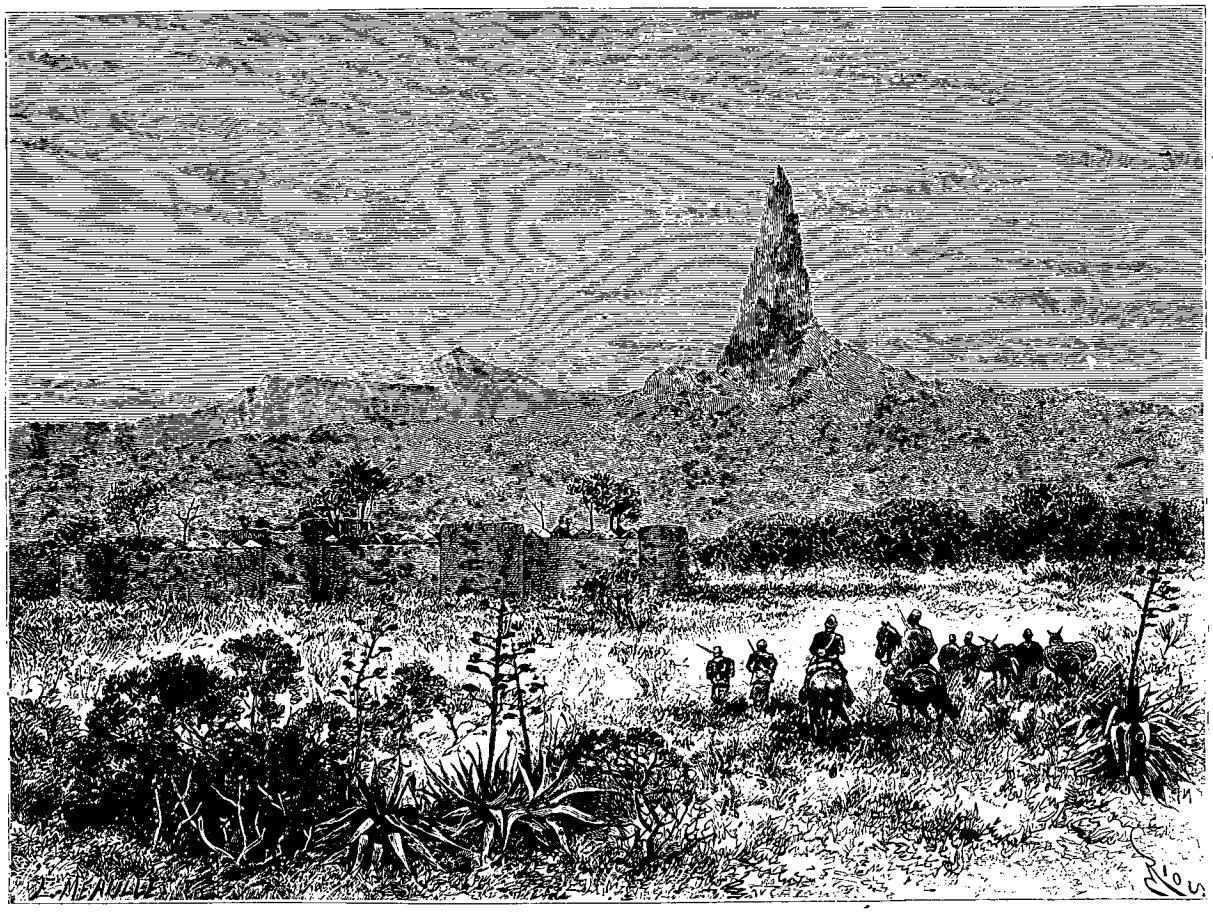
sont l'occasion d'aucun échange. Une des routes les plus commerciales du Soudan occidental, celle de Nioro au Haut Niger, traverse le pays, sans donner lieu à aucun commerce. Les Diulas ne s'y arrêtent pas ; la population, trop pauvre pour leur acheter de l'or ou des étoffes, se borne à de simples échanges de verroteries ou de menus objets contre les vivres nécessaires aux caravanes.

La condition malheureuse de ce pays, que la nature a cependant beaucoup plus favorisé que la plupart des contrées riveraines du Sénégal, ne doit pas être considérée comme irrémédiable ; elle cessera avec le déplorable gouvernement des Almamys. Le jour où une voie de communication praticable et sûre mettra les habitants en rapports faciles avec les postes français, le Birgo prendra un certain développement. La repopulation s'accomplira peu à peu ; les cultivateurs, assurés de la vente de leurs récoltes, défricheront de nouvelles surfaces ; les Peuls, certains de la sécurité et de la paix, reconstitueront les anciens troupeaux ; en un mot, la prospérité renaîtra et succédera à la misère actuelle. Mais ce résultat si désirable ne sera atteint que si l'on remplace la domination des Toucouleurs par l'influence bienfaisante et civilisatrice de la France.

VALLIÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Niagassola. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1880-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

EXPLORATION DU LIEUTENANT VALLIÈRE DANS LE BIRGO ET LE MANDING.

X

Niagassola et le vieux Mambi. — Richesses aurifères du Bouré. — Lavage de l'or à Koumakhana. — L'esclavage dans le Haut Niger. — La cérémonie du Komou à Sibi. — Arrivée à Bammako.

Il était trois heures quand, pour continuer notre marche vers Niagassola, nous quittâmes avec regret notre délicieux campement. La chaleur était encore extrême, mais nous arrivâmes bientôt à la crête d'un talus abrupt, de vingt-cinq mètres environ de hauteur, d'où nous apercevions le magnifique spectacle de la vallée du Bakhoy. Nos chevaux descendirent, non sans difficulté, le talus du plateau, et, après avoir tourné une dernière hauteur, nous aperçûmes le mur à crémaillère du tata de Niagassola.

Peu après, nous entrions dans le village, au grand effroi des femmes et des enfants. Puis, nous arrivâmes sur une petite place, où un grand nombre d'individus, vêtus de haillons sordides, étaient mollement étendus, savourant avec délices la chaleur, douce pour eux, des derniers rayons du soleil couchant. Comment distinguer un chef au milieu de tous ces hommes d'as-

1. Suite. — Voy. t. XLIV, p. 257, 273, 289 et 305; t. XLV, p. 113, 129 et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pect également misérable et tous cloués par la surprise? Enfin, sur notre demande, un vieillard se leva en essayant de sourire et nous fit le signal de le suivre : c'était le frère même du roi ! Après avoir mis pied à terre, nous entrâmes dans la case du chef de Niagassola. Mes yeux, d'abord surpris par l'obscurité de cet intérieur, ne distinguaient rien, et je marchai, par inadvertance, sur les pieds de quelque haut personnage, qui recula en grondant. J'aperçus enfin, accroupi sur une natte, le vieux Mambi.

Ce chef, d'une grande et ancienne renommée dans le pays, est un vieillard de soixante ans environ, gros, gras et court; les traits de son visage sont violemment heurtés, et, comme pour ajouter à son extrême laideur, la nature l'a fait horriblement borgne. Son œil gauche, dépourvu de paupières et entouré de plis, se montre fix eet démesurément ouvert au milieu de la joue; cette infirmité lui donne la physionomie la plus étrange. Il parut très impressionné par la vue d'un blanc et ce fut presque en balbutiant qu'il me souhaita la bienvenue. Après l'échange de quelques paroles insignifiantes, je pris congé de lui pour aller à la recherche d'un campement.

Les abords du tata n'offrant aucun abri, je dus aller jusqu'au pied du Niassolakrou pour trouver à la fois de l'ombre et de l'eau. Notre arrivée avait produit la plus grande effervescence et la population tout entière vint assister à notre installation au milieu du plus affreux tapage : c'était un concert discordant de cris, de rires et d'exclamations de tous genres; la vue de nos mulets particulièrement produisait une impression extraordinaire. On les regardait avec un étonnement mêlé de crainte et nous entendions émettre les opinions les plus invraisemblables sur la provenance de ces étranges animaux [1]. Toutes ces bruyantes manifestations n'avaient rien d'hostile; elles étaient simplement l'explosion d'une curiosité violemment surexcitée; aussi, à part l'agacement que finissent par produire les importunités de tant de gens réunis, nous n'éprouvions aucune contrariété sérieuse. Assis sur un pliant au milieu d'une herbe assez épaisse, j'observais cet entassement d'individus de tous les âges et de tous les sexes, attentifs à mes moindres gestes; le spectacle était assez nouveau. A part quelques rares exceptions, les hommes se présentaient vêtus de loques d'un jaune sale; leurs visages, généralement fort laids, prenaient sous le bonnet à pointes une expression absolument sauvage; même quand ils riaient, ces individus avaient quelque chose des fauves de leur pays. Les femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une étroite bande de toile; ces plus ou moins gracieuses personnes ne portaient que des anneaux d'or au nez, aux oreilles et aux doigts. Un grand nombre d'entre elles, pour ajouter à leurs charmes, avaient couvert leur corps de tatouages dessinant de grossières arabesques.

1. Les mulets sont absolument inconnus dans toute cette partie du Soudan occidental.

Un groupe de jeunes filles assez jolies se faisaient remarquer par le nombre de leurs bijoux et la singularité de leur coiffure. Au-dessus des tresses qu'elles avaient disposées comme leurs compagnes, s'élevait une petite tige supportant une large touffe de plumes blanches formant cimier. J'appris que ces coquettes demoiselles étaient de la maison du chef. Je dessinai l'une de ces princesses et tous les regards étaient curieusement fixés sur mon travail, quand tout à coup un tumulte épouvantable se produisit; la foule, en proie à une véritable terreur, s'enfuit de tous côtés en jetant des cris d'effroi. Je cherchais vainement la cause de cette panique subite, quand un jeune homme, plus brave que les autres, s'avança derrière moi, un bâton levé; je me retournai vivement et aperçus alors un serpent dressant sa tête au-dessus des herbes; l'adroit Malinké l'atteignit du premier coup; le reptile tordit un instant ses anneaux et retomba inanimé. La bête avait à peine un mètre cinquante de longueur, sa peau était grise comme celle des couleuvres de France; elle appartenait à une espèce peu dangereuse.

Nous n'avions pas été heureux dans le choix de notre campement, car, peu après la scène précédente, il nous fallut quitter la place; nous avions affaire cette fois aux fourmis. Mes malheureux hommes en avaient les jambes couvertes sans pouvoir s'en débarrasser, et je voyais, à leurs grimaces grotesques, qu'ils étaient horriblement piqués. Il fallut renoncer, pour la soirée, à tout ombrage. On entretint, fort avant dans la nuit, un grand feu de paille qui dispersa ces affreux insectes, et, le lendemain, le camp fut remis sous le gros arbre.

Niagassola est un gros village de plus de mille habitants; sa situation à l'entrée de la vallée du Bakhoy et à l'intersection des principales routes commerciales du Soudan occidental en fait un point très important, surtout pour l'avenir. La population, bien que renseignée sur une civilisation supérieure, reste superstitieuse et sauvage, un peu pillarde et très soupçonneuse.

A Niagassola, on déteste les Toucouleurs de Mourgoula, mais on les craint. On se souvient encore des razzias d'Alpha Ousman et des massacres qu'il commettait devant toute tentative de résistance. Mambi pense comme ses sujets; le voisinage du représentant de Ségou lui est même particulièrement odieux, car il gêne ses projets ambitieux d'extension et de puissance. Mambi est de l'illustre famille des Kéita qui règne à Kangaba et sur les villages les plus importants du pays; ses sujets le tiennent en haute estime et lui obéissent assez volontiers.

J'appris aussi, non sans plaisir, que l'infidèle Khoumo, dont nous redoutions tant les manœuvres, était très déconsidéré parmi ses compatriotes à la suite de nombreux méfaits, et que jamais il n'oserait se présenter devant son oncle Mambi. Il nous avait menti en se disant fils de ce chef.

Le lendemain matin, à sept heures, je me présentai chez le roi, déjà prêt à nous recevoir. Il avait mis un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soin tout particulier à éloigner les importuns et les indiscrets. Il avait poussé la défiance jusqu'à nous réunir dans la case la plus éloignée et la plus obscure de son tata.

Je lui exposai le but de ma mission. Le vieux chef répondit que j'étais le bienvenu; son ancêtre, il y a bien longtemps, avait donné l'hospitalité à un homme blanc: à son tour, il avait le même honneur. Ces deux événements étaient bien flatteurs pour sa famille. Son neveu avait bien fait de ne pas venir à Niagassola, car il lui aurait infligé quelque dur châtiment; ce parent était sa honte. Deux ans auparavant, il l'avait chargé d'une mission auprès de Sambala à Médine, mais, loin de se conformer aux ordres reçus, Khoumo avait dissipé les sommes qu'on lui avait confiées et s'était sauvé à Saint-Louis sans donner de ses nouvelles.

De retour au camp, je reçus la visite d'un jeune homme du Bouré, que je reconnus aussitôt pour l'avoir vu l'année précédente au poste de Médine. Des gens de ce village l'avaient volé et l'autorité française lui avait fait restituer ses biens. Il rappela ce fait en parlant avec chaleur de la justice des blancs et de la confiance avec laquelle il retournait dans le Sénégal faire le commerce. Ces propos, au milieu de la foule attentive, produisaient un excellent effet. Le jeune commerçant mit le comble à son obligeance en me parlant longuement de son pays. Ses renseignements, joints à tous ceux que j'ai pu recueillir, semblent établir que la richesse aurifère du Bouré a été surfaite, du moins en ce qui concerne les quantités extraites annuellement. En effet, ce petit pays, situé à trois journées au sud de Niagassola, comprend à peine six mille habitants, répartis dans dix villages, dont cinq seulement ont une réelle importance : ce sont Didi, Sétignia, Kintinian, Balato, Fatoïa. Il est évident qu'une aussi minime population ne doit pas extraire tout l'or qui arrive aux marchés de l'intérieur du Soudan et sur la côte occidentale d'Afrique, sous le nom d'or du Bouré. Ce sont les commerçants indigènes qui, voulant augmenter la valeur de la matière précieuse qu'ils apportent, lui donnent cette provenance, parce qu'ils savent que l'or du Bouré est considéré par les noirs comme le plus pur et le plus beau de tout le Soudan; souvent cependant, ils ont fait leurs acquisitions dans le Ouassoulou ou simplement dans le Bambouk. Il faudra une exploration sérieuse du Bouré pour établir définitivement sa fortune aurifère, mais on peut dès à présent supputer assez approximativement son revenu annuel en raisonnant comme suit : sur les six mille habitants, mille travaillent aux mines; la durée du travail est celle de la saison sèche, soit six mois; d'autre part, un mineur heureux peut se faire, il est vrai, trois et quatre gros[1] par semaine, mais la moyenne réelle ne dépasse guère un grain par jour, soit un gros tous les quatre jours; un travailleur se fait donc quarante-cinq à cinquante gros dans sa campagne et mille travailleurs en extraient quarante-cinq à cinquante mille. Cette quantité représente en argent, dans le pays même, une valeur de deux cent mille francs et en Europe cinq cent mille francs.

Jeune négresse de Niagassola.
Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

Ces chiffres doivent se rapprocher sensiblement de la réalité, bien qu'ils s'éloignent des suppositions exagérées que l'on est tenté de faire sur l'extrême richesse du Bouré. Nul doute d'ailleurs que si des mains plus habiles et surtout plus actives s'emparaient des gisements, on ne verrait augmenter rapidement le profit de cette industrie minière. Actuellement, l'or du Bouré s'écoule surtout vers les rivières du sud par le Fouta-Djallon; les Diulas et les percepteurs d'Amadou en emportent une certaine quantité vers Ségou, et enfin une faible part vient aux escales françaises de Médine et de Bakel.

Au point de vue politique, le Bouré est une sorte de république gouvernée par les chefs des quatre familles les plus importantes. Les habitants, peu belliqueux et tout à leur industrie, recherchent le calme et la sécurité. Malgré leur répugnance pour les musulmans, ils se sont placés sous la protection d'Amadou, leur voisin le plus puissant et le plus en état de

1. Le gros vaut trois grammes huit centigrammes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les défendre contre l'avidité des autres chefs. Mais il paraît qu'ils commencent à trouver cette protection bien tyrannique et ils cherchent les moyens de se soustraire à une souveraineté qui ne veut pas se contenter d'un tribut régulier.

A quatre heures du soir, pendant que Sori allait saluer Mambi de ma part, nous prenions la route de Balandougou que nous voulions atteindre le soir même, mais le vieux chef avait ses projets. A peine à hauteur du village, il parut, à notre grand étonnement, au milieu d'un nombreux cortège de ses sujets en guenillès; malgré ses rhumatismes, il s'était fait hisser sur un petit cheval maigre dans le but de nous accompagner à quelque distance. Cette attention inattendue me toucha vivement et écarta toute pensée de moquerie à la vue de l'étrange appareil qui l'entourait. Le spectacle était cependant assez comique : le large et hideux visage de Mambi devenait grotesque sous l'énorme chapeau de paille, surmonté d'un cimier d'herbes sèches, qui le couvrait; sa pauvre haridelle, la tête basse, était conduite par un jeune captif tout nu. Le cortège, composé d'individus hurlant à tue-tête, en se bouchant les oreilles, marchait derrière; enfin, au milieu d'eux, une sorte de prince, grave et compassé, s'avançait en portant avec un respect religieux le beau fusil que j'avais remis le matin même en cadeau. Tous ces gens allaient lentement, processionnellement, convaincus que c'était là une belle et rare cérémonie. Il fallut encore causer longuement avec le verbeux vieillard et entendre les développements d'une théorie semblable à celle qu'avait déjà faite l'Almamy de Mourgoula, sur la supériorité du fusil à un coup et les désavantages du fusil double. Enfin, après une marche de plusieurs kilomètres semés de nombreuses haltes, je serrai la main du vieux chef, qui renouvela sa promesse d'envoyer deux de ses fidèles à Saint-Louis.

La route, en sortant de Niagassola, gagne obliquement à travers la plaine le pied des monts du Manding; elle arrive sous de beaux arbres au bord du Faléman, jolie rivière qui sort de la région montagneuse, au petit village de Kri.

Balandougou contient trois à quatre cents habitants, forgerons pour la plupart. Le chef est de la famille de Mambi. Les montagnes environnantes contiennent, dit-on, beaucoup de fer, et, au moment de notre passage, cinq ou six fourneaux, bondés de minerai, flambaient dans la plaine.

Notre tente était dressée sous un karité gigantesque, près d'une vaste mare dont les eaux devenaient toutes jaunes sous les pieds des chevaux; cette circonstance, jointe à la présence du quartz dans les roches de la montagne, nous fit présumer que nous avions atteint l'extrême limite des terrains aurifères qui se continuent vers le Bouré et le Haut Niger. Les habitants, interrogés, répondirent que l'or était plus loin; jadis, il est vrai, on en avait eu dans le pays, mais de mémoire d'homme on n'en avait extrait. Nous quittâmes Balandougou à quatre heures du matin.

La route, en sortant du village, passe par-dessus un contrefort du Fienkrou et retombe ensuite dans un pays semblable à celui de la veille. Les gens du pays disent que le pic de Fienkrou, d'une hauteur de deux cents mètres environ au-dessus de la plaine, est le commencement d'une chaîne qui se continue au delà de Bammako; ils lui ont donné le nom de *Manditétékrou* ou monts du Manding. En réalité, le point de départ de ces monts précède Niagassola, car depuis ce village nous ne les avions vus s'interrompre qu'aux vallées du Faléman et du Banacoura. En quittant le Fienkrou, ils décrivent un nouvel arc vers le nord, plus profond encore que le premier, ne se terminant qu'au pic de Koumakhana, derrière le village de ce nom.

Les guides nous ayant prévenus que nous ne pourrions atteindre ce dernier point en une seule étape, nous les avions interrogés sur le premier campement que nous rencontrerions. Les arbres étaient-ils touffus? aurions-nous une mare ou de l'eau courante? Or, lorsque vers neuf heures, en pleine chaleur, nous arrivâmes aux ruines de Namakana, nous ne trouvâmes ni une goutte d'eau, ni un abri. Il fallut reprendre notre marche dans la plus complète ignorance de l'heure où nous pourrions enfin camper. Quelque temps après ces ruines, nous aperçûmes trois individus, vêtus de loques, la tête couverte de bonnets en poil de bête et de la plus mauvaise mine; ces gaillards se tenaient près du sentier, leurs fusils hors des étuis, dans une attitude peu pacifique. Il est probable que, étant de pauvres Diulas, ils nous auraient fait volontiers quelque mauvais parti; mais, à l'aspect de gens bien armés, voyageant dans un appareil fait pour les étonner, leurs coupables desseins s'évanouirent.

Il fallut marcher jusqu'à onze heures passées pour atteindre enfin le cours d'eau tant désiré.

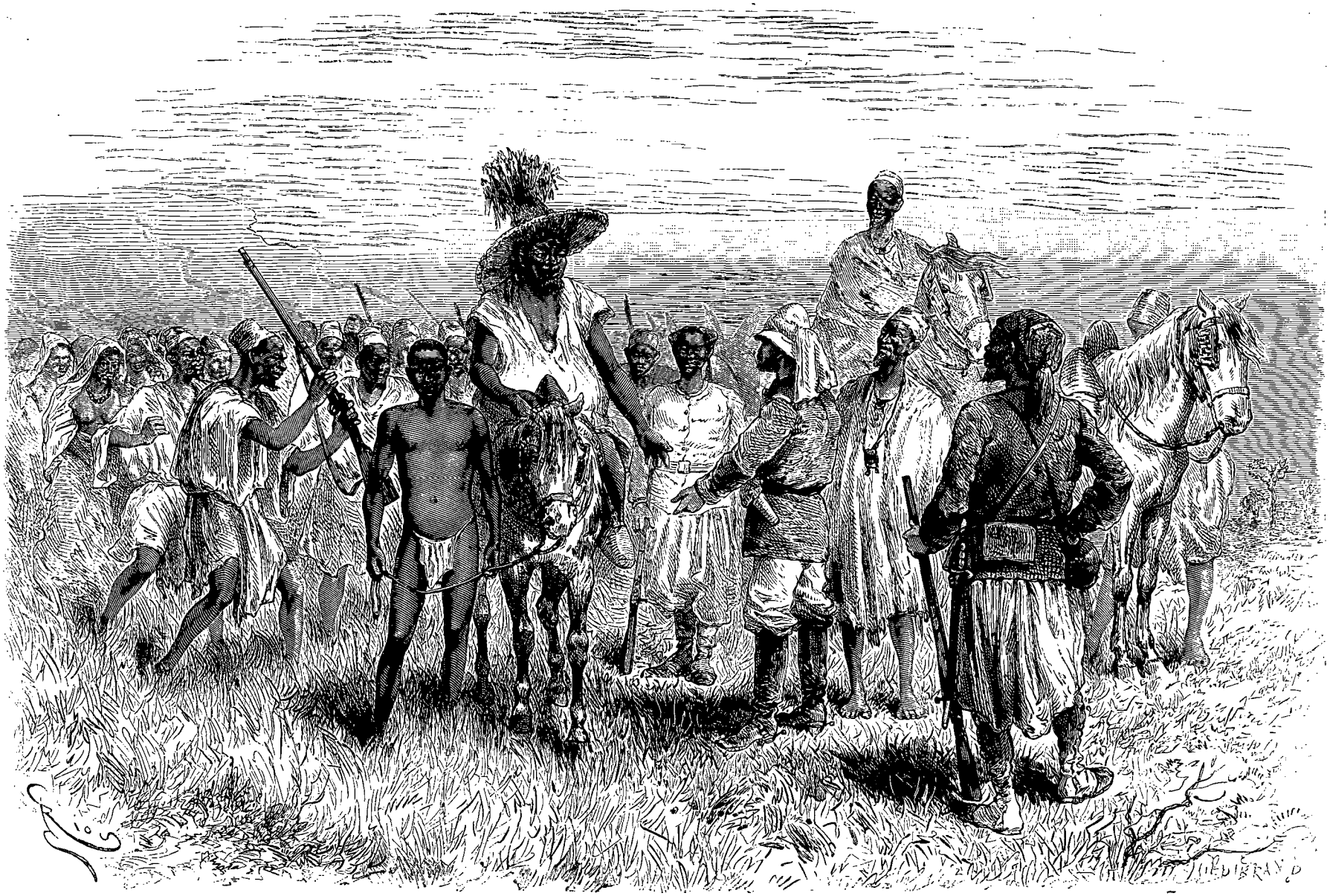
Vers onze heures, nous nous arrêtâmes près d'un cours d'eau. Notre journée se passa tristement; la chaleur était accablante et nous étions sans abri. Le seul arbre qui eût pu nous donner un peu d'ombre était occupé par des mouches à miel devant lesquelles il fallut battre en retraite au plus vite.

A bout d'expédient, je dus aller me réfugier dans le lit même de la rivière, mais là une autre aventure m'attendait. Au moment où, accablé par la fatigue, mes yeux se fermaient, j'entendis un léger bruissement dans les lianes, puis un clapotement dans l'eau; je regardai aussitôt et aperçus un serpent énorme remontant le courant; il était près de moi, mais loin des hommes, et, sans armes d'aucune sorte, je pris le sage parti de ne faire aucun mouvement. Le reptile passa en décrivant une longue ligne onduleuse, et, lorsqu'il fut à quelques pas, je me retirai vivement pour aller chercher un fusil, mais je ne pus retrouver mon dangereux visiteur.

Le lendemain, 5 mai, nous arrivâmes d'assez bonne heure à Koumakhana.

Le tata est construit sur une pente découverte, dont le pied est occupé par une suite de mares entourées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le vieux Mambi accompagnant Vallière en dehors du village. — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de M. Vallière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un cordon de beaux arbres touffus; au nord du village, terminant brusquement les monts du Manding, se dresse une haute montagne conique que nous apercevions depuis la veille. Ce pic, le plus élevé de la chaîne, n'a pas moins de trois cent cinquante mètres au-dessus des environs.

Le village est construit au milieu de gisements aurifères importants et le travail des mines constitue toute la fortune des habitants. Ces mines se composent de petits puits, de quatre-vingts centimètres à un mètre de diamètre et profonds de deux à cinq mètres, que l'on a disposés en quinconces, à quelques mètres les uns des autres, et souvent reliés par des galeries souterraines. Ce travail s'exécute à l'aide d'un pic à main. Arrivés à une certaine profondeur, les ouvriers retirent les déblais au moyen de calebasses tirées par des cordes, et, afin de se faciliter la descente, ils réservent sur les parois des trous pour placer les pieds et les mains.

Ces puits, après avoir traversé une couche d'une sorte de grès roussâtre, rencontrent de l'argile, puis, au-dessous, du sable mêlé de quartz, quelquefois même un véritable gravier.

Ce dernier terrain contient le précieux métal, que l'on retire généralement sous forme de poudre et aussi, bien que plus rarement, en petits lingots de la valeur d'un demi-gros. Le voisinage des mares donne toute facilité pour les lavages. Ce travail délicat est confié à des femmes, qui suppléent, par le soin qu'elles apportent à l'opération, aux moyens grossiers et insuffisants dont elles disposent. Leur matériel se compose de calebasses et de pots en terre. La terre aurifère, extraite de la mine, est mise dans des calebasses jusqu'à mi-hauteur; on achève ensuite de remplir ces récipients avec de l'eau claire. Les ouvrières, rompues à cet exercice, impriment alors un mouvement circulaire aux calebasses, et bientôt, l'argile étant bien délayée, il ne reste au fond du vase que l'or et le quartz; l'eau terreuse ainsi obtenue, pouvant contenir encore quelques parcelles de métal, est versée dans les pots en terre pour subir un deuxième lavage; les premiers dépôts d'or sont également lavés de nouveau avant d'être livrés aux forgerons ou aux commerçants. J'aurais désiré connaître comment l'or était ensuite purifié et mis en lingots, mais les ouvriers de Koumakhana, fort ombrageux, refusèrent de nous donner toute indication. Les mineurs interrompent leur travail au moment des cultures et pendant l'hivernage; mais ils recueillent encore quelques faibles quantités d'or par le singulier procédé suivant: ils placent au fond des puits, dans les galeries et dans les lits de certains ruisseaux, des os de bœuf ou d'autres gros animaux et des roseaux évidés à l'intérieur. Les terres délayées par les pluies torrentielles de la saison passent à travers ces objets en y déposant souvent des parcelles ou de petits grains du précieux métal.

Dans la journée, un Diula ayant déjà fréquenté les escales du Sénégal vint m'offrir de la poudre d'or à acheter, et, dans le désir de connaître les conditions de ces sortes de marchés, je lui en demandai pour cinq francs. Notre commerçant sortit gravement de son boubou une très petite balance de fabrication européenne; le fléau tout rouillé ne fonctionnait plus et les plateaux étaient supportés par de grosses ficelles. Cet appareil était bien imparfait pour des pesages aussi délicats, mais le rusé Sarracolet avait ses raisons pour le préférer à tout autre. Il prit de la poudre d'or dans un étui en roseau, la versa dans l'un des plateaux et mit de l'autre côté une petite pierre ronde représentant le poids d'un gros; il éleva la balance en l'air pour montrer qu'il ne cherchait pas à tromper et lui imprima de petites secousses afin de faire osciller le fléau, mais celui-ci résista à ces impulsions et demeura obstinément horizontal malgré la faible quantité d'or contenue dans le plateau. Le Diula n'en conclut pas moins avec le plus grand sérieux que le poids était fait.

C'était trop d'audace; aussi je lui reprochai vertement la façon déloyale dont il entendait les transactions. Le hardi coquin, loin de se laisser intimider par mes discours, dit tranquillement que, puisque le marché me semblait mauvais, je pouvais prendre le tout pour un franc. Cet honnête industriel n'avait voulu voler que quatre francs!

Vers le soir, il y eut dans le village une grande fête. Un jeune homme était parti depuis trois ans pour le *Toubaboudougou* (le pays des blancs), et sa vieille mère, restée sans nouvelles, n'osait plus espérer son retour. Cependant, chaque jour, elle parlait de lui et faisait le serment que, si elle avait le bonheur de le revoir encore avant de mourir, il y aurait réjouissance pour tous les voisins.

Cet heureux événement s'était enfin réalisé. Son fils lui était revenu bien vêtu et muni d'une foule d'objets rares, en usage chez les blancs; aussi les griots avaient été convoqués et toute la population dansait aux sons joyeux des tams-tams.

En quittant Koumakhana, nous espérions atteindre le matin même le bassin du Niger. Arrivés à une grande hauteur, il fallut traverser un véritable lac nommé le Kafata; un homme du pays nous apprit que cette vaste nappe d'eau servait de réservoir au ruisseau de Koumakhana et se reliait également aux petites mares de Naréna; ce dernier village se trouvait donc encore dans le bassin du Sénégal, contrairement aux indications de la carte de notre compatriote Mage, qui d'ailleurs n'avait pas visité ces régions.

Vers neuf heures, nous débouchions sur un grand plateau découvert et presque horizontal, limité au nord par les monts du Manding, tandis que, vers l'est et le sud, il semblait commander toute la contrée; nous étions parvenus au faîte des hauteurs qui séparent les eaux des deux grands fleuves.

Ce plateau présente quelques étangs peu profonds en saison sèche, mais à la suite des pluies exceptionnelles ils s'emplissent, débordent et se déversent, dit-on, aussi bien vers le Niger que du côté du Sénégal.

Naréna nous apparut bientôt avec ses deux immenses

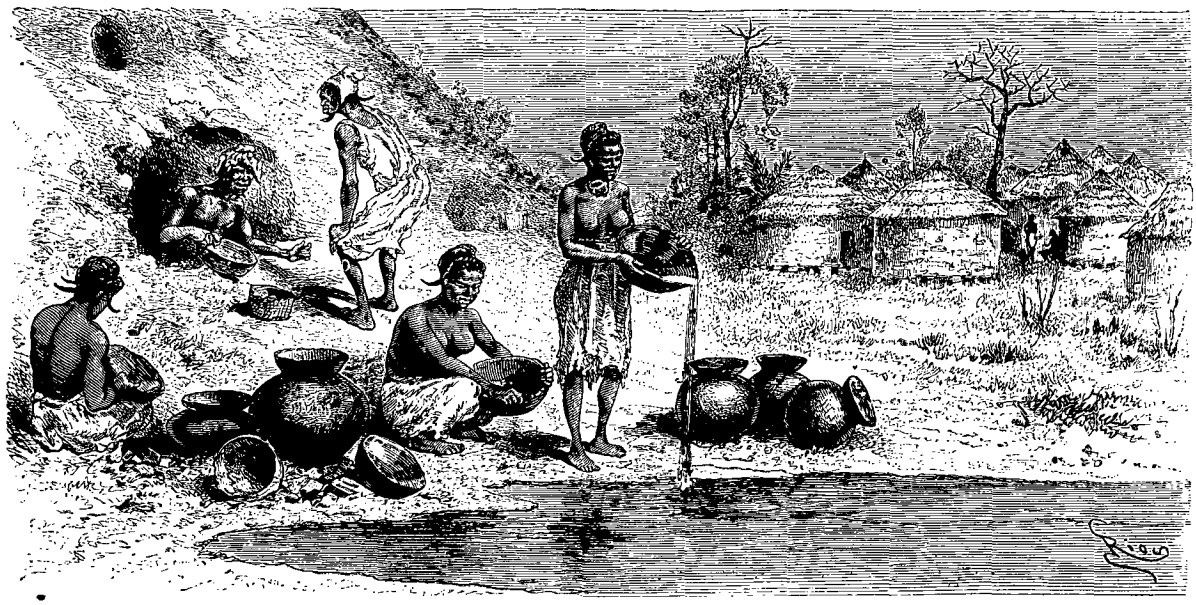
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enceintes, comme un village très important. Les rapports des indigènes en faisant un lieu peu hospitalier, je me hâtai de voir le chef, afin de le gagner par quelques menus présents, mais je reçus l'accueil le plus désagréable. Au moment où, conformément à l'usage que je croyais universel dans le Soudan, je lui tendais la main, il me tourna brusquement le dos en disant « que ces manières étaient celles des gens de Ségou et qu'il ne les aimait pas ». Manières de Ségou ou non, je fus absolument indisposé de l'attitude grossière de ce singulier personnage et rejoignis mes hommes.

Cet individu peu hospitalier porte le nom de Bandiougou et se donne pour un adversaire déclaré des Toucouleurs. Son village, de huit cents habitants environ, a beaucoup souffert du passage des armées musulmanes.

Bandiougou ne tarda pas à faire appeler Sori ; il désirait, disait-il, s'expliquer. J'appris bientôt que notre hôte regrettait sa sortie. « Il ne pensait pas avoir affaire à un homme de qualité et m'avait pris pour un ami des Toucouleurs. » Je fis répondre à ce sot orgueilleux que j'avais déjà oublié la mauvaise réception et que je passerais chez lui la journée et la nuit ; mais, contre mon habitude, je m'abstins de lui envoyer le moindre présent.

Une caravane de captifs vint dans l'après-midi camper auprès de nous. Le chef diula chercha aussitôt à gagner mes bonnes grâces en m'offrant des colas. Son but était de voyager en notre compagnie. Il m'expliqua que la route de Naréna lui était fort avantageuse, mais qu'il ne la prenait jamais dans la crainte des pillages ; cependant il s'y était engagé volontiers sur mes talons, comptant sur ma protection pour le préserver de tout malheur. Je lui observai que je n'étais guère en me-



Négresses lavant l'or au village de Koumakhana. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

sure de le protéger dans une contrée où les Français semblaient être inconnus, mais après tout il pouvait nous suivre en promettant de se bien conduire. C'était tout ce qu'il demandait ; aussi il remercia chaudement et nous promit toutes sortes de douceurs à notre arrivée à Ségou. Tout en écoutant ce Diula, je ne pouvais m'empêcher de jeter un œil de commisération sur le hideux convoi qui le suivait. Les malheureux captifs, comprenant surtout des femmes et des enfants, se traînaient péniblement, attachés les uns aux autres, tandis que deux ou trois indigènes, qui semblaient les domestiques du Diula, couraient le long de la caravane, rappant avec de longs fouets les pauvres gens qu'ils étaient chargés de conduire. Quand donc cette odieuse plaie disparaîtra-t-elle de l'Afrique ?

Vers le soir, les guides de Niagassola vinrent me trouver pour me déclarer qu'ils ne pouvaient dépasser Naréna sans courir les plus grands risques ; de même Moussa, l'homme de l'Almamy, n'osait se hasarder plus loin. Notre embarras devint extrême, car aucun habitant ne voulait nous guider vers les villages mal famés du Niger.

Enfin, un individu alléché par l'appât d'une forte récompense promit de nous conduire en nous recommandant le secret jusqu'au départ. Cette difficulté de trouver des guides a pour cause les mauvais rapports que les villages mandingues ont entre eux ; il est rare de rencontrer deux voisins qui ne soient en guerre pour le motif le plus futile. Ces divisions regrettables renaissent à chaque instant. Ces luttes continuelles affaiblissent le pays et sont l'obstacle le plus sérieux à la marche des voyageurs et des commerçants.

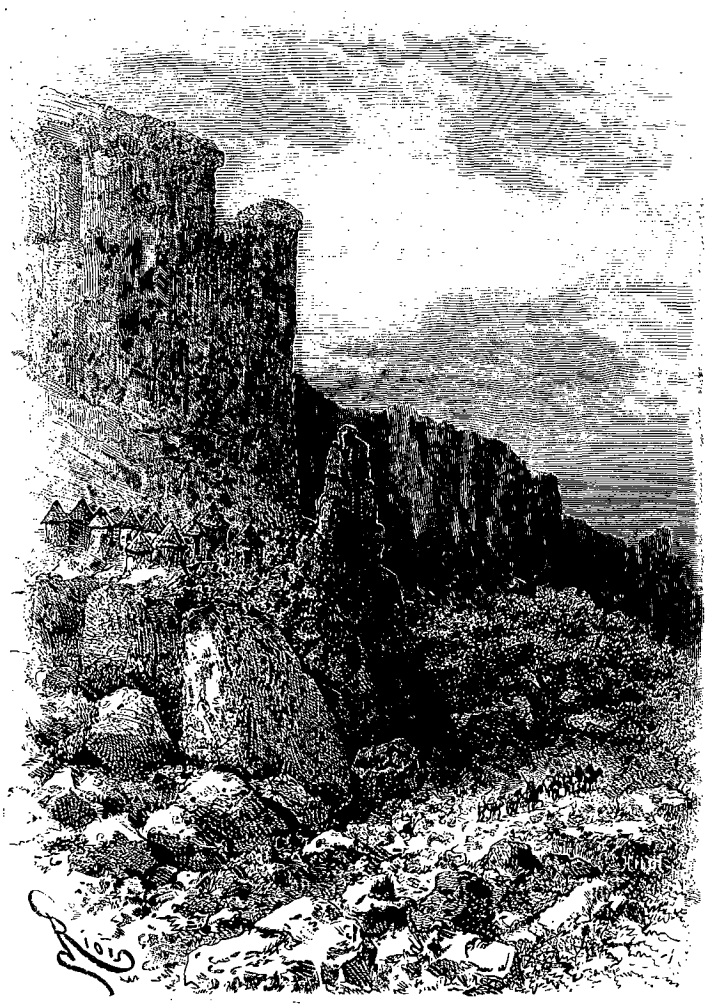
Une heure après Naréna, nous arrivions sur les bords de la charmante rivière d'Amarakoba, dont les eaux argentées se dirigeaient, à travers les roches, vers la vallée du grand fleuve.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le plateau de Naréna continue après le village et reste à peu près horizontal pendant quelques kilomètres; puis il s'incline vers l'est et descend en terrasses successives jusqu'au fond de la vallée du Djoliba, dont il constitue le versant occidental. Quant aux monts du Manding, après avoir décrit un grand arc de cercle vers le nord, ils se replient à l'est et viennent former un promontoire vers Tabou. Nous apercevions au loin, devant nous, la roche terminale de cette pointe, dressant verticalement ses assises de grès; les indigènes, en raison de sa teinte générale, l'ont nommée Mana-Oulé ou falaise rouge. La région que nous parcourions est devenue un désert depuis les guerres furieuses des musulmans et des Malinkés.

Après avoir traversé une magnifique futaie, nous arrivâmes au bord du Nianinko, petit cours d'eau presque à sec en saison sèche. Ne pouvant atteindre d'autres campements connus avant une heure très avancée, il fallait s'arrêter.

Un instant après, la forêt, si calme avant notre arrivée, était pleine d'animation et de bruit. La caravane de captifs qui nous suivait se composait surtout d'enfants et de jeunes gens; ces malheureux, absolument inconscients de leur triste situation, sautaient, gambadaient, se baignaient dans la rivière, poursuivant les poissons ou les insectes, en poussant mille cris joyeux.



Promontoire et village de Tabou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

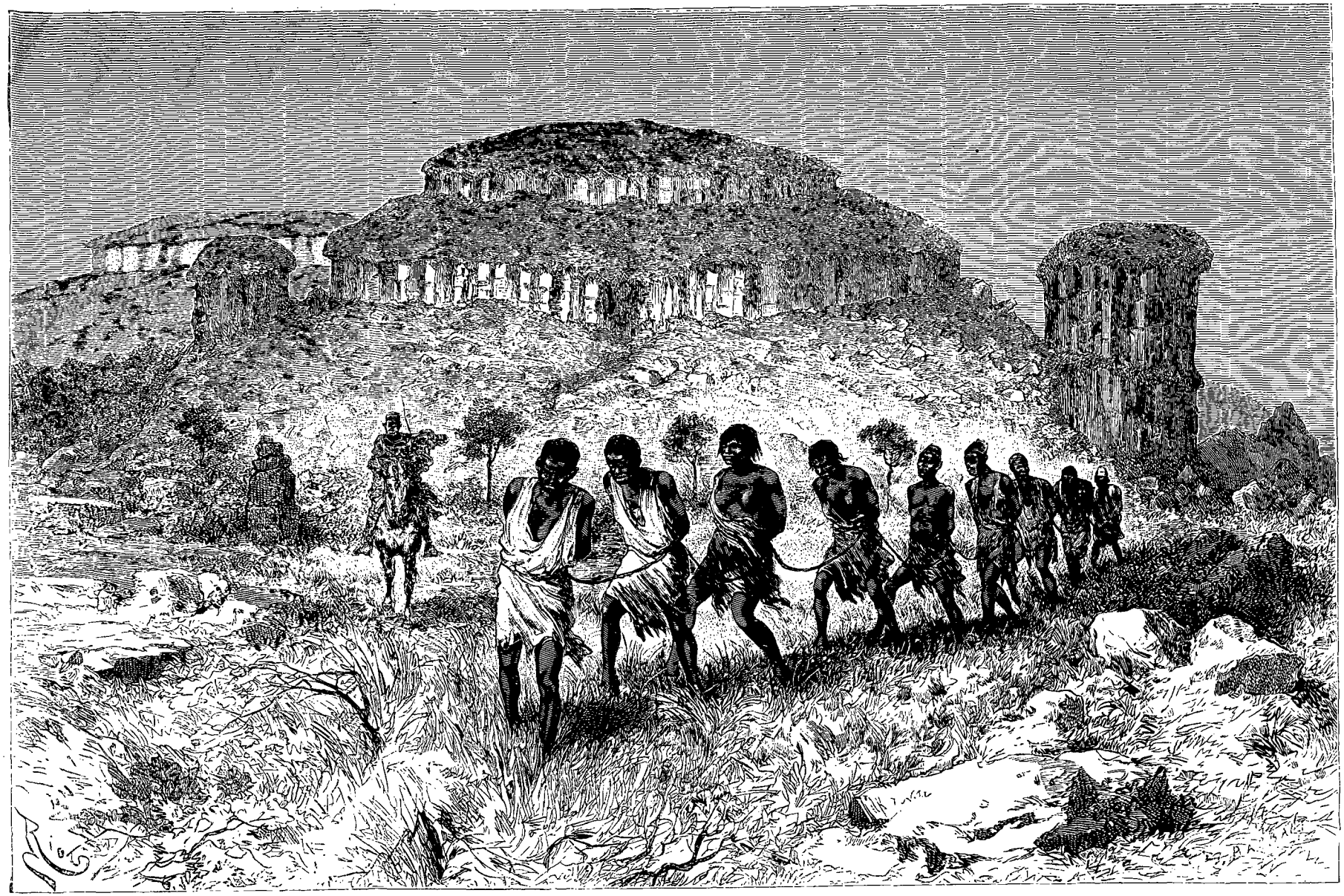
Je mis à profit notre paisible séjour dans cette solitude pour causer longuement avec le chef de la caravane sur les détails de sa détestable industrie. D'où sortaient donc ces files d'esclaves qui, après avoir sillonné toutes les routes du Soudan, allaient alimenter les marchés du Bas Niger ou étaient vendus aux Maures du Sahara et dans les escales des fleuves de la côte?

Le Diula m'apprit que les pays à esclaves embrassent l'immense région, encore peu connue, comprise entre les premiers affluents du Niger. Ces contrées extrêmement barbares sont proportionnellement plus peuplées que celles du reste du Soudan occidental. Le Ouassoulou notamment passe pour avoir une population des plus denses. Pour exprimer jusqu'à quel point les villages sont rapprochés, les indigènes disent que « le roi peut, sans sortir de sa capitale, transmettre ses ordres, de voix en voix, jusqu'aux extrémités de son immense empire ». Les habitants sont un mélange de Bambaras et de Peuls métis, qui se font, sans distinction de nationalité, une guerre perpétuelle. Le seul objet de ces combats incessants est de s'enlever réciproquement des femmes, des jeunes hommes et des enfants pour aller les vendre ensuite sur les marchés renommés de Tengrela, Dialakoro, Kankan, Kéniéra, etc. Ces moyens de s'enrichir sont si bien entrés dans les mœurs qu'on les voit employés par toutes les classes de la société. Les chefs, pour renouveler leurs provisions de fusils et de poudre et s'acheter de beaux ornements, vendent leurs propres sujets. Lorsque les villages ont terminé les récoltes, les jeunes gens se réunissent en bandes armées et vont chez les voisins chercher à « gagner un peu de bien ». Dans les moments de disette, les faits deviennent plus monstrueux; ce sont alors les pères de famille qui, pour améliorer leur situation, conduisent sur les marchés leurs propres enfants.

Enfin, pour compléter ce lamentable tableau, le Diula m'avoua avoir acheté l'une des petites filles de sa caravane à son frère; celui-ci l'avait traîtreusement éloignée de la case paternelle pour la vendre ensuite à vil prix.

Les peuplades qui se font ainsi des pourvoyeuses de chair humaine sont loin cependant de vivre sur un sol ingrat. Indépendamment de la fertilité réelle des ter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Mana-Oulé et la caravane d'esclaves. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rains, elles ont des mines d'or plus abondantes encore que celles du Bouré et du Bambouk. On ne peut donc accuser que leur état sauvage et le principe même de l'esclavage, admis malheureusement par tous les peuples africains; si les acheteurs ne foisonnaient pas dans les marchés du Haut Niger, ce trafic honteux cesserait de lui-même.

Les profits retirés du commerce des esclaves sont considérables. Voici comment opèrent les Diulas. Les uns partent de nos escales du Haut Sénégal ou de la Gambie avec de la guinée, pour se rendre dans le Kingui, vers Nioro; là, ils achètent aux Maures le sel du Sahara. Dans les moments d'abondance, ils obtiennent trois *bafals*[1] (barres) de sel pour deux pièces de guinée. Ils montent ensuite par Kita et Niagassola vers les marchés du Haut Niger; en général ils s'arrêtent à Kéniéra, le point le mieux alimenté de captifs; il paraît qu'on y rencontre, dans les périodes de guerre, plusieurs milliers de ces malheureux. A Kéniéra, chaque barre de sel vaut un captif. On voit par cet exposé que deux pièces de guinée, d'une valeur moyenne de vingt-cinq francs, procurent aux commerçants trois créatures humaines, dont la vente produira, au retour, six à huit cents francs. Si le Diula poursuit sa route jusqu'à Dialakoro, il pourra avoir encore des esclaves à meilleur compte; toutefois ce dernier marché, situé au centre du Ouassoulou, est surtout renommé pour son commerce d'or, et on y vend la barre de sel jusqu'à sept gros.

Ainsi les deux mêmes pièces de guinée représentent à Dialakoro vingt et un gros d'or, qui seront vendus dans les escales européennes deux cents francs. Mon interlocuteur me faisait alors ressortir que, sans la mortalité et les risques courus par les caravanes pendant la traversée de certains pays pillards, le commerce des esclaves serait de beaucoup plus avantageux que celui de l'or.

D'autres Diulas passent par le Niocolo, le Fouta-Djallon, vont dans les rivières du sud, françaises et anglaises, acheter à très bon marché des fusils et de la poudre, et débouchent ensuite sur le Haut Niger, derrière Timbo.

Les premiers marchés du Sankaran, actuellement bondés des victimes du farouche Samory, terrible chef de bande qui vient de dévaster le Baléya et le Dioumo, donnent les mêmes bénéfices que nous avons indiqués pour Kéniéra. Tout fusil d'une valeur de quinze francs vaut un captif! Cependant un grand nombre de marchands sarracolets continuent leur route sur Tengrela pour y acheter des colas[2] à bon compte; ils reviennent ensuite par Dialakoro, le Bouré et le Bambouk, où ils échangent avantageusement leurs colas contre de l'or.

Toutes ces transactions sont faites presque exclusivement par des Soninkés ou Sarracolets, individus très actifs et possédant au plus haut degré l'instinct du négoce; on les appelle volontiers les juifs du Soudan. Leur commerce est loin de se faire en toute sécurité; ils sont souvent obligés de se glisser à travers des pays en guerre, où ce n'est qu'à force de ruse qu'ils parviennent à sauver leurs marchandises.

Dans les contrées où règne la paix, les conditions ne sont guère meilleures, car ils ont alors à satisfaire les exigences de certains chefs qui leur font payer de fortes redevances.

Malgré ces nombreux obstacles, ils poursuivent avec ténacité leurs opérations, et quelques-uns arrivent à une fortune relativement considérable.

J'essayai de persuader à celui qui me donnait ces renseignements, combien le commerce des esclaves était condamnable et tout ce qu'il y avait d'odieux à traiter ses semblables comme un simple bétail; mais je n'obtins de mon interlocuteur que de la surprise; je crois même qu'il douta un instant de ma raison.

Le lendemain de très bonne heure, nous reprenions la route, et, après une marche à travers les derniers gradins du plateau de Naréna, nous arrivions devant le Mana-Oulé. Ce singulier mouvement de terrain est composé d'une montagne présentant plusieurs murailles verticales successives et flanquée de deux sortes de tours rocheuses qui lui donnent l'aspect d'un gigantesque monument d'architecture. Après avoir tourné le Mana-Oulé, la route passe au-dessous de Tabou, village réfugié dans les anfractuosités de roches énormes. Nous fûmes salués par les aboiements répétés de nombreux cynocéphales, qui venaient nous injurier jusque sur le chemin.

A quelques centaines de mètres plus loin, nous passâmes devant Nienkéma, construit au pied d'un amas pittoresque de rochers; on remarquait surtout deux obélisques très élevés, formés d'assises de grès superposées et surplombant; ils semblaient devoir s'écrouler d'un moment à l'autre sur le misérable village. Nous eûmes encore à admirer plusieurs montagnes très curieuses, dont les roches formaient des colonnades ou des portiques de l'effet le plus inattendu. Enfin, après le petit village de Kalassa, où plusieurs habitants crurent devoir prendre leur fusil en nous voyant, nous débouchâmes dans une plaine découverte.

Il était tard et nous avions hâte d'arriver à Sibi, point désigné pour l'étape. Ce village, nous disait-on, était au pied des montagnes que nous apercevions devant nous. Dans notre impatience, nous éperonnions nos montures que rendaient paresseuses la chaleur et la fatigue, lorsque tout à coup notre guide s'arrêta en montrant les symptômes d'une grande frayeur; puis il tendit son oreille vers le village en réclamant le silence. Que se passait-il donc?

J'écoutai à mon tour, et il me sembla en effet entendre des cris lointains poussés à de petits intervalles. Notre homme, en proie à une véritable épouvante, nous dit qu'il ne serait pas bon, aujourd'hui, d'aller au village, car ces cris annonçaient le Komou. L'interprète ne savait m'expliquer de quoi il s'agissait; il

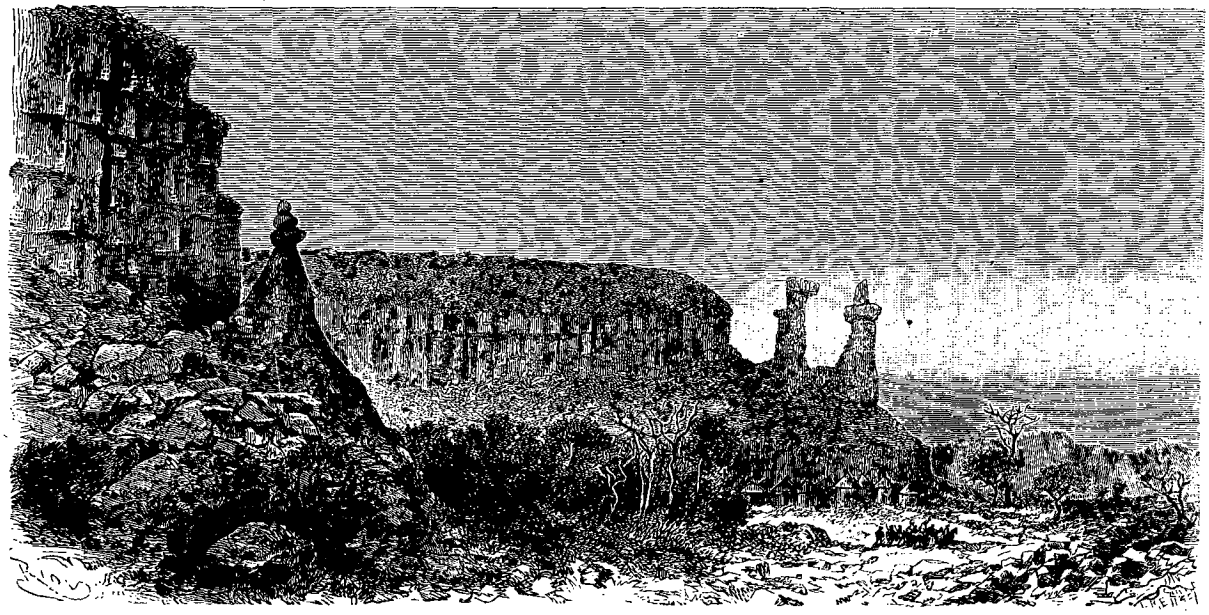
1. Un *bafal* ou barre de sel pèse environ quinze kilogrammes.
2. Sorte de fruit amer et excitant, dont on fait un grand commerce dans ces régions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parlait de sorciers, de fêtes, de bêtises des Malinkés, etc. A la fin impatienté, je poussai en avant, convaincu qu'il n'y avait là rien de sérieux. Mais Sori, les tirailleurs et les muletiers me suivirent seuls ; le guide et la caravane restaient immobiles, cloués par la crainte. A mesure que nous approchions de Sibi, les cris devenaient plus distincts ; c'étaient des voix jeunes et vieilles poussant de toute leur force une sorte de « ouloulement » plaintif que les échos de la montagne répétaient avec des vibrations d'orgue. Enfin, après avoir tourné un petit bosquet touffu, je me trouvai en face d'un jeune Mandingue accroupi, ayant devant lui une petite calebasse remplie de mil et un poulet, les pattes ficelées. Il se dressa comme un ressort à notre aspect, jeta un cri prolongé et se mit à courir à nos côtés en faisant force gestes, dont la signification était qu'il fallait nous arrêter. Mais le soleil brûlait nos fronts et un magnifique fromager étendait une ombre opaque à la porte du village. Aucune puissance au monde n'aurait pu nous empêcher d'aller y chercher un refuge.

La cause de tant d'émoi était la fête religieuse, le « Komou », qui précède les semailles.

Les Mandingues comme les Bambaras du Haut Niger sont fétichistes ; chaque village a dans son voisinage un bouquet d'arbres vénérés où l'on ne peut pénétrer que par un étroit sentier embarrassé de branches épineuses. Là, dans l'ombre et le mystère, se tient le dieu terrible, maître des destinées du village et de ses habitants. Le village ne doit jamais se hasarder dans une entreprise sans consulter ses volontés. S'agit-il de faire la guerre? On immole dans le temple quelque jeune chèvre dont le sang est répandu sur les pierres consacrées, et, à certains signes, le sacrificateur reconnaît les décisions du fétiche. On marche alors au combat avec



Les roches de Nienkéma dans le Manding. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

confiance, ou l'on renonce à toute attaque. De même, à l'époque des semailles, on sacrifie au dieu pour obtenir la bonne germination du grain ; ensuite vient la fête qui doit assurer la maturité complète des récoltes, et enfin, les greniers étant bien remplis, une nouvelle visite au bois sacré vient donner l'assurance que les ennemis n'auront aucune part des moissons de l'année. L'influence de cet être tout-puissant s'étend également sur les simples particuliers, et les jeunes filles désirant un bon mari n'hésitent pas à aller déposer à l'entrée du temple des œufs, une poignée de mil ou toute autre offrande agréable au grand dispensateur de tous biens.

Dès le point du jour, les femmes et les enfants avaient été enfermés dans les cases avec défense expresse de sortir. Malheur sur la curieuse ou sur l'imprudent qui aurait vu, même de loin, la cérémonie religieuse ! sa mort dans l'année eût été certaine. Aucun profane, *aucun étranger ne devait assister* aux sacrifices.

La population masculine du village avait seule le droit d'aller et de venir, et, depuis l'aurore, jeunes et vieux poussaient vers le ciel ces cris lugubres que nous avions entendus, dans le but d'attirer le fétiche dans son bosquet.

On comprendra combien notre arrivée avait dû troubler une pareille solennité ; mais les vieillards avaient trouvé le passage inopiné d'un blanc un fait tellement extraordinaire, qu'à leurs yeux le dieu devait y être pour quelque chose. « Songez, avait dit l'un d'eux, que ce blanc est le premier qui vient dans le pays, et remarquez en outre que, au lieu d'arriver un jour ordinaire, il se présente en plein Komou ; l'intention du fétiche n'est-elle pas manifeste? » Et voilà comment la situation si menaçante du matin s'était enfin améliorée.

Afin de conserver ces bonnes dispositions des chefs, j'envoyai au premier d'entre eux un boubou en toile

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jaune, qui excita l'admiration générale ; jamais pareil tissu n'avait été porté par un Mandingue de Sibi. Le vieillard reconnaissant s'empressa de faire remarquer à son entourage que sa bonne conduite à notre égard commençait à porter ses fruits et que ce « Komou » serait certainement l'un des plus mémorables de son règne.

La malheureuse caravane des Diulas était restée au delà du bois sacré et fort en peine en présence de toutes ces complications inattendues. Son chef vint me prier de le protéger et de le faire pénétrer dans l'enceinte du village ; je songeai alors aux pauvres enfants captifs souffrant de la soif et de la chaleur et je renvoyai de nouveau l'interprète auprès des chefs. Mais comment faire traverser les abords du lieu des sacrifices par des femmes et des enfants sans offenser le fétiche ? Le fait était grave et pouvait soulever la population indignée d'une pareille profanation. Enfin un bonhomme avisé proposa de bander les yeux à toute la caravane et de la faire venir en courant jusque dans le tata. Cette idée ingénieuse obtint tous les suffrages ; en conséquence, les captifs furent placés l'un derrière l'autre, la tête enveloppée d'un lambeau de guinée, et toute la file guidée par le chef se dirigea à la course vers la porte du tata, que l'on ferma derrière eux.

Le village de Sibi présente un aspect tout particulier ; au lieu d'un tout compact, il se compose de plusieurs groupes de cases établies sur une seule ligne au pied d'une longue montagne à flancs presque verticaux. Cette disposition a été prise pour qu'au moment du danger chacun puisse rapidement se réfugier dans les rochers. Les habitants, au nombre de deux mille environ, appartiennent à la tribu des Kamara, tribu de travailleurs, de forgerons et de chercheurs d'or.

La fête semblait absorber complètement la population et de loin nous en observions les curieux détails. Vers midi, les cris avaient cessé, et chaque individu, toujours porteur de sa calebasse de mil et de son poulet, s'était dirigé vers le bois sacré. Là, des groupes s'étaient formés en silence, et, à un signal donné, ils avaient, tous à la fois, poussé une immense clameur. Puis quelques vieillards, sans doute les grands prêtres, avaient pénétré dans le bosquet et commencé les sacrifices.

Il était impossible, à notre grand regret, de voir les détails de ces hécatombes de poulets, mais nous avions pour nous dédommager les manifestations extérieures des fidèles.

Vieillards et jeunes gens, en proie à un véritable délire, exécutaient la danse la plus animée et la plus burlesque ; aucune règle, aucun ensemble ne présidait à ces exercices chorégraphiques, chacun se préoccupait surtout de faire le plus de contorsions possible. Ils continuèrent ainsi leurs extravagances pendant toute la durée de la cérémonie intérieure, sans prendre un instant de repos ; plusieurs tombèrent essoufflés. Enfin, les grands prêtres, l'holocauste achevé, sortirent du bois sacré ; il y eut une sorte de conciliabule, à la suite duquel chacun revint au village, sa calebasse vide à la main. Mais tout le monde reparut bientôt, portant cette fois de grandes branches sèches, et l'on reprit processionnellement le chemin du bois. A peine arrivée, la foule se plaça sur plusieurs rangs vis-à-vis l'entrée, et chacun se mit à frapper violemment le sol en poussant de grands cris. Cette nouvelle cérémonie avait, paraît-il, pour objet d'engager le fétiche à s'enfuir.

Le calme le plus complet succéda d'abord à ces bruyantes manifestations ; mais, d'après le programme antique de cette fête, d'abondantes libations devaient être suivies de causes, de luttes et des courses ; or, le lieu de ces réjouissances était précisément le bel arbre qui nous servait de tente. Aussi l'affluence autour de nous ne tarda pas à dépasser celle du matin.

Je crus prudent d'envoyer demander l'intervention des chefs ; un vieillard tout cassé et ivre lui-même vint à notre appel et bredouilla une manière de discours qui ne réussit qu'à soulever les clameurs d'une partie de ses auditeurs. Une sorte de furieux se leva, apostropha vivement l'orateur et finit par le frapper à la joue. Cette scène violente, qui semblait devoir être le signal d'une rixe générale, fut au contraire une grande cause d'apaisement.

Le vieillard souffleté roulait de grosses larmes en proférant des paroles indignées que la colère étreignait dans sa gorge ; bon nombre d'individus, à cette vue, s'étaient empressés autour de lui pour le soutenir et le consoler. L'auteur de cette lâche insulte étant un captif, personne ne voulut être son partisan ; les fils du chef le saisirent, le lièrent et l'entraînèrent vers le village en le rouant de coups. Il y eut encore autour de nous quelques scènes tumultueuses ; je fus même obligé de menacer la foule de mon revolver ; mais peu à peu elle se dispersa par groupes dans la plaine pour se livrer à ses prétendus plaisirs.

Le lendemain matin, nous prenions sans regrets la route de Nafadié. Les Diulas qui nous suivaient étaient désolés : on leur avait volé une captive.

La route de Nafadié suit la muraille presque verticale des monts du Manding pendant assez longtemps, en laissant sur la droite la plaine alluvionnaire où coule le Niger.

On quitte les monts du Manding à Kamalia, village construit au pied de roches d'un grès de toute beauté. Cette localité, indiquée sur les cartes comme un point important, n'a pas plus de trois cents habitants, tous agriculteurs et d'allure humble et pacifique. Le chef Fali m'apprit que sa famille avait régné sur un plus grand nombre de sujets, mais un prince bambara avait mis le village à feu et à sang. Un peu plus tard, les musulmans étaient venus achever sa ruine. Fali fut aimable et obligeant.

Nous arrivâmes de bonne heure en vue de Nafadié.

A peine installés, le frère du chef vint nous rendre la visite que nous lui avions déjà faite ; c'était un très gros homme, porteur d'une bonne face réjouie. L'arrivée d'un blanc dans son village l'avait bouleversé, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Céremonie du Komou, à Sibi. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne savait où donner de la tête; néanmoins il n'oublia pas les devoirs de l'hospitalité; il me donna un mouton et fit manger abondamment les hommes. Le soir, il crut devoir s'enivrer en notre honneur.

Nafadié peut avoir sept cents habitants, qui sont, vers l'est, les derniers Mandingues de la vallée du Niger. Bandiougou, le chef, est de la même famille que les Mambi de Niagassola et de Kangaba.

Un homme du village vint nous dire que la veille, à Bammako, il avait vu un blanc. Cette nouvelle nous remplit de joie, car ce ne pouvait être que l'un des officiers de la mission, détaché en éclaireur; nous allions donc nous trouver prochainement réunis à ce marché célèbre, but de nos efforts et de nos fatigues. Je demandai à cet individu des renseignements sur Bammako, et, comme toujours, il la décrivit comme une grande et belle ville, dont les habitants principaux étaient de très riches commerçants. Cette riante perspective d'en finir avec les solitudes et les tristes villages du Manding nous rendait tout joyeux. Je m'empressai d'envoyer un courrier à nos amis pour les prévenir de notre heureuse arrivée.

Un jeune homme de taille gigantesque et d'aspect imposant et fort sauvage vint s'offrir comme guide

Le lieutenant Vallière se défend contre les habitants de Sibi (voy. p. 172). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

vers Bammako; c'était un second frère du chef. Ayant voulu le féliciter sur sa remarquable stature, on me fit observer que, dans le pays, les compliments ayant trait à la beauté et aux autres avantages physiques étaient mal venus; on pensait qu'ils portaient malheur à ceux qui en étaient l'objet.

La journée s'écoula calme et paisible, sans autres ennuis que la curiosité toujours un peu tracassière des femmes et des enfants.

Nous étions au fond très satisfaits de ce séjour à Nafadié, et je fis quelques libéralités au chef et à différentes personnes du village. Ces largesses nous valurent toutes sortes de manifestations flatteuses; les femmes, notamment, s'agenouillaient et plaçaient un coude en terre, en signe de remerciement.

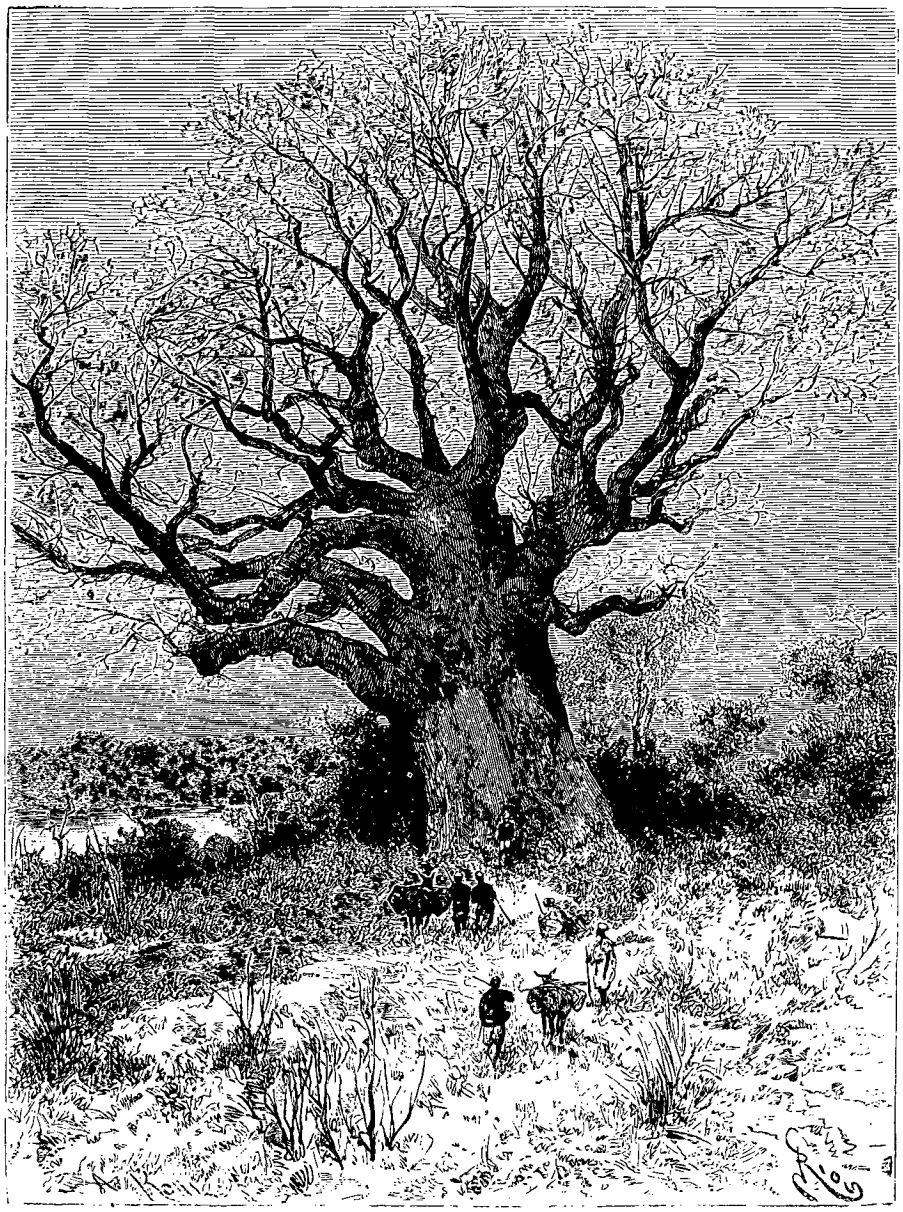
Le lendemain, au point du jour, les Diulas et le fils de Diango vinrent solennellement me faire leurs adieux. Ils prirent ensuite la route de Djoliba pour passer rapidement sur la rive droite et, de là, gagner Ségou en toute sécurité. J'étais loin de me douter alors que ce chemin deviendrait avant peu une voie de salut pour la mission.

Entre Nafadié et Bammako, la route se tient à peu près à égale distance des monts du Manding et du Niger. La plaine qu'elle traverse, large d'abord de quinze kilomètres environ, se rétrécit insensiblement jusqu'au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dernier de ces villages, où elle n'a plus que trois kilomètres à peine. Le sentier est bien frayé et la marche est facile; on ne rencontre comme obstacles que cinq petites rivières, toutes d'un franchissement assez aisé.

La première de ces rivières, le Balankô, sert de frontière au Manding et au territoire de Bammako. Nous quittions enfin cette contrée fort intéressante, mais aussi fort sauvage, où nous avions fait, après tout, un bien meilleur voyage que nous ne l'avions espéré. Le Manding, dont nous n'avions visité que la partie nord-est, couvre les deux versants de la ligne de partage des eaux du Sénégal et du Niger dans la partie comprise entre le Bélédougou et le Bouré; il s'étend



Baobab sur les bords du Kotoubadinta. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

même sur la rive droite du dernier fleuve, à une distance qu'il nous est difficile de préciser. Sa situation géographique est excellente et lui promet un avenir prospère. Placé, d'une part, à cheval sur les routes qui relient les escales françaises du Sénégal et les pays maures avec les marchés du Haut Niger, et, d'autre part, sur les rives du grand fleuve du Soudan, destiné à mettre un jour en communication les peuples des sources avec Ségou, Sansandig et Tombouctou, ce pays ne peut que grandir sous tous les rapports.

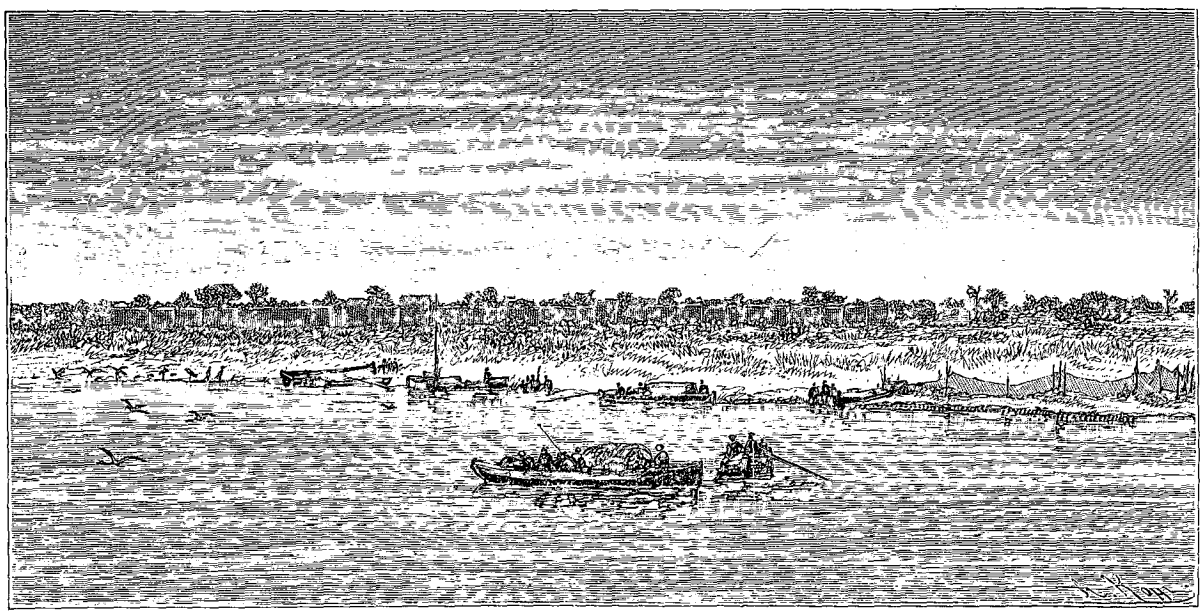
Le Balankô franchi, nous marchions débarrassés de tous soucis et avec la hâte de gens qui ont le prochain espoir de voir finir leurs fatigues et de retrouver des amis. Vers dix heures, il fallut faire halte sur les bords du Kotoubadinta, petite rivière assez ombragée. La chaleur était excessive et nous n'eûmes pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous abriter que l'ombre assez chétive d'un gigantesque baobab; néanmoins, nous reprîmes la marche à trois heures du soir; le Samankoba fut traversé, et vers cinq heures et demie nous étions au Kodialani, où nous passâmes la nuit; nous avions fait plus de trente kilomètres dans la journée.

Le lendemain de bonne heure, nous partions pour Bammako. Un fait étrange me préoccupait. D'après les versions de tous les indigènes que nous avions interrogés, nous allions atteindre une grande ville, un mouvement commercial important, et cependant nul être humain ne se montrait. Les abords d'une ville et surtout d'un marché présentent généralement de l'animation; les chemins sont suivis par des gens affairés qui vont et viennent avec des marchandises à vendre ou à acheter; or, ici, rien; la solitude était profonde. On me parlait bien de guerres avec les Toucouleurs qui rendaient les gens de Bammako très circonspects, mais cela n'expliquait pas suffisamment ce manque absolu de vie.

Enfin, après avoir franchi le Ouéyokô et un autre petit ruisseau, nous arrivâmes tout à coup devant une immense surface découverte, à l'extrémité de laquelle s'allongeait la grande muraille d'un tata : c'était Bammako. Nous pouvions distinguer la porte et un très gros arbre placé devant, mais on se serait cru devant une cité déserte. J'aperçus enfin deux individus se rendant à leur champ; leur extérieur contrastait beaucoup



Vue de Bammako sur le Niger. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

avec l'idée que l'on peut se faire d'un paisible cultivateur ou d'un inoffensif commerçant; ces hommes portaient fusils, cartouchières, poire à poudre, couteau, en un mot tout ce qui constitue l'armement d'un Soudanien entrant en campagne. Les gens qui passent leur vie dans les marchés ont ordinairement l'aspect moins belliqueux.

Une autre question se posait encore tout naturellement. Où était la mission? Avec son nombreux personnel elle aurait certainement donné la vie à ce désert; malgré moi je sentais insensiblement la surprise se changer en un sentiment de crainte. Je m'élançai au galop vers la porte de cette ville muette, mais un indigène m'en interdit l'entrée avec des gestes mystérieux. Je restais tout anxieux de cette singulière réception, lorsque enfin la vue de Piétri me rasséréna. En quelques mots je fus mis au courant de la situation; Bammako était simplement un gros village, ruiné par la guerre et sans mouvement commercial sérieux; quant à nos compagnons, ils étaient encore en arrière, et depuis plusieurs jours on n'avait aucune communication avec eux.

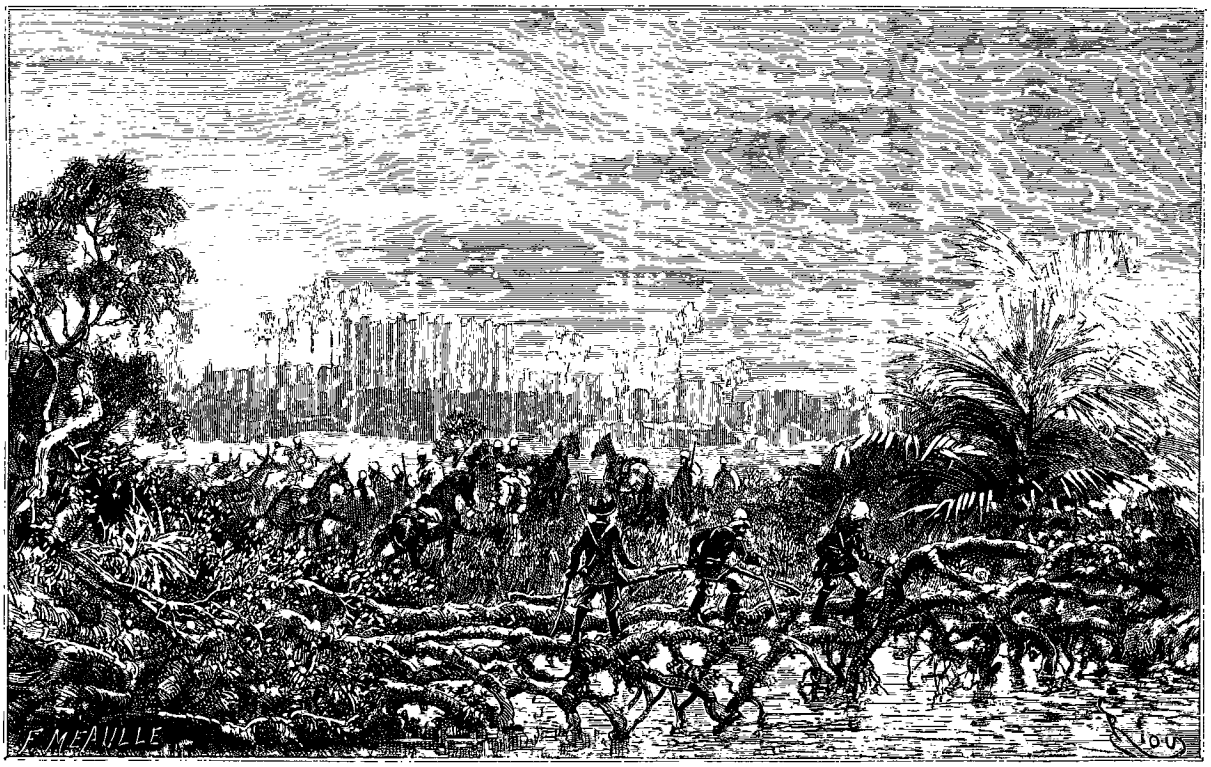
Des bruits d'attaque projetée avaient couru, et vers le soir, aucun signe de vie de nos camarades ne nous étant parvenu, je fus saisi d'une vive angoisse.

Hélas ! ce triste pressentiment n'était que trop justifié; le lendemain matin, nous apprenions le malheur épouvantable qui venait de fondre sur la mission.

VALLIÈRE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont près de Tadiana (voy. p. 181). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1880-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

État misérable de la mission. — Passage du Niger. — Route vers Ségou. — Méfiances d'Amadou. — Séjour à Nango. — Traité de Nango.

A la suite de la relation de Vallière, je reprends mon récit au moment de notre arrivée à Nafadié, où nous étions parvenus le 14, après avoir longé la rive gauche du Niger et couru les plus grands dangers tant à Bammako que pendant notre marche.

Le chef de ce village nous reçut cordialement; Vallière, lors de son passage, y avait laissé de bons souvenirs. La mission se trouvait alors dans l'état le plus lamentable. Nous n'avions plus ni munitions, ni cadeaux à offrir, ni vivres, ni médicaments. Quel serait, dans ces conditions, l'accueil fait désormais à ces hommes blancs, aux vêtements en lambeaux, que suivait une escorte composée d'indigènes blessés, malades, déguenillés, désarmés, car ils ne possédaient plus que quelques cartouches? Ce fut un moment solennel celui où, réunissant mes compagnons de route dans une sorte de conseil de guerre, tenu en vue des montagnes du Bélédougou et à quelques pas à peine de nos malheureux blessés, je proposai de franchir le Niger, malgré notre dénûment absolu, et de continuer notre route vers Amadou. Retourner en arrière, nous n'y songions même pas.

Aux yeux des indigènes, le parti le plus énergique est toujours le meilleur.

L'énergie et le patriotisme de mes officiers soutinrent ma proposition. La marche en avant fut résolue.

En même temps, il était urgent de faire parvenir des renseignements exacts à Saint-Louis. Le docteur Bayol, dont la mission spéciale pouvait être considérée comme terminée, puisqu'il avait été impossible de le laisser comme résident à Bammako, s'offrit pour accomplir ce

[1] Suite. — Voy. t. XLIV, p. 257, 273, 289 et 305; t. XLV, p. 113, 129, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyage. L'exploration de Vallière dans la vallée du Bakhoy nous fut alors très utile. Non seulement ses informations m'avaient permis de m'éclairer sur l'importance des contrées inconnues qu'il venait de visiter, mais encore elles offraient à M. Bayol une voie sûre et déjà frayée pour atteindre Kita et de là Bafoulabé. Je lui donnai pour guide l'interprète Sori, qui venait d'achever ce voyage et s'était fait de nombreux amis parmi les habitants des villages échelonnés entre Nafadié et Makadiambougou.

Je m'occupai ensuite de préparer le départ du personnel des âniers, qui devenait de plus en plus encombrant. Il m'était impossible de traîner avec moi jusqu'à Ségou tous ces indigènes, qui m'étaient inutiles et effrayaient, par leur aspect sauvage et misérable, les habitants des villages où nous passions. Ils s'étaient montrés parfaitement dévoués jusqu'alors et j'avais souvent obtenu d'eux, dans le difficile et long trajet de Bakel à Dio, des efforts que l'on peut espérer rarement des noirs sénégambiens. Plusieurs avaient combattu avec le plus grand courage à nos côtés pendant la journée du 11; quelques-uns étaient morts, d'autres avaient été blessés. Je tenais donc à acheminer ceux qui me restaient vers les postes du Haut Sénégal, de manière à leur éviter tout accident en route; je les mis sous la conduite de Thiama et de Silman, qui devaient marcher sur les talons du docteur Bayol. Avant leur départ, je les réunis et les remerciai, en les assurant que le gouverneur, à qui j'écrivais à leur sujet, reconnaîtrait et récompenserait largement leurs services. Beaucoup de ces braves gens demandaient à me suivre, mais je ne pus y consentir.

Je ne voulus pas me séparer des spahis et des tirailleurs, réduits à un bien petit nombre par les balles des Bambaras. Leur qualité de soldats français, leur répugnance à m'abandonner après leur brillante conduite à Dio, et surtout la possibilité d'une nouvelle attaque sur la rive droite, me déterminèrent à conserver auprès de moi ces auxiliaires dévoués. Je gardai également les laptots : ces enfants de Saint-Louis avaient formé, pendant toute l'expédition, un groupe à part, dirigé par le patron Samba Ouri, qui comptait parmi eux plusieurs de ses parents; ils s'étaient très bien comportés à l'attaque du convoi et les meilleurs d'entre eux avaient succombé.

Je remis au docteur Bayol, avant son départ, un rapport succinct sur l'affaire de Dio, destiné au gouverneur, lui recommandant en outre de prendre à Bafoulabé des dispositions pour nous faire parvenir le plus rapidement possible les objets qui nous étaient les plus indispensables et spécialement des médicaments. Toute notre pharmacie consistait en une trentaine de grammes de quinine et nous étions déjà dans la saison d'hivernage. Rarement voyageurs avaient été réduits à une pareille misère.

Nous nous éloignâmes de Nafadié le 15, vers neuf heures du matin. Il importait de ne pas perdre de temps : un homme du village, qui était allé chasser dans la direction de Bammako, nous avertissait que les Béléris s'approchaient pour s'opposer à notre marche vers la rive droite du Niger. Déjà le tam-tam de guerre avait retenti et les gens du village s'empressaient de rassembler leurs troupeaux et de se renfermer dans leur tata.

Vers onze heures, nous étions au village de Djoliba, situé à deux ou trois kilomètres à peine du fleuve; M. Bayol, suivi de près par les âniers, avait pris la route de Kita. J'emmenai avec moi les blessés, malgré leur désir de rester à Nafadié, où je ne les jugeais pas en sûreté. Ceux qui ne pouvaient supporter la marche à cheval avaient été installés sur des brancards et étaient transportés par leurs camarades. Piétri et Alassane m'avaient précédé à Djoliba pour préparer, dans la journée même, notre passage sur la rive droite. Le chef du village avait affirmé à mon envoyé que nous pourrions franchir le fleuve dès notre arrivée, mais il n'en fut rien, et ce Malinké semblait vouloir nous retenir jusqu'au lendemain. Ce retard nuisait à notre rapidité, qui nous avait seule sauvés jusqu'alors; les Bambaras devaient être en ce moment à notre poursuite. Je m'abouchai donc directement avec les somonos ou passeurs, qui, au prix considérable de deux fusils à pierre, s'engagèrent à nous transporter de l'autre côté du Niger.

Une heure de route à travers une grande plaine herbeuse, inondée en hivernage, nous amena enfin aux bords du grand fleuve du Soudan.

Ce ne fut pas sans émotion que nous nous trouvâmes devant cet immense cours d'eau qui, en ce point, avait une largeur de sept cent cinquante mètres, avec des berges peu élevées; on voyait des rochers à fleur d'eau à cinq cents mètres de la rive gauche. La profondeur, d'une moyenne de un mètre quatre-vingts centimètres jusqu'à ceux-ci, était de deux mètres à deux mètres cinquante centimètres entre eux et la rive droite. Le courant était assez fort et de nombreuses îles émergeaient au milieu de ce magnifique fleuve d'un aspect imposant. Nous passâmes le gué dans des pirogues, dont la plus grande offrait une longueur de quinze mètres sur un mètre de large; elles faisaient eau de toutes parts. Les chevaux et mulets, tenus par les spahis assis dans les pirogues, franchirent le fleuve à la nage.

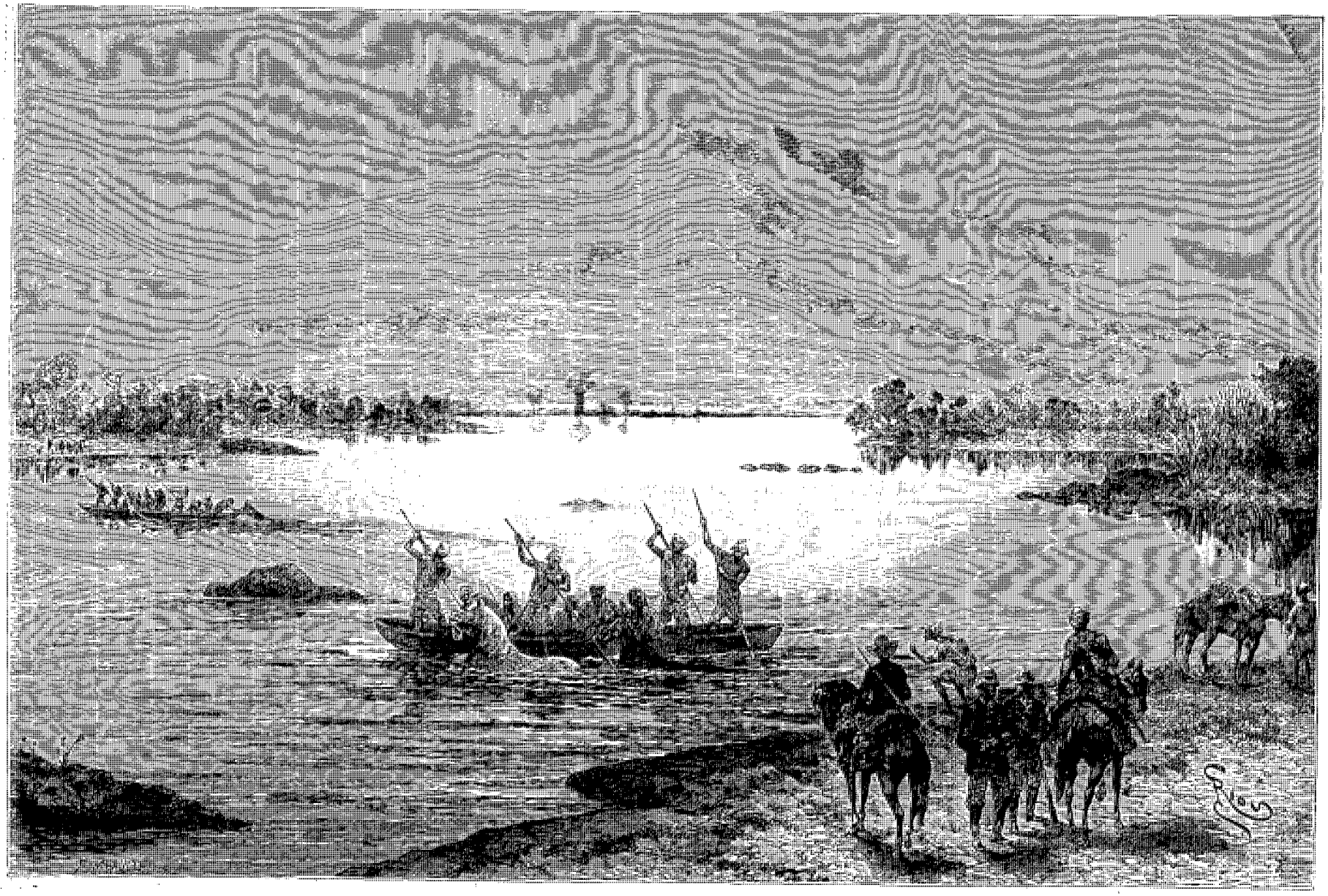
A cinq heures, hommes et animaux étaient de l'autre côté du Djoliba, et c'est avec un véritable soulagement que nous mettions pied sur cette rive, où nous fûmes du reste bien accueillis par un groupe de Toucouleurs, chargés par le sultan de Ségou d'administrer le village bambara de Tourella, dépendance de son empire.

L'un d'eux, jeune homme à figure intelligente, s'avança vers nous, et, après le traditionnel *salam aleikoum* et la poignée de main obligatoire, nous tint le petit discours suivant :

« Bihamo[1] ! Ce pays est le vôtre et vous êtes entiè-

1. Je dis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La mission Gallieni franchit le Niger le 15 mai 1880. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rement chez vous, puisque vous êtes envoyés comme ambassadeurs vers le sultan de Ségou. Nous connaissons le chef puissant qui vous a envoyés; mon maître, qui commande ce village au nom d'Amadou, sera heureux de vous recevoir. Il m'envoie vers vous pour vous dire : Bissimilahi[1]. Vous avez quitté votre pays et éprouvé bien des fatigues. Tout est fini maintenant. Vous êtes chez vous. Bissimilahi! bissimilahi! »

Après la brutale réception des Bambaras du Bélédougou, ces paroles nous furent agréables. Mais, hélas! nos illusions sur les Toucouleurs devaient bien vite se dissiper, et avant peu leur attitude hypocrite et le fanatisme cruel qu'ils déploient vis-à-vis de leurs sujets allaient presque nous faire regretter la franche sauvagerie des Béléris.

Nous remontons à cheval, traversons un marigot et arrivons bientôt à Tourella. A la porte, près de la ligne de puits, des cavaliers exécutent une fantasia, tandis que les griots courent après eux en chantant et en se cramponnant à la queue des chevaux. Nous entrons dans le tata; les portes sont étroites et placées devant une sorte de corps de garde. Nous nous arrêtons un moment sur la grande place du village, tandis qu'on cherche pour nous des cases ; là, nous voyons pour la première fois une de ces maisons en terre avec façade ornementée, telles qu'il en existe beaucoup sur les bords du Niger. A peine installés, nous recevons la visite du percepteur, le principal agent d'Amadou; c'est un Toucouleur, à physionomie intelligente, mais hypocrite, vêtu, comme la plupart de ceux que nous allons rencontrer dorénavant, d'un large boubou en calicot blanc et d'un pantalon bouffant de guinée bleue. Après le percepteur, arrive le chef du village, un Bambara dont l'autorité est purement nominale et qui ne fait que transmettre à ses gens les ordres du percepteur; puis se présente un jeune Toucouleur, qui s'annonce comme le fils du cadi de Ségou. On nous apporte des poulets, du riz et du beurre, du lack-lallo pour nos hommes, du mil pour nos chevaux. On ne saurait décrire l'heureuse impression que nous cause cette amicale réception.

Et ce fut avec des idées riantes que nous allâmes nous étendre sur nos nattes. Mais toute la nuit notre sommeil fut interrompu par les aboiements des chiens, le bruit du tam-tam, les cris et les chants des ivrognes, car on avait fait du dolo, et, selon l'usage, les Bambaras avaient passé la nuit à en absorber d'énormes quantités. Nous étions assez étonnés de voir dans le royaume d'Amadou, qui s'intitule orgueilleusement le fils du prophète, des hommes s'enivrer ainsi publiquement, mais, comme nous pûmes le constater plus tard, le Lam Dioulbé[2] ne force nullement ses sujets bambaras à se convertir, il leur demande seulement de payer exactement les lourds impôts auxquels il les soumet.

Le lendemain, de bon matin, je profitai des excellentes dispositions de mes hôtes pour confier ceux de nos blessés qui ne pouvaient plus supporter la marche au chef de village, en lui remettant deux fusils à pierre pour l'indemniser de ses frais d'entretien et de nourriture. Ces pauvres gens devaient nous rejoindre dès qu'ils seraient en état de se remettre en route.

Tourella était le point d'origine de deux voies principales pour gagner Ségou. L'une suivait immédiatement la rive gauche du fleuve, mais elle passait en face de Bammako et pouvait être dangereuse, si les Béléris, qui, paraît-il, se massaient pour franchir le Niger et nous séparer de la capitale toucouleur, mettaient leur projet à exécution. Je préférai donc une autre voie, qui se dirigeait vers la place de Tadiana et s'éloignait des points hostiles.

Nous nous enfonçons vers l'est sous la conduite d'un guide, chargé de nous mener auprès de Daba, qui commande la province du Guéniékalari et réside à Tadiana.

Le Guéniékalari fait partie des possessions d'Amadou de la rive droite du Niger. Celles-ci s'étendent sans discontinuité entre ce fleuve et son affluent le Mahel Balével, depuis Sansandig, important marché indépendant, jusqu'à Kangaba, centre de population malinké qui, depuis longtemps, refuse tout tribut à Ségou. Le Guéniékalari est peuplé d'une triple ligne de villages bambaras, que la place de Tadiana maintient dans un état de sujétion assez précaire. C'est par cette région que se dirigent les nombreuses colonnes toucouleurs qui, chaque année, vont effectuer des razzias dans le sud, vers le Bana et le Ouassoulou. Ce dernier pays, renommé pour sa richesse en or, en grains, en chevaux et surtout en captifs, est même devenu depuis quelque temps un objectif vers lequel tend constamment Amadou. Il le rapprocherait de ses dépendances de Dinguiray, dans le Fouta-Djallon, et lui permettrait de prendre pied au milieu de ces régions, où presque toutes les caravanes de Diulas viennent acheter des captifs, qu'ils vendent ensuite dans les différentes parties du Soudan occidental. Mais là il se heurtera sans doute au guerrier Samory, toujours en guerre avec les peuplades environnantes et dont la mission semble être d'approvisionner les marchés locaux de chair humaine. Le marché de Kéniéra renferme toujours un grand nombre de captifs dans ses murs, et le prix moyen d'une de ces misérables créatures est d'un fusil à pierre, d'une valeur assurément inférieure à quinze francs de notre monnaie.

Le nouveau pays que nous abordions différait beaucoup de celui que nous avions parcouru sur la rive gauche. Les massifs de hauteurs rocheuses avaient disparu et nous nous trouvions dans une plaine formée d'alluvions anciennes, d'une grande fertilité et abondamment arrosée par le Niger et ses importants affluents de droite, tels que le Mahel Balével et ses tributaires.

Le terrain produit en abondance le maïs, le riz, le coton, le tabac, l'arachide, l'indigo, le sésame, le ricin

1. Bissimilahi : soyez les bienvenus.
2. Titre que prend Amadou et qui signifie : le chef des musulmans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les différentes espèces de mil; de plus, de vastes forêts d'arbres à beurre couvrent cette région. On ne s'étonne donc pas du renom de richesse que possède, parmi les indigènes de ces contrées, la vallée du Haut Niger. Quel magnifique domaine agricole et commercial pour la nation européenne qui parviendrait à s'établir sur ce beau cours d'eau et à mettre en œuvre non seulement cette terre féconde et propre à recevoir des cultures aussi diverses, mais encore les immenses richesses métallurgiques des contrées voisines du Bouré, du Sankaran et du Ouassoulou !

Au village de Cissina s'étend, comme à Tourella, une ligne de puits, bordés de jardins où croissent des *diakhatos*, sorte de tomate, formant l'un des éléments essentiels du lack-lallo.

Peu après notre arrivée, nous assistons à un enterrement bambara. Une vingtaine de femmes s'avancent, pleurant à tue-tête; derrière, deux griots, dont l'un, armé d'un petit tam-tam, hurle les louanges du défunt; puis, vient le cadavre porté par six hommes dans une natte assez finement travaillée; enfin, suivent les parents et amis du mort, armés de leurs fusils. Les Bambaras enterrent leurs morts tout près du village, les chefs importants sont même enterrés dans leurs cases. Au moment où l'on rejette la terre sur le cadavre, tous les assistants, sauf le captif qui remplit les fonctions de fossoyeur, se sauvent, craignant d'être entraînés avec lui dans la tombe.

Vers quatre heures et demie, quand nos hommes ont pris leur repas, nous nous remettons en marche.

Nous arrivons à Tadiana vers huit heures du soir. Heureusement que la lune nous éclaire, car, sans cela

Maison bambara, à Kobilé (voy. p. 182). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Valhère.

je ne sais comment nous aurions pu franchir un ruisseau large et vaseux qui entoure ce village. Nous descendons de cheval et passons sur une sorte de grossière passerelle, construite avec des branches d'arbres entrelacées, au milieu desquelles nos pieds s'embarrassent et ont peine à se poser.

Tadiana, place forte toucouleur, importante par la hauteur et l'épaisseur de ses murailles ainsi que par l'étendue de son enceinte. Le chef qui la commande, Daba, est chargé de surveiller cette partie des possessions d'Amadou de la rive droite. La population est bambara, mais elle comprend plusieurs Sarracolets, avec lesquels Moussa ne tarde pas à lier connaissance. Daba nous envoie des nattes, du riz et un mouton.

Le 17 mai, il nous accompagne pendant un kilomètre; il est très fier d'un beau parapluie, qui lui vient de nos escales du Sénégal. Il nous raconte que les somonos sont venus lui annoncer que les guerriers du Bélédougou s'étaient rassemblés sur la rive gauche, mais qu'il était douteux qu'ils pussent traverser le Niger, car les gués étaient déjà recouverts par les eaux. Nous dépassons le village de Diba et arrivons à l'entrée de la nuit au tata de Konio.

A notre approche, un homme, placé sans doute en sentinelle, s'enfuit, et nous trouvons les portes fermées. Notre guide parlemente pendant une demi-heure par un créneau; on finit par le laisser entrer et le mener vers le chef. Quelques minutes après, arrivent plusieurs Bambaras, qui viennent nous examiner attentivement à la lueur d'une torche de bois résineux que l'un d'eux promène devant nos yeux; on nous touche même les mains et la figure, pour bien s'assurer que nous sommes des blancs. Puis, les Bambaras rentrent de nouveau et le palabre recommence à l'intérieur. On vient enfin nous dire qu'on nous avait pris pour des cavaliers toucou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs en expédition et qu'on avait eu peur de nous.

Le lendemain, au lever du soleil, nous nous mettons en marche vers le petit village de Darani, reconnaissable de loin à un groupe de dattiers qui émergent au-dessus des terrasses de ses cases en terre.

Plus loin, nous passons près de villages ruinés et nous franchissons un ruisseau, d'accès assez difficile.

De l'autre côté, nous rencontrons une bande d'esclaves conduits par des Sarracolets du Kaméra.

A onze heures, nous sommes à Kobilé, petit village de trois cents habitants environ. Nous entrons dans le tata; là, nous pouvons nous procurer du mil pour nos chevaux affamés. Le chef nous apporte un mouton. Sur ses talons arrive son frère, qui nous fait un discours des plus emphatiques, dont voici à peu près le résumé :

« Je vous donne ce poulet. Si j'étais riche et puissant, je vous ferais un cadeau bien plus considérable, mais, comme je ne suis ni riche, ni puissant, je ne puis traiter, comme ils le méritent, des gens aussi importants que vous, et je regrette beaucoup la petitesse de mon cadeau. »

Nous nous installons dans une case assez spacieuse et, ce qui est passablement rare chez les Bambaras, très propre. On nous dit que c'est là qu'a lieu l'importante cérémonie de la circoncision. Les murs en pisé, enduits d'une sorte de vernis fait avec de la bouse de vache, sont couverts d'inscriptions hiéroglyphiques, assez curieuses pour que Vallière en prenne le dessin; au plafond sont suspendues des amulettes, des castagnettes formées de morceaux de calebasse, des cornes, etc. Parmi ces curiosités, nous trouvons, non sans étonnement, un sabre d'origine européenne, avec cette devise : « Ne me tire pas sans raison, ne me rentre pas sans honneur. » On ne peut nous renseigner sur la provenance de cette arme, qui nous paraît très ancienne.

Nous repartons le 19 dès le point du jour; le passage de la Faya, affluent assez important du Niger, nous arrête pendant une heure, et ce n'est que vers les onze heures que nous arrivons à Niagué, village d'environ cinq cents habitants. Ceux-ci ont déserté sur l'avis qu'une colonne toucouleur traverse le pays.

Le percepteur, qui est resté seul dans le village avec une vieille captive, nous dit que les habitants n'ont rien laissé et ont tout caché dans les bois. Immédiatement, nos hommes se répandent dans les cases et vont fouiller les champs; ils rapportent tout d'abord des marmites en terre, des pilons, des mortiers, des calebasses, du bois, des graines de coton et du piment, puis ils finissent par découvrir du mil, en assez petite quantité d'ailleurs. Mais, pour manger, il faut piler le mil; or, c'est là un travail de femmes. Cependant le caporal Bénis, qui est un vieux troupier, donne l'exemple, et bientôt tout le monde se met à piler, mollement d'abord, puis avec vigueur et gaieté. Chacun plaisante celui qui prend le pilon et qui, comme les femmes, s'entoure les reins de son boubou en guise de pagne. Tous rient avec cette grosse bonne humeur spéciale aux nègres. Enfin, le mil est pilé, le feu est allumé et, sous la haute direction de Bénis, on confectionne un plat, composé de farine de mil, de graines de coton écrasées et de piment. Pour nous, nous devons nous contenter de lait caillé et de quelques poignées d'arachides.

Nous sortons de Niagué au point du jour. Une assez longue étape nous conduit à Dioumansannah.

Dans la journée, nous assistons au départ d'un sofa[1] de Ségou. Il est venu à la poursuite d'un captif évadé et il s'en va, sa hache à tata sur l'épaule, tenant à la main une corde de baobab passée au cou du fugitif. Ces deux captifs, l'un traînant l'autre, causent amicalement ensemble et forment un tableau passablement comique.

Le lendemain, vers huit heures, nous sommes au petit village de Tounikoro, où, pour la première fois depuis Goubanko, nous voyons quelques Peuls faisant paître leurs troupeaux dans des champs parsemés de karités et de khadds. Nous poussons l'étape jusqu'à Fougani, village misérable.

Le 22 mai, nous nous transportons vers Koni.

A quelques kilomètres, nous rencontrons un tombeau de forme curieuse : c'est un parallélipipède rectangle, dont la face supérieure supporte trois pierres, indiquant la tête, le ventre et les pieds, comme sur les tombeaux bambaras ordinaires, mais à l'une des extrémités s'élève une sorte de pyramide, assez bizarrement travaillée. L'une des faces latérales est ouverte et chacun, en passant, y jette une petite pierre.

A Koni, nous allons camper sous un tamarinier, à côté d'une mare boueuse, où voltige une bande d'aigrettes au blanc plumage. Les Bambaras ont presque tous déserté le village pour aller terminer les défrichements et préparer leurs champs pour les semailles prochaines. Nous en avons rencontré un grand nombre, se rendant dans leurs lougans, suivis de leurs chiens au poil roux et portant leurs pioches sur l'épaule; d'autres brûlaient les mauvaises herbes ou allumaient de petits bûchers au pied des arbres qui doivent être ainsi abattus; enfin, des bandes de femmes portaient dans des calebasses l'eau et le lack-lallo destinés au repas de leurs maris; au retour, elles rempliront ces mêmes calebasses des fruits de l'arbre à beurre, qu'elles vont soumettre à une manipulation de plusieurs mois pour en extraire le beurre, l'huile, le savon et tant d'autres ingrédients que peut fournir cet utile végétal.

Une fois installés sous notre tamarinier, nous ne tardons pas à être entourés de Peuls, dont les physionomies presque européennes nous reposent des figures grossières, souvent repoussantes, des Bambaras. Les femmes qui étaient devant nous avaient toutefois adopté presque toutes l'anneau nasal des Bambaras, ce qui ne les embellit pas, tant s'en faut. Les ornements de la coiffure comprennent des filières d'ambre, des

1. Les sofas sont les Bambaras soumis à Amadou et servant dans son armée. Ce sont des captifs enrégimentés et jouissant de certains privilèges.

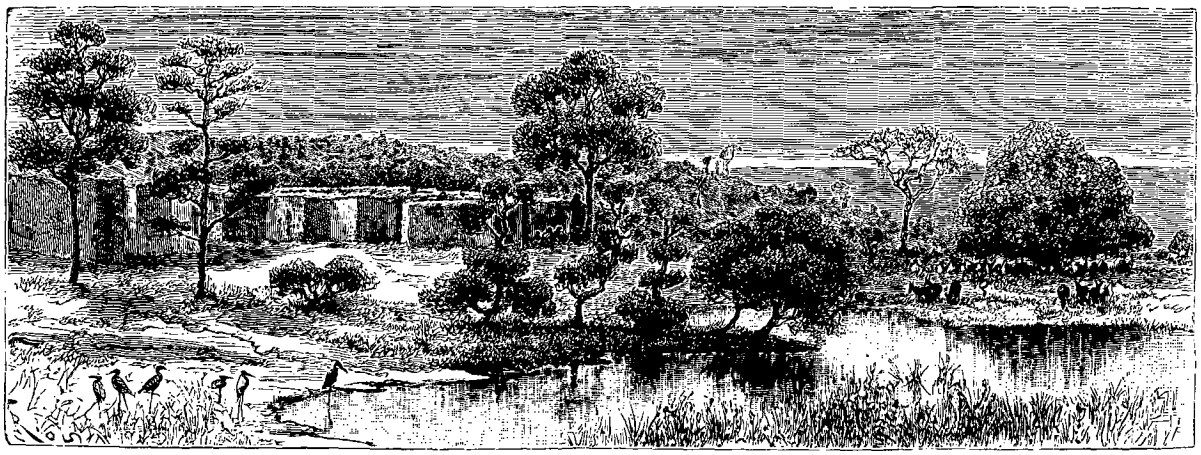
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verroteries, des anneaux d'or, suspendus aux cheveux par des torsades de coton. Plusieurs portaient aux oreilles de gros anneaux d'or qui, trop lourds, n'étaient pas attachés au lobule, mais à une mèche de cheveux de la tempe. Leur vêtement se composait d'un pagne teint à l'indigo foncé et d'un *bourtouguel*, sorte d'étoffe en mousseline grossière recouvrant la tête et retombant sur les épaules en cachant le haut du corps. L'une de ces Peules, accompagnée de sa petite captive bambara, à la figure rieuse et éveillée, était réellement une fort jolie personne.

Nous repartons le matin de bonne heure. Nous cheminons dans le fond d'une vallée, entre des collines de faible hauteur, mais assez rapprochées. De loin en loin, nous rencontrons des tas de pierres, de morceaux de bois, de chiffons même; ce sont des endroits signalés dangereux par les sorciers de la contrée et sur lesquels chacun jette l'un de ces menus objets pour conjurer le mauvais sort.

Nous passons devant le village de Gonindo et nous nous arrêtons à Sanankoro, où, pour oublier que nous n'avons trouvé que quelques poignées d'arachides pour notre déjeuner, nous restons couchés toute l'après-midi sur nos nattes en devisant sur la distance qui nous sépare encore de Ségou et qui paraît s'allonger chaque jour. Amadou nous donne enfin signe de vie, et maître Alpha vient m'annoncer que deux hommes, venant de la capitale toucouleur, sont arrivés et demandent à nous parler. On les introduit : ce sont deux sofas, que leur maître nous envoie de la part du sultan et qui m'informent « qu'ils avaient ordre de me faire attendre partout où ils me trouveraient, en quelque village que ce fût, fût-ce même à Tadiana, et que d'ailleurs ils devaient veiller à ne me laisser manquer de rien. »

Je proteste énergiquement : voilà quatre mois que nous sommes en route pour venir trouver Amadou, et l'on nous arrête dans un petit village, privé de toutes ressources, au moment surtout où les pluies d'hiver-



Village de Koni. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

nage allaient défoncer les chemins et nous interdire sous peu l'accès de la capitale. Les deux sofas tiennent bon, déclarant qu'ils ne font que nous transmettre les ordres du Lam Dioulbé. Ces ordres sont clairs et formels : ils doivent nous arrêter partout où ils nous rencontreront. Ils reconnaissent d'ailleurs que Sanankoro ne présente pas de ressources suffisantes pour nous entretenir, nous et notre troupe, et nous informent que demain nous pousserons jusqu'au village plus important de Niansonnah, où nous attendrons la réponse du sultan. J'avertis alors ces deux émissaires que j'ai fait écrire une lettre arabe à Tadiana et que je désire envoyer cette lettre à Amadou, par l'un de nous, Piétri, qu'accompagnera l'interprète Alpha Séga. Nouveau refus : on nous déclare qu'Amadou nous enverra quelques-uns de ses notables pour recevoir nos communications et que nous n'avons qu'à attendre ses ordres.

Évidemment Amadou est en défiance contre nous à cause de l'itinéraire que nous avons suivi dans le Bélédougou et veut, avant de prendre une décision à notre égard, se procurer des renseignements auprès des chefs de Tourella et peut-être même de Mourgoula.

Nous quittons Sanankoro le 24. Notre route est toujours parallèle au Niger, dont elle est séparée par une trentaine de kilomètres en moyenne. Nous rencontrons une caravane de Diulas Sarracolets avec une vingtaine d'ânes, chargés de bafals[1] de sel; ils viennent de Nioro et vont acheter des captifs dans le Ouassoulou. Le chef de la caravane nous affirme que, pour chaque barre de sel, on lui donnera là-bas deux captifs, ce qui met la marchandise humaine à un prix bien bas, ou le sel à un prix bien élevé.

Nous passons devant Niamana, traversant un véritable verger de grands et beaux figuiers.

Vers dix heures, nous faisions halte à Niansonnah, village d'environ cinq cents habitants, composé de trois groupes de cases, dont le plus grand est entouré d'un tata; une partie de la population s'est enfuie devant

1. Un bafal est une barre d'environ quinze kilos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les cavaliers d'Amadou. Niansonnah est loin d'être aussi riche que nous l'affirmaient les deux sofas, et ce fut avec la plus grande peine que nous pûmes obtenir, pendant les quatre jours que nous y séjournâmes, les vivres qui nous étaient nécessaires. Nous étions forcés d'acheter à beaux deniers comptants le lait et la viande de chèvre, qui formaient le fond de notre nourriture. Heureusement, pour la première fois depuis notre entrée dans les États de Lam Dioulbé, nous eûmes la possibilité de changer de l'argent contre des cauris, petits coquillages servant de monnaie dans le pays. Jusqu'à ce moment, les indigènes auxquels nous offrions notre argent ne se rendaient pas compte de sa valeur et nous demandaient sans scrupule une pièce de cinq francs pour une petite calebasse de lait, que nous aurions eue autrement pour trente à quarante cauris. Moussa, notre principal intermédiaire pour toutes ces sortes de marchés, réussit à nous trouver un Diula, qui s'en revenait à Bakel et consentit à nous vendre une certaine quantité de cauris, à raison de cinq à six mille pour une pièce de cinq francs. C'était une affaire très avantageuse et que nous ne pûmes malheureusement conclure aussi souvent que nous l'aurions désiré, car les Bambaras tenaient peu à l'argent et les Peuls ne possédaient pas assez de cauris pour en vendre en grandes quantités.

Le 29, je fis appeler les sofas et leur déclarai que, puisqu'ils n'avaient encore reçu aucune réponse d'A-

Jeune femme peule et sa captive (voy. p. 183). — Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. Vallière.

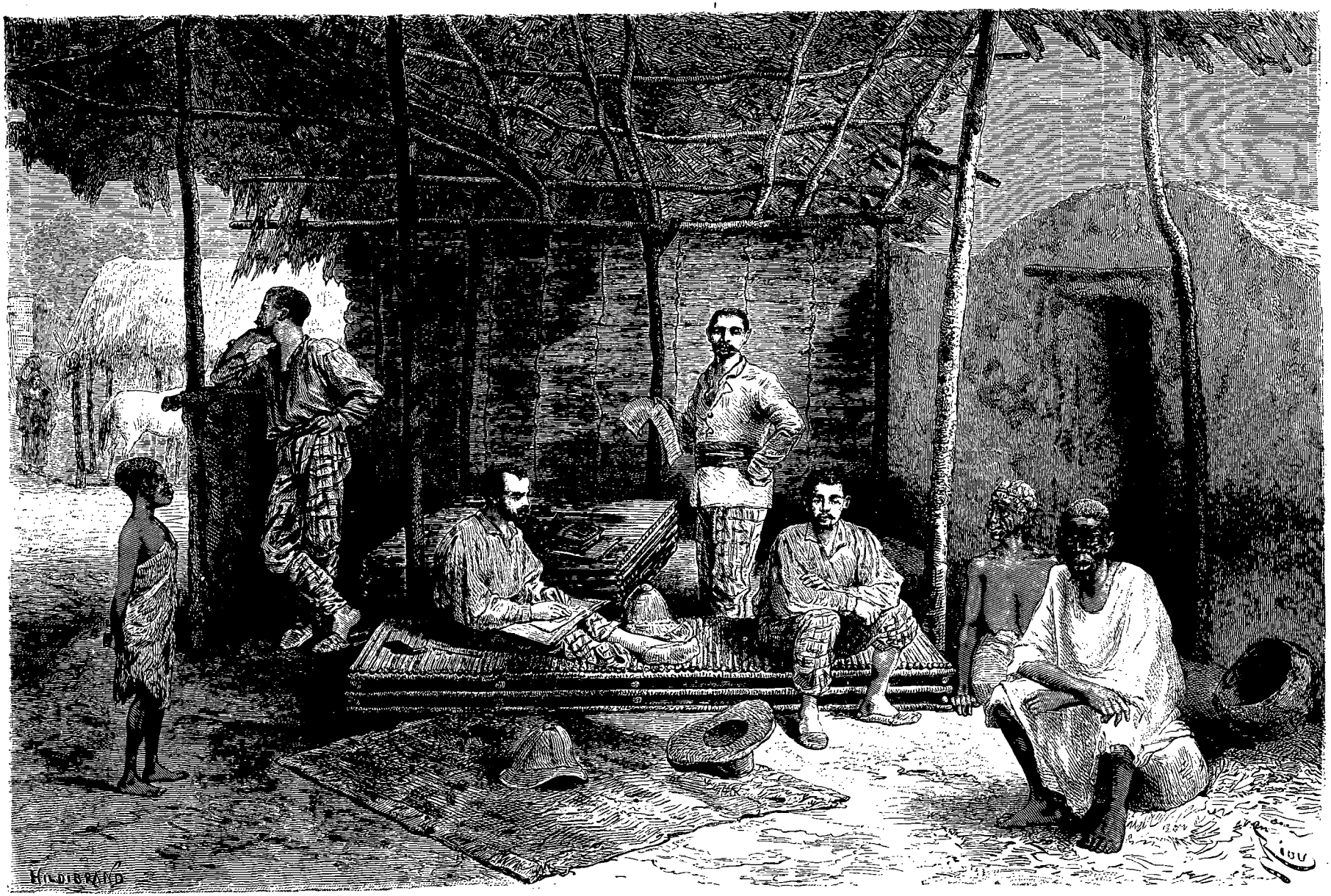
madou au message qu'ils lui avaient adressé à notre sujet, j'allais me remettre en route et quitter ce village épuisé, où il n'était même plus possible de trouver à manger pour nos hommes. Voyant qu'ils ne pourraient pas nous retenir, ils se décidèrent à partir avec nous, assez peu rassurés d'ailleurs sur les conséquences de leur désobéissance aux ordres du sultan.

Le départ se fit péniblement dans la matinée du 30 mai. Nous prîmes la route de Tiénabougou, précédés par les sofas et un cavalier arrivé la veille de Ségou, sans doute avec un message secret d'Amadou. On cherchait à nous éloigner du Niger et de la grande voie de communication qui, par l'important marché de Boghé, mettait la capitale toucouleur en relation avec les contrées du sud. Le chemin que nous suivions paraissait peu fréquenté, mais il nous rapprochait de Ségou, et c'était là le principal. Nos noirs, pour la plupart blessés ou éclopés, nourris d'un grossier mélange de farine de mil et de feuilles de baobab, sans sel, se traînaient péniblement, s'éparpillant, au fur et à mesure que nous avancions, dans les rares villages qui bordaient notre route; nos animaux s'affaiblissaient de plus en plus.

Vers sept heures, nous traversions le grand campement peul de Kouloukoroni, composé de trois agglomérations de gourbis construits en forme de calottes hémisphériques.

Une heure après, nous dépassions Tiemona, village

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Installation de la mission à Nango. — La vieille Nadié. — Tiébélé. — Kili (voy. p. 186-190). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bambara, sans tata, aux maisons extérieures duquel sont accolés quelques gourbis peuls. Vers neuf heures, nous traversions Sougoulani, grand village habité par des Bambaras et quelques Peuls, possesseurs d'un magnifique troupeau de bœufs, qui s'abreuvaient au puits.

Nous atteignions Tiénabougou vers onze heures. A notre entrée dans le village, les Sarracolets et les Bambaras qui l'habitent s'enfuient presque tous dans les bois, croyant que c'était la colonne toucouleur qui revenait. Nous nous installons dans un enclos assez grand pour nous contenir, nous, nos domestiques et nos chevaux. Chacun se met à la chasse des nattes et nous prenons possession d'une case, assez petite, mais propre, où, à force d'habileté, on parvient à en loger quatre. Dans la case voisine s'installe Yoro, que nous menaçons des peines les plus barbares s'il ne nous a pas trouvé à manger avant un quart d'heure. Quelques minutes après, il nous apporte un superbe plat de niébés guertés, sorte de gros haricots rouges, dont nous avons déjà goûté à notre bivouac de Guénikoro. Il nous raconte que, en entrant dans la case, il avait trouvé sur le feu une marmite en terre où cuisaient les haricots et qu'il n'avait eu que la peine de les faire sauter. Nous sommes les complices d'un vol. Que faire? Nous indemniserons le propriétaire, s'il vient.

L'étape du 31 nous rappelle encore notre colonie sénégalaise, avec ses immenses steppes garnies d'une maigre végétation. Auprès du village de Dindian, deux bouquets de baobabs, encore peu volumineux et rapprochés les uns des autres, donnent à la plaine un aspect tout particulier. Un peu plus loin, au sortir d'un petit camp de Peuls, nous trouvons un grand bois de karités, aux branches chargées de fruits; pendant toute la route, nous nous régalons de la chair savoureuse qui recouvre la coque, renfermant le beurre végétal. Aux karités succèdent des acacias, grands arbres, paraissant presque dénudés avec leur maigre fronde de toutes petites feuilles d'un vert blanchâtre. Aux grosses branches sont accrochées des ruches, que les Bambaras sont en train d'installer pour la saison d'hivernage.

Nous arrivons à Soïa; à l'entrée, sont de beaux fromagers, qui ombragent une sorte de place, où travaillent en ce moment plusieurs tisserands; autour, s'élèvent quelques roniers de moyenne taille. A l'intérieur, nous trouvons le sol miné par de grandes excavations, qui ont fourni la terre nécessaire aux constructions et nous forcent à marcher avec les plus grandes précautions. Au milieu du village est un puits très profond. Soïa a un petit marché quotidien, où quelques Peuls viennent apporter leur lait et leur beurre; de vieilles Bambaras y vendent des arachides, de tout petits morceaux de sel, du coton et des boulettes grossières, faites avec de la farine de mil, du miel et des arachides. En outre, il y a un marché hebdomadaire, qui se tient le mardi et où les transactions ont spécialement pour objet les grains, le bétail et les captifs.

Le lendemain, en quittant Soïa, nous traversons un pays marécageux; après avoir longé de vastes champs de cotonniers, parsemés d'acacias, nous débouchons en face de Nango, et nous nous trouvons en présence d'une douzaine de cavaliers, qui venaient au-devant de nous. C'est Marico, le percepteur du village, et ses sofas qui, d'après les instructions d'Amadou, nous accablent de prévenances et nous escortent jusque dans l'intérieur du tata. On nous a préparé trois ou quatre cases, toutes neuves et très propres, garnies de taras, de nattes et d'une grande jarre en terre remplie d'eau. Nous admirons fort ces cases, mais nous constatons avec peine que ces jolies chambres, comme les appelle Yoro, sont trop petites et trop étouffées au milieu des autres cases; nous n'y respirons pas. Aussi nous mettons-nous aussitôt en campagne pour trouver mieux; nous nous hâtons, car Vallière a un violent accès de fièvre qui exige des soins immédiats. Nous finissons par trouver une assez vaste case, munie de deux portes et qui a l'avantage de donner sur la campagne. Vallière se couche et nous raconte, dans son délire, qu'il vient de faire une charmante excursion dans les montagnes de l'Auvergne, qui l'ont vu naître. Nous sommes loin de nous douter que la misérable case de boue, dans laquelle nous venons de nous arrêter, va nous servir de demeure pendant dix mois d'une longueur mortelle.

L'après-midi, je vais voir Marico sur la grande place du village. Il est vêtu exactement à la toucouleur, au milieu d'une nombreuse assemblée formée par ses sofas et ses captifs. Les salutations d'usage sont échangées, et Marico, après un long moment de recueillement, se décide à prendre la parole :

« J'étais à Ségou, quand Amadou a appris votre arrivée. Immédiatement, il m'a donné l'ordre, par l'intermédiaire de Mamout, chef de tous les sofas, de venir à votre rencontre, de vous bien recevoir, de bien vous donner à manger ainsi qu'à vos hommes et à vos animaux, puis, lorsque vous serez bien installés à Nango, d'aller lui rendre compte de ma mission en vous disant de rester ici pour attendre la réponse du sultan. Lam Dioulbé sait tout ce qui vous est arrivé. Il en est très peiné, mais il ne faut pas vous en affecter outre mesure, car l'injure qu'on vous a faite, c'est à lui qu'on l'a faite en réalité et il saura vous venger. Vous êtes les ambassadeurs d'un chef puissant et vous serez reçus comme vous le méritez. »

Tout cela est très bien, mais ne fait nullement notre affaire. J'essaye de faire comprendre à Marico que nous, nos hommes et nos chevaux, nous sommes exténués et n'en pouvons plus, que l'on est dans l'hivernage et qu'il faut à tout prix que nous nous installions définitivement, car, après toutes nos épreuves, de petits arrêts comme celui de Niansonnah nous sont encore plus préjudiciables que la marche. Marico nous écoute tranquillement et nous répond qu'il ne fait qu'exécuter les ordres d'Amadou en nous transmettant ses paroles, et que d'ailleurs il va partir pour Ségou, au lever de la lune, et ira chercher la réponse de son chef.

Nango est un village ouvert, mais, à l'intérieur, on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

y trouve un petit tata, habité par Marico et ses sofas. Ce Marico est un Bambara du Kaarta, fait captif assez jeune par El Hadj et devenu ensuite l'un des chefs sofas d'Amadou; il cumule ici les fonctions de percepteur et de chef militaire de Nango et des villages environnants.

Le 2 juin, Alpha commence à changer de physionomie. A Bammako, notre superstitieux interprète, nous croyant perdus, s'était logé un petit brin de paille dans l'œil gauche pour corriger la mauvaise fortune. Plus tard, à Cissina, la vue de l'enterrement bambara, considéré toujours comme d'un bon augure chez les nègres de cette partie du Soudan, l'avait un peu rasséréné et la paille avait disparu. Malgré cela, il n'avait cessé de rester un peu mélancolique, mais, le lendemain de notre arrivée à Nango, sa figure s'épanouit. C'est qu'il allait se retrouver au milieu de ces interminables palabres toucouleurs, où l'on parle plusieurs heures pour ne rien dire, où l'on ment avec un cynisme sans égal, en appuyant ses allégations de serments énergiques, où chacun se voile la face avec un geste d'horreur quand on soutient une affirmation contraire à la sienne. Alpha Séga, menteur comme un Khassonké et un Toucouleur réunis, allait donc se trouver aux prises avec des adversaires dignes de lui, et il commença par exciter l'admiration des gens de Nango, en leur parlant des merveilles de notre convoi, apportant les cadeaux les plus précieux à Amadou et à ses principaux sujets.

Marico revient le 3 au matin. Il a su se presser, ce qui est rare chez un nègre. Il ne nous satisfait nullement par les nouvelles qu'il nous rapporte : le sultan avait déclaré que chez lui nous étions chez nous, et que c'était lui qu'on avait offensé dans le Bélédougou; que,

Vue de Nango, où la mission a été arrêtée pendant dix mois. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

quant à notre impatience, nous devions comprendre qu'en entrant dans un pays étranger il fallait nous soumettre aux désirs du chef de ce pays, et que d'ailleurs il nous enverrait deux de ses Talibés pour s'entretenir avec nous.

Le 5, arrivèrent, en effet, les deux envoyés du sultan. L'un était Samba N'Diaye, cet ancien maçon de Saint-Louis qui, ayant autrefois suivi El Hadj Oumar dans toutes ses expéditions, était devenu l'ingénieur en chef d'Amadou et avait construit presque tous les tatas remarquables des pays toucouleurs. Il avait été, il y a dix-sept ans, l'hôte de Mage à Ségou, et il joue un grand rôle dans la relation de voyage de cet explorateur. L'autre, Boubakar Saada, était l'un des principaux Talibés de la cour du sultan. Il commandait la cavalerie chargée spécialement de la garde d'Amadou et avait, disait-on, une grande influence auprès de ce dernier. Tous deux se présentèrent cérémonieusement en se drapant avec majesté dans leur *dampé*, et Boubakar Saada me tint le discours suivant :

« Lam Dioulbé t'envoie quatre bœufs, quatre moutons touabirs [1], cent moules de riz et cent mille cauris. Il t'informe qu'il a donné des ordres aux villages environnants pour que tu reçoives dorénavant la nourriture nécessaire à tes hommes et à tes animaux. Amadou sait depuis longtemps que tu es sur la rive droite, mais, s'il ne t'a pas arrêté plus tôt, c'est que tu te trouvais dans un pays trop pauvre pour suffire à ton entretien. Il a l'habitude de faire arrêter ceux qui viennent le visiter, à une certaine distance de sa capitale, afin de leur permettre de l'envoyer saluer. Il ne peut recevoir d'emblée tout le monde et chacun doit se conformer

1. Ces moutons touabirs sont très appréciés dans le pays de Ségou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux désirs du chef du pays dans lequel il entre. Le sultan est du reste fort mécontent, parce que la mission a suivi une route qui passait chez ses ennemis, avec lesquels vous avez pactisé. La route du Bakhoy est interdite aux Européens; c'est par le Kaarta et Nioro que vous auriez dû passer, ainsi que l'avait fait Mage, et, si le convoi avait pris la route de Mourgoula, l'Almamy Abdallah vous aurait fait rebrousser chemin. Maintenant, quant au Bélédougou, le sultan va le détruire, car, en vengeant les blancs, il ne fera que se venger lui-même, puisque ceux-ci avaient été attaqués parce qu'ils se rendaient chez lui. »

Samba N'Diaye, l'hôte des Français, à Ségou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

J'essayai de faire comprendre aux deux envoyés du sultan que je n'avais pris la route du Bélédougou que pour éviter la voie du Kaarta, que je savais interceptée par les Bambaras révoltés. Je leur marquai ensuite tout mon mécontentement de me voir arrêté ainsi en chemin. Je déterminai enfin Boubakar Saada et Samba N'Diaye à amener avec eux mes deux interprètes, auxquels je recommandai de transmettre exactement mes plaintes à Amadou.

La maladie commença dès ce moment à s'abattre sur nous. Notre provision de quinine, le seul médicament qui nous fût resté, était très limitée (une trentaine de grammes). Le 7 juin, la fièvre nous clouait tous les quatre sur nos nattes.

Le 13, nos deux interprètes revenaient de Ségou, rapportant la réponse du sultan. C'étaient toujours les mêmes paroles vagues, dans lesquelles celui-ci revenait avec insistance sur la route que nous avions suivie à travers le Bélédougou et sur les négociations que nous avions entamées avec ses ennemis. Alpha Séga et Alassane m'annonçaient en outre qu'on était à Ségou dans de très mauvaises dispositions à l'égard de la mission, et que les habitants, et particulièrement les Talibés, originaires du Fouta, avaient parlé ni plus ni moins que « de faire disparaître les quatre blancs qui venaient ainsi de pactiser avec les adversaires irréconciliables des Toucouleurs. » Amadou avait reçu une lettre d'Abdoul Boubakar, ce chef du Bosséa dont nous avons déjà parlé au commencement de cette relation, dans laquelle ce fauteur de désordres perpétuels dans notre colonie du Sénégal informait ses coreligionnaires de la rive droite du Niger que j'étais chargé de prendre les dessins de toutes les places fortes de l'empire, de dresser le plan des routes, afin de faciliter plus tard la voie à une colonne expéditionnaire. On affirmait d'ailleurs que ma vue seule suffirait pour faire mourir le sultan; je possédais dans une main une machine infernale capable de le tuer en le touchant, personne ne pouvait me résister dans les palabres, etc.

Il était inutile et même dangereux d'insister.

Boubakar Saada, venu à Saint-Louis avec la mission. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

Nous prîmes donc toutes nos dispositions pour séjourner à Nango. Le vieux Tiébilé, l'un des Bambaras les plus riches du village, fut dépossédé sans façon par Marico de la case où nous nous étions installés tout d'abord, et des cases environnantes, qui devaient servir à nos hommes. Notre habitation avait juste quatre mètres dans tous les sens, et, lorsque nos quatre nattes y étaient placées, on n'y pouvait plus remuer. Aussi fîmes-nous construire devant cette case un grand hangar en paille pour y passer les journées. Nos hommes s'installèrent du mieux qu'ils purent dans les cases du village voisines de notre habitation. Moussa se mit en campagne et finit par nous trouver, à un campement peul situé à un quart d'heure à peine de Nango, une jeune indigène, la belle Aïs-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sata, qui, tous les matins, nous apportait une grande calebasse de lait au prix de quelques centaines de cauris. Nous allions souvent nous promener jusqu'à ce campement, au grand effroi de Marico, que son maître avait menacé de la peine capitale si nous quittions le village. Les Peuls qui l'habitaient nous intéressaient par leur manière de vivre; il s'y trouvait parmi eux quelques beaux types. Mali, une jeune sœur d'Aïssata, eût certainement attiré l'attention de tous, même dans l'une de nos grandes villes d'Europe; la finesse de ses traits, la petitesse de ses extrémités, tout contribuait à faire de cette jeune Peule le type parfait de cette race dont l'origine est encore imparfaitement connue.

Les pluies tombaient avec abondance et la fièvre nous visitait de plus en plus fréquemment. Quant à nos chevaux et mulets amenés du Sénégal, ils mouraient tous l'un après l'autre.

Cependant Alpha Séga repartait pour Ségou dans la première quinzaine de juin avec une longue lettre, dans laquelle je m'efforçais encore de dissiper les méfiances du sultan.

Le 25 juin, il revint. Il avait lu la lettre à Amadou en présence de ses principaux Talibés, et mes paroles avaient produit un excellent effet, puisque ce chef avait

La belle Aïssata, Mali, Peul. — Dessin de Riou, d'après des croquis de M. Vallière.

paru consentir à discuter le traité et avait promis d'envoyer à Nango son premier ministre, le savant Seïdou Diéylia, pour les négociations. Le sultan avait trouvé la lettre « bonne », mais, tout en s'engageant à entrer en relations diplomatiques avec moi, il n'avait pas caché ses méfiances, dans lesquelles le maintenaient les émissaires venus du Fouta et des pays toucouleurs riverains du Bas Sénégal.

En témoignage de ma satisfaction, je m'empressai donc de lui faire parvenir, malgré la modicité de mes ressources, un cadeau de mille francs en pièces de cinq francs et huit fusils doubles, formant l'ancien armement de mes muletiers. J'envoyai également deux cents francs à Seïdou Diéylia, cent cinquante francs à sa mère[1] et quelques autres menues sommes à ses principaux conseillers. On connaît l'énorme influence des cadeaux sur les peuplades nègres de ces régions. Les Toucouleurs de Ségou, malgré leurs fanfaronnades habituelles, ne font pas exception à la règle, et il fut aisé de s'en apercevoir de suite. Toutefois, pour donner une idée de la méfiance avec laquelle nous

1. Amadou, comme tous les nègres soudaniens, a la plus profonde vénération pour sa mère. Chaque matin, il va la visiter dans ses cases particulières: il ne fait rien sans prendre son avis. Il était de bonne politique de montrer que sa mère n'avait pas été oubliée dans les cadeaux apportés de Saint-Louis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fûmes accueillis dans le pays, je citerai ce fait que tous les fusils, toutes les pièces d'argent furent visités l'un après l'autre avant d'être remis au sultan, pour lequel on craignait toujours cette influence magique que l'on m'attribuait.

Dans le courant du même mois, les conseillers du sultan lui proposèrent de nous faire venir à Ségou, de nous entendre, puis de nous renvoyer immédiatement, sans nous laisser séjourner plus longtemps dans le pays. Le souverain toucouleur ferma heureusement l'oreille à ces discours hostiles, qui, s'ils avaient été écoutés, auraient eu pour objet de nous livrer sans défense aux Bambaras révoltés de la rive gauche du Niger et de nous exposer aux maladies mortelles de l'hivernage.

Je dus attendre patiemment, malgré mes incessantes protestations, que l'on voulût bien m'envoyer les négociateurs qui m'avaient été promis.

Mes hommes recevaient chaque jour deux repas de lack-lallo, affreux mets bambara, préparé sans sel. Pour nous, notre nourriture se composait toujours de riz, de couscous et de volailles. Cependant la vieille Nadié, mère de Tiébilé, notre propriétaire, nous procurait souvent des œufs frais, qui étaient pour nous un grand régal; cette Bambara, assurément plus que centenaire, se rappelait encore l'arrivée d'un blanc chez le roi Mansong, au commencement du siècle. « Un jour, nous disait-elle, il partit sur des pirogues et ne revint plus. »

Manquant de livres, nous utilisions le peu de papier qui nous restait pour compléter les levés topographiques que nous avions déjà pu dresser entre le Sénégal et le Niger et qui nous permettaient de nous relier aux itinéraires de Mage et de René Caillié, qui avaient parcouru d'autres parties de ces régions nigériennes. Un Peul du Macina, Samba Coumba, nous fournit de précieux renseignements sur les contrées situées en aval de Ségou, sur la route de Tombouctou.

Vers la fin d'octobre, un marchand sarracolet voulut bien, au prix d'une forte récompense, porter à Saint-Louis un courrier qui, nous le sûmes plus tard, y arriva en janvier 1881 et dissipa un peu les inquiétudes que l'on avait conçues depuis plusieurs mois sur le sort de la mission.

Vivant au milieu des Bambaras, nous nous occupions également d'étudier les mœurs de cette race laborieuse et sérieusement adonnée à l'agriculture. Les cérémonies relatives à la circoncision jouent un grand rôle dans la vie intérieure de ces peuplades sauvages; elle a lieu peu après l'hivernage, alors que les provisions de mil, nécessaires pour les agapes faites à cette occasion, sont encore intactes. Pendant l'opération, les jeunes gens, âgés de douze à quinze ans, ne doivent donner aucun signe de faiblesse[1]. Ensuite ils ne paraissent dans leurs cases que lorsqu'ils sont entièrement guéris. Ils se vêtissent d'une longue robe qui leur descend jusqu'aux pieds et qui se termine par un capuchon leur couvrant la tête. Les garçons sont séparés des filles. Ils passent la journée sous un arbre voisin du village, venant seulement le matin et l'après-midi chercher leur nourriture, qui est plus copieuse que de coutume. Au soir, ils se rapprochent du tata et passent la nuit dans des cases préparées exprès pour eux; ils rentrent en chantant et en s'accompagnant avec une sorte d'instrument, composé d'un morceau de bois recourbé, dans la plus grande branche duquel sont passés des fragments circulaires de calebasses qui, en se choquant, produisent un bruit de castagnettes. Les filles portent de petites calebasses remplies de menus cailloux, semblables à nos jouets d'enfant. Au matin, de bonne heure, ils reviennent à leur arbre. Le retour dans les familles donne lieu à des fêtes et à des tam-tams interminables, car cette cérémonie marque le passage de la vie d'adolescent à celle d'homme fait et est indiquée par la prise d'autres vêtements. On leur rase la tête et on les habille de boubous et de pantalons neufs; ils ornent leur tête d'une bande de cuir munie de verroteries et de coquillages et s'arment d'une lance, fabriquée exprès pour cette cérémonie. Les filles font de même; on les distingue de leurs compagnes aux petites bandes d'étoffe qui, attachées à la ceinture, pendent devant le corps. Ainsi vêtus, ils vont rendre visite aux notables et chefs du village et se livrent ensuite à la danse et au plaisir pendant plusieurs jours.

Le 31 octobre, Amadou se décida enfin à tenir sa promesse, et son premier ministre, Seïdou Diéylia, arriva en grande pompe à Nango. Nous allâmes l'attendre à l'entrée du village, sous un baobab placé au centre d'une large avenue, pratiquée pour l'occasion au milieu des ronces et des cultures. Marico était en grande tenue de guerre; il portait sur l'épaule un carquois rempli de flèches, et, à la main, un arc, dont la corde était faite d'une mince baguette de bambou; de l'autre, une sorte de fouet à manche très court, avec lequel il éloignait les curieux qui voulaient empiéter sur l'espace libre laissé en avant de nous. Les griots du village étaient rangés, prêts à accueillir de leurs chants discordants le beau cortège qui s'avançait.

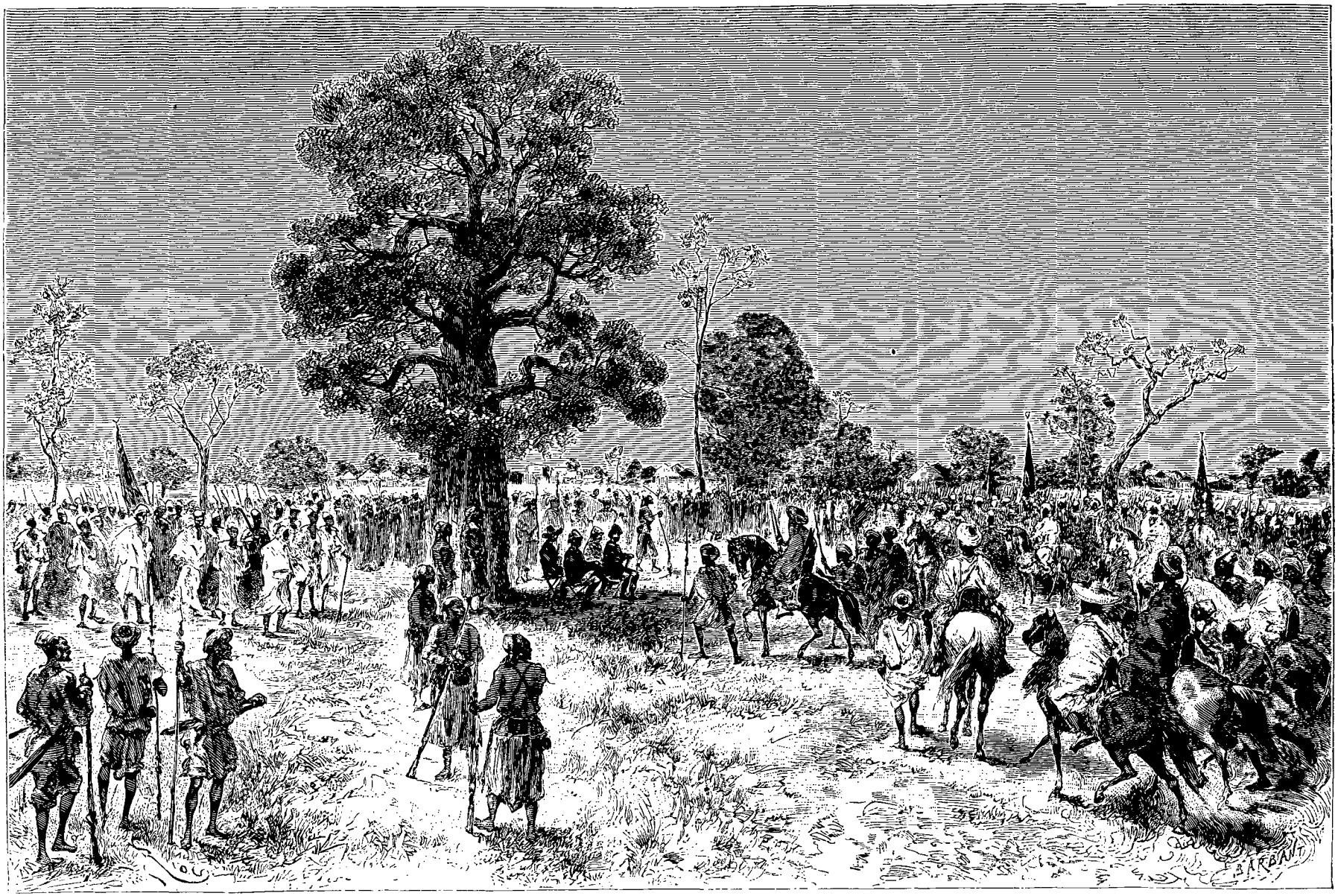
Nous vîmes d'abord paraître les Talibés à cheval. Ces guerriers portaient le costume sévère des adeptes de l'islamisme : grand boubou flottant, pantalon bleu de forme arabe, large turban[1] enveloppant le petit bonnet blanc toucouleur, ceinture chargée de gris-gris, de la poire à poudre, du sachet à balles. Ils s'avançaient au grand galop de leurs chevaux, qu'ils arrêtaient brusquement vis-à-vis de nous. Tous ces Talibés étaient armés d'un fusil à deux coups à pierre ou à piston, généralement de provenance française.

Les Talibés se rangèrent à gauche de l'avenue. Après

1. Vallière avait entrepris l'éducation d'un jeune négrillon d'une dizaine d'années, le petit Kili, qu'Amadou m'avait envoyé en cadeau. Ramené au Sénégal, le petit Kili a été confié par moi aux frères de Saint-Louis, en attendant que je puisse le faire venir en France.

1. Le turban d'un bon musulman doit toujours être assez vaste pour pouvoir lui servir de linceul à l'occasion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée de Seïdou Diéylia à Nango, pour les négociations du traité. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

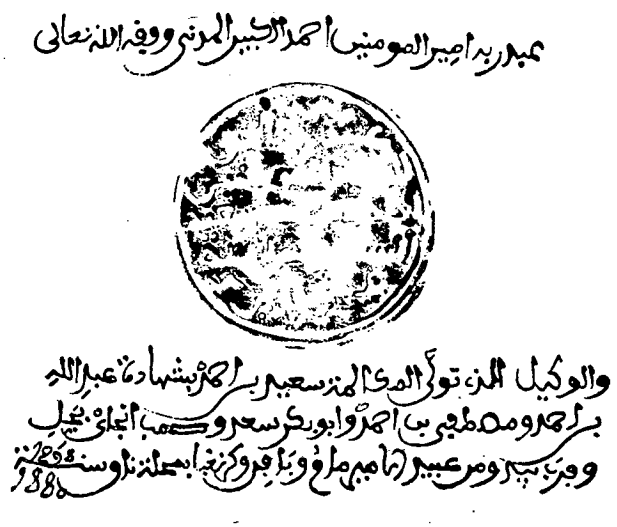
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eux vint la compagnie de Bafin, l'un des chefs captifs d'Amadou. Elle comprenait les Bambaras du Kaarta soumis au sultan. En tête marchaient les joueurs de tams-tams et de cornes bambaras, semblables à celles que nous avions vues chez Dama, les joueurs de flûtes et les chanteurs. Derrière ce groupe venait Bafin, en grand costume, tout chamarré de gris-gris et une belle hache en cuivre sur l'épaule. Il s'avançait en dansant et en se dandinant, tournant autour de lui-même, tantôt se baissant et rasant la terre, puis se redressant; plusieurs griots, les uns avec des clochettes, les autres criant simplement, le suivaient dans tous ses mouvements. En arrière de Bafin et marchant immédiatement sur ses pas, venait la compagnie des sofas, armés de fusils à pierre et formés sur huit rangs, sur un front de trente hommes environ, très serrés les uns contre les autres. Arrivé à environ cinquante mètres en avant de nous, Bafin, précédant ses sofas de quelques pas, mit subitement un genou en terre, en nous tournant le dos; ses hommes imitèrent ce mouvement. C'était, paraît-il, le salut militaire dans l'armée toucouleur. Puis la danse commença: Bafin, toujours suivi de ses griots, exécuta pendant une bonne demi-heure une sorte de danse, dans laquelle on lui passait successivement des fusils qu'il déchargeait, soit en l'air, feignant de viser quelque ennemi, soit en dirigeant le canon vers la terre, paraissant vouloir tuer un adversaire renversé. Cette danse guerrière se termina par une décharge générale de tous les sofas. Ensuite le chef captif vint me serrer la main et se retira avec sa compagnie. Ce chef influent, dansant et gesticulant ainsi au milieu des hommes qu'il est appelé à commander en guerre et sur lesquels il a autorité en toute occasion, nous montrait l'un des traits de mœurs les plus bizarres des peuplades soudaniennes.

Après la compagnie de Bafin vint celle de Mamout, commandant les Bambaras de Ségou. Il se présenta dans le même appareil que celui-là. Il était encore plus surchargé de gris-gris et portait comme lui une hache de cuivre, signe de sa captivité. Un pavillon, portant des inscriptions arabes, indiquait la compagnie.

Peu après arriva la compagnie à cheval des Peuls du Bakhounou, commandés par Sambourou. Ils s'avançaient en ligne, sombres et solennels, armés de leurs lances. Ils différaient considérablement des sofas par cette attitude froide et ne manquant pas d'une certaine majesté. Ils s'arrêtèrent à peu de distance; puis leur chef, vêtu en strict musulman, la figure cachée en partie, descendit de cheval et vint me souhaiter la bienvenue.

Enfin parut, après le cortège, Seïdou Diéylia à cheval, s'avançant à pas lents, au milieu d'une troupe de Talibés. Il était vêtu simplement d'un boubou bleu, d'un turban bleu foncé, et l'on ne voyait que ses yeux, son visage étant caché par l'étoffe de son turban. Il s'arrêta à quelques pas de nous et je lui serrai la main en lui adressant mon compliment de bienvenue.



Cachet d'Amadou, apposé au bas du traité de Nango (3 novembre 1880).

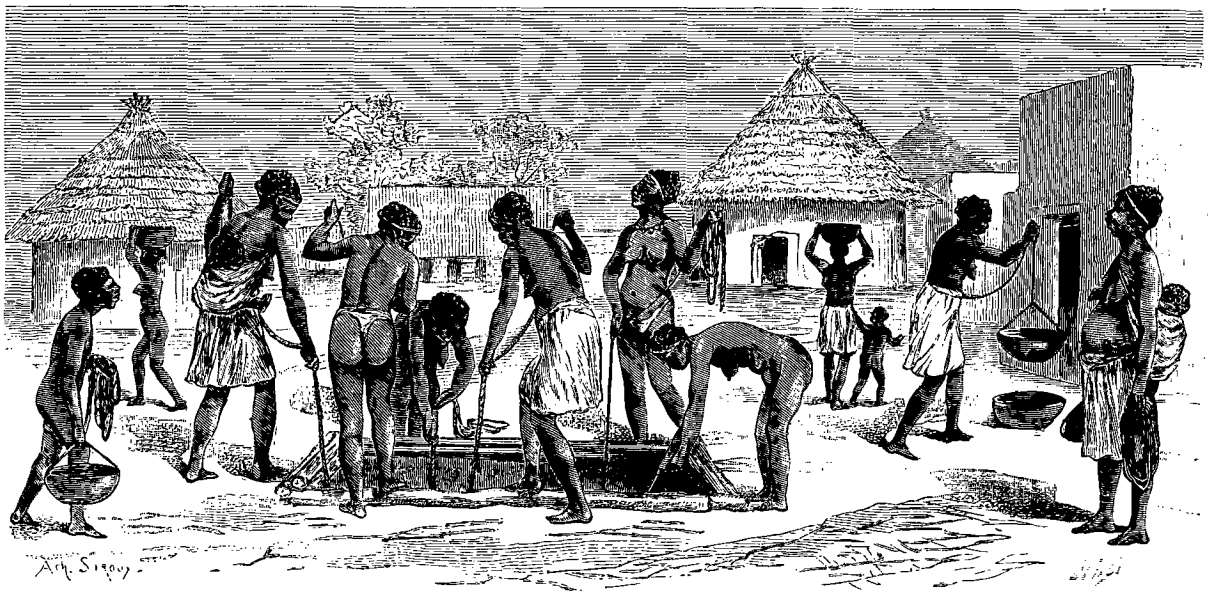
Les négociations pour le traité durèrent jusqu'au 6 novembre, et je réussis, après d'interminables discussions, à obtenir de Seïdou un acte plaçant le Niger sous le protectorat français depuis ses sources jusqu'à Tombouctou, dans la partie baignant les possessions d'Amadou. On comprendra d'ailleurs avec quelle prudence je dus aborder, dans nos entretiens, toutes ces questions de protection ou de navigation sur le grand fleuve du Soudan. Il y avait sans cesse à éviter d'éveiller les méfiances de ces Toucouleurs soupçonneux, craignant toujours une idée d'annexion ou de conquête.

Le 3 novembre cependant, le traité était entièrement rédigé en français et en arabe et signé par tous, sauf par le sultan, mais Seïdou Diéylia, en emportant ce document à Ségou, me promettait que tout serait terminé en quelques jours et que nous n'aurions plus qu'à nous préparer au départ.

GALLIENI.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le puits de Soïa (voy. p. 196). — Dessin de A. Sirouy, d'après un croquis de M. Vallière.

EXPLORATION DU HAUT NIGER,

PAR M. LE COMMANDANT GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1880-1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Souffrances et privations de la mission à Nango. — Mauvaise volonté d'Amadou à son égard. — Départ de Nango. — Rapidité de notre marche. — Notions sur l'empire de Ségou. — Traversée du Manding et du Fouladougou. — Route à travers le Fouta en guerre. — Arrivée à Saint-Louis.

Seïdou Diéylia, en quittant Nango, m'avait affirmé que je pourrais me préparer au départ pour le mois de novembre, mais je comptais, hélas! sans la lenteur bien connue cependant du sultan toucouleur. Mage n'avait-il pas attendu plus de deux ans à Ségou avant qu'Amadou se fût décidé à lui laisser reprendre le chemin du Sénégal? Ce chef trouvait sans cesse de nouveaux motifs pour retarder notre départ. C'est ainsi que, par suite de ses continuelles appréhensions sur la route du Bakhoy, il voulut tout d'abord nous ouvrir la voie de Nioro et du Kaarta, c'est-à-dire celle qu'il avait imposée à Mage et qu'il aurait désiré nous voir prendre pour gagner le Niger. Il avait vu avec répugnance l'accueil sympathique fait à Vallière par les populations du Manding et il voulait nous éloigner de ces régions où il se savait détesté de tous.

Mais pour ouvrir cette voie, que fermaient les Bambaras révoltés, il fallait réunir une armée nombreuse et la décider à franchir le Niger pour aller opérer sur la rive gauche, de concert avec les troupes que les frères d'Amadou devaient envoyer de Nioro et de Kouniakary. Or ceux-ci ne se souciaient nullement de venir en aide à leur parent, dont ils connaissaient les mauvaises dispositions à leur égard[1]. Ils préféraient se voir séparés de lui par un obstacle difficile à franchir, n'ignorant pas que le sultan tournerait ses armes contre eux dès qu'il serait venu à bout de ses ennemis bambaras.

En même temps, les Talibés de Ségou, toujours mécontents que leur chef ne voulût pas leur partager les richesses qu'El Hadj Oumar avait renfermées dans ses magasins et dont il leur avait promis la distribution après la conquête du Kaarta et du Ségou, montraient la plus mauvaise volonté pour entrer en campagne. Ils opposaient à Amadou la force d'inertie dont lui-même s'était fait si souvent une arme contre eux.

Cependant, en décembre, tout était prêt pour notre départ, et Amadou allait enfin nous renvoyer le traité signé, lorsqu'on apprend tout d'un coup que les Bambaras marchent sur Nyamina, grand village soumis

1. Suite et fin. — Voy. t. XLIV, p. 257, 273, 289 et 305; t. XLV, p. 113, 129, 145, 161 et 177.

1. Amadou avait déjà fait périr deux de ses frères dans les fers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux Toucouleurs, situé sur la rive gauche du Niger, à deux étapes à peine de Ségou. Le sultan sort aussitôt de sa capitale, mais il n'est suivi que de quelques fidèles, et c'est quelques jours après qu'il est rejoint en face de Nyamina par toute son armée, qui n'avait osé pousser jusqu'au bout la désobéissance. Puis, il s'installe au petit village de Fogni, attendant patiemment que tous ses hommes aient rallié son camp, envoyant des razzias continuelles dans les environs, faisant fortifier Nyamina et refusant absolument de nous laisser partir avant d'être revenu à Ségou, où il pourrait seulement, disait-il, prendre les dispositions nécessaires pour « nous renvoyer d'une manière digne du gouverneur et de lui-même. »

Voyant que ce nègre entêté éconduisait chaque fois mes interprètes, je me décidai, malgré les ordres donnés à Marico de ne pas nous laisser quitter Nango, à envoyer Piétri au camp de Fogni, espérant qu'il voudrait peut-être alors écouter les raisons qui commandaient impérieusement notre départ. Mais j'oubliais, en agissant ainsi, que je me trouvais au milieu de populations barbares, obéissant aveuglément à un maître cruel et perfide. En effet, Piétri se trouvait à peine à deux ou trois cents mètres du village, que Marico, suivi de sa bande de sofas et de presque tous les habitants mâles de Nango, se précipita à la bride de son cheval pour lui faire rebrousser chemin. Mon officier se mit aussitôt à frapper autour de lui avec le fouet qu'il tenait à la main; il alla même jusqu'à menacer de son revolver ceux qui paraissaient les plus acharnés après lui. Rien n'y faisait et Marico recevait tranquillement les coups, se contentant de dire que « Lam Dioulbé le tuerait si nous abandonnions le village. » Piétri revint donc, suivi de près par Marico, que je chassai de notre hangar en le bousculant peut-être un peu trop vivement, car, en somme, ce captif n'avait que le tort d'être le geôlier qu'Amadou avait placé à Nango pour nous garder. Puis, j'envoyai Alassane au camp de Fogni, avec une lettre dans laquelle je disais au sultan que, « puisque j'étais prisonnier, je ne me considérais plus comme ambassadeur, et que les négociations entamées avec son ministre étaient nulles et non avenues. »

Amadou me renvoya aussitôt ses deux intermédiaires ordinaires, Boubakar Saada et Samba N'Diaye, pour me calmer et me dire que « je n'étais pas prisonnier et que c'était pour notre bien qu'il nous gardait à Nango, ajoutant que nous étions de mauvais envoyés, si nous voulions quitter son pays avant la signature du traité. Par suite, il ne pouvait avoir aucune confiance en nous. »

Nos souffrances égalaient nos inquiétudes, à la suite de ce séjour de près de sept mois dans une région insalubre, où nous venions d'endurer un long et pénible hivernage. J'extrais au hasard les lignes suivantes de mon carnet de voyage :

30 décembre 1880. — Vallière et moi, nous avons la fièvre, nous sommes fatigués, ne pouvant plus supporter la nourriture débilitante de Nango. Nous vivons presque exclusivement de lait.

1er janvier 1881. — Quel triste 1er janvier! Vallière est couché avec la fièvre. Piétri a un commencement de dysenterie. Nous ne pouvons plus manger. Les journées sont longues, tristes, silencieuses. Toutes nos pensées, toutes nos paroles ont pour objet la France. Nous souffrons beaucoup et nous sommes toujours dans l'indécision sur notre départ.

3 janvier. — Personne, sauf Tautain, ne peut quitter sa natte. J'ai vomi toute la nuit avec d'atroces douleurs d'estomac.

Et toujours pas de nouvelles d'Amadou.

15 janvier. — Notre situation n'a pas changé. Le sultan reste sourd à toutes mes demandes. Il me fait dire que « nos maux vont bientôt finir et que, *che Allaho*[1]! nous partirons bientôt. » Les matinées fraîches s'en vont, les grandes chaleurs arrivent et nous nous affaiblissons de jour en jour. Comment franchir les deux cent cinquante ou trois cents lieues qui nous séparent de nos postes du Haut Sénégal

31 janvier. — Tautain vient d'être atteint subitement d'une fièvre bilieuse hématurique. Les symptômes ne laissent aucun doute. Il nous reste encore quelques grammes de sulfate de quinine, mais nous n'avons ni purgatifs ni vomitifs, ce qui serait indispensable pour cette dangereuse maladie, qui fait tant de victimes parmi les Européens détachés dans nos postes du Haut Sénégal.

1er février. — Tautain a passé une très mauvaise nuit et nous ne savons encore s'il s'en tirera. Cette maladie complique beaucoup notre situation. En même temps, voilà que tous nos chevaux tombent malades, et nous ne pourrons pas nous remettre en route si Amadou ne nous en donne pas d'autres.

2 février. — La nuit a été encore très mauvaise. La maladie s'accroît : Tautain est incapable de nous dire quel en sera le résultat final. Il vomit constamment et ne peut conserver la quinine que nous lui faisons avaler. Nous comptons toutefois sur sa forte constitution et sa rare énergie.

3 février. — Notre malade est un peu mieux aujourd'hui. Amadou a quitté son camp de Fogni et est rentré à Ségou. Notre départ ne peut être éloigné maintenant, etc., etc.

J'arrête là ces extraits qui pourront donner au lecteur une idée des préoccupations continuelles qui nous assiégeaient pendant notre séjour sur les bords du Niger. Ils feront voir quelle lutte incessante il faut livrer, sur cette terre africaine, à la maladie, au climat, aux hommes, pour venir à bout des difficultés sans cesse accumulées sur la voie des explorateurs européens, essayant d'ouvrir à notre influence civilisatrice ces régions si obstinément fermées à nos efforts.

Cependant, le 15 février, le sultan, pressé par mes demandes réitérées, allait enfin congédier la mission, quand surgit un autre incident. De nouveaux émissaires, venus du Fouta et envoyés à Amadou par Ab-

1. S'il plaît à Dieu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doul Boubakar, notre plus mortel ennemi sur les bords du Sénégal, venaient prévenir le chef toucouleur que les Français s'étaient rendus auprès de lui, non dans le but de négocier un traité de commerce et d'amitié, mais pour faire la reconnaissance de son pays, ouvrir la voie à plusieurs colonnes expéditionnaires et soulever contre lui les populations bambaras et malinkés qu'ils avaient visitées.

Ces calomnies trouvaient malheureusement trop d'écho auprès d'Amadou, dont le caractère indécis et soupçonneux ne pouvait comprendre tout l'intérêt qu'il y avait pour lui à s'allier franchement et intimement avec notre nation. Son orgueil de chef musulman, ses prétentions à reconstituer l'empire de son père, de Podor à Tombouctou, les flatteries mensongères des agents du Fouta et de la Gambie, l'aveuglaient sur sa véritable situation. Aussi étions-nous de plus en plus persuadés que c'est sur les populations idolâtres bambaras et malinkés qu'il faudra nous appuyer pour combattre l'islamisme dans ces contrées et asseoir notre influence dans le bassin du Haut Niger.

Le lieutenant Piétri est arrêté et ne peut se rendre au camp d'Amadou. Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Toutefois, grâce à l'habileté de mes interprètes et à l'influence des partisans que j'avais su me créer à la cour de Ségou, les émissaires d'Abdoul Boubakar ne furent pas écoutés. Amadou me fit dire de ne pas me préoccuper de ces « intrigants » et que nous pouvions faire nos préparatifs de départ. Tout joyeux, nous nous mettons aussitôt à organiser nos moyens de transport, à réparer nos habits et nos bottes pour le voyage, à réunir des approvisionnements pour la route; mais voilà que tout est encore remis en question et que nos existences sont elles-mêmes menacées par une nouvelle qui parvint tout d'un coup au sultan.

Le 27 février, vers minuit, nous venions à peine de nous étendre sur nos nattes et de nous endormir, quand Sadioka nous amena l'un de nos tirailleurs, qui arrivait tout essoufflé de Ségou avec un courrier d'Alpha Séga. « Grande effervescence aujourd'hui à Ségou, me disait mon interprète. Au moment où Amadou était en plein palabre au sujet de notre traité, arriva un émissaire de l'almamy de Mourgoula, venant lui annoncer qu'une forte colonne française était parvenue à Kita, accompagnée des contingents des peuplades malinkés, qu'elle avait commencé aussitôt la construction d'un poste à Makadiambougou, puis avait bombardé et détruit le village de Goubanko. Cette nouvelle, adroitement colportée et commentée par les gens du Fouta, avait donné lieu immédiatement dans tout Ségou à une grande surexcitation contre « les blancs, qui, on le « voyait bien, ne rêvaient que la conquête des pays « toucouleurs. » Amadou avait réuni sur-le-champ les principaux chefs et notables de la ville et avait demandé leur avis sur ces événements. Les deux premiers interrogés, parmi lesquels était Mamadou Eliman, l'un des marabouts les plus vénérés de Ségou, répondirent que, puisque les blancs agissaient ainsi et voulaient les tromper, il fallait vous infliger le châtiment des traîtres et vous faire trancher la tête. D'autres dirent qu'il fallait vous garder prisonniers et en otage jusqu'à ce que la colonne française fût rentrée à Médine. Le plus grand nombre, heureusement, donna pour réponse que vous étiez des envoyés, venant à la vérité pour les espionner, mais que vous deviez être respectés, puisque le sultan vous avait accueillis librement dans son pays. Quant à Amadou, sombre et silencieux, il se contenta de me faire appeler, ainsi que Samba N'Diaye et Boubakar Saada, en nous prescrivant de nous rendre immédiatement à Nango pour vous instruire de ces nouvelles et vous demander votre avis. »

Cependant je ne me laissai pas effrayer outre mesure par la nouvelle que me transmettait Alpha, et, jusqu'au matin, je me consultai avec mes compagnons de voyage au sujet du parti à prendre. Nous ne pouvions pas évidemment oublier que nous nous trouvions seuls et désarmés entre les mains d'un chef nègre, ignorant et cruel, fanatisé par la religion musulmane et excité contre nous par les bruits mensongers provenant des ennemis de notre domination au Sénégal. Mais, d'autre part, qu'avions-nous à perdre en payant d'audace vis-à-vis d'Amadou? La situation qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous était faite depuis plusieurs mois, sans nouvelles de Saint-Louis ou de France, sans médicaments, en lutte continuelle contre l'inconnu, nous était devenue insupportable, et nous ne demandions tous qu'à en sortir, d'une manière ou de l'autre. Aussi, sans nous laisser intimider par les menaces de mort entendues et rapportées par les hommes de mon escorte qui venaient de Ségou, je répondis par écrit aux émissaires toucouleurs à peu près en ces termes : « Comment les nouvelles reçues de Mourgoula peuvent-elles modifier les idées du sultan à notre égard? Ne le lui ai-je pas dit souvent? Il nous garde trop longtemps à Ségou; il ne songe pas que, pendant ce temps, on est inquiet en France sur notre sort. Amadou pouvait-il penser que le gouverneur laisserait impunie une insulte comme celle qui a été faite à Dio à ses pacifiques ambassadeurs? Voilà neuf mois que nous sommes retenus prisonniers à Nango et que notre chef ignore ce que nous sommes devenus. Une colonne française est arrivée à Kita et a détruit Goubanko. Cela ne m'étonne pas. Le gouverneur a voulu savoir où nous étions; il a envoyé une partie de son armée pour nous chercher et commencer à punir nos ennemis du Bélédougou. Il est probable même que ses soldats pousseront jusqu'au Niger et peut-être même jusqu'à Nango, où il nous sait en captivité. Que le sultan écoute donc mes conseils, qui sont ceux d'un homme sage! Qu'il me donne le traité tout signé et qu'il nous laisse partir au plus vite. A ces conditions seules, les affaires pourront s'arranger. »

Cette lettre donna lieu, à Ségou, à de longues et orageuses discussions, dans lesquelles le parti de la sagesse et de la raison finit par l'emporter sur la dangereuse hostilité éveillée chez plusieurs des principaux notables de cette ville par les agissements des agents d'Abdoul Boubakar. Cependant il fallut encore que, pour rompre les dernières hésitations du sultan, je le fisse prévenir par mes interprètes que « nous allions partir, coûte que coûte, et que, si Marico et ses sofas voulaient nous arrêter, nous nous servirions de nos armes. Je savais bien que nous n'étions pas nombreux, mais, si nous succombions, nous serions vengés, car la colonne française n'était pas loin et serait bientôt aux portes de Ségou. »

Le 10 mars, Amadou me renvoyait le traité signé par lui et tel qu'il avait été discuté et arrêté à Nango par son ministre Seïdou Diéylia. Quelques jours après, il m'expédiait cinq chevaux du pays, bêtes solides et qui nous firent d'admirables montures pour le voyage, trois bœufs porteurs pour le transport des bagages, ainsi que les provisions en riz, mil, sel, cauris, etc., nécessaires pour nous et nos hommes. Il remit en outre à mon interprète, malgré ses refus réitérés, un cadeau de cent gros d'or et de vingt pièces d'étoffes, tissées et travaillées à Ségou[1].

1. A notre retour à Saint-Louis, les cent gros d'or, remis au gouverneur, furent distribués à nos interprètes.

Enfin, le 21 mars 1881, la mission voyait s'ouvrir devant elle les portes de Nango.

Nous laissions de bons souvenirs dans le village. Tous les habitants, principalement les Bambaras, vinrent nous accompagner jusqu'à la sortie de Nango. Tiébilé, la vieille Nadié et beaucoup d'autres nous serraient les mains avec effusion; les enfants nous entouraient, criant : « Bonjour, Toubab! Bonjour, Toubab! » Le chef du village, vieux Bambara, qui avait vu le temps où sa race était encore indépendante et qui gémissait de se voir, lui et les siens, maltraités et rançonnés continuellement par les Toucouleurs, osa même me dire que « si la colonne française poussait jusqu'au Niger, ils se soulèveraient tous contre les musulmans. »

Le retour s'effectua le long du Niger, par la route déjà suivie, à très peu près, à l'aller. Kantara, l'un des principaux agents d'Amadou, était chargé de nous conduire jusqu'à Tourella et de nous faire donner les vivres qui nous étaient nécessaires. Et, certes, il s'y entendait, car, lorsqu'on ne donnait pas de bonne volonté, il prenait de force.

Le soir, nous nous retrouvions à Soïa, où nous pûmes examiner le puits du village, ce que nous avions négligé de faire à notre premier passage. Ce puits, profond de près de quatorze mètres, avait une ouverture assez étroite, rétrécie encore par un soutènement en bois, composé d'un étage de poutres parallèles et d'un étage de poutres perpendiculaires aux côtés du puits et alternant jusqu'à une assez grande profondeur. Les extrémités libres des poutres perpendiculaires avançaient vers l'intérieur, et les profondes cannelures dont elles étaient creusées par le passage des cordes qui montaient et descendaient montraient l'ancienneté du travail. Le puits était occupé par un grand nombre de femmes, s'occupant à puiser de l'eau dans des calebasses.

Le 22 mars, nous franchissons d'une seule traite les cinquante kilomètres qui nous séparent de Niansonnah, où nous arrivons épuisés. Un hideux spectacle nous avait attristés au village de Sougoulani, où l'on nous avait dit que nous pourrions nous procurer du lait. Nous savions déjà qu'Amadou, cruel comme tous les musulmans, donnait quelquefois l'ordre de mettre à mort ses prisonniers de guerre, afin de terroriser les pays environnants; mes tirailleurs et laptots, que j'envoyais comme courriers à Ségou, revenaient souvent dégoûtés et indignés par l'horrible aspect qu'offrait la place du marché, où les cadavres des suppliciés étaient abandonnés aux hyènes et aux oiseaux de proie. Mais nous avions été assez heureux pour n'être jamais les témoins de ces odieuses exécutions. Nous venions à peine de déboucher sur la place de Sougoulani, qu'un affreux tableau nous arrêta subitement. Nous avions devant nos yeux un véritable charnier humain : une caravane entière, composée de seize personnes de tous âges et de tous sexes, avait été capturée par les Talibés au moment où elle se rendait à Sansandig, ville révoltée depuis longtemps contre Amadou. Sur l'ordre du sultan, tous ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

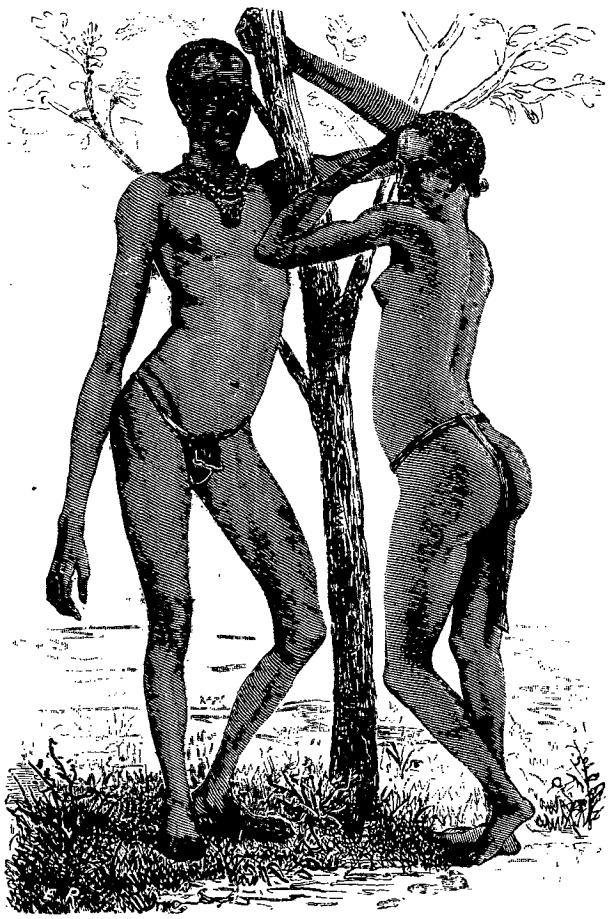
La mission quitte Nango le 21 mars 1881. — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

malheureux, conduits au village de Sougoulani, avaient eu la tête tranchée deux jours auparavant. Le spectacle de tous ces cadavres, entièrement nus et jetés pêle-mêle sur le sol dans les attitudes les plus diverses, que contemplaient d'un œil stupide quelques enfants du village, nous remua profondément, et nous ne pûmes nous empêcher de penser que nous n'avions guère été en sûreté à Nango entre les mains du sombre tyran, qui faisait si bon marché de la vie de ces inoffensifs marchands.

Nous marchons de plus en plus vite. Tant que nous serons sur la rive droite, nous ne serons pas tranquilles.

Le 23, nous couchons à Gonindo, le 24 à Fougani, le 25 à Dioumansonnah. Nous constatons, chemin faisant, que les États d'Amadou forment, entre le Niger et le Mahel Balével, une vaste prison d'où personne ne peut sortir. Les populations qui couvrent cette région y ont été presque toutes importées à la suite des guerres d'El Hadj Oumar : les Bambaras viennent du Kaarta, les Peuls du Bakhounou, les Sarracolets du Guidimakha et du Kaméra, les Toucouleurs eux-mêmes du Fouta ou du Bondou. Aussi tous ces indigènes font-ils de fréquentes tentatives pour franchir le fleuve et rejoindre leur pays. Mais des agents spéciaux sont placés à Fougani, à Tadiana, à Tourella et à Djoliba et empêchent toute désertion de ce genre, qui est d'ailleurs punie de mort, si elle échoue. Les chefs des villages riverains du Niger, voisins de l'endroit où a eu lieu l'évasion, les piroguiers qui ont favorisé le passage, encourent tous la peine capitale.



Nagoba et son frère, Bambaras de Cissina ; voy. p. 200
Dessin de E. Ronjat, d'après un croquis de M. Vallière.

A Dioumansonnah, nous venions à peine de descendre de cheval, quand un grand tumulte s'éleva non loin de nous entre nos hommes et les indigènes du village. Piétri et Vallière s'empressèrent aussitôt pour aller s'interposer, mais grand fut leur étonnement en voyant un nègre vêtu du costume de tirailleur et armé d'un fusil Gras. Aidé des habitants, il luttait contre Sadioka et nos noirs, qui voulaient le désarmer. Je le fis aussitôt garrotter et dépouiller de ses armes. C'était l'un de nos tirailleurs, appartenant à la colonne de Kita et qui désertait avec armes et bagages pour se rendre auprès d'Amadou.

Le 26 mars, nous arrivons de bonne heure à Niagué. Cette fois, le village n'était plus abandonné. Il était même très animé, car les Bambaras célébraient ce jour-là l'une de leurs grandes fêtes fétichistes. Dans la première case où nous entrons, nous voyons un indigène, à l'aspect vénérable, qui fait des sacrifices aux idoles : on lui apporte des poulets, dont il fait jaillir le sang contre la muraille fraîchement enduite de terre mouillée, en marmottant des paroles que nos interprètes eux-mêmes ne peuvent nous traduire. Toute la journée il y a grand tam-tam et les Bambaras s'enivrent à plaisir de dolo. Ils nous en apportent, et nous le buvons sans aucune répugnance. Il ressemble à de la bière mousseuse.

Ils préparent cette liqueur alcoolique avec du mil qu'ils mouillent, de manière à en hâter la germination, puis le font sécher au soleil, le pilent et le font bouillir pendant huit ou dix heures. Ils le versent ensuite dans de grandes jarres d'argile, où la fermentation se produit.

Le 27, notre étape est des plus laborieuses. Le passage de la Faya nous arrête pendant une heure. Cette petite rivière, bordée de beaux ficus, aux branches se projetant au-dessus de ses eaux, n'a pas moins de quinze mètres de large et de un mètre de profondeur ; les berges, hautes de six mètres environ, sont à pic ; le fond est boueux. Quelques-uns de nos hommes se mettent à l'eau pour faire passer les animaux et transporter les bagages. Les autres franchissent l'obstacle à pied sec en se glissant le long des branches de l'un des ficus ; on aurait dit une bande de grands singes se promenant dans une forêt, et la ressemblance était d'autant plus frappante que, au moment de leur débarquement sur la rive droite, on les voyait se livrer aux contorsions les plus grotesques, les petits rameaux du ficus étant en effet occupés par des fourmis noires (magnans), qui mordaient impitoyablement les corps nus de nos indigènes. Pour nous, après avoir hésité quelque temps, nous nous décidons à imiter l'exemple de nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noirs, préférant ce mode de passage à celui qui eût consisté à nous jucher sur les épaules de nos tirailleurs, à relever nos jambes en l'air et à risquer surtout de faire un plongeon dans l'eau vaseuse de la Faya.

Nous passons la journée et la nuit au petit village de Darani. Une violente tornade, accompagnée d'une pluie diluvienne, nous force à nous réfugier dans une case étroite et incommode où l'on s'occupe de la préparation du beurre végétal. Un vieux Bambara nous donne à ce sujet d'intéressants détails.

Le *karité* ou arbre à beurre (*Bassia Parkii*) est très commun dans les vallées du Haut Sénégal et du Haut Niger. C'est un bel arbre à feuilles oblongues et frisées; le fruit est de la grosseur d'une noix ordinaire, recouverte d'une chair savoureuse et excellente au goût. La noix, de forme ovoïde, présente une chair blanche compacte, servant justement à la confection du beurre végétal. La récolte commence à la fin de mai et finit aux derniers jours de septembre. Les femmes, les enfants vont journellement dans la forêt, surtout après les orages et les tornades, et rapportent au village de grands paniers ou calebasses remplis des fruits que le vent a fait tomber. Ils les versent dans des trous cylindriques, que l'on rencontre çà et là dans les villages bambaras, au milieu même des rues et des places. Les fruits perdent dans ces trous leur chair, qui pourrit; on les y laisse généralement plusieurs mois, souvent même tout l'hivernage. On place ensuite les noix dans une sorte de four vertical en terre, élevé dans l'intérieur des cases; un feu de bois, entretenu sous le four, leur permet de se dépouiller de leur humidité. Dès qu'elles sont bien séchées, on casse les coques, on pile la chair blanche intérieure, que l'on fait griller, puis on l'écrase bien au moyen d'une pierre, de manière à en former une pâte homogène. On la met dans une jarre remplie d'eau froide et on bat vivement, le beurre montant alors à la surface de l'eau. On le retire et on le bat de nouveau pour le tasser et rendre la pâte bien compacte, l'eau qui reste s'écoulant. On le conserve ensuite en l'enveloppant dans des feuilles. Toutes ces opérations, assez longues avec les moyens rudimentaires qu'emploient les noirs, se font généralement à la saison sèche. Le beurre de karité est d'un usage constant parmi les populations bambaras et malinkés des régions nigériennes; il sert pour la cuisine, pour l'alimentation des grossières lampes du pays, pour la confection du savon, pour peigner les cheveux des femmes, pour panser les plaies, etc. Les Diulas en exportent de petites quantités vers les rivières du sud, surtout vers les rivières anglaises. Je crois que ce produit pourrait trouver son emploi sur une grande échelle en Europe, non moins que l'arachide, dont nos bâtiments transportent de si gros stocks dans nos ports de Marseille et Bordeaux. Il pourrait, je pense, servir, non seulement à la confection des savons, mais aussi à celle des bougies. Toujours est-il qu'il existe sur les deux rives du Niger d'immenses forêts de karités qui n'attendent qu'une exploitation facile et commode pour être mises en œuvre et fournir un objet d'échange peut-être plus précieux encore que l'arachide.

Passage de la Faya. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Le 28 mars, nous nous transportons à Tadiana; nous ne nous y arrêtons qu'une heure. Ce temps suffit à Vallière pour tromper la surveillance des Toucouleurs, qui épiaient tous nos mouvements, et prendre un dessin rapide du tata; pour moi, je vais entretenir Daba, le chef du pays, et peux me convaincre que l'arrivée des Français à Kita a produit un effet merveilleux dans toutes ces contrées. Les Bambaras commencent à relever la tête et les orgueilleux Talibés eux-mêmes sont tout stupéfaits de nous avoir vus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arriver aussi rapidement et aussi facilement à Kita.

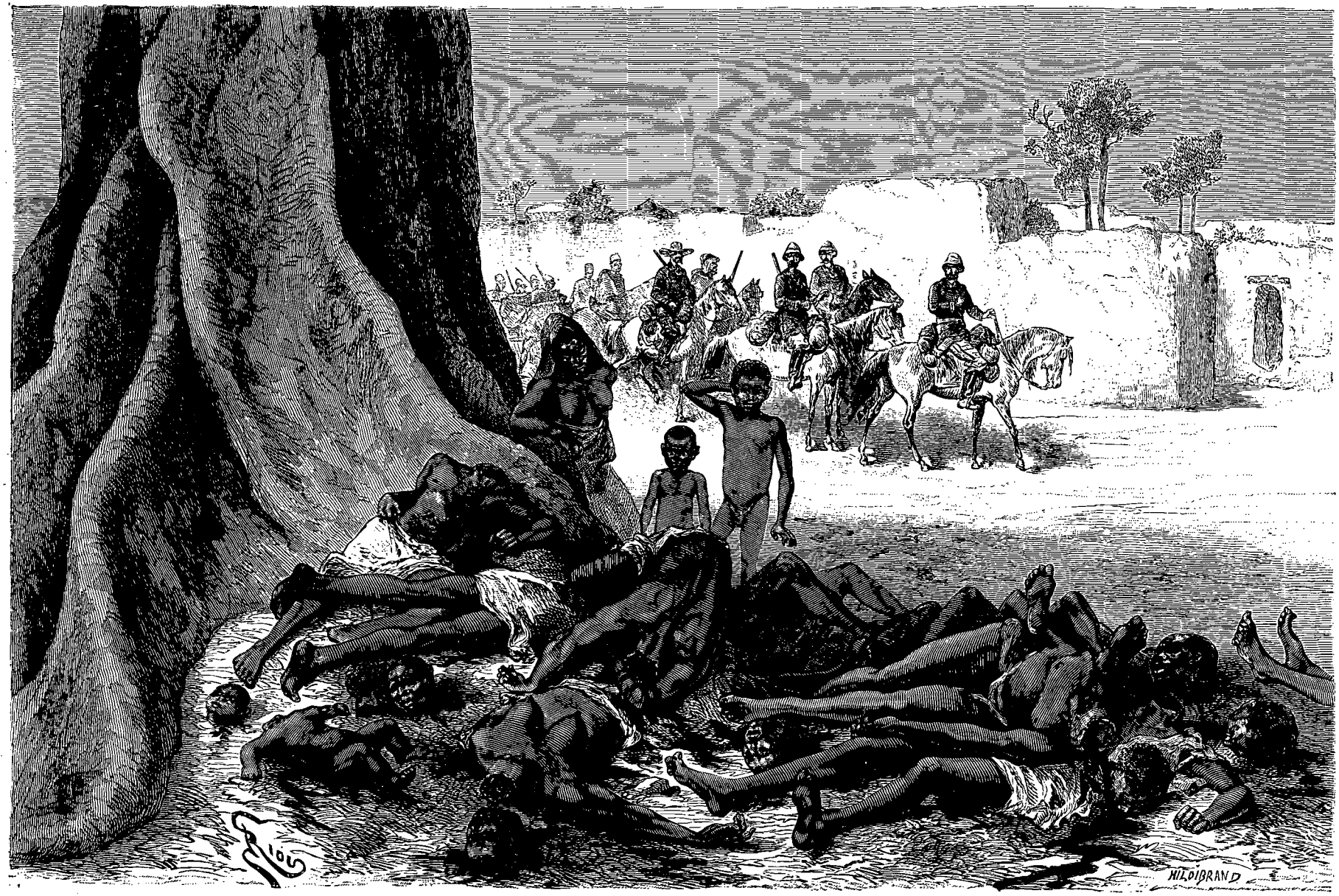
Nous continuons notre route à travers un terrain détrempé par la pluie de la veille et allons bivouaquer au village de Cissina, qui doit contenir de huit cents à mille habitants. Piétri, parti en avant, nous avait fait préparer une magnifique case, recouverte d'un toit élevé, formé de bambous et de paille de mil. Nous y passons une journée très agréable, songeant avec bonheur que le lendemain, à pareille heure, nous serions de l'autre côté du Niger. La place sur laquelle donnait notre case était littéralement bondée d'indigènes, curieux de considérer les blancs, qu'ils avaient crus si longtemps voués à la mort chez leur cruel conquérant et auxquels les dernières nouvelles, venues de Mourgoula, donnaient en ce moment une grande réputation. Parmi ces Bambaras se trouvait un jeune garçon de quinze à seize ans, ayant les bras et les jambes d'une longueur démesurée, proportionnellement au reste du corps. Vallière le fit entrer dans la case, et, le double décimètre en main, dessina ce type réellement remarquable de la race bambara et duquel se rapprochent plus ou moins presque tous les jeunes gens encore adolescents de ces populations nègres. Nagoba, la jeune sœur de ce grand garçon, jolie négresse d'une douzaine d'années, voulut bien également, pour quelques poignées de cauris, poser devant le crayon de notre compagnon de route.

Kantara, chef des captifs à la cour d'Amadou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Vallière.

Le 29 mars, nous arrivons à Tourella de très bonne heure. Je distribue les quelques milliers de cauris qui me restent encore, à Kantara, au percepteur et au chef de village, afin de les presser de nous faire franchir le Niger. Je prescris à Vallière de prendre les devants avec quelques tirailleurs pour aller annoncer notre arrivée à Nafadié. Pendant que nous déjeunons, le chef de Tourella nous donne d'intéressants détails rétrospectifs sur les événements du Bélédougou. Les Béléris avaient, paraît-il, fait des pertes encore plus considérables que celles que nous avions estimées tout d'abord. En outre des tués sur le champ de bataille de Dio, tous leurs blessés avaient succombé, ce qui faisait dire aux Bambaras que « les balles des blancs étaient empoisonnées et que personne ne pouvait en guérir ». Un indigène avait aussi raconté à l'un de ses parents de Tourella, venu pour le visiter, que tous les gens du Bélédougou avaient maudit les chefs qui avaient décidé de nous attaquer et de nous piller et avaient ainsi amené la mort d'un si grand nombre des leurs. Du reste, les pertes subies par ces misérables ne s'étaient pas bornées à celles que nous leur avions infligées pendant le combat, car, au dire du chef de Tourella, ils avaient eu, après notre départ, de nombreuses mésaventures. Ainsi, une caisse en fer-blanc soudée, qui devait contenir des étoupilles et quelques-unes de nos grandes fusées à signaux, avait éclaté au milieu d'un groupe de Béléris, au moment où l'un d'eux l'ouvrait avec une pioche, et avait fait plusieurs victimes parmi les assistants, saisis de terreur par cet événement mystérieux. De même, quelques-uns de ces pillard-avaient été empoisonnés par les médicaments cons tenus dans nos cantines de pharmacie et auxquels ils avaient voulu goûter. Enfin, on racontait que plusieurs Béléris, ayant bu immodérément de notre tafia, étaient tombés ivres morts, et que les chefs avaient donné l'ordre de répandre à terre tous les barils qui étaient encore pleins. C'était un fait significatif pour qui connaît l'ivrognerie des Bambaras, habitués à absorber des quantités énormes d'eau-de-vie de mil, liqueur à la vérité beaucoup moins alcoolique que notre rhum. On disait aussi qu'il était arrivé après le combat ce que nous avions prévu nous-mêmes : le partage du butin avait occasionné de violentes querelles parmi les pillards, et les Béléris en étaient venus aux mains. Le village de Dio, soutenu par ses parents de Ouoloni, avait voulu, paraît-il, la plus grosse part des objets volés, sous le prétexte qu'il avait accueilli les bandes coalisées contre nous et facilité l'attaque du convoi, mais les autres villages avaient résisté par les armes à ces prétentions et avaient tué un grand nombre d'hommes à leurs adversaires.

En somme, l'attentat de Dio n'avait pas été sans conséquences désagréables pour leurs auteurs. D'ail-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caravane massacrée à Sougoulani, par ordre d'Amadou (voy. p. 196-198). — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs, aux dernières nouvelles parvenues à Tourella, la crainte, sinon le remords, semblait s'être glissée parmi ces brigands. On nous assurait que les chefs du Bélédougou, inquiets sur les suites de leurs fautes, n'avaient distribué qu'une minime partie du butin, et que la plupart des gros cadeaux, sabres, manteaux, boîtes à musique, etc., étaient conservés soigneusement à Guinina pour être remis aux Français, si ceux-ci envoyaient une colonne expéditionnaire dans le pays. Toujours est-il que nous l'avions échappé belle dix mois auparavant, lorsque nous avions quitté en toute hâte le village de Bammako pour nous réfugier de l'autre côté du Niger, car le chef de Tourella nous apprit que les Bambaras étaient arrivés à Bammako le 14 au soir, c'est-à-dire le lendemain même du jour où nous en étions partis; ils l'avaient quitté le 15 au matin, et, à mi-chemin de Nafadié, ayant appris que notre intention était de nous transporter sur la rive droite du Niger, ils s'étaient divisés en deux colonnes pour nous couper la route; mais, ayant trouvé le gué impraticable pour les piétons, elles s'étaient retirées après avoir passé toute la journée du 17 sur les bords du Niger.

Vers midi, nous arrivons aux bords du fleuve, où les pirogues sont toutes préparées pour le passage. Nous nous embarquons au milieu d'une grande affluence d'indigènes, venus de Tourella et des villages environnants. Quelques-uns, qui nous ont suivis depuis Ségou, cachés parmi nos hommes, dans le secret dessein de fuir la rive droite du Niger, essayent de prendre place dans les pirogues; mais Kantara est là, qui les fait descendre aussitôt des embarcations et les remet à ses sofas. Parmi ces pauvres gens se trouve une vieille femme ouoloff, originaire des environs de Saint-Louis, qui, ayant perdu son mari dans l'une des dernières expéditions d'Amadou, veut rejoindre sa famille. Nous intercédons pour elle, mais Kantara est inflexible : il obéit aux ordres exprès de son maître et il jouerait sa tête s'il écoutait nos prières. La pauvre vieille se roule à nos pieds, pousse des cris déchirants, s'offre pour nous servir comme esclave. Nous nous éloignons tout chagrins de ne pouvoir l'emmener avec nous et persuadés que le vieux chef de Nango pourrait bien avoir raison en nous affirmant que les sujets d'Amadou se soulèveront contre leur tyran dès notre installation sur les bords du Niger.

Enfin, à deux heures de l'après-midi, nous étions tous de l'autre côté du Djoliba. Ce fut alors un spectacle curieux que de voir nos hommes, aussi bien les Toucouleurs que les Bambaras d'origine, se réunir et jurer tous ensemble, en montrant le fleuve, que c'était bien la dernière fois qu'on les prenait à accepter l'hospitalité d'Amadou. Pauvres gens, qui croyaient, à notre départ de Saint-Louis, à la réputation de générosité, de magnificence et d'omnipotence que l'on faisait au fils d'El Hadj ! Quelle désillusion à la suite de ces dix mois de séjour à Nango, où sans cesse inquiets sur leur sort, étroitement lié au nôtre, ils avaient pu se rendre compte de l'existence misérable des sujets d'Amadou, surtout quand ils la comparaient à la vie paisible dont jouissent sur les bords du Sénégal les populations placées sous notre protectorat !

En résumé, l'autorité d'Amadou s'étend, sur la rive droite du Niger, sur un ensemble de deux cents à deux cent cinquante villages, comprenant au maximum cent à cent vingt mille habitants ; dans ce chiffre, la capitale Ségou-Sikoro, avec ses faubourgs ou *goupillis*, entre pour huit à dix mille habitants environ. L'influence toucouleur diminue d'ailleurs au fur et à mesure que l'on s'éloigne de Ségou, et on peut dire que le sultan ne commande bien, à proprement parler, que sa capitale et les territoires immédiatement voisins, qui forment le pays de Ségou. Celui-ci comprend Ségou-Sikoro et la contrée environnante, peuplée de villages toucouleurs, bambaras et sarracolets et parcourue par de nombreuses bandes de Peuls nomades, possesseurs d'importants troupeaux de bœufs. La population y est très dense, et certains villages, comme Boghé, Dougassou, Koghé et Ségou-Sikoro lui-même, sont le siège de grands marchés hebdomadaires où les principaux objets de transaction sont : les chevaux (deux cent à trois cent mille cauris[1] l'un), le sel (trente à quatre-vingt-dix mille cauris la barre d'environ quinze kilogrammes), les fusils à pierre (vingt-cinq à cinquante mille cauris l'un), les captifs (cinquante à cent cinquante mille cauris l'un), l'or (cinq à six mille cauris le gros), etc.

Les Toucouleurs et les Sarracolets, établis à demeure fixe dans le pays de Ségou, forment la population privilégiée : ce sont les anciens conquérants, les Talibés, exempts de tout impôt et dont la seule fonction est d'aller en expédition. Amadou est forcé de compter avec eux et on les a vus souvent se refuser à obéir aux ordres de leur maître. Il y a environ cinq à six mille Talibés dans le pays de Ségou. Chacun d'eux possède un cheval et un fusil, provenant des magasins du sultan. Ces guerriers musulmans, dont la réputation est très grande dans le Soudan occidental, forment le noyau de l'armée toucouleur.

Après les Talibés, viennent les Sofas. Ce sont les Bambaras soumis au régime des Toucouleurs et concourant aux expéditions de l'armée. Ils forment généralement les troupes de pied ; on peut estimer leur nombre à une dizaine de mille environ. Ils sont en tout dépendants des Talibés, bien qu'on cite plusieurs exemples de Sofas ayant gagné la confiance de leur maître et obtenu des commandements importants : tel est aujourd'hui l'almamy de Mourgoula.

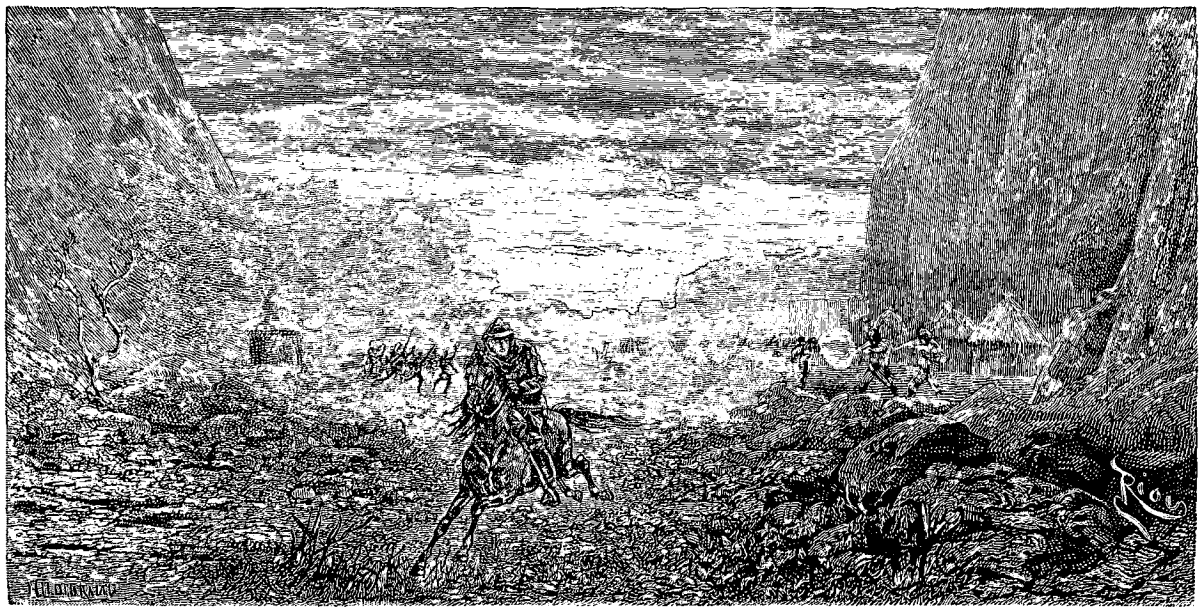
L'armée de Ségou, inférieure assurément à une quinzaine de mille hommes, ne présente aucune organisation sérieuse, et le manque d'unité et d'action que l'on y rencontre, ainsi que son infériorité d'armement, la rendent tout à fait incapable de se mesurer avec l'une de nos colonnes expéditionnaires du Sénégal, fût-elle

1. Cinq francs en argent valent à peu près trois mille cauris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

même composée exclusivement de troupes indigènes.

Vers trois heures, nous prenons la route de Nafadié, à travers la vaste plaine herbeuse que les eaux du Niger recouvrent en grande partie au moment de l'hivernage. De loin, nous apercevons un grand rassemblement sous les fromagers situés auprès du village de Djoliba. Nous éperonnons nos chevaux, et nos inquiétudes sont vives en voyant notre camarade Vallière étendu sans connaissance au pied de l'un de ces arbres et que deux ou trois noirs essayent, par des frictions vigoureuses, de ranimer. Nous sommes bientôt aux côtés de notre ami, qui ouvre les yeux en nous apercevant et que Tautain examine avec empressement, pour voir s'il n'a aucune blessure. Je crains un moment qu'il ne se soit heurté à un fort parti de Béléris, qui, informés de notre retour, auraient voulu nous barrer la route de Kita et achever l'œuvre si bien commencée à Dio. Il n'en est rien heureusement et Vallière nous met bien vite au courant de la situation : en quittant Djoliba le matin, il s'est égaré. Trompé par ses guides, il avait pris un chemin qui devait, disait-on, le mener directement sur Nafadié, mais qui, en réalité, le conduisit dans la montagne, où il finit par se perdre tout à fait. Après de nombreux tours et détours, il aboutit à un village, situé dans une gorge étroite et sauvage, où les habitants, dès qu'il avait été signalé, avaient pris les armes et ouvert le feu sur lui. Il paraît que, le matin même, des cavaliers toucouleurs avaient paru devant le village et s'étaient emparés de plusieurs jeunes filles qui gardaient les troupeaux en dehors du tata. Les Malinkés avaient donc pris Vallière pour l'un de ces hardis pillards, et, irrités encore de la razzia du matin, avaient aussitôt commencé les hostilités sans aucun autre préambule. Quelques-uns des tirailleurs



Le capitaine Vallière attaqué par les Malinkés après le passage du Niger. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

qui l'accompagnaient avaient été faits prisonniers ; l'un d'eux même avait été grièvement blessé. Quant à notre compagnon de voyage, il avait été assez heureux pour échapper aux balles qui sifflaient à ses oreilles et rejoindre Djoliba, où il était arrivé vers deux heures de l'après-midi, mourant de soif et de fatigue et atteint d'une insolation qui aurait pu avoir les conséquences les plus dangereuses, si nous n'étions arrivés à ce moment.

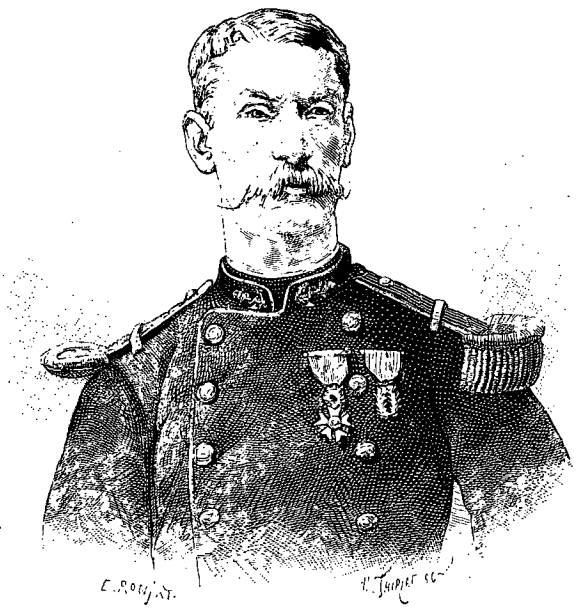
Je reprochai vivement au chef de Djoliba la conduite de ses guides, l'avertissant que Kita n'était pas loin et que l'exemple de Goubanko prouvait qu'il ne faisait pas bon de s'attaquer aux blancs. Il s'excusa en tremblant, m'assurant qu'il n'était pour rien dans cet événement et qu'il allait envoyer des hommes au village qui avait si mal accueilli mon officier, pour réclamer mes tirailleurs. Je laissai Tautain avec Vallière, qui se sentait d'ailleurs capable d'accomplir, après un peu de repos, les quelques kilomètres qui nous séparaient de Nafadié, et nous nous remettons en route pour y parvenir avant la nuit.

Nous rencontrons bientôt une douzaine de jeunes gens de ce village : ils sont venus au-devant de nous, informés de notre approche par Ibrahima, qui se trouvait avec Vallière et qui avait réussi à échapper à la bagarre du matin. Ils nous font fête et nous annoncent que tout est préparé à Nafadié pour nous recevoir.

Les habitants de Nafadié nous font en effet un accueil des plus chaleureux : on nous apporte deux moutons et on sert à nos hommes un repas copieux de riz et de couscous. Cet enthousiasme est produit par le grand renom que vient de donner aux Français l'affaire de Goubanko. Nous ne possédions encore aucun détail sur les derniers événements du Haut Sénégal, mais nous pouvions déjà mesurer les immenses progrès accomplis dans cette partie du Soudan depuis notre départ de Bafoulabé, en avril dernier. Je profite de ces excellentes

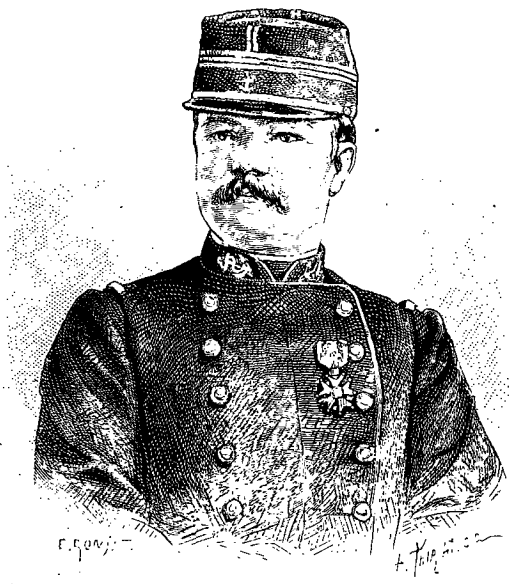
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dispositions pour reprendre avec les Malinkés mes négociations, interrompues par notre échec à Bammako et notre internement à Nango. Notre long séjour sur la rive droite du Niger nous a convaincus que l'islamisme sera toujours le plus grand ennemi de la race blanche en Afrique, et que c'est sur les Bambaras et les Malinkés qu'il faut nous appuyer dans cette région, si nous voulons créer entre nos établissements du Haut Sénégal et le Djoliba l'importante voie commerciale projetée. Je réunis donc les notables de Nafadié et leur démontre la nécessité de s'allier étroitement à nous contre Amadou, dont les cavaliers viennent sans cesse enlever leurs femmes et leurs troupeaux; je les assure de nos intentions pacifiques et leur expose en quelques mots le but que nous poursuivons dans leur pays. Leur réponse est unanime : tous veulent se placer sous le protectorat français et fuir l'intolérable domination des Toucouleurs. Je rédige, séance tenante, un projet de traité, sur lequel les principaux notables apposent leurs signatures.



Le commandant Gallieni, de l'infanterie de marine, chef de la mission du Haut Niger.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Sur ces entrefaites arrive le chef de Djoliba, accompagné des prisonniers faits le matin et du chef même du village où Vallière avait trouvé une si brutale réception. Ces indigènes, mis au courant de notre entretien, se montrent encore plus enthousiastes que leurs congénères de Nafadié et veulent, à tout prix, signer mon papier, s'engageant, au nom de leurs villages respectifs, à se placer, sans conditions aucunes, sous notre protectorat. Celui-là même qui avait fait mes hommes prisonniers, serrant les mains de Vallière avec effusion, lui demande pardon de la scène du matin et ne peut cacher son indignation d'avoir pris un blanc pour un Toucouleur.



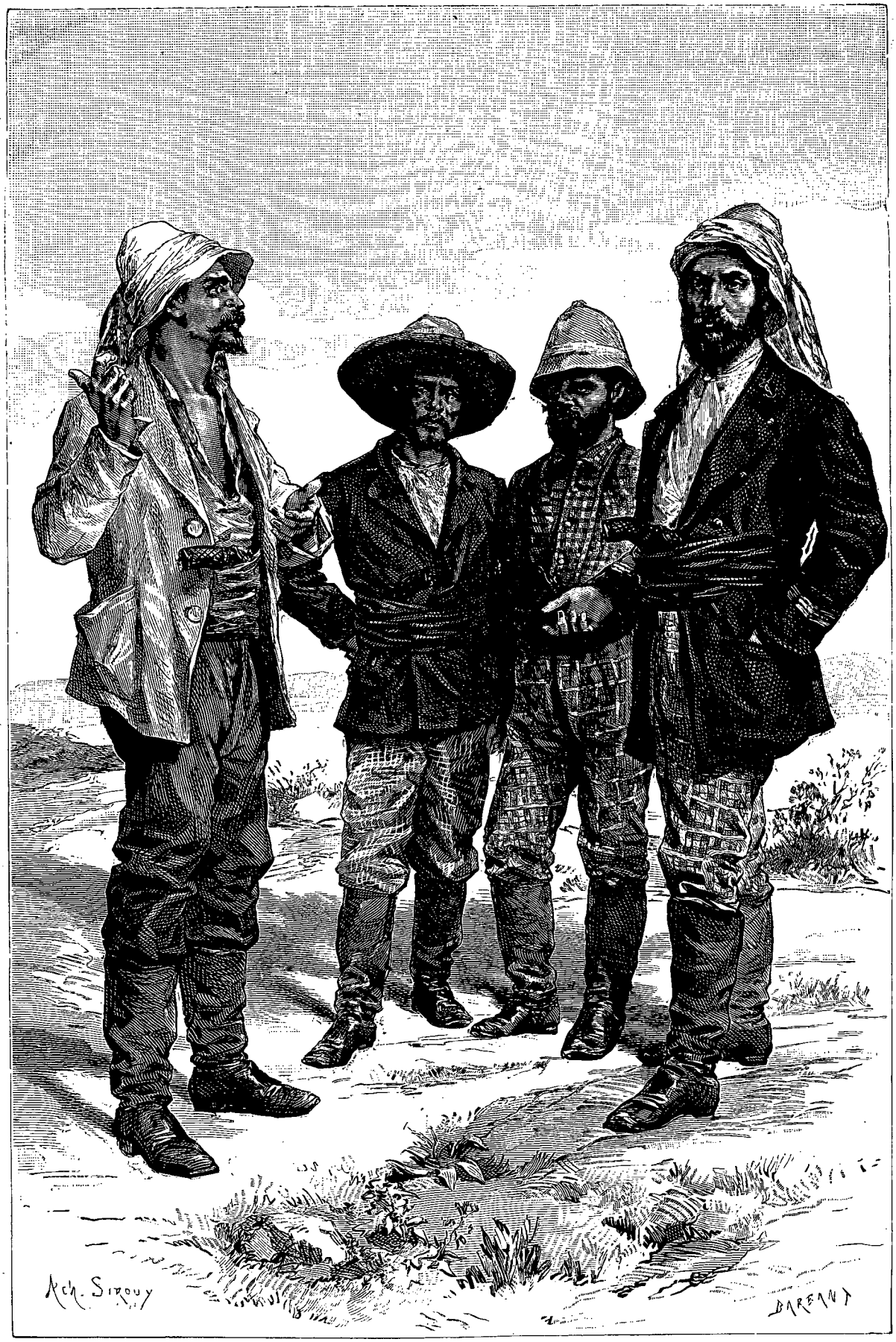
Le capitaine Vallière, de l'infanterie de marine.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le palabre terminé, je reste seul avec le chef de Nafadié, qui me désigne l'un de ses fils pour me suivre jusqu'à Saint-Louis. Il me promet encore d'envoyer quelqu'un à Bammako pour prévenir Abdaramane et l'engager à se rendre au plus vite à Kita, afin d'y préparer notre prochaine campagne sur les bords du Niger. Enfin, grâce à tous les renseignements qu'il me procure, je me décide à envoyer dans toutes les directions des émissaires, pris parmi mes tirailleurs, originaires de ces contrées et chargés d'informer les chefs du Bouré, du Ouassoulou, du Kaarta, de Sansandig, etc., de notre désir de nous allier avec eux et de leur dire d'expédier quelques-uns de leurs représentants auprès du chef français qui commandait à Kita.

Le soir, je suis rejoint par Alassane, qu'Amadou, toujours aussi lent et indécis dans ses actions, avait voulu retenir pour l'informer qu'il voulait une paix solide et durable avec nous, mais en même temps pour lui dire qu'il devait commander sur tous les musulmans qui habitaient le Soudan occidental, de Saint-Louis à Ségou et Tombouctou. Alpha devait me rejoindre à Kita; il amenait avec lui Boubakar Saada, que le sultan chargeait de présenter le traité de Nango au gouverneur. Nous avions du reste bien fait de marcher rapidement, car Amadou, deux jours après notre départ, avait expédié des courriers pour nous dire d'attendre son envoyé. Comme nous avions sagement agi en mettant le Niger entre nous et les États toucouleurs !

Le 30 mars, nous prenons la route de Tabou. Tandis que le gros de la caravane file directement sur ce village en longeant la chaîne des monts du Manding, qui se dressent à notre droite comme une gigantesque muraille, je m'arrête successivement à Kamalia, Sibi, Nienkéma, pour y entretenir les chefs et obtenir leurs signatures sur mon traité. Ma tâche est d'ailleurs facile, car Amadou est parfaite-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les membres de la mission à Bakel, le 23 avril 1881 (voy p. 208). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie du capitaine Delanneau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment détesté dans toute la contrée et tous me promettent d'envoyer quelques-uns des leurs à Kita, pour s'aboucher avec le chef de la colonne française. Ils paraissent très satisfaits de nous voir nous installer à Makadiambougou, où je les engage à expédier leurs produits, que leur achèteront nos traitants.

Nous passons la journée à Tabou, où les habitants, malgré leur extrême sauvagerie, s'empressent de nous apporter tout ce qui nous est nécessaire : mil, eau, bois, etc. Pour aller remercier le chef, je suis forcé de grimper à travers les rochers, car le village est suspendu aux flancs de la montagne, derrière d'énormes blocs d'un grès très dur, à l'abri des incursions des cavaliers toucouleurs.

Le capitaine Piétri, de l'artillerie de marine.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le 31 mars, nous poussons jusqu'à Naréna, grand village malinké, dont le chef nous accueille avec une courtoisie qui nous fait oublier l'impolitesse témoignée à Vallière plusieurs mois auparavant. Bandiougou nous donne un bœuf pour notre dîner, et ses sujets se disputent nos hommes, qu'ils entraînent dans leurs cases, où ils les traitent comme ceux-ci ne l'ont pas été depuis longtemps. Bien entendu, notre traité est signé avec enthousiasme. Décidément Amadou pouvait considérer comme absolument perdues pour lui les provinces de la vallée du Bakhoy, qui payaient tribut à Mourgoula. La seule route qui lui restait ouverte entre Nioro et sa capitale allait être fermée.

A Naréna, nous avons pour la première fois des nouvelles précises sur Kita, car nous y rencontrons deux interprètes que le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes envoyait vers Kangaba pour y acheter des bœufs, nécessaires aux approvisionnements de sa nombreuse garnison. On est très inquiet sur notre compte et on ne s'attend pas à nous voir arriver aussi vite.

Dans la soirée, une violente tornade, accompagnée de vent, de pluie et de grêle, vient nous forcer à nous réfugier dans le village. Les grêlons sont très volumineux et il est dangereux de s'y exposer. Ce phénomène atmosphérique est excessivement rare dans la région que nous visitons, surtout à l'époque où nous sommes. Aussi excite-t-il un véritable étonnement parmi les indigènes.

Nous quittons Naréna le lendemain de bon matin. La campagne qui nous environne offre un spectacle des plus curieux : les Malinkés fouillent les champs et les buissons, où ils trouvent en grande quantité des perdrix, des poules de Pharaon, des pintades, des damans et jusqu'à des singes et de petites biches à raie brune, qu'une tempête de grêle a surpris la veille et qui sont encore tout étourdis des meurtrissures qu'ils ont reçues.

Nous franchissons, par quatre cent cinquante mètres d'altitude, la ligne de partage des eaux des bassins du Sénégal et du Niger; nous nous arrêtons quelques moments à Koumakhana, où le chef joint son adhésion écrite à mes propositions de protectorat acceptées déjà par ses compatriotes du Manding, et nous allons camper sur la rive droite du Balanko, en plein désert. L'eau du ruisseau est désagréable au goût et d'une couleur d'encre; des myriades d'insectes rendent en outre ses abords presque inhabitables, mais nous passons sur tous ces inconvénients, en pensant que dans deux ou trois jours nous allons revoir nos compatriotes à Kita.

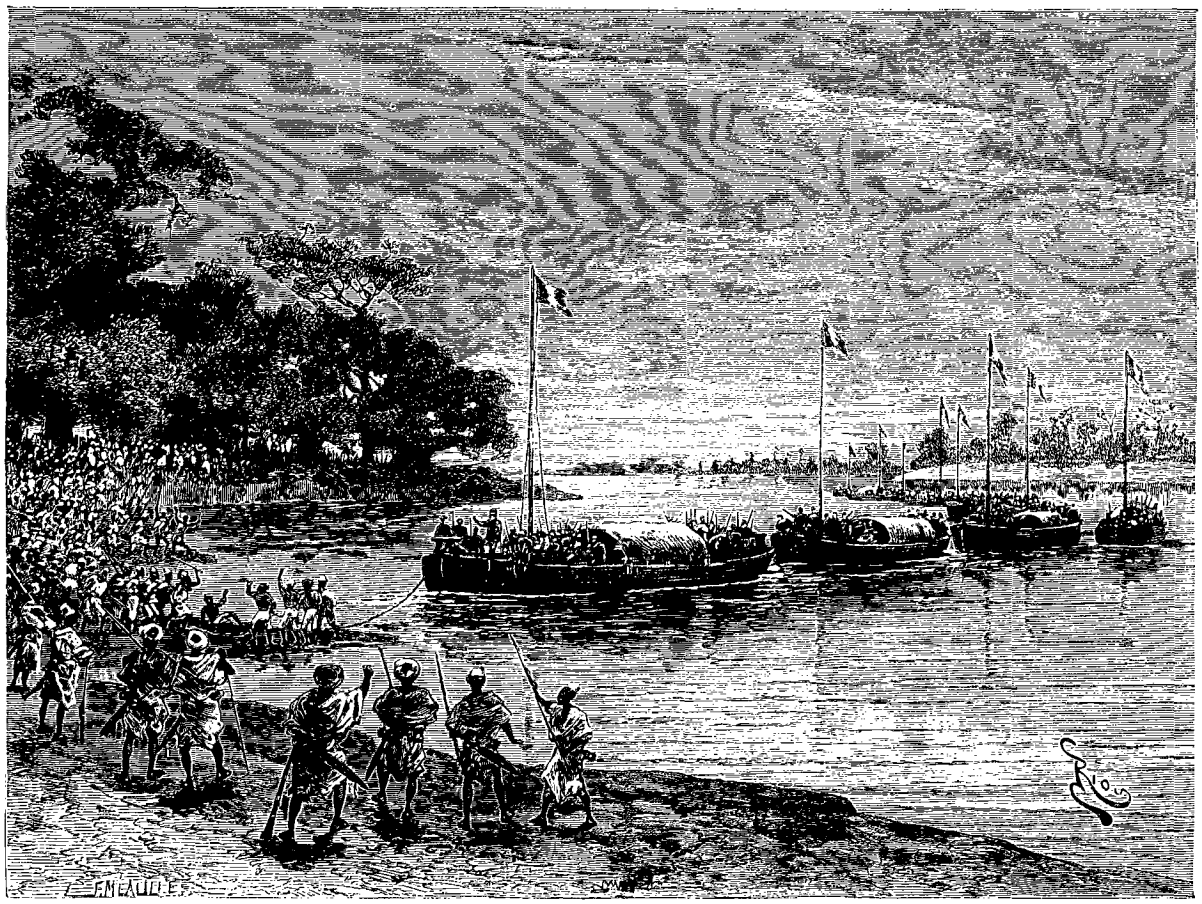
Le docteur Tautain.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Le 2 avril, nous poussons jusqu'à Niagassola. Cette longue étape, de plus de quarante-cinq kilomètres, n'est coupée que par un arrêt d'une demi-heure à Balandougou, où les chefs s'efforcent de nous faire passer la journée. Devant mon refus, ils nous font accompagner par plusieurs captifs, chargés de nous donner, au terme de l'étape, un mouton et des calebasses remplies de lait et de miel.

Nous trouvons à Niagassola l'accueil que nous devions attendre du vieux Mambi, qui s'était déjà montré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si empressé lors du passage de Vallière. Malgré la chaleur insupportable qui règne dans la case où nous sommes logés, la journée nous semble assez courte, car les occupations ne nous manquent pas : j'écris d'abord à Kita pour annoncer mon arrivée, puis j'interroge des gens de Koundou sur le Bélédougou et les dispositions de ses habitants à notre égard. Je m'entretiens ensuite longtemps avec les chefs de l'ancien village de Bangassi, que nous avions trouvé désert et en ruine l'année précédente et dont les habitants s'étaient en grande partie réfugiés à Niagassola et aux environs. Je leur parle de l'ère de prospérité et de tranquillité qui va s'ouvrir pour toutes les populations de ces contrées, maintenant que nous nous sommes installés à Kita, et je les engage à aller repeupler leur ancien village. Enfin, les renseignements topographiques que Vallière m'avait donnés sur le caractère montueux et accidenté du pays du Manding, entre Niagassola et Kita, région qui devait offrir beaucoup de difficultés pour l'établissement d'une voie carrossable, me déterminent à laisser cet officier effectuer son retour sur Makadiambougou par le Gadougou et la rive gauche du Bakhoy. Il devait explorer cette partie de la vallée, lever l'itinéraire de sa route et nous faire con-



Les Toucouleurs du Fouta tentent d'arrêter la mission descendant sur Saint-Louis (voy. p. 208). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

naître aux populations du Gadougou, encore placées sous la dépendance de l'almamy de Mourgoula.

Avant de quitter Niagassola, je présentai l'acte de protectorat à Mambi, qui s'empressa de le signer en insistant pour que son village fût choisi pour servir d'emplacement à notre futur établissement entre Kita et le Niger. J'étais d'autant plus satisfait de ces excellentes dispositions du vieux chef, que Niagassola ne saurait sans inconvénient ne pas être occupé par le gouvernement de la colonie. Ce point, chef-lieu de tout le Manding, a une importance politique considérable et est, en outre, l'origine de la route du Bouré et du Ouassoulou. Si notre installation à Kita nous avait donné toute la région du Bas Bakhoy et du Fouladougou, Niagassola devait nous livrer tout le Manding, faire tomber nécessairement la place forte toucouleur de Mourgoula et nous mettre en communication avec Kangaba, le Bouré et les pays malinkés de l'extrême Haut Niger.

Nous passons la journée du 3 avril au petit village de Koukouroni, le premier du Birgo. Le chef, grand vieillard peul, à l'aspect triste et maladif, s'excuse de ne pouvoir nous offrir une hospitalité plus généreuse. Les Toucouleurs lui ont tout pris. Je lui fais entrevoir un avenir plus heureux et lui donne en cadeau quelques menues pièces de monnaie d'argent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, nous nous transportons jusqu'à Mourgoula. L'almamy nous reçoit avec pompe. Dans le long entretien que j'ai avec lui, je m'aperçois que le voisinage de Kita le gêne considérablement et que notre arrivée à Makadiambougou lui a fait perdre toute influence sur les pays environnants.

Vers midi, je reçois une lettre, dans laquelle le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes me souhaite fort gracieusement la bienvenue et me dit que notre arrivée est impatiemment attendue par tous nos camarades de Kita. Aussi je quitte Mourgoula le soir même pour aller passer la nuit au petit village de Sitakoto et nous rapprocher encore du lieu où nous pourrons enfin revoir des figures européennes.

Le 5 avril, nous quittons Sitakoto de bon matin et nous franchissons, d'une seule traite, les cinquante kilomètres qui nous séparent de Goubanko.

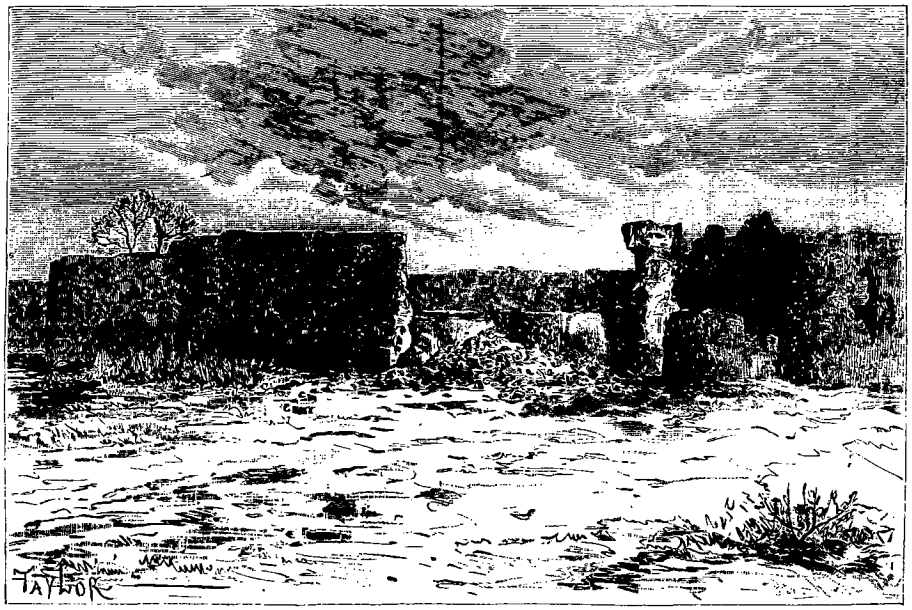
En quinze jours, nous avions parcouru cinq cents kilomètres.

GALLIENI.

A Goubanko, le capitaine Gallieni fut accueilli par MM. de Gasquet et Morlot, que le chef de la colonne avait envoyés à sa rencontre.

De grands changements étaient survenus dans le pays. Il était vrai que les habitants de Goubanko, au mépris de leurs promesses, s'étaient soulevés contre Tokonta. Trois cents hommes d'infanterie, une vingtaine de spahis et quatre pièces de montagne, expédiés de Kita, étaient arrivés le 11 février 1881 et avaient détruit le village.

Le drapeau français flottait sur un fort voisin de Makadianbougou et la domination française s'étendait jusqu'à moins de deux cents kilomètres du Niger.



Brèche de Goubanko, pris d'assaut par les Français le 11 février 1881. — Dessin de Taylor, d'après une photographie du capitaine Delanneau.

A Kita, l'envoyé du sultan ne dissimula pas sa surprise de voir les Français si bien installés à courte distance de Mourgoula.

L'expédition gagna ensuite d'autant plus rapidement Bafoulabé que, pendant son absence, des relais d'étapes avaient été établis à Goniokori, au gué de Toukoto et à Badumbé, pour les convois d'ânes et de mulets transportant à Kita les approvisionnements nécessaires à la garnison.

Le 16 avril, on arriva au confluent du Bakhoy et du Bafing, sur la rive droite duquel on construisait un poste militaire.

Le 23 avril, on était à Bakel. Là, il fallut s'arrêter pendant que l'on préparait huit ou dix chalands pour transporter jusqu'à Podor les membres de la mission, et des soldats européens et indigènes qui attendaient une occasion de descendre le fleuve.

On partit le 27 avril et l'on navigua sans difficulté jusqu'à Maam. Mais, à partir de ce point, on se trouvait en pays ennemi. Les indigènes riverains étaient d'autant plus hostiles, que le jeune chef du Toro, Amadou Abdoul, qui combattait dans les rangs français, avait razzié plusieurs villages, enlevé environ quatre mille bœufs et fait beaucoup de prisonniers. « On rencontrait fréquemment des cadavres d'hommes et d'animaux accrochés aux branches des jujubiers et que l'eau avait déformés en les gonflant comme des outres. » Peu s'en fallut qu'on ne fût obligé de faire usage des armes à feu contre les Toucouleurs qui tentaient d'arrêter les chalands.

Le 6 mai, on parvint à Saldé : on était hors de la région dangereuse. Bientôt on mit les embarcations à la remorque de deux chaloupes à vapeur. Là, un aviso, *l'Archimède*, attendait le capitaine Gallieni et ses compagnons, qui, le 12 mai, débarquèrent à Saint-Louis, au milieu de leurs camarades, empressés de les féliciter sur leur heureux retour [1].

1. Tous les résultats géographiques de ce voyage, qui ont valu au commandant Gallieni une médaille d'or de la Société de Géographie de Paris, une médaille d'argent de la Société de Bordeaux et un diplôme d'honneur du Congrès géographique de 1882, sont consignés dans plusieurs cartes, notamment dans celles si remarquablement exécutées au Ministère de la Marine et à la Société de Géographie de Paris, et dans un mémoire paru au *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* (voy. 3e trimestre 1882).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Barne's Court, l'habitation du gouverneur du Pendjab, à Simla voy. p. 212. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRAS)

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

SIMLA.

De Trieste à Amballa. — La montée de Khalka. — Une capitale d'été. — Mœurs des Anglais dans l'Inde. — Promenades autour de Simla. Fête au couvent des Capucines. — Le départ. — Fagou. — Mandian. — Le *chef* des malfaiteurs. — Khomarssin.

Après avoir accompagné mon mari deux fois en Asie centrale, dans l'espace de quatre ans, je l'ai également suivi lors de son voyage aux Indes, au Cachemire et au Petit-Tibet. Quant à la rapidité avec laquelle nous avons exécuté nos deux derniers voyages, quelques dates en diront plus qu'une description. En décembre 1880, nous étions à Tachkend; en janvier 1881, sur les bords de la mer d'Aral; en avril 1881, en Égypte: en juin 1881, au cœur de l'Himalaya.

Ce n'est que de cette dernière partie de mes voyages que je compte parler ici.

Partis de Trieste le 18 avril, nous traversions le canal de Suez et atteignions Bombay le 14 mai. Après quelques jours passés dans cette curieuse métropole de l'Inde occidentale, nous prenions le chemin de fer Grand Péninsulaire, qui nous conduisit au nord-est jusqu'à Allahabad, la ville sainte de la vallée du Gange.

Là nous changions de ligne et, prenant l'East Indian Railway qui remonte vers le nord-ouest, nous atteignions, le 12 mai, Amballa, grande ville du Pendjab. C'est là que, disant pour longtemps adieu aux chemins de fer et aux moyens de transport rapides, nous allions commencer notre exploration de l'Himalaya occidental.

Après une courte visite aux bazars d'Amballa, nous nous mettons en route le lendemain de notre arrivée.

Comme il fait très chaud à cette saison, nous profitons de la nuit pour traverser la plaine nue et sans intérêt qui nous sépare du pied des montagnes. Grâce à l'excellent service des voitures de poste, ou *dâk gharî*, entretenu par les Anglais, partis à sept heures, nous sommes à deux heures du matin à Khalka, petit village au pied de la montagne.

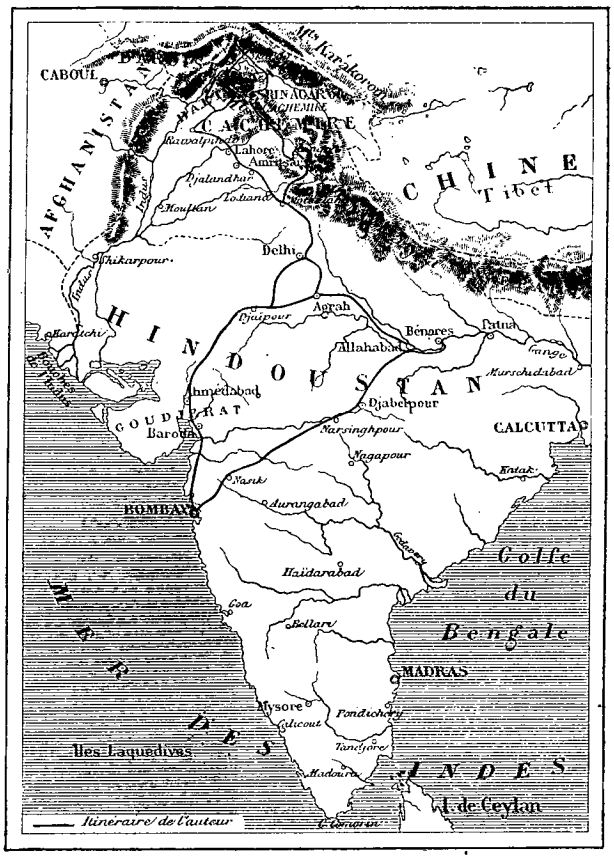
Nous y attendons le lever du soleil pour ne rien perdre des points de vue de cette première partie de notre escalade de l'Himalaya, représenté ici, il est vrai, par de très modestes contreforts.

A six heures, nous montons dans une petite voiture à quatre personnes, y compris le cocher. On est placé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dos à dos, et celle-ci n'a que deux roues; ce véhicule spécial pour les montagnes s'appelle *tonga*. Nos bagages nous suivront dans une voiture à bœufs et arriveront le lendemain.

La route qui nous conduit à Simla, creusée et entretenue par les Anglais, est admirable; elle contourne des points de vue de toute beauté. Les merveilles de la végétation s'étalent sous vos yeux éblouis, depuis les plantes tropicales jusqu'aux plantes plus modestes de nos contrées tempérées. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est de rencontrer sur un espace relativement peu étendu une flore si diverse. Au pied des montagnes, le palmier se détache sur un fond poudreux; plus loin, des bambous gigantesques forment des taillis impénétrables, et, plus loin encore, des cactus aux contours bizarres se découpent à l'horizon. On monte! Le palmier disparaît! Le rhododendron atteint les dimensions d'un grand arbre, et ses fleurs rouges qui parsèment son feuillage sombre font un effet ravissant. Les bambous se rapetissent et rappellent vaguement les tiges élégantes que les artistes japonais peignent sur leur porcelaine. Le cactus sort maintenant par touffes des parties rocheuses! Bientôt ce dernier disparaît aussi; le bambou n'est plus qu'un frêle arbuste, et à côté de lui nous voyons apparaître les premiers conifères. Le pin himalayen nous fait admirer son tronc svelte et élancé, et le majestueux cèdre deodora, le géant de la flore de l'Himalaya, se dresse devant nos regards ravis. Qui n'a pas vu dans la même journée, que dis-je, dans quelques heures cette nature unique de l'Himalaya passer devant ses yeux, ne peut se faire une idée de ce que le voyageur éprouve.



Carte d'ensemble du voyage de Mme de Ujfalvy.

Et l'on monte, l'on monte toujours. Les montagnes se croisent, s'entre-croisent! On les croit finies, elles recommencent.

Malgré le soleil splendide se détachant sur un ciel d'un bleu inimitable qui éclaire ce tableau fantastique, l'air frais vous pénètre. Il faut se couvrir. Un petit frisson parcourt votre être, frisson délicieux après l'accablement des chaleurs de la plaine.

Au milieu de notre route nous nous arrêtons à Solèn, pour prendre quelque nourriture. L'air vif nous a ranimés, et l'estomac réclame ses droits avec énergie. Notre repas vite fait, nous repartons pour admirer de nouveau. Deux heures de ravissement, et Simla nous apparaît couronnant une série de mamelons enfouis sous la verdure. Les routes, comme de jolis rubans blancs, unissent les unes aux autres les maisons isolées.

Il nous faut à l'entrée de Simla dire adieu à nos voitures, qui n'ont pas droit de cité. On me fait monter dans un *tchampang*, espèce de chaise à porteurs découverte, et quatre indigènes me portent chez lady Egerton, femme du lieutenant-gouverneur du Pendjab. M. de Ujfalvy me suivait à pied. Nous montions encore, parmi ces détours semés de tchampangs et de cavaliers, jusqu'à un gracieux perron sous lequel je descendis, et plus gracieux encore était l'accueil de la maîtresse de la maison.

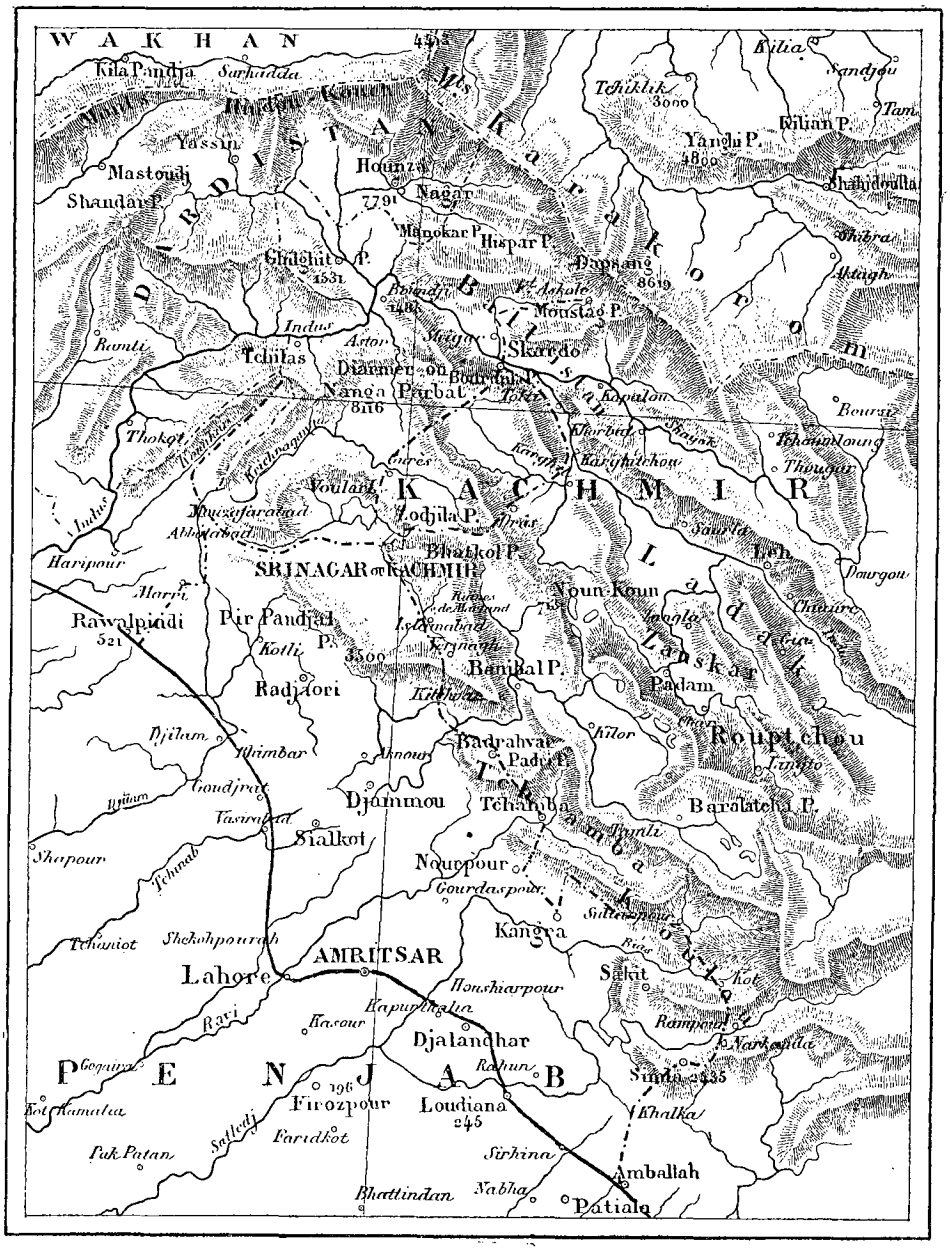
Je n'ai pas besoin de m'étendre sur l'hospitalité anglaise : les façons de nos voisins d'outre-Manche sont connues.

Cette façon habituelle des Anglais s'est encore, je crois, développée aux Indes, où la vie est large, où le personnel des domestiques est nombreux. C'est assez dire de quelles prévenances discrètes et courtoises nous fûmes l'objet. Nous eûmes non seulement les splendeurs diverses de la nature, mais les distractions les plus agréables de la société. C'est tout ce que nous pouvions attendre de mieux : c'est plus que je n'osais espérer. Jusqu'ici nous avions voyagé sans accidents d'aucune sorte : un bon vent nous avait poussés sur mer, un bon accueil nous recevait à terre; et comme les débuts d'un voyage, comme ceux d'une campagne influencent fortement le courage et l'humeur, je me vis dans les meilleures dispositions d'esprit pour continuer l'entreprise. « Tout semble nous sourire, » pensais-je; et souhaitant, comme le dit le poète, « que l'attelage puisse durer aussi longtemps que la voiture, » je me couchai en remerciant la Providence et en la priant de daigner rendre la suite de notre voyage aussi facile, aussi agréable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Situé à environ deux mille mètres d'altitude au-dessus de la mer, au milieu de crêtes qui varient de deux mille cinq cents à trois mille mètres, Simla est, malgré sa faible différence de hauteur avec la plaine du Pendjab, un des plus frais sanitariums de l'Inde. Aussi est-il devenu depuis vingt ans le refuge de toute la colonie aristocratique anglaise durant les chaleurs de l'été; bien plus, comme le gouverneur général s'y transporte chaque année avec tous ses ministres, ce lieu de plaisir est effectivement, durant cinq mois, la capitale officielle du vaste empire indo-britannique.

Chose bizarre, à l'exception des quarante-cinq kilomètres carrés qui portent la ville et ses jardins, tout



Carte du voyage de Mme de Ujfalvy dans l'Himalaya occidental.

le pays environnant n'appartient pas à l'Angleterre; il est soumis à nombre de petits radjahs montagnards qui ne sont, il est vrai, que les très humbles vassaux du puissant lord gouverneur.

Le vice-roi nous invita à un dîner officiel. Lui et sa femme parlaient très couramment le français. Tout le monde fut excessivement aimable pour nous. M. et Mme Baring, qui avaient longtemps habité le Caire, parlaient admirablement le français (M. Baring avait été contrôleur des finances égyptiennes).

Les promenades à Simla sont superbes. La plus renommée est celle du Glane; nous nous y sommes rendus en tchampang pour y prendre le thé : le paysage est enchanteur.

Le vice-roi, le gouverneur du Pendjab et le commandant des troupes ont seuls le droit d'aller en voi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ture attelée. Les autres personnes vont en tchampang ou à cheval; quelques petites voitures roulantes font innovation. Lorsqu'il pleut, les cavaliers ont un costume très curieux. En dehors du manteau en caoutchouc qui les couvre, ils ont un immense tablier de même étoffe qui, en s'attachant à leur taille, leur préserve parfaitement les jambes. Quand ils n'ont pas de capuchon, ils tiennent dans leur main droite un parapluie, et se rendent ainsi préservés aux plus grands dîners.

Une autre excursion favorite des habitants de Simla est l'ascension du mont Djako, jolie montagne de deux mille cinq cents mètres qui domine la vallée, et d'où l'on jouit d'une vue assez étendue sur les crêtes neigeuses de la grande chaîne, dont les sommets sont cependant à plus de cent kilomètres de Simla.

Le lundi 6 juin, nous assistons à une fête donnée à l'occasion des pensionnaires du couvent des Capucines. Les sœurs de charité s'occupent de l'éducation des jeunes filles et recueillent avec une touchante bonté toutes les orphelines. J'y vis là une sœur française de Lyon, qui depuis trente-trois ans habitait les Indes, sans que son état de santé s'en soit affaibli; au contraire, toujours malade à Paris, elle se portait dans ce climat mortel beaucoup mieux que partout ailleurs. Le vice-roi, qui est catholique, et lady Ripon assistaient à cette solennité. Ces belles jeunes filles et ces jeunes gens dansant ou jouant à colin-maillard sur ces pelouses, au milieu de ces superbes montagnes, formaient un tableau qui ne manquait pas de charme, et j'eus occasion de voir combien les Anglais, même de la plus haute condition, aiment en général les exercices de corps, car bientôt il y eut autant d'assistants et d'assistantes que de pensionnaires. Chose touchante, nous ne pûmes nous empêcher de constater que les jeunes gens les plus valeureux se mêlaient à ces divertissements avec un entrain remarquable. Il y avait entre autres lord Charles Beresford, renommé pour sa bravoure; il s'était battu avec un courage sans égal contre les Zoulous, et il tournait et se retournait au milieu de ces danses et de ces rondes presque enfantines et s'en donnait à cœur joie. Et pourtant ce même lord ira sur le *Condor* bombarder Alexandrie et soutenir les droits de sa patrie au péril même de sa vie, et il fera comme commandant d'une petite canonnière des prouesses de valeur.

Le 7 juin, à sept heures et demie du matin, nous quittons Simla.

Après bien des démarches, le vice-roi avait accordé à M. de Ujfalvy ce que sir Robert Egerton lui avait d'abord refusé (vu les difficultés et les périls de la route), la permission de nous rendre à Srinagar, capitale du Cachemire, en suivant la route du Tchamba et du Bhadravar. Nous allions donc voir un pays à peu près inconnu des voyageurs et remplacer pour longtemps le chemin de fer par le cheval.

M. Clarke, à la fois savant et gentleman accompli, chargé par le musée de Kensington de faire des acquisitions pour cet établissement, avait obtenu des autorités britanniques de suivre la même route.

Notre dernier déjeuner pris dans la jolie habitation du gouverneur du Pendjab appelée *Barne's Court*, nous montions à cheval. Le capitaine Egerton, neveu du gouverneur, et M. Dane devaient nous faire la conduite jusqu'à la sortie de la ville.

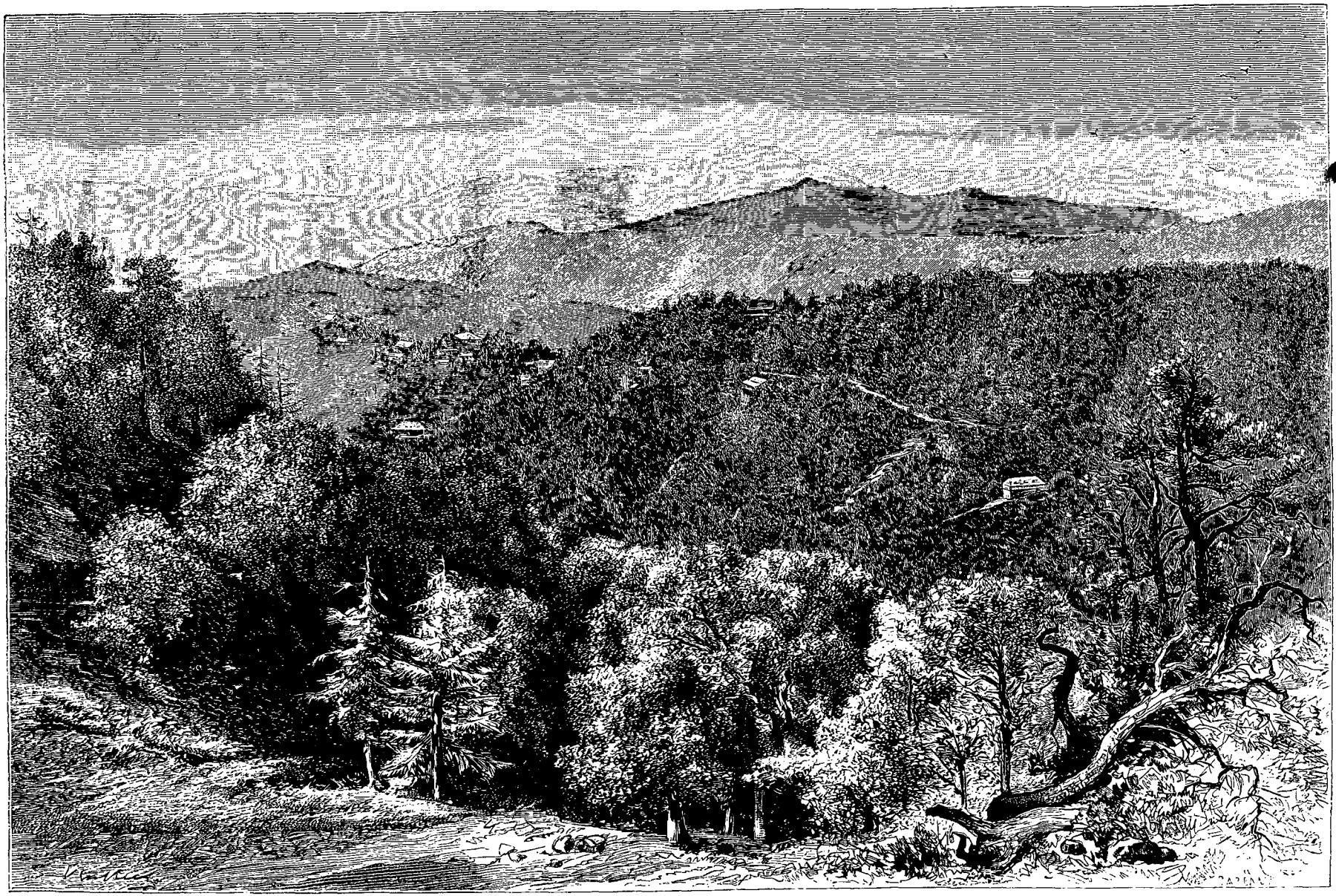
Vingt coulis portaient nos bagages, que nous avions, il est vrai, réduits à la plus simple expression possible; mais il nous fallait cependant emporter une tente, une table, des chaises, deux lits, des ustensiles de cuisine, etc. Nos domestiques suivaient à pied, ainsi que les saïs, chargés de s'occuper des chevaux.

La route était superbe, longeant tout le temps les montagnes; les vallées se déroulaient dans le fond et formaient des gorges étroites. Des cèdres deodoras d'une hauteur prodigieuse couvraient les flancs de ces élévations terrestres. Au sortir de Simla nous passons sous un tunnel creusé de main d'homme. La route devenant vraiment de plus en plus belle, nous descendons de cheval et, tout en marchant, nous cueillons des fleurs pour un herbier. Nous nous croyons dans le plus beau jardin du monde, tant la route est bien entretenue. Il ne faisait pas trop chaud, le soleil était couvert de temps en temps par des nuages précurseurs de la saison des pluies qui allaient nous atteindre pendant notre voyage. Mais bah! son sourire était si beau lorsqu'il éclairait le fond de la gorge dans laquelle notre regard plongeait d'une hauteur vertigineuse, pourquoi nous attrister d'avance à cette pensée? Les maisons apparaissaient de temps à autre juchées au milieu de cette verdure; le blé doré formait de beaux tapis; la terre labourable, disposée de gradin en gradin, descendait doucement jusqu'à ce qu'elle fût arrêtée par un autre mamelon. De petits sentiers serpentaient ces montagnes, attestant partout la présence de l'homme. Des vaches, des chèvres paissaient sur ces pentes élevées. Des mulets, des coulis nous croisaient, portant à dos, les uns comme les autres, de lourds fardeaux; les pieds de ces hommes, comme ceux des animaux, étaient d'une grande sûreté.

Près de Fagou, le paysage devint splendide. Mais, hélas! on voyait que la convoitise de l'homme avait passé par là. Les flancs des montagnes étaient déboisés, des troncs d'arbres brûlés montraient de quelle beauté ils avaient dû être lorsqu'ils étaient vivants. Leur ombrage avait dû autrefois abriter cette belle route, et ceux qui restaient semblaient protester contre cette dévastation. Les torrents, que les pluies grossiront bientôt et dont les lits sont encombrés de pierres et de rocs épars, achèveront l'œuvre de l'homme. Qu'ils devaient être beaux autrefois ces fiers mamelons arrosés par cette rivière tortueuse qu'on aperçoit au fond de la gorge!

Je me sentis une violente colère contre ces petits radjahs qui, pour se procurer de l'argent, ont vendu ces bois aux Anglais. Encore, si l'on voyait trace de reboisement; mais non : l'indifférence orientale se montre bien dans cette circonstance ; l'avenir de leur pays, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Simla, vue prise du mont Djako. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs sujets leur est bien égal, pourvu qu'ils jouissent; après eux le déluge.

Un petit garçon nous offre des fraises qu'il vient de cueillir sur la montagne; ces fraises n'ont aucun goût.

Fagou est un joli petit village hindou, bâti sur le sommet de la montagne. Les maisonnettes indigènes sont construites en pierres et en ardoises. Les indigènes ne connaissent pas le ciment, quoiqu'il y ait beaucoup de chaux dans ces montagnes, et ils retiennent les pierres en les encadrant de bois de distance en distance.

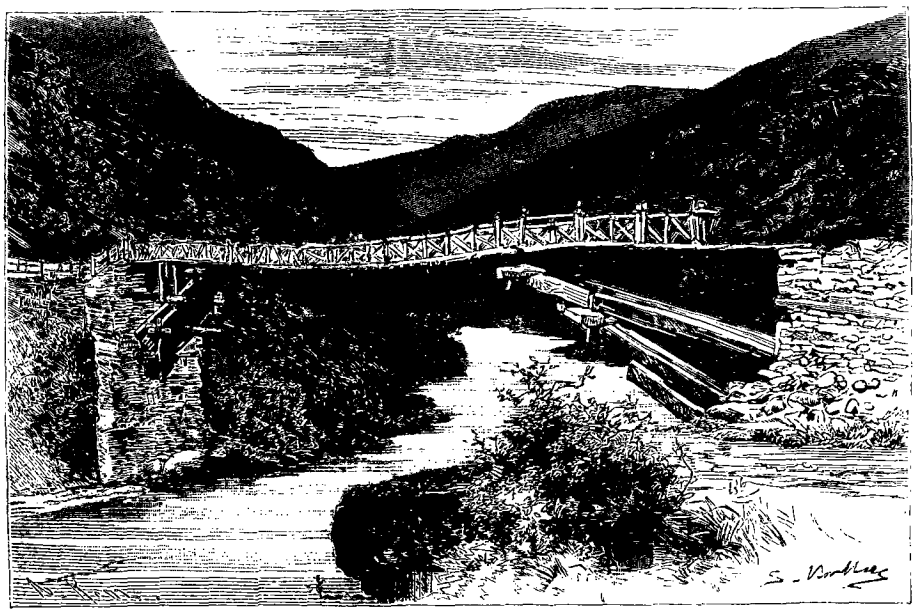
Le bungalow dans lequel nous entrons est une maison propre et spacieuse, comme sont du reste tous les abris de cette sorte que le gouvernement anglais entretient pour les voyageurs sur les principales routes de l'Inde.

Le 8, orage et pluie torrentielle jusqu'à huit heures; c'est long. Mais tant pis! la pluie n'arrête pas les braves; nous faisons charger les mulets. En route.

Le soleil a reparu, le chemin sera plus frais et les arbres de la forêt embaumeront les airs de leur parfum printanier.

Quel délicieux chemin tout boisé au nord! Aussitôt qu'un aplatissement le permettait, la terre labourée en gradins laissait sortir de son sein de beaux épis de blé qui s'épanouissaient et se doraient sous les rayons ardents du soleil. Dans le fond, à peine voyait-on le torrent qui comme un mince filet d'argent arrosait copieusement ces gorges dérobées. Que de quartiers de roche on avait dû faire sauter pour construire cette route et la conduire au milieu de ces dédales montagneux! Des sinuosités rocheuses nous frôlaient à chaque instant et risquaient d'emporter nos chapeaux, perte irréparable pour nous.

A midi, le temps avait gardé malgré le soleil un peu



Pont sur le Satledj (voy. p. 216). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

de sa fraîcheur du matin; aussi, mis en belle humeur, et après nous être reposés, nous faisons une autre étape qui nous mènera à Mandian. C'est au milieu d'un parc anglais que nous croyons marcher, tant ces montagnes qui s'entre-croisent sont belles! Quelques fermiers anglais dont on aperçoit les maisons aux murs blancs sont venus s'établir dans ces sites enchanteurs.

Mandian est admirablement situé sur un plateau, entouré de belles montagnes.

En arrivant au bungalow, nous ne trouvons pas notre dîner prêt. Aussi le khansamah, ou cuisinier, nous proposa-t-il, en attendant, d'aller chasser une tigresse et ses petits qui mettaient en émoi tout le village. Ces messieurs, mal armés pour cette chasse, au fond du cœur peut-être mal disposés, déclinèrent cet honneur.

De Mandian à Narkanda la route est ravissante. Nous nous arrêtons à cette station quelques heures, seulement pour y déjeuner et faire reposer nos bêtes. Puis nous repartons pour Khomarssîn. Quelle superbe et magnifique forêt de cèdres deodoras! Ils sont si hauts que le regard a peine à suivre leurs pointes élancées; combien de siècles ont passé et passeront encore avant que la hache des indigènes mette un terme à leur longue existence? Nous sommes vraiment émerveillés. Mais notre enthousiasme est bientôt refroidi: le chemin devient abominable; on voit que les Anglais ne s'en sont pas occupés et qu'ils ont laissé le soin de l'entretenir au radjah qui, sous le protectorat des Anglais, administre ce pays. Hélas! nos pauvres bêtes et nos pauvres corps s'en ressentent; ce n'est pas un chemin, c'est le fond d'un torrent à sec que nous traversons.

Au bas de cette exécrable route, nous rencontrons M. Henderson, fonctionnaire anglais des plus aimables. Nous nous arrêtons pour causer ensemble, et, comme

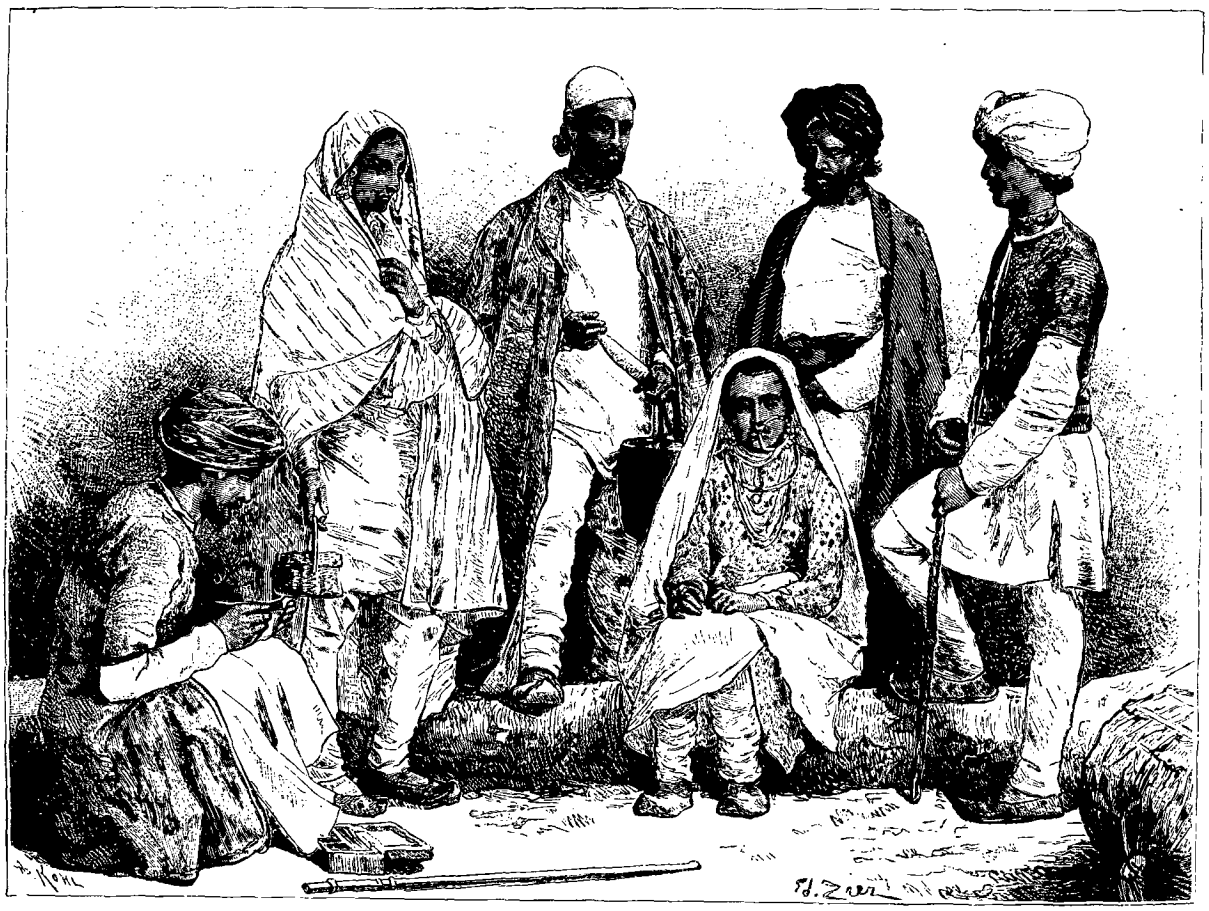
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il a été longtemps résident anglais à Srinagar, il nous donne d'utiles renseignements. Il regrette ce beau pays, et peut-être aussi sa situation. A présent il est chef de tous les malfaiteurs des Indes, qui dans ce pays forment une caste qui est non pas protégée, mais acceptée et tolérée par les indigènes. Dès leur enfance on leur apprend à dérober, et leur plus ou moins grande adresse est récompensée par les anciens. Il n'y a pas de sot métier !

Le gouvernement britannique ne pouvant faire cesser cet état de choses, a cru faire pour le mieux en les enrégimentant, si je puis m'exprimer ainsi, et en les mettant sous la haute surveillance de M. Henderson, fonctionnaire des plus recommandables et des plus énergiques. Je ne sais si ce poste excite beaucoup de convoitises....

A Khomarssîn, hélas! nous ne trouvons point de bungalow, mais il y a une place superbe sur laquelle nous allons dresser nos tentes.

Au lever de l'aurore, nous sommes réveillés par les sons d'une musique criarde et discordante. On dirait plutôt d'un charivari. Qui pourrait croire que de tels accords sont adressés au dieu? C'est pour le réveiller. De fait, cette sauvage musique ne peut manquer son



Indigènes des environs de Simla. — Dessin de E. Zier, d'après une photographie.

effet. Pendant un quart d'heure on se livre à ce bruyant exercice. Enfin, quand le dieu est réveillé et mis sans doute en bonne humeur (en meilleure que la nôtre) par cette joyeuse aubade, les indigènes lui adressent leurs prières.

Au moment de partir, nous nous aperçûmes que les indigènes cassaient les pots dans lesquels ils nous avaient apporté de l'eau. Tout ce que touche un Européen est souillé à leurs yeux, et s'ils s'en servaient, ils seraient souillés eux-mêmes. Mais ils n'oublièrent pas de nous les faire payer; il paraît que l'argent a la vertu de se préserver de toute souillure, puisqu'ils le prirent avec beaucoup d'empressement.

II

LE KOULOU.

Doulârch. — Le Satledj. — Paysans du Koulou. — Un mariage. — Kôt. — Étrange façon de refuser un pourboire. — La passe de Djibi. — La Tirtan-Nadi. — Goitres ornés de bijoux. — Le goût des bijoux. — La polyandrie. — Soultanpour. — L'oracle du dieu. — Mensurations anthropologiques. — Les Koulous. — Les Lahoulis. — Les bazars de Soultanpour. — Le Raï. — Étrange façon de témoigner sa reconnaissance.

De Khomarssîn à Doulârch le chemin devient fantasque et d'une beauté sauvage. Çà et là des maisonnettes bien situées, un temple hindou dont les cloche-

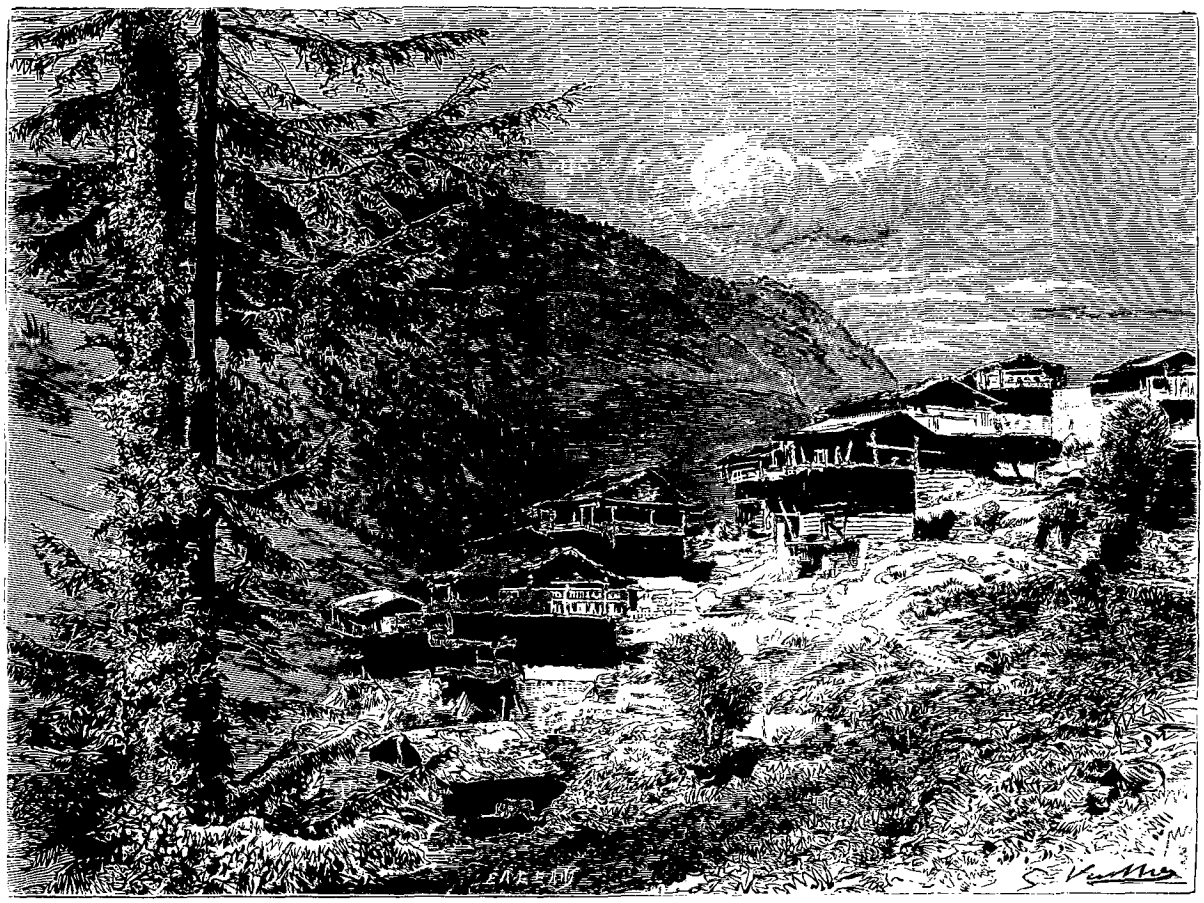
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tons aigus rappellent l'architecture chinoise. Puis, jusqu'à la rivière, une descente horrible. Pauvres chevaux ! Et le garde-fou qu'on avait mis jadis à l'endroit le plus périlleux était détruit. Heureusement nous arrivons sains et saufs au pont de bois construit sur le Satledj. Nous le passons avec l'espoir bientôt déçu de trouver sur l'autre rive une route moins dangereuse.

Le Satledj, un des plus grands affluents de l'Indus, traverse l'Himalaya dans une vallée profondément encaissée et d'une grandeur sauvage. De hautes et gigantesques montagnes l'enferment dans son cours, et la montée que nous faisons après la traversée du pont se continua quatre heures; les chemins horribles, les corniches vertigineuses se succédaient; et à mesure que nous montions, le Satledj et le mugissement de ses eaux s'éloignaient et disparaissaient à nos yeux.

Enfin nous arrivons, exténués de fatigue, à la station de Doulârch, la première dans le pays de Koulou.

Dans ce district il n'y a pas de bungalow proprement dit, les stations s'appellent *rest houses* (maisons de repos). L'arrangement de ces maisons est le même que celui des dâk bungalows; seulement on n'y trouve point de nourriture, il faut se la procurer soi-même. Le rest house est toujours situé à une certaine distance du



Village dans le Koulou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Frith.

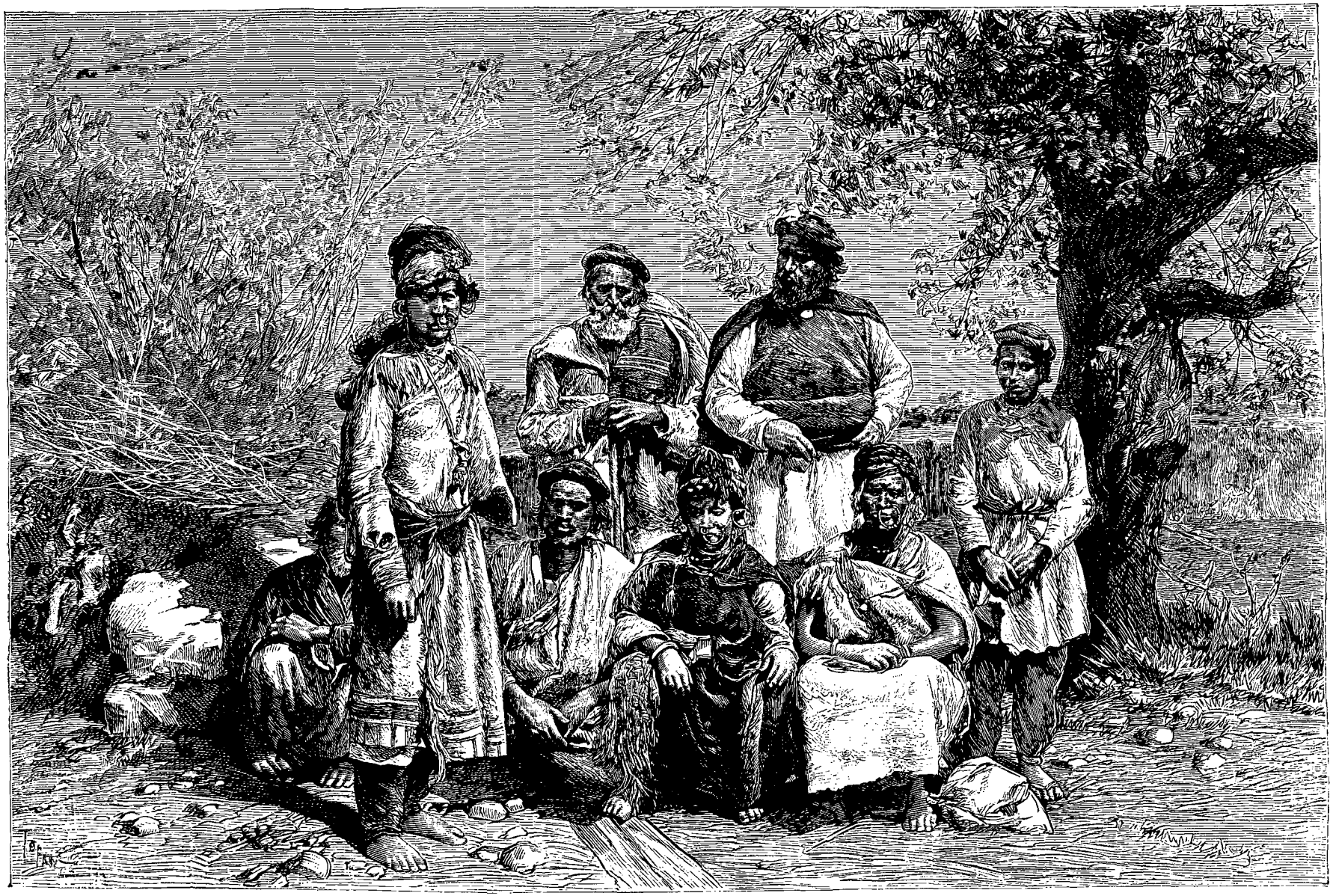
village, les Anglais n'aimant pas le voisinage des indigènes.

Quant aux habitations de ceux-ci, parsemées sur des pentes d'une élévation extraordinaire, elles ressemblent de loin à des chalets suisses; mais de près ces misérables maisons couvertes d'ardoises, avec un balcon privé de garde-fou, ressemblent à des pigeonniers gigantesques. Les plus élégantes ont des balcons fermés, avec de petites ouvertures. Des têtes de femmes apparaissent mêlées ensemble et regardent curieusement les étrangers.

Les montagnards du Koulou portent pour tout vêtement une pièce de coton roulée autour du corps, une des extrémités est passée entre les jambes et remonte par-dessus les épaules. Ils ont la tête nue, mais se la couvrent d'un morceau de toile formant capuchon, quand ils veulent se garantir du soleil ou du froid. Ceux qui sont employés au service des Européens se mettent un turban et s'habillent un peu comme les musulmans. Les femmes portent une draperie qui forme jupe autour de la taille. Les plus pauvres comme les plus riches ont des pendants d'oreilles, des bracelets même aux jambes; les riches les garnissent de pierreries. Les pauvres vont pieds nus et les riches ôtent leurs souliers dans les appartements.

Nous étions à Doulârch, dans le pays du Koulousi,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Montagnards du Koulou. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

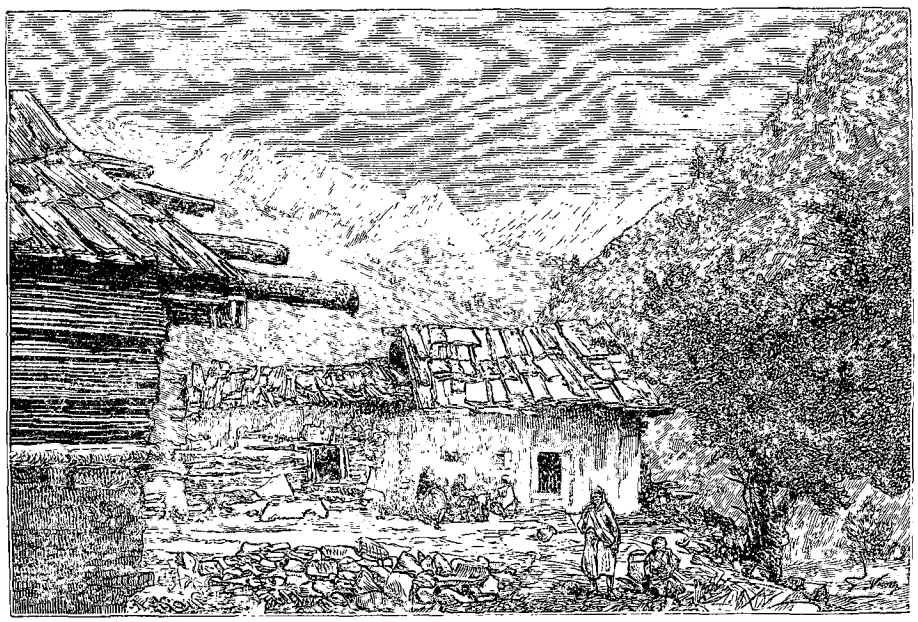
vanté pour la beauté de ses sites et de ses femmes ; j'admirais les uns avant de connaître les autres. Dieu ! le ravissant pays avec ces forêts, ces fermes et ce sol si admirablement cultivé !

Après Doulârch, nous rencontrâmes sur un pont deux moulins primitifs. Un axe à quatre ailes ; beaucoup de force motrice était perdue, mais les moulins tournaient malgré cela, au grand contentement de leurs propriétaires, assis tranquillement à la porte de leur maisonnette.

Le pont passé, le chemin qui côtoie des montagnes vertigineuses est splendide ; on y peut admirer de ravissantes cascades, et la quantité des sources qui vont alimenter la rivière est considérable. A chaque moment le cri *pani, pani* (eau) retentit à nos oreilles, et vite nos coulis se débarrassent de leur fardeau et accourent se réconforter à cette eau pure.

Le dimanche 12, en sortant de Djovaï, on annonçait un mariage ; trois hommes marchaient à la file : le premier portait une grosse caisse sur laquelle de temps en temps il frappait avec un bâton recourbé ; le second tenait un tambourin sur lequel il jouait avec deux baguettes ; le troisième, un jeune garçon, frappait sur une grande cymbale de cuivre avec un bâton pareil au premier. Ils allaient par tout le village, et même quelquefois dans plusieurs, annoncer les fiançailles. Le jour qui a été fixé pour le mariage, on place dans la cour de la maison l'idole de Kanadêva, le dieu de l'amour et de l'hyménée chez les Hindous. On lui offre des fleurs, des fruits, les bayadères dansent et chantent, puis on fait des processions dans la ville ou dans la campagne.

En revenant à la maison, nouvelles offrandes à l'idole, puis diverses cérémonies. Après que le mari a passé au cou de sa fiancée, chez les riches une chaîne



Une maison dans le Koulou (voy. p. 216). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie. de M. Frith.

d'or, et d'autre métal chez les pauvres, le mariage est terminé et on laisse les fiancés libres de se retirer. Ces fêtes durent quelquefois plusieurs jours, et les Hindous font de folles dépenses pour satisfaire cette vanité.

A notre arrivée à Kôt, il y a encore une noce dans ce délicieux petit village, situé sur les flancs de l'Himalaya. M. de Ujfalvy paya les coulis et leur donna un bakchich ou pourboire ; mais, au moment du partage, ils murmurèrent et enfin vinrent réclamer ; mon mari se fit rendre l'argent et leur donna le prix juste qu'il leur devait ; le partage se fit alors sans murmures et ils s'éloignèrent enchantés. Il n'y avait pas de quoi. Mais j'imagine que le bakchich avait été pour eux un sujet de contestation et qu'ils étaient heureux de s'en débarrasser.

De Kôt pour aller à Djibi, il nous fallut franchir une passe de trois mille mètres. A cette hauteur, la végétation est encore splendide et aucune trace de neige ne se fait pressentir. Les bambous des pays chauds s'étalent de place en place sur notre route, ils se mêlent à de beaux conifères et à de magnifiques châtaigniers dont les troncs creusés par le temps ont servi de cheminée aux indigènes. Quels barbares ! Plus nous montons, plus le spectacle est enchanteur : les vallons, les montagnes s'ouvrent devant nous, les nuages sont au-dessous de nos pieds, et un champ immense de fraisiers en fleur s'offre à nos regards. Bientôt nous sommes au sommet de la passe. Un bloc gigantesque accusant une autre chaîne de montagnes se dresse fièrement à notre droite ; sa pointe est garnie de cèdres deodoras ; ils croissent droits et fiers comme la nature qui les entoure.

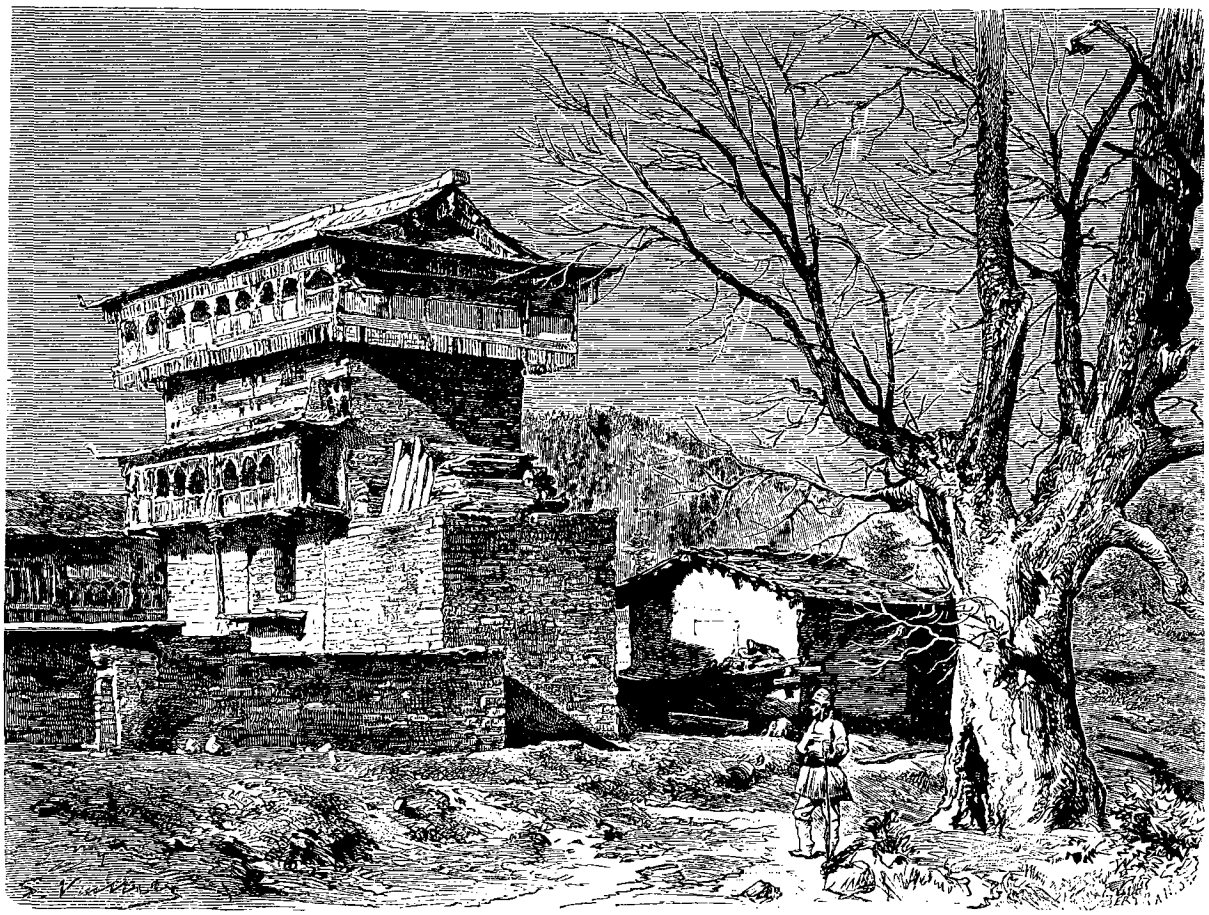
Nous laissons souffler nos montures, puis nous redescendons au milieu d'un dédale de roches. La mousse tombe des arbres en jolies grappes, le torrent nous rencontre et nous conduit au rest house. Là, l'*assis-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant commissaire du Koulou avait envoyé à notre rencontre deux hommes pour nous accompagner; ils nous présentèrent leurs lettres de créance écrites en anglais et se mirent à notre disposition. L'un d'eux avait un beau turban rouge et à son côté un couteau gourka.

Cet officier de police indigène qui nous était envoyé ne savait pas un mot d'anglais. Les Anglais parlent la langue des indigènes, et les Russes au contraire forcent les indigènes qu'ils emploient à parler leur langue. Pourtant les Russes ne sont pas plus détestés des peuples du Turkestan que les Anglais ne le sont des peuples de l'Inde. Cela prouve encore une fois que les peuples de l'Orient ne reconnaissent que la force brutale. Soyez doux avec eux, ils vous méprisent.

M. de Ujfalvy acheta en cet endroit des bijoux en argent fort originaux, ce qui nous fit passer quelques agréables instants. En outre, un riche fonctionnaire indigène, en villégiature dans ce charmant endroit, ayant appris notre arrivée, vint, par curiosité sans doute, nous rendre visite. Il nous fut très utile pour nos achats de bijoux et il consulta M. de Ujfalvy au sujet de sa maladie : il pouvait à peine marcher et souffrait de forts aphtes dans la bouche. Une pierre infernale



Village de Kôt, dans le Koulou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

lui fut donnée avec les explications nécessaires pour s'en servir. Il m'offrit alors une peau de panthère, puis une ravissante petite gazelle toute jeune, et en souvenir du lieu où je la reçus je l'appelai Djibi. Après quoi, suivi de tous ses serviteurs, il se retira sous sa tente, dressée à quelques pas du bungalow.

Le 14, nous partions pour Manglaor, accompagnés par le chant du maïna, charmant oiseau de la famille du merle, fort commun dans l'Inde.

Il fera beau, car la cicade fait entendre son bruit qui ressemble un peu à celui d'une scierie à vapeur. Cicade est le nom latin de la cigale, mais celle de l'Inde est beaucoup plus grande que sa sœur d'Europe.

Nous côtoyons la Tirtan-Nadi, et à la station de Platch, près de Radjaori, nous achetons de beaux bijoux du Koulou, que nous payons au poids de l'argent; néanmoins, pour forcer les indigènes à s'en dessaisir, M. de Ujfalvy leur offre un joli bénéfice.

Le chemin de Platch à Lardji qui côtoie la Tirtan-Nadi est invraisemblable; les pluies précédentes l'ont défoncé en maints endroits. La route est jonchée de lauriers-roses en fleur qui poussent au milieu des roches; c'est d'un effet ravissant.

A Lardji, la Tirtan-Nadi se réunit à la Bias, qui est aussi grise que sa voisine était blanche.

Les goitres sont fréquents chez les habitants de ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pays; la coutume qu'ils ont d'orner de bijoux cette difformité la rend encore plus repoussante.

Nous rencontrons des indigènes en villégiature sans doute, car ils se tiennent groupés près de la station. C'est toute une famille. La femme filait avec son pied, une autre coiffait son mari, un homme dévidait du fil, se servant aussi de son pied, et un autre sciait du bois, se servant du pied comme d'un étau. La flexibilité de ces basses extrémités est extraordinaire chez ces peuples; cela tient sans doute à la liberté qu'ils leur donnent.

Le 16, nous partons pour Ourli en traversant la Bias. La corniche qui longe cette rivière est un des plus dangereux chemins que nous ayons suivis, car la route s'élève à pic à une hauteur vertigineuse, et la voie est juste assez large pour laisser passer nos bêtes. S'il survenait une rencontre, je ne sais comment nous ferions. Après deux heures, nous quittons cependant cette dangereuse corniche et nous campons à Ourli; il n'y a ni bungalow ni rest house, et nous dressons nos tentes.

En arrivant au village, nous rencontrons la poste, qui est vraiment très bien organisée. Ce sont des hommes qui se succèdent d'étape en étape; celle-ci est presque toujours de douze milles anglais. Le messager court en portant à la main un bâton garni de petites clochettes, lesquelles par leur bruit avertissent les piétons d'avoir à se ranger.

Le 17, nous atteignons Soultanpour, capitale du Koulou. Nous nous sommes levés de bonne heure afin d'arriver avant la trop grande ardeur du soleil, mais malgré cela il fait déjà bien chaud avant que nous soyons arrivés.

Nous rencontrons des femmes surchargées de bijoux; je me demande comment leur pauvre tête peut porter tout cela. Le nez se voit à peine et les oreilles sont recourbées par le poids dont elles sont ornées. Il paraît, du reste, que c'est tout à fait joli d'avoir l'oreille grande et garnie de ces pendants. On appelle cela avoir une oreille de *lys*. Voilà comment la manière de considérer le beau n'est pas la même dans tous les pays du monde, et comme les femmes se donnent beaucoup de peine pour se rendre plus laides qu'elles ne le sont. En outre, elles sont couvertes de beaux vêtements en laine. Les Hindous de la plaine portent du coton. La façon dont elles mettent leur vêtement n'est plus la même: il forme jupe autour de la taille et se resserre autour du cou, celui-ci à découvert. Ces ajustements tiennent sans cordon, sans épingles chez les hommes. Les femmes se servent seulement de deux grosses épingles avec lesquelles elles retiennent leur vêtement sur la poitrine. Quelques-unes portent une jupe et un corsage à taille très courte. Nous les arrêtons pour voir de près comment sont posés leurs vêtements, car elles reviennent d'une fête et sont dans leurs plus beaux atours; elles sont enchantées d'attirer notre attention, et les maris aussi. Quelle profusion de bijoux! Le mari doit se ruiner? Non, car dans cet heureux et beau pays du Koulou, qu'on pourrait peut-être appeler le paradis des femmes, ces dernières ont plusieurs maris, quelquefois six ou sept, qui sont presque toujours frères. On pourrait croire que la jalousie et la discorde tourmentent les habitants; il n'en est rien cependant: la plus parfaite harmonie règne dans ces ménages, où tout est réglé d'avance.

La polyandrie est du reste une des coutumes les plus curieuses des populations de l'Himalaya occidental; et comme ces questions ne sont pas de ma compétence, je me bornerai à citer l'opinion des voyageurs qui m'ont précédée et qui ont traité cette grave matière.

« La polyandrie, c'est-à-dire la pluralité des époux pour une seule femme, dit M. Louis Rousselet dans son *Ethnographie de l'Himalaya occidental*, est probablement le type de la plus ancienne organisation sociale des peuplades primitives de l'Inde et de l'Himalaya. Ce qui tendrait à prouver son antiquité, c'est que nous la trouvons encore aujourd'hui en usage chez des tribus séparées les unes des autres par de vastes espaces peuplés d'adeptes de la polygamie. Ainsi nous trouvons des polyandriques chez les Naïrs, à l'extrémité méridionale de l'Inde; chez les Baïgas, dans le Gondwana; chez les Garros, aux confins de l'Indo-Chine, et enfin dans l'Himalaya occidental, au Ladak, au Roupchou, au Spiti et au Koulou....

« Dans le Koulou, la polyandrie n'est plus que le souvenir d'une ancienne coutume. Elle tend à disparaître, et une grande partie de la population est polygame. Ses femmes diffèrent aussi de celles des autres pays polyandriques. Généralement, lorsque le frère aîné se marie, tous ses frères deviennent les époux de sa femme. Les enfants nés de cette union donnent le titre de père à tous les conjoints époux. Une femme a ainsi jusqu'à quatre maris à la fois, mais le nombre n'est pas limité. En dehors de cette forme régulière de la polyandrie, la femme a le droit de se choisir un ou plusieurs maris (et non amants) en dehors d'un groupe de frères. Le résultat de ces pratiques est que la population reste stationnaire; cependant elle ne diminue pas. Un autre résultat est que la pudeur féminine est inconnue et que la femme se livre sans résistance au premier étranger qui la sollicite.

« La femme, chez les Koulous polyandres, est le chef de la communauté. C'est elle qui administre les biens que les époux cultivent et dont ils lui remettent les fruits. C'est elle seule aussi qui dote les enfants et leur transmet ses biens par héritage; et dans le cas où elle meurt avant ses conjoints, c'est sa fille aînée qui prend le rang de chef de la communauté. »

Dans la suite de notre voyage, lorsque nous atteindrons la haute vallée de l'Indus, nous rencontrerons des populations chez lesquelles la polyandrie s'est conservée avec bien plus de pureté que dans le Koulou, et j'aurai l'occasion de revenir sur ces si curieuses coutumes.

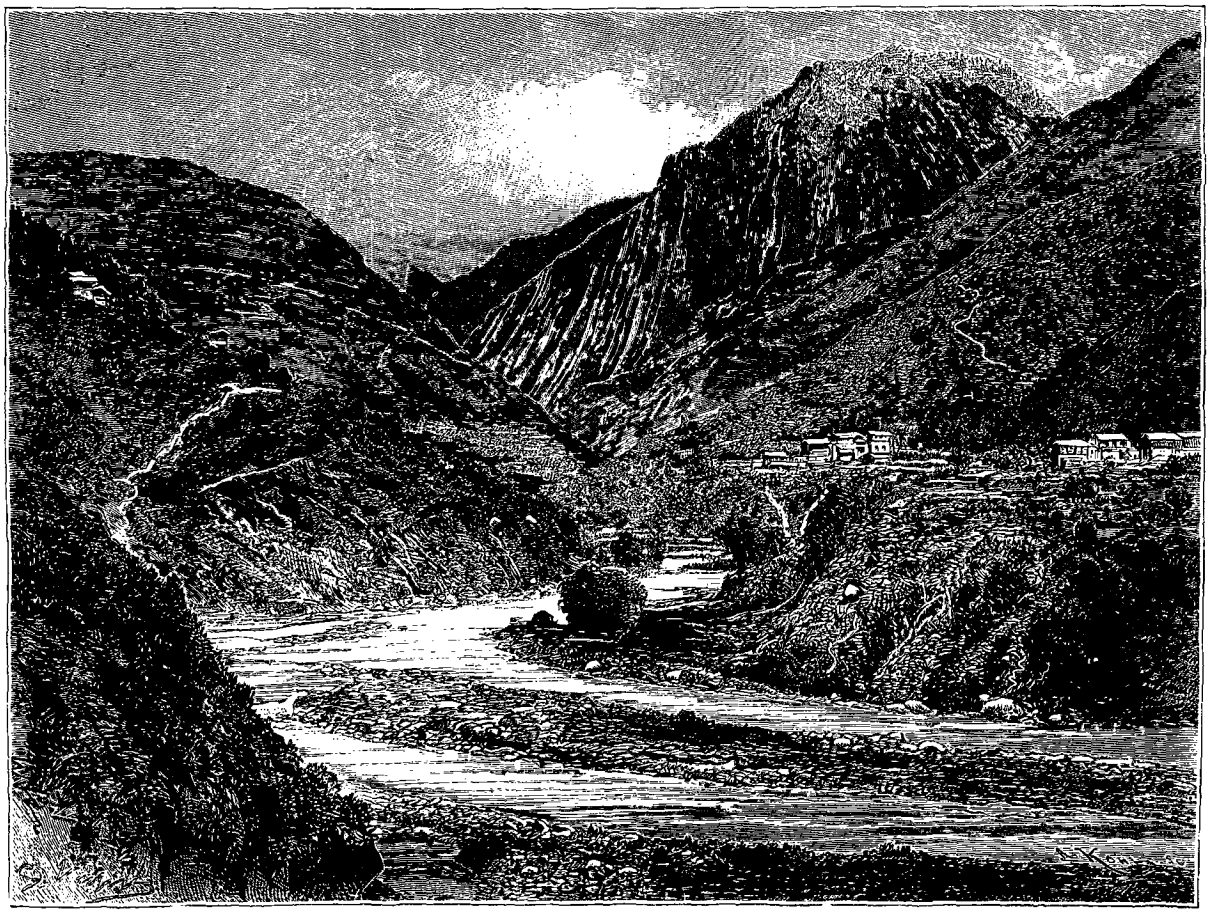
A Soultanpour, il y a un bungalow très bien tenu; le député-commissaire qui s'y trouvait momentanément

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous reçut avec cordialité; sa femme était à quelques milles de Soultanpour, dans les montagnes, afin d'y passer la saison chaude, et lui devait se rendre pour quelque temps en tournée d'inspection dans son district.

A peine sommes-nous arrivés dans ce pays séducteur qu'une musique retentissante éclate à nos oreilles. Quelle musique, grand Dieu! Deux immenses trompettes en forme de crosse épiscopale mêlaient leurs sons à celui des grosses caisses, des tambours, des cris et des hurlements. Telle est la musique religieuse des Hindous, car c'était un dieu qu'on promenait en notre honneur. Ce dieu consistait en une quantité de têtes posées sur un palanquin orné de vieux châles de Cachemire et porté par deux hommes; deux autres privilégiés entre tous précédaient le palanquin: l'un portait un panier chargé de fruits et l'autre un masque. Le grand prêtre, appelé *phourita*, drapé dans une couverture de laine blanche et le front marqué d'un signe rouge qui désignait sa caste, portait sur son épaule une cuillère et une sonnette en cuivre. Avec le premier instrument il emplit d'huile les lampes qui servent au culte.

Notre compagnon de voyage ayant voulu acquérir



Vallée de la Tirtan-Nadi (voy. p. 219).—Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

pour le musée de Kensington un poignard qui appartenait au dieu, il fallut consulter ce dernier. Le charivari redoubla et l'on fit faire volte-face au dieu. Puis le grand prêtre, après avoir pendant quelques instants, paraît-il, consulté le dieu, balbutia quelques paroles et répondit que le dieu voulait dix roupies au lieu de trois proposées par M. Clarke. Celui-ci n'en voulut pas démordre, ni le dieu non plus. Il entendait le commerce. M. Anderson, le chef du district qui nous accompagnait, marchanda et offrit cinq roupies. Alors le grand prêtre consulta encore une fois le dieu; celui-ci fut mécontent sans doute, car le grand prêtre parut tomber dans des convulsions; sa figure se contracta, ses membres s'agitèrent, son corps tremblait et sa conversation avec le dieu paraissait des plus agitées. Son dieu le traitait vraisemblablement de gâte-métier, ne comprenant rien ni à la religion ni au commerce. Hé quoi! Il hésite! Il se laisse dauber par un client! au lieu de jurer avec aplomb qu'il ne peut céder à meilleur marché, de jurer qu'il perd même sur le prix de vente! au lieu de monter à propos et avec grandeur d'âme!... Cinq roupies seulement ce poignard! Mais ce serait donné, ce ne serait pas vendre! Un tel troc le dégraderait. Non, mille fois non! Qui donc alors continuerait à honorer sa divinité et s'approcherait de son autel en suppliant? Un étranger marchander son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couteau, ce couteau qui allait être souillé par son contact! Pour un pareil sacrilège il fallait demander plutôt le double à cet étranger! ce pingre! ce rat! Et dans sa langue hindoustani cette apostrophe devait être bien plus jolie. Et la musique s'exhalait en hurlements plaintifs, et les instruments de cuivre lançaient des sons à faire frémir les plus braves; tous les assistants paraissaient consternés et attendaient avec terreur la réponse du dieu. Enfin le dieu daigna pourtant se calmer. Le grand prêtre interprète du dieu puissant répondit que celui-ci y consentait, et que même, si on le contraignait, il le donnerait pour trois roupies, mais que c'était bien cinq qu'il voulait. Alors M. Clarke, impatienté comme tout bon Anglais, remercia et laissa le poignard. Qui fut attrapé? ce fut le grand prêtre sans doute, qui croyait bien mettre les cinq roupies dans sa poche. Le poignard alla sans doute retrouver sa place au temple, où, à côté de petits tridents en fer, ces armes garnissent les autels. Ces tridents en fer sont tout ce qu'il y a de plus sacré pour les Hindous. Jamais, à quelque prix que ce soit, nous n'avions pu nous en procurer un, et notre compagnon de voyage était persuadé que, si nous venions à nous en emparer d'un pauvre petit, le village s'en apercevrait et nous ferait un mauvais parti. Mais dans le Tchamba, par une circonstance tout exceptionnelle, M. de Ujfalvy put s'en procurer un; il profita de l'occasion et laissa à la place une roupie, malgré les supplications de notre compagnon, qui voyait tout le village à nos trousses. Il n'en fut rien heureusement.

Nous rentrons vite au bungalow. M. de Ujfalvy doit procéder aux mensurations anthropologiques de vingt hommes et femmes du Koulou, vingt hommes et emmes du Lahoul, et quelques gens du Mandi.

La chose alla bien pour les hommes, et le bakchich qu'on leur donna parut les satisfaire. Mais lorsque je voulus mesurer les femmes, elles pleurèrent et tremblèrent tellement que je dus y renoncer; après trois ou quatre essais, voyant que les pleurs de ces femmes mécontentaient les hommes, je cessai mon opération, dans la crainte d'entraver les travaux de mon mari. Les tresses qu'elles font avec leurs cheveux étaient aussi une grande difficulté et ralentissaient encore le travail de la mensuration. Quelques-unes d'entre elles étaient fort jolies, surtout celles du Mandi, et je regrette que ce ne soient pas celles-là qui aient posé pour les photographies que nous avons pu nous procurer.

Les Koulous sont généralement d'une taille au-dessous de la moyenne; ils ont le front moyen et droit; les bosses sourcilières sont nulles, le nez long, droit et courbé. La bouche est assez grande; leurs lèvres sont grosses et généralement renversées en dehors. Leurs cheveux sont noirs et bouclés, et la barbe est abondante. Ils ont en général le cou fort; cependant leur taille est assez fine et ils ont peu d'embonpoint: cela vient, je pense, de la grande habitude qu'ils ont de faire de longues marches pour se rendre d'un village à un autre. Les Lahoulis sont plus grands que leurs voisins, mais le type est à peu près le même; leurs yeux sont plus droits et leurs dents souvent usées; les mains sont grandes, mais leurs pieds sont petits.

Le travail fini, vite il nous faut aller examiner le jeune fils de l'ancien radjah dépossédé. Il est en visite chez le député-commissaire anglais. Au milieu de la conversation, il nous fit voir ses bijoux, consistant en chaînes d'argent, en colliers, en bracelets, en bagues et en bijoux en jade incrusté de pierres fines, travail qu'on fait seulement aux Indes et en Chine, car le jade est très dur à travailler. Voulait-il nous les vendre? Peut-être. Il ne lui restait de son ancienne splendeur qu'un bonnet garni de plumes de lophophore. Il avait une jolie tête, mais le corps était épais et petit. Il portait des souliers vernis, témoignage de sa servitude et des efforts qu'il faisait sans doute pour s'europaniser.

Soultanpour, que les indigènes appellent plus volontiers Koulou, est la résidence d'un commissaire anglais. Comme toujours, il y a la ville indigène et quelques habitations anglaises; ces dernières, toutes nouvellement bâties, sont très éloignées de l'autre. Pour nous rendre du bungalow à la première, nous suivons un chemin ombragé, le long duquel les indigènes ont construit quelques misérables échoppes, nous traversons un torrent sur un pont très rustique, nous montons une pente assez rapide et nous arrivons à la porte de la ville; celle-ci a dû être fortifiée autrefois, car on n'y peut entrer que par des portes hautes et étroites.

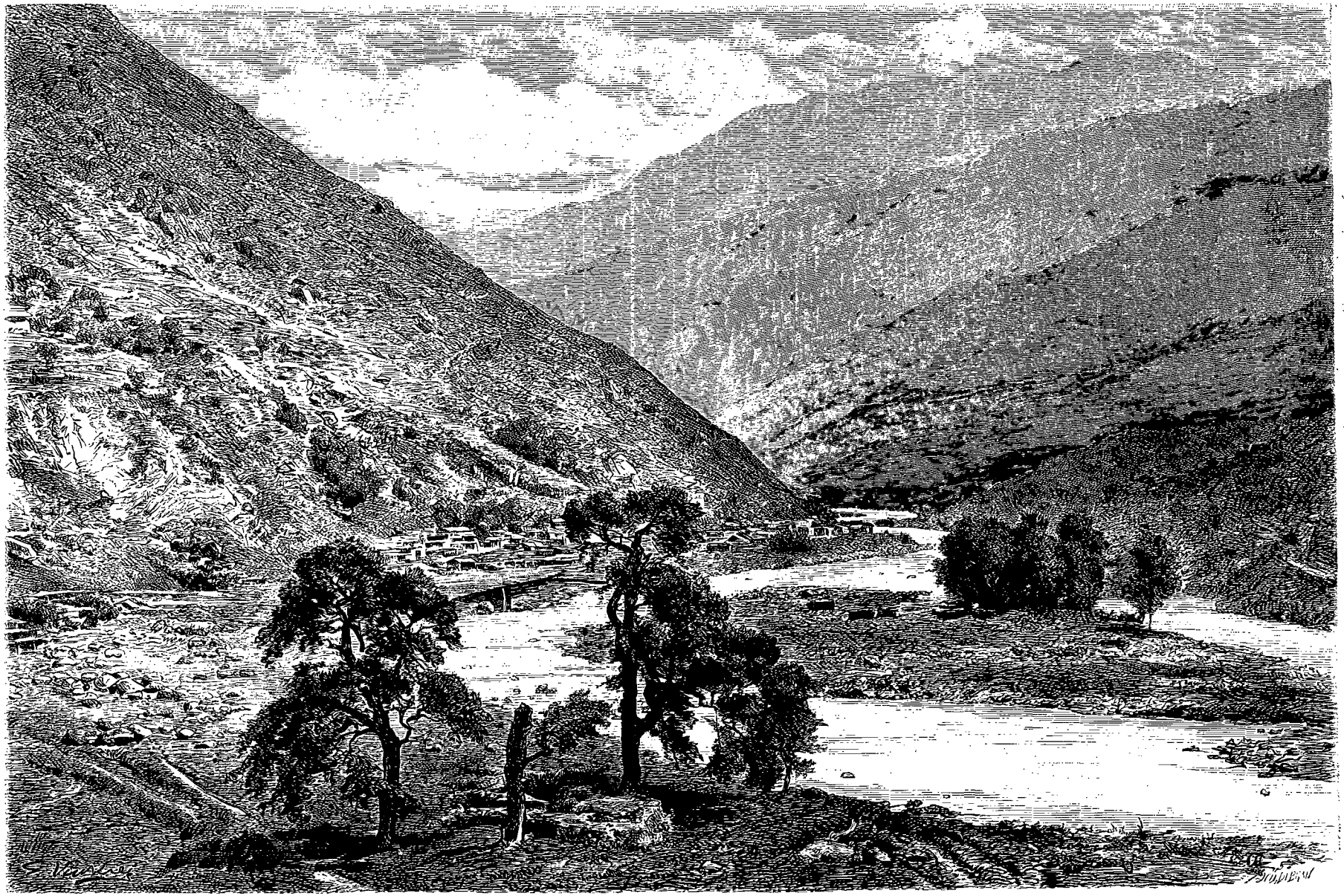
Jadis, au temps des radjahs, ces portes étaient soigneusement fermées la nuit, à cause des voleurs de grands chemins qui avaient l'habitude de rôder autour. Mais depuis que les Anglais ont eu l'excellente idée de pensionner le dernier de ces principicules, la sécurité est revenue et les portes restent grandes ouvertes.

La principale rue de Soultanpour est étroite, sale et tortueuse; elle représente en même temps le bazar de la ville. Les boutiques y sont maigrement achalandées; la plupart sont fermées et n'ouvrent que pour la grande fête annuelle du mois de septembre. On nous offre des lotas en cuivre de formes différentes : quelques-uns sont rudement travaillés, mais la forme en est toujours jolie; de grosse toile, du fil, de la poterie commune, etc..., qui ne nous donnent certes pas l'idée de la perfection à laquelle les Hindous s'élevèrent dans la fabrication de la porcelaine, puisque, à ce que prétendent quelques archéologues, ce sont eux qui dans les temps les plus reculés l'apprirent aux Chinois. Ils fabriquèrent autrefois ces beaux vases jaspés de bleu et de rouge sur un fond blanc qu'on appelait *mourrhin* et dont les Romains faisaient grand cas. Ils durent en effet être des premiers à fabriquer la porcelaine, car ils trouvèrent dans leurs pays une grande quantité de terre argileuse.

Chez un banian nous voyons de grands vases en cuivre martelé, très beaux, et, malgré le prix assez élevé qu'il en demandait, mon mari finit pourtant par s'arranger avec lui.

Le jeune Raï dont j'ai parlé hier reçoit, dit-on,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Soultanpour, capitale du Koulou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vingt-cinq mille francs par an du gouvernement anglais. Vous me direz que c'est une somme plus que suffisante pour vivre dans un pays perdu au milieu de l'Himalaya : eh bien, vous vous trompez; ce prince a perdu son royaume, mais en revanche tous les parasites qui se trouvent à une cour asiatique lui sont restés, il a des centaines de gens à nourrir qui encombrent son palais et ne lui savent aucun gré pour une chose qu'ils considèrent comme absolument naturelle. Il lui reste à peine de quoi entretenir son bonnet en plumes de lophophore, ses colliers, ses bracelets d'argent massif et les quelques ornements d'or que son père lui a laissés. Pauvre jeune prince! doit-il s'ennuyer au milieu de son palais délabré, entouré d'une multitude abjecte! Il est vrai qu'il lui reste ses femmes, et ce n'est pas peu dire, car les femmes de Koulou sont vantées pour leur beauté, mais leur caractère infidèle doit donner du fil à retordre au jeune Raï.

Il est vrai aussi que les maris ne sont guère tendres pour leurs femmes, si l'on en juge par une aventure assez drôle arrivée à un ancien député-commissaire du district. Ce fonctionnaire anglais était un jour en inspection, et, dans le moment où il se trouvait sur le bord de la rivière, plusieurs maris avec leurs femmes, sans doute, la traversaient sur des outres, lorsqu'un remous fit chavirer les outres et que deux femmes disparurent sous les flots écumeux; les maris s'empressèrent de ne pas porter secours à leurs femmes : ce que voyant, le fonctionnaire se jeta à l'eau, et au péril de sa vie ramena les deux femmes sur la berge. Celles-

Outres en peau de bœuf servant à traverser les rivières. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

ci revenues à la vie, les maris vinrent remercier le député-commissaire et lui demandèrent un bakchich pour avoir sauvé leurs femmes.

« Comment un bakchich? » dit celui-ci étonné, car, chez nous, c'est ordinairement celui qui a sauvé, et non celui qui est sauvé, qu'on récompense.

« Sans doute, lui repartirent les maris avec calme: si tu as sauvé notre femme, c'est que tu y voyais intérêt; il faut donc que tu lui fasses une pension pendant le reste de sa vie. »

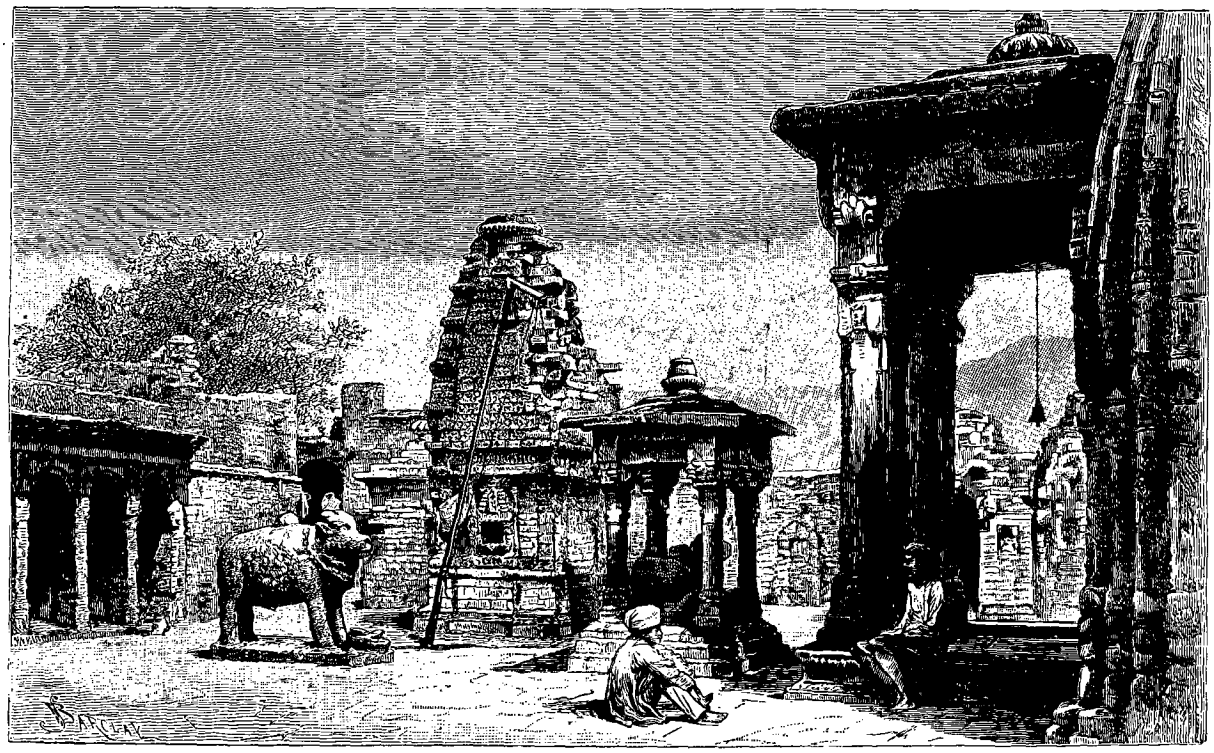
Cette manière d'envisager la chose n'étant pas du goût du fonctionnaire, il renvoya les maris sans bakchich.

Toujours est-il que maintenant il y a un beau pont près de Soultanpour, et l'on n'est plus obligé de traverser la rivière sur des outres. Cette manière de passer les cours d'eau est cependant encore en usage dans toute cette région de l'Himalaya et aussi dans le Pendjab. Lorsque la rivière est tant soit peu calme, il n'y a aucun danger; une fois les outres en peau de bœuf ou de mouton gonflées, on les laisse aller au courant en les dirigeant un peu; mais dans les rivières du Pendjab, surtout au moment de la saison des pluies, où le moindre petit cours d'eau à sec quelquefois devient en un rien de temps un torrent impétueux roulant ses flots avec fracas, le passage des rivières avec les outres est toujours un véritable danger.

Madame DE UJFALVY-BOURDON.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cour du temple de Baïdjnath (voy. p. 227). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Bourne.

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRÀS),

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE [1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

LES VALLÉES DE MANDI ET DE KANGRA.

Départ de Soultanpour. — La passe de Babba. — Le Mandi. — Visite aux ruines d'une antique forteresse. — Surpris par l'orage. — Le temple de Baïdjnath. — Nous traversons des torrents. — Lucioles et choléra. — Dharmsala. — Plantations de thé. — Sa fabrication. — Kangra. — Le temple d'Or et le bazar. — Voyage dans la plaine. — Nourpour.

A Soultanpour, nous augmentons notre personnel d'un cuisinier, parce que, à partir de cette ville jusqu'à Tchamba, les rest houses sont plus nombreux que les bungalows et que l'on court grand risque de n'avoir rien à manger. Nous prenons donc un musulman et nous le chargeons d'acheter tout ce qu'il faut pour faire la cuisine.

Un orage épouvantable nous surprit dès notre départ, comme nous gravissions des corniches fort escarpées, et jusqu'au rest house la pluie nous fouette le visage. Un orage dans les montagnes est un spectacle grandiose, mais, pour bien l'admirer, je crois qu'il vaut mieux ne pas avoir à en supporter les effets.

Le 20, nous avons à franchir le col de Babba, situé à une altitude de trois mille mètres, qui nous fait passer du Koulou dans le Mandi. Les corniches se déroulent à nos yeux en spirales, et, si le chemin n'était pas aussi mauvais, nous jouirions d'un spectacle splendide. Nos pauvres bêtes font peine à voir tant elles sont accablées de fatigue. Allons, encore un effort et nous arriverons au bout; elles le comprennent sans doute et redoublent d'efforts pour escalader ces rochers; un faux pas de nos montures et nous pouvons aller nous broyer la tête contre un de ces blocs de pierres

1. Suite. — Voy. page 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui jonchent la route. Enfin la passe est franchie, et devant nous se développe une vue superbe.

A Badhavan, une dispute s'élève entre nos muletiers, dont l'un, qui a promis d'en payer un autre, se refuse à tenir sa promesse. Il paraît que le cas n'est pas rare, car dans les stations le règlement ordonne aux maîtres de tout payer eux-mêmes. Les habitants sont pourtant honnêtes et les crimes dans le Koulou et le Mandi ne sont pas fréquents.

La pluie a rafraîchi le temps, et nos hommes à moitié nus s'enveloppent dans un morceau de toile; ils se replient sur leurs jambes et ont l'air de grelotter.

Le Mandi, dans lequel nous venons d'entrer, est un des plus grands parmi les petits États indigènes qui s'étendent sur les deux rives du Satledj, depuis la frontière du Tibet chinois jusqu'à Bilaspour, et que les Anglais appellent *Hill States* (États montagnards). Grande de trois mille deux cents kilomètres carrés, avec une population de cent quarante-six mille âmes, cette principauté est gouvernée par un radjah hindou dont les revenus ne dépassent pas un million, sur lequel il a de plus à donner le quart aux Anglais. Ce roi n'est en somme qu'un grand propriétaire; élevé dans un collège anglais, le prince actuel se distingue, dit-on, par la bonne administration de son petit royaume.

Le pays est fort beau et comprend la partie de la haute vallée de la Bias depuis le point où cette rivière sort du Koulou jusqu'à son entrée dans le Kangra.

Les montagnes sont boisées et couvertes de rocs désagrégés. Que de fois n'avons-nous pas entendu de formidables bruits répercutés par les échos d'alentour? C'étaient des morceaux de corniches qui venaient de s'écrouler, et quelques heures après, aux mêmes endroits, nos chevaux trouvaient à peine une place pour y poser leurs pieds. Nous frémissions à cette vue, en songeant que nous aurions pu être là.

Nous franchissons encore deux cols plus faciles, et nous suivons le cours du Dôl, jolie petite rivière très rapide, qui, comme les cours d'eau de ce pays, se transforme à la moindre pluie en un torrent furieux. On a bâti sur cette rivière un pont convenable à la place de l'ancien, qui était en lianes et qu'il fallait traverser à califourchon. Dans cette singulière position, les deux pieds suspendus au-dessus de l'abîme, on vous tirait par une corde sur l'autre rive. Pour les hommes, la chose était encore possible; mais pour les animaux?

Le lendemain, nous descendons à travers une ravissante forêt. Nous côtoyons des mines de sel, où tous les ouvriers sont à leur poste; ces étranges travailleurs, drapés dans leurs blanches couvertures qui semblent leur tenir lieu de toge, ont l'aspect de Romains antiques. L'heure du repos a sonné. Leurs regards mélancoliques et doux nous suivent avec curiosité.

Près d'un village, un bananier nous dit à sa manière qu'il fait bien chaud dans ces parages. Le caoutchouc, bel arbre droit et fier, semble me prendre pour témoin de la cruauté qu'il y a à l'enfermer dans nos appartements parisiens.

De trois mille mètres nous sommes descendus à douze cents mètres d'altitude. La chaleur est grande; heureusement que le rest house est sur une hauteur. M. de Ujfalvy, qui a des lettres à écrire et des notes à rassembler, décide que nous nous arrêterons à Dilon jusqu'au lendemain. Qu'allons-nous faire? M. Clarke et moi, nous nous proposons d'aller visiter une ancienne forteresse qui s'élève sur une haute montagne. Il y a une route carrossable, nous dit-on, mais M. de Ujfalvy ne veut pas que j'aille à cheval; on loue donc six coulis qui me porteront dans un *dandy*.

Le dandy est une espèce de hamac attaché aux deux extrémités à un long morceau de bois; on est assis en travers, de façon que le morceau de bois passe devant vous, pour que vous puissiez vous y soutenir, tandis que les reins sont retenus par une sangle. Deux hommes portent le dandy par un bout du bois. Ce mode de transport est très pratique, surtout dans les montagnes, mais il n'est pas confortable.

Nous partons pour cette excursion à quatre heures de l'après-midi; je me munis de mon waterproof. M. Clarke décide qu'il ira à pied en s'aidant de son grand bâton ferré. Mais voilà que mes hommes, au lieu de prendre la route soi-disant carrossable, grimpent comme des chèvres sur le flanc de la montagne pour arriver au plus court, sans s'inquiéter de ma position plus ou moins difficile. Ils escaladent roches après roches, à chaque instant il me faut lever les pieds pour éviter le choc des pierres. Après trois quarts d'heure de cette montée à pic, nous sommes au premier mamelon : un petit temple bouddhique avec sa construction en forme de dôme couronné du lion légendaire nous offre le prétexte de nous reposer un peu. Des images du Bouddha, des tridents rouillés garnissent l'autel.

Nous repartons; mais à peine avons-nous fait quelques pas, que nos guides nous déclarent qu'ils ne sont jamais montés plus haut. Il faut chercher. Ils cherchent, ils cherchent. Enfin ils ont trouvé le passage. Je laisse là mon dandy, deux hommes me soutiennent, l'un par la main, l'autre par le bras, et me voilà enjambant des roches, posant mon pied sur des pierres qui roulent après notre passage. De cette façon, nous parvenons cependant à l'escalier de la forteresse. M. Clarke est en avant avec le guide. Cet escalier vermoulu, aux marches chancelantes, passe sous une porte qui conduit à un autre passage sur lequel sont placées les meurtrières; le style de cette forteresse est remarquable, me dit mon compagnon, qui est un connaisseur. Au milieu de la citadelle, des pierres, des herbes, des décombres, mais rien que nous puissions emporter. Nous sommes vraiment déçus et nous nous rabattons sur le panorama, qui est fort beau.

La pluie qui commence à tomber nous décide à hâter notre descente. Je revêts mon waterproof, ma casquette de caoutchouc et je me crois invulnérable. Nous nous arrêtons même quelque temps pour permettre à M. Clarke de prendre le croquis de cette vieille forte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

resse. Placée au bord d'un précipice et à une telle hauteur, cette citadelle devait, pour les armées d'autrefois, être inattaquable.

Pendant ce temps, le ciel s'est obscurci, le tonnerre se rapproche en roulant perpétuellement comme une décharge d'artillerie, le vent s'élève et la pluie devient plus forte. Vite, je m'assois dans mon dandy. Les éclairs se succèdent et déchirent la nue, nous commençons à descendre. La pluie devient torrentielle. Nous avançons pourtant, mais, au moment d'une descente périlleuse, car nos hommes ont repris le même chemin que pour venir, une rafale de vent terrible jette mes deux hommes et moi par terre; nous roulons vers l'abîme, et c'en était fait de nous si les trois autres coulis ne s'étaient trouvés là. Fort heureusement ils saisissent leurs compagnons et les extrémités du dandy et nous tirent de notre périlleuse situation. Avec ce secours les autres reprirent vite pied. Mes jambes meurtries furent en un instant inondées. Je fus mouillée jusqu'aux os. La tourmente qui se déchaînait était tellement violente que je n'avais pas le temps de penser au danger. Deux fois cependant, deux fois encore, mes hommes tombèrent, tant le terrain était glissant.

Tout l'orage éclatait sur nous. Comment arriverons-nous en bas? Je me le demandais en m'accrochant à mon dandy et en m'y cramponnant pour me maintenir en équilibre. La descente est quelquefois si rapide que ma tête touche presque la terre quand mes pieds glissent encore sur la roche.

Enfin nous voilà presque en bas, et, comme pour saluer notre arrivée, un fracas épouvantable se fait entendre; ce bruit sinistre est répercuté par toutes les montagnes environnantes. C'est un bloc de roche de notre chemin qui s'écroule. Nous n'avons pas le loisir de penser au danger auquel nous venons d'échapper, et quelques minutes après mes porteurs sont au bungalow. Nous étions, M. Clarke et moi, méconnaissables et métamorphosés en fontaine.

Je serre la main de mon mari, fort inquiet, qui était venu au-devant de nous, et je me précipite dans le bungalow, où je retire le costume de chasse que j'ai adopté pour ce voyage dans la montagne. Lorsque le désastre de notre équipée fut réparé, nous pûmes nous apercevoir de la violence de l'ouragan même dans la plaine. Une quantité d'ardoises provenant du toit de la galerie gisaient dans la prairie; la cheminée de la chambre de M. Clarke avait été enlevée et il pleuvait sur son lit. Nous nous mîmes gaiement à table, car nous avions faim, et, le danger passé, la sécurité n'en est que plus charmante. Nous rîmes en nous rappelant nos figures effarées sur la montagne. Les trous du toit étaient heureusement bien placés, et l'endroit où notre table était dressée avait été épargné.

La route qui va de Dilon à Baïdjnath traverse de belles plantations de thé.

Il y a à peine une vingtaine d'années que les Anglais ont essayé d'introduire la culture du précieux feuillage dans les hautes vallées de Kangra et du Mandi qui encadrent le nord-ouest du Pendjab. Les premières plantations, dirigées par des ouvriers de l'Assam, restèrent longtemps sans résultat, mais aujourd'hui elles donnent d'importants produits. En 1878, le Pendjab avait dix mille quarante-six acres plantées en arbres à thé, donnant une récolte d'un million cent treize mille livres d'un thé excellent, qui se consomme surtout dans l'Inde.

Nous rencontrons des espèces de bohémiens auxquels mon mari veut acheter leur âne blanc; mais, malgré le prix relativement assez élevé qu'il en offre, ils ne veulent pas s'en défaire. Un âne blanc est une rareté et porte, dit-on, bonheur. Ces bohémiens n'étaient pas mal, les femmes surtout. L'une d'entre elles tenait dans ses bras un enfant blond comme les blés, ce que M. de Ujfalvy remarqua tout de suite en sa qualité d'anthropologiste.

Pour arriver à Baïdjnath, nous descendons une montagne de cinq cents mètres, toute couverte de cactus d'une telle grosseur que ce sont presque des arbres. Quel rempart!

Baïdjnath possède encore des restes de son ancienne splendeur. Nous voyons de jolies maisons en bois sculpté, des fontaines aux bassins carrés, dans lesquelles on descend par de petits escaliers; la gueule du lion légendaire les alimente doucement. Toutes les maisons possèdent des jardins. Un bel arbre sacré, un banian ou *ficus indica*, près du temple principal, projette ses arcs-boutants en un prodigieux enlacement de colonnettes qui recouvrent un espace considérable. Le temple qui dresse près de là sa massive tour carrée est un monument du treizième ou du quatorzième siècle, d'un beau caractère. Le péristyle qui le précède est supporté par des piliers massifs, décorés de curieuses sculptures. L'intérieur, sombre et mystérieux, renferme quelques idoles.

Tout autour se pressent plusieurs petits sanctuaires consacrés à des divinités secondaires et datant d'une époque plus récente. En face du temple principal est couchée une statue de bœuf zébu dont la bosse, enduite d'une croûte huileuse, atteste la vétusté et les longs services.

Non loin du temple est un autre bel arbre sacré dont les feuilles sont pointues, et qu'on appelle, je crois, le *cusa*. Cet arbre, sacré aux yeux des Hindous, a le tronc entouré d'une maçonnerie, comme partout où il s'en trouve.

Les indigènes ont un grand culte pour certains arbres; ils les soignent, les arrosent et les plantent près de leurs maisons; on les entoure, comme je l'ai déjà dit, d'un carré de maçonnerie qui les fait facilement reconnaître et les préserve de toutes souillures. Lorsqu'ils plantent un de ces arbres, ils le consacrent toujours par des cérémonies religieuses. L'arbre une fois consacré, soit à Vichnou, soit à Siva, les deux grandes divinités qui se partagent à notre époque le culte des adeptes du brahmanisme, ils demandent aux dieux de vivre dans le ciel autant d'années que cet arbre mettra à étendre ses racines dans la terre. Ils se gardent bien d'en couper les branches et encore moins de les tailler,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ils se feraient un grand scrupule de brûler celles qui sont mortes.

De beaux cotonniers entourent la ville et les bambous étalent leurs branches flexibles et gracieuses ; leur hauteur atteint celle des arbres et l'on se met à l'ombre sous leurs belles touffes.

Entre Baïdjnath et la station suivante de Palampour on ne voit que des plantations de riz et de thé.

Quel voyage! Le choléra est à Dhoud, entre Palampour et Dharmsala. Ce petit village est entouré d'un cordon sanitaire, et, pour nous, le colonel Jenkins, commissaire du district, a levé la consigne ; mais nous ne devons que le traverser, car il nous est défendu d'y rester même une heure. C'est donc trente-deux kilomètres qu'il nous faut faire d'une seule traite. Aussi, à cause de nos bêtes, nous avons pris le parti de louer des hommes et de nous faire porter en *douli*, à l'exception de mon mari, qui préfère rester sur son cheval.

Le douli est un cadre en bambou, plus long que large, dont le fond est en corde végétale et tout recouvert d'étoffe, assez haut pour qu'on y puisse tenir assis. On y installe des matelas et, si l'on veut, on s'y couche. Une petite tablette est installée à vos pieds pour recevoir les valises. Il faut, pour vous porter, huit hommes, qui se relayent quatre par quatre.

Après un violent orage, nous partons à une heure du soir.

La route est bonne, mais voilà la rivière et on cherche vainement le pont; il faut pourtant passer ce torrent. Les hommes entrent courageusement dans la rivière, qui arrive jusqu'à leur ceinture et envahit les matelas de M. Clarke. Le courant est très fort et les pauvres coulis manquent d'être renversés, mais les nôtres vont à leur secours. Quant à moi, avec les vingt-quatre hommes je passe facilement. Mon mari s'est replacé dans son douli, car il ne veut pas exposer son cheval, qui peut se blesser contre ces blocs de pierre et dont il a grand besoin ; aussi le bon animal, allégé de son poids, passe vaillamment au milieu de ces flots qui bondissent jusqu'à ses naseaux. Enfin, nous sommes sur l'autre bord et chacun reprend sa place respective. Mais, le long de notre route, nous trouvons tous les ponts emportés.

A la tombée du jour, les hommes de M. Clarke marchent avec la plus grande peine et ralentissent leur pas. Il est clair qu'en allant de ce train nous ne sommes pas près d'arriver, et pourtant les autres coulis ne montrent guère d'empressement à aider leurs camarades.

Le crépuscule tombe et le soir succède au jour. Des lucioles semblables à des feux follets envahissent la campagne; ils s'approchent, s'éloignent, se rapprochent de nouveau, voltigeant dans les airs, et cette danse éblouissante a quelque chose de fantastique ; la rivière mugit et bondit à nos pieds : c'est à se croire dans le royaume infernal.

Nous sommes près de Dhoud ; le chef du village est à l'entrée, et nous le devinons à sa mine sombre et à l'accent caverneux de sa voix ; il nous prévient que plusieurs personnes sont mortes dans la journée et que nous ne pouvons aller plus loin. Le tchouprassi s'avance alors, porteur de l'ordre du chef du district. Il nous laisse passer. Les hommes murmurent ; ils voudraient s'arrêter, mais l'ordre est là, et le chef inflexible les oblige à marcher.

Quand nous sortons du village, la nuit est tout à fait venue, nuit sans étoiles, avec un ciel sombre et couvert de nuages menaçants.

Nous avançons au milieu d'un dédale de plantations de riz, entrecoupées de prairies, de rivières bruyantes, tout cela enclavé dans des montagnes dont la crête blanche se dessinait au loin.

Les hommes décidément refusent d'avancer. On allume les torches et, aux lueurs vacillantes, ils reprennent leur marche, nous traversons des villages. Tout le monde dort, et ces formes humaines étendues à terre, enveloppées dans leurs draps blancs semblables à des linceuls, font un effet lugubre. Hélas! nos hommes voudraient bien imiter ces dormeurs.

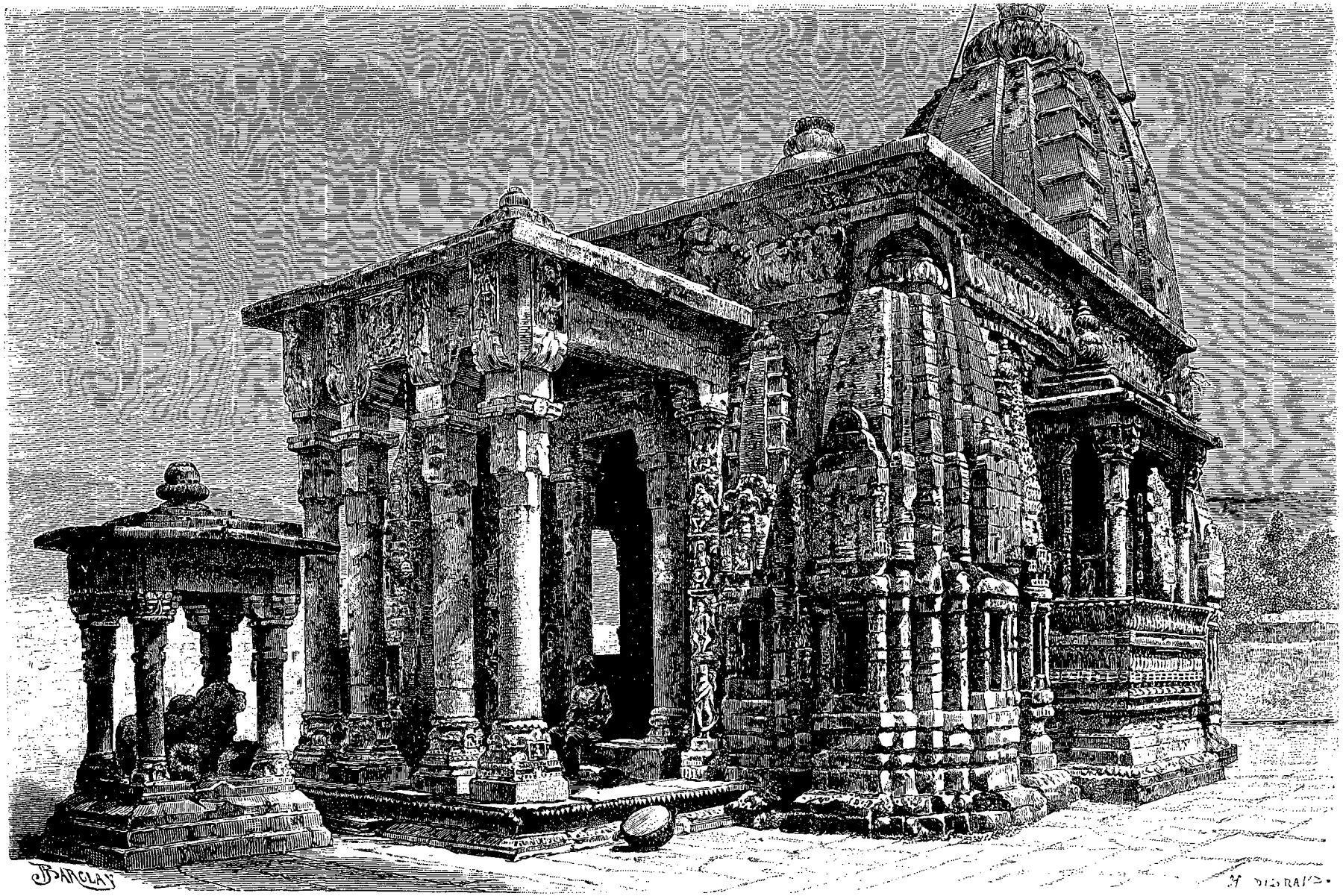
Ma gazelle est morte dans ce trajet. Pauvre petite Djibi !... Ce sont ces hommes, ces cris, qui l'auront effrayée ; la pauvre petite bête est morte de peur dans mon douli.

Nous nous remettons en marche, mais, après une rapide montée, les hommes déclarent qu'ils ne veulent plus continuer. Il nous faut chercher une prairie pour y passer la nuit ; une fois trouvée, on allume un grand feu avec du bois humide; il a bien du mal à prendre, mais enfin on y parvient, et nous faisons du thé pour nous réchauffer. Inutile d'en offrir à nos hommes, ils n'accepteraient pas, leur religion le leur défend ; aussi nous hâtons-nous de boire, car ils nous font pitié. Les hommes se couchent, enveloppés dans leur couverture, et quelques-uns vont demander l'hospitalité dans quelques cabanes voisines. Pour nous, nous nous allongeons dans notre douli, et, quelques instants après, tout est plongé dans un silence profond.

Au point du jour, tout le monde est sur pied, et notre repas plus que frugal est bientôt terminé. Les Hindous ne mangent pas, car ils n'ont rien emporté pour faire leur cuisine. Comment auront-ils la force de nous porter? Enfin, après mille et mille efforts, car la montée est rude, nous arrivons à Dharmsala. Il était temps, nos hommes, exténués, n'en pouvaient plus, et à onze heures, au moment de notre arrivée, ils étaient à bout. La vaillante bête de mon mari, qui pourtant n'avait rien mangé depuis la veille, paraissait à peine essoufflée et donnait à ces hommes l'exemple d'une ardeur infatigable. Aussi son saïs, plein d'amour pour elle, allait-il bien la soigner.

Dharmsala est un petit sanitarium situé à une hauteur de quatorze cents à deux mille mètres, dans les montagnes formant les premiers contreforts de l'Himalaya du côté du Pendjab. Par un temps clair on aperçoit Kangra à vingt-quatre kilomètres dans la plaine. C'est une station d'été pour les Anglais; les soldats y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple de Baïdjnath (voy. p. 227). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Bourne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

viennent aussi en convalescence; la chaleur n'y est jamais excessive et l'hiver est froid. La panthère hante ces parages et se permet même de visiter la station. De beaux pigeons verts s'ébattent parmi les arbres de ces montagnes.

Le bazar est petit, et, comme toujours, un Parsi tient toutes choses de provenances européennes. Il parlait même un peu français, ce Parsi. Cette race est vraiment intelligente.

J'eus l'occasion, à Dharmsala, de visiter une plantation de thé, et un jeune homme, riche propriétaire des environs, m'offrit de me la montrer en détail. Donc, le lendemain de notre arrivée, qui était le 27 juin, je me rendis en tchampang à son habitation, très bien disposée comme toutes les habitations anglaises. Nous sommes dans le jardin et il commence à m'expliquer tout ce qui a rapport à cette culture. Le thé se plante par pieds espacés les uns des autres, et ce sont toujours les jeunes pousses à peine nées de huit jours qu'on cueille à la main. Afin d'en augmenter le nombre, on arrache la fleur lorsque le bouton est encore naissant. Les jeunes pousses se multiplient alors ainsi beaucoup plus vite. Lorsque la récolte est faite, on met les feuilles de thé dans des corbeilles en natte, rondes et très plates. Ces corbeilles sont placées dans une vaste pièce bien aérée, à l'abri des rayons du soleil, sur des fils de fer tordus entre deux rangs de solives. On laisse les feuilles sécher ainsi jusqu'à parfaite flexibilité. Des hommes alors les prennent, les roulent en les pressant dans leurs mains, les roulent de nouveau sur de grandes tables couvertes de nattes, jusqu'à ce que le suc astringent qui est dans la feuille en soit bien sorti. Les feuilles ainsi comprimées ne doivent pas se casser. On les place encore dans un four très doux, où elles continuent à sécher. Lorsqu'elles sont à point, on les met pendant deux ou trois jours dans une couverture de laine pour qu'elles puissent fermenter, ensuite on les expose au soleil. Le thé est déjà presque apprêté, mais il faut encore le mettre sur des corbeilles plates et carrées, et ces corbeilles sont placées sur un feu de braise rouge et presque en cendre, afin que les corbeilles ne brûlent pas et que les feuilles puissent arriver à la dessiccation voulue. La pièce où se fait cette dernière préparation est garnie tout autour d'une espèce d'auge carrée en terre battue, dans laquelle, de distance en distance, on place le feu sous chaque corbeille. De temps en temps on remue le thé, et la poussière qui sort de cette corbeille est l'essence du thé; « mais, me dit le propriétaire, je ne puis pas la vendre, puisque personne ne veut croire qu'elle possède une qualité. »

La préparation du thé est maintenant terminée, il ne reste plus qu'à le ranger par qualités; à cet effet on trie le thé feuille par feuille; des petites filles sont employées à cet ouvrage de patience, car aucune machine n'a pu jusqu'à présent remplacer la main de l'homme. Une ouvrière habile peut trier jusqu'à sept kilos de thé par jour.

Après ce méticuleux triage, on vanne le thé dans des tamis en fil de laiton : une première fois dans un tamis ordinaire, une seconde fois dans un tamis plus fin; ensuite on doit encore enlever avec la main les petites ordures qui ne peuvent passer à travers le treillis.

Il y a trois sortes de thé à Kangra. La première qualité est le thé le plus fin, la deuxième le moyen, et la troisième les grandes feuilles. Le thé étant tout à fait prêt, on le met dans des sacs en papier de plomb, qui sont pliés dans un moule de bois, afin qu'il n'y en ait pas un plus rempli que l'autre.

Le thé de Kangra, c'est ainsi qu'on appelle celui qui se cultive dans les environs de cette vieille ville, qu'on aperçoit de Dharmsala, se vend sur les lieux mêmes huit annas ou un franc cinq centimes le demi-kilo. C'est le meilleur des Indes.

Lorsqu'on veut fabriquer du thé vert ou du thé jaune, au lieu de le laisser sécher par l'air, on le sèche de suite au four afin que les sucs astringents n'en soient pas exprimés. C'est ce qui rend ces espèces de thé si excitantes. C'est avec la feuille de jasmin qu'on obtient le parfum du thé; aussi les Chinois qui étaient dans ces pays avant les Anglais ont planté partout du jasmin, et les routes de cette partie des Indes sont remplies de cette odeur pénétrante.

Lundi matin, nous quittons Dharmsala, et nous arrivons le même jour à Kangra.

Pendant l'après-midi, le soleil reparut, et, comme nos habits étaient secs, nous nous dirigeâmes vers le bazar, où nous ne trouvâmes rien de curieux, presque toutes les boutiques étant fermées et ne devant s'ouvrir qu'avec la foire.

A force de chercher, nous parvenons cependant à trouver quelques vieux bronzes, puis des étoffes de coton et de soie. Mais il est très difficile de rencontrer de la toile de coton fabriquée aux Indes, tant on en a importé des usines anglaises. Le coton hindou était si beau qu'une pièce de trente aunes pouvait tenir roulée dans les deux mains. La machine à carder qu'ils emploient pour tisser ce merveilleux tissu est très simple, et souvent nous en avons vu sur notre route. Le métier consiste en deux pièces de bois placées sur quatre pieds droits qu'on plante en terre, sous des arbres, pour se préserver du soleil; ces métiers en plein air sont pour les toiles grossières. Pour le tissage des toiles fines, on s'enferme dans une chambre, car la moindre agitation de l'air suffit pour casser le fil, qui est d'une ténuité extraordinaire. Quand on retire la pièce du métier, on la lave deux fois et on la trempe dans l'huile de noix de coco. Cette préparation lui donne plus de solidité; et si on veut lui donner de la souplesse et en même temps du corps, on la trempe dans de l'eau de riz.

Hélas! à Kangra point de ce fin coton, mais une pièce assez bizarre et qui n'était pas d'origine anglaise. Les Hindous n'impriment pas le coton comme nous; ils le peignent avec une espèce de brosse faite de fibres de noix de coco, qui sont très élastiques.

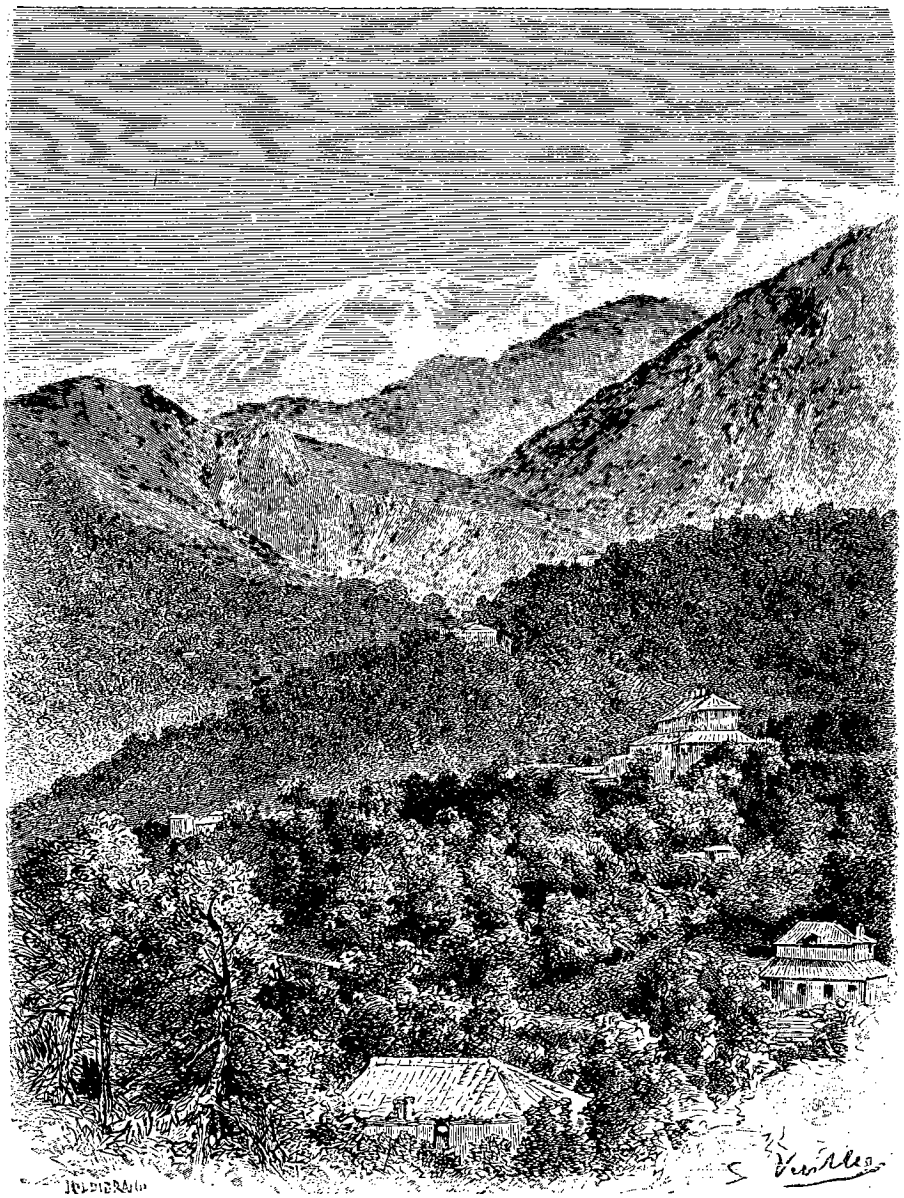
Kangra possède un temple bien plus grand que celui de Baïdjnath, mais qui est loin de le valoir pour la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beauté des détails. Sa plus grande curiosité est un dôme qui, assure-t-on, est recouvert en or pur, ce qui lui a valu le nom de temple d'Or. Les portes, très belles, sont en bois sculpté, et près d'elles se trouvent deux lions en or et en argent massif, à ce que croient les indigènes. La cour du temple est ornée de beaux arbres; on y nourrit une quantité de singes, et cet animal, sacré aux yeux des Hindous, est d'un entretien fort dispendieux.

Le pont de Kangra est une œuvre moderne très remarquable.

Kangra est formé de deux villes, dont l'ancienne est tombée presque en ruine à la suite de la dernière famine. Depuis cette époque les deux villes sont devenues très pauvres et les habitants ont été réduits à vendre leurs plus beaux objets pour pouvoir subvenir à leur détresse.



Le sanitarium de Dharmsala (voy. p. 228). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

Le soir, M. Clarke partit en douli pour nous attendre à Nourpour; quant à nous, nous partons le 30 de grand matin, car il a été convenu que nous devons pendant le trajet nous rencontrer à Chiapour, pour y déjeuner à midi: nous sommes exacts.

Nourpour, la dernière ville du Pendjab du côté du Tchamba, est bâtie sur la pente d'une montagne; ses maisons en terre à toit plat sont égayées par la verdure. Près de la ville se dressent les ruines du palais du dernier radjah, dont quatre tours restent encore debout; on y voit encore une salle superbe avec des plafonds peints dans le style oriental. La ville elle-même est ancienne et me parut moins considérable que Kangra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

LE TCHAMBA.

En route pour Tchouaris. — De nouveau les corniches. — La panthère aimable. — Tchamba. — Le radjah Cham Sing. — Son caractère, son histoire, sa famille, son entourage. — Un cadeau superbe accompagné d'un autographe. — Le Durbar. — Les Ghaddis et leur danse. — Manghiri. — Paysage enchanteur. — Routes difficiles. — Les frontières du Tchamba. — Les envoyés du maharadjah de Cachemire. — Le Padri Pass et ses difficultés.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous quittons Nourpour, et nous nous engageons bientôt après dans les montagnes qui nous séparent du Tchamba. Les villages situés dans ces montagnes sont assez pauvres, et cependant la terre est cultivée partout où la culture peut avoir lieu.

Malgré les réparations que la route a subies, les corniches se trouvent cependant trop resserrées pour nous permettre de rester à cheval. Le paysage qui se déroule devant nous est merveilleux : les montagnes que nous contournons, les vallées profondes et étroites, les ravins rocailleux se succèdent à nos yeux avec d'autant plus de rapidité que nous ne pouvons l'admirer à notre aise, tant le chemin est dangereux. A un certain

Une plantation de thé dans la vallée de Kangra (voy. p. 230). — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie.

point de la route, la corniche qui contourne la montagne est suspendue au-dessus du ravin, et il faut la suivre avec précaution pour la franchir sans danger. La moitié du sentier s'écroule sous les pas du cheval de M. Clarke; les pierres tombent avec bruit au fond du précipice, et à peine ai-je le temps de m'apercevoir du danger, que mon cheval, tenu en bride par mon saïs Nakchid, a déjà mis le pied sur le peu qui reste; quant à Nakchid, il a sauté de l'autre côté du trou; je ferme les yeux et mon cheval a passé, et cette seconde d'angoisse aussi. Mon cheval n'a rien fait écrouler heureusement, et les domestiques peuvent nous suivre.

En tournant le circuit, une panthère se faufile dans les broussailles épaisses de la montagne; nous n'avons que le temps d'apercevoir sa belle robe mouchetée, le scintillement de ses yeux et les mouvements de sa longue queue qui ondule.

Le premier croissant de lune apparaît, nous sommes hors de la vallée de Nourpour et entrons sur le territoire de Tchamba, mais Tchouaris ne paraît pas encore à nos yeux. Les torches sont allumées; les villages endormis nous montrent leurs silhouettes, le torrent mugit à nos pieds, le chemin étroit se déroule toujours de nouveau à nos yeux, nos montures sont fatiguées et nous aussi. Quand arriverons-nous?

A une heure du matin seulement, nous sommes au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ficus indica (arbre sacré) à Baïdjnath (voy. p. 227). — Dessin de Paul Langlois, d'après une photographie de M. Bourne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bungalow. Mais nos domestiques sont restés en arrière et nous n'avons point d'autres lits que ceux du bungalow, qui sont tellement habités qu'il me faut dormir sur une chaise. Oh! être exténuée de fatigues et ne pas pouvoir s'étendre sur une couche qui vous offre ses services trompeurs!

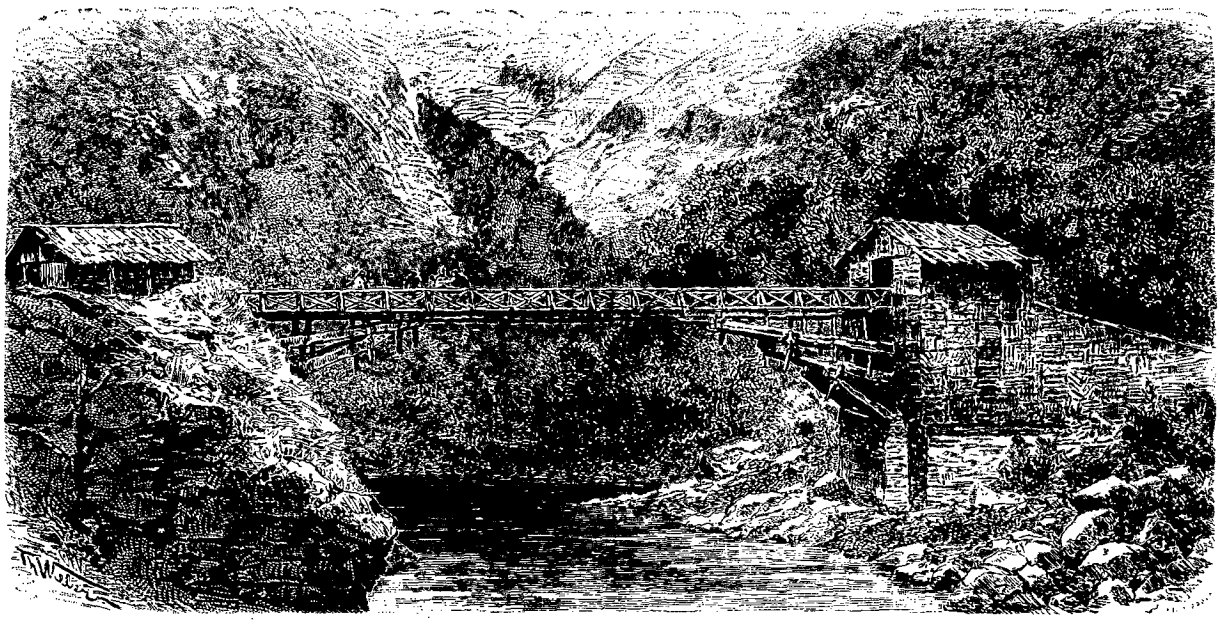
Au matin, pour comble de bonheur, ce village, situé au milieu de rizières, est empesté par une odeur nauséabonde; c'est l'eau qui manque dans celles-ci et qui ne reviendra que dans quelques heures. Chose vraiment extraordinaire, quelle que soit la quantité d'eau dont on inonde les rizières, la tige verte du riz émerge toujours au-dessus. S'il survient des pluies ou des crues inattendues, le riz peut pousser en un seul jour de quelques centimètres, disent les habitants, en sorte qu'il n'est jamais submergé.

Le 5 juillet, nous approchons de Tchamba. Il nous faut, pour y arriver, franchir un col de seize cent cinquante mètres, et dans une descente fantastique après laquelle nous sommes obligés de laisser reposer nos bêtes ; le chemin est relativement très bon ensuite.

Nous passons un beau pont jeté sur la rapide rivière, la Ravi, l'un des principaux affluents de l'Indus. Puis nous traversons une belle place pour arriver au bungalow; c'est le champ de Mars ou le champ de courses du Longchamp de Tchamba.

Le précepteur du radjah, jeune et très aimable Anglais, vient nous saluer; il est en même temps le général des troupes du prince. Les deux cents soldats et les quatre hommes de cavalerie de son souverain peuvent manœuvrer à l'aise sur cette belle place.

Le 6 seulement, M. Marshal devait arriver de Dalhousie, sanitarium anglais situé sur une montagne élevée où l'hiver lui procure six pieds de neige. Tchamba,



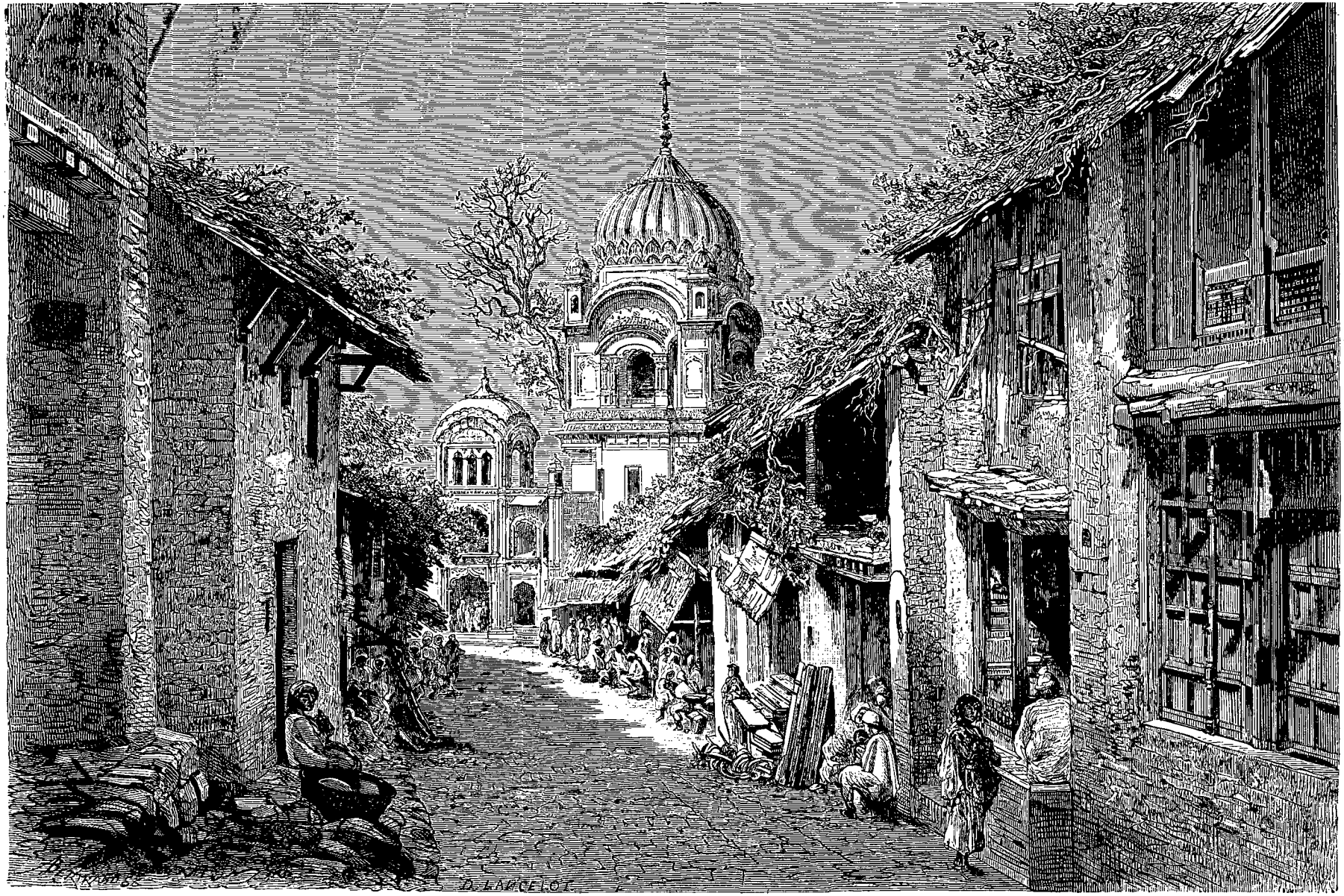
Pont de Kangra (voy. p. 231). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Bourne.

au contraire, placé au fond d'une ravissante vallée et tout entouré de hautes montagnes, est préservé du froid et comme emmitouflé dans des régions neigeuses.

Aussitôt M. Marshal arrivé, nous quittons le bungalow pour nous installer chez lui. Après le déjeuner, le radjah Cham Sing vient nous voir. Il entre au salon comme Louis XIV au parlement, sa cravache à la main. Il est vêtu d'une blouse de satin bleu clair, d'un pantalon de coton blanc. Une cravate parisienne, en soie demi-teinte et brodée aux deux bouts, orne son cou, ainsi qu'un magnifique collier de perles fines. Il a seize ans, mais il est petit pour son âge ; son précepteur dit qu'il ne s'intéresse pas à grand'chose, ce qui se voit sans peine à l'air d'ennui répandu sur toute sa figure. Son jeune frère, âgé de onze ans, qui arrive peu de temps après, a l'air beaucoup plus intelligent, mais aussi plus cruel. J'offre au souverain un joli revolver que je portais toujours; il en paraît tout satisfait, et quelques heures après nous allons visiter son palais.

Pour nous y rendre, nous traversons la place bordée de grands arbres dont j'ai déjà parlé ; nous montons un escalier qui forme rue et est garni des deux côtés de boutiques ouvertes et animées. Le palais est en réparation : c'est dire qu'il en a grand besoin. Il se compose d'une grande cour avec des galeries peintes à fresques, puis de vastes chambres meublées avec des canapés en bois découpé, travail dans lequel les Hindous excellent ; mais ces meubles ont déjà emprunté la forme européenne et sont recouverts de damas de soie jaune. Le prince nous montra ses belles armes, les unes enrichies de pierreries, les autres finement émaillées et provenant de Djeïpour. Nous voyons travailler un peintre hindou qui répare une salle dont une partie des murs est recouverte d'anciennes fresques qui, malgré leur peu de proportion, sont d'un coloris et d'une finesse de travail remarquables, tandis que l'artiste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue et le temple d'Or à Kangra (voy. p. 231). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Bourne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

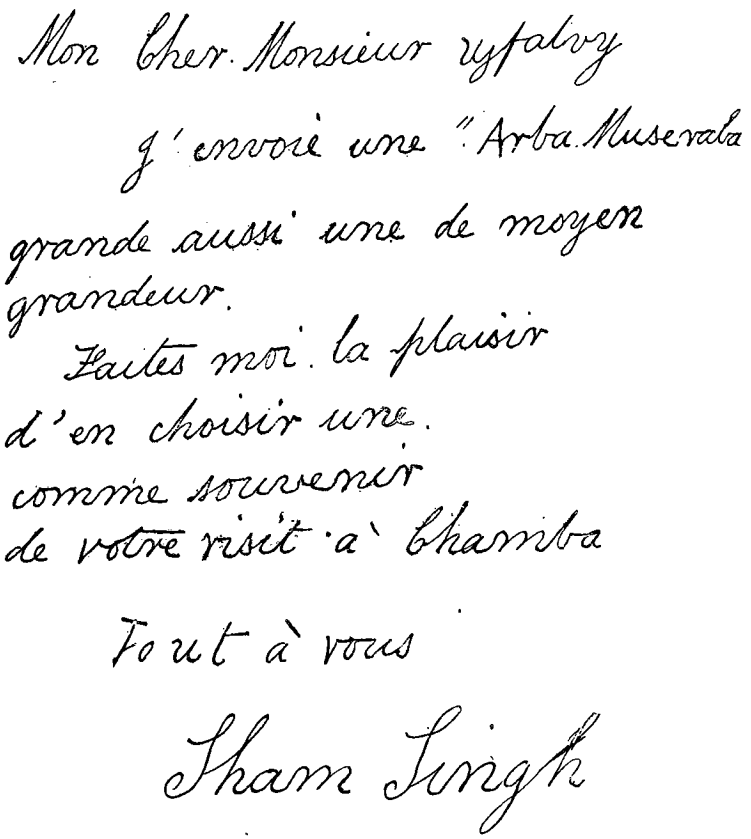
moderne ne fait qu'un pastiche ridicule et grossier.

Les Hindous n'ont jamais excellé, il est vrai, dans la peinture, mais l'éclat de leurs émaux est d'une beauté inimitable. Cet art précieux, aucun peuple n'a pu le leur ravir, et leur beauté égale leur solidité. Leurs couleurs favorites sont le bleu et le rouge, qu'ils savent mélanger avec un art qu'on ne saurait imiter.

Nous visitons aussi les appartements des femmes; en sortant de ces véritables prisons je poussai un soupir de satisfaction, et m'estimai heureuse au delà de toute expression d'être Européenne.

Le radjah n'était pas encore marié; on disait qu'à dix-huit ans, époque de sa majorité, il devait épouser une des filles du maharadjah de Cachemire, laquelle en ce moment était âgée de six ans.

Le lendemain, après le déjeuner, le radjah est venu chez M. Marshal pour jouer au whist qu'il honore de sa préférence. M. de Ujfalvy s'assit à la table vis-à-vis du radjah; quant aux deux autres partners, deux jeunes nobles du pays, ils jouèrent debout, car ils n'avaient pas le droit de s'asseoir en présence de leur souverain. M. de Ujfalvy gagna, mais le radjah, qui perdit, ne paya pas. Il fit porter dans la journée à M. de Ujfalvy un magnifique *ganga sagher*, ou vase sacré, en bronze de deux couleurs, et une lettre écrite de sa main dont nous reproduisons le fac-similé.


Mon Cher Monsieur Ujfalvy
j'envoie une "Arba Museraba
grande aussi une de moyen
grandeur.
Faites moi la plaisir
d'en choisir une.
comme souvenir
de votre visit à Chamba
Tout à vous
Sham Singh

Fac-similé de la lettre de Cham Sing à M. de Ujfalvy, réduite au quart de l'original.

Nous voulions partir, mais M. Marshal nous retint, car le 8 est la fête du radjah et il faut que nous assistions au durbar. Ce jour-là, à onze heures du matin, des coups de canon retentissent. Sa Hautesse se rend au temple.

La cérémonie consiste à laver l'idole, à l'arroser de lait et d'huile aromatique. Les bayadères dansent et les brahmes recueillent les offrandes. Souvent des officiants chassent avec de grands éventails les mouches qui pourraient incommoder l'idole. Sa Hautesse doit dire : *Aoûm*, c'est-à-dire une grande salutation au dieu.

Ce soir, les six mille habitants du Tchamba seront en fête et la capitale sera tout illuminée. Malgré l'orage de la veille et la pluie battante du matin, le soleil a reparu et il fait une chaleur étouffante; jamais, dit-on, il n'a fait si chaud que cette année. C'est peut-être la comète qui nous vaut ce temps extraordinaire; tous les soirs nous pouvons l'admirer étalant sa belle queue, au milieu de ce ciel resplendissant. Les indigènes sont persuadés que c'est signe d'un grand cataclysme.

A six heures, lorsque la chaleur du jour est tombée, le durbar commence. On appelle durbar les audiences publiques que le radjah donne à ses sujets. Presque au bout de la belle place de Tchamba on a dressé une tente, sous laquelle M. de Ujfalvy et les fonctionnaires anglais prennent place. Pour moi, qui n'ai pas la permission de me mêler à cette réunion, on a disposé un fauteuil sous l'ombrage d'un arbre sacré. Il est entouré d'une maçonnerie formant terrasse et planté à quelque distance derrière la tente; je suis donc au mieux pour voir la cérémonie.

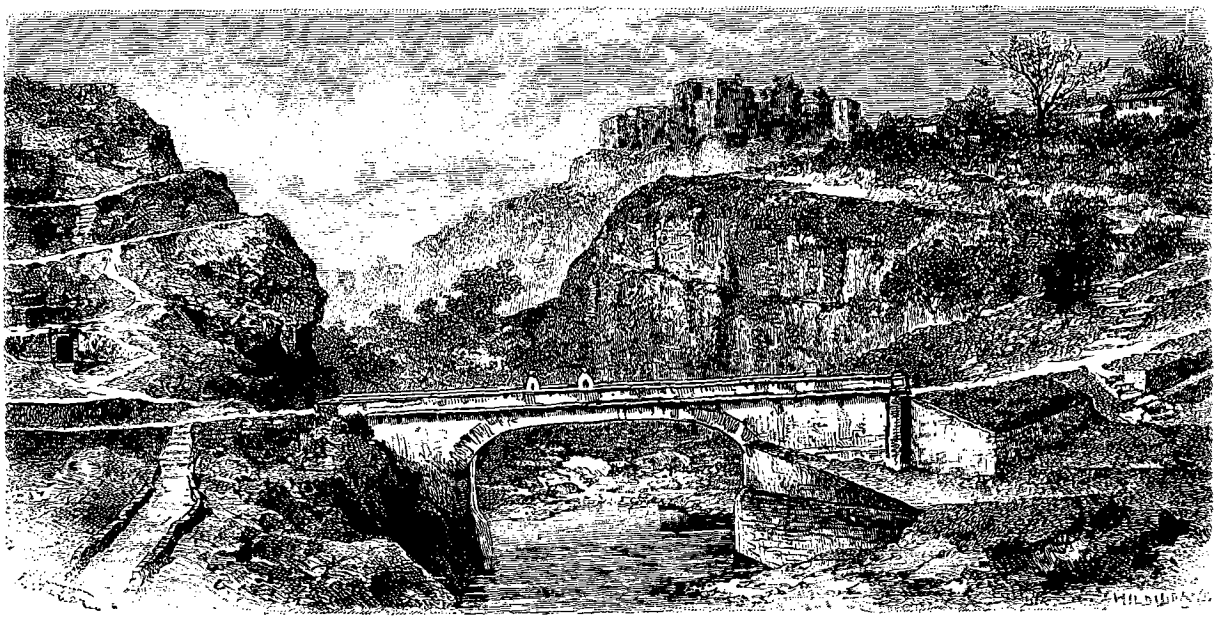
A six heures juste, un coup de canon se fait entendre. Aussitôt le radjah, accompagné du surintendant anglais, monté sur un éléphant et assis dans un palanquin, sort de son palais; l'animal, fier sans doute du personnage qu'il porte, s'avance sur la place d'un pas lent et majestueux; il est tout caparaçonné de drap rouge brodé d'or; à son côté et soutenue par une corde pendait une échelle, et sur son front était placé un bouclier tout incrusté d'or. L'éléphant était des plus rares : son nez, sa trompe et ses oreilles étaient d'un blanc rosé tacheté de noir. De l'autre côté de l'éléphant se tenait debout un homme armé d'un éventail en plumes de paon, qui chassait les mouches importunes. Le frère du radjah était assis à ses côtés, ainsi que M. Marshal.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un éléphant moins grand, moins rose, suivait le premier et portait les ministres et les autres grands dignitaires. En tête du cortège s'avançait un homme à cheval, flanqué de deux indigènes qui s'escrimaient sur des tambours. D'autres serviteurs faisaient partir de temps à autre des fusées. Les soldats marchaient fièrement au son d'une musique indescriptible, et de nobles cavaliers faisaient caracoler leurs montures sur les flancs du cortège. Celui-ci, parvenu devant la tente, s'arrêta; l'éléphant plia ses jambes de derrière, mouvement qui dut imprimer une forte secousse au radjah, puis celles de devant suivirent, autre mouvement qui remit Sa Hautesse en équilibre; on dressa l'échelle, et le radjah, son frère et M. Marshal descendirent ensuite. Devant la tente étaient massés les soldats du radjah sous les ordres du précepteur du jeune prince, qui s'approcha du cortège, tira son sabre et fit présenter les armes. Le surintendant anglais prit la main du jeune prince et le conduisit sous la tente. Après avoir salué tous ces messieurs, il s'assit sur un fauteuil au milieu d'eux. M. Marshal invita mon mari à prendre place à droite du radjah et s'assit lui-même à sa gauche; tous les fonctionnaires anglais avaient des chaises; quant aux hauts fonctionnaires indigènes, ils ne peuvent s'asseoir devant leur souverain que par terre : ce qu'ils firent avec une lenteur et une habitude tout orientales.

Puis les danseurs de la peuplade des Ghaddis commencèrent à faire leur métier au son de la flûte et des tambourins. Ils étaient au nombre de quatorze et tournèrent sans discontinuer devant le radjah. Leur costume était assez original et le bonnet était tout à fait typique.

Pendant ce temps, les indigènes vinrent tour à tour saluer leur souverain, et déposer à ses pieds leur offrande, qui consistait en argent; le radjah touchait le don et ils le mettaient dans un linge jeté sur la terre, le ministre en prenait note au fur et à mesure. Cette fois-ci les sujets de Cham Sing ne furent pas très généreux, car après la séance on compta soixante-dix-huit roupies. Mais il paraît que le radjah sait s'arranger autrement, car ce jour-là aucun des fonctionnaires de l'État, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et même aucun domestique, ne reçoit de salaire pour la journée. C'est une économie qui entre dans la poche du souverain.



Pont de Tchamba (voy. p. 234). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Bourne.

Le jour de l'anniversaire de son avènement au trône, au mois d'octobre, les offrandes vont jusqu'à douze cents roupies.

Les danses continuaient, au grand contentement de la foule qui garnissait les abords de la place, vêtus de leurs sordides et sales vêtements, dont les couleurs reluisaient au soleil.

Ces danseurs sont des nomades; ils habitent les montagnes pendant l'été et descendent dans les plaines en hiver. Le métier de danseur est encore plus désagréable à l'œil aux Indes que chez nous, et pourtant le chef de ces Ghaddis, vieillard à barbe blanche, s'escrimait de son mieux et était sans doute renommé parmi ses compatriotes. Mais si je trouve disgracieux nos danseurs environnés de tout ce qu'un costume luxueux peut donner de grâce et d'attrait (à tel point que je doute que le fameux Vestris m'eût jamais enthousiasmée), combien devais-je trouver ennuyeux ces hommes aux vêtements lourds et disgracieux! Le radjah n'était pas de mon avis, car les danses durèrent encore longtemps; mais, comme il faut bien que tout prenne fin en ce monde, le radjah s'étant levé, tous les assistants en firent autant. Les éléphants amenés, chacun reprit sa place respective. Le souverain traversa trois fois la place d'un bout à l'autre au son du canon, puis disparut sous la grande porte de son palais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les habitants de Tchamba, sur lesquels M. de Ujfalvy put faire des mensurations, se rapprochent beaucoup des Koulous et des Lahoulis; cependant le Ghaddi est plus beau et d'une taille plus élevée, ses arcades zygomatiques sont moins saillantes et son nez est plus proéminent et plus arqué. Nous avons remarqué parmi eux quelques hommes blonds avec des yeux clairs. Ils ont la prétention, peu justifiée, d'appartenir à la grande famille radjpoute. Leur esprit est belliqueux, mais grossier. Au commencement de ce siècle ils envahirent le pays de Badhravar et l'occupèrent pendant dix ans. A la même époque ils s'étaient emparés de Kangra et de Nourpour. Ils sont généralement tous agriculteurs et éleveurs de bestiaux. Ils cultivent surtout le riz, le blé et le maïs. Leur caractère est tout différent de celui des Hindous, car ils sont gais, ouverts et paraissent bons enfants. Ils sifflent même, et chez eux l'esprit de caste est beaucoup plus amoindri; il faut espérer que le contact continuel avec les Anglais le fera disparaître tout à fait.

Le lendemain, il nous fallait prendre congé du surintendant, M. Marshal, homme charmant et distingué par excellence et qui s'occupait beaucoup et avec talent d'ornithologie. Il nous avait promis de donner des ordres pour notre voyage, car le terrain était dangereux, la saison des pluies commencée, et il devenait difficile de s'aventurer dans le haut Tchamba. M. de Ujfalvy avait choisi cette route, car il tenait à voir les Paharis ou habitants des montagnes, qui sont parsemés au milieu de ces hautes contrées himalayennes, sur les confins du Cachemire.

A notre départ, Cham Sing nous fit porter un mouton, du riz, et une grande quantité de légumes indiens, qui ne valent malheureusement pas les nôtres; et quoique ce peuple soit légumiste, les espèces qu'il cultive ne sont pas exquises pour quiconque n'en a pas l'habitude.

Notre première visite fut pour Manghiri, habité par l'ancien radjah dépossédé. Il nous offrit deux chambres dans sa demeure, offre qui nous évita la peine de dresser nos tentes.

Le matin du 10, comme nous étions sur le point de partir, notre domestique, ou plutôt notre traducteur, François, se trouvait fortement indisposé; après le thé que je lui fis prendre, il se sentit mieux, mais nous ne pouvions pas penser à le faire aller à pied. Comment donc faire? Aucune possibilité de louer une bête quelconque. M. de Ujfalvy fit demander au maître de céans s'il n'avait pas un cheval à nous prêter, notre domestique étant malade. « Je n'ai que le mien, dit-il, que je vous prête avec plaisir, mais sur lequel il ne faut pas que votre serviteur monte. » Ce n'était pas notre affaire, puisque c'était justement pour notre drogman que nous en avions besoin. On eut beau expliquer cette circonstance à l'ancien roi. « Que me fait la maladie de ce serviteur? Il souillerait mon cheval en montant dessus, et je ne le veux pas; vous ou madame c'est autre chose; mais un serviteur sur mon cheval, fi donc! » M. de Ujfalvy, voyant cette résistance, tourna vite la question : il monta le cheval du radjah dépossédé et donna le sien à François, qui, je crois, fut très satisfait de cette détermination, vu que son amour pour la race chevaline était peu développé.

Quel splendide pays que ce haut Tchamba! torrents impétueux, cascades, forêts, dont l'œil peut à peine mesurer la profondeur, montagnes rocheuses, tapis verdoyants, tout est réuni pour en faire le plus beau pays que nous ayons encore admiré, et pourtant le chemin se perd au milieu de montées, de descentes plus fantastiques les unes que les autres; la pluie torrentielle qui nous inonde rend d'autant plus dangereux les sentiers vertigineux que nous parcourons; mais le spectacle est si beau, mais ces paysages qui changent à chaque pas laissent dans nos âmes un tel sentiment de grandeur, que, semblables aux Hindous, nous courbons nos têtes devant cette nature merveilleuse, que nous sentons notre maîtresse. Oui, elle est bien la reine ici, et aucune puissance humaine n'est assez forte pour la braver. Qui donc arrêtera ce torrent qui descend furieux, mugissant, bondissant, lançant son écume et au-dessus duquel nous sommes presque suspendus? Nos chevaux sentent instinctivement le danger, ils regardent attentivement et semblent sonder chaque pierre avant d'y poser leur pied délicat.

A Bandhal, heureusement, un Anglais a eu l'idée de faire bâtir deux chambres, qui par bonheur sont encore debout, et nous nous y précipitons. Inutile de songer à continuer, il faut que la pluie cesse; combien durera-t-elle? Là est la question.

Ces chambres sont dans un complet dénûment, pourtant elles valent mieux qu'une tente. Ce misérable toit aux interstices disjoints me semble préférable. En cette saison, c'est comme un jouet dans les mains d'un enfant. Pourtant il faudra bien nous en servir; les Hindous ne sont pas hospitaliers de leur nature, et la profanation de leur maison par un étranger n'est jamais de leur goût.

Notre supplice dura trente-six heures, après lesquelles un rayon de soleil éclaira notre pauvre chaumière; était-ce bien une chaumière ou une tanière? Hier c'en était une; aujourd'hui, sous cette caresse brûlante du soleil, la cahute devenait chaumière. Ainsi va la vie : selon la clarté qu'on y reçoit, tout change à la façon de la regarder.

J'étais cependant bien fatiguée, mais à deux stations de Badhravar il valait mieux se hâter et arriver à cette cité.

Je souffre terriblement pendant le chemin, encore plus beau que les autres, s'il est possible; les cascades se succèdent les unes aux autres, les chutes d'eau jaillissent des rochers et leur écume pluvieuse retombe en gerbe argentée dans la rivière de Tchouis, qui se brise en mugissant sur son lit pierreux; des ruisseaux descendent des hauteurs boisées, les uns doucement comme de minces filets, les autres se précipitant de roche en roche, comme pour arriver plus vite à leur but.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

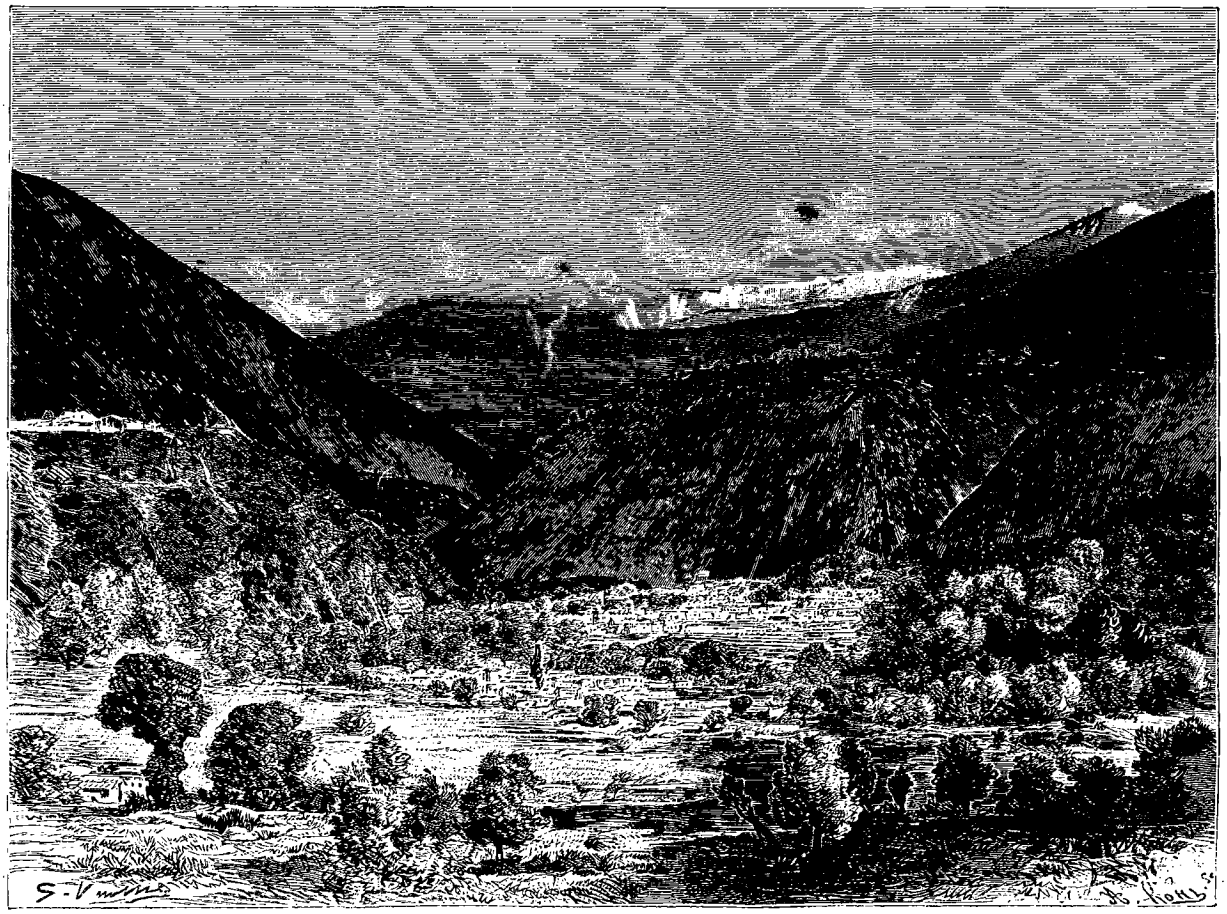
Emprisonnée par ces hauteurs boisées et malgré un violent malaise que j'éprouvais, je ne pouvais m'empêcher d'admirer ces merveilles, que l'œil humain se refuse à croire s'il ne les a pas vues.

Malgré ma volonté, mes forces me trahirent, et nous fûmes obligés de nous arrêter à Langhéra sous une véranda. Misérable hameau, comme égaré au milieu de cette belle nature, la neige montre sa blancheur, les moraines servent de rives et de ponts, et les parvis des montagnes l'y conservent comme souvenir!

Le lendemain j'étais mieux, et nous partîmes pour faire halte à Maral, belle petite île au bord du Tchouis, dans un endroit sauvage.

Le soir, on allume des feux autour de nos tentes; nos coulis, nos domestiques, nos saïs, tous s'y groupent. Pour ces gens à peine vêtus, la fraîcheur du soir, jointe à l'humidité de ces contrées montagneuses, est pour eux, habitants des plaines brûlantes de l'Inde, un véritable danger. La fièvre les a vite saisis, s'ils n'y font attention.

Le 12 juillet, tout le monde est sur pied; pour arriver à Badhravar, il nous faut passer un col très haut qui s'appelle le Padri Pass; il mesure trois mille quatre cents mètres. Il ne pleut pas, c'est un bonheur. Mais, dès le départ, une mauvaise corniche fait tomber pour la première fois le cheval de M. de Ujfalvy, qui n'avait



Tchamba (voy. p. 234–238). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

pas voulu descendre. Il manque de se casser le cou; malgré ce mauvais début, comme nous ne sommes pas superstitieux et malgré les ruades de l'animal, on le calme, et nous passons, hommes et bêtes, à la file les uns des autres. Quelques kilomètres encore et nous allons nous trouver à la frontière du Cachemire, de ce superbe pays tant vanté par les poètes et les voyageurs.

Quelle est-elle cette frontière? Curiosité humaine, toujours la même.

Cette frontière, hélas! était un escalier qui se refuse à toute description; je doute qu'une pièce de montagne, tant légère fût-elle, pût jamais y passer. Oh! il est bien défendu ce riche pays, convoité par ses voisins, et ce n'est certes pas de ce côté qu'on viendra le prendre. Au bout de cet escalier, les envoyés du maharadjah de Cachemire nous attendaient, car, à Tchamba, nous avions bien reçu la permission de nous rendre par la route de Djammou, mais il n'était plus temps de la prendre, et M. de Ujfalvy avait envoyé un exprès à Sa Hautesse pour le remercier et le prévenir que, la permission étant arrivée trop tard, nous venions par le difficile col du Padri.

L'envoyé avait avec lui plus de cent fonctionnaires

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou des montagnards, et ce renfort ne fut pas de trop.

Après une descente de plus de quarante-cinq degrés, nous dûmes abandonner nos chevaux. M. Clarke et mon mari allèrent à pied. Quant à moi, on me plaça dans mon dandy, afin de m'épargner la fatigue de la montée. Cet arrangement fait, nous nous remettons en marche. Un de mes porteurs tombe, les autres le retiennent; c'est un roc qu'il faut franchir, c'est une moraine sur laquelle nous marchons, c'est une montée, puis une descente, enfin nous sommes en plein sur la passe. Des hommes soutiennent ces messieurs par les épaules, et s'arrêtent de temps en temps pour leur masser les jambes; mes huit porteurs se sont doublés, j'en ai seize maintenant. Au devant, quatre tirent leurs camarades à l'aide de cordes, des pierres roulent sous mes pieds et soudain des cris s'échappent de toutes les poitrines haletantes, pour avertir ceux qui sont plus bas, car la pierre roule, bondit, puis rebondit avec fracas.

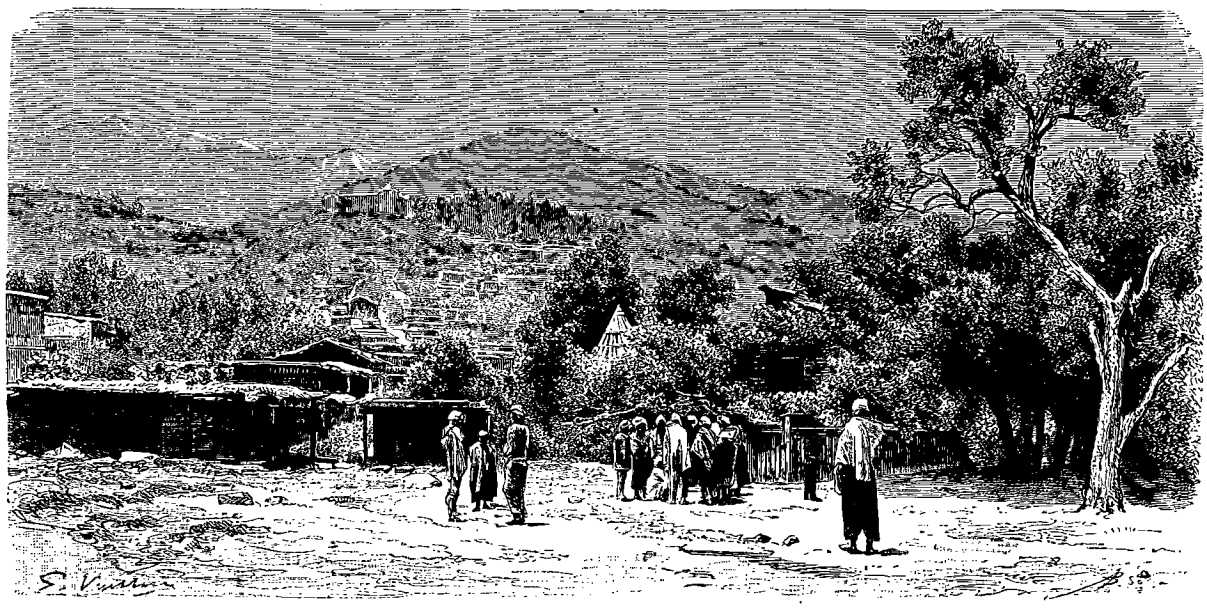
Cultivateurs ghaddis (voy. p. 237). — Dessin de E. Zier, d'après une photographie de M. Bourne.

Ont-ils entendu? Pourront-ils se garer? C'est qu'elle va vite cette malheureuse pierre, détachée de son parvis! Oui, ils ont entendu, aucun cri de détresse ne retentit à nos oreilles, qui ne perçoivent que le bruit seul de la pierre roulant au fond du précipice. Enfin nous sommes en haut. Tous les fronts s'essuient; l'envoyé du maharadjah, gros Oriental, soutenu aussi par les épaules, nous fait pitié, tant il a l'air de trouver pénible cette corvée, que Sa Hautesse lui a imposée. Des buffles paissent sur ces hauteurs; leurs yeux étonnés nous regardent impassibles et se reportent vers leur conducteur. On ne sait lequel est le plus stupéfait de l'homme ou de la bête. Quant aux belles chèvres du Cachemire à poils longs et soyeux, elles broutent sans se déranger de leurs occupations journalières.

Madame DE UJFALVY-BOURDON.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La forteresse de Bhadravar (voy. p. 242). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRÂS),

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE [1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

LE BHADRAVAR ET LE KICHTVAR.

Routes impossibles. — Descentes à l'avenant. — Bhadravar. — Nous montons par une échelle dans notre habitation. — Départ par une pluie torrentielle. — Une rivière débordée. — Nous passons la nuit dans une étable. — Mœurs et coutumes. — M. Clarke tombe malade. — Les Paharis, leur type, leurs coutumes. — Les chutes d'eau de Kichtvar. — Le Tchinab. — Bototi. — Ramban. — Ramsou. — Le col de Banihal.

Après un moment de halte et d'une marche reposée sur le plateau qui couronne le col du Padri, nous nous arrêtons émerveillés. L'œil stupéfait se fixe sur des montagnes blanchies par la neige, pour glisser ensuite sur des mamelons verdoyants qui s'échelonnent jusqu'à une gorge étroite qui semble s'entr'ouvrir pour laisser passer un mince filet d'eau; puis, au loin, on découvre des plantations qui s'étendent sous le soleil qui les dore. Le ciel nuageux, non plus le ciel bleu presque blanc de la plaine des Indes, mais d'un bleu foncé, nous rappelle celui de nos belles contrées européennes.

Nous avons à descendre quinze cents mètres, et le *massage* de ces messieurs continue de plus belle. Nous sommes reconnaissants envers le maharadjah du renfort qu'il nous a envoyé, car sans lui nous ne serions pas parvenus à franchir ce col. Je ne m'étonne pas de la réponse de sir Robert Egerton : « Impossible cette route! Impossible! » Pourtant nous n'étions pas au bout de nos peines et nous n'arrivions au bas de la descente qu'à quelques milles de Ténala.

Heureux et enchantés comme des écoliers en vacances, nous nous décidons à brûler ces quelques milles qui traversaient les plantations entrevues du haut du col quelques heures auparavant. A Ténala, le tisseldar, prévenu de notre arrivée, nous attendait avec plusieurs autorités de la localité. Il nous offrit quelques roupies, que nous touchons avec la main, mais que nous avons bien soin de ne pas prendre. Cette offre d'argent aux personnes à qui on veut faire honneur est un usage oriental. Le tisseldar nous prévint que le maharadjah avait donné ordre que tout fût mis à notre disposition, que nous n'eussions à nous inquiéter de rien, car nous étions ses hôtes et il se chargeait de tous nos besoins : coulis, nourriture, il prenait tout à sa charge. Le tisseldar est l'officier qui doit lever les impôts.

1. Suite. — Voy. pages 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avec des pièces d'argent il nous offrit des paniers ornés de fleurs. Les Hindous adorent les fleurs, et dans aucune fête ils ne sauraient, pour une offrande, se passer de cet ornement. Il m'a paru que, hormis la rose, leurs fleurs sont moins odoriférantes que les nôtres. Les pommes sont très bonnes ; on les trouve en quantité dans ces montagnes, et elles sont un bienfait pour les pauvres qui les ramassent et s'en nourrissent.

Ténala est habité par des brahmanes, et Rangal, petit village que nous avons traversé sur notre route, est habité par des musulmans. Aussi ne fûmes-nous nullement étonnés de rencontrer des femmes enveloppées, depuis la tête jusqu'aux pieds, dans de larges et longs manteaux, où elles se dissimulèrent le plus possible à notre vue.

Après un déjeuner frugal, comme il n'y a que quatre milles jusqu'à Bhadravar, nous sommes résolus à pousser jusque-là pour nous reposer dans cette petite capitale. Le tisseldar, monté sur sa jument, nous précède et nous indique le chemin, vrais décombres de pierres. Sa jument est suivie de son poulain, tout jeune et tout gracieux, qui suit sa mère et bondit de pierre en pierre, hennissant plaintivement lorsqu'il l'a perdue des yeux, et tout joyeux quand il a retrouvé sa trace. Ici les Orientaux montent les juments, contrairement à l'habitude des autres peuples que nous avions visités. Ils les montent de préférence aux étalons et elles sont toujours suivies de leurs petits. Il n'est pas étonnant alors que ces chevaux soient aussi accoutumés à ces affreux terrains où ils ont été élevés et où leur corne se raffermit tellement qu'il n'est pas besoin de les ferrer.

Bientôt la forteresse de Bhadravar, avec ses quatre tours, apparaît sur une hauteur dominant la vallée. Puis, aussitôt après, nous apercevons la ville elle-même.

Nous sommes arrivés. Quelles vilaines petites rues étroites, tortueuses, toujours aussi laides les unes que les autres! La place est plus régulière, car elle a été arrangée pour le jeu de polo. Les maisons qui la garnissent possèdent toutes des balcons ou plutôt des vérandas. Notre arrivée est un véritable événement pour la ville, tout le monde est sur pied. On a choisi deux vieilles maisons, et nous devons parvenir à nos chambres par une sorte d'échelle placée en dehors. Mais nous préférons une maison toute neuve qui n'est pas encore complètement terminée et qui fait le coin de la place; l'escalier n'est pas beaucoup meilleur que l'échelle, mais du moins il est caché aux regards. Nous nous installons au premier. On nous apporte des fruits, des légumes et l'on garnit nos chambres de *tcharpaï*. Le tcharpaï est le lit du pays; il se compose d'un filet, tendu sur quatre pieds, d'où il tire son nom : *tchar* « quatre » et *paï*, « pied ». Deux tringles de bois réunissent les quatre pieds. Suivant que le lit appartient à des personnes de plus ou moins haute condition, le filet est en cordes plus ou moins fines, les pieds sont plus ou moins décorés de peintures ou de sculptures.

Toutes les maisons de la place sont du même style : un rez-de-chaussée, un premier avec véranda, quelquefois un second. On parvient aux étages supérieurs de deux façons : ou par une échelle placée en dehors, alors on escalade la balustrade, assez basse du reste, du balcon, ou par un escalier placé sous la véranda.

La maison que nous avions choisie était bâtie en bois de cèdre. Les parquets étaient en terre battue, les toits verdoyaient sous la pluie qui nous avait enfin rejoints. Une de nos chambres n'ayant d'autre issue que celle de la véranda, on enleva quelques planches du mur de côté, et nous nous trouvons alors au niveau du toit du voisin : c'est une terrasse d'un nouveau genre qui nous sera bien utile.

Bhadravar donne son nom à une ancienne principauté, aujourd'hui réunie au royaume de Cachemire, qui s'étend sur la partie méridionale de la haute vallée du Tchinab, un des principaux affluents de l'Indus. C'est une des plus belles provinces de la couronne de Goulab Singh. Grâce à son altitude, qui est d'environ quinze cents mètres, la température y est douce. Le sol est admirablement arrosé par une quantité de petits cours d'eau qui courent au Tchinab ; aussi la fertilité y est-elle très grande. On y cultive le riz, et des arbres à fruits de toute espèce parsèment la vallée. C'est véritablement le petit Cachemire, et cette désignation n'a rien de surfaite. Les alentours de la ville sont magnifiques : elle a environ mille habitants.

Les habitants de ce pays m'ont paru plus gais et plus vifs que les Hindous; leurs femmes sont assez jolies; plus rustiques que les femmes de la plaine, elles n'en possèdent pas la grâce. Elles sont aussi couvertes de bijoux, et celles qui sont trop pauvres pour en porter en argent en ont en plomb.

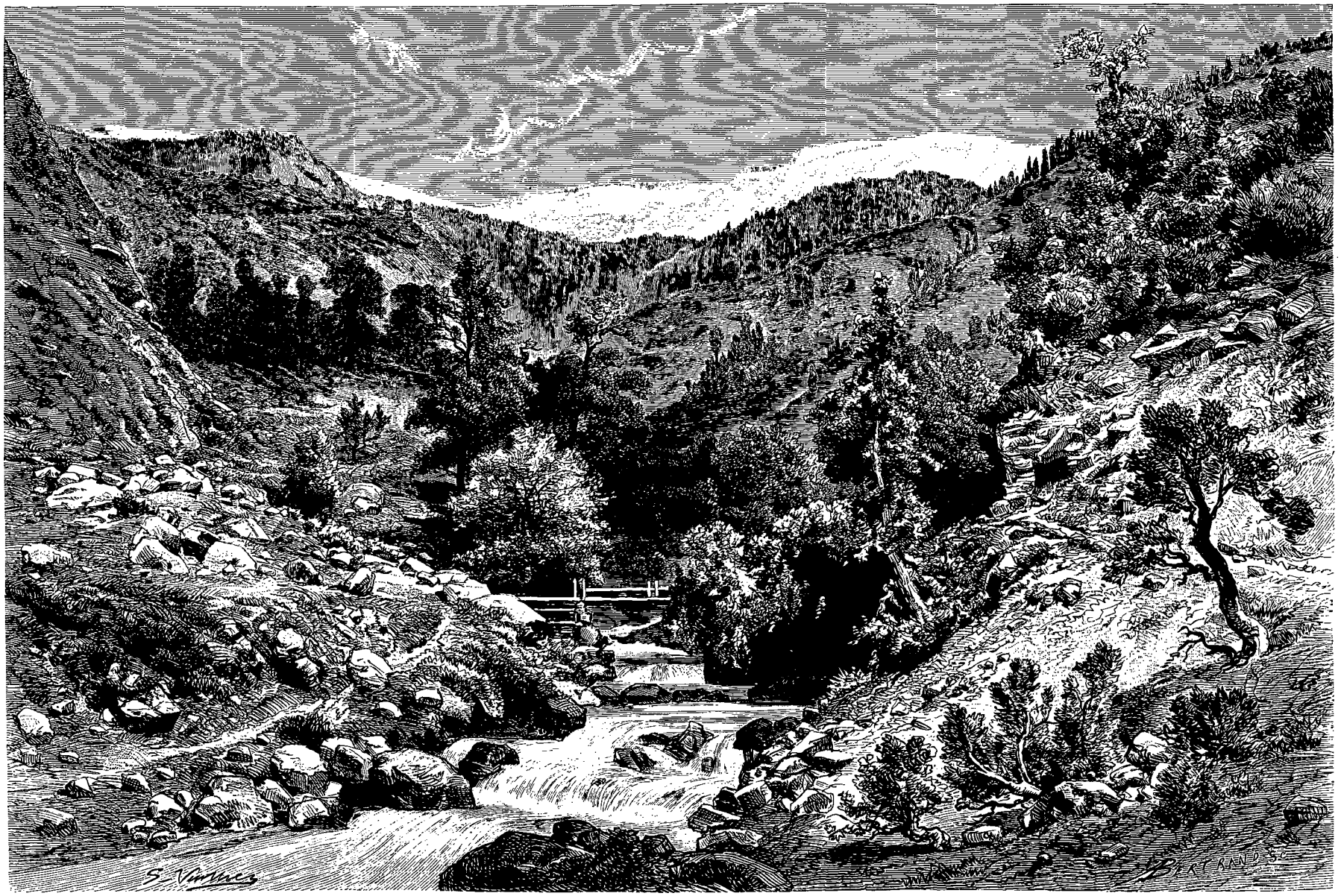
Le lendemain de notre arrivée, le tonnerre gronde, la pluie tombe sans interruption, et nous ne pouvons penser à continuer notre route, ce qui nous désappointe fort, car nous avons déjà épuisé toutes les curiosités de la ville. Nous tentons, pour nous distraire, d'aller visiter un temple voisin; mais, quoique entièrement bâti en bois de cèdre, il n'offre aucun intérêt.

Il pleut, hélas! toute la nuit, et nous avons dit cependant que nous partirions à cinq heures du matin. Mais à l'heure indiquée personne n'est là, ni le tisseldar, ni le ténadar.

C'est quelque chose d'irritant que les voyages en Orient : on a non seulement la difficulté des chemins, mais celle des hommes. Les coulis sont-ils prêts, le tisseldar n'est pas là. Si l'on s'informe où il est, on vous répond, à votre grand étonnement, qu'il est à trois milles. Comment? mais il était venu pour nous! Vous donnez l'ordre à votre domestique d'aller le chercher. Celui-ci, au lieu de faire ce que vous lui dites, transmet l'ordre à un autre, qui le transmet à un troisième, lequel le transmet à un quatrième, et ainsi de suite; cela n'en finit plus.

Il fallut des appels réitérés, des cris sans fin, après nos serviteurs, pour que nous pussions nous mettre en marche sous une pluie battante. A peine sortis de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Environs de Bhadravar. — Dessin de G Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville, nous rencontrons le tisseldar, qui accourt tout essoufflé, n'en croyant pas ses yeux en nous voyant partir par un temps pareil; il faut pourtant bien qu'il se rende à l'évidence, et, poussant un gros soupir, il se décide à nous suivre à pied.

La rivière, que nous côtoyons toujours, de loin ou de près, grossit à vue d'œil sous cette pluie diluvienne; son lit n'est plus assez large, et déjà elle empiète sur notre pauvre petite route. Que sera-ce donc si cela continue? L'eau roule et se précipite avec fracas, semblant se ruer sur elle-même; elle bondit sur les pierres, elle saute, elle s'élance pour s'éparpiller dans l'air et retomber en gerbe. C'est un spectacle superbe; mais malheur à l'imprudent qui voudrait traverser le torrent! il serait impitoyablement renversé, roulé et broyé par le flot dans sa course furibonde.

Nous marchons à la suite les uns des autres, tout impressionnés par le bruit incessant de cette masse liquide que nous voyons augmenter à chaque instant. Notre chemin ressemble maintenant à un ruisseau alimenté par les fossés des rizières, dont l'eau jaunâtre et sale nous entoure de tous côtés; et comme si nous n'avions pas assez de l'eau de la terre, celle du ciel tombe avec un redoublement de fureur. Le chemin continue pourtant sa course capricieuse au milieu d'une riche et splendide nature.

Qu'il serait aisé de transformer ces lieux où tout se rencontre, l'eau, le bois, les pierres! Mais bah! que fait à ces maîtres demi-civilisés le bien-être de leurs sujets? pourvu qu'eux-mêmes soient bien, le reste leur est indifférent. Pourquoi faut-il qu'un si beau pays soit si mal administré? Ces beautés qu'on devrait pouvoir admirer tranquillement, c'est au péril de sa vie qu'il faut aller les voir.

Nous marchons ainsi pendant quatre heures. Pour atteindre la maison du radjah, qui est située à la station prochaine, il nous reste à peine une mille à faire. Mais la pluie a fait son œuvre, la rivière a débordé, le chemin se cache sous les eaux en fureur. Après de vaines tentatives pour traverser même à pied, nous restons, arrêtés par cet obstacle infranchissable. Que faire? Il y a un village en haut, il nous faut l'atteindre; c'est plus facile à dire qu'à exécuter.

Enfin nous arrivons au village, des hommes sont partis en avant. Un bon feu est préparé sous la véranda pour sécher ces messieurs qui sont trempés. Quant à moi, mon mari m'a si bien enveloppée avec des couvertures et des caoutchoucs, que je suis complètement à sec. Heureusement que mes coulis sont arrivés et que je puis donner des vêtements secs à mon mari.

Sous la véranda, le toit en terre laisse passer la pluie, mais que faire? Nous ne pouvons nous résoudre à entrer dans les chambres qu'on nous offre: la première est habitée par une femme, son mari et son enfant; la seconde, qui n'a d'autre issue que la première, est réservée aux vaches et aux veaux, qui beuglent à notre approche avec un ensemble désespérant; et bien que ces animaux sacrés soient séparés par un grillage en bois, ce voisinage, auquel nous ne sommes pas habitués, nous effraye, et nous aimons mieux pour l'instant nous contenter de la véranda; mais celle-ci devient tout à fait inhabitable et il nous faudra la quitter. M. de Ujfalvy s'aperçoit que, s'il ne se met pas en colère, nous n'aurons rien de bon, et il commence à réclamer une autre maison à haute voix, au grand mécontentement du tisseldar, qui a d'abord répondu: Non. Mon mari cherche avec lui, dans tout le village, un meilleur abri; enfin on en rencontre un, sans doute celui que le tisseldar se réservait. Nous faisons jeter de la paille sous la véranda, installer nos lits, et nous nous rassemblons tous à cet endroit. Nous voilà casés non sans peine, mon samovar est prêt et, grâce à Dieu, je puis donner du thé à ces messieurs. M. Clarke grelotte et se voit obligé d'accepter l'abri qu'on lui offre: c'est une chambre sans fenêtre, au fond d'une autre ayant assez l'apparence d'un caveau. Mais on y a fait du feu et il y fait aussi chaud que dans un four. En se couchant sur cette terre brûlante, notre compagnon pourra au moins se réchauffer.

Nos provisions ne sont pas encore arrivées. En attendant, j'examine la demeure de notre nouveau propriétaire. C'est une chambre en terre sans autre ouverture qu'une porte donnant sur la véranda; à droite est un fourneau en terre battue, d'à peu près vingt centimètres, où se trouvent deux trous, et à côté, sur une méchante couverture, un petit enfant couché qui dort d'un profond sommeil; près de la porte, nous apercevons deux espèces de supports, pour déposer des ustensiles de ménage. Le tcharpaï, ou lit, meuble seul la chambre; les pieds en bois sont bien travaillés. Les montagnards sont habiles, et pourtant les outils qu'ils emploient sont bien simples. En général, ils font tout avec la hache; cette hache n'est pas comme la nôtre, elle est retournée et le tranchant se trouve faire face au manche.

Ce petit village où nous sommes obligés de nous abriter s'appelle Nioto; il est habité par des Paharis.

Comme la rivière, le Nérou, n'a pas eu le temps de s'écouler, c'est par un chemin à travers la forêt, que le ténadar a fait un peu aplanir pour nous, que nous nous rendons à la station tant convoitée. La route est magique, et, malgré les difficultés qu'elle offre, on croirait qu'il est impossible à une créature humaine de vivre au milieu d'une telle solitude. Partout cependant où un espace de la montagne ou de la forêt a pu être cultivé, une maison s'élève à côté d'un champ.

A dix heures, lorsque nous arrivons au bungalow royal, le soleil a reparu et nous pouvons espérer un temps plus beau; ici, de l'autre côté du col du Padri, les pluies périodiques ne sont plus de saison. Nous n'avons pas l'intention de rester au bungalow, qui n'a de royal que le nom: la station a été trop courte et la journée n'est pas excessivement chaude; donc, après une collation et malgré les autorités du village qui sont venues à notre rencontre, après quelques heures de repos nous repartons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant cette halte, nous voulons acheter un costume de femme paharis complet. On nous amène un jeune couple, vêtu de ses plus beaux atours. Le costume de la femme était composé d'un pantalon très étroit à rayures vertes et rouges, d'un morceau de coton qu'elle enroulait autour de son corps, de façon à former une jupe, et qu'elle ramenait ensuite sur la tête comme un voile, et de pantoufles de cuir brodé; des boucles d'oreilles d'argent retombaient le long de l'oreille; des bracelets en plomb complétaient le costume de cette jeune femme, assez gentille du reste. Les vêtements n'étaient pas d'une scrupuleuse blancheur, mais j'avais la ressource de les faire laver. Celui de l'homme était plus simple; un large pantalon, une chemise et un bonnet, ressemblant assez à celui d'un bourreau, formaient toute sa parure. La femme, entendant qu'il était question de lui prendre ce qu'elle avait de plus beau, se mit à verser quelques larmes, mais les autorités la forcèrent à aller se déshabiller. Elle revint donc, vêtue simplement d'un manteau de gros drap gris, le seul qu'elle possédât peut-être encore, et d'un air navré déposa à mes pieds ces habits qui me paraissaient encore plus sales. Mais, lorsqu'elle vit que je lui comptais en bonnes roupies le prix qu'elle avait demandé pour tous ces objets, et surtout lorsqu'elle les sentit résonner dans sa main, sa figure s'éclaira d'un gracieux sourire, et le salam qu'elle m'adressa était dit avec un accent plein de joie. Pauvre femme! habituée à ce qu'on lui prenne tout de force, elle croyait qu'il en serait ainsi de ses parures, qui étaient peut-être le seul bonheur qu'elle eût en ce monde.

Nous partons par un beau soleil et nous retrouvons bientôt notre rivière d'hier, le Nérou; mais elle a bien diminué, et, quoiqu'elle roule encore ses eaux avec fracas, on aperçoit les énormes rochers qui encombrent son lit.

Quelle belle nature! quel superbe pays et quel malheur qu'il appartienne à des hommes qui ne savent pas s'en servir! Il est si riche et si fertile! Nous sommes à l'époque où l'on fait des plantations de riz; des hommes avec des charrues attelées de buffles labourent la terre; hommes et bêtes sont dans l'eau jusqu'aux genoux. Plus loin, on a déjà réuni en gerbes les jeunes pousses de riz; on les laisse dans l'eau sur le champ pendant qu'un homme tasse la terre avec ses pieds. Puis, dans d'autres places, des femmes, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, repiquent les pieds de riz de distance en distance comme des salades. Elles enfoncent avec leur doigt chaque brin d'herbe dans la terre avec une vitesse incroyable. Un champ est bientôt repiqué.

La station est longue et nous côtoyons le Tchinab, qui a déjà ici une respectable largeur et dont le courant est si rapide qu'aucun bateau ne peut se tenir sur ses flots. Une descente horrible, telle que nous n'en avions pas encore vu, nous conduit à un torrent rapide et profond; des hommes sont là pour nous aider au passage; *il nous faut quitter* nos chevaux. Quinze hommes s'emparent de mon dandy et entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Les pierres sont si grosses que le porteur de devant va tomber en se heurtant contre l'une d'elles; je me prépare déjà à être mouillée, mais ses compagnons l'ont retenu. Quant à ces deux messieurs, ils sont portés chacun sur le dos d'un homme, qui lui-même est soutenu par ses compagnons. Enfin le passage s'est effectué sans accident, et nous nous trouvons en face d'une rampe qui est un vrai fouillis de pierres et de rocs au travers duquel il faut retrouver son chemin. Mon porteur tombe pour la seconde fois en se blessant, et ceux qui me soutiennent avec des cordes l'aident à se relever. Sa blessure est heureusement légère.

La montée terminée, nous arrivons au village qui s'appelle Kaléni. Il faut nous arrêter. La maison musulmane qu'on nous offre est plutôt une écurie, mais nous sommes seuls entre nos quatre murs et nous pourrons nous mettre sous la véranda de la cour. M. Clarke, qui le jour précédent n'avait pu changer ses vêtements trempés par la pluie, est très mal, il a un fort accès de fièvre; nous n'avons donc pas à choisir.

Pendant que M. Clarke est étendu sur son lit, qu'allons-nous faire? Admirer le Tchinab. Ce fleuve, dont le nom signifie fleuve de la Chine, c'est-à-dire du Tibet, est ainsi désigné parce qu'il vient du Lahoul, pays que les Hindous ont longtemps regardé comme faisant partie du Tibet; mais son véritable nom est Tchandra-Bagha, parce qu'il est formé de la réunion de deux cours supérieurs, le Tchandra et le Bagha. Il coule dans un étroit défilé entre deux talus à pic. Les pentes inférieures de cette route sont couvertes de magnifiques forêts jusqu'à Kichtvar, situé sur un plateau, à une altitude de seize cent cinquante mètres.

C'est sur ce plateau que le Marou-Wardwan se réunit au Tchinab. La jonction de ces deux rivières donne lieu à un splendide spectacle, car le Marou-Wardwan descend alors des hautes montagnes qui séparent le Ladak du Cachemire et se précipite dans le Tchinab par plusieurs chutes d'une hauteur totale de sept cent cinquante mètres. Cette magnifique cascade produit un bruit qu'on peut entendre d'une distance de cinq milles, et même à cette distance on aperçoit très bien les deux chutes. Le moment où elles offrent le plus bel aspect est à la fin de mai, à l'époque de la fonte des neiges.

Les deux premières chutes se précipitent sur des plates-formes, et cette masse d'eau poussée en avant rejaillit en poussière sous la violence du choc; elles se déchirent ensuite sur des rochers, pour retomber encore de chute en chute avant qu'elle reprenne un cours paisible jusqu'à son embouchure. Au lever du soleil, les effets de réfractions sont splendides et donnent aux habitants de gracieuses croyances : pour eux, toutes ces ondoyantes réfractions sont des ondines qui se baignent dans les cascades pour réconforter leurs membres engourdis par les douceurs du sommeil.

Le Kichtvar a un climat très doux; et si cette ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnifique chute d'eau était en Europe, que de gens iraient l'admirer en savourant les bons fruits qui mûrissent aux alentours! Malgré tout, on peut se faire illusion, car le chêne croît ici et s'élève même à une assez grande hauteur; avec un peu de bonne volonté, on peut donc s'imaginer être en Europe et se reposer tout en songeant aux douceurs de la patrie.

Kichtvar était autrefois la capitale d'une principauté du même nom qui comprit un moment toute la haute vallée du Tchinab. Aujourd'hui déchue, la ville est réduite à sa plus simple expression; à peine quelques centaines de maisons lui restent de son ancienne splendeur; les autres, à moitié démolies, tombent en ruine.

Samedi, 16 juillet. — Voilà déjà un mois et plus que nous sommes en voyage. Mon mari va prendre quelques mesures anthropologiques sur des Paharis. Pauvres gens! ils ne sont pas trop rassurés et ne savent ce qu'on va leur faire; la vue des instruments qui vont s'emparer de leur tête leur paraît présager quelque mystérieux supplice. Ces pauvres Paharis tremblaient donc de tous leurs membres, mais la vue du bakchich qu'on donna au premier les tranquillisa complètement, car Plutus est toujours et partout le dieu préféré.

Ce peuple, qui pratique la religion hindoue, habite les montagnes du Cachemire depuis Ramban à l'ouest (Jamoo oriental) jusqu'à Bhadravar et Thénala à l'est. Son nom, Pahari, veut dire « habitant des montagnes. » Ce sont de grands et beaux hommes; ils ont le front fuyant; les bosses sourcilières sont très prononcées et la dépression est alors profonde; les yeux sont droits et généralement très foncés; les sourcils sont arqués et bien fournis; les pommettes sont peu saillantes, au contraire des arcades zygomatiques, mais cependant ces dernières le sont beaucoup moins que chez les Koulous; le nez est d'une très belle forme, plutôt long et mince que court; le visage est ovale de même que le menton; le cou dénote la force, et le torse la vigueur. Pour des montagnards ils ont les extrémités vraiment petites. Les femmes ont un caractère très prononcé que leur donne leur nez en bec d'aigle, qui s'accentue d'autant plus qu'elles sont vieilles. L'embonpoint est très rare chez eux, ils sont plutôt nerveux et assez maigres. C'est une belle race, qui se prête volontiers à ce qu'on lui demande. Ils envoient chercher un des leurs qui sait écrire et qui s'empresse de tracer quelques lignes sous la dictée de mon mari. Leur écriture ne ressemble pas à ce que nous avons vu jusqu'à présent.

Hommes et femmes portent un petit peigne double, en bois plus ou moins travaillé, qu'ils piquent dans leurs cheveux sur le sommet de la tête.

Nous voulons mensurer les femmes, mais elles pleurent tellement que, pour ne pas les affliger davantage, nous les renvoyons avec un bakchich, au grand contentement de leurs maris.

Impossible de partir: la fièvre n'a pas quitté M. Clarke et nous ne pouvons pas laisser notre compagnon seul. Pourvu que cela ne dure pas longtemps, car je pourrais bien tomber malade de fatigue. Je n'ai pas fermé l'œil la nuit, tellement mon lit est habité par d'horribles bêtes plates et rouges. Quel supplice! être harassée, fatiguée, tomber de sommeil et être réveillée à chaque instant par des coups d'épingles, c'est intolérable! et je pleurais de rage sur mon lit. J'avais beau me mettre sur une chaise, elles tombaient des poutres, les malheureuses! et, lit ou chaise, elles savaient toujours me trouver.

Aussi le soir, lorsque vers les cinq heures M. Clarke nous dit que le mal de tête et la fièvre l'avaient quitté, j'étais doublement contente, je n'avais plus qu'une nuit à subir ce supplice.

Le soir, nous allons admirer les montagnes de neige, puis plus loin le glacier qui brille comme de l'or sous les rayons du soleil couchant.

Le 17, à cinq heures du matin, nous nous éloignons de ce beau site, en suivant le cours du Tchinab, qui est enfermé dans de hautes montagnes. Après un pont branlant se succèdent trois descentes affreuses. A la deuxième descente, le sentier est taillé dans les parois de la montagne, et le torrent qui la sépare de celle que nous allons franchir tout à l'heure bondit de roc en roc, dont sa blanche écume a arrondi les aspérités. La troisième descente aboutit aussi à un torrent, qui a pour cadre un rond-point en blocs de pierre d'une effrayante beauté et qui nous fait oublier les horreurs de la route. Nous arrivons au petit village d'Akcherazou, mais nous n'y trouvons pour abri qu'un dharmsala ou caravansérail, abri commun. Ce village, admirablement situé, est, dit-on, fort malsain; cela est dû probablement aux rizières qui l'environnent.

Notre compagnon de voyage est de nouveau assez mal; mais il ne peut rester ici, il faudra repartir dès demain. Déjà, à la précédente station, il a dû renoncer à son cheval et s'accommoder d'un mauvais palanquin qu'on lui arrange au plus vite. Le palanquin de ces montagnes n'offre pas le confort de ceux de l'Inde. C'est une sorte de hamac suspendu dans un cadre de bois que portent huit hommes, et parfois douze dans les passages difficiles.

Il fait superbe et nous faisons dresser nos tentes, car je ne veux pas recommencer sous la véranda de ce caravansérail mes deux nuits de la station précédente. J'ai si bien dormi que je me lève à quatre heures du matin, fraîche, disposée et contente, car nous n'avons plus qu'une mauvaise station et ensuite nous trouverons la route royale de Djammou avec le télégraphe. Le télégraphe! comme ce mot résonne à notre oreille! avec quel plaisir nous le répétons! Aussi, dans notre impatience d'arriver à cette bienheureuse route, nous brûlons un petit village situé à cinq milles d'Akcherazou, au grand mécontentement du ténadar.

Pour arriver à la station, nous contournons une gigantesque montagne, et la montée nous prend deux heures et demie. Ces montagnes enferment le Tchinab, dont les méandres nous apparaissent comme un petit ruisseau. Sur le plateau, le coup d'œil est de toute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beauté : d'un côté, la vallée que nous allons quitter avec tous ses mamelons, ses gorges étroites ; de l'autre, en tournant, celle où nous allons entrer, parsemée de riants villages, parmi lesquels nous apercevons Bototi, où tendent nos plus ardents désirs.

La descente égale la montée et nous sautons à faire concurrence aux chèvres, mais tout prend fin en ce monde ; après un pont branlant et maints détours au milieu d'ornières et de fondrières de toutes sortes, surgit tout à coup devant nous le télégraphe, et sur un bel emplacement planté de magnifiques cèdres se dressent deux tentes toutes blanches, que le maharadjah a fait préparer pour nous.

On nous offre des pommes délicieuses, puis des fleurs et tout ce qu'il faut pour notre nourriture.

M. Clarke n'arrive qu'une demi-heure après nous ; la chaleur et la route l'ont tellement épuisé qu'il ne demande qu'à se coucher. L'air frais va le remettre ; nous sommes à seize cents mètres d'altitude, car Bototi est en bas et l'on nous a placés sur la hauteur. Il fait du vent, et il est à craindre que nous n'ayons un violent ouragan, comme il y en a souvent ici, qui ravage tout sur son passage. Le vent soufflait par rafales ; nous en fûmes quittes pour un peu d'eau.

Quelque temps après notre arrivée, on nous amena un envoyé du maharadjah, qui prétendit qu'au reçu de la lettre de M. de Ujfalvy on l'avait expédié ici tout de suite ; il avait marché tellement vite qu'il s'était abîmé le pied. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, à présent qu'il nous a trouvés, il veut aller à Bhadravar. Le maharadjah, ou plutôt son grand vizir, lui a donné l'ordre d'aller à notre rencontre et, s'il le fallait, de pousser jusqu'à Bhadravar pour remettre au tisseldar de cette ville une lettre nous concernant. Or ce brave fonctionnaire nous avait bien trouvés, mais il se croyait moralement obligé de pousser quand même jusqu'à Bhadravar pour remettre cette lettre, inutile maintenant, et pour cette raison il demandait la permission de s'éloigner. M. de Ujfalvy lui fit répondre que, puisqu'il nous avait rencontrés, il devait rester avec nous, n'étant envoyé que pour nous ; quant à la lettre, s'il se croyait obligé de la remettre au tisseldar, il devait la faire porter par un autre. Je ne sais si cet employé par trop *méticuleux comprit*, mais il s'inclina profondément, ainsi que les deux autres qui nous l'avaient présenté, et s'éloigna. Cependant, comme nous ne l'avons pas revu, il est plus que probable qu'il sera parti pour Bhadravar.

Palais et étang de Vérinagh (voy. p. 251). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Bourne.

L'orage est survenu pendant la nuit et par conséquent a retardé notre départ de quelques heures ; nous sommes au 19 juillet et l'on nous assure que la route est superbe. Nous avons bien du mal à trouver des porteurs. Il paraît que le service du maharadjah ne leur plaît guère, car, malgré les coups qu'on leur prodigue, il y en a qui se sauvent, et les autorités de Sa Hautesse sont forcées de prendre en gage leurs outils ou le mince bagage des coulis que nous rencontrons, pour les forcer de porter nos effets.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La belle route de Djammou ne justifie pas sa réputation; elle est assez large et elle possède un télégraphe, c'est vrai, mais pendant trois milles la descente et les montées nous rappellent les plus mauvais chemins.

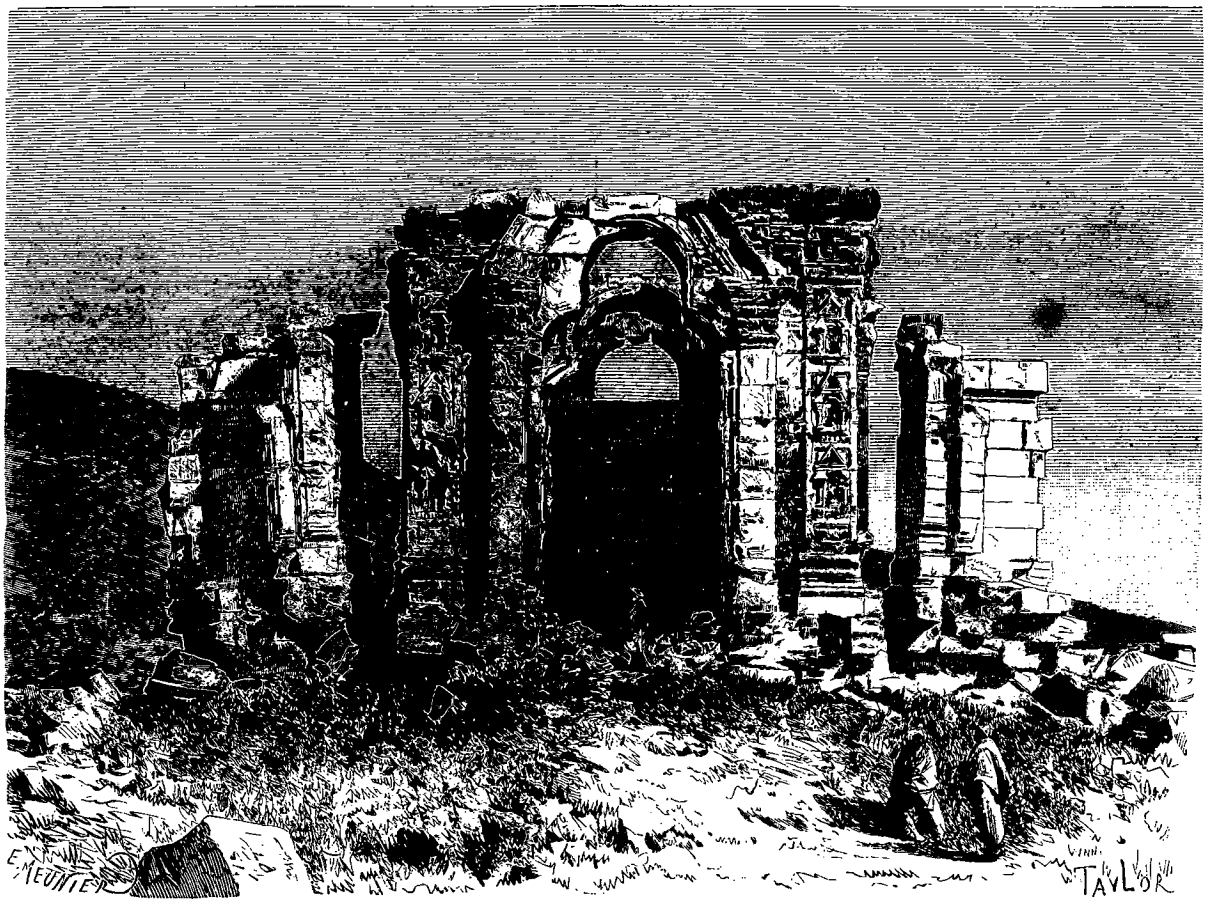
Nous côtoyons le Tchinab, bien encaissé dans de hautes montagnes; puis la route redevient mauvaise, et nous subissons des alternatives de montées et de descentes. Les cascades tombent et leurs belles eaux s'argentent sous les rayons voilés du soleil.

La vallée du Kichtvar qu'arrose le Tchinab n'est pas si belle que celle du Koulou, ni si sauvage que le haut Tchamba, pourtant les montagnes sont plus hautes et, quoique moins boisées, ne manquent pas de charme.

Après le passage d'un pont, nous voyons arriver vers nous un palanquin recouvert d'un cachemire de l'Inde du plus beau fond rouge, devant lequel marche un cavalier vêtu de blanc, entouré de serviteurs. Ce cavalier était porteur d'une lettre pour M. de Ujfalvy et devait se tenir à notre disposition et tout préparer sur notre route.

Après la lecture de la lettre, nous nous remîmes en marche, suivis de l'envoyé. Un nouveau tchouprassi ou chef de police marche devant nous.

Ramban, où nous nous arrêtons, est un misérable



Ruines du temple de Martand : l'édicule central (voy. p. 254). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Baker.

petit village qui prend le titre de ville parce qu'il a un bureau de poste et un bazar. Les habitants ont leur demeure dans les montagnes. Nous habitons le bungalow du maharadjah. Cette habitation, temporaire il est vrai, puisque Sa Hautesse n'y vient que deux fois l'an, lorsqu'il va de Srinagar à Djammou et lorsqu'il en revient, laisse à désirer non seulement sous le rapport du luxe, mais aussi sous celui du confort. Il est encore vrai d'ajouter que notre confort occidental n'a rien de commun avec celui de l'Orient.

Près du bungalow se trouve un joli jardin, très bien soigné; les citronniers y fleurissent, comme du reste dans tout le pays, et sur la route rien n'est joli comme ces arbres qui mêlent leur feuillage à celui du cèdre et aux fleurs écarlates des grenadiers. Le citron ici est petit et vert et a beaucoup moins de jus que ceux que nous connaissons.

A quelques pas de la demeure du maharadjah, un magnifique pont est en construction sur le Tchinab. Par les deux arches qui sont jetées sur les deux rives, j'augure qu'il sera beau. Quand sera-t-il achevé? Les fils de fer sont déjà posés, mais l'ardeur des ouvriers paraît bien mesurée.

En partant de Ramban, où nous avons eu passablement chaud, nous quittons le Tchinab pour remonter l'un de ses affluents, petite rivière qui à son embou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ruines du temple de Martand : la colonnade extérieure (voy. p. 254). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de B. Murke.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chure forme de nombreux zigzags. Le chemin qui suit le cours d'eau a pu être bon autrefois, mais, hélas! depuis combien de temps n'a-t-il pas été réparé et dégagé surtout des pierres qui, se détachant des montagnes, viennent l'encombrer?

Un petit lac est formé par la rivière qu'arrête un amas de terre considérable. C'est le premier lac que nous voyons dans le Cachemire. Pourtant quelle délicieuse route on pourrait faire au milieu d'un paysage si sauvage! La rivière coule et se brise contre des rocs énormes. Nous suivons un dédale de pierres, de bosquets, d'arbres, de grottes qui semblent tenues par l'effet seul de l'équilibre.

Nous atteignons Ramsou, après six heures de marche, sans avoir trouvé un seul village. Le bungalow est ici bien plus petit que celui de Ramban, l'herbe croît dans la cour, et les poutres y sont encore plus dégradées. On voit que Sa Hautesse ne s'arrête pas souvent ici. Du reste la situation laisse beaucoup à désirer, la maison est bâtie sur une éminence de terrain dans le fond de la vallée, éloignée de la rivière, et, comme elle est renfermée dans une cour entourée de quatre murs, la vue est laide et tout à fait restreinte.

En nous éveillant le 21 juillet, nous pouvons voir nos chevaux qui paissent tranquillement sur le toit : cela nous prouve que la fatigue d'hier n'a pas altéré leur santé.

Pour commencer notre journée, nous traversons des endroits si charmants qu'ils ressemblent aux allées d'un parc; la corniche elle-même qui contourne cet énorme massif semble nous engager à la suivre, mais, à mesure que nous nous élevons, les montagnes deviennent plus hautes, se déboisent et prennent un caractère plus alpestre qu'himalayen. De Ramsou à Banihal, où nous nous rendons, nous traversons trois petits villages, et dans l'un d'eux, près d'une belle fontaine aux abords d'épais ombrages, caché sans doute dans la forêt, un chacal fait entendre des cris plaintifs. Nous en entendrons beaucoup, dit-on.

Il me semble que les Cachemiriens du district de Banihal sont plus forts que les Hindous proprement dits; ils sont grands et bien faits, ils ont des mollets nerveux, ce qui manque généralement aux habitants de la plaine.

Nous voyons beaucoup moins de femmes dans cette contrée, car les musulmans et les Hindous sont ici mêlés, et les premiers sont les principaux habitants du Cachemire. Mais les femmes musulmanes, du moins celles que nous voyons, ne se voilent pas le visage et se contentent de le cacher un peu avec le voile qu'elles portent sur leur tête et qui fait partie de leur costume.

Nous ne mettons que cinq heures pour arriver à Banihal, en passant par des ponts si primitifs qu'ils peuvent faire concurrence à leurs frères de l'Asie centrale russe. Le village possède un bazar, ce qui lui donne le rang de ville.

Musulman du Cachemire.
Dessin de E. Zier, d'après une photographie de M. Burke.

On nous conduit au bungalow du radjah; mais il paraît que, comme dans cette ville il y en a deux, un pour le radjah et un pour sa suite, on trouve plus simple de nous conduire au second. M. de Ujfalvy, qui s'aperçoit de la fraude et sait combien les Orientaux méprisent les Européens, ne se laisse pas faire, et, ramenant chacun à son rang, il nous fait donner le bungalow de Sa Hautesse; celui-ci, quoique plus confortable que le premier, qui ressemblait à une belle écurie, ne vaut pas mieux que ceux que nous avons déjà visités.

La nuit nous amena un orage terrible ; la foudre tomba à quelque distance de nous, ce qui nous fit tressauter sur nos tcharpaïs tant soit peu ébranlés.

Le 22 au matin, nous nous remettons en route; la rivière était déjà bien grossie, des arbres étaient renversés, un champ de maïs était affaissé sous la pluie, et le dommage paraissait bien grand, pour un pauvre vieillard à barbe blanche qui considérait ces dégâts tout en invoquant Mahomet. Il nous regarda passer tristement et nous suivit quelque temps du regard.

Il nous restait à franchir le col de Banihal, haut de deux mille huit cent cinquante mètres, au delà duquel nous entrerions dans le Cachemire. Les flancs des montagnes étaient garnis d'herbes et de fleurs de toutes couleurs, qui formaient à nos yeux des parterres ravissants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous rencontrons des montagnards qui portent leurs fardeaux dans des paniers affectant la forme de balances. Nos hommes sont en sueur, et je m'étonne qu'ils ne se refroidissent pas, car ils ne sont vêtus que d'une chemise de coton, toute déchirée, d'un pantalon qui leur descend à peine aux genoux et d'une couverture de laine qui leur serre la taille et les couvre au besoin. Pour moi, je me hâte de mettre mon plaid, car le vent est très fort, et le thermomètre marque à peine onze degrés. Après les chaleurs que nous avons eues en bas, c'est déjà le froid ; aussi, arrivés sur le col de la montagne, nos hommes ne demandent pas à s'arrêter. Nous non plus.

VI

LE CACHEMIRE.

Désenchantement! — Le palais de Vérinagh. — L'étang poissonneux. — Les anneaux d'or de l'impératrice Nour-Mahal. — Islamabad. — A la recherche d'un gîte. — Des maisons à plusieurs étages. — Écorce de bouleau et papier du Cachemire. — Les ruines de Martand. — Navigation sur le Djilam. — Avantipour. — Le Tâkti-Soliman.

En descendant de l'autre côté de la montagne de Banihal, je me demandais si je ne faisais pas un rêve.

Quoi! c'est là cette entrée du véritable Cachemire, de ce paradis terrestre, de cette merveille du monde? Et, malgré moi, la description de Guillaume Lejean me revenait à la mémoire, j'étais confondue. Les lettres de Jacquemont, que j'avais lues sur le bateau, me disaient donc seules la vérité. Était-ce donc pour contempler cet amas de montagnes, toutes déboisées au sud, les unes s'éteignant, les autres commençant, que nous avions fait ce chemin périlleux? J'étais atterrée, et cependant nous descendions une montagne boisée où la flore tout européenne rappelait ma chère patrie. Mais je n'étais pas venue pour voir l'Europe et je m'abandonnai à ma colère toute féminine, lorsque, au bas de la descente, je me trouvai sur ce grand plateau d'alluvion entouré de montagnes. On eut beau me dire que cette alluvion faisait justement sa fertilité et sa richesse, ces terrains dénudés et presque en friche me causaient un désappointement qui fut long à se dissiper.

Noble cachemirien.
Dessin de É. Ronjat, d'après une photographie de M. Burke.

Il ne fallut rien moins que le palais de Vérinagh, où nous nous arrêtâmes quelques heures, pour faire disparaître complètement ma mauvaise humeur. Ce palais très pittoresque n'a qu'un étage, la façade du premier est tout en grillage de bois et repose sur un soubassement en pierres. Derrière cette façade est un étang rempli de poissons qui remplace avantageusement la cour. Il est rond, et, tout autour, des voûtes entourent cette belle pièce d'eau. Ces espèces de cellules ont une sortie à l'extérieur et servent de refuge aux serviteurs du radjah ou aux voyageurs pauvres. L'eau, si verte que le fond de ce lac devait être au moins à dix ou quinze mètres, s'écoule sous l'arche principale et s'éloigne de ce palais en formant une jolie rivière.

On raconte qu'une impératrice mogole, la ravissante Nour-Mahal[1], femme de Chah Djêhan, avait fait attacher au nez des poissons de cet étang des anneaux d'or

1. Voy. *Les cuivres anciens du Cachemire et du Petit-Thibet*, par Ch. E. de Ujfalvy, avec soixante-sept dessins et une carte. Paris, 1883.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ornés d'inscriptions, afin que les générations futures fussent instruites de la préférence que la belle souveraine témoigna au Cachemire.

Les chambres du palais étaient propres et toutes boisées; les plafonds étaient agrémentés de dessins formés par des lames de bois très minces et qui faisaient un effet charmant.

Après nous être reposés quelques heures, nous décidons que nous irons coucher à Islamabad, et que M. Clarke, qui est toujours souffrant, viendra nous y rejoindre le lendemain matin.

A trois heures, lorsque le soleil est un peu moins fort et que nous espérons sa disparition, nous partons. Mais, hélas! le soleil du Cachemire est comme celui des Indes, il est aussi brûlant, et la route n'a pas d'ombre; elle s'étend dans une large plaine enclavée par des montagnes arides; les plantations de riz, le bord d'une rivière dont le lit est à peu près sec, tel est le chemin que nous suivons jusqu'à six heures, où les premières maisons d'Islamabad nous apparaissent.

Nous entrons dans de vastes prairies; la rencontre de cavaliers nous fait pressentir les approches de la ville. A sept heures et demie, le Djilam qui arrose Islamabad est devant nos yeux. Qu'il a l'air honnête ce vieil Hydaspe dont les eaux vont arroser les plaines où Alexandre vainquit Porus! Les indigènes du Cachemire donnent encore à cette rivière le nom de Bîhat, où l'on retrouve l'ancien nom sanscrit de *Vitasta*, origine de la forme grecque.

Nous le traversons sur un pont qui est à demi rompu, et que, par habitude, on ne s'empresse pas de raccommoder. Nos chevaux entreront dans ces eaux paisibles, et nous, nous sauterons par-dessus les trous. Ce qui fut dit fut fait. Ensuite nous nous engageâmes sous une belle et grandiose allée de peupliers qui nous conduisit à Islamabad.

Les rues de cette ville sont étroites, elles se croisent, s'entre-croisent, et les maisons ont souvent trois étages, fait anormal en Orient.

Sur la place se trouve le bungalow, dans lequel notre guide veut à toute force nous faire entrer, mais nous nous y opposons; c'est un bungalow indigène, et nous frémissons à l'idée des hôtes incommodes qui pourraient nous hanter de trop près. L'histoire d'une princesse orientale trouvant un de ces petits insectes sur sa robe et le remettant précieusement à sa suivante, afin que celle-ci le mette en liberté, — histoire que m'a racontée à Simla la femme d'un pasteur anglais, — me revient à l'esprit, et j'aime mieux tout que d'entrer dans cette demeure.

Après de longs pourparlers, on se décide à nous conduire au bungalow anglais, mais il est tard et cet endroit est éloigné; c'est pour cette cause que notre guide n'avait pas voulu nous y mener.

A la nuit tombante, nous sortons de la ville, et, comme il n'y a pas de clair de lune, il fait très noir dans la campagne. Nous mettons au moins vingt bonnes minutes pour arriver au bungalow, mais nous nous applaudissons de n'avoir pas cédé, car au moins nous sommes dans un endroit nu, mais propre. Ce bungalow a été construit par les ordres du maharadjah pour recevoir les étrangers qui viennent visiter le Cachemire. Tout étranger qui entre dans son pays devient son hôte; il ne peut se rendre propriétaire d'aucun terrain, même le résident anglais n'a pas sa maison à lui; elle appartient au souverain de ce beau pays, qui la lui prête pendant son séjour à Srinagar.

Ce bungalow asiatique était loin de ressembler à ceux que construisent les Anglais; c'en était pourtant une imitation, mais, hélas! qu'elle était pâle! On eut toutes les peines du monde à trouver un tcharpaï assez grand pour M. de Ujfalvy. Tous ceux qu'on apportait étaient trop courts. Le vizir, qui était venu là avec sa suite pour notre arrivée, avait beau donner des ordres, rien n'y faisait. On finit pourtant par en trouver un.

Nos coulis étaient, paraît-il, restés en route. Il était deux heures trois quarts du matin lorsqu'ils arrivèrent; nous leur fîmes fête malgré notre mauvaise humeur, car ils nous apportaient une literie plus confortable que celle qui était fournie par les représentants du maharadjah.

Le lendemain, notre première visite fut pour le bazar. Celui d'Islamabad est comme tous les autres. Les maisons sont à plusieurs étages et construites en bois et en terre. Le toit est fait avec de l'écorce de bouleau et de la terre; aussi au printemps tous ces toits sont en fleur, ce qui produit un effet ravissant. Les murs des champs, des maisons, des jardins sont en torchis, leurs briques sont aussi séchées au soleil, mais leurs habitations ont des croisées sur la rue et leur plancher est toujours en terre battue.

Les Cachemiriens écrivent sur un papier d'écorce de bouleau, avec une plume taillée dans un roseau dont le nom de *kalam* évoque d'antiques souvenirs. Ce papier, dont ils se servent depuis une haute antiquité, est très fort et très durable; il y en a de magnifique sur lequel les hauts personnages écrivent. On s'en sert aussi en guise de vitres pour mettre aux fenêtres; il est brillant et laisse très bien pénétrer le jour.

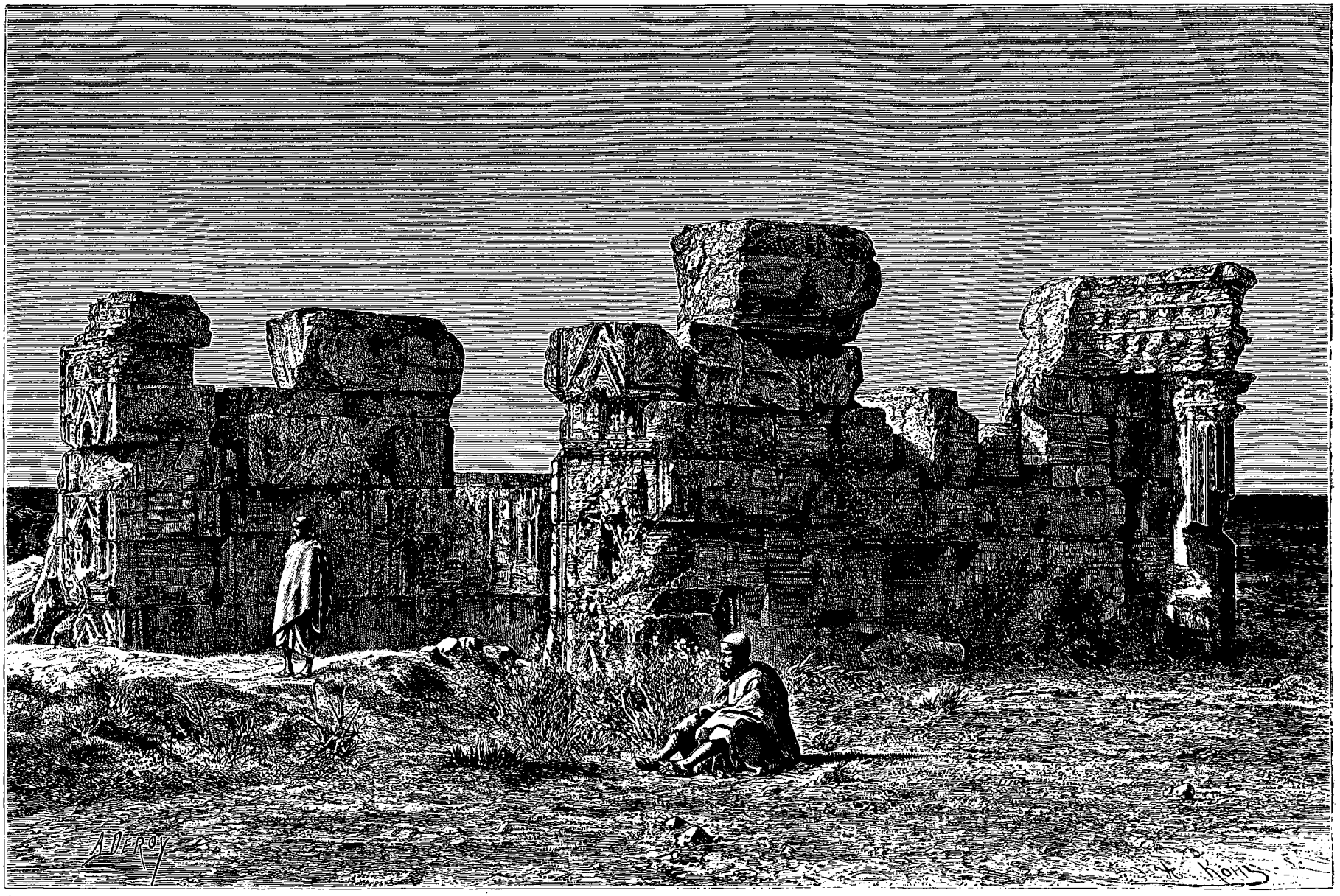
A quelque distance d'Islamabad, c'est-à-dire à cinq milles anglais, se voient les ruines célèbres de Martand.

Nous nous y rendîmes dans la journée, accompagnés du vizir et de notre mounchî.

Chaque ville un peu importante de cette célèbre contrée possède son vizir, dont les fonctions correspondent à peu près à celles de nos sous-préfets. Ce vizir est le chef de la ville; aussi était-il, comme toujours, entouré de nombreux serviteurs.

M. de Ujfalvy montait à cheval; quant à moi, afin de ne pas me fatiguer, je me plaçai dans le palanquin que le maharadjah m'avait envoyé, et que huit vigoureux porteurs portaient sur leurs épaules. Ce moyen de locomotion, très agréable si les coulis vont bien ensemble et s'ils sont légers et agiles comme les Hindous, devient presque un supplice auquel il faut se faire si les hommes ont le pas dur et ne marchent pas d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines du temple d'Avantipour voy. p. 256). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie de M. Baker

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certaine façon. Cette manière de marcher, mes vigoureux Cachemiriens ne la connaissaient pas et j'eus occasion de regretter mon cheval.

Pour se rendre à Martand, il faut traverser une des extrémités de la ville, qui est assez étendue. Près de ce faubourg se trouve un charmant petit lac dont le nom, Anant-Nag, fut dans l'antiquité celui de la ville même à laquelle les conquérants musulmans ont donné son nom moderne de Ville de la Foi. Ce petit lac, dont les eaux sont légèrement sulfureuses, est consacré à Vichnou et considéré par les Hindous comme un des lieux les plus saints de la terre. Sur la berge qui l'entoure sont rangés de nombreux et élégants petits pavillons.

L'antique temple de Martand s'aperçoit de loin ; il est situé au pied d'une montagne, et une immense plaine s'étend devant lui. C'est le plus beau spécimen qui nous reste de l'architecture ancienne du Cachemire; cependant, d'après Fergusson, il est loin d'avoir l'antiquité qu'on lui a souvent attribuée, et il ne date probablement que du dix-huitième siècle. Nous voilà loin des appréciations des premiers voyageurs qui, frappés par quelques curieuses analogies, faisaient de ce temple l'œuvre d'ouvriers laissés dans l'Inde par Alexandre le Grand. Il y a une autre particularité curieuse qu'il convient de signaler : le temple de Martand reproduit exactement, au moins par sa disposition sinon par sa forme, le plan du temple de Jérusalem. Il se composait d'un édicule central, encore debout, placé au milieu d'une cour carrée dont l'enceinte, formée d'une colonnade d'un beau style, a presque complètement disparu.

A mesure que nous avancions au milieu de ces débris, je regrettais de ne pouvoir emporter quelques-unes de ces magnifiques sculptures. Que d'élégants chapiteaux gisaient là sur ce sol! Quel bel ornement pour les musées! Mais, regrets superflus, il n'y fallait pas songer; tous ceux qui avaient pu être transportés avaient été enlevés par les Anglais. Nous avions beau regarder, chercher, scruter, aucune pierre travaillée ne s'était dérobée aux regards avides des rares visiteurs.

« Des serpents, des serpents en grande quantité! » nous cria le vizir avec un véritable effroi, et il nous supplia de ne pas nous aventurer d'un certain côté. « Les serpents sont les seuls gardiens de ce vieux temple, et ils ont déjà fait mourir les téméraires qui ont voulu pénétrer trop avant dans ces vieilles ruines. »

Quoique nous ne crûmes pas un mot de l'histoire, comme il n'y avait rien à admirer de plus, nous ne voulûmes pas contrarier le vizir et nous revînmes sur nos pas, au grand contentement du haut personnage.

En revenant, on nous conduisit à un petit temple au pied duquel se trouve une belle fontaine. L'eau qui emplit le bassin est limpide, mais troublée par une quantité de poissons qui grouillent là dedans comme des sangsues. Autant quelques-uns de ces animaux aux écailles argentées, se jouant à la surface, sont gracieux et animent cet élément, autant cette quantité noirâtre de poissons qui se pressent les uns sur les autres est dégoûtante. Combien le goût, la manière de voir des peuples sont donc différents les uns des autres! Plus on voyage, plus on s'aperçoit de cette différence; on se trouve ridicule et l'on se critique à l'envi.

Il me parut que ces poissons étaient de la même forme que ceux qui troublent l'eau du grand et beau bassin du palais de Vérinagh. Ils sont aussi sacrés que les autres. Aucun mortel n'oserait les pêcher : plutôt périr. On les nourrit tous. Un indigène me présenta une assiette pleine de grains de maïs et je la leur jetai; ils se précipitèrent dessus avec une gloutonnerie indigne de poissons sacrés. Je suppose qu'ils ne se connaissaient pas cette qualité, car j'aime à croire qu'ils auraient agi autrement. Cette délicate attention de m'avoir fait nourrir cette gent liquide me coûta une roupie, et une autre roupie pour l'homme qui m'offrit une assiette de prunes sèches de Bokhara et d'amandes.

Ces prunes sont très bonnes et les indigènes les emploient dans leurs ragoûts. Quant aux amandes, elles ont l'écorce beaucoup plus dure que celles de nos pays, mais le goût est le même. Dieu! les magnifiques platanes! Ils ombrageaient cet endroit sombre, et leurs troncs respectables en étaient un des plus beaux ornements.

Pour rentrer à notre bungalow, la pluie vint à notre rencontre, ce qui n'empêchait pas les indigènes de mettre leur nez aux portes et aux fenêtres pour nous regarder passer. Nous étions pour eux un objet de curiosité. Il vient beaucoup d'Anglais à Islamabad, la ville étant très renommée, mais ils ne sont pas accompagnés du vizir et de sa suite.

Malgré le flegme musulman qui cache leur ardente curiosité, leurs langues, j'en suis sûre, se seront occupées de nous, et nous aurons été pour eux un sujet inépuisable de conversation : l'Hindou est comme un enfant, il s'amuse de chaque chose.

Rentrés au bungalow, nous retrouvons M. Clarke, et nous passons le reste du temps ensemble.

Le 24, nous sommes debout à cinq heures, car il faut nous embarquer sur ces bateaux plats qui descendent le Djilam jusqu'à Srinagar; le chemin par la rivière est plus court et nous avons décidé d'envoyer nos chevaux avec leur saïs par la plaine.

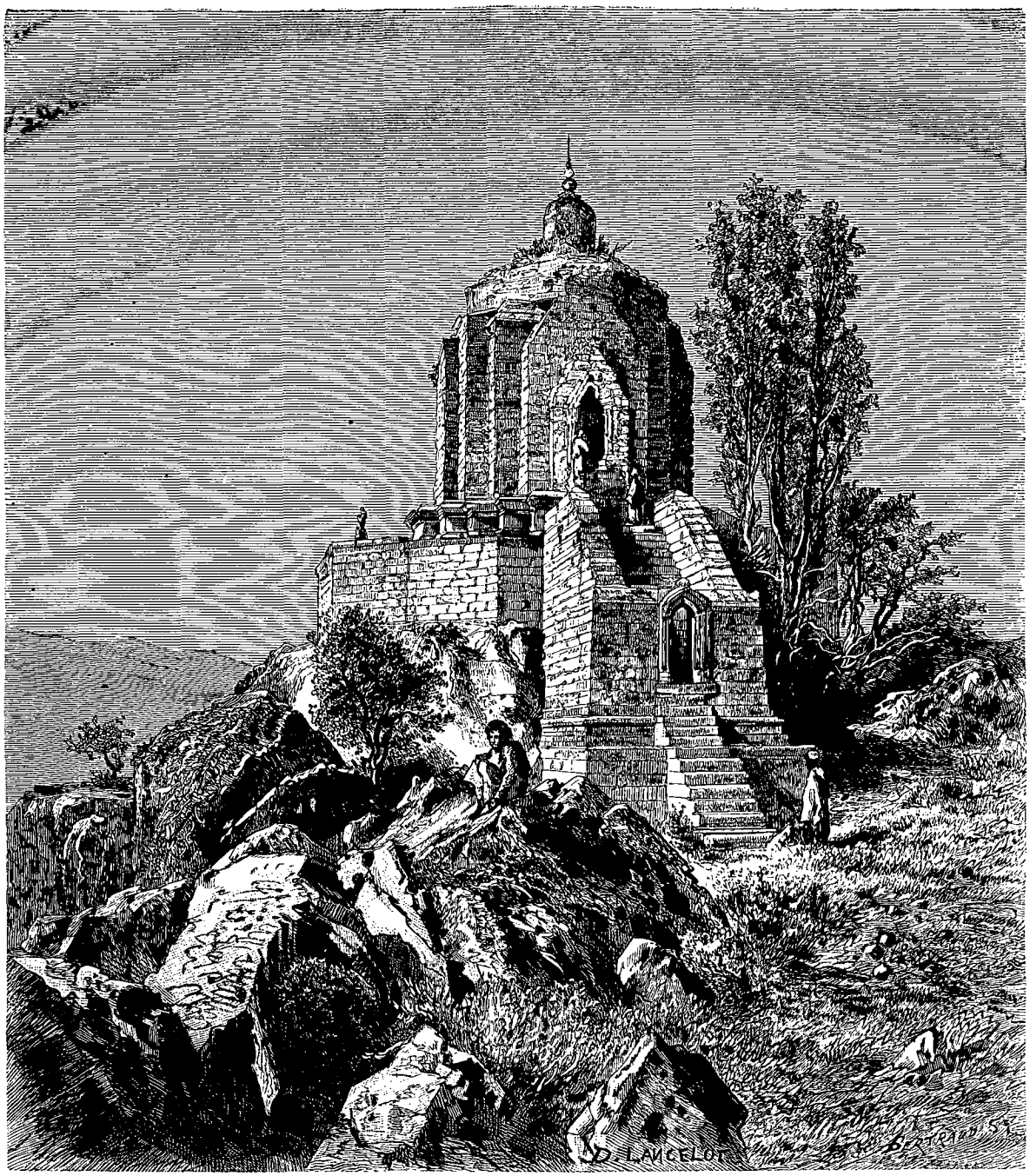
Cet embarquement est quelque chose d'assez difficile et d'assez confus. Il nous faut un bateau pour M. de Ujfalvy et moi, un bateau pour M. Clarke, un bateau pour notre cuisinier et pour nos bagages, et ce chargement, quoique bien simple, ne s'exécute pas sans difficulté. Les coulis se trompent et portent nos bagages dans un autre bateau; il faut les appeler à grands cris et tout recommencer. Enfin l'embarquement est terminé.

Les barques ont généralement quatre rameurs, qui composent toute une famille, le père, la mère et les deux enfants. Mais M. de Ujfalvy en réclame deux de plus, et je soupçonne que ces deux font partie de la famille, à titre de cousins sans doute. C'est toute une caste à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

part que ces bateliers, qui n'ont d'autres demeures que leurs maisons flottantes, et les femmes, nous assure-t-on, sont plus que légères : leurs bateaux ne servent pas toujours à de simples voyageurs.

Ces embarcations sont larges et plates, et l'extrémité, qui en est très pointue, est un peu relevée, afin de rendre l'atterrissage plus aisé. A l'arrière se placent les membres de la famille qui doivent ramer, avec leurs ustensiles de cuisine. Ils sont quatre, ce qui fait huit bras; les deux autres sont devant, mais, comme ils n'ont



Temple hindou sur le Takti-Soliman (voy. p. 256). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de M. Baker.

qu'une rame, nous n'avons par le fait que six rameurs. Le milieu est réservé au voyageur ; on nous fait observer qu'il y a une place pour le lit et une autre pour une table; tout est par compartiments, et ceux-ci forment double fond. Ces barques sont solidement construites en bois de teck et généralement bien travaillées. Elles sont surmontées d'un paillasson dont les côtés se relèvent à volonté, suivant l'ardeur du soleil.

A cinq heures, les premières lueurs de l'aurore nous permettent d'admirer le paysage antique. L'Hydaspe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coule lentement entre deux rives assez ordinaires. Les bateliers rament avec une ardeur qui double leur force, et ils chantent quelque peu; ils sont gais, chose tout à fait anormale pour des musulmans. Allons, nous arriverons bientôt! Au bout de deux heures cependant, leur bonne volonté et leur ardeur se ralentissent, leurs bras sont fatigués. Une femme se met en devoir de préparer le riz, puis sa fille l'aide dans sa préparation : deux bras de moins encore. La cuisine heureusement n'est pas de longue durée; mais, une fois le repas prêt, il faut le manger; les rames sont mises de côté et les bras se livrent à un autre exercice.

De temps en temps cependant les bateliers donnent un coup de rame à notre barque, qui suit tranquillement le fil de l'eau. Par bonheur, nous descendons la rivière, mais notre impatience est extrême et nous aspirons à la fin du repas. Celui-ci terminé, il faut bien fumer, dormir un peu. Malgré nos ordres réitérés, nos cris même, nous voyons bien, hélas! que c'est la rivière seule qui se chargera de nous conduire à la capitale. Il faut en prendre notre parti, nous n'irons pas plus vite.

Nous regardons les bords du Djilam qui défilent devant nos yeux; ce sont des terrains plus ou moins cultivés, encaissés dans les montagnes qui forment l'horizon. De temps en temps, des escaliers délabrés servent d'abordage; des femmes les descendent pour laver leur linge dans la rivière; ordinairement elles n'ont pas de savon et elles font sortir la saleté en frappant chaque pièce avec une massue de bois. Pour le moment ce sont les escaliers qui font l'office de la massue; elles frappent à coups redoublés le linge contre la pierre.

Le petit village de Bidj-Bihâra possède un temple. Un pont passe sur nos têtes; des îles coupent la monotonie de la rivière. Ces montagnes nues et desséchées par le soleil, cette terre aride, tout cela rappelle bien un peu l'Asie centrale. Ces bords cachemiriens n'ont rien du paradis terrestre. Par-ci par-là, un paysage un peu plus joli fait paraître les autres d'autant plus laids.

A midi, nous déjeunons. Pour accomplir cet acte indispensable, on attache les barques ensemble, afin de pouvoir passer de l'une à l'autre sans danger, ce qui n'empêche pas François de tomber à l'eau et de prendre la moitié d'un bain dans l'Hydaspe. M. de Ujfalvy le repêche à temps. Du reste, il nage comme un poisson, nous dit-il. Le repas terminé, on détache les barques, qui reprennent leur allure et leur rang.

Jeune Hindou du Cachemire.
Dessin de E. Zier, d'après une photographie

Nous passons devant le village d'Avantipour, qui possède les restes d'un temple, presque aussi considérable que celui de Martand et datant à peu près de la même époque. On le croit cependant postérieur d'environ un siècle à ce dernier : il daterait de la fin du neuvième siècle, c'est-à-dire du règne d'Avantiverma, fondateur de la dynastie cachemirienne d'Outpala.

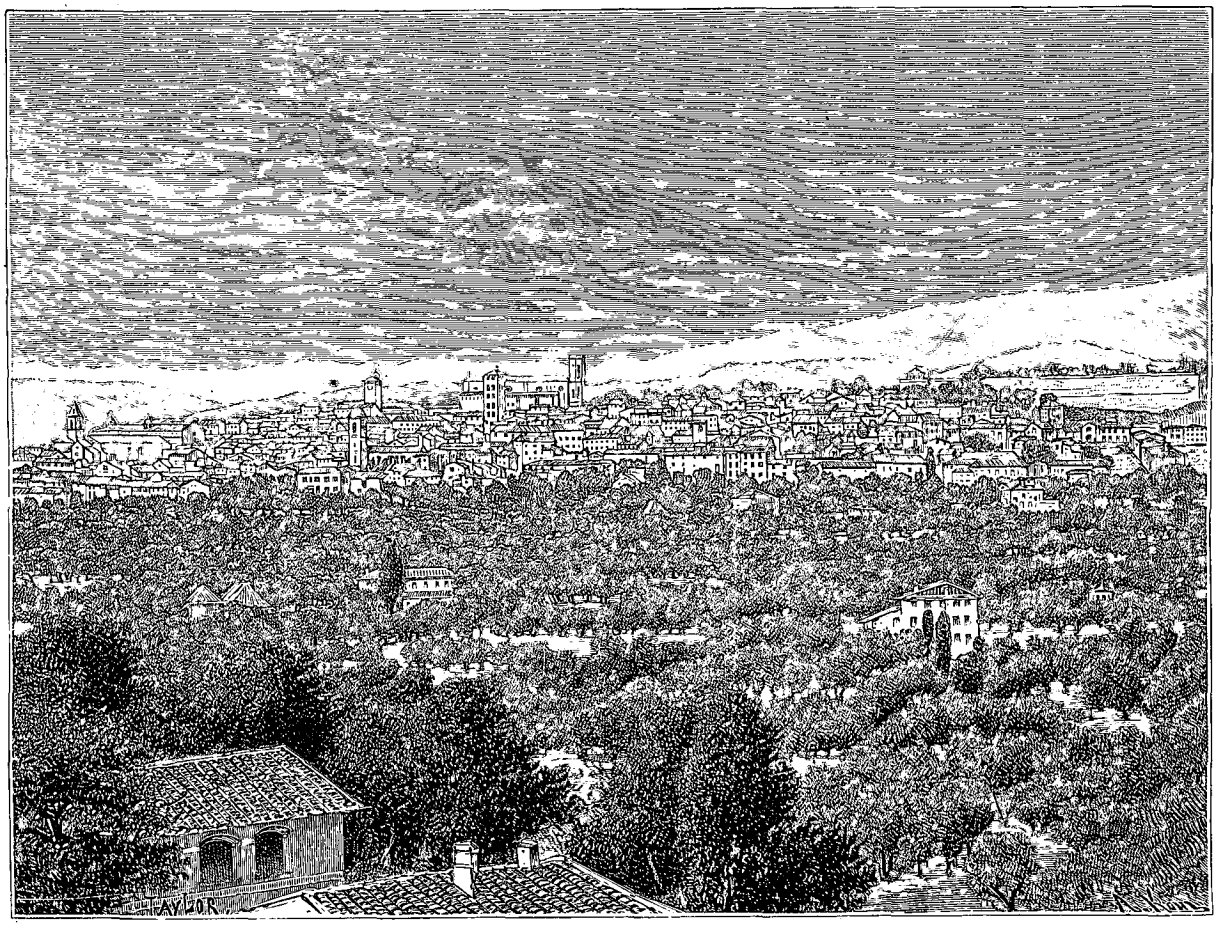
Le style des édifices d'Avantipour rappelle tout à fait celui de Martand, mais avec une richesse d'ornementation qui le rattache à l'architecture djaïna de l'ouest de l'Inde.

A sept heures du soir enfin, apparaît le Takt-Soliman, belle montagne qui domine Srinagar et qui est elle-même surmontée d'un joli temple hindou, de construction relativement moderne. Quelle joie! la capitale n'est pas loin. Les rives nous semblent plus jolies. C'est sans doute l'ombre du soir qui assombrit ces montagnes et les fait paraître plus sauvages.

Madame DE UJFALVY-BOURDON.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama d'Arezzo. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ [1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

AREZZO (suite).

Arretium et Arezzo. — Mécène. — Les « vasa arretina ». — Les évêques guerriers du moyen âge : Guglielmino degli Ubertini et Guido Tarlati. — La Ligue arétine de 1799.

A la fin de notre précédente livraison, nous avons fait pénétrer le lecteur, un peu brusquement peut-être, au cœur de la ville d'Arezzo. Aujourd'hui, il nous faut revenir sur nos pas, étudier les approches, tracer des parallèles, en un mot faire un siège en règle. Que de temps perdu! On se repent toujours de n'avoir pas commencé par le commencement.

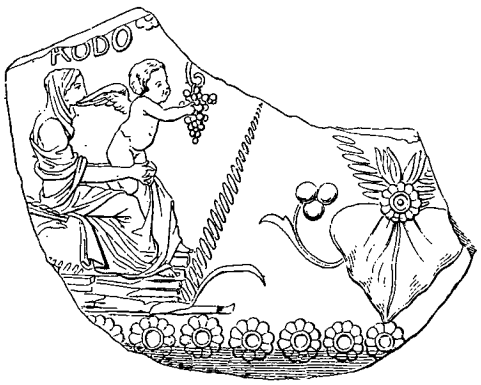
Arezzo est situé à quatre-vingt-trois kilomètres de Florence et à la même distance environ de Pérouse. Les montagnes qui bordent son territoire sont des ramifications de la grande chaîne des Apennins; elles portent le nom de Monte Marzana, Alpe di Catenaia, Pratomagno; dans le voisinage immédiat de la ville s'élèvent les hauteurs de la Godiola, San Cornelio, Torrita, Ceciliano, Puglia et San Fumagio. De nombreux torrents ou rivières, la Chiassa, le Ciglione de Pietramala, le Castro, les deux Vingoni, enfin la Chiana et l'Arno, arrosent la plaine qui s'étend à l'ouest. Grâce aux grands travaux entrepris à diverses époques, notamment dans le premier tiers de ce siècle, les Arétins

1. Suite. — Voy. t. XLIII, p. 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

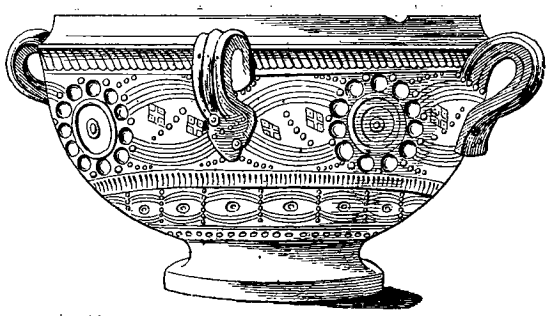
ont réussi à endiguer le plus important de ces torrents après l'Arno, la Chiana, et à changer en campagnes fertiles de vastes surfaces autrefois couvertes d'eaux stagnantes. On n'examinera pas sans admiration les grandioses écluses connues sous le nom de « Chiuse di Chiana », établies à cinq kilomètres de la ville. Ces travaux ont immortalisé le nom du comte Fossombroni, homme d'État et ingénieur d'un égal mérite.

On me dispensera d'indiquer le degré de latitude et de longitude d'Arezzo, de multiplier les chiffres et les noms propres, bref de déployer l'appareil d'érudition orologique, hydrographique ou géodésique, dont les guides nous fourniraient facilement les éléments. Ces détails, que nous apprendraient-ils sur la physionomie de la cité, sur son passé, ses traditions, ses mœurs, ses ressources, en un mot sur ce qui constitue son caractère propre et en quelque sorte sa raison d'être? Laissons aux géographes de profession les renseignements abstraits, dont on a trop longtemps surchargé la mémoire des écoliers; attachons-nous ici, dans ce recueil destiné à faire connaître la nature et les hommes, aux souvenirs et aux impressions d'un ordre plus tangible.



Vase arétin. Musée d'Arezzo. — Dessin de Matthis.

Je ne m'étendrai pas outre mesure, non plus, sur les données fournies par l'histoire. Quand les dates et les événements ne se lient pas à des monuments encore debout, qu'ils contribuent à expliquer et à animer; quand ce sont de simples documents, péniblement reconstitués à l'aide des inscriptions ou des chartes, j'avoue qu'ils me touchent médiocrement. Il faut que les pierres parlent — *lapides locuti sunt*, — comme à Rome, à Pompéi, à Ravenne ou dans nos villes du midi de la France, pour que les rapprochements historiques provoquent chez le touriste un intérêt véritable. Or, à Arezzo, quelques voûtes d'un amphithéâtre romain, perdues au milieu du couvent des Olivétains, proclament seules encore l'antique splendeur. Les autres témoignages consistent en objets ne tenant pas au sol, tels que médailles, bronzes, vases. Les inscriptions surtout abondent. Notre illustre archéologue français, Bernard de Montfaucon, qui visita Arezzo en 1699, s'extasie sur le nombre de celles qui subsistent encore; il signale parmi elles beaucoup de textes étrusques. Par contre, il met en garde contre les documents portant le nom de Paul Émile, de L. Lucullus, de Valère Maxime; il les trouve sujets à caution : *suspicione laborant*.



Vase arétin. Musée d'Arezzo. — Dessin de Matthis.

La situation d'Arezzo, relié à la fois à la vallée du Tibre, à la Valdichina, au Casentin et au Valdarno, a de bonne heure donné à cette cité une importance exceptionnelle, tant au point de vue stratégique qu'au point de vue économique. Tandis que ses faubourgs s'étendent jusque dans la plaine, les parties hautes s'appuient au Poggio San Donato, dont le sommet s'élève à deux cent soixante-quinze mètres au-dessus de la mer : d'un côté, des champs fertiles; de l'autre, des hauteurs qu'il est aisé de rendre inexpugnables : la facilité de la défense n'est égalée que par celle des communications. Aussi voyons-nous l'antique « Arretium », une des douze villes principales de l'Étrurie, jouer un rôle considérable plusieurs siècles avant notre ère. Les Romains ne négligèrent rien pour gagner son amitié ou du moins pour s'assurer sa neutralité : trêve de quarante ans conclue l'an 459 de la fondation de Rome, demande d'otages au moment de l'invasion d'Annibal. Vers la fin de la seconde guerre punique, les Arétins se résignèrent à une suprématie contre laquelle il n'était plus possible de lutter; ils fournirent notamment à Scipion, en 548, d'importants subsides pour son expédition contre Carthage; dès lors leur histoire se confond dans celle du peuple-roi. Dotée en 566, par le consul Flaminius, d'une magnifique route qui la reliait à Bologne, route dont on aperçoit encore des vestiges, la ville partagea, lors des guerres civiles, le sort de tant d'autres cités : elle fut détruite en 671 par Sylla. Repeuplée plus tard au moyen d'une colonie, elle dut à un de ses plus illustres enfants, Mécène, de fixer la faveur d'Auguste. L'Empire fut marqué pour elle, comme pour le reste de l'Italie, par des constructions somptueuses (l'amphithéâtre que nous avons mentionné précédemment pouvait contenir trente mille spectateurs) et de vastes travaux d'utilité publique. Sa prospérité avait surtout pour base l'agriculture et la sylviculture : le vin et le blé des environs d'Arezzo étaient recherchés au même titre que ses bois de construction.

Les célèbres « vasa arretina », répandus dans un si grand nombre de musées européens, rendent un bril-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lant témoignage de l'industrie arétine, à l'époque de la domination romaine, de l'habileté et du goût de ses artistes. Inaugurée, à ce qu'il semble, aux approches de l'ère chrétienne, la fabrication céramique arriva à son plus complet épanouissement sous les premiers Césars. Virgile, Perse, Martial, Pline le Naturaliste, font une mention honorable de ses produits, qui figurèrent plus d'une fois sur la table des riches, à côté des plus beaux spécimens de l'orfèvrerie.

Les vases arétins, on le voit par les dates qui viennent d'être indiquées, ne doivent pas être confondus avec les vases communément appelés étrusques; ce n'est en effet que de loin en loin que l'on y rencontre une inscription rédigée dans cette langue, réminiscence isolée et presque inconsciente des premières origines d'Arezzo. Par contre, les noms d'esclaves grecs y abondent; le concours de ces représentants des traditions helléniques explique la supériorité à laquelle est parvenue la fabrication arétine. Il ne faut pas nous étonner, dans ce vaste croisement de toutes les nations et de toutes les races provoqué par les conquêtes romaines, de trouver également à Arezzo des représentants de l'Égypte, de la Syrie, de l'Arménie. Qui sait si, parmi les familles patriciennes de la ville moderne, plus d'une ne descend pas de ces captifs occupés à façonner la terre, à la décorer d'un vernis ou de figures en relief, à en surveiller la cuisson après l'avoir arrondie sur le tour ? Pauvres victimes sacrifiées à l'avidité du peuple-roi ! Leur effacement alla parfois si loin qu'ils n'eurent même pas la consolation de pouvoir se désigner par un nom qui leur appartînt en propre. Plus d'un n'était connu que par son numéro d'ordre, Primus, Secundus, Sextus, qui, tracé sur un calice ou sur une amphore, couvre d'un voile impénétrable la personnalité des créateurs de ces petits chefs-d'œuvre.

Les caractères propres aux vases d'Arezzo sont la légèreté et la finesse de la matière première, un beau ton rouge d'ocre, des ornements en relief d'une parfaite élégance. L'élément ornemental l'y emporte même sur la recherche de ces grandes scènes qui forment la base de la décoration des vases peints, c'est-à-dire des vases appartenant à la période étrusque. La figure humaine n'en est pas exclue, tant s'en faut; s'agit-il de modeler le corps nu d'un dieu ou d'un génie, les potiers arétins font preuve d'une science consommée, de même qu'ils témoignent du plus vif sentiment de la grâce dans l'arrangement des draperies de leurs héroïnes. Mais c'est surtout dans les ornements qu'ils paraissent se complaire : tigres, béliers, dauphins, mascarons, guirlandes, oves. Il y a là des modèles qu'il serait utile de placer sous les yeux des décorateurs modernes.

Fragment d'un vase arétin. Musée d'Arezzo. — Dessin de Matthis.

L'invasion des Barbares, qui anéantit tant d'autres industries, respecta celle qui faisait la réputation d'Arezzo. Il semble résulter d'un passage d'Isidore de Séville qu'à la fin du sixième ou au commencement du septième siècle encore tous les potiers n'avaient pas éteint leurs fours [1].

La chute de l'Empire, le spectacle des efforts dans lesquels l'Italie et le reste de l'Europe s'agitèrent pendant si longtemps pour retrouver, nous ne dirons pas une civilisation comparable à celle de l'antiquité, mais du moins quelques-uns des éléments de la paix et de la prospérité, ne nous arrêteront pas. Nous franchissons d'un bond un intervalle de huit siècles et nous nous trouvons au milieu de la lutte des Guelfes avec les Gibelins. Arezzo, à ce moment, est une ville indépendante, tour à tour alliée ou en guerre avec ses voisines, Pise, Florence, Sienne, Pérouse, Città di Castello. De ces luttes fratricides, où la violence, l'injustice, la cruauté furent partout, le bon droit nulle part, l'histoire, ce semble, doit surtout retenir un trait : l'exu-

1. L'histoire de la poterie d'Arezzo a été écrite par le docteur A. Fabroni : *Storia degli antichi vasi fittili aretini*, Arezzo, 1841, in-8°, avec 9 planches.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bérance de force et de vitalité de cette longue suite de générations chez lesquelles toutes les passions mauvaises se trouvèrent surexcitées et développées au même point.

Nous n'essayerons pas, par amour pour notre sujet, de plaider la cause des Arétins : ils ne méritent ni plus de sympathie, ni plus d'indulgence que leurs adversaires. Mais, puisque l'intérêt de ces luttes réside surtout, nous venons de le dire, dans l'exagération des instincts coupables, rendons à nos clients la justice de déclarer que l'on chercherait en vain ailleurs des types de criminels plus complets.

La place d'honneur, parmi ces lutteurs indomptables, appartient à un évêque, Guglielmino degli Ubertini. Quarante ans durant, ce prélat turbulent et fougueux gouverna l'église des Arétins, inspira leur politique. Dans le déchaînement universel des passions qui caractérise la fin du treizième siècle, au moment où l'archevêque de Pise laisse mourir de faim Ugolin et ses enfants, il ne faut pas nous étonner de voir celui d'Arezzo se mettre à la tête de ses concitoyens pour les conduire à la bataille. Chef de la faction gibeline dans ces régions, Guglielmino se rendit célèbre par ses revers autant que par ses victoires. La bataille de Campaldino, perdue le 11 juin 1289 contre les Florentins et leurs alliés guelfes, ruina enfin ses espérances : furieux de la déroute des siens, le vieillard se jeta dans la mêlée et mourut bravement les armes à la main. Les vainqueurs emportèrent son casque et son bouclier, pour les suspendre comme trophées dans le Baptistère de Florence : on put les y voir jusqu'au règne de Cosme III (1670-1723), qui donna l'ordre de les faire disparaître. Parmi les combattants de la journée de Campaldino, qui coûta deux mille hommes aux Arétins, figurait, du côté des Florentins, Dante Alighieri.

Le plus remarquable des successeurs de Guglielmino, l'évêque Guido Tarlati (1311-1327), représentant d'une famille fameuse dans les fastes d'Arezzo, se distingue, comme le vaincu de Campaldino, par son attachement à la cause gibeline et par une énergie à toute épreuve. Nous le voyons notamment braver l'excommunication lancée contre lui par le légat du pape et soutenir ses prétentions contre le souverain pontife, les armes à la main. Lorsque Louis le Bavarois entreprit en Italie, sur les instances des Gibelins, cette expédition qui devait aboutir à la nomination d'un antipape, Guido, l'année même de sa mort, accourut auprès du futur empereur et lui ceignit le front, à Milan, de la couronne de fer. Guido, heureusement, de même d'ailleurs que Guglielmino, a d'autres titres à l'estime de la postérité : les travaux d'édilité et de fortification entrepris sous ses ordres témoignent aujourd'hui encore de son esprit d'organisation, de sa féconde activité.

Nous ne suivrons pas ici toutes les péripéties de la lutte des Arétins avec les autres cités toscanes; il nous suffira de dire que, acheté une première fois par les Florentins à un Tarlati, en 1337, une seconde fois à Enguerrand de Coucy, en 1384, pour la somme de cinquante mille florins, Arezzo n'a plus eu, à proprement parler, d'histoire distincte de celle de la métropole.

La domination des Médicis et de la maison de Lorraine s'y traduisit, comme sur tant d'autres points, par le maintien de l'ordre, l'apaisement des passions, de sérieux encouragements accordés à l'industrie et l'agriculture. De grands travaux d'assainissement signalèrent surtout les règnes de Ferdinand Ier (1587-1608) et de Ferdinand III (1790-1824).

Ce fut pour l'Italie entière une période de calme, de recueillement, on serait presque tenté de dire d'assoupissement. Les palais du seizième, du dix-septième, voire du dix-huitième siècle, qu'Arezzo possède encore en si grand nombre, donnent une idée assez exacte de cette vie facile, mais sans éclat, sans élévation; la fierté de ceux de la première Renaissance y a fait place à la recherche du bien-être; on jouit en paix des trésors amassés par des ancêtres énergiques et entreprenants. L'industrie et le commerce prennent d'autres directions; le pays s'appauvrit graduellement, car c'est s'appauvrir que de cesser de s'enrichir; mais le souci du lendemain n'arrive pas à troubler des générations en quelque sorte épuisées par l'effort de leurs aînées. Les nations peuvent longtemps végéter de la sorte, jusqu'au moment où quelque complication extérieure les réveille en sursaut et provoque une désastreuse liquidation.

A ne considérer que la douceur et la politesse des mœurs, l'indifférence pour les opinions qui avaient passionné à un si haut point l'Arezzo du moyen âge, on pouvait croire toute énergie éteinte chez les héritiers des Ubertini et des Tarlati. Une étincelle suffit, après une accalmie deux fois séculaire, pour réveiller au fond de ces caractères, en apparence apathiques, les passions les plus sauvages.

C'était en 1799; dans la matinée du 6 mai, les rues de la cité, d'ordinaire si paisible, sont envahies par une foule composée surtout de campagnards; les cris de vivé Marie! vive Ferdinand III! vive l'empereur! à bas l'arbre de la liberté! retentissent de tous côtés; la petite garnison française se dérobe à une lutte inégale par une fuite rapide; la populace se livre aux plus grands excès. Le même jour Cortone se soulève; l'orage gronde d'un bout à l'autre de la Toscane. Lorsque, peu de temps après, à l'approche de Macdonald, Cortone fait sa soumission, les Arétins, enhardis par un premier succès, entreprennent de reconquérir cette cité, et ils y réussissent. De tous côtés, les campagnes, excitées par les moines de Vallombreuse, des Camaldules, de la Vernia, font cause commune avec les insurgés d'Arezzo; la résistance contre les Français prend de vastes proportions; les vallées de l'Arno et de la Sièvе nous sont fermées. Dans les derniers jours du mois de juin, les Arétins, conduits par un prêtre nommé Romanelli, qui se souvenait sans doute de l'exemple de Guglielmino et de Guido, poussent l'audace jusqu'à attaquer Sienne : la garnison française est forcée de se réfugier dans la citadelle, et la malheureuse cité est livrée à toutes les horreurs du pillage : les juifs sont les premières vic-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

times de ces forcenés, de cette « ciurmaglia » (gibier de galères), comme l'appelle M. Sezanne, à qui nous empruntons ces détails; non contents de détruire leurs boutiques, ils brûlent vifs treize de ces malheureux; puis la persécution commence contre tous les citoyens accusés de libéralisme, qui sont jetés dans les fers. La présomption et la cruauté des insurgés ne connurent plus de frein, lorsque, après la défaite de la Trebbia, les Français furent obligés, le 5 juillet 1799, d'évacuer Florence. Les Arétins ne rentrèrent dans leurs foyers qu'après avoir pris Fojano, Pérouse et Civita-Castellana.

Le triomphe de l'insurrection dura plus d'une année. Ce ne fut qu'au mois d'octobre 1800 que nos troupes, après un engagement victorieux près du pont della Chiana, purent mettre le siège devant Arezzo, centre et foyer du soulèvement. Le 17 octobre, à la suite d'un bombardement aussi court que terrible, le général Monnier entra dans la ville par la brèche pratiquée du côté de la porte San Lorentino : l'insurrection d'Arezzo était finie. Une contribution de guerre de cinquante mille écus, la démolition de la citadelle, des rigueurs de toutes sortes apprirent aux Arétins ce qu'il en coûtait d'attacher son nom, ne fût-ce qu'à un épisode, au milieu de ces luttes gigantesques.

Rues nouvelles et vieux hôtels.

Après cette introduction indispensable, je reprends le fil de mon récit et invite le lecteur à me suivre dans mes pérégrinations à travers l'Arezzo moderne, calme et riante cité, qui semble avoir perdu jusqu'au souvenir de ces orages encore si rapprochés de nous.

Arrivé à huit heures cinquante-cinq du soir (de Florence à Arezzo il faut deux heures par le train express, quatre heures par le train ordinaire), je suis surpris de ne trouver à la gare ni omnibus, ni fiacre, ni véhicule d'aucune sorte. C'est que, d'une part, le mouvement des voyageurs n'est pas fort considérable dans ces parages, et que, de l'autre, bon nombre de rues sont trop escarpées pour permettre l'accès en voiture. Un gamin s'empare de ma valise, et nous voilà partis à la recherche d'un hôtel. Heureusement je n'aurai, m'affirme-t-on, que l'embarras du choix. Nous traversons le quartier nouveau qui relie la ville ancienne au chemin de fer. Sur des places spacieuses et nues, l'herbe pousse à côté de moellons qui attendent leur mise en œuvre; les rues fraîchement tracées ne comptent encore que de rares bâtisses; la flamme vacillante des lampes de pétrole tenant lieu de becs de gaz éclaire un véritable désert. J'éprouve comme une sensation de froid, car rien n'est plus triste que des édifices en voie de construction ! Les ruines du moins ont été réchauffées, animées, à un moment donné, par la présence d'êtres qui ont lutté, joui ou souffert; la poésie des souvenirs y tient lieu de vie. Mais quel intérêt prendre à ces amoncellements de matériaux qui n'ont pas eu le temps d'acquérir de la cohésion, de se revêtir d'une patine, de devenir une demeure vivante et sympathique? Ce sont des portes ouvertes sur l'inconnu; le passé n'y a point encore laissé de gages, et que de déceptions l'avenir ne réserve-t-il pas à leurs habitants futurs?

Dans une rue transversale donnant sur le Corso, la Via Cavour, s'élèvent, en face l'un de l'autre, les deux principaux hôtels d'Arezzo : l'Albergo Vittoria ou Albergo della Posta et l'Albergo reale d'Inghilterra. Grand embarras. Lequel des deux choisir ? Un vieux préjugé contre la perfide Albion me pousse enfin à sacrifier le second, — l'anglomanie, discutable chez nous, me semble surtout un non-sens en Italie, — et je pénètre dans l'hôtel de la Victoire, enseigne de bon augure. Les chambres sont spacieuses et propres, garnies d'un mobilier confortable ; je me sers à dessein de ce mot exotique, car ce n'est ni de l'Italie, ni de la France que proviennent la majeure partie des objets qui le composent, depuis le tapis jusqu'au lavabo, mais bien de l'Angleterre, à laquelle je croyais avoir réussi à échapper et qui ressaisit ici inopinément son empire. La part de l'Italie se borne, selon toute vraisemblance, aux sièges en noyer et à la verroterie bizarre, étrange, invraisemblable, à cet art de pacotille qui tient lieu des solides et sérieux ornements de nos hôtels français. C'était, si ma mémoire me sert bien, un mélange de candélabres en cristal argenté, d'éteignoirs, d'encriers, de porte-bouquets aux formes et aux couleurs hétéroclites, de quoi vous faire désespérer de la résurrection artistique de l'Italie et vous fournir pour une longue série de nuits le thème d'intolérables cauchemars. Les fenêtres de ma chambre donnent sur une terrasse située à la hauteur du premier étage et garnie de plantations diverses, un « giardino pensile ». Ici je dois un aveu au lecteur : ce mot de « giardino pensile » (jardin suspendu), si fréquemment employé de l'autre côté des monts, avait, au début de mon séjour en Italie, le privilège d'exalter mon imagination toutes les fois que je le rencontrais dans quelque description; je songeais immédiatement à Sémiramis et aux merveilles de Babylone ou de Ninive; je m'attendais à trouver de vastes plates-bandes suspendues par un art merveilleux. L'expérience, hélas ! m'a appris, depuis, que nos voisins prodiguent le nom de jardin suspendu au moindre parterre élevé au-dessus du sol : chez ce peuple heureux, il en est de cette exagération comme de tant d'autres : le mot est supérieur à la chose.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, on préparait mon souper. L'amour de la vérité me force à déclarer que la carte de l'Albergo Vittoria ne brille point par sa variété. Mais c'est déjà beaucoup, en certains parages, que de trouver le strict nécessaire. Aussi, sans songer à récriminer, je regagnai la chambre aux verroteries, je fermai soigneusement, pour me garantir des moustiques, les fenêtres donnant sur le « giardino pensile », et je m'endormis du sommeil du juste, remettant au lendemain l'exploration de l'antique « Arretium ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une cour des Miracles au dix-neuvième siècle. — La Pieve. La Piazza Grande et la Fraternita.

Debout le lendemain à la première heure, je commence sans retard ma tournée d'orientation. Dès les premiers pas je suis frappé de la largeur des rues, de leur propreté, de la richesse des maisons, au milieu desquelles se dresse à chaque instant un beau palais Renaissance ou une tour gothique. Le caractère dominant est celui de l'aisance, du calme, de l'harmonie. Nous sommes bien dans une ville montueuse, avec les mille accidents de terrain et les mille surprises qui prêtent tant de charmes à Sienne, à San Gimignano, à Volterra, aux cités ombriennes. Mais quelle différence d'ailleurs dans la physionomie générale! A Arezzo, les rues, à la pente non moins rapide, sont infiniment plus régulières, sans doute parce qu'elles ont pris naissance à une époque plus rapprochée de nous, à une époque où le besoin d'air, de lumière, de confort l'emportait sur le souci de la défense. La pierre de taille y remplace presque partout la brique. Cette pierre, d'un ton jaunâtre, est moins belle et moins durable que la pierre bleutée des Florentins, la « pietra serena », mais elle ne laisse pas de produire un heureux effet, associée au crépi jaune ou orangé et aux volets verts qui la relèvent et l'animent.

De nombreux jardins contribuent à égayer la ville, qui renferme même une zone, assez vaste, de terres cultivées. Cette zone contourne par places les murs, qu'elle sépare des agglomérations de maisons; je dis murs et non pas remparts, car l'enceinte actuelle, assez haute, mais privée de créneaux et de meurtrières, n'a plus aucune prétention militaire; elle sert uniquement à assurer la perception des droits d'octroi. Ce mélange de l'élément agricole avec l'élément citadin séduit infiniment : partout des tableaux charmants. Au pied d'une côte que couronne la fière silhouette d'un palais du seizième siècle, à deux pas de rues riches et animées, serpente un chemin rustique bordé de haies; des vaches broutent à l'ombre des murs; des chèvres font entendre leur bêlement; la fumée d'un feu de brimbelles ou de genêts embaume l'air. Je m'attarde à savourer ces impressions, oubliant mes devoirs, c'est-à-dire le rôle de cicerone, rôle ardu, ingrat, que je me suis engagé à remplir envers les lecteurs du *Tour du Monde :* il est si doux de rêver, entre la nature, d'un côté, et les souvenirs de l'histoire ou les chefs-d'œuvre de l'art, de l'autre!

Rentré dans les quartiers du centre, l'itinéraire qui s'impose à nous est de suivre la rue du Corso ou Borgo Maestro, qui traverse Arezzo dans toute sa longueur, depuis la Porta Romana ou Porta San Spirito, située dans la plaine, jusqu'à la Piazza del Duomo, occupant le point culminant de la cité.

Nous sommes le dimanche. Le Borgo regorge de monde : citadins et citadines aux toilettes élégantes, conformes aux prescriptions du dernier numéro du *Journal de la Mode;* paysans et paysannes apportant, qui des poulets, qui des pigeons, et reconnaissables, les hommes à leur feutre mou, à leur veste grise, les femmes à leur fichu noué sous le menton, sans la moindre coquetterie, à leur robe noire ou bleue, parsemée de petits points, à leur tablier de coton rayé de rouge, produits des manufactures de Manchester ou de Mulhouse. Une collection de mendiants, telle que je n'en avais jamais rencontré, complète la physionomie du Borgo : leurs mines tour à tour patibulaires ou éteintes, leurs plaies feintes ou vraies, leurs haillons sordides vous transportent en pleine cour des Miracles. La plupart sont assis par terre, sur les larges dalles qui, ici comme dans un si grand nombre de cités toscanes, tiennent lieu de pavés : dans ces rues escarpées ils ne risquent pas d'être dérangés par les voitures. Ils implorent les passants par les formules les plus variées, les plus lamentables : *Cristiani, abbiate carita; per la santissima Madonna, date qualche elemosina a un povero cieco; Signorino, date mi un centesimino* (Chrétiens, ayez pitié de moi; par la sainte Vierge, donnez quelque aumône à un pauvre aveugle; mon petit seigneur, donnez-moi un petit centime). Ce dernier trait nous prouve que si ces malheureux mettent tout en œuvre pour apitoyer les âmes charitables, en revanche ils se contentent de la plus légère aumône, d'un « centesimino ». Chez nous, les subdivisions de la pièce de cinq centimes sont rares dans la circulation; il n'en est pas de même en Italie : à chaque instant vous êtes exposé à avoir vos poches pleines de centimes, qui s'y sont glissés vous ne savez trop comment, et dont le cliquetis finit par vous assourdir. Mais aussi que d'occasions de se défaire de cette menue monnaie, si dédaignée chez nous; que de remerciements, de « Dieu vous le rende », de « la sainte Vierge vous protège », en échange de ces infimes fractions de notre système monétaire, que l'on peut distribuer à pleines poignées sans risquer de se ruiner!

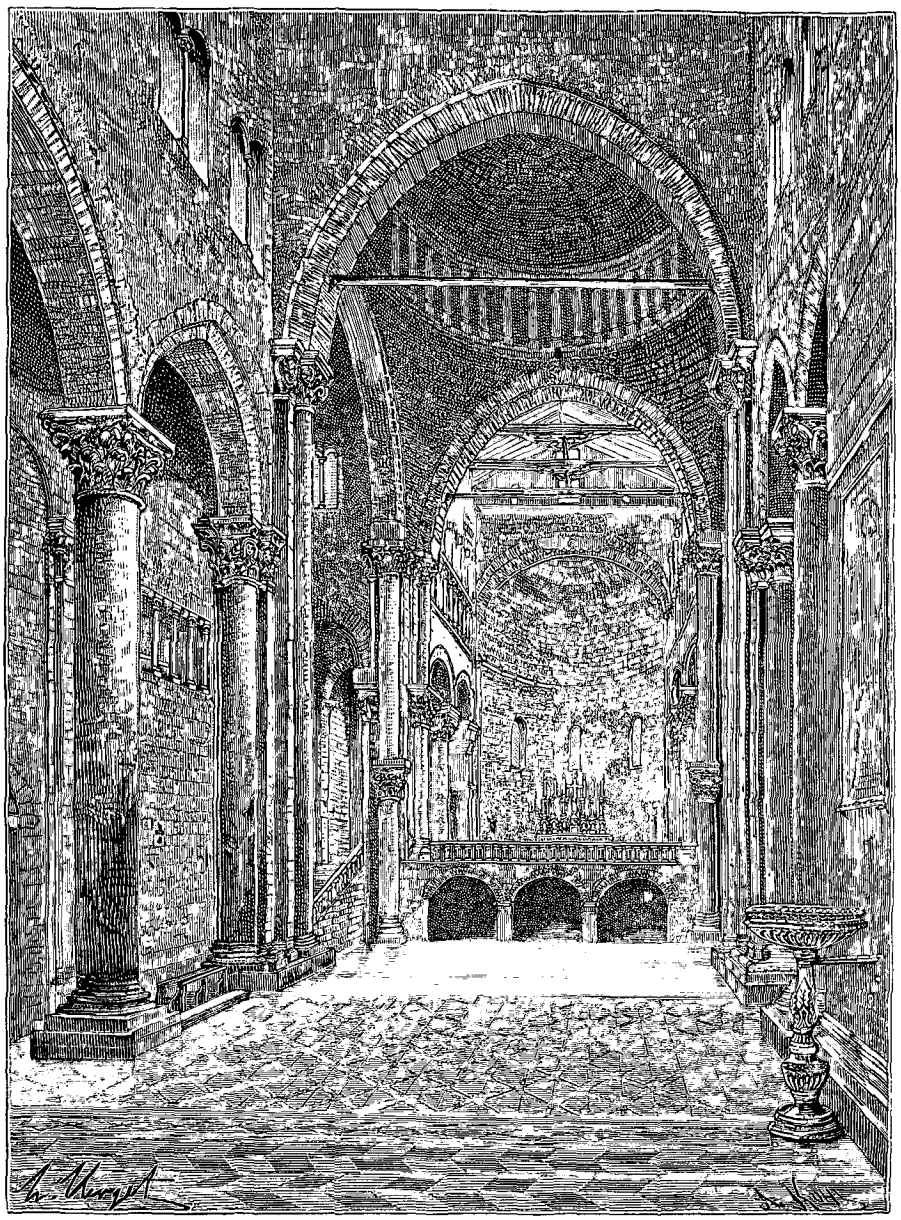
On ne peut s'empêcher, en comparant la belle apparence des maisons d'Arezzo et la fertilité de ses environs à l'aspect misérable de cette multitude déguenillée, de se demander par quelles erreurs de l'ordre économique l'Italie en est arrivée à des contrastes aussi navrants, qui se répètent presque dans chaque cité. La bienfaisance n'est pas en cause ici : Arezzo est aussi richement doté à cet égard que les villes les plus favorisées de l'Italie, ce qui n'est pas peu dire. Il y a quelques années, d'après un renseignement que je trouve dans le *Dizionario corografico* d'Amati, le revenu total de l'assistance publique s'élevait, pour une population d'environ onze mille habitants, à 145 430 francs, dont 32 078 francs pour les hospices (remontant au treizième siècle, à l'année 1215!), 74 913 francs pour la confrérie laïque de Sainte-Marie de la Miséricorde (établie en 1262), 19 000 francs pour le dépôt des mendiants, et le reste pour des asiles et des orphelinats. Comment des ressources si considérables sont-elles impuissantes à éteindre le hideux fléau de la mendicité?

Dans la suite de nos pérégrinations, par quelque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soirée pluvieuse, confiné dans une mauvaise chambre d'auberge, nous essayerons d'expliquer ces anomalies. Aujourd'hui le ciel est pur, l'air vif; un soleil radieux nous invite à poursuivre notre voyage d'exploration. En avant donc.

Le premier monument que nous rencontrons dans le Corso est l'étrange église de Saint-Donat ou de la Pieve [1]. Rien de plus irrégulier et de plus barbare que sa façade à arcades et à colonnes, inspirée, on ne saurait en douter, des églises de Pise et de Lucques. Dans le bas, six colonnes monolithes (peut-être antiques, malgré leur maigreur), reposant sur des plinthes d'une grosseur disproportionnée, supportent cinq arcades,



Intérieur de la Pieve. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

dont trois, celle du centre et celles des extrémités, donnent accès dans l'intérieur de l'édifice. Le portail de gauche est surmonté d'un bas-relief représentant des pampres ornés de raisins, motif si fréquent dans l'art chrétien primitif et qui pourrait bien avoir été imité de quelque sarcophage des premiers siècles. A côté du portail central, on voit un autre bas-relief représentant une forme humaine placée entre deux lions qui se tournent le dos, une de ces représentations bizarres telles qu'on en trouve tant dans les églises de la Lombardie, notamment à Saint-Michel de Pavie. Puis vient, dans la voussure, la Vierge entre deux anges, et quatre autres sculptures en haut relief, subdivisées chacune en trois groupes représentant les travaux correspondant aux

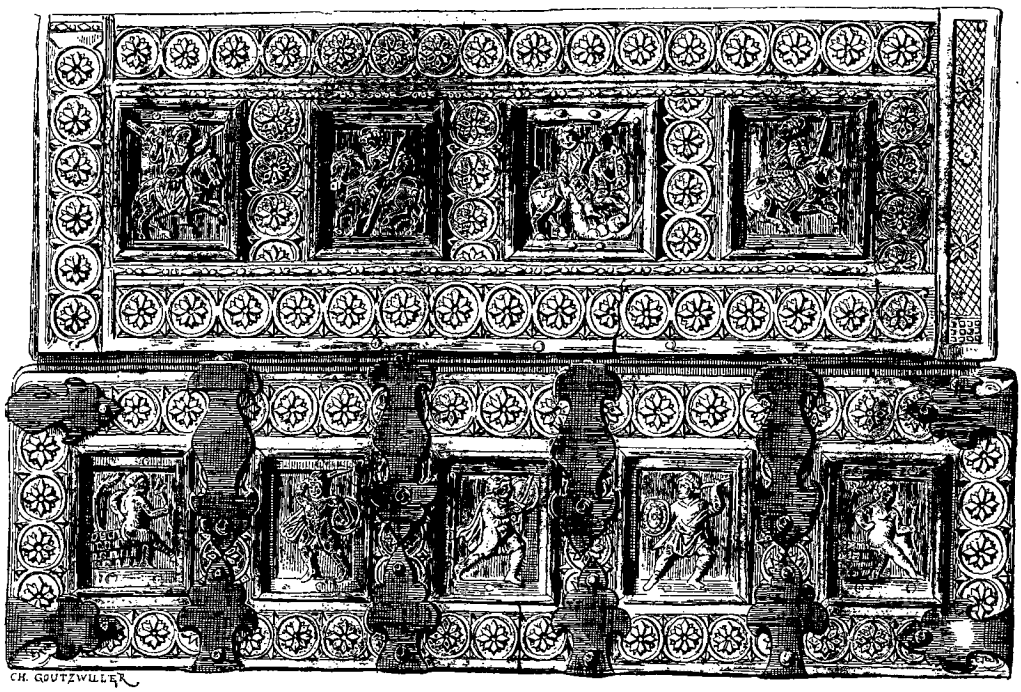
1. Le mot « Pieve » a en italien le sens d'église paroissiale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douze mois (un homme égorgeant un porc, etc.). Le portail de droite enfin est surmonté d'un Baptême du Christ, type achevé de laideur et de grossièreté.

Au-dessus du premier étage s'élèvent deux rangées de colonnettes, et enfin un dernier étage dans lequel le plein cintre est remplacé par une architrave reposant directement sur les chapiteaux des colonnettes. Ajoutons que celles-ci vont en se multipliant de la base au sommet; au niveau du sol j'en compte six, douze au premier étage, vingt-quatre au second et trente-deux au troisième. Ces colonnes ou colonnettes méritent une étude spéciale : je crois qu'il est impossible, dans toute l'Italie, de trouver une collection aussi nombreuse des types les plus étranges : fûts lisses, fûts cannelés, torses, octogonaux, striés ou couverts d'entrelacs, il n'est pas une variété du genre qui ne soit représentée. On aperçoit même, à l'étage supérieur, une colonnette ayant la forme d'une cariatide. Même diversité dans les chapiteaux; tous les ordres possibles défilent devant nous, volutes, feuilles d'acanthe, chapiteaux composites, etc. Sur l'un d'eux, je crois même reconnaître un bucrane. Les piédestaux enfin, pour compléter cette cacophonie, sont presque tous de dimensions inégales, ce qui nous autorise à croire que bon nombre de matériaux ont été empruntés à des édifices antiques, et associés tant bien que mal pour la décoration de la Pieve.

A ne s'attacher qu'à la barbarie de l'ensemble, on serait tenté d'assigner à la façade de Santa Maria della Pieve une haute antiquité, et d'en placer l'exécution à l'époque où, tous les fléaux se réunissant pour étouffer ce qui restait de la civilisation classique, le secret des arts semblait à tout jamais perdu. Les uns évoquent le souvenir des Lombards, les autres celui de l'an mil. La date de 1216, tracée près des sculptures du portail, met fin à cet embarras; l'inscription dont elle fait partie nous apprend que les colonnettes ont été ajoutées à ce moment par le sculpteur-architecte arétin Marchione. Le campanile qui s'élève à côté de la façade est même plus moderne: il a été construit en 1330.



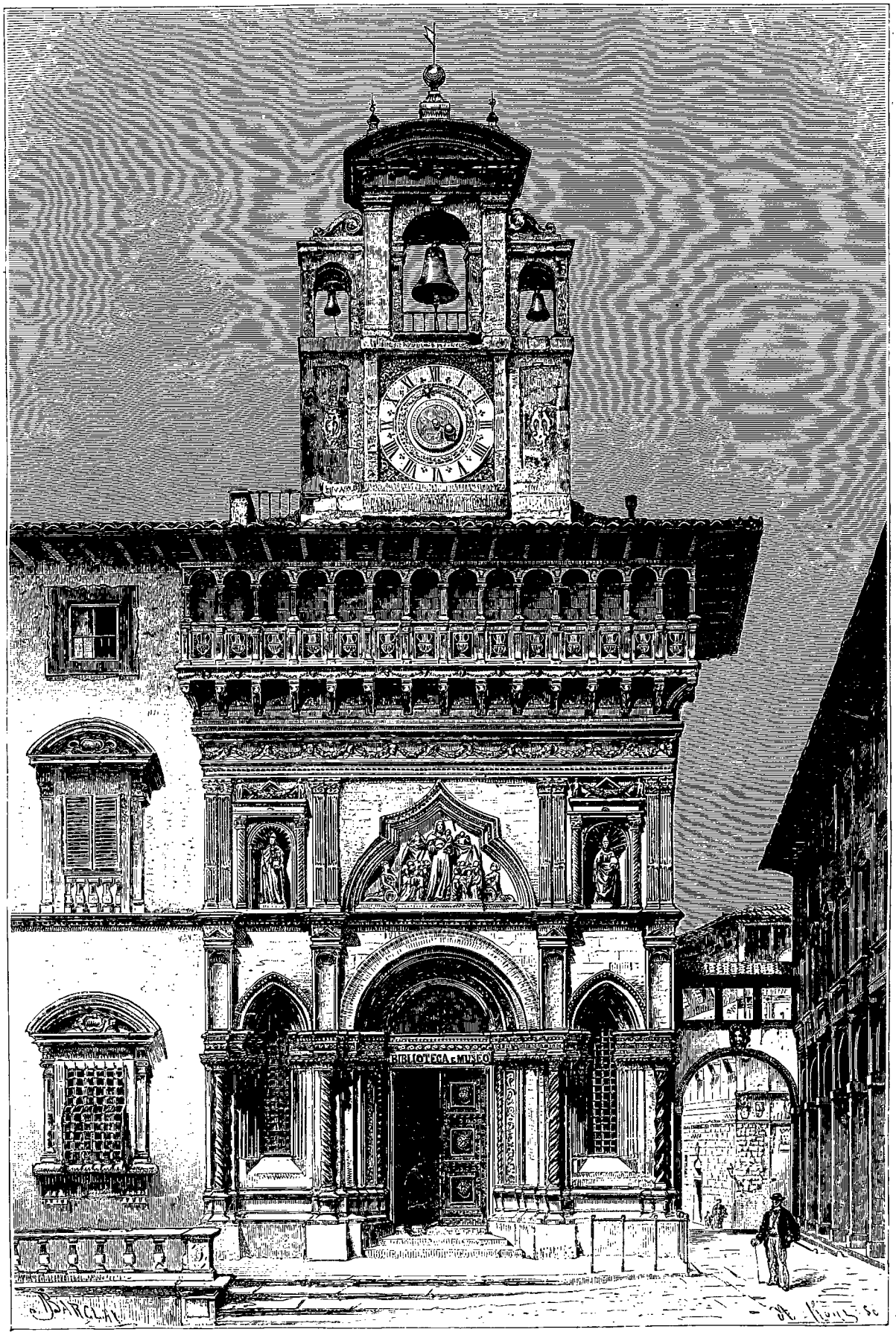
Musée d'Arezzo : coffret d'ivoire (voy. p. 266). — Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

A l'intérieur, Santa Maria della Pieve nous offre un singulier mélange de styles : faîtage découvert (semblable à celui des basiliques), reposant sur de hautes colonnes; crypte; transept à peine indiqué, surmonté d'une petite coupole. Une restauration commencée en 1863, et qui porte actuellement (1881) sur la partie extérieure de l'abside, n'a laissé subsister que les lignes générales de l'édifice, lui enlevant avec sa décoration sa couleur historique. Qu'importe que l'on ait recueilli jusqu'aux moindres fragments de sculpture trouvés au cours des travaux, que l'on ait soigneusement tenu compte de l'arrangement primitif! La seule chose qui pouvait nous charmer dans ce monument hybride, les souvenirs du passé, a disparu irrévocablement.

Mentionnons encore la belle abside semi-circulaire, dont les arcades et les colonnettes répètent, du côté de la « Piazza Grande », le motif que la façade développe du côté du Corso.

Une foule d'artistes célèbres ont travaillé à la décoration de la Pieve : Margharitone, Giotto, Berna, Spinello, Niccolò di Piero d'Arezzo, Parri Spinello, Ghiberti, Bartolomeo della Gatta, Georges Vasari et bien d'autres encore. Par suite de nombreux remaniements, il ne reste plus, de tant de trésors, que quelques rares vestiges des fresques du temps de Giotto, représentant saint Dominique et saint François, retrouvés sous le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palazzo della Fraternita à Arezzo (voy. p. 266). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

badigeon, un saint Georges, de Vasari (ce maître est enterré dans la Pieve), et quelques ouvrages secondaires.

Nos lecteurs ont fait connaissance, dans une précédente livraison, avec la Piazza Grande, qui s'étend à droite du Corso, derrière Santa Maria della Pieve, et sur laquelle se concentre le mouvement de la ville : place du marché dans la semaine, promenade fashionable le dimanche. D'un côté, l'abside de l'église en question, et le palais de la Fraternité ; de l'autre, en retour, les loges de Vasari, imposantes, mais un peu massives; au centre, la statue du grand-duc Ferdinand III (1822, par Stefano Ricci), qui a si bien mérité d'Arezzo par l'endiguement de la Chiana.

L'élégant petit palais de la Fraternité nous rappelle les efforts tentés à Arezzo, dès le treizième siècle, pendant l'épiscopat même du farouche Guglielmino degli Ubertini, pour organiser l'assistance publique : en 1262, des personnes pieuses formèrent, sous le vocable de « Casa di santa Maria della Misericordia » ou « della Fraternita », une association destinée à venir au secours des pauvres, à soigner les malades, à enterrer les morts. La Casa prospéra rapidement; les citoyens les plus riches tinrent à honneur de la doter (elle recueillit entre autres l'héritage de Georges Vasari), les artistes les plus célèbres de décorer l'édifice qui l'abritait. Cet édifice, sous sa forme actuelle, date du quatorzième siècle. Le rez-de-chaussée, avec sa porte et ses deux fenêtres aux voussures savantes, ses colonnettes torses d'une parfaite élégance, est encore tout gothique; dans les niches, la frise, les consoles, les petites loges découvertes, qui s'étendent au-dessus, perce déjà, au contraire, l'esprit de la Renaissance : Vasari attribue la construction de cette seconde partie à Niccolò di Piero d'Arezzo, qui l'aurait exécutée en 1383. Cette attribution n'a rien d'invraisemblable; nous savons en effet que Niccolò, qui fut dans la suite attaché aux travaux de sculpture de la cathédrale de Florence, embrassa, un des premiers, les principes nouveaux et eut la gloire de marcher de front dans cette voie avec Brunellesco, Donatello et Ghiberti.

Le palais de la Fraternité renferme aujourd'hui la Bibliothèque et le Musée archéologique.

Je n'insisterai pas sur la première de ces collections, et me bornerai à dire qu'elle garnit trois salles. Quant au Musée archéologique, il mérite une mention spéciale. Dans ce pays où l'on n'a qu'à donner un coup de pioche pour trouver des médailles, des vases, des inscriptions, il est assez naturel que l'on ait réussi à former des séries considérables, propres à exciter l'envie de plus d'une capitale étrangère. Je remarque d'innombrables bronzes antiques, et un choix non moins curieux d'inscriptions, des armes, des vases, tous produits des fouilles exécutées à Arezzo ou dans les environs.

Les productions de la Renaissance sont également en grand nombre; elles garnissent une salle entière. Les majoliques surtout sont d'une grande beauté; j'en citerai une de 1527 avec le nom du fameux potier maestro Giorgio da Gubbio, une autre, avec le triomphe de Galatée, d'après Raphaël, une troisième représentant l'apparition de Dieu à Jacob, également d'après Raphaël. Tout cela, transporté à l'hôtel Drouot, représenterait une fort grosse somme. N'avons-nous pas vu un plat de la même catégorie, orné du portrait de Charles-Quint, atteindre, il y a peu d'années, le prix de vingt-cinq mille francs, huit ou dix fois son pesant d'or? Mais chut! n'éveillons pas les convoitises des autorités arétines, ne les induisons pas à convertir en numéraire, comme le conseil municipal de Fabriano l'a fait il y a deux ans pour les ivoires de son Musée, des joyaux si propres à orner et à honorer la ville.

Laissant de côté les plaquettes de la Renaissance, peu importantes, les sceaux, les médailles, je m'arrêterai un instant devant un beau coffret en ivoire représentant, à droite, une femme assise sous un arbre; puis Hercule luttant avec le lion; puis un guerrier s'avançant, un bouclier au bras, contre un autre guerrier qui s'enfuit; à gauche, une seconde femme, assise comme la première. Des ornements stelliformes complètent la décoration de ce petit meuble, que l'on est tenté de prime abord d'attribuer à l'antiquité, mais qui date probablement du huitième ou du neuvième siècle. A cette époque en effet, sous l'influence de Charlemagne, on se remit à copier les modèles laissés par les Grecs et les Romains; le grand empereur provoqua une sorte de renaissance partielle, bientôt étouffée sous le flot montant de la barbarie. On remarquera la prédilection avec laquelle les sculpteurs en ivoire de l'ère carlovingienne ont traité les scènes du cirque, un des souvenirs de l'antiquité les plus difficiles à extirper.

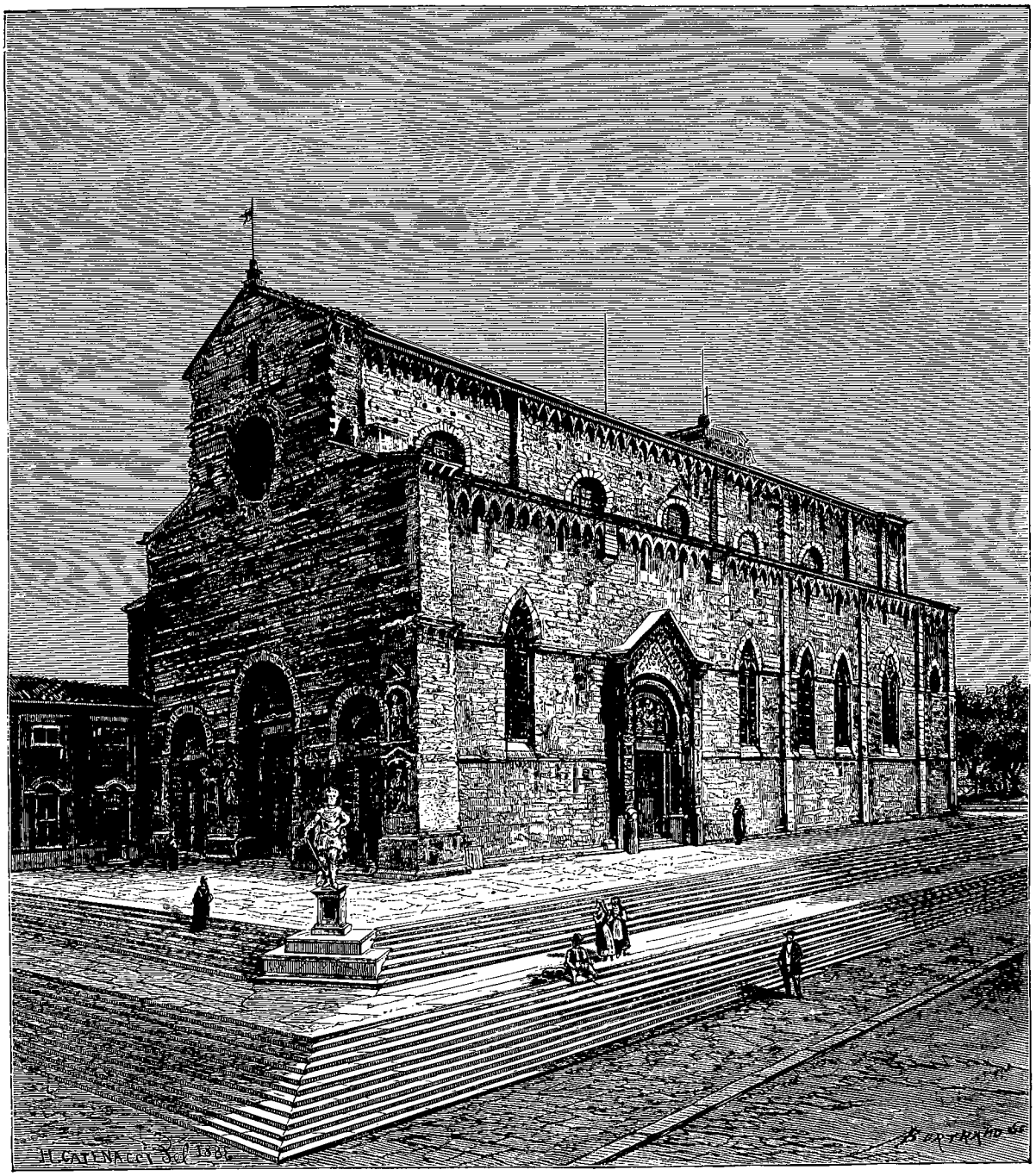
Je ne quitterai pas le Musée archéologique d'Arezzo sans signaler la bonne classification des objets. C'est probablement à un archéologue arétin distingué, M. Gamurrini, ancien directeur du Musée étrusque de Florence, qu'il faut en faire honneur. Puisse un bon catalogue faire bientôt connaître au dehors les richesses de cette collection intéressante!

La place de la Cathédrale et l'« Aria di Arezzo ». — La cathédrale : un tombeau de pape. — Un artiste français échoué à Arezzo : Guillaume de Marcillat et ses verrières.

Le spectacle qui s'offre à nous quand, après une montée assez ardue, nous débouchons sur la place de la Cathédrale, est bien fait pour donner un autre cours, voire aux idées les plus sombres. D'un côté, le sanctuaire, recommandable par ses œuvres d'art et par ses souvenirs historiques; de l'autre, à son chevet, soutenu par de vastes murs se découpant nettement sur le paysage environnant, une promenade spacieuse, avec des bancs de pierre bien entretenus, des pelouses plantureuses, et une véritable forêt de chênes, de marronniers, de platanes de la plus belle venue; des colonnes plus ou moins frustes, dressées de distance en dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tance, rappellent les origines de l'antique Arretium. Au-dessous de nous, du côté des montagnes, s'étendent des champs bien cultivés, des rangées d'arbres supportant des vignes; pusi viennent les remparts, car la cathédrale se trouve presque à l'extrémité de la ville; plus loin se développent des collines étagées les unes derrière les autres, avec leurs maisons, leurs plantations, dont le soleil, d'une transparence admi-



Vue de la cathédrale d'Arezzo. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

rable, nous révèle les moindres détails; des montagnes, les unes boisées, les autres toutes nues, complètent ce panorama vraiment grandiose.

Je ne puis m'empêcher, pendant que j'aspire à pleins poumons l'air vif et parfumé des montagnes, de songer à l'influence que quelques hommes célèbres lui ont attribuée sur le caractère et les aptitudes de la population. Le chroniqueur Jean Villani a déjà constaté que le site et l'air d'Arezzo engendrent des hommes très subtils : « Il sito e l'aria di Arezzo genera sotillissimi uomini. » Plus tard Michel-Ange,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont le pays natal, le château de Caprese, se trouve dans ces régions, disait en s'adressant à son ami Georges Vasari : Si j'ai quelque disposition heureuse, cela tient à ce que je suis né au milieu de l'atmosphère si subtile de votre pays d'Arezzo. « Giorgio, se io ho nulla di buono nell' ingegno, egli è venuto dal nascere nella sottilità dell' aria del vostro paese di Arezzo. »

Le nombre des hommes supérieurs nés dans cette ville relativement si petite surprend en effet à bon droit : dans les lettres, elle nous a donné Mécène, Pétrarque, Léonard Bruni et Charles Marsuppini, les deux chanceliers de Florence immortalisés par les services qu'ils ont rendus à la cause des humanités, non moins que par leurs superbes mausolées, l'ornement de l'église de Santa Croce ; puis Pierre l'Arétin, le satirique, Bernard Accolti, un des poètes favoris de Léon X, et Thomas Sgricci, l'improvisateur ; dans les arts du dessin, Margaritone, Niccolò Aretino, Spinello Aretino, Parri Spinello, Vasari, Leone Leoni ; dans la musique, Gui d'Arezzo ; sans compter d'innombrables militaires, hommes d'État, savants de toute sorte (le fameux maréchal d'Ancre, Concino Concini, était également un enfant d'Arezzo). On a peine à croire que la rencontre de tant de noms fameux soit due au seul hasard et que la « sottilità dell' aria » n'y soit point pour quelque chose.

Mais il faut s'arracher à ce spectacle, à ces méditations. Une foule endimanchée sortant de la cathédrale envahit la promenade ; la grand'messe est finie ; il n'y a pas de temps à perdre pour visiter le sanctuaire.

Verrière de Guillaume de Marcillat. Cathédrale d'Arezzo.
Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie.

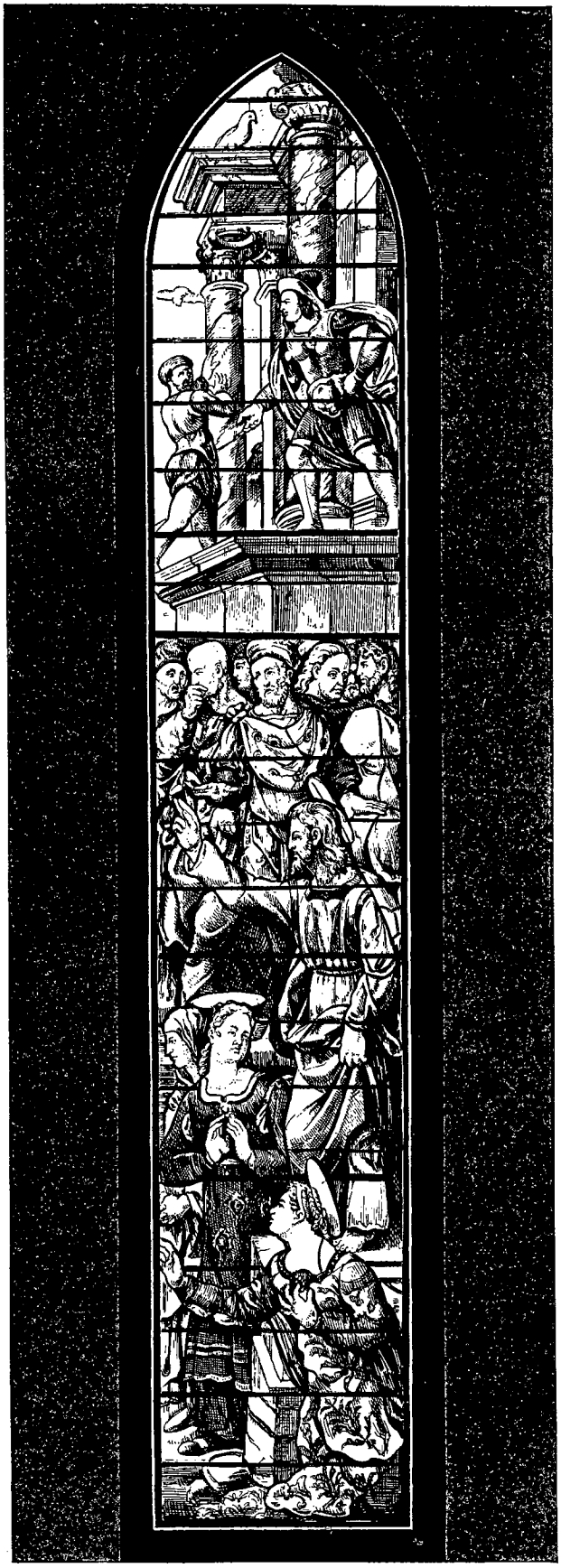
La cathédrale est une création de l'évêque Guglielmino degli Ubertini. Commencée en 1277, d'après Vasari, en 1278 ou 1279, d'après MM. Pasqui, ses derniers historiens, sur l'emplacement d'un édifice plus ancien, elle semble avoir eu pour premier directeur des travaux le peintre, sculpteur et architecte arétin Margaritone (1216-1293?). C'est un édifice gothique, à trois nefs, d'une extrême simplicité à l'extérieur. Les contreforts sont à peine apparents ; ils ressemblent presque à des pilastres ; quant aux arc-boutants, je n'étonnerai pas ceux de mes lecteurs qui ont visité l'Italie en leur disant qu'ils brillent surtout par leur absence. Le génie italien, dans son besoin de clarté et de logique, n'a jamais pu s'habituer à ce système d'appuis extérieurs, réalisant, comme l'a si bien dit un savant contemporain, « l'idée singulière d'un édifice soutenu par ses échafaudages et, en quelque sorte, d'un animal ayant sa charpente osseuse autour de lui. » La façade, comme celle de tant d'autres églises toscanes, se distingue par son extrême nudité ; elle attend encore son achèvement. La couleur et la qualité de l'appareil, des pierres jaunâtres, assez friables, ne contribuent pas à augmenter l'effet. Seul, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bas-relief en terre cuite dépolie, incrusté dans le portail latéral, produit une impression plus heureuse (voy. dans notre précédente livraison la gravure de la page 352); il se distingue par je ne sais quelle liberté d'allures unie à un vif sentiment du rythme : les deux anges surtout, avec leurs draperies mouvementées, sont du plus bel effet. Ce bas-relief est l'œuvre d'un artiste arétin de la fin du quatorzième et du commencement du quinzième siècle, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, Niccolò di Piero, Nicolas, fils de Pierre.

L'extérieur de la cathédrale, nous l'avons vu, n'est pas fait pour frapper le visiteur; il ne se distingue ni par l'ampleur des dimensions ou la vigueur du style, ni par la richesse de la décoration; sans l'admirable paysage sur lequel l'édifice se profile, nous dirions volontiers qu'il n'existe guère en Toscane de monument plus maussade. En revanche, l'intérieur nous réserve de brillantes surprises : tabernacles sculptés par des disciples de Jean de Pise, fresques de Spinello Aretino et de Piero della Francesca, terres cuites des della Robbia, armoire pour les saintes huiles dans le goût de celles de Mino da Fiesole, verrières de Guillaume de Marcillat : nous avons là comme un résumé de l'art toscan du treizième au seizième siècle.

Les trois nefs qui s'ouvrent devant nous sont vastes et richement ornées; sur le sol, partout, des monuments de marbre d'une grande variété; sur les parois, une longue série de fresques; la lumière éclatante et harmonieuse qui, en passant par les vitraux de couleur, revêt toutes les teintes de l'arc-en-ciel, ajoute encore à l'effet de l'ensemble.



Verrière de Guillaume de Marcillat. Cathédrale d'Arezzo.
Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie.

Cette verrière s'impose tout d'abord à nous; c'est par elle que nous commencerons notre examen.

C'est une touchante histoire que celle de frère Guillaume de Marcillat, le grand artiste lorrain, revendiqué de nos jours seulement par la mère patrie. Né en 1467 dans le diocèse de Verdun, au château de Saint-Michel-sur-Meuse (et non à Marseille, comme on l'a longtemps cru), Guillaume se trouva tout jeune encore impliqué dans un assassinat commis par plusieurs de ses amis; pour se soustraire aux poursuites de la justice, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Ses supérieurs, frappés de sa vocation pour les arts du dessin, lui permirent de continuer ses études, et il se perfectionna tellement dans la pratique de la peinture sur verre, que lorsque, dans la suite, un autre peintre verrier habile, maître Claude, fut appelé à Rome par Jules II pour décorer le Vatican, Claude ne négligea rien pour s'assurer le concours du jeune moine; il réussit à l'entraîner. Voilà donc les deux artistes français employés au Vatican, sous la direction de Bramante, et à côté de Michel-Ange et de Raphaël. Guillaume, cependant, éprouvait souvent des remords en songeant à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manière un peu brusque dont il avait pris congé des Dominicains ; aussi finit-il par solliciter du pape, en 1509, l'autorisation de rentrer dans la vie monastique, en se faisant recevoir soit chez les Bénédictins, soit chez les Augustins, sans toutefois renoncer aux travaux du Vatican. La mort de maître Claude le laissa seul et unique directeur d'une entreprise à laquelle Jules II attachait le plus grand prix. Bientôt, sa réputation s'étendant au loin, Guillaume fut chargé d'orner de vitraux de couleur l'église nationale des Allemands à Rome, Santa Maria dell' Anima, et l'église favorite des della Rovere, Santa Maria del Popolo : cette dernière verrière existe encore ; elle se distingue par la richesse du coloris autant que par la noblesse de l'invention. A Cortone, où Guillaume fut appelé par le cardinal Silvio Passerini, il exécuta à la fois des fresques et des verrières, car il excellait dans l'un et l'autre procédé. C'est là qu'il fit la connaissance d'un médecin d'Arezzo, qui l'engagea à se fixer dans cette ville, où, par suite de la mort d'un maître indigène, Fabiano di Stagio Sassoli, la peinture sur verre ne comptait plus de représentant. Le frère Guillaume, ou, comme on l'appelait alors, le Prieur, car il était devenu titulaire d'un prieuré, se rendit à cette invitation, vers 1519 ; séduit par l'accueil que lui firent les Arétins, ainsi que par la beauté du site, il résolut d'y établir sa demeure, — Vasari, dans son naïf et charmant langage, dit son dernier nid, « ultimo suo nido, » — et il ne le quitta plus que pour de courtes absences. Par ses soins les principales églises furent ornées de verrières et de fresques ; il défraya en outre ses nouveaux concitoyens de dessins d'architecture dont l'élégance conquit tous les suffrages. Sa piété, sa charité ne lui conciliaient pas moins de sympathies. Nous en avons des exemples dans son testament, où il s'occupe avec sollicitude du sort de sa domestique, à laquelle il lègue l'usufruit d'une chambre dans sa maison, un lit complet, une auge à pétrir le pain, et, — de grâce, ne riez pas de ces détails qui peignent si bien le bon vieux temps, — une rente annuelle consistant en quarante livres de porc salé, un demi-baril d'huile et douze charges de bois.

Pendant ses dernières années, l'artiste lorrain goûta la félicité du vrai sage. Quoique parvenu à l'aisance, — il possédait à Arezzo une maison, dont son biographe loue la belle installation, et un jardin, et dans les environs un « podere », c'est-à-dire un petit domaine, — il ne cessait de s'appliquer à ses travaux. Il eut la satisfaction de voir se grouper autour de lui un essaim d'élèves distingués, Pastorino de Sienne, le célèbre verrier et médailleur, Maso Porro de Cortone, Battista Borro, Benedetto Spadari, et enfin Georges Vasari, qui a écrit pieusement la vie de son maître.

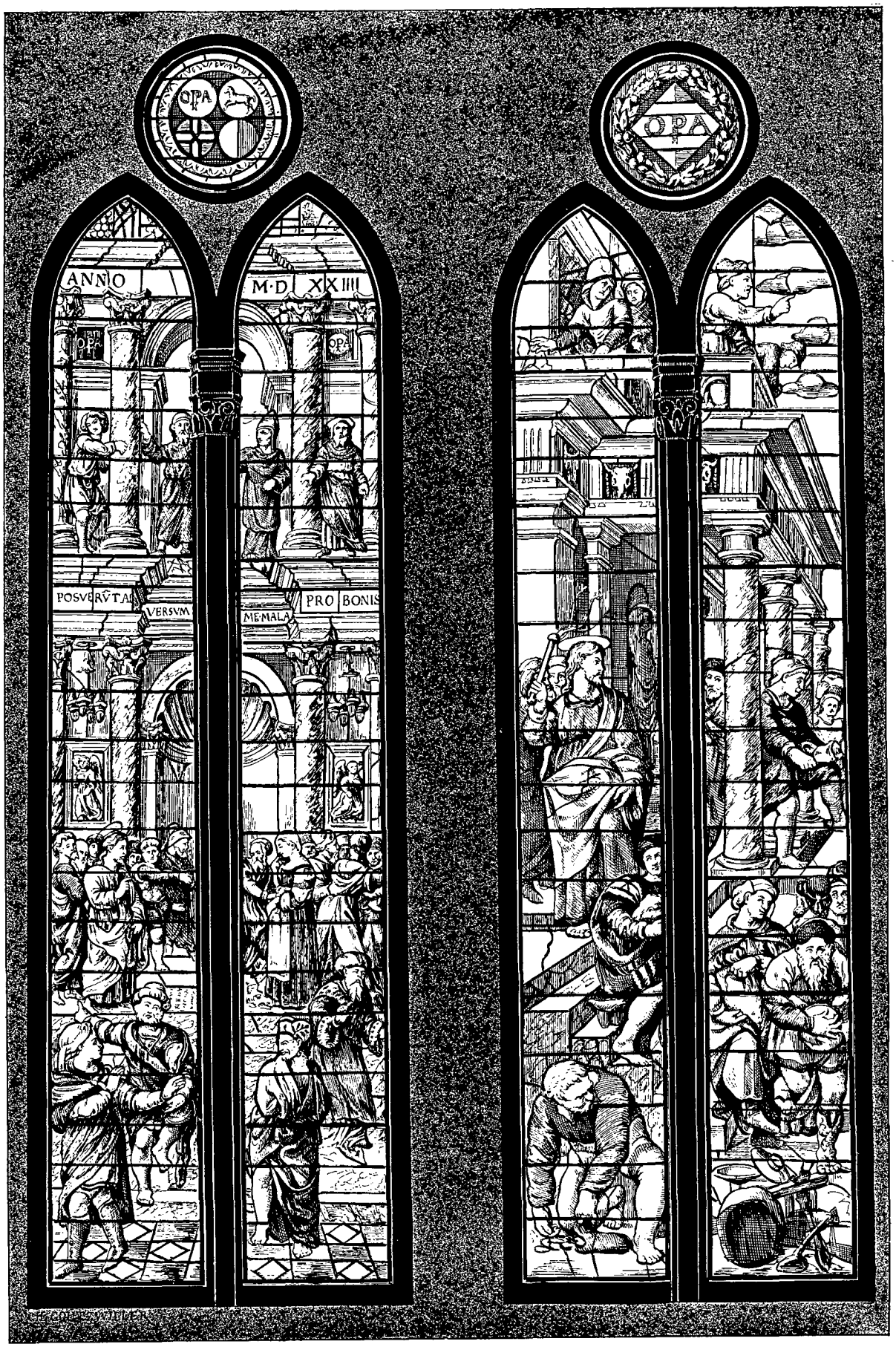
Guillaume de Marcillat mourut en 1529, à l'âge de soixante-deux ans, léguant ses ouvrages commencés, et parmi eux un dessin qui figura plus tard dans le fameux recueil de Vasari, un Passage de la mer Rouge, à son élève favori, son « famulus », c'est le terme dont il se sert dans son testament, Pastorino, tandis que l'ensemble de sa fortune devait devenir la propriété du célèbre couvent des Camaldules. C'est dans ce sanctuaire vénéré, sur une des plus hautes cimes des Apennins, que l'ancien disciple de saint Dominique voulut être enterré.

Nous venons de faire connaissance avec l'homme ; étudions maintenant l'artiste, dont le chef-d'œuvre se déroule devant nous dans la magnifique verrière de la cathédrale arétine.

Les plus importants des vitraux de Guillaume Marcillat sont la Vocation de saint Matthieu, l'Expulsion des vendeurs du temple, la Femme adultère, la Résurrection de Lazare. Un examen approfondi de ces compositions nous entraînerait bien loin, quoique l'artiste, avec un sentiment fort juste des lois décoratives, ait subordonné les détails à l'ensemble, ne développant les accessoires qu'autant qu'il fallait pour donner à la scène principale plus d'éclat, de richesse, de majesté. Que nous voilà loin des inextricables vitraux gothiques, avec leurs amoncellements de figures, au milieu desquelles l'œil cherche souvent en vain à s'orienter ! Ce fils du Nord, élevé dans la tradition de l'art du moyen âge, est devenu un Italien de la plus belle Renaissance par sa science du groupement, par la netteté de son récit. Dans la Femme adultère notamment, les figures sont magistralement disposées : au premier plan, quelques spectateurs, au centre, le Christ, la coupable, les accusateurs, formant une équation parfaite avec le superbe édifice à deux rangs de colonnes qui s'élève au fond et qui donne à toute la scène un indicible caractère de grandeur. L'ordonnance n'est pas moins remarquable dans la Résurrection de Lazare, qui se distingue en outre par la noblesse, la beauté accomplie des têtes.

Comme principe de coloration, les vitraux de la métropole arétine se rapprochent de ceux de l'église Sainte-Marie du Peuple, à Rome : même ton clairet, même note vive et joyeuse ; ces associations si savantes et si naturelles en même temps du rouge cramoisi et du jaune chrome avec le vert d'eau et le bleu cendré sont un véritable régal pour la vue. En affirmant ainsi, contrairement aux tendances qui commençaient à prévaloir en Italie, les droits de la couleur dans un art essentiellement décoratif, Guillaume se souvenait des leçons de l'école franco-flamande qu'il avait reçues dans sa jeunesse : il sacrifie, il est vrai, à l'influence de Michel-Ange (ces vitraux appartiennent aux années 1519 et suivantes) dans de certaines particularités du dessin, par exemple dans la recherche des raccourcis ; mais, en revanche, toutes les fois qu'il le peut, il prodigue les tons les plus riches de sa palette, surtout dans ses costumes, dans lesquels il ne recule pas devant les étoffes à ramages, si chères aux primitifs, tandis que, par les grandes et nobles lignes des palais, qu'il improvise avec une rare sûreté, il assure à l'ensemble la pondération et l'harmonie. Il est donc injuste de l'accuser, ainsi que l'ont fait deux juges éminents, avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

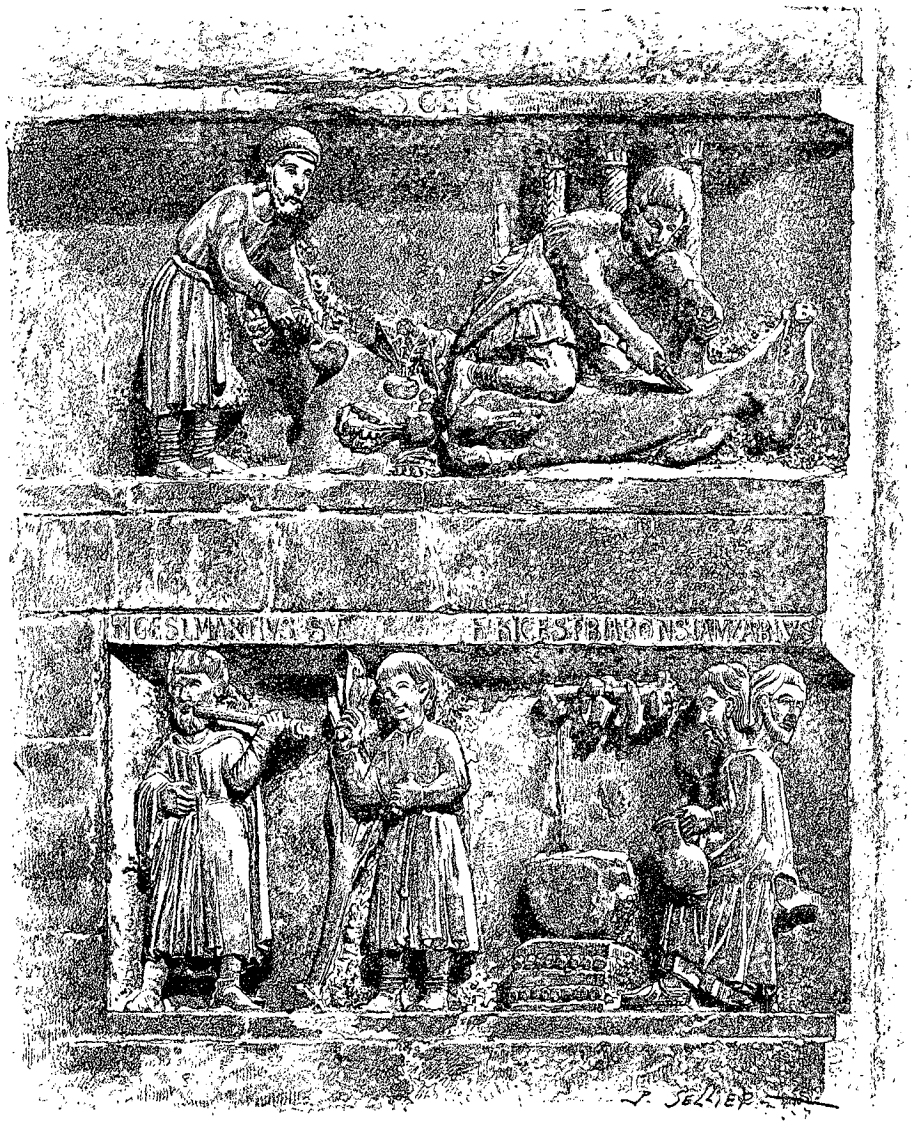


Verrière de Guillaume de Marcillat, Cathédrale d'Arezzo — Dessin de Goutzwiller, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lesquels je regrette de me trouver en désaccord sur ce point, MM. Burckhardt et Bode, d'avoir traité la peinture sur verre comme la peinture à l'huile, d'avoir transporté sur verre de véritables tableaux.

Cela est surtout vrai si nous comparons la verrière de la cathédrale arétine aux fresques dont Guillaume a orné une partie des voûtes. Dans ces compositions, qui représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'artiste s'est visiblement inspiré du chef-d'œuvre de Michel-Ange, qu'il avait eu le loisir, pendant son séjour à Rome, d'étudier à la Sixtine : ambition dangereuse, déplacée. On a de la peine à reconnaître le narrateur si élégant, le décorateur si suave, dans ces grandes scènes boursouflées, dont le dessin veule et expéditif, le coloris lourd et terne annoncent déjà les plus mauvais jours de la décadence. Est-ce donc la première fois que nous voyons ces arts décoratifs, si longtemps dédaignés, la peinture sur verre, la tapisserie, l'émaillerie, reproduire la pensée d'un maître avec un éclat, une vigueur, une élévation absolument supérieurs à ceux des prétendus grands arts, la peinture à l'huile ou à fresque?



Sculptures de la voussure de la Pieve (voy. p. 263-264). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Eugène Müntz.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Vierge avec l'enfant Jésus et des saints. Terre cuite émaillée de l'école des della Robbia (voy. p. 276).
Dessin de Matthis, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AREZZO (suite).

La cathédrale.

Le plus ancien des monuments exposés dans la cathédrale est sans contredit un sarcophage romain installé à cette place en 1810 par l'évêque Albergotti. A chaque extrémité, un lion dévorant un cheval, et, à côté de cette scène de carnage, un homme armé d'une sorte de fouet, comme dans les représentations des bestiaires attachés aux amphithéâtres. Au centre, trois

1. Suite. — Voy. t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

personnages debout, tenant chacun un rouleau de parchemin, un « volumen », pour nous servir du terme consacré. Des strigiles, c'est-à-dire des cannelures ondulées imitant l'instrument dont les anciens se servaient dans le bain pour se racler la peau, occupent, sur la face du sarcophage, la place laissée libre entre les figures. On affirme que ce monument provient des catacombes de Rome et qu'il nous offre le mélange d'éléments païens et d'éléments chrétiens, si fréquent dans les compositions des quatre premiers siècles.

Aujourd'hui le sarcophage romain, connu sous le nom de « deposito di San Satiro », tombeau de San Satiro (la figure de ce premier évêque d'Arezzo se trouve sculptée sur la plaque de marbre avec la date de 1340, placée sous le sarcophage), contient les reliques d'un grand nombre de saints arétins inconnus.

Nous franchissons un intervalle de dix siècles et nous nous trouvons en présence du tombeau du bienheureux Grégoire X. La métropolitaine arétine est en effet une des rares églises, en dehors de celles de Rome et d'Avignon, qui puissent s'enorgueillir de posséder le tombeau d'un pape. Malgré les vicissitudes par lesquelles a passé le pouvoir pontifical, on compte les cités qui ont servi de résidence aux successeurs de saint Pierre ou qui leur ont offert un dernier asile. Dans un ouvrage fameux, qui, malgré les déclamations dont il est rempli, ou plutôt en raison même de ces déclamations, a eu les honneurs d'une traduction en français et en italien, ainsi que ceux d'une réfutation en règle, M. Gregorovius, qui depuis nous a donné une si remarquable histoire de Rome au moyen âge, consacre au mausolée d'Arezzo cette laconique mention : « Maintenant que la grande et importante époque des Hohenstauffen est fermée, passons vite devant les tombeaux des papes de la dernière moitié du treizième siècle. Au dôme d'Arezzo est le tombeau de Grégoire X, au dôme de Viterbe ceux d'Adrien V et de Jean XXI. »

Essayons de creuser un peu plus profondément que l'écrivain allemand. Grégoire X revenait du concile de Lyon, lorsque, à son passage à Arezzo, il tomba malade, et, sentant la mort venir, légua à la commune trente mille florins d'or pour élever une nouvelle cathédrale. Il expira le 10 janvier 1276, et les Arétins, pour lui témoigner leur gratitude, chargèrent leur compatriote Margaritone d'élever à leur bienfaiteur le mausolée qui orne aujourd'hui la cathédrale. Le monument est fort simple. La statue couchée du défunt repose sur un sarcophage dont la face est ornée de cinq bas-reliefs en forme de médaillons : quatre saints ou prophètes, à mi-corps, et au centre l'agneau; sur chacun des côtés, deux saints, également à mi-corps, parmi lesquels on reconnaît, à droite, saint Pierre. Un baldaquin gothique, orné de trois statuettes en ronde bosse et d'un bas-relief représentant le Christ à mi-corps, surmonte le sarcophage, qui est lui-même posé sur trois colonnes excessivement basses. On le voit, la conception est d'une extrême simplicité. J'ajouterai, au risque de révolter les admirateurs de Margaritone, si tant est que le vieux maître arétin en compte encore, que l'exécution n'offre rien de remarquable. Et cependant que l'on compare les dates : l'époque à laquelle appartient le tombeau du bienheureux Grégoire est celle même où prennent naissance les chefs-d'œuvre de l'École pisane, les chaires de Pise, de Sienne, de Pistoia. Quelle vigueur, quelle vie, quelle liberté d'esprit dans ces créations, comparées à celles de l'austère et froid Margaritone!

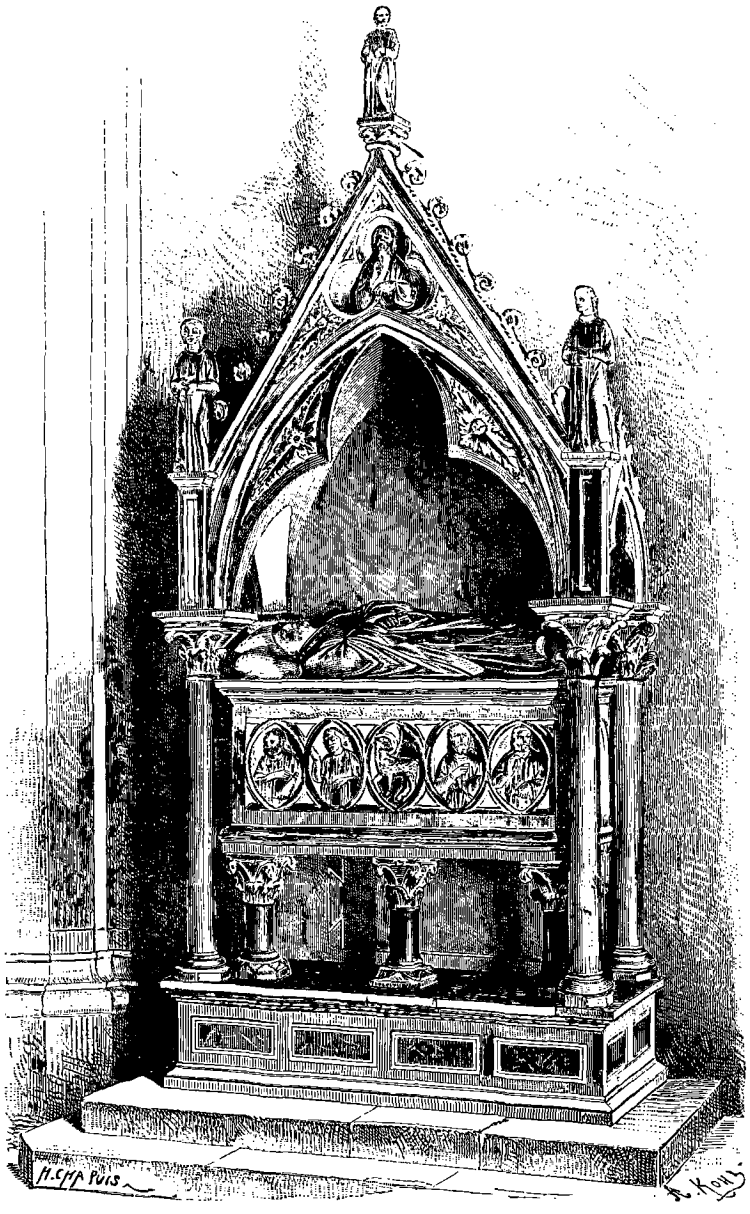
La sculpture toscane du treizième siècle compte, dans la cathédrale, un autre monument encore, postérieur de quelques années seulement au tombeau papal, mais l'emportant singulièrement sur lui en variété et en richesse. Nous voulons parler du maître-autel, élevé en 1286 par les soins de Guglielmino degli Ubertini[1]. Ce vaste ensemble est tout en marbre; des incrustations d'une parfaite élégance y alternent avec une véritable forêt de statues et de bas-reliefs; douze colonnes, non sans analogie avec celles de Santa Maria della Pieve, lui servent de support; on remarquera le contraste entre leurs fûts aux ornements bizarres et leurs chapiteaux dans lesquels la feuille d'acanthe se développe avec la grâce propre au style corinthien. Il ne serait pas impossible, — mes souvenirs ne sont pas assez précis pour que je puisse rien affirmer à cet égard, — que ces chapiteaux provinssent des ruines d'un temple antique. Le sujet des bas-reliefs, qu'il serait trop long de décrire en détail, est la vie de saint Donat, le patron d'Arezzo. Les scènes s'y distinguent par leur mouvement, les figures par leur liberté; il y a tout un monde déjà entre cet art, qui révèle de nombreuses affinités avec l'École pisane, et celui de Margaritone. Mais, sans nier les progrès considérables réalisés dans ce petit nombre d'années, je ne saurais aller aussi loin que Vasari et ses successeurs, jusques et y compris MM. Pasqui, et faire honneur de cette composition compliquée à Jean de Pise, le fougueux, puissant et incorrect successeur de Nicolas. Je n'y retrouve pas l'accent qui caractérise les œuvres de ce maître, surtout pendant la période à laquelle appartient l'autel d'Arezzo. Nous avons en réalité affaire à des artistes laborieux plutôt qu'inspirés, plus habiles qu'originaux; peut-être Giovanni di Francesco d'Arezzo et Bello di Francesco de Florence (noms mis en avant par MM. Burckhardt et Bode), auxquels seront venus se joindre, — c'est Vasari qui affirme cette dernière circonstance, — quelques sculpteurs allemands. La présence en Italie, au treizième siècle, d'architectes ou de sculpteurs du nord n'a rien qui doive nous surprendre. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de signaler, en nous fondant sur des preuves absolument décisives, l'influence qu'ils ont exercée sur le développement de l'art italien au moyen âge.

Le maître-autel de l'évêque Guglielmino a son pen-

1. Ce monument a été gravé dans *le Tour du Monde*, t. XXXIX, p. 237 et 239.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant dans le mausolée de l'évêque Guido Tarlati, qui hérita, on l'a vu, de l'humeur belliqueuse autant que des rares facultés organisatrices de son prédécesseur. L'œuvre du quatorzième siècle — le mausolée porte la date de 1330 — n'a rien à envier à celle du treizième : la magnificence n'y est pas moindre. S'il faut en croire Vasari, la famille du défunt s'adressa au plus grand artiste du temps, à Giotto, pour esquisser le plan du monument et désigner les sculpteurs chargés de l'exécuter. L'illustre fondateur de l'École florentine jeta les yeux sur deux Siennois, Agostino et Angelo, qui réussirent à terminer cet ouvrage si considérable dans l'espace, réellement court, de trois ans. Agostino et Angelo ont eu soin de nous transmettre leurs noms dans une inscription tracée au bas du monument : « Hoc opus fecit magister Augustinus et magister Angelus de Sen(is). MCCCXXX. »



Tombeau du pape Grégoire X. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

Le mausolée de Tarlati est adossé contre une paroi dans la nef de gauche ; un baldaquin gothique, au sommet duquel plane un aigle couronné (serait-ce une allusion à l'attachement de Tarlati pour le pouvoir impérial ?) ; plus bas, dans un vaste cintre, huit anges soutiennent une ample draperie, retombant en plis assez harmonieux. Le corps même du monument est occupé par dix-neuf bas-reliefs : dans la partie supérieure, nous voyons le défunt étendu entre deux anges qui, debout, écartent les tentures encadrant la couche funèbre ; l'attitude du personnage principal manque de liberté et de noblesse ; quant aux anges écartant la draperie, c'est un motif fort commun à cette époque, presque inséparable des monuments funéraires ; on le rencontre entre autres dans le fameux mausolée du cardinal de Braye, à Orvieto, un des chefs-d'œuvre d'Arnolfo, et dans le tombeau de Guillaume Durand, évêque de Mende, à l'église de la Minerve, à Rome.

Les seize bas-reliefs occupant les quatre rangées inférieures retracent la vie de Tarlati, depuis le jour où le pape Clément V lui imposa la mitre (1313), jusqu'à celui où il plaça lui-même à Milan la couronne de fer sur la tête de Louis le Bavarois (1327). L'intérêt historique de ces compositions l'emporte sur leur valeur esthétique ; ce sont des récits sobres et précis, également éloignés de la grandeur épique et de la puissance dramatique. En songeant aux admirables bas-reliefs de la cathédrale d'Orvieto, également du commencement du quatorzième siècle, également l'œuvre de Siennois, à ces anges d'une grâce, d'une suavité si touchantes, émergeant du milieu de rinceaux fantastiques, comme le papillon s'échappe de la fleur qu'il vient de caresser, à ces scènes du Jugement dernier, avec les grincements de dents mêlés aux extases sublimes, on a le droit de se montrer sévère pour l'œuvre honnête, mais d'une faiblesse insigne, surtout dans les bas-reliefs, que l'on pourra étudier dans les photographies d'Alinari (nos 11724 et suivants), exécutée par Agostino et Angelo de Sienne.

Dans le domaine de la peinture, le quatorzième siècle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'est représenté, au dôme arétin, que par une grande fresque attribuée à Berna, mais qui, d'après MM. Burckhardt et Bode, serait plutôt de Spinelli, une Crucifixion. Cet ouvrage est entièrement repeint; on nous dispensera d'y insister. Mais nous ne saurions nous séparer de lui sans recommander aux méditations des autorités ecclésiastiques et autres cette simple question : lequel est le plus dangereux, du vandalisme brutal qui détruit, ou du vandalisme savant qui dénature? Falsifier une œuvre d'art, n'est-ce pas un crime aussi grand que de la supprimer?

A côté de la Crucifixion de Berna, le dôme d'Arezzo contenait des fresques de Giotto, de Buffalmacco, de Taddeo Gaddi, aujourd'hui toutes effacées.

Au quinzième siècle, Arezzo, comme aux époques précédentes, est tributaire des écoles voisines. Cependant il est quelques maîtres éminents que l'on ne peut apprécier à leur juste valeur que dans cette ville perdue.

Le plus célèbre d'entre eux, un artiste absolument supérieur, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir tout à l'heure, Piero della Francesca, a peint à fresque dans la cathédrale, à côté du tombeau de Tarlati, une sainte Madeleine tenant le vase aux parfums. Cette figure se distingue par son caractère d'individualité si marqué et par sa grande tournure : la fierté de la tête n'est égalée que par le beau jet des draperies. On remarquera que celles-ci, comme cela arrive souvent chez Masaccio, sont presque trop amples; les deux maîtres ont été évidemment préoccupés de réagir contre la maigreur propre à la période précédente.

Une fresque placée dans la sacristie, la Pénitence de saint Jérôme, nous fait connaître l'état de la peinture à Arezzo vers la fin du quinzième siècle. Vasari attribue cet ouvrage à son compatriote, Fra Bartolomeo della Gatta, abbé de Saint-Clément, qui l'aurait peint en 1492.

Dans les derniers temps, il est vrai, un commentateur de Vasari a nié jusqu'à l'existence de cet artiste, sous prétexte qu'on ne trouvait pas trace de son nom dans les registres du temps; mais il y a là un parti pris de critique et de défiance qui est excessif, ainsi que nous le montrerons plus loin. Conservons donc provisoirement à l'artiste arétin le nom sous lequel il est connu, et admirons dans la Pénitence de saint Jérôme la force de la caractéristique et la vigueur d'un coloris qui affectionne les tons bruns.

La sacristie renferme en outre trois fragments de retable, appartenant à la même époque, et représentant la Naissance de la Vierge, sa Présentation au temple, son Mariage. On fait honneur de ces ouvrages à l'auteur des grandioses fresques de la cathédrale d'Orvieto, Lucas Signorelli, et il faut avouer qu'ils se rapprochent singulièrement de sa manière, non dans ce qu'elle a de fier et de puissant, mais dans ce qu'elle a de mou et d'indécis, car peu d'artistes ont été plus inégaux que Signorelli. Sachons dire la vérité même à des maîtres aussi célèbres; sans la critique, l'éloge n'a pas de prix; un ancien a dit : à qui nul ne paraît méchant, nul ne paraît bon.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest.

Citons encore, pour le quinzième siècle, les fonts baptismaux, de forme hexagonale. Trois côtés sont garnis d'ornements; trois autres portent des bas-reliefs, représentant, celui du centre le Baptême du Christ, celui de gauche le Baptême de saint Donat, celui de droite le Baptême d'un infidèle. Les figures, un peu rondes, sans grand accent, offrent quelques réminiscences de l'art chrétien primitif, tel qu'il se montre à nous sur les sarcophages. Quant aux ornements, — guirlandes, pilastres, niches en forme de pectens, — ils sont déjà tout empreints de l'esprit de la Renaissance. Vasari attribue cet ouvrage au sculpteur florentin Simon, frère de Donatello, artiste énigmatique dont l'identité n'a pu être encore établie.

Une belle Crucifixion, en terre cuite émaillée, avec des personnages blancs et bleus, aux nimbes dorés, et des guirlandes polychromes, une Ascension, et une Madone entre des saints et des anges, proclament, au dôme d'Arezzo, les titres d'une autre famille florentine célèbre de la première Renaissance, les della Robbia.

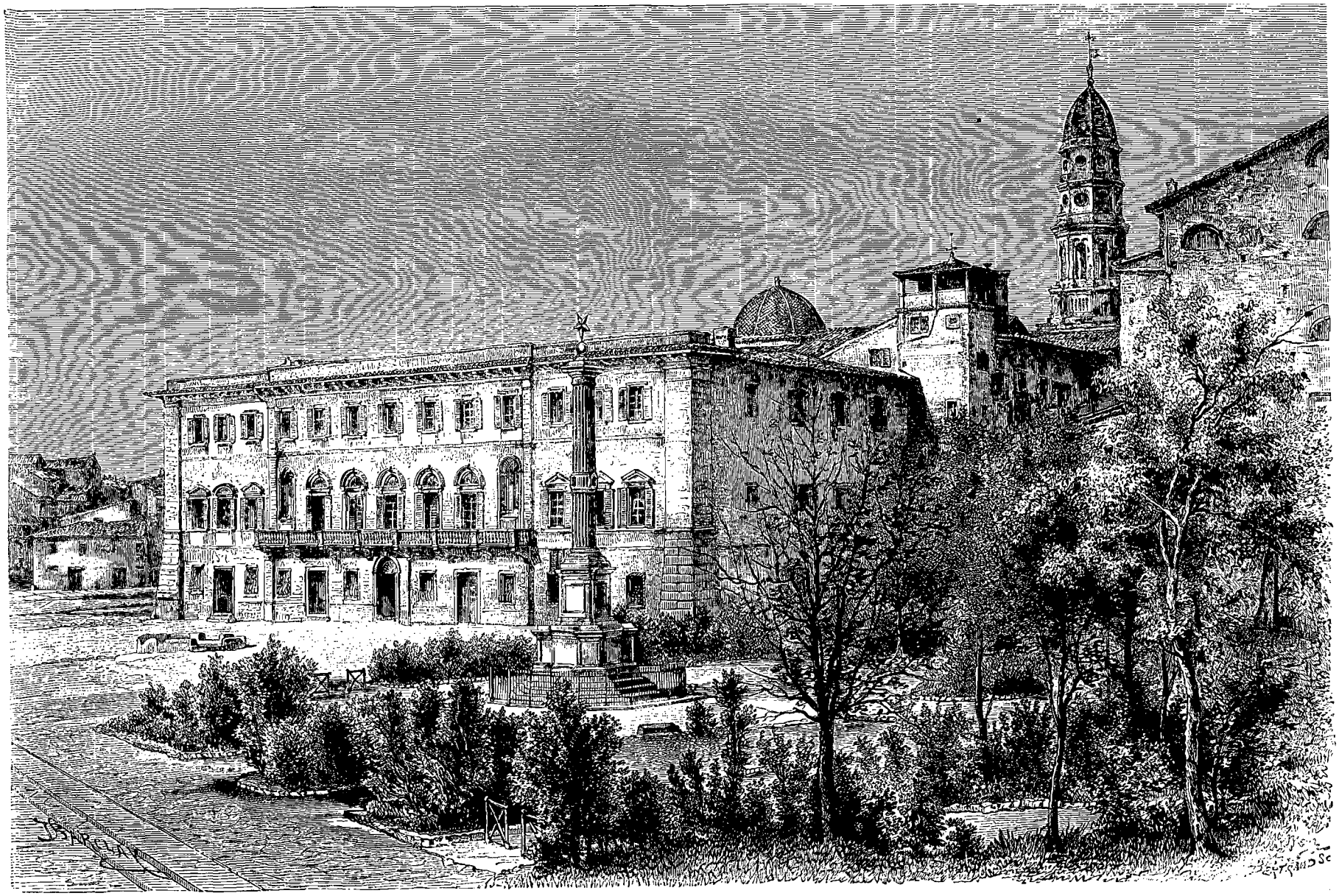
La période qui nous resterait à étudier, celle qui s'étend du milieu du seizième au milieu du dix-neuvième siècle, depuis Vasari jusqu'à Pierre Benvenuti (1769-1844), un autre peintre arétin longtemps célèbre, compte, dans le monument dont nous nous occupons, des productions nombreuses et variées. Hélas! ce ne sont pas les efforts, les sacrifices qui ont manqué chez les concitoyens et les héritiers de Mécène : ce sont les hommes supérieurs, et, plus encore que les hommes supérieurs, la sincérité des impressions et la distinction du goût. Né au quinzième siècle, Benvenuti aurait probablement égalé les Piero della Francesca et les Lucas Signorelli; élevé et grandi au milieu des préoccupations modernes, il n'a même pas su être un imitateur habile; son Martyre de saint Donat et sa Judith, au dôme d'Arezzo, nous laissent aujourd'hui parfaitement froids, et l'on sourit de l'illusion des contemporains de ce maître, qui l'ont naguère acclamé chef de l'École toscane, et ont cru voir paraître en lui un second Raphaël.

Un coup d'œil encore, avant de prendre congé de la cathédrale, aux deux chaires : elles datent du seizième siècle, mais c'est quelque temple païen qui a fourni les splendides marbres dont elles sont ornées. Ainsi partout, sur ce sol classique, la radieuse civilisation antique perce à travers les créations du christianisme.

Jean Bologne et Pierre de Francheville.

Devant la cathédrale, à l'angle de la plate-forme assez élevée, — on y arrive par un escalier de vingt et une marches, — sur laquelle elle est construite, se dresse une statue de marbre qui mérite de fixer notre attention.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La place de la Cathédrale et les remparts de Guido Tarlati (voy. p. 275). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle représente le grand-duc Ferdinand Ier, debout, la tête découverte, le regard haut, la jambe gauche en avant, une main appuyée sur la hanche, l'autre posée sur son sceptre. Une cuirasse recouvre sa poitrine; un manteau flotte sur ses épaules, tandis que son casque, ornement inutile, est posé à terre. Une longue inscription nous apprend qu'en 1595 les habitants d'Arezzo ont élevé ce monument à leur prince en reconnaissance des services qu'il a rendus à l'assainissement de leur ville et au drainage de leurs terres : *Aeris salubritatis, agrorum fertilitatis, locorum amœnitatis auctori.*

Si je m'arrête si longuement à la statue de Ferdinand Ier, qui se recommande d'ailleurs par sa belle tournure, son allure martiale, c'est qu'elle nous rappelle les noms de deux célèbres artistes français, le maître et le disciple, associés dans un commun effort : CIↃ. D. XCIIII IOANNES BONONIA I(nvenit). PETRVS FRANCAVILLA BELGI Æ(sic) F(ecit); cette signature tracée sous le casque ne laisse aucune place au doute.

Je n'ai pas à présenter à mes lecteurs Jean Bologne, notre grand sculpteur douaisien, devenu Florentin par son long séjour sur les bords de l'Arno. Ses chefs-d'œuvre, la fontaine de Neptune à Bologne, l'Enlèvement des Sabines à Florence, le Mercure volant, sont présents à toutes les mémoires. Tout récemment, un érudit, doublé d'un homme de goût, a payé au maître la dette contractée par la mère patrie et lui a élevé un monument digne de lui. J'ai nommé M. Abel Desjardins, l'éminent et sympathique doyen de la Faculté des lettres de Douai, et son splendide volume : *la Vie et l'œuvre de Jean Bologne* (Paris, 1883, gr. in-folio).

Ainsi que nous l'apprend l'inscription, Jean Bologne (et non Jean de Bologne, comme on l'appelle improprement) a conçu, inventé la statue en 1594 (il comptait alors soixante-dix ans; sa vie se prolongea, on le sait, jusqu'en 1608), tandis que Pierre de Francheville l'a exécutée.

Né à Cambrai, en 1553 (de là vient qu'il se qualifie de Flamand ou de Belge), Francheville, artiste médiocrement doué, et qui eut en outre le malheur de naître à une époque d'irrémédiable décadence, dut aux leçons de son compatriote Jean Bologne, qu'il alla rejoindre à Florence, d'échapper pour un temps à l'affectation et à l'exagération, ces défauts auxquels il sacrifia dans la suite sans relâche. Ses productions les plus satisfaisantes sont celles où il lui a été donné de servir d'auxiliaire ou d'interprète au dernier grand artiste de la Renaissance : la statue d'Arezzo, la statue élevée à Henri IV sur le Pont-Neuf. Mais que le maître vienne à disparaître : avec lui s'éteindra la lumière qui éclairait, la flamme qui réchauffait le disciple. Jean Bologne, en mourant, emporta la meilleure part du talent de celui auquel la postérité sait surtout gré de sa piété filiale, de son dévouement à la gloire de l'homme supérieur.

Statue de Ferdinand Ier, par Jean Bologne et Pierre de Francheville. Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

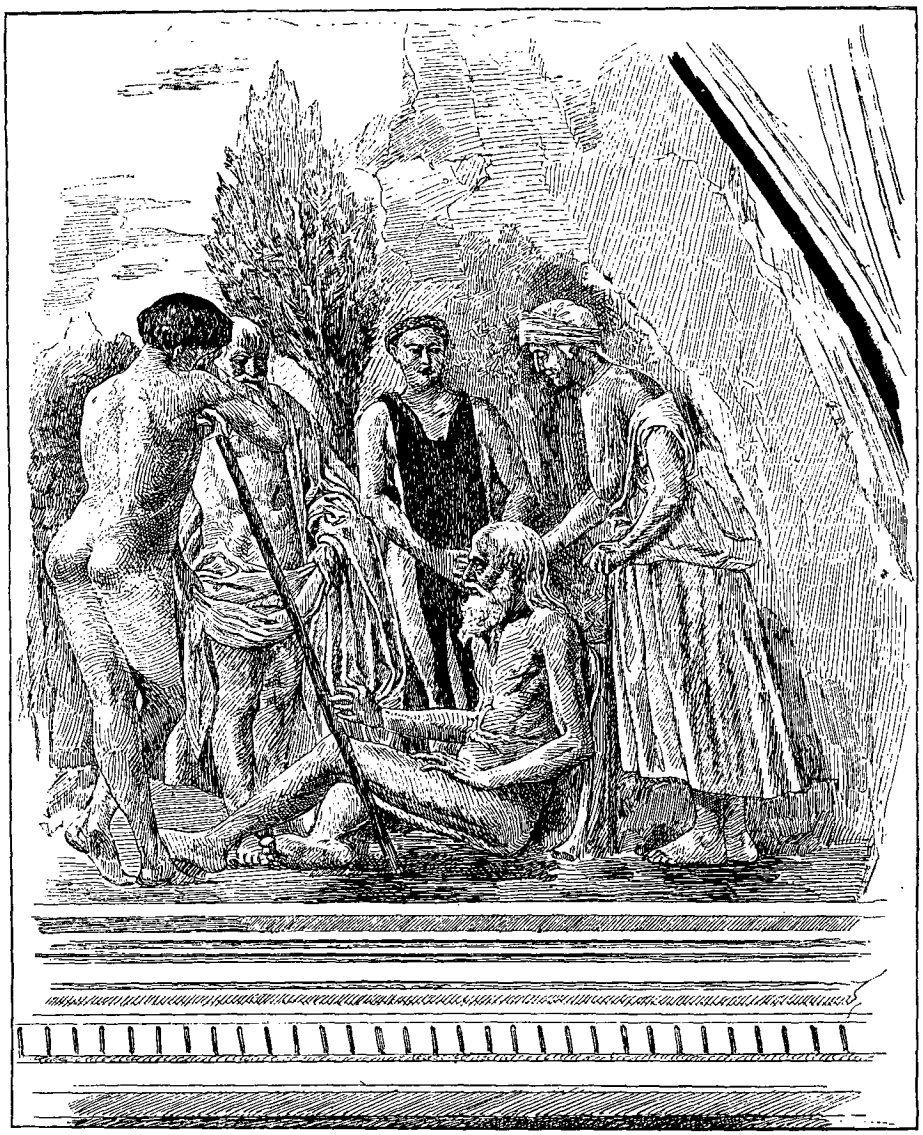
Gui d'Arezzo et Pétrarque.

Parmi les privilèges dont jouit l'Italie, l'un des plus enviables est le mélange incessant des chefs-d'œuvre de l'art avec de grands et fortifiants souvenirs historiques. Après s'être extasié, dans la cathédrale, devant les manifestations des écoles toscanes à l'époque de leur plus brillant essor, il est doux de se recueillir, à quelques pas de là, dans la Via dell'Orto, devant une petite maison où rien ne parle aux yeux, mais où l'esprit est envahi par je ne sais quelle émotion bienfaisante, quelle sereine et profonde volupté; nous sommes devant la demeure où a vu le jour le chantre de Laure, l'ami et le défenseur de Rienzi, le premier champion de l'humanisme, couronné au Capitole aux acclamations de l'Italie entière, le divin Pétrarque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est en 1304, le 20 juillet, que naquit, de parents chassés de Florence par les troubles politiques, l'homme de génie dont la gloire devait balancer par instants celle d'un autre exilé florentin, Dante. François Pétrarque ne comptait encore que sept mois lorsque sa mère l'emmena à Incisa, localité située à mi-chemin entre Arezzo et Florence; puis vint le tour de Pise, où l'enfant resta jusqu'à l'âge de huit ans (il en avait sept quand il quitta Incisa), et enfin d'Avignon. On connaît les autres traits de cette existence brillante qui ne fut qu'une succession de triomphes.

De longues années se passèrent avant que le poète revît sa ville natale, qu'il connaissait d'ailleurs surtout par les récits de ses parents. En 1350, revenant de Rome, où il s'était rendu à l'occasion du jubilé, il résolut de s'arrêter à Arezzo : l'accueil que lui firent ses



Fragment de la Mort d'Adam, par Piero della Francesca (voy. p. 282). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

concitoyens le récompensa de ce pieux souvenir donné aux lieux qui abritèrent les siens pendant les dures épreuves de l'exil.

La maison de Pétrarque n'a rien conservé de son caractère primitif; reconstruite à une époque assez rapprochée de nous, elle se compose d'un rez-de-chaussée percé d'une fenêtre, d'un premier étage percé de trois. Au-dessus de la porte est tracée la vulgaire inscription : *Guardie di pubblica sicurezza* (gendarmes), à côté de l'écu de Savoie. Heureusement, une belle plaque de marbre, incrustée dans la façade, permet de se reporter, pour peu que l'on soit doué de quelque force d'abstraction, aux impérissables souvenirs qui s'attachent à cette humble habitation.

La maison du fondateur de la musique moderne s'élève à peu de distance de celle où est né le rénovateur des études classiques. *Qui nacque—abitò Guidò Monaco. Ut, re, mi, fa, sol, la, la, sol, fa, mi, re, ut,*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

telle est l'inscription laconique qui, sur la Piazza di San Piero, sur une maison de belle apparence, relativement moderne, rappelle le lieu de naissance et les titres de Gui d'Arezzo († 1050). — En 1882, Arezzo a célébré par des fêtes brillantes l'érection de la statue de ce grand précurseur.

L'église Saint-François et les fresques de Piero della Francesca.

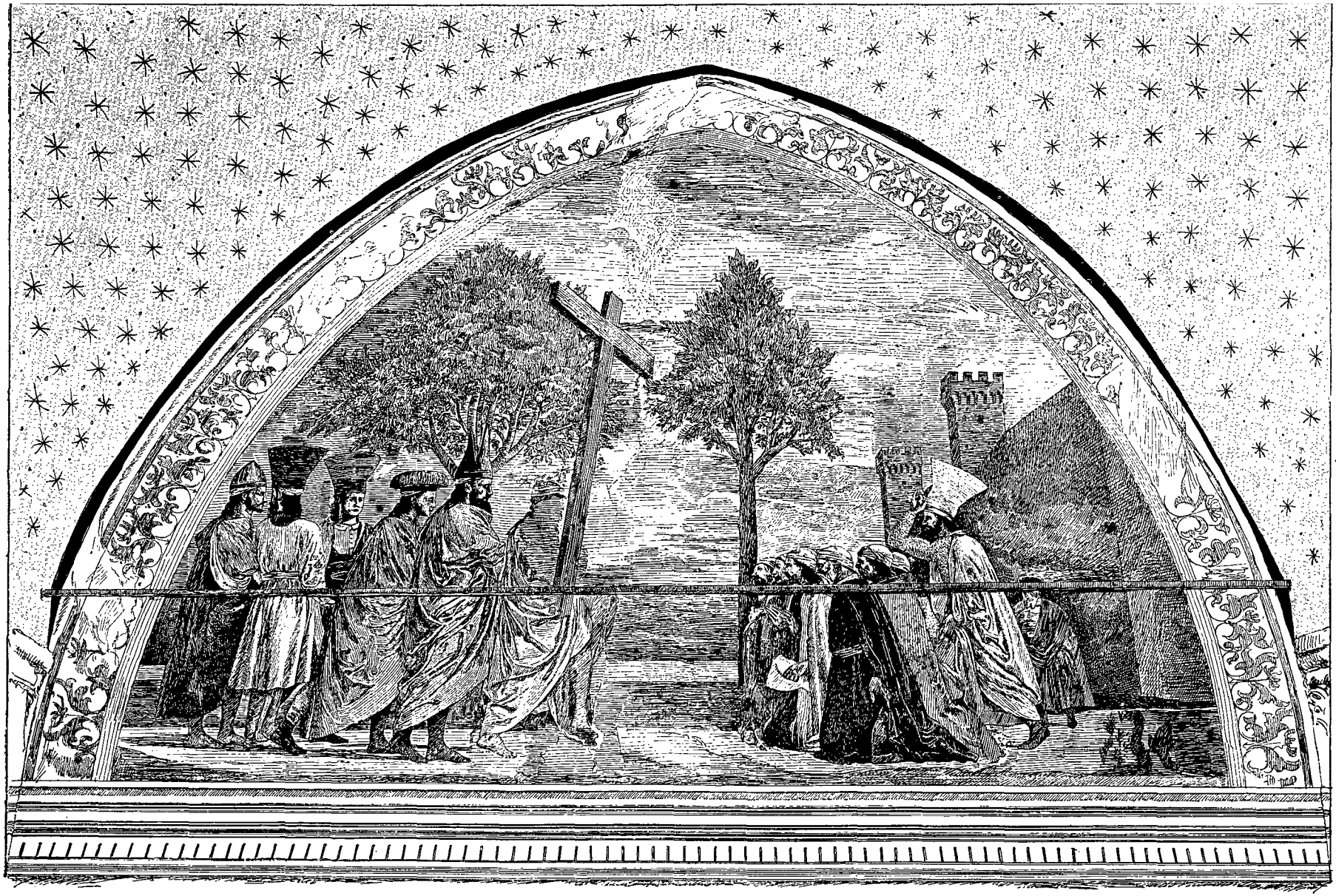
En redescendant vers les parties basses de la ville, nous débouchons sur une place ornée, au centre, d'une statue de marbre et, au fond, d'une église : c'est la

Personnage debout, par Piero della Francesca (voy. p. 284). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

« Piazza di San Francesco ». La statue représente le comte Fossombroni, le personnage éminent dont nous avons plusieurs fois déjà prononcé le nom, homme d'État, économiste, ingénieur (*idraulico, economista, politico,* dit l'inscription). De la main droite le comte, vêtu d'une toge tombant à terre, tient un rouleau, probablement le plan de canalisation de la Chiana; sa gauche est posée sur un lion qui lève la tête vers lui; l'attitude exprime la méditation. Cet ouvrage, exécuté par le sculpteur florentin Romanelli, a été offert à la ville d'Arezzo par un parent du comte.

L'église Saint-François, avec sa façade inachevée, attendant depuis des siècles le revêtement qui doit masquer l'appareil grossier de la construction, et avec son unique nef, pauvrement décorée, et encore plus mal entretenue, n'est guère faite pour attirer le visiteur, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'Exaltation de la Croix, par Piero della Francesca (voy. p. 284). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cependant c'est ici qu'il nous sera donné de goûter les plus hautes jouissances esthétiques, de contempler une de ces créations qui font date dans l'histoire des arts : le chœur, et c'est tout dire, renferme les célèbres fresques de Piero della Francesca.

Quel bonheur! L'éclairage est excellent; on n'a pas eu la malencontreuse idée de garnir les fenêtres de vitraux de couleur; le sacristain, un bon vieux moine franciscain, en tirant les rideaux, répand des flots de lumière sur les fresques déjà très claires et très nettes par elles-mêmes.

Quelques mots, avant d'étudier les fresques du chœur de Saint-François, sur leur auteur, sur ce maître éminent qui, sans fonder d'école proprement dite, a exercé une si grande influence sur le développement de la peinture italienne et peuplé de ses chefs-d'œuvre tant d'églises et de palais, depuis Rome, Borgo San Sepolcro, Arezzo, Florence, jusqu'à Urbin et jusqu'à Rimini.

Piero della Francesca est né à Borgo San Sepolcro, à quelques lieues d'Arezzo, vers 1416; il semble avoir visité de bonne heure Florence, où nous le voyons exécuter en 1437-1440, en collaboration avec Domenico Veneziano, des peintures destinées à Santa Maria Nuova; en 1445, il peint une Résurrection à Borgo San Sepolcro; en 1451, il orne le temple de Saint-François de Rimini de la fresque représentant le farouche Sigismond Malatesta agenouillé devant saint Sigismond; c'est vers cette époque aussi qu'il a dû exécuter ses fresques d'Arezzo et de Rome; de 1454 à 1478, nous le trouvons tour à tour à Arezzo (1466), à Urbin (1467), enfin dans sa ville natale (1454, 1478), où il meurt en 1492 (et non en 1509, comme le rapportent beaucoup d'auteurs). Vasari raconte qu'à l'âge de soixante ans l'artiste devint complètement aveugle; il y a là évidemment quelque exagération, car, en 1487, le notaire chargé de recevoir le testament de Piero le déclare sain d'esprit, d'entendement et de corps : nous n'en sommes pas moins autorisés à croire que l'affaiblissement de sa vue a causé sa longue inaction pendant la dernière partie de sa vie.

Les fresques de l'église Saint-François, exécutées, nous l'avons dit, après 1450, nous montrent Piero della Francesca dans la plénitude de ses forces. Elles nous retracent, sur les deux parois latérales du chœur et sur la paroi du fond, en douze compartiments, l'histoire de nos premiers parents (ou plus exactement la Mort d'Adam) rapprochée de celle du Triomphe du christianisme (marquée par l'Invention de la vraie Croix et par les victoires d'Héraclius sur les Perses). C'est, on le voit, une de ces données moitié historiques, moitié symboliques, si fort en vogue au moyen âge et à l'époque de la première Renaissance, et qui eurent le privilège de préoccuper jusqu'à ses dernières années Michel-Ange : l'idée qui a présidé aux fresques de la Sixtine n'est autre, en effet, que ce rapprochement du péché originel et de ses conséquences avec les promesses de rédemption.

Ces hautes conceptions, disons-le dès le début, ne sont point le fait de Piero della Francesca. Observateur impeccable, sachant rendre avec une égale sûreté de main les moindres détails de la structure du corps humain, et les jeux de lumière les plus fugitifs, l'artiste de Borgo San Sepolcro sacrifie à la recherche du naturalisme la beauté des types ou de l'ordonnance, la poésie de l'invention, la force dramatique. Comme Masaccio, il prend pour point de départ le portrait, qu'il substitue aux figures idéales de l'époque précédente, mais, dans sa passion pour la netteté et la précision, il oublie que la mission de l'artiste consiste à élever l'esprit autant qu'à satisfaire l'œil par la fidélité de la reproduction. De là les traits vulgaires ou choquants qui déparent bon nombre de ses compositions et qui obscurcissent trop souvent des beautés de premier ordre. Nous retrouvons ici une tendance commune à toute l'École florentine du quinzième siècle : subordonner à la solution de problèmes purement techniques l'interprétation normale d'un sujet. Pour l'un, toute la peinture ne consiste que dans la perspective; un autre ne se préoccupera que de faire montre de ses connaissances anatomiques; puis viendra la recherche du caractère poussée jusqu'à la caricature. Mais combien peu, dans ce mouvement, scientifique pour le moins autant qu'artistique, songeront à provoquer le recueillement, la piété, à exalter de hautes et saintes passions, en un mot à donner aux représentations religieuses ou patriotiques le style qui leur convient!

Commençons par la première composition : la Mort d'Adam. A droite, on voit assis par terre le père du genre humain, amaigri, chauve, tremblant; debout à côté de lui, Ève, le visage ridé, les seins flétris, soutient la tête du moribond, tandis que trois autres personnages, une femme, un vieillard et un jeune homme, le regardent avec une sorte d'impassibilité. Dans ces personnages, à moitié ou complètement nus, ce qui frappe d'abord c'est la variété des attitudes : l'un, appuyé sur un bâton, tourne le dos au spectateur et permet à l'artiste de montrer avec quelle maestria il sait modeler un torse; je ne serais pas étonné, à ce propos, que Piero, malgré son naturalisme, eût regardé à la dérobée quelque statue antique; le mouvement est presque trop beau et trop sûr pour avoir été inventé de toutes pièces au milieu du quinzième siècle. J'ajouterai que cette figure annonce celle de ce frère de Joseph qui, dans les Loges du Vatican, écoute debout, appuyé sur un bâton recourbé, l'explication que l'adolescent donne de ses songes. Raphaël, en passant à Arezzo, aurait-il emporté quelque croquis des fresques de San Francesco?

Le reste de la lunette, dans laquelle se trouve encadrée la composition que nous étudions, est occupé par le récit de l'ensevelissement d'Adam. A gauche, des spectateurs impassibles, parmi lesquels nous noterons un autre jeune homme nu, un berger debout, un pied posé sur l'autre, mais se montrant de profil, tandis que celui qui lui fait pendant à droite est vu de dos. Plus loin on descend le cadavre dans la tombe; malheureu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sement l'enduit sur lequel est tracée la peinture est tombé en plusieurs endroits, et l'on en est réduit à reconstituer par la pensée la figure d'Adam. En voyant disparaître à jamais son aïeul, une femme pousse des cris déchirants et étend les bras par un de ces gestes si fréquents chez les primitifs, depuis Giotto, qui l'a, je crois, inventé, jusqu'à Donatello et Mantegna. Sachons gré à l'artiste d'avoir tenu à placer ici une note émue, à lui qui semble d'ordinaire s'interdire la peinture des passions, pour ne s'attacher qu'au spectacle de l'effort ou de la douleur physique; mais constatons en même temps qu'il est loin de s'être élevé dans cette figure au pathétique des maîtres que nous venons de citer.

Au-dessous de la Mort d'Adam se développe la peinture qui représente la Visite de la reine de Saba à Salomon. On a quelque peine à saisir le lien qui rattache cette scène à celle qui précède et à celles qui suivent; l'explication en est dans une légende assez populaire, à ce qu'il semble, et dont voici la teneur : Seth avait planté sur la tombe de son père un rejeton de l'arbre du bien et du mal; ce rejeton, devenu grand, servit à Salomon à construire un pont, en attendant qu'il fournît le bois de la croix de Jésus. Instruite de cette coïncidence mystérieuse, la reine de Saba vint la révéler au plus sage des rois.

La Visite de la reine de Saba, quoique fortement endommagée, nous séduit aujourd'hui encore par les motifs les plus pittoresques, les plus vivants. Les dames qui forment le cortège de la souveraine ne sont point belles, pas plus que ces Florentines dont Ghirlandajo a peuplé le chœur de Santa Maria Novella; mais quelle fierté, quelle distinction! On en jugera par le fragment que nous avons fait reproduire. Le talent de narrateur de Piero éclate ici dans toute sa force; à gauche, les serviteurs tenant les chevaux; vers le centre, les suivantes, avec leurs élégants costumes florentins; puis la reine s'agenouillant; à droite, sous un portique supporté par de belles colonnes corinthiennes cannelées, l'entrevue des deux souverains.

La troisième page de ce cycle, qui ne brille point par la netteté de la classification, car l'ordre chronologique y est constamment interverti, représente le prologue de la bataille livrée par l'empereur Héraclius au roi des Perses Chosroès, bataille à la suite de laquelle les chrétiens reconquirent la sainte Croix. Des figures entières ont disparu, cependant on voit encore, à gauche, un groupe imposant de chevaliers chrétiens bardés de fer, la lance au poing, s'avançant fièrement vers l'armée des infidèles. Héraclius, monté sur un cheval blanc, est à leur tête; on le reconnaît à son chapeau pointu orné d'une visière, couvre-chef bizarre que Piero della Francesca avait vu sur la tête de l'empereur Jean VIII Paléologue, lorsque celui-ci assista au concile de Florence, en 1439, et que l'artiste plaça, par un singulier anachronisme, ou par un amour exagéré de la couleur locale, sur la tête de l'empereur du septième siècle. Vers le centre de la composition, un cavalier dont le cheval gravit péniblement la berge de la rivière qui sépare les deux armées; à droite enfin, les Perses.

Le paysage qui sert de fond à la composition est de la plus grande beauté et nous montre en Piero della Francesca un des créateurs du genre. Rien de plus juste comme sentiment et de plus fin comme coloris que le fleuve d'azur reflétant les arbres du rivage; le charme et la transparence du tableau égalent ceux de ce merveilleux panorama qui forme le revers des portraits de Frédéric d'Urbin et de sa femme, un des chefs-d'œuvre de notre artiste, à la Galerie des Offices.

La paroi de gauche, faisant face à celle que nous venons de décrire, est divisée, comme elle, en trois grands compartiments. Au sommet, Héraclius faisant dresser la croix devant les portes de Jérusalem; au centre, sainte Hélène retrouvant l'instrument du salut; dans le bas, la suite de la bataille livrée par Héraclius à Chosroès.

L'érection de la croix en face de Jérusalem ne comprend que peu de figures et la scène manque absolument de solennité; d'un côté, l'empereur avec quatre ou cinq compagnons, debout près de la croix; de l'autre, un groupe d'habitants de Jérusalem prosternés. On remarquera les coiffures gigantesques de ces derniers; longtemps avant Gentile Bellini, Piero della Francesca s'est attaché à représenter le costume oriental dans toute son originalité. Il a évidemment cherché à tirer parti des croquis pris pendant le concile de Florence, qui attira un si grand nombre de représentants de l'Orient.

Si, dans l'Invention de la Croix, le groupement prête à la critique, — comme dans la composition précédente, les figures y sont trop éparpillées, — en revanche il faut admirer sans réserve la justesse et la vivacité des attitudes. Signalons aussi le soin avec lequel sont dessinées les draperies. Cette manière savante et serrée rappelle Paolo Uccello, dans son Déluge de Noé, que tout le monde a contemplé dans le cloître de Santa Maria Novella à Florence, le fameux « Chiostro verde ». Vienne le grand Mantegna : en ajoutant à la précision de ses prédécesseurs sa variété, son ampleur, sa richesse, il portera l'art de draper à un degré de perfection qui n'a pas été dépassé.

La Bataille mérite une étude plus développée; c'est la mêlée de cavalerie la plus extraordinaire qui se puisse concevoir; les chevaux hennissent, se cabrent, ruent, avec une énergie qui n'a rien à envier à celle d'Uccello, dont Piero della Francesca, ici encore, s'est visiblement inspiré, malgré sa prétention à l'originalité (on est toujours l'enfant de quelqu'un!). Quant aux combattants, ils sont tout entiers à l'ardeur de la lutte, chevaliers chrétiens bardés de fer, Tartares au chapeau pointu, à la moustache pendante, comme celle des Chinois. On remarquera à ce sujet que l'artiste, au lieu de donner aux païens le type et le costume des Turcs du quinzième siècle, comme n'auraient pas manqué de le faire ses contemporains, aux yeux desquels les ennemis par excellence du nom chrétien étaient les sec-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tateurs de Mahomet, les a représentés comme des habitants de l'Asie. Avec ses préoccupations souvent extra-artistiques, il s'est attaché à reproduire, d'après des documents certains, les caractères physiques, le costume, l'armement de ces barbares. Les ethnographes, à coup sûr, trouveront dans sa composition de précieuses indications.

Les jouissances que la vue de cette bataille procurera aux artistes seront moindres; il ne suffit pas en effet de nous montrer des guerriers sonnant du clairon, brandissant les étendards, frappant de la lance et de l'épée, d'estoc et de taille; il faut aussi prendre parti, marquer ses préférences, se passionner pour la bonne cause, faire intervenir au besoin le dieu des batailles. Chez Piero della Francesca, la lutte est indécise: chrétiens et infidèles sont confondus sans que l'on devine de quel côté penchera la victoire. L'impartialité conduit au scepticisme, et il est bien rare que le scepticisme chez l'artiste n'ait pas pour corollaire l'indifférence chez le spectateur. Serait-ce donc là le résultat de tant de talent et de tant de labeur?

La paroi du fond, coupée par une fenêtre, nous montre, à droite, dans le haut, un personnage debout; au-dessous, des ouvriers occupés à dresser la croix; dans le bas, le Songe de Constantin; à gauche, dans la partie supérieure, un second personnage debout; au-dessous, des ouvriers retirant un de leurs compagnons du puits dans lequel il est tombé; dans la partie inférieure, l'Annonciation.

Dans les deux scènes centrales, — ouvriers occupés à dresser la croix ou à retirer leur compagnon du puits, — la représentation de l'effort physique fait complètement oublier à l'artiste l'expression morale; à voir ces chèvres, ces câbles, ces hommes soulevant péniblement une poutre, ou tirant de toutes leurs forces sur des cordes, on croirait qu'il s'agit de quelque expérience de mécanique, non d'une scène si auguste. Quelle science d'ailleurs dans le modelé et l'attitude des personnages! Les successeurs de Piero della Francesca peuvent se féliciter d'être venus après un chercheur de cette force, qui, renonçant à émouvoir ou à séduire, s'est acharné à la solution de problèmes aussi ardus, comme Paolo Uccello s'acharnait à éclaircir les arcanes de la perspective, au point d'en oublier le sommeil, pour ne pas dire le boire et le manger.

Le Songe de Constantin est une scène d'une netteté et d'une vigueur admirables, mais traitée à un point de vue absolument réaliste. Sous une tente, dans un lit de camp, l'empereur dort, enveloppé jusqu'au cou dans ses couvertures; sa tête elle-même disparaît en partie sous un couvre-chef dont, par bonheur, on n'aperçoit que le bas. Devant le lit est assis, sur une chaise, un secrétaire succombant à la fatigue, une de ces figures « trouvées », si fréquentes dans l'œuvre de Piero; le bras gauche supporte la tête, le bras droit est nonchalamment posé sur les jambes; tout traduit l'envahissement graduel du sommeil, la détente de l'esprit, l'engourdissement des membres. A gauche, un soldat, bardé de fer, la lance au poing, monte la garde; ce personnage, qui se montre de dos, a pour pendant, de l'autre côté de la tente, un soldat vu de face : notons cette recherche du rythme.

Le Songe de Constantin est célèbre non seulement pour la vérité des attitudes, mais encore pour la science du clair-obscur dont Piero y fait preuve. Raphaël, qui, très certainement, a passé par Arezzo, n'a pas dédaigné de s'inspirer de cet effet dans la Délivrance de saint Pierre, dans les Stances du Vatican. Quoique les attitudes des soldats chargés de surveiller le saint soient différentes de celles des satellites de Constantin, la coloration générale et notamment les reflets des cuirasses, reflets qui servent en partie à éclairer la scène, rappellent de la manière la plus évidente la fresque de San Francesco.

Il nous reste à examiner la composition faisant pendant au Songe de Constantin, l'Annonciation. Dans cette scène, l'artiste, convaincu que la grâce et l'éloquence n'étaient pas son fait, a cherché la gravité, l'austérité. A droite, debout sous un portique dont l'architecture, imitée d'un modèle antique, est irréprochable, se tient Marie, la physionomie sévère, impassible, presque virile, la tête recouverte d'un bout de voile, comme les contemporaines de Piero, le cou nu : sa droite est levée sur le messager divin, par un geste qui manque d'émotion; sa gauche, à moitié cachée sous l'ample manteau jeté sur ses épaules, tient un livre entr'ouvert. A gauche, l'ange, tenant d'une main un lis, levant l'autre pour bénir, met un genou en terre, tandis que Dieu le Père, se montrant à mi-corps dans les airs, confirme la nouvelle apportée par son messager.

Si, au moment de prendre congé de ce cycle considérable, qui fait la gloire de l'église Saint-François, et qui suffirait à assurer à son auteur une place à part parmi les précurseurs, disons mieux, parmi les champions de la Renaissance, on essaye de résumer les impressions si diverses auxquelles donne lieu le chef-d'œuvre de Piero della Francesca, on se sent partagé entre l'admiration due à ce dessin si savant et si précis, à ce coloris si frais, si clair, si transparent, et les justes critiques que soulève ce parti pris de sobriété, de froideur, on est tenté de dire de prosaïsme. Le jugement définitif, cependant, ne saurait être que favorable au maître : si la passion et l'inspiration, si le culte de l'idéal lui ont manqué, en revanche sa peinture est profondément originale et attachante, grâce à l'absolue sincérité de ses observations, et au charme qu'il a su donner à sa couleur. Notre regretté maître, Charles Blanc, ne s'est pas trompé lorsque, au moment de constituer le Musée des copies, qu'on a pu voir un instant au Palais de l'Industrie, il a tenu à donner une place à Piero della Francesca au milieu de tant de peintres éminents. Nous invitons nos lecteurs à contrôler son appréciation et la nôtre en allant examiner dans la chapelle de l'École des beaux-arts, où elles sont allées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

échouer, après la suppression du Musée européen, les copies de l'Invention de la Croix et de la Bataille d'Héraclius.

Une visite à la maison de Pierre l'Arétin et à la maison de Georges Vasari.

Après l'exploration du Dôme, après l'étude minutieuse des fresques de Piero della Francesca, il nous est permis de nous donner quelque loisir. Nous en profiterons pour laisser de côté, provisoirement, églises ou musées et pour flâner à travers la ville.

La Via San Vito, droite et large, mais déjà un peu écartée, nous attire, non seulement par sa belle tournure, mais encore par le souvenir des hommes célèbres qu'elle a vus naître ou qu'elle a hébergés. Au numéro 19 se trouve la maison de l'Arétin : c'est une construction des plus humbles, composée de deux étages, ayant chacun deux fenêtres seulement. Autour du buste en haut relief qui orne la façade on lit cette inscription :

QUI NACQUE ET ABITO PIETRO ARETINO 1493.
ECCOVI LA MIA EFFIGIE NATURALE
ACCIO VEDIATE CON CHE CORE
SO DIR BEN DEL BENE E MAL DEL MALE[1].

Que nous voilà loin de la sanglante épitaphe composée par une des innombrables victimes du fougueux satirique : Ci-gît l'Arétin, dont la langue a blessé les vivants et les morts : de Dieu seul il n'a pas dit de mal, s'excusant en disant qu'il ne le connaissait pas.

La personnalité et les écrits de l'Arétin sont trop

Fragment de la Visite de la reine de Saba à Salomon, par Piero della Francesca. — Dessin de Thiriat, d'après une photographie.

connus pour que je m'arrête longuement à retracer sa biographie, à définir son talent. Né à Arezzo, en 1492, Pierre fut bientôt obligé, à la suite d'une mordante attaque contre les indulgences, de quitter sa patrie; il s'établit à Pérouse, où il exerça la profession de relieur. Plus tard, sous Jules II, nous le trouvons à Rome, au service d'Augustin Chigi, surnommé le Magnifique, le protecteur de Raphaël et de tant d'autres hommes célèbres. Chassé pour vol, à ce que l'on affirme, de cette maison hospitalière, l'Arétin réussit à obtenir un emploi au Vatican; mais son humeur inquiète, sa langue de vipère ne tardèrent pas à attirer sur lui la colère du fougueux Jules II. Sous Léon X, il rentra en faveur, et pendant plusieurs années nous le trouvons en rapport avec les hommes les plus marquants de la cour pontificale, notamment avec Raphaël. Banni sous Clément VII pour sa collaboration aux fameuses estampes gravées par Marc-Antoine d'après les dessins de Jules Romain, il finit par se retirer à Venise, d'où pendant trente ans il exerça une véritable dictature sur l'Europe entière. Poète et prosateur d'un incontestable talent, maniant avec une égale adresse la flatterie et la calomnie, prodiguant avec la même exagération l'éloge et la critique, il battit monnaie de la vanité des uns, de la lâcheté des autres. Les plus grands princes, et parmi eux le pape Paul III, qui poussa la faiblesse jusqu'à baiser publiquement au front l'auteur de tant d'écrits infâmes, recherchèrent son amitié, achetèrent son approbation ou son silence. Le tribut que l'Arétin préleva de la sorte sur ses contemporains s'éleva au chiffre total de soixante-dix mille écus d'or, trois à

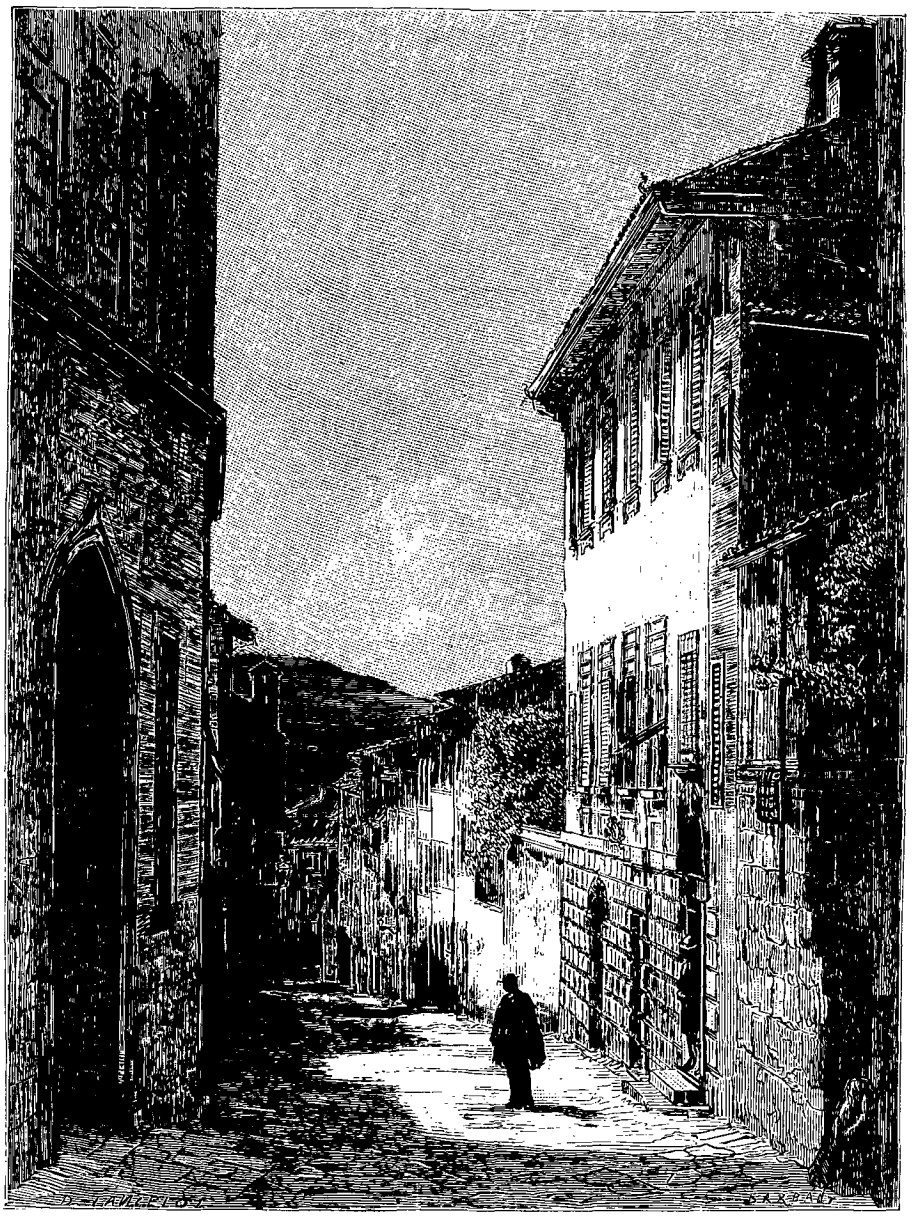
1. « Ici naquit et habita Pierre l'Arétin. 1493. Voici mon portrait au naturel, afin que vous voyiez avec combien de courage je sais parler bien du bien et mal du mal. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre millions de francs. A aucune époque l'art du chantage n'a été porté si loin.

La fin de Pierre l'Arétin fut digne de sa vie : il mourut, en 1557, d'un accès de fou rire provoqué par le récit de l'exploit galant d'une de ses sœurs.

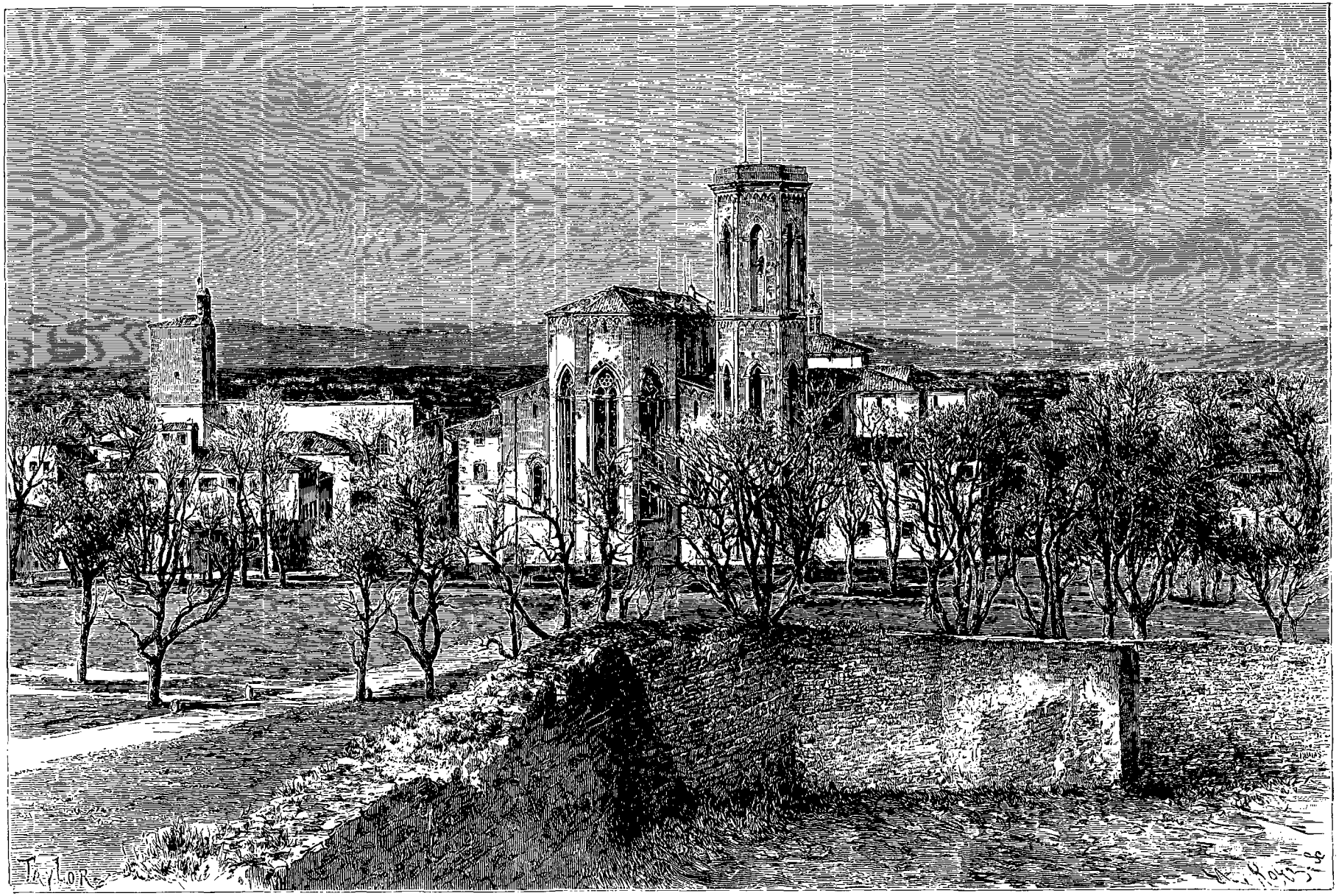
Il semble qu'il n'y ait plus rien à dire sur le compte de cet écrivain dont le talent n'était égalé que par le cynisme, et qui a su élever le chantage littéraire à la hauteur d'une institution sociale. Ses ennemis assurément ont épuisé pour lui toutes les rigueurs de la critique. Mais ses partisans ont-ils fait entendre leur dernier mot, et n'est-il pas permis de plaider les circonstances atténuantes en faveur d'un homme dont les qualités n'étaient égalées que par les défauts? Le lecteur en décidera, après avoir lu le spirituel et savant plaidoyer composé par un amateur, un érudit italien dont les lettres pleureront longtemps encore la perte; ce travail remarquable sur un des plus célèbres enfants d'Arezzo est encore inédit : je suis heureux d'en pouvoir donner la primeur aux abonnés du *Tour du Monde*.



Maison de Vasari (voy. p. 288). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

« On a fait de l'Arétin un vrai monstre, partout et toujours, de parti pris : Pierre résumait en lui tous les mauvais instincts de cette société si corrompue du seizième siècle. Mais il faut être juste, même avec lui. Certes il n'est pas possible de le représenter comme un honnête homme, dans le sens heureusement plus exact que nous attachons aujourd'hui à ce terme. Mais il faut aussi reconnaître que les bons rapports qu'il a su conserver avec les hommes les plus éminents de son siècle, des princes puissants, des artistes de génie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La place du Peuple, à Arezzo. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il ne les a pas dus uniquement à sa langue de vipère, si universellement redoutée; il avait de véritables qualités de cœur et d'esprit. Libéral, généreux, prodigue, il développait par son exemple, chez les grands, ce goût des largesses dont il était le premier à profiter; mais ses lettres nous le montrent souvent secourable aux vraies misères de son entourage, un cœur d'or pour ses enfants, obligeant ses amis de toute condition par des libéralités disproportionnées à ses ressources et se condamnant ainsi à une gêne perpétuelle. En parcourant la liste des dons qu'il prodiguait sans réfléchir, on se croirait en présence d'un prince archimillionnaire. Au duc de Ferrare il offre une turquoise splendide qui lui venait de Constantinople, un poignard richement damasquiné par Valerio Vicentino, dans le style sarracinesque décrit par Benvenuto Cellini; au marquis de Mantoue, des vases de Murano exécutés d'après les dessins de Jean d'Udine; à l'abbé de Gonzague, un cheval arabe de grand prix; au duc d'Urbin, une coupe espagnole et des verres émaillés de Limoges; à la duchesse, sa femme, un bas-relief en marbre sculpté par Sansovino; à Asilia del Monte, parente du pape Jules II, un miroir en cristal de roche; au roi de France, deux portraits d'Aristote et de Platon, que le cardinal de Lorraine se chargea de présenter; à Auguste d'Adda, qui, avec ses cousins Fernand et Constant, le comblait de flatteries et de dons, il offrit la Sainte Catherine d'Alexandrie, de Raphaël, aujourd'hui un des joyaux de la *National Gallery* de Londres.... Tous les peintres du temps se trouvèrent honorés de reproduire ses traits : le Titien, le Tintoret, Sébastien del Piombo, Marc-Antoine Raimondi et d'autres encore. Ces portraits, l'Arétin les envoyait aux princes de la chrétienté et jusqu'aux vizirs et aux pachas de l'Orient.

Portrait de l'Arétin. — Dessin de A. Sirouy, d'après la gravure de Marc-Antoine.

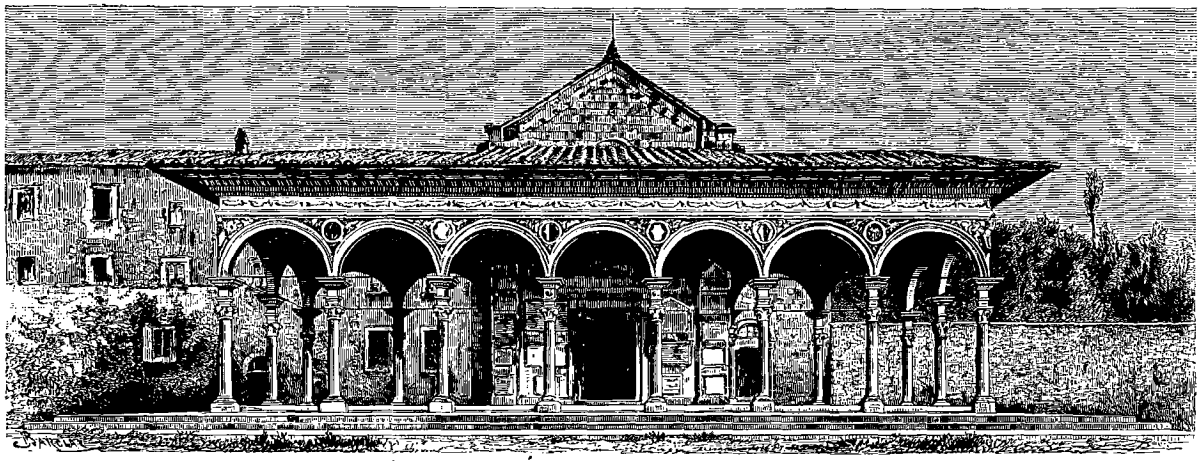
« L'Arétin, fils d'un mauvais père, le respecta toujours; il était lui-même un père d'une tendresse toute maternelle, un maître facile et indulgent. Il y a dans sa correspondance des scènes d'intérieur d'une délicatesse touchante, exquise. Dans ce double courant d'apologiste et de calomniateur, nous nous rangeons, avec Blaze de Bury, du côté de ceux qui, dans les hommes célèbres, recherchent plutôt ce qu'il peut y avoir d'humain. »

En continuant d'avancer dans la Via-San Vito, nous rencontrons, au numéro 27, à gauche, la maison d'un autre écrivain célèbre, dont la gloire est plus pure, sinon plus éclatante, Georges Vasari, le père de l'histoire de l'art.

Eugène MÜNTZ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portique de Sainte-Marie des Grâces, près d'Arezzo (voy. p. 294). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ[1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AREZZO (suite et fin).

La maison de Vasari.

Le premier, Vasari a posé, avec une ampleur et une sûreté magistrales, les bases de la science du beau; le premier il a déroulé devant nous les annales de la production artistique, depuis les derniers efforts de Rome expirante jusqu'aux splendides triomphes remportés par les Léonard, les Michel-Ange, les Raphaël. Et quel biographe attachant, quel narrateur incomparable! comme il nous fait pénétrer dans l'intimité des maîtres qu'il nous présente, comme il nous les fait aimer! Quelle sincérité, quelle émotion, quelle éloquence dans ses récits tracés d'une plume peu exercée, mais vivifiés par une foi ardente, un enthousiasme sans bornes. Je me sentis profondément touché en apercevant la maison que l'artiste-écrivain avait agrandie et décorée pour lui-même, et dans laquelle il passa les meilleures années de sa vie.

Arétin, Vasari l'était par les traditions de sa famille autant que par ses affections. Vers le milieu du quinzième siècle travaillait à Arezzo un peintre du nom de Lazare, qui excellait surtout dans la représentation de petites scènes animées, d'une mimique accentuée, traduisant tour à tour le rire, la peur, le désespoir. Particulièrement lié avec Piero della Francesca, Lazare se distingua aussi par la protection accordée au jeune Lucas Signorelli, fils d'une de ses sœurs. Il mourut en 1452, après avoir défrayé de tableaux de sainteté les églises de sa ville natale, de Pérouse, de Montepulciano ainsi que d'autres cités, et de petites compositions moitié historiques, moitié symboliques les cabinets de quelques amateurs des environs, entre autres du fameux condottiere Nicolas Piccinino. Le fils de Lazare, Georges, s'occupa surtout de remettre au jour et d'imiter les vases qui, dans l'antiquité, avaient fait la réputation d'Arezzo; il est probable que sa profession de potier (vasajo, vasaro) valut à sa famille le nom sous lequel elle est connue. Après sa mort, arrivée en 1484, ses cinq fils continuèrent le genre de fabrication qu'il avait retrouvé, et auquel l'artiste et l'artisan avaient une égale part : de l'un d'eux naquit, en 1512, le futur historien des arts, Georges Vasari.

Messire Georges comptait vingt-huit ans quand il acheta, en 1540, la maison, les guides d'Arezzo disent le palais, dans lequel, jusqu'à sa mort, arrivée en 1574, il séjourna si souvent. Il choisit le « Borgo San Vito », quartier déjà un peu excentrique, où l'air était excellent (« nella miglior aria di quella città », dit-il), et où il pouvait s'étendre à son aise.

L'édifice, fortement remanié, je le crains bien, depuis le seizième siècle, se compose de deux étages, offrant chacun six fenêtres de façade sur la rue. On y chercherait en vain des ornements architectoniques, et notamment les consoles gigantesques, si chères au maître. Mais pénétrons à l'intérieur. Je sonne; une domestique m'ouvre; ses maîtres m'octroient gracieusement la faveur de visiter les appartements et de prendre autant de notes que bon me semblera; je leur en exprime ici ma gratitude.

1. Suite. — Voy. t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La première pièce qui s'offre au visiteur, la salle à manger, est décorée de fresques bien propres à rappeler de pénibles souvenirs; car ici j'ai une douloureuse confidence à faire à mes lecteurs : le bon Vasari, qui a été un écrivain exquis et un architecte d'un véritable talent, a aussi eu la faiblesse de faire de la peinture; c'est même surtout comme peintre qu'il a été connu de ses contemporains. Ses fresques du Palais Vieux de Florence rendent aujourd'hui encore témoignage de.... comment dirai-je.... de son extrême bonne volonté; je ne saurais, pour ma part, lui accorder d'autre éloge. A Arezzo, Vasari a tenu à décorer de sa main la demeure où il se proposait de goûter, selon le précepte du poète, l'*otium cum dignitate*. La décoration ne laisse pas que de révéler d'assez hautes ambitions : draperies peintes, cariatides en camaïeu, parmi lesquelles on remarque une Diane d'Éphèse, petits compartiments renfermant des paysages. Je citerai parmi ces derniers une vue du Campo Vaccino de Rome, prise du côté de la basilique de Constantin, une vue du temple de Vénus et Rome avec un obélisque (!), puis une ville en flammes. Exécutées par un quattrocentiste, ces vues ne manqueraient pas de nous fournir les données les plus précieuses sur la topographie romaine, sur l'état de conservation des monuments de la Ville éternelle, car les vaillants maîtres qualifiés de primitifs avaient l'habitude de regarder de près, de fixer leurs observations séance tenante, de ne sacrifier aucun détail. Scrupules honorables, qui ont dû faire souvent sourire de pitié Vasari et ses contemporains. Vers le milieu du seizième siècle, en effet, l'artiste, pénétré de sa haute valeur, confiant dans son étoile, dédaigne ces façons de travailler trop minutieuses; par la toute-puissance de son génie, il se le figure du moins, il sait d'avance ce que ses prédécesseurs ont dû apprendre si péniblement; faire poser un modèle, s'établir devant un monument pour en relever les détails, futilités que tout cela! Vasari peindra de souvenir le Forum romanum, les édifices voisins, Rome tout entière, s'il le faut. Ses contemporains applaudissent à cette facilité factice. Heureux ceux qui ne doutent pas! Mais la postérité se laisse moins aisément séduire; elle passe indifférente, dédaigneuse devant ces productions vides et froides, auxquelles manque la première condition de toute œuvre d'art, la sincérité, la conscience.

La fresque qui décore le plafond représente la Vertu terrassant l'Envie, ou l'Envie terrassant la Vertu, on n'a jamais bien pu savoir lequel des deux.

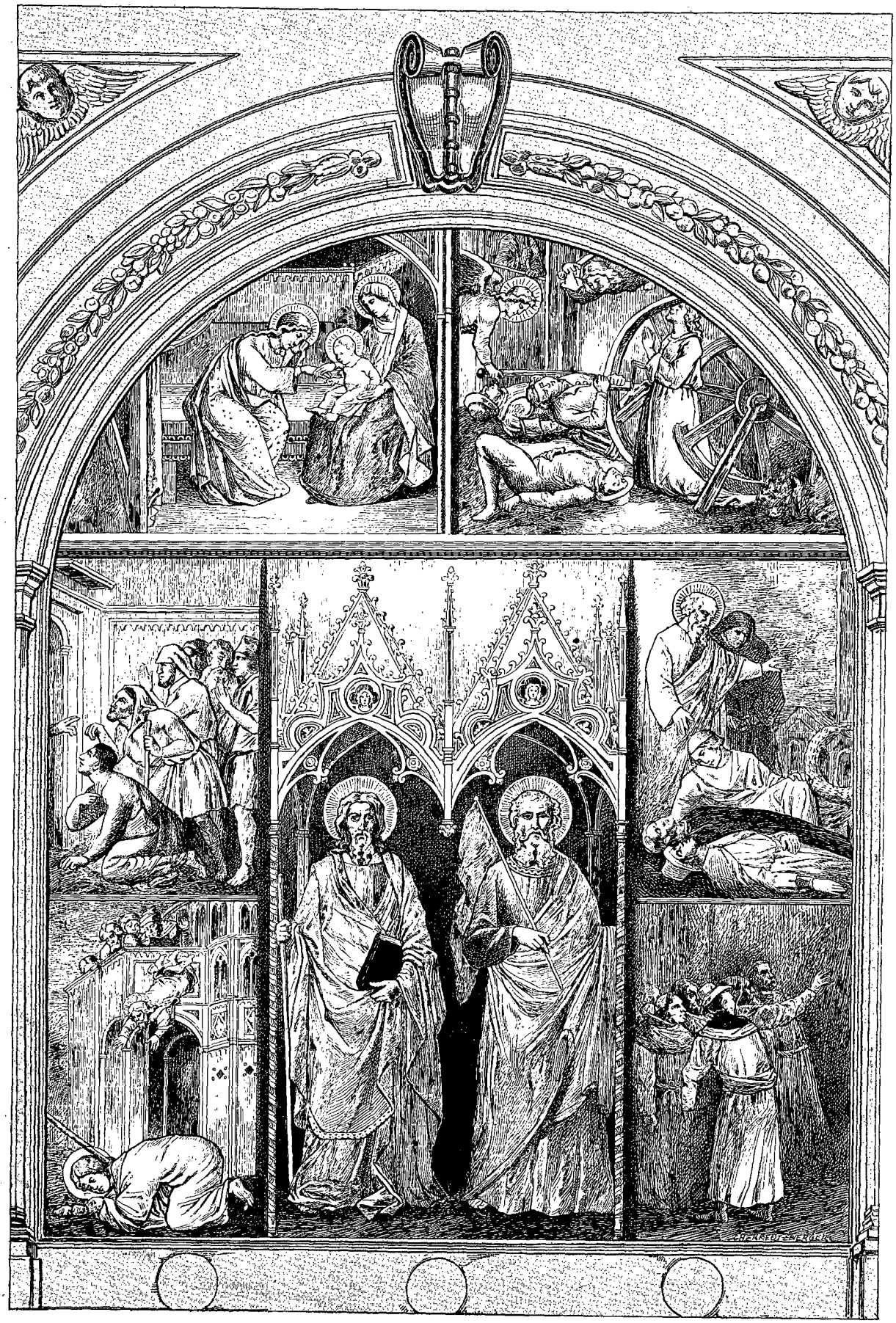
Dans son autobiographie, Vasari a donné lui-même une description de ces peintures, qui paraissent avoir tenu une grande place dans ses préoccupations. « Sur ces entrefaites, dit-il, la construction de ma maison d'Arezzo étant arrivée à sa fin, je retournai dans cette ville et exécutai les dessins d'après lesquels j'avais l'intention de peindre, pendant l'été, le salon, trois chambres et la façade extérieure. Entre autres sujets, j'imaginai de personnifier toutes les villes et tous les pays où j'avais travaillé, et je les figurai comme apportant leur tribut, entendant rappeler par là les bénéfices que j'y avais recueillis. Pour le moment je décorai seulement le plafond du salon : dans les quatre angles, je plaçai les quatre Saisons; puis, au milieu des images des douze grands dieux de l'Olympe, le Mérite foulant aux pieds l'Envie, et bâtonnant la Fortune qu'il tient par les cheveux. Ces figures sont disposées de telle façon que, suivant l'endroit d'où on les regarde, on aperçoit tantôt l'Envie dominant le Mérite et la Fortune, et tantôt le Mérite élevé au-dessus de l'Envie et de la Fortune, ainsi que cela a lieu souvent dans ce monde. Sur les parois, on voit l'Abondance, la Libéralité, la Sagesse, la Prudence, le Travail, l'Honneur et d'autres figures allégoriques, au-dessous desquelles sont des tableaux dont les sujets ont rapport aux peintres de l'antiquité, tels que Zeuxis, Apelles, Parrhasius, Protogène.

« Sur le plafond d'une chambre, je peignis Dieu bénissant la race d'Abraham, dans un compartiment circulaire entouré de quatre compartiments carrés, renfermant la Paix, la Concorde, la Vertu et la Modestie. J'exécutai toutes ces peintures à la détrempe, procédé qui chaque jour, et bien à tort, est de plus en plus négligé. A l'entrée de la même chambre, je représentai, par plaisanterie, une mariée tenant d'une main un râteau, avec lequel elle a ratissé tout ce qu'elle a pu de la maison paternelle, tandis que de l'autre main elle porte une torche allumée, pour montrer qu'elle introduit dans la maison de son mari le feu qui consume et détruit tout. »

L'ornement le plus remarquable de la pièce est une cheminée, aux dimensions monumentales, aujourd'hui murée, comme si le climat de l'Italie était devenu plus clément depuis la Renaissance. On y lit ces deux inscriptions assez mélancoliques : *Ignem gladio ne fodito* (Ne remuez pas le feu avec l'épée), et *Homo vapor est*. Ces peintures ont été restaurées en 1827, par un artiste nommé Raimondo Zaballi.

Une pièce plus petite, aujourd'hui convertie en salon, contient, sur la voûte tenant lieu de plafond, les personnifications de la Peinture, de l'Architecture et de la Sculpture; dans les lunettes, les portraits de Michel-Ange, d'André del Sarto, de Lazare Vasari, de Georges Vasari, de Lucas Signorelli, de Spinello Aretino, et de dom Bartolomeo della Gatta, abbé de Saint-Clément, à Arezzo. Ces portraits, malheureusement, ont été fort retouchés, et ne présentent plus qu'un médiocre intérêt au point de vue de l'iconographie. Je m'arrête surtout à considérer le portrait de Bartolomeo della Gatta (buste; profil; tourné à droite; figure assez jeune; vêtement blanc; bonnet ayant la forme d'un cône tronqué), car dans ces derniers temps un savant italien, l'annotateur de la dernière édition de Vasari, a reproché au biographe d'avoir créé de toutes pièces ce personnage. A ce compte, le portrait aussi serait de fantaisie. Mais le moyen d'admettre que Vasari, si bien informé des choses de sa ville natale, ait cru à l'existence, dans la cité d'Arezzo, d'un artiste de tout point chimérique?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Retable de Spinello Aretino. Église Saint-Dominique (voy. p. 292). — Dessin de Kreutzberger, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

N'aurait-il pas plutôt fait quelque confusion de noms? Une fois il nous parle de dom Bartolomeo della Gatta; une autre fois de Pietro della Gatta. Que l'on cherche quelque peu dans cette direction, avant de suspecter la bonne foi d'un auteur toujours si véridique, car, chez Vasari, ne l'oublions pas, autant le peintre est frivole, autant l'écrivain est consciencieux.

Ici encore, je ne saurais mieux faire que de laisser la parole à l'artiste-écrivain : « Bien que l'on me proposât, dit-il, des travaux de toutes parts, je quittai Venise le 16 août 1542, et regagnai la Toscane. Je ne voulais m'occuper de rien avant d'avoir peint, sur le plafond d'une chambre de ma maison d'Arezzo, tous les arts qui dépendent du dessin, rangés autour d'une Renommée assise sur un globe, sonnant d'une trompette d'or et jetant loin d'elle une trompette de feu, emblème de la Médisance. Pressé par le temps, je laissai de côté huit ovales où j'avais l'intention de placer huit portraits des plus célèbres artistes. »

Les fresques, mieux conservées, d'une troisième pièce, une chambre à coucher, nous montrent sur le plafond Apollon assis, un violon à la main (les artistes du seizième siècle, à commencer par Raphaël, donnent pour attribut au dieu de l'harmonie un violon, bien plus souvent qu'une lyre); et au-dessous, dans les pendentifs, les neuf Muses. L'une d'elles, à ce que m'affirme ma conductrice, serait le portrait de la femme de Vasari. L'exécution de toutes ces figures est singulièrement hâtive.

On m'affirme que le second étage ne renferme rien d'intéressant. Je me dédommage en visitant le jardin, assez spacieux, qui s'étend derrière la maison. Ce jardin n'a plus rien qui rappelle les habiles horticulteurs du seizième siècle : des choux, des tomates, ou pour leur conserver leur nom italien si pittoresque, des « pomi d'oro », des figuiers, une treille en occupent la majeure partie. L'art et la poésie ne reprennent leurs droits que dans le grand bassin situé au centre, les orangers plantés dans les pots et quelques rares œillets et asters. C'est que les préoccupations matérielles ont singulièrement refoulé, dans l'Italie moderne, les aspirations poétiques, le culte des belles choses, les jouissances de l'esprit, tout ce qui donne du prix à l'existence. Il faut qu'il en soit ainsi pour que l'on ait converti en vulgaire potager ce jardin sanctifié par le souvenir du grand historien d'art, dont Arezzo s'enorgueillit à juste titre.

Les abus de l'archéologie. — La Pinacothèque. — Le couvent de Santa Maria delle Grazie.

Pour compléter notre exploration, il nous resterait à visiter quatorze églises, une demi-douzaine de palais, le Musée, les Archives, le Campo Santo, que sais-je encore? Veut-on se faire une idée de la richesse de ces monuments en compositions du quatorzième et du quinzième siècle, il suffit d'ouvrir la consciencieuse histoire de la peinture italienne de MM. Crowe et Cavalcaselle : le nombre des ouvrages auxquels se rattachent les noms de Berna, de Segna, de Margaritone, de Lippo Aromani, de Taddeo Gaddi, de Buffalmacco, de Giovanni da Milano, de Pietro Lorenzetti, de Lorenzo di Bicci, de Spinello Aretino, de Parri Spinello, de Jacopo da Casentino, de Lucas Signorelli, et d'une foule d'autres artistes célèbres, dépasse, si j'ai bien compté, la centaine. On nous dispensera d'étudier en détail ou même d'énumérer toutes ces productions, dont l'intérêt, il faut bien le dire, réside surtout, sauf quelques rares exceptions, dans la date, non dans l'originalité de l'invention ou la supériorité de l'exécution. Gardons-nous ici des exagérations propres à certaine école, aux yeux de laquelle toutes les œuvres d'art ont un égal droit à notre attention, du moment qu'elles sont antérieures au dix-septième siècle. Fixer la date d'une fresque ou d'un bas-relief, déterminer le nom de son auteur, telle est, pour elle, la principale, on serait tenté de dire l'unique mission de la critique. La valeur intrinsèque de l'œuvre, son influence sur les progrès de l'art, sa place dans le développement de l'esprit humain, futilités que tout cela! L'homme de génie et l'imitateur le plus obscur l'intéressent au même degré, pour peu qu'ils aient eu le bonheur de naître à une de ces époques fortunées dont tous les représentants se trouvent posséder subitement, par un caprice de la mode, des titres à l'immortalité. Je me souviens qu'il y a quelques années, sous la conduite d'un de ces fanatiques niveleurs, auxquels j'hésite à donner le nom d'archéologues et à plus forte raison d'historiens de l'art, j'en étais arrivé, à force de faire des stations devant les fresques des moindres Giottesques, — madones banales, Christ en croix avec la tête invariablement rejetée de côté, — à perdre presque le sentiment de la supériorité de l'illustre fondateur de l'École : les broussailles finissaient par cacher à mes yeux le chêne imposant, orgueil de la forêt.

A Arezzo, si les amateurs de peinture qui me succéderont dans cette ville charmante veulent bien me permettre de leur donner un conseil, il ne faut pas craindre de consacrer de longues heures aux compositions, absolument transcendantes, malgré leurs défauts, de Piero della Francesca, le maître par excellence de cette partie de la Toscane. A-t-on du temps de reste, eh bien, on visitera San Domenico, vieille église gothique, aux nefs latérales murées, où l'on trouvera de vénérables fresques, les apôtres saint Philippe et saint Georges, avec des sujets légendaires, exécutés par Spinello Aretino vers 1390, et la Crucifixion exécutée par son fils, peintre lui aussi, Parri Spinello, vers 1450.

L'Annonciation, située au fond d'une petite place, calme, recueillie, comme on en compte tant à Arezzo, sollicitera de son côté notre attention par la noblesse de son architecture (on fait honneur de la construction de la nef principale au fameux dom Bartolomeo della Gatta, de celle des nefs latérales à Antonio da San Gallo) et par ses vitraux dus à Marcillat (près de la porte d'entrée, le Mariage de la Vierge; dans la nef, des figures d'apôtres ou de saints; dans le transept, saint

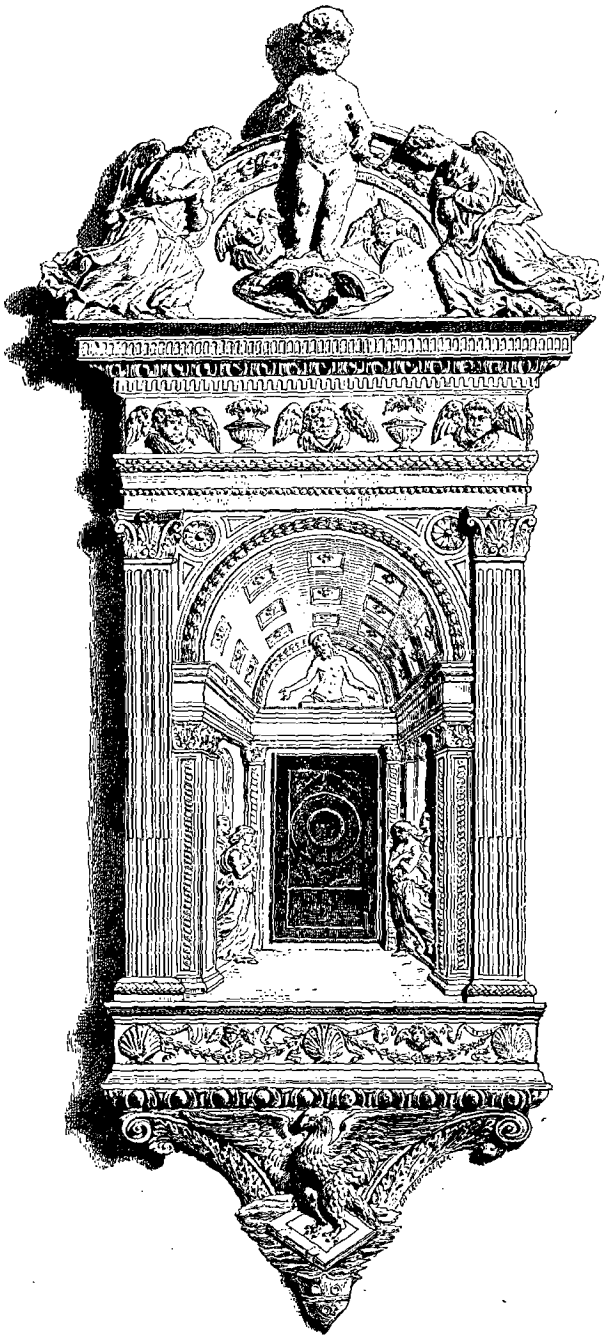
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jérôme avec son lion; dans l'abside, l'Assomption).

Puis il conviendrait de s'occuper de Santa Maria in Gradi, de San Michele, de Sant'Agostino et « di tutti quanti ». Mais il convient plus encore de se borner; c'est pourquoi je ne pousserai pas plus loin cet examen, renvoyant le lecteur aux ouvrages spéciaux, et surtout à Vasari, qui décrit une cinquantaine d'églises de sa ville natale (en 1530, le chiffre total des édifices religieux d'Arezzo s'élevait à soixante-dix, non compris les couvents!).

Le Musée lui-même ne nous arrêtera pas longtemps. Installé au premier étage de l'ancien couvent de la Badia, édifice vaste et vide, dans lequel j'erre longtemps et sonne à toute espèce de portes avant de découvrir le custode, il comprend une demi-douzaine de salles.

Je passerai rapidement sur la collection de plâtres, sur les médailles, les vieilles fresques et les tableaux modernes, pour m'attacher aux compositions de l'énigmatique dom Bartolomeo della Gatta. Son Saint Roch debout (salle IV, n° 9) se distingue par sa grande tournure unie à une conception assez réaliste; on y reconnaît de prime abord l'influence de Piero della Francesca. Le coloris brun des chairs et la précision du modelé rappellent de la manière la plus frappante le Saint Jérôme de la cathédrale, également attribué, on s'en souvient, à dom Bartolomeo. Le Saint Roch à genoux (même salle, n° 18) offre des qualités non moins sérieuses : la gamme, formée de gris, de noir et de brun, témoigne d'une rare entente du coloris; le dessin est serré et vigoureux. Ici encore, et surtout dans la figure du Christ apparaissant dans les airs, on retrouve les leçons de Piero, qui n'a séjourné nulle part sans laisser une trace profonde; c'est le même esprit rationaliste, si foncièrement opposé à la tradition mystique du moyen âge, que dans les fresques de San Francesco.



Armoire aux saintes huiles. Église de la Badia.
Dessin de Kreutzberger, d'après une photographie.

Une Madone trônant entre deux saints (n° 8, avec la date 1482), peinture attribuée à Lorentino di Andrea d'Arezzo, se rapproche de la manière de Fra Carnavale, une autre émanation de Piero della Francesca, tandis qu'une Madone entourée de saint Jérôme, du roi David et d'autres personnages (n° 8, peinte vers 1520), nous montre Signorelli se survivant en quelque sorte à lui-même : ce groupement confus, ce modelé rond ne rappellent plus que de loin le fougueux dessinateur dont le grand Michel-Ange ne dédaignait pas de s'inspirer.

Le second étage de la Badia renferme un cabinet d'histoire naturelle dont le principal ornement consiste en une collection d'oiseaux empaillés du district d'Arezzo. Ne faisons pas un crime aux Arétins de cette juxtaposition, de ce mélange de l'élément artistique avec l'élément scientifique, qui se retrouve également dans le palais de la Fraternité; de plus grandes cités que la leur ont conservé la pieuse tradition, la naïve illusion de l'âge heureux où les études les plus diverses, depuis les mathématiques jusqu'à la prosodie, se fondaient harmonieusement dans la même intelligence, où le titre d'encyclopédiste paraissait le plus digne d'envie. Ne voyons-nous pas, sans faire mention de l'immense majorité de nos musées de province, le mégathérium se prélasser, aujourd'hui encore, dans le musée national de l'Angleterre, à côté des sculptures du Parthénon!

Dans l'église même de la Badia, je ne citerai que la jolie armoire aux saintes huiles reproduite par notre gravure : c'est un excellent travail de la première Renaissance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre dernière excursion nous entraîne hors d'Arezzo, à une petite demi-lieue des remparts, du côté de la porte de San Spirito et du chemin de fer. Aucun touriste ne devrait négliger de visiter le couvent, trop peu connu, de Santa Maria delle Grazie. Ce sanctuaire, qui s'élève au pied d'une colline ornée d'une belle villa, est si bien dissimulé par les replis du terrain, que plusieurs fois, craignant de m'être trompé de chemin, je recours aux lumières des passants. Heureusement les paysans sont ici, comme dans tout le reste de la Toscane, d'une extrême urbanité. Une fillette, assise sur le bord d'un fossé et occupée à tricoter, offre de me servir de guide. Je décline cette proposition gracieuse, afin de ne pas la détourner de sa tâche, qui est double, d'une part tricoter, de l'autre garder les raisins de son père, car ces braves gens, si accueillants pour l'étranger, font preuve d'une rare défiance les uns vis-à-vis des autres.

Après avoir tâtonné pendant quelque temps, bien inutilement, — il n'y a qu'à suivre la grande route, — je débouche enfin devant Santa Maria delle Grazie. C'est une agglomération assez vaste d'édifices dépourvus de tout caractère architectural, à l'exception de l'église, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure. Dans une cour fort mal entretenue, un cheval paît en liberté; plus loin, je rencontre un mendiant, qui vient exercer sa triste industrie jusque dans ce coin de terre retiré. J'apprends de lui que la population du couvent se compose de quatorze religieux — des carmes — et que ceux-ci sont actuellement occupés à chanter vêpres.

En attendant que les bons pères aient fini ce pieux exercice et que je puisse visiter l'église en toute commodité, je jette un coup d'œil sur un guide d'Arezzo, assez mal fait d'ailleurs, mais qui me fournira du moins les indications indispensables sur l'histoire du couvent : je veux parler d'*Arezzo illustrata*, de M. Sezanne, volume publié à Florence en 1859. J'y apprends que la fondation de Santa Maria delle Grazie remonte au milieu du quinzième siècle et qu'elle se rattache à un sermon de saint Bernardin de Sienne. A l'endroit où s'élève l'église actuelle jaillissait une source à laquelle les habitants du pays prêtaient, depuis un temps immémorial, des vertus magiques : ils la considéraient comme le refuge de démons ayant le pouvoir de rendre des oracles. Le saint, de passage à Arezzo, fulmina contre cette superstition ridicule, du haut de la chaire de San Francesco; puis, profitant de l'émotion de ses auditeurs, il se rendit avec eux à la source maudite, la détruisit et leur ordonna d'élever à sa place une église en l'honneur de la Vierge.

Cette église, nous l'étudierons tout à l'heure. Pour le moment, notre attention est absorbée par le portique qui s'élève devant le sanctuaire et dont la légèreté et l'élégance sont bien faites pour nous frapper. Peut-être son auteur, Benedetto da Majano, l'architecte du palais Strozzi, de Florence, et le sculpteur du buste récemment acquis par le Louvre, a-t-il même poussé la recherche trop loin : l'ordre compliqué qui se développe entre la retombée des arcades et les chapiteaux destinés à la supporter me paraît vraiment un peu prétentieux, quoiqu'il puisse à la rigueur se justifier par l'autorité de Vitruve; mais pardonnons à Benedetto cet excès de zèle. Ses combinaisons de lignes, dans lesquelles la grâce n'exclut pas la fierté, ses ornements, les uns inspirés de l'antiquité, les autres foncièrement italiens, — écussons hexagonaux, inscrits dans des couronnes, guirlandes suspendues à des bucranes, — offrent encore toute la sincérité de la première Renaissance, avec je ne sais quelle liberté d'allures qui annonce que la maturité n'est pas loin. Il a fallu un demi-siècle d'efforts pour faire des cloîtres à la Brunellesco, simples, harmonieux, mais un peu nus, le brillant portique de Santa Maria delle Grazie.

Derrière le portique, qui a été fortement restauré en 1871, se développe la façade de l'église, incrustée de nombreuses plaques tombales modernes, qu'ornent des inscriptions latines ou italiennes. Ce sont aussi les tombeaux qui forment le principal ornement de la petite nef gothique dans laquelle nous pénétrons maintenant; leur présence en ce lieu écarté nous montre quelle vénération les Arétins d'aujourd'hui professent pour le sanctuaire des Grâces. Seul le maître-autel se distingue par une plus haute origine, un caractère plus monumental. En l'examinant de près, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'on a devant soi une création de la Renaissance. Au centre, une peinture un peu attardée de Parri Spinello, la Vierge colossale, étendant son manteau sur la troupe des fidèles agenouillés autour d'elle. Des festons de fruits et de fleurs, en terre cuite polychrome, servent d'encadrement à la madone; puis viennent, de chaque côté, deux statuettes de saints, et, dans la partie cintrée au-dessus de la peinture, une rangée de têtes de chérubins. Des pilastres ornés de rinceaux, de candélabres et de dauphins, deux médaillons contenant chacun un prophète à mi-corps; une nouvelle rangée de chérubins; la Vierge et l'enfant entre deux anges, d'autres anges assis aux angles et au sommet du fronton semi-circulaire; enfin, dans la partie inférieure, le Christ à mi-corps entre sa mère et son disciple bien-aimé, complètent la décoration du monument. Ces sculptures, d'un fini remarquable, comptent parmi les rares ouvrages en marbre ciselés par Andrea della Robbia, car tel est le nom de leur auteur. Deux d'entre elles ont été reproduites dans le travail de M. H. Belle[1]; nous publions ici de notre côté le bas-relief de la partie inférieure.

En revenant de mon pèlerinage artistique, je rencontre de nouveau la petite fille gardant les raisins du champ paternel. Elle me reconnaît et me demande si j'ai bien trouvé mon chemin. Tout cela dit simplement, sans embarras, comme sans familiarité. Je recommande aux peintres de scènes populaires ces bonnes figures de paysans arétins, avec leur teint ambré, leur bouche un

1. Voy. *le Tour du Monde*, 1880, t. I, p. 238, 240.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

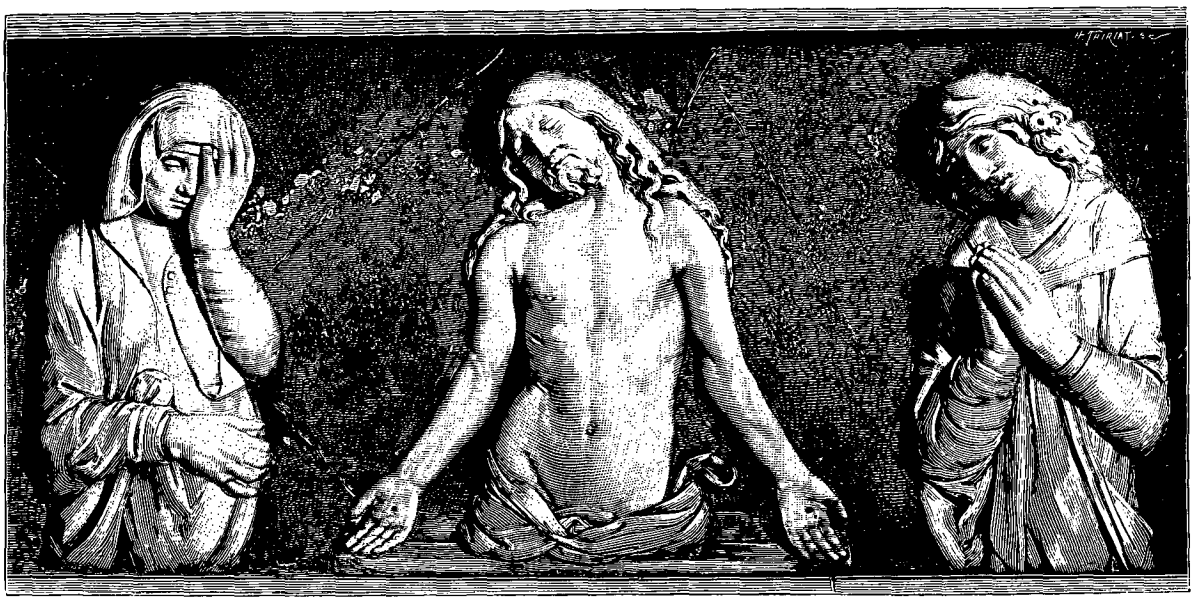
peu grande, leurs dents fortes et blanches, leurs yeux limpides, vous regardant bien en face. Si le type manque de finesse, en revanche il offre une expression de franchise et de bienveillance, que je suis heureux de graver dans ma mémoire au moment de me séparer de cette cité sympathique à tant de titres.

Essai de statistique morale et économique.

Rien n'est plus difficile, — ceux de nos lecteurs qui ont séjourné en Italie le savent de reste, — que de pénétrer dans l'intimité de nos voisins d'outre-monts, d'apprendre à connaître leurs affections, leurs croyances, leurs aspirations. Comment vivent-ils dans leur intérieur, de quelle manière la famille est-elle organisée, quelles sont les relations des différentes classes de la société entre elles, leurs mœurs, leurs usages respectifs? Autant de points d'interrogation. Derrière l'Italie que l'on voit, et que le voyageur superficiel croit savoir par cœur au bout d'une semaine, se cache, — pour nous servir des expressions employées par l'auteur d'un livre qui a fait grand bruit dans ces derniers temps, — l'Italie que l'on ne voit pas, et certes cette moitié n'est pas la moins curieuse, puisqu'elle comprend tant de problèmes de l'ordre psychologique.

Sans essayer ici de nous attaquer à de si hauts mystères, nous n'avons pas le droit de négliger les éléments propres à montrer quels sont les besoins, les ressources, les occupations et les distractions dans une localité telle qu'Arezzo, qui, avec sa population d'une dizaine de mille âmes, peut passer pour le type d'une ville de troisième ordre.

Laissant de côté les représentants du clergé et de la vieille aristocratie arétine, sur le nombre et le rôle



Pieta. Sculpture en marbre d'Andrea della Robbia. Église de Sainte-Marie des Grâces. — Dessin de Thiriat, d'après une photographie.

desquels les informations nous manquent, nous rencontrons tout d'abord un personnel de fonctionnaires fort varié et fort compact : préfet, préteur, magistrats, receveurs et percepteurs, conservateur des hypothèques, ingénieur départemental, etc., etc.; seul l'élément militaire fait défaut. En lisant, dans le guide publié par M. Ristori en 1871, l'énumération des différents services, on se croirait transporté dans un de nos chefs-lieux de département : cour d'assises, tribunal civil et correctionnel, intendance des finances, conservation du cadastre de la province, direction des contributions directes et indirectes, chambre de commerce, banque nationale, banque populaire, conseil d'hygiène, caisse d'épargne, on voit que rien ne manque de ce qui constitue une administration régulière, sérieuse, calquée, sauf quelques modifications, sur celle dont notre pays a donné, au début de ce siècle, la formule à tant de contrées voisines. Sur le nombre et le traitement des fonctionnaires attachés à ces différents services, les renseignements me font défaut, et je le regrette. Seule la liste des avocats et des procureurs me fournit une indication utile : si j'en juge par les huit « avvocati », les vingt-deux « procuratori del ruolo ordinario » et les sept « procuratori del ruolo straordinario », en résidence à Arezzo, les Arétins d'aujourd'hui continuent d'apporter dans le règlement de leurs affaires quelque chose de cet esprit subtil qui a fait la réputation de leurs ancêtres : les seize notaires de la ville et des faubourgs ne suffisent pas, avec leur science consommée, à couper court dans leurs actes aux interprétations léonines, aux subterfuges de toute sorte, en un mot à enchaîner ce hideux monstre de la chicane toujours prêt à se révolter contre dame Thémis.

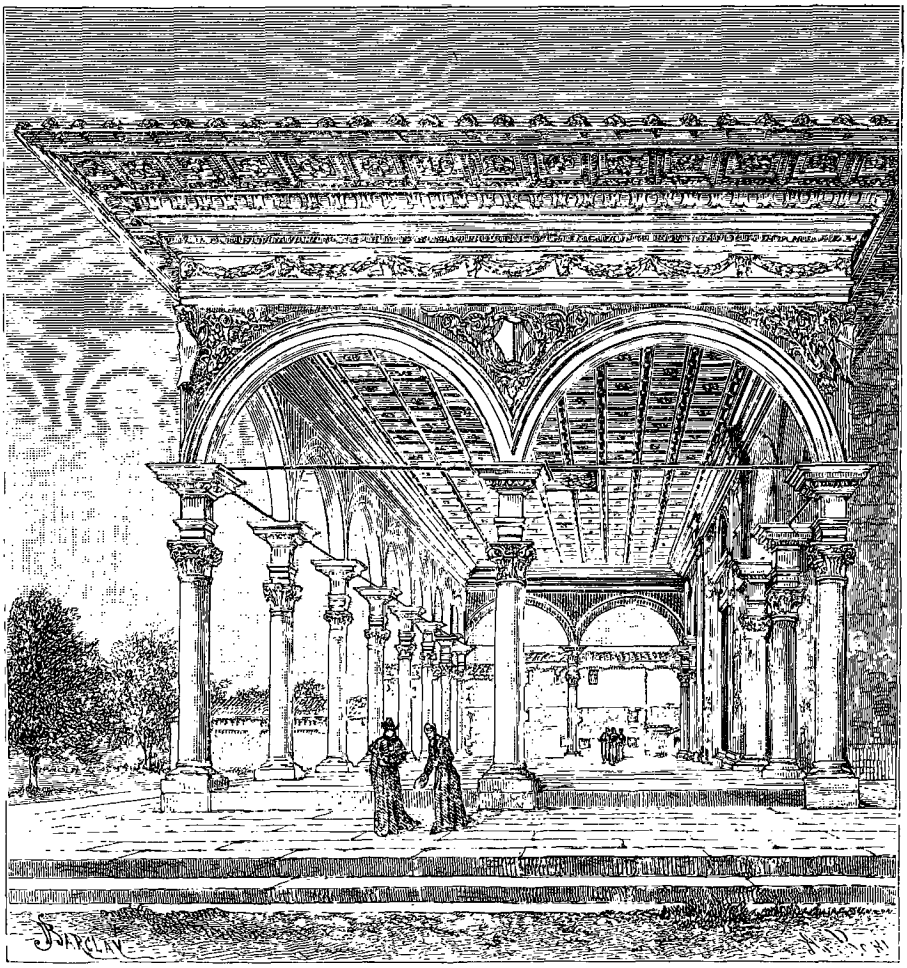
Si le monde ecclésiastique, administratif, judiciaire se trouve au grand complet à Arezzo, en revanche le monde industriel et commercial n'y fait pas une figure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fort brillante. Le guide de M. Ristori nous apprend qu'on y compte trois « concie di pelli », dont les « laboratorii » occupent chacun une vingtaine d'ouvriers travaillant avec « maestria ed intelligenza », tandis que les patrons, dont l'un porte le titre de « dottore », se distinguent par leur ardent patriotisme : « di amor patrio caldissimi ».

Que cette langue italienne, avec ses hyperboles, est supérieure à la nôtre et que nos voisins sont heureux de voir ainsi tout à travers un prisme ! Quelle désillusion pour nos lecteurs quand je leur aurai traduit le mot « concie di pelli » par tanneries, « laboratorii » par ateliers, et qu'ils auront vu le mot « maestria », que notre pays réserve aux virtuoses, appliqué à de vulgaires manœuvres corroyeurs ou peaussiers.

Mais continuons. Dans l'ex-couvent des religieuses de la Trinité, un industriel entreprenant, l'« intraprendente signor *** », a établi une verrerie et porté sa production à un tel degré de perfection que, en 1869-1870, il a obtenu une première médaille à l'exposition.... d'Arezzo. Puis viennent l' « antica tintoria P. », l'antique (et solennelle) teinturerie P., « vasto e comodo laboratorio », deux autres teintureries, une scierie dotée d'une machine à vapeur, une fabrique de toile, avec des métiers à la « Giacard », sept moulins et une fabrique d'allumettes (fiammiferi), dont on vante la bonne qualité et le bon marché.



Intérieur du portique de Sainte-Marie des Grâces, près d'Arezzo (voy. p. 294). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Ces industries diverses, tout permet de l'affirmer, ont une clientèle essentiellement locale, et même, dans ce rayon limité, elles ont beaucoup de peine à lutter contre la concurrence étrangère, surtout anglaise, qui inonde la contrée des produits les plus variés, depuis les chaussures à vis, les cotonnades, la coutellerie commune, les faïences, les cristaux, jusqu'aux articles de bureau, aux armes de luxe, aux machines à vapeur.

Il est une branche de l'industrie sur laquelle on me permettra d'insister avec une sollicitude particulière, celle au moyen de laquelle je communique en ce moment même avec les lecteurs du *Tour du Monde*. L'imprimerie compte à Arezzo, comme dans la majeure partie des villes italiennes, de vaillants représentants. Il est peu de pays dont les établissements typographiques existants puissent s'enorgueillir d'une aussi haute antiquité que ceux de l'Italie : s'il n'en est pas qui remonte au temps même de Gutenberg, du moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur la route de Cortone : Santa Maria del Calcinajo (voy. p. 300). — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'en puis citer qui, depuis le seizième siècle, n'ont pas chômé un instant, par exemple celui d'Urbin. Riche assortiment de caractères, ornements du meilleur goût, et par-dessus tout attachement aux traditions séculaires de cette industrie qui du premier bond s'est élevée à la perfection (où trouver de plus beau papier, des encres plus noires, une impression plus nette que dans les incunables?), tels sont les traits distinctifs de ces vieilles et vénérables officines. Il en est plus d'une qu'il suffirait de mettre sous cloche, en quelque sorte, comme on l'a fait pour l'imprimerie Plantin, à Anvers, pour la transformer en un musée du plus haut intérêt. L'emploi d'excellents papiers à la main, fabriqués à Fabriano ou à Foligno, celui de la presse à bras, la revision consciencieuse des épreuves, autant de titres à la sympathie des bibliophiles. N'oublions pas les belles reliures en parchemin plein, qui depuis le moyen âge n'ont pas cessé d'être la reliure nationale de l'Italie.

Arezzo compte actuellement trois imprimeries. Laissant de côté celle qui est dirigée par un descendant du fameux improvisateur Sgricci, et une autre sur laquelle les détails me font défaut, je m'attacherai uniquement à la « stamperia Bellotti », qui dès le siècle dernier s'est rendue célèbre par l'impression des *Annali d'Italia* du grand Muratori. Assurément l'impression de feuilles locales, de documents administratifs, de livres de piété y tient plus de place que celle d'ouvrages de luxe; cependant sa dernière publication, la *Cattedrale aretina e suoi monumenti*, 1880, montre que les propriétaires actuels savent encore à l'occasion mener à bonne fin un livre de travail pourvu d'illustrations convenables. L'esprit nouveau d'ailleurs tend à s'introduire dans cette imprimerie comme dans tant d'autres établissements similaires; en même temps on constate la nécessité de cumuler avec la typographie quelques industries accessoires. Un extrait du prospectus édifiera le lecteur à ce sujet : Reliures. Objets de bureau « di cancelleria », de chancellerie); crayons de W. Faber de Stein. Canifs anglais et allemands. Imprimés pour les loteries. Représentation de la fabrique d'encres typographiques et lithographiques de Kopp et Best de Bürgel. — Sommes-nous bien encore dans les ateliers qui ont mis au jour les *Annali d'Italia*, et que doit penser l'ombre du grand historien national devant cette invasion de produits exotiques?

Le commerce d'Arezzo, un petit commerce de détail, n'offre guère plus d'importance que son industrie. Il ne reste donc que l'agriculture pour assurer l'existence de l'immense majorité de la population. C'est dire que si les occasions de se ruiner n'abondent pas, en revanche celles de s'enrichir sont encore moins fréquentes. Peu de fortune, partant peu de bruit et d'éclat. Il faudrait un Balzac pour démêler le secret de ces existences recueillies, en quelque sorte latentes, au milieu de palais qui, de leur opulence passée, n'ont gardé que leur grande tournure. Un peintre de mœurs sachant voir y découvrirait sans doute des tableaux charmants, mais parfois aussi, je le crains bien, de sombres drames causés par cette misère, la plus navrante de toutes, des familles déchues et des pauvres honteux.

Il ne faut pas croire cependant que l'état de gêne dans lequel Arezzo se trouve, ainsi que bon nombre d'autres cités italiennes, d'un côté par suite du brusque accroissement des charges publiques, de l'autre par cet incessant drainage des espèces métalliques qu'occasionne l'importation de tant de matières de première nécessité, empêche ses habitants de rechercher, non seulement les distractions profanes, mais encore les jouissances intellectuelles. Il existe peu de contrées où les choses de l'esprit soient autant en honneur qu'en Italie : l'organisation des musées, des bibliothèques, des archives, jusque dans de très obscures localités, témoigne d'une sollicitude vraiment touchante. Vienne le jour, et il ne semble pas fort éloigné, où les Italiens consentiront à suivre d'un peu plus près le mouvement des sciences exactes ou historiques à l'étranger (je ne parle pas de la littérature étrangère, dont certaines productions ne sont accueillies qu'avec trop de faveur, genre d'importation non moins désastreux que l'autre), à lui accorder une parcelle de l'intérêt qu'ils concentrent trop exclusivement sur l'étude d'un passé d'ailleurs si glorieux : tout ce fonds de pieuses traditions s'animera d'une vie nouvelle et recouvrera sa fécondité.

Au premier rang, parmi les institutions littéraires ou scientifiques d'Arezzo, figure l'« Accademia del Petrarca ». Réorganisée en 1867, cette société a absorbé trois autres académies, affublées, comme d'ordinaire en Italie, des noms les plus bizarres : les « Oscuri », « les Discordi », et les « Arcadi forzati »; elle se compose de deux sections : l'une consacrée aux lettres et aux sciences morales, l'autre aux sciences physiques et aux arts; le nombre des membres ordinaires est de cent. L'organisation de conférences, la publication d'actes, l'ouverture de concours, telle est la mission qu'elle s'est proposée. L'Académie a en outre institué dans la « Badia », où elle siège, un cabinet de lecture qu'elle ouvre aux personnes étrangères moyennant la modique rétribution de un franc par mois.

L'« Accademia del Teatro Petrarca » dirige, de son côté, le petit théâtre installé dans la Via Cavour. Des contributions particulières et une subvention de deux mille francs accordée par la ville permettent de donner au moins deux fois par an, — c'est M. Ristori qui nous l'apprend, — des représentations belles et décentes, « decorosi e decenti ».

L'« Accademia dei Costanti » enfin, ou « Accademia delle Stanze », dirige le cercle installé dans le « grandioso » café portant le même nom.

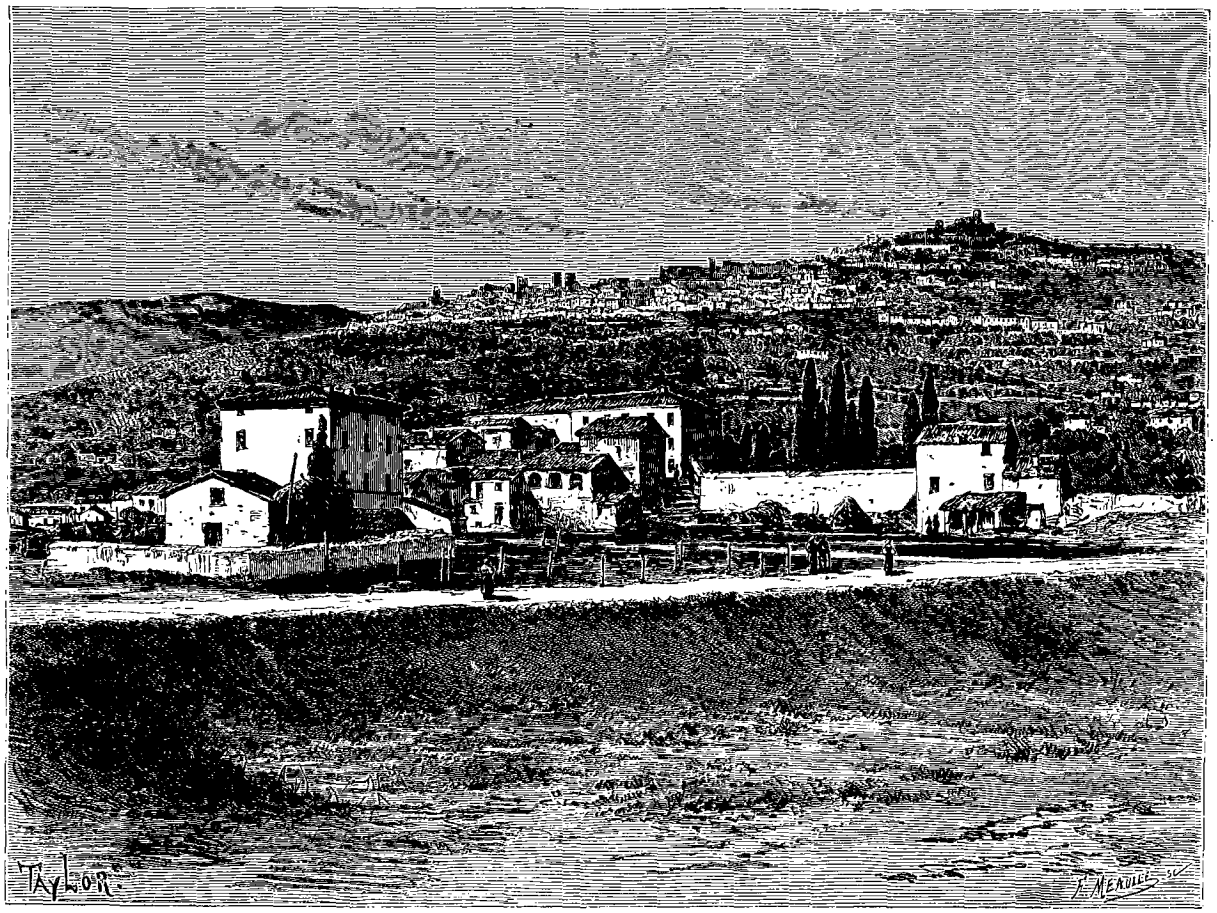
Un mot encore sur les établissements d'instruction. L'Université d'Arezzo, assez florissante aux treizième et quatorzième siècles, n'existe plus depuis longtemps. Nous trouvons par contre un séminaire épiscopal fondé en 1641 et fréquenté, en 1871, par soixante-dix élèves,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui y sont instruits dans la grammaire, les humanités, l'histoire, le droit canon, la morale, la liturgie, la logique, la métaphysique, l'éthique, les mathématiques, la physique, la dogmatique, et plusieurs autres sciences également en *ique*. Puis viennent le lycée royal Pétrarque, qui comptait à la même époque, d'après l'*Annuario della Istruzione pubblica*, sept professeurs, trois docteurs et trente-huit élèves ; le gymnase communal, le collège royal Victor-Emmanuel, l'école technique communale, l'école normale provinciale. Vers la même époque, la province d'Arezzo, représentant une population totale d'environ deux cent vingt mille âmes, possédait deux cent cinquante-huit écoles élémentaires publiques et privées, dirigées par autant de maîtres, et fréquentées par sept mille cinquante-cinq élèves, chiffre, à mon avis, fort peu élevé. La dépense pour les deux cent vingt-quatre écoles publiques s'élevait à cent un mille six cent soixante-huit francs.

Ajoutons que treize communes et soixante-sept bourgades étaient privées de tout établissement scolaire.

Si nous essayons, en terminant, de résumer les traits qui donnent aux villes de l'importance d'Arezzo leur



Panorama de Cortone, vue prise du chemin de fer. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

physionomie particulière, nous trouvons que leur originalité consiste dans ce mélange d'institutions six ou huit fois séculaires (par exemple ces établissements de charité fonctionnant sans interruption depuis le treizième siècle), et d'inventions absolument modernes, n'ayant pas eu le temps, comme chez nous en province, de se greffer sur le fonds ancien. A côté de mœurs patriarcales, nous rencontrons les dernières modes parisiennes, les applications les plus récentes de l'électricité à côté de procédés de fabrication dont quelques-uns, qui sait, remontent aux Étrusques, fondateurs d'« Arretium ».

V

CORTONE.

La Stella d'Oro.

En quittant la station d'Arezzo, le chemin de fer longe la belle chaîne de montagnes qui s'étend à notre gauche, tandis qu'à notre droite le regard embrasse une vaste plaine, l'ancien lit de la Chiana. Partout les hauteurs sont couronnées de villages, sombres bien plus que riants : évidemment les avantages de ces posi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions souvent inexpugnables ont été fort appréciés à une époque où le droit du plus fort décidait seul du sort des pauvres campagnards.

Ces préoccupations se font surtout jour dans la ville qui domine notre seconde halte, Castiglione Fiorentino : l'effet de cette vaste citadelle, juchée sur la cime de la montagne, est superbe ; je me propose bien de retourner quelque jour dans ce « castel », que la nature s'est chargée de fortifier, et de voir si l'intérieur de la cité justifie cette fière appellation et répond à la farouche beauté du site.

Un peu plus loin on découvre une autre montagne couronnée de ruines, comme nos Vosges ; d'en bas on distingue parfaitement des murs crénelés et un donjon gigantesque : c'est Montecchio.

Enfin, au bout d'une heure (par le train express du matin ou du soir on ne met qu'une trentaine de minutes), la locomotive s'arrêta pour la troisième fois, et le « capo treno », le chef de train, court le long du quai de débarquement en criant : Cortona, Cortona. Nous sommes arrivés.

Quoique Cortone soit une station de chemin de fer située sur la ligne principale de Florence à Rome, combien peu de touristes peuvent se vanter de l'avoir visitée ! La vieille cité étrusque ne mérite pas ce dédain ; abstraction faite de ses souvenirs historiques, de ses œuvres d'art, elle se distingue par des beautés pittoresques de premier ordre.

Comme tant d'autres villes de cette région, Pérouse, Assise, Orvieto, Spolète, Cortone occupe le sommet d'une montagne escarpée, à six cent cinquante mètres d'altitude. La prudence, plus que l'agrément, a fait choisir ce site inexpugnable, qui constitue par lui-même la plus forte défense. La route décrit d'innombrables circuits avant d'aboutir à la belle église de Santa Maria del Calcinajo, qui semble confiner aux premières maisons de la ville, mais qui est aussi éloignée d'elles que celles-ci le sont, à leur tour, des maisons de la ville haute. De nombreux ravins, une végétation fort maigre, — les oliviers seuls, au triste feuillage, prospèrent dans ce sol rocailleux, — donnent au paysage un grand caractère de sévérité.

Après une montée de trois quarts d'heure, l'omnibus qui fait le service entre la gare et la ville s'arrête brusquement devant une maison de chétive apparence, tout à l'entrée de Cortone, — je n'ose pas dire près des portes, car celles-ci n'existent plus guère que comme souvenirs, la ville ne possédant même pas d'octroi, — et le conducteur m'annonce que je me trouve devant l'hôtel dans lequel je lui ai demandé de me conduire, la « Stella d'Oro », l'Étoile d'Or. Je me frotte les yeux, je me récrie ; cette maison ne saurait être la Stella que le consciencieux Bædeker recommande comme « propre et bonne ». C'est évidemment une étoile de trente-sixième grandeur, peut-être même une étoile filante, non une étoile d'or, le premier hôtel d'une ville de trois mille cinq cents habitants (telle est en effet la population véritable de Cortone, que la plupart des guides, confondant la ville avec le district, portent à vingt-six mille âmes).

Cependant la physionomie avenante de l'hôte, un homme jeune encore et robuste, plus familiarisé, si j'en juge par ses traits hâlés, avec les travaux des champs et la vie au grand air qu'avec l'administration d'un hôtel, me décide à tenter l'aventure. Il s'avance pour me souhaiter la bienvenue, me fait entrer, et, à ma grande surprise, je découvre au premier étage une demi-douzaine de chambres, toutes très confortablement meublées. Les premières paroles de ces braves gens ne tardent pas à m'enlever toute hésitation : « Excusez-nous, si notre hospitalité n'est pas brillante ; il vient si peu de voyageurs et le pays est si pauvre ! » Il serait difficile d'ailleurs de trouver en ville un gîte plus somptueux ; faisons donc de nécessité vertu.

Cependant l'heure du souper avait sonné depuis longtemps. Stimulé par l'air vif de la montagne, je prie mes hôtes de me servir sur-le-champ, et n'importe quoi, pourvu que je ne sois pas forcé d'attendre.

« Tout de suite, à l'instant, me répondent-ils, le temps seulement de faire chercher en ville la « robba », expression qui correspond avec un sens plus large à notre mot « les affaires ».

— Non, ce n'est pas la peine ; donnez-moi simplement ce que vous avez sous la main.

— Mais, monsieur, nous n'avons rien. Vous devez comprendre que les provisions sont plus fraîches quand on les achète au fur et à mesure des besoins. »

Que répliquer à un pareil argument ? Je me résigne, et le « cameriere » part en courant pour querir au dehors beurre, œufs, viande et, je crois, même le pain.

Le livre des étrangers, que je consulte pour prendre patience, ne m'apprend que trop pourquoi l'Étoile d'Or est si peu pourvue des provisions les plus indispensables à l'existence : depuis le commencement de l'année (nous sommes en septembre), une vingtaine de voyageurs seulement y sont descendus ; la moyenne, si j'ai bien compté, ne dépasse pas trois par mois. Quelle abnégation chez ces braves gens, quelle foi profonde dans le génie de l'hospitalité, pour continuer ce métier ingrat ! Je suppose que la culture des terres leur fournit le supplément de ressources, sans lequel ils n'auraient qu'à fermer boutique et à s'expatrier.

En Italie, l'étude du livre des étrangers offre d'ordinaire un intérêt véritable. En présence de tant de beautés, les imaginations les plus prosaïques s'échauffent et éprouvent le besoin de fixer sur le papier leur naïf enthousiasme. D'autres fois, ce sont des éloges, bien sincères, des témoignages de satisfaction donnés à l'hôte. Et puis, il est si agréable de parcourir la liste de ceux qui vous ont précédés dans quelque site fameux, d'y retrouver des noms célèbres ou des noms amis, de rattacher vos impressions à celles des représentants des civilisations les plus variées ! Le registre de la Stella d'Oro me fournit entre autres une indica-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion qui me fait plaisir : nos compatriotes, que l'on dit peu voyageurs, figurent pour une proportion assez forte parmi les visiteurs de Cortone. L'un d'eux a consigné sur le registre barbouillé de tant d'écritures diverses ce certificat laconique : « Plus que content. » — Ratifié.

Enfin le premier plat fait son apparition : ce sont des « spachetti al burro », sorte de nouilles que l'on recouvre d'un morceau froid de beurre au moment de servir, mets bien connu de tous ceux qui ont habité l'Italie centrale et qui me rappelle tant de bons repas champêtres faits avec mes amis dans l' « antica Trattoria del Cocchio », l'antique restaurant du Carrosse, sur la place de Latran, ou dans les « osterie » de la campagne romaine. Le second service comprend une côtelette de veau pannée, la « costoletta alla milanese », suprême ressource des voyageurs encore peu familiarisés avec les arcanes de la langue italienne, car je ne sais par quel miracle ce mot de côtelette à la milanaise se grave, de préférence à tout autre, dans les mémoires les plus rebelles. Le dessert se compose de figues sèches et de petits gâteaux qui ne le sont guère moins.

Murs étrusques de Cortone. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

Un vin du cru, un peu âpre, complète ce festin qu'éclaire une lampe romaine à trois becs, aux mèches pendantes, trempant directement dans l'huile du réservoir, à la lumière fumeuse. Voilà donc enfin de la couleur locale!

Coup d'œil sur l'histoire de Cortone.

La nuit est tombée ; j'entreprends néanmoins une petite promenade dans les rues irrégulières et tortueuses, pauvrement éclairées au moyen de lampes à pétrole : il importe de m'orienter quelque peu pour l'exploration du lendemain, sans engager toutefois l'impression d'ensemble, qu'il est essentiel de laisser intacte pour le moment où, l'esprit bien reposé, elle peut se développer librement. Je me borne donc à observer la direction des principales voies de communication, ainsi qu'à me mettre en quête d'un guide imprimé et de photographies, afin de pouvoir, à la première heure, me consacrer tout entier à l'étude des monuments et du paysage. Pour les photographies, point de difficulté : je trouve, chez un petit papetier-libraire, celles des frères Alinari, de Florence, et d'un photographe de Pérouse. Pour le guide, ou, comme l'on dit en Italie, « la guida, » c'est autre chose : le plus récent, la *Storia di Cortona*, d'Uccelli, remonte à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1835. C'est de lui qu'il faudra me contenter, car les deux ouvrages qui l'ont précédé, l'un de Domenico Tartaglini, imprimé à Pérouse en 1700, l'autre de Jacopo Lauro, imprimé à Rome en 1639, sont devenus fort rares. On me présente le travail d'Uccelli comme « una cosa poverissima », et, de fait, les notices historiques et les descriptions sont d'une pauvreté insigne. Mais du moins l'auteur se distingue par sa sincérité dans la peinture des mœurs de ses compatriotes, et cette qualité me fait passer sur bien des lacunes. Puisse M. Girolamo Mancini, qui a déjà publié d'importantes monographies sur sa ville natale, et qui vient de nous donner une fort belle biographie de Léon-Baptiste Alberti, le grand artiste et penseur florentin du quinzième siècle, consacrer bientôt à Cortone l'ouvrage d'ensemble que cette cité, curieuse à tant de titres, attend encore.

Un café, dont la devanture pas plus que la décoration intérieure n'a rien de brillant, m'offre l'abri et l'éclairage nécessaires pour étudier, je puis bien dire à loisir, car à cette heure les consommateurs y sont peu nombreux, le volume que je viens de conquérir. Voici le résultat de mon analyse, complété depuis, — ai-je besoin de l'ajouter, — par de nouvelles recherches.

On peut dire de Cortone que son origine se perd dans la nuit des temps. De graves historiens affirment que Cotornia, Cotornion, Corythum, Cortona, — c'est ainsi que les anciens l'appellent tour à tour, — existait depuis plusieurs centaines d'années déjà lorsque les Étrusques s'en emparèrent. Les restes d'une enceinte qui semble avoir été construite par des géants, des hypogées grandioses, parmi lesquels on cite surtout la grotte de Pythagore, d'innombrables bronzes et terres cuites, rendent encore témoignage de l'importance de la cité dans ces temps quasi fabuleux, qui constituent la période la plus brillante de son histoire. En effet, à partir de la conquête romaine, Cortone ne fit plus que décliner. Différente en cela d'Arezzo, elle tenta en vain de reprendre son rang pendant les quatre siècles de paix et de prospérité qui s'étendent de la fondation de l'Empire à l'invasion des Barbares. Celle-ci, on peut bien le penser, l'affaiblit et l'abaissa encore davantage.

Au moyen âge, Cortone est une petite république, presque constamment en lutte avec ses voisines, Arezzo, Pérouse, Gubbio, et plus souvent encore divisée par les factions intérieures, les Gibelins et les Guelfes. Au quatorzième siècle, la famille des Casali s'empare du pouvoir et se maintient jusqu'à la prise de la ville par Ladislas, roi de Naples, en 1409. On raconte que ce monarque, désespérant de pénétrer de vive force dans ces murs vaillamment défendus et que la nature elle-même avait rendus presque inexpugnables, se mit à ravager, sous les yeux des assiégés, les moissons qui faisaient leur principale richesse. Plus touché du danger qui les menaçait dans leurs intérêts matériels que de la perte de l'honneur et de la liberté, un groupe de citoyens s'entendit pour ouvrir traîtreusement les portes aux troupes de Ladislas. Ce fut le signal de la chute des Casali. Ladislas, cependant, ne tarda pas à se trouver embarrassé d'une possession si éloignée de ses États et entourée de toutes parts d'ennemis. Aussi accepta-t-il avec empressement, en 1412, l'offre des Florentins, qui achetèrent Cortone pour soixante mille florins d'or, de même qu'ils avaient acheté Arezzo. L'argent, non la valeur guerrière, tel fut le grand auxiliaire de Florence dans la longue et méthodique campagne qui, poursuivie sans interruption du quatorzième au seizième siècle, finit par lui assurer la possession de la Toscane entière.

L'histoire de Cortone à l'époque de la Renaissance n'est pas faite pour nous intéresser. Ses habitants ne connurent ni les élans de ferveur qui, dans les arts, nous ont valu l'École ombrienne, ni la puissance critique qui a fait la force de l'École florentine. Ils flottent entre le mysticisme de leurs voisins les Pérugins et la subtilité de leurs voisins les Arétins, sans réussir à s'affirmer. Lucas Signorelli, le plus célèbre de leurs concitoyens (1441-1524), est bien le représentant de ces tendances diverses : tour à tour rationaliste et sentimental, dessinateur et coloriste, s'inspirant à la fois de Piero della Francesca et de Pietro Perugino, un éclectique dans toute la force du terme.

Au dix-septième siècle, il n'est guère question de Cortone qu'à propos d'un autre artiste, à la fois peintre et architecte, Pietro Berettini, ou, comme on l'appelle d'ordinaire, Pierre de Cortone (1596-1669). La décoration du palais Barberini à Rome, celle du palais Pitti à Florence, la construction de divers palais ou églises à Rome, les projets d'achèvement du Louvre et des Tuileries, des tableaux répandus dans les principales galeries de l'Europe, tels sont les titres de ce maître, plus fougueux que savant, plus brillant que profond, à l'estime de la postérité.

Au dix-huitième siècle, Cortone, qui paraissait irrévocablement condamnée à l'obscurité, s'assure tout à coup un rang distingué dans les sciences historiques par la fondation de son académie (1726). Cette institution, dont les principaux promoteurs furent l'abbé Baldelli et le marquis Marcello Venuti, se proposait surtout l'étude des antiquités étrusques; elle en poussa le culte jusqu'à emprunter à cette langue mystérieuse, qui attend encore son Champollion, les noms de ses principaux dignitaires : c'est ainsi que son président ou prince s'appelait le Lucumon. Favorisée par les découvertes incessantes faites dans ce foyer de l'antique Étrurie, secondée par les efforts des chercheurs de la localité, auxquels vinrent se joindre les érudits de toute l'Italie, l'Académie cortonaise ne tarda pas à conquérir une réputation européenne. Montesquieu tint à honneur de s'en faire recevoir membre, lors de son voyage en Italie, et notre savant d'Agincourt signa du simple titre de « membre de l'Académie de Cortone » son *Voyage dans les catacombes de Rome*, publié en 1810. Ainsi de modestes travail-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une rue de Cortone. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs réussirent, au moins un demi-siècle durant, à intéresser (ô miracle!) à des études purement archéologiques tout ce que l'Europe comptait d'esprits curieux, et à fixer sur une localité à peine connue auparavant l'attention de bon nombre de grandes capitales.

La célébrité de l'Académie de Cortone ne survécut pas aux convulsions qui signalèrent la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci. L'occasion aurait été belle, en 1828, lors des fameuses fouilles de Vulci, qui mirent au jour des milliers de poteries étrus-

Portrait de Signorelli par lui-même (voy. p. 302). — Dessin de A. Sirouy, d'après la reproduction d'une fresque d'Orvieto.

ques et marquèrent une étape nouvelle dans l'étude de cette civilisation, pour reprendre la parole. Mais l'Académie ne battait plus que d'une aile, et ce fut un Allemand, l'illustre Gerhardt, qui dressa le catalogue de toutes ces merveilles. En 1835, — c'est Uccelli qui nous l'apprend, — elle était moribonde. Aujourd'hui, une imposante série de publications[1], une belle bibliothèque et un petit musée fort curieux rappellent un effort qui n'a été ni sans utilité ni sans gloire.

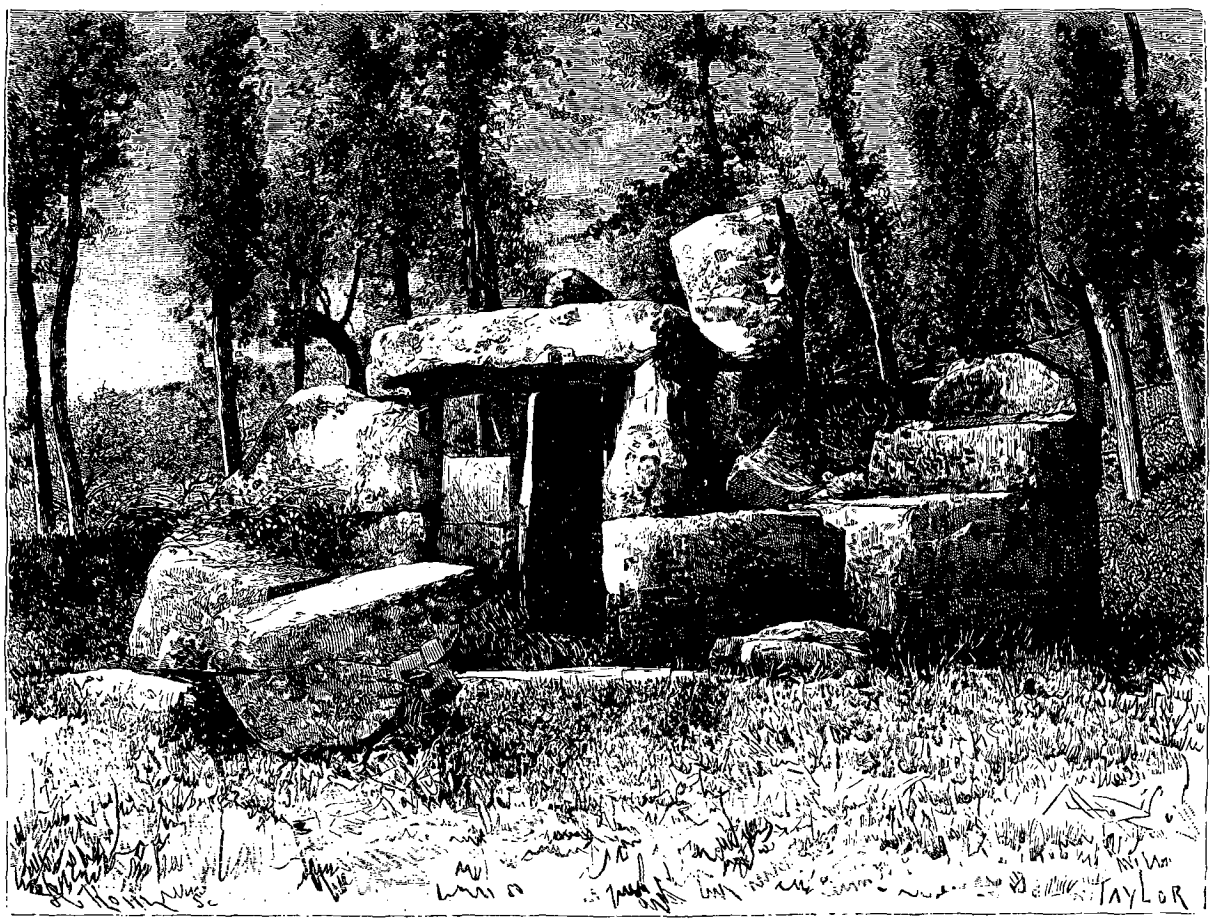
Eugène Müntz.

1. *Saggio di dissertazioni accademiche pubblicamente lette nella nobile Accademia Etrusca dell' antichissima città di Cortona.* Rome, 1742 et années suivantes.

ERRATUM. — Dans la livraison précédente on a appliqué par erreur à la gravure de la page 276 la légende de la gravure de la page 287, et *vice versa*. La première de ces deux gravures représente la place du Peuple à Arezzo, dessin de Barclay, et la seconde, la place de la Cathédrale et les remparts, de Guido Tarlati, dessin de Taylor.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La prétendue grotte de Pythagore (voy. p. 318). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ [1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

CORTONE (suite).

Venons-en à la Cortone contemporaine. Le tableau qu'Uccelli trace de l'état des arts et de l'industrie dans sa ville natale n'a, je crois, rien perdu de son exactitude. Nos serruriers et forgerons (ferraj) et nos menuisiers, dit-il, travaillent solidement et proprement; nos maçons connaissent fort bien les règles de la bonne construction et sont capables d'exécuter d'une manière passable un dessin d'architecture. Les frères Mirri savent dessiner dans la perfection et sont réputés, tant à Cortone que dans les environs, pour leur habileté dans le travail des stucs et dans la peinture d'ornement. Mais le prix de la main-d'œuvre est élevé. Cela tient, non pas tant à la pénurie de travaux qu'à l'ignorance où sont les artisans (artefici; ce mot signifie à la fois artiste et artisan) des progrès accomplis dans les procédés d'exécution, à la mauvaise organisation du travail, à l'indolence propre à cette classe, indolence que favorise le laisser aller des clients. Peu d'artisans ont réussi à sortir de la misère. Un mont-de-piété, au capital de vingt mille écus (cent mille francs) environ, est destiné à venir à leur secours.

Mentionnons encore, à l'actif de l'industrie, une fabrique dont Uccelli décore les produits du titre de « majoliche », mais qui ne mettait au jour, selon toute vraisemblance, que de vulgaires poteries; deux ou trois petites fabriques de chapeaux de feutre et autant d'étoffes de laine, occupant ensemble, à elles six, de cin-

1. Suite. — Voy. t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quante à soixante ouvriers. Trois ou quatre cents montagnards allaient en outre chercher leur subsistance et souvent aussi le germe de maladies pernicieuses dans la Maremme, où ils s'engageaient comme scieurs de bois.

Les arts libéraux, à l'époque à laquelle écrivait Uccelli, étaient représentés par un maître de musique, aux appointements de sept cent cinquante francs par an, avec obligation d'enseigner le solfège à deux jeunes gens de la cité, et par un professeur de violon, lui aussi chargé de l'éducation de deux élèves. Quant au professeur de dessin, il avait secoué la poussière de ses pieds contre cette patrie de Lucas Signorelli et de Pierre de Cortone qui le laissait mourir de faim.

Longtemps avant que la loi de 1866 leur eût porté un coup fatal, les institutions religieuses de Cortone étaient en pleine décadence : de quatorze, le nombre des couvents était tombé vers 1830 à sept; aujourd'hui, on le sait, tous sont supprimés en droit, du moins, sinon en fait, comme nous le verrons tout à l'heure. Par contre il existe une foule de bénéfices, misérablement dotés, qui contribuent à augmenter outre mesure le nombre des représentants du clergé séculier : rien de moins enviable que le sort de cette longue série de prévôts, de bénéficiers, de chapelains, dont le revenu ne dépasse pas quelques centaines de francs. Uccelli peint la situation d'un mot : « quantità grande di preti meschini », grande quantité de petits (c'est-à-dire de chétifs, de pauvres) prêtres.

La cause de cette décadence, de cet appauvrissement général est, si nous en croyons notre auteur cortonais, dans l'indolence des habitants, leur « avversione della fatica ». On continue, dans la culture des terres, à suivre les errements séculaires, sans tenir le moindre compte des progrès de l'agronomie; l'éducation des enfants est négligée au dernier point; dans les campagnes, ceux qui apprennent à lire forment une infime minorité; bien plus, si les moyens le permettent le moins du monde, les mères se dispensent de nourrir elles-mêmes leurs rejetons. Dans la ville, quoique l'on compte un certain nombre de familles nobles ou bourgeoises ayant plus de revenu qu'il n'en faut pour vivre à leur aise, on n'observe pas d'accroissement des fortunes : la toilette d'une part, et de l'autre l'entretien des petites villas ou « casini », que chaque citoyen comme il faut se croit tenu de posséder sur les délicieuses collines des environs, absorbent l'excédent des revenus. Sans doute, ce sont là des péchés, somme toute fort mignons, et je ne pousserai pas l'austérité jusqu'à reprocher aux Cortonais et aux Cortonaises d'aimer à faire des parties de plaisir : « far merenda in campagna ». Mais ces fantaisies, fussent-elles dix fois moins coûteuses, finissent par engendrer la ruine du moment où elles ne trouvent pas leur correctif dans l'esprit d'ambition qui pousse le père de famille à augmenter son patrimoine.

Uccelli, qui met si courageusement à nu les défauts de ses compatriotes, leur reconnaît aussi quelques qualités; sous le rapport de l'intelligence, dit-il, les Cortonais ne le cèdent à aucune autre population de la Toscane; la fausseté, la fraude sont rares parmi eux, de même que les rixes; on ne peut pas non plus leur reprocher leur fanatisme. Je ferme le livre sur cette bonne impression.

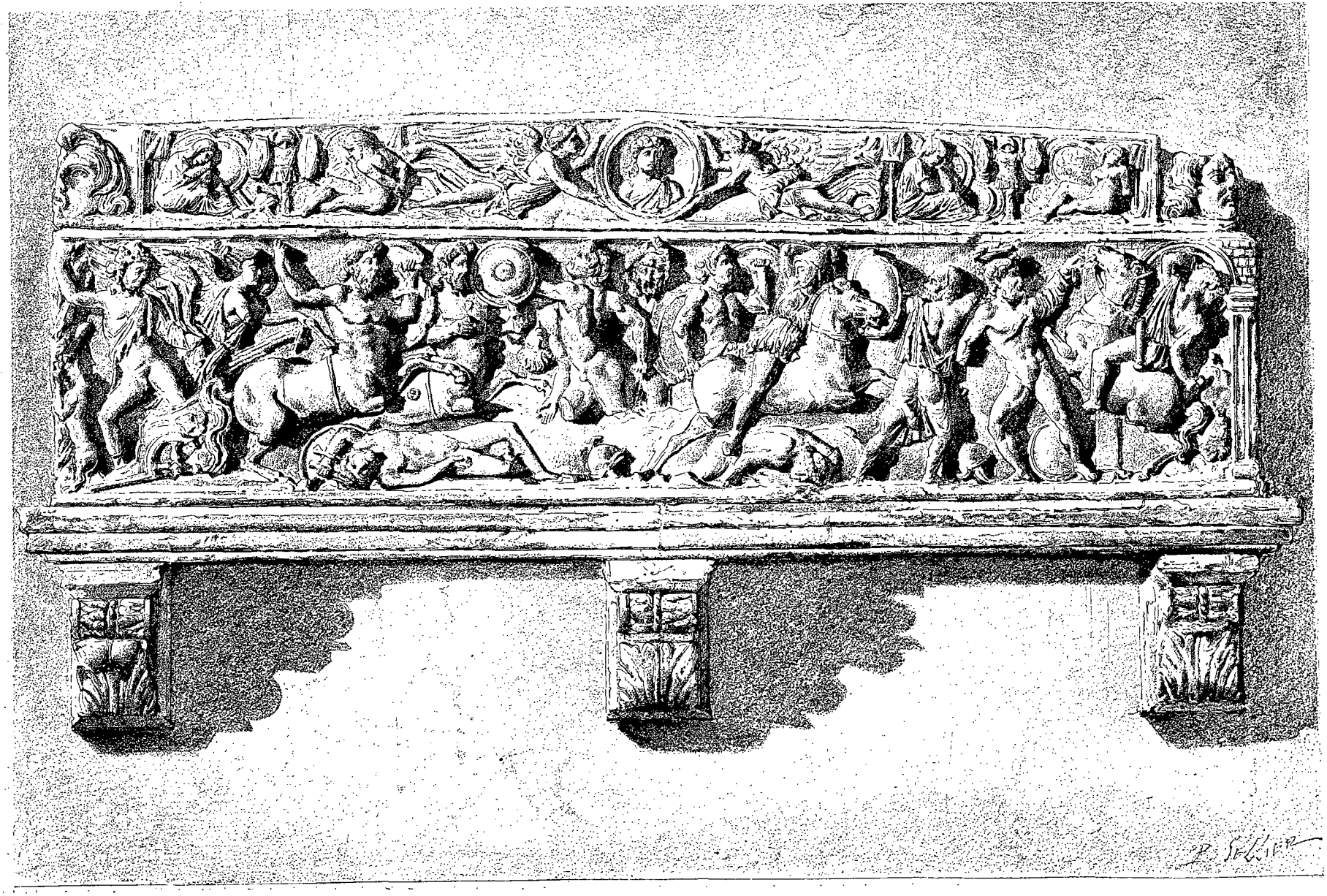
Rentré dans ma chambre, au moment de fermer la fenêtre, je suis fasciné, ébloui par l'étrange et grandiose paysage qui se déroule devant moi, dans le silence de la nuit, à travers « cette obscure clarté qui tombe des étoiles ». Directement au-dessous de l'hôtel, la masse sombre de la montagne de Cortone, avec ses massifs d'oliviers et ses ravins; plus loin, une plaine immense, sillonnée par le chemin de fer et la grande route et cultivée comme un jardin; on y distingue parfaitement les maisons aux rares lumières et les meules de foin alternant avec les longues rangées d'ormeaux garnis de vignes; au fond, une imposante chaîne de montagnes terminée à chaque extrémité par un mamelon, comme un rempart flanqué de redoutes; les derniers contreforts d'une autre chaîne venant expirer au bord du lac Trasimène, dont on n'aperçoit qu'un coin, reflétant la douce et calme lumière de la lune, complètent ce tableau, je devrais dire cette symphonie, d'un charme inexprimable.

La cathédrale et le Gesù. — Fra Angelico et Signorelli.

Le lendemain, ma première visite est pour la cathédrale, célèbre par les peintures de Signorelli, et pour l'église du Gesù à laquelle celles de Fra Angelico n'ont pas valu moins de notoriété. C'est l'occasion d'examiner la ville de plus près. Les rues, assez étroites et assez irrégulières, sont pourvues de cet excellent dallage dont les Toscans d'aujourd'hui ont emprunté le modèle à leurs ancêtres les Étrusques; les maisons, par contre, parmi lesquelles se dresse de loin en loin quelque palais à la fière tournure, sinon aux dimensions imposantes, ont quelque chose de sombre et de morose. Nous sommes également loin de cet air de prospérité propre à Arezzo et de l'infinie mélancolie de Pérouse et d'Assise. La première place que l'on rencontre, la « Piazza Vittorio-Emanuele » ou « Piazza del Municipio », sert d'asile à un marché peu animé; la seconde, un peu plus éloignée, la « Piazza Signorelli », contient le « Palazzo Pretorio », l'ancien palais du préteur, orné d'une série d'écussons vénérables, et une colonne fruste supportant un lion de pierre privé de tête : c'est le « Marzocco », symbole de la domination florentine, mutilé, selon toute probabilité, dans une des révolutions si fréquentes dans ce pays. Laissant de côté le palais du préteur, que je visiterai tout à l'heure, je me dirige vers la cathédrale, située quelques pas plus loin.

La cathédrale date de la Renaissance; malheureusement des restaurations entreprises au siècle dernier lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sarcophage antique (voy. p. 308). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont enlevé beaucoup de son caractère : aujourd'hui cette basilique à trois nefs, avec ses arcades reposant sur des colonnes, ne paraît ni belle ni laide ; c'est un de ces monuments dont on ne parle pas. La pauvreté de la décoration n'est pas faite pour racheter le manque d'originalité : je signalerai notamment les stalles et le siège épiscopal en noyer ciré comme produisant le plus triste effet. Nous sommes cependant près de l'Ombrie, où la sculpture et la marqueterie en bois comptent tant de chefs-d'œuvre.

Avant d'admirer les tableaux de Signorelli, accordons un coup d'œil au beau sarcophage incrusté dans la nef de gauche, près de l'abside : ce monument, dont le devant représente le Combat des Centaures et des Lapithes, se recommande par la beauté de son exécution autant que par le souvenir de deux artistes illustres. Un jour, nous dit Vasari, que Brunellesco s'entretenait, à Florence, sur la place du Dôme, avec plusieurs de ses amis, du mérite des sculpteurs païens, un de ses interlocuteurs — c'était Donatello — lui parla avec admiration d'un sarcophage antique qu'il avait vu dans la cathédrale de Cortone. Brunellesco fut si frappé de la description faite par son ami que, séance tenante, il résolut de se rendre à Cortone. Sans prévenir âme qui vive, sans même prendre la peine de changer de vêtements, il se mit en route et ne revint que muni d'une copie très fidèle du sarcophage. On juge de l'étonnement de Donatello lorsque son ami lui mit sous les yeux ce témoignage irrécusable de son enthousiasme pour l'antiquité.

J'ai essayé, dans mon étude sur les fresques exécutées par Signorelli à Monte Oliveto, ainsi qu'au début du présent chapitre, de définir ce talent inégal, ce caractère indécis, s'élevant très haut et tombant très bas, sacrifiant tour à tour aux Ombriens et aux Florentins. C'est surtout dans les peintures à l'huile appartenant à sa dernière période, et celles de Cortone sont du nombre, que l'on sent comme un désir de se rapprocher du maître qui, par la puissance du coloris et l'intensité de l'expression, tenait alors sous le charme l'Italie entière, Pierre Pérugin. Il est curieux de voir cette influence aux prises avec les principes puisés par Signorelli dans l'atelier de Piero della Francesca; tout en cherchant à obtenir une coloration plus chaude et moins dure (de là vient sans doute que ses derniers tableaux ont tellement rembruni), tout en s'attachant davantage à l'expression du sentiment religieux, il ne peut s'empêcher — c'est à Rio que nous empruntons cette définition — de tracer des figures compliquées dans des attitudes dont le repos est systématiquement exclu.

La Déposition de croix du dôme de Cortone date de 1502; elle n'est donc postérieure que de peu d'années aux fresques d'Orvieto, et appartient à une époque où Signorelli, quoique sexagénaire, pouvait encore passer pour un robuste travailleur. Mais on ne passe pas impunément du camp des réalistes à celui des mystiques; l'effort est trop visible, l'émotion trop artificielle, la conversion, en un mot, trop récente : malgré de très réelles qualités l'œuvre parle à l'esprit plus qu'au cœur.

J'en dirai autant du Christ instituant la Sainte Cène (1512) : dans l'intervalle la défaillance de l'âge est venue s'ajouter aux contradictions intimes avec lesquelles le maître avait à lutter.

« A quatre-vingt-cinq ans, dit Rio, Signorelli maniait encore le pinceau. avec vigueur.... mais l'étude du nu et même du squelette avait fini par devenir sa passion dominante; à force de plonger son imagination dans les détails anatomiques, il ne vit plus autre chose dans l'art et même dans l'homme, et cette monomanie fut enfin poussée si loin que, pour se consoler de la perte d'un fils tendrement aimé, il le fit dépouiller de la tête aux pieds, pour dessiner minutieusement tous les muscles de son corps et pour avoir ainsi par devers soi sa ressemblance tout entière. »

Plût au ciel que l'artiste eût été aussi exclusif que le critique veut bien le prétendre! nous n'aurions pas plus de reproches à lui adresser qu'à son maître Piero della Francesca, et au maître de son maître, Paolo Uccello, c'est-à-dire à tous ces chercheurs en qui l'homme de science précède et détermine l'artiste. L'erreur de Signorelli a été au contraire, selon nous, de s'essayer sur le tard dans la peinture des émotions morales et de chercher à rivaliser avec les représentants de l'idéalisme. A Cortone même, les compositions du Beato Angelico de Fiesole devaient lui faire sentir toute son infériorité.

Ces compositions, si propres à montrer toute l'insuffisance du peintre cortonais quand il aborde le domaine de l'extase religieuse, nous les trouvons en face de la cathédrale, sur la même place, dans un petit oratoire dont la porte ne s'ouvre que rarement, et qui paye si peu de mine que je passe dix fois devant lui me demandant sans cesse où donc est cette fameuse église du Gesù immortalisée par le pieux et suave peintre de Fiesole?

Fra Angelico ne comptait qu'une vingtaine d'années lorsque, chassé de son couvent de Fiesole, avec tous ses collègues, par les troubles politiques et religieux dérivant du schisme, il vint chercher un refuge dans le couvent de Saint-Dominique de Cortone; il séjourna dans cette ville jusqu'en 1418, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, pendant huit à dix ans.

L'Annonciation, le premier tableau qui frappe mes regards lorsque je pénètre, sous la conduite d'une pauvre vieille, dans l'oratoire, ou plutôt la salle formant la partie supérieure du Gesù (l'autre est située en contre-bas et l'on n'y parvient qu'après de nombreux circuits), nous montre l'ange Gabriel (menton pointu, lèvres minces et serrées, nez légèrement retroussé, cheveux frisés, d'un blond de miel, robe rouge à ornements dorés) s'avançant ou plutôt se précipitant vers Marie, les deux mains levées, comme s'il ne pouvait contenir plus longtemps le secret dont la connaissance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le comble de bonheur. La Vierge (robe rouge, manteau bleu), un de ces types séraphiques créés par le Beato, est assise sous un portique; en entendant la voix du messager, elle laisse tomber sur ses genoux le livre dans lequel elle lisait, et ses traits trahissent la plus vive émotion. Nous assistons à un drame intime, mais dans lequel le débutant a déployé une éloquence, une puissance qui du coup le classent parmi les plus grands maîtres de l'expression. Par un de ces rapprochements symboliques familiers au moyen âge,

L'Annonciation, par Fra Angelico. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

et dont la Renaissance garda longtemps la tradition, l'artiste a rappelé, à côté du premier acte de la Rédemption, le péché originel : à gauche, à l'arrière-plan, on aperçoit Adam et Ève chassés du Paradis.

Deux prédelles, représentant l'une des scènes de la vie de la Vierge, l'autre des épisodes de celle de saint Dominique, le fondateur de l'ordre auquel appartenait le peintre séraphique, se distinguent par l'animation et le naturel du récit.

Les peintures de Cortone nous montrent l'artiste de Fiesole en pleine possession déjà de ses rares qualités de peintre et de poète. Le modelé se distingue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par sa correction, quoique l'on s'aperçoive bien que Fra Angelico devine l'anatomie plutôt qu'il ne l'étudie; les figures, prises en elles-mêmes, vivent d'une vie qui leur est propre; elles nous intéressent avant même que l'artiste, par l'éloquence des attitudes, du geste, de l'expression, ait eu le temps de nous émouvoir et de nous ravir. Le coloris, certainement inspiré des traditions de la miniature, non de celles de la peinture « a tempera » ou à fresque, est, à mon avis, bien celui qui convient aux aspirations de Fra Angelico : la profusion de l'or et l'emploi de couleurs conventionnelles, telles que le carmin et l'azur, ne sont-ils pas faits pour nous transporter dans ce monde idéal sur lequel les pensées du maître se fixaient sans cesse?

Nous avons évoqué tout à l'heure, en présence des Signorelli de la cathédrale, le souvenir des Fra Angelico du Gesù. Dans cette seconde église, les deux maîtres se trouvent face à face, et, par une singulière coïncidence, Signorelli, abandonnant sa manière ordinaire, cherche à se rapprocher de celle de l'École mystique, dont Fra Angelico, et après lui les Ombriens, furent les plus brillants champions. Bouches entr'ouvertes, regards extatiques, gestes expressifs, intervention du surnaturel, rien n'y manque de ce qui peut provoquer l'émotion chez le spectateur, si ce n'est la sincérité de l'auteur. L'effort est trop visible; on n'échange pas la force et l'âpreté contre la douceur, comme on troque un vêtement contre un autre. Les tendances qui nous charment chez les peintres « émus » nous indisposent chez les peintres « habiles », et ici Signorelli peut compter parmi ces derniers, quoiqu'il n'ait pas poussé l'habileté bien loin. On va en juger : Le centre de la composition est occupé par les figures nues d'Adam et d'Ève, debout devant l'arbre du bien et du mal. Rien de plus académique que les poses des deux personnages, l'un, vu de dos, étalant toute la musculature d'un torse d'ailleurs superbement modelé; l'autre, Ève, vue de face, montrant toute la splendeur de son corps opulent, et appuyant la main droite sur sa hanche, tandis que de la gauche elle cueille le fruit défendu. Les branches de l'arbre, source de tant de maux, supportent quatre chérubins qui servent eux-mêmes de piédestal à la Vierge. Celle-ci, les mains étendues, les yeux noyés de langueur, reçoit l'hommage de chérubins et d'anges qui voltigent autour d'elle en répandant des fleurs; six prophètes ou saints agenouillés ou debout dans la partie inférieure, parmi eux David tenant une sorte de lyre, lui témoignent également leur admiration. Dieu le père, planant au-dessus de la Vierge, complète cette composition mal équilibrée, aux figures guindées et prétentieuses. L'impartialité m'oblige à ajouter que dans cette œuvre sénile Signorelli s'est fait singulièrement aider par ses élèves, et que ceux-ci, comme on pouvait s'y attendre, ont exagéré ses défauts et atténué ses qualités.

L'Adoration des bergers, placée près du Triomphe de la Vierge, montre des défauts tout aussi graves. Signorelli, pour nous résumer, ne connaît plus la sincérité propre aux Ombriens, leur foi profonde, leur attachement aux règles iconographiques, et il ne connaît pas encore la liberté de composition, la force dramatique mises en honneur par l'École romaine. Selon le point de vue où l'on se place, on est en droit de lui reprocher ou d'être en retard, ou de venir trop tôt. Il comptait, au moment de l'exécution des deux tableaux du Gesù, plus de soixante-dix ans; pouvait-il raisonnablement, à cet âge, espérer de faire un retour sur lui-même et de renouveler son style?

Je ne quitterai pas le Gesù sans mentionner son très beau soffite, sculpté et doré, du quinzième au seizième siècle, ainsi qu'une cuve baptismale, en marbre, à six pans, de la première Renaissance. Ce second ouvrage rappelle, malgré l'imperfection de l'exécution, la manière de Mino de Fiesole; on y remarque sur le devant un bas-relief avec le Baptême du Christ; sur deux des côtés, un enfant nu.

Une quatrième église, San Francesco, avec sa nef remaniée, aux fenêtres rectangulaires et aux autels à frontons, n'offre d'intérêt qu'en ce qu'elle établit une fois de plus l'hostilité professée par les Italiens, à partir de la Renaissance, à l'égard des souvenirs du style ogival. Ne pouvant les détruire, ils ont cherché avec une ardeur inconcevable à les dénaturer. Que d'églises, en apparence modernes, datent en réalité du treizième et du quatorzième siècle! A San Francesco, un portail gothique et un monument funéraire, également gothique, placé dans la dernière chapelle de droite, témoignent seuls encore de la date véritable de l'édifice.

Le Musée étrusque. — La Muse et le Lampadaire.

Le « Palazzo Pretorio », l'ancien palais des Casali, renferme, à l'étage supérieur, la bibliothèque et le musée fondés par l'Académie étrusque. Un escalier, qui n'a rien de monumental, conduit à la porte de la collection; je sonne, un homme d'un certain âge, fort aimable, vient m'ouvrir et m'introduit dans une salle où se trouvent déjà quelques autres étrangers. J'entrevois en passant, au milieu d'une bibliothèque fort bien rangée, une vitrine avec quelques-unes de ces belles médailles de la Renaissance, aujourd'hui si recherchées des amateurs. Mais ce n'est pas là ce qui doit captiver mon attention; je renonce même, malgré l'invitation que m'adresse mon guide, à examiner un manuscrit célèbre de Dante, ainsi que quelques tableaux du quinzième et du seizième siècle; en ce lieu l'antiquité seule mérite de nous occuper.

La collection de l'Académie étrusque se compose surtout de bronzes et de terres cuites, nous reportant aux origines de la cité. On y remarque des sarcophages de toutes les époques, des inscriptions, des monnaies, la plupart trouvées à Cortone ou dans les environs.

Le morceau capital de la collection est une peinture sur ardoise, représentant une muse ou plutôt une citharistе, ouvrage que l'on attribue à un artiste grec de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la meilleure époque, mais qui rappelle aussi, par de certains côtés, M. François Lenormant en a fait l'observation, sans toutefois se prononcer d'une manière formelle, l'art de la Renaissance. Trouvée en 1732 (et non en 1852, comme le dit le Guide, d'ordinaire si bien informé, de M. Gsell-Fels), à quelque distance de Cortone, en compagnie de plusieurs statuettes, la Muse resta longtemps la propriété d'une brave famille de campagnards qui la prit pour une image de la Vierge et la vénéra comme telle. La méprise découverte, la peinture fut employée à boucher une petite fenêtre située près d'une cheminée, et exposée à tous les dangers résultant d'un pareil voisinage. Ce fut en cet endroit que le chevalier Tommasi, propriétaire du domaine, la découvrit en 1735.

A côté de la Muse, l'ornement principal de la collection est le fameux lampadaire de bronze, trouvé en 1840 près de Cortone. Il est regrettable que certains détails, trop libres, nous empêchent de placer sous les yeux de nos lecteurs la gravure de cet insigne monument des arts du métal chez les Étrusques.

Au moment de me retirer, un doute s'élève dans mon esprit. J'avais lu dans le Guide de Baedeker cette phrase mémorable : « Musée d'antiquités étrusques. Le gardien se plaint si on lui donne moins d'une livre; mais on ne prendra pas garde à ses réclamations. » L'aimable fonctionnaire qui m'avait fait les honneurs de la collection serait-il ce même custode si exigeant? L'affirmation me paraît peu vraisemblable; cependant j'ai présente à la mémoire certaine aventure dont une ville peu éloignée de Cortone a été le théâtre : Ayant frappé avec quelques amis à la porte du musée de ***, un jeune homme très distingué vint nous ouvrir et s'offrit, avec une bonne grâce parfaite, à nous guider parmi les richesses de la collection; il déchiffra sans le moindre embarras plusieurs inscriptions latines, nous fit connaître la provenance et la destination d'un certain nombre de bronzes étrusques, discuta avec une compétence réelle sur l'âge d'autres antiquités. Notre visite terminée, nous nous confondîmes en remerciements, et sortîmes les uns après les autres, lorsque notre guide, voyant que le dernier d'entre nous avait franchi le seuil sans faire mine de porter la main à sa poche, s'écria d'un ton lamentable : « Signori, niente per me? » Messieurs, rien pour moi? Nous partîmes tous d'un grand éclat de rire à cette révélation inattendue, et nous nous empressâmes de remettre au concierge-gardien-conservateur, car il cumulait ces différentes fonctions, quelques billets d'une livre, qu'il accepta d'un air de profonde gratitude. Mais que de fois aussi n'ai-je pas été témoin de l'erreur contraire! Combien de bibliothécaires ou de conservateurs de musées n'ont pas été obligés de repousser les offres impertinentes d'étrangers ne connaissant pas les habitudes du pays, ou les confondant avec des employés subalternes!

A Cortone, pour sortir d'embarras, j'imaginai un stratagème dont j'ai eu plusieurs fois, depuis, l'occasion de me servir : « Veuillez remettre, dis-je à mon guide, cette petite somme au gardien du musée. » De cette manière, pensai-je, s'il est lui-même le gardien, il gardera l'argent pour lui; dans le cas contraire, il en sera quitte pour le remettre à qui de droit, sans pouvoir se formaliser le moins du monde. Je vis, dès les premiers mots, au rouge qui monta à la figure du brave conservateur, qu'il n'avait rien de commun avec le personnage signalé par Baedeker; mais la fin de ma phrase le désarma; il accepta de bonne grâce mes remerciements, et je le quittai sans éprouver le regret d'avoir blessé, même involontairement, un galant homme.

Muse ou citharède (musée de Cortone). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

La ville haute. — Mendicité et bienfaisance. — La maison de Pierre de Cortone.

Les quartiers de la ville haute méritent à peine le nom de villages : ils se composent de chétives masures, d'ordinaire construites en pierres grises irrégulières, que l'on ne prend même pas la peine de recouvrir d'un crépi; parfois aussi on se sert de briques. Le sol est si rocailleux que, pour se procurer des matériaux de construction, on n'a qu'à donner un coup de pic devant soi; les cours et les rues sont jonchées de pierres, les unes exhumées du sol, les autres provenant de la désagrégation des rochers qui affleurent en maints endroits. C'est avec ces matériaux rudimentaires que je vois édifier, sans mortier ni ciment, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

murs qui bordent les jardins unis aux maisons, des jardins misérables, sans verdure et sans gaieté, avec quelques légumes et une couple d'oliviers. L'intérieur des habitations n'est pas plus riant que le dehors; la pièce d'entrée, servant en même temps de cuisine, est sombre, enfumée : une table, quelques escabeaux en bois à peine dégrossis en constituent tout le mobilier. L'accoutrement et la physionomie des habitants ne contribuent pas à égayer ce tableau lamentable : je ne vois que femmes déguenillées, les unes suspendant le linge aux fenêtres, les autres assises devant leur porte ou se promenant, une quenouille sous le bras. Partout on croit apercevoir l'horrible spectre de la faim.

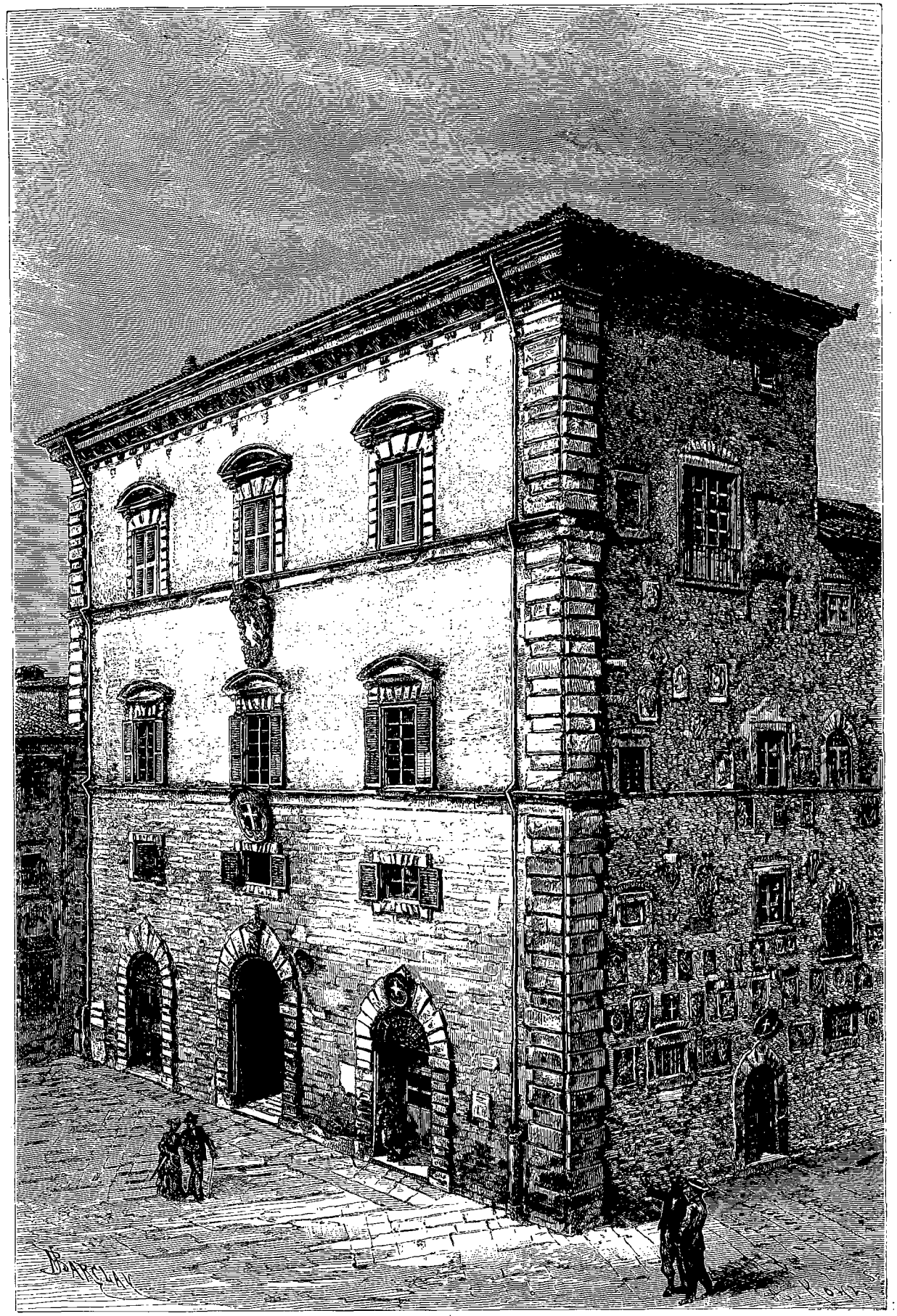
La mendicité, déjà si fastidieuse à Arezzo, dégénère à Cortone en véritable persécution. Je conseille charitablement au voyageur de donner, de donner toujours; c'est le parti le plus simple. J'en ai fait l'expérience : fatigué, exaspéré de me voir constamment dérangé dans mes observations par des solliciteurs de tout âge, j'eus le malheur, j'en demande pardon à mes lecteurs, d'envoyer au diable une bande de gamins qui se pressaient autour de moi, en poussant devant eux un petit être contrefait, monstrueux, ne sachant articuler que cette phrase : « Non ho nè padre nè madre, » je n'ai ni

Têtes d'apôtres. Fragment du Couronnement de la Vierge, de Bartolomeo della Gatta (voy. p. 316). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

père ni mère. Au bout d'un instant, la bande revient à la charge, avec plus d'insistance; je m'entête à mon tour et leur déclare formellement qu'ils n'auront rien. Qu'ajouterai-je ? Pendant deux heures j'eus ces bourreaux à mes trousses; entrai-je dans une église, ils attendaient à la porte que je fusse sorti pour recommencer leur litanie; pressai-je le pas, ils se mettaient à courir. Je finis par sortir de la ville dans l'espérance de me débarrasser d'eux : ils m'accompagnèrent pendant plus d'un kilomètre. La victoire finit par me rester, mais je l'avais chèrement achetée; j'étais en nage et je n'avais rien vu. Je me rappelai, mais trop tard les sages conseils donnés par l'auteur d'un guide bien connu : « On peut se débarrasser des mendiants par un mouvement bref de la main, ou en disant : « Non c'è « niente. » Dans beaucoup de cas, il n'y a pas d'autre moyen que de donner; mais plus la pièce de monnaie est petite, mieux cela vaut. La même mendiante que nous avons vue remercier avec les bénédictions habituelles, en recevant deux centimes, répondit une autre fois, après avoir reçu cinquante centimes : « Ma, signore, è molto poco. » Mais, monsieur, c'est bien peu.

Ici encore il faut constater que, sous le rapport des ressources du moins, — j'ignore ce qui en est de leur organisation, — les établissements de charité de Cortone n'ont rien à envier à ceux du reste de l'Italie. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais prétorien (voy. p. 310). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revenu total de ses hôpitaux s'élève, d'après Amati, à quarante-quatre mille neuf cents francs; la ville possède en outre une recette d'environ treize mille francs par an, affectés aux orphelinats. Elle dispose également de certains legs destinés à doter les jeunes filles pauvres.

Une découverte que je fais dans une de ces ruelles misérables mêle une note consolante à tant d'impressions pénibles. Sur la façade, fraîchement restaurée, d'une maison plus que modeste, une inscription frappe mes regards : « Qui, nacque, da umili parenti.... » Ici, naquit, d'humbles parents, Pierre Berettini.... Il s'agit du célèbre Pierre de Cortone. Les privations, le spectacle de la misère ont donc été sans action sur le génie.

Un écriteau nous apprend que la maison est à louer : « Appigionasi ». Avis aux amateurs.

Amateurs anciens et marchands modernes.

Pendant que j'erre ainsi, un passant me demande à brûle-pourpoint si je ne désire pas visiter une curieuse collection d'antiquités. J'accepte, et mon guide me conduit dans une maison de modeste apparence, dont le propriétaire, avec le plus vif empressement, se déclare prêt à étaler devant moi toutes les richesses de sa collection. Ce n'est pas sans émotion que je gravis l'escalier, car, ayant demandé à mon hôte s'il avait des tableaux anciens, j'ai reçu une réponse affirmative. Qui sait si, dans ce coin de terre ignoré, je ne trouverai pas quelque Fra Angelico ou quelque Signorelli inédit?

Me voilà dans une chambre dont les murs sont garnis des objets les plus divers, mais dont le principal attrait, un simple coup d'œil suffit pour m'en convaincre, est dans la vue superbe qu'elle offre sur la partie basse de la ville et sur la plaine qui s'étend au pied de la montagne. Hélas! au lieu de pouvoir contempler à loisir ce spectacle fascinateur, il me faut passer en revue, pièce par pièce, le plus épouvantable bric-à-brac qui se puisse imaginer. Je découvre des tableaux de maître dont le mieux conservé atteindrait bien, en vente publique, le chiffre énorme de vingt francs, des bronzes ou des poteries étrusques dont le plus ancien remonte peut-être à une dizaine d'années, de hideuses lithographies enluminées. Puis vient le tour des guitares aux cordes cassées, des sabres du premier Empire, des mousquetons de l'avant-dernier modèle déclassé, des uniformes de la guerre de 1866, et des pendules en zinc doré. Le chef-d'œuvre de la collection est une assiette de Sarreguemines, moderne, avec un sujet imprimé en bistre, un rébus, je crois, telle qu'on les rencontre par milliers dans toutes nos foires de village, et encore, par-dessus le marché, ce précieux spécimen de l'art céramique est-il raccommodé. Le propriétaire, ou plutôt le marchand, ne semble d'ailleurs pas avoir d'illusions sur la valeur de ses « anticaglie », et c'est d'un air résigné, non ironique, comme j'aurais pu le craindre, qu'il accepte mes excuses, lorsque je me retire, maudissant ma curiosité et sans avoir marchandé un seul objet.

Le docteur Volkmann, qui visita Cortone dans le dernier tiers du siècle passé, y signale de nombreuses galeries et collections, dont une seule contenait plus de trois cents tableaux de maîtres italiens. Dans d'autres, on voyait des Signorelli et des Pierre de Cortone, puis des séries de monnaies, des curiosités de toutes sortes. Ce riche patrimoine est aujourd'hui bien diminué; cependant quelques épaves ont échappé au naufrage. Le docteur Gsell Fels cite, en 1875, chez les héritiers Tommasi, une Assomption de Signorelli; chez les héritiers Castellani, un Saint Étienne et une petite Nativité, du même artiste. J'ajouterai la mention de deux superbes vitraux de Guillaume Marcillat, appartenant au patricien Corazzi, qui les a exposés depuis un certain nombre d'années au musée national de Florence.

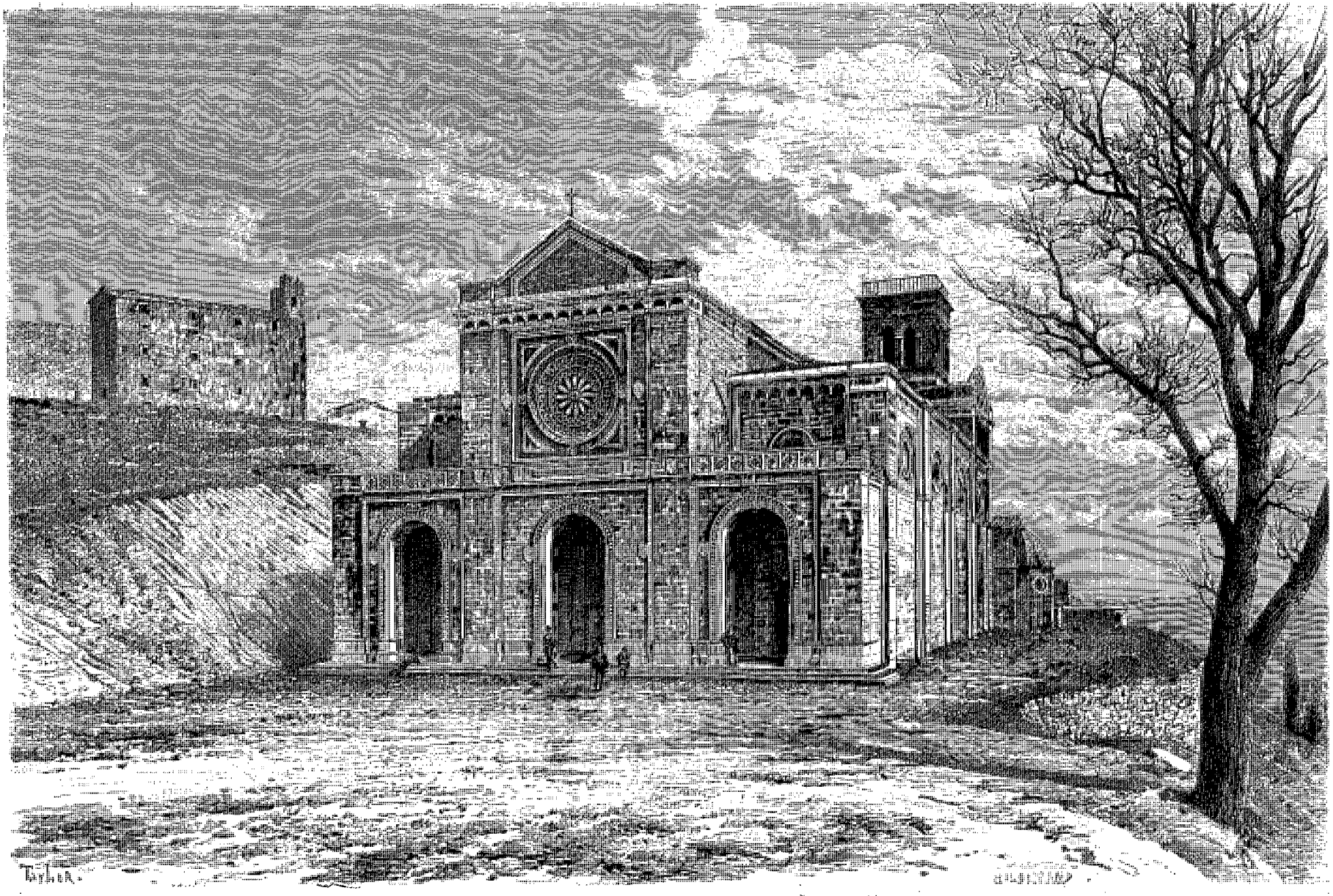
L'église Saint-Dominique.

San Domenico est une église sans caractère à l'extérieur, quoiqu'elle date du commencement du treizième siècle, et dont l'intérieur n'offre guère plus d'intérêt, du moins au point de vue de l'architecture. Murs frustes, sans ornements, nef toute simple (sans transept), avec un faîtage découvert, fenêtres rectangulaires, autels au fronton massif (du seizième au dix-septième siècle) : il n'y a pas là de quoi captiver ni les adeptes de l'art de bâtir, ni les touristes qui s'attachent dans un monument à l'expression de la grâce, de la richesse ou de la grandeur.

Il n'est permis cependant à aucun visiteur de Cortone de passer devant San Domenico sans y faire une station : si la fresque peinte dans la lunette surmontant le portail laisse à peine encore deviner les contours d'une Vierge placée entre saint Dominique et saint Pierre, chef-d'œuvre détruit de Fra Angelico, en revanche, dans l'abside, sur l'autel de droite, brille de tout l'éclat de ses vives couleurs et de sa sereine majesté un autre chef-d'œuvre du maître. La composition est d'une extrême simplicité : au centre du triptyque, car telle est la forme donnée par l'artiste à son œuvre, Marie, assise, tient sur ses genoux l'enfant debout, la main levée pour bénir; autour d'elle quatre anges lui témoignent leur vénération par leurs gestes et par leurs regards; au-dessus, dans des dimensions beaucoup plus petites, le Christ en croix, entre sa mère et son disciple. Sur le volet de droite, un saint et une sainte debout; sur celui de gauche, deux saints dans la même attitude. Deux médaillons placés dans la partie supérieure des volets contiennent, l'un Marie, l'autre l'ange lui annonçant ses hautes destinées.

Les peintures du « Beato » se sentent plutôt qu'elles ne se décrivent et ne s'analysent. Quand j'aurai dit que le retable de San Domenico réunit la suavité à l'ampleur, le calme à la distinction, je n'aurai donné à mes lecteurs qu'une faible idée de ses perfections, mais je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Couvent de Sainte-Marguerite (voy. p. 316). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur aurai peut-être inspiré le désir de s'arrêter à Cortone dans une de leurs excursions à Rome et d'apprécier par eux-mêmes ce pur chef-d'œuvre. Je terminerai par une observation qui peut avoir son intérêt au point de vue de l'histoire du développement du maître : comme composition et comme exécution, le retable de Cortone est déjà à peu près aussi avancé que les peintures exécutées par Fra Angelico à Florence.

Par la profondeur du sentiment religieux autant que par la perfection, — je n'ose dire la liberté de la facture, — le retable de Fra Angelico l'emporte singulièrement sur une composition à peu près contemporaine, exposée dans la même église, à gauche, avant d'arriver au maître-autel. C'est un triptyque d'une richesse extrême, contenant au centre le Couronnement de la Vierge, cinq saints sur chaque volet, et dans la prédelle l'Adoration des mages et quatre scènes de la vie de saint Dominique. Une inscription nous apprend qu'en 1440 Cosme et Laurent de Médicis, c'est-à-dire le Père de la Patrie et son frère Laurent l'Ancien grand-oncle de Laurent le Magnifique), ont offert cet ouvrage aux Dominicains de Cortone pour le salut de leur âme et de celle de leurs ancêtres [1].

Les rusés banquiers florentins, on le sait, ne négligeaient aucun moyen de propagande, et surtout de propagande artistique, car ils avaient deviné, longtemps avant les autres grands seigneurs de la Renaissance, qu'à cette époque d'essor et de surexcitation intellectuels, c'était par les chefs-d'œuvre de l'art qu'ils frapperaient le plus sûrement les imaginations, flattant ici les aspirations des champions de l'antiquité, là les traditions de piété des partisans du moyen âge. A Cortone, ville dès lors un peu attardée, ils ne jugèrent pas nécessaire d'envoyer quelque manifestation des novateurs attachés à leur service, les Donatello, les Michelozzo, les Paolo Uccello, les Fra Filippo Lippi : il valait mieux s'adresser à quelque représentant de la vieille école; ils firent donc choix de Lorenzo di Niccolò Gerini, de Florence, peintre estimable, encore tout imbu des principes des Giottesques. Je crois les voir recommander à ce maître de ne point épargner l'or, de prodiguer les figures, d'éblouir en un mot. Leurs recommandations ont été suivies; aujourd'hui encore le retable de Gerini contraste par sa richesse excessive non seulement avec la nudité de l'église, mais encore avec la noble simplicité du retable de Fra Angelico.

Saint-Dominique contient en outre une remarquable composition de Bartolomeo della Gatta, l'énigmatique peintre arétin, un Couronnement de la Vierge. Le fragment reproduit page 312 montre à quel point l'artiste a poussé la recherche du caractère : à force d'ascétisme ses personnages touchent presque au sublime.

1. On trouvera le texte de cette inscription dans mes *Precurseurs de la Renaissance*, p. 137.

Le couvent de Sainte-Marguerite de Cortone.

La visite du célèbre couvent de Sainte-Marguerite, situé au-dessus de la ville, nous ramène en plein treizième siècle. C'est l'époque où saint François subjugue l'Occident entier par la naïveté et la tendresse de sa prédication. Éloignée d'Assise de quelques lieues seulement, Cortone ne tarde pas à céder à l'entraînement général. Dans les *Fioretti di San Francesco*, ces charmants poèmes en prose, il est souvent question d'un des disciples du saint, Élie. Nous le voyons notamment, dès le début, recevoir de son maître une réprimande sévère pour avoir accueilli avec colère un messager divin : « Prends garde, ajoutait le saint, qu'avec ton orgueil tu ne finisses pas hors de notre ordre. » Ce disciple, bien connu sous le nom de Frère Élie Coppi, était originaire de Cortone, et c'est là aussi qu'il mourut, en 1253, après avoir singulièrement contribué à développer la puissance matérielle de la nouvelle congrégation. Il justifia d'ailleurs la prédiction de son maître, car sa passion pour les entreprises temporelles l'amena à quitter le couvent et lui fit encourir les censures de l'Église.

L'influence de saint François n'avait fait que grandir lorsque, dans le dernier tiers du même siècle, une jeune fille repentante choisit Cortone pour lieu de sa retraite et édifia ses contemporains par les rigueurs d'une pénitence qui lui a valu la canonisation. L'histoire de cette sainte, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme du troisième siècle, ni avec la reine d'Écosse, est peu connue; elle mérite d'être rapportée.

Marguerite — nous empruntons textuellement ce récit aux *Vies des Saints* publiées par l'abbé Godescard — était née à Alviano, en Toscane. Elle se livra dans sa jeunesse — c'est Godescard qui parle ainsi — à toute l'impétuosité des désirs d'une nature corrompue, au point qu'elle perdit même cette pudeur naturelle à son sexe. Mais une circonstance ménagée par la grâce brisa les fers qui la retenaient dans les plus honteux désordres : ses yeux s'étant arrêtés sur un cadavre déjà à moitié rongé par les vers, elle reconnut que c'était celui de l'homme auquel elle s'était abandonnée. Un spectacle aussi hideux la frappa tellement qu'elle ouvrit son cœur à la crainte des jugements de Dieu, et devint sur-le-champ une véritable pénitente.... Elle était alors âgée de vingt-cinq ans.... Voulant réparer le scandale qu'elle avait causé par ses désordres, elle se rendit, la corde au cou, à l'église paroissiale d'Alviano, pour faire connaître son changement et pour protester publiquement qu'elle se repentait d'avoir été pour les autres une occasion de chute. Elle se retira ensuite à Cortone.... Le désir de se consacrer à Dieu d'une manière particulière lui fit demander la permission d'entrer dans le tiers ordre de Saint-François, ce qui lui fut accordé après une épreuve de trois ans. Son ardeur pour les austérités était incroyable.... elle mourut le 22 février 1297, après avoir été pendant vingt-trois ans un parfait modèle de pénitence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une montée longue et raide nous conduit au plateau sur lequel s'élève le sanctuaire. Le panorama que l'on découvre en se retournant est immense, étourdissant ; il n'est limité que du côté de la montagne qui se dresse derrière nous. Ce qui ajoute peut-être encore à l'effet, c'est l'extrême morcellement de la plaine : à la place de prairies, de nappes de verdure, on n'y aperçoit qu'une série interminable de champs tous bordés d'arbres, dont chaque rangée vient accentuer ce développement sans fin. Du côté de la montagne, le spectacle est plus grandiose encore : au-dessus de nous, dominant l'église et le couvent, une citadelle en ruine ; puis, entourant le plateau, de vieux murs, en petit appareil, avec des restes de mâchicoulis et de tours. Quoique cette enceinte ait été rasée sur de certains points au niveau du sol, et que sur d'autres elle disparaisse sous un épais tapis de lierre, elle ne laisse pas que de mêler à tant d'impressions délicieuses je ne

La Mise au tombeau, par Signorelli (église Saint-Nicolas) (voy. p. 318). — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

sais quel sentiment de sécurité : des chênes imposants, des cyprès mélancoliques, et un troupeau de moutons paissant à l'intérieur et comme à l'abri de l'enceinte, contribuent à accentuer ce tableau charmant d'une existence calme et recueillie.

Dès le douzième siècle s'élevait, sur la plate-forme que nous venons de décrire, un sanctuaire dédié à saint Basile. Cet édifice ayant été ruiné en 1258, sainte Marguerite le fit reconstruire (le travail fut terminé en 1290) ; en 1292, on ajouta à l'église primitive une autre église, en l'honneur de cette sainte, qui venait de mourir. L'ensemble de constructions fut modifié une première fois par l'adjonction d'un transept, de deux chapelles et d'une coupole, construite en 1739 aux frais du roi de Portugal. Tout récemment on a entrepris des travaux plus importants encore ; de l'ancien monument il ne subsiste plus guère que la nef principale.

L'église de Sainte-Marguerite, telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui, est un édifice roman, très richement décoré par les soins d'artistes modernes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais très pauvre en œuvres d'art anciennes ; elle a perdu jusqu'à la Déposition de croix de Signorelli, qui est depuis longtemps exposée au Dôme.

Le seul monument digne d'intérêt est le tombeau de la sainte, installé dans le bras gauche du transept. On fait honneur de cette œuvre considérable, qui se distingue par la recherche du mouvement (examiner surtout les figures de la Vierge et de Gabriel, ainsi que les deux anges qui d'une main soulèvent le couvercle du tombeau et de l'autre écartent les tentures), à un artiste dont on ne cesse, dans toute la Toscane, de mettre en avant le nom, Jean de Pise. Sans nier de certaines analogies de style, nous croyons qu'il est sage d'attendre, pour se prononcer, que la question ait été soumise à un nouvel examen.

Le couvent attenant à l'église a été supprimé et vendu, comme tant d'autres, en 1866. Mais les Franciscains l'ont racheté depuis, car la loi de 1866, en enlevant aux corporations religieuses la personnalité civile et le droit de posséder en commun, ne leur a pas interdit de racheter leurs anciens biens ou d'en acquérir de nouveaux sous le couvert de tierces personnes. Une trentaine de moines occupent donc aujourd'hui l'édifice, qui est vaste et bien entretenu. L'un d'eux s'offre, avec beaucoup d'amabilité, à me faire les honneurs de la maison. Malheureusement elle ne renferme rien de curieux. Les cellules sont d'une nudité vraiment ascétique. Quant aux œuvres d'art qui ont pu orner le réfectoire, la salle capitulaire, la bibliothèque, — à supposer qu'il y en ait une, — il y a longtemps qu'elles ont disparu.

En redescendant, on découvre de différents côtés les étonnants vestiges de l'art pélasgique, — si tant est qu'on puisse qualifier d'œuvres d'art ces masses énormes, — qui constituent aujourd'hui encore le principal titre de gloire de Cortone. Par ses dimensions comme par sa solidité, ce qui reste de l'enceinte antique se rapproche des murs de Segni et d'Alatri : ce sont les mêmes blocs irréguliers, assemblés par un peuple de géants qui, comme les Égyptiens, semble avoir voulu travailler pour l'éternité, mais qui, bien différent d'eux sous un autre rapport, a dédaigné tout ce qui s'appelait régularité, symétrie, fini. C'est à peine si ces constructeurs sauvages ont pris la peine d'équarrir ces fragments de rochers, dont quelques-uns mesurent jusqu'à quatre mètres de long. Quant à les relier au moyen de mortier, c'eût été un soin superflu ; leur poids est la meilleure garantie de leur stabilité.

Ne quittons pas les hauteurs de Sainte-Marguerite sans mentionner l'église de Saint-Nicolas (située près des ruines de thermes antiques) et sa Mise au tombeau, un des meilleurs tableaux de Signorelli.

En avant de la porte Saint-Augustin, du côté du chemin de fer, se trouve la célèbre grotte de Pythagore, formée de blocs d'une grosseur prodigieuse. Ce nom lui vient de la confusion faite entre Crotone, ville de la Grande Grèce, habitée par le philosophe, et Cortone, ville d'Étrurie.

La « Madonna del Calcinajo ».

Pour visiter le couvent de Sainte-Marguerite, il nous a fallu faire l'ascension du monticule qui domine la ville ; le second sanctuaire de Cortone, non moins célèbre, Santa-Maria ou la Madonna del Calcinajo, se trouve au contraire en contre-bas, sur la route qui conduit au chemin de fer. Dans les pays de montagnes, les erreurs d'optique sont fréquentes : de l'hôtel, j'aperçois, ou plutôt je crois apercevoir, à une portée de fusil au-dessous de moi, l'édifice aux dimensions amples, aux lignes sévères, qui contribue si singulièrement à augmenter la gravité de cette partie du paysage. Dédaignant les mille sinuosités que décrit la route, j'essaye d'abréger, en prenant à travers champs. Mais quelle déception ! tantôt je suis obligé de me laisser glisser le long d'un talus, en me retenant à de méchantes broussailles ; tantôt de franchir des fossés ou des haies. Et qui sait si, pour surcroît, je ne verrai pas apparaître, au milieu d'un de ces sauts périlleux, un vengeur de la propriété violée, un garde champêtre, me dressant séance tenante un « protocollo », qui me forcera de comparoir devant la justice du pays ? Quelle perspective ! Décidément la ligne droite n'est pas toujours le chemin le plus court d'un point à un autre, et il est plus sage de suivre tout simplement la voie tracée, dût-elle dessiner dix fois plus de spirales.

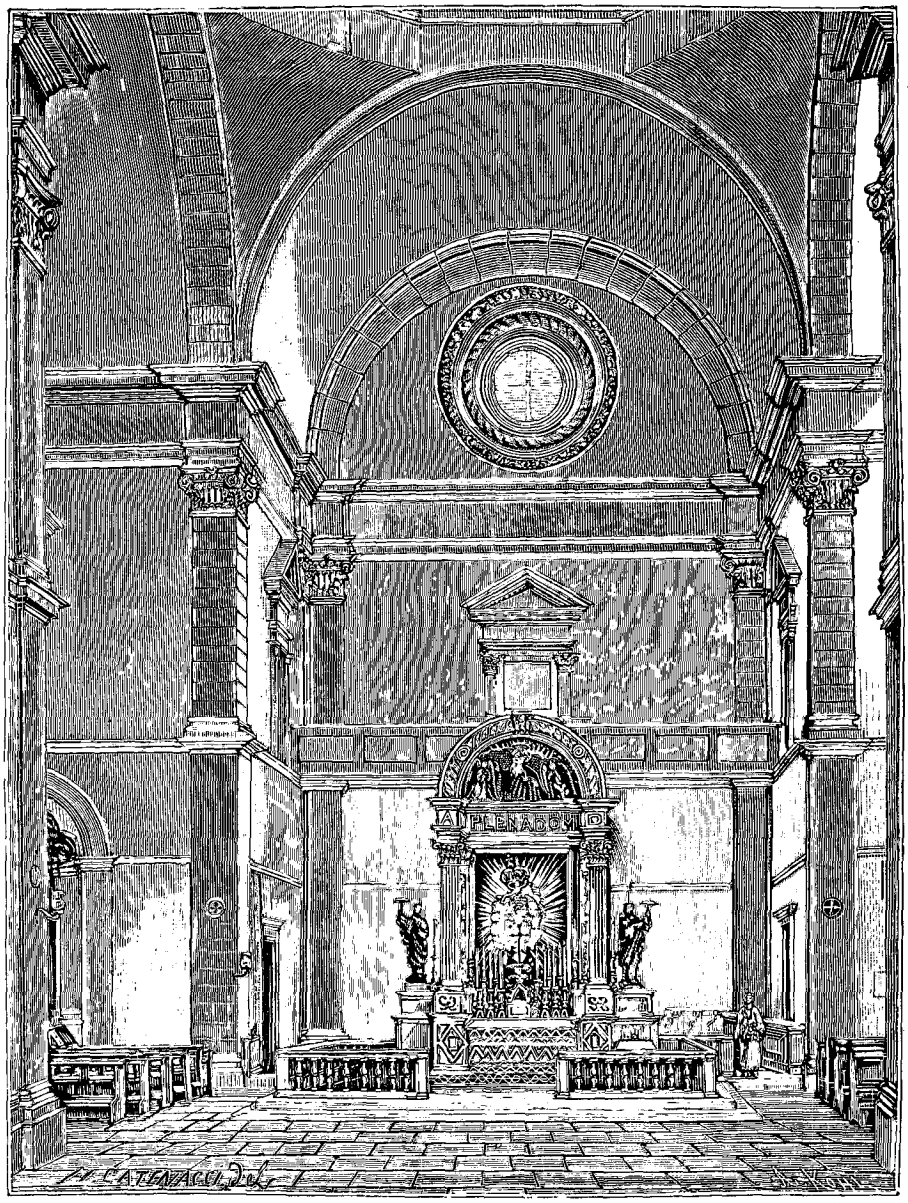
Je reprends donc la grand'route, qui comme dimensions et solidité me semble se rapprocher de nos routes départementales. Sommes-nous bien en Italie ? Il est permis d'en douter. Autour de moi voltigent des papillons appartenant aux espèces les plus communes chez nous : soufrés, petites tortues, paons du jour. Quant au gazon qui court le long de la route empierrée, poudreuse, d'un gris jaunâtre, il est émaillé de plantes tout aussi vulgaires que dans nos contrées septentrionales, notamment de chardons. Les haies de mûriers sauvages, de cynérodons, de chèvrefeuilles rappellent également la patrie absente. Eh quoi ! est-ce donc là le paysage classique, la végétation si luxuriante et si noble que les poètes nous ont laissé entrevoir ! Je dis cela à l'adresse des voyageurs naïfs, qui se figurent, comme je me l'étais persuadé moi-même, qu'à peine les monts franchis, ils verront l'oranger et le citronnier en fleur, le myrte et le laurier doucement agités par le zéphyr.

J'arrive enfin à la plate-forme sur laquelle s'élève l'église du Calcinajo. Les portes sont fermées ; mais en sonnant à la grille d'un jardin au fond duquel s'élève une maison de maître, le presbytère sans doute, je vois accourir un petit garçon et une petite fille, porteurs de clefs gigantesques. C'est bon signe ; il ne sera pas nécessaire de parlementer trop longtemps pour me faire ouvrir le sanctuaire, et, en effet, en interrogeant les deux enfants, j'apprends que, la veille même, deux étrangers sont venus visiter le monument. Étonné de voir que le petit garçon marchait pieds nus, et que sa sœur, un peu plus jeune, portait des souliers, je de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mande la raison de cette inégalité. La petite fille répond que c'est parce qu'elle est malade ; elle a eu les fièvres. A une nouvelle question, elle répond que son frère, âgé de onze ans, ne sait ni lire ni écrire, mais que, pour elle, elle sait lire et un peu écrire, « un pochino scrivere ».

Un des principaux avantages de Santa Maria del Calcinajo c'est d'avoir été construite dans un délai fort court, et d'offrir ainsi l'unité d'inspirations, qui manque à tant d'églises italiennes de la Renaissance. Il ne s'est pas écoulé plus de trente ans entre la pose de la première pierre et l'achèvement de la coupole. C'était en 1484 ; tout à coup le bruit se répandit qu'une image de la Vierge peinte près du « Calcinajo », c'est-à-dire près des fosses à chaux dans lesquelles les tanneurs et cordonniers de la ville faisaient macérer les peaux, avait



Intérieur de l'église Sainte-Marie del Calcinajo. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

opéré des miracles ; en quelques jours la province entière fut en mouvement ; des masses de pèlerins affluèrent de toutes les parties de la Toscane et de l'Ombrie. La corporation des cordonniers de Cortone, l'« Arte dei Calzolai », à laquelle appartenait le terrain, prit l'initiative de la construction d'un monument destiné à perpétuer le souvenir de l'événement miraculeux ; elle députa Lucas Signorelli vers le célèbre architecte, ingénieur et théoricien siennois, Francesco di Giorgio Martini, qui travaillait alors à Gubbio, et invita ce maître à dresser les plans du nouvel édifice. Francesco accepta. (C'est à tort que, dans des ouvrages autorisés, on fait honneur aujourd'hui encore de la construction à Antonio da San Gallo.) La première pierre fut posée

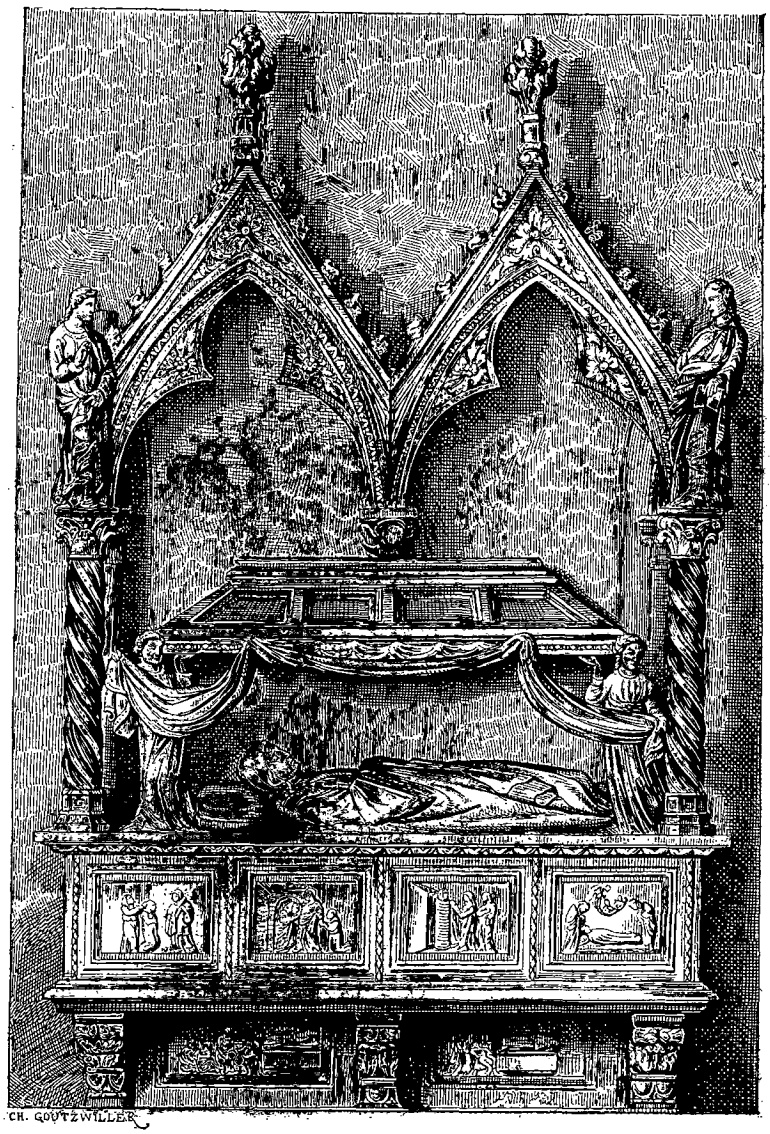
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le 6 juin 1485; telle était l'ardeur des fidèles, l'abondance des aumônes, que, en 1490, le corps même de l'église fut terminé et qu'il ne resta plus qu'à exécuter les voûtes; la coupole elle-même fut achevée en 1513, onze années après la mort de Francesco. Dans l'intervalle, des artistes célèbres, l'orfèvre Cesarino di Francesco di Valeriano de Pérouse, l'auteur du reliquaire de la croix, Signorelli et d'autres, complétèrent la décoration intérieure du sanctuaire.

Comme l'église Saint-Blaise de Montepulciano, dont nous avons publié la gravure dans une précédente livraison, la Madonna del Calcinajo se distingue par l'ampleur et l'harmonie des proportions, plus que par la richesse de l'ornementation. L'édifice a la forme d'une croix latine, avec une coupole octogonale s'élevant sur le transept. L'extérieur, en pierres de taille, malheureusement très frustes déjà, est divisé en deux ordres, ornés de distance en distance de pilastres un peu maigres. La façade n'a pour ornement qu'une porte surmontée d'un fronton semi-circulaire et une grande rosace. Une rosace analogue orne les autres extrémités de la croix.

Les trois fenêtres rectangulaires percées dans chaque côté, à l'étage inférieur, et les huit fenêtres de la coupole assurent à l'édifice une lumière abondante et égale.

L'intérieur se compose d'une seule nef, voûtée en berceau, avec trois autels de chaque côté, des retables de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle, et des vitraux de couleur (entre autres un Saint Sébastien), dont quelques fragments paraissent se rattacher à Guillaume de Marcillat, fixé, on l'a vu, à Cortone avant son départ pour Arezzo. Le maître-autel, daté de 1520, attire surtout l'attention par ses dimensions monumentales et la pureté de ses lignes.



Tombeau de sainte Marguerite attribué à Jean de Pise) (voy. p. 318).
Dessin de Ch. Goutzwiller, d'après une photographie.

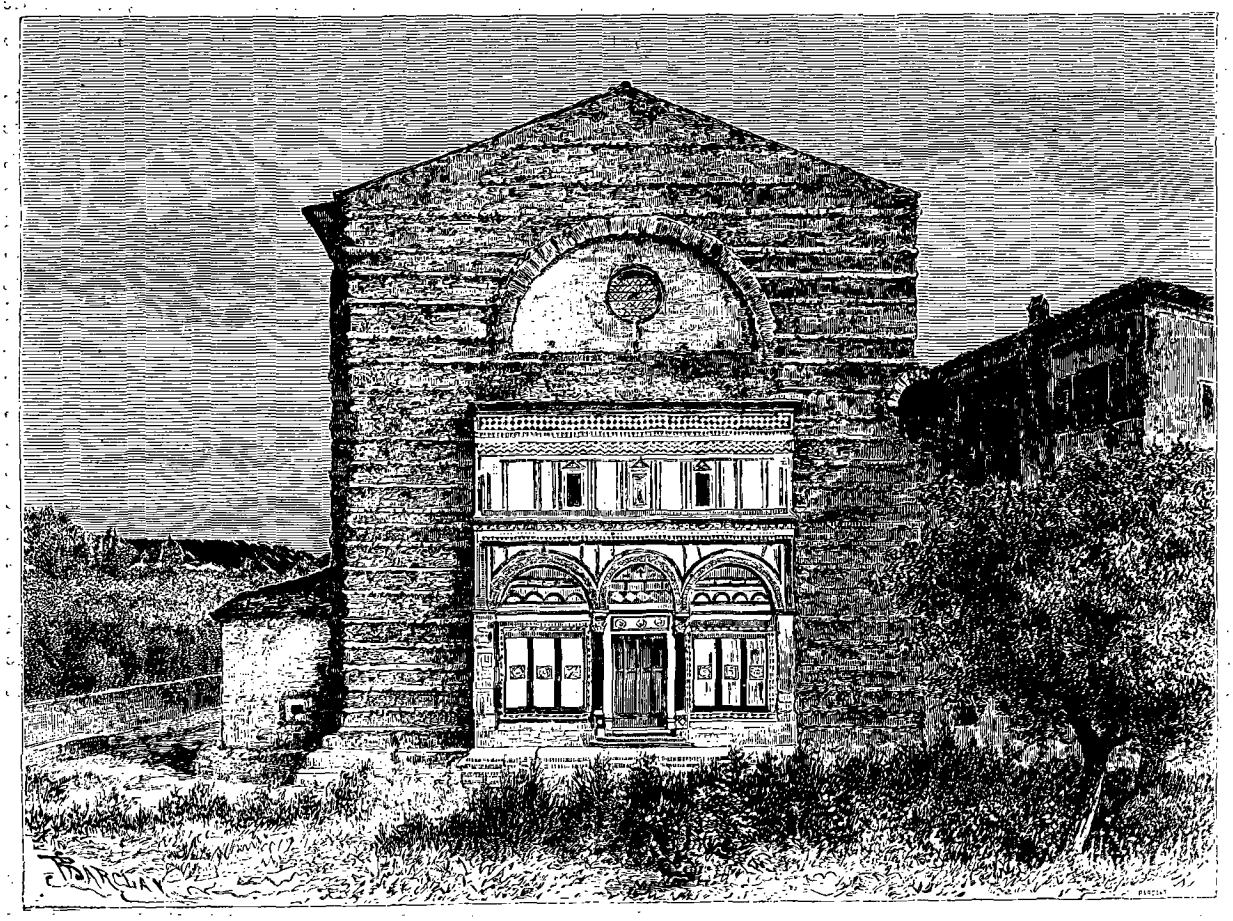
Somme toute, étant donnée la tendance à la simplicité qui caractérise l'œuvre de Francesco di Giorgio Martini, et malgré quelques traces d'hésitation, bien excusables chez un maître du quinzième siècle, la Madonna del Calcinajo, par l'ampleur et l'harmonie du style, compte parmi les plus belles productions de la première Renaissance; un peu plus de vigueur et de relief, et nous n'hésiterions pas à la ranger à côté des chefs-d'œuvre de la Renaissance parvenue à son apogée.

Je quitte Cortone sur cette impression favorable. L'omnibus du chemin de fer, qui passe devant la « Madonna del Calcinajo », vient me prendre en passant, et le soir même je rentre à mon quartier général, Florence.

Eugène MÜNTZ.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La « Badia » (voy. p. 326). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ[1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

UNE JOURNÉE A FIESOLE.

Fiesole, quel front soucieux ne s'éclaire à ce nom charmant, qui est à lui seul tout un poème; quel artiste, quel amateur, quel voyageur sincère et instruit n'évoque, en l'entendant, l'image de riantes villas bâties dans le plus beau site du monde, d'oliviers alternant avec des rosiers, des chênes verts, des myrtes, des lauriers recouvrant de leur ombrage toujours frais des ruines vingt fois séculaires! Aux caprices d'une nature jeune et forte se marient les souvenirs d'un passé qui confine à la légende; aux productions de temps quasi fabuleux font pendant les chefs-d'œuvre de deux maîtres dont la vie a été intimement liée à celle de la vieille cité étrusque : l'un, le peintre des extases divines, Fra Giovanni Angelico; l'autre, le sculpteur tendre et ému, Mino. Il semble, à voir réuni en ces lieux tant de grâce à tant de noblesse, que nous ayons sous les yeux la personnification même du génie florentin.

Coup d'œil rétrospectif sur Fiesole.

La recherche des origines de Fiesole, l'antique *Fœsulæ*, a charmé les loisirs de plusieurs générations d'érudits. Les uns ont affirmé, avec une conviction que je me garderai bien de suspecter, que le fondateur de

1. Suite. — Voy. t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la ville n'était autre qu'Atlas; d'autres ont mis en avant le nom d'une des Pléiades, filles d'Atlas ; puis on a vu entrer en lice les partisans de Jasius, frère de Dardanus, et ceux de l'Hercule égyptien. Respectons ces douces manies, ces guerres de plume, et contentons-nous de rappeler qu'à une époque où Rome n'était encore qu'une bourgade, Fiesole commandait déjà à une partie de l'Étrurie : plusieurs savants la rangent parmi les douze capitales ou lucumonies de la puissante confédération qui s'étendait depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Tyrrhénienne.

On sait quel rôle considérable la divination jouait chez les Étrusques. Or, d'après une tradition que je trouve rapportée par plusieurs écrivains sérieux, entre autres par l'abbé D. Moreni, c'est le collège des augures de Fiesole qui jouissait de la plus grande réputation : c'est là que Numa Pompilius envoya six jeunes patriciens pour les faire initier aux arcanes de la divination.

Le souvenir de la supériorité des Fésulans dans cette science, si hautement vénérée chez tous les peuples de l'antiquité, se maintint jusque sous l'Empire. Dans sa *Seconde Guerre Punique*, Silius Italicus, passant en revue les auxiliaires accourus au secours de Rome, n'a garde d'omettre les habiles augures de Fiesole, interprètes des traits sacrés de la foudre :

Adfuit et sacris interpres fulminis alis
Fæsula.

Les guerres qui marquèrent la fin de la République portèrent le coup le plus sensible à l'ancienne lucumonie. Prise par Sylla et à moitié détruite, elle fut partagée par le farouche dictateur entre ses vétérans. Sous l'Empire, Fiesole reconquit une certaine prospérité, dont son théâtre en ruine et les nombreux marbres et bronzes trouvés sur son territoire (voyez notamment, page 336, la gravure de la lionne de bronze découverte en 1882) rendent encore témoignage. Mais la fondation, au pied même de la montagne dont elle occupait le sommet, d'une ville nouvelle, Florence, la menaça dans ses intérêts les plus directs, en attendant qu'elle la réduisît à l'impuissance et finalement à une sujétion complète. Fiesole, néanmoins, avait encore assez d'importance pour être choisie comme siège d'un évêché, un des plus anciens de l'Italie.

Lors de l'invasion, le nom de Fiesole retentit de nouveau, un instant, dans toutes les bouches. C'est dans ses défilés que Stilicon défit, en 406, Radagaise et les deux cent mille Barbares qui venaient de saccager Florence.

Les siècles suivants furent remplis par une lutte plus ou moins ouverte entre la métropole et la colonie, entre la mère régnant sur la montagne et la fille établie dans la plaine et sur le fleuve. On ignore les péripéties de cette lutte parricide; tout est ténèbres dans cette époque néfaste. Le savant historien de Florence, le baron Alfred de Reumont, est disposé à croire que déjà avant l'an mil Fiesole faisait partie du territoire florentin; ainsi tomberait le récit de la surprise et de la destruction de la vieille cité étrusque, le jour de saint Romulus, en 1010, d'après les uns, en 1125, d'après les autres.

Enfin quelques rayons de lumière purent de nouveau pénétrer dans l'intelligence obscurcie de l'espèce humaine; aux luttes contre l'ennemi commun, Huns, Vandales, Goths, Lombards, Sarrasins, Normands, succédèrent les dissensions intestines : comparée aux fléaux de l'invasion, la rivalité des Guelfes et des Gibelins était un jeu d'enfants. En même temps une piété plus éclairée prit la place des terreurs religieuses qui si longtemps avaient pesé sur l'Europe entière. Avec la sécurité, le calme, — un calme relatif, — l'imagination s'ouvrit de plus belle aux souvenirs de l'histoire, aux beautés de la nature; peu à peu les esprits curieux et ardents, qui s'agitaient dans la plaine, sur les bords de l'Arno, partagèrent leur admiration entre cette sombre citadelle qui dominait leur ville, comme un témoin du passé, et les riants tableaux qui se développaient sur les flancs de la montagne.

Pour Dante, ce sont les graves leçons du passé qui l'emportent; le poète nous montre les mères de famille de Florence devisant, tout en filant leur chanvre, des Troyens, de Fiesole et de Rome :

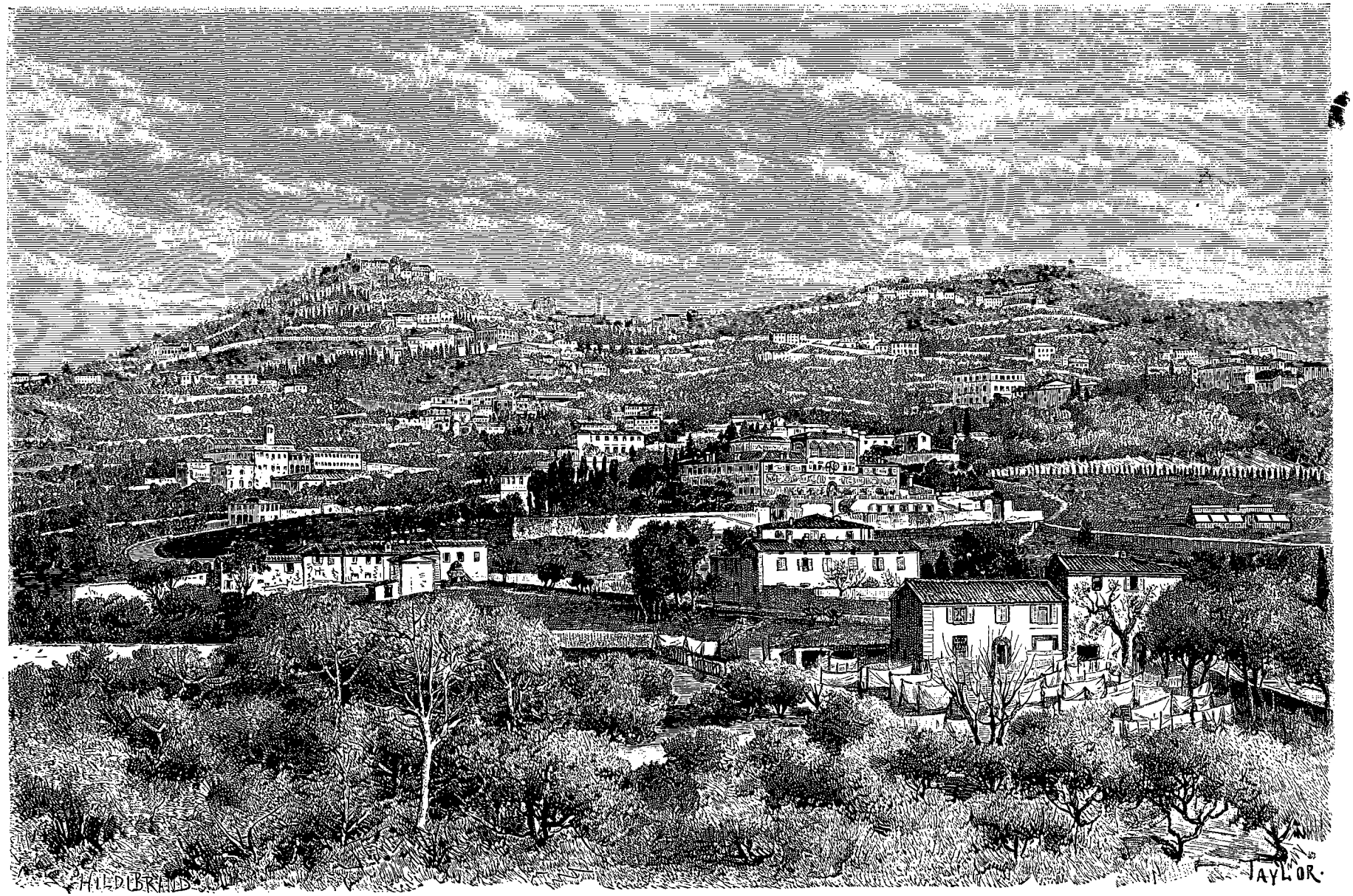
L'altra....
Favoleggiava con la sua famiglia
De'Troiani, di Fiesole e di Roma.

Boccace, au contraire, qui a choisi une villa de Fiesole pour théâtre de son *Décaméron*, insiste surtout sur la beauté du site. « Le lendemain, dit-il, à la pointe du jour, les dames, accompagnées de quelques-unes de leurs suivantes, les trois jeunes gens, avec un serviteur chacun, se mirent en route et sortirent de la ville : ils n'avaient que deux petits milles à faire pour parvenir au but de leur excursion. L'endroit dont ils avaient fait choix était situé sur une toute petite montagne (una piccola montagnetta), éloignée de toutes parts des grandes routes, et pleine d'arbrisseaux variés, de plantes couvertes de feuilles vertes, plaisants à la vue. Au sommet s'élevait un palais contenant au centre une belle et grande cour, et divisé en loges, en salles, en chambres, toutes fort belles et ornées de riantes peintures; alentour s'étendaient de petites prairies, des jardins merveilleux, des fontaines aux eaux fraîches, des caves remplies de vins précieux : provisions plus chères à d'ardents buveurs qu'à des dames sobres et honnêtes. »

A l'époque de la Renaissance, Fiesole devient un lieu de pèlerinage pour les admirateurs de l'antiquité; depuis Cyriaque d'Ancône jusqu'à Leandro Alberti il n'en est guère qui n'aient rêvé dans ses ruines.

Au dix-septième et au dix-huitième siècle, le silence se fait de nouveau autour de Fiesole. Pour s'imposer à des voyageurs blasés tels que les contemporains de Louis XIV et de Louis XV, il aurait fallu des beautés pittoresques plus éclatantes, des ruines mieux conser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de Fiesole. — Desin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vées, des peintures de l'école de Bologne ou des sculptures de celle du Bernin.

Entreprendre aujourd'hui la réhabilitation de Fiesole serait une tâche superflue; tout éloge est ici au-dessous de la réalité.

Les moyens de communication entre Florence et Fiesole sont aussi nombreux que variés. Le touriste pressé s'y fera conduire en voiture; dispose-t-on de plus de loisirs, on recourra à l'une des deux lignes d'omnibus qui font le service entre les deux cités et qui comptent une dizaine de départs par jour; une excursion à pied offre également ses avantages; en partant de Florence de bonne heure on peut y être de retour à midi, sans trop se fatiguer.

Pour moi, au moment d'entreprendre une fois de plus cette excursion classique, je me décide à recourir purement et simplement à l'omnibus qui stationne sur la petite place située à côté de la Misericordia, en face de la cathédrale. Plusieurs voyageurs ont déjà pris place dans le véhicule, un ecclésiastique, deux femmes de la campagne, deux fermiers, et un jeune couple allemand. Au dernier coup de huit heures, le postillon fouette son attelage, composé de deux chevaux, et nous voilà traversant au petit trot la belle et spacieuse Via Cavour (l'ancienne Via Larga), dont les palais alternent, au fur et à mesure que nous nous rapprochons des barrières, avec des jardins bordés de murs imposants. Laissant à notre gauche l'arc de triomphe de la place San Gallo, nous traversons le Mugnone, torrent historique, dont un érudit florentin, le comte Passerini, a retracé les vicissitudes, et nous nous engageons dans la Via del Pallone, rue plus modeste, dans laquelle les maisons remplacent les palais; bientôt les jardins succèdent à leur tour aux maisons; puis les terrains vagues aux jardins. Encore quelques instants et nous nous trouvons, après avoir traversé la ligne de chemin de fer et la barrière de l'octroi, en rase campagne. Notre attelage s'accroît à ce moment d'un cheval de renfort.

Peu après, nous atteignons la Via della Querce (route du Chêne), qui prend naissance à la base de la montagne, et désormais, à chaque pas que nous ferons, nous aurons l'occasion de répéter avec Cicéron : Partout où le pied se pose, il rencontre quelque souvenir historique : « Quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. » Devant la villa Mozzi, nous évoquons à la fois l'image de son fondateur, Cosme de Médicis, le Père de la Patrie, et de son architecte, Brunellesco; ailleurs, la Via Boccaccio nous rappelle tout ensemble une des plus sombres pages de l'histoire florentine, la peste de 1348, et la naissance d'un chef-d'œuvre dont la littérature italienne n'a cessé de s'enorgueillir, le *Décaméron*. La « Villa della Fonte » ou » Villa dei tre Visi » (villa de la Fontaine, villa des trois Visages), appartenant aujourd'hui à un riche seigneur anglais, le comte de Crawford de Belcarres, tel est, au dire des commentateurs, l'asile qui a abrité la joyeuse société mise en scène par l'incomparable narrateur du quatorzième siècle.

Les noms mêmes de la plupart des villas éveillent les idées les plus riantes; j'ai noté ceux de : Aurora, Belvedere, Bellevante, Buonriposo, Borghetto, Pratellino, Schifanoja (mot à mot : esquive-ennuis; nous dirions en français : sans souci).

L'irrégularité des constructions et de la décoration ne contribue pas peu à augmenter l'effet de l'ensemble. Pendant de longues années, toutes les fois que je gravissais les hauteurs de Fiesole, je maudissais les murs aux formes disgracieuses, au vulgaire crépi, qui bordent la vieille route et interceptent le plus souvent la vue, non seulement sur les jardins qu'ils protègent contre les regards indiscrets, mais encore sur la campagne environnante. Depuis, j'ai trouvé qu'un des principaux attraits du paysage fésulan consiste précisément dans cette absence d'art et de symétrie, dans le contraste entre ces amoncellements de pierres grises, maussades, inhospitalières, dépourvus de tout caractère architectural, et les ceps de vigne, les touffes de lierre, les branches de rosiers qui, venant de l'intérieur des jardins, et s'élançant par-dessus la crête des murs, s'inclinent vers le passant comme pour lui souhaiter la bienvenue. Cette végétation, vigoureuse et variée plutôt que luxuriante, jure d'ailleurs avec le sol lui-même, en apparence si rocailleux; le plaisir s'augmente par la surprise. Il n'est pas jusqu'aux poteaux portant le mot « bandita » (propriété réservée, interdite aux chasseurs, d'après l'explication que m'en a donnée un académicien de la Crusca) qui ne détonnent au milieu des bosquets de cyprès et de chênes verts, de saules pleureurs ou de lauriers. Les haies de rosiers, ou plutôt d'églantiers, qui poussent partout où elles rencontrent un pouce de terre arable et un rayon de soleil, prêtent surtout au paysage un charme inexprimable; l'air en est embaumé; l'œil a peine à s'en rassasier.

Près de la « Villa Aurora delle Quercie », appartenant, comme tant d'autres, au comte Bourturlin, une grille moderne remplace le mur et nous permet d'entrevoir les splendeurs de ces jardins moitié italiens, moitié anglais, où l'horticulture des deux pays épuise toutes ses ressources. Un peu plus haut, la vieille route rejoint la nouvelle, aux rampes amples et majestueuses, pleine d'air et de lumière.

Le couvent de Saint-Dominique et Fra Angelico de Fiesole.

Après une ascension d'une demi-heure environ, l'omnibus s'arrête sur une petite place, devant une vieille église flanquée d'un corps de bâtiment assez étendu : nous sommes au couvent de Saint-Dominique. Laissons le véhicule poursuivre sa route et consacrons quelques instants à la visite de ce sanctuaire, auquel est si intimement uni le souvenir d'un des plus grands artistes du quinzième siècle.

La fondation du couvent de Saint-Dominique est due au bienheureux Giovanni di Domenico Bacchini,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus connu sous le nom de « Beato Giovanni Dominici ». Ému des désordres que la grande mortalité du siècle précédent, d'une part, et le schisme, de l'autre, avaient introduits parmi les sectateurs de son saint patron, ces frères prêcheurs, impitoyables persécuteurs de tout vice et de toute hérésie, Dominici résolut de soumettre ses coreligionnaires à une réforme sévère : il fit choix de la côte de Fiesole pour y construire un couvent modèle. Dès le mois de septembre 1406, l'année même où il en commença la construction, il eut la joie de compter quatorze religieux dans le nouveau sanctuaire, et, parmi eux, le futur archevêque de Florence, saint Antonin. L'année suivante, Fra Angelico, et son frère Fra Benedetto, miniaturiste habile, lui demandèrent de les revêtir également de l'habit dominicain. La juxtaposition de ces noms prouve que si le réformateur prêchait une excessive sévérité de mœurs, il n'entendait nullement, par contre, exclure les beaux-arts, que son ordre, différent en cela de plusieurs congrégations rivales, avait de tout temps si hautement encouragés. L'historien des artistes dominicains, le savant P. Marchese, fait surtout honneur à Giovanni Dominici du développement pris par la miniature dans les couvents de Florence et des environs : le réformateur donnait l'exemple ; dans une lettre écrite aux religieuses du Corpus Domini de Venise, il leur offre de terminer celles des miniatures qu'elles n'auraient pas pu mener à bonne fin.

Il ne fut pas donné à Dominici de présider à l'achèvement du couvent de Fiesole : choisi par la République florentine pour la représenter auprès du pape Grégoire XII, puis nommé cardinal, il dut laisser à d'autres le soin de poursuivre les travaux ; on distingue parmi ceux qui se signalèrent par leur munificence envers l'œuvre naissante les degli Agli, aux frais desquels le couvent fut achevé après 1418.

Depuis lors, San Domenico de Fiesole a partagé les vicissitudes de l'ordre des frères prêcheurs dans la province de Florence. Il prit part, après l'expulsion des Médicis, au mouvement révolutionnaire provoqué par Savonarole, et un de ses membres, le P. Domenico Buonvicini, périt sur le bûcher, le 23 mai 1498, en compagnie du hardi et naïf réformateur. Les Médicis, devenus souverains de la Toscane, ne ménagèrent pas à la corporation les marques de leur hostilité, tandis que, par un excès contraire, la libéralité des fidèles lui fournit de trop nombreux moyens de dénaturer le monument primitif : c'est à peine si le couvent de Saint-Dominique, bien différent en cela de celui de Saint-Marc, situé dans la plaine, à quelques centaines de pas au-dessous, conserve quelques traces de ses origines.

Supprimé à la fin du siècle dernier, le couvent de Fiesole devint la propriété d'une célèbre famille florentine qui l'a revendu depuis : c'est grâce à cette circonstance que notre Louvre a pu acquérir, en 1880, la précieuse fresque de Fra Angelico destinée à la décoration du réfectoire, la Crucifixion.

Le portique qui précède l'église date du dix-septième siècle, ainsi que nous l'apprend l'inscription : « Deo et divo Dominico veritatis doctori hæresiumq. profligatori. Alex. et Ant. Med. Vitalis filii, anno Domini MDCXXXV. » (A Dieu et à saint Dominique, docteur de la vérité et persécuteur de l'hérésie. Consacré par Alexandre et Antoine de Médicis, fils de Vitale[1], l'an du Seigneur 1635.) Six colonnes et deux piliers font les principaux frais de ce petit monument, dont quelques cartouches, consoles et niches de mauvais goût, ainsi que les boules des Médicis, sculptées sur un écusson, ne rachètent pas la pauvreté. J'en dirai autant des plaques funéraires modernes incrustées dans les murs.

Le corps même de l'église affecte la forme d'une basilique soutenue extérieurement par quelques contreforts. Les bas côtés ont probablement été changés après coup en chapelles, car aujourd'hui l'intérieur ne se compose plus que d'une seule nef. Quelques parties, notamment l'abside, datent du dix-septième siècle seulement, ainsi qu'en fait foi une inscription de 1623. L'ensemble se distingue par la richesse, sinon la pureté de la décoration. Le plafond peint à fresque, les boiseries du chœur et surtout le tabernacle que l'on est en train de dresser pour la célébration de la fête du Rosaire (tentures de damas rouge, glaces, girandoles, ornements du style rococo le plus extravagant), nous transportent bien loin de la Renaissance.

Celle-ci, cependant, est représentée par quelques ouvrages d'élite. Au premier rang je citerai le retable de l'abside, une des plus belles pages de Fra Angelico. C'est une de ces compositions désignées par les Italiens sous le titre de « Santa Conversazione », c'est-à-dire la réunion, autour de la Vierge et de l'enfant, de saints, de prophètes, de docteurs de l'Église conversant les uns avec les autres ou témoignant leur admiration au couple divin. Au centre, Marie, vêtue du manteau bleu traditionnel et tenant son fils sur ses genoux ; autour d'elle, des anges ; plus loin, à chaque extrémité, deux saints (saint Pierre, saint Dominique, saint Thomas d'Aquin et saint Pierre martyr), quatre en tout, dont trois portent le costume des dominicains, la tunique blanche recouverte du manteau noir. La prédelle nous montre le Christ debout dans les airs, et au-dessous de lui des anges chantant, dansant, exprimant leur allégresse par les gestes les plus variés et les plus naïfs. Ce n'est là toutefois qu'une copie moderne de la prédelle primitive, vendue ou volée à l'époque de la Révolution ; de même les six saints debout dans les pilastres encadrant le panneau central sont l'œuvre de Lorenzo di Credi, non du Beato Angelico.

La « Santa Conversazione » de San Domenico est une œuvre à la fois grave et sereine ; des figures idéales se meuvent dans un milieu qui ne l'est pas moins ; la pureté de l'air, le doux rayonnement de la lumière nous transportent dans les régions célestes ; l'illusion est encore augmentée par les nimbes d'or, les laques

1. Juifs convertis, qui adoptèrent le nom de Médicis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bleues et roses, ainsi que par le ciel d'azur que l'on entrevoit à travers les arcades du fond.

Fra Angelico résida au couvent de Fiesole depuis 1418 ou 1420 jusqu'en 1436 : c'est pendant cette période, une des plus fécondes de sa longue carrière, qu'il peignit pour le couvent la « Santa Conversazione », une Annonciation, aujourd'hui perdue, le Couronnement de la Vierge (au Louvre), et probablement aussi les deux fresques du réfectoire, c'est-à-dire la Crucifixion (également conservée au Louvre), et une Vierge assise avec l'enfant, entre saint Dominique et saint Thomas d'Aquin.

Dans la chapelle, on remarquera le Baptême du Christ, de Lorenzo di Credi, composition qui présente les qualités et les défauts propres au maître : si la lumière y est bonne, en revanche les formes pèchent par leur lourdeur; le corps nu du Christ surtout manque d'élégance. L'Adoration des mages, de Sogliani (terminée par Santi di Tito), placée du côté opposé, ne séduira aussi qu'à moitié : le dessin y est déjà bien rond; des formules ont remplacé les sincères investigations des primitifs. Enfin l'Annonciation de Jacques d'Empoli nous transporte en pleine décadence.

Laissant de côté quelques autres compositions plus modernes, partant plus artificielles et plus vides, j'accorderai encore une mention à un crucifix en bois de l'école de Donatello, d'une facture simple et sévère.

Le cloître situé à côté de l'église n'a rien d'ancien, du moins dans sa forme actuelle; de vastes couloirs voûtés en berceau et percés de fenêtres rectangulaires se développent autour d'un jardin dont l'état est bien fait pour inspirer les plus tristes réflexions sur les goûts et l'activité des habitants du monastère : citrouilles, figuiers, vignes, fraisiers et pêchers y poussent pêle-mêle, dans un désordre qui n'a rien de pittoresque, et auquel les débris de pots et les tessons de bouteilles jetés dans un coin ôtent jusqu'à la poésie inhérente à la nature quand elle est livrée à elle-même. Le délabrement du cloître, dont les arcades ont peut-être été murées après coup, est d'ailleurs bien en harmonie avec le spectacle de cette végétation inculte : à cet égard, du moins, l'esprit ne souffrira d'aucune dissonance. Sur des parois blanchies à la chaux pendent tristement quelques tableaux de sainteté, trop mauvais pour être vendus ou emportés au moment de la suppression du couvent. La fresque encastrée dans la lunette placée en face de l'entrée ajoute encore à ces impressions pénibles; elle représente, à mi-corps, en habit de dominicain, en mauvais style du dix-septième siècle, le béat Jean Dominici, fondateur du monastère.

Vendu à des particuliers, comme la plupart des autres établissements religieux de l'Italie, le couvent de Saint-Dominique n'a conservé de sa population normale que le prieur attaché à l'église. Trois boutiques pratiquées dans la façade donnant sur la place nous reportent aux préoccupations les plus vulgaires de l'existence quotidienne.

La « Badia ». — Cosme de Médicis. — Brunellesco. Pic de la Mirandole. — Les « Piaristes ».

La « Via della Badia dei Roccettini », qui prend naissance sur la place de Saint-Dominique, à notre gauche, nous conduit en peu de minutes, entre une haie d'un côté, un mur couronné de rosiers de l'autre, à l'abbaye illustrée par le souvenir de tant de grands hommes. Les abords du sanctuaire n'ont rien de remarquable; la villa Fantini, qui s'offre la première à la vue, ressemble à toutes les maisons de campagne des environs de Florence; puis vient un mur, non moins banal, et enfin l'église qui présente à l'arrivant son flanc inégal, — le terrain est très incliné de ce côté, — percé de toutes petites fenêtres et soutenu par deux contreforts seulement. L'inscription tracée près de l'angle, à l'endroit où l'on découvre les traces des travaux de restauration récents, n'est pas faite pour nous disposer plus favorablement : « Qui fù la cappella rotonda, stanza del venerato corpo di S. Romolo, fino all'anno MXXVIII; demolita nel MDCCCLXXVI per crescere eleganza alla chiesa. » (Ici s'élevait la chapelle circulaire qui jusqu'en 1028 abrita le corps vénéré de saint Romulus; démolie en 1876 pour donner plus d'élégance à l'église[1].) Que dire de ces vandales qui, en plein dix-neuvième siècle, portent la main sur un précieux monument de la première moitié du moyen âge, sous le prétexte qu'il n'est pas assez élégant!

Heureusement, le spectacle qui s'offre à nous lorsque nous arrivons sur la petite place, ou plutôt la petite terrasse située devant l'église, donne un autre cours à nos idées. D'un côté nous apercevons la façade vénérable d'un monument six ou sept fois séculaire; de l'autre, la vue embrasse l'Arno sillonnant la plaine; Florence et ses faubourgs s'étendant au loin; les collines sinueuses des environs de Fiesole avec leurs plantations abondantes, sinon riantes, d'oliviers. La place elle-même, fort bien entretenue, est couverte de massifs de myrtes se développant au pied de jeunes acacias.

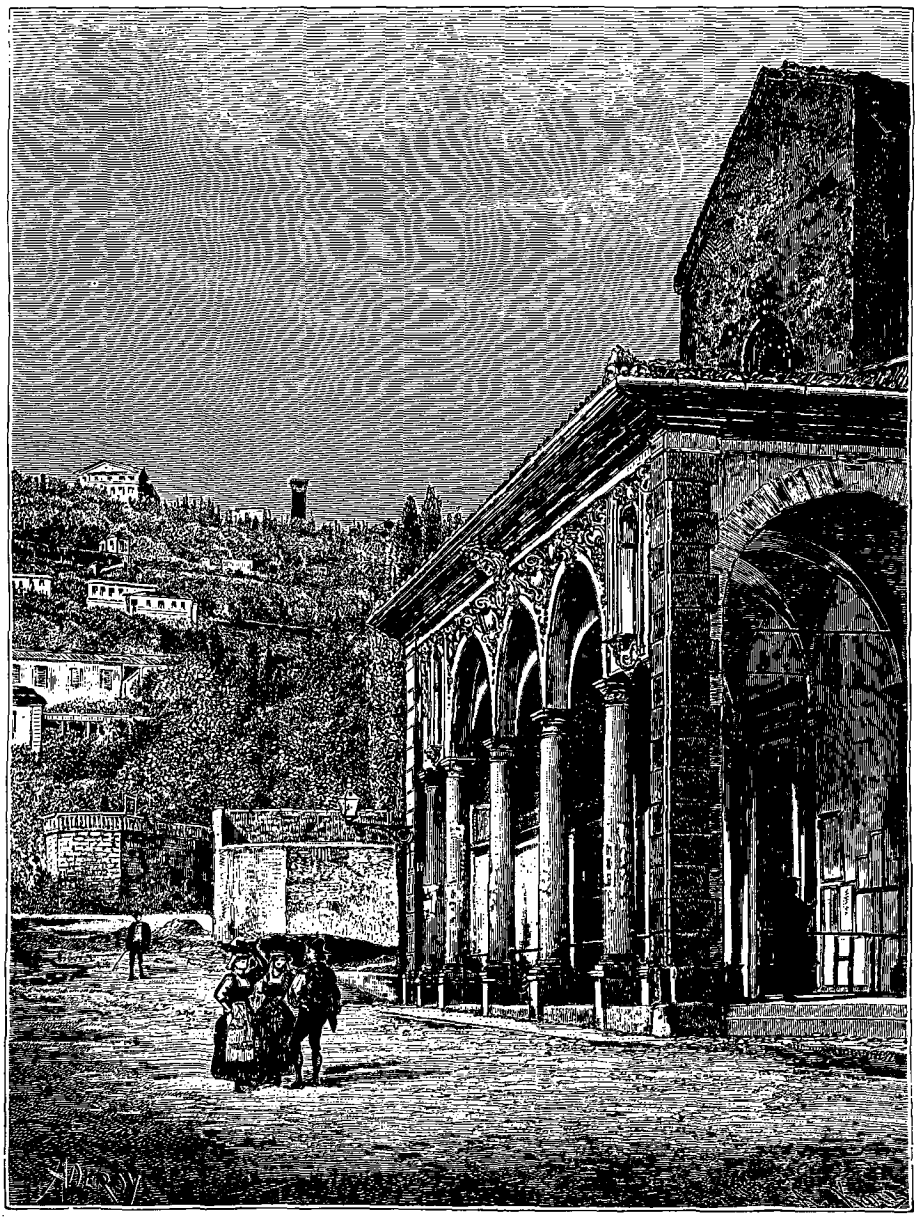
Jusqu'en 1028, l'emplacement sur lequel s'élève actuellement la Badia était occupé par la cathédrale de Fiesole, tour à tour consacrée à saint Pierre, à saint Romulus et à saint Barthélemy (des inscriptions trouvées au-dessous du pavement actuel de l'église et exposées au musée de Fiesole témoignent de la haute antiquité de cette cathédrale primitive). A ce moment l'évêque Jacques, trouvant le sanctuaire trop éloigné de sa résidence, résolut de construire une nouvelle cathédrale au cœur même de la ville. Un couvent, qu'il dota richement, prit la place de l'édifice déclassé. Occupé pendant plusieurs siècles par les bénédictins noirs, ce couvent fut affecté en 1439-1440 par le pape Eugène IV, qui résidait alors à Florence, aux chanoines réguliers de la congrégation de Saint-Augustin. Vers la même

1. Cette partie de l'édifice se voit encore sur notre gravure, qui reproduit une photographie antérieure aux travaux de 1876.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

époque, Cosme de Médicis, le Père de la Patrie, à l'affût de toutes les occasions qui se présentaient pour signaler son nom par des fondations hors ligne, offrit de doter la nouvelle congrégation d'un asile digne d'elle. Il chargea son architecte favori, Philippe Brunellesco, de reconstruire l'église et le couvent, et son libraire attitré, Vespasiano de Bisticci, de former la bibliothèque destinée aux pères. Soixante mille, d'autres disent cent mille ducats, furent consacrés à cette œuvre destinée à rappeler la magnificence en même temps que la piété de l'illustre Mécène florentin.

Depuis lors la Badia a servi d'asile à plus d'un écrivain éminent et a été témoin de plus d'un événement marquant. C'est là que Politien et Pic della Mirandole



Couvent de Saint-Dominique à Fiesole. — Dessin de A. Deroy, d'après une photographie.

cherchaient un refuge contre le bruit et le mouvement de Florence; c'est là que le futur Léon X fut revêtu, en 1492, de la pourpre cardinalice; c'est là que son frère Julien de Médicis, duc de Nemours, l'ami de Raphaël et de Michel-Ange, mourut le 27 mai 1516; c'est là que, lors du mémorable siège de Florence, en 1529, les Espagnols établirent leurs quartiers. Supprimée en 1778, en tant que couvent, la Badia devint la résidence d'été de l'archevêque de Florence; plus tard elle abrita la célèbre imprimerie et calcographie du P. Inghirami, l'auteur des meilleures cartes de la Toscane. Plus récemment, la Badia a été acquise ou louée par un institut religieux et rendue ainsi à sa destination primitive.

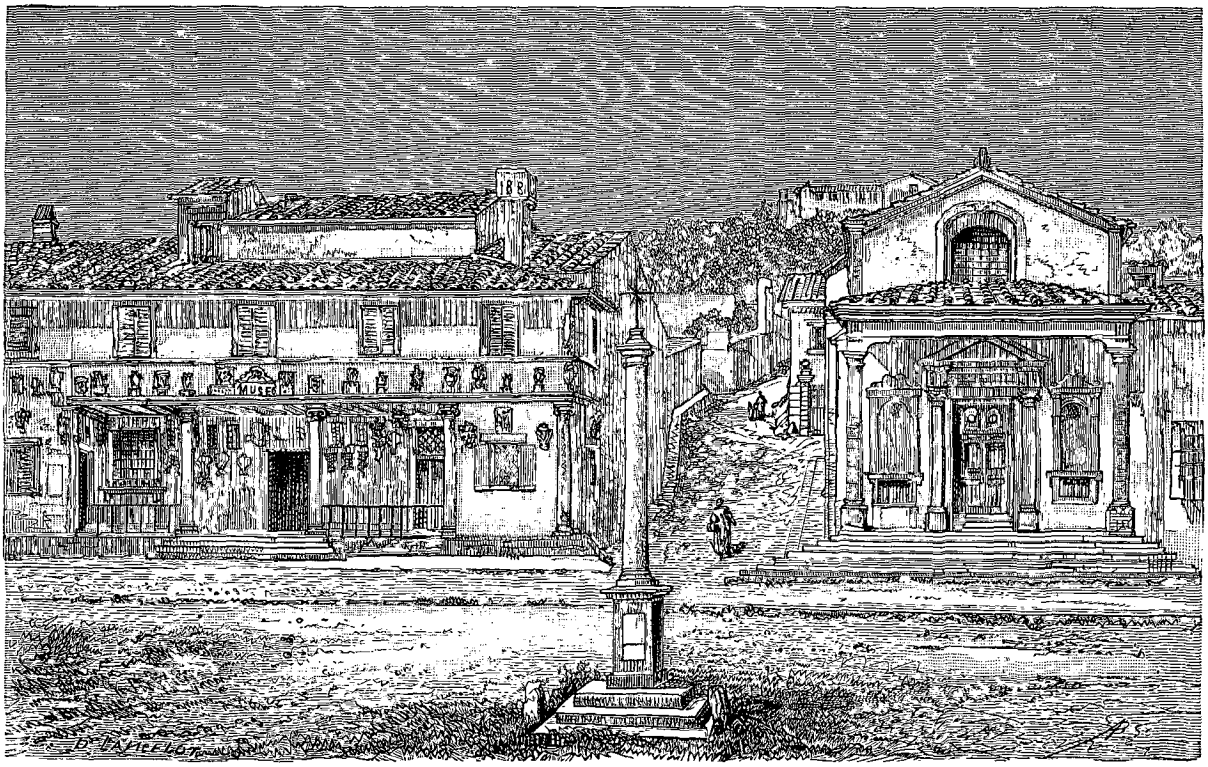
Après cette introduction historique indispensable, étudions le monument lui-même.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De prime abord, la façade de l'église semble être restée inachevée, comme celles de tant d'autres églises toscanes. Mais, en l'examinant de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir que les délicates incrustations de marbres noirs et blancs occupant le centre datent du moyen âge, et que les assises de pierres brutes au milieu desquelles elles se trouvent encastrées, marquent les agrandissements faits à l'édifice au quinzième siècle par Brunellesco. Ces incrustations à motifs géométriques rappellent de la manière la plus frappante celles du Baptistère de Florence et de la façade de San Miniato, inspirées elles-mêmes, le fait paraît démontré, du style en honneur à Pise dès le onzième siècle.

La disposition des arcades, dont l'une, celle du centre, repose sur deux colonnes de marbre d'un noir verdâtre, proclame également la parenté de l'église de la Badia avec les monuments que nous venons de citer. Il faut savoir gré à Brunellesco, le fougueux novateur, d'avoir respecté ce legs du passé.

Dans l'intérieur, au contraire, le puissant champion de la Renaissance règne sans partage. Dédaignant les ressources de l'ornementation, il a cherché à frapper l'esprit par la simplicité et la sévérité des lignes (chaînes en pierre grise se détachant sur un crépi d'un blanc jaunâtre), par une recherche de la grandeur poussée jusqu'à l'abstraction. L'unique nef du sanctuaire est voûtée en berceau ; elle est flanquée, de chaque côté, de quatre chapelles fort profondes, percées



La Grande Place de Fiesole : le Palais Prétorien et l'église S. Maria Primerana (voy. p. 333). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

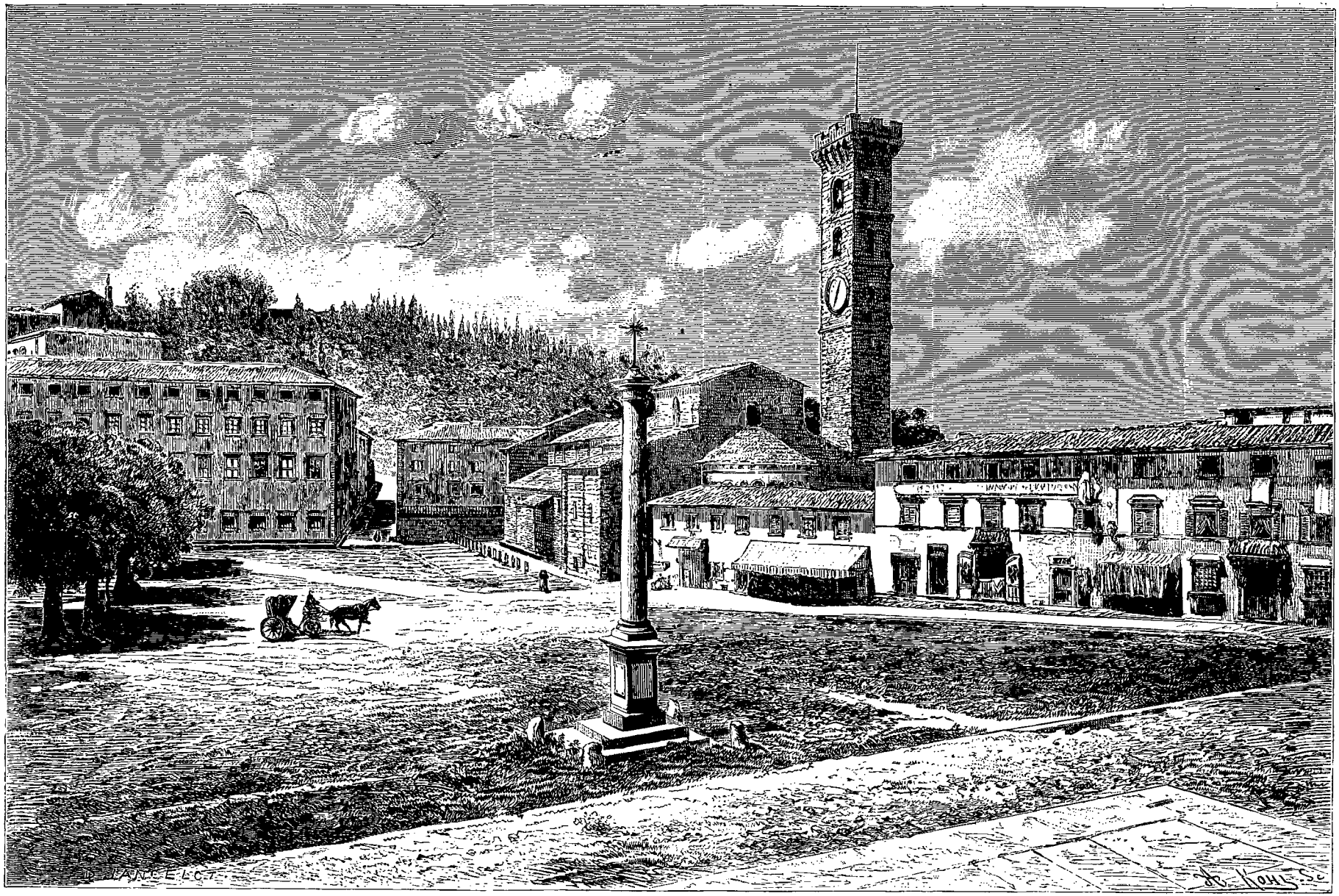
chacune d'une fenêtre de petite dimension. Un escalier de cinq marches conduit au transept, qui se distingue par son caractère monumental. On admirera entre autres les quatre superbes pilastres cannelés qui s'élèvent au centre : l'antiquité ne nous a pas légué de modèles offrant plus d'ampleur et de pureté. L'ornementation des portes pratiquées de ce côté contraste avec la simplicité, on serait tenté de dire la nudité des autres parties de l'édifice : sur les chambranles de pierre les guirlandes, les candélabres, les vases, artistement travaillés, alternent avec les armoiries des Médicis. Signalons aussi, sur les deux autels placés aux deux extrémités du transept, la Flagellation du Christ et la Crucifixion.

Dans l'abside, une mention doit être accordée à un cartouche de marbre, surmonté des armoiries des Médicis et contenant un parchemin déplié, avec cette inscription, qui nous fournit une date intéressante : « Sacrum pro salute D. Bartholomeo apostolo. Petrus Medicis Cosmi F(ilius) libero munere anno gratiæ MCCCCLXVI » (en exécution d'un vœu fait à saint Barthélemy, par Pierre de Médicis, fils de Cosme, pour le rétablissement de sa santé).

La sacristie est ornée d'un autel incrusté, dont la décoration rappelle celle de la façade. D'après M. Maccio, auteur d'un guide de Fiesole, publié en 1869, à Volterra, cet autel, autrefois conservé dans la chapelle circulaire de Saint-Romulus (démolie, on l'a vu, en 1876), appartiendrait à l'année 1273.

L'éclairage de l'église mérite une mention particu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Grande Place de Fiesole : le séminaire et la cathédrale voy. p. 332). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lière : l'artiste semble avoir voulu réaliser le problème de donner le plus de lumière possible avec des fenêtres de dimensions remarquablement petites, qu'il a dissimulées de son mieux. Il est vrai qu'il a multiplié celles-ci outre mesure : trois sur la façade, non compris la rosace, autant à chaque extrémité du transept et dans l'abside, soit douze en tout et quatre rosaces, enfin une fenêtre dans chaque chapelle, soit huit à ajouter au chiffre précédent.

L'église, d'après une inscription, a été restaurée en 1877, sous la direction de l'ingénieur Pasquale Faldi et par les soins du R. P. Luigi Bianchi. C'est à cette occasion sans doute que les écussons des Médicis ornant la voûte ont reçu la fleur de lis, anachronisme qu'il importe de signaler; en effet, cette addition au blason médicéen a été octroyée par Louis XI en 1465 seulement, c'est-à-dire un an après la mort de Cosme, le restaurateur ou plutôt le fondateur de l'église.

A côté de l'église s'étend le cloître, une de ces constructions souples et légères dans lesquelles Brunellesco n'excellait pas moins que dans les créations monumentales. Tout ici nous rappelle Cosme, le Père de la Patrie : sur les portes, son écusson, un de ces fiers écussons hexagonaux de la première Renaissance, avec les boules des Médicis; à la retombée des voûtes, des consoles ornées d'une bague dans laquelle sont passées deux plumes, emblème favori du vieux patricien florentin. L'étage inférieur du cloître est ouvert; l'étage supérieur a été muni d'un vitrage dans les derniers temps.

Tandis que, sous la conduite du gardien, un nègre (singulière apparition à Fiesole!), je parcours les dortoirs et les salles donnant sur cette partie du monastère, je suis frappé de l'exquise propreté qui règne partout, ainsi que d'une recherche très visible du confort et de l'élégance, qui étonne à bon droit, surtout quand on vient de visiter le couvent de San Domenico.

Je ferai connaître tout à l'heure au lecteur les causes de cette anomalie. Pour le moment, il s'agit de continuer notre exploration. Une loge ou portique à deux étages, communiquant avec le cloître, mais située un peu en contre-bas, paraît avoir été construite exprès en cet endroit, entre deux corps de bâtiments qui la protègent à droite et à gauche, pour permettre aux habitants de la Badia de savourer à leur aise toute la beauté du paysage.

Après avoir traversé une sorte de vestibule dont le principal ornement consiste en une fontaine de pierre bleutée (pietra serena) adossée contre une paroi et décorée d'oves, de pilastres, de rinceaux sortant de vases, une de ces fontaines monumentales destinées aux ablutions, telles que les couvents de la Toscane en renferment un si grand nombre, on pénètre dans le réfectoire : le couvert est mis, et plusieurs tables, fort proprement dressées, attendent les convives. Une chaire de pierre encastrée dans le mur rappelle l'habitude, aujourd'hui encore en vigueur dans quelques couvents, de lire des prières ou de prononcer des exhortations pendant le repas. C'est un ouvrage gracieux, du temps de Brunellesco, décoré d'oves, de pectens, de palmettes, de guirlandes de feuilles de chêne, et de séraphins d'un bon travail. Une fresque de Giovanni di San Giovanni (1590-1636) occupe le fond de la salle : elle se rapporte également aux préoccupations qui ont cours dans un réfectoire de moines, et nous montre le Christ assis à table et servi par des anges (1629). La composition est spirituelle, brillante, fort décorative, mais sans l'ombre de sentiment religieux. Un Watteau, un Boucher, un Tiepolo n'auraient pas donné au sujet un caractère plus profane. Que dire, par exemple, de ces deux anges, l'un se désolant dans un coin devant l'assiette qu'il a laissée tomber, l'autre lui prodiguant ses consolations?

Mon cicerone nègre me conduit successivement dans un petit jardin orné des plus beaux arbustes italiens, un réduit intime, parfumé, délicieux, au milieu duquel se dresse la statue de « San Giuseppe Calazanzio, fondatore delle scuole pie »; puis, à travers une galerie ornée de sofas, de girandoles, de tentures dans le goût du jour, nous pénétrons dans un salon dont les meubles modernes jurent avec la belle cheminée monumentale, portant encore les armoiries des Médicis.

Ici enfin j'obtiens l'explication du confort, du luxe qui règnent dans les différentes parties de l'édifice; la « Badia » a été acquise ou louée il y a quelques années par les « scuole pie », les écoles pies, si florissantes dans toute l'Italie. Le pensionnat qu'elles y ont établi en 1876 a vu défiler depuis l'origine environ cent vingt-cinq élèves, appartenant aux meilleures familles : le nombre des pensionnaires s'élève actuellement à soixante-quinze, parmi lesquels un certain nombre d'étrangers; celui des frères attachés à l'établissement à quinze.

Ajoutons que la congrégation des « Piaristes » s'est toujours distinguée par son esprit de modération et qu'elle a su se concilier, en Toscane surtout, l'estime universelle en restant étrangère aux luttes des partis.

Certes, si le Mécène magnifique, l'homme d'État illustre, à qui l'on doit la reconstruction de la Badia, si le grand Cosme de Médicis pouvait revoir son œuvre, il s'étonnerait de la trouver si peu changée, au milieu du bouleversement de toutes choses. Aujourd'hui, comme au quinzième siècle, on s'efforce de concilier à la Badia les enseignements traditionnels de la religion avec le culte des humanités, d'un côté, les découvertes de la science, de l'autre; l'éloge de Platon continue à y alterner, je le croirais volontiers, avec celui de saint Thomas d'Aquin; les hôtes d'autrefois, et parmi eux le docte Pic de la Mirandole, pourraient se mêler, sans crainte de n'être pas compris, aux entretiens de leurs successeurs modernes.

Baccio Bandinelli et Benvenuto Cellini.

En reprenant la vieille route de Fiesole, la « Via vecchia Fiesolana », nous rencontrons, à notre droite,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une rue de Fiesole, du côté du « Monte Ceceri » (voy. p. 333) — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une fontaine (récemment restaurée) ornée d'une tête de lion, à laquelle fait pendant, à gauche, une autre tête de lion incrustée dans le mur et provenant probablement d'une seconde fontaine aujourd'hui détruite. Une inscription latine datée de 1556 nous apprend à la fois le nom du fondateur et du sculpteur : Baccio Bandinelli, l'artiste présomptueux qui osa se poser en rival de Michel-Ange et ériger en face de son David, sur la place de la Seigneurie, le médiocre et prétentieux groupe d'Hercule et Cacus.

La prédilection de Baccio Bandinelli pour ce lieu dans lequel il possédait un beau domaine, appelé « lo Spinello » (aujourd'hui villa Mantellini), faillit lui devenir fatale. Écoutons son rival et ennemi, Benvenuto Cellini : « Un jour entre autres, je montai sur un beau petit cheval que je possédais, mis cent écus dans ma poche et me rendis à Fiesole.... Je m'étais résolu, dans mon désespoir, à tuer (gittare in terra) Bandinello, si je le rencontrais. Il avait pour habitude de se rendre tous les soirs à un bien qu'il possédait au-dessus de San Domenico. Au moment où je débouchai sur la place de San Domenico, Bandinello y entrait du côté opposé. Je résolus aussitôt d'accomplir cette œuvre sanglante (fare quella sanguinosa opera) et m'approchai de lui; mais, ayant levé les yeux, je vis qu'il était sans armes, sur un méchant mulet (muluccio) grand comme un âne, et accompagné d'un gamin d'une dizaine d'années. Dès qu'il me vit, il devint pâle comme un mort et se mit à trembler de tous ses membres. Voyant la lâcheté que j'allais commettre, je lui dis : « N'aie pas « peur, vil poltron, je ne te juge pas digne de mes « coups. » Il me regarda rassuré, mais sans rien dire. Alors je revins aux sentiments vertueux et remerciai Dieu de n'avoir point permis, dans sa toute-puissance, que je commisse un si grand crime (un tal desordine). »

A l'angle de la maison qui s'élève en face de la fontaine de Bandinelli, on remarque les armoiries pontificales des Médicis. L'hôtellerie, l' « osteria », autrefois installée en ce lieu était célèbre sous le nom de « Casa delle tre Pulzelle » ; le pape Léon X, se rendant à Fiesole, s'y arrêta quelques instants, le 11 janvier 1516 : l'écusson est un souvenir de sa visite.

Renonçant à poursuivre l'ascension par la vieille route, je redescends sur la place de San Domenico, où j'arrive juste à point pour monter dans un omnibus qui s'apprête à partir pour Fiesole.

La « Piazza Grande ».

Grâce à ses innombrables lacets, la « Via Nuova Fiesolana » abonde en surprises pittoresques, en points de vue saisissants. Parfois la ville située au-dessus de nous se dérobe entièrement à nos regards; d'autres fois, au contraire, les premières maisons paraissent si rapprochées qu'on croit pouvoir les toucher, alors qu'une longue et pénible montée nous sépare encore d'elles. Puis nous longeons une haute montagne dont une moitié est complètement nue, tandis que l'autre porte un bois touffu. Ici des rochers bordent la route; ailleurs ce sont de riantes maisons de campagne, telles que la villa Krauss, où réside l'éminent musicien du même nom. On remarque surtout, à droite, c'est-à-dire du côté de la montagne, un imposant édifice, avec un portique à colonnes, d'un effet superbe au milieu de ces terrains accidentés. C'est l'ancien couvent de Doccia, aujourd'hui la villa Fraschi. Le dessin du portique est attribué à Michel-Ange, dont le projet, affirme-t-on, a été exécuté par Santi di Tito. J'engage les touristes mes successeurs à visiter l'église attenant au couvent : M. Carocci y signale plusieurs monuments intéressants. Du côté de la plaine, chaque section de rampe que nous gravissons élargit notre horizon dans des proportions féeriques : la vallée de l'Arno se développe successivement devant nous sur un espace immense. Enfin nous passons au pied d'un édifice dont la façade se distingue par une décoration singulière, mais qui, somme toute, répond bien aux idées qu'éveille en nous le nom de Fiesole : une copie à fresque de l'Aurore du Guide. Le postillon fait claquer son fouet; des mendiants s'agitent autour de l'omnibus; quelques tours de roue encore et nous pénétrons sur la Grande Place, la « Piazza Grande ».

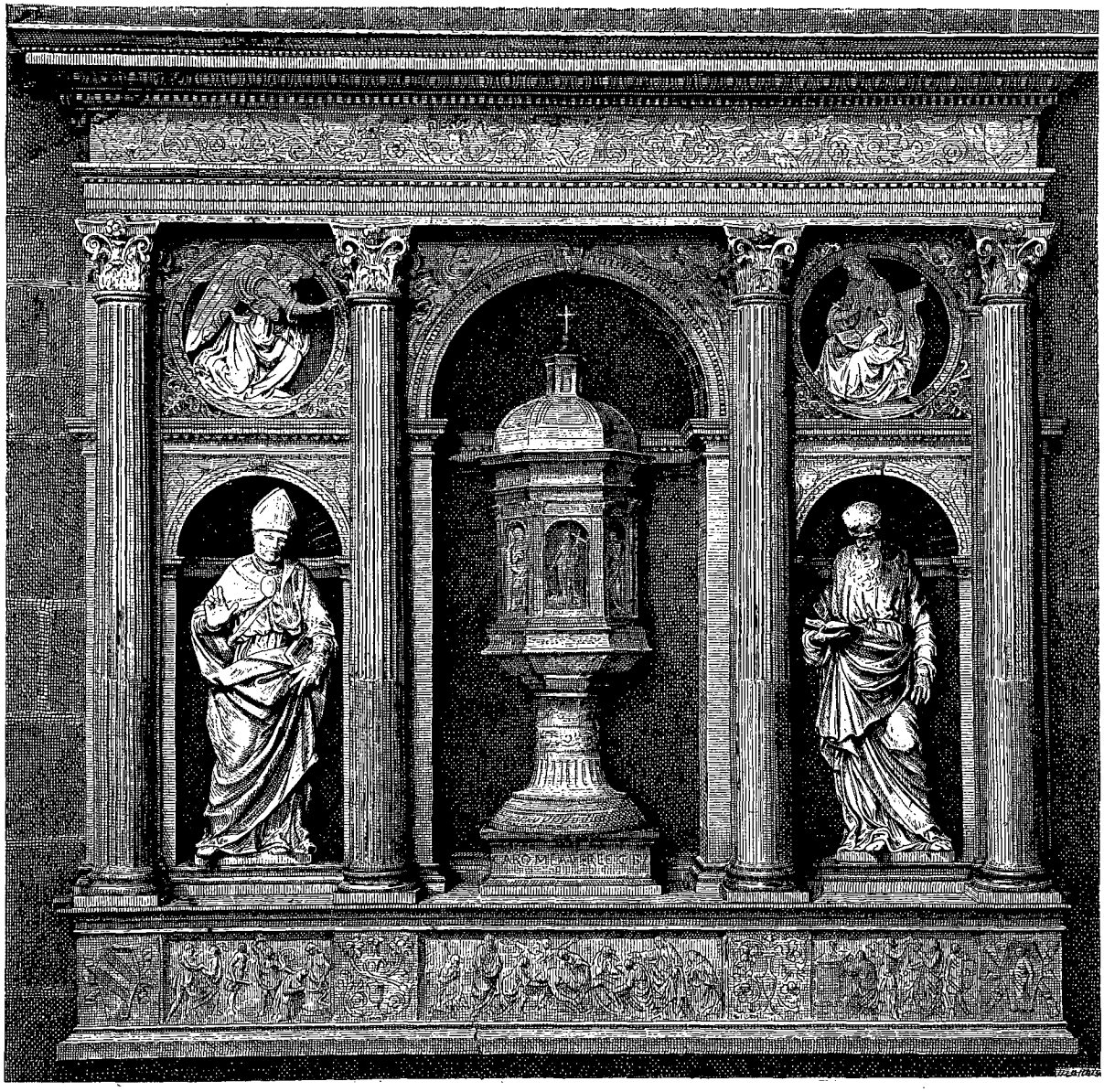
La Grande Place de Fiesole produit une impression qu'il n'est point facile d'oublier. Tout s'y rencontre : des monuments séculaires et de misérables masures, de la verdure et de la poussière; aux points trop fuyants d'un sol inégal succèdent des masses imposantes; dominé à ses extrémités par deux monticules presque à pic, ce vaste quadrilatère offre au centre une superbe échappée sur Florence; ici des bœufs accouplés ou des charrettes de la construction la plus rudimentaire; là d'élégants landaus remisés sous un massif de chênes verts séculaires; ici les sordides haillons de mendiants acharnés et de vendeurs d'ouvrages de paille non moins tenaces, parmi lesquels on découvre parfois un gamin au teint olivâtre, aux traits nets et durs comme un bronze étrusque; là les toilettes cosmopolites d'un essaim de touristes. Souvenirs de l'histoire, beautés pittoresques, gloire et misère, que de tableaux se déroulent successivement devant nous!

Mais procédons avec ordre : Au fond de la place, du côté de la route de Florence, s'élève le séminaire, édifice vaste et assez imposant du dix-septième siècle, successivement agrandi en 1697, en 1726, en 1737 et en 1838 par les évêques de Fiesole; on y remarque, d'après M. Carocci, la bibliothèque d'un savant chanoine, Angelo Maria Bandini (l'auteur des fameux catalogues de la Laurentienne), des cabinets de physique et d'histoire naturelle et un observatoire météorologique. Un peu plus loin se trouve l'évêché, édifice de peu d'apparence, construit en 1675 par l'évêque Philippe Neri Altoviti. Puis viennent, en retour, la cathédrale, que nous étudierons tout à l'heure, et une série de maisons d'une destination assez prosaïque : le « Caffè Mino », une droguerie, un restaurateur-charcutier (trat-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toria et pizzicheria), un coiffeur (frisore), un pharmacien, une salle d'asile et quelques baraques que l'on me dispensera d'étudier en détail. La partie la plus élevée du quadrilatère, faisant face à l'évêché et au séminaire, contient, outre quelques habitations particulières, d'un aspect assez misérable, le « Palazzo Pretorio » et l'église Santa Maria Primerana; le quatrième côté enfin, celui qui regarde Florence, est occupé par le théâtre dans le sous-sol duquel se trouve installé le restaurant l' « Aurora ». La construction de cet édifice (1864), fait digne de remarque, est due à un riche Anglais fixé dans les environs, le chevalier Guillaume Blondel-Spence, propriétaire de la villa des Médicis. Ainsi nos voisins d'outre-Manche envahissent pas à pas ce sol classique!

Une demi-douzaine de rues, plus irrégulières les unes que les autres, prennent naissance sur la « Piazza



Retable en marbre d'Andrea Ferrucci (voy. p. 336). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

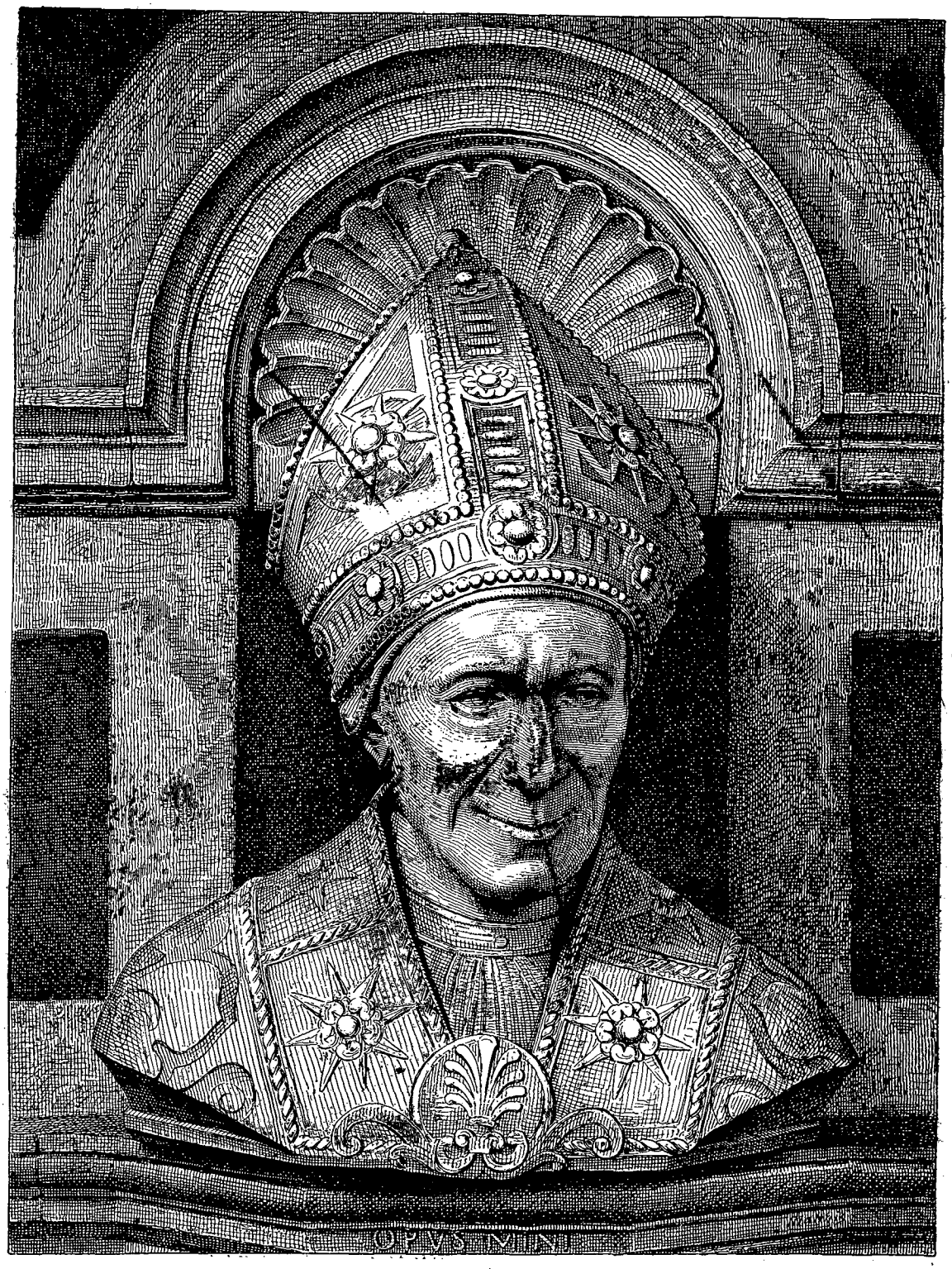
Grande » pour aboutir, les unes à la « Rocca », les autres au « Monte Ceceri »; on jugera de la pauvreté des constructions par la gravure publiée page 331.

La cathédrale.

Les habitants de Fiesole n'ont pas été heureux dans le choix de l'emplacement de leur cathédrale : au lieu de dominer la place, elle s'élève en contre-bas, à l'endroit le moins apparent. N'était son campanile crénelé, qui se détache assez fièrement sur l'horizon, entre les deux montagnes au milieu desquelles se développe la ville, l'effet serait des plus mesquins. La simplicité de la décoration, qui forme le contraste le plus complet avec les riches incrustations de marbre des églises de Florence, de Prato, de Lucques, de Pise, de Sienne,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'est pas faite pour atténuer ce défaut. Pour comble d'infortune, on a entrepris de regratter, de restaurer, je serais presque tenté de dire de refaire, le vénérable édifice : en ce moment même l'intérieur est la proie



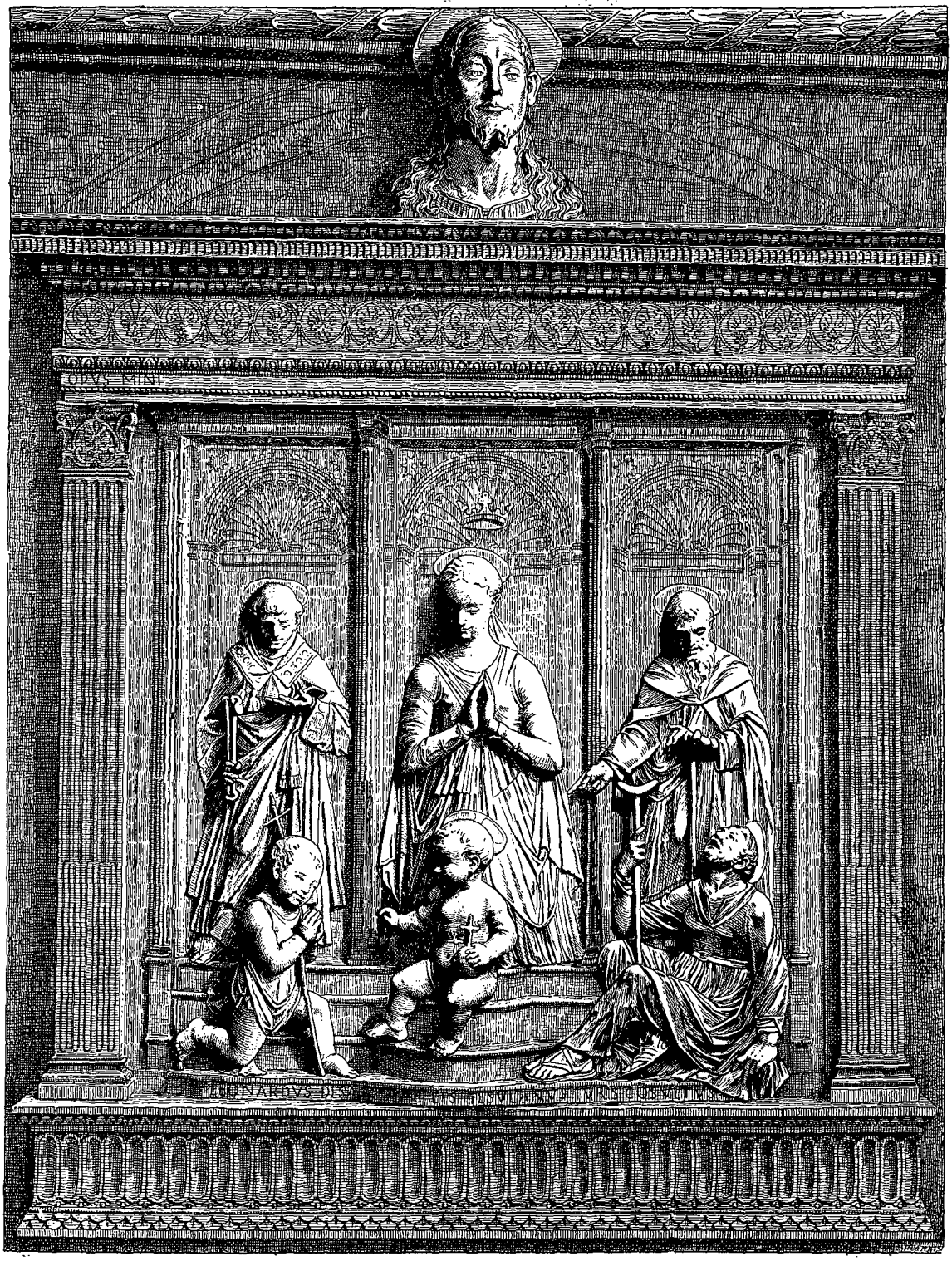
Buste de l'évêque Salutati, par Mino de Fiesole (voy. p. 336). — Dessin de Matthis, d'après un moulage.

des maçons et des tailleurs de pierre; les fonctions du culte sont interrompues, les autels dépouillés de leur parure; on entre dans un chantier, non dans un sanctuaire. Les carnations si harmonieuses que le temps met sur les pierres les plus pauvres, le parfum de poésie qui se dégage des reliques du passé, illusion qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous transporte de six siècles en arrière, tout a irrévocablement disparu sous le pic.

La cathédrale est construite en « pietra di macigno », cette pierre tantôt bleutée, tantôt jaunâtre, qui n'est



La Madone avec l'enfant Jésus et des saints. Bas-relief par Mino de Fiesole (voy. p. 336). — Dessin de Matthis, d'après un moulage.

pas sans analogie avec l'ardoise et qui abonde dans les carrières de la Toscane. C'est une basilique à trois nefs, avec seize colonnes, chacune composée de plusieurs assises, des arcades reposant sur les colonnes, et un faîtage découvert. De petites fenêtres étroites, percées soit dans les bas côtés, soit au-dessus des ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cades de la nef principale, laissent filtrer la lumière à l'intérieur. Une crypte occupe l'abside; au-dessus d'elle s'élève le chœur, auquel on arrive par deux escaliers, composés de quinze marches chacun.

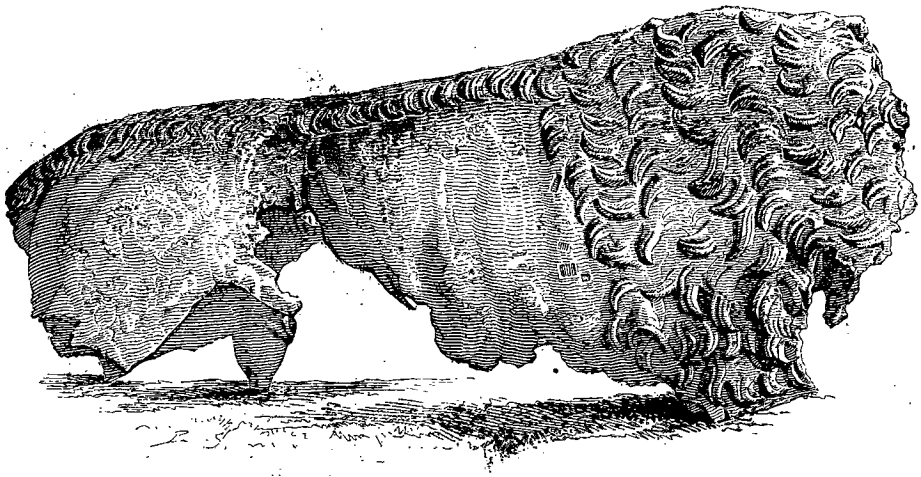
Quoique la cathédrale date du onzième au douzième siècle (elle a été commencée en 1028 par l'évêque Jacques), sa décoration appartient presque exclusivement au quinzième siècle. Je me trompe : l'antiquité aussi y tient sa place; elle est représentée par trois chapiteaux, dont l'élégance contraste avec la lourdeur des piliers qui les supportent.

Dès l'entrée, on aperçoit au-dessus de la porte principale une terre cuite émaillée, de l'école des della Robbia, la statue de saint Romulus.

Plus loin, à gauche, nous découvrons sur un pilier un saint assis, avec un ange voltigeant à ses côtés : c'est une fresque du quatorzième siècle, assez majestueuse, à laquelle fait pendant, sur un pilier de droite, un saint Sébastien, du Pérugin; cette dernière composition nous montre un adolescent nu, au regard extatique, au nimbe d'or, une de ces figures gracieuses et sentimentales, mais aussi un peu molles et vides, si communes dans l'œuvre du maître.

La crypte, toute bouleversée actuellement par les restaurateurs, contient, elle aussi, des fresques; malheureusement elles sont fort endommagées. Je concentre mon attention sur une vue de ville, contenant une pyramide, un édifice circulaire, non sans analogie avec le Panthéon, et une colonne triomphale. Serait-ce une de ces représentations anciennes de Rome, que les archéologues recherchent aujourd'hui avec tant d'ardeur?

Laissant de côté la masse des ouvrages du second ordre, il faut s'attacher aux productions d'un artiste



Lionne antique en bronze, trouvée à Fiesole en 1882. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

éminent qui a laissé au dôme de Fiesole son chef-d'œuvre : le lecteur a nommé Mino et le mausolée de l'évêque Léonard Salutati.

Quoique le nom de Fiesole soit d'ordinaire accolé à son nom de baptême, Mino est né à Poppi, dans le Casentin, en 1431; il s'établit jeune encore à Rome, d'où il revint à chaque instant dans son pays natal. Les gravures qui accompagnent ces lignes nous dispensent de faire son éloge, de célébrer cette pureté de sentiments et de formes, qui n'est toutefois pas sans un mélange de froideur, cette science consommée dans le travail du marbre, à laquelle s'unit parfois une certaine naïveté, qualité fort appréciée d'une époque telle que la nôtre, aux yeux de laquelle le spectacle des efforts et des tâtonnements l'emporte sur celui du triomphe.

Le retable sculpté par Andrea Ferrucci (1465-1526), un vrai enfant de Fiesole, appartient à une époque plus avancée, mais où la souplesse du travail, l'ampleur des formes n'exclut pas encore la sincérité, la candeur. Le monument qu'il a élevé dans le dôme de sa ville natale se distingue par la richesse de la matière première, du superbe marbre violacé, du « pavonazzetto », comme on l'appelle en italien, et par le charme de l'exécution. J'admire surtout la Vierge et l'ange Gabriel, placés chacun dans un médaillon : les quattrocentistes, Mino en tête, n'ont pas créé de figures plus savamment rythmées, plus délicieusement expressives.

Eugène Müntz.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Habitations lacustres du bas Patia (voy. p. 338). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS[1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Patia et la côte du Pacifique. — Les habitants des *playas*. — Nègres des basses terres : types, vie et mœurs. — Le lavage des sables aurifères. — Indiens serranos; les descendants des Télembiès. — Végétation du Télembi, du Cuaïquer et de leurs affluents. — La mygale aviculaire. — Le pont de Cuaïquer. — Caravane en péril : le *derrumbo*, ou glissement de mont. — Un coucher de soleil fantastique. — Marche de nuit : le fil d'Ariane. — Ascension des hauts plateaux; le volcan de Cumbal. — Retour à Tuquerrès; le péon Manuel. — Départ pour le Sud; Chillanquer, Pupiales, Ipiales. — Le sanctuaire de la Laja.

J'avais longuement parcouru, dans la Cordillère occidentale, cette contrée sauvage, pluvieuse, d'une exubérante fertilité, nommée « région de Barbacoas ». Mon livre de notes et mon album s'étaient remplis; je n'en ai donné que de courts extraits dans *le Tour du Monde*. Je les rouvre aujourd'hui, avant de regagner les hauts plateaux et de passer de la Nouvelle-Grenade dans l'Ecuador ou république de l'Équateur[2].

De ce terrible chemin dit « des oiseaux », si pénible que peu de voyageurs osent s'y aventurer, j'ai erré le long des cerros, j'ai suivi de nombreux torrents, grimpé à travers les québradas, et longé les caños des basses terres. Je ne le décrirai point par le menu, mais il me suffira de résumer, dans un coup d'œil rapide, mes observations sur ce pays, en insistant sur les détails qui m'ont le plus frappé.

C'est que l'avenir de cette partie sud-ouest de la

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

2. On me permettra d'adopter le mot espagnol *Ecuador* pour parler du territoire de la république de l'Équateur, ce dernier terme, employé seul, pouvant être pris dans le sens de ligne équatoriale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nouvelle-Grenade est plein de promesses. L'État du Cauca, situé entre les trois Cordillères et possédant à lui seul la plus grande partie de la côte colombienne sur le Pacifique, avec son vaste débouché sur l'Atlantique par l'estuaire de l'Atrato et le golfe du Darien, est sans contredit, de tous les États-Unis de Colombie, le mieux pourvu par la nature. Voici venir le temps où ses ports vont jouer un grand rôle dans le commerce de cette partie de l'Amérique. Le canal interocéanique étant percé, le nord a son grand *emporium* tout trouvé : Panama. A cinq degrés de latitude plus au sud, Buénaventura va drainer les produits du haut et du bas Cauca par la vallée du Dagua, et partiellement ceux du Magdaléna par le Quindio.

Il reste donc le sud de l'Etat. Tout près de la limite de la Colombie et de l'Ecuador, à l'endroit incertain où le rio Mira coule sur la frontière ou la franchit, (suivant qu'on prenne parti pour l'une ou l'autre des deux nations, qui ne sont pas d'accord sur leur bornage), s'ouvre le petit port de Tumaco, dans l'île de ce nom. Tumaco est un mauvais havre, mais avec quelques travaux il peut devenir très bon. Sa situation est excellente pour réunir les produits des hauts plateaux des Pastos et les diriger soit sur Panama, soit sur Guayaquil. Il veille sur la frontière comme une sentinelle avancée. Sa position insulaire le garantit des miasmes délétères qui rendent cette zone torride si malsaine, du Choco au cap San-Francisco, dans l'Équateur. C'est ainsi que la santé du consul de France, M. Pouchard, a résisté assez bien à ce climat pendant de longues années.

Soit donc que Tumaco reste un port marchand desservi par les vapeurs du *Pacific steam navigation Company*, et dont la puissance s'augmentera après le percement de l'isthme de Panama, soit qu'un autre point du littoral sud de la Colombie soit choisi comme entrepôt de tous les produits de ces contrées, le développement du commerce et de la civilisation dans le bassin du Patia ne peut se faire longtemps attendre.

Mais la région du bas Patia nous a échappé jusqu'ici. Voyons ses principales particularités, encore peu connues, et préparons les recherches de l'avenir en attirant l'attention des voyageurs sur cette terre si étrange et si belle.

La côte présente un aspect particulier. Fréquemment inondée sur de vastes surfaces, les alluvions qui s'y déposent en modifient les contours ; et leur action, combinée avec celle des marées, a donné naissance à une quantité de bancs de sable que les mangliers recouvrent bientôt de leurs racines adventives et de leur épais feuillage, véritable forêt sur pilotis. Des îles sont nées de ces déchirures du continent. On les nomme ici *playas* (Playa Mulato, Pl. Chitacorral, Pl. San Juan, Pl. Tasquito, etc.). Chacune d'elles a été le lieu d'élection d'une famille d'Indiens, qui est devenue une petite république, avec l'aïeul et ses successeurs pour chefs. Dans l'une de ces agglomérations, la Playa de Boquéronès, on compte jusqu'à douze cases abritant quatre-vingt-dix individus. Ces cases ont toutes la même architecture ; elles sont bâties sur pilotis ; la vie s'y passe sur un plancher de bambous élevé de trois ou quatre mètres au-dessus du sol biquotidiennement couvert et découvert par les marées (voy. p. 337). Sur les points élevés des monticules non atteints par le flux, on voit quelques cultures de maïs, de bananiers et de yuca, et çà et là un oranger couvert de ses fruits d'or. Des champs plus étendus, appartenant à ces mêmes familles, se trouvent aussi dans les îles Gorgona et Gorgonilla, dont quelques sommets atteignent deux cent soixante mètres d'altitude, et que les brises de mer rendent saines à habiter. Ces populations, peu nombreuses, sont d'un commerce doux et facile. Excellents navigateurs, les hommes ont de fréquents rapports avec le petit port de Carrizo, encore rudimentaire [1], et situé au nord de Tumaco, où ils conduisent également leurs produits sur de frêles canoas avec lesquelles ils défient les plus gros temps. Ce sont eux qui font aussi les transports des marchandises et des voyageurs à travers le réseau du delta du Patia, gravitant autour de l'emporium de Barbacoas.

Cette population ne s'écarte pas des côtes ; elle est attachée à ses îles et leur reste fidèle. Elle est fière de sa prétendue origine de « sang bleu » et ne se commet point avec les autres races issues des Indiens Télembiès, Barbacoas et Iscuandès. La vérité est que ce sont des quarterons, ayant toutes les qualités actives des créoles, sans que leur existence confinée ait encore effacé chez eux les mœurs patriarcales.

Tout autre est la race que j'ai vue peupler les solitudes profondes des épaisses forêts qui s'étendent depuis quelques myriamètres à l'intérieur des côtes jusqu'aux premiers contreforts de la Cordillère occidentale sous ces latitudes. C'est la race nègre, mêlée à la race indienne, qui prédomine, et qui seule a pu résister et se multiplier sous le climat torride de ces contrées malsaines. Quand on parcourt les interminables canaux et rivières paisibles de cette région, chaque coup de pagaie fait sortir des milliers de cloches d'hydrogène sulfuré. L'un de mes canotiers, que j'interrogeais un jour sur ces germes fiévreux, me répondit :

« Regardez ici, señor, on *voit* la fièvre ! »

Le nègre seul peut donc vivre dans de telles conditions. Ses cultures se réduisent à des plantations de maïs, faites d'une façon assez bizarre. Au lieu de placer les semences à distance convenable, comme partout, il sème à « tout touche », comme le blé, après avoir brûlé un coin de forêt, sur le bord d'un rio, près de la case qu'il habite. Le résultat d'une pareille culture est que les plantes, trop pressées, s'étiolent, et que les épis de maïs, quoique nombreux, sont petits et de mauvaise qualité. Le principal travail de ces pauvres peuplades, qui occupent toujours le bord des

1. C'est au Carrizo que la ville d'Iscuandé fut autrefois fondée. Plusieurs fois détruite par les pirates, elle fut définitivement rebâtie à trente-cinq kilomètres de la côte, où elle est actuellement située, sur la rive gauche du rio Iscuandé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eaux et vivent sur leurs canoas tout le jour, par crainte des bêtes féroces, est le lavage de l'or.

Pendant que les hommes, véritables rois fainéants, se reposent ou sont à la chasse, à la pêche, absolument nus ou simplement couverts à la ceinture d'une pièce d'étoffe nommée *paruma* ou *guayaco*, on voit leurs vaillantes femmes saisir leurs *totumas* ou grandes calebasses, et se livrer à la recherche des sables aurifères que leurs époux iront vendre aux Indiens de la côte (voy. p. 341). Elles-mêmes restent dépouillées de tout vêtement jusqu'à l'âge de dix ans. A douze ans elles sont nubiles et couvrent leur nudité d'un morceau de

bayeta qui laisse le haut du torse découvert et qui est relevée au-dessus du genou. Pour contracter union, l'appareil matrimonial est simple. Le consentement du père suffit pour que le prétendant emmène sa fiancée dans la case qu'il lui a préparée, et qui se compose de quatre poteaux couverts d'un toit de feuilles de palmier attachées avec des lianes ou *bejucos*. Le lit nuptial, formé de quatre pieux supportant des lames de bambous fendus, se nomme *barbacoa*, d'où le nom des Indiens de la région de Barbacoas; il offre seulement cette particularité d'être recouvert de la *domagua*, sorte de *velum* tissé avec l'écorce d'un arbre de la famille des bombacées, l'*Ochroma tomentosum*. Pour tout capital, le jeune époux apporte sa hache et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

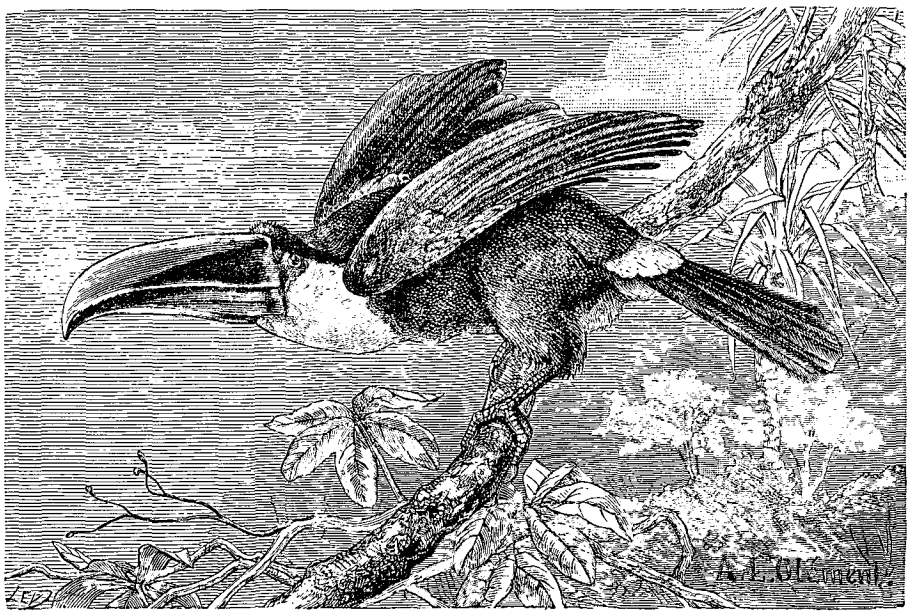
son machété, l'épouse une marmite de terre ; tous deux fabriqueront leur batterie de cuisine avec les fruits du *Crescentia Cujete*, qui fournit aussi aux enfants les « battes » destinées au lavage des sables aurifères.

Ces femmes laborieuses obtiennent les bijoux qu'elles recherchent avec une grande coquetterie, en conservant pour elles des morceaux d'or fin recueillis dans leurs lavages. Aux fêtes de la tribu, elles se parent de colliers et de bracelets, où le métal se mêle aux grains noirs et rouges des papilionacées et aux plumes de toucan. Une espèce de ces oiseaux, assez commune dans ces parages, est le *Rhomphastos ambiguus*, dont j'ai pu tuer un bel exemplaire, et qui est remarquable par son beau plumage quadricolore.

Cuño. — Dessin de P. Sellier, d'après M. André.

Ainsi ornées de joyaux naturels, les jeunes femmes ouvrent la danse au son de quelques instruments de musique, dont l'un est cette *marimba* dont j'ai déjà donné la description et le dessin[1] et qui est répandue dans toutes ces contrées. Cet harmonica gigantesque est accompagné du *cuño*, tambour conique formé d'un tronc de palmier creusé, recouvert d'une peau de pécari (*saino*) et sur lequel on frappe avec un bâton garni de caoutchouc. L'eau-de-vie, les bananes et le maïs fermenté sont les rafraîchissements de ces agapes périodiques, qui rappellent, au milieu des habitudes américaines, le souvenir des réjouissances de la race africaine.

Tels sont les caractères principaux des habitants nègres ou métis d'Indien et de nègre (quoique ces alliances soient rares), qui vivent dans ces terres basses du bassin du Patia qu'on a surnommées la « Hollande caucanienne ». Ils occupent les bords des rios Iscuandé, Tapajé, Tota, Sanguianga, Guascaona, Tabujo, et le voisinage de quelques grandes lagunes répandues dans cette région malsaine, sans paraître souffrir du climat, et sans remonter jamais les pentes de la Cordillère. Cet état misérable suffit à de pauvres êtres, pacifiques d'ailleurs, accueillants pour le visiteur étranger, et auxquels une ignorance absolue n'inspire point l'idée de sortir de la vie primitive. La richesse et la civilisation sont pourtant entre leurs mains. Cet or qu'ils recueillent en poudre dans le sable des rivières, il s'est détaché des roches andines situées à peu de distance. On n'en trouve que des parcelles minimes; les autres, trop lourdes, sont restées en chemin. Quelques



Rhomphastos ambiguus. — Dessin de A. Clément, d'après le sujet rapporté par M. André.

explorations des apophyses de la Cordillère occidentale révéleraient la source de ces trésors inaccessibles à d'autres, puisque seule cette race peut braver un climat mortifère où pas un Européen n'ose s'aventurer. Mais ici la paresse n'est pas encore combattue par l'amour du gain. Ce jour est proche cependant. C'est par les hauteurs que cette Cordillère sera un jour conquise; et quand de riches gangues s'ouvriront dans le haut Patia, les mineurs de l'avenir seront naturellement les indigènes que je viens de décrire.

1. Voy. t. XXXIX, p. 358

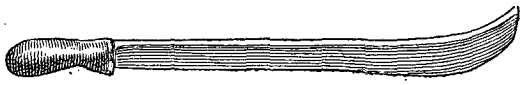
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lavage de l'or sur les rives du rio Tapajé (voy. p. 339). — Dessin de Slom, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aux deux races d'habitants que nous avons examinées, l'une sur la zone côtière, à demi civilisée, industrieuse, active, maritime; l'autre sortie de la race nègre acclimatée dans les terres basses et marécageuses, vient s'ajouter une troisième, celle des Indiens montagnards (*serranos*).

Ceux-là ne descendent jamais dans les plaines. Ils vivent, isolés, du produit de leur chasse et de leur pêche, et n'ont aucune relation avec les habitants des deux zones précédentes. Ils constituent les véritables descendants de la race autochtone de ces contrées, et la Sierra est leur véritable patrie. Patrie mystérieuse, terre encore inconnue, devinée seulement par quelques voyageurs qui l'ont aperçue des pics élevés de la Cordillère, et qui réserve bien des surprises aux futurs explorateurs. Vers les sources de ces rivières, encaissées entre des rives profondément excavées par le déluge des lacs subandins, combien de riches filons d'or et de platine appellent les mineurs entreprenants! Du haut du cerro de Sotomayor, à deux mille six cent dix mètres d'altitude absolue, ou du sommet des pics de Mallama, quand le regard plonge sur l'océan de montagnes et de précipices qui descendent tumultueusement vers l'ouest, on embrasse un panorama sans rival dans les convulsions de la nature, et qui constitue le champ le plus fécond en découvertes que le naturaliste puisse rêver. S'il ose s'aventurer sur les rives des rios Télembi, Yambi, Magüi, Piusbi, San Pablo, Cuaïquer, Güélembi et cent autres, tous torrentueux à l'excès, et s'engager dans des sentiers presque intransitables, ses peines seront vite rachetées. Des oiseaux innombrables, étranges, des insectes nouveaux, des plantes inconnues se presseront autour de lui. La végétation, sous l'influence de l'humidité persistante, de la chaleur équatoriale et des dépôts alluviaux arrachés aux sommets, revêt une luxuriance inouïe. Les arbres, gigantesques, sont couverts de lianes du haut en bas et revêtus d'un manteau de parasites incomparables, aroïdées, broméliacées, mélastomacées, orchidées, fougères, sélaginelles, éricacées, pipéracées, solandras, etc. Les palmiers *gualtès* (*Iriartea* encore innommé) et les *Chontaduros* (*Astrocaryum*) se couvrent de fruits; les fougères en arbre inclinent gracieusement leurs arceaux de dentelle végétale, les hyménophylles et les trichomanès tapissent les parois à pic d'une frange adorable de gaze, d'émeraude et d'or.



Machété. — Dessin de P. Sellier.

C'est là, entre l'Alto et la Québrada d'Armada, par 1° 16′ de latitude nord et 80° 26′ de longitude ouest, sur l'enfourchement des branches d'un grand *Ficus elliptica* tout couvert de lianes parasites, que j'ai découvert la plus belle plante rapportée de mes voyages, une aroïdée nouvelle à spathes du plus beau rouge écarlate, à spadice blanc et doré, l'*Anthurium Andreanum*. De nombreux échantillons, retrouvés ensuite entre Cuaïquer et el Páramo, me permirent d'expédier la plante vivante en Europe, où elle a obtenu un succès qui dure encore et déterminé un mouvement de capitaux considérable.

Le Pitcairnia géant. — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

Plus loin, sur les branches dressées des passiflores en arbre (*Passiflora glauca*), aux feuilles glauques longues d'un mètre, aux corolles blanches à odeur suave, j'ai cueilli, avec une joie que comprendront seuls les naturalistes découvrant une nouveauté à la fois étrange et belle, les rosettes rouges du *Caraguata sanguinea*, aussi écarlates que si on les eût trempées dans du sang artériel. La plante est également nouvelle; introduite vivante, elle a produit cette année, pour la première fois en France, ses curieuses inflorescences jaunes *nidulantes* au milieu de ce feuillage empourpré.

Au lieu de conserver les formes modestes de la plupart des espèces de la famille, certains genres de broméliacées revêtent ici des proportions inusitées. En remontant la profonde québrada de Tulpas, dans un sentier taillé à grand'peine au machété, j'ai rencontré un *Pitcairnia* formant une touffe véritablement gigantesque. Son diamètre était de trois à quatre mètres, ses feuilles mesuraient trois mètres de longueur, et ses hampes, de deux à trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres de hauteur, portaient des panicules de fleurs à sépales bruns et à corolles blanchâtres. La plante n'est pas introduite vivante et n'a pas encore été dénommée scientifiquement.

Revenons aux Indiens de la Sierra, que j'ai pu examiner à loisir dans la région du haut Télembi et de ses affluents. Ces tribus ont bien diminué depuis que les peuplades féroces nommées Télembiès, aujourd'hui réduites à quelques centaines d'individus errants, ont subi la conquête espagnole. Plusieurs se sont faits sédentaires, comme les Cuaiquérès, dont j'ai déjà parlé. D'autres, en gardant leur sauvage indépendance, s'approchent parfois des habitations de la zone fréquentée, mais sans faire alliance avec la civilisation.

Les hommes ont gardé des allures défiantes, bien qu'ils soient inoffensifs. Les temps sont bien changés depuis que les Iscuandès, Barbacoas et Télembiès, non réduits après la conquête de la côte, en 1590, tinrent si longtemps en échec les forces royales espagnoles. En 1600, Parada les soumit, à l'exception des Télembiès, qui refusèrent de se rendre. On raconte qu'il fit traquer ceux-ci comme des bêtes fauves, et empaler trois cents d'entre eux, attachés à de longues poutres qui furent jetées sur les rives du Télembi : moyen d'intimidation féroce qui finit, bien entendu, par réduire le reste de ces pauvres gens à merci.

Anthurium Andreanum. — Dessin de Godard, d'après l'un des sujets vivants introduits par M. André.

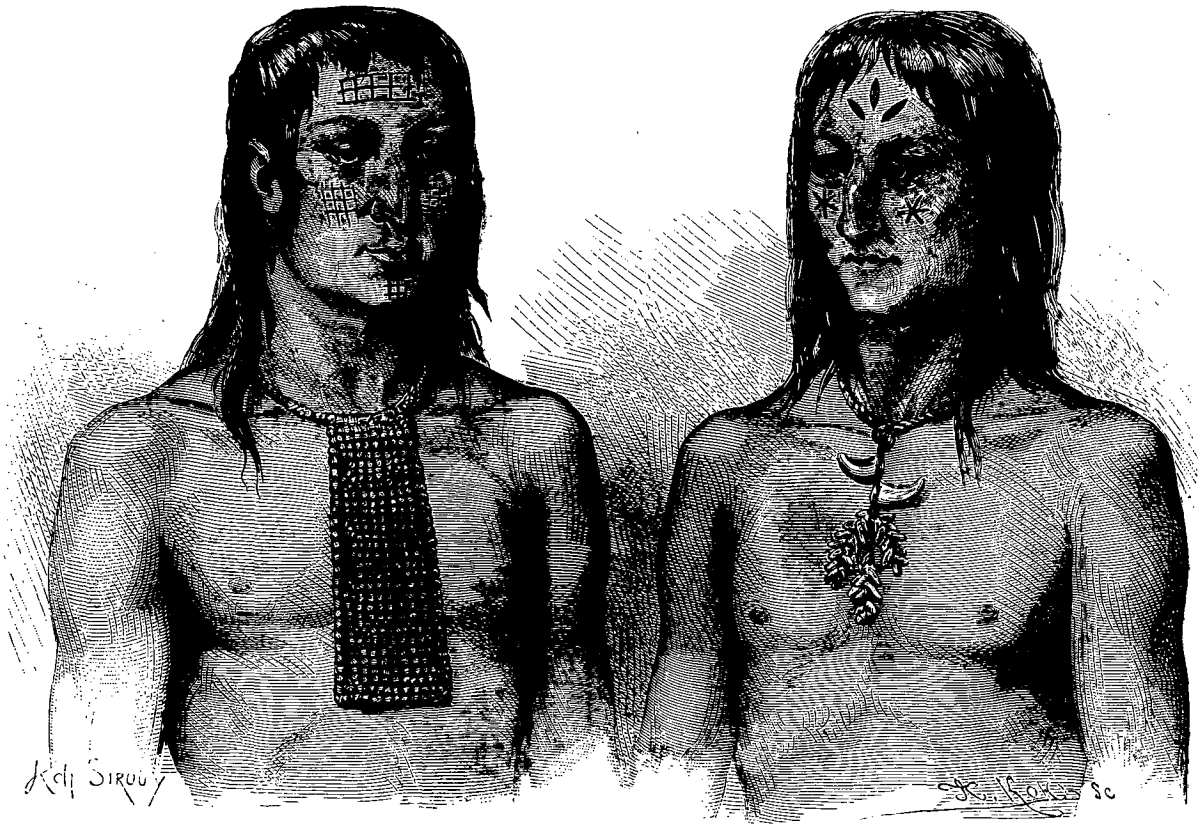
Aujourd'hui, ce qui subsiste de ces héros est d'un aspect assez triste. J'en ai vu plusieurs s'approcher de moi, taciturnes et inquiets, examiner mes vêtements et mes bagages, et offrir, en échange de quelques menus produits de l'industrie européenne, leurs armes ou leurs tissus grossiers. Leurs traits sont assez réguliers, le nez un peu busqué, les yeux petits et légèrement bridés, le teint bistré et non d'une nuance chocolat foncé comme les descendants des Chibchas ou des Muiscas (voy. p. 344). Ils exhalent une odeur fétide de fromage. Pour tout vêtement, femmes et hommes portent jusqu'à mi-corps un morceau de drap bleu foncé, sorte de droguet fabriqué dans l'Équateur et nommé *cusma*. Leurs formes sont parfaites, leurs extrémités fines, et leurs muscles d'acier en font d'intrépides chasseurs de jaguar et de puma. On dit que la diminution

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rapide du nombre de ces Indiens vient des ravages faits chez eux par la variole et la rougeole. Ces maladies acquièrent dans ces régions une intensité redoutable, que ces malheureux exacerbent encore en se plongeant dans l'eau froide pour se guérir. J'ai vu personnellement de terribles exemples de ce traitement près de San Pablo.

Tous les représentants de ces tribus, les Cuaiquérès comme les autres, ont un langage à part, dont je n'ai plus retrouvé d'analogue dans mes autres excursions. A l'exception de quelques vocables, évidemment modifiés par une fréquentation accidentelle avec les résidents d'origine espagnole, les sons et la forme des mots sont originaux. J'ai eu grand'peine à obtenir de l'un de ces Indiens, grand gaillard de trente ans, bien pris et à l'œil intelligent, le vocabulaire suivant, que j'ai fait répéter à l'une de ses femmes pour en mieux saisir les intonations :

Dios. *Dios* (espagnol).	Argent. *Pial.*
Ciel. *Chillo.*	Enfant. *Paijpa.*
Femme. *Naciamba.*	Fille. *Naciamba paijpa.*
Homme. *Hamba.*	Mère. *Acua.*
Œil. *Cachu.*	Nez. *Quimpu.*
Bouche. *Pit'n.*	Corps. *Ahua.*
Bras. *Traill.*	Mule. *Caballone* (espagn.)
Jambe. *Pimbur.*	Puisent. *Chuill.*



Indiens Télembiès. — Dessin de A. Sirouy, d'après les croquis de M. André.

Dent. *Chulla.*	Père. *Vacilla.*
Maison. *Yall.*	Main. *Ch'to.*
Terre. *Pill.*	Pied. *Mito.*
Viande. *Ñan* ou *agarañan.*	Eau. *Cuarri.*
Herbe. *Puett'n.*	Cheveu. *Aïchi.*
Pain. *Panett'n* (espagnol).	Lit. *Cailli.*

De mes nombreuses tentatives pour engager une conversation, il ne résulta que les lambeaux suivants :

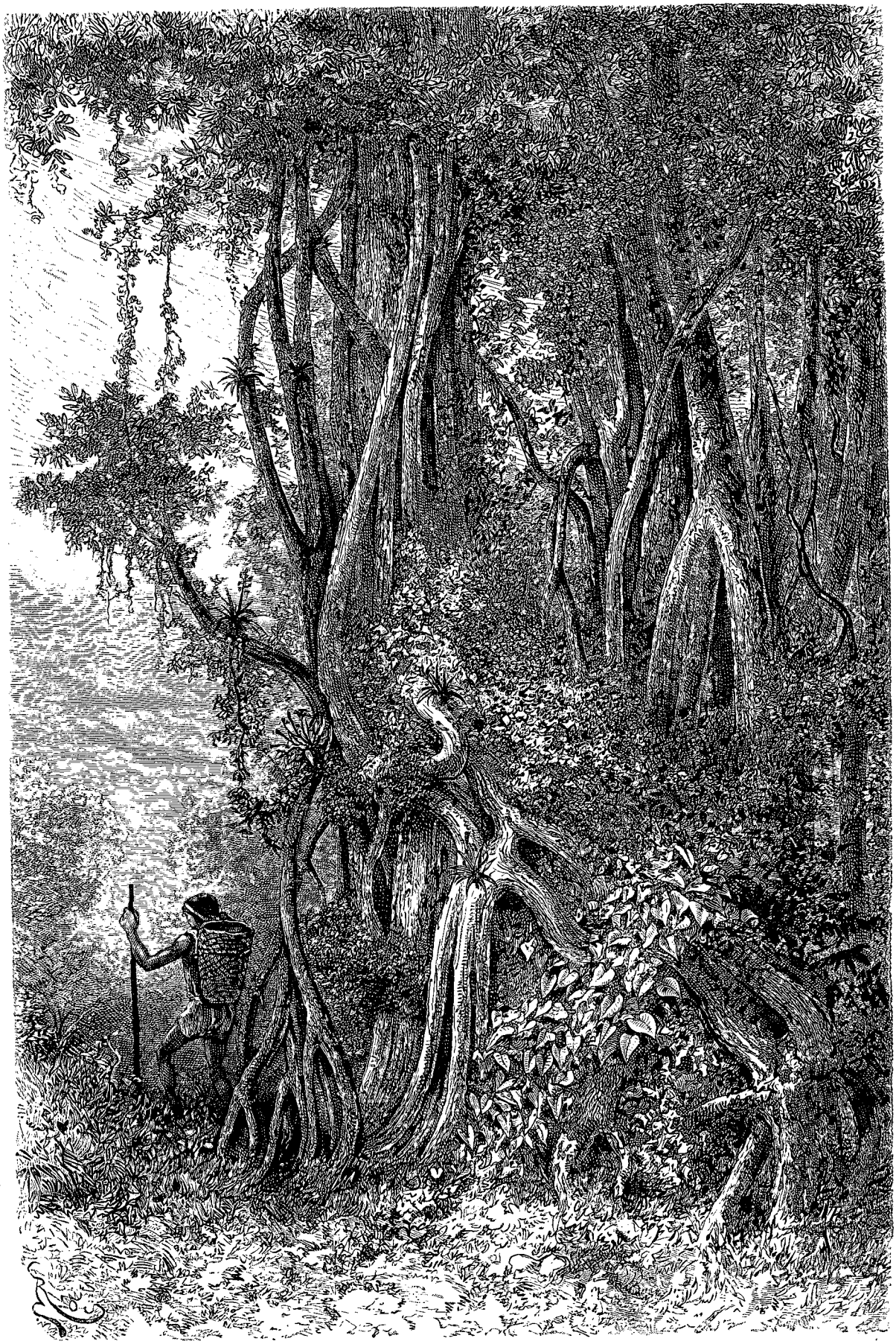
Comment vous portez-vous? — *Mijamijambú!*

Bien, merci. — *Guatin guatin amboa.*

Adieu. — *Caichlambú.*

Transportés dans leurs forêts vierges, seuls aux prises avec cette nature redoutable, ces êtres, timides en apparence, redeviennent de merveilleux chasseurs. Leurs armes sont l'arc, les flèches et la bodoquéra, qui leur suffisent, avec le poison de grenouille (*rana verde*), pour attaquer les gros félins, les boas et les tapirs. D'ailleurs, comme les lis de l'Écriture, ils ne sèment ni ne filent; et si leur beauté ne peut être comparée à celle que Salomon ne pouvait égaler, le Dieu des humbles les nourrit de gibier et de poisson, du fruit des arbres, du miel des abeilles et de l'eau des torrents, et leur fournit à profusion les bambous et les palmiers qui formeront leurs demeures. Combien de temps dureront ces restes de la population indigène trouvée par Francisco

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Végétation du rio Cuyambi (Ficus elliptica) (voy. p. 346). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Parada lorsqu'il eut à engager la lutte avec ses nombreuses tribus, avant de fonder Barbacoas? Qui le sait? Probablement leur extinction totale ne sera pas longue, suivant la loi fatale de la conquête.

. . . . . .

Mes incursions dans le bassin du Patia touchaient à leur fin. J'étais resté bien portant. Ni la variole noire, ni les fièvres pernicieuses des régions basses ne m'avaient atteint. Mouillé chaque jour jusqu'aux os, je n'avais pas même pris un rhume. Les courses de montagne, où le machété (voy. p. 342) n'avait pas cessé un seul jour de faire son office, m'avaient affermi au lieu de m'épuiser. Cette nourriture même, si sommaire, parfois invraisemblable, se composant de quelques bananes grillées, de yuca ou de farine d'orge, mon estomac la supportait sans murmurer, et d'ailleurs quelques singes ou perroquets s'étaient parfois trouvés à propos au bout de mon fusil pour engraisser la maigre soupe du soir. Des soins hygiéniques, que je recommande aux voyageurs dans ces contrées, avaient été la principale cause de mon état persistant de santé [1].

Lorsqu'on a quitté les collines d'argile rouge qui entourent Barbacoas, on s'élève rapidement, et la série des montées et des descentes sans fin reprend, sous une chaleur intense. On fait pause à trois ou quatre *descansaderos* ou « reposoirs », où les pauvres Indiens porteurs s'arrêtent à bout d'haleine.

A Tejutès, une végétation d'une extrême richesse commence à se montrer, et non loin de là des bourbiers pestilentiels exhalent la fièvre.

Dans les cases de Quillo, de las Crucès, de Quendan, on entend le monotone concert de la *marimba* et du *cuño*, et sur le plancher de bambou se trémousse une population que le *guarapo* entretient le plus souvent en état d'ivresse.

A Bellavista, la bien nommée (Bellevue), un panorama splendide, une mer de verdure se déroule aux regards du voyageur émerveillé.

Toujours des côtes presque à pic et des ravins vertigineux, à travers les sites de la Yéva, de Pilcuan et d'el Páramo. Mais quelle végétation prodigieuse, parmi laquelle je note spécialement les gesnériacées à feuilles sombres (*Centrosolenia*), les tiges et pétioles chevelus du *Philodendron verrucosum*, les palmiers gualtés *Iriartea*) et palmichés (*Mauritia*), et de charmants géonomas malheureusement sans graines!

Dans les misérables ranchos qui se dressent de place en place, sur ce chemin sauvage, bien des fois j'ai vu les pauvres carguéros, à demi morts de fatigue après ces terribles étapes, tomber pêle-mêle sur le sol et s'endormir à côté de leurs charges sans avoir le courage de manger!

Mon péon Manuel ne m'avait pas quitté dans tout ce voyage. Grand et robuste, issu de cette race nègre métisse des *caños* du Chagüi, nulle fatigue et nulle fièvre n'avaient de prise sur son tempérament de fer. Son défaut — hélas! qui peut se dire sans péché? — était de donner, à mon insu, de trop fréquents baisers aux *frascos* d'eau-de-vie que j'avais emportés, et dont le contenu diminuait chaque jour plus que de raison.

A la québrada de Tulpas, comme à celle de Cuyambi, la végétation des monocotylédones prenait des allures désordonnées dont rien ne surpasse la sauvage beauté (voy. p. 345). Sur ses rives pittoresques, encaissées, au-dessus des eaux bouillonnantes, que n'ai-je pas admiré, en fait de philodendrons, de dieffenbachias, de tillandsias, de sodiroas, de fougères, de palmiers (*Astrocaryum* nouveau), sans parler des beslérias aux collerettes écarlates, de ces rubiacées aux feuilles rouges en dessous, qui sont encore innommées, d'un curieux datura en arbre, à tube vert et à lobes violets bordés de blanc, de gesnériacées grimpantes à calices hérissés et pourpres, d'utriculaires à fleurs roses et d'orchidées aux capricieuses formes d'insectes!

De charmants oiseaux-mouches traversent l'air en jetant leur petit cri aigu. En contournant le tronc énorme d'un *Ficus*, je vis l'un d'eux (*Lesbia Amaryllis*) se poser sur une branche de *Piper*. Son nid était là. Je m'approchai en me hissant doucement sur le tronc du figuier, mais, au moment où j'avançais la main pour prendre l'oiseau, une araignée monstrueuse, la mygale aviculaire, se jeta sur lui et le saisit à la gorge. En un clin d'œil je me précipitai sur l'affreux insecte, mais il lâcha sa proie, me sauta au visage et me mordit au côté gauche du cou. Néanmoins je réussis à le capturer, à le tuer, et il fait aujourd'hui partie de ma collection. Malgré une application presque immédiate d'eau phéniquée, il résulta de cette piqûre un abcès dont je garderai la marque toute ma vie.

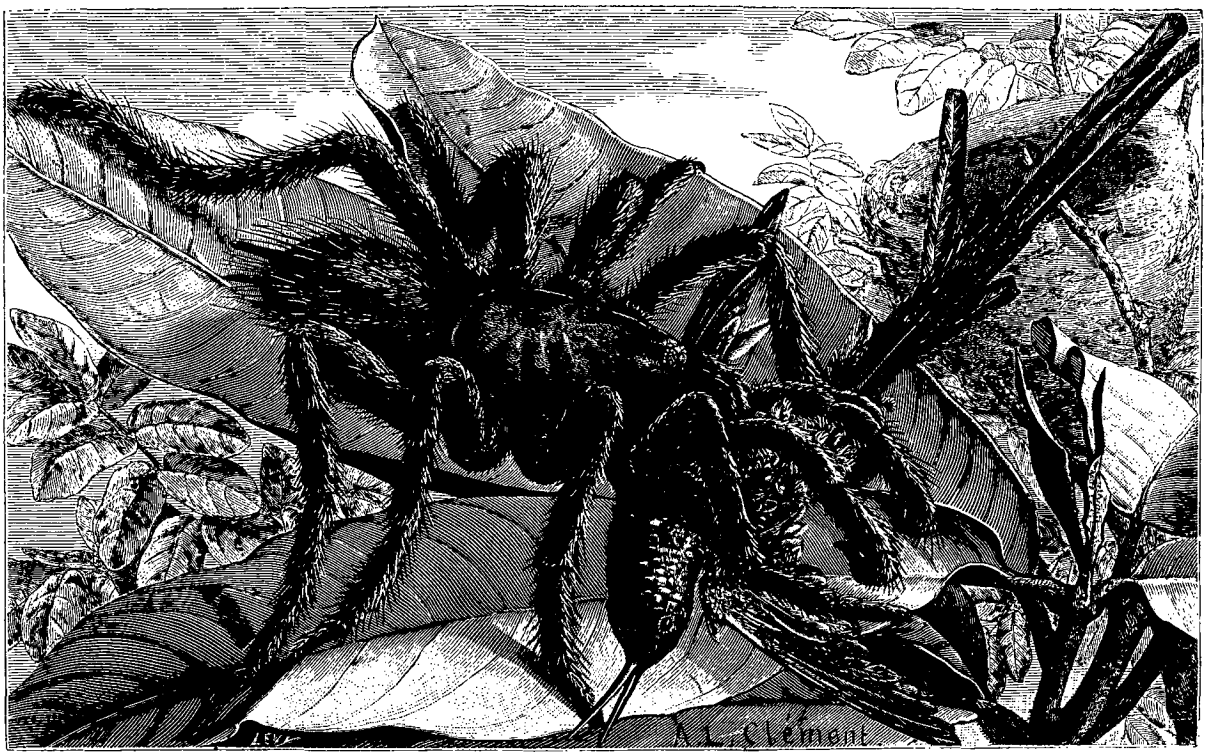
En franchissant le rio de Cuaïquer, à mille trente-six mètres d'altitude, par une pluie battante, je dessinai le pont de palmiers et de bambous (voy. p. 349) qui traverse cette rivière au-dessus de ses rives encaissées de plus de quinze mètres entre des schistes noirs, et dont le cours est tumultueux depuis son origine. Trois poutres de palmier gualté (*Iriartea*) en formaient le tablier (*piso*); le garde-fou (*tenedor*), soutenu par des branches d'arbres fichées debout (*horcones*), se composait de grandes perches de bambou chargées à chaque extrémité d'un monceau de grosses pierres qui leur donnaient la rigidité d'un arc tendu. Sur le tronc d'un grand arbre qui bordait la rivière, une ravissante orchidée, une évelyna à gros épis coniques, du plus beau rouge orangé, s'épanouissait à plaisir. Sans doute la plante attend encore le collecteur qui l'introduira vi-

1. Voici le procédé qui réussit le mieux : on a un vêtement complet de rechange en flanelle, veston, pantalon et chemise, enveloppé dans un morceau de forte toile gommée. Tant que dure la marche quotidienne, sans arrêts prolongés, on se laisse mouiller, sans même faire usage du caoutchouc, trop gênant pour les mouvements et totalement impuissant à empêcher les branches chargées d'eau de vous tremper jusqu'aux os. Dès que le campement du soir est atteint, soit une cabane d'Indien, soit un ajoupa fabriqué en feuilles de palmier sur trois baguettes rassemblées en pyramide, on quitte ses vêtements, et le péon vous frotte le corps d'eau-de-vie, des pieds à la tête. On tire le vêtement sec de sa gaine protectrice, et, l'ayant revêtu, on peut écrire ou dessiner jusqu'à l'heure du souper et du coucher, en narguant les coryzas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vante. A côté d'elle, un *Carludovica* à feuilles énormes se développant en étages imbriqués, et un *Thibaudia* à grandes fleurs écarlate orangé bordées de blanc pur, me firent regretter de laisser là toutes ces belles choses, pressé par le temps et déjà chargé de collections abondantes, qu'il importait de sauver et d'acheminer vers l'Europe. Cependant je notai encore un joli palmier, probablement du genre *Œnocarpus*, dont les fruits, gros comme un grain de raisin, produisent un beau vernis vert. Les indigènes le connaissent et l'utilisent souvent sous le nom de *palma barniz*.

Quand j'arrivai à San Pablo, à la tombée de la nuit, par un véritable déluge, avec mes porteurs (*estriveros*) et mon péon transportant quarante-sept beaux échantillons d'*Anthurium Andreanum* en fleur, je retrouvai mon vieil ami Roséro, qui, du plus loin qu'il m'aperçut, me salua d'un : *Buenos dias de Dios a usted!* Il s'était installé dans une nouvelle case. La sienne venait de s'écrouler brusquement, et avait failli ensevelir toute la famille sous ses ruines. La variole faisait rage dans le puéblo; enfants et adultes mouraient par douzaines. On me dit que le gouvernement avait institué des vaccinateurs (*vacunadores*), mais que ceux-ci, faisant passer la politique avant la médecine et l'humanité, se gardaient bien de porter secours aux populations d'opinion dissidente, comme celle de San Pablo. La fille de mon hôte, celle que j'avais vue précédemment former un groupe si pittoresque avec ses deux jumeaux suspendus ensemble à sa poitrine, gisait moribonde, la face couverte de pustules noires. Je m'arrachai à ce spectacle navrant, et, le lendemain matin, je repris la direction des hauts plateaux, accompagné de la petite caravane qui portait mes récoltes.



La Mygale aviculaire (grandeur naturelle). — Dessin de A. Clément, d'après le sujet rapporté par M. André.

Au sortir de San Pablo, le chemin devient de plus en plus raboteux, rocheux, couvert de précipices, *fragoso* en diable, jusqu'au delà du rio de Chucunès, où je retrouve le fantastique décor de végétation parasite et adventive que j'ai déjà décrit. La pente moyenne des rios de cette région ne peut se calculer, chaque kilomètre voyant se succéder par centaines les chutes et les rapides. Le village de Chucunès, situé un peu plus bas que le pont, au confluent du rio Guavo, compte trente-quatre maisons ou cases, toutes inconfortables et d'une saleté repoussante. Si le tracé du nouveau chemin, qui vient de m'être montré, peut passer sur l'autre rive du rio, ce qui fera l'économie d'un pont, cette localité sera perdue pour le misérable commerce de ces contrées. Cependant le sol est ici plus consistant, plus pierreux que dans les fondrières de l'autre rive, et la pente paraît aussi moins accidentée.

Voici Pususquer, San Miguel, pauvres agglomérations de huttes, où je suis surpris de voir les hommes vigoureusement musclés, les femmes presque jolies, sous leur chevelure fine, d'un noir bleu, qui dénote un mélange de sang espagnol assez caractérisé. La soirée s'avance, et déjà le soleil, qui n'a pu percer la couche de nuages répandue alternativement sur nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

têtes en pluie ou en vapeurs, indique sa rapide descente vers l'horizon par la diminution de la lumière. Nous cheminons péniblement sur le sol boueux, mouillé par les branches penchées sous leur poids humide.... Tout à coup, l'un des porteurs d'avant-garde s'arrête et crie : *el derrumbo!* Tous s'arrêtent brusquement. Sous nos yeux, à quelques pas de nous, la montagne glisse et s'effondre. Une avalanche de terre, de rochers, d'arbres enchevêtrés, tordus confusément sous les lianes qui les recouvrent, se précipite dans le Guavo avec un bruit formidable, pendant que nous restons, bouche béante, à contempler la catastrophe. En un instant la transformation s'est opérée. Des milliers de mètres cubes, arrachés aux pentes détrempées par les longues pluies, ont coulé sur cette glissoire gigantesque. A la place du sol et des rochers couverts de végétaux arborescents, arbustifs ou herbacés, une surface polie comme la *schlitte* d'un forestier des Vosges se présente à nos regards et nous barre le chemin. Comment faire? Le jour baisse à vue d'œil. Resterons-nous la nuit dans la forêt, ou risquerons-nous le passage sur cette terre mouvante, encore toute palpitante de la convulsion qui vient de la lancer dans la rivière? Déjà les eaux minent la base de l'éboulis.... tout va s'écrouler de nouveau; il faut prendre une décision rapide. Mes hommes hésitent. Il n'y a pas un instant à perdre. Je passe le premier, attaquant par le travers ce nouveau talus incliné de quarante-cinq degrés, enfonçant fortement mes bottes dans le sol et m'arc-boutant sur mon bâton. L'obstacle est franchi, l'exemple est donné,... en peu de minutes la petite caravane m'a emboîté le pas et a retrouvé, à deux cents mètres de là, le sol ferme du sentier. Nous l'avons échappé belle! Encore une fois la Providence veille sur nous; notre étoile ne s'est pas obscurcie. En avant!

Comme si le ciel voulait se mettre de la partie, il s'éclaircit et la pluie cesse. Les senteurs du soir s'accentuent. Au-dessus de nos têtes pendent les longs tubes blancs des *floripundos* qui s'épanouissent par milliers et embaument au loin l'atmosphère. Des odeurs de vanille révèlent la présence des orchidées, et, dans le crépuscule fuyant qui va tout à l'heure faire place à la nuit, de grands papillons Ménélas s'envolent lentement en battant l'air de leurs ailes de saphir.

Mais dans un instant la féerie va être complète. Pendant que nous marchons à la file, silencieux au milieu de cette nature qui semble se recueillir avant d'entrer dans le sommeil, l'apothéose commence. Au moment où nous débouchons de la côte abrupte qui domine le rio de Guavo, la vallée tout entière, ouvrant son immense angle aérien dans l'entre-croisement des hautes montagnes, s'illumine et s'embrase vers l'occident. Nous nous retournons stupéfaits, ravis, en présence de cette fournaise de cyclopes. Le soleil, avant de disparaître derrière le cerro qui barre l'horizon et de se plonger dans l'abîme du Pacifique, enveloppe tous les monts d'un feu ardent, rouge comme une coulée de lave, mais d'un ton adouci cependant par les vapeurs de l'atmosphère. Tous les sommets ressemblent à des blocs prodigieux de fonte en fusion. Quelques minutes après, les crêtes seules profilent leurs lignes incandescentes. Déjà les québradas tributaires du Guavo s'enfoncent dans l'ombre, et les ténèbres se font graduellement sur le thalweg de la rivière, dont quelques reflets d'acier bruni trahissent seuls le cours torrentueux. Tout s'estompe, tout s'efface, et de ce fantastique spectacle, que nulle parole humaine ne saurait rendre, il ne reste plus qu'un souvenir....

Ramené brusquement de cette poétique contemplation à une réalité prosaïque, je m'aperçus que la nuit était noire, et que nous étions loin encore de Piédra Ancha, où reposait l'espoir du souper et du gîte. Situation assez scabreuse, en présence d'un sentier périlleux, où d'autres *derrumbos* pouvaient nous surprendre, et cette fois sans que l'œil le plus perçant réussît à les deviner. Je tins conseil. Il était six heures et demie. Nulle lanterne ne se trouvait entre nos mains. Il fallut donc imaginer un moyen de cheminer sans se perdre. Un de mes Indiens, aux yeux de lynx, prit la tête, se passa à la ceinture l'extrémité d'une corde de *pita* qui fut tenue à la file par toute la bande, et s'avança avec prudence en tâtant le terrain avec son bâton. Je venais en second; Manuel, qui portait mon bagage, tenait l'autre bout de ce nouveau fil d'Ariane.

Une heure entière se passa dans cette marche aventureuse. Bien des glissades firent tendre la corde à se rompre; des genoux furent contusionnés dans des chutes multipliées. Nous vîmes apparaître enfin, à sept heures et demie, les premières cases de Piédra Ancha. Là, je retrouvai Antonio Bélalcazar et m'installai dans une cabane que de pauvres gens m'abandonnèrent pour s'aller coucher chez le voisin. Mes péons se lotirent comme ils purent, en gens coutumiers de ce genre d'existence. Malheureusement, mon nègre manquait à l'appel. Avait-il perdu la file? Était-il tombé dans quelque *barranca* sans que nous pussions entendre ses cris, couverts par la voix du torrent? J'étais d'autant plus inquiet qu'il portait mes plantes sèches et mon bagage et qu'un triple malheur fût résulté de sa perte. Harassé de fatigue, il fallut bien attendre le lendemain sans être fixé sur le sort de Manuel, et, après avoir dîné d'une banane grillée et d'un grand verre d'eau du Guavo, je m'endormis profondément, allongé sur trois planches étendues à terre. Au milieu de la nuit, je me réveillai grelottant. Le péon manquant était porteur de mes hardes, et je n'avais pour couverture, par une température des plus fraîches, qu'un poncho de toile et un pantalon de coutil, tous deux mouillés. De plus, une population de cochons d'Inde, habitants de la case, se promenait familièrement sur mon corps et jusque sur mon visage. Détestable nuit, dont le souvenir me poursuit encore....

Avant l'aube, j'étais debout. Ma première enquête fut pour Manuel, qui se retrouva dans l'une des cases du puéblo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Don Eduardo, me dit-il, avec un beau calme, vous avez dû être bien inquiet. En trébuchant, hier soir, au passage de l'avant-dernière québrada, j'ai lâché la corde. J'ai cherché en vain à la rattraper, et je n'ai pas voulu crier pour arrêter votre marche. Je suis arrivé longtemps après vous, plus mort que vif, et n'ai pu savoir dans quelle case vous étiez retiré. »

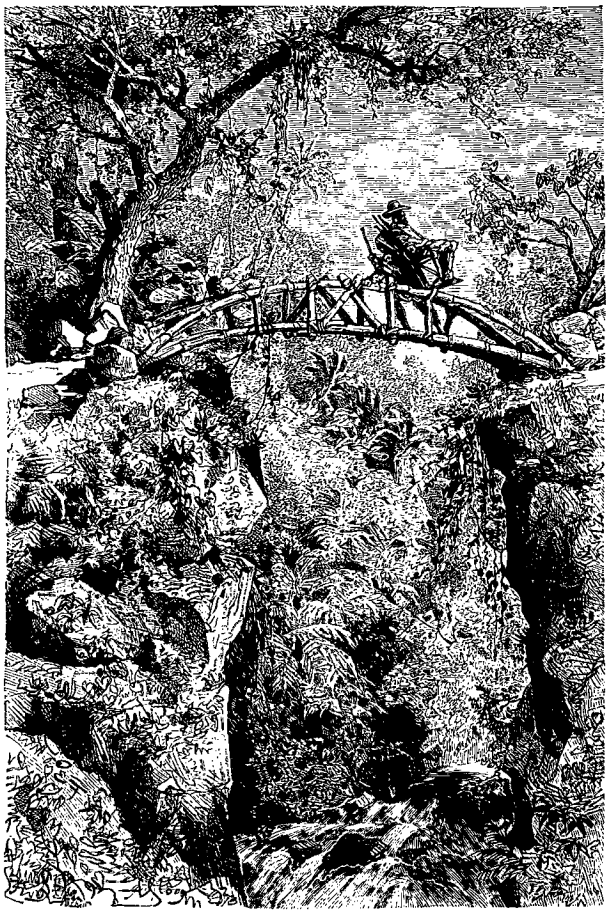
Le coquin mentait effrontément. Je ne fus pas longtemps sans apprendre qu'il avait passé tranquillement la nuit, roulé dans mes couvertures, sous le toit d'une ancienne caséra de Tuquerrès, retirée à Piédra Ancha, et que tous deux avaient fait de fréquentes visites à la bouteille de cognac qui me restait encore. Mon premier mouvement fut de sévir contre ce drôle; mais je craignais une désertion, je voulais sauver mes plantes, et je sus me contenir.

A sept heures du matin, le thermomètre marquait quatorze degrés centigrades. Nous nous mîmes en marche, l'estomac lesté d'un *locro* de pommes de terre et de cochons d'Inde, au milieu d'une brume épaisse.

Piédra Ancha est situé sur un mamelon, au pied de cerros très élevés et couverts d'une végétation très dense, mais qui a déjà perdu, à cette altitude de dix-huit à dix-neuf cents mètres, le caractère de la flore tropicale. C'est à quatre cents mètres plus bas que commence cette exubérance végétale que nous avons si souvent admirée sous ces latitudes. Au pied du mamelon coule le rio Guavo, qui ne prend le nom de Cuaïquer qu'après sa jonction avec le Chucunès. Tout autour du village, on perçoit cette suave odeur de *floripundos* que j'avais observée la veille au soir, mais qui perd toute son intensité le matin. Des orchidées appartenant aux genres *Trichopilia*, *Oncidium*, *Odontoglossum*, *Maxillaria* couvrent encore les branches, mais elles ne sont pas fleuries, et je suis si chargé que je n'en puis récolter que quelques exemplaires vivants.

Nous montons. Voici l'altitude de deux mille, puis deux mille quatre cents mètres. De l'autre côté de la vallée, sur une petite esplanade verte, blanchissent les quelques maisons et la misérable église du village de Mallama, dont le chemin longe l'Azufral pour déboucher sur la région froide des pâturages. Une grande tache blanche, sur le flanc vertical du pico de Mallama, au-dessus de la méséta où repose le village, indique le glissement récent de tout un pan de la montagne.

La masse neigeuse du volcan de Cumbal se dresse enfin, à ma droite, de toute sa hauteur de quatre mille huit cent quatre-vingt-dix mètres, plus que notre Mont-Blanc. Je foule de nouveau ces prairies couvertes de graminées sèches, nommées pajonalès, et je revois, près d'Alché, les jolies fleurs orangées du *Stenomesson Hartwegii*, plante bulbeuse que j'ai importée vivante. Trois lieues seulement me séparent de Tuquerrès, qu'un temps de galop me fait atteindre avant la nuit, précédant de quelques heures mon péon Manuel et les carguéros....



Le pont du Cuaïquer (voy. p. 346). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

Une telle exploration méritait quelques jours de repos, pendant lesquels je m'occupai de l'expédition en Europe des caisses de plantes vivantes récemment récoltées. Mais une grande déception, de véritables angoisses m'étaient destinées. Mes fidèles porteurs de plantes étaient bien arrivés, tirant le pied, après notre dernière et pénible étape. Seul, Manuel faisait encore défaut. Cette fois, c'était plus grave. Toutes mes récoltes d'herbier, sous presse, qui n'avaient pu sécher faute de temps et en raison du climat pluvieux de la région de Barbacoas, lui avaient été confiées. Pendant deux jours et demi je l'attendis en vain, ne sachant que penser, désespéré de perdre le fruit de tant de peines. Le troisième jour, à midi, je vis enfin entrer le malheureux, complètement ivre. Heureusement, il portait sur la tête le paquet de mes plantes. Sauter sur lui, le saisir à la gorge et l'envoyer d'un coup de poing rouler dans le ruisseau fut l'affaire d'un instant. Il se relève furieux, va saisir son poignard et se précipiter sur moi,... mais le froid du canon de mon revolver sur la tempe le calme subitement et il demande pardon en jurant qu'il ne recommencera plus. Cette scène l'a dégrisé; je règle le compte de cette brute et le jette dehors en maudissant les tortures qu'il m'a fait subir.

Ce retard de trois jours dans la préparation avait été préjudiciable à mes pauvres plantes d'herbier, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la plupart étaient noires. Aucune ne fut perdue cependant, mais il était temps. Un jour ou deux plus tard, la pourriture eût été irrémédiable.

Les dernières journées de mon séjour à Tuquerrès se passèrent en travaux divers d'histoire naturelle, d'observations physiques, d'emballage, de rédaction et de dessin.

. . . . . .

Le mois de mai était terminé. Jean était revenu à la santé. Tout était prêt pour reprendre la route du sud, dans la direction de Quito. Je dis donc adieu à mes hôtes de Tuquerrès le 30 mai, à trois heures et demie du soir, après de vives protestations affectueuses et mille promesses de correspondance suivie. Nos alfombras et nos coginétès étaient gonflées de provisions. Les gâteaux de farine d'orge, les ocas bouillies, les *envueltas* et les épis tendres de maïs entourés de leurs enveloppes, les *empanadas* de *choclo* ou gâteaux de pâte à bords retournés comme nos chaussons de pommes, les *lulos* ou fruits du *Solanum Quitense*, avaient été préparés d'une main amie et assuraient notre existence pour plusieurs jours.

Le voyage au sud recommençait.

La route de l'Équateur, sur les plateaux découverts de cette région des « pastos », ne manque pas de grandeur, dans sa nudité à peine relevée par les cultures, assez rares d'ailleurs dès qu'on dépasse les puéblos, et les grandes haciendas de bétail. Sans doute le chemin n'est pas bon. Souvent de fréquentes fondrières l'obstruent; il faut traverser à gué les barrancas ravinées par les eaux à la place des ponts effondrés, mais ce sont les petites misères habituelles, qui ne nous empêchent pas de goûter l'imposante majesté de ce calme paysage. Une végétation particulière caractérise cette région. Indépendamment du grand datura à fleurs rouges et jaunes (*Brugmansia sanguinea*), le plus souvent couvert des tiges et des ombelles écarlates des bomaréas, la population arbustive se compose de berbéris, de fuchsias, de ronces, de redouls (*Coriaria ruscifolia*), d'une quantité de composées ligneuses, de mélastomes et de calcéolaires. Le *palo rosa* (*Vallea stipularis*) forme un arbrisseau couvert de charmants bouquets roses. L'aulne des Andes (*Alnus acuminata*) et le saule pyramidal (*Salix Humboldtiana*), sont à peu près les seuls arbres de la région; tout le reste, à cette altitude de trois mille cent à trois mille cinq cents mètres, ne pousse que des rameaux maigres et ne dépasse guère quelques mètres de hauteur. La flore herbacée est plus riche. On y voit dominer les fougères, gentianes, tagètes, polygonées, énothères, verbénacées, labiées, caryophyllées, papilionacées, lamourouxias, oxalis, alonzoas, hydrocotyles, et une nombreuse famille de cryptogames, parmi lesquelles s'étalent les rosettes énormes du *Dichonema sericeum* et les thalles dorés et déchiquetés du *Stictina laciniata*.

Empanadas de choclo. — Dessin de P. Sellier.

C'est ainsi qu'on arrive à la hacienda de Chillanquer, où nous prenons notre gîte nocturne, dans une maison abandonnée. Cette fois des couvertures nous permettent de lutter contre un froid assez vif, et le lendemain matin, à six heures, nous enfourchons nos mules.

La contrée devient plus boisée. Une culture élémentaire se développe sur des prairies naturelles qui ne sont que la prolongation du paramo de l'Azufral et qui forment une des esplanades les plus élevées des Andes. La géologie nous y réserve des surprises. Voici, près de Guachucal, une fontaine froide, d'où s'échappe en abondance du gaz sulfhydrique. La vue s'étend simultanément sur les trois beaux volcans de l'Azufral, de Cumbal et de Chilès. A nos pieds le rio de Sapuyès déroule paresseusement ses méandres dans les plis du terrain dont il ronge avec lenteur les bords gazonnés, jusqu'à ce qu'il devienne un torrent furieux en s'approchant du rio Guaitara.

A onze heures, après avoir passé la québrada de San Juan, au lieu nommé « le Pont Bruyant » (*Puente Ruidoso*), nous atteignons Pupialès, altitude trois mille cent cinquante mètres, température moyenne annuelle onze degrés. Ce village et ses alentours nourrissent une nombreuse population, environ quatre mille habitants. C'est une partie du district d'Obando, dont le chef-lieu est Ipialès, ville intéressante où se termine cette première étape.

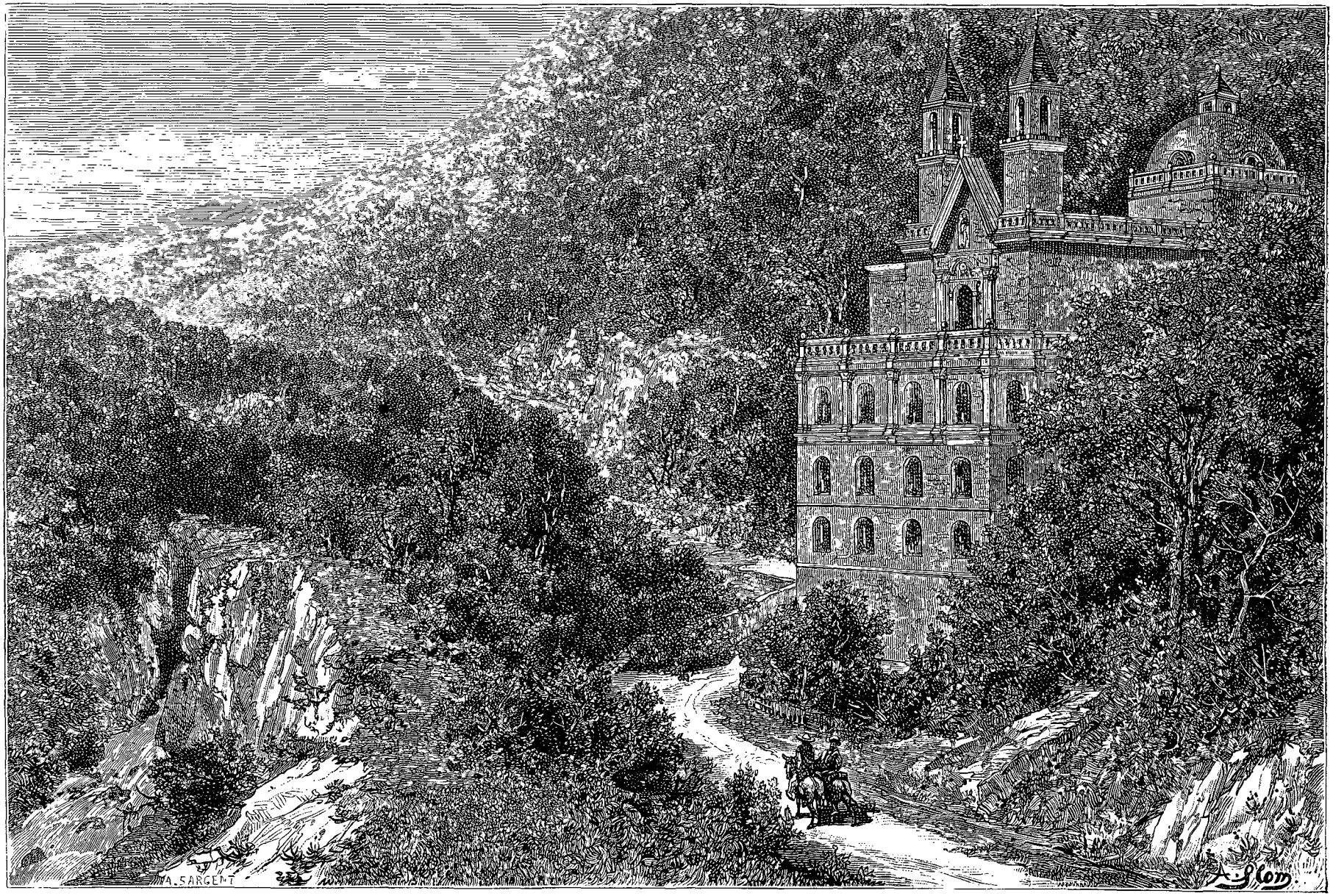
Ipialès, où nous arrivons de bonne heure, est bien situé, sur un petit plateau incliné vers le rio Carchi ou Malès. De ce point la vue est riante et pittoresque. Son altitude supra-marine est de trois mille quatre-vingt-trois mètres, et sa température moyenne de douze degrés.

J'avais des lettres de recommandation pour le *jefe municipal* d'Ipialès, don Avelino Véla, qui se mit « à ma disposition » avec une cordialité charmante. Il organisa dès le lendemain, à mon intention, une excursion au fameux sanctuaire de la Laja (*Santuario de la Virgen de la Laja*, de la table de pierre), situé à quelques lieues de là, sur la rive gauche du rio Malès.

Nous partîmes de grand matin, montés sur de bons chevaux, par un chemin délicieux et le plus beau temps du monde. En quelques heures, nous étions au vestibule de la chapelle, qui se trouve située à soixante mètres presque à pic au-dessus du rio, dans un site d'un pittoresque achevé. La direction du torrent est nord-est. Son lit s'agrandit en un demi-cercle sur lequel s'avance le roc escarpé formant la base du monument, dont les trois étages de galeries superposées servent de magasins et d'habitations. Une esplanade supérieure, longue de seize mètres et large de quatre, se termine par une balustrade près de laquelle on jouit d'une vue superbe.

Une légende locale raconte que le curé d'Ipialès, Eusébio Méjia, découvrit par hasard, en ce lieu, une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



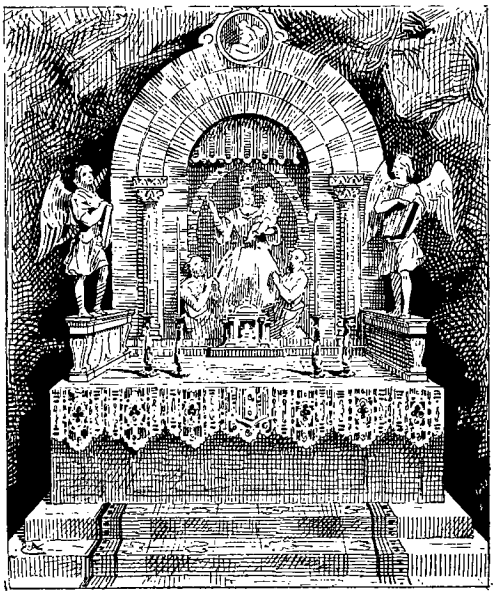
Sanctuaire de la Virgen de la Laja (voy. p. 352). — Dessin de Slom, d'après le croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

image de la Mère du Sauveur, admirablement peinte sur la roche trachytique polie par les années. Une population immense vint constater le fait : il fut décidé qu'une église monumentale recouvrirait la précieuse icone, et, le 21 avril 1803, le lieu fut solennellement consacré.

La foi robuste des habitants de toute la région se répandit au loin et « la Laja » est restée classée parmi les pèlerinages les plus suivis dans le sud, depuis Cali jusqu'à Quito, à l'égal de la « Virgen de Chiquinquirá » dans le nord.

L'église, dont le dessin exact, que j'ai pris sur place (voy. p. 351), me dispense de donner une description détaillée, présente une nef de dix-huit mètres de long sur six de large. Elle se termine par une coupole si étroitement appliquée sur la paroi de la montagne, que des roches font saillie çà et là dans la voûte. L'autel est taillé dans le trachyte même sur lequel se trouve l'image vénérée, non au milieu, mais à droite du grand axe de la nef. Cette peinture est vraiment remarquable. Elle procède de l'école de Miguel de Santiago, de Quito, et la figure de la Madone a l'expression des Vierges de Murillo avec un dessin très ferme et une couleur plus chaude encore. Elle est de demi-grandeur naturelle, couronnée d'or et vêtue d'une robe de velours rouge à bordure dorée et d'un manteau bleu non moins resplendissant. Deux saints, l'un en costume de dominicain, l'autre en franciscain (on les dit peints depuis la découverte), sont en adoration à ses pieds. Un cadre formé de glaces, d'un vilain effet, entoure le tableau, qui est accompagné sur les côtés de fleurs artificielles, de saints, d'anges aux ailes déployées et aux figures pouponnes. A côté de l'image, apparaît la roche, dans sa nudité native.



La Laja : la pierre miraculeuse. — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

Les ex-votos, béquilles, cœurs consacrés, symboles variés, ne manquent pas au jour du pèlerinage (*romeria*), qui a lieu le 16 septembre. Chaque pèlerin emporte religieusement un morceau du rocher voisin. On remarque la tombe du curé José Maria Burbano, qui a beaucoup embelli la chapelle.

Notre visite était terminée. Grâce à l'air vif de ces hauteurs et à la chevauchée matinale, on fit fête aux provisions de bouche apportées d'Ipialès, et de joyeux propos s'échangèrent au déjeuner rustique dont les rochers du rio Malès furent les muets témoins. Pendant que les péons sellaient nos chevaux, je remontai les bords du rio en recueillant des objets d'histoire naturelle, et je fus assez heureux pour découvrir, au milieu de superbes broméliacées, une jolie passiflore qui se trouva nouvelle pour la science[1].

Ses feuilles pubescentes avaient un aspect bizarre, bilobé, et de nombreuses fleurs, blanches et violettes, s'ouvraient sur les longs rameaux de cette petite liane, suspendus en festons élégants au-dessus du torrent. Le site était des plus accidentés. Sur les roches exposées au nord, les anfractuosités étaient tapissées de nertéras et de sélaginelles, parmi lesquelles les fougères transparentes du genre *Trichomanes* étendaient leurs chevelures brunes et dorées. Quelques papillons Protésilas et Melpomène, égarés de la terre chaude, battaient l'air de leurs ailes blanches ou noires à taches de pourpre, et de gros ténébrions se cachaient sous les pierres à mon approche. Parfois, un oiseau-mouche traversait l'air comme une flèche, poursuivi par d'autres qui jetaient leur petit cri aigu et se faisaient entendre distinctement au-dessus des cascatelles du rio Malès. C'étaient les *Thalurania Columbica*, *Chlorostilbon Portmanni* et *Docimaster ensiferus*, que je regrette de ne pouvoir citer avec des noms moins rébarbatifs, lorsqu'il s'agit des plus gracieux êtres de la création.

Mais l'heure s'avançait, et je revins trouver mes camarades, qui s'impatientaient déjà de cette absence prolongée.

La compagnie reprit donc sa course vers Ipialès, où trois heures de petit galop nous conduisirent dans la soirée.

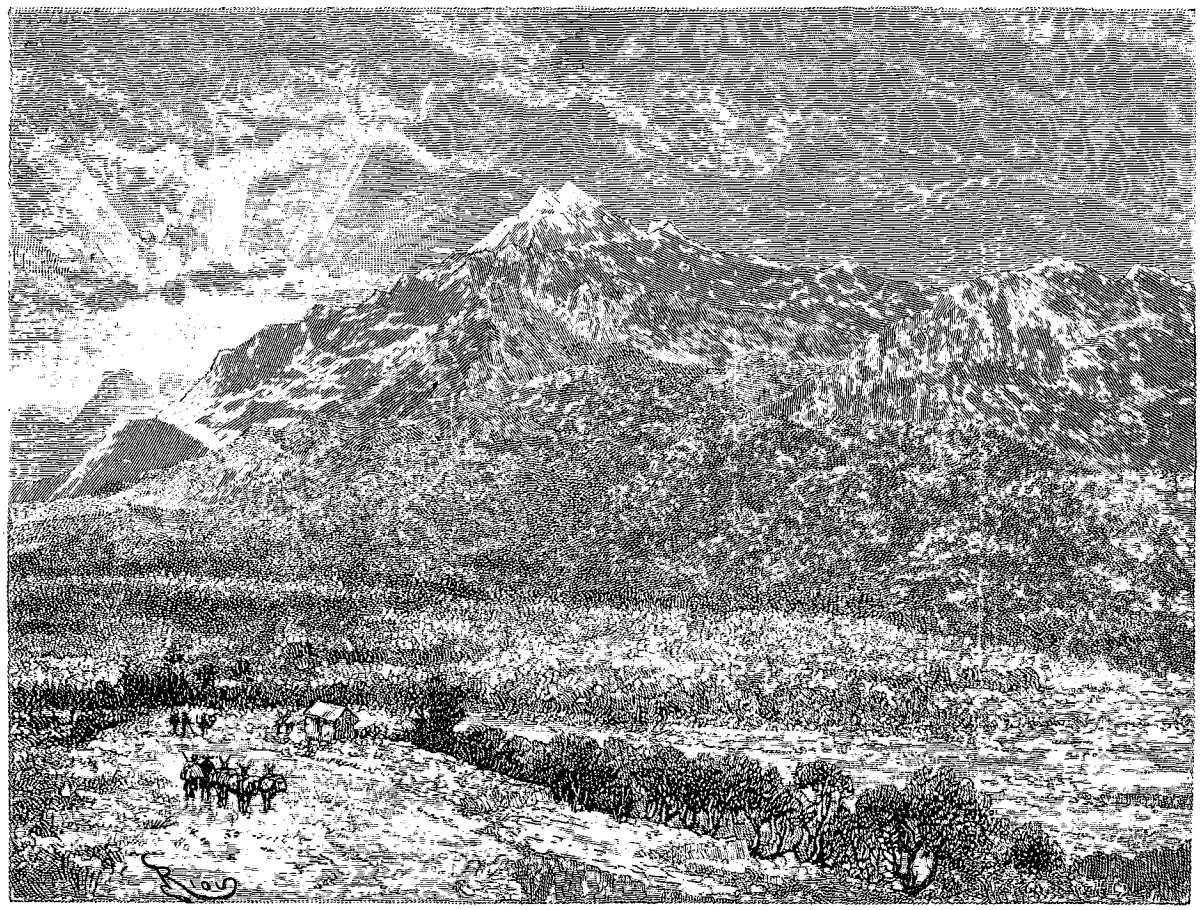
Cette excursion, dans un paysage ravissant, est une des plus intéressantes du sud de la Nouvelle-Grenade; elle m'a laissé des souvenirs ineffaçables, qui comptent parmi les meilleurs de mon voyage.

1. Le docteur Maxwell Masters a nommé cette nouvelle espèce *Passiflora Andreana* (*Journ. Lin. Soc.*, t. XX, p. 37), dans l'étude qu'il a faite des Passiflorées récoltées au cours de mon exploration.

Éd. André.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Volcan de Chilès (voy. p. 360). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La cascade de l'Excomulgado. — Ipialès; le municipio d'Obando; organisation politique, administrative et judiciaire; statistique. — Le pont naturel et la grotte de Rumichaca. — Un nœud des Cordillères : *divortio aquarum*. — Tulcan : mœurs et coutumes. — Le volcan de Chilès. — Végétation du Paramo de las Cuasas et de Boliché. — La fileuse d'Oréjuéla. — Huaca et son cimetière. — La montagne enchantée. — Savane de San Vicenté; vue du Cayambé-Urcu. — El Puntal. — Le pont du Chota. — Arrivée à Ibarra. — La région ardente. — Un panorama des Andes de l'Ecuador.

Une seule journée suffit pour visiter le sanctuaire de la Laja, que nous venons de décrire, et une autre grande curiosité de cette région, la cascade de l'Excomulgado (l'excommunié). En suivant le cours du rio, par le chemin qui conduit au puéblo de Malès, le regard est bientôt arrêté par une brusque rupture du haut plateau (*planicie*) d'Ipialès, qui donne passage aux eaux par plusieurs cascades se perdant au travers des taillis. La scène est plus boisée que les collines d'alentour, à peine couvertes des plantes herbacées de ces hauteurs, de graminées nombreuses (*Deyeuxia*) et d'un mille-pertuis à feuilles fines et à jolies fleurs dorées, nommé là-bas *romerillo*, et qui donne une belle teinture jaune [1]. Après avoir erré au milieu des arbustes, les eaux se rassemblent, et cette fois se précipitent d'un seul saut de quatre-vingts mètres. Sur le fond sombre de la paroi perpendiculaire des roches, on voit la cataracte détacher sa gerbe cristalline, singulièrement étroite pour une pareille hauteur. Par un

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353; t. XLV, p. 337.

1. C'est l'*Hypericum laricifolium*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contraste saisissant, les roches voisines, tourmentées, rongées par les eaux, bouleversées par le cataclysme qui a donné naissance à cette brusque dénivellation du rio, ont revêtu des couleurs bizarres. Les diverses orientations de ces pierres pittoresquement amoncelées ont motivé les tons jaunâtres, rougeâtres, gris ou vert bronzé, produits par les mousses et les lichens qui les recouvrent. Au pied de la chute, une grande conque a été creusée par les eaux dans la roche vive; la rivière, un moment incertaine, après avoir glissé en formant des remous entre les roches polies, au milieu de la brume, reprend enfin son cours tumultueux et s'élance en écumant vers son embouchure.

On raconte que, dans les premiers temps de l'évangélisation qui suivit la conquête, un prêtre espagnol, sur lequel pesait l'anathème ecclésiastique, se précipita dans l'abîme. Naturellement on n'entendit jamais parler de son cadavre, broyé sans doute sur les roches du rio Malès et roulé en lambeaux jusqu'au Guáitara. De là est venu le nom de « Salto del Excomulgado ».

Ce n'est pas la seule cataracte imposante qui se rencontre en cette région bouleversée par les convulsions volcaniques. Si, comme tout porte à le croire, les volcans du voisinage ont été soulevés pendant la période géologique actuelle (terrains quaternaires), peut-être depuis la présence de l'homme sur la terre, il n'y a rien d'étonnant à ce que la nature présente ici, à chaque pas, des aspects de dislocations récentes. C'est ainsi que le rio Malès, que nous verrons plus tard, près de sa source, sous les noms de Rumichaca et de Carchi, grossir peu à peu et devenir enfin le puissant Guáitara, qui est l'un des principaux affluents du Patia, recueille toutes les eaux de ces hauts plateaux des Andes, et les déverse de la manière la plus variée sur les divers échelons de son parcours. On voit certains de ses tributaires couler lentement sur des sables alluviaux, entre de verdoyantes prairies, puis tout à coup ronger leurs bords, mettre à nu les rochers de trachyte et de porphyres sous-jacents, dont les vives arêtes défient l'action corrosive des eaux, et que l'action lentement dissolvante des lichens et des mousses réussit seule à entamer.

En approchant du puéblo d'Ilès, au nord-est d'Ipialès, si l'on se place sur une ancienne faille près de la Cruz de Ecuasan, à l'altitude de trois mille trois cent soixante mètres, on lit clairement l'histoire du lac subandin dont j'ai déjà parlé. La barrière colossale qu'il a rompue vers l'ouest, et d'où la grande masse de ses eaux s'est échappée, n'était qu'une des clefs, la principale, du cirque de montagnes qui formait son bassin primitif. Ici nous en trouvons une autre. Pour être plus étroite que celle du Castigo, la faille d'Ilès n'en est pas moins curieuse; et lorsque l'un des volcans de Cumbal ou de Chilès détermina le tremblement de terre qui rompit les digues du lac, les eaux se précipitèrent en cet endroit avec une fureur dont on voit partout les traces profondes. Le précipice béant reste aujourd'hui infranchissable, et, en se penchant au-dessus des rocs escarpés qui le bordent, on aperçoit le reflet d'acier des eaux qu'on entend mugir à de grandes profondeurs.

Avançons encore vers l'ouest, en suivant la crête séparative des rios Malès et Sapuyès. Nous retrouverons la même rupture de la plaine arrosée par ce dernier cours d'eau. En face de la hacienda de Cuarchu, à une altitude de trois mille trois cents mètres, le rio tout entier se précipite avec une telle violence, que dans l'espace de dix kilomètres il présente treize cents mètres de dénivellation. Une seule de ces chutes glisse et se précipite de trois cents mètres de hauteur.

Telles sont les failles gigantesques par lesquelles ont passé les eaux du lac des Pastos, qui occupaient plus de six cents kilomètres carrés de superficie, et dont l'emplacement, actuellement occupé par des cultures et des pâturages, est habité par une active population de plus de cinquante mille âmes. Les causes de ces catastrophes subsistent encore, et l'habitant de cette région volcanique foule aux pieds un sol sous lequel gronde le foyer central. Partout où les porphyres ont été découverts, on voit saillir les roches volcaniques, et dans le voisinage des trachytes on rencontre des salines iodifères et des eaux thermales abondantes. C'est ainsi, d'après les observations de M. Boussingault, que l'on trouve, entre Cumbal et Chilès, des eaux très chaudes, mêlées d'acide sulfhydrique et d'acide carbonique. Sur le bord du Guáitara, près d'Ipialès, sourdent encore des eaux thermales, et nous verrons bientôt le même phénomène se produire au pont de Rumichaca. A Malès on extrait de la couperose et de l'alun; sur les rives du Mira, on rencontre du schiste ardoisier et des lignites que l'on a pris pour de la houille. La preuve de l'action des forces souterraines se lit à chaque pas sur ce théâtre des récentes convulsions de la nature.

J'avais retrouvé mon ancien compagnon accidentel de voyage, M. F..., l'ingénieur nord-américain. Il vivait à Ipialès avec sa femme, et, associé à un de ses compatriotes, il s'occupait de construire un pont de pierre (dit de *cal y canto*) à Baños, sur le rio Carchi, en attendant la solution demandée au gouvernement de Popayan sur la question du nouveau chemin de Barbacoas, que M. F.... devait entreprendre. Je visitai, en sa compagnie et celle de don A. Véla, la ville et ses environs, et mes notes empruntèrent une grande certitude à l'autorité de leurs renseignements.

Après avoir longtemps admiré, d'une petite éminence à l'est d'Ipialès, le panorama des montagnes qui l'enserrent et les pittoresques méandres du rio Carchi au milieu des cultures qui se mêlent peu à peu aux pâturages naturels, j'examinai la ville elle-même. Elle n'offre rien de très remarquable, sinon une grande place assez nue, une « casa municipal » bien construite et où les services publics sont convenablement installés. La vieille église étant devenue insuffisante pour une population qui a augmenté de moitié depuis trente ans, on a entrepris la construction d'une véritable cathédrale, interrompue depuis quelques années. C'est un édifice considérable, de soixante mètres de long sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

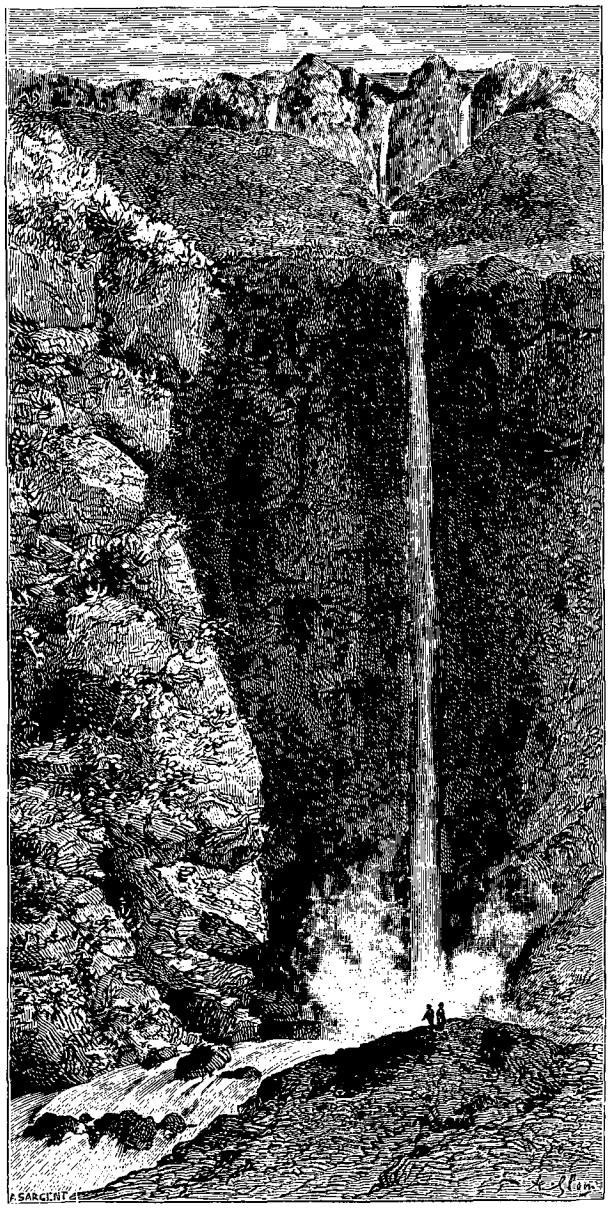
vingt-deux de large, avec une nef centrale de dix mètres de portée. Je comptai de chaque côté sept énormes piliers de cinq mètres de circonférence à la base. Au fond, une grande arche de dix mètres d'ouverture présentait bien la plus singulière forme qui se pût imaginer. Elle devait appartenir à un sixième ordre d'architecture, encore inédit et éminemment fantaisiste. Foin des calculs de résistance et de cohésion des matériaux! La voûte, au lieu d'être en ogive, en plein cintre, en anse de panier, ondulait, se tenant provisoirement en équilibre, mais fort exposée à s'écrouler à la première secousse d'un tremblement de terre.

Je demandai le nom de l'architecte, pour le transmettre à la postérité : il n'y en avait pas. Ces caprices dangereux de la ligne étaient dus au curé, directeur des travaux. J'interrogeai à ce propos un habitant voisin de l'église :

Ay! señor, me dit-il, *edificamos ruinas* (nous bâtissons des ruines)!

Les maisons d'Ipialès sont bâties en bois et en pisé, dans d'assez bonnes conditions. Plusieurs sont même assez confortables. La plupart sont couvertes en paille, peu en tuiles. Malheureusement, à l'époque de mon passage, il n'y avait encore aucune scierie mécanique dans le pays. On en était réduit à se servir de planches débitées à la main, et qui coûtaient un réal (cinquante centimes) la pièce. On m'assura que chacune de ces planches, ainsi taillées à la hache, employait un arbre entier. J'espère qu'à l'heure qu'il est ces procédés, assez barbares pour une population comme celle-ci, ont totalement disparu.

Comme si l'élément pittoresque ne pouvait perdre ses droits dans ces contrées extraordinaires, je notai, en me promenant par la ville, un trait charmant, bien que peu apprécié sans doute des amateurs de civilisation. Les murs de clôture, en terre battue, étaient couverts, non d'un chaperon de tuiles ou de dalles, mais d'une étonnante profusion de pensées sauvages, d'achyranthès, d'échéverias aux rosettes glauques et aux clochettes orange, de graminées en fleur, d'un myosotis blanc, de nertéras et d'un olloco pourpre (*Ullucus*) à moi inconnu, qui ferait une excellente plante à feuillage d'ornement dans nos jardins d'Europe. L'aspect gracieux de ce manteau continu de feuilles et de fleurs mêlées dans un aimable désordre est difficile à décrire. Autour des jardins, les haies de brugmansias étaient couvertes de leurs longs tubes rouges et jaunes, et les champs étaient entourés de murailles de terre d'un mètre cinquante de hauteur, formées de mottes de gazon superposées, sur lesquelles on avait planté un rang d'agaves aux feuilles gladiées, d'aspect rébarbatif et extrêmement défensives.



Cascade de l'Excomulgado. — Dessin de A. Slom, d'après un croquis de M. André.

L'organisation politique, administrative et judiciaire de la région date de peu d'années. A la suite de luttes très vives avec Tuquerrès, dont Ipialès était une dépendance, cette dernière ville, que ses opinions libérales faisaient considérer comme ingouvernable, fut érigée, avec tout le district environnant, en « municipio d'Obando », par la loi du 23 octobre 1863. Un mois plus tard, don Avelino Véla prenait possession du poste de jéfé municipal (maire et préfet), et il y était resté depuis cette époque jusqu'au moment de mon passage.

La ville est administrée par une « municipalidad », et les fonctionnaires sont choisis conformément à la loi d'octobre 1873, amendée en 1875. Quatorze conseillers municipaux (*vocales*) sont élus par les citoyens, à raison d'un « vocal » par deux mille habitants. Les décisions du conseil, qui tient deux sessions par an, sont publiées et rendues exécutoires sous le nom d'*ordenanzas*. La nomination du jéfé municipal est seule dévolue au président de l'État.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les districts autres que celui d'Ipialès, placés dans une certaine mesure sous la dépendance de l'administration du municipio central, sont régis par un conseil ou *cabildo*. Ce conseil se compose d'autant de *cabildantès* qu'il y a de fois mille habitants ou fraction au-dessus de cinq cents. Ils sont élus dans la session de décembre de chaque année, et ont des fonctions analogues à celles des membres de la municipalité. L'alcade du district, fonctionnaire nommé par le jéfé municipal, et au besoin révoqué par lui, fait exécuter les décisions du cabildo.

Sous l'influence d'une pareille organisation, le développement de la fortune publique et de la civilisation d'Obando a été rapide. Au lieu d'une valeur autrefois presque nulle, et dans tous les cas difficilement appréciable, lorsque les pâturages vagues de ces montagnes n'appartenaient guère qu'aux occupants par droit de conquête, on évalue aujourd'hui l'importance de la propriété territoriale du district à plus de quatre millions de piastres fortes (vingt millions de francs), pour soixante mille hectares jadis sans valeur. Le décompte, en 1876, s'établissait ainsi :

Propriété territoriale	2,251,804	piastres.
Têtes de bétail	725,384	—
Principaux produits agricoles.	191,960	—
Habitations du pays.	831,050	—
Total. . .	4,000,198	piastres.

Quelques chiffres fourniront des points de comparaison entre le nombre et la valeur des produits à Ipialès et dans d'autres régions du Sud-Amérique :

Une tête de bétail (bœuf ou vache) vaut en moyenne 10 piastres fortes ou 50 francs.

Pour la boucherie, chaque tête, 150 francs.

Les bêtes de selle et de charge atteignent de plus hauts prix.

Le nombre des bœufs et vaches est de	29,136	têtes.
Celui des moutons.	20,323	—
— chevaux	5,700	—
— mules	1,225	—
— porcs.	5,600	—

La proportion des chevaux est bien supérieure ici à celle que nous avons constatée dans d'autres régions de la Colombie.

On récolte, année moyenne :

Orge.	12,000	hectol. valant	120,000 fr.
Pommes de terre.	28,000	—	270,000
Maïs.	17,000	—	255,000
Fèves	7,000	—	105,000
Ocas.	7,000	—	44,000
Blé	5,200	—	165,000

Chacun des trente-trois mille huit cent cinquante-quatre habitants de la contrée n'a donc pas dix kilogrammes de pain à consommer par an.

L'instruction, cependant, se développe rapidement et ses bienfaits commencent à se faire sentir.

Mes lecteurs ont pu se convaincre que l'état de civilisation de ce coin des Andes est moins rudimentaire qu'on ne pourrait le croire, si l'on en jugeait par la barbarie persistante ou la culture intellectuelle à peine ébauchée que nous avons remarquées peu auparavant en terre chaude. L'habitant des plateaux progresse plus rapidement que celui des basses terres, non qu'il soit mieux doué par la nature, mais parce qu'il peut mieux développer ses facultés mentales que dans le milieu amollissant d'une température élevée. De même les républiques méridionales du continent, le Chili et l'Argentine, sont plus avancées que celles du nord. Les conditions climatériques de l'Europe moyenne se retrouvant à peu près semblables, la civilisation progresse rapidement. Avis aux colonisateurs de l'avenir : ils pourront diriger à coup sûr l'émigration là où le succès attend les tentatives raisonnables. Le fait se serait déjà produit depuis longtemps, mais l'homme est ingénieux surtout à faire son malheur. Ces régions fertiles, tempérées, saines, où quelques efforts soutenus conduiraient sûrement l'habitant à la richesse et au bonheur, sont ensanglantées par de fréquentes révolutions. L'homme est un loup pour l'homme (*homo homini lupus*).

Au moment où j'étais sur le territoire d'Obando, recueillant avec tant d'intérêt les documents que je viens de publier, une sourde agitation se faisait déjà sentir dans la contrée. A peine étais-je sorti de la Colombie, qu'une révolution sanglante éclata et compromit, pour de longues années, la paix et le progrès qui commençaient à s'accentuer.

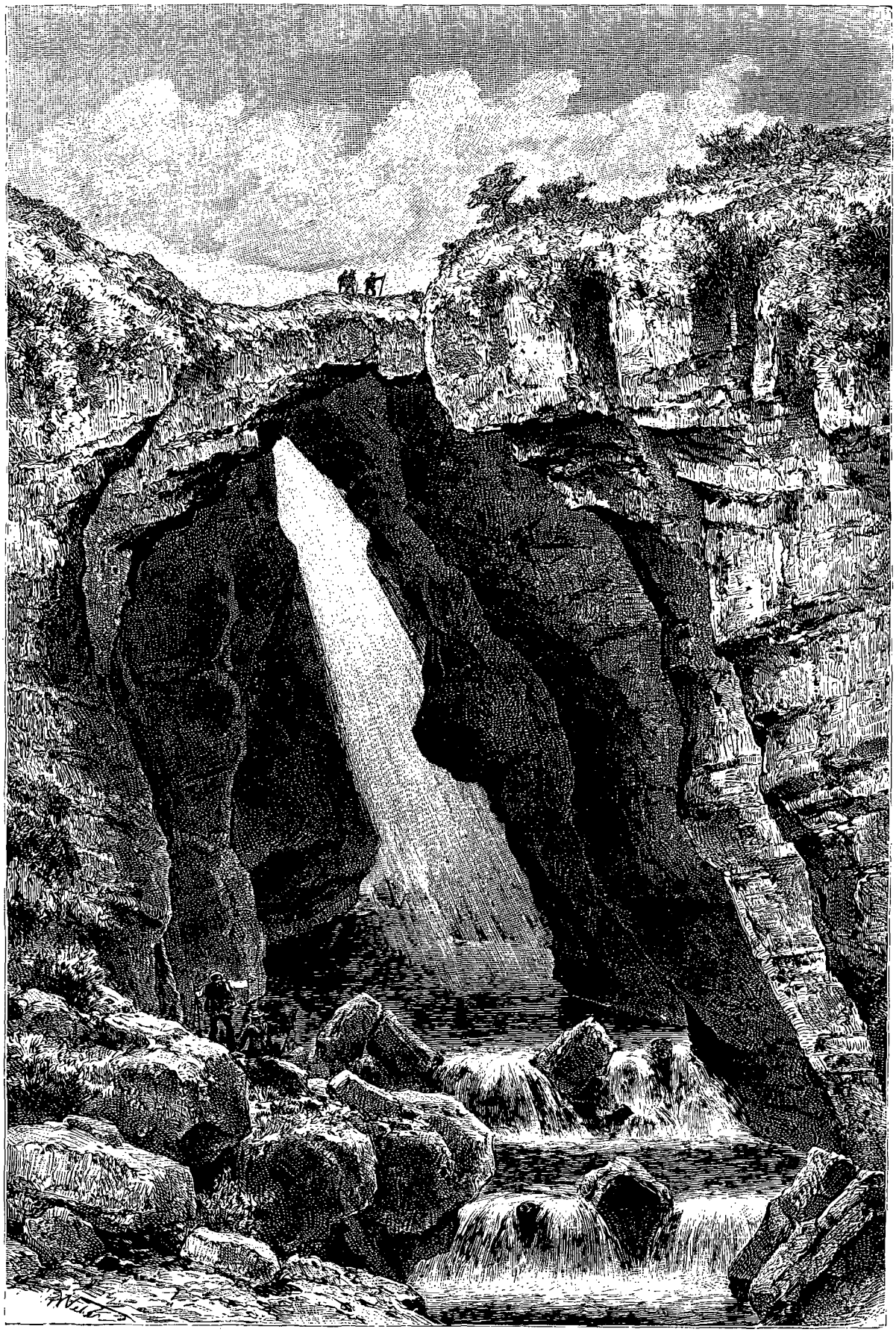
Mais rien ne sert d'insister. Espérons dans le triomphe prochain de la concorde et de la raison et reprenons notre voyage.

Le matin de mon départ pour l'Équateur — la frontière était proche, — je trouvai MM. F.... et A. Véla déjà en selle et prêts à me faire la conduite pour retarder un peu le moment de notre séparation. Le temps était superbe ; un clair soleil réchauffait déjà la température matinale, et, les mules étant chargées, mes gens ayant pris les devants, nous gagnâmes tous les trois le chemin du sud-ouest. Les ondulations du terrain s'accusèrent bientôt avec plus de vivacité, et, tant que nous fûmes dans les environs de la ville, je pus constater la présence de nombreux bestiaux dans les prés entourés de profonds fossés séparatifs, nommés *chambas*. Lorsqu'un animal franchit cette clôture et passe dans le champ voisin, la pénalité est double contre le propriétaire responsable du délit : il paye une amende d'abord, et le dommage ensuite, moyen excellent pour exciter une surveillance active et obtenir des terrains bien clos.

Plusieurs montées, plusieurs descentes rapides, et nous voilà au pont de Rumichaca[1], sur le rio Carchi, un pied sur la Colombie, un pied sur l'Ecuador. Est-ce

1. Mot composé dans lequel entre le terme quitchoua de *chaca*, qui veut dire le pont. On est dans l'ancien empire des Incas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont naturel de Rumichaca (voy. p 358). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. André.

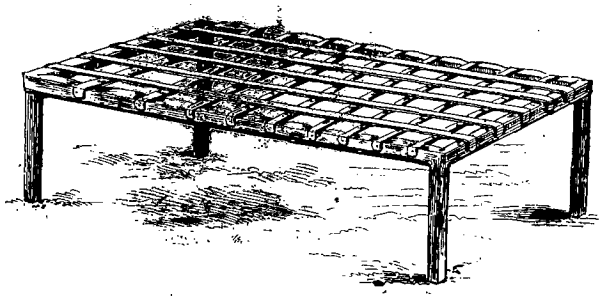
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un éternel adieu que je vais jeter à cette Nouvelle-Grenade que j'ai parcourue pendant de longs mois, où j'ai tant travaillé, erré, joui, souffert?

Quien sabe?

Le pont naturel de Rumichaca est célèbre dans l'Amérique équatoriale par le pittoresque de la scène dont il est le théâtre. La situation est celle-ci : du pied du volcan de Cumbal, qui n'est guère situé qu'à quinze kilomètres à vol d'oiseau, s'échappent les sources de deux grandes rivières : le rio Sapuyès et le rio Blanco, tous deux séparés bientôt par une petite éminence et courant, par des directions différentes, au Guáitara. Avant d'arriver au puéblo de Cumbal, le village le plus élevé du Cauca, soit trois mille deux cent dix-neuf mètres, le rio traverse une série de roches trachytiques bouleversées, indiquant un passage impétueux d'eaux déversées par le volcan; puis il creuse un lit étroit et profond pour aller s'unir au rio Carchi, au point où nous trouvons le pont de Rumichaca.

Ce pont, formé par une roche naturelle sur laquelle passe le chemin, était attribué par les anciens auteurs à quelque ouvrage prodigieux des Incas, mais il est facile de se convaincre que l'homme n'y a nullement pris part. De chaque côté du pont l'on peut descendre dans le lit du rio, qui coule à la profondeur de trente mètres environ. La roche trachytique est mêlée d'un calcaire sédimentaire antérieur aux soulèvements volcaniques de la contrée. Ce calcaire montre des cailloux roulés, encastrés dans un ciment très dur, ce qui indique que le thalweg était autrefois cinq ou six mètres plus haut que son niveau actuel. Si l'on se glisse en bas par des degrés escarpés assez périlleux, on rencontre à mi-chemin, après avoir descendu de quelques mètres, un filet d'eau minérale ferrugineuse, dont j'ai trouvé la température égale à quarante degrés centigrades. Au-dessus, on voit une baignoire naturelle, jolie conque taillée dans le roc. Tout au bas, vers l'est, au niveau de la rivière, la vue, très belle, passe sous le tunnel qui soutient le pont du chemin et dont on aperçoit l'issue lointaine comme un point blanc sous l'obscurité profonde de la voûte rongée par les eaux.



Cuadro ou lit à Tulcan (voy. p. 360). — Dessin de P. Sellier, d'après M. André.

Du côté de l'occident, la scène est plus pittoresque et plus curieuse encore. Des éboulements répétés ont jeté, sur la faille étroite, des rochers qui se sont clavés et l'ont à peine recouverte. Il en est résulté une sorte de voûte morcelée, présentant des contrastes singuliers de lumière et d'ombre. Les concrétions calcaires ont formé des stalactites. Le plus curieux morceau de ces enchevêtrements désordonnés est une roche énorme, de forme ovoïde, prise entre les parois et suspendue avec une hardiesse extraordinaire. Un rayon de soleil, filtrant à travers la paroi supérieure, l'éclaire parfois d'un jour mystérieux, dont aucun dessin ne saurait rendre les oppositions heureuses et les reflets transparents (voy. p. 357).

L'altitude absolue du pont, d'après mes observations barométriques, serait de deux mille sept cent cinquante-sept mètres, tandis que Codazzi n'en indique que deux mille six cent trente. La concordance de mes évaluations avec celles de Boussingault, jusqu'ici du moins, m'invite à croire à l'exactitude des chiffres que j'ai obtenus à Rumichaca.

Peu de temps avant ma visite, on avait fait, un peu au-dessus du pont, une découverte singulière. C'était une maison entière, enfouie sous le sol, et bâtie exclusivement de blocs de pierre calcaire taillés. Il est à croire que cette habitation, dont on ne connaît ni l'histoire ni l'usage, date des premiers temps de la conquête. On en tire aujourd'hui des matériaux pour les constructions.

Parmi les roches intéressantes de ce lieu, il en est une qui est bien faite pour attirer l'attention. C'est une pierre calcaire blanche et friable, formée de carbonate de chaux et nommée *licamancha*. Elle constitue un article pharmaceutique fort apprécié. On l'emploie avec succès dans la fièvre du bétail connue sous le nom d'*achaque*, et aussi contre les fractures des os. Ses bons effets sont incontestables. Aussi on a voulu en faire une panacée universelle. Pulvérisée et mêlée à de l'eau tiède, la licamancha passe pour donner la fécondité aux femmes stériles. J'ai vu vendre fréquemment cette drogue célèbre sur les marchés de Pasto et même de Bogotá.

A trois heures de l'après-midi, mes notes étaient prises, les observations faites, les dessins terminés. Mes amis devaient rentrer à Ipialès avant le soir. Il fallut se séparer. Une chaude poignée de main, d'affectueuses assurances de sympathie, et nous voilà en selle. Adieu, peut-être pour toujours? Scène qui se reproduit souvent dans ces régions lointaines, où les rapports sont facilement empreints d'une cordialité bien différente de nos banales politesses! Ces sentiments sont fugitifs, sans doute, l'absence les a bien vite effacés, mais sur l'heure leur expression est sincère et ils me rappellent encore aujourd'hui de très doux souvenirs.

De Rumichaca à Tulcan, le paysage reste le même. Le terrain ondule en longues croupes arrondies, couvertes de pajonalès, brisées çà et là par les faibles profondeurs des québradas et des rios Carchi, Bobo, Chapuès et Téjès, tous fortement encaissés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En me retournant, je lis avec une netteté parfaite la topographie de cette ligne de partage, si caractérisée, des Andes de la Colombie et des Andes de l'Équateur. Humboldt l'avait indiquée par erreur au nord du nœud de Pasto, tandis qu'elle est réellement située plus près de Tulcan, par 0° 55′ de latitude boréale. Du point où je suis, les deux grands rameaux des Andes forment un arc ouvert sur le nord, et dont les deux branches seront, l'une la Cordillère orientale, l'autre la Cordillère occidentale. Ce n'est que plus loin, au nord de Popayan, qu'un troisième rameau s'accentuera pour constituer la Cordillère centrale, séparant les deux grandes vallées du Cauca et du Magdaléna. De puissants contreforts soutiennent à l'ouest et à l'est cette gigantesque muraille de trachyte, que dominent les volcans de Cumbal et de Chilès, vers l'occident, avec leur diadème de neiges éternelles.

Absorbé dans la contemplation de ces masses imposantes, j'oubliais que le soir s'approchait, que je cheminais seul et qu'il fallait arriver avant la nuit à Tulcan, où les péons et les charges devaient m'attendre.

Tout invitait d'ailleurs à la rêverie. La température était douce : dix-huit degrés centigrades; l'atmosphère, d'une extrême limpidité, avait cette sonorité particulière des grandes altitudes, qui augmente à cette heure tardive.

Un chant s'éleva, d'un charme singulier dans ce silence du jour déclinant. J'écoutai. C'était une jeune bergère, assise au pied d'un tertre, filant sur le *sicsé* (fuseau de Tulcan) un peu de coton sauvage. Elle chantait, d'une voix douce et pénétrante, un air local sur les paroles suivantes, sorte d'églogue à deux personnages imaginaires, dont l'un exhalait sa peine et l'autre consolait :

Montes pajonales seran mis testigos ;
Mi vida, la paso en estos retiros.

Église de Tulcan (voy. p. 362). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

Estribillo.

Rondin, rondoi,
Solita estoi,
Venga, no mas.

Por los montes ando loco y aturdido.
Las aves me dicen : Que te ha sucedido?

Estribillo.

Yo les respondo, confuso y llorando :
Al bien de mis ojos es que ando buscando.

Estribillo [1].

Tulcan est sous mes yeux, blanchissant au loin dans la plaine. Je m'arrache à cette pastorale naïve et j'arrive, une heure plus tard, à la posada, où déjà m'attendait don Vicenté, le maire, nommé ici *jefe político*. Ce terme remplace, dans l'Équateur, celui de *jefe municipal* usité dans la Nouvelle-Grenade.

Ce « magistrat », qui cumule les fonctions municipales avec celles de douanier en chef et d'autres, plus substantielles, d'agriculteur, venait de s'arracher à la surveillance de son champ pour faire honneur à la recommandation qui lui avait été faite de ma personne.

1. *Traduction :* Les prairies des montagnes seront les témoins de la vie que je passe dans ces solitudes.

Refrain.

Rondin, rondoi,
Je suis seulette,
Viens, viens vite !

Je vais par les monts, fou, stupide. Les oiseaux me demandent : Que t'est-il donc arrivé?

Refrain.

Et je leur réponds, confus et pleurant : C'est le bien de mes yeux que je cherche partout.

Refrain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il passa par-dessus les formalités de la douane et ne me fit pas l'injure de visiter mes bagages.

« *Una mision cientifica!* Il n'y a rien, dit-il, que le gouvernement libéral de la République, et nommément les autorités de Tulcan, ne fassent en sa faveur. »

La douane, d'ailleurs, n'est guère que nominale à Tulcan. Le transit des marchandises venant de la Colombie est presque nul; il est, au contraire, un peu plus actif de l'Équateur en Colombie.

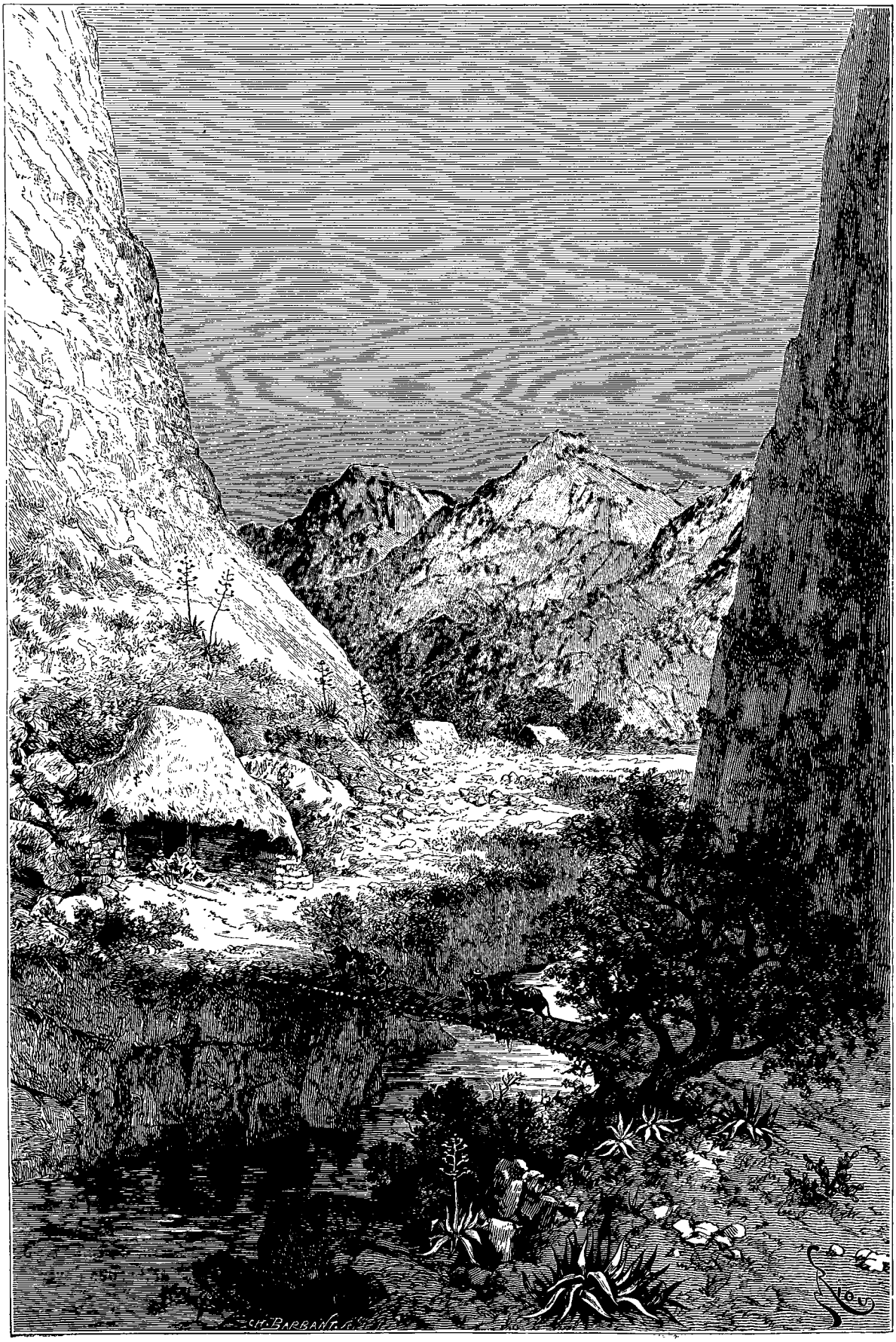
Je fus logé chez une brave femme nommée Estéfania, qui tenait une petite boutique auprès de laquelle j'installai mes bagages, dans une chambre parquetée de terre, lambrissée de toiles d'araignées, et d'où je pouvais apercevoir, étant couché, les constellations étoilées du ciel équatorial à travers les fentes du toit de paille. Les lits (*cuadro*, voy. p. 358) usités à Tulcan, et dont le mien était un spécimen authentique, méritent une courte description. Quatre piquets hauts de cinquante centimètres et reposant sur le sol, parfois enfoncés en terre, supportent les quatre côtés horizontaux d'un cadre où sont taillés des crans à la partie supérieure. Dans ces crans s'ajustent de fortes lanières de cuir entrecroisées en carré. Sur ce sommier fort simple, médiocrement élastique, on étend une natte, et le lit est fait.

La hiladora (voy. p. 364). — Dessin de A. Sirouy, d'après un croquis de M. André.

La nourriture des bêtes, composée de luzerne verte (*alfalfa*), ne laissait rien à désirer. Il n'en était pas de même de celle des hommes, et la cuisine de dona Estéfania était aussi sommaire que malpropre. Heureusement, les provisions de bouche, préparées à Tuquerrès par la bonne Mme Jules Thomas, firent leur office, et chacun alla se coucher après avoir à peu près dîné de gâteaux de maïs, d'ocas et de viande séchée.

Le lendemain matin, au point du jour, le paysage a changé d'aspect. Les volcans de Cumbal et de Chilès se « lèvent » couverts de neige (*amanecen nevados*). Tous les sommets environnants disparaissent également sous un manteau blanc. A la suite d'une pluie nocturne, le refroidissement de l'atmosphère a fait baisser énormément la limite des neiges, qui est d'ordinaire de quatre mille cinq cents mètres dans le voisinage de la ligne équatoriale. Le cône du Chilès, que je viens de dessiner (voy. p. 353), se dresse à quatre mille huit cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer. Une partie de sa masse puissante est située dans la Nouvelle-Grenade, l'autre appartient à l'Ecuador. Le cône du Chilès, de forme tronquée, se présente assez régulier; autour de lui, les pentes, entrecoupées par de nombreuses barrancas, sont d'abord allongées, mais elles se raccourcissent au nord pour s'anastomoser avec celles du Cumbal. Sur les flancs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



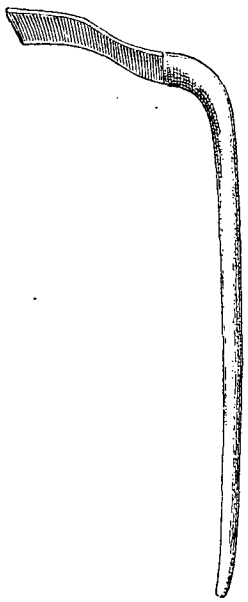
Pont du Chota (voy. p. 367). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que j'observe, les dépressions principales sont celles où coulent les premières quebradas du rio Carchi. Ce volcan est toujours en activité. Bien au-dessous de la zone des neiges, on a compté jusqu'à quinze ouvertures donnant passage à des vapeurs sulfureuses. Cependant les éruptions n'ont pas été jusqu'à présent fatales aux habitations, situées assez loin du rayon dangereux.

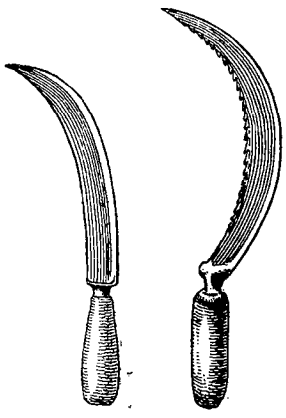
Tulcan, dont l'altitude est de deux mille neuf cent soixante-dix-sept mètres[1], est sous un climat froid, et la température moyenne n'y dépasse pas 12°,9. La ville est chef-lieu de canton (*cabecera*); elle est de médiocre importance et je n'en connais pas la population. Le canton se compose des six paroisses de Tulcan, Asuncion, Huaca, Tusa, Puntal et Angel.

Au moment où je dessinais l'église de Tulcan, dona Estéfania, qui suivait mes travaux avec une vive curiosité, s'approcha de moi. Un doigt sur sa bouche, elle me montra un cortège qui s'avançait. C'était le convoi funèbre d'une jeune fille, dont on portait le corps à l'église. Sur le brancard recouvert d'un drap, le cercueil était placé, disparaissant sous un nuage de tulle, de fanfreluches découpées, de clinquant, de fleurs artificielles et de rubans multicolores. Au milieu reposait le cadavre, les mains et le visage découverts. Des mains pieuses, suivant l'usage, avaient entouré la figure de la jeune fille, devenue couleur de cire, d'un vêtement de falbalas aux couleurs criardes, couronné par un véritable diadème de fleurs en papier. Décidément, c'est une coutume générale, dans les contrées que je traverse, de voiler l'aspect repoussant de la mort, de fêter le départ d'une âme pour le ciel par des manifestations éclatantes, soit par le bruit, soit par les couleurs, au lieu d'accuser la douleur au dehors par l'appareil funèbre usité en Europe.



Le cuté, houe de Tulcan.
Dessin de P. Sellier.

Dona Estéfania, qui n'avait pas oublié ma déception de la veille en voyant la table si misérablement servie, tenait à effacer cette fâcheuse impression. En rentrant à la tienda, je subodorai un *locrito* parfumé qui bouillottait sur le foyer traditionnel composé de trois pierres, et qui nous fut servi avec apparat après trois heures d'une coction savante. Ce plat de résistance, cousin très germain du *sancocho* du bas Cauca et du *locro* de Tuquerrès, n'en diffère que par une moindre quantité de bananes découpées en rondelles, et par les pommes de terre qui restent entières et sont mélangées avec de petits morceaux de viande fraîche ou séchée. Mais ce qui le distingue des autres que je viens de citer, c'est qu'on le sert toujours après un ou deux autres mets, soit des œufs, soit du riz doré par les racines du safran d'Amérique[1]. On pourrait se figurer l'impression produite par ce genre de service, si l'on voyait arriver, sur nos tables européennes, une plantureuse soupe aux choux après les entrées et le rôti. L'estomac lesté de ce plat confortable, je vis arriver ensuite des confitures (*dulces*), sous forme de pâtes fermes, faites de sucre de canne brut (*panela*), de mûres sauvages ou de goyaves, d'un goût agréable. Enfin le chocolat mousseux, toujours excellent, et un beau grand verre d'eau claire, furent la clôture de ce repas homérique, après lequel je ne pus refuser à mon hôtesse un mot de satisfaction. J'y ajoutai quelques menues pièces d'argent, *cuartillos* neufs, ou pièces de douze centimes et demi nommées *calé*, avec lesquels la fille de dona Estéfania courut acheter quelques rubans de plus pour ajouter à la parure mortuaire de sa jeune amie.



Faucilles de Tulcan et d'Oréjuéla (voy. p. 364).
Dessin de P. Sellier.

La glace était rompue, les visages étaient déridés. La famille, les voisins m'entouraient avec sympathie, m'accablaient de questions, et s'étonnaient beaucoup de me voir dessiner des herbes et regarder des cailloux à la loupe. Un blanc de ma race devait être universel, aux yeux de ces bonnes gens. L'un désirait un *remedio* contre le mal caduc; une jeune fille accourut, tout essoufflée, me prier de raccommoder une boîte à musique détraquée depuis dix ans, et le fils de la maison, grand dadais de vingt ans, me demanda dans le tuyau de l'oreille « s'il était vrai qu'en Europe l'eau eût la même couleur qu'ici? » Seule, dona Estéfania manquait à la collection de ces points d'interrogation bizarres. Mais je ne perdis rien pour attendre. Elle arriva bientôt, ayant changé de toilette. Malgré ses cinquante printemps, qui auraient pu passer pour des hivers, elle accusait encore quelques prétentions. Ses cheveux, lavés avec soin, étaient partagés en deux longues tresses, un chapeau de fine paille de *nacuma* couvrait sa tête, un mouchoir de cotonnade rouge et jaune, enfant de Mulhouse, abritait ses épaules, et ses pieds ordinairement nus étaient chaussés d'*alpargatas* toutes neuves. Elle fit sortir tout le monde, et, s'approchant de moi avec un sourire séducteur :

Señor, me dit-elle, *U. debe tener, en estos cajones, unas dentaduras para las viejas?* (Vous devez avoir, dans ces caisses, des dentiers pour les vieilles?)

1. Cette altitude serait de trois mille dix-neuf mètres, selon Villavicensio.

1. *Escobedia scabrifolia.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malgré moi, j'éclatai de rire. Une pareille supposition ne me serait jamais venue à l'esprit. Je dis à la pauvre femme qu'elle se trompait, mais elle insista :

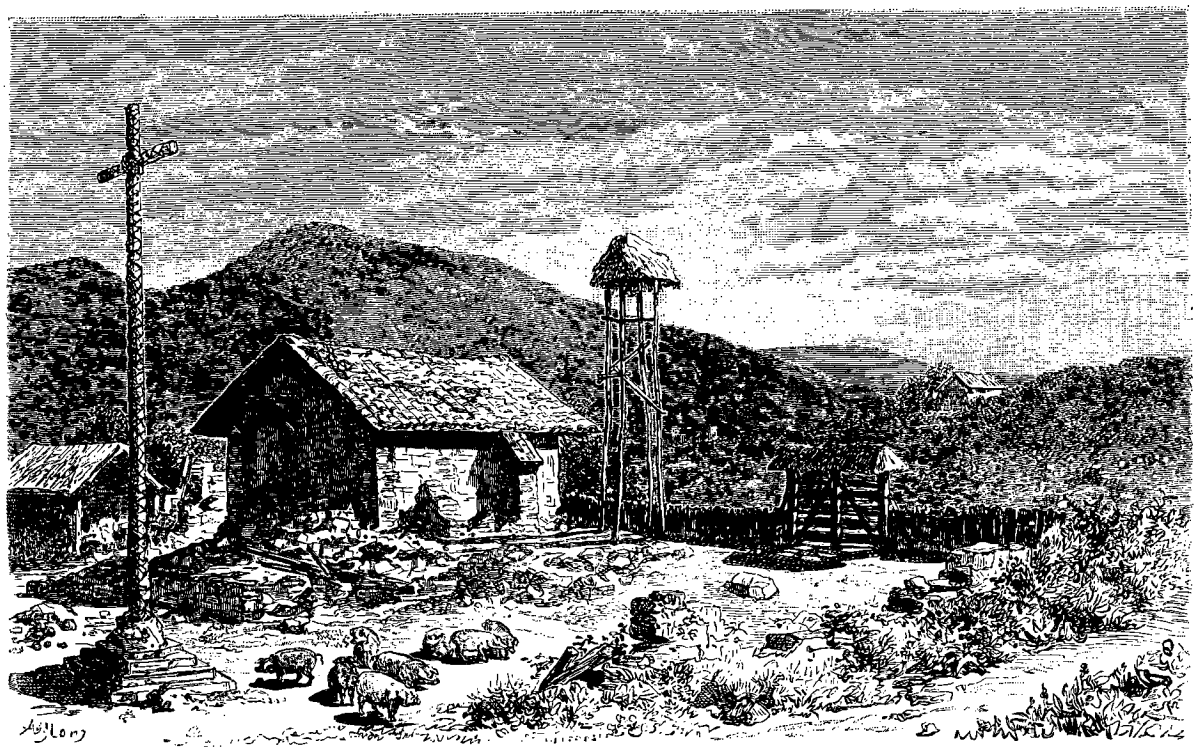
Yo le pagaré bien. (Je vous payerai généreusement.)

Enfin elle dut renoncer à son idée. Mais sans nul doute, si j'avais possédé quelque dentier osanore dans mon bagage, il eût été vendu au poids de l'or.

Je quittai Tulcan le lendemain matin de bonne heure. Dans les champs d'alentour, la moisson de l'orge commençait. Je remarquai la forme des faucilles, à lame courte et large, sorte de serpette à mauvaise courbe, longue de vingt-cinq centimètres, large de sept, qui devrait bien être échangée par ces braves gens contre un instrument plus commode. Les poignées de blé étaient rassemblées en moyettes, liées ensuite et transportées à dos de mulet.

Le long du chemin, entre les arbustes courts, une graminée nouvelle pour moi — que j'ai su plus tard être le *Gynerium jubatum* — dresse des feuilles longues, fines, recourbées, rugueuses, et des panicules de fleurs rosées, atteignant deux mètres de hauteur. Les hampes sèches de cette plante sont d'un usage général dans le pays pour former l'*âme* du fuseau à filer, nommé « sicsé ».

Dans les champs d'ocas (*Oxalis tuberosa*) le binage commence. Il s'opère avec une petite houe nommée « cuté ». Les collines allongées, hautes et dénudées, sont couvertes de blé, de pommes de terre, de fèves et sur-



Ruines de l'église et du cimetière de Huaca (voy. p. 364). — Dessin de Slom, d'après les croquis de M. André.

tout de luzerne. Ce fourrage vert est très estimé et constitue, dans la partie élevée de l'Ecuador et du Pérou, la principale nourriture des chevaux et des mulets. En terre froide, on coupe l'alfalfa tous les trois mois, et Tulcan est dans ce cas ; mais dès que la température moyenne atteint seize degrés centigrades, vers deux mille ou deux mille deux cents mètres d'altitude, les coupes sont mensuelles ; le produit annuel est alors considérable et un débit certain enrichit rapidement le cultivateur.

Bientôt les sommets des deux hauts volcans s'effacent dans l'éloignement et dans le brouillard. Le chemin, assez bon d'abord sur le parcours des pâturages, devient mauvais, puis tout à fait détestable. Un de mes péons m'avait averti, mais je n'y pouvais croire. Les pluies des nuits précédentes ont détrempé la boue des « barrialès », et je retrouve, à de longues étapes de distance, ces échelles de fondrières, ces sillons et ces billons que leur forme particulière a fait nommer *camellonès* (dos de chameau). Leur profondeur augmente tant que nous restons dans la partie boisée et jusqu'à ce que nous ayons passé les paramos de las Cuasas et de Boliché. Un trait caractéristique de cette région brumeuse et froide, où les lichens pendent aux arbres en longues franges de dentelle grise, est la présence d'une jolie orchidée : la variété d'*Oncidium cucullatum*, nommée *macrochilum*. Je signale la localité aux collecteurs, j'allais dire aux ravageurs de ces jolies épiphytes, car elle est là si abondante qu'ils ne pourront l'épuiser. On la reconnaîtra facilement au nom

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

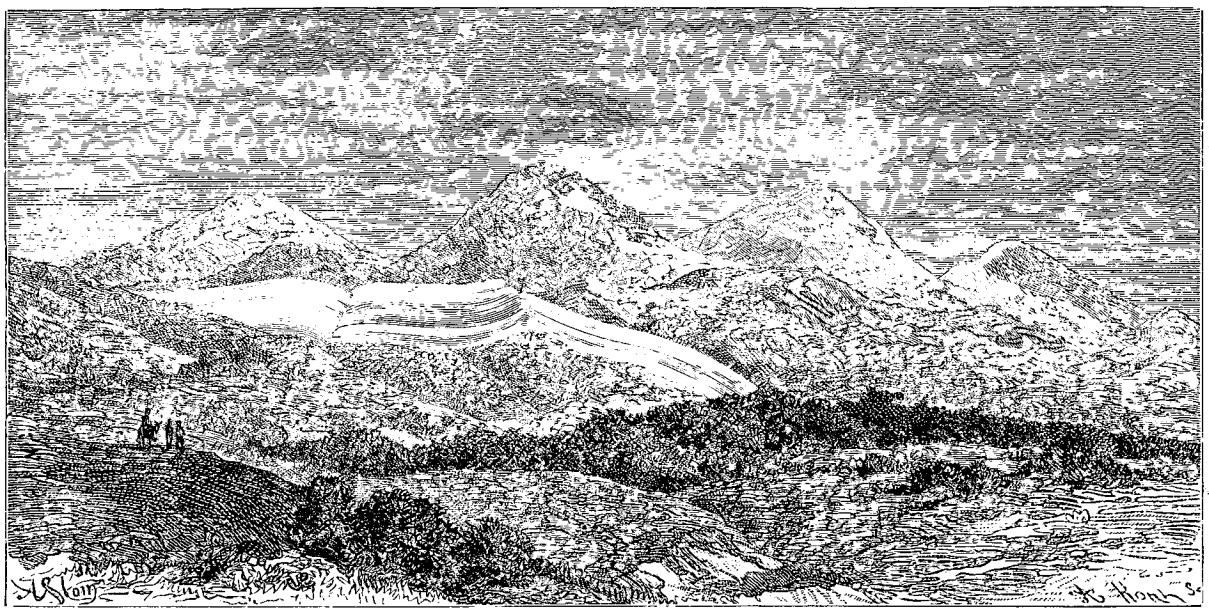
qu'elle porte dans le pays : *guaminche varon* (mâle), en opposition avec l'autre forme à pseudobulbes petits, et nommée pour cette raison femelle (*guaminche hembra*). J'en ai trouvé, mais plus rarement, une variété blanche.

Sur la crête de ce páramo, qui domine de cinq cents mètres la méséta de Tulcan, j'ai revu pour la dernière fois les sommets lointains de la Nouvelle-Grenade; désormais les hauteurs que je viens de traverser les masqueront complètement.

La vie végétale abonde dans cette brume froide, grâce à un sol fertile. De véritables arbres reparaissent. D'énormes araliacées, du genre *Oreopanax*, des mélastomacées à classer parmi les géants de la famille, ont leurs rameaux couverts par de charmantes broméliacées (*Caraguata*) aux hampes penchées, à bractées écarlates et à fleurs orangées, et les jolis bouquets d'une orchidée (*Epidendrum*) dont la couleur varie du brun cannelle au jaune décidé.

En descendant à Oréjuéla (deux mille neuf cent vingt-neuf mètres), où j'attends quelque peu, dans une pauvre case, mes mules engagées dans les bourbiers du páramo, la température commence à s'élever, et une espèce de myrtacée (*Myrcia*), nommée ici « arrayan », forme de beaux arbres de vingt mètres de hauteur, dont le tronc atteint jusqu'à un mètre de diamètre. Le bois en est très dur, excellent, très estimé pour la charpenterie. Il peut faire des meubles et prend un beau poli. Dans le taillis qui l'entoure, une gracieuse commelinée à fleurs roses velues grimpe à travers les rameaux d'un escallonia aux fleurs vertes, qui a reçu ici le nom de *Cuasa*.

Déjà je constate des différences de mœurs et de coutumes avec la Colombie.



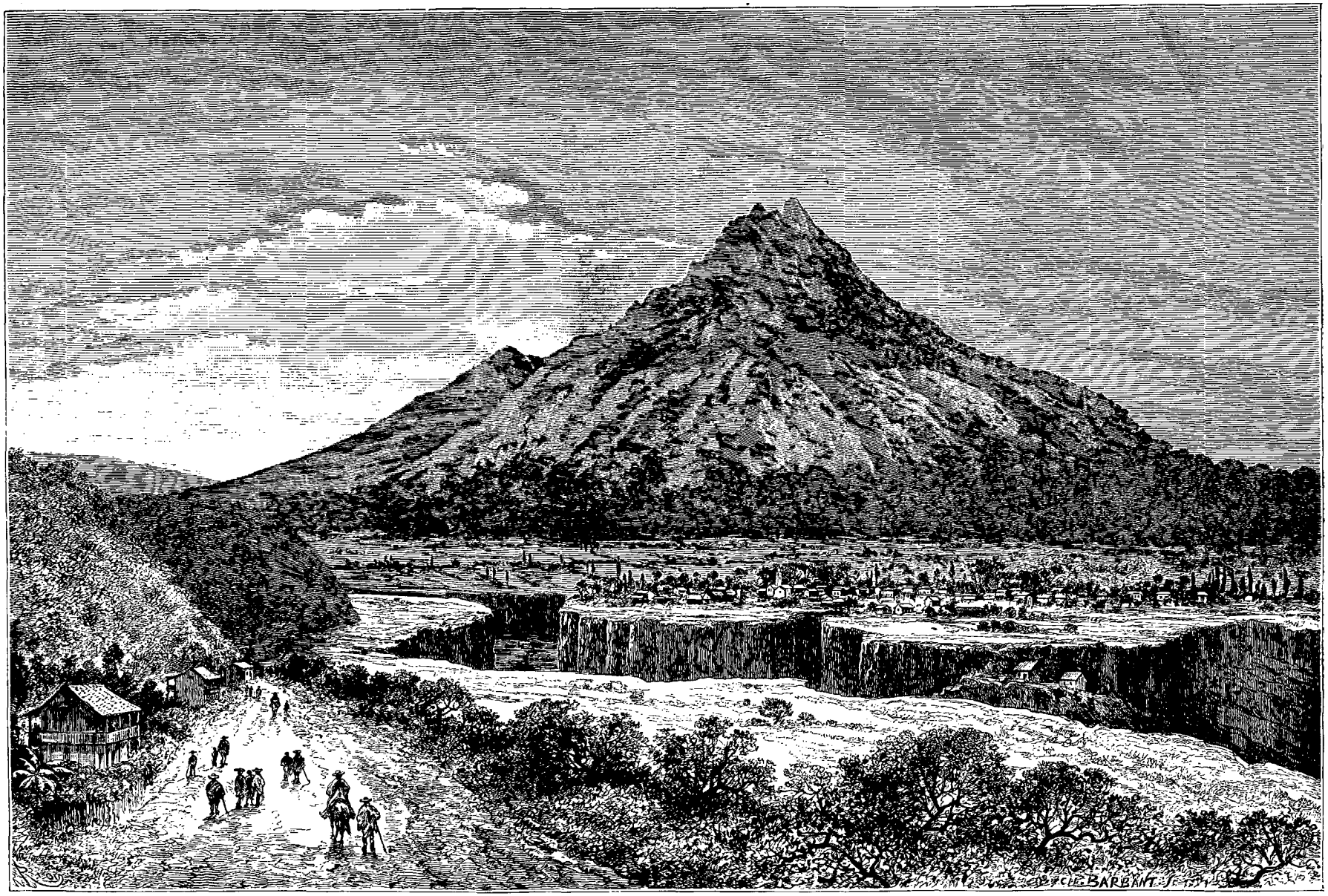
Le cerro encantado (voy. p. 366). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

Dans la case où je suis entré, une jeune fille, assise à terre, remplit l'office de fileuse de coton (*hiladora*). La scène dont je prends le dessin (voy. p. 360) se compose d'un support (*tulur*) de bois d'arrayan, à quatre pieds formés par les racines, d'un bloc de coton, et du fuseau, long de cinquante centimètres, formé de la broche (*sicsé*) en gynérium, et du disque (*piruru*) fait d'une pomme de terre. Auprès de la fileuse, qui déclare se nommer Nicolasa Méjia, est un panier à coton, cylindrique, et une chaise en bois et de cuir cousu, qui sert de siège dans la maison et de selle aux femmes en voyage.

Voici Huaca, petit village des plus misérables, situé au pied du cerro ou *nudo* de ce nom, et qui possède, près du paramo del Angel, les riches mines d'argent dites de Chiltason. Un indigène, Judalicio Biscaino, me donne des renseignements agricoles, et le curé, don Manuel Patricio Yépès, me montre le cimetière (voy. p. 363), et me conte ses doléances sur le misérable état de son église, détruite par le tremblement de terre de 1868. La *tulpa*, ou foyer de cuisine, que nous avons vue jusqu'à présent composée de trois pierres arrondies, est formée ici de trois grosses briques régulières, et la « olla » de terre grossière a fait place à des marmites de cuivre brillant. Dans les cultures, ce n'est plus la faucille de Tulcan, mais une autre nommée *hozé* (de l'espagnol *hoz*) et qui se rapproche beaucoup plus des nôtres (voy. p. 362). Les ustensiles divers, marmites, pelles, etc., sont en bronze, métal qui s'achète à Quito, tout ouvré, à une piastre la livre. Une bonne hache coûte trois piastres.

Dans la même journée le voyageur peut gagner le puéblo de Tuza. Avant d'y arriver, je fus témoin d'un spectacle extraordinaire. Il était trois heures de l'après-midi. Du sommet des collines où je cheminais, la vue portait en plein sur les contreforts ouest de la Cordil-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue panoramique d'Ibarra et du volcan Imbabura voy. p. 367). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

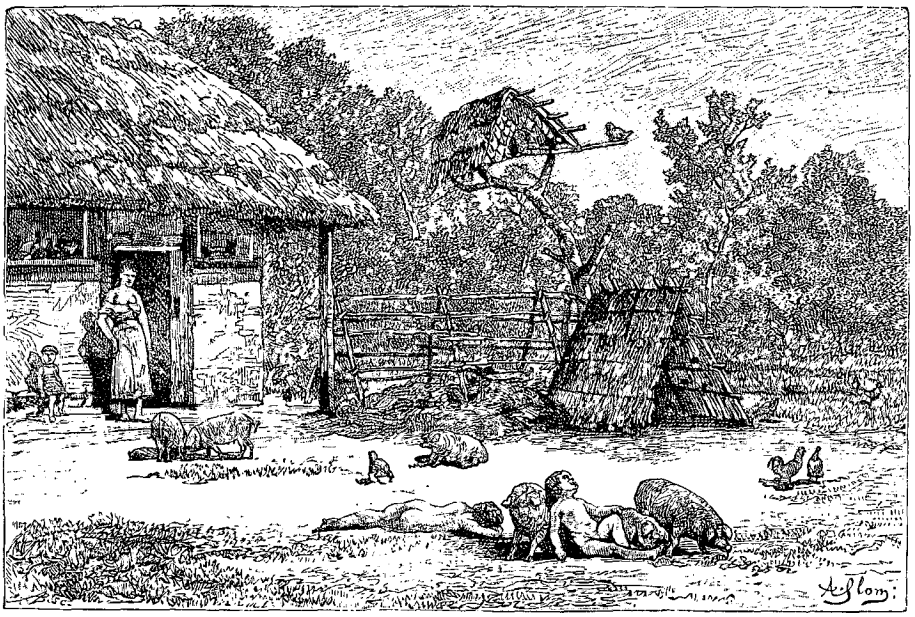
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lère orientale, au delà des vallées qui conduisent au rio Chota. Soudain, un arc-en-ciel brisé, ou plutôt une bande d'arc-en-ciel découpée en zigzag, se développa horizontalement en léchant les flancs des montagnes. La plus grande hauteur de cette bande interrompue paraissait atteindre cent mètres environ. La succession des couleurs, de haut en bas, était du vert au bleu, au violet et au rouge. Sur la gauche, un des tronçons brisés était seulement violet. A droite, le jaune et l'orangé se trouvaient séparés de la partie centrale et projetés en arc vers le fond de la vallée. Ces couleurs semblaient se traîner sur les croupes des monts ; aucune ne se détachait sur le ciel. Puis tout s'évanouit au bout d'une demi-heure. Vingt minutes après, le même phénomène se reproduisait, mais cette fois beaucoup plus vague et avec deux couleurs seulement : le vert et le violet.

Ce spectacle, paraît-il, se représente souvent sur cette montagne, surnommée dans le pays *cerro encantado* (le coteau enchanté).

C'est un dimanche. Les habitants de Tuza, couverts de ponchos multicolores, de nuances claires, sont réunis sur la *plaza mayor*, gaie et bruyante, animée par les combats de coqs. Des nattes étendues sur le sol sont couvertes d'écorces de quinquina, que les Indiens Yumbos ont apportées pour les mettre en vente. Un très serviable négociant du pays, M. Apolinar Buchéli, m'aide dans mes recherches avec un empressement tout désintéressé. Il me trouve le muletier supplémentaire dont j'ai besoin pour « flétar » une nouvelle mule de charge (les miennes, hélas! n'avaient plus que la peau sur les os), dans les affreux chemins qui me restent à parcourir, chose difficile en ce jour de fête.

Au sortir de Tuza, sur le trachyte des chemins encaissés, se pressent de jolis arbustes. Je reconnais un tournefortia à grandes grappes scorpioïdes blanches,



Un poulailler rustique à Capuli. — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

toujours le datura sanguin, qui va bientôt disparaître, de nombreux bomaréas, un superbe tacsonia (*T. mixta*) à fleurs rose tendre et à fruits cylindriques, comestibles, nommé ici *tauso*, des mélastomes (*Miconia*), pépéromias, un céraiste à grandes corolles blanches, le petit myosotis blanc, rampant partout, un charmant solanum grimpant à fruit de couleur cerise, la ronce comestible des páramos (*Rubus nubigenus*) et bien d'autres espèces de la région froide.

Parfois, un détail pittoresque m'arrête un instant et sollicite un croquis, pendant que la petite caravane s'embourbe sans cesse : témoin la cabane de Capuli, son abri aux porcs, son poulailler rustique, et une eune mère tournant son sicsé pendant que ses enfants, nus comme la main, jouent fraternellement avec les cochons, dans la fange, au seuil du logis.

D'une savane de sable à longues ondulations, rayée par des québradas, sur une formation arénacée où les agaves et les gynériums dominent, nous passons devant la hacienda de Cuésaca, appartenant à M. Davila, et nous arrivons au puéblo de Puntal (deux mille six cent soixante-douze mètres).

El Puntal est situé sur une table inclinée dans ces mêmes terrains secs à couches minces. On a rebâti l'église à côté des ruines de l'ancienne, écroulée en 1868. Les jardins sont bien cultivés et contrastent avec l'aspect dénudé de la région.

De Puntal, à travers la longue savane de San Vicenté (deux mille cinq cent quarante-six mètres), d'où l'on voit la masse du Cayambé dresser fièrement sa couronne à cinq mille sept cents mètres de hauteur, on descend dans la profonde vallée du rio Chota, principal affluent du rio Mira. Les prodigieux escarpements, pris du haut de la Posta, jusqu'aux huttes d'el

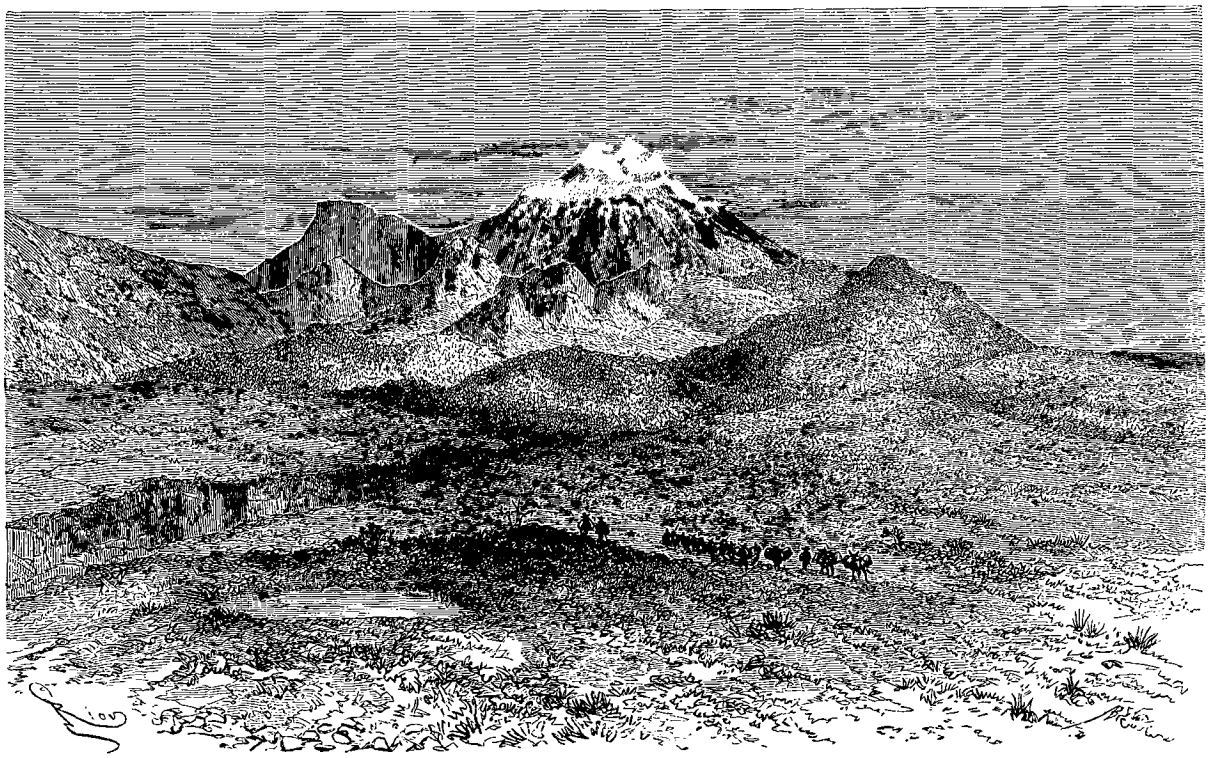
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pélado, sont verticaux, polis par les eaux, laissant voir sur leur profil les divers étages des terrains érodés. La végétation est rare et se compose de graminées, d'onoséris, d'une petite rubiacée blanche à feuilles de thym, de tagétès, d'éryngiums à feuilles gladiées, de baccharis (*Chilca*), du pissenlit blanc des Andes (*Achyrophorus*), de plantains, de durantas, etc.

Le rio Chota est franchi sur un pont entouré de grands *Schinus Molle*, à l'altitude de seize cent soixante-quatorze mètres (voy. p. 361). Nous voici en terre chaude pour quelques heures. Puis on remonte un nouvel alto, et le panorama de la ville d'Ibarra, dominé par le magnifique volcan de l'Imbabura, se développe à nos regards dans toute sa splendeur (voy. p. 365).

Avant de décrire la ville d'Ibarra et ses alentours, si curieux et si tristement attachants par le spectacle des ruines que causa l'épouvantable tremblement de terre de 1868, jetons un coup d'œil d'ensemble sur la région du Chota, que nous venons de traverser en partie. On en trouverait difficilement de plus étranges et de mieux caractérisées.

Sur toute la longueur de l'immense chaîne des Andes, cette « épine dorsale de l'Amérique du Sud », qui parcourt le continent, longeant la côte du Pacifique sur cinq mille huit cents kilomètres environ, on ne compte que trois points où la Cordillère soit franchement traversée par un véritable fleuve, comme le sont les Karpathes par le Danube, aux « Portes de Fer ». Nous mettons en dehors les Andes chiliennes, où il y a peut-être aussi des défilés d'outre en outre.



Vue du Cayambé-Urcu. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Le premier de ces fleuves est le Patia, au sud de la Nouvelle-Grenade.

Le second est le rio Chota, dont nous allons parler.

Le troisième est le Guaillabamba, que nous verrons bientôt.

Entre ses rives encaissées, le Patia est couvert partout d'une épaisse végétation, et encadré par des montagnes boisées et verdoyantes.

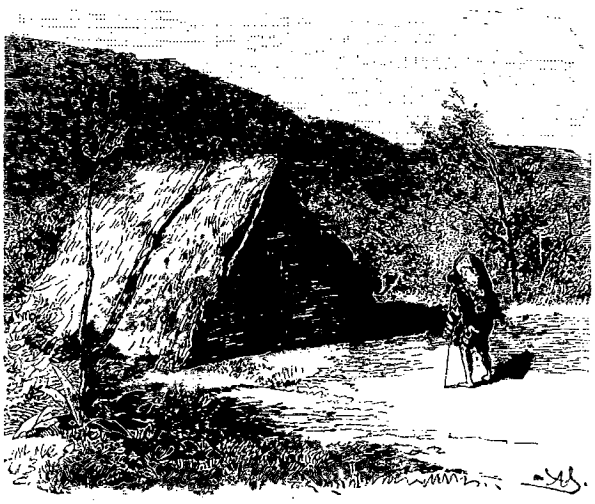
Très différentes sont les vallées du Chota et du Guaillabamba. Depuis les points où elles se détachent des pics de la Cordillère orientale pour traverser le haut plateau des Andes équatoriales, jusqu'au moment où elles ont franchi la Cordillère occidentale et se sont approchées des terres chaudes, elles présentent une désolante nudité. C'est une nature armée, féroce, inhospitalière au premier chef, et qui rappelle certaines régions de la basse Californie et du Mexique, patrie rocailleuse et desséchée des cactées et des agaves. Ici, les pâturages des lomas supérieures se sont changés en sable et en roches blanchâtres, à peine couvertes, çà et là, par les taches vertes de quelques plantes épineuses et rustiques.

Ce sont les plus profondes vallées du globe. Elles se creusent en dépressions de quinze à dix-huit cents mètres, d'une seule venue, au-dessous des crêtes de la chaîne orientale. Leur sommet est dans une brume glacée; à leur base on cultive la canne à sucre. C'est un paysage unique, grandiose, imposant, presque terrible.

Pour y arriver, en venant du nord, le paysage se pré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sente ainsi : avant de traverser la savane qui s'étend entre le rio Mira et le rio Puntal, on monte par une série de tables inclinées au nord-est, et composées d'un tuf arénacé, rugueux, comme concrétionné, partiellement couvert d'herbe; de profondes crevasses les déchirent de toutes parts, formant des vallées étroites, encaissées brusquement entre des bords découpés à pic et entremêlés d'éboulis. Ces escarpements ont des hauteurs énormes et forment souvent des falaises ou murailles absolument lisses. Dans les coudes des québradas, d'abord arrondis en presqu'îles, parfois un isthme a été érodé et coupé par les eaux, et un îlot est resté, formant une tour isolée. Ces tours finissent aussi par s'effondrer dans le ravin et laissent de vastes cuvettes creusées dans le thalweg du torrent. Des couches de sables mêlés de cailloux alternent avec des rochers de trachyte, roulés des volcans voisins, indiquant des périodes successives d'inondations terribles et d'alluvions calmes.



Huttes d'el Pélado (voy. p. 367). — Dessin de Slom, d'après un croquis de M. André.

Du haut des savanes, on découvre un panorama superbe dans la simplicité grandiose de ses lignes. A gauche, une grande vallée se creuse brusquement à une immense profondeur, et un ruban argenté en parcourt le fond en se dirigeant vers l'ouest. C'est le rio Chota. Sur ses bords, des carrés d'un vert jaune indiquent des champs de cannes à sucre. Quelques puéblos y sont semés, notamment celui d'el Tambo, appuyé sur la base d'un des plus puissants contreforts de la Cordillère orientale. On voit cette chaîne se diriger vers le nord-ouest avant de faire une pointe au sud, en laissant un énorme cap après lequel se dressent deux formidables cônes : à gauche l'Imbabura, à droite le Cotacachi.

L'observatoire d'où je contemple l'immense déchirure qui sépare ces deux montagnes présente une des plus admirables vues qui se puissent imaginer. Le désert de San Vicenté, que j'ai suivi pendant dix grandes heures, est derrière moi. A droite, des croupes de montagnes s'entre-croisent jusqu'aux vallées du Mira et de ses affluents. Mais à gauche, quel contraste! Du fond de la vallée du Chota les *estribos* de la Cordillère orientale, faisant une pointe au sud-ouest, sont étagés de la manière la plus pittoresque et la plus majestueuse. Ces contreforts, qui sortent à angle droit de l'axe de la chaîne et soutiennent, comme de robustes épaules, les hauts sommets couverts de forêts sombres, s'accusent avec une pureté remarquable. Vers le soir, leurs flancs sont estompés par la brume comme par un voile de gaze bleu violacé au travers duquel on peut lire leurs détails. L'ensemble revêt une poésie et un charme que je n'ai vu égaler par aucun paysage dans les montagnes européennes.

Si l'on se tourne vers l'ouest, le sommet neigeux du Cotacachi se détache, avec quelques autres pics, de la ligne des crêtes. Les Andes occidentales sont à nos pieds, disparaissant à demi sous une nappe de nuages blancs immobiles, au-dessus desquels brille une grande éclaircie de ciel pur. Par la vaste fenêtre ouverte sur l'immensité, entre deux cônes plus élevés, je vois se développer les transitions successives d'un merveilleux coucher de soleil. Quelques dentelures noires des montagnes émergent seules au-dessus des nuages immaculés qui servent de sol à ce tableau grandiose, au delà de la prairie inclinée qui forme le premier plan. A droite, à gauche, au zénith, quelques cirrus noirs et tranquilles complètent le cadre.

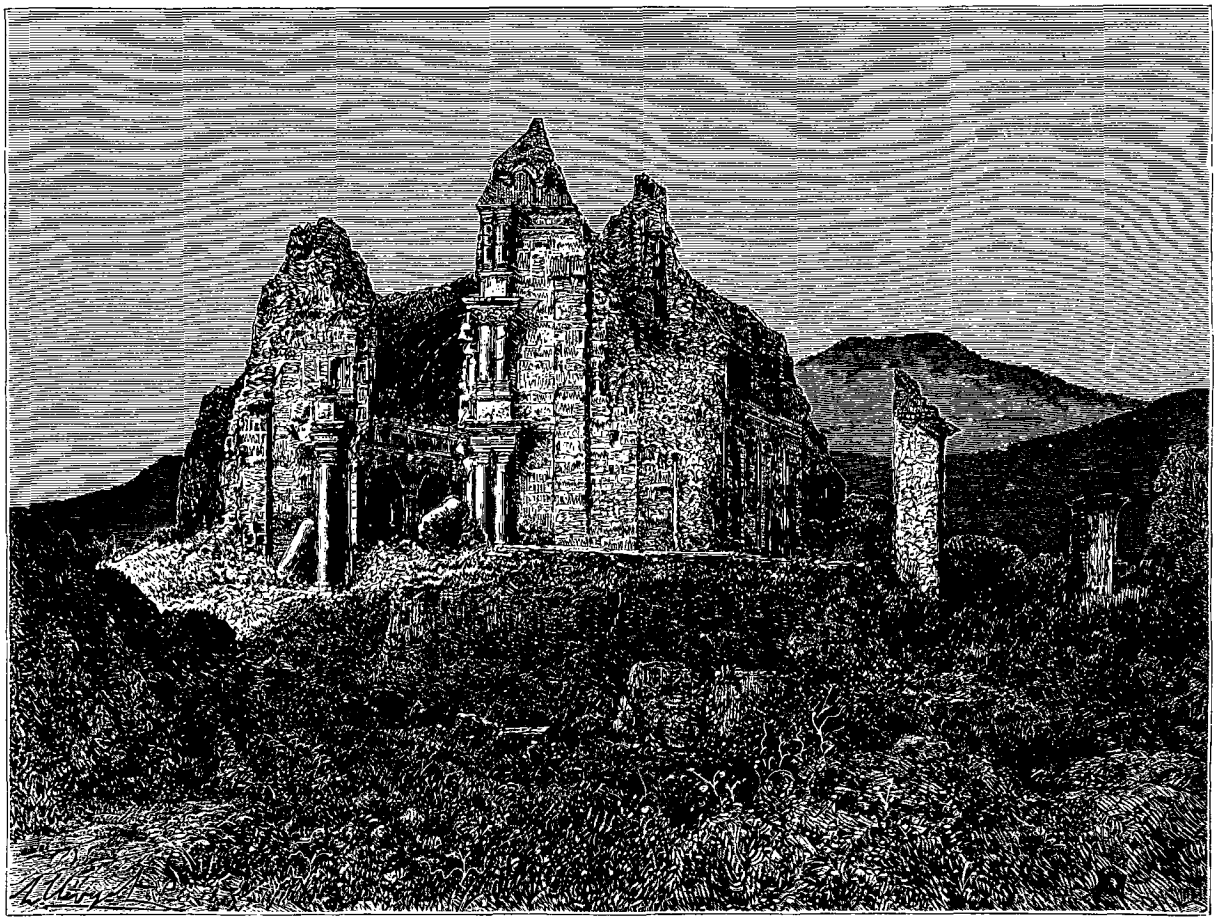
Il reste donc un rectangle central d'une lumière limpide, rayée par les bandes horizontales des nuages dont la coloration change à chaque instant depuis six heures jusqu'à sept heures du soir. A ce moment, l'astre du jour a disparu depuis longtemps dans les flots du Pacifique pour les habitants de la côte et des terres basses. L'angle optique, beaucoup plus considérable à la hauteur où je suis placé, me permet de voir encore assez clair à sept heures et demie pour écrire mon journal. Puis, s'enfonçant sous l'horizon, le soleil rougit d'un ton pourpré, vineux le dessous des nuages moutonnés qui forment le haut du tableau. Un peu avant l'obscurité complète, la lumière sidérale prend une teinte nacrée d'une transparence, d'une fluidité incroyable, et la Croix du Sud s'élève, radieuse et triomphante comme un phare divin, au milieu de

« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles. »

Éd. André.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de l'église de la Compañia, à Ibarra (voy. p. 373). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRE, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS[1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les plus profondes vallées de la terre. — La plante porc-épic. — La *bosina* des vaquéros. — Yaguar-Cocha, le lac de sang. — Ibarra et la province d'Imbabura; histoire, géographie, description. — Une ville en ruine. — Pilanqui; agriculture et viticulture. — Salinas et ses mines de sel. — Hatuntaqui, Pimanpiro. — Le chemin du Pailon. — Le volcan Imbabura. — Otavalo. — Le lac de San Pablo. — Indiens de San Roqué. — Volcan du Yana-Urcu. — Chasse aux chevèches à Tupigaché. — Le rio Pisqué; un passage périlleux. — Le Cayambé. — Guaillabamba. — Quito; cathédrale et plaza mayor. — Le palais du Gouvernement. — Un homme de fer. — Assassinat du président Garcia Moreno.

J'ai dit que l'on peut considérer la vallée du rio Chota, au point où je l'ai traversée, comme l'une des plus profondes qui existent sur le globe. Cette opinion est confirmée par un haut témoignage. « Plus profondes et plus étroites que celles des Alpes et des Pyrénées, a dit Humboldt, les vallées des Cordillères offrent les sites les plus sauvages et les plus propres à remplir l'âme d'admiration et d'effroi. Ce sont des crevasses dont souvent la profondeur est si grande, que le Vésuve et le Puy de Dôme pourraient y être placés sans que leur cime dépassât le niveau des montagnes les plus voisines. La vallée d'Ordésa, qui descend du mont Perdu, a une profondeur moyenne de neuf cents mètres. En voyageant sur le dos des Andes, de Pasto à Villa de Ibarra, nous avons traversé, M. de Bonpland et moi, la fameuse crevasse de Chota, qui a plus de quinze cents mètres de profondeur perpendiculaire. Pour donner une idée plus complète de la grandeur de ces phénomènes géologiques, il est utile de faire observer que

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353; t. XLV, p. 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le fond de ces crevasses n'est que d'un quart moins élevé que les passages du Saint-Gothard et du mont Cenis [1]. »

C'est dans les profondeurs de ces gorges colossales que nous sommes descendus, en passant devant les dix misérables huttes du hameau de Yascon, et dégringolant rapidement jusqu'au point nommé « el Pelado », un peu au-dessus de Pusir. La sécheresse du sol arénacé est combattue ici par quelques irrigations horizontales bien faites, et, grâce à une chaleur de vingt-six degrés centigrades, les champs de cannes à sucre, entourés de haies d'agaves, offrent une bonne apparence de santé. Plus bas, coule le rio Mira. Dans les ranchos, on retrouve le guarapo, dont nous avions perdu le souvenir depuis longtemps. Sur les pentes rocailleuses, au lieu des prairies de gramens que nous avions foulées le matin à la Posta, voici les agaves, les fourcroyas, les acacias, les crotons à feuilles blanches et poudreuses, une malvacée argentée, des labiées abondantes et variées, la petite amarantoïde rose, à rameaux dichotomes, et les raquettes des *tunas* (*Opuntia*) entièrement couvertes de cochenilles. Pour la première fois je vois une hutte couverte en feuilles de fourcroya, dont il ne reste plus que les fibres blanches, le tissu cellulaire ayant été détruit par le soleil.

Sur les rochers du pont jeté sur le Chota, et composé de deux longues perches recouvertes de fascines et de terre, croissent encore d'autres plantes caractéristiques de cette région ardente. Un des plus beaux arbres du Sud-Amérique, le « mollé » ou faux-poivrier (*Schinus Molle*), bien connu sur le littoral méditerranéen où il a été introduit depuis longtemps, est ici dans son lieu natal. Il forme des arbres à écorce rugueuse et fissurée, à tronc et branches tordus, couverts de feuilles pennées, aromatiques, et de grappes de fleurs blanchâtres auxquelles succèdent des baies roses grosses comme les grains du poivre, dont elles ont un peu la saveur. L'acacia de Farnèse, d'aspect rébarbatif, dresse ses rameaux épineux sur lesquels les touffes grisâtres d'une petite broméliacée (*Tillandsia uniflora*) vivent en épiphytes. Entre les roches calcaires disposées en strates blanches horizontales ou peu inclinées, antérieures au soulèvement des volcans voisins, serpentent les tiges longues et charnues d'un grand *Cereus* rampant, et des pourpiers étalent sur le sol torride leur verdure grasse et pâle, qui défie les ardeurs du soleil équatorial.

Le Chota franchi sur ce pont tremblant, la rive gauche du rio reproduit la même végétation, avec des ricins en plus, un grand baccharis arborescent aux ombelles blanches et quelques *cañas bravas* (*Gynerium saccharoides*). Pas d'habitants dans cette solitude aride, où je n'ai trouvé pour éléments d'études zoologiques qu'un crapaud jaunâtre, des lézards gris et quelques tourterelles brunes au roucoulement mélancolique.

J'ai appelé ce coin du globe « une nature armée ». Qu'on en juge : en remontant les pentes de la rive gauche du Chota, dans un sable brûlant mêlé de toutes sortes de débris volcaniques, entre les hauts sommets dénudés où la roche se montre zébrée de filons roux ferrugineux, ma mule, d'ordinaire si paisible, — je l'avais appelée « la doucette » (*mansita*), — fit soudain un bond de côté qui faillit me désarçonner. Elle se cabra, s'emporta au galop avec des mouvements désordonnés, en gémissant de douleur. Quand elle fut enfin maîtrisée, je descendis, l'examinai, et vis que le bas de ses jambes était lardé de pelotes vertes à longues aiguilles blanches qui lui traversaient les chairs. Cette affreuse plante était l'*Opuntia tunicata*, cactée à tiges cylindriques hérissées de grandes épines transparentes, creuses et résonnantes, terminées par un dard recourbé en hameçon qui se brise dans la plaie sans qu'on puisse l'en extraire. Il fallut plus de huit jours à ma pauvre monture pour être débarrassée des centaines de petites plaies causées par cet abominable porc-épic végétal.

Nous montions péniblement une pente desséchée, où quelques bosquets d'une césalpiniée jaune relevaient seuls la nudité du paysage. L'ennui nous prenait. Je me mis à fusiller des perdrix d'un gris roux, qui se levaient sous nos pieds, gibier assez coriace destiné à être mangé à la halte du premier *tambo*. Je venais de lâcher mon coup de fusil, lorsqu'une balle siffla à mon oreille. En même temps j'entendis mon péon pousser une sorte de rugissement et articuler un formidable *caramba !*

Bosina de vaquéro. — Dessin de P. Sellier.

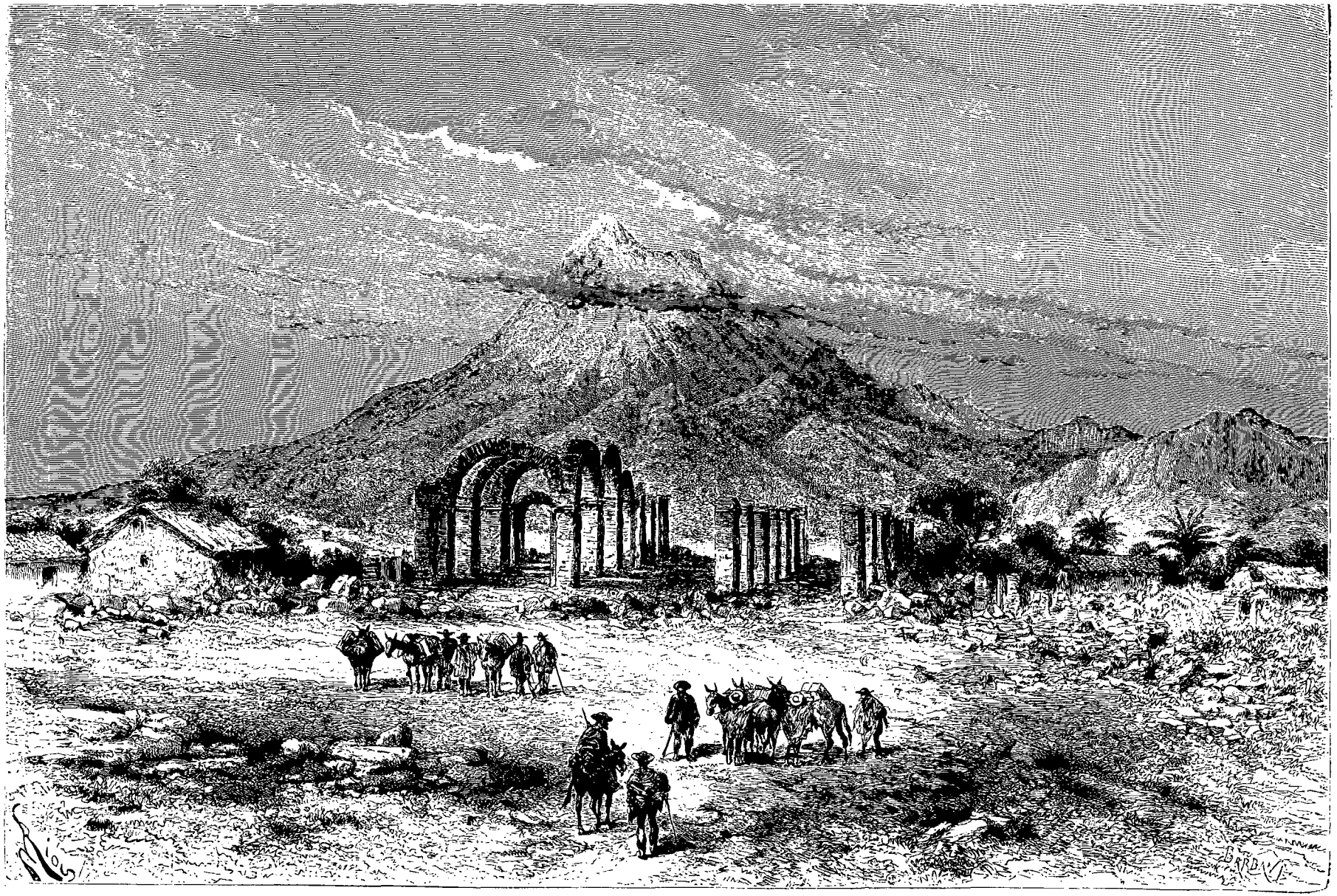
Je me précipitai vers lui, craignant quelque ricochet fatal. Il n'en était rien. Mon homme avait eu plus de peur que de mal. Il tenait sa joue d'une main et me montrait de l'autre une boule de terre cuite qu'il venait de recevoir en pleine figure, et qui lui avait arraché cette exclamation de douleur. Au même instant apparaissait, débouchant sur notre sentier, un indigène assis sur l'arrière-train d'un âne et accompagnant un troupeau de bœufs. Il tenait à la main une sorte de tube long d'un mètre soixante, formé d'une canne de *caña brava* et d'un bout plus petit qui servait d'embouchure à cette bodoquéra primitive. Suivant l'usage de ces contrées, le vaquéro se servait de cet instrument, nommé *bosina*, en guise de fouet, pour ramener dans le rang, par une boulette lancée à propos, le bœuf qui tentait de s'en écarter.

C'était une de ces balles égarées que mon arriéro avait reçue sur la joue. Prompt comme l'éclair, il sauta sur le maladroit bouvier, le jeta en bas de son âne, et lui brisa la bodoquéra sur la tête, à mon grand regret toutefois, car je dus rassembler les morceaux épars de cette sarbacane pour en prendre le croquis que je donne aujourd'hui.

Nous en avions fini avec cette nature revêche. Un

1. *Sites des Cordillères*, éd. Guérin, p. 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de la cathédrale d'Ibarra (voy. p. 373). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alto (faîte) fut encore franchi, puis une série de lomas (collines) plantées de petits bosquets de crotons, de sauges, de solanées, et nous voici côtoyant la rive plate d'un joli lac aux eaux claires, nommé, on ne sait pourquoi, par les anciens Indiens « lac de sang » (Yaguar-Cocha). Son altitude est de deux mille deux cent cinquante-trois mètres. De grandes totoras (*Scirpus*) abritaient des légions de canards sauvages dont notre approche n'interrompait pas le concert peu harmonieux, et qui vinrent, au nombre sacré de trois beaux exemplaires, remplir mon carnier pour le souper du soir.

Enfin, à mi-chemin de la dernière descente, à la Quinta, je m'assis pour prendre la vue de la ville d'Ibarra, et par un joli chemin bordé de jardins où prospéraient les bananiers, les guamos, les orangers, les grenadiers, les chérimoyas, et un beau noyer indigène qui me paraît voisin du *Juglans Granatensis*, dont les fruits se mangent en dulcès (confitures), j'arrivai au rio de Taguando, et le franchis à gué la nuit, au-dessus du pont, malgré un « paso » assez rapide. J'étais dans la ville d'Ibarra.

Ibarra, capitale du canton de ce nom et de la province d'Imbabura, est située, entre les rios de Taguando et d'Ajavi, à une altitude de deux mille deux cent vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa longitude est de 80° 37′ ouest du méridien de Paris, et sa latitude de 0° 24′ nord. La ville est bâtie dans une belle plaine reposant sur un sol de trachyte, assez sec, mais fertilisé par les eaux captées sur la montagne voisine. Je trouvai la température moyenne annuelle, mesurée par la méthode de Boussingault, égale à seize degrés centigrades.

L'ancien « corregimiento » d'Ibarra, province la plus septentrionale du royaume de Quito sous le gouvernement colonial des Espagnols, avait pour limites au nord le district néo-grenadin des Pastos, au sud celui d'Otavalo, à l'ouest celui d'Atacamès, et à l'est Mocoa et Sucumbios. Ce territoire avait d'abord été divisé en sept provinces : Tusa, Huaca, Dehuaca, Chota, Tumbabiro, Pimampiro et Caranqui. Sous ce dernier nom fut fondée, par les premiers conquérants, une petite ville, remplacée en 1597, un peu plus bas, par la ville actuelle, qui reçut le nom de Villa de San Miguel de Ibarra. Caranqui était avant la conquête une cité indienne importante ; les Incas y avaient établi un splendide temple du Soleil et un monastère de vierges, destinées, comme les vestales romaines, à entretenir le feu sacré. Dans le magnifique palais de leurs rois naquit Atahuallpa, dont le noble caractère et la fin tragique ont apitoyé tous les lecteurs, au récit des barbaries de la conquête espagnole.

Ibarra, dès les premières années du dix-septième siècle, se développa rapidement. Dans cette ville bien bâtie, agréablement située, une population riche et industrieuse dépassa bientôt vingt-deux mille âmes. Ce fut la résidence du corrégidor, président du chapitre politique, et dont les alcades étaient les assesseurs. L'évêque de Lima y avait un vicaire, et les juges dépendaient du gouvernement de cette capitale. De véritables monuments s'élevèrent sur les places de la cité. L'église paroissiale, — on pourrait dire la cathédrale, eu égard à ses dimensions, — occupa le centre d'une vaste esplanade ; elle était entièrement bâtie en pierre. L'immense couvent des jésuites, auquel s'adossait leur église, également en pierres de taille, se composait de deux parties distinctes, dont l'une s'était élevée sur d'anciennes constructions. Deux tours monumentales ornaient la façade ; l'habitation des supérieurs de la compagnie se trouvait dans un bâtiment voisin. D'autres monastères existaient encore à Ibarra, un de Franciscains et un d'Augustins, tous deux de faible importance. Celui des Dominicains, grandiose et riche, bientôt détruit presque complètement, ne fut reconstruit qu'en partie. Les religieuses de la Conception habitaient un couvent considérable, également accompagné d'une église. Enfin l'hôpital était pourvu d'une petite chapelle.

Ces monuments avaient traversé plusieurs siècles, soumis à des vicissitudes diverses, mais ils se dressaient encore intacts, dans ce beau paysage, ayant à leur pied une cité florissante.

Le 16 août 1868, tout n'était plus qu'un monceau de ruines !

En moins d'une minute, un épouvantable tremblement de terre avait bouleversé le sol, détruit la ville de fond en comble, ouvert une gigantesque crevasse dans le lit du Taguando, écrasé trois mille personnes dans l'enceinte d'Ibarra, six mille à Otavalo, et plus de trente mille dans la province d'Imbabura.

Le reste de la population, sans abri, sans vivres, sans secours, remplissait l'air de ses lamentations. La terreur produite par le *temblor* était telle, que personne n'osait plus remuer, ni manger, ni dormir. Tous croyaient leur dernière heure venue. Les morts restaient ensevelis sous les décombres.

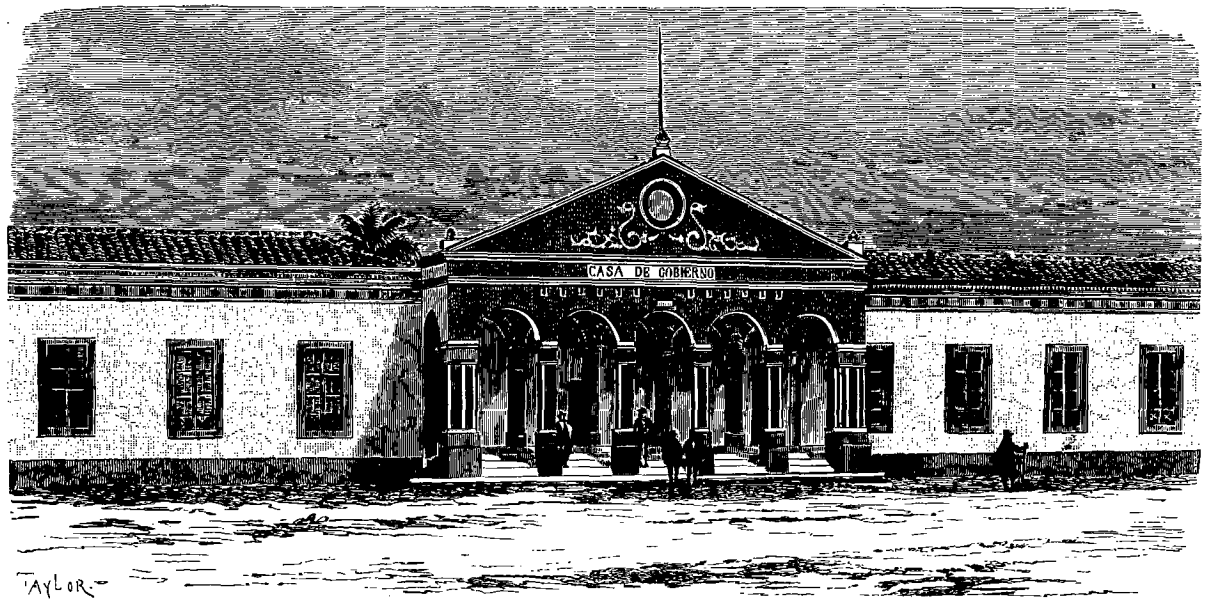
Garcia Moreno était alors président de la république de l'Équateur. On dit, que dès qu'il apprit à Quito cette panique sans égale, il monta à cheval et arriva d'une traite à Ibarra. Il était temps. La population, terrorisée, allait périr par les émanations pestilentielles qui commençaient à s'exhaler des cadavres. Moreno fit battre le rappel, assembla les habitants sur une place et donna à haute voix l'ordre de déblayer les ruines, de retirer et d'ensevelir les morts. Personne ne bougea. La situation devenait grave, mais cet homme était de fer. Avec l'aide de quelques compagnons déterminés qu'il avait amenés de Quito, il fit construire trois potences. Quand les sinistres nœuds coulants se balancèrent menaçants, il saisit son revolver, poussa droit à un groupe d'oisifs, et les contraignit à se mettre à l'ouvrage, sous peine d'être pendus haut et court. Lui-même se mit à la tête des travailleurs, soulevant les pierres, transportant les cadavres, ouvrant les fosses pour les inhumer. Il ne prit de repos qu'après avoir conjuré un danger plus grand que le premier, et sauva ainsi, malgré eux, les survivants de cette terrible catastrophe.

Ibarra ne s'est pas relevée de ce coup funeste. Quand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je la vis huit ans après le désastre, les ruines étaient encore à la même place, et leur aspect ne s'était modifié que par la végétation qui s'était glissée entre les pierres. Cet aspect était lamentable et pittoresque au possible. De la belle cathédrale d'autrefois il ne restait plus que des colonnes brisées et des vestiges d'arceaux, reproduits par mon dessin (voy. p. 371), et au travers desquels la cime neigeuse du Cotacachi, volcan auquel on attribue la cause du *terremoto*, apparaissait à vingt-cinq kilomètres, dépassant tous les sommets voisins. L'église de la Compañia n'était pas moins éloquente dans ce tableau de dévastation (voy. p. 369). On voyait de grands pans de ses murs; des colonnes brisées se dressaient vers le ciel comme des bras décharnés, au milieu d'arbuscules rachitiques, de ronces, d'agaves et de nopals entremêlés de graminées. Les autres monuments anciens présentaient le même aspect, et nombre de maisons n'étaient pas encore relevées.

Cependant la municipalité a fait de grands efforts pour redonner à la ville, à défaut d'une prospérité qui paraît à jamais éteinte, un regain d'énergie et de vitalité. Les rues, restées larges et bien alignées, sont pavées de cailloux roulés provenant du Taguando et formant des compartiments, avec un rang de dalles au milieu. Elles se sont de nouveau garnies d'habitations à un ou deux étages, couvertes en tuiles. Les écoles publiques, installées autrefois dans quelques-uns des anciens édifices ecclésiastiques, ont retrouvé d'autres locaux. Sur la grande place, la principale façade est occupée par l'hôtel de ville (*casa de gobierno*). C'est une maison fort ordinaire, agrémentée d'une frise à cercles bleus alternant avec des carrés jaunes. La partie centrale offre un



Hôtel de ville ou « Casa de gobierno », à Ibarra. — Dessin de Taylor, d'après les documents de M. André.

péristyle à cinq arcades supportant un fronton triangulaire percé d'un rond entouré d'arabesques et dominé par un mât de pavillon. Le tout est peint d'un abominable jaune criard. Ce crime de lèse-harmonie a été en partie racheté par la création d'un jardin public qui meuble assez bien le milieu de la place, et dont j'ai relevé le plan comme spécimen de l'art des jardins dans cette petite ville des hautes Andes équatoriales. Quatre grands carrés, refendus par des diagonales, en forment le tracé élémentaire. Un hexagone situé à l'étoile centrale est occupé par une fontaine de deux mètres de hauteur, dont l'eau s'écoulait jadis par quatre tubes de zinc dans un bassin de pierre. Ce jardin, dont la superficie couvre presque un hectare, était misérablement planté quand je l'ai vu, et nul n'avait eu encore le courage de le ramener à la bonne culture des premiers temps. J'y ai noté des fleurs provenant de graines achetées en Europe : amarantes, soucis, balisiers, arums d'Éthiopie, giroflées, œillets, géraniums, tagètes, alysse maritime ; pas d'autres arbustes que de chétifs sureaux. Une double rangée du saule pyramidal des Andes (*Salix Humboldtiana*) représentait la flore indigène, si riche et si belle pourtant, et qui eût meublé à elle seule, à peu de frais, un magnifique jardin !

J'étais logé dans une ancienne propriété, la hacienda de Pilanqui, appartenant à une riche et influente famille de l'Ecuador, les de la Torré. En l'absence des propriétaires, force me fut de m'adresser au jardinier. C'était un robuste garçon, originaire de Belfort; je l'interrogeai avec intérêt. Il m'apprit qu'il était venu de France avec son frère, tous deux engagés pour planter des vignobles dans l'Ecuador. Déjà des plantations importantes commençaient à donner de bons produits à Pinsaqui, à Baridéro, à Matéléno, à Tapiabamba près de Quito. Il est permis, disait-il, d'espérer bientôt des vins abondants, comme ceux de Moquégua, au Pérou.

La nuit était venue, mais si calme et si belle, la lumière argentée de la lune caressait si doucement les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monts, que je ne pus me décider à me coucher, malgré la fatigue de la journée. Je fis une longue promenade nocturne, au milieu de l'imposant silence de cette splendide nature. Les trois grands volcans de la région se voyaient d'un seul coup d'œil. A l'occident, le Cotacachi dressait son sommet, dont le tiers au moins était couvert de neige; au nord-est, le Cayambé élevait beaucoup plus haut ses deux névados géants; derrière la hacienda de Pilanqui, l'Imbabura, plus près de moi, se marbrait de quelques taches blanches sur les déchirures de son cône vertical de trachyte. Nuit charmante, embaumée par l'air balsamique des montagnes, dans le bain salutaire d'une atmosphère pure et d'une température douce, propice au repos du corps, à la paix et à l'élévation de l'âme vers les régions éthérées dont il semble que ces grands sommets vous rapprochent!

Le lendemain, je complétai, avant le départ, mes notes sur Ibarra et ses environs. Peu de chose à noter sur le costume des habitants de la ville, et sur les coutumes et les mœurs, qui diffèrent peu de celles que je décrirai plus tard en parlant de la vie habituelle dans le nord de la république de l'Équateur. Cependant les indigènes me présentèrent quelques particularités bonnes à signaler. En parcourant la campagne, je trouvai les Indiens sédentaires, tous cultivateurs, vêtus d'un poncho de laine bleue, dont l'aspect sombre ne change que les fêtes et les dimanches, jours où la joie se traduit par des couleurs vives. Les femmes sont coiffées d'un chapeau de paille à bords plats et couvertes d'un *sayon* également de laine bleue, attaché à la taille par une ceinture brodée. La chemise, qui laisse nus des bras aux biceps énormes, est ouverte et bordée de festons et de « jours » découpés sur le haut de la poitrine.

Pour la première fois, en examinant les procédés de culture, je constatai que la luzerne, — cette *alfalfa* si précieuse pour le bétail, — n'est pas semée, mais plantée à la main. Pour emblaver un champ, on le laboure d'abord en sillons profonds, et le sol étant bien ameubli, — ce qui est facile dans ces terres sableuses, — on enfonce, à cinquante ou soixante centimètres de distance les uns des autres, des fragments de racines de luzerne. La même année, la récolte est certaine, tandis qu'on aurait attendu deux ans en employant le semis. Nous sommes au mois de juin, époque à laquelle se fait ici cette plantation. La population rurale procède aussi actuellement à la récolte et au séchage des pois, des fèves et du blé.

Dans les environs on aperçoit une chapelle assez élégante, dite de *los Molinos*, lieu de pèlerinage annuel très fréquenté.

A quelques kilomètres au nord-ouest se rencontre le puéblo de Salinas, où l'on recueille en abondance le sel sous forme de petits cylindres un peu terreux, ce qui n'en diminue pas la qualité. Mais là ne se bornent pas les produits minéraux de cette riche province d'Imbabura. A Chorlavi se trouvent des mines de fer; on exploite à Chachimbiro du soufre, des carbonates et sulfates de chaux cristallisés, de la soude, de l'alun, du cristal de roche, des carrières de plâtre, et l'on voit des eaux thermales qu'on pourrait utiliser. Le salpêtre est commun à Ibarra même, si bien que j'ai remarqué, sur la pierre des maisons en contact avec le sol, l'humidité causée par le nitrate de potasse qui affleure presque cristallisé.

Non loin de là se trouve Hatuntaqui, dernier boulevard de la résistance des anciens Schyris. Dans les environs, on aperçoit des cônes de terre nommés *tolas*. Ce sont les sépulcres des Indiens tués dans la bataille sanglante par laquelle Huayna-Capac assit définitivement l'empire des Incas sur les ruines de ses ennemis.

Pimanpiro, en remontant le rio Blanco vers la chaîne orientale, nous offrirait encore des traces d'une agriculture qui fut jadis florissante, et qui comprenait même, dit-on, de grands vignobles; mais, la culture de la canne et la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie ayant remplacé la culture de la vigne et la vinification, on raconte que onze mille Indiens, en 1679, quittèrent le pays, qui ne leur offrait plus un travail de leur goût, passèrent la Cordillère et reprirent la vie sauvage dans les immenses forêts vierges de Mocoa et de Sucumbios.

On a souvent parlé d'Ibarra comme de l'extrême point septentrional d'où il conviendrait de détacher un chemin se dirigeant vers la côte du Pacifique, voie plus courte que celle de Quito à Guayaquil, et pouvant desservir à la fois le nord de l'Ecuador et le sud de la Nouvelle-Grenade. Ce chemin existe : on l'a nommé le chemin du Pailon ou de Carondelet, parce qu'il conduit à la baie du Pailon, dans le golfe d'Ancon de Sardinas. D'Ibarra, le sentier se dirige vers le rio Chota et le rio Mira, que l'on peut suivre, à dos de mulet, jusqu'au puéblo de San Pedro, en traversant Salinas, Cuajara et Carolina; mais dès qu'il pénètre dans les forêts vierges de Malbucho, il devient presque inviable, surtout au passage périlleux du rio Lita, et il se poursuit dans une région fangeuse où des crues subites peuvent retenir longtemps le voyageur et l'empêcher d'avancer ou de reculer. Si l'on atteint Cachavi, sur le rio de ce nom, on suit le rio Santiago jusqu'au port de San Pedro, sur l'une des bouches du Pailon. Cette voie, peu suivie, a été envahie dans sa partie basse par une végétation qui l'a obstruée en grande partie. Cependant elle serait encore praticable, et deux Français se sont chargés de le prouver. En 1861, M. Daste et M. Gouin louèrent une nombreuse troupe d'Indiens, les chargèrent d'une cargaison de drap, les armèrent de machétés et prirent avec eux le chemin de la côte. Ils y arrivèrent avec de grandes difficultés, mais ils réussirent cependant à fréter une embarcation qui les conduisit à Tumaco, où ils vendirent leurs marchandises pour Barbacoas et Tuquerrès. M. Daste recommença ce voyage l'année suivante, fournissant une nouvelle preuve de la possibilité de faire de cette voie un emploi régulier pour le commerce de ces contrées, avec un tiers ou moitié moins de temps et de dépense que par Guayaquil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous verrons plus tard que le chemin du Pailon n'est pas le seul qu'on puisse choisir pour atteindre assez rapidement la côte en venant de Quito, pour peu que le gouvernement de l'Ecuador ou des entreprises particulières fassent les frais de premier établissement.

J'avais terminé mes études à Ibarra et dans ses environs et je repris bientôt ma direction initiale vers le sud, comptant bien, cette fois, ne plus m'arrêter qu'à Quito.

Au sortir de la ville, en vue de l'Imbabura, le village de San Antonio d'Ibarra, que l'on traverse d'abord, ne présente guère d'intérêt que par sa plaza mayor ornée d'une fontaine sculptée. Je trouvai les habitants en train de sécher leurs récoltes. Dans les jardinets qui avoisinent les maisons, on cultive cette espèce de *Cosmos* à fleurs rouges, roses ou blanches que j'ai déjà observé dans la Nouvelle-Grenade, et dont l'introduction en Europe serait des plus désirables. On la nomme ici *tacunga*.

Le sort nous favorise au début; tout va bien. Les mules sont fraîches et amplement restaurées, les péons dispos, les charges modérées. Sécurité trompeuse! A peine avons-nous fait quelques kilomètres au delà de San Antonio, qu'un Indien s'arrête sur le chemin et nous crie :

« *El camino está bravo* (le chemin est méchant). Ne passez pas par ici, vous n'en sortiriez pas. »

Et il nous accabla d'horrifiques détails sur les ponts rompus, les bourbiers, les derrumbos, les camellonès qui nous attendaient si nous voulions gagner San Pablo par la lagune de ce nom.

Il fallut donc rebrousser vers Otavalo; mais ce ne fut pas sans explorer les pentes (*faldas*) de l'Imbabura. Ce volcan s'élève à quinze kilomètres d'Ibarra, et sa masse puissante est appuyée fortement sur deux rameaux des Andes. Sa forme est irrégulière et j'ai déjà indiqué que la neige ne tient qu'accidentellement sur son sommet, dont l'altitude est de quatre mille six cent soixante mètres. L'étymologie du nom vient des anciens vocables indigènes *imba*, nom d'un petit poisson noir, et *bura*, pépinière. Il paraît en effet que dans les éruptions de ce volcan, qui ont été assez fréquentes, mais généralement inoffensives pour la ville d'Ibarra, on a vu la montagne lancer dehors une énorme quantité de ces petits poissons, dont quelque lac souterrain doit être le réservoir [1].

Ma caravane s'avançait donc vers Otavalo, lorsqu'elle rencontra un village d'assez médiocre apparence, nommé Iloman. J'appris que ses habitants, qui me parurent d'une rare indolence et d'une saleté repoussante, étaient d'anciens descendants des Incas. Leur costume ne se distingue guère que par des ruanas de couleurs voyantes, mais l'arrangement de leur chevelure ne permet de les confondre, dit-on, avec aucune autre population de ces contrées. Leurs cheveux, qui sont longs, fins, noirs et lisses, sont séparés en trois parties. Deux parts de ces cheveux tombent librement sur les épaules; la troisième est tressée serrée, comme la natte d'un Chinois. Cette tribu d'anciens autochtones a pour toute industrie la fabrication des chapeaux de feutre, à laquelle tous, hommes et femmes, sont occupés quand leur amour de la flânerie ne prend pas le dessus.

Coiffure des Indiennes d'Iloman.

Nous arrivons à Otavalo après avoir traversé de longues lomas dénudées, et franchi le rio Mojanda sur un pont de pierre bien construit. Cette petite ville, placée sur un plateau légèrement incliné entre les deux ruisseaux de San Sébastian et de Batan, compte environ huit mille habitants; elle est percée de rues droites, pavées de grosses dalles en lignes, et des Indiens sont employés à ce travail, que j'ai examiné avec intérêt, comme le résultat d'une civilisation assez avancée. De plusieurs églises bien construites, San Francisco, San Luis, la Matriz, il ne reste plus aujourd'hui, après le tremblement de terre de 1868, qu'une chapelle, ou plutôt une cabane, en attendant la reconstruction qui est commencée; deux ogives sont déjà dressées. Les deux tiers environ des maisons ont été rebâties. Les jardins m'ont frappé par leur bonne tenue, et l'un d'eux, qui dénotait la présence d'un propriétaire intelligent, contenait même un curieux exemple de greffe par approche, sous la forme de deux saules de Humboldt soudés en ogive au-dessus d'une allée. La forme fastigiée de ce saule prend ici le nom de *sauce macho* (saule mâle), par opposition avec la variété à branches pendantes (*sauce hembra*). Des canaux d'irrigation bien entretenus permettent de cultiver avec grand succès de superbes choux, laitues, oignons (que l'on mange en vert), le *Solanum betaceum*, dont les fruits sont consommés comme tomates, des orangers, citronniers, etc. Mais deux petits arbres m'ont surtout frappé dans ce joli jardin. Ce sont deux variétés de papayers que je n'ai jamais vues ailleurs. L'un, à fruit oblong, très beau, cylindrique, mucroné, se nommait *chamburo ;* l'autre, plus petit, à fruit côtelé, d'un aspect tout nouveau, s'appelait *chiloacan*. De ces deux fruits on fait d'excellentes confitures.

Otavalo possède un cimetière assez pittoresque. Il se développe sur une colline irrégulière et est entouré de murs en pisé. Je retrouvai là des cérémonies funèbres semblables à celles que j'ai décrites dans le nord de la province.

Pour éviter le « chemin méchant », j'avais dû mettre le cap sur Otavalo, et je n'avais pas regretté d'avoir examiné cette ville et sa population active, industrieuse, qui relève rapidement ses ruines. Il fallait retrouver le

1. Ce petit poisson est le *Pimelodes Cyclopum* des ichtyologues. Je l'ai entendu appeler *preñadilla* par les habitants des environs d'Imbabura.

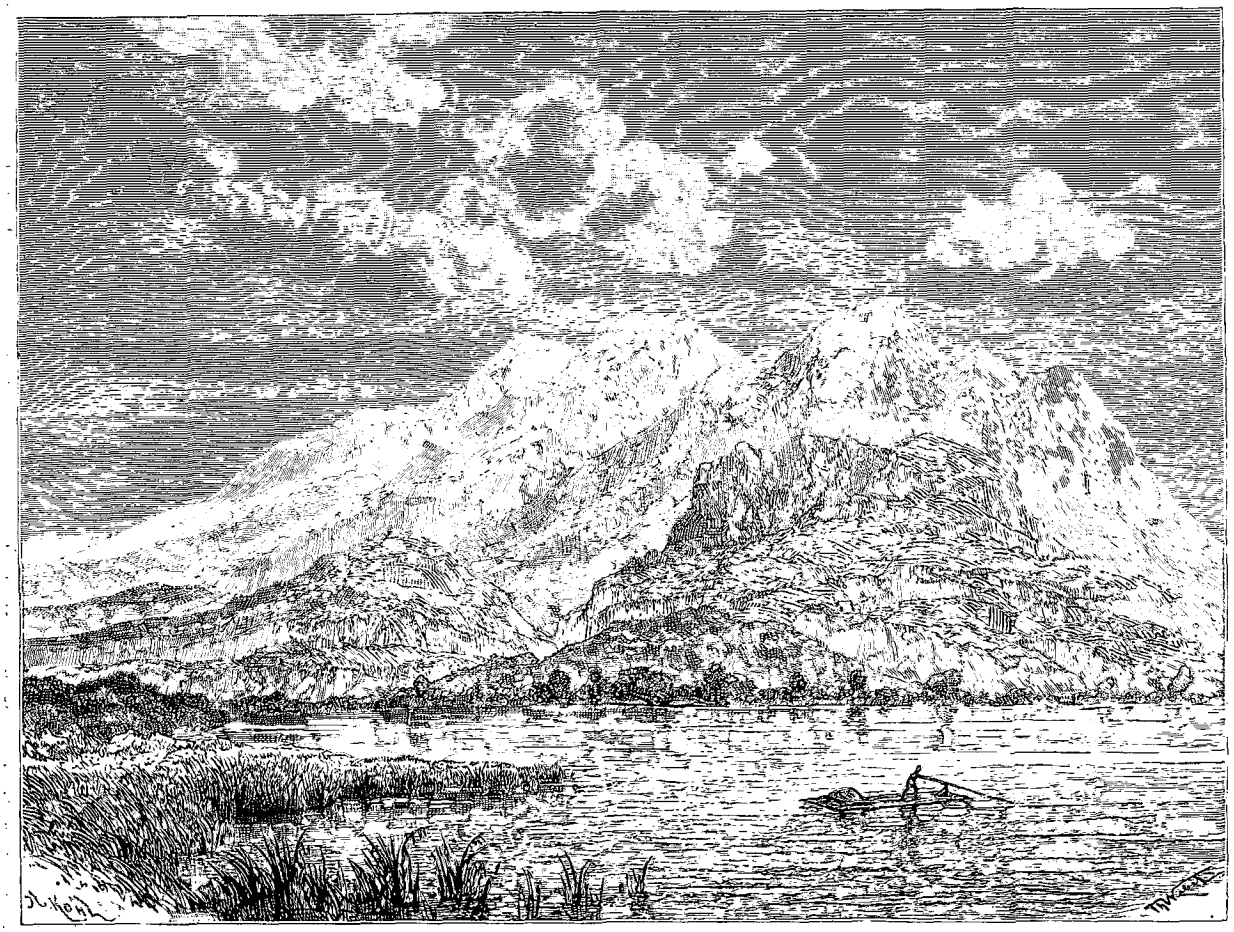
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemin de la lagune et du village de San Pablo, car le sentier qui contourne le Yana-Urcu et passe à Malchingui était également impraticable. Je me dirigeai donc droit vers l'est, à travers des champs bien cultivés. Les haies étaient plantées d'un grand arbuste ou arbrisseau de la famille des Euphorbiacées, ressemblant beaucoup à un *Ficus elastica*, et que j'ai su depuis être l'*Euphorbia laurifolia* de Jussieu.

Les habitants de cette contrée sont à la fois agriculteurs et industriels. Sur le seuil des cases, on voyait partout ces métis d'Indien et d'Espagnol brodant, tissant, filant, teignant les étoffes, fabricant des objets de cuivre, éperons et étriers, et aussi des chapeaux de feutre. L'intelligence, la bonne humeur, brillaient sur leur visage, et c'était plaisir de voir cette population laborieuse, cette ruche pleine d'activité, au sortir des peuplades ignares, sales et paresseuses.

Dès que le chemin commença à s'élever et que la vue de la lagune de San Pablo se déroula tout entière, je pris une vue de ce lac et de l'Imbabura qui le domine au nord-est, avec ses crêtes multiples.

Tout près de là vivent les Indiens de San Roqué, singulière tribu ayant gardé ses mœurs à demi barbares au milieu de la civilisation qui l'entoure. Pour

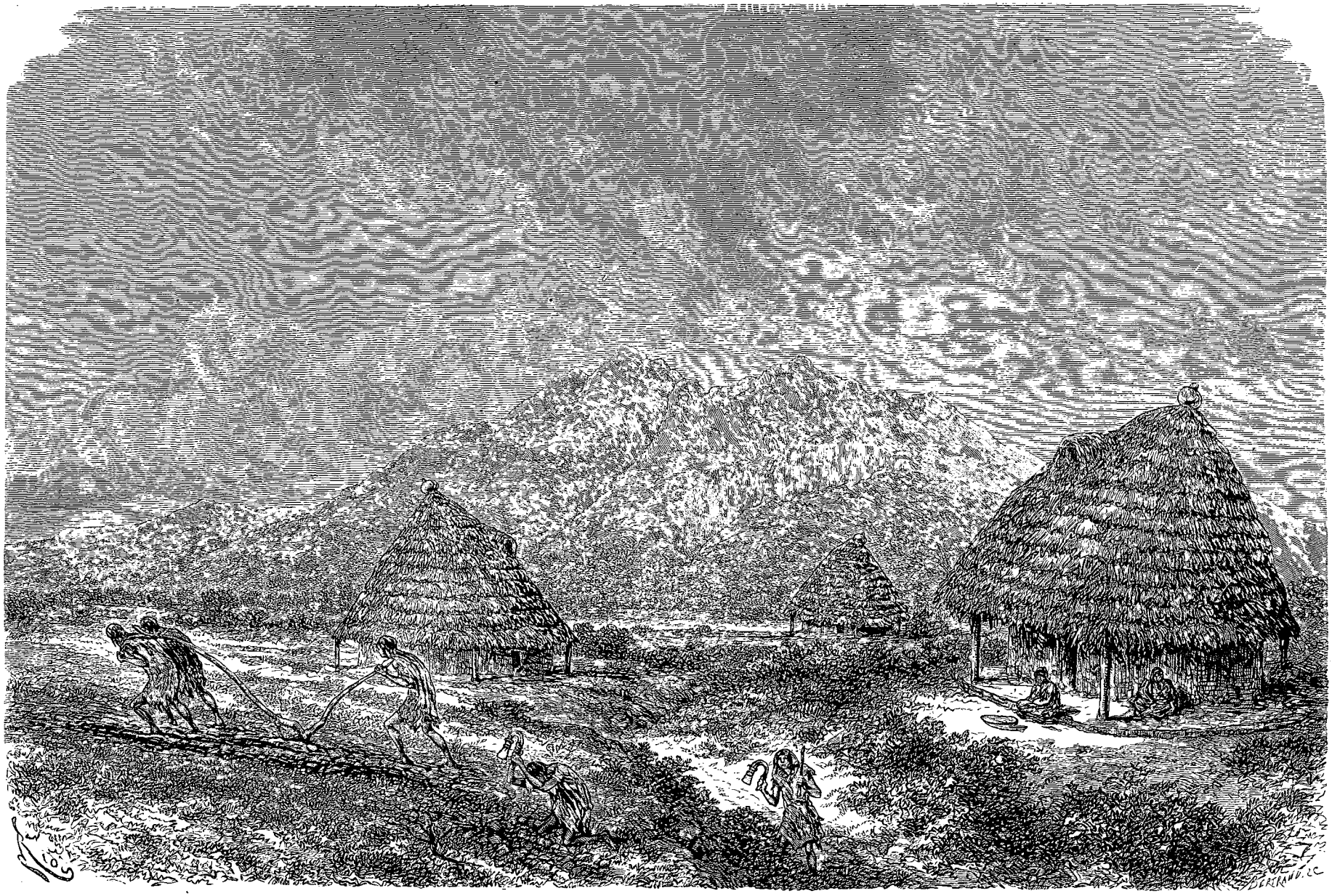


L'Imbabura et le lac de San Pablo. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de M. André.

les visiter, je quittai le chemin et m'engageai dans l'un des sentiers qui conduisaient au lac, que je trouvai couvert sur les bords de grandes totoras (*Scirpus*) et de milliers d'oiseaux d'eau sauvages. Son altitude est de deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept mètres. Sa longueur est de huit kilomètres et demi, et sa largeur moyenne de onze cents mètres. Dans ses eaux claires vivent de petits poissons noirs comme ceux de l'Imbabura, et les rives abondent en loutres que les Indiens chassent et dont ils vendent les peaux sous le nom de *chilcapan*.

Entourées de haies épaisses, les demeures ou plutôt les huttes des Indiens de San Roqué (dits aussi de San Pablo) ont une forme bizarre, pittoresque, que mon dessin reproduit aussi fidèlement que possible. Je pénétrai dans l'une d'elles, malgré des chiens menaçants. A ma vue, les habitants rentrèrent subitement dans leurs cases. Il fallut parlementer. Je fis comprendre que je venais en ami, et quelques miroirs, couteaux et verroteries furent le « Sésame, ouvre-toi » de ces retraites mystérieuses, moins brillantes cependant que le palais d'Aladin. Ces pauvres gens, hommes, femmes, enfants, vêtus chacun d'un pagne de bayéta sombre, étaient accroupis sur le sol, faisant des tasses de terre cuite (*tirras*). Les femmes modelaient ces petits vases avec les doigts, et les enfants les portaient sécher au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



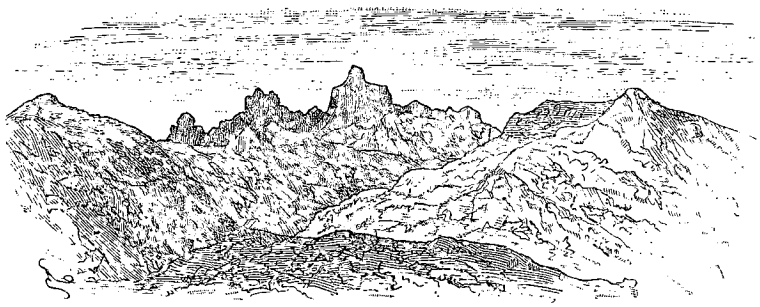
Les Indiens de San Roqué. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soleil. D'autres tressaient de grosses cordes de jonc (*vogas*) obtenues avec les *Carex* de la lagune. Tous répondirent à mes questions par des monosyllabes à moi inconnus et quelques rares mots d'espagnol prononcés avec une grande timidité.

Dans le champ voisin, on procédait au labourage pour l'ensemencement du maïs, et au binage des ocas. La charrue, composée d'un bâton auquel un coutre de bois rond était attaché avec une liane, était traînée par deux hommes et dirigée par un troisième : procédé de culture primitif, qui suffit cependant pour ameublir ces sables légers. Les bineurs employaient une houe (*azuela*) ayant la forme de l'ancienne hache des Schyris, avec un lien et un coin, et un manche très court et recourbé. Une pelle de bois leur suffit pour bêcher ces terres légères. Pour obtenir d'un de ces sauvages qu'il restât immobile, il me fallut user d'une grande patience. Mais, ayant eu la malencontreuse idée de lui montrer son portrait ébauché sur mon album, il décampa comme si le feu eût été à ses trousses. Un de mes péons, que j'interrogeai là-dessus, me répondit :

« *Señor*, quand on prend le portrait d'un Indien catéchisé, il croit que le Diable, à qui l'on peut donner son signalement, viendra bientôt le chercher, et il se sauve. »



Vue du Yana-Urcu. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

On laisse San Pablo sur la gauche, vers le nord, avec ses jardins alignés, défendus par leurs *chambas*, bien irrigués par d'abondants ruisseaux. Plus loin s'étendent des pâturages couverts de bétail. Un cirque de montagnes entoure ce riant paysage.

La montée du Páramo commence et bientôt le sol se peuple de plantes caractéristiques : weinmannias, ostéomélès, etc., aux rameaux desquels pendent les longues barbes des mousses et des lichens. Un vent violent s'élève. Le chemin, de plus en plus difficile, nous tenait en réserve, comme le disent mes muletiers, de vilains morceaux (*pedazos feos*). En vue du village de Cayambé, plaqué sur les pentes opposées au sud-est, après une large vallée, les prairies se peuplent de bestiaux, et la hacienda de la Compañia présente une apparence de richesse agréable à constater après toutes les misères que nous venons de voir.

A droite, le Yana-Urcu profile sur l'horizon les rudes dentelures de ses crêtes bizarres, formant une ligne allongée sur la Cordillère occidentale. Son nom, qui veut dire « Montagne Noire », se justifie par l'aspect sombre de ses trachytes soulevés, à parois perpendiculaires.

La neige elle-même ne peut tenir sur ces falaises volcaniques, et l'on voit la montagne dresser ses pics dentelés, sombres et menaçants, à la hauteur de quatre mille sept cent quatre-vingts mètres.

Le soir, vers cinq heures, nous arrivions à l'ancienne hacienda de Tupigaché, dont une troupe d'arriéros de passage avait pris possession. Force fut de dresser notre tente sur la loma et de faire la cuisine en plein air.

Le coup d'œil présenté par les arriéros devisant autour du feu après avoir placé leurs ballots sous l'abri du tambo était fort curieux, et l'animation des beaux parleurs de la bande, qui racontaient verbeusement leurs aventures, où chauves-souris, vampires et serpents jouaient toujours le premier rôle, ne manquait pas de pittoresque.

Cette nuit fut occupée à une chasse assez singulière. Comme je suivais, en attendant le souper, les bords encaissés du petit rio de Tupigaché, en quête de plantes nouvelles, d'insectes et de minéraux, j'aperçus, le long de la paroi d'un rocher vertical, des traînées blanches produites évidemment par les déjections d'un oiseau de nuit. En m'aidant des pieds et des mains, je me hissai jusqu'à l'endroit précis, où je trouvai un trou creusé dans la roche et servant de retraite à l'animal, dont les traces étaient encore fraîches. Mon parti fut bientôt pris. Quand la nuit fut tombée, et que la lune me permit de grimper à travers les fissures du rocher, je m'armai d'un filet à insectes, emmanché d'un long bâton, et, aidé d'un péon, je me postai près du trou après l'avoir bouché d'un tampon de mousse. Peu d'instants s'étaient écoulés lorsqu'un oiseau assez gros arriva, tenant une souris dans son bec. Il trouva sa porte fermée, eut un moment d'hésitation, mais le filet s'abattit rapidement sur lui et le fit prisonnier. C'était une chouette à terrier (*Strix urucurea*), espèce qui se retrouve dans la zone équatoriale et intertropicale, jusqu'au Brésil et à la Plata.

Le lendemain, de bonne heure, nous levions le camp après avoir ingurgité une calebasse de chocolat, que l'on fait mousser ici au moyen d'un moulinet (*molinillo*) de forme particulière, et nous prenions bientôt la voie des lomas pour nous diriger sur Tabacundo. C'est le premier puéblo de la province de Pichincha ; celle d'Imbabura reste pour toujours derrière nous. Tabacundo est un village assez pauvre, mal tenu, d'où la vue s'élève sur le Yana-Urcu, mais il attire l'attention par les clôtures de ses champs ou murs de gazon plantés d'agaves, et par la singulière parure végétale qui couvre ses murailles et ses toits de chaume. J'y retrouvai les mêmes plantes qu'à Tuquerrès, avec quelques espèces de plus : écheverias, pourpiers, ollocos,

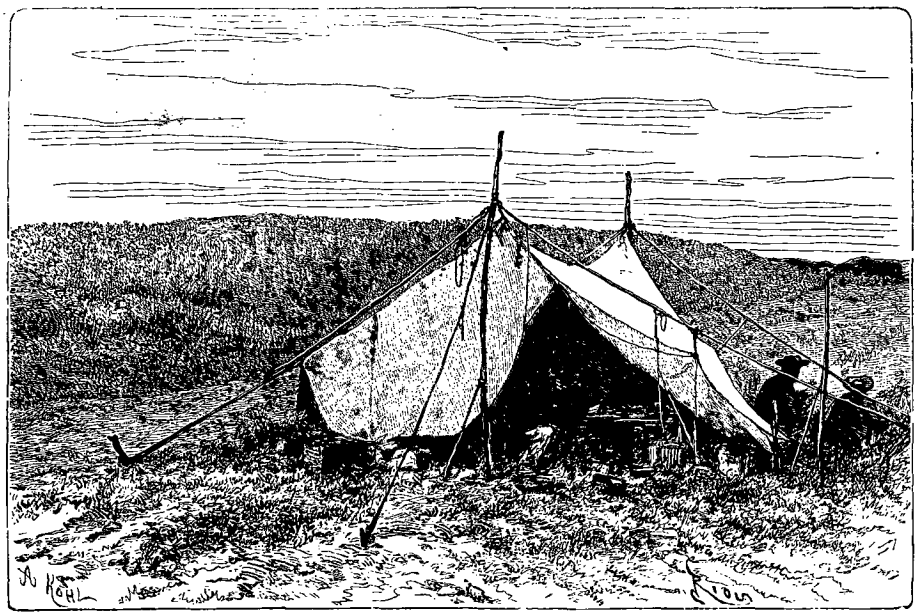
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bromes, labiées arbustives à fleurs orangées, pépéromias, opuntias, cierges, érodiums, fougères et mousses argentées.

Dans les étapes qui suivirent, il fallut recourir au campement en plein air, développer la tente et ses accessoires, les longues savanes à parcourir n'offrant guère de stations hospitalières.

Par une suite de plans inclinés, le chemin, à peine frayé sur la loma, se dirige vers la vallée du Pisqué, sans perdre de vue le magnifique volcan de Cayambé, dont la majestueuse silhouette s'élance dans les airs à la formidable altitude de cinq mille neuf cents mètres [1]. Cette hauteur n'est dépassée dans l'Ecuador que par celle du Chimborazo. Une enveloppe de neige de quinze cents mètres de hauteur en coiffe le cône tronqué, et son éclatante blancheur scintille éternellement aux rayons du soleil de l'Équateur, sous la ligne même, « comme si la nature, a dit un illustre voyageur, avait voulu tracer cette grande division du globe sur un de ses monuments les plus grandioses. » Le véritable nom du volcan est Cayambé-Urcu (mont Cayambé), et non *Cayambur*, comme les académiciens français Bouguet, Godin et La Condamine l'avaient indiqué par erreur au siècle dernier.

Notre course se poursuit par Cachihuango, puéblito voisin du Yana-Urcu, dont nous nous sommes beaucoup rapprochés, et bientôt commence la descente dans la profonde vallée du rio Pisqué, affluent du Guaillabamba. Nous arrivons à cette troisième rupture de la Cordillère occidentale, au milieu de scènes semblables à celles du rio Chota. Des montagnes de sable, que le vent balaye et nous jette au visage; parfois des huttes sauvages comme à la traversée du puéblito d'el Cascajal, au milieu de roches blanches, brûlées du soleil; quelques habitants misérables errant dans ces solitudes; enfin une cascatelle d'eau en poussière et assez jolie, nommée la Québrada Chorréra, tels sont les traits saillants notés dans cette course. Nous voici au rio Guaillabamba, au fond d'une vallée de huit cents mètres, au-dessous de Cachihuango. J'ai trouvé l'altitude du pont du rio Pisqué égale à deux mille quatre-vingt-six mètres. Cette vallée peut donc être également classée parmi les plus profondes du globe, avec celle du Guaillabamba, qui se creuse près de là, à trois cents mètres plus bas encore.



Campement dans la savane de Tupigaché. — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

En cet endroit, avant la descente, je traversai pour la première fois la ligne équatoriale, à trois heures de l'après-midi.

Le pont du rio Pisqué, de cinquante mètres de longueur, s'était rompu quelques jours avant notre arrivée. De ses trois arches de pierres, celle de la rive droite gisait au fond de la rivière. La traversée, pour les hommes et les bêtes, devenait un problème périlleux. En s'affaissant, l'arche avait disjoint tout le reste du pont, que les eaux mugissantes minaient rapidement, et qui allait avant peu disparaître en entier. J'organise le passage. On abat à coups de pioche l'angle du parapet qui menace ruine, et deux hommes, l'un devant, l'autre derrière, tirent les mules par une corde en les soutenant de la main aux endroits où la corniche est brisée. Malgré ces efforts, une de mes pauvres bêtes, portant les provisions de bouche, est précipitée dans le torrent, et j'ai la douleur de la voir disparaître avec sa charge et rouler de cascade en cascade jusqu'aux profondeurs extrêmes du rio (voy. p. 381).

Le reste du passage s'opère sans autre dommage que

1. Les observateurs ont varié dans la hauteur qu'ils ont attribuée au Cayambé. Les académiciens français ont indiqué 5902 mètres, Humboldt 5901, Villavicensio 5953 mètres et Reiss 5840.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des déchirures et des glissades, et nous remontons, assez tristes, les pentes opposées.

Après le pont, la nature a repris l'aspect sauvage du rio Chota. De gros *Schinus Molle* tordent entre les pierres leurs troncs difformes, mais une verdure légère et lustrée rend leur feuillage élégant, et leurs racines s'incrustent entre les cassures des roches calcaires, blanches comme du kaolin, alternant avec les couches de sable. Des débris de trachyte, de porphyre, de pierre ponce, d'autres roches *cuites* de couleur rouge brique, des cendres, des fragments carbonisés, ont été lancés pêle-mêle dans cette faille gigantesque par les éruptions des volcans voisins. Les plus gros blocs ont roulé jusqu'au fond; d'autres se sont pittoresquement arrêtés sur les pentes.

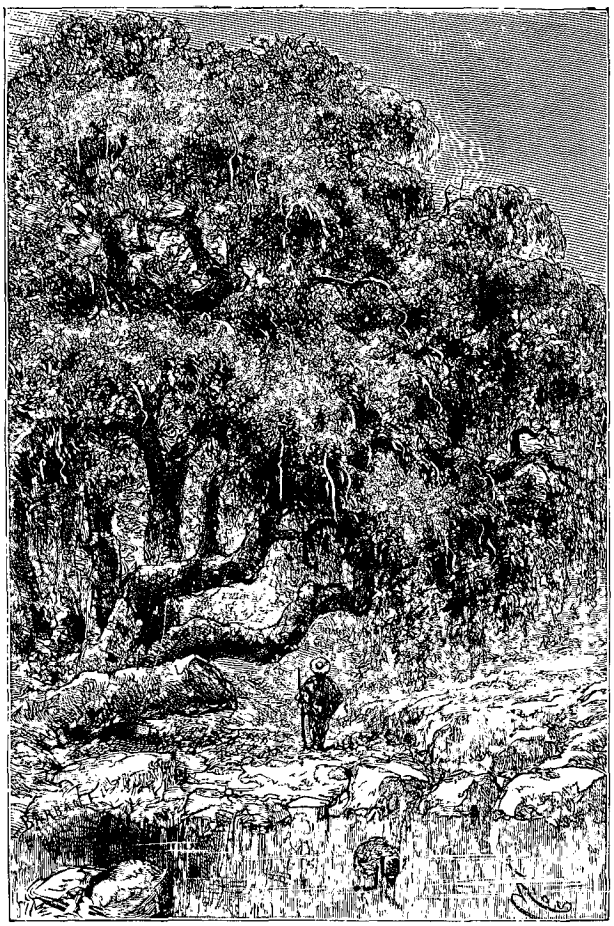
Le village de Guaillabamba, que l'on traverse à quelques kilomètres de là, après avoir grimpé entre des roches blanches friables et traversé des sables infertiles, forme un agréable contraste par sa fraîche verdure et ses jardins bien cultivés. Son altitude est de deux mille cent six mètres et sa température moyenne annuelle de dix-huit degrés. Les maisons sont bâties en cannes de Provence (*Arundo Donax*), plante introduite d'Europe, nommée ici *carrizo* et qui s'est naturalisée dans la région.

C'est notre dernière étape avant Quito. Nous partons à trois heures du matin pour atteindre de bonne heure la capitale. Le rio de Guaillabamba est traversé au saut d'Alchipilchi, à l'altitude de dix-sept cent dix-neuf mètres, sur un pont de pierre d'une seule arche, au-dessus d'une profonde crevasse où les eaux roulent en fureur, noirâtres avec des reflets de bronze, dans le cadre d'une scène admirable par sa sauvage horreur.

A six heures, le soleil émerge derrière la Cordillère orientale après un crépuscule de cinq minutes, et nous avançons sur un chemin facile, dans une douce température. Sur une immense esplanade ouverte à l'est, blanchit, dans le lointain, la pyramide de Caraburo, élevée par les académiciens français sur l'emplacement de l'un des principaux signaux qu'ils établirent pour la célèbre triangulation d'où est sortie la mesure exacte du méridien terrestre.

Laissant mes gens et mes charges me suivre de leur pas ordinaire, je m'arrête seulement une dernière fois pour prendre le croquis d'une Indienne qui chemine portant un enfant à la mamelle attaché dans un mouchoir pendu à son cou, le dos chargé d'une montagne de bois qu'elle va vendre à la ville.

Quito est devant moi, caché encore par une colline de sable. Derrière cet obstacle sont des amis, des nouvelles d'Europe qui m'attendent depuis de longs mois. Je n'y tiens plus. Je pique des deux, et un galop de quelques heures m'amène en vue de Quito, où je mets enfin pied à terre et où m'attend une réception cordiale.



Le faux-poivrier (*Schinus Molle*). — Dessin de Riou, d'après les croquis de M. André.

Dès l'entrée dans l'un des faubourgs de Quito, soit par le nord, en venant d'Ibarra, soit par le sud, en venant de Guayaquil, l'aspect est saisissant. C'est bien là une ville ancienne. Tout y parle des Espagnols, qui ont superposé la civilisation européenne à la civilisation inca. Les habitations du peuple, faites en pisé à pans de bois, ou celles des artisans et des riches, à deux étages, mieux bâties, couvertes en tuiles, sont toutes contemporaines d'un autre âge. Parmi les monuments nombreux de la Renaissance espagnole, dispersés dans toutes les rues, ce qui a survécu aux tremblements de terre est fruste, lézardé, d'un gris terne ou doré par la patine des siècles et couvert d'une végétation herbacée, barbe vénérable de ces visages de pierre.

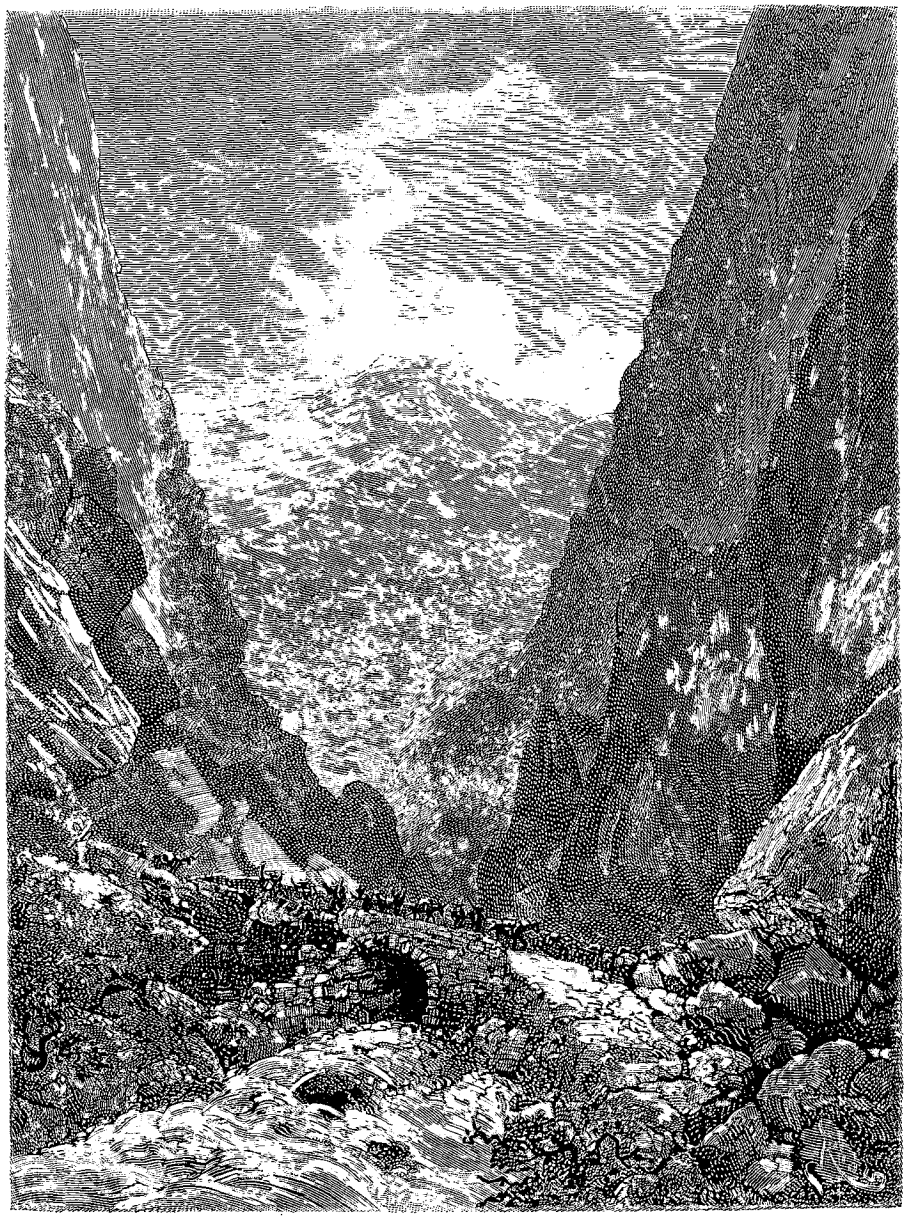
A peine quelques *Eucalyptus* récemment plantés jettent-ils une note moderne dans ce concert d'antiquités, en rappelant, par un souvenir australien, l'existence d'autres continents.

Sur le large chemin (l'ancienne « route des rois »), de longues files d'Indiens, venus des pays d'alentour, montent à la ville, apportant les denrées de consommation. Vêtus de leurs *tambas* ou *bayétas* de laine grise rayée, attachées à mi-corps par une large ceinture jaune brodée, ils portent leur charge sur le dos, dans un panier (*canasto*) cylindrico-évasé, fixé à la fois sur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épaules et sur le front par la courroie de cuir nommée *cargadera*. Un très long bâton à chaque main, ils parcourent ainsi de longues distances, grimpant avec des poids énormes, des vallées de Lloa, de Nanégal, de Mindo, de tous les points de la Cordillère qui produisent les fruits de la terre chaude : bananes, ignames, chérimoyas, oranges, ananas, etc. Du sommet des montagnes boisées, ils apportent le bois de chauffage, toutes les forêts ayant disparu autour de Quito. On souffre de voir ces pauvres créatures, surtout les femmes, réduites ainsi à l'état de bêtes de somme.

Les rues de la ville, dont le sol accidenté se draine facilement vers les québradas qui la parcourent et l'enserrent [1], sont généralement droites et rectangulaires.



Passage perilleux du rio Pisqué (voy. p. 379). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

On les a assez bien pavées, au moyen de cailloux roulés maintenus au milieu par des lignes de petites dalles et d'autres rangées de gros pavés qui encadrent les premiers et facilitent la marche des habitants.

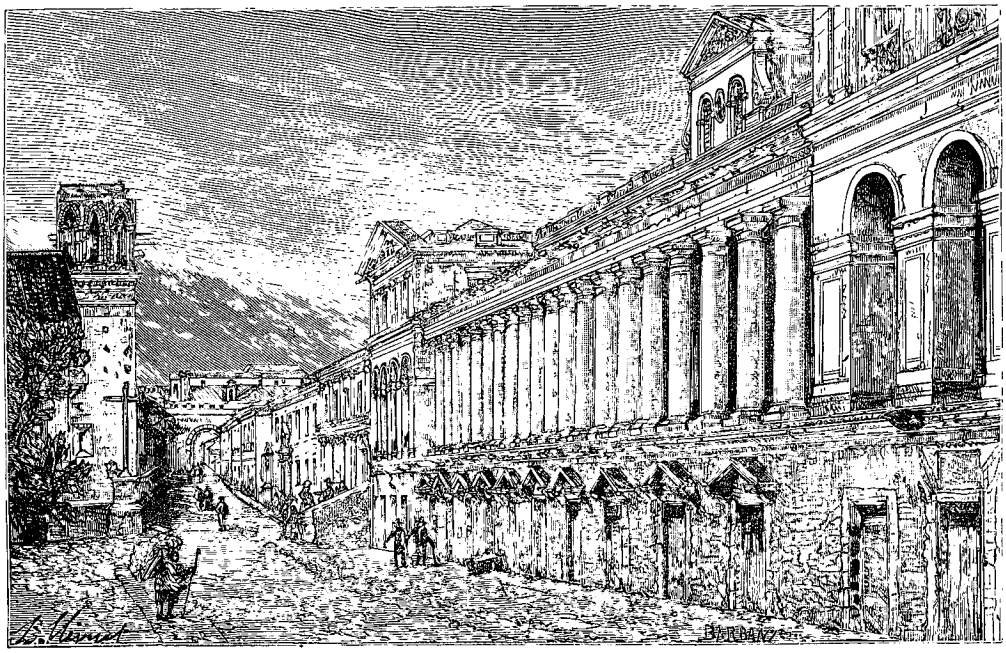
Quito, au pied du volcan de Pichincha, qui le menace sans cesse de ses éruptions, Quito renferme dans son enceinte une haute colline, nommée « el Panecillo », d'où l'on jouit d'une vue superbe et très étendue. De là toute la ville se développe avec une clarté parfaite, et comme l'aspect de ses monuments n'a pas changé depuis de longues années, je renvoie le lecteur aux excellentes descriptions que M. Ernest Charton en a données dans *le Tour du Monde* en 1867. Je me contenterai d'ajouter quelques détails complémentaires.

1. Les québradas de Jérusalem, de Manosalbas, de Itsimbia, et le rio Machangara.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La cathédrale s'élève sur la grande place (*plaza mayor*), dans le centre d'activité de la cité, en face du jardin public et près du palais du Gouvernement. L'examen de notre dessin nous dispensera d'en donner la description. Mais un trait caractéristique de ce monument est le grand promenoir en terrasse (*altozano*) qui le précède, et auquel on accède par un escalier monumental. Rien n'est plus curieux que l'animation de la place, vue de cette terrasse, un jour de marché, lorsque les marchandes la peuplent de leurs petites tentes semblables à des parapluies carrés. Les Indiens des villages de la Magdalena, de Sembiza, de Chillo, de Tumbaco, courbés sous leurs charges ou se reposant, vêtus de leurs costumes variés : canasteros (porteurs), marchands d'alfalfa et de cannes à sucre, porteurs d'eau si singuliers avec leur énorme jarre retenue sur le dos par des cordes, vendeuses de sel avec leurs balances, colporteurs de boîtes, de chaises, de guitares, marchandes de petits pains de maïs drapées dans leurs châles rouges, montreurs de marionnettes (*muñecas*), tout ce peuple bariolé s'agite et se presse dans un désordre pittoresque que le touriste, ami de la couleur, ne peut se lasser d'observer.

Le type le plus connu des Indiennes qui apportent les denrées à Quito est caractérisé par des femmes de taille moyenne, trapues, aux extrémités fines et nerveuses, aux muscles puissants. Leur taille est courte, les épaules larges et carrées, les seins larges et déprimés. Le teint est d'un brun roux ou bistré. La tête, ronde et élargie, offre des traits durs et grossiers, un nez épaté aux narines fines, une bouche grande à lèvres épaisses, des yeux un peu relevés aux commissures extérieures, un front bas, étroit, et des cheveux noirs, plats, drus, en désordre. Le costume se compose généralement d'une ample tunique de gros drap (*bayeta*) gris à raies noires, appelée *anaco*, et d'une ceinture jaune avec broderies rouges sur fond gris. La ceinture de tête, que nous avons vue sous le nom de *cargadera* dans le sud de la Nouvelle-Grenade, se nomme ici *achanga*. La chemise brodée rouge sur blanc est simplement la *camisa;* la ceinture, si elle est étroite, se nomme *faja*, ou si elle est plus large, *mama chumbi*. Enfin, le bâton obligatoire pour marcher dans les chemins raboteux des Andes est la *tauna*. J'ai acheté et rapporté un de ces costumes entier, *tout neuf;* on me permettra d'insister sur ce qualificatif, la saleté de ces Indiennes étant proverbiale. Elles coupent leurs cheveux à la hauteur des oreilles ; les hommes, au contraire, les gardent longs.



Palais du Gouvernement, à Quito. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

La plaza mayor de Quito, autrefois libre et nue, a été plantée en jardin public par les soins de Garcia Moreno. Le tracé de ce square est peu compliqué : une étoile avec huit allées, dont une fontaine occupe le centre. L'ornementation du jardin est intéressante en ce qu'elle présente quelques végétaux indigènes, fait rare dans ces contrées. Ce sont des daturas aux fleurs blanches odorantes, des barnadésias couverts de leurs pompons roses, des haies formées de durantas épineux aux grappes bleues et aux baies jaunes, des saules de Humboldt qu'on a étêtés, au grand dam de leur port élégant et pyramidal. Quelques fleurs d'Europe complètent cette décoration végétale, dont l'aspect est assez misérable.

Un côté de la place est occupé par le palais du Gouvernement. C'est un édifice d'assez belle apparence, à deux étages, avec un péristyle élevé, soutenu par une colonnade de bon style. De ce péristyle, le président Garcia Moréno est tombé sur la place, le 6 août 1875, abattu par le revolver de l'assassin Rayo. Ce misérable

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cathédrale de Quito. — Dessin de MM. Clerget et Ferdinandus, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était un Colombien, originaire de Cali, qui avait été nommé gouverneur du Napo, puis destitué pour ses concussions. Il se vengea avec une férocité sans égale. Le président étant tombé, blessé seulement, Rayo descendit l'achever. Il s'acharna sur lui à coups de machété, lui fit dix-huit profondes blessures, dont huit au crâne, toutes mortelles. Les mains étaient hachées, un bras était coupé entièrement. On trouva sur la poitrine du président le message qu'il venait de lire au Congrès, et qui était littéralement « scellé de son sang ». L'assassin fut arraché, par les soldats, du corps de sa victime, sur lequel il s'était accroché comme un vampire. On le fusilla sur-le-champ. Deux de ses complices furent exécutés : l'un, Andrad Campusano, le 11 août; l'autre, Manuel Cornejo, plus tard. L'horreur causée par ce crime fut universelle. On fit au président de solennelles obsèques : il fut enterré dans l'église de la Compañia. La ville fut déclarée en état de siège. Le vice-président remplaça le chef de l'État pendant quelques semaines, et, un mouvement populaire ayant renversé le ministère, des élections générales eurent lieu, qui amenèrent à la présidence de la république don Antonio Borrero.

Le président Garcia Moreno. — Dessin de Thiriat, d'après la photographie d'un portrait.

Garcia Moreno, dont j'ai déjà cité plusieurs actes d'intelligence et de vigueur, était un homme d'une trempe extraordinaire. Caractère franc, loyal, généreux, mais autoritaire, violent, il croyait que le peuple équatorien ne pouvait jouir d'une liberté illimitée. Cette théorie, il la mettait rigoureusement en pratique. Aucune classe de la société ne trouvait grâce devant lui. D'une vie pure et austère, brave à l'excès, travailleur infatigable, il vivait en ascète et était dur pour les autres. Si un Indien méritait un châtiment, le président était plus clément pour lui que pour un haut fonctionnaire. Si un employé arrivait en retard, une amende de trois piastres lui était infligée; si c'était le portier, une piastre; un chef de division payait quarante piastres, etc. Quand le cadran d'un couvent ne marquait pas l'heure juste, à l'amende les moines!

Il avait fait frapper de la monnaie de billon, qui manque dans l'Ecuador, où la dernière monnaie divisionnaire était le calé, pièce de douze centimes et demi. Le Congrès trouva la mesure peu aristocratique et voulut proscrire l'emploi de cette monnaie. Les opposants eurent beau jeu : Moreno fit payer la totalité de leurs appointements en billon. Une révolution ayant éclaté à Guayaquil, il partit sans dire gare, fit les quatre-vingt-dix lieues en crevant trois chevaux, tomba à Guayaquil comme une bombe, quand on le croyait à Quito, arrêta de sa main les meneurs et les fit fusiller sans autre forme de procès. Ce qu'il commença et acheva de travaux publics est incroyable, étant données les finances restreintes de l'État. La grande route de Quito à Guaranda fut tracée magistralement, nivelée et pavée en partie par des ingénieurs français[1]; une école de médecine fut fondée et dotée; une école polytechnique fut établie, bien administrée, largement pourvue; un observatoire s'éleva sur l'emplacement de l'ancien *egido*, des études de chemins de fer furent entreprises et celui du Pacifique conduit assez loin vers les montagnes, etc., etc.

On reproche à cet homme étonnant d'avoir souvent agi en autocrate, d'avoir méconnu les principes libéraux de la constitution, et, fervent catholique, d'avoir été intolérant pour les autres cultes. Je ne puis prendre parti dans ce débat, mais la plupart des Équatoriens que j'ai interrogés m'ont assuré que les révolutions qui ont désolé leur pays depuis la mort du président auraient été conjurées et que la prospérité publique aurait doublé si Garcia Moreno avait vécu dix années encore.

1. Aux portes mêmes de Quito, l'ancien chemin, jusqu'à la hacienda de Arcadia, était autrefois exécrable. Il fallait franchir sept québradas dangereuses qu'on avait surnommées « les sept péchés capitaux ».

Éd. André.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Église de Santo Domingo, à Quito. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS[1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Quito, habitations, monuments, églises et couvents. — L'ancienne Alameda et l'Observatoire. — Réception par le président de la République. — Population de Quito, mœurs, coutumes, alimentation, état moral et intellectuel. — Voies de communication. — Fêtes, processions. — Départ pour la Cordillère occidentale. — Tambillo. — Le volcan du Corazon. — Aloag; les *caucheros*. — L'ortie féroce. — Flore alpestre des Andes. — Descente vers Manabi. — Miligalli et Canzacoto. — Cataracte de San Florencio. — Un paysage houiller; les prêles géantes. — Rancho de Saint-Nicolas. — Les amours d'une aroïdée. — L'arlequin. — Une révolte comprimée. — La récolte du caoutchouc. — Scierie de Miligalli. — Une chasse au coati. — Le rancho des citrouilles. — Le jaguar; un arbre providentiel. — Retour à Quito.

Les maisons de Quito, à un ou deux étages, n'ont rien qui les différencie beaucoup de celles des autres villes de l'Amérique espagnole. Quelques-unes sont cependant revêtues de grossières peintures à fresque, et, dans les faubourgs, il n'est pas rare de rencontrer des façades barbouillées du haut en bas de couleurs criardes.

Les établissements religieux, nombreux et considérables, vestiges bien conservés d'une grandeur passée, mériteraient une description s'ils n'avaient été signalés déjà aux lecteurs du *Tour du Monde* par M. Ernest Charton (tome XV, p. 404 et suivantes). Je visitai le couvent de Santo Domingo, dont le cloître, les murailles couvertes de belles peintures représentant des scènes de la vie de saint Dominique et du Nouveau Testament, les jardins, dessinés dans le style de la renaissance espagnole, l'église surtout, où l'on trouve des œuvres remarquables des peintres de l'école quiténienne, dont le maître le plus célèbre fut Miguel de Santiago, surnommé l'« Apelles américain », offrent un vif intérêt.

San Francisco de Quito n'est pas moins renommé. La façade de l'église était d'un bel aspect. Les deux tours se sont écroulées, mais le reste est à peu près intact. Le monastère est très vaste et renferme de précieuses toiles.

On trouve dans le couvent des Jésuites, près de la cathédrale, le séminaire de San Luis, un musée d'histoire naturelle, l'École polytechnique fondée par Garcia Moreno, l'église dite de la Compañia, une bibliothèque, etc. J'eus le plaisir d'y examiner la célèbre table

1. Suite. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353; t. XLV, p. 337, 353 et 369.

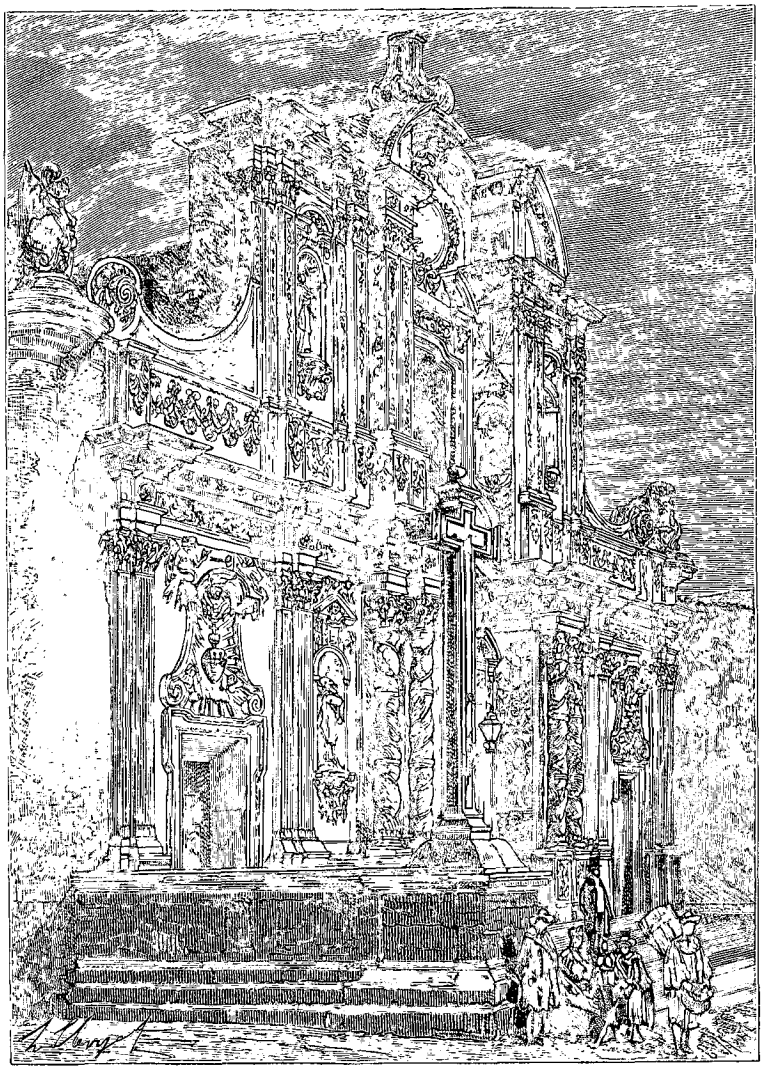
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de marbre avec l'inscription, en date de 1736, qui relate les observations faites par les académiciens français envoyés pour mesurer un arc du méridien terrestre.

Le couvent de la Merced est aussi un immense édifice, où se trouve l'horloge publique de la ville. Le R. P. supérieur, à qui je pus fournir des renseignements sur les missions de l'ouest de la Nouvelle-Grenade, me fit présent d'un curieux tableau sur bois, du seizième siècle, entouré d'un beau cadre du temps et représentant la Vierge au scapulaire.

Les églises de San Agustin, de Santa Clara, de Santa Catalina et d'autres de second ordre mériteraient encore d'être étudiées comme édifices ayant tous un intérêt historique et architectural.

J'en aurai à peu près fini avec Quito monumental lorsque j'aurai cité : le grand hôpital ou léproserie, remarquable par ses dimensions et sa hideuse population, source de pitié pour le public et d'étude pour la jeune école de médecine fondée à Quito dans ces dernières années ; — la colonne (moderne) de la Liberté, sur la place de la Recoleta, où se voit la coupole de l'église de la Escalera, — et enfin le nouvel Observatoire.



Église de la Compañia, à Quito (voy. p. 385). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Cet édifice, en cours d'exécution au moment de mon séjour à Quito, s'élevait sous la direction et d'après les plans d'un astronome distingué, le R. P. Menten. Ce savant me montra ses installations, les beaux instruments construits chez Secrétan, de Paris, la grande lunette qui venait de lui arriver de Munich, de précieux envois de l'Institut de France, etc. L'Observatoire de Quito est situé par 81° 5′ 0″ de longitude ouest du méridien de Paris, à la latitude de 0° 14′ 0″ et à l'altitude de deux mille neuf cent onze mètres au-dessus du niveau de la mer. La température moyenne du lieu est de 14°,19. Les données météorologiques obtenues par le P. Menten sont curieuses [1].

L'enclos où est situé l'Observatoire est l'ancienne Alameda de Quito, dont l'entrée, en pan coupé sur le grand chemin du nord, présente une façade d'une architecture assez prétentieuse, actuellement en ruine et couverte d'une végétation parasite.

On peut encore citer, comme promenade publique, l'*Egido de Iñaquito*, au nord, avec son entourage de maisons de campagne, et au sud celui de Turubamba, également très fréquenté.

De l'une des collines centrales de la ville, on peut contempler à la fois huit grands sommets de montagnes : Cayambé, Antisana, Cotacachi, Cotopaxi, Sincholagua, Corazon, Ilinisa et Pichincha, panorama sans rival sur la terre, et qui explique bien le choix d'un tel emplacement pour ce « magnifique Quito, le nombril du monde », comme l'appelaient les Incas.

Dès mon arrivée, je m'étais mis en rapport avec le consul général de France, M. Boulard, qui m'avait accueilli avec la meilleure grâce. Le lendemain, il me présentait à don A. Borrero, le président de la République (voy. p. 389), qui se montra plein d'intérêt pour

1. J'ai sous les yeux les observations météorologiques d'une année, qui fournissent les chiffres moyens suivants :

Hauteur du baromètre	544m 97
Hygromètre (fractions de saturation)	0m 747
Tension de la vapeur d'eau	8 56mm
Thermomètre centigrade (air libre)	14° 19
Udomètre	35 5mm
Évaporation	6 3mm
Jours de pluie	150
— de brouillard	143
Hauteur de pluie	178mm
Jours d'orage (tonnerre)	68

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la mission que j'avais reçue du gouvernement français. Il voulut voir mes collections, mes notes, mes dessins, et il me signala les contrées à visiter dans l'Ecuador, encore trop peu connues pour la science.

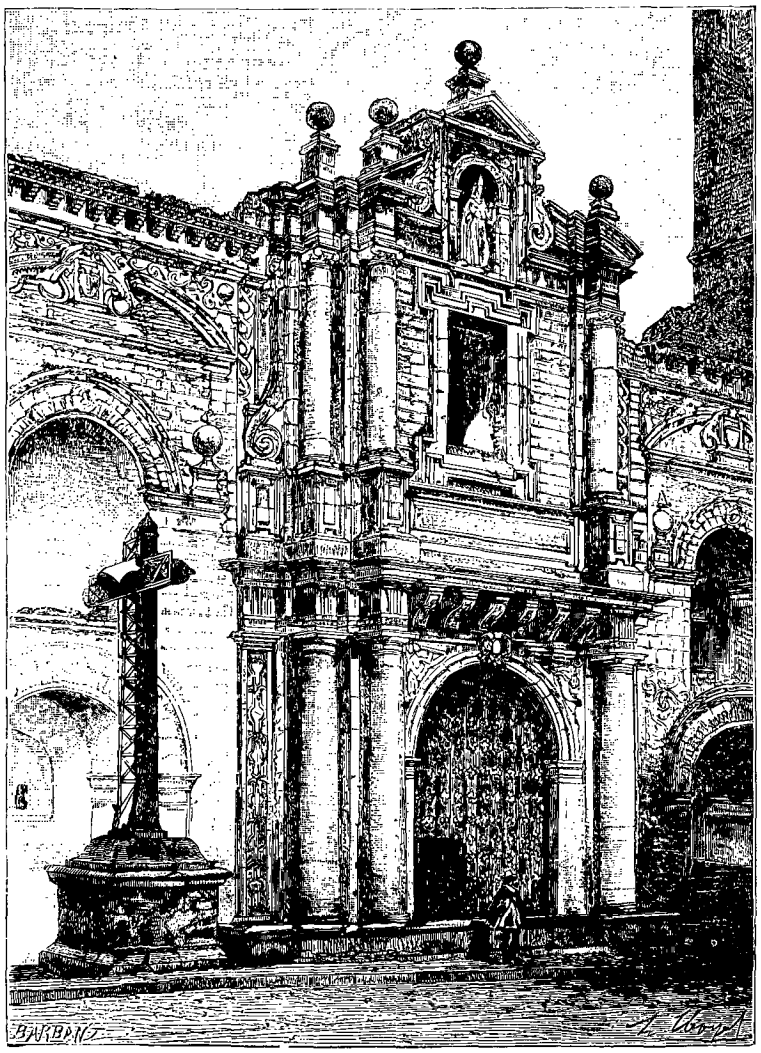
« Je signale à vos recherches, me dit-il, les vallées de Nanégal, de Mindo, de Niébli; elles sont riches en plantes, et les excursions des botanistes, y compris même celles de M. Jameson, qui a longtemps résidé à Quito, n'ont pas atteint leurs basses vallées. Voyez aussi le chemin de Manabi. Cette question est à l'ordre du jour. La voie la plus courte de Quito à la mer préoccupe ici tous les bons esprits. Cette route est ouverte sur un certain parcours; les chercheurs de caoutchouc connaissent bien l'autre : ils vous guideront. D'ailleurs, je vous fournirai des soldats pour vous aider dans les passages difficiles.

— Je remercie Votre Excellence, mais j'irai seul. (J'avais envie d'ajouter, comme ce voyageur à Pœstum : Et qui me protégera contre vos soldats?)

— Enfin vos projets vont-ils jusqu'à la province d'Orienté? Dans ce cas, je vous recommande l'exploration du Morona ou du Pastassa. Il y a là des trésors à découvrir pour l'histoire naturelle. Le Napo est bien connu, surtout depuis l'expédition faite l'année dernière par les savants américains dirigés par M. James Orton, et que nous avons reçus et aidés de tout notre pouvoir. Il faut tourner les regards vers les autres affluents équatoriens de l'Amazone. »

J'assurai le président de ma reconnaissance pour ses bonnes dispositions à mon égard. Il me remit des lettres m'accréditant auprès des autorités locales des pays où j'allais entrer. Je le remerciai au nom du ministre de l'instruction publique, je partis fort satisfait de cet accueil et continuai mes investigations.

La population de Quito, en 1856, était de quatre-vingt mille habitants, si l'on en croit Villavicensio. Quand je demandai à M. Boulard des documents officiels récents, il me répondit qu'il n'avait jamais pu en obtenir lui-même. La petite colonie française qui se réunissait tous les soirs à l' « hotel francès », chez M. Bezançon, dans la rue del Corréo, où j'avais élu domicile, ne me renseigna pas mieux. Aucune statistique digne de foi n'avait été publiée sur ce point important, les habitants étant accoutumés à se cacher, à la nouvelle d'un recensement, pour éviter l'enrôlement et les impôts. Quelques étrangers impartiaux m'assurèrent que le chiffre de quarante mille âmes, cinquante mille au plus, était bien près de la vérité.



Portail de San Agustin, à Quito. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Nous avons étudié précédemment les caractères des indigènes de cette population en examinant l'Indien des montagnes (*serrano*). Si le sang est mélangé de nègre, le résultat est un *zumbo;* l'union du blanc et de l'Indien donne le *cholo*. Ces métis de tous les degrés, à l'exclusion des unions entre Européens, produisent une variété grande; mais la masse populaire, où le type quichua domine, est réduite à une sorte de domesticité voisine de l'esclavage, en dépit de la constitution qui proclame la liberté de tous les citoyens sur le territoire de la République. Nous avons vu ces Indiens réduits à l'état de bête de somme, dans ce pays où les voitures sont inconnues (à de rares exceptions près). Ces pauvres gens labourent la terre, font les ouvrages vils de tout genre, et n'ont souvent d'autre salaire que leur nourriture. D'un caractère doux, ils sont exploités par les classes plus élevées, qui, loin de les éduquer et de les relever, les abrutissent par des

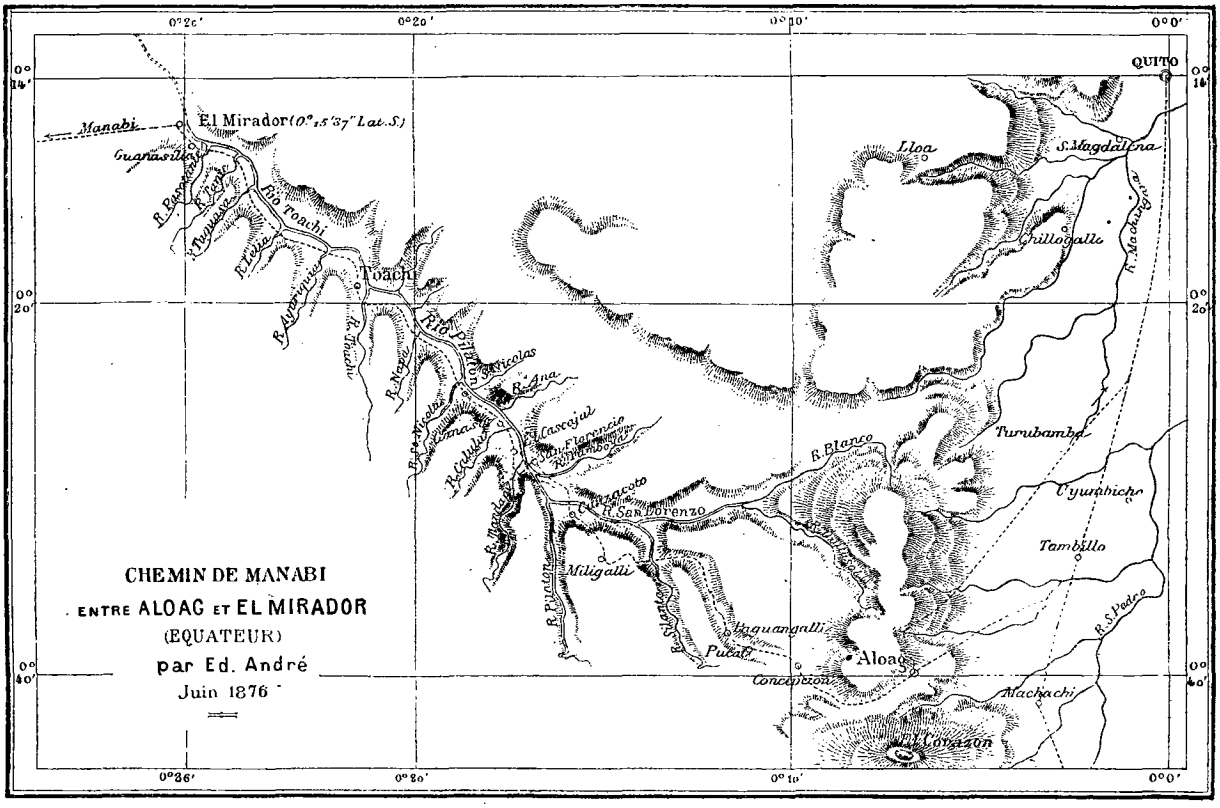
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

châtiments corporels et encouragent leur penchant à l'ivrognerie, vice capital de ces ilotes. J'ai été souvent témoin, à Quito, de scènes violentes de ce genre, qui me faisaient rougir d'indignation.

Un ou plusieurs degrés au-dessus de ces premiers croisements de la population autochtone, apparaît l'ouvrier citoyen des villes, l'artisan, l'embryon de la classe dirigeante. C'est la catégorie des actifs, des politiciens, des faiseurs de révolutions, qui se lassent généralement au bout de trois à six mois de tranquillité, et conspirent dès qu'un gouvernement paraît stable. L'histoire des pronunciamientos de Quito et des autres grands centres de l'Ecuador paraîtrait un tissu de contes bleus, si les tristes résultats de ces convulsions ne sautaient aux yeux de tout observateur.

Vient ensuite un petit nombre de gens distingués, se glorifiant de leur pure origine espagnole, et vivant dans le pays en grands propriétaires, en *gentlemen farmers*. Parmi eux se recrutent les représentants des pouvoirs publics, les chefs de l'armée, les fils de famille qui verront l'Europe et en rapporteront les usages au foyer paternel, les hommes de progrès, industriels ou agriculteurs, qui cherchent à augmenter la valeur intellectuelle et productive de leur patrie.

Enfin, il y a les étrangers : commerçants menant tous les négoces de front, la banque, la vente en gros, le débit au détail, les affaires de terrains, l'achat de la poudre d'or, la « commission » surtout. Ils absorbent presque toute l'activité du commerce national. Je ne parle pas des médecins, professeurs, spécialistes



divers, venus à travers les océans jusqu'à ces hautes altitudes, dans un but particulier, oiseaux de passage qui font rarement souche dans l'Ecuador.

Le costume des « gens du monde » est simple et presque invariable. Vêtements à l'européenne, généralement noirs, recouverts du manteau espagnol ; coiffure de haute forme, ou feutre, rarement chapeau de paille. Le poncho n'est porté que par les gens du peuple. La toilette des dames est noire, de laine pendant la semaine, de soie pour la soirée ou les jours de fête. La mantille madrilène est remplacée ici par le *pañuelon*, qui en diffère à peine. On voit peu de chapeaux ; le voile noir est encore en honneur, mais il faut constater une tendance marquée à *parisianiser* le costume.

« Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es ! » Ce proverbe applicable à la plupart des nations peut trouver son emploi à Quito. L'alimentation de gens peu travailleurs, indifférents, sans grands vices et sans vertus supérieures, se ressent de ces tendances. Le peuple se nourrit de maïs, de farine d'orge (*maïchka*), d'un peu de pain, et il trouve à bon marché son dessert en mâchant une canne à sucre.

Les ouvriers plus élevés dans l'échelle sociale, les artisans et les commerçants, sont sobres. Ils mangent du bœuf, qui abonde dans ce pays d'agriculture pastorale, des pommes de terre (les ocas ont disparu depuis Ibarra) et des légumes variés, de terre froide surtout, quelques-uns de terre chaude.

Comme toujours, mes premières visites furent pour le marché, pour les légumes surtout. Afin de recueillir des renseignements sur la culture à cette altitude, dans les terrains arénacés, je parcourus plusieurs jardins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien cultivés, dans des haciendas diverses, et je constatai la présence des espèces potagères suivantes : pommes de terre, navets (excellents), choux rouges (malades l'hiver), betteraves, ail (mal venant), oignon (médiocre), choux-fleurs (petits), carottes rouges, choux de Bruxelles, de Milan, scorsonères (rares), asperges (venant mal), melons (mûrissant mal et dégénérant), radis, laitues (montant trop vite), épinards (ne grainant pas), céleri et panais (poussant peu), fraises des bois (excellentes), artichauts (petits).

Des arbres fruitiers, il faut à peine en parler. Les pêchers fleurissent toute l'année et ne donnent que des fruits verts et durs, que l'on mange en « dulcès » comme à Bogotá. Les poiriers, pommiers, etc. font triste figure et l'on n'en doit pas conseiller la plantation.

Quito est assez mal pourvu sous le rapport culinaire. Les deux repas quotidiens ont lieu à neuf et à deux heures. On place la cuisine dans un appendice de l'habitation, hangar ou soupente. La cuisine se fait par terre, sur les trois cailloux traditionnels, habitude invétérée que rien ne peut vaincre. Un Quiténien me raconta qu'il avait fait venir de Paris un fourneau de fonte dit « économique ». Il le fit installer avec soin sous sa direction et le livra à sa cuisinière. Le lendemain matin, quand il vint voir « l'effet », il trouva que celle-ci avait juché ses trois pierres et sa *olla* sur le fourneau, et fait son feu « dessus » !

Je répète que je fais des réserves pour des maisons « comme il faut », où les coutumes européennes sont en vigueur depuis longtemps. Je parle, *de visu*, du commun de la population, et je reste large pour les exceptions. Cette réserve faite, je compléterai ma pensée sur l'état de civilisation de Quito.

Don Antonio Borrero, président de la république de l'Ecuador en 1876 (voy. p. 386). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Ce peuple est intelligent, bon, facile à vivre, mais il manque d'énergie et d'activité. Sous les dehors de cette politesse, qui promet tout et ne tient rien, on ne trouve nulle solidité dans l'accomplissement de la parole donnée, et l'étranger étonnerait bien son hôte s'il prenait au mot celui-ci lorsqu'il se met lui-même et toute sa maison « à votre disposition ». L'indolence, l'indifférence est l'état naturel des Quiténiens. Les dames resteront oisives, ou causeront politique et modes de Paris sans chercher à élever leur culture intellectuelle; à l'autre bout de l'échelle, le paysan labourera le sol avec une charrue de bois, se bornera aux outils les plus élémentaires, sèmera son maïs en faisant un trou avec un bâton, et ne prendra aucun souci de sarcler ses cultures. Le maïs, le blé, l'orge, les pois, les choux, les pommes de terre, qui constituent les produits végétaux de grande consommation, n'obtiennent guère plus de travail des cultivateurs que la luzerne qu'ils coupent en bottes pour la porter au marché. Le temps ne leur coûte rien. Un écrivain humoristique a pu dire : « Si jamais on ouvre un chemin de fer dans l'Ecuador, tout le monde manquera le premier train. » On m'a assuré qu'il n'y avait pas dix Équatoriens qui eussent fait l'ascension du Pichincha, situé aux portes de Quito et dont le cratère si curieux est facilement accessible.

Pour se mouvoir dans ce pays, il faut monter à cheval ou à dos de mulet; il y a bien une route charretière de Quito à la Tacunga, mais pas de voitures : aussi les relations avec les muletiers exacteurs, qui exigent le payement d'avance, sont-elles intolérables.

Mais poursuivons nos investigations.

L'Ecuador possède une Université, une École polytechnique et sept collèges. L'Université, en 1875, comptait deux cent quatre-vingt-cinq étudiants, mais on se demande si les résultats sont en rapport avec ces chiffres. J'ai cependant vu, à l'École polytechnique, de belles collections d'histoire naturelle, herbiers, minéraux, oiseaux, cabinet de physique et de chimie, et j'ai visité, en compagnie d'un médecin français, le docteur Domercq, la bonne installation de l'École de médecine, où se faisaient, lors de mon passage, de remarquables préparations anatomiques sur le cadavre. Qu'est-il résulté de ces prémisses? On m'a dit depuis cette époque que la révolution avait arrêté ce bel essor et que tout était maintenant à recommencer.

Les distractions à Quito sont fort restreintes. Il n'y a pas de théâtre, et l'on est réduit aux *tertullias*, qui ne diffèrent guère de celles du Pérou, et jettent seules une note gaie dans la vie monotone des familles. Aux jours de fête, on a les courses de taureaux, mais réduites à une innocente poursuite, qui a pour but, non de tuer l'animal, mais de le taquiner, de le tourmenter et de le vaincre. L'honneur est satisfait, le peuple exulte, le torero est fêté, l'aguardiente circule à flots, et tout le monde va se coucher content.

Le 10 août, anniversaire de la fête de l'Indépendance, met la population en liesse. Tout s'anime et se pare. La plaza mayor se couvre de décorations, les pouvoirs publics se mettent en frais de représentation, les rues se pavoisent, et les réjouissances officielles galvanisent pour quelques moments l'indifférence habituelle.

Mais le véritable amusement national, le sport par excellence, c'est le combat de coqs. Il faut voir, sur la

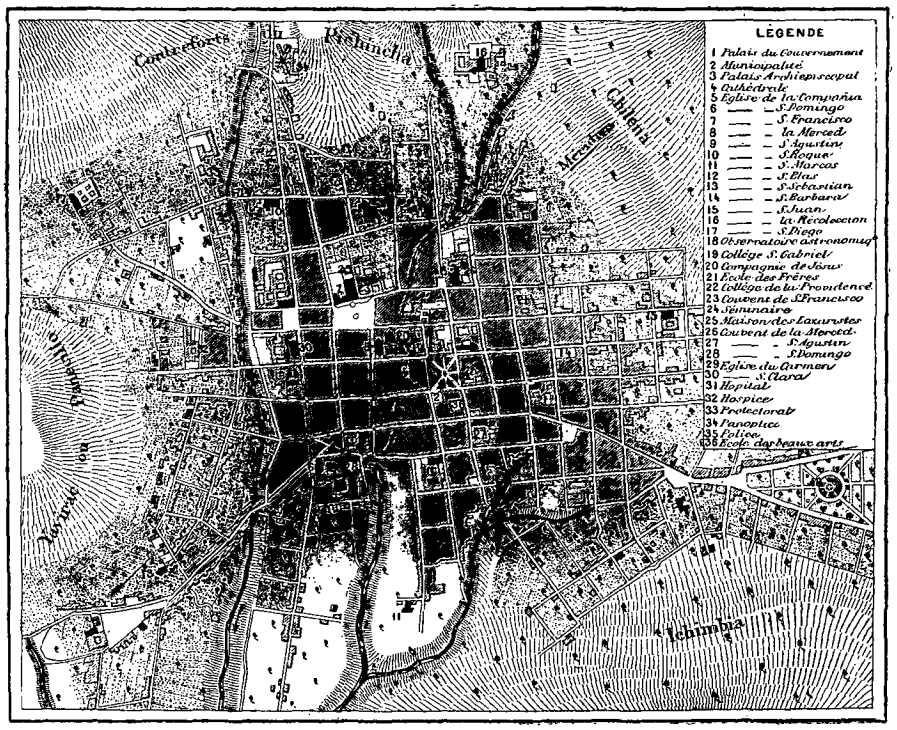
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

place de Santa Catalina, les groupes et les individus qui se passionnent pour ce jeu féroce. L'œil enflammé, ces gens d'ordinaire paisibles se pressent autour de l'arène, et jettent dans des paris extravagants leur argent avec leur raison. Les péripéties de ces petits drames sont celles que j'ai déjà racontées pour Ibagué, dans le Quindio, et je n'y reviendrai pas.

Le goût méridional pour les mascarades se retrouve à Quito, mais atténué par la modération générale qui plane sur toutes choses dans cette atmosphère raréfiée. Il semble que le « soroché » des grandes altitudes, qu'on nomme ici *puna*, influe sur toutes les actions des habitants. Aussi les fantaisies carnavalesques n'ont-elles pas ici tout l'entrain des gaietés romaines ou niçoises. Elles consistent à se battre avec des œufs ou à se jeter de l'eau au visage. Quelques déguisements variés, le plus souvent imitant les costumes des anciens Incas, ajoutent toutefois à l'aspect de ces réjouissances une certaine couleur locale.

Quelques mots cependant sur les processions, qu sont toujours restées en faveur. Quito, « la cité ecclésiastique », est grand admirateur des solennités pompeuses de l'Église, et une immense affluence de peuple se porte vers ces manifestations religieuses. J'ai assisté à la procession de la Fête-Dieu. Cette fête avait eu lieu le 15 juin, mais elle recommença le 25 juin comme une sorte d'octave ou de reprise, non moins courue que la première.

Dès la veille, de nombreux reposoirs avaient été préparés. Très maniérés dans leur architecture, ils étaient



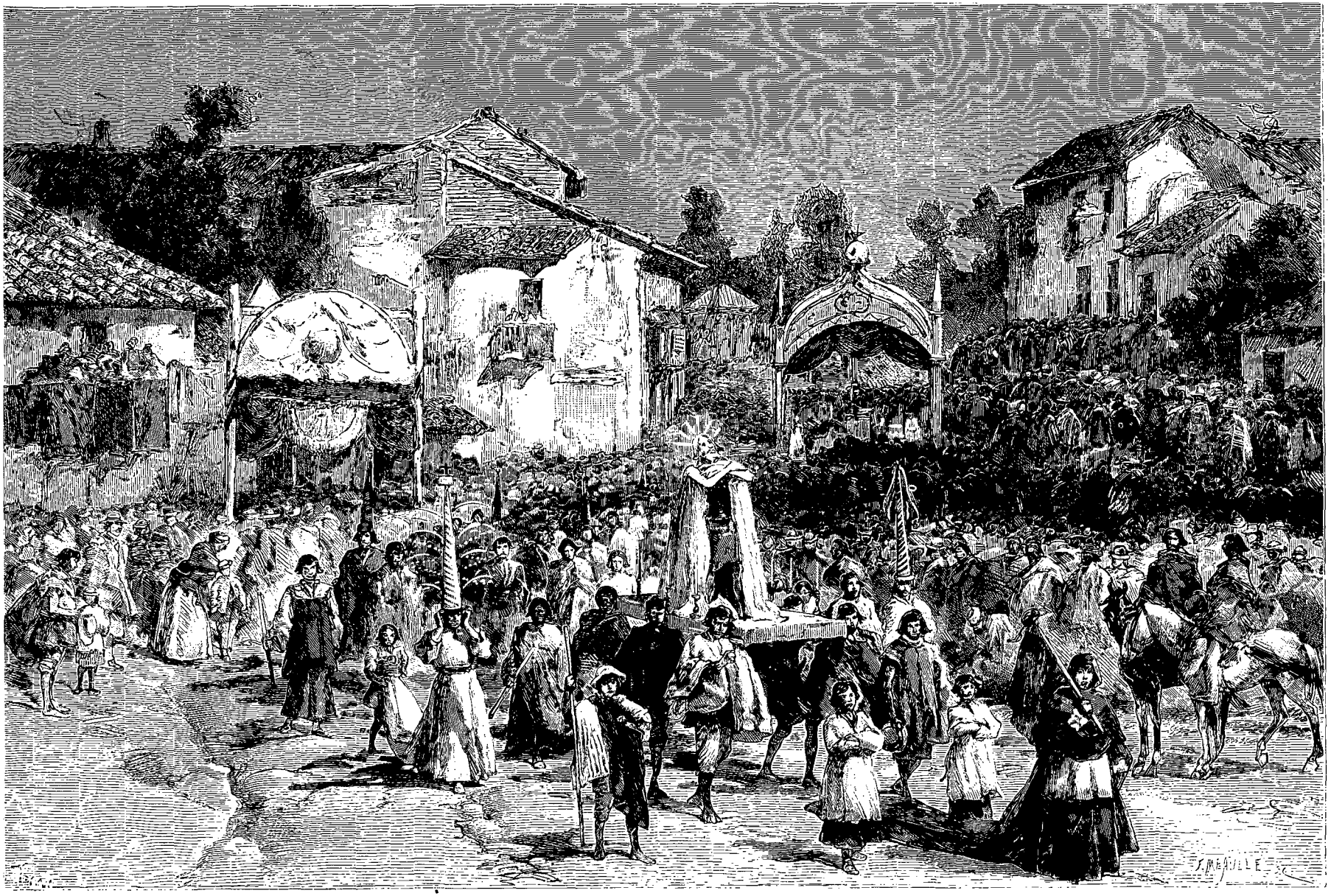
Plan de la ville de Quito en 1875, d'après le P. Menten.

couverts plutôt d'étoffes voyantes, de rubans, de papier et de fleurs artificielles, que de ces nombreuses plantes et fleurs fraîchement cueillies qui prêtent à nos reposoirs de la Fête-Dieu tant de charme et de poésie.

La procession commence. Les cloches ont sonné à toute volée, frappées à la main par des hommes armés d'un marteau ; le cortège s'avance dans un silence recueilli. En tête, le groupe du « Seigneur ». Sur un plancher carré, porté par huit fidèles, la statue du Christ, de haute taille, se tient debout, entourée de cierges et de vases de fleurs artificielles. « El Señor » est frisé avec soin; de longues « anglaises » pendent en tire-bouchons sur ses épaules. Un nimbe à cinq rayons en cuivre doré entoure sa tête. Il est vêtu d'une robe rouge, recouverte à demi par un ample manteau de velours de même couleur, brodé d'or. Deux groupes d'anges, aux ailes déployées, défilent à ses côtés, portés chacun par quatre hommes de bonne volonté.

Le deuxième groupe, celui de la « Madre de Dios », vient ensuite. Le soubassement, de même forme que celui qui supporte le Sauveur, est orné aux quatre coins d'enfants ailés à têtes de poupée, suspendus sur des ressorts en spirale, l'encensoir en l'air, et toujours ailes déployées. Une religieuse de l'ordre de la Merced, trois fois plus petite que la Vierge, est prosternée à ses pieds, les mains jointes et dans l'attitude de la prière. On a épuisé les ornements sur la toilette de la Mère de Dieu. Sur sa robe étalée en forme de volumineuse crinoline se drape un superbe manteau de satin blanc profusément brodé d'or. De longs cheveux noirs, pommadés et luisants, retombent à flots sur ses épaules, et un diadème de rayons surmonte sa tête vénérée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Procession de la Fête-Dieu, à Quito. — Dessin de Tofani, d'après les croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'autres groupes de saints, d'anges, de patrons de la ville ou des environs, vêtus de costumes emblématiques, suivent avec des décorations variées, où les fleurs artificielles, le papier rose, bleu et doré jouent le principal rôle.

Rien n'est plus pittoresque que la diversité des costumes des officiants et figurants. Les ornements des prêtres diffèrent peu de ceux employés par le clergé espagnol ; mais on ne saurait se faire l'idée des complications bizarres de l'accoutrement de certains suivants du cortège. Le dessin seul pourra en rappeler le souvenir. L'histoire de ces vêtements extraordinaires remonte sans doute au temps des Incas. De même que dans les premiers temps du christianisme on retrouvait, dans les cérémonies de l'Église, des réminiscences extérieures du culte païen, de même les usages du paganisme américain ont survécu, dans une mesure restreinte, à la conquête européenne et à l'introduction de la religion catholique.

Dans d'autres parties de l'Ecuador, il paraît que les processions de la semaine sainte révèlent des particularités de costume encore plus curieuses, mais procédant toujours des mêmes origines.

Huasicama, ou femme du peuple, à Quito. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Conformément aux suggestions du président Borrero, je me décidai à explorer les contreforts occidentaux des Andes occidentales. Je partis donc, le matin du 18 juin, en compagnie du R. P. Sodiro, grand amateur d'histoire naturelle. Nous étions accompagnés de sept porteurs indigènes. Leurs *costales* et *canastos* (sacs et paniers), gonflés de provisions de bouche, devaient s'alléger rapidement pendant ce voyage où l'on ne trouve guère de vivres que ceux qu'on emporte avec soi.

Nous partons. Au lever du soleil, il fait un temps délicieux. Sur la route pavée, large et bien entretenue, — qui malheureusement ne reste pas longtemps en cet état, — les Indiens des pueblos voisins arrivant à la file et portant sur leurs têtes des charges variées, à la descente du rio Machangara, forment un tableau de genre d'une curieuse couleur locale. Des ânes chargés de bois et de fruits se mêlent aux lamas couverts de leur épaisse fourrure brune, et qui tournent à tout instant leur petite tête aux lèvres boudeuses et aux yeux étonnés.

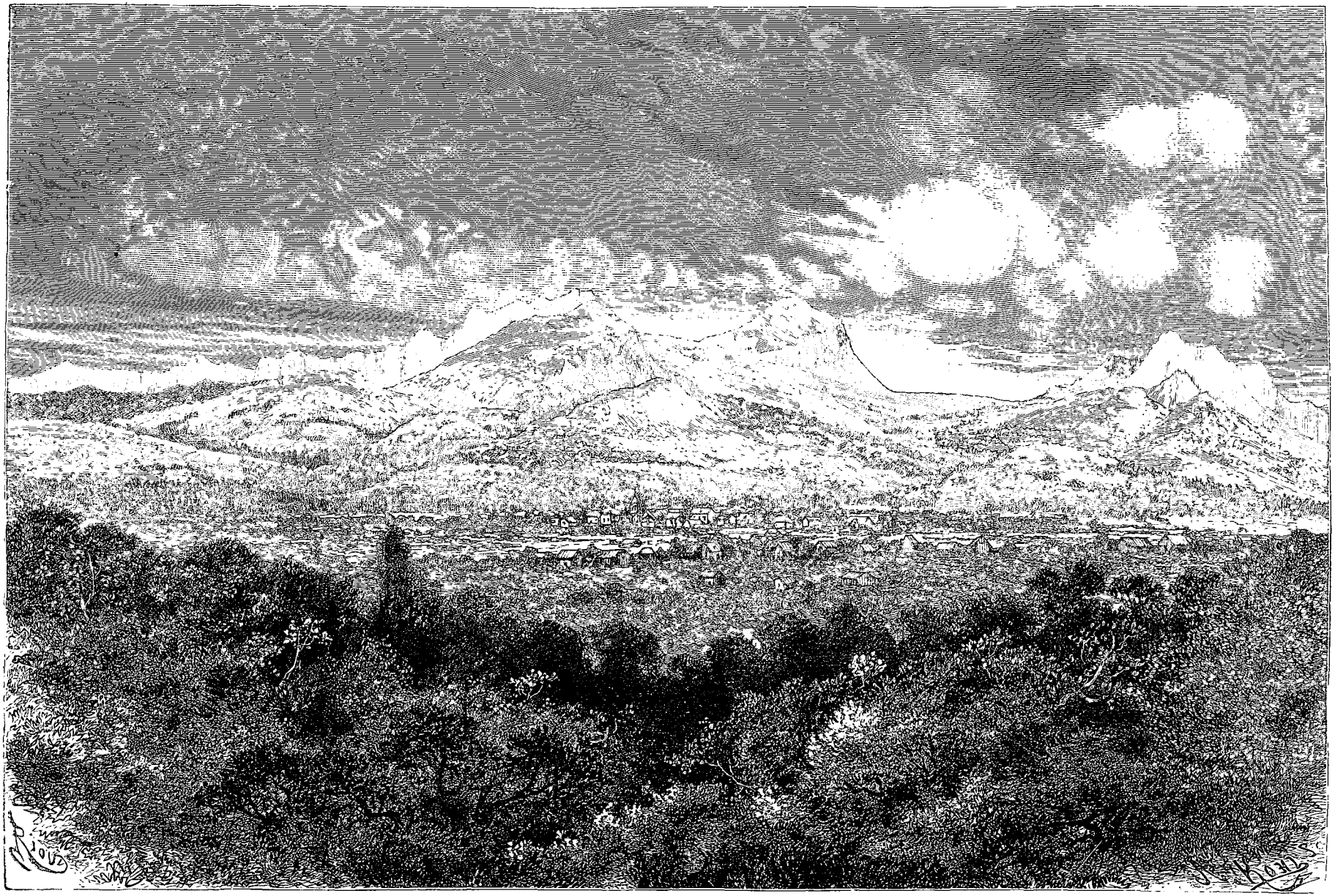
A droite du chemin, la hacienda d'Arcadia dresse ses pavillons symétriques, d'assez bonne ordonnance. Les seuls arbres plantés dans les jardins qui bordent la route sont le *Cerasus salicifolia*, qui ressemble à notre merisier à grappes et se couvre de petites cerises noires que l'on mange faute de mieux, et l'eucalypte (*Eucalyptus globulus*) d'Australie, qui prospère à merveille et reboiserait rapidement les environs dénudés de Quito, si les habitants se préoccupaient de la question forestière.

La végétation frutescente indigène se révèle par de rares buissons de durantas, de cestrums et de barnadésias, animés par des volées étourdies du petit oiseau de ces hautes plaines, sorte de passereau nommé ici *veranero* (oiseau du printemps).

Quand on arrive à la descente de Tambillo, village situé au pied des pentes nord de la vallée de Machachi, la vue est admirable. Le vaste bassin de verdure, couvert de pâturages et de riches cultures, ponctué çà et là par les touches blanches des haciendas et des pueblos, les Cordillères qui s'ouvrent en angle immense vers le sud, pour se terminer à droite sur les sommets du Corazon et de l'Ilinisa, et à gauche sur le Rumiñagui et le Sincholagua, présentent un caractère de charme et de majesté qu'aucun spectacle de la nature ne dépasse. Derrière le voyageur, Quito s'entrevoit dans le lointain, encadré par les deux nobles sommets de l'Antisana et du Pichincha.

De Tambillo, que nous traversons sans tourner la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du village d'Aloag prise du pied du Corazon (voy. p. 394). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. Andre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tête, en pressant nos montures pour ôter à nos Indiens l'idée de faire visite à la pulpería du coin, nous suivons les gracieux méandres de la vallée, et nous commençons bientôt l'ascension du Corazon par ses longues pentes basilaires.

A deux heures, le pueblo d'Aloag est atteint. Ce sera le terme de notre première étape, courte, mais très importante, car elle nous a permis de voir comment la caravane se comporte et de juger la valeur comparative de nos porteurs.

Ici, nous faisons une rencontre inattendue. C'est une troupe de chercheurs de caoutchouc (*caucheros*), qui va justement suivre le même chemin que nous et s'enfoncer dans les montagnes du Colorado, à la recherche des artocarpées qui fournissent le précieux suc élastique. L'existence que mènent les caucheros est pleine d'aventures. Ce sont les mêmes fatigues que celles des chasseurs de quinquinas (*quineros* ou *cascarilleros*), dont on a souvent raconté la vie périlleuse. Ces hommes déterminés ne sont pas toujours la crème des honnêtes gens. Exempts de préjugés, la vie presque sauvage a pour eux de grands charmes, et ils sont peu scrupuleux sur la question du tien et du mien. Les entrepreneurs qui les engagent n'y regardent pas de si près, et se préoccupent plutôt de la force musculaire et de la bonne santé de leurs ouvriers que de leurs qualités morales. Ceux que nous avions sous les yeux, à la hacienda de M. Manriqué, où ils avaient installé leur campement, ne démentaient pas cette réputation. La bande tout entière avait l'air d'une légion de sacripants, dont la plupart offraient des types étrangers au pays, des traits d'aventuriers européens et yankees, barbes hirsutes, yeux torves et lèvres serrées. Nos Indiens n'osaient s'en approcher, et ils installèrent le foyer, pour cuire le repas du soir, à une distance respectueuse des premiers occupants du logis.

J'examinai attentivement les apprêts des caucheros en voyage. Nous pouvions y apprendre des choses utiles pour nous-mêmes. Pendant que les uns affûtaient leurs machétés et leurs poignards, d'autres soignaient l'emmanchure des haches destinées à abattre les arbres, et des serpes à long manche avec lesquelles se font les incisions d'où coule le caoutchouc. D'autres préparaient des cordes à nœuds, empaquetaient les vivres et les provisions, coupaient des baguettes pour assujettir les charges, raccommodaient leurs vêtements, ou entouraient leurs jambes de guêtres taillées dans des peaux de bêtes.

Ce qui m'intéressa le plus fut la nourriture de l'expédition. Deux mets surtout en font la base. Le premier se nomme *pinol;* c'est un composé de farine d'orge et de fèves mélangées avec du sucre brut de cannes (*panela*). On dissout ce mélange dans l'eau. Il sert à la fois de nourriture et de boisson aux caucheros de l'ouest. Parfois on l'additionne d'eau, d'un peu de cannelle et d'un fruit aromatique, nommé *ichpingo*, dont je n'ai pu découvrir l'espèce.

Le second mets est le *chifre*. Il se compose de bananes coupées en rondelles et frites dans du saindoux ou du suif (*manteca* ou *sebo*). Le chifre se conserve longtemps, quoiqu'il devienne assez rapidement rance. C'est un aliment complet sous un petit volume. On me raconta qu'un nègre était allé chercher une bourse d'or de Nanégal à Esmeraldas, en trois jours, avec une poignée de ces rondelles frites pour toute nourriture.

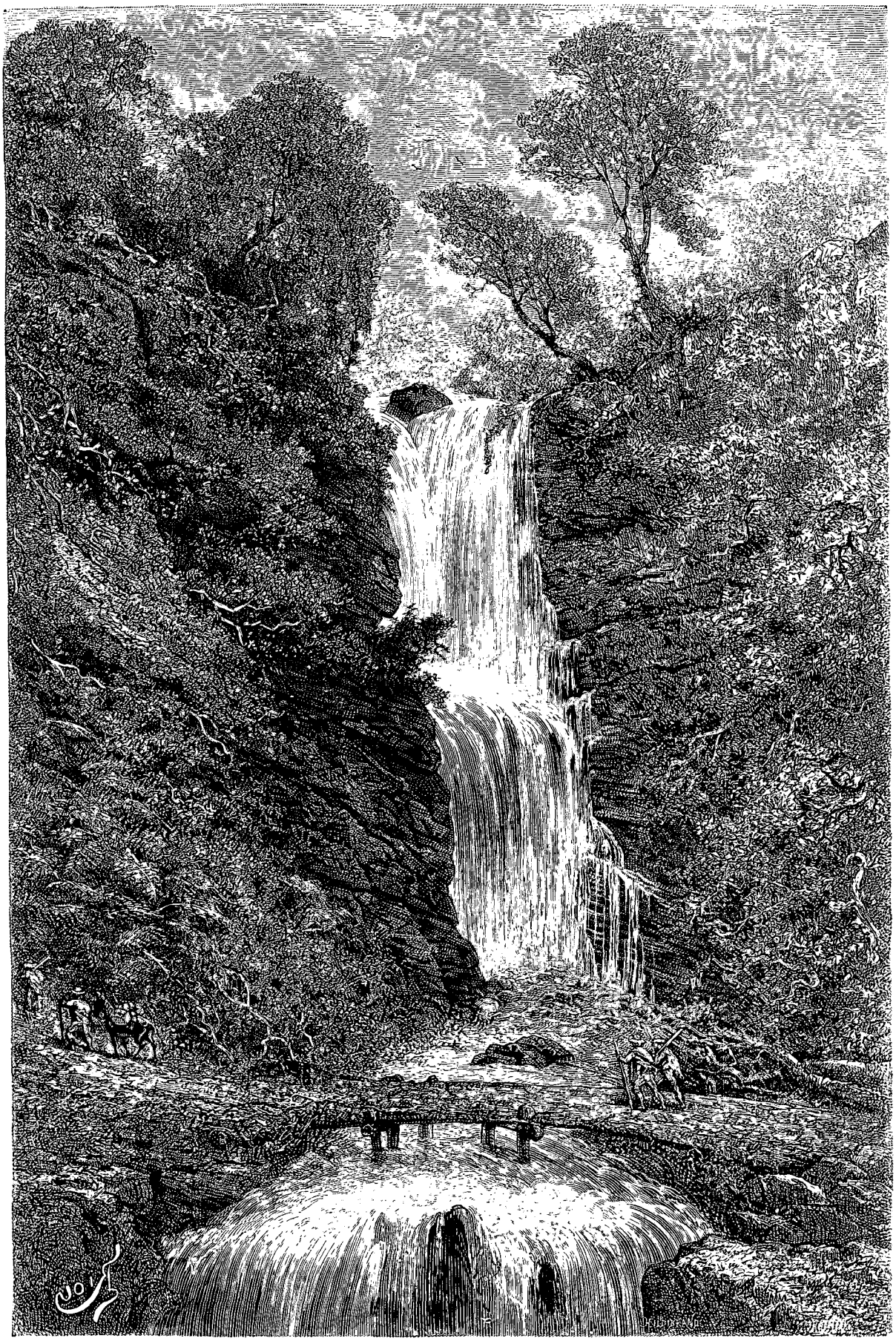
La vue sur la Cordillère orientale, des hauteurs qui dominent Aloag, à la hacienda Manriqué, est splendide (voy. p. 391). Les trois sommets du Pasuchoa, du Sincholagua (quatre mille neuf cent quatre-vingt-huit mètres) et du Rumiñagui (quatre mille sept cent cinquante-sept mètres) s'élancent au-dessus de la chaîne principale avec une grande hardiesse.

Le lendemain, de grand matin, nous étions prêts à partir, quand un incident nous donna un moment d'émotion. A la hauteur où était installé notre campement (environ trois mille trois cents mètres), croît une ortie féroce, l'*Urtica flabellata*, dont les feuilles, élégamment frisées, sont très dangereuses. L'animal qui se roule dessus peut en mourir. Or, une mule fut trouvée se tordant sous la douleur que lui avaient causée les piqûres de cette plante. Je crus d'abord que cette mule était la mienne, mais, vérification faite, elle appartenait aux caucheros. Nous leur souhaitâmes de guérir promptement leur bête, et, leur ayant donné rendez-vous dans quelques jours sur les bords du Toachi, nous gagnâmes les hauteurs du Corazon.

Le nom de ce volcan vient de ce que sa forme, vue du côté de l'est, rappelle celle d'un cœur, dit-on. Je n'ai pu constater cette ressemblance, à moins qu'on ne la trouve dans la partie qui se rétrécit vers les deux tiers de sa hauteur, et se renfle au milieu, avant le pic terminal haut de quatre mille huit cent seize mètres. Ce pic est isolé de tous les côtés, moins un contrefort étroit qui le réunit par sa base au volcan d'Ilinisa. Le Corazon est célèbre par les observations barométriques faites, en juillet 1738, par Bouguer et La Condamine. Ces savants manquèrent y périr de froid. Pour la première fois ils constatèrent un abaissement de la colonne de mercure, qu'aucun observateur n'avait vu avant eux. Cette hauteur était de dix pouces dix lignes. Ils étaient donc à deux mille quatre cent soixante-dix toises (ou quatre mille huit cent quatorze mètres) au-dessus du niveau de la mer.

A mesure que nous nous élevons sur des lomas ou pentes garnies d'herbes courtes, je constate la présence de plantes que je n'ai pas encore observées, ou qui se présentent avec une abondance et un groupement nouveaux pour moi. Le pissenlit des Andes (*Achyrophorus*) n'offre ici que la forme à fleurs blanches, et le type doré ne se retrouve plus. Les acénas (*Acæna sericea* et *A. lappacea*) se couvrent de leurs capitules rouges hérissés. Des tapis entiers du petit myosotis blanc rampant des hautes Cordillères revêtent leur verdure fine ponctuée de myriades de petits yeux blancs. Le *Berberis multiflora*, les *Baccharis genistelloides* et *Gaudichaudiana* tordent sur le sol leurs rameaux courts que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascade de San Florencio (voy. p. 396). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le vent furieux de ces hauteurs empêche de grandir. Une charmante radiée à fleurs blanches, le *Vernonia disticha*, le « romerillo » (*Hypericum laricifolium*), le *Chætogastra sulfurea*, mélastomée aux fleurs jaune soufre marquées de brun, les *Acipura* aux périanthes d'azur, la minuscule corolle de la « vergonzoza » (*Gentiana sedifolia*), les fleurs violettes d'une autre gentiane (*G. cerastioides*), l'étonnant *Psittacanthus terrestris*, seule loranthacée terrestre connue, le *Feretia pungens*, aux ravissants capitules bleus comme ceux d'un *Stokesia*, tout cela se groupe et s'épanouit dans le plus charmant désordre, pendant que la bise nous fait courber la tête sur l'encolure des mules.

Au passage le plus froid du paramo, les derniers arbres qui résistent à la dépression de la température et aux grands vents sont ces étranges *Polylepis* aux fleurs vertes et à l'écorce découpée en lanières, que j'aperçois pour la première fois. Nous sommes à la cote trois mille neuf cent soixante-neuf mètres, près de Paguangalli, le point le plus élevé du chemin.

A partir de là commence la descente. Elle ne s'arrêtera plus, à l'exception de quelques montées partielles, jusqu'au point nommé Guanasilla, un peu avant El Mirador, à la cote quatre cent quatre-vingt-dix-sept mètres.

Par un excellent chemin, taillé dans le trachyte de la montagne ou dans les sables conglomérés et solides, nous descendons au milieu d'une délicieuse végétation de terre froide, depuis Pungu, limite supérieure des fougères en arbre, pour retrouver la flore de la zone chaude après le pont de Canzacoto (deux mille mètres). Tout est pour moi un objet de ravissement. Après avoir erré si péniblement sur les hauts plateaux, suivi d'interminables lomas dénudées, gelé dans la brume des paramos, rôti dans les sables ardents du Chota, me voici donc revenu dans cette véritable patrie du naturaliste, au milieu d'une nature féconde et souriante, où le cœur se dilate dans la contemplation des merveilles qu'une main divine y a semées à profusion.

Par la forêt toute parfumée des senteurs du grand datura blanc, constellée des épis bleus ou rouges des sauges, entre les lianes à fleurs roses ou écarlates des tacsonias [1], nous arrivons à Miligalli (dix-neuf cents mètres), puis à Canzacoto, après avoir franchi le rio Silanté. Au rio Yamboya, la jolie cascade rampante d'Acapula m'arrête quelques instants. Puis nous faisons halte à San Florencio, pour établir le camp, souper et passer la nuit.

Départ le lendemain matin à sept heures. La forêt devient de plus en plus belle. Des singes gambadent au-dessus de nos têtes. Notre petite caravane se comporte assez vaillamment, bien que le chemin, depuis Miligalli, soit devenu plus difficile. Les arbustes qui dominent appartiennent à une rubiacée, le *Gonzalea tomentosa*, dont les grappes d'un blanc rosé rappellent certains buddléias.

1. Une de ces plantes, le *Tacsonia Mandoni*, qui croît dans cette région, est la plus belle de toutes les Passiflores. Elle n'a pas encore été introduite vivante.

Dès qu'on a dépassé San Florencio, une belle cascade s'offre aux regards, sur la droite du chemin (voy. p. 395). Nous déjeunons au Cascajal, dont le nom vient de ce que le sable, que nous avons vu produire de terribles éboulements sur les pentes du rio Pilaton, a fait place ici à de hautes montagnes de schiste micacé qui tombent en fragments (*cascajos*) et rendent la marche difficile.

Les noms des localités que j'indique ne s'appliquent le plus souvent qu'à une pauvre cabane couverte de feuilles de palmier, rencontrée çà et là et habitée par un Indien et sa femme. Nulle trace de villages ou même d'agglomérations de huttes et d'habitants. Au Cascajal se reproduit la petite comédie dans laquelle j'ai été si souvent juge, partie et.... exécuteur.

« Casera! avez-vous quelque chose à manger ?

— *Nada, señor, nadita!* (Rien, rien du tout.)

— Pas même des œufs ?

— *Tampoco!* (Pas davantage.) »

Alors je décroche mon fusil et fais mine de tuer les poules qui picorent dans le *corral*. La casera se précipite, lève les bras au ciel et s'écrie :

« Arrêtez ! ne tuez pas mes poules. Je vais voir. »

Et, grimpant sur les poutres de la cabane, écartant les feuilles du toit, elle découvre une réserve d'œufs frais. Dix minutes après, nous savourons une moelleuse omelette. Je paye de bon argent et de bonnes paroles, et la défiance de tout à l'heure fait bientôt place à une cordialité charmante. C'est que ces pauvres gens sont souvent exploités par les malandrins, coureurs de bois qui leur prennent leurs vivres de force, avec des brutalités pour tout payement.

Ce jour-là, après avoir passé devant de beaux et pittoresques paysages, le long des pentes vertigineuses du Pilaton, franchi les quebradas Calulu et d'autres ravins innommés, vu d'immenses *derrumbos* ou glissements de montagnes, nous nous trouvons engagés dans des marais mouvants, d'un singulier aspect. Au milieu d'une épaisse végétation arbustive, mais le pied dans l'eau, qui sourd de toutes parts, nous cheminons au milieu d'une véritable forêt fantastique. Tout le monde a entendu parler des Calamites et des Lépidodendrons, ces gigantesques plantes fossiles qui ont formé la houille et dont la végétation atteignait un développement énorme. Ces plantes étranges ont disparu de notre sol, mais elles ont encore des analogues. Celles qui nous entourent ici appartiennent à la famille des Équisétacées, qui fournit les humbles prêles de nos prairies, mais cette fois c'est une espèce géante, l'*Equisetum giganteum*, qui dépasse souvent cinq mètres de hauteur.

Le soir même, nous campions à Saint-Nicolas, misérable rancho (voy. p. 398), composé de simples piquets couverts d'une toiture de frondes de palmier (altitude mille quatre-vingt-six mètres), et tout auprès de la jolie quebrada de San Nicolas. Le site était enchanteur. Nulle trace de culture. La méséta, ou plateau, formée par une expansion des rives entre lesquelles le Pilaton bondissait à côté de nous au travers des roches rou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lées, s'était couverte d'une population végétale luxuriante, au milieu de laquelle se distinguaient les gesnériacées, les rubiacées, les vacciniées, les broméliacées et les fougères. Après m'être plongé dans les eaux fraîches du rio, je me mis à collecter et je fis d'heureuses découvertes. Pour la première fois, je trouvai de magnifiques échantillons de ces cycadées à folioles sillonnées sur lesquelles M. Regel a essayé de fonder son genre *Aulacophyllum*. De grandes tortues de terre rentraient dans les eaux du rio, en « se hâtant avec lenteur ». Un peu plus loin s'élevaient d'énormes *Xanthosoma*, dont les fleurs me permirent de faire une curieuse constatation. Je savais, par les expériences de M. Ad. Brongniart, que les fleurs de certaines aroïdées, au moment de la fécondation, développaient une chaleur très appréciable. Je voulus vérifier le fait, et

Les prêles géantes du Corazon. — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

je trouvai que, la température de l'atmosphère étant de 21° centigrades, le thermomètre placé sur la fleur marquait : à six heures du soir, 33°; à six heures et demie, 35° 5/10; à huit heures, 30°. Donc, pendant plusieurs heures, l'excitation produite par l'ouverture des anthères et la chute du pollen fécondateur a élevé la température de la fleur de cette aroïdée à 14° 5/10 plus haut que celle de l'air ambiant.

La nuit passée ainsi en plein air, au rancho de San Nicolas, fut délicieuse. J'eus la satisfaction de capturer de beaux échantillons de l'un des plus grands et des plus beaux coléoptères connus, l' « arlequin » (*Acrocinus longimanus*, voy. p. 399).

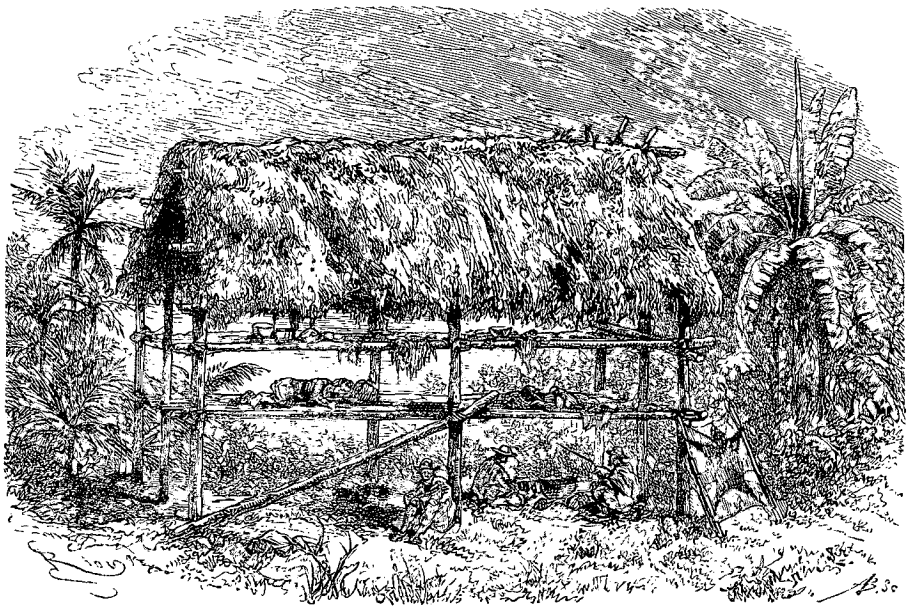
A partir de là, le chemin, au moment de mon passage, cessait d'être praticable pour les mules. Il faut suivre alors un sentier qui traverse de nombreuses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quebradas jusqu'à Toachi, après avoir franchi les rios Napa et Toachi. Au delà de cet endroit, le Pilaton perd son nom pour prendre celui de rio Toachi, qu'il garde jusqu'à sa jonction avec le rio Blanco, affluent lui-même du Guaillabamba. L'altitude du rio Napa est de neuf cent dix-sept mètres, et celle du confluent du Toachi sept cent quatre-vingt-cinq.

Le chemin devient de plus en plus accidenté ; on traverse les rios Alluliqui, Tanté, Guanasilla, et l'on arrive enfin au Mirador (cinq cent quatre-vingt-huit mètres).

La végétation prend ici l'allure de la terre chaude, et les grands bambous, les cécropias, les ficus, les pipéracées, les aroïdées dominent dans la forêt compacte. C'est du Mirador que devrait partir le chemin qui conduirait rapidement à la côte du Pacifique, si la situation politique était moins tourmentée dans l'Ecuador. Les études ne manquent pas sur ce sujet, et il suffirait d'attirer les capitaux par la confiance pour rendre le projet facilement exécutable. Le chemin carrossable (*carretero*) va de Quito à Miligalli; en l'ouvrant sur la même section jusqu'au Mirador, on gagnerait de là Santo Domingo de los Colorados, où il y a une colonie allemande et une population de plusieurs centaines d'Indiens cultivateurs. De ce point, on serait en une journée au rio Peripa, tête du rio Daulé, qui descend à Guayaquil et reste navigable très haut. Si, au contraire, on voulait établir un nouveau port à Baya, qui est déjà un assez bon havre sur la côte du Pacifique à l'embouchure du rio Salina, on arriverait rapidement à la côte par les Cordillères de Toachi et de Sandomo, jusqu'au rio Canuto, d'où le tracé est tout indiqué le long des rios Tosagua et Salina. Il y a lieu de croire qu'on gagnerait la côte, par l'une ou l'autre de



Rancho de Saint-Nicolas (voy. p. 396). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

ces voies, en moitié moins de temps qu'on n'en dépense actuellement de Quito à Guayaquil par le Chimborazo. Il y a donc là un problème à résoudre qui intéresse de très près le développement de l'agriculture et de l'industrie dans l'Ecuador, et le président Borrero ne m'avait pas trompé en me signalant son importance.

Le lecteur a un peu perdu de vue le R. P. Sodiro, qui m'avait accompagné dans cette excursion. Il était chargé d'examiner des terrains à défricher, dans une autre région, et nous devions nous séparer sur les bords du rio Toachi. Cette séparation faillit devenir tragique. La veille du jour où nous allions prendre chacun une direction différente, nous nous étions aperçus de quelques prodromes de rébellion parmi nos gens. Ils se plaignaient de la lourdeur des charges dans les mauvais chemins et préparaient évidemment une désertion. Suivant l'usage, on les avait payés d'avance: nous étions donc à leur merci. Pendant la nuit, au lieu de dormir, je me mis à observer, et bientôt j'assistai à un conciliabule fort animé entre nos gens. Je me glissai doucement hors de mon hamac, et, rampant entre les herbes, j'arrivai assez près d'eux pour m'assurer qu'une fugue générale se préparait pour le lendemain matin. Je réveillai à l'aube mon vénérable compagnon et le mis en deux mots au courant de la situation. Nous fîmes l'appel. Deux porteurs manquaient; ils s'étaient enfuis avec leurs charges pendant la nuit. Il en restait cinq, plus mon péon, jeune garçon de seize ans. Je les amenai auprès des ballots.

« Chargez-vous, et en route ! » dis-je d'une voix forte.

Personne ne bougea. Le P. Sodiro, qui les avait engagés et payés, leur reprocha leur mauvaise foi et les somma de s'exécuter. Ils ricanèrent et restèrent immobiles et silencieux.

Il fallut recourir aux grands moyens. Je tirai ma montre, m'approchai du meneur de la bande, un

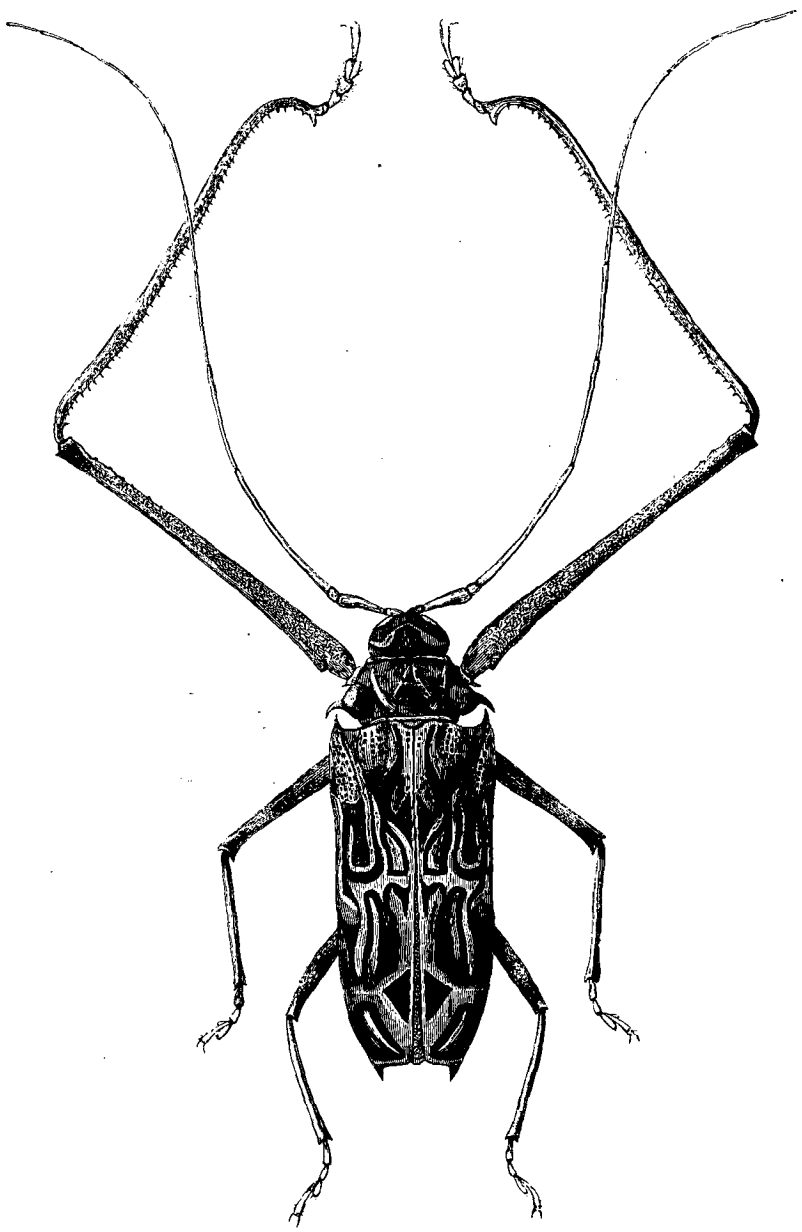
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

zumbo nommé Isaias, et lui donnai trois minutes pour se charger et partir. Impassibilité complète. Ses compagnons le regardaient, prêts à modeler leurs actes sur les siens. Le danger était imminent. A la fin de la troisième minute, je sautai brusquement sur lui, lui assenai entre les deux yeux un vigoureux coup de poing qui l'envoya rouler dans un massif d'héliconias, et je mis le revolver au poing en le menaçant.

La leçon avait porté. Isaias se releva, se jeta à genoux, me suppliant de ne pas le tuer, prit sa charge en tremblant, ordonna à ses camarades de faire de même, et, quelques instants après, la petite troupe défilait devant nous en bon ordre.

Nous partîmes donc chacun de notre côté, le P. Sodiro et moi, espérant que toute sédition était apaisée. Mais j'appris plus tard que le Révérend Père, moins décisif dans ses arguments, avait été abandonné à deux jours de là par les mêmes péons, et qu'il dut rentrer seul à Quito, plusieurs jours après, à demi mort de faim et de fatigue. J'eus personnellement meilleure chance, et une discipline rigoureuse empêcha toute défection à mon retour. Je repris donc la même voie, mais en faisant des pointes çà et là, le long des quebradas de la contrée et du rio San Lorenzo, recueillant avec ardeur les minéraux, les animaux et surtout les plantes, parmi lesquelles je découvris bon nombre d'espèces nouvelles.

C'est au milieu de ces immenses forêts vierges que je retrouvai la troupe de *caucheros* (chercheurs de caoutchouc) rencontrés précédemment à Aloag. L'exploitation des arbres qu'ils avaient découverts était en pleine activité. Nos aventuriers, vêtus de pantalons dépenaillés, le torse nu, se démenaient comme des diables, sous la conduite de leur chef, autour des gigantesques *Ficus* dont ils déchiraient l'écorce par grandes estafilades avec leur machété. L'opération rappelait assez la récolte de la résine dans les landes de Gascogne. Mais ici, au lieu des godets de zinc qui reçoivent la sève résineuse, les *caucheros* plaçaient des feuilles d'héliconia sur lesquelles coulait le précieux *latex*, blanc comme du lait. D'autres recueillaient le liquide et le versaient dans des calebasses (*totumas*) où il se coagulait bientôt, pour former le caoutchouc prêt à être emballé et expédié.



L'arlequin (*Acrocinus longimanus*), grandeur naturelle (voy. p. 397).
D'après le sujet rapporté par M. André.

Nous avions tué un joli cerf à robe roux foncé. Je le donnai à nos caucheros. Quand vint l'heure du repas, l'animal se trouva rapidement vidé, dépecé, boucané en perfection; et je trouvai que le cœur, rôti sur des charbons ardents, constituait un manger exquis.

En continuant ma route le lendemain, j'arrivai bientôt à Canzacoto, d'où je gagnai Miligalli à la nuit. Il était temps: les vivres commençaient à manquer. Les ouvriers de la scierie, qui préparaient alors leur *mazamorra* près du « rancho des citrouilles », partagèrent avec nous leurs provisions, de la meilleure grâce du monde. Ce toit de feuilles de palmier, envahi par les tiges des potirons qui l'avaient escaladé et y mûrissaient leurs énormes fruits dorés, produisait un effet des plus pittoresques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais le jour baisse. Pendant que les hommes se reposent, je prends mon fusil et, suivant le sentier tracé par les bûcherons, je me mets à chasser aux oiseaux, sans trop compter sur une bonne aubaine. A peine avais-je fait quelques centaines de mètres sous bois, qu'un animal, gros comme un renard, part à dix pas de moi. Il tombe foudroyé. C'est un coati (*Nasua*), carnassier plantigrade dont la vie se passe en partie sur les arbres, et qui est revêtu d'une belle fourrure fauve ocellée de taches pâles.

La nuit venue, après avoir contemplé, à la clarté des torches en cire de palmier, le spectacle saisissant des ouvriers groupés pittoresquement pour manger la soupe *mazamorra*), je m'engageai dans la forêt. Je n'avais pour me guider dans la nuit que la lueur des « mouches de feu » qui sillonnaient l'air par myriades. Très abondants depuis la chute du jour jusqu'à sept heures, ces insectes diminuent en nombre vers huit heures, et à neuf heures on n'en voit plus un seul. Il était alors sept heures et demie environ. La température était délicieuse : vingt degrés centigrades. Le silence n'était troublé que par les cascatelles du rio Blanco qui bondissaient à deux cents mètres au-dessous de moi. Tout à coup, dans la demi-transparence nocturne, j'entends un bruit de feuilles froissées, le taillis s'ouvre brusquement, et une masse noire vient s'abattre à quatre pas de moi. C'était un jaguar de grande taille. Ses yeux brillaient comme deux escarboucles. Je fis un bond en arrière et tirai mon revolver de sa gaine..., mais je trébuchai, et, saisissant une liane à ma portée,

Le « rancho des citrouilles », à Miligalli (voy. p. 399). — Dessin de Riou, d'après le croquis de M. André.

je m'y appuyai fortement. La liane céda sous mon poids et, se détachant du sommet des arbres, entraîna avec elle de grosses branches mortes qu'elle retenait suspendues. Tout s'abîma avec fracas, et, quand je me relevai, le jaguar avait disparu. Cet écroulement inattendu m'avait probablement sauvé la vie.

Rentré au rancho, tout meurtri de ma chute, je me couchai, mais pour passer une horrible nuit, dévoré par les puces, et ne sachant à quel saint me vouer.

Au petit jour, j'étais debout. Les bûcherons allaient partir. Ils partagèrent avec nous quelques os à viande, deux ou trois poignées de farine d'orge (*maïchka*), et nous continuâmes l'ascension des pentes occidentales du Corazon, au milieu des troncs colossaux du seul arbre conifère qui existe dans cette partie des Andes, le *Podocarpus taxifolia*.

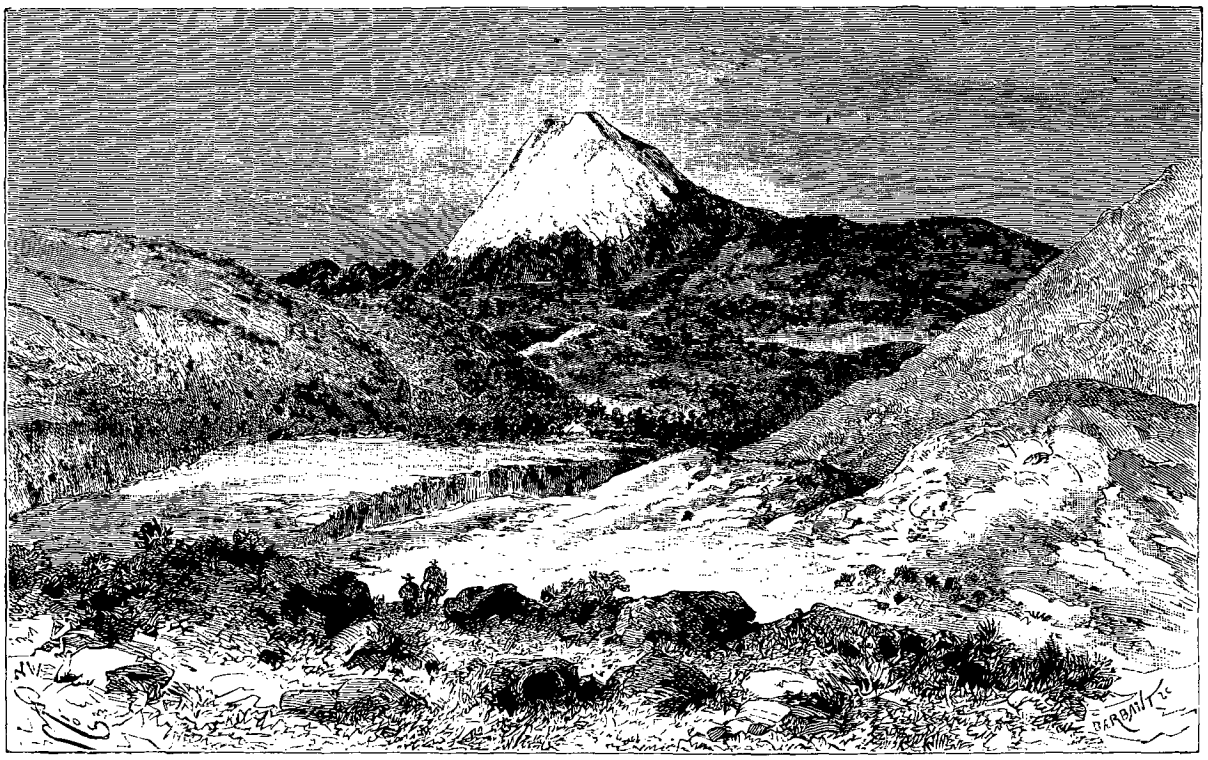
Je regagnai assez péniblement les hauts plateaux par Aloag et Tambillo. Mes pauvres péons, fourbus, suant d'ahan sous la charge énorme de leurs costalès remplis de plantes vivantes et d'herbiers, voulurent cent fois jeter le tout au bord du chemin. Je me désespérais à l'idée de perdre ainsi le fruit de tant de fatigues. Plusieurs fois je dus prendre sur mon dos une de leurs charges pour leur donner l'exemple, et menacer de nouveau l'un d'eux qui voulait à toute force retourner à son village natal situé près du chemin.

Enfin, grâce à un peu d'énergie, je réussis à rentrer à Quito sain et sauf, et une partie des collections que j'avais rapportées fut expédiée la semaine suivante pour l'Europe.

Éd. ANDRÉ.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Cotopaxi, vu de l'alto de Pomasqui (voy. p. 402). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

L'AMÉRIQUE ÉQUINOXIALE,

PAR M. ÉD. ANDRÉ, VOYAGEUR CHARGÉ D'UNE MISSION DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS [1].

1875-1876. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Deuxième voyage dans la Cordillère occidentale. — Les *cholos* des environs de Quito. — Chupicruz, Cotocollao. — Pomasqui et le *Señor del arbol*. — Chasse aux condors. — Le cratère du Pululagua. — Hacienda de Niébli. — Forêts vierges. — Le melon en arbre ou *logma*. — Nanégal, Gualéa et Mindo. — Tribus aborigènes : les Yumbos de l'ouest. — Province d'Orienté : les Indiens Jivaros, Záparos, etc. — Ascension du Pichincha. — Départ de Quito. — Tiopullo, Callo et la maison de l'Inca. — Les volcans de l'Ecuador : Ilinisa, Rumiñagui, Caribuaïrazo. — Le Cotopaxi et ses éruptions. — Arrivée à La Tacunga; Ambato et le spectre solaire. — Mocha; Riobamba. — Le Chimborazo. — Dans les neiges éternelles. — Totorillas. — Le royaume du vent ou l'*arenal*. — Guaranda; San José; la Cucharilla. — Pisagua, rio del Cristal; Sabanétas. — La noyade du rio Galvès. — Babahoyo. — Retour.

En sortant de Quito par la route du nord, on longe d'abord l'ancienne promenade ou Alameda, où se trouve aujourd'hui l'Observatoire astronomique; puis on remarque à droite la chapelle de Bélen et une savane gazonnée, l'*Egido de Iñaquito*, entourée de quelques maisons d'assez bonne apparence et de jardins bien plantés. Puis la haute plaine s'ouvre aux regards, horizontale, sableuse, coupée çà et là de pâturages et de luzernières, mais presque entièrement dépourvue d'arbres, si l'on en excepte de rares *Eucalyptus*, plantés depuis peu d'années. Le chemin s'étend, droit pendant des lieues entières, large, poudreux, sans empierrement, sans ombrage, rayant de son sillon blanc ce singulier plateau assis sur le dos des Andes, à deux mille huit cents mètres d'altitude absolue.

Les jours de marché, cette solitude s'anime par des groupes successifs d'Indiens venus des villages voisins et même des localités de terre chaude. L'aspect de ces *cholos* de Zambisa, de Tumbaco, de Yaruqui, des *Yumbos* de l'ouest, tous chargés comme des mules, hommes, femmes et enfants, cheminant d'un pas vif dans cette poussière, appuyés sur leurs deux grands bâtons et ressemblant à de bizarres quadrupèdes, est véritablement saisissant. En semaine on ne voit guère circuler que les habitants des villages voisins venant en ville pour s'approvisionner, les porteurs quotidiens

1. Suite et fin. — Voy. t. XXXIV, p. 1, 17, 33, 49; t. XXXV, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. XXXVII, p. 97, 113, 129; t. XXXVIII, p. 273, 289, 305, 321, 337 et 353; t. XLV, p. 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de substances alimentaires, de bois, etc., et quelques cavaliers allant à leurs *quintas* (maisons de campagne) ou en revenant à l'amble rapide de leurs chevaux.

C'est par cette voie que je m'acheminai, le 16 juin, accompagné de M. G..., pour aller chasser le condor sur les montagnes de Calacali, et explorer les contreforts de la Cordillère occidentale, dans la direction de Niébli, de Mindo et de Nanégal. La veille au soir, deux Indiens de Pérucho étaient venus nous avertir que des « buitrès » — c'est le nom du grand condor des Andes — avaient été vus en nombre, tournoyant au-dessus des rochers du rio Tanlagua, où sans doute ils se disputaient maintenant quelque riche proie. Notre décision fut promptement prise. Les carabines furent mises en état, les provisions de bouche gonflèrent les « costalès » qui devaient être placés derrière nos selles, et, après une nuit de court repos, le soleil nous trouva à cheval, prêts à fournir une longue traite.

Un temps de galop nous amena en face de Chupicruz, croix de mission, couverte par un rancho des plus rustiques, mais dont la piété des fidèles avait fait un lieu vénéré. Des herbes folles, ollocos, échevérias, graminées et fougères, garnissaient le toit, comme les joubarbes sur nos maisons normandes.

Non loin de là, sur la gauche, on trouve les vestiges de l'ancienne hacienda de M. de Mendeville, autrefois consul général de France à Quito. C'est à ce fonctionnaire, arrivé dans l'Ecuador en août 1836, que l'on doit la réédification des célèbres pyramides de Caraburo et d'Oyamburo, monuments commémoratifs élevés au siècle précédent par les académiciens français envoyés pour mesurer un arc du méridien terrestre. Les ruines de cette hacienda datent de 1868, époque du terrible tremblement de terre dont j'ai parlé précédemment. Les colonnes brisées de la porte d'entrée sont telles qu'elles étaient au jour du désastre, et des agaves en fleur, des arbres et des arbustes saxatiles se sont établis en vainqueurs sur ces restes d'une splendeur déjà lointaine.

Dans toute la région, les cases des Indiens sont couvertes de cette paille de gynérium (*G. jubatum*) qui abonde dans les terrains arénacés, principalement sur le bord des torrents. Ces pauvres gens mangent un pain d'une couleur rousse que je n'avais pas encore observé. Vérification faite, j'apprends que la farine de maïs employée pour le pain et les gâteaux est colorée au moyen de la graine d'une amarantacée dans laquelle je reconnais l'*Amarantus speciosus*.

A notre droite, se trouve Guápulo, village bien abrité dans la vallée du Machángara. L'église est de bonne apparence, avec ses deux grandes tours en pierre. Le pèlerinage à Notre-Dame de Guadalupé y attire chaque année de nombreux visiteurs.

Nous traversons Cotocollao, pueblo assez pauvre et peu habité, d'où part, à l'ouest, le chemin de la jolie vallée de Mindo.

En arrivant à Pomasqui, bourg assez important (environ mille habitants, altitude deux mille cinq cent sept mètres), près de la rivière de ce nom, nous trouvons que le pueblo ne manque pas d'intérêt, avec ses deux singulières églises. L'une d'elles, sur un des côtés de la place inclinée vers le chemin, est l'objet d'un pèlerinage très suivi; elle renferme une image célèbre : *el Señor del arbol*. La façade se compose d'un mur blanc avec porche à double arcade, et d'un fronton à la fois naïf et compliqué, dont la partie centrale, percée à jour, est flanquée de deux clochetons.

Les environs de Pomasqui sont assez bien cultivés et les jardins sont plantés de légumes et d'arbres à fruits. A peu de distance, nous gagnons San Antonio de Pomasqui, qui offre la particularité de se trouver exactement sur la ligne équatoriale. Son altitude est de deux mille quatre cent vingt-trois mètres. On y remarque, entre les quintas Tanlagua et Conrogal, une curieuse fontaine incrustante.

De l'alto de San Antonio, dès qu'on a dépassé le village pour se diriger sur le chemin de Niébli, le panorama devient admirable. Au premier plan, dans les entre-croisements des croupes de montagnes, la quebrada de San Antonio s'est creusée comme un gouffre sous l'effort des eaux roulées des hauteurs. Pomasqui blanchit à nos pieds. La plaine s'étend, immense, un peu nue, mais d'une beauté calme rehaussée par les sommets qui l'encadrent. Comme un géant qui domine de toute sa majesté cette scène imposante, le Cotopaxi, à quatre-vingts kilomètres de distance, dresse son sommet conique, couvert de neige, à cinq mille neuf cent quarante-trois mètres d'altitude (voy. p. 401).

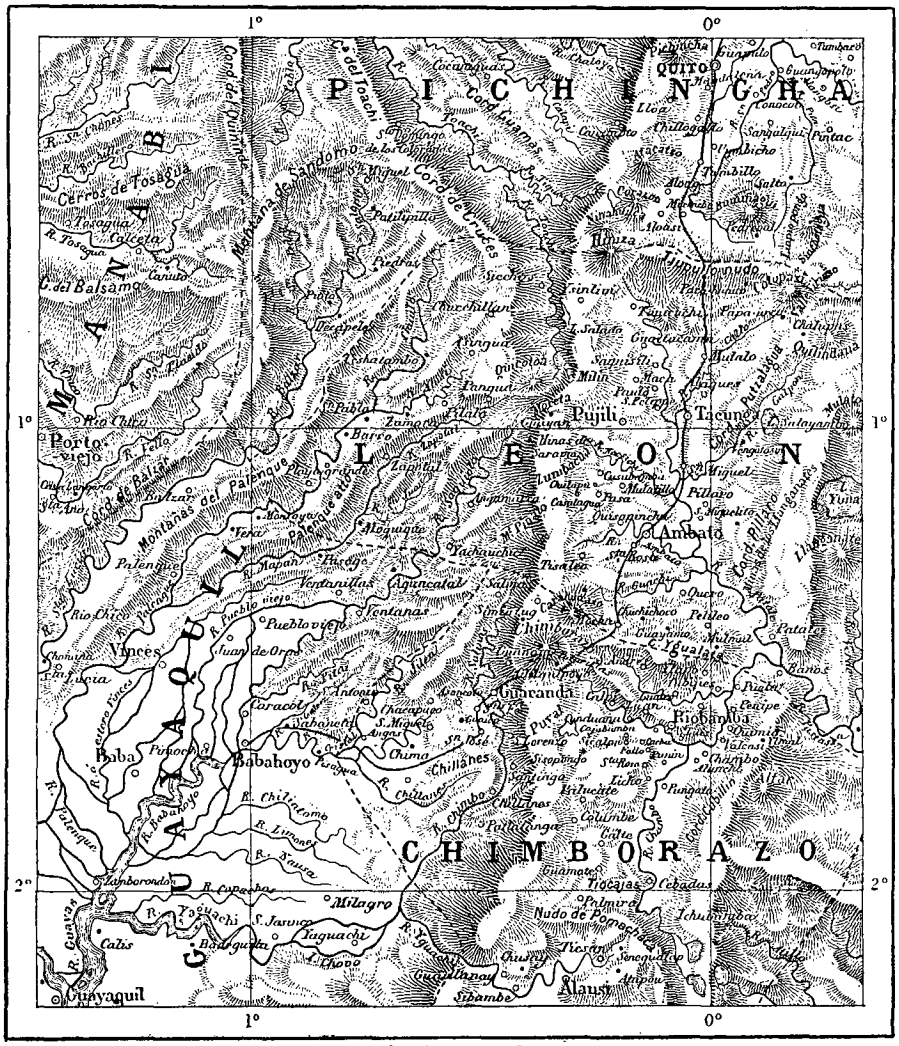
Peu avant d'atteindre le col qui conduit au cratère du Pululagua, un sentier se présente à nous, et, fidèles à la direction indiquée par les Indiens, nous nous orientons sur le pic qui domine Calacali, dans la direction du sud-ouest. Bientôt cesse le frayé; c'est à travers les lomas d'herbes sèches, entremêlées de rochers roulés, que nos mules s'engagent d'un pied sûr.

Il est onze heures. Le soleil, haut sur l'horizon, darde ses rayons verticaux dont l'air vif de ces altitudes tempère les ardeurs. Sous les pas de nos montures s'envolent des légions de petites perdrix rousses. Nous interrogeons vainement l'espace; pas un point noir ne signale les vautours. Bientôt le chemin devient impraticable pour les mules; il faut mettre pied à terre et aller à la découverte, la carabine sous le bras, la cartouchière bien garnie, le machété solidement assujetti à la ceinture et jouant librement dans sa gaine. Nous sommes prévenus que les condors attaqués reprennent souvent l'offensive.

Je n'avais pas fait quatre cents pas, en montant obliquement à travers les rochers, que, au détour d'une grosse roche verticale de trachyte, reposant sur une corniche étroite, je me trouve face à face avec deux de ces oiseaux, un mâle et une femelle. En m'apercevant, ils s'envolent avec fracas au-dessus de ma tête. J'ajuste rapidement, j'envoie mes deux coups, et l'un des condors tombe palpitant à mes pieds, à demi renversé au bord du précipice. C'était la femelle. A

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peine ai-je le temps de m'approcher pour l'achever, qu'une ombre immense se fait sur le rocher. Je lève les yeux, et me vois charger par le mâle, qui fond sur moi comme la foudre, le bec et les serres en avant. Saisir mon fusil par le canon, et assener un vigoureux coup de crosse à l'agresseur est l'affaire d'un instant. Mais il revient à la charge, et un furieux coup d'aile va peut-être me précipiter en bas de la corniche. Heureusement M. G..., qui me suivait de près, tire ses deux coups de fusil sur un autre condor qui l'attaquait à son tour. Devant ce renfort inattendu, nos ennemis s'enfuient à tire-d'aile, et nous restons en présence de ma première victime, assez heureux d'en être quittes à si bon compte. La femelle tuée mesure quatre mètres d'envergure ; elle est d'une couleur noir-gris uniforme. Sa tête, arrondie, est dépourvue du collier et des caroncules qui rendent le mâle si beau ; mais son bec et ses serres dénotent un oiseau d'une rare puissance, et l'on s'explique l'aisance avec laquelle un tel oiseau emporte un mouton à travers l'espace (voy. p. 405).



Gravé par Erhard

De Quito à Babahoyo (Ecuador). — Treizième carte.

Cet exercice violent nous avait ouvert l'appétit. Nos mules furent retrouvées, paissant tranquillement l'herbe des lomas, et nous regagnâmes le sentier qui nous conduisit en peu de temps à la descente du Pululagua. Assis au milieu des barnadésias et des eupatoires, nous fîmes honneur aux provisions préparées la veille, et une sieste bien gagnée nous permit de reprendre des forces pour le reste du voyage.

Le Pululagua est un volcan éteint, dont le cratère, en forme de cône renversé, est presque régulier. Il fait partie de la série des « petits volcans » de l'Ecuador. Rien n'est curieux comme la descente sur ses parois intérieures, tapissées d'une épaisse végétation. Un végétal étrange y abonde et surprend le botaniste par ses feuilles soyeuses et ses fleurs jaunes : c'est le *Columellia oblonga*, type d'une famille spéciale.

Nous sommes au fond du cratère. Une herbe rase, entrecoupée de bosquets d'arbustes, en tapisse le sol, et quelques cabanes d'Indiens se sont établies tranquillement au lieu même où jadis bouillonnait la lave. Notre passage à travers la muraille du volcan s'effectue par l'endroit nommé *desaguadero*, où les matières

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

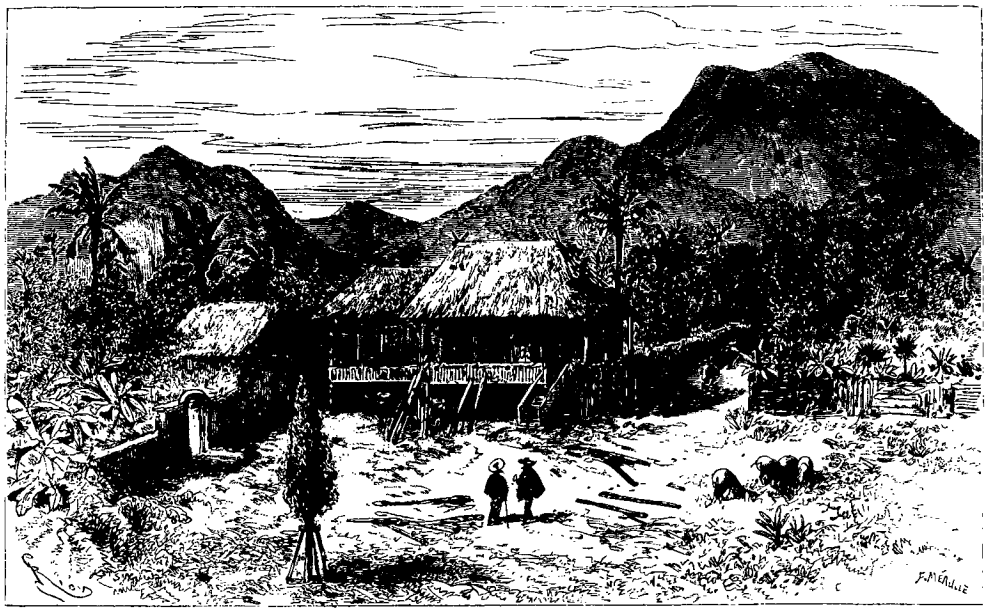
ignées se sont écoulées dans les vallées voisines lors du tremblement de terre qui a rompu leur digue. Bien que de longs siècles aient passé depuis cette catastrophe, on voit partout les traces de l'écoulement qui a eu lieu à l'ouest de la montagne.

Au sortir du Pululagua, on trouve immédiatement la végétation de la terre tempérée. On descend au milieu de grands arbres, de taillis épais, de plantes charmantes constellées de fleurs ou de feuillages diversement colorés. Le chemin est taillé à grand'peine sur le flanc ravagé des cerros. Sur les cédrélas et les figuiers, de grandes orchidées du genre oncidium (*O. serratum*) suspendent leurs guirlandes tordues, de trois à quatre mètres de longueur; des épidendres bulbeux embaument l'air de leurs senteurs de vanille; le *Maxillaria speciosa* se pare de ses belles fleurs blanches, et les broméliacées du genre tillandsia atteignent des proportions que je n'avais pas encore rencontrées. Sous le taillis, on remarque les mêmes gunnéras qui tapissent les sous-bois dans les montagnes du Quindio; les mélastomacées du genre *Mikania* se constellent de fleurs violettes, et de nombreuses fougères entourent ces brillantes floraisons de leur voile de dentelle.

En approchant de Niébli, nous retrouvons les gesnériacées qui annoncent la terre chaude (columnéas, beslérias et hypocyrtas), les éricacées (*Thibaudia*) aux grands tubes rouges, violets et verts, et enfin de nombreuses aroïdées dans l'étrange beauté de leur feuillage.

Un peu avant la tombée de la nuit, nous entrons dans la cour de la hacienda de M. Cañada, où la plus aimable hospitalité nous est offerte.

Niébli est une exploitation agricole d'une certaine importance, installée sur d'anciens défrichements. La population y est restreinte à quelques centaines d'indi-



Hacienda de Niébli. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

vidus dispersés dans les montagnes et ne formant pas un groupe suffisant pour être érigé en pueblo. On achevait de construire, lors de ma visite, une chapelle, où le curé de Calacali venait chaque dimanche dire la messe après avoir laborieusement cheminé à travers des chemins presque impraticables. Calacali, à quelques kilomètres de là, est un village assez prospère, en raison des fours à chaux établis pour brûler la *licamancha*, de ses mines d'un marbre assez beau, et de filons de plomb et d'or facilement exploitables.

La hacienda de Niébli était autrefois la propriété de moines quiténiens qui en avaient fait un centre de production agricole. On y a trouvé des ruines qui datent des derniers siècles, tout auprès des constructions actuelles, plus simples et toutes en bois.

Le temps que je passai à Niébli et dans les environs fut entièrement consacré à des recherches d'histoire naturelle, et j'eus la bonne fortune d'y faire de bonnes récoltes. Loin de toute habitation, nous campions dans les clairières des bois, nos hamacs suspendus pittoresquement chaque soir au moyen des trois piquets installés par le péon à la tombée de la nuit (voy. p. 407). Les vallées d'alentour, de Nanégal, de Mindo, patrie des orchidées de terre tempérée, me fournirent d'abondantes formes végétales, nouvelles pour moi.

Les cultures de Niébli se retrouvent à Nanégal. Il y a peu de temps, on y récoltait encore de très bonnes écorces de quinquina, mais la destruction de ces précieux arbres est à peu près complète.

Les anciens Indiens, probablement les Caras, qui vivaient dans ces régions antérieurement à la conquête des Incas, avaient construit, non loin de Nanégal, au point nommé Palta-Pamba, un temple (*adoratorio*) dont les vestiges existent encore, et d'où l'on a extrait une multitude de tombeaux contenant des objets précieux et de nombreuses momies. Des éperons de pierre, sur le bord

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chasse aux condors, près de Calacali (voy. p. 403). — Dessin de Riou, d'après les documents de M. André et un dessin de M. G. de Lauverjat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du rio, marquent l'emplacement d'un pont ruiné, et des tronçons de voie empierrée indiquent une civilisation avancée de la part des constructeurs de cette voie, qui allait probablement rejoindre le rio Esméraldas et la côte du Pacifique.

Parmi les solutions proposées pour atteindre le littoral, j'ai déjà parlé de la route qui suivrait, plus au nord, le cours du rio Mira. Nous avons examiné ensuite celle du Corazon par le rio Toachi, le Tosagua, et de là le port de Baya. Le chemin à étudier par Mindo ou Nanégal et le confluent des rios Blanco et Esméraldas, jusqu'au « puerto de Quito » d'où l'on gagne la mer, est beaucoup plus court. C'est celui qui fut proposé il y a longtemps déjà par Pédro Maldonado, mais la hauteur des cols à franchir et les crues subites des rivières l'ont fait provisoirement abandonner, plutôt encore que l'absence d'un port commode à l'embouchure de l'Esméraldas.

Les Indiens de cette région sont nommés *Yumbos*, principalement ceux de Nanégal, de Gualéa et de Mindo. Ils descendent des anciens Quitus, qui furent conquis par l'Inca Huaynacapac, distribués par lui en divers pueblos, et maintenus sous son sceptre pendant trente-huit ans. Ces indigènes sont assez cultivés, et leurs courses fréquentes à la capitale, où ils apportent les produits de la terre chaude, les ont depuis longtemps familiarisés avec la civilisation. Quoique certains auteurs les aient inexactement assimilés à d'autres tribus, ils diffèrent beaucoup des aborigènes de la province d'Orienté, et l'infusion graduelle du sang espagnol a régularisé leurs traits, débridé leurs yeux et donné de l'expression à leur regard.

Au contraire, les Indiens qui habitent les contreforts de la chaîne orientale, depuis les pentes (*faldas*) de l'Imbabura jusqu'aux rives des rios Aguarico, Napo, Curaray, Pastassa, Morona, Pauté et Zamora, et que l'on voit plus rarement s'aventurer sur les hauts plateaux, ont gardé l'intégrité de leurs caractères de race et présentent des différences bien tranchées de tribu à tribu. Leurs principales familles sont les Jivaros et les Záparos.

Les Jivaros, qui se rencontrent depuis le rio Chinchipé jusqu'au Pastassa, se subdivisent en nombreuses tribus, Lojanos, Moronas, Pautès, Gualaquisas, Pastassas, Upanos et autres. Tous sont belliqueux, indomptables; ils ont mis jadis en déroute les Incas qui voulaient les conquérir, et leur soumission apparente aux Espagnols se termina en 1599 par une révolte générale, après laquelle ils reconquirent une liberté qu'ils ont fièrement gardée depuis. Les uns, comme les Lojanos, quoique de taille médiocre, sont remarquables par leurs traits durs, leur nez busqué, leur teint cuivré, tandis que ceux du Pastassa sont souvent de haute taille avec les traits réguliers, les pommettes saillantes et le visage plus arrondi.

La famille des Záparos, au contraire, se distingue des Jivaros par des caractères très accentués. Ces Indiens vivent entre les rios Pastassa et Napo, dans la région voisine de la Cordillère, et forment des tribus indépendantes, Nushinos, Shiripunos, Tupitinis, Mautas, Muéganos, Curarayès, etc. Beaucoup plus pacifiques que leurs voisins les Jivaros, ils accueillent bien les voyageurs et sont beaucoup moins réfractaires aux tentatives de civilisation. Leur paresse native les empêche toutefois de tenter de grandes entreprises, soit guerrières, soit industrielles, et l'on ne voit autour de leurs cabanes que de rares plantations de maïs, de bananiers et de manioc. Le reste de leur alimentation vient de la chasse et de la pêche, et ils se font nomades pour suivre les animaux dans leurs migrations de saison à la recherche des fruits sauvages. Dans ces marches ils recueillent les écorces d'arbres (*Ochroma*) qui servent à couvrir leur nudité, comme une sorte de court jupon attaché à la ceinture. Leurs habitations sont des ranchos provisoires, suffisants pour les abriter des pluies et suspendre leurs hamacs. Il n'en est pas de même des Jivaros, qui se construisent de véritables maisons à portes solides, dorment sur des *cuadros* de bois et fabriquent des sièges carrés en forme d'escabeaux. La taille des Záparos est moyenne, mais bien prise, leur visage est arrondi, de couleur cuivrée claire, leurs yeux sont petits et plus ou moins obliques, leur bouche est grande, à lèvres un peu grosses, leurs dents superbes, leur nez droit, à narines largement dilatées (voy. p. 409).

Les Indiens Cayapos, Colorados, Mangachés font encore partie de la famille des Yumbos ou Quitus, que nous avons vus dans les forêts de l'ouest, tandis que, suivant les documents recueillis par Villavicensio[1], les Agutéros vivent sur le Napo, à l'état sédentaire; les Encabellados, sur le bas Aguarico; les Oréjonès, sur la rive gauche du Napo et vers son embouchure; les Avijiros, au sud de la même rivière; les Cofanès, sur le haut Aguarico, sans parler de quelques autres agglomérations moins importantes.

Auprès de la capitale, nous avons vu combien le mélange des races avait influé sur l'aspect de la population indigène : *mulatos*, mélange de sang nègre et indien; *zambos*, métis de nègre et de blanc, ou *cholos*, provenant de l'union du blanc et de l'Indien. Les cholos des villages de Zambisa et de la Magdaléna fournissent des exemples assez frappants de ce dernier mélange.

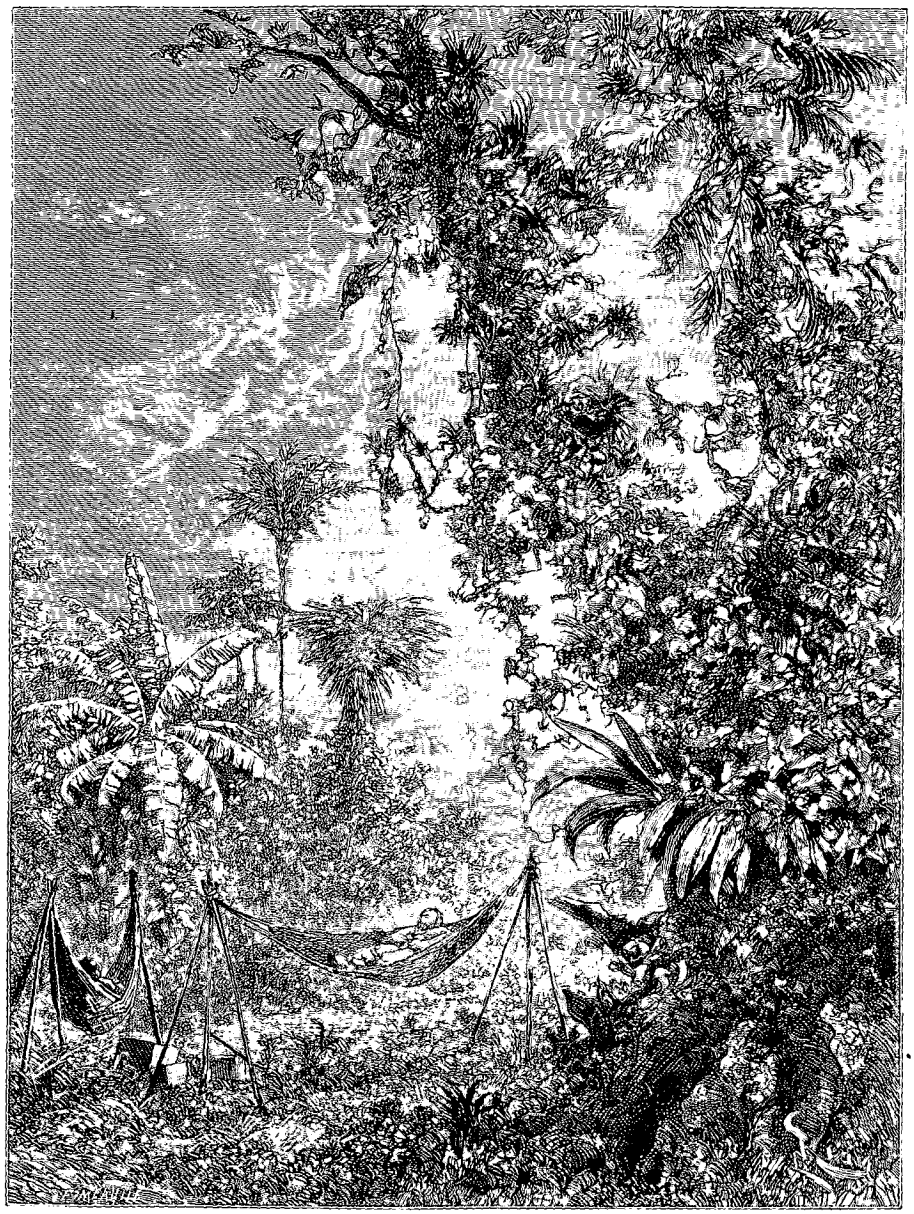
De retour à Quito, j'avais, pendant plusieurs semaines, exploré les environs de cette ville et parcouru, à mon point de vue spécial de naturaliste, les pentes des volcans voisins. Il me restait à faire l'ascension du plus proche et du plus célèbre d'entre eux, le Pichincha, au pied duquel est couchée la capitale de l'Ecuador. J'avais lu, comme tout le monde, dans les relations de voyages, d'abord le récit de La Condamine, resté trois semaines, en compagnie de Bouguer, à faire des opérations astronomiques et trigonométriques sur le sommet du Pichincha, au prix de mille souffrances, puis les pages écrites par Humboldt, qui tenta infructueusement l'ascension en avril 1802. Le célèbre voyageur allemand ne put atteindre que l'altitude de quatre

1. *Geog. Rep. Ecuad.*, p. 173 et suiv.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mille cinq cent quatre-vingt-douze mètres. Pris de vertige, il dut être secouru par ses compagnons, Bonpland et les guides, qui le ramenèrent péniblement à Quito. Le 26 et le 28 mai suivant, Humboldt renouvela sa tentative et réussit à gagner le sommet du cratère, à la hauteur de quatre mille huit cent cinquante mètres. La dernière fois il était également accompagné de Bonpland, auquel s'étaient joints le savant astronome Caldas et Carlos Montufar, qui tous deux furent faits plus tard prisonniers de guerre par le général Murillo et passés par les armes.

Au lever du jour, le 3 juillet, j'étais sur le chemin des premières pentes du Pichincha, qui se prolongent jusqu'à Quito. Le P. Sodiro m'accompagnait,



Campement : les hamacs de Nanégal (voy. p. 404). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

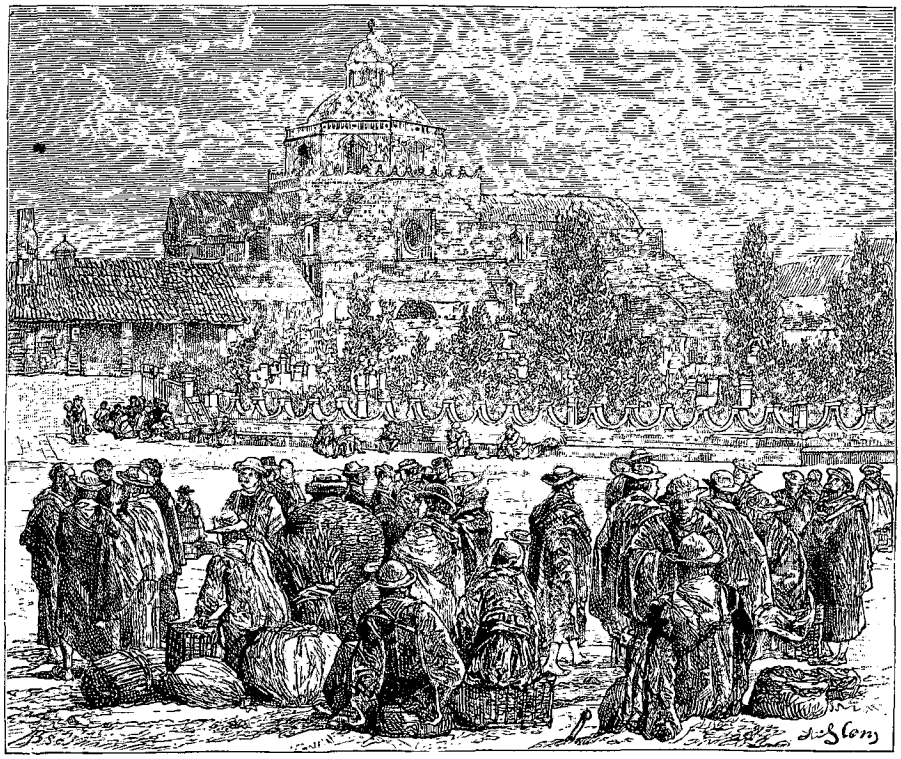
et un péon agile portait nos provisions. Nous cheminâmes d'abord d'un pas rapide sur les lomas entremêlées de bosquets de vacciniées, de *Gynoxis*, de baccharis et de mille-pertuis, dont les touffes étaient couvertes çà et là des grandes fleurs écarlates d'une liane admirable, le *Tacsonia Jamesoni*. De délicates gentianes violettes tapissaient le gazon; sur les rochers, les *Pernettya* égrenaient leurs jolies clochettes nacrées, les vernérias épanouissaient leurs grandes pâquerettes blanches, et le *Peperomia Jamesoniana* dressait ses épis en queue de rat sur un feuillage charnu. Nous étions décidés à arriver de bonne heure, afin d'avoir le temps de faire nos observations avant la nuit. Le temps était sec, favorable à la marche et un clair soleil nous permettrait d'embrasser la silhouette entière des monts d'alentour. Le sentier, frayé par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indiens qui vont chercher la neige pour la vendre à Quito, était facile à suivre.

A midi, nous avions atteint la limite inférieure des neiges (quatre mille quatre cents mètres). Nous déjeunâmes sur l'herbe, assez rapidement, car le froid, que nous n'avions pas senti en marchant, commençait à piquer, sans que cependant le thermomètre fût encore à zéro. Le paysage était splendide. Autour de nous une mer de montagnes moutonnait à perte de vue, présentant des formes plus arrondies que nos Alpes, et déchirées seulement vers le sommet du cratère, que nous apercevions à quatre cent cinquante mètres au-dessus de nos têtes. Sur les parties exposées au soleil, la neige disparaissait pour faire place à cette végétation courte des hautes Andes, si bien décrite par M. Weddell dans le *Chloris Andina*. Elle est caractérisée par des gentianes, des drabas, des saxifrages, des vernérias, par les feuilles rousses et feutrées du *Culcitium rufescens*, etc., et surtout par une plante des plus étranges, que je voyais et récoltais pour la première fois : le *Lupinus alopecuroides*. Cette espèce avait l'aspect de pyramides ou plutôt de massues d'un blanc argenté, plantées droit dans le sol et couvertes de petites fleurs violettes comme emmitouflées dans leur calice soyeux. Aucun autre végétal ne peut donner l'idée de cette forme bizarre.

Après un repas substantiel, je demandai à mon compagnon s'il voulait achever l'ascension. Mais, sans éprouver les accidents épistaxiques et autres signalés par beaucoup de voyageurs, il se sentait trop



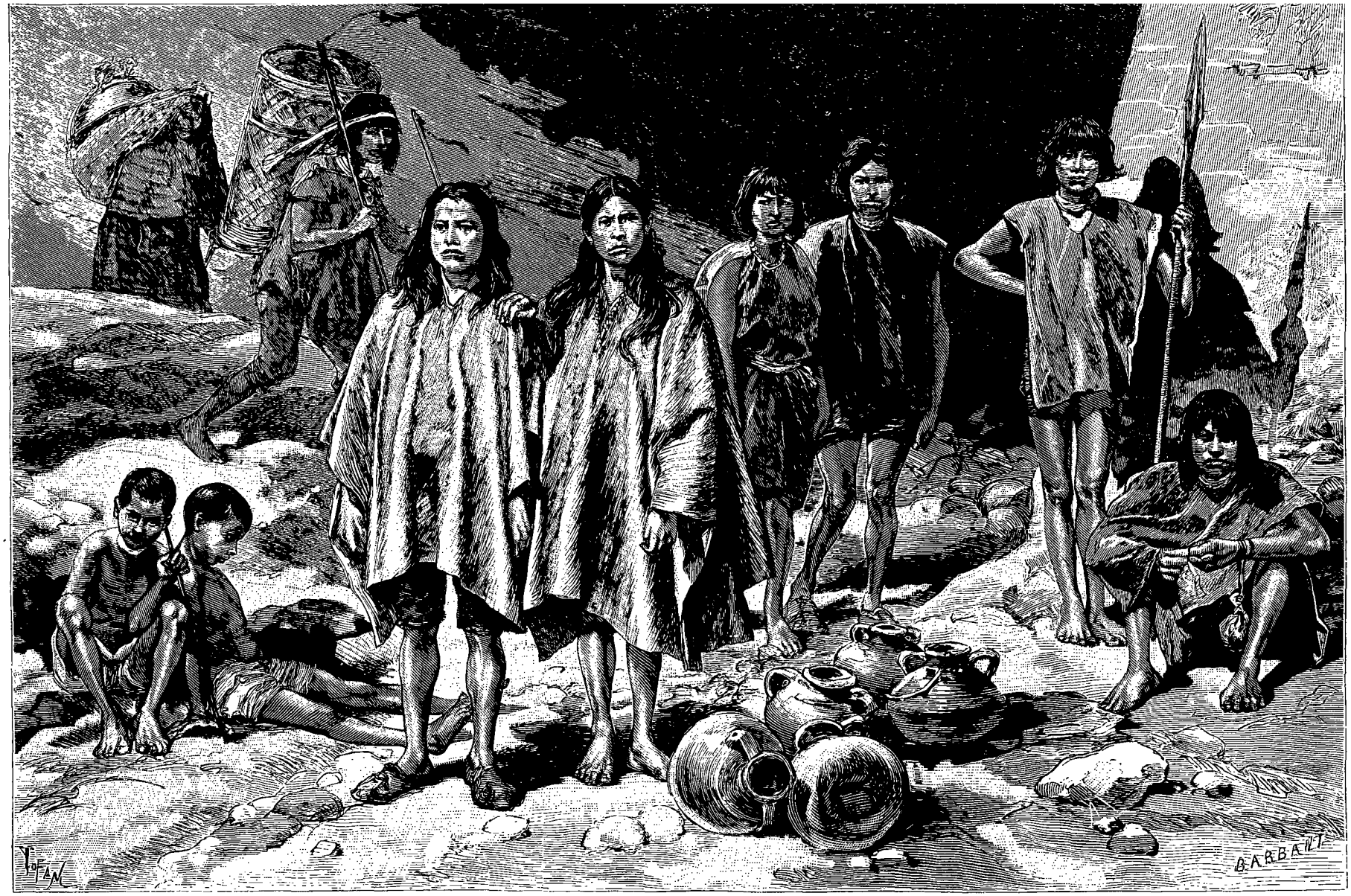
Église de La Tacunga (voy. p. 410). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

fatigué pour tenter l'aventure. Je partis donc seul avec le péon. Je ne sentais nulle oppression et je commençai allègrement à monter. Au bout de cent mètres, il fallut modérer le pas, puis s'arrêter toutes les cinq minutes. Quelques gouttes d'eau-de-vie me redonnèrent des jambes, et en moins d'une heure j'avais atteint le cratère du Rucu-Pichincha (quatre mille huit cent cinquante-quatre mètres[1]). Un vent très fort, soufflant du sud, amenait sur moi des nuages légers passant avec rapidité, et ne me permettant de voir que par intermittences les rochers noirs, trachytes ou schistes soulevés en stratifications verticales, ou tordus sous l'effort du feu, avec des zigzags d'un rouge brique formant les plus étonnantes marbrures. Du côté nord, de hautes falaises se dressaient à pic. Vers le sud, dans la direction du Guagua-Pichincha, des éclaircies à travers les nuées me laissaient apercevoir deux vallées profondes, abruptes, que les couches épaisses d'une neige perpétuelle tapissaient avec régularité.

Après m'être longuement rassasié de ce spectacle, je redescendis, en cherchant à préciser le point où je retrouverais la végétation. J'avais lu que les lichens en formaient le dernier échelon en altitude, que les mousses et les graminées venaient ensuite, et que nulle phanérogame n'atteignait de si grandes hauteurs. Cette assertion est inexacte : j'ai recueilli, à la cote quatre mille six cent quatre-vingts mètres, une graminée, une

1. Stübel a trouvé seulement quatre mille sept cent trente-sept mètres d'altitude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Types d'Indiens des Cordillères de l'Ecuador (voy. p. 406). — Dessin de Tofani, d'après les documents communiqués par M. André.
A gauche, au fond, Yumbos de Nanégal; au premier plan, Lojanos; au milieu, Záparos, homme et femme; à droite, guerriers jivaros.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

légumineuse qui me paraît voisine des *Astragalus*, et le fameux *Sida Pichinchensis* de Bonpland, ouvrant à côté de la neige ses jolies corolles lilacées.

La descente se fit sans encombre. Je retrouvai le P. Sodiro m'attendant, un peu gelé, mais reposé, et notre retour s'effectua sans aucun incident fâcheux. J'emportai de là, avec le plus agréable souvenir, cette impression que l'ascension du Pichincha, autrefois présentée comme si redoutable, est une excursion facile que je recommande à tous les visiteurs de cette partie des Andes équatoriales.

Un mois de séjour à Quito m'avait permis d'accomplir à peu près la tâche que je m'étais imposée. Je pouvais poursuivre ma route et mettre encore une fois le cap au sud. De nombreuses caisses, qui me précédaient, étaient remplies non seulement de matériaux d'histoire naturelle, mais d'armes d'Indiens, de poteries des Incas, de bijoux, de vêtements rares et curieux. Je ne conservai dans mon bagage personnel que les objets les plus précieux, le reste prit les devants, et ma petite caravane s'engagea, un beau matin, sur la route de La Tacunga.

Je revis la plaine de Machachi, que j'avais traversée en allant au Corazon, et un temps de galop m'amena au Paramo de Tiopullo, singulier relèvement montagneux qui relie les contreforts basaltiques du Rumiñagui à ceux de l'Ilinisa. Ce « nudo de Tiopullo » (prononcez *Tchiopouchio*) est une sorte de digue qui sépare non le plateau de Quito, comme on l'a dit à tort, mais celui de Machachi des plateaux de La Tacunga et d'Ambato. Quand je le traversai, un vent violent me coupait le visage; je ne remarquai autour de moi que des collines de roches volcaniques et des sables infertiles du plus lamentable aspect.

Dès qu'on a franchi ce défilé inhospitalier, la plaine et le village de Tiopullo s'offrent aux regards, et une éminence, en forme de *tumulus* énorme, attire d'abord l'attention. C'est le *Panecillo*, où se trouve la maison de l'Inca (ou *Callo*) décrite par La Condamine, Jorgé Juan et Humboldt, et qui n'était autre chose qu'une de ces hôtelleries ou *tambos* semés par les Incas sur la grand'route de Cuzco à Quito. Ce *tambo* est une construction carrée de trente mètres de côté, bâtie en blocs de porphyre basaltique bien taillés, provenant certainement des éruptions de son puissant voisin le Cotopaxi. On la connaît aussi dans le pays sous le nom de *Pachusala*.

L'Ilinisa (ou Iliniza) dresse tout près de là sa tête colossale, dont je distingue la silhouette entière, si pittoresque avec ses deux pyramides qui révèlent un volcan éteint. Sa cime atteint cinq mille trois cents mètres; elle est couverte de neige sur la moitié de sa hauteur. Les mesures trigonométriques prises par Bouguer sur cette montagne servirent de terme de comparaison avec les mesures barométriques pour déterminer les altitudes.

Le chemin passe par Mulaló, au milieu d'une plaine de cendres et de pierres ponces. Nous sommes au pied même du Cotopaxi, l'un des plus terribles volcans de l'Équateur. Quelques maigres champs de luzerne y sont cultivés çà et là, et, dans les sables en friche, la végétation n'est guère représentée que par des graminées du genre *Molina*, des *Spermacoce* rampants, des euphorbes, des daturas et des sauges. C'est que le volcan a bien souvent ravagé cette terre désolée. Ce cône de neige régulier, admirable de forme, qui porte sa cime aiguë à cinq mille neuf cent quarante-trois mètres, couvre un foyer ardent; ses éruptions de 1738, 1742 à 1745, 1768, 1802, 1853, ont ruiné les régions avoisinantes[1].

L'ascension, que Humboldt croyait impossible, a été tentée et exécutée avec un succès complet le 6 mars 1873 par M. Stübel, géologue allemand.

En quelques heures on a contourné les *faldas* du Cotopaxi, et, après avoir franchi le rio Alaquès, on arrive à La Tacunga (ou Llactacunga), ville assez populeuse et surtout industrieuse. Les moulins appartenant à la famille Aguirré y ont une grande importance et emploient de nombreux ouvriers. La Tacunga a des rues bien bâties et quelques monuments curieux, entre autres une cathédrale inachevée, de style classique, avec une balustrade mauresque, qu'on est assez étonné de trouver là. Dans le jardin octogonal situé sur la plaza mayor, croissent des saules pyramidaux, des capulis; les fleurs se composent de rosiers du Bengale, de callas, d'iris, de chrysanthèmes; elles proviennent d'Europe et sont mal entretenues. Trois autres églises, également en construction, sont pourvues de coupoles couronnées de statues de saints. De nombreux couvents attestent en outre la ferveur ancienne d'une foi qui paraît avoir beaucoup diminué de nos jours.

La campagne reprend son aspect brûlé, arénacé, uniforme dès qu'on est sorti de La Tacunga. Seules, les cultures irriguées par les eaux, très inconstantes, provenant de la fonte des neiges du Cotopaxi, présentent une apparence de fertilité. L'orge, le blé, le quinoa (*Chenopodium Quinoa*) dont on mange les graines torréfiées, de maigres maïs rabougris, telles sont les plantes alimentaires, que l'on voit entourées partout de haies d'agaves, de *Cereus* et d'opuntias féroces.

San Miguel est un village sans intérêt où je ne trouve à dessiner qu'une église en construction.

Nous passons devant la « Capilla de los pasajéros », but de pèlerinage, couverte en paille de gynérium. Bientôt on suit le rio d'Ambato, profondément encaissé entre ses rives qu'il érode de plus en plus, et qu'un pont couvert traverse auprès de San José d'Atoché, dont la curieuse église est ornée d'une façade à quatre clochetons bizarres. Des amaryllidées du genre *Phædranassa* émaillent les champs de leurs ombelles à tubes rouges et verts. Pour la première fois depuis que je foule le territoire sud-américain, je vois les indigènes se servir de la sève des agaves comme on fait au Mexique pour

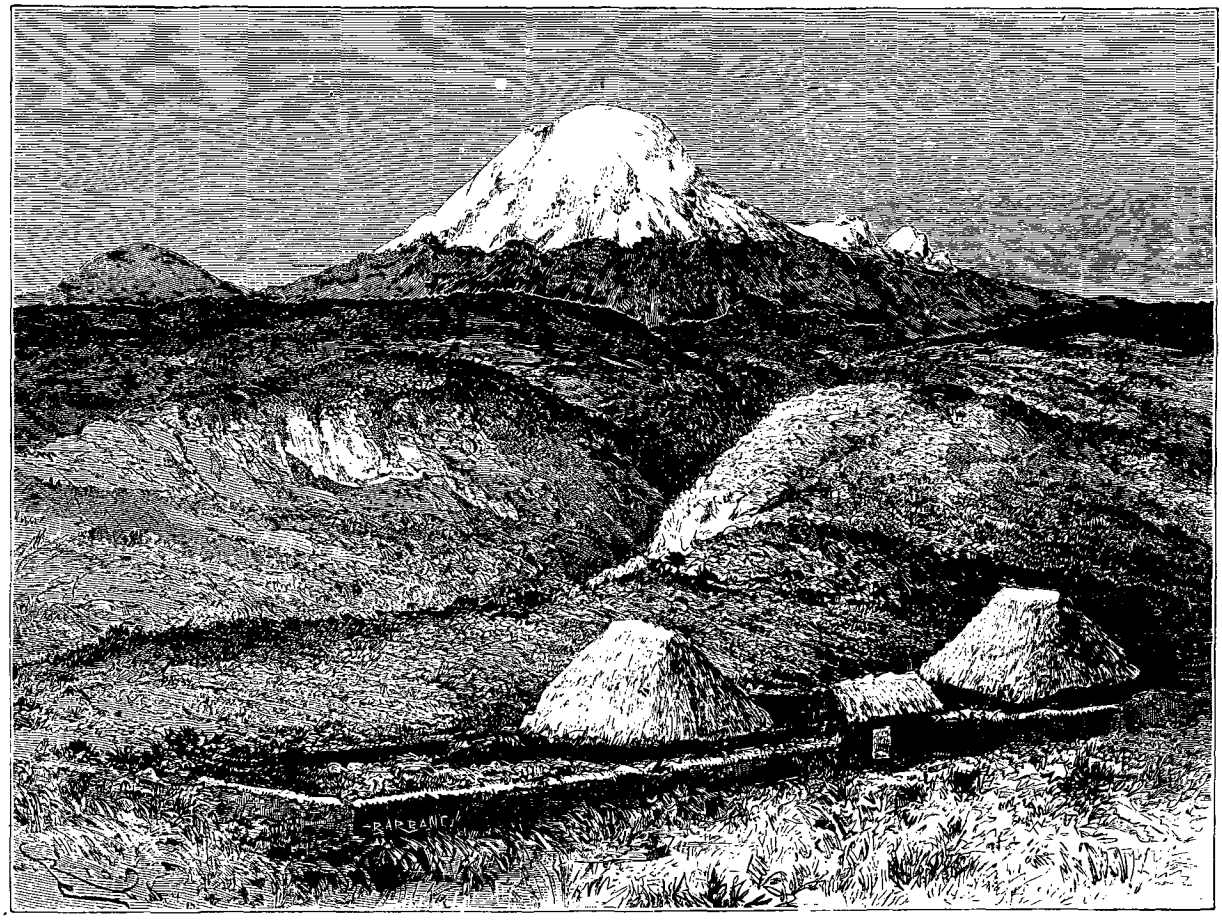
1. Depuis le voyage que je raconte ici, une nouvelle éruption du Cotopaxi a eu lieu le 26 juin 1877; et ses conséquences ont été terribles dans toute la région, qui fut ravagée de fond en comble.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le *pulqué*. Les braves gens occupés à recueillir le liquide fermentescible nous saluent au passage d'un affectueux *buena tarde, niño* (pour *cariño*)!

Enfin Ambato est en vue. Les jardins, qu'on m'a beaucoup vantés, sont plantés de nombreux poiriers en forme de parasol, qui semblent plutôt des souches d'osier que des arbres à fruits. Les aunes, les saules, les capulis, quelques pêchers, des papayers de terre froide, des pommiers qui s'épuisent sans rien produire, quelques abricotiers dont les fruits mûrissent assez bien, tel est le bilan arboricole des jardins d'Ambato, à l'altitude de deux mille six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et sous l'influence d'une température moyenne de 15°,3. La ville est le chef-lieu d'un district d'environ dix mille habitants. Elle formait autrefois la *tenencia* d'Ambato, et confinait au *corregimiento* de La Tacunga. De tout temps elle a été fort appréciée pour la douceur de son climat, bien que le voisinage du volcan de Carihuaïrazo lui ait été fatal à plusieurs reprises. Sur la plaza mayor, l'église principale (*Iglesia matriz*) se fait remarquer par une tour d'assez bonne apparence. Pendant que je la dessine, un cortège s'avance sur la place, accompagnant un noyé repêché dans le rio Ambato, et que l'on transporte assez lestement sur deux bâtons, tête et jambes pendantes.

Par une route accidentée (*camino viejo*) on gagne



Le Chimborazo, vu des cabanes de Chuquipoyo (voy. p. 412). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

Mocha, à travers des pâturages et des champs un peu plus fertiles. Le cône tronqué du Carihuaïrazo (cinq mille cent mètres) est empanaché de neige. Ce volcan est muet depuis l'éruption de 1699, qui désola toute la contrée. Il est uni par ses contreforts sud-ouest au massif du Chimborazo. Les buissons se composent de chilca (*Baccharis polyantha*), de nombreux fuchsias, loasas coccinés, solanums violets, et de la « yerba del paramo » (*Deyeuxia*) qui couvre les pentes. En reprenant la route nouvelle, nous longeons une profonde vallée qui s'enfonce jusqu'à Riobamba, ville que j'aperçois blanchissant dans le lointain, au travers d'un arc-en-ciel pâle qui se traîne, à nos pieds, sur le flanc des cerros, comme je l'ai vu au « cerro encantado » près de Tuza. L'horizon est fermé par le massif imposant du Cerro del Altar, qui atteint cinq mille quatre cent quatre mètres. Çà et là, sur le *pajonal*, des rochers énormes de trachyte, lancés par les volcans, émergent à demi du gazon où ils se sont enfoncés. Plus loin, le chemin a été taillé à pic dans le sable noir, volcanique, qui s'est durci à l'air, et sur lequel quelques voyageurs ont gravé leurs noms. D'autres, plus fantaisistes, y ont creusé des trous et enfoncé des crânes humains, devenus par le temps d'un blanc éburnéen,

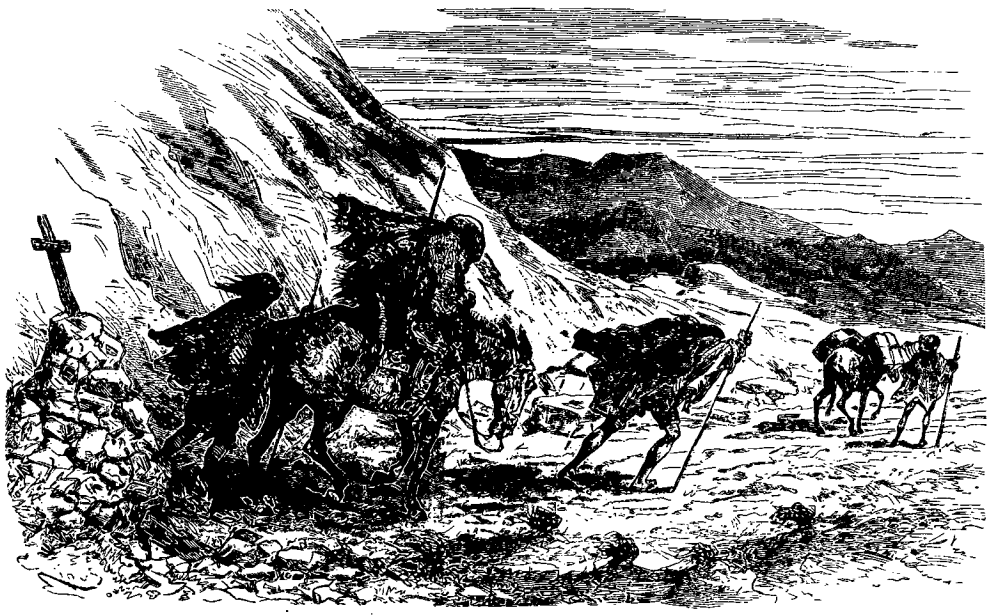
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qui semblent regarder le passant d'un air sépulcral avec leurs yeux faits de cailloux noirs.

Au-dessus de cette solitude immense, le dôme du Chimborazo, le « rey », s'élance dans l'éther. Son front d'argent, dont aucune brume n'altère la pureté, règne à six mille cinq cent trente mètres, vierge encore de toute trace humaine[1]. Deux points noirs, presque imperceptibles, dominent cependant ce *culmen*. Ce sont deux condors qui planent librement, bien au-dessus de la limite où toute vie animale cesse dans notre atmosphère. Les quatre *faldas* du Chimborazo, au nord, sont couvertes d'une couronne de neige éternelle de deux mille mètres de hauteur. Du côté ouest, on voit un seul cône arrondi appuyé par des pics dentelés et déchirés. Sur les pentes, quelques nuages se traînent, animés, à une simple différence d'altitude de deux cents mètres, de mouvements contraires de translation.

Nous montons, foulant les monotones pâturages andins. Après les misérables cabanes de Chuquipoyo (trois mille six cent quatre mètres) la scène devient plus accidentée et les pentes du Chimborazo sont labourées par de profonds ravins. L'un d'eux, nommé « Quebrada de Totorillas », présente un phénomène étrange. Les eaux traversent le chemin pour tomber dans un sombre précipice. Mais le vent qui s'engouffre au-dessous de cet étroit et noir *cañon* est si violent qu'il soulève l'eau dans sa chute et la force à repasser par ses conduits naturels pour retomber, par saccades, en véritables panaches sur les roches grises et noires. Cette « chorréra » est une des curiosités de ce chemin fantastique.

Totorillas est à trois mille neuf cent dix mètres d'altitude, dans un pli de terrain dénudé, dont le gazon est rongé par les ruisseaux que produit la fonte des



Passage de l'Arenal (Chimborazo). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

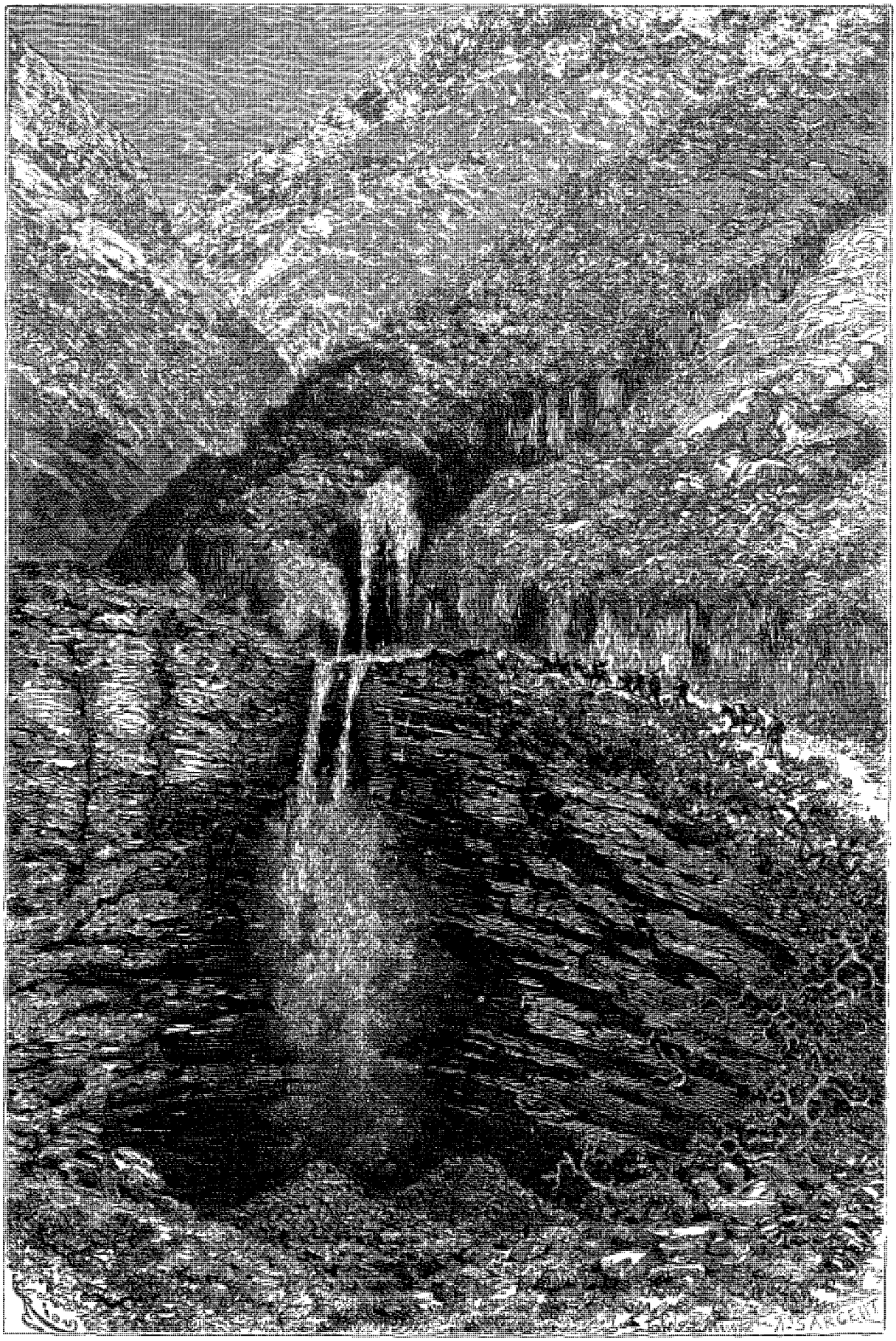
neiges. Deux ou trois cabanes misérables y abritent les voyageurs. On y fait la soupe au moyen de quelques tiges du *Chuquiraga insignis*, arbuscule à fleurs dorées, qui seul croît à ces hauteurs et dont la fumée dégage une odeur d'encens. Nous passons la nuit sur des bottes de foin, gelés sous nos couvertures. Le lendemain matin, désirant savoir jusqu'où s'étend la vie végétale sur ces sommets, je fais l'ascension d'une partie de la montagne par une faille praticable, et je constate qu'une malvacée (*Malvastrum*) fleurit même sous la neige fondante, à quatre mille six cents mètres de hauteur, le thermomètre étant à zéro.

Il faut partir de bonne heure de Totorillas si l'on veut traverser le périlleux *Arenal* avant la tempête de vent qui chaque jour s'élève après midi. Sur ces plateaux de sable, on ne trouve plus que de rares buissons de chuquiraga et les touffes à racines dénudées d'une chicoracée qui seule résiste aux tourmentes furieuses. Vers dix heures du matin, quand nous longeons le tumulus où les arriéros ont coutume de jeter une pierre autour de la croix élevée en cet endroit, le vent est déjà si violent que nous avons grand'peine à ne pas être renversés. Tout le long du chemin, des ossements blanchis marquent la dernière étape des pauvres bêtes de charge qui ont succombé dans ce terrible passage.

Le sommet du plateau est atteint, et la descente vers l'ouest commence. Elle est rapide, engagée entre des montagnes de sable dans lequel les mules enfoncent jusqu'aux genoux. Mais bientôt la végétation s'élance. Aux vernérias et aux gentianes succèdent les bizarres *Podolepis*, les grands *Podocarpus*, les puyas, les calcéolaires, les eupatoires, les barnadésias, les cas-

1. Cette assertion ne serait plus exacte aujourd'hui. Un alpiniste anglais, M. Whymper, a réussi à vaincre le géant des Andes, et a eu la gloire de déployer son drapeau sur le sommet du Chimborazo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chorróra ou cascade de Totorillas (Chimborazo). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tilléjas, toute la flore tempérée qui prospère dans les sables, parmi les schistes et les éboulis de débris volcaniques.

Plus bas, les arbustes deviennent des arbres qui se couvrent d'orchidées (*Oncidium cucullatum*) à beau labelle lilas ; le blé, l'orge, la pomme de terre, la luzerne reparaissent, bien cultivés surtout à Quinacorral.

Après le village de Guanojo, dont les jardins sont remplis d'une grande sauge bleue nommée *pambo*, nous entrons à Guaranda. Cette petite cité, qui ne comptait que deux mille habitants il y a trente ans, s'est beaucoup augmentée depuis ; son industrie principale est celle des arriéros qui transportent les voyageurs et les charges de Babahoyo à Quito et dans l'intérieur. La ville est située dans une vallée riante et bien cultivée. Les habitants y sont d'humeur facile. C'est une des premières localités, dans la direction du Pérou, où l'on trouve le lama (*runa-llama*) employé comme bête de charge. Je remarque la fabrication des briques de terre (*adobijos*) pour la construction en *adobes*. Un homme malaxe la terre glaise qu'une femme lui apporte en la traînant dans une peau de bœuf, et un ouvrier met cette argile dans des moules en bois, où on la laisse sécher au soleil avant de l'employer (voy. p. 416).

En sortant de Guaranda, les parties basses du Chimborazo se couvrent d'une végétation plus puissante. A San José, je récolte une belle protéacée (*Oreocallis grandiflora*) que son fruit en forme de cuiller a fait nommer ici *cucharilla*, et que j'ai été assez heureux pour introduire vivante. Le beau *Begonia Frœbeli* ouvre ses fleurs rouges sur les rochers, et de grandes composées arborescentes (*Conoclinium*) épanouissent leurs magnifiques ombelles violettes.

Vers le soir, j'assiste à un étonnant spectacle : le dôme du Chimborazo, illuminé par les feux du couchant, ressemble à une gigantesque pépite d'or massif. En une seconde, le soleil disparaît derrière une des crêtes dirigées vers le Pacifique, et le lingot d'or devient un bloc d'argent d'un éclat incomparable.

A quatre heures et demie du matin, nous quittons San José, par une belle lune décroissante, en suivant le vieux chemin, qui passe entre San Miguel et Ansacoto, et nous retrouvons un nouveau et meilleur tracé à Juantuloma. De l'observatoire formé par la « Cuchilla de San Miguel », les nuages suspendus au-dessous des immenses forêts de la côte semblent une mer de laine blanche floconneuse, avec l'éther au-dessus, immaculé, d'un bleu intense. Les palmiers à cire (*Ceroxylon*), vieilles connaissances du Quindio, ont reparu, parfois chargés de broméliacées et d'orchidées. Les *Gomphia* au grand feuillage se couvrent de fleurs jaunes ; puis paraissent les quinquinas (*Cinchona succirubra*), devenus si rares ; c'est la région où Spruce et Cross ont récolté les pieds vivants plantés par les Anglais dans le Sikkim Himalaya.

La parure végétale de la terre chaude est revenue dans toute sa splendeur. Bambous, marantas, héliconias, bactris, aroïdées, cyclanthées, artocarpées, cécropias, coccolobas, etc., s'enchevêtrent dans le plus pittoresque désordre, pendant que nous suivons les bords du rio Cristal et du rio Pisagua. Au passage de cette dernière rivière, grossie par les pluies, une de mes mules de charge tombe dans le torrent, et c'est un miracle de la retrouver saine et sauve après l'avoir vu rouler par les eaux bondissantes. A Balsapamba, à Las Playas, les cases sont élevées sur pilotis comme à Barbacoas. Sabanétas est une agglomération de cabanes, au milieu des bourbiers, où M. Luzéro a installé un trapiché (moulin à cannes) mû par une acéquia (dérivation d'eau), dont les canaux sont soutenus sur des pieux très élevés.

La contrée est malsaine, fiévreuse, au milieu de cette puissante végétation, où les plantes épiphytes abondent. C'est auprès du rio del Cristal que je récoltai une charmante broméliacée nouvelle, la variété de *Tillandsia Lindeni* que j'ai nommée *tricolor* et qui a épanoui dernièrement en France ses jolies fleurs bleues et blanches à bractées roses.

Au rio de la Mona, quelques habitants, sur le seuil de leurs cases, nous prédisent de terribles malheurs si nous nous engageons à cette heure dans les mauvais chemins qui vont suivre. Il est cinq heures ; mon arriéro, Apolinaria Tapia, n'écoute rien et nous détermine à pousser en avant. Mal nous en prit.

Un peu avant la nuit, nous arrivons au rio Galvez, qui est débordé. Suivant l'usage, je laisse défiler devant moi ma petite troupe dans le *paso*, et, lorsque tous ont gagné sans encombre la rive opposée, je traverse à mon tour. Mais l'eau est profonde, je monte un cheval un peu vif ; ma bonne mule *Mansita* est restée à Quito. Pour ne pas me mouiller jusqu'à l'échine, je relève mes jambes sur l'encolure du cheval, qui, chatouillé désagréablement, se jette en avant et me précipite à l'eau. Malheureusement, je reste accroché au pommeau de la selle par le bas de mon pantalon de cuir (*zamarro*). Le cheval, furieux du poids qu'il traîne après lui, fait des bonds désordonnés. Je m'accroche à lui pour éviter des ruades, mais c'est en vain,... je suis sous l'eau, la suffocation commence, je vais périr. Les arriéros, sur l'autre rive, lèvent les bras au ciel et n'osent pas venir à mon secours, en voyant l'animal se débattre avec rage. Enfin, l'instinct de la conservation décuplant mes forces, je me relève debout sur la selle, m'arc-boute sur une jambe, le zamarro est arraché et je retombe dans le rio, dont je regagne le bord à la nage, pendant que le cheval est roulé par le courant à quelques centaines de mètres plus bas.

La nuit arrivait. Trempé jusqu'aux os, je dus remonter à cheval, traverser encore un lac nommé « la Laguna », tout couvert de la singulière plante à cellules aérifères nommée *Neptunia natans*, et où le grand martin-pêcheur (*Ceryle torquata*) se gavait à ce moment de petits poissons. Sous le couvert de la forêt, les *pantanos* nous embourbent plusieurs fois encore ; nous en sortons je ne sais comment, malgré une complète obscurité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

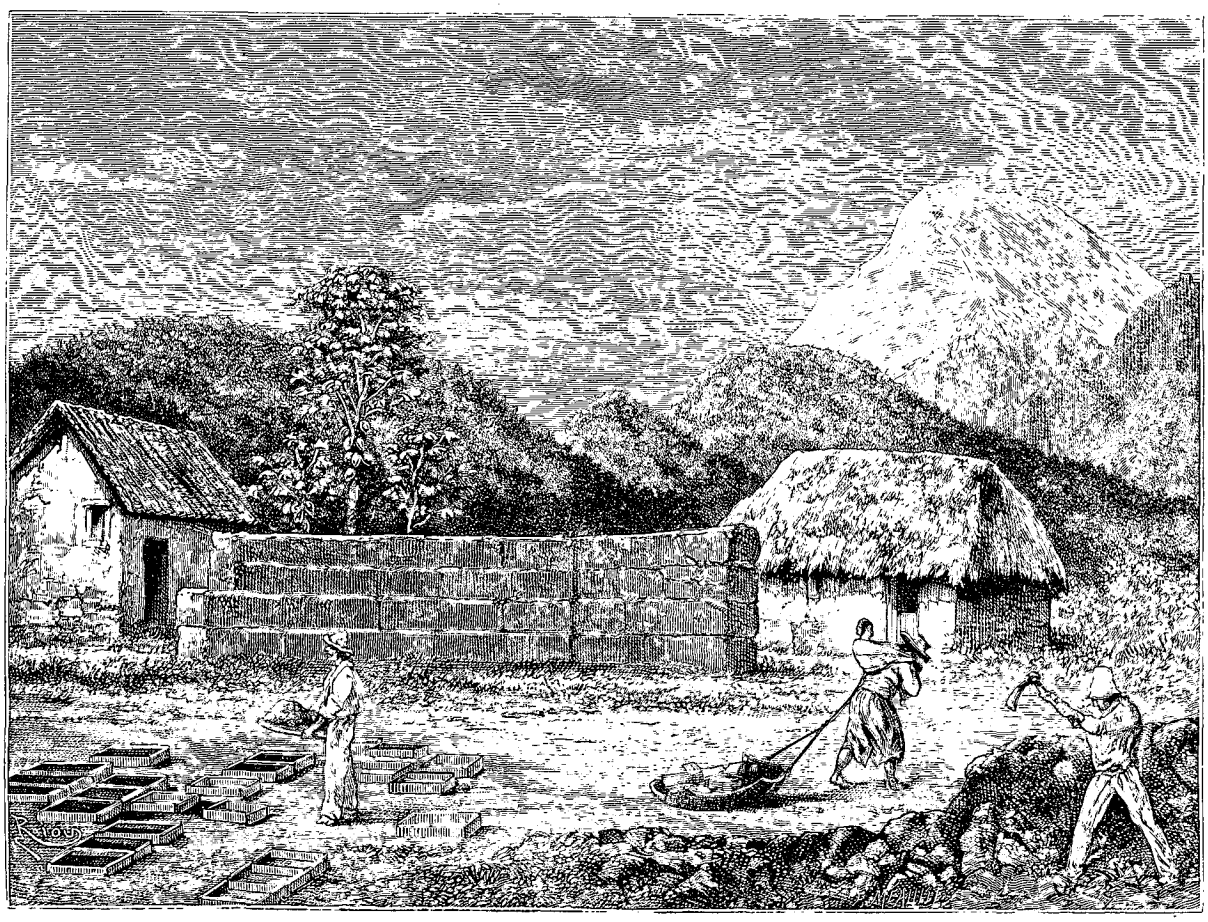
Accident au rio Galvez. — Dessin de Ém. Bayard, d'après les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin, à neuf heures du soir, les lumières de Babahoyo apparaissent comme un phare sauveur. Pendant cette dernière étape, nous sommes restés dix-sept heures à cheval, au milieu des misères que je viens d'esquisser, heureux pourtant de nous être ainsi tirés de ces mauvais pas !

. . . . . .

Ici s'arrêtent les notes de mon voyage dans la Nouvelle-Grenade et dans l'Ecuador. Si cette narration se complète un jour par la suite de mes pérégrinations dans les Andes écuadoriennes et péruviennes, elle comprendra nécessairement le bilan de mes récoltes en histoire naturelle, la liste des altitudes relevées, et des études d'ordre purement scientifique, et sera par conséquent d'une lecture un peu ardue. Il convient donc de rester aujourd'hui dans les limites déjà étendues de ce récit et de remercier le lecteur d'avoir bien voulu me suivre pendant une longue succession d'étapes plus ou



Fabrication des briques à Guaranda (voy. p. 414). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. André.

moins accidentées. De l'embouchure du rio Magdaléna à la vallée équatoriale du Guayas, j'ai parcouru à pied ou à dos de mulet, en franchissant neuf fois les sommets des Andes, plus de douze cents lieues dans les Cordillères et les *llanos*, en passant du bassin de l'Orénoque à celui de l'Amazone.

L'Amérique méridionale est heureusement inépuisable. Les explorateurs s'y succèdent maintenant avec rapidité. Après les puissantes gerbes récoltées au profit de la science par les premiers arrivants, le champ reste ouvert aux glaneurs, qui peuvent encore ambitionner de belles découvertes. C'est en les encourageant dans cette voie et en leur souhaitant le succès que je termine ces pages. Ils auront au moins la certitude de rapporter, après les viriles émotions du voyageur aux prises avec les difficultés à surmonter, le souvenir ineffaçable des beautés naturelles qu'ils auront contemplées.

Éd. ANDRÉ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1883

(PREMIER SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Aucun fait géographique considérable n'a marqué le semestre écoulé. — Indifférence du public pour le mouvement géographique ordinaire. — Réussite des observations du passage de Vénus. — II. Les missions d'études sous-marines du *Travailleur*. — Le *Talisman* est parti pour les continuer à l'archipel du Cap Vert et dans la mer de Sargasses. — III. Grand voyage effectué par un *paundit* hindou. — Le voyageur est pillé à deux reprises. — Il visite le Lop-Nor. — Il revient à Tatsienlou et s'avance jusqu'à Sama. — Les Mishmis l'empêchent de rentrer au Tibet par l'est. — Il y rentre par un détour dans le nord. — Importance du voyage. — IV. Le Tongking. — L'occupation du Tongking doit entraîner celle de l'Annam. — V. Insuffisance des informations sur la Corée. — Voyage de M. Hall, consul britannique. — Aspect de la côte occidentale de la Corée. — Intérieur du pays. — Rareté des arbres. — Route de la côte à Han-yang la capitale. — La ville de Han-yang. — Ses défenses. — VI. Opérations des Français à Madagascar. — Destruction des postes howas de la côte nord-ouest. — Prise de Tamatave. — VII. La mer intérieure saharienne. — Voyage de M. de Lesseps de Gabès à Biskra. — VIII. Reconnaissance géologique de M. Fieux au Sénégal. — Nature du sol. — IX. Expédition du colonel Borgnis-Desbordes. — Un poste français établi sur le Niger. — Le chemin de fer du Sénégal près des Kayes. — X. Mission du docteur Bayol. — M. Bayol est arrêté dans sa marche vers Kouniakary et vers le Diomboko. — Il traverse le Khasso et le Tomara. — Il doit de nouveau rebrousser chemin. — XI. M. G. Revoil en route pour le pays des Çomalis. — Il a recueilli des collections à Zanzibar. — XII. M. Bloyet à Kondoa. — Les Pères du Saint-Esprit dans la région des grands lacs. — L'abbé Guyot. — XIII. L'enseigne de vaisseau Giraud. — XIV. La géographie du Lessouto et M. Krüger. — XV. M. de Brazza au Congo. — M. de Lastours à Punta Negra. — Le commandant Cordier et le *Sagittaire* à Loango. — Le docteur Ballay à Brazzaville. — M. Mizon, lieutenant de vaisseau, rentre en Europe. — Inquiétudes sur les dispositions de M. Stanley. — M. Petit, naturaliste, visite le haut Chi-Loango. — XVI. M. Stanley navigue sur le Congo. — Le lac Aquilonda aujourd'hui lac Léopold. — Il fonde une station sur le Kouilou. — XVII. Quelques détails sur la traversée de l'Afrique par M. Wissmann. — Avec M. Pogge, il visite les Bassongué, peuplade relativement civilisée. — Corrections aux cours d'eau sur les cartes. — Restes d'une ancienne population de l'Afrique. — M. Wissmann revient à la côte en traversant la région des grands lacs. — XVIII. Travaux de Lupton-bey et de M. Schuver sur le Haut Nil. — Publication du comte Pennazzi. — Départ du docteur Junker pour le Haut Nil et de M. Bianchi pour l'Éthiopie. — XIX. M. Thomson est obligé de s'enfuir du pays des Masaï. — Il reforme son expédition à Mombaz. — XX. M. North et sa découverte du charbon à Natal. — Lord Mayo au pays de Kounéné. — XXI. M. Robert Flegel découvre les sources de la Benoué et du Serbewel. — *Blue-book* sur la mission du capitaine Lonsdale à la Côte-d'Or. — XXII. Le docteur Doelter aux îles du Cap Vert et à Boulam. — XXIII. Les détails manquent encore au sujet des restes de la mission du docteur Crevaux. — Expéditions projetées par des Français : M. G. Marguin; M. Thouar. — Expédition argentine du colonel Sola. — XXIV. Développement de la République Argentine. — Découverte de la passe de Bariloche à travers les Andes. — Elle avait été oubliée depuis les premiers voyageurs. — Son importance. — Reconnaissance de la côte entre le Santa-Cruz et Puerto Deseado. — Conditions favorables et avenir du pays reconnu. — XXV. Prise de possession de la Nouvelle-Guinée orientale. — Elle n'est pas encore ratifiée en Angleterre. — XXVI. Départ du *Willem Barents* pour son sixième voyage aux mers arctiques. — Il doit rechercher la *Dymphna* et le *Varna*. — XXVII. La station météorologique russe au delta de la Léna. — Son installation. — XXVIII. Le Groenland. — Les tentatives pour y pénétrer : Lars Dalager, Whymper, Nordenskiöld, Möldrup, Jensen et Kornerup. — XXIX. M. Nordenskiöld fait actuellement une nouvelle tentative. — Sa théorie sur l'intérieur du Groenland. — La libéralité de M. Oscar Dickson. — XXX. Expédition danoise de MM. Holme et Garde à la côte orientale du Groenland.

I

Comme le précédent, ce semestre n'aura été marqué par aucun fait géographique considérable. Ce n'est pas dire, toutefois, qu'il soit resté sans histoire, sans profit pour la science. Des voyageurs nombreux ont continué à parcourir les continents et les mers, des savants à rapprocher, à étudier, à distiller en quelque sorte les informations recueillies; mais on n'expose pas dans une revue de quelques pages six mois de cette activité considérable à laquelle le public reste assez indifférent quand elle ne se manifeste pas d'une façon émouvante ou dramatique. S'il n'est souligné par des vies sacrifiées, que lui importe un effort dont, cependant, l'un des buts comme l'un des résultats est d'accroître le commun bien-être, sans parler même d'un côté plus élevé du sujet, l'étude des rapports entre l'homme et la terre?

La revue publiée en décembre dernier n'avait rien pu dire des missions envoyées pour observer le passage de Vénus. Au moment où elle paraissait, parvenait en France la nouvelle télégraphique de la réussite presque complète des huit missions françaises. Les expéditions étrangères ont, en général, également bien réussi. La science aura donc de nombreux éléments pour étudier un phénomène qui ne se reproduira plus qu'en l'an 2004. Se sera-t-on entendu, d'ici là, pour la comparaison des résultats obtenus à l'aide de procédés d'observation aussi variés que délicats? Quoi qu'il en soit, la géographie profitera de cette campagne astronomique; ainsi, pour rentrer en Europe, l'un de nos observateurs, M. de Bernardière, lieutenant de vaisseau, a effectué une traversée de l'Amérique du Sud, au cours de laquelle il a recueilli de nombreuses données

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une importance de premier ordre pour la physique terrestre.

II

Les revues géographiques précédentes ont tenu les lecteurs du *Tour du Monde* au courant des missions françaises envoyées dans la Méditerranée et l'Atlantique pour y étudier le fond des mers. Ces missions, placées sous la direction de M. Alphonse Milne Edwards, membre de l'Institut, avaient un but plus spécialement zoologique; mais elles ont également rapporté des données intéressantes pour les géographes, sur la configuration du relief sous-marin contre-partie de nos terres émergées, et sur la répartition des représentants de la faune par régions ou par étages.

Le *Travailleur*, dont le nom restera attaché à l'histoire des trois premières missions, a été remplacé, pour la campagne actuelle, par un navire plus grand et meilleur marcheur, le *Talisman*. Monté par une commission de savants que préside, cette fois encore, M. Alphonse Milne Edwards, le *Talisman* est pourvu de machines et d'appareils de sondage perfectionnés. Il a quitté Rochefort le 1er juin, pour aller scruter les profondeurs de l'Atlantique en commençant par les côtes du Maroc, des îles Canaries et de l'archipel du Cap Vert. Dans ces derniers parages, l'enquête doit porter sur la pêcherie de corail rouge de San Iago, qui appartient au groupe sud de l'archipel, et sur quelques îlots déserts du groupe nord, tels que Branco et Raza, entre les îles Saint-Vincent et Saint-Nicolas. Ces îlots, habités, paraît-il, par de grands sauriens qui n'ont jamais été rencontrés sur aucune autre partie du globe, évoquent tout naturellement la pensée de l'Atlantis mystérieux.

Le *Talisman* se dirigera ensuite vers la mer des Sargasses, pour y étudier la configuration des fonds et pour recueillir les animaux qui habitent ces immenses prairies flottantes de varechs. Le retour en Europe, vers le mois de septembre, se fera en touchant aux Açores.

III

Des *paundits*, maîtres d'école hindous, dressés aux observations à faire en voyage, ont déjà notablement enrichi la géographie du Tibet, l'une des parties les plus singulières et les moins connues de l'Asie. Nous avons appris, par le recueil de la Société Royale Géographique de Londres, qu'un nouveau paundit, dont le nom a été tenu caché par prudence, venait d'accomplir une exploration de quatre ans à travers le Tibet oriental, en marchant d'abord de L'Hassa dans la direction de Sining. A Tinghali, la caravane avec laquelle il voyageait fut pillée, mais le paundit réussit à sauver ses instruments et une partie de ses bagages. Changeant alors de direction, il marcha sur le lac Lop (Lop-Nor), que le colonel Prjévalski n'avait point encore visité à cette époque. Après deux mois et demi de séjour forcé au Gobi, le paundit continua sa route sur Saïthang, où il fut dévalisé par l'un de ses compagnons de route. Il dut, pour vivre, entrer au service de Mongols qui le conduisirent à Saïtu, sur les confins du Tibet et du Kansou. C'est aux gages d'un lama qu'il revint à Saïthang, Barong-Saïdam et Thuden-Gompa, par un itinéraire peu distant de celui qui l'avait mené de Tinghali à Saïthang. Comme domestique d'un Tartare, il redescendit, dans le sud, à Tatsienlou, dans le Sse Tchuen, où l'accueillirent les prêtres d'une mission française. Son intention étant de rentrer par l'est du Tibet, il s'avança jusqu'à Rima et Sama. C'est en ce dernier point, situé dans les montagnes à mi-distance entre le Saluen et le Brahmakund, que furent assassinés, en 1854, les missionnaires français Krick et Boury. Les Mishmis, tribus sauvages des territoires voisins du grand coude du Brahmapoutre, ayant absolument refusé passage au paundit, il dut faire un long détour au nord, pour regagner le Tibet par Tsiamdo, Hlari et Chétang.

La relation de ce voyage sera un document géographique d'une haute importance, en ce qu'elle permettra d'arrêter bien des lignes indécises encore de la région grande comme la France, à travers laquelle le paundit a tracé sa route en déterminant des positions. Enfin, si elle n'apporte pas définitivement, elle avancera du moins, comme l'a fait observer M. Dutreuil de Rhins à notre Société de Géographie, la solution du problème de l'identité du Tsanpo avec l'Iraouady ou avec le Brahmapoutre. Cette dernière solution semble désormais la plus probable.

IV

Il a fallu un nouveau malheur, la mort tragique du commandant Rivière, pour ramener l'attention sur le Tongking que la France aurait dû occuper depuis l'assassinat de Francis Garnier. Les opérations imminentes vont être l'occasion de recueillir des données nouvelles sur le pays et ses habitants. A vrai dire, on n'a encore relevé du Tongking que la côte, avec le delta du fleuve Rouge dont les branches ont été étudiées avec soin par nos ingénieurs hydrographes. Le cours même du fleuve nous a été donné par le premier voyageur qui l'ait suivi, M. Jean Dupuis, et plus tard par M. de Kergaradec, lieutenant de vaisseau; quant aux détails de la configuration du Tongking, ils ne sont encore que très vaguement connus. Cependant le pays, supérieur en étendue au royaume des Pays-Bas, comporte un front de côtes de plus de cent soixante kilomètres. Hanoï, sa capitale, est à la même distance de la mer que Paris du Havre.

Il n'est pas douteux que l'occupation militaire du Tongking se fera sans de très sérieuses difficultés; mais il est tout aussi certain que cette campagne entraînera forcément l'occupation de l'empire d'Annam. Là aussi la géographie, l'ethnographie, les sciences naturelles ont un large domaine à exploiter, et nos opérations vont ouvrir une ère nouvelle pour l'étude de l'extrême Orient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

V

Les informations sur la Corée sont rares encore, et la géographie enregistre avec empressement celles qui se présentent. M. J.-C. Hall, consul anglais à Nagasaki, a donné récemment des détails sur une excursion accomplie à Han-yang[1], capitale de la Corée par quelques officiers du *Flying Fish*, chargés d'effectuer des levés dans les parages de la côte coréenne.

Nous y voyons confirmer la notion que la côte occidentale de la Corée est bordée d'îles aux découpures enchevêtrées qui ne permettent que par instants d'apercevoir la terre ferme; que la marée, haute de dix mètres, découvre, en baissant rapidement comme elle a monté, de vastes espaces fangeux entre les rivages des îles et ceux de la presqu'île; qu'aux beaux jours de printemps et d'automne se produisent des effets de mirage, tandis que l'été amène fréquemment d'épais brouillards.

Le pays est montagneux et la mer s'enfonce profondément dans des vallées qui pénètrent à l'intérieur. Les caps, les escarpements littoraux atteignent jusqu'à deux cents mètres de hauteur; à leur pied s'élèvent des collines de trapp et de granit, tandis que leurs sommets, formés d'une argile rougeâtre et poreuse, sont facilement entamés par les pluies.

Sur la côte et au loin vers l'intérieur, les arbres, peu abondants, ne sont guère représentés que par une petite espèce de sapins dont les branches inférieures sont soigneusement élaguées pour servir au chauffage.

Les habitations coréennes sont de méchantes huttes de limon et de paille; M. Hall déclare n'avoir pas vu une seule demeure dont pût s'accommoder un Européen.

Pour aller à Han-yang, la capitale, on aborde sur une jetée de cent mètres, continuée par une sorte de pont flottant de même longueur. Elle est protégée par un fortin chinois pourvu d'une garnison d'une centaine d'hommes. Le pays à traverser, de la côte à la ville, est dénudé et sans intérêt.

Han-yang, dont la forme générale est oblongue, occupe le fond d'une vallée dirigée du nord-est au sud-ouest; une rue d'une vingtaine de mètres de large traverse la ville dans toute son étendue, de l'est à l'ouest. Au nord, une montagne escarpée et granitique la domine de ses sommets qui dépassent quatre cents mètres; moins haute de moitié, une chaîne assez longue s'enfuit vers l'est. Une muraille peu solide, établie sur la crête de cette chaîne, défend la capitale de la Corée du côté du sud; au nord les montagnes escarpées forment une défense naturelle. La population de la ville est évaluée à deux cent quarante mille âmes. En dehors de la résidence du roi, Han-yang ne possède que trois bâtiments auxquels puisse être donné le nom de palais.

VI

Depuis quelques mois nos relations étaient devenues difficiles avec le gouvernement malgache. Des obstacles avaient été systématiquement apportés au commerce français dans les parties nord-ouest de Madagascar sur lesquelles la France revendique d'anciens droits. Le voyage à Paris d'envoyés de la reine des Hovas n'ayant abouti à aucun arrangement honorable pour nous, il fallut abandonner les voies tortueuses de la négociation diplomatique.

Le 8 juin, le contre-amiral Pierre ouvrait le feu contre des postes hovas de la baie de Passandava, puis contre Mourountsanga; le 10, il incendiait des postes situés plus au sud, et le 15 il prenait possession de Matzunga et de sa douane, à l'entrée de la baie Pombetok où débouche une rivière dont la vallée conduit à Tananarive.

Le 13 juin, après un court bombardement, notre petite division navale de la mer des Indes enlevait, à la côte orientale, Tamatave, dont la douane fut immédiatement mise entre les mains de l'administration française.

Hâtons-nous de dire que les rigueurs de la guerre avaient été mesurées dans la limite du possible et que le tir de notre artillerie n'a porté que sur les ouvrages ou les villages hovas.

Souhaitons qu'à la suite de ces événements les voyages à l'intérieur de Madagascar soient rendus plus faciles désormais. Malgré les belles études de M. Alfred Grandidier, de ses devanciers et de ses successeurs, il nous reste beaucoup à apprendre sur cette île dont la superficie dépasse celle de la France.

VII

Le projet de mer intérieure du commandant Roudaire vient d'entrer dans une nouvelle phase. M. Ferdinand de Lesseps est allé visiter le théâtre des savants et patients travaux du commandant Roudaire, et après une rapide traversée du Djerîd, de Gabès à Biskra, l'illustre créateur du canal de Suez est revenu plus que jamais croyant à la possibilité et à l'utilité de créer la mer intérieure saharienne.

VIII

Par suite du mouvement d'exploration auquel ont donné lieu les projets de voies ferrées entre le Sénégal et le Dhiôli-Ba, nous avons à enregistrer à l'actif du semestre un groupe de nouvelles de cette région. Sans parler des espérances que donne l'expédition du Kayor, voici les résultats d'une exploration géologique exécutée par M. Fieux, ingénieur civil, qui a visité le Sénégal moyen et la Falémé où il a reconnu des terrains de transition et des terrains jurassiques, traversés par des dykes de granit et de syénite, de diorite et d'amphibole. C'est là, croyons-nous, le premier aperçu géologique de cette contrée.

IX

Poursuivant avec persévérance la politique du géné-

1. D'après un Japonais qui réside en Corée, le mot Séoul signifie *capitale* et n'est point un nom propre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ral Faidherbe, le gouvernement a confié au colonel Borgnis-Desbordes la mission de bâtir un fort sur le Dhiôli-Ba. Un premier pas dans cette voie a été la prise de la citadelle de Mourgoula déclarée aussitôt ville libre. A l'heure où paraîtront ces lignes, M. Borgnis-Desbordes aura terminé sa tâche, et nul doute que notre drapeau national ne flotte définitivement sur une partie du grand fleuve de l'ouest de l'Afrique. En même temps, les travaux du chemin de fer qui doit relier au Sénégal la partie navigable du Dhiôli-Ba sont déjà commencés, et les habitants des Kayes ont pu entendre déjà le sifflet aigu, suivre du regard le rapide trajet de la locomotive.

X

Pour l'établissement de sa carte d'Afrique, le capitaine de Lannoy a dressé l'itinéraire de la route du docteur Bayol, du rio Nuñez à Médine en passant par le Fouta-Dhiallon. A peine remis des fatigues de cette mission, M. Bayol en acceptait une autre; il explore le Kaarta et la contrée plus à l'est, dans la direction du Dhiôli-Ba. Mais, arrivé aux Kayes, il reconnut combien notre marche vers le Dhiôli-Ba avait bouleversé les esprits des populations de toute cette région d'Afrique. Le colonel Borgnis-Desbordes venait de s'emparer de Mourgoula, les noirs craignaient une prise de possession des rives du fleuve et partout régnait l'inquiétude. Ahmadou, roi de Ségou, qui exerce une autorité nominale sur le Kaarta, avait envoyé des ordres pour fermer ce pays aux Européens, et le docteur Bayol, absolument empêché de continuer son voyage sur Kouniakary, dut se rabattre sur Ba-Foûlabé. Là également il se heurta à une interdiction de passage par le Diomboko. Enfin, parti le 15 janvier de Ba-Foûlabé, il avait traversé le Khasso et le Tomara pour arriver à Touba, capitale de ce dernier état, en relevant soixante et onze kilomètres de pays inconnu, lorsque les menaces des Foûlbé l'obligèrent encore une fois à rebrousser chemin. Cette expérience démontre, après tant d'autres, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de mener simultanément dans une même région une mission géographique et une expédition militaire.

XI

A l'est et au sud de l'ancienne Éthiopie apparaît l'une des plus grandes lacunes de la carte actuelle de l'Afrique. Elle sera très difficile à combler comme l'attestent les tombes de voyageurs qui jalonnent ses pourtours au nord et au sud. Un explorateur qui, bien que jeune encore, n'en est pas à ses premières armes, M. G. Revoil, dont les dernières publications[1] sont d'une grande importance géographique, a entrepris de nous révéler cette région inconnue. Son nouveau projet, pour la réalisation duquel il a trouvé l'appui du Ministère de l'instruction publique, consiste à traverser l'Afrique orientale du port de Mouqdîcha, sur l'océan Indien, au golfe d'Aden ou à la mer Rouge. Aux dernières nouvelles, M. Revoil se disposait à faire voile de Zanzibar pour Mouqdîcha. Il avait déjà envoyé au Muséum d'histoire naturelle des collections recueillies à Zanzibar.

1. *La vallée du Darror*, 1882; *Faune et flore des pays somalis*, 1882.

XII

Le Muséum s'est aussi enrichi des récoltes de M. Bloyet, chef de la station française de Kondoa dans l'Ousagara, qui s'occupe de faire un levé du pays où il remplit si dignement ses fonctions d'envoyé du Comité français de l'Association internationale africaine.

La congrégation catholique française des Pères du Saint-Esprit a entrepris depuis plusieurs années de catéchiser, en les civilisant, les nègres de l'Afrique orientale. Elle projetait il y a un an de s'établir dans l'État de Simba-Mouéni et à Rouzako, dans l'Oudoué. Le P. Étienne est parti de Bagamoyo le 27 novembre dernier, se dirigeant vers l'Ouzigwa. Il devait passer par M'rogoro et visiter le pays d'Oudoué.

Un autre prêtre, l'abbé Guyot, des Missions d'Alger, a rendu compte à la Société de Géographie de ses deux voyages dans l'est de l'Afrique équatoriale. Le premier l'a mené de Zanzibar en Ougogo et à Tabora, où le climat fait de nombreuses victimes parmi les rares Européens qui s'y sont fixés. M. Guyot ne confirme pas la réputation faite aux habitants de l'Ougogo; ils ne sont que fanfarons, et avec de la fermeté on arrive à leur imposer le respect. Le deuxième voyage de ce missionnaire aura été plus profitable à la géographie, car il a atteint le Louâha ou Loufidji par un chemin nouveau, et il a reconnu que ce fleuve n'est pas navigable. M. Guyot a repris le chemin des grands lacs.

XIII

Nous avons déjà parlé du projet d'exploration dans la partie est de l'Afrique équatoriale formé par M. Giraud, enseigne de vaisseau, et qu'il va exécuter avec ses propres ressources. Après avoir attendu longtemps, à Zanzibar, un bateau en caoutchouc commandé en Europe, ce hardi soldat d'avant-garde a quitté Dâr-es-Salâm le 12 décembre dernier, se dirigeant vers le lac Bangweolo par la route qu'a déjà suivie M. Thomson.

XIV

La géographie du Lessouto va se compléter. M. Krüger, membre de la mission protestante française dans ce pays, en a dressé une petite carte provisoire qui, sur plus d'un point, complète et corrige les cartes antérieures. M. Krüger ayant été pourvu par le comité des Missions évangéliques d'instruments de levé, nous avons l'espérance qu'il contribuera à préciser nos données sur le pays des Bassouto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XV

Dans l'ouest de l'Afrique équatoriale l'expédition de M. Savorgnan de Brazza est maintenant à l'œuvre. M. de Lastours, parti le premier, avec l'avant-garde, avait pris possession de Punta Negra au nom de la France.

D'autre part, M. Cordier, commandant du *Sagittaire*, avait effectué un débarquement et installé le pavillon français à Loango.

Le docteur Ballay, trop longtemps retenu dans le bas Ogôwé, par des circonstances absolument indépendantes de sa volonté, s'est mis en route pour Brazzaville, où il doit être arrivé actuellement et où sa présence ne peut manquer d'exercer une influence heureuse sur les événements. D'autre part, les stations du comité français de l'Association internationale africaine ayant été cédées au gouvernement français, M. Mizon, lieutenant de vaisseau, qui était chargé de la diriger au nom du comité, ne doit pas tarder à rentrer en France.

Le 22 mars, M. de Brazza quittait Bordeaux pour aller reprendre ses explorations et entrer en possession définitive du territoire cédé par le roi nègre Makoko sur les bords du Congo. Quelques vivacités de langage échappées à M. Stanley, vers la fin d'un banquet, ont inspiré de l'inquiétude aux partisans de la paix; ils redoutent que les dispositions du grand explorateur américain ne soient absolument hostiles à notre sympathique et généreux compatriote. Un conflit, réduit même à des proportions presque inoffensives, serait à jamais regrettable, et, connaissant M. de Brazza, nous sommes certains qu'il s'efforcera de l'éviter.

Non loin du point de débarquement de M. de Brazza, un naturaliste, M. Louis Petit, a visité la partie supérieure du Chi-Loango, fleuve côtier qu'il a examiné au point de vue de la navigabilité. Malheureusement les arbres qui encombrent le lit du Chi-Loango au-dessus du Gouinge (ou Gouineje) ne permettent pas aux bateaux de passer. M. Petit a atteint le village de Toumby que n'avait encore vu aucun voyageur blanc.

XVI

M. Stanley poursuit la mission dont l'a chargé le comité du Haut Kongo. Après avoir fondé à N'tamo, sur la rive gauche du Stanley Pool, une quatrième station, celle de Léopoldville, il a remonté le fleuve sur le bateau *En avant* pour aller établir sa cinquième station au confluent de Kwango ou Ibari-N'Koutou. De ce point important, il a remonté le Kwango, d'abord pendant cent quatre-vingt-cinq kilomètres jusqu'au confluent de deux gros tributaires, puis deux cent vingt-trois kilomètres plus loin, jusqu'à un évasement du lit de la rivière qui n'est autre chose que le lac Aquilonda, porté sur les anciennes cartes, et dont l'existence était mise en doute. M. Stanley l'a baptisé du nom de l'auguste protecteur de son entreprise, *S. M. Léopold II, roi des Belges*. Par une exploration des rives de ce lac, M. Stanley a reconnu que ses dimensions sont de cent trente kilomètres de longueur, sur une largeur variant de onze à soixante-dix kilomètres.

Revenu sur la côte, il a pris une mesure qui ne saurait être passée sous silence : il a fondé une station de son comité à l'embouchure d'un petit fleuve côtier, le Kouilou, situé à peu de distance nord de la baie de Loango, et où s'étaient déjà précédemment établis des envoyés de la Société africaine d'Allemagne.

XVII

La dernière revue annonçait la fin du voyage du lieutenant Wissmann. Voici, en résumé, l'itinéraire parcouru par le voyageur. A la fin de l'année 1881, le docteur Pogge et le lieutenant Wissmann étaient partis de Moukengué pour découvrir le lac Moukamba, dont les dimensions ne répondent pas à l'idée que la renommée en avait faite. Traversant ensuite le pays de Bachilangué, ils arrivaient, le 5 janvier 1882, sur la Loubi, affluent de la Loubilach, dans le pays habité par les Bassongué; indigènes d'une belle race, ils se distinguent par le soin qu'ils apportent à l'entretien de leurs demeures et par l'art consommé avec lequel ils forgent le fer et le cuivre, travaillent le bois et l'argile. Les Bassongué ont accepté la suzeraineté nominale du souverain du Kolto, le roi Katchitch, dont la résidence se trouve sur la rive gauche de la Loubilach. Une importante correction pour nos cartes est indiquée par les voyageurs; au lieu d'affluer dans l'Ikelemba, comme elle le faisait d'après les renseignements rapportés par M. Stanley, la Loubilach n'est autre chose que la Sankourou qui tombe dans le Kongoun peu à l'est de Maroundja. Plus loin, à l'est de la Loubi, MM. Pogge et Wissmann découvrirent les débris d'une des anciennes populations de cette partie de l'Afrique, les Bâtoux, dont M. Stanley avait parlé sous le nom de Watwa. Traversant ensuite la rivière Loufoubou (la Kasoukou de M. Stanley), ils s'embarquèrent sur le Loualaba pour atteindre N'yangwé. En résumé ils avaient, jusqu'à ce point, coupé le haut cours des principaux affluents de la rive gauche du Kongo, et leurs observations auront une importance pour l'étude du régime de ce grand fleuve. A N'yangwé les voyageurs se séparèrent : M. Pogge revint sur ses pas, rapportant la relation de la première partie du voyage, tandis que M. Wissmann continuait sa traversée de l'Afrique par le Rouanda, Oudjidji, Tabora, Gonda et le port de Sa'adâni.

XVIII

Le Kilima-Ndjâro nous amène au bassin du Nil. Ici il nous faut mentionner les levés du Haut Bahar El-Ghazâl entre le confluent du Bahar El-'Arab et la Mecheraa Er-Rêq, par Lupton-Bey (novembre 1881), et les travaux de M. Schuver dans le bassin de l'Abbâï.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'est de Fâmaka et au nord de l'Abbâï, M. Schuver a fait l'ascension des plus hautes montagnes du Fazoglo et trouvé une sorte de Suisse dans les montagnes des nègres Kadalo; il a revu, après d'Arnaud et autres, les montagnes des Goumous et levé le pays de là à Dinder. Ce voyage aura d'excellents résultats géographiques, mais il nous vaut aussi la découverte d'un arbre spécial aux monts des Kadalo, dont la gousse donne un condiment très fin et dont la saveur participe à celles du poivre et de la noix muscade. Accusé de s'être mis en rapport avec les partisans du mahedi, M. Schuver vit ses armes confisquées par le gouverneur de Famaka et fut obligé de revenir à Khartoûm.

Signalons, sans sortir de cette zone, la publication du comte Pennazzi : *Dal Po ai due Nili* (Milan, 1882), qui contient la relation d'un voyage de Mouçawwa à Sawâkin en passant par Keren, Kassala, Guedaref, Aboû-Harâz et Khartoûm; annonçons aussi le prochain départ du docteur G. Junker qu'attire encore une fois le théâtre de ses précédents travaux dans la Nigritie nilotique; enfin M. Gustave Bianchi s'est également mis en route le 10 janvier dernier, pour un nouveau voyage dans l'Ethiopie et jusque chez les Ormâ ou Galla.

XIX

Un autre voyageur déjà connu, le géologue anglais Jos. Thomson, a entrepris de relier directement par un itinéraire Zanzibar au rivage oriental du N'yanza.

Parti de Mombaz au commencement de mars, il avait abordé les massifs de Teïta, de Ndara et de Bura, contreforts du plateau que couronne l'énorme Kilima-N'djáro dont le sommet atteint cinq mille sept cents mètres. Un télégramme de Zanzibar a récemment informé la Société Royale Géographique de Londres que M. Thomson, arrivé au pays de Masaï, avait dû se dérober pendant la nuit, devant un combat imminent qui eût été le désastre de son expédition. Des troubles soulevés par la caravane du voyageur allemand Fischer, qui précédait la sienne, avaient été la cause de ce contre-temps à la suite duquel M. Thomson était revenu à Mombaz pour réorganiser son expédition.

XX

En 1880-1881, M. Fred.-W. North avait exploré dans le comté de Klip River, dans le nord de Natal, puis près des sources de l'Oumvoti et jusque sur la côte, entre l'embouchure du Touguela et Durban, des gisements carbonifères. Son rapport, publié récemment, conclut à la présence de dépôts d'une houille utilisable pour les locomotives, sur une étendue de treize cent cinquante milles carrés.

Après les récentes explorations portugaises dans le bassin de Kounêné (ou Cunène), lord Mayo vient d'en accomplir une nouvelle qui ne saurait être sans résultats utiles pour la géographie.

XXI

Bien loin de là, du côté nord, M. R. Flegel, continuant ses travaux sur la Bénouê, est arrivé le 9 mai 1882 à Kontcha, dans l'Adamâwa, à sept marches plus au sud que Yôla, où s'arrêtait l'itinéraire de Barth. Le 19 août suivant il était assez heureux pour découvrir du même coup la source de la Bénouê et celle de la Serbéwêl, grand affluent du Châri.

Signalons aussi la publication d'un *blue book* rendant compte de la mission du capitaine Lonsdale de la Côte de l'Or à Koumassi et à Salaga en Gwandjowa, avec retour par la rive est du Volta, et une nouvelle carte de la rivière Jong, affluent du Cherbro, dressée l'année dernière par le lieutenant J. A. Baker pendant une expédition anglaise sur la côte de Guinée.

XXII

Nous terminerons cette revue des travaux des étrangers en Afrique en annonçant la publication[1] des premiers fruits du voyage qu'un professeur autrichien, M. Dœlter, a accompli en 1880 aux îles du Cap Vert et dans le Foûta-Dhiallon. M. Dœlter est géologue; il revient convaincu de l'antiquité de la formation volcanique d'une partie des îles du Cap Vert, qu'on supposait jusqu'alors être le résultat d'un soulèvement récent. Il considère les îles de cet archipel comme les débris d'un continent qui s'étendait autrefois le long de l'Afrique, du côté ouest. Ce livre relate également le voyage de l'auteur, de Bolama (Boulam) au Rio Grande et au Foûta-Dhiallon, pays que l'hostilité de l'*almâmi* de Labé et une guerre que menaient les Foûlbé l'empêchèrent de dépasser. Au retour M. Dœlter a trouvé l'occasion de corriger la carte du Rio Grande ou Tomani.

XXIII

Les renseignements font encore défaut au sujet des restes de la mission du docteur Crevaux. On admet généralement que deux de ses membres, le marin français Haurat et le marin argentin Blanco, sont vivants aux mains des Indiens Tobas. Nous avons dit, dans la précédente revue, que l'expédition argentine dirigée par M. Fontana n'avait rapporté aucune information. Deux expéditions françaises sont actuellement en cours d'exécution. L'une est partie de Buenos-Ayres, conduite par M. Gustave Marguin, qui avait accompagné la mission Fontana et recueilli les éléments d'une première description du Pilcomayo. Avec lui voyage un ancien officier de notre armée, M. de Latour, qui supporte les frais de l'expédition. M. Marguin doit tenter de remonter par terre le long du Pilcomayo, ce qui, pour le dire en passant, nous semble difficile à réaliser; il redescendra la rivière sur des radeaux. L'autre expédition est celle de M. Thouar, qui, après

1. *Die Vulkane der Kapverden und ihre Produkte*, 1883.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avoir parcouru la Colombie, a traversé les Cordillères du Chili pour gagner le haut Pilcomayo. Le dessein de M. Thouar est d'aller, seul avec un interprète, au milieu des Tobas.

Les lecteurs du *Tour du Monde* accompagneront certainement de leurs vœux les plus sympathiques ces deux tentatives inspirées à l'initiative privée par le noble désir de rendre un dernier devoir aux morts et de sauver les survivants.

Il faut également souhaiter la réussite de l'expédition argentine, commandée par le colonel Sola. Elle a dû partir le 15 avril.

XXIV

Depuis quelques années la République Argentine a pris une extension et une activité de vie dont nous devons nous réjouir, puisque ce pays si vaste, si admirablement doté par la nature, peut être compté parmi les pays amis de la France. Il s'étend aujourd'hui jusqu'au pied des Andes.

Le général Villégas, chef de l'expédition argentine au lac Nahuel-Huapi, a informé le gouvernement de Buenos-Ayres qu'il avait découvert et fait lever la passe de Bariloche, qui franchit les Andes; selon l'honorable général, des travaux relativement peu considérables suffiront pour établir à travers la passe une voie carrossable qui mettra ainsi en communication l'Atlantique et le Pacifique.

La passe de Bariloche était connue des anciens voyageurs en Patagonie comme une route facile pour passer des contrées du Rio de la Plata au Chili; mais les Indiens Shaiueque avaient barré la route et la notion de l'emplacement exact de la passe s'était perdue.

Voici, d'un autre côté, que le commandant Moyano, de la marine argentine, a réussi à reconnaître, en la longeant par mer, la partie de la côte de Patagonie qui s'étend de Santa Cruz à Puerto Deseado (Port-Desir), située à quelque trois cents kilomètres plus au nord. Le navire ayant réussi, malgré de grandes difficultés, à se maintenir toujours assez près de la côte, on avait pu se rendre compte de la configuration du pays, et les informations ainsi recueillies ont été complétées par le débarquement sur divers points. Cette reconnaissance a établi qu'il ne serait point difficile de construire une route de terre entre les deux points extrêmes de Santa Cruz et Puerto Deseado. Le sol fertile, arrosé par des eaux abondantes, se prêterait parfaitement à l'élève du bétail. Dans quelques semestres d'ici, la Revue constatera sans doute la mise en exploitation de toutes ces ressources.

XXV

On parle fréquemment, depuis quelques années, d'occupation ou d'annexion de diverses parties du globe encore à peine connues la veille; la race blanche prend peu à peu position sur les territoires indispensables à sa consommation, à sa production ou à sa politique.

Sorte de pont entre les terres asiatiques et les terres australes, la Nouvelle-Guinée, dont ses sept cent quatre-vingt-cinq mille trois cent soixante-deux kilomètres carrés font la plus grande île[1] du globe, est revendiquée, pour sa moitié occidentale, par les Néerlandais. Quant à sa partie orientale, elle n'est encore la possession de personne, elle est « no man's land », comme disent les Anglais.

Depuis un certain temps, divers indices significatifs avaient donné à penser que si la partie disponible de la Nouvelle-Guinée n'était pas annexée par la Grande-Bretagne, elle pourrait bien l'être par quelque autre puissance.

Ces avertissements ayant été écoutés, un employé du gouvernement de la colonie australienne d'Adélaïde s'est transporté, avec quelques Européens, à Port-Moresby, sur la côte sud-est de la Nouvelle-Guinée. Là, en présence d'une petite assemblée d'indigènes, il a déclaré prendre possession, « au nom et au bénéfice de Sa Majesté la reine Victoria et de ses héritiers », des parties de la Nouvelle-Guinée et des îles et îlots avoisinants, qui sont situés entre le cent quarante et unième et le cent cinquante-cinquième degrés de longitude orientale. En foi de quoi il avait hissé le drapeau britannique et d'un seul coup le domaine colonial de la Grande-Bretagne venait de subir un accroissement de quelque étendue.

Cette prise de possession n'a pas été officiellement sanctionnée à Londres, mais lord Derby aurait, dit-on, consenti à autoriser l'établissement de deux ou trois stations anglaises le long de la côte. Les missionnaires anglicans, au grand profit de la géographie, n'avaient point attendu cette autorisation.

XXVI

Le 5 mai dernier s'est mis en route le *Willem Barents*, petit vapeur néerlandais qui a déjà fait dans les parages arctiques cinq voyages fructueux pour la science. Il a, cette fois-ci, comme instructions spéciales, d'aller au secours de la *Dymphna* et du *Warna* qui ont été bloqués par les glaces dans l'ouest de la mer de Kara. On se rappelle que le premier de ces navires porte une mission danoise, sous les ordres du lieutenant de vaisseau Hovgaard, qui devait gagner le cap Tchéliouskine pour s'élever ensuite vers le nord; le second portait l'expédition néerlandaise chargée d'aller fonder une station météorologique à la baie Dickson, dans l'est des bouches de l'Iénisséi. On peut donc espérer de prochaines nouvelles des deux navires que le *Willem Barents* aura sans doute trouvés débloqués après l'hivernage.

1. Bornéo a sept cent vingt mille quatre cent soixante-huit kilomètres carrés. Madagascar a cinq cent quatre-vingt-onze mille neuf cent soixante-quatre kilomètres carrés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XXVII

L'une des stations les moins enviables parmi celles qu'une entente internationale a constituées aux régions polaires, en vue d'observations météorologiques, est certainement celle de l'île Sagastyr, près du delta de la Léna. On a été informé que M. Jurghens, le chef de la mission russe, était arrivé à son poste au mois d'août dernier. MM. Schutze et Harber, officiers de la marine des États-Unis, conduits dans ces parages par la recherche des infortunés marins de la *Jeannette*, ont rapporté qu'ils avaient quitté la mission russe au mois d'octobre. Composée de cinq Européens et d'une équipe de dix-sept Yakoutes, elle était installée avec tout le confort possible dans des baraques ingénieusement construites; elle avait des approvisionnements suffisants et jusqu'à deux vaches avec un veau. Le chauffage et l'éclairage se faisaient à l'huile de pétrole. Enfin elle était pourvue d'une bibliothèque, de divers jeux, et recevait mensuellement des courriers de Yakoutsk.

XXVIII

Entre l'Europe et l'Amérique septentrionale se développe, sur une surface de plus de deux millions de kilomètres, le Groenland, connu seulement sur une étroite bande de littoral, et dont les contours au nord-est n'ont jamais été même entrevus. L'aspect général des côtes est bien fait pour décourager les velléités de pénétrer dans l'intérieur. Sauf sur le territoire limité des colonies danoises, la côte du Groenland ne présente qu'une masse de glaciers percée çà et là par des pics rocheux.

Quelques tentatives ont été faites pour pénétrer au centre de cette île énorme. En 1751, le Danois Lars Dalager fit une reconnaissance d'une trentaine de kilomètres. Le célèbre « alpiniste » E. Whymper échoua, en 1867, dans une entreprise de ce genre, dont le point de départ était sensiblement plus au nord que celui de Dalager.

En un point intermédiaire, le professeur A. E. Nordenskiöld, accompagné du docteur Berggren, put parcourir, au mois de juin 1870, cinquante kilomètres dans la direction de l'intérieur. Le terrain, difficile au début, devenait meilleur à mesure que les voyageurs avançaient, mais la désertion du personnel indigène les contraignit à revenir en arrière.

En juin 1871, M. Möldrup, pourvu de traîneaux attelés de chiens, dut s'arrêter après six jours de marche.

Enfin, en juillet et août 1878, deux Danois, MM. Jensen et Kornerup, accomplissaient onze jours de dur et périlleux voyage jusqu'à un groupe de *nunatak*, c'est-à-dire de cimes granitiques dénudées, situées dans l'est de Frederikshaab, à environ soixante-dix kilomètres de la côte.

Aucun des explorateurs qui partirent tous de la côte occidentale, la moins inhospitalière, ne put apercevoir la limite du champ de glace dans l'est.

Cependant M. Nordenskiöld n'admet pas qu'une terre aussi considérable soit complètement livrée aux glaciers. Selon lui, les précipitations de neige et de pluie dues au passage des courants atmosphériques sur les massifs de l'intérieur ne doivent pas être suffisantes pour entretenir partout les glaces épaisses du littoral. De plus, d'après le docteur Broch, de Christiania, à l'automne on voit les rennes sauvages quitter le littoral groenlandais pour se diriger vers le centre du pays, où ils trouvent sans doute leur nourriture.

XXIX

Il y a quelques semaines, M. Nordenskiöld s'est mis en route pour le Groenland, avec le projet de renouveler sa tentative de 1870, en prenant le même point de départ, environ 80° 30′. Il veut constater si, à quelque deux cent cinquante kilomètres de la mer, ne s'étend pas une contrée qui, loin d'être stérile et glacée, produirait une végétation plus ou moins riche, aurait une faune spéciale, peut-être même des habitants. Il serait d'un haut intérêt de voir s'évanouir la légende sur la cuirasse glacée du Groenland, comme s'évanouit naguère celle de la mer de Kara. Nul mieux que l'illustre chef de l'expédition de la *Vega* n'est en situation de poursuivre la solution de ce problème géographique.

Il faut, une fois de plus, rendre hommage à la générosité de M. Oscar Dickson, de Gothenburg, qui défraye la nouvelle expédition : c'est faire un noble usage de la fortune. Quand verrons-nous surgir, en France, un Mécène des voyages comme il s'en trouve en Angleterre, en Autriche, en Danemark, aux États-Unis, en Russie, en Suède et en Norvège?

XXX

Une autre expédition, commandée par MM. Holme et Garde, de la marine danoise, doit entreprendre de visiter toute la côte orientale du Groenland et d'en dresser la carte. Cette œuvre, à laquelle ne saurait suffire une seule campagne, est de celles qui méritent d'être signalées, car nous espérons bien qu'elle donnera, entre autres résultats, le figuré des trois cent quatre-vingts kilomètres de côtes qui font face au Spitzberg et les premiers contours de la partie nord-est du Groenland, entre le cap Bismarck, découvert en 1868 par le capitaine Koldewey, et le cap Britannia, entrevu en 1876 par M. Beaumont, de la marine anglaise, lors de l'expédition de l'*Alert* et la *Discovery*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE. — Paysans russes et tartares	Pranishnikoff	1
Jeune Arménien	Pranishnikoff	2
Ancienne mosquée à Érivan	Barclay	3
Pont d'Érivan	Taylor	5
Attaba Koumbaz à Narchivan	H. Clerget	7
Mosquée ruinée à Narchivan	H. Clerget	8
Ruines de la Mastched djouma et minaret à Narchivan	D. Lancelot	9
Derviche et vieux mendiant	Pranishnikoff	13
Femmes persanes à Marande	Pranishnikoff	15
Caravansérail ruiné	D. Lancelot	16
Derviche récitant des poésies héroïques	Tofani	17
M. Bernay	E. Ronjat	19
La mosquée bleue, à Tauris (vue extérieure)	Barclay	21
Vue intérieure de la mosquée bleue, à Tauris	Barclay	23
Les jardins près de Tauris	Taylor	24
Forteresse de Tauris	Taylor	25
Mouchtéid de Tauris et ses vicaires	Tofani	27
Archevêque arménien	Pranishnikoff	29
Couvent d'Echmyazin	Taylor	31
Trône du Catholicos	Barclay	32
Panorama de Sultanieh	Taylor	33
La petite fille du gardien du tchapar khaneh	Pranishnikoff	34
Femme chaldéenne	M. Lancelot	35
Un page féminin (« pitchkhedmet »)	Pranishnikoff	37
Le pont de la Pucelle (« Dokhtaré-pol »)	Taylor	39
Le ket khoda de Mianeh et ses serviteurs	Pranishnikoff	40
Jeune fille baby de Zendjan	Pranishnikoff	41
Tombeau de Chah Khodah Bendeh, à Sultanieh	Barclay	43
Les tcharvadars lavant les mosaïques	Pranishnikoff	45
Paysage à Khoremdereh	Taylor	47
Tombeau près de Sultanieh	Barclay	48
Maison persane, à Azimabab	Dieulafoy	49
Ab ambar (réservoir), à Kazbin	Barclay	51
Mastchsd Chah de Kazbin	Barclay	53
Place du Marché, à Kasbin	G. Vuillier	54
Femme persane en costume de rue	E. Ronjat	55
Iman Zaddeh Houssein	Taylor	56
Mystères d'Houssein	Tofani	57
Mendiante persane	Pranishnikoff	59
Le docteur Tholozan	Thiriat	60
Nasr ed Din Chah	Thiriat	61
Andéroun de Fattaly Chah	Taylor	63

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Fattaly Chah et ses fils	H. Chapuis	64
Panorama de Véramine	G. Vuillier	65
Neveu et nièce du Chah	E. Ronjat	67
Grande mosquée seljoucide, à Véramine (vue extérieure)	Taylor	68
Mosquée seljoucide, à Véramine (vue intérieure)	H. Clerget	69
Forteresse de Véramine	Taylor	71
Iman Zaddeh Yaya	Taylor	72
Marché à Véramine	E. Ronjat	73
Tour décapitée à Véramine	H. Clerget	74
Mirhab à Véramine	H. Clerget	75
Mollahs et paysans, à Véramine	Tofani	77
Iman Zaddeh Jaffary	H. Clerget	78
Le platane de Tadjrich	G. Vuillier	79
Mirza Nizam	Thiriat	80
VOYAGE DE LA « VEGA » AUTOUR DE L'ASIE ET DE L'EUROPE. — Appareil d'une tente tschuktschis	Th. Weber	81
Types tschuktschis		83
Sac pour préserver les pattes des chiens		86
Tatouage d'une femme tschuktschis		86
Patins (« ski »).		87
Un Aino monté sur des patins et traîné par un renne		87
Ustensiles des Tschuktschis		88
Intérieur d'une tente de Tschuktschis	Tofani	89
Marteaux et enclume pour casser les os		91
Dessins exécutés par les Tschuktschis		92
Dessins exécutés par les Tschuktschis		93
Objets sculptés par les Tschuktschis		94
Esquimaux de Port-Clarence	Tofani	95
Arc et carquois tschuktschis		96
La colonie de l'île de Bering		97
Tombeau esquimau		98
Konyam-bay	Th. Weber	101
Tatouage d'une femme de l'île Saint-Laurent		102
Tatouage des habitants de l'île Saint-Laurent		102
Colonie de l'île de Cuivre		103
Indigènes de l'île de Bering		104
Abatage des otaries	Th. Weber	105
Otaries, mâle, femelle et petits		107
Vue prise d'une « rookerie » de l'île de Saint-Paul (archipel de Pribylow)	Gobin	108
Otaries suivant la « Vega »	Th. Weber	109
Réception de la « Vega », à Stockholm		112
EXPLORATION DU HAUT NIGER. — Village de Kita	Riou	113
Types malinkés, à Kita	Riou	115
Signature du traité qui assure au pays de Kita le protectorat de la France (25 avril 1880)	Riou	117
Village de Sambabougou	Riou	119
Montagnes de Bangassi	Riou	120
Fête à Kita pour célébrer le traité de protectorat avec la France	Riou	121
Passage du Bandingho par le convoi. — Chasseurs peuls	Riou	123
Chasse à la loutre	Riou	125
Vue de Koundou	Riou	126
Tisserand, à Koundou	Riou	127
Femme pilant du mil et jeune fille filant du coton, à Koundou	Riou	128
Rencontre d'un boa	Riou	129
Bambara se rendant à ses champs	Riou	132

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Tautain défend les bagages contre les indigènes d'Ouoloni	Riou	133
Dispositions défensives à Guinina	Riou	135
Village de Dio	Riou	136
Défense des ruines de Dio	Riou	137
Tautain sauvé par Alassane au combat du ruisseau de Dio	Riou	139
La retraite	Riou	140
La mission en retraite vers le Niger, s'arrêtant devant l'orage	Riou	141
Je parlemente avec les gens de Guiningoumé	Riou	143
Yoro Kan	Riou	144
Femme allaitant son enfant et Peul de Goubanko	Riou	145
Moro Dialo, type ouassoulounké	Riou	147
Retour de Khoumo	Riou	149
Tornade dans le Birgo	Riou	151
Col de Sitakoto	Riou	152
Vue de Mourgoula	Riou	153
Type de Birgo	Riou	155
Toucouleur faisant son salam	Riou	156
Palabre à Mourgoula, chez l'Almamy	Riou	157
Jeune fille de Koukouroni	Riou	158
Bain dans le Kanékouo	Riou	159
Forgerons malinkés	Riou	160
Vue de Niagassola	Riou	161
Jeune négresse de Niagassola	Riou	163
Le vieux Mambi accompagnant Vallière en dehors du village	Riou	165
Négresses lavant l'or au village de Koumakhana	Riou	167
Promontoire et village de Tabou	Riou	168
Le Mana-Oulé et la caravane d'esclaves	Riou	169
Les roches de Nienkéma dans le Manding	Riou	171
Cérémonie du Komou, a Sibi	Riou	173
Le lieutenant Vallière se défend contre les habitants de Sibi	Riou	174
Baobab sur les bords du Koutoubadinta	Riou	175
Vue de Bammako sur le Niger	Riou	176
Pont près de Tadiana	Riou	177
La mission Gallieni franchit le Niger le 15 mai 1880	Riou	179
Maison bambara, à Kobilé	Riou	181
Village de Koni	Riou	183
Jeune femme peule et sa captive	E. Ronjat	184
Installation de la mission à Nango. — La vieille Nadié. — Tiébélé. — Kili.	Riou	185
Vue de Nango, où la mission a été arrêtée pendant dix mois	Riou	187
Samba N'Diaye, l'hôte des Français, à Ségou	Riou	188
Boubakar Saada, venu à Saint-Louis avec la mission	Riou	188
La belle Aïssata, Mali, Peul	Riou	189
Arrivée de Seïdou Diéylia à Nango, pour les négociations du traité	Riou	191
Cachet d'Amadou, apposé au bas du traité de Nango (3 novembre 1880)		192
Le puits de Soïa	A. Sirouy	193
Le lieutenant Piétri est arrêté et ne peut se rendre au camp d'Amadou	Riou	195
La mission quitte Nango le 21 mars 1881	Riou	197
Nagoba et son frère, Bambaras de Cissina	E. Ronjat	198
Passage de la Faya	Riou	199
Kantara, chef des captifs à la cour d'Amadou	Riou	200
Caravane massacrée à Sougoulani, par ordre d'Amadou	Riou	201
Le capitaine Vallière attaqué par les Malinkés après le passage du Niger	Riou	203
Le commandant Gallieni, de l'infanterie de marine, chef de la mission du Haut Niger	E. Ronjat	204
Le capitaine Vallière, de l'infanterie de marine	E. Ronjat	204
Les membres de la mission à Bakel, le 23 avril 1881	A. Sirouy	205
Le capitaine Piétri, de l'artillerie de marine	E. Ronjat	206

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Le docteur Tautain	E. Ronjat. . . .	206
Les Toucouleurs du Fouta tentent d'arrêter la mission descendant sur Saint-Louis	Riou.	207
Brèche de Goubanko, pris d'assaut par les Français le 11 février 1881. .	Taylor	208
VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL (LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRAS). — Barne's Court, l'habitation du gouverneur du Pendjab, à Simla	G. Vuillier. . .	209
Simla, vue prise du mont Djako	G. Vuillier. . .	213
Pont sur le Satledj	G. Vuillier. . .	214
Indigènes des environs de Simla	E. Zier	215
Village dans le Koulou	G. Vuillier. . .	216
Montagnards du Koulou	Tofani.	217
Une maison dans le Koulou	G. Vuillier. . .	218
Village de Kôt, dans le Koulou	G. Vuillier. . .	219
Vallée de la Tirtan-Nadi	G. Vuillier. . .	221
Soultanpour, capitale du Koulou	G. Vuillier. . .	223
Outres en peau de bœuf servant à traverser les rivières	G. Vuillier. . .	224
Cour du temple de Baïdjnath	Barclay.	225
Temple de Baïdjnath	Barclay.	229
Le sanitarium de Dharmsala	G. Vuillier. . .	231
Une plantation de thé dans la vallée de Kangra	P. Langlois. . .	232
Ficus indica (arbre sacré) à Baïdjnath	P. Langlois. . .	233
Pont de Kangra	Th. Weber . . .	234
Une rue et le temple d'Or à Kangra	D. Lancelot . .	235
Fac-similé de la lettre de Cham Sing à M. de Ujfalvy, réduite au quart de l'original	. . . . .	236
Pont de Tchamba	Th. Weber . . .	237
Tchamba	G. Vuillier. . .	239
Cultivateurs ghaddis	E. Zier	240
La forteresse de Bhadravar	G. Vuillier. . .	241
Environs de Bhadravar	G. Vuillier. . .	243
Palais et étang de Verinag	Taylor	247
Ruines du temple de Martand : l'édicule central	Taylor	248
Ruines du temple de Martand : la colonnade extérieure	Taylor	249
Musulman du Cachemire	E. Zier	250
Noble cachemirien	E. Ronjat. . . .	251
Ruines du temple d'Avantipour	A. Deroy	253
Temple hindou sur le Takti-Soliman	D. Lancelot . .	255
Jeune Hindou du Cachemire	E. Zier	256
A TRAVERS LA TOSCANE. — Panorama d'Arezzo	Taylor	257
Vase arétin. Musée d'Arezzo	Matthis.	258
Vase arétin. Musée d'Arezzo	Matthis.	258
Fragment d'un vase arétin. Musée d'Arezzo	Matthis. .	259
Intérieur de la Pieve	H. Clerget . . .	263
Musée d'Arezzo : coffret d'ivoire	Ch. Goutzwiller	264
Palazzo della Fraternita à Arezzo	Barclay.	265
Vue de la cathédrale d'Arezzo	H. Catenacci . .	267
Verrière de Guillaume de Marcillat. Cathédrale d'Arezzo	Goutzwiller . .	268
Verrière de Guillaume de Marcillat. Cathédrale d'Arezzo	Goutzwiller . .	269
Verrière de Guillaume de Marcillat. Cathédrale d'Arezzo	Goutzwiller . .	271
Sculpture de la voussure de la Pieve	P. Sellier . . .	272
La Vierge avec l'enfant Jésus et des saints. Terre cuite émaillée de l'école des della Robbia	Matthis.	273
Tombeau du pape Grégoire X	H. Chapuis . . .	275
La place de la Cathédrale et les remparts de Guido Tarlati	Barclay.	277
Statue de Ferdinand Ier, par Jean Bologne et Pierre de Francheville. .	H. Chapuis . . .	278

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Fragment de la mort d'Adam, par Piero della Francesca	Tofani	279
Personnage debout, par Piero della Francesca	Tofani	280
L'Exaltation de la Croix, par Piero della Francesca	Tofani	281
Fragment de la Visite de la reine de Saba à Salomon, par Piero della Francesca	Thiriat	285
Maison de Vasari	D. Lancelot	286
La place du Peuple, à Arezzo	Taylor	287
Portrait de l'Arétin	A. Sirouy	288
Portique de Sainte-Marie des Grâces, près d'Arezzo	Barclay	289
Retable de Spinello Aretino. Église Saint-Dominique	Kreutzberger	291
Armoire aux saintes huiles. Église de la Badia	Kreutzberger	293
Pieta. Sculpture en marbre d'Andrea della Robbia. Église de Sainte-Marie des Grâces	Thiriat	295
Intérieur du portique de Sainte-Marie des Grâces, près d'Arezzo	Barclay	296
Sur la route de Cortone : Santa Maria del Calcinajo	A. Deroy	297
Panorama de Cortone, vue prise du chemin de fer	Taylor	299
Murs étrusques de Cortone	H. Catenacci	301
Une rue de Cortone	D. Lancelot	303
Portrait de Signorelli par lui-même	A. Sirouy	304
La prétendue grotte de Pythagore	Taylor	305
Sarcophage antique	P. Sellier	307
L'Annonciation, par Fra Angelico	Tofani	309
Muse ou citharistе (musée de Cortone)	Thiriat	311
Têtes d'apôtres. Fragment du Couronnement de la Vierge, de Bartolomeo della Gatta	Thiriat	312
Palais Prétorien	Barclay	313
Couvent de Sainte-Marguerite	Taylor	315
La Mise au tombeau, par Signorelli (église Saint-Nicolas)	Tofani	317
Intérieur de l'église Sainte-Marie del Calcinajo	H. Catenacci	319
Tombeau de sainte Marguerite (attribué à Jean de Pise)	Goutzwiller	320
La « Badia »	Barclay	321
Panorama de Fiesole	Taylor	323
Couvent de Saint-Dominique à Fiesole	A. Deroy	327
La Grande Place de Fiesole : le palais Prétorien et l'église S. Maria Primerana	D. Lancelot	328
La Grande Place de Fiesole : le séminaire et la cathédrale	D. Lancelot	329
Une rue de Fiesole, du côté du « Monte Ceceri »	D. Lancelot	331
Retable en marbre d'Andrea Ferrucci	Matthis	333
Buste de l'évêque Salutati, par Mino de Fiesole	Matthis	334
La Madone avec l'enfant Jésus et des saints. Bas-relief par Mino de Fiesole	Matthis	335
Lionne antique en bronze, trouvée à Fiesole en 1882	P. Sellier	336
L'Amérique équinoxiale. — Habitations lacustres du bas Patia	Slom	337
Cuño	P. Sellier	340
Rhomphastos ambiguus	A. Clément	340
Lavage de l'or sur les rives du rio Tapajé	Slom	341
Machété	P. Sellier	342
Le Pitcairnia géant	Riou	342
Anthurium Andreanum	Godard	343
Indiens Télembiès	A. Sirouy	344
Végétation du rio Cuyambi (Ficus elliptica)	Riou	345
La Mygale aviculaire (grandeur naturelle)	A. Clément	347
Le pont du Cuaïquer	Slom	349
Empanadas de choclo	P. Sellier	350
Sanctuaire de la Virgen de la Laja	Slom	351
La Laja : la pierre miraculeuse	Slom	352
Volcan de Chilès	Riou	353

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Cascade de l'Excomulgado	A. Slom.	355
Pont naturel de Rumichaca	Th. Weber.	357
Cuadro ou lit à Tulcan	P. Sellier	358
Église de Tulcan	Slom.	359
La hiladora	A. Sirouy.	360
Pont du Chota	Riou.	361
Le cuté, houe de Tulcan	P. Sellier.	362
Faucilles de Tulcan et d'Oréjuéla	P. Sellier.	362
Ruines de l'église et du cimetière de Huaca	Slom.	363
Le cerro encantado	Slom.	364
Vue panoramique d'Ibarra et du volcan Imbabura	Riou.	365
Un poulailler rustique à Capuli	Slom.	366
Vue du Cayambé-Urcu	Riou.	367
Huttes d'el Pelado	Slom.	368
Ruines de l'église de la Compañia, à Ibarra	H. Clerget	369
Bosina de vaquéro	P. Sellier.	370
Ruines de la cathédrale d'Ibarra	Riou.	371
Hôtel de ville ou « Casa de gobierno », à Ibarra	Taylor	373
Coiffure des Indiennes d'Iloman		375
L'Imbabura et le lac de San Pablo	Th. Weber.	376
Les Indiens de San Roqué	Riou.	377
Vue du Yana-Urcu	Riou.	378
Campement dans la savane du Tupigaché	Riou.	379
Le faux-poivrier (« Schinus Molle »)	Riou.	380
Passage périlleux du rio Pisqué	Riou.	381
Palais du Gouvernement, à Quito	H. Clerget.	382
Cathédrale de Quito	H. Clerget et Ferdinandus.	383
Le président Garcia Moreno	Thiriat	384
Église de Santo Domingo, à Quito	Taylor	385
Église de la Compañia, à Quito	H. Clerget.	386
Portail de San Agustin, à Quito	H. Clerget.	387
Don Antonio Borrero, président de la république de l'Ecuador en 1876	E. Ronjat.	389
Procession de la Fête-Dieu, à Quito	Tofani	391
Huasicama, ou femme du peuple, à Quito	E. Ronjat.	392
Vue du village d'Aloag prise du pied du Corazon	Riou.	393
Cascade de San Florencio	Riou.	395
Les prêles géantes du Corazon	Riou.	397
Rancho de Saint-Nicolas	Riou.	398
L'arlequin (« Acrocinus longimanus »), grandeur naturelle		399
Le « rancho des citrouilles », à Miligalli	Riou.	400
Le Cotopaxi, vu de l'alto de Pomasqui	Riou.	401
Hacienda de Niébli	Riou.	404
Chasse aux condors, près de Calacali	Riou.	405
Campement : les hamacs de Nanégal	Riou.	407
Église de La Tacunga	Slom.	408
Types d'Indiens des Cordillères de l'Ecuador	Tofani.	409
Le Chimborazo, vu des cabanes de Chuquipoyo	Riou.	411
Passage de l'Arenal (Chimborazo)	Riou.	412
Chorréra ou cascade de Totorillas (Chimborazo)	Riou.	413
Accident au rio Galvez	E. Bayard	415
Fabrication des briques à Guaranda	Riou.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte de la Perse pour servir à l'intelligence du voyage de Mme Dieulafoy. 11
Plan d'un tombeau tschuktschis 85
Carte de la Sibérie 99
Itinéraire de la mission à travers le Bélédougou, le Manding et sur la rive droite du Niger 131
Carte d'ensemble du voyage de Mme de Ujfalvy. 210
Carte du voyage de Mme de Ujfalvy dans l'Himalaya occidental. 211
Voyage de M. Éd. André dans l'Amérique équinoxiale (1875-1876). Deuxième carte : Colombie et Ecuador 339
Chemin de Manabi entre Aloag et El Mirador 388
Plan de la ville de Quito en 1875 390
De Quito à Babahoyo (Ecuador). 403

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE, par Mme Jane DIEULAFOY, officier d'académie. — 1881-1882.

Érivan. — Entrée au Gastein. — Groupe de paysans. — Enfant arménien. — Ancienne mosquée d'Érivan. — Menu d'un dîner au Caucase. — Palais des Serdars. — Vue de l'Ararat. — Cultures et villages aux environs d'Érivan. — Narchivan. — Mastched djouma. — Attaba Koumbaz 2

L'Azerbéijan. — Les Kurdes. — La douane de Djoulfa. — Le télégraphe anglais. — Les bagages d'un voyageur persan. — Maraude. — Un vieux mendiant kurde. — Intérieur persan. — Un des neuf cent quatre-vingt-dix-neuf caravansérails de Chah Abbas. — Le préfet de police de Tauris. — Les souhaits d'un derviche. — Arrivée à Sofia 7

Les premières étapes. — Abaissement de la température. — Les *kanots*. — Constitution géologique de la Perse. — Un derviche récitant des poésies héroïques. — Le pont de Tauris. — Misère dans les faubourgs. — Arrivée au consulat de France. — Visite au gouverneur. — Le *biroun* persan. 17

Visite aux consuls. — Histoires d'un consul turc. — La mosquée bleue. — La citadelle. — Déplacement constant des villes d'Orient. — Les glacières. — La mort du mouchtéid de Tauris. — Les mollahs. — Excursion à la mosquée de Gazan Khan. — Visite du gouverneur de Tauris. — Son cheval et son bourreau. — Visite à l'archevêque arménien. — Couvent d'Echmyazin. — Orfèvreries précieuses et manuscrits 22

Notions de dessin d'une femme chaldéenne. — Le calendrier persan. — Départ de Tauris. — Un pèlerinage se rendant à Méched dans le Khorassan. — Un page féminin. — Mianeh. — Légende du château de la Pucelle. — Dokhtaré-pol 33

Arrivée à Zendjan. — Une famille baby. — L'armée persane. — Sultanieh. — Tombeau de Chah Khodah Bendeh. — Les tcharvadars. — Exercice illégal de la médecine 42

Une maison à Azimabad. — Effets de mirage. — Arrivée à Kazbin. — Ab ambar (magasin d'eau). — Le chah Zaddeh de Kazbin. — Superstitions. — Mastched djouma de Kazbin. — Mystères d'Houssein. — Iman Zaddeh Houssein. — Départ de Kazbin. — Arrivée à Téhéran 49

Le docteur Tholozan. — Les filles de Saint-Vincent de Paul. — Palais du Négaristan. — Andéroun royal. — Portrait de Fattaly Chah et de ses fils. — Audience royale. — Portrait de Nasr ed Din Chah 59

Audience royale. — Les neveux du Chah. — Départ pour Véramine. — Campagne de Véramine. — La Mastched djouma de Véramine. — Une kaleh (forteresse) sassanide. — Citadelle de Véramine. — Le ket khoda rendant la justice. — Leçons de fourchette. — Iman Zaddeh Yaya. — Les reflets métalliques. — La décoration en faïence. — Facéties royales. — Tour et mirhab mogols. — Iman Zaddeh Djaffary. — Retour à Téhéran. — L'arbre de Tadjrich. — Mirza Nizam de Gaffary. 65

VOYAGE DE LA « VEGA » AUTOUR DE L'ASIE ET DE L'EUROPE, par A. E. NORDENSKIÖLD. — 1878-1880.

Les Tschuktschis. — Relations des Russes avec cette peuplade au dix-septième et au dix-huitième siècle. — Chiffre approximatif de la population de la presqu'île des Tschuktschis. — Sépulture. — Habillement. — Tente. — Modes de transport. — Chiens. — Armes. — Aliments. 81

Traversée du détroit de Bering. — Arrivée à Nunamo. — Le village de Nunamo. — Arrivée à Port-Clarence. 92

Port-Clarence. — Les Esquimaux. — Retour en Asie. — Konyam-bay. — L'île Saint-Laurent. — L'île de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bering. — La pêche des otaries. — Arrivée à Yokohama. — Fêtes au Japon. — Hong-kong et Canton. — Bornéo. — Singapour. — Ceylan. — Suez. — Arrivée en Europe. — Fêtes à Naples, à Rome, à Lisbonne, à Paris, à Londres. — Rentrée triomphale de l'expédition en Suède. 97

EXPLORATION DU HAUT NIGER, par M. le commandant GALLIENI, de l'infanterie de marine. — 1881-1882.

Séjour à Kita. — Importance de Makadiambougou au point de vue commercial et militaire. — Célébration du traité conclu avec le pays de Kita. — Querelle de ce pays avec Goubanko. — Exploration du Baoulé par Piétri. — Mort d'un hippopotame. 113

Choix de la route pour atteindre le Niger. — Passage du Badingho. — Marche dans les solitudes du Fouladougou. — Chasse à la loutre. — Arrêt à Guénikoro et à Koundou. — Entrée dans le Bélédougou. 118

Entrée dans le Bélédougou. — Hostilité des habitants. — Tentatives d'attaque à Ouoloni et à Guinina. — Combat de Dio. — Retraite vers le Niger. — Arrivée à Bammako. — Situation misérable de la mission . . . 129

EXPLORATION DU LIEUTENANT VALLIÈRE DANS LE BIRGO ET LE MANDING.

Goubanko. — Aventures de Khoumo. — Mourgoula et l'Almamy Abdallah. — Importance de la vallée du Bakhoy comme voie de communication entre le Sénégal et le Niger. 145

Niagassola et le vieux Mambi. — Richesses aurifères du Bouré. — Lavage de l'or à Koumakhana. — L'esclavage dans le Haut Niger. — La cérémonie du Komou à Sibi. — Arrivée à Bammako. 161

État misérable de la mission. — Passage du Niger. — Route vers Ségou. — Méfiances d'Amadou. — Séjour à Nango. — Traité de Nango 177

Souffrances et privations de la mission à Nango. — Mauvaise volonté d'Amadou à son égard. — Départ de Nango. — Rapidité de notre marche. — Notions sur l'empire de Ségou. — Traversée du Manding et du Fouladougou. — Route à travers le Fouta en guerre. — Arrivée à Saint-Louis. 193

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL (LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRAS), par Mme de UJFALVY-BOURDON, officier d'académie. — 1881.

SIMLA. — De Trieste à Amballa. — La montée de Khalka. — Une capitale d'été. — Mœurs des Anglais dans l'Inde. — Promenades autour de Simla. — Fête au couvent des Capucines. — Le départ. — Fagou. — Mandian. — Le *chef* des malfaiteurs. — Khomarssin. 209

LE KOULOU. — Doulârch. — Le Satledj. — Paysans du Koulou. — Un mariage. — Kôt. — Étrange façon de refuser un pourboire. — La passe de Djibi. — La Tirtan-Nadi. — Goitres ornés de bijoux. — Le goût des bijoux. — La polyandrie. — Soultanpour. — L'oracle du dieu. — Mensurations anthropologiques. — Les Koulous. — Les Lahoulis. — Les bazars de Soultanpour. — Le Raï. — Étrange façon de témoigner sa reconnaissance 215

LES VALLÉES DE MANDI ET DE KANGRA. — Départ de Soultanpour. — La passe de Babba. — Le Mandi. — Visite aux ruines d'une antique forteresse. — Surpris par l'orage. — Le temple de Baïdjnath. — Nous traversons des torrents. — Lucioles et choléra. — Dharmsala. — Plantations de thé. — Sa fabrication. — Kangra. — Le temple d'Or et le Bazar. — Voyage dans la plaine. — Nourpour 225

LE TCHAMBA. — En route pour Tchouaris. — De nouveau les corniches. — La panthère aimable. — Tchamba. — Le radjah Cham Sing. — Son caractère, son histoire, sa famille, son entourage. — Un cadeau superbe accompagné d'un autographe. — Le Durbar. — Les Ghaddis et leur danse. — Manghiri. — Paysage enchanteur. — Routes difficiles. — Les frontières du Tchamba. — Les envoyés du maharadjah de Cachemire. — Le Padri Pass et ses difficultés. 232

LE BHADRAVAR ET LE KICHTVAR. — Routes impossibles. — Descentes à l'avenant. — Bhadravar. — Nous montons par une échelle dans notre habitation. — Départ par une pluie torrentielle. — Une rivière débordée. — Nous passons la nuit dans une étable. — Mœurs et coutumes. — M. Clarke tombe malade. — Les Paharis, leur type, leurs coutumes. — Les chutes d'eau de Fichtvar. — Le Tchinab. — Bototi. — Ramban. — Ramsou. — Le col de Banihal. 241

LE CACHEMIRE. — Désenchantement! — Le palais de Vérinagh. — L'étang poissonneux. — Les anneaux d'or de l'impératrice Nour-Mahal. — Islamabad. — A la recherche d'un gîte. — Des maisons à plusieurs étages. — Écorce de bouleau et papier du Cachemire. — Les ruines de Martand. — Navigation sur le Djilam. — Avantipour. — Le Tâkti-Soliman. 251

A TRAVERS LA TOSCANE, par M. E. MÜNTZ. — 1881.

AREZZO (suite). — Arretium et Arezzo. — Mécène. — Les « vasa arretina ». — Les évêques guerriers du moyen âge : Guglielmino degli Ubertini et Guido Tarlati. — La Ligue arétine de 1799. 257

Rues nouvelles et vieux hôtels. 261

Une cour des Miracles au dix-neuvième siècle. — La Pieve. — La Piazza Grande et la Fraternita. 262

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La place de la Cathédrale et l'« Aria di Arezzo ». — La cathédrale : un tombeau de pape. — Un artiste français échoué à Arezzo : Guillaume de Marcillat et ses verrières 266
La cathédrale 273
Jean Bologne et Pierre de Francheville 276
L'église Saint-François et les fresques de Piero della Francesca 280
Une visite à la maison de Pierre l'Arétin et à la maison de Georges Vasari 285
La maison de Vasari 289
Les abus de l'archéologie. — La Pinacothèque. — Le couvent de Santa Maria delle Grazie 292
Essai de statistique morale et économique 295
Cortone. — La Stella d'Oro 299
Coup d'œil sur l'histoire de Cortone 301
La cathédrale et le Gesù. — Fra Angelico et Signorelli 306
Le Musée étrusque — La Muse et le Lampadaire 310
La ville haute. — Mendicité et bienfaisance. — La maison de Pierre de Cortone 311
Amateurs anciens et marchands modernes 314
L'église Saint-Dominique 314
Le couvent de Sainte-Marguerite de Cortone 316
La « Madonna del Calcinajo » 318
Une journée a Fiesole 321
Coup d'œil rétrospectif 321
Le couvent de Saint-Dominique et Fra Angelico de Fiesole 324
La « Badia ». — Cosme de Médicis. — Brunellesco. — Pic de la Mirandole. — Les « Piaristes » 326
Baccio Bandinelli et Benvenuto Cellini 330
La « Piazza Grande » 332
La cathédrale 333

L'Amérique équinoxiale, par M. Éd. André, voyageur chargé d'une mission du Gouvernement français. — 1875-1876.

Le Patia et la côte du Pacifique. — Les habitants des *playas*. — Nègres des basses terres : types, vie et mœurs. — Le lavage des sables aurifères. — Indiens serranos; les descendants des Télembiès. — Végétation du Télembi, du Cuaïquer et de leurs affluents. — La mygale aviculaire. — Le pont de Cuaïquer. — Caravane en péril : le *derrumbo*, ou glissement de mont. — Un coucher de soleil fantastique. — Marche de nuit : le fil d'Ariane. — Ascension des hauts plateaux; le volcan de Cumbal. — Retour à Tuquerrès; le péon Manuel. — Départ pour le Sud; Chillanquer, Pupialès, Ipialès. — Le sanctuaire de la Laja 337
La cascade de l'Excomulgado. — Ipialès; le municipio d'Obando; organisation politique, administrative et judiciaire; statistique. — Le pont naturel et la grotte de Rumichaca. — Un nœud des Cordillères : *divortio aquarum*. — Tulcan : mœurs et coutumes. — Le volcan de Chilès. — Végétation du Paramo de las Cuasas et de Boliché. — La fileuse d'Oréjuéla. — Huaca et son cimetière. — La montagne enchantée. — Savane de San Vicenté; vue du Cayambé-Urcu. — El Puntal. — Le pont du Chota. — Arrivée à Ibarra. — La région ardente. — Un panorama des Andes de l'Ecuador 353
Les plus profondes vallées de la terre. — La plante porc-épic. — La *bosina* des vaquéros. — Yaguar-Cocha, le lac de sang. — Ibarra et la province d'Imbabura; histoire, géographie, description. — Une ville en ruine. — Pilanqui; agriculture et viticulture. — Salinas et ses mines de sel. — Hatuntaqui, Pimanpiro. — Le chemin du Pailon. — Le volcan Imbabura. — Otavalo. — Le lac de San Pablo. — Indiens de San Roqué. — Volcan du Yana-Urcu. — Chasse aux chevèches à Tupigaché. — Le rio Pisqué; un passage périlleux. — Le Cayambé. — Guaillabamba. — Quito; cathédrale et plaza mayor. — Le palais du Gouvernement. — Un homme de fer. — Assassinat du président Garcia Moreno 369
Quito : habitations, monuments, églises et couvents. — L'ancienne Alameda et l'Observatoire. — Réception par le président de la République. — Population de Quito, mœurs, coutumes, alimentation, état moral et intellectuel. — Voies de communication. — Fêtes, processions. — Départ pour la Cordillère occidentale. — Tambillo. — Le volcan du Corazon. — Aloag; les *caucheros*. — L'ortie féroce. — Flore alpestre des Andes. — Descente vers Manabi. — Miligalli et Canzacoto. — Cataracte de San Florencio. — Un paysage houiller; les prêles géantes. — Rancho de Saint-Nicolas. — Les amours d'une aroïdée. — L'arlequin. — Une révolte comprimée. — La récolte du caoutchouc. — Scierie de Miligalli. — Une chasse au coati. — Le rancho des citrouilles. — Le jaguar; un arbre providentiel. — Retour à Quito 385

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deuxième voyage dans la Cordillère occidentale. — Les *cholos* des environs de Quito. — Chupicruz, Cotocollao. — Pomasqui et le *Señor del arbol*. — Chasse aux condors. — Le cratère de Pululagua. — Hacienda de Niébli. — Forêts vierges. — Le melon en arbre ou *logma*. — Nanégal, Gualéa et Mindo. — Tribus aborigènes : les Yumbos de l'ouest. — Province d'Orienté : les Indiens Jivaros, Záparos, etc. — Ascension du Pichincha. — Départ de Quito. — Tiopullo, Callo et la maison de l'Inca. — Les volcans de l'Ecuador : Ilinisa, Rumiñagui, Carihuaïrazo. — Le Cotopaxi et ses éruptions. — Arrivée à La Tacunga ; Ambato et le spectre solaire. — Mocha ; Riobamba. — Le Chimborazo. — Dans les neiges éternelles. — Totorillas. — Le royaume du vent ou l'*arenal*. — Guaranda ; San José ; la Cucharilla. — Pisagua, rio del Cristal ; Sabanétas. — La noyade du rio Galvès. — Babahoyo. — Retour. 401

Revue géographique. 417

Table des gravures. 425

Cartes et plans. 431

7647. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1883

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 7

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

—

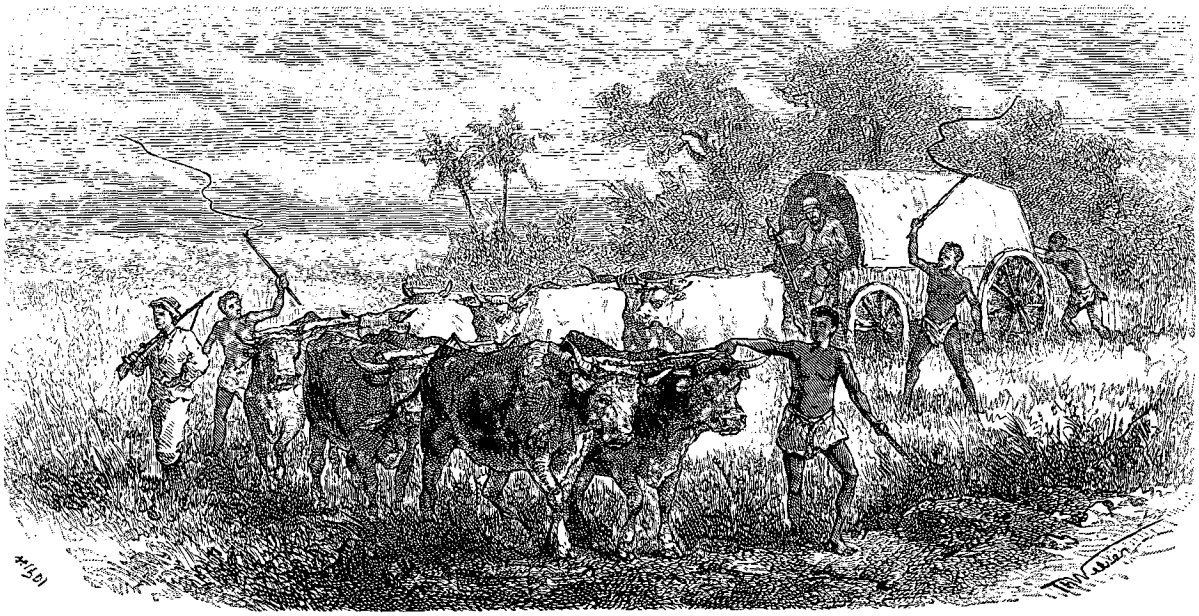
1883

Droits de propriété et de traduction réservés

Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Le chariot du docteur Holub (voy. p. 2). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

AU PAYS DES MARUTSÉS[1],

ÉPISODES DES VOYAGES DE M. LE DOCTEUR É. HOLUB SUR LE HAUT ZAMBÈSE.

1875-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Parmi les explorateurs de l'Afrique australe, M. le docteur Émile Holub occupe une place originale et à part. Sept années durant (1872-1879), il a parcouru les divers districts du continent noir qui s'étendent du Griqualand au Zambèse, ne revenant de temps à autre à son point de départ, les Champs de Diamants, que pour y préparer le plan et les ressources de nouvelles excursions. Bien qu'il voyageât surtout en savant, préoccupé d'étudier le pays au point de vue spécial de l'histoire naturelle, il n'a pas eu d'yeux que pour la flore et la faune de ces régions subéquatoriales qui ont été, il y a trente ans, le théâtre des débuts de Livingstone. Tout en ramassant ces précieuses collections scientifiques qui font aujourd'hui en grande partie l'ornement de Prague, sa ville natale, il a su saisir les mœurs et les types, et, qui plus est, nous les retracer en une série de croquis heureux[2].

Dans un premier voyage, M. Holub s'était borné à se rendre de Dutoitspan, où il exerçait entre temps la médecine, aux kraals boers de Likatlong et de Wonderfontein. Dans un second, plus important, il avait poussé jusqu'à Molopololé et Chochong, à la frontière nord du Transvaal. Enfin, après un nouveau séjour, non exempt de soucis, dans sa maisonnette en fer galvanisé des *diggings*, il se mit derechef en route, au printemps de 1875, pour accomplir sa troisième et grande pérégrination, celle qui devait le conduire, à travers le pays des Matabélés, des Makalakas et autres peuplades intermédiaires entre le Limpopo et le Zambèse, jusqu'au chef-lieu du roi Sepopo, prince des Marutsés. S'il ne put, comme il l'avait espéré au départ, gagner de là le littoral de Loanda, du moins fit-il, dans ces parages zambésiens, connus seulement des marchands portugais qui y exercent les trafics que l'on sait, un séjour fécond à bien des points de vue.

C'est de la relation de ce dernier voyage que sont extraites les pages qu'on va lire.

1. Ou Maroutsés.
2. *Sieben Jahre in Süd-Afrika* (Sept ans dans l'Afrique australe), 2 vol. in-8, Vienne, 1881.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

I

De Dutoitspan à Chochong. — A travers le « pays de la soif ». — Épisodes de chasse. — Le bassin des Lacs-Salés. — Rencontre d'une bande de Zoulous Matabélés. — Une nuit sur un arbre aux bords du Nata.

Ce fut le 2 mars 1875 que je partis de Dutoitspan, avec un chariot attelé de dix bœufs, emmenant un domestique nègre, appelé Pit, et un jeune Allemand du nom de Theunissen. Après un arrêt de quatre jours à Bultfontein (État libre d'Orange), je passai, le 10, le Vaal, et arrivai à la petite ville transvaalienne de Christiana. Le 15 au soir, j'atteignis le Hart-River. Nouvelle halte dans les plaines *quaggas*, au bord du lac salé de Moffat, après quoi, la rivière Maretsané traversée, on fut, le 28, près du Molapo, à la lisière ouest du Transvaal. De là nous franchîmes la ligne de faîte entre le fleuve Orange et le Limpopo, pour gagner, au commencement d'avril, Jacobsdal, puis, à la fin du même mois, les bords du Grand Marico, et, le 5 mai, ceux du Limpopo.

Le 19, j'étais à Chochong, capitale des Bamangouatos de l'Est, sise sur le cours d'eau du même nom, au point de jonction des divers grandes routes de l'Afrique australe.

Là, je pris avec moi un nouveau serviteur, que Khama, le roi du pays, me prêtait.

Le 4 juin, je me mis en devoir de gagner le Zambèse. Remontant la vallée François-Joseph, nous franchîmes le lendemain la passe d'Unicorn, puis la vallée du même nom, très pittoresque à voir avec ses intumescences de roc isolées que décorent des euphorbiacées au branchage en forme de candélabre.

Le 6, par un plateau sablonneux et boisé, nous atteignîmes le Leklotsé, pour gagner ensuite les puisards de Kanné, à la droite desquels se dressent en demi-cercle plus d'une trentaine de hauteurs coniques qui forment trait d'union entre les collines bamangouatos et serotlés.

Le 8, j'allai jusqu'à la vallée du Louala, qui présente de fort jolis paysages. Au gué, je rejoignis deux marchands d'ivoire, dont l'un, M. Anderson, nous avertit que nous aurions à marcher deux jours et deux nuits avant de rencontrer la prochaine aiguade; j'eus soin, en conséquence, pour épargner l'eau, de faire faire à manger pour quarante-huit heures. M. Anderson s'étant offert à nous tenir compagnie, nous continuâmes notre route avec lui vers les Lacs-Salés.

Le 10, je remontai la vallée principale du *spruit*, pour atteindre le soir un plateau boisé et très sablonneux, long de cinquante kilomètres, qui appartient à la partie sud du Pays de la soif. Vu l'aridité absolue du district que nous devions traverser, il importait de ne pas perdre de temps; aussi poursuivîmes-nous notre marche jusqu'à la nuit noire, et, après un repos de quelques heures, la reprîmes-nous dès l'aurore pour la continuer jusqu'à la fin de l'après-midi, sauf une halte au moment le plus chaud de la journée.

Nos bêtes n'en pouvaient plus quand, le soir du second jour, nous arrivâmes à la station d'eau désirée, où les marchands nous avaient devancés.

Le 13, j'étais à quelques centaines de pas du chariot, en train de pourchasser un boa dans le fourré, quand j'entendis crier derrière moi. Je retournai sur mes pas et trouvai Anderson tout en émoi. Une troupe d'autruches sauvages était apparue, se dirigeant au pas de course du côté des lagunes; mais la vue du chariot avait effrayé ces bêtes, qui s'étaient sauvées dans un bois de mimosas voisin, où nos gens étaient occupés à leur faire la chasse. Une demi-heure après, ceux-ci revinrent, complètement éreintés; ils n'avaient pas même pu approcher à portée de fusil une seule autruche.

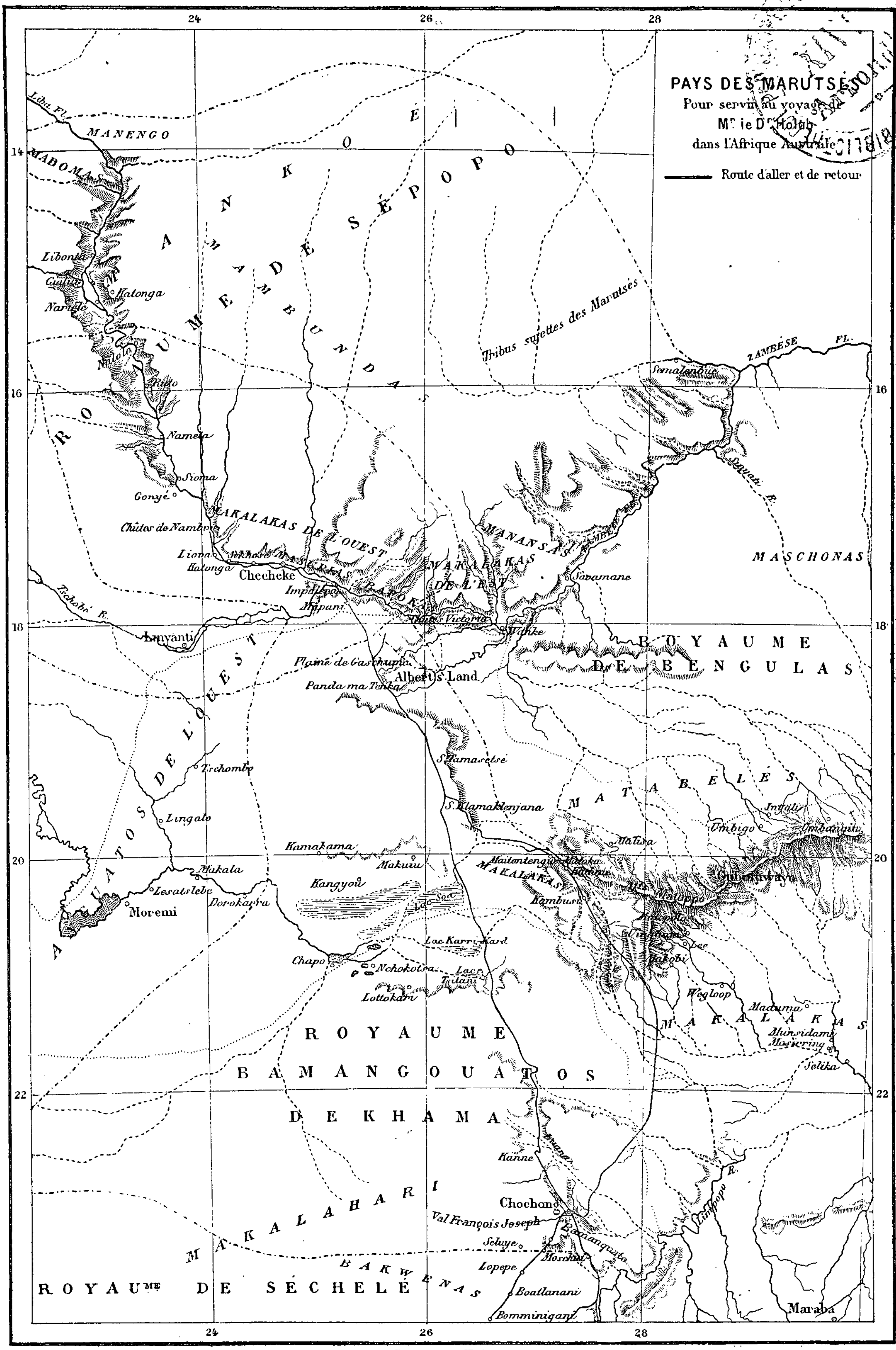
Presque derrière eux déboucha une bande d'indigènes qui se mirent à nous interpeller bruyamment, nous disant que nous n'étions pas le moins du monde de paisibles voyageurs, mais bien, tout comme les Boers, des chasseurs enragés après le gibier; la preuve en était que nous n'avions pu voir passer les autruches sans nous lancer immédiatement à leurs trousses; et, là-dessus, ils nous pressèrent de partir au plus vite, sans vouloir nous accorder une prolongation de séjour.

Le lendemain donc, au matin, toujours en société d'Anderson, nous reprîmes notre route vers le nord, pour gagner une source, sise à soixante-cinq ou soixante-dix milles de distance, que les Boers appellent Bergfontein. Des clairières buissonneuses ou herbues alternaient avec des forêts de mapanis, et les pistes de gibier abondaient de plus en plus. On croisa une troupe d'indigènes (Makalaharis et Masarwas) qui s'en allaient, armés de zagaies, à la chasse à l'élan.

De toutes les antilopes, l'élan est celle qui est le mieux en chair; le mâle notamment a autour du cœur une poche de graisse pesant jusqu'à vingt-cinq livres, qui ralentit d'autant sa fuite. Ces bêtes ont du reste l'haleine si courte, que les agiles Masarwas les rattrapent et les percent à la course. Les Boers et les Anglais les rabattent à cheval jusqu'à leurs chariots, pour les tuer là à coups de fusil, et s'épargner ainsi la peine d'en transporter la chair et la peau.

Le 17, on arrive à Bergfontein. La source, qui jaillit d'une pente boisée, est considérée par les indigènes comme étant celle de la petite rivière Nokané, laquelle coule au nord à l'époque des pluies. Le versant crevassé et touffu de la colline forme la plongée de la plaine de Maqué, que nous venions de traverser, dans le bassin des grands Lacs-Salés. Un épais bouquet de palmiers flabelliformes, qui se dresse non loin de la rive du *spruit*, salue ici le voyageur arrivant du sud, et le prépare aux merveilles de la flore tropicale que ses yeux n'ont pas encore contemplée. Ces palmiers, qui dominent de haut tout le fourré d'alentour, sont peut-être, en cette partie de l'Afrique, les représentants les plus méridionaux de leur espèce. Comme justement il y pendait des fruits mûrs, j'en arrachai quelques-uns pour ma collection de botaniste. Une abondante touffe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



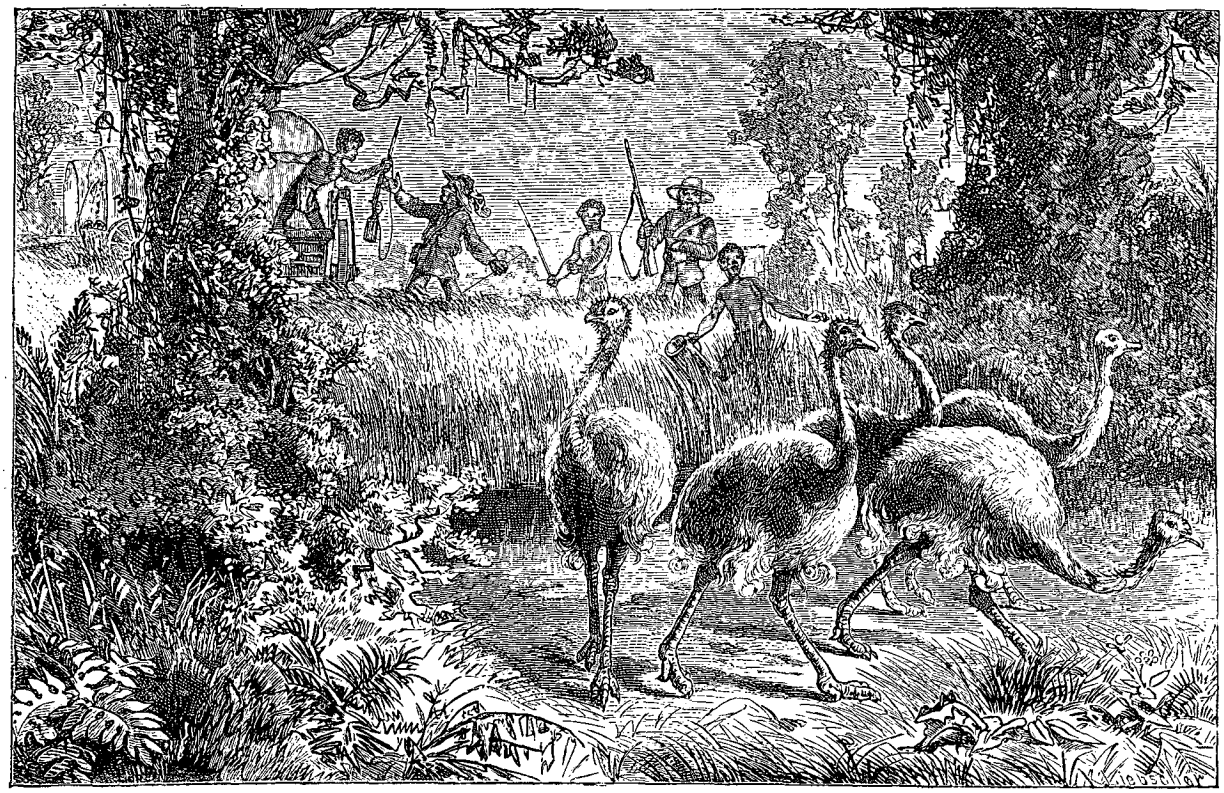
Gravé par Erhard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de recrus, née des fruits tombés de ces hauts fûts, buissonnait autour de leurs troncs; ces rejetons présentaient déjà d'énormes frondes qui commençaient à se développer en éventail.

Chacune des hauteurs régionales est couverte d'épais bois, sillonnés de sentes excessivement rares, qui servent presque toutes au gibier pour gagner la source du Nokanfé. Ces chemins, que les bêtes se frayent nuitamment, sont aussi utilisés par les indigènes d'alentour qui viennent y dresser leurs pièges. A droite et à gauche de l'arbre que ceux-ci ont choisi dans cette vue, on rabat les broussailles; à un pied au-dessus du sol, on tend en travers du sentier une corde végétale attachée à un pieu, mais pas assez solidement pour qu'une secousse n'en ait point raison. De l'autre côté du chemin sont fixés deux bâtons reliés par une baguette transversale. La corde passe sous cette baguette qui la maintient horizontale, puis rejoint en l'air la première branche en surplomb, et là, alourdie et tendue par le poids d'une zagaie, elle retombe perpendiculairement au-dessus du sentier.

Dans cette zagaie est inséré un javelot de fer de douze pouces de long tout au plus, imprégné de poison. L'arme, en tombant, ne blesse que légèrement l'animal; néanmoins, le toxique opère rapidement : ce qui n'empêche pas les indigènes d'utiliser la chair de la bête, en prenant soin d'enlever le morceau tout autour de la plaie. C'est dans les mois d'hiver, alors que le



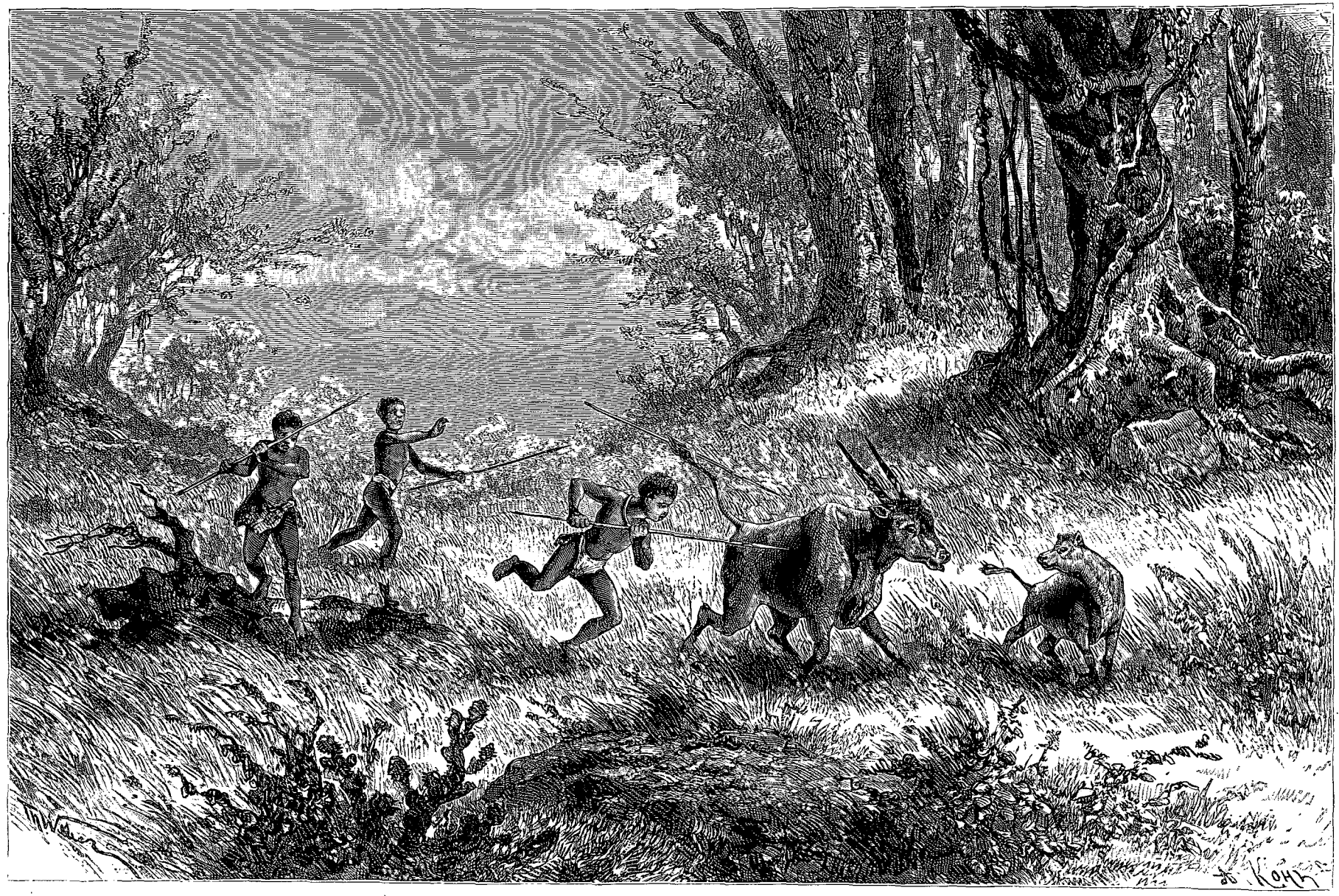
Troupeau d'autruches (voy. p. 2). — Cliché tiré de l'édition allemande.

gibier va le plus souvent boire, que les chasseurs fouillent les sentiers, afin de s'emparer au plus vite des animaux que l'insidieuse zagaie a frappés. Le compagnon d'Anderson, pourchassant un jour quelques antilopes, allait s'engager précipitamment dans un de ces passages; son domestique, qui le suivait de près, n'eut que le temps de le prévenir du danger qui le menaçait. Moi-même, à plusieurs reprises, dans le voisinage de l'eau, je trouvai des sentes forestières barrées comme je l'ai dit.

Continuant notre route en aval vers le nord, nous débouchâmes, le 18, sur la rive sud-est d'un lac salé, à la suite duquel venaient plusieurs autres bassins du même genre; je mis deux heures à en longer le bord du sud au nord. Sa coupe peu profonde (de deux pieds à peine) présentait un ourlet de troscarts grisâtres et raides et était encadrée d'un épais taillis. Autour de cette cavité, que l'eau remplit tout au plus une fois par an, essaimaient de petits marais salants également à fond plat, et de tous côtés se voyaient des ravines pluviales qui, au lieu d'aboutir au lac, se terminaient non loin de ses rives par des tranchées croupissantes de cinq ou six pieds de profondeur, par-dessus lesquelles s'extravasait l'eau qui alimentait la vasque lacustre.

Le plus méridional de cet ensemble de lacs salés s'appelle Tsitani; c'est aussi le nom de la principale coulée d'ondes qui se trouve à sa rive sud, et celui de la hauteur qui s'avance en éperon, à main gauche, en formant la plongée du plateau d'amont sur le bassin des Lacs-Salés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Makalaharis et Masarwas chassant l'élan (voy. p. 2). — *Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le surlendemain, j'arrivai en vue du Soa, le plus grand des Lacs-Salés situés dans le vaste bassin qui s'étend à l'ouest jusqu'au delà du Ngami, et qui se relie par le Tchaoueng au système du Limpopo. Comme le Tsitani, c'est une vasque peu profonde (de quatre pieds au plus), qui ne contient de l'eau qu'à certains moments de l'année, et dont le lit est rarement plein.

Le 27, nous reprîmes notre marche, et nous nous trouvâmes bientôt sur une plaine herbue qui s'étendait à perte de vue vers le nord, entre le lac à l'ouest et un bois de mapanis à l'est. On s'était arrêté à camper au bord d'une lagune d'eau douce, et je m'occupais à mettre en ordre les dernières pièces de ma collection, lorsque tout à coup j'entendis à ma gauche mon domestique Meriko appeler à son aide. Je sortis vite la tête du chariot pour voir ce qui se passait, et une scène étrange s'offrit à mes yeux.

Meriko accourait vers moi au travers des hautes herbes, en me criant en setjouana : « Ils vont me tuer, je suis mort ! » Le pauvret sautait comme une gazelle aux abois par-dessus les arbustes nains qui de place en place lui barraient le passage; dans sa course il avait perdu son chapeau de paille et son surtout de peau. Derrière lui, à quelques centaines de pas, galopait une troupe d'indigènes hurlant à tue-tête et brandissant leurs kiris. Meriko atteignit enfin le chariot, et, se jetant à mes pieds, il me montra d'un air suppliant et désespéré les gens qui le suivaient.

« Maître, balbutia-t-il, les Matabélés, les Zoulous Matabélés, qui veulent me tuer ! »

Je ne pouvais m'expliquer comment ces noirs se trouvaient ici, sur les terres de Khama; je crus d'abord qu'une guerre venait d'éclater entre les deux États limitrophes.... Mais quelle était l'intention de ces hommes? Voulaient-ils attaquer le chariot et ses hôtes? A les voir accourir en forcenés, on eût dit d'une bande de vrais loups. Je pensai toutefois que, dans l'occurrence, il y aurait peut-être imprudence à les accueillir les armes à la main. D'ailleurs je ne connaissais pas les desseins de ces noirs. Le mieux était donc d'attendre tranquillement ce qui suivrait.

Meriko, lui, ne fut pas de cet avis : il enjamba prestement le timon, et reprit sa course de l'autre côté, sans crier cette fois, espérant sans doute se musser dans l'épaisseur de la jungle. J'eus beau le rappeler, en lui disant que, dans ces hautes herbes, les lions étaient plus à craindre encore que les Zoulous, le gaillard fit la sourde oreille.

Les voilà enfin ces fameux guerriers zoulous; ils entourent le chariot, toujours hurlant et brandissant leurs kiris. Ce ne sont point les représentants d'une tribu, c'est un mélange bâtard de diverses tribus; des rejetons qu'on a volés à leurs familles, à la suite de scènes de pillage et de meurtre, et qu'on a ensuite élevés pour la guerre. Ils ont à leur tête deux Zoulous pur sang, d'aspect non moins bestial qu'eux. A part quelques lambeaux de cuir ou de cotonnade, et l'aigrette de plumes d'autruche ou de coq qui orne le sommet de leurs fronts, ces hommes sont absolument nus. Leurs prunelles tordues d'un air de menace, leur physionomie sauvage, tout indique qu'ils appartiennent à une race d'indigènes qui ne sait et ne veut que commander.

L'un des deux noirs qui semblaient être les chefs de la troupe sauta sur le timon de la voiture, et, dans un hollandais de fantaisie, il me dit que j'avais devant moi des guerriers (*la bengulas*) qui avaient coutume, dans leurs expéditions, de tuer tous les serviteurs des blancs, à moins que l'on ne les rachetât; qu'en conséquence ils allaient égorger ce « chien » qui se sauvait là-bas, si je ne payais sa rançon. « Non, je ne payerai rien, répondis-je en faisant à mauvais jeu bon visage; mais si les guerriers matabélés veulent laisser mon chariot, je les gratifierai d'un cadeau. » J'espérais, de cette façon, non seulement éviter toute querelle périlleuse, mais encore prévenir la rapacité bien connue de ces malandrins. Bien que Theunissen et Pit eussent un œil d'Argus sur nos ustensiles, un des Matabélés saisit à côté de moi un couteau qu'il trouvait à son gré; il est vrai qu'il le lâcha aussitôt, quand il vit que je l'avais pris sur le fait.

Le Zoulou cependant appela tous ses hommes, pour les informer de ce que j'avais dit; sur quoi, ce furent, de la part de la bande, des cris et des ricanements effroyables. Je fis signe alors à tout ce monde d'approcher du timon, et, sans quitter de l'œil mes gaillards, j'allai chercher une poire à poudre et deux livres de plomb, que je tendis aux deux chefs.

« *Lapiana,* » s'écria l'un d'eux, en montrant mon rouleau d'étoffe et en faisant le geste de le déchirer. Il voulait par là me donner à entendre qu'une *lapiana* comme celle-là était bonne à faire une ceinture lombaire ou un ornement frontal pareil à l'aigrette de plumes qu'ils portaient. Je compris ce qu'il demandait, et, déroulant deux mètres de calicot, je le déchirai en minces bandes et en tendis un lambeau à chacun. Incontinent, l'étoffe reçut l'appropriation indiquée.

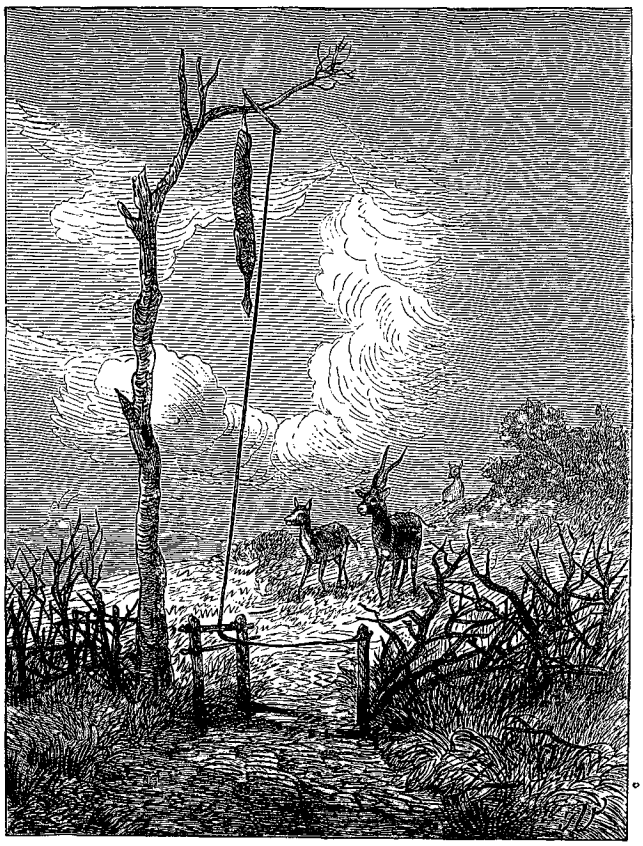
Le cadeau leur agréa si fort qu'ils me demandèrent deux autres morceaux pour leurs chefs. Je déférai encore à leur désir, puis, sautant à bas de la voiture et me tournant vers mes compagnons, je montrai le dos à la troupe bruyante. Celle-ci alors suivit ses chefs, qui dessinèrent lentement un mouvement de retraite, en agitant en l'air leurs étoffes, et la bande s'éloigna, nous laissant respirer plus à l'aise. Quelques-uns des Matabélés avaient en outre échangé avec Theunissen une provision de tabac contre du sel. J'appris en effet, un moment après, de Meriko, que nous n'étions pas loin des rives du Nata, l'affluent le plus important du Soa, dans le lit duquel il est aisé de récolter du sel, et que, chaque année, les Matabélés y venaient, sur l'ordre de leurs rois ou de leurs chefs, s'y approvisionner de ce condiment. Tel était justement le but du voyage de la troupe en question. Le roi Khama n'ignore pas ces déprédations; mais il ne peut s'y opposer, les Matabélés désarmant maintes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois les Bamangouatos qu'ils rencontrent et brisant les jambes aux Masarwas.

A la grande satisfaction de Meriko, nous reprîmes le jour même notre marche, dans la direction du Nata. De toutes parts se voyaient, par grosses troupes, des springbocks, que je ne me serais pas attendu à rencontrer si loin vers le nord, puis des gnous rayés, des autruches et des zèbres, et plusieurs bandes de bubales, des *sesephy*, comme disait Meriko. On organisa même une chasse contre une troupe de ce dernier gibier qui se trouvait à quelques centaines de pas de nous, et voici dans quelles conditions elle se fit.

A un moment donné, le chariot continuant d'avancer, je me laissai glisser à terre du côté opposé aux bêtes, et, me faufilant dans l'herbe jusqu'à cent cinquante pas environ du troupeau, je me mis en devoir de gagner un arbre, à l'abri duquel je pourrais faire feu. Le wagon, pendant ce temps-là, ne cessait de filer en avant.



Piège à antilope (voy. p. 4). — Cliché tiré de l'édition allemande.

Je n'avais pas encore atteint mon poste, qu'un sifflement de Theunissen m'avertit que les bêtes, effarouchées par la vue du chariot, venaient de détaler. Je ne m'en dépêchai que davantage d'arriver à l'arbre, et j'armai mon fusil. Au premier regard que je jetai devant moi, j'aperçus une des antilopes (le guide du troupeau), puis une deuxième, qui fuyaient à toutes jambes dans ma ligne visuelle. J'ajustai la première et fis feu. Mes compagnons aussitôt de pousser des cris, et, plantant là le chariot et l'attelage, de courir, suivis des chiens, à la place occupée auparavant par les bêtes. Je vis passer quatre antilopes, et, ne sachant pas qu'il y en avait cinq, à cause de la fumée de mon coup qui m'en cachait une, je ne pouvais m'expliquer le mouvement de mes gens. Ma première pensée fut pour le chariot, abandonné par eux sur la route; mais le chemin était garni d'un gazon luxuriant, et les bœufs, arrêtés, paissaient tranquillement au joug. Tout allant bien de ce côté, je rejoignis alors en hâte mes compagnons, et quel ne fut pas mon étonnement de trouver par terre le cadavre d'un beau *sesephy!*

Arrivé au bord du Nata, je résolus de m'y arrêter quelques jours, tant dans l'intérêt de ma collection que pour laisser reposer mes bœufs. Il nous fallut remonter un peu le lit du fleuve, large ici de cent à cent cinquante pas, et ayant jusqu'à vingt pieds de profondeur, pour trouver un peu d'eau douce; encore, dès la lagune d'à côté, le sel reparaissait-il. Les traces de fauves y abondaient, et notamment des pistes fraîches de lions. Aussi confiai-je à mon domestique Meriko, armé d'un fusil se chargeant par la culasse, le soin de veiller sur l'attelage, et, non content d'entourer le campement d'une haute et large clôture de branchage, je fis allumer quatre feux, qui flambèrent sans discontinuer jusqu'à une heure ou deux du matin. Mon chien Niger eut fort à faire, et s'acquitta on ne peut mieux de sa tâche. Lions, chacals et hyènes nous rendirent de si fréquentes visites, que je ne rêvais que de peaux et de fourrures entassées mirifiquement devant moi. Ce furent les chacals qui, par leurs aboiements scandés en deux modulations, ouvrirent le concert, dont la note dramatique fut tenue par les rugissements des lions, pour se clore au matin par les hurlements cacophones des hyènes.

Le 28, j'allai avec Pit explorer les deux rives du Nata. Comme le fourré y était très dense, et qu'il nous fallait à chaque instant franchir des ravines débouchant dans le cours d'eau, nous nous couvrions mutuellement contre une attaque imprévue des fauves. Des traces de pieds de lions d'une envergure respectable nous forçaient sans cesse d'avoir l'œil au guet; elles étaient innombrables sur les sentes qui longeaient la rivière ou qui conduisaient à la berge, poste excellent d'où les carnassiers dominaient à l'aise le large lit du Nata, dont le contenu salin attirait quantité d'antilopes.

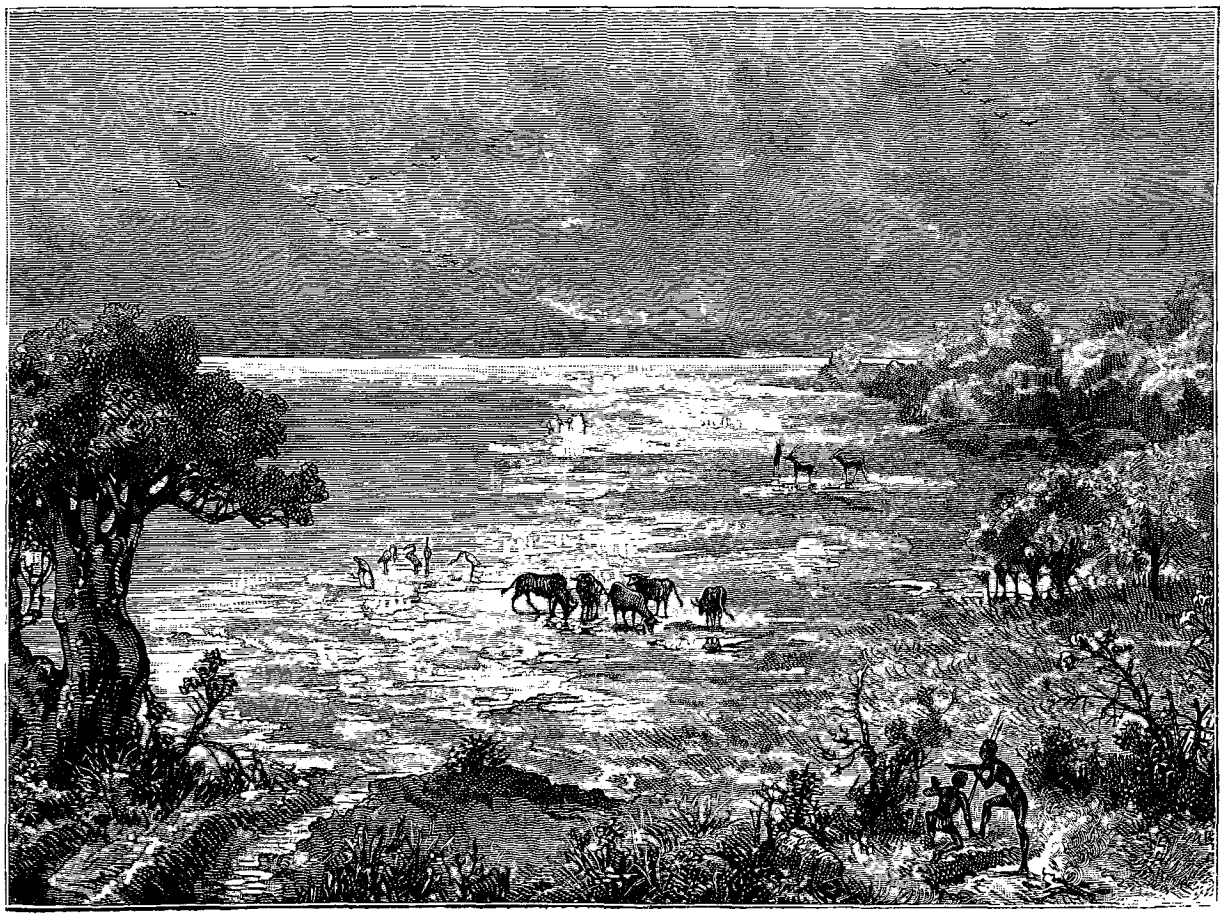
Nous remarquâmes même au passage, au bord d'une petite ravine, un arbre de vingt pieds de haut qui portait des traces visibles de griffes : c'était là que la gent léonine d'alentour avait coutume de venir « faire ses ongles », les pattes de devant s'escrimant sur l'écorce, tandis que celles de derrière reposaient à terre. L'arbre, bien fourchu de forme, semblait créé tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exprès pour me fournir un affût commode. Le soleil allait se coucher lorsque Pit et moi nous atteignîmes cet endroit; je me hissai à mon poste et je pressai Pit de s'en retourner le plus vite possible au chariot.

Une fois seul, j'inspectai les environs. A ma droite, à une distance de vingt à trente pieds, se trouvaient des arbres plus élevés que celui sur lequel je m'étais installé. Le terrain, bosselé par endroits, n'offrait qu'une herbe assez clairsemée, de sorte qu'on voyait reluire de toutes parts le sable brillant qui recouvre le calcaire feuilleté du sol régional. Au-dessous de moi s'étendait une place ronde, qui, en dehors de l'empreinte de nos pieds, à Pit et à moi, ne présentait que des vestiges de lion. A ma gauche se creusait un sillon pluvial, de six pieds de profondeur sur vingt de largeur, qui aboutissait au *spruit*, éloigné d'une trentaine de pas tout au plus. Sur la rive opposée, il y avait un bois épais, où s'enfonçait une sente de fauves s'embranchant en deçà dans une autre qui se dirigeait vers mon arbre.

Comme les nuits étaient très froides, et que cet abaissement de température était d'autant plus sensible que, le jour, il faisait très chaud, je crus devoir m'attacher à l'un des plus forts rameaux du tronc, afin que,



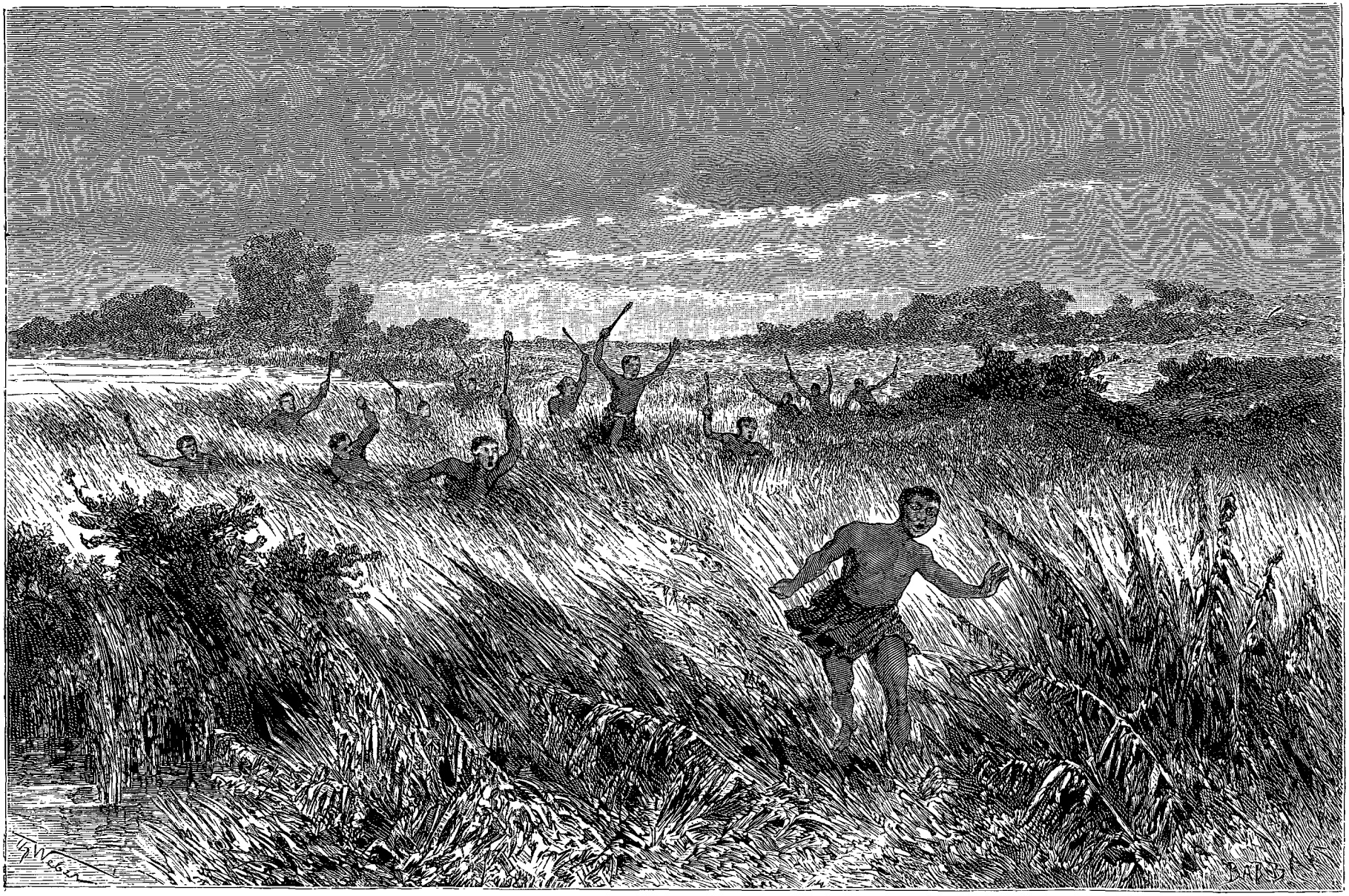
Le lac Soa (voy. p. 6). — Cliché tiré de l'édition allemande.

si le sommeil venait à me surprendre, je ne fusse pas exposé, en tombant, à dire bonjour de trop près à messieurs les lions rôdant au-dessous de moi. J'avais du reste le siège le plus confortable du monde, installé que j'étais bien commodément à l'intersection de trois branches.

Peu à peu, le globe lumineux du soleil disparut à l'horizon ouest, et il ne resta plus qu'un reflet de pourpre colorant çà et là la cime dorée des plus grands arbres. Que de scènes de la vie animale il me fut donné, bien à l'imprévu, d'observer cette nuit-là! Tout d'abord, dès que le crépuscule étendit ses grisailles, ce fut la voix du zèbre qui se fit entendre dans la plaine herbue : *quag-ga! quag-ga!* C'est par ce cri que le mâle indique qu'il veille sur le troupeau dont il est le chef. Ensuite retentit l'aboi plaintif du chacal chabraque, auquel se mêlait, très distincte pourtant, la note isolée et peu harmonieuse de son frère au pelage gris. Il fallait s'attendre à ce que le gibier appendu dans notre wagon agît sur l'odorat de ces fauves et les induisît à pousser une pointe vers notre campement; effectivement, leurs cris, d'abord confus, devinrent de plus en plus accentués, si bien que, vers minuit, je pus évaluer, à l'ouïe, le nombre des exécutants.

Quand les ténèbres eurent achevé de tomber, ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



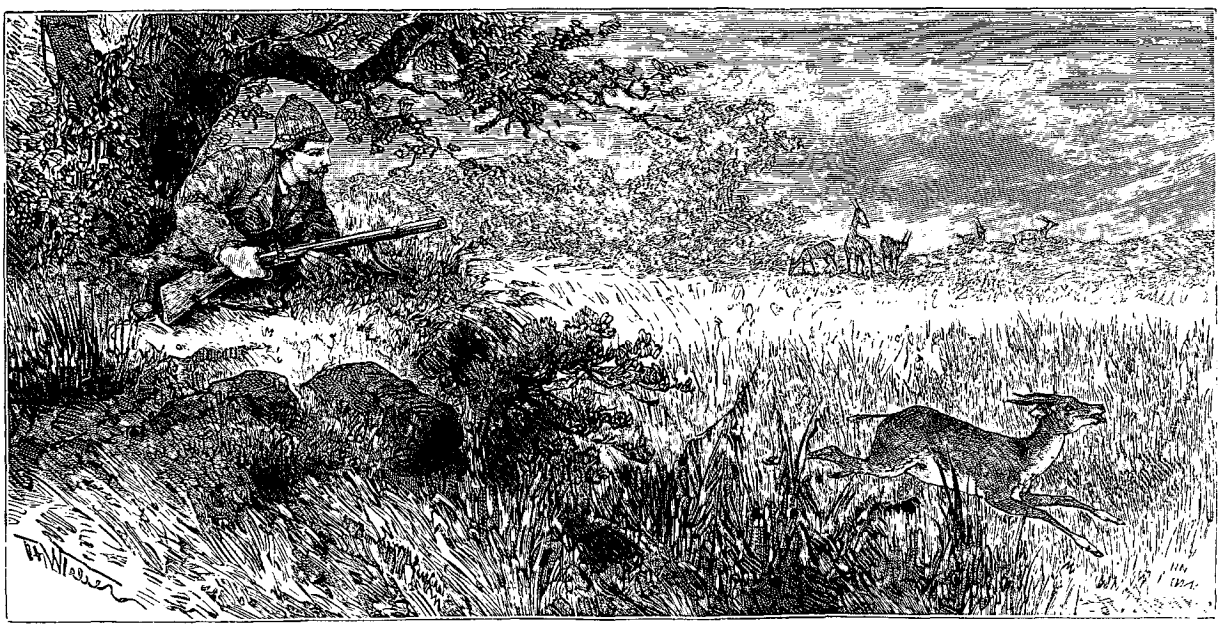
Visite de Zoulous (voy. p. 6). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut autre chose; je perçus un bruit particulier de grattement : c'était la gent fouisseuse qui faisait dans le sable la chasse aux vers et aux chrysalides; toute la nuit elle ne cessa de travailler, s'arrêtant seulement dès que quelque chose troublait le silence aux environs. Un peu plus tard, vers dix heures, antilopes et gazelles quittèrent leurs pâtis, pour aller, avant l'heure habituelle où rôdent les gros carnassiers, lécher la fange saline dans le lit du Nata, et regagner ensuite leurs quartiers non boisés. C'est ainsi que le joli steinbock, une des plus charmantes gazelles de l'Afrique australe, s'engagea d'un pas circonspect par la sente forestière. Si d'aventure je ne l'avais jamais aperçue, jamais je n'aurais soupçonné son approche.

Il vint ainsi trois antilopes dont je discernai vaguement les mouvements. Ce fut d'abord un trottinement en sourdine, interrompu par une pause pendant laquelle j'écarquillai vainement les yeux sans pouvoir rien distinguer de précis; puis, j'entendis quelques bondissements : ce devait être une gazelle de plus forte taille; après quoi, nouvel arrêt suivi, à trois reprises, d'autres bonds, avec intervalles d'épiement. A la fin, ce fut tout un troupeau qui, lentement, mais sans paraître montrer d'inquiétude, apparut sur la rive opposée du Nata, et se mit à descendre le sillon de la ravine pour gagner le *spruit*. Rien qu'au heurt des cornes contre les arbres je devinai que c'étaient des koudous à l'ample ramure.

Un moment après, comme ces bêtes piétinaient dans le lit du cours d'eau, j'entendis s'approcher en aval le long de la berge, puis se glisser par la ravine transversale, un animal à la démarche lourde et saccadée, au corps noir, à peu près de la grosseur d'un veau :



Chasse à l'antilope (voy. p. 7). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

c'était une hyène brune. Le fauve cheminait lentement dans le creux en reniflant presque à chaque pas; quelques secondes durant il se tint coi; puis, arrivé au bord opposé du sillon, il prit brusquement le galop.

Quant au roi des animaux, je crus d'abord que, la nuit entière, je l'attendrais en vain. Cette crainte avait fini par me rendre tout marri, quand tout à coup, à mille pas environ de distance, je démêlai le rugissement sourd qui constitue sa façon de s'exprimer. Plus de doute maintenant : fidèle à ses habitudes, il allait venir par mon sentier aux arbres qui lui servaient d'aiguisoirs.

Je tâchai d'abstraire mon attention de tout autre bruit, et spécialement des abois sonores de mes chiens qui, là-bas, au chariot, japaient après une meute de chacals. Il s'écoula toutefois plus d'une demi-heure avant que le rugissement se répétât; puis, de nouveau, il retentit, cette fois tout près de moi, et, au bout de quinze minutes environ, je perçus le bruit des pas de l'animal; il s'approchait de plus en plus, mais je m'apercevais que, au lieu de venir par son sentier accoutumé, de l'autre côté de la ravine, il arrivait par la rainure herbue du sillon.

Après quelques enjambées rapides, le lion s'arrêta pour écouter, puis il se remit à marcher; il ne devait plus être qu'à une quinzaine de pas de moi, seulement l'obscurité qui régnait dans le pli de terrain ainsi que la hauteur des herbes m'empêchaient toujours de l'apercevoir; quant à tirer au hasard dans le gazon, cela n'eût servi peut-être qu'à faire fuir le fauve. Je jugeais cependant que l'animal avait atteint le point où se trouvait le sentier de bifurcation conduisant à mon arbre; malgré cela, il resta un bon quart d'heure sans remuer au fond de la ravine. M'avait-il éventé, et s'apprêtait-il soit à

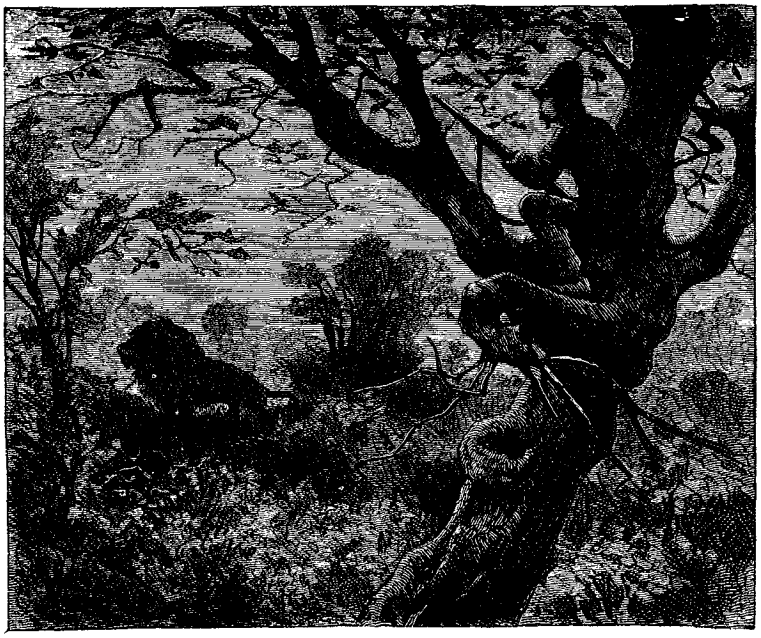
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attaquer, soit à fuir? Comme je me posais cette question, j'entendis de nouveau son pas, puis la bête s'arrêta derechef, et, bondissant à l'opposite dans le fourré, elle disparut. Un instant après, des aboiements furieux de Niger m'avertirent de la direction que le fauve avait prise, et je me repentis de n'avoir point tiré. Les membres tout raidis, je n'en dus pas moins demeurer à mon poste jusqu'au point du jour, heure à laquelle Pit et mon chien me rejoignirent.

II

Les lagunes salées du Nata. — Une alerte. — Sur le plateau forestier « des sources ». — Sentiers et aiguades. — Dans une clairière avec Pit. — Zèbres, éléphants et lions.

Le 3 juillet, nous levâmes le camp, et nous nous mîmes à remonter la rive gauche du Nata, dont les bords présentaient de place en place de belles îles boisées; la berge en était haute et à pic, et dans les lagunes du lit grouillaient des poissons et des tortues; mais nous n'avions pas le temps de muser avec ce gibier, attendu que je voulais franchir le Zambèse avant la fin du mois, pour gagner les districts moins malsains du haut pays, à la ligne nord du partage des eaux.



Dans l'arbre (voy. p. 8). — Cliché tiré de l'édition allemande.

N'apercevant aucune piste de lion, nous nous contentâmes, le soir venu, de nous entourer d'une haie basse; nous ne savions pas encore que ces fauves s'aventuraient volontiers à plusieurs journées de leurs repaires. La nuit était froide; un âpre vent du sud-sud-ouest nous obligeait de rechercher le voisinage du feu, et, comme l'obscurité promettait d'être épaisse, je regrettai bientôt de n'avoir pas fait faire une clôture plus élevée. Heureusement que la peau d'un zèbre que nous avions tué devait être sèche au matin, et qu'il nous serait alors loisible de partir.

Dès huit heures, les ténèbres étaient complètes; des gouttes de pluie tombaient par intervalles, et, jointes au vent qui soufflait à travers les arbres, nous annonçaient une nuit dénuée d'agrément. Tout à coup, — cela fut si subit que nous en sautâmes tous d'épouvante, — un bruit de mugissements retentit dans la clôture; plusieurs de nos bœufs venaient d'y faire irruption par-dessus la petite haie sèche; pour surcroît, Niger s'élança en aboyant de toutes ses forces contre le fourré, tandis que son petit camarade cherchait, avec des cris plaintifs, à se cacher sous le chariot. Nous pensâmes tout naturellement qu'un lion ou plusieurs lions devaient se trouver près de là, d'autant plus que ceux des bœufs demeurés à l'écart se pressaient en tas l'un contre l'autre en poussant des beuglements étouffés.

Theunissen était allé un moment auparavant raccourcir un peu leur longe; nous regardâmes de son côté, mais, aussi loin que portaient les reflets du brasier, nous ne distinguâmes rien. Meriko et Pit s'armèrent aussitôt d'un tison, et moi je courus chercher mon fusil. Je dis ensuite aux deux noirs d'élever leurs torches pour éclairer le kraal; pas le moindre fauve ne se laissait voir. « Theunissen, criai-je, voyez-vous des lions? » Pour toute réponse, un appel de détresse : « A l'aide! au secours! » partit de l'endroit où les bœufs étaient pelotonnés, et ceux-ci éclatèrent en beuglements lamentables.

D'un bond nous fûmes de ce côté, et nous vîmes que nos bêtes, effrayées par l'approche de plusieurs lions, avaient arraché leur corde et s'y étaient confusément empêtrées; deux d'entre elles étaient par terre, ainsi que Theunissen, et deux autres avaient franchi la clôture. Quant aux lions, grâce à la vigilance de Niger, ils avaient décampé.

Theunissen, heureusement, n'avait aucun mal; nous le tirâmes de sa position désagréable; on ramena les deux bœufs fugitifs; après quoi, je fis allumer cinq feux autour du chariot et du retranchement, et abattre quelques troncs de mapanis pour fortifier et rehausser la clôture.

Le 5 seulement, on put se remettre en route, par une pluie torrentielle qui avait du moins l'avantage de raffermir le terrain sablonneux sur lequel on marchait, et ce, au grand soulagement de notre attelage. L'après-midi, nous sortîmes de la région forestière pour entrer sur une plaine herbeuse, semée çà et là de mimosas et de mapanis, où, la nuit, les hyènes nous régalèrent d'un concert. Le lendemain 6, nouvelle averse, qui nous permit de boire à souhait. Le 8 au soir, on pénétra dans une forêt qui se prolonge à plus de cent cinquante

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kilomètres au nord, et qui forme la partie ouest du territoire que Mohr a nommé le « pays des Mille étangs ». Ces étangs, pour les neuf dixièmes, ne sont alimentés que par les pluies; ils sont petits, très herbeux, et ont de l'eau en abondance une partie de l'année. Quelques-uns seulement, qui doivent leur contenu liquide à des sources, ne tarissent jamais.

Cette région lacustre a pour limites, au sud, le Soa et le Nata; au nord, les affluents du Zambèse; à l'ouest, la plaine de Mababi, et, à l'est, les rivières Nata et Ougouai. C'est là que l'on commence à retrouver en grand nombre les gros mammifères tels que l'éléphant, le rhinocéros et la girafe. Dans la saison sèche, la traversée ne laisse pas que d'en être extrêmement pénible; parfois aussi, d'octobre à décembre, le passage est très dommageable aux bœufs, à cause de la présence d'une plante vénéneuse qui foisonne dans les herbages locaux. Aussi les trafiquants d'ivoire choisissent-ils souvent de préférence le chemin qui passe à l'est, par le territoire des Matabélés et des Makalakas, bien qu'il offre également ses inconvénients, vu l'humeur rapace et félonne des tribus qui habitent par là.

Comme nos bœufs n'avaient point bu depuis la veille, je tenais fort à atteindre le jour même la première des sources du plateau; c'est pourquoi, en dépit de tous les obstacles, nous poussâmes ferme notre marche en avant. En tête de la colonne trottait Niger, qui, pour ce, n'avait pas besoin qu'on l'encourageât; après lui cheminait Pit, le fusil à l'épaule, puis venait Meriko, conduisant les bœufs à la bride et tenant un superbe tison. Theunissen remplissait l'office de toucheur, et moi j'étais assis à l'avant du chariot, un fusil en main, un autre derrière moi, tout prêt à le tendre, le cas échéant, à mon ami, lequel marchait à mes côtés.

Il était près de onze heures quand nous atteignîmes l'aiguade en question, que les Madenassanas établis dans les forêts d'alentour appellent « les sources Klamaklenjana du sud ». Il s'y trouvait plusieurs chasseurs d'éléphants que j'avais déjà rencontrés, et qui tous se plaignaient d'avoir fait mauvaise chasse.

Les sources Klamaklenjana, celles du moins qui se trouvent près de la route, se composent de quatre mares fangeuses séparées l'une de l'autre, d'où encore leur nom : « les quatre à la file ». Dans l'intervalle, de même qu'à droite et à gauche de la futaie, se trouvent une infinité de lagunes qui renferment de l'eau pendant un temps de l'année plus ou moins long. Près de la première source s'embranche une charrière pratiquée par les chasseurs boers, et qui se dirige vers la plaine Mababi.

Le 10, je me remis en route, pour atteindre, après deux heures de marche à travers le taillis sablonneux, les sources Klamaklenjana. J'y rencontrai un chasseur d'éléphants du nom de Mayer, et un Boer appelé Jakobs, puis M. Kurtin, le chasseur d'éléphants, qui me dit qu'une fois, en traversant cette région, il avait perdu soixante-six bœufs d'octobre à décembre, par suite de la plante vénéneuse dont j'ai parlé.

L'après-midi du 12, je me remis en marche vers la plus septentrionale des sources Klamaklenjana, par une futaie où aux arbres à girafe et aux mimosas se mêlaient des bouquets d'acéracés et de lataniers. Le 13, nous campions à l'aiguade. Entre la première source et celle-ci, j'avais compté vingt-cinq dépressions que l'eau remplit après les grosses pluies. Une sente forestière en part, fort pratiquée des marchands d'ivoire venant de la région des Matabélés de l'ouest.

Le lendemain, vers midi, j'atteignis un étang assez plat, nommé Yorouba (le Saut), et le 15, au matin, j'arrivais aux sources Tamafopa (sources des Squelettes), pour aller camper à un demi-mille environ plus au nord, dans un endroit de la futaie où se trouvaient des lagunes ayant d'ordinaire de l'eau toute l'année. Mon intention était de rester là deux ou trois jours, pour tâcher d'enrichir ma collection de quelque dépouille d'algaselle (antilope-leucoryx).

Aux nombreuses traces marquées sur le sol d'alentour, on voyait que steinbocks, zèbres, kudus, girafes, éléphants et buffles abondaient céans. En conséquence, accompagné de Pit, qui me tenait en réserve une nuit d'amusement, j'allai choisir mon poste d'affût, après avoir préalablement enceint le campement d'une bonne haie et recommandé à Theunissen de s'arranger pour recevoir au besoin les lions de la belle façon.

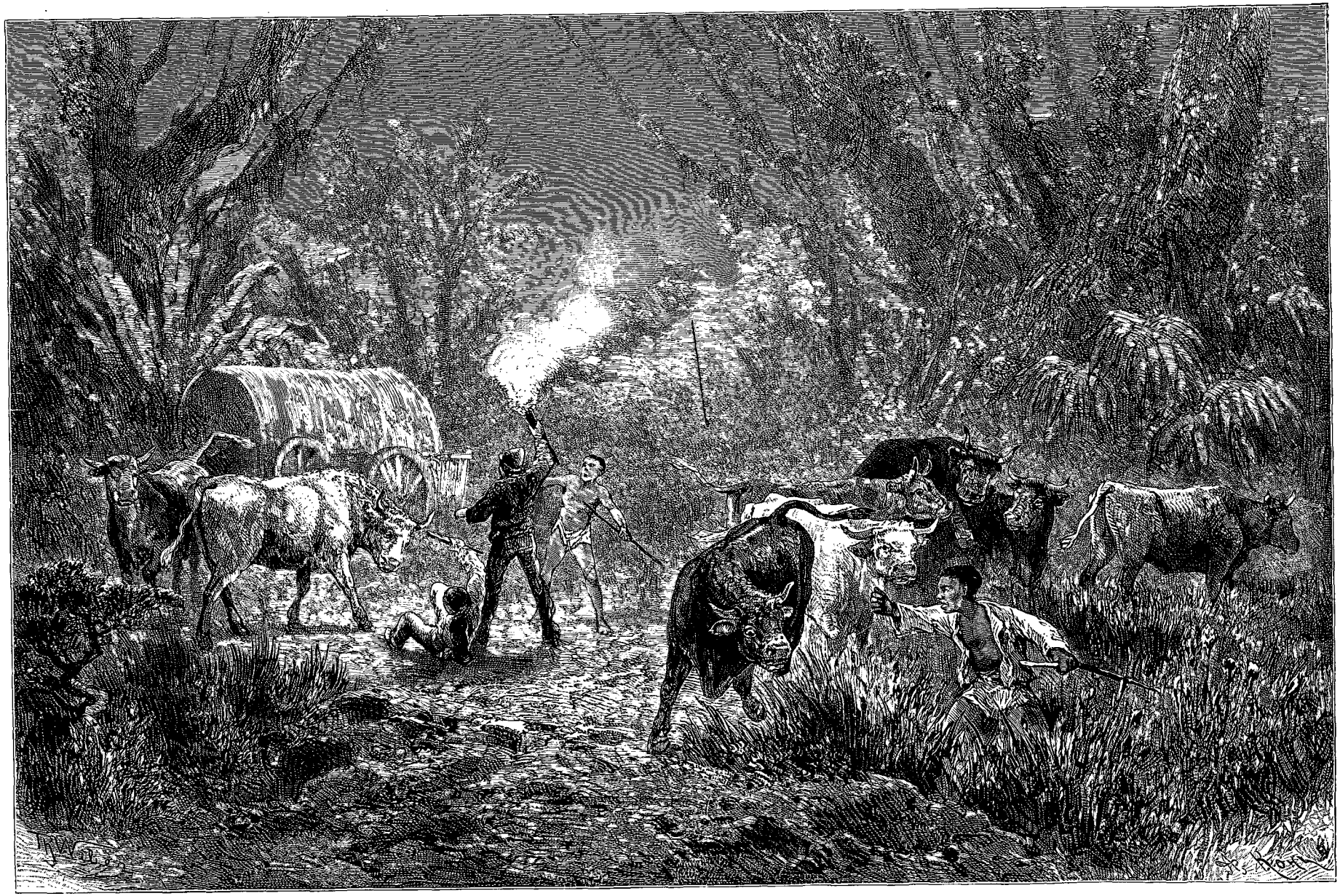
C'était une heure avant le coucher du soleil. Que le lecteur veuille bien se représenter une futaie africaine avec de longues herbes atteignant par places jusqu'à cinq pieds de haut; dans cette futaie, une clairière de quatre cents mètres environ de pourtour, sise à dix pieds en contre-bas du niveau de la forêt, et, au milieu de cette clairière, une petite lagune, reste de la nappe liquide qui, quelques mois auparavant, avait dû remplir toute la dépression et où Pit se mit à faire sa lessive.

A la lisière ouest de l'éclaircie se dressait un énorme hardekool, et, dans l'éclaircie même, un *acacia detinens* haut d'une trentaine de pieds, aux branches retombantes, sous le couvert duquel il y avait une de ces gigantesques termitières que l'on connaît. Le site semblait fait tout exprès pour nous. Aussi, ramassant quelques rameaux du hardekool qui se trouvaient à terre, improvisâmes-nous un petit retranchement de deux pieds de haut; après quoi, nous nous postâmes l'un et l'autre sur le petit espace nu, de deux mètres de large à peu près, qui se trouvait entre nous et la jongle.

Comme c'était la première fois que Pit venait à un affût de nuit, je lui demandai s'il se croyait capable de résister au sommeil. Il n'hésita pas à me répondre affirmativement, et nous préparâmes nos fusils.

Pendant ce temps, le soleil avait achevé de décliner. Quelques étourneaux bavards, revenus de leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'alerte (voy. p. 11). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

excursions au loin, causèrent encore un instant entre eux dans le branchage voisin, avant de regagner leurs habitacles. Nous-mêmes nous profitâmes du restant de jour pour aller arracher à l'arbre à épines quelques longs rameaux destinés à parfaire notre clôture; puis, l'aboi lointain du chacal nous avertit que le moment était venu où le gibier quitte le pâturage pour se rapprocher de l'eau, et où les fauves, rôdeurs de nuit, commencent leurs expéditions habituelles.

Donc, nous voici réinstallés sous notre acacia, Pit à demi couché, selon sa coutume, moi accroupi : posture qui, à la longue, me semblait encore la moins fatigante. Nous nous entretînmes d'abord à demi-voix, puis nous crûmes bon de garder le silence. Au bout d'une demi-heure environ, je me redressai avec précaution pour jeter un regard à droite et à gauche, car il m'avait semblé entendre un bruit sourd; mais il me fut impossible de rien discerner.

Qu'on juge de ce qui se passa en moi, lorsque je reconnus tout à coup que le bruit n'était autre qu'un ronflement sortant de la bouche toute grande ouverte de mon compagnon d'affût béatement endormi! Je secouai brusquement le dormeur, qui se montra extrêmement mortifié de mes reproches, et me promit de résister dorénavant aux attaques de Morphée. Néanmoins, la toute-puissance du dieu du Sommeil eut encore, plus tôt que je ne pensais, raison de la faible volonté de ce nègre, pour qui dormir était justement le bonheur suprême.

Vers dix heures, comme la pâle clarté de la lune emplissait la clairière, aux résonances gutturales du sieur Pit se maria un bruit sourd, pareil à celui d'une bande de chevaux galopant, et qui semblait venir de l'ouest. Je saisis mon fusil, et, m'appuyant au tronc de l'acacia, je regardai entre l'arbre et la termitière. Le bruit s'accroissait de minute en minute ; c'était, à n'en

Pit faisant sa lessive (voy. p. 12). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

pas douter, un troupeau de zèbres. Effectivement, un quart d'heure plus tard, deux de ces bêtes débouchaient au clair de la lune dans la clairière. Elles inspectaient d'un œil soupçonneux tous les alentours, s'arrêtant tous les deux pas pour écouter, ce dont témoignaient leurs oreilles dressées. Au bout de quelques instants, toute la bande parut : vingt têtes environ.

Pendant que je me demandais si je devais faire feu sur-le-champ, ou rappeler Pit au sentiment du présent pour qu'il prît sa part de l'exploit, les bêtes, arrêtées au milieu de la clairière, simulaient un groupe sculpté dans la pierre. Il n'y avait pas deux minutes que je me délectais à contempler ce charmant spectacle, quand, des profondeurs du fourré, m'arrivèrent deux cris discordants, dont mon ouïe, mon esprit et mon cœur furent blessés à la fois. Les zèbres, qui n'étaient qu'à sept pas, avaient dû l'entendre, eux aussi. Pour ne pas les effrayer davantage, j'éveillai mon incorrigible dormeur. Pit, cette fois, se leva aussitôt; mais, tout somnolent qu'il était, il se cramponna à la haie de branches sèches, qui céda sous son étreinte, de sorte que je n'eus que le temps de le saisir pour l'empêcher de tomber ; ce mouvement avait suffi pour mettre les zèbres en déroute. Toute la troupe avait disparu avant que j'eusse pu songer à tirer.

Un instant après, Pit recommença de ronfler de plus belle. Minuit vint, pas le moindre bruit ; vers une heure pourtant, comme la lune avait décliné à son tour, je perçus, dans la direction du nord-ouest, des mugissements qui semblaient se rapprocher de la clairière. C'était une troupe de buffles; mais ils nous éventèrent de loin et filèrent vers une autre éclaircie qui se trouvait à cinq cents pas de là. Désireux, cette fois encore, d'informer Pit de ce qui se passait,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je le réveillai pour lui faire écouter les beuglements.

« Les vaches, me dit-il, les vaches et les veaux ! Theunissen ne les aura pas bien attachés. » Sur ce mot, son buste se renversa de nouveau, et, avant que j'eusse eu le temps de renfoncer l'éclat de rire que sa repartie provoquait en moi, il avait de nouveau perdu connaissance. La fatigue, moi aussi, commençait à me prendre, et bientôt je tombai dans un demi-sommeil dont un bruit, pareil à celui d'une rafale de vent, me tira en sursaut.

Je fus plus de vingt minutes sans pouvoir m'en expliquer la cause ; à la fin, je reconnus que le bruit venait des deux lagunes situées à l'est, et mon ouïe perçut comme une stridente résonance de trompettes. C'était une nombreuse troupe d'éléphants en train de se désaltérer. En même temps que leurs barrissements, on démêlait le clapotement de leurs énormes pieds dans l'aiguade. Je saisis alors le noir par la main, et, le réveillant, je lui dis de tendre l'oreille. « Oui, oui, bégaya-t-il d'abord, couvrez-vous bien, le vent souffle dur. » Néanmoins, à force de secouer l'enragé dormeur, je parvins à l'éveiller.

« Écoute, lui dis-je, je me souviens d'avoir aperçu de l'herbe sèche en deux endroits ; nous allons y mettre le feu, pour effrayer les bêtes, et nous procurer ainsi un spectacle que nous ne reverrons pas souvent, quand

Marche aux flambeaux (voy. p. 12). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

nous passerions des années à courir l'Afrique. » Mais la proposition ne fut pas du goût de mon jeune héros. « Docteur, me répondit-il, n'avez-vous donc pas vu ce matin toutes ces pistes de lions ? Songez qu'avant que nous ayons eu le temps de nous retourner ils peuvent nous tomber sur le dos. »

La lune allait se coucher, la nuit devenait de plus en plus noire, de sorte que, après mûre réflexion, je me décidai pour cette fois à suivre l'avis de mon serviteur. Nous prêtâmes l'oreille encore un instant, puis le nègre se rendormit, et moi, à peu de temps de là, je fis, quoi que j'en eusse, chorus avec lui.

Il y avait une demi-heure à peu près que nous goûtions les douceurs du sommeil, quand un rugissement tout près de nous me ramena tout à coup au sens de la situation, et me rendit vite l'usage de mes membres, en dépit de la fraîcheur de la nuit. C'était un lion que je venais d'entendre ; un second rugissement plus faible, poussé sans doute par une lionne, suivit le premier ; puis la sinistre vociférération se répéta à une trentaine de pas de nous, pour sembler se rapprocher encore.

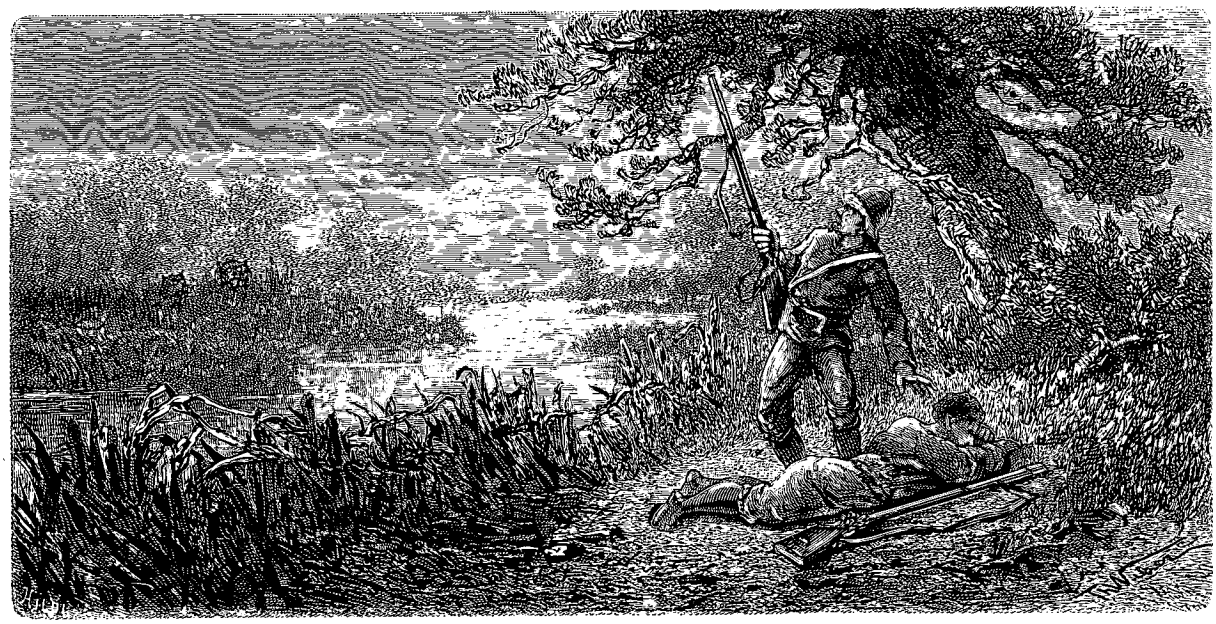
Je m'agenouillai, prêt à tirer ; mais les ténèbres m'empêchaient de rien voir. Pour surcroît, mes mains

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étaient à demi raidies par la rosée nocturne. Il est vrai que, pour m'assister en cas de besoin, j'avais Pit à côté de moi; mais pouvais-je compter sur lui?

J'avoue que, dans cette circonstance, je lui donnai une bourrade quelque peu violente, car il se leva comme par un ressort; juste à ce moment, les rugissements ayant recommencé, je n'eus pas besoin de lui dire de quoi il s'agissait. Le nègre se dressa droit comme un piquet, et il porta la main à la branche pendante de l'acacia. Les fauves se rapprochaient, de sorte que, pour la seconde fois de la nuit, je trouvai que l'idée de Pit n'était pas si mauvaise, et que notre arbre pouvait être appelé au rôle de sauveur.

Mais, comment grimper là-haut? Je portais un bonnet écossais, de grandes bottes et un paletot me tombant jusqu'aux genoux. Ainsi équipé, peut-être m'était-il possible de me hisser à travers l'épais lacis de branches à double aiguillon. Je rejetai donc ma capote par-dessus ma tête, et, pour plus de facilité, je me fis aider par le nègre; puis, quand j'eus pris pied sur l'arbre, je tirai à moi mon compagnon, qui, en même temps, me tendit les fusils. Cependant, quoique nous fussions perchés désormais à trois mètres au-dessus du sol, l'obscurité et la hauteur des herbes ne nous permirent ni de voir les lions, ni de tirer sur eux. Ceux-ci restèrent à se démener dans la clairière jus-



A l'affût (voy. p. 14). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

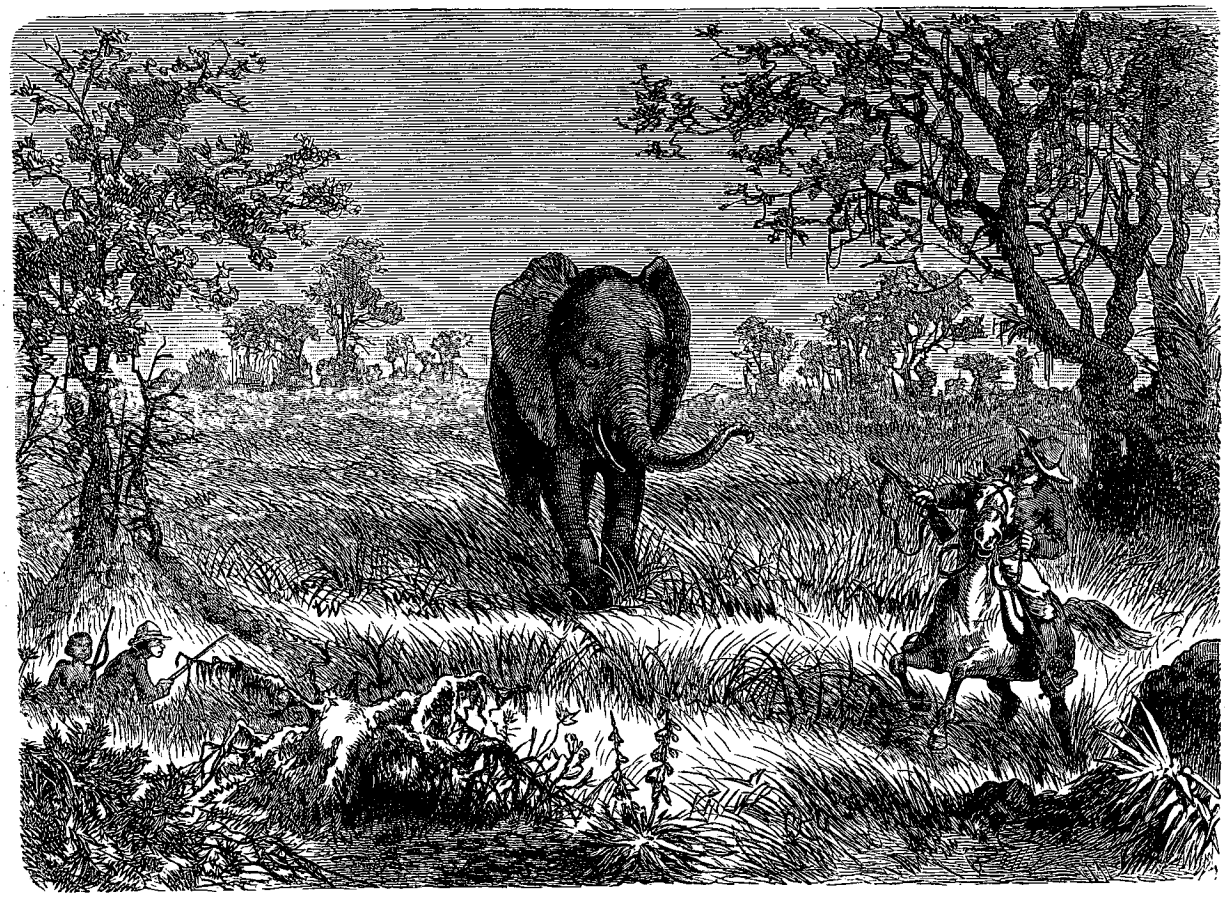
qu'au point du jour, moment où ils se retirèrent dans la direction d'où les buffles étaient venus. Nous leur souhaitâmes bon voyage, et, avant de nous en aller, nous aussi, nous poussâmes une pointe jusqu'à l'aiguade opposée; buffles et éléphants l'avaient également quittée; nous reconnûmes, en examinant la place, qu'il y avait eu là, y compris les petits, une troupe de trente éléphants au moins.

Une fois au campement, je déjeunai, puis, comme la question des pachydermes me tenait à cœur, je retournai à l'aiguade me remettre à l'affût sur un bel hardekool de cinquante pieds de haut; mais ce fut en vain que j'attendis. Vers minuit toutefois je perçus l'approche des éléphants; par malheur, au même moment, retentit le claquement du grand fouet en usage dans l'Afrique australe; le bruit que j'avais entendu dans le fourré alla alors s'affaiblissant, à mesure que le malencontreux clic-clac devenait plus sonore, pour cesser complètement au passage du chariot. Je sus après coup que cet équipage était celui de Kurtin, le marchand d'ivoire, qui partait pour la vallée de Panda Ma Tenka. Le même jour nous quittions, nous aussi, les sources des Squelettes, pour gagner l'étang et la forêt de Tamasetsé.

Extrait de l'allemand par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Apprentissage de la chasse à l'éléphant. — Gravure tirée de l'édition allemande.

AU PAYS DES MARUTSÉS,

ÉPISODES DES VOYAGES DE M. LE DOCTEUR É. HOLUB SUR LE HAUT ZAMBÈSE[1].

1875-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

L'étang d'Henry. — Boers chasseurs d'éléphants. — Le premier affluent du Zambèse. — La station de Panda ma Tenka. Histoires de lions. — Trajet dans la région de la mouche tsétsé. — Premier regard sur la vallée du Tchobé et du Zambèse.

Repartis le 20 juillet au matin de la forêt de Tamasetsé, nous étions le lendemain à l'étang d'Henry, où je trouvai trois familles de chasseurs boers, Schmitt et les frères Lotriet. Le premier vivait là depuis un mois dans une hutte spacieuse, et, la veille de mon arrivée, il avait tué une algaselle. Ce Nemrod, marié depuis peu avec la veuve d'un chasseur mort au pays des Matabélés, avait, dans le cours de l'année, mis par terre neuf éléphants, et, depuis vingt ans qu'il chassait, il en avait abattu plus de trois cents. Entre autres histoires curieuses qu'il me raconta, en voici une dont son beau-fils avait été avec lui le héros.

C'était deux années auparavant. Schmitt, campé à la source Klamaklenjana du sud, se proposait d'initier le jeune homme à la manière de chasser l'éléphant. Un jour donc qu'on avait relevé près de l'aiguade un certain nombre de pistes, il se mit en route, accompagné de son beau-fils et d'un petit Masarwa qui était le valet favori de ce dernier. Au bout d'une heure environ, le Boer, qui était à cheval, aperçut un gros mâle en train de faire sa sieste. C'était sans doute une bête malade, qui était restée en arrière de ses compagnons. Avant de prévenir les jeunes gens, Schmitt s'approcha tout doucement jusqu'à cinquante pas de l'animal, après quoi il leur enjoignit de faire le mouvement tournant que l'on connaît, c'est-à-dire que les deux garçons devaient

1. Suite. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passer en courant devant la bête, tout en criant pour l'éveiller, et la chasser, soit dans la direction d'où ils étaient venus, soit dans une autre. C'est d'après le vent que le chasseur juge de quel côté de l'éléphant il doit se placer.

En apercevant le monstre, le premier mouvement des deux novices fut de décamper; mais Schmitt lança son cheval après eux, et, à coups de fouet, il les obligea de revenir à leur poste, puis, à trente pas de l'éléphant, il leur donna l'ordre de faire feu. Les deux balles frappèrent la cuisse charnue de l'animal, qui se leva brusquement, en flairant l'air avec sa trompe pour tâcher d'éventer l'ennemi. A ce moment, le Boer, après avoir commandé à ses aides de recharger leurs armes, passa au galop devant le pachyderme et se mit à crier de toutes ses forces pour le pousser dans la direction des jeunes gens. Mais son plan se trouva contrarié par la bête, qui, en apercevant le cavalier, se retourna contre lui, et se mit à le poursuivre, la trompe levée, en poussant des barrissements effroyables.

Que fit alors le vieux routier de chasseur? Il lança sa monture du côté d'un de ses compagnons, pour distraire l'attention de l'éléphant par la vue de ces nouveaux adversaires. Bien que le pachyderme, en cet instant, offrît un aspect autrement redoutable que lorsqu'ils l'avaient aperçu dormant, les deux garçons, qui se souvenaient sans doute de la correction reçue précédemment, ne bronchèrent pas d'une semelle, et envoyèrent chacun quarante grammes de plomb dans l'oreille de la bête, qui expira au bout de deux minutes.

On m'a raconté également que des Makalakas, en l'absence de Schmitt, étaient venus, à deux reprises, pour voler à sa femme les fusils qui se trouvaient dans le chariot. La première fois, la Boer avait pu empêcher le larcin; mais, la seconde, elle était arrivée trop tard, au moment où les larrons étaient en train de déguerpir. Résolument alors elle avait pris dans sa cachette le fusil de son mari, et, de l'avant du chariot, elle avait fait feu sur les indigènes, qui lui avaient riposté, sans toutefois l'atteindre.

Le 30 juillet, après avoir gravi la pente assez raide du plateau forestier, nous atteignîmes une jongle bordée de deux côtés par la futaie. De nouveaux spécimens de faune et de flore tropicales frappaient nos regards. Certaines légumineuses, sous l'action échauffante du soleil, entr'ouvraient à grand fracas leurs siliques, d'où jaillissait aussitôt la semence. Des milliers de petites abeilles essaimaient dans l'air, s'accrochant à nos chevaux et à nos vêtements, se posant sur nos yeux, nos oreilles et nos nez. Depuis que nous avions quitté les rives du Nata, nous n'avions cessé de monter insensiblement; il semblait maintenant que nous eussions atteint le point culminant du plateau. Dans l'après-midi, pour la première fois depuis longtemps, nous rangeâmes quelques petites collines de trapp et de quartzite, où croissaient des baobabs de belle taille, mais où les autres arbres et arbustes, à cause sans doute de la nature pierreuse du terrain, avaient un air plus ou moins rabougri. Le soir, enfin, j'aperçus le premier affluent du Zambèse: ce n'était qu'un ruisselet, prenant sa source tout près de là et présentant par places de profondes mares où l'eau invitait à se baigner, mais il ne fallait pas s'y fier, car les crocodiles ne manquent pas céans. Le gazon, dans les clairières et les creux d'alentour, était consumé au ras du sol; quelques buissons brûlaient même encore. C'étaient probablement des chasseurs d'autruches qui, pour rajeunir plus vite le pâtis et y fixer leur gibier, avaient mis le feu à cette place.

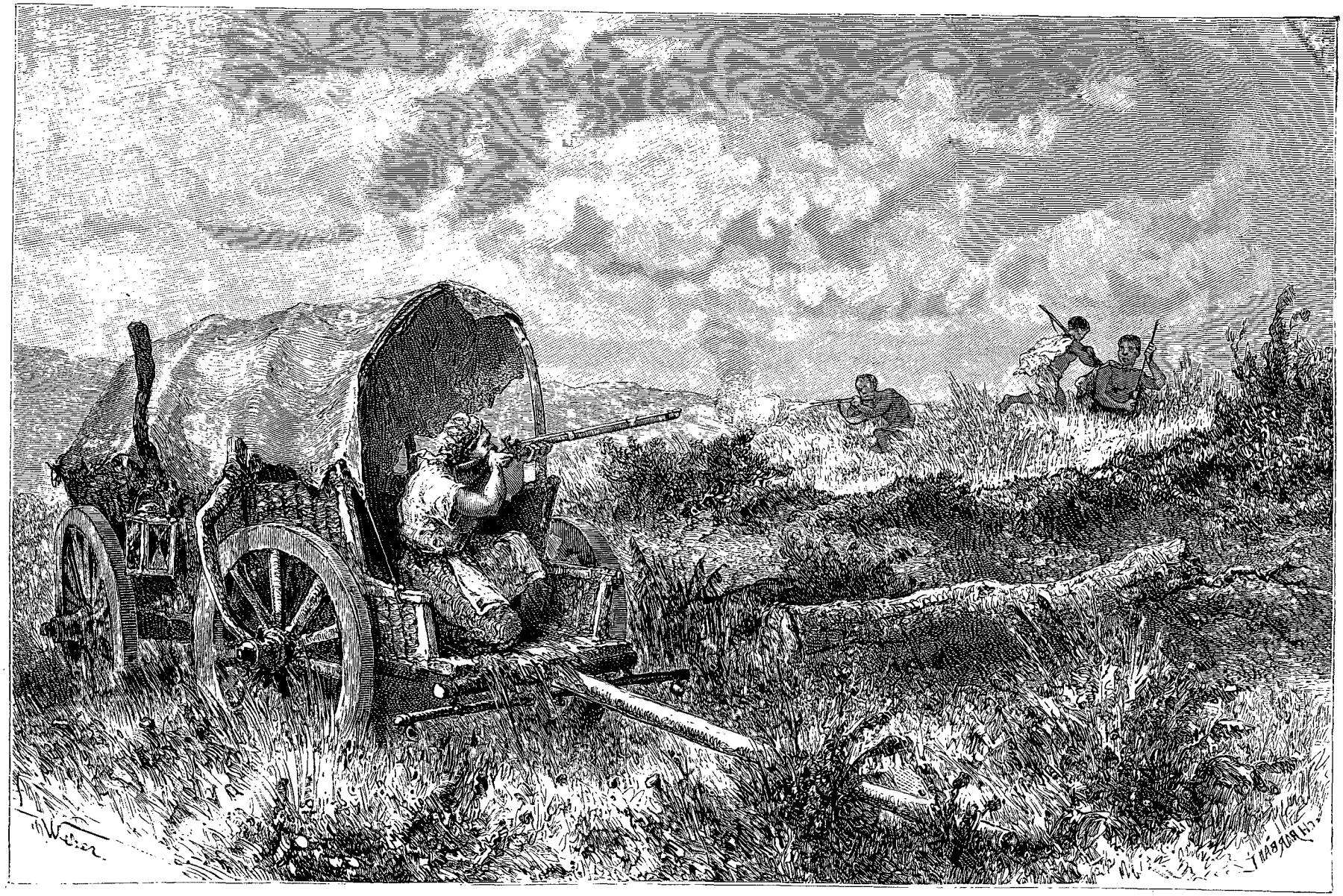
Le 31, je traversai la riviérette Deikha, puis plusieurs vallons arrosés par des tributaires de ce cours d'eau; et, franchissant des intumescences boisées où alternaient la roche et le sable, je débouchai le soir dans la vallée supérieure de la rivière de Panda ma Tenka, qui, après avoir coulé au nord, puis au nord-ouest, et reçu de nombreux *spruits* et torrents, va se jeter dans le Zambèse en aval des chutes Victoria. Sur la pente à droite se trouvaient un certain nombre de chariots, car, depuis que les trafiquants anglais sont entrés en relation avec les peuplades du Zambèse, cet endroit est devenu leur rendez-vous ainsi que celui des chasseurs d'éléphants. Un de ces marchands, M. Westbeech, y avait installé un comptoir dans un enclos renfermant une hutte et un petit magasin carré. Il y résidait quelque temps chaque année, et, en son absence, ses affaires étaient gérées par ses agents, Blockley et Bradshaw.

Là encore, je retrouvai Anderson, qui se montra, comme toujours, fort cordial. Comme je m'étonnais de la hauteur des clôtures qu'on avait élevées autour des chariots, il me dit que les lions pullulent dans le district. Effectivement, des pistes fraîches de ces fauves se montraient sur la route, et l'on me narra, à cette occasion, l'épisode émouvant que voici.

Sur la rive gauche du cours d'eau, à quelque cent pas en amont du comptoir, se trouvaient, au mois de mai, cinq wagons et une carriole à deux roues, parmi lesquels l'équipage des frères Lotriet. Les propriétaires du train étaient tous présents, sauf A. Lotriet, parti pour chasser l'éléphant. Quoique, journellement, on entendît rugir des lions dans les alentours, aucun de ces fauves ne s'était permis d'attaquer bêtes ou gens, de sorte que les Boers, sans plus de souci, n'avaient d'autre clôture à leur camp qu'une haie du genre le plus primitif.

La journée du 15 s'était passée sans alerte, et la nuit semblait devoir être d'autant plus tranquille qu'une belle lune éclairait monts et vaux, détachant au loin nettement les objets. Malgré cela, les Matabélés n'avaient point laissé, tout comme ils le font par les nuits obscures, d'allumer de grands feux de chaque côté de leurs huttes. Les blancs, eux, à l'exception d'un sieur Y..., dormaient hors de leurs voitures dans des habitacles de chaume dressés à côté. Chez les Lotriet, on venait de coucher les enfants; seules, la mère et la fille

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une femme courageuse. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aînée continuaient de veiller, assises près de la porte, en regardant le clair de lune. Tout à coup, la femme crut apercevoir quelque chose de sombre qui se mouvait non loin d'elle. Elle sortit tout doucement pour mieux voir ce que c'était, et la jeune fille regarda, elle aussi, de l'intérieur : d'abord elles ne purent rien discerner; puis, l'objet en question ayant émergé de l'ombre à la lumière, elles reconnurent que c'était un lion.

La mère jeta un cri et courut se réfugier au chariot, tandis que sa fille, saisissant une natte, la poussait contre la porte pour se barricader au dedans. Dans sa terreur, la Boer n'avait pas même songé à appeler à son aide les Matabélés de l'escorte pour qu'ils chassassent le fauve avec des tisons et sauvassent le cheval attaché au chariot. A peine fut-elle dans la voiture, qu'elle la sentit ébranlée par un choc violent, suivi d'un cri et d'une autre secousse qui, à en juger par un bruit de coups de sabot, devait avoir eu pour effet de rompre la longe du cheval. Elle regarda au dehors, et qu'aperçut-elle?

Le pauvre quadrupède cherchait à fuir, le lion sur le dos. Elle appela alors au secours; malheureusement, quand les indigènes arrivèrent avec des tisons, le cheval avait déjà succombé aux morsures répétées de la bête féroce. Quant à celle-ci, il suffit de quelques brandons lancés d'une main sûre pour la mettre en fuite. Seulement, comme on ne prit pas la précaution, le lendemain, d'enlever le cadavre du cheval, le lion revint, la nuit suivante, pour essayer de consommer son rapt. Cette fois, il annonça d'avance sa visite par des rugissements qui mirent au fait les gens des chariots.

Le prudent Y..., qui déjà, la veille, n'avait eu garde de se mêler de l'algarade, fut le premier à pourvoir à son salut. Estimant que les parois d'un wagon, pas plus que les murs de chaume d'une case, ne constituaient un rempart suffisant contre les griffes du carnassier, il grimpa lestement, armé d'une zagaie, sur un mapani. Les autres blancs cherchèrent un refuge dans leurs véhicules, tandis que, derechef, les Matabélés accouraient avec des tisons. Mais le lion était blasé sur ce genre d'attaque; loin de se sauver, il bondit sur les noirs, qui, n'ayant point le temps d'aller chercher leurs zagaies, coururent à toutes jambes se cacher derrière les chariots.

Le fauve, en les poursuivant, passa au ras de l'arbre où trônait le sieur Y..., qui, heureux de penser que la bête n'avait pas le moindre soupçon de sa présence, eut grand soin de se tenir coi. Par contre, Mme Lotriet fit feu d'un fusil qu'elle venait de charger à tâtons, pour tâcher d'effrayer l'animal et d'arrêter sa course agressive. Effectivement, le lion fit volte-face en grondant, et les Matabélés, revenant à la charge avec de grands cris, lui décochèrent quelques brandons enflammés qui achevèrent de le mettre en déroute.

Parmi les lions de l'Afrique australe, je distinguerai ici trois espèces : le lion commun à longue crinière, tel qu'il existe sur le littoral nord, le lion sans crinière, et le lion à poil lisse et à crinière courte que les Boers nomment *krachtmanetje*. Le premier est le plus rare, et ne se rencontre que par-ci par-là; le second, très fréquent autrefois sur le Molapo, se retrouve encore dans la vallée médiane du Zambèse et dans celle du bas Tchobé; sa robe a, je l'ai observé, des teintes remarquablement vives. La troisième variété, la plus répandue, hante les rives du Limpopo, au-dessous de l'embouchure du Notuany, et, de deux à quatre ans, il est particulièrement hardi et dangereux.

Somme toute, le lion de ces parages africains est un animal avisé et prudent, qui ne manque presque jamais de réfléchir. Qu'il soit ou non l'agresseur, il étudie d'abord son adversaire, et, s'il le croit supérieur à lui, deux blessures même ne le décident point à poursuivre la lutte. Il cherche d'ordinaire à imposer, à faire peur, afin de s'assurer une proie plus facile; pour cela, tantôt il vient en rugissant, tantôt il s'avance lentement, la tête haute et grinçant des dents; d'autres fois il fait d'énormes bonds, ou bien il arrive au grand trot en poussant de sourds grondements. De quelque façon qu'il procède, comme il ne quitte jamais de l'œil son ennemi, aucun mouvement de celui-ci ne lui échappe; le mieux, dans ce cas, est de ne pas bouger; un simple geste de la main suffit parfois, surtout s'il est jeune, pour le déterminer à prendre l'offensive. La même humeur agressive se rencontre chez les lionnes qui ont des petits, chez les individus qui ont longtemps jeûné ou qui sont traqués par une bande nombreuse de chasseurs.

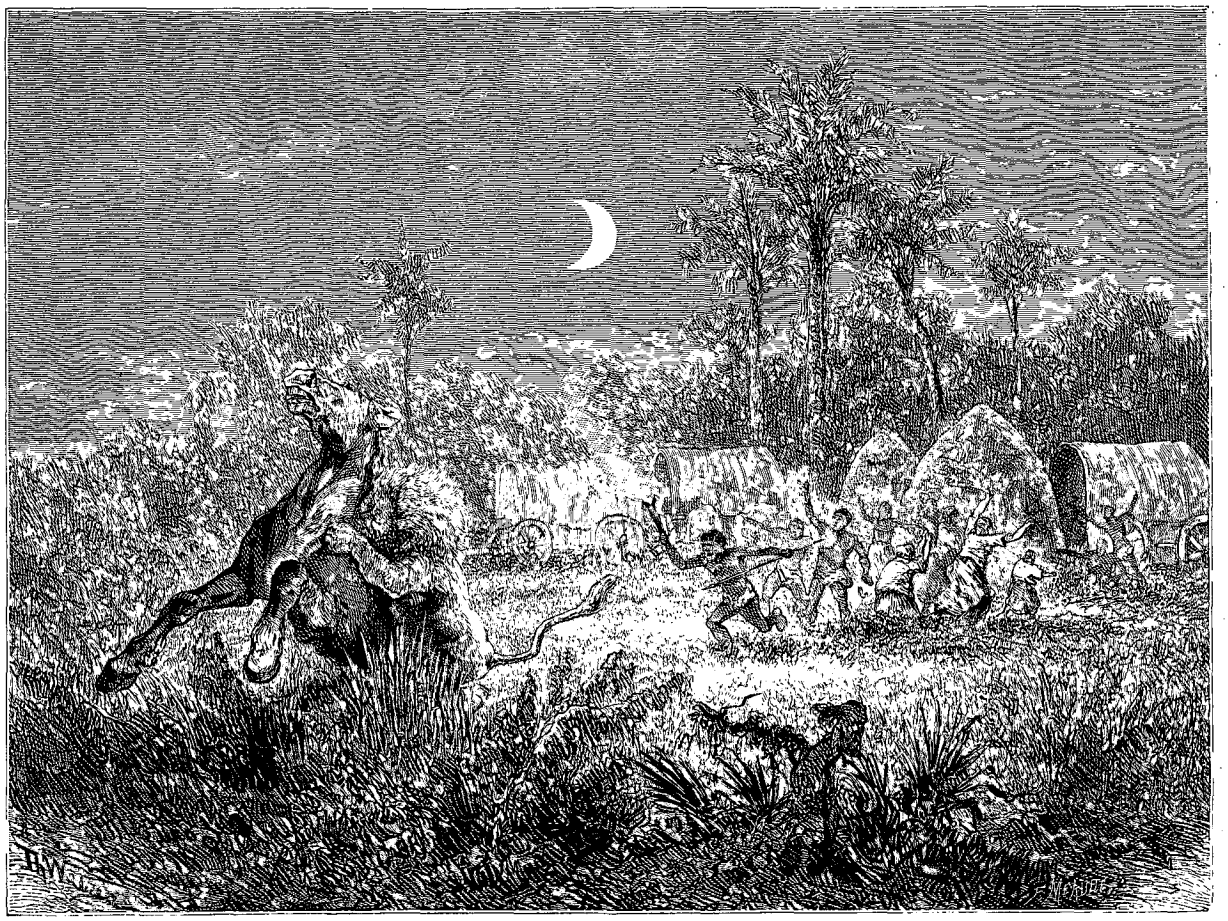
L'essentiel, pour l'homme, est de s'arranger de manière à apercevoir le fauve avant que celui-ci le découvre; il est urgent surtout que le novice s'habitue, ne fût-ce que quelques minutes, à son aspect, avant le moment de la confrontation ou de la lutte. Même pour un chasseur expérimenté, il est souvent fâcheux que la bête et l'homme se dévisagent en même temps; il devient alors difficile à celui-ci d'user de son pouvoir de fascination; au lieu que, s'il a pris le premier position, il peut épier l'occasion de blesser mortellement l'animal. Le pire cas est celui d'un chercheur de coléoptères ou d'un botaniste en quête de liliacées, qui, plongé dans son étude favorite, ne s'aperçoit pas qu'il est observé par un fauve, et l'entend soudain rugir sur ses talons. S'il arrive parfois que des indigènes surpris près de leur feu réussissent néanmoins à se sauver indemnes, il n'y a point d'exemple qu'un homme isolé, fuyant devant un lion, ne perde point la vie.

Les fauves habitués à l'éclair et à la détonation des armes à feu, comme ceux qui sont fréquemment chassés et qui ne trouvent point, aux lieux qu'ils habitent, suffisance de gibier à se mettre sous la dent, sont toujours plus hardis et plus redoutables que ceux qui hantent des districts giboyeux et ne rencontrent que rarement un visage humain. C'est ainsi que les lions du pays des Matabélés, comme ceux qui vivent aux bords des rivières Maretsané et Setlagolé ont le renom

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'être très agressifs. Nul carnassier, sauf le renard, ne déploie du reste autant d'astuce que le lion pour s'emparer d'une proie difficile à attraper. Une troupe de ces fauves est-elle sur une piste, elle s'essaye à organiser une battue ; souvent aussi la bande se sépare ; une partie, se guidant sur un point de repère, s'approche tout doucement du gibier, et, au moment voulu, se montre à lui, pour le chasser du côté où le reste de la bande se tient à l'affût. C'est un procédé qu'ils appliquent notamment à l'égard des animaux qui, grâce à leur vélocité (chevaux et zèbres), peuvent se dérober aisément au péril, comme à ceux à qui la hauteur de leur taille (girafes) permet de voir par-dessus les grandes herbes, ou dont la chair leur est un régal tout spécial.

C'est ainsi que, peu de temps après mon arrivée à Panda ma Tenka, deux zèbres se trouvèrent égorgés dans un des petits vallons latéraux. Une troupe de ces animaux paissait dans le fonceau ; survinrent des lions qui considérèrent un instant les zèbres, après quoi deux d'entre eux, se détachant du groupe, filèrent en aval le long de la pente boisée de la vallée. Les autres s'accroupirent à terre. Les deux traqueurs dépassèrent l'endroit où étaient les zèbres, puis, à deux cents pas



Cheval attaqué par un lion. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

de là environ, ils se faufilèrent de leur côté. Comme ils se trouvaient sous le vent, les zèbres les dépistèrent avant qu'ils les eussent approchés, et se mirent à remonter au pas le vallon, non sans regarder fréquemment derrière eux. Les deux lions qui les suivaient levaient, eux aussi, de temps en temps la tête par-dessus les herbes, de sorte que les zèbres finirent par prendre le galop. Ils allèrent ainsi, sans se douter de rien, se jeter juste dans la gueule des fauves, qui, blottis contre terre, bondirent tout à coup sur eux au passage. Deux des pauvres bêtes restèrent sur la place, ayant chacune un lion en croupe, et tandis que le reste se dispersait à droite et à gauche, pour ne se reformer que plus loin en peloton et continuer la fuite commencée, la vallée retentissait du rugissement de triomphe des fauves.

Au temps où les autruches abondaient dans les plaines entre le Molapo et le Hart, les chasseurs qui y poursuivaient ce gibier à courre perdirent ainsi nombre de chevaux sans pouvoir arriver à châtier les lions. On avait beau tenir les bêtes tout près des chariots, les carnassiers s'entendaient d'ordinaire à choisir, pour exécuter leur coup, l'heure où le silence le plus profond régnait au campement. Tandis que plusieurs d'entre eux se cachaient parmi les herbes dans un rayon de deux à trois milles anglais, un individu s'occupait de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pousser les chevaux du côté des siens. Rarement les chiens l'éventaient; presque toujours il revenait sans encombre avec son butin. Rampant ainsi qu'un reptile, il s'avançait jusqu'au chariot et se glissait entre deux des ruminants de manière à faire peur à l'un ou l'autre. La bête se sauvait la plupart du temps dans la direction opposée à celle où se trouvait le lion, c'est-à-dire justement du côté où l'attendait la bande carnassière.

Le lendemain de mon arrivée à Panda ma Tenka, Anderson et moi nous fûmes invités à souper chez Blockley, qui nous servit de la soupe au buffle et de la morue marinée, préparation de la maison Morton et Cie, de Londres. Je sus en cette circonstance que Westbeech avait déjà prévenu le roi Sepopo de ma visite, et que celui-ci s'était déclaré prêt à me recevoir volontiers; il avait même témoigné sa satisfaction d'apprendre que, dans le trajet, je me proposais de ne faire aucun mal à ses éléphants, tout en ajoutant que, même dans le cas contraire, je serais auprès de lui aussi bien venu que l'avait été *Monari :* c'est par ce nom que, dans le royaume des Marutsés, on désigne Livingstone.

J'oubliais de dire que j'avais rencontré à Panda ma Tenka une société de Bakouénas, sous la conduite d'un prince royal, qui se disposaient également à aller voir Sepopo, et lui menaient une vieille jument, cadeau de Séchelé. Ces indigènes me reconnurent tout de suite; mais, moi, je ne les reconnus pas.

Comme M. Blockley, qui se rendait aussi près du roi des Marutsés, avait fixé son départ au 2 août, je me résolus à voyager avec lui. Mon intention était de laisser mon chariot à Panda sous la garde de Theunissen, et de charger Meriko de soigner mes bœufs jusqu'à mon retour; puis, comme les bêtes de trait avaient ici un bon prix, je me défis de trois des miennes, pour me procurer de l'ivoire à la place de mon numéraire qui tirait à sa fin, et je me réservai de ne vendre le reste de l'attelage qu'au cas où Sepopo m'autoriserait à explorer la région nord du Zambèse. Je cédai également mon fusil de précision à M. Blockley, et je destinai la somme qui m'en revint à acheter une cargaison de thé, de café et de sucre. Depuis quatre ans déjà, Westbeech avait inauguré des rapports de commerce avec Sepopo, et c'était à son entremise auprès de ce prince que les autres trafiquants devaient d'avoir vu s'ouvrir à eux le royaume marutsé. Pour lui, il avait l'avantage insigne de parler couramment trois des langues régionales, le sessouto, le sétébelé et le setchouana.

Le 2 août donc, nous allions partir, quand deux Manansas vinrent nous annoncer qu'une troupe de leurs congénères arrivait avec une charge d'ivoire. Blockley, sur cet avis, retarda son départ, afin de pouvoir faire avec eux un trafic d'échange.

Malgré l'importance qu'avait prise le commerce de l'ivoire, et quoique, annuellement, des milliers de défenses d'éléphant passassent ainsi aux mains des blancs, ceux-ci n'en recueillaient guère de profit. Il y a une vingtaine d'années, quand les autruches et les éléphants abondaient encore au sud du Zambèse, il n'existait que très peu de chasseurs à qui le métier rapportât beaucoup; mais depuis lors le nombre en est devenu quarante fois plus considérable, et les profits ont été diminuant au fur et à mesure que le précieux gibier se faisait plus rare. Il en a été du négoce de l'ivoire comme de la chasse à la baleine dans les mers du Nord. Aussi la culture est-elle en train de succéder à la chasse, et tout l'avenir commercial paraît être désormais de ce côté. La défense faite par les princes betjouanas de chasser l'éléphant sur leur territoire, les mesures édictées dans cette vue par le roi des Matabélés La Bengula, et surtout l'interdiction d'exporter des armes à feu des colonies sud-africaines aux régions du nord, achèveront peu à peu cette transformation.

Le 3 septembre enfin, nous nous mîmes en route. Blockley emmenait un wagon chargé des objets de négoce qu'il destinait à Sepopo; seulement il devait le laisser à quinze kilomètres au sud du confluent du Tchobé, pour prendre des porteurs jusqu'à ce fleuve et au Zambèse, et remonter ensuite ce dernier cours d'eau à l'aide d'embarcations jusqu'à la résidence du chef Makoumba. Après avoir traversé une zone montueuse, sillonnée de nombreux ruisseaux et *spruits* qui affluaient, du nord-est et de l'est, vers la rivière de Panda ma Tenka, nous fîmes halte à l'approche du soir devant une éminence boisée que nos bêtes ne pouvaient franchir que de nuit, attendu qu'elle était infestée par la mouche tsétsé. Là, Blockley me quitta pour rebrousser chemin vers Panda en compagnie d'un chasseur d'autruches appelé Afrique, qui voulait lui acheter des marchandises; quant à son chariot, ses domestiques reçurent l'ordre de le mener à cinquante kilomètres, puis d'attendre là son retour, qui devait être prompt.

Déjà, dans la première partie du trajet, nous avions été tenus en alerte par les rugissements d'un lion, qui, durant la halte, nous approcha même de si près que nous dûmes garder le fusil au poing et allumer des feux gigantesques. Quand nous repartîmes, l'obscurité était si profonde que l'on voyait à peine à dix pas. Nous traversâmes en deux heures la forêt hantée par la mouche tsétsé pour atteindre au matin une vaste clairière herbue appelée Gachouma, où se trouvaient des lagunes assez profondes peuplées de volatiles aquatiques. Aux alentours se montraient en abondance les élans et les zèbres, et ce fut là que j'aperçus la première gazelle *orbecki.*

Franchissant ensuite une seconde plaine également formée d'une belle terre végétale (aussi, au moment des pluies, le passage est-il impraticable), nous campâmes à la lisière d'un bois, devant une lagune nommée l'Étang de Saddler. Le lendemain, on infléchit du nord au nord-ouest, pour atteindre une autre lagune complètement à sec, sur les bords de laquelle croissaient plusieurs lataniers superbes; je sus plus tard qu'il avait existé des arbres semblables sur la plaine Gaschuma, mais que, par pur caprice, un chasseur ou un trafiquant les avait abattus. Le soir, arrivée à l'étang de Schnee-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

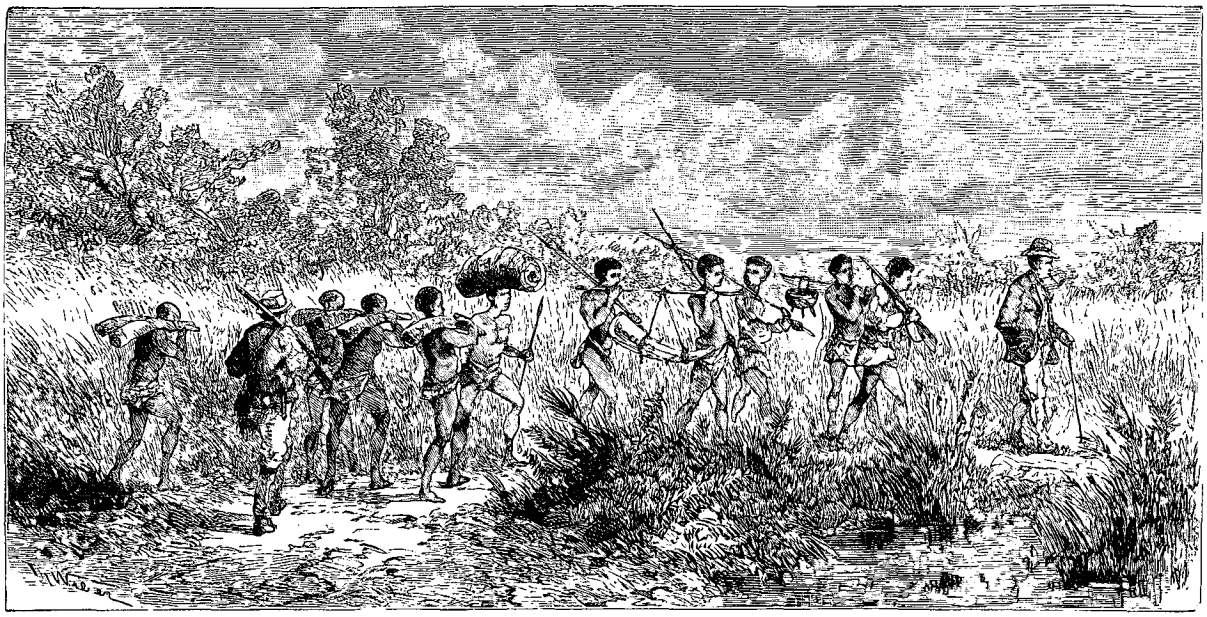
mann, où nous devions attendre Blockley. Quel ne fut pas mon étonnement de rencontrer le Boer Y..., dont j'ai mentionné ci-dessus les hauts faits. Le malheureux était affreusement malade de la fièvre ; je lui conseillai de retourner au plus tôt à Panda ma Tenka et lui remis une lettre pour Theunissen ; malheureusement, au lieu de tenir compte de mon avis, il différa son départ, de sorte qu'il mourut avant d'être arrivé à destination.

Le 7, j'éprouvai des symptômes de colique, pour avoir mangé des fèves dont la cosse arrondie et rouge contient un principe colorant nuisible : j'observai plus tard que, pour cette raison, les indigènes en jettent la première décoction violette pour ne faire usage que de la seconde.

Le 8, Blockley arriva, accompagné de deux domestiques, et nous repartîmes aussitôt pour traverser de nuit le second district à mouche tsétsé qui s'étend jusqu'au Zambèse, et ne nous arrêter qu'au val Léchoumo, que nous atteignîmes à minuit. Là, on laissa le chariot, et, quant aux bœufs, on les renvoya immédiatement à l'étang de Schneemann, pour que l'aurore les trouvât sortis du territoire infesté par l'insecte.

Le 9, M. Blockley dépêcha un messager à Makoumba, chef des Masoupias (tribu sujette des Marutsés qui habite au confluent du Tchobé et du Zambèse), pour lui demander des porteurs jusqu'aux rives du premier de ces cours d'eau ; puis, après avoir descendu un instant le val Léchoumo, nous le quittâmes pour prendre un sentier qui nous conduisit sur une éminence sablonneuse, revêtue d'une futaie très épaisse, sur les pentes de laquelle foisonnaient les buffles et aussi les traces d'éléphants.

La piste de ces pachydermes, formée d'empreintes



Retour des chasseurs. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

s'enfonçant à un pouce d'épaisseur dans le sable, pouvait avoir vingt pas de front ; on voyait que la troupe avait filé là à toute vitesse, car non seulement la pente était jonchée de débris de branches et de feuillage, mais des troncs gros comme le bras avaient été déracinés au passage, et des arbres même beaucoup plus forts étaient brisés à leur partie inférieure et ne tenaient plus que par leur écorce ou par la cassure. Parfois même, les troncs étant complètement rompus, le reste de la carcasse (notamment chez les essences au bois très friable) était fendu par en bas jusqu'à la racine. Quand d'aventure, ce qui était fréquent, les branches placées en travers du chemin avaient cédé sous le choc des bêtes, il n'était pas rare, ce qui donne une idée de la violence du heurt, qu'un énorme morceau d'écorce eût été en même temps arraché du tronc.

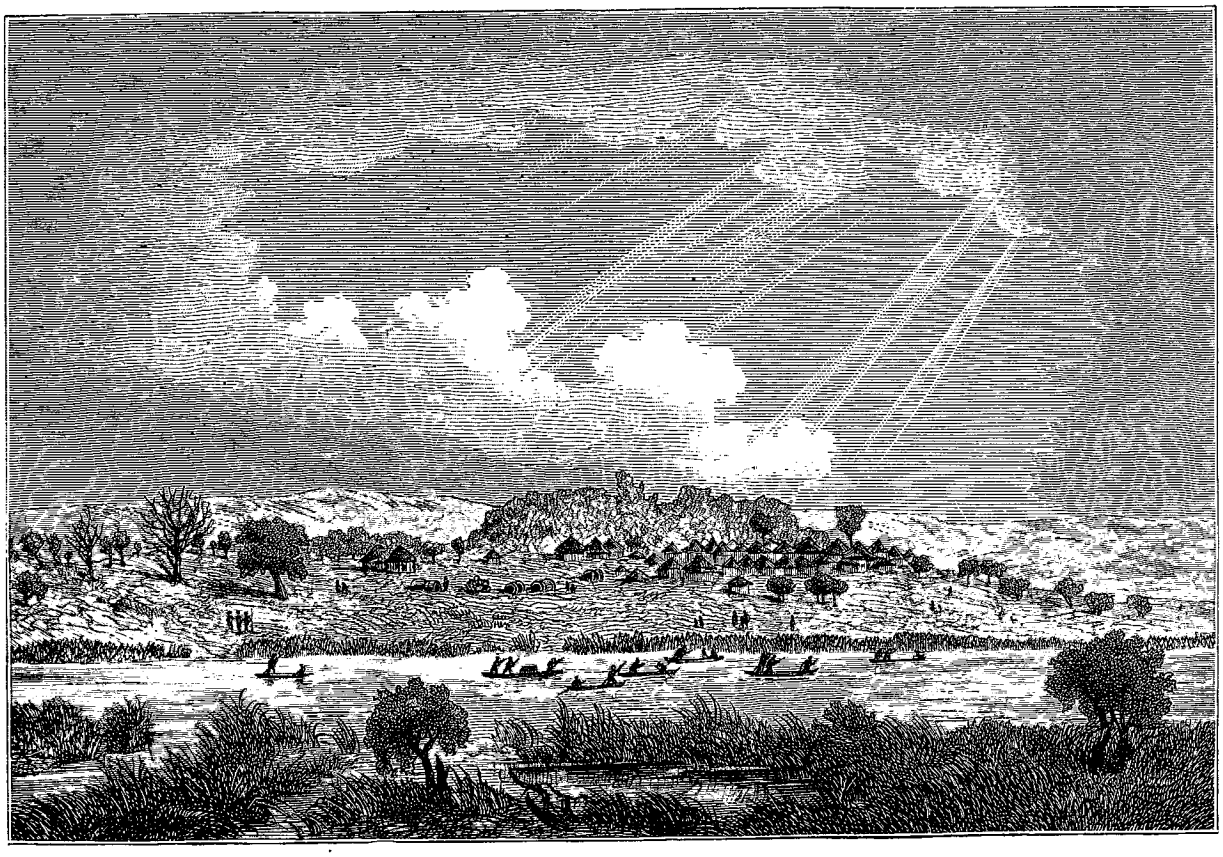
D'une dépression où de beaux et ombreux mimosas formaient un épais dôme de verdure que perçaient à peine les rayons solaires, nous entrâmes derechef dans une forêt dont l'aire sablonneuse alla se déprimant au nord-ouest pour tomber brusquement sur la vallée du Tchobé et du Zambèse. Jamais je n'oublierai le panorama qui s'offrit à moi, quand, débouchant tout à coup de la futaie, je découvris à nos pieds le bassin des deux fleuves.

Je l'ai donc devant moi, cette rivière africaine dont ma jeune cervelle avait tant rêvé ! La spacieuse vallée me présente à droite un encaissement de cinq kilomètres de large, tandis qu'à gauche, au point maximum de son développement, elle se perd en une plaine dont on n'aperçoit pas la limite. Du côté où je suis, elle est commandée par la pente rocheuse et boisée du haut plateau que j'ai traversé. Au centre de la dépression se trouvent deux îles, dont le relief continue de séparer l'un de l'autre, après leur jonction partielle, le Tchobé et le Zambèse : le confluent véritable est plus loin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est sur une de ces îles, Impaléra, que se trouve la bourgade de Makoumba, laquelle, au moment de mon passage, était la sentinelle avancée du royaume marutsé du côté du sud. En avant de ce kraal, à une lieue de distance environ, je vois briller au-dessous de moi, entre son double ourlet de roseaux, la nappe liquide du Tchobé, large de trois cents pas environ. Les hauteurs qui hérissent la grande île d'Impaléra se raccordent à la plongée de terrain qui s'avance à l'ouest jusqu'au cours d'eau en y projetant des écueils rocheux donnant naissance à des rapides. Le relief, après s'être ainsi affaissé, se redresse ensuite pour former les hauteurs mentionnées ci-dessus, s'en va au nord-nord-est jeter dans le lit du Zambèse une autre barre de récifs qui y engendrent des rapides de plus d'importance ainsi que des îles; puis ce relief se relie près des chutes Victoria à la chute déclive du plateau rocheux qui domine la rive gauche du fleuve.

A l'heure où j'aperçus la vallée, l'encadrement de l'horizon n'offrait plus que des reflets bleuâtres; seules, les parties les plus profondes, éclairées par la lueur rougeâtre du soleil couchant, continuaient de briller d'un vif éclat. C'était par delà les épais fourrés de joncs étendus à l'infini devant moi que se trouvait la région, objet de mes rêves juvéniles, au travers de laquelle je m'apprêtais à pousser mes explorations.



Vue d'Impaléra (voy. p. 26-30). — Gravure tirée de l'édition allemande.

IV

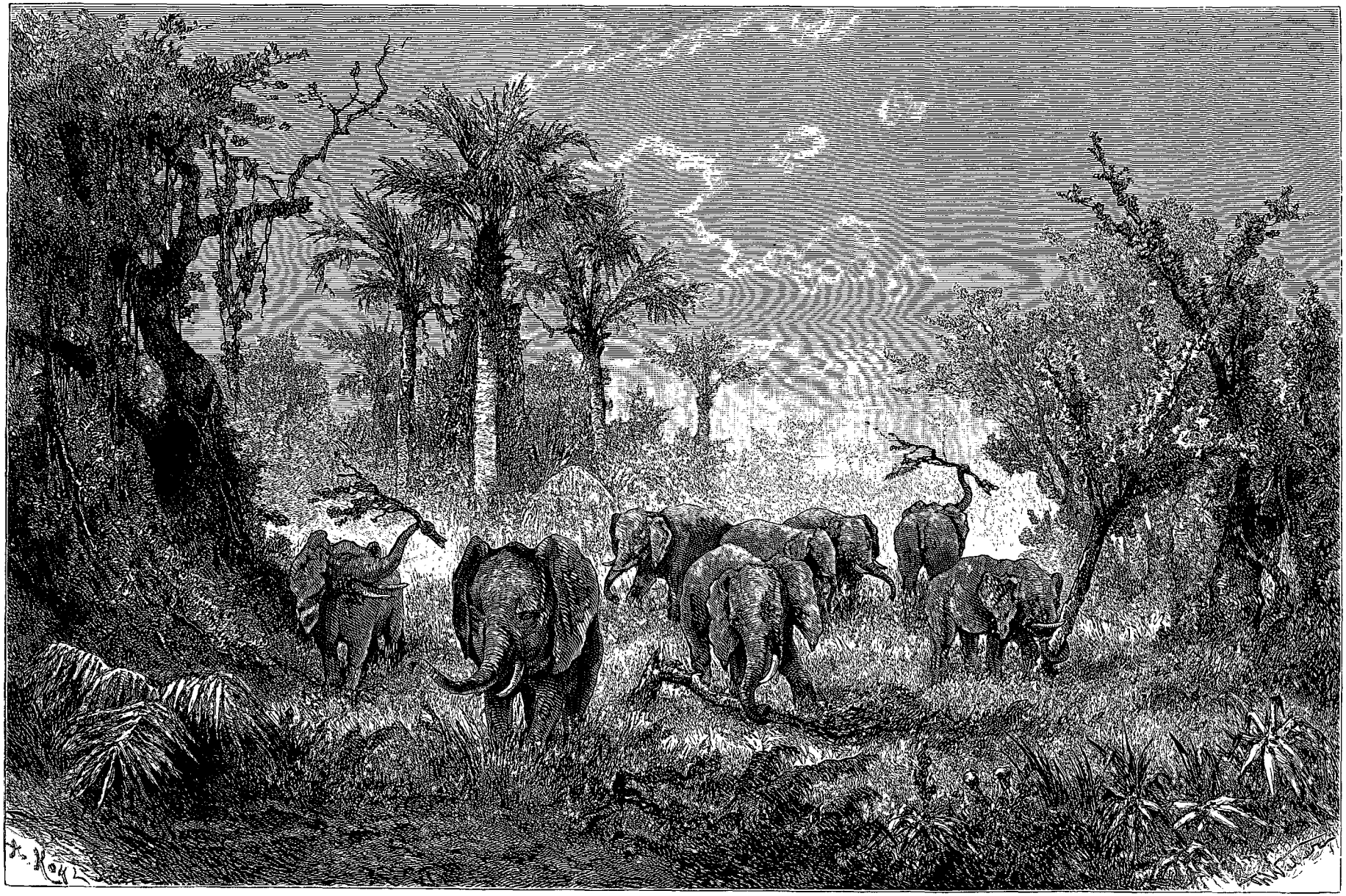
Caractère de la vallée du Tchobé. — Mes premières relations avec les indigènes. — Mon *moulekaou*. — Notice historique. — Un village masoupia. — Navigation sur le Zambèse. — Les hippopotames. — Arrivée à Chéchéké.

La vallée du Tchobé, près de l'embouchure de cette rivière, a une largeur de huit cents à près de cinq mille mètres; il en est de même de celle du Zambèse en amont des chutes Victoria. A part les endroits où les hauteurs rocheuses de la rive poussent leurs contreforts jusqu'au fleuve, les berges des deux cours d'eau sont formées d'un sol sablonneux analogue à celui que présentent le Zouga et la plupart des rivières du haut bassin médian de l'Afrique australe. Quant à la roche en bordure qu'on trouve en deçà du confluent, elle est presque partout constituée par la chute d'un plateau profondément sablonneux, orné, comme la rive du fleuve en aval, d'une opulente végétation tropicale, qui va s'appauvrissant en amont, aussi loin du moins que j'ai pénétré.

Dès les premiers pas que fait le voyageur, ses regards sont frappés de la présence de nouvelles espèces d'arbres et d'arbustes, qui pour la plupart, abstraction faite de l'essence vénéneuse qu'on nomme le *mochoungkoulou*[1], portent des fruits comestibles. Pour

1. Le fruit de cet arbre, fruit en forme de saucisson, ayant deux pieds de long et de la grosseur du bras, s'utilise pour divers usages domestiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Troupe d'éléphants en marche (voy. p. 23). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donner une idée de la transformation subie là par la flore africaine, il suffira de dire que, d'un bout de l'année à l'autre, les riverains du Zambèse peuvent se nourrir exclusivement de fruits. Il n'est point de mois où quelque produit végétal bon à manger ne vienne à maturité. La faune n'est pas moins riche, et il y a notamment abondance d'oiseaux, de reptiles, de poissons, d'insectes et de papillons. L'homme lui-même, dans ces contrées, l'emporte en vigueur physique sur l'individu des régions plus au sud.

Pendant qu'on m'installait une hutte de chaume au bord d'une petite anse, sous le couvert d'un superbe mochoungkoulou, à quelques centaines de pas en amont de l'endroit de la rive opposée (la rive gauche) où s'élève la bourgade d'Impaléra, je descendis jusqu'au Tchobé, qui avait ici deux ou trois cents pas de largeur avec une profondeur telle, que ses ondes apparaissaient bleu foncé. Grâce à l'ourlet des roseaux, les nombreux crocodiles du cours d'eau pouvaient, sans être aperçus, se tenir à l'affût près de la berge. Non loin de là, sur la nappe limpide, se balançait un groupe de nymphacées parviflores, pauvres en corolles.

Sur le Tchobé. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Sur le conseil des domestiques de Blockley, qui étaient déjà venus plusieurs fois ici avec leur maître, je tirai quelques coups de feu pour avertir de ma présence les habitants d'Impaléra. Bientôt après parurent deux indigènes, montés dans une pirogue de huit pieds de long sur quatorze pouces de large, creusée dans un tronc d'arbre, lesquels atterrirent de notre côté. C'étaient des hommes foncés de peau, à la taille haute et robuste, portant, avec un goût que je n'avais pas encore observé jusque-là, la pièce rudimentaire d'habillement des peuples bantous de l'Afrique australe, à savoir une ceinture de cuir agrémentée, chez l'un de ces naturels, de divers lambeaux de peau ouvrée, et, chez l'autre, d'une bande de calicot enroulée qui lui formait un tablier circulaire. Dans cet accoutrement primitif ils avaient, à coup sûr, bien meilleur air que les Zoulous, les Makalakas et les Cafres de la Colonie.

Je leur donnai un couteau, pour qu'ils m'annonçassent à leur chef Makoumba; par la même occasion, le domestique manansa leur dit que Dchorosiana (Georges) Maniniani (le petit Georges, par opposition à Westbeech, qui, à cause de sa grande taille, est appelé Dchorosiana Oumoutoundja) attendait au val Léchoumo des porteurs pour amener les marchandises du roi à Impaléra; il ajouta qu'il fallait lui envoyer du grain, en échange duquel il donnerait des fausses perles (*sipaga*) et de l'indienne (*sisipa*). Sur quoi les Masoupias, qui s'étaient accroupis à terre, se relevèrent en disant : *Aoutile intate* (ami, nous avons compris) *Camaja Kochi* (nous allons partir, monsieur). Et là-dessus ils prirent congé de moi.

Le Tchobé, aux environs des rapides situés à dix kilomètres au-dessus de son embouchure et à cinq en amont de notre campement, offre le plus charmant des coups d'œil. A l'endroit où se fait sa jonction avec le Zambèse, se trouve une véritable forêt de roseaux qu'il traverse par plusieurs bras spacieux, canaux naturels à l'onde paisible, dont on peut suivre au loin le sillon. Près des cataractes sont plusieurs îles plus ou moins étendues, les unes couvertes de sable ou de cannaies, d'autres fourrées d'une épaisse végétation d'arbres et d'arbustes.

Le soir apparurent au campement dix-sept Masoupias, des gaillards superbes dont la chevelure laineuse était relevée en petites tresses au sommet de la tête et ornée en outre de divers enjolivements, tels qu'aigrettes de poils de fauves et de gazelles, grains de corail et tortils de fausses perles. Celui que j'avais la veille gratifié d'un couteau me fit cadeau d'un pot d'argile, confectionné à la main par des femmes et rempli de bière indigène (*boutchouala*) : par cela seul, sans m'en douter, je devenais ce qu'on appelle son *moulekaou*, c'est-à-dire que j'avais droit à tout ce que son logis renfermait, y compris les femmes; aussi l'homme ne fut-il pas peu étonné lorsque, quelques jours après, m'étant rendu à Impaléra, je déclinai l'offre qu'il me fit d'user intégralement de mon droit, pour me contenter de poissons, de bière, de grains et de quelques objets ayant pour moi un intérêt ethnographique.

Je sus par ces indigènes que, pour le moment, Makoumba était en train de chasser l'éléphant sur la rive opposée du Zambèse, et qu'il ne pourrait me saluer que lorsqu'il aurait reçu la réponse du roi Sepopo au sujet de ma visite; par la même raison, les Masoupias refusèrent d'accepter aucun présent pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur chef. Ces Masoupias d'Impaléra, comme ceux qui habitent sur le Tchobé en amont et sur le Zambèse en aval, ont pour tâche de surveiller le fleuve et de n'en permettre le passage à aucun blanc ou homme de couleur sans l'aveu du roi.

Le 12, nouvelles visites d'indigènes, qui demandèrent à plusieurs reprises à mes serviteurs (le Manansa connaissait fort bien l'idiome makololo, parlé par ce peuple) si mon compagnon Maniniani (le petit Georges) avait avec lui au val Léchoumo des Matabélés ; auquel cas, comme Stanley, ce n'eût été que par la force que j'eusse pu pénétrer dans le royaume des Marutsés. Les Matabélés sont aussi détestés de ces peuples, ainsi que des Manchonas établis au nord et à l'est du Zambèse, que les nègres mahométans qui viennent du littoral razzier des esclaves du côté des grands lacs le sont des indigènes de l'Afrique australe. Deux fois, sous le règne de Sekeletou (un roi de la région moyenne du Zambèse), lesdits Matabélés avaient essayé une expédition au nord de ce fleuve, mais deux fois ils avaient échoué.

Tombeau d'un chef masoupia. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Le 12, une troupe de quatorze Masoupias s'en alla au val Léchoumo rejoindre Blockley et lui porter la provision de grain qu'il avait demandée. Celle-ci était renfermée dans des vases d'une capacité de trois ou quatre litres, faits de calebasses clissées d'écorce, et assujettis à des perches. Ces calebasses sont ornées de dessins à l'encaustique représentant des hommes et des animaux. Chez les tribus vassales des Betchouanas (Makalaharis, Masarwas et autres), au lieu d'user de ces vases pour puiser de l'eau, on se sert d'œufs d'autruche ; mais la plupart des peuples bantous utilisent les calebasses de moyenne grandeur pour conserver des substances grasses ; au sud du Zambèse, les plus petites s'emploient comme tabatières, et celles qui sont plates ou cylindriques se transforment en instruments de musique.

Dans la nuit du 13, se firent entendre pour la première fois les sourds grondements des hippopotames. Le 14, ayant poussé une excursion matinale en aval, je rencontrai un hameau abandonné, dont les habitants, après la destruction, par les Matabélés, du royaume manansa qui se trouvait au sud des chutes Victoria, s'étaient réfugiés sur la rive opposée. Je vis là, dans la vallée, quelques tombeaux de chefs masoupias ; c'étaient des tumulus nus et de forme elliptique où étaient plantés des crânes d'antilopes, et aussi des défenses d'éléphants, quelques-unes déjà en efflorescence. En revenant, j'aperçus le long du fleuve plusieurs sycomores, dont l'un était une véritable merveille de frondaison ; malheureusement les fruits n'en étaient pas mûrs.

Dans l'après-midi arriva Blockley, et, bientôt après, ses porteurs se mirent à passer l'eau dans une vingtaine de canots qu'on chargea selon leur grandeur. Dans l'un des plus petits était mon *moulekaou*, qui, désireux de mettre en évidence ses talents de rameur, s'efforça d'atteindre le premier la rive opposée. Comme les autres tenaient à ne pas se laisser distancer, j'eus le plaisir d'assister à une espèce de régate. Mon *moulekaou* avait réussi à prendre une certaine avance, quand, à moitié route, le vent s'engouffra dans les plis de son *koubou* (manteau) et le fit reculer avec sa pirogue, de sorte que les autres le dépassèrent aisément. C'était la vanité qui lui avait, en cette circonstance, ravi la palme du triomphe : ayant obtenu de moi, en échange de deux haches d'armes, six mètres de calicot, il s'était fait tailler par Pit dans l'étoffe un surtout neuf qui lui devint fatal.

Le lendemain 15, Blockley s'embarqua à son tour ; pour moi, je dus continuer d'attendre la réponse du roi, et, afin de tuer le temps, j'entrepris de nouvelles excursions, qui enrichirent encore mon avoir de collectionneur. A la nuit, j'allai me poster en observation au bord du Tchobé. Il faisait un clair de lune qui me permettait de discerner assez bien les objets. Vers onze heures, parut à l'extrémité supérieure d'une lagune bordée de joncs un troupeau d'antilopes pallah, dont le conducteur, par un sourd beuglement, avisa les siens que la place était sûre. Après être restées un moment immobiles près de l'eau, les bêtes firent un bond en avant, et, se démenant parmi les roseaux, fouillèrent la place avec leurs mufles, pour revenir ensuite au rivage dévorer leur proie, qui me parut consister en menus poissons.

Le 16 enfin, dans l'après-midi, je me vis salué de plusieurs coups de feu consécutifs sur le bord opposé : c'était le *roumela* que le chef Makoumba m'adressait, pour m'informer que ses envoyés étaient revenus de Chéchéké avec une réponse à mon gré. Afin de me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conformer à l'usage, je répondis de la même façon, et je profitai de la circonstance pour prendre comme cible les fruits de mon arbre mochoungkoulou. Comme je réussis à en percer quelques-uns, je gagnai fort dans l'estime des Masoupias qui étaient présents. Bientôt après, vinrent de l'autre rive deux petites pirogues destinées à me prendre. Une fois sur la berge de gauche, je fus derechef salué par des coups de fusil auxquels il me fallut riposter.

Ce qui me frappa tout d'abord, quand j'entrai dans Impaléra, ce furent des huttes et des fermes de roseau, construites la plupart sur le système des constructions doubles que j'avais observé dans les ruines de la ville de Mosilili. Ces habitacles avaient un diamètre de neuf pieds, et les constructions extérieures un diamètre de vingt-cinq pieds de hauteur. Nulle part je n'ai revu des clôtures de roseaux aussi élevées qu'à Impaléra, où n'habite pourtant qu'un simple rameau de la peuplade des Marutsés. Les hampes y étaient laissées de toute leur taille, tant pour mieux abriter du vent que pour protéger les cabanes contre les grosses eaux dans les mois d'été. Quelques huttes, en forme de tourtières, se composaient d'une véranda et de deux pièces, et étaient moitié chaume et roseau.

Au milieu de la bourgade, sur une pelouse, s'élevait, pour les délibérations locales, un de ces hangars coniques, reposant sur de minces piliers, où j'aperçus une sorte de tambour oblong (*moroupa*), dans la peau duquel était fichée une baguette surmontée, à son extrémité supérieure, d'une traverse. De cet instrument, qu'on rencontre dans tous les villages marutsés, se tirent des résonances assez semblables au grincement des bottes neuves, et qu'on obtient en frottant vivement de la main, enveloppée d'un morceau d'écorce mouillée de baobab, la baguette enfoncée dans la caisse. Cet engin ne sert du reste que lorsque les gens de la localité s'en vont recevoir, avec accompagnement de chants et de danse, des chasseurs revenant en triomphe d'une battue au lion ou au léopard.

Makoumba, homme au teint foncé, d'une quarantaine d'années environ, me reçut d'une façon amicale. Je vis en outre deux officiers anglais, les capitaines Mac Loud et Fairly, et M. Cowley, qui étaient venus de Natal pour chasser le long du Zambèse. Le chef masoupia nous offrit de la bière cafre (*boutchouala*) dans une de ses huttes, et, au cours de la conversation, il me renseigna pour ma gouverne sur l'humeur de son maître le roi Sepopo, auquel il était fort dévoué et pour qui du reste, par la suite, il alla jusqu'à sacrifier sa vie.

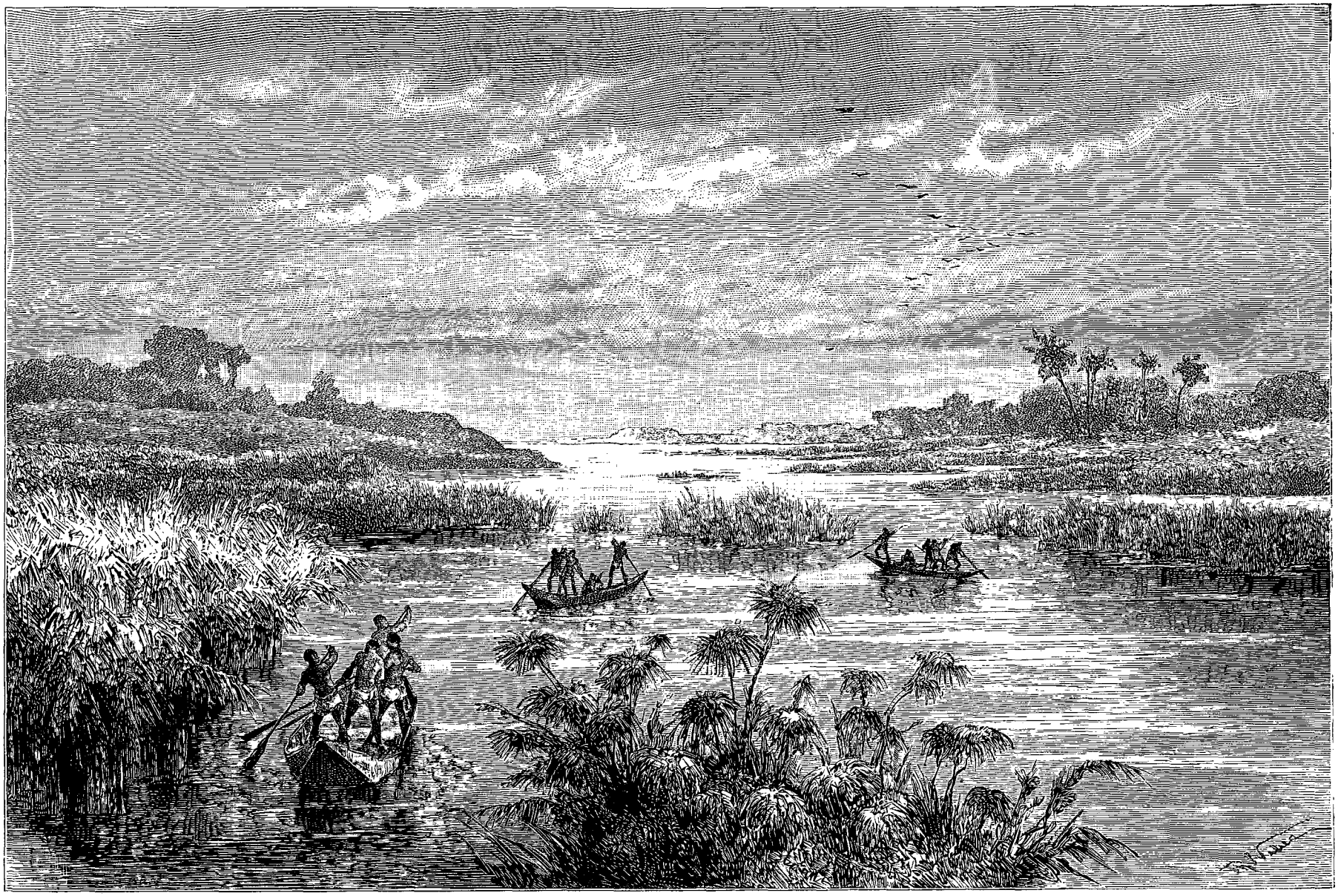
Puis, avant de quitter Impaléra, j'allai faire quelques tours par le village, qui se composait de trois groupes d'habitations : l'un, situé près du fleuve, comptait cent trente-cinq huttes; l'autre, sis sur la colline, à quelques centaines de pas vers le nord, en comptait vingt-cinq, et le troisième, le groupe de l'ouest, trente-deux. Les femmes, au lieu de porter des tabliers comme chez les Betchouanas, avaient de petits jupons de peau corroyée qui leur tombaient jusqu'aux genoux ; et, somme toute, la population avait un air beaucoup plus avenant que les indigènes susnommés. Le même jour, Makoumba quitta la bourgade pour gagner sa résidence de la rive gauche du Zambèse. Il n'avait à demeure d'Impaléra qu'une de ses femmes, chargée avec ses servantes de lui cultiver ses champs et de le recevoir toutes les fois qu'il honorait la localité de sa visite. Il n'y était venu, dans la circonstance, que pour me traiter au nom du roi.

Comme, en signe de remerciement, je lui offrais un cadeau, il le refusa en me disant : « Si j'acceptais quelque chose de toi, je le payerais de ma vie; nous ne devons rien recevoir d'un étranger, blanc ou noir, avant que le prince ait eu de lui un présent. »

Ce fut dans l'après-midi du 17, assez tard, que nous gagnâmes l'endroit de la rive du Zambèse où nous devions nous embarquer ; ce « port Makumba », comme on l'appelait, était situé dans le voisinage d'un grand baobab. Les mariniers m'y avaient arrangé une case, où se passa ma première nuit sur le bord du fleuve gigantesque. J'étais là tout près des rapides dont j'ai déjà mentionné l'existence, à six ou sept kilomètres en amont tout au plus du confluent du Tchobé, en face du semis d'îles précité. Toute la nuit, de dix minutes en dix minutes, retentit le cri des hippopotames ; mais, grâce à la respectable flambée que nous avions allumée du côté de la rivière, nous n'eûmes point la visite de ces hôtes incommodes.

Le 18 enfin, au lever du soleil, me voilà commençant ma navigation sur le Zambèse. Mon frêle esquif, une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mesure tout au plus dix-huit ou vingt pouces de large; le bord n'en est qu'à deux pouces et demi au-dessus de l'eau. Il va dansant sur l'onde limpide, dont la tranche inférieure, par sa teinte bleu foncé, témoigne de la grande profondeur du fleuve. Devant et derrière moi se déroule un ruban liquide, dont l'azur sombre se nuance aux reflets des îlots de verdure. A ma droite se dresse à six pieds au-dessus de la nappe fluviale une épaisse muraille de roseaux, qui parfois se prolonge sur la rive. Çà et là, dans ce rempart végétal, on aperçoit des espèces de grottes, corridors de passage pratiqués par les hippopotames pour gagner les prés du rivage. Des myriades de beaux liserons aux fleurs rouges s'enlacent aux hampes majestueuses de cette frémissante forêt aquatique et en diversifient le sombre aspect. Puis, à gauche, surgit toute une île de roseaux, entourée d'un ourlet frissonnant de joncs du Nil dont les hautes plumules tremblent et s'agitent au remous du courant, et d'où l'on voit tout à coup s'envoler quelque héron aux pennes couleur de poupre ou d'argent, tandis que sur les hautes tiges fléchissantes, d'autres volatiles limicoles épient le poisson dans l'onde transparente. S'engage-t-on dans un de ces bras latéraux que les mariniers visitent rarement, on se voit bientôt environné de toute une légion d'oies et de canards sauvages; sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Navigation sur le Zambèse. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les bancs de sable grouillent à l'envi bécasseaux et mouettes, et des aigles pêcheurs vocifères, perchés par couples sur des arbres ou sur des points dominants de la berge, lancent dans les airs leur longue note criarde.

Bref, à chaque coup d'aviron, ce sont tableaux nouveaux et charmants que vous présente la faune du grand fleuve.

Ajoutez à cela l'image pittoresque des rameurs marutsés au teint noir, avec leurs longs avirons qui fendent si prestement l'onde, et leurs ceintures de peau corroyée garnies de calicot blanc et rouge, qui flottent au souffle du vent. Un homme, debout à l'arrière, gouverne la pirogue; les rames plongent en cadence dans les flots, et parfois ce mouvement est scandé par un chant.

Le passager est assis entre le premier rameur et le reste de l'équipe, qui se compose de cinq ou six mariniers, parfois d'une douzaine, selon la taille des canots, dont les plus longs mesurent vingt-deux pieds.

Le Zambèse, là où je le remonte, a une largeur qui, grâce aux îles, varie de trois cents à mille mètres. A certains endroits, la berge affouillée plonge à pic jusqu'au fond du fleuve; là où il se trouve des roseaux, la profondeur, à huit pieds du bord, est déjà de six pieds, tandis qu'aux places où il y a des joncs, elle ne se rencontre qu'à vingt pieds au large.

Au bout de trois heures de trajet, le fourré de la rive droite s'étant éclairci me livra la vue d'une plaine herbeuse, bornée au loin par un bois, et où s'ébattait quantité de gibier; c'était le « kraal de Blockley », ainsi nommé par les Marutsés en l'honneur du trafiquant anglais dont j'étais occasionnellement le compagnon. Là, je mis pied à terre et continuai mon chemin sur la berge.

Outre des troupeaux de buffles, j'aperçus pour la première fois dans cette plaine des antilopes *letchoué* et *poukou;* il y en avait là des centaines qui paissaient[1]. J'y vis aussi des gazelles rietbock, de nombreux troupeaux de zèbres, et des gnous rayés.

Mes hommes serraient de près le bord, afin d'éviter les hippopotames, qui se tiennent, le jour, au milieu du fleuve, et n'émergent que de temps en temps à la surface. Si parfois, à cause du courant, on était obligé de couper par le travers, on opérait ce mouvement avec le plus de rapidité possible. A un moment, comme nous quittions ainsi la berge gauche pour gagner la droite, je vis les mariniers s'arrêter, et celui qui était à côté de moi me murmura le mot *koubou*. Je ne fus pas longtemps à savoir ce que cela signifiait; car mon aimable voisin me désigna à deux cents pas en avant un remous du courant où une masse noire venait de surgir, suivie bientôt d'une seconde et puis d'une troisième.

1. L'antilope letchoué est de plus grande taille que le blesbock; l'antilope poukou, au contraire, est plus petite. L'une et l'autre ont un pelage épais, couleur brun-jaunâtre, et des cornes recourbées en avant.

C'étaient des têtes d'hippopotames. Lesdits monstres ayant replongé, les nègres se remirent à ramer lentement et avec précaution; puis, quand nous fûmes à la hauteur de l'endroit où les bêtes s'étaient laissé voir, ils s'arrêtèrent de nouveau. Blockley et moi, nous nous tenions prêts à tirer. Cette fois, d'abord, apparurent les têtes de deux jeunes amphibies, puis émergea le chef monstrueux du mâle, et, derrière lui immédiatement, celui de la femelle. On envoya au couple huit coups de feu, dont deux atteignirent le mâle derrière l'oreille.

La bête, au dire de nos gens, avait été blessée mortellement, et ce devait être en effet, car, nous eûmes beau demeurer encore sur la place, nous ne vîmes émerger que trois nouvelles têtes, parmi lesquelles la sienne n'était plus.

De tous les grands mammifères de l'Afrique australe, l'hippopotame me paraît être le plus redoutable pour un homme qui n'est point armé. Cet animal ne tolère près de lui que les objets qu'il a l'habitude de voir : toute créature nouvelle à ses yeux, il la traite en ennemie et en trouble-repos. Aperçoit-il, en sortant des eaux ou en y entrant, dans les grottes de roseaux par lesquelles il passe, quelque chose qui ne lui est point familier, un bœuf, un cheval, un hérisson, une bille de bois peinte, une couverture de laine tendue en travers de sa route, ou un être humain, il fonce immédiatement dessus pour se faire faire place. L'objet en question se retire-t-il vivement, ou l'homme, si c'en est un, bat-il en retraite dans le fourré, l'animal passe outre tranquillement, oubliant l'apparition qui, pendant un instant, a excité son obtuse cervelle. Au contraire du lion, du léopard et du buffle, qui laissent très souvent passer l'homme sans lui chercher noise, l'hippopotame, lui, ne fait jamais grâce à l'homme désarmé. Si une troupe de ces monstres vient à se montrer à la surface des flots, et que l'un d'entre eux soit blessé, il est rare que les autres émergent de nouveau; le coup a-t-il été mortel, le cadavre de la bête remonte sur l'eau au bout d'une heure pour y flotter à la dérive. Dans ce cas, les Marutsés le capturent aisément, en lui jetant un cordon d'herbes à l'extrémité duquel se trouve une pierre et en l'attirant ainsi à la rive. Ces peuples sont du reste de passionnés chasseurs de ce pachyderme. Ils donnent le nom de pirogues à hippopotames (*mokoro tchi koubou*) à leurs canots les plus petits, ceux qui peuvent contenir tout juste une personne, et que, malgré la difficulté, ils manœuvrent avec une prestesse étonnante.

L'arme dont ils se servent est une grande zagaie à long manche, munie d'un simple crochet, et qui cependant, grâce au bois tendre de la tige, n'est pas plus lourde que leurs petits engins habituels.

J'ai mangé plusieurs fois de la chair d'hippopotame; je ne lui trouve pas un goût bien prononcé. Rôtie, l'épaisse peau gélatineuse de cette bête est regardée comme un morceau de choix; à l'état cru, elle fournit d'excellentes lanières de prise pour des couteaux et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

menus outils, attendu qu'elle se resserre en séchant et adhère solidement au fer.

Tout Marutsé qui tue un hippopotame dans un rayon de quinze à vingt lieues en amont ou en aval de Chéchéké est tenu presque toujours d'en envoyer la moitié au roi.

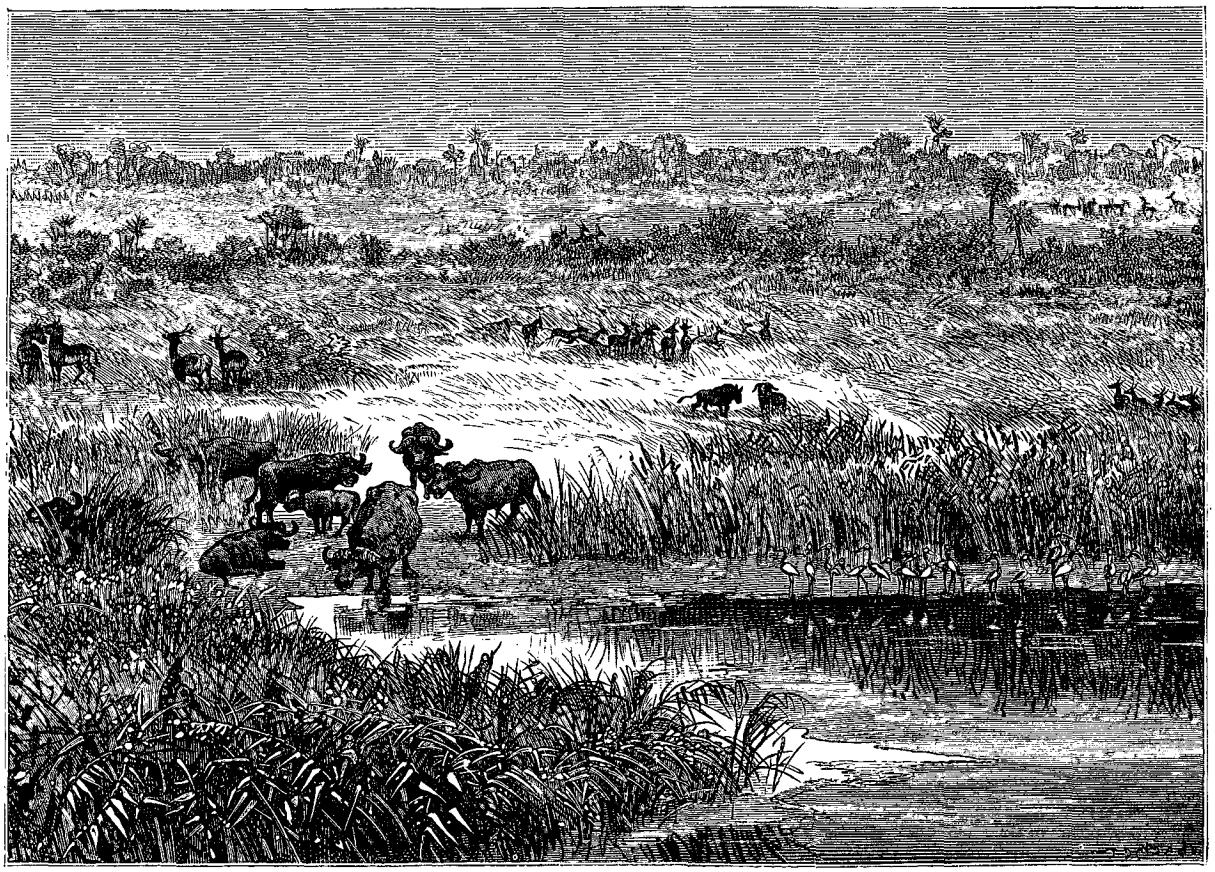
C'est le soir, d'ordinaire, que cet amphibie quitte son élément pour gagner les prairies de la rive, et, comme il a le goût difficile, il parcourt parfois en paissant un espace de quinze kilomètres, puis, à la pointe du jour, il revient plonger à l'endroit du fleuve ou de la lagune où il a séjourné la veille, et annonce alors sa présence en émergeant et en soufflant à plusieurs reprises.

L'hippopotame était autrefois répandu par toute l'Afrique du Sud, et l'on voit, aux figures gravées par les Bochimans sur les roches de leurs monts, qu'il hantait non seulement les cours d'eau, mais encore les étangs pluviaux à contenu salin.

On le trouve encore dans les rivières du Natal, et j'ai entendu dire au Cap qu'on l'avait également rencontré sur le cours inférieur de quelques fleuves de la Cafrerie.

Au centre, sa station extrême du côté du sud est le Limpopo.

Nous nous arrêtâmes, pour camper la nuit, sur un îlot de sable où se trouvait une hutte abandonnée.



Kraal de Blockley. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Le lendemain, dans la matinée, nous rangeâmes sur la rive gauche l'embouchure du Kacha ou Kachteja [1], cours d'eau riche en crocodiles; à quelques centaines de pas plus haut, le Zambèse n'avait plus, par places, que quinze mètres de largeur, sur une profondeur de trois pieds seulement à certains endroits: ce qui n'empêche pas qu'il y eût eu témérité grande à vouloir le franchir à gué, car le remous de l'onde indiquait assez quels hôtes perfides s'ébattaient dans la coupe.

Nous croisâmes plusieurs embarcations montées par des Masoupias qui étaient allés porter de l'ivoire au roi Sepopo et qui s'en revenaient à Impaléra avec de la poudre et deux couvertures de laine. Avant la nuit, nous atteignîmes la nouvelle résidence de Sepopo, aux abords de laquelle paissait sur la rive une petite avant-garde de troupeaux dûment surveillés. L'ancien Chéchéké était à huit cents mètres environ à l'ouest de l'endroit où le fleuve, arrivant du sud, décrit une brusque courbe vers l'est. Antérieurement, la cour marutsé résidait dans le Barotsé, contrée originaire du peuple, excellente pour l'élève du bétail; mais à la suite d'un certain nombre d'actes cruels qui l'avaient fait mal voir dans le pays, Sepopo se décida à le quit-

1. Le Madchilla de Livingstone; son embouchure a cinquante mètres de large environ.

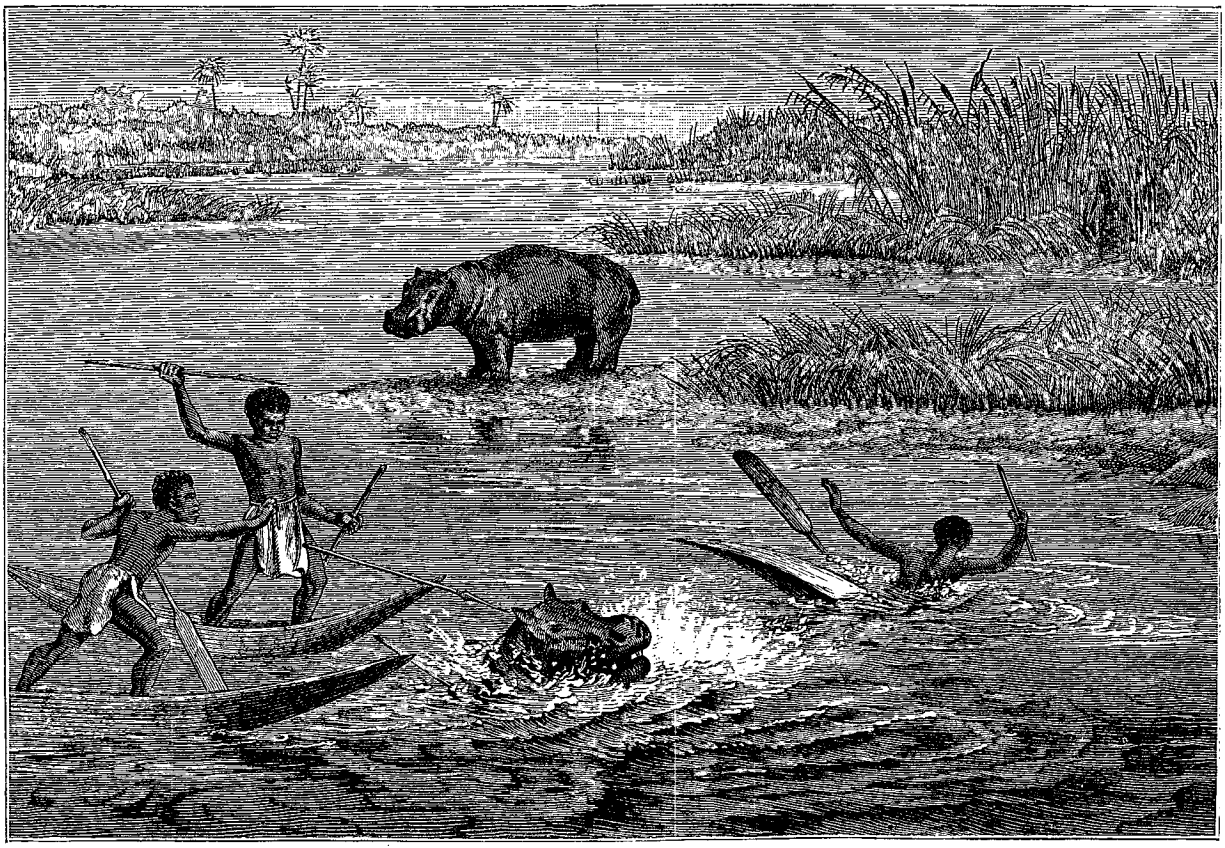
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ter pour aller s'établir dans la province de Masoupia, infestée en partie par la mouche tsétsé ; une autre raison encore l'avait incité à déménager, c'était le désir de se rapprocher des marchands d'ivoire venant du sud, leur marchandise lui paraissant préférable à celle des trafiquants portugais de la côte ouest.

Quand nous fûmes près de la résidence, nous annonçâmes, sur le conseil de Blockley, notre arrivée par un *roumela* (salut).

A peine eûmes-nous tiré notre salve, que des groupes d'indigènes se montrèrent sous les arbres et qu'on nous rendit notre politesse par une vingtaine de coups de feu : cela voulait dire que le roi en personne se trouvait céans. Quelques instants après, aux cris de la foule qui se pressait vers nous, nous atterrissions à une place où se voyaient plusieurs barques tirées à sec sur la grève.

Comme nous devions paraître devant le souverain en costume de gala, je me trouvais fort embarrassé, attendu que, pour compléter ma toilette, un chapeau



Chasse à l'hippopotame (voy. p. 30). — Gravure tirée de l'édition allemande.

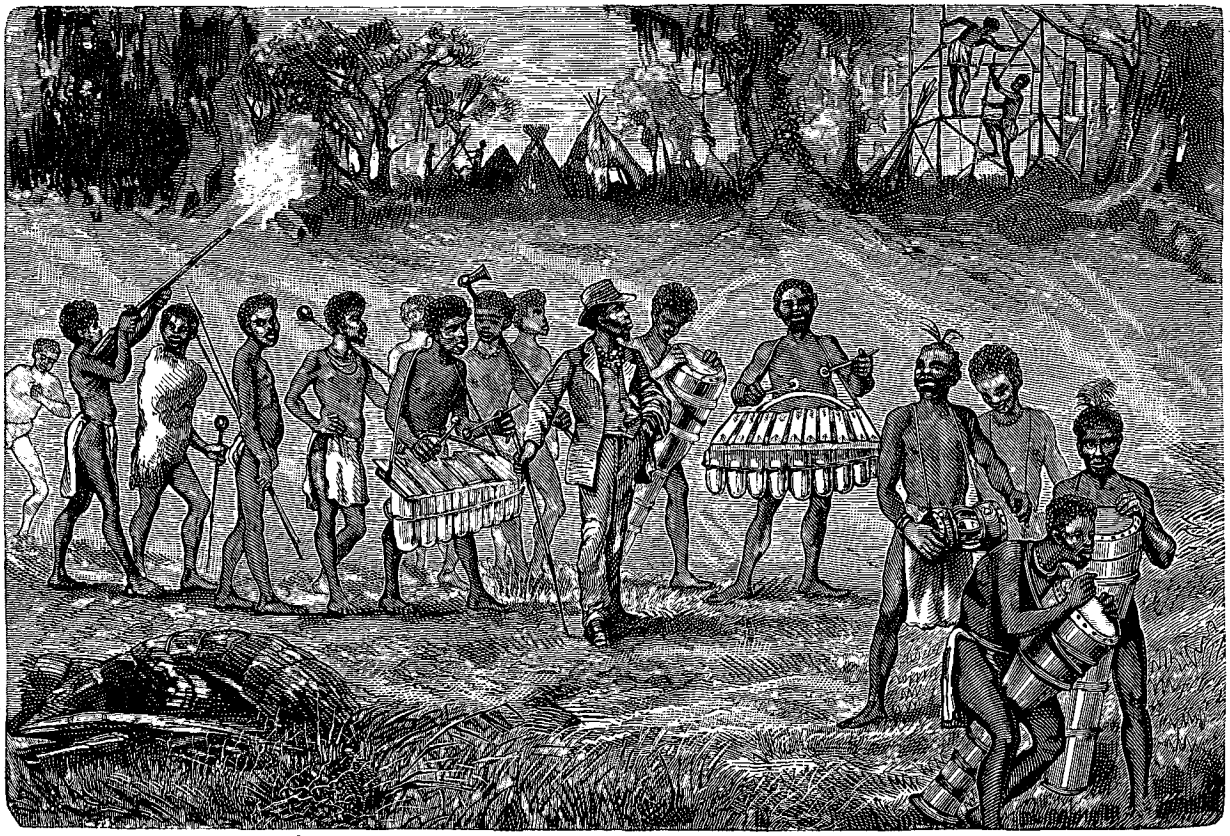
me manquait. Mais Blockley ne me laissa pas même le temps de fouiller dans ma garde-robe : déjà, sous les arbres de la berge, résonnaient les accords de la *myrimba*.

Le roi, je l'ai déjà dit, avait été prévenu de ma visite plusieurs mois à l'avance; à mainte reprise, il s'était informé de moi auprès de Westbeech et de Blockley, en leur disant : « Quand donc viendra le *naka* (médecin) qui, à l'exemple de *Monari* (Livingstone), désire voyager dans mes États? » Aussi devais-je m'attendre à une réception encore plus solennelle que celle qui avait été faite aux quinze « visages pâles » qui, depuis Livingstone, m'avaient précédé à la cour du prince nègre.

Extrait de l'allemand par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A la rencontre de Sepopo. — Gravure tirée de l'édition allemande.

AU PAYS DES MARUTSÉS,

ÉPISODES DES VOYAGES DE M. LE DOCTEUR É. HOLUB SUR LE HAUT ZAMBÈSE[1].

1875-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Réception chez le roi Sepopo. — Mon logis à Chéchéké. — Détails historiques sur l'État marutsé. — Architecture locale. Tableaux de cour. — La danse kichi. — Retour à Panda ma Tenka.

Un groupe d'indigènes, accoutrés des tabliers de peau et d'indienne que l'on sait, nous annonça la présence du roi. Effectivement, nous n'eûmes pas fait deux cents pas, que nous nous trouvâmes en face du *moreno* Sepopo. C'était un homme de trente-cinq ans environ, habillé à l'européenne, et portant un petit chapeau anglais enjolivé d'une plume d'autruche blanche. Il s'avança vers nous d'un pas allègre. A voir son visage plein, sa physionomie agréable, ses grands yeux et son air affable, on n'eût certes pas deviné le despote qu'il y avait en lui. Il me tendit la main en souriant, salua également Blockley, et gratifia même notre domestique d'un petit mouvement de tête.

Sepopo était escorté de quelques-uns de ses dignitaires les plus éminents ; un d'entre eux, un seul, était possesseur d'une culotte; deux autres avaient une housse de laine bouclée sur le dos; quant au reste, ils ne se distinguaient de la plèbe d'alentour que par les nombreux bracelets qu'ils portaient. Mais ce qui, dans le cortège, tirait l'œil, c'était l'orchestre royal, composé d'abord de deux batteurs de *myrimba*, portant au cou, à une courroie, une calebasse-épinette, de laquelle, au moyen de deux baguettes, ils extrayaient des mélodies à faire dresser les cheveux sur la tête; puis de deux autres artistes qui s'escrimaient avec leurs doigts, et en chantant, sur de gigantesques caisses tubulaires. Derrière cette musique s'avançait la cohue.

Le roi nous conduisit sous un des grands mimosas de la rive, et là, vint se joindre à nous un quidam vêtu à l'européenne, qu'on me présenta comme un

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Betchouana qui, depuis trois années, remplissait à la cour de Sepopo l'office d'interprète. Ce personnage, à l'air futé, d'une corpulence respectable, et qui s'appelait Jean Mahoura, entra immédiatement en fonctions. Quant à Blockley, il n'avait pas besoin de son aide pour se faire comprendre du roi et des gens d'alentour.

Aidé de l'entremise de ce truchement, le prince commença par me décliner son nom et son titre : « *Kia Sepopo moréno a Zambesi.* — Je suis Sepopo, roi du Zambèse. » Il s'installa ensuite sur une petite chaise de bois qu'un serviteur lui apporta, et, d'un geste de la main, m'invita à m'asseoir par terre; puis, s'apercevant que j'hésitais à obtempérer à son signe, il fit apporter trois fagots d'herbe de forme circulaire qu'on nous présenta en guise de sièges. Bon gré mal gré, je dus me soumettre et m'asseoir par terre, en habit noir de cérémonie.

A peine eûmes-nous pris cette posture primitive, que Sepopo commença d'assaillir Blockley de questions innombrables. Incapable de suivre l'entretien qui se faisait en langue sessouto-sérotsé avec une volubilité sans pareille, je me mis à examiner l'assistance. Celle-ci, juste à ce moment, se sépara en deux pour livrer passage à un jeune homme qui apportait, tout courbé, un énorme plat de bois.

Un héraut annonça son office. Je n'avais rien compris à ce qu'il avait dit, quand une odeur de poisson frit vint me donner le mot de l'énigme. L'homme déposa le plat par terre entre le roi et nous. Sepopo y porta la main et tendit un poisson aux chefs Kapella et Machokou, qui commencèrent d'ingurgiter la friture. Alors seulement, assuré que le mets n'était pas empoisonné, le monarque nous offrit un poisson, à Blockley et à moi : après quoi il se servit à son tour. Nos doigts durent nous tenir lieu de couteau et de fourchette, en quoi du reste le souverain qui régnait sur un empire de cinq mille lieues carrées nous donna dextrement l'exemple.

Bien que nous eussions une faim extrême, n'ayant rien pris depuis le matin, force nous fut, pour respecter les convenances locales, de ne manger que la moitié du poisson et de tendre le reste au chef assis à côté de nous, lequel, à son tour, n'y donna que quelques coups de dents et le repassa à son voisin. De cette façon, il suffit de dix poissons pour repaître toute l'assistance : encore les gens de service en eurent-ils les têtes pour se délecter.

Le repas terminé, des serviteurs apportèrent de petites écuelles remplies d'eau pour que l'entourage du roi se rinçât les lèvres; mais ce qu'il y eut de plus curieux, ce fut le mode employé pour se dégraisser les mains. Un des domestiques parut avec une petite coupe de bois où se trouvaient une vingtaine de balles grisâtres, grosses comme des noix; le monarque et les gens de sa cour en prirent une, s'en frottèrent les mains, et ensuite se les lavèrent. Nous fûmes conviés à faire de même.

Comme j'examinais curieusement ces balles, pour voir en quoi elles étaient, cela mit toute la société en gaieté. « Sens, monsieur, » me dit Sepopo, par l'organe de Jean Mahoura. Je sentis, et fus aussitôt fixé sur la nature savonneuse des objets. Blockley et moi, nous nous essuyâmes les phalanges aux linges de grosse toile; quant au roi, il prit son *libéko* [1] et s'en racla les doigts jusqu'à ce qu'ils fussent secs; autant en firent les chefs et les convives assis près du roi; dans les rangs de derrière, toutefois, je vis des gens qui, sans plus de façons, se contentèrent d'une friction faite avec du sable.

A la nuit tombante, Sepopo prit congé de nous et, suivi de ses musiciens jouant et chantant, il s'achemina vers le point de la rive où nous avions débarqué; là, il monta en canot avec ses gens, pour faire un petit tour de promenade. Quant à nous, nous allâmes voir, à un mille de là, l'emplacement de l'ancien Chéchéké délaissé par le roi; au bord du fleuve se trouvait le local de bois et de roseaux où Westbeech, le marchand, serrait ses marchandises jusqu'à ce que Sepopo les lui eût échangées contre de l'ivoire; dans la cour s'élevaient trois huttes habitées par le marchand et ses gens, et derrière ces cases, en dedans de la clôture, s'en élevait une quatrième, du type coranna, de cinq pieds de haut à peu près sur deux mètres de pourtour, avec une entrée si basse qu'on ne pouvait guère y passer qu'en rampant : c'était le palais que je devais occuper pendant mon premier séjour dans la résidence du puissant monarque.

Je dormais déjà depuis deux heures sur la caisse qui me servait de couchette, quand je fus réveillé par une lueur et un bruit dans la chambre de devant du logis de Westbeech : c'était Sepopo qui, accompagné de ses gens, furetait parmi les marchandises que Blockley avait apportées. Je le vis à la fin se saisir d'une lanterne de chariot, qu'il avait, le jour même, pressé vainement le marchand de lui donner, et se sauver ensuite précipitamment : c'était là, à coup sûr, chez le souverain de l'empire marutsé, une façon tout originale de se procurer les objets à sa convenance.

J'ai oublié de mentionner un incident qui avait eu lieu à la fin du souper. Comme on était à boire la bière, quatre hommes chargés d'ivoire étaient survenus, avaient déposé leur fardeau sur un tas de dents d'éléphant qui se trouvait déjà au milieu de la cour, puis, après s'être agenouillés et avoir frappé dans leurs mains, ils avaient tous ensemble touché cinq fois la terre de leur front, en criant : *Schangwé ! schangwé !* Après quoi ils s'étaient relevés, et, se plaçant au dernier rang de l'assistance, ils étaient restés tranquillement assis jusqu'à ce que le roi eût achevé de souper.

Alors seulement, sur l'appel de celui-ci, ils s'étaient un peu rapprochés en rampant, et, après avoir de nou-

1. Le *libéko* est une petite cuiller plate, qui se porte suspendue à un cordon, et qui remplace, chez les peuples bantous, le mouchoir de poche. L'usage de cette pelle a pour effet d'élargir démesurément les narines et de défigurer le visage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veau frappé dans leurs mains pendant que le roi leur parlait et après qu'il eut fini de le faire, ils s'étaient mis à raconter avec une verbosité infinie tous les incidents de leur chasse. Ensuite le prince leur avait commandé de revenir le lendemain chercher une provision de poudre en même temps qu'une menue récompense. L'ivoire en effet est la propriété domaniale du roi des Marutsés, et les fusils remis aux sujets du prince ne leur sont que prêtés; celui-ci en demeure toujours le possesseur, et peut, à chaque moment, les leur reprendre.

Le lendemain matin, je fus prié à déjeuner chez le roi : le repas fut servi à l'intérieur de la hutte royale, habitacle de chaume avec toit à pignon de huit pieds de haut, et séparé en deux par une cloison. La pièce de devant, celle où l'on mangea, avait ses parois garnies d'armes marutsés, de fusils énormes et de défroques bizarres, entre autres un uniforme de dragon portugais, sans préjudice de gigantesques défenses d'éléphant.

Je profitai de la bienveillance que me montrait Sepopo pour me faire donner par lui quelques détails sur l'histoire du pays.

Un jour, un rameau des Basoutos, établi entre le cours supérieur du fleuve Orange et celui du Vaal, émigra vers le nord sous la conduite de Sebituani. Après s'être frayé par la force un passage à travers les royaumes betchouanas, les nouveaux venus soumirent un certain nombre de tribus du Zambèse central et du bas Tchobé, entre autres les Bamaschis de l'est et les Marutsés, fondèrent un État de deux mille lieues carrées qui prit le nom de Makololo, et réduisirent en outre à la condition de tributaires nombre de peuplades orientales jusqu'au fleuve Kafoué. Mais dès le règne suivant, celui de Sekeletou, des discussions s'élevèrent parmi eux; on en vint même à une lutte ouverte, de sorte que les Marutsés saisirent l'occasion de prendre les armes, et, se jetant sur ceux des Makololos qui habitaient entre le Tchobé et le Zambèse, ils les défirent dans plusieurs combats. Pour surcroît, une épidémie de fièvre décima si bien la tribu que, de toute la population mâle, il ne survécut que les enfants et deux hommes. Les Makololos établis au sud du Tchobé éprouvèrent le même sort; sur les deux mille hommes qu'ils comptaient, presque tout périt.

Si la peuplade était demeurée sur la rive droite du Tchobé, elle eût néanmoins continué de vivre politiquement; mais, voyant les Marutsés renforcés des Mabundas et d'autres tribus ayant secoué le joug, elle prit peur et quitta le pays pour émigrer vers le lac Ngami, chez les Bamangouatos de l'ouest. Le roi de ces derniers, Letchouatabélé, leur fit un accueil en apparence amical; mais, au fond, leur extermination était déjà résolue. Son envoyé les salua avec ces paroles : « Si vous êtes des amis des Bathowanas, laissez vos épieux et vos haches d'armes à vos femmes, et entrez de confiance dans la ville. »

Un batteur de myrimba (voy. p. 33).
Gravure tirée de l'édition allemande.

Les Makololos déférèrent à cette invitation; et à peine étaient-ils dans la *kotla*, que les Bathowanas en barricadèrent l'entrée avec des troncs d'arbres, et les égorgèrent tous jusqu'au dernier; après quoi, ils firent comme les Makololos avaient fait avec les Marutsés : ils se partagèrent les femmes; le roi prit d'abord les plus belles, les chefs ensuite firent leur choix, et le reste fut distribué par le prince. C'est depuis ce temps-là que, parmi les Bathowanas au teint noir et les peuplades du royaume marutsé établies au nord du Zambèse, il se rencontre des femmes à la peau moins foncée, et c'est pourquoi aussi les indigènes du pays se font une illusion singulière quand ils croient voir dans ce coloris relativement clair une marque d'ennoblissement de leur race.

Au nord des Marutsés s'étendait le royaume des Maboundas, gouverné par des princes de la famille régnant à Chéchéké; la dernière reine, à son lit de mort, avait désigné pour lui succéder Moquaï, la fille aînée de Sepopo; mais celle-ci, craignant les embûches de son père, lui avait abandonné le gouvernement de son État, et c'est ainsi que, lors de mon voyage au nord du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Zambèse, je trouvai les deux monarchies réunies sous le sceptre de Sepopo.

Pendant le déjeuner, le roi manda les principaux membres des dix-huit groupes les plus importants de la peuplade, divisée en quatre-vingt-trois fractions, et me les présenta. Presque tous ces groupes étaient représentés à Chéchéké par un ou plusieurs chefs.

Comme je demandais au roi quelle était l'étendue de ses États, il me répondit que ses gens avaient à faire de quinze à vingt journées de marche avant d'en atteindre la limite nord.

Le nom de Sepopo, en sérotsé, signifie « rêve » ; la mère du prince s'appelait Mangala.

Le monarque termina la présentation des chefs et des dignitaires, parmi lesquels se trouvait Kapella, le commandant des troupes, par celle du sieur Machokou, l'exécuteur des hautes œuvres, un Mabounda gigantesque, affreux, et par celle de ses deux gendres, qui étaient en même temps ses beaux-pères, attendu qu'il avait pris pour femmes une fille de chacun d'eux, et qu'il leur avait par contre colloqué deux de ses fillettes. A la fin de la cérémonie, Sepopo me fit faire la connaissance de ses deux médecins ordinaires, qui avaient charge de le munir de talismans toutes les fois qu'il allait à la chasse. J'employai le reste de la journée à visiter la ville, et le soir je revins à la résidence royale.

Du 20 au 21, il se passa un incident qui troubla quelque peu l'entente entre le monarque et moi. Par suite de la munificence de l'ami Blockley, on ripailla fort dans la petite cour de notre logis ; il était bien près de minuit quand ces messieurs et ces dames au teint noir, tous de belle humeur, eurent achevé de vider leurs trois énormes pots de bière. A la fin, n'en pouvant plus à la fois de fatigue et de libations, la société s'endormit ; mais alors ce fut le tour des calebasses-épinettes à me tenir en éveil par leurs résonances.

La répétition des mêmes ritournelles réussit toutefois à m'endormir. Hélas ! ce ne fut pas pour longtemps. Des aboiements de chien me firent soudain tressauter, et, en ouvrant les yeux, je crus remarquer une lueur inaccoutumée dans ma hutte, dont j'avais cependant barricadé l'ouverture avec une caisse. Tout à coup, dans la baie de la porte, haute de deux pieds et demi environ, je distinguai une forme noire : c'était un indigène qui se disposait à appréhender de sa dextre mes vêtements déposés à côté de moi sur un coffre. Quelques zagaies suspendues à mon chevet, et que je m'étais procurées la veille, étaient les seules armes à ma portée : avant que j'eusse eu le temps de lever le bras, mon voleur avait disparu. Je m'élançai à ses trousses ; mais le drôle, qui était accompagné d'un complice, jeta un bâton et un poisson qu'il tenait, et s'éclipsa entre les huttes.

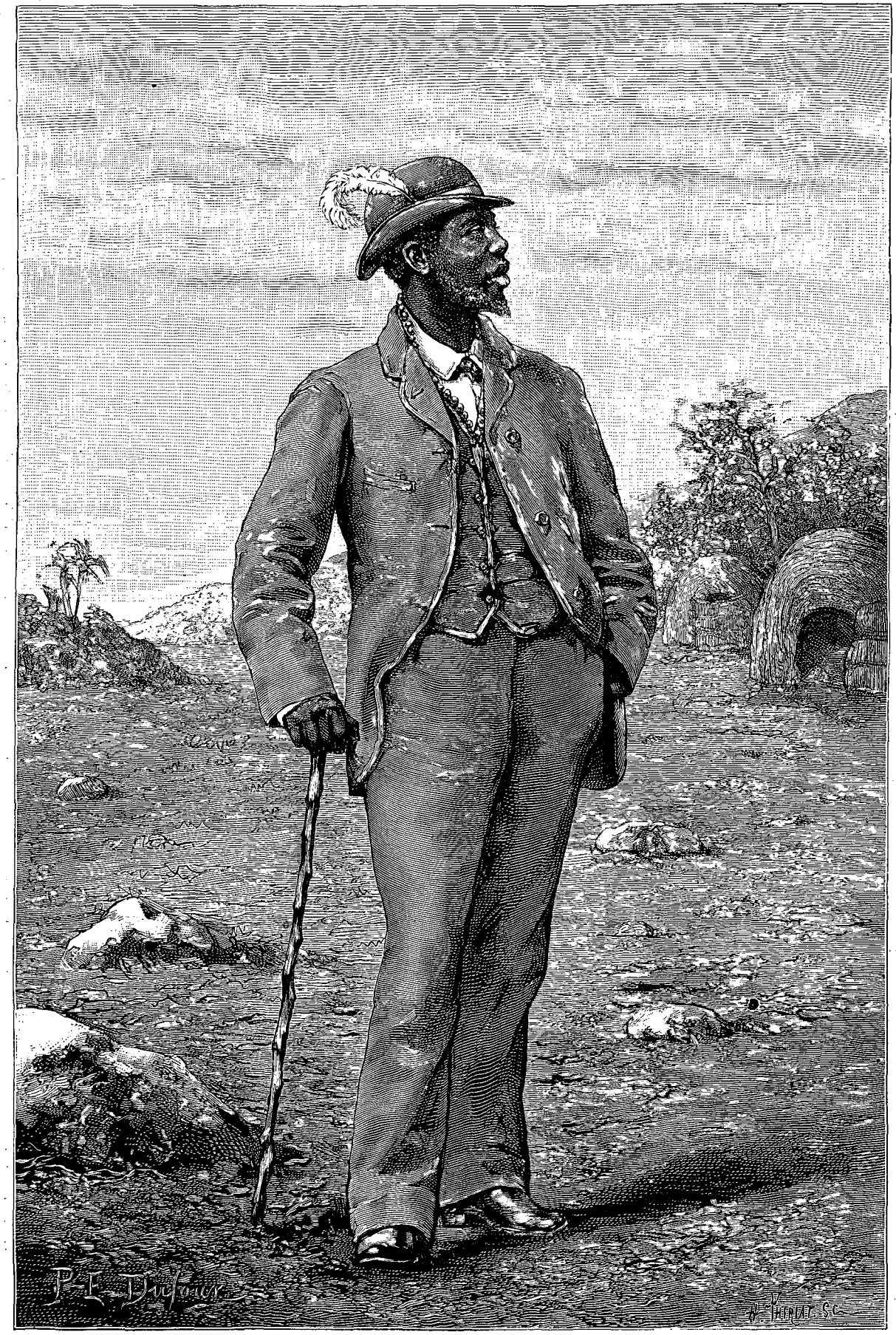
Cette aventure fut cause que je ne pus fermer l'œil le reste de la nuit. Au matin, j'en informai le roi, qui me répondit évasivement, et je m'aperçus que, ce jour-là, il paraissait assez peu charmé de ma présence. J'insistai néanmoins pour qu'il tirât l'affaire au clair, et, usant de ruse, j'envoyai un des domestiques de Blockley faire savoir aux gens de la ville que j'avais trouvé un bâton près de la rivière et que j'étais prêt à acheter cet objet à son propriétaire ; je donnai en même temps la description du bâton, et j'attendis curieusement pour voir si l'appât des fausses perles que je promettais de donner en échange inviterait le voleur à se démasquer.

L'après-midi se présenta un bonhomme qui, à la vue du bâton, se jeta dessus en le réclamant comme sien. Comme il reconnut également le poisson pour sa propriété, je n'hésitai pas à le conduire au roi, qui était justement en train de souper. Mais le délinquant avait avec lui un de ses amis, qui s'empressa de courir à sa hutte cacher le corps du délit, de sorte que, lorsque les envoyés de Sepopo se présentèrent chez lui, on ne trouva rien, et l'homme fut déclaré innocent. Comme je ne me satisfis point de cet arrêt, le roi résolut, pour m'être agréable, de punir le voleur ; et comme je lui demandais quel châtiment il comptait lui infliger, il me répondit qu'il allait le faire mettre à mort. Cette fois encore, force me fut de protester ; je priai le monarque de relâcher l'homme, tout en ajoutant que désormais je tuerais net quiconque s'introduirait chez moi nuitamment : sur quoi, le roi déclara que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire, et en informa immédiatement à haute voix la foule assemblée.

Le soir même, je sollicitai du prince l'autorisation de faire un tour à travers ses États, en lui expliquant le but de mon voyage. Après quelques minutes de silence, Sepopo me fit adresser cette question : « Est-ce que le docteur blanc parle le sérotsé ou le sessouto ? » Sur ma réponse négative, il reprit, en désignant deux personnes placées à sa gauche : « Parle-t-il la langue de ces deux hommes ? » Comme je demandais quels étaient ces hommes, l'un d'eux, dont les airs humbles et la mine cauteleuse m'avaient frappé un moment auparavant, me répondit en soulevant son chapeau : « Nous sommes des trafiquants portugais de Matimboundou, et de bons chrétiens. » J'avais donc devant moi ces Mambaris sur le compte desquels j'avais déjà entendu raconter tant de vilaines choses. L'un d'eux, que le roi me présenta comme un « grand homme » et un docteur, s'appelait Sykendou. Le regard hypocrite que jeta sur moi le personnage ne fit que me confirmer dans mon opinion première à son égard.

En apprenant que je n'entendais pas non plus la langue de ces marchands, Sepopo me dit qu'il me fallait l'apprendre à Chéchéké, attendu que ces hommes pourraient me rendre d'importants services en qualité de guides et de truchemans. J'appris ainsi que les marchands portugais de Loanda, de Mossamédès et de Benguela sont familiers avec ces régions de l'Afrique qui s'étendent, de l'ouest à l'est, du lac Bangoueolo à l'embouchure du Kafoué, et qui, pour nous, sont une *terra incognita*. Non seulement ils en connaissent les divers royaumes indigènes ainsi que leurs souverains,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le roi Sepopo. — Dessin de P. Dufour, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais ils savent par cœur jusqu'aux moindres chefs, avec les particularités de leur humeur; ils sont au courant de tous les reliefs et de tous les fleuves qui se rencontrent à l'intérieur du pays: seulement, de même que leurs collègues blancs de la côte ouest, ils ont grand soin de taire leurs connaissances, afin de ne point s'attirer dans ces contrées riches en ivoire et en gomme la concurrence de marchands des autres nations.

Comme je demandais à Sepopo de me fournir deux guides, l'un des trafiquants se hâta de prévenir sa réponse. Levant de nouveau son chapeau, il s'inclina jusqu'à terre, et, faisant un signe de croix, il jura, par la mère du Sauveur, que lui et son frère ci-présent étaient les deux meilleurs chrétiens qu'il y eût, et, partant aussi, les meilleurs guides que je pusse choisir. C'était sans doute une façon de répondre aux regards de méfiance que je ne pouvais m'empêcher de jeter sur ces deux hommes.

Il se fit de nouveau un silence de quelques minutes; puis Sepopo se mit à dire qu'il serait peut-être bon que j'apprisse la langue sérotsé ou celle des Makololos; il ajouta que je m'épargnerais ainsi bien des ennuis que Livingstone avait essuyés dans son voyage à travers la région septentrionale des Mamboés. Faute de pouvoir s'entendre avec les gens, le *Monari* (Livingstone) avait été pris par les chefs du pays pour un magicien tombé du ciel avec la pluie, et il ne les avait convaincus du contraire qu'en gratifiant chacun d'eux d'un fusil.

Sykendou demanda ensuite si l'*Anglais* (c'était moi) savait que ses services et ceux de son frère appelaient une bonne rémunération, sur quoi Sepopo le tranquillisa amplement. Ledit Sykendou réclamait en payement quatre dents d'éléphant du poids de quatre-vingts livres; je me contentai d'en offrir quatre pesant quarante livres, sous la condition que je les consignerais aux mains de Sepopo, qui ne les remettrait à mes guides qu'à leur retour de Matimboundou, point où ils devaient me conduire. Disons tout de suite que, lorsque quelques mois plus tard je quittai Chéchéké pour reprendre le cours de mes explorations, je partis sans les deux Mambaris: j'avais su, entre temps, qu'ils se livraient au commerce des esclaves, et appris en outre sur leur compte diverses particularités qui ne me permettaient plus de me confier à eux.

Ces préliminaires réglés, Sepopo promit de me fournir des embarcations avec un équipage qui me mènerait jusqu'à la Barotsé, où une autre escorte de Marutsés les relayerait, et ainsi de suite, de district en district, jusqu'au pays des Mamboés; là, ce seraient ceux-ci qui me conduiraient jusqu'à la *grande eau* (la mer), moyennant le don d'un fusil par homme; quant à mes équipes successives de rameurs, j'aurais à les payer en chemises ou en indienne. Le roi s'engagea par surcroît à donner des ordres pour que les peuplades riveraines du fleuve me fournissent, à moi et à mes compagnons, tous les vivres dont j'aurais besoin. Enfin, il me conseilla de marcher au nord dans la direction du lac Bangoueolo, parce que là je pourrais cheminer avec des porteurs et me passer d'embarcations, ce qui lui agréerait pour son compte, et diminuerait pour moi les dangers du voyage. Que de fois par la suite je me suis repenti de n'avoir pas suivi l'avis de Sepopo! Mais j'avais pensé que je rendrais plus de services à la science si je suivais le Zambèse jusqu'à ses sources, et j'avais espéré, d'autre part, que le trajet en canot me fatiguerait moins et me permettrait de réserver mes forces pour la grande excursion par terre que j'aurais à faire ultérieurement.

Toujours est-il que je résolus de retourner le plus tôt possible à Panda ma Tenka afin d'y mettre ordre à mes affaires, puis de revenir à Chéchéké pour reprendre mon voyage en amont. En attendant, le 22, j'allai visiter l'endroit où devait s'élever la nouvelle ville de Sepopo; les travaux de bâtisse marchaient bon train; sur la rivière s'agitaient nombre d'embarcations dans lesquelles on entassait de l'herbe, des pieux, des roseaux; les unes, toutes chargées, coupaient par le travers, pour venir débarder au rivage; d'autres, au contraire, démarraient du bord; c'était, en aval et en amont, un va-et-vient des plus animés. On voyait cheminer, isolément ou à la file, des hommes et des femmes disparaissant sous le faix d'énormes faisceaux de gramens qui balayaient presque le sol derrière eux; d'autres escouades d'indigènes portaient, au moyen de bâtons, de gigantesques vases d'argile, provenant des greniers du roi, et destinés à prendre place dans les nouveaux magasins en voie d'érection.

De temps en temps, j'apercevais un toit ambulant qui se mouvait devant moi parmi les grandes herbes. Au premier abord, je ne m'expliquai pas le mode de locomotion de l'habitacle; puis, en regardant bien, je discernai des pattes noires qui se trémoussaient dans le haut gazon: c'étaient les jambes des porteurs nègres qui, au nombre de dix, de vingt ou de trente, véhiculaient ces coupoles de chaume à travers la plaine. A leur partie antérieure était ménagée une petite ouverture par laquelle le chef de l'équipe pouvait voir devant lui.

Beaucoup de ces travailleurs passaient en chantant, quelques-uns en dansant, d'autres en trottant très allégrement. Les « reines » elles-mêmes se mêlaient de la besogne: j'en vis plusieurs s'avancer, dans tout l'orgueil de leur dignité, accompagnées d'un groupe de servantes portant des bottes d'herbes.

Le lendemain arrivèrent de la Barotsé plusieurs pirogues que le roi mit à ma disposition, en m'engageant à retourner au plus tôt à Panda ma Tenka pour revenir bien vite à Chéchéké. En attendant, j'allai m'installer dans la nouvelle ville, au domicile de Blockley, et je restai là jusqu'au 30 août, m'occupant d'enrichir mes collections ethnographiques, d'étudier les usages des diverses tribus du royaume, et d'apprendre l'idiome sessouto.

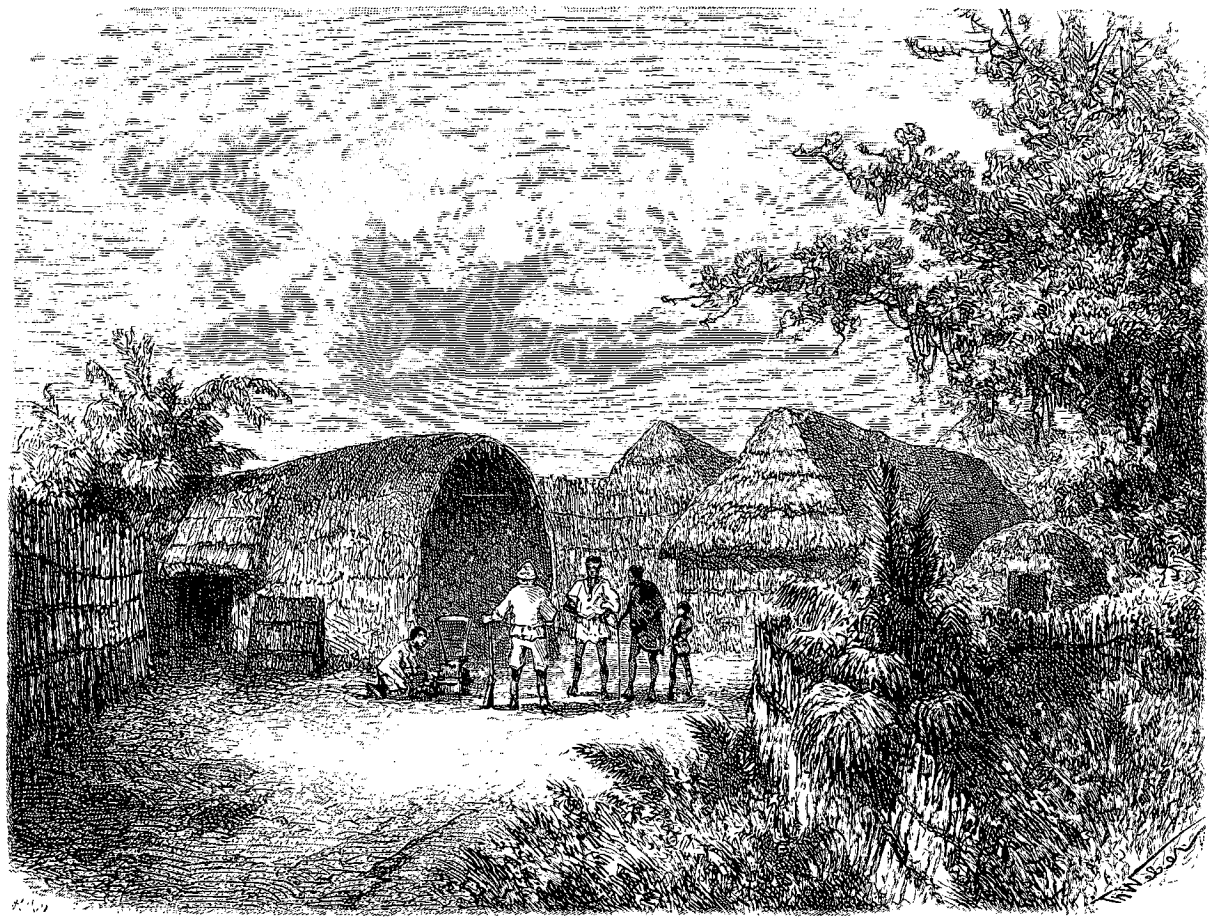
Le roi des Marutsés jouit d'une autorité absolue: le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pays et ses habitants, tout lui appartient. Toutefois, abstraction faite de Sepopo, qui était un véritable tyran, il est rare que le prince s'approprie le bien d'autrui. Le roi ou la reine (au nord du Zambèse, on préfère obéir aux femmes, qui sont moins cruelles que les hommes) désigne, de son vivant, l'héritier du trône, qui peut être un garçon ou une fille, mais qui doit toujours avoir pour mère une Marutsé. Chez les Betchouanas, c'est le premier mâle né de la première femme du prince qui est l'héritier présomptif, et cette loi est si rigoureusement observée que, même dans le cas où le souverain légitime vient à mourir prématurément, c'est le premier fils posthume mis au jour par la reine douairière qui recueille de droit la succession.

En 1875, Sepopo décida que la couronne irait à sa petite fille âgée de six ans : en droit, c'eût été Moquaï, sa fille aînée, qui eût dû être appelée à lui succéder; mais comme, en sa qualité de reine des Maboundas, elle avait un parti puissant dans le pays, le roi jugea dangereux de la choisir. La première femme du monarque porte le nom de « mère du royaume ».

Sepopo passe pour le premier magicien et naka du pays, et il en abuse pour commettre les crimes les plus abominables et se jouer odieusement de son peuple,



Ma maison à Chéchéké (voy. p. 34). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

bien que convaincu, pour sa part, de l'absurdité de beaucoup de ces pratiques.

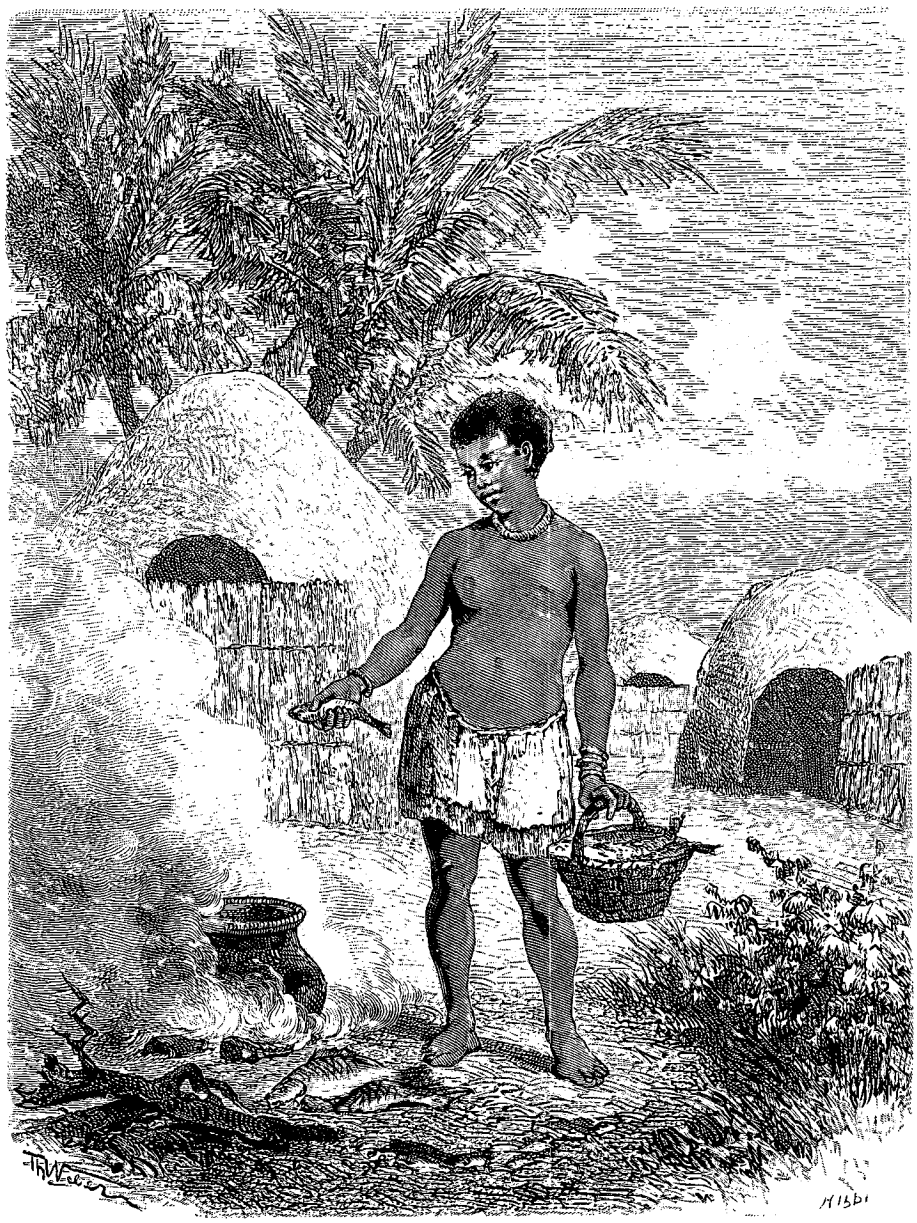
Ses revenus ne laissent pas d'être fort grands. Outre ses immenses propriétés rurales, qu'exploitent soit de nombreux colons requis dans cette vue parmi ses sujets, soit ses diverses épouses, chacune avec tout un train domestique, les impôts directs et le tribut qu'il perçoit représentent une quantité prodigieuse de choses, de nature à combler tous les vœux d'un prince marutsé, et se montent à une valeur considérable. Comme la gomme élastique et l'ivoire, dont il a le monopole d'État, constituent les articles d'échange par excellence, il en résulte que le roi est proprement le premier trafiquant du pays. Il achète souvent des voitures entières de marchandises, valant de soixante-quinze mille à cent vingt-cinq mille francs, dont il distribue la plus grande partie aux personnes de son entourage ou à des visiteurs de rencontre venus des districts éloignés de l'empire.

La vie même de ses sujets est entièrement à sa discrétion ; il peut réduire en esclavage qui il veut, autant de gens qu'il lui plaît; il peut s'emparer de toute femme pour laquelle il se sent féru de désir; il n'a qu'à mettre tout bonnement le mari de côté, ou à le gratifier d'une autre épouse. Libre également au monarque d'enlever des enfants à leurs parents, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu qu'il ait besoin d'eux pour telle ou telle pratique de magie. Les reines régnantes, elles aussi, peuvent prendre pour mari qui elles veulent, sans se préoccuper de savoir si leur élu est, oui ou non, déjà engagé dans les liens de l'hyménée. Enfin le souverain a droit à ce qu'il y a de plus beau, soit entre les denrées d'échange provenant des peuples voisins ou des blancs, soit parmi les objets d'art fabriqués dans le royaume. Ce serait un crime de lèse-majesté que de posséder quoi que ce soit de plus remarquable ou de plus précieux que ce que possède le monarque lui-même. Bien des fois il m'est arrivé d'offrir à des indigènes des articles sortant de l'ordinaire, et on me les refusait en disant : « Impossible d'accepter cela ; nous ne savons pas si Sepopo a le pareil. »

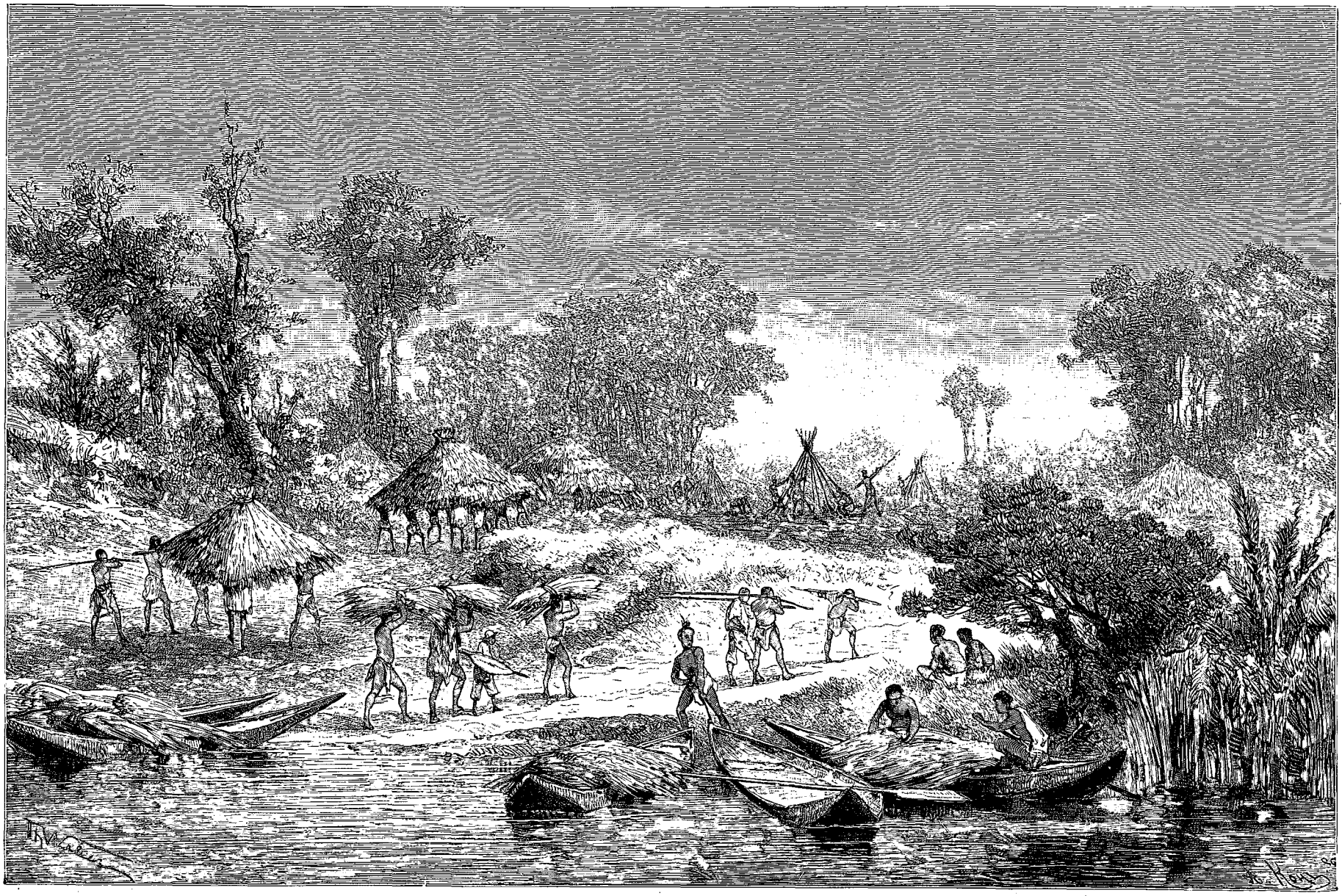
Parmi les diverses peuplades du royaume, les



Moquaï (voy. p. 35). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

Marutsés m'ont paru des constructeurs plus pratiques que les autres tribus, leurs subordonnées. J'ai remarqué, chez eux, trois types d'architecture essentiellement distincts : la forme concentrique, la forme cylindrique et la forme oblongue. La première consiste en deux habitacles, dont l'un, moindre de pourtour, mais plus élevé, est enclavé dans une autre construction plus vaste et plus basse, le tout recouvert d'un immense toit en pain de sucre. La hutte intérieure est en forme de cône tronqué, et a, sa toiture à part, une voussure basse; l'autre dessine un cylindre. Le toit commun, qui, à partir du sommet de la construction intérieure, va s'élevant jusqu'à deux mètres au-dessus de l'extérieure, est muni, à sa périphérie, d'une rangée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fondation du nouveau Chéchéké (voy. p. 38). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de supports, qui forme en avant de tout l'édifice une ombreuse véranda. C'est aux femmes qu'incombe le soin de bâtir ces demeures[1], à l'aide de matériaux préalablement nivelés et revêtus de ciment que leur apportent leurs maris ou des tâcherons requis *ad hoc*.

Chaque hutte intérieure a généralement de six à douze mètres de circonférence, et tout alentour on creuse un petit sillon, où est fichée une haie de roseaux assujettie par des ligaments de feuilles de palmier. Après que les hampes ont été garnies de mortier, on coiffe l'habitacle de son toit conique, puis on pratique dans la paroi de roseau une ouverture demi-ovale, correspondant d'ordinaire avec l'entrée de la cour, et dont l'encadrement reçoit une moulure artistique de ciment.

On procède de la même façon pour l'établissement de la hutte extérieure, qui a de douze à vingt-quatre mètres de pourtour; seulement, ici, le mur d'enceinte ayant à supporter le poids du toit commun, on le consolide par un certain nombre de poteaux écorcés, distants l'un de l'autre d'un demi-mètre au plus, et égalant le mur même en hauteur ou le dépassant de quelques centimètres. Là encore, juste dans l'axe de la baie du bâtiment intérieur, on pratique une porte, de deux mètres et demi de hauteur environ sur quatre-vingts centimètres ou un mètre de largeur, après quoi on pose la toiture et l'on enfonce dans le sol, à un mètre ou un mètre et demi en avant, les pieux de soutènement de la véranda. L'espace compris entre cette colonnade circulaire et la hutte extérieure est transformé en un terre-plein maçonné qui constitue une sorte de trottoir.

Reste ensuite à ériger le grand toit commun à tout l'édifice : c'est la partie la plus délicate de l'ouvrage. Quarante ou soixante travailleurs commencent par soulever ensemble, au moyen de perches de trois ou quatre mètres de longueur, l'énorme couvercle qu'il s'agit de hisser; puis, successivement, chacun d'eux échange son pal pour un plus long, et de nouveau, l'équipe, procédant en mesure, pousse en l'air les lacis de roseaux, de manière à en poser un des rebords sur le faîte de la construction intérieure; il n'y a plus alors qu'à le soulever avec circonspection de l'autre côté pour l'établir d'aplomb à sa place. On rogne ensuite les hampes inégales qui pointent au-dessus de la véranda, et, hommes et femmes, tout le monde se met à garnir le toit avec des gramens cueillis de l'année précédente, en le calfatant tout d'abord d'une couche imperméable, de quinze à trente centimètres d'épaisseur, et en l'enlaçant ensuite à l'aide de cordes végétales pour empêcher que le vent ne décapite l'édifice.

Une très grosse affaire, ajoutons-le, c'est le polissage du ciment grisâtre et surtout l'achèvement des châssis de la porte intérieure, qu'on décore symétriquement de minces liteaux finement exécutés.

Le roi possède dans sa cour trois habitacles de ce genre, disposés en triangle isocèle; deux reines, ou trois, en ont pour elles un semblable, et chaque dignitaire en a un ou deux. Mais c'est, paraît-il, dans la Barotsé que les habitations princières sont particulièrement belles et solides.

Autour des demeures royales règne une clôture elliptique, puis un double cercle de huttes concentriques (six ou huit généralement) qui servent à loger les reines; un peu plus loin se trouvent le magasin de Sa Majesté, le département des cuisines, et la hutte des musiciens de la cour; dans un quatrième rayon s'élèvent la maison du Conseil, arrangée dans le style européen, et les logements des domestiques des deux sexes; enfin, dans un cercle encore plus éloigné, habitent les chefs. Si, comme c'était le cas au nouveau Chéchéké, les bâtiments royaux touchent à la berge d'une rivière, les chefs sont groupés sur un segment de cercle où chacun a son emplacement dûment mesuré. La nuit, pour tenir les carnassiers à distance, on clôt l'entrée des cours d'une porte de roseau.

Un second type architectural, usité surtout chez un groupe de la nation marutsé, c'est, je l'ai dit, la construction de forme cylindrique. Les huttes de ce genre sont hautes, rarement maçonnées, ou maçonnées seulement à l'intérieur. Elles ont un diamètre de trois à quatre mètres, avec une toiture en roseau d'un mètre à un mètre et demi de hauteur, portant à son extrémité supérieure divers enjolivements de bois et de ligaments en herbe ou en paille.

Il y a en outre la construction à pignon, avec une entrée médiane basse, correspondant à celle de la cour, et présentant des crêtes en avance destinées à garantir de la pluie et à rendre la clôture plus hermétique. Les faisceaux de matière herbacée, qui se rejoignent en voussure par le haut, sont assujettis transversalement par un mince lattis de même sorte. Dans les demeures un peu importantes, le pignon a pour support quatre ou cinq poteaux, et l'intérieur de la hutte est divisé en deux moitiés inégales par une cloison de nattes; le compartiment le plus petit est la pièce de réception, l'autre la chambre à coucher. Les grandes demeures ont jusqu'à deux constructions à pignon de cette espèce; si le propriétaire est un homme aisé, il y a en outre, d'ordinaire, une hutte ronde qui sert de grenier, et, chez les chefs, un autre habitacle semblable affecté aux délibérations. La cour est en forme d'ovale allongé, et le corps de logis principal a la façade tournée vers l'entrée.

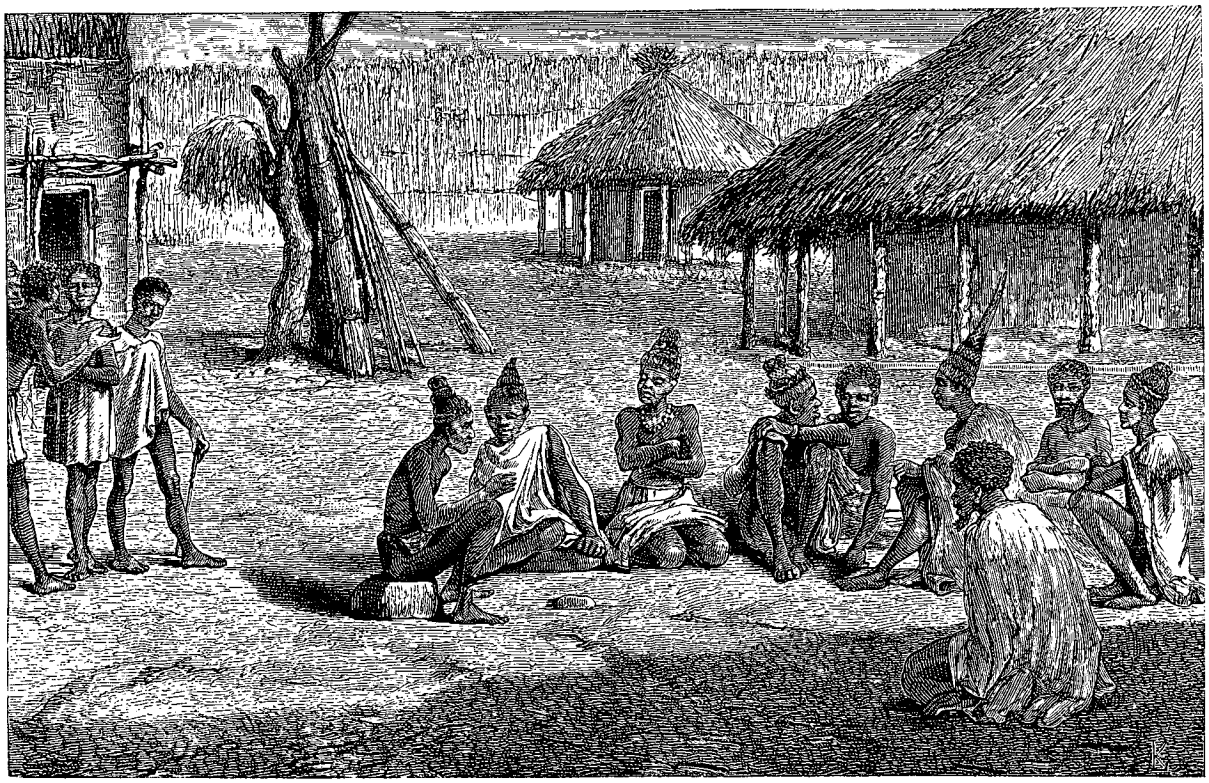
En dehors des trois constructions susnommées, j'ai remarqué dans l'enclos royal trois autres huttes dont l'aspect m'a frappé : c'est d'abord la pharmacie du roi et sa chambre de bain, hangar reposant sur de minces poteaux, de trois mètres environ de largeur, avec un pilier central de cinq mètres de haut, auquel étaient accrochés de petites corbeilles, des calebasses, des sachets, des cornes d'antilopes, des ossements, des colliers de corail; puis des espèces de vases contenant des herbes médicinales, des poisons destinés aux gens

1. Celles du roi sont construites par les reines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

condamnés à mort; puis toutes sortes de talismans, d'engins magiques, d'objets en bois, en roseau, des défenses d'éléphant ou d'hippopotame, des gousses de fruits, des griffes d'animal, des os pulvérisés, des écailles de lézards et de crocodiles, des peaux de serpents, des morceaux de drap et de laine. Par terre, dans divers récipients, se voyaient des bibelots analogues, et à la paroi intérieure était appendue une boîte de pharmacie dont un trafiquant portugais avait fait don à Sepopo. J'allais oublier une petite collection d'instruments de musique. C'était là que, chaque soir, on apportait une énorme vasque de bois ronde où Sa Majesté prenait son bain.

En avant de ce pavillon s'en trouvait un autre plus petit, avec une toiture prismatique, où l'on pouvait contempler d'informes dents d'éléphant, butin conquis à la chasse, et quelques vases remplis de toutes sortes de talismans dont le roi se servait dans ses expéditions cynégétiques. Derrière la hutte de réception s'élevait un troisième habitacle pareil, mais beaucoup plus petit, que soutenait un tronc d'arbre : celui-là était garni d'une quantité de queues d'éléphant, épaves triomphales des gros pachydermes qu'on avait tués près de Chéchéké, et d'un choix de zagaies, les plus grandes et les mieux confectionnées qu'il y eût dans tout le pays, et qu'on gardait là à l'abri de l'humidité. Entre cette cabane et la haute clôture de roseaux étaient encore serrées, sur des tréteaux de bois ou sur des bâ-



Case de Sepopo. — Gravure tirée de l'édition allemande.

tons, des écuelles d'argile ou des calebasses pleines de talismans utilisés à la chasse. Dans mes courses à travers la ville, j'ai remarqué de même dans chaque cour un pilier ou un petit tronc d'arbre sec planté dans le sol, où étaient appendus des crânes d'antilopes et des vertèbres de grands mammifères, trophées racontant les exploits du propriétaire. A la mort de celui-ci, tous ces objets sont déposés sur sa tombe.

Le 26, comme je me promenais le long du fleuve, je vis un crocodile émerger de l'eau et fondre sur un homme qui se trouvait dans une barque; l'indigène n'eut que le temps de sauter d'un bond sur la grève.

Le 27, j'insistai à plusieurs reprises auprès du roi pour qu'il me fournît des embarcations, afin que je pusse aller à Panda ma Tenka; mais il se borna à me payer de faux-fuyants. La veille, il avait, en mon honneur, fait exécuter une danse mabounda, qui n'est certes pas ce qu'il y a de plus décent, et l'on apprendra peut-être avec quelque intérêt que les nègres du cru eux-mêmes ont si bien conscience du caractère incongru de ce pas chorégraphique, qu'il n'est dansé que par des hommes masqués.

Au point de vue des aptitudes musicales, les peuples de l'État marutsé-mabounda semblent singulièrement avancés, encore que, comme instrumentistes, ils trouvent des rivaux dans les noirs de la côte sud-est qui ont de fréquentes relations avec les Portugais, et que, comme chanteurs, ils soient primés par les Zoulous Matabélés. C'est dans ce pays que, pour la première fois, j'ai rencontré un prince nègre entretenant pour

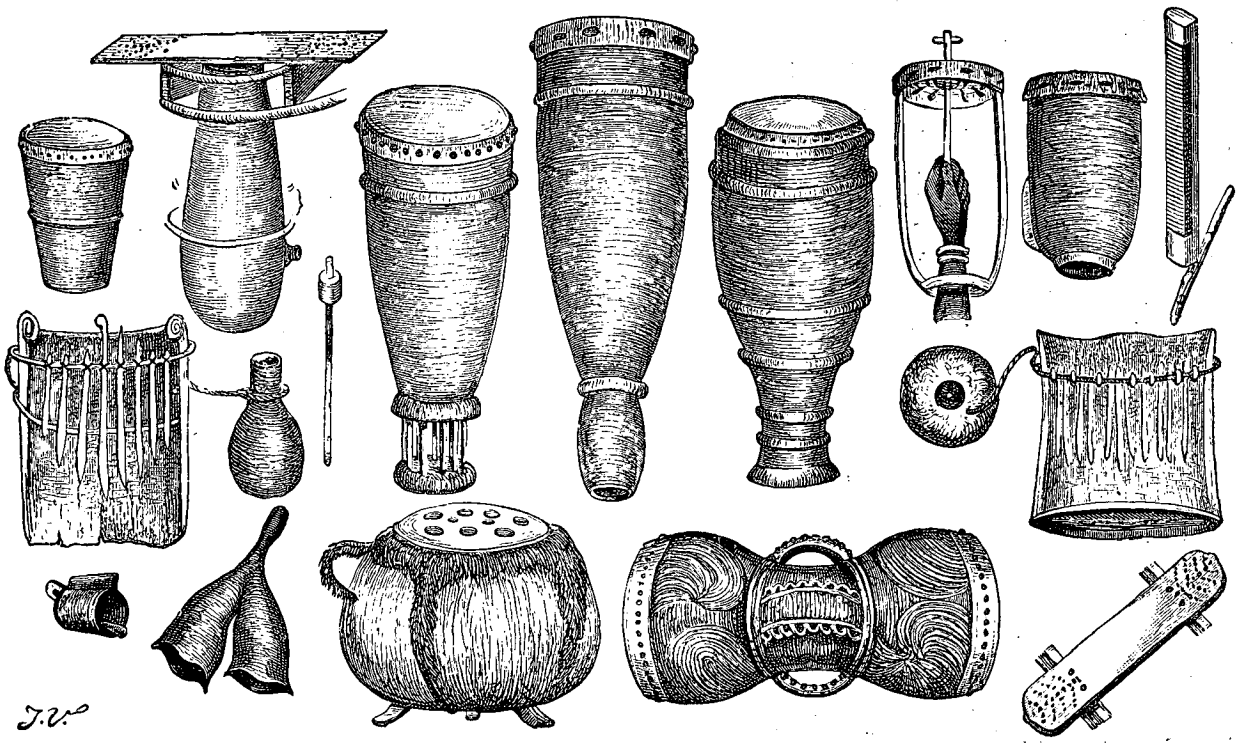
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son amusement et sa gloire un orchestre de musiciens indigènes.

Cet orchestre consiste, je l'ai dit, en plusieurs tambours, les uns oblongs, de forme tubulaire ou en cône tronqué, les autres doubles et en forme de sablier, sur lesquels on tape avec la paume de la main et les doigts; les caisses doubles se portent au cou par une courroie; quant aux tambours simples, les exécutants sont à cheval dessus. Mais les instruments les plus importants sont les calebassses-épinettes qu'on nomme *myrimbas*, et qu'on porte au cou comme les caisses doubles. L'orchestre se compose de vingt hommes, dont une moitié seulement joue chaque fois, afin qu'il en reste un nombre suffisant de réserve pour le service de nuit. C'est pourquoi aussi, des deux citharistes royaux, il n'y en a généralement qu'un qui « donne ». Ces virtuoses sont tenus d'être en même temps des chanteurs, afin que, dans les pauses, ou quand les instruments ne jouent qu'en sourdine, ils puissent moduler d'une voix perçante les louanges de Sa Majesté.

Ceux des musiciens qui sont « commandés » doivent être prêts, à chaque instant, à jouer devant le roi ou devant toute personne par lui désignée ; ils ont à recevoir le monarque à son entrée dans la ville, à l'accompagner dans ses promenades, et à paraître aux danses publiques, aux mariages, etc., mais seulement sur un ordre exprès du prince.

Outre les trois variétés de tambour précitées et diverses *sylimbas* (sortes de cithares), il y a, dans cet

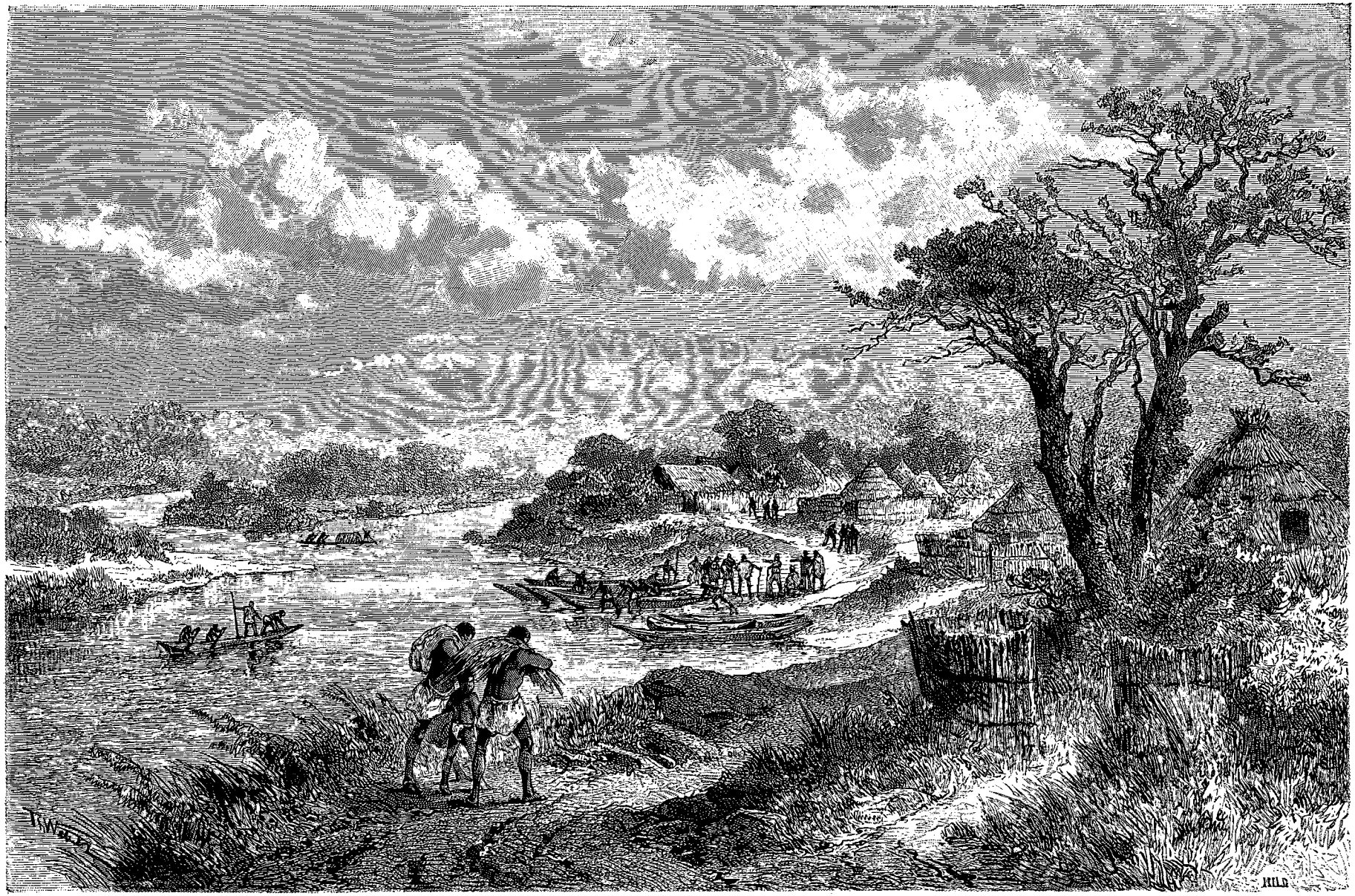


Instruments de musique. — Gravure tirée de l'édition allemande.

orchestre de cour, des instruments à archet faits de nervures de bois de latanier, une double cloche sans battant, des sonnettes de gousses végétales, de petits fifres d'ivoire, de bois et de roseau. Les instruments à cordes servent à la « danse des éléphants », les cloches à la « danse *kichi* », les sonnettes aux cérémonies nuptiales. Pour la danse « prophétique » des Masoupias, le roi prête aux exécutants de petites calebasses évidées en forme de bouteilles, percées de trous et remplies de graines sèches, dont on tire en les secouant des résonances de grelots. Tous les instruments de l'orchestre royal sont la propriété du souverain, de sorte que je n'ai pu enrichir ma collection de certains spécimens particulièrement curieux parmi ces engins musicaux; en revanche, je me suis procuré quelques petites cithares. Ajoutons que chaque commune, chez la plupart des tribus, possède de petits tambours oblongs, conservés dans la hutte du Conseil, et qui servent lors de certains exploits cynégétiques, dans les réjouissances et aux enterrements.

Les mélodies et les airs locaux sont généralement monotones, quoique assez variés, et de nature à être appris en peu de temps. Il va de soi que cette musique est purement mécanique ; seuls, les joueurs de cithare m'ont paru faire exception à ce point de vue. Je mentionnerai notamment les deux citharistes du roi, deux vieillards, qui jouaient, en vérité, avec sentiment, en s'accompagnant d'un chant, ou plutôt d'un bourdonnement, toujours à l'unisson de leurs accords, avec des effets de sourdine, des notes filées *piano* et *pianissimo*, qui allaient ensuite peu à peu se renforçant, et où je n'ai pas retrouvé, Dieu merci, ces éclats de voix rauques et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Port de Chéchéké (voy. p. 38-47). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cacophones et cet effroyable *fortissimo* où excellait le gosier du maître tambour.

D'autres instruments, dont je regrette d'avoir à constater la présence chez les Marutsés, ce sont quatre tambours spéciaux, dont on n'use qu'en temps de guerre, et que l'on conserve d'ordinaire dans la maison du Conseil. La superstition locale en a fait des engins particulièrement sinistres : leur coloris rouge, les taches rouges qui en maculent la peau, tout décèle leur rôle sanguinaire. Ces caisses renferment des morceaux de chair et d'ossements, des doigts et des orteils coupés sur les corps tout vivants de pauvres enfants de notables, pour servir d'amulettes destinées à garantir le nouveau Chéchéké du fléau de la guerre et du feu et à mettre le royaume à l'abri de toute incursion.

La danse dont je fus, je l'ai dit, régalé le 26, est un usage mabounda : c'est celle que l'on nomme *kichi;* on ne l'exécute jamais que sur l'ordre du roi, et rien n'est moins convenable. Elle est dansée par deux hommes ou quatre, dont un ou deux sont chargés de représenter un personnage féminin, avec accompagnement des grands tambours de roseau. Autour des danseurs se tient un groupe de jeunes gens qui scandent le tambourinement en chantant et en frappant dans leurs mains; de ce groupe se détachent un, puis deux nouveaux danseurs qui, se tournant vers le roi, entament à leur tour leurs contorsions de corps.

Danseuse masquée (danse kichi). — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition allemande.

La mimique la plus ordinaire consiste en ceci, que l'un des danseurs fait le geste d'aborder l'autre, lequel se dérobe à l'étreinte. Les costumes employés pour la circonstance sont également la propriété du monarque; aussi manquent-ils à ma collection. Ils se composent d'un masque, d'une cotte à treillis et d'une ceinture lombaire.

Le masque, modelé en argile et en bouse de vache, est enduit d'ocre rouge et de chaux, et constitue une des branches de l'industrie mabounda. Il est beaucoup plus grand que la tête, qu'il recouvre entièrement, y compris le cou, et ressemble à un casque muni d'une visière rabattue; de petits trous y sont percés pour les yeux, la bouche et parfois aussi le nez. Sa forme tourmentée et grotesque rappelle la grimace d'une gargouille. Au sommet se trouvent des bosselures; celle du milieu est ornée de poils de queue d'antilope gno, et les autres portent des aigrettes. Au-dessous de ce masque est la cotte, longue casaque d'écorce fermée sur le corps, avec des manches et des gants pareils; puis, au-dessous encore, sont de grands bas de même fabrication. Enfin, des hanches à la cheville pend une couverture de laine plissée, et par-dessus, devant et derrière, se met une peau de bête. A part un bouchon de paille que le masque femelle s'enroule, en guise de ruban, autour du cou, l'accoutrement des deux sexes est le même; les ornements de tête sont seulement plus excentriques chez le mâle.

Ajoutons que, par derrière, à l'anneau de métal dont les hanches sont ceintes, se trouve attachée une sonnette qui tinte aux moindres mouvements.

Cette danse *kichi*, qui attire toujours grand nombre de curieux, mais que les enfants n'ont pas le droit de regarder, s'exécute à Chéchéké une fois à peu près par quinzaine.

A chaque visite qu'il nous faisait, Sepopo arrivait avec toute une suite de domestiques chargés de grandes quantités d'ivoire que Blockley lui échangeait contre des fusils et de la poudre; puis, durant le souper, paraissaient les tireurs commandés pour aller à la chasse le lendemain matin; le roi distribuait à chacun d'eux un litre de poudre environ, et regardait attentivement son homme pour le reconnaître. Les médecins porteurs de talismans assistaient en gé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

néral à cette distribution. Blockley se plaignait des exigences du prince, qui, à chaque nouveau marché, réclamait un présent considérable. C'était Westbeech qui l'avait si bien habitué à cela qu'il lui fallait toujours son cadeau. Westbeech, au début, était le seul trafiquant qui, de la rive droite du Tchobé, débitât ses marchandises au bord du Zambèse; aussi pouvait-il sans risque en demander le prix qu'il lui plaisait; quand, plus tard, d'autres marchands, alléchés par ce succès, vinrent à Chéchéké, ils se trouvèrent complètement à la discrétion du roi, et comme, par surcroît, ils surenchérissaient l'un sur l'autre, ils n'eurent pas lieu d'être satisfaits de la façon dont marchait leur commerce.

Le 28, j'allai voir Sepopo, pour reparler avec lui de mon voyage. Je le trouvai d'abord de mauvaise humeur, à la suite d'une dispute avec Blockley, mais je parvins à le rasséréner en lui racontant quelques épisodes amusants de mes excursions. Il se mit alors à me tracer dans le sable avec sa baguette l'itinéraire que je devais suivre, et à me dessiner le cours du haut Zambèse et de ses affluents : le cœur me battait littéralement de joie. Sepopo, enchanté de l'intérêt que je prenais à ce qu'il me disait, appela alors deux hommes qui passaient : c'étaient deux Manengos du haut Zambèse ayant plusieurs fois parcouru les contrées que le roi me décrivait. Celui-ci les pria de vouloir bien me renseigner à leur tour sur la route à suivre, et je dois dire que leurs indications s'accordèrent parfaitement avec celles que le roi venait de me donner.

Un des médecins de Sepopo. — Dessin de E. Ronjat, d'après l'édition allemande.

Le même jour, dans l'après-midi, j'avais visité les cuisines royales, qui occupaient un nombreux personnel, et qui étaient sous la direction d'une femme. D'énormes vases remplis de grain y étaient posés sur des étagères dans des huttes spéciales de nattes et de roseaux. L'ensemble était d'une extrême propreté.

Juste à ce moment, sur un foyer bas placé au milieu de la cour, et dont le feu reste constamment allumé, un domestique faisait cuire un quartier d'hippopotame dans une grande chaudière. La chair étant à peu près à point, on la mit sur un plat de bois, on la dépeça et on l'envoya à la reine.

Le soir, assez tard, survint un messager de Panda ma Tenka, annonçant que Westbeech y était arrivé avec le trafiquant Francis de Chochong. Comme j'espérais avoir le lendemain matin des canots pour partir, je passai toute la nuit à travailler.

Le 29, de bonne heure, en effet, on vint me chercher pour que je m'embarquasse. Les pirogues devaient me conduire jusqu'à la bourgade de Makoumba, et demeurer en cet endroit pour rapporter ensuite à Chéchéké les marchandises expédiées par Westbeech. Mon voyage en aval ne fut pas moins agréable que l'avait été ma course en amont.

Nous couchâmes à une anse du rivage, et, le lendemain matin, nous repartîmes, l'équipage forçant le plus possible la marche, de sorte que notre vitesse fut d'environ huit kilomètres à l'heure. Arrivé à Impaléra, j'y trouvai Blockley et Francis, avec un employé du premier, qui se disposaient à venir saluer Sepopo.

Ils avaient laissé leurs chariots à Panda ma Tenka. Cette fois encore, comme dans tous ses voyages, Francis avait avec lui sa femme, également estimée des noirs et des blancs. Il était venu avec deux wagons et un de ses parents éloignés, un nommé Oppenshaw, qui était son commis. Westbeech, marié depuis quelques mois seulement à la fille d'un fermier du Transvaal, amenait aussi sa jeune épouse; il avait en outre avec lui un employé et un sieur Walsh, ancien soldat, puis guichetier à Hope-Town, qui s'entendait parfaitement à écorcher les oiseaux. Les deux trafiquants, après avoir été voir Sepopo, se proposaient de revenir au plus vite à Panda ma Tenka, pour gagner de là les chutes du Zambèse, afin de faire voir à leurs femmes cette merveille de la nature africaine.

Je reçus par leur entremise ma correspondance, notamment des lettres de ma chère patrie, d'autres des champs de diamants, des mines d'or du Transvaal, et soixante journaux dont les marges blanches devaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'être plus tard d'une grande utilité ; dans le tas se trouvait le *Diamond News*, avec mon premier article touchant ma troisième exploration.

Le passage du Tchobé me paraissait facile à effectuer ; mais j'avais besoin d'hommes pour porter à Panda ma Tenka les objets que j'avais recueillis à Chéchéké, et l'ivoire, prix des bœufs que j'avais vendus à Blockley. Cette partie du trajet me causa beaucoup d'ennuis et de désagréments. Le manque de porteurs et l'état de la chaloupe, qui faisait eau par un trou large comme la main, mirent fort en péril mes collections et me tinrent sur un qui-vive continuel. Arrivé au val Léchoumo, j'y trouvai les officiers anglais dont j'ai déjà parlé, MM. Loud et Fairly, qui se proposaient de retourner voir Sepopo.

Ils m'autorisèrent à user de leur chariot jusqu'à Panda ma Tenka. Dans la nuit du 2 au 3, on alla querir le véhicule, et je repris ma route. En gagnant la plaine Gachuma, je remarquai que la combustion des herbes de la forêt avait eu pour effet de diminuer le nombre des mouches tsétsé. Le gazon nouveau commençait à percer.

Le 4, à midi, nous arrivâmes à la plaine de Gachuma ; dans les places demeurées herbeuses, le gibier abondait. Deux des chevaux de l'attelage appartenaient, comme la voiture, aux officiers anglais, qui, par malheur, les avaient confiés au plus négligent de leurs domestiques.

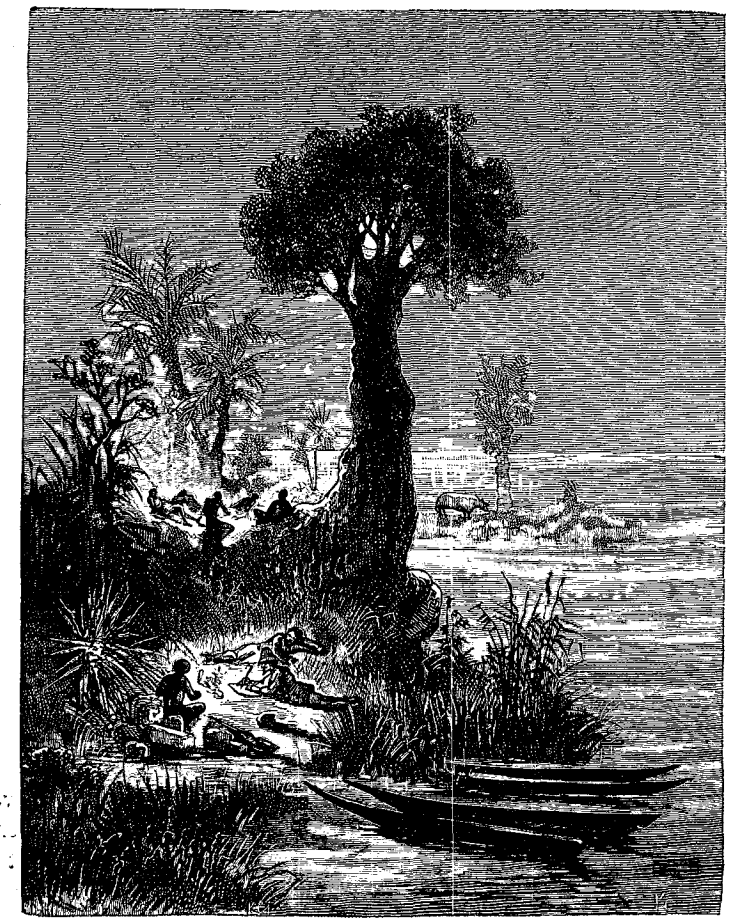
Dans la matinée du 5, ce dernier, sans vouloir écouter mes observations, partit en avant avec les deux bêtes.

Quand nous approchâmes de l'endroit où se trouvait le baobab, je recommandai à mes hommes d'inspecter avec soin les alentours, sûr que j'étais que l'entêté domestique avait rencontré le lion. D'abord, comme le jour ne faisait que poindre, nous n'aperçûmes rien ; bientôt toutefois le conducteur du chariot avisa mon gaillard, juché sur un arbre ; près de lui, il n'y avait plus qu'un cheval, celui du capitaine Loud ; mais l'œil exercé du Hottentot distingua bien vite dans un fourré, à quelques centaines de pas de là, un lion en train de se retirer.

J'examinai à mon tour les environs, et je ne tardai pas à discerner par terre, à quelques pas de la route, le second cheval ; il était éventré, et l'on voyait, aux morsures de son dos, de quelle façon il avait été assailli.

A trois cents pas à peu près en deçà du baobab précité, le domestique avait été attaqué par le lion ; en fuyant, il était tombé à bas de sa monture ; mais le fauve, sans s'occuper de lui, avait continué de poursuivre les bêtes. La housse que portait le cheval gris de M. Fairly étant venue à glisser, l'animal s'était trouvé gêné dans sa course, de sorte que le lion l'avait attrapé et terrassé. Pendant ce temps, le nègre s'était réfugié sur le mapani le plus proche, et il y était resté jusqu'à l'arrivée de notre chariot. Quant à l'autre cheval, il s'était mis à paître tranquillement à une soixantaine de pas de l'arbre. Moi et nos gens, nous essayâmes de donner la chasse au fauve ; mais ce fut peine perdue.

Le 5, nous étions à Panda ma Tenka.

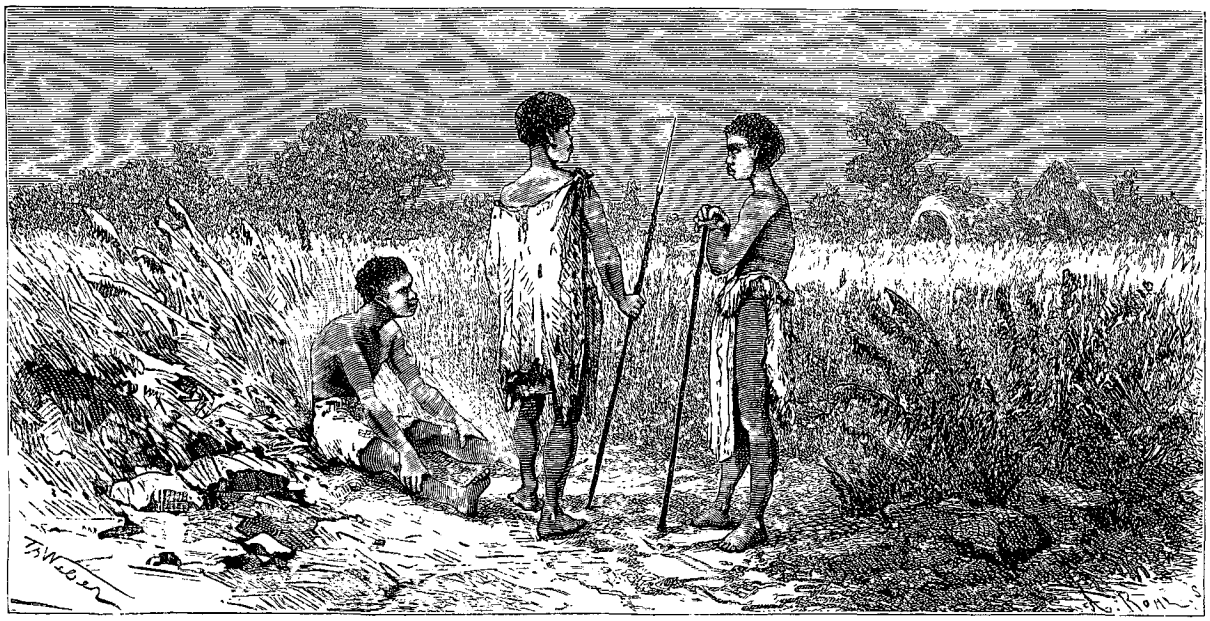


Sur les bords du Zambèse (voy. p. 47). — Gravure tirée de l'édition allemande.

Extrait de l'allemand par Jules GOURDAULT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Masoupia. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

AU PAYS DES MARUTSÉS,

ÉPISODES DES VOYAGES DE M. LE DOCTEUR É. HOLUB SUR LE HAUT ZAMBÈSE[1].

1875-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

En route pour les chutes Victoria. — L'étang de Tchetcheta; phénomènes de flore et de faune aquatiques. — Notre campement près des chutes. — Le site fluvial et ses perspectives. — Péripéties comico-tragiques d'une chasse au lion sur les rives du Zambèse. — Nouveau séjour à Chéchéké. — Les femmes du roi Sepopo. — Incidents de chasse.

Une fois à Panda ma Tenka, je m'occupai des apprêts de mon grand voyage, et aussi de trouver de nouveaux domestiques, car je me vis obligé de congédier Pit, et Theunissen refusait de m'accompagner plus avant. Je fus aidé en cette circonstance par MM. Westbeech et Francis. Informés de mon embarras, ces deux négociants me promirent de me procurer une escorte parmi les Manansas qui habitent au sud des chutes Victoria, ou chez les Batokas leurs voisins, à la condition que je les accompagnerais auxdites chutes, qu'ils voulaient faire voir à leurs femmes. J'acceptai l'offre sans hésiter, et, en outre, avant le départ, j'eus la chance de mettre la main sur un Masoupia que je baptisai « l'éléphant ». Il était venu du Zambèse pour s'engager au service d'un indigène ou d'un chasseur blanc.

Les districts que nous avions à traverser étant infestés par la mouche tsétsé, force nous fut de laisser les chariots et les bœufs à la plaine Gachouma, pour prendre, à partir de ce point, une charrette traînée par six coursiers aux longues oreilles. Notre caravane se composait des personnes suivantes : Westbeech et sa femme, le couple Francis, Bauren, Oppenshaw, Walsh et moi, plus quatre métis du Cap, mon domestique masoupia, et vingt Makalakas et Matabélés, employés à porter nos vivres, nos ustensiles de cuisine et nos couvertures.

Nous demeurâmes sur la plaine Gachouma jusqu'au 15, à nous construire une clôture portative de défense pour nos chariots, car de nombreuses pistes de lions nous obligeaient à la plus grande prudence.

L'après-midi, on repartit, pour fournir un trajet de dix kilomètres, d'abord sur la plaine, puis dans une forêt très sablonneuse, et ensuite par cinq vallons à fond plat, couverts de grandes herbes, et sillonnés de *spruits* presque tous à sec, qui allaient se jeter dans la rivière de Panda ma Tenka. En traversant le troisième vallon, nous aperçûmes une troupe de girafes qui filaient en aval à six cents pas de nous. Sur tout ce parcours, du reste, jusqu'à la cinquième vallée, où nous campâmes, le gibier se montrait en abondance (gazelles orbeckis, antilopes deukers, steinbocks, élans,

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

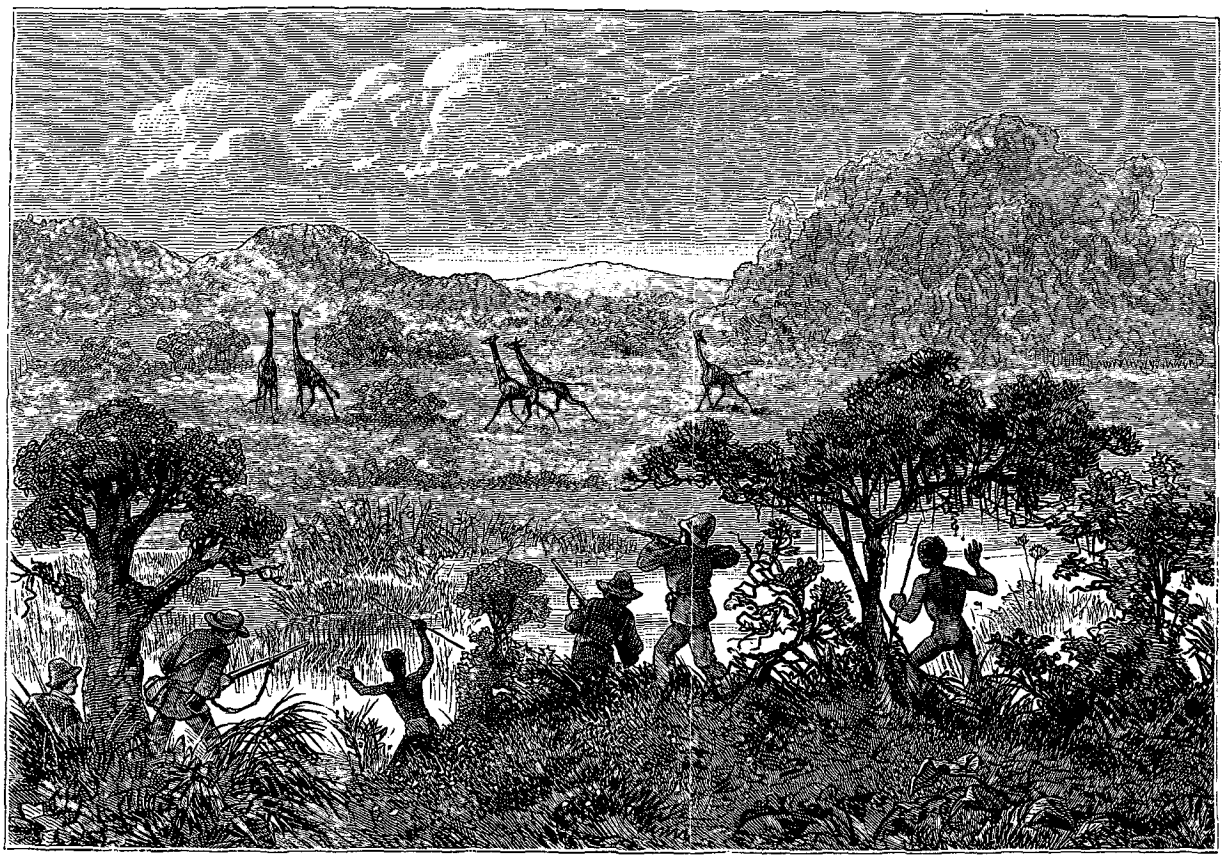
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

koudous, girafes, buffles, éléphants et zèbres), et des traces toutes fraîches croisaient le sentier.

Nous couchâmes près d'un petit cours d'eau appelé Tchetcheta, mince filet coulant tantôt sur un lit de cailloux, tantôt au travers d'un marécage couvert de roseaux, pour former ensuite un large et profond bassin aux ondes transparentes. Ces nappes limpides, dues aux affluents supérieurs de la rivière de Panda ma Tenka, constituent, avec d'autres situées plus haut, où les crocodiles ne peuvent pas pénétrer, une des curiosités de la région accidentée qui environne les chutes Victoria.

Près de notre campement donc se trouvait un étang de ce genre, de dix mètres de long sur quatre de large et deux de profondeur; le courant qui s'y déversait mesurait à peine un décimètre de tranche, pour en ressortir un peu plus gros au travers d'une jonchaie. L'eau en était tellement claire qu'on pouvait voir les objets au fond.

Une moitié environ de la coupe était sillonnée d'un lacis d'algues délicates, vert clair ou vert foncé, qui offraient toutes sortes de singularités de forme et de dessin; ici, le menu fouillis de végétation aquatique ressemblait à ces nuées légères et translucides qui flottent dans l'éther azuré; là, c'était un sombre labyrinthe d'excavations et de grottes; ailleurs, on eût cru



Une rencontre de girafes (voy. p. 49). — Cliché tiré de l'édition allemande.

voir une miniature de castel ruiné : on apercevait distinctement le socle de montagne sur les massives assises duquel se dressait une construction de figure carrée, et, à quelques pouces au-dessus, un relief cylindrique figurant une tour et une échauguette; puis, au tiers de leur hauteur, ces deux constructions se trouvaient reliées par un croisillon percé lui-même, à sa moitié inférieure, d'une ouverture qui simulait un portail gothique : c'était une large fissure dans le tissu mignon des fucus, et je me souviens que, dans cette fente, je tuai un petit poisson. Tout en haut enfin, au sommet du donjon, pointaient quelques courts appendices qui représentaient, à s'y méprendre, des restants délabrés de créneaux. Ajoutez que plus loin, à l'arrière-plan, semblait régner dans les profondeurs de l'onde une vaste colonnade vert foncé : c'étaient les hampes des roseaux dont les têtes frissonnaient à la surface du bassin.

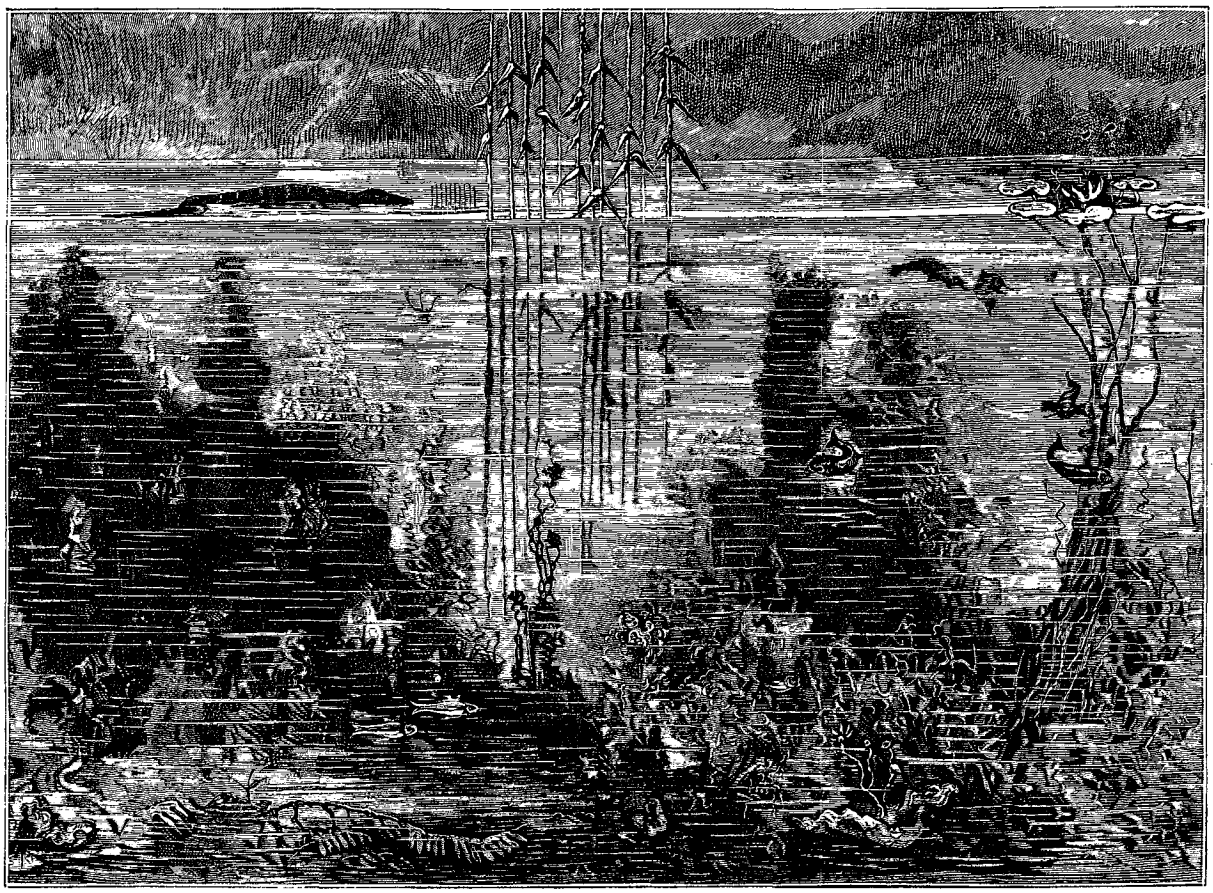
Devant moi, en deçà de ce réseau d'algues fantastiques, émergeaient trois tiges contournées en spirale : c'étaient des nymphéas grandiflores; deux d'entre eux étalaient leurs larges feuilles aplaties et luisantes; le troisième portait une belle feuille bleu clair, qui étincelait comme une étoile sur la nappe cristalline. Bien d'autres algues encore, aux formes les plus variées, quelques-unes avec des folioles lobées et des dentelures comme celles des fougères, montaient de la coupe foncée de l'étang.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout d'abord ce plexus de plantes aquatiques semble sommeiller immobile; mais, quand l'œil s'y est habitué, on perçoit un léger frémissement dans l'ensemble; c'est l'effet du menu courant qui traverse la vasque, et il en résulte ceci : les colonnes de roseaux sont agitées d'un mouvement vibratoire, qui tantôt s'accélère, tantôt se ralentit, puis reprend une intensité nouvelle; les grottes et les ruines gothiques offrent des phénomènes analogues; celles qui se trouvent en amont, et notamment les constructions superposées dont j'ai parlé, oscillent d'une manière ininterrompue et visible; les autres, plus rapprochées du canal d'écoulement, se penchent vers l'orifice de sortie, comme si elles avaient envie de suivre le filet liquide qui s'enfuit vers l'étang d'à côté.

Certains hydrophytes à fleurs jaunes, ainsi que les cryptogames lobés, semblent s'étirer et faire effort pour rejoindre à la surface du bassin la fleur touffue du nénuphar, reine reconnue du petit empire aquatique, qui se balance sur le miroir de la vasque : on dirait qu'ils voudraient, eux aussi, recevoir les chaudes caresses du soleil, se régaler de la fraîcheur de la nuit et boire la douce rosée de l'aurore.

Plus intéressant encore pour l'observateur est le spectacle de la faune aquatique qui habite ces courants. Aux endroits les moins encombrés de végétation, là



La vie aquatique. — Cliché tiré de l'édition allemande.

où, pour plus de sûreté, l'animal peut voir ce qui se passe, se tiennent des espèces de perches à stries foncées, qui, n'était le mouvement presque imperceptible de leurs nageoires caudales, paraissent absolument immobiles. De temps en temps aussi, du labyrinthe excavé des algues, sortent des silures barbues, mesurant un pied de long à peu près, qui, nageant d'ordinaire deux à deux, à la file ou de front, jouent et se lutinent dans les flots.

Le lendemain matin, nous allâmes camper au bord d'un courant d'eau permanent, qui est le canal de réception de toutes les petites rivières d'alentour, et que les Manansas établis en ce lieu appellent le Matopa. Le 17, nous atteignîmes les chutes Victoria.

Il était encore matin ce jour-là, lorsque, arrivé à un coude que décrit brusquement au sud le val Matopa, je perçus distinctement un grondement sourd, analogue à celui d'un tonnerre lointain. Comme, selon ma coutume, afin de pouvoir me ménager quelques moments de repos, je marchais en avant de mes compagnons, je ne m'expliquai pas tout d'abord la nature du bruit que j'entendais; peu à peu cependant je crus deviner que c'était le mugissement avant-coureur des chutes.

Au même instant, sur une des âpres pentes boisées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la rive gauche du Matopa, j'aperçus des zèbres qui s'enfuyaient; comme ces bêtes se dirigeaient juste vers le point de l'horizon, encore assez éloigné, où une buée d'écume rejaillissante m'indiquait la présence des cataractes, je les filai furtivement quelques heures durant; puis elles finirent par s'engager dans des gorges latérales où je ne pus les suivre assez vite. Je me sentais cependant de plus en plus fatigué; l'après-midi venu, je dus prendre à la main les semelles de mes chaussures déchiquetées et continuer mon chemin pieds nus. Mon épuisement augmentait toujours : depuis le matin, je n'avais rien mangé.

Vers quatre heures enfin, après avoir franchi une croupe de terrain sablonneux et boisé, je me trouvai près des chutes. Immédiatement je me frayai un passage à travers le fourré et j'allai me poster au bord du gouffre où se précipitent les ondes du Zambèse.

Mes compagnons me rejoignirent bientôt, et des *skerms* (abris protecteurs) furent installés sous le couvert de trois arbres chevelus, à neuf cents pas environ de la rivière. C'est la première précaution à prendre, pour n'être pas inquiété la nuit, dans ces districts hantés par des buffles, des lions et des éléphants.

Notre campement se trouvait à peu près au milieu de la vallée du Zambèse, entre ce fleuve et les reliefs sableux et boisés qui forment la déclivité d'un haut plateau ou d'un écheveau de collines, et qui, à partir du confluent du Tchobé, courent en quelque sorte parallèlement à la grande rivière. Le long de celle-ci s'étend un épais rideau de palmiers saro, et entre lui et le relief précité s'étend la vallée proprement dite avec sa végétation de hautes herbes, d'arbrisseaux et d'arbres. Dans la flore arborescente, ce qui frappe tout d'abord les yeux ce sont de superbes lataniers et de majestueux baobabs.

Nous demeurâmes trois jours en cet endroit, et, malgré les souffrances que me causaient mes pieds endoloris, ce laps de temps reste un des souvenirs les plus agréables de mon séjour sur le sol africain. Je regarde les chutes Victoria comme une des curiosités les plus grandioses qu'il y ait au monde. Ailleurs, au Niagara par exemple, ce qu'on admire, c'est l'immense masse d'eau qui s'abîme; en d'autres lieux, c'est la hauteur des parois d'où l'eau se précipite dans le gouffre; ici, la surprise et l'émerveillement procèdent de deux causes : d'abord du nombre infini de cascades que forme la gerbe liquide en mouvement; puis de la vue de l'étroite gorge rocheuse, enserrée dans des murs à pic, par laquelle file, après sa chute, l'onde précipitueuse du Zambèse.

A l'endroit où se fait ce brisement de flots, la rivière, qui jusque-là a coulé d'ouest en est, infléchit brusquement vers le sud, si bien que la rive où nous nous trouvions devient la rive ouest, et la rive opposée la rive est. Comme néanmoins le cours d'eau, à cette place, est considérablement rétréci, il est loisible à l'observateur d'aller contempler le spectacle des chutes sur un point de la rive méridionale, en ayant le visage tourné vers le nord. Malheureusement, la buée écumeuse sans cesse projetée sur la marge de l'abîme, à l'endroit dont je parle, y rend le sol si glissant, qu'on ne peut s'avancer jusqu'au bord extrême. Force nous est donc de nous arrêter à cent cinquante ou deux cents pas d'une paroi de roc brunâtre, haute de quatre cents pieds environ, aux formes excessivement tourmentées, dont nous ne voyons point l'extrémité inférieure.

C'est du haut de cette muraille que se précipitent les flots du Zambèse. Plusieurs îlots, recouverts d'une superbe végétation tropicale, émergent à cent pas de la berge occidentale, et divisent de ce côté la chute, qui est également partagée en une trentaine de gerbes diverses par un semis d'écueils glabres situé du côté de l'autre rive.

A notre gauche, entre la berge occidentale et les îlots touffus, la muraille de roc a peu de hauteur, de sorte que l'onde arrive impétueusement sur l'arête et plonge dans le gouffre en une seule masse arquée d'une centaine de pas de largeur. Entre cet écroulement et la cascade suivante, on aperçoit à nu une portion considérable de la roche brunâtre, et des interstices semblables se présentent dans l'intervalle et en arrière des différentes gerbes grosses ou menues qui se précipitent en écumant dans l'abîme, de sorte qu'il en résulte à l'arrière-plan une ligne sombre qui fait encore ressortir l'éblouissante blancheur des eaux dégorgées.

Certaines cascatelles sont à ce point ténues qu'elles n'atteignent pas le fond : au tiers ou à la moitié de leur chute, elles se résolvent en poussière et remontent sous forme de vapeur; d'autres, larges de trois à cinq mètres, ne forment plus en arrivant en bas qu'une mince écharpe liquide et moirée; plus loin, c'est une vague puissante qui, dévalant d'une corniche en saillie, se précipite tout d'une pièce dans le gouffre. La cascade la plus volumineuse m'a paru celle qui tombe de la paroi de gauche. En somme, au point de vue de la variété du spectacle, il n'existe, à coup sûr, rien de pareil.

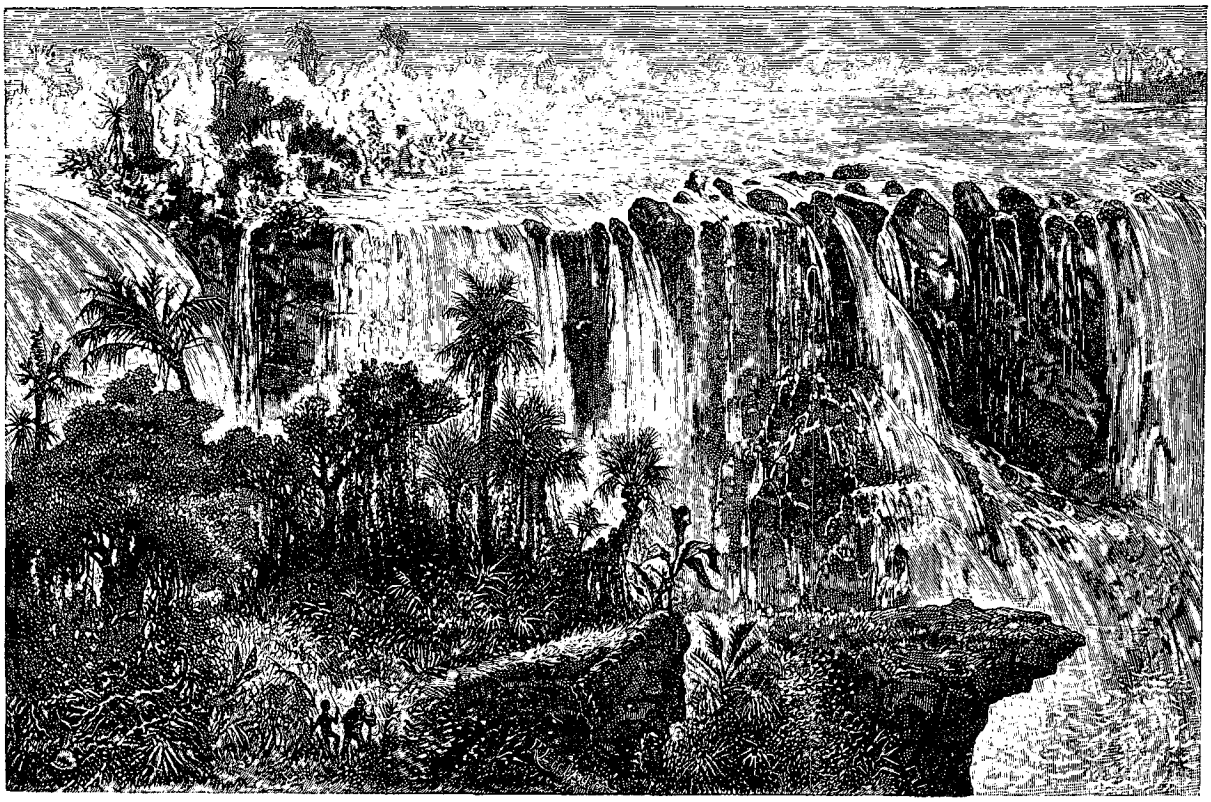
Quand on s'est rassasié quelque temps de ces merveilles, il vaut la peine de lever les yeux jusqu'au pan de ciel bleu qui s'étend au nord. Au loin, à l'arrière-plan, on aperçoit la verdure luxuriante des palmiers qui décorent les îles semées dans le lit du fleuve, en formant un charmant contraste avec l'azur clair du firmament; à côté et autour de ces reliefs verdoyants, on aperçoit le sillon bleu foncé de la rivière, dont les flots cheminent si lentement, si paresseusement, qu'on dirait qu'ils ont envie de s'arrêter; mais, en suivant leur marche en avant, on les voit peu à peu se presser davantage. Bientôt ils arrivent à un barrage transversal formé de récifs dont la tête émerge au-dessus des ondes; là, leur masse se rompt au choc de l'obstacle; la nappe divisée se faufile dans les interstices de la ligne rocheuse, et, accélérant sa vitesse, se rapproche de plus en plus de l'abîme, jusqu'à ce que, atteignant l'arête qui se dresse à pic en aval, elle accomplisse le saut mugissant dans l'abîme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais ce qu'il y a encore de plus beau ici, c'est la perspective des îles, entourées de trois côtés par l'onde écumeuse, qu'on aperçoit au-dessus du gouffre avec leur végétation de palmiers treillissés de lianes et d'aloïnées. Livingstone, en l'honneur de la reine d'Angleterre, a donné à ces chutes du Zambèse le nom de « chutes Victoria »; je me suis permis, à mon tour, en l'honneur du prince-époux, d'appeler la région accidentée qui leur forme un encadrement si curieux « la Terre d'Albert », et de donner aux îles les noms des princes et des princesses de la famille souveraine de la Grande-Bretagne.

C'est principalement au lever ou au coucher du soleil, quand les couleurs de l'arc-en-ciel tremblent dans chaque filet liquide, que le spectacle est d'un pittoresque incomparable. Chaque jet d'écume est accompagné d'un sifflement particulier que l'on n'entend toutefois que lorsque le vent atténue un peu le grondement, littéralement assourdissant, qui s'élève du fond de l'abîme.

L'après-midi du 20, le jour même où nous repartîmes, nous eûmes encore avec la gent léonine une aventure, qui, Dieu merci, se termina d'une façon plaisante. Je revenais d'une excursion aux chutes, lorsque Walsh, de retour, lui aussi, de sa chasse habituelle au gibier à plumes, nous annonça qu'à douze cents mètres de notre campement, au moment de traverser une prairie pour gagner la rivière, il avait aperçu un



Chutes-Victoria. — Cliché tiré de l'édition allemande.

lion. Immédiatement on tint un conseil de guerre, et la chasse au fauve fut résolue. Ce qui toutefois ne m'agréa qu'à demi, c'est que les deux dames de la caravane se déclarèrent prêtes à nous accompagner.

J'ai déjà dit que la vallée du Zambèse présentait, à cent pas de nous environ, une ligne de hauteurs sablonneuses qui se prolongeait plusieurs milles durant. La dépression, généralement très boisée, aboutissait, du côté du fleuve, à quelques prairies sans arbres, limitées, sur la berge même, par un épais bouquet de palmiers saro.

C'était précisément en voulant franchir une de ces pelouses, d'une largeur de trente mètres environ, que Walsh avait vu un lion bondir près d'un arbre et disparaître dans le fourré vis-à-vis. A côté de l'arbre se trouvait un arbuste de cinq mètres de haut auquel s'appuyait une termitière en forme de pyramide. Nous nous rendîmes au lieu indiqué, et, arrivés là, nous nous formâmes en quatre lignes pour assurer le succès de notre attaque.

Sur la première ligne (de droite à gauche) se tenaient Westbeech, Francis, Walsh et moi; en arrière étaient MM. O.... et B.... avec deux domestiques du Cap; en tierce ligne venaient deux autres serviteurs de la colonie et deux Matabélés armés de fusils; en serre-file enfin, tout le reste de nos gens, armés les uns de zagaies, les autres de kiris, quelques-uns seulement de bâtons. Les trois premières lignes devaient marcher contre le fourré, tandis que la quatrième demeurerait sur une éminence de terrain à la lisière du pré, pour observer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attentivement le fourré, et nous donner aussitôt avis des mouvements suspects qui s'y produiraient.

Nous n'avions encore fait que quelques pas en avant, quand des cris de femmes nous forcèrent de nous arrêter : c'étaient ces dames qui, ne se croyant pas suffisamment en sûreté sous l'arbre ci-dessus mentionné, voulaient grimper sur la termitière; leurs maris allèrent immédiatement les aider à s'y hisser, puis nous reprîmes lentement et avec circonspection notre marche à travers la prairie.

Nous allâmes ainsi jusqu'à deux mètres environ du bouquet de palmiers; et comme le lion continuait à ne point donner signe de vie, chacun de nous se sentit plein d'élan. Cette fougue toutefois ne tarda pas à tomber, car tout à coup du fourré en question sortit un rugissement effroyable, de nature à rappeler au chasseur le plus déterminé qu'il y a une différence entre le langage du félin lion et celui du félin domestique.

Le premier effet du rugissement de l'animal fut de nous faire arrêter court, l'œil rivé sur l'endroit suspect, sans pouvoir toutefois rien apercevoir. Au bout de quelques secondes, un des vaillants de l'escouade ouvrit l'avis de penser à la retraite, et il ne fut pas besoin de plus d'insistance pour nous induire à suivre le conseil.

Le regard braqué sur la place d'où la voix du fauve s'était fait entendre, le fusil au point, nous nous repliâmes. Après avoir tiré inutilement de nombreux coups sur le fourré, on mit le feu à l'herbe sèche pour tâcher de déterminer la bête à quitter sa cachette; mais nous jouions de malheur : un vent violent soufflait à contre-sens et rabattit la flamme de notre côté.

Au même instant, de nouveaux cris jetés par les dames attirèrent notre attention : c'était le nuage de fumée infecte qui, poussé vers le petit tronc dans le branchage duquel, pour plus de sûreté, les deux chasseresses de la troupe s'étaient juchées, menaçait tout bonnement de les asphyxier.

Pour le coup, on oublia tout, l'animal et le reste, et l'on courut en hâte au secours de ces dames, qu'on tira vite de leur position : sur quoi, après cette série de déconvenues, on inclinait à laisser en paix messire lion, pour rentrer au campement. Mais Westbeech, qui avait la réputation d'un chasseur de fauves déterminé, ne voulut pas perdre cette occasion de se distinguer sous les yeux de sa moitié, et il proposa de fouiller en amont le bois de palmiers. Pour cela, il nous fallait traverser le pré dans le sens où Walsh l'avait franchi le matin. On se mit donc en devoir de tenter cette nouvelle épreuve, après avoir préalablement placé Mme Westbeech sous la protection de la quatrième ligne, composée des Matabélés, lesquels n'étaient pas peu fiers du dépôt confié à leurs soins.

Nous avions effectué sans incident la traversée de la prairie, et nous battions déjà le fourré, quand des cris déchirants nous clouèrent sur place. Tout aussitôt nous nous retournâmes, et notre étonnement redoubla quand nous n'aperçûmes plus trace de Mme Westbeech. Le premier qui sortit de sa stupeur, ce fut le mari; le fusil à la main, il se mit à courir devant nous. Au même instant, un second appel de détresse étant parti du milieu des hautes herbes à travers lesquelles nous venions de passer, nous partîmes à notre tour au galop; puis, derechef, nous nous arrêtâmes un instant en voyant Westbeech disparaître soudain avec un cri. Dans notre émoi, nous ne faisions pas attention aux éclats de rire des Matabélés, qui s'avançaient précipitamment. Francis, qui était en tête de notre groupe, fit deux bonds en avant, et, se mettant à rire à l'unisson avec les Matabélés, il jeta son fusil et regarda dans l'herbe : « Restez, restez ! » nous cria-t-il. Quelques secondes après, Westbeech émergea devant lui du gazon; tous deux firent encore quelques pas en courant, puis ils se penchèrent vers le sol, et avec eux, quand ils se relevèrent, apparut une tierce personne : c'était Mme Westbeech.

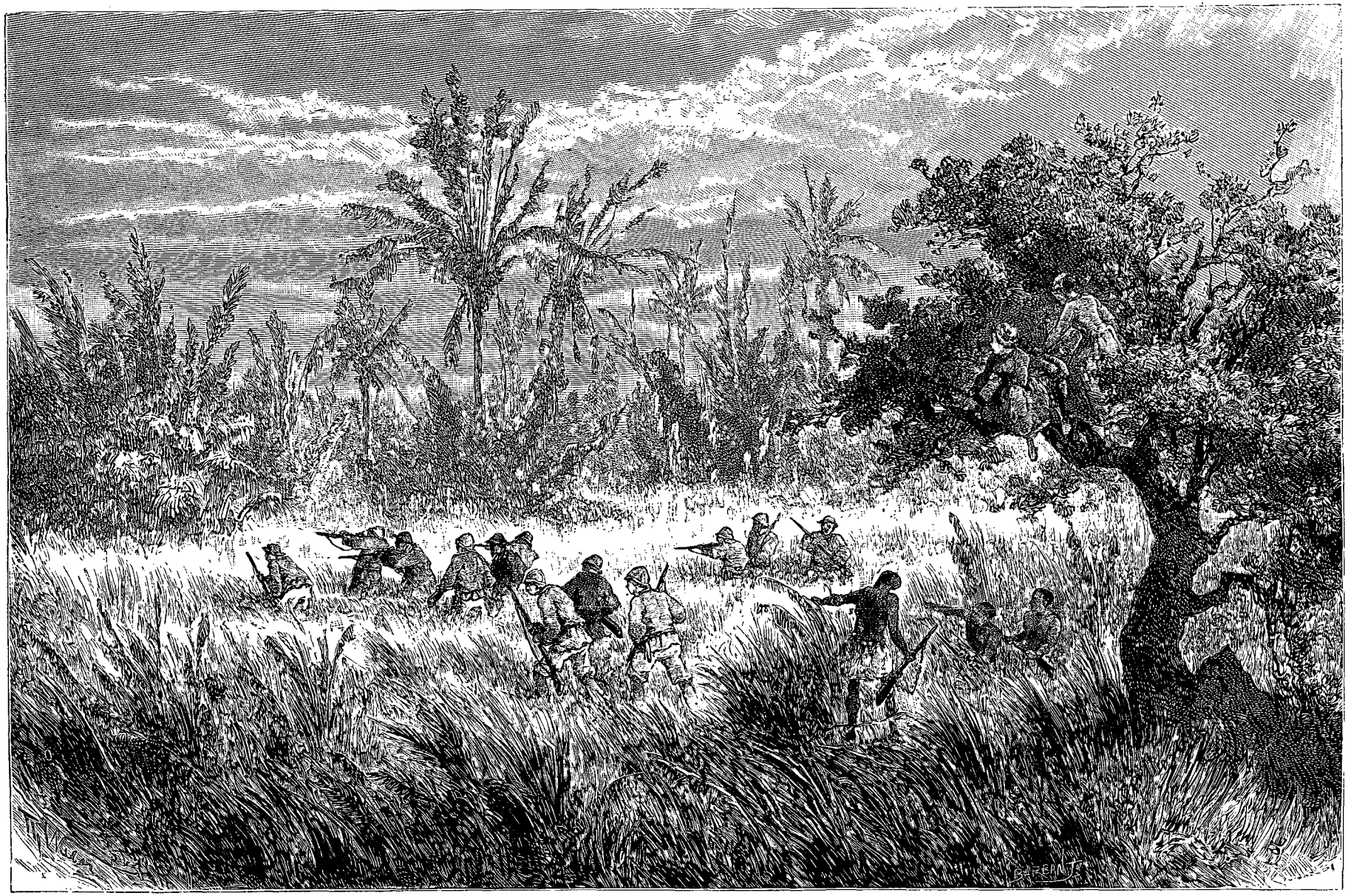
Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme : les Manansas du Zambèse, lorsqu'ils n'avaient pas encore de fusils, creusaient, pour prendre plus facilement les fauves, des fosses-trappes sur les rives du grand fleuve. Ces trous, longs de dix ou douze pieds sur huit ou dix de profondeur, n'avaient qu'une largeur de dix-huit à vingt-quatre pouces, et leur ouverture allait s'ébrasant à sa partie inférieure, de sorte que l'animal, dans ses efforts pour en sortir, ne faisait que s'y enfoncer de plus en plus. C'est dans une de ces fosses, creusée à l'un des bouts de la prairie, que la pauvre dame Westbeech s'était laissée choir, et c'est dans un second trou du même genre, sis à l'autre bout de la prairie, que son mari, accourant à son aide, s'était semblablement engouffré. La dame, heureusement, en avait été quitte pour quelques éraflures à la peau. Cet intermède eut toutefois pour effet de mettre fin à la chasse, et l'on s'en retourna au campement.

Pour gagner Panda ma Tenka, nous prîmes un chemin un peu différent. En route, nos serviteurs du Cap tuèrent un sanglier. Un peu plus loin, sur les bords de la rivière Matopa, on découvrit un cadavre d'éléphant à demi dévoré par des lions. Westbeech et Francis, à qui revenaient les défenses (car c'étaient leurs domestiques qui avaient trouvé le corps), lui firent couper les pieds pour les emporter. Fraîchement accommodée, la couenne des plantes de ce pachyderme constitue un régal qui vaut les pieds d'ours. C'est, du reste, avec le cœur, la seule partie de l'énorme bête que l'homme puisse manger.

Arrivé à Panda ma Tenka le 24 septembre, j'y trouvai deux Matongas et un Manansa en quête de travail. Je m'empressai de les engager à mon service.

De retour à Chéchéké, au lieu de m'installer dans une hutte que le roi m'avait préparée, je préférai accepter l'offre de Westbeech de loger dans son propre enclos, où Blockley s'était fait bâtir, entre temps, un petit hangar pour ses marchandises. Quant à Sepopo,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

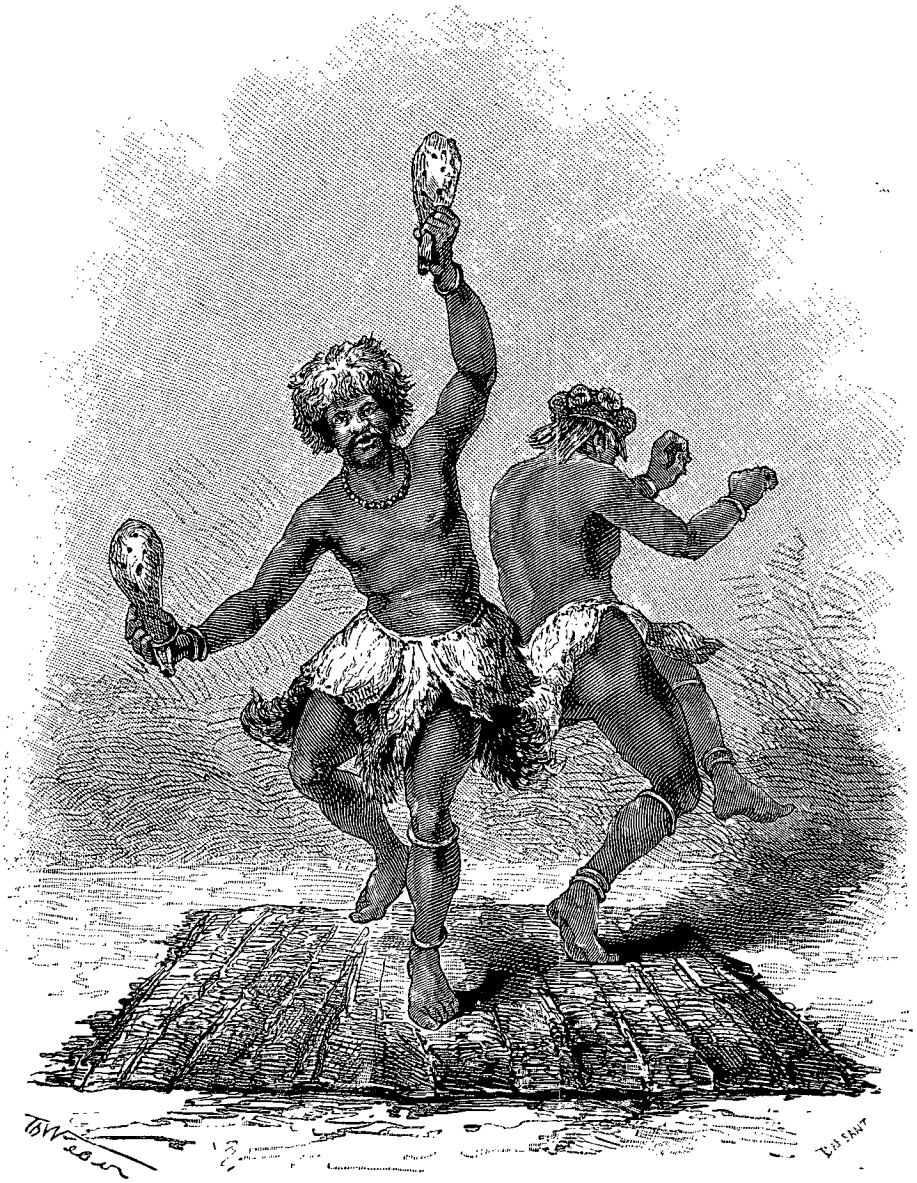


Au *lion!* — *Dessin de* Th. Weber, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lorsque je l'allai voir, il me dit que j'arrivais trop tard, et que les Marutsés destinés à me servir d'escorte n'avaient pu m'attendre si longtemps. A notre seconde entrevue, je remis au monarque quelques menus cadeaux, et grande fut sa joie en s'apercevant que j'étais maintenant en état de m'entendre avec lui dans l'idiome sessouto-sérotsé.

Le soir, Blockley m'appela au dehors pour me faire jouir d'un spectacle curieux. Sepopo venait d'être honoré de la visite de celles de ses reines qui habitaient dans la Barotsé et aussi de sa fille Moquaï, reine des Maboundas. Il y avait là une quarantaine de pirogues, ayant chacune à sa partie centrale un dais de nattes destiné à garantir les têtes princières du soleil et de la pluie : quelques-unes comptaient treize rameurs pagayant debout; d'autres étaient chargées de pots, de

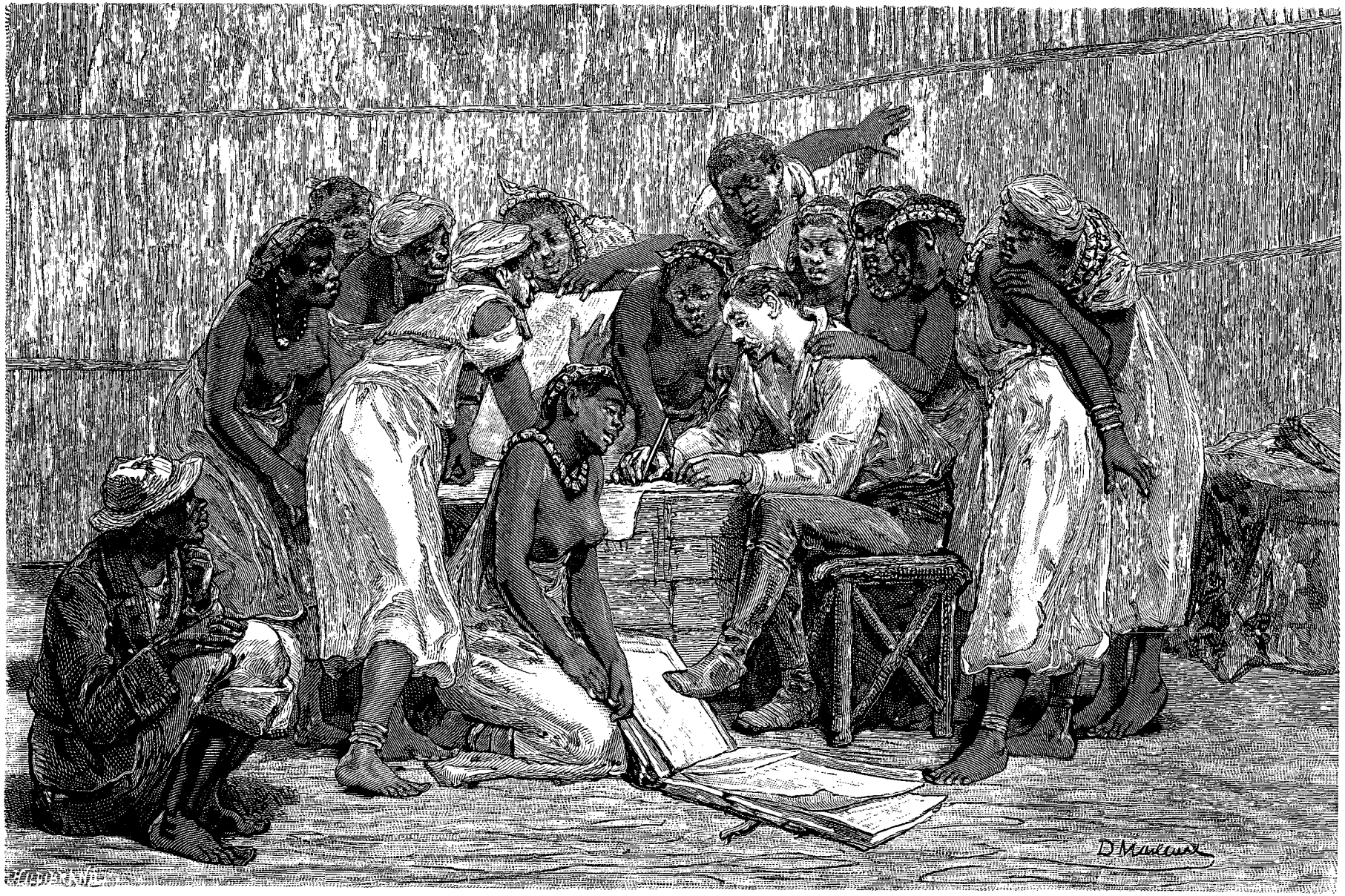


Danse prophétique (voy. p. 58). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

nattes, de corbeilles, tant pour l'usage des voyageuses que comme présents à offrir au roi.

Le lendemain, je rendis visite aux reines arrivées de la Barotsé. Mon ami les connaissait déjà pour les avoir vues là-bas. Parmi elles se trouvait Mokêna, la « mère du royaume ». Je vis ainsi seize des femmes de Sepopo. La favorite était une Makololo appelée Lounga. Une autre se nommait Masichouati : c'était la mère de Kaïka, l'héritière désignée du trône. La quatrième avait nom Makaboé; puis venaient Ouesi, Liapaleng, Maklapelo, Mantaraloucha, Manatoua, Sybammba, Kacindo. N'oublions pas Molechy et Sitaou, que, pour cause d'infidélité, leur époux et maître avait failli noyer l'une et l'autre, et voici de quelle manière pour Sitaou :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Visite des reines. — Dessin de D. Maillart, d'après l'édition et le texte allemands.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir livré le séducteur aux valets du bourreau[1], Sepopo se chargea lui-même du châtiment. En présence d'une foule nombreuse, il gagna avec quelques chaloupes le milieu du fleuve; dans l'une d'elles se trouvait avec lui Sitaou. Arrivé au large, il lui lia les mains et les pieds, et la plongea à trois reprises sous l'eau, l'y tenant chaque fois si longtemps qu'elle eut toutes les peines du monde à revenir à elle. Quand elle eut recouvré ses esprits, le roi lui demanda comment elle trouvait le breuvage, et la menaça, en cas de récidive, de la jeter tout bonnement à la rivière.

Mais achevons notre revue princière. La quatorzième reine était Silala; quant à la quinzième et à la seizième, il en avait fait cadeau à deux de ses chefs.

Le 14, nous reçûmes la visite d'un danseur qui avait les mollets garnis de sonnettes faites en écales de fruits. Sa danse consistait à sauter et à se secouer de manière à produire un effroyable bruit de grelots. Je vis aussi à la cour de Sepopo un Mambari qui remplissait auprès du prince l'office de tailleur : il répondait au vocable de Kolintchintchi.

Le 19, Westbeech, Bauer et moi, nous remontâmes la rivière en canot, pour aller pêcher à la ligne dans une des lagunes. Mon embarcation était si petite qu'à peine pouvions-nous y garder notre équilibre. J'eus occasion, en cette circonstance, d'observer la façon de pêcher au filet des Marutsés et des Masoupias. Quatre pêcheurs, montés dans deux pirogues, jettent dans l'eau un vaste filet de cordes végétales à larges mailles; à mesure que l'engin s'enfonce, on se rapproche de la rive, puis on relève l'appareil, de telle sorte qu'au moment où les deux canots se trouvent bord à bord, le filet avec son contenu tombe dedans. On assomme alors les poissons à coups de kiris et on les porte à terre.

Le 20, j'allai voir Masangou, le chef que j'ai déjà mentionné. A la tête des forgerons du royaume, il a la haute main sur tous les fusils prêtés à ses sujets par le prince. Il était justement en train de réparer une de ces armes et se servait pour cela d'instruments *ad hoc*, marteau, ciseau, pinces et soufflet, qui étaient dans leur genre les mieux confectionnés que j'eusse encore vus dans l'Afrique australe. Il me demanda si je connaissais les danses masoupias, et, sur ma réponse négative, il me fit prêter l'oreille à un bruit de tambours qui partait de l'enclos royal, en me priant de profiter de l'occasion.

Les habitants de l'État marutsé aiment beaucoup à danser : on peut même dire que chaque tribu a sa danse spéciale. Ici, comme chez les Betchouanas, il y a la danse de la puberté, par laquelle les jeunes filles fêtent le moment où elles deviennent femmes. Elle s'exécute plusieurs semaines durant, et se prolonge chaque fois jusqu'à minuit; c'est en même temps une occasion de resserrer les liens d'amitié entre jeunes personnes du même âge et du même village. Cette danse est accompagnée de chants et de castagnettes. Il y a aussi la danse des épousailles; celle de l'éléphant, déjà mentionnée, à laquelle se joint une orgie gigantesque; puis celle des lions et des léopards, qui a lieu pour la réception des chasseurs revenant d'une expédition réussie.

Le pas dont je fus témoin le 20 octobre consistait en une danse « prophétique », particulière à la tribu des Masoupias. Elle commença le matin de bonne heure et dura jusqu'au coucher du soleil. Elle s'exécuta au son des tambours, avec accompagnement des chants et des claquements de mains d'un cercle d'assistants. Les danseurs, au nombre de deux, se trémoussèrent jusqu'à ce qu'ils n'en pussent plus; alors, à ce moment de pâmoison, ils laissèrent échapper des paroles fatidiques concernant soit une grande chasse, soit une guerre, soit une razzia projetée par le roi ou le gouverneur. Presque toujours ils prophétisent dans un sens favorable, et, en retour, on les gratifie de fausses perles ou de pièces d'indienne. Que si, d'aventure, l'événement ne répond pas à leur vaticination, ils n'ont plus qu'à fuir loin du maître irrité.

Ces danseurs masoupias avaient la tête, les bras et les hanches fantastiquement ornés de queues de gnous et de zèbres; leur chorégraphie consistait à sautiller d'un pied sur l'autre, puis à s'étaler par moments à terre, tantôt brusquement, tantôt au contraire par un jeu lent et presque insensible des articulations, accompagné d'un dandinement du corps et de la tête. Chez eux, les Masoupias ajoutent à ces trémoussements des jongleries parfois très réussies; ils feignent, par exemple, en dansant de se faire de profondes incisions à la langue, et il vous semble que, chaque fois, le sang en jaillit : ce qui n'empêche pas que si l'on examine ensuite leur bouche, on la trouve parfaitement intacte.

Le 21, je travaillais à quelques esquisses, quand douze des reines firent irruption dans ma hutte. Sepopo leur avait dit que tout récemment j'avais dessiné sa silhouette ainsi que celle de Machokou, l'exécuteur des hautes œuvres. Bon gré mal gré, il me fallut exhiber l'image, et, par surcroît, montrer à ces dames comment je m'y étais pris pour la faire. Je me vis alors si bien assiégé par le groupe auguste que c'est à peine si je pouvais respirer : l'une me montrait ceci, une autre me questionnait sur cela, une troisième s'emparait de mon portecrayon, tandis que deux autres s'extasiaient sur la finesse du papier. Celles qui étaient derrière, ne pouvant rien voir, poussaient de leur mieux, et les deux plus rapprochées de ma personne s'appuyaient sans gêne sur mes épaules avec un déploiement de minauderies tel que je n'en ai jamais observé chez les femmes betchouanas et zoulous, assez farouches de leur naturel.

Le serviteur noir qui accompagnait ces aimables personnes avait fait mine de s'éloigner quand elles étaient entrées chez moi; mais, connaissant l'humeur jalouse du monarque, je crus devoir le prier de rester. Au bout d'une demi-heure, mes visiteurs me quittèrent

1. Afin que, suivant l'euphémisme en usage, « il allât chercher de la chair de buffle pour le roi » : ce qui veut dire qu'on le tua à coups d'épieu dans la forêt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour aller chez Westbeech, mon voisin, quémander toutes sortes de choses. La troupe une fois dehors, je barricadai ma porte au moyen d'une natte, en ne laissant qu'une petite fente pour laisser passer le jour, et j'espérai jouir enfin d'un peu de repos; mais j'avais compté sans la curiosité des filles d'Ève. J'avais à peine eu le temps de me rasseoir, que deux autres reines apparurent près de l'huis. Celles-ci, il est vrai, crurent que j'étais absent : *Sikouroumela mo'ndou Njaka chajo*, « la couverture est sur la porte, le docteur n'y est pas »; par ces mots de l'une d'elles, je pus juger de leur déception.

De toutes les peuplades sud-africaines que je connais les Marutsés sont certainement les plus propres. Malgré le peu de bas-fonds sableux que présentent les rives du Zambèse aux endroits où se trouvent leurs bourgades importantes, et en dépit des crocodiles qui pullulent dans le fleuve, ces indigènes aiment fort à se baigner. Si la berge est trop escarpée ou l'eau trop profonde, ils s'administrent des douches sur la tête. Se laver est pour eux une chose de première nécessité, et même après chaque repas ils se nettoient la bouche et les mains.

Le 25, en me promenant dans la forêt, je découvris un village de Mankoés. Ces gens, qui appartiennent à la plus belle race de l'État marutsé, portaient une longue chevelure laineuse, haut retroussée, qui leur grossissait passablement la tête. Ils étaient venus à Chéchéké pour la chasse à l'éléphant projetée par le roi. Je vis chez eux de jolis ustensiles de bois et de corne sculptés. Leurs demeures se composent de quatre grandes huttes oblongues formant un double fer à cheval disposé parallèlement.

Tête de Mankoé.
Cliché tiré de l'édition allemande.

On me raconta qu'en 1874 Sepopo avait commandé une de ces grandes chasses telles qu'il s'en fait annuellement à l'époque des débordements du Zambèse. A ce moment, les antilopes d'eau (*letchoué* et *poukou*) émigrent dans le voisinage du fleuve, allant ainsi au-devant de leur perte, car il y a des chasses où l'on en tue jusqu'à quarante. On les poursuit en canot, et ces parties cynégétiques sont de véritables journées de fête pour les Marutsés. Sepopo possédait pour cette circonstance une grande chaloupe spéciale, remisée dans une hutte, et où, aux moments de répit, pendant les chasses en question, on buvait de la bière fournie par les localités du parcours.

Ce fut le 27 que l'on entreprit enfin la chasse à l'éléphant dont on parlait depuis si longtemps. Dès le matin, une animation extraordinaire régna dans Chéchéké. L'enclos royal était rempli de tant d'hommes armés qu'à peine pouvait-on s'y frayer un passage. Sepopo s'apprêtait à distribuer à ce monde de la poudre et des balles. C'était, aux abords de la rivière, une affluence de gens criant et riant, et jamais je n'avais vu les indigènes déployer tant de sociabilité et s'aider avec un tel empressement. L'attrait de la fête était encore rehaussé pour eux par la longue attente qui l'avait précédée et par cette circonstance que le roi en personne y devait prendre part avec trois hommes blancs. Près de la berge était rangée toute une flottille de canots, dont les équipages, campés sur le sable, étaient prêts à partir au premier moment. Tout le long de la rivière en amont, jusqu'au Kachteja, se tenaient des groupes attendant les barques descendantes, pour passer sur l'autre rive du cours d'eau. La plupart étaient des Mankoés, des Maboundas et des Makalakas de l'Ouest, venus par caravanes à Chéchéké.

Comme le roi se disposait à partir, mes amis les Anglais, qui n'avaient point reçu d'invitation formelle, lui rappelèrent la promesse qu'il leur avait faite à plusieurs reprises. On vit alors clairement en cette occasion la façon odieuse dont Sepopo en usait avec eux. Quoique depuis un temps infini il leurrât ces messieurs et les pressurât de toutes les manières, ceux-ci avaient tout fait pour lui être agréable. A peine s'il leur restait de quoi se couvrir le corps; par deux fois ils étaient venus de Panda ma Tenka pour tâcher de figurer à cette fameuse chasse, et voilà que maintenant Sepopo faisait mine de les en vouloir exclure. Il avait pour cela deux raisons : la première, c'est qu'il avait coutume de s'attribuer comme butin tous les éléphants abattus, n'en eût-il pas tué un seul de sa main; la seconde, c'est qu'il craignait que les blancs, en voyant combien ce gros gibier abondait dans le pays, ne se sentissent tentés d'y faire de trop fréquentes visites. Sur les instances de quelques chefs, il finit cependant par céder, et mit une barque à la disposition des trois chasseurs, ainsi que d'un marchand du nom de Dorehill, qui l'était déjà venu voir l'année précédente.

Vers midi, le roi s'embarqua, et la flottille, composée de deux cents pirogues environ, se mit en mouvement. J'eus le regret, pour mon compte, de ne pouvoir participer à cette chasse; mais je n'aurais pu le faire sans donner à soupçonner au monarque, lors de mon excursion ultérieure à travers ses États, quelque mauvaise intention à l'égard de son peuple de pachydermes. J'appris le surlendemain soir, par deux mariniers qui revenaient chercher des provisions de bouche pour les quatre blancs, que la chasse n'avait jusqu'alors donné aucun résultat, et qu'on devait la continuer le jour suivant.

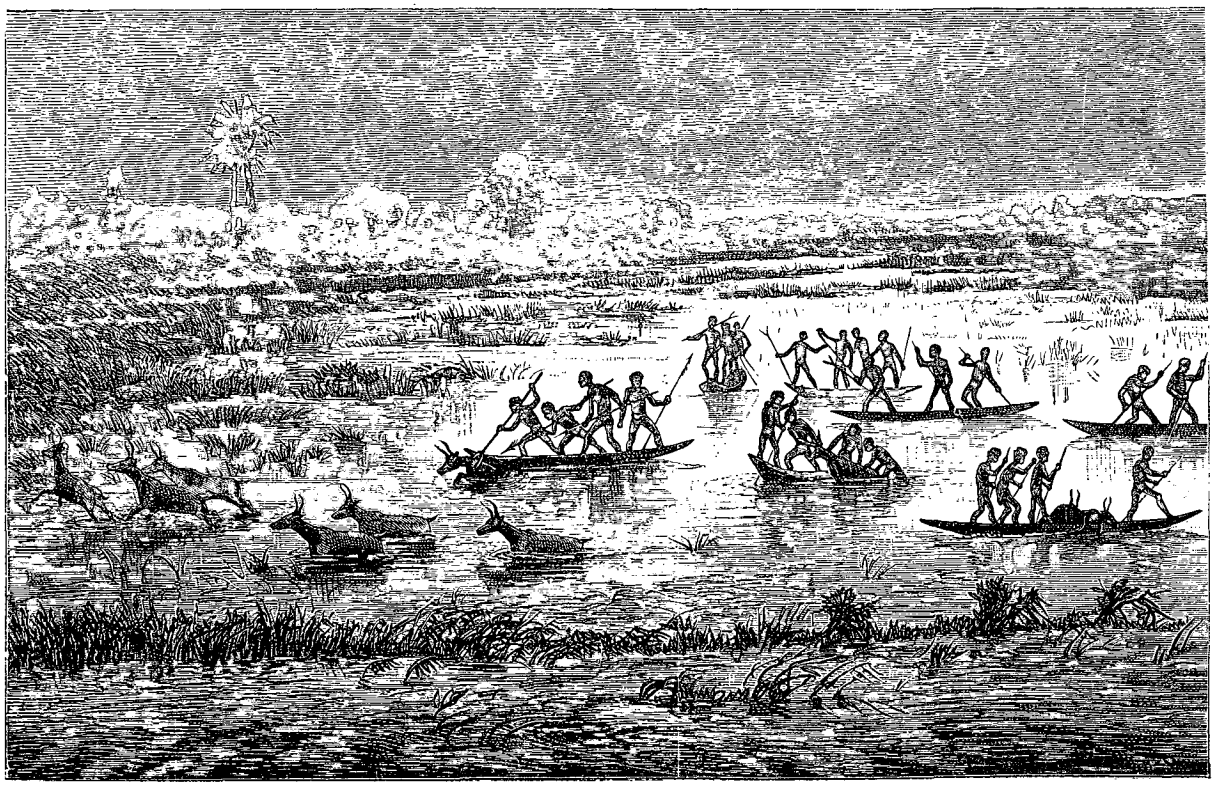
Une heure après, MM. Dorehill et Cowley reparurent eux-mêmes à l'improviste, tout désenchantés et furieux. Ils s'étaient postés avec Sepopo et les princi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paux de son escorte dans un fourré, pour y attendre la troupe d'éléphants déjà signalée par l'avant-garde. Le roi avait commis la maladresse de tirer à une distance de soixante pas, de sorte que la bande entière avait détalé de tous côtés. Les chasseurs voisins s'étaient alors empressés de faire feu; mais beaucoup n'avaient pas même pris le soin d'épauler, si bien que l'on n'avait tué que cinq pièces de gibier. Nos deux chasseurs ajoutaient qu'ils avaient été contraints de se jeter à terre pour éviter les balles qui sifflaient comme grêle de tous les côtés.

Les rabatteurs, au nombre de près d'un millier, s'étaient comportés fort maladroitement; deux Masarouas, à leur place, eussent fait certainement une meilleure besogne; quant au roi, il avait témoigné sa mauvaise humeur à sa façon accoutumée, c'est-à-dire en bâtonnant jusqu'à extinction de chaleur animale ceux de ses sujets qu'il avait à sa portée. Il s'était pourtant frotté, au départ, de toutes sortes d'onguents, réputés à ses yeux d'excellentes recettes pour avoir aisément raison des éléphants.

Le 2 novembre, au matin, je ne fus pas peu étonné de voir une foule d'hommes armés courir vers la forêt située à l'ouest de la ville. Ce ne pouvait pourtant pas être au-devant de l'ennemi qu'on allait ainsi. Je sus bientôt qu'il s'agissait d'une chasse au lion, par quelques indigènes qui vinrent me saluer au nom de leur chef, en me priant d'être de la partie. Quatre félins



Chasse à l'antilope d'eau (voy. p. 59). — Cliché tiré de l'édition allemande.

avaient attaqué le bétail du roi et tué chacun un bœuf.

Le Zambèse, coulant de l'ouest, décrivait à cent cinquante pas au-dessus de notre enclos une brusque inflexion vers le nord, pour revenir bientôt à angle droit du côté de l'est baigner le nouveau Chéchéké. De ce dernier tournant partait une lagune se ramifiant en plusieurs bras : c'était sur la rive gauche de ce canal de dérivation, sur une presqu'île, qu'avait eu lieu la scène de carnage.

Outre le chef dont j'ai parlé, il y avait là cent soixante-dix indigènes, dont quatre seulement étaient armés de fusils. J'ai eu plus tard occasion d'observer que l'unique cas où les Marutsés courent sus au lion avec quelque vaillance, c'est lorsqu'il leur a causé un dommage.

On commença par suivre la piste la plus forte, après s'être préalablement renseigné auprès des pâtres pour avoir tous les détails de l'affaire. L'impossibilité apparente que les fauves s'aventurassent si près de la ville était cause que, pendant la nuit, on laissait le bétail du roi paître en liberté, tandis que les bergers couchaient dans de frêles cases de chaume.

Quand nous eûmes rallié la colonne, on se mit en route, quelques noirs, appuyés de deux chiens, suivant les traces des félins; puis Marancian se joignit à nous, et tout le reste de la bande emboîta le pas en dansant, criant et gesticulant. Nous ne pûmes conserver longtemps cet ordre de marche, qui n'était possible qu'en pays découvert. Dès qu'on entra dans le fourré d'arbustes épineux, où les chiens eux-mêmes avaient peine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au bord du fleuve (voy. p. 59). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à se frayer passage, chacun commença à peiner de son mieux; pour surcroît, il était fort malaisé de se tenir prêt à tirer.

Ce fut pis encore quand la piste s'enfonça dans des creux de terrains secs et couverts de gigantesques roseaux. Nous cheminions depuis plus d'une heure sans avoir aperçu les lions, de sorte que nos noirs se sentaient de plus en plus gaillards, à l'idée que les fauves, ayant la conscience de leur crime, avaient sans doute filé à toutes jambes, quand, près d'une intumescence que hérissaient des buissons à épines, les chiens s'élancèrent tout à coup dans un étroit ravin latéral. La foulée y était si fraîche que les bêtes venaient évidemment de s'y retirer. Nous laissâmes donc la bande des indigènes derrière nous, en leur recommandant de faire le plus de vacarme possible; puis, contournant pour mon compte la coupure de terrain, j'allai me mettre à l'affût sur le rebord opposé, tandis que mon compagnon lançait les chiens dans la cannaie, et que quelques noirs, Marancian entre autres, se postaient près de moi.

Des aboiements nous annoncèrent bientôt que le lion nous avait tournés et avait pris position sur nos derrières. Comme il nous était impossible d'approcher le gibier de ce côté, j'espérai qu'on l'apercevrait du rebord opposé au fourré, et je me mis à redescendre en aval afin de traverser le ravin. Toute la troupe des noirs me suivit. Arrivés, au nombre d'une centaine d'hommes, à l'endroit désigné, nous essayâmes vainement de discerner le fauve. Je m'installai à la meilleure place pour tirer, vis-à-vis du repaire supposé de l'animal, tandis que Cowley s'installait à l'aile gauche; mais on eut beau crier, lancer des morceaux de bois, des zagaies, le lion ne donnait pas signe d'existence. Je fis donc masser les indigènes près de mon premier poste d'observation, et je leur dis de fouiller les buissons avec leurs zagaies long emmanchées.

Alors éclata un tapage infernal, tous les noirs hurlant à tue-tête, prêts à se servir de leurs armes de jet. Marancian était à vingt pas de moi avec la troupe de ses fusiliers. Tant que le félin s'obstina à rester tapi dans le fourré, ce fut à qui se montrerait le plus vaillant.

Tout à coup, rapide comme l'éclair, une lionne bondit par-dessus les buissons et tomba au milieu des joncs; puis, avant qu'on eût pu l'atteindre, d'un second saut, accompagné d'un rugissement effroyable, elle s'abattit à quinze pas de moi, au beau milieu de la double file des chasseurs! Malheureusement, à ce moment favorable, le groupe tassé de noirs qui se trouvait entre moi et la bête m'empêcha de faire feu. Se ruant alors à travers la bande, sans blesser grièvement personne, la lionne disparut d'un troisième élan dans un autre fourré voisin. Marancian ordonna à ses gens d'abattre les joncs pour forcer l'animal à fuir du côté opposé.

Une chose nous semblait étrange, c'était le mutisme des chiens, qui s'étaient élancés dans le taillis; ce ne fut que lorsqu'on commença l'abatis que nous entendîmes leurs abois dans le pré opposé. Sur quoi, tout le monde de courir au plus vite dans cette direction, et là on aperçut la lionne détalant à grands bonds, les chiens presque sur ses talons. A la mine de Cowley, je vis combien il était marri d'avoir quitté son poste primitif.

La scène qui suivit serait digne du crayon d'un artiste. Qu'on se représente une immense aire de terrain herbue, de six ou huit cents mètres en tous sens, bordée au sud-ouest et à l'ouest par des cannaies, au nord par un bois taillis; sur cette prairie, au premier plan, la lionne avec son fauve pelage bondissant par-dessus les hautes herbes; derrière elle, les deux chiens plus petits, mais néanmoins parfaitement visibles; puis la noire cohue des chasseurs courant diversement espacés, les uns revêtus de ceintures lombaires rouges ou blanches, les autres entièrement nus, un petit nombre seulement drapés dans un mantelet de peau que la rapidité de leur course livrait à tous les caprices du vent, ceux-ci brandissant leurs longues armes, ceux-là ayant leurs épieux à l'épaule, l'avant-garde hurlant à tue-tête, tandis que l'arrière-garde entonnait la mélodie de la « danse du lion ».

A une distance de huit cents mètres environ, la lionne s'enfonça derechef dans un fourré de joncs triangulaire, bordé au nord par une dune boisée, de dix pieds de hauteur. Marancian, avec son état-major, composé d'une soixantaine d'indigènes, se posta à quelques mètres de la cannaie, tandis que je prenais position au côté est du tas de roseaux, ayant à trente mètres derrière moi, à l'abri d'un buisson, le jeune Cowley, qui pensait que la lionne, traquée par en bas, déboucherait sur le relief de la dune. Une dizaine de noirs s'étaient mis près de moi.

Alors eut lieu l'épisode le plus curieux de la journée. Excités par la voix de Marancian et aussi par les coups de bâton que le chef distribuait autour de lui, une partie des nègres se mirent à couper les joncs à moitié de leur hauteur, si bien que je voyais peu à peu le fourré se changer en une immense claie sur laquelle la bande noire se démenait d'une façon si drolatique que, malgré le sérieux de la situation, il était difficile de s'empêcher de rire. Et tout ce monde criait de telle sorte, chacun agitant sa main disponible, qu'on eût cru assister à une bataille. Ajoutez que sur cette aire vacillante de roseaux il était excessivement malaisé de conserver son équilibre, en se livrant à une pareille gymnastique, de sorte que c'était tantôt l'un qui piquait tout de son long une tête au milieu du fourré, et tantôt c'étaient deux autres qui, unanimement, s'étalaient sur le dos.

A chaque instant le coup d'œil changeait. On avait attaqué le triangle par son sommet, pour arriver à sa base, du côté où j'étais, et les faucheurs étaient peu à peu parvenus jusqu'à un petit angle de la dune. La lionne, refoulée de plus en plus, devait donc déboucher, au premier moment, de sa cachette. Aussi l'attente était-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

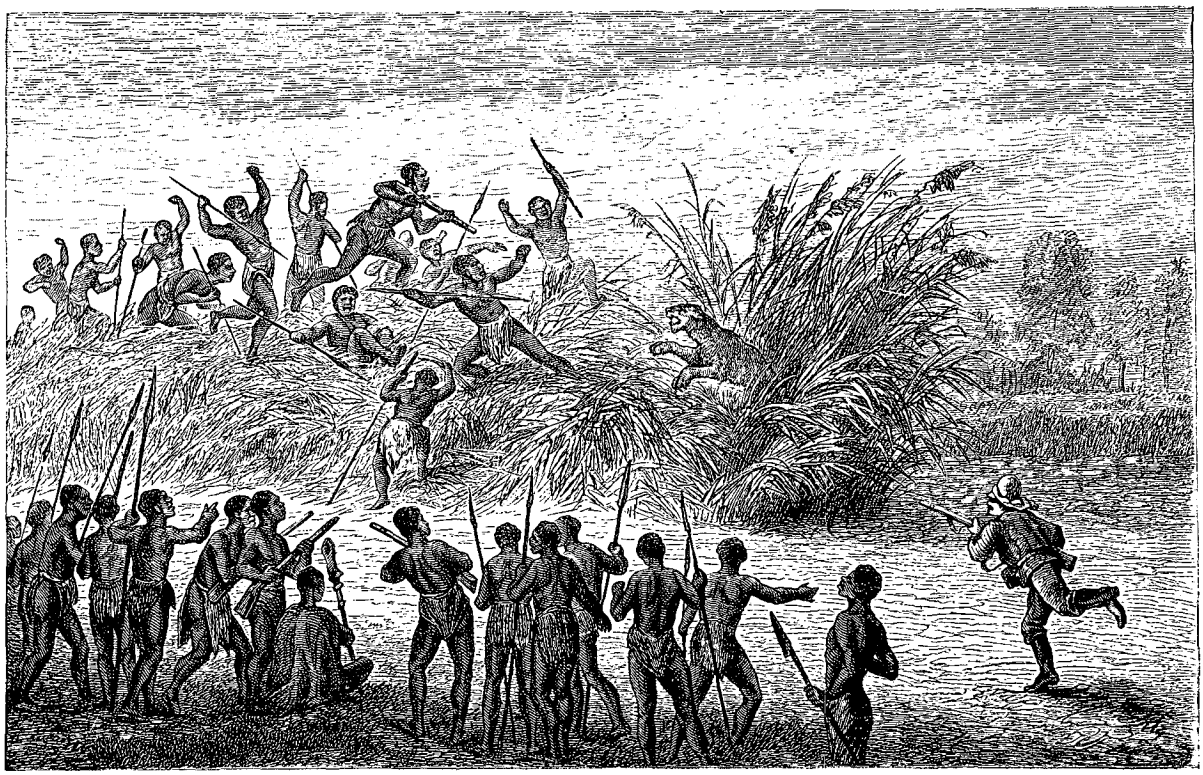
elle au comble. Seul, Marancian continuait de rester assis tranquillement à sa place. Tout à coup un grondement furieux retentit, et de la partie encore intacte de la cannaie le fauve s'élance sur ses adversaires. Un d'eux fait feu, et la balle s'enfonce dans le sable au milieu des gens qui sont à ma droite. Aussitôt la troupe vaillante des faucheurs de disparaître en partie dans les joncs.

Quelques-uns, dans les rangs de derrière, lancent leurs lourds javelots sur la bête, qui, après sa tentative de sortie, s'est dépêchée de rentrer dans le fourré et s'y est accroupie pour tenter un bond de salut du côté de la dune.

A ce moment, apercevant la tête du félin, je m'élance en avant, et tire à une distance de deux mètres. Trois javelots tombent en même temps dans les joncs et atteignent la lionne, qui cesse de rugir. Elle était morte. Cependant, pour plus de sûreté, Cowley et moi, nous lui envoyons encore une balle, et vingt dards transpercent par-dessus le marché le corps de la bête avant qu'on la tire du fourré. Chacun des noirs s'approche alors, et, tout en marmottant une formule, plonge sa zagaie dans le cadavre.

Comme la lionne avait tué des bœufs du roi, son crâne était destiné à servir d'engin magique et à être appendu dans le parc à bétail de Chéchéké.

Je revins chez moi avec Cowley, pendant que le trophée de la chasse était ramené triomphalement à la



Chasse au lion. — Cliché tiré de l'édition allemande.

ville, quatre hommes portant au moyen de deux bâtons la victime, les pattes liées ensemble et la tête pendante vers le sol. Toute la population sortit pour recevoir le cortège, au son du tambour spécial réservé pour ces occasions, et l'on dansa la « danse du lion ».

Le lendemain, Sepopo et ses gens revinrent de leur grande chasse à l'éléphant.

Le roi était de fort mauvaise humeur et mécontent à tous les égards de l'issue de la campagne.

On avait rencontré dans les marécages près d'Impaléra une troupe de plus de cent pachydermes, et là-dessus on n'en avait tué que quatre. Dix mille coups de feu avaient été tirés en tout. Je vis le soir chez le prince les défenses rapportées : deux d'entre elles pesaient soixante livres, les autres de vingt-cinq à trente livres. Les deux plus grosses avaient été fort endommagées par les balles.

Le 10, Westbeech, Dorehill et Cowley quittèrent Chéchéké pour retourner à Panda ma Tenka. Quelques jours après, Bauren arriva, et j'appris par lui que Pit, mon ex-domestique, en se rendant à Impaléra, avait été tué par un buffle.

Le 24, je me disposais à aller à la chasse de ce dernier gibier; il pouvait être neuf heures du matin, quand j'entendis, du côté de la rivière, un bruit de pleurs dominé bientôt par un sourd grondement de voix. Narri, un de mes domestiques, alla voir de quoi il s'agissait, et il revint hors d'haleine m'annoncer que la reine Moquaï avait noyé une de ses femmes.

Ne pouvant croire à un pareil acte de la part de Mo-

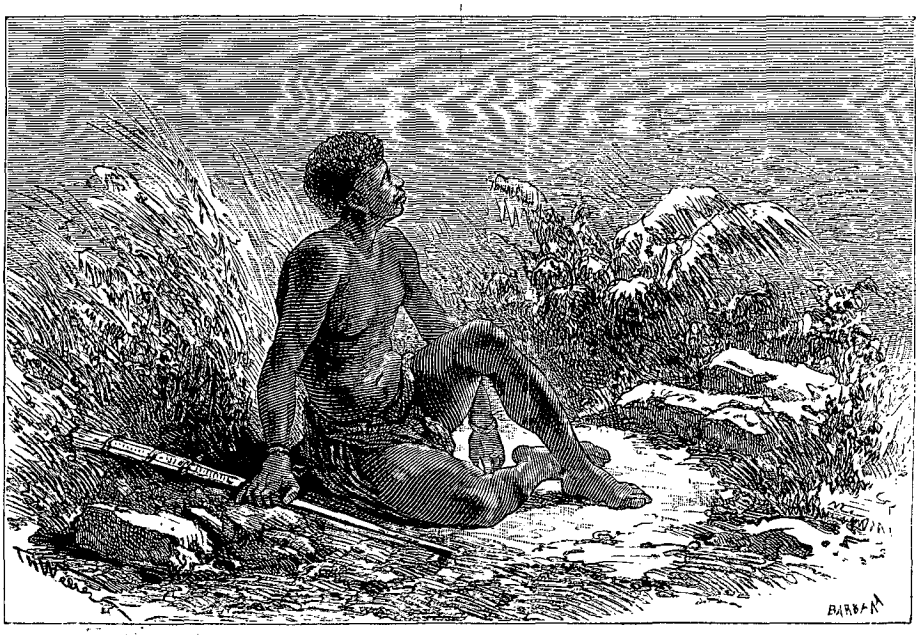
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quaï, je courus à mon tour vers la berge. Des groupes de gens criant, se chamaillant, riant même, assiégeaient la rive où l'on venait d'apporter le corps quasi inanimé d'une esclave, qui toutefois ne tarda pas à reprendre ses sens.

Voici ce qui s'était passé.

La veille, Moquaï avait avisé cette jeune fille qu'elle lui destinait pour mari un affreux Mabounda, casseur de bois. L'esclave, en signe d'obéissance, croisa les mains sur sa poitrine; mais, au même moment, elle éclata en sanglots, ce qui était une preuve bien claire que le choix de sa maîtresse allait contre tous ses sentiments. La reine alors se fâcha si fort qu'elle renvoya immédiatement sa servante, puis, la rappelant, elle lui réitéra son ordre, contre lequel la jeune fille cette fois se permit de protester, déclarant qu'elle entendait servir fidèlement sa maîtresse, mais qu'elle ne voulait pas entendre parler du bonhomme en question.

Furieuse de cette résistance, Moquaï fit appeler sur-le-champ le fiancé, et lui commanda de conduire à la nuit l'esclave au Zambèse, de la tenir plongée sous l'eau assez de temps pour qu'elle fût à demi asphyxiée, puis de la retirer du fleuve et de la transporter en cet état d'inconscience à sa hutte, de telle sorte que, lors-



Un chasseur d'éléphants (voy. p. 63). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

qu'elle reviendrait à elle, l'hymen se trouvât consommé.

Le lendemain matin, j'entendis un bruit de chants et de tambour qui partait de l'enclos de Moquaï : c'était la danse nuptiale qu'on exécutait devant la hutte du couple nouvellement uni.

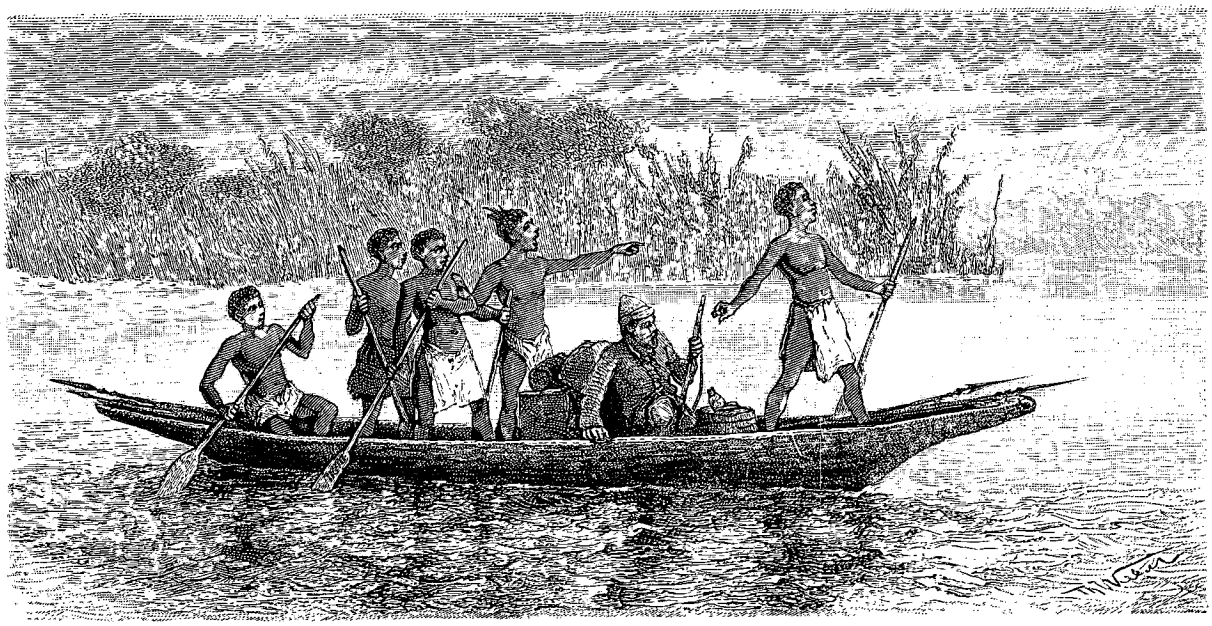
L'après-midi, en revenant d'une excursion à la forêt de l'ouest, je dirigeai mes pas vers la hutte des nouveaux mariés. Tout y était en mouvement et en liesse, et partout l'on ne voyait que groupes assis autour des amphores pleines : les battements du tambour avaient attiré une foule de curieux, et la gaieté était générale. Seule l'héroïne de la fête semblait ne rien voir et ne rien entendre. La tête appuyée sur ses mains, elle était accroupie à terre devant la case, le visage immobile, et son œil hagard fixé sur les enclos d'alentour.

Le 27, voyant que les reines s'apprêtaient à regagner la Barotsé, je pris aussi mes dispositions pour partir au premier moment. Les deux Portugais revinrent du nord avec une cargaison de marchandises, et le 1er décembre 1875 je me trouvai enfin à même de continuer mon voyage en amont.

Extrait de l'allemand par Jules GOURDAULT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sur le Zambèse, en approchant des rapides (voy. p. 66). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

AU PAYS DES MARUTSÉS,

ÉPISODES DES VOYAGES DE M. LE DOCTEUR É. HOLUB SUR LE HAUT ZAMBÈSE[1].

1875-1879. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Embarquement. — La flottille des reines. — Première halte. — Coup d'œil sur la vallée du Zambèse. — Les rapides du fleuve. Catastrophe irréparable. — Où je suis paralysé par la fièvre. — Nouveau séjour à Chéchéké, et retour à Panda ma Tenka.

Le matin du 1er décembre 1875, un chef marutsé apparut chez moi et me pria de le suivre. Arrivé au bord du Zambèse, je trouvai trois des canots du roi préparés à mon intention. C'était à peine s'ils pouvaient suffire à transporter mon bagage. J'en demandai donc un quatrième, et encore mes serviteurs allaient-ils être forcés de me suivre par terre en longeant la rive. Vers midi, nous dérapâmes, et la flottille fila assez vite à travers un tel semis d'îles et de lagunes que je regrettai vivement, la saison des fièvres approchant, de ne pouvoir m'arrêter en chemin pour relever la cartographie complète du cours d'eau.

Sur les berges de sable, recouvertes d'une couche de tourbe entremêlée d'argile, se montrait toute une collection de plantes curieuses, qu'il m'était malheureusement impossible de m'attarder à cueillir, car je tenais à rattraper la flottille des reines, partie de Chéchéké un peu avant moi. Nous la rejoignîmes enfin au coucher du soleil. Les barques de ces dames avaient stoppé sous la berge ; leurs servants préparaient le souper, feux allumés, et plusieurs pirogues apportaient les roseaux destinés à bâtir les huttes de nuit.

J'aurais voulu camper en ce même endroit ; mais mes mariniers insistèrent pour que l'on poussât quelques milles plus loin, et, ne connaissant pas leurs finesses, je les laissai faire. Après coup seulement, je sus que mes gaillards n'avaient tenu à s'éloigner de la flottille des reines que pour que celles-ci ne pussent me protéger contre leurs importunités. Nous campâmes en un lieu où il y avait quelques huttes de pêcheurs mamboés et de chasseurs d'hippopotames.

Le lendemain, comme on rechargeait les canots pour partir, nous vîmes apparaître les reines. Mokêna, la « mère du pays », eut l'obligeance de me gratifier d'un quartier de bœuf ; puis les deux flottilles se mirent à naviguer de conserve, les pirogues se distançant tour à tour, au travers de paysages délicieux, dont l'aspect changeait à chaque pas. Après une halte sur la rive droite, près d'un petit village marutsé, halte dont les équipages profitèrent pour fumer et les reines pour manger un morceau, dont on m'envoya gracieusement ma part, sous la forme de poissons frits, nous repar-

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

times pour aller atterrir le soir en un endroit où se trouvaient une vingtaine de huttes érigées au passage par des pêcheurs.

Il était grand temps de s'arrêter, car un orage menaçait, et déjà il commençait à pleuvoir. L'ouragan dura jusqu'à midi. La pluie pénétrait dans les cases, et avec mes couvertures j'abritais de mon mieux mon bagage. Je m'étais assis sur une caisse ; mais, le sommeil me gagnant, je ne tardai pas à glisser à terre, si bien que je me trouvai, à mon réveil, étendu au milieu d'une mare d'eau.

Les suites de ce bain intempestif ne se firent pas attendre. Le lendemain matin, comme je revenais d'une petite excursion de chasse aux environs, je me sentis subitement envahi par une lassitude que je n'avais jamais éprouvée, et qui s'aggrava au point que je ne pus fournir la dernière demi-heure de chemin et qu'il fallut que nos gens me portassent. C'était, à en juger par ces symptômes, un accès de fièvre qui me saisissait.

Le lendemain on se remit en route, et nous atteignîmes vers midi un bras de la rivière resserré entre un groupe d'îlots boisés et la rive gauche. Au sud se trouvait Sekhosi, la dernière bourgade masupia du côté de l'ouest. L'agriculture y est d'assez longue main florissante, et nous y vîmes notamment des plantations de manza et de fèves. Contrairement aux Marutsés qui se bornent, en fait de culture, au strict nécessaire, les Masupias, les Batokas et les Makalakas de l'Est produisent un peu au delà de leurs besoins et vendent leur excédent de récolte aux trafiquants et aux chasseurs venant du sud. Encore les portions les plus fertiles de terrain demeurent-elles en friche ; seules les collines de sable, les clairières des forêts avoisinant des constructions de termites sont mises en valeur. Mais on peut dire, étant données la chaleur du climat et les facilités d'irrigation qui se présentent ici sur d'immenses espaces, que la région a un avenir magnifique.

A douze milles environ de Chéchéké surgit, près de la berge, un contrefort avancé de la chaîne de hauteurs qui sillonne au sud la Barotsé et longe la rivière en aval. A l'est de Chéchéké, à mi-chemin à peu près entre les rapides de Makoumba et le confluent du Kachteja, point où le pays se redresse peu à peu vers l'ouest, j'avais déjà constaté l'absence des palmiers saro et flabelliformes ainsi que des joncs du Nil. A l'ouest de Sekhosi, la pente du fleuve s'accentue considérablement ; c'est là que commencent les rapides de la Barotsé méridionale et les cataractes du cours central du Zambèse.

Ces entraves sont dues, la plupart du temps, à des projections de bancs rocheux qui coupent transversalement le lit de la rivière, et sont autant d'arêtes de jonction des deux chaînes parallèles aux rives. Ces récifs forment de nombreuses îles, et plus on s'avance en amont, plus ce semis d'archipels est curieux à voir. Sur un espace de quatorze milles anglais, j'ai compté une cataracte et quarante-quatre rapides, les uns constitués par une seule et unique intumescence de terrain s'affaissant en pente douce, les autres par une série brusque de degrés. En certains endroits, les obstacles proviennent de blocs rocheux, les uns situés au-dessous du niveau normal des ondes, les autres émergeant au-dessus. Une seule fois j'ai reconnu la présence d'une barrière transversale de rochers trouée çà et là d'ouvertures à travers lesquelles l'eau essayait de se frayer un passage.

Ces rapides seraient infranchissables aux embarcations si les crocodiles n'évitaient de s'y aventurer. Heureusement que l'absence de tout gros saurien permet aux mariniers de quitter à ces endroits leurs chaloupes, et, moitié les poussant, moitié les halant, de surmonter finalement l'obstacle. Il faut cependant, au plus mauvais pas, rompre charge, en transportant le bagage par les hauts récifs, et faire passer les barques à vide.

Les premiers rapides que nous rencontrâmes sont désignés par les indigènes sous le nom de *Katima-Molelo*. Ils se divisent en plusieurs sections. A une place nous pûmes les franchir en ramant; aux autres endroits, on dut débarquer et haler les canots par-dessus les écueils.

Le rapide suivant, que nous passâmes le 5, s'appelle *Moutchila-Aoumsinga ;* c'est le plus dangereux de ceux qui se trouvent entre Chéchéké et la cataracte de Namboué, et je devais malheureusement en faire l'épreuve pour mon compte. Mon état avait fort empiré ce jour-là ; néanmoins, quoique perclus de douleurs et très mal à l'aise dans le canot, je continuais mon travail de cartographie. Cette seconde entrave fluviale a pour cause un ressaut assez fort du lit rocheux du Zambèse, joint à un semis de blocs situés au-dessous du niveau de l'eau ; mais ce n'est pas de là que vient le péril du passage. Situé entre la rive gauche et une île boisée, et large seulement d'une quinzaine de mètres, ce rapide présente deux courants latéraux, dus aux îlots situés à la naissance de l'obstacle, et qui épuisent d'autant plus les forces des matelots qu'il n'y a nulle part assez de haut-fond pour qu'on puisse haler le canot pardessus le barrage.

Pour comble de malchance, en ce qui me concerne, les barques étaient lourdement chargées et pourvues d'un équipage insuffisant; mes fusils, mes notes journalières et mon stock de cadeaux pour les chefs et les rois du pays se trouvaient dans la chaloupe qui venait en troisième dans la file; la seconde était celle qui contenait ma poudre, mes médicaments, mes provisions, ainsi que les insectes et les plantes recueillis par moi à Chéchéké (quant au reste de ma collection, j'avais chargé Westbeech de l'envoyer à Panda ma Tenka).

Voyant que les mariniers de cette dernière embarcation luttaient à grand'peine contre le courant, je leur crie de s'accrocher aux branchages en surplomb de la berge, pour maintenir tout au moins le canot immobile; mais ma voix est couverte par le grondement de l'onde. Les rames cependant accentuent leur mouvement de dérive, et les matelots, conscients du danger,

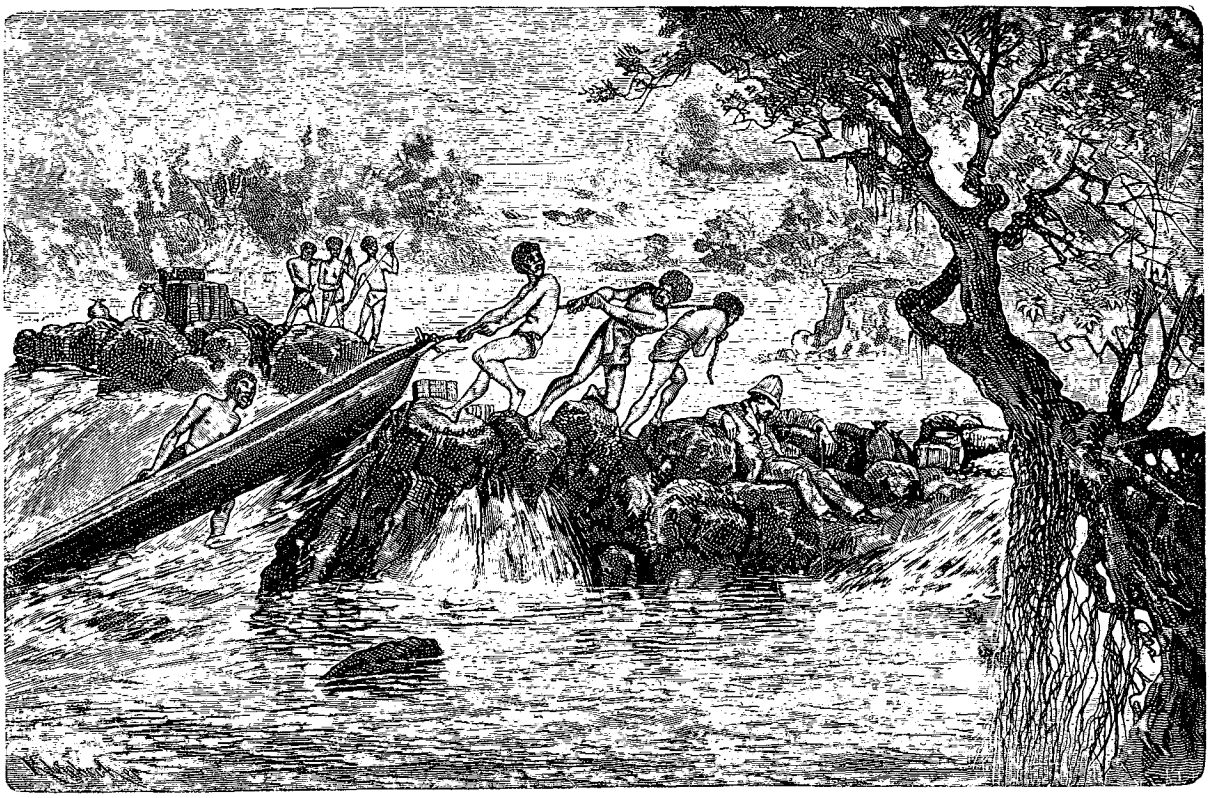
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au lieu de raidir leurs muscles, ont l'air de perdre la tête, et se mettent à manœuvrer en désordre.

Par bonheur nous sommes tout près de la rive; mes gens peuvent empoigner prestement les rameaux en bordure et amener le canot contre l'île. Mais la première embarcation a cédé à la violence de l'onde et, virant sur elle-même, présente le travers aux flots courroucés.

« Hardi! courage! » criai-je aux matelots d'un accent de désespoir, et je suis sur le point de me jeter à l'eau, oubliant tout, jusqu'à la fièvre qui, depuis deux heures, me cause une transpiration telle, que mes vêtements collent sur ma peau; mais mes gens me retiennent de force avec eux. La pirogue cependant, soulevée latéralement par l'eau, s'incline sur le flanc opposé; de sorte que les rameurs, dont les avirons se sont brisés dans un effort désespéré de résistance, perdent l'équilibre, et au même instant une première vague, puis bientôt une seconde, suivie d'une troisième, envahissent le canot et le font chavirer. Je n'osais en croire mes yeux. Tout ce que peuvent faire, au prix de mille peines, mes matelots, aidés de leurs camarades des autres chaloupes, c'est de remettre à flot la pirogue et de ressaisir quelques épaves de mon bien.

C'était le naufrage de tous mes plans, de toutes mes espérances, et l'adieu forcé à mon rêve de gagner la côte de l'Atlantique. En quelques secondes le sort implacable ruinait mes préparatifs et mes visées de



Dans les rapides. — Gravure tirée de l'édition allemande.

sept années, et, en présence de cet accident, auquel aucun de mes déboires antérieurs ne pouvait se comparer, je n'avais plus qu'à renoncer à la continuation de mon voyage. Pour comble d'amertume, je voyais s'anéantir, avec mes projets, les résultats de longs mois de travail et toute une collection recueillie à force de labeur; à peine si j'en pus sauver un fragment de quelque valeur.

Quand nous eûmes franchi enfin ce rapide de Moutchila-Aoumsinga, dont je me souviendrai toute ma vie, nous allâmes aborder, une heure plus loin, sur la rive droite, près d'un village mabounda du nom de Sioma. Là, au moment d'établir le campement pour la nuit, nous apprîmes, non sans surprise, de la bouche des riverains, que les lions pullulaient littéralement dans le district, et que, chaque nuit, le village était assiégé par ces fauves. Il me parut toutefois que ce n'était là qu'un prétexte pour nous forcer à passer outre. Aussi, sans me laisser effrayer par cette information des indigènes, je leur fis quelques présents de fausses perles qui les disposèrent un peu mieux pour nous, et bientôt nous eûmes les cases nécessaires, devant lesquelles on alluma de grands feux.

Le 5, il plut toute la journée, et, l'après-midi, le vent devint glacial. Je restai cloué immobile sur la couche qu'on m'avait improvisée au moyen de caisses, incapable de changer de position.

Le soir, ma fièvre tomba un peu, et, avec le secours de mes gens, je pus me lever et m'asseoir à terre.

La nuit suivante, nous pûmes nous convaincre que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les lions hantaient en effet le pays. Aussitôt le soleil couché, éclata à cent cinquante pas de nous un concert de rugissements qui dura jusqu'à l'aube. En haut, au village, les indigènes ne cessèrent de crier et de battre le tambour, pour tâcher de tenir les fauves à distance; et quant à mes mariniers, ils demeurèrent assis, l'épieu à la main, devant leurs huttes, aux parois desquelles s'estompaient leurs silhouettes. Heureusement la nuit se passa sans qu'aucun félin eût osé nous rendre visite.

Le 6, j'eus une rechute, causée par la pluie et le froid des jours précédents; ma tête brûlait, et les lignes que traçait mon crayon ou ma plume ne faisaient que papilloter devant mes yeux. Le 8 seulement, on reprit la marche en avant, car je ne pouvais me résoudre à rebrousser chemin vers Chéchéké; mais, durant cette étape, mon état empira, et, le soir venu, il fallut me transporter à terre. C'était au point que je craignais de ne point passer la matinée. Nous avions pourtant, ce jour-là, remonté la section du Zambèse la plus curieuse que je connaisse, après celle où se trouvent les chutes Victoria; les chaloupes avaient eu à franchir quarante-deux rapides, et l'on avait atteint la cataracte la plus méridionale de la Barotsé. Le lendemain, mes gens me portèrent jusqu'à quelques huttes spacieuses qu'on avait bâties pour la reine Moquaï à mille pas en amont de cette cataracte.

Types marutsés. — Gravure tirée de l'édition allemande.

Les rapides les plus dangereux à passer étaient ceux que les Marutsés nomment Manekango et Muniruola. Ces derniers notamment consistaient en une véritable muraille rocheuse dont le relief se dressait obliquement à vingt-huit pouces au-dessus de l'onde, en offrant diverses ouvertures à travers lesquelles le flot se frayait un passage. Il fallut, vu la violence du courant, soulever les embarcations et les faire passer par les étroites brèches du rempart; pendant ce temps, les matelots me déposaient sur un point du récif.

Trois jours durant, la reine Moquaï m'avait attendu aux huttes; à la fin, pensant que j'étais retourné sur mes pas, elle s'était remise en route; puis le 9, de son point ultérieur d'atterrissage, elle avait envoyé vers moi son époux Manengo.

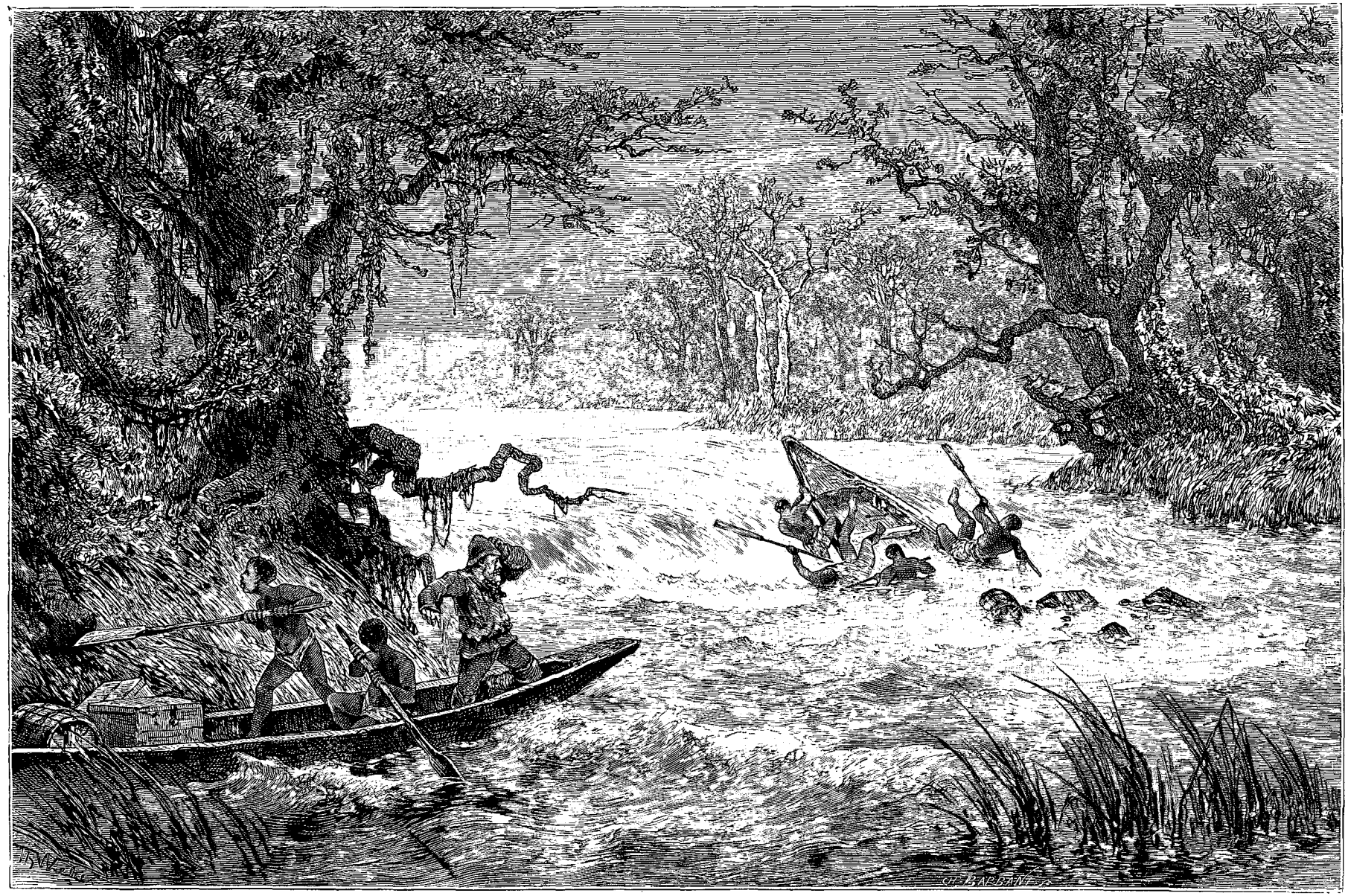
Ce même jour, Inkambella, gouverneur de la Barotsé, le plus gros personnage du pays après Sepopo, passa en aval sur le fleuve. Le soir, nouvelle aggravation de mon état, de sorte que je mandai les matelots pour m'entendre avec eux touchant le retour; ils avaient été au-devant de mes désirs : déjà deux des chaloupes se tenaient prêtes en aval des chutes; en les faisant causer à ce sujet, je sus que Sepopo leur avait secrètement recommandé de veiller avec soin sur moi et de s'arranger autant que possible pour que je ne mourusse pas sur ses terres. Ma qualité de médecin m'avait valu de la considération, et le roi, auquel, à ce titre, j'apparaissais comme un magicien de première volée, voulait éviter le déchaînement de maux que mon trépas eût attiré sur son royaume.

Le 11, jour du départ, le soleil darda d'une façon si terrible et la soif me tourmenta à tel point, que je n'eus un peu de soulagement qu'en laissant pendre, de la chaloupe, mes deux mains dans l'eau; mais les mariniers se dépêchèrent de me les remettre sur la poitrine, en me rappelant que les crocodiles foisonnaient alentour. On coucha à quelques milles à l'est de Katonga, et, le lendemain, on atteignit Chéchéké. En me voyant paraître au seuil de sa hutte, porté par mes gens, Westbeech, tout d'abord, ne me reconnut pas.

De retour à Chéchéké, je comptais y attendre ma guérison pour reprendre le cours de mon voyage; mais, mon mal s'étant encore aggravé et la saison malsaine étant venue, Sepopo aussi bien que Westbeech me conseillèrent de regagner le sud pour ne continuer mes explorations qu'après mon entier rétablissement. Je savais, hélas! par expérience que, suivre cet avis, c'était, pour moi, renoncer à toute espérance de réaliser dans un avenir prochain mes visées. Le roi et plusieurs chefs amis vinrent me voir, et, tout en m'exprimant leurs regrets, ils m'assurèrent pour la plupart qu'ils avaient prévu ce qui m'arrivait : j'étais, selon eux, parti trop tard de Chéchéké, et le roi, pour sa part, prétendit qu'en m'attardant à aller visiter les chutes Victoria, j'avais laissé passer la première occasion favorable de me mettre en route; mais ses sujets rejetaient toute la faute sur le prince, qui m'avait lanterné du mois d'octobre au mois de décembre, et qui même, sans les instances répétées de Moquaï, ne m'aurait pas fourni à cette dernière date les embarcations dont j'avais besoin.

Le 14, j'éprouvai de tels maux d'estomac et de tels étouffements, que je me roulais par terre et que mes quatre domestiques avaient de la peine à me maintenir; grâce à un peu d'ipécacuana que Westbeech me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La perte du canot (voy. p. 67). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donna, je vomis par deux fois, et pus respirer plus à l'aise. Plus tard, pendant la maladie de seize mois que je fis, ces oppressions se renouvelèrent, et ce fut encore au même remède que je dus d'être soulagé.

Toujours cloué sur ma couche, livré la journée entière à moi-même, je n'avais que trop le loisir de méditer sur ma situation et de déplorer mon triste destin. Je sus, par des gens venus de Panda ma Tenka, que mes amis les Anglais, Mac-Land, Fairly, Cowley, Dorchill, ainsi que tous leurs domestiques et Pit, mon ancien serviteur, étaient, eux aussi, fort malades là-bas de la fièvre.

Le 19 seulement, je me trouvai suffisamment remis pour pouvoir, à l'aide de mes gens, faire un tour sur la pelouse voisine de l'enclos. Pour surcroît d'ennui, les moustiques avaient commencé de pulluler : ces bestioles sont la plaie des rives du Zambèse et du Zouga. Le soir et la nuit, ces insectes altérés de sang s'attaquent avec furie aux hommes et aux bêtes, et des couvertures même ne garantissent pas des atteintes de leurs longs suçoirs; notre seul moyen de défense quelque peu efficace était d'allumer dans notre hutte trois ou quatre foyers de fiente de vache.

Le 24, je me hasardai par la ville, pour me procurer diverses curiosités ethnographiques et une collection de plantes en majeure partie nouvelles pour moi et provenant des hauts districts du Zambèse.

Enfin, au commencement de janvier, je me résolus à regagner Panda ma Tenka, et, après une navigation assez pénible, j'abordai sous le baobab de Makoumba. Des îles boisées qu'occupe la bourgade soufflait une fraîche brise qui me réconforta. Pendant que les matelots débardaient, mes domestiques coururent à la forêt me cueillir des fruits. Quels ne furent pas ma joie et mon étonnement de rencontrer là Blockley, qui se disposait à gagner Chéchéké avec des denrées.

Mais le 14, jour où il devait se rendre à Chéchéké, il arriva de cette ville des matelots masoupias qui dissuadèrent mes mariniers aussi bien que ceux d'Impaléra de se charger de conduire là-bas mon ami, vu les mauvaises dispositions où se trouvait le roi Sepopo.

Le 15, je franchis le Tchobé; de là, pour gagner le val Lechoumo, j'eus un orage qui m'obligea de passer la nuit dans une misérable case de chaume, la même où Bauren, mort quelques jours auparavant à Panda ma Tenka, avait ressenti les premières atteintes de son mal. Le lendemain, vers midi, on se remit en route pour la vallée, que l'on n'atteignit qu'après douze heures d'une marche extrêmement pénible pour moi.

Le 19, aidé de mes gens, je recueillis, chemin faisant, quelques plantes et insectes. Les deux derniers volumes que j'avais sauvés du naufrage de ma cargaison me tenaient lieu de presses à herbier; seulement, comme ils étaient d'un format in-quarto, j'étais obligé de dépecer mes échantillons de botanique, quitte plus tard à en rejoindre ensemble les morceaux. Le 20, je fis encore une petite tournée dans le val. Le 21, des Masoupias venus d'Impaléra m'offrirent de leur acheter du grain. Par malheur, je m'étais abusé en comptant trouver le val Lechoumo un peu plus sain que la vallée du Tchobé ; il y régnait un épais brouillard compliqué de fâcheuses émanations dues aux pluies récentes.

Le 2 février, j'appris qu'une portion de la cargaison d'ivoire de Westbeech était arrivée à Impaléra, ce qui me donna l'espérance de voir bientôt ce négociant lui-même apparaître au val Lechoumo.

Le 12, il y eut force bruit dans la vallée : plusieurs troupes de Masoupias arrivèrent d'Impaléra avec de l'ivoire, et avec eux survint un domestique de Westbeech, envoyé par lui à Panda ma Tenka afin d'y querir des bêtes de trait pour ses deux chariots.

Le 15 eut lieu le plus violent orage que j'eusse encore vu en Afrique; il éclata si brusquement qu'on n'eut que le temps de jeter du sable et de la terre sur nos feux, pour empêcher les cases de brûler. La pluie et le vent firent tellement rage, que notre énorme chariot dansait comme un jouet. De nos deux cases, l'une fut emportée par l'ouragan, et l'autre, où nos domestiques s'étaient réfugiés, tomba sur leur tête ; heureusement que, vu la légèreté de l'habitacle, personne n'eut grand mal. Le soir même, on édifia deux huttes neuves.

Le 16, arrivée de Westbeech au val Lechoumo. Il se plaignit fort de la manière dont Sepopo l'avait traité depuis mon départ, et déclara qu'il ne remettrait plus les pieds à Chéchéké, et que désormais il ferait l'échange de ses marchandises dans la vallée du Tchobé. J'appris aussi de lui que l'idée de s'insurger contre le roi et de le chasser s'implantait chaque jour davantage dans l'esprit des chefs marutsés-maboundas[1].

Quant aux Portugais, Sepopo ne leur avait pas encore versé le prix de leurs marchandises, et il les renvoyait d'une semaine à l'autre.

De plus, à ce que me dit Westbeech, l'interprète du roi, appelé Jan Mahoura, ainsi que le frère de celui-ci, menacés, eux aussi, dans leur vie, se trouvaient au val Lechoumo.

Le 17, arriva de Chéchéké toute la provision d'ivoire de mon ami, savoir : onze mille quatre-vingts livres. Dans la nuit du 19 au 20, on chargea les chariots; après minuit survinrent les attelages; puis nous quittâmes la vallée pour nous diriger vers Panda ma Tenka, où nous arrivâmes le surlendemain.

VIII

A travers le pays des Makalakas et des Matabélés de l'Ouest. — Entrevue avec le chef Menon. — Sites et rencontres. — La station de Tati et son histoire. — Chronique zoulou-matabélé. — Un léopard chez Pit Jacobs. — Retour aux Champs de diamants. — Ma ménagerie.

Le 28, dans l'après-midi, on quitta la vallée.

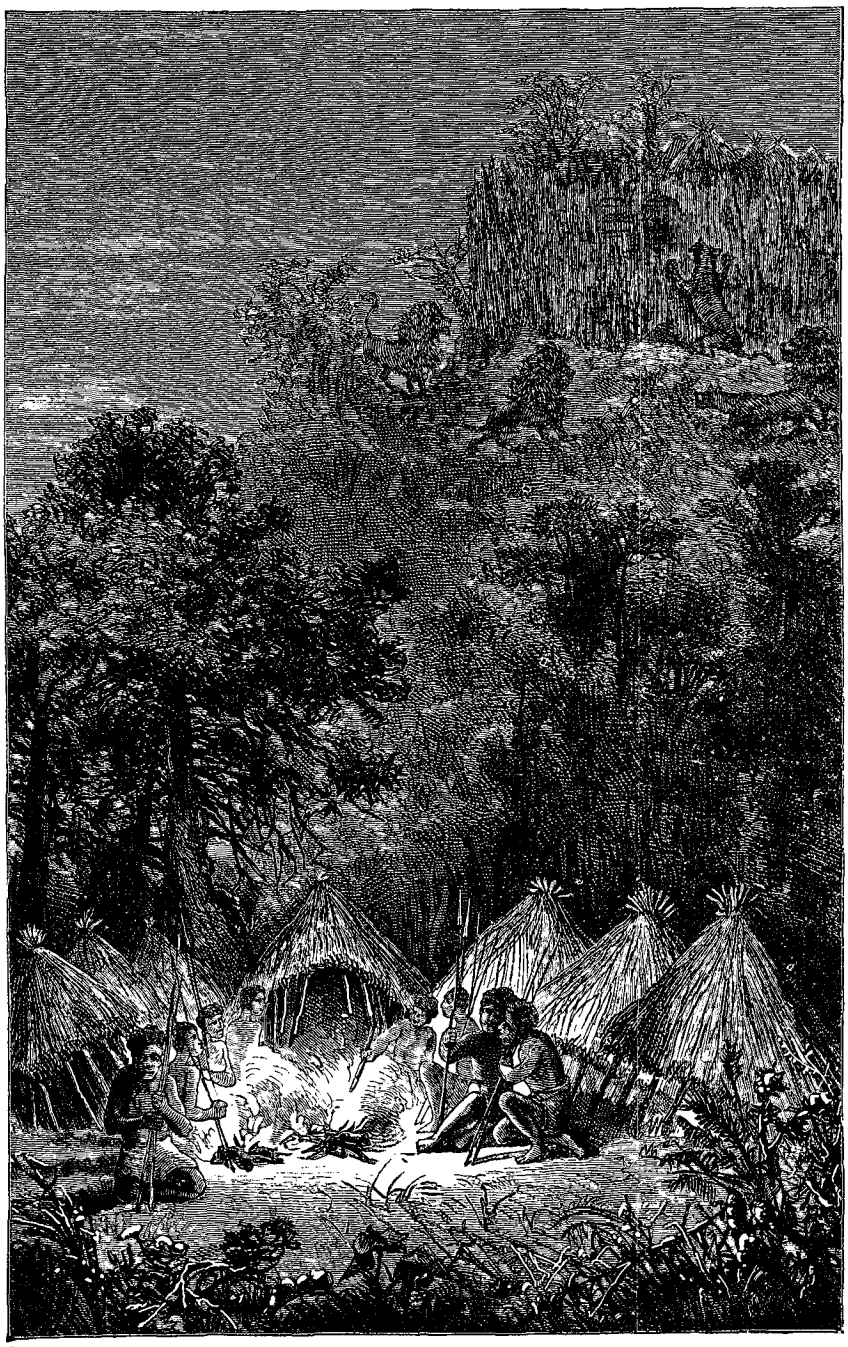
Le 3 mars, nous atteignîmes l'étang d'Henry, et,

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, le roi Sepopo a été renversé; à sa place règne Wana Wena.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le 7, la plus septentrionale des sources Klamaklenjana, d'où un sentier s'embranche au sud-est vers le pays des Makalakas.

Le 8, nous étions à l'étang Yoruah, où nous séjournâmes trente-six heures, que j'employai à augmenter ma collection de peaux de bêtes empaillées; puis, de là nous gagnâmes le plateau des lacs, que je trouvai cette fois étrangement pauvre en gibier. Cela tenait à ce que toutes les lagunes forestières s'étaient remplies d'eau pluviale, de sorte que les bêtes pouvaient maintenant aller boire à leur gré n'importe où.



Les lions a Sioma (voy. p. 67 et 68). — Gravure tirée de l'édition allemande.

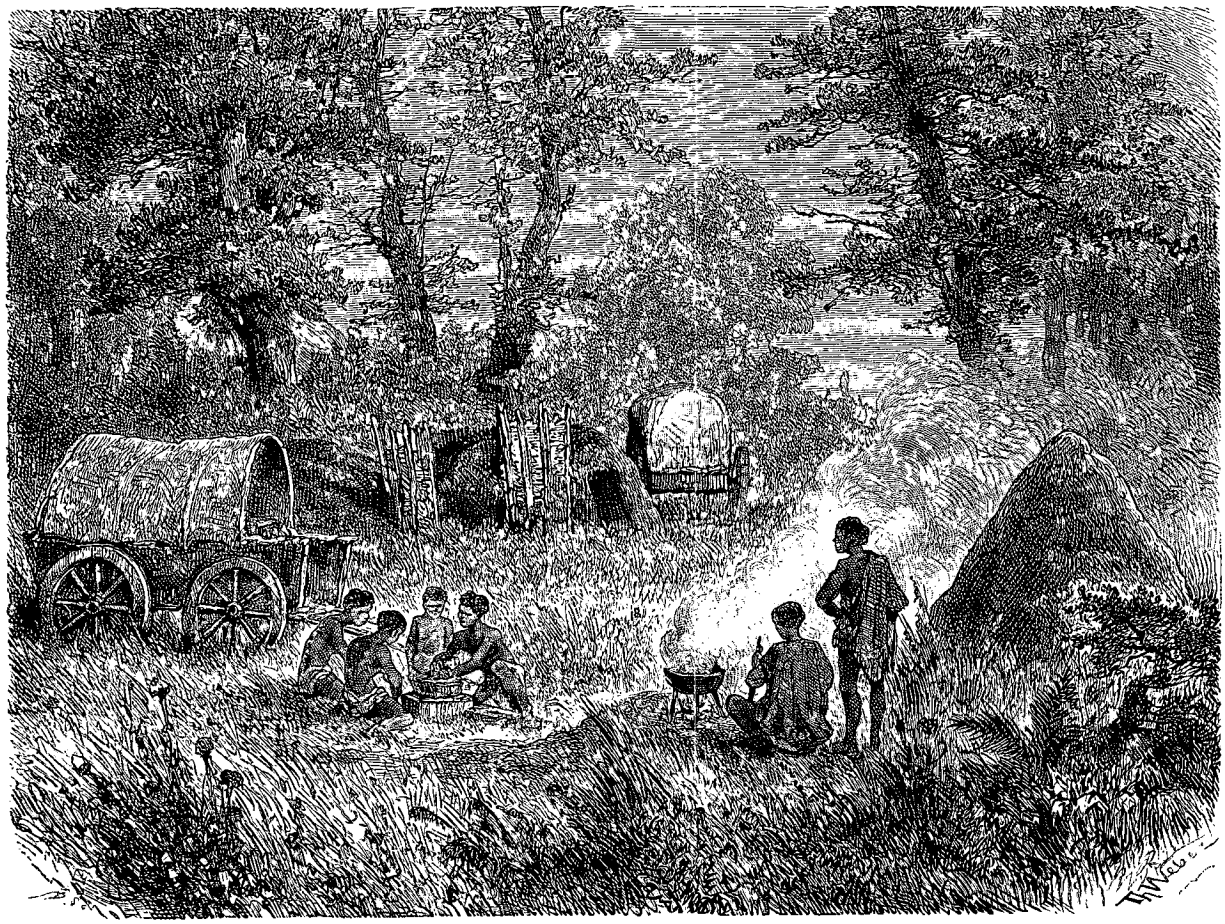
Le 13, après une étape très pénible à travers un épais taillis sablonneux, où nous vîmes passer devant nous une troupe d'éléphants et de rhinocéros, nous atteignîmes une clairière appelée Tamasanka. Il s'y trouvait quelques mares, qui ne tarissent jamais, et dont l'onde, d'abord pure, s'encrasse quand on l'a laissée reposer deux ou trois jours dans un vase. Plus loin, j'aperçus pour la première fois l'espèce de pinson, commun sur la côte ouest, qu'on nomme la Veuve au collier d'or (*Vidua paradisea*).

Le 18, nous gagnons la vallée du Nata; puis, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dirigeant au sud-est, vers le pays des Makalakas, nous traversâmes une épaisse futaie de mapanis. En l'honneur de Westbeech, qui avait été le premier, quatre années auparavant, à parcourir cette route forestière, trait d'union, par le Majtenqué et le Nata, entre le pays des Matabélés et les régions du Tchobé et du Zambèse, je me permis de la baptiser « the Westbeech Road ».

Le 19, Westbeech se détacha de nous pour aller voir avec Bradshaw le chef makalaka Menon, et solliciter de lui une escorte destinée à nous conduire au pays des Matabélés, sur la lisière ouest duquel nous venions d'entrer. Comme mon ami était fort bien vu des habitants, à cause de la faveur dont le roi l'honorait, il obtint aussitôt ce qu'il demandait. Le soir, Menon en personne vint rendre sa visite au marchand d'ivoire. C'était un homme de moyenne taille, âgé d'une cinquantaine d'années, maigre, un tartuffe sans pareil. Des quelques Makalakas qui l'accompagnaient, pas un n'avait un visage qui inspirât confiance. Ces indigènes que, pour les distinguer de leurs congénères du nord du Zambèse, j'appellerai du nom de leur chef, les « Makalakas de Menon », sont, ainsi que toutes les peuplades sœurs établies au sud du fleuve précité, sujets depuis 1837 des Zoulous-Matabélés. C'étaient auparavant de paisibles agriculteurs et éleveurs de bétail; à présent, ils se sont fort relâchés de leur activité, et sont devenus, par surcroît, les gens les plus perfides et les plus voleurs de l'Afrique australe : encore une dépravation à mettre au compte de leurs maîtres, les Zoulous-Matabélés en question.



Campement au val Lechoumo (voy. p. 70). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

Tandis que ses compagnons étaient accroupis près du feu, le sieur Menon, accoutré d'une peau de guépard en loques, demeurait debout, nous examinant tous l'un après l'autre. Le résultat de son inspection ne parut pas le satisfaire, et, pour témoigner son humeur, il s'adressa à Walsh et à moi, qui étions nouveaux venus dans le pays, et nous réclama un droit de transit; mais Westbeech, qui était seul parmi nous à comprendre l'idiome makalaka, nous ayant fait signe de nous tenir coi et de ne pas attacher la moindre importance à ce que Menon venait de dire, celui-ci non seulement n'osa pas renouveler sa demande, mais changea tout de suite d'attitude; car, sur un mot de mon ami, qui le rappela aux devoirs de l'hospitalité, il promit de nous envoyer une chèvre, tout en s'excusant de ne pouvoir nous fournir un bœuf, les Matabélés, ajouta-t-il, lui ayant dérobé toutes ses bêtes à cornes. Nous répondîmes à cette gracieuseté de Menon en le gratifiant de plomb et de poudre, objets qu'il reçut avec toutes sortes de marques d'amabilité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le docteur Holub. — Dessin de Tofani, d'après l'édition allemande.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 22, on se remit en marche, après que Westbeech, accompagné de quelques Makalakas à pied et d'un serviteur monté, fut parti à l'est vers Gouboulouwajo, le chef-lieu du pays. Au bout de trois milles, nous fîmes halte sous un mourla pour y attendre la chèvre promise par Menon. Un groupe de Makalakas et ce chef lui-même s'y trouvaient déjà.

L'après-midi, notre caravane s'ébranla de nouveau à travers un fourré bas où se dressaient de toutes parts des monticules de granit, de forme pyramidale ou conique, qui avaient de vingt à soixante-dix pieds de haut. Parfois plusieurs s'élevaient à la file. Plus nous avançâmes en amont le long de la rivière, plus ces accidents de terrain s'accentuèrent et plus le site devint attrayant.

Le lendemain, un nouvel horizon de montagnes se découvrit à nous; sur les hauteurs se dressaient de beaux euphorbes en forme de candélabres, tels que j'en avais vu sur les monts Bamangouatos. Des champs spacieux, de vastes closeries, au point culminant desquelles se trouvaient les logis des propriétaires, témoignaient de ce qu'avaient été les innombrables bourgades et fermes makalakas avant l'invasion des Matabélés dans les monts Matopo.

Le 25, nous nous écartâmes un peu de la rivière, de sorte que nous eûmes à main gauche la plupart des sommités du relief, tout en apercevant à l'horizon sud un ensemble de croupes imposantes. L'après-midi, nous arrivâmes à un hameau makalaka d'une quinzaine de huttes, nommé Kambousa. Il appartenait à Zantochi, que Westbeech connaissait bien, et dont nous n'avions à redouter aucune importunité. L'enclos de ce chef avait une double clôture; l'une, en palissades, environnait les habitations; la seconde, en épines, enfermait les champs disposés autour de la métairie. Là, nous nous éloignâmes des villages makalakas, et bientôt nous eûmes achevé de traverser la province makalaka actuelle du pays matabélé, laquelle, il y a moins de cinquante ans, s'étendait à cent milles anglais plus au sud.

Le 26 mars, nous franchîmes deux petites rivières, puis le Matlousi, qui coulait également en travers de notre chemin. Pendant notre trajet en territoire makalaka, nous avions passé dix-sept lits de torrents pluviaux aboutissant au Majtenqué, et ce ne devait pas être le dixième des affluents de ce cours d'eau. Le district offrait les plus beaux points de vue que j'eusse eu occasion d'observer pendant ma rapide traversée du pays.

Le soir, nous dételâmes sur la rive droite d'une rivière appelée par les indigènes la Chacha Rocheuse, et je profitai d'un instant de loisir pour faire un tour aux environs. Sur une colline de granit en forme de ballon, je découvris une de ces ruines qui peuvent jeter un certain jour sur l'histoire des habitants primitifs de cette partie de l'Afrique australe. La colline fortifiée formait une intumescence isolée; c'était une des moins hautes qu'il y eût dans le rayon environnant. Le fortin consistait en briques de granit superposées sans ciment. Il en restait une muraille enfermant à peu près par le milieu le monticule, aux flancs duquel se dressaient par places des blocs de rocher à pic, de sorte que l'enceinte artificielle avait à certains endroits vingt centimètres de hauteur, à d'autres deux mètres, sur une épaisseur de trente à cinquante centimètres.

L'entrée se trouvait au nord, et, de ce côté, la muraille s'avançait en une double saillie figurant une sorte de corridor. Les briques étaient plates, d'une longueur à peu près égale. Je crois pouvoir assurer que sur cette minuscule forteresse, d'un pourtour de cent trente mètres au plus, les indigènes, sédentaires ou à demi nomades, avaient érigé un rempart de bois ou de rameaux épineux.

Le même jour, nous franchîmes la Chacha Rocheuse, pour camper à la nuit tombante sur la rive opposée. Le lendemain 27, nous traversâmes la Chacha Sablonneuse, qui se jette dans la précédente, puis une douzaine d'autres affluents de celle-ci, et nous marchâmes jusqu'à ce que nous eussions atteint la partie supérieure du second de ces cours d'eau. Là s'offrit à nous un des sites les plus ravissants du pays des Matabélés de l'Ouest. Franchissant ensuite le Tati, dont le large lit, également sableux, et les berges très escarpées nous donnèrent quelque fil à retordre, nous arrivâmes dans la vallée du Rhamakoban, dont nous côtoyâmes la rive droite, sillonnée de nombreuses ravines tributaires, que les grosses pluies transforment en torrents.

Cette région est renommée parmi les chasseurs d'éléphants pour son abondance de gibier. Girafes, zèbres, antilopes, lions, hyènes et outardes y foisonnent, et l'on y rencontre en outre des autruches et des rhinocéros. Après avoir passé le Rhamakoban, nous ne tardâmes pas à nous engager sur le plateau situé entre ce fleuve et le Tati. Les mapanis qui, depuis quelques jours, avaient été se multipliant, formaient ici une forêt continue, entrecoupée de clairières. Près d'une pierre blanche dressée en manière de borne débouchait le chemin qui conduisait aux districts centraux du pays des Matabélés.

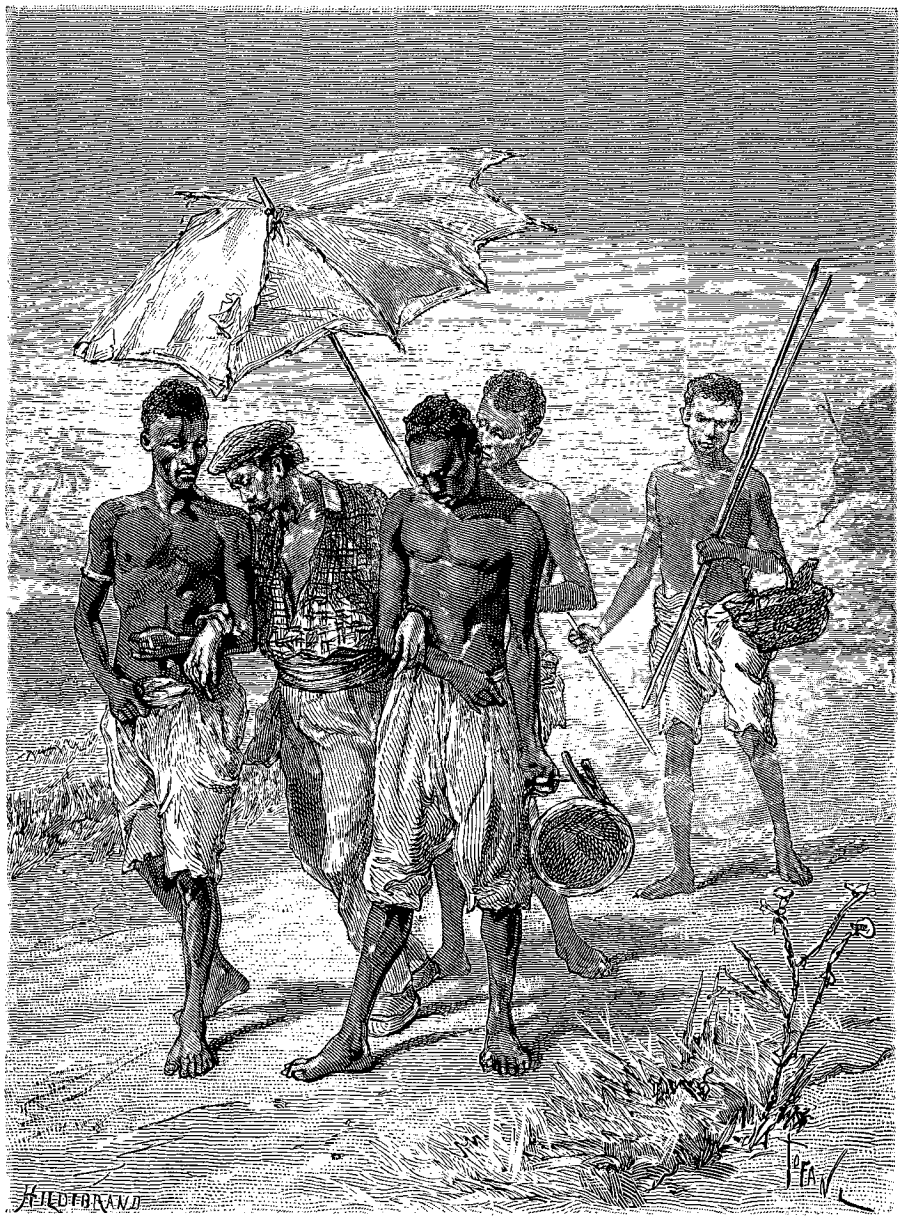
Le 30, au bord du Tati, nous aperçûmes sur le revers de quelques collines basses plusieurs constructions à l'européenne; deux d'entre elles seulement étaient habitées; l'une appartenait à Pit Jacobs, le chasseur d'éléphants, l'autre au marchand écossais Brown.

Quelques années auparavant, une grande animation régnait à cette place; des chercheurs d'or y affluaient de toutes les parties du monde, alléchés par l'appât du noble métal; mais ils n'y trouvèrent que du quartz aurifère, ce qui ne laissa pas de les désillusionner, si bien que leurs rangs s'éclaircirent bientôt. Une compagnie se chargea alors de l'exploitation; mais elle se lassa, elle aussi, peu à peu devant l'insuffisance des machines. La cause principale de l'insuccès tenait à l'éloignement où l'on se trouvait de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

côte; la machine la plus simple coûtait, en frais de transport, cinq ou six fois sa valeur. Une tonne de quartz donnait cinq onces d'or, parfois même, m'a-t-on dit, vingt-cinq onces.

M. Brown, tout en exerçant là un commerce d'échange, remplissait l'office d'agent de la compagnie dissoute, laquelle avait laissé sur les lieux une partie de son matériel. Dans la vallée du Tati, un peu en aval de l'établissement, je vis encore les restes de la machine à vapeur qui servait à émietter le quartz. Le minerai précieux s'extrayait à une lieue de là environ, sur la rive gauche de la rivière; mais, les fosses étant venues à se remplir d'eau, on manqua d'une seconde machine pour les assécher, et il fallut abandonner



Promenade de valétudinaire (voy. p. 70). — Dessin de Tofani, d'après l'édition allemande.

le travail. Au moment de notre arrivée, M. Brown était absent; il s'était rendu à Gouboulouwajo, pour épouser, par-devant le missionnaire M. Thompson, Mlle Jacobs. Son représentant nous fit néanmoins un accueil très cordial, et nous attendîmes en cet endroit le retour de Westbeech.

Parmi les personnes qui demeuraient là, quel ne fut pas mon étonnement de voir les Lotriet, que j'avais, on s'en souvient, rencontrés près de l'étang Henry. Ces deux familles étaient installées dans des huttes de chaume. Tous les chariots venant du sud, du pays des Bamangouatos à celui des Matabélés, sont forcés de s'arrêter à Tati pour y changer d'attelages. La mesure, édictée par le roi, a pour but d'empêcher l'importation de l'épidémie appelée « eau rouge ». Une troupe de guerriers matabélés occupe en outre à demeure la sta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion, pour surveiller la région au sud-est. A l'époque de mon passage, l'unique souci de ces garnisaires était de tourmenter de leur mieux les blancs qu'ils rencontraient d'aventure et d'enlever, au nom de leur maître, poudre et fusils aux Makalakas qui revenaient des Champs de diamants.

Le royaume matabélé, lors de ma première visite, était le second en puissance parmi les États indigènes situés au sud du Zambèse; depuis la réduction des Zoulous du Sud par les Anglais, il est passé au premier rang. Il mesure quatre-vingts ou quatre-vingt-dix milles géographiques de longueur, sur cinquante à soixante de largeur.

D'après Mackenzie, le fondateur de cette vaste principauté fut un fils de Matchobané, chef zoulou établi sur le territoire de Natal. Lorsque Tchaka, le plus puissant des rois zoulous, soumit ses voisins, il s'empara en même temps de Moselikatzé; puis, connaissant la vaillance de ce dernier, il le chargea de faire une expédition, au cours de laquelle le guerrier s'enfonça avec ses prises de bétail au centre du Transvaal actuel, réduisit les Bathaklas, les Baharutsés et d'autres tribus betchouanas, et s'établit dans les monts qui bordent le Marico et ses affluents. Là, il fut attaqué par le chef griqua Berend-Berend, que non seulement il repoussa, mais qu'il défit même complètement. A partir de ce moment, il se vit en butte à une série incessante d'agressions.

Ce furent d'abord deux armées zoulous que Tchaka et ensuite son successeur Dingaan envoyèrent, mais sans succès, contre le fugitif; puis ce furent les Boers qui, s'approchant du Transvaal, et connaissant leur terrible voisin, entreprirent de se débarrasser de lui et de conquérir les rives fortunées du Marico. En 1836, ils l'attaquèrent, sous le commandement de Gert, au pied d'une hauteur dans le district susnommé, et le battirent complètement. A la suite de ce désastre, Moselikatzé quitta le pays avec ce qui lui restait de guerriers (quarante environ), et s'en fut, ravageant tout devant lui, jusqu'au Zambèse, avec le dessein de fonder un nouveau royaume au nord de ce fleuve. Mais ce que n'avait pu le bras humain, la petite mouche tsétsé l'accomplit : elle força le féroce Zoulou de reculer. Celui-ci envahit alors un premier puis un second village makalaka, et finit par attaquer l'un après l'autre d'abord les États makalakas, ensuite les royaumes manansas, etc.

Il tombait de nuit sur les bourgades agricoles, les incendiait, égorgeait les hommes, ravissait les femmes, les enfants et le bétail. De cette façon sa puissance s'accrut, et il réussit à créer un nouveau royaume zoulou dans l'Afrique australe. Les jeunes garçons qu'il enlevait étaient instruits au métier de la guerre; les adultes capables déjà de porter les armes étaient enrégimentés sur-le-champ. Quant aux femmes, il les distribuait à ses soldats. Les troupeaux enfin devenaient la propriété du prince et servaient à l'alimentation de ses bandes, transformées ensuite en régiments réguliers.

Cependant, ayant remarqué que ses guerriers, au lieu de traiter comme butin de guerre les femmes qui leur étaient assignées, leur faisaient une condition assez douce, il craignit de voir leurs âmes s'amollir et ordonna une tuerie générale de la gent féminine, qu'il jugeait dangereuse pour ses visées. Les guerriers obéirent à ses ordres et massacrèrent sans nulle exception leurs nouvelles compagnes.

Tous les ans, du reste, Moselikatzé organisait des coups de main dans les régions d'alentour, et des milliers d'innocents succombaient dans ces gigantesques boucheries, car ce n'étaient pas seulement les hommes faits, c'étaient encore les vieillards impotents, les femmes et surtout les petits enfants qui défrayaient ces sanglantes hécatombes.

Le régime de l'État zoulou-matabélé est un pur despotisme militaire, auquel est soumis tout le pays, hommes et bêtes, jusqu'au moindre atome. A la tête de chaque régiment est une sorte de colonel appelé *induna*, au-dessous duquel s'échelonnent des chefs en sous-ordre qui ont rang d'officiers. Les soldats exécutent aveuglément tous les ordres reçus. Les officiers, de leur côté, briguent à l'envi la faveur du roi, et s'ils ne peuvent l'obtenir par des exploits marquants à la guerre, ils cherchent par la calomnie à se noircir réciproquement auprès du prince. Celui-ci a à son service plusieurs exécuteurs des hautes œuvres qui s'acquittent dans l'ombre de la nuit de leur sinistre office; et comme, chaque soir, les guerriers matabélés reçoivent leur pitance de viande et de bière, et tombent ensuite généralement dans un lourd sommeil, il est aisé au bourreau, « le couteau au roi », comme on l'appelle, de procéder à sa besogne.

En temps de paix, les garçons sont chargés de garder le bétail; et lorsqu'ils viennent au village, c'est pour s'exercer à manier les armes. Cet exercice corporel trempe et fortifie leur corps à tel point, qu'un Masarwa du Bushveldt de Kalahari et un Masarwa élevé parmi les Matabélés semblent appartenir à deux races différentes.

Les guerriers habitent des baraques et demeurent étrangers à tout train de vie domestique. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'il leur est permis de partager le privilège des chefs, c'est-à-dire d'avoir à titre d'épouse et non d'esclave, bien que la condition de l'une et de l'autre soit à peu près identique, une jeune fille qu'on leur a livrée à la suite d'une razzia. Libre à chaque peuplade de rester fidèle à ses pratiques respectives en fait de superstition; mais défense à aucun des gens du roi d'embrasser le christianisme.

Les missionnaires ont été les premiers à visiter le pays des Matabélés; ensuite sont venus les marchands d'ivoire, à qui les indigènes ont bien acheté des fusils et de la poudre, mais jamais des vêtements.

Chaque année, avant de partir pour leurs expéditions, les Matabélés exécutent la danse sacrée qu'on nomme *Pina ea morimo*. A cette occasion, les guerriers se

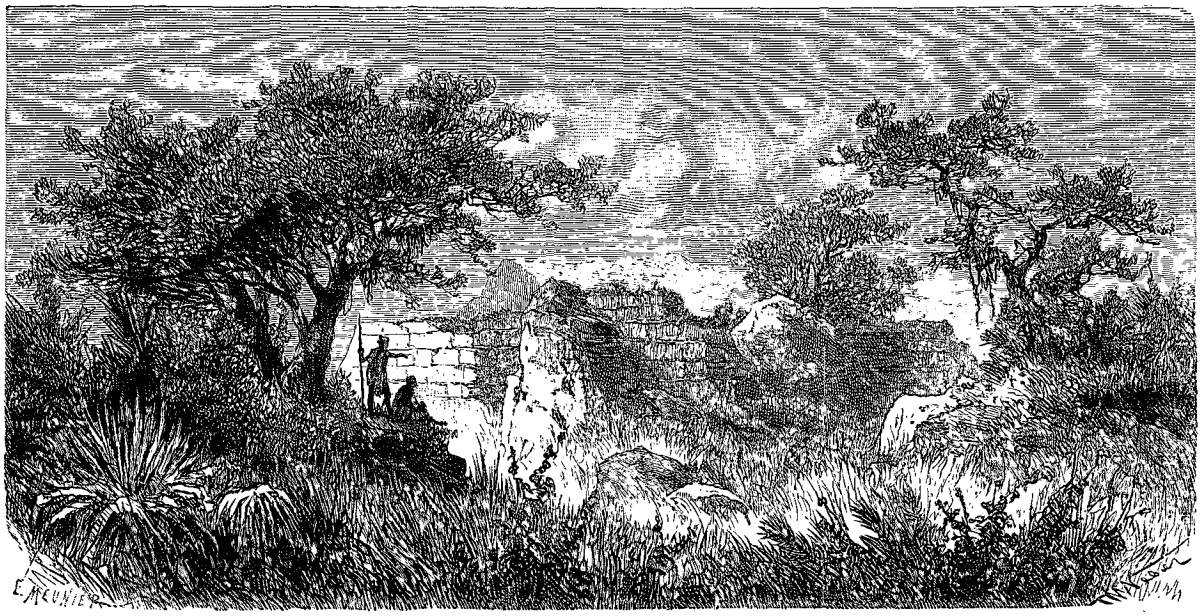
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rassemblent sur la place d'armes en complet équipement, la tête, la poitrine et les hanches ornées d'un tissu de plumes d'autruche noires. Là on amène un taureau noir, que tout le monde se met à harceler et à pourchasser jusqu'à ce que, baigné de sueur et d'écume, l'animal tombe comme paralysé. A l'aide d'incisions savantes on lui enlève alors le paleron, qu'on met à revenir deux ou trois minutes sur un feu doux, puis la chair est découpée en menus morceaux, et avalée, à demi crue, par la horde. L'ingurgitation de cette viande est censée infuser la force et le courage à ceux qui la mangent.

Le 31, je visitai les deux habitations de Tati occupées par les blancs. Pit Jacobs, le chasseur hollandais, était parti avec son fils chasser l'éléphant. Vers la fin du jour, j'explorai la rive droite de la rivière, et récoltai quelque *Virivas colius*. Le lendemain, en parcourant une des hauteurs excavées par les chercheurs d'or, je découvris un débris de fortification analogue à celui que j'avais rencontré près de la Chacha. Le soir, je fis visite à Pit Jacobs, qui était revenu de sa chasse et qui me raconta toutes sortes d'épisodes intéressants de sa longue existence de Nemrod.

Le 7 avril, Westbeech revint de Gouboulouwajo, en compagnie de Philipp, d'un autre trafiquant, M. F..., et de M. Brown et de sa jeune femme. Le premier rapportait une procuration signée de La Bengula au moyen d'une croix et autorisant des chasseurs d'éléphants à chasser dans les districts ouest de son royaume, sous la condition de lui faire don d'un cheval dit de l'*espèce salée*, à savoir d'une qualité supérieure.

Avant de quitter Tati, je veux mentionner encore une étrange aventure dont la maison de Pit Jacobs fut le théâtre au mois de février. Un jour, le vieux chas-



Ruines près de la Chacha Rocheuse (voy. p. 74). — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

seur se trouvait à la chasse avec ses fils et une de ses filles; sa femme était demeurée seule au logis en compagnie de sa seconde fille, fiancée à M. Brown, de deux petits-fils et d'un domestique masarwa. C'était la nuit; les habitants de la station étaient déjà endormis; seule la maison de Jacobs laissait filtrer une faible lumière par la fenêtre ouverte et la porte entrebâillée.

Cette maison, bâtie sur le type dit Hartebeest, se composait de quatre minces pans de bois enduits de terre à brique avec un toit à pignon, de solives et de chaume. Une mince cloison la divisait intérieurement en deux pièces, dont la plus petite servait de chambre à coucher. Dans la pièce de devant (salle à manger, de réception et de travail), il y avait comme ameublement un banc de bois contre le mur, une table près de la porte, et une machine à coudre, présent de M. Brown à sa fiancée, placée sous la fenêtre, qu'on fermait d'ordinaire à l'aide d'une planche. La seconde pièce contenait deux lits, l'un faisant face à l'entrée, l'autre près de la cloison mitoyenne.

A l'heure en question, M. Brown se trouvait encore en visite auprès de sa promise. Le domestique était depuis longtemps parti se coucher dans sa hutte, située vis-à-vis de la porte d'entrée; la mère, avec les enfants, était allée également se reposer. Elle occupait avec le plus jeune des enfants, âgé de trois ans, le lit qui faisait face à l'huis; le second garçon était dans l'autre. Pendant que les petits sommeillaient, Mme Brown continuait d'échanger quelques mots avec les fiancés restés dans la salle de devant. Enfin, ce qui achèvera de donner une idée de la scène, le chat de la maison était installé sur la fenêtre ouverte.

La colonie, à cette époque, était honorée de la visite d'un léopard affamé, qui, vainement pourchassé plusieurs jours durant, s'était établi dans les bois d'alen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tour. Après avoir rôdé autour des parcs à bétail, l'animal, trouvant les clôtures trop élevées, s'était hasardé près des demeures humaines, pour tâcher d'attraper au moins quelques poules. Dans cette tournée, il vint à passer le long du logis de Jacobs; là il aperçut le chat, et jugeant que le morceau, tout maigre qu'il fût, valait néanmoins, vu l'urgence, la peine d'un coup de griffe, il se rapprocha en catimini de la maison, et prit son élan.

Mais les chats sont une gent circonspecte; celui-ci dépista à temps son ennemi : au moment où le léopard s'élançait, il sauta à bas de la croisée et se fourra sous la machine à coudre. Le fauve de s'abattre impétueusement au milieu de la salle, au grand effroi des deux fiancés et à sa propre épouvante à lui.

Étourdi du double cri qui le salue, ébloui du reflet tremblotant de la bougie qui se consume dans une lanterne à wagon, il perd la tête et ne songe plus qu'à fuir et à se dérober. Il se redresse en grondant, regarde autour de lui, et, avisant la baie obscure de la porte de la chambre à coucher, il s'y précipite. Les deux fiancés de crier alors de plus belle, car c'est là que se trouvent la mère et les deux enfants. Mme Jacobs aperçoit un animal qui fait irruption chez elle et se cache sous son lit; elle demande ce que c'est; on lui répond, pour ne point l'effrayer, que c'est un chien. « Mais, reprit-elle, si ce n'est qu'un chien, pourquoi pousser de pareils cris ? »

L'idée lui vient que c'est peut-être une hyène; elle saute à bas de sa couche, s'empare de l'enfant étendu à ses côtés, et, oubliant l'autre garçon, elle se sauve dans la pièce de devant. M. Brown et sa fiancée, en la voyant entrer sans le second enfant, lui avouent, sur ses instances, que la bête en question n'est ni un chien, ni un ocelot, mais un léopard. A ce mot, la mère éplorée veut se précipiter dans la chambre pour y prendre le petit; ce n'est qu'à grand'peine qu'on la peut retenir; mais alors elle prie et supplie qu'on tue le carnassier. C'est à quoi l'on songe effectivement, le premier moment d'émotion passé.

A la cloison mitoyenne, dans la chambre à coucher, étaient accrochés quelques fusils tout chargés dont on se servait pour chasser l'éléphant; mais, dans l'effarement général, on n'y avait point songé le moins du monde. Un grand couteau de cuisine était la seule arme qu'on eût sous la main. Mme Jacobs se souvint toutefois du Masarwa qui dormait dans sa hutte. Sa zagaie, quoique assez primitive encore comme engin, pouvait rendre cependant de meilleurs services.

L'homme accourut avec l'instrument, et, ainsi outillé, M. Brown entreprit de combattre le léopard. Il lui fallait se baisser, l'arme en main, pour tuer l'animal; mais, pour accomplir cet exploit héroïque, il avait besoin d'y voir clair; miss Jacobs se chargea de lui tenir la lanterne.. Dès que le premier rayon de lumière tomba sur le fauve, celui-ci se mit à félir, et, bondissant hors de sa cachette, s'élança sur le lit resté dans l'ombre en face de lui : c'était la couche où, malgré les cris poussés par les femmes, l'autre enfant, âgé de cinq ans, continuait de dormir tranquillement. Qu'on juge si, à cet instant, les clameurs de la mère et de la fille redoublèrent. L'enfant pour elle était perdu, peut-être même était-il déjà mort. Il n'en était rien cependant.

Le léopard avait sauté près de lui, sans se douter nullement de sa présence, à telles enseignes que celui-ci ne se réveilla même pas et ne sut que le lendemain ce qui s'était passé. Accroupi sur ses pattes de derrière, l'animal regardait ses adversaires en grondant et en grinçant des dents. Les assaillants, après s'être mis en ordre de bataille, pénétrèrent dans la chambre.

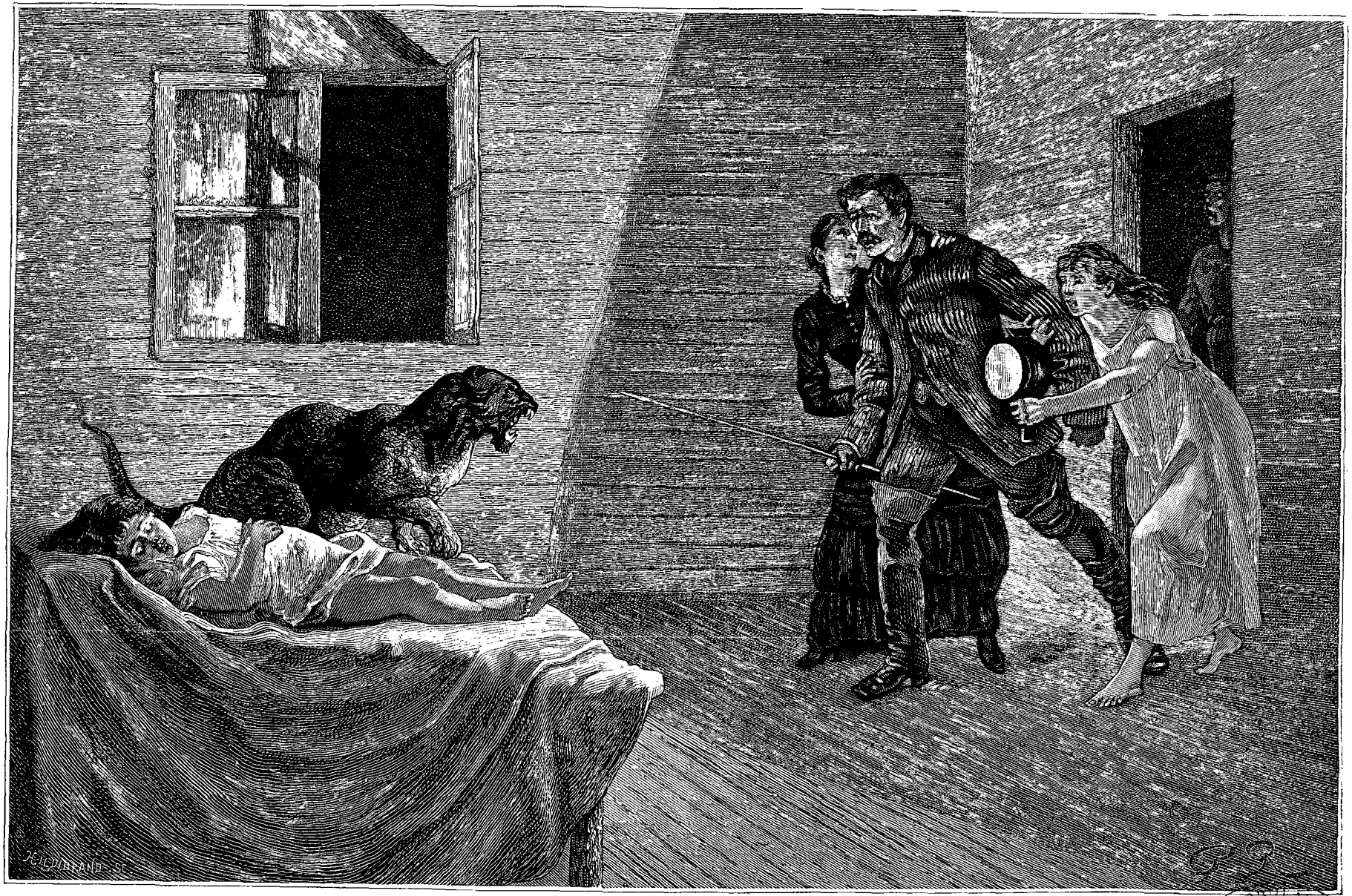
Pour donner son avis au besoin, et afin de mieux éclairer le théâtre de l'action, Mlle Jacobs, tout en tenant devant elle la lanterne, s'appuyait sur son fiancé; Mme Jacobs, désireuse de bien voir la scène et pour soutenir au moment critique le courage des siens, s'appuyait de son côté sur sa fille, si bien que Brown croulait littéralement sous le faix.

Comment eût-il pu, dans ces conditions, arriver à donner sûrement le coup de mort à la bête carnassière? Aussi, comme on le pense sans peine, ne fit-il qu'entamer la peau de l'animal. A la première piqûre, celui-ci bondit sur son adversaire, qui, laissant tomber sa zagaie, sentit les pattes de la bête sur sa tête et sa nuque : d'où il résulta tout d'abord ceci, que le pauvre fiancé, écrasé du triple poids de la fille, de la mère et du Masarwa, qui, également curieux de voir les choses, s'appuyait en serre-file sur Mme Jacobs, fléchit sous l'addition de toutes ces charges, et roula par terre avec le félin; sur quoi, leur point d'appui se dérobant, la mère, la fille et le Masarwa, associés à toutes les phases de l'action, suivirent M. Brown dans sa culbute.

Ce fut encore ce qu'il y eut de plus heureux, bien que, pour l'instant, les acteurs de la scène fussent dans une posture dénuée d'agrément. Peut-être en effet l'un ou l'autre se fût-il trouvé mis à mal si le léopard lui-même n'eût pris peur devant ce brusque changement à vue. En sentant sous lui cette pelote d'êtres palpitants, qui hurlaient en des idiomes différents, hollandais, anglais, sesarwa, l'animal, déconcerté d'ailleurs par l'invasion subite des ténèbres, car, dans l'écroulement général, la lanterne s'était éteinte, au lieu de songer à griffer et à mordre, s'élança par la porte de la salle à manger, et de là, bondissant vers la porte extérieure, qui, on s'en souvient, était entr'ouverte, décampa au dehors! Peu à peu alors, l'écheveau gisant se démêla; on ralluma la bougie, et l'incident, comique en somme, quoiqu'il eût pu être gros de tout un drame, se dénoua par un éclat de rire unanime.

Nous quittâmes, le 10 avril, la station de Tati pour gagner par des pentes boisées la Chacha Sablonneuse. Le surlendemain matin, nous franchissions le Matlousi et le Séribé, puis, le jour suivant, quatre autres spruits. Le Matlousi forme en partie la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Irruption du léopard. — Dessin de Renouard, d'après le texte et l'édition allemande.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DES ARTS ET DES SCIENCES
XIVe Arrondt
Approuvé

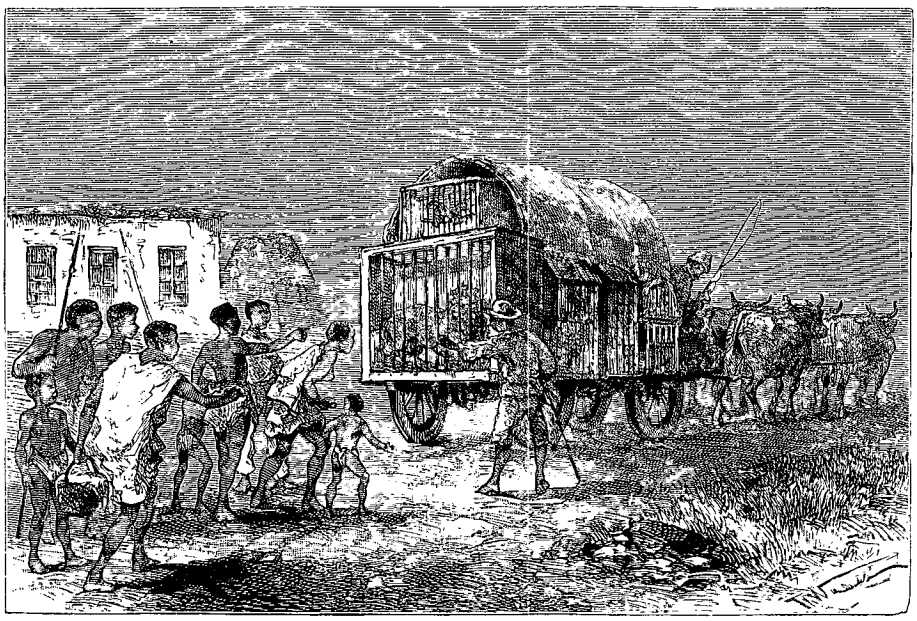
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frontière orientale entre le pays des Matabélés et le royaume des Bamangouatos. Ayant ensuite traversé le Kutsé-Khani et le Lothlakhané, nous couchâmes au bord d'un cours d'eau appelé le Goqué, où l'on eut soin de faire bien boire les bêtes, attendu que nous allions avoir à passer un vaste espace dépourvu d'aiguades.

Après avoir longé la chaîne des hauteurs du Sérulé, et franchi cette rivière, en ayant au sud et au sud-est la ligne des monts du Tchopo, nous atteignîmes, le 16, la vallée du Palatchwé; puis, le même jour, nous traversâmes celle du Lotsané, deux cours d'eau qui se réunissent, je crois, au pied des monts du Tchopo, pour filer ensuite en un seul courant le long des pentes septentrionales de ce dernier relief. Le 17, on entra sur un haut plateau sillonné de nombreuses lagunes pluviales, dont la seconde porte le nom de Poële Lemones.

Nous campâmes près de la dernière, appelée Tchakani, et là nous apprîmes que Séchelé était en guerre avec les Bakhatlas établis sur ses terres. Nous passâmes ensuite le Tawani, pour arriver de nuit au bord du Makalapsi Sablonneux, gagner le lendemain matin le pied oriental des hauteurs bamangouatos, et de là nous diriger sur Chochong.

Quatre mois après, le 26 août, j'étais de retour aux Champs de diamants, avec mon wagon-ménagerie et mes collections, et je m'installais à Bultfontein, où tous les gens venant du Cap, du Transvaal ou de l'État Libre ne manquèrent pas de visiter au passage mon clan de bêtes bien apprivoisées, qui se composait de lions, de chacals, de mannets (lièvres sauteurs), de marcatis, de babouins, de hérissons, de macroscélides, sans



Le wagon-menagerie. — Dessin de Th. Weber, d'après l'édition allemande.

compter aussi une oncelle, des mangoustes, une belette rayée, des citilles, des rats-taupes, des lézards écailleux, des gazelles de diverses sortes, un daman. En fait d'oiseaux, j'avais trois aigles bruns, un aigle huppé, des faucons cenchris, plusieurs espèces d'éperviers, des serpentaires, un toucan, des hérons cendrés, des perroquets, des corneilles, un pélican, un anhinga, etc.

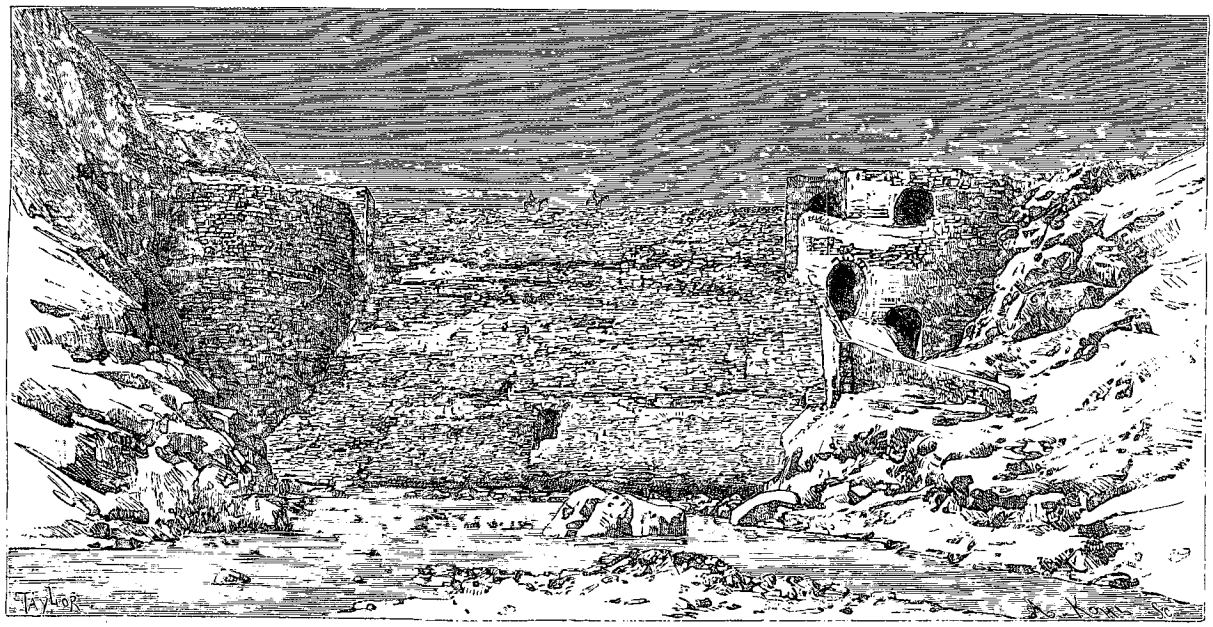
Mon dernier séjour aux Champs de diamants (1877-78) fut marqué par de graves événements. Je rappellerai au lecteur la guerre que le Cap eut à soutenir contre les peuplades de l'est et de l'ouest, guerres qui furent le prélude de la lutte avec les Zoulous; je mentionnerai aussi l'annexion du Transvaal au faisceau des colonies britanniques : tous faits d'une portée immense au point de vue de la solution de la question indigène.

Grâce aux profits que m'avait rapportés ma clientèle toujours grossissante, je comptais pouvoir quitter les Champs de diamants à la fin de 1878, et retourner enfin en Europe. Étant donnés mes gigantesques colis et les hôtes multiples de ma ménagerie, mon départ demandait d'assez longs apprêts.

J'avais envoyé d'avance par un *transportrider* vingt et une caisses de collections à Port-Élisabeth, où M. Allenberg, vice-consul d'Autriche, serra le tout dans son magasin en attendant que j'arrivasse; mais, pour mon compte personnel, il me répugnait de faire le trajet dans un wagon de louage, mon intention étant de profiter de mon trajet à travers l'État Libre et la Colonie pour me livrer, autant que possible, à des études géognostiques et paléontographiques.

Extrait de l'allemand par Jules GOURDAULT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Barrage de Saveh (voy. p. 86-88). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

IX

Départ de Téhéran. — Écarts de température entre le jour et la nuit. — Mamounieh. — La maison civile d'un gouverneur de province. — Arrivée à Saveh. — La mosquée. — Le minaret guiznévide. — Les biens vakfs.

19 juillet. — Naieb Saltanèh, le dernier fils du roi, informé de notre prochain départ pour Ispahan, a prié Marcel de se détourner de sa route pour aller visiter un barrage construit par Chah Abbas dans les environs de Saveh. Cet ouvrage est percé à sa base, et le prince désirerait le faire réparer afin d'augmenter les revenus de la province dont il est gouverneur.

20 juillet. — Guidés par son aide de camp le général Abbas Kouly Khan, nous avons quitté hier au soir Téhéran. Il avait fait dans la journée quarante-cinq degrés à l'ombre, pendant la nuit le thermomètre s'est abaissé à douze degrés. On ne saurait croire combien ces rapides changements de température sont pénibles à supporter.

A midi, la caravane, se traînant avec peine sous un soleil de feu, franchit les murs d'enceinte flanqués de tours qui entourent le gros village de Pick. Le général donne l'ordre de nous conduire chez un capitaine possesseur de la maison la mieux aménagée du bourg.

A chaque extrémité de la salle dans laquelle on nous introduit s'ouvre au niveau du sol une grande cheminée carrée d'un mètre cinquante de côté dont le canon s'élève à plusieurs mètres au-dessus des terrasses. Ce sont les portes de deux badguirds (prend le vent) traversés par un courant d'air des plus violents. Il ne faut rien moins que l'action simultanée de ces bienheureux badguirds, de l'eau fraîche jetée sur nos cervelles à moitié fondues, et du thé brûlant que nous apportent les domestiques, pour nous permettre de reprendre nos esprits.

21 juillet. — Après une journée de repos, nous nous engageons à la nuit dans une plaine sèche et aride. Quel triste tableau s'offre à mes yeux quand le jour se lève! je n'aperçois sur le sol aucune trace de végétation. Cependant nous sommes près d'arriver à l'étape, assurent nos guides en me montrant dans la plaine une tache grise dont la teinte tranche à peine sur l'ensemble du paysage. C'est le village de Mamounieh. Son aspect est

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des plus étranges. Les maisons, à peine élevées de trois mètres au-dessus du sol, sont entièrement construites en briques crues et couvertes de petites coupoles accolées les unes aux autres. L'excessive cherté du bois dans ce pays absolument privé d'arbres oblige les habitants à bâtir en terre les toitures comme les murailles. Les ouvertures béantes sont elles-mêmes dépourvues de menuiseries; en hiver, une portière en tapis empêche l'air de pénétrer à l'intérieur; en été, les villageois n'ont point de secrets les uns pour les autres.

Il n'y a même pas un arbuste à Mamounieh; aussi les paysans qui ne sont jamais sortis de leur village verront-ils pour la première fois après leur mort ces jardins et ces forêts arrosés par des ruisseaux limpides et glacés que Mahomet promet aux croyants en récompense de leurs bonnes actions. Je souhaite aux musulmans que l'eau du paradis soit moins amère que celle des kanots : nos chevaux sont malades pour en avoir bu. Les indigènes, habitués à la consommer, la trouvent cependant agréable et ne sont pas purgés par les sels de magnésie dont elle est saturée.

22 juillet. — Avant d'atteindre Saveh on traverse des steppes tout aussi désolés que le désert de Mamounieh. Il se produit cependant un changement dans l'aspect du pays. De tous côtés s'ouvrent des fondrières profondes et des crevasses difficiles à traverser. Vers minuit nous passons auprès d'un caravansérail ruiné, fréquenté par des voleurs qui dépouillent les caravanes et empêchent toutes les communications entre Saveh et la capitale. Tout dernièrement quinze brigands cernés dans cette enceinte se sont défendus avec un courage digne d'une meilleure cause et ont tué plusieurs soldats avant de se rendre. Le général Abbas Kouly Khan est brave, mais, en homme sage, il lui est permis de ne pas être rassuré. Je dois avouer d'ailleurs que le pays est admirablement propre à dresser des embuscades.

Tout à coup, je vois le héros iranien s'élancer le revolver au poing; je le suis et l'aperçois chargeant à fond de train deux pauvres diables de paysans arrêtés au milieu d'une fondrière pour sangler leurs mulets. Je laisse à penser quel est l'effroi de ces malheureux; ils détalent à toutes jambes; nos appels réitérés n'arrivent pas à les rassurer, et nous sommes déjà à une grande distance, qu'ils hésitent encore à revenir sur leurs pas reprendre leurs mulets occupés à brouter quelques herbes sèches. Quant à Abbas Kouly Khan, il prétend, avec une touchante modestie, avoir sauvé nos précieuses existences.

L'aube est venue au moment où nous sortons du lit desséché d'une rivière. Un djéloudar prend alors les devants pour aller annoncer notre arrivée au gouverneur de Saveh.

Trois heures après le départ du messager, j'aperçois à l'horizon un nuage de poussière; il s'étend, se rapproche; nos chevaux, excités par le bruit de l'escadron qui s'avance, hennissent fortement, et nous nous trouvons enfin devant le puissant administrateur de la province.

Depuis six mois, Naieb Saltanèh a eu la singulière idée d'élever aux importantes fonctions de gouverneur un Autrichien, baron de son métier, mais financier à l'occasion, et l'a chargé d'expérimenter *in anima vili* un nouveau système fiscal d'importation autrichienne. Ce personnage, vêtu du costume européen, n'a rien, on le conçoit, de particulièrement intéressant; mais son cortège, formé d'après les règles de la stricte étiquette persane, est au contraire des plus curieux. La maison de tout haut dignitaire est composée, à part les ferachs chargés spécialement de planter et de garder les tentes, de plusieurs services bien distincts, qui n'empiètent jamais les uns sur les autres.

Cedant arma togæ. Que les samovars et les broches à rôtir le cèdent aux galamdans!

Au premier rang en effet je placerai les mirzas ou secrétaires spécialement chargés de lire et d'écrire la correspondance officielle. La profession de ces gens, d'un naturel pacifique, leur interdit de porter les armes et ils remplacent le cama (poignard) enfoncé dans la ceinture par un galamdan (encrier de vingt-cinq centimètres de longueur). Le second rang est acquis au nazer (majordome). Il gourmande les serviteurs paresseux ou maladroits et transmet les ordres au nombreux personnel de domestiques qui vivent auprès d'un grand personnage. Le nazer doit toujours avoir à sa disposition, quelle que soit la durée de la promenade de son maître, un *abdar*, préposé au soin de préparer les boissons telles que le thé, les sorbets et le café, un *kaliadji*, qui bourre et allume la pipe, véritable vestale à moustaches également chargé d'entretenir dans un fourneau accroché à l'arçon de la selle le brasier sacré où il puise suivant les besoins des charbons incandescents, et enfin le *kiebabchi*, auquel est réservé l'honneur de faire rôtir des brochettes de mouton, toujours préparées à l'avance.

Il ne faudrait pas faire à ce dernier personnage l'injure de le confondre avec les cuisiniers, vile engeance dont la personnalité occupe dans la hiérarchie des domestiques un rang tout à fait inférieur. Tout kiebabchi peut aspirer au ministère, tandis qu'un gâte-sauce ne s'élèvera jamais au-dessus de ses marmites à pilau.

Chacun de ces serviteurs emporte à cheval tous les ustensiles qui lui sont utiles pour remplir convenablement les devoirs de sa charge, et rien n'est organisé d'une manière plus pratique que les poches à samovar de l'abdar, les fontes remplies d'eau fraîche du kaliadji et les havresacs ou valises de cuir fixés sur le trousquin de la selle du kiebabchi.

Les présentations faites, les deux troupes se massent derrière nous. Bientôt nous apercevons l'enceinte fortifiée de Saveh. La ville est bâtie dans une plaine très basse, sur l'emplacement d'un lac qui se dessécha à la naissance de Mahomet, assurent les légendes.

A quel travail destructeur s'est donc livré le ciel pour célébrer la naissance de son prophète bien-aimé! Si l'on passe devant une antique coupole ruinée, au bord d'une rivière tarie ou d'un lac comblé, c'est tou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'abdar. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours à cette époque bénie qu'il faut faire remonter la date de tous ces accidents! Il n'est pas jusqu'à l'arc de Ctésiphon lui-même qui n'ait tremblé jusqu'à la base à ce joyeux avènement!

Une multitude de ferachs adossés aux premières maisons de la ville se lèvent à notre approche; ils se rangent sur deux files et prennent les devants en faisant le moulinet avec leurs gourdins afin d'éloigner la foule avide de voir de près les Européens placés en tête du cortège. *Borou* (va-t'en), *bepa* (prends garde), *khavarda* (attention), hurlent à tue-tête les hommes d'escorte. Au fur et à mesure que nous avançons, la population s'écarte respectueusement devant les bâtons, mais ne semble pas nous témoigner des sentiments bien sympathiques. Cet accueil ne doit pas nous surprendre : le général ne vient-il pas réclamer les impôts perçus plus ou moins légalement par le gouverneur?

Les extorsions financières sont d'autant plus fréquentes en Perse qu'il n'y a ni cadastre, ni répartition officielle des taxes. Le gouverneur est libre de fixer les redevances et de les percevoir à son gré, et ne trouve à son arrivée dans une province ni registres, ni indications pour le guider. C'est à lui de faire espionner ses administrés pour proportionner ses exigences à leur fortune. Aussi les Persans crient-ils toujours misère et, par prudence, préfèrent-ils souvent enterrer leur argent que de l'employer à améliorer leurs terres ou à favoriser des entreprises commerciales, bien que le taux des intérêts soit en général considéré comme honnête et légal jusqu'à vingt-cinq pour cent.

A l'instant où le cortège arrive devant le palais, les ferachs s'écartent; un homme se précipite sous les naseaux de nos chevaux et décapite d'un seul coup de hache un énorme mouton noir. La tête de la victime roule d'un côté, le corps tombe de l'autre; la section a été faite avec une sûreté de main surprenante. L'usage de souhaiter la bienvenue en offrant un holocauste remonte en Perse à l'antiquité la plus reculée. Le général applaudit d'un signe de tête à l'adresse du sacrificateur, descend de cheval et gravit les marches d'une estrade bâtie à la porte du palais. Nous montons à notre tour les degrés sur l'invitation du gouverneur et prenons place sur des chaises alignées les unes auprès des autres, faisant face à la foule accourue de tous côtés pour assister à la réception officielle. Après nous avoir fait remplir consciencieusement pendant plus d'une heure tous les devoirs des plus remarquables phénomènes de la foire, Abbas Kouly Khan se décide à lever la séance et demande son cheval. « Nous ne pouvons, dit-il, loger au palais, où l'espace est fort restreint. » En réalité, il veut être libre de recevoir tout à son aise le sous-gouverneur indigène, les mécontents et les espions chargés de surveiller les faits et gestes du baron. Nous nous remettons en selle et, conduits par les ferachs, nous traversons un cimetière et prenons possession d'une maison très délabrée dont on vient de chasser les habitants à coups de bâton.

L'embarras du choix à faire entre les pièces est grave; les unes, exposées au soleil, ont des semblants de portes qui permettent d'obtenir une obscurité relative pendant le milieu du jour; les autres, ouvertes dans la direction du nord, sont privées de toute fermeture : la lumière y est éblouissante et les mouches aussi nombreuses que les grains de sable de la cour. Enfin, après longue délibération, je jette mon dévolu sur une chambre munie d'une porte. Je donne l'ordre d'étendre à terre les lahafs, et, après avoir cloué devant les ouvertures des portières de laine noire pour la confection desquelles j'ai pris à Téhéran un brevet d'invention, je m'allonge croyant me livrer à un bienfaisant repos.

Ma quiétude n'est pas de longue durée. Tout à coup je crois être le jouet d'un cauchemar. Quels sont les animaux que j'aperçois sur le sol et ceux qui se promènent sur ma figure? Nous sommes couverts de punaises, laissées par les précédents propriétaires, d'énormes araignées dont le corps est presque de la grosseur d'une fève sont descendues des murs de terre et courent sur le sol.

Je me précipite vers la porte, j'arrache le rideau sur lequel j'avais fondé de si grandes espérances. La lumière du soleil envahit la chambre, toutes les vilaines bêtes prennent la fuite et se cachent dans les trous des murailles. Nous n'avons pourtant pas conquis le repos : les guêpes et les mouches remplacent nos anciens adversaires et nous les font peut-être regretter. La température s'élève rapidement : à deux heures le thermomètre marque quarante-quatre degrés centigrades.

23 juillet. — Nous sommes sortis avec le général pour visiter la ville. Saveh est la capitale d'un district divisé autrefois en quatre cantons, qui renfermaient cent vingt-huit bourgades, la plupart ruinées aujourd'hui. Dans les parties irriguées soit par les kanots, soit par les eaux de la rivière Mezdégan, le sol, très fertile, produit en abondance du coton, du riz et des froments de bonne qualité, qu'on expédie à Téhéran après la récolte. Malgré l'excessive chaleur il ne règne dans le pays ni fièvre ni maladie contagieuse.

Un seul monument, encore en assez bon état de conservation, la Mastched Djouma, témoigne de l'ancienne richesse de la ville.

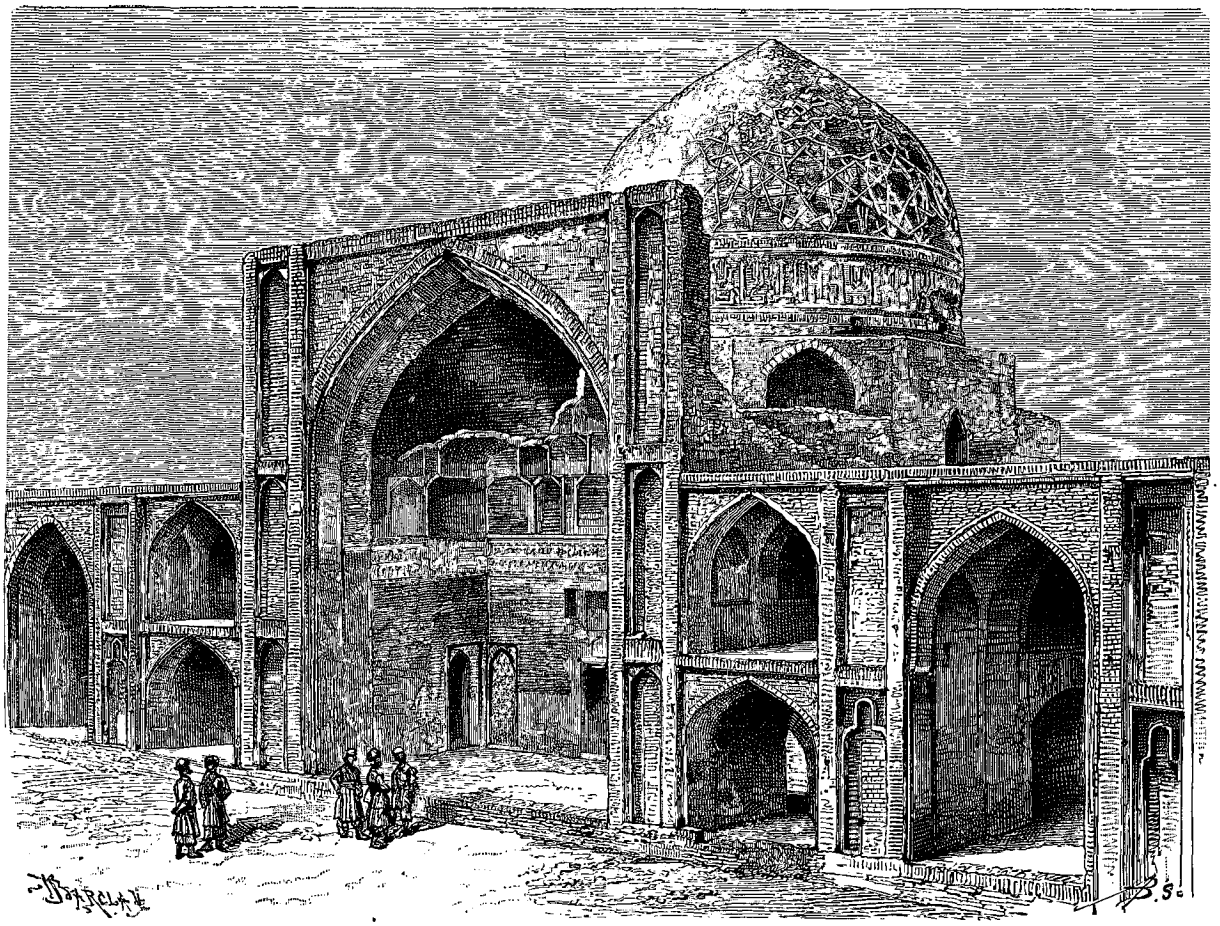
Cette mosquée est abandonnée aujourd'hui à cause de sa position excentrique : on n'y fait même plus la prière le vendredi et elle sert d'asile à des mendiants et à des derviches de tous pays qui viennent se reposer à l'ombre de ses épaisses murailles. L'un de ces derniers présente un type des plus étranges. Il a la peau jaune des Indiens, les yeux bridés, les cheveux blonds et crêpés; son torse, largement modelé, se dégage des lambeaux d'un burnous de laine brune qui traîne à terre et se drape autour du corps de ce pieux personnage. Pour toute arme il porte un bâton noueux, pour tout bagage un cachcoul (coque d'un fruit indien) sculpté avec art.

En dehors du mur d'enceinte j'aperçois, sur ma droite, les ruines d'un vieux minaret entièrement bâti

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en ont seulement l'usufruit. On ne peut les échanger contre des terres d'égale valeur qu'avec l'assentiment royal. Deux tiers environ du revenu des biens vakfs sont employés en œuvres charitables, le dernier tiers sert à l'entretien du clergé. S'il y a des revenus superflus, les administrateurs sont autorisés à les placer, sous le titre de vakfs secondaires. En cas de nécessité, ils peuvent être aliénés comme des biens libres.

On comprend quelles ardentes compétitions s'élèvent entre les membres du clergé quand un riche personnage meurt sans avoir désigné les administrateurs de ses vakfs. La décision royale et l'intervention des mouchtéids parviennent seules à trancher ces importantes questions de propriété. C'est l'unique cas où les mollahs, toujours en opposition sourde avec le pouvoir civil, oublient tous leurs griefs et viennent implorer l'appui du gouverneur ou des personnages assez influents pour présenter favorablement leur requête au Chah. Actuellement le clergé de Saveh et celui d'Ispahan se disputent l'administration d'un riche bénéfice; et si nous n'assistons pas aux audiences données par le général, nous pouvons au moins apprécier la rapacité des prêtres. Une séance de quatre heures tous les matins ne leur suffit pas pour faire valoir les arguments qui



Dôme de la mosquée de Saveh (voy. p. 84). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

militent en leur faveur; ils reviennent encore en cachette les uns des autres, et, mesurant notre influence au respect qu'on nous témoigne, n'hésitent pas à nous faire leur cour.

X

La digue de Saveh. — Les tarentules. — Les fonctionnaires persans. — Entrée à Avah. — Visite à une dame persane. — Voyage dans le désert. — Arrivée à Koum. — Panorama de la ville. — Plan d'un andéroun. — Le gouverneur de la ville. — Tombeau de Fatma. — Tombeaux des Cheiks. — Concert de rossignols. — Départ pour Kachan.

26 juillet. — Me voici depuis deux jours à la digue. Afin d'éviter les pertes de temps, nous avons renoncé à aller loger au village de Sabsabad, situé à un farsak de l'ouvrage, et avons installé notre campement dans des huttes de terre servant d'habitation pendant l'hiver à quelques paysans chargés de cultiver un bosquet de grenadiers plantés auprès d'une dérivation de la rivière : ces arbres ne donnent encore aucun ombrage et nous laissent tout le jour exposés aux rayons brûlants du soleil.

Aux premières lueurs de l'aube, nous partons pour le barrage. La vallée s'élève assez rapidement entre deux montagnes à pic et se resserre à tel point, que les parois des rochers semblent se confondre à leur base. Cette brisure naturelle est fermée par une digue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en briques cuites et revêtu d'une très belle mosaïque monochrome dont les éléments sont juxtaposés avec une précision merveilleuse.

Sous la chaude lumière d'un soleil radieux, les ombres projetées par les briques en relief prennent une coloration azurée qui s'harmonise merveilleusement avec la teinte vieux cuivre de la construction.

La présence de ce minaret indique que la mosquée seljoucide, restaurée par Chah Tamasp, fut elle-même élevée sur les ruines d'un monument dont il faut faire remonter l'origine aux Guiznévides.

24 juillet. — Abbas Kouly Khan est fort occupé depuis notre entrée à Saveh; je me demande parfois si je ne fais pas une incursion vers le passé et si je ne suis pas revenue aux temps des satrapes et des princes achéménides. En tout cas, si les siècles se sont écoulés et si la grandeur de l'Iran est passée à l'état de légende, rien ne paraît s'être modifié dans l'ordre administratif. Le général peut être comparé *aux yeux et aux oreilles du roi* qui venaient tous les ans visiter les provinces, recevoir les plaintes portées contre les satrapes, s'enquérir de l'état du pays, interroger le secrétaire royal, premier espion surveillé lui-même par des espions secondaires.

Derviche du Khorassan. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

En ce moment-ci la position du satrape ne me semble pas enviable. Le baron me paraît s'être jeté, soit par nécessité, soit par ambition, dans d'inextricables difficultés. Projeter des réformes financières dans un pays comme la Perse, où l'intrigue règne en souveraine maîtresse, quand on ne connaît ni les mœurs, ni surtout la langue des habitants, et qu'on suit en outre les pratiques d'une religion détestée, indique chez celui qui entreprend une pareille tâche une suffisance presque voisine de la folie.

L'ingérence du clergé dans certaines affaires financières complique encore la position déjà très difficile d'un gouverneur chrétien. Dès l'arrivée du baron, les mollahs ont refusé de se mettre en rapport avec un impur; mais, pour enlever à leur conduite tout semblant d'offense au pouvoir royal, ils viennent tous les jours en troupe nombreuse faire de longues visites au général. Le sujet traité dans ces entretiens est d'une gravité réelle au point de vue administratif.

Les musulmans, à leur mort, laissent généralement un tiers de leur fortune immobilière aux mosquées ou autres fondations pieuses. Ces propriétés prennent le nom de biens vakfs. Le donateur a le droit d'en léguer la gestion à ses enfants ou à ses proches parents et d'établir à son gré l'ordre de succession d'après lequel ils doivent hériter à perpétuité de cette fonction. Une partie des revenus est réservée à l'administrateur et laissée à sa libre disposition, bien qu'il soit censé les utiliser en œuvres pies. Ces libéralités ont en général pour but d'assurer indéfiniment une partie de la fortune du donateur à ses héritiers; placée sous la protection intéressée du clergé, elle échappe aux confiscations ordonnées généralement par le roi à la mort des grands personnages ou des officiers publics.

La loi musulmane exige la plus grande régularité dans l'administration des biens vakfs; elle oblige les détenteurs à se conformer à la volonté du donateur, leur défend de reverser les revenus d'un bien sur un autre, d'appliquer à leur usage ou à ceux de leur famille un immeuble vakf, même en payant loyer, rend les bénéficiaires responsables de toute dépense ou de tout emploi d'argent qui pourrait contrarier les volontés du fondateur, et enfin, en cas de malversations, les destitue ou les remplace.

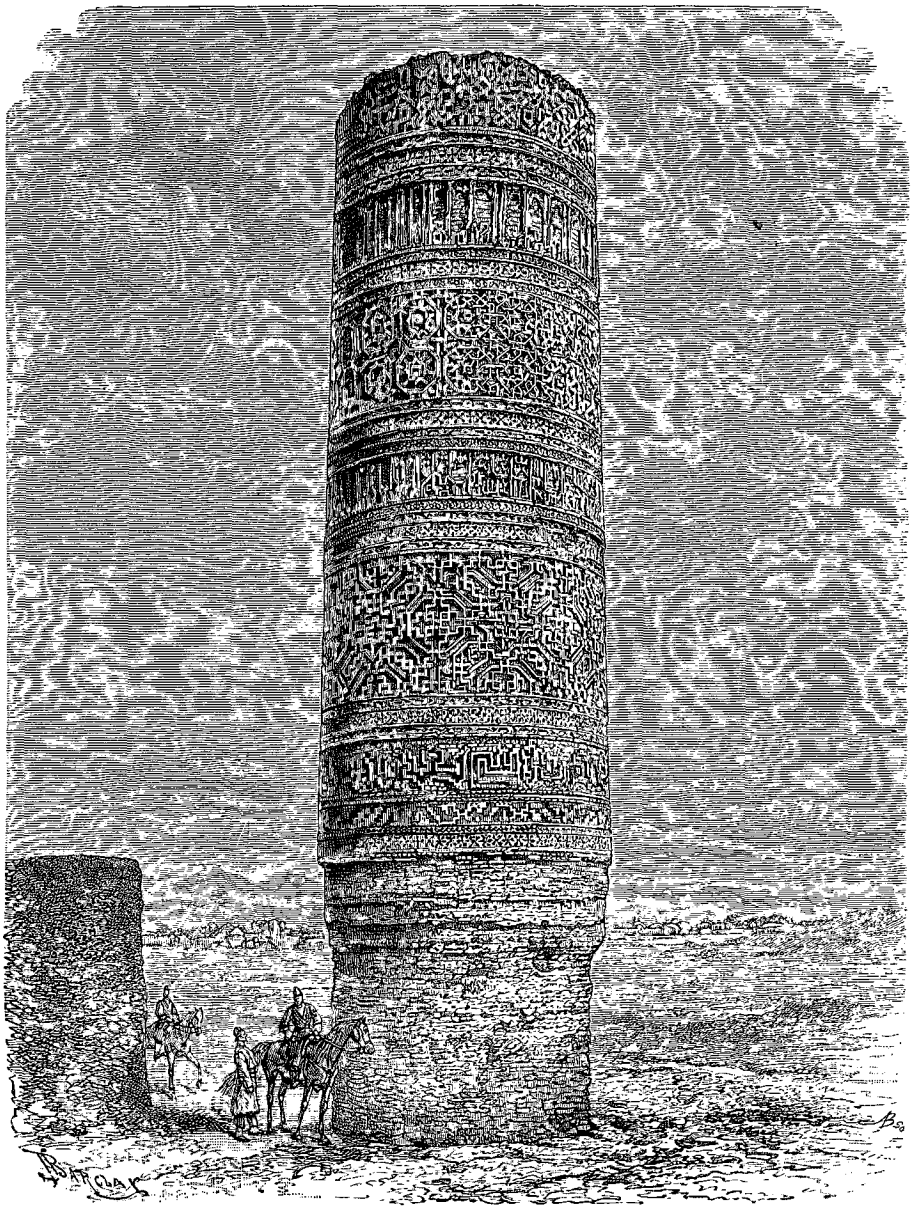
Les biens vakfs sont inaliénables, car, au terme de la loi, ils appartiennent à Dieu, tandis que les hommes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bâtie en moellons de pierre et mortier de chaux. Malheureusement la construction n'a pas été fondée sur le roc en place, mais sur les énormes graviers du fond de la rivière. Aussi, dès que les eaux en s'élevant dans le bassin eurent exercé une pression suffisante, elles filtrèrent à travers le sous-sol, entraînant les sables, les graviers et les blocs, et creusèrent un large pertuis au travers duquel elles s'écoulèrent.

Depuis de longues années les gouverneurs se sont préoccupés de la réparation de cette digue, et à plusieurs reprises ils ont fait couler à l'entrée de l'ouverture des blocs de pierre et du mortier : la rivière impétueuse a balayé comme paille d'aussi insignifiants obstacles.

27 juillet. — Notre existence est encore plus dure ici qu'à Saveh. La chaleur est intolérable; les tarentules



Minaret guiznévide de Saveh (voy. p. 85). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

pullulent. Nos approvisionnements touchent à leur fin, et toute l'eau-de-vie que nous gardions pour couper l'eau a été absorbée par l'ousta (maître maçon), sous prétexte qu'il n'y a pas plus de péché dans une bouteille que dans un verre.

28 juillet. — J'ai trop bien dormi cette nuit; si j'avais un peu mieux fait ma cour aux étoiles, je n'aurais pas aujourd'hui une blessure qui commence déjà à suppurer.

Le soir, nous montons sur la terrasse avec une échelle; l'emplacement où doivent être étendues les couvertures est soigneusement balayé pour en chasser les scorpions ou les tarentules, puis les serviteurs apportent le ballot contenant les lahafs et les visitent à leur tour. Que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'est-il passé hier? Nos lits ont-ils été posés un instant à terre? C'est probable, car j'ai été mordue au pied cette nuit. La douleur n'a pas été vive, je me suis à peine réveillée et n'ai même pas pensé à me cautériser. Au jour la blessure est déjà enflammée, c'est à peine si je puis marcher. Je ne saurais cependant finir mes jours sur cette terrasse comme saint Siméon Stylite, qui passa, je crois, vingt-deux ans sur un pilier; il faut d'ailleurs que j'arrive à la tente du général, où, si j'en crois mes pressentiments, j'assisterai à une bonne comédie.

Marcel a relevé le plan de la digue, qui, à part ses fondations vicieuses, est d'une solidité à toute épreuve; il a grossièrement nivelé la vallée en amont pour connaître la quantité d'eau emmagasinable, et va aujourd'hui avoir une longue conversation avec le maître maçon chargé de lui faire connaître le prix des bois, de la main-d'œuvre et des matériaux, documents nécessaires pour établir le devis estimatif. Le général et l'ousta attendent avec une impatience non dissimulée le résultat de cette conférence.

Femme d'Avah (voy. p. 90). — Dessin de Marcel Dieulafoy, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

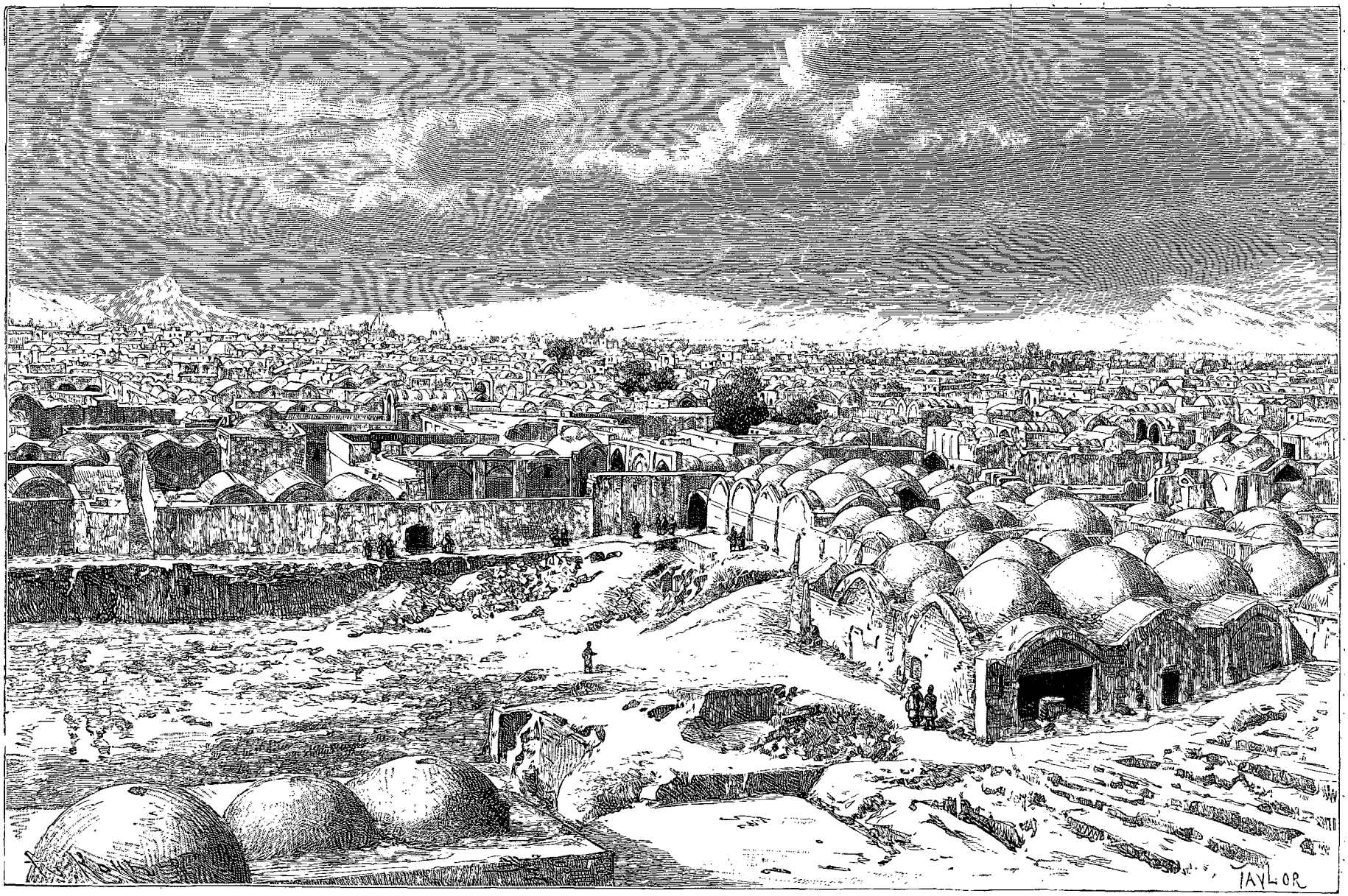
Ce dernier prend la parole et établit ses comptes de telle sorte que le prix de revient de tous les travaux est ici deux fois plus cher qu'en France ou en Angleterre, bien que le salaire d'un bon ouvrier persan atteigne à peine un franc cinquante par jour et que les matériaux soient en partie à pied d'œuvre.

Marcel, pris de dégoût, coupe court à l'entretien et déclare aux deux hommes de confiance du prince que, ne pouvant se baser sur des renseignements erronés, il enverra directement le projet d'Ispahan et se fixera pour faire ses calculs sur la moyenne des prix de France : le Naieb Saltanèh se débrouillera comme il lui plaira. Cette réponse ne satisfait pas le général; le guerrier se retire sans mot dire, mais, sous prétexte d'intolérables douleurs d'entrailles, il refuse de se mettre à table et finit même par nous déclarer que l'état de sa santé le met, à son grand regret, dans l'impossibilité de nous accompagner jusqu'à Koum et le force à retourner au plus vite à Téhéran. En conséquence, notre départ pour Koum est fixé à ce soir.

Je donne l'ordre de charger nos mulets, quand on vient m'apprendre que le général, afin de réaliser une petite économie, a renvoyé ces animaux à Téhéran depuis quatre jours. On pourrait bien aller chercher des bêtes à Saveh, mais le Ramazan commence après-demain : les Khaters arriveraient au début de la fête et les muletiers se refuseraient certainement à entreprendre un voyage pendant les trois premiers jours de ce mois béni. Pour conclure, on nous engage à faire porter nos mafreichs et nos appareils par un vieux chameau incapable de faire plus de dix-huit kilomètres par jour, ou de diviser les charges en paquets de quarante kilos pour les charger sur de petits ânes gros comme des chiens. Ce dernier parti est encore le plus sage. Montés sur les chevaux de selle que nous avons eu le bon esprit de toujours conserver auprès de notre cabane, nous disons sans regret adieu à la triste plantation de grenadiers, et, accompagnés d'un soldat d'escorte, nous prenons la direction de Koum suivis de la minuscule caravane d'ânes.

29 juillet. — Quelle terrible nuit nous avons passée! je ne me souviens pas d'avoir éprouvé de ma vie semblable fatigue. Les ânes, malgré toute leur bonne volonté, ne pouvaient suivre le pas rapide de nos montures et nous condamnaient à des arrêts perpétuels. Nos efforts étaient impuissants pour retenir de vigoureux chevaux au repos depuis quatre jours. Vers minuit, vaincus par la fatigue accumulée à Saveh, tombant de sommeil, nous nous sommes endormis tous deux, la poitrine appuyée sur l'arçon des selles et les mains accrochées aux crinières de nos montures. Au réveil, nous étions seuls avec Houssein, le soldat d'escorte. J'ai secoué ce brave homme et lui ai demandé s'il savait où nous étions. « C'est la première fois que je viens dans ce pays, m'a-t-il répondu, et ne puis connaître le chemin; mais nous ne sommes certainement pas perdus, car les chevaux se sont dirigés seuls; nous avons pris les devants, et la caravane ne nous rejoindra pas de longtemps. » Alors, autant par prudence que par fatigue, nous avons mis pied à terre, et, la tête posée sur nos casques en guise d'oreiller, nous nous sommes endormis profondément. Au petit jour, j'ai ouvert les yeux, et quelle a été ma surprise en constatant que j'étais étendue sur un sol couvert de cailloux! Marcel ne s'est pas montré plus douillet, et tous deux nous avons éprouvé la même sensation de bien-être en nous allongeant il y a deux heures sur ce lit offert gratis à tous les voyageurs. Houssein lui-même, cé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de Koum (voy. p. 94). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant à l'entraînement général, s'est assoupi sur son bucéphale.

Tout à coup j'entends un bruit de grelots : ce sont les âniers; ils nous engagent à remonter au plus vite à cheval. Heureusement le manzel ne doit pas être loin : Avah, nous a-t-on assuré hier, est à huit heures de marche de la digue. J'interroge les guides; ces braves gens m'avouent qu'ayant passé une partie de la nuit à nous chercher, ils se sont perdus à leur tour; peut-être en marchant rencontreront-ils quelque indice qui les remettra dans la bonne direction. Marcel consulte la boussole et donne l'ordre de marcher vers le sud-est. Une heure après avoir pris cette détermination, les âniers aperçoivent à l'horizon les pans de murs de villages ruinés. A cette vue leurs visages se rassérènent, ils sont sûrs maintenant d'arriver ce matin à l'étape.

J'éprouve à cette nouvelle une véritable satisfaction; mes luttes avec ma monture et mon repos sur un lit de cailloux m'ont donné d'intolérables douleurs dans l'épine dorsale et dans les jambes, la plaie de mon pied s'est largement ouverte, je suis à bout de force et de courage.

Il y a treize heures que nous sommes partis de Saveh quand les guides me montrent enfin les murailles d'Avah. C'est le repos! c'est l'ombre! Par un dernier effort je pousse mon cheval et j'arrive enfin devant la porte de l'enceinte du bourg. Des vieillards, à la barbe teinte en rouge, sont assis sur des bancs de terre et nous indiquent pour tout logis une petite place, située hors du village et plantée d'arbres trop jeunes encore pour donner de l'ombrage. La perspective de passer toute la journée en plein soleil n'est pas séduisante. Nous aurions bien été forcés de nous contenter de ce pitoyable manzel si les paysans, en s'informant auprès d'Houssein du but de notre voyage, n'avaient appris de sa bouche que ces *savants faranguis* venaient de visiter la digue de Saveh, afin d'indiquer au Chah le moyen de la réparer. A cette nouvelle, les vieillards se lèvent, nous interrogent avec anxiété; et quand Marcel leur affirme qu'il suffit de la bonne volonté royale pour donner de l'eau à toute la plaine, ces hommes à la mine tout à l'heure si revêche se précipitent pour baiser nos vêtements. « C'est Allah qui vous envoie! Cinq fois par jour nous prierons Dieu pour qu'il vous préserve de tout malheur. Vous êtes les bienvenus, veuillez honorer de votre présence nos pauvres demeures. » Les uns saisissent les brides et les étriers de nos chevaux pour nous aider à mettre pied à terre, les autres nous ouvrent la porte du village et nous conduisent vers un beau bala khaneh. En entrant dans cette pièce, il me semble que j'aurais été dans l'impossibilité de faire un pas de plus; sans attendre même un tapis, je me laisse tomber sur le sol à côté d'un morceau de bois que j'ai aperçu dans un coin et dont il me reste encore l'instinct de faire un oreiller.

Vers trois heures la faim me réveille.

Le cuisinier ne tarde pas à faire son apparition; ses sacoches sont bourrées d'approvisionnements, offerts par les villageois. Le propriétaire du bala khaneh se présente à son tour, et, après s'être informé de l'état de notre santé, il nous prie de consentir à dîner dans la cour de son habitation, afin que tous les paysans, groupés sur les maisons voisines, puissent nous voir. La curiosité des femmes est violemment surexcitée; et les siennes surtout, ayant appris par notre indiscret soldat que l'un des Faranguis est une véritable khanoum, désireraient vivement me recevoir.

Je me lève à regret, et, précédée d'une vieille servante, je pénètre dans la partie la plus retirée de l'habitation. Les femmes, en me voyant, s'avancent vivement vers moi, me tendent le bout de leurs doigts, les portent ensuite à leurs lèvres après avoir touché les miens, me souhaitent en même temps le roch amadid (la bienvenue), et m'invitent enfin à m'asseoir. Tous les regards se braquent sur moi; et, de mon côté, je passe une revue générale de ce bataillon de curieuses.

Fatma, la maîtresse de céans, doit avoir à peu près vingt-cinq ans. Sa tête est couverte d'un chargat de soie blanche attaché sous le menton par une turquoise; les cheveux, taillés en franges sur le front, sont rejetés sur le dos et divisés en une multitude de petites tresses; une très légère chemise de gaze, fendue sur la poitrine, laisse les seins à peu près à découvert; la robe, coupée aux genoux, est en soie de Bénarès. Les autres femmes sont vêtues à peu près de la même manière; les plus âgées portent pudiquement des maillots de coton blanc, taillés pour des mollets de suisse.

Deux enfants de huit et neuf ans s'avancent pour aider les servantes à offrir le thé et les chirinis (bonbons) qu'on vient d'apporter.

« Mériem est ma plus jeune enfant. Ali est le fils d'un ami de l'agha et le fiancé de cette fillette, me dit Fatma en me les présentant.

— Comment, vous pensez déjà à marier ces babys?

— Pas encore; l'année prochaine nous les séparerons pendant quelque temps, ils vivront éloignés l'un de l'autre, et pourront ensuite se marier si leurs familles n'y voient pas d'empêchements.

— Le plaisir qu'ils ont aujourd'hui à jouer ensemble est-il un sûr garant de la sympathie qui pourra s'établir plus tard entre eux?

— Les femmes les plus sages de la famille ne sont-elles point là pour tout arranger au mieux?

— Mais si ces enfants s'apercevaient après leur mariage qu'ils ne se plaisent pas?

— Ils divorceraient et se remarieraient chacun de leur côté. Mais approche-toi, Ali; khanoum, j'en suis persuadée, croit que tu ne sais pas lire; prends l'almanach qui est posé sur le tarché, et dis-nous quelles sont les prescriptions données pour cette journée.

— Aujourd'hui, il est bon et agréable de recevoir des amis, et leur présence portera bonheur. »

Cette gracieuse attention de Fatma est d'un caractère bien persan.

« Apprend-on à lire aux enfants dans l'almanach?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Non, dans le Coran; mais il est aussi très utile de leur apprendre à se servir du calendrier.

— Quelques parties de cet ouvrage m'ont paru traitées avec une extrême licence de langage et donnent, en outre, des conseils peu appropriés à l'âge de vos enfants. »

Toutes les femmes me regardent avec étonnement, puis éclatent de rire.

« Que voulez-vous dire par là? me répond l'une d'elles. Les garçons se marieront, les filles seront enfermées : quelle nécessité voyez-vous à les priver, les uns et les autres, d'une lecture si nécessaire pour agir en toute circonstance dans des conditions de chance indiscutables?

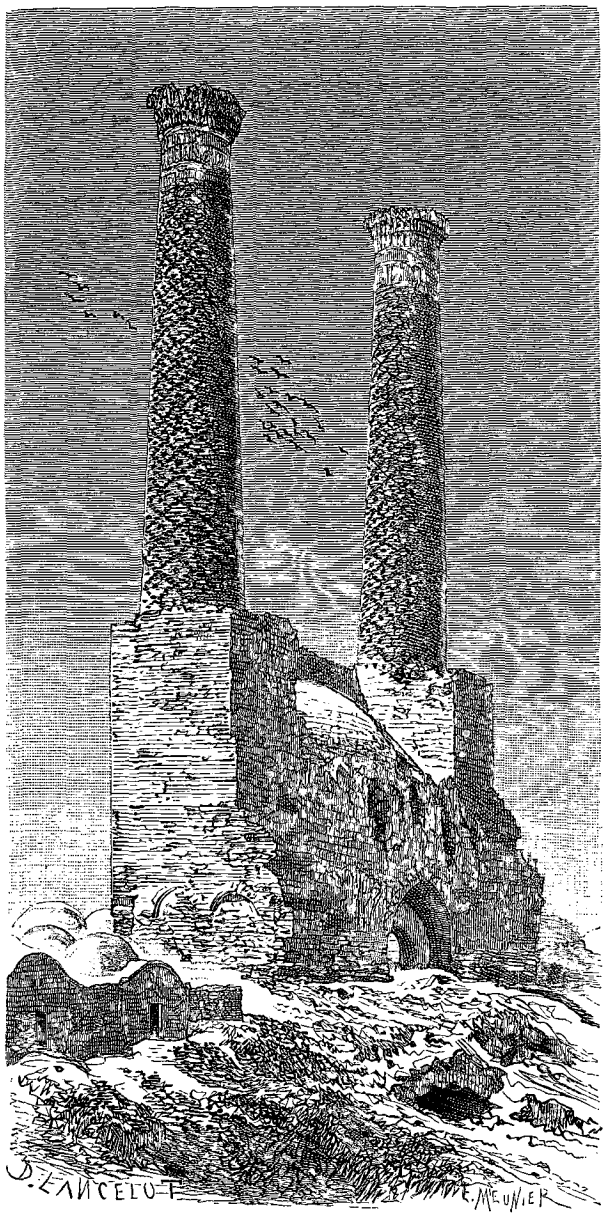
— Vous venez de la cour, khanoum, reprend Fatma avec un air préoccupé. Parlez-nous des modes. Il paraît que, depuis son dernier voyage en Europe, le Chah a fait raccourcir les jupes des femmes de l'andéroun, et qu'en ce moment elles les portent à peine longues d'un tiers de zar (le zar équivaut à peu de chose près au mètre). J'ai également entendu dire que les princesses entourent leur visage de merveilleuses fleurs d'étoffe fabriquées dans le Faranguistan. Je serais bien contente si vous vouliez me donner des guirlandes ou des bouquets, je vous offrirais en échange un de mes beaux bracelets d'argent, orné de corail, de perles et de turquoises.

— Je suis désolée de ne pouvoir satisfaire votre désir; vous le voyez, je voyage comme un derviche, et, à part les instruments nécessaires pour les travaux de mon mari, quelques vêtements de rechange composent tout mon bagage.

— Pourquoi travaillez-vous? Vous êtes donc pauvre?

— Non.

— Mais alors pourquoi voyagez-vous? Qu'êtes-vous venue faire en Perse? Pour toute femme, le plaisir consiste à se reposer et à se parer.



Double minaret.
Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

— Vous employez donc toutes vos journées à vous embellir?

— Certainement non, mais le soin de ma beauté absorbe cependant beaucoup de temps. Voyez comme le henneh qui colore l'extrémité de mes doigts est bien disposé! Combien mes sourcils et mes yeux sont habilement peints! mes cheveux parfumés! Croyez-vous que tout cela se fasse aisément et soit l'affaire d'un instant?

— Quand vous avez terminé votre toilette, à quoi vous occupez-vous?

— Je fume, je prends du thé, je me rends chez mes amies, qui sont heureuses à leur tour de me tenir compagnie. Vous voyez auprès de moi des khanoums venues pour s'amuser à vous voir. »

La conversation s'est longtemps prolongée; j'ai eu beaucoup de peine à obtenir que ces dames se décidassent à parler l'une après l'autre, et j'ai dû souvent leur faire répéter leurs questions, afin de les bien comprendre. Elles ont mis d'ailleurs la meilleure volonté du monde à saisir le sens de mes paroles, puis elles m'ont fait redire mes phrases en plaçant les verbes à leur temps, et en intercalant au moment opportun les formules de politesse usitées dans une semblable conversation. Les substantifs au nominatif et les verbes à l'infinitif se présentent assez rapidement à ma mémoire, mais je confonds le génitif et l'accusatif, le passé, le présent et le futur, et je manque absolument dans mon langage de ces élégances qui font, assurent mes professeurs en courts jupons, le grand charme et le mérite de la langue persane.

Il est cinq heures, le soleil commence à descendre; il est temps de me retirer et de remercier Fatma de son aimable accueil. Elle me répond en m'assurant qu'elle est mon esclave (bendeh chouma) et que sa maison m'appartient. A la nuit, Marcel donne l'ordre de seller

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les chevaux ; malheureusement nos âniers, ayant appris que la tribu des Chanzadehs, qui mène paître ses troupeaux depuis les bords de l'Euphrate jusqu'à la mer Caspienne, traverse en ce moment le pays, dépouillant sur son passage les petites caravanes, s'obstinent à ne pas quitter le village avant le jour. Nous insistons, car c'est exposer notre vie que de voyager en plein soleil dans le désert de Koum, et nous nous mettons enfin en route, réunis en une seule troupe. L'expérience de la veille n'est pas faite pour nous engager à prendre les devants ; d'ailleurs nos hommes sont tellement épouvantés, qu'ils se jetteraient sûrement à la tête de nos chevaux s'ils nous voyaient témoigner l'intention de les abandonner.

« J'ai perdu la route, me dit à l'improviste le tcharvadar bachy, qui ment comme un candidat à la députation en quête d'électeurs, et je vais vous conduire à un village signalé par les aboiements des chiens ; là on m'indiquera le chemin. » Comme il nous serait impossible de remettre nos guides sur la bonne voie, nous sommes forcés d'accepter la solution proposée. Bientôt les masses noires d'une vaste kalleh se dessinent à travers la nuit. Le tcharvadar bachy, arrivé sous la porte massive, parle d'abord en maître. « Ouvrez ! » s'écrie-t-il d'abord impérieusement, en s'adressant aux gens couchés sur les terrasses. Pas de réponse.

Le bonhomme adoucit alors sa voix : « Mes bons amis, ouvrez la porte à de pauvres voyageurs bien altérés. »

Les Persans ne s'apitoient guère sur le sort des gens malades ou fatigués, mais la soif est un mal si sérieux, que tout le monde y compatit. A cet appel désespéré, une bonne âme a pitié des souffrances du tcharvadar, et je vois une tête paraître entre les créneaux qui couronnent le mur : « Derrière vous est un canal, buvez. » « Mon bon ami, mon cher ami, reprend l'orateur en larmoyant, cette eau n'est pas chirine (douce). Je t'en prie, ouvre-nous la porte, nous sommes tous de bons musulmans. » Voilà qui est flatteur pour nous ! Cet argument n'a pas plus de succès que les autres. Les Orientaux sont méfiants, c'est là leur moindre défaut. Finalement, après lui avoir laissé chanter sur tous les tons la romance *Au clair de la lune*, les paysans engagent le tcharvadar à les laisser dormir en paix et à camper avec sa caravane devant la porte du village.

A cette réponse catégorique nos guides prennent une figure si pitoyablement comique, que je ne peux leur garder rancune. Je me contente, pour punir tous ces menteurs, de leur ordonner de décharger les ânes et d'ouvrir les mafreichs ; les lahafs sont étendus, et nous nous couchons comme dans le plus beau caravansérail sur les bancs de terre élevés auprès de la porte du village. Combien je me félicite en ce moment d'avoir adopté le mobilier persan si bien approprié aux vicissitudes de la vie nomade !

Vers trois heures du matin, nos gens, justement effrayés par la perspective de la chaleur à supporter en route, demandent à partir. Les plus poltrons, devenus au jour les plus braves, accusent le chef des âniers de pusillanimité :

« Il aurait bien mieux valu voyager cette nuit, » conclut le cuisinier.

« Tu ne tiendrais pas de si beaux discours si à cette heure tu avais la tête séparée du corps, » répond l'autre avec humeur.

Pour des Européens, traverser en plein jour et au mois de juillet le désert de Koum au train d'une caravane d'ânes serait folie. Nous abandonnons à la probité des guides les bagages, nos fusils, trois mille francs en pièces d'argent dont le poids pourrait nous gêner, et accompagnés d'Houssein, le soldat d'escorte, monté comme nous sur un vigoureux coursier, nous nous décidons à tuer, s'il le faut, les chevaux du Naieb Saltanèh, mais à gagner Koum avant huit heures du matin.

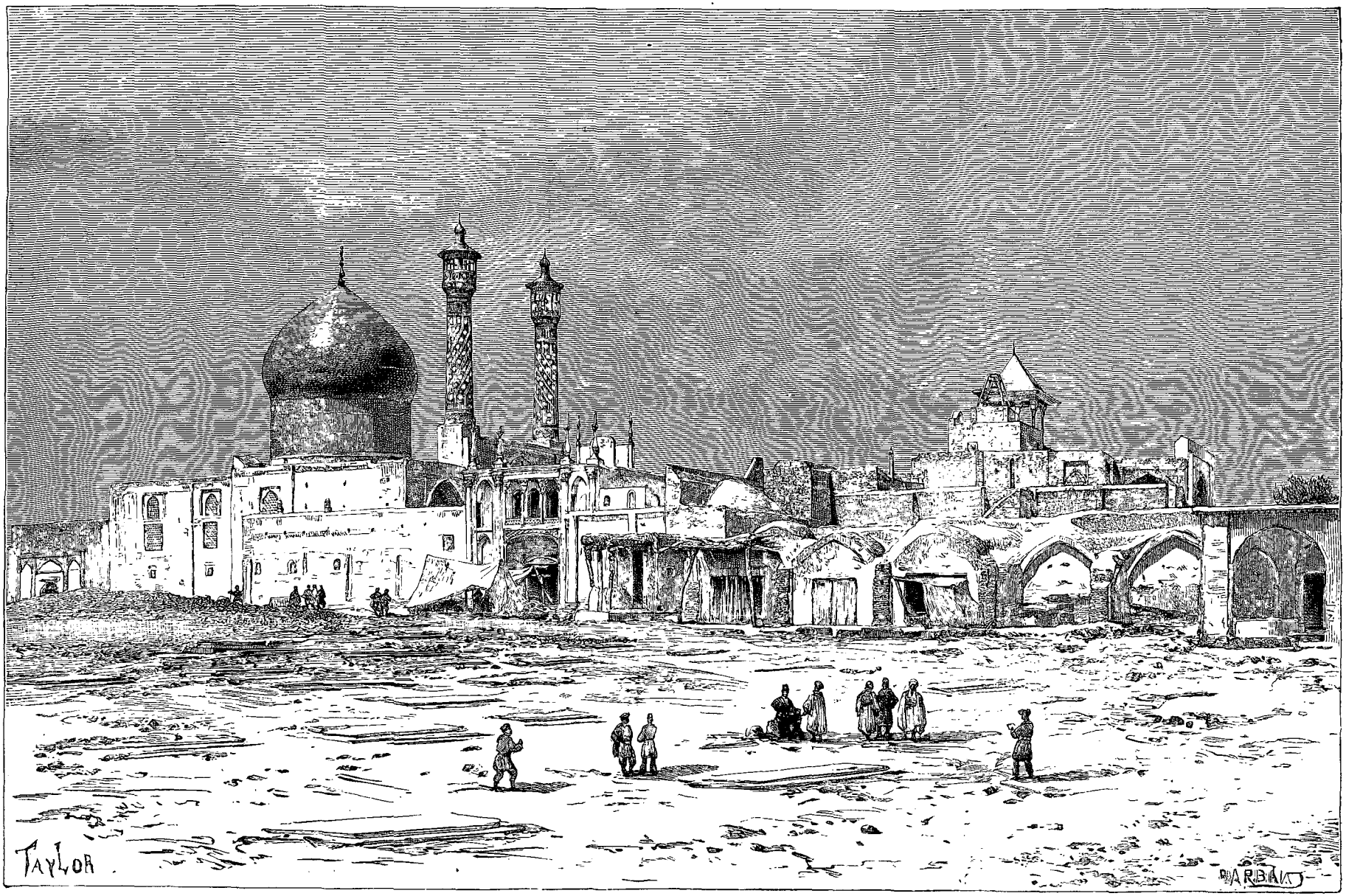
30 juillet. — En quittant le village, Marcel a réglé ainsi notre allure : un quart d'heure de galop, cinq minutes de pas.

Nous avons d'abord suivi une vallée pierreuse comprise entre deux collines d'une aridité absolue. A part les scorpions cachés sous les pierres, qui fuient portant en l'air leur queue jaune, je n'ai aperçu aucun être animé. A cinq heures nous avons laissé sur la droite les ruines d'un caravansérail sans eau. Nous sommes à moitié chemin de Koum, assure Houssein. Nos chevaux sont encore en bon état et n'ont pas une goutte de sueur, mais supporteront-ils jusqu'au bout une pareille allure ? Quelle merveilleuse race que celle de ces animaux auxquels on peut demander de tels efforts après leur avoir fait suivre depuis huit jours le régime purgatif que procurent les eaux amères du pays !

A six heures, la chaleur devient insoutenable. Une heure encore, et le côté de nos selles exposé au soleil se tortille comme du papier devant le feu, une étrivière se rompt, les autres sont à demi tranchées sur toute leur longueur. Nous sommes inondés d'une telle sueur, que les brides mouillées glissent de nos doigts, les yeux éblouis et les paupières irritées par la réverbération du soleil sur le sable refusent de s'ouvrir, et nos tempes battent à croire que nos têtes vont éclater. Les chevaux eux-mêmes, malgré leur vigueur, buttent sur les pierres et s'abattraient si nous ne prolongions les temps de pas. A sept heures apparaît enfin, scintillant au soleil, la coupole d'or du tombeau de Fatma, la sainte protectrice de Koum.

Nous entrons dans un beau caravansérail encombré par une nombreuse caravane de négociants israélites. Le gardien, reconnaissant, à la teinte amaranthe des queues de nos montures, les chevaux des écuries royales, ne doute pas que nous ne soyons de très grands personnages, et sa considération pour nous s'accroît encore quand Houssein lui raconte avec fierté que nous sommes venus d'Avah en moins de trois heures. Le brave homme se précipite pour nous aider à descendre de cheval, et, nous voyant tout étourdis, commande à ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau de Fatma à Koum (voy. p. 92-96). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

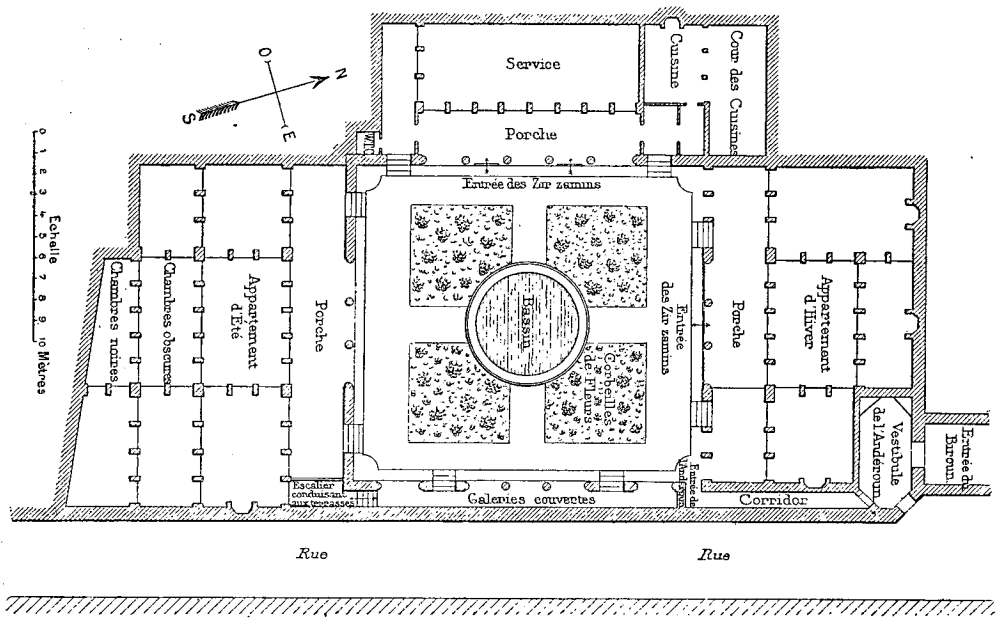
serviteurs d'aller remplir les cruches à l'abambar, afin de verser pendant quelques minutes de l'eau glacée sur nos têtes congestionnées. J'éprouve d'abord un saisissement extrême suivi d'un étrange bien-être. En reprenant possession de moi-même je crois entendre le bruit d'une querelle dans le bala khaneh. Le gardien, accompagné de deux serviteurs, a voulu obliger les Israélites à nous céder cette pièce; ceux-ci, déclarant qu'ils sont arrivés les premiers, refusent de sortir. Je ne me suis pas encore rendu bien compte de ce qui se passe, quand les couvertures, les mafreichs, les marmites, les aiguières, les provisions de ménage, enfin tout le mobilier de ces pauvres diables dégringole par la fenêtre. Les Juifs ne paraissent guère surpris de cette incroyable façon de les traiter; ils sont si méprisés et si humiliés dans ce pays, où la plupart d'entre eux exercent des professions peu avouables, qu'ils ne songent pas même à se plaindre des injustices et des brutalités dont on les abreuve.

Le bala khaneh, vaste et bien aéré, est mis à notre disposition, et, à travers les baies qui l'éclairent dans les directions des quatre points cardinaux, je puis admirer à l'aise tout le panorama de Koum.

Comme à Mamounieh, les maisons sont recouvertes de petites coupoles dont la forme reste apparente à l'extérieur.

Cette multitude de dômes rougis par les rayons du soleil s'éclairent merveilleusement et vont en s'estompant se perdre dans une légère brume bleuâtre qui s'élève au pied des montagnes. Au loin apparaissent les toits pointus des tombeaux des Cheiks. Sur la gauche s'étendent les beaux jardins qui entourent le célèbre tombeau de Fatma.

31 juillet. — Nous dormions encore tranquillement



Plan de l'andéroun du gouverneur de Koum.

quand nos serviteurs sont entrés fort émus dans le bala khaneh : « Saheb, le gouverneur de Koum, Mirza Mehti Khan, ayant appris votre arrivée, envoie trente ferachs. Ils sont chargés de vous souhaiter la bienvenue et de vous prier de venir loger au palais, ce caravansérail étant indigne de vous. »

Les domestiques se mettent en procession, nous guident vers un pont jeté sur une rivière sans eau, longent les ruines d'une mosquée dont les deux minarets sont encore debout, traversent des bazars, un cimetière, des ruelles tortueuses, et s'arrêtent enfin devant un portail couvert d'ornements stuqués. Cette entrée donne accès dans la première cour du palais, encombrée d'un nombreux personnel de soldats et de prêtres assis sous des arcades voûtées. Des voleurs attachés les uns aux autres par des colliers de fer sont exposés nu-tête au grand soleil.

Le gouverneur de Koum est l'époux d'une fille du Chah. Pendant l'été la princesse quitte la ville, qui passe pour une des plus chaudes de la Perse, et se retire dans la montagne avec ses femmes et ses enfants. L'andéroun étant vide, le prince a donné l'ordre de nous loger dans cette partie retirée du palais.

L'imagination des Européens se surexcite vivement au seul mot d'andéroun ou de harem et se plaît à évoquer, pour se représenter ces demeures fermées, toutes les splendeurs des récits des *Mille et une nuits*.

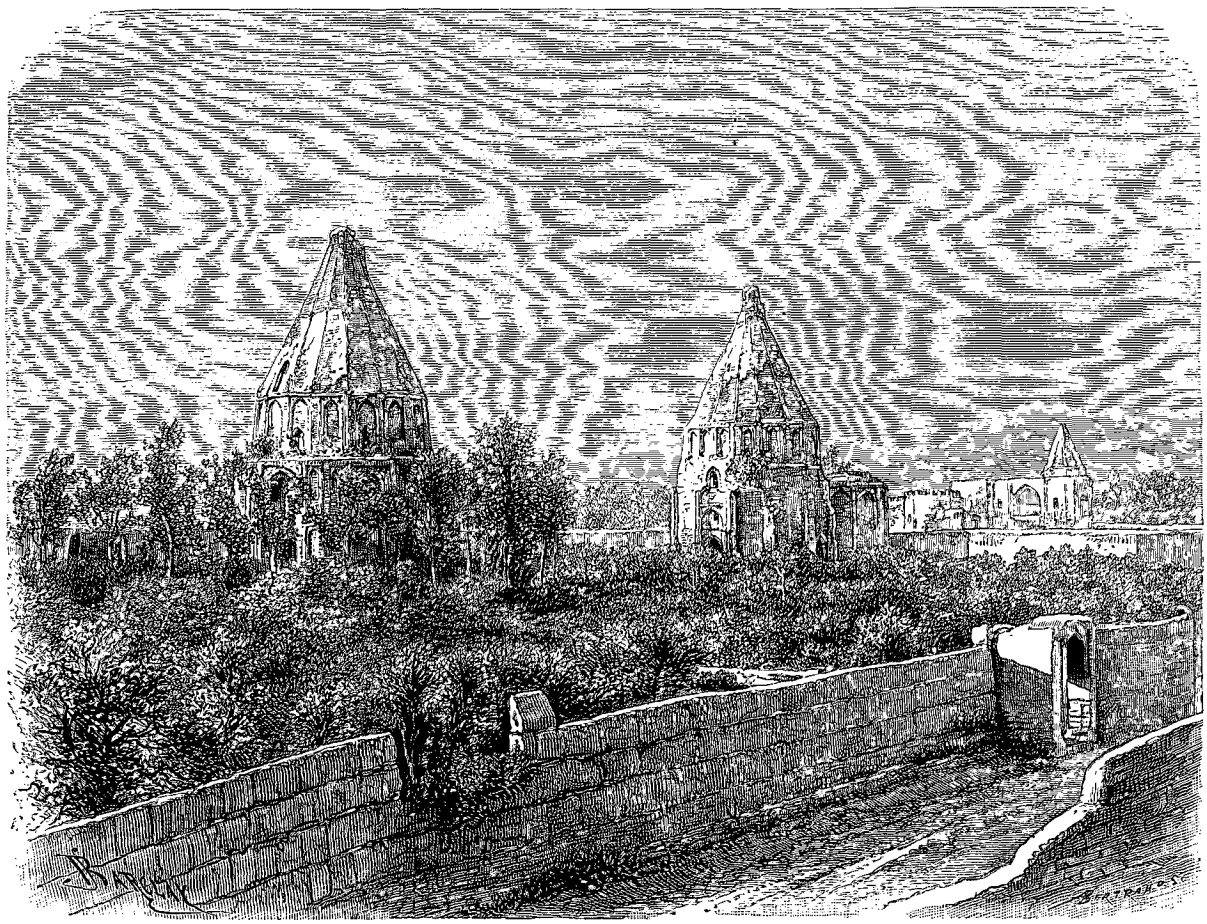
Nous sommes ici dans le palais d'une fille favorite du chah de Perse. Combien de femmes de notre bourgeoisie provinciale se plaindraient de la pauvreté de cette installation! Marcel veut bien convenir que je sais lever exactement un plan par terre, tout en assurant cependant que de sérieuses études me sont encore nécessaires pour dessiner convenablement une élévation et surtout une coupe. Prenons donc mon plan et décrivons un andéroun princier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La communication entre le biroun et le harem s'établit au moyen d'un corridor fermé par plusieurs portes; la dernière s'ouvre sur un jardin, aux extrémités duquel s'élèvent deux bâtiments semblables réunis par des promenoirs.

L'un est exposé au nord et habité l'été, l'autre est orienté au sud et utilisé l'hiver. Les caves voûtées qui portent le nom de *zir zamin* (sous terre) sont également occupées pendant les plus fortes chaleurs. Le pavillon d'été est divisé en trois salons, éclairés par de nombreuses fenêtres. Derrière cette première rangée de pièces s'étend une nouvelle série de chambres; enfin des baies placées au fond de ces dernières et fermées par des volets de bois donnent accès dans des boudoirs obscurs et toujours frais, dans lesquels on se retire pour faire la sieste pendant les heures les plus chaudes de la journée.

Les femmes dorment la nuit sur les terrasses entourées de hautes murailles, descendent au jour pour s'abriter du soleil dans les premières chambres qui sont demeurées ouvertes, et, au fur et à mesure que la température s'élève, elles se réfugient dans les parties les plus sombres de la maison, après avoir soigneusement clos les volets derrière elles. Toutes ces pièces



Tombeaux des Cheiks à Koum (voy. p. 96). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

sont blanchies à la chaux, les cheminées seules sont ornées de quelques légères décorations de plâtre.

Les portes, fort basses, ne sont ni peintes ni cirées; une chaîne de fer fixée en haut du panneau s'accroche à un fort piton enfoncé dans la partie supérieure du chambranle; un clou ou un morceau de bois enfilé dans le piton constitue une serrure aussi économique que gênante.

Le mobilier est des plus élémentaires. Quelques coussins jetés sur des tapis de Farahan, des rideaux en soie de Yezd accrochés par des ficelles à de lourds crochets de fer donnent une médiocre idée de la richesse d'imagination des tapissiers persans.

Le pavillon d'hiver est semblable à celui que je viens de décrire, sauf les chambres obscures, inutiles pendant la mauvaise saison.

Telle est, en peu de mots, la description fidèle de l'andéroun d'une puissante princesse. C'est pauvre pour la femme de l'un des plus riches seigneurs de Perse, mais c'est un paradis pour de malheureux voyageurs.

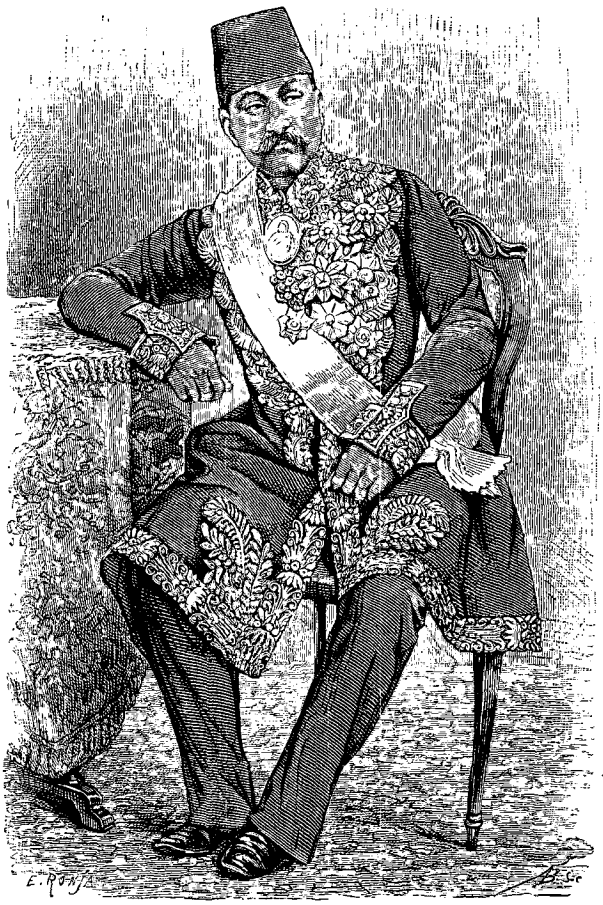
3 août. — La ville, ornée autrefois de plus de deux cents tombeaux, mais aujourd'hui aux trois quarts ruinée, est tellement étendue, que nous avons dû monter à cheval pour la visiter. Elle est d'origine fort ancienne, disent les historiens, qui font remonter sa fondation à l'année 203 de notre ère. Les habitants, très fanatiques,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont été de tout temps attachés aux croyances chia, apportées par le fils d'Abd Allah ben Sad, qui avait fait ses études à Koufa. Le tombeau de Fatma, fille de l'iman Rezza, contribue à augmenter encore la dévotion des habitants et le zèle des prêtres.

Ce célèbre iman Zaddeh est précédé par un immense cimetière, dont les pierres funéraires sont si rapprochées qu'elles recouvrent la terre comme le ferait un dallage. Outre les reliques plus ou moins authentiques de la petite-fille de Mahomet, placées sous le dôme, on conserve dans les bâtiments isolés les sarcophages de Fattaly Chah et du père et de la mère de Nasr ed Din. Aussi Sa Majesté tient-elle en grand respect ce sanctuaire et a-t-elle fait redorer à ses frais toute la coupole.

Après le coucher du soleil, le gouverneur nous fait demander de le recevoir. Marcel s'étant empressé de répondre que nous désirions le devancer, dix porteurs de fanons se présentent pour nous conduire au *biroun*. Mirza Mehti Khan est assis sous un porche en compagnie d'un grand nombre de mollahs et d'officiers. A notre approche les prêtres se retirent, et le prince, venant au-devant de nous, nous accueille avec la plus parfaite affabilité. Il s'informe du but de notre voyage, me demande si je me trouve bien dans l'andéroun, et finit par m'offrir avec une certaine contrainte de m'envoyer du vin.



Le gouverneur de Koum (voy. p. 94). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Il serait bien tentant d'accepter sa proposition et d'abandonner pour quelques jours l'usage du lait aigre.

« Nous ne buvons jamais de boissons alcooliques, au moins en été, » répond cependant Marcel avec sagesse. A ces mots, la figure du gouverneur se rassérène. Notre discrétion vient de le tirer d'un bien mauvais pas. Voit-on l'embarras dans lequel il se fût trouvé, lui qui défend sévèrement l'usage du vin à cause du voisinage du tombeau de Fatma, et fait donner des coups de bâton à tout individu surpris buvant des liqueurs fermentées, s'il eût fallu faire sortir de ses caves le liquide prohibé.

Malgré la chaleur nous menons ici une véritable vie de cocagne. Comme les fortunes sont diverses! Étions-nous dans une situation assez misérable il y a huit jours à peine! Mon pied, cautérisé deux fois, est à peu près dégonflé; j'ai pu aujourd'hui passer plusieurs heures aux tombeaux des Cheiks.

Ces trois grands édifices mogols sont placés au milieu de jardins plantés de grands arbres; les dallages et les boiseries ont disparu, mais les charmantes ornementations stuquées qui décorent les tympans des portes ogivales sont parfaitement conservées.

Après notre visite à ces édifices funéraires, il ne nous reste plus rien à voir à Koum; aussi prenons-nous le parti de continuer notre voyage et de nous joindre à une caravane partant pour Kachan.

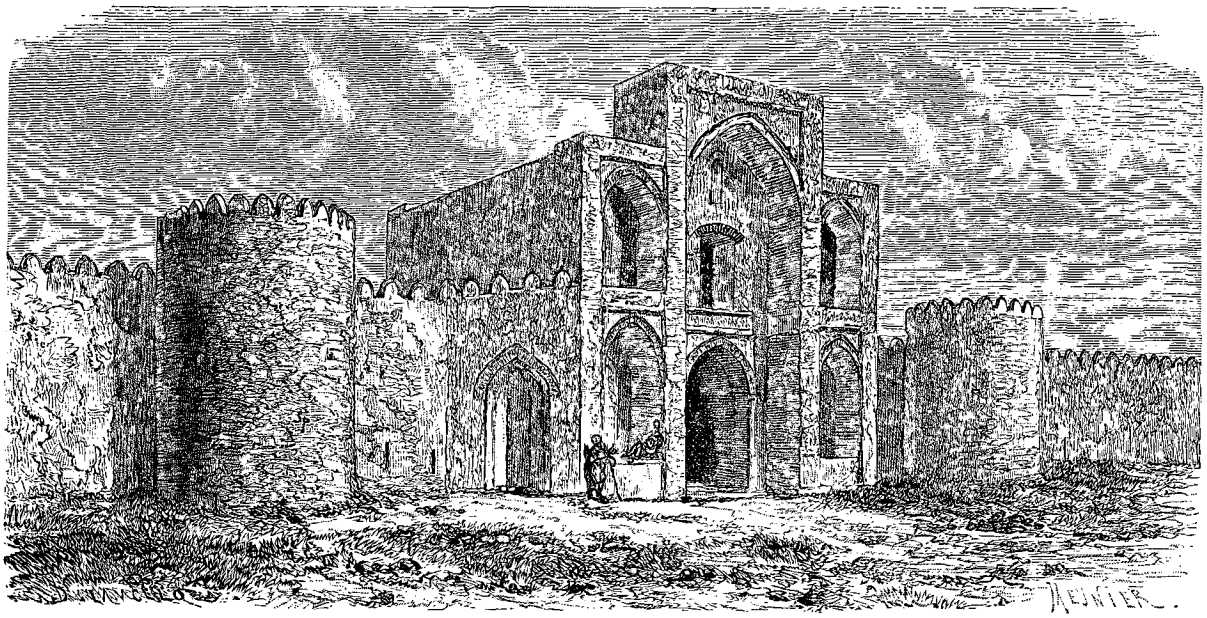
En l'honneur de notre dernière visite, le prince a organisé une ravissante fête de nuit. Au milieu d'un jardin brillamment éclairé s'ébat un troupeau de gazelles apprivoisées, tandis qu'une cage enveloppée d'un voile noir est suspendue aux branches d'un arbre. Un serviteur la découvre vivement; le rossignol qu'elle renferme se réveille, ébloui par la vive clarté des lumières, et, croyant voir le soleil, il lance son trille le plus joyeux. L'oiseau chante ainsi jusqu'à ce qu'il ait compris son erreur, puis s'arrête brusquement et reste muet; mais, dès que son hésitation commence à se manifester, on apporte une autre cage et on la démasque au moment où le premier artiste donne ses dernières notes.

A minuit, le nazer vient nous prévenir que la caravane est prête à partir et nous quittons à regret le palais hospitalier où nous avons passé quatre jours si calmes et si heureux.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caravansérail de Passangan (voy. p. 98). — Dessin de D. Lancelot, d'après un croquis de M. Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XI

Phénomène électrique dans le désert de Koum. — Arrivée à Nasr Abad. — Les caravansérails. — Kachan. — Le caravansérail neuf. Le bazar. — Minaret penché. — Aspect de la ville. — L'entrée de la mastched Djouma.

3 août. — Au sortir de Koum, la route suit le versant oriental de la chaîne de montagnes qui traverse la Perse du nord au sud; les vents brûlants du grand désert viennent mourir au pied de ces hauteurs et préservent les voyageurs du froid rigoureux dont nous avons souffert à notre départ de Téhéran. La lune de Ramazan ne se montre plus au-dessus de l'horizon; aussi la nuit est-elle noire malgré la pureté de l'atmosphère et les myriades d'étoiles qui scintillent au firmament. Vers minuit, j'arrête mon cheval en arrière de la caravane pour inscrire quelques notes à la lumière de ma lanterne de poche. Mes cahiers mis en ordre, je me hâte de reprendre ma place habituelle en tête du convoi, quand, en me rapprochant des dernières bêtes de somme, il me semble les voir marcher au milieu d'une nuée d'étincelles. Suis-je le jouet d'un rêve? C'est peu probable, car mes idées me paraissent parfaitement lucides.

Je cours faire part à Marcel de ma perplexité, et, afin de m'assurer que je n'ai pas encore laissé sur les chemins de Perse le peu de cervelle que le ciel m'a octroyé, je le prie de venir constater le fait bizarre dont je viens d'être témoin. Nous mettons pied à terre tous les deux et nous rapprochons des animaux.

Le mystère nous est bientôt révélé. Pour chasser les mouches qui les dévorent même la nuit, les chevaux battent leurs flancs avec leur longue queue. Au contact de ces poils rendus excessivement secs par l'état hygrométrique de l'atmosphère spécial aux plateaux de l'Iran, se dégagent du corps des animaux de nombreuses phosphorescences dont la brillante clarté se détache sur les masses sombres de la montagne.

Le tcharvadar bachy, étonné de la persistance que je mets à suivre ses chevaux, vient s'informer du motif qui m'engage à faire depuis quelques instants la route à pied. « Vous êtes surpris, me dit-il, de voir la queue de mes animaux produire des étincelles; que diriez-vous si je faisais jaillir de la lumière du papier de l'un de vos cahiers? »

Là-dessus, le bonhomme saisit dans sa poche quelques graines de melon, les laisse tomber au milieu du sable et des cailloux et m'engage à les retrouver.

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Peines perdues, toutes mes recherches sont vaines. Mon singulier professeur de physique s'accroupit alors sur le sol, saisit une feuille de papier par les deux extrémités et la déchire lentement dans toute sa longueur; au fur et à mesure qu'elle se brise avec un bruit métallique, il se produit une traînée lumineuse assez éclatante pour permettre à notre guide de retrouver les graines égarées au milieu des cailloux.

Fortuné pays! Une peau de matou remplacerait avantageusement en Perse les bougies Jablochkoff ou les lampes Edison.

Au jour, certains de ne pas abandonner la route jalonnée par les poteaux de la ligne du télégraphe anglais, nous prenons les devants pour arriver de bonne heure à Passangan.

Habitués aux longues étapes de la province de Saveh et aux interminables farsaks des routes peu fréquentées, nous passons sans hésitation devant un beau caravansérail, malgré les énergiques protestations de nos chevaux, et, après deux heures de course dans une plaine stérile et déserte, nous atteignons un nouveau manzel, d'aspect misérable, entouré d'habitations abandonnées.

« Sommes-nous ici à Passangan? dis-je au gardien, occupé à fumer gravement son kalian sur le seuil de la porte.

— Vous avez fait trois farsaks et demi depuis ce lieu d'étape, me répond-il. Quel esprit malfaisant vous amène dans ces parages où le souffle enflammé d'Azraël a tout détruit? Les kanots sont obstrués, les habitants ont émigré, et le caravansérail, n'ayant à offrir aux voyageurs que de l'eau amère et bourbeuse, n'est plus fréquenté par les caravanes. Je n'ai ni pain, ni thé, ni lait aigre à vous vendre; ma nourriture se compose exclusivement de pastèques achetées aux tcharvadars.

— Les cucurbitacées constituent la base d'un régime rafraîchissant, mais peu substantiel, si j'en juge à votre mine efflanquée et à votre humeur chagrine, » lui répond Marcel en riant. Quant à moi, dévorant sans mot dire d'amers regrets, car j'ai laissé dans les khourdjins du cuisinier une belle volaille cuite à point et deux bouteilles de jus de cerises données par le gouverneur de Koum, je vais mélancoliquement à la recherche d'un logis.

La visite des lieux est bientôt terminée. Le caravansérail est ruiné; la grande porte d'entrée, construite en pierre, est seule en bon état. Dans la longueur du vestibule sont disposées des niches surélevées au-dessus de terre.

« Voilà un excellent lit, » me dit notre hôte, en recouvrant le sol de l'une d'elles avec un vieux tapis.

Qui dort dîne, assure un proverbe, et nous nous étendons sur les dalles, pareils à ces statues funéraires placées au-dessus des sarcophages gothiques.

Le gardien n'a pas exagéré les mérites de ce manzel; il est placé dans un parfait courant d'air; et si je possédais la plus infime des houris de Mahomet pour chasser les insectes variés auxquels je sers de pâture, je me féliciterais d'avoir trouvé un abri si calme et si frais.

Vers midi, j'entends tout à coup un bruit de grelots. Saints imams de Kerbela, soyez bénis! c'est la caravane.

Les tcharvadars, inquiets en arrivant à Passangan de ne point nous trouver au caravansérail, préoccupés surtout de la manière dont nous ferons soigner leurs chevaux, se sont décidés à nous rejoindre. Si les Persans ont des défauts insupportables, s'ils mentent et volent sans trêve ni merci, ils possèdent en revanche un fond de résignation et de patience inépuisable. Ainsi, ces muletiers, contraints par suite de notre étourderie à changer la marche de la caravane et à la mener dans un lieu dépourvu d'eau et de vivres, ne profèrent même pas une plainte.

Les voyageurs sont tout aussi calmes; pourquoi récrimineraient-ils contre nous, leur colère modifierait-elle les conséquences de notre erreur? « Dieu est grand et les Faranguis sont des infidèles, se contentent-ils de penser à part eux. Quand on fait route avec des chiens pourris, il ne faut pas s'attendre à flairer l'odeur de la rose. »

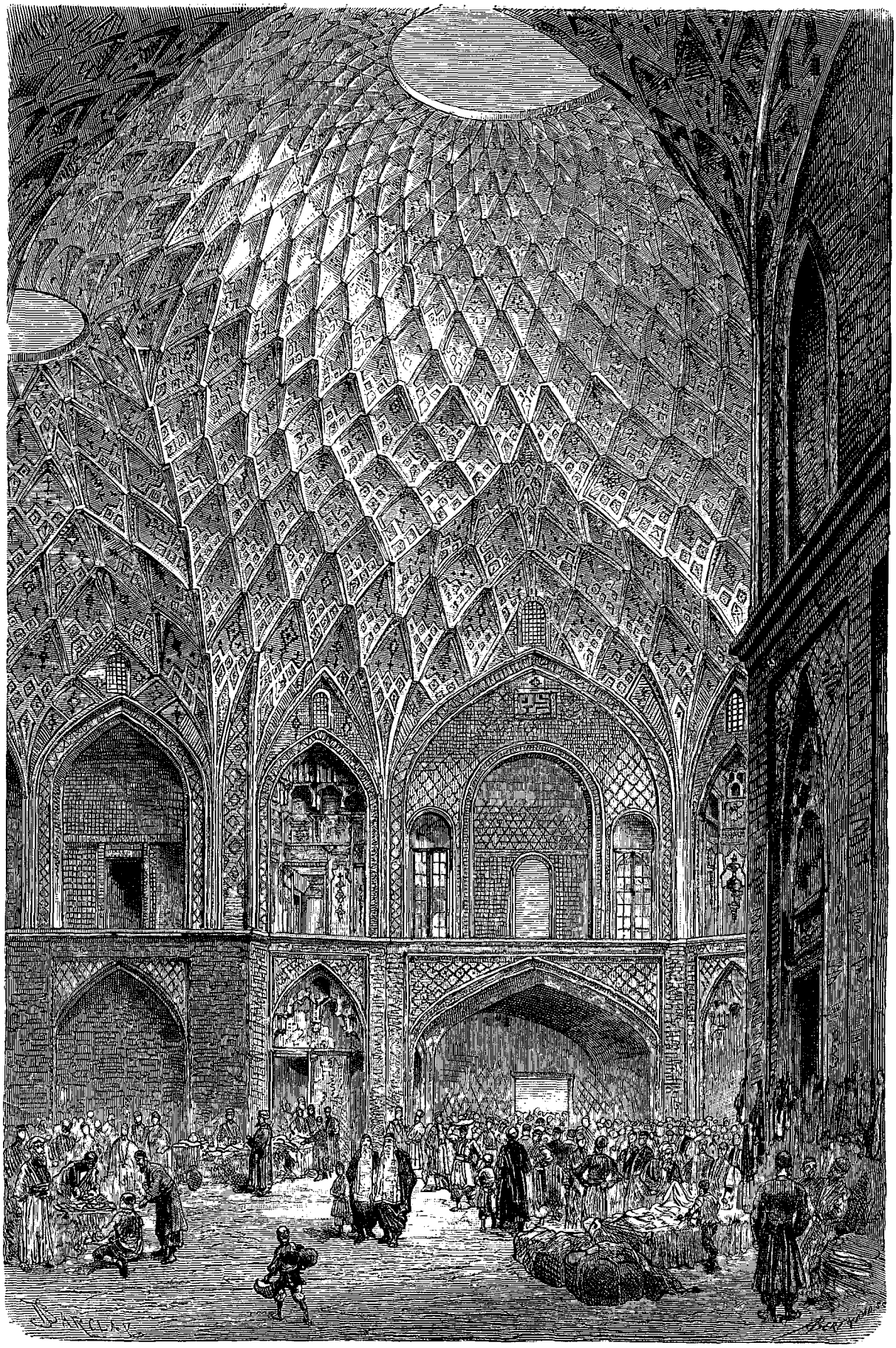
4 août. — A minuit la caravane arrive à Simsin; le village est très éloigné de la voie, le caravansérail, abandonné, n'a ni porte ni gardien; heureusement le tchapar khaneh est très rapproché; nous frappons, le tchaparchy se fait longtemps héler avant de donner signe de vie et répond, après avoir parlementé, qu'il n'a aucun approvisionnement à nous céder. Il consent cependant à nous vendre deux œufs durs et un paquet de pains. Ces richesses nous permettront d'arriver à l'étape.

Depuis hier, toute la caravane n'a eu pour assouvir sa faim que des pastèques et des fruits véreux; nous seuls, malgré le secours d'une volaille, crions famine de caravansérail en tchapar khaneh et faisons des bassesses pour deux œufs. C'est humiliant.

Me serais-je trop pressée d'admirer la patience des Persans? Il en est un qui proteste, ce me semble, de la belle façon contre les fantaisies des Faranguis : mon mulet, furieux de passer sans s'y arrêter devant tous les caravansérails classiques, se plaint de cette infraction aux usages et se couche bravement pour témoigner son mécontentement. Dès que j'ai mis pied à terre, la bête se relève, fait des façons avant de me laisser remonter sur son dos et de se décider à repartir; nous voyageons quelques instants comme de bons amis, puis elle s'agenouille de nouveau. Sept fois de suite, depuis minuit jusqu'à l'aurore, elle me dépose sur le sol; et comme ces déplacements sont en résumé fort désagréables pour un voyageur porteur d'armes chargées, mon bonheur est égal à celui de ma fantasque monture quand j'aperçois les grands jardins plantés tout auprès du beau village de Nasr Abad. La caravane est en route depuis trente heures et en a passé vingt et une en marche, mais trois farsaks seulement la séparent de Kachan.

La route de Téhéran à Ispahan, une des voies les plus fréquentées de la Perse, traverse sur tout son parcours des villages très pauvres. Les voyageurs, ne pouvant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le caravansérail Tasa, à Kachan (voy. p. 100). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme dans l'Azerbéijan, loger chez l'habitant, vont chercher un abri dans des caravansérails généralement approvisionnés d'eau, de paille, de pastèques et de lait aigre.

La création de ces vastes édifices remonte à une antique origine. Hérodote parle des gîtes d'étapes placés sur la route de Suse à Sardes, mais il est probable que de son temps on trouvait dans tout l'Iran des constructions destinées à recevoir les caravanes ou les troupes en marche. La distribution des étapes, commandée par la position géographique des cols et des kanots, ne doit guère avoir été modifiée, et les dispositions des bâtiments appropriés au climat du pays ont persisté certainement en dépit du temps et des architectes.

Le caravansérail de Nasr Abad est une immense construction quadrangulaire dont le centre est occupé par une cour entourée d'arcades. Derrière ces arcades se trouvent les écuries, disposées dans des galeries voûtées, semblables aux nefs des églises gothiques, et divisées en compartiments par des contreforts intérieurs sur lesquels viennent buter les arcs-doubleaux et les formerets. Un passage ménagé au centre des galeries dessert tout à la fois les estrades réservées aux muletiers et les boxes dans lesquels on enferme les chevaux.

En été, les voyageurs de distinction occupent pendant la journée les zir-zamins, creusées à cinq ou six mètres au-dessous du sol, dans lesquelles ils descendent par des escaliers servant en même temps de cheminée d'aération et d'éclairage. La fraîcheur est délicieuse dans ces caves, où pénètre un demi-jour qui invite au repos. A la nuit, les heureux possesseurs de zir-zamin quittent leurs logements souterrains, où les bêtes venimeuses seraient attirées par la lumière, et montent sur le takht, large estrade découverte, élevée de deux mètres au-dessus du sol et entourée de fossés pleins d'eau. Les voyageurs aboutissent à cette place stratégique en se servant d'une échelle, qu'ils s'empressent de retirer vers eux dès que l'ascension est terminée. Ces minutieuses précautions sont nécessaires pour se préserver des scorpions, fort nombreux dans le pays et dont la morsure est souvent mortelle.

5 août. — Au delà de Nasr Abad, la contrée est aride et poussiéreuse; mais bientôt apparaissent les tumulus coniques indiquant la présence des kanots d'irrigation; la plaine devient fertile et j'aperçois au pied de la montagne des villages nombreux se cachant au milieu de la verdure. De tous côtés s'étendent des jardins couverts de melons, de pastèques, de concombres, et d'immenses plantations de coton et de tabac.

Un vaste caravansérail précède les portes de Kachan; nous nous apprêtons à y entrer quand deux serviteurs se présentent. Ils viennent, de la part de leur maître, le directeur du télégraphe, nous prier de descendre à la station, où un logement nous est préparé sur la recommandation gracieuse du colonel Smith, superintendant de la ligne télégraphique anglaise qui relie les Indes à la métropole.

Kachan, d'après plusieurs écrivains orientaux, a été fondé par la célèbre sultane Zobéide, femme du calife Haroun el-Raschid. Ces auteurs font probablement allusion à l'origine de la ville musulmane, car un célèbre historien, Ebn el-Acim, assure que Kachan et Koum fournissaient vingt mille soldats aux armées du dernier monarque sassanide.

L'histoire de Kachan est intimement liée à celle d'Ispahan, sa célèbre voisine; elle fut dévastée au dix-huitième siècle par les Afghans et rebâtie par Hadji-Houssein Khan, qui reconstruisit les palais et les édifices religieux de la capitale des rois sofis.

Aujourd'hui encore cette cité, plus riche et plus industrieuse que ne le sont généralement les villes persanes, témoigne par son aspect de sa prospérité. Les maisons, bâties en matériaux de terre, paraissent entretenues avec soin; les murs, bien dressés, n'encombrent pas les rues de leurs débris poussiéreux; presque toutes les voies sont pavées et munies d'un ruisseau central qui écoule les eaux pluviales ou ménagères; des dalles de pierre placées au-dessus des puits des kanots permettent aux piétons et aux cavaliers de circuler sur les chaussées sans risque d'accident; enfin, ce détail paraîtra très extraordinaire aux voyageurs habitués à la saleté proverbiale des villes d'Orient, les rues sont balayées avec soin.

Le bazar, largement percé et recouvert de petites coupoles accolées les unes à côté des autres, est coupé de distance en distance par les portes de vastes caravansérails à marchandises, qu'il ne faut pas confondre avec les abris de caravane désignés sous le même nom Ces derniers bâtiments s'ouvrent à la première réquisition des voyageurs, tandis que les premiers sont des entrepôts, de véritables docks, où l'on ne donne asile ni aux gens ni aux animaux. Autant la construction des uns est simple et peu coûteuse, autant les autres sont bâtis et décorés avec luxe.

Un des plus beaux types de ce genre d'édifice est le caravansérail Tasa (neuf), élevé aux frais d'une corporation de marchands.

Il se présente sous la forme d'un prisme carré dont on aurait abattu les angles. Deux des grandes faces parallèles sont occupées par les portes d'entrée; des nefs rectangulaires, terminées à leur extrémité par des demi-octogones réguliers, sont greffées sur les deux autres. Les dômes et tout l'ensemble du monument sont construits en briques. Quelques-uns de ces matériaux, recouverts d'émail bleu clair sur leurs tranches, mettent en relief les nerfs de la voûte et les ornements disposés au milieu de chaque voûtin.

Le caravansérail est largement éclairé par trois ouvertures circulaires ménagées au sommet du dôme central et des deux demi-coupoles.

Une construction aussi importante donne mieux que des statistiques une haute idée de la prospérité commerciale de la ville.

On vend dans le caravansérail neuf des étoffes de soie et des brocarts tissés par les ouvriers de Kachan, renommés à juste titre pour leur habileté et leur propreté.

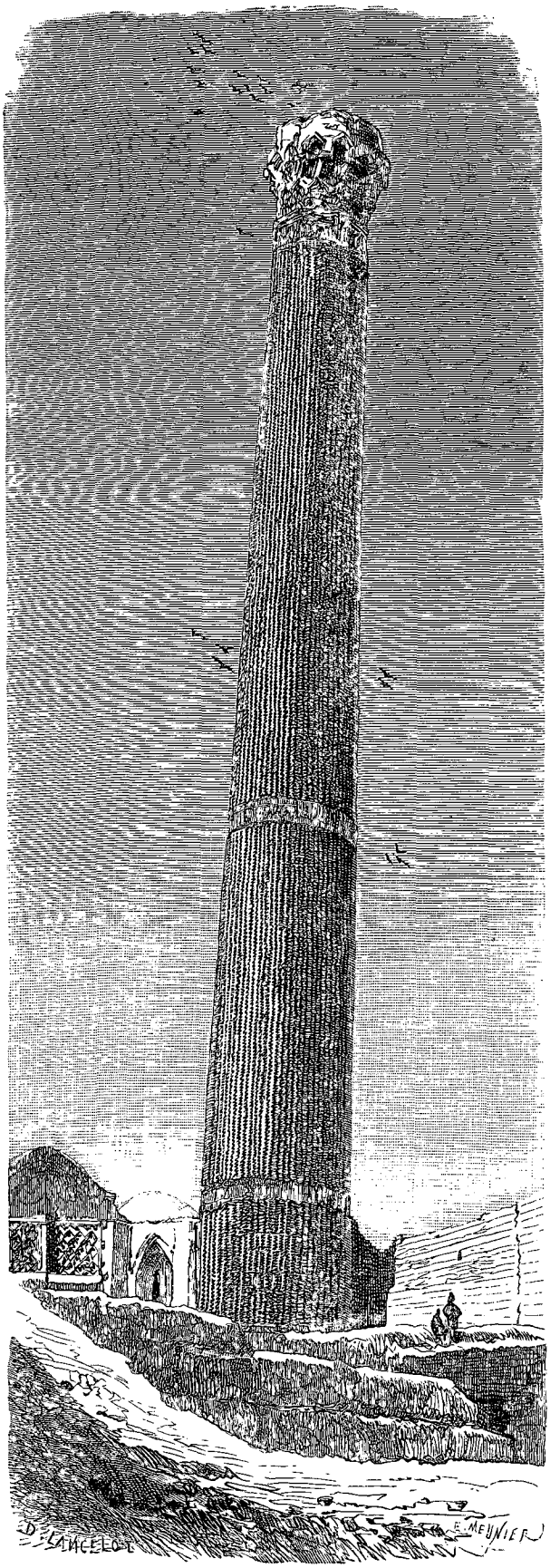
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les fabriques sont très curieuses à visiter. A cause de l'extrême siccité de l'air, les tisserands sont obligés, pour ne point briser les fils de soie, de se retirer dans des chambres souterraines éclairées par un soupirail ne laissant pénétrer que la lumière nécessaire pour voir les métiers. L'eau contenue dans plusieurs bassins posés sur le sol entretient en s'évaporant l'humidité de l'atmosphère.

Chaque homme, placé devant un métier des plus élémentaires, travaille nu jusqu'à la ceinture et fait à lui seul sa pièce.

Les étoffes sont de deux qualités : les unes, minces et légères, servent à doubler les vêtements; les autres, lourdes et épaisses, sont employées à recouvrir de petits matelas capitonnés que les Persans placent debout contre le mur pour appuyer leur dos. Les dessins blancs, verts et jaunes de toutes ces soieries se détachent généralement sur un fond d'un beau rouge; d'ailleurs les Iraniens, en vrais Orientaux, ne font jamais deux pièces pareilles; s'ils arrivent à copier les dessins, ils échouent dans l'assortiment des couleurs, car ils n'ont aucune méthode régulière pour préparer les teintures.

Si le caravansérail neuf est le centre le plus riche du commerce de Kachan, le bazar aux cuivres est certainement le plus fréquenté. Quatre ou cinq cents chaudronniers travaillent dans de longues galeries, animées par le passage continuel des caravanes de chameaux qui apportent de Russie le cuivre roulé en paquets ou viennent prendre des chargements de marmites, qu'on expédie de Kachan dans toutes les villes de Perse.



Minaret penché à Kachan (voy. p. 102). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Le bruit insupportable des marteaux retombant régulièrement sur le métal sonore ne blesse pas seulement les oreilles des Européens; les Persans eux-mêmes, ne pouvant traiter leurs affaires au milieu d'un pareil vacarme, se contentent en général de désigner au marchand les pièces qui leur conviennent et les font apporter dans leur maison, afin de discuter à l'aise les conditions du marché.

Une vieille chronique, malgré son exagération, donne une juste idée de ce tapage assourdissant. Avicennes, alors qu'il habitait Ispahan, vint un jour se plaindre au roi :

« Les chaudronniers de Kachan font tant de bruit depuis quelques jours, dit-il, que j'ai été obligé d'interrompre mes études.

— C'est grand dommage, répondit le Chah en souriant; je vais envoyer un courrier pour leur ordonner de suspendre momentanément la fabrication des objets de cuivre : tu pourras ainsi reprendre le cours de tes travaux. »

Le lendemain, Avicennes fit remercier le roi; aucun bruit n'était parvenu jusqu'à lui, et il avait, dans le calme et le silence, écrit un chapitre presque entier de son grand ouvrage médical.

Cependant, au bout de quatre jours de repos forcé, les chaudronniers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Kachan se plaignirent amèrement du préjudice que leur occasionnait la fantaisie ou la folie d'un homme vivant à trois étapes de leur bazar.

« Le roi a promis une semaine de silence à son médecin, dit le gouverneur : quatre jours se sont déjà écoulés; saisissez sans crainte le marteau, ce n'est pas d'Ispahan que l'on peut entendre le bruit qui se fait ici. En tout cas je vais prévenir Sa Majesté, elle pourra ainsi se convaincre de la mauvaise foi d'Avicennes. »

Les travaux furent donc repris, et de plus belle le cuivre résonna sur l'enclume.

Le soir même, Avicennes se présenta au palais.

« Votre Majesté est bien mal obéie par ses gouverneurs; dès ce matin les chaudronniers de Kachan ont ouvert leur bazar. »

6 août. — Pour bien se rendre compte de la topographie du pays et du bon entretien de la ville, il faut monter au sommet d'un superbe minaret penché, bâti au treizième siècle. Cette élégante construction, édifiée avec des briques de trois centimètres d'épaisseur, s'élève à quarante-sept mètres au-dessus du sol de la rue. Un escalier tournant, en parfait état de conservation, permet d'arriver jusqu'à la corniche démunie de parapet.

Vues du haut de la tour, les fortifications paraissent dessiner un cercle parfait, au milieu duquel se pressent, dans un ensemble confus, des arbres, des terrasses et des coupoles émaillées, pareilles à de grosses turquoises. La cité est vivante sur toute son étendue; on n'aperçoit pas, comme à Tauris ou à Koum, d'immenses quartiers abandonnés.

J'ai beaucoup de peine à dominer le vertige dont je suis saisie quand j'aperçois au-dessous de moi la ville sur laquelle le minaret semble s'abattre : mes mains cherchent un appui et s'accrochent instinctivement aux dernières marches de l'escalier. Je ne suis point d'ailleurs la première personne qui ait éprouvé des sensations désagréables sur cette plate-forme : c'est du haut de la tour penchée que l'on précipitait, il y a encore peu d'années, les femmes convaincues d'adultère.

Le mari, aidé de ses parents et souvent de la famille même de la coupable, obligeait sa chère moitié à gravir les marches de ce terrible escalier, et il lui suffisait de la pousser légèrement, quand elle avait atteint les derniers degrés, pour la lancer dans l'éternité.

La victime n'avait pas grand'chance d'effectuer sans dommage ce voyage aérien. On raconte cependant que l'esclave d'un riche négociant, accusée d'avoir empoisonné son maître et condamnée à subir le sort réservé aux adultères, tomba si heureusement sur le sol, qu'elle se releva sur-le-champ en prenant Allah à témoin de son innocence. La foule émerveillée crut à un miracle, arracha les voiles de cette femme pour en faire des reliques et la ramena en triomphe au palais du gouverneur. Par respect pour la volonté divine, les habitants de Kachan ne se contentèrent pas de la vénérer à l'égal d'une sainte, ils lui assurèrent pendant toute sa vie une existence indépendante.

En rentrant au télégraphe, nous passons auprès de la mastched Djouma. Sur la rue même s'élève un antique minaret, dont les parties inférieures sont encore revêtues d'élégantes mosaïques de briques monochromes; je demande à mon guide s'il nous est permis de visiter cet édifice, son état de ruine me semblant autoriser cette infraction aux usages.

« Le clergé de Kachan et les habitants eux-mêmes sont très tolérants, me répond-il : un chrétien n'a jamais été maltraité dans nos murs. Vous feriez bien cependant de vous abstenir d'entrer dans les mosquées tant que l'imam Djouma ne vous en aura pas donné l'autorisation : cet excellent homme ne fera aucune difficulté pour vous accorder cette faveur, et vous serez ainsi à l'abri des insultes de quelque fanatique. »

Il serait imprudent de ne point tenir compte des sages conseils de notre cicerone; l'ardeur du soleil nous engage d'ailleurs à rentrer au plus vite.

XII

Visite du gouverneur. — Les mariages temporaires. — La mosquée Meïdan. — Le mirhab à reflets. — Les dames persanes. — Le palais de Bag i Fin. — Mirza Taguy Khan. — Sa mort. — Départ de Kachan. — La montagne de Korout.

7 août. — Le gouverneur, en réponse au message qui lui annonce notre arrivée, vient d'envoyer, pendant notre absence, un superbe pich kiach composé de quatre charges de pastèques, de melons, de pêches et d'abricots, et de deux ravissants petits agneaux, l'un blanc avec les pattes, le museau et les cornes noirs, l'autre blanc comme la neige; il nous fait demander en échange de faire sa photographie équestre. Cette manie particulière à tous les grands personnages persans nous inquiète. Cependant comment refuser de satisfaire le caprice de ces grands enfants qui nous accueillent avec tant de courtoisie et nous facilitent l'entrée des mosquées et des sanctuaires les plus vénérés? Le rendez-vous est donc fixé à deux heures avant le coucher du soleil. A l'heure dite, j'aperçois, du haut du bala khaneh, le cortège qui débouche sur la route, par la porte du bazar aux cuivres.

Le gouverneur arrive à la station, entouré de ses familiers; auprès de son beau cheval noir marchent à pied les mirzas et un officier d'ordonnance précédé d'une nombreuse troupe de domestiques armés de bâtons; enfin un écuyer porte respectueusement sur l'épaule la superbe housse en mosaïque de drap que, par une faveur du roi, les grands dignitaires ont seuls le droit de faire jeter sur leurs chevaux dès qu'ils mettent pied à terre.

Le Hakem est âgé d'environ quarante ans. Sa large carrure, son teint brun et ses traits vulgaires indiquent à première vue son origine. Il est fils d'un savetier de Téhéran et doit son élévation à la protection de sa sœur Anizeh Doowlet, la favorite de Nasr ed Din Chah.

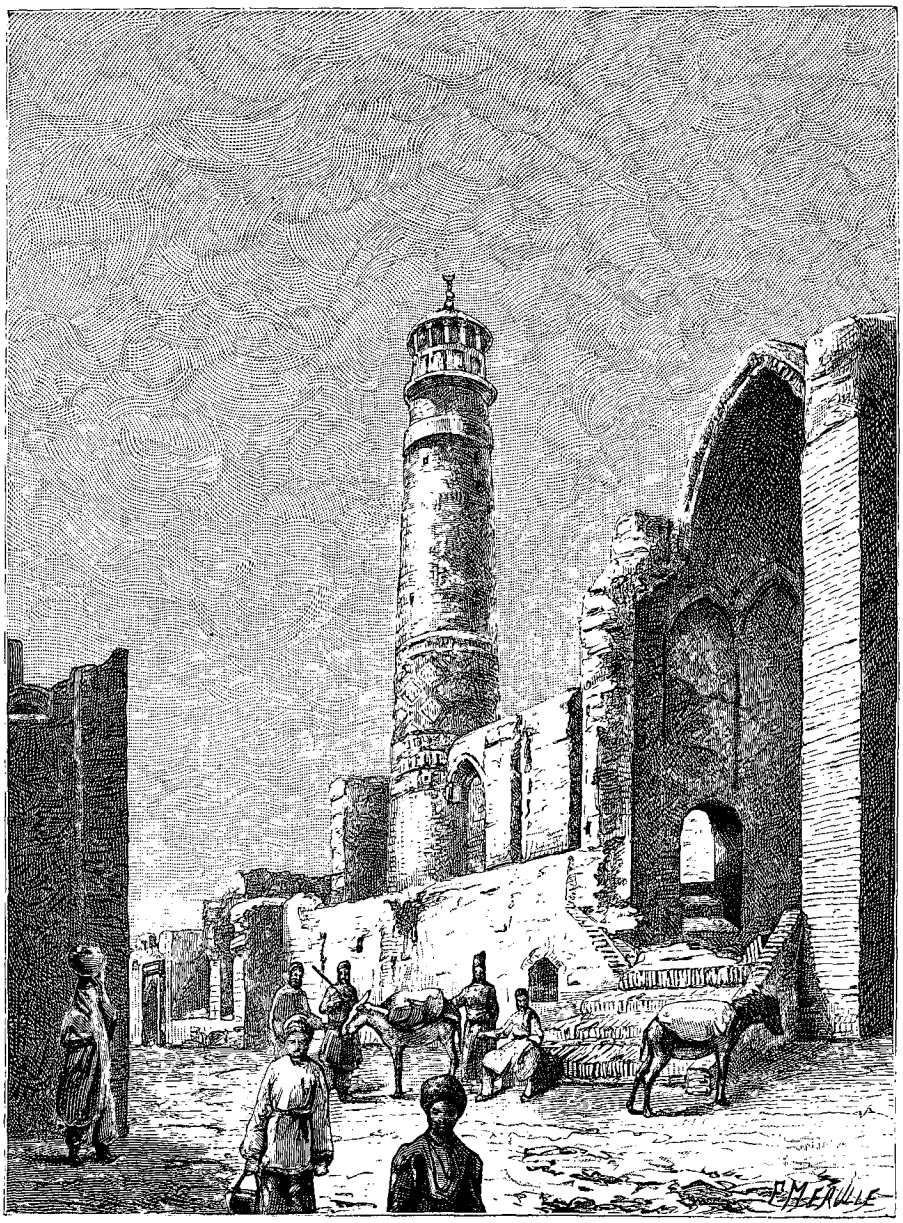
La grande fortune de cette femme est due à un singulier hasard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Partant un jour pour la chasse, le roi rencontra au bazar une jeune paysanne portant une cruche d'eau sur la tête. L'éclat des yeux et la vivacité de la physionomie de cette enfant firent une si profonde impression sur l'esprit de Nasr ed Din, qu'il ordonna de la conduire immédiatement au palais et ne tarda pas à l'épouser pour quatre-vingt-dix-neuf ans.

A ce propos il est intéressant de rappeler que les Chyas, sont comme les Sunnys, autorisés à divorcer dans divers cas réglés par une loi fort accommodante, et qu'ils peuvent en outre contracter des mariages à l'année, au mois ou même à l'heure.

Les femmes épousées dans les formes ordinaires ne peuvent se donner un nouveau maître que trois mois après la rupture de leur premier mariage, tandis que les beautés faciles liées par une union tem-



Une rue à Kachan. — Mosquée Djouma. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

poraire ont le droit de convoler tous les vingt-cinq jours. Il ne faudrait pas croire que ces mariages n'aient aucune sanction légale : les mollahs les encouragent et leur donnent, même à raison de vingt-cinq à trente sous pièce, une consécration pieuse. Le clergé persan n'est pas exigeant : « Gagner peu, mais marier beaucoup, » telle est sa devise. Tous les enfants nés de ces unions sont légitimes et ont droit à l'héritage paternel.

Les mariages à l'heure sont fréquents dans les villages. Les paysans, à l'arrivée d'un grand personnage ou des princes, se prêtent sans aucun scrupule à des combinaisons qui leur valent toujours un beau présent et peuvent quelquefois, si leur fille ou leur sœur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est intelligente et adroite, les amener à de hautes situations. Tel est le cas du gouverneur de Kachan.

Anizeh Doowlet, douée d'une gaieté, d'un entrain extraordinaires, d'un esprit brillant et caustique, quoique vulgaire, prit bientôt le pas sur les femmes légitimes et ne tarda pas à occuper la première situation de l'andéroun royal. Avec la facilité d'assimilation que possèdent toutes les femmes, elle sut rapidement se plier aux manières raffinées de la cour, tout en conservant les allures délibérées d'une fille du peuple. Comprenant en même temps combien il serait déplaisant pour le roi de trouver auprès d'elle des parents grossiers et sans instruction, elle les éloigna adroitement en leur faisant attribuer de si hautes et si lucratives fonctions, que la plupart d'entre eux perdirent même le souvenir de leur modeste origine.

Un cordonnier de Téhéran, passant un jour à Kachan, eut la pensée de venir visiter son ami devenu gouverneur, et se présenta dans ce but au palais.

La condition du bonhomme était humble et ses vêtements fort simples; mais, au souvenir de l'amitié qui l'avait autrefois uni au beau-frère de Nasr ed Din, il s'avança en souriant, la main tendue vers son ancien compagnon.

« Qui es-tu? » demanda, avec une arrogance très rare chez les plus hauts personnages, le gouverneur de Kachan.

L'artisan, tout saisi par cet accueil inattendu, se recule d'abord, puis, reprenant son sang-froid :

« Je suis Ali Mohammet, votre ancien voisin du bazar aux chaussures. J'ai entendu dire à Téhéran que, succombant sous le poids des travaux, vous étiez tombé malade; immédiatement je suis venu pour vous consoler et vous aider à supporter vos infirmités. Mais

Mirzas et officiers (voy. p. 106). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

hélas! vous êtes encore plus affaibli que je ne le craignais. Vous avez déjà perdu la vue, mon pauvre camarade, puisque vous ne reconnaissez pas vos plus vieux amis. »

A son arrivée, le beau-frère de Sa Majesté s'est perché sur un fauteuil, et, tout en prenant le thé, il regarde avec curiosité un petit orgue placé dans un coin du salon.

« Je voudrais bien, dit-il, entendre jouer de cet instrument. »

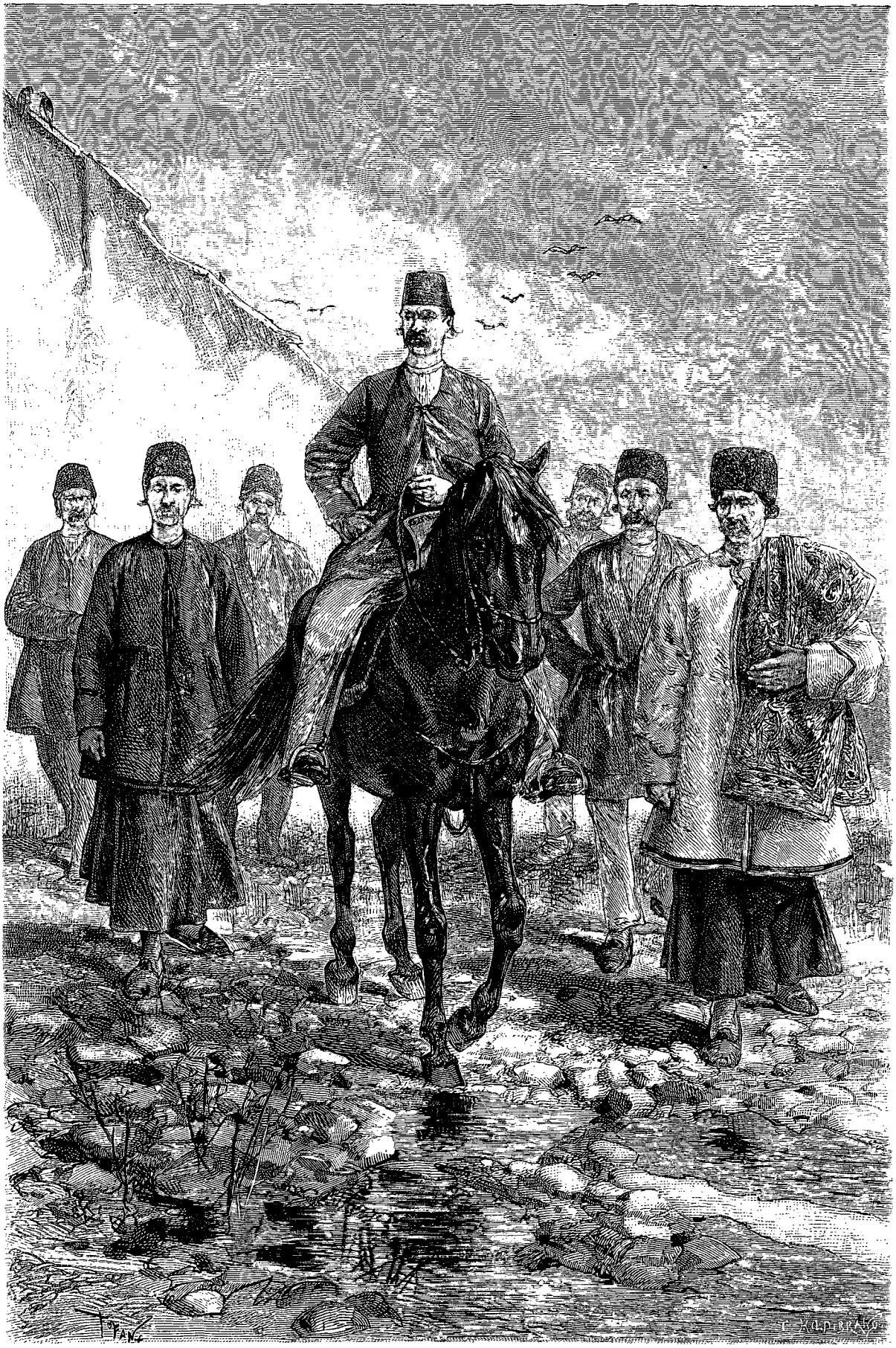
Le directeur du télégraphe s'excuse en assurant qu'il connaît à peine les notes; le gouverneur insiste; bref, à la prière de mon hôte je m'assieds devant l'harmonium. Mes auditeurs sont peu faits pour m'intimider, mais le choix du morceau me rend fort perplexe. Les hauts faits de Cyrus, de Darius ou de Xerxès lui-même n'ont jamais, que je sache, été mis en musique. Tranchons radicalement la difficulté et attaquons.... *la Fille de madame Angot.* Afin d'apprécier plus à l'aise les charmes de l'opérette, le gouverneur commence par se laisser doucement glisser au bas de son fauteuil et s'accroupit sur ses talons. Tout à coup il m'interrompt :

« Cet air est charmant, dit-il, mais vous le jouez beaucoup trop vite, c'est à faire perdre la tête. Frappez encore cette mélodie très lentement et bien fort. »

Je recommence sur un rythme à porter en terre mademoiselle Angot elle-même : alors l'enthousiasme éclate de tous côtés; le gouverneur dodeline sa tête de droite à gauche comme les enfants musulmans auxquels on enseigne le Coran; les mirzas et les serviteurs, suivant l'exemple de leur maître, font entendre des cris d'admiration; tous ces gens-là ont l'air absolument idiots.

J'abandonne la place et j'invite le Hakem à venir, à son tour, essayer l'instrument.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

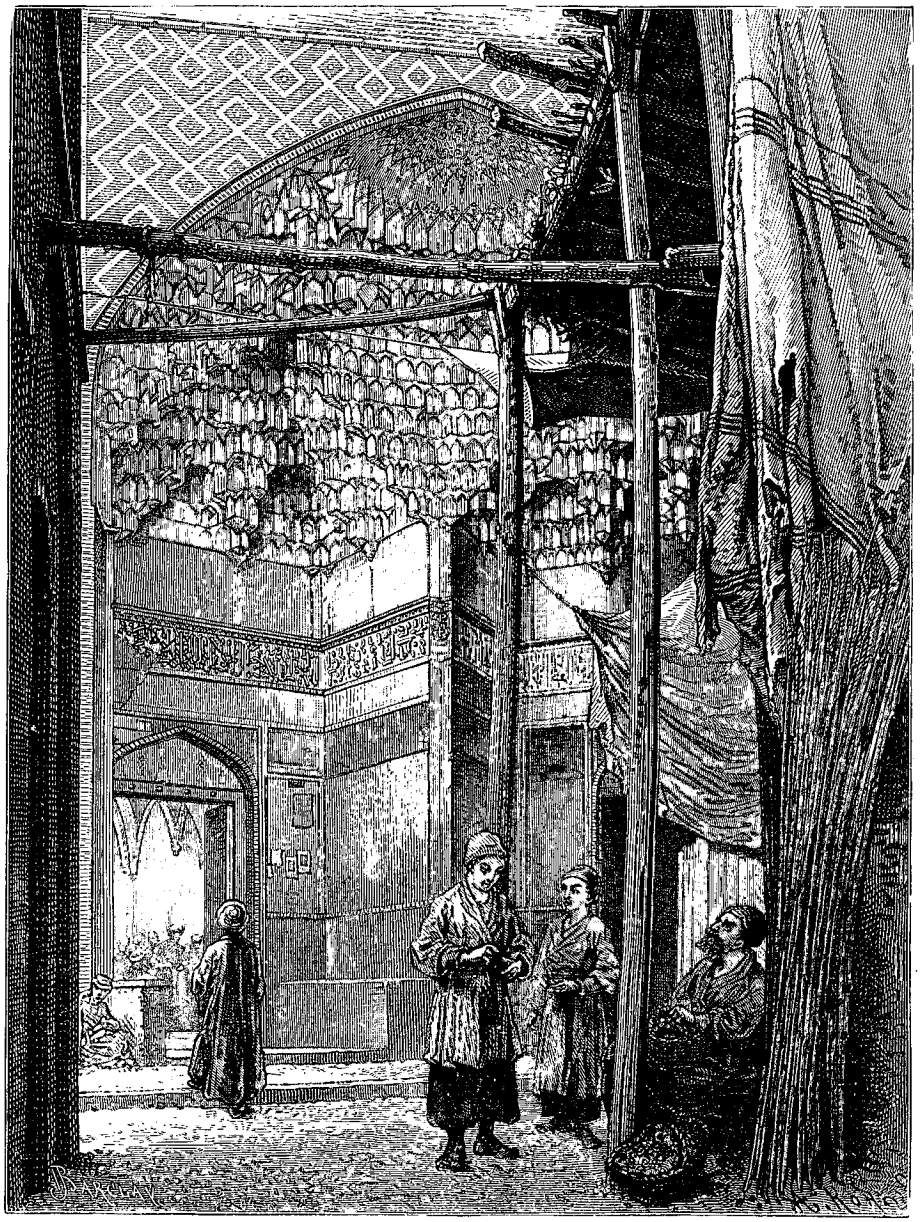


Le gouverneur de Kachan et sa suite voy. p. 102). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Je veux bien, dit-il, j'adore la musique; mais je m'aperçois que vous agitez simultanément les pieds et les mains, et que tout votre corps est en mouvement : cela doit être bien pénible, mes doigts ne suffiraient-ils pas pour faire le bruit? »

De mes explications sommaires l'Excellence conclut qu'un artiste de mérite doit se borner à *taper* sur le clavier, et que la mise en mouvement des soufflets est un travail de vil manœuvre tout au plus bon pour un Farangui. Rassuré par cette pensée, il s'assied devant l'orgue, fait signe à deux ferachs de s'allonger à ses pieds et de lever et baisser les pédales, tandis qu'il frappe sur les touches à tort et à travers : la joie de mon élève est sans égale; il crie, rit aux éclats,



Entrée de la mosquée Meïdan, à Kachan. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

s'agite sur sa chaise et distribue, en témoignage de satisfaction, une grêle de coups aux serviteurs étendus à terre, tout en se plaignant que ces paresseux ne donnent pas assez de vent. Blessés par ces reproches immérités, les domestiques redoublent d'ardeur; le petit orgue plein d'air souffle poussivement et ne tarderait pas à se briser si le directeur du télégraphe ne se rappelait à propos, pour sauver son instrument, que le soleil baisse et que l'heure est venue de faire la photographie du gouverneur.

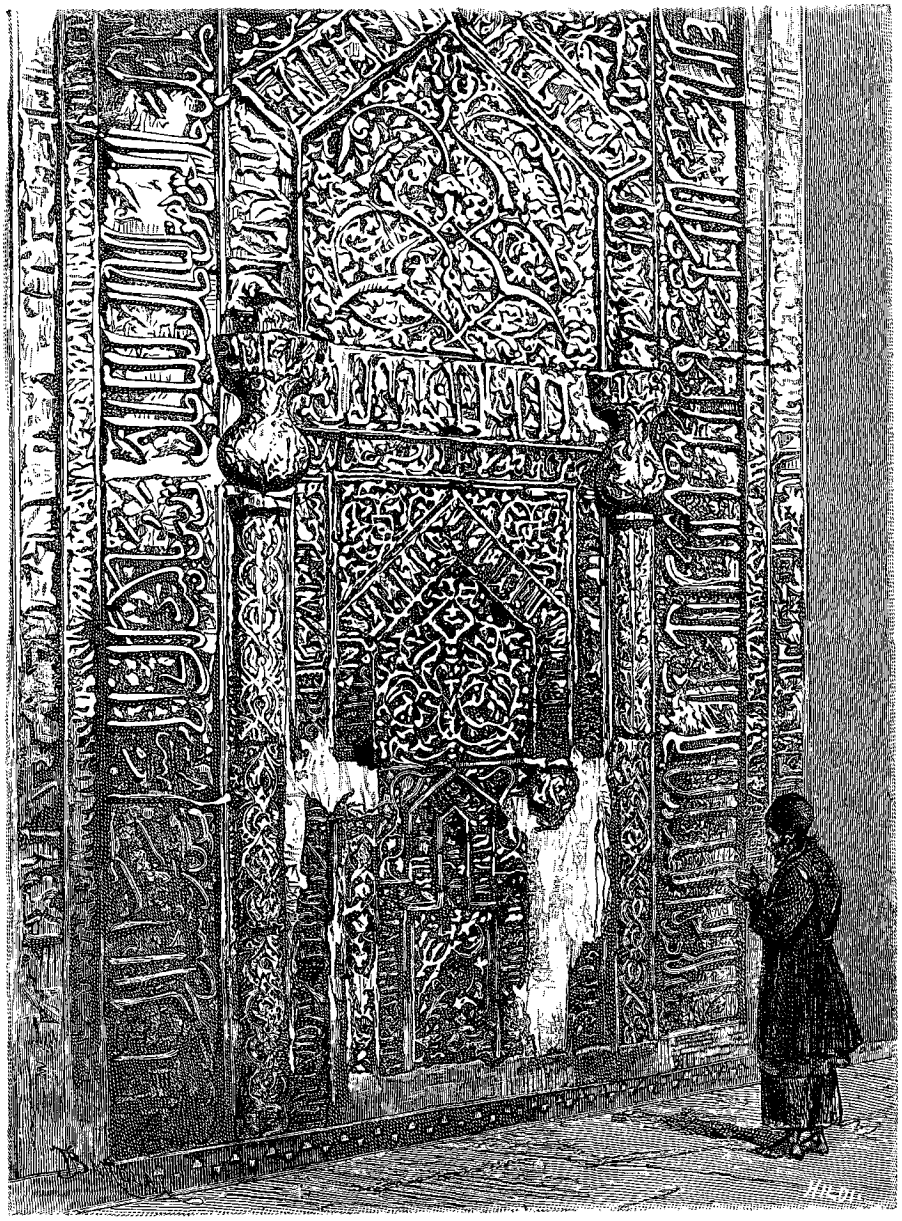
Toute la troupe défile devant ma lentille. Les mirzas et l'officier d'ordonnance veulent être séparés des serviteurs subalternes, et l'un d'eux a même fait apporter sa petite fille, une gamine de quatre à cinq ans; elle est arrivée sur les bras d'un jeune nègre, qui, au moment où je vais découvrir l'appareil, se précipite dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le groupe pour avoir, lui aussi, sa noire frimousse dans le narkhe (dessin).

En rémunération de mes peines et en souvenir des flots d'harmonie dont nous nous sommes mutuellement régalés, je demande au gouverneur l'autorisation de visiter les mosquées de Kachan. Il me promet de transmettre ma requête le soir même à l'imam Djouma; si cette faveur est accordée, il nous en avisera sans délai.

8 août. — Le Hakem est homme de parole. Son nazer nous a apporté ce matin la permission d'entrer dans la mastched Meïdan. La construction de cet édifice, situé au centre de la ville dans le quartier le plus populeux du bazar, remonte au quatorzième siècle. L'o-



Mosquée Meïdan, à Kachan. Mirhab à reflet métallique. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

rientation de toutes les mosquées étant commandée par la position de la Kaaba, vers laquelle le fidèle musulman doit toujours se tourner pour faire sa prière, l'architecte a été obligé de disposer l'entrée principale en biais sur l'axe de la rue. Afin de dissimuler ce défaut, il a ouvert dans une façade symétrique à celle de la mastched Meïdan l'entrée d'une médresseh et jeté sur l'angle formé par les deux murs une trompe dont la tête se trouve parallèle à la façade des autres bâtiments.

La mosquée est vaste, traitée dans un bon style, mais le principal intérêt artistique de cet édifice réside dans son admirable mirhab revêtu de faïences à reflets métalliques : ces émaux égalent en beauté ceux du célèbre imam Zaddeh Yaya de Véramine. Il n'est pas étonnant de retrouver ici un aussi splendide monument; Kachan est en effet la patrie originelle des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faïences à reflets métalliques nommées *kachys* en langue persane.

Laissant Marcel admirer à son aise cette merveille céramique, je vais établir mon appareil dans le bazar. Le va-et-vient est continuel : ce sont des serviteurs se rendant aux approvisionnements, des marchands de pêches ou de concombres offrant aux passants leur magnifique marchandise, puis de longues files de mulets et de chameaux chargés de ballots qu'ils transportent dans les caravansérails ; la voie est déjà trop étroite pour tout ce monde, et je ne pourrais jamais opérer si quelques amateurs de photographie ne se chargeaient bénévolement de contenir la foule dans l'espoir de figurer dans l'ax (photographie) en récompense de leur obligeance.

Il ne me reste plus qu'à découvrir la lentille, quand tout à coup mes aides, qui jusqu'ici avaient, de leur propre autorité, imposé un arrêt à la circulation, se replient vivement devant quelques domestiques précédant une caravane de femmes montées à califourchon sur des ânes couverts de housses brodées d'argent.

Les nouveaux arrivants se précipitent sur moi et m'ordonnent de m'écarter immédiatement pour laisser passer le cortège. L'injonction est faite sur un ton si violent, j'ai placé l'appareil avec tant de peine, et si peu d'instants me sont nécessaires pour terminer mon épreuve, que je refuse obstinément de me retirer.

« Les khanoums peuvent passer devant l'objectif sans crainte d'être dévorées, » dis-je aux serviteurs.

Mon observation reste sans effet ; mes agresseurs, pleins d'arrogance, portent sur les châssis une main sacrilège et me refoulent, ainsi que Marcel, accouru, au bruit de la dispute, dans une boutique du bazar.

En Perse même, où les mœurs sont beaucoup plus douces et plus paisibles que dans la Turquie d'Asie, un Européen humilié semble perdre tous les privilèges dus à son origine ; la foule ne voit plus en lui qu'un chrétien, c'est-à-dire un paria auquel on peut sans crainte faire subir de mauvais traitements. Il est nécessaire de réclamer avec énergie contre la vexation dont nous venons d'être l'objet sous peine de supporter les conséquences de notre patience pendant tout notre séjour à Kachan. Marcel, d'une voix impérieuse, ordonne à nos serviteurs de se rendre immédiatement au palais pour porter plainte au gouverneur ; puis, avec l'air digne et fier des gens certains de se faire rendre justice, nous sortons du bazar, suivis d'une nuée de gamins. Ces mauvais drôles, interprètes fidèles des sentiments de la population, font des cabrioles autour de nous, sans oublier de nous traiter de chiens, de fils de chiens, de fils de père qui brûle aux enfers, dès qu'ils ont repris la position verticale et l'usage de jambes habiles à les mettre à l'abri de nos représailles.

A peine sommes-nous de retour au télégraphe, que le principal mirza du palais se présente tout effaré. Le Hakem a appris avant l'arrivée de nos serviteurs l'incident du bazar : la caravane, cause première de toute cette désagréable affaire, escortait la propre femme du gouverneur, rentrant à Kachan après une absence de quelques jours ; elle ignorait par conséquent, comme ses gens, l'arrivée dans cette ville de deux savants faranguis.

L'Excellence nous prie d'excuser la brutalité des ferachs ; il nous informe en même temps que, pour réparer la juste humiliation ressentie par des personnes de notre qualité, il a donné l'ordre de bâtonner immédiatement les domestiques et nous invite même à venir assister à l'exécution, espérant en cela nous être agréable. On n'est vraiment pas plus gentleman. Satisfaits de ces explications, nous déclarons l'intervention du bâton superflue et faisons demander la grâce des coupables.

L'aventure ne s'arrête pas là : à la tombée de la nuit, une servante musulmane se présente et demande à me parler.

« En arrivant au palais, me dit-elle, ma maîtresse a demandé le nom des deux Faranguis dont la présence avait arrêté un moment sa marche devant la mosquée Meïdan. Apprenant que l'un de ces photographes était une khanoum, elle a témoigné l'intention de faire faire son portrait. Le Hakem a refusé, sous de mauvais prétextes, de se plier à ce caprice ; alors ma maîtresse s'est décidée à avoir recours en cachette à vos talents : elle se rendra demain, sans suite et sous les voiles fanés d'une servante, chez la femme de l'imam Djouma, après lui avoir envoyé à l'avance le costume dont elle veut se parer pour cette grande circonstance. »

Rendez-vous est donc pris pour demain trois heures après le lever du soleil ; Marcel doit aller remercier le chef officiel de la religion ; je l'accompagnerai et, dans un passage obscur placé à l'entrée de la maison, je trouverai mon interlocutrice chargée de m'introduire dans l'andéroun, tandis que mon mari se dirigera vers le talar.

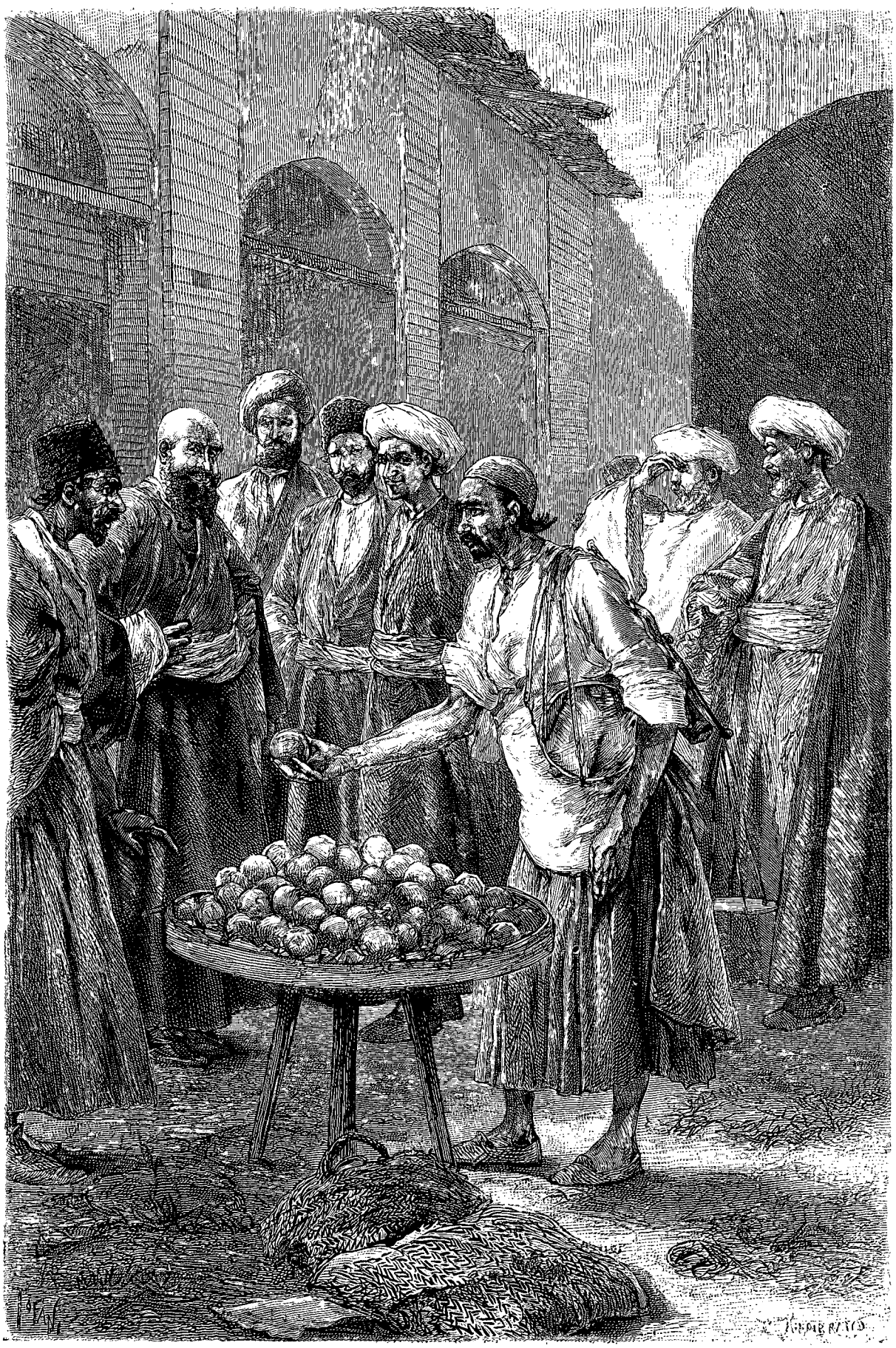
9 août. — Le programme arrêté a été scrupuleusement exécuté. Au moment où j'ai franchi le seuil de la maison de l'imam Djouma, deux femmes m'ont conduite à travers un dédale de corridors sombres dans l'andéroun de ce haut dignitaire.

Je traverse une cour semblable à celle que j'ai déjà vue à Ava et j'entre dans un jardin où les deux khanoums m'attendent avec anxiété.

La femme du Hakem s'excuse d'abord de la brutalité de ses gens et me remercie de ne lui avoir pas gardé rancune. Elle est très jolie.... pour une Persane. Sa face ronde et plate serait chantée par les poètes admirateurs des belles à figure de lune, qui n'oublieraient pas de louer son teint blanc et rose, les taches sombres de ses grands yeux brillants et les lèvres carminées de sa bouche un peu épaisse. En ce moment la physionomie de cette femme, animée par la joie qu'elle éprouve à désobéir à son mari, est tout à fait charmante.

En revanche, l'épouse de l'imam Djouma est consciencieusement laide et paraît avoir renoncé à toute prétention coquette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marchand de pêches à Kachan. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Vous savez faire l'ax? m'a dit à mon arrivée la femme du gouverneur. (*Ax* est le nom persan donné à la photographie, il signifie *opposé, à l'envers.*) Vous êtes *ackaz bachy doowlet faranca* (littéralement : retourneur en chef du gouvernement français)?

— Certainement, ai-je répondu sans hésitation, car il ne s'agit pas ici d'avoir l'air d'un photographe sans clientèle.

— Dans cette haute position, combien faites-vous de madakhel annuels ? » (*Madakhel* est la désignation euphémique et aimable donnée par les Persans aux malversations, virements et vols de toute sorte commis régulièrement par les fonctionnaires au préjudice de la caisse du Chah.)

A cette question ma bonne foi reprend intempestivement le dessus.

« Aucun, dis-je avec embarras.

— Mais alors votre mari s'enrichit pour lui et pour vous. »

Franchise aimable d'un esprit sans préjugés !

L'attrait de l'étude, les questions d'honneur ou de désintéressement scientifique sont inconnus ici; le Persan aime l'argent et mesure le mérite de chaque fonctionnaire d'après son habileté à voler. Aussi, pour se faire une idée du degré d'estime qu'elle doit m'accorder, la femme du gouverneur cherche-t-elle tout d'abord à connaître la somme que je suis susceptible de dérober.

Désirant faire cesser ce gênant interrogatoire sans achever de me déconsidérer, en avouant que Marcel et moi ne sommes pas venus en Perse pour nous enrichir, je me dispose à monter mes appareils. Pendant ces préparatifs, les deux amies causent à voix basse, et moi, la tête cachée sous les voiles noirs, je ne perds pas un mot de leur entretien.

« Dans le Faranguistan, dit la femme du gouverneur à l'épouse de l'imam Djouma, qu'elle paraît traiter comme une naïve provinciale, les femmes sont bien moins heureuses que chez nous : les hommes les obligent à travailler. Celle-ci est ackaz bachy (photographe en chef), d'autres sont mirzas (écrivains) ou moallem (savants) ; quelques-unes même, comme la fille du chah des Orous (Tsar), ont obtenu le grade de général et font manœuvrer des armées.

— Tu te ris de mon ignorance, répond l'autre avec un air de doute.

— Allamdalla! je t'ai dit la vérité, amie chérie. Non seulement dans le Faranguistan il y a des femmes qui commandent des régiments, mais il y en a même une qui est chah. Interroge khanoum ackaz bachy, elle te dira que cette princesse a un elchi (ambassadeur) à Téhéran. Enfin, ajoute-t-elle comme information supplémentaire, si la fille du roi des Orous porte un casque et des épaulettes, la khanoum Chah possède en outre de longues moustaches. »

Évidemment, dans la pensée des Persanes, la supériorité de l'homme sur la femme est surtout prouvée par la forme de ses vêtements et par la barbe. Cette idée expliquerait pourquoi des princesses indiennes investies de la puissance souveraine ont fièrement rejeté le voile et revêtu le costume des rajahs, et dans quel but la grande reine Hatasou portait dans toutes ses campagnes les attributs des rois et suspendait à son menton la barbe osiriaque des souverains.

La femme de l'imam Djouma est tenace et désire s'instruire.

« La khanoum Chah a-t-elle plusieurs maris enfermés dans son andéroun? » demande-t-elle, après quelques minutes de profonde réflexion.

Ici je juge opportun de dégager ma tête des voiles sous lesquels j'étouffe. Il est temps d'intervenir pour assurer que la reine d'Angleterre est imberbe d'abord, n'a eu qu'un seul époux ensuite, et que dans sa vie privée elle a toujours donné l'exemple de toutes les vertus domestiques.

La photographie est terminée et j'en suis bien aise, car le latin paraîtrait chaste à côté du persan, parlé par mes aimables modèles. Au moment où je couvre mes clichés d'un linge noir, une vieille, postée en grande garde dans le corridor, accourt pour annoncer le départ du çaheb (Marcel). Il est temps d'aller le rejoindre dans le passage où nous nous sommes séparés; les khanoums m'adressent à la hâte les protestations d'usage et je prends la fuite, leur promettant une épreuve pour le lendemain.

10 août. — Pendant l'été, les habitants de Kachan vont s'installer ou du moins faire de fréquentes stations au village de Fin, situé à un farsak à peine de la ville. Le site est enchanteur: une source abondante alimente de ses eaux une quarantaine de moulins et entretient une belle verdure tout autour d'un palais construit par les successeurs d'Abbas le Grand. C'est dans cette paisible retraite que le Chah a fait assassiner son beau-frère l'émir nizam Mirza Taguy Khan.

Dans son enfance, Nasr ed Din s'était pris d'une vive amitié pour un de ses compagnons de jeu, fils d'un serviteur du palais. Devenu roi, il combla de titres et d'honneurs son favori, l'éleva à la dignité de premier ministre et mit le comble à ses bontés en lui donnant en mariage sa propre sœur.

Ces faveurs étaient justifiées : l'émir nizam était un grand esprit politique et possédait une vertu bien rare en Orient, la probité.

Il s'efforça d'imposer le respect de l'autorité royale à de nombreux feudataires à peu près indépendants, diminua la prépondérance du clergé dans les affaires juridiques et essaya de réprimer les abus administratifs.

Ces tentatives de réforme lui valurent la haine des grands et des prêtres; mais il aurait cependant surmonté tous les obstacles, s'il n'avait commis l'imprudence d'adresser à sa belle-mère de sévères remontrances sur les débordements de sa conduite privée. A partir de ce moment, sa mort fut résolue et l'on ne chercha plus qu'à le perdre dans l'esprit du roi. Instruit des complots tramés contre lui, et comprenant à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la froideur toujours croissante de son souverain que sa vie était en péril, le premier ministre commit une faute impardonnable en demandant à l'ambassadeur de Russie, auquel il avait rendu de grands services, des gardes pour le protéger.

C'était méconnaître les droits de la royauté et essayer même de les violer.

A cette nouvelle, Nasr ed Din crut que son beau-frère poussait l'ambition jusqu'à vouloir le détrôner; il fut saisi d'un accès de fureur sauvage, fit prévenir l'ambassadeur de Russie que, si ses gardes ne quittaient pas sur-le-champ le palais du premier ministre, il irait lui-même les en chasser, et ordonna au soi-disant rebelle de se rendre en exil à Kachan.

L'émir nizam ne se fit aucune illusion sur le sort qui l'attendait. « Je suis le serviteur de Nasr ed Din Chah et je pars à l'instant même, dit-il; ma mort est certaine, mais j'ai la consolation de penser que je serai regretté. » Ses pressentiments ne le trompaient pas; profitant d'un instant de faiblesse, ses ennemis obtinrent du roi la permission de le tuer. Le messager envoyé à Kachan était parti depuis deux heures quand Nasr ed Din, revenu à lui, fut saisi de terribles remords et expédia en toute hâte un second courrier chargé de contremander les ordres apportés par le premier.

Quelle fut la personne assez influente et assez audacieuse pour retarder le départ de cet émissaire de miséricorde? C'est un point qui n'a jamais été éclairci. Quoi qu'il en soit, quand la grâce du premier ministre arriva à Bag i Fin, l'émir nizam nageait dans son sang; on lui avait ouvert les quatre veines, et depuis quelques minutes il avait rendu le dernier soupir

Le repentir et la douleur de Nasr ed Din apprirent aux ennemis du premier ministre combien était redoutable l'adversaire dont ils s'étaient si cruellement défaits. Pendant longtemps le Chah ne put se consoler de la mort de son ancien favori, et depuis cet événement sa physionomie prit le caractère morose qu'elle a toujours conservé.

Dame persane. — Dessin de H. Thiriat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

11 août. — Il faut tout quitter quand on voyage, même les villes bien balayées.

Deux voies de caravane mettent en communication Kachan et la capitale de l'Irak. La route d'hiver longe le désert et passe à Nateins, où s'élèvent les ruines d'une mosquée revêtue autrefois d'admirables faïences à reflets métalliques; la route d'été, impraticable pendant la mauvaise saison, serpente sur les flancs de hautes montagnes: c'est celle que nous avons suivie.

Les sauvages beautés du paysage font oublier les difficultés du chemin. Sous les rayons d'une lune étincelante, l'un des flancs de la montagne semble éclairé par la lumière électrique, tandis que la gorge, plongée dans une obscurité complète, est couronnée par quelques clartés brillantes, accrochées sur les crêtes les plus élevées. Cette violente opposition d'ombre et de lumière accentue les lignes grandioses de ces rochers escarpés.

A mi-chemin du col, la caravane passe devant un grand caravansérail. « C'est un repaire de bandits, » assurent les tcharvadars. Je suis en Perse depuis quatre mois et n'ai pas encore passé une nuit en voyage sans entendre parler de brigands; cependant, en fait de voleurs, je n'ai jamais vu que des domestiques ou des administrateurs. Néanmoins, par commisération pour la frayeur des femmes, je passe devant les portes du caravansérail, non sans défier, à l'exemple de Don Quichotte mon patron, les habitants de cette paisible auberge, et j'arrive bientôt sur les bords d'un grand lac artificiel formé par un barrage placé entre deux montagnes. Cette digue, construite sous Chah Abbas, probablement à la même époque que celle de Saveh, retient toutes les eaux hivernales qui arrosent et fertilisent pendant l'été la plaine de Kachan.

A partir du lac, le sentier devint à peu près impraticable, l'air fraîchit et nous apercevons bientôt le pic le plus élevé de cette partie de la chaîne; il atteint, si je m'en rapporte aux levés des employés de la ligne télégraphique anglaise, trois mille cinq cent quatre-vingt-quinze mètres au-dessus du niveau de la mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après huit heures d'ascension, la caravane franchit un premier col. Des troupeaux de moutons gardés par des molosses farouches sont parqués dans un repli de ce passage; les bergers nous offrent du fromage et du lait aigre, les chevaux soufflent un moment, puis nous nous remettons en selle pour arriver au village de Korout.

Le bourg, perdu au milieu des rochers et de la verdure, se présente à mes yeux surpris comme une évocation d'un site des Alpes ou des Pyrénées; n'étaient les minarets et les terrasses, je me croirais volontiers dans les environs d'Interlaken ou de Luchon.

Les paysans de Korout, préservés du contact des hordes arabes et mogoles par la hauteur de leurs montagnes, ensevelis tout l'hiver sous la neige et privés pendant la moitié de l'année de communication avec les gens de la plaine, ont conservé pures de tout mélange leur race et leur langue. Aussi le dialecte iranien parlé sur ces hauteurs contient-il peu de racines étrangères et paraît-il avoir les plus grandes analogies avec le pehlvi.

Comme dans tous les pays de montagnes, les troupeaux constituent la richesse des villageois : leurs superbes moutons ne sont pas seulement remarquables par la saveur de leur chair et la finesse de leur laine, utilisée dans la fabrication des tapis, mais encore par la queue arrondie qui couvre entièrement le train postérieur et retombe sur les cuisses; cet énorme appendice graisseux est quelquefois si développé après l'engraissement, que les bergers sont obligés de le faire reposer sur de petites charrettes. Les Persans ne mangent pas d'ailleurs la queue de mouton; ils la jettent dans des marmites, en extraient une graisse très fine, la mêlent au beurre, et fabriquent ainsi le *roughan*, avec lequel on prépare tous les aliments.

Types montagnards et moutons à Korout. — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

12 août. — Le thermomètre centigrade marque six degrés et demi quand nous sortons de Korout vers onze heures du soir. Hier, à Kachan, il indiquait quarante-six degrés à l'ombre; cette différence de température provient du rayonnement nocturne et de la différence d'altitude des deux stations. Pendant la durée de la dernière étape nous nous sommes en effet élevés de près de dix-sept cents mètres. Nos domestiques, vêtus de légères robes de coton, claquent des dents et feraient certainement des emprunts à notre garde-robe si, en bons musulmans, ils ne craignaient de s'impurifier en touchant à des vêtements de chrétiens.

Tout notre monde met pied à terre et la caravane atteint vivement la ligne de faîte. Au delà du col (deux mille neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer), le sentier s'élargit, descend dans des vallonnements dénués de culture, traverse des plateaux hérissés de rochers et conduit enfin au village de Sceau, bâti à l'entrée de la plaine qui s'étend au sud jusqu'à Ispahan.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sœurs de Sainte-Catherine à Djoulfa (voy. p. 122). — Dessin de P. Dufour, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XIII

Arrivée à Ispahan. — Tchaar-Bag. — Djoulfa. — Le couvent des Mékitaristes. — Le P. Pascal Arakélian. — Origine des Arméniens. — Destruction de Djoulfa sur l'Arax. — Établissement des Arméniens dans l'Irak. — Le dimanche à Djoulfa. — Le palais de l'évêque schismatique. — Le clergé schismatique. — Les sœurs de Sainte-Catherine. — La fabrication de l'opium. — Une noce arménienne. — Costumes des femmes. — Feu d'artifice. — Mariage à l'église.

13 août. — Au delà du caravansérail de Geuz, huit ou dix sentiers coupés en tous sens par une multitude de kanots et de ruisseaux se dirigent vers Ispahan. La vallée, que nous parcourons au galop précipité de nos montures, est comprise entre deux collines et barrée à son extrémité par de belles montagnes dont les lignes majestueuses et la chaude coloration semblent empruntées aux chaînes du Pentélique ou de l'Hymette.

La capitale de l'Irak, noyée dans une vapeur azurée, s'étend au pied de ces rochers abrupts, créés sans doute pour faire ressortir par une vive opposition l'admirable végétation jetée comme un manteau de verdure autour d'Ispahan. Aux rayons du soleil couchant

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

scintillent les émaux bleu turquoise de la mastched Chah, tandis que sur les fonds du ciel se découpent les fines silhouettes de minarets élancés comme les flèches les plus aiguës de nos cathédrales gothiques. De tous côtés sont dispersées des tours massives décorées de mosaïques de briques, vers lesquelles se dirigent à tire-d'ailes des pigeons si nombreux, qu'en passant bruyamment au-dessus de nos têtes ils obscurcissent, comme le ferait un nuage, la lumière du jour.

La voilà donc « cette moitié du monde », cette belle Ispahan, cette merveille des merveilles, cette rose fleurie du paradis, chantée par les poètes persans. Ses routes et ses sentiers sont verdoyants, un printemps éternel revêt la vallée d'une parure qui rend la terre jalouse, les fleurs parfument l'air comme le musc, les ruisseaux répandent une eau limpide comme la fontaine de vie. Le vent, en soufflant au milieu des riants bosquets et des arbres aux épais feuillages, imite la voix plaintive de la colombe ou les gémissements du rossignol. Que la pluie t'arrose, ô Ispahan, entre toutes les villes, que la rosée du ciel te rafraîchisse parmi toutes les cités, tandis que le tonnerre mugit au loin et que l'éclair semblable à l'œil des vipères traverse les nuées. Hamadan est un lieu de délices que chacun désire habiter, mais Ispahan est l'image du paradis.

Nous laissons en arrière quelques petits villages ruinés et nous nous jetons à travers des vergers couverts de pastèques et de melons déjà mûrs. La terre noire et humide encore imprégnée des eaux d'irrigation, les ruisseaux qui bruissent au milieu des plantations de maïs et de sorgho rappellent à mon souvenir les rives du Nil au lendemain de l'inondation et les merveilleux jardins de Syout, la reine de la Haute Égypte.

Je me rapproche des murailles, je franchis les fortifications, mes yeux se portent vivement autour de moi et subitement je m'arrête. Quelle amère déception est la mienne! Suis-je dans une ville saccagée et prise d'assaut? En arrière de l'enceinte se présentent des ruelles couvertes d'un épais matelas d'immondices; à droite et à gauche s'ouvrent des bazars abandonnés, des rues désertes, jalonnées par des pans de murs prêts à s'écrouler sur les passants. On n'aperçoit âme qui vive dans tous ces faubourgs devenus l'asile des scorpions et des serpents; la dévastation est complète et semble avoir été systématiquement opérée; les baies sont dépourvues de boiseries, on a renversé les terrasses pour arracher les poutres qui les soutenaient, les revêtements de faïence ont été brutalement brisés ou volés, et les murs de terre lavés par les pluies restent seuls debout.

En passant dans un autre quartier, encore plus ruiné s'il est possible que les précédents, j'aperçois de bons paysans chargeant les débris des maisons dans des couffes de paille attachées sur les flancs de petits ânes. Ces briques de terre crue, imbibées de salpêtre, sont appréciées à l'égal des meilleurs amendements.

La *moitié du monde*, la *rose fleurie du paradis*, la cité royale sert aujourd'hui à faire pousser des pastèques et de savoureux concombres.

Je continue ma route en philosophant sur les étranges destinées des villes et des empires, et j'arrive enfin à l'entrée du Tchaar-Bag (quatre jardins). Cette magnifique promenade, plantée par Chah Abbas, est ainsi nommée parce qu'elle fut créée sur l'emplacement de quatre biens wakfs, appartenant à une mosquée et pour la location desquels le roi s'engagea, par un bail d'une durée indéfinie, à payer un fermage annuel. Elle est formée de cinq larges allées ombragées par des platanes près de trois fois centenaires. Malheureusement un grand nombre d'arbres ont péri et ont laissé en mourant d'attristantes trouées dans cette superbe plantation.

Le Tchaar-Bag s'étend sur une longueur de plus de trois kilomètres. L'avenue centrale réservée aux piétons est pavée et divisée en deux parties par un canal destiné à amener les eaux dans une série de bassins de formes et de grandeurs différentes; les contre-allées servent aux cavaliers. A droite et à gauche, je laisse les ruines d'une dizaine de palais habités autrefois par les plus puissants personnages de la cour, j'admire au passage la façade extérieure de la médressé (école) de la Mère du roi, et j'atteins la tête d'un pont superbe jeté sur le Zendè Roud par Allah Verdi Khan, l'ami et le généralissime d'Abbas le Grand. Il a deux cent quatre-vingt-quinze mètres de longueur et repose sur trente-quatre piles également espacées. Une chaussée large et bien entretenue est réservée aux caravanes, tandis que de chaque côté de la voie s'élèvent en guise de parapet de hautes galeries couvertes, suivies par les piétons. L'ouvrage est construit en briques cuites, seuls les soubassements des piles sont en pierre.

Après avoir traversé la rivière, je descends une rampe assez douce et je m'arrête un instant pour considérer le Zendè Roud, ce cours d'eau généreux qui sacrifie son titre de fleuve à la richesse de l'Irak, et, loin de chercher une vaine illustration en allant se jeter dans la mer, donne toutes ses eaux pour arroser la plaine qu'il traverse.

La route tourne à droite et pénètre bientôt dans la cité arménienne où tous les chrétiens sont réunis, une ancienne loi encore en vigueur leur défendant de demeurer dans Ispahan.

Je suis frappée tout d'abord par le contraste que présentent la ville musulmane et la cité chrétienne. On retrouve bien à Djoulfa des maisons de terre cachées derrière des murailles grises; mais l'ordre et la propreté règnent dans les rues, divisées en deux parties par un canal coulant sous de beaux arbres. Les promeneurs ou les passants sont garantis des rayons ardents du soleil par ces ombrages à l'abri desquels s'installent aussi bien les boutiques des marchands de pastèques et de fruits que les étaux des bouchers. Les rues ne sont guère animées; quelques notes gaies tranchent pourtant sur le fond sombre de la verdure. Ce sont des enfants arméniens coiffés de calottes de laine vermillon qui reviennent de leur école et nous saluent gentiment au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passage d'un *bonjour mossioû* ou d'un *good morning*, ou bien encore des femmes voilées de blanc qui circulent à pas lents le long des murailles.

Chaque quartier est séparé de ses voisins par des portes massives fermées la nuit, mais ouvertes le jour; tout auprès de l'une d'elles, une ruelle détournée conduit au couvent des Mékitaristes, où depuis vingt-deux ans vit comme un véritable anachorète le R. P. Pascal Arakélian, l'unique pasteur du petit troupeau d'Arméniens unis de Djoulfa. Tous les Européens de passage à Ispahan sont désireux de se mettre sous la protection de cet homme respectable, et, certains d'être bien accueillis, viennent lui demander l'hospitalité.

Nous sommes attendus; au premier coup de mar-

Le Tchaar-Bag. — Dessin de Dosso, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

teau la porte s'ouvre toute grande, sous l'effort d'un gamin qui sert de portier, d'écuyer, de valet de chambre et de sacristain au bon Père. Celui-ci accourt au-devant de nous, embrasse Marcel comme au vieux temps du christianisme, et nous conduit, après avoir traversé un cloître pavé de dalles tombales, dans une vaste pièce où deux appartements parisiens danseraient tout à l'aise.

« N'attendez pas, nous dit le Père d'une voix profonde comme un bourdon de cathédrale, que les moines dont j'étais le supérieur viennent vous souhaiter la bienvenue et vous présenter leurs respects : quelques années de séjour dans ce pays, l'ennui et le découragement m'ont enlevé tous mes frères, couchés aujourd'hui sous les dalles du cloître. Quant à moi, j'ai résisté jusqu'ici aux influences pernicieuses du climat, grâce à mon origine orientale et à mon vigoureux tempéra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, et je suis décidé à rester à Djoulfa jusqu'à ce que je meure à mon tour; mais en attendant que Dieu m'appelle à lui, je le remercie de vous avoir envoyés à Ispahan : vous ne sauriez comprendre le plaisir que vous me faites en venant changer le cours de mes tristes pensées. Soyez donc les bienvenus, le couvent tout entier vous appartient, et je serai heureux d'être toujours à votre disposition pour vous accompagner, quand cela vous sera agréable, ou vous procurer tous les renseignements qui pourront vous être nécessaires. Votre chambre est très fraîche le jour et vous y serez bien, je l'espère, mais la nuit elle manquerait d'air; aussi ai-je fait préparer à votre intention le clocher où je dors habituellement tout l'été. »

Le jour étant tout à fait tombé, le Père nous invite à nous mettre à table devant un dîner des plus appétissants, puis, en attendant que nos mafreichs soient arrivées, il nous conduit dans le jardin planté de peupliers et de vignes au milieu desquelles une gazelle fort sauvage bondit en causant mille dégâts.

« Quelle est l'origine de cette colonie arménienne perdue au cœur d'un pays musulman, et à quelle époque remonte sa fondation?

— Les Arméniens, dans des temps très reculés, se fixèrent au pied du mont Ararat, me répond le Père. D'après d'anciennes traditions, leur nom serait dérivé de celui d'Aram, qui fonda en 1800 avant Jésus-Christ le royaume d'Arménie.

« Au quatrième siècle de notre ère, mes compatriotes embrassèrent la religion chrétienne; à dater de leur conversion s'ouvrit pour eux une ère de prospérité et de progrès intellectuel. Des auteurs célèbres traduisirent des ouvrages hébreux, syriaques et chaldéens, et mirent même en hexamètres les œuvres d'Homère; notre littérature atteignit enfin son apogée à l'époque du concile de Chalcédoine, après la scission religieuse qui divisa les Arméniens et les Grecs. Les recueils liturgiques remontant à cette date contiennent des prières sublimes écrites dans la vieille langue qui diffère sensiblement de l'arménien moderne abâtardi et mélangé de mots étrangers.

« Le royaume d'Arménie fut puissant jusqu'au règne de Livon VII; ce prince, chassé par l'invasion de hordes barbares, laissa son pays aux mains des envahisseurs et alla mourir à Paris en 1393.

Le P. Pascal. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

« Le caractère des Arméniens était doux et pacifique, leurs mœurs patriarcales; privés de leurs biens patrimoniaux à la suite de la conquête, ils durent chercher dans la banque et le commerce des moyens d'existence et firent dans tout l'Orient une concurrence redoutable aux Israélites.

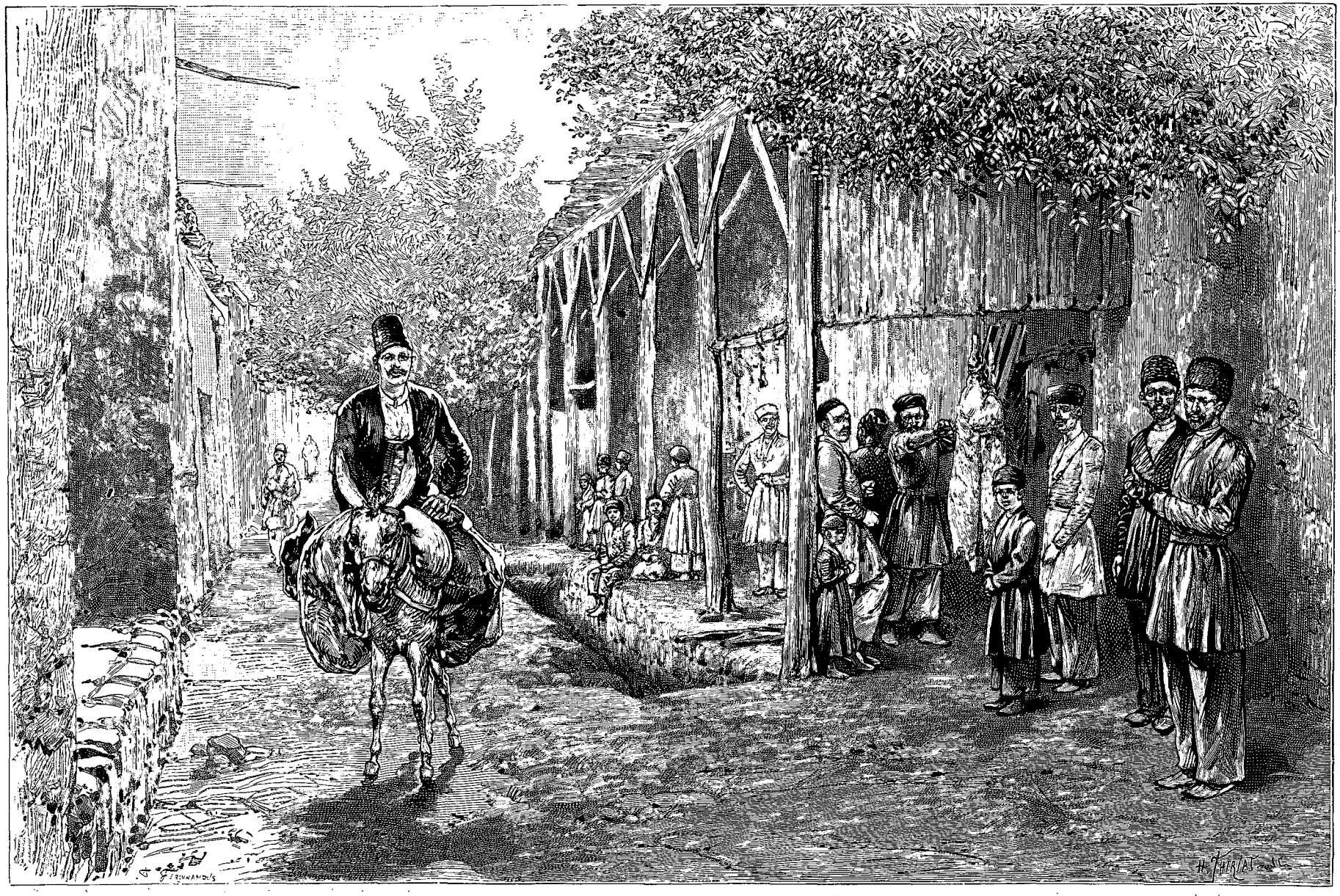
« Quand Chah Abbas se décida, en 1585, à transporter la capitale de Kazbin à Ispahan, il ne se préoccupa pas seulement d'embellir sa nouvelle résidence, il voulut encore la rendre riche et industrieuse. Dans ce but, le célèbre Sofi accorda de grands privilèges aux Arméniens qui voulurent s'y établir, leur assura le libre exercice de leur culte et mit des capitaux à leur disposition; mais voyant que les chrétiens restaient sourds à son appel, il donna l'ordre à toute la population de la ville de Djoulfa, bâtie sur la frontière actuelle de la Russie et de la Perse, de se transporter immédiatement à Ispahan.

« Pour obliger les habitants à quitter leur patrie, il fit dessécher toutes les fontaines, couper les kanots et les ponts. Les Djoulfaiens, forcés d'abandonner un pays devenu stérile, emmenèrent leurs familles et leurs troupeaux et se dirigèrent vers Ispahan. Un grand nombre d'entre eux mourut en chemin, les autres se fixèrent dans les villages où ils s'arrêtèrent; cent soixante mille arrivèrent cependant dans la capitale de l'Irak. Chah Abbas leur concéda des terrains sur la rive droite du Zendè Roud, les autorisa à donner à la nouvelle patrie le nom de leur cité détruite, fit élever des églises consacrées au culte chrétien, construisit des ponts pour permettre aux Arméniens de venir en tout temps dans les bazars et les caravansérails de la ville musulmane, et favorisa avec tant d'intelligence les intérêts de la nouvelle colonie, que non seulement elle ne tarda pas à accaparer le commerce de la Perse tout entière, mais sut encore attirer dans ses riches comptoirs les marchandises de la Chine et des Indes.

« La prospérité de Djoulfa n'eut pas plus de durée que la vie de son fondateur. Avares et cupides, les successeurs de Chah Abbas furent tentés par les richesses des Arméniens et ne comprirent point qu'en s'emparant des capitaux de la colonie ils détruisaient toute sa puissance commerciale.

« D'énormes impôts furent tout d'abord exigés des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue de Djoulfa (voy. p. 114). — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Djoulfaiens; plus tard, Chah Soliman et Chah Houssein employèrent les exactions et les supplices de tous genres pour les dépouiller et traitèrent avec la cruauté la plus sauvage tout ce qui portait un nom chrétien. L'évêque protesta contre cet intolérable abus de pouvoir; il fut saisi par ordre du roi, bâtonné jusqu'au sang et jeté encore vivant dans une cuve d'eau bouillante. Plusieurs négociants ayant demandé à leur tour l'autorisation de venir présenter leurs doléances au souverain, n'eurent pas un sort plus heureux que le prélat : sept d'entre eux furent saisis dès leur entrée dans le palais et jetés sur des bûchers préparés à l'avance.

« Enfin, sous le règne de Nadir Chah, la colonie, complètement ruinée, perdit ses dernières espérances. Pendant une année tout entière le roi la condamna à payer un tribut journalier de trente mille francs; et quand elle se trouva dans l'impossibilité absolue de rassembler cette somme, il fit exécuter vingt des principaux habitants. Le lendemain de ce jour néfaste, les chrétiens reçurent l'ordre de fermer leurs églises et d'embrasser immédiatement la religion musulmane.

« En proie à une invincible terreur, les gens aisés s'expatrièrent en masse, tandis que les pauvres, attachés par la misère aux rives du Zendè Roud, furent obligés de se soumettre aux vexations sans nombre exercées tous les jours contre eux.

« Une loi leur interdit d'entrer à Ispahan à cheval; ils devaient marcher à pied, traînant leur monture par la bride, et, les jours de pluie, leur présence dans les quartiers commerçants n'était pas même tolérée, car l'eau tombée de leurs vêtements pouvait souiller les robes des pieux musulmans. Le droit de représailles leur fut enlevé, et, il n'y a pas encore trente ans, les chrétiens n'osaient franchir seuls la distance de six kilomètres qui sépare Djoulfa d'Ispahan, les *loutis* (pillards) placés à l'entrée des ponts les dépouillant et les tuant même impunément.

« Aujourd'hui, grâce à l'esprit libéral de notre gouverneur, le prince Zelle Sultan, toutes ces mesures vexatoires ont été suspendues, les Arméniens ont été de nouveau autorisés à ouvrir leurs églises et à reprendre publiquement l'exercice de leur culte; néanmoins les chrétiens, à peine au nombre de trois mille dans cette ville autrefois si populeuse, vivent complètement séparés de leurs anciens oppresseurs pour lesquels ils ont conservé une aversion profonde. Les hommes parlent seuls le persan, les femmes se font un point d'honneur d'ignorer la langue iranienne, et il n'en est peut-être pas dix dans toute la ville qui aient traversé les ponts et parcouru Ispahan, où on ne les laisserait d'ailleurs pénétrer que voilées et revêtues du costume musulman.

« La colonie, restée très pauvre après tant d'épreuves, aurait complètement disparu si depuis deux siècles les chefs de famille n'avaient pris l'habitude d'aller chercher fortune aux Indes. Chacun d'eux quitte à regret cette terre de l'Irak où le souvenir de l'antique prospérité de sa nation lui fait oublier sa misère actuelle, emporte les ressources financières dont sa famille peut disposer et fait parvenir à Djoulfa les premiers bénéfices qu'il a pu réaliser. Si la chance lui est favorable, il appelle auprès de lui sa femme et ses enfants : plusieurs puissantes familles arméniennes de Bénarès ou de Bombay n'ont pas d'autre origine; si, au contraire, la fortune ne favorise pas l'émigrant, il travaille laborieusement jusqu'à ce qu'il ait réuni un pécule suffisant pour le mettre à même de vivre sans travailler à son retour à Djoulfa.

« Mes coreligionnaires seraient en somme heureux dans leur paisible médiocrité, si les avantages accordés aux renégats par les musulmans ne venaient apporter dans les familles le trouble et la perturbation. Ces misérables sont fêtés, promenés en triomphe au bazar, habillés de neuf, comblés de cadeaux, et acquièrent, par le seul fait de leur conversion, des droits exclusifs à la succession de leurs parents les plus éloignés, au détriment des frères, des sœurs et des enfants. Les musulmans eux-mêmes prétextent fréquemment des liens de parenté pour dépouiller judiciairement les chrétiens; comme il est très difficile, faute d'état civil, de repousser leurs prétentions et que les contestations de ce genre sont jugées par des mollahs fanatiques, on voit souvent des familles chrétiennes possédant une honnête aisance tomber, à la mort de leur chef, dans la plus extrême misère. Je dois ajouter à la louange des Djoulfaiens que, malgré tous les avantages faits aux apostats, ils restent presque tous fidèles aux croyances de leurs pères.

« Il est bientôt minuit, me dit le P. Pascal en se levant; votre appartement du clocher est certainement préparé, montez vous reposer et dormez bien. C'est demain dimanche, vous verrez à la messe presque tous les catholiques de Djoulfa. Ne vous mettez pas en peine d'être exacts à l'office, ajoute-t-il en souriant, la cloche placée au-dessus de vos têtes vous servira de réveille-matin, et quand elle se mettra en branle vous ne serez pas tentés de prolonger vos rêves. »

14 août. — Notre installation est des plus confortables. Quatre contreforts massifs supportent le sommet du clocher ajouré sur trois côtés et surmonté d'un pavillon pointu. De minces matelas placés au-dessous du carillon viennent augmenter l'épaisseur de nos lahafs, tandis que de belles bûches bien rondes empruntées au traversin du Padri élèvent nos oreillers. Le jour et le chant des rossignols perchés sur de hauts peupliers dont les cimes atteignent jusqu'aux baies de notre logis me réveillent de bonne heure; je pourrais presque saisir les chanteurs avec la main si je ne craignais d'interrompre leur concert matinal. Au lever du soleil, le paysage s'éclaire de lueurs rosées, et une harmonie radieuse s'établit entre les arbres des jardins verdoyants, le lit bleuté du Zendè Roud, les coupoles émaillées et les noirs platanes d'Ispahan. Je regarde et j'admire en extase cette splendide nature, quand un vacarme infernal me rappelle brusquement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

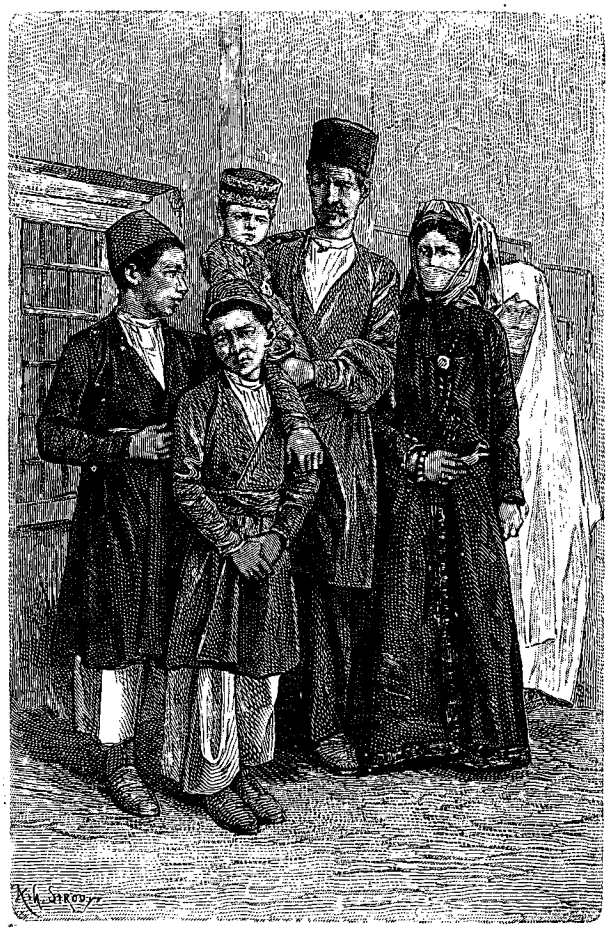
à la vie réelle. La cloche du couvent tient les promesses du Père et sonne à toute volée. Je me précipite du haut en bas de l'escalier et pénètre dans l'église, où depuis deux heures déjà l'on a commencé à chanter l'office.

La chapelle est grande, les murs enduits au plâtre supportent une voûte décorée dans le goût italien du dix-huitième siècle.

Quelques tableaux de sainteté, peints par les Dominicains anciens possesseurs du couvent, donnent à ce sanctuaire l'aspect d'une église de la Toscane, tandis que de beaux tapis étendus sur le sol rappellent les mosquées musulmanes et atténuent le bruit des pas des arrivants, qui déposent d'ailleurs leurs chaussures à la porte d'entrée.

Les Arméniens unis sont au nombre de trois cents environ, tout le reste de la population de Djoulfa est schismatique et vit sous la direction d'un évêque nommé par le catholicos d'Echmyazin et de trois prêtres subalternes.

Agenouillés sur de minces coussins, les hommes se placent dans le haut de la nef. Ils sont vêtus de redingotes croisées sur la poitrine laissant apparaître une chemise sans col, bordée au cou par une passementerie blanche ; un kollah noir et d'amples pantalons de coton indigo complètent un ajustement qui n'a rien d'élégant. Les femmes sont assises les unes auprès des autres au fond de l'église. De grands foulards drapés avec art sur leurs têtes, des robes de soie taillées en forme de redingote et serrées sur les hanches par une ceinture de filigrane d'argent composeraient un charmant costume, si un épais voile blanc appuyé sous le nez ne venait cacher la partie inférieure du visage et la déformer par cette pression constante ; non seulement les Arméniennes portent ce bandeau pour sortir, mais elles le conservent même dans leurs maisons dès qu'elles sont mariées. A l'église comme dans la rue, les chrétiennes sont couvertes des pieds à la tête d'un grand manteau de calicot blanc qu'elles savent draper avec une habileté consommée et dont elles manœuvrent sans cesse les larges plis pour faire valoir l'élégance de leur toilette ou la forme de leur taille élancée.



Famille arménienne.
Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

La messe commence, chantée sur un ton nasillard par les clercs placés sous la haute direction de Kadchik, qui joint à son emploi de portier, d'écuyer et de valet de chambre celui de chef d'orchestre, et n'a pas son pareil pour crier comme quatre au moment où s'égare la voix de ses acolytes.

L'office est écrit en vieil arménien. Les fidèles, cela va sans dire, ne comprennent pas mieux cette langue que nos dévotes n'entendent le latin.

Dans les moments solennels, deux enfants de chœur s'avancent vers l'autel, portant à la main de longues hampes de bois entourées de voiles de pourpre et surmontées d'une plaque de cuivre qu'ils agitent vivement pour faire résonner des anneaux de métal enfilés tout autour du disque.

Après la messe, les femmes et les paysans sortent tous du couvent ; les gens de distinction qui viennent saluer le Père sont introduits dans le salon, où le thé est apporté. La réunion est nombreuse aujourd'hui. A l'arrivée d'un chrétien dans une ville, il est d'usage que tous ses coreligionnaires viennent lui faire la première visite et lui souhaiter la bienvenue. Aussi voyons-nous défiler ce matin des hommes de nationalités les plus différentes. Tous n'ont pas assisté à l'office, parce que la plupart, Anglais, Allemands ou Hollandais, pratiquent la religion anglicane ou luthérienne, mais ils se sont néanmoins empressés de venir rendre leurs devoirs aux hôtes du couvent.

L'évêque schismatique fait d'abord son entrée, suivi de ses vicaires. Nous recevons ensuite MM. Collignon et Muller, représentants d'une importante maison de commerce hollandaise, ils parlent très bien le français et nous invitent à venir visiter leur fabrique d'opium ; puis arrive un négociant bagdadien, Kodja Yousouf, accompagné de sa charmante femme ; le directeur du télégraphe indo-européen se présente à son tour et ne tarde pas à être suivi par un riche Djoulfaien qui marie son fils dans deux jours et vient nous prier d'assister aux fêtes données à cette occasion.

La bonne grâce avec laquelle chacun nous accueille est vraiment touchante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

16 août. — L'évêque arménien a eu ce matin les honneurs de notre première visite.

Sa vaste demeure, qualifiée du titre pompeux de palais, longe une rue ombragée par des arbres au feuillage assez épais pour abriter les passants des rayons du soleil, et laisser même dans une demi-obscurité les porches qui précèdent les maisons. On pénètre d'abord dans une vaste cour et l'on trouve en face de soi l'entrée de l'église épiscopale; elle est close en ce moment; mais à gauche de la grande porte s'ouvre une longue galerie où reposent couchés dans leurs sarcophages de pierre les corps des évêques arméniens morts en défendant les droits de cette poignée de chrétiens égarée au milieu du monde musulman. A l'extrémité de la salle funéraire se présente une cour, sur laquelle s'éclairent des appartements très modestes.

Évêque arménien de Djoulfa. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

L'évêque arménien, quoique jeune, remplit avec beaucoup de tact les devoirs difficiles de son ministère. Les manières du prélat sont empreintes d'une parfaite distinction. Une grande robe de cachemire grenat drape sa taille élancée, un capuchon de moire noire met en relief sa physionomie pleine de douceur. Comme tous les hauts dignitaires du clergé arménien, il fait partie de l'ordre des moines : seuls, en effet, les religieux qui ont prononcé des vœux de chasteté et vécu jusqu'à leur nomination dans des couvents où on leur fait faire de fortes études, peuvent aspirer à l'épiscopat, tandis que les membres du clergé séculier, autorisés à se marier une seule fois dans leur vie, renoncent par cela même à tout avancement dans la hiérarchie ecclésiastique et remplissent les fonctions dévolues à nos desservants.

L'évêque officie toutes les semaines, mais les fidèles ne sont admis à assister aux cérémonies qu'aux grandes fêtes, les Arméniens considérant que c'est manquer de respect à la grandeur du sacrifice de la messe que de le célébrer tous les jours. Les prélats arméniens relèvent du patriarche d'Echmyazin, le catholicos, qui les nomme et les consacre. Le pape, à leur avis, serait le premier des évêques de la chrétienté et aurait même le droit de présider les conciles, mais ils ne sauraient le considérer comme le chef suprême de l'Église.

En somme, les différences qui séparent les schismatiques des catholiques sont si peu importantes, qu'en cas de changement de religion le baptême arménien est considéré comme valable. Pour les mêmes raisons, les ecclésiastiques disposés à rentrer dans le giron de l'Église romaine n'ont pas à recevoir de nouveau les ordres et sont considérés comme des prêtres suspendus auxquels leur évêque rend les droits sacerdotaux.

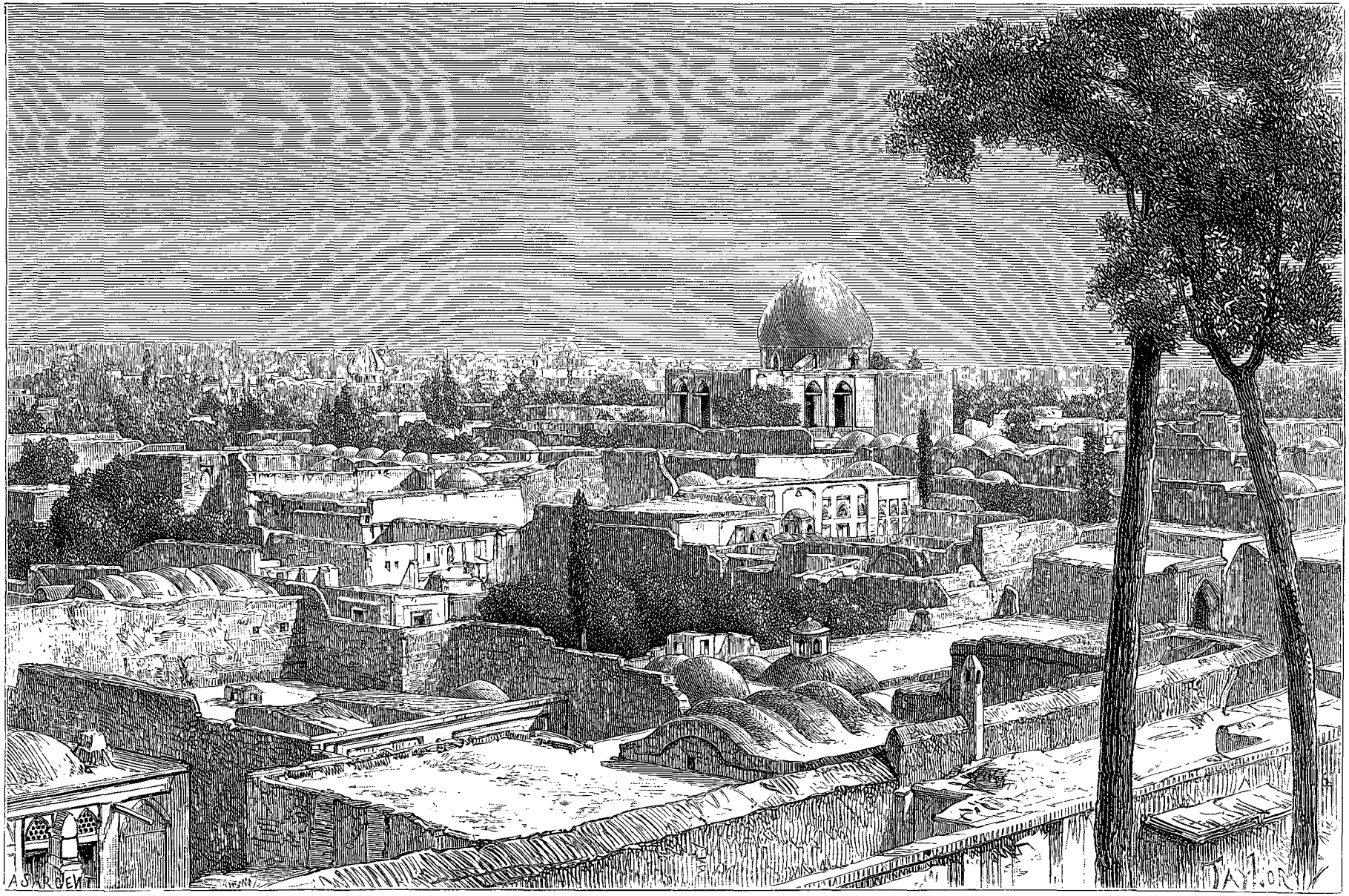
Après avoir fait honneur à une collation préparée à notre intention, nous suivons l'*episcopos* dans sa chapelle; il veut lui-même nous en faire admirer la splendeur.

Elle est construite en forme de croix grecque et surmontée d'une haute coupole éclairée à sa base par huit fenêtres. Dans les trumeaux placés entre ces ouvertures, on a peint à fresque des médaillons se détachant sur un fond bleu rehaussé d'arabesques d'or du plus brillant effet. Les murailles sont couvertes de tableaux bibliques, œuvres de moines italiens; bien que toutes ces compositions ne soient pas traitées avec un égal mérite, on est frappé en entrant dans le sanctuaire par leur chaude coloration en parfaite harmonie avec les bleus des voûtes, les ors de la coupole et les beaux émaux à fond jaune qui sont placés au-dessous d'elles. Trois tableaux remarquables sont placés derrière le maître-autel : ils reposent sur un lambris de faïence, d'un blanc laiteux, décoré d'anges aux ailes violacées, tenant à la main des palmes qui forment autour d'eux d'élégantes volutes.

Pas une éraflure, pas une brisure ne pourrait être signalée dans tout l'intérieur de cet édifice : le temps, si redoutable à tous les monuments orientaux, n'a laissé dans celui-ci d'autre trace de son passage que cette patine harmonieuse dont il glace toutes les œuvres d'art.

« Mon peuple est fier de la splendeur de l'église épiscopale, me dit le prélat, et j'attribue en partie à la conservation de ce sanctuaire les pieux sentiments qui rattachent les Arméniens à cette terre de Perse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église arménienne à Djoulfa. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

où ils ont tant souffert. Je suis heureux d'être chargé du soin de faire respecter ce temple, témoignage du zèle d'une colonie autrefois si puissante. »

Après nous avoir fait visiter le trésor, riche surtout en inventaires des objets dont on a dépouillé l'évêché, le sacristain nous propose de monter sur la terrasse placée autour de la coupole. De ce point élevé nous pourrons bien apprécier l'importance de la cité et compter plus de vingt monastères en partie écroulés.

« A part les chapelles de l'évêché et du couvent catholique, deux églises seulement sont rendues au culte, me dit mon guide; vous voyez, sur la gauche, la coupole encore bien conservée de la cathédrale, et, plus loin, un second édifice auquel est annexée une maison de retraite pour les vieilles femmes.

— Quel est donc le bruit de crécelle qui depuis quelques instants s'élève jusqu'à nous ?

— On sonne l'office des sœurs de Sainte-Catherine. »

Le singulier carillon! dis-je à part moi.

« Le couvent est tout près d'ici, voulez-vous le visiter ? » ajoute mon guide.

J'accepte. Arrivés à l'extrémité de la rue, nous suivons quelques femmes se rendant à la chapelle, et nous nous trouvons bientôt dans une vaste cour entourée de cellules. Au milieu de l'emplacement laissé libre par ces constructions à un seul étage, s'élève un échafaudage de bois, supportant au moyen de cordes un épais madrier percé de trous. Deux sœurs armées de marteaux de fer frappent à tour de rôle, avec une violence qui témoigne de leur ferveur, sur cette singulière boîte d'harmonie, et, à défaut de cloches, appellent ainsi les fidèles à la prière. Elles battent d'abord des rondes, puis des blanches, des noires, des croches et enfin des doubles et des triples croches avec une habileté qui ferait honneur au plus chevronné de nos tambours.

La porte entr'ouverte du sanctuaire permet d'apercevoir les religieuses. Les unes sont assises dans des stalles, les autres se relayent devant un pupitre pour chanter avec des voix de stentor les louanges du Seigneur; toutes portent des robes en coton gros bleu, taillées selon l'ancienne forme des vêtements arméniens; le voile enroulé autour de leur tête et le bandeau placé devant la bouche sont de la même couleur que l'ensemble de leur accoutrement. Pour aller au chœur, elles jettent sur leurs épaules un long burnous de laine noire, muni d'un capuchon pointu, qui retombe sur leurs yeux : le diable ne s'attiferait pas autrement pour chanter nonnes et matines. Dans les grandes cérémonies, elles sont autorisées à servir la messe et remplissent les fonctions de diacres.

Les sœurs schismatiques, recrutées exclusivement, assure-t-on, parmi les filles réduites par la pauvreté de leurs charmes à coiffer sainte Catherine, la patronne du couvent, doivent peut-être à leur indiscutable laideur la liberté dont elles jouissent : elles sortent à leur gré, reçoivent parents et amis dans leurs cellules; aussi cette sainte maison a-t-elle plutôt l'aspect d'un caravansérail que d'un monastère.

Le partage équitable de la nourriture et l'observance du vœu de virginité sont les seuls points sur lesquels les nonnes se montrent intraitables.

Chacune est autorisée à manger seule dans sa cellule; mais, afin d'éviter les contestations qui ne manqueraient pas de s'élever au sujet du choix des morceaux, elle est forcée d'assister tous les jours à la distribution des viandes, de prendre la portion désignée par le sort et de la marquer avec un vieux clou, une plume de poulet, une chaussette hors d'usage, ou tout autre objet ne pouvant pas nuire à la santé de la communauté, afin de la reconnaître quand on la sortira de la marmite, où tous les morceaux doivent confraternellement bouillir.

Sauver l'honneur du couvent étant la seconde préoccupation des sœurs de Sainte-Catherine, l'ensemble de la communauté n'hésite pas à condamner aux châtiments les plus barbares les nonnes dont la culpabilité a des suites fâcheuses, car il faut bien le dire, à la honte des habitants de Djoulfa, il s'est trouvé des hommes assez courageux pour aider Satan à tendre des embûches à ces diables encapuchonnés.

Il y a quelques années, les parents d'une religieuse vinrent se plaindre à l'évêque. Depuis plusieurs semaines ils n'avaient pu voir leur fille; on avait d'abord prétexté une maladie, puis un départ, et finalement on leur avait refusé l'entrée du couvent. La supérieure fut interrogée; ses réponses parurent si étranges, qu'une perquisition fut jugée nécessaire.

On avait vainement bouleversé toutes les cellules sans trouver trace de la sœur disparue, quand l'un des assistants remarqua que la porte d'une chambre sans fenêtre avait été fraîchement murée; la maçonnerie fut démolie, et l'on se trouva alors en présence d'un horrible spectacle. Un cadavre de femme gisait sur le sol, auprès du corps à moitié dévoré d'un enfant nouveau-né : de leurs blanches mains les nonnes avaient emmuré leur compagne vivante, étaient restées sourdes à ses déchirantes supplications et l'avaient misérablement laissé mourir de faim.

L'évêque, indigné d'une pareille cruauté, voulut fermer le couvent; mais, au bout de quelques jours, il parut se laisser attendrir par les prières des coupables et craignit en réalité d'ébruiter cette malheureuse affaire. Depuis cette époque, l'influence et la considération dont jouissaient les religieuses se sont fort amoindries, et elles n'ont pour vivre que les maigres rémunérations données par les parents de quelques jeunes filles envoyées à leur école. Telle est la trop véridique histoire des vestales de Djoulfa.

Pour être juste, il faut avouer que les sœurs nous offrent après la cérémonie un vin délicieux fabriqué par leurs soins, et qu'en somme, dépouillées de leur cagoule de pénitentes, elles ont l'air assez bonnes filles.

Les deux vénérables supérieures, ridées comme des Parques et appuyées sur des cannes, emblèmes de leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

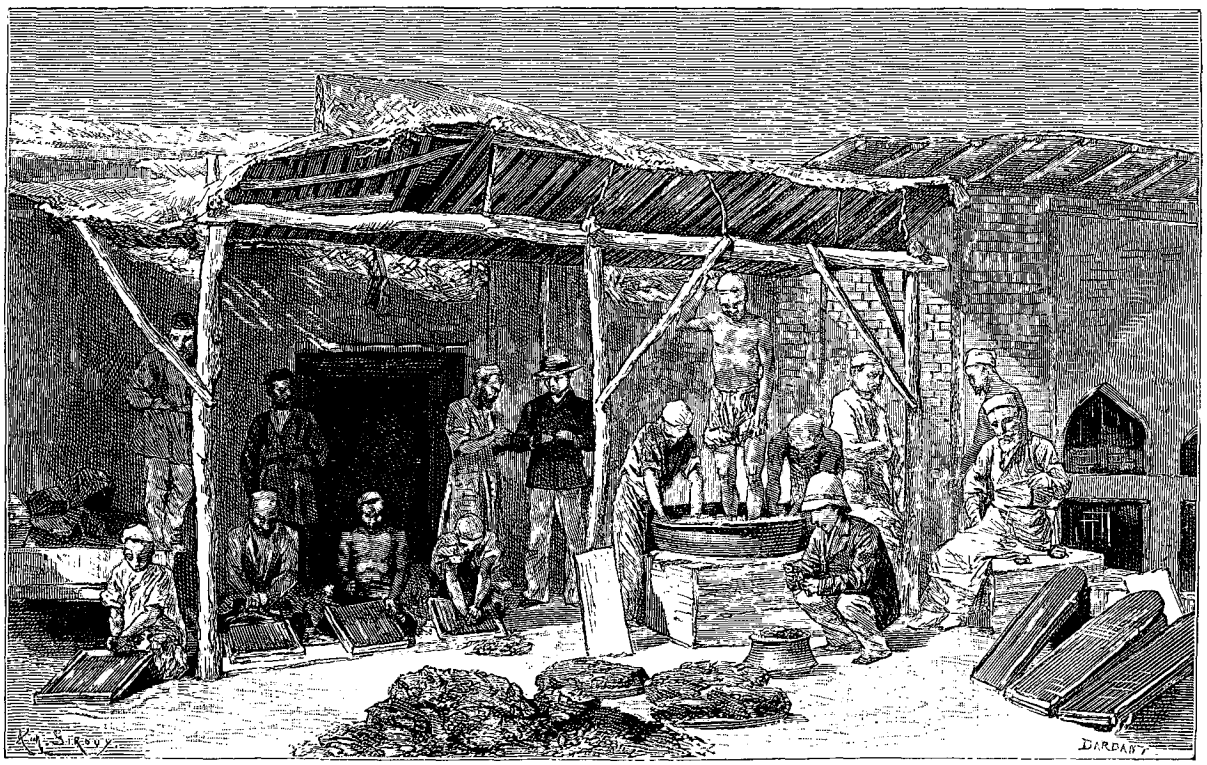
autorité, nous servent d'échanson, et la plus jeune de ces Hébé, maîtresse incontestable de deux dents, met le comble à ses faveurs en nous octroyant une tartine couverte de caviar.

18 août. — Nous avons visité hier la fabrique d'opium de M. Collignon.

Les sucs recueillis autour des incisions pratiquées sur les capsules du pavot sont apportés aux magasins dans des bassins de cuivre et traités de deux manières différentes, suivant qu'ils doivent être employés à des préparations pharmaceutiques ou vendus à des fumeurs.

Dans le premier cas, on se contente, après avoir fait évaporer l'eau contenue dans le sirop, d'étendre l'opium sur des planches avec des lames de fer très plates, puis, quand il est réduit en pâte et débarrassé des matières étrangères, on le divise en boules d'égal volume qu'on met à sécher sur de la paille avant de les envoyer en Angleterre ou en Hollande.

Quand, au contraire, l'opium est préparé pour être fumé, les ouvriers le nettoient, le pétrissent comme l'opium pharmaceutique et le mélangent ensuite avec une certaine quantité d'huile destinée à faciliter sa combustion. Après avoir amalgamé soigneusement ces deux matières en les foulant aux pieds comme de la vendange, on les repasse de nouveau au couteau pour faire écouler le liquide excédant et donner, par une dernière manipulation, une plus grande finesse à la pâte. Les boules sont ensuite expédiées en Chine, aux Indes, ou vendues en cachette à quelques Persans.



Fabrication de l'opium à fumer. — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

La culture du pavot est une grande source de revenus pour toute la campagne d'Ispahan qui produit des sirops de première qualité. L'opium se vend, même sur le lieu de production, à un prix très élevé; une boule vaut une livre anglaise et une charge de mulet de cinq à six mille francs.

19 août. — « N'oubliez pas de faire une longue sieste, nous a dit aujourd'hui le Père après déjeuner; les fêtes du mariage auquel on vous a conviés commencent ce soir, et, comme les cérémonies les plus essentielles dureront deux jours, il est prudent de prendre des forces à l'avance. »

Les cérémonies des épousailles se célèbrent à la fois dans les familles des deux fiancés.

Nous sommes invités par le père du marié. Au coucher du soleil, le futur époux se présente au couvent pour nous servir de guide jusqu'à la maison paternelle. En gens dont l'éducation se perfectionne tous les jours, nous causons avec lui de choses banales n'ayant nul rapport avec son mariage; et après l'avoir fait longtemps attendre avec une politesse des plus raffinées, car il serait de mauvais goût de témoigner de l'empressement à nous rendre à son invitation, nous nous décidons enfin à nous mettre en route.

A l'extérieur, la maison du marié ne se distingue des habitations voisines par aucune décoration spéciale, mais, contrairement aux habitudes orientales, la porte sur la rue est grande ouverte. Notre hôte, prévenu par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serviteurs postés sur les terrasses pour guetter notre arrivée, se présente sous le porche afin de nous recevoir et nous introduire lui-même dans sa demeure.

Au delà de l'inévitable vestibule contourné en zigzag s'ouvre une vaste cour plantée d'arbres fruitiers et égayée par des plates-bandes fleuries. Les talars s'ouvrent sur un perron auquel on accède par un large escalier; les hommes groupés sur cette espèce de terrasse sont séparés des femmes réunies à l'intérieur des salons.

La mère du fiancé, à laquelle on me conduit d'abord, est vêtue du véritable costume arménien : robe de brocart, ceinture de filigrane, grand voile de gaze blanche entourant toute la tête et retombant dans le dos; la présentation est pleine de solennité et dure fort longtemps, car les compliments gracieux, mais amphigouriques, dont nous nous régalons mutuellement passent par la bouche d'un interprète chargé de traduire mon persan en pur arménien et l'arménien de mon hôtesse en persan élégant. Toutes ces cérémonies terminées, elle me prend par la main et m'introduit dans une vaste pièce. Émerveillée par le charmant spectacle qui se présente à mes yeux, je m'arrête ébouie sur le seuil de la porte.

Quel peintre rendrait le fouillis des habits de soie, de velours aux chatoyantes couleurs, portés par une trentaine de femmes dont les traits assez accentués et la peau brune prennent la plus étrange tonalité sous la lumière des lanternes vénitiennes et des verres colorés qui éclairent le talar? La plupart des invitées, coiffées de foulards de Bénarès bordés de franges soyeuses, sont vêtues de robes de damas s'ouvrant sur une longue chemise de crêpe de Chine vermillon délicatement brodé d'or.

Les lignes du corps laissées dans toute leur grâce naturelle ne sont pas détériorées par les soi-disant artifices du corset et se dessinent nettement; les tiraillements infligés à l'étoffe par les rubans qui l'attachent accentuent les formes de gorges peu développées, mais d'une parfaite pureté de contours; une large ceinture de filigrane d'argent posée très bas sur les hanches rappelle celles que portaient au moyen âge les reines dont les vieilles sculptures nous ont conservé les traits et le costume.

Il semble qu'un génie bienfaisant ait pris la peine d'animer les figures placées autour du chevet de la cathédrale d'Alby et les ait transportées sous mes yeux.

Ce sont bien les mêmes vêtements de damas rouge et vert réchauffés par le ton des vieux ors, les mêmes robes ajustées, les mêmes manches collantes descendant jusque sur les doigts. Je reconnais, pour les avoir si souvent admirées à Sainte-Cécile, ces formes si féminines et cependant si chastes, ces mêmes grâces naïves et nonchalentes.

Une jeune femme, le dos paresseusement appuyé contre le chambranle d'une porte, berce du bout du pied son enfant endormi dans un berceau de bois placé sur des patins. C'est une parente venue du biaban (campagne) pour prendre part aux fêtes du mariage et qui a conservé le costume de son village. Comme toutes les Arméniennes mariées, elle a le bas du visage soigneusement caché; mais son voile ne l'empêche pas d'être charmante avec son diadème de médailles et de plaques d'argent soutenant un fichu de pourpre, sa robe de brocart vert vénitien et le triple collier d'ambre et de pièces d'or à l'effigie de Marie-Thérèse qui couvre sa poitrine.

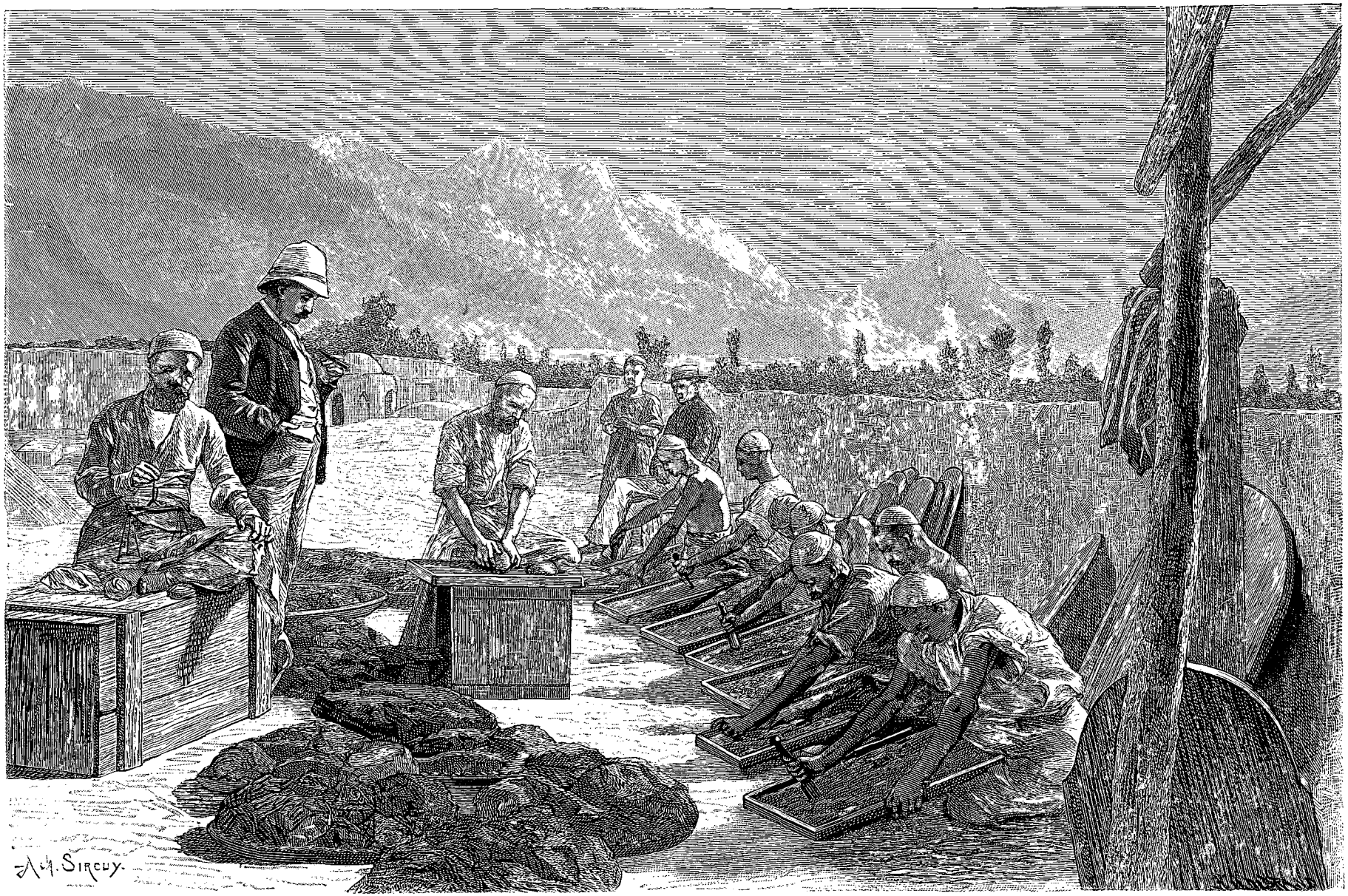
Si je voulais bien chercher dans les fonds sombres du tableau, je découvrirais de çà de là quelques vieilles aussi laides et décrépites que savent le devenir avec l'âge les femmes d'Orient, ou de puissantes matrones laissant s'étager jusqu'au-dessous de leur ceinture ce qu'en terme poli nous nommerons une poitrine opulente; par bonheur la fatigue de leurs vieilles jambes ou peut-être même un sentiment de pudeur bien comprise les ont engagées à s'effondrer le long des murailles et à se dissimuler derrière ce qui est jeune et beau.

Je sais gré à ces fleurs fanées de s'isoler du bouquet cueilli à la fraîche rosée du matin. Trouverait-on une pareille abnégation en pays civilisé?

S'il m'est loisible de m'extasier tout à l'aise sur la beauté et les magnifiques ajustements des invitées, je ne puis malheureusement me faire la plus vague idée de l'intelligence ou des vertus domestiques des chrétiennes de Djoulfa. Ce n'est pas que la conversation manque d'entrain ou d'animation, les Arméniennes, comme les femmes d'Europe, sont toujours fières et heureuses d'être admirées; la surprise que j'ai éprouvée à leur aspect ne leur a pas échappé, et depuis mon arrivée c'est à qui prendra les poses les plus charmantes, fera chatoyer les plis brillants de sa robe, se montrera de profil, si le profil vaut mieux que la face, rira si les dents sont belles, portera ses mains à ses bijoux si les doigts sont effilés, ou dira mille choses spirituelles tout à fait perdues pour moi, infortunée, qui n'ai pour applaudir à ce joli manège qu'un vocabulaire bien restreint : Bonjour, bonsoir, que Dieu soit avec vous!

Mais voici la fête religieuse qui commence; tous les invités se rassemblent et on me ramène sur le perron où le prêtre va bénir les vêtements du marié. Ils sont étendus dans un large plateau posé sur le sol, recouverts d'une gaze dorée et entourés de bouquets et de lumières. Le P. Pascal, revêtu de sa grande dalmatique et précédé d'enfants de chœur portant des cierges allumés, arrive de la maison de la mariée, où une cérémonie analogue à celle qui va avoir lieu ici vient d'être célébrée; il s'avance sur le perron et entonne de sa plus belle voix une longue prière à laquelle les assistants et les clercs répondent sur un ton nasillard. Les chants religieux durent trois quarts d'heure. La mère du marié, s'approchant alors de l'officiant, lui présente, avec une émotion qui n'a rien de simulé, un large ruban rouge, brodé d'or, que le nouvel époux, à l'exemple de tous ses aïeux, portera demain sur la poitrine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fabrication de l'opium pharmaceutique (voy. p. 123). — Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant la messe de mariage. La mère de famille est dépositaire de ce ruban consacré par de si touchants souvenirs et le remet dans ce moment solennel à son fils aîné, chargé de le transmettre à son tour à la génération issue de lui.

La première partie de la fête est terminée : place au festin ! Des tapis longs et étroits sont étendus sur le perron, à la suite l'un de l'autre, et recouverts d'étoffes de kalemkar (travail à la plume), véritable perse peinte à la main. Les convives sont invités à s'accroupir les uns auprès des autres tout le long de la nappe. A la place d'honneur s'installe le P. Pascal, flanqué à droite et à gauche de nos estimables personnes; vis-à-vis se place le fiancé, entouré des seigneurs sans importance; le père et la mère ne prennent pas part au banquet : debout tous deux, ils dirigent le service et veillent à ce que les assiettes des invités ne restent jamais vides.

Chacun des assistants reçoit une assiette, sa ration d'eau, pain, vin et lait aigre, accompagnée d'un bouquet d'herbes aromatiques que les Arméniens, comme les Géorgiens, broutent tout en mangeant les viandes. Nous sommes gratifiés pour notre part d'assiettes de rechange, de fourchettes, cuillères et couteaux absolument inutiles aux Orientaux.

L'ordonnance d'une fête gastronomique est de nature à bouleverser toutes les idées d'un maître d'hôtel érudit; mais, en y réfléchissant, on s'aperçoit que dans les pays chauds elle n'a rien de contraire aux règles du bon sens.

Les serviteurs s'avancent d'abord chargés de plateaux couverts de liqueurs, d'eau-de-vie parfumée à l'anis et d'une profusion de gâteaux et de sucreries classées sous le nom générique de *chirinis*. Toutes ces boissons ou pâtisseries altérantes ne seraient pas bien venues à la fin du repas et sont avantageusement remplacées à ce moment par des melons et des fruits très aqueux. Les Boissier ou les Siraudin d'Ispahan ne sauraient rivaliser d'habileté avec ceux de Stamboul; je dois cependant avouer que leurs chefs-d'œuvre ont une apparence bien faite pour tenter la gourmandise.

Le plus estimé de tous les bonbons arméniens est une bien vieille connaissance pour nous. C'est le geizengebin ou la manne que les Juifs trouvèrent fade après s'en être nourris pendant quarante ans dans le désert.

Cette substance, sucrée comme du miel, est fabriquée par un ver. L'animal vit aux dépens d'un arbrisseau spécial aux montagnes de l'Arménie et aux campagnes d'Ispahan, et dépose sur les feuilles une sécrétion que les paysans recueillent au matin en agitant les branches au-dessus de nattes de paille étendues sur le sol. Parfois aussi les vents régnants entraînent cette neige animale et la transportent jusqu'à cent ou cent cinquante lieues de distance dans des contrées désertes où l'on vient la chercher; en cet état, la manne chargée de poussière et de détritus de feuilles ne serait pas agréable à manger; les confiseurs la mettent à fondre sur un feu doux, de façon à laisser déposer ou à enlever avec l'écume toutes les matières étrangères, et la mélangent ensuite, afin de la rendre moins sucrée, avec une certaine quantité de farine de blé. En ajoutant à la pâte des amandes sèches ou des pistaches de Kazbin, on forme un bonbon naturel qui ressemble un peu comme goût au nougat de Montélimart. La manne est un aliment très nutritif, et, à l'exemple des Juifs, on pourrait se nourrir de ce chirini, si son prix élevé ne le mettait hors de portée des petites bourses.

Tous ces préliminaires terminés, on apporte un bouillon de volaille au riz, des poules rôties, blanches et dodues, des gigots de mouton de Korout engraissés pour la circonstance, et enfin, pour clore le premier service, un énorme pilau mêlé de légumes et assaisonné au karik. Le deuxième et le troisième service diffèrent du premier en ce que les pilaus sont mélangés, soit à de la viande hachée, soit à des lentilles, et surtout en ce que le mouton précède ou accompagne la volaille. Les domestiques chargés de faire circuler ces plats substantiels vont et viennent au milieu de la nappe après avoir, par un raffinement de politesse, enlevé leurs souliers. Les bassins à ablutions sont présentés, tous les convives se lèvent d'un air satisfait, on emporte la vaisselle et les verres, puis chacun s'assied de nouveau autour de plateaux couverts d'énormes pêches, de raisins, de brugnons, de melons et de pastèques coupés en menus morceaux.

Il n'y a pas de belle fête pour les Iraniens sans feu d'artifice. A peine les femmes, qui ont dîné à part, sont-elles de retour, que les fusées et les chandelles romaines s'élèvent de la cour et retombent en pluie rose ou bleue sur les terrasses des Djoulfaiens émerveillés. Les pièces sont nombreuses et les artificiers plus habiles que je ne l'aurais pensé; aussi tout irait à merveille si l'assistance ne paraissait livrée à un délire enthousiaste après l'explosion des premières gerbes de feu. C'est à qui se précipitera du haut en bas du perron pour enflammer fusées, pétards ou chandelles romaines; des gamins ont découvert un dépôt de torches préparées pour la fin de la fête : ils s'en sont saisis, les ont allumées et gambadent comme de vrais démons, prêts à clôturer les réjouissances en brûlant la maison et la ville elle-même, si ses murailles de terre et ses toitures en terrasse ne s'opposaient à la propagation de l'incendie.

Tout à coup de grands cris retentissent dans le talar. Une fusée mal dirigée est passée au-dessus de nos têtes et s'est abattue, après avoir touché le mur, sur les femmes placées au fond de la pièce. Avec le contenu de quelques gargoulettes on éteint les robes brûlées et les cheveux roussis; néanmoins l'accident a refroidi le zèle des plus enthousiastes, et on abandonne le feu d'artifice pour la musique, qui d'ailleurs touchait à sa fin.

Un bonhomme assis sur ses talons place alors devant lui une sorte de boîte harmonique munie de cordes de métal sur lesquelles il frappe avec de petits marteaux.

Le jeu de l'artiste est vif et rapide, mais il est im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

possible de distinguer un piano ou un forté dans ses phrases vides de mélodie. Une oreille exercée et savante peut seule apprécier à sa juste valeur cette musique enchanteresse à laquelle, j'en conviens avec la plus profonde humilité, je ne comprends absolument rien. A une heure du matin, le virtuose en est encore, assure-t-il, au prélude de ses plus belles compositions : le concert menace de devenir long; nous seuls, il est vrai, y voyons un inconvénient, car les assistants, en vrais mélomanes et en amis fidèles, ont l'intention de rester avec le marié jusqu'au moment où le lever du jour lui permettra d'aller chercher la fiancée pour la conduire à l'église.

20 août. — A six heures les cloches sonnent à toute volée, la messe de mariage va commencer, mais la noce est depuis la pointe du jour réunie dans l'église, où elle a déjà assisté à un long office préliminaire.

Arméniennes de Djoulfa : costume ancien et costume moderne (voy. p. 124). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

La mariée, assise sur ses talons au milieu des autres femmes, ne se distingue de ses compagnes que par le voile écarlate jeté sur sa tête.

A part cette coiffure, nécessitée par la circonstance, la fiancée s'est livrée dans sa toilette à des innovations des plus répréhensibles et a maladroitement abandonné le joli costume national pour tailler dans une pièce de brocart vert lamé d'or une robe *à la mode frangui*.

Debout dans le chœur, au milieu de ses amis, l'époux est également vêtu d'un habit de forme européenne venu en droite ligne de Bagdad et paré du ruban béni placé en travers sur sa poitrine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'office et la messe achevés, le P. Pascal descend de l'autel, prononce un long discours et fait signe à la mariée de s'avancer vers lui.

La mère de la jeune fille prend alors un rôle très actif dans la cérémonie : elle l'aide à se lever, lui prend la main et dirige vers l'autel l'épousée qui, censée ne pas même y voir pour se conduire, marche toute chancelante jusqu'à ce qu'elle soit auprès de son fiancé, assisté lui-même par son père.

L'officiant place alors les époux en face l'un de l'autre, front contre front, pose sur leurs deux têtes mises ainsi en contact une croix dont la branche transversale est placée du côté de la femme, et entonne, soutenu par la voix des clercs unie à celles des assistants, un hymne nuptial. On apporte ensuite un plateau sur lequel sont placés un verre de vin et deux nouvelles croix. L'époux, après avoir bu le premier, donne la coupe à sa belle-mère, qui la fait parvenir, non sans peine, jusqu'aux lèvres de sa fille, serrées sous les plis du voile écarlate, et remet ensuite le reste du vin béni aux mains du premier clerc, notre ami Kadchik, qui l'achève d'un air très évidemment satisfait. Nouvelle reprise du chœur : « Hyménée ! hyménée ! la sainte journée ! » Les fidèles remplissent la nef de leurs chants joyeux : la cérémonie touche évidemment à sa fin ; le prêtre prend les deux croix enfilées sur des rubans, les attache au cou des nouveaux mariés, donne à l'époux, qui les place triomphalement dans l'ouverture de sa redingote, la croix et le mouchoir de gaze portés à la main par tous les officiants arméniens, et sort de l'église vêtu de ses ornements sacerdotaux pour assister au défilé du cortège et saluer les heureux époux. C'est de tout cœur, j'imagine ; la cérémonie a duré près de quatre heures.

Arménienne des environs d'Ispahan (voy. p. 124). — Dessin de Tofani, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

La jeune femme est alors conduite dans la maison qu'elle doit habiter, et toute la journée se passe en galas et en divertissements. Au coucher du soleil, le P. Pascal ira de nouveau célébrer un long office, après lequel il reprendra toutes les croix confiées aux mariés. A partir de ce moment, le jeune couple sera autorisé à ne plus voir ni amis ni parents pendant trois ou quatre jours et à se reposer des interminables fêtes durant lesquelles il n'aura pu un instant s'isoler des invités. Ce délai passé, il réunira de nouveau tous les gens de la noce et les conviera à une dernière cérémonie, toujours très goûtée des assistants. Le célébrant est convoqué de son côté et bénit dès son arrivée une grande caisse placée au milieu de la pièce. On ouvre la boîte à surprise où sont renfermés les vêtements et le linge de la jeune femme et des cadeaux destinés à tous les parents. Ces objets n'ont généralement pas de valeur, mais leur caractère utilitaire ne permet pas néanmoins de les considérer comme de purs souvenirs.

Le plus beau présent est réservé au P. Pascal. Il recevra comme juste rémunération de ses peines un pain de sucre et quatre livres de bougie. A ceux qui seraient choqués de la magnificence de ce cadeau, je ferai observer que le prêtre a fourni sur ses deniers personnels l'éclairage, les fleurs, payé les chantres et donné gratuitement ses prières.

Jane DIEULAFOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Panneau de faïence dans le bala khaneh (voy. p. 140). — Dessin de Matthis, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY [1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XIV

La fondation d'Ispahan. — L'histoire de la ville. — Ses monuments. — Le palais des Tcheel-Soutoun (quarante colonnes). Le général docteur Mirza Taghuy Khan. — Le pavillon des Heicht-Bechet (huit paradis).

29 août. — Les fêtes du Ramadan se terminent dans trois jours. Le moment est venu de demander l'autorisation de visiter les mosquées et les édifices religieux de la ville musulmane. Malheureusement, les difficultés que soulèvent toujours les prêtres quand ils sont saisis de pareilles requêtes vont encore s'accroître en l'absence de Zelleh Sultan (l'ombre du roi), car seul le fils aîné du Chah a assez d'autorité et de puissance pour oser marcher à l'encontre du fanatisme du clergé.

Avant de quitter Ispahan, le prince a nommé un sous-gouverneur, mais a laissé à son médecin et confident, le général Mirza Taghuy Khan, la haute direction des affaires.

Mirza Taghuy Khan est venu nous voir dès notre arrivée. Sur la recommandation de son ancien maître, le docteur Tholozan, il nous a fait toutes ses offres de service; toutefois il ne nous a pas laissé ignorer que la capitale de l'Irak est peuplée de dévots et d'hypocrites connus pour leur caractère querelleur et acariâtre.

« Ispahan est un jardin de délices, mais pourquoi faut-il qu'il soit habité? Tout serait bien dans cette ville s'il n'y avait point d'Ispahaniens. »

Les Seyeds (descendants du Prophète) sont aussi fort nombreux et feront tous leurs efforts pour se venger sur nous, en l'absence du prince, de la manière sévère avec laquelle celui-ci impose sa volonté au clergé chya et de la considération qu'il témoigne généralement aux chrétiens. Pour conclure, Mirza Taghuy Khan nous a engagés à nous montrer très circonspects et à ne pas chercher à entrer dans les mos-

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quées, jusqu'à ce que, sur un firman de Zelleh Sultan, l'imam Djouma et le mouchteid nous aient autorisés régulièrement à y pénétrer.

En attendant le retour d'un courrier envoyé en toute hâte à Bouroudgerd, où stationne le prince, nous visiterons tous les monuments qui n'ont point une affectation purement religieuse.

Bien qu'il n'existe dans Ispahan aucun vestige d'édifice antique, on ne saurait contester à la ville une ancienne origine. Placée sur le Zendè Roud, l'unique fleuve de l'Irak, elle doit, au contraire, avoir été bâtie à une époque très reculée. Malheureusement il n'y a pas de fil conducteur qui permette de découvrir la vérité à travers des faits participant tour à tour de la fable et de la légende.

La fondation d'Ispahan est attribuée par les Persans à Djemchid, l'un des Pichkadiens. D'après le *Chah Nameh* écrit par Ferdouzi, au onzième siècle, ce fut à un forgeron d'Ispahan, nommé Kaveh, que revint la gloire de renverser Zoak, cet abominable tyran qui faisait panser deux ulcères développés sur ses épaules avec des emplâtres de cervelles humaines. Kaveh, ayant appris que sa fille allait être livrée aux pharmaciens royaux, attacha son tablier de cuir à l'extrémité d'une hampe, rallia les mécontents autour de cet étendard de révolte, chassa l'usurpateur et rétablit Féridoun sur le trône de ses ancêtres. En souvenir de cet exploit, le drapeau du célèbre forgeron fut précieusement conservé et confié à la garde du contingent d'Ispahan. Enrichi de pierres précieuses par tous les successeurs de Féridoun, il devint si lourd et si grand que, au moment de la conquête arabe, il fallait six hommes pour le porter, et que les soldats musulmans s'enrichirent en se partageant le précieux trophée, bien que ces *mangeurs de lézards* eussent égaré une grande partie des pierreries dont ils ne connaissaient pas la valeur.

D'après l'auteur arabe Yakoud, Ispahan était originellement connue sous le nom de Djeï et s'élevait sur l'emplacement du Chéristan actuel. Après la prise de Jérusalem, Bakhtr en Nasr (Nabuchodonosor) exila les Juifs dans l'Iran. Ils errèrent longtemps avant de se déterminer à choisir un pays pour s'y fixer et s'arrêtèrent en un lieu nommé Djira, où la terre et l'eau leur parurent avoir le même poids que celles de leur patrie. Une cité qui prit le nom de Yaoudièh (Juiverie) fut fondée; la race d'Israël y prospéra; Yaoudièh s'agrandit aux dépens de Djeï et devint la ville moderne d'Ispahan.

M. Sylvestre de Sacy considère cette tradition comme erronée et s'appuie, pour la ranger dans le domaine des légendes, sur l'histoire arménienne, qui fait remonter l'établissement des Juifs à Ispahan à une époque postérieure à la conquête de l'Arménie par le roi sassanide Chapour. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'aucune des capitales des rois mèdes ou des rois perses, des dynasties achéménides, parthes et sassanides, ne saurait être identifiée avec Ispahan.

Sous le califat d'Omar, Ispahan fut conquise par les hordes musulmanes. Traitée avec modération, la cité consentit à payer un tribut, et les habitants qui refusèrent d'embrasser l'islamisme furent autorisés à s'expatrier. La province de l'Irak resta sous la domination arabe jusqu'au dixième siècle, puis elle appartint successivement aux Guiznévides, aux Seljoucides, aux dynasties éphémères des Moutons Blancs, des Moutons Noirs, aux Attabegs du Fars, pour devenir enfin la proie de Timour Lang (Timour le Boiteux), le Tamerlan des historiens occidentaux.

Ispahan n'opposa pas une vigoureuse résistance au vainqueur de la Perse et n'aurait pas eu à se repentir de sa capitulation si, à la suite de troubles fomentés par les vaincus, Timour Lang n'avait ordonné le massacre de la population et n'avait fait périr dans un seul jour plus de cent mille habitants (1385).

Pendant que le conquérant campait autour de la ville, il se plaisait à réunir sous sa tente des poètes et des derviches.

« Quel est ton nom? demanda-t-il un jour à l'un de ces moines qui venait de déclamer avec art un fragment du *Chah Nameh*.

— Je m'appelle Doowlet (fortune).

— La fortune est aveugle.

— Certainement, sans cela comment accompagnerait-elle un boiteux comme vous? »

Timour Lang fut ravi de la hardiesse de cette réponse et fit faire de beaux présents au derviche.

A partir de l'invasion mogole, la Perse entre dans une période de guerres et de troubles pendant laquelle Ispahan n'occupe pas dans l'histoire un rang exceptionnel. Mais en 1585, Chah Abbas ayant transporté la capitale sur les bords du Zendè Roud, enrichit sa résidence favorite de palais, de mosquées et de bazars et augmenta considérablement la population en obligeant les Arméniens de Djoulfa à venir s'établir dans l'Irak. La cruauté de ses successeurs Séfi Ier et Abbas II s'exerça sur les courtisans, compagnons des débauches royales, ou sur les chrétiens, sans nuire au prodigieux accroissement de la capitale, dont la population s'éleva bientôt à six cent mille âmes, nombre égal à celui des habitants de Paris sous Louis XIV. Les excès, le luxe raffiné des rois sofis, la richesse de leur cour et la splendeur de leurs palais étonnèrent à cette époque l'Asie tout entière.

Pendant la durée des règnes suivants, Ispahan s'embellit encore. Chah Soliman fit élever, dans une gorge d'où l'on embrasse tout le panorama de la ville, un pavillon connu sous le nom de Takht-è-Soleïman, tandis que Chah Houssein bâtit au-dessus de Djoulfa l'immense palais de Farah-Abad (séjour de la joie). Sous le règne de ce prince livré aux mains des mollahs et des eunuques, un fléau encore plus terrible que l'invasion mogole s'abattit sur la capitale des sofis.

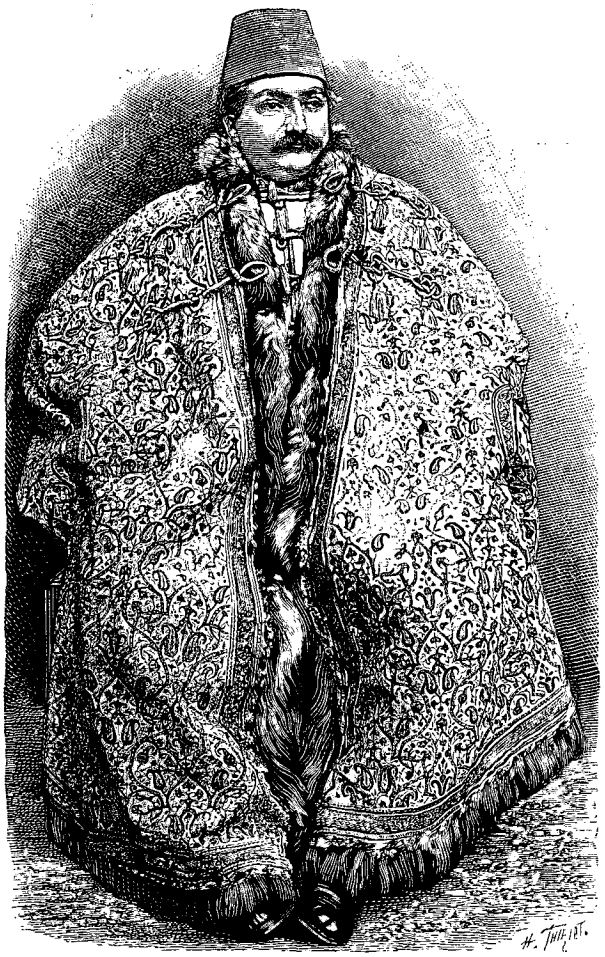
La Perse possédait dans l'Afghanistan la province de Kandahar et faisait administrer cette contrée lointaine par des gouverneurs assez inhabiles pour irriter par des persécutions religieuses la population composée de musulmans sunnys.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Afghans se révoltèrent; ils furent vaincus à grand'peine, et leur chef, Mir Weis, fait prisonnier, fut amené à Ispahan. Pendant sa captivité il vécut assez près du souverain pour constater la faiblesse du pouvoir royal devenu le jouet des intrigants et des courtisans. L'Iran était une proie offerte à l'homme assez audacieux pour l'envahir. Mir Weis comprit la gravité de cette situation, et, à peine rendu à la liberté et de retour à Kandahar, il prépara un nouveau soulèvement. L'honneur de conquérir la Perse entière était réservé à son fils Mahmoud. Quoique vaincu dans un premier engagement, en 1721, il n'hésita pas à venir, à la tête de vingt mille hommes, mettre le siège devant Ispahan.

L'armée persane, forte de soixante mille combattants, offrit la bataille à six lieues de la ville, près de Golnabad. Les troupes royales étaient fraîches et montées sur des chevaux somptueusement harnachés, tandis que les Afghans, vêtus de haillons et hâlés par le soleil, observaient avec emphase que les sabres et les lances brillaient seuls dans leur camp.

Vaincus et découragés, les Persans battirent en retraite et ne songèrent plus qu'à s'abriter derrière les murailles de la ville munies de plus de quatre cents canons. La cour avait quitté Farah-Abad; les Afghans y entrèrent, passèrent le Zendè Roud sur le pont Mamnoun, et préférèrent investir Ispahan que de tenter un assaut avec des forces insuffisantes. Le blocus commença en mars; en août, la population mangea les mulets, les chevaux et les chameaux; en septembre, il fallut se nourrir de chiens et de chats, puis de pain d'écorce d'arbres et enfin de chair humaine.



Sultan Macoud Mirza, Zelleh Sultan (l'ombre du roi), fils aîné de Nasr ed Din Chah, gouverneur général de l'Irak, du Farsistan, du Loristan, du Chousistan, etc. (voy. p. 129 et 138-140). Dessin de H. Thiriat, d'après une photographie envoyée par le prince à Mme Dieulafoy.

Pendant toute la durée du siège, Chah Houssein, livré aux factions, disait aux chefs de chacune d'elles :

« Prenez des troupes, défendez-vous; je serai content, pourvu que mon palais de Farah-Abad me reste. »

Le P. Krusniski, moine polonais qui se trouvait à Ispahan à cette époque, nous a laissé d'effroyables peintures des horreurs de ce siège. Les souffrances de la population étaient devenues insoutenables; l'eau du Zendè Roud était corrompue par les cadavres qu'elle charriait, la famine décimait le peuple. Quand la cour en fut réduite aux aliments qui soutenaient encore les hommes les plus vigoureux, sa constance ne fut pas de longue durée. Des négociations furent entreprises, et Chah Houssein se décida, pour éviter le sac de sa capitale, à abdiquer en faveur de Mahmoud.

Le 23 octobre, il monta à cheval, et, vêtu de deuil, s'achemina tristement vers Farah-Abad, ce « séjour de la joie » pour lequel il avait tout sacrifié. On fit attendre longtemps l'infortuné monarque à l'entrée de son propre palais sous prétexte que le vainqueur dormait; et quand enfin on l'introduisit dans le grand talar, il trouva le chef afghan assis sur le trône royal.

« Mon fils, dit-il noblement à Mahmoud qui n'avait pas daigné se lever pour recevoir le prince vaincu, puisque le souverain maître de l'univers ne permet pas que je règne plus longtemps et qu'a sonné l'heure fixée par Allah pour ton élévation au trône de Perse, je te cède l'empire. Puisse ton règne être heureux!

— Telle est, lui répond le vainqueur, l'instabilité des grandeurs humaines, Dieu dispose à son gré des empires; il les ôte à l'un pour les donner à l'autre. »

Après avoir rendu hommage au conquérant et attaché à son bonnet l'aigrette de diamants, emblème du pouvoir suprême, Houssein se rendit, sur les ordres du chef afghan, dans un petit palais, où il vécut sept années dans une captivité relativement douce. Plus tard, les envahisseurs ayant éprouvé quelques revers et redoutant un changement de fortune, mirent fin à sa triste existence.

Ispahan avait cruellement souffert pendant le siège. Non seulement la majeure partie de la population avait péri, mais les campagnes et les villages étaient saccagés et les kanots obstrués. Kérim Khan, en transférant la capitale à Chiraz, sa patrie, et la dynastie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kadjar en ramenant le siège du gouvernement dans le nord, achevèrent sa ruine. La majeure partie de la population s'exila, les palais les plus vastes et les édifices les plus beaux tombèrent dans l'abandon..

Ce sont cependant les monuments élevés par les princes sofis qui embellissent encore la ville, et c'est dans l'enceinte des palais de Chah Abbas et de ses successeurs que se trouvent les constructions civiles les plus intéressantes à étudier.

Le pavillon des Tcheel-Soutoun (quarante colonnes), vers lequel nous conduit d'abord Mirza Taghuy Khan, est situé au milieu d'une immense cour entourée de murailles peu élevées et plantée de vieux arbres et de rosiers arborescents. Au nord, un long bassin rempli d'eau conduit le regard jusqu'à des degrés de marbre blanc, servant de soubassement à une terrasse couverte, placée au-devant du palais.

Le pavillon des Tcheel-Soutoun, bâti par Chah Houssein, paraît avoir été élevé sur les fondations et édifié sur le plan d'un palais de Chah Abbas, qui succédait lui-même à un édifice sassanide, ainsi que semblent l'attester quelques fragments de sculpture incrustés dans les murailles de l'enceinte.

L'ancien monument fut incendié pendant une fête sous le règne de Chah Houssein. On aurait pu arrêter facilement les progrès du feu, disent les chroniques, mais le souverain ne voulut pas manquer de résignation en cherchant à entraver l'action de la volonté divine et donna l'ordre de laisser brûler l'édifice tout en promettant de le faire reconstruire superbement.

Dix-huit colonnes en bois de cèdre, revêtues de miroirs taillés en forme de losange, supportent la toiture jetée au-devant du palais ; celles qui sont au centre du porche reposent sur des lions qui lancent des jets d'eau dans un bassin de marbre placé devant la salle du trône. Une corniche en mosaïque de bois entremêlée d'étoiles scintillantes soutient le plafond, divisé en compartiments carrés garnis par des glaces biseautées entourées de prismes de cristal.

Le porche précède un talar recouvert d'une demi-coupole ornée d'alvéoles entièrement tapissées de plaques de verre serties dans une monture métallique. De chaque côté de cette salle, où était placé le trône royal emporté ou détruit par les Afghans, se présentent deux appartements fermés, destinés l'un au souverain, l'autre à ses ministres. Toute l'ornementation extérieure de ces pièces et de la salle du trône est formée par la juxtaposition de miroirs de toutes tailles entourés de cadres dorés.

En l'état actuel il est difficile de juger cette décoration brillante, toute particulière à la Perse ; les glaces, dont le tain est terni, sont couvertes d'une épaisse couche de poussière et ont aujourd'hui toute l'apparence de vieilles plaques d'argent bruni et oxydé par le temps. La variété de forme des miroirs et des cadres nuit d'ailleurs moins qu'on ne pourrait le croire à l'ensemble général. Les légers ornements vénitiens ne jurent pas dans le voisinage des lourdes dorures Louis XIV rougies par le grand air, et de ce rapprochement d'objets de style si disparate naît un tout parfaitement harmonieux. Explique qui pourra ce singulier phénomène.

Trois portes en mosaïque de bois sont placées au fond du talar et donnent accès dans une nef voûtée, qui tient en travers toute la largeur de la salle du trône et des deux corps avancés. Cette longue pièce est couverte par trois coupoles sur pendentifs. Le dôme central est peint en rouge, les deux extrêmes en bleu ; les pendentifs sont divisés en losanges allongés décorés de légères arabesques d'or.

Des peintures à fresque représentant des réceptions royales ou des batailles ornent les panneaux placés au-dessous des coupoles. Elles ont tous les mérites, mais aussi tous les défauts des œuvres persanes : étude minutieuse des accessoires et des détails aux dépens des figures principales, richesse de coloris, raideur des attitudes et ignorance absolue des lois de la perspective. L'un de ces tableaux reproduit les épisodes d'un combat dans lequel figurent des nègres d'un noir d'ébène montés sur des éléphants blancs. Près de la porte de l'Est, Chah Abbas, ayant à ses côtés Allah Verdy Khan, généralissime des armées et fondateur du pont qui porte encore aujourd'hui son nom, reçoit des ambassadeurs indiens. Les détails des types et des costumes sont fidèlement étudiés ; malheureusement l'artiste s'est beaucoup plus préoccupé de rendre le chatoiement des magnifiques étoffes d'or et les feux de pierres précieuses, que la juste proportion des formes des danseuses placées au premier plan.

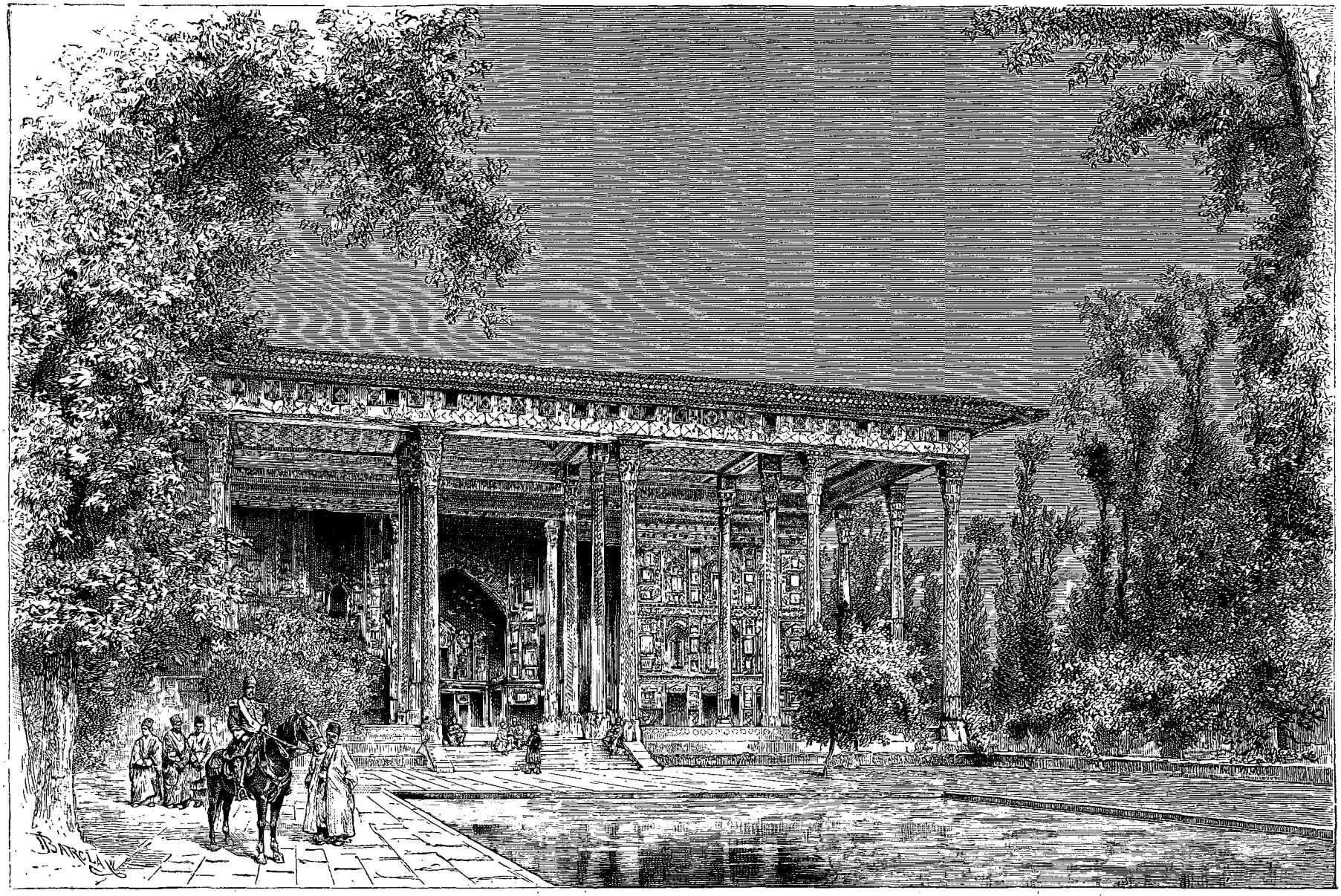
Entre ces grandes compositions et le lambris s'étend une frise formée de petits tableaux représentant des scènes de la vie domestique. Ces compositions sont traitées avec une certaine grâce et fournissent d'intéressants documents pour l'histoire du costume persan sous les sofis.

Mirza Taghuy Khan nous sert de cicerone pendant toute la durée de notre visite aux Tcheel-Soutoun. Dans l'espoir de faire faire son portrait équestre, il a revêtu un brillant uniforme et se trouve un peu gêné par une longue épée qui s'insinue au moindre mouvement dans les jambes de ses voisins ; mais il reprend toute son assurance sur son cheval de bataille.

Son costume tout doré est celui des sartips ou généraux de première classe. Néanmoins il ne faudrait pas supposer, en voyant notre ami porter le harnais des chefs de guerre, qu'il soit amoureux de Bellone : non, son humeur est pacifique ; et s'il est général, c'est que ce titre purement honorifique est donné en Perse, comme en Russie, à tous les hauts fonctionnaires civils et même aux militaires.

En outre de ses nombreuses fonctions, le général est chargé de rédiger le journal d'Ispahan, moniteur du gouverneur de l'Irak. Il doit être d'autant plus honoré de cette haute preuve de la confiance du prince Zelleh Sultan, que le Chah lui-même n'a jamais osé livrer à un de ses serviteurs la direction de l'esprit public, et qu'il s'astreint à écrire entièrement de sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pavillon des Tcheel-Soutoun. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main le journal officiel, abandonnant seulement à son premier ministre la rédaction de la gazette littéraire.

Mirza Taghuy Khan aspire, je crois, à joindre à tous ces titres celui de recteur de l'université d'Ispahan.

Comment ne pas dire un mot de cette université, bien qu'il ne nous ait pas été donné d'apprécier le savoir des élèves qui sont en vacances en ce moment?

A l'exemple du roi son auguste père, le chah Zaddeh fait de louables efforts pour organiser des écoles et réagir contre les traditions cléricales qui donnent à la science théologique la première place dans l'enseignement. Tout serait pour le mieux si les élèves de la médresseh n'étaient aussi rares que les professeurs. Les cours de physique, de mathématiques, d'histoire et de langues étrangères sont faits avec un égal mérite par un jeune savant livré tout le jour aux rêves enivrants que procure l'opium. Cet émule de Pic de la Mirandole a fait, j'ai le regret d'en convenir, son éducation à Paris et à Londres; mais, au lieu de s'instruire et de chercher à développer son intelligence au contact des Occidentaux, il s'est empressé, comme presque tous les Persans venus en Europe, de greffer sur les vices communs aux Asiatiques nos plus détestables défauts.

Maître et élèves de l'université d'Ispahan sont logés dans un ravissant pavillon situé au milieu de vastes jardins confinant à ceux des Tcheel-Soutoun. Ce palais, élevé jadis par Fat aly Chah, pour lui servir de résidence d'été, porte le nom de Heicht-Bechet (huit paradis), parce qu'il contient, en outre des appartements royaux, quatre corps de logis à deux étages destinés aux huit favorites du roi.

Quand on se rend du Tcheel-Soutoun au Heicht-Bechet, on longe d'abord un bassin qui s'étend entre deux jardins d'un caractère bien persan. Les parcs anglais, avec leurs pelouses de gazon égayées par des corbeilles fleuries ou des bouquets d'arbres; les jardins français du dix-huitième siècle, avec leurs formes raides et sévères, ne sauraient en donner une idée; les *bags* ombragés par de hauts platanes émondés jusqu'à leur cime sont de véritables champs couverts de fleurs semées les unes auprès des autres, sans aucun souci des couleurs ni des espèces. L'aspect de ces longs parterres est étrange, et, si en s'en rapprochant on peut leur reprocher un certain désordre, il faut avouer que, vus à distance et au grand soleil, ils produisent un effet charmant, chaque fleur paraissant alors plus éclatante que les brillants papillons qui voltigent au-dessus d'elle. Au delà du bassin s'élève le pavillon octogonal de Heicht-Bechet, composé d'une grande salle placée au centre de l'édifice, de quatre porches et de quatre corps de bâtiments. Il comprend sur deux hauteurs d'étages les « huit paradis », desservis par des escaliers spéciaux mis en communication au moyen de galeries jetées au-dessus des porches.

Sur les murs des appartements placés auprès du portique se trouvent deux grandes peintures murales représentant, l'une Fat aly Chah entouré de ses fils, l'autre le même souverain chassant les bêtes féroces. Le roi, penché sur le cou de sa monture, plante sa lance dans la gueule d'une bête féroce. Est-ce un lion ou une panthère? je ne saurais le dire : l'artiste, justement préoccupé de la figure royale, a négligé de préciser les formes de l'animal.

Le Heicht-Bechet est démeublé aujourd'hui, les huit favorites ont disparu, pas un nom n'est resté attaché aux appartements qu'elles ont habités, et l'on chercherait vainement les traces des déesses qui régnèrent il y a à peine soixante ans dans cette ruche royale. Étaient-elles grandes ou petites, brunes ou blondes, gaies ou sérieuses? Aucun indice n'est venu me révéler ces secrets; il est à supposer néanmoins que le père de plus de six cents enfants devait avoir au nombre de ses épouses des types de beauté très variés.

Je suis fort reconnaissante au général Mirza Taghuy Khan de m'avoir prévenue que je me trouvais dans un collège, car je ne me serais jamais douté de l'affectation actuelle de l'édifice sans cet avertissement. Bancs, pupitres, ardoises traditionnelles, chaire de professeur, bibliothèque constituent un mobilier inutile pour une école persane. Les Iraniens, grands et petits, calligraphes de profession ou écoliers maladroits, écrivent très ingénieusement en tenant le papier appuyé sur la paume de la main, de telle sorte qu'en étendant un tapis sur le sol et en mettant dans un coin la perche et les verges nécessaires pour administrer la bastonnade, on peut au choix installer dans un local quelconque un collège ou un ministère.

Les élèves auraient vraiment bien tort de se plaindre des coups de gaule dont on les gratifie : par ces soins prévoyants on endurcit dès l'enfance la plante de leurs pieds et on les met en état de supporter bravement les infortunes à venir; d'ailleurs, si les professeurs leur distribuent plus de coups de bâton que de sages conseils, les collégiens reçoivent en dédommagement, comme leurs collègues de la capitale, un habit neuf tous les ans et un traitement fort honorable. Les Persans sont en avance, on le voit, sur les peuples qui s'enorgueillissent de donner l'instruction laïque et obligatoire.

XV

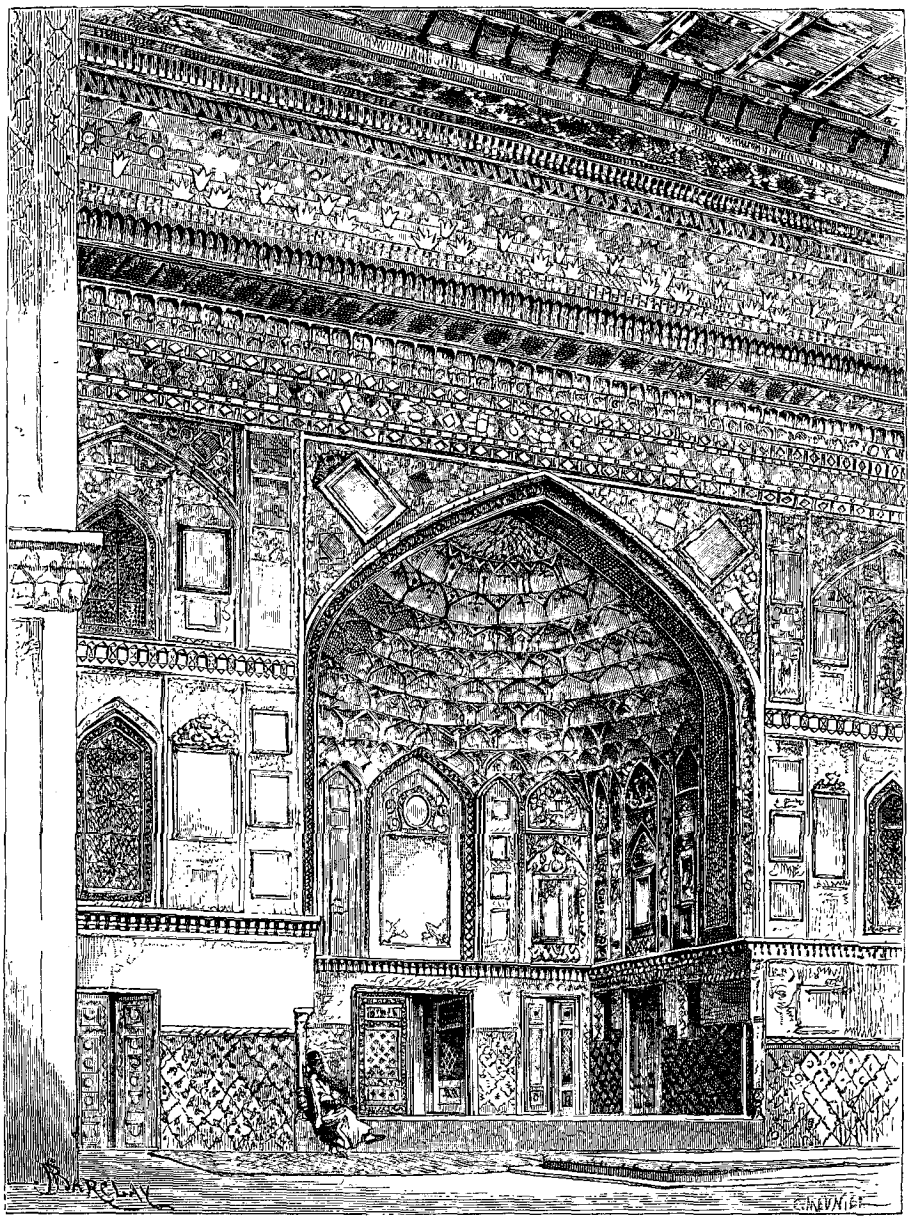
Audience du sous-gouverneur. — La vieillesse de Chah Abbas. — Salle du Ser pouchideh. — Le prince Zelleh Sultan. — Les compétiteurs au trône de Perse à la mort de Nasr ed Din Chah. — Les faïences persanes. — La médresseh de Chah Houssein. — Un caravansérail. — Compliments à la persane.

1er septembre. — Hier, à notre retour au couvent, nous avons été prévenus par le Padri que le sous-gouverneur nous recevrait le lendemain, deux heures après le lever du soleil. A peine *l'aurore au voile de safran se dispersait-elle sur la terre*, que la voix tonnitruante du bon Père a retenti sur la terrasse, où il dort habituellement auprès de son écuyer Katchic. Il s'agissait d'étriller nos montures avec le plus grand soin pour faire une entrée solennelle dans le palais du gouverneur et de racheter par la bonne tenue des cavaliers et de leurs chevaux le misérable état du harnachement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous ces préparatifs nous ont mis en retard; aussi, à peine avons-nous franchi les dernières portes de Djoulfa, que nous nous décidons à passer le Zendè Roud à gué, afin de raccourcir la distance qui nous sépare du palais.

Il n'y a guère qu'un mètre d'eau dans le fleuve; cependant le courant est assez rapide pour nous entraîner à la dérive et me donner un vertige qu'il me serait difficile de dominer, si je ne tenais les yeux obstinément fixés sur la rive vers laquelle nos chevaux se dirigent. La berge gagnée, le Padri s'engage dans une allée bordée de palais en ruine, il traverse les jardins des Tcheel-Soutoun et s'arrête enfin devant une porte basse. Après avoir franchi un vestibule tortueux, nous



Salle du trône du palais des Tcheel-Soutoun (voy. p. 132). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

pénétrons dans une cour plantée d'arbres fruitiers mêlés à des rosiers et à des vignes disposées en tonnelles.

Le représentant du prince nous reçoit dans un talar fort simple; la réception sera néanmoins cérémonieuse, si je m'en rapporte à l'élégance du costume de ce haut dignitaire : koledja de satin violet, abba de poil de chameau mêlé de fil d'or, kollah de fin astrakan taillé à l'ancienne mode.

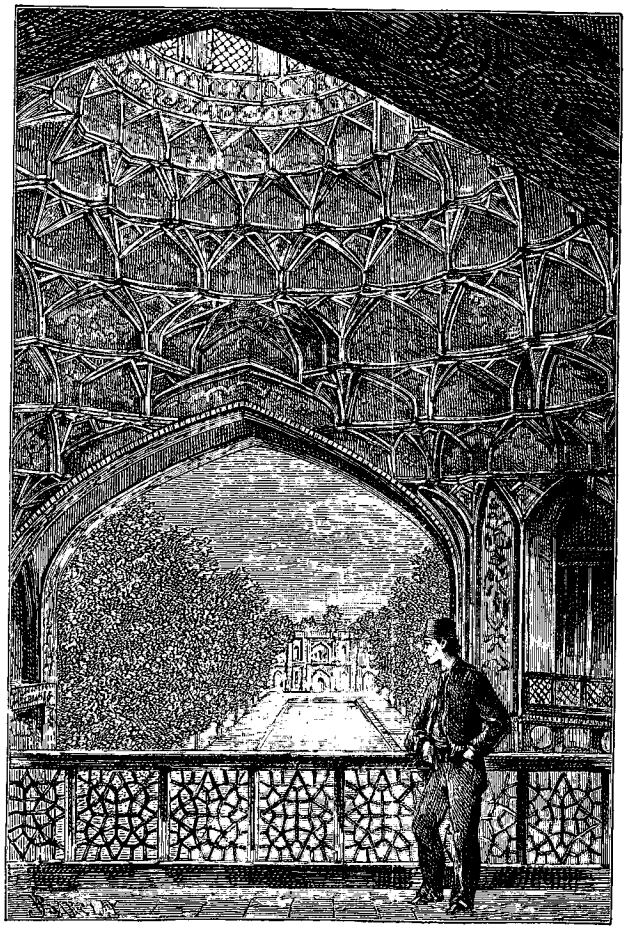
Le sous-gouverneur passe pour un des plus charmants causeurs de la Perse; il parle effectivement avec une parfaite correction le persan de Chiraz, sa patrie, et s'exprime avec une simplicité dont je lui sais le meilleur gré. C'est à la fois un lettré et un érudit.

Nous avons sérieusement étudié l'histoire de la Perse. Notre interlocuteur ne tarde pas à s'en apercevoir, et l'entretien, prenant dès lors une allure fort atta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chante, roule exclusivement sur les hauts faits de Chah Abbas. Tout le monde connaît les exploits du grand Sofi et l'histoire de ses conquêtes, mais les dernières années de son règne, passées au fond de son andéroun, sont restées couvertes d'un voile que peu de personnes ont pu déchirer. L'esprit du roi, hanté par les folles terreurs qui saisissent dans leur vieillesse tous les souverains orientaux quand, arrivés au terme de la vie, ils se prennent à redouter l'impatience de leurs héritiers, s'aigrit au point de le rendre injuste pour ses plus fidèles serviteurs.

Chah Abbas ne se contentait pas de se montrer d'une sévérité sans exemple pour les grands de la cour; sa famille elle-même n'échappait pas à sa méfiance et à sa jalousie. Il avait tendrement aimé ses quatre fils pendant leur jeunesse; mais le jour où il ne vit plus en eux que des successeurs, son esprit ombrageux s'émut et il se prit à considérer ceux qui s'étaient attachés à ses enfants comme des ennemis personnels pressés de le voir mourir ou de lui ravir la couronne. Il se détermina à ordonner la mort de son fils aîné, Suffee Mirza, en voyant les regards des grands se porter avec respect sur le prince héritier au moment où il sortait du palais royal.



Pavillon des Heicht-Bechet (voy. p. 134). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Les remords qu'il éprouva après l'exécution de cet ordre barbare semblèrent, au lieu de le calmer, exciter encore sa fureur. Le second de ses fils, Rhodah Bendeh, était aussi bien doué que Suffee Mirza; ses vertus ne le préservèrent pas des soupçons paternels. Le prince, informé inopinément que son terrible père avait fait prendre et tuer sous prétexte de conspiration un des officiers auquel il était le plus affectionné, ne sut maîtriser sa colère et son désespoir, accabla le Chah des plus amers reproches et, oubliant toute prudence, tira son épée du fourreau.

Il fut immédiatement désarmé et allait être décapité, quand Chah Abbas consentit, à la prière de ses petits-enfants, à lui laisser la vie, et se contenta de lui faire arracher les yeux.

Un profond désespoir s'empara alors du malheureux Rhodah Bendeh; dans l'état misérable où il était réduit, sa colère et sa haine contre son père s'accrurent de jour en jour et toutes ses pensées se concentrèrent sur un seul projet, se venger de son bourreau.

Il avait deux enfants : un fils et une fille. La petite Fatime était adorée par son vieux grand-père, qui ne pouvait se passer d'elle. Seule, comme David auprès de Saül, elle parvenait à apaiser ses fureurs par ses caresses et sa gentillesse.

Rhodah Bendeh écoutait avec une joie farouche tout ce qu'on lui disait de l'affection du roi pour la petite princesse, de l'influence qu'elle avait su prendre sur lui et de la tristesse dans laquelle il était plongé quand elle s'éloignait quelques instants. La vengeance était prête. Un matin, au moment où l'enfant venait baiser ses paupières d'aveugle, il la saisit et l'égorgea sous les yeux de sa femme affolée, puis il se précipita sur son fils accouru au bruit de la lutte et tenta, mais en vain, de lui faire subir le sort de sa sœur; on parvint à arracher l'enfant, vivant encore, des mains de son père, et l'on fut avertir Chah Abbas. Les exclamations de rage et de désespoir du vieux monarque devant le cadavre de sa petite-fille firent goûter au meurtrier un suprême et sauvage bonheur; pendant quelques instants il savoura avec avidité son horrible vengeance et mit fin à son existence en avalant un poison foudroyant. Oserais-je comparer les fureurs des héros d'Eschyle ou d'Euripide à celles de Rhodah Bendeh? Cependant nous ne sommes point en présence d'une fable plus ou moins ingénieuse ou d'une histoire légendaire comparable à celle de la terrible Médée égorgeant ses enfants pour se venger de l'abandon de Jason; cette tragédie à laquelle il serait bien difficile de trouver un plus épouvantable dénouement n'est pas un récit composé par des bardes et transfiguré par des poètes, mais un fait historique qui s'est passé il n'y a pas trois siècles dans les appartements voisins de ceux où nous nous trouvons.

Le sous-gouverneur s'étonne de notre émotion; à son avis le souverain est le maître absolu du bien et de la vie de ses sujets; il serait même prêt à excuser et à

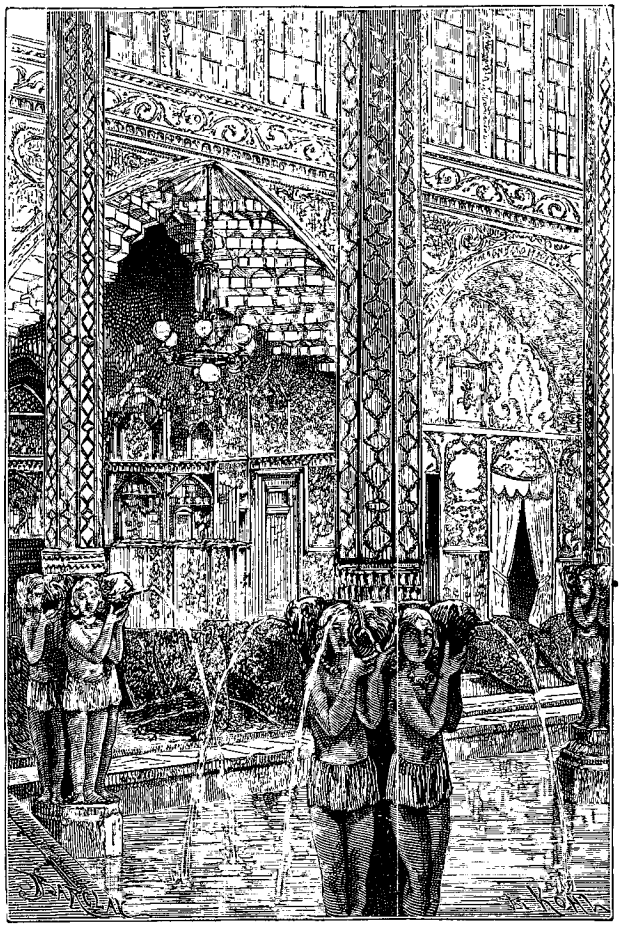
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Madame Dieulafoy. — Dessin de É. Bayard, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

approuver dans une certaine mesure l'action du vieux roi qui, maître d'enlever la vie à son fils, se contenta de le priver de la vue. Il s'arrête néanmoins au milieu de ses souvenirs historiques et nous propose d'aller visiter le pavillon du Ser pouchideh (tête couverte), habité par le prince Zelleh Sultan quand il réside dans son gouvernement d'Ispahan.

Cette petite salle gaie et claire est bien de nature à faire diversion aux récits tragiques de notre guide. Toute la décoration est en glace et a beaucoup d'analogie avec celle des Tcheel-Soutoun. Chacune des quatre colonnes octogones qui supportent la toiture s'appuie sur un groupe de quatre jeunes filles soutenant des têtes de lion destinées à lancer des jets d'eau dans une vasque placée au centre de la pièce. En voyant ces sculptures, on sent que les artistes persans ne sont pas habitués à traiter des figures; mais il faut cependant avouer que ces statues, les seules que j'aie vues en Perse, ne sont pas dépourvues d'une certaine grâce naïve.



Palais du Ser pouchideh. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Un passage ménagé tout autour du bassin permet d'accéder aux appartements disposés sur chaque côté de la salle. La pièce la plus vaste est meublée à l'européenne et munie d'une psychée que le prince fait habituellement placer devant lui pour suivre des yeux tous ses mouvements et juger s'ils sont empreints de la grâce, jointe à la majesté, qui siéent à un descendant des Kadjars.

Si Allah s'est montré généreux pour Zelleh Sultan en lui accordant une brillante intelligence, il ne l'a pas gâté au point de vue des avantages physiques. A en juger d'après ses nombreux portraits, le fils du roi est petit et gros; à la suite d'un coup reçu sur l'œil pendant son enfance, une de ses paupières est restée abaissée, et il n'aurait point sujet, il me semble, de se montrer coquet. Mais un prince, et surtout un prince oriental, ne saura jamais prendre franchement son parti d'être laid; d'ailleurs, s'il avait quelque velléité de voir la vérité toute nue, ses flatteurs, toujours aux aguets, ne laisseraient point pénétrer cette impudique personne jusqu'à lui sans l'avoir auparavant soigneusement voilée.

Le prince Zelleh Sultan se croit donc proche parent d'Apollon et le soin de sa personne et de ses costumes est une de ses préoccupations favorites. Il a dans sa garde-robe les uniformes de tous les souverains de l'Europe, les met à tour de rôle, et disait dernièrement au représentant de la maison Holz, en voyant une charmante photographie du duc de Connaught en uniforme de général anglais :

« Commandez pour moi un costume pareil à celui-là.

— Altesse, la couleur rouge signale tous les défauts d'une coupe défectueuse et il serait utile que je prisse quelques mesures pour que cet habit allât tout à fait bien.

— *Lazem nist* (cela n'est pas nécessaire,) reprend le prince avec horreur, car, à l'exemple de son auguste père, il n'a jamais toléré qu'un de ses inférieurs osât lui manquer de respect jusqu'à le toucher : prévenez seulement le tailleur que cet uniforme est destiné à un jeune homme bien fait, dont les formes sont plus majestueuses que celles du duc de Connaught. »

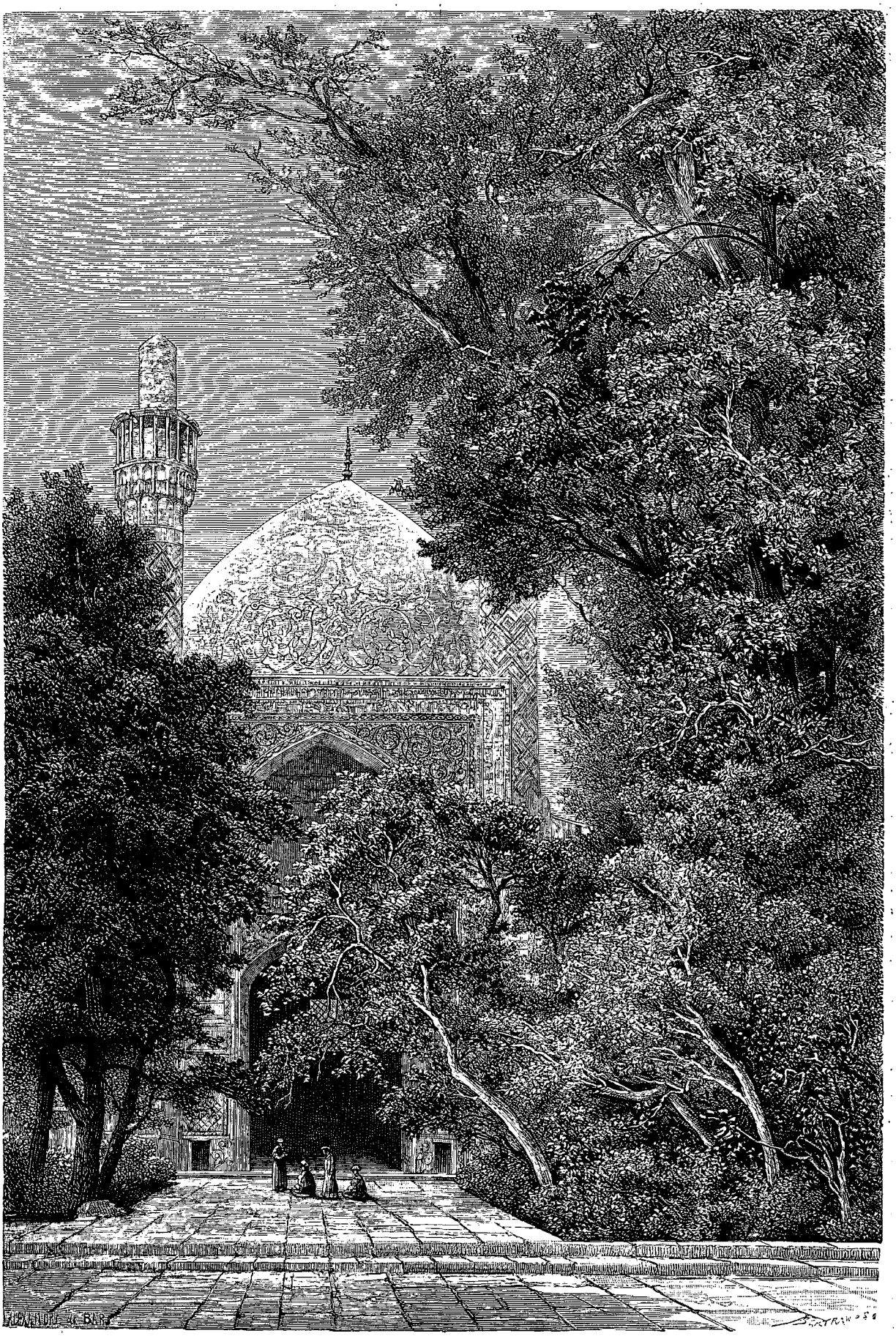
Le commissionnaire, ayant recommandé à ses correspondants de se fixer, pour les mesures, sur la grosseur d'un tonneau de bière, a néanmoins eu le regret de voir arriver un habit trop étroit pour son client.

On est heureux de n'avoir à signaler que de si réjouissants travers chez un prince auquel sa naissance, sa puissance et les traditions locales auraient pu donner de redoutables défauts.

Derrière le Ser pouchideh s'étend l'andéroun réservé aux concubines de Zelleh Sultan, qui ne s'est pas remarié légitimement depuis la mort de la fille de l'émir nizam. Je n'ai point visité cette partie du palais, le prince n'étant pas là pour m'y introduire; mais j'ai vu, en compensation, quelque chose de bien autrement curieux, au dire des serviteurs, que *des femmes, cette vulgaire marchandise humaine*, en la personne de quatre porcs, gras, luisants et en parfait état de santé.

Les élèves du chah Zaddeh sont les seuls spécimens de leur espèce qui aient jamais franchi les frontières de la Perse, l'entrée du porc, vivant ou mort, étant sé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La médresseh de Chah Sultan Houssein (voy. p. 142). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vèrement interdite et jamais la chair de cet animal n'ayant osé s'étaler impudiquement ici comme à Constantinople sous forme de jambon et de saucisse. L'intention du prince en construisant une porcherie dans son palais n'a pas été de faire un essai d'acclimatation; il a voulu, en se montrant si peu respectueux des prescriptions du Coran, protester contre des préjugés religieux, et on raconte même que le jour de la réception du No rouz (nouvel an), alors que tous les fonctionnaires et le clergé sont forcés de venir présenter leurs vœux de bonne année au fils du roi, celui-ci a traîtreusement donné l'ordre de faire passer le cortège dans la cour souillée par la présence des animaux les plus impurs de la création.

Les prêtres voient avec horreur les tendances de Zelleh Sultan, mais ils sont bien obligés de se dire les très humbles serviteurs d'un prince qui gouverne tout le midi de la Perse et tentera, à la mort de son père, de former un royaume indépendant dans le sud en laissant provisoirement le nord à son frère le valyat, quitte à l'en déposséder plus tard, si les Russes ne se sont pas chargés de ce soin avant lui. Zelleh Sultan est trop puissant et trop ambitieux pour renoncer à la haute situation qu'il occupe; le valyat, s'il monte sur le trône, sera trop faible pour ne pas chercher à se défaire d'un si redoutable vassal. Aussi pense-t-on généralement en Perse, sans oser le dire, que le trône appartiendra à celui des deux frères qui le premier pourra faire tuer l'autre.

Le Chah connaît la haine qui divise les princes depuis leur plus tendre enfance.

A l'âge de douze ans, Zelleh Sultan, m'a-t-on raconté à Téhéran, fit graver, sur une lame de sabre faite à l'arsenal à son intention, cette phrase significative : « C'est avec cette arme que je tuerai mon frère le valyat. » Le roi n'accordait pas à cette époque à son fils aîné la considération qu'il a aujourd'hui pour un prince intelligent, bon administrateur, et qui de tous ses enfants est le seul qui lui fournisse de l'argent au lieu de lui en demander; il n'admettait pas que les lois d'hérédité qui assurent le trône au premier-né d'une princesse kadjar pussent être violées. En voyant s'élever dans une si jeune tête de pareilles idées de révolte et d'usurpation, il entra dans une violente fureur et donna l'ordre de crever les yeux du coupable. On obtint la grâce de Zelleh Sultan, vu son jeune âge, et désormais le prince apprit à cacher soigneusement sa pensée et à ne plus se livrer à des accès de franchise qui pouvaient lui coûter la vie.

Depuis quelques années, le Chah, bien revenu de ses préventions, dépouille successivement tous ses frères de leurs gouvernements pour les remettre entre les mains de son fils aîné. Est-ce la tendresse ou l'intérêt cupide qui le guide? Allah seul connaît le cœur de Nasr ed Din son serviteur.

En revenant du palais, nous avons suivi, pour rentrer à Djoulfa, la grande voie du Tchaar-Bag; généralement triste et abandonnée, elle reprend seulement quelque animation sur le soir, au moment où les caravanes se mettent en marche. Que sont ces allées et venues de muletiers et de pauvres diables auprès de l'animation et du luxe qui embellissaient cette promenade il y a deux cents ans! A en juger d'après les intéressants détails donnés sur les costumes du dix-septième siècle par les peintures des Tcheel-Soutoun, on devait voir se promener sur les dalles de marbre de l'allée centrale des seigneurs vêtus d'étoffes d'or ou de pourpre, et sur les voies latérales courir d'élégants cavaliers luttant de vitesse et de vigueur, ou faisant exécuter à des coursiers somptueusement harnachés des passes brillantes, sous les yeux des belles khanoums cachées dans le bala khanch placé en tête de la promenade. Je suis entrée, en passant sur les terrasses de maisons voisines, dans ce célèbre pavillon et j'ai regardé. Plus de cavaliers, hélas! Quelques piétons marchent péniblement affaissés sous le poids des fardeaux chargés sur leur dos; les platanes gigantesques, mais à la cime chenue, sont dépouillés de cette verdure qui promet aux arbres une longue existence; les dalles des trottoirs sont ébranlées, les canaux desséchés; les bassins remplis d'une eau croupissante supportent des fleurs de marécages; les parterres sans arbustes ni verdure sont même dépourvus de ces grands rosiers sauvages qui croissent dans les jardins les moins soignés.

Je n'ai point eu cependant à regretter mon ascension jusqu'aux étages supérieurs du bala khaneh. Autour des pièces règnent des lambris de faïence de toute beauté.

Ces émaux, divisés en tableaux, représentent des scènes d'andéroun traitées avec un incontestable mérite. Vêtues de robes de brocart, coiffées de turbans ou de diadèmes de pierreries, les femmes sont assises dans des jardins et mangent des chirinis (bonbons) et des fruits. Leurs vêtements sont peints en couleurs vives et franches, tandis que les figures ne sont guère plus colorées que les fonds d'un blanc laiteux sur lesquels elles se dessinent. Si l'on considère la finesse et la forme des traits, qui ne rappellent en rien le type des belles Iraniennes, il est permis de supposer que les faïenciers ont dû, en peignant ces panneaux, s'inspirer de modèles chinois. Cette hypothèse est assez admissible, car il existe en Perse des plats et des vases peints en bleu sur fond blanc imitant à s'y tromper les porcelaines du Céleste-Empire.

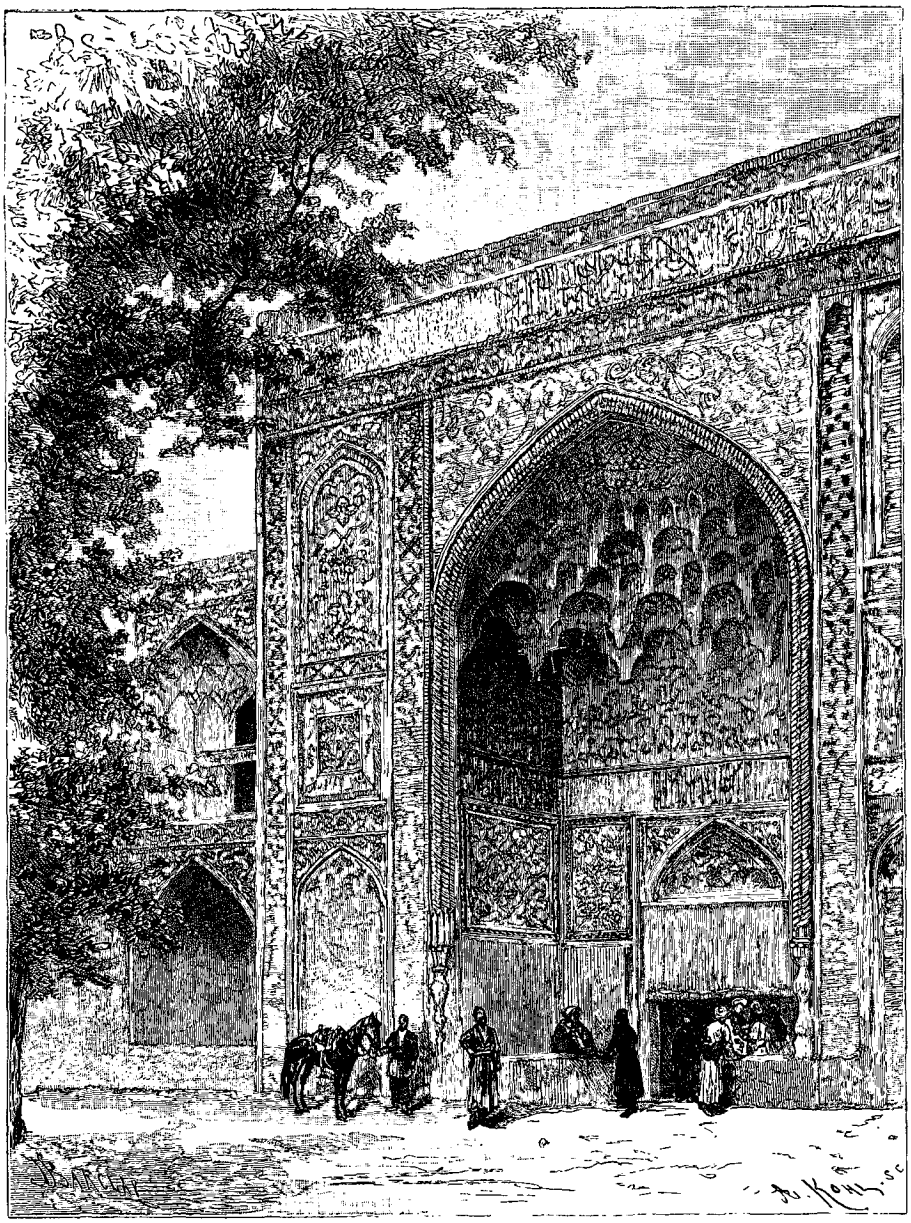
Presque toutes les figures des panneaux du Tchaar-Bag ont malheureusement été brisées à coups de marteau. Cette mutilation barbare a sans doute été faite sous Chah Abbas II, prince si dévot que, dans les débuts de son règne, on n'osait écouter que des exhortations pieuses dans Ispahan. Sur la fin de son existence il racheta, il est vrai, cet excès de zèle par les plus affreux désordres. Ayant fait tuer sa favorite dans une nuit d'ivresse, il ordonna, en reprenant possession de lui-même, qu'on immolât aux mânes de la défunte toutes les bouteilles vides ou pleines de l'empire : re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pentir bien méritoire, mais dont ses sujets firent tous les frais, car si Abbas II renonça désormais à boire du vin enfermé dans des récipients de verre, il se fit apporter le précieux liquide dans des amphores de faïence dont la contenance était double ou triple de celle des bouteilles brisées.

En descendant du pavillon par un escalier dont les marches ont trente-cinq centimètres de hauteur, le Padri, auquel notre séjour au couvent paraît avoir rendu quelque gaieté, s'arrête tout à coup.

« Le sous-gouverneur, dit-il, n'est pas le seul à connaître la vie intime de Chah Abbas le Grand. Ce souverain se plaisait souvent à embarrasser son bouffon par des questions bizarres. « Un homme a commis une



Porte de la médresseh de Chah Sultan Houssein (voy. p. 142). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

« faute très grave, comment peut-il, en voulant se la « faire pardonner, présenter une excuse qui soit pire « que la faute commise? » lui demanda-t-il un jour. Le lendemain, comme le roi montait les degrés du pavillon pour venir voir ses femmes, le fou s'approcha et le pinça fortement au mollet.

« Qu'est-ce à dire? s'écrie le roi en se retournant tout en colère.

— Pardonnez-moi, Majesté, gémit le coupable, j'ai cru tenir la jambe de votre favorite. »

On connaît une autre solution du même problème donnée naïvement par le grand maître des cérémonies de Charles X. Après l'enterrement de son frère Louis XVIII, le roi se plaignit amèrement du désordre du cortège funèbre. « Sire, nous ferons mieux la prochaine fois, » répondit en tremblant l'officier incriminé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

3 septembre. — Plusieurs fois déjà, tout en longeant le Tchaar-Bag, je suis passée devant la façade de la médresseh (école) de Chah Sultan Houssein, et toujours j'ai été tentée de visiter cet édifice, merveilleux à en juger d'après les proportions monumentales de sa porte d'entrée et l'éclat des émaux à fond bleu turquoise de la coupole et des minarets cachés en partie derrière un rideau de verdure. Tout ce que j'avais rêvé n'est rien auprès de la réalité.

La baie ogivale qui constitue l'entrée de la médresseh s'élève au centre d'une façade à deux étages longue de près de cent mètres. Une large torsade de faïence bleu turquoise, reposant à ses extrémités sur des bases d'albâtre, dessine tout autour de l'ouverture une brillante archivolte. La porte est en bois de cyprès et couverte de plaques d'argent ciselées avec art.

Je franchis le seuil et je pénètre dans un large vestibule octogone recouvert d'une coupole; à droite et à gauche sont placés des gradins de bois, sur lesquels des marchands de comestibles étalent des pêches magnifiques, des raisins dont les ancêtres sont nés au pays de Chanaan, du lait aigre, des concombres, des kiébabs prêts à rôtir, en un mot, tout ce qui constitue l'approvisionnement d'un restaurant bien achalandé.

Ce vestibule, où viennent se pourvoir aux heures des repas maîtres et élèves, est percé sur toutes ses faces par de larges et hautes baies : l'une communique avec la porte par laquelle nous venons d'entrer; celles de droite et de gauche s'ouvrent dans deux vestibules secondaires; la quatrième donne accès dans la cour de la médresseh ombragée par des bouquets de vigoureux platanes que n'ont point mutilés les jardiniers persans. Il n'est point étonnant que ces arbres soient, malgré le développement de toutes leurs branches inférieures, plus fournis à la cime que les platanes du Tchaar-Bag, la médresseh de Chah Sultan Houssein ayant été bâtie en 1710, près de cent ans après la plantation de la fameuse promenade de Chah Abbas.

Les yeux, éblouis par les reflets des briques émaillées qui scintillent sous les rayons du soleil, ne distinguent à première vue que les grandes masses du tableau. Au premier plan, les arbres du jardin se réfléchissent dans les eaux limpides de longs bassins d'albâtre et forment, de leurs rameaux épais, un cadre sombre au milieu duquel se détachent dans le lointain et comme baignés dans une buée lumineuse le dôme et les minarets entièrement revêtus d'une mosaïque de briques émaillées. Sur le fond bleu turquoise de la coupole s'enlèvent de gracieuses volutes blanches et des arabesques jaune clair, serties, suivant le cas, d'un mince filet gros bleu ou noir. Le revêtement de toutes les parties inférieures du monument est formé de carreaux de faïence d'un blanc laiteux recouverts d'entrelacs bleu foncé, donnant aux parties les plus résistantes de la construction un aspect de solidité en harmonie avec leur rôle dans l'ensemble du monument.

Les artistes qui ont produit une œuvre aussi admirable ont droit à tout notre respect; on ne saurait élever à un plus haut degré la décoration architecturale et profiter plus judicieusement des ressources que la nature a réparties à l'Orient. Quant à moi, je ne connais pas en Europe de monument susceptible de produire une impression analogue à celle que l'on éprouve en présence de la médresseh de Chah Houssein.

Les élèves ne sont pas nombreux en cette saison. Si ce n'étaient les marchands installés sous le vestibule d'entrée et quelques prêtres occupés à fumer sérieusement le kalyan sur la porte de leur cellule, on pourrait la croire presque aussi abandonnée que le caravansérail de la Mère du roi et le bazar qui sont contigus.

Nous ne serons guère gênés aujourd'hui pour faire tout à notre aise nos relevés et nos photographies. Pendant que nous travaillons, le P. Pascal va rendre visite aux professeurs de l'école; entre gens instruits la théologie étant un perpétuel sujet d'entretien, il ne tarde pas à trouver au nombre des mollahs des adversaires tout prêts à soutenir une controverse religieuse. La dispute devient bientôt si intéressante, que les marchands de fruits abandonnent leurs étalages pour se grouper autour du moine chrétien et des prêtres musulmans. Les Persans, il est intéressant de le constater, ne mettent généralement aucune acrimonie dans des discussions qui soulèvent au milieu de nos sociétés civilisées d'inévitables conflits; plusieurs fois déjà, j'ai eu l'occasion de constater cette modération des chyas dans des circonstances où leur fanatisme excessif pouvait faire redouter de bruyants éclats : chacun ici parle à son tour, attaque la thèse de son interlocuteur en général avec une grande justesse d'arguments, et toujours avec une parfaite tranquillité d'esprit et de gestes.

Au moment où nous venons nous reposer, la parole appartient à un honnête derviche aux cheveux incultes, que j'ai vu il y a quelques heures assis sur une de ces grandes jarres à blé qui furent jadis si fatales aux quarante voleurs des *Mille et une nuits*. Ce disciple d'Hafiz est descendu de son trône de terre cuite pour venir, lui aussi, causer dogme et morale. « Il est un peu fou, comme tous ses pareils, m'assure un étudiant, qui le considère cependant avec le respect voué par les musulmans à ceux qui ont perdu la raison. Il n'était ni gras ni fortuné quand il arriva à la médresseh, mais il avait du moins un bon bonnet de feutre pour abriter sa tête des rayons du soleil de l'été et de la neige de l'hiver; des *loutis* (pillards), passant auprès de lui et le voyant endormi, lui volèrent sa coiffure. L'infortuné à son réveil chercha vainement son bien disparu, puis, en désespoir de cause, il se rendit au cimetière, s'assit sur une tombe et pendant plusieurs mois y demeura depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil.

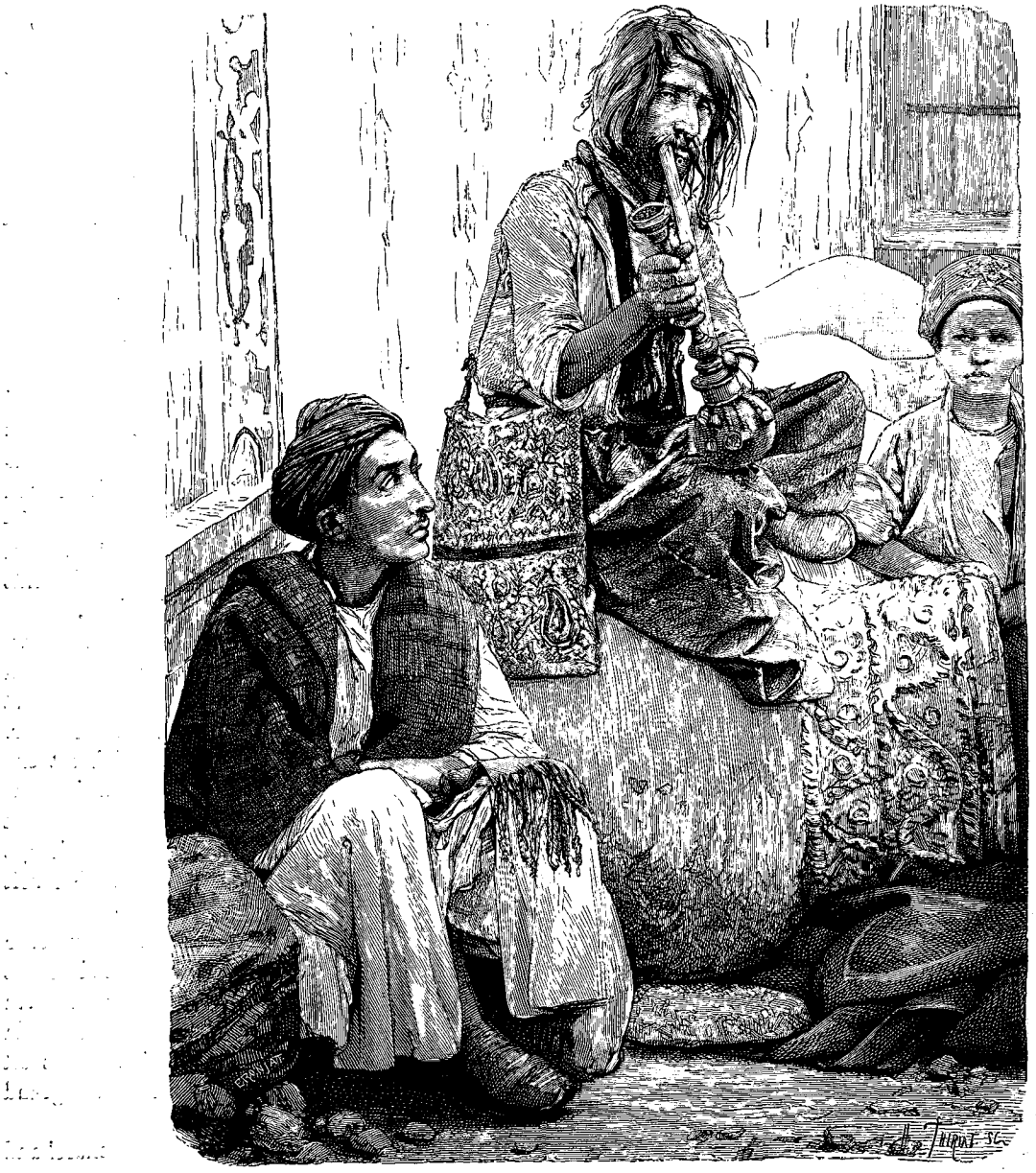
« Pourquoi vous éternisez-vous dans ce lieu funèbre? lui dit un de ses camarades.

— J'attends mon voleur; il viendra ici puisque tout le monde y vient, et ce jour-là je reprendrai mon bien. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le P. Pascal continuerait encore longtemps à disserter si l'heure n'était venue de déjeuner.

Nos longues courses à Ispahan, la chaleur du mois de septembre, la nécessité de faire honneur à la cuisine persane sous peine d'humilier les braves gens qui nous invitent à dîner nous fatiguent à tel point, que notre excellent guide nous a engagés à ne point rentrer à Djoulfa au milieu du jour, et à venir déjeuner au caravansérail, où sont établis les dépôts de marchandises de Kodja Youssouf. Le comptoir de notre ami est situé dans la partie la plus animée du quartier commerçant. Je n'ai vu nulle part, pas même à Constantinople, à Téhéran ou à Kachan, une foule comparable à celle qui grouille dans ces merveilleux bazars, les plus beaux et



Derviche et étudiant. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

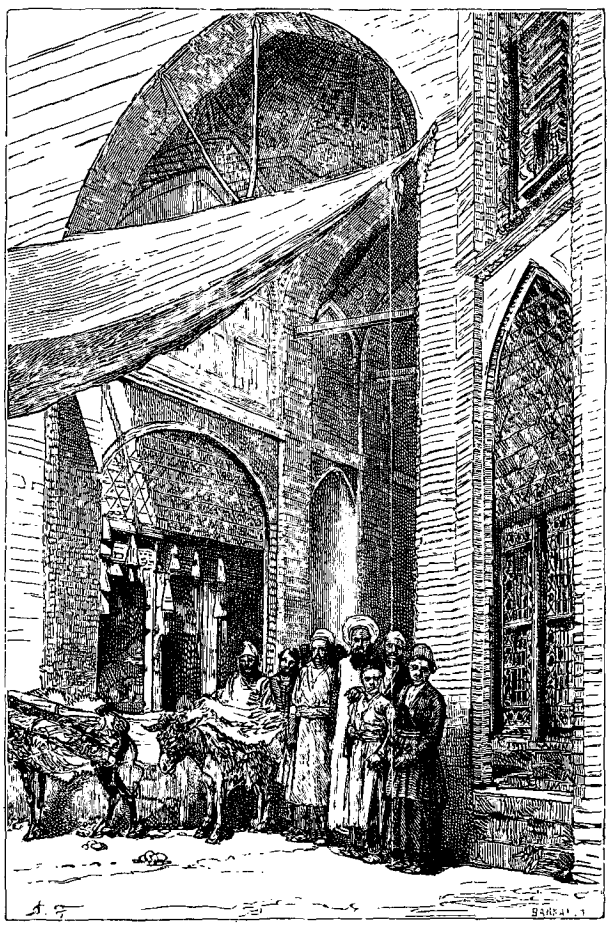
les plus fréquentés de tout l'Orient. Des potiches de vieux Chine ou de vieux Japon, des vases en cuivre ciselé, remontant au siècle de Chah Abbas, des suspensions en argent massif, incrustées de turquoises et de perles, parent les étalages et font de ces rues de véritables musées; musée, c'est le mot, car il faut se contenter d'admirer et ne pas songer à acheter ces œuvres d'art, les marchands jaloux et orgueilleux de posséder des trésors dont ils connaissent toute la valeur ne consentant à les céder ni pour or ni pour argent.

Le rôle de ces objets n'est pas d'ailleurs purement décoratif; ils sont tous garnis d'énormes bouquets de roses blanches ou jaunes, de jacinthes ou de jasmins, dont le parfum pénétrant vient heureusement corriger les odeurs qui se dégagent de la foule.

Dans cette saison, l'aspect du bazar aux comestibles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est particulièrement ravissant. De tous côtés s'empilent des montagnes de pêches vermeilles, des pyramides de limons doux, de melons et de concombres; des pastèques pourfendues par la moitié montrent aux passants altérés leur chair rouge gonflée d'une eau parfumée, tandis que roulent pêle-mêle sur le sol des raisins et des aubergines monstres ; enfin, en concurrence avec ces boutiques, se présentent les étalages des épiciers, pharmaciens, droguistes, où miroitent, sous les rayons lumineux tombés du haut des coupoles, des bocaux de cristal contenant toute une collection de sel de fer, de cuivre, de manganèse, et de longs vases de verre remplis de poudres de piment, de safran ou autres épices nécessaires pour la fabrication de certains mets persans.



Caravansérail arménien. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Le caravansérail arménien, dans lequel se trouvent les bureaux de Kodja Youssouf, est entouré d'une série de chambres profondes, fermées par des volets en mosaïque de bois. Au milieu du jour toutes ces portes sont soigneusement cadenassées, car les riches négociants viennent passer seulement quelques heures à leur bureau, tandis que les petits marchands du bazar placé sous le vestibule restent seuls à leur boutique.

Le Père frappe; des serviteurs se présentent et nous introduisent dans une salle recouverte d'une voûte épaisse à l'abri de laquelle l'air a conservé une bienfaisante fraîcheur. Nos domestiques apportent d'une rôtisserie voisine de délicieux kiébabs emmaillotés dans une couche de pain, et des fruits confits dans du sirop aigre. Ces hors-d'œuvre, désignés sous le nom de torchis (aigreur), sont des aubergines de la grosseur d'une figue de vigne, des prunes de la taille d'une olive, ou des noix à peine formées. Les Persans mangent à tous les repas ces mets excitants, très agréables pendant les fortes chaleurs.

Après le déjeuner, Kodja Youssouf profite de notre présence à Ispahan pour faire défiler devant moi les plus habiles forgerons ispahaniens; ils portent avec eux des canards, des chameaux, des ânes, des boucliers et des aiguières en acier, façonnés au marteau et rehaussés de minces filets d'or ou de platine incrustés dans le dur métal.

Nous recevons également la visite de plusieurs grands marchands de tapis. L'un d'eux nous invite à venir prendre le thé dans sa maison, ses marchandises étant trop lourdes pour être facilement transportées. J'accepte son offre avec d'autant plus d'empressement qu'il est marié, prétendent les matrones d'Ispahan, à l'une des plus jolies femmes de la ville.

L'entrée de l'andéroun sera difficile à forcer, et j'aurai bien du mal à me faire présenter à la belle, car le bon homme, trompé comme le commun des mortels par mes habits et la peau tannée de mon visage, a cru être agréable à Marcel en lui faisant sur moi les compliments les plus aimables.

« Votre esclave a vu du premier coup d'œil que ce jeune homme est le fils de Votre Honneur. Dieu a donné à cet enfant des traits qui reproduisent trop fidèlement votre bienfaisante image pour que l'on n'en soit point frappé. »

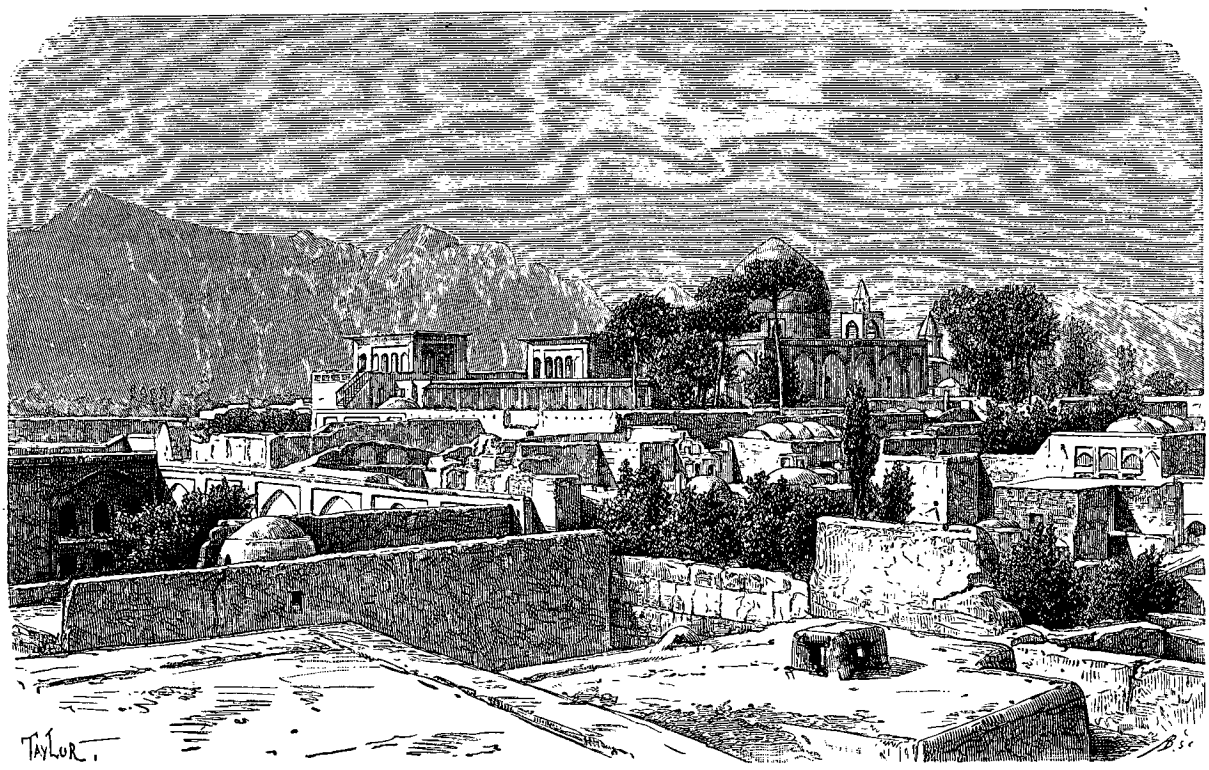
Les Persans, sans oser se l'avouer, ont si peu de confiance dans la vertu de leurs femmes, que la constatation de la ressemblance entre père et fils est un compliment délicat toujours reçu avec le plus grand plaisir.

Marcel, très touché des bonnes paroles du marchand de tapis, s'est confondu en remerciements.

Jane DIEULAFOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panorama de Djoulfa (voy. p. 146). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE,

PAR MADAME JANE DIEULAFOY[1],

OFFICIER D'ACADÉMIE.

1881-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies exécutées par Mme Dieulafoy ou des croquis de M. Dieulafoy.

XVI

Les jardins de l'évêché. — Le clergé grégorien. — L'andéroun d'Hadji Houssein. — Souvenirs de voyage d'une Persane à Moscou. La tour à signaux. — Lettre du chah Zadeh Zeleh Sultan.

4 septembre. — « Aïe! aïe! la! la! Assez! pardon! père, je ne recommencerai plus. Aïe! aïe! » hurle notre ami Katchick en recevant sur la plante des pieds quelques légers coups de gaule.

Le mauvais drôle s'est permis de goûter à un *pichkiach* que l'évêque arménien nous a envoyé par l'entremise d'un de ses vicaires, chargé de nous rappeler également que Sa Grandeur nous attendait ce soir à dîner dans son jardin des bords du Zendè Roud. Le cadeau épiscopal ne se composait que de six pêches, mais elles étaient assez grosses pour remplir à elles seules une grande corbeille d'osier. Les fruits les plus parfumés des jardins d'Europe ne sauraient rappeler, même de loin, la chair à la fois ferme et fondante, la peau fine et la saveur musquée des pêches d'Ispahan. J'excuse en les admirant la gourmandise de Katchick; sa grâce obtenue, le gamin se relève et se sauve en courant.

« La plante de tes pieds n'est-elle pas endolorie?

— Pas le moins du monde; elle est dure comme une semelle de cuir, mais je crie de toutes mes forces pour apitoyer bien vite le père. »

Exacts au rendez-vous, nous franchissons, trois heures avant le coucher du soleil, l'enceinte de terre bâtie autour des jardins de l'évêché. Sa Grandeur ne tarde pas à arriver, montée sur un superbe cheval noir et suivie de ses vicaires qui caracolent derrière elle. C'est évidemment ainsi que voyageaient autrefois en France les plus grands dignitaires de l'Église.

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 1, 17, 33, 49 et 65; t. XLVI, p. 81, 97, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Non loin de la porte d'entrée s'étend une esplanade couverte d'un dôme de verdure. Sous cet épais ombrage s'abrite une citerne alimentée par les eaux du Zendè Roud. La roue d'une grossière machine élévatoire tourne en gémissant sur son arbre de couche et vient déverser, à la tête des rigoles d'irrigation, l'eau contenue dans les godets de bois dont elle est entourée. Quatre superbes bœufs attelés à un manège mettent en mouvement cet appareil aussi bruyant que primitif. Les élèves de l'évêché, grâce à leur grande taille et à leur belle conformation, dues probablement à l'abondance et à la qualité de la nourriture qui leur est donnée, diffèrent des bêtes de labour, petites, maigres, mal faites, et dont la chair coriace est si mauvaise au goût que les pauvres gens peuvent seuls se décider à la consommer.

Le bouvier, en me vantant la vaillance et la douceur des animaux confiés à ses soins et en me faisant admirer leur poil brillant, ne se doute point, le malheureux, des instincts carnassiers et des idées criminelles qui, je l'avoue à ma honte, se réveillent en moi. Depuis plus d'une demi-année nous n'avons pas été régalés du moindre bifteck! En revenant en France, j'en fais le serment, je ne mangerai de six mois ni pré-salé, ni côtelette nature. Pour donner un autre cours à des pensées d'autant plus malséantes qu'elles se présentent à mon esprit au moment où le mouton va essayer de se déguiser sous huit ou dix formes différentes pour tenter mon appétit, je m'enfonce sous les ombrages du verger. Le sol, merveilleusement fécond, est couvert de trois étages de verdure; des platanes et des peupliers dominent de leurs cimes élancées figuiers, pêchers, grenadiers et cognassiers, chargés eux-mêmes de fruits si doux qu'on les mange comme des pommes; les branches de ces arbres s'affaissent sous le poids de la récolte et touchent presque la terre couverte de légumes auxquels l'ombre est nécessaire.

Mahomet a dû rêver de l'éden de Djoulfa en décrivant son paradis.

Nous sortons du jardin à la voix du pasteur et montons sur la terrasse d'un pavillon placé à l'entrée de la grande allée. De ce point culminant le regard s'étend au loin dans toutes les directions, et il suffit d'évoluer lentement sur soi-même pour voir se développer, comme dans un gigantesque panorama, au nord-est, la ville musulmane signalée par ses coupoles d'émail bleu; à l'est, le fleuve s'écoulant sous les nombreuses arches des ponts Allah Verdy Khan et Mamnoun; plus bas, les toits coniques du couvent des derviches et le minaret de Chéristan élevé dans le plus vieux quartier de la ville, l'antique Djeï; au sud, Djoulfa avec ses terrasses entrecoupées de coupoles et de jardins se détachant sur un fond de montagnes violacées; enfin, à l'ouest et au nord-ouest, la fertile plaine de Coladoun formant au loin une immense tache verte.

A la nuit, les invités arrivent en troupe. Ce sont les plus dévots personnages de Djoulfa, les conseils et les appuis de l'évêque, tous gens probablement savants et diserts, mais timides et réservés en présence de leur pasteur.

On prélude au repas en buvant du thé, boisson considérée comme un apéritif, puis, à neuf heures du soir, chacun prend place à table. Les convives, gratifiés de fourchettes, de cuillères et de couteaux, regardent avec une méfiance non dissimulée ces instruments de torture, et prennent, à leur aspect, une figure si déconcertée que je regrette de n'avoir pas le courage de m'affranchir des absurdes préjugés qui me défendent de plonger mes doigts dans les plats, tant je rends malheureux les pauvres gens invités, ou plutôt condamnés à dîner en ma compagnie.

Le menu ressemble beaucoup à celui du festin servi à la noce arménienne; seulement, les convives étant moins nombreux, les plats sont plus soignés et les mets plus variés. Le vin noir de Kitchmich est surtout exquis. Il provient d'un vignoble planté à l'extrémité du jardin.

Les Arméniens entendent aussi bien la culture de la vigne que la fabrication du vin. Ils font grimper les ceps le long de treillages formant des tonnelles plates, étendent les sarments sur des claies assez larges pour laisser passer la grappe au moment de sa formation, et lui permettent ainsi de se développer tout à l'aise à l'intérieur de la tonnelle. Le raisin abrité des rayons du soleil par les feuilles demeurées au-dessus du clayonnage, et maintenu à une assez grande distance du sol pour n'être point brûlé par la chaleur rayonnante, atteint parfois jusqu'à quarante centimètres de longueur; son grain est gros, couvert d'une peau fine et clairsemé sur la grappe. Il m'a semblé, quand j'ai goûté pour la première fois à ce fruit exquis, me retrouver encore dans les huertas de Murcie ou de Malaga. Avant de couper le raisin, les Arméniens attendent qu'il soit arrivé à complète maturité; les vendanges faites, le fruit est égrappé, foulé et mis à fermenter; après la décuvaison, on fait cuire le vin afin qu'il puisse traverser sans danger les fortes chaleurs de l'été, puis on le mélange à des matières destinées à le rendre plus excitant, la meilleure de toutes les boissons au goût des Persans étant celle qui amène le plus rapidement le buveur à un état d'ivresse agréable.

Au dessert, l'évêque prend la parole en arménien et prie l'un des convives de nous traduire ses paroles en langue persane.

« Je suis heureux, dit-il, de réunir autour de moi les chefs des principales familles de Djoulfa et de les mettre à même de témoigner leur sympathie aux hôtes que le ciel m'a envoyés, aux enfants de cette fière nation qui depuis tant de siècles est la protectrice et l'ange tutélaire des chrétiens d'Orient. La France n'oubliera pas les saintes traditions de son passé, ajoute-t-il, et toujours les opprimés tourneront vers elle leurs regards suppliants. »

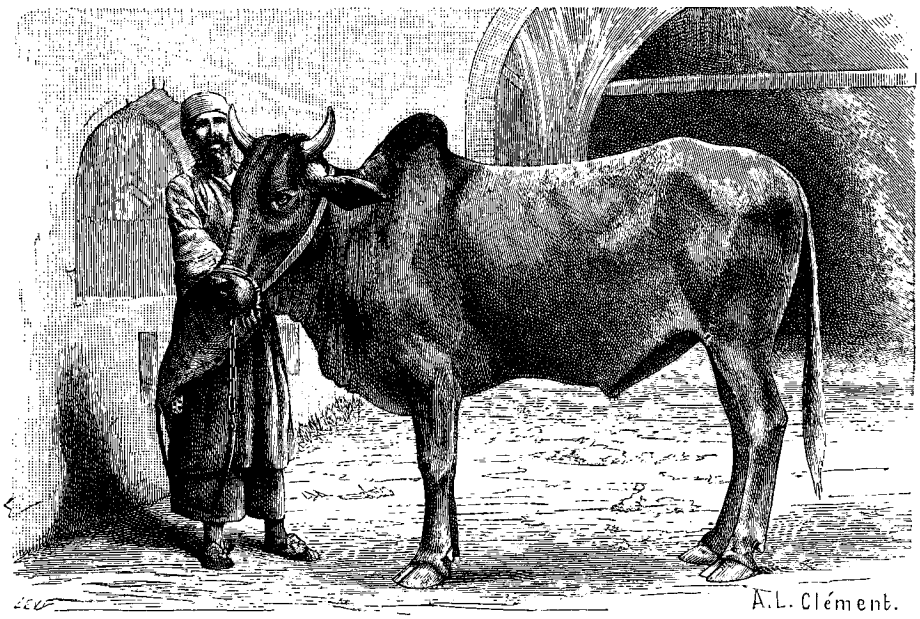
Comment, perdus en pleine Asie, ne serions-nous pas émus en entendant parler ainsi avec respect et confiance de la patrie lointaine?

Ces quelques mots pleins de mansuétude ont d'ail-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs une portée réelle; quoique forcé par la tradition de résider à Djoulfa, le prélat qui nous reçoit à sa table n'occupe pas seulement le principal siège épiscopal de Perse, mais se trouve, comme primat des Indes, le chef hiérarchique et le représentant de tous les chrétiens schismatiques établis dans ces contrées. Les revenus de son siège sont même dus en partie à la générosité des Arméniens installés à Bombay ou à Bénarès, car, à part le produit de ses jardins et de quelques terres disséminées autour de Djoulfa, l'évêché ne peut guère compter sur les secours des Iraniens, trop pauvres pour offrir à leur pasteur autre chose que les prémisses de leurs récoltes.

Les fonds provenant des Indes sont considérables, mais la manière dont ils sont recueillis est tout au moins singulière. L'évêque de Djoulfa dispose à son gré des cures de ces pays, et donne les mieux rétribuées aux prêtres assez riches pour lui offrir en échange de leur nomination un cautionnement destiné à garantir la redevance qu'ils s'engagent à lui payer annuellement. Réunir à l'avance les fonds nécessaires à l'obtention d'une cure à gros bénéfices est la grande préoccupation des membres du clergé subalterne : il n'y a pas de trafic ou de commerce clandestin auxquels les prêtres ne se livrent pour satisfaire les exigences pécuniaires de leur chef hiérarchique. Les abus les plus criants résultent de ces détestables agissements, mais on ne saurait juger avec trop d'indulgence le pasteur quand on connaît le troupeau. Si les prélats ne prenaient la précaution d'exiger un cautionnement avant de nommer les curés, les membres du bas clergé, sortis généralement des classes les plus infimes de la société, privés d'une instruction assez solide pour suppléer à l'éducation première, dépourvus d'idées très nettes sur



Un bœuf de l'évêché. — Dessin de L. Clément, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

la valeur d'une parole donnée et ne voyant guère dans le sacerdoce qu'un état lucratif, s'empresseraient, une fois nommés, de manquer à leurs promesses.

Ces conventions sont entachées de simonie; néanmoins les grégoriens ne paraissent pas les considérer comme illicites et les concluent du haut en bas de la hiérarchie ecclésiastique. Le patriarche d'Echmyazin, chef reconnu de l'Église schismatique, exige tout le premier, des évêques nommés par lui, des cadeaux proportionnels à la dotation de leurs sièges épiscopaux, et ne saurait trouver mauvais que ceux-ci, à leur tour, aient recours à des procédés analogues vis-à-vis des simples prêtres; d'autant que les prélats, se trouvant dans l'impossibilité de se livrer aux entreprises cupides qui enrichissent les fidèles, sont obligés de pressurer le bas clergé pour réunir les fonds promis à Echmyazin, subvenir aux frais du culte et pourvoir à leur entretien personnel, à celui des bâtiments de l'évêché, des écoles et des établissements de bienfaisance.

Le marchandage des offices religieux n'empêche pas d'ailleurs les prêtres de professer pour leur pasteur le plus profond respect; et ils songent même si peu à murmurer contre des demandes d'argent publiquement avouées, que le curé de la cathédrale de Djoulfa, désireux d'être promu à une cure des Indes, est venu prier le P. Pascal de répondre pour lui auprès de l'évêque. L'idée était tout au moins originale, et naturellement le Père a refusé d'intervenir dans une affaire où son immixtion aurait pu être considérée comme un empiètement indiscret dans les affaires des grégoriens. Il doit se montrer d'autant plus prudent que, jusqu'à ces dernières années, l'église schismatique et l'église romaine de Djoulfa ont été des rivales acharnées.

A onze heures, le P. Pascal se lève, transmet nos remerciements à l'évêque et le prie de venir à son tour dîner au couvent, où il veut réunir en notre honneur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Européens et les catholiques les plus fervents de Djoulfa. L'invitation est acceptée avec bonté et l'on donne l'ordre d'allumer les *fanous* destinés à éclairer la route.

Guidés par le sacristain, huit ou dix domestiques s'emparent de ces immenses lanternes et forment, en s'avançant sous les tonnelles de verdure et les branches des cognassiers chargés de fruits dorés, un cortège des plus pittoresques. Sur un signe de l'évêque, nous nous plaçons auprès de lui comme les gens les plus respectables de la bande, tandis que les autres invités traînent leurs babouches au-devant de nous et soulèvent un nuage de poussière que nous sommes obligés de dévorer consciencieusement afin de garder le rang auquel nous avons droit.

Sacristain arménien. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

De retour au couvent, j'adresse au P. Pascal d'amers reproches au sujet de la prodigalité dont il veut se rendre coupable en essayant de lutter d'amabilité avec l'évêque, lui qui n'a pas à sa disposition les revenus des cures des Indes.

« Ne vous mettez point en peine, me répond-il. D'abord nous tuerons la gazelle : elle brise mes fleurs, broute mes treilles et ne se montre nullement touchée de mes soins; elle a été jugée et condamnée à mort. Les fruits, les melons, les légumes proviendront de l'ancien enclos des Jésuites attribué à mon couvent à défaut d'autre possesseur; mes paroissiens m'enverront aussi quelques pich-kiach de volailles ou de moutons; enfin on m'a fait dire hier d'aller toucher une partie de la pension annuelle de deux mille cinq cents francs que le prince Zeleh Sultan m'alloue généreusement. Je suis, vous le voyez, dans une situation prospère et puis me permettre de vous fêter et de témoigner devant tous mes fidèles paroissiens du plaisir que j'ai à vous recevoir. Vous irez seuls demain à Ispahan; en votre absence, je ferai toutes mes invitations. »

5 septembre. — Marcel est resté au couvent afin de remettre au courrier de Téhéran le projet de restauration du barrage de Saveh que le docteur Tolosan veut bien se charger de présenter directement au roi. L'accomplissement de la mission confiée à mon mari a été pour lui l'occasion de grandes fatigues; non seulement il a été obligé de se détourner de sa route et de faire un voyage très pénible, mais encore il a dû exécuter lui-même tous les lavis et les dessins.

Ma présence étant inutile à Djoulfa, je me suis rendue chez Mme Youssouf et l'ai priée de tenir la promesse qu'elle m'avait faite de me présenter à sa belle amie, la femme d'Hadji Houssein.

J'aurais été très fière de servir de cavalier à mon aimable guide; mais comme il est interdit à une femme de pénétrer dans Ispahan sans avoir couvert son visage du voile épais porté dans les villes par toutes les Persanes, et qu'il serait extrêmement dangereux pour Mme Youssouf de cheminer en costume musulman à côté d'un Farangui, je me suis bornée à assister au départ de la charmante khanoum. Elle est montée à califourchon sur un superbe cheval noir, présent vraiment royal du chah Zadeh; puis, suivie de deux servantes, elle a vigoureusement enlevé sa monture au galop de chasse sans se préoccuper du labyrinthe tortueux des rues étroites de Djoulfa, et s'est bientôt perdue dans un nuage de poussière. Je ne puis m'empêcher de remarquer, à son sujet, combien le costume persan, si disgracieux au premier abord, sied à une jolie femme, et combien le large pantalon porté hors des maisons doit être pratique pour monter à cheval et marcher dans la poussière ou dans la boue.

Une demi-heure après le départ de Mme Youssouf, j'ai à mon tour quitté Djoulfa, accompagnée des plus fidèles serviteurs du couvent.

Hadji Houssein m'attendait dans le talar de son biroun et avait éloigné par discrétion ses clients habituels; deux ou trois personnes à peine se trouvaient dans la cour de sa maison quand il m'a introduite dans l'andéroun sans me demander compte de ma ressemblance avec Marcel.

Sa femme mérite la réputation de beauté dont elle jouit unanimement dans les andérouns d'Ispahan. On voit à sa toilette sommaire qu'elle a vécu à la cour. Est-ce à la chaleur ou à la coquetterie qu'il faut attribuer la suppression d'une chemisette de gaze destinée à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voiler légèrement le buste des femmes persanes? Je ne saurais le décider, mais j'envierais la bonne fortune d'un peintre ou d'un sculpteur qui serait assez heureux pour faire poser devant lui un pareil modèle. A mon point de vue particulier, j'ai été surtout frappée de la vivacité d'esprit de Ziba Khanoum, de la gaieté de son caractère, des expressions choisies dont elle se sert en causant et de l'aisance de ses gestes empreints d'une certaine noblesse. Elle se plaît à nous parler du temps heureux où elle vivait auprès du roi. Les voyages du Chah en Europe lui ont laissé une impression d'autant plus vive qu'elle fut désignée avec quelques dames du palais pour accompagner les deux favorites que Nasr ed Din emmena avec lui jusqu'en Russie, mais qu'il fut obligé de renvoyer en Perse à son départ de Moscou.

« Le Chah eut un vif chagrin, me dit-elle, quand il monta sur le navire qui devait le transporter à Bacou. Toutes les femmes de l'andéroun l'avaient accompagné jusqu'au port d'embarquement; au moment où l'on donna l'ordre de lever l'ancre, les abandonnées pous-

Mme Youssouf. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

sèrent de tels gémissements et se livrèrent à un tel désespoir que le souverain, ému de leurs démonstrations de douleur, eut un instant la pensée de renoncer à son voyage et donna l'ordre de le ramener à terre. Il n'aurait jamais quitté ses États si le docteur Tolosan et plusieurs personnes de sa suite ne lui avaient représenté combien l'Europe et la Perse même seraient défavorablement impressionnées en apprenant que le roi des rois s'était laissé attendrir par les pleurs de quelques femmes et s'était montré assez faible pour contremander un voyage déjà commencé et annoncé solennellement à toutes les puissances.

— Comment avez-vous trouvé la Russie? dis-je à la belle khanoum.

— Je ne connais pas ce pays. A partir du moment où le bateau s'éloigna du rivage, nous demeurâmes, mes compagnes et moi, enfermées dans les cabines sans air; plus tard, on nous fit entrer dans des voitures de chemin de fer dont les stores étaient soigneusement baissés. Enfin, à notre arrivée à Moscou, nous fûmes enfermées dans des chambres closes, d'où les eunuques de Sa Majesté ne nous laissèrent jamais sortir. Le Chah, très occupé par les splendides réceptions données en son honneur, ne pouvait, comme à Téhéran, passer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses soirées auprès de ses femmes. Elles étaient très attristées de leur solitude et de leur reclusion, quand le roi, frappé des difficultés qu'on avait déjà dû vaincre pour nous faire arriver jusqu'à Moscou sous notre costume persan et comprenant combien il serait malaisé, en pays infidèle, de faire voyager des femmes en les préservant de toute souillure, se décida à nous renvoyer sur la terre bénie de l'Iran. Malgré les regrets qu'éprouvèrent les khanoums au moment de le quitter, elles obéirent à ses ordres avec plaisir, car depuis deux mois elles n'avaient guère vu ni la lumière du soleil, ni un coin du ciel bleu. Nasr ed Din Chah était d'ailleurs ravi de son voyage : il recevait partout l'accueil le plus respectueux, des fêtes superbes lui étaient offertes, et dans les grandes villes on rassemblait des troupes magnifiquement habillées pour les lui faire passer en revue.

« La première fois qu'il assista à une de ces grandes manœuvres militaires, il ne put réprimer son émotion et sa jalousie à la vue des beaux uniformes et de l'excellente tenue des soldats russes. De retour au palais, il se montra fort courroucé contre le spasalar (généralissime des armées persanes).

« Que fais-tu, lui dit-il, de tout l'argent que je te « donne pour habiller mes troupes? Le Tsar aurait-il « des serviteurs intègres et moi des esclaves dignes de « mourir sous le bâton? »

« En entendant de la pièce voisine la voix vibrante de Sa Majesté, nous nous mîmes à trembler pour la vie du spasalar; mais ce grand ministre, dont personne ne soupçonnait alors les détournements, répondit avec une telle présence d'esprit que la fureur de son maître disparut comme les gelées d'hiver aux premiers rayons du soleil.

« Votre Majesté ne sait-elle donc pas que, en l'hon« neur du passage du successeur de Djemchid et de « Kosroès, le Tsar a fait habiller à neuf son armée tout « entière? »

— Quelle impression Sa Majesté a-t-elle rapportée des différents pays d'Europe visités par elle?

— Nasr ed Din Chah aime beaucoup le Faranguistan (nom persan de l'Europe). Il a vu à ses pieds les plus grands rois et les plus puissantes princesses du monde chrétien; il a admiré des danseuses étonnamment agiles et des femmes belles et élégantes, mais rien ne lui a paru comparable à son pays natal.

« A son retour d'Europe, il vint, après avoir débarqué, se reposer le soir dans le talar d'un pavillon bâti sur les rives de la mer Caspienne et s'écria, saisi d'une émotion subite en prenant à témoin ses compagnons de voyage :

« Regardez ce paysage, cette eau, ce soleil, et dites« moi s'il en est un parmi vous qui ait vu un pays « plus beau que la Perse? »

« Le Chah parle cependant avec plaisir de son passage dans les grandes capitales du Faranguistan; afin de conserver un souvenir durable de ses voyages, il a fait exécuter une grande boule d'or sur laquelle on a tracé avec des perles fines, des rubis, des saphirs et des émeraudes détachées des couronnes de ses ancêtres ou de ses prédécesseurs, les mers, les montagnes, les vallées et les villes des pays qu'il a parcourus. Les plus beaux diamants du trésor signalent l'emplacement des grandes capitales.

— Avez-vous vu cette mappemonde, Khanoum?

— Certainement; elle est quelquefois déposée chez Anizeh doowlet, qui a durement reproché au roi d'avoir fait un aussi mauvais usage des pierreries dont elle connaissait la valeur.

— Il est en effet regrettable que Sa Majesté ait détruit des joyaux historiques.

— C'était bien là le dernier des soucis d'Anizeh doowlet! elle eût seulement préféré que le roi les lui eût donnés!

— Vous a-t-elle parlé de l'origine de ces trésors?

— La plupart, prétend-elle, ont été rapportées des Indes après les conquêtes de Nadir Chah. A la mort de ce prince, elles furent remises à Mohammet-Agha, le fondateur de la dynastie kadjar. Seul Chah Rok, le souverain dépossédé, refusa de livrer les richesses qu'il réservait à ses enfants, à défaut de la couronne. Bien que privé de la vue, il sut assez bien cacher ses pierres précieuses pour dérouter les espions du nouveau roi et jura par les serments les plus solennels qu'il n'avait en sa possession aucun joyau de valeur.

« Chercher à soustraire au terrible Mohammet-Agha des trésors considérés par lui comme propriété royale, c'était s'exposer aux plus grands dangers. L'infortuné Chah Rok supporta d'abord avec un courage surprenant chez un vieillard les tortures les plus douloureuses; vaincu par la souffrance, il se décida à faire connaître la cachette de quelques pierreries dissimulées par lui, soit dans des puits, soit dans les fondations des murs du palais, et découvrit enfin le lieu où il avait caché le rubis extraordinaire, placé autrefois sur la couronne du dernier prince de la race de Timour (Aurengzeb), au moment où il sentit tomber sur sa tête, entourée d'un bourrelet de plâtre, du plomb en fusion versé goutte à goutte.

« Mohammet-Agha témoigna la joie la plus vive en retrouvant ce précieux rubis et donna l'ordre de mettre fin au supplice du vieillard; il était trop tard : Chah Rok mourut au bout de peu de jours victime de son avarice.

« L'inestimable joyau qui lui coûta la vie est placé sur la sphère terrestre de Nasr ed Din Chah, non loin d'un diamant magnifique pris sur Ashraf, le dernier roi afghan de la Perse, et envoyé avec la tête de ce prince à Chah Tamasp par un chef de tribu du Béloutchistan. Le rubis de Chah Rok rappelle au roi que le Damavend est la plus haute montagne du monde, et le brillant d'Ashraf que Téhéran l'emporte en beauté sur toutes les capitales. »

Essayer de réformer l'instruction géographique d'une femme persane serait plus difficile que d'expliquer la géométrie à un khater (mulet); je détourne donc la conversation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

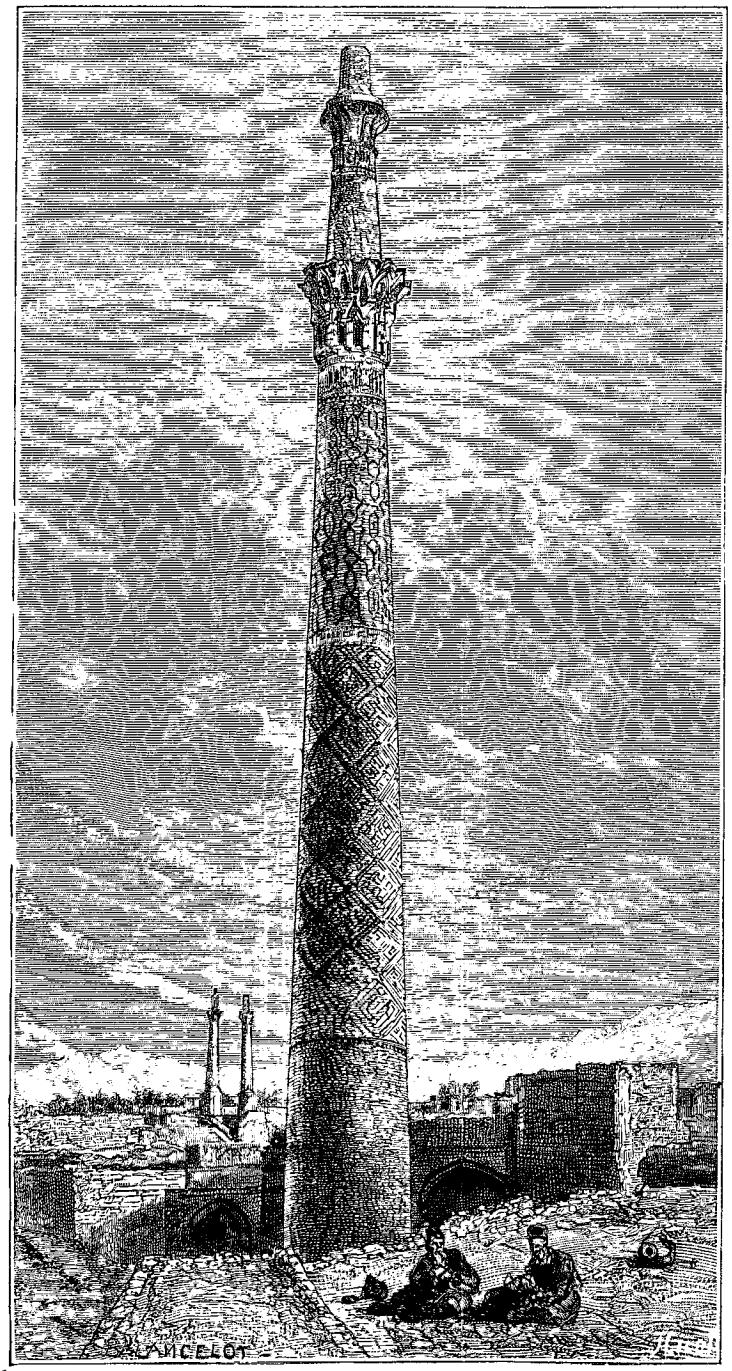
Portrait de Ziba Khanoum. — Dessin de É. Bayard, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Comment, belle comme vous l'êtes, avez-vous quitté la cour de Téhéran?

— Nasr ed Din Chah, pour témoigner à l'agha une estime méritée par de nombreux et signalés services, m'a donnée à lui en mariage. Je ne saurais me plaindre de mon sort, car Hadji Houssein est bon, m'aime tendrement et n'a pas d'autre épouse légitime que moi; mais je ne puis m'empêcher de regretter, souvent avec amertume, de ne plus prendre part aux grands voyages entrepris par l'andéroun pour suivre pendant l'été les déplacements du camp royal, et de ne plus assister aux fêtes du No rouz ou aux belles représentations religieuses données au palais pendant le mois de Moharrem en souvenir des martyrs de notre foi. »

Sur ces paroles, Ziba Khanoum se lève et m'invite à visiter sa maison. La cour, plantée de beaux arbres, est rafraîchie par de nombreux jets d'eau qui envoient une poussière humide jusque dans le talar; des rosiers couverts de fleurs, des jasmins blancs et jaunes embaument l'air et mêlent leurs parfums pénétrants à celui des eaux de senteur répandues sur les tapis. L'habitation est couverte d'une terrasse entourée de murs construits en briques séparées les unes des autres par des joints verticaux assez larges pour permettre de voir ce qui se passe à l'extérieur sans risquer d'être aperçu par des voisins indiscrets. A travers les intervalles réguliers ménagés dans la maçonnerie, apparaît une belle tour à signaux élevée sous la domination mogole. Elle est revêtue d'une mosaïque de briques et de larges inscriptions. Un escalier tournant, encore en parfait état de conservation, permet, paraît-il, d'accéder jusqu'au sommet de l'édifice, élevé de cinquante-deux mètres au-dessus du sol, mais une porte, placée devant le premier palier, empêche les curieux d'atteindre la plate-forme et de regarder de ce point culminant dans les cours intérieures des maisons où les femmes vont et viennent dévoilées.



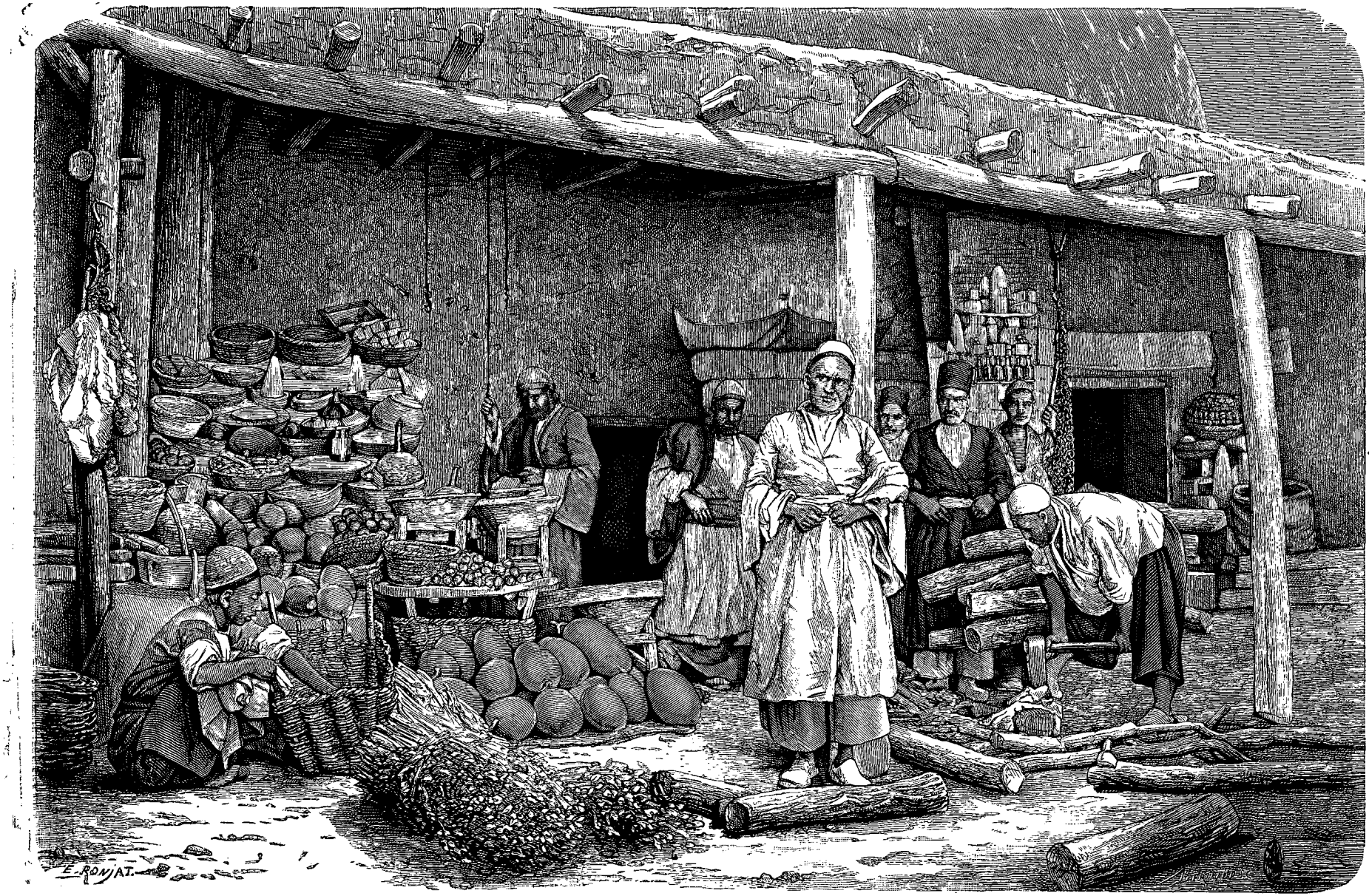
Tour à signaux à Ispahan. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

Avant de rentrer à Djoulfa, Mme Youssouf m'engage à voir l'entrepôt des tapis situé dans le biroun.

Ces farchs (tapis), spécialement fabriqués à Farahan pour l'exportation, sont couverts de dessins jaunes, bleus et rouges aux tons heurtés et criards. En examinant les nouveaux produits de l'industrie persane, on ne peut que regretter les anciens tapis tissés dans les tribus avec des laines dont les teintes harmonieuses ne fanent jamais. Aujourd'hui, les Persans, après avoir reconnu les inconvénients des couleurs à base d'aniline employées dans les fabriques de Farahan, ont à peu près renoncé à acheter les tapis de cette région, et envoient leurs commandes dans le Fars, où la civilisation n'a pas encore fait abandonner les teintures naturelles si belles et si durables.

A mon retour au couvent, je trouve Marcel, le P. Pascal et Mirza Taghuy Khan réunis dans le parloir. Ce dernier vient nous communiquer la réponse de Zeleh Sultan à notre lettre; elle est arrivée escortée par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bazar à Djoulfa (voy. p. 154). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux courriers, l'un chargé de la porter, l'autre de s'assurer qu'elle sera exactement remise à nos *excellences*. Le prince nous assure de ses bons sentiments et témoigne aux gentilshommes français, dont le renom est parvenu jusqu'à lui depuis leur entrée en Perse, le plaisir qu'il aurait à les recevoir à Boroudjerd, où il campera encore quelques jours. La missive, d'ailleurs fort gracieusement tournée, invite le sous-gouverneur d'Ispahan à nous traiter avec les plus grands égards, et à s'entendre avec le mouchteid et l'imam Djouma afin que nous puissions pénétrer, sans péril pour notre vie, dans tous les édifices religieux.

Le prince ordonne encore d'expédier aux hakems des provinces du Sud les instructions les plus sévères et de leur enjoindre de faire tous leurs efforts pour faciliter notre voyage, soit que nous désirions suivre, en quittant Chiraz, la voie directe de Bouchyr, ou celle de Firouzabad. Zeleh Sultan pousse même la prévoyance jusqu'à prévenir les gouverneurs qu'ils auront à venir lui rendre compte de leur conduite s'il nous arrive quelque accident. Quant aux simples mortels assez audacieux pour nous offenser, ils devront, sur la seule vue du firman, recevoir à notre demande double ration de coups de bâton. Le sud de la Perse, si j'en juge d'après les précautions prises pour sauvegarder nos précieuses existences, doit être encore plus difficile à parcourir qu'on ne nous l'avait dit.

Des expéditions de cette lettre sont déjà parvenues au sous-gouverneur, à l'imam Djouma et au mouchteid. Ce dernier a paru très blessé des termes du firman, mais il n'a pas osé soulever d'objection sérieuse; néanmoins, comme le clergé ispahanien a la prétention de suivre à la lettre les prescriptions religieuses et que la loi musulmane, pleine de tolérance, défend de laisser pénétrer les chrétiens dans les temples, il est nécessaire que les casuistes mettent à contribution toute leur science et découvrent un texte de nature à tirer les prêtres d'embarras. Le livre révélé et ses commentaires sont d'une interprétation trop facile pour que, sur l'ordre du prince, d'adroites recherches restent sans résultat.

En attendant la prochaine décision des théologiens, Mirza Taghuy Khan nous offre de faire demain une partie de campagne et de nous conduire à Coladoun, un des sites les plus charmants des environs d'Ispahan.

Un chemin très plat menant au village, le docteur veut absolument faire sortir en notre honneur les voitures de son maître, et nous donner le plaisir d'un voyage en carrosse au cœur de la Perse. Ces équipages, solides comme des prolonges d'artillerie, sont habitués à des exercices variés, mais on ne saurait cependant les faire passer à bras dans quelques quartiers étroits ou par trop ruinés de la ville, ou leur faire escalader avec la seule aide des chevaux l'entrée des ponts jetés sur le Zendè Roud. En conséquence, il est convenu que le Père, Marcel et moi nous nous rendrons à cheval jusqu'à Coladoun et qu'au retour les voitures ramèneront nos excellences sur les bords du fleuve.

XVII

Partie de campagne à Coladoun. — Les minarets tremblants. — Puits d'arrosage. — Culture autour d'Ispahan, tabac, coton. — Amendements donnés aux terres. — Colombiers de Coladoun. — Les voitures en Perse. — Retour à Djoulfa.

6 septembre. — On traverse, en sortant de Djoulfa, un bazar animé et largement approvisionné, bien que ses étalages ne puissent être comparés à ceux de la ville musulmane. Les denrées alimentaires y sont en majorité; bois à brûler, melons, pastèques, fruits secs et bougies encombrent tous les auvents sous lesquels s'abritent les vendeurs. Le quartier commerçant est fermé à son extrémité par une lourde porte de bois bardée de fer et munie de verrous gigantesques.

C'est par cette porte que les Afghans entrèrent dans Djoulfa. Deux inscriptions commémoratives incrustées dans le mur témoignent de ce fait. L'une est écrite en langue arménienne et l'autre en latin; cette dernière est due aux moines chrétiens, compagnons du P. Krusinski, qui furent autorisés à la placer en souvenir des services rendus par eux à la population pendant la période néfaste du siège d'Ispahan.

Au delà de l'enceinte s'étend une campagne ravissante. Sous un épais fouillis d'arbres se perdent une multitude de jolis villages et d'enclos entourés de murailles complètement dissimulées sous le chèvrefeuille en fleur et les rosiers sauvages. Par moments, la verdure s'éclaircit et laisse apparaître les ruines de petites mosquées encore recouvertes de charmantes mosaïques de faïence. Les voûtes sont écroulées depuis les désastres de l'invasion afghane; les paysans se sont trouvés trop pauvres pour les relever et s'en repentent amèrement aujourd'hui en voyant les regards impurs de deux infidèles souiller ces sanctuaires où l'on fait encore la prière. En continuant notre route à travers ce jardin enchanté, nous atteignons le village de Coladoun. Sur la place s'élève un imam zadeh surmonté de deux minarets très renommés malgré la simplicité de leur architecture.

Qui ne connaît en Perse, au moins de réputation, les célèbres minar djounboun (minarets tremblants)?

Nous entrons sans difficulté dans la cour grâce à la fierté qu'éprouvent les villageois à faire assister des Européens à un véritable miracle.

Une large baie ogivale donne accès dans une chapelle au milieu de laquelle se trouve un tombeau recouvert de haillons sordides déposés là en guise d'*ex-voto*.

De chaque côté de la baie s'élèvent les minarets; un gardien monte au sommet de l'un d'eux et secoue fortement avec ses mains les parois de la muraille. Sous cette pression souvent réitérée la tour oscille sur elle-même et transmet son mouvement à sa voisine.

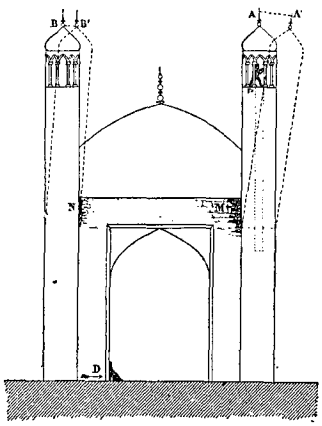
Quand l'action extérieure cesse, la construction reprend peu à peu sa position première.

En présence de ce phénomène vraiment étrange, les musulmans sans instruction ont crié au miracle, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont prétendu que le saint personnage enseveli dans le tombeau s'agitait et mettait par sa puissance l'édifice en mouvement ; les philosophes persans ont fait ouvrir le sarcophage et se sont assuré, de visu, de l'immobilité du mort. Le cas devenant très grave, les savants européens s'en sont mêlés et ont déclaré que les tours étaient construites à l'extrémité d'une pièce de bois horizontale posée en équilibre sur l'extrados de la voûte. L'explication n'est guère plausible, car, dans ce cas, le mouvement d'oscillation se compliquerait d'un mouvement de translation de haut en bas. Il n'est pas d'ailleurs de pièce de bois assez solide pour supporter sans le rompre un poids aussi considérable que celui des minarets.

En reconnaissant au premier coup d'œil l'âge d'une mosquée ou d'un monument, Marcel s'est fait depuis notre entrée en Perse une réputation d'oracle : nous ne sommes pas passés dans une grande ville, nous n'avons pas assisté à une seule réception, sans qu'on lui ait demandé d'expliquer les mouvements des minar djounboun. Il a refusé de se prononcer avant d'avoir vu ces édifices, mais il peut aujourd'hui faire connaître librement sa pensée, car si les chyas de la classe pauvre et les femmes persanes ont foi aux miracles, les gens instruits, à part leur confiance dans l'astrologie judiciaire, se montrent en revanche fort incrédules.



Minarets tremblants.

Après avoir examiné avec soin le monument, Marcel constate que les deux tours, d'ailleurs fort légèrement bâties, sont raidies par une pièce de bois noyée dans le giron de l'escalier. Chaque minaret étant suspendu sur une sorte de crapaudine peut décrire des oscillations de très faible amplitude autour de son axe vertical. Ces oscillations, perceptibles seulement au sommet, déterminent une série de chocs sur le tympan M N de la voussure, chocs qui se répercutent sur la tour B. Sous cette influence, le minaret B entre lui-même en mouvement, tandis que les maçonneries du tympan restent immobiles ; c'est, on le voit, l'application fortuite d'un théorème de mécanique élémentaire. L'amplitude des oscillations répercutées est d'ailleurs beaucoup plus faible que celles qui sont décrites par la tour A sur laquelle on agit directement.

Un fait nouveau tendrait à prouver l'exactitude de ce raisonnement : une personne placée en D à la base de l'arcature reçoit dans le dos, pendant toute la durée de l'expérience, des chocs semblables à ceux qu'elle percevrait si on ébranlait à coups de bélier la paroi extérieure de la muraille.

Ce phénomène ne se produirait pas si, au lieu d'osciller autour de leur axe, les tours étaient soumises à un mouvement de translation verticale.

Dans ce dernier cas, il n'y aurait pas seulement des fissures en M et en N, mais des lézardes horizontales, divisant en deux tronçons le fût cylindrique des minarets. Or, il est facile de vérifier que la maçonnerie n'est interrompue en aucun point.

Nous nous remettons en selle et, guidés par le P. Pascal, nous arrivons en moins d'un quart d'heure au palais de Coladoun, bâti au milieu de la plaine d'Ispahan, dans une situation charmante.

Des arbres touffus, des eaux vives, un beau tapis de verdure, n'est-ce pas la réalisation des rêves d'un Oriental? C'est ce que pensait sans doute en édifiant sa demeure le dernier propriétaire du palais obligé de quitter le pays, il y a deux ans à peine, pour se rendre en pèlerinage à la Mecque, sur un ordre du prince Zeleh Sultan.

Le roi et son fils exigent l'accomplissement de ce pieux devoir ordonné par le Coran toutes les fois qu'ils veulent se débarrasser d'un personnage gênant, soit par son influence, soit par une fortune hors de proportion avec les bénéfices licites ou illicites que tolèrent les habitudes très larges du pays.

Il est de tradition que les pèlerins partis sur l'ordre du souverain ne reviennent guère des lieux saints : les fatigues d'un long voyage servent toujours de prétexte, en ce cas, pour expliquer la mort inopinée de ces dévots malgré eux.

Le propriétaire de Coladoun n'a pas eu un sort exceptionnel : six mois après son départ, la nouvelle de son décès est arrivée à Ispahan. Allah ait pitié de son âme ! il est mort sur le chemin du salut. Mais que sont devenus ses héritiers naturels, ses femmes et ses enfants ?

Il ne serait pas délicat à moi d'interroger à ce sujet Mirza Taghuy Khan. Ce fidèle serviteur doit approuver toutes les actions de son maître ; il n'en est pas moins certain que la belle propriété du pèlerin appartient aujourd'hui au prince Zeleh Sultan.

Des fenêtres du talar la vue s'étend au loin sur une campagne fertile limitée à l'horizon par la chaîne de montagnes des Backtiaris. A nos pieds coulent à travers des plantations de tabac et de sorgho des ruisseaux d'où sortent à tout instant des tortues de grande taille.

Un profond réservoir placé au centre du jardin fournit l'eau nécessaire à l'arrosage des parterres et des vergers qui entourent Coladoun, tandis que les plantations de tabac et de coton sont irriguées avec des eaux sous-jacentes, au moyen d'engins des plus primitifs, analogues au chalouf dont se servent les Égyptiens pour amener l'eau du Nil au-dessus des berges du fleuve. Seulement, les Persans intelligents et pratiques attellent des animaux à leurs machines élévatoires au lieu de les manœuver à bras d'hommes.

Si les puits, percés au-dessus des kanots et généralement cachés sous les branches touffues des arbres, n'attirent pas le regard, le grincement des poulies décèle bruyamment leur présence.

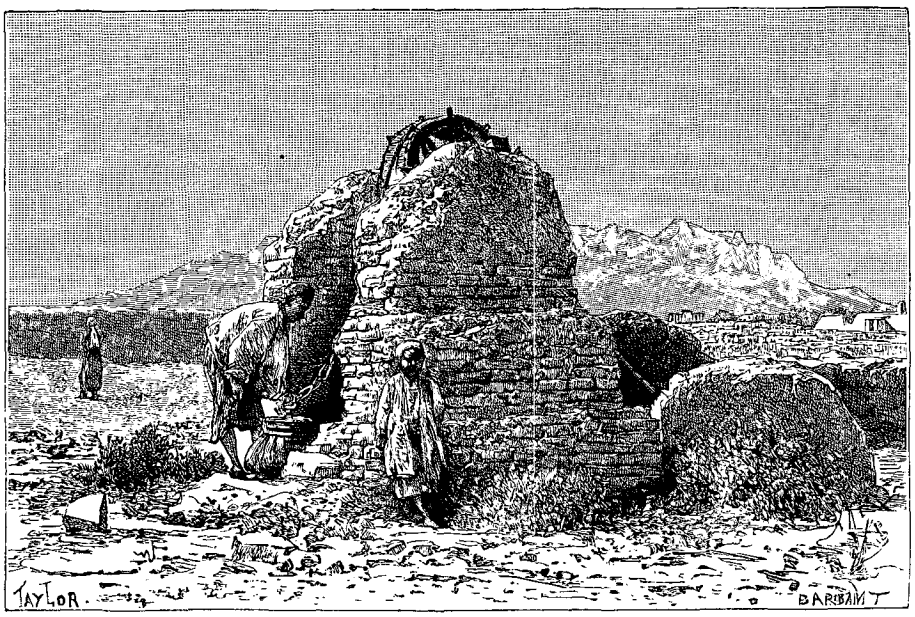
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux murailles de terre élevées de chaque côté de l'orifice supportent une barre de fer sur laquelle s'enfile un large cylindre de bois; la corde qui s'enroule tout autour de cette espèce de treuil soutient à l'une de ses extrémités une large poche de cuir, et par l'autre est attachée au collier d'un bœuf ou d'un cheval. Au devant des puits, un chemin en pente très rapide, construit entre deux murs de soutènement, sert de passage aux animaux attelés à la machine élévatoire. Quand le cheval ou le bœuf remonte la pente en se dirigeant vers l'orifice du puits, la poche de cuir descend dans l'eau et se remplit. Le conducteur fait alors retourner la bête, dont l'effort, ajouté à son propre poids, suffit pour élever le récipient; un homme le saisit, l'attire doucement à lui et déverse son contenu dans les rigoles d'irrigation. Les bœufs et les chevaux, habitués à descendre et à monter tous les jours ces chemins en pente, obéissent machinalement à leur conducteur et amènent rapidement une grande quantité d'eau à la surface du sol.

La couche liquide étant très rapprochée de terre, l'arrosage à Coladoun est peu pénible; les paysans en profitent pour faire produire à leurs champs jusqu'à trois récoltes chaque année.

Les cultures du coton et du tabac forment avec celle du pavot la grande richesse agricole de la plaine du Zendè Roud.

A part une irrigation soignée à défaut de laquelle la graine ne germerait même pas, le tabac, dont la tige s'élève à quatre-vingts centimètres de hauteur, vient à peu près sans travail et sans soin. Quand la plante a produit toutes ses feuilles, on les laisse sécher sur pied avant de les cueillir, puis on les divise en dix ou douze classes, s'étageant depuis la feuille fine et tendre



Puits d'arrosage à la descente. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

jusqu'au bois concassé mis par son prix modique à la portée de toutes les bourses.

Le tabac d'Ispahan est renommé pour ses qualités et l'emporte comme parfum sur celui de Chiraz, particulièrement réservé aux Constantinopolitains ou aux Syriens, qui le fument comme les Persans dans des kalyans ou des narghilehs.

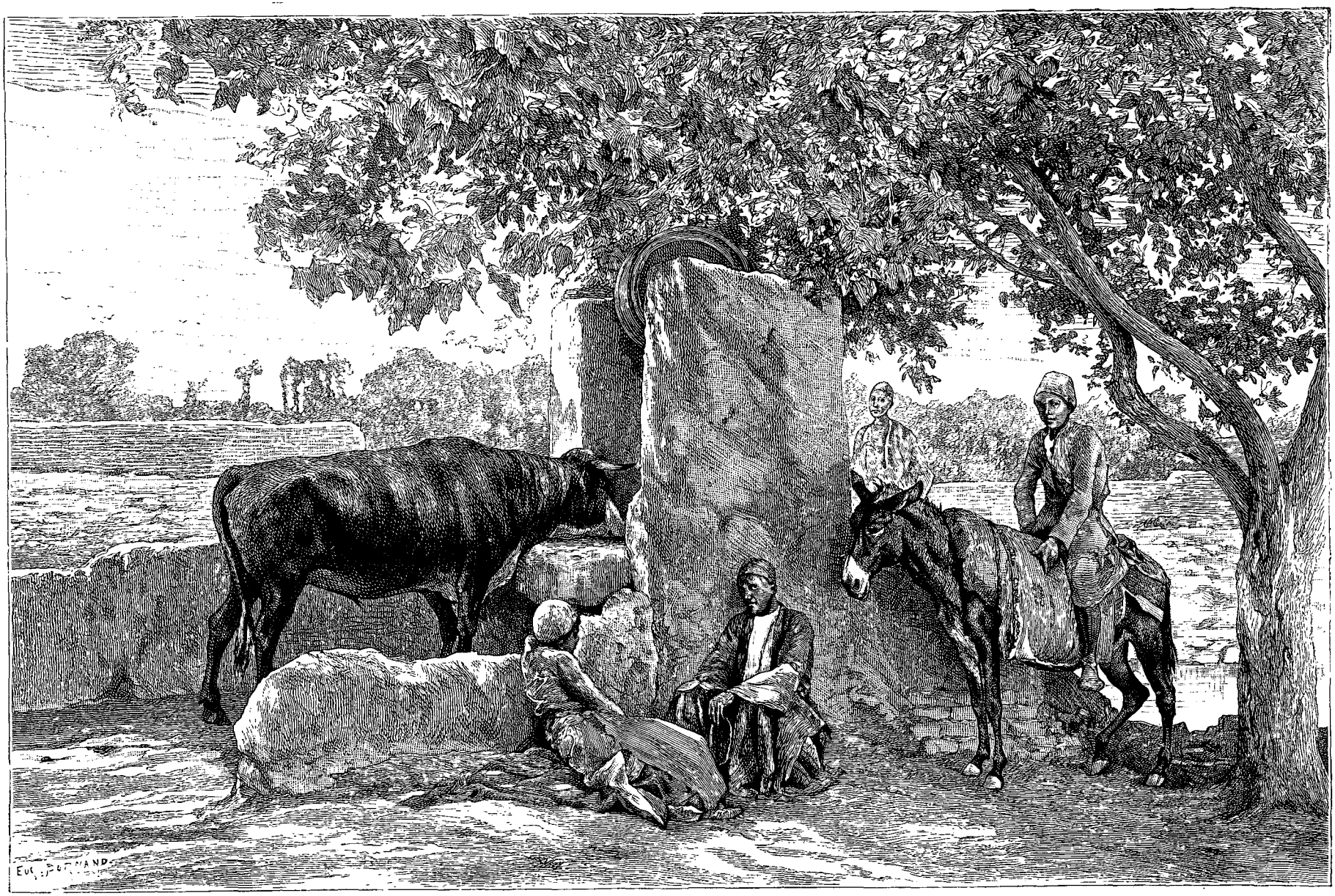
La culture du coton demande moins de chaleur que celle du tabac, et occupe par conséquent une grande étendue de terre dans les provinces du nord comme dans celles du centre de la Perse.

Au moment de la floraison, l'arbrisseau se couvre de fleurs jaunes, puis les pétales tombent et sont remplacés par une capsule rouge de la grosseur d'une petite noix. Cette enveloppe se décolore et se sèche tout à la fois; devenue boisée, elle éclate et laisse voir le coton blanc comme de la neige. Le vent ne tarderait pas à emporter ce fin duvet si, au moment opportun, une nuée de paysans ne cueillaient rapidement les capsules.

Après avoir enfermé le coton dans des greniers, il ne reste plus qu'à le débarrasser des matières étrangères, à l'emballer ensuite dans de vastes sacs de toile, pour l'expédier vers les ports d'embarquement, à destination de la France ou de l'Angleterre.

La culture de cette plante textile serait aussi rémunératrice que celle de l'opium ou du tabac, si cette matière était mise en œuvre dans le pays même de production. Malheureusement les négociants indigènes ne profitent même pas, en qualité d'intermédiaires, des bénéfices qu'entraînent les diverses transactions auxquelles le coton donne lieu, et se trouvent par la faute du gouvernement, vis-à-vis de quelques maisons européennes établies sur la grande voie de Téhéran à Bouchyr, dans un état de dépendance très nuisible au développement de l'industrie locale. Un exemple entre mille. Les marchandises importées ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Puits d'arrosage à la *montée*. — Dessin de Eug. Burnand, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exportées de Perse ne doivent être soumises qu'à un seul droit de douane évalué à cinq pour cent de la valeur vénale : telle est la fiction. En réalité, les convois sont arrêtés et visités non seulement à l'entrée et à la sortie du royaume, mais encore dans chaque ville. Il faut alors donner, pour dégager les marchandises, des pich-kiach aux gouverneurs, aux officiers de douane et aux nombreux serviteurs du palais, toujours plus âpres et plus difficiles à tromper que leurs maîtres, et dépenser en gratifications trois et quatre fois le montant de la taxe réglementaire ,suivant le bon plaisir et les exigences des gouverneurs des diverses provinces traversées par les caravanes.

Tout autre est la situation des Européens. Protégés par leurs consuls, ils payent à la douane la redevance légale et, cet unique impôt acquitté, ne rencontrent aucune nouvelle difficulté pour conduire leurs convois jusque dans leurs caravansérails.

Dans cette situation privilégiée, il leur est possible, tout en prélevant un bénéfice considérable, de donner leurs marchandises à un prix très inférieur à celui que demandent les négociants indigènes. Cet état de choses est à tous les points de vue fort regrettable.

Si l'irrigation est indispensable pour assurer la fertilité des terres, les amendements, habilement appropriés à chaque culture, ont aussi une importance capitale. Les Ispahaniens s'ingénient de toute manière à augmenter la quantité des fumiers, conservent, sans se préoccuper de leur origine, les matières fertilisantes, et recueillent même dans des fosses les plus primitives, simplement creusées à ciel ouvert au pied des murs extérieurs des maisons, celles qui sont élaborées par les habitants de chaque demeure. En été ces inodores dégagent des parfums peu agréables ; mais cet inconvénient est minime auprès de celui qu'offrent ces citernes pendant la saison pluvieuse ; bientôt remplies d'eau, elles débordent et entraînent dans les rues des courants fertilisateurs que les habitants cherchent à arrêter en élevant de petites digues.

O terre, mère nourricière, assise sur de solides fondements très antiques; toi qui nourris sur ton sol tout ce qui existe, fais-moi pardonner ces détails trop réalistes.

L'habitude de jeter dans les champs des engrais humains n'est pas nouvelle à Ispahan. Un géographe persan raconte avec bonhomie qu'un de ses riches compatriotes, très entendu en agriculture, traitait souvent chez lui de nombreux amis et ne leur demandait en échange de sa générosité que de s'égarer, avant de quitter sa demeure, dans les parties les plus retirées de son jardin. Le savant ajoute qu'un des convives ayant un jour franchi la limite de la maison de son hôte sans avoir tenu ses engagements, reçut de ce dernier les reproches les plus amers au sujet de sa coupable ingratitude. Cette singulière manière de favoriser l'agriculture n'étant pas à la portée de tous les cultivateurs, les propriétaires ruraux ont bâti tout autour de la ville ou des villages une multitude de superbes colombiers.

En arrivant à Ispahan, on serait très porté à croire que les habitants doivent se nourrir exclusivement de pigeons ; il n'en est rien pourtant : cet oiseau est aussi un invité auquel on ne demande que de pulluler et de rester le plus possible dans son nid, car la colombine mêlée avec les débris des maisons ruinées est l'amendement le mieux approprié à la culture du melon et de ces magnifiques pastèques (indevanehs) qui composent presque exclusivement la nourriture des habitants de l'Irak pendant l'été.

« Les gens d'Ispahan ne mangent que des ordures, » dit avec mépris un vieil auteur, sujet sans doute à des douleurs d'entrailles.

Les meilleurs melons ne viennent pourtant pas à force d'engrais. Les plus estimés poussent sur la limite du désert, dans des terres légèrement salées, et doivent leur délicieux parfum au terroir. Au dire des fins connaisseurs, on peut à peine une fois chaque trente ans cultiver le précieux cucurbitacé sur le même emplacement. C'est au moins dans ces conditions que sont récoltés les melons servis au Chah.

La grande chaleur commence à tomber ; en sortant des jardins, Mirza Taghuy Khan nous propose d'aller visiter une ancienne construction élevée sur une petite montagne située au centre de la vallée du Zendè Roud.

Sur le point culminant se trouve un belvédère cylindrique, recouvert autrefois d'une coupole et percé à sa base de huit ouvertures symétriquement disposées sur sa circonférence. On reconnaît à la forme des arcatures que cette construction a été restaurée à une époque relativement récente, mais on ne trouve à l'intérieur du pavillon ni une moulure, ni un profil permettant de fixer sûrement son âge. Au-dessous de l'édifice central s'étendent les ruines de maisons écroulées, et autour de ces habitations un mur bâti en briques carrées ayant quarante centimètres de côté sur douze centimètres d'épaisseur. Les lits de matériaux sont séparés par des couches de roseaux semblables à celles que l'on trouve dans les vieux monuments de la Babylonie.

L'origine et la destination de ces ruines sont mal connues des Ispahaniens, qui les désignent cependant sous le nom d'Atechka (autel du feu).

Il est possible que, dans des temps très reculés, des autels guèbres aient été élevés sur la montagne, mais leur présence en ce lieu n'expliquerait pas celle des épaisses murailles de terre bâties sur la cime du pic, les adorateurs du soleil n'ayant jamais construit de temple et ayant toujours, au dire d'Hérodote, entretenu le feu sacré en plein air. Il semble plutôt résulter de l'étude attentive des ruines de l'Atechka que les plus anciennes constructions sont les débris d'une forteresse sassanide destinée à défendre le cours du Zendè Roud ou à permettre au gouverneur de Djeï de se retirer en temps de guerre dans une place à peu près inexpugnable.

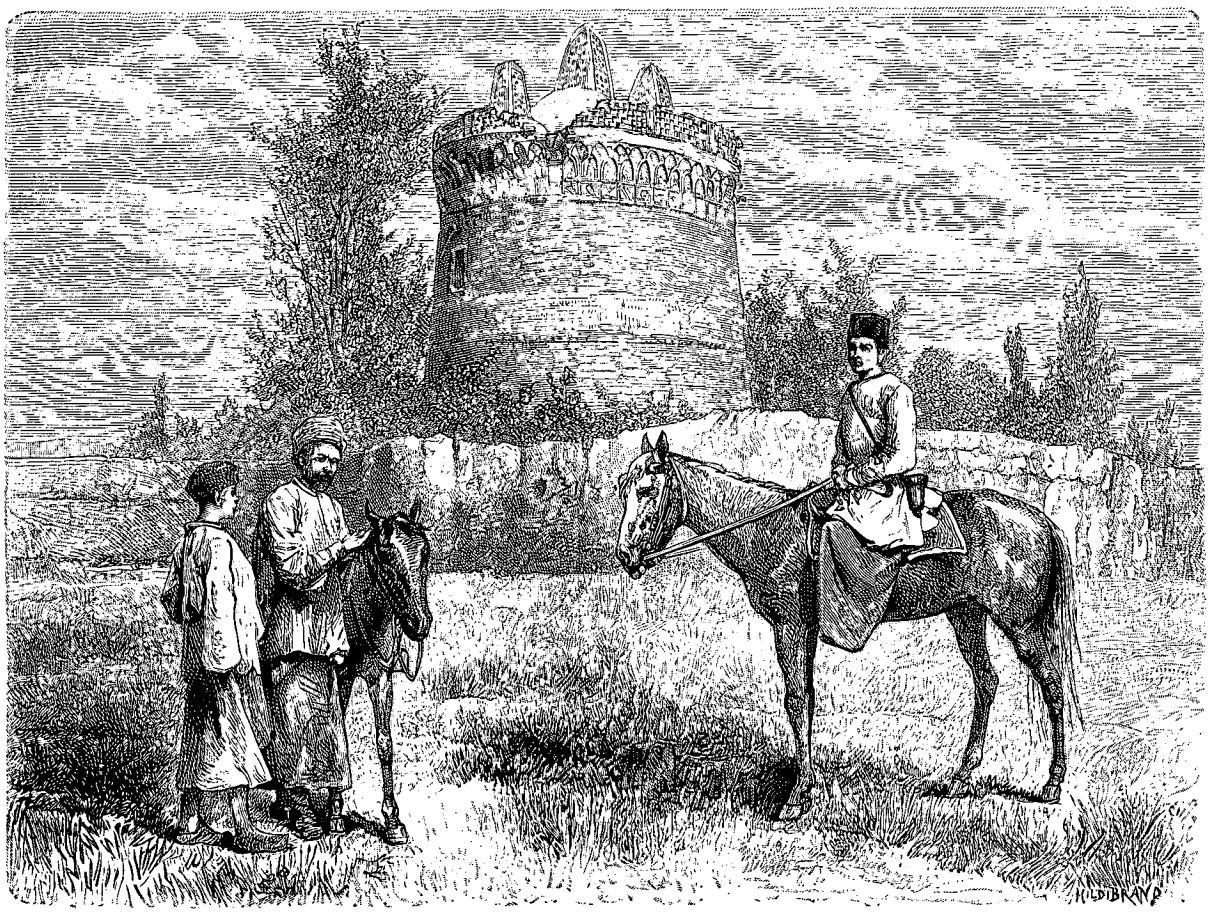
A la nuit, Marcel se décide enfin à rejoindre les voitures du prince arrêtées dans un village voisin. Je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monte avec Mirza Taghuy Khan dans un coupé attelé de six chevaux. Le P. Pascal, mon mari et plusieurs autres personnes s'empilent dans une calèche, et fouette cocher ! nous voilà partis accompagnés des salams (saluts) et des témoignages de respect des villageois ébahis à l'aspect des voitures du fils du roi.

Bientôt l'équipage gagne la campagne et s'engage dans des chemins étroits compris entre des murs de clôture et des canaux à ciel ouvert peu profonds, il est vrai, mais suffisamment creux pour me faire craindre que voiture, chevaux et voyageurs ne fassent qu'une salade s'ils ont la malechance d'y tomber; les trente cavaliers qui galopent en tête du cortège soulèvent de tels nuages de poussière que nous ne pouvons, mon compagnon de route et moi, ouvrir la bouche et les yeux de peur d'être asphyxiés ou aveuglés ; mais tout cela n'est rien en comparaison de la gymnastique à laquelle nous sommes obligés de nous livrer pour nous maintenir en équilibre.

Le carrosse lancé au galop bondit comme une balle, accrochant les murailles de terre qui s'écorchent non sans dommage pour les roues, franchit les fossés et les canaux dépourvus de ponts, tandis que, les doigts crispés sur les portières, nous nous efforçons de ne



Un colombier dans les environs d'Ispahan. — Dessin de A. Ferdinandus, d'après une photographie de Mme Dieulafoy.

pas défoncer avec nos crânes le capotage de la voiture.

Mirza Taghuy Khan fait contre mauvaise fortune bon cœur. Quoi qu'il arrive, le général veut prouver à *mon excellence* que le mot *impossible* n'est pas persan, mais, à part lui, il n'est pas moins fort inquiet. Le prince Zeleh Sultan a écrit hier à son médecin une lettre confidentielle dans laquelle il se plaint de la laideur des femmes de Boroudjerd et demande qu'on lui expédie immédiatement quelques belles de l'andéroun. Afin que les khanoums n'arrivent pas trop défraîchies par un long voyage à cheval, on doit les emballer soigneusement dans les deux carrosses qui franchissent aujourd'hui canaux et fossés en notre compagnie. Quand les sentiers seront trop étroits ou les montagnes trop raides pour laisser passer ces véhicules, quatre compagnies d'infanterie, désignées pour les escorter, les traîneront à bras.

Je laisse à penser par quelles émotions passe ce brave Mirza Taghuy Khan. Si les voitures se brisent dans leurs bonds désordonnés, le plus beau des princes sera réduit par sa faute à s'accommoder des paysannes de Boroudjerd !

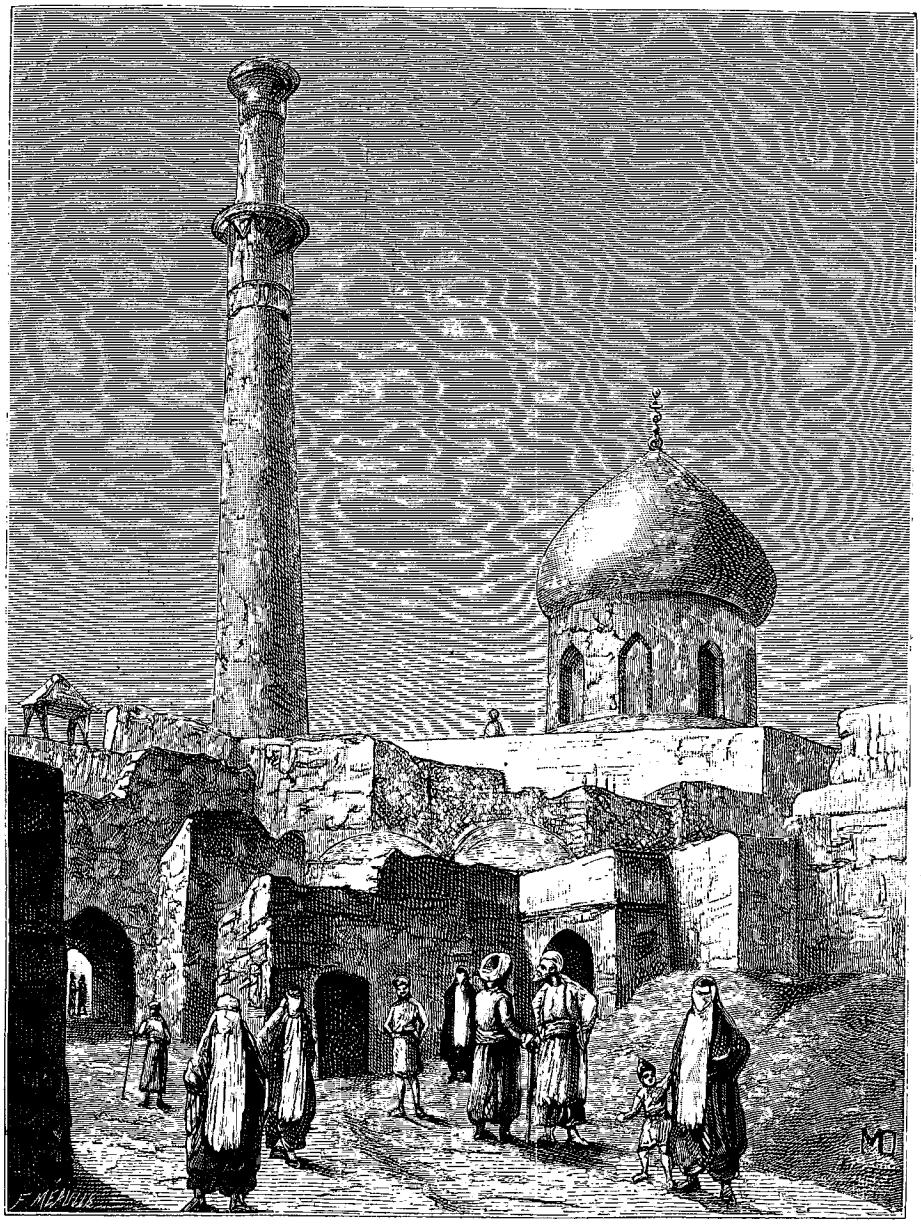
Allamdalah ! nous voici enfin arrivés. Les roues sont au complet, les ressorts et les essieux ont résisté à tous les contre-coups.

Avec quel soupir d'intime satisfaction chacun de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous met pied à terre ! Nous hésitons à nous reconnaître les uns les autres : cheveux, barbes et vêtements sont blancs à rendre jaloux les derviches les plus poudreux de l'Asie tout entière.

Pendant les longues étapes de caravane, endormie la nuit sur l'arçon de ma selle et réveillée à tout instant par la crainte de me laisser choir en bas de mon cheval, j'ai souvent regretté avec amertume de n'avoir pas à ma disposition la plus cahotante des charrettes de la Gascogne. Aujourd'hui j'ai voyagé pendant une heure dans une confortable voiture, et cette expérience a suffi pour me faire retrouver mon cheval avec joie. C'est qu'en effet, dans un pays où il n'y a pas de route entretenue, les systèmes de locomotion les plus primitifs sont encore les meilleurs. Le voyageur n'a jamais à craindre de rester en chemin ; et s'il est obligé de demeurer de longues heures sur son séant, en revanche il respire toujours un air pur et n'est pas secoué au point d'en perdre la tête.



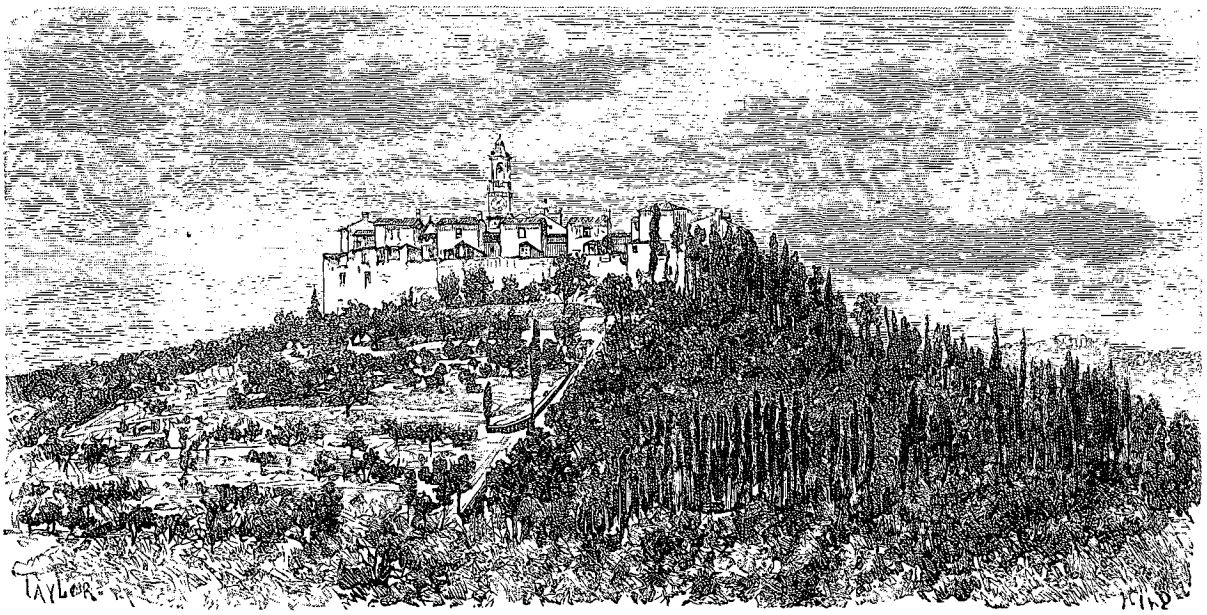
Une rue d'Ispahan. — Dessin de M. Dieulafoy, d'après nature.

A minuit, je retrouve enfin mon clocher. Je ne m'occuperai pas d'astronomie ce soir, je préfère me livrer à des rêves variés dans lesquels je verrai de riches pèlerins partir pour la Mecque et l'armée persane traîner à bras dans les montagnes des Bachtyaris les voitures des favorites du chah Zaddeh.

Jane DIEULAFOY.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Chartreuse de Florence, vue du côté de Galuzzo. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ[1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VISITE A QUELQUES COUVENTS DES ENVIRONS DE FLORENCE.

I. La chartreuse du val d'Ema.

La chartreuse de Florence est la cent quinzième, par ordre de date, sur les deux cent quarante-cinq dont s'enorgueillissait autrefois l'ordre fondé par saint Bruno. Mais si ce sanctuaire ne saurait revendiquer qu'une antiquité relative, en revanche, par la richesse de sa décoration, il ne le cède qu'à la chartreuse de Pavie, la reine des chartreuses; c'est un musée, non un lieu de pénitence.

La chartreuse florentine est située à environ une lieue de la ville, dans la sauvage et pittoresque vallée de l'Ema, d'où son nom de « Certosa di val d'Ema ». Nous sortons par la Porta Romana et, laissant de côté, à gauche, l'imposante « Strada di Poggio Imperiale », nous poussons droit devant nous. La route monte entre des murs bordant des jardins, pour redescendre au bout de quelques centaines de mètres. Bientôt s'offre à notre vue le grand et beau cimetière protestant, avec sa chapelle à l'entrée, sa grande croix de marbre blanc au centre, et sa loge ouverte au fond; puis viennent des collines couvertes de vignes ou d'oliviers, avec de nombreux murs de remblai, destinés à soutenir les terrains et à faciliter l'écoulement des eaux. Le pays est riche et animé; à chaque instant nous rencontrons des essaims de campagnards, armés de formidables parapluies verts (cette couleur l'emporte, en effet, dans leurs prédilections sur la couleur rouge qu'affectionnent nos paysans français); charrettes, diligences, équipages vont et viennent; les abords de la solitude choisie par les disciples de saint Bruno n'ont rien d'effrayant.

Au bout d'une demi-heure notre voiture atteint le bourg de Galuzzo, dont le principal ornement semble consister dans ses nombreux restaurants ou « trattorie », aux titres compliqués (antica trattoria del giardinetto di Certosa, etc.). Laissant de côté, sur notre gauche, la grande route qui descend par une pente rapide, la superbe « Strada regia per Siena a Roma », avec ses immenses provisions de pierres cassées rangées sur les bords, nous nous dirigeons par un chemin plus modeste vers la Chartreuse, qui est située à une portée de fusil. Nous traversons l'Ema sur un pont que l'on dit ancien, et nous nous trouvons devant un mur élevé contournant une colline couverte de vignobles et

1. Suite. — Voy. t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'oliviers au milieu desquels se détachent quelques cyprès; le sommet du monticule est coupé par une sorte de citadelle aux angles nombreux, avec un mur crénelé à gauche et un clocher au centre. Une porte monumentale en « opus rusticum », construite en 1771 et ornée d'une statue de saint Laurent et de vases de pierre, met la partie inférieure de l'enclos en communication avec la route ; mais elle est fermée et il nous faut faire l'ascension du monticule, le « Monte Auto », pour pénétrer dans le sanctuaire. Une route droite et raide nous y conduit, entre des murs très élevés, mais sans caractère, par-dessus lesquels un citronnier étend ses branches chargées de fruits jaunes : c'est la seule note gaie qui s'offre à nous pendant l'ascension. Enfin nous atteignons une première cour, fort petite, que dominent à droite les dépendances du couvent, situé beaucoup plus haut, tandis qu'à gauche un mur crénélé, peu élevé, nous offre une délicieuse échappée de vue sur la campagne environnante. C'est ce tableau qui m'attire tout d'abord.

Au-dessous de nous, sur les flancs escarpés du Monte Aguto, Acuto, ou Auto, s'étendent des plantations d'oliviers et de cyprès, dont les teintes sévères accentuent encore l'âpreté de ce paysage si profondément fouillé ; plus bas, au pied même du monticule, le torrent la Greva roule ses flots bourbeux, auxquels l'Ema vient mêler les siens du côté de Galuzzo : la Chartreuse est en effet située au confluent des deux cours d'eau qui, en l'isolant, en protègent la base sur la majeure partie de son étendue. De l'autre côté de la Greva s'élèvent quelques maisons, le hameau l'Agora, je crois, dans le voisinage desquelles on est tout surpris de voir se dresser un hôte d'outre-monts, une cheminée à vapeur de dimensions monumentales. Le regard se porte-t-il au delà, il découvre, jusqu'aux confins de l'horizon, une longue succession de collines aux formes accidentées, couvertes de véritables forêts d'oliviers. L'ensemble du paysage, malgré les soins donnés à la culture, conserve donc quelque chose d'agreste et de sauvage; ces hauteurs boisées, entre lesquelles se précipitent les torrents, sont bien faites pour un lieu de retraite, de recueillement; tout, jusqu'à l'air vif et rude que l'on respire au milieu de ces montagnes en miniature, nous entretient dans l'illusion que nous sommes loin du bruit et du mouvement du monde.

La cour dans laquelle nous venons de pénétrer ne nous arrêtera pas; elle ne contient qu'une chapelle de dimensions exiguës, ornée des statues de saint Laurent et de saint Bruno, les protecteurs du lieu. Cependant, avant de gravir l'escalier qui nous conduit dans le couvent même, il ne sera par inutile de jeter un coup d'œil sur l'histoire de ce monument célèbre.

Le nom du fondateur de la Chartreuse, Nicolas Acciajuoli (1310-1366), est fameux dans les annales de la noblesse florentine. Descendant d'une famille enrichie par le commerce de l'acier (acciaio), Nicolas s'attacha au service de la reine de Naples, conquit le titre de grand sénéchal de son royaume, ainsi que ceux du duc de Melfi et d'Athènes (ses descendants régnèrent sur cette dernière ville jusqu'en 1456). Il s'était déjà distingué par ses libéralités envers la chartreuse de Naples et divers autres monastères, lorsqu'il résolut, en 1341, de fonder près de sa ville natale un sanctuaire dont la magnificence perpétuerait à jamais son souvenir; telle fut l'ardeur qu'il apporta dans cette entreprise qu'il ne lui fallut pas plus de douze mois pour la mener à fin : le grand et le petit cloître, les cellules, l'hospice, les officines, la salle capitulaire, le campanile, l'église sortirent de sous terre comme par enchantement, étalant aux regards des Florentins éblouis les armoiries des Acciajuoli, un lion rampant tenant un étendard déployé, avec la fière devise : Nul choc ne le fera trembler, *Ad nullius pavebit occursum.*

L'artiste chargé de la construction n'aurait été autre, d'après la tradition, que le célèbre architecte, sculpteur et peintre florentin Orcagna; mais cette attribution est contestée. Vasari s'est borné à dire qu'il faut en faire honneur à ces vaillants maîtres qui vécurent au temps d'Orcagna, maîtres dont on ignore les noms, mais dont les ouvrages ne sauraient recevoir trop d'éloges.

Un pensionnat pouvant contenir cinquante élèves ne tarda pas à être réuni au monastère par les soins du fondateur, de sorte que les hôtes de la nouvelle chartreuse purent joindre tout aussitôt aux exercices de piété l'éducation de la jeunesse.

La chartreuse florentine prit un rapide essor; elle fournit à l'Église une foule d'hommes distingués par leurs vertus ou leur science, parmi lesquels le bienheureux Nicolas Albergati († 1444) mérite le premier rang. Les encouragements qu'elle prodigua aux arts ne contribuèrent pas moins à l'illustrer: si les religieux renoncèrent à les cultiver eux-mêmes, à l'exemple des dominicains, ils ne négligèrent rien du moins pour intéresser à l'embellissement de leur monastère les maîtres les plus éminents; au quatorzième siècle, nous les voyons employer Lorenzo Buffalmacco ; au quinzième siècle, le célèbre miniaturiste du couvent des Anges, Lorenzo Monaco, Fra Angelico, Antonio Veneziano ; au seizième siècle, Albertinelli, Pontormo, le Bronzino, Francesco da San Gallo, Jean Bologne ; au dix-septième siècle, Giovanni da San Giovanni, Poccetti, et bien d'autres encore. Charles-Quint, lorsqu'il visita la Chartreuse en 1536, ne put s'empêcher de témoigner la surprise, l'admiration que lui causait tant de magnificence.

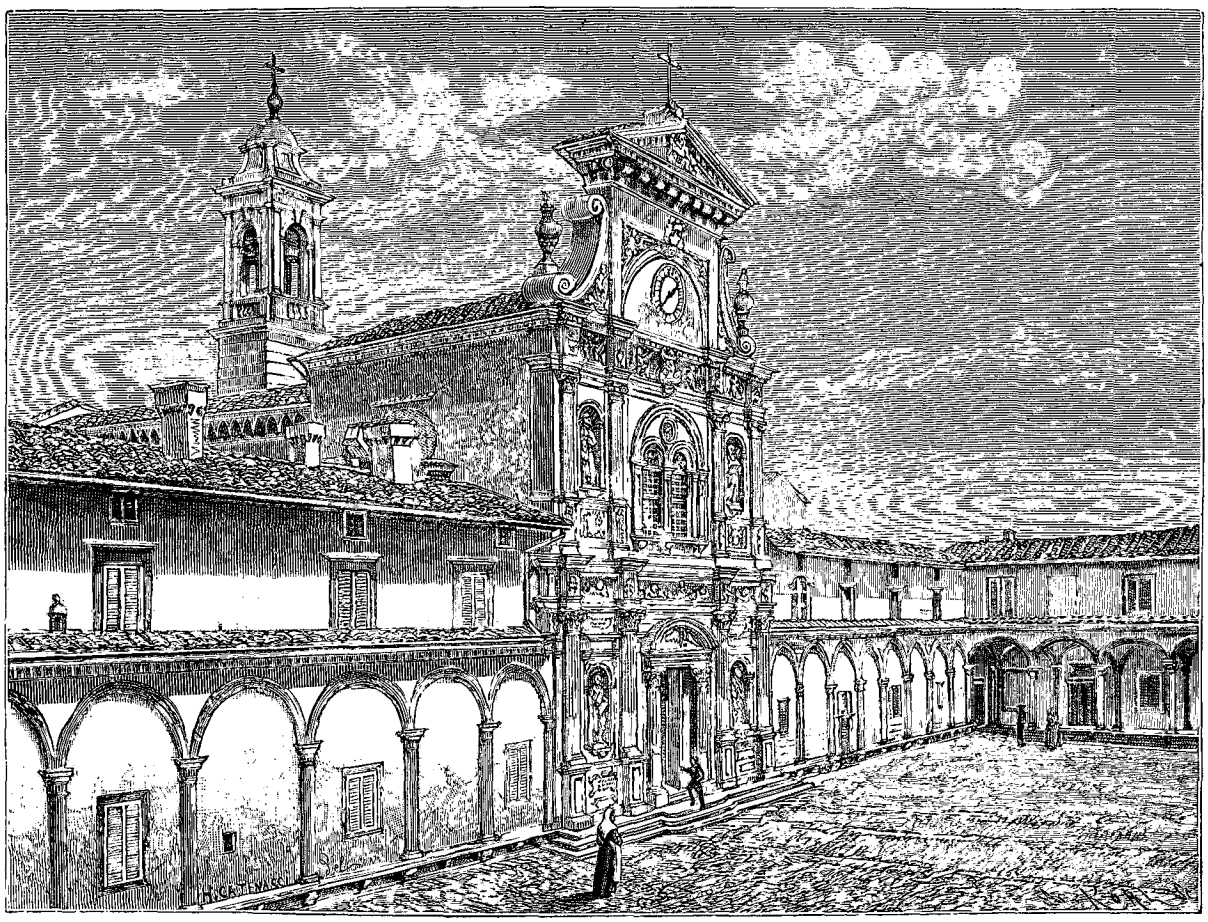
En 1810, au moment de sa suppression, la Chartreuse comptait dix-sept frères et autant de convers. Rouverte en 1818, elle a échappé jusqu'ici à l'application de la loi de 1866. Mais sera-ce pour longtemps encore?

On ne saurait trop méditer les informations contenues dans les humbles volumes, des in-douze, des in-dix-huit, qui dans chaque ville, presque dans chaque monument d'Italie, nous initient à son passé, à son organisation présente, à ses rêves d'avenir. De retour chez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moi, longtemps après ma visite à la Chartreuse, il me tomba sous la main un opuscule que j'aurai acheté confondu dans quelque lot de vieux livres, et qui porte le titre mémorable de « Guida della venerabile Certosa di S. Lorenzo levita e martire presso Firenze (1861) ». Cet opuscule, sans notes, sans renvois bibliographiques, dénué en un mot de tout appareil d'érudition, m'en apprend bien autrement long sur la chartreuse de saint Laurent lévite et martyr que mes observations, faites de visu. J'y vois que l'église se divise en « coro de' conversi » et en « coro de' monaci », en sacristie, en chapelle des saintes reliques, en petites chapelles, en chapelle du bienheureux Nicolas Albergati, en chapelle du saint patriarche Bruno, en « colloquio de' frati conversi », c'est-à-dire lieu où les frères convers se réunissent pour leurs entretiens; puis viennent l'église de Sainte-Marie, les souterrains, le « chiostrino », ou petit cloître, le « colloquio » des moines, le réfectoire, la salle capitulaire, le grand cloître, l'appartement prioral, la bibliothèque, les archives, le cloître des frères, « la foresteria », en d'autres termes les appartements destinés aux étrangers, les « officines », la pharmacie, enfin les bâtiments annexes.

Le même opuscule, dans un chapitre qui porte cette



Façade de l'église de la Chartreuse (voy. p. 164). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

épigraphe (en français) : « La vie du monde cache les épines sous les fleurs, la vie religieuse cache les fleurs sous les épines », et pour conclusion ces deux vers, également en français :

Heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes,
Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus.

nous apprend en outre que les chartreux sont vêtus de laine blanche, parce que, dans la Jérusalem céleste, ceux qui se tiennent devant le trône de Dieu portent des étoles blanches; qu'ils portent les cheveux coupés ras ; une corde ceint leurs reins, comme il convient à ceux qui veulent être forts dans le combat; un rosaire leur sert de bouclier ; un scapulaire descend de leurs épaules en forme de croix ; chacune de ses parties a une signification mystique, sur laquelle on me dispensera d'insister.

Au sujet du régime suivi par les disciples de saint Bruno, le « guida » rappelle que, lors du séjour des papes à Avignon, pendant cette nouvelle captivité de Babylone, un souverain pontife autorisa les cénobites de la Grande-Chartreuse à manger de la viande en cas de maladie. Les religieux, pour toute réponse, lui envoyèrent une députation composée de vingt-sept moines, dont le plus jeune comptait quatre-vingts ans, et le pape, surpris, convaincu, n'insista plus sur l'a-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doucissement d'un régime dont la santé se trouvait si bien.

Ces indications vont nous faciliter singulièrement l'étude des différentes parties du monastère.

Un escalier intérieur, qu'il devait être facile de défendre en cas d'attaque, nous conduit dans une vaste cour rectangulaire, d'une tournure superbe, quoique deux des quatre rangées d'arcades qui l'entourent aient été murées. Au centre s'élève l'église, dont la façade, en style du dix-septième siècle, est construite en pierres grises, auxquelles se mêlent des ornements en marbre blanc produisant un effet assez disgracieux. Ne regardons pas de trop près cette façade, car elle prête à la critique sous plus d'un rapport. J'y remarque surtout deux statues de saint Pierre et de saint Paul, d'un travail extraordinairement grossier.

L'intérieur de l'église se distingue, comme d'ailleurs toutes les églises de chartreux que j'ai visitées, par son excellent entretien et sa rare magnificence. L'ordre de Saint-Bruno a eu de tout temps des aspirations aristocratiques, formant le contraste le plus complet avec le caractère populaire de l'ordre de Saint-François, par exemple. Entre autres preuves, je citerai la division même de l'église en deux parties distinctes : le chœur des convers et le chœur des frères. Ce dernier est d'une richesse éblouissante. Sur le sol, des plaques de serpentine, de marbre noir et violacé de Prato alternent avec des triangles de marbre blanc et donnent naissance à des ornements stelliformes d'une tonalité aussi chaude qu'harmonieuse. Le bas des parois est garni de superbes boiseries du seizième siècle, en partie incrustées, avec des têtes de chérubins en ronde bosse séparant les stalles les unes des autres. Plus haut s'étendent des tableaux dont les cadres anciens, discrètement relevés d'or, augmentent encore l'éclat. Le mur du fond nous présente des fresques de Bernard Poccetti (1542 à 1612), un des derniers bons maîtres de l'école florentine : celle du centre, la Mort de saint Bruno, est d'une grande tournure et d'un effet vraiment décoratif. Tout, dans ce sanctuaire de l'art, est fait pour attirer l'attention, depuis le tabernacle, autrefois orné de douze statuettes en bronze de Jean Bologne, depuis le lutrin en bois partiellement doré, ayant pour pied un ange qui se croise les bras, jusqu'aux antiphonaires, d'un format monumental, avec leurs reliures massives, leurs boulons de cuivre fixés aux angles. Ces in-folios imposants ont été imprimés tout spécialement à l'usage de l'ordre, les uns à « Correriæ Cartusiæ », en 1689, les autres à Prato, en 1878, aux frais de la Grande-Chartreuse (*Cartusiæ sanctæ Mariæ de Pratis, sumptibus majoris Cartusiæ*). Ils complètent à merveille la physionomie de ce monument splendide avec ses tableaux chauds et lumineux, les ors rembrunis se mariant aux tons luisants des vieilles boiseries, soigneusement entretenues, et au sombre éclat des marbres de couleur. N'était une certaine liberté de décoration et cette lumière du grand jour que la Renaissance a substituée au clair-obscur des cathédrales gothiques, on se croirait dans une basilique byzantine, tant la décoration offre de richesse.

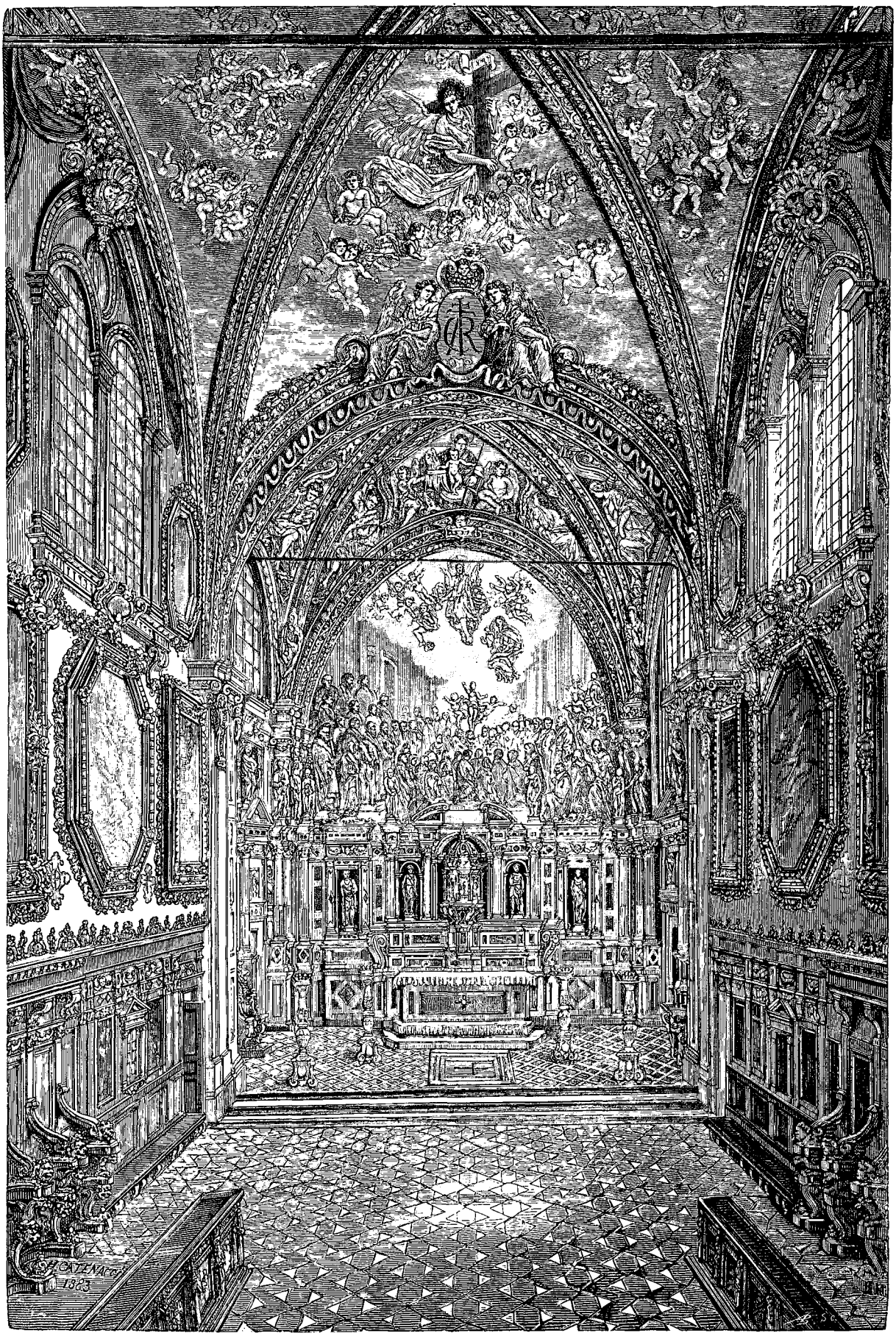
L'ensemble des constructions affectées au culte est morcelé à l'infini; nous avons plutôt affaire à une série de chapelles qu'à un monument unique, tel que la grandiose église de la chartreuse de Pavie. C'est ainsi que, après avoir traversé plusieurs édicules, nous arrivons à une nouvelle église, fort petite d'ailleurs, l'église Sainte-Marie, fondée en 1408 par le cardinal Angelo Acciajuoli, qui lui a fait donner la forme d'une croix grecque et l'a fait voûter en ogive. Cet édifice, de proportions assez élégantes, a été malheureusement modernisé (les guides disent restauré) en 1601 et en 1841; il conserve encore, de sa décoration première, un vitrail avec six saints, également restauré, et plusieurs bons tableaux de l'école de Giotto, parmi lesquels je citerai une Trinité (le Père éternel tenant le crucifix), d'une expression sereine et suave.

De l'église Sainte-Marie on descend dans l'église inférieure. C'est un édifice aux formes massives, aux piliers gros et trapus, mais dont néanmoins les meilleurs juges attribuent la construction à Orcagna. Nous y rencontrons tout d'abord la statue couchée du cardinal Angelo Acciajuoli († 1409). Cet ouvrage, dont on fait honneur, mais à tort à mon avis, au grand Donatello, manque absolument de parti pris; l'auteur hésite entre le style traditionnel, qui tend à disparaître, et le naturalisme de la nouvelle école florentine. Il n'en faut pas moins reconnaître que la figure a de la gravité et que les draperies sont traitées avec beaucoup de soin. On attribue à Giuliano da San Gallo, j'ignore également sur quel fondement, les ornements qui entourent la figure principale.

Les trois autres dalles tombales incrustées dans le sol, à quelque distance de là, méritent bien autrement de fixer notre attention. Elles contiennent, sculptées en bas-relief, les figures d'Angelo, de Lapa et de Lorenzo, le père, la sœur et le fils du fondateur de la Chartreuse, Niccolo Acciajuolo. Ces ouvrages, d'une conservation merveilleuse, et dans lesquels une bordure de fleurs blanches quadrilobées se détachant sur un fond noir relève la transparence du marbre, ont un charme auquel j'avoue ne pouvoir résister, malgré le jugement sévère porté sur eux par MM. Burckhardt et Bode : les traits souriants jusque dans la mort, les têtes doucement inclinées sur le côté, comme pour mieux reposer, et je ne sais quelle expression de grâce, de fraîcheur, de sérénité, nous reportent à l'époque où dans l'école florentine le sentiment primait la science, où les esprits étaient jeunes, naïfs, candides. Admettons qu'elles ne soient pas d'Orcagna, dans l'œuvre duquel on les range si souvent; elles n'en tranchent pas moins, par le sentiment de la vie et par l'émotion, sur l'immense masse des pierres tombales du quatorzième siècle, avec leur raideur et leur uniformité.

Contre le mur, sous une sorte de tabernacle aux arcades gothiques, aux colonnettes torses, repose la statue, en ronde bosse, du fondateur, Nicolas Accia-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de l'église de la Chartreuse (chœur des frères). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

juoli, armé de pied en cap, comme il convenait au grand sénéchal de Naples, de Sicile et de Jérusalem, au duc de Malfi et d'Athènes. Sa figure, légèrement tournée vers le spectateur, respire l'énergie et la fierté du soldat; ses mains croisées expriment la résignation du chrétien. Les vestiges de couleur dont le monument est couvert nous rappellent que les traditions de la sculpture polychrome se sont maintenues avec plus ou moins de force, non seulement pendant tout le moyen âge, mais encore jusqu'en pleine Renaissance : est-il besoin de citer le buste de Niccolò da Uzzano, en terre cuite peinte, de Donatello, et la frise de l'hospice de Pistoie, en terre cuite émaillée, ouvrage appartenant déjà au seizième siècle?

Tombeau de Lorenzo Acciajuolo (voy. p. 164). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

Sur des dalles et des plaques tombales incrustées dans le voisinage, et dont les plus récentes datent de 1876, je lis un nom qui me surprend à bon droit, celui des Ricasoli, les parents ou alliés du fameux baron dont le souvenir est si intimement lié à la cause de l'indépendance italienne. Le frère qui m'accompagne s'aperçoit de ma surprise; il veut bien m'expliquer que, au commencement de ce siècle, la famille des Acciajuoli s'étant éteinte, ses droits de patronage sur la Chartreuse ont passé, par voie d'héritage, aux Ricasoli. Le baron toutefois n'est pas enterré à la Chartreuse, mais dans sa villa de Brolio, près de Sienne.

Au sortir de l'église souterraine, mon guide, un frère convers d'une ignorance rare, me fait visiter le premier des trois cloîtres consécutifs qui s'étendent derrière l'ensemble des bâtiments consacrés au culte.

Le premier, à deux étages, contient deux chapelles, couvertes de peintures exécutées ou restaurées au dix-septième ou au dix-huitième siècle, et partant sans intérêt. On me dispensera de le décrire en détail.

Le second cloître, de dimensions assez réduites, d'où son nom de « chiostrino », est entouré d'une rangée simple d'arcades posant sur des colonnes de granit, d'ordre composite. Il a pour principal ornement une terre cuite émaillée des della Robbia, à figures blanches sur fond gris : un saint Laurent entre deux saints.

C'est sur le « chiostrino » que donne le « colloquio » ou galerie destinée aux entretiens spirituels des frères. Le principal ornement de cette galerie, longue de quelques mètres seulement, consiste dans sa verrière. Celle-ci comprend huit fenêtres (les deux dernières sont malheureusement mutilées), couvertes de gracieuses arabesques se développant autour d'un médaillon qui contient une scène tirée de l'histoire sainte. Alors même que la date de 1560, tracée en plusieurs endroits, ne nous apprendrait pas que nous sommes loin des traditions de la peinture sur verre ancienne, nous nous en apercevrions rien qu'au choix des couleurs. A la gamme intense et éclatante, si chère au moyen âge, aux tons de rubis, d'émeraude, de saphir a succédé une coloration simple et claire, altérant le moins possible la lumière du grand jour; les jaunes, les gris dominent, et ce n'est que de distance en distance que l'on découvre une touche bleutée, verdâtre ou violacée ; les médaillons du centre sont même de simples grisailles. L'esprit de réaction contre la peinture sur verre traditionnelle va jusqu'à intercaler des vitres blanches entre les parties coloriées, hérésie qui devait faire bondir les champions du passé.

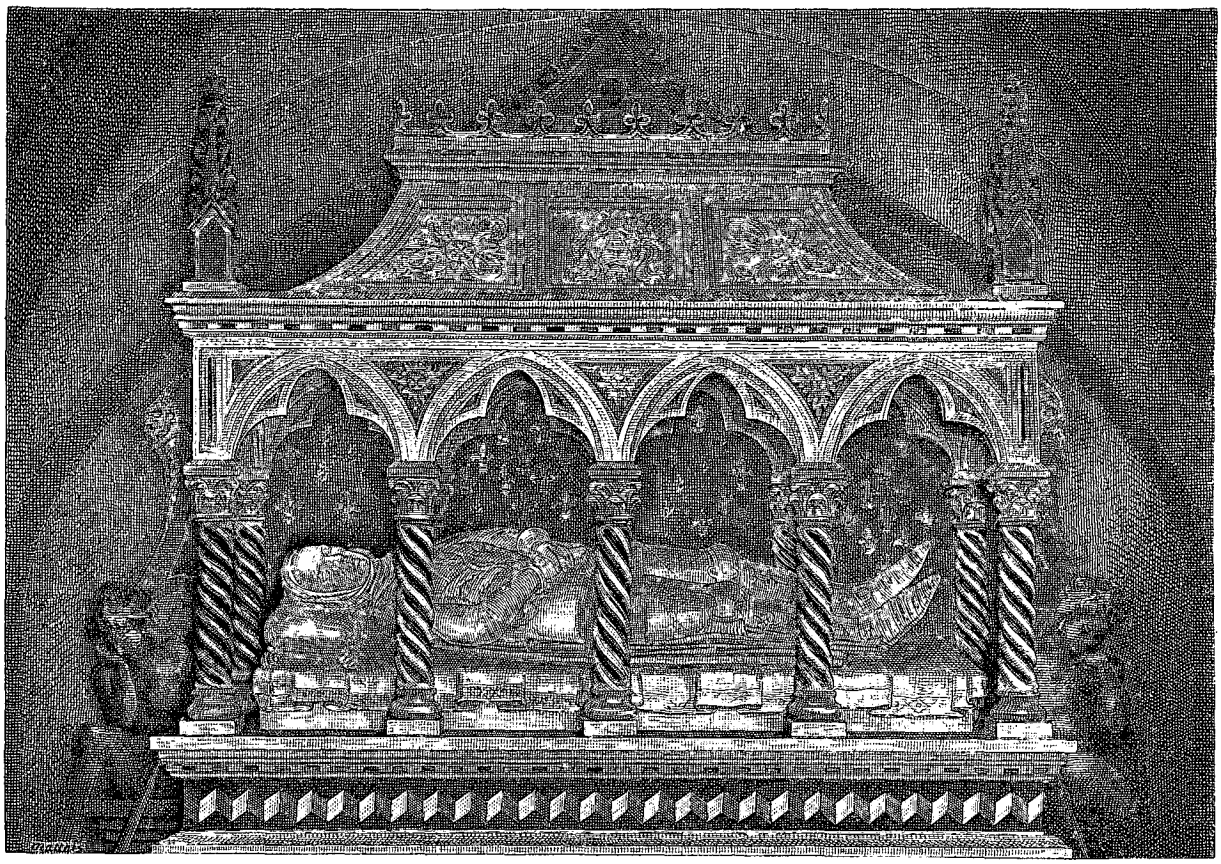
On attribue le dessin de la charmante verrière du « colloquio » au plus grand décorateur sorti de l'école de Raphaël, Jean d'Udine. Le fait n'est pas impossible, car Jean ne mourut qu'en 1464, c'est-à-dire quatre ans après l'exécution de la verrière; mais il n'est pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

non plus prouvé. Dans le doute, nous nous abstiendrons de prononcer un nom.

Une porte ornée de sculptures et de marqueteries, avec la date MCCCCCI, conduit du « chiostrino » dans la chapelle du chapitre, ornée de deux œuvres d'art importantes : une Crucifixion, de Mariotto Albertinelli, et une statue couchée, de Francesco da San Gallo.

La Crucifixion, peinte à fresque (1506), est une des meilleures productions de l'habile mais inégal collaborateur de Fra Bartolomeo; si le dessin manque de finesse, en revanche le coloris se distingue par une chaleur et une harmonie dignes du Pérugin. Une curieuse anecdote, rapportée par Vasari, se rattache à cette page brillante : Pendant le séjour de Mariotto à la Chartreuse, ses aides, trouvant que les Pères ne le nourrissaient pas assez abondamment, entreprirent d'augmenter leur ration à l'insu et au détriment de leurs hôtes. S'étant procuré de fausses clefs, ils ouvrirent les tours sur lesquels, à l'entrée de chaque cellule, on déposait les provisions (Vasari se sert du mot pittoresque de « pietanza », pitance) destinées à chaque chartreux, et s'approprièrent tantôt la part de l'un, tantôt la part de l'autre. Grand émoi dans cette demeure d'ordinaire si calme. Les Pères, ne soupçonnant pas les jeunes peintres, qui cachaient fort bien leur jeu, s'en prirent les uns aux autres. La vérité se découvrit enfin, et, pour prévenir le retour de ces « charges » d'un goût douteux, les Pères doublèrent la ration de Mariotto et



Tombeau de Niccolo Acciajuolo (attribué à Orcagna). — Dessin de Matthis, d'après une photographie.

de ses aides. Ceux-ci, ajoute Vasari, terminèrent leur travail avec « allegrezza » et au milieu de rires sans fin.

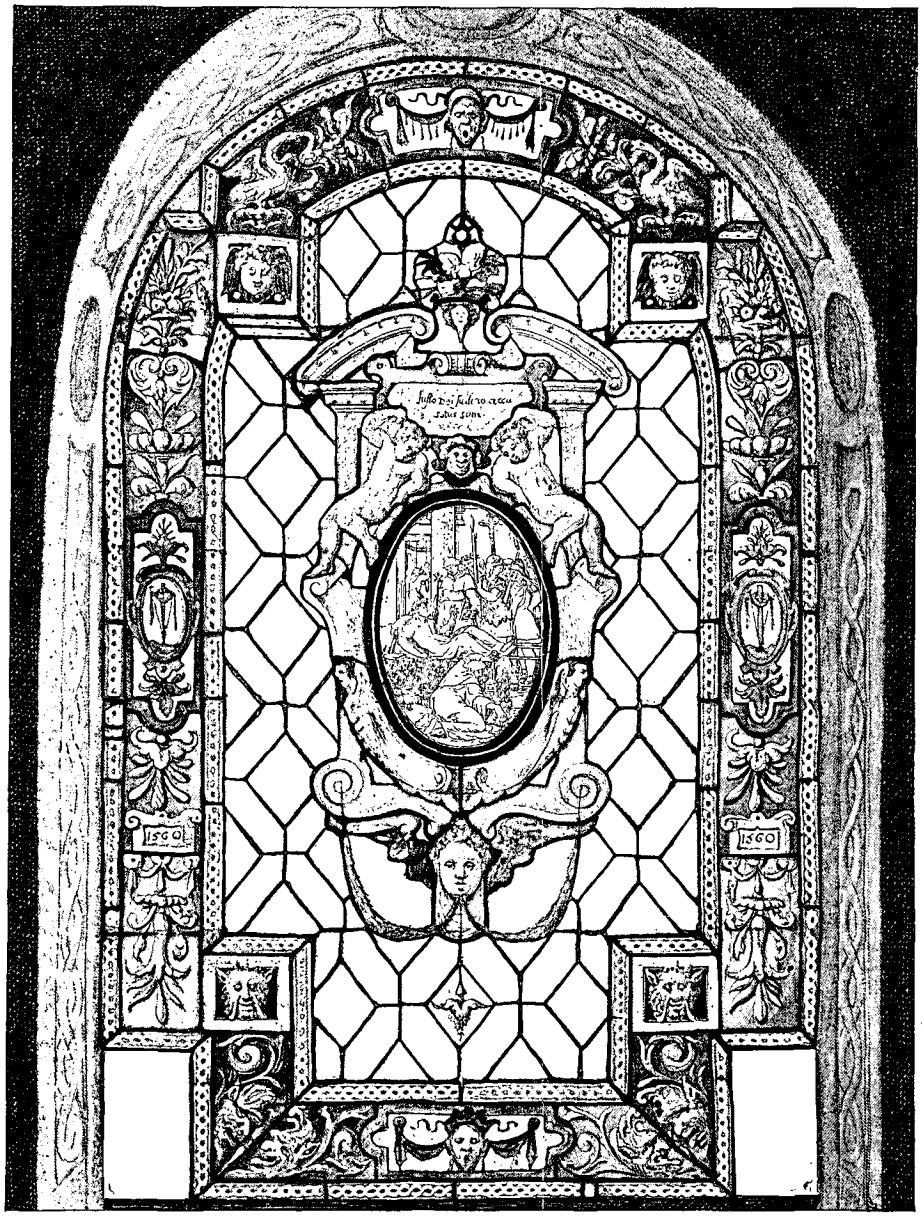
Venons à la statue sculptée par Francesco da San Gallo (1494-1576). Cet artiste distingué, fils de l'éminent architecte Giuliano da San Gallo, cultiva l'art de bâtir, comme tous les membres de sa famille, mais ses prédilections paraissent avoir été pour la sculpture, considérée sous ses diverses formes, les médailles aussi bien que les statues. Le personnage dont il fut chargé de perpétuer les traits à la chartreuse florentine s'appelait Léonard Bonafede : c'était un homme remarquable par sa charité autant que par sa dévotion, et qui, après avoir occupé diverses charges ecclésiastiques, entre autres l'évêché de Cortone, mourut en 1545, âgé de près de cent ans. L'artiste, dans la statue, exécutée en haut relief, a cherché à rendre la bonté, on serait tenté de dire la bonhomie, trait dominant du caractère du défunt; son œuvre se recommande par des qualités diamétralement opposées à celles des sculptures funéraires du moyen âge et de la première Renaissance : autant celles-ci sont austères et graves, autant la statue de Bonafede est souple, vivante, expressive.

On signale en outre, dans la salle capitulaire, des tableaux de Ridolfo Ghirlandajo ainsi que de l'école d'Andrea del Sarto, de Cigoli et d'autres maîtres connus. Mais le moyen de décrire, dans les quelques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pages dont nous disposons, toutes les œuvres qui ne brillent pas au premier rang?

Le grand cloître, le « chiostro grande », qui s'étend à la suite du « chiostrino », rappelle par ses dimensions ceux de Pavie et de Naples; il mesure quatre-vingts mètres de long sur soixante et un de large : au centre, le puits traditionnel; à une extrémité, le cimetière; à l'autre, le jardin potager; sous les arcades, les portes des cellules. Du cimetière, je n'en dirai rien, si ce n'est qu'il est d'une extrême simplicité : une petite croix de marbre marque l'emplacement de chaque tombe; je lis sur l'une d'elles : « Fra Vincenzo Bartolini, morto il 6 marzo 1878 », inscription dont le laconisme jure singulièrement avec les périphrases épigraphiques des



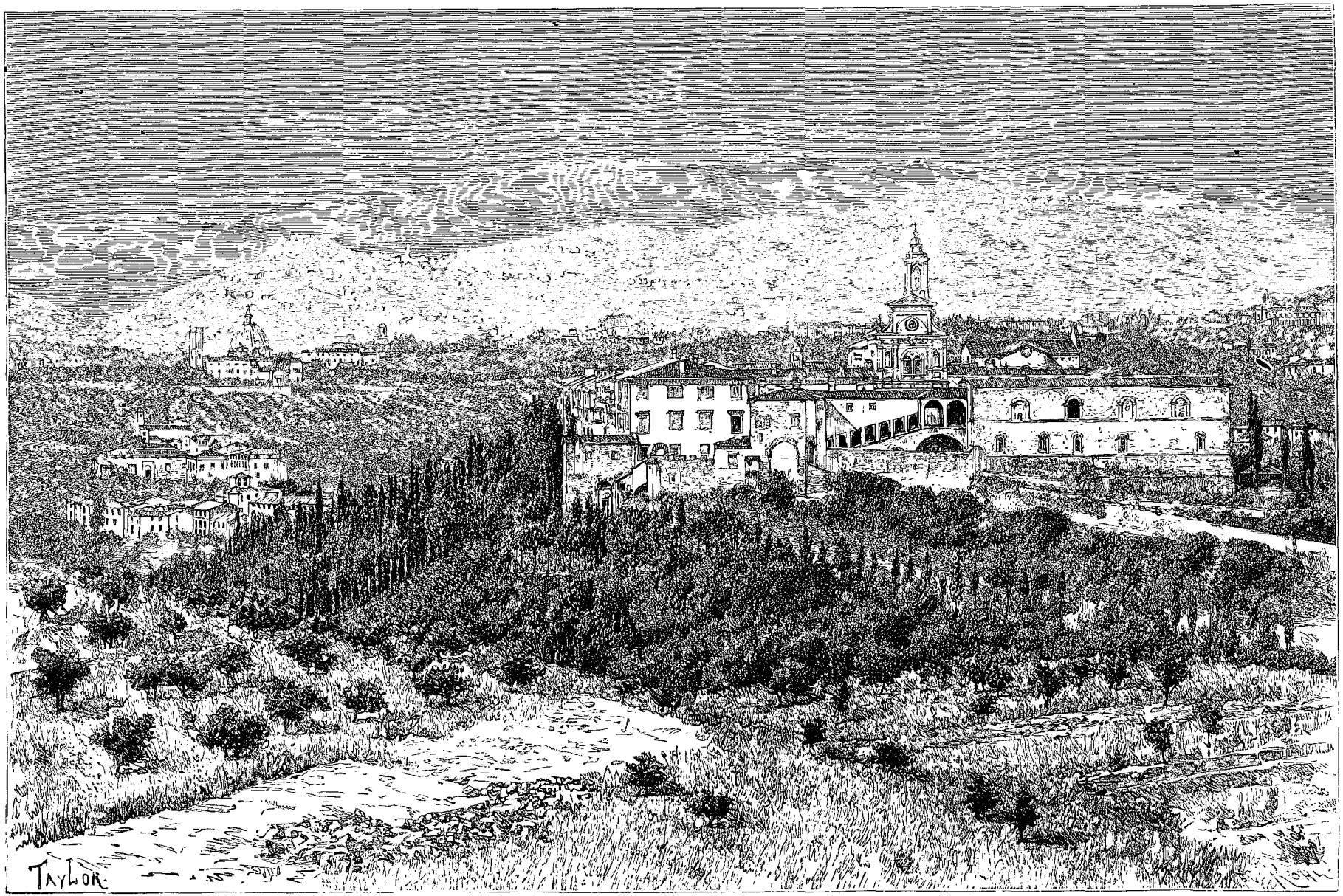
Un vitrail de la Chartreuse de Florence (voy. p. 166). — Reproduction d'une photographie par le procédé de MM. Petit et Cie.

nécropoles florentines. Les monuments funéraires modernes, placés sous les arcades, sont un peu plus riches.

Le jardin, bordé de balustrades en pierre et de hautes haies de buis, se distingue par la même simplicité que le cimetière. Point d'arbres, quelques arbustes seulement; des plantations de choux et de tomates y représentent les préoccupations matérielles; de loin en loin, pour l'agrément, un rosier. Le lecteur, en examinant notre gravure, se demandera sans doute quel est l'usage de ces grandes toiles blanches posées sur des tréteaux et retenues par des pierres; je suis réduit, hélas! à lui donner l'explication la plus prosaïque du monde : c'est là-dessus que les religieux font sécher les pâtes, les vermicelles, etc., destinés à leur nourriture.

Les inventions modernes ne sont point bannies de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



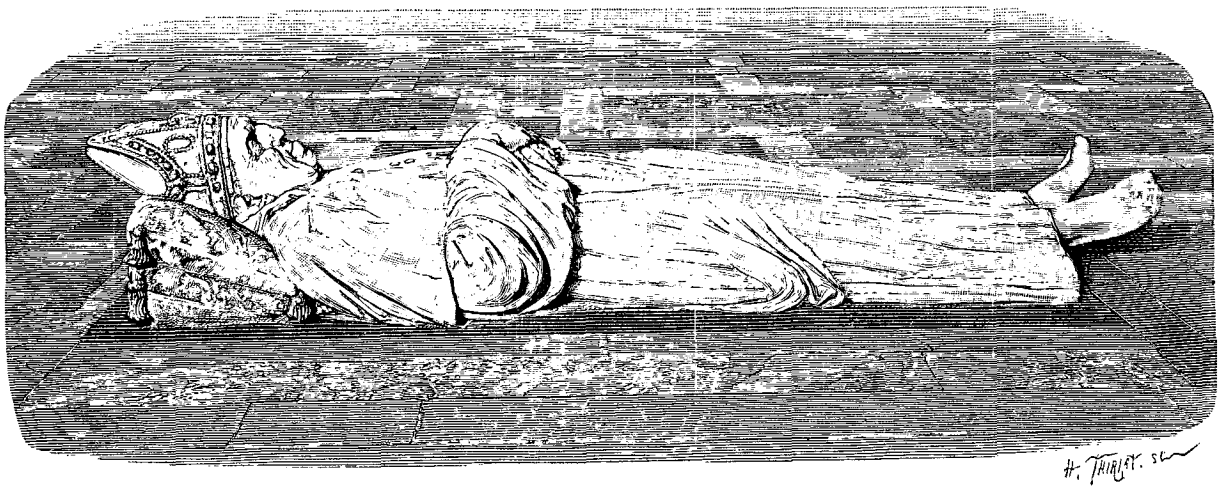
Vue générale de la Chartreuse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce lieu où tout proclame la religion du passé, le détachement de ce « mondan rumor » qui a inspiré à Dante des vers si éloquents. Près du puits, à la margelle monumentale, on a installé, comme plus pratique, une pompe à siphon; des paratonnerres surmontent les points culminants des constructions.

Les galeries du grand cloître, supportées par soixante-six colonnes monolithes, n'ont pas la richesse de celles de la chartreuse de Pavie : on y chercherait en vain les ornements en terre cuite rouge qui prêtent un si singulier attrait à cette dernière. C'est cependant à un procédé de décoration analogue que les chartreux florentins avaient fait appel au quinzième siècle ; mais les terres cuites polychromes des della Robbia, qui ornaient autrefois le cloître, ont depuis longtemps quitté leur place primitive pour émigrer dans les musées de Florence. Quant aux fresques qui ornent aujourd'hui encore quelques parties du cloître, elles ne m'ont point paru offrir un vif intérêt, bien que datant du seizième siècle, et se rattachant, on l'affirme, au Bronzino et au Pontormo.

Dans les parois des quatre galeries sont pratiquées des portes conduisant aux habitations des chartreux, marquées chacune par une lettre. J'en ai compté dix-sept, mais mon guide en marque dix-huit: admettons qu'il ait raison; aussi bien la chose ne vaut-elle pas la peine que je retourne tout exprès à Florence pour vérifier mon précédent calcul. A côté de chaque porte est percée une petite fenêtre : c'est par là qu'on passe aux religieux leur repas quotidien. La première pièce dans laquelle on pénètre est une petite antichambre, aux murs blanchis à la chaux, au mobilier d'une extrême simplicité, comme d'ailleurs le reste de l'appartement (si j'ai parlé des cellules des chartreux, je me suis mal exprimé : c'est leur appartement qu'il fallait dire). La salle à manger a pour principal ornement une armoire pratiquée dans le mur, dont la porte, en se rabattant, sert de table. Puis viennent une petite chambre à cou-



Statue sépulcrale de l'évêque Bonafede, par Francesco da San Gallo (voy. p. 167). — Gravure de Thuriat, d'après une photographie.

cher et un petit cabinet de travail. De là nous arrivons, par un corridor, à une loge ouverte donnant sur un petit jardin rempli de fleurs, de vignes, de citronniers. Mais le tableau qui s'étend dans notre voisinage immédiat n'est rien auprès du panorama que nous découvrons au loin : l'eau coulant au pied du monticule, les maisons de Galuzzo, les hauteurs des environs, et au fond Florence, dominée par le campanile de Giotto et la coupole de Brunellesco. Une vaste pièce, située au premier étage, complète la demeure des cénobites. Avouons que l'on peut concevoir des existences moins enviables.

Chemin faisant, le frère convers qui m'accompagne me donne quelques détails sur la population du monastère : elle se compose aujourd'hui de dix-huit Pères, chiffre prévu par les règlements et correspondant rigoureusement au nombre des cellules (à la Grande-Chartreuse le nombre des cellules est de soixante). L'établissement est sans cesse sous le coup de la loi de 1866, qui a été appliquée avec la dernière rigueur à la chartreuse de Pavie, d'où, en 1881, on a expulsé jusqu'au dernier religieux chargé de la garde de l'église.

Du grand cloître nous revenons sur nos pas pour visiter la « foresteria », en d'autres termes les appartements destinés aux étrangers. Cette partie de la Chartreuse, qui donne sur la première cour, celle dans laquelle s'élève l'église, a servi de résidence, pendant dix mois, à un homme à la magnificence duquel, de longues années durant, les palais du Vatican et du Quirinal avaient à peine suffi. Pie VI, prisonnier des Français, habita la « foresteria » du val d'Ema depuis le 1er juin 1798 jusqu'au 27 mars 1799.

L'ancien appartement pontifical se distingue par un luxe relatif, jurant avec la nudité des cellules affectées aux habitants attitrés de la Chartreuse. J'y remarque entre autres un salon tendu de damas rouge, et des masses de peintures, malheureusement d'un faible intérêt. Il contient également une nombreuse série de portraits de papes, terminée, comme de raison, par ce-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui de Léon XIII. Un buste, placé au-dessus de la porte d'entrée, nous rappelle les liens qui se sont établis entre la Chartreuse et l'auguste prisonnier : « Pii VI p(ontificis) vere max(imi) quod unum mors rapuit nobis hæc effigies vindicet conica. »

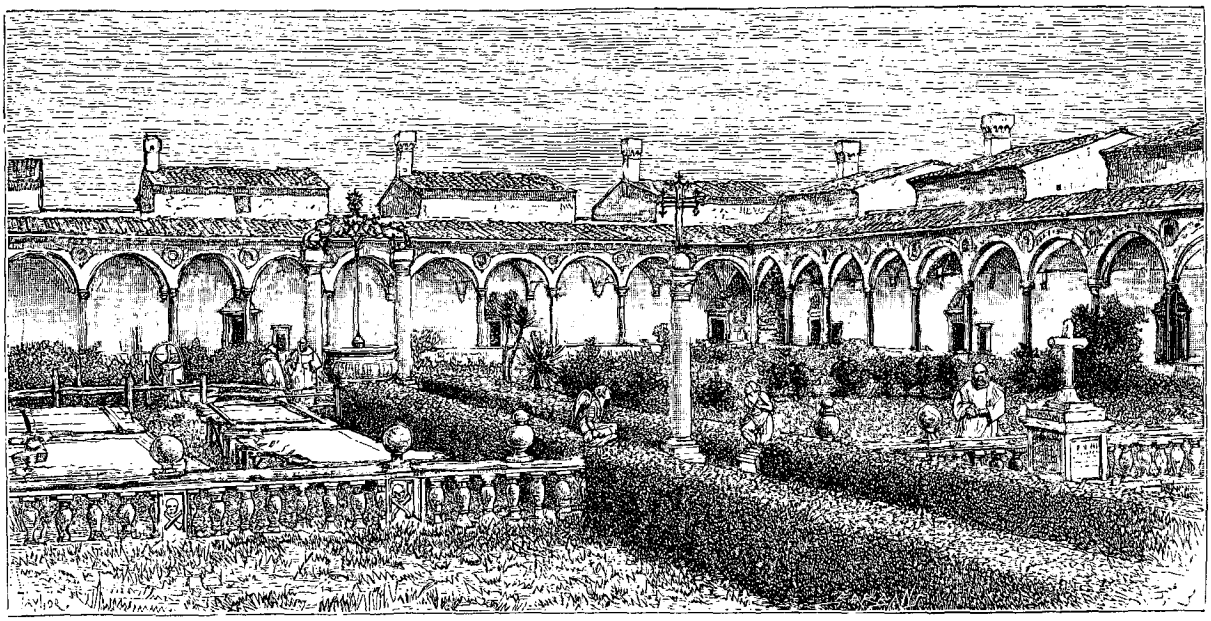
Pie VII aussi a demeuré à la Chartreuse, mais seulement pendant un jour (8-9 juillet 1809).

Je quitte la « foresteria » pour visiter, sous la conduite de mon guide, un lieu dans lequel dominent des préoccupations moins graves, moins élevées : la « farmacia » et la « cereria ». Pharmacie est un euphémisme : c'est droguerie, distillerie, parfumerie qu'il faudrait dire. Les chartreux de Florence, prenant exemple sur la maison mère, la Grande-Chartreuse, se sont en effet ingéniés à fabriquer divers produits hygiéniques, qui sont parvenus à une certaine célébrité en Toscane. L'amour de la vérité m'oblige à déclarer, tout patriotisme à part, que la liqueur que l'on m'a servie à Galuzzo comme chartreuse ne rappelle qu'imparfaitement son prototype français; mais son prix est aussi beaucoup moins élevé.

Les couvents italiens ont, malgré les orages de la Révolution, été moins profondément bouleversés que ceux de la France : c'est ainsi que la pharmacie de la Chartreuse conserve encore les majoliques fabriquées pour elle à Montelupo, en 1607, et un portrait de Pie VI, avec une inscription rappelant que, le 26 octobre 1798, le souverain pontife a daigné l'honorer de sa présence pendant près d'une heure.

II. Le couvent de San Salvi et la Cène d'Andrea del Sarto.

Depuis les récents remaniements de l'enceinte de Florence, la « Porta alla Croce » occupe, comme la « Porta al Prato », le centre d'une place fort étendue;



Le grand cloître de la Chartreuse. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

isolée des murs à travers lesquels elle livrait passage et qui lui donnaient sa raison d'être, elle n'est plus aujourd'hui qu'un témoin du passé, et encore, pour saisir sa destination première, faut-il faire un effort de mémoire. Sur cette place, d'une tournure absolument moderne et que sillonnent les tramways et les omnibus, prend naissance la Via Aretina, ou route d'Arezzo, que nous suivrons, pour nous engager, au bout de quelques centaines de mètres, dans la Via del Pontassieve; nous quittons à son tour cette dernière, qui traverse un faubourg peu intéressant, pour prendre, à notre gauche, la Via San Salvi. Arrêtons-nous un instant ici : sur l'angle de la première maison, abritée par un auvent, s'offre à nous une fresque précieuse du quatorzième siècle, une Madone, à mi-corps, allaitant l'enfant divin; les doigts effilés trahissent des préoccupations d'élégance; les yeux en amande nous regardent doucement; la bouche sourit. Heureux pays que celui où, au coin d'une rue de la tournure la plus moderne, la plus vulgaire, entre les sons discordants d'un cornet de tramway et les sifflements d'une locomotive, on découvre à l'improviste de pareils trésors! Il ne tient qu'à nous de nous transporter de cinq cents ans en arrière et de vivre, ne fût-ce que pendant quelques minutes, au milieu d'une époque croyante, ingénue, foncièrement artiste. Le décor du fond ajoute encore à l'illusion : juste en face de nous se dressent les hauteurs de Fiesole avec leurs villas historiques.

La Via San Salvi est d'ailleurs une véritable route de village, avec une haie d'un côté, un mur de l'autre; n'était le groupe de maisons qui enserre le couvent, on se croirait en pleine campagne, une campagne sans relief, je serais tenté d'ajouter sans poésie, si la vue de Fiesole ne me disposait à l'indulgence; on se demande pourquoi, pouvant choisir entre tant de sites enchanteurs, les fondateurs du couvent se sont contentés de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce bas-fond qu'il n'était même pas facile de mettre à l'abri d'un coup de main. Mais continuons nos pérégrinations. Après avoir traversé la ligne du chemin de fer, nous arrivons, en quelques secondes, devant un petit jardin dont la principale décoration consiste en deux affreuses colonnes doriques cannelées, privées de plinthe; des colonnes modernes, s'entend, car je me garderais bien de parler aussi irrévérencieusement des monuments contemporains des temples de Pæstum ou de Sélinonte : c'est l'entrée du couvent.

Laissant de côté les menus détails de l'histoire de San Salvi ou San Salvatore, je me bornerai à rapporter que ce couvent date du onzième siècle et qu'il fut soumis, dès l'origine, aux moines de Vallombreuse. Pillé et brûlé en 1062 par Pierre Mezzabarba, évêque simoniaque de Florence, San Salvi fut reconstruit sur un plan plus vaste; il servit en 1313 de résidence à l'empereur Henri VII, lorsque ce souverain vint assiéger Florence. L'exécution, par Andrea del Sarto, de la fameuse fresque représentant la Cène attira sur lui, dans le premier tiers du seizième siècle, l'attention de tous les amis des arts. Mais de nouvelles épreuves l'attendaient à peu de temps de là : en 1529, les Florentins, menacés par l'armée des Médicis, résolurent de détruire dans les environs tous les édifices qui auraient pu servir de retraite aux assiégeants; le couvent et l'église de San Salvi tombèrent sous le pic des démolisseurs; le cénacle seul, comme nous le verrons tout à l'heure, fut épargné. Cette fois encore San Salvi se releva de ses ruines, mais il changea de propriétaires; en 1545, des sœurs appartenant également à l'ordre de Vallombreuse remplacèrent les frères; elles gouvernèrent le couvent, sans trouble, mais aussi sans éclat, pendant plus de deux siècles et demi. Supprimé par Napoléon, l'édifice fut vendu à des particuliers, à l'exception du cénacle, réservé à l'État, comme monument historique.

Entrons dans le sanctuaire. Un vaste couloir s'ouvre devant nous; il nous promet une série de constructions d'un caractère grandiose; mais notre espoir ne tarde pas à être déçu : toutes les communications sont aujourd'hui murées, à l'exception d'une porte percée dans la paroi de droite; c'est par là que nous entrons dans une pièce, où notre attention est tout de suite attirée par une cheminée monumentale et une fontaine d'une taille également fort respectable, toutes deux en « pietra serena », la fameuse pierre bleutée des environs de Florence, que nous avons si souvent déjà rencontrée. La fontaine est une véritable œuvre d'art, appartenant à la plus belle période de l'école florentine : adossée contre le mur et laissant échapper l'eau par plusieurs robinets, de manière à permettre à un groupe de Pères de faire leurs ablutions en même temps, elle a pour supports deux sphinx; puis viennent deux enfants, deux « putti », comme disent les Italiens, tenant une guirlande, et deux autres enfants, malheureusement à moitié détruits, tenant chacun un écusson. Enfin, au-dessus de la fontaine, une fresque représentant la Samaritaine au puits. Au quinzième siècle, les statuaires les plus célèbres ne dédaignaient pas de sculpter de leurs mains des monuments de ce genre; mais avons-nous bien affaire encore à une production de cet âge d'or de la sculpture, et le seizième siècle ne serait-il pas autorisé à revendiquer la paternité de l'œuvre?

Le cénacle, qui s'étend à la suite de cette première pièce, servant de vestibule, est une salle fort imposante par ses dimensions, mais dont les murs blanchis à la chaux et l'ameublement mesquin, des chaises modernes, du type le plus vulgaire, portant chacune un numéro matricule, produisent une impression pénible.

C'est là, sur la paroi du fond, que se déroule la fameuse Cène d'Andrea del Sarto, une des pages les plus admirées dans l'œuvre du maître. Exécutée en 1526 ou 1527, d'après l'opinion d'un critique autorisé, M. Paul Mantz, la Cène aurait opéré un véritable miracle, à peine livrée aux regards du public. En 1529, au moment de l'investissement de Florence, les assiégés parcoururent les faubourgs, brûlant ou démolissant tous les édifices qui pouvaient favoriser l'attaque ou gêner la défense. L'église et le couvent de San Salvi furent immolés, comme tant d'autres monuments précieux : seule, la Cène trouva grâce devant les ministres de la dévastation; frappés de sa beauté, ils ne purent se résoudre à porter sur elle une main sacrilège et partirent sans avoir osé toucher au « Cenacolo ».

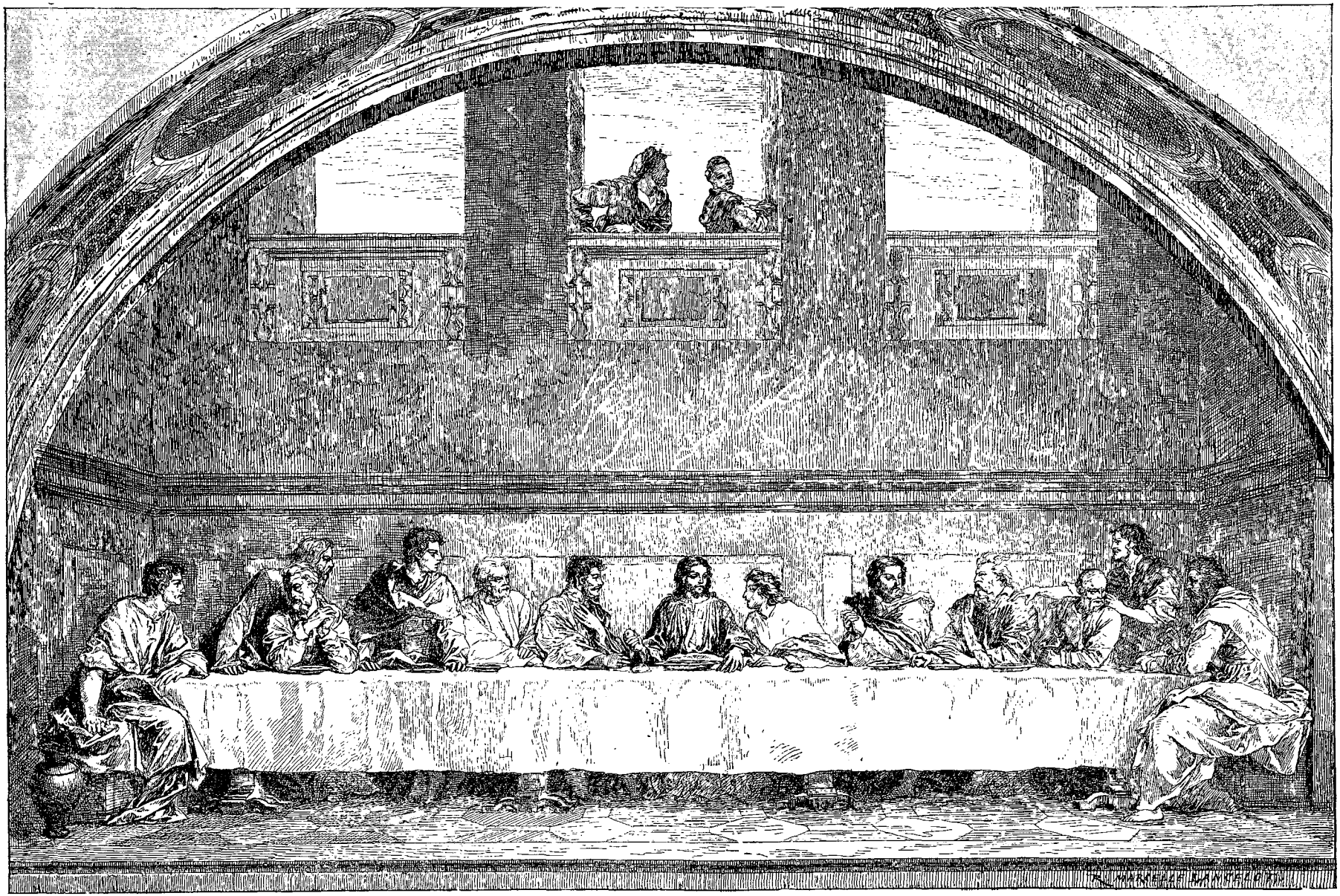
Dussé-je paraître plus impitoyable qu'eux, je ne saurais dissimuler les graves défauts de cette œuvre, aujourd'hui encore si admirée de la foule des touristes.

Et tout d'abord, le souvenir de la Cène de Léonard, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, nous trouble et nous désoriente; c'est bien la même conception, l'émotion des disciples au moment où leur maître prononce ces mots : Je vous le dis en vérité, l'un de vous me trahira. Mais combien la mimique n'est-elle pas plus théâtrale (examinez, par exemple, le geste du Christ posant sa main sur celle de son disciple bien-aimé), combien l'expression plus prétentieuse et plus vide! Il y a entre Léonard et André la même différence qu'entre le chercheur sincère, dont chaque effort constitue une conquête, et l'imitateur habile, trop habile même, car il se joue des difficultés, au lieu de compter loyalement avec elles. C'en est fait de l'éloquence grave, recueillie, intime, inhérente à l'œuvre de Léonard; ce qu'il faut aux contemporains d'André, ce sont des thèmes brillamment développés, des morceaux de bravoure; on ne comprend que trop l'enthousiasme des Florentins de 1529.

Nous aurons trop souvent l'occasion, au cours de ces recherches, de proclamer les mérites d'Andrea del Sarto, pour n'avoir pas été en droit de signaler, sur un point déterminé, ce que nous considérons comme une erreur et un échec.

On ne saurait, dans cette serre chaude de l'art qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Cène d'Andrea del Sarto au couvent de San Salvi. — Dessin de Mlle Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'appelle la Toscane, porter ses aspirations trop haut, sinon on s'expose à se laisser déborder par les productions médiocres au détriment des chefs-d'œuvre. C'est pourquoi je me bornerai à mentionner ici l'église construite à quelques pas du couvent, au milieu d'un petit groupe de maisons. Ce n'est pas que l'on n'y découvre, sous le portique, quelques sculptures d'apparence archaïque, une statue de sainte Humilité, que l'on dit être du treizième siècle, un petit bas-relief, affreusement barbouillé, avec un saint Michel tuant le dragon, ouvrage attribué, je ne sais sur quel fondement, à Benedetto da Rovezzano; un autre également couvert de badigeon, avec un évêque assis, derrière lequel deux anges étendent un voile, et dans le cloître des fragments de fresques du quatorzième siècle (Vierge à mi-corps avec l'enfant; tête d'apôtre, etc.). Mais dressons-nous donc ici un inventaire archéologique? *Paulo majora canamus.* Que le lecteur me croie sur parole : j'ai examiné et le portique, et le campanile, et la nef, et le transept et l'abside; j'ai constaté la présence de deux mauvaises fresques représentant le Centurion aux pieds du Christ et la Sainte Cène, et d'une peinture de plus de valeur, la Vierge et saint Jean au pied du crucifix, peinture dont la douceur fait penser à Raffaello del Garbo; nous pouvons, sans remords, porter nos pas plus loin, et dire à San Salvi un adieu éternel, car ce lieu est de ceux où l'on n'éprouve guère la tentation de retourner.

III. La Badia di Ripoli. — La Pieve. — Bagno di Ripoli.

Notre troisième excursion a pour objectif un bourg situé au sud-est de Florence, à l'endroit où la plaine de l'Arno se ferme pour faire place à un premier massif de hauteurs, contreforts d'une chaîne plus étendue et plus escarpée, que dominent à leur tour les crêtes du Pratomagno. L'omnibus qui stationne derrière l'église Saint-Nicolas nous transporte rapidement, à travers la Via di Ripoli, en dehors de la ville; nous longeons des jardins dont les murs ne laissent apercevoir que des ceps de vigne ou des branches d'oliviers, et au bout d'une demi-heure nous mettons pied à terre sur une vaste place, toute fraîche empierrée, et dont l'unique décoration consiste en bancs de pierre et en jeunes plants d'acacias. Nous sommes devant la Badia di Ripoli.

L'église et le couvent qui se développe autour d'elle n'ont rien de monumental, à l'extérieur du moins. Sous un portique, soigneusement badigeonné, se dressent quelques plaques tombales, aux inscriptions emphatiques : une larme de tendresse, un vœu de paix pour la froide dépouille de.... : « una lacrima di tenerezza, un voto di pace, alla fredda spoglia di.... » Les mots NICOLAVS PAPA V, tracés au-dessus de la porte, attirent davantage mon attention; ils se rapportent probablement à quelque privilège accordé par le pape Nicolas V, ce pur et ardent champion des lettres et des arts. Le « tau » avec les deux têtes de lion que l'on voit sculptées sur un écusson incrusté tout auprès pose également devant nous un problème historique : il ressemble de tous points aux armoiries que j'ai vues au couvent de Vallombreuse. C'est le moment de consulter notre guide ordinaire, l'abbé Domenico Moreni, dont les *Notizie istoriche dei contorni di Firenze*, quoique publiées il y a plus de trois quarts de siècle, n'ont rien perdu de leur valeur.

Des historiens autorisés ont fait remonter la fondation de l'abbaye de Saint-Barthélemy de Ripoli au huitième siècle : mais cette assertion est controversée; il est certain que dès le douzième siècle l'abbaye dépendait du fameux couvent de Vallombreuse, situé à quelques lieues de là dans les montagnes; en 1197, l'abbé voulut secouer le joug et il intenta un de ces procès si fréquents dans l'histoire ecclésiastique et qui, je l'avoue sans rougir, n'ont jamais réussi à me passionner; mais la cour de Rome lui donna tort, et, à partir de ce moment, la suzeraineté de Vallombreuse ne fut plus discutée. Par contre, en 1452, le pape Nicolas V refusa à une famille du voisinage, les Castiglionchio, le droit de présenter l'abbé : de là l'inscription placée sur la porte. Pendant ce même quinzième siècle, la Badia di Ripoli conquit des titres à la reconnaissance publique par des efforts bien autrement importants, par l'impression d'une série de beaux volumes, aujourd'hui fort recherchés des bibliophiles.

A partir de 1550 l'abbaye devint la résidence ordinaire des généraux de l'ordre de Vallombreuse, qui l'occupèrent jusqu'à la Révolution.

Il est heureux que ces souvenirs aient été enregistrés dans des livres, car l'église, dans laquelle conduit le portique avec lequel nous venons de faire connaissance, n'a plus rien qui les rappelle; on me dispensera de décrire cet édifice presque entièrement refait, avec ses tableaux enfumés, mais non anciens, sur ses quatre autels.

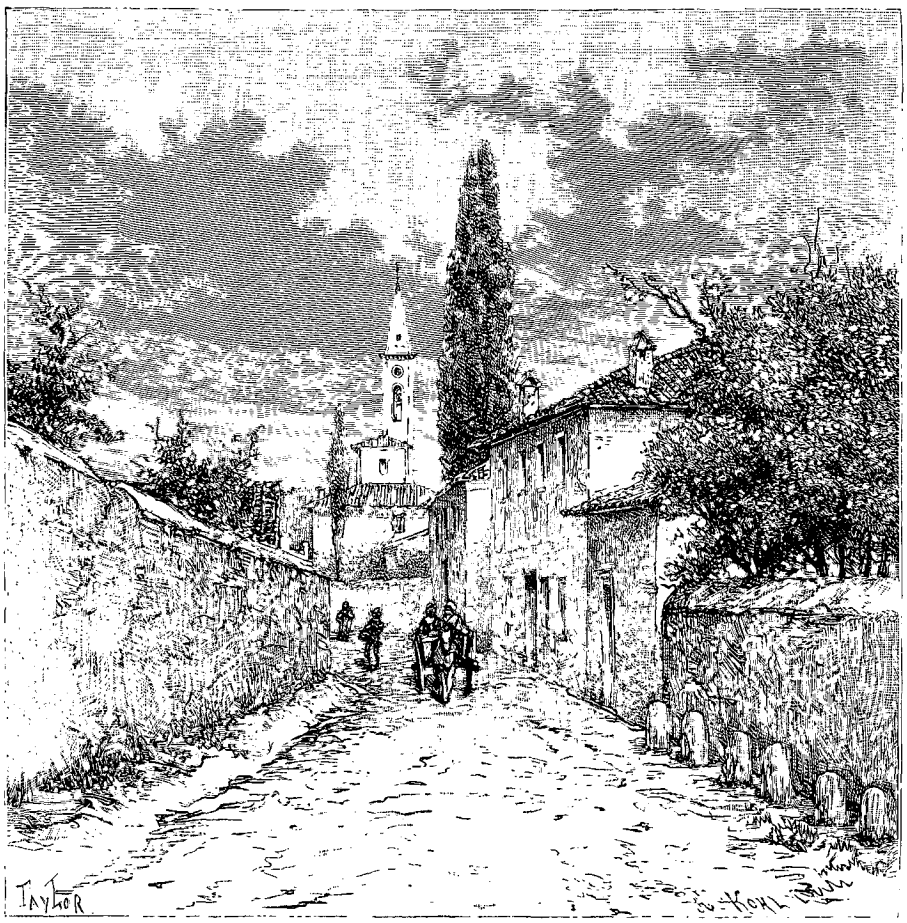
Sur notre gauche, à quelques pas de l'église, s'étend le nouveau couvent, c'est-à-dire la portion de l'ancien qui a conservé ou plutôt recouvré sa destination primitive. Je sonne : après des négociations assez longues, les sœurs qui habitent maintenant le couvent, l'ayant acquis ou loué d'un propriétaire qui en avait fait une villa, consentent à me laisser visiter l'intérieur, tout en m'affirmant qu'il ne s'y trouve aucune œuvre d'art; on me donne pour conductrice une Française, et me voilà parcourant une longue enfilade de pièces, les unes vides et nues, les autres encombrées. Ma conductrice m'apprend que les nouvelles habitantes, les sœurs de la Providence, s'occupent d'installer un pensionnat : de là ce désordre.

Le premier étage, fort vaste, contient une série de fresques représentant des paysages ou des édifices. Quel malheur qu'elles n'appartiennent pas au quinzième siècle ! le moindre détail aurait sa valeur; mais elles datent du dix-huitième siècle, et il faut se hâter de passer devant elles, si l'on tient à ménager son temps. Il est cependant représenté, ce siècle des précurseurs, mais par un fragment malheureusement fort retouché :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une petite niche nous montre une fresque avec la Vierge, à mi-corps, tenant l'enfant divin. Quel contraste entre cette œuvre recueillie, contemporaine de Fra Angelico ou du Pérugin, et les affreuses vues d'architecture, avec la date de 1760, qui s'étalent sur les parois de la même pièce! L'ancienne bibliothèque, décorée en 1752 et aujourd'hui convertie en chambre à coucher, n'est pas faite pour nous réconcilier avec l'art du dix-huitième siècle. Le style rococo, qui dans les palais ou les hôtels nous a valu tant de productions spirituelles, charmantes, exquises, est vraiment incompatible aec vla gravité, que dis-je, avec l'austérité qui doit régner dans un édifice religieux. On est à chaque pas scandalisé par la légèreté des scènes de dévotion peintes à profusion sur les parois de la Badia. Quant aux paysages qui alternent avec elles, ils nous offrent un mélange de fantaisie et de trivialité : des personnages habillés en Turcs s'y promènent au milieu de ruines antiques; des matelots débarquent des caisses de marchandises.

Heureusement, l'ancien réfectoire, le « Cenacolo », restauré en 1758 et aujourd'hui converti en chapelle, nous reporte un instant à une culture d'art plus élevée, plus intense. Son principal ornement consiste en une



L'abbaye de Ripoli, vue prise du côté de l'orient. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

fresque de Poccetti, datée de 1604 : les Noces de Cana. La conception est réaliste, le dessin incorrect, mais l'ensemble a un brio qu'on ne saurait méconnaître. Poccetti, que nous rencontrerons si souvent encore à Florence et dans les environs, a évidemment entrevu les chefs-d'œuvre de Paul Véronèse; sans s'en douter peut-être, il a subi l'influence du grand coloriste; c'est de lui aussi qu'il s'inspire en introduisant dans une composition sacrée les portraits des contemporains qui la relèvent et l'animent.

En sortant des appartements, nous pénétrons dans un cloître de dimensions assez exiguës, dont les arcs surbaissés et les piliers octogonaux nous éloignent, pour un instant du moins, de ces dix-septième et dix-huitième siècles que nous ne nous attendions pas à voir se prélasser avec tant d'insolence dans l'antique abbaye de Ripoli et que nous sommes prêts à admirer partout, sauf en Italie. Mais, hélas! les arcades sont murées, les parois blanchies à la chaux, et l'unique peinture qui ait survécu dans une des lunettes, un Christ mort soutenu par un ange, avec deux autres anges à ses côtés, ne remonte pas au delà de l'ère de Poccetti.

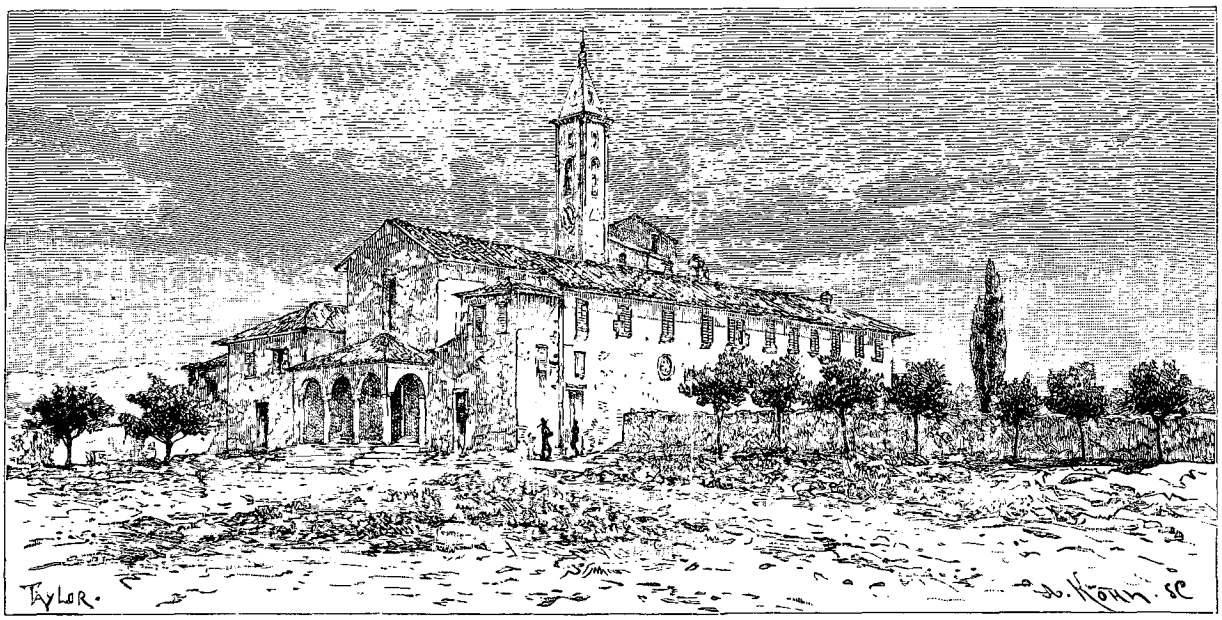
Je ne puis me défendre d'un mouvement de dépit en quittant la Badia : voilà donc encore une illusion qui s'envole et, ce qui est plus grave, une matinée perdue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Serai-je plus heureux du moins à Bagno di Ripoli, le bourg dont dépend l'abbaye et dont le nom provoque dans mon esprit un vague souvenir de ruines antiques, de thermes notamment? Tentons l'aventure.

Nous sommes toujours dans la plaine, une plaine peu accidentée, avec une maison ou deux de loin en loin. Au bout d'un quart d'heure se dresse devant nous, au milieu d'un petit groupe de constructions, l'antique collégiale, déjà mentionnée au commencement du treizième siècle, la « Pieve ». Le lecteur me saura gré de garder pour moi les notes que m'a fournies la visite de cet édifice : elles offrent toutes un caractère négatif. Un instant, en pénétrant dans la longue salle de la « Compagnia della Santa Croce », société de bienfaisance instituée en 1305 (?), je crois avoir découvert une œuvre d'art digne de ce nom. Un Christ en croix entre quatre saints ou saintes me semble se rapprocher de Fra Bartolomeo. Mais un rapide examen suffit à me convaincre que cette peinture, fort ruinée, n'a rien de commun avec l'éminent artiste dominicain.

Encore quelques centaines de pas et j'atteins Bagno di Ripoli, dont les localités que j'ai visitées jusqu'ici ne sont que des fractions. Ici le paysage commence à se dessiner. La route monte dès l'entrée du bourg, auquel quelques maisons de maître, situées sur la hauteur, donnent une assez fière tournure. Sur notre gauche s'étendent Settignano, Vincigliata, Fiesole, et le géant de ce massif de montagnes, le « Monte Mo-



L'abbaye de Ripoli, vue prise sur la place. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

rello », haut de neuf cent trente-quatre mètres; au fond, derrière nous, dans la plaine, Florence.

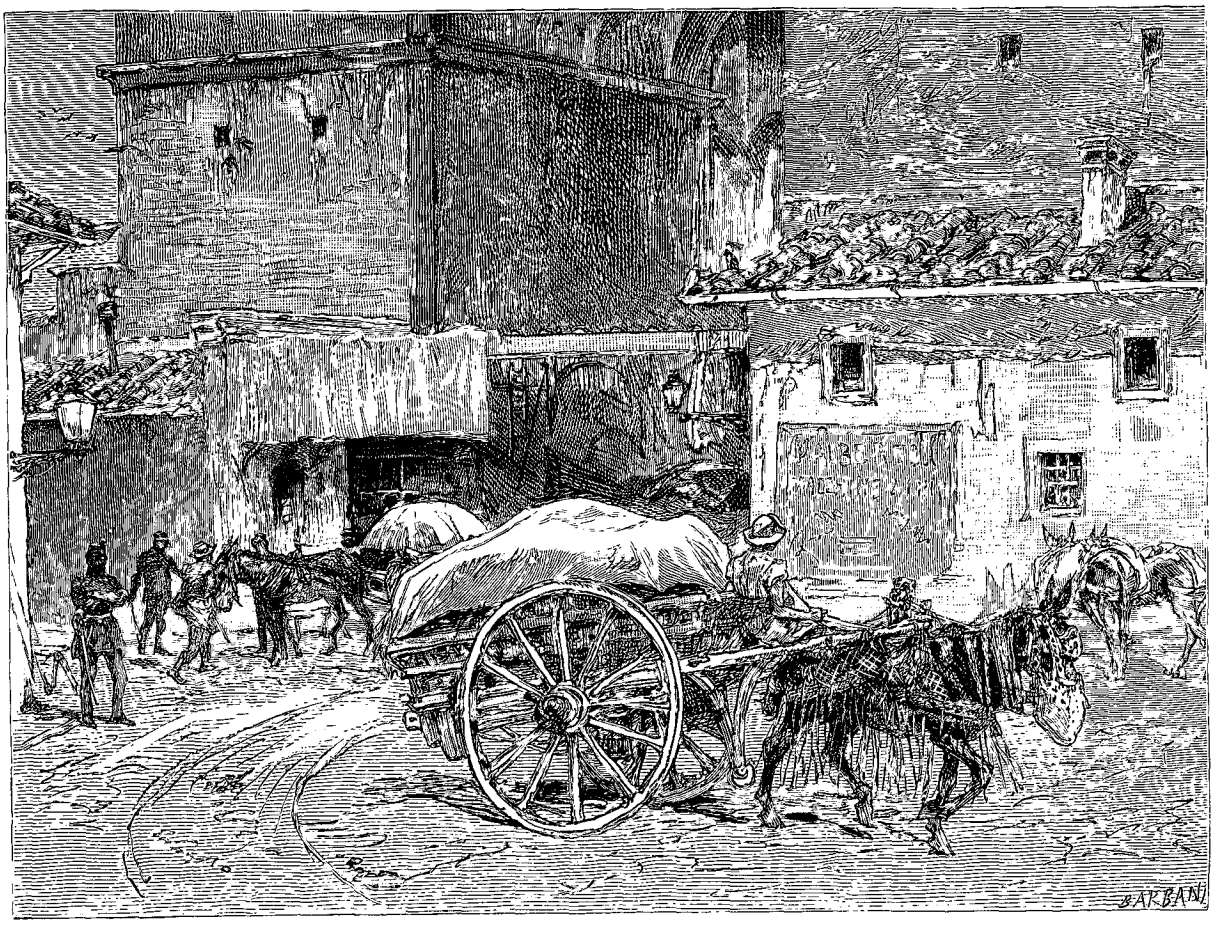
Mon attention est tout d'abord attirée par un édicule attenant à une des premières maisons et couvert de peintures ; nous avons affaire à des compositions du quatorzième siècle, d'une exécution convenable. A l'extérieur, le Christ en croix, l'Annonciation, et saint Antoine tenant le tau ; à l'intérieur, la Vierge et l'enfant Jésus entourés de saints. L'auteur de ces figures est quelque disciple de Giotto.

Laissant de côté le bourg moderne, qui, vu de près, ne paye pas de mine, je me mets à la recherche des thermes antiques, découverts en 1688, d'où le nom de « Bagno di Ripoli » (bain de Ripoli). Hélas! mon guide, après avoir proclamé l'intérêt de cette découverte, a oublié d'ajouter (peut-être l'ignorait-il lui-même, car qui connaît moins les environs de Florence que les Florentins ?) qu'aujourd'hui il n'en restait nulle trace. Aussi les indigènes auxquels je demande de m'indiquer le chemin de leurs thermes me regardent avec stupéfaction, haussent les épaules, ou secouent la tête, et finissent par me répondre : je ne sais pas, ou je ne comprends pas. Je n'ai d'autre ressource, après avoir finalement découvert la vérité, que de retourner au plus vite à Florence, me promettant bien à l'avenir de ne disputer à aucun de mes confrères le soin d'explorer et d'illustrer Bagno di Ripoli et ses dépendances.

Eugène MÜNTZ.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La porte San Frediano. — Dessin de Tofani, d'après des croquis de M. Ciani.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ[1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VISITE A QUELQUES COUVENTS DES ENVIRONS DE FLORENCE.

IV. Monte Oliveto.

Pour nous rendre à la Badia de Ripoli, nous avons dû remonter le cours de l'Arno ; la visite du couvent de Monte Oliveto nous attire du côté opposé, vers l'endroit où le fleuve sort de Florence pour se diriger vers Pise. Un fiacre nous transporte en peu de minutes à la porte San Frediano, d'où nous continuerons notre excursion à pied. Malgré son élévation (un trois-mâts pourrait, peu s'en faut, passer sous sa voussure), cette porte n'a rien de monumental ; elle a pour principal ornement les armoiries de la ville, une fleur de lis en marbre. Mais le va-et-vient des citadins et des campagnards, les discussions des employés de l'octroi avec les conducteurs des charrettes à deux roues attelées de mulets fringants, aux harnachements de cuivre, aux clochettes retentissantes, aux glands et aux franges multicolores, méritent de nous arrêter un instant. Les représentants des intérêts municipaux affichent une rigueur extrême; ils plongent sans miséricorde leur sonde dans les paquets ficelés avec le plus de soin ; les propriétaires protestent, s'indignent, se lamentent : rien n'arrête ces fonctionnaires zélés. Puis ce sont d'interminables discussions sur l'application de tel ou tel tarif; les machiavels rustiques déploient toutes les

1. Suite. — Voy. t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305 et 321; t. XLVI, p. 161.

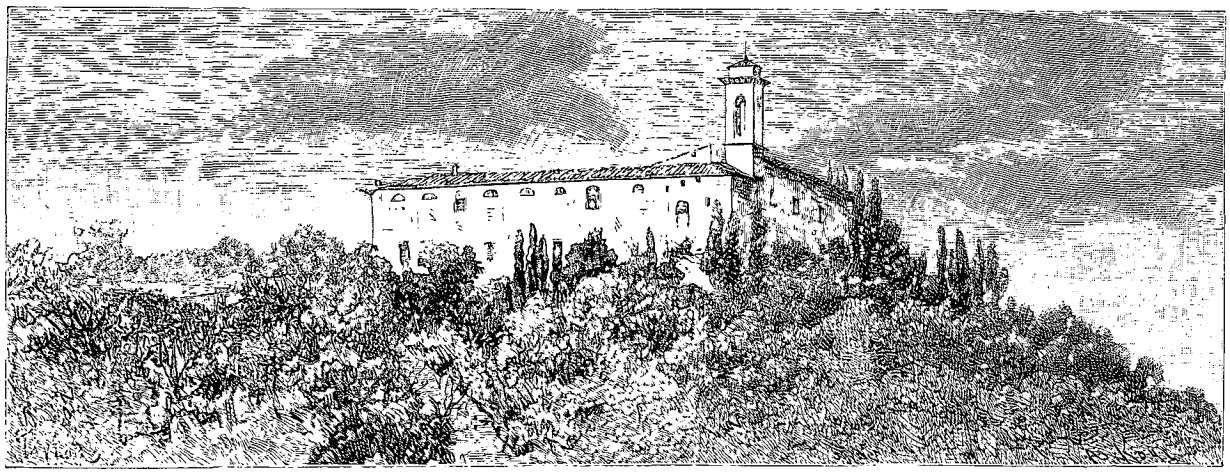
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ressources de leur dialectique : vains efforts ; le fisc est impitoyable comme la loi : *Dura lex, sed lex.*

La porte s'ouvre sur la Via Pisana, que traverse un tramway à vapeur ; tout de suite, sans transition, le faubourg commence. Aux palais d'une fière tournure, aux maisons bourgeoises encore si imposantes, qui peuplent l'intérieur de la ville, succèdent des constructions petites, chétives ; les brillants magasins de nouveautés ou d'antiquités, les cafés à l'instar de Paris font place à des boutiques de charrons, de selliers, de forgerons, de tonneliers, de charpentiers, de teinturiers, de peaussiers, à des « trattorie » de vingtième ordre ; un vulgaire macadam tient lieu de dallage.

En temps normal, une couche uniforme de poussière compléterait la physionomie, bien florentine, de la Via Pisana ; mais nous sommes en 1882, l'année légendaire des pluies. Je n'ai pas encore passé le faubourg, que de grosses gouttes commencent à tomber ; puis ce sont des torrents, auxquels succèdent des grêlons gros comme des noisettes ; le macadam se change en bourbier ; le paysage qui commençait à se dessiner se voile ; à travers la nappe grise, c'est tout au plus si l'on distingue encore la silhouette des arbres les plus rapprochés et les contours de la colline qui s'élève à notre gauche ; heureusement une porte cochère m'offre un abri d'où je peux contempler à loisir, comme le sage de Lucrèce, la fureur des éléments déchaînés. Cependant, au dehors, retentissent de frais et joyeux éclats de voix ; une bande de gamins et de gamines, trempés jusqu'aux os, crottés jusqu'à l'échine, arrivent en courant ; ils entrent un instant, se délectent à la vue de leurs sabots ruisselants, de leurs souliers disparaissant sous une couche de boue, s'éclaboussent les uns les autres en poussant des cris de joie, et, à la première éclaircie, se sauvant comme ils sont venus. L'enfance est la même partout.

Je ne tarde pas à suivre l'exemple des jeunes Florentins et me remets en route avec d'autant moins



Monte Oliveto. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de M. Ciani.

de scrupules que le couvent de Monte Oliveto se dresse en face de moi, sur une colline peu élevée, et que j'espère l'atteindre assez vite pour ne pas être surpris par une nouvelle averse.

D'après mon guide, je dois appuyer à gauche ; mais je longe l'immense parc de la villa Strozzi sans trouver la moindre issue. Finalement, j'arrive au village de Monticelli, où une église, s'élevant à côté d'un couvent, m'arrête tout d'abord. Sous le portique, j'entrevois la série traditionnelle des plaques tombales, avec leurs inscriptions aussi sentimentales que déclamatoires ; le reste de l'édifice n'offre pas plus d'intérêt. Je continue donc d'avancer et rencontre bientôt l'entrée, vraiment imposante, de la villa Strozzi, dont le parc couvre la majeure partie du monticule. Plus loin s'ouvre la Via di San Vito, qui me conduit en pleine campagne entre des haies de chèvrefeuilles, de prunelles et de mûres sauvages. Décidément j'ai fait fausse route et il me faut revenir sur mes pas ; je longe de nouveau le parc des Strozzi et finis par atteindre la « Via di Monte Oliveto per San Sisto », que l'averse m'avait empêché d'apercevoir.

Le couvent n'occupe pas le sommet du monticule ; il se trouve un peu en contre-bas, au-dessous d'un tertre planté de cyprès, comme à Monte Oliveto Maggiore[1] la maison mère à laquelle il se rattache. Les bâtiments, assez réguliers, ont perdu tout caractère à la suite de nombreux remaniements ; aussi bien ne servent-ils plus aujourd'hui de monastère, mais de « deposito di convalescenti », c'est-à-dire de dépôt de militaires en convalescence. Je m'adresse, pour visiter l'intérieur, à la sentinelle qui se promène devant la porte d'entrée ; elle me renvoie au caporal de garde, qui me fait conduire auprès du sergent ; celui-ci à son tour m'adresse à l'officier ; je me crois au bout de mes peines, mais je me heurte à un obstacle imprévu : le « luogo tenente », le lieutenant, fait sa sieste, et ses subordonnés n'osent pas interrompre le sommeil du

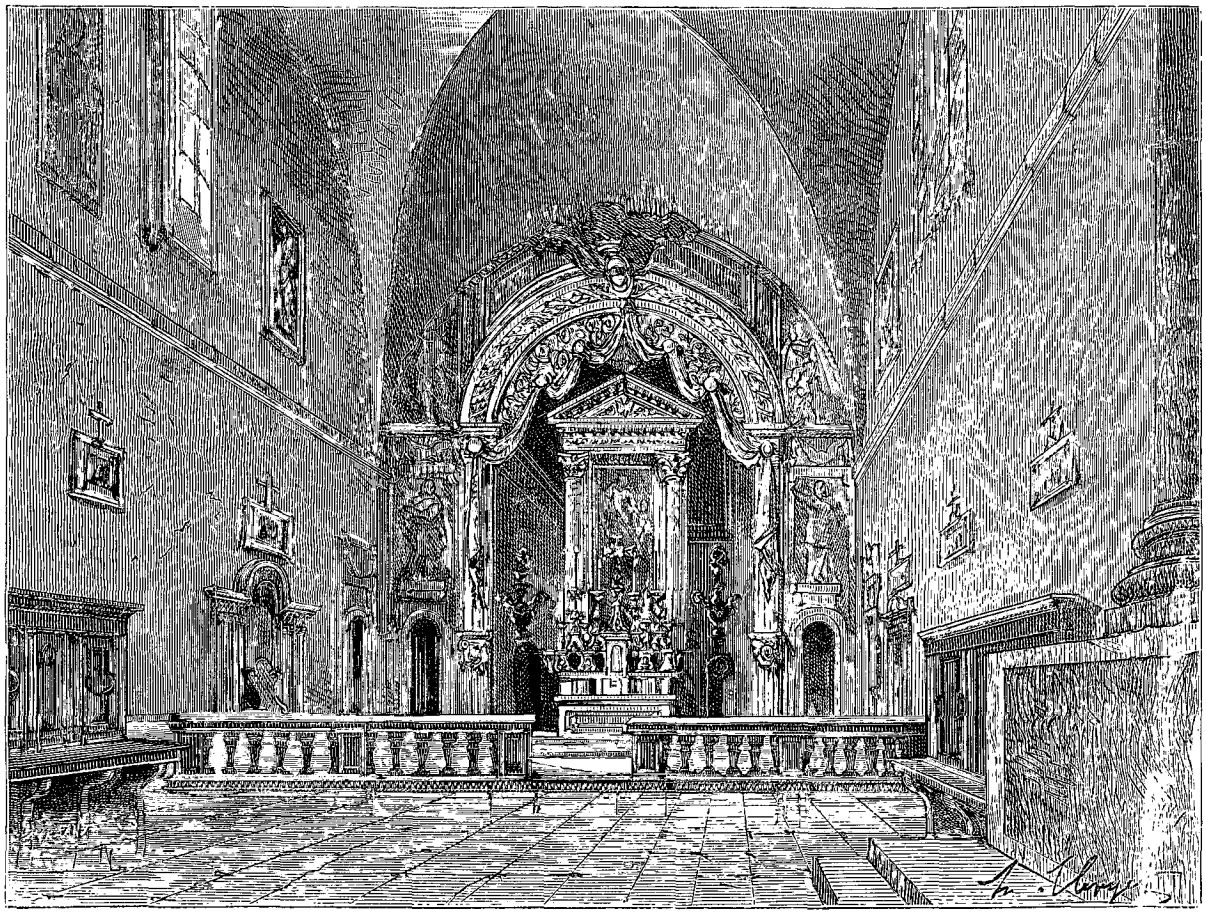
1. Voy. *le Tour du Monde*, t. XLIII, p. 423 et suiv.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

juste; ils me conseillent d'aller voir « il prete », c'est-à-dire le chapelain. Force m'est donc de me contenter d'un coup d'œil jeté en passant sur le grand cloître, à deux étages, qui s'étend à l'intérieur de l'édifice déclassé, et de faire le tour des bâtiments pour atteindre le logement du chapelain, attenant à l'église.

Le « prete » fait l'accueil le plus gracieux à ma demande; c'est un Olivetain, l'ancien supérieur, jeune encore et fort affable, auquel on a permis de rester, à la condition d'échanger son costume de régulier (les olivetains, mes lecteurs s'en souviennent peut-être, sont vêtus de blanc, d'où leur nom de bénédictins blancs) contre celui de séculier. Il m'introduit dans l'ancienne sacristie convertie en salle à manger, et de là dans l'église placée sous le vocable de saint Barthélemy et sous le patronage des Strozzi.

L'église, restaurée vers 1680, ne se compose que d'une seule nef; elle est fort convenablement entretenue et contient encore quelques bons tableaux. Le retable du maître-autel, la Chananéenne au puits (figures nombreuses, parmi lesquelles on remarque le Christ debout; fond formé d'édifices), par le Bronzino, est une des meilleures compositions du maître. Je remarque en outre des fresques de Poccetti; à gauche du maître-



Église de Monte Oliveto. — Dessin de H. Clerget, d'après un croquis de M. Ciani.

autel, sainte Agnès, à droite sainte Apollonie, et à l'entrée saint Barthélemy et saint Miniato; enfin une Assomption, de Passignano, et une Vision de saint Bernard. Les bénitiers de marbre méritent aussi une mention : celui de droite, composé d'une figure de femme tenant une vasque, date du seizième siècle encore (sur la base on lit : Laurentius Cibo. MDXLVII); il a pour auteur Scaccini; celui de gauche a été exécuté en 1676.

Pendant qu'il me fait passer en revue ces différents ouvrages, que je suis surpris et charmé de trouver dans cette solitude, l'ancien supérieur me raconte que son couvent est le troisième, par ordre de date, de l'antique congrégation des Olivetains : comblé de faveurs par les Strozzi, qui y ont leur sépulture de famille (le monastère est en quelque sorte englobé dans leur parc), et par les Capponi, il comptait encore douze Pères au moment de sa suppression. Les œuvres d'art que l'on y admire aujourd'hui ne sont rien au prix de celles que le sanctuaire renfermait autrefois : dans le chœur, des statues modernes ont remplacé les anciennes; celles-ci décorent depuis un certain nombre d'années la chapelle du Bargello, où se trouve le Jugement dernier de Giotto; un autre musée de Florence, les Offices, s'est enrichi de la précieuse Annonciation (longtemps attribuée à Ridolfo Ghirlandajo et de nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours revendiquée en faveur de Léonard de Vinci par l'éminent connaisseur russe M. le baron de Liphart), ainsi que d'un triptyque de Lorenzo Monaco, une madone avec des saints (non exposé) ; les della Robbia enfin sont allés échouer on ne sait où.

Mon hôte, dont je me plais à reconnaître l'amabilité et l'érudition, cultive lui-même les arts du dessin; son petit logement, d'une propreté qui frise la coquetterie, est orné de quelques aquarelles de sa main, copiées d'après Fra Angelico, le Pérugin, Overbeck. Par une attention délicate, il réserve pour la fin de ma visite une surprise qui me touche au plus haut point : sa chambre à coucher contient un fragment de fresque, coupé d'un côté par le mur que l'on a ajouté pour séparer la pièce en deux, et borné de l'autre par le badigeon; il ne m'est pas difficile d'y reconnaître la partie centrale d'une sainte Cène de la meilleure époque, la fin du quinzième, le commencement du seizième siècle. Les figures, de grandeur nature, sont plus d'à moitié ruinées; cependant on distingue encore, en commençant par la gauche, saint Pierre, le Christ, saint Jean, puis Judas, assis, conformément à la tradition, de l'autre côté et comme en dehors de la table. Malgré de cruelles mutilations, les têtes laissent entrevoir de réelles qualités; si Judas regarde le spectateur d'un air dur et sombre, en revanche il y a beaucoup de tendresse, surtout dans les traits du disciple bien-aimé, penchant la tête sur l'épaule de son maître, par un geste qui est très certainement emprunté à la Cène de Léonard ; les draperies, de leur côté, dans les bordures desquelles on découvre des traces d'or, se distinguent par leur ampleur, leur beau jet.

C'est le supérieur lui-même qui a mis au jour, dans les dernières années, ce fragment si intéressant, recou-

Fragment de la Cène de Monte Oliveto. — Dessin de P. Fritel, d'après un croquis de M. Ciani.

vert jusque-là d'une épaisse couche de badigeon. Sa découverte semble avoir passé inaperçue, quoique faite aux portes mêmes de Florence; je remplis le plus agréable devoir en la signalant à mes confrères en critique d'art : puissent-ils tomber d'accord sur le nom qu'il convient d'inscrire sur la Cène de Monte Oliveto.

Nous sommes à deux pas de la villa de « Bello Sguardo » ; c'est dire quel délicieux panorama s'étend au-dessous de nous. Cependant de gros nuages s'amassent; les collines se couvrent de teintes violacées; le tonnerre gronde; le tableau riant entre tous, que j'avais tant de fois admiré, prend un aspect grandiose; les collines se transforment en montagnes gigantesques; on se croirait au milieu des Alpes, non dans la plaine de l'Arno. Puis le soleil se fraye de nouveau un passage, et un magnifique arc-en-ciel, se profilant sur le fond sombre des nuages, rend au paysage sa sérénité.

V. Vallombreuse. — Pontassieve. — Paterno. — Tosi.

« Vallombreuse, abbaye monumentale, Grande-Chartreuse de l'Italie, bâtie au sommet des Apennins, derrière un rempart de rochers, de précipices, de torrents et de noires forêts de sapins. »

LAMARTINE.

Les Anglais font l'excursion de Florence à Vallombreuse en voiture; une journée suffit pour l'aller et le retour, à condition qu'on se lève matin et qu'on se couche tard. Les touristes plus modestes et plus pratiques se rendront en chemin de fer à Pontassieve, d'où il est facile de gagner, dans un de ces véhicules légers, si communs en Toscane, le célèbre monastère fondé au onzième siècle par saint Jean Gualbert.

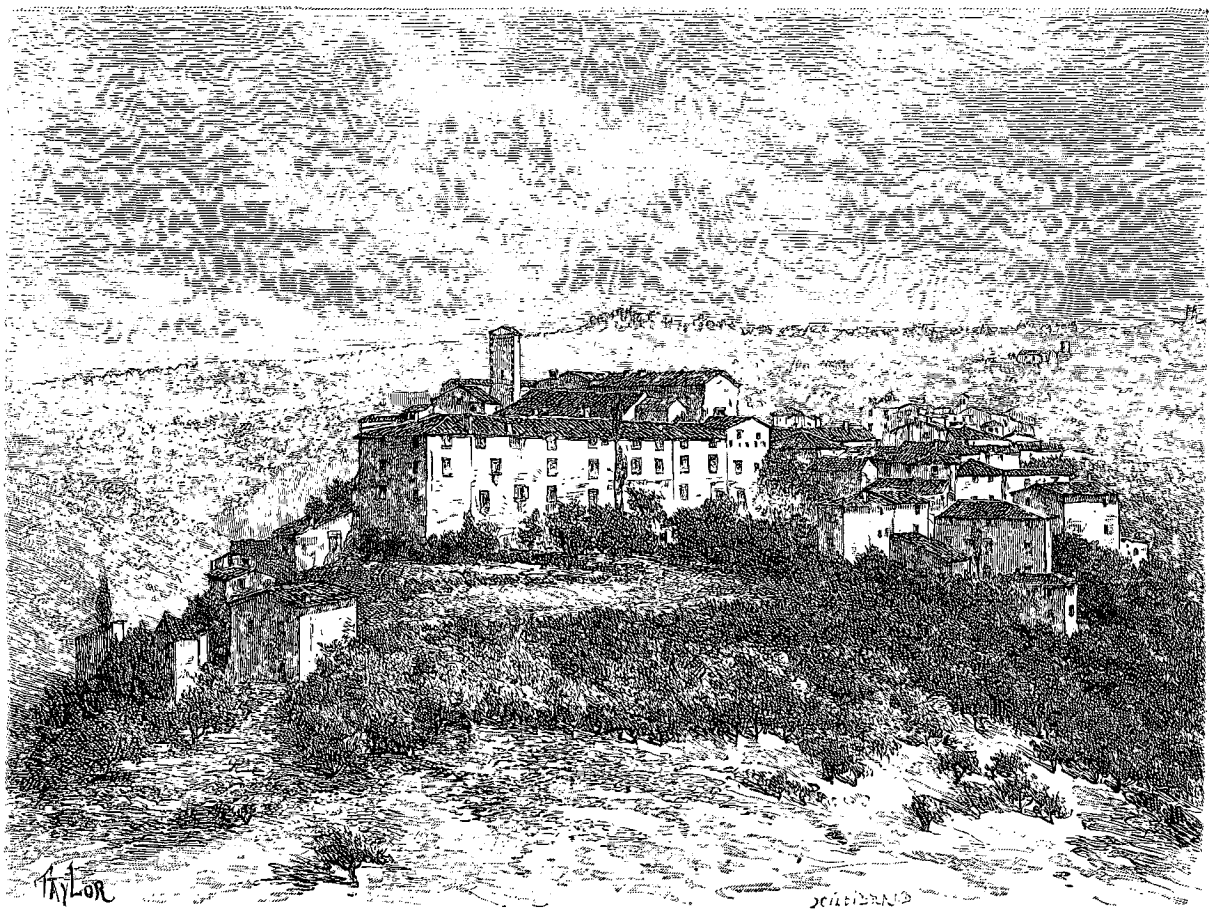
La gare de Pontassieve est encombrée par une nuée de voiturins ; ils se précipitent sur les voyageurs comme des loups affamés sur un troupeau sans défense. Ce ne sont que diligences, lourds carrosses de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

famille, chars à bancs, cabriolets, allant et venant; les rues retentissent sans cesse du tintement de grelots, du claquement des fouets, des sons discordants des cornets de postillons. On devine au premier coup d'œil que l'on approche de régions dans lesquelles les locomotives n'ont pas encore fait leur apparition.

Pontassieve est un gros bourg situé dans un bas-fonds, au confluent de la Sieve et de l'Arno, que l'on a quelque peine à découvrir. Son exploration ne nous arrêtera guère, car à l'absence de monuments intéressants correspond la rareté de points de vue pittoresques. C'est en vain que je parcours la « Via Ghiberti », la « Via Garibaldi », que je passe et repasse sous les deux portes centrales, vieilles, mais sans caractère, ou que je pousse jusqu'à l'église San Michele : je ne vois partout que maisons modernes, sans caractère, parmi lesquelles un nombre considérable d'hôtelleries, la « Locanda del Vapore », la « Locanda alla Stazione », etc., etc. Le seul détail pittoresque à noter, c'est la procession de femmes allant puiser de l'eau à la fontaine, avec leurs cruches de cuivre aux formes classiques, ces cruches immortalisées par M. Hébert dans le joli tableau du Luxembourg, les Cervarolles.

Cependant, en un tour de main, le cocher dont j'ai agréé les services a attelé à une petite voiture, dont l'unique siège ne contient que deux places, celle du voyageur et celle de l'automédon, un cheval plus alerte que vigoureux, à la robe d'un noir brillant, que relèvent encore les cuivres du harnachement, le cou orné d'une garniture de grelots, la tête d'une aigrette de plumes de faisan, la queue coquettement nouée. Quelques secondes nous suffisent pour atteindre le pont construit sur la Sieve en 1555, par les soins du duc Cosme Ier, et restauré en 1788; laissant de côté, à notre droite, la petite église et le couvent de Saint-François, nous prenons la route qui conduit à Paterno et de là à Tosi et à Vallombreuse.



Vue de Pelago (voy. p. 182). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Les environs de Pontassieve ont toutes les apparences de la fertilité. Si les villas y sont rares, en revanche les oliviers et les vignes y pullulent. Cette monotonie dans la richesse commence même à me fatiguer lorsque, après avoir longtemps cheminé entre le fleuve et des collines plus ou moins hautes, au sommet couronné de cyprès, dont le noir feuillage se profile sur l'azur de l'horizon avec une vigueur extraordinaire, nous arrivons enfin au pied d'une montagne sérieuse, garnie, à mi-côte, d'une vieille tour qui sert aujourd'hui d'habitation à une famille de paysans. Tout auprès s'étend une belle forêt de chênes et de sapins. Mais j'ai à peine le loisir de me délecter à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vue de son frais feuillage que déjà nous nous trouvons de nouveau au milieu des champs. Dans ces régions où le bois de chauffage n'a qu'une faible valeur, les paysans font une guerre acharnée aux arbres de toute essence ; chaque année étend leur domaine ; s'ils continuent de la sorte, dans un demi-siècle il ne leur restera plus rien à défricher. Après quelques centaines de mètres, nous rencontrons un nouveau bout de forêt; mais ce qui attire le plus l'attention, c'est la route d'Altomena, qui prend naissance à notre gauche, entre deux rangées de blocs de rochers d'un effet vraiment monumental; j'admire une fois de plus, devant cette construction rustique et grandiose, le goût et la sollicitude de l'administration des ponts et chaussées d'Italie.

Jusqu'ici, la série de hauteurs s'étendant à notre gauche nous a complètement masqué cette partie du paysage : tout à coup une éclaircie se produit et livre à nos regards une vallée accidentée s'appuyant contre une imposante chaîne de montagnes, avec le village de Pelago fort pittoresquement bâti sur une éminence qui se détache elle-même sur le fond excessivement sinueux de ce massif. La contrée, cependant, devient de plus en plus sauvage ; ce n'est plus que de loin en loin que l'on aperçoit, sur ce sol rocailleux, un sapin, un cyprès, un chêne, tous d'ailleurs de la plus belle venue. La rigueur du climat n'est pour rien dans la rareté de la végétation ; j'en ai pour preuve les figuiers et les cerisiers que nous rencontrerons longtemps encore, même à une altitude plus grande ; je remarque aussi des plantations assez considérables d'iris, destinés à fournir une poudre de toilette bien connue.

Depuis quelque temps déjà, la montée est assez sensible ; c'est dire que le paysage gagne singulièrement en caractère et en imprévu. Une pauvre maison isolée s'élève au sommet du monticule ; elle renferme, à mon grand étonnement, un débit de sel et de tabac : ses clients viennent apparemment tous de loin. La route redescend ensuite ; nous traversons d'abord un hameau, dont j'ai oublié le nom, et arrivons finalement au village de Paterno, dont la principale construction, une vaste maison peinte en rose, formait autrefois une dépendance de Vallombreuse (Mabillon, qui y séjourna en 1686, décrit un certain nombre de chartes conservées dans ses archives). A partir de Paterno, la route devient fort escarpée ; notre petit cheval, qui a fort vaillamment marché jusqu'ici, commence à respirer plus bruyamment ; des gouttes de sueur perlent sur sa robe noire. Le panorama change maintenant tous les cent pas ; on dirait un immense kaléidoscope. La villa Melossa, flanquée de deux grosses tours et semblable à une citadelle, des rochers à pic, des massifs de chênes, de mûriers, de figuiers, dont le feuillage brille du plus vif éclat, quoique nous soyons en septembre, défilent tour à tour devant nous. Puis, subitement, nous voyons se creuser à notre droite, presque à pic au-dessous de nous, entre la montagne sur le versant de laquelle nous cheminons et la montagne qui lui fait face, un ravin dont une légère brume cache le fond. Un torrent traçant son sillon bleu entre les arbres séculaires s'y précipite avec fracas. L'effet est saisissant; mais j'avoue qu'une sorte de vertige m'empêche de goûter toute l'horreur du spectacle : malgré mes recommandations, mon conducteur a lancé son cheval au galop sur la pente étroite et sinueuse qui longe l'abîme; un faux pas et nous serions précipités d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres.

Au fur et à mesure que nous descendons, le contraste s'accentue ; au-dessus de nous, une montagne dénudée, couverte de formidables blocs de rochers ; au-dessous, le ravin dont j'entrevois maintenant le fond, avec ses eaux fraîches roulant sur un lit de rochers mousseux, en attendant qu'elles forment, quelques kilomètres plus loin, le torrent de Vicano, un des affluents de l'Arno. Quelques tours de roue encore et nous parvenons au moulin de Tosi, situé au point d'intersection des deux montagnes. Un pont de pierre jeté sur le ravin donne accès sur le versant opposé, couvert d'une végétation luxuriante, les plus belles forêts de châtaigniers qui se puissent imaginer : au milieu de la Toscane, plus sévère que riante, avec sa végétation grise et sombre, son manque de spontanéité et de fraîcheur, c'est comme un monde nouveau ; j'ai peine à me rassasier de la vue de ces magnifiques pelouses veloutées, laissant paraître par endroits le sol coloré en rouge par les oxydes de fer ; les châtaigniers, à leur tour, aux feuilles pointues, d'un vert doux et brillant, aux branches vigoureuses, mais espacées, livrent généreusement passage au soleil, dont les rayons, pénétrant jusqu'à terre, y livrent un combat perpétuel aux sources jaillissant de toutes parts.

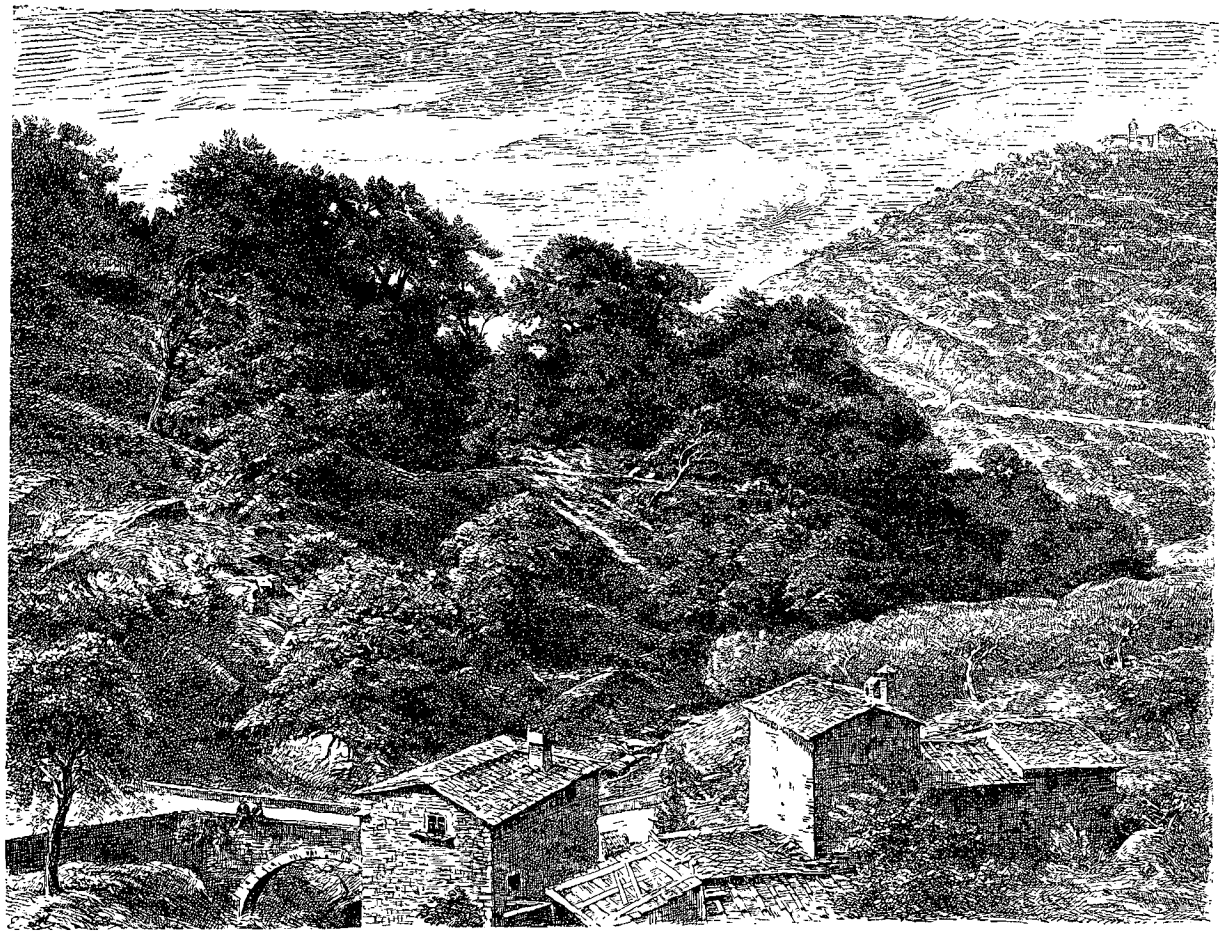
A Tosi, petit village comprenant une quinzaine de maisons et une église en miniature, notre cheval, dont la robe est maintenant toute luisante de sueur, s'engage sur la route, fort bonne, mais fort escarpée, récemment ouverte jusqu'à Vallombreuse. Dorénavant nous ne quitterons plus la forêt. Ce sont toujours les mêmes futaies de châtaigniers, au milieu desquelles les bruyères commencent à faire leur apparition ; j'aperçois aussi quelques haies de cynérodons, aux baies d'un rouge brillant ; puis viennent des campanules, des fougères, des fleurs jaunes dont je n'ai pu déterminer le genre. Nous montons toujours ; à une éclaircie, qui nous a permis de voir dans la plaine Pontassieve et ses deux fleuves, succède, près d'un pont jeté sur un torrent, une plantation formée moitié de châtaigniers, moitié de sapins ; puis, tout à coup, les châtaigniers disparaissent et nous nous trouvons au milieu d'une forêt, noire, froide, humide : des milliers et des milliers de sapins, au tronc droit et nu, tour à tour noir ou blanc, au feuillage épais, se pressent les uns à côté des autres comme pour barrer le passage au voyageur. Le contraste est saisissant. Vus d'en haut les bois de châtaigniers, si riants et si hospitaliers, que nous avons traversés tout à l'heure, semblent opposer un dôme de verdure imperméable aux rayons du soleil; mais si vous passez dessous, vous vous apercevez que l'air et la lu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mière pénètrent de tous côtés. Les sapins au contraire interceptent complètement la vue du ciel, et c'est à peine si, entre leurs rangs serrés, il y a place pour un chétif gazon. Pour ma part, j'éprouve une sensation de froid et un véritable malaise au milieu de cette « selva oscura » qui, pareille à celle que Dante a décrite au début de l'*Inferno*, borne la vue de tous côtés et cache jusqu'à la voûte du ciel. Enfin il se produit comme une éclaircie; l'ombre devient moins épaisse, l'atmosphère plus tiède; sans parvenir encore jusqu'à nous, quelques rayons de soleil commencent à se glisser entre les sapins, droits et rapprochés comme un faisceau de lances, qui occupent l'arrière-plan. Le conducteur annonce que nous touchons au but de notre voyage.

VI. Saint Jean Gualbert et l'ordre de Vallombreuse.

Depuis un instant je médite sur l'étymologie de « Vallombrosa ». Que vient faire ce nom de « vallée ombreuse », alors que nous nous trouvons en réalité sur une montagne à laquelle, je me plais d'ailleurs à le reconnaître, le voisinage des sapins n'assure que trop d'ombrage? Un coup d'œil sur la clairière qui s'ouvre subitement devant nous et au fond de laquelle s'élèvent de vastes constructions, peintes en rose, suffit à me



Le moulin de Tosi. — Dessin d'Émile Michel, d'après une photographie.

convaincre de l'inanité de mon raisonnement. Nous sommes bien dans une vallée; les hauteurs que nous venons de gravir ne sont rien en comparaison de celles qui dominent le sanctuaire; celui-ci est situé à un peu plus de neuf cents mètres d'altitude seulement, tandis que le Prato Magno, qui projette sur lui son ombre gigantesque, en mesure près de quatorze cent soixante.

Le tableau qui se déroule devant nous est à la fois riant et grandiose; il fait penser à certaines symphonies de Beethoven, où un scherzo d'une sérénité et d'une grâce exquises se trouve encadré entre les graves et sublimes accords de l'adagio et du final. De sombres montagnes couvertes de sapins descendent de tous côtés, par une pente rapide et comme pour l'écraser, jusqu'à l'étroite vallée, aux eaux fraîches, aux pelouses verdoyantes, sur lesquelles paît tranquillement un troupeau de moutons. A gauche, un immense bloc de rocher fait saillie sur le fond noir de la montagne, semblable à une éternelle menace suspendue au-dessus du couvent; c'est le « Paradisino », le petit Paradis, avec sa maisonnette rose répétant, en petit, la note donnée par la construction du bas.

Cependant notre voiture se dirige rapidement, par une belle route dallée, bordée de tilleuls et d'érables, dont le feuillage commence à jaunir, vers l'hôtel de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Croix de Savoie; mon conducteur dételle, tandis que je me mets en quête d'un déjeuner, laborieusement gagné. Le gérant de l'hôtel — le propriétaire habite Florence — m'introduit, à ma grande surprise, dans une vaste salle à manger, au bout de laquelle j'aperçois un petit salon orné d'un piano à queue; je m'approche et je découvre sur les tables ou les divans des volumes dépareillés de Tauchnitz, des keepsakes, le catalogue du club Alpin, que sais-je encore? J'aurai donné une idée du confort qui règne dans l'établissement quand j'aurai appris à mes lecteurs l'existence, dans ce coin de terre retiré et inhabitable la majeure partie de l'année, de sonnettes électriques.

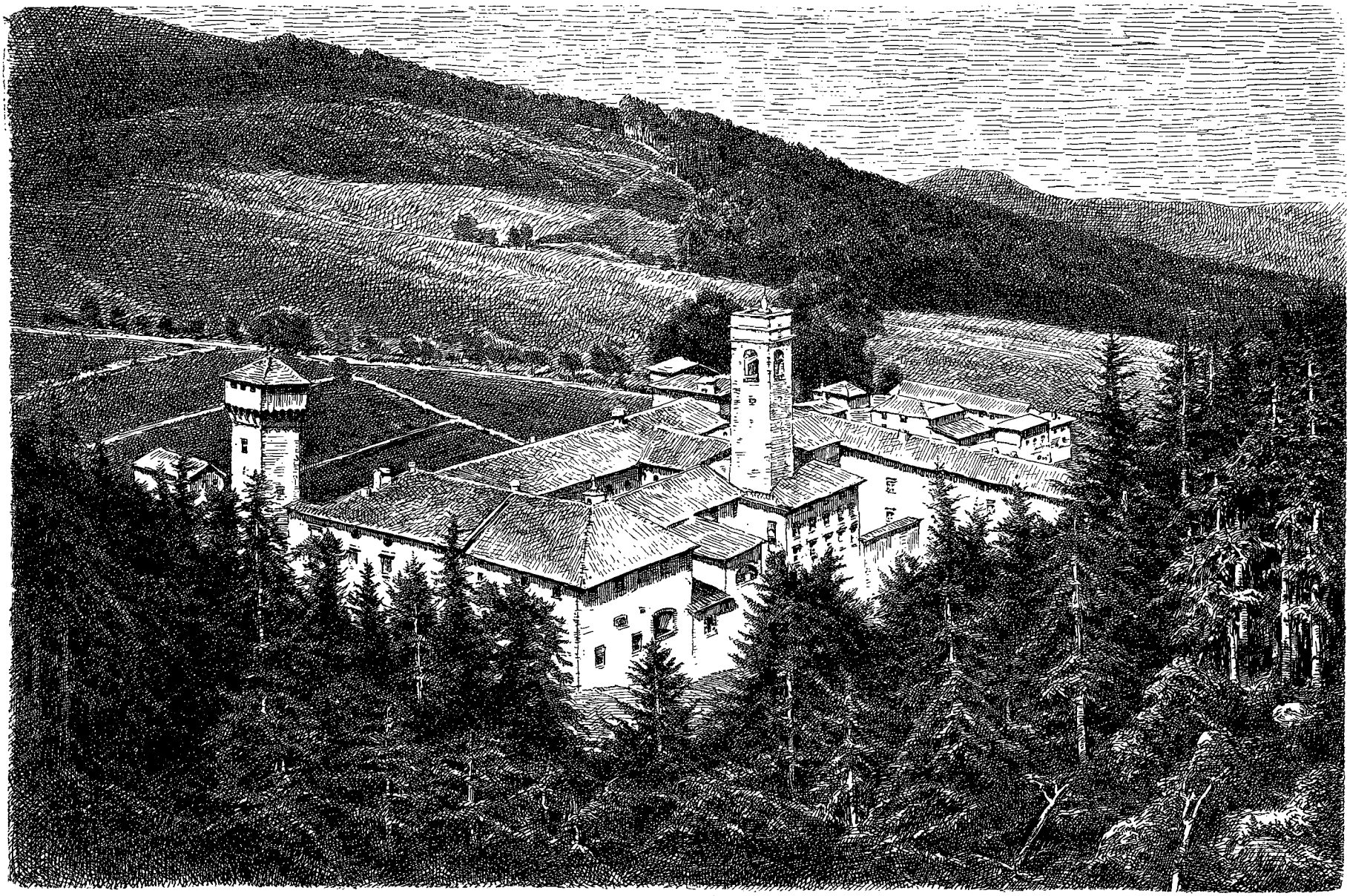
Certes, lorsque saint Jean Gualbert se retira, vers le milieu du onzième siècle, dans la solitude de Vallombrosa ou d'Aquabella, comme on l'appelait alors, pour y faire pénitence, il était loin de se douter que ce lieu si sauvage, ce climat si rude pourraient un jour attirer les favoris de la fortune; que cette vallée étroite, perdue au milieu des Apennins, deviendrait le rendez-vous des étrangers de tous pays qui promènent leur vanité et leur ennui à travers l'Italie.

L'histoire de saint Jean Gualbert est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter en détail. Il me suffira de rappeler que le fondateur de l'ordre de Vallombreuse appartenait à une famille florentine noble et riche et qu'il sacrifia, dans sa jeunesse, à tous les plaisirs et à toutes les vanités du monde. L'assassinat de son frère donna un autre cours à ses idées : il ne rêva plus que vengeance; aussi, ayant rencontré le meurtrier dans un chemin si étroit qu'il ne pouvait lui échapper, il se précipita sur lui pour le transpercer de son épée. Or c'était le vendredi saint; le coupable se jette aux pieds de Jean Gualbert, et, les bras étendus en forme de croix, le supplie de l'épargner, en souvenir du Christ mort ce même jour pour le salut du genre humain. Jean Gualbert est frappé de ce rapprochement; il relève son ennemi, l'embrasse, lui pardonne. Continuant ensuite sa route, il entre dans l'église de l'abbaye de San Miniato, et y prie avec ferveur devant un crucifix. Un signe miraculeux l'assure de l'indulgence divine. Aussitôt il court se jeter aux pieds du supérieur pour le prier de l'admettre dans sa communauté, soumise à la règle de Saint-Benoît. Il ne tarde pas à s'y distinguer par la rigueur de sa pénitence; aussi, à la mort du supérieur, les votes unanimes se portent-ils sur lui. Mais il refuse d'accepter ce fardeau et abandonne même le couvent. Il se retire d'abord à Camaldoli, où saint Romuald avait organisé, un demi-siècle auparavant, l'ordre des Camaldules; puis il se rend dans la solitude d'Aquabella, la Vallombreuse d'aujourd'hui. Là, avec le religieux qui l'a suivi et les deux ermites, uniques habitants de la vallée, il entreprend de fonder un ordre nouveau. Bientôt le bruit de sa sainteté se répand au loin; le pape saint Léon IX entreprend le voyage de Passignano pour le voir; sa règle reçoit, en 1070, l'approbation du Saint-Siège; en 1073, au moment de la mort du fondateur, l'ordre compte déjà douze succursales.

Vallombreuse. Le Paradisino (voy. p. 183 et 188). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

La règle de Vallombreuse se rattache par ses traits généraux à celle des Bénédictins. Saint Jean Gualbert, comme l'immense majorité des fondateurs d'ordres monastiques, s'est avant tout proposé de renforcer la rigueur des prescriptions antérieures; car, il faut bien le noter, pour mitiger celle-ci, le concours des réformateurs est inutile, le temps même s'en charge. Développer chez les religieux le sentiment de l'humilité, telle semble avoir été l'idée dominante du fondateur de Vallombreuse. On raconte que, avant même d'admettre les postulants au noviciat, il les employait quelque temps à garder les porcs et à nettoyer les étables, en enlevant les immondices avec les mains. Par une conséquence fatale, il proscrivit le luxe des constructions : précaution vaine, comme on le verra dans la suite. Le saint fut moins logique en établissant, à côté des Pères, des religieux d'un ordre inférieur, les frères convers ou les frères lais, préposés aux soins les plus vulgaires du temporel. Les historiens du monastère le félicitèrent de cette innovation, dont on s'accorde à lui faire honneur; je serais plutôt disposé à blâmer cette mesure aristocratique, violant le grand principe de l'égalité

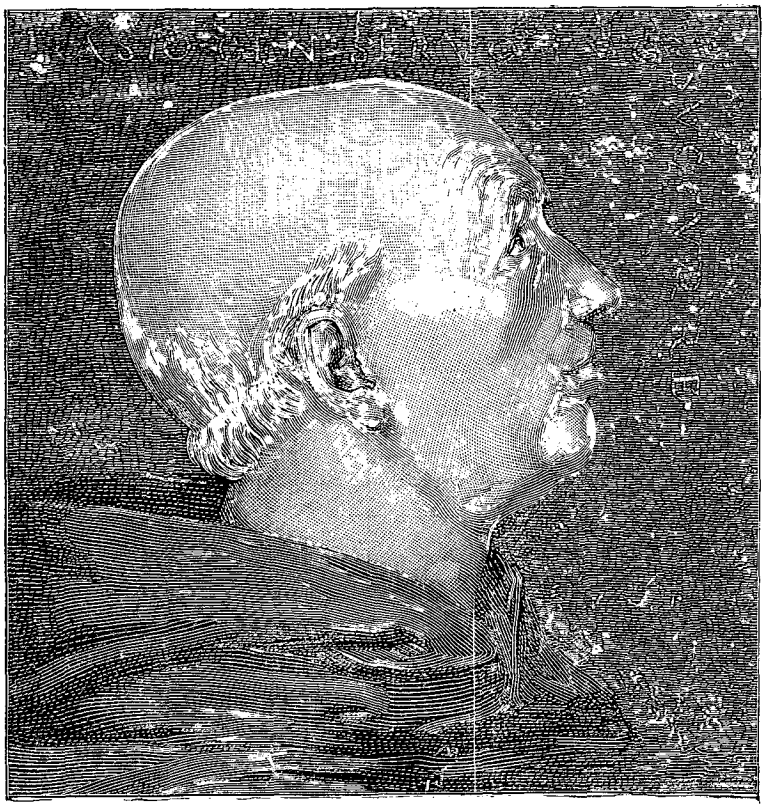
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le couvent de Vallombreuse, vu d'en haut (voy. p. 183). — Dessin d'Émile Michel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

proclamé par saint Benoît. L'ordre, à partir du quinzième siècle, se départit singulièrement de la rigueur imposée par son fondateur. Sans cultiver eux-mêmes les arts, les religieux de Vallombreuse tinrent à honneur de les encourager : c'est pour eux que le Pérugin exécuta l'Assomption, exposée aujourd'hui à l'Académie des beaux-arts de Florence, où elle a été transportée en 1810, après la première suppression du couvent. C'est pour eux aussi qu'il peignit les deux admirables portraits de moines, souvent attribués à Raphaël. Au dix-septième et au dix-huitième siècle surtout, d'innombrables embellissements d'un caractère parfois passablement profane (qu'on se rappelle la décoration de la Badia de Ripoli) purent faire croire que l'abîme qui séparait les ordres religieux de la société contemporaine s'était peu à peu comblé. Il n'en était rien : on cite les moines de Vallombreuse comme ayant pris, avec ceux de Camaldoli et de la Vernia, la part la plus active à l'insurrection d'Arezzo, insurrection qui, nous l'avons vu dans une précédente livraison, força les troupes françaises à évacuer la Toscane.



Portrait d'un moine de Vallombreuse, par le Pérugin. Académie des beaux-arts de Florence.

Il ne restait rien de ces passions lorsque le grand poète français auquel nous avons emprunté l'épigraphe de notre étude visita l'antique couvent de saint Jean Gualbert. Lamartine s'inspira du souvenir des hôtes illustres qui l'avaient précédé dans cette solitude admirable, de Dante, de Boccace, de Michel-Ange, dont on montrait encore de son temps les cellules (n'oublions pas de rappeler aussi l'Arioste, qui a chanté Vallombreuse dans des vers célèbres; Benvenuto Cellini, qui y fit un pèlerinage en 1554; Milton, qui lui a donné place dans son *Paradis perdu*, et notre Mabillon, qui y séjourna en 1686 et qui en a publié une gravure dans son *Iter italicum*). Les journées passées avec la mémoire de tant de grands hommes malheureux, au-dessus de l'horizon des agitations terrestres, dans la confidence de ces arbres, de ces murs, de ces cours, de ces déserts bourdonnant de végétation, de sources, de vol d'insectes, de rayons et d'ombres, me laissèrent, dit l'auteur des *Méditations*, une longue et forte impression de recueillement et de rafraîchissement dans l'âme.

En souvenir de la gracieuse hospitalité que lui offrirent les solitaires de Vallombreuse (une cellule au midi, un pain savoureux, le miel et le beurre des montagnes, le poisson des viviers), le poète traça en partant, sur le livre des étrangers, les belles strophes que tout le monde a admirées, depuis, dans les *Harmonies*.

Puis les jours sombres reparurent; rendu une première fois à ses possesseurs vers 1820, le couvent de Vallombreuse a été définitivement laïcisé en 1869 : il comptait à ce moment environ soixante membres. Aujourd'hui, trois frères laissés par tolérance, et à la condition de porter l'habit séculier, non celui de leur ordre, représentent seuls, dans la vallée ombreuse, la tradition de saint Jean Gualbert.

VII. L'église. — Le couvent. — L'observatoire météorologique et l'école forestière. — Le « Paradisino ».

Le couvent n'a rien de la sévérité de ceux du moyen âge, moitié forteresses, moitié prisons. L'ampleur, on serait tenté d'ajouter la majesté des constructions, prouve qu'il a été reconstruit à une époque plus rapprochée de nous, et où la recherche du bien-être s'est substituée au régime de macération imposé par saint Jean Gualbert. Un vaste mur, privé de créneaux, entoure le corps de logis principal et ses dépendances; seul, nous l'avons vu, l'édifice destiné aux étrangers, la « foresteria », se trouve en dehors de l'enceinte. La façade du couvent est imposante, mais banale; on y chercherait en vain quelque idée architecturale d'un ordre supérieur.

Une cour intérieure, beaucoup plus petite, nous conduit devant l'église, dont la façade, je dois le déclarer à mon regret, ne témoigne que trop de l'abaissement du goût en 1612, époque de sa construction.

L'église de Vallombreuse a été reconstruite au dix-septième siècle; c'est dire qu'il ne faut point y chercher de productions de l'art parvenu à son apogée. Je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne mentionnerai ses fresques, ses tableaux d'autel que pour y signaler de certaines tendances profanes; quant aux ornements dorés, aux constructions de marbre, au mobilier sacré, ce sont les formes les plus prétentieuses, les plus incorrectes; je ne ferai d'exception que pour la double rangée de stalles du chœur qui reproduisent un modèle appartenant à une meilleure époque.

Les parties les plus curieuses de l'église sont assurément les chapelles contenant les reliques. Dans des armoires, dont les portes sont ouvertes, mais qui sont protégées par un grillage, s'étale une collection d'ossements montés avec un luxe inouï; la juxtaposition des matières les plus précieuses et de ces restes informes est vraiment faite pour saisir; ici j'aperçois un crâne couronné de fleurs; ailleurs des tibias, des rotules, des mâchoires soigneusement encastrés dans des cadres dorés, aux fioritures d'un goût détestable, ou émergeant de vases de porcelaine affreusement peinturlurés. Supposez que ces ornements datent du moyen âge : l'ensemble de l'exposition ne manquerait pas d'offrir de l'unité, d'inspirer du respect; exécutés au dix-septième, peut-être même au dix-huitième siècle, ils forment un anachronisme, une contradiction et comme une dissonance de l'effet le plus fâcheux. Le soin avec lequel la collection est exposée dans un édifice qui a été enlevé au culte public ajoute encore à l'étrangeté du spectacle.

Portrait d'un moine de Vallombreuse, par le Pérugin. Académie des beaux-arts de Florence.

Un tableau, — un saint assis, quatre autres debout, — que mon cicerone attribue un peu légèrement à Ghirlandajo, donne un instant un cours différent à mes pensées. L'ouvrage date bien du quinzième siècle; malheureusement ce n'est plus qu'une ruine.

A la visite de l'église succède celle du couvent. L'aile gauche abrite les trois Pères, derniers représentants en ces lieux de l'ordre de Saint-Jean Gualbert; c'est par elle que je commencerai. L'un des Pères veut bien me servir de guide; c'est un homme fort instruit; il me fait d'abord parcourir un vaste corridor, dont les cellules, toutes voûtées et fort proprement meublées, donnent sur la cour; puis il m'introduit dans le petit observatoire météorologique où, trois fois par jour, il enregistre l'état de la température. Quoique d'une altitude moyenne (un peu plus de neuf cents mètres environ), le climat de Vallombreuse présente un singulier phénomène; il n'est pas rare que la neige commence à tomber dès le mois de septembre, et parfois elle dure jusqu'en juin; la belle saison n'y comprend donc que trois à quatre mois au plus; le restant de l'année, un vaste linceul blanc recouvre toute la contrée.

L'institut forestier de Vallombreuse, le seul établissement de ce genre qui existe en Italie, occupe l'aile droite du couvent. Le gouvernement a pensé, avec raison, que nulle région n'était plus propre aux expériences des futurs gardes généraux que les environs du monastère, avec leurs quinze cents hectares de forêts domaniales. Cinq professeurs demeurant à Vallombreuse même, deux autres venant une fois par semaine de Florence, sont chargés de donner l'enseignement technique, qui est complété par une bibliothèque spéciale, installée dans le local de l'ancienne bibliothèque conventuelle, ainsi que par des collections de minéralogie, etc. Les élèves, au nombre de vingt-cinq, sont tenus de suivre les cours pendant trois ans, au bout desquels ils sortent avec le grade de sous-inspecteurs; l'année scolaire, vu la rigueur du climat, est de sept mois et demi seulement, du 1er mai au 15 novembre; la rétribution annuelle s'élève à sept cents francs.

Pour transformer le monastère en école, il a suffi, ou à peu près, d'un simple changement de dénomination : les cellules sont devenues des chambres de travail; le réfectoire, d'où l'on n'a pas même pris la peine de retirer les portraits des anciens généraux, sert de salle à manger; la cuisine, remarquable par sa cheminée

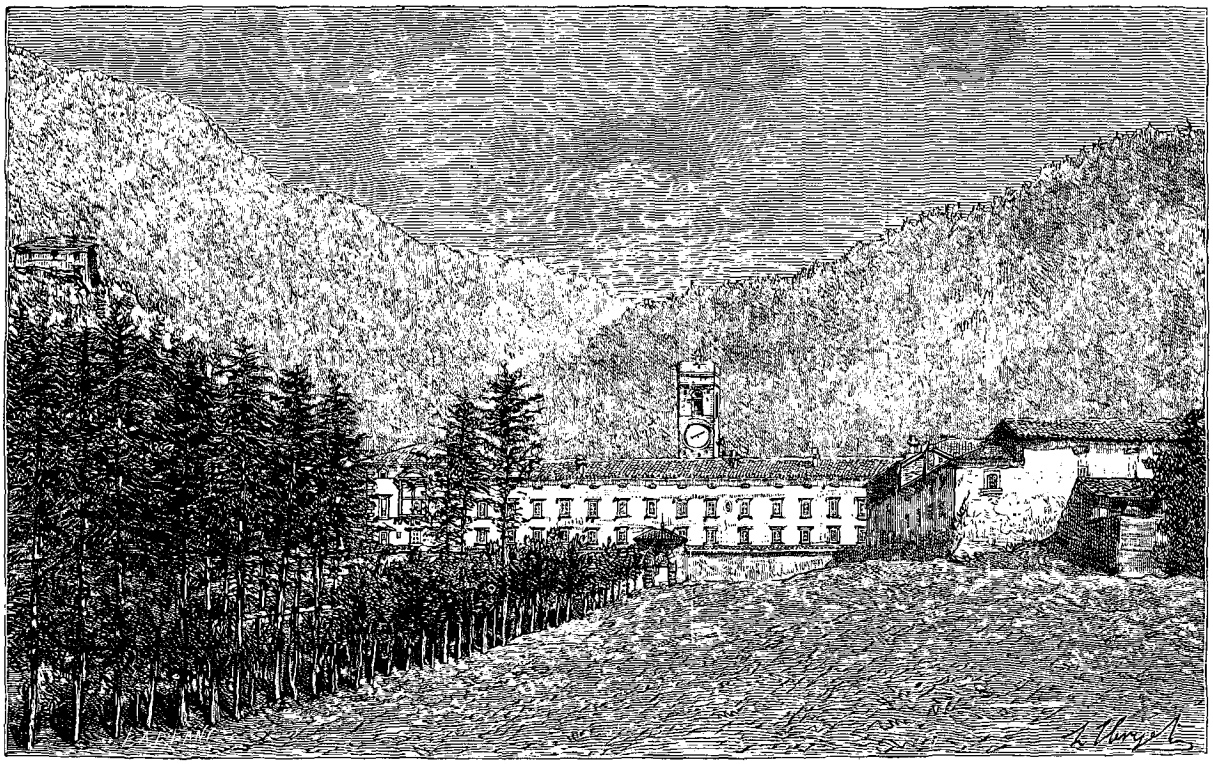
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monumentale reposant sur six piliers, a conservé la même destination, avec cette différence que les plats maigres y font de plus rares apparitions.

Vallombreuse doit plus à la nature qu'à l'art. Aussi, prenant congé du monastère, dont il faut admirer la grande tournure plutôt que louer les détails, je me plonge dans les bois qui l'entourent de tous côtés. A gauche, un peu en contre-bas, je rencontre une minoterie rudimentaire, construite sur le bord d'un étang alimenté par l'émissaire du vivier; l'émissaire de cet étang forme à son tour, un peu plus bas, un réservoir, qui met en mouvement une scierie. Ces terrains sont en apparence rebelles à toute tentative d'exploitation, car quelques pas à peine les séparent de gorges profondes et sauvages dans lesquelles roulent des torrents, de rochers abrupts au milieu desquels l'administration des ponts et chaussées essaye en ce moment d'établir une route.

En remontant le cours du torrent, on rencontre les tableaux les plus saisissants; tantôt l'eau court en zigzag à travers les rochers, tantôt forme d'imposantes cascades; plus loin, elle passe calme, pure, sur un lit de mousse, qu'elle recouvre d'une nappe limpide.

Un peu plus près du couvent, un petit pont rustique conduit au « Paradisino », le petit Paradis. Je passe devant une petite chapelle fermée, avec l'inscription A.D.MDCV, et par un sentier dallé j'arrive en quelques minutes au pied du rocher, couvert de mousse, qui surplombe la clairière d'une hauteur de soixante-quinze mètres. Un léger effort encore et j'atteins la



Le couvent de Vallombreuse, vu d'en bas (voy. p. 187). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

plate-forme sur laquelle s'élève le « Paradisino ». Le coup d'œil est superbe, éblouissant : au-dessus de nous, les sombres montagnes, aux replis innombrables; à nos pieds, la riante clairière, avec le couvent; dans le lointain, l'immense vallée de l'Arno. L'isolement du rocher ajoute encore à ces impressions fortifiantes; on se croirait dans la région de l'éther; l'esprit s'élance dans un monde idéal. Quel lieu pour les méditations!

L'ancien ermitage connu sous le nom de « Paradisino » est aujourd'hui une succursale de l'hôtel de la Croix de Savoie. C'est une petite maison, précédée d'un potager et divisée en deux par un couloir sur lequel donnent les chambres; la chapelle sert de salle à manger. L'été, paraît-il, les chambres ne restent pas vides un instant.

Pour compléter mon exploration, il me resterait à faire l'ascension du Prato Magno. Mais la journée est avancée, il faut songer au retour. Je regagne le couvent, et pendant que le conducteur attelle je vois l'ombre descendre rapidement des montagnes pour envahir la vallée à laquelle elle a donné son nom. Il est quatre heures et demie; je me sépare de Vallombreuse en répétant le vers de Virgile :

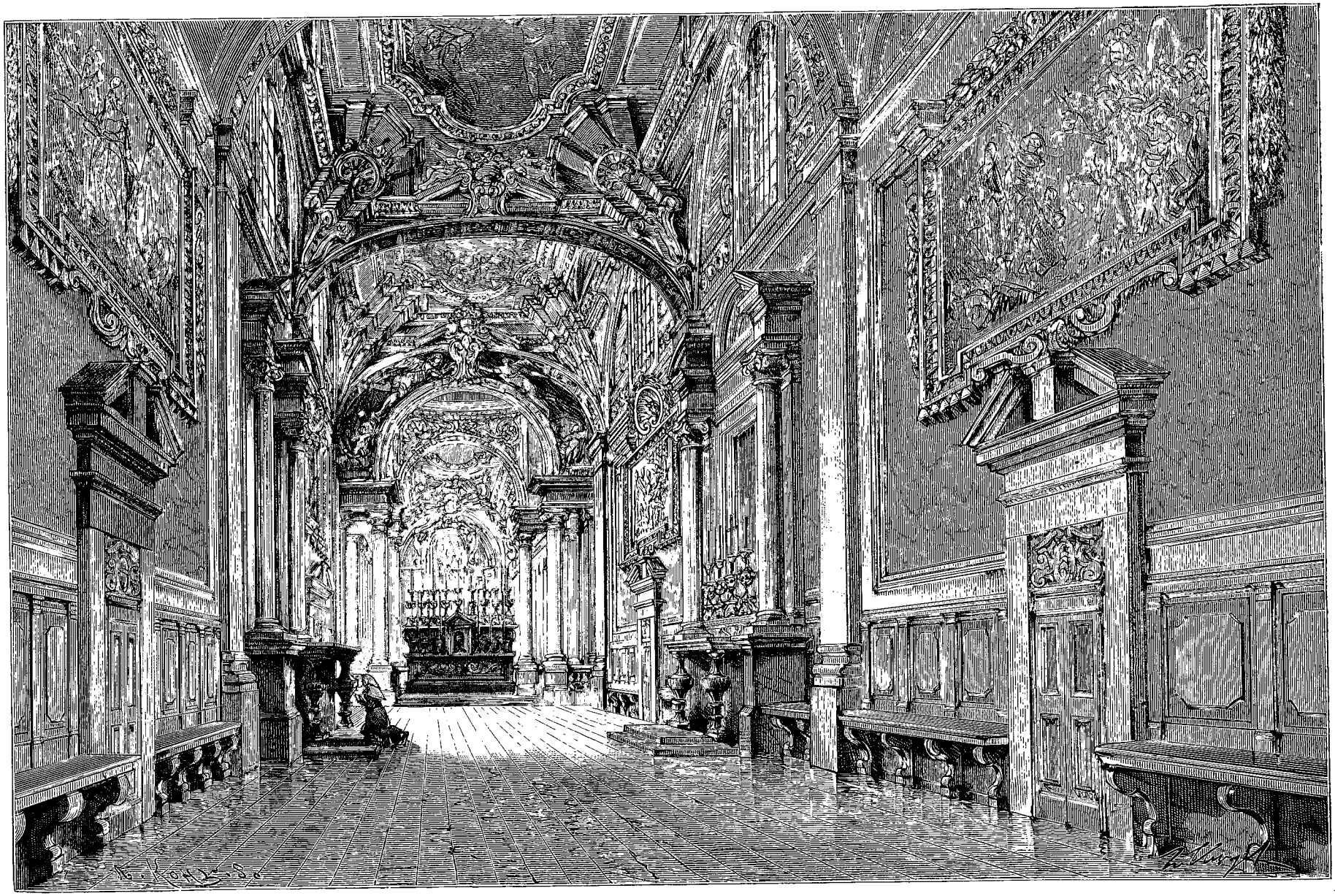
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

LES VILLAS DES MÉDICIS AUX ENVIRONS DE FLORENCE.

I. Poggio Imperiale. — Le pensionnat de l'Annonciade. La « Torre del Gallo ».

En sortant de Florence par la « Porta Romana »,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Église de Vallombreuse (voy. p. 187). — Dessin de H. Clerget, d'après une eau-forte d'Ant. Donati.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est-à-dire par la porte donnant sur la route qui conduit à Rome, on rencontre, au bout de quelques pas, à gauche, le « Viale del Poggio Imperiale ». Le mot « viale », augmentatif de « via », désigne les voies d'un caractère monumental, comme qui dirait un boulevard. Quant au terme de « poggio », si fréquent dans les environs de Florence, il a le même sens que « puy » en français; tous deux dérivent du latin *podium* et signifient tertre, éminence, montagne.

L'entrée du « viale » est ornée de statues qui donnent à cette avenue un caractère vraiment monumental. A droite, nous voyons la louve allaitant les futurs fondateurs de Rome; à gauche, un lion, la patte fièrement posée sur un globe. Un peu plus loin se dressent quatre statues provenant de l'ancienne façade de la cathédrale. On a forgé à l'occasion de ces marbres, dans lesquels on a cru reconnaître des philosophes ou des poètes antiques, de belles théories sur l'influence de l'antiquité au moyen âge; malheureusement un savant conservateur du Louvre, M. Louis Courajod, vient de découvrir que les têtes sont rapportées. Ainsi croule cet ingénieux échafaudage. La route, le « viale », commence à monter dès les premiers pas. C'est une allée superbe, avec un double, quelquefois même un triple rang d'arbres séculaires, cyprès, chênes verts, mélèzes, serrés les uns contre les autres. A une certaine hauteur, les cyprès dominent et donnent à l'avenue un caractère de sévérité et de grandeur extraordinaire. A droite et à gauche, des échappées délicieuses, ici sur San Miniato, vu à revers, à quelque distance de la « Torre del Gallo », là sur les villas, littéralement semées à travers les collines. Ces notes, d'un blanc jaunâtre, jetées dans ce pays accidenté, le réchauffent, l'animent, et tempèrent sa fierté par une exquise douceur.

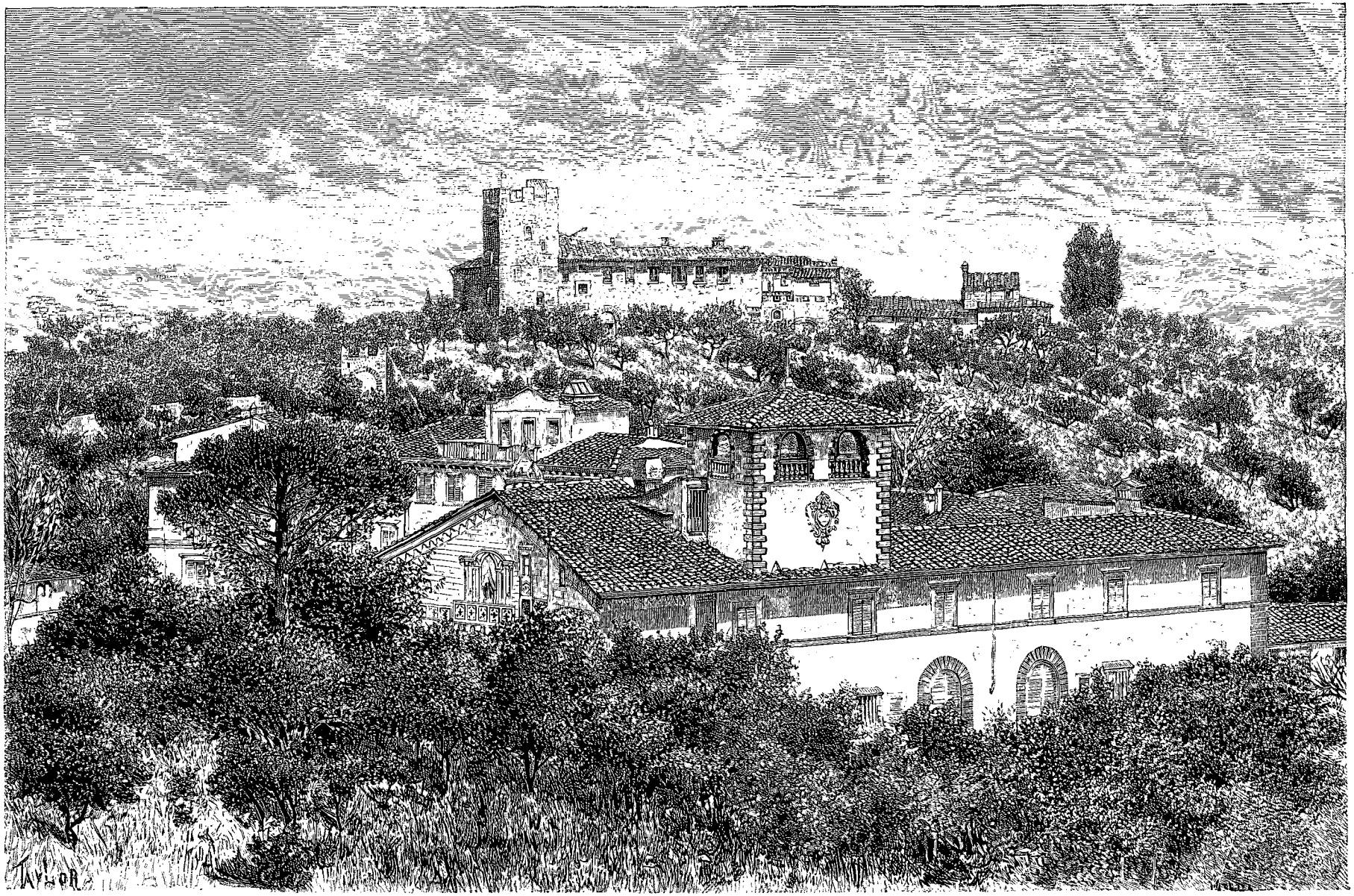
Le « viale » débouche directement sur l'esplanade au fond de laquelle s'élève le palais de Poggio Imperiale, avec ses volets peints en gris et son crépi d'un jaune verdâtre. Les approches de l'édifice, autrefois protégées par une enceinte de murs, sont aujourd'hui ouvertes de toutes parts. Seules, deux statues, Jupiter foudroyant les Titans et Hercule portant le monde, posées sur des édicules, dont l'un sert d'habitation à un savetier, marquent l'emplacement de l'ancienne porte d'entrée. Plus loin s'étend un petit mur haut de cinquante centimètres au plus — un enfant le franchirait d'un saut — et deux pelouses. Le palais, car le mot villa ne répondrait qu'imparfaitement à l'étendue des constructions qui se dressent devant nous, rappelle bien plutôt par sa lourdeur le style de premier Empire que celui de la Renaissance. C'est en effet de cette époque que date la façade. Mais procédons avec ordre. L'emplacement de Poggio Imperiale était occupé autrefois par un château appartenant aux Baroncelli, des mains desquels il passa entre celles des Salviati. Confisqué par le grand-duc Cosme Ier, au seizième siècle, le château devint, après différentes vicissitudes, la propriété de l'archiduchesse Marie-Madeleine d'Autriche, épouse du grand-duc Cosme II (1622) : cette princesse peut être considérée comme la véritable fondatrice de l'édifice actuel. La dynastie de Lorraine ne négligea rien pour augmenter la magnificence de cette villa, la plus rapprochée de la capitale parmi toutes celles qui formèrent son apanage. Le grand-duc P. Léopold surtout consacra à son embellissement des sommes considérables (1770-1790). La reine d'Étrurie enfin dota le monument de la façade reproduite par notre gravure.

J'avais négligé d'étudier l'histoire de Poggio avant d'entreprendre mon excursion. Aussi fus-je assez surpris, en pénétrant dans une dernière cour, protégée par une grille et n'ayant pour tout ornement que des pelouses bordées de rosiers, de découvrir sur le fronton l'inscription : *R. Istituto della S. Annunziata*, accompagnée du drapeau de Savoie. Je sonne ; la porte s'ouvre lentement, et comme à regret; un cerbère paraît sur le seuil et m'apprend que le palais renfermant l'institution des demoiselles de la Sainte-Annonciation, il est absolument interdit d'y pénétrer. J'essaye de parlementer : vains efforts ; tout ce que je puis obtenir c'est de rester un instant, en attendant que l'on porte ma carte à la supérieure, sous le portique orné de quelques bustes d'empereurs, parmi lesquels celui de Charles-Quint. Après une assez longue pause, une sous-maîtresse, s'exprimant assez bien en français, vient me renouveler l'assurance que les règlements s'opposent absolument à mon dessein; j'insiste, me fondant sur les exigences de mes études; elle consent à retourner auprès de la supérieure pour plaider ma cause; en fin de compte on me permet de jeter un coup d'œil sur les appartements de réception du rez-de-chaussée.

La sous-maîtresse chargée de me guider m'explique que le pensionnat de l'Annonciation (cet ordre, institué en 1360-1363, ne compte que vingt-quatre membres, tout comme la Toison d'or) est une institution nationale, analogue à notre maison de la Légion d'honneur, et destinée aux filles soit des membres de l'ordre, soit d'autres personnes ayant bien mérité de l'État. Le nombre des élèves est actuellement de quatre-vingts; le personnel enseignant est composé de laïques.

Les appartements dans lesquels on me fait pénétrer ont assez grande tournure ; leur ameublement se compose de fauteuils et de canapés du premier Empire, de coffrets en mosaïque florentine, de tentures en satin jaune. Toutes les pièces sont en outre décorées de fresques retraçant tantôt des épisodes de l'histoire de la maison d'Autriche (Rodolphe de Habsbourg donnant son cheval au prêtre qui porte le viatique), tantôt des scènes de martyre (je remarque en passant sainte Agathe, sainte Cécile, sainte Ursule). Ces peintures, auxquelles il faut ajouter les vues de trois villas des Médicis, Castello, la Petraja et Poggio a Cajano, appartiennent malheureusement presque toutes à la plus détestable période de l'art, c'est-à-dire la fin du dix-huitième et le commencement du dix-neuvième siècle. On me dispensera de les décrire en détail.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

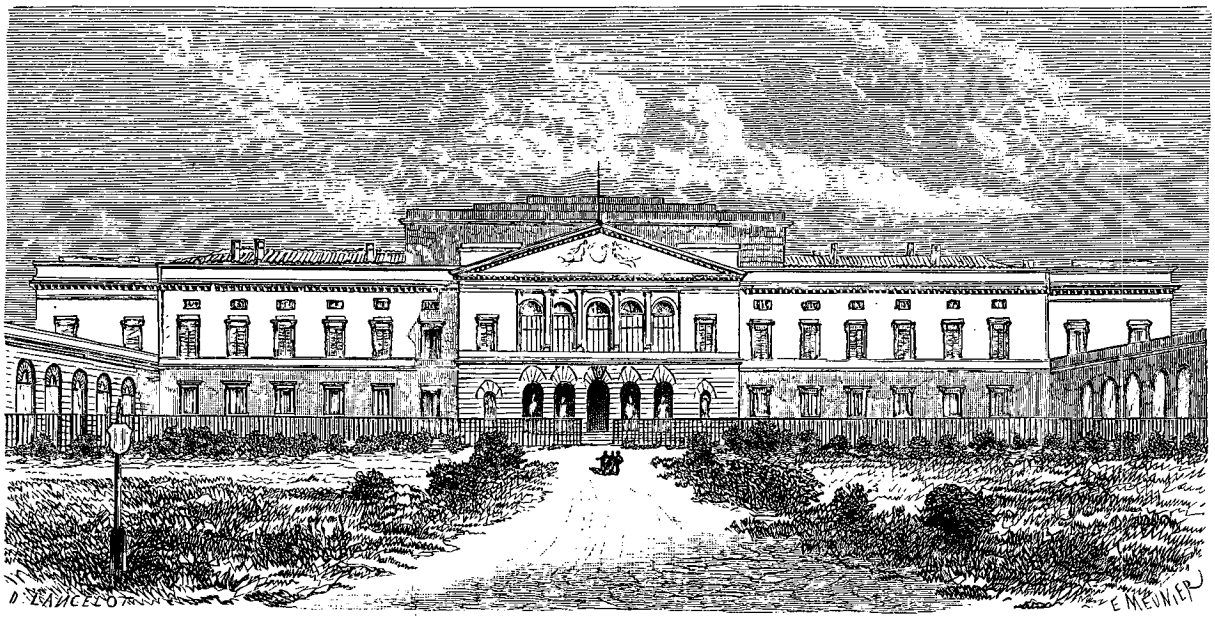


La « Torre del Gallo » (voy. p. 192). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous mes efforts pour obtenir l'autorisation de visiter la chapelle où se trouve, m'assure-t-on, un joli bas-relief de Verrocchio, échouent devant la rigueur de la consigne. Il ne me reste donc qu'à poursuivre l'ascension de la colline, dont Poggio Imperiale occupe la partie inférieure.

La route qui prend naissance à la gauche du palais passe d'abord devant une caserne de cavalerie; puis, sous les noms de « Via del Pian de Giullari, Via Vincenzo Viviani », etc., elle se dirige, par une pente douce, à travers des murs peu élevés, n'interrompant pas la vue, vers les hauteurs couronnées par un monument historique, la « Torre del Gallo ». Après un quart d'heure de marche, j'atteins un petit village situé sur une sorte de plate-forme, d'où un chemin étroit me conduit en peu d'instants à la « Torre del Gallo o di Galileo (tour du Coq, ou tour de Galilée) et à la villa Galletti. On passe sous un porche moderne orné d'une inscription, en lettres gothiques, *Comes G. Paulus Gallettus*, et d'un coq sculpté, allusion au nom du propriétaire. Quelques pas encore et nous nous trouvons devant une sorte de castel du moyen âge, flanqué d'une tour imposante. Cet édifice a joué un rôle dans l'histoire si agitée de la république florentine; mais il nous intéresse bien plus par le souvenir de Galilée, qui l'a choisi pour théâtre de ses observations, et par la vue incomparable qu'il nous offre sur les environs de Florence. La cour intérieure, avec ses colonnes supportant des arcades, ses écussons peints ou sculptés, a une assez fière tournure; tout



Vue de Poggio Imperiale (voy. p. 190). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

en faisant la part des restaurations entreprises en 1877 par son propriétaire, le comte Paul Galletti, on ne peut s'empêcher d'y voir l'image de ces manoirs florentins du quatorzième ou du quinzième siècle, avec la préoccupation de la défense l'emportant sur celle du confort.

Cependant le gardien m'introduit dans une salle, autrefois occupée par Galilée, et récemment transformée en musée. Les murs sont garnis de tableaux, de gravures, de photographies se rapportant au grand savant florentin : portraits, fac-similés d'autographes, reliques diverses.

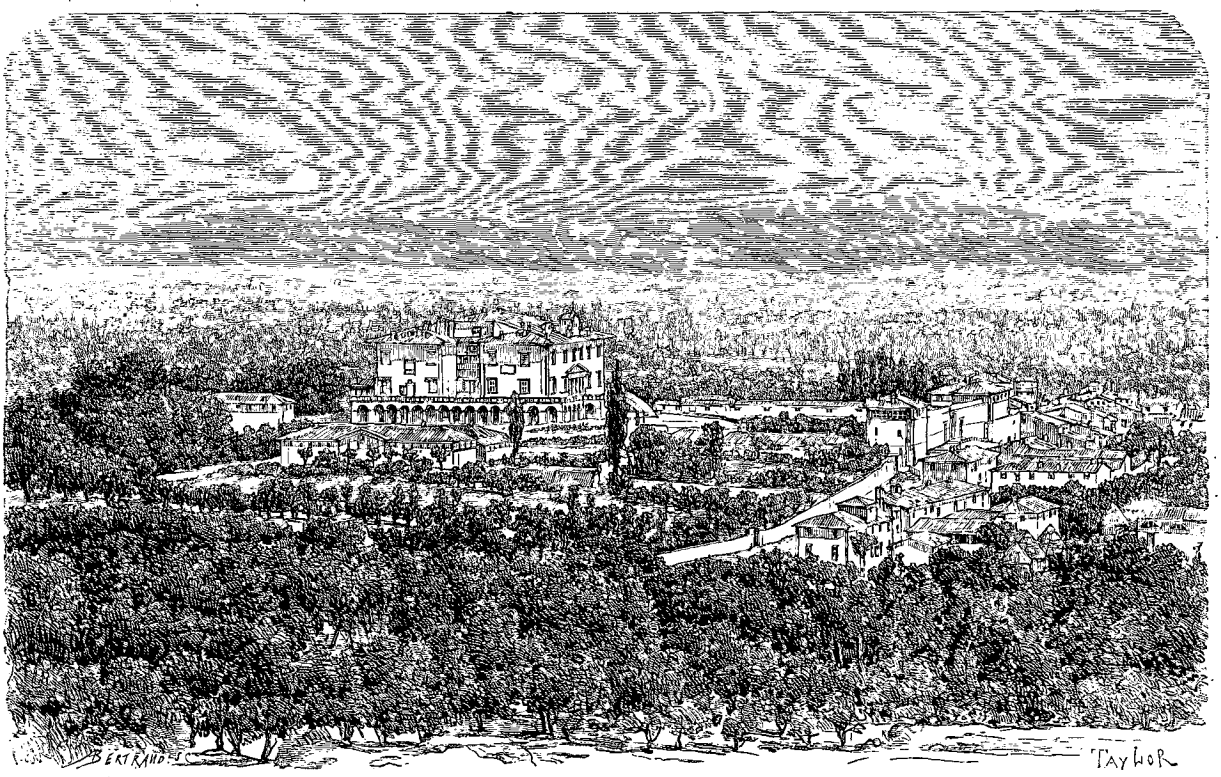
Des escaliers en bois, presque des échelles, conduisent au sommet de la tour. De la plate-forme crénelée qui la surmonte, le regard s'élance sans obstacle à tous les points de l'horizon. Montagnes, collines, vallées, églises, palais, villas se déroulent devant nous pour former un panorama étourdissant.

Mais le vent qui siffle et hurle sur cette hauteur où rien ne l'arrête ne tarde pas à donner un autre cours à mes idées; il annonce l'approche d'un orage, succédant à tant d'autres qui ont marqué ce fatal automne de 1882; je n'ai pas un instant à perdre pour rentrer en ville avant qu'il éclate. Je me mets en route sur-le-champ et arrive à la place de la Seigneurie à midi sonnant, trois heures après l'avoir quittée.

Eugène Müntz.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'ensemble de Poggio a Cajano (voy. p. 196). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

A TRAVERS LA TOSCANE,

PAR M. E. MÜNTZ [1].

1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES VILLAS DES MÉDICIS AUX ENVIRONS DE FLORENCE.

II. Peretola et San Donnino. — Un della Robbia et un Ghirlandajo inédits. — Poggio a Cajano. Laurent le Magnifique; Léon X; Bianca Capello.

Si l'on en excepte les « Cascine », le « Viale dei Colli », Bello Sguardo et Fiesole, il n'est pas de région moins explorée peut-être que les environs immédiats de Florence. Parmi mes amis florentins eux-mêmes, j'en ai cherché en vain qui aient visité Poggio a Cajano, la villa historique des premiers Médicis. Careggi n'est guère plus connu. Et qui se doute encore aujourd'hui de l'existence de ces merveilles ayant nom Castello et la Petraja? Les difficultés apportées par l'administration de la maison du roi à la visite de celles de ces villas qui sont devenues propriétés de la couronne (il faut avoir soin de se munir d'une permission en règle avant de s'y présenter) ont certainement contribué à développer une indifférence peu justifiée; mais les écrivains chargés d'instruire et de guider les étrangers me paraissent être également en cause. Au siècle dernier, Cochin, dans un de ces ouvrages frivoles tels que nos compatriotes n'en ont que trop consacré à l'Italie pendant cette époque, porte sur « Poggio Cajani » un jugement dédaigneux : « Ce palais n'a rien de fort magnifique. Ce qu'il y a de mieux est un petit portique de six colonnes, en haut d'un escalier à deux rampes; le reste de l'extérieur est nu. Il règne une terrasse autour de son rez-de-chaussée, qui est fort agréable, et d'où l'on découvre une belle vue. On voit dans ce palais un cabinet précieux de petits tableaux des plus excellents maîtres d'Italie et de Flandres, presque tous extrêmement beaux. On n'a pas eu le temps de prendre note des meilleurs, mais les noms sont derrière les

1. Suite. — Voy. t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305 et 321 t. XLVI, p. 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tableaux. » Cochin, du moins, avait pris la peine de visiter la villa. Mais que dire de l'auteur d'un volume récent, spécialement consacré aux environs de Florence, qui fait tenir l'histoire et la description de Poggio a Cajano en neuf lignes? C'en est, toutefois, trop encore, lorsque l'on n'a pas même pris la peine de visiter les lieux que l'on se charge de faire connaître aux autres. Grâces en soient rendues à nos prédécesseurs! Nous aurons la satisfaction, sans être forcé de courir à travers les montagnes, de pouvoir offrir à nos lecteurs du nouveau et presque de l'inédit.

Le voyage de Florence à Poggio a Cajano se fait le plus commodément à l'aide du tramway à vapeur qui stationne sur la place de Sainte-Marie Nouvelle. Les départs, assez fréquents dans la matinée et dans la soirée, ne sont suspendus que pendant le milieu du jour. Comme le trajet est relativement long et qu'un assez grand nombre de localités se trouvent sur le parcours, une voiture unique ne suffirait pas à transporter tous les voyageurs, — à peu près exclusivement recrutés parmi les habitants de la campagne; — on a donc organisé de véritables trains, formés de quatre ou cinq wagons.

De jour en jour, des pluies torrentielles m'ont forcé de différer l'excursion. Mais le moyen d'attendre plus longtemps? Je me mets donc en route, quoique de gros nuages, messagers de malheur, chargent le ciel, et que le vent, un vent rude et humide, souffle avec violence. Qui sait? Peut-être serai-je dédommagé par des effets de paysages nouveaux. La vallée de l'Arno envahie par les brumes et la boue, c'est un spectacle qu'il n'est pas souvent donné de contempler, surtout au mois de septembre.

Pendant longtemps le tramway serpente à travers les rues de la ville, rues d'ordinaire si riantes et aujourd'hui maussades comme le ciel lui-même; puis nous atteignons les faubourgs et enfin la campagne, aux rangées classiques de murs alternant avec des haies d'arbres supportant des vignes. A ce moment le regard, ennuyé par tant de tonalités grises, découvre avec volupté un fond de montagnes d'un bleu intense. La route est d'ailleurs assez animée, malgré le mauvais temps. Ce ne sont que charrettes à deux roues, ou chars à bancs conduits par des paysans, au feutre, à la veste et au pantalon gris, couleur qui semble avoir été choisie exprès pour conformer le costume de l'espèce humaine à la teinte que revêt en ce moment la nature. Après avoir traversé l'inévitable torrent Mugnone, nous atteignons le domaine de San Donato, illustré naguère par les Demidoff; le train longe un parc magnifique, protégé par une simple grille, et dont les saules pleureurs, les peupliers, les platanes nous reposent des éternels oliviers ou de l'« oppio » (sorte de frêne) envahi par la vigne. Plus loin, nous rencontrons même, ô surprise! des prairies, de vraies prairies, dans lesquelles paît tranquillement un troupeau de moutons. Désormais nous ne quitterons plus la plaine jusqu'au terme de notre voyage.

Un savant florentin, Targioni Tozzetti, qui explora en détail cette région en 1743, en a tracé un tableau peu séduisant. Les terrains sont humides; ils se prêtent surtout à la culture du fenouil. Autrefois on y plantait aussi avec succès des melons; mais dès le dix-huitième siècle ce fruit était devenu tellement rare, que Targioni déclare ne l'avoir jamais vu que dans les guirlandes servant de cadres aux compositions des della Robbia. Quant au vin, il jouit d'une réputation détestable : un proverbe dit que les malades qui en boivent n'ont plus qu'à appeler le confesseur et non le médecin.

A Peretola, le train s'arrête sur la petite place de l'Église. La locomotive nous quitte pour se diriger vers Prato, je crois, et notre wagon se convertit en un vulgaire omnibus devant lequel on attelle deux chevaux. Je profite de l'arrêt pour visiter l'église, une humble église de village, mais dans laquelle un amateur étranger éminent, fixé à Florence, M. le baron de Liphart, m'a signalé un ouvrage remarquable des della Robbia, ouvrage inconnu à tous les biographes du maître. Cette page importante, composée en partie de marbre, en partie de terre cuite émaillée, nous montre le Christ, à mi-corps, soutenu par des anges, avec la Vierge à gauche, saint Jean à droite, et le Père Éternel apparaissant dans le fronton qui surmonte la composition.

Mais le conducteur fait claquer son fouet; il faut repartir. Nous traversons dans toute sa longueur, et ce n'est pas peu dire, l'interminable rue de Peretola, ou plutôt différents villages se succédant sans interruption et sans qu'aucune inscription indique le changement de dénomination. Rien de moins pittoresque. L'absence de trottoirs ou de fossés, ou même de rigoles, et partant de recul et d'air, la juxtaposition de ces maisonnettes, toutes rangées les unes à côté des autres sur le bord de la chaussée, l'uniformité de l'architecture, tout cela forme le contraste le plus complet qui se puisse imaginer avec les villages de montagnes étudiés dans nos précédentes excursions. Sommes-nous dans un faubourg de Florence ou à la campagne? On est en droit d'hésiter. L'aspect misérable des femmes, qui, debout sur le seuil de leurs maisonnettes grises, tricotent des chapeaux de paille, comme nos paysannes françaises tricotent des bas de laine, nous montre que nous avons affaire à des campagnardes. Mais alors que signifie cet éclairage au pétrole, ces inscriptions prétentieuses? Ce problème devient surtout embarrassant à Brozzi, localité située un peu plus loin. On y voit, d'une part, des boutiques portant en majuscules l'inscription (en français) *Au petit salon de la mode* (il s'agit d'une boutique de coiffeur, de « parrucchiere »), ou *Birreria e deposito di ghiaccio* (brasserie et dépôt de glace), ou *Banco di lotto* (bureau de loterie), ou *Armaiuolo e fabbro* (armurier et forgeron), tandis que d'autre part on rencontre des paysans portant leurs souliers à la main et marchant pieds nus pour économiser leur chaussure. Quel manque de logique et quel manque de couleur!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

San Donnino mérite de nous arrêter plus longuement. L'église Saint-André, bâtie contre la route, est bien modeste, bien délabrée, mais ses peintures, m'affirme-t-on, me réservent des surprises agréables. Je traverse, sans m'y arrêter, le portique aux colonnes monolithes, semblable à tous les portiques de la Toscane, et je me dirige tout droit vers la fresque qui orne le premier autel latéral de gauche. On n'a pas tous les jours le bonheur de rencontrer un Domenico Ghirlandajo — car c'est à ce maître illustre que nous avons affaire — dans une localité inconnue aux guides le mieux informés. La fresque nous montre la Vierge assise dans une sorte de niche entre deux saints, l'un armé d'une épée, l'autre portant un carquois; sur les genoux de Marie se tient l'Enfant divin, privé de tout vêtement. La composition, on le voit, est des plus simples ; mais quelle tranquillité, quelle harmonie, quelle fierté dans ces figures ; et comme on a eu raison de représenter Ghirlandajo comme le principal anneau de la chaîne qui relie Masaccio à Raphaël! Il est des peintres plus brillants ; je n'en connais pas dont les créations reposent et charment davantage.

La vue d'une vieille tour en briques m'attire dans une rue transversale, conduisant au chemin de fer (San Donnino est une station de la ligne de Florence à Empoli). Mais, en m'approchant, je découvre que ce monument a perdu tout caractère. Je reprends donc au plus tôt la route de Poggio a Cajano.

Je ne décrirai pas cette interminable succession de villages, n'ayant rien d'agreste (je note en passant l'inscription *Teatro Silvio Pellico*, tracée sur un édifice plus semblable à une grange qu'à un théâtre), et de champs contenant les plantations de l'ordre le plus humble, du maïs, des roseaux. Mais j'admire, une fois de plus, en contemplant les immenses provisions de pierres cassées qui couvrent les bords de la route, la prévoyance du service des ponts et chaussées toscans. Après une nouvelle étape, plus longue encore que les précédentes, le pays s'éclaircit et s'anime enfin ; aux champs succèdent des prairies, à l'éternelle plaine des montagnes grandes et petites qui ne tardent pas à barrer le passage. J'approche évidemment du terme de mon excursion, et il en est temps, car la pluie commence à tomber, et la route, quelle qu'ait été la sollicitude des ingénieurs, se change en bourbier.

A l'entrée du village ou bourg de Poggio, — je ne sais encore de quel nom l'appeler, — j'aperçois le « caffé e buffet del tramway ». Me voilà rassuré sur ma subsistance; un voiturin s'avançant vers moi, le feutre à la main, et me demandant poliment « si je veux une voiture, » me rassure d'autre part sur la possibilité de rentrer en ville sans me plier aux exigences de l'« orario » du tramway. Après avoir traversé un nouveau pont, c'est bien le dixième depuis mon départ de Florence, et constaté une fois de plus la ressemblance des eaux jaunâtres de l'Ombrone, ainsi s'appelle cette rivière, avec celles du Tibre, je me trouve en plein Poggio a Cajano. La rue principale, large et bordée de trottoirs, renferme une série de petites maisons à un étage, avec un balcon en fer, d'un modèle peu élégant. Seul le « Teatro Fortini », avec sa façade ornée de l'écusson royal, se distingue par une tournure plus monumentale. Vers le milieu du bourg, — car telle est la qualification qui convient le plus à la localité, — la route commence à monter; au même endroit prend naissance, à côté d'une belle maison du dix-septième ou dix-huitième siècle (j'apprends dans la suite que c'est l'habitation du régisseur de la villa), un mur gigantesque qui semble contourner une grande partie de la colline, tandis que de l'autre côté surgissent d'innombrables cafés, restaurants, hôtels, la plupart de l'ordre le plus humble malgré leurs enseignes prétentieuses : le *Ristoratore il Falcone*, la *Locanda d'Italia*, le *Caffé la Capitale*, le *Caffé del Commercio*, le *Caffé dei Filarmonici*.

Remettant à l'après-midi l'exploration du mur mystérieux occupant le point culminant de Poggio a Cajano, je continue ma route jusqu'au pied des montagnes, distantes de quelques centaines de pas. Enfin, je me retrouve au grand air, au milieu d'une nature qui n'a plus rien d'artificiel. Quoique la pluie tombe à torrents, — c'est sous le parapluie qu'il me faut prendre toutes mes notes, — je respire avec délices les parfums qui se dégagent de la forêt voisine. Il est rare, dans ces environs de Florence, cultivés et exploités avec un soin tellement excessif, de pouvoir se laisser aller à de pareilles impressions ; l'action de l'homme y éclipse presque constamment celle de la nature.

Un chemin escarpé, rocailleux, et que je ne conseillerais à personne de gravir en voiture, conduit aux deux églises qui desservent Poggio a Cajano et qui par une disposition bizarre sont construites en dehors de la localité, sur une hauteur d'un accès difficile. J'atteins d'abord, après avoir salué au passage des haies de *Juniperus comata*, avec leurs baies vertes et noires, l'église de Santa Maria Bonistallo, qui est placée un peu en contre-bas. C'est une église toute simple, précédée sur deux côtés par un portique que supportent les colonnes monolithes ordinaires; je ne m'arrêterai pas à la décrire et me bornerai à mentionner une inscription ancienne qui a son prix ; elle nous apprend qu'en 1515, le jour de la fête de saint Sébastien, Léon X visita Santa Maria Bonistallo et lui accorda verbalement (*vivæ vocis oraculo*) des indulgences considérables.

L'église supérieure, desservie par les Franciscains, offre moins d'intérêt encore. Je n'y trouve à signaler qu'un poing fermé, sortant comme une menace perpétuelle de la chaire vide, et des inscriptions funéraires modernes dont la langue imagée, les hardies métaphores laissent bien loin derrière elles — et ce n'est pas peu dire — celles de la métropole. Je n'ai pu résister à la tentation d'en transcrire une : « Elvire,... jeune fille de trente ans (« fanciulla trentenne! » quelle propriété de termes !), orpheline de père et mère, consumée par une lente phtisie, échangea les tempêtes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la vie contre le baiser de Jésus. » Comment aussi ne pas admirer cet amour de l'hyperbole dans l'épitaphe d'un charpentier qui devient, en style lapidaire, un artiste réputé le meilleur dans l'art de la charpente (« nell' arte del falegname reputato fra i meglio »), de ce « farmacista prestantissimo », de cet « appassionato cultore dell' arte agraria »! Ne dirait-on pas une nécropole peuplée d'hommes de génie?

Cependant une éclaircie se produit; un panorama splendide se déroule devant moi; à droite et à gauche, des monticules boisés, couverts de villas; en face, le mur gigantesque, portant un pavillon à chacun de ses quatre angles et servant de cadre à la villa, simple et majestueuse, des Médicis, — ce n'est que de cette hauteur qu'on l'aperçoit; — dans le lointain enfin, ce décor si connu et d'une beauté toujours nouvelle : le beffroi d'Arnolfo, le campanile de Giotto, la coupole de Brunellesco, Florence, en un mot, dans toute sa gloire.

Depuis que je viens d'entrevoir la villa médicéenne, cette villa illustrée par le souvenir de tant de grands hommes et par tant d'œuvres d'art, j'ai compris que ce serait un crime que de ne pas lui consacrer tous les instants d'un séjour malheureusement bien limité. Je redescends donc au plus vite, en admirant, chemin faisant, les substructions gigantesques destinées à donner à l'ensemble de la demeure patricienne la régularité que semblait exclure le choix de cette colline accidentée; par leur développement, elles offrent presque l'apparence d'une forteresse. Et cependant, nous ne tarderons pas à le voir, tout a été sacrifié à l'agrément; les propriétaires semblent n'avoir eu d'autre souci que d'élever au milieu d'un vaste jardin une maison ensoleillée, dans laquelle ils pouvaient se reposer des fatigues du gouvernement. Aujourd'hui même ce crépi jaune, ces volets verts ne jurent-ils pas avec la magnificence que l'on s'attend à trouver dans une villa royale, une villa de la couronne d'Italie?

C'est que le luxe des premiers Médicis était tout intime; dans leur désir de ménager les susceptibilités des citoyens dont ils préparaient l'asservissement, ils évitaient, extérieurement du moins, tout ce qui aurait éveillé des idées de magnificence, de domination, sauf à se dédommager par des raffinements destinés à échapper aux yeux de la foule. Leurs palais et leurs villas, de peu d'apparence à l'extérieur, formaient, au dedans, des musées d'une richesse sans pareille.

Dans son livre si vivant et si attachant sur Laurent le Magnifique[1], le baron de Reumont nous a montré son héros partageant ses loisirs entre Careggi et Poggio a Cajano, situé à mi-chemin entre Florence et Pistoie, sur le dernier contrefort du Monte Albano. Ce fut en 1479 que le Mécène florentin acquit cette propriété de Jean Ruccellai, un autre amateur non moins éminent, le bâtisseur de la façade de Santa Maria Novella. Ruccellai, à son tour, la tenait de son beau-père, un grand citoyen, un protecteur ardent — et plus désintéressé que les Médicis — des lettres et des arts, Pallas Strozzi. La nouvelle villa, édifiée par un ami de Laurent, Giuliano da San Gallo, ne tarda pas à abriter la société d'élite groupée autour du Magnifique. Politien l'a célébrée dans une de ses poésies si admirablement rythmées; Michel Verino l'a décrite en prose; Ermolao Barbaro et Pic de la Mirandole y ont reçu l'hospitalité. Un aqueduc, nous dit M. de Reumont, amenait l'eau des hauteurs de Bonistallo. D'immenses potagers et vergers servaient aux expériences entreprises par Laurent, non moins curieux des productions de la nature que de celles de l'art. Ici c'étaient des plantations de mûriers, — aujourd'hui encore ce genre de culture forme une source de revenus considérable pour le bassin de l'Ombrone; — ailleurs, des animaux rares, achetés jusqu'en Espagne ou en Égypte. Laurent, en effet, peut être considéré comme le fondateur des jardins d'acclimatation, dans le sens le plus élevé du terme. Sa prodigieuse activité s'étendait à tout, depuis les faisans dorés, dont les descendants peuplaient encore le parc il y a quelques lustres, jusqu'aux porcs de la Calabre, aux ruminants de l'Inde, peut-être même aux girafes, car c'est sous ses auspices que ce bizarre et gigantesque quadrupède fit sa première apparition sur les bords de l'Arno. Étables, volières, garennes, séries de zoologie et séries de botanique, tout témoignait d'une curiosité sans cesse en éveil, d'une ardeur féconde et infatigable.

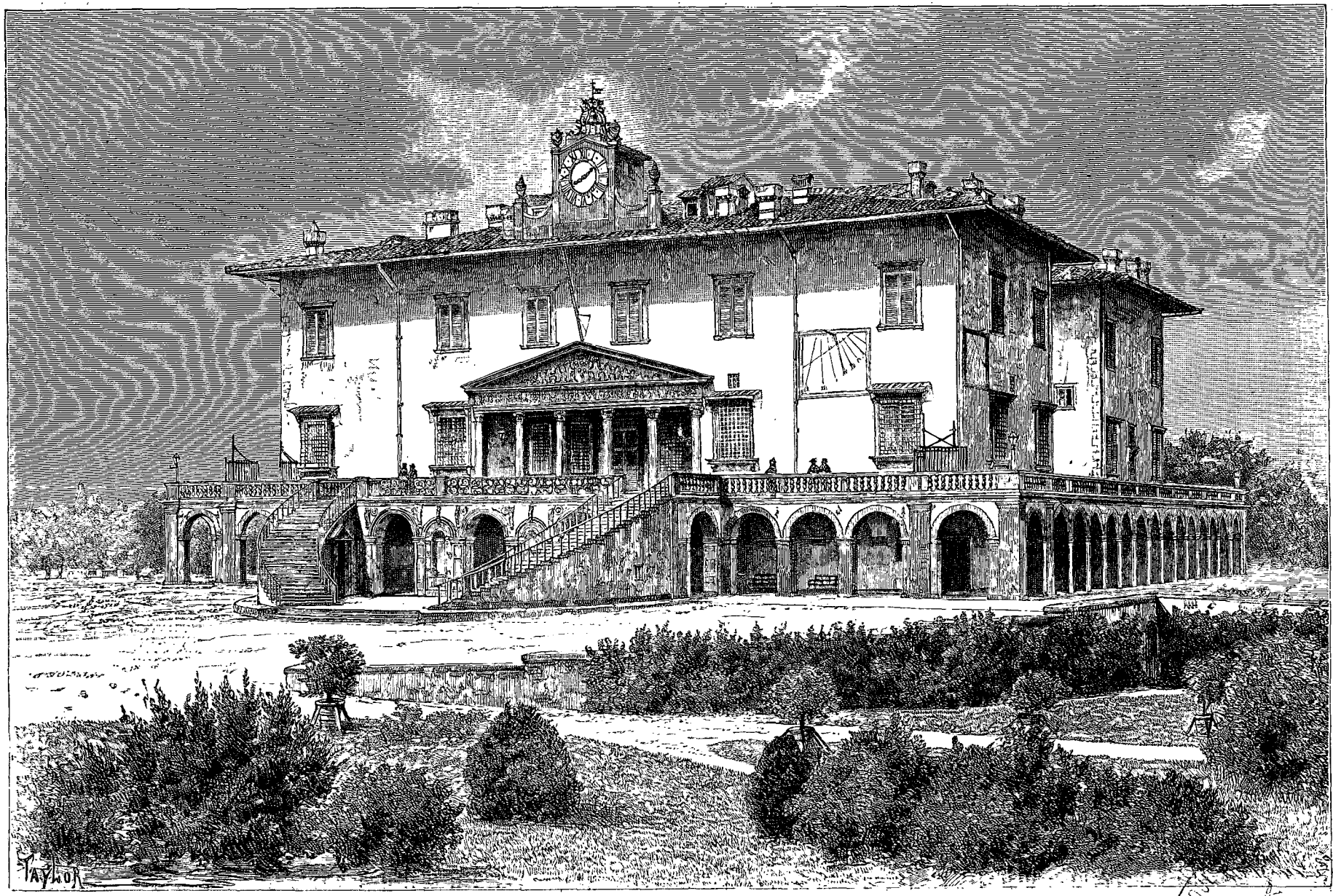
Le plus cher des fils de Laurent n'oublia pas, lorsqu'il échangea le nom de Jean de Médicis contre celui de Léon X, la villa favorite de son glorieux père. Des travaux considérables y furent entrepris sous sa direction : l'impresario chargé de choisir les sujets destinés à illustrer la salle d'honneur s'appelait Paul Jove, les artistes chargés de les traduire en peinture n'étaient autres qu'Andrea del Sarto, Francia Bigio, Jacques de Pontormo. Le Mécène qui a donné son nom au siècle visita lui-même, en 1515, — l'inscription de Santa Maria Bonistallo en fait foi, — la villa de Poggio a Cajano, appelée par lui à de plus hautes destinées. Mais sa mort suspendit l'œuvre d'embellissement, et ce fut en 1580 seulement qu'Alexandre Allori, le neveu du Bronzino, put l'achever.

Dans l'intervalle, Cosme Ier avait fait d'assez fréquentes apparitions à Poggio. Benvenuto Cellini nous a laissé le récit de la démarche qu'il tenta auprès de lui, dans cette villa, en 1559, pour combattre une fois de plus son éternel adversaire Bandinello. Ce fut vers cette époque aussi que la villa fut ornée d'une suite de tapisseries représentant des scènes de chasse et de pêche tissues d'après les cartons du Stradan.

A peu d'années de là, Poggio a Cajano devint le théâtre d'une tragédie qui a contribué, bien plus que le souvenir de tant de figures sympathiques, — ainsi va le monde, — à fixer sur lui l'attention des historiens

1. *Lorenzo de Medici il Magnifico*, 2e édit. Leipzig, 1883.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La villa royale de Poggio a Cajano (voy. p. 198). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de la foule. Aussi ambitieuse que belle, aussi spirituelle qu'intrigante, Bianca Capello venait de faire consacrer publiquement sa liaison avec le grand-duc François II et de s'asseoir à côté de lui sur le trône de la Toscane ; tout lui souriait. Oubliant qu'il avait jadis flétri la fille qui s'était enfuie de la maison paternelle avec son amant, le sénat de Venise avait envoyé une ambassade magnifique pour assister au mariage de sa concitoyenne, reconnue fille particulière de saint Marc. D'autre part, la mort de l'unique héritier de François II, le fils de sa première femme, laissait le champ libre à ses entreprises. Le poison ou le fer l'avait délivrée d'autres ennemis ou de complices indiscrets. Elle résolut d'affermir son pouvoir en se réconciliant avec ses beaux-frères, et réussit notamment à attirer à Poggio a Cajano le cardinal François. Faut-il croire à un accident ou à un crime ? Le 8 octobre 1587, le grand-duc tomba subitement malade d'une sorte de fièvre pernicieuse, et la belle Vénitienne ne tarda pas à être frappée du même mal. Ils expirèrent à quelques heures d'intervalle.

Portrait de Bianca Capello (galerie des Offices). — Dessin de Thiriat, d'après une photographie.

C'est en méditant ces souvenirs, ces leçons, que je sonne à la porte de la villa, que surmonte encore l'écusson de marbre des Médicis. Le portier, vêtu de la livrée royale, me fait traverser un vaste jardin, dont le principal ornement consiste en une rangée d'orangers, plantés dans de gigantesques vases en poterie ordinaire, et me conduit au perron, où il me livre à un vieux gardien, chargé de me servir de cicerone.

L'architecture de la villa, je l'ai dit, est des plus simples : ni saillies pittoresques, ni colonnes monumentales, ni cariatides; vu de face, l'édifice ressemble à un quadrilatère, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages, avec un portique à piliers contournant le rez-de-chaussée et formant une terrasse à la hauteur du premier étage. Ce portique, assez lourd, est — j'ai hâte de l'ajouter — une addition postérieure, et ne doit pas être mis au compte de l'architecte primitif Giuliano de San Gallo, dont l'œuvre a été défigurée en plus d'un point. Ce n'est qu'en faisant le tour de l'édifice que l'on s'aperçoit que sur les façades latérales les extrémités débordent sur le centre, de manière à former comme des ailes.

Le principal ornement de la façade consiste en une loge fort belle, voûtée en berceau, et enrichie de masques, ainsi que des armoiries ou emblèmes médicéens, les trois plumes dans une bague, et les boules; ces motifs, en stuc blanc, si j'ai bonne mémoire, se détachent sur un fond bleu. La frise du fronton de cette loge est à son tour décorée de terres cuites émaillées, d'un style particulier et qui trahit déjà les tendances du seizième siècle. On y voit également des petites figures blanches, fines et spirituelles, se détachant sur un fond bleu et représentant, autant que j'ai pu en juger dans cette rapide excursion et sous une pluie battante, différentes compositions allégoriques, entre autres l'agriculture.

L'extérieur de la villa ne donne pas une idée exacte du nombre et de l'étendue des salles qui composent l'intérieur. Le rez-de-chaussée contient un théâtre, une salle à manger voûtée fort vaste, donnant sur le parc splendide qui se développe derrière la villa, enfin la pièce où, d'après la tradition, est morte Bianca Capello.

On remarque encore dans cette dernière l'ornementation, fort élégante, du seizième siècle, et une cheminée soutenue par deux termes. « E tradizione, » dit l'inscription, « che queste ristaurate sale ospitassero nel secolo XVI la bellissima Bianca Capello. »

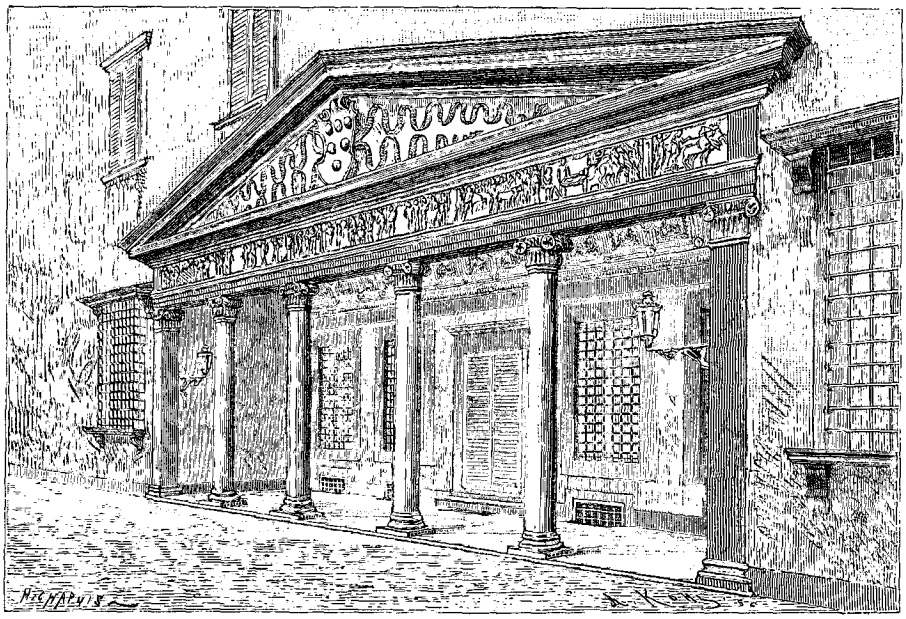
Au premier étage, nous traversons d'abord un salon (modernisé), avec les portraits en pied des Médicis, et une seconde salle à manger, ornée de panoplies, ainsi que de fresques représentant le triomphe des Médicis, avec de nombreuses figures allégoriques. Mais j'accorde à peine un coup d'œil à ces pièces pour courir admirer sans perdre un instant le splendide salon que j'entrevois plus loin. Découvrir dans une villa en quelque sorte perdue une création reflétant l'harmonie, la grande tournure, la magnificence de la Renaissance parvenue à son apogée, en un mot un salon construit et décoré par les soins de Léon X, quelle fortune inespérée! La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pièce est d'une noblesse et d'une richesse qui défient toute description. Le plafond, fort élevé et voûté en berceau, porte au centre les armoiries pontificales avec l'inscription : *Leo decimus pontifex max. Aulam hanc illustrare et ornare cœpisset* (sic). — *Franciscus Medices magnus dux Etruriæ secundus magnificentius perficiendam curavit.*

Les armoiries et devises des Médicis forment la base de la décoration de ce plafond monumental; j'y remarque les quatre bagues assemblées, les branches de laurier liées ensemble, les « palle » ou boules, tous emblèmes qui ont leur place dans les fastes de l'art florentin; les uns se détachent en bleu, les autres en rouge ou encore en noir sur un fond d'or d'une richesse éblouissante.

Parmi les fresques qui ornent les parois, l'une attire dès l'abord l'attention et par le charme de son coloris et par cette inscription : *Anno Domini MDXXI Andreas Sartius pingebat et a. d. MDLXXX Alexander Allorius sequebatur;* en d'autres termes : commencé par Andrea del Sarto en 1521, continué et achevé par Alessandro Allori en 1580. La composition représente César recevant, en Égypte, les tributs que lui offrent les nations vaincues. Au centre, le dictateur, couronné de lauriers et assis sous une niche, écoute les harangues que lui adressent les députés; à droite et à gauche, des hommes de toute nation et jusqu'à des enfants amenant qui des chevaux, qui des girafes, qui des oiseaux rares. C'est une allusion aux goûts zoologiques de Laurent le Magnifique. L'ordonnance de la fresque laisse à désirer, mais on ne peut qu'en admirer le coloris et le mouvement. Inutile d'ajouter que de vérité historique et de couleur locale il n'en est pas question. Andrea del Sarto a représenté des Flo-



Fronton de la villa de Poggio a Cajano. — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

rentins de son temps, et nous sommes loin de l'en blâmer.

Aussi bien les préoccupations littéraires ne percent-elles que trop dans les autres fresques; la liberté de l'inspiration et le souci de la décoration en ont souffert.

Il y a de graves réserves à faire au sujet du retour triomphal de Cicéron, peint par Franciabigio, avec toutes sortes d'accessoires archéologiques, un obélisque, une colonne rostrale, la statue couchée du Tibre, et une restitution du Capitole.

Ici encore, derrière le voile transparent des souvenirs classiques, on reconnaît une allusion à l'histoire des Médicis : c'est le retour de Cosme l'Ancien, après son exil, que l'artiste a voulu illustrer; une troisième fresque, par Alessandro Allori, nous montre le consul Flaminius détachant les Achéens de leur ligue avec Antiochus; dans une quatrième composition, du même auteur, nous voyons Scipion assis à table avec Syphax; les esclaves qui s'empressent autour d'eux, les statues, les ornements de toute sorte prodigués par l'artiste donnent à cette page je ne sais quelle grande tournure complétant à merveille la physionomie du salon.

La richesse de l'ameublement correspond à celle de la décoration. On y remarque surtout de ces coffres de mariage, ou « cassoni », dont le seizième siècle nous a laissé de si beaux spécimens. Rendons justice à la dynastie de Savoie; si elle n'a pas eu le mérite de créer les innombrables villas qui forment son apanage d'un bout à l'autre de la péninsule, elle conserve du moins pieusement l'œuvre de ses devanciers.

Cependant la pluie continue à tomber à torrents, les chemins se défoncent à vue d'œil : il faut battre en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

retraite. Je gagne péniblement la remise de voitures que j'ai remarquée lors de mon entrée à Poggio a Cajano; une calèche me transporte, toujours sous la pluie, à San Donnino, d'où le tramway me ramène à Florence à la nuit tombante; après diverses péripéties, les longueurs de la route et l'inclémence du ciel n'ont pas réussi heureusement, et c'est là l'essentiel, à troubler l'image radieuse que j'ai emportée de la villa de Laurent le Magnifique, de Léon X et de Bianca Capello.

III. Ponte a Rifredi. — Careggi. — L'Académie platonicienne. Savonarole.

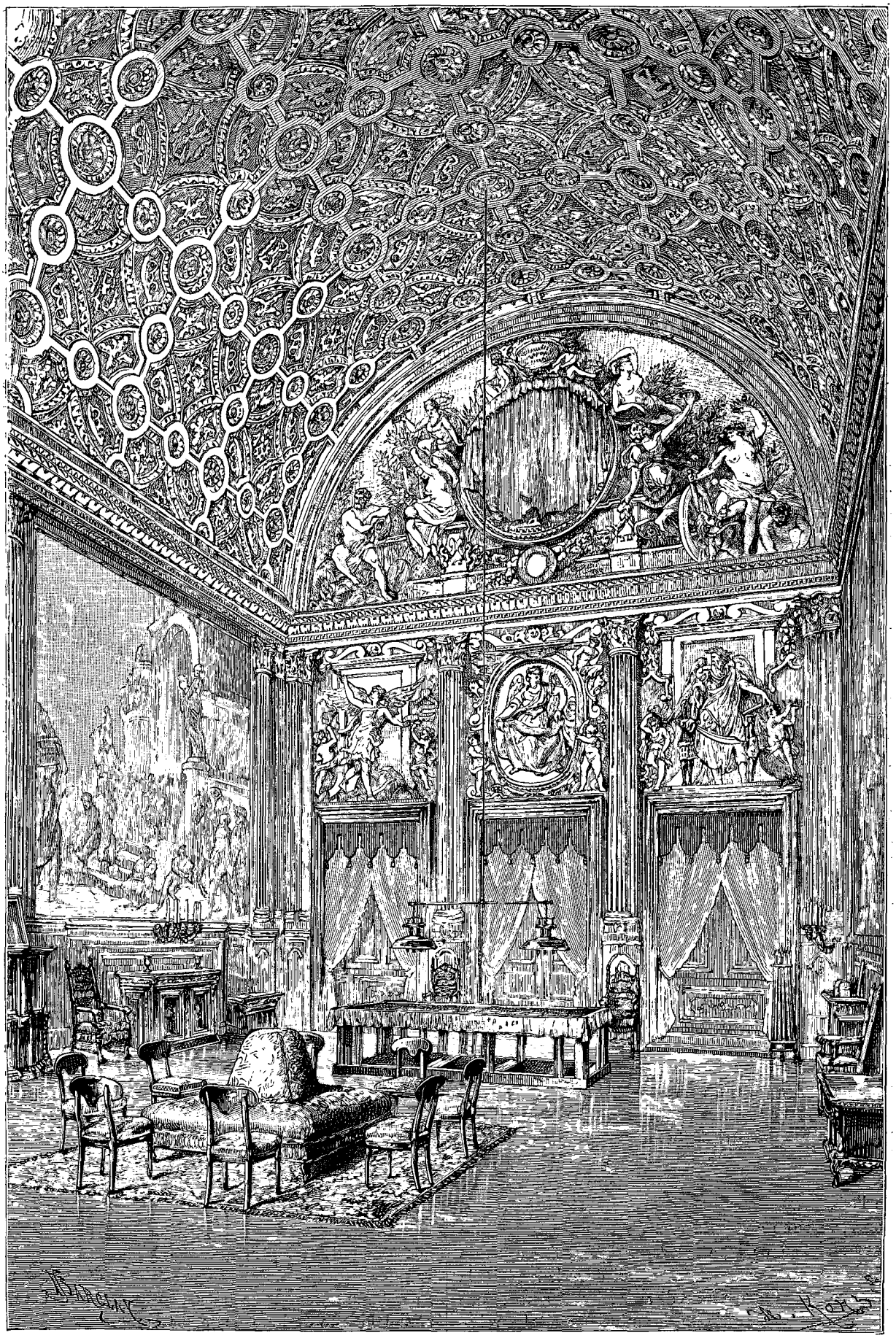
Les premiers Médicis semblent avoir voulu se consoler, par la multiplicité de leurs résidences, de la simplicité — extérieure du moins — à laquelle les condamnait la raison d'État. Le terme de palais ou de château serait trop ambitieux pour ces constructions, la plupart de dimensions assez exiguës : ce sont bien les

Fresque d'Andrea del Sarto, dans le grand salon de Poggio a Cajano (voy. p. 199). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie.

villas de riches patriciens, qui ne dédaignent pas, à l'occasion, de surveiller, de chacun de ces lieux de retraite, de chacun de ces centres d'observation, les importantes exploitations agricoles s'étendant alentour. C'est dire que la finesse, la distinction remplacent la magnificence dans ces demeures avant tout bourgeoises. Aussi les Cochin et autres prétendus connaisseurs du siècle dernier ont-ils passé devant sans leur accorder un regard. Mais la critique moderne sait distinguer plus sûrement le vrai du faux, l'or pur du clinquant; il est telle de ces villas dédaignées où la délicatesse de l'architecture, un aménagement exquis et je ne sais quel parfum d'intimité procurent de singulières jouissances esthétiques.

Les quatre villas que nous étudierons ne sont éloignées les unes des autres que de quelques centaines de mètres, et il est facile de s'y rendre soit en chemin de fer, soit en tramway, mode de communication qui tend à se développer dans de vastes proportions à Florence et dans les environs. Trompé par une fausse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le grand salon de Poggio a Cajano (voy. p. 198-199). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indication, je fis choix de la route la plus longue : force sera donc au lecteur, — auquel je présente mes humbles excuses, — d'errer un peu avec moi à l'aventure et même de prendre à travers champs. Comme dans l'excursion à Poggio a Cajano, je suis, à partir de la « Porta al Prato », la longue et ennuyeuse « Via Pistojese »; puis, après avoir dépassé le parc de San Donato, je tourne à droite et m'engage sur une de ces routes bordées de haies ou de murs, telles qu'on les rencontre en si grand nombre autour de Florence. Le pays est plat; le mur, d'autre part, intercepte complètement la vue : il m'est donc impossible de m'orienter. Mais ces détails n'intéressent que médiocrement le lecteur. Il lui suffira de savoir que, après de longues pérégrinations, j'atteins enfin le hameau de Ponte a Mezzo, qui tire son nom d'un pont à une arche jeté sur un petit cours d'eau, à moitié à sec, malgré les pluies diluviennes des dernières semaines. De là je remonte le courant, et, après une nouvelle étape, j'arrive à Ponte a Rifredi, station de chemin de fer et relais de tramways, où il m'aurait été si facile de me rendre en ligne droite de Florence. La localité est charmante : une foule de petites maisons s'étendent au pied des montagnes qui bornent l'horizon; l'industrie moderne commence même à faire son apparition; de distance en distance s'élèvent des cheminées à vapeur.

L'église de Ponte a Rifredi mérite une visite; sans m'attarder à décrire son portique à colonnes, orné, comme tous les portiques de Toscane, de dalles et de plaques funéraires, je pénètre dans l'intérieur, composé de trois nefs, aux arcs gothiques, mais au faîtage découvert, anomalie si fréquente en Italie. Les gravures ci-jointes me dispensent de dire quelle intéressante production de l'atelier des della Robbia on découvre dans ce sanctuaire, inconnu aux guides. J'ajouterai un mot seulement : si l'on en juge par la profusion des couleurs ainsi que par de certaines rondeurs dans le modelé, la terre cuite de Ponte a Rifredi appartient à une période déjà un peu tardive, la fin du quinzième siècle probablement. Une salle, servant de lieu de réunion à la « Compagnia de la Misericordia », nous montre l'élément hospitalier se greffant en quelque sorte sur le culte. Je reviendrai quelque jour sur ces institutions qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire économique de Florence.

Évangéliste de l'école des della Robbia à Ponte a Rifredi. Dessin de Mlle Lancelot, d'après une photographie.

De Ponte a Rifredi à Careggi, nouvelle route bordée de murs. Rien de moins pittoresque que cette « Via delle Mosse », où l'on ne découvre que de loin en loin quelques maisons de paysans, et encore ces maisons, pas plus que le costume des habitants, n'ont-elles pas de physionomie propre : c'est l'éternel crépi vert, jaune ou rouge, jeté sur une façade percée d'une demi-douzaine de fenêtres, sans relief, sans vie, sans caractère aucun. Au bout d'une demi-heure ou environ, la route descend, et j'entends comme le bruit d'une cascade. Je ne tarde pas à découvrir un cours d'eau irrégulier, au lit rocailleux, véritable torrent, de l'autre côté duquel s'élèvent, sur une petite hauteur, dans un site assez sauvage, une tour crénelée et, un peu plus loin, une villa, aux trois quarts cachée par les arbres. Un effort encore et je me trouve devant la « Villa Medicea di Careggi ».

Careggi, quel nom dans l'histoire de l'esprit humain! C'est dans ce modeste asile, aménagé par Michelozzo pour Cosme, le Père de la patrie, que l'Académie platonicienne a tenu ses premières séances, que Florence et après elle l'Europe entière se sont retrempées à la source vive des enseignements du divin Platon. La civilisation moderne est sortie en grande partie de ces doctes entretiens, auxquels les Médicis et leurs amis n'attribuaient certes pas une si haute portée. Est-il un pèlerinage plus digne de vénération? Et si nous envisageons l'histoire particulière de Florence, que d'événements mémorables! C'est là qu'expirent, à vingt-huit ans de distance, l'immortel aïeul et le petit-fils, non moins illustre, Cosme et Laurent le Magnifique. Le premier, parvenu à l'extrême vieillesse, disparaissant au milieu des regrets de ses concitoyens, qui lui décernèrent le titre de Père de la patrie; le second, brus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quement enlevé dans toute la force de l'âge (il ne comptait que quarante-quatre ans) et emportant avec lui le secret de la paix européenne. Jamais, en effet, Laurent vivant, Charles VIII n'aurait entrepris cette fatale expédition, commencement des guerres d'Italie, source de complications incalculables et dont les conséquences se sont fait sentir jusqu'à nos jours. Cette mort de l'homme d'État, du poète, du Mécène incomparable a quelque chose de particulièrement dramatique. Politien et Pic de la Mirandole venaient de quitter, éclatant en sanglots, le chevet du moribond, lorsque parut le sombre prieur de Saint-Marc, l'implacable adversaire des Médicis, Savonarole. Que se passa-t-il entre ces deux hommes? Nul ne l'a su au juste. D'après une version accréditée, Savonarole, avant de consentir à recevoir la confession de Laurent, lui aurait posé trois conditions. La première, d'avoir foi dans la miséricorde divine : le moribond répondit qu'il en était pénétré. La seconde, de restituer ou de faire restituer par ses fils les biens qu'il s'était injustement appropriés : Laurent réfléchit un instant, puis inclina la tête en signe d'assentiment. La troisième enfin, de rendre au peuple florentin ses libertés : ici Laurent détourna la tête sans répondre et Savonarole partit sans lui donner l'absolution. Quelques heures plus tard, le 8 avril 1492, le Magnifique rendait le dernier soupir.

La villa traversa de cruelles épreuves après l'insurrection florentine de 1527. Des fanatiques l'incendièrent en partie. Les travaux entrepris par ordre d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence, qui en confia la décoration à Pontormo et au Bronzino, ne tardèrent pas toutefois à faire disparaître les traces de cet attentat. Les successeurs du duc Alexandre témoignèrent moins d'intérêt à la résidence favorite de Cosme et de Laurent, et la dynastie de Lorraine poussa l'indifférence jusqu'à la vendre. Acquise en 1779 par la famille Orsi, Careggi devint en 1848 la propriété d'un grand seigneur anglais, sir Sloane[1], dont la veuve l'habite encore actuellement. Par les soins de son dernier propriétaire, la villa a été entourée d'un jardin magnifique. C'est à travers les mélèzes, les acacias, les rosiers blancs ou rouges que l'on arrive devant la maison d'habitation, qui, il faut le reconnaître, n'a ni grande apparence, ni grand caractère. Seule la rangée de mâchicoulis qui règne au-dessus de l'étage supérieur et qui supporte une galerie à jour relève un peu ces murailles nues, couvertes d'un crépi brunâtre et percées de fenêtres d'un style furieusement moderne, c'est-à-dire vulgaire.

Évangéliste de l'école des della Robbia à Ponte a Rifredi.
Dessin de Mlle Lancelot, d'après une photographie.

Tandis que l'on porte ma carte à la maîtresse de céans et qu'on lui demande pour moi la permission de visiter la villa, j'examine à mon aise la cour intérieure, le « cortile », dans laquelle on m'a introduit. Ce morceau d'architecture assez intéressant, avec un rang de piliers et deux de colonnes, a été transformé, non sans succès, en jardin d'hiver. Le puits assez profond qui y est pratiqué me rappelle celui dans lequel se précipita le médecin de Laurent le Magnifique, craignant d'être accusé d'avoir empoisonné son maître. Cependant la permission demandée m'a été gracieusement octroyée, et je parcours, sous la conduite d'un domestique italien, — c'est parmi les gens du pays que les Anglais fixés à Florence recrutent de préférence leur personnel, — une série de salons témoignant du culte de sir Sloane pour les souvenirs se rattachant à sa villa. Ici j'aperçois un tableau à l'huile, moderne, représentant Cosme recevant l'hommage d'un volume ; là, les portraits de Pic de la Mirandole, de Léon X, ou bien Laurent le Magnifique célébrant l'anniversaire de Platon (par Pucinelli), ou encore, un buste en marbre de Platon, signé « Amalia Dupre fece 1861 ». De loin en loin, quelques meubles anciens, trop peu nombreux pour donner un peu de couleur locale à toutes ces pièces, malheureusement bien remaniées, bien défigurées. Mon guide me montre un lit monumental, celui-là même, m'affirme-t-il, dans lequel Laurent est mort. Mais ce lit date au plus tôt du seizième siècle, et je n'ai même pas la satisfaction de me laisser aller

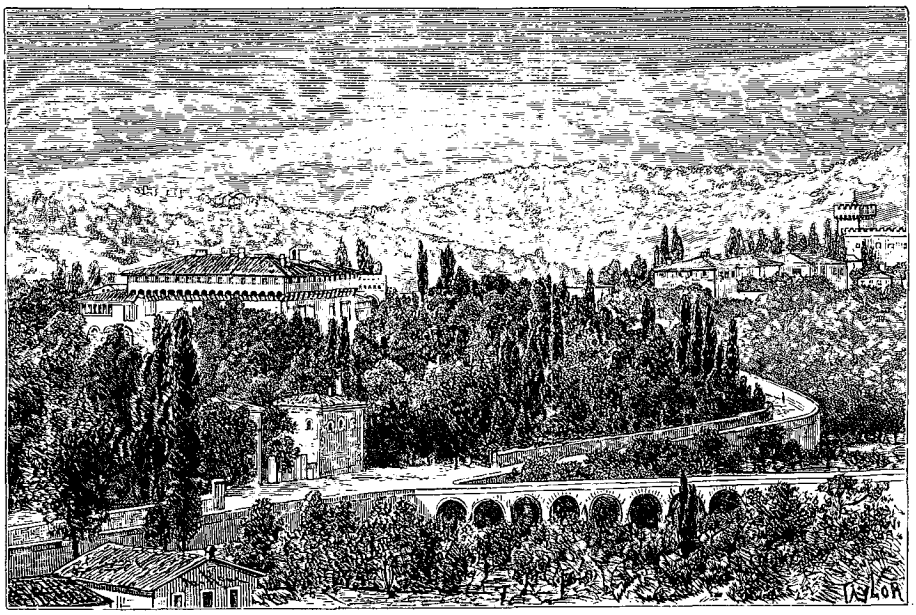
1. Voy. *I dintorni di Firenze,* par R. Carocci. Florence, 1881, p. 123.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un instant à l'illusion du passé. Il en est de même d'une cheminée, d'ailleurs fort belle, ornée de trophées et de termes et portant la date de 1465 : cette date, selon toute vraisemblance, a été ajoutée après coup.

J'examine avec plus d'intérêt une petite loge ouverte, supportée par des colonnettes ioniques, et décorée de fresques fort ruinées (vues d'édifices, oiseaux, figurines diverses imitées de l'antique, avec les armoiries cardinalices des Médicis) appartenant au seizième siècle. Ne serait-ce pas là une partie des peintures commandées à Pontormo et à Bronzino ? L'intérieur — et j'ai constaté cette particularité dans bon nombre de villas des Médicis — tient plus que ne promet l'extérieur ; il est fort vaste (il contient même une petite chapelle, d'ailleurs moderne) et devait permettre de loger commodément la famille de littérateurs et d'artistes groupés autour de Cosme et de Laurent. Parfois aussi, quelque hôte princier y recevait l'hospitalité. Galéas-Marie Sforza, le futur duc de Milan, qui visita Careggi en 1459, loue la beauté des jardins et l'excellente appropriation de la maison. Parmi les œuvres d'art qui la décoraient, on remarquait surtout un tableau de Memling, signalé par Vasari. Aujourd'hui, avouons-le, il faut une certaine force d'abstraction pour réussir à évoquer ces souvenirs en présence de carpets et de meubles anglais, alternant avec de médiocres peintures ou sculptures, et produisant avec elles la plus étrange cacophonie.

Ces crimes de lèse-goût éclatent jusque dans l'arrangement de la façade, qui donne non sur le jardin par lequel on entre, mais sur le côté opposé, c'est-à-dire sur le versant du coteau et sur le torrent qui coule dans le bas. J'y remarque, *proh pudor!* des colonnes



La villa di Careggi. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

en fonte. Mais quel luxe dans les plantations qui s'étendent entre les deux ailes se détachant sur la façade !

Que ces palmiers, ces orangers, ces fuchsias, admirablement entretenus, forment un heureux contraste avec la rudesse du paysage environnant ! Vaincue sur le terrain de l'art, l'Angleterre reconquiert tous ses avantages sur celui de l'horticulture.

Au-dessous de la villa, près du pont, s'élève une vaste tour crénelée ; ce monument, qui sert d'habitation au régisseur (il fattore) du domaine, ne contient, à ce que l'on m'assure, rien d'intéressant ; plus loin, on aperçoit l'église de San Pietro de Careggi et la villa de Marsile Ficin. Quant à la bourgade de Careggi, elle ne se compose que de maisons ou de villas disséminées sur les collines et forme une dépendance de Fiesole.

IV. Castello et la fontaine de Tribolo.

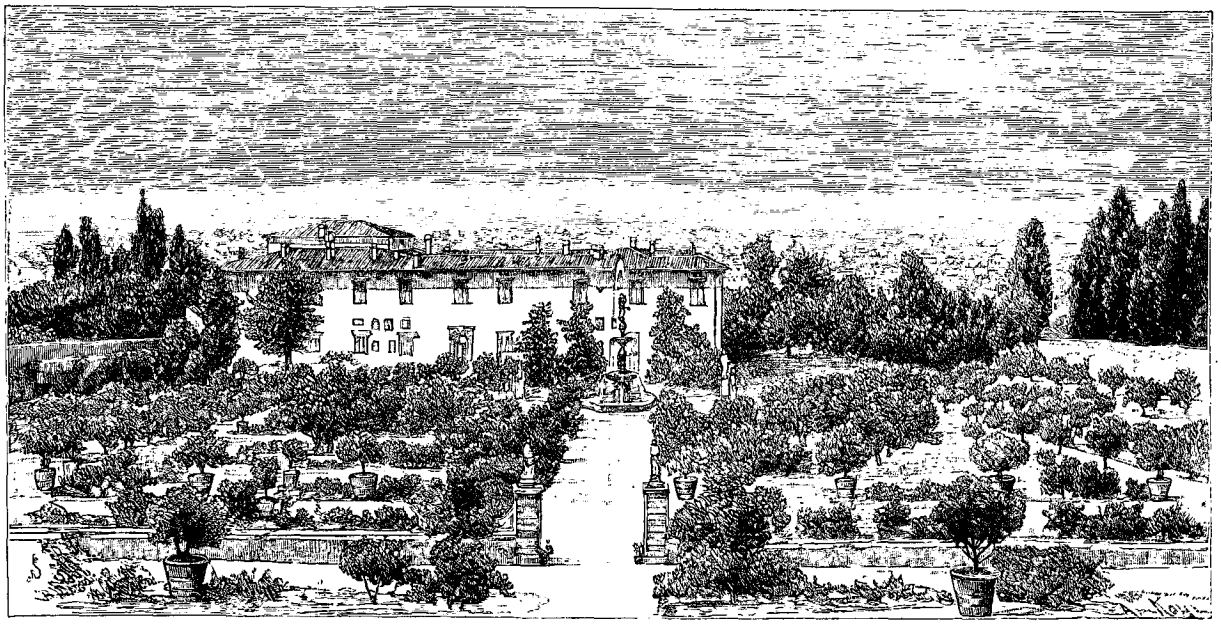
Poggio a Cajano et Careggi nous ont permis d'admirer le luxe discret des Médicis de la première Renaissance. A Castello et à la Petraja, nous nous trouvons en présence, non plus de patriciens, mais de souverains et de souveraines appartenant à une période où le besoin de pompe l'emporte sur le besoin de calme ou d'intimité. Bien plus, au souvenir des Médicis devenus ducs, puis grands-ducs de la Toscane, de l'Étrurie, comme le portent de prétentieuses inscriptions, se mêlent des souvenirs plus récents, souvenirs d'une nature délicate (les Italiens disent « cose gelose », affaires jalouses), des souvenirs gênants, inquiétants, que j'ignorais, parce qu'ils touchaient au domaine de l'actualité, et qui ne m'ont que trop expliqué après coup l'accueil peu cour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tois fait par des employés subalternes, portés à voir dans tout visiteur un reporter indiscret.

De Careggi on aperçoit distinctement les deux villas dont je viens de transcrire le nom. Mais le trajet n'a rien d'attrayant; pendant plusieurs centaines de mètres ou même davantage, j'en ai été réduit à cheminer entre les murs réglementaires, véritable fléau de cette partie de la Toscane. Je conseille charitablement à mes successeurs d'aller directement de Florence à Castello en tramway : ce sera plus court et plus agréable. Vers l'extrémité de ce petit bourg, ou plutôt de son unique rue, aussi longue que monotone, une belle allée de marronniers, dont les fruits, d'un brun chaud et luisant, jonchent en ce moment le sol, conduit à la villa royale. Laissant sur notre droite la villa Corsini, avec sa façade à la fois prétentieuse et fruste, nous ne tardons pas à arriver devant la villa de Castello, située à mi-côte. Autant les Corsini ont déployé de magnificence, autant les Médicis ont affecté de simplicité. Sommes-nous bien devant la villa favorite des anciens grands-ducs et du premier roi d'Italie? On est tenté d'en douter. La façade est d'une nudité surprenante : elle ne comprend qu'un rez-de-chaussée percé au centre d'une porte, en *opus rusticum*, et un premier étage orné d'un balcon; on ne découvre même pas la trace d'un écusson. De l'intérieur, je n'en parlerai pas, et pour cause : une consigne impitoyable défend de visiter les appartements, où l'on signale cependant des peintures de Pontormo, de Bronzino et d'autres maîtres. Mais par une faveur spéciale j'ai obtenu la permission de visiter les jardins, et ils valent à eux seuls le voyage de Florence à Castello.

Ces jardins sont une création du premier grand-duc, Cosme, qui en confia la décoration à un habile sculp-



La villa royale de Castello. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

teur, Nicolas Tribolo (né en 1485, mort en 1550). Dès les premiers pas je suis frappé de la grâce exquise d'une petite vasque de marbre, surmontée d'un enfant assis sur un aigle et ornée de l'inscription SEMPER, deux fois tracée sur la base triangulaire. On a attribué cette merveille en miniature au grand Donatello; mais, soit dit sans vouloir la déprécier, elle n'est certainement pas de lui. Plus loin se dresse une fontaine monumentale avec deux conques superposées, dont l'une supporte des enfants coulés en bronze; un groupe d'Hercule et d'Antée (par Ammanati, qui l'exécuta après la mort de Tribolo) couronne le monument qu'entourent six statues antiques. Il est difficile de trouver une composition aussi savamment rythmée, d'un goût aussi fin et aussi distingué. En continuant notre exploration, nous découvrons tour à tour des rangées d'orangers, plantés dans des pots gigantesques, comme à Poggio a Cajano, des bosquets de lauriers, enfin une dizaine de petites statues de marbre charmantes (jeunes femmes jouant de l'orgue, de la viole, du luth, tenant un calice, etc., etc.). Vérification faite, ces statues, dans lesquelles on reconnaît sans peine un ouvrage du quatorzième siècle, proviennent de l'ancienne façade de la cathédrale, dont les débris ornent aujourd'hui tant de monuments publics ou privés, depuis le Viale del Poggio Imperiale jusqu'aux jardins des Ruccellai.

La partie supérieure du jardin, qui se développe sur les flancs d'une colline, a pour principal ornement une grotte artificielle, contenant trois bassins, dans lesquels s'agite une ménagerie des plus étranges : rhinocéros, ours, chamois, singe, girafe, lion, licorne, éléphant, chameau, sanglier, daim, etc. Pour ajouter encore à ce spectacle peu attrayant, on a couvert ces monstres des couleurs les plus voyantes. Le reste de la grotte est à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'avenant : des cailloux et des fragments de nacre dessinent sur les parois des ornements antidécoratifs, tandis que des stalactites pendent de la voûte. Seuls les oiseaux de bronze fixés sur plusieurs points méritent de captiver l'attention. Ils ont pour auteur un sculpteur français illustre, Jean Bologne.

Un escalier conduit à un délicieux bois de chênes verts, mêlés de quelques cyprès dont le sombre feuillage s'harmonise bien avec le leur, tandis que la tonalité du « bosco » (c'est le nom donné par les Italiens à ces plantations) forme le contraste le plus frappant avec le riant jardin situé en contre-bas. Une petite pièce d'eau, ornée au centre d'un rocher sur lequel se dresse la figure d'un vieillard grelottant, personnification de l'hiver, ajoute à la sévérité du bosco.

Plus haut encore s'étendent des constructions hybrides, servant probablement de communs.

Le souvenir de plusieurs personnages célèbres se rattache à Castello : Benvenuto Cellini, qui, en 1552, y reçut de Cosme un accueil peu gracieux ; Bianca Capello, qui y résida à diverses reprises ; enfin notre brillant peintre de batailles, le Borgognone.

V. La Petraja et la Baigneuse de Jean Bologne.

Quelques minutes suffisent pour se rendre de Castello à la Petraja. Un jardinier royal, marchant pieds nus (quelle infraction à l'étiquette !), me conduit, par une allée bordée de bosquets ainsi que de rochers, des interstices desquels s'échappent des iris, devant la grille de fer qui ferme la villa. Après avoir cheminé un instant à travers champs, et passé devant la petite église paroissiale de Castello, nous atteignons une seconde grille donnant accès sur la villa de la Petraja. Le parc qui s'étend devant nous est de toute beauté : chênes verts et cyprès séculaires, rochers, cascade alimentant le bassin de la villa, forment un ensemble d'une sévérité et d'une grandeur saisissantes.

La villa elle-même, malgré les restaurations entreprises dans les dernières années par Victor-Emmanuel, a infiniment plus de caractère que Castello. Une sorte de beffroi, contenant dans sa partie supérieure deux galeries extérieures, nous rappelle qu'à l'origine la Petraja fut un château fort qui soutint avec succès plusieurs sièges (ses premiers possesseurs furent les Brunelleschi, auxquels succédèrent Pallas Strozzi, les Salutati, et finalement, dans le dernier tiers du seizième siècle, les Médicis), et que l'adoucissement des mœurs seul l'a transformé en un lieu de retraite et de plaisir. Ce fut l'architecte Buontelanti († 1608) qui dirigea cette transformation. La partie la plus curieuse de la villa est l'ancien « cortile », aujourd'hui vitré et converti en salon. Il a grande tournure ce salon, avec sa double rangée de colonnes, contre lesquelles sont fixées des têtes de cerfs, trophées rapportés par Victor-Emmanuel de ses chasses ; les fresques qui ornent les parois, la lumière éblouissante descendant du dôme de verre augmentent encore l'effet. Ces fresques, je ne les décrirai pas en détail ; leurs auteurs appartiennent en effet à une époque trop basse pour nous arrêter dans une contrée où les productions de l'âge d'or se chiffrent par centaines. Ce serait un sacrilège de consacrer notre attention à un Volterrano, lorsqu'il nous a fallu sacrifier tant de pages importantes des Fra Bartolomeo, des Andrea del Sarto, des Pontormo, des Bronzino. On ne saurait toutefois méconnaître l'intérêt historique de ces compositions. Quoique l'observation de la nature et le sentiment de la réalité aient depuis longtemps fait place à l'emphase, le récit d'événements tels que l'entrevue de Léon X et de François Ier à Bologne, le couronnement de Charles-Quint, l'institution de l'ordre de Saint-Étienne, Cosme Ier recevant la soumission des Siennois, et autres sujets analogues, ne laisse jamais que d'intéresser même le spectateur le plus sceptique, tant l'élément narratif l'emporte sur l'élément lyrique ou allégorique. Moi-même je ne puis m'empêcher de m'arrêter devant la fresque représentant Catherine de Médicis trônant entre ses fils. J'en suis bien puni, car les portraits, qui seuls auraient pu donner de l'intérêt à cette scène, sont d'une faiblesse désespérante.

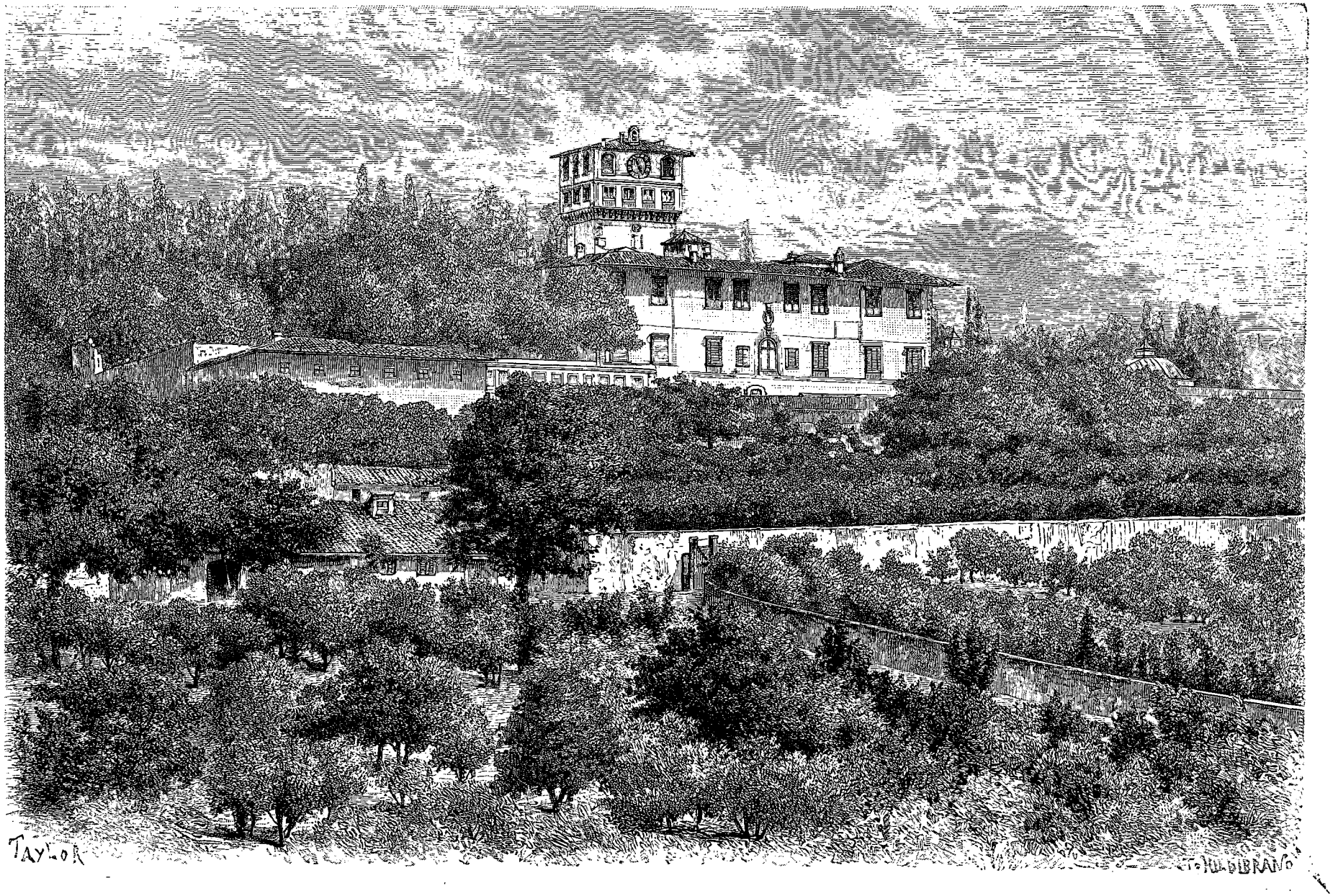
Essayons plutôt de démêler, sous l'ombre qui l'envahit, les mérites du tableau d'autel qui orne la petite chapelle de la villa et que l'on attribue à Andrea del Sarto. Quel dommage que cette Sainte Famille, peinte à l'huile (la Vierge, l'enfant Jésus, sainte Élisabeth, saint Jean-Baptiste), ait rembruni à ce point ! Son ordonnance produit l'impression la plus favorable.

La décoration des appartements de la Petraja laisse loin derrière elle celle de Poggio a Cajano. Entendons-nous : elle est plus riche, sinon d'aussi bon goût. Dans un des salons qui s'étendent autour de la galerie vitrée, je remarque six pièces de tapisseries d'un grand prix, l'Histoire de don Quichotte, tissée aux Gobelins — une inscription en fait foi — en 1781, dans l'atelier de Neilson. Je renonce à décrire le premier étage, avec sa salle de billard, ses salles de bains, ses chambres à coucher, dont les lits, fraîchement dressés, attendent les hôtes royaux. Malgré la profusion des meubles et les soins apportés à l'entretien, — les bougeoirs sont incessamment garnis de bougies fraîches, — tout n'est d'ailleurs pas irréprochable dans l'arrangement de la villa. Il faut avouer que les tentures de Perse font assez pauvre figure dans l'ancienne chapelle, à côté des fresques de Poccetti.

En faisant l'ascension du beffroi, dont l'horloge date de 1782, j'ai la satisfaction de découvrir une œuvre d'art, bien modeste, se rattachant aux origines premières de la Petraja : je veux parler d'une petite madone, à mi-corps, en stuc peint (gesso dipinto), avec l'enfant et des anges. Le style est celui du quinzième siècle. Malheureusement ce morceau intéressant a été, comme tout le reste, rafraîchi.

A droite et à gauche de la villa s'étendent des jardins, contenant de nombreuses volières, aujourd'hui vides. Les anciens souverains de la Toscane y avaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

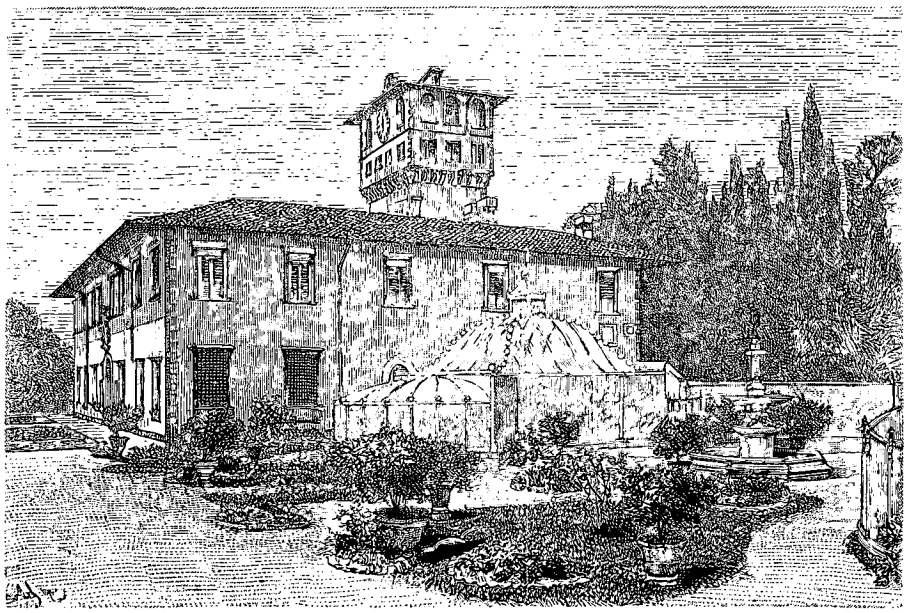


Vue d'ensemble de la Petraja. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réuni, m'affirme-t-on, une collection d'oiseaux des plus curieuses. On s'est montré plus clément pour les deux énormes chênes verts, de plusieurs mètres de circonférence, qui occupent la partie gauche du jardin : grâce à l'installation de terrasses en planches, ils peuvent, tout comme leurs émules de Robinson, offrir une décente hospitalité aux hôtes de la villa qui voudraient prendre le frais entre leurs branches séculaires. Un peu plus loin, d'intéressantes figurines, en marbre, d'apôtres et de prophètes, datant du quatorzième siècle, nous rappellent la dispersion du peuple de statues qui ornait la façade de la cathédrale florentine.

Le principal ornement du jardin consiste dans sa fontaine, non moins élégante que celle de Castello et, comme elle, l'œuvre de Tribolo. La partie inférieure est formée d'un bassin de marbre, dans lequel des poissons dorés prennent leurs ébats. Au-dessus, des satyres à cheval sur des dauphins (en marbre blanc veiné de rose) servent de support à une vasque ornée de guirlandes tenues par des génies nus ; de cette première vasque émerge un piédestal, excessivement coquet, avec des griffes de lion, des génies, des festons, supportant une seconde vasque, beaucoup plus petite, dans laquelle une baigneuse tordant ses cheveux, comme une autre Vénus Astarté, fait tomber un mince filet d'eau. Cette statue en bronze est l'œuvre de Jean Bologne, qui a montré ici — le lecteur en jugera par notre gravure — qu'il excellait dans l'expression de la grâce autant que dans celle de la puissance.



Autre vue de la Petraja avec volière (voy. p. 206). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

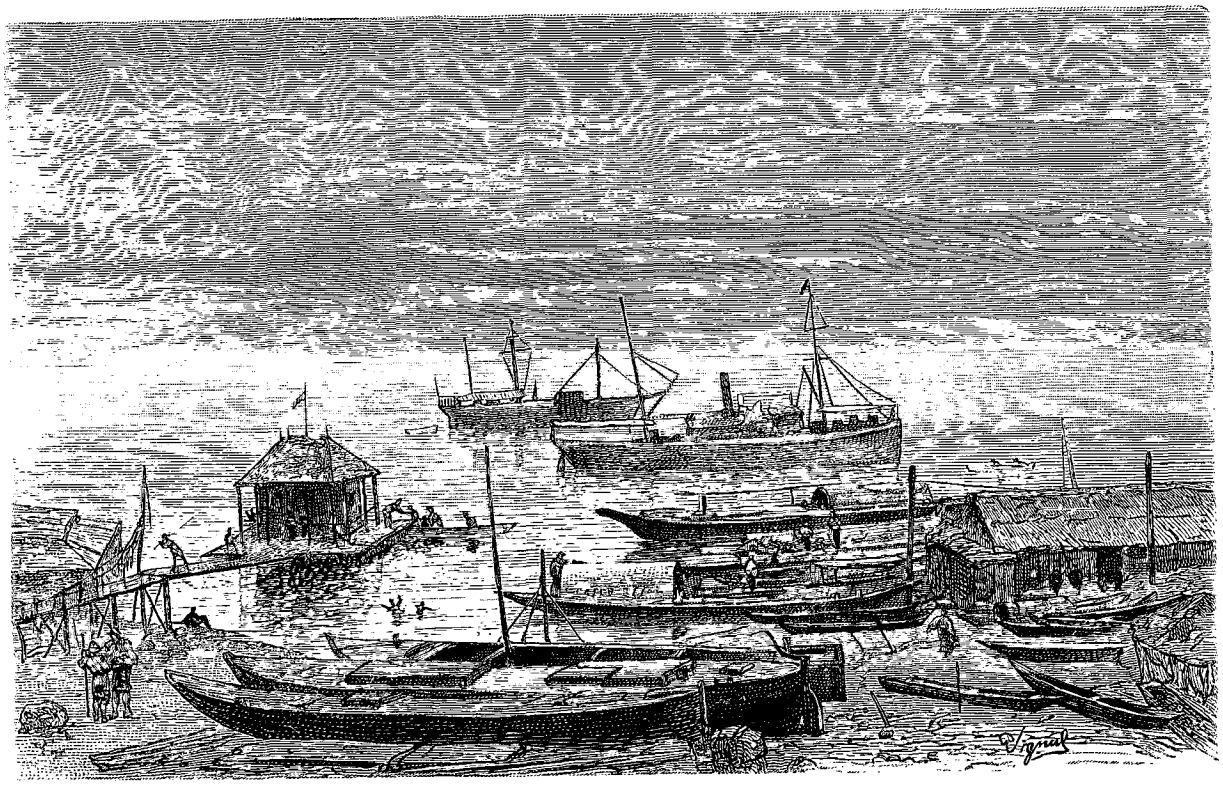
Pour compléter l'étude des villas médicéennes, du moins de celles qui sont situées dans le voisinage immédiat de Florence (Pratolino et Caffaggiolo auront leur tour plus tard), il nous resterait à décrire la Topaja, l'ancienne résidence de Varchi, l'ami de Michel-Ange, et l'historien indépendant de la république florentine. Cette construction, peu importante, on me l'affirme, est située un peu au-dessus de la Petraja. Mais il faut, pour obtenir l'autorisation de la visiter, des protections que j'hésite à mettre en jeu. Aussi bien l'excursion à Careggi, à Castello et à la Petraja a-t-elle suffisamment rempli ma journée ; elle m'a permis, si je ne m'abuse, de montrer quelle masse de chefs-d'œuvre, quel monde de souvenirs renferment ces monuments séculaires, si négligés de la foule des touristes.

Eugène Müntz.

(La suite à une autre livraison.)

ERRATUM. — Les dessins des pages 175 et 176, livraison 1184, ont été faits d'après les croquis de M. Ciani et non d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rade fluviale de Guayaquil (voy. p. 210). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER.

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Il y a beau jour que l'Amérique a été découverte, que de courageux voyageurs l'ont parcourue, que des hommes tenaces l'ont colonisée, que des négociants l'ont exploitée, que des observateurs l'ont décrite.

En réunissant les notes que j'ai prises durant mon dernier séjour dans l'Équateur américain, je me suis occupé surtout de régions incomplètement connues, et de zones considérables, dans lesquelles, chose étrange, l'Européen ne s'était jamais montré.

La France industrielle et commerciale cherche des marchés nouveaux.

Trente-trois mois d'explorations et d'études me permettent aujourd'hui de signaler un débouché qui, dans un avenir prochain, pourrait acquérir une importance capitale. CH. W.

I

GUAYAQUIL.

Le fleuve Guayas. — Aspect du paysage. — L'île de la Puná. — La ville de Guayaquil. — Première entrée. — Séjour prolongé. — Le commerce. — Productions du pays. — La famille. — La vie religieuse. — Les écoles. — Les environs de Guayaquil. — Le cacao. — Les pompiers. — Passé et avenir de la ville. — Rôle du commerce français à Guayaquil.

Nous étions par deux degrés de latitude sud lorsque, à l'horizon, on vit émerger les crêtes capricieusement dentelées de la Cordillère équatorienne.

Bientôt les premiers plans se dessinent et rapidement la végétation puissante de la côte nous apparaît. Nous approchons de l'île de la Puná, ce mamelon fleuri qui divise l'embouchure du Rio Guayas en deux bras principaux. La marche du bateau se ralentit. En face de nous, sur le coteau vert, s'élèvent des huttes en bambou, couvertes de feuilles de palmier, et quelques villas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élégantes au milieu de superbes bouquets d'arbres. Un des canots qui se balancent paisiblement sur l'eau tranquille du fleuve se détache, et à grands coups de pagaies s'approche de notre bateau. Quelques minutes plus tard, le pilote se trouve à bord et nous remontons le fleuve de Guayaquil.

Est-ce bien un fleuve que nous parcourons, ou n'est-ce pas plutôt un immense bras de mer? C'est peut-être l'un et l'autre. Dans cette entaille gigantesque du continent sud-américain, dans cette baie qui s'allonge à près de cent milles dans l'intérieur des terres, l'eau douce qui vient des Cordillères se mélange à l'onde du Pacifique.

La marée monte et descend, et toute la côte plate est sillonnée de bras de mer dans lesquels se jettent des ruisseaux formant un grand réseau de cours d'eau au milieu d'une végétation superbe, tantôt épaisse et sombre, tantôt claire, laissant filtrer la lumière à travers les couronnes de mangliers qui s'élèvent sur leurs racines en ogive. Le soleil disparaît derrière nous et rapidement la nuit enveloppe le paysage.

Nous venons de jeter l'ancre en face de Guayaquil.

Appuyé sur le parapet du pont, je suis du regard les contours des maisons, des églises, de la mâture des navires qui, à cent mètres de distance, se dressent sur la rive plate et se détachent en masses noires sur le ciel transparent.

Effet de nuit dans un paysage hollandais!... mais au lieu de la froide atmosphère qui enveloppe, qui estompe de ses brumes grises les silhouettes et les horizons dans les pays du Nord, on aspire les tièdes haleines d'un air qui semble lumineux, tant la vapeur cristalline distille les rayons de la lune dans cette nuit dorée.

Il était trop tard pour débarquer. De petits vapeurs faisant le service fluvial, d'autres faisant la police douanière, descendaient et remontaient le Rio Guayas. Des panaches splendides d'étincelles tourbillonnaient au-dessus des cheminées, semblables à des poignées de rubis qu'on aurait lancées dans l'espace.

Le sourd bourdonnement de la foule qui se promenait sur le quai arrivait jusqu'à nous, et les accords d'une musique militaire donnaient une note joyeuse à cette scène de nuit dont l'Europe et le monde des tropiques fournissaient les éléments disparates.

Peu à peu le bruit s'éteignit.... Au loin on entendit le tintement des cloches....

Je m'étendis dans mon hamac, et le capitaine, se jetant dans une berceuse, à deux pas de moi, me fit un « cours sur Guayaquil » :

C'était, d'après lui, un port de trente mille âmes, où il y avait beaucoup de cacao et de révolutions. L'atmosphère y était très chaude et la vie très chère, on y payait un verre de bière trente sous et un chapeau cent francs. C'était un pays riche, prodigue et original, où la cathédrale était construite en bois, la nouvelle douane en fer et le quai en coquilles d'huîtres....

.... Je me réveillai aux premiers rayons d'un soleil empourpré.

Sur la rive droite du fleuve, au cours paresseux, à l'eau saumâtre, boueuse, s'étend, brillant et pittoresque, le grand port de l'Équateur.

Quelques trois-mâts étaient ancrés dans la rade. Une foule de goélettes élégantes, de lourdes péniches, de radeaux énormes supportant des cabanes se balançaient, amarrés pêle-mêle le long du quai.

Des pirogues, des canots chargés de bananes parcouraient le fleuve. Des steamers de rivière, sortes de radeaux à vapeur, surmontés de maisons à un ou deux étages, glissaient sur le tranquille miroir du Guayas.

Cette scène mouvementée se détache sur une longue file de maisons formant colonnade au rez-de-chaussée, véranda au premier étage. De gracieux *miradores*, des tourelles élégantes interrompent la grande ligne horizontale des toitures. A un kilomètre plus loin s'étagent des collines boisées.

Sur la gauche, les Cordillères de Taura et de Cuenca dressaient leurs silhouettes grises semblables à des nuages du soir.

Au nord, dans le lointain, à une hauteur si considérable qu'on se demande si une montagne peut ainsi envahir le ciel, se dressait, comme une pyramide d'argent vierge, au-dessus d'un horizon de buées bleuâtres, la cime neigeuse du Chimborazo.

Tout cet ensemble produit au premier abord une impression saisissante. Cette rangée de belles maisons de plus d'un kilomètre de longueur, merveilleusement encadrée par une nature grandiose, est certes unique en son genre; le bruit confus qui s'élève au-dessus de toute cité commerçante fait deviner l'activité intense de Guayaquil.

Vu de la rade, le quai paraît une fourmilière.

Les porteurs aux teintes vigoureuses, depuis le noir jusqu'au jaune olivâtre, courent avec leurs lourdes charges; des marchands accroupis y vendent de tout à tous; les métis des haciendas et des *estancias* déchargent ou chargent leurs canots et pirogues tandis que des fainéants bayent aux corneilles.

Une demi-heure plus tard j'entrais dans la ville. Une bouffée de mauvaises odeurs me prit à la gorge. Les fruits pourris, les viandes et les poissons de la veille, la cuisine faite par les portefaix saturaient l'air de senteurs âcres. L'atmosphère de graillon des petites tavernes et du marché, l'odeur spéciale que répandent les nègres, les métis et les Indiens, se mêlaient aux miasmes que la vase du Rio Guayas, montant et descendant avec la marée, promène devant la ville.

La première impression qu'on reçoit en arrivant dans ce port est tellement favorable, imposante et riante à la fois, qu'on est péniblement affecté de constater que ce qui était si beau à cent mètres sent si mauvais de près.

Les ennuis commencent, pour l'étranger qui débarque, au moment où il veut chercher un abri à Guayaquil. Il n'y existe ni hôtel ni hospitalité, et les habitants ont dû perdre les chevaleresques et bienveillantes habi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tudes espagnoles avant d'avoir pu se pourvoir des facilités que l'Europe offre aux passants. Les maisons des familles, jadis toujours ouvertes au voyageur, lui sont fermées aujourd'hui. On est forcé de se loger dans des bouges malpropres, et de s'accommoder des services d'Indiens grossiers et stupides.

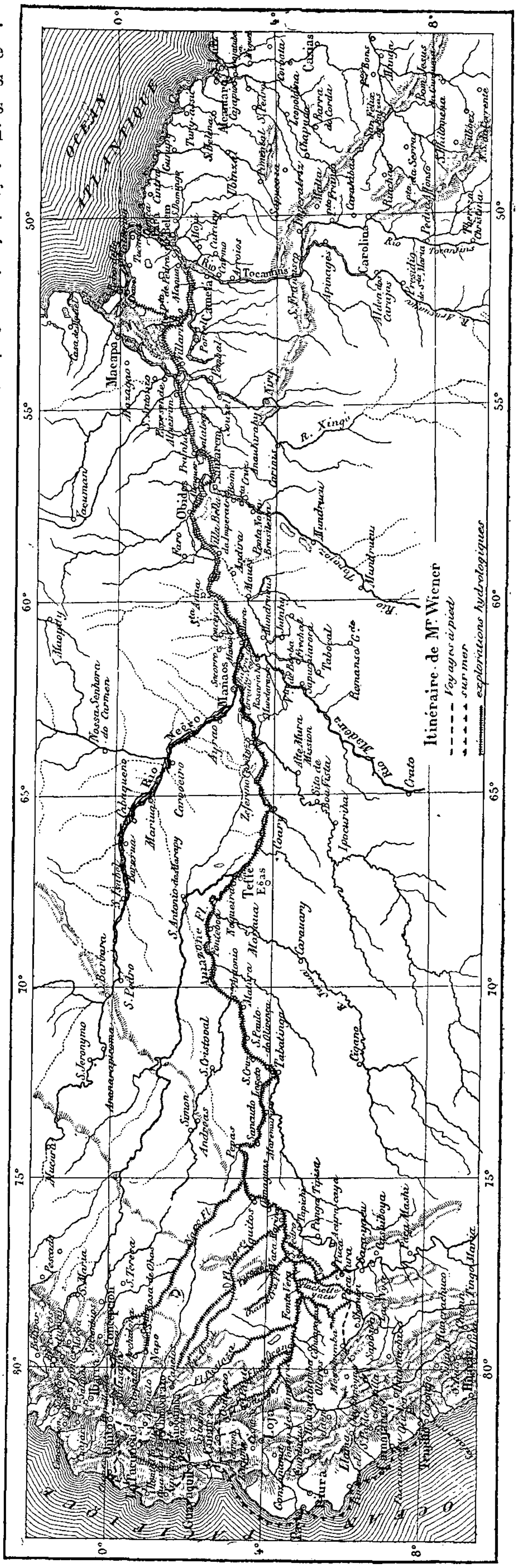
Du mauvais vouloir de ces serviteurs résulte une mauvaise humeur constante du client, j'allais presque dire du patient, qui lui montre la ville et la vie qu'on peut y mener sous un jour trop sombre. Tout contribue à maintenir, à augmenter même cet état d'exaspération.

Ainsi en rentrant, dès le premier soir, dans la masure qui m'avait été désignée comme hôtel, je faillis me jeter par terre en trébuchant sur des soldats de police ronflant à l'ombre des colonnades, sur le bord du trottoir.

Quelques instants après, j'étais assis à la petite table de ma chambre, occupé à écrire, lorsqu'un énorme rat tomba sur ma lettre. Il avait passé inopinément à travers un trou de la toile servant de plafond. Jamais un rat et un Parisien ne se sont regardés d'un œil plus surpris que le rat de l'hôtel Labayen et moi.

En ouvrant la moustiquaire qui entourait mon lit, la première chose que je vis était un scorpion se prélassant sur mon oreiller.

J'ai la maladie du siècle, — je suis collectionneur. Aussi me suis-je mis dès le soir même à recueillir les bêtes que je trouvais dans ma chambre. Après quelques jours je cessai cet exercice; j'avais compris que, si je le continuais, je



Carte d'ensemble des voyages de M. Wiener, entre Guayaquil et le Para.

serais bientôt plus riche que le Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Au bout de peu de semaines on s'habitue à ces détails d'une vie nouvelle. On ne s'étonne guère d'entendre le soir, lorsque le bruit des rires s'éteint, les lointains grondements du Cotopaxi, du Shangaï, ces grands volcans équatoriens voisins de Guayaquil. Lorsqu'on habite la ville pendant quelque temps, on ne se méprend jamais sur le timbre de voix de ces redoutables géants. Par un phénomène qu'il me serait difficile d'expliquer, le bruit interne du Cotopaxi se perçoit beaucoup mieux, loin de la montagne, que dans son voisinage immédiat. Parfois à Guayaquil, lors de ses colères furieuses, on dirait entendre une canonnade de grosses pièces à un kilomètre de la ville.

Cependant on finit par considérer tous ces petits incidents comme constituant la couleur locale; alors seulement la vie devient possible dans ce port.

J'ai même trouvé que l'homme avait bien interprété son existence par 2° 14′ de latitude sud, à soixante-douze milles des courants austraux et de la fraîche brise du Pacifique.

Dans les marais formés par des infiltrations et qui constituent le sol d'où émerge le port de Guayaquil, on ne peut bâtir ni en pierres ni en briques. Le poids de ces constructions les ferait enfoncer dans le terrain. Aussi établit-on littéralement des radeaux maintenus par des pieux qui servent de piliers aux maisons.

Les tremblements de terre, souvent très prolongés, impriment à ces édifices des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oscillations qui renverseraient les constructions en pierre les plus solides. Ils n'exercent guère une action destructive sur ces bâtiments qui se balancent, craquent et restent entiers, comme un navire sur une mer tourmentée.

Dans la rue, sur les trottoirs en bois, ces trépidations, ces vibrations produisent un effet des plus étranges, et le nouvel arrivé ne saurait se rendre compte de la sensation qu'il éprouve.

Les charpentes sont en bois souvent très précieux et toujours extrêmement résistants. Il est de ces monuments qui existent depuis plus d'un siècle et qui sont aussi solides que le premier jour. On fait, et c'est de tradition, de véritables palais en imitation de pierre. L'évêché en est un des mieux réussis.

Les colonnades et les arcades entourent tous les pâtés de constructions et permettent au promeneur de circuler sans être exposé aux rayons du soleil ou à la violence de la pluie. Après avoir fixé quelques piliers (*estantes*) destinés à soutenir le toit, on commence le travail par le haut. La toiture, que l'on couvre avant d'avoir fait la maison proprement dite, sert aux ouvriers de parasol ou de parapluie selon la saison, et sous cet abri ils fabriquent les parois en planches ou en bambous; de fenêtres, point. On ne fait que des portes donnant sur les vérandas qui courent le long des façades. Comme en tout pays chaud, on ne se sert pas de vitres, mais on établit les fermetures au moyen de persiennes.

Les rues sont droites; le quai et, à soixante mètres de là, la calle del Comercio constituent avec la troisième et la quatrième rue, qui toutes vont parallèlement du nord au sud, l'ensemble de la cité. Chacune de ces artères présente son caractère particulier. Sur le quai, nous trouvons les *tiendas* où se fait le commerce de détail. En réalité, tout le trottoir du quai ne consiste qu'en une série de compartiments formant le grand bazar de Guayaquil. Ces boutiques, presque entièrement dépourvues de vitrines, présentent le mélange le plus bariolé de toutes sortes de marchandises, depuis les plus grossières jusqu'aux plus fines, depuis la cotonnade pour l'Indienne jusqu'à la soie chatoyante pour la riche citadine, depuis la bague en cuivre enchâssant un éclat de verre, en guise de diamant, jusqu'au bijou le plus précieux, depuis la conserve alimentaire jusqu'au calice et à l'étole.

Aussi les acheteurs et les acheteuses appartiennent-ils à toutes les classes. A côté de l'Indienne nu-pieds, on voit la femme vêtue suivant la dernière mode parisienne, avec la nuance originale qu'impose le climat; les femmes sont toujours en cheveux et se coiffent, excepté lorsqu'elles se rendent à l'église, tout au plus d'une mantille en dentelle.

En dehors du bazar, le marché attire une foule de petits marchands indiens et mulâtres qui, accroupis dans la rue, trafiquent avec les gens de l'intérieur.

En approchant du môle, on n'entend que cliquetis de chaînes, grincements de grues, cris de matelots et de portefaix. Les wagonnets de la douane, chargés de marchandises, poussés par des nègres vigoureux, glissent le long des rails.

C'est un spectacle animé et gai.

A l'extrémité du quai se trouve la bourse au cacao. Là se débattent les prix du produit qui fait la richesse de la ville. Ce n'est pas le caprice des planteurs ni le calcul des spéculateurs qui font hausser ou baisser cet article, c'est réellement la pluie et le beau temps.

Les plantations, qui sont en grande partie séculaires, ont des inégalités de production qu'il est impossible de prévoir, et telle ferme de cacao qui pendant une année donne une récolte extrêmement abondante ne rend presque rien l'année suivante.

On peut dire cependant qu'en moyenne Guayaquil exporte par an environ vingt millions de kilos de cacao; ces quantités considérables sont contrôlées dans la petite bourse, qui mesure peut-être huit mètres sur six, et possède pour principal ameublement une vieille table et six chaises.

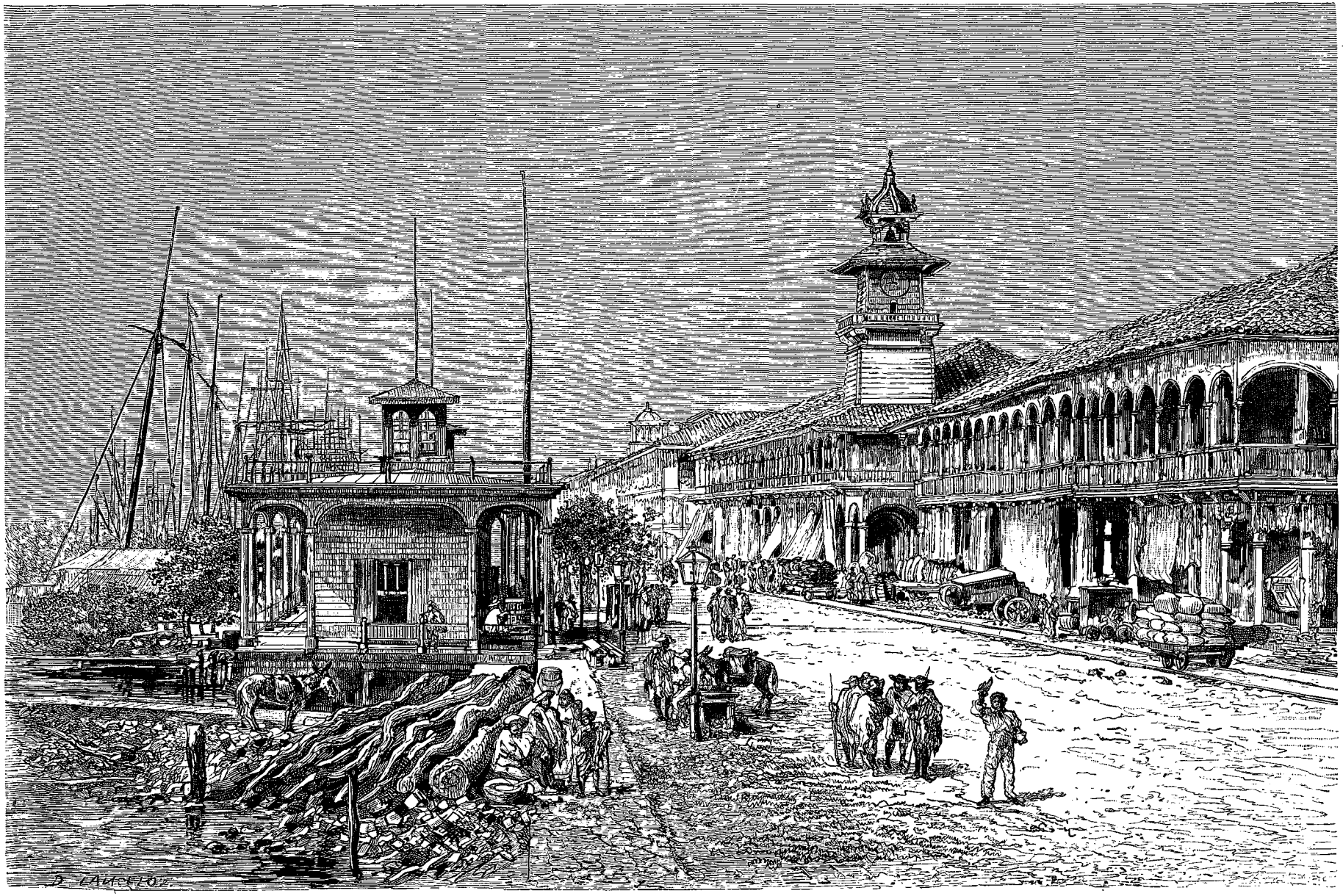
Les grands exportateurs occupent presque tous la calle del Comercio. En dehors du cacao que produit la région riveraine du Guayas et de quelques-uns de ses affluents, on exporte encore le produit du palmier d'ivoire végétal, que l'on apporte à Guayaquil des régions du haut Rio Daule et que l'on charge même parfois dans les petits ports de Manta et d'Esmeraldas.

Les quantités de caoutchouc que l'on trouve dans cette région diminuent d'année en année. La *siphonia elastica*, la plus appréciée des différentes plantes produisant le caoutchouc, n'existe pas sur la côte du Pacifique. On y avait récolté le lait d'un figuier se coagulant et supportant parfaitement la vulcanisation. Les nègres de Pasto avaient découvert une grande quantité de spécimens de cette plante précieuse dans la région de San Miguel; mais, au lieu de saigner les arbres, ils les ont coupés à ras du sol. Ils ont voulu se gorger en un jour, et aujourd'hui cette source de richesses est presque complètement tarie.

L'exportation de café et de quinquina est très peu importante. — Ce n'est du reste pas le commerce d'exportation qui donne de l'animation à la cité, c'est plutôt le commerce avec l'intérieur.

Durant la saison sèche, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'au mois de décembre environ, les négociants de la Cordillère viennent s'approvisionner à Guayaquil, et les vendeurs sont obligés de faire disposer toutes les marchandises dans des ballots mesurant tout au plus quatre-vingts centimètres de long sur quarante de large et trente d'épaisseur. On entoure les caisses contenant les articles d'Europe de feuilles imperméables et on place le tout dans un sac de toile. Les ballots, ainsi agencés, à destination de l'Entre-Cordillère, seront, dans quelque port du fleuve, chargés sur des mules. Le travail d'emballage se fait en pleine rue, devant les magasins, et donne à la ville un aspect de déménagement perpétuel accompagné d'un bruit insupportable. Lorsque les pluies commencent, la ville

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Quai de Guayaquil (voy. p. 210). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rentre dans le silence. Ces bazars si animés sont déserts, on y bâille, on y rit, on s'occupe du prochain pour en dire du mal, du monde pour en obtenir des crédits, et de l'avenir pour l'escompter.

Comme les étrangers, autant que les fils du pays, conviennent du fait qu'on n'est pas à Guayaquil pour s'amuser, la plupart des jeunes gens passent leur vie, depuis l'âge de douze ou de quatorze ans, derrière le comptoir, à métrer du madapolam, à faire la vente au détail, à sourire à tout le monde, métier qui permet de s'enrichir assez vite. Dans ces conditions, l'instruction de la jeunesse est forcément incomplète, et la ville ne leur offre guère les moyens de combler les lacunes de leur savoir.

Il n'existe à Guayaquil ni musée ni école d'enseignement supérieur; on n'y connaît ni le grand art des siècles passés, ni le mouvement artistique de nos jours. La censure a arrêté pendant si longtemps le livre moderne à son entrée dans le pays, qu'on en a, pour ainsi dire, désappris l'usage.

Les troupes dramatiques ou lyriques qui viennent dans ce port ne peuvent guère compter sur un public nombreux.

La première représentation à laquelle j'ai voulu assister fut contremandée parce que, de toute la journée, il n'avait été loué que quatre places.

Ces faits expliquent et excusent le caractère particulier de la jeunesse dorée de cette cité. Elle a l'esprit mercantile lucide, mais l'imagination peu active; le cercle des dandys siège à des heures déterminées chez un coiffeur. On y pérore sérieusement, on s'enivre de mots; et le classique Figaro, tout en faisant la barbe ou en coupant les cheveux, imprime à ces discussions sans but une tournure spéciale, en tranchant sur les événements du jour et sur la politique générale.

Pendant que, au rez-de-chaussée, on trafique pour gagner le vil métal, le premier étage est réservé à la famille. Les appartements sont tenus avec beaucoup de décence. Les femmes portent, à cause des fortes chaleurs, des vêtements blancs, de longues robes en gaze; leurs cheveux noirs sont tressés en nattes superbes. On est frappé d'abord par la noblesse et la simplicité de leur allure, par leur sérénité parfaite, mêlée d'une pointe de malice agréable.

Il est difficile de tracer des caractères généraux lorsqu'on parle de femmes. Elles se ressemblent si peu les unes aux autres, elles se ressemblent si peu à elles-mêmes d'un jour à l'autre!

Cependant j'ai pu constater que, à Guayaquil, elles étaient à tous égards, comme sentiments et comme pensées, supérieures à leurs seigneurs et maîtres. Elles lisent, elles s'enthousiasment pour une idée; leur gaieté naturelle est modérée par la grâce; on trouve beaucoup de types très jolis et un petit choix de beautés exquises. Elles forment dans l'Amérique du Sud une race à part. Elles choisissent leur fiancé et attendent que l'élu de leur cœur ait obtenu une position : peu importe que cela dure cinq ou dix ans.

Elles tiennent à ne pas sortir du cadre original qui les entoure, et je pense, en effet, qu'elles perdraient à être connues ailleurs. Elles reçoivent d'habitude le visiteur sans quitter le hamac dans lequel elles se balancent fort gracieusement. C'est un moyen d'avoir moins chaud, de se défendre contre les moustiques et de montrer le bout d'un pied d'une rare petitesse. Pendant la conversation, la femme sert d'éventail à son interlocuteur. Elle commence sa journée en allant à la messe de quatre heures; c'est pour elle, qui ne sort que très rarement, autant un besoin de l'âme qu'un exercice hygiénique.

L'église des PP. Jésuites réunit le *tout-Guayaquil* pendant les exercices religieux. Au milieu des peintures gaies, des dorures, des fioritures, les femmes, recouvertes de leur noir capuchon, accroupies sur le plancher, le silence sépulcral interrompu de temps en temps par la voix du prêtre, produisent un effet étrange.

Il existe un contraste si frappant entre la nature équatoriale, entre l'atmosphère généreuse des pays du soleil, entre la sève puissante qui anime le monde végétal, et cette allure monacale, cette tournure funèbre, qu'on se sent envahi par je ne sais quel malaise inconscient.

Pour l'étranger, le maintien des fidèles dans l'église paraît d'autant plus bizarre, que le style des monuments religieux de Guayaquil ne porte en aucune façon au recueillement. Ce sont de vastes édifices en bois peint.

Les architectes ont tenu à honneur d'imiter les églises espagnoles du seizième siècle, et ils ont réussi à reproduire les formes lourdes de cette époque en y ajoutant les tons criards d'une peinture indiscrète.

La cathédrale, par exemple, présente au spectateur une façade sur laquelle les niches et les corniches, les galeries et les colonnettes sont simulées en peinture, ainsi que les ombres portées par ces différents ornements architecturaux; ces ombres se trouvent la plupart du temps en opposition avec celles qui sont réellement portées par les tours, par l'édifice même, par les arbres et par les maisons de l'esplanade sur laquelle s'élève cette église. L'effet produit par ce procédé est des moins artistiques et rappelle l'étrange histoire de l'homme à la recherche de son ombre.

Le couvent des Franciscains, peu intéressant comme architecture, s'élève sur une fort belle place. Une statue superbe du président Rocafuerte, due au sculpteur Aimé Millet, se dresse au milieu d'une corbeille de verdure au centre du square de San Francisco, en face de la porte du temple. Le célèbre législateur équatorien, représenté dans une attitude méditative et drapé dans un manteau, a inspiré à un brave nègre de Guayaquil cette seule observation : Le *señor* là-haut doit avoir bien chaud!

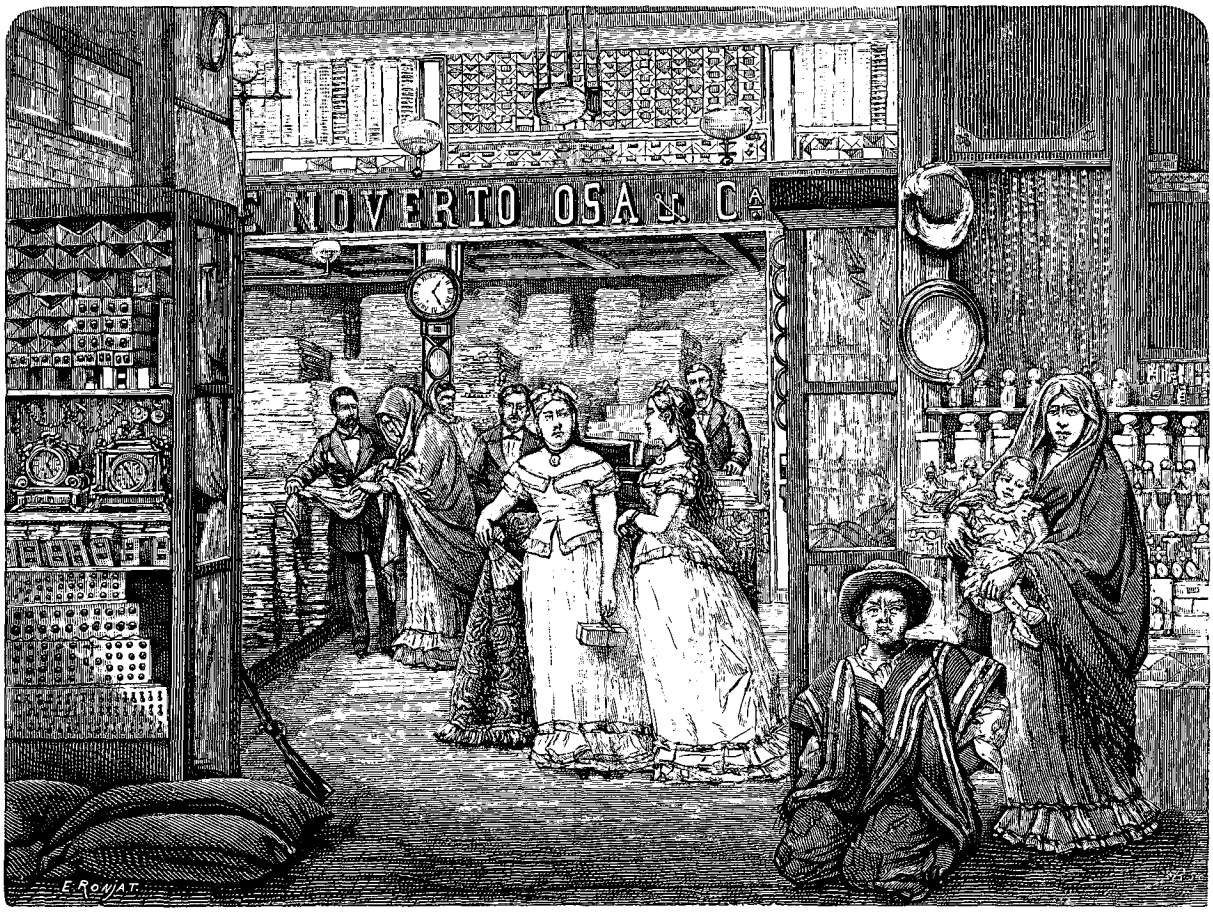
Lorsqu'on entre dans les sanctuaires de ce port, on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est tout d'abord surpris par les effets d'éclairage. De lourdes colonnes soutiennent un toit apparemment très léger, dont les chevrons ne sont parfois revêtus par aucun ouvrage de maçonnerie.

Le plafond, généralement plat, repose sur les chapiteaux. Des baies pratiquées immédiatement sous le toit, ou des lucarnes dans le toit même, envoient dans les nefs une lumière que rien ne tamise. L'autel aux vives couleurs, les saints habillés de soie et de brocart, les marbrures qui recouvrent les colonnes et les murs ne sont pas enveloppés de ce demi-jour qui donne tant de valeur aux choses d'art médiocres.

La sortie de l'église est pittoresque. Les capuchons retombent en arrière et découvrent les belles figures des jeunes femmes de Guayaquil. Elles passent au milieu des dandys qui les dévisagent, et se donnent une contenance en laissant tomber des aumônes dans les mains de la horde de mendiants de tout sexe et de tout âge qui se presse sous le porche. Guayaquil est, soit dit en passant, surtout les samedis et la veille des jours de fête, une véritable Cour des miracles. Les aveugles, les paralytiques, les culs-de-jatte, encombrent les abords de toutes les maisons; chaque famille a sa clientèle, et les femmes s'acquittent avec une



Bazar à Guayaquil (voy. p. 212). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

grâce touchante du soin de faire vivre les malheureux.

Vers six heures du soir, ces êtres affligeants rentrent dans leurs repaires, les bissacs bien remplis. Ils marmottent des prières qui, chez eux, sont la rémunération que le mendiant « favorisé par un protecteur » *doit* pour toute aumône reçue.

Lorsque le couvre-feu a sonné, les rues s'animent à nouveau; les familles sortent ordinairement sur le quai pour prendre l'air. Tout le monde se connaissant, on se salue, on cause, et cette vaste promenade où une vie si active, si fiévreuse s'agite durant la journée change de caractère. C'est le rendez-vous de la société élégante.

La grande chaleur oblige les promeneurs à marcher lentement. Ils ont ainsi un air tant soit peu indolent qui contraste avec la vivacité de leurs grands yeux brillants et noirs.

On ne se promène que fort peu en voiture.

Lorsqu'il pleut, défense aux cochers de marcher. Le conseil municipal a peur « de faire abîmer les rues ». J'ai entendu proclamer cet ordre des édiles au son du tambour, à tous les coins de rue.

Pendant la saison humide il tombe de l'eau jour et nuit, et l'atmosphère devient si étouffante, que beaucoup de familles se réfugient soit sur l'île de la Puná, qui se trouve à l'embouchure du fleuve Guayas, soit dans leurs fermes, aux environs de Guayaquil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

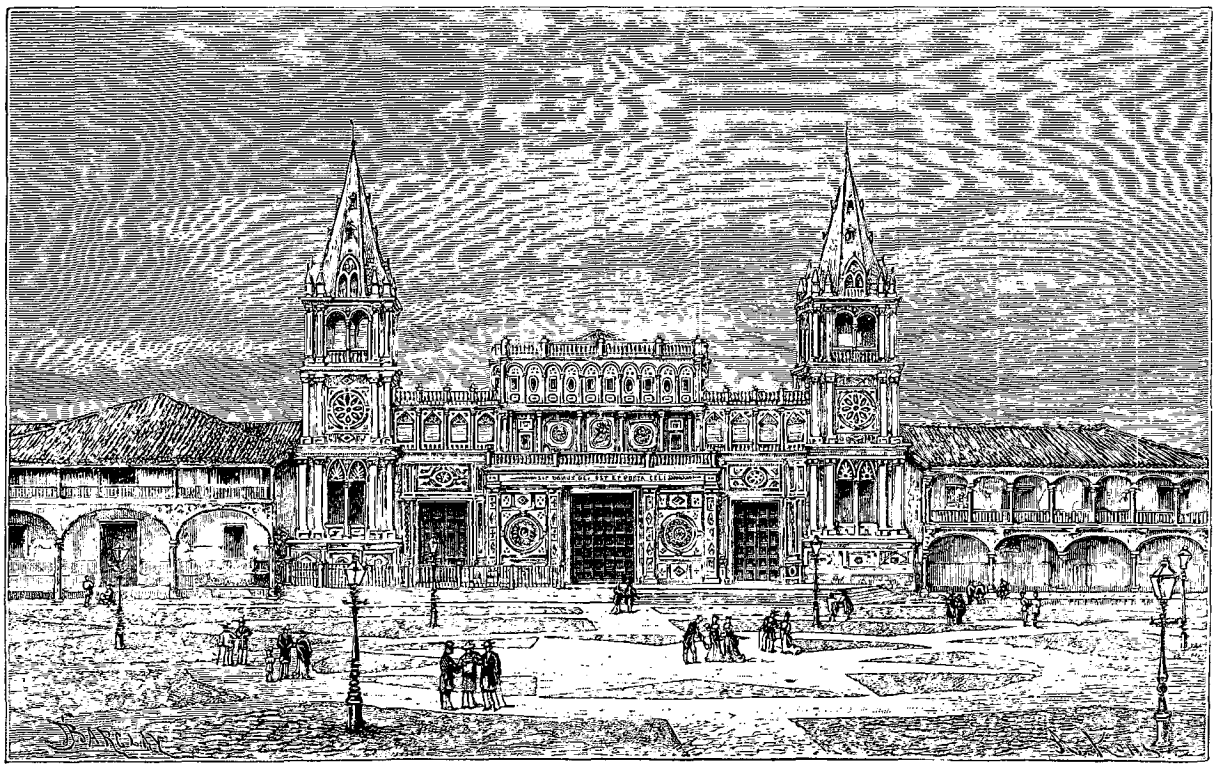
Durant l'hiver, la quantité des moustiques devient incroyable. Des porteurs d'eau et de viande, qui se servent de petits ânes pour transporter leurs marchandises, mettent des culottes aux pattes de devant et parfois aux pattes de derrière de leurs bêtes, pour les protéger contre les piqûres. C'est fort pratique, et pourtant on ne saurait s'empêcher de sourire en voyant ces quadrupèdes porter le vêtement qui le plus souvent manque à leur noir conducteur.

Cinquante pour cent de ces hommes de peine, artisans, domestiques qui ont grandi durant les dictatures de Garcia Moreno, savent lire et écrire. Ils n'en sont pourtant ni plus intelligents, ni plus habiles ni plus heureux que leurs congénères ignorants.

L'instruction publique dans ce pays souffre d'un vice rédhibitoire. On ne développe en aucune façon l'intelligence de l'enfant, mais uniquement sa mémoire.

C'est à peu près l'école européenne du seizième siècle, où l'on décomposait géométriquement la pensée, où l'on perdait si largement son temps. Cela n'empêchait pas les esprits naturellement distingués de prendre leur libre essor une fois qu'ils avaient quitté les bancs de l'école; cela n'empêchait personne de devenir grand homme, et peut-être l'école primaire de l'Équateur produira-t-elle aussi un jour des hommes remarquables.

Je suis heureux de citer à ce propos un exemple de désintéressement et d'amour du pays, provoqué par les réflexions mêmes que m'avaient inspirées mes visites aux écoles de Guayaquil. Un jeune homme d'excellente famille, M. Modesto Sanchez, élevé en Europe, et constatant à son retour à Guayaquil l'ignorance profonde du peuple, consacra mieux que sa fortune, son temps, à l'instruction populaire. Lui, jeune, beau cavalier, qui avait été connu à Paris, le matin sur les bancs de l'École de droit, l'après-midi sur la piste du bois de Boulogne, le soir dans les théâtres et dans les salons, se fit, à son retour dans sa ville natale, maître d'école. Il fonda une société, appelée la Société Philanthropique; il entraîna dans ce mouvement progressiste l'élite de ses concitoyens; il acheta une maison, paya des professeurs excellents, et, sous sa direction, on ouvrit des cours gratuits, où bientôt un millier d'enfants pauvres reçurent une instruction normale. Dans ses heures de liberté, il fit des cours d'histoire et d'art aux jeunes filles, pour lesquelles les temps anciens n'avaient été peuplés jusqu'alors que de personnages bibliques, évangéliques, canonisés ou béatifiés. Il fonda un journal hebdomadaire appelé *El Pueblo*, dans lequel il publia une sorte de manuel pour les artisans, enregistrant les progrès qui se faisaient dans les métiers. Un cours élémentaire d'hygiène, suivi d'une étude essentiellement pratique sur la fièvre jaune, permit au docteur César Borja, un des meilleurs praticiens de la ville, de donner des conseils excellents non seulement au peuple, mais encore à tous ceux qui étaient exposés, par un séjour à Guayaquil, aux attaques de ce terrible fléau. Cette feuille, dans laquelle il ne fut jamais question de politique, devint, en quelque sorte, le moniteur de la classe moyenne.



Façade de la cathédrale de Guayaquil (voy. p. 214). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Intérieur de l'église des PP. Jesuites à Guayaquil, durant la messe (voy. p. 214). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

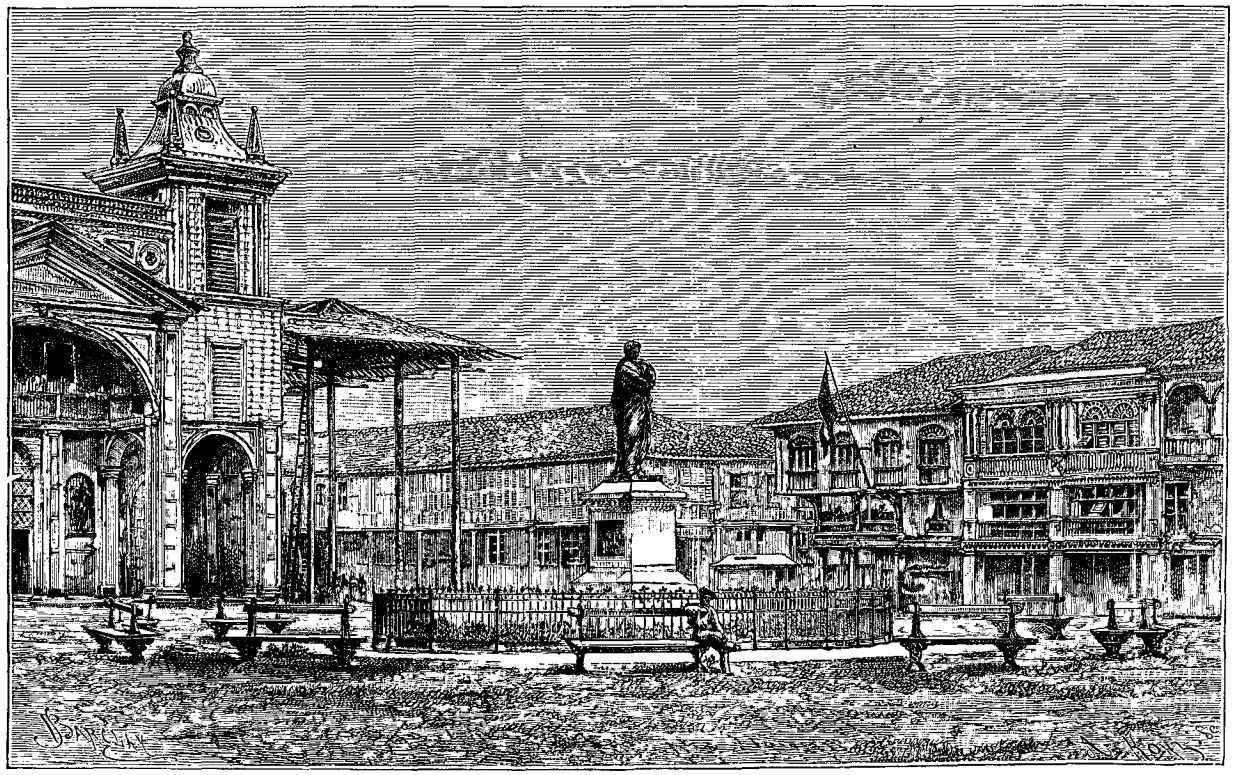
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malheureusement les autres journaux, engagés dans des polémiques sans trêve ni fin, étaient cause de divisions presque à l'infini de cette société, créant des inimitiés intimes et proclamant leur système politique, leurs idées de réforme comme une panacée des maux dont le pays pouvait être affligé. C'est ainsi qu'une sorte de concurrence politico-sociale annihilait toute action sérieuse, tout mouvement d'ensemble, tout élan utile.

Cependant un danger commun, permanent, avait créé une sorte de confédération entre toutes les classes de la population. — Le danger, c'est l'incendie. La confédération, c'est le corps des pompiers.

Comme dans toutes les villes en bois, la menace perpétuelle d'une destruction presque instantanée plane sur Guayaquil; les compagnies d'assurances, averties par les fréquents sinistres, ont fini par demander des primes tellement énormes que le négociant ne peut pas avoir recours à elles. Au fur et à mesure que la ville ancienne fut détruite, on y a élargi les rues et rétréci les pâtés de maisons. C'est un agent consulaire français, M. Poudavigne, qui a organisé le service des pompes.

On a obtenu du gouvernement la libération du service militaire pour tous ceux qui serviraient comme pompiers, et il ne fallait pas plus pour faire enrôler dans ces compagnies tous les hommes valides de la cité. Aujourd'hui ce corps est si bien organisé que, dix minutes après qu'un incendie s'est déclaré, vingt lances hydrauliques combattent les flammes du brasier.



Square de San Francisco, à Guayaquil (voy. p. 214). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

A chaque coin de rue, c'est-à-dire de cinquante en cinquante mètres, se trouvent des cloches d'alarme. Au premier signal qui se répercute immédiatement dans toute la ville, les *bomberos*, qui sont commis ou ouvriers, portefaix ou artisans, abandonnent leur travail, courent à l'endroit où se trouve leur pompe; les hommes de garde la font aussitôt sortir du remisage; une grande cloche attachée à un ressort au sommet du véhicule appelle par ses vibrations continues les retardataires.

Un bruit insolite agite aussitôt la cité; aux sonneries d'alarme se mêle le tocsin; l'activité commerciale de la ville s'arrête instantanément et tout le monde est au feu. C'est que tout le monde est menacé dans sa fortune. Les boiseries séchées par les chaleurs équatoriales, les parois en bambou flambant comme de la paille produisent un foyer incandescent d'une puissance inouïe. Les matières enflammées, entraînées par le courant d'air que crée la fournaise, s'élèvent dans l'air comme des fusées et menacent de semer l'incendie au loin.

L'eau qu'on projette en jets épais mêle ses blancs tourbillons de vapeur à la fumée noire et aux gerbes d'étincelles.

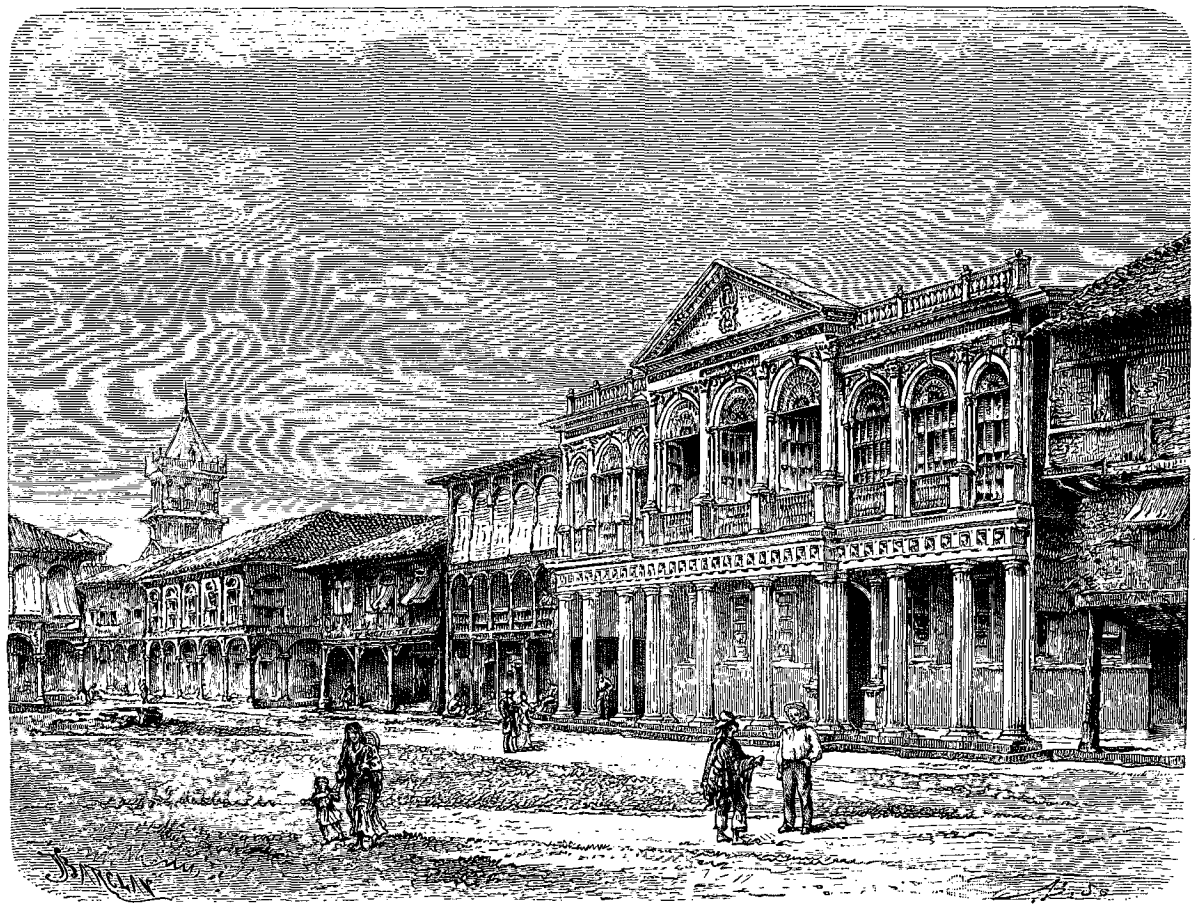
Les sapeurs, qui ne sont autres que les charpentiers constructeurs des maisons, s'élancent avec une hardiesse et un sang-froid incomparables dans les endroits menacés; ils démolissent et démontent les édifices, et ouvrent une tranchée de dix à douze mètres de large, avec une rapidité qui tient du prodige. Les jeunes gens de la ville appartenant aux meilleures familles constituent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un corps de sécurité publique. Ils forment, lorsqu'un incendie se déclare, un carré au milieu duquel on dépose tous les objets arrachés aux maisons ou aux habitations menacées; on met ainsi la propriété des locataires à l'abri de ceux qui naguère avaient l'habitude de « travailler » pour leur compte durant ces sinistres. Dans les derniers temps, on a malheureusement fait des pompiers une espèce de milice, et par suite ce corps a en quelque sorte dévié de son but d'utilité publique.

L'amour exagéré de l'uniforme, la vie de caserne et l'eau-de-vie ont jusqu'à ce jour gâté les enfants des classes pauvres de cette ville au moment où ils devenaient hommes. Aussi le bas peuple gagne-t-il à ne pas être observé de près. Il est surtout composé de pères qui ne reconnaissent pas leurs fils et de fils qui ne connaissent pas leur père. Quoi d'étonnant à ce que ces enfants trouvés deviennent des hommes perdus?

Nous ne voulons ici, en aucune façon, critiquer un état de choses plus facile à observer qu'à changer, et nous l'enregistrons simplement avec un regret sincère. Il est toujours triste de voir des races humaines se condamner à la stérilité. Les Chinois, quoique en très petit nombre à Guayaquil, y représentent dès aujourd'hui, au milieu des existences sans but des métis, l'élément calculateur. Quel est le capital initial de ces trafiquants



Palais épiscopal, à Guayaquil (voy. p. 212). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

extraordinaires dont personne ne connaît les procédés commerciaux, mais qui résolvent partout où ils apparaissent le problème d'attirer l'argent par des moyens reconnus légaux? Ils étonnent les sociétés au milieu desquelles ils s'implantent, par leur développement économique aussi silencieux et aussi rapide que la croissance de l'arbre des tropiques.

Il faut ajouter que ces machines humaines ont leurs vices aussi; à l'instar des indigènes, les Chinois s'empoisonnent à plaisir; seulement ils préfèrent le calme enivrement, l'anéantissement par l'opium, à l'ébriété bruyante de l'Indien et du nègre.

On n'a, pour reconnaître ce que les gens du peuple à Guayaquil considèrent comme des réjouissances, qu'à traverser les deux dernières rues de la ville où les débits de liqueur abondent.

Toute fête, tout deuil même sert de prétexte à des scènes d'orgie où le fils du peuple dépense son argent et contribue puissamment à ruiner sa santé déjà gravement compromise par le climat.

Ces divers excès expliquent les fièvres souvent épidémiques qui déciment la population. Le *vomito negro* commence toujours dans les basses classes et monte rapidement vers les échelons sociaux élevés; il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait alors ses victimes dans les maisons les mieux aérées, déchirant les liens de la famille avec une brutalité, une instantanéité foudroyantes. Les conditions climatologiques ôtent à ces décès la poésie imposante que le respect des morts leur a conservée chez nous. On enterre les corps à peine refroidis.

Par des raisons d'hygiène les corbillards n'arrêtent presque jamais à l'église, et, malgré la quantité considérable d'ecclésiastiques, les enterrements sont trop nombreux pour qu'il soit possible aux prêtres d'accompagner les convois jusqu'au champ du repos.

Les chars funèbres traversent Guayaquil entre deux longues files d'ouvriers nu-pieds, vêtus d'une chemise et d'un pantalon. Chacun de ces hommes porte une petite lanterne allumée. L'effet de cette chapelle ardente qui se meut lentement à travers les rues est étrange, mais nullement funèbre.

Les liens de parenté qui unissent la plupart des familles et en font comme les mailles d'un seul filet, le nombre considérable d'enfants d'un côté, et de l'autre la grande mortalité qui règne dans ce port, lui donnent un caractère qu'on retrouverait difficilement ailleurs. Presque tout le monde est à peu près toujours en deuil de quelqu'un.

Les coutumes locales exigent que non seulement les habitants, mais les édifices mêmes prennent le deuil. Selon le degré de parenté, les stores des maisons où un décès a eu lieu demeurent baissés pendant cinq ou six mois, voire pendant un an. Ces stores occupent la façade entière et ne sont séparés que par de minces colonnes en bois.

Le cimetière de la ville est situé à environ deux kilomètres au nord-ouest de la quatrième rue et adossé aux collines appelées *las peñas*. On a conservé à Guayaquil l'habitude de déposer les morts dans des niches, le colombarium romain. Ces grands murs qui s'étagent sur une pente douce, les petites voûtes sombres qui interrompent la monotonie de ce mausolée communal produisent un effet absolument grandiose. J'ai vu, pour la première fois, ce cimetière par une belle nuit de lune. Les murs en paraissaient plus blancs, les niches plus noires. Le cadre de verdure, le bois qui couvre les *peñas*, projetait ses ombres fantastiques sur ce singulier tableau. On aurait dit une infinité de crânes immenses, avec leurs noires orbites, rangés sur la montagne.

Je me suis, hélas! souvent rendu à ce cimetière, j'y ai conduit le deuil de bien des compatriotes, de beaucoup d'amis, et j'ai fini, tellement les victimes étaient nombreuses durant l'épidémie de fièvre jaune qui sévissait à Guayaquil vers la fin de l'année 1881, par m'étonner lorsque, par hasard, un jour, je ne faisais pas ma triste promenade en ce lugubre endroit. Le gardien du cimetière avait bien voulu me prendre en affection et ne manquait jamais, lorsque je quittais son domaine, de me dire avec un sourire qu'il tâchait de rendre agréable et que je trouvais hideux : « Au plaisir de vous revoir bientôt. » Et il m'a souvent revu; heureusement pour moi, je n'y allais que pour le compte d'autrui et non pas comme « client à perpétuité » de cet excellent nègre.

La route du cimetière rejoint, à un kilomètre à l'ouest, le chemin du petit *tramway* américain qui relie la ville à un bras du Pacifique, appelé le « Salado ». En cet endroit enchanteur, au milieu d'une végétation superbe, on prend des bains de mer, à près de vingt lieues du bord réel du Pacifique.

A peu de milles de là, dans les canaux qui entourent des îlots fleuris, on s'amuse à sillonner en pirogue le miroir vert d'émeraude de ces eaux tranquilles, qu'on descend et remonte avec le mouvement de la marée, en s'adonnant au sport le plus baroque qu'on puisse imaginer : la chasse aux huîtres ; c'est bien cueillette qu'il faudrait dire. On cueille les huîtres sur les arbres.

Les mangliers qui viennent en abondance dans ces terrains palustres sont en partie sous l'eau à marée haute et à sec pendant la marée basse. Durant le mouvement ascendant, la vague dépose le frai d'huître sur les branches, sur le tronc ou sur les racines des mangliers. A chaque marée elle apporte pour ainsi dire de la nourriture à ces « enfants de l'onde amère » ; c'est ainsi qu'elles se développent et qu'à un moment donné on peut les recueillir passablement biscornues, mais tout à fait mangeables.

L'huître a été pendant très longtemps un des principaux aliments des riverains du Guayas. On a même réussi à consolider une partie du sol de la ville avec les écailles. Les chargements qu'on a exportés au Pérou et jusqu'au Chili ont fait disparaître les principaux bancs connus.

La disparition de cet article d'exportation a fait chômer les pêcheurs de métier ; les bancs se sont repeuplés et l'exploitation en a pu être reprise depuis un an environ avec un résultat satisfaisant.

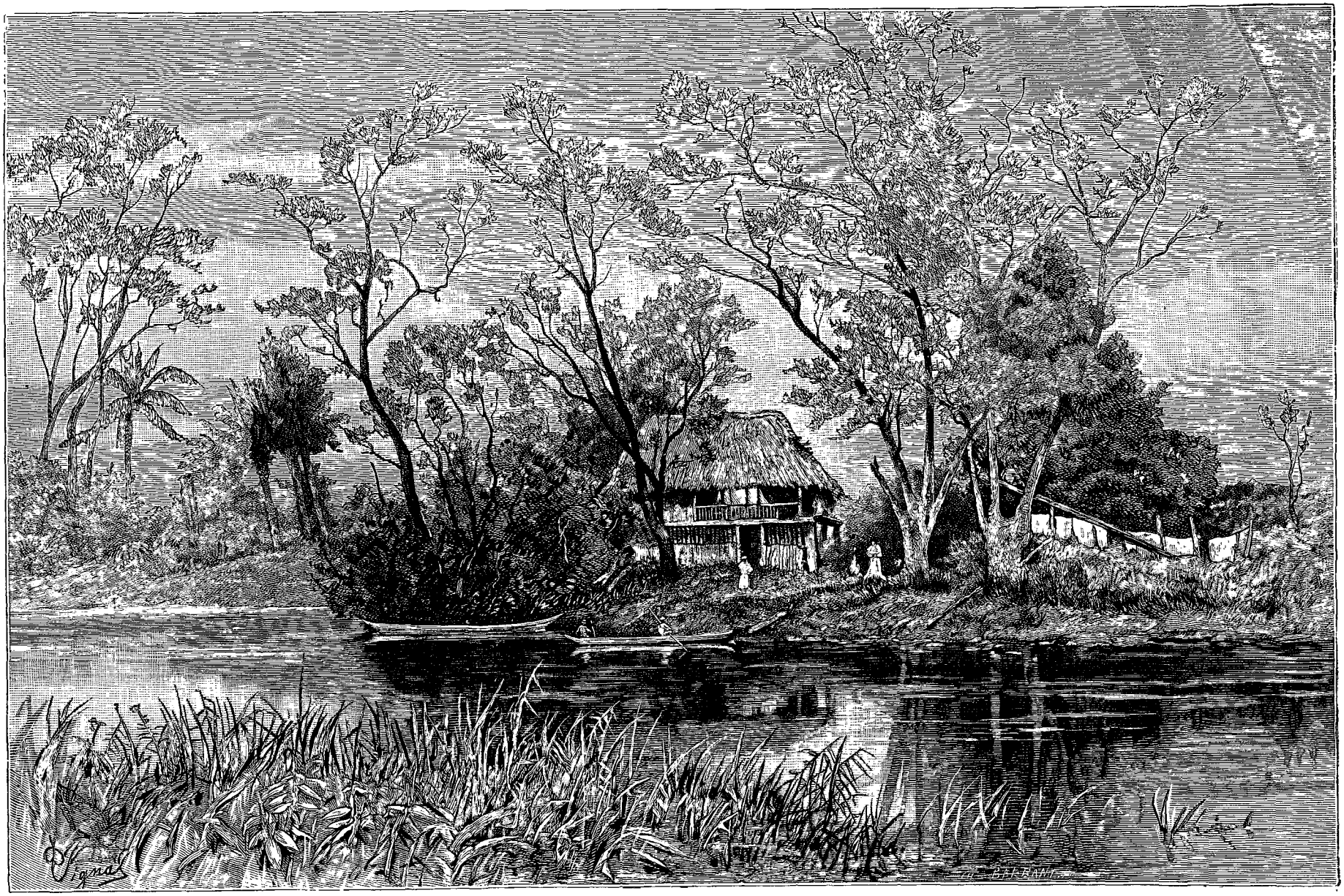
Cependant les gens du peuple se sont déshabitués de cette nourriture et, les conditions économiques s'améliorant, l'alimentation des basses classes commence à comprendre des viandes de boucherie dans des proportions assez normales.

La cuisine n'en est pas moins déplorable chez les indigènes de la côte équatorienne. Je ne me rappelle pas avoir vu manger des légumes ou des salades dans ce pays d'une fertilité admirable.

Que l'on entre dans les bourgades ou dans les fermes des environs de Guayaquil, et l'on restera stupéfait en présence de la merveilleuse végétation qui recouvre tout de ses toisons ombreuses. L'homme n'a pas à développer la fécondité exubérante du sol ; son travail consiste à la combattre par tous les moyens.

Ainsi, sur les places, dans les rues des villages de cette zone, en dépit d'un émondage continu, les mauvaises herbes repoussent drues et puissantes, et souvent il reste à peine un étroit sentier conduisant d'une maison à l'autre ou de la porte des maisons à la porte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'une ferme sur le Rio Daule, près de Mapasingui. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'église. Les bananiers et les palmiers forment des bouquets puissants autour des habitations, et il est de ces hameaux, comme Santa Rosa et la plupart des petits ports de la côte, qui ont l'air de s'élever au milieu de la forêt. Les panaches des palmiers et des bananiers donnent le caractère typique, superbe malgré sa monotonie, au paysage équatorial des terres basses.

Parfois, lorsque cet élément manque à la silhouette du paysage, l'aspect en est presque européen et reproduit le charme particulier de nos campagnes.

Dans les environs de Mapasingui, sur le fleuve Daule, qui se jette dans le Rio Guayas à cinq cents mètres en amont de la ville, il existe plusieurs fermes dont les maisons d'habitation s'élèvent près de la rive.

En passant devant ces paisibles demeures, en voyant la lumière du couchant tamisée par des arbres superbes, en entendant les chants monotones des ouvriers, on pourrait se croire dans le midi de la France; mais alors les figures noires de quelques rameurs qui viennent vous croiser, les pirogues chargées de bananes rappellent la réalité du pays tropical avec ses splendeurs et ses misères.

Cette contradiction paraît tout d'abord étrange et inexplicable. Les environs de Guayaquil sont d'une grande richesse : c'est là que se produit tout le cacao qu'on exporte de l'Équateur. D'immenses forêts de cet arbre couvrent des lieues carrées et embaument le pays.

Le fait qu'une plantation de cacaotiers ressemble à une forêt en constitue le charme et en est, au point de vue utilitaire, la critique.

Ces beaux arbres au feuillage noirâtre, dont les couronnes se rejoignent et se confondent, forment à quatre ou cinq mètres de hauteur une toiture presque impénétrable aux rayons du soleil; mais cette ombre empêche les cacaotiers de donner une production abondante.

Dix cacaotiers de Guayaquil ne fournissent en moyenne que le produit d'un cacaotier du Venezuela.

On a, de temps immémorial, l'habitude de planter à la fois de deux à quatre cacaotiers ensemble. Cette méthode serait bonne si, à un moment donné, on ne conservait que le plant le plus vigoureux. Mais on conserve tous les troncs sous le nom de *mata*. Or les deux mètres carrés qu'occupe chaque *mata* ne peuvent suffisamment alimenter ces arbres. Voilà d'où provient la production relativement maigre de ces plantations.

Selon l'habitude du pays, on charge un homme entendu du soin de planter le cacao. On lui assigne une portion de terrain et il est obligé de déboiser, de semer, de nettoyer. Durant les dix années que dure la croissance des arbres, il est considéré comme propriétaire du terrain qu'il a cultivé. Les deux premières récoltes de cacao lui appartiennent. Au moment de remettre les plantations au fermier, il perçoit deux réaux, soit un franc, par *mata*. Lorsqu'une hacienda de cacao se vend, on compte ordinairement une piastre par *mata* sans augmentation pour les maisons et le terrain).

Les arbres de cacao forment trois couronnes, qui successivement s'atrophient et ne laissent subsister que la couronne supérieure.

Les fleurs mâles et femelles poussent tantôt sur le tronc, tantôt sur les branches, depuis la terre jusqu'à la cime. Sur un même arbre on peut voir à la fois la fleur naissante, la gousse verte et le fruit doré et mûr.

La récolte se fait au moyen de perches à rallonges semblables aux cannes de nos lignes à pêche. Ces perches sont pourvues à l'extrémité d'un petit coutelas transversal dont le tranchant est tourné en haut. Les Indiens font tomber le fruit au moyen d'un coup sec, habilement donné dans sa courte tige. Des enfants pourvus de bissacs les recueillent et les portent à des femmes; celles-ci retirent aussitôt les graines et jettent la gousse.

Dès le lendemain, on étale le cacao sur de grands séchoirs en bambous, et il s'agit dès lors de le préserver contre l'humidité. Il perd beaucoup de son prix s'il n'a pas sa couleur naturelle et si la pluie le tache ou le noircit. Chaque hacienda compte un certain nombre d'ouvriers mariés, ayant leur maison et leur petite plantation sur les terrains de la ferme.

Ces hommes gagnent six réaux par jour, les femmes en gagnent quatre et les enfants de huit à quatorze ans deux.

J'ai passé quelques jours dans la ferme de *Juana de oro*, appartenant à M. William Higgins, et j'ai trouvé que les ouvriers y vivaient d'une existence très douce, pour ainsi dire patriarcale. Ils ne travaillent guère plus de huit heures par jour et peuvent se tenir toujours à l'ombre. Ils sont libres les dimanches et fêtes. Le climat est sain, et sans l'eau-de vie et les révolutions ils pourraient être absolument heureux. Mais on dirait qu'il faut que le nègre boive; lorsqu'il a bu, il joue du couteau; il tuera sa femme, il tuera son enfant, quitte à s'en repentir ensuite. Il est peu de femmes de ces ouvriers qui ne puissent montrer quelque large balafre, souvenir d'une orgie sanglante.

Même dans ces basses classes la femme est bien supérieure à son compagnon. Lorsque ce dernier, à la suite d'un crime ou d'un délit, s'enfuit; lorsque, sous n'importe quel prétexte, il abandonne la mère de ses enfants, cette dernière garde, nourrit et élève sa famille.

Les fermiers établissent généralement un magasin dans la hacienda, où ils font vendre tout ce dont les ouvriers peuvent avoir besoin. De cette façon chaque plantation se suffit à elle-même. C'est un petit État où l'on travaille, d'où l'on exporte des productions naturelles, où l'on importe des articles ouvrés. L'église y est indépendante du gouvernement local.

L'ennemi le plus grand du fermier, c'est-à-dire de la production et, partant, de la richesse du pays, c'est l'émeute, le *pronunciamiento*, la *revolucion*. A peine les troubles éclatent-ils, qu'aussitôt on vient prendre de force les ouvriers pour en faire des soldats, et adieu la récolte!

Un dernier mot sur une prétendue industrie de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville de Guayaquil, celle des chapeaux dits de Panamá.

S'il est vrai que jamais on n'a fabriqué des chapeaux dans la grande cité de l'isthme américain, il n'en est pas moins certain que jamais dans le port équatorien on n'a vu tresser de la paille. — Guayaquil et Panama ne sont que les entrepôts d'un article qui, du reste, tend de plus en plus à disparaître du marché.

Les « manufactures » de ces chapeaux se trouvent sur la côte nord de l'Équateur, notamment à Monte-Christi et à Xipixapa.

Dans chaque hutte de ces villages on aperçoit un homme, une femme, une jeune fille, voire un enfant, occupés à cette besogne. Les tresseurs sont accroupis dans une position qui doit beaucoup fatiguer les poumons. Ils tiennent la *forme* serrée entre les cuisses et, semblables à une gerbe d'or, les chaumes tombent sur leurs genoux.

Ces chaumes proviennent d'un palmier sylvestre de deux à trois mètres de hauteur. Cependant les habitants ont entouré les champs de plantations de cet arbre appelé dans le pays *bombonaje* ou *toquilla*. Les feuilles du palmier sylvestre mesurent de cinquante à soixante centimètres de longueur; celles du palmier cultivé atteignent jusqu'à un mètre.

Voici le mode de préparer la « paille ». On coupe les feuilles avant qu'elles s'ouvrent. On en arrache l'enveloppe qui n'est pas utile et l'on découvre la feuille proprement dite, pliée à la façon d'un éventail fermé; elle est jaune au centre et verte sur les bords. On applique les pointes d'un compas sur ces feuilles et on sépare la partie du milieu des fibres latérales qu'on arrache une à une. Selon l'écartement des pointes du compas on obtient des *pailles* plus ou moins fines qui ressemblent plutôt à des rubans. On les réunit en paquets, que l'on fait cuire pendant deux heures dans des pots en argile; puis on les fait sécher au soleil. En moyenne, chaque feuille de palmier donne de quarante à cinquante « fils de paille »; seize feuilles, soit six à huit cents fils, suffisent pour faire un chapeau. La préparation de cette quantité de matière première se paye à raison de cinquante centimes.

Les chapeaux de qualité inférieure coûtent de dix à douze réaux (de cinq à six francs). Pour en confectionner un, les tresseurs mettent près d'une semaine. Ils gagnent donc un franc au plus par jour. Le travail des chapeaux fins est mieux rétribué. Un ouvrier habile peut gagner jusqu'à cinq ou six francs en douze heures.

Lorsque le chapeau est terminé, on le blanchit en le soumettant à un courant de vapeurs sulfureuses. Il est de ces tissus en *paja toquilla* qui se vendent pour deux ou trois cents piastres (de mille à quinze cents francs). Les chapeaux que l'on porte d'habitude à Guayaquil valent de dix-huit à vingt-cinq piastres faibles, c'est-à-dire entre soixante-dix et cent francs.

Et maintenant que nous avons parcouru le quai et les rues, les magasins et les appartements, les églises et les écoles, la campagne et les fermes, disons un dernier mot sur le rôle de notre pays dans ce port.

L'Équateur n'étant pas un pays industriel, tous les articles manufacturés y viennent du dehors. De plus, Guayaquil, qui est l'entrepôt général de la région, a, dans son contact continuel avec l'étranger, appris à connaître les inutilités indispensables de la vie moderne et en a porté la contagion à l'intérieur. Les commerçants vendent des vins, des bières, des liqueurs et des huiles d'Europe. On se délecte avec des conserves d'animaux du vieux monde, on s'habille et l'on se chausse avec de la confection de nos pays, et les métiers des Indiennes tisseuses chôment depuis longtemps.

Il est impossible, dans une note sommaire, d'énumérer la liste d'objets qu'on importe dans un pays où l'on ne fabrique pas une feuille de papier, pas un mètre de drap, pas un outil, pas un clou.

Nous ne voulons faire sur les importations qu'une seule réflexion, qui mérite d'être méditée par l'industrie et le commerce français.

Dans la concurrence commerciale universelle, la France (dans cette région) est loin de remporter la palme. Il suffit, pour s'en convaincre, non pas de regarder les étiquettes, auxquelles les négociants font dire ce qu'ils veulent, mais de voir les factures d'Europe. Une étude sérieuse de ces documents nous apprendra ceci : les vins, les cognacs français sont imités à Hambourg; les soieries de Lyon viennent d'Italie; les bougies françaises sont fabriquées en Hollande; la clouterie de Paris, les fusils et revolvers Lefaucheux et les provisions de chasse arrivent de Belgique; les draps de Sedan se font en Autriche; les papiers peints viennent d'Angleterre; les allumettes sont fournies par l'Italie, et ainsi de suite.

Dans cette nomenclature nous n'insistons pas sur les spécialités acquises aux nations étrangères, telles que les indiennes, cretonnes, cotonnades que produisent les fabriques du Royaume-Uni; la coutellerie, les haches, qui portent les marques nord-américaines; les meubles que l'Autriche fournit à l'Amérique; les bières que l'Angleterre et l'Allemagne envoient sur tous les marchés du monde.

Aujourd'hui, les articles mentionnés plus haut sont présentés encore, grâce à la renommée de nos manufactures, sous l'étiquette française. C'est encore en quelque sorte de la contrefaçon. Cependant beaucoup de ces produits ne sont pas mauvais, et il est à craindre que bientôt, se sentant sûrs du débit, les commerçants de Guayaquil n'aient aucune raison pour ne pas avouer l'origine de leurs marchandises, au détriment de notre industrie nationale.

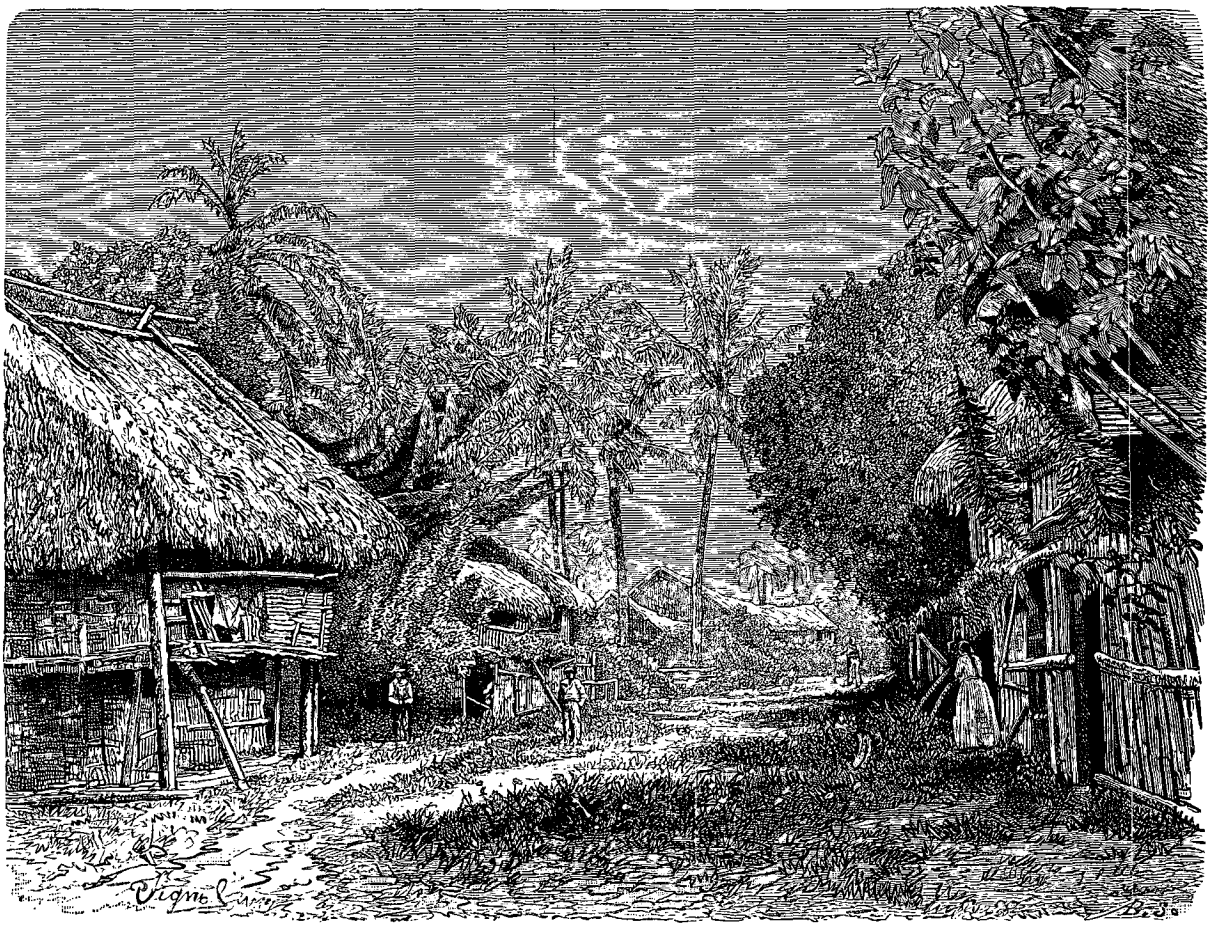
Ces observations sur Guayaquil, ces appréciations sur son avenir, ces considérations sur le rôle de notre pays dans ce port, m'ont été inspirées par un séjour que j'y ai fait durant un mois en 1880 et pendant une année, en 1882 et en 1883.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la suite du premier mois de séjour, je quittai Guayaquil pour un long voyage dans l'intérieur des terres. J'étais chargé d'étudier les voies commerciales naturelles se rapprochant des grands centres consommateurs situés dans les saines régions de la haute Entre-Cordillère.

La majeure partie du million d'habitants qui peuple la république de l'Équateur se trouve dans des cités et dans des villages situés à des altitudes moyennes de deux mille cinq cents mètres, et aujourd'hui Guayaquil se trouve être le seul port d'approvisionnement du pays entier.

Cet entrepôt est séparé de la capitale par une route de près de quatre cents kilomètres. Des bêtes de somme seules peuvent suivre les mauvais sentiers qui relient la côte aux hauts plateaux, et ce moyen de locomotion revient si cher que le prix des marchandises importées se trouve souvent quintuplé par les frais de transport. Le parcours de cent lieues entre le point de débarquement et la capitale revient à cinq cents pour cent plus



Rue du village Santa Rosa (voy. p. 222). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

cher que le parcours de cinq mille lieues d'Europe par le cap Horn jusqu'à Guayaquil, ou de deux mille lieues par la voie de Panama.

Le problème qui m'avait été posé consistait à indiquer aux exportateurs français un point plus rapproché des centres consommateurs de la république équatorienne que ne l'est la cité de Guayaquil, et de faciliter ainsi à nos produits ouvrés l'accès d'un marché assez important.

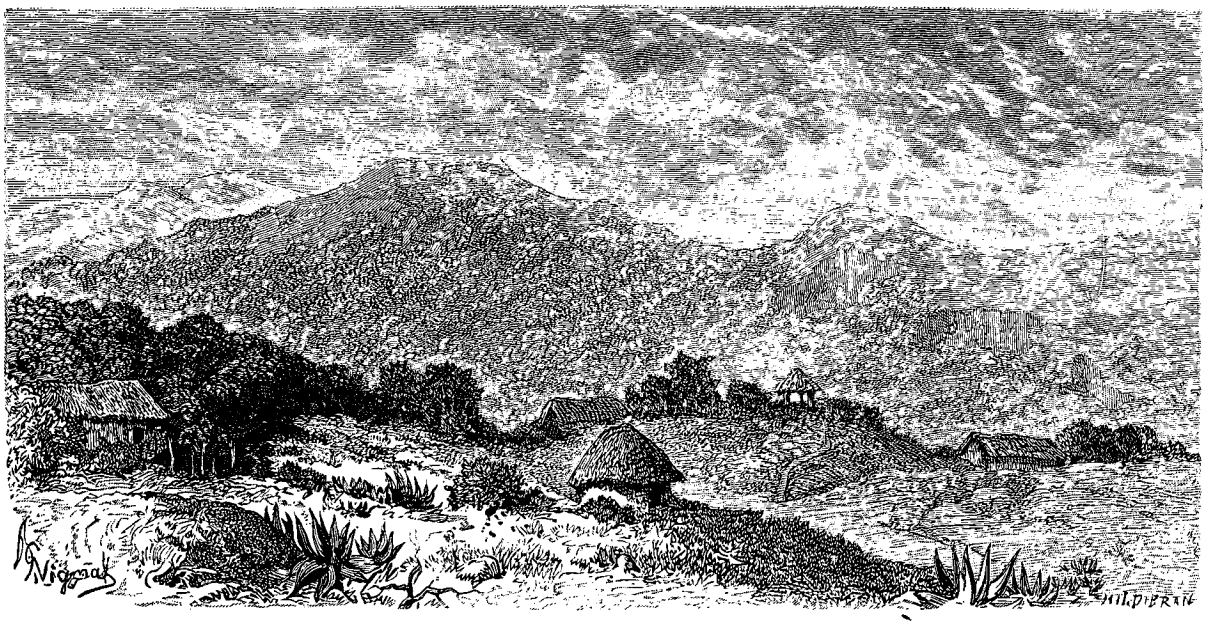
Je me rendis donc dans la ville de Quito[1], d'où j'entrepris des explorations vers l'ouest et vers l'orient. Vers l'ouest, où la côte du Pacifique se trouve sous la ligne même, bien rapprochée de la capitale ; vers l'orient, où des embarcations d'un tonnage suffisant peuvent remonter les puissants affluents de l'Amazone et arriver à une distance peu considérable des plateaux de la Cordillère.

Charles WIENER.

1. Sur Quito, voyez nos tables.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du hameau de Papallacta (voy. p. 230). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER[1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

DE QUITO À ARCHIDONA.

La seule route carrossable de l'Équateur s'étend sur une vingtaine de lieues, entre les villes d'Ambatos et de Quito; les autres cités du pays sont reliées entre elles par les tristes sentiers qui longent les versants des montagnes, et s'élèvent abrupts vers les cols pour redescendre au fond des gorges.

Quant aux chemins d'une troisième catégorie, c'est par euphémisme qu'on les appelle routes de piétons; en réalité, on se sert autant des mains que des pieds dans ces pentes à pic où le voyageur se hisse à l'aide des ronces sur les murs naturels si nombreux dans les contreforts est des Andes équatoriales.

Les routes entre Quito et les diverses missions apostoliques, établies dans les plaines chaudes de l'Équateur, appartiennent à cet ordre de sentiers plus ou moins transitables. Les difficultés que le voyageur doit surmonter pour les franchir, les lenteurs de la marche font croire que les distances entre la capitale et le pied des Cordillères sont fort considérables. Ma mission avait pour but de vérifier les données courantes, de rectifier les évaluations sommaires sur la foi desquelles les cartes plus ou moins fantaisistes de cette zone ont été dressées.

J'étais spécialement chargé d'étudier la contrée entre Quito et le dernier point navigable du Napo.

Mon séjour sur les hauts plateaux m'avait fait comprendre que l'étude d'une seule ligne, entre les régions centrales et orientales de ce pays, ne pouvait fournir que des éléments très insuffisants pour la solution du problème économique qui m'avait été posé.

Je sus, par mes conversations avec le directeur de l'observatoire de Quito, le P. Menten, que, d'après les coureurs des bois, les seuls qui connussent l'orient de la République, les fleuves Pastaza, Morona et Santiago paraissaient navigables, au moins dans la même mesure que le Rio Napo.

Pour répondre d'une façon complète à la question qui était la raison même de mon voyage, il aurait fallu étudier les divers fleuves de la plaine équatorienne et la région des gradins sur lesquels les torrents de la Cordillère descendent des grandes altitudes vers le niveau de l'Atlantique.

Un jour j'allai exposer mes préoccupations au gérant de notre légation, qui s'intéressait d'une façon toute

1. Suite. — Voy. page 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gracieuse à mon voyage. Le soir même il vint me trouver et me dit : « Vous connaissez mon ami M. de Gunzburg; vous savez que ce jeune homme énergique, qui se trouve actuellement à Quito, parcourt l'Amérique pour son instruction. Je suis autorisé à vous affirmer qu'il fera très volontiers une expédition parallèle à la vôtre. Son voyage comblerait, dans une certaine mesure, la lacune que vous m'avez signalée. Le gouvernement ne peut voir qu'avec satisfaction l'agrandissement de votre champ d'action, attendu qu'il vous demande surtout un résultat aussi pratique que possible, et que la mise en œuvre du projet, absolument désintéressé, de mon ami peut vous aider à l'atteindre. » Cette proposition me parut exceptionnellement favorable au but que je poursuivais. Toutefois j'avais des scrupules à considérer M. de Gunzburg comme mon second, ou comme un adjoint volontaire. C'est lui qui aplanit toute difficulté : il s'offrit de lui-même à effectuer son voyage dans des conditions qui en feraient le complément de ma mission.

Il se proposait d'arriver à l'Amazone en suivant la voie du Morona et de me retrouver dans le village de Pevas au bout de ma route à travers le bassin du Napo. Nos observations devaient se compléter les unes par les autres, et, après notre jonction, être remises à mes chefs comme résultat d'une seule exploration.

Peu de jours après, M. de Gunzburg se mit en route vers Riobamba pour y préparer son voyage qui, par le col d'Atillo et le hameau de Macas, allait le conduire dans la région du Rio Morona.

Quant à moi, je dus m'occuper à Quito même de tous les préparatifs de mon expédition, aucun centre important ne se trouvant entre cette cité et les plaines du Napo.

Du temps du dictateur Garcia Moreno, les missionnaires qui s'étaient établis dans la partie orientale de la République recevaient du gouvernement central une subvention pour fonder des écoles et pour apprendre des métiers aux Indiens qu'ils tentaient d'amener à la civilisation chrétienne. Il paraît qu'à cette époque, afin de rendre plus sûre la route des courriers chargés d'apporter mensuellement le subside du gouvernement central, les Pères avaient fait tracer des sentiers plus larges; on avait établi des ponts et échelonné des huttes sur le parcours entre Papallacta et le fleuve Napo. Mais depuis la disparition de l'illustre dictateur, le gouvernement a supprimé la subvention, et la puissante nature équatoriale, avec sa végétation rapide et drue, a fermé en quelques saisons la brèche que l'intérêt, vainqueur des plus grands obstacles, avait ouverte à travers ce rempart.

Les éboulements causés par les pluies ont modifié les dispositions topographiques sur plusieurs points de la route, et les rares Indiens qui traversent la région font des prodiges d'habileté pour en franchir les fourrés ou les torrents et en gravir les montagnes escarpées.

Lorsqu'on sut à Quito que, par ordre de mon gouvernement, je devais parcourir cette distance et que, de plus, j'avais conçu la ferme intention de la toiser. M. Géhin, ingénieur de la République équatorienne, un des Français les plus experts que j'aie rencontrés en Amérique, m'exposa les difficultés et ce qu'il appelait les impossibilités de cette entreprise. « Vous irez, me dit-il, facilement jusqu'à Papallacta, mais vous n'arriverez guère à Baeza, qui s'en trouve à peine à huit lieues. Il y a quelques années, M. James Orton, naturaliste distingué de l'Amérique du Nord, s'est rendu au Napo; alors la route pour les courriers existait encore; aujourd'hui même des Indiens ou des chercheurs de quinquina s'y aventurent. Cependant vous ne sauriez vous figurer les ennuis auxquels vous vous exposez, la vie que vous serez obligé de mener.

« Dans cette région, les courants de vapeur chaude qu'envoient les plaines du Brésil viennent se heurter contre les remparts de la chaîne neigeuse, et, par suite de leur rencontre avec les courants froids des hauteurs, il se produit une condensation presque continue qui transforme tout le versant oriental de la Cordillère en un pays de pluies perpétuelles. Le terrain est détrempé; en beaucoup d'endroits vous enfoncerez jusqu'au genou; vous serez obligé de traverser des torrents par des gués qui offrent parfois de sérieux dangers; vous ne pourrez porter, autant à cause de l'humidité que des difficultés de la route, ni bottes ni bottines, et vous devrez vous contenter d'espadrilles. Sachez que, malgré toutes les précautions, vous serez continuellement mouillé; souvent vous ne trouverez pas à votre arrivée le moyen de faire du feu pour vous sécher : la pluie vous en empêchera. En dehors des difficultés matérielles pour lever votre route dans un terrain si accidenté, dans un climat aussi pluvieux, vous aurez encore les embarras que vous causeront vos porteurs; ces Indiens ne marcheront que contraints et forcés. Craintifs de nature, les indigènes se découragent au moindre accident; et vous ne seriez pas le premier voyageur revenu au point de départ écœuré et fatigué pour avoir été abandonné par sa troupe. »

J'écoutais attentivement M. Géhin en me balançant dans un hamac. J'ai toujours trouvé qu'on mesure parfaitement l'importance d'une entreprise lorsqu'on a toutes ses aises, et qu'un plan de campagne n'est jamais si mûrement raisonné que dans un bon fauteuil, dans un hamac ou sur une chaise longue. Aussi, ce soir-là, ne donnai-je aucune réponse à mon conseiller, qui croyait fermement, il me l'a dit depuis, m'avoir assez édifié sur les ennuis de cette excursion pour que je n'hésitasse pas à retourner directement à Guayaquil.

Dès le lendemain, je me mis à m'approvisionner d'une façon suffisante. Je me fis indiquer les plats favoris des Indiens : la fameuse *machca* (farine de maïs rôti) et le *pinol* (mélange de farine de blé, d'orge et de lentilles), dont je pris quelques quintaux. Je me rendis acquéreur de cinquante livres de tabac, de quelques *arrobas* de viandes sèches, de quantités suffi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

santes de poudre et de provisions de chasse; j'achetai des coutelas, des vêtements en cotonnade, et de la bimbeloterie que je voyais porter comme ornements favoris par les Indiens les plus riches de la ville. Il s'agissait de vaincre les difficultés en calculant la capacité maxima de l'estomac de mes Indiens et en flattant leurs appétits de luxe et de gourmandise. Je me procurai plusieurs douzaines d'espadrilles à semelles d'aloès pour marcher dans la boue, quelques bouteilles de pétrole pour faire du feu avec du bois mouillé, des cordes et des poulies pour établir des bacs aériens au-dessus des torrents, et deux barils d'eau-de-vie pour donner du cœur aux défaillants.

Il existe à Quito, comme dans toute la Cordillère, une habitude charmante qui consiste à accompagner au départ les amis sur une ou deux lieues. On leur fait un cortège assez brillant de cavaliers. A un moment donné, on tire les gourdes des bissacs attachés à la selle, on porte la santé du voyageur et l'on se sépare en se donnant force accolades. J'aimais, en temps ordinaire, cette coutume cordiale de la Sud-Amérique, mais, au moment de mon départ de Quito, je sentais ma vie engagée dans une entreprise difficile, et je ne voulais pas donner à mes adieux une allure trop gaie ou un aspect de comédie à grand spectacle. Aussi je pris mes mesures en conséquence. J'expédiai d'abord mes provisions, mes bagages, mes instruments et mes armes à dos de mule jusqu'à Papallacta. Ce convoi était formé d'un train de bêtes de somme assez imposant : seize mules de charge et trois muletiers.

Mon petit état-major, recruté à Quito, se composait d'un homme de confiance, M. Joseph Geoffroy, ancien cuirassier français, excellent coureur des bois; d'un guide, Agustin Concha, capitaine des milices équatoriennes, chercheur de quina; d'un interprète, M. Pallares, qui parlait couramment la quichua du nord, et de Francisco Olalla, connu comme un des meilleurs chasseurs et empailleurs de l'Équateur.

Le 21 mai 1880, à quatre heures du matin, toute cette troupe se mit en mouvement et alla m'attendre dans la ferme de la Cocha, propriété de M. Paul Chiriboga. Quant à moi, j'avais fait mes visites d'adieu en déclarant toutefois que je ne savais pas encore le jour et l'heure de mon départ. Le 23 mai, au soleil levant, je montai à cheval et je quittai la ville. A peine eus-je laissé derrière moi la dernière maison de la capitale de l'Équateur, que je me mis à toiser mon chemin et à inscrire les observations barométriques et autres; ma petite brigade se composait de cinq hommes. L'expédition était commencée. Le soir du même jour j'atteignis la ville de Tumbaco. A ce même moment, M. de Gunzburg devait avoir déjà quitté Riobamba.

La route de Quito à Tumbaco, une des dernières œuvres de Garcia Moreno, traverse plusieurs sites d'une très grande beauté. Ainsi, lorsqu'on arrive aux rebords du haut plateau appelé *el Legido*, on domine, sur le versant abrupt, le petit village de Huapulo, qui, au milieu des plis verdoyants de la montagne, est posé de la manière la plus pittoresque. Un peu plus loin, on passe sur un pont naturel formé par un tunnel que l'impétueux torrent s'est creusé à travers la montagne.

Tumbaco compte aujourd'hui environ huit cents habitants. En l'année 1879, une épidémie de fièvre typhoïde y a fait six cents victimes.

Les huttes ou, si l'on veut, les maisons ont des parois dont la charpente forme un treillis en branches plus ou moins flexibles recouvertes de terre glaise. Dans ces maisons il n'existe pas un clou. Tous les assemblages s'y font au moyen de lianes que l'on apporte des vallées chaudes. On s'en sert pendant qu'elles sont fraîches; et lorsque l'air et le soleil les ont séchées, elles forment des attaches d'une grande solidité.

Les habitants sont sales et mornes. L'eau qu'ils boivent est littéralement de la boue et doit avoir été la véritable cause du typhus.

La bière de maïs (*chicha*) de Tumbaco est très appréciée ; on *exporte* cette liqueur jusqu'à Quito.

Non loin de là se trouve une grande ferme appelée la Viña, où M. Chiriboga, le père, a fait des essais de viticulture.

A quelques kilomètres au nord-est, nous passons près du mont Ilalo, où des eaux minérales suintent du sol. D'après la légende populaire, les trésors des Incas se trouvent enfouis dans cette région; on prétend que les Indiens du Huangopolo et d'Alangaci, deux villages voisins, les ont découverts et les exploitent depuis longtemps.

Le 25 mai, nous arrivâmes à la Cocha, où se trouvait ma troupe. C'est une grande hacienda de *Pan Sembrar*, c'est-à-dire une ferme qui produit du blé, du maïs et des haricots.

Cette région est couverte de propriétés qui, bien que situées dans un pays superbe, ne donnent pas des résultats assez rémunérateurs pour permettre aux cultivateurs de s'enrichir. Les routes sont si mauvaises qu'on ne peut rien exporter, et l'on se contente par conséquent de planter assez pour vivre.

Décidément les Andes n'appartiennent à personne; personne n'en remue les surfaces immenses. A peine par-ci par-là gratte-t-on l'épiderme terrestre ; aussitôt, comme si le sol y mettait de l'amour-propre, la puissante fertilité des terres incultes se réveille; mais la moisson trop abondante permet à l'homme de se rendormir sur son facile succès.

Les hauts plateaux, sans trace d'œuvre humaine, sont d'une beauté froide et triste. La nature y paraît inerte ainsi que l'habitant, et souvent, en écoutant le grondement du vent dans les fourrés, il me semblait entendre l'immense ronflement de ce peuple dont le lourd sommeil est la principale manifestation vitale.

Les derniers jours passés à Quito avaient été très fatigants pour moi, et les longues courses à travers le haut plateau, aux alentours de la Cocha, m'avaient empêché de reprendre les forces voulues pour le grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyage; aussi m'accordai-je un repos absolu de quarante-huit heures, pendantles quelles j'eus les causeries les plus intéressantes avec mon aimable hôte. Élevé en France, M. Chiriboga a apporté dans son pays des idées de progrès qui l'ont fait traiter d'original, mais qui ne l'ont pas découragé dans sa façon de procéder à la française. Trop souvent la mollesse des Indiens, les impôts onéreux (la dîme, les prémices, la gabelle) qui existent encore dans l'Équateur, les contributions forcées que les dictateurs triomphants imposent aux habitants fortunés, détruisent les fruits de leur labeur; et pourtant ce vaillant Équatorien ne désespère pas : il va de l'avant et compte bien pouvoir montrer un jour aux Français qui viendront dans son pays une ferme dirigée comme nos fermes françaises.

Je quittai cette maison hospitalière avec un serrement de cœur. Je savais d'avance que durant bien des mois je n'aurais pas la satisfaction de causer avec un homme ayant les idées de notre milieu européen, ayant vécu dans notre monde, dont on critique si souvent l'égoïsme et qui pourtant fait preuve de la plus grande et la plus généreuse libéralité, en faisant profiter chacun de la diffusion des idées pratiques, en accordant à tous l'enseignement de tant de siècles de lutte et d'expérience.

A dix-huit kilomètres de Tumbaco, nous entrons dans la ferme du Tablon. Sur la route, nous avons traversé les immenses enclos de la ferme de Conde, où le soir on réunit les animaux les moins sauvages. Ces hauts plateaux servent à l'élève des bêtes à cornes et des moutons; on calcule qu'il faut en moyenne par tête l'herbe chétive d'un hectare. Les différentes propriétés sont séparées par des barrières ou par des ravins naturels. Le Tablon est une ferme nouvelle et ne possède qu'une petite maison insuffisamment installée.

A partir de ce point, le terrain s'élève assez rapidement vers le col de Huamani. La végétation ligneuse se rabougrit de plus en plus, et finit par disparaître. Le froid augmente d'intensité; le ciel lance sur le voyageur des gouttes d'eau d'une grandeur exceptionnelle, de la grêle et de la neige. Des coups de vent capables de renverser un homme font rentrer la parole et empêchent momentanément le jeu des poumons. De temps en temps, des courants atmosphériques déchirent les nuages, et alors, au milieu de lambeaux noirs dont les bords paraissent aussitôt dorés, rayonne un soleil qui vous brûle la figure sans réchauffer la moelle gelée de vos os.

J'étais comme perclus, respirant mal, bégayant au lieu de parler; par moments ma vue se brouillait. Mon baromètre avait baissé d'une façon extraordinaire. Nous étions à plus de quatre mille mètres d'altitude.

A la droite du chemin, quelques crânes de chevaux et de mules qui ont succombé à la tâche, blanchis par les intempéries, regardent le passant de leurs orbites noires; des côtes, des fémurs, des tibias traînent sur le sol; au milieu des ossements s'élève une croix faite de deux branches racornies.

Il me sembla que tout ce peuple mélancolique de la Sierra souffrait sur cette pauvre croix plantée sur le plus gigantesque Golgotha.

Le vent s'engouffrait sous nos ponchos qui battaient autour de nous et parfois nous fouettaient le visage. Les poignées de la chaîne décamétrique brûlaient les mains de mes hommes.

Spectacle singulier que ces pauvres Indiens ne sachant pas lire et occupés à mesurer ce monde grandiose!

Contradiction étrange que cette nature défendant par la configuration de son sol, par la rudesse de son climat, le passage de son puissant rempart, et des êtres chétifs qui le franchissent en toisant l'obstacle, en mesurant sa grandeur, en dessinant ses contours imposants!

Tout, du reste, semblait conspirer pour rendre notre passage difficile et pénible. Longtemps avant d'avoir atteint le col, la bête de Geoffroy s'était fatiguée, et force fut à mon compagnon d'achever à pied la dernière étape de cette longue et pénible montée.

Un semblable accident est des plus rares. La mule est comme le fondement de la société humaine dans la Cordillère. Cet apparent paradoxe est un axiome social, une vérité première qu'on ne comprend que lorsqu'on a parcouru la région des Andes. La mule possède à la fois l'intelligence de sa mère et l'entêtement de son bourgeois de père.

Le mouvement de ses oreilles est un langage mimé. Les oreilles droites, tournées en avant, signifient : force, repos, esprit satisfait, muscles d'acier, estomac plein de vraie luzerne, la savoureuse *alfalfa*. Les oreilles légèrement divergentes : commencement de fatigue (nourriture, *paja de paramo* ou autre trompe-faim). Au fur et à mesure que les oreilles baissent, semblables à la colonne de mercure d'un thermomètre quand vient le froid, les muscles se relâchent, la force diminue, mais la bonne volonté subsiste encore. Les oreilles molles battent la mesure à chaque pas : fatigue extrême, qui commence à influer sur le moral. Une oreille droite, l'autre couchée : mauvaise humeur à la suite d'un traitement injuste et brutal. Les deux oreilles droites, une en avant, l'autre en arrière : mauvais caractère!

Il est inconcevable que toutes les mules n'aient pas mauvais caractère; il n'existe pas, de par le monde, un être dont le travail soit à la fois plus apprécié et plus mal récompensé; ce ne sont que jurons, insultes et coups. Le caractère de la mule est assez bien trempé pour se sentir au-dessus des insultes. Quant aux coups, c'est une autre affaire. Mais ceux qui les donnent, que seraient-ils sans la mule?

Cette petite bête, avec son sabot fin comme le talon d'une bottine de Parisienne, parcourt d'un pas sûr les régions désertes où s'arrête la végétation, où l'homme respire avec peine. Sur son dos ogival elle porte son maître, elle porte la lourde charge. Sur son échine flexible et résistante, la richesse nationale passe avec sécurité par les routes les plus affreuses, pour atteindre sans accident les ports de la côte. Arrivée sur les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Passage du col de Huamani. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cols inaccessibles des Andes, la mule s'arrête et respire! Son regard intelligent plonge dans les profondeurs des vallées où croît la luzerne, où pousse l'herbe haute et savoureuse, et un soupir d'espoir sort du fond de son poitrail.

Et ces bêtes pourraient cependant s'enorgueillir. Elles atteignent des hauteurs que l'ingénieur moderne redoute, des altitudes où les locomotives perfectionnées deviennent asthmatiques et s'arrêtent essoufflées.

La mule n'est certes pas fière de son rôle capital; elle semble ne pas s'en douter. Calme et méditative, elle regarde devant elle et parcourt la route à petits pas mesurés. Mais elle tient à choisir cette route elle-même. Inutile, sur ce point, de chercher à la contraindre. Une mule qui *ne veut pas* sera martyre s'il le faut, mais rien ne lui fera abandonner ses convictions intimes. L'éperon, le fouet, le bâton et autres instruments de torture abîmeront sa chair palpitante sans la faire céder. Nulle influence n'a prise sur ce caractère romain. Toutes portent en elles le germe de volonté inflexible qu'on admire chez l'homme et qu'on traite au fouet chez la bête. Et l'on a tort, par ma foi, car la mule sait, bien mieux que son maître, choisir la route et juger de sa force.

Voyez les mules équatoriennes, le dos en sang, les flancs à vif, l'oreille pendante, gagner pour leur misérable nourriture la fortune de leur maître, et vous direz que ce maître, en martyrisant stupidement sa bête, porte atteinte à sa fortune, car morte la bête, morts les profits.

La descente du Huamani jusqu'à la ferme du Tambo est difficile et fatigante. Elle se fait par un sentier à peine tracé et assez vertigineux. De hautes herbes sèches et glissantes, des blocs calcaires sur lesquels les animaux marchent difficilement, telle est la constitution du sol qu'il faut parcourir avant d'atteindre le beau cirque naturel au fond duquel trois misérables huttes, dans la situation la plus charmante, abritent des pâtres.

Je ne sais quel mauvais plaisant a formulé le dicton désobligeant sur les quatre-vingt-dix-neuf moutons et leur berger champenois. Cependant il est certain qu'en thèse générale, si les pasteurs comptent avec le troupeau, ils n'en sont pas toujours les meilleures bêtes. Malgré les recommandations de M. Chiriboga, propriétaire de cette hacienda, ils me refusèrent la nourriture dont nous pouvions avoir besoin. A grand' peine nous obtînmes la permission de faire brouter nos animaux dans l'enclos devant les huttes. Nous passâmes notre nuit à grelotter par cinq degrés au-dessous de zéro. Dès le lendemain, nous nous mîmes en route pour Papallacta. Le sentier traverse un terrain verdoyant, sillonné de deux rivières aux courbes capricieuses, qui se réunissent et se déversent dans une grande lagune de plus d'un kilomètre de long, sans écoulement connu. Bientôt le terrain baisse, la végétation apparaît plus vigoureuse, et, par une descente violente, sur un terrain glissant et boueux, à travers les ronces et les pierres, on entre dans une vaste dépression, la vallée de Papallacta.

Ce dernier hameau de la haute Cordillère se compose de trente huttes. Les Indiens qui y vivent sont d'excellents chasseurs et emploient leur repos à travailler le bois, dont ils font des planches, de petits sièges, des baquets, des louches. Quelques-uns parmi ces hommes prétendent même être musiciens. Ils jouent du fifre et sont virtuoses sur le tambour. Leur agriculture se réduit à la plantation des pommes de terre et des fèves. Ils portent de temps en temps les produits de leur activité dans les petites villes de Pifo, de Puembo et même jusqu'à Quito.

Malgré le grand froid qui règne à Papallacta, les habitants y vont presque nus; ils ont pour tout vêtement une courte chemisette sans manches et une sorte de caleçon de bain. Les autorités, un *teniente*, un *suplente* et un *gobernador*, constituent l'ensemble de l'administration. Le teniente est le seul homme de la tribu sachant signer.

28 mai. — Je crois que l'Amérique est moins grande qu'on veut bien le dire. Le voyage de Quito jusqu'ici est réputé long; je viens de parcourir cette distance avec la chaîne d'arpenteur en quatre jours. Ma route compte un peu moins de cinquante-six kilomètres. Dire qu'en chemin de fer ce serait l'affaire d'une heure!

6 juin. — Je bâille activement en ce lieu enchanté, chez le gouverneur, dans une hutte dépourvue de fenêtres. Comme il pleut et qu'il vente, nous sommes obligés de faire la cuisine au beau milieu de l'habitation. La fumée nous étouffe, le froid nous transit, nous nous ennuyons mortellement. Ce séjour forcé a pour unique raison le caractère des indigènes. Leur tactique consiste à se dérober lorsqu'on les convie au travail.

Le jour même de mon arrivée, j'eus une entrevue diplomatique avec M. Isidro Cahuatijo, première autorité de l'endroit; je lui demandai des hommes pour mon voyage; il me fallait, tout bien compté, une quarantaine de chargeurs et une demi-douzaine d'hommes pour relayer ceux qui se fatigueraient.

Le seigneur Cahuatijo me jura, par plusieurs saints du paradis, qu'il ne restait pas un seul homme dans le village; le R. P. Guzman les avait tous emmenés avec lui et ils ne reviendraient que dans un mois, exténués de fatigue, incapables de faire un voyage à Archidona, la grande mission des Pères Jésuites à proximité du Rio Napo.

Essayons, me dis-je, un système de séduction. — L'eau-de-vie déliait la langue du gouverneur; après le troisième petit verre de tafia dégusté par leur chef, les Indiens allaient revenir dans trois semaines; après le quatrième, dans quinze jours; et comme, après le sixième petit verre, les quinze jours étaient rigoureusement maintenus, je déclarai à l'autorité de Papallacta que j'allais m'installer dans sa maison, que je mangerais ses poules et ses cochons d'Inde jusqu'au mo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment où il me procurerait les chargeurs dont j'aurais besoin.

Il résista pendant huit jours; puis les Indiens sortirent, comme par enchantement, les uns après les autres, de leurs huttes. Je leur donnai de l'argent, des cadeaux pour leurs femmes, je leur promis d'autres présents pour le jour de notre arrivée; enfin, douze jours après mon entrée à Papallacta, disposant de quarante-six chargeurs, je pouvais me mettre en route. J'avais hâte de quitter ce triste et lugubre village où la vie paraît lourde sous un ciel inclément dont les nuages bas, couleur de plomb, semblent donner à l'existence leur teinte grise et triste.

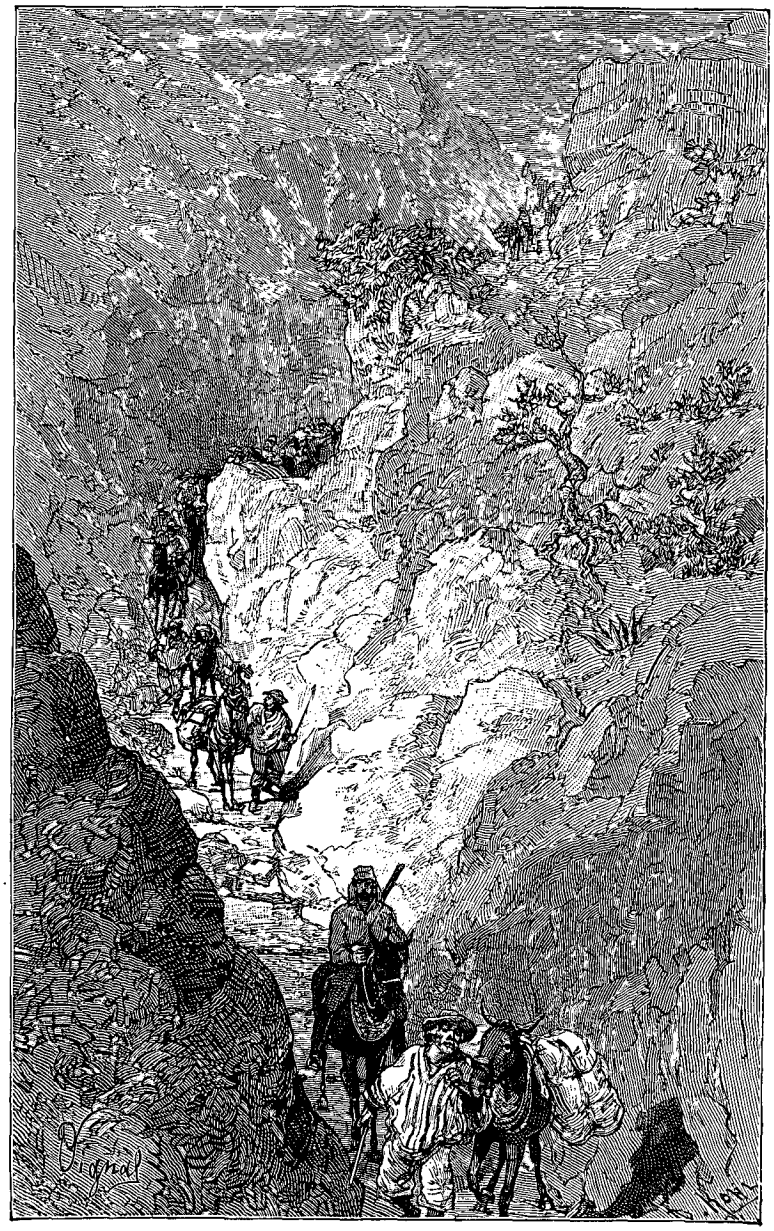
Notre départ est fixé au 8 juin.

A quelques pas du hameau de Papallacta s'étend une belle plaine verdoyante. Là je fis réunir les chargeurs et les rangeai de front par numéro d'ordre : les *macheteros*, qui, avec des coutelas, ouvrent et nettoient le chemin; les *cargueros*, qui portent les charges de provisions, les vêtements, les instruments, etc.; les *cadeneros*, ma compagnie d'arpenteurs.

Chacun de ces Indiens, à l'exception de ceux de ma petite brigade, transporte une charge de quarante kilogrammes. Ce fardeau, placé dans une hotte ou dans une malle, est maintenu par deux rubans, dont l'un passe sur la poitrine et les épaules, l'autre sur le front du porteur.

Armés d'un couteau-glaive fixé à la ceinture rouge et orange qui retient aux hanches la chemisette et le caleçon, la tête couverte d'une sorte de béret en coupole, munis d'un long bâton en bois de fer, ces hommes nerveux, vigoureux, à l'œil sombre, aux cheveux ras et noirs, présentent un aspect original et vraiment beau.

Les femmes de mes chargeurs sont là et pleurent amèrement. Les unes sont accroupies; les autres, agenouillées, invoquent la Vierge. Lorsque l'Indienne verse des larmes, elle crie et sanglote et son corps est agité de secousses nerveuses. Le ciel était sombre et calme et les nuages gris donnaient un aspect triste à la scène de séparation qui se jouait en ce vallon perdu. Je distribuai de la menue monnaie aux femmes et promis une bonne gratification à tous, si nous arrivions sains et saufs au port du Napo.



Descente vers Papallacta.
Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

La chaîne d'arpenteur brillait sur le tapis vert, et la boussole, les baromètres, le sextant, paisible outillage du travailleur, contrastaient avec l'armement de mes lieutenants et des chasseurs. Le voyage à pied à travers les contreforts va commencer.

Deux heures à peine après notre départ nous étions trempés jusqu'aux os. Nous marchions parfois dans la boue jusqu'aux genoux, retirant à grand' peine de ces mauvais terrains nos jambes embourbées. Pour ne pas perdre de temps à faire des passerelles, nous traversâmes les premiers gués dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Ces lieux sont peut-être les plus accidentés du monde. Qu'on s'imagine les ruines d'une ville immense au lendemain d'un cataclysme : des murs droits s'élevant au milieu de décombres, des toits effondrés, des escaliers écroulés. Qu'on agrandisse ce chaos presque à l'infini.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la place de murailles, des rochers de six cents ou de mille mètres. Pour figurer les pierres écroulées et les escaliers en ruine, d'immenses blocs roulés, des collines abruptes. Au lieu de l'herbe et des mousses qui poussent dans les fentes, des arbres de cinquante mètres de hauteur, une broussaille arborescente, des lianes depuis les plus fines jusqu'aux plus vigoureuses.

Et au milieu de ce terrain mouvementé, avec ses escarpements, ses ravins et ses abîmes, des torrents se précipitent, avec un bruit assourdissant, du haut des sommets inaccessibles; ils minent les murs de roches et entraînent dans leur blanche écume des blocs de pierre et des troncs d'arbres. Parfois, des éboulements noircissent, salissent l'onde limpide; mais bientôt elle reprend son éclat cristallin, et cette même eau, qu'un caillou fait dévier, brise les troncs les plus puissants, use la pierre la plus dure comme entre des meules invisibles, et n'apporte à l'Océan, après l'immense travail de destruction et la longue course du torrent andéen, qu'un sable fin et impalpable.

Une pluie tantôt violente, tantôt douce et pénétrante rend le terrain gluant et glissant : pour traverser ces régions, il faut non seulement l'effort d'un homme vigoureux, mais encore l'art d'un équilibriste.

Décrire jour par jour, heure par heure le voyage d'un mois depuis Papallacta jusqu'à Archidona, ce voyage de cent kilomètres à peine, serait plus ennuyeux que le voyage lui-même.

Campement dans la forêt, entre Papallacta et Baeza.
Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

Le premier soir nous campâmes à Chiniyacu, dans un site merveilleux. Le terrain ressemblait assez à une presqu'île formée par le torrent de Chiniyacu et un marais que les pluies avaient transformé en une lagune bleue. Semblables à des îlots fleuris, d'énormes bouquets de chiendent arborescent (*suru*) s'élevaient au-dessus de l'eau. Des arbres immenses, droits comme des colonnes de fonte, donnaient à ce site l'admirable solennité, le calme grave des grandes forêts. Au loin, on entendait la basse du torrent Cosanga qui chantait ses sonores mélodies. A quelque distance du camp bruissait le Rio Vermejo. Les cri-cris imitaient le bruit du sang qui circule dans les veines et qu'on entend dans le silence absolu. Ces camps sont de petites cités improvisées ou, pour mieux dire, des hameaux qui, nés en une heure, s'animent pendant deux heures de l'activité fiévreuse d'une ville.

Les Indiens établissent avec habileté les huttes de ces campements; deux fortes branches fichées en terre supportent une traverse contre laquelle s'appuient, selon la grandeur du « rancho », une série d'autres branches minces et droites : c'est le squelette de la bâtisse, de ce toit sans maison. Puis l'Indien amoncelle des feuilles de palmier, en partage, dans le sens de la longueur, la tige centrale sur laquelle poussent ces feuilles effilées, comme les côtes qui s'attachent à l'épine dorsale.

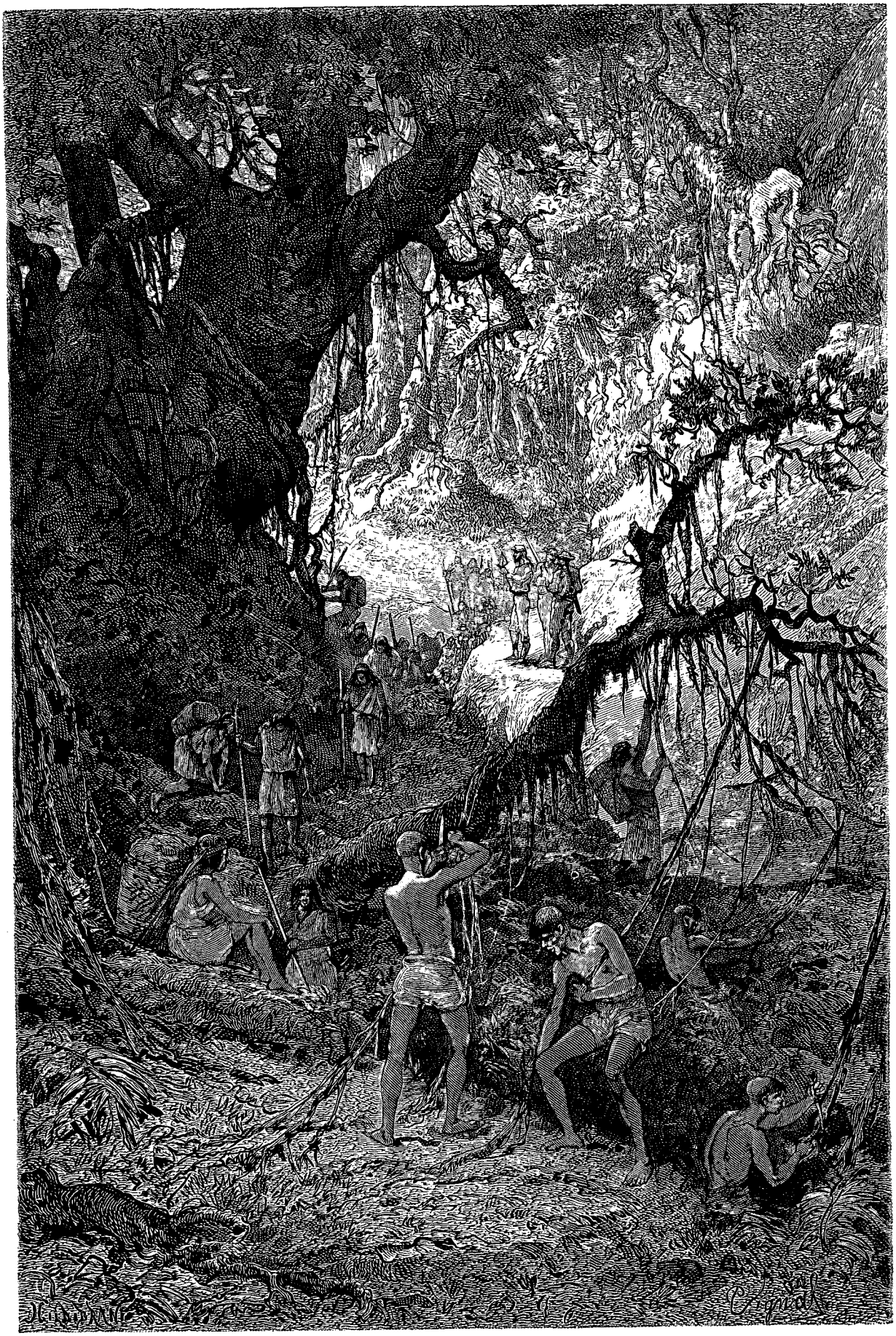
Ces énormes demi-feuilles, qui mesurent souvent jusqu'à trois mètres, sont des chevrons naturels avec les vertes « tuiles ». Comme ces franges sont longues et comme on rapproche les chevrons, une triple ou quadruple couche de verdure y constitue un abri imperméable. Sous ces huttes ouvertes à tous les vents, on dort d'un bon sommeil, lorsqu'on a marché à travers la forêt, lorsqu'on a manié les appareils d'arpentage, lorsque, le soir, on a établi le campement, fait la cuisine et recopié les carnets dont les originaux sont trempés par la pluie et maculés par la boue.

Les charges sont rangées devant l'abri du chef et couvertes d'une bâche de feuilles.

Avant de m'étendre sur mon lit de campagne, j'ai pris l'habitude d'inscrire encore mes impressions de la journée. Puis, quelques heures de repos; et lorsque l'aube commence à éclairer la région, on remet les vêtements mouillés de la veille,... grand branle-bas, et en route.

Quels merveilleux sujets pour un peintre que ces paysages du matin et du soir, avec leurs ciels brouillés de nuages! La nuée blanche dort sur le versant boisé de la montagne; on dirait que le matin elle se ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sentier ouvert par l'expédition près des monts Huacamayo (voy. p. 234). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veille, s'étire et, à la brise légère, s'élève, rougit aux premiers rayons du soleil et se perd comme un rêve radieux dans la clarté infinie et triomphante du jour des équinoxes. — La nue orageuse, noire au centre, fauve sur les bords, s'étend et semble vouloir envelopper la terre pour la traverser de ses lances de feu et la noyer ensuite de ses torrents furieux. — Quoi de plus brillant que les nuages du soir qui, de leurs mailles dorées, recouvrent le firmament et lentement se décolorent? Les traînées de vapeur paraissent alors tantôt blanches sur le ciel noir des nuits sans lune, tantôt noires sur la transparence d'un ciel qu'éclairent ces belles lunes dorées, à l'éclat calme et intense, des latitudes équatoriales.

Les alternances d'action et de contemplation que comportent ces voyages leur donnent un grand charme. On ne saurait se figurer une existence plus occupée à tous les instants que celle qu'on mène durant les heures de marche, où il ne s'agit pas seulement de franchir une route semée d'obstacles sans cesse renouvelés, mais encore de la mesurer.

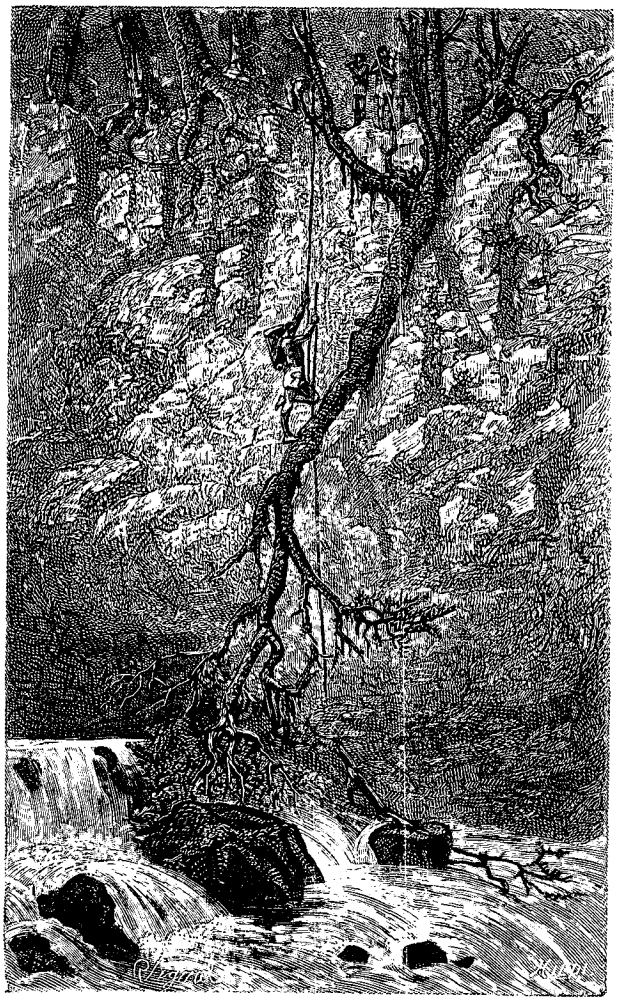
Dès le second jour, le sentier que nous ouvrîmes nous conduisit au rebord d'un plateau tombant droit à cinquante mètres. Au pied de ce mur de roches, un torrent violent roulait ses eaux écumeuses. Mes Indiens abattirent aussitôt les branches d'un arbre, puis ils sapèrent le tronc, et, avec une remarquable dextérité, le firent tomber de telle façon que le bas du tronc resta appuyé au bord de l'abîme.

La solidité d'un bois qui résiste à une chute pareille est hors de doute. Un de mes hommes se mit aussitôt à cheval sur l'arbre, et, en se laissant glisser lentement sur cette poutre immense, il y pratiqua, avec son couteau-glaive, des entailles en guise de marches. Nous passâmes tous sans accident sur cet escalier rien moins que commode.

Les Indiens, avec leurs quarante kilos sur le dos, descendirent, la face tournée vers la roche ; ils gardaient l'équilibre en s'appuyant, avec leurs longues perches, contre les anfractuosités de la paroi schisteuse. Un faux pas équivalait à la mort instantanée. Les marches rudimentaires étaient glissantes et la profondeur de la gorge me parut immense.

L'écume blanche de l'eau qui passait avec une rapidité vertigineuse, et que je vis au-dessous de moi, me donna le vertige, et j'ai rarement éprouvé un sentiment de soulagement plus réel qu'à l'instant où je descendis de la dernière marche sur un des blocs autour duquel l'eau bouillonnait.

Dans l'après-midi de ce même jour, sur un versant très abrupt, un de mes chargeurs a été entraîné avec les masses de terre d'un éboulement qui, sans raison apparente, se produisit soudain sur notre parcours. L'Indien a fait une descente imprévue de cinquante à soixante mètres, et, par le plus étonnant et le plus heureux des hasards, il a été maintenu sur le sommet des éboulis sans que les arbres qui se brisaient l'aient blessé. Pour le faire remonter depuis le fond de la gorge jusqu'à la hauteur où se trouvait notre sentier, il nous a fallu deux bonnes heures.



Escalier improvisé dans une gorge près de Baeza.
Dessin de Vignal, d'après une photographie.

Notre marche a été singulièrement retardée par la besogne de pontonniers à laquelle nous étions astreints à chaque instant. A plusieurs reprises, nous avons été obligés d'établir des passerelles ou des ponts volants sur des torrents.

Les montagnards de Papallacta font tomber des arbres, parfois des bambous, d'une rive à l'autre. Muni de quelques mètres de lianes, un des Indiens se risque sur ces troncs ou joncs et donne, avec ces cordes naturelles, appelées *bejucos*, un vigoureux coup de fouet par-dessous le *tablier* vacillant, si bien que le second bout des lianes vient à la hauteur de sa main gauche; il saisit ce bout, s'accroupit et noue la liane. Il en fait autant de deux en deux pas, si bien que les deux éléments de la passerelle se trouvent assemblés et forment en quelque sorte une planche. Le passage est ainsi moins difficile, mais il est encore loin d'être aisé.

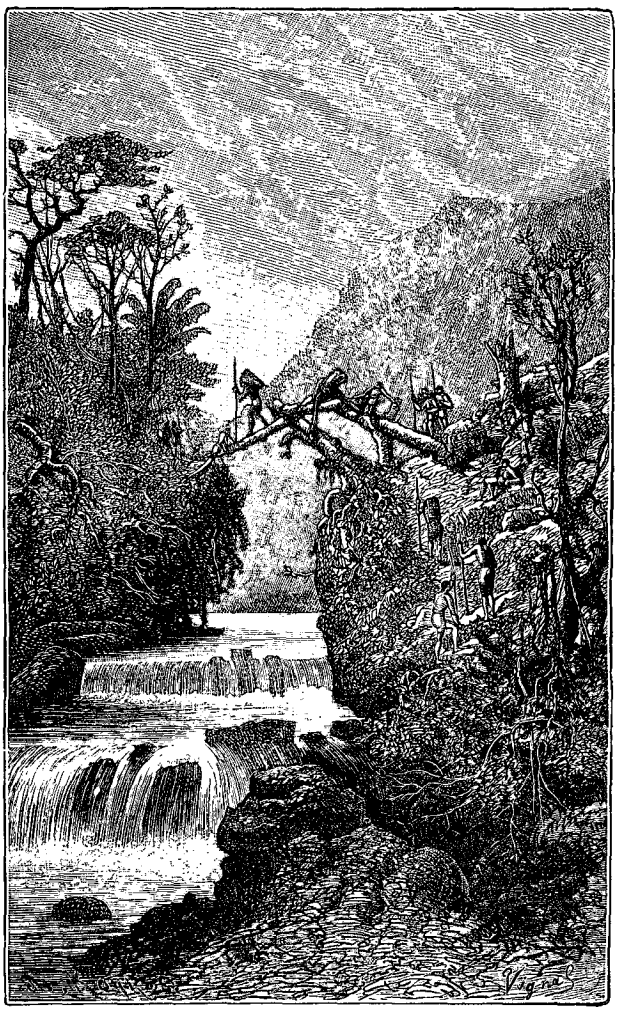
Sur le Rio Maspa, un de ces troncs s'est rompu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant que l'Indien Nicolas Cahuatijo passait avec sa charge, et l'homme est tombé d'environ six mètres de hauteur dans les eaux du torrent. Nous avons réussi cependant à lui jeter un lasso et à le repêcher, légèrement endommagé il est vrai, mais heureux de vivre.

Ce pont sur le Rio Maspa nous avait coûté infiniment de peine : le torrent mesurait trente-trois mètres; nous avions dû attacher deux bambous au tronc d'arbre disposé en tremplin, pour atteindre la rive opposée. Extrêmement satisfait de notre œuvre, Geoffroy l'avait baptisée fièrement du nom de « pont Neuf ». Après l'accident de ce pauvre Nicolas, il en a changé la dénomination en celle de « pont des Invalides ».

Parfois la nature, ou du moins un cataclysme, fait œuvre d'architecte ou d'ingénieur. Ainsi un arbre immense, abattu de la rive droite sur la rive gauche du Rio Ossayacu, forme la passerelle la plus jolie qu'on puisse voir. Cet arbre, comme tant de grands de la terre, n'est pas mort pour être tombé; sa vieille couronne seule est moisie; de jeunes branches poussent droites sur son tronc étendu; ses noires racines ont fleuri, les lianes l'enlacent, les orchidées le recouvrent de leurs touffes rosées ou blanches; il se mire paisiblement dans l'eau cristalline du ruisseau. Ce spectacle donnerait à penser que parfois on n'en est pas plus mal pour être à terre, et que la valeur réelle des positions ne dépend pas des jugements téméraires de la foule.



Passerelle sur le Rio Maspa. — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

Le cinquième jour après notre départ de Papallacta, nous fîmes notre entrée dans le hameau de Baeza.

La seule géographie existante de l'Équateur, celle de Villavicencio, appelle Baeza une *antique cité*. Si jamais, ce dont je doute fort, une cité s'est élevée sur ce versant de Baeza, assurément il n'en reste plus rien. Trois misérables huttes habitées par des Indiens de la même tribu que ceux de Papallacta forment l'ensemble de ce poste avancé.

Mes hommes me demandèrent un jour de repos, que je leur accordai volontiers. Moi-même j'avais besoin de refaire mes forces.

A la grande joie de ma troupe, j'achetai un gros porc, dont la graisse devait servir à assaisonner nos plats durant la descente du Napo. Lorsque le porc eut été désigné par son propriétaire, le marché conclu et l'argent remis, Geoffroy l'abattit d'une balle de winchester comme si c'eût été un sanglier sauvage; puis tout le monde se mit à la besogne pour le dépecer.

On dit céans que la femme compte trois belles journées dans sa vie : le jour de ses épousailles, le jour où elle tue un porc et le jour où elle enterre son mari.

J'ai pu observer que, à l'aspect du porc qui meurt, les Indiennes sortent absolument de leur caractère méditatif.

Ainsi, les belles de Baeza, prises d'une joie sauvage, poussant des cris rauques, se mirent à danser autour de la bête morte. S'accroupissant près de la victime, elles assistèrent, avec une attention concentrée, comme chez nous on assiste à un drame émouvant, à toutes les opérations de mon chasseur qui faisait, en cette conjoncture, office de boucher et de charcutier.

La troupe de chiens qui végète toujours tristement autour d'une famille indienne était aussi curieuse à observer. Enivrés par les odeurs suaves et parfumées qui s'exhalaient de la victime sanglante, ils perdaient leurs habitudes de prudente réserve. Ils approchaient d'un air assez béat; mais des coups de pied énergiques les rappelaient aussitôt à la plus triste des réalités, au *tantalisme* perpétuel, qui fait le plus clair de l'existence de ces bêtes infortunées.

Qu'il est maigre l'ami de l'homme dans la Cordillère! J'ai vu boire des chiens dans les Andes, mais je ne me rappelle pas leur avoir vu manger des choses mangeables. Ces pauvres hères se tiennent, avec un sérieux de bonze en fonction, non loin du brasier où bout la marmite. Ils calculent avec une intuition remarquable le choix de leur poste d'observation, selon la longueur présumée de la jambe du maître ou du bâton de la maîtresse. Ces précautions, hélas! ne sauraient les sauver toujours des seaux d'eau sale qui les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrosent à l'improviste, des pierres et des bûches qui, tannant leur cuir, les réveillent rudement de leurs platoniques contemplations.

Les naturalistes vous disent que le chien a toujours la queue enroulée en l'air, du côté gauche. Le moral des chiens de la Cordillère n'admet point ces façons cavalières. Le chien de l'Indien porte la queue piteusement entre les jambes, et, jusqu'au bout, collée contre le ventre. C'est d'un aspect lugubre.

Pendant la nuit, mes chargeurs dansaient, au lieu de se reposer. Aussi ne pûmes-nous partir le lendemain que fort tard.

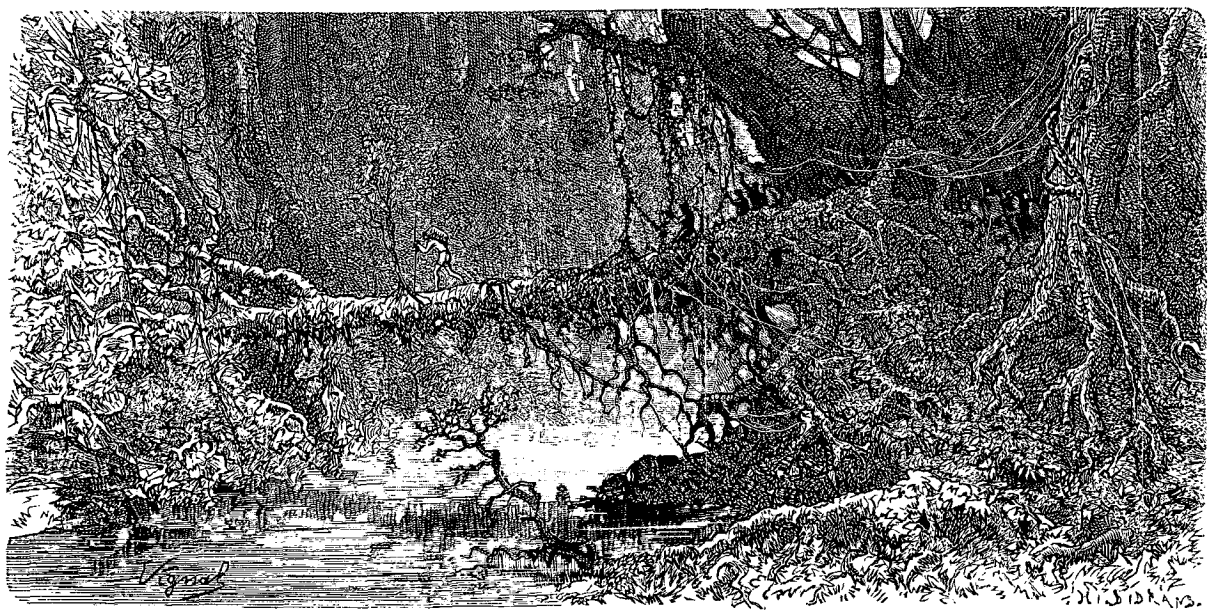
Parmi les gués que nous dûmes franchir après avoir quitté Baeza, celui du Cosanga offrait le passage le plus pénible.

Il avait beaucoup plu et, lorsque nous atteignîmes le bord de ce fleuve, les eaux noirâtres couronnées de blanche écume étaient débordées. Sur la rive opposée se dressait la belle *serrania* de Huacamayo, le dernier contrefort des Andes orientales, le dernier seuil avant la grande plaine de l'Est.

Cependant j'aurais mieux aimé un spectacle moins grandiose et des eaux moins furibondes. Aucun des Indiens n'osa se risquer dans ce terrible courant.

Le lendemain, l'eau était à deux mètres de mon abri, elle avait baissé de plus d'un mètre !

Cependant le passage de ce gué ne m'a pas laissé de riants souvenirs. L'eau (12°,5) nous parut extrêmement froide. Le courant, de plus de huit nœuds, était très violent; le fond, formé de grands cailloux roulés, n'était pas assez solide pour permettre aux pieds de se poser franchement. Au plus profond du gué, sur une étendue d'environ quinze mètres, l'eau nous arrivait sous les bras. Malgré tout, je devais m'estimer très



Pont naturel sur le Rio Ossayacu (voy. p. 235). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

heureux de ces conditions; le Cosanga est considéré comme le principal obstacle dans un voyage au fleuve Napo.

Mes hommes durent porter les charges sur la tête, et l'un d'eux, perdant un instant l'équilibre, laissa tomber un panier de vivres, qui disparut dans les flots sans plus reparaître à la surface. Plusieurs autres charges furent mouillées et leur contenu perdu.

J'ai vu en cette occasion de véritables prodiges de valeur et de force. Ainsi deux de ces pauvres Indiens, Julian et José Camillo Cahuatijo, ont traversé et retraversé le torrent huit fois; ils ont transporté seize charges pour permettre aux plus faibles de leurs compagnons de passer sans fardeau.

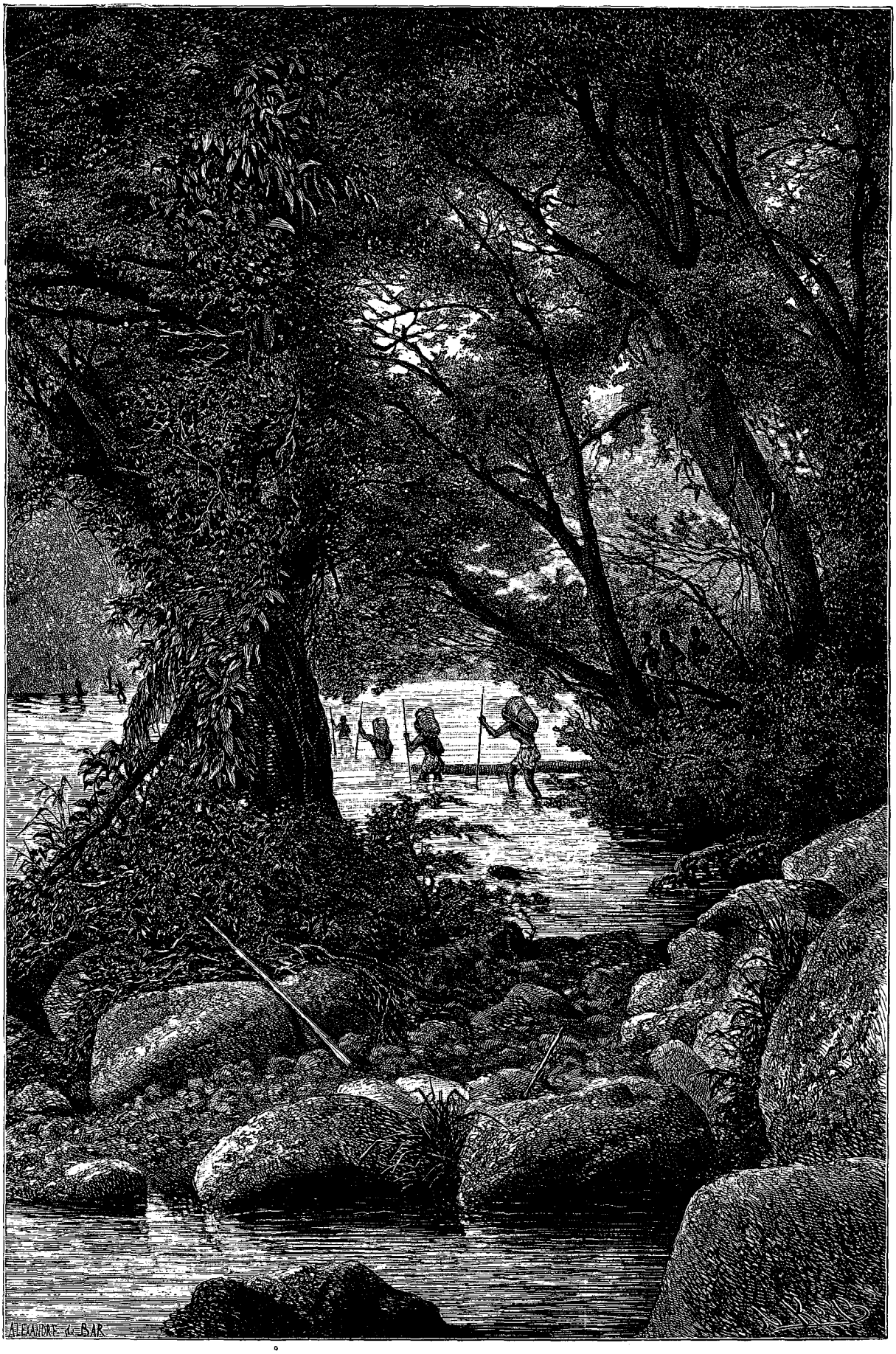
Au delà du Rio Cosanga, les pluies torrentielles reprirent de plus belle. Le soir nous nous sentions alourdis par l'eau emmagasinée dans nos vêtements. A un endroit appelé le Vinillo, situé au pied du mont Huacamayo, il pleuvait tellement qu'on ne voyait pas à dix pas devant soi. Le versant du contrefort envoyait des nappes épaisses de noirs bouillons dans la vallée

Nous avons campé à trente-six heures, mouillés jusqu'aux os; le bois semblait transformé en éponge; la fumée nous a fait pleurer, mais le feu n'a point fait bouillir la marmite. A deux reprises nous essayâmes de gravir cette dernière montée; mais le terrain était savonneux et nous dûmes ajourner la marche en avant.

Être condamné à l'inaction, ne pas manger chaud et être trempé pendant deux jours et une nuit, engourdit les plus vaillants.

Pancho, mon chasseur, a profité de ce triste repos pour arranger et emballer les peaux d'oiseaux, pour changer l'alcool des bocaux où se trouvaient les serpents pris durant notre voyage. Nous en avions quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage du gué du Rio Cosanga. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques beaux spécimens et notamment une énorme bête mesurant plus de sept mètres de longueur.

Les Indiens assomment les serpents de leurs bâtons, leur écrasent la tête d'un coup de pierre, les attaquent au coutelas. Il est rare que la bête la plus dangereuse blesse l'Indien. L'indigène voit de loin. Il mesure très bien le danger et le moyen de défense, et au moment de la lutte il a, lui d'habitude si lent et si lourd, des mouvements d'une étonnante agilité, d'une vigueur et d'une précision incomparables.

Ainsi, la façon de tuer l'énorme animal qui s'était trouvé sur notre sentier avait été saisissante. En marchant dans la forêt avec la planchette, en visant continuellement le point de mire, on ne fait guère attention aux obstacles qui barrent le chemin. J'ai parlé des difficultés du sol : elles ne sont pas les seules qui se présentent. D'énormes branches mortes maintenues par des lianes pendent de la voûte de feuillage, et, lorsqu'elles arrivent à la hauteur de la tête de l'observateur, on les pousse de la main, comme on ferait d'une grosse corde.

A un jour de marche du Vinillo, la forêt était pleine de ces branches suspendues, et machinalement, presque sans lever les yeux, je les écartai, lorsque soudain, au lieu de cette masse couverte de mousse humide, je sentis une chose froide et polie.... Avant que je pusse me rendre compte du phénomène, l'Indien qui marchait à côté de moi bondit, et, me renversant par l'impétuosité du choc, porta un coup furieux de son *machete* contre l'obstacle.... Au lieu d'une branche, j'avais touché un serpent qui se tenait là suspendu en guettant sa proie. Je vis la bête se soulever et son corps décrire des lignes ondoyantes; mais dix coups de coutelas l'atteignirent aussitôt. Les Indiens se ruèrent sur l'animal, qui, en quelques minutes, gisait inanimé sur le sol. Mes hommes riaient et s'amusaient autour de l'ennemi vaincu. Cette fois je dus la vie à l'Indien Oleje, à son sang-froid et à sa dextérité.

Le passage du col de Huacamayo est extrêmement fatigant. La montée, presque entièrement à pic, dure plus de deux heures. A voir mes Indiens accrochés à des ronces, s'élevant à force de biceps, on aurait dit des mouches qui se promènent sur un mur.

La chaîne de Huacamayo est le dernier rempart entre le Pacifique et l'Atlantique. Restait à franchir le dernier fossé, le Rio Condache.

Au point où l'on peut passer ce torrent, un grand bloc de rochers s'élève au milieu du lit. Il s'agissait de faire tomber un arbre sur ce pilier naturel. Nos premiers essais furent infructueux : l'arbre tombait à faux et le courant enlevait un tronc de trente mètres de long avec une surprenante rapidité. La troisième tentative fut plus heureuse, et les uns en rampant, d'autres à genoux, d'autres à califourchon franchirent la légère passerelle, si bien que, au bout d'une heure et demie, le dernier homme de notre petite troupe atteignit la rive gauche du torrent.

Depuis ce point jusqu'à la mission d'Archidona le terrain est couvert d'une belle forêt équinoxiale. A mesure qu'on avance, les accidents du sol deviennent de plus en plus doux. On se sent arriver dans les plaines immenses qui s'étendent, arrosées de tant de fleuves, jusqu'à l'Océan.

Une chaleur agréable règne sous l'ombre éternelle de ces bois, aucune brise n'agite l'atmosphère; on dirait que la nature ne veut point s'y réveiller.

A Monayacu, je dus envoyer un courrier à Archidona pour demander des renforts. Sur quarante-six hommes, je comptais vingt-deux blessés ou malades. Les Indiens d'Archidona vinrent au-devant de nous en vingt-quatre heures. Ils nous apportèrent des bananes et de la yuca. Réconfortés et allégés de leurs charges, mes hommes se mirent en route.

Les Archidonas étaient en costume de marche, c'est-à-dire presque nus. Lorsqu'ils se rendent à Quito, où j'en avais vu quelques-uns, ils mettent des pantalons, une sorte de veste (la *cotona*) et un poncho. Le froid des hauts plateaux les force à se couvrir. Cependant le manque d'habitude de se sentir emprisonnés par des vêtements les fait paraître gauches; et, couverts d'une croûte épaisse et lourde de boue, ils ont un air piteux. Il faut voir ces hommes dans la chaude atmosphère, où ils sont nés, où ils se sentent chez eux! Leur allure y reprend la plus étonnante élasticité. Ils se moquent des difficultés du chemin et, comme s'il s'agissait de faire l'école buissonnière, ils se répandent dans la forêt en imitant les cris des singes et des oiseaux.

Le surlendemain de notre départ de Monayacu, nous entrâmes à Archidona par un soleil radieux, et, sur la grande place où s'élève l'église, immense hangar surmonté d'une croix, une sorte de gouverneur civil nommé Moran, et le P. Guzman, de la Société de Jésus, nous reçurent au milieu d'Indiens aux longs cheveux et à la face couverte d'une peinture rouge et noire.

Lorsque, devant la hutte où demeurait M. Moran, j'eus planté la dernière fiche de chaînage, lorsque la chaîne fut ramassée, les charges déposées sous la véranda, lorsque j'eus inscrit la dernière note sur mon carnet de voyage, je serrai avec une sincère satisfaction la main de mes braves compagnons de route.

Nous venions de passer ensemble trente jours des plus durs, au milieu de misères dont la description la plus consciencieuse paraîtrait toujours exagérée, et, je dois le dire à l'honneur de cette troupe bariolée, pas un cas d'indiscipline ne s'était produit; les maladies et les accidents des uns n'avaient point découragé les autres.

La route de Quito jusque dans la plaine du Napo était levée, et je pensais que la partie la plus pénible de mon voyage d'exploration était heureusement accomplie.

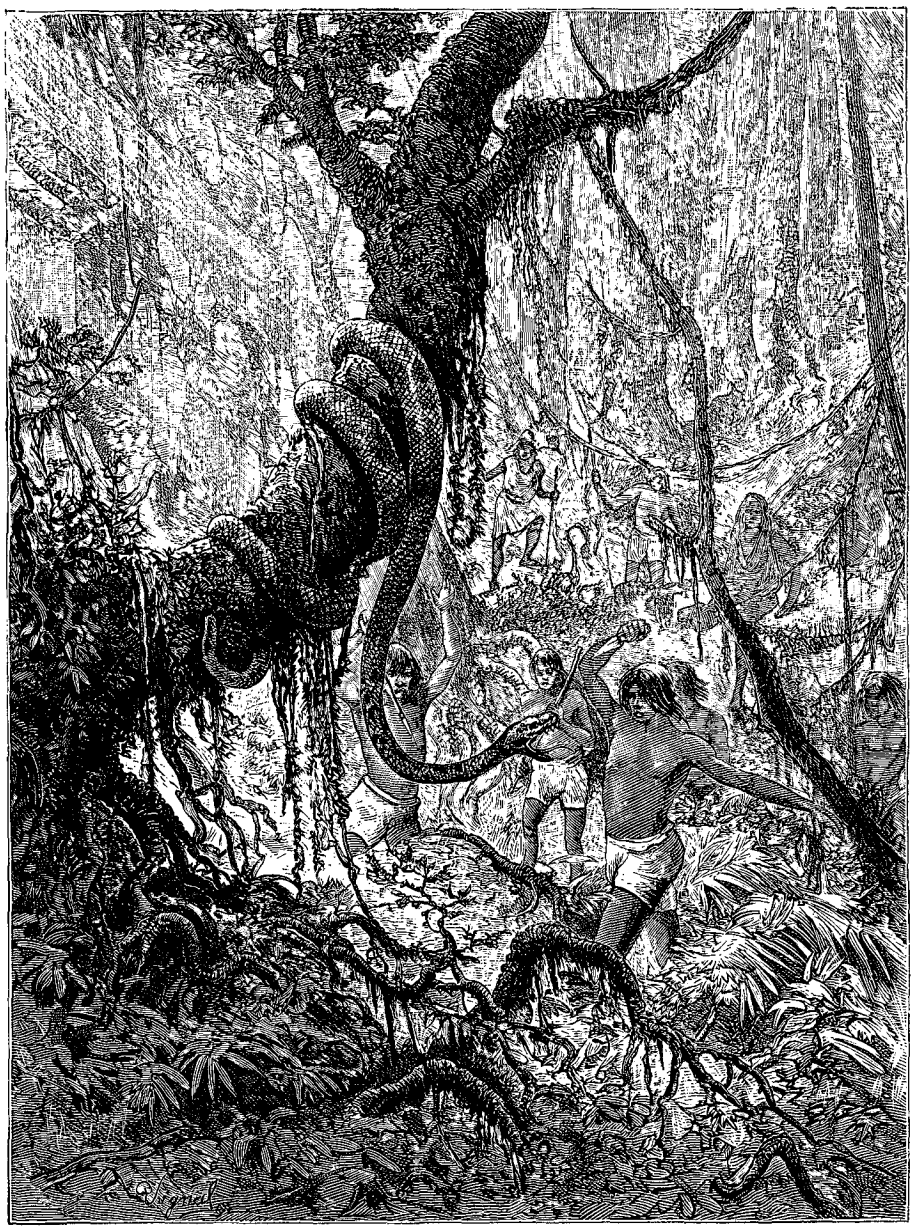
Alors le souvenir de tant d'obstacles de notre route me vint à la mémoire; nous avions franchi cet immense mur mitoyen qui sépare deux régions dépourvues de voies de communication pratiquement possibles en dépit de leur contiguïté, et je dus m'avouer que cette route ne pouvait guère, dans l'état des choses existantes, de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venir une voie commerciale du monde européen, fournisseur du monde hispano-américain de l'Entre-Cordillère.

Après tant de fatigues, de luttes et de peines, je ne pouvais m'empêcher de jeter un regard en arrière et un autre en avant; de considérer d'un côté le boulevard formidable qui se dresse jusqu'aux nues, et de l'autre les plaines fertiles et hospitalières qui s'étendent sur des milliers de lieues carrées. Il me parut illogique de considérer surtout comme une région de transit, ne devant pas avoir une vie économique indépendante, un pays aussi merveilleux, fertile au delà de l'imaginable, et sillonné d'immenses voies naturelles.

J'ai compris, et cette idée a guidé dès lors mes travaux et mes observations, que j'étais dans une région destinée à enrichir tous ceux qui, avec les capitaux



Indiens de Papallacta en présence d'un serpent. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

nécessaires, y apporteraient leur savoir, leurs bras et les instruments de l'industrie moderne.

Le jour où la civilisation se sera emparée de ces territoires, il sera réellement utile d'ouvrir des chemins depuis les plateaux de la Cordillère jusqu'aux ports amazoniens. Ce jour-là les hautes vallées deviendront le grenier de l'immense bassin qui reçoit les farines de l'Amérique du Nord et de l'Europe, c'est-à-dire de deux à quatre mille lieues de distance, lorsque à vingt ou trente lieues les blés peuvent donner d'abondantes récoltes. Sur ces routes ouvertes à l'exportation, l'importation d'articles manufacturés aura sa raison d'être. Et la construction d'une route à travers ces terrains que nous avons si péniblement parcourus n'offrira aucunement des difficultés insurmontables.

Depuis Quito jusqu'à Papallacta, le sol, quoique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

accidenté, présente un passage naturel. L'altitude, nous l'avons dit, arrête la végétation ligneuse dans presque toute cette région. Ce sont d'énormes savanes dont l'inclinaison amène les eaux pluviales assez vite dans des gorges pour empêcher la formation de marais.

Le sentier ordinairement suivi n'a jamais été tracé par aucun ingénieur; aussi fait-il des détours entièrement inutiles. J'en ai corrigé un certain nombre. Cependant l'ignorance dans laquelle je me suis trouvé de la position géographique du but de mon voyage ne m'a pas permis une rectification complète.

Quant à la zone entre Papallacta et Archidona, la

Indiens (Yumbos) d'Archidona (voy. p. 238). — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

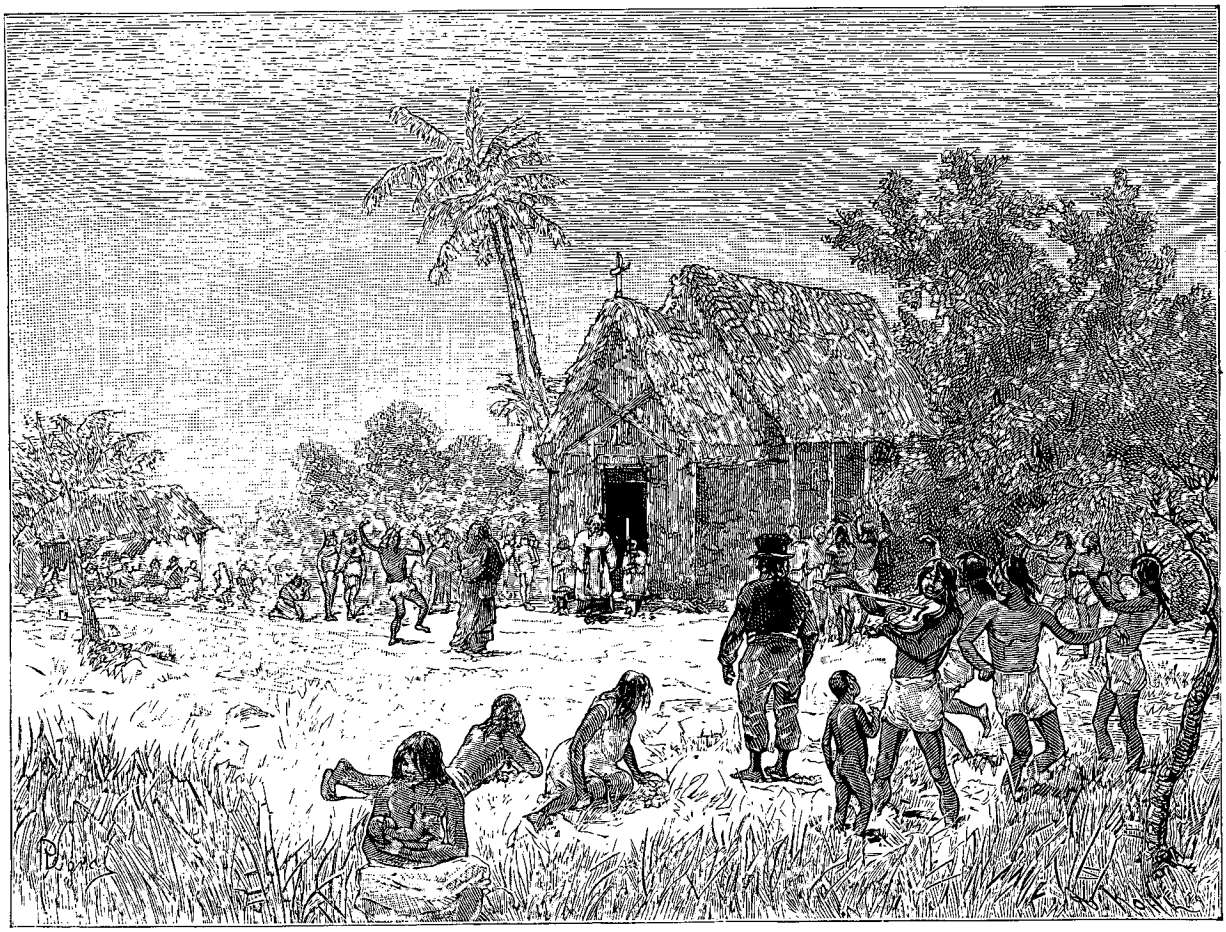
forêt même constitue actuellement une des grandes difficultés pour le voyageur. Dès qu'une large tranchée aura été ouverte, le soleil séchera les terrains humides. Rien ne saurait empêcher l'établissement de ponts sur les torrents; — de simples déblais permettront de faire serpenter des routes sur les versants.

Cependant, malgré ces considérations, je ne me dissimulais plus, à partir du jour où je suis arrivé à Archidona, que la synthèse de mon expédition serait autre que celle dont j'avais conçu l'idée avant mon départ de France, et que sa portée dépasserait mes prévisions et mes espérances.

Charles WIENER.

(*La suite à la prochaine livraison.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mariage d'un couple yumbo à Archidona (voy. p. 243). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER[1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

DEPUIS ARCHIDONA JUSQU'AU CONFLUENT DES RIOS COCA ET NAPO.

Je demeure en face de l'église d'Archidona, qui est en outre ce qu'on appelle dans le pays le Convento ou la demeure paroissiale. Je puis suivre de chez moi le spectacle des exercices religieux. Archidona, en effet, est une mission des révérends Pères de la Compagnie de Jésus.

La messe se dit à cinq heures du matin sans auditeurs. A sept heures, les enfants indiens (*yumbitos*) viennent assister à la doctrine. Les petites Indiennes apportent chacune avec elles une grande feuille de *yacufanga* ou *bijado;* dans l'église, ces feuilles leur servent à tour de rôle de siège et de prie-dieu; hors du sanctuaire, de parasol ou de parapluie. Autour de leur cou s'enroulent dix, vingt tours de petites perles de verre (*chaquira*), une des monnaies courantes du pays. Cette blanche verroterie de Venise, que les missionnaires importent, se détache sur leur teint foncé comme la voie lactée sur un beau ciel de nuit. Dans la peau des *iguanas* (sorte de lézard), les Indiens découpent des bracelets.

La chemisette (*pacha*) des Indiennes, dépourvue de manches, leur sert en même temps de jupe; ce vêtement descend à peine aux genoux; une ceinture rouge et jaune fait ressortir le bleu foncé ou le grenat du

1. Suite. — Voy. pages 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

costume; les cheveux luisants, coupés à la mode des enfants d'Édouard, tombent en masse épaisse sur les épaules et encadrent le front.

Les petits Indiens portent un caleçon de bain (*hualon*) et un poncho qui se distingue des ponchos de l'Entre-Cordillère par son étroitesse; il est de la largeur du torse et laisse les bras nus.

L'Indien adulte n'est que l'agrandissement du *Yumbito*. Ses traits conservent toujours une expression enfantine. La barbe ne projette jamais ses ombres puissantes sur sa figure sans énergie; dans son œil noir et doux, au regard de chevreuil, ne luit jamais l'éclair d'une mâle résolution. Ils sont jolis, ces similihommes; ils ne sont pas beaux. Dans l'église, ils jouent entre eux comme de jeunes chats; ils en sortent comme les prisonniers d'une volière dont on ouvre la porte. Ils courent, sautent, gambadent, se bousculent, tombent, passent les uns par-dessus les autres; ils rient, crient, s'interpellent : c'est un concert follement discordant.

Lorsqu'ils veulent se mettre en grande tenue, ils se couvrent la figure, souvent aussi les bras et les jambes, de dessins capricieux qu'ils exécutent en couleur rouge (*achote*), parfois en noir (*huiti*); alors ils se rendent hideux.

La doctrine et le signe de la croix constituent le résumé de leur religion, de leur savoir et le plus clair de leur civilisation.

Dans cette tribu contemporaine on peut retrouver ce que les savants appellent l'homme préhistorique. Seulement ces indigènes ne sont pas encore arrivés à l'âge de la pierre : cette matière est trop difficile à travailler pour eux; ils sont dans une époque par laquelle les générations qui nous ont précédés ont dû passer, mais dont le temps n'a laissé parvenir aucune trace jusqu'à nous, et que j'appellerai l'âge du bois. Leurs armes, lances, sarbacanes et flèches sont en bois. Leurs plats et leurs sièges sont en bois. Ils se nourrissent principalement de viandes rôties, et ne se servent pour les préparer que d'une broche en bois. Leurs notions de céramique sont faibles. Leurs instruments de musique sont encore en bois, ou parfois en os d'oiseaux. Les Yumbos ont un talent d'imitation plus accusé que les singes. Ainsi, un Père missionnaire joue du violon : aussitôt ils fabriquent des violons, ou plutôt des objets en forme de violon, auxquels le son manque. Ils voient un soldat muni d'un tambour : ils font des tambours. Leurs violons sont formés de deux pièces, leurs tambours d'une seule! L'unique outil des Indiens d'Archidona est le couteau de cuisine. Avant l'arrivée des blancs, qui le leur vendent, ils travaillaient avec des os ou des éclats de bois du palmier chonta. Une mâchoire de poisson (*peiche*) était leur lime et leur rabot. Quand ils n'imitaient pas encore les blancs, ils imitaient la nature, qui n'est pas déjà si mauvaise maîtresse.

On est en droit de se demander si les Européens n'ont pas fait rétrograder ces tribus. Jadis elles se suffisaient en s'ingéniant au travail. Les blancs sont venus importer les produits ouvrés d'Europe. Dès lors les femmes n'ont plus eu besoin de filer et de tisser, ni les hommes de fabriquer des outils. Il leur a suffi de laver l'or du Napo et de payer ainsi les étoffes, les couteaux et toute la camelote dont on a inondé le pays; ils ont désappris à faire le moindre effort intellectuel; on a négligé d'ouvrir ces esprits à des conceptions concrètes, et, on a noyé ces intelligences primitives dans l'eau-de-vie.

La civilisation délègue-t-elle à ce peuple enfant des médecins pour alléger ses souffrances, des artisans pour embellir sa vie, des ingénieurs pour assainir son pays; les grandes races envoient-elles chez ces malheureux d'honnêtes gens qui les initient à la valeur des choses? Rien de tout cela.

Le petit commerçant blanc qui s'en va chercher fortune au Napo est ordinairement un fuyard de la Société de l'Entre-Cordillère. L'Indien est d'abord sa dupe, et, après avoir été longtemps volé, il devient malhonnête à son tour.

D'un autre côté, le système de civilisation que l'on expérimente sur ces pauvres gens manque de logique. Par exemple, on veut amener les Indiens à vivre non pas dans la forêt, mais dans des villages : ce serait certes là un commencement de société civile. Pour arriver à ce but, il faudrait établir des exploitations agricoles, des industries nécessitant des bras; il s'agirait d'habituer ces hommes à rester dans un même endroit en leur apprenant un métier utile. Si l'on donnait à l'Indien un travail qui lui permît de gagner facilement sa vie, on lui montrerait la civilisation par son côté séduisant.

Malheureusement ce procédé n'est pas adopté dans l'orient de l'Équateur. On élève une église, on force les Indiens à faire des huttes autour de ce temple, et on leur ordonne d'habiter le village ainsi constitué. Dans ces conditions, de quoi l'Indien peut-il subsister?

Libre, il vit de chasse et d'un peu d'agriculture. Il a dans la forêt son *tambo*, où il sème ses bananes et sa *yuca;* il tue, avec des flèches empoisonnées, des oiseaux et des singes. Au contraire, dès qu'il s'installe dans la *mission*, la chasse lui manque complètement. Aussi les hameaux restent-ils le plus souvent inhabités : les Indiens retournent dans les bois, et leurs maisons autour de l'église sont presque toujours abandonnées.

De là des mésintelligences continuelles. En 1875, on a brûlé les maisons des Indiens Panos pour les obliger à venir demeurer à Archidona. Cet acte brutal, loin de les réduire à l'obéissance, en a fait des révoltés incorrigibles. Ils se sont retirés dans des bois où les blancs ne pourront jamais les atteindre.

J'ai parcouru toute la région sans rencontrer un champ cultivé ou une trace quelconque de civilisation européenne. L'oiseau fait son nid, l'abeille sa ruche, l'Indien sa hutte. Il a continué à se construire une demeure indienne. C'est de l'instinct chez lui, rien de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus. Il bâtit son abri sans dépense : il ne lui faut ni planches, ni clous, ni marteau, ni rabot. Les blancs qui habitent dans le pays doivent vivre dans ces chaumières et y établir leurs maisons de commerce; et quel commerce !

J'ai calculé que les cotonnades données aux Indiens en échange de poudre d'or se vendent cinquante-trois fois la valeur qu'elles ont dans les magasins de détail de Guayaquil, soit environ deux cent douze fois leur valeur en France.

Et pourtant ces négociants ne s'enrichissent guère; joueurs et buveurs, ils savent gagner, mais non pas conserver leur gain. Ce sont, en somme, de piètres personnages nullement intéressants et, à tous les points de vue, je leur préfère le sauvage.

Si l'indigène n'est pas inventif, il a pourtant, dans son esprit, quelques recoins poétiques. J'ai assisté au mariage religieux d'un couple d'Archidona. Une centaine de Yumbos sont venus, précédés d'un tambour, d'un flûtiste et d'un violoneux, offrir aux Pères les droits et les cadeaux. Les Indiens formaient deux camps, celui du marié et celui de la mariée. Les fiancés, attifés de la défroque d'un jeune planteur et de sa femme, exécutaient la danse du pays.

Le marié, avec ses longs cheveux, les peintures rouges sur la figure, son gibus usé jusqu'à la corde, était exceptionnellement comique à voir. Les pans de la redingote, passés dans le pantalon, constituaient des reins postiches d'une forme et d'une dimension fantaisistes. La culotte, tirée sur ses gros mollets et ses cuisses épaisses, ne descendait pas aux chevilles; les pieds nus paraissaient énormes au bout de ces jambes singulières. Sa compagne avait mis une robe longue qui la faisait trébucher à chaque pas. On lui avait enveloppé le torse de deux mouchoirs en coton rouge et blanc. Un troisième, jeté sur la tête, cachait les cheveux et la figure.

Les autres Indiens étaient en grand costume sauvage, avec des diadèmes de plumes, des colliers, des ornements de graines, de dents, de cheveux, de poils de singe, de scarabées et d'ailes d'oiseaux portés en sautoir. En traversant la place qui me séparait du couvent, je me suis mêlé à cette foule bigarrée. Les musiciens se sont placés devant moi et ont chanté l'improvisation suivante :

« Tu es venu voir comment nous nous marions. — Vois comme nous dansons, vois comme nous jouons. — Pour toi nous ferons de la belle musique, — écoute nos chants, — écoute. »

J'ai distribué quelques cigares aux Yumbos, qui aiment beaucoup à fumer. Voici leur réponse :

« Nous fumerons ce tabac, — regarde-nous fumer; — en le fumant, comme toi-même nous serons. »

Puis, après avoir poussé quelques bouffées :

« Vois, nous avons fumé, — et comme toi, en fumant, nous avons été. »

On leur a appris des formules de remerciement. Ils disent : Dieu vous le rende (*Dios pagaracha*). Le merci indigène et surtout le geste qui accompagne la parole sont pleins d'expression. On leur donne quelque nourriture; ils mangent, puis, humblement : « J'ai mangé, » dit le Yumbo. On lui donne une croix en carton doré : « En la portant, l'ayant reçue de toi, comme toi je serai. »

La cérémonie sous le porche de l'église n'avait rien de particulier; le Père qui officiait a dû faire chasser un Yumbo ivre : ce qui était justice et ne manquait pas de pittoresque, le Yumbo protestant avec force gestes indignés.

La tenue de ces pauvres gens à l'église montre combien leurs préoccupations religieuses sont faibles. Ils rient, mangent des bouts de bananes, et j'en ai vu qui fumaient. La police des Pères est fort simple : sur l'autel, à la hauteur de l'œil, se trouve une rangée de petits miroirs. Tout en lisant l'évangile, le prêtre observe dans les glaces ce qui se passe derrière lui. Dans les confessions, il doit passer aux yeux du néophyte pour omniscient.

Un grand diable de Yumbo du nom de Muro-Atalpa sortait un dimanche de l'église : « Tu t'es confessé hier, lui dis-je. — Oui (*Haré*), me répond-il. — Et que t'a demandé le Père ? » Le Yumbo se mit à rire : « Il m'a demandé si j'avais volé. Je lui ai dit que non. Il m'a demandé si je m'étais enivré, je lui ai répondu : *Taita*, tu sais que je suis ivre toute l'année, pourquoi me demandes-tu cela? »

Muro-Atalpa a ajouté : « Mon grand-père a vécu ivre, mon père a vécu ivre, je bois depuis que je suis « muchacho » (depuis que je sais marcher), comment ne boirais-je pas maintenant? » C'est triste, mais logique. Le Père a ordonné à ce pécheur, comme pénitence, de donner au couvent quatre livres de *pita*. On appelle ainsi une corde très fine que les Indiens font en fibres de *maguey* et qui se vend fort bien à Quito.

En somme, le Yumbo des chaudes vallées se distingue de l'Indien des hauts plateaux au point de vue moral, surtout par sa gaieté. Il rit à propos de tout et à propos de rien. Il reçoit gaiement les coups de bâton, gaiement il dévore les limaces et surtout les crapauds, qu'il fait rôtir en les tenant par les pattes de derrière, et l'on a dit avec raison de lui : rien ne le dégoûte, rien ne le peine, rien ne l'effraye. En mangeant, en souffrant et en mourant, il montre les dents, sans colère, dans son large rire enfantin.

Le 3 juin 1880, il s'est produit une violente éruption du Cotopaxi; je copie les impressions que j'ai notées durant cette journée :

« Midi. — J'écris au milieu de la consternation générale, dans une obscurité presque complète, avec une bougie allumée devant moi. Je me suis réveillé aujourd'hui au bruit d'un tonnerre lointain très prolongé.

« A dix heures, des nuages bleu-plomb couvraient les montagnes du côté nord-ouest. Le Rio Misahualli, qui passe à cinq cuadras (environ quatre cents mè-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très) au nord-ouest de la mission, a commencé à fumer. D'épaisses vapeurs ont formé une bande blanche au-dessus des arbres de la plaine. Il s'est fait un silence étrange. Pas une feuille ne bougeait, pas un oiseau ne chantait. Une nuit profonde est survenue. Les poules des Pères se sont postées pour dormir sur le perchoir, les cri-cris ont chanté comme à minuit. Cependant le ciel changeait d'aspect. Les nuages se dirigeaient sur nous; vers midi ils ont dévié au sud. Le baromètre, qui à neuf heures était à 700 millimètres, à dix heures à 700,25, est tombé à 671,25. Les Yumbos venus pour la doctrine sont affolés; ils sont accroupis, assis en pelote.

« Trois heures. — Un coup de canon formidable. J'évalue à huit lieues en ligne droite la distance d'ici au Cotopaxi.

« Quatre heures. — La pluie, qui a duré vingt-cinq minutes, était mélangée de cendres; elle a laissé un mince dépôt de boue noirâtre. L'obscurité continue.

« Huit heures. — Le temps est redevenu clair et me paraît normal depuis près d'une heure. Durant toute la journée j'ai éprouvé des oppressions et des difficultés de respiration. Geoffroy a souffert d'un violent mal de tête. Mes autres compagnons se sont également ressentis de la perturbation atmosphérique. Maintenant notre malaise est passé. Le thermomètre, qui à trois heures marquait dix-sept degrés centigrades, à pareille heure il n'avait jamais été à moins de vingt-sept, marque maintenant 21,25. Tout est bien qui finit bien. »

Archidona n'est certes ni une ville ni même un village; et pourtant, après y avoir éprouvé les effets d'une commotion volcanique, j'y ai assisté à un mouvement social, à une révolution! Il paraît que M. Moran, qui se disait gouverneur, ne l'était pas réellement. Les Pères, voyant qu'il commençait à exercer une autorité assez despotique, ont voulu se débarrasser de lui. Ils ont convoqué les Indiens et leur ont expliqué qu'ils étaient la seule autorité constituée de l'Orient et que M. Moran était un usurpateur malfaisant.

Les Yumbos plébiscitaires, au nombre de cent environ, hommes, femmes et *longos* (c'est ainsi qu'on appelle les garçons jusqu'à l'âge de dix à douze ans), sont venus vers sept heures du soir à cette réunion qui a eu lieu à l'église. Chacun a apporté un tison allumé. En sortant du temple enfumé, les Indiens ont agité les tisons pour activer la braise, et ces lumignons follets, semblables à des rubis, ont recouvert en un clin d'œil la place entière. C'était une retraite aux flambeaux originale. Les insectes luisants, attirés par les feux mouvants, agacés par la fumée, traversaient l'air en courbes capricieuses. A côté de moi, sous la véranda, le pauvre seigneur Moran, détrôné sans combattre, méditait sur la vanité des grandeurs.

Le 6 juillet, je me suis mis en route pour le Tena, la mission qui se trouve entre Archidona et le Napo. Le Rio Misahualli, qui baigne cette région, change de lit à chaque saison de pluies; ses galets et ses sables composent le terrain de la plaine, dont les eaux ont enlevé la terre végétale. Les arbres qui poussent dans ce sol sont donc moins puissants, moins touffus que ceux d'une forêt équinoxiale ordinaire. Entre les galets pointe une petite herbe d'un vert savoureux.

Les collines que les crues n'ont pas atteintes sont couvertes d'une luxuriante végétation et s'élèvent comme d'énormes bouquets au milieu de ce paysage charmant.

Je suis arrivé au Tena après le coucher du soleil, pendant le crépuscule de quinze minutes dont la transparence incolore précède la nuit dans l'Équateur.

Avant d'être une mission, le Tena a été un hameau de sauvages; les maisons se trouvent sur les bords de la petite rivière du même nom. Un Espagnol n'aurait jamais choisi cet emplacement propice. Le P. Perez, un *Castellano templado*, un Castillan de la vieille roche, a édifié la mission d'Archidona; aussi a-t-il désigné pour siège de son vicariat la seule place dépourvue d'eau qu'il ait trouvée dans toute la région. Malheureusement, lorsque sous cette latitude il n'existe pas d'eau courante, il existe toujours de l'eau stagnante, ce qui n'assure pas précisément la salubrité du lieu.

Je m'installe dans une hutte abandonnée.

Une dizaine de Yumbos prennent leurs ébats dans le ruisseau qui coule à vingt pas sous ma hutte. Leur peau rougeâtre ruisselle; elle brille d'un éclat métallique. Ils ont un éclat de roseau entre les dents et s'amusent à pêcher, avec les mains, les minuscules poissons qui frétillent dans l'eau. Dès qu'ils en prennent un, ils le passent à la broche qu'ils portent dans la bouche. L'un d'eux vient de m'en vendre quinze qui pendaient des deux côtés de sa figure.

Le Rio Pano se jette avec ses eaux vertes à trente mètres en amont du village dans l'onde bleue du Tena. La température des deux ruisseaux n'est pas la même, et ils ne se mélangent qu'à plusieurs centaines de mètres en aval.

Vue de l'église, qui s'élève sur une petite éminence, la mission a la poésie calme d'un hameau normand ou alsacien. Les huttes sont disséminées à tout hasard au milieu de touffes de verdure. Des pirogues amarrées à quelque arbre du bord rappellent que l'on se rapproche des zones où les fleuves deviennent navigables.

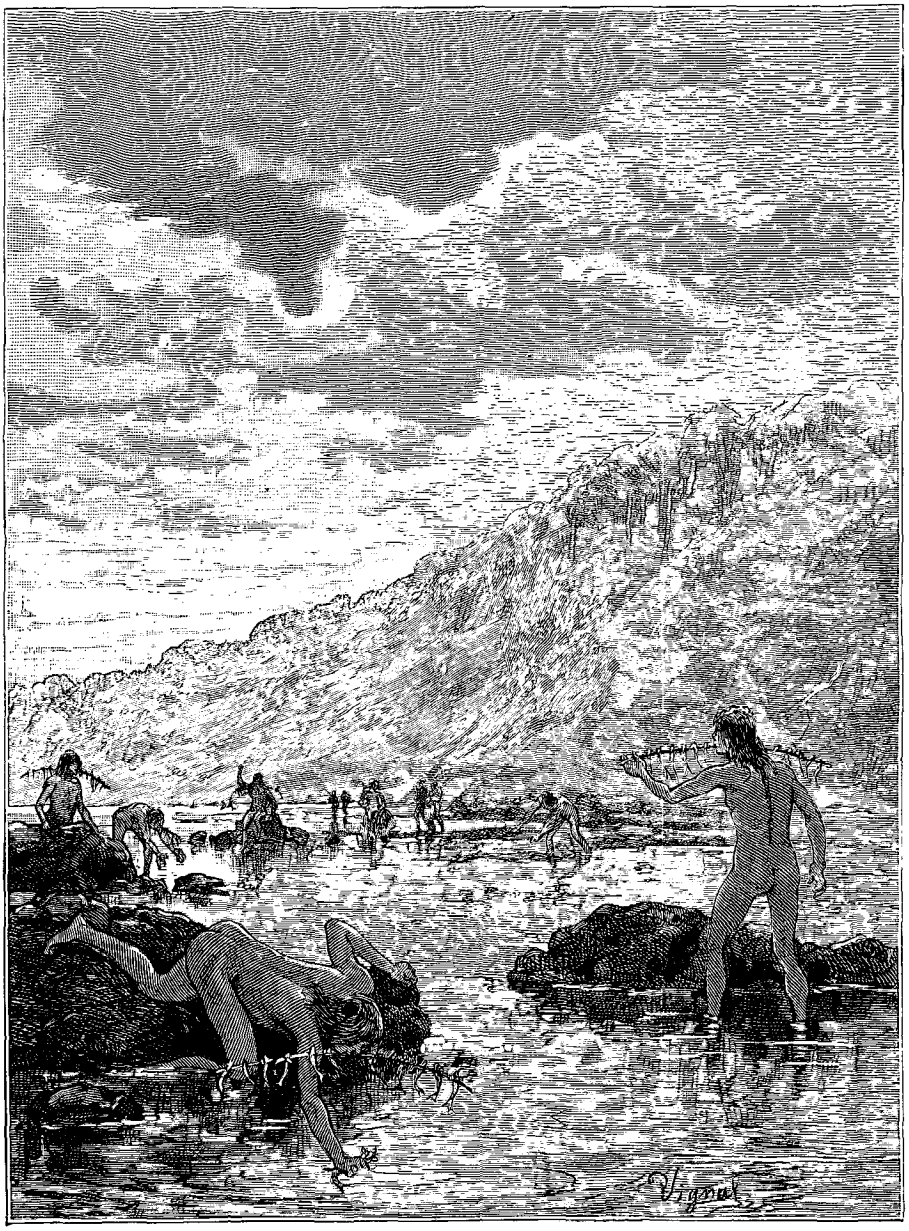
La grande forêt, avec ses arbres immenses aux couronnes d'un vert bleu ou jaune, d'un rouge écarlate, s'élève sur la rive droite; elle ferme, décor incomparable, la scène qu'embrasse l'œil du spectateur.

Les Yumbos, qui au nombre de deux ou trois cents habitent ce village, diffèrent de ceux d'Archidona. Ils sont plus « sauvages » : ils ont mieux gardé leur franche allure naturelle. Les femmes ne courent pas à l'approche du blanc et les hommes n'affectent pas cette humilité déplaisante des Indiens soumis. Ils nous donnèrent la main, demandèrent des cigares et apportèrent des bananes, des œufs et du manioc. Ils avaient aux oreilles des roseaux dont le bout était richement orné

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de plumes de toucan. Le reste du costume ressemblait à celui des Yumbos d'Archidona.

Je dus retarder mon départ parce que mon interprète Pallares avait été pris d'une variété du scorbut appelé dans le pays le *huichi* ou *polillo*. Au lieu des muqueuses de la bouche, ce sont les muqueuses intestinales qui, dans cette abominable maladie, entrent en décomposition. On en meurt en deux jours. Pour combattre le fléau, les guérisseurs du pays emploient un remède bien extraordinaire. Ils font pétrir par les Indiennes du savon, des piments écrasés, du sel, des cendres et de la poudre; on introduit cette pâte, transformée en petites boules, dans le corps du malade, mais non par la bouche. On invite en outre le patient



Yumbos du hameau de Tena pêchant dans le ruisseau du même nom. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

à boire une décoction de verveine. Ces deux remèdes ou la nature ont sauvé mon interprète. Cependant il lui a fallu près d'une semaine avant de pouvoir faire, en titubant, quelques pas. Nous dûmes le faire porter du Tena jusqu'aux bords du Napo.

Les Indiens savent fabriquer des litières excellentes. Des bambous de six à sept mètres de long en forment les deux branches, reliées entre elles par des traverses qui servent de siège; les pieds du voyageur reposent sur une sorte de grand étrier. Huit Indiens soulèvent l'appareil et se mettent en marche au pas de course. Ils maintiennent le siège dans une position horizontale même dans les pentes. Ces vigoureux gaillards portent leur fardeau les uns à bras tendus, les autres en pliant les genoux selon le degré d'inclinaison du terrain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans une journée on peut, du Tena, se rendre au Napo, dans la mission portant ce même nom. On traverse une belle forêt, et jusqu'à la première maison du petit port les ondulations du terrain sont presque insensibles. Lors de notre arrivée, le hameau était abandonné, et, comme à Archidona et à Tena, il fut bien difficile de trouver des pagayeurs pour le voyage.

Je n'en étais qu'à moitié contrarié. Nous avions terminé notre exploration à travers les forêts. Quelques jours de repos me paraissaient nécessaires avant d'entreprendre le travail hydrologique. Devant nous le Napo, à près de mille lieues de l'océan Atlantique, roulait ses vagues puissantes dans un lit large de cent cinquante mètres.

Sur la rive droite, un talus d'une dizaine de mètres de hauteur tombe à pic, et sur les anfractuosités des roches, de beaux arbres s'élèvent et de longues lianes habillent la nudité de la montagne.

A quelques centaines de mètres du village de Napo, il m'a été donné de connaître un véritable ermite. C'est un Nord-Américain, protestant, qui habite seul depuis 1854 dans l'orient de l'Équateur. On l'appelle master Jorge. Cet homme n'a pas cinquante ans ; il a par conséquent fui le monde à l'âge où d'habitude on y entre. Ses joues amaigries, ses yeux tristes et doux donnent un grand charme à sa figure; mais le sourire avec lequel il m'a reçu, pour franc qu'il ait été, n'allait guère à cette grave physionomie.

En arrivant à Quito, ce Yankee a acheté au gouvernement le terrain qu'il occupe aujourd'hui, et, avec des outils de charpentier et de serrurier, il s'est rendu dans la région du Napo. Il a fait une petite plantation de yuca, de bananes, de café et de cannes à sucre ; puis il a remplacé sa hutte par une maison.

C'est la seule dans l'orient de l'Équateur. Elle est construite en poutres et en planches. Les portes et les fenêtres se meuvent sur gonds. Toute la charpente est faite de ces beaux bois du pays, que le soleil a bronzés, brunis, rougis comme les habitants eux-mêmes. La grande pièce, avec ces boiseries sombres, rappelle le *parlour* où les Anglais vivent si bien en famille le soir.

Le solitaire est très aimé des Indiens. Il répare leurs outils, quand ils sont brisés, et n'accepte que des payements minimes qui lui servent à maintenir son atelier en bon état.

Lorsque le P. Perez, du temps de Garcia Moreno, avait été investi, en dehors de ses fonctions religieuses, du pouvoir judiciaire et militaire, il avait fait conduire à Quito les quelques colons blancs qui se trouvaient dans l'Orient. Master Jorge lui avait résisté ; il écrivit au ministre nord-américain à Quito, et, ses titres de propriété étant en règle, il obtint gain de cause.

En 1877, lors de la grande éruption du volcan Cotopaxi, une terrible inondation ravagea le pays, et des boues épaisses, la masse des éboulements charriés par le Napo recouvrirent d'un linceul de deux mètres d'épaisseur les plantations du pauvre homme.

Depuis lors il a recommencé son travail, et son jardin a refleuri.

« Ne regrettez-vous jamais les hommes? lui ai-je demandé.

— La nature est bonne, me répliqua-t-il, et je me sens bien! Chacun s'arrange comme il l'entend. »

Il m'a offert quelques fruits avec une cordialité si naturelle que j'en ai été touché. Il a, en vingt-six ans, tant soit peu oublié l'anglais; mais le langage du cœur qui se traduit par un geste, par un regard, il le parle mieux que bien des gens du monde. Depuis qu'il habite cette région, il tient le journal de sa vie et des événements de l'Orient.

Par lui j'ai appris une foule de détails intéressants sur les procédés des blancs à l'égard des Indiens. Ils ont inventé un certain système de commerce intitulé *los repartos :* les distributions.

L'autorité civile apporte avec elle toute sorte de pacotille, et le dimanche, quand les Indiens vont à la messe, un de ses agents jette à tout entrant un paquet de perles de verre, des croix, des madapolams, etc., en ajoutant : pour cela, tu me dois trois livres de *pita;* pour ceci, trois castellanos d'or en poudre.... Naturellement, dans ce brigandage non déguisé, on ne demande pas à l'Indien s'il a besoin des marchandises qu'on lui octroie arbitrairement; comme on n'écoule ainsi que de la mauvaise camelote et surtout des ornements qui ne sont d'aucun usage pratique, on condamne, à proprement parler, ces malheureux à des travaux forcés; ce sont des galériens sans bonnet vert.

Le fonctionnaire qui a poussé le plus loin ce singulier système d'administration est un individu nommé Victor Guerra, ancien garde-pioches. Le P. Perez a réussi à amener ce négociant-dictateur devant son confessionnal et lui a imposé comme pénitence de déclarer en pleine église, du haut de la chaire, que le système des distributions forcées était un vol. La peur de l'excommunication a amené le gouverneur de l'Orient à faire amende honorable.

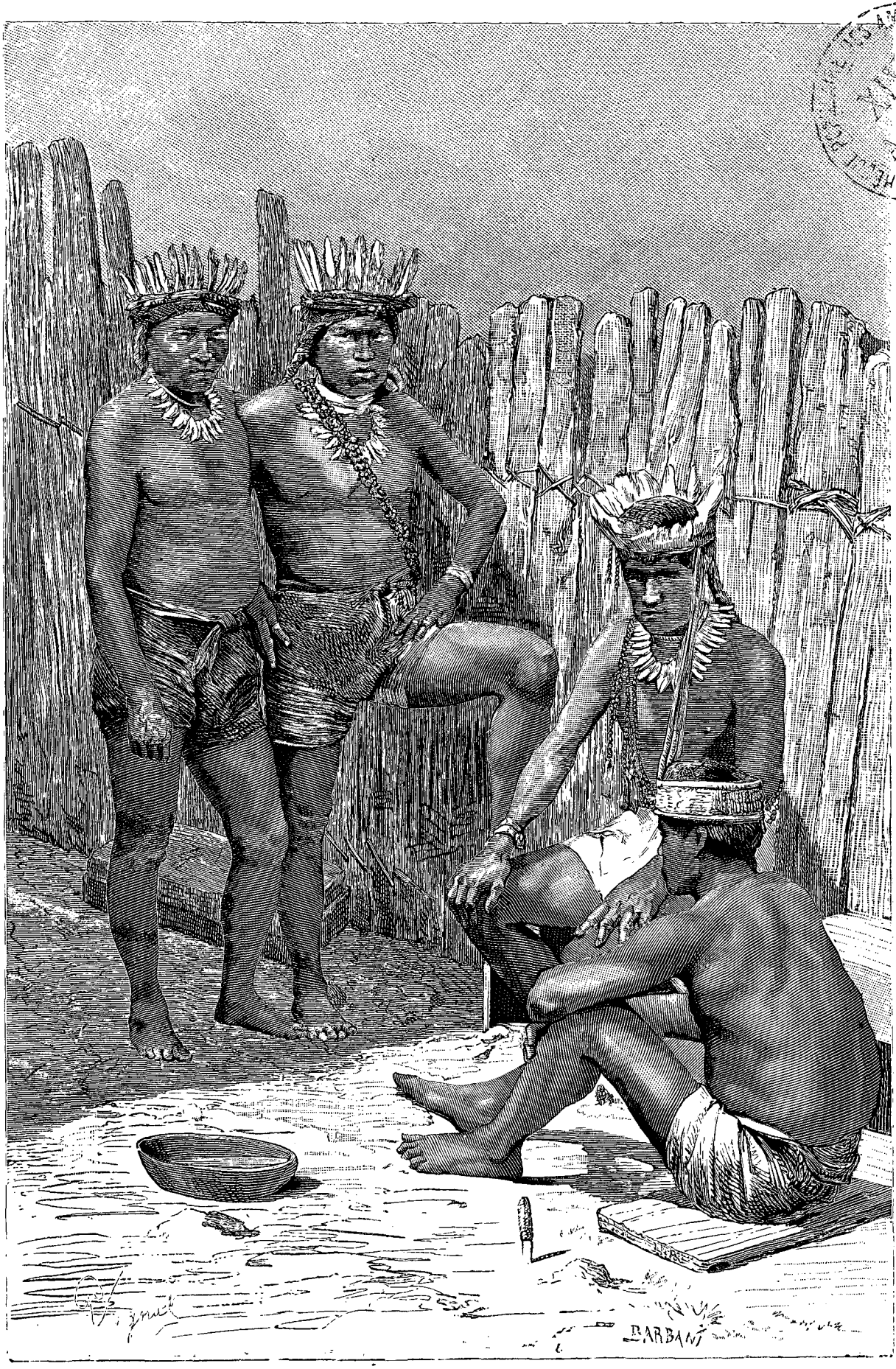
Les Pères ont envoyé le procès-verbal de cette confession publique à Quito, et Guerra a été révoqué; seulement son système continue à être appliqué.

Somme toute, les trois villages d'Indiens que j'ai vus avant d'entreprendre la descente du Napo m'ont laissé l'impression pénible que produit un édifice à peine commencé et qui tombe déjà en ruine. Je n'ai trouvé dans ces centres naissants ni une puissante initiative, ni un but humainement pratique, ces pierres fondamentales de toute société qui veut se constituer sur de solides bases.

Aussi, lorsque j'eus la satisfaction de disposer des six pirogues et des pagayeurs indiens qu'il me fallait pour descendre les rapides du fleuve, lorsque enfin, tout étant prêt, je pus fixer le départ au lendemain matin, j'éprouvai non seulement de la satisfaction, mais un véritable soulagement.

La première journée en aval du hameau de Napo

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

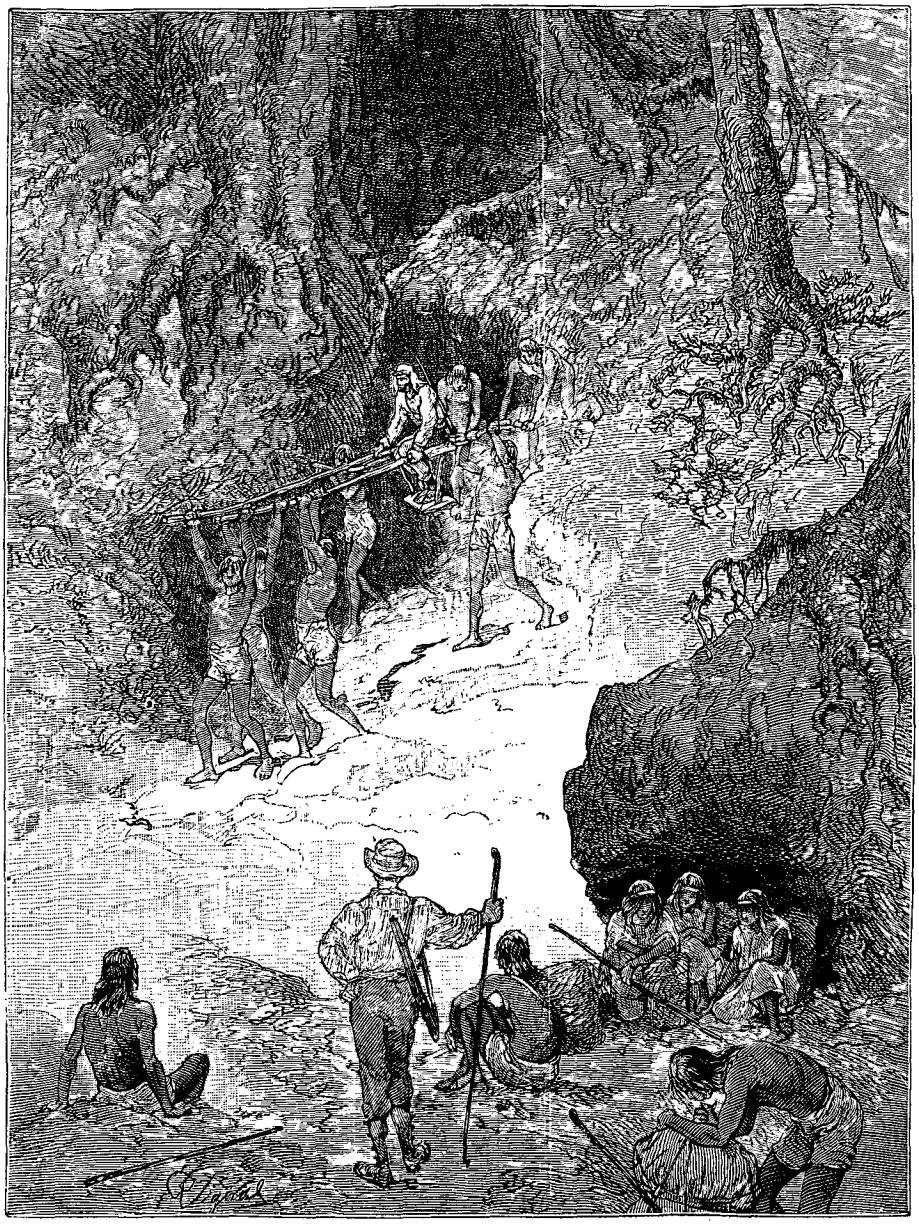


Yumbos habitant le hameau de Tena (voy. p. 245). — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a été extrêmement intéressante. A peu de kilomètres du village, les fortes dénivellations du cours d'eau forment, sur un espace d'environ deux lieues, une vingtaine de rapides, dont trois, appelés Cotos, Latas et Serafines, sont de proportions grandioses. Nous avons évité le premier. La rive gauche présentant une berge en roches, les Indiens ont pu accoster en amont de la passe dangereuse ; en tenant les pirogues en laisse, ils ont réussi, par un halage à rebours, à leur faire passer le fort courant.

Au point de Latas, des écueils, disséminés dans le lit du fleuve, divisent le courant en trois parties; à la droite et à la gauche, deux immenses remous s'emplissent avec un bruit singulier, et la vague fouettée

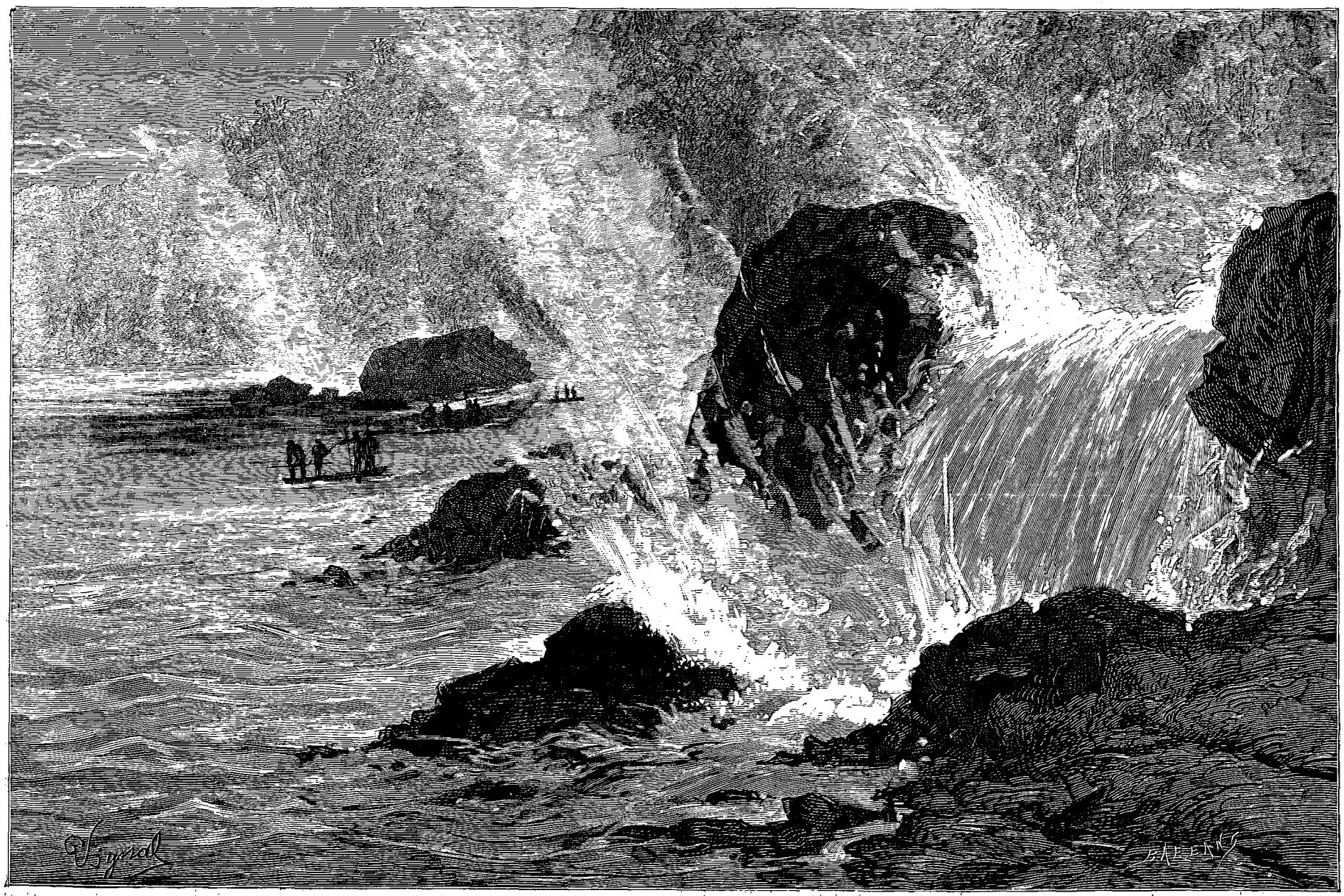


Voyage en litière près du hameau de Napo (voy. p. 245). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

forme une sorte de creux où l'eau écumante revient aussitôt. Le chenal, profond et puissant, passe avec une rapidité vertigineuse entre les deux nappes, qui, à sa droite et à sa gauche, se tordent au milieu de rochers. Il s'agit de conduire les pirogues, longues de dix à quinze mètres, sans dévier d'une ligne, dans ce passage large tout au plus de deux à trois mètres ; et si la proue ou la poupe de la pirogue est saisie par l'un des remous, toute l'embarcation s'engouffre et la perte en devient inévitable.

Il me paraît impossible de dépasser la sûreté de coup d'œil des Indiens piroguiers. Debout à deux sur la proue et à deux sur la poupe, munis de longues perches, ils manient l'embarcation avec la plus surprenante précision. Avant qu'il ait pu se rendre compte de l'imminence du péril, le voyageur est déjà loin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le rapide de Latas. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au rapide de Serafines le fleuve forme une cascade proprement dite ; un seuil barre le fleuve d'une rive à l'autre ; la roche brisée au milieu offre en quelque sorte une brèche à travers laquelle le passage est considéré comme possible. A environ vingt mètres en amont de cette cassure, un énorme bloc roulé se trouve dans le chenal, de sorte que l'on ne peut pas gouverner droit sur la voie ouverte ; il faut d'abord éviter l'obstacle et redresser aussitôt la pirogue avec la plus grande rapidité, pour lui faire franchir ce mauvais pas.

Autour de nous, l'écume blanche arrivait en moutonnant vers le chenal, et, entraînée comme nous-mêmes dans les eaux rapides, elle fit le voyage de descente et disparut dans les eaux tranquilles en aval de la chute.

Les eaux du Misahualli se jettent dans le Napo à un quart d'heure en aval de Serafines. A partir de ce point, le fleuve est navigable.

Les forêts qui couvrent ce terrain disparaîtront un jour et une ville s'élèvera à leur place. Les trains de mules chargées de marchandises européennes pour l'Entre-Cordillère partiront de ce port ; la route, longue de cent soixante-seize kilomètres, qui reliera la capitale aux plaines de l'Orient, aboutira à ce confluent. Alors, au lieu de ces forêts silencieuses, que de mouvement sur cette berge qui sera un quai !... Mais, hélas ! ce jour est loin ! Pour produire une telle transformation, il faudrait que le pays eût des maîtres vigoureux, énergiques, actifs.

Ce que nous avons dit des Andes, il faut le répéter pour les plaines orientales : cette région n'appartient encore à personne !

Coiffure des Yumbos équatoriens en voyage (voy. p. 252). Dessin de Vignal, d'après une photographie

Qu'est-ce que ces Archidonas les plus « civilisés » des sauvages, les Dahuas du Napo, les Ohas de Santa-Rosa, les Sunos, les Zaparros et tant d'autres tribus qui occupent cette zone admirable ? Ce sont, pour être bien indulgent, des enfants malingres dans cette grande humanité qui marche, progresse et s'élève.

Lorsqu'on voit de près toutes ces peuplades, on se demande si la méthode exterminatrice de l'Américain du Nord n'est pas en quelque sorte l'observation d'une loi féroce peut-être, mais inéluctable. Le Yankee obéit à cet axiome : la civilisation a besoin de place, le travail a besoin de terrain, nous allons conquérir cette place, prendre possession de ce terrain ; guerre sans merci aux tueurs de métier et une bonne fois dehors le barbare !

Aujourd'hui encore les sauvages de l'Équateur vivent comme ils l'entendent. Ils élisent leurs chefs, ils plantent la *chacra* qui leur donne de la yuca, de la banane, ils chassent dans *leurs* forêts, ils pêchent dans *leurs* rivières ; ils vivent avec cinq ou six femmes à eux, sans compter les femmes des autres. Et, malgré cette liberté d'action, rien ne marque leur existence dans l'énorme région qu'ils occupent et dont en réalité ils excluent les races actives. Cependant ce pays mériterait d'être utilisé ; les rives, tantôt plates, tantôt légèrement ondulées, du Napo se prêteraient aux cultures les plus rémunératrices ; une véritable orgie de végétation emplit ces immensités. Parfois, quand le fleuve se divise en plusieurs bras et que l'on voit les énormes bouquets d'arbres se refléter dans le tranquille miroir, rien ne saurait rendre le mélange de grandeur et de grâce calme du paysage. Le lit du Hatun-yacu atteint, en aval des rapides, jusqu'à trois cents mètres de largeur.

Ce chiffre, comme toutes les données relatives à la longueur de la route parcourue dans les forêts, ne repose en aucune façon sur des évaluations approximatives. Je me suis efforcé de déterminer mon itinéraire aussi exactement que possible. Dans ces derniers temps, des hommes originaux ont inventé une foule d'instruments qui enregistrent d'une façon mécanique ou automatique la route parcourue par terre ou sur eau. Cependant j'ai pu me convaincre que si ces appareils diminuaient, dans des proportions notables, la besogne de l'explorateur, ils diminuent en même temps les chances d'exactitude des levés.

Ainsi les voyageurs ont souvent employé, pour mesurer les distances, franchies à pied ou à cheval, des pédomètres de divers systèmes. Ma première mission (au Pérou et en Bolivie) m'a appris à me défier des résultats obtenus au moyen de ces instruments. Aussi avais-je pris la résolution de ne pas m'en servir durant mon voyage au Napo, mais de toiser ma route par terre. Cependant, dans les terrains très accidentés que j'avais à parcourir, la façon habituelle de tendre la chaîne sur le sol aurait donné des indications inexactes.

J'ai dû faire confectionner des fiches graduées en bois, d'un mètre de hauteur, pourvues d'une pointe en acier de trente centimètres au bas et d'un triangle avec fil à plomb au sommet. Durant la marche j'ai fait tendre la chaîne à la hauteur des pierres ou des troncs d'arbres tombés qui obstruaient notre route, et, pour cette opération, je me suis servi de trois hommes plantant les fiches à cinq mètres de distance les unes des autres. Un quatrième les ramassait pour les porter, de cent en cent mètres, au premier. Chaque fiche pesait quatre cents grammes. Muni d'une boussole à alidade je notais les directions en prenant pour point de mire la fiche du chaîneur qui marchait en tête.

Au haut et au bas de chaque côte, nous inscrivions l'heure et les pressions barométriques et thermométriques. (Ces données permettent, au moyen de la construction d'une série de triangles rectangles, de déterminer la longueur de la route et les dénivellements du terrain.)

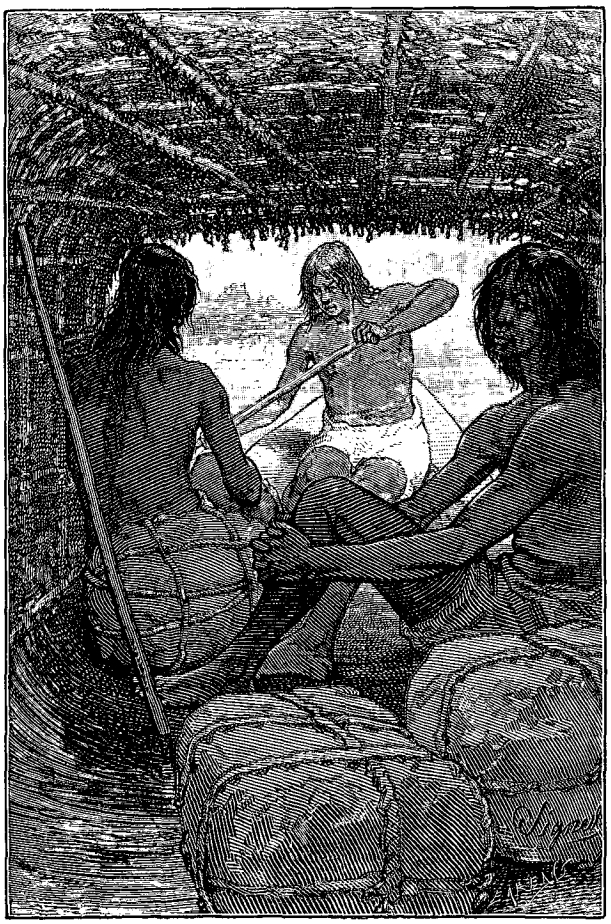
En outre, nous faisions, aussi souvent que possible, des observations avec le sextant en obtenant la mesure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des angles sphériques au moyen d'un horizon artificiel. Dans mes carnets je réservais en outre une colonne spéciale aux observations sur le caractère topographique de la région bordant la route.

Lorsque nous nous fûmes embarqués, j'ai tâché de me rendre compte de la longueur de la route parcourue par des observations simultanées sur la boussole et le chronomètre, en contrôlant la rapidité de la marche au moyen d'un loch spécial et en multipliant les observations avec le sextant et l'horizon artificiel (ces dernières faites sur la rive).

Les lochs ordinaires et les lochs enregistreurs mécaniques ne peuvent s'employer utilement sur des fleuves : durant un voyage en aval ces instruments accusent la différence entre les rapidités du courant et de l'embarcation (sur un radeau, le résultat donne presque toujours zéro) ; et lorsqu'on remonte le cours d'eau, ces lochs indiquent la somme des deux vitesses.



Intérieur de pirogue recouverte d'un *pamacari* (voy. p. 252).
Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

Pour obvier à ces inconvénients, j'ai fait préparer pour le voyage en radeau une corde de cent mètres. Un plomb de cinq livres se trouvait attaché au bout de la corde ; à trente mètres du plomb j'ai fixé un premier nageur ; à dix mètres de ce petit corps-mort un deuxième, et à cinquante mètres de là, un troisième nageur.

Quant à la manœuvre, elle est fort simple.

Un opérateur jette le plomb à l'eau ; la marche du bateau fait dérouler la corde. Au moment où le premier nageur glisse dans l'eau, l'opérateur appelle l'attention de son aide, qui se met à observer le secondaire d'un chronomètre. Lorsque le deuxième nageur tombe, il dit *un*, et le deuxième opérateur compte les secondes jusqu'à ce que son compagnon l'arrête en criant *stop*, au moment où le troisième nageur, tombant à l'eau, indique que l'embarcation a parcouru cinquante mètres.

On connaît par ce procédé le temps qu'il faut pour parcourir cette distance. J'ai établi une table de facteurs indiquant le chemin parcouru dans une marche de dix à trente minutes pour toutes les vitesses depuis un mètre jusqu'à quarante mètres par seconde.

Nous inscrivions simplement x secondes, ce qui nous permettait de retrouver dans ce tableau la distance calculée d'avance, en tenant compte du nombre de minutes écoulées entre deux observations successives.

Ce moyen d'action donne le chemin avec une grande exactitude, car ce loch crée un point fixe, non soumis à l'action du courant.

Cependant, si le poids d'un radeau était suffisant pour que l'opération du *ramenage* de ce loch n'influençât en rien la marche de l'embarcation, il était à prévoir qu'il n'en serait pas de même dans une petite pirogue, dont la vitesse varie avec une extrême facilité.

Pour éviter le plus possible toute chance d'erreur, j'ai fait préparer une centaine de lochs (que je considérais comme *lochs perdus*), où la corde était remplacée par une liane très flexible, un *bejuco fino*, et le plomb par un petit sac rempli de pierres. Depuis le deuxième nageur jusqu'à la fin du *bejuco*, le nombre des mètres était nettement déterminé. On disait « stop » lorsque le *bejuco*, complètement déroulé, s'échappait de la main de l'observateur.

Sans influencer en rien la vitesse de notre embarcation, je créai, par ce procédé, un point fixe et mesurai le chemin parcouru.

Pour déterminer la largeur des cours d'eau, lorsque nous ne pûmes aborder dans des courants rapides, je me suis servi d'un instrument qu'il était facile de construire en voyage.

Qu'on imagine un rapporteur fixé à une réglette, et au centre du rapporteur une lunette jouant sur un axe ; un plomb attaché au bas de la règle et une boucle fixée à l'extrémité supérieure donnent à cet appareil une position verticale dès qu'il se trouve suspendu au doigt d'un opérateur.

J'ai fait mesurer, à un point déterminé des embarcations où je me trouvais, la hauteur de mon œil au-dessus du fleuve. Dès lors je n'avais qu'à viser la ligne où l'eau touchait la rive. L'angle indiqué ainsi par ce télémètre me fournissait le troisième élément d'un triangle rectangle dont je connaissais un côté. En faisant cette opération successivement par bâbord et par tribord, je pouvais construire deux triangles rectangles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont les deux bases réunies constituaient très approximativement la largeur du fleuve.

En dehors de ces observations, j'ai fait jeter fréquemment le plomb ; j'ai fait pratiquer, en sondant, des coupes transversales ; j'ai continué à noter les pressions barométriques et thermométriques et les observations sur la constitution des rives, la végétation, etc.

Ce travail est assurément loin de présenter les garanties d'exactitude rigoureuse d'un levé hydrologique exécuté avec tous les moyens perfectionnés dont disposent nos ingénieurs ; toutefois, il me paraît suffisant pour combler l'énorme lacune que présentent les cartes actuelles de la région explorée.

Dans ces conditions le voyage en pirogue n'est rien moins que divertissant. Pour éviter les rayons droits du soleil, on établit une sorte de tonnelle sur le canot. Cet abri, que les Indiens appellent *pamacari*, ne peut pas s'élever de plus de cinquante à soixante centimètres au-dessus des bords de l'embarcation pour ne pas trop en déplacer le centre de gravité. La température s'y maintient à une moyenne de trente-cinq degrés. Au soleil j'ai constaté cinquante-huit degrés, et, sous ce ciel de feu, mes Indiens ont ramé du matin au soir sans mettre de chapeau sur la tête. Ils avaient, de plus, adopté une coupe de cheveux spéciale pour le voyage ; le front seul était garni d'une courte frange reliant les deux oreilles. Tout le reste du crâne était rasé ou plutôt coupé ras. Ils me déclarèrent « que c'était plus frais ! »

Nous sommes arrivés au hameau de l'Ahuano huit heures après notre départ du village de Napo. Il n'y avait âme qui vive dans les huttes. Vers le soir, un sieur Flores, le seul blanc de l'endroit, vint de sa *chacra*, et me dit que nous trouverions le même vide sur toute notre route. Mes Indiens étant payés jusqu'à Santa-Rosa, je résolus de leur donner quelques piastres de plus pour me conduire à la Coca.

Le lendemain au soir, nous accostâmes au hameau des Indiens Ohas. Nous y rencontrâmes un pêcheur légèrement métissé, du nom de Rodas. Le hasard avait voulu qu'il revînt d'une de ses parties de pêche (qui durent parfois deux ou trois mois) quelques heures avant notre arrivée. J'ai renouvelé mes provisions chez lui ; il m'a vendu des poissons salés et des bananes et, contre une gratification assez raisonnable, il m'a procuré des Indiens pour relayer ceux de Napo.

Pendant la majeure partie de la première journée du voyage en aval de Santa-Rosa, nous avons joui du merveilleux spectacle qui s'était déroulé à nos yeux devant la demeure du sieur Rodas : au sud-ouest l'horizon était fermé par la crête dentelée des Cordillères neigeuses qui, le soir, s'embrasant dans la fournaise du couchant, encadraient de leurs lignes dorées un tableau admirable.

Je ne sais pas au juste lesquels de ces géants j'ai vus ; il est possible que ce soient l'Altar, l'Antisana, le Sinchilagua ; mais il reste à savoir si le revers de ces montagnes, tourné vers l'orient, présente les mêmes contours que leur face occidentale, celle qu'on voit de l'Entre-Cordillère. Deux sommets seulement sont faciles à reconnaître : le Cotopaxi, surmonté de son majestueux panache de fumée, et le Shangaï, avec sa gerbe de feu qui, la nuit, lui fait une auréole brillante.

Du côté des hauts plateaux, les Andes offrent le spectacle d'une désespérante nudité. Dans les chaudes plaines elles semblent s'élever au milieu de forêts merveilleuses. Dans les vallées hautes la végétation est sèche et fanée, et quand l'eau traverse ces régions elle forme des torrents furieux. Ici, ce fleuve large, calme, qui déroule sa nappe entre les bords fleuris, donne l'idée d'une heureuse fertilité.

Souvent l'embarcation passe devant des touffes épaisses d'orchidées ou devant des bosquets de jasmin, et, sur un parcours de quelques centaines de mètres, l'atmosphère en est embaumée. Surtout après le coucher du soleil, ces parfums deviennent enivrants. Les Indiens aiment beaucoup les fortes odeurs ; ils remplacent même les sachets de nos femmes du monde par des colliers en graines de senteur. Pendant qu'ils aspirent à grandes bouffées cette atmosphère qui flatte leur odorat, ils font claquer la langue contre le palais et produisent ainsi, en signe de satisfaction admirative, le bruit d'un fouet bien manié. Parfois je ne pus m'empêcher de sourire en entendant éclater au milieu du silence une vingtaine de ces claquements qui feraient partir au galop une troupe de chevaux.

Sur la rive droite du fleuve, à huit lieues environ en aval de l'Ahuano, s'élève le tout petit hameau de Suno. Nous y accostâmes, et, grâce à des cadeaux largement distribués, nous pûmes nous procurer douze piroguiers qui s'engageaient à nous rejoindre au point appelé la Coca, pour y construire des radeaux sur lesquels ils nous conduiraient ensuite jusqu'à la frontière du Brésil. Lorsque notre marché fut conclu avec le gouverneur, le seul gros Indien de toute la région, et qui jouissait auprès de ses congénères d'un respect presque superstitieux, ce cacique rassembla sur la berge toute la tribu et nous convia à boire avec nos futurs compagnons d'une boisson appelée *massato*.

Cette bière est faite de *manioc* cuit auquel, en guise de ferment, on ajoute quelques poignées de *manioc* cru que les femmes mâchent soigneusement. La salive en est l'agent de fermentation. On laisse reposer le *massato* sans y ajouter d'eau, et, enveloppé de feuilles imperméables, il se conserve pendant plusieurs mois. Au moment où l'on veut s'en servir, on prend une poignée de ce mastic blanchâtre, on le met dans une coupe faite d'une cucurbitacée (*mate*), on y ajoute de l'eau, puis on le presse à la façon d'une éponge ; peu à peu il en sort une matière laiteuse ; la majeure partie de la masse se dissout et on en jette la partie fibreuse. Tout sentiment de délicatesse européenne mis à part, je déclare que, malgré la façon peu ragoûtante de préparer cette liqueur, le *massato* constitue une boisson fort agréable. Je ne puis en dire autant de la bière de *chontaruro*, solution d'une belle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couleur jaune d'or préparée avec le fruit du palmier chonta. Elle produit, en passant sur un palais européen, l'effet de la teinture de tannin.

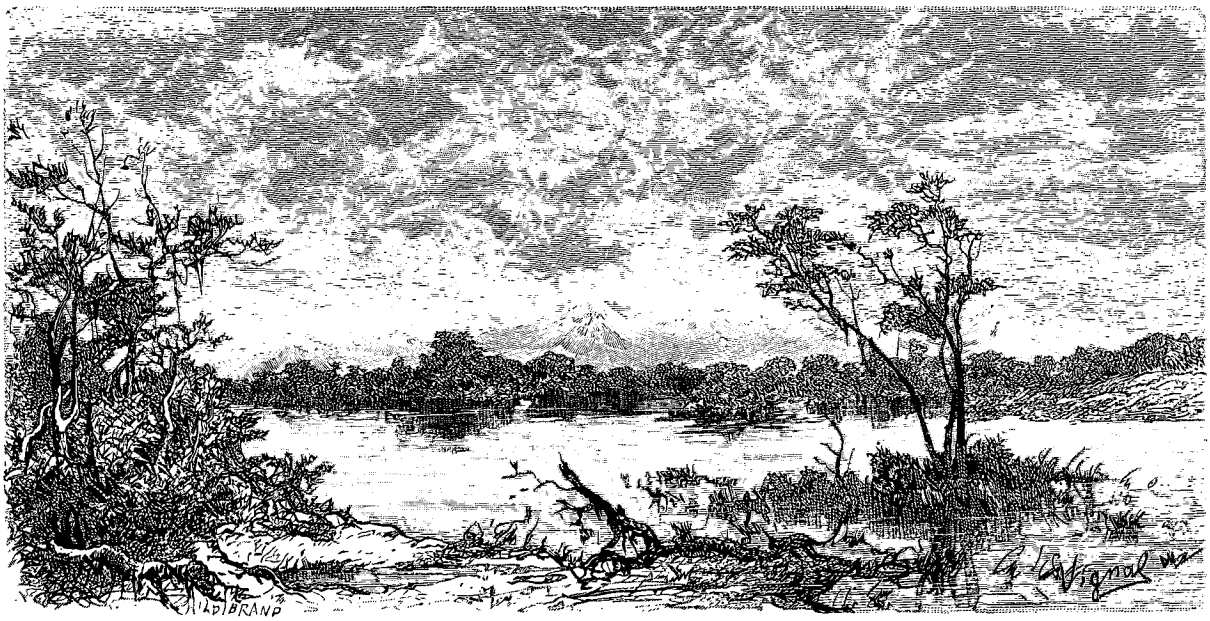
Le chef indien vida le grand bol sans prendre haleine, en ayant soin de laisser quelques gouttes au fond du *mate*. Ce bocal pouvait bien contenir deux litres de *massato;* puis, le remplissant à nouveau, il me le passa; et lorsqu'il vit que je n'avais guère l'intention de l'avaler tout entier, il me supplia, en faisant force gestes, de ne pas m'arrêter en route : notre bonne intelligence durant le voyage en dépendait.

C'était le tour du sous-gouverneur; puis de Geoffroy, qui, à la grande joie des Indiens, non seulement vida la coupe, mais en redemanda une autre, et ainsi de suite à la ronde. Les Indiens me demandèrent du tabac et roulèrent, dans des feuilles de maïs, d'énormes cigarettes. Assis presque à la turque, les jambes repliées sous le corps, hommes et femmes formaient un grand cercle, fumaient avec gravité, vidaient cette cuvette et applaudissaient vigoureusement les plus vaillants buveurs.

Le cacique me déclara le lendemain, avant mon départ, que ses hommes avaient besoin de six jours francs pour préparer le massato qu'ils comptaient emporter.

Au début d'un long parcours, les Yumbos ne préparent pas seulement leur nourriture pour le voyage en aval, mais encore pour le retour, qui dure généralement quatre fois plus de temps que la descente. Alors la préparation se fait avec plus de soin, les ferments se mesurent avec plus de précision, et l'emballage imperméable est l'objet de la plus grande sollicitude.

Je dus accepter leurs conditions. Partis vers neuf heures du Suno, nous traversâmes le pittoresque passage de *Sapaypunta* (pointe du Diable), et vers quatre heures du soir nous abordâmes à quelques mètres en amont du confluent des Rios Coca et Napo. La rive



Cordillères équatoriennes vues du Napo. — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

droite du fleuve s'élevait, en ce site, à une dizaine de mètres au-dessus du niveau du fleuve; la végétation, brûlée par les Zaparros, n'avait pas encore repoussé avec force, et il était facile d'y établir un campement.

J'ai séjourné quinze jours dans cette région et j'ai profité de cet arrêt forcé pour faire d'abord une excursion sur le bas Coca. Au retour de ce voyage de cinq jours, je m'installai dans ma hutte et me mis à calculer les observations scientifiques. Durant ce temps, sans être sérieusement malade, je me sentais souffrant. Depuis plus de deux mois je n'avais mangé ni viande de boucherie, ni pain, et mon estomac commençait à se révolter.

J'ai passé là de longues heures d'insomnie, où j'écoutais, bien malgré moi, le concert de la nuit. Un musicien de talent, à ma place, aurait trouvé l'inspiration d'une merveilleuse symphonie : les « Tropiques », qui ferait pendant à la « Pastorale ».

Les effets d'orchestre des animaux qui, pendant ces nuits, s'amusent, se querellent, se plaignent, chantent des élégies amoureuses, exhalent leur ennui ou récitent leurs litanies, sont surprenants.

Des insectes produisent, en traversant les airs, le son du violon; des oiseaux jouent de la flûte, de la clarinette, du hautbois; des singes se chargent des trombones; les crapauds tiennent le tambour. La brise de la nuit fait les crescendo et les decrescendo, le hasard les points d'orgue. Quand les uns se reposent, d'autres commencent; ce sont des chœurs qui se répondent, des fugues où chaque voix appartient à un de ces musiciens sans le savoir. La chanson de tout animal est courte, mais les exécutants de cette mélopée incomparable sont si nombreux que la série des motifs formés par les mille chansons qui se suivent à tout hasard et se rajustent harmonieusement est infini.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

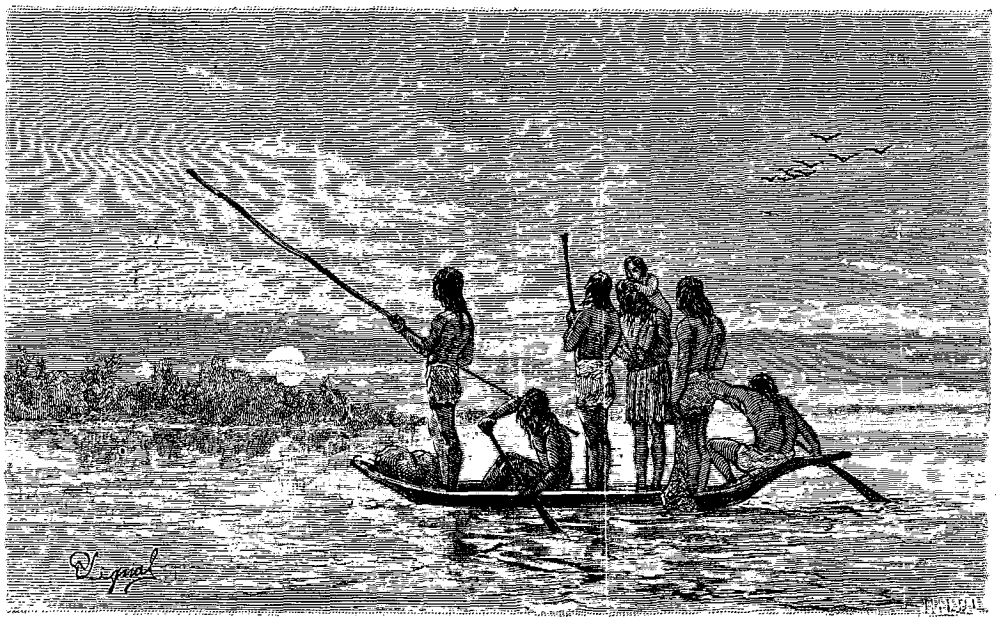
C'est ainsi que j'ai pu comprendre le mouvement éternel, infatigable de la nature vierge, et à ce point de vue il m'a paru que la vie nocturne des grandes capitales se rapproche plus d'un état primitif que les nuits calmes de la vertueuse province. Une honnête petite ville qui, après avoir vidé à dix heures son dernier bock de bière, douce rosée du soir, met à dix heures dix minutes son bonnet de nuit et dort d'un lourd sommeil jusqu'au lendemain, n'a pris de leçon que de sa paresse qu'elle intitule vertu.

Mais ces agglomérations d'êtres humains qu'on appelle Paris ou Londres se rapprochent par leur hypercivilisation du spectacle de la vie dans la forêt vierge, vie sans arrêt, sans éclipse et sans fin, où l'individu vaut peu ou prou, mais où le concert et l'ensemble ont de merveilleuses harmonies.

Six jours après notre arrivée à la Coca, les Indiens que j'avais engagés au Suno arrivèrent avec les matériaux pour la construction des radeaux.

Ils s'installèrent aussitôt sur la plage et se mirent à la besogne. Pendant que les uns travaillaient, d'autres chassaient et pêchaient. Le soir, je les vis revenir de leurs courses. Ils traversaient le fleuve dans une pirogue de trois mètres de long. Il leur fallait une immobilité absolue pour ne pas chavirer. Les bords de l'embarcation dépassaient à peine le niveau de l'eau, et les silhouettes élégantes des Indiens se détachaient en masses sombres sur la transparence du ciel. Ce groupe immobile, aux contours discrètement éclairés, glissait doucement, comme les figures fantastiques du *Songe d'une nuit d'été*, sur le fleuve calme et brillant.

Durant la journée le chantier offrait un aspect mouvementé. Les Sunos assemblent des troncs d'arbres



Indiens Sunos traversant le Napo en pirogue. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

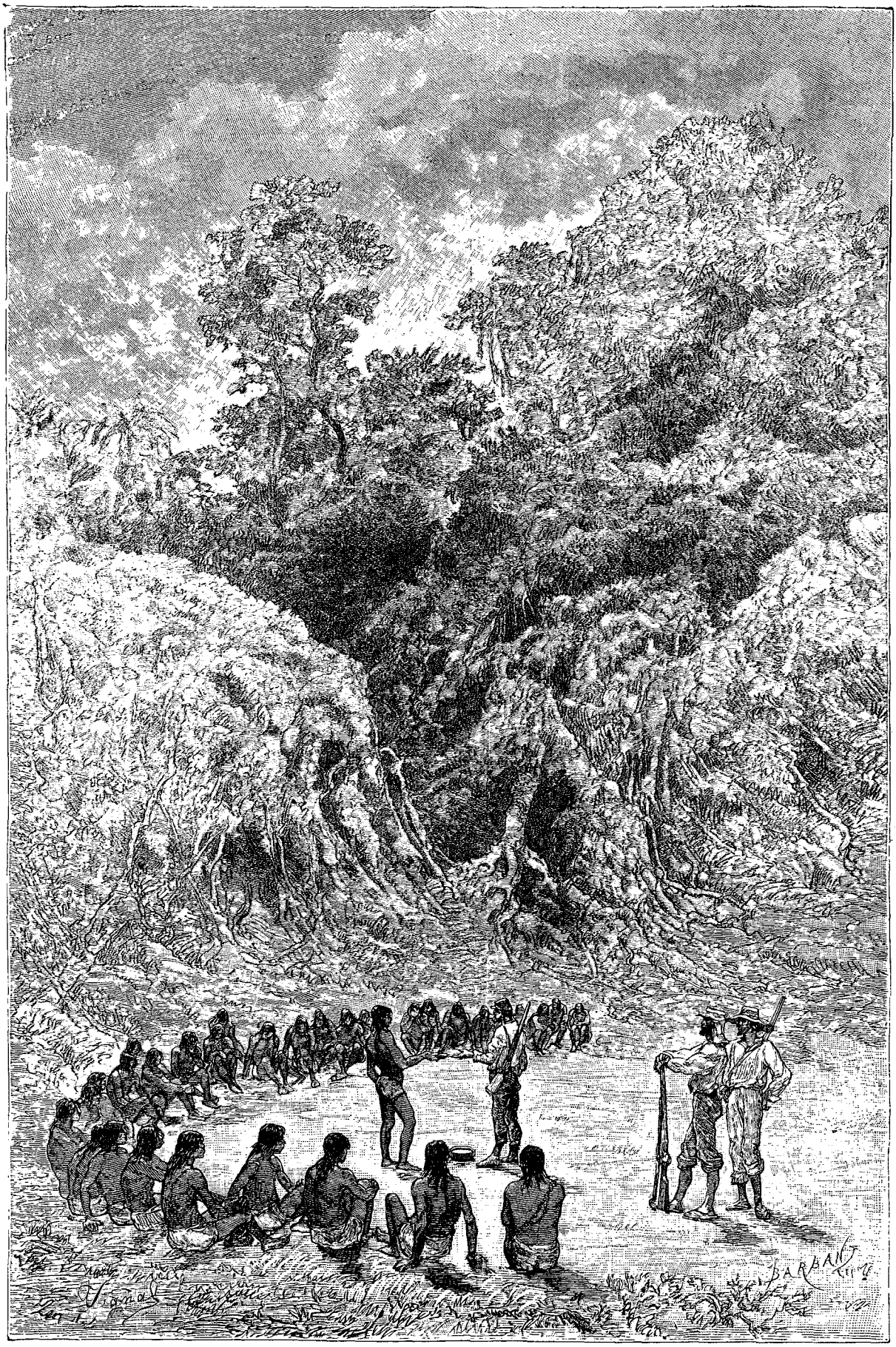
légers comme du liège, destinés à former le plancher de l'embarcation, au moyen de lianes solidement amarrées à des clous de cinquante centimètres de longueur; ces clous sont en *chonta*, bois de fer qui entre facilement dans les troncs de *balsa*, dont la conservation est parfaite lorsqu'ils sont immergés.

La hutte qu'on élève sur le radeau se compose de minces piliers faits du même palmier que les clous; on les enfonce aux quatre coins de l'embarcation à l'instar de colonnettes de fer. Un cadre de bambou vient soutenir cette charpente par des traverses, et on recouvre le tout d'un toit en feuilles de palmier. L'ensemble de cette petite arche ne présente guère l'aspect d'un navire. L'aménagement intérieur que l'on voit naturellement du dehors est celui d'une habitation ordinaire de ces régions. Des malles, de grands paniers contenant nos instruments et ce qui nous reste de vêtements la garnissent; des feuilles, recouvertes d'une toile, servent de matelas, et ces primitives couchettes sont abritées par une moustiquaire. Le fond d'un canot placé à l'avant, sur toute la largeur du radeau, remplace les tables absentes; les malles constituent des sièges excellents.

Mon équipage se composait alors de quatre *poperos*, sorte de timoniers, six *hombres de proa* sur le devant du radeau, deux *canoeros* qui le matin et le soir aident à mettre le radeau dans le courant; pendant la journée ils rament tantôt dans la grande pirogue, tantôt dans la petite. Cette dernière est *mitayera* (porteuse de vivres) : elle sert à mettre les chasseurs à terre et à rapporter leur butin. La grande pirogue devait parcourir les bras du fleuve; sa stabilité était assez grande pour permettre le maniement du loch et de la sonde.

Quant à mon personnel, il n'était pas bien nom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traité d'engagement avec les Indiens Sunos (voy. p. 253). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

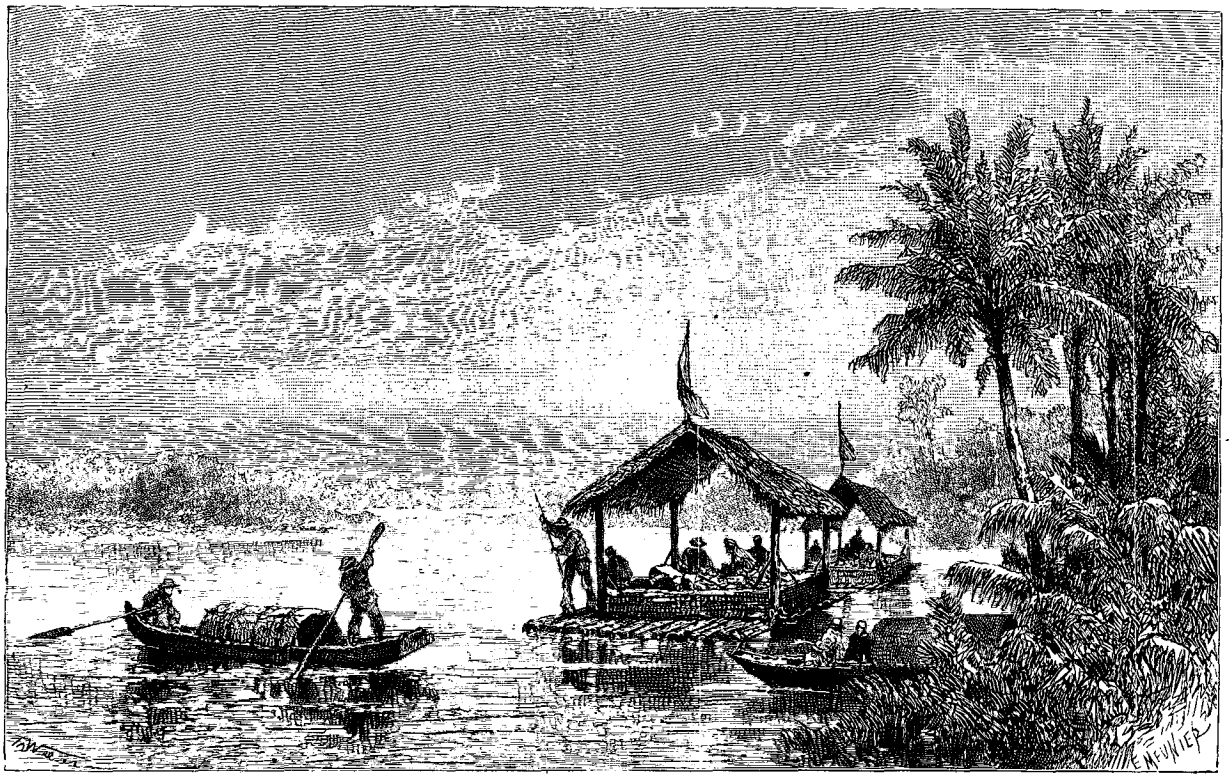
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

breux. J'avais congédié Concha à Archidona ; il me restait l'interprète Pallares, chef des hommes, et Geoffroy, qui m'aidait dans le travail d'observation, à la boussole et au commandement; mon chien Pitt était garde-radeau en chef. Quatorze Indiens complétaient ma troupe.

Les provisions me paraissaient suffisantes : soixante régimes de bananes, de la yuca pour plusieurs jours, un quintal de sel, huit *masos* de tabac, le reste à l'avenant. En fait de boissons, deux « dames-jeannes » d'eau-de-vie et une arrobe (25 livres) de feuilles de *huayusa*, le thé ou la tisane du pays. Ce qui, de nos provisions de Quito, n'est pas mangé, est pourri. Malgré toutes nos précautions et nos soins, nos vêtements mêmes sont dans un triste état ; les mieux conservés sont couverts de taches noires.

La femme d'un sieur Rodriguez, à Archidona, nous a fait, en toile bleue, des pantalons et des *cotonas*, espèces de petites blouses. Nous avons fabriqué des casquettes en peau de « vaca marina » (veau marin d'eau douce) et de « tigrillo » (chat-tigre).

La route entre Quito et le Napo et les nécessités de la situation nous avaient ainsi dépouillés complètement de toute enveloppe européenne, et nous nous trouvâmes



Radeaux et pirogues de l'expédition française. — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de Michel Parys.

en pays sauvage dans un accoutrement entièrement en harmonie avec le milieu.

J'ai ainsi appris à mes dépens que chaque zone n'impose pas seulement la nourriture spéciale qui convient à son habitant, mais encore la tenue qui doit le caractériser.

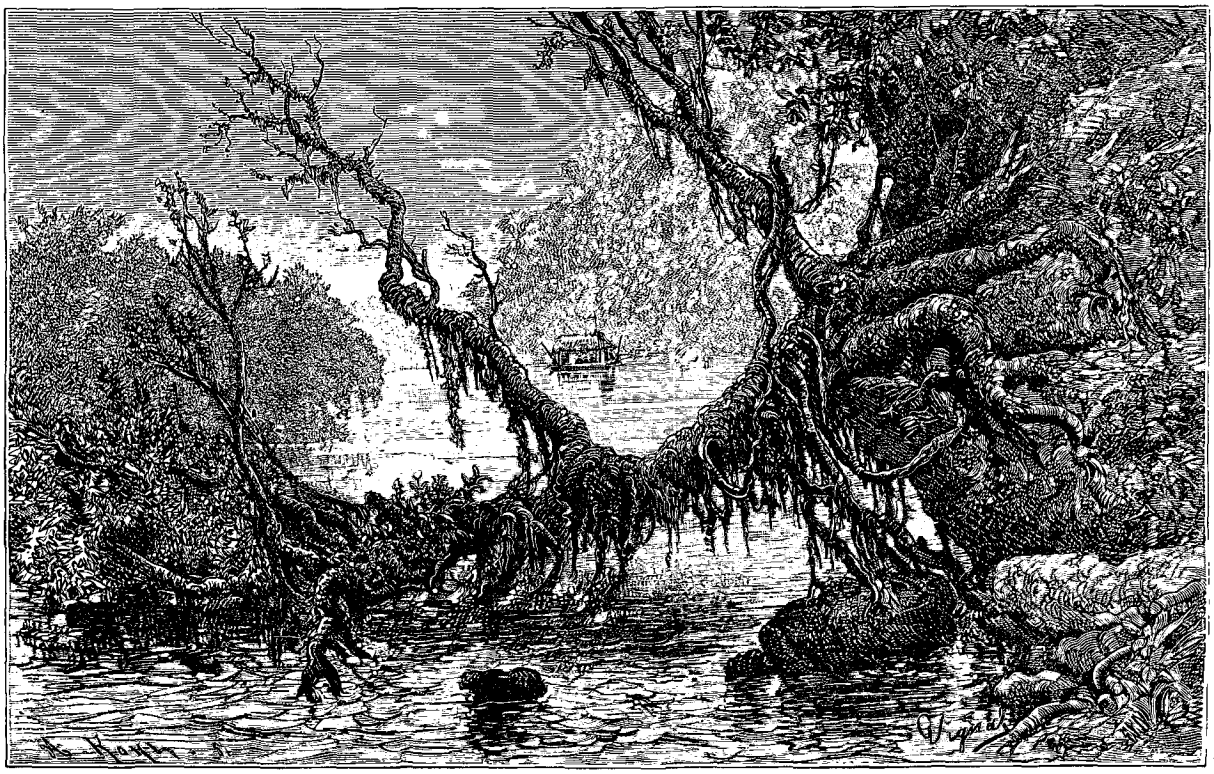
La veille de mon départ, le P. Tovia arriva en tournée apostolique, et aussitôt il convia les Sunos à se rendre à la messe, qu'il se proposait de dire dans la chapelle du hameau abandonné de la Coca, à deux kilomètres du chantier.

J'ai assisté à cette messe et il m'en est resté un souvenir attristé. Lorsqu'un missionnaire en voyage accroche le crucifix à un tronc d'arbre, lorsqu'il fait tenir un mètre de percaline par deux Indiens agenouillés, et que, devant cet autel improvisé, sous le dôme de la forêt il procède à une cérémonie religieuse, le spectacle est d'une grandeur et d'une simplicité imposantes. Mais dans une hutte délabrée, dont les parois sont à claire-voie, dont l'aire est inégale, où le respect ne s'impose pas, la messe se traduit, chez les néophytes indiens, par un bâillement qui choquerait même un mécréant.

Charles WIENER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un éboulement dans le Napo, en amont de Sinchi-Chicta (voy. p. 258). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER [1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

DE LA COCA AU MARAÑON (DESCENTE DU FLEUVE NAPO).

Le 3 août, mes radeaux étaient prêts et les huttes sous toit. Nous partîmes le 4 août, à dix heures vingt minutes. Au-dessus de nous flottait gaiement le pavillon français.

Entre mes Sunos et leurs compagnes il s'était passé une scène de départ aussi larmoyante que celle de mes Indiens de Papallacta; mais les Sunos ont oublié en peu de minutes les douleurs de la séparation, ils paraissent joyeux et sonnent sur des cornes de bœuf une fanfare assez solennelle.

A environ cinq cents mètres en aval de notre campement, nous passons devant le confluent des Rios de la Coca et du Napo. Le tributaire est plus puissant que le fleuve auquel il porte ses eaux. J'ai connu ce torrent sous le nom de Rio de Papallacta; plus loin, il s'appelle Rio Maspa, se jette dans le Quijos, forme le Maspaquijos et, grossi du Papallacta, constitue le Cosanga. Il prend ensuite le nom de Coca jusqu'à sa jonction avec le Hatunyacu ou Napo.

A partir de ce point, la rive droite du fleuve est équatorienne et la rive gauche colombienne. Je vogue au milieu et puis dire que je navigue entre deux eaux. Au fait, les titres de propriété sur ces régions me paraissent bien problématiques. On ne possède qu'à condition d'exercer des droits de maître, et, certes, l'autorité d'aucune des républiques limitrophes ne s'est jamais fait sentir dans cette contrée.

Ainsi, l'Équateur et la Colombie ont négligé de faire lever, au point de vue géographique comme au point de vue hydrologique, ce fleuve dont le cours offre un intérêt politique, puisqu'il est censé établir la ligne de délimitation de ces deux pays.

Ce travail hydrologique, une de mes principales préoccupations durant mon voyage, présentait donc un

1. Suite. — Voy. pages 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caractère d'utile opportunité. Le commerce, comme l'individu, n'avance sûrement qu'à condition de bien connaître la route à parcourir.

Le lit du Napo est d'une largeur très inégale. Tantôt il s'ouvre, et alors des îles souvent très grandes en séparent les bras; tantôt il se resserre, et alors ses eaux profondes coulent hâtivement vers le point où de nouveau les rives s'écartent, où la vague se repose de sa course précipitée et marche lentement vers le lointain océan.

A trois heures de l'après-midi, nous sommes entraînés par un courant assez fort; soudain l'embarcation reçoit un choc violent; des craquements se font entendre; nous sommes cloués sur les branches d'un arbre échoué dans le fleuve.

Tous les efforts pour haler le radeau sont inutiles. Le soleil se couche.

Je n'ai pas fermé l'œil jusqu'à l'aube. Dès cinq heures du matin, nous avons repris le travail de sauvetage. Deux des branches cèdent aux coups de hache; l'embarcation a glissé sur le récif en bois; une minute plus tard le radeau était à flot. Après avoir installé un plancher provisoire, nous sommes repartis.

Les rives du Napo, généralement plates, forment parfois des berges de huit à dix mètres de hauteur. Dans les crues, il arrive que le courant arrache une partie de ces talus boisés; alors les arbres qui le couvraient s'abattent, les immenses branches, semblables aux dents d'une ancre, mordent dans les sables ou dans les boues du fond, et le tronc barre une partie du lit.

Le 10 août, nous nous engageâmes dans un coude étroit où les eaux coulaient avec violence. Un de ces éboulements qui s'était produit récemment sur la rive gauche renvoyait le courant vers la rive droite. Par malheur, un écroulement de cette berge formait une seconde avancée à une centaine de mètres en aval. Rien de plus facile pour un canot ou pour un vapeur que de passer entre les deux obstacles. Avec un radeau, c'est une autre affaire. Sur cette lourde embarcation, le gouvernail est remplacé par deux pagaies trop petites pour offrir une grande résistance. Les timoniers réussissent bien à faire virer le radeau, mais, malgré cette manœuvre, l'embarcation continue, poupe ou flanc en avant, à suivre le courant dans lequel elle est engagée.

Aussi approchâmes-nous rapidement, en dépit du travail de mes hommes, d'un arbre énorme, de plus de cinquante mètres de long, couché en travers du chenal. Notre radeau heurta contre l'obstacle, et dans le premier choc il broya une partie de la ramure; des branches plus fortes arrêtèrent notre marche; la hutte qui nous abritait fut renversée sur nous : la violence de l'abordage avait rompu les colonnettes qui en supportaient le toit; puis la force du courant brisa les serres noueuses qui nous avaient retenus un instant, et, la toiture de notre hutte traînant derrière nous dans l'eau, nous chassâmes au gré des flots durant plus d'une demi-heure.

Campement de Zaparros sur une plage du Napo. — Dessin de P. Fritel, d'après un croquis de l'auteur.

Les deux pagayeurs de proue s'étaient à temps jetés à l'eau, sans quoi ils auraient été écrasés entre les branches et le radeau. En tombant, la maison avait précipité dans le fleuve un des timoniers, et les trois naufragés, accrochés désespérément au malencontreux arbre, cause de l'accident, nous regardaient filer. Par bonheur, le fleuve s'élargissant, le courant devint plus calme. Geoffroy donna bravement son coup de main de matelot et assura notre mouillage près d'un banc de sable. J'envoyai aussitôt recueillir les Indiens qui attendaient sur l'arbre. Quand ils furent rembarqués, je fis décharger le radeau, démonter la maison en ruine, remplacer toutes les pièces cassées, et, après neuf heures de travail, en hissant de nouveau le pavillon au mât, je pouvais dire de mon embarcation, selon la vieille devise parisienne : *Fluctuat nec mergitur.*

Le lendemain, quoique un peu tard, nous pûmes nous remettre en route, et, après deux heures de navigation, nous passâmes devant Sinchi-Chicta. Sur la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rive gauche s'élève un hameau habité par une famille de Zaparros. Nos Indiens les considèrent comme des amis.

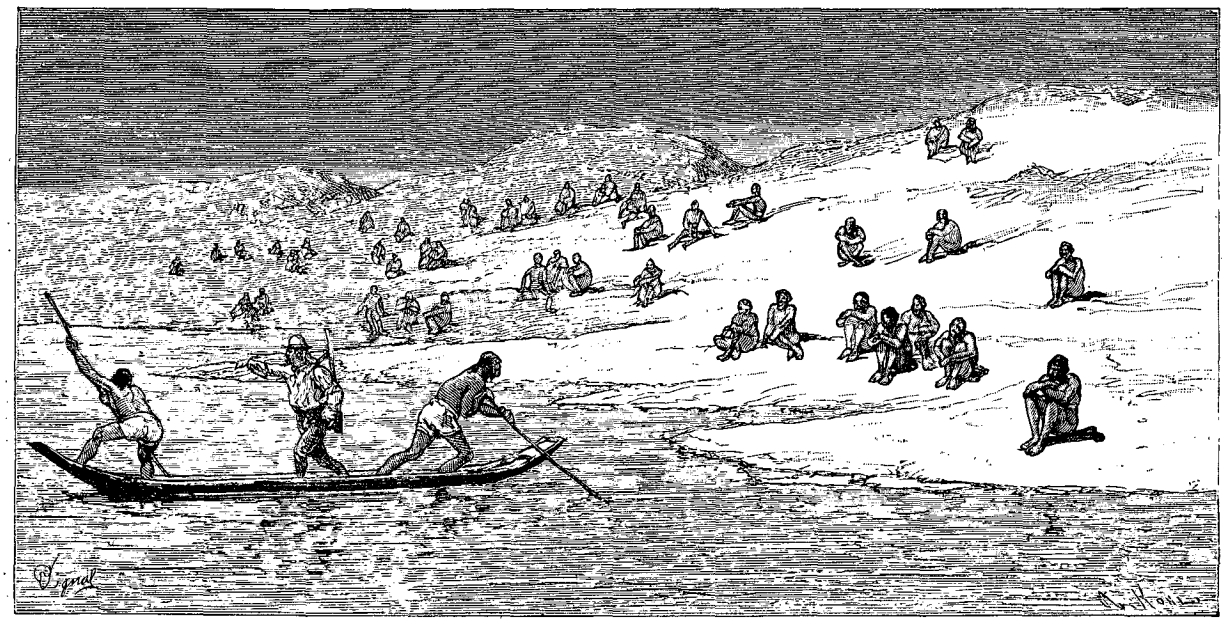
Vers l'après-midi de la même journée, les hommes de proue criaient: « Auco, Auco! » Ils désignent par ce terme les sauvages « infieles », c'est-à-dire les indigènes non baptisés. Nous prîmes des fusils, et dans le grand canot nous nous dirigeâmes vers le banc de sable d'où s'échappait une fumée épaisse au milieu d'un campement.

Chaque abri se composait de quelques feuilles de palmier séchées par le soleil. Ces feuilles étaient fichées dans le sol et, ployant sous leur poids, elles formaient des courbes gracieuses.

A leur ombre chétive quelques Indiennes nues réparaient des filets, s'occupaient de leurs enfants, enfilaient des graines pour des colliers.

Les petits nous regardaient avec de grands yeux ronds en continuant à mâcher du sable; les malheureux en avalent des quantités considérables, ce qui leur fait gonfler outrageusement l'abdomen.

Du fond de la plaine quelques Indiens accoururent. C'étaient les Zaparros de Sinchi-Chicta, qui nous reçurent fort bien. La politesse de ces gens consiste à vous faire comprendre ce qui, de votre vêtement ou de vos armes, leur agrée, et à demander ce qui leur paraît joli ou utile. Je donnai à ces demi-sauvages quelques aiguilles et des perles de verre, et ils furent si contents qu'ils nous promirent de nous rejoindre à l'embouchure du Rio Ahuarico, où nous allâmes pêcher et chasser pour compléter nos provisions qui commençaient à s'épuiser. Pendant notre second accident une certaine quantité de bananes et de conserves s'était perdue. Nous retournâmes donc à notre radeau,



Indiens Zaparros sur la barre du Rio Ahuarico. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

que les Zaparros regardaient glisser sur l'onde avec une curiosité et un étonnement non dissimulés.

A quelques kilomètres plus loin, le même cri : Auco! nous fit dresser l'oreille; sur la rive droite se dessinait une traînée de fumée.

Nous sautâmes encore dans les pirogues, et en dix minutes nous fûmes près du brasier. Nous ne trouvâmes là ni huttes ni gens. Ces derniers s'étaient cachés en nous voyant arriver, et nous ne pûmes découvrir personne. La forêt est la maison de ces Indiens; ils en connaissent les détours. En revenant vers la plage, dont nous nous étions éloignés de deux à trois cents mètres, nous surprîmes deux des fuyards, un homme et une femme. L'homme, entièrement nu, était armé de deux lances en palmier chonta; la femme portait une sorte de tablier en liger dit *yanchama*.

L'homme était chétif et la femme vieille et laide. Ils n'essayèrent pas de fuir. Nous prîmes le costume complet de l'Indienne en échange d'une paire de ciseaux. La femme était contente et semblait ne pas regretter d'être dépouillée ainsi. L'homme ne voulut point nous vendre ses lances.

Ces indigènes appartenaient à la tribu des Piojès et se rendaient à Yasuni, où ils avaient semé, pendant une tournée antérieure de chasse, un champ de yuca et de bananiers. Nous les invitâmes à venir à bord, mais ils refusèrent énergiquement. Ces deux premiers sauvages que nous ayons rencontrés sur notre chemin étaient bien doux de caractère.

Vers deux heures de l'après-midi, l'embouchure du Rio Ahuarico était en vue. En face de l'affluent, sur une large plage se détachaient des silhouettes humaines. Si pendant dix jours nous n'avions rencontré âme qui vive, le 13 août, et vendredi par-dessus le marché, le Napo était singulièrement animé. Bientôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous distinguâmes une trentaine d'Indiens nus, accroupis, immobiles. Leur peau brune tranchait vivement sur le sol d'un jaune très pâle, et leur ombre se dessinait à côté d'eux, semblable à une tache d'encre.

Soudain un homme de grande taille se leva, fit signe à deux Indiens, entra dans une pirogue et se dirigea vers nous.

Les Sunos baptisés ont l'habitude, lorsqu'ils voient des hommes ou même lorsqu'ils en soupçonnent la présence, de faire sonner leur *bogonas* ou trompes en corne de bœuf. C'est le signe de ralliement des chrétiens. A notre surprise, on répondit de la plage à cette fanfare.

Nous nous rapprochâmes cependant de terre et aussitôt les indigènes se jetèrent à l'eau pour nager à notre rencontre. Sur ces entrefaites la pirogue accosta notre radeau; l'homme qui s'était fait conduire à nous était un blanc à peine vêtu. Comme j'en exprimai mon étonnement à Geoffroy, il s'adressa fort poliment à moi en retirant le méchant feutre qui lui servait de chapeau, et en pur parisien : « Comment allez-vous? » me dit-il.

Comment allez-vous? Mais, au Napo, on ne va pas! Dans ces régions l'interlocuteur le plus poli ne sait dire que : *Imachina tiangi*. Ce monsieur qui parlait français me parut bien plus prodigieux et plus intéressant que tous les sauvages indiens réunis. Un quart d'heure après, je connaissais son odyssée : né à Madrid, fils de mère française, il avait été élevé à Paris depuis l'âge de huit ans. Son père, ingénieur, vint dans l'Équateur pour construire, au compte d'une compagnie anglaise, la route entre le Pallon (située près de la côte colombienne) et Quito.

La compagnie eut des déboires et renonça à son entreprise; M. Parys continua l'œuvre commencée et y perdit sa fortune. Lorsque son fils Michel vint le rejoindre, il n'avait plus un liard. Pressé par la nécessité, le jeune homme donna tout d'abord des leçons de français, puis il se fit embaucher pour chercher des quinquinas (cascarilla), enfin il se rendit définitivement dans l'orient pour y tenter fortune. Mais, dépourvu de tout capital, il ne put se procurer d'ouvriers; doué d'ailleurs de qualités artistiques plutôt que d'un tempérament commercial, il n'avait rencontré que la misère. En dernier lieu, après avoir parcouru le Rio Curaraï, il se trouva comme échoué sur cette plage, malade, affamé, à la suite de ce voyage. Réduit à l'état de squelette, il avait l'air d'un homme de cinquante ans, quoiqu'il fût à peine entré dans sa vingt-sixième année. Pendant six mois il n'avait mangé que des *pepas del monte*, il n'avait pas même pu se procurer quelques bananes ni du manioc. Ses pieds étaient gonflés et contrastaient avec la maigreur effrayante de tout son corps.

« Voilà toute ma fortune, me dit-il, en montrant sa chemisette et son pantalon en toile qui ne descendait pas jusqu'au genou. On dit que l'homme le plus malheureux trouve toujours plus malheureux que lui; je n'en ai pas encore trouvé, et cependant je suis content. Je n'ai rien, pas même des dettes. »

Était-ce assez français cette gaieté charmante dans un aussi complet dénûment? Je me sentis pris d'une vive sympathie pour le pauvre garçon et lui proposai de l'emmener avec moi dans l'Amazone. Une fois hors des régions perdues il pourrait écrire à sa famille en France, et il sortirait ainsi de son épouvantable situation. Les Indiens qui l'avaient accompagné dans le Curaraï l'aimaient et lui dirent un adieu cordial en apprenant qu'il les quittait.

Le lendemain, d'assez bonne heure, arrivaient les Zaparros de Sinchi-Chicta. Mes hommes passaient la journée à chasser et à pêcher dans le Rio Ahuarico.

Ce fleuve, large de cent cinquante mètres, mesure de trois à quatre brasses de profondeur. Ses eaux limpides, vertes, coulent entre des rives en talus d'une hauteur moyenne de trois à quatre mètres. A deux jours en amont se trouve la lagune de *Lagartococha*, qui communique avec une longue série de lacs constituant une sorte de canal naturel, navigable pour de grosses pirogues et établissant une voie de communication entre le moyen Napo et le haut Iça.

Sur le bas Ahuarico on trouve beaucoup de caoutchouc et de la salsepareille. La chasse nous y a valu quelques belles bêtes, notamment une once, et la pêche donnerait des résultats très rémunérateurs, surtout dans la lagune de Lagartococha, si j'en juge par ceux qu'ont obtenus mes Indiens. Dans ces eaux abonde un poisson énorme que les gens du pays appellent *peiche*. Il pèse généralement plus d'un quintal. Mes hommes en ont harponné un dont les chairs salées et séchées au soleil pesaient environ cinquante-quatre livres. Le goût de ces chairs, fraîches ou salées, est agréable et rappelle celui du saumon. Les Indiens riverains sont d'excellents pêcheurs et manient dans la perfection les trois instruments de leur métier : le filet, l'hameçon et le harpon.

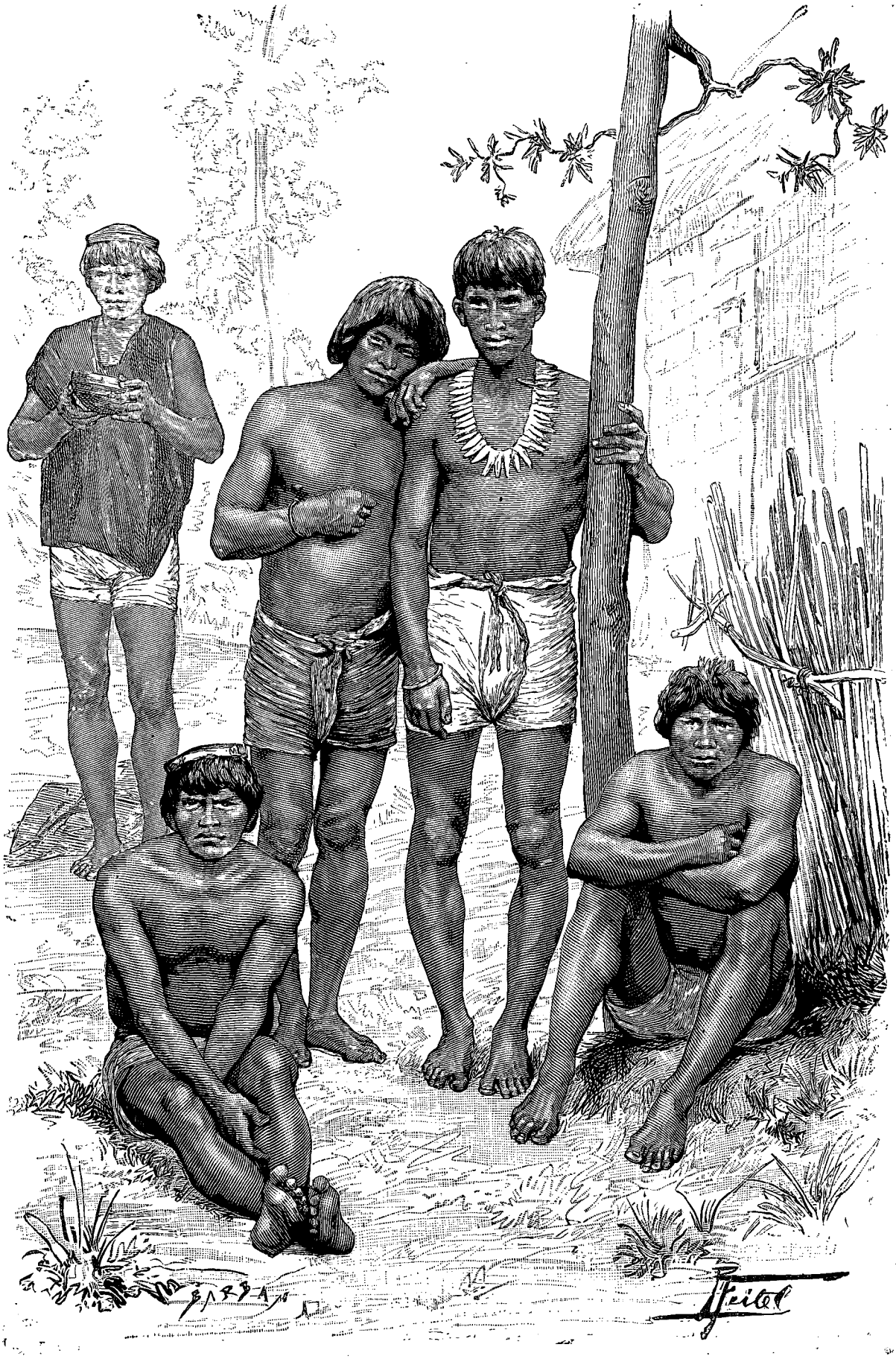
Ils ont des filets en *pita* ou *lica* d'une vare (quatre-vingt-trois centimètres) de large sur une vingtaine de long, avec lesquels ils pêchent de jour comme de nuit. Quant à leur harpon, souvent en fer, il est attaché à un bâton de trois à quatre mètres, au bout duquel se trouve une longue corde pourvue d'un flotteur en bois de balsa. L'Indien harponne à douze ou quinze mètres de distance et lâche aussitôt la corde. Le poisson blessé plonge, mais le flotteur indique la direction qu'il prend et permet au chasseur de s'emparer de sa victime, fatiguée bientôt par une fuite inutile. Il est des sauvages qui ne manquent pas un coup de harpon.

A l'hameçon, ils sont aussi stoïquement patients que tous les autres pêcheurs à la ligne.

Le soir, les Zaparros de Sinchi-Chicta et ceux du Curaraï qui avaient accompagné Michel Parys ont joué à la petite guerre au javelot.

Je ne me rappelle pas avoir assisté à un spectacle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aborigènes du Rio Ahuarico. — Dessin de P Fritel, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus émouvant et aussi superbement sauvage. Ces hommes nus, souples comme des serpents, agiles comme des singes, doués d'une force peu commune, sont passés maîtres dans les jeux athlétiques. Rangés en deux lignes de bataille dont les ailes se rapprochent, ils lancent les lourdes hampes, aux pointes non bouchonnées, avec une dextérité et une puissance remarquables. Parfois, vingt, trente javelots s'entrecroisent en l'air.

L'Indien visé par l'arme meurtrière en suit la trajectoire du regard, l'évite au moment où il doit être atteint, saisit le projectile d'une main sûre, le retourne aussitôt et le renvoie à son adversaire. Des cris d'enthousiasme ou de colère accompagnent cet exercice des Spartiates sud-américains.

Les femmes circulent sans crainte autour des jouteurs et leur offrent des coupes remplies de *masato*. Bientôt l'ivresse alcoolique s'ajoutant à l'ivresse du plaisir et du jeu, les cris deviennent des hurlements, l'enthousiasme devient de la rage. Le jeu va dégénérer en massacre. Alors les femmes se jettent à travers la mêlée et séparent leurs compagnons [1].

Cette journée fut une vraie fête; aussi ne finit-elle qu'avec la nuit dans une orgie complète, et, hélas! dans le sang. Le corps d'un des Zaparros tués gisait le lendemain sur la plage, et ses amis, sans émotion, le jetèrent à l'eau. Une nouvelle discussion s'éleva à propos de ses femmes qu'un Zaparro vigoureux s'adjugeait. Enfin, au milieu d'un grand branle-bas, nous nous mîmes en route, et bientôt, seuls sur le fleuve de plus en plus large, nous reprîmes nos habitudes de travail.

Vers midi, nous vîmes un beau tigre couché sur les bords du fleuve. Il dormait paisiblement; nous passons à portée de fusil, à quatre-vingts mètres environ : Geoffroy lui lance une balle de Winchester, le tigre se réveille, fait un effort pour se redresser et retombe. Aussitôt nous sautons dans les pirogues et nous nous dirigeons vers la berge. Cependant l'animal, après quelques instants, essaye encore de se lever. Il y réussit, et, avant que nous ayons pu lui envoyer une nouvelle décharge, il a disparu dans le fourré.

La moitié de ce que nous tuons nous échappe. Bon nombre de *capihuaras* atteints au bord de l'eau ont coulé sans que nous ayons pu les repêcher; des oiseaux tirés au vol sont tombés dans le fourré; des singes blessés ont, dans leur agonie, enroulé leur queue autour d'une branche et sont restés ainsi, pendus à des hauteurs inaccessibles. Nous tirons presque toujours les oiseaux au vol, procédé qui surprend vivement les sauvages.

La *bodoquera* (sarbacane) dont les Indiens se servent avec beaucoup d'habileté offre, comparée au fusil, des avantages et des désavantages. On ne peut tirer la bête qu'au repos; mais en revanche, comme on ne fait aucun bruit avec cette arme, on peut, si l'on trouve plusieurs animaux sur un même arbre, les tuer successivement. Le coup de fusil, au contraire, jette l'alarme dans la troupe, et il est bien rare de trouver l'occasion de tirer deux pièces de gibier l'une après l'autre.

D'habitude l'Indien tâche de tirer presque verticalement au-dessus de lui. La longueur (de trois à quatre mètres) du tube en bois de palmier explique pourquoi on est ainsi plus sûr de son tir que si l'on visait horizontalement. Le point de mire est fait d'un éclat d'os et se trouve très rapproché de la bouche du chasseur. J'ai vu des singes regarder curieusement la sarbacane qui lentement les pointait, et recevoir la flèche empoisonnée avant de s'être doutés du danger qui les menaçait.

La chasse la plus facile en ces lieux est celle d'une espèce de singe : le *coto*. Ces simili-hommes, avec leur figure de lord anglais encadrée d'une barbe rousse en jugulaire, font un bruit étourdissant; on les entend à plus d'une demi-lieue. Ils guident par leurs cris le chasseur jusqu'à portée de fusil et apprennent de lui, mais toujours trop tard, que le silence est d'or. L'ignorance dans laquelle ils sont de cette vieille vérité m'a valu plusieurs beaux spécimens pour mes collections et quelques rôtis savoureux, dont la digestion pénible laisse toujours à la bouche un goût amer comme un regret ou un remords.

Il serait intéressant de procéder à des études gastronomiques sur la cuisine de ce pays. Les riverains, chasseurs de jour et pêcheurs de nuit, fabriquent des *ollas podridas* composées de tous les produits de leur activité. Voici le menu de ce que mes hommes ont mis dans le pot-au-feu d'hier : des œufs de tortue, une raie, une dizaine de poissons « boca chica », deux crapauds, un canard, deux grues, une queue de jeune caïman à ventre blanc, de la yuca et des bananes, du piment *aji* et du sel. Ils ont avalé tout cela de fort bon appétit; quant à moi, j'ai eu la curiosité de goûter du caïman. La chair en est blanche et transparente comme celle d'un poisson, mais plus dure; elle exhale une odeur de musc qui devient moins sensible lorsqu'on a changé deux ou trois fois l'eau de la marmite.

Le 18 août, nous avions donné aux pagayeurs une *capihuara* tuée dans la journée. Vers six heures du soir, à dix pas d'une plage, nous mouillâmes, et aussitôt les Indiens firent un grand feu et se mirent à rôtir la bête.

Le ciel s'était couvert de nuages noirâtres; à tout instant des éclairs de chaleur illuminaient l'horizon de lueurs violettes, rouges, fauves. Le vent se leva et fit

1. Les Zaparros ont bu pendant et après leur jeu des quantités considérables de *masato* de bananes vertes et de bananes mûres. La bière de bananes vertes se fait par le procédé de la mastication; celle de bananes mûres s'obtient en faisant bouillir le fruit et en l'écrasant ensuite. On ne fait guère fermenter cette boisson; conservée pendant deux ou trois jours, elle prend un goût légèrement acidulé fort agréable.

Les Zaparros boivent aussi un masato de manioc rôti. Cette bière a une couleur de café au lait assez semblable à celle de la liqueur de bananes vertes. Le masato de bananes mûres a une couleur jaune d'œuf.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tourbillonner la flamme d'où sortaient tantôt des bouffées épaisses de fumée noire, tantôt des traînées lumineuses d'étincelles. Les Indiens nus, les uns accroupis près du feu, les autres debout, se garantissaient au moyen de quelques chiffons de la chaleur trop forte.

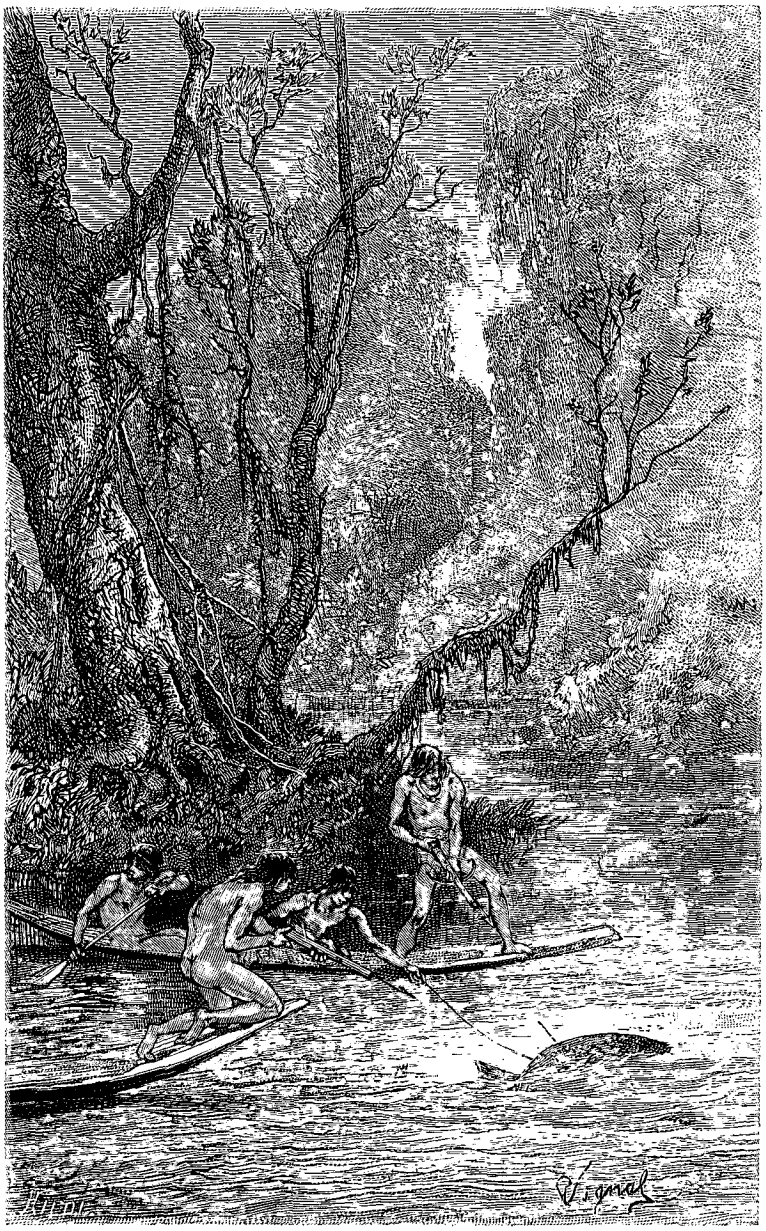
Leurs corps cuivrés s'estompaient dans l'ombre, et d'instant en instant leurs silhouettes se découpaient sur la lumière éblouissante des éclairs. Quelques minutes après, l'orage passa sur nous. Un éclair monstre, une immense boule de feu d'où sortaient en tous sens des rayons en zigzag, brisa des arbres de la rive opposée. Après l'orage vint la pluie : un torrent vertical qui se mêlait au fleuve horizontal. En un clin d'œil le feu et les cigarettes étaient éteints, et les Indiens, réfugiés sur le radeau, mangèrent gaiement la *capihuara* mi-cruc.

Les Sunos retirent d'habitude les plats du feu lorsque l'eau a commencé à bouillir ou quand la flamme a roussi à peine les viandes qu'ils rôtissent.

Les Dahuas et les Ohas se distinguent essentiellement des Indiens des hauts plateaux. Autant ceux-ci sont tristes et mornes, autant ceux-là sont gais. Ils rient de tout et par conséquent ils rient toujours. Ils ont cet éclat de rire à la fois bête et amusant des clowns des cirques, ce hennissement humain qui amuse jusqu'aux chevaux. J'aime à me trouver au milieu de gens dont l'insouciance prouve qu'ils sont bons enfants.

Dès que l'Indien est malade, toutes les fibres de son être se détendent. Dépourvu de la moindre force de résistance, devant la maladie il est d'une lâcheté extraordinaire.

Lorsque la petite vérole éclate parmi les Dahuas ou les Ohas, les Sunos ou les Cocas, quand le catarrhe fait son apparition chez les Zaparros, des tribus entières émigrent aussitôt. La mère abandonne son enfant atteint du mal, le fils fuit son père mourant ; ceux que la contagion a épargnés s'éloignent de l'endroit empesté avec un empressement qui trahit un égoïsme parfait.



Zaparros harponnant des poissons peiches (voy. p. 260). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

Si les Indiens ont une peur très grande de la maladie, ils ne professent guère de respect pour les morts. Ils ne les entourent d'aucune cérémonie qui démontrerait une réelle affection, un regret affectueux, un souvenir enfin.

Quand un Indien meurt d'accident ou de maladie connue, non contagieuse, on fait un trou près d'un arbre et on y dépose le corps en le couvrant à peine de terre. Le tout se passe sans cris et sans larmes. Le père qui enterre son fils se fait aider par sa femme. Après la besogne, on boit, on se couche, et la nature, impassible devant la mort, reprend son œuvre de création.

Il faut citer à cet égard une exception : les Archidonas, anciens sujets des Incas, ont, paraît-il, gardé l'habitude séculaire de la dessiccation. Ils donnent aux morts la position accroupie des momies péruviennes, et, ne sachant pas, comme les habitants de la côte ou de l'Entre-Cordillère, faire des mausolées, ils gardent les momies dans leurs maisons, suspendues sous le toit, à la façon de nos jambons. Autour de ces dépouilles humaines, ils attachent les mets préférés du défunt. Les Sunos m'ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raconté ces détails; et comme ils n'ont aucune imagination et ne savent dire que ce qu'ils ont vu, bien vu, souvent vu, j'estime que la chose est certaine. Il paraît d'ailleurs naturel qu'une ancienne coutume se soit conservée.

Au sud de Pahola-Cocha, nous avons trouvé une *chacra* de sauvage abandonnée; elle doit avoir appartenu à quelque pauvre diable de *Piojé* tué par un *Aushiri*. Nous y avons recueilli des bananes qui ont heureusement complété nos provisions.

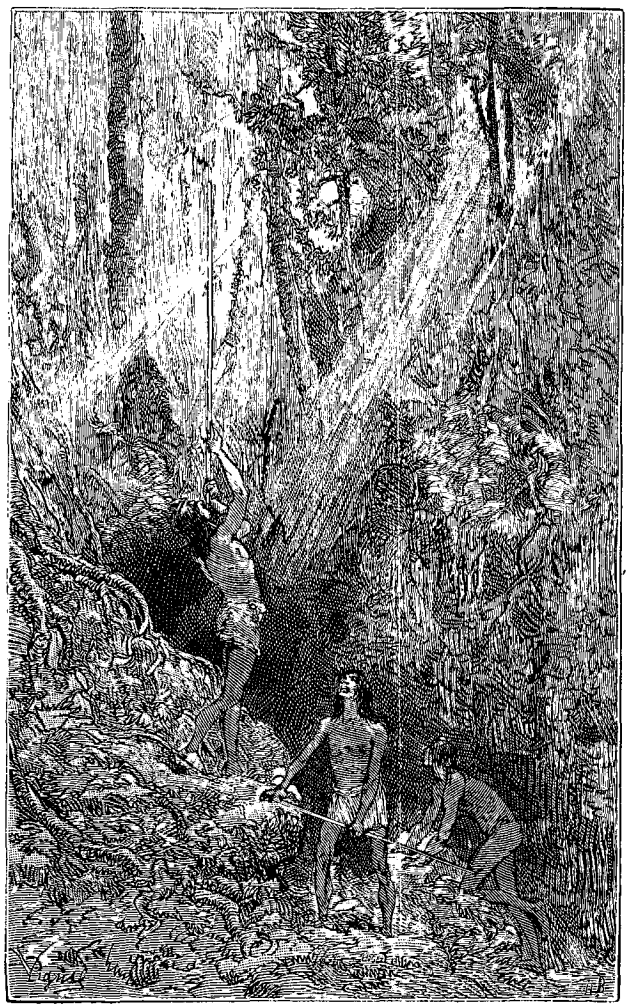
On pourra s'étonner de m'entendre souvent parler du manque de vivres. Cette préoccupation ne surprendra pas ceux qui connaissent les Indiens. Ces êtres ne mangent pas, ils dévorent. On dit de certaines gens qu'ils ont pour le vin « un trou spécial ». Les Indiens ont un abîme spécial pour les comestibles, et je ne saurais réellement imaginer où tout ce qui entre par leur bouche va se loger. Ils sont également grands buveurs et apprécient hautement, outre les bières indigènes, l'eau-de-vie, même la plus mauvaise, qu'on veut bien leur offrir.

J'ai réussi, chemin faisant, à constituer un petit vocabulaire zaparro; aujourd'hui c'est un document ethnographique, demain ce sera de l'archéologie ou plutôt de la philologie du passé, car le progrès efface rapidement de la surface du globe ces races atrophiées.

J'ai tâché de figurer la prononciation avec les lettres de notre alphabet et les sons que nous connaissons. Mais on ne saurait écrire ni donner une idée juste de l'effet produit par ces vocables quand des Zaparros ou des Mau(n)tos les prononcent.

Les lèvres remuent peu, les mots passent par le nez, ce qui donne à toute la langue un caractère nasal. Ainsi cette famille des Mautos ou des Mau*n*tos a, dans son nom, une sorte d'*n* nasal peu sensible. De plus on dirait que toute la tribu zézaye. Le *ch* ou *tch* n'est pas franc et se rapproche du *tz*. Dans chaque mot on entend comme une espèce de point d'orgue, et cette sorte d'exagération d'une longue rend les brèves du même mot presque muettes. Les liquides *l* et *r* se confondent, et un même mot, prononcé par deux individus, semble contenir tantôt l'une tantôt l'autre.

Je ne pense pas que ce vocabulaire complet atteigne mille mots. L'horizon intellectuel des Zaparros est tellement restreint, que leur numération ne dépasse pas le chiffre quatre; leur nomenclature s'arrête aux noms concrets, aux désignations d'objets d'usage familier. Qu'on tâche de faire le vocabulaire des choses qui se trouvent dans une de nos chambres, depuis le loquet de la porte jusqu'au store devant la fenêtre, et l'on verra l'infinité de termes nécessaire pour énumérer le contenu d'une habitation civilisée. Or les demeures de ces peuples nomades sont faites de quelques joncs sur lesquels viennent s'appuyer des feuilles de palmier. Un nid d'oiseau est auprès d'elles un chef-d'œuvre d'architecture. Que peut-on trouver en fait de mobilier sous un pareil abri? Le Zaparro dort sur la terre nue, sous la pluie, sans couverture. Il ne porte aucun vêtement, sinon une ficelle d'un usage particulier. Les femmes s'habillent parfois d'une *yanchama*, carré en liger de palmier. Les pirogues des Yumbos, larges de trente à trente-cinq centimètres, ne contiennent aucun aménagement. Leur vocabulaire se complète avec les noms des bêtes qu'ils poursuivent et les armes dont ils se servent. Ce lexique, qui comprend les objets de leurs constantes préoccupations, presque toutes leurs idées, ne saurait être plus riche que leur misère.

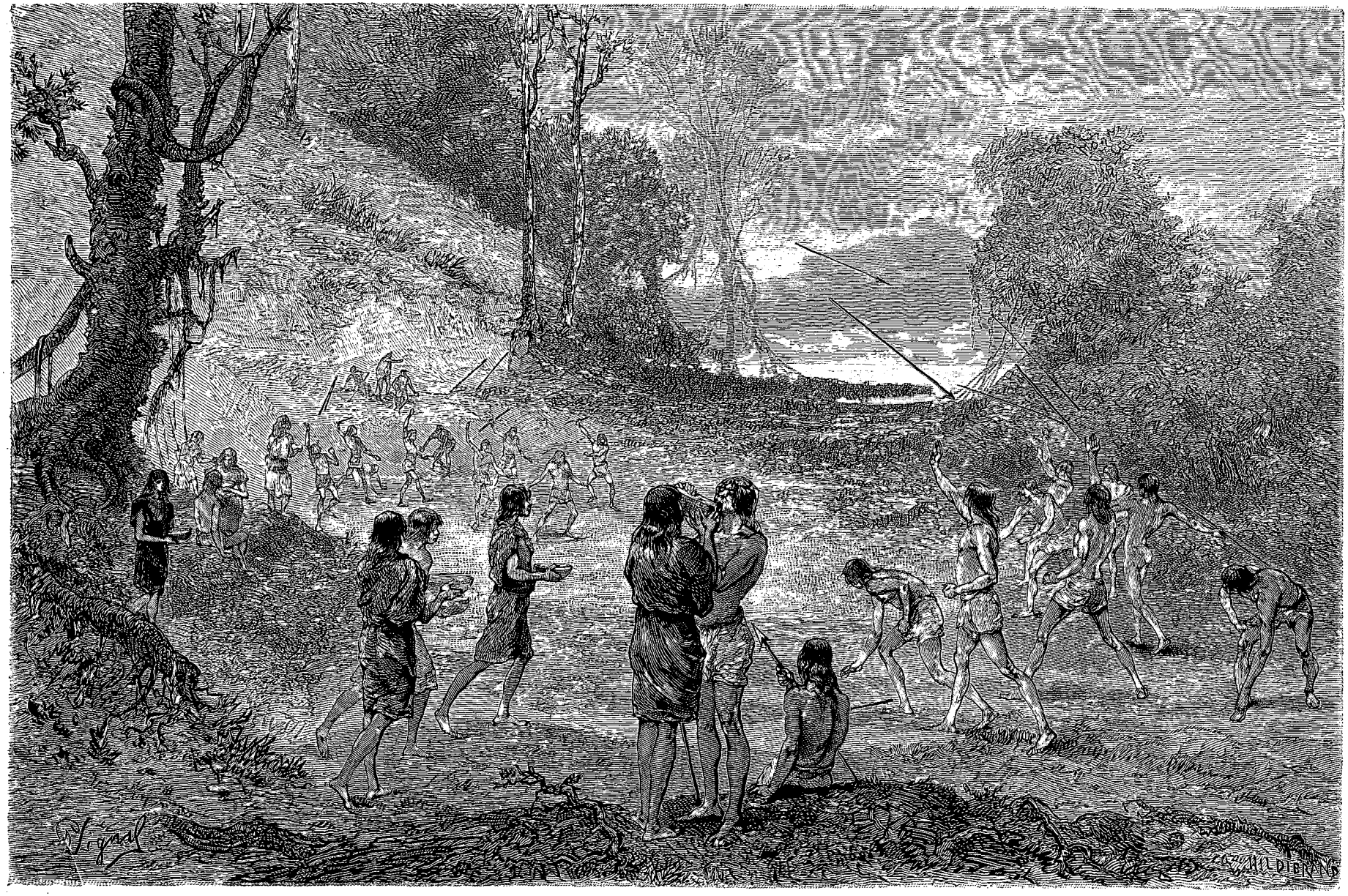


Sunos chassant à la sarbacane (voy. p. 262). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

Ils pratiquent la polygamie et ne montrent de tendresse ni pour leurs femmes, ni pour leurs enfants; la nature se manifeste là dans son expression vierge, c'est-à-dire égoïste.

Huit jours après avoir quitté le Rio Ahuarico, nous étions en vue du Rio Curaraï. Parys, qui s'était refait à peu près, m'avait raconté sa dernière expédition. La connaissance de cette contrée était la seule chose qu'il eût retirée du terrible voyage dont il a failli

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Joutes au javelot *entre deux* tribus de Zaparros (voy. p. 262) — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

être victime. Les observations qu'il m'a communiquées complètent celles que j'ai recueillies sur le Napo.

Le Coca, l'Ahuarico et le Curaraï sont les grands affluents du Napo, un des vingt ou trente fleuves gigantesques tributaires de l'Amazone. Le terme fleuve n'est en aucune façon exagéré : d'une rive à l'autre, surtout lorsqu'il baigne des îles, le Napo mesure souvent plus de trois kilomètres. Le bras principal atteint parfois près de deux kilomètres, et sa profondeur excède en certains points vingt mètres. Je ne parle que de la saison sèche. Quelle superficie doit-il couvrir lorsque sa vague se gonfle en hiver, lorsqu'il élargit son lit et roule des masses d'eau doubles ou triples vers le roi des fleuves, l'Amazone ?

On ne peut se figurer l'aspect calme et paisible de cette vaste région. Les terrains accidentés, les pays montagneux ont en quelque sorte un aspect inquiétant. Ailleurs les crêtes qui découpent capricieusement l'horizon, la terre avec ses inégalités donnent l'idée de brisants pétrifiés. Ici les lignes sont harmonieuses. Les immenses plaines, les douces collines boisées se détachent sur le ciel en fines dentelures. La terre s'y est aplanie comme le niveau d'un liquide reposé après l'ébullition.

Chez nous, le règne végétal ne fait que compléter, pour les besoins de la vie humaine, les règnes minéral et animal. Ici la forêt donne en abondance des fruits qui remplacent les produits que nous tirons des animaux ou du sein de la terre. On trouve la *palta* ou *ahuacate*, le beurre végétal; le lait végétal, l'ivoire végétal, la cire végétale, le coton, cette laine végétale, et l'*uctu* ou soie végétale. Il y a enfin des bois qui, par leur dureté excessive, mériteraient presque le nom de fer végétal....

.... Nous venons de passer devant Tamboryacu; et comme les tribus sauvages qui habitent sur les bords de cette rivière sont réputées féroces, mes pagayeurs, peu soucieux de faire connaissance avec elles, ont fait semblant de ne pouvoir atteindre une plage située à environ deux kilomètres en aval. Il était alors près de six heures. Quelques minutes plus tard, nous naviguions dans une obscurité complète; et s'il est déjà difficile, lorsqu'on voit tous les obstacles, de descendre de jour le Napo dans une lourde embarcation, de nuit c'est bien une autre affaire.

A sept heures et demie un choc se fait sentir, suivi d'un sinistre craquement. Nous voilà encore engagés dans des branches; l'obscurité nous empêchant de voir où l'on est accroché, nous laissons faire le courant. La force de l'eau pousse le radeau en avant. Qui sera le plus fort du radeau ou de l'arbre couché sur notre route et dont la ramure nous arrête ? Les craquements continuent. Nous penchons sur la gauche et l'eau nous envahit violemment. Cette situation critique dure plus de cinq minutes. L'arbre se brise, mais nous nous jetons dans un autre: c'est un bout d'île qui s'est éboulé dans le fleuve!

Notre maisonnette, heurtée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, semble prête à se détraquer. Les lianes et les cordes qui en amarrent les clous et le toit se tendent et se rompent, les arcs-boutants sortent des joints. Un dernier coup, nous broyons quelques branches et nous voguons tranquillement.

La lune se lève et éclaire le fleuve. Les Indiens reprennent les pagaies, et une demi-heure plus tard nous sommes hors de danger. Notre embarcation est assez endommagée, mais avec quelques heures de travail les avaries seront réparées, avec quelques heures de soleil les vêtements seront secs.

Si ces pages contiennent peu de descriptions, c'est que, malgré sa splendeur, le pays ne change guère d'aspect : toujours des bois encadrant une majestueuse nappe d'eau ! Décrire la variété infinie dans cette immense monotonie, c'est l'œuvre du naturaliste et non du géographe ou du voyageur.

A sa droite et à sa gauche, le Napo forme des *cochas* ou lacs. Les Indiens ne connaissent pas les sources de ces lagunes qui ont souvent plusieurs kilomètres de long. La formation de ces cochas me paraît pourtant très explicable. La déclivité du Napo, à partir du Rio Coca, est pour ainsi dire insensible; il est naturel que ses eaux dans des terrains plats s'étendent et forment des dépôts. Le niveau du Napo variant selon l'époque de l'année, ils augmentent ou diminuent. L'abondance des caïmans qui vivent dans ces mares énormes est un indice que ce sont bien des eaux dormantes, et la multitude de grenouilles et de crapauds prouve que le fond en est marécageux. Les sauvages n'en habitent jamais les berges, parce qu'ils y prennent les fièvres, tandis que l'on peut vivre sur les bords du Napo, qui sont généralement sains, bien que pénibles en certains endroits pour les riverains, à cause des moustiques. A cet égard notre situation est intolérable; nous vivons dans un nuage de tabac, ce qui ne nous a pas empêchés, Geoffroy et moi, de voir nos mains, nos jambes, notre figure couvertes d'abord de piqûres, puis de blessures, en fin de compte de plaques de suppuration. Ce sont des douleurs indicibles.

Les Indiens, qui ont la peau tannée, en souffrent moins, en ce sens que la suppuration n'a pas lieu; mais les mouches ne leur font pas plutôt grâce qu'aux blancs. Et comme là où l'*arenillo* ou le *jejen* a piqué il se forme un petit dépôt de sang sous le derme, en peu de jours ces hommes bruns sont devenus d'abord tigrés, puis entièrement noirs. Pendant la nuit ils se servent de moustiquaires de deux mètres de long, sur soixante centimètres de large et cinquante centimètres de haut. Ces tentes, qui ont les dimensions d'un cercueil, sont faites d'étoffes assez fortes de toutes couleurs, couvertes de dessins, les uns indigènes, les autres européens.

Deux branches nouées en travers maintiennent la moustiquaire tendue dans toute sa largeur; deux pa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

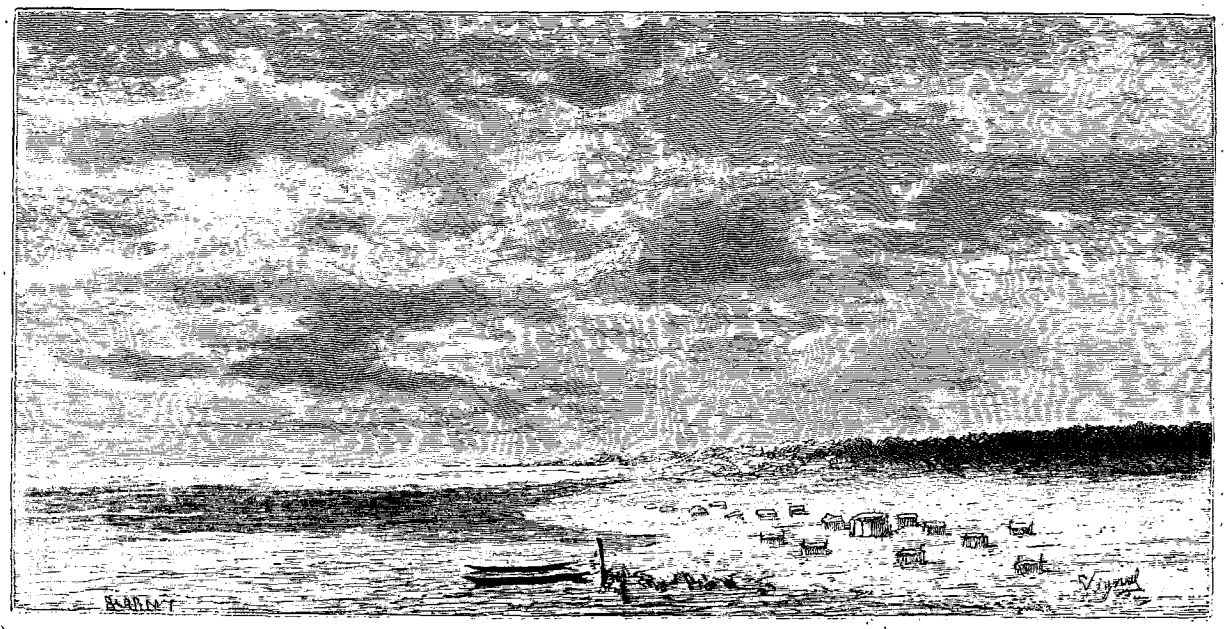
gaies fichées dans le sable au chevet et aux pieds complètent la charpente primitive de cet abri.

Lorsque par les belles nuits les Indiens dorment sur la plage, le campement offre un aspect pittoresque. On se croirait dans un temps qui n'est plus. Ce radeau avec sa maisonnette, ces pirogues avec leur *pamacari*, ces hommes bruns qui vont et viennent minus, cet ensemble d'une dizaine de tentes toutes petites entourant les grandes tentes des blancs; les fusils d'un côté, les lances, les sarbacanes de l'autre; le brasier en plein air, les grandes marmites qui bouillent et chantent gaiement; ce fleuve imposant, ces forêts profondes, ce ciel tantôt bleu, tantôt menaçant, tout cela forme un étonnant spectacle.

25 août. — Nous venons de nous rencontrer avec une tribu de Piojès-Cotos. Ils se sont montrés d'abord au nombre de quatre ou cinq sur la rive droite, mais, peu de minutes après, ils étaient près de trente, suivis de quelques chiens. Le bord du Napo en ce point était formé d'un talus d'environ quatre à cinq mètres, les lianes fleuries pendaient des arbres; et les hommes, les femmes, et les enfants entièrement nus, presque blancs de peau, avec leurs longs cheveux noirs coupés droits sur le front, se tenant au milieu des branches, se détachaient gracieusement sur le fond sombre d'une muraille de verdure.

Nous allâmes à leur rencontre dans la baleinière; ils nous virent approcher sans un mouvement de peur. Ce calme donne à la nudité un caractère chaste. Pour quelques couteaux, ils nous cédèrent des lances empoisonnées, et, pour quelques mouchoirs, ils nous conduisirent dans leur hutte, située sur la rive gauche, à deux cents mètres du fleuve.

La cabane mesurait environ quarante mètres sur



Campement de l'expédition sur les plages du Napo (voy. p. 268). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

trente; le sommet du toit était bien à dix mètres au-dessus du sol.

Dans l'intérieur se trouvaient une trentaine de *Cotos* qui nous entourèrent. Ils sont d'une belle race, grands de taille, élégants de formes et de mouvements. Le nez est droit, le menton rond, la bouche largement fendue, mais bien faite, les dents belles et blanches.

Encore quelques mouchoirs sacrifiés, et j'emporte en échange un hamac en chambira. Ce n'est pas un filet comme ceux des Zaparros, mais les cordes parallèles en sont maintenues par des bandes tissées dans la même matière.

Je suis certain d'avoir compris que l'un d'eux m'a offert, pour mon canif, son fils, bel enfant de dix ans. J'ai cru inutile de conclure cette affaire.

Ils ont aux oreilles des trous dans lesquels ils mettent des bouchons ou des rondelles qui mesurent jusqu'à quinze centimètres de diamètre. Ces rondelles sont blanches, très légères, je ne saurais dire si elles sont en bois de balsa ou en liège. Il est à remarquer que le bord inférieur de cet ornement atteint l'extrémité extérieure de l'épaule, et que la rondelle n'est maintenue que par une mince bandelette de chair, transformation étrange des lobes de l'oreille.

Les Piojès-Cotos nous suivirent pendant près d'une heure dans deux pirogues sans oser venir à bord, puis ils s'en retournèrent, et nous continuâmes sans autre incident notre route vers le sud-est.

Cette rapide esquisse montre bien qu'en ces lieux il est difficile, pour ne pas dire impossible, de faire une grande collection ethnographique.

27 août. — Nous voilà à Tutapichco. Les habitants sont des Indiens émigrés des missions du haut Napo. Ils se sont groupés autour d'un nommé Jara, qui les emploie dans l'exploitation du caoutchouc, de la salsepareille, de l'ivoire végétal. Ce patron leur a en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seigné le principe de toute civilisation : la valeur de l'argent, rémunération du travail. Ils ont renoncé à se peindre la figure et le corps, ils ne portent ni colliers ni bracelets; ils ont adopté un costume raisonnable pour des ouvriers.

Un de mes radeaux a reçu de tels chocs qu'il est impossible de le réparer sans une perte de temps considérable. J'ai donc installé mes instruments et mes bagages sur une grande pirogue qu'un Indien m'a louée pour quelques piastres. Elle mesure quinze mètres de long et près d'un mètre de large.

Dans la nuit du 28 août, nous avons failli tout perdre par un incendie. A notre bord se trouve une cuisine. Elle consiste en une caisse de bois remplie de sable; quelques pierres y remplacent le trépied. Or, contre toutes les lois de la physique, le fond de la caisse s'est mis à brûler, et les Indiens, au lieu d'éteindre le feu, se sont jetés à l'eau comme s'ils eussent brûlé eux-mêmes. Parys, Geoffroy et moi, aidés de Pallarès et de François, avons vite eu raison de l'incendie.

30 août. — A Masan ! ville qui se compose d'une hutte d'Indien. De temps à autre, ledit Indien se déplace, et Masan se déplace avec lui. Cet homme est plus puissant que le grand roi qui fit d'inutiles efforts pour transporter Paris à Versailles.

Un mot en passant sur un accident qui n'a pas eu de suites. Un de mes Indiens a été piqué, au moment de disposer le bois pour faire du feu, par un *alacran* (scorpion). Selon les gens du pays, cette piqûre est toujours mortelle. J'ai donné à l'endroit de la blessure un fort coup de bistouri et je l'ai lavée à plusieurs reprises avec de l'alcali. L'Indien a hurlé de douleur, et ses compagnons m'ont prié de laisser mourir leur camarade en paix. Pour toute réponse, je l'ai lavé de plus belle. Mon Indien a dormi là-dessus, a été engourdi pendant deux jours, et aujourd'hui il est aussi vivant que moi.

Indien Coto (voy. p. 267).
Dessin de Vignal, d'après une photographie.

On raconte souvent que les Indiens connaissent des plantes merveilleuses, des produits végétaux d'une vertu curative extraordinaire.... Ils ne connaissent rien, même à l'art médical le plus rudimentaire. Quand ils souffrent de n'importe quelle maladie, hors la variole, les fièvres ou le catarrhe, ils disent qu'ils sont ensorcelés; le malade désigne le sorcier, et ses amis tuent l'homme malfaisant, de sorte que la fameuse cure indienne tue deux individus au lieu d'en guérir un.

Les autochtones, soit dit entre parenthèses, reconnaissent l'existence de sorciers, mais non de sorcières.

En fait de plantes médicinales, ils ne se servent que de la salsepareille, qu'ils font bouillir et dont ils font une tisane. Les Indiens du haut Napo prennent de la *huayusa*, infusion amère, diurétique et, par suite, très hygiénique dans ces climats.

Les Cotos connaissent parfaitement le caoutchouc; ils s'en servent pour faire des traquenards à prendre les oiseaux.

Le dernier jour que nous avons passé dans le Napo nous a offert l'occasion d'une chasse aux tortues; à quelques kilomètres en aval de Masan, nous avons rencontré vers trois heures de l'après-midi une centaine de ces bêtes. Mes hommes en ont rapporté une qui pesait plus d'un quintal et avait cent vingt et un œufs. L'habileté du chasseur consiste à approcher l'animal de flanc, à le saisir par la carapace juste au-dessus de la tête et à le retourner par un mouvement brusque. Une fois couché sur le dos, il est pris.

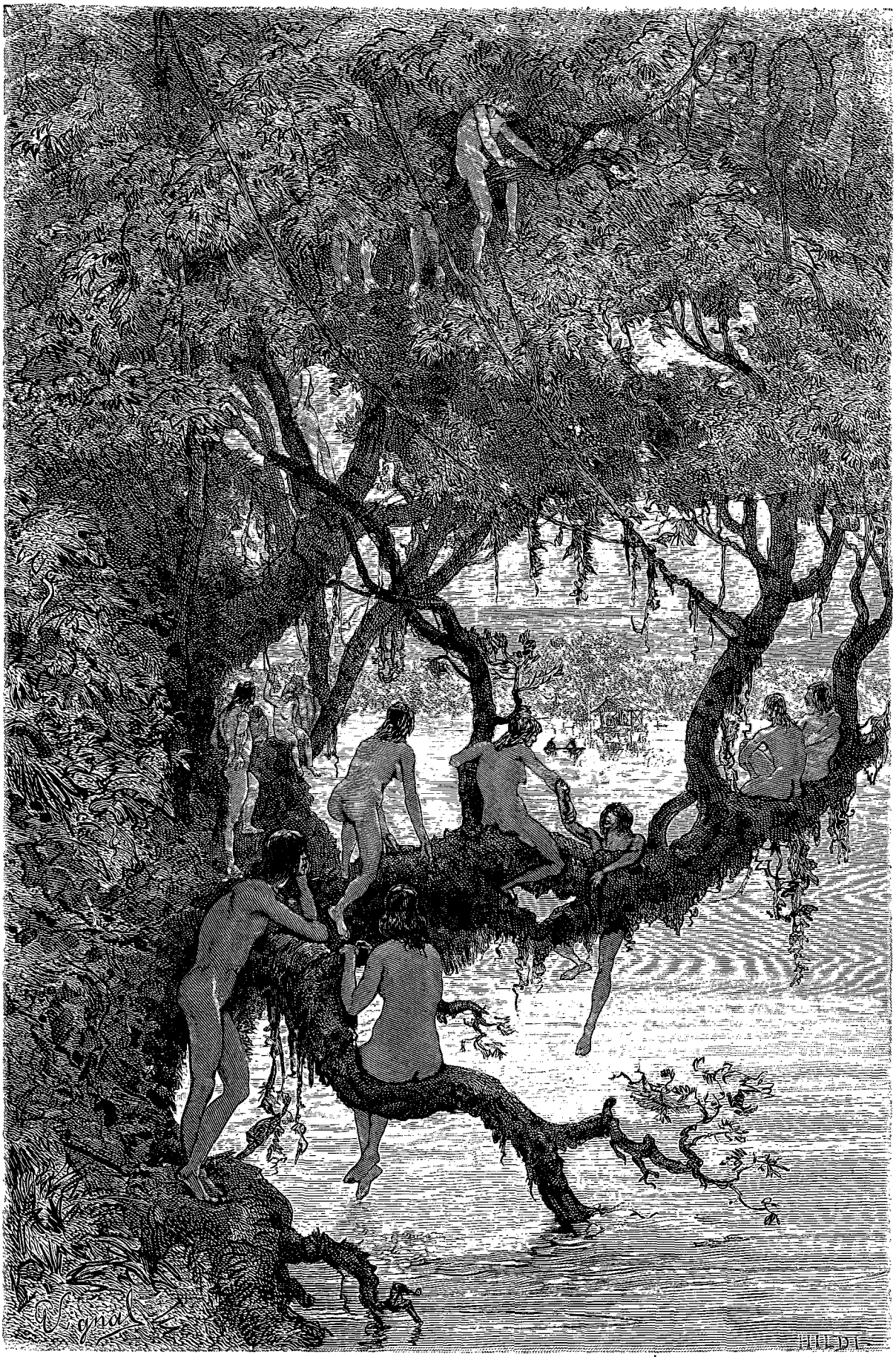
On suit, pour trouver les œufs, les traces que les tortues laissent dans le sable; leurs pattes sont écartées d'environ quarante centimètres et marquent comme une piste sur le chemin qui conduit au nid. Elles sortent de l'eau surtout pendant les nuits de lune, creusent un trou de quarante à quatre-vingts centimètres de profondeur, et, après y avoir déposé de cent à cent quarante œufs en deux ou trois heures, elles recouvrent soigneusement le nid avec du sable en laissant au soleil le soin de faire éclore leur progéniture.

Les Indiens me disent que les tortues pondent deux fois par an des œufs, une première fois en juillet, une seconde en septembre et octobre. Ils affirment que les premiers œufs pourrissent et que les seconds seulement produisent les générations de l'avenir.

La date de notre passage devance l'époque où ces bêtes sortent par milliers : un de mes hommes prétend en avoir retourné plus de quarante pendant une seule nuit. Je ne sais pas jusqu'à quel point ce fait est exagéré, cependant la chose me paraît possible, attendu que, pour atteindre une tortue qui court aussi rapidement qu'elle peut, un homme n'a guère besoin de marcher vite.

Les habitants de ces carapaces ont une incroyable vitalité. On abat la tortue à coups d'assommoir et de machete sur la tête. Quand on l'a tuée ainsi, elle est entièrement vivante, et elle le prouve bien en protestant énergiquement, lorsque, à la hache, on coupe les os qui unissent le poitrail au dos. On détache, au couteau, la tête et les pattes du plastron; puis deux Indiens saisissent la carapace et deux autres tirent la tête en arrière. Les chairs se séparent alors de l'écaille, mais, par malheur, au beau milieu de l'opération, la tortue se déchire, et les pattes de derrière, la queue, une partie du dos et un bout de la poitrine restent collés à l'enveloppe. On veut les détacher, et voilà l'arrière-train qui se défend avec rage. Sont-ce des mouvements nerveux? Les jambes ne veulent pas se laisser trancher; la queue refuse absolument de suivre l'exemple de la tête. Cela s'appelle lutter jusqu'au bout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre d'Indiens Piojès-Cotos aux bords du Napo (voy. p. 267). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous distinguâmes une trentaine d'Indiens nus, accroupis, immobiles. Leur peau brune tranchait vivement sur le sol d'un jaune très pâle, et leur ombre se dessinait à côté d'eux, semblable à une tache d'encre.

Soudain un homme de grande taille se leva, fit signe à deux Indiens, entra dans une pirogue et se dirigea vers nous.

Les Sunos baptisés ont l'habitude, lorsqu'ils voient des hommes ou même lorsqu'ils en soupçonnent la présence, de faire sonner leur *bogonas* ou trompes en corne de bœuf. C'est le signe de ralliement des chrétiens. A notre surprise, on répondit de la plage à cette fanfare.

Nous nous rapprochâmes cependant de terre et aussitôt les indigènes se jetèrent à l'eau pour nager à notre rencontre. Sur ces entrefaites la pirogue accosta notre radeau; l'homme qui s'était fait conduire à nous était un blanc à peine vêtu. Comme j'en exprimai mon étonnement à Geoffroy, il s'adressa fort poliment à moi en retirant le méchant feutre qui lui servait de chapeau, et en pur parisien : « Comment allez-vous? » me dit-il.

Comment allez-vous? Mais, au Napo, on ne va pas! Dans ces régions l'interlocuteur le plus poli ne sait dire que : *Imachina tiangi*. Ce monsieur qui parlait français me parut bien plus prodigieux et plus intéressant que tous les sauvages indiens réunis. Un quart d'heure après, je connaissais son odyssée : né à Madrid, fils de mère française, il avait été élevé à Paris depuis l'âge de huit ans. Son père, ingénieur, vint dans l'Équateur pour construire, au compte d'une compagnie anglaise, la route entre le Pallon (située près de la côte colombienne) et Quito.

La compagnie eut des déboires et renonça à son entreprise; M. Parys continua l'œuvre commencée et y perdit sa fortune. Lorsque son fils Michel vint le rejoindre, il n'avait plus un liard. Pressé par la nécessité, le jeune homme donna tout d'abord des leçons de français, puis il se fit embaucher pour chercher des quinquinas (cascarilla), enfin il se rendit définitivement dans l'orient pour y tenter fortune. Mais, dépourvu de tout capital, il ne put se procurer d'ouvriers; doué d'ailleurs de qualités artistiques plutôt que d'un tempérament commercial, il n'avait rencontré que la misère. En dernier lieu, après avoir parcouru le Rio Curaraï, il se trouva comme échoué sur cette plage, malade, affamé, à la suite de ce voyage. Réduit à l'état de squelette, il avait l'air d'un homme de cinquante ans, quoiqu'il fût à peine entré dans sa vingt-sixième année. Pendant six mois il n'avait mangé que des *pepas del monte*, il n'avait pas même pu se procurer quelques bananes ni du manioc. Ses pieds étaient gonflés et contrastaient avec la maigreur effrayante de tout son corps.

« Voilà toute ma fortune, me dit-il, en montrant sa chemisette et son pantalon en toile qui ne descendait pas jusqu'au genou. On dit que l'homme le plus malheureux trouve toujours plus malheureux que lui; je n'en ai pas encore trouvé, et cependant je suis content. Je n'ai rien, pas même des dettes. »

Était-ce assez français cette gaieté charmante dans un aussi complet dénûment? Je me sentis pris d'une vive sympathie pour le pauvre garçon et lui proposai de l'emmener avec moi dans l'Amazone. Une fois hors des régions perdues il pourrait écrire à sa famille en France, et il sortirait ainsi de son épouvantable situation. Les Indiens qui l'avaient accompagné dans le Curaraï l'aimaient et lui dirent un adieu cordial en apprenant qu'il les quittait.

Le lendemain, d'assez bonne heure, arrivaient les Zaparros de Sinchi-Chicta. Mes hommes passaient la journée à chasser et à pêcher dans le Rio Ahuarico.

Ce fleuve, large de cent cinquante mètres, mesure de trois à quatre brasses de profondeur. Ses eaux limpides, vertes, coulent entre des rives en talus d'une hauteur moyenne de trois à quatre mètres. A deux jours en amont se trouve la lagune de *Lagartococha*, qui communique avec une longue série de lacs constituant une sorte de canal naturel, navigable pour de grosses pirogues et établissant une voie de communication entre le moyen Napo et le haut Iça.

Sur le bas Ahuarico on trouve beaucoup de caoutchouc et de la salsepareille. La chasse nous y a valu quelques belles bêtes, notamment une once, et la pêche donnerait des résultats très rémunérateurs, surtout dans la lagune de Lagartococha, si j'en juge par ceux qu'ont obtenus mes Indiens. Dans ces eaux abonde un poisson énorme que les gens du pays appellent *peiche*. Il pèse généralement plus d'un quintal. Mes hommes en ont harponné un dont les chairs salées et séchées au soleil pesaient environ cinquante-quatre livres. Le goût de ces chairs, fraîches ou salées, est agréable et rappelle celui du saumon. Les Indiens riverains sont d'excellents pêcheurs et manient dans la perfection les trois instruments de leur métier : le filet, l'hameçon et le harpon.

Ils ont des filets en *pita* ou *lica* d'une vare (quatre-vingt-trois centimètres) de large sur une vingtaine de long, avec lesquels ils pêchent de jour comme de nuit. Quant à leur harpon, souvent en fer, il est attaché à un bâton de trois à quatre mètres, au bout duquel se trouve une longue corde pourvue d'un flotteur en bois de balsa. L'Indien harponne à douze ou quinze mètres de distance et lâche aussitôt la corde. Le poisson blessé plonge, mais le flotteur indique la direction qu'il prend et permet au chasseur de s'emparer de sa victime, fatiguée bientôt par une fuite inutile. Il est des sauvages qui ne manquent pas un coup de harpon.

A l'hameçon, ils sont aussi stoïquement patients que tous les autres pêcheurs à la ligne.

Le soir, les Zaparros de Sinchi-Chicta et ceux du Curaraï qui avaient accompagné Michel Parys ont joué à la petite guerre au javelot.

Je ne me rappelle pas avoir assisté à un spectacle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je viens de quitter le petit hameau de Mangoa, le premier qui ne soit pas sauvage; c'est même le premier petit village proprement dit que nous ayons vu depuis plus de quarante-sept jours. Douze maisonnettes de chaume autour d'une minuscule chapelle, telle est la première station péruvienne que l'on rencontre sur cette voie. Les habitants sont des « Borjeños », dont nous aurons à parler plus loin. Ce sont de beaux Cholos, presque blancs, avec des barbes noires et des moustaches bien fournies.

Mangoa est situé sur une colline de trente à trente-cinq mètres de hauteur; un escalier rustique conduit du petit port aux maisons. Au moment où j'arrivais, des femmes en descendaient les marches avec de grands vases en terre cuite sur la tête. Cette façon de porter les fardeaux diffère essentiellement de la mode équatorienne et sauvage de l'orient, où l'on ne se charge que sur le dos. Cette dernière manière donne une position courbée, humble et laide, pendant que la charge placée sur la tête oblige le porteur à se tenir droit. Ainsi, dans le travail et par le travail, les habitants de cette région prennent une allure fière qui sied surtout bien aux femmes.

A Mangoa, j'ai vu les premières *monterias*, pirogues dont on se sert dans le Marañon. Elles sont faites en bois de *mohina*, à peu près comme des pirogues ordinaires. Lorsqu'elles sont terminées, on les fend aux deux bouts, et sur un feu lent, on écarte les côtés de la carène. On les transforme ainsi en coquilles plates; puis on ferme la poupe et la proue par des planchettes droites.

La différence essentielle entre la pirogue et la monteria consiste en ce que la première se manie, en allant en aval, à pagaies, et en amont à *taunas*, sortes de perches, tandis que l'on conduit la monteria au moyen d'un gouvernail, de pagaies ou même de rames, absolument à l'européenne.

Mangoa est habité par une population qui naguère vivait dans le *destacamento*, à l'embouchure du Napo, dans le Marañon. Il y existe une dizaine de huttes presque ovales. Les parois sont en jonc ou *pindor*.

Elles s'élèvent à cinq cents mètres environ du fleuve.

Le bord du Napo forme en cet endroit un talus de quatre à cinq mètres de hauteur, et sur la terrasse qui s'étend vers l'ouest, à deux cents mètres du fleuve, se développe une lagune de trois hectomètres de long sur soixante mètres de large en moyenne. Son niveau est à quatre mètres et demi et son plafond à deux mètres et demi au-dessus du fleuve voisin. Le pêcheur Perico m'a dit que la *cocha* ne changeait jamais de niveau; aussi se sert-on, été comme hiver, pour la passer, d'une petite monteria qui se trouve à cet effet amarrée au bord. Comme les terrains sont alluvionnaires, il est singulier que l'eau du lac ne se soit pas frayé un canal d'écoulement.

Le soir, mes hommes ont fait leur toilette : ils se sont de nouveau coupé les cheveux ras sur toute la tête, en conservant la longue frange sur le front. Ils ne se sont pas peint la figure; seul le Zaparro s'est noirci avec du *huichi*. Cette concession de la part des sauvages est des plus inusitées. J'en ai aussitôt exprimé ma reconnaissance en leur donnant une bouteille d'eau-de-vie.

La nuit était étouffante et le sol me paraissait brûlant; j'ai eu la curiosité d'enfoncer mon thermomètre dans le sable et j'y ai constaté, à onze heures de la nuit, cinquante-neuf degrés centigrades.

Quelques heures encore et nous allions quitter le Napo. Les sondages que j'y ai faits dans ma descente m'ont prouvé qu'il est parfaitement navigable. L'exportation des produits qui viennent naturellement sur ses bords est facile. La culture, dès lors, a sa raison d'être. On peut en porter les fruits sur les marchés, et par conséquent le monde consommateur lui est ouvert.

Qu'une entreprise agricole s'établisse aujourd'hui entre le Curaraï et Tutapichco, territoires dits péruviens, dans quelles conditions économiques se trouverait-elle placée? La loi du pays dit que les terrains dans tout l'orient de la république s'accordent gratuitement. Pour entrer en possession des titres définitifs de propriété, on exige que le colon, un an après la demande qu'il doit adresser au gouvernement, ait élevé une habitation sur son domaine. L'extension des concessions n'est pas limitée. Les droits d'entrée pour tous instruments nécessaires aux colons sont supprimés. Un traité entre l'empire du Brésil et le Pérou assure des passe-debout aux importations et aux exportations des régions est-andéennes.

En considérant ces avantages exceptionnels qu'on chercherait vainement ailleurs, comment expliquer que jamais le courant de l'émigration européenne ne se soit dirigé vers ces contrées? Dans les grands problèmes économiques, on rencontre des antinomies bien étranges et on finit par se convaincre que les chiffres peuvent n'être qu'un leurre. Un exemple entre mille : il est avéré qu'en moyenne chaque hectare planté de canne à sucre produit dans les plaines bien arrosées de ce pays, tant en mélasse qu'en eau-de-vie, environ cinq cents piastres fortes, soit deux mille cinq cents francs par an. Pour obtenir ce résultat très rémunérateur, les frais sont relativement faibles. Qu'on me permette d'entrer dans des détails.

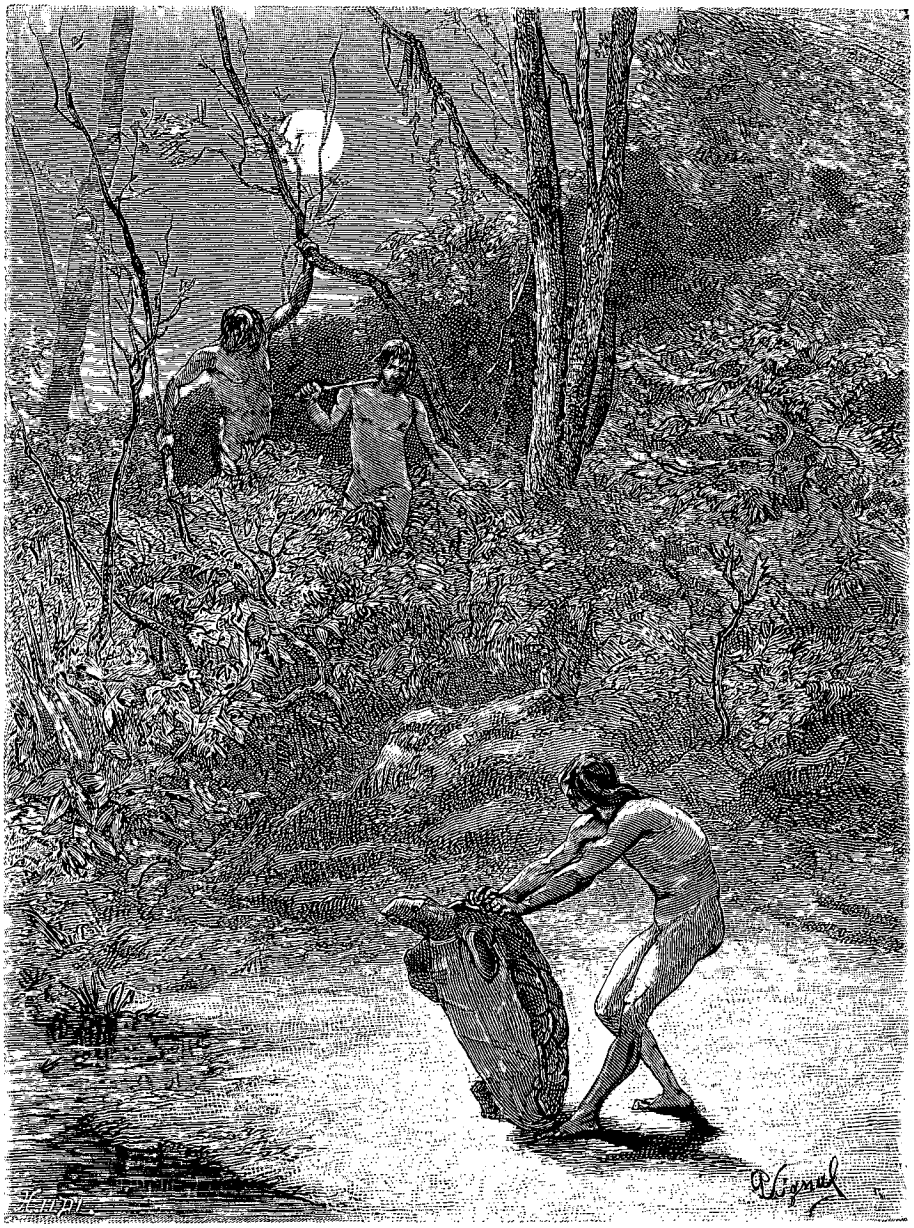
Un ouvrier ordinaire déboise un hectare en vingt journées de travail. Pour fatiguer le sol, on a l'habitude d'y semer d'abord du maïs. Cette opération demande quatre jours. Pour nettoyer le terrain et brûler la paille après la récolte, vingt jours encore. La plantation de la canne occupe huit journées. Pour sarcler à deux reprises, il faut vingt jours. La coupe prend quinze journées, et le transport des cannes jusqu'aux machines, à une distance moyenne de cinq cents mètres, exige cent journées. Total : cent quatre-vingt-sept journées d'ouvrier.

En comptant la solde du manouvrier à raison de six réaux (trois francs) par jour, prix que l'on paye aujourd'hui que les bras sont rares, il résulte qu'on dépense par hectare cinq cent soixante et un francs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'exploitation agricole. Qu'on y ajoute les frais industriels, les intérêts d'un capital employé à l'achat des moulins, des alambics, aux constructions, et qu'on tienne compte des dépenses imprévues et des pertes inévitables, et l'on n'atteindra guère un chiffre supérieur à sept cents francs pour l'exploitation complète de dix mille mètres carrés, assurant un gain de douze cents francs ; en d'autres termes, un bénéfice net de plus de trois cents pour cent.

Eh bien ! les colons qui ont tenté la fortune dans des contrées parfaitement semblables à celles que nous venons d'étudier n'ont jamais réussi ! Faut-il croire que ces latitudes sont condamnées à ne jamais compter parmi les pays producteurs ? Je suis convaincu du



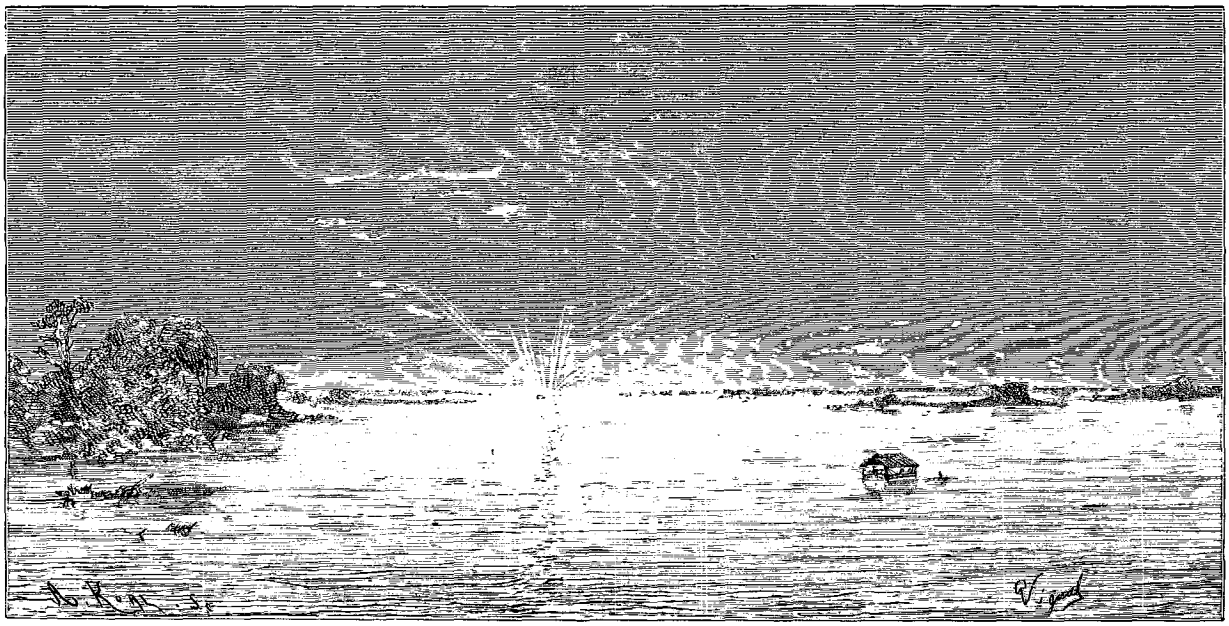
Indiens Sunos chassant la tortue d'eau douce (voy. p. 268). — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

contraire. Mais j'ai acquis la certitude que jusqu'à ce jour on n'a pas employé les moyens qui doivent amener à un résultat favorable.

Ma traversée des plaines chaudes depuis les monts Huacamayo au Napo, mon séjour à Archidona et mon voyage jusqu'à l'Amazone m'ont fait comprendre que jamais la colonisation ne pourra s'y effectuer par les procédés nord-américains. Les axiomes que révèlent l'hygromètre et le thermomètre expliquent pourquoi l'individu né sous des latitudes tempérées, habitué à des climats frais, ne saurait supporter ces chaleurs à la fois torrides et humides et remuer impunément des terres dont les émanations l'empoisonnent. Il s'agit de déboiser et d'utiliser un sol dont la fertilité hors ligne ne saurait être contestée. Et si jusqu'à ce jour un pays aussi riche est resté improductif, c'est que la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

constitution et la force d'action du colon sont insuffisantes pour le vaincre. Qu'on admette pour un moment que l'homme de race blanche, résistant aux effets du climat, réussisse à établir sa plantation, à faire sa récolte, à fabriquer les produits dont elle contient les éléments, où peut-il prendre, dans l'état actuel des choses, les moyens de transport rapides et sûrs pour porter les produits de sa ferme sur les marchés? Sans parler des risques d'accident que l'on court en pirogue ou en radeau, la perte de temps que l'on subit dans ces embarcations est si considérable que les chances de bénéfice disparaissent. Et pourquoi, au lieu de faire appel à la force individuelle reconnue inférieure à la tâche, n'emploie-t-on pas celle des collectivités? Ces régions ne seront arrachées à leur néant que par des compagnies disposant de capitaux suffisants. Alors la vapeur supprimera les distances, l'immigration d'individus nés sous les mêmes latitudes dans d'autres continents permettront au trop-plein de certaines régions de peupler utilement ces grands vides sans compromettre la santé du travailleur et sans l'exposer à mourir de faim. Le capital est appelé à réaliser dans ce monde aujourd'hui vierge l'œuvre que, dans les climats tempérés, l'effort individuel, la faculté du travail manuel, l'ingéniosité de l'artisan ont pu mener à bien. Et lorsque des sociétés auront établi des voies de communication dans cet immense réseau de fleuves; lorsque des ouvriers largement rétribués auront déboisé les terrains; lorsque sur ce sol généreux mûriront la canne, le café, le cacao et les autres plantes de la flore



Vue de l'Amazone à l'embouchure du Napo. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

tropicale; lorsque des sociétés auront logé dans des cabanes commodes et saines les exploitateurs du caoutchouc et de la salsepareille, des châtaignes, de l'ivoire et de la cire végétale, et des bois et des baumes précieux; lorsque des scies débiteront les troncs des géants végétaux à l'usage de nos charpentiers et de nos ébénistes, on verra sortir de terre, où personne ne les soupçonnait, des richesses plus solides et plus durables que les millions du métal précieux qui sortirent il y a trois siècles des entrailles de la Cordillère.

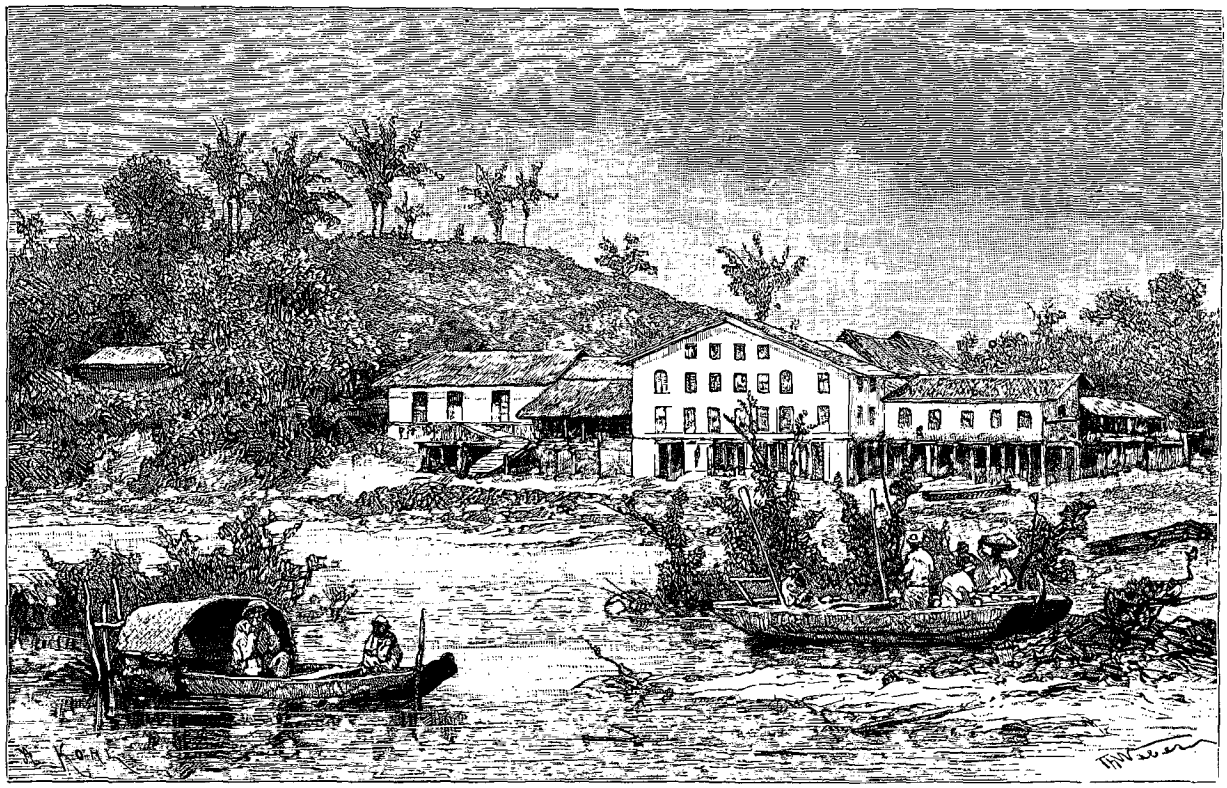
Le 1er septembre, à six heures du matin, nous sommes entrés dans l'Amazone. Nous étions partis du *Destacamento* un peu après cinq heures. En changeant de direction, en prenant vers l'orient, les Indiens criaient : « Voici le Marañon. » Devant nous s'étend à perte de vue une nappe d'eau semblable à une immense inondation. A plus de huit cents lieues de l'Océan, le Rio présente, sur un secteur de quinze degrés, un spectacle que d'habitude on observe seulement en pleine mer : l'horizon naturel. Le ciel se mariait avec la vague; nous naviguions dans la méditerranée d'eau douce de l'Amérique du Sud. Le soleil levant, qui à ce moment marquait midi en France, inondait d'or les nuages du matin et le miroir du fleuve. Nous nagions dans du feu et sous un dais de pourpre.

Mon exploration de Quito à travers le Napo jusqu'à l'Amazone avait duré cent une journées.

Charles WIENER.

(La suite à la prochaïne livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'une *chacra*, près de Manaos (voy. p. 278). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER [1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

DE L'EMBOUCHURE DU NAPO AU PARÁ.

Nous entrâmes dans le village de Pevas pour passer la nuit sous toit; on nous fit froide mine; on demanda nos noms et qualités; un peu plus on aurait réclamé notre acte de naissance. En apprenant que j'étais Français, l'individu qui m'interrogeait, gouverneur de l'endroit, m'informa d'une voix nasillarde, timbre ordinaire des métis de l'orient de la République, qu'un docteur français demeurait dans la ville.

Je ne m'arrêtai guère au titre de docteur, que l'on donne volontiers céans à ceux qui savent écrire, mais la qualification de *français* me produisit naturellement la plus agréable impression. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers la hutte qu'on nous désignait. Les deux renseignements étaient exacts.

M. Marc de Mathan, naturaliste voyageur, accompagné de sa vaillante femme, se trouvait en camp volant à Pevas, après avoir chassé dans les bois amazoniens depuis plus de deux ans. Il faisait la guerre aux oiseaux et aux araignées, aux coléoptères et aux singes, à tout ce qui se meut, à tout ce qui vole, saute, grimpe ou rampe à travers les forêts équinoxiales. Je lui demandai aussitôt s'il avait entendu parler de mes amis explorateurs du Morona. M. de Mathan m'assura qu'aucun Européen n'avait touché barre à Pevas depuis huit mois. M. de Gunzburg devait donc avoir éprouvé dans son voyage des retards considérables.

Mon hôte pensa que je ferais bien d'attendre mes compagnons à Tabatinga, où il était plus facile qu'à Pevas de se pourvoir de nourriture. Du reste le vapeur *Obidos*, revenant d'Yquitos, y toucherait dans quelques jours et amènerait peut-être M. de Gunzburg, ses aides et ses hommes.

Je résolus de suivre ce conseil.

Cependant je n'étais pas encore sorti de toutes diffi-

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cultés avec mes sauvages pagayeurs. Durant les deux derniers jours, le brave Huainaro, cacique des Sunos, avait singulièrement changé d'allures. Déjà, à Tutapichco, il s'était permis des observations qui m'avaient déplu ; durant les jours suivants, cette évidente mauvaise humeur avait passé; à Pevas, la question devint plus grave. Le lendemain de notre arrivée, au grand matin, il me déclara vouloir retourner avec les siens, et, après un silence assez prolongé que je me gardai d'interrompre, il me déclara que, pour aller de l'avant jusqu'à Tabatinga, je devais doubler les gages.

« Je n'augmenterai en aucune façon votre solde, lui dis-je; mais, en dehors des cadeaux que je vous ai déjà faits chemin faisant, je vous accorderai, comme j'en avais l'intention, une bonne gratification à Tabatinga. Je vous donnerai du *curare*. »

Huainaro se radoucit aussitôt. Le fameux poison, en effet, est l'objet de toutes les convoitises des indigènes du haut Napo, qui ne savent pas le préparer. La tribu des Ticunas, près de l'embouchure du fleuve, en fabrique d'excellente qualité. Aussi le curare est-il connu dans ces régions surtout sous le nom de *ticuna*.

Celui qui vient du fleuve Huallaga a cours sur le marché sous le nom de *lama* ou *huama*. Les chasseurs l'apprécient moins, le déclarant de qualité inférieure. Il se vend dans des tubes en bambou, où il perd plus vite sa force que le curare des Ticunas, conservé dans de petits cruchons en terre cuite. Pevas est, sur le haut Amazone, le marché du curare.

Avisé de ce fait par M. de Mathan, j'avais acheté, avant de prendre le repos de la nuit, tout le poison qui se trouvait sur la place; il n'y en avait qu'une trentaine de pots en bambou. Devenu seul détenteur de l'article convoité par les Indiens, il devait être plus facile d'obtenir d'eux ce que je voulais. Mon calcul était juste; pourtant, par mesure de précaution, je fis porter les hardes des Indiens et leurs pagaies dans la hutte de notre compatriote. J'achetai, de plus, une grande dame-jeanne d'eau-de-vie; les Sunos s'accroupirent en cercle autour de leur liqueur favorite, et bientôt la plus franche gaieté « ne cessa de régner parmi eux ». C'est ainsi que je pus me reposer durant toute une journée à Pevas.

J'eus l'occasion de voir là des *Tapuys*, Indiens métissés de l'Amazone. La tribu qui vit dans les alentours de Pevas est charmante de figure, bien faite de corps, quoique un peu trapue. La patine, semblable au bronze florentin, est superbe.

Ce sont des Indiens d'opéra dans leurs domaines. Ils portent des bracelets d'un brun bistre aux bras, aux poignets, aux cuisses et aux chevilles; entre ces bracelets et la peau, des plumes d'aras, de perroquets, de toucans et d'autres oiseaux brillants. Des bandeaux entourent leur tête, des colliers ornent le cou et parfois, portés en sautoir, le torse; le vêtement proprement dit se réduit à un ruban autour des reins et entre les cuisses.

Le soir, les Tapuys dansaient, et les ornements aux vives couleurs agités par les mouvements fantasques de leur danse étrange, vivement éclairés par un grand feu qu'on avait allumé au milieu de la place, produisaient un admirable chatoiement. Mes hommes ne prenaient aucune part à cette fête; ils ronflaient avec conviction, étourdis par les copieuses libations qui avaient duré toute la journée.

Le lendemain, dès l'aube, je leur rendis les pagaies, je fis embarquer les bagages, et, après avoir serré la main à nos aimables compatriotes, je prononçai le *jacú* (en avant), qui est le signal du départ.

Les Indiens avaient repris leur mauvaise humeur; mais comme ils ont l'habitude de se replier sur eux-mêmes quand un blanc leur parle impérieusement, ils démarrèrent, et nous partîmes.

Les Sunos ne connaissant pas l'Amazone, j'avais pris à Pevas un pilote péruvien, que m'avait recommandé l'autorité locale. Ce pilote se fit raconter par mes hommes comment je les avais rémunérés, et trouva cette solde insuffisante; il leur dit qu'ils étaient volés et qu'ils devaient me faire la guerre pour se payer plus largement.

François, mon chasseur, avait entendu cette intéressante conversation; il me la répète ; aussitôt je prends la mesure radicale d'aborder devant une petite maison non loin du hameau de Peroaté et j'y débarque sans autre explication ce maître chanteur; puis je continue ma route.

Cependant mes Sunos rament mal et d'un air sombre; ils tiennent, en parlant rapidement et bas, de continuels conciliabules.

Nous arrivons à Loreto. M. Teixeira, consul brésilien, vise mes passeports. S'il y avait plus de huit maisons à Loreto, j'y resterais pour attendre le paquebot; mais Loreto se compose de quelques huttes habitées par des nègres marrons, fugitifs du Brésil, et l'on ne saurait songer à leur demander l'hospitalité.

Les Indiens refusent de partir; je perds patience, et, le revolver au poing, je les force à monter dans les pirogues. Nous voilà en route. La brise de l'est se lève et nous avançons lentement et avec difficulté. Nous faisons halte pour déjeuner.

Au milieu du frugal repas, le Zaparro et le cacique Huainaro vont, sans façon, se servir de l'eau-de-vie. Je me lève pour les en empêcher; au moment où je quitte ma place, deux Indiens se mettent à manger dans mon plat; c'est fait avec l'insolence de l'émeutier résolu. Un coup d'œil à Geoffroy et à François, et les Indiens sont mis en joue. Ils hésitent et regagnent le bord. Une balle de mon winchester brise la bouteille de tafia.

Nous embarquons sans mot dire. Soudain, au milieu du fleuve, les Indiens, debout, nous menacent de leurs lances. C'est un instant suprême. Mais de nouveau couchés en joue, sur mon ordre ils jettent les armes à l'eau. Toujours en les tenant au bout de nos fusils, je les force à se rasseoir et à reprendre les pagaies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un seul, le Zaparro, n'est pas dompté. Il fait volontairement un mouvement si brusque que la pirogue manque de chavirer. Je le récompense de cet acte d'indépendance par un énorme coup de trique, en l'avertissant qu'au premier mouvement semblable je lui brûlerai la cervelle. En raison du vent contraire, nous mettons vingt-huit heures pour parcourir une distance qu'on franchit d'habitude en moins d'une journée. Et il ne s'agit guère de dormir : un moment d'inattention pourrait nous perdre.

Enfin Tabatinga, le fort brésilien, apparaît avec ses canons, sa blanche caserne, son petit phare, sa chaloupe de guerre. Nous accostons. Je n'ai tué personne et je suis arrivé à bon port.

Le capitaine Amaral, commandant de la place, nous reçoit gracieusement. J'ai hâte de me débarrasser des Sunos ; je fais aussitôt décharger les embarcations et, malgré tout, je distribue les récompenses promises. Plus ces pauvres êtres sont abjects, plus il faut leur faire sentir la supériorité du blanc et la valeur de sa parole. Puis je congédie tout le monde et, sans attendre le repas que l'excellent commandant allait m'offrir, je me jette dans un hamac, pour dormir d'un sommeil de plomb jusqu'au lendemain.

A mon réveil, les Indiens, qui s'étaient mis en route avant l'aube, avaient disparu. Traité avec mille prévenances par l'hôte le plus aimable, demeurant dans sa maison, je retrouvai en peu de temps mes forces que les derniers jours, passés en compagnie des Sunos, avaient épuisées.

La partie géographique de ma première traversée de l'Amérique est terminée. Je vais parcourir l'Amazone brésilien, dont le levé hydrologique a été exécuté par les officiers du grand empire sud-américain. Mon travail complète le premier toisé exécuté sous ces latitudes, entre le Pacifique et l'Atlantique.

Il me reste à faire un travail d'économie politique, une étude ou plutôt un résumé des produits de cette immense région. Je dois tracer le tableau de son état actuel, ébaucher la synthèse de son avenir.

En arrivant à Tabatinga, au sortir de la zone que nous venons de parcourir, on ressent l'impression bienfaisante de l'entrée dans des zones civilisées. Le malaise vague qu'on éprouve en pays sauvage disparaît. Et pourtant Tabatinga ne mérite guère le nom de ville. Derrière les fortifications, qui ne sont en réalité que des retranchements, il ne s'élève que deux habitations en bon état : le *Cuartel*, pour les soldats, et la *Comandancia*, pour leurs chefs. Toutes les autres huttes, au nombre de trente-cinq ou de quarante, sont misérables. La plus belle est naturellement celle d'un Anglais, qui, dans un magasin d'apparence primitive, tient des « Warranted Manchester and Liverpool goods ». Comme, devant sa large face rubiconde, ses favoris roux et sa lèvre supérieure irréprochablement rasée, je m'exclamais : « I should think, sir, that you are English, » il fit preuve aussitôt de beaucoup de prévenance et de cette cordialité indéfinissable qui règne entre Européens, à plus de mille lieues de notre continent. Il m'expliqua aussitôt le mécanisme de son entreprise : en dehors de sa maison de Tabatinga, il était propriétaire d'une péniche surmontée d'une maisonnette. Sur cette embarcation, il faisait du colportage fluvial, vendant des épingles en gros, par demi-douzaines, et les aiguilles au détail. Il citait parmi les articles rapportant un bon bénéfice les pointes de Paris fabriquées en Angleterre, celles qui se vendent le kilo pour un shilling, soit une vingtaine pour un sou. Il avait « cédé » de ces clous pour un paquet de salsepareille, pour une bouteille de copahu ou pour quelques châtaignes, c'est-à-dire pour des produits qui valaient, selon le cours du marché, deux ou trois piastres, dix ou quinze francs. Pendant notre conversation il vendit à un négrillon de dix à douze ans une chemise à col droit ; et ce fut le premier et jusqu'à nouvel ordre le seul vêtement du petit bonhomme.

Indien Tapuy de la région de Pevas.
Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

M. Hawselt avait notamment un dépôt considérable de liqueurs et de conserves, et, semblable au diplomate qui prépare son terrain, il savait monter les habitants de Tabatinga au diapason où l'on achète une robe pour une négresse chérie, ou une redingote

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour soi-même, par une chaleur qu'on supporte à peine lorsque, tout nu, l'on se balance dans un hamac suspendu à l'ombre d'un toit en feuilles de palmier.

La moitié des liqueurs servait à mettre les clients de belle humeur et une partie des conserves à les mettre en appétit, car master Hawselt savait que l'appétit vient en mangeant. Les prix obtenus pour le reste des provisions le payaient largement de ses intelligentes libéralités. Aussi ce négociant britannique était-il l'habitant le plus content de Tabatinga, où une cinquantaine d'hommes et trois femmes vivent insouciants et tristes au milieu d'une nuée éternelle faite de moustiques et de fumée de tabac.

Le sixième jour après mon arrivée, le sifflet d'une machine à vapeur annonça le paquebot brésilien *Obidos*, de retour du Marañon. Je me rendis aussitôt à bord. Le capitaine, M. Tavares, m'affirma que des explorateurs européens avaient été annoncés et accrédités à Yquitos. Leur arrivée n'ayant pas eu lieu, des bruits d'assassinat avaient commencé à circuler.

Que faire? M. de Gunzburg devait être prisonnier ou victime des Indiens du Rio Morona. Un devoir moral s'imposait : il fallait me rendre dans cette région, le secourir ou le venger. Cependant j'étais à bout de ressources. La somme dont je m'étais muni à mon départ de Quito et qui, au dire des soi-disant experts, devait suffire pour tout mon parcours jusqu'à Guayaquil, m'avait à grand'peine conduit à la frontière brésilienne.

Après avoir soldé mes hommes, à l'exception de Geoffroy, il me restait six piastres en argent, soit vingt-quatre francs, somme insuffisante lorsqu'on se trouve à neuf cents lieues de sa résidence consulaire et à trois mille lieues de son banquier de Paris.

Le capitaine Tavares me permit à peine de lui exposer ma situation : « Vous n'avez pas d'argent? Cela ne fait rien, venez à bord quand même, vous et vos hommes; envoyez-moi vos bagages; mon bateau et moi nous sommes à vos ordres : soyez le bienvenu. Allez au Pará et demandez télégraphiquement en France les crédits dont vous avez besoin pour aller au secours de M. de Gunzburg. Vous me payerez quand vous pourrez ou quand vous voudrez. »

Cette confiante bienveillance d'un galant homme n'est-elle pas touchante? Un étranger qui en Europe se trouverait dans le cruel embarras où j'étais dans ce pays perdu pourrait-il aussi facilement se tirer d'affaire? Trouverait-il cet accueil charmant? Rencontrerait-il cette obligeante hospitalité?...

J'embarque avec Geoffroy et François; ma petite troupe s'est singulièrement égrenée. Concha, mon guide de Quito à Archidona, est retourné de cette mission dans son pays. Pallares s'est rembarqué avec les Sunos. Quant à Michel Parys, je le laisse à Tabatinga, muni d'un bon fusil pour chasser pendant un mois.

Me voilà à bord. On m'installe dans la cabine d'honneur; les officiers du fort brésilien sont venus me faire leurs adieux; j'ai donné une bonne et affectueuse accolade à Parys, qui tient à me consacrer le temps qu'il restera encore en Amérique.

On hisse l'ancre, on a retiré la planche. Un coup de canon. Le drapeau français flotte au grand mât. Nous voilà en route pour Manaos. J'ai renfermé tous mes instruments, je ne suis plus qu'un passager; j'ai mis mon revolver et mon coutelas au fond d'une malle, je n'ai plus à défendre à chaque moment ma vie et celle de mes compagnons. Je n'ai plus à me préoccuper des résultats de la chasse ou de la pêche : la cloche du bord annonce l'heure du dîner; nous mangeons à une table, assis sur de bonnes banquettes; plus de bananes vertes, plus de pattes de singe dans nos assiettes. On ne mange, à bord de l'*Obidos*, que des plats mangeables.

J'ai éprouvé à ce moment une détente générale des nerfs; commodément assis sur une chaise longue, j'ai laissé passer devant moi, comme dans un rêve, le panorama mouvant des rives de l'Amazone. Ce voyage est monotone. Le paysage, plat, sans variété, se déroule indéfiniment. Pendant une tempête, le fleuve devient très beau. Lorsque le vent fouette la vague que le courant entraîne et que la rive retient, on navigue sur une immensité d'écume blanche au milieu d'un clapotis qui caractérise le fleuve royal. On dirait que vingt orages éclatent à la fois quand on entend le roulement continu et étourdissant du tonnerre. Des lances de feu, des zigzags violets alternent avec les lueurs aveuglantes qui enveloppent le firmament. L'horizon une fois dégagé, de loin en loin apparaît une hutte pittoresque à force d'être misérable.

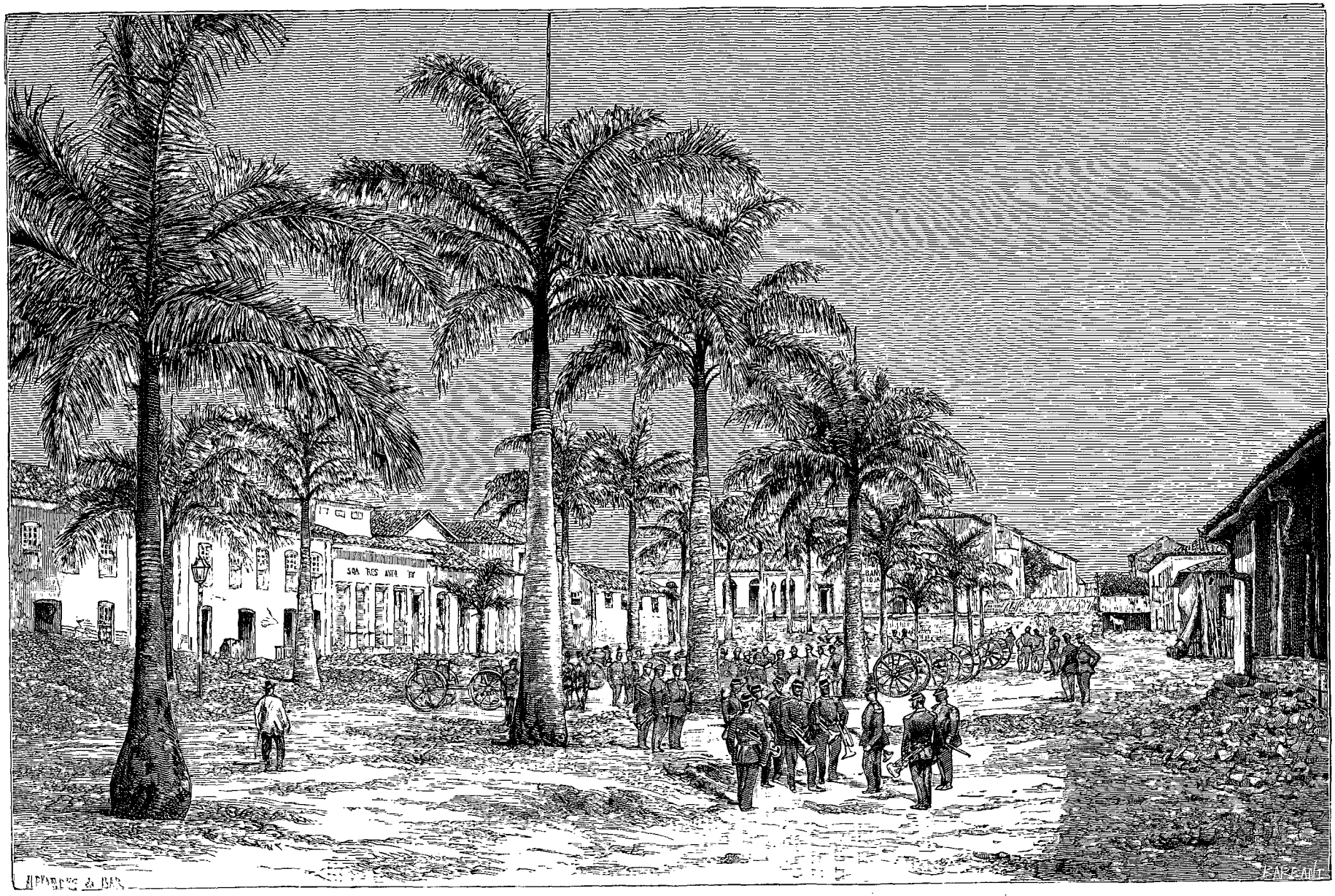
Lorsque trois huttes se trouvent l'une près de l'autre, on dit que c'est un port. Devant ces chaumières, le chercheur de caoutchouc et sa compagne, au teint olivâtre, fument leur cigarette ou leur pipe en se grattant d'un air méditatif. A l'exception de quelques bananiers dont les grandes feuilles, déchirées par le vent, tranchent avec leur vert jaunâtre sur la sombre végétation de la forêt, aucune culture n'apparaît sur ces rives immenses.

Singulière destinée que celle de l'homme qui transforme la nature aride, qui la force à produire et qui, dans le monde le plus riche, dans le milieu le plus fécond, semble rester atrophiée, sans force et sans valeur.

Ces indigènes sont pourtant fort heureux; ils mangent, ils aiment, ils boivent; parfois même ils peuvent s'enivrer; et s'il n'y avait pas tant d'insectes, ils considéreraient certes leur existence comme idéale.

A quelques milles en amont et en aval de l'embouchure du Rio Negro, l'Amazone présente un aspect bizarre. Les eaux de cet affluent gardent leur couleur de café noir sur plusieurs kilomètres, et forment le long de la rive gauche une bande qui paraît d'autant plus sombre que les eaux de la rive droite sont plus claires. Le mélange des deux liquides ne se fait pas d'une façon bien sensible à la surface et une ligne capricieuse semble les diviser. Parfois, une grande flaque noire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue du Port, à Manaos (voy. p. 278). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se détache et s'isole au milieu du flot clair de l'Amazone.

Les roues du bateau tracent dans ce torrent d'encre, qui mérite si bien son nom de fleuve noir, des sillons bistres de petites vagues couronnées d'écume jaune ; on dirait des traînées d'ambre liquide. Les forêts qui bordent le fleuve projettent des images d'une puissance et d'une netteté extrêmes dans le miroir de charbon poli qui glisse lent et majestueux entre les vertes rives. L'effet de réflexion est tellement complet, qu'à une centaine de mètres de distance on ne distingue pas la ligne du niveau de l'eau; l'image reflétée continue l'objet réel et lui donne des proportions fantastiques.

A une heure en amont de l'embouchure, on voit apparaître d'abord de petites fermes (*chacras*) et puis la ville de Manaos.

Aucune analogie n'existe entre une ville américaine d'origine espagnole et une ville fondée par des Portugais. Le moindre *pueblo* dans les Andes présente un cachet typique. On n'en saurait dire autant du monde brésilien. Manaos n'a rien d'original; ces maisons blanches et proprettes n'attireraient en aucune façon l'attention dans les environs de Paris.

Quoique le style de la façade des églises appartienne, comme dans l'Amérique espagnole, à l'époque du seizième siècle, les nefs inondées de soleil offrent encore un caractère différent. Dieu y semble aimer un culte brillant, j'allais presque dire élégant. C'est un salon que cette église, et les croyants qui y viennent complètent l'illusion ; les femmes sont en cheveux; les hommes, de noir vêtus, portant bottines vernies, chapeaux hauts de forme et gants jaune paille, n'ont rien de l'enveloppe pittoresque de l'Espagnol créole de la Cordillère. La botte molle, le poncho, la manta ont disparu. Les villes brésiliennes sont européanisées.

Nous jetâmes l'ancre en face de la grande église de Manaos. Des canots accostent le long du bord et on les charge avec empressement de tortues, de femmes, de vaches, de soldats, de *caboclos*, de paniers de *farinha* et de dames-jeannes d'eau-de-vie. Puis les grues se mettent à grincer, et du fond du vapeur *Obidos* sortent des pains de caoutchouc, des rouleaux de poisson salé, de *pirarucu* ou *peiche*, des paquets de salsepareille, etc.

Arrivé dans la saison sèche, je vis la ville s'élever au haut de collines qui, pendant plusieurs mois de l'année, disparaissent sous une nappe humide qu'aucune marée n'agite.

Ce qu'on peut appeler le quai est déchiré en maints endroits par des ruisseaux (*igarapés*) qui se jettent dans le Rio Negro, de sorte que la ville se trouve bâtie sur une série de presqu'îles et d'îlots reliés entre eux par des ponts. Plusieurs rues, et notamment la rue du Port, sont ombragées par des avenues de palmiers.

Manaos se trouve au moment climatérique où le village devient ville, où la bourgade, située sur une voie navigable, se transforme en port commerçant.

La hutte de l'homme qui ne voit que son clocher subsiste encore à côté de la fière maison du négociant cosmopolite. Des impasses, habitées par des indigènes bienveillants et paresseux, s'étendent non loin des rues, dans lesquelles chaque maison se pare d'un magasin luxueux. Dans le port, la primitive pirogue; le canot européen et son imitation, la *monteria ;* la péniche, que l'on hale si difficilement; la goélette légère et le lourd radeau; les vapeurs à roues et les vapeurs à hélices se balancent paisiblement côte à côte, et sur le fleuve, comme dans la ville même, le présent domine le passé sans en avoir effacé le vestige.

Les femmes quittent rarement leurs maisons aux persiennes fermées, et les hommes se chargent des achats. On les voit, de sept à neuf heures du matin et de six à huit heures du soir, arpenter la *rua do Comerço* pour faire leurs emplettes.

Cette rue, la plus belle de la ville, est presque entièrement garnie de magasins français, qui sont, pour la vente au détail, les plus appréciés par les acheteurs riches. Cependant ce public est assez restreint.

J'ai toujours regretté la tendance de nos négociants de vouloir imposer notre goût ou plutôt nos modes, si changeantes et si capricieuses, non seulement aux blancs, mais encore aux races de couleur.

Les Anglais, pratiques avant tout, se soucient fort peu de la beauté ou de la valeur artistique des étoffes ou de la bimbeloterie qu'ils vendent à l'étranger. Ils se mettent au niveau des consommateurs dont ils veulent faire leurs clients. Ils leur offrent des marchandises qui nous paraîtraient laides, mais qui, hautement appréciées par les indigènes, valent aux vendeurs des bénéfices considérables. Le négociant français ne se préoccupe pas assez du caractère des régions où il s'établit. A Manaos, il offrira au public un assortiment qui ne serait pas déplacé sur nos boulevards, mais pour lequel les amateurs deviennent d'autant plus rares qu'on s'éloigne plus de l'Europe si raffinée. Dans la maison anglaise, l'indigène se retrouve chez lui, avec ses goûts un peu criards et ses préférences toutes faites de coutumes héréditaires; chez le négociant français, il est obligé de forcer ses goûts et de changer ses habitudes. En dépit de toutes les théories, l'indigène habillé à sa mode est pittoresque et rien moins que déplaisant, pendant que le nègre ou l'Indien, affublé d'un chapeau haut de forme et d'un pantalon à patte d'oie, a généralement l'air d'un singe savant.

Le colporteur britannique lui vend bien aussi ses fonds de magasin, ses *rossignols*, mais le véritable négociant d'outre-Manche, moins artiste que le Français, est plus ethnographe d'instinct.

Il serait bon de voir dans nos vitrines françaises à l'étranger des étalages un peu moins éblouissants, mais plus en harmonie avec les besoins du pays.

La tendance d'élever les peuples est certes très noble; mais, en vérité, pas plus qu'un tailleur à la mode ne peut habiller nos paysannes, qu'un joaillier du Palais-Royal ne prétend se créer une clientèle parmi nos filles de ferme, nos exportateurs ne devraient rêver la trans-

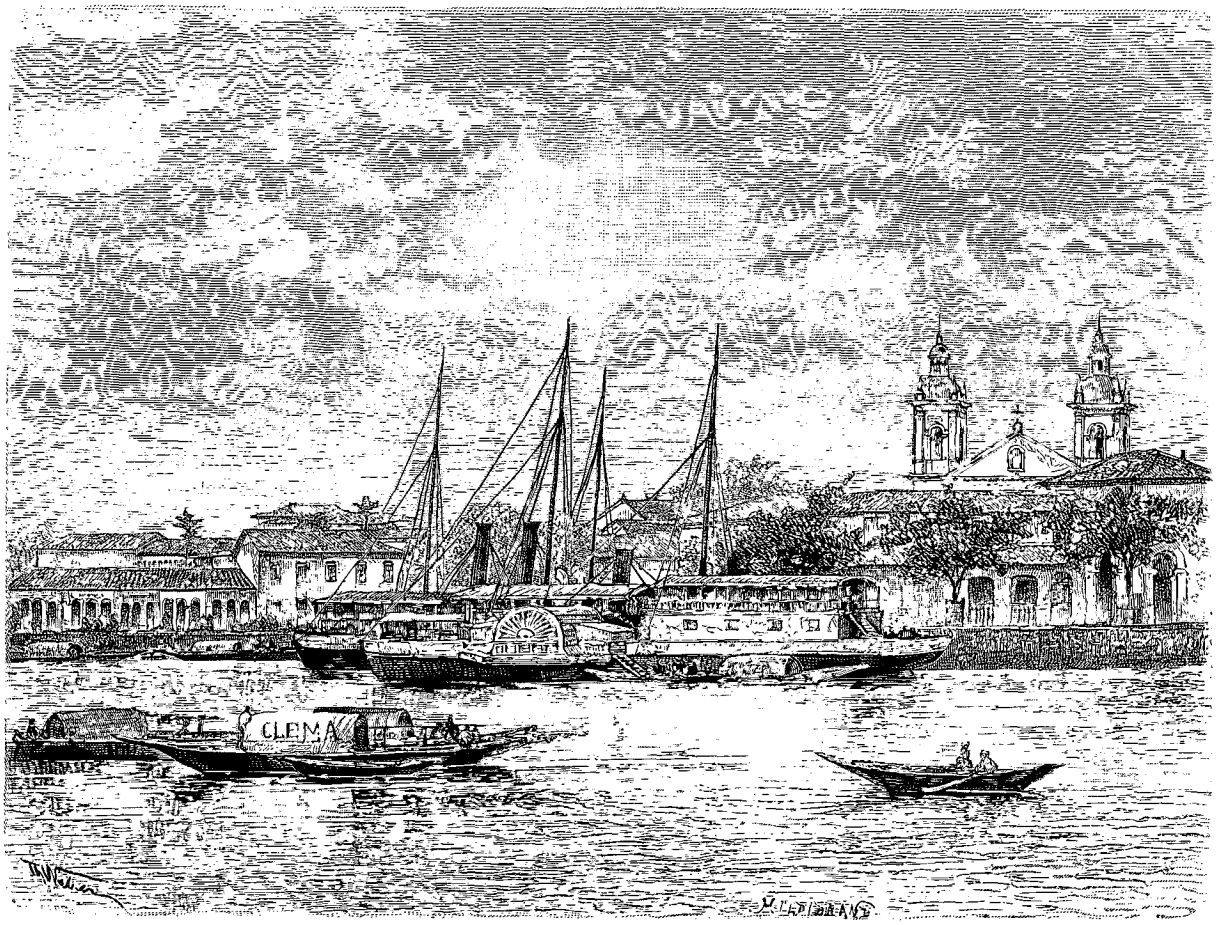
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formation en dandys du boulevard des enfants colorés des rives de l'Amazone.

Assis un jour chez M. Brun, dans le grand bazar parisien de Manaos, je vis un métis (*caboclo*) entrer chez mon hôte pour lui demander le prix d'une bague qui avait attiré son regard par l'éclat d'un superbe rubis de verre dans lequel jouait le soleil.

Le négociant offrait le bijou à très bon compte, en faisant observer à l'acheteur qu'un pareil joyau jurerait avec le reste de son habillement, composé d'une chemise déchirée et d'un caleçon très court. Sans suivre dans ses longs développements l'éloquence abondante de M. Brun, je me borne à constater qu'une demi-heure après, le caboclo, qui venait de vendre sa récolte de caoutchouc, sortait du magasin en bottines vernies, en redingote noire, en chapeau haut de forme, et portant à chaque main cinq ou six bagues. Il s'était allégé d'environ deux cent mille reis, près de six cents francs; et certes, pas un gamin de Manaos, l'apercevant travesti de la sorte, n'eût osé l'appeler autrement que : Mon Excellence.

Peu de jours après, je vis le même individu dans un état bien différent : le chapeau avait subi plusieurs renfoncements; les coudes de la redingote étaient



Le port de Manaos. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

décousus et les pans à moitié arrachés; les pattes d'oie du pantalon noir ballottaient autour de ses pieds nus; il portait une énorme dame-jeanne d'eau-de-vie sur l'épaule en s'acheminant vers le port. Mû par un sentiment de curiosité, je le suivis et le vis monter dans sa grande « monteria », où l'attendaient ses compagnons; il leur passa la dame-jeanne, puis, se débarrassant de sa redingote et retroussant son pantalon jusqu'aux genoux, il se mit, avec une longue perche, à pousser dans le courant son embarcation à moitié échouée sur la plage.

Lorsqu'il eut terminé cette opération assez laborieuse, il se pencha par-dessus bord, et, puisant dans son gibus l'eau du fleuve, il en but une rasade. Ses compagnons avaient saisi les pagaies; lui se tenait au gouvernail, et peu d'instants plus tard je vis disparaître derrière le premier coude du Rio Negro le singulier caboclo qui avait repris, avec son travail ordinaire, un costume en rapport avec ses habitudes.

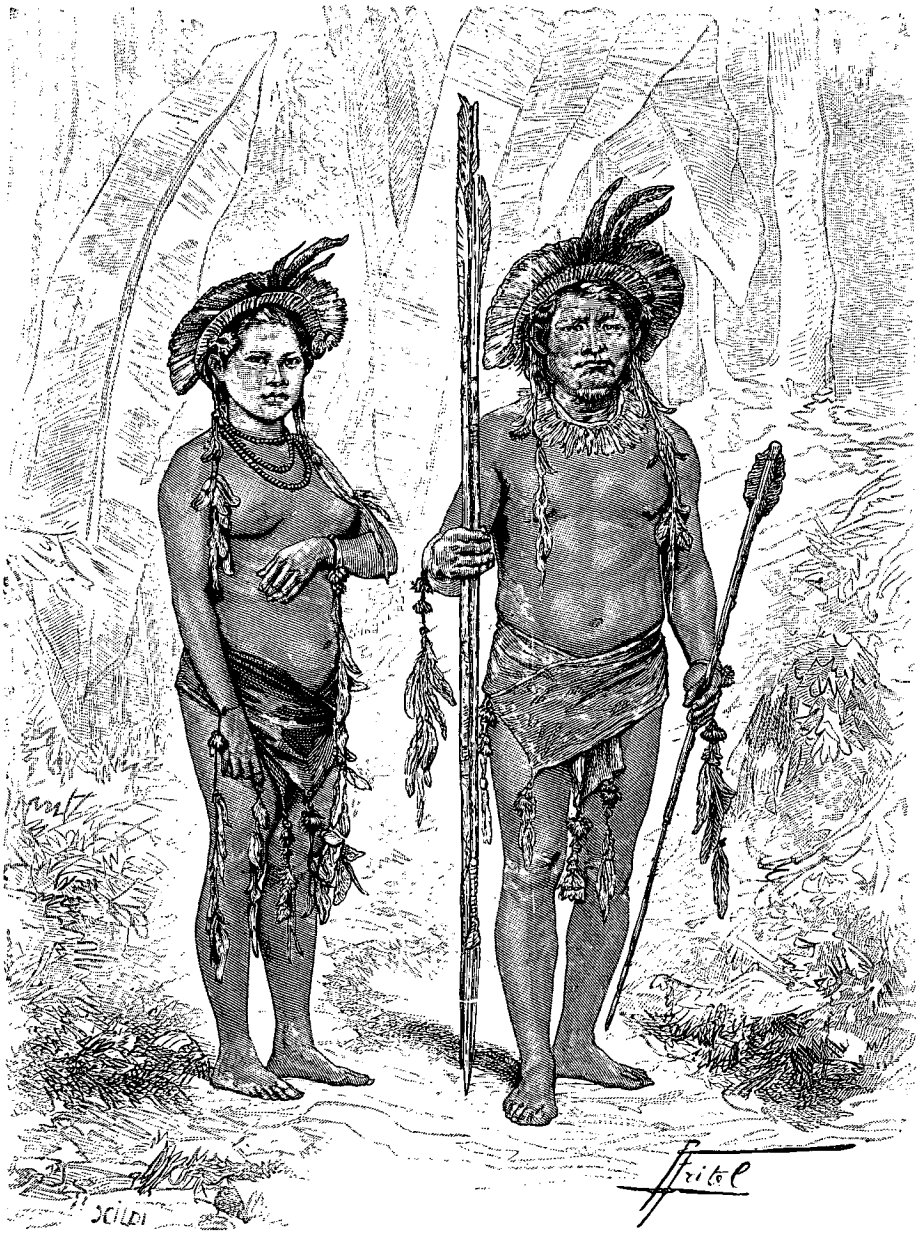
On est souvent frappé à Manaos du mélange, amusant parfois, mais déplaisant malgré tout, de mœurs indigènes vernissées plutôt qu'habillées de prétentions européennes. Pour ma part, j'avoue trouver un grand charme à l'observation des usages nationaux, sans immixtion étrangère. Ainsi la scène classique de Nausikaa, avant l'apparition d'Ulysse, embarrassé de sa per-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonne, on peut la voir journellement dans les igarapés près de Manaos; le cadre du tableau est si beau, qu'un Homère de nos jours pourrait s'inspirer en observant les blanchisseuses au teint foncé de la *Barra do Rio Negro*.

Si le nombre des bruns de toutes nuances et des noirs à tous crins constitue à Manaos la très grande majorité des habitants, l'élément autochtone, l'Indien de la tribu des Manaos en a complètement disparu. L'indigène s'est retiré au fond des forêts et sur les bords du Rio Branco, et son apparition, toute pacifique d'ailleurs, dans ses anciens domaines, est considérée comme un événement à sensation.

Une chaloupe de la flottille brésilienne, chargée de



Sauvages du Rio Branco. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

l'inspection du haut fleuve et de ses tributaires, avait ramené un jour un couple d'Indiens; le *tout-Manaos* avait fait fête à ces pauvres êtres que le progrès, de son souffle puissant, avait balayés de la large route qu'il ouvre à travers la Sud-Amérique.

On *interviewait* les enfants des bois, et l'on publiait des conversations fantaisistes entre les *infieles* et les fines plumes de l'endroit. Les photographes faisaient le portrait des deux indigènes en grand costume de fête, et comblés de faveurs, gratifiés de quelques chemises et d'un grand nombre de scapulaires, pourvus d'une indigestion sans pareille, on les réexpédiait chez eux afin qu'ils pussent devenir, au milieu des leurs, les apôtres de la civilisation du dix-neuvième siècle. On avait même, paraît-il, écrit un drame touchant sur cet incident. « Le fils des forêts vierges, » tombé amou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reux d'une jeune Manaosienne, lui adressait, cinq actes durant, des vers noyés de larmes. Je n'ai pas vu représenter cette pièce, mais j'ai eu la satisfaction d'assister, dans la loge de M. Kahn, le premier négociant français de la ville, à un spectacle dans lequel Melpomène, en tournée artistique dans l'Amazone, ne s'est rappelé que la première partie de l'antique parole : *Nigra sum sed formosa.*

On ne saurait nier que Manaos possède un théâtre pourvu d'un parterre, d'une galerie et de loges. Un soir, je renonçai à la satisfaction de respirer un peu de fraîcheur, pour constater *de visu* l'entraînement artistique du public. Le théâtre était bondé de monde. Peu de blancs. Une foule de jeunes et jolies négresses en costumes de gaze bleu de ciel, ou rose tendre. La couleur de leurs bras et de leurs épaules apparut agréablement tamisée par l'étoffe transparente.

Toutes ces dames portaient des gants blancs. Quelques matrones attendaient la représentation en « grillant » des cigarettes. Les hommes, de leur côté, fumaient tous quelque chose, de sorte que l'atmosphère était remplie d'un nuage épais qui diminuait encore les modestes effets de l'éclairage au pétrole.

La toile représente, sur un char antique, pourvu d'une seule roue et traîné par une licorne horriblement efflanquée, une divinité quelconque assise à la turque, les jambes croisées. Ce dieu porte des pantoufles, une robe de chambre à grandes fleurs et un casque surmonté d'une mèche en plumes. A ma grande satisfaction ce rideau se leva et je pus suivre les péripéties de la pièce : *les Miracles de São Benedicto.*

Ce San Benedicto est le patron des noirs ; l'acteur qui le représente, ciré des pieds à la tête, accomplit, de huit à onze heures et demie du soir, une foule de prodiges étonnants : le diable coupe un pécheur en petits morceaux ; on apporte les tranches du pécheur sur la scène, et le saint ciré recompose le tout, à l'immense joie du public. Cependant je me suis adressé une question : le croyant n'apprend-il pas, en assistant à cette féerie religieuse, que pour faire des miracles un machiniste peut remplacer un saint, et le bon sens ne se révolte-t-il pas à la vue de ces choses hors et contre nature? Il faut croire que les spectateurs ne raisonnaient point ainsi : leurs applaudissements faisaient trembler la baraque.

J'ai dû passer sept jours à Manaos en attendant le départ du vapeur à destination pour le Pará.

Le lendemain de la représentation du mystère de saint Benoît, je monte à bord du steamer *Arari*, en route pour le premier port de l'Amazone. A quelques milles en aval du petit hameau de Brèves, notre bateau échoue sur un banc de sable, où nous restons, au milieu d'un bataillon de moustiques, pendant trois jours et demi. Enfin, un des vapeurs qui passait à l'horizon aperçoit nos signaux de détresse et vient à nous. Notre charge passe bientôt dans sa cale ; la marée nous remet à flot et nous reprenons notre route. A notre gauche fuit la côte de l'île Marajó. Nous entrons dans la baie ; devant nous s'étend l'Atlantique. En sept mois moins deux jours, j'ai traversé l'Amérique du Sud.

La nuit tombe, une belle nuit étoilée, une de ces nuits dont on aspire avec joie le souffle tiède. Au loin, mille lumières s'alignent comme une chaîne d'or et se reflètent dans le miroir calme de l'Amazone. Nous sommes au Pará.

Ce port, dont le nom en Europe est synonyme de fièvre jaune, m'apparut comme un centre de civilisation, comme une grande ville. Un large quai (œuvre d'un de nos compatriotes, M. Andréossi) et des constructions de deux ou trois étages forment la façade de la principale cité de l'Amazone.

En traversant les rues, j'ai lu sur les plus beaux magasins : Articles de Paris, Nouveautés de Paris, Paris en Amérique. Il me sembla d'abord, et l'observation continue n'a fait que confirmer ma première impression, que la France était dans cette région encore plus à la mode que sur le Pacifique, mais que l'authenticité des marchandises était, hélas ! la même qu'à Guayaquil. La contrefaçon triomphe et la devise paraît être : camelote *for ever.*

Je rentrai en flânant. Des nègres faisaient à la porte des maisons la causette avec de superbes filles à la carnation vigoureuse. A travers les portes ouvertes des tavernes on voit les buveurs rire à belles dents d'ivoire, et ingurgiter le tafia du pays, la *cachassa*, ou la bière allemande. Ici on entend à travers une fenêtre ouverte une valse de Métra ; là les sons d'une guitare et un chant du pays, monotone et triste, vibrent à travers la nuit.

Quelques soldats de la police, Geoffroy et moi marchons seuls à pied. Tout le monde, depuis le président jusqu'au dernier esclave, passe dans les tramways.

Singulier terrain neutre que celui-là. Une belle négresse vêtue de blanc, avec de grands colliers criards en perles rouges imitant le corail, veut entrer dans la voiture déjà pleine, et un jeune *fidalgo*, gentilhomme ordinaire de l'empereur, se lève pour lui faire place.

Lorsque en Europe on parle des esclaves, on se souvient surtout du rôle de paria auquel le nègre de l'Amérique du Nord est encore aujourd'hui condamné par la société. Dans les États-Unis, l'Africain est libre, il jouit des droits de l'homme, mais on lui impose les devoirs de nègre et il est impitoyablement exclu de la société blanche.

Au Pará, le noir peut aspirer à toutes les dignités ; on les lui concède sans marchander. La couleur ne fait rien à l'affaire ; à condition d'avoir passé ses examens et de montrer des aptitudes, il marche de pair avec le blanc.

Dès le lendemain de mon arrivée, je sus que M. de Gunzburg était accrédité pour une forte somme dans une maison de banque. Des lettres nombreuses l'atten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

daient. Je ne pouvais donc plus douter qu'il ne fût encore dans le haut Marañon.

J'avais en effet espéré que, pour des raisons de force majeure, il n'avait pu franchir les Andes et qu'il était retourné sur ses pas. Mais dans ce cas il aurait forcément envoyé au Pará une lettre ou un télégramme à mon adresse.

Il me faudrait donc aller dans le Rio Morona! — Cependant, pour ce faire, il ne s'agissait pas seulement de disposer d'une forte somme, mais surtout d'un bateau à vapeur et d'hommes dévoués.

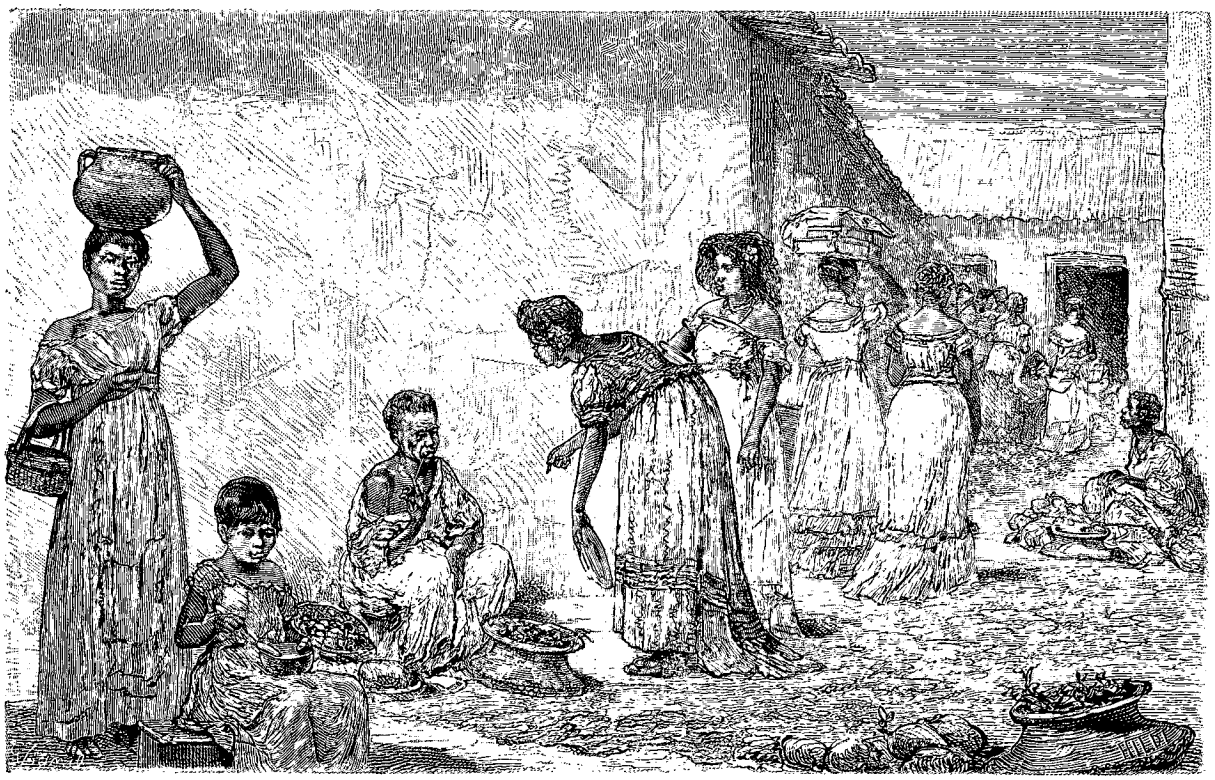
Je résolus de m'adresser à l'empereur du Brésil, dont j'avais l'honneur d'être connu, et de solliciter de lui le moyen de locomotion qui me faisait défaut.

Ma demande partit par le premier courrier et, en attendant la réponse, je m'occupai à étudier le grand port du Brésil septentrional.

Si en littérature on pouvait se servir des formules algébriques, si séduisantes par leur laconisme, je dirais :

Pará = 300 commerce + 60 questions politico-religieuses + 5 discussions artistiques; et cela suffirait pour faire comprendre la vie et l'organisme de cette société. Mais comme une pareille équation pourrait paraître insuffisante au point de vue des développements, je vais y ajouter quelques mots.

Le commerce du Pará avec l'Europe et New-York



Domestiques et marchandes, au Pará (voy. p. 285). — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

est absolument différent de celui qui a lieu entre le Pará et le bassin dont cette cité est la clef.

Le premier est normal; le port nord-brésilien est le principal marché pour le caoutchouc; les quantités de cacao et de salsepareille, de châtaignes et d'ivoire végétal qui y passent sont considérables. Le haut commerce est entre les mains de la Grande-Bretagne; après eux viennent les États-Unis. Les négociants de ces deux pays exportent et importent les sept huitièmes des marchandises consommées non seulement dans la ville, mais dans toute la région amazonienne. Les voyageurs de commerce envoyés par les industriels anglo-saxons des deux hémisphères paraissent sans cesse en mouvement. Ils sont à l'affût de toutes les affaires, de toutes les entreprises. Ils mettent leur faconde au service de leur maison, et forment un véritable bataillon d'éclaireurs d'une grande utilité pour leur pays. Je ne crois pas que le voyageur de commerce français se soit jamais aventuré dans cette région. Routinier avant tout, il ne sait que visiter les villes où les relations commerciales existent déjà; où rien, pour ainsi dire, dans sa tournée n'est laissé à l'imprévu. Cependant, dans les contrées où va notre compatriote, la concurrence considérable a fait baisser les prix de vente et diminuer les bénéfices. La maison Denis Crouan et Cie, dirigée par M. Bareau, citée pour sa haute honorabilité, est la raison sociale française la plus importante; elle monopolise l'exportation des cacaos.

Les Portugais tiennent des *lojas*, c'est-à-dire des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boutiques où l'on vend de tout en détail. Cela n'empêche pas ces Européens de l'extrême sud-ouest de jouer souvent, malgré leur couleur, le rôle de portefaix. Et certes, en dépit de ses muscles vigoureux, de son teint qui n'a rien à craindre des rayons d'un soleil équatorial, le nègre ne se prête pas avec la même bonne volonté que le fils de l'ancienne métropole aux rudes labeurs. Ce dernier résiste merveilleusement à un métier très dur, souvent dans des conditions hygiéniques déplorables. Une activité constante, une sobriété à toute épreuve permettent à la plupart des Portugais, qui arrivent sans un liard en Amérique, de retourner dans leur pays pourvus d'un capital assez rondelet.

Il m'a semblé qu'au Pará on comptait peu d'Italiens et presque pas d'Espagnols. Les négociants allemands n'y avaient point, en 1880, de maisons importantes. Ils y trouvaient seulement des clients.

Parmi toutes les nations qui sont entrées en relations commerciales avec les habitants du bassin amazonien, l'Anglais, pratique par excellence, a compris le mécanisme du trafic spécial du pays; il a su voir que pour fonctionner utilement ce commerce devait se composer de trois éléments : la navigation, l'importation de produits manufacturés et l'exploitation forestière.

La navigation régulière est appelée à donner la vie aux petits hameaux situés à de grandes distances les uns des autres; les marchandises ouvrées, à montrer aux indigènes ce qui peut embellir l'existence et la rendre plus facile et plus agréable. Ces deux éléments entraînent la création ou le développement du troisième. L'aborigène, en effet, séduit par la possibilité de se procurer les objets dont il a besoin ou qui lui paraissent désirables, cherche les moyens de les payer, et il trouve une source d'argent dans l'exploitation des richesses forestières du pays; il travaille et le troc s'établit. Le commerçant anglais réalise un quadruple bénéfice : frétant ses propres bateaux avec les produits d'Europe, il s'assure une partie de sa charge dans des conditions que lui-même détermine. Il gagne en second lieu sur la vente des marchandises qu'il importe. Il n'accepte les produits bruts qu'il reçoit en payement de ses marchandises qu'à un taux inférieur au cours des marchés cisatlantiques, et en dernier lieu ces marchandises constituent un fret de retour très avantageux. En dehors de cette opération, il lui reste encore les chances de toute société de navigation établie entre l'Europe et une région exceptionnellement riche du nouveau monde. Les Anglais sont arrivés, pour certaines matières, comme le caoutchouc, à s'assurer d'avance, par les crédits intelligemment accordés, une ou même plusieurs récoltes entières. Grâce à ce procédé, ils peuvent payer aux exploitateurs de cette matière, qu'ils ont su monopoliser, des prix très élevés, certains de pouvoir fixer le cours des marchés.

Il me semble que si une compagnie française s'installait sur les mêmes bases que ces sociétés anglaises, et si elle organisait sur tout le réseau amazonien un colportage fluvial à vapeur, si des chaloupes, transformées en magasins flottants, apportaient régulièrement dans les moindres hameaux, dans les plus petites *fazendas*, un choix de marchandises comprenant, en plus petit, l'assortiment de nos grands magasins de nouveautés, elle pourrait accaparer rapidement le commerce de cette région. Elle ouvrirait à notre pays un marché excellent; elle aiderait à créer et à élever une nation d'acheteurs. Aujourd'hui l'indigène est un sauvage domestiqué, mais non civilisé. Il ne sait ni compter, ni économiser, ni se priver de ce qui lui plaît quand il a de l'argent ou du crédit. Il s'endette toujours et se trouve dans une triste position en face du négociant du Pará, qui sait profiter de ses défauts. Il ne faut pas toutefois faire à ce dernier un reproche de ses procédés. Son véritable vice, c'est son client tel qu'il est aujourd'hui.

On n'est pas au Pará pour s'amuser, on y séjourne pour s'enrichir; aussi les spéculations y sont-elles fiévreuses. On parle affaires, on rêve négoce, on fait du commerce partout. On trafique sans repos, on gagne sans relâche, on perd sans sourciller, on se rattrape personne ne sait comment. Le Pará est une bourse : on y joue sa fortune, parfois sa vie. Le Pará est un caravansérail et un bazar; on y repose une nuit, on y achète pendant un jour, et puis, en route pour la Mecque du trafiquant, le temple aux millions.

Pour se dégorger la bile qui s'enfle toujours lorsqu'on veut gagner de l'or, on joue à l'opposition, aujourd'hui contre l'évêque, demain contre le président de province, quelque autre jour contre un chef de police ou une chanteuse d'opéra. Dans cette opposition il n'y a d'âcre que les paroles, auxquelles les actes ne répondent nullement. Le Brésilien est calme. Le gouvernement de son pays est bien établi, il aime le chef du pouvoir. Et ces *effets* d'opposition ne sont que des soupapes de sûreté qui permettent aux vapeurs dangereuses de s'échapper. Cette tendance frondeuse donne une allure sémillante, un tour d'esprit alerte aux membres de l'opposition; et comme au Pará tout le monde est de l'opposition contre quelqu'un ou contre quelque chose, on constate dans le caractère local je ne sais quelle vivacité assez rare dans les climats accablants.

Leur conversation se colore souvent d'une teinte classique qui au Brésil ne fait défaut à personne.

L'extrême ressemblance entre les idiomes portugais et latin permet aux élèves des collèges de s'assimiler assez facilement leur langue aïeule; et comme l'Empire du Sud, pays de noblesses personnelle, militaire et administrative, est en même temps un pays de noblesse universitaire, les citations lestement glissées dans la discussion n'y sont point jugées comme un bagage pédantesque.

Au Pará on appelle le docteur bachelier. On y est docteur un peu en toutes choses, ès lettres, ès sciences naturelles, ou mathématiques, ès sciences médicales ou ès sciences d'ingénieur.

Il ne faut point penser aux graves docteurs à toge

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

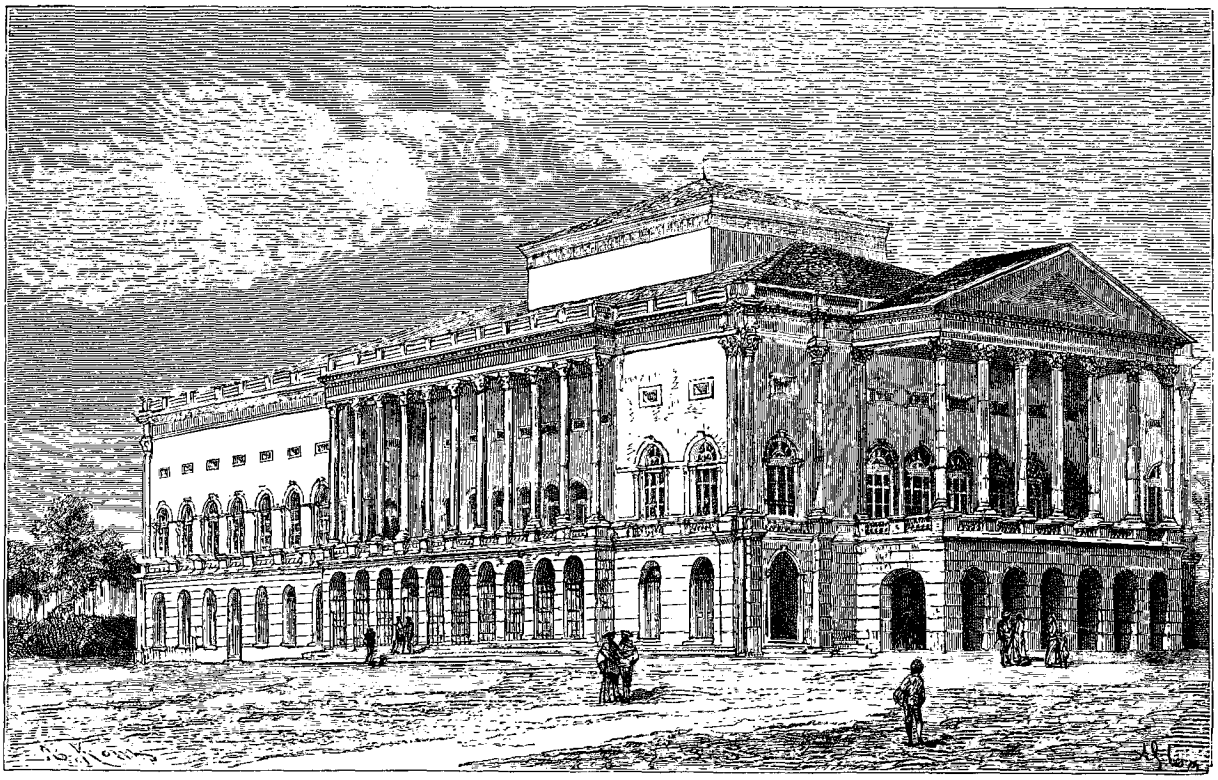
et à toque. Les jeunes maîtres de l'université nord-brésilienne sont élégants, sveltes, trop sveltes même.

La poitrine large est un des caractères physiologiques les plus rares chez les créoles de l'Amazone. Leur gracilité exagérée y apparaît comme un signe de faiblesse et de triste augure. J'ai appris à connaître et à aimer l'habitant du Pará et je lui souhaite plus de place pour ses poumons à l'étroit dans ce corps frêle.

Il est intéressant de voir dans sa famille cet homme si étriqué. Il y est bien complètement le maître, et, sur ses jambes fluettes et longues comme des pattes d'échassiers, c'est lui, lui seul qui porte la large culotte. Les enfants de la maison, hommes ou jeunes femmes, présentent au père de famille un baise-main respectueux, et le naturel sans affectation qui préside à ces mouvements rehausse singulièrement le prestige de ce patriarche en redingote et en pantalon à patte d'oie.

Je n'ai guère vu dans la rue que des servantes ou des marchandes de vivres. Les femmes du monde bornent leurs promenades à des pèlerinages réguliers à l'église. Elles chargent leurs esclaves de toutes les courses, de sorte que dans les magasins, aux marchés, dans les tramways, on rencontre surtout des spécimens du beau sexe plus ou moins foncés. Dans les chignons crépus de ces filles, chaque cheveu faisant ressort, on peut s'expliquer les dimensions souvent extravagantes des coiffures.

Ce matelas naturel et la musculature puissante de



Théâtre de la Paz, au Pará (voy. p. 286). — Dessin de Slom, d'après une photographie.

leur nuque permettent aux femmes de couleur de porter des charges assez lourdes sur la tête. Elles n'ont jamais l'air affairé et, leurs longs bras ballants, elles flânent plutôt qu'elles ne marchent dans les rues; elles roulent des cigarettes tant qu'elles sont jeunes, fument le cigare à trente ans, et ont recours à la pipe sur leurs vieux jours. Coquetant et caquetant, gaies quand même, elles se consolent de l'existence par un long éclat de rire qui semble ne s'éteindre qu'avec la vie même.

Leurs maîtresses, pâles et douces, passent le temps dans les grandes pièces de leur demeure, où règne toujours une obscurité voulue et une certaine fraîcheur.

Dans leurs blancs vêtements brodés, les cheveux tombant comme une superbe crinière noire jusqu'aux reins, elles semblent rêver. Dans leur hamac, sur leur chaise longue, dans leur berceuse, elles regardent le vide sans proférer une parole durant de longues heures. Et pourtant il y a du sang dans les veines de ces blanches enfants des tropiques. J'ai vu les femmes du Pará au théâtre. Alors ces teints mats s'animaient et, dans les entr'actes, comme un courant longtemps endigué, leur pensée, leur sentiment se faisaient jour et débordaient rapides, enthousiastes, pleins de verve et de chaleur.

Les représentations dramatiques donnent lieu non seulement à des scènes d'une vivacité excessive au théâtre même, mais à des luttes qui continuent de plus belle dans les journaux. La presse, au Pará, est, soit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dit entre parenthèses, d'une liberté d'allures à laquelle nous ne sommes guère habitués en Europe. Le journal *O Gram-Pará* se distingue par sa manière sérieuse, par ses articles de fond et par les tendances élevées et patriotiques qu'il manifeste en toute occasion. Un de ses principaux rédacteurs, le Dr Domingos Olympio, serait en tout pays compté parmi les esprits d'élite; et ses études économiques, ses travaux politiques, autant que ses appréciations sur l'art, formeront un jour une œuvre magistrale, un document précieux pour ceux qui voudront connaître l'époque du réveil de ce pays d'avenir.

Cet avenir se dessine dès aujourd'hui. Le commerce y a amené la fortune, ce puissant agent des arts. Les écoles regorgent d'élèves, les bibliothèques de lecteurs. Les musées s'emplissent, le théâtre devient le lieu de récréation de toutes les classes de la société.

Ce théâtre est un édifice surprenant; il est de dimensions considérables et, malgré certaines exagérations, une œuvre remarquable.

Les monuments modernes ont souvent besoin d'une inscription spéciale, d'une sorte de commentaire pour éclairer le spectateur sur leur destination. Le théâtre *de la Paz* dit, sans étiquette, qu'il est un temple de l'art. Les colonnades du premier dominent un peu trop le rez-de-chaussée, qui, au point de vue architectural, ne sert que de soubassement. Elles ont trop de hauteur pour leur petit diamètre; mais nous sommes dans le pays du royal palmier, et lorsque l'œil de l'Européen s'est fait à cette colonnade naturelle, à ces troncs élancés que couronne si gracieusement un léger panache vert, on finit par trouver que l'architecte a fait des colonnes qui ne sont ni corinthiennes ni doriques, mais brésiliennes, ce qui constitue leur mérite.

La nature est belle partout, quelles que soient les proportions qu'elle adopte, et en l'imitant on ne se trompe jamais. Le beau n'est que l'harmonie du milieu.

31 octobre. — C'est le jour d'une procession fameuse de Notre-Dame de Nazareth, le jour du *Cirio !* Le dernier nègre est bien vêtu un jour de fête, la négresse porte des bijoux brillants, une robe en mousseline claire. Sa démarche prend dès lors un caractère fier et léger, et elle pose avec grâce son pied sans bas, chaussé d'une pantoufle à talon Louis XV, sur le pavage problématique des rues du Pará.

La ville entre en fête dès la veille. Le soir du 30, on transporte l'image miraculeuse de la petite église de Nazareth aux *Educandas*, pour la ramener le lendemain chez elle.

L'année où il m'était donné d'assister au défilé religieux et populaire, le programme du soir fut troublé par un incident imprévu. A peine la procession avait-elle quitté la chapelle, qu'il se mit à pleuvoir avec force. Le prêtre fait alors ouvrir un énorme parapluie pour abriter la Vierge. Des nègres portant des torches escortent l'image sacrée; sous l'orage, ces torches sèment des flammèches, et des fusées éclatent de toutes parts au milieu d'une trombe d'eau.

Le lendemain, dès cinq heures, la ville est en mouvement. A six heures, le canon tonne; la procession se met en marche. Les pavillons de toutes les nations flottent au-dessus des maisons. Les tapis pendus aux fenêtres donnent aux rues un aspect joyeux. Cependant cette partie du décor est plutôt d'imitation européenne.

Ce qui rehausse l'éclat des fêtes religieuses sous ces latitudes et les place, même dans la rue, dans une nef incomparable, ce sont les avenues de palmiers royaux formant, comme dans la rue São-José, une colonnade gigantesque. La foule, s'engageant sous cette voûte majestueuse, fournit, par la comparaison entre la taille des hommes et la hauteur des arbres, le moyen d'apprécier les dimensions imposantes de ces végétaux.

Il faut, pour comprendre la fête du *Cirio*, connaître l'origine de la vénération pour cette sainte dame de Nazareth, et le grand événement qui la désigna à la confiance de la population du Pará.

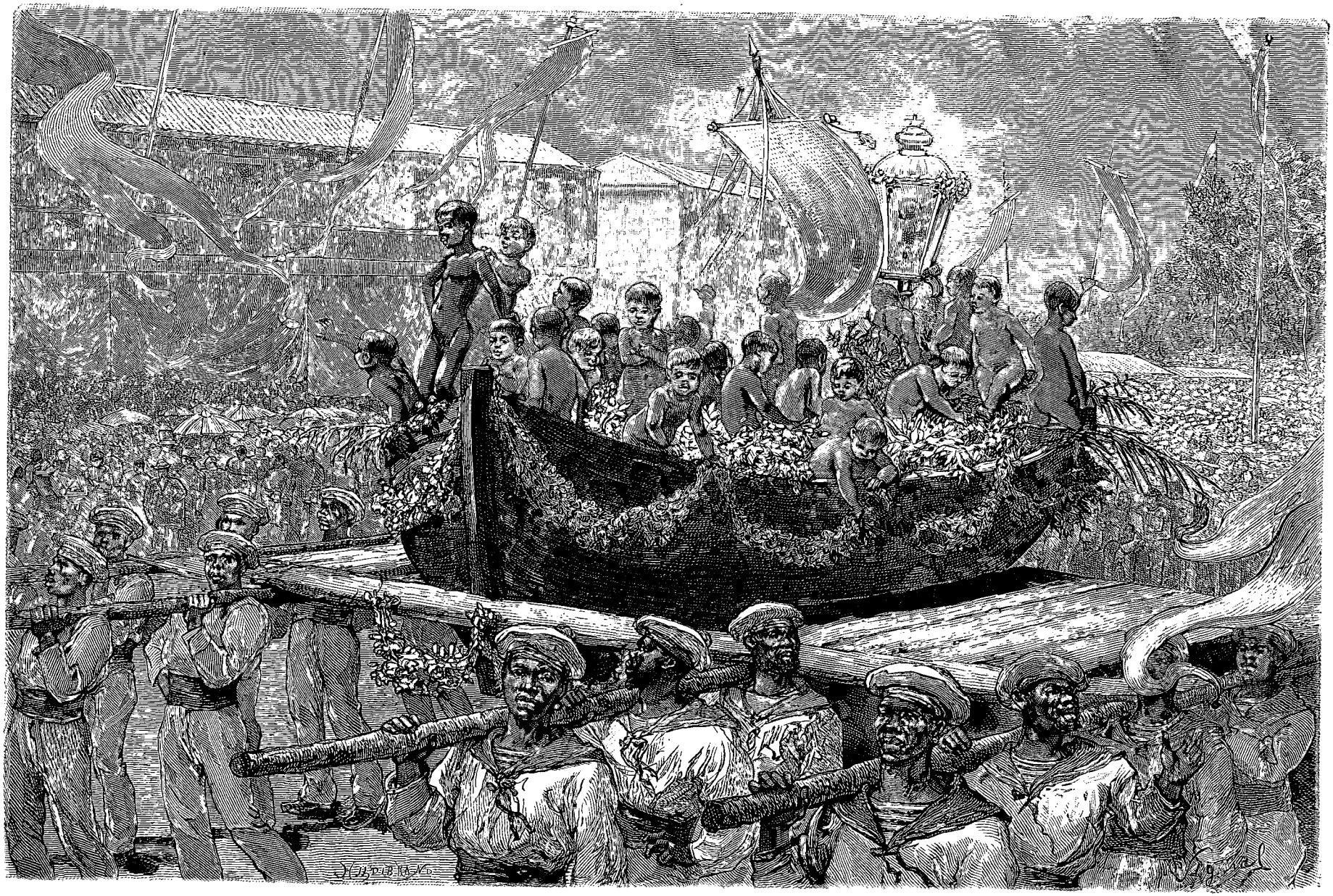
En 1793, un bateau qui s'était mis sous la protection de *Nossa Senhora*, — alors fort peu connue, — se perdit après vingt-trois jours de navigation. L'équipage de la goélette revint au Pará sain et sauf dans un canot du bord. On cria au miracle, et les matelots firent cadeau à la Mère miraculeuse de l'embarcation qui les avait ramenés.

C'était le premier prodige de la Vierge sur l'Amazone. Depuis lors, un nombre énorme d'ex-voto est venu emplir la chapelle de Sainte-Marie. Toutes les familles dans la région professent à son égard une reconnaissance personnelle, et voilà pourquoi chacun se garde de manquer à cette fête.

On fait précéder le cortège par une figuration plastique du grand miracle : sur une voiture traînée par huit bœufs enguirlandés apparaît le simulacre, en carton-pâte, d'un canot sur une mer agitée et de Notre-Dame veillant à la sécurité des marins; de petites filles pourvues d'ailes en peluche et en plumes accompagnent ce char; elles sont montées sur des chevaux richement harnachés et conduits en mains par des laquais : ce sont des anges, paraît-il. Puis la pièce de résistance, celle-là incomparablement jolie : le canot repeint à neuf, rempli d'une grappe d'enfants, blancs, bruns, noirs, couronnés de roses et ahuris, enchantés, jouant dans des fleurs qui débordent de tous côtés. Ce bouquet de fleurs et d'enfants est porté par une cinquantaine de marins, relayés de temps en temps. Un groupe compact de fidèles se presse sur leurs pas. Enfin apparaît, au milieu de ses sectaires, dans une voiture de gala, sorte de lanterne rouge et or, traînée par les croyants, la statue de la très petite sainte Vierge, mesurant de trente-cinq à quarante centimètres de haut. L'évêque, les chanoines, les diacres, en tête d'une longue file de fiacres et de calèches et d'une foule immense, suivent la ligne ondoyante du *Cirio*.

La poussière purpurine qui couvre le sol emplis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La procession du *Cirio* la veille de la Toussaint. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sait l'air; le soleil semblait de cuivre. Les fusées partaient à profusion et leurs baguettes de bois retombaient sur la foule. Des musiques militaires vibraient en six ou huit points différents, et le torrent humain, resserré tantôt par des rues étroites, tantôt débordant sur les places, atteignit, après trois heures de marche, la chapelle sur le *largo* de Nazareth, où l'on réintégra dans son domicile la sainte image.

Des fêtes foraines sont organisées devant le sanctuaire et le soir mille lanternes vénitiennes éclairent la place; la foule circule tranquillement.

Il paraît que naguère le *Cirio* était un prétexte à jeux effrénés; les chevaliers d'industrie profitaient de l'ivresse générale pour pêcher en eau trouble. En 1880, l'administration a interdit « les jeux de l'amour et du hasard », qui n'avaient, d'ailleurs, rien de la délicate comédie de Marivaux; on a mis fin à une réalité brutale, à des saturnales dangereuses pour la fortune des uns et la santé des autres.

Durant cette journée, j'avais parcouru la ville au milieu d'un groupe de gais compagnons. Nous étions entrés dans vingt maisons diverses, gracieusement accueillis partout, et trinquant avec des verres emplis de boissons rafraîchissantes. De quatre heures du matin jusque vers minuit, nous avions continué notre pérégrination dans cette cité qui ressemblait à un éblouissant caravansérail. A minuit, nous nous dirigeâmes vers le port, où je devais m'embarquer pour remonter l'Amazone.

Rue São-José au Pará (voy. p. 286).
Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Les difficultés contre lesquelles j'avais eu à lutter n'ont pas été de longue durée.

Le jour même où ma requête lui fut remise par mon ami le docteur Ramiz Galvão, Dom Pedro II me fit informer télégraphiquement qu'une chaloupe de guerre de la flottille de l'Amazone, avec son état-major et son équipage, était mise à ma disposition. J'étais autorisé, après avoir parcouru les régions dans lesquelles M. de Gunzburg devait encore être engagé, à faire les recherches et les explorations que je jugerais utiles....

Je me mettais donc en route pour la partie la plus importante de mon expédition.

A bord de l'*Arari*, une foule d'amis m'attendaient. M. Souza-Cabral, un des jeunes élégants du Pará, qui m'avait montré une amitié affectueuse durant mon séjour et passait auprès de ses compatriotes pour un excentrique fort amusant, s'était installé à bord; il prétendit me reconduire jusqu'à Manaos. Je crus qu'il plaisantait; il n'en était rien pourtant : il m'a accompagné pendant cinq jours!

De nouveau je m'éloignais de la France, relativement si rapprochée du Pará, pour monter, peu de jours après, à bord de la chaloupe brésilienne. Dès lors j'allais devoir à l'empereur Dom Pedro II les résultats d'une mission dont les premiers sept mois n'avaient été qu'une sorte de préparation.

J'enregistre simplement ces faits, et je me refuse à les accompagner de commentaires ou d'explications qui ne sauraient rien ajouter à l'acte de souveraine générosité dont j'ai été l'objet.

Le meilleur remerciement que je puisse offrir au Pierre le Grand de la Sud-Amérique, dont l'ambition consiste à élever son pays en aidant ceux qui travaillent, c'est de faire connaître en France un des joyaux trop longtemps ignorés de ce gigantesque empire, les beautés et les richesses de la région que, grâce à lui, j'ai pu explorer.

Charles WIENER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Flottille de guerre brésilienne au port de Manaos. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

AMAZONE ET CORDILLÈRES,

PAR M. CHARLES WIENER[1].

1879-1882. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

VOYAGE SUR LA CHALOUPE IMPÉRIALE DE MANAOS AU RIO MORONA.

A peine débarqué à Manaos, je reçus la visite du président de la province de l'Amazone, qui vint me confirmer officiellement l'ordre du gouvernement central de mettre à ma disposition une chaloupe de la flottille nationale stationnée dans le Rio Negro. Le choix de l'embarcation me restait abandonné. Le président me mit en rapport avec le préfet fluvial, M. Fontura, et avec le capitaine commandant la station, M. de Lamare. Nous choisîmes d'un commun accord la chaloupe impériale numéro 1, et aussitôt les ouvriers furent désignés pour l'aménager.

Je voulais envoyer à bord des provisions pour mon propre usage; le président s'y opposa formellement : « Vous êtes l'hôte du Brésil, me dit-il, et nous ne saurions admettre que vous n'acceptiez pas notre hospitalité pleine et entière. »

La veille de mon départ, je me rendis à bord, où m'attendaient, avec l'équipage et le petit état-major, toute la colonie française et nombre de notables habitants de Manaos.

Depuis quelques mois je voyais naître autour de moi des amitiés désintéressées, et souvent je ne pus me défendre de l'impression pénible du départ, que ne corrigeait pas l'espoir d'un retour prochain. J'étais accoutumé à prendre congé en toutes langues, à entendre des vœux bienveillants de réussite; cependant, le jour de mon embarquement à Manaos, les adieux prirent un caractère plus solennel que d'habitude; les matelots de la flottille, rangés dans les cordages et dans les vergues, nous saluèrent des trois hurrahs réglementaires; les pavillons se levaient et se baissaient, le canon tonnait. Des cris, des saluts à notre adresse partaient d'une foule d'embarcations remplies de curieux et d'amis. Cependant la chaloupe nous emporta

1. Suite. — Voy. pages 209, 225, 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loin de ce port hospitalier, de ce milieu sympathique.

La dure existence de l'explorateur recommençait pour moi, et mes carnets d'observations, mon livre de quart, fermés depuis plusieurs mois, s'emplirent à partir de ce moment de notes nouvelles.

Rien ne pouvant rendre la vivacité des impressions premières, la meilleure façon de raconter mon voyage à bord de la chaloupe impériale consiste à transcrire, sans y apporter de changement, les notes que j'ai prises durant le cours de l'exploration. Je n'ajouterai rien à ce journal et je me bornerai à en retrancher les passages relatifs à la menue besogne, aux incidents sans conséquence, qui ne sauraient avoir d'intérêt pour le lecteur.

1er décembre 1880. — Nous levons l'ancre à dix heures du matin et quarante-cinq minutes plus tard nous entrons dans le Solimoens. A sept heures du soir, nous atteignons Arapapa, à environ soixante milles de Manaos.

Cette petite ferme appartient à un Français, M. Auguste Berger, ancien élève de l'École d'agriculture de Grignon. Sa concession, longue de deux kilomètres sur trois cents mètres de largeur, comprend soixante hectares; elle lui a coûté douze mille reis (trente francs), c'est-à-dire cinquante centimes par hectare. L'emplacement est bien choisi, dans un pays sain.

Le plateau où s'élèvent la maison et les plantations est en moyenne à cinq mètres au-dessus des crues les plus élevées. Ce plateau forme un rempart que longe le fleuve. En effet, à un demi-kilomètre du Solimoens, commencent en ce point les *higapos*, terrains immergés pendant six mois de l'année, dans lesquels le caoutchouc pousse avec le plus de succès.

Notre compatriote travaille sans ouvriers. La canne à sucre, dont il a planté une dizaine d'hectares, mesure en moyenne trente-six palmes (près de huit mètres) sur cinq à six centimètres de diamètre. Elle forme des lianes de vingt à vingt-cinq mètres de longueur, poussant en un épais fourré qui étouffe les mauvaises herbes; l'émondage, le sarclage et les travaux d'irrigation, grosses dépenses dans les exploitations sucrières de la côte péruvienne, n'ont aucune raison d'être dans les *fazendas* de l'Amazone.

La canne produit dix francs nets par mètre carré lorsqu'on fabrique des mélasses; elle donne cinq francs lorsqu'on produit des eaux-de-vie. Elle se renouvelle sans travail supplémentaire pendant une quinzaine d'années.

Dans les premiers trois mois qui suivent le déboisement et la plantation, on obtient dans les champs de canne toutes sortes de légumes. Huit mètres carrés ont produit, par exemple, deux cent cinquante francs de tomates.

2 décembre. — En six heures de marche nous sommes arrivés à Manacapuru, centre de réunion et port d'un millier de familles de tapuys qui exploitent le caoutchouc de cette région, la *boracha*, comme on dit dans le pays. Ils vendent leurs récoltes à un Marocain, le seul commerçant du lieu.

Le lendemain, à six heures du matin, j'assistai dans le magasin dudit Africain à une scène typique :

(LE MARCHAND dans sa boutique. — MOI, puis un *tapuy*.)

LE MARCHAND. — Le caoutchouc est à deux mille deux cents reis la livre au Pará. Cette année sera une année d'or.

MOI. — Je vous en félicite ! Donnez-moi une allumette, s'il vous plaît.

LE MARCHAND. — Voici. (*Un tapuy entre dans le magasin.*) Bonjour Sébastião. Comment va ton père?

LE TAPUY. — Très bien. Il vous salue et vous fait dire qu'il est votre très affectueux serviteur.

LE MARCHAND. — Ton père est un fort digne gentilhomme. — Veux-tu une goutte?

LE TAPUY. — On ne peut plus obligé. (*Il boit.*)

LE MARCHAND. — Tu es ici de passage pour Manaos?

LE TAPUY. — Non, je viens faire des achats.

LE MARCHAND. — Avec quoi veux-tu payer?

LE TAPUY. — J'ai du caoutchouc.

LE MARCHAND. — Malheureux enfant ! j'en ai les magasins bondés, et tu n'ignores pas que le marché est tombé. C'est une débâcle! la *boracha* ne vaut plus que seize cents reis!

LE TAPUY. — Seize cents? mais elle valait deux mille et plus.

LE MARCHAND. — Dernières nouvelles par le vapeur *Rio Branco*.

MOI (*à part*). — Ce paquebot n'a pas stoppé à Manacapuru.

LE TAPUY. — *Ave Maria*, que vais-je faire?

LE MARCHAND. — Dans dix ou douze jours, le steamer *Obidos* passera par ici. Va à Manaos et au Pará. Vends toi-même les caoutchoucs. Si la baisse continue, tu t'en déferas à raison de mille ou douze cents reis. En frais de voyage et d'hôtel tu dépenseras à peu près toute cette somme; mais si tu es raisonnable, il te restera peut-être assez d'argent pour retourner chez toi.

LE TAPUY (*se rongeant les ongles*). — Que va dire mon père?

LE MARCHAND. — Il ne dira rien du tout, attendu que le prix du caoutchouc ne dépend ni de toi ni de moi. Tiens, pour te tirer d'affaire, je vais te donner toutes les marchandises que tu me demanderas, sans un sou de bénéfice. Combien de caoutchouc as-tu apporté?

LE TAPUY. — Cinq cents livres.

LE MARCHAND. — Cela fait huit cent mille reis. De quoi as-tu besoin ?

LE TAPUY. — De *chiros* (tissus grossiers).

« Voilà, dit le Marocain en prenant une pièce dont il vient de me vendre, à raison de mille reis le mètre, de quoi faire une petite tente. C'est un article sans pareil et vraiment bon marché : il vaut deux mille reis le mètre; monsieur, qui est une Excellence, vient d'en acheter pour lui-même. »

J'écoutais comme on lit un roman de Balzac. Cette

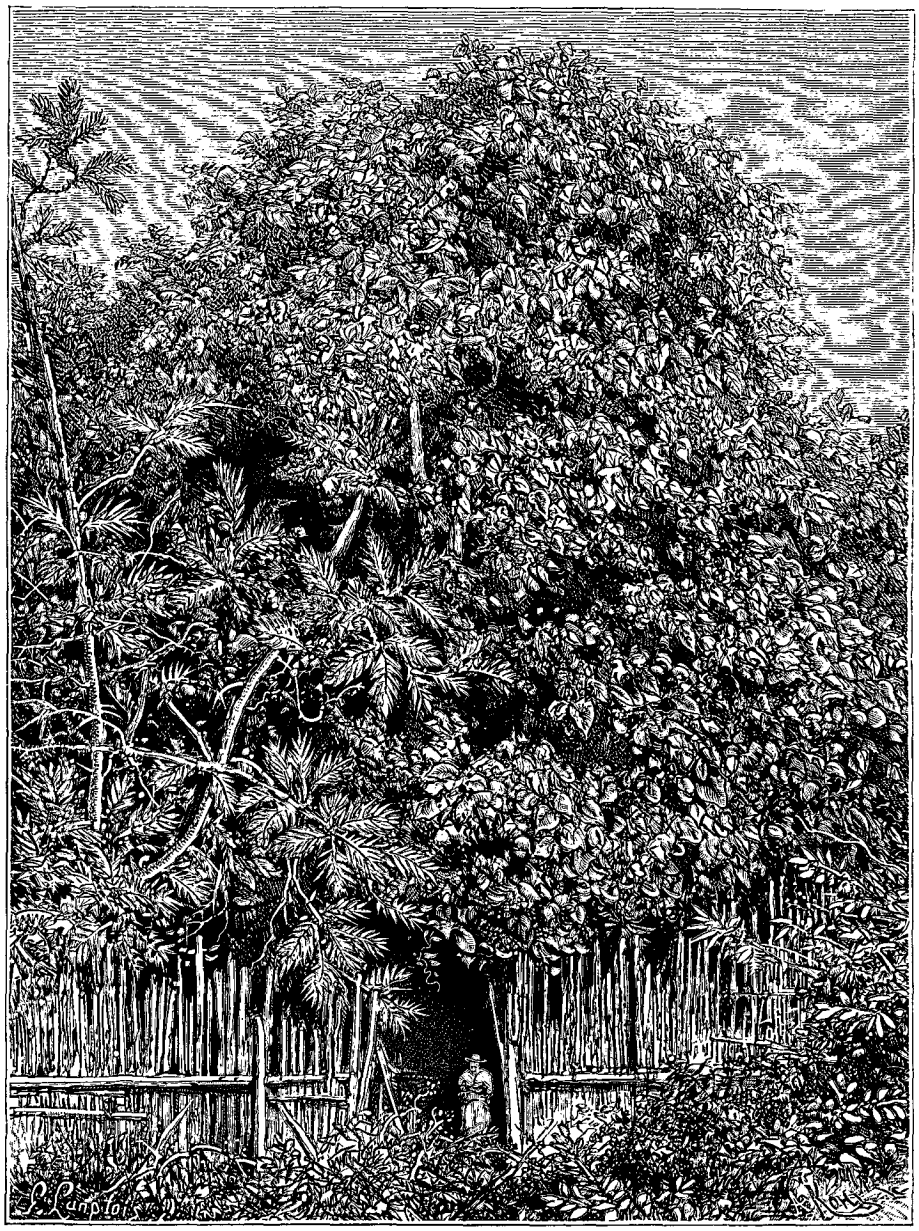
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conversation a duré trente minutes, montre en main ! En fin de compte, le tapuy devait cent livres de *boracha* au négociant, qui avait gagné sur le caoutchouc et sur ses marchandises une somme que j'évalue à environ deux mille cinq cents francs !

Il paraît que cela s'appelle une bonne affaire !

Le soir, nous jetons l'ancre près de l'Anaman. En ce point vit un autre Français, M. Albert Firmin. Il fait le commerce du caoutchouc et exploite des forêts de châtaigniers.

Cette sorte de châtaigne de l'Amazone est un fruit sphérique, de vingt à trente centimètres de diamètre ; l'écorce en est rugueuse, excessivement dure ; en l'ouvrant à coups de hache, on trouve au centre, disposées



Arapapa. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

à la façon des pépins d'une pomme, douze à seize amandes d'un goût agréable.

Il existe des forêts de ces arbres, un des végétaux les plus majestueux de l'Amazone. La récolte de la *castanha* n'est jamais sans danger. Les plus petites de ces châtaignes pèsent de six à sept livres, et elles tombent, lorsqu'elles sont mûres, de vingt à vingt-cinq mètres de hauteur. Leur poids et la vitesse acquise par la chute les font s'enfoncer souvent de trente à quarante centimètres dans le sol. A chaque saison, on cite des moissonneurs estropiés ou mortellement atteints par ces fruits.

5 décembre. — Après quatorze heures de navigation, nous jetons l'ancre à Codajas. Un capitaine, M. Fleury, nous y reçoit. Il a été envoyé dans cette bourgade avec vingt hommes pour réprimer des trou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bles qui avaient éclaté à la suite d'élections législatives. Les adversaires s'étaient efforcés de se convaincre à coups de poing et même à coups de couteau. La vue de quelques baïonnettes avait ramené le calme dans les esprits agités.

Une avarie survenue à la machine me donne douze heures pour visiter ce port, qu'il serait facile de connaître à fond en peu de minutes. J'ai vu, dans trois maisons, jouer au lansquenet en plein jour, un jour ouvrable! J'ai vu vendre pour trois mille reis (sept francs cinquante centimes) un harmonica de quarante centimes; j'ai acheté une bouteille d'encre de vingt centimes, prix marqué, pour deux mille reis (cinq francs). Station désagréable à tous égards. On y respire des moustiques.

Nous levons l'ancre à minuit. Le lendemain, vers dix heures du soir, nous amarrons à Cuari, puis, sans incident notable, nous partons le 7 décembre, à onze heures du matin, et, après une marche continue, nous stoppons le 9, à cinq heures du soir, en face du gros bourg de Teffé. Dans ce port vivent plusieurs individus originaires de Tanger, de Tunis et de Gibraltar; ces villes n'étant guère connues sur l'Amazone, ils se disent Français ou plus généralement Algériens.

12 décembre. — Un nouvel accident à l'un des pistons nous arrête en plein fleuve à deux lieues en amont de Caixara. Tout marche autour de nous : les arbres, même des lambeaux de terre arrachés aux rives. La chaloupe impériale, qui retourne de Tabatinga à son port d'attache, vient à notre rencontre et puis à notre aide. Son mécanicien s'unit au nôtre pour remettre la machine en état.

13 décembre, midi. — Nous sommes toujours en place, mais dans deux ou trois heures nous pourrons sortir de cet enfer humide.

Après le déjeuner, je m'amusais, en fumant une cigarette, à regarder les cabrioles d'un petit singe qui appartient au pilote de la chaloupe de Tabatinga. Attaché à une caisse, il se démène et tire sur la ficelle qui le retient. Il s'en prend aux perruches et aux poulets qui passent à sa portée. Un peu en dehors du rayon dans lequel il peut se mouvoir, un régime de bananes attire son attention. Ne pouvant l'atteindre, il reste d'une honnêteté scrupuleuse et respecte les fruits qui sont la propriété incontestable du voisin. Vient à passer un matelot qui dérange légèrement la caisse, centre du champ d'activité de l'anthropomorphe, qui profite aussitôt de cette circonstance pour se jeter sur les bananes.

A quoi l'honnêteté de bien des gens tient-elle? me suis-je dit entre deux bouffées de tabac. Sans le savoir, l'homme se démène semblable à cette petite bête; et dans la portée de son action ce n'est parfois qu'une question de ficelle.

14 décembre. — Nous sommes en route depuis hier. J'ai l'intention de ne pas arrêter la nuit afin d'atteindre Fonteboa dans la matinée; le soir nous ne serons pas loin de Tonantins.

Les bords de l'Amazone, dans la région que nous parcourons, s'élèvent parfois jusqu'à quinze mètres. De temps en temps des huttes; çà et là un *batelon*, une de ces embarcations dans lesquelles j'ai passé de si longues heures.

18 décembre. — Repris par la fièvre, j'ai été réduit à l'impuissance pendant la journée et la nuit.

19 décembre. — Tonantins est un village commerçant; un sieur Azevedo, le Rothschild de l'endroit, a mis sa maison à ma disposition, et durant l'heure que j'ai passée chez lui, il m'a exposé l'importance sans cesse croissante de son commerce; ses transactions ont décuplé depuis dix ans.

Nous venons de quitter Tonantins, situé à un mille et demi en amont d'un petit tributaire (*igarapé*) du Solimoens.

Ce grand ruisseau forme vingt bras; les eaux de l'igarapé sont hautes et ont immergé les troncs; les cimes apparaissent comme des buissons géants. Ce tunnel de verdure est émaillé d'orchidées superbes. Ces plantes me rappellent certains individus : ils sont brillants, mais parasites. Ils ne prennent jamais racine et vivent sur la branche.

20 décembre. — Nous avons navigué durant la nuit. A huit heures du soir, en amont de São Antonio, nous parvenons à l'embouchure de l'Iça (Putumayo), champ d'exploration de l'infortuné Crevaux.

Sur le fleuve, le señor Rafael Reyes possède un vapeur, le *Caquetá*, bateau à roues, de construction nord-américaine, jaugeant trois cents tonnes, qui fait un service régulier. Cette maison colombienne exporte surtout des quinas et importe les produits des manufactures européennes dans la région de Pasto.

21 décembre. — En rade de São Paulo, petit village situé sur une colline assez élevée de la rive droite du haut Solimoens. Bientôt nous entrerons dans la partie de l'Amazone que les riverains appellent Marañon.

Il paraît que São Paulo est une pépinière de beautés où les habitants de Tabatinga et des ports, à vingt lieues en amont et en aval, trouvent des compagnes. On entre en ménage à la suite d'une convention verbale, d'un *palabre*, selon l'expression consacrée.

Je ne puis songer sans sourire au cliché si souvent réédité de l'innocence des peuples primitifs. Quoi qu'en aient dit les moralistes qui vilipendent la civilisation, les peuples primitifs ne sont pas innocents; au contraire, c'est la civilisation qui crée l'innocence. La retenue que la société impose maintient l'enfance dans une ignorance salutaire de la corruption; cette vertu qui consiste à ne pas pratiquer un mal qu'on ne connaît pas est faite pour ennoblir des races entières.

Dans les sociétés primitives, la femme n'a aucun rôle moral. Elle ne peut devenir l'amie de l'homme, et partant la famille ne saurait s'y constituer.

22 décembre. — Nous avons touché à Boa-Vista et jeté l'ancre au Caldeirão, à quelques lieues de la frontière brésilienne. Le 23, en aval de Capaceta, à trois ou quatre heures de Tabatinga, une pièce de la machine s'est rompue. Encore une journée perdue!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'*igarapé* de Tonantins. — Dessin de A. de Bar, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

... Nous avons pris une grande quantité de poissons appelés *candirus*. Semblables à des sangsues, ces animaux s'attachent aux chairs comme aux viandes saignantes. Ils constituent un danger pour les baigneurs.

Une autre sorte de poisson, le *pirainha*, qui pullule dans ce fleuve, occasionne de fréquents accidents. A l'aide de leurs mâchoires tranchantes comme des lames de couteau, ces bêtes coupent les bras et les jambes avec une précision chirurgicale. Il ne fait pas toujours bon de se plonger dans le flot de l'Amazone.

Les caïmans (*jacareys*), les raies, dont la queue en lancette produit des blessures qui paralysent les mouvements des nageurs; les poragueys, poissons électriques dont l'action est si puissante, rendent le plaisir du bain souvent mortel.

Ce 25 décembre, jour de Noël, à Tabatinga. Me voici de nouveau à la frontière du Brésil, après trois mois et demi de voyage dans cette région hospitalière.

L'Amazonien a le cœur généreux, il est libéral sans ostentation. Il offrira au voyageur son dernier verre d'eau et son avant-dernière cigarette; mais il ne sert pas le progrès de son pays, il n'a pas la force de le féconder. Et pourtant on ne saurait accuser l'Amazonien de paresse ou d'indolence consciente.

Il existe certaines lois naturelles qu'on ne peut ni violer ni escamoter, et je placerai les lois d'acclimatation en première ligne. Quoique la race blanche soit la seule qui conserve la majeure partie de ses facultés sous toutes les latitudes et qui, par là même, puisse se dire la seule race civilisatrice, elle ne possède pas ce don d'une façon absolue ou illimitée. Je n'ai qu'à me surveiller pour m'en convaincre A chaque changement de milieu climatologique répondent une sorte de relâchement intellectuel et des troubles physiologiques. N'étant pas né dans ce climat chaud et humide, je n'y jouis pas de la plénitude de mes facultés; mes petits-enfants, affaiblis et dépourvus d'énergie, ne seraient guère responsables de leur débilité morale ou physique.

Il est bien des choses de par le monde qu'on a le devoir de constater, le droit de déplorer, sans avoir aucune raison pour les blâmer ou même pour les critiquer. Les peuples ont leurs grandes douleurs, comme les familles, comme les individus; et ces douleurs, il faut les respecter quand on ne peut les alléger.

28 décembre. — A quelques hectomètres en amont de Tabatinga s'élève Letitia, la station militaire de la frontière péruvienne. Il n'y manque que le commandant, les soldats et les forts.

Le gouvernement central a dépensé quelques millions pour fonder ce poste; l'argent a été gaspillé ou détourné; aucun ouvrage militaire ne s'est construit, et Letitia est restée forêt vierge.

Vers le soir nous entrons à Loreto. En descendant à terre, j'enfonce jusqu'à la cuisse dans une boue épaisse. Trois hommes m'en tirent, non sans peine.

Pendant que je change de vêtements, deux individus viennent à bord. L'un d'eux, d'origine portugaise, était substitut du gouverneur lors de mon premier passage dans ce port. Ce sieur Rubens me présente son compagnon, un nommé Sr. D. Juan Ramoz, né au Pérou, élevé au Brésil, où il a vécu pendant près de cinquante ans; il ne parle que portugais. M. Rubens, substitut du gouverneur, a délégué sa substitution à Ramoz, substitué au substitut d'un *teniente* (c'est-à-dire d'un lieutenant-gouverneur).

Ces doublures d'autorités me demandent mes papiers. Pour toute réponse je leur fais apporter du cognac; j'estime qu'ils ont trouvé les renseignements qu'ils cherchent au fond des verres, car ils ne m'en ont plus parlé.

Le lendemain nous quittons Loreto, et le soir même nous jetons l'ancre devant Cavallo-Cocha, à trois kilomètres en amont d'une *quebrada* très étroite. Lorsque nous entrons dans ce canal, il commence à faire nuit; les arbres des deux bords se rejoignent en arceau formant une voûte énorme; pas une étoile ne se mire dans la noire surface de l'eau. Je ne sais comment nous n'avons eu à subir aucune avarie sérieuse.

Le lendemain, de bonne heure, nous atteignons Pevas. M. Alfredo Bastos, le seul commerçant de l'endroit, le roi du hameau, vient à bord et se met à notre disposition. Ayant des raisons pour être mécontent du pilote, je lui demande de nous procurer un homme sûr.

« Il n'y a pas dans la région de meilleur pilote que moi, me dit M. Bastos, je vais vous conduire à Iquitos. »

Comme il se trouve en pantoufles et en casquette de soie, il ferme sa boutique, met la clef dans sa poche, et le voilà à bord, embarqué pour un voyage de cinq jours. S'il a besoin d'une chemise ou de bottines, il les achètera à Iquitos.

5 janvier. — Devant l'embouchure du Napo. C'est toujours la même rivière géante, et pourtant elle ne roule plus une seule goutte de l'eau sur laquelle j'ai navigué.

Les hommes possèdent en quelque sorte cette particularité des cours d'eau. Ils changent, se transforment, se renouvellent et restent pourtant toujours les mêmes.

Le Napo subit en ce moment une forte crue qui refoule les eaux du Marañon. En face de son embouchure se trouve une île de près d'une lieue de longueur; l'eau du Napo enveloppe complètement les bords de cette terre, si bien qu'en prenant à la hauteur de l'île le bras gauche du Marañon, le voyageur qui descend le fleuve n'en va pas moins contre courant pendant plus d'une demi-lieue.

6 janvier. — Nous croisons deux *monterias* chargées d'ivoire végétal et de poisson salé. Ils suivent lentement le flot et me font comprendre que les Amazoniens ne vivent que le tiers de ce que vit l'Européen. Ils passent les autres deux tiers en pirogue. Au milieu de poules, de cochons de lait et d'Indiens, rôtis par le soleil, trempés par la pluie, les voyageurs, dans ces régions, perdent leur existence pour gagner leur vie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

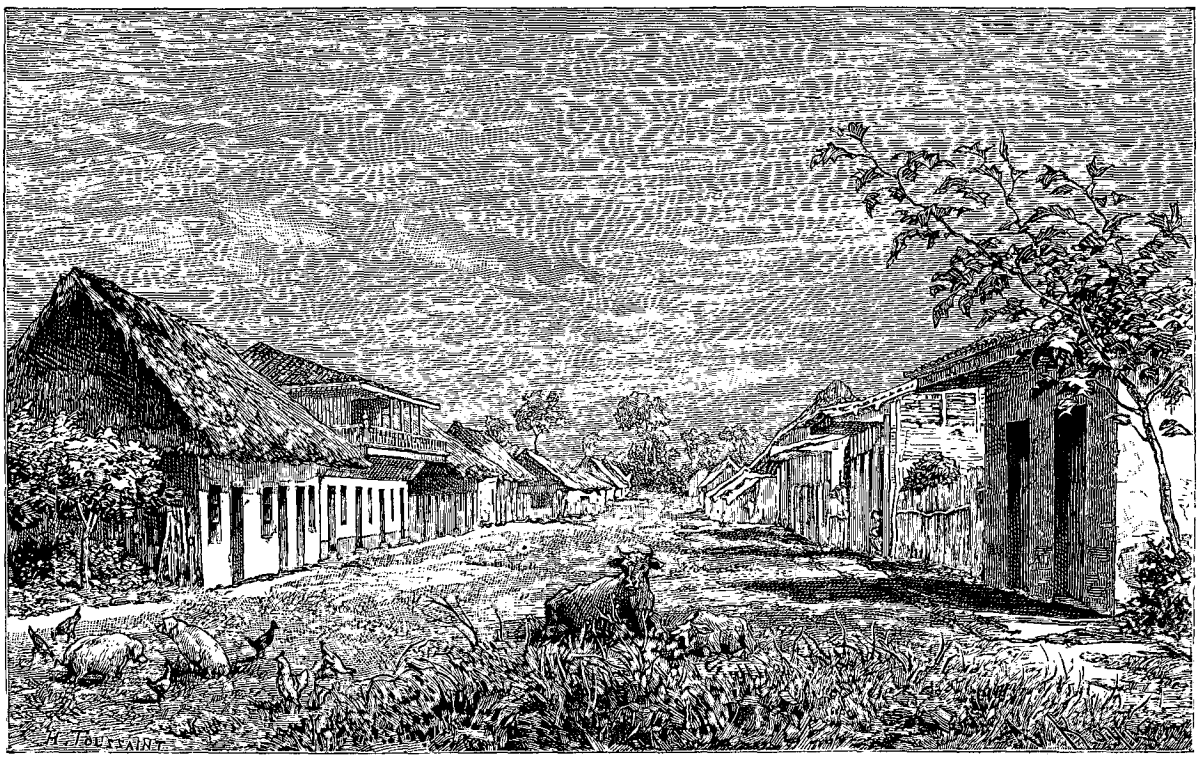
Vers trois heures et demie, nous sommes à une lieue d'Iquitos. La rive gauche du Marañon s'élève en talus abrupt, et à quelques mètres du bord on aperçoit des *chacras* d'Indiens; de nombreux indigènes des deux sexes nous regardent la bouche ouverte. Ils sont évidemment réunis pour une fête. C'est le jour des Rois. Seulement, si ce n'était pas le jour des Rois, ce serait l'anniversaire de quelque autre saint, ou bien un jour de baptême, de mariage, d'enterrement; il y aurait un prétexte quelconque pour se réjouir, pour chanter, danser et s'enivrer.

A cet égard, l'Indien n'est jamais à court de raisons, et le plus malin est celui qui trouve trois cent soixante-cinq prétextes par an (avec une raison plausible en réserve pour les années bissextiles), afin de justifier des excès alcooliques.

A quatre heures nous doublons le « cap d'Iquitos », appelé le Pongo de Nanaï, et à cinq cents mètres devant nous apparaît dans un site charmant la ville d'Iquitos.

Au port reposent deux vénérables sabots à vapeur, le *Napo* et le *Mairo*. On vient de changer le nom de ce dernier, on l'a baptisé *Itaya*, d'après un minuscule affluent qui se jette, à un quart de lieue en amont d'Iquitos, dans le Marañon.

J'avais eu l'intention de faire une entrée modeste et furtive, mais déjà à Loreto j'ai appris que cela n'était guère possible. Nous étions annoncés par le consul



Rue d'Iquitos. — Dessin de Toussaint, d'après une photographie.

du Pérou à Manaos et par le commandant de l'*Obidos*, et notre qualification de bâtiment de guerre avait, bien à tort, paru désagréable aux autorités d'Iquitos.

Il est des cas où rien n'est dangereux comme les moyens termes. Aussi ai-je fait les visites officielles en uniforme, accompagné des officiers du bord en grande tenue. J'ai obtenu aussitôt les passeports et les ordres qui me donnent passage franc et libre dans les eaux du département fluvial de Loreto.

Pendant qu'on renouvelle les provisions, je parcours la ville en causant avec tout le monde.

L'histoire d'Iquitos explique la décadence de cette région en 1880.

Nauta était le port principal, le centre commercial du Pérou amazonien, lorsque, en 1864, le gouvernement de Lima prit la résolution de s'occuper de l'orient de la République.

On envoya une commission pour choisir un point sur lequel le gouvernement ferait pleuvoir ses bienfaits. Iquitos était alors une ferme naissante; un *sitio*, comme on dit dans le pays, réunit, on ne sait pas pourquoi, les suffrages des commissaires. Le port n'est pas sur le fleuve même, sur la *Hatun-Yacu*, la *madre del Rio;* il est sur un bras qui ne manquait pas de profondeur au moment où l'on fonda la nouvelle colonie, mais qui s'ensabla depuis pendant une année entière; aucun bateau ne put entrer dès lors dans le port de la nouvelle cité.

Le Pérou a procédé à la création de cette colonie d'une façon assez curieuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le gouvernement a envoyé un sous-préfet, avec un major comme officier d'ordonnance, un commandant général, un capitaine de port, un capitaine *mayor de ordenes* avec deux adjudants *de ordenes*, vingt-deux officiers de marine, dix commissaires et aides-commissaires de la marine, quinze officiers d'artillerie et d'infanterie, soixante soldats, trente-six matelots, neuf comptables, un gouverneur civil et un gouverneur adjoint, un juge de première instance, deux juges de paix; on a nommé un conseil municipal, un alcade, deux syndics et un *regidor*.

Pas d'employé des postes, pas de maître d'école.

Les habitants atteignirent rapidement le nombre de quatre à cinq mille, dont un tiers d'étrangers.

D'agriculture, point; aucune exploitation forestière, pas de grandes pêcheries, nulle industrie et par conséquent pas d'exportation; et pourtant l'importation était considérable. Tout fut soldé directement ou indirectement avec l'argent du gouvernement.

Les fonctionnaires supérieurs étant nombreux, leurs appointements constituaient un total fort respectable. Cet argent facilement gagné se dépensait avec prodigalité et forma un fonds de roulement qui, habilement drainé par plusieurs négociants, fit naître en peu d'années plusieurs fortunes assez rondes.

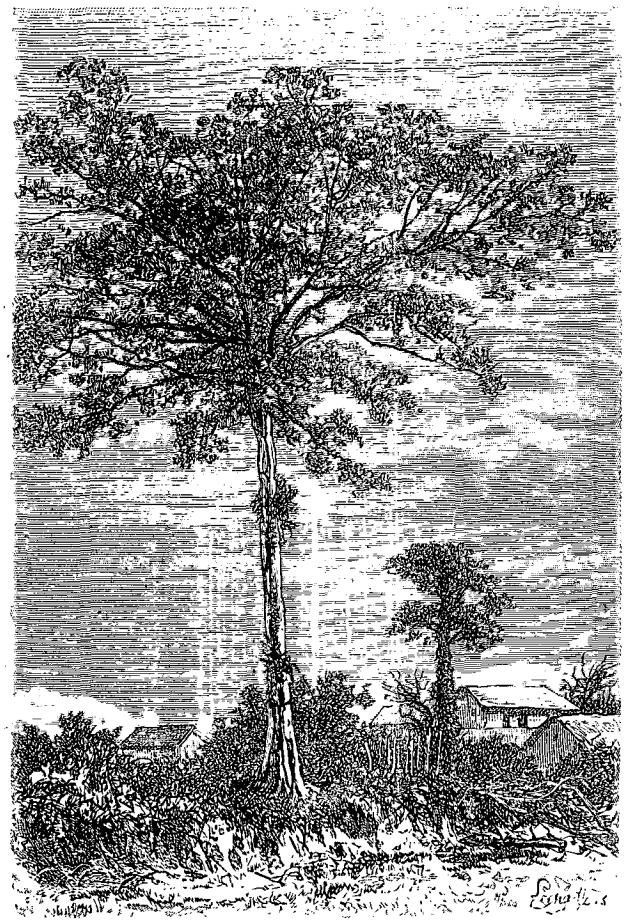
A cette époque, on ne trouvait guère à Iquitos la société travailleuse, honnête, d'une colonie qui veut s'élever par le labeur; c'était un ramassis de gens sans aspiration plus élevée que le plaisir à jet continu, une compagnie de jouisseurs.

Le gouvernement, de son côté, dépensait une somme énorme pour faire venir d'Europe une *factoria*, c'est-à-dire des ateliers de serrurerie, de forges et de charpente. En 1876 on m'en parla à Lima comme d'une merveille. A entendre les Péruviens, le Creusot n'était rien à côté de leur *factoria* d'Iquitos.

Très glorieux de leurs ateliers européens importés sur des navires américains, et dirigés par des Anglais et des Allemands, ils résolurent de construire une forme de radoub flottante. On a dépensé dans ce but quatre millions de piastres fortes, vingt millions de francs! Et le jour où on la lança, elle coula à fond. Le directeur partit quelques semaines plus tard.... avec une gratification de dix mille soles, cinquante mille francs!

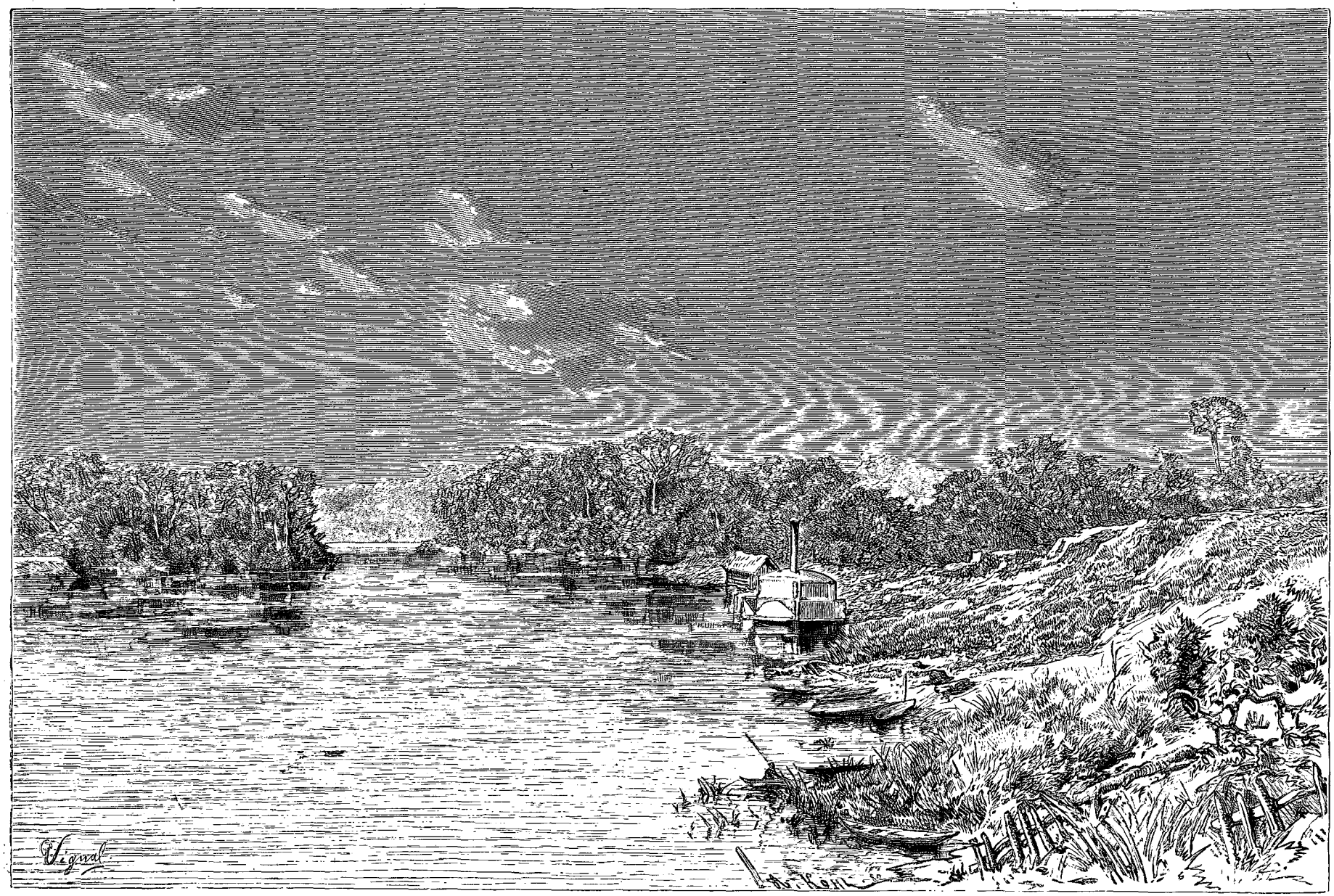
Au port stationnaient constamment trois grands et cinq petits vapeurs; non pas des paquebots pour mettre ce point isolé en communication régulière avec le monde civilisé, mais des bâtiments de guerre!

On sembla ne pas s'apercevoir que l'ennemi c'était la distance qu'aurait pu vaincre la vapeur! l'isolement qu'aurait pu anéantir un moyen de communication sûr et régulier! L'ennemi, c'était la fièvre des galons et l'adoration de la paresse que rien ne pouvait vaincre! Lorsque la faillite de l'État éclata à Lima, Iquitos avait si peu une existence propre, que la vie de la cité s'arrêta comme s'arrête chaque roue d'une montre dont le grand ressort se brise. Du jour au lendemain l'argent disparut. La misère montra sa figure blafarde. En 1880, au lieu de cinq mille habitants, Iquitos en comptait à peine mille. Les maisons étaient en ruine. La pauvreté était telle que même le curé avait abandonné la ville dans laquelle son ministère ne produisait plus de quoi suffire à son existence. En l'an 1881, sur mille habitants, on comptait deux couples mariés. Et pourtant la situation de ce port en aval du Pastaza, du Tigre, du Morona, du Chambira, du Huallaga et de l'Ucayali est si favorable, que fatalement, lorsqu'on gouvernera moins, lorsque l'initiative personnelle ne portera plus sur une exploitation usuraire de fonctionnaires, mais sur un commerce normal, Iquitos comptera parmi les ports florissants de la Sud-Amérique. Pour donner une idée de l'exagération des prix, du manque d'équilibre économique qui règne actuellement encore dans ce port, je n'ai qu'à citer les « tarifs » d'un hôtel tenu par une Française qui a oublié notre langue avant d'avoir appris l'espagnol. Elle jouit d'une certaine notoriété sous le nom de *la Madama*. Je crus devoir prendre mes repas chez cette compatriote. J'en ai eu en trois jours pour près de quatre cents francs!



Arbres de l'ancienne forêt vierge près d'Iquitos (voy. p. 298).
Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du port d'Iquitos. — Dessin de Vignal, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ses heures de loisir, elle fabrique des costumes de sauvages en liger de palmier *yanchama*, ornés de plumes, de dents de singe, etc. Cela ne ressemble guère à un costume de sauvage; cependant j'en ai vu de sa façon dans des musées européens. Et le public de s'extasier sur le goût des indigènes.

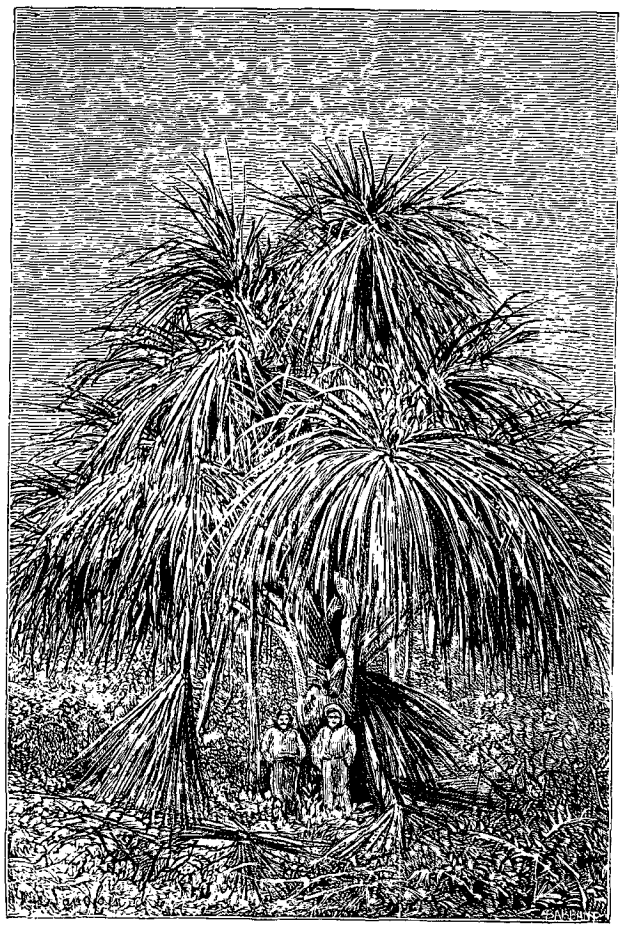
La zone sur laquelle s'étend la ville est déboisée, et, dans la broussaille, quelques arbres de l'ancienne forêt vierge s'élèvent comme de véritables monuments végétaux. Cependant les moustiques ont à peine déserté les rues, et les rares bestiaux, après avoir brouté dans la forêt, retournent dans la ville, où ils sont moins torturés par les insectes.

Le 12 janvier, à deux heures, nous sortons d'Iquitos, et nous mouillons à neuf heures du soir à Muyuyo, une île déserte. Le fleuve se resserre beaucoup.

Le 14, à quatre heures du matin, nous atteignons Nauta après vingt-deux heures de marche sans arrêt; ce port ne produit rien; il sert d'entrepôt aux rares négociants de l'Ucayali qui attendent là les vapeurs pour charger les paquets de poissons salés destinés au marché du Pará.

Dans ces villages, le monde indien se décolore sans que le monde blanc arrive à imposer sa couleur. Pays triste et morne où l'on perd jusqu'à la force de bâiller.

Nous repartons à dix heures du matin, et le soir nous nous trouvons à la hacienda de San-Régis.



Palmier Achual. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Quelques Indiens *camisones* de l'Ucayali, qui avaient servi de pagayeurs à un Père déchaussé des Carmes de Sarayacu, se trouvaient sur une clairière de la berge; ils se prêtèrent de bonne grâce à ma demande de se faire photographier. Leurs vêtements étaient d'un tissu solide de coton, teint avec de l'*achote* cuit. Les femmes de ces tribus sont d'une grande habileté au métier.

Leurs arcs et flèches, fabriqués par les hommes, sont finement travaillés et couverts de dessins originaux qui révèlent des dispositions artistiques.

Le propriétaire de San-Régis, D. Anselmo del Aguila, nous reçoit et me présente à sa *compañera*, un des beaux types de créoles qu'il m'ait été donné de voir. D. Anselmo est le chasseur le plus intrépide du haut Marañon. Il a tué plus de deux cents tigres.

On estime qu'il gagne en eau-de-vie, mélasses, pêcheries et caoutchouc, en bois pour les vapeurs et en ventes de marchandises importées, un bénéfice net de douze à quinze mille soles (soixante à soixante-quinze mille francs) par an.

A trois heures du matin nous levons l'ancre, et à onze heures du soir nous accostons au wharf naturel de San José de Parinari. San José est la résidence du gouverneur de cet immense district. On nous y reçoit avec amabilité. En quittant ce point, nous entrerons dans le haut Marañon. La véritable mission va seulement commencer. La disposition de la chaloupe est telle, que le travail d'observation sur le pont est fort incommode. Dans la cabine, il fait une chaleur insupportable.

Je me sers de la toiture comme d'une passerelle, mais le soleil et la pluie rendent ce poste difficile et désagréable. Durant notre halte à Parinari j'y ai fait installer une sorte de tonnelle, en joncs flexibles de *espintana caspi*, recouverte de toile à voile.

Nous avons fixé par bâbord et par tribord des bois recourbés pour faire manœuvrer à la fois le loch mécanique et le loch simple.

Le changement le plus important à bord consiste dans l'augmentation de l'équipage. J'ai dû recruter à Parinari plusieurs Indiens de la tribu très douce, travailleuse et intelligente des *Cocamas*, l'équipage ne pouvant guère mener à la fois de front le travail de marins et celui de bûcherons, car il s'agit de faire journellement du bois.

M. Réategui, gouverneur des Cocamas, m'a demandé à m'accompagner. Il parle le quichua et la langue de ses administrés. Ce sera un intermédiaire des plus utiles.

Le 18, un Indien est mort de fièvre. Les parents l'ont entouré d'un linge, noué sur un brancard et chargé sur une pirogue. Il sera enterré au pied d'un arbre. Les corps *disparaissent* dans leurs tombeaux avec une rapidité extrême. Les infiltrations d'eau de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

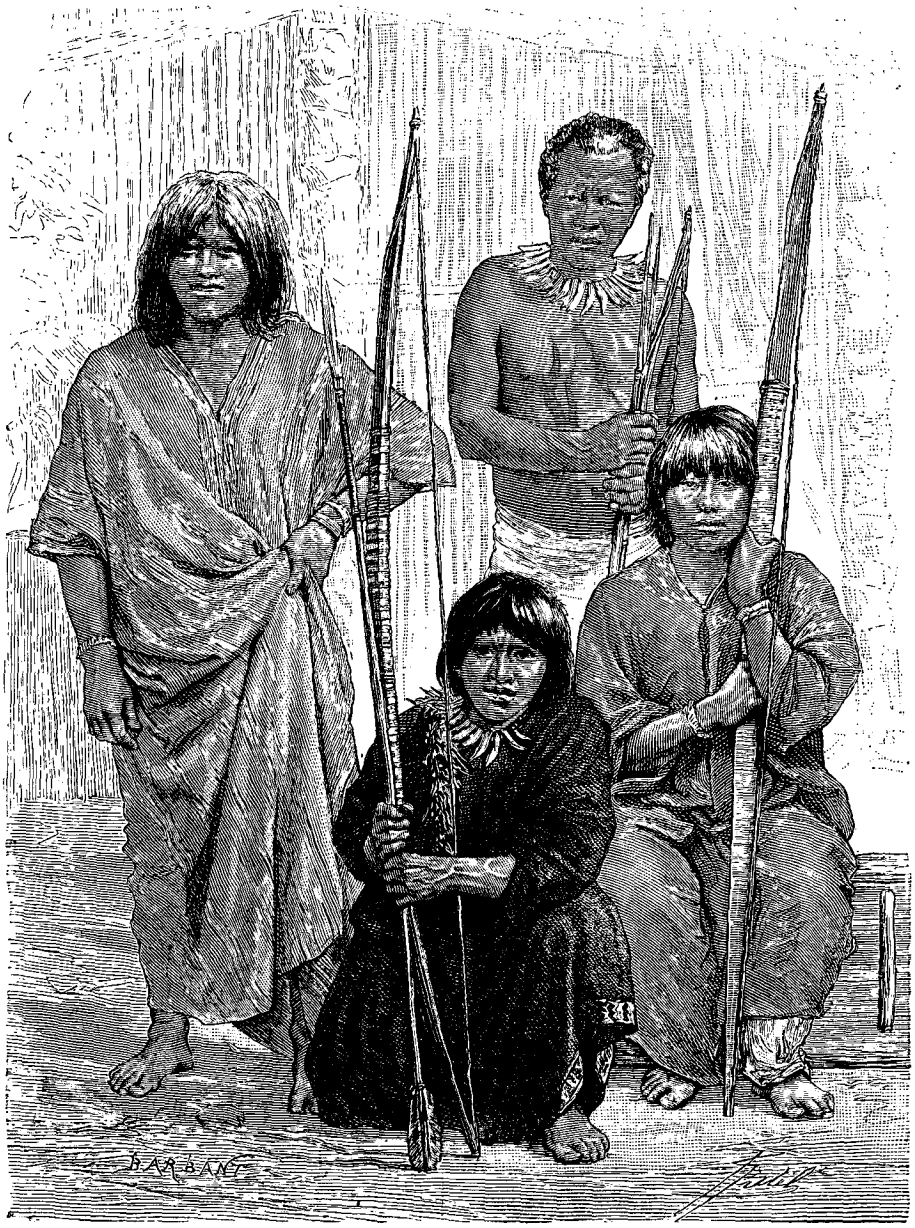
l'Amazone sont la cause de ces retours rapides à la matière.

Le 19, nous repartons à onze heures du matin, et à neuf heures du soir nous arrivons à Chambira Tipisco. Ce point est commandé (?) par un gouverneur militaire, auquel le préfet a confié un rifle, propriété de l'État.

Le gouverneur militaire occupe une hutte. Lorsque nous arrivâmes, ce fonctionnaire, nu-pieds, vêtu d'une chemise et d'un semblant de culotte, pêchait en fumant une cigarette enveloppée d'une feuille de maïs.

Pablos Rios Latorre, c'est ainsi que s'appelle cette autorité, a sous ses ordres un lieutenant, le *Señor Don* Pedro Ramos.

Le gouverneur militaire a inauguré son règne en défendant à tous blancs d'entrer dans le fleuve de



Indiens de l'Ucayali. — Dessin de P. Fritel, d'après une photographie.

Chambirayacu, sous peine de cinquante soles d'amende. Curieuse façon de coloniser! Cet *exclusiviste* m'a vendu le rifle « officiel » pour trente soles. Privé de son seul attribut militaire, est-il encore gouverneur?

Le 20, à cinq heures et demie, nous repartons, et à onze heures nous touchons à Elvira, où nous prenons du bois de *caprona*, dur comme fer. C'est un crime de lèse-charpenterie que de brûler ce bois admirable.

Nous repartons d'Elvira à une heure et nous jetons l'ancre à l'Achual de San Pedro à la nuit tombante. Jadis il existait ici un petit hameau; aujourd'hui la végétation a effacé le vestige de l'homme qui avait rêvé d'empiéter sur les domaines de la forêt équi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noxiale. De magnifiques palmiers Achual s'élèvent sur la rive.

La nuit est noire. Un voile épais couvre le ciel. Au loin on entend gronder le tonnerre, l'eau du Marañon passe le long du bateau avec un bouillonnement sourd. Les vers lumineux commencent à prendre leurs ébats, et leurs feux sans flamme ni fumée tracent à travers l'atmosphère des courbes imprévues. Les fanaux ouvrent comme des cônes de lueur dans l'atmosphère opaque.

Le 21 janvier, nous accostons à Yanchamayo, où, « pour cause de réparations à la machine », nous sommes obligés de passer la journée du 22. C'est un hameau de vingt Indiens, au milieu desquels vit un blanc.

Depuis longtemps déjà nous avons quitté la zone des maisons composées de murs. Quatre pieux, deux traverses et des lattes de chonta ou des *carisos* (roseaux), formant une sorte de grille, remplacent les parois. Me voilà encore au milieu d'habitations humaines construites sans un clou et sans une poignée de terre.

On se sert ici de lits en bambou et de hamacs faits dans les *infielidades*, c'est-à-dire dans les centres habités par les tribus qui n'ont pas encore accepté, avec le baptême, l'enseignement chrétien des Pères missionnaires. Chacune de ces tribus a ses procédés, son *faire :* les Zaparros font bouillir la paille de *chambira;* les Cotos la font cuire avec de l'*achote*, ce qui lui donne une teinte rouge-grenat tirant sur le brun. Les Tapuys de Pevas font le filet en chambira cru.

On porte les *hualhuas* (bébés) dans un drap qui est passé autour du cou de la mère, de sorte que la tête des petits se trouve à peu près à la hauteur de la mamelle.

Les femmes de ce hameau sont formées à douze ans, parfois à neuf. Avant d'avoir atteint leur vingtième année, elles commencent à vieillir, et à vingt-cinq ou trente ans elles ont l'air de matrones.

Pour tout vêtement, elles ont une *pampanilla* ou *tapa-rabo*, ceinture d'environ trente-cinq à quarante centimètres de largeur.

Le 23 janvier, nous touchons à un point appelé Aucatullo. Il fait nuit, il pleut à torrents, nous n'avons plus de combustible. Pendant qu'on charge le bois, les riverains viennent à bord et nous apportent du tabac.

Je suis sensible aux cigarettes qu'on m'offre, quelque mauvaises qu'elles soient. Heureusement sur l'Amazone elles sont excellentes, et le gouvernement français aurait intérêt à acheter de ces tabacs dont le kilogramme vaut trois francs cinquante.

Le 24 janvier, à huit heures du matin, nous arrivons à l'embouchure du Huallaga. Sur la rive droite de ce dernier se trouve une petite ferme dont le propriétaire, M. Manuel Lopez Perez, nous fit goûter d'un fruit appelé *ciruela* (prune), d'un aspect et d'un goût différents de la prune de nos latitudes; une odeur de térébenthine, qui parfume même le *mango*, ce roi des fruits sud-américains, gâte à l'Européen le plaisir d'en manger.

Après cette collation, on nous offre un verre de *huarapo*, jus de la canne à sucre bouillie durant quatre à cinq heures et fermentée pendant deux ou trois jours. Entre temps, on a chargé du bois et nous partons par le Marañon vers la région du Pastaza et du Morona.

Nous sortons du dernier poste où la semi-civilisation couvre de ses *confections* la nudité sauvage des habitants. C'est le dernier refuge de la camelote européenne dans l'ouest amazonien.

Le 26 janvier, nous accostons à sept heures du matin à San Antonio. A la suite des pluies, le Pastaza a subi une forte crue et charrie des milliers de troncs et de branches d'arbres. Entre ces obstacles il faut chercher sa route. Le courant est tellement puissant que notre machine ne peut le vaincre. Le maximum de pression ne devrait pas dépasser trente-cinq livres : j'en fais mettre jusqu'à cinquante; nous avançons. Soudain un arbre immense entraîné par le courant barre le chenal. Nous arrêtons notre marche. L'arbre, quatre fois plus long que la chaloupe, nous rattrape en peu de minutes et nous reconduit jusqu'à l'embouchure du Pastaza. Là, le fleuve est large, le chenal s'ouvre; marchant en arrière à toute vitesse, nous tournons l'arbre pour reprendre notre pénible course. Le combustible diminue rapidement et suffit à peine pour atteindre le port de San Antonio.

La nuit est noire et dans ces allées et venues la machine s'est « fatiguée ». L'hélice s'est heurtée contre les obstacles flottants. Elle en a broyé un grand nombre, mais les coussins de l'axe se sont endommagés et nous en avons pour une journée de réparations. Pendant qu'on met la machine en état, allons dormir. Il est onze heures du matin.

27 janvier. — Nous passons vers sept heures du soir devant une hutte, et, à dix heures, le hameau de Aripari, aux faîtes argentés par un clair de lune superbe, apparaît sur la rive droite. Notre timonier Luiz réussit, sur les indications du pilote, à éviter un remous qui rend le mouillage difficile et à faire accoster la chaloupe à un mille en amont du port; nous sommes allés dans ce triste groupe de huttes.

Les habitants viennent offrir des œufs et des poules, du *copal* (résine qui sert à imperméabiliser des toiles), et, quoique les vendeurs aient du sang blanc dans les veines, ils refusent de l'argent et demandent plutôt des marchandises.

Je fais des cadeaux à ces pauvres gens, et les couteaux et les clous pour les hommes, les aiguilles, le fil, les colliers pour les femmes, les hameçons pour les enfants, produisent un excellent effet. Il y avait là une grande belle fille; elle riait de plaisir, de son rire à trente-deux dents d'ivoire; et comme j'exprimais mon admiration pour cette rustique beauté, un bonhomme vieux et malingre me dit avec un sourire jaunâtre : « C'est ma femme, pour vous servir. »

Le 28 janvier, nous partons à cinq heures du matin, et vers six heures et demie nous jetons l'ancre à Barrancas. C'est le dernier hameau d'Indiens sur le haut Marañon. Plus on avance vers l'est, plus l'humanité se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indiens de Parinari (voy. p. 298). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déshabille. A San Antonio, il y avait encore un homme qui gardait religieusement, semblables à une relique, une paire de bottines suspendue au-dessous d'une sainte Vierge. A Aripari, la dernière trace de chaussures a disparu. A Barrancas, on supprime la chemise et l'on raccourcit la culotte. En diminuant ainsi l'enveloppe par les deux bouts, il n'en reste que bien peu de chose. Cependant, en raison inverse de cette apparence de sauvagerie, l'imagination de l'Indien travaille et sa force inventive se développe. Il fabrique une foule d'objets d'ornement ou d'usage domestique, et depuis le Napo, pour la première fois, je puis faire dans ces misérables huttes une petite récolte ethnographique.

A Barrancas, j'ai assisté à une scène d'intérieur amusante. Madame avait donné, la veille, le jour à un enfant. Bébé, d'un rouge vermeil, faisait des grimaces dans un minuscule hamac. La jeune mère allait et venait de son enfant au brasier et de là au coin où se confectionnaient, par ses soins, les vases en terre cuite. Monsieur, la figure dolente, poussait dans son hamac de sourds gémissements. Il va se soigner pendant huit jours parce que sa femme devrait être malade. Le pauvre homme!

Le 28 au soir, un très fort brouillard nous oblige à jeter l'ancre vers sept heures à peu de distance du Morona.

Mon équipage est augmenté de deux individus d'Aripari : un Cocama marié (?) à une Huambiza. Cette femme, de trente-cinq ou quarante ans, a été vendue par les Ahuarunos qui l'avaient prise dans une guerre contre les Huambizas. Elle parle encore couramment sa langue, et, comme elle a appris le cocama, nous pourrons, dans le cas d'une rencontre avec les Huambizas, nous faire entendre grâce à cette vieille. Jamais je n'ai vu être plus décrépit, plus franchement laid. Elle ne manque pourtant pas d'intelligence, et je tâcherai de lui faire traduire une série de termes pour constituer un petit vocabulaire.

Les Huambizas habitent surtout les régions entre les fleuves Santiago et Morona. On les dépeint comme courageux et traîtres (ce qui me paraît contradictoire).

Le 29, à sept heures un quart, nous sommes à l'embouchure du Rio, que mes amis ont voulu explorer. La pluie tombe à flots. Je repasserai en cet endroit lorsque nous quitterons le fleuve, et alors j'espère pouvoir prendre la hauteur du soleil. — Aujourd'hui je ne veux pas perdre de temps. Trouverai-je encore de Gunzburg, et comment le trouverai-je ?

Aussitôt que les bûcherons reviennent avec la quantité voulue de bois (la *tarea*), je fais activer les feux, et à deux heures nous entrons dans le Morona.

Ce tributaire paraît être une petite rivière lorsqu'on y entre après avoir parcouru les immensités de l'Amazone. Cependant il est à la fois gracieux et majestueux. Ses eaux calmes coulent entre des bords couverts d'une belle et puissante végétation, et, son lit ne mesurant guère plus de cent vingt à cent cinquante mètres de large, le regard peut apprécier la hauteur imposante des arbres, les couleurs diverses des feuillages, les parasites brillants suspendus avec profusion dans ces verts fourrés. Les arbres se mirent dans l'eau et donnent, si je puis m'exprimer ainsi, de la vie au fleuve. Les courbes imprévues changent le décor à tout instant et en transforment l'aspect sans en altérer le caractère.

Au point de vue pittoresque, je préfère le Morona à l'Amazone. Le fleuve Roi est trop grand pour l'œil humain. L'immensité s'étend trop en largeur et s'élève trop peu. Un lac au milieu de montagnes est plus grandiose parce que l'horizon forme un cadre qui fait valoir le tableau. La mer est plus belle parce que le regard se perd, parce que le ciel se mariant à l'eau à une distance immense ôte si bien toute mesure qu'instinctivement on devine l'infini.

Un torrent de la Cordillère est plus imposant parce que l'élément y parle. L'eau qui mugit entre des roches, roulant avec un bruit formidable des pierres qui se choquent et se brisent, cristalline dans les pentes douces, blanche, écumeuse, argentée dans les chutes, paraît plus jeune que cette masse d'eau jaune, paresseuse, qui, semblable à un géant fatigué, se traîne vers l'Océan. C'est trop grand pour être un fleuve, c'est trop petit pour être une mer. Les arbres immenses qui en garnissent les bords paraissent à l'horizon comme des broussailles. L'exagération de la grandeur rapetisse tout spectacle au regard humain.

Aujourd'hui, 30 janvier 1881, nous avons fait cinquante-six milles; hier, nous en avions parcouru treize; nous voici donc à soixante-neuf milles en amont de l'embouchure; j'ai fait jeter l'ancre à quatre heures pour prendre la hauteur du soleil, et, ô miracle! l'ancre ne mordait pas, elle était sur de la roche. Du Para jusqu'ici chose pareille n'est pas arrivée.

Le fleuve garde sur ce parcours le caractère qu'il présente au premier abord. Il conserve à peu près la même largeur, ne forme ni plages ni îlots, et, sauf un petit affluent, le Rumi-Yacu, il ne roule que ses eaux à lui.

Le 1er février, vers quatre heures, on aperçoit à l'horizon la crête bleue de la Cordillère. Je la vois pour la première fois depuis que j'ai quitté Santa-Rosa, il y a six mois et demi.

Ce sont probablement les monts de Santiago. Nous venons de passer devant la *quebrada* de Musaga. Le rivage paraissait désert et pourtant la femme huambiza à mon bord me dit : « Derrière ces arbres il y a des miens. » Je fis aussitôt stopper, et dans une pirogue nous allâmes à terre. Lorsque nous fûmes à quelques mètres du bord, plusieurs sauvages armés apparurent au milieu des bosquets. Nous leur criâmes des paroles d'amitié, et, fièrement, ils fichèrent leurs lances dans le sol, croisèrent les bras et nous attendirent de pied ferme.

Le plus grand parmi eux, qui faisait fonction de cacique, portant en sautoir des colliers splendides, me tendit la main au moment où je mettais pied à terre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Son premier mot, traduit par mon interprète femelle, me surprit :

« Je vous attendais.

— Comment savais-tu que nous étions ici ? lui demandai-je.

— Je vous ai sentis.

— Comment cela ?

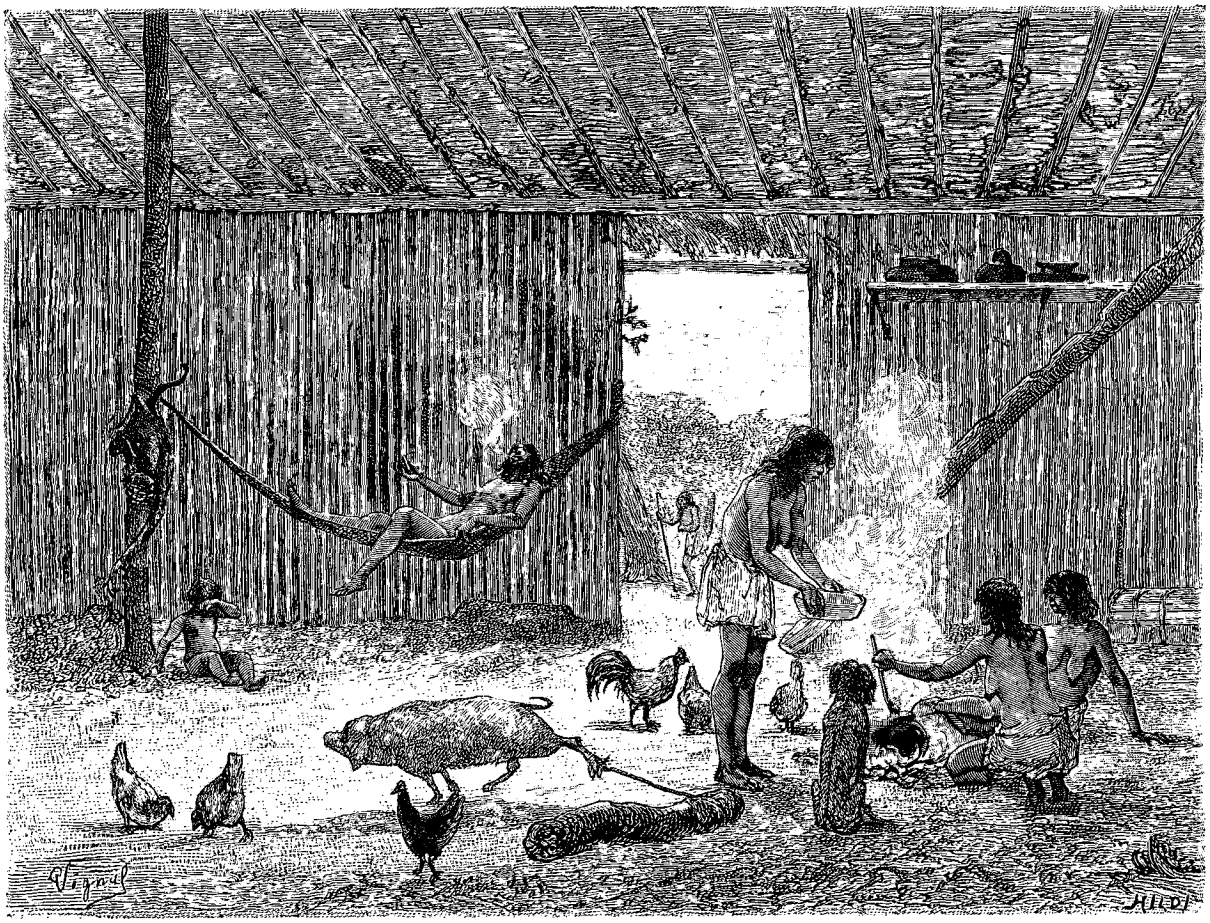
— Je sens le porc, je sens le cerf quand je chasse. Mon nez me dit où il est. Mes pieds me conduisent là.

— Et quelle odeur avons-nous ?

— Une odeur *blanche* (*yurac asna*). »

Si ces gens avaient l'imagination hardie et active des Grecs, au lieu du centaure et du satyre, de l'homme-cheval et de l'homme-bouc, ils auraient inventé l'homme-chien.

3 février. — Sur la rive gauche, près de l'embouchure du Rio Mayuriaga, quelques pirogues de sauvages étaient amarrées à un tronc d'arbre. Les bûcherons cocamas de mon bord vinrent au-devant de moi d'un air épouvanté et me déclarèrent que ces embarcations devaient appartenir à la tribu des Muratos, les plus belliqueux des Indiens du Rio Pastaza. C'était là, me dirent-ils, le point où ces sauvages débouchaient en venant de leurs domaines de chasse. Je leur dis que



Intérieur d'une hutte à Barrancas. — Dessin de Vignal, d'après un croquis de l'auteur.

sur une embarcation comme la nôtre, armés comme nous l'étions, ils n'avaient rien à craindre. Cependant je fis mettre mes hommes sous les armes et charger le canon. A peine ces précautions furent-elles prises, qu'au tournant du premier coude apparurent une douzaine de pirogues portant chacune une dizaine d'Indiens. Beaucoup d'entre eux étaient debout, et l'aîné des Cocamas me fit observer d'une voix étranglée qu'ils étaient en costume de guerre.

Ces gaillards, admirablement découplés, armés de javelots et de grands boucliers, étaient couverts d'ornements, de colliers et portaient de courts ponchos. Je n'eus pas d'ailleurs le temps d'examiner en détail leur costume. Malgré les cris d'amitié des Cocamas et les discours de la Huambiza à notre bord, nous fûmes enveloppés d'une nuée de javelots. La première bordée ne tua ni ne blessa personne, mais au même moment se montrèrent sur la berge des têtes de Muratos, reconnaissables aux longues plumes de perroquet de la coiffure qui tranchaient sur le vert fourré. Les javelots continuaient à pleuvoir sur nous, se piquaient dans la carène, sur le pont, avec un bruit sec suivi d'une sourde vibration; d'autres se brisaient près de la pointe et tombaient lourdement à l'eau. Mes hommes ripostèrent. Le canon étant immobile sur son affût, je fis virer de bord. Mais, au moment où le canon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nier approchait la mèche allumée de la pièce, un javelot le traversa et le cloua sur le pont. Sous la violence de l'affreuse contorsion et sous le poids de la victime, la lance se rompit à la jointure de la pique, et l'homme, pantelant, secoué par une atroce agonie, se débattait à mes pieds. Jusque-là j'étais resté plutôt froid spectateur de cette scène; mais quand je vis tomber à côté de moi ce malheureux, quand j'entendis le cri déchirant qu'il me semble toujours entendre, cruellement rappelé au sentiment de la réalité, je secouai la cendre de mon cigare et l'approchai de la poudre qui, en s'enflammant, me roussit les ongles et me brûla les doigts. Au coup de canon et à la décharge de mitraille de la pièce de douze répondit un hurlement effroyable. Les Muratos des pirogues se jetèrent à l'eau et ceux de la berge disparurent aussitôt. Je sautai avec vingt hommes armés dans mes canots, et deux minutes après nous débarquâmes.

Sous les arbres, onze Muratos morts ou blessés. Des lances et des boucliers épars sur le sol donnaient à la forêt un aspect de champ de bataille. Mes gens ne voulurent pas soigner les blessés. Je les empêchai avec peine de les achever à coups de fusil ou de coutelas.

Débarcadère de Barrancas (voy. p. 300). — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie.

Une heure après, nous fîmes machine en avant, et vers quatre heures nous stoppâmes pour enterrer notre mort. Je permis aux Cocamas de boire, suivant la coutume du pays, à la résurrection de leur camarade.

Quant à moi, soucieux et attristé, je me dis qu'il était vraiment aisé de mourir sur le Morona, et que Gunzburg et les siens, n'ayant pas possédé l'arme qui avait eu si facilement raison des sauvages, gisaient peut-être quelque part sur ces berges comme les Muratos, frappés près du Rio Mayuriaga.

Qu'il est dommage que ces barbares infestent un pays aussi beau et aussi riche! Au point de vue de l'exploitation forestière, ce bassin, relativement restreint, donnerait des résultats surprenants. A peu de milles en amont de l'embouchure, les deux bords sont couverts, sur plus de cent quarante kilomètres de parcours, de palmiers d'ivoire végétal qui s'inclinent, entraînés par le poids des fruits, sur le miroir du fleuve.

Pour exploiter ce produit, on n'aurait qu'à se laisser glisser avec le courant le long de la rive, à couper les fruits et à les déposer dans l'embarcation qui porte le moissonneur

On connaît aujourd'hui l'application industrielle de ce produit, qui fournit, dès maintenant, des millions de boutons; mais ce que l'on sait moins, c'est la facilité de le râper, de le transformer en une sorte de mastic qui se prête, en prenant la forme des moules dans lesquels on le presse, à la reproduction parfaite d'objets d'art. L'ivoire végétal est appelé à remplacer un jour le plâtre dans les ateliers de nos sculpteurs et à nous donner des objets qui, avec la discrète transparence, le brillant et la couleur nécessaires, uniront une solidité plus grande que celle des moulages en carbonate de chaux à un bon marché qui facilitera la diffusion du beau dans les pays où l'art est en honneur. Cette victoire ne pourra être remportée que lorsque aura disparu de la région productrice ce *chasseur* indigène qui semble avoir pris pour règle de conduite cet axiome : le blanc possède un objet qui me plaît, donc je le tue.

Charles WIENER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le bateau d'Anvers à la tête de Flandres. — Dessin de E. Seeldrayers, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE ORIENTALE.

Une traversée. — La terre des Flandres. — Saint-Nicolas. — Le jour du marché. — Coin de vie de province. Le carillon. — La mort dans la vie.

Nous étions quatre qui, par une claire après-midi de février, prenions, à Anvers, nos billets pour Saint-Nicolas. Chacun de nous connaissait les Flandres pour les avoir vues maintes fois pendant la saison qu'on est convenu d'appeler la belle saison, — comme si toutes n'étaient pas également attirantes pour le touriste véritable, capable de découvrir des beautés, même au cœur du plus rude hiver. Et justement nous étions de ces voyageurs obstinés que ni les pluies d'octobre, ni les vents de mars, ni les calcinants soleils d'août ne rebutent et pour qui les saisons sont de miraculeux décorateurs, d'un caprice inépuisable auquel se renouvelle constamment la nature.

Nous avions donc rêvé de surprendre la campagne flamande dans le sévère et joli moment où l'hiver n'est point encore tout à fait expiré, où le printemps ne fait qu'ébaucher son premier sourire, et, le sac au dos, chaussés de gros cuir graissé, nous attendions, en vaguant par la gare, le coup de cloche de l'embarquement. Le voyage commença, en effet, par une traversée : il faut aller prendre le train de l'autre côté de l'Escaut.

Enfin les portes sont ouvertes, l'énorme rampe en bois qui descend au quai gronde sous le galop saccadé de la foule, nous enfilons la passerelle du bateau. Et, pendant une dizaine de minutes, l'animation du pont, encombré d'un peuple de colporteurs, de fermiers, de belles filles aux chairs luisantes, nous offre un amusant sujet d'observation. Deux rustres, culottes de pantalons ondoyants comme des fustanelles, titubent, avec des gestes lourds d'ivrognes, devant un groupe

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de matrones superbement plantées à l'arrière dans de bouffants manteaux de drap noir. Dodelinant de la tête, avec une casquette plantée en cône aigu sur le haut bout de l'oreille et s'y maintenant par un miracle d'équilibre, les drilles cherchent, au moyen d'une grotesque mimique, à lier connaissance avec les robustes commères, un immobile et béat sourire lubréfié aux lèvres, tandis que d'une main ils s'imposent le cœur et que de l'autre ils déploient la prodigieuse envergure de leurs pantalons de velours qui, tendus, finissent par ressembler à des voiles dans le vent. Autour, un cercle de paysans narquois, la pipe aux dents, s'amuse visiblement de la gêne des trois femmes; mais l'une d'elles, avec un calme olympien, envoie brusquement, d'une bourrade dans l'épaule, rouler à cinq pas d'elle le gars le plus entreprenant.

Stope! Le bateau vire lentement du côté de l'estacade, on abat la passerelle, et nous foulons le sol flamand. C'est le premier pas dans ce jardin du pays de Waes, si fertile qu'on a pu l'appeler le potager des Flandres. Les voitures sont prises d'assaut par les fermiers et les colporteurs du pont; des bêches, des fourches, des manches d'outils, des sacs, des paniers s'enchevêtrent dans le couloir qui sépare les banquettes; et, comme il n'y a plus de place, des femmes s'asseyent en riant sur les genoux des hommes. Nous nous installons enfin, après d'inutiles efforts pour être à l'aise, dans un compartiment où dix personnes sont déjà entassées. On rit, on crie, on fume, à travers le ronflement de la machine qui s'est mise en marche, et, de temps en temps, une grosse salive claque à terre avec un crépitement de grêlon contre une vitre. Un brouillard gras monte de cette potée humaine comme d'un terreau en fermentation, mais personne n'a l'air de s'apercevoir de la lourdeur d'étuve qui rend l'atmosphère irrespirable.

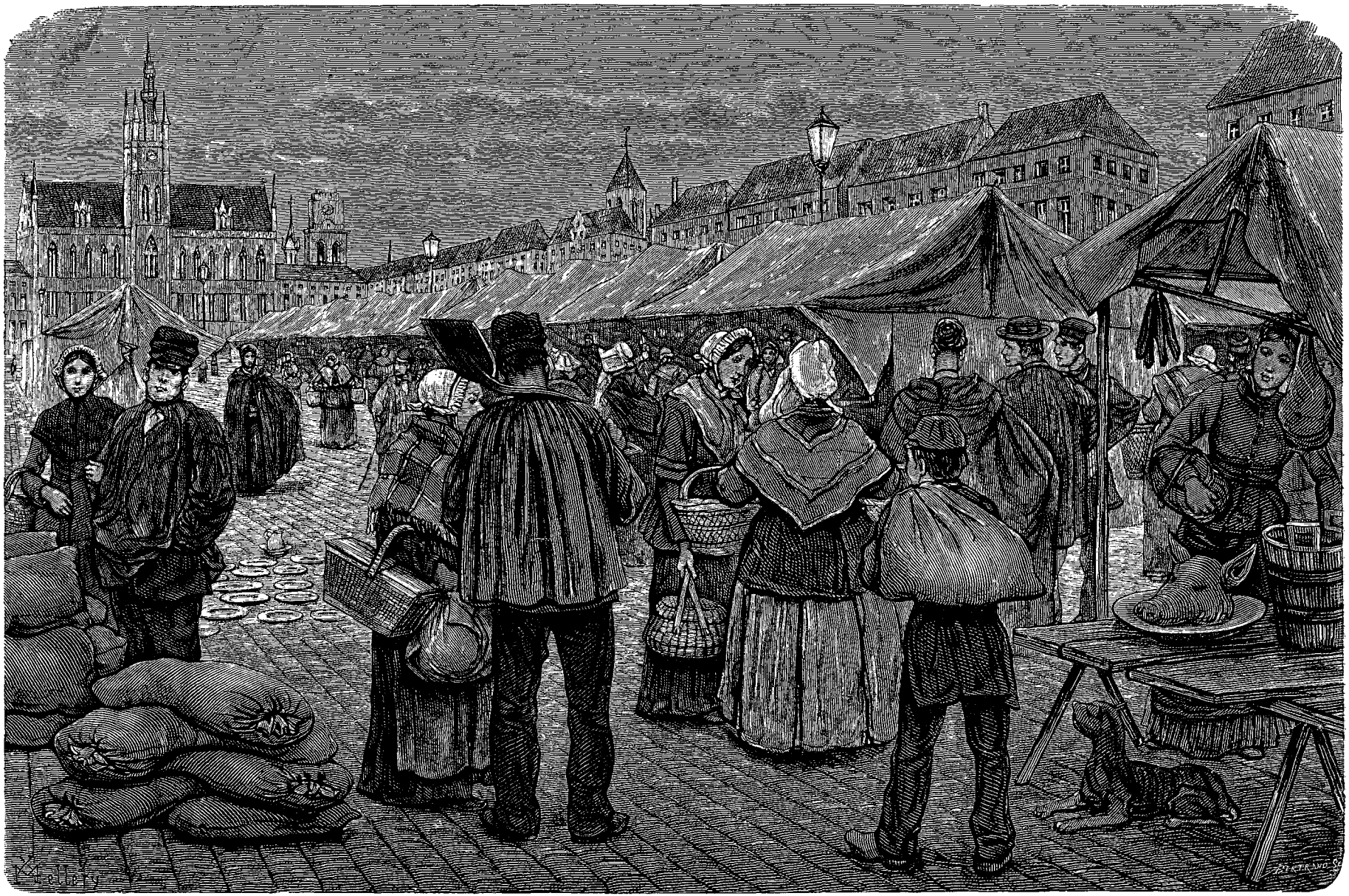
Là-bas, sur la terre moite, détrempée par des pluies récentes, traîne aussi le brouillard, mais un brouillard de lumière qui tamise les fonds comme à travers une poussière adamantine. Le train semble l'axe d'une sphère tournoyante où dans des fluides pâles sont précipités les campagnes, les villages, les clochers d'églises. Un jaune soleil d'après-midi pompe les eaux du sol, qui s'élèvent en colonnes de vapeur, irisées dans la perspective par le rouge des toits, l'or flave des chaumes, le vert éclatant des carrés de navets. Et, par moments, les arbres, les verdures, les hameaux semblent se dissoudre comme des gaz dans la splendeur molle des clartés. Rien ne peut dire la transparence humide et brillante de l'air : les avant-plans s'envermeillent dans des tons chatoyants d'écu neuf; le haut du ciel, illuminé d'un bleu doux, lustré, nacré, petit à petit se décolore dans des teintes fanées d'améthyste; et la terre, rose au loin, a l'air d'émerger d'une aurore fumante.

Même dénudés, leurs sillons rebroussés et pointant en crêtes brunes, les champs que nous longeons ont un aspect superbe. Viennent le blé, le colza, le lin, et toute la contrée flambera comme un prodigieux bouquet. Dans les emblavures, une verdescence pâle est comme le premier accord assoupi de la symphonie prochaine. Hommes et femmes, à plein corps dans la terre, aident à la grande parturition, pareils à ces accoucheurs de bêtes qui, dans les étables, surveillent la gésine des vaches. Des bustes de paysans surgissent du sol, coupés à la ceinture par la ligne rigide d'un fossé : on dirait des fossoyeurs creusant le trou des morts. A temps régulier, leur torse se penche, avec une pesée lourde sur la bêche, dont le fer, l'instant d'après, s'allume d'un éclair blanc par-dessus la surface du champ, et du matin au soir ce mouvement se continue d'une même activité sans hâte. Nous verrons dans toute la Flandre fonctionner un semblable mode de labour. La terre, en effet, y est toujours remuée à la main, à de grandes profondeurs : on fait une tranchée, dans laquelle le cultivateur s'ensevelit, bêchant à sa droite et à sa gauche, jusqu'à ce qu'il soit au bout du sillon; puis une tranchée parallèle est creusée, et il recommence, emplissant de ses pelletées la tranchée abandonnée. Des saisons entières il vit là, dans l'humidité froide des deux murs bruns entre lesquels s'avance sa besogne, ayant aux pieds de vastes sabots bourrés de paille. Mais la terre, ainsi violée dans son giron, le prend aux jambes, après quelques années de son dur labeur; quantité passent l'hiver dans l'âtre, torturés par les rhumatismes et perclus.

Déjà apparaissent les petits champs bordés de taillis qui, dans le Polder, sont l'aspect le plus ordinaire des cultures flamandes. Cependant ce n'est encore que l'exception : la division de la grande plaine verte en petites enclaves presque égales en dimensions ne commence véritablement qu'après Saint-Nicolas. Plus généralement, des lignes d'arbres coupent la campagne, peupliers, ormes, chênes maigres et tortillés, et quelquefois une double rangée parallèle suit les sinuosités d'un chemin qui se perd au large. Pas d'horizon : la jonction du ciel et de la terre est presque universellement masquée par des plantations ou les toits d'un hameau. A chaque tour de roue, on aperçoit, disséminées ou groupées dans la reculée, des maisons basses et trapues, capuchonnées de tuiles rouges, les volets vert cru trouant les murs badigeonnés au lait de chaux. Çà et là, au passage du train, une rue de village débouche sur la ligne, toute droite, avec ses files de petites façades écrasées, où le vert, l'éternel vert, pose ses taches fraîches.

De station en station, le trop-plein de notre voiturée s'est épanché sur les quais; et quand nous descendons à Saint-Nicolas, les banquettes sont vides. Justement c'est jour de marché. Bonne aubaine pour nous, car le marché de Saint-Nicolas attire les paysans de plusieurs lieues à la ronde. La calme petite ville prend alors, pour quelques heures, une animation extraordinaire. Dans les rues, des troupeaux de bœufs roux entre-heurtent leurs grandes échines osseuses; des attelages rustiques brûlent le pavé, et, dans les hôtelleries, vacar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La grande place de Saint-Nicolas un jour de marché (voy. p. 308). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment les tablées de fermiers. Mais c'est surtout sur la grande place qu'est le spectacle (voy. p. 307).

Figurez-vous un espace découvert de plus de trois hectares, et dans cet espace une multitude de tentes plantées sur piquets, par quinze et vingt rangs compacts entre lesquels filent des ruelles pour la circulation. Là-dessous tout un déballage de petites industries, marchands de ferrailles, de meubles, d'ustensiles et d'outils de toute sorte, de mercerie, de bonneterie, de vêtements, étalés au soleil ou à la pluie dans un immense bariolage de couleurs. Sur le comptoir en plein vent du mercier s'étagent les pièces de flanelle et de toile, la rude toile bise des Flandres où les morts seront couchés après y avoir dormi leurs sommes de vivants. Aux crochets du vendeur d'habits pendent des pantalons en drap de cuir, des vestes en velours côtelé, des redingotes de coupe primitive, taillés à larges ciseaux pour des torses épais. Ailleurs, les manteaux de femmes tombent à grands plis droits, avec une envergure de draps de catafalque, les uns doublés de riche soie et garnis de fermoirs en argent, les autres à boucles d'acier et en droguet uni. Chez le voisin s'empilent des pyramides de casquettes, allongées en cônes ou rondes comme des cloches, avec le miroitement des visières de cuir claqué. Les « Campinaires » ont apporté leurs osiers tressés et les paysans du bord de l'eau des sparteries grossières, nattes et paillassons. A côté bombent des monts de sabots, évidés dans l'orme et le saule, de toutes tailles, depuis le sabot effilé et frangé de flanelle denticulée qui chaussera le pied des fermières, jusqu'au lourd sabot à bouts carrés avec lequel le cultivateur foulera la glèbe. Des vitrines de joailleries reluisent non loin, alternant l'éclat dur des ors annelés en chaîne ou façonnés en belières et la pâleur chaude des fronteaux et des agrafes en argent. Le bourrelier a rangé en bel ordre des chevêtres piqués de dessins de cuivre et tintinnabulant de sonnailles, harnais des grands chevaux du pays de Waes pareils aux palefrois géants qu'enfourchaient les barons de fer. Aux champignons de la modiste, semblables à des perchoirs branchus de volières le long desquels s'agiteraient des oiseaux bigarrés, banderole une nuée d'ailes en batiste et en mousseline, coiffes à barbes ajourées, bonnets fleuris comme des jardins, avec une broussaille de fanfreluches, profonds chapeaux de paille hirsute qui, les jours dominicaux, se plantent sur les bouillonnés des ruches. Piétés devant les échoppes, les paysans aux larges carrures palpent entre leurs doigts calleux les étoffes, scrutent d'une prunelle d'Argus les tares de la marchandise, ou, les mains dans les poches, couvent de leurs hésitantes convoitises, lentes à se résoudre, les étalages pleins de tentation, tandis que le forain, un malin jamais à court de ruses, caponne pour allécher ses clients. Les sarraus indigos, apanage des aborigènes, les courtes vestes fermées de brandebourgs, qui, chez le terrien du Polder hollandais, s'accompagnent d'un chapeau haut de forme, les blaudes couleur de lin en fleur, vêtement distinctif des marchands de bestiaux, baguenaudent, avec des lenteurs lourdes de coléoptères, parmi les sombres mantes flottantes et les coiffures enrubannées des natives de Flandres, les grosses jupes ballonnées aux hanches et les bonnets tire-bouchonnés de spirales d'or des contadines zélandaises. Les unes et les autres, piquées par l'ardillon des coquetteries, encombrent les boutiques de joailleries, épiant le scintillement des fausses pierreries, ou bien mirent dans la glace éraflée de la modiste, une fine commère! leurs grosses joues saines serties d'une coiffe à l'essai.

Cependant la foule, depuis quelques instants stationnaire, reflue vers un antique ratier, braillant d'une voix de fausset les mérites de sa « mort aux rats », à deux pas d'un ménétrier rouleur de kermesses, lequel, debout sur une chaise, nasille une complainte de criminel en raclant son violon. Des camelots çà et là ont dressé des établis par-dessus lesquels ils font des gestes violents, éblouissant les femmes du chatoiement de leurs bagues; et des marchandes de pâtisseries poussent un aigre cri d'appel, l'épaule sanglée de la bretelle qui leur retient l'éventaire sur le ventre. A mesure que l'heure avance, les sollicitations des vendeurs deviennent plus pressantes. « Holà! homme cossu, beau garçon, coq de village, ohé! ho! dame fermière, et vous, fille bien en point, la riche héritière, achalandez mon fonds et faites luire au clair soleil vos rouges liards! » Les merciers cognent leur tréteau du plat de leurs aunes; les bourreliers mettent en branle le carillon des licols; quelquefois une facétie est risquée par un casquetier qui, avisant un béjaune, lui enlève dextrement le couvre-chef de la nuque et, à la place, le coiffe d'un de ses dômes mous, soufflés comme des vesses-de-loup. Sur le grondement sourd des voix d'hommes brochent des chamaillis de timbres féminins; poings sur la hanche, acheteuses et trafiquantes marchandent acrimonieusement; les reparties s'entrecroisent; on crie, on piaille, on se dolente; et les marchés ont l'air de combats.

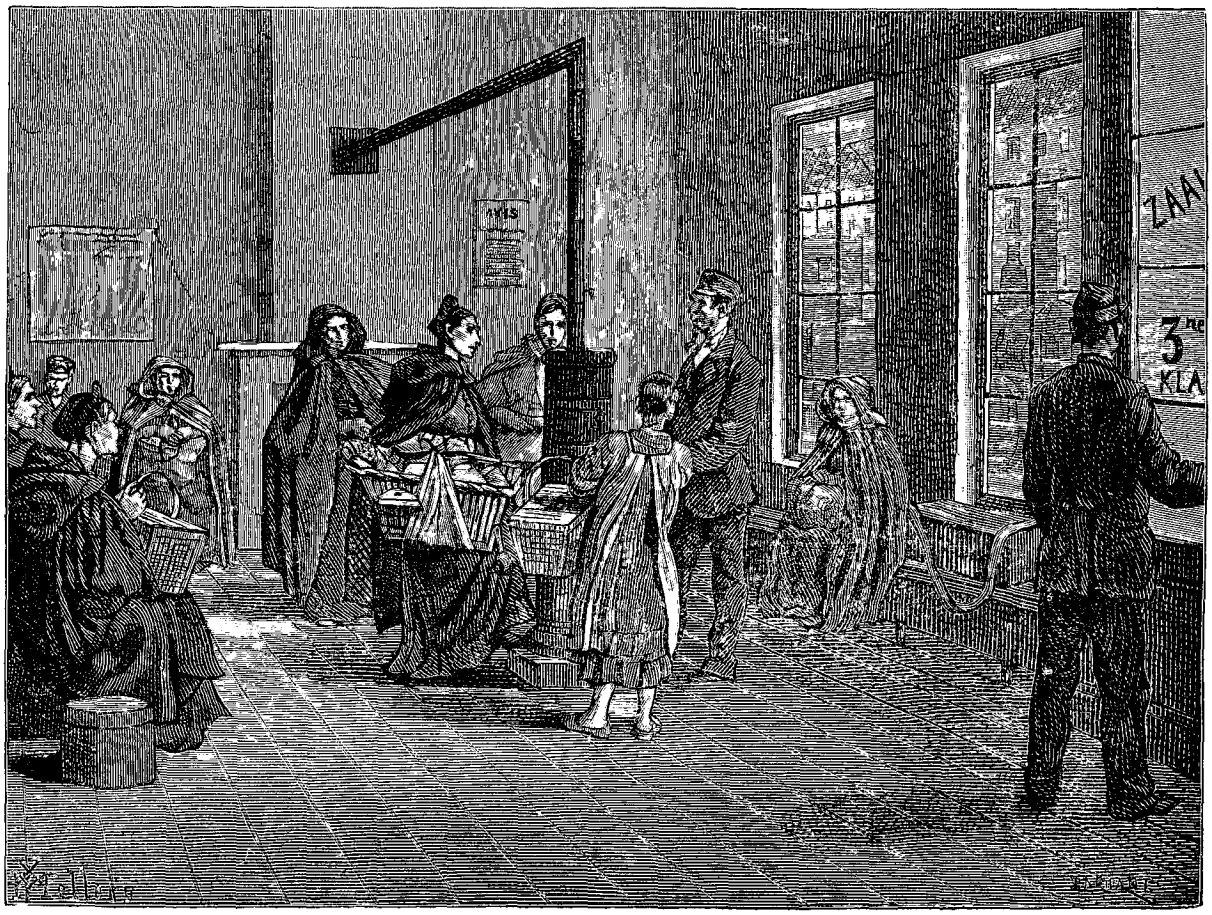
Là-bas, sur un des côtés de la place, des barres de fer maintiennent la poussée des bœufs dont les ravineuses ossatures, émergeant d'un chaud brouillard, s'alignent par longues files moutonnantes et qui, cornant, le mufle haut, mêlent leurs meuglements au vacarme de la foire. Une senteur musquée d'étable monte de toute cette riche viande animale parmi laquelle rôdent, les semelles embousées, la lanière des triques enroulée à la main, les bouchers rougeauds supputant de l'œil les quartiers de saignante chair que le dépeçage mettra sur l'étal. Au ras des trottoirs, d'innombrables véhicules, tombereaux, charrettes à ridelles, cabriolets, posent sur leurs brancards dans un enchevêtrement de jantes et d'essieux crottés de glaise; et ce défilé de carrosserie continue dans les rues circonvoisines, devant les auberges où, tandis que leurs maîtres, les fermiers râblés et goguelus, lampent, en renversant le torse, l'*uitzet* frangé d'écume, les chevaux se refont avec de pleines auges d'avoine. Les fer-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE APPROUVÉ

ments du houblon peu à peu surexcitent les cerveaux : des tables montent de tonnantes hilarités ; les affaires faites, chacun se gaudit à l'idée d'un gain assuré ; et de lourds biftecks, flanqués de pommes de terre, viennent réconforter la bonne humeur des estomacs. Puis, midi sonnant, une pluie de notes ailées tombe du joli campanile de l'hôtel de ville sur la débandade des tentes, lentement dispersées.

Cependant l'animation ne cesse pas immédiatement dans la ville. Toute une partie du jour, le verbe rude du Poldérien roule sous les murs bas des cabarets, avec le bruit ronflant de la boule qui abat les quilles. Et la lente mélopée parlée du tenancier hollandais, pareille au vent qui chante dans les marais, les réponses saccadées du Campinois, naturellement brèves dans une contrée où la bise souffle du large et emporterait en lambeaux les phrases trop étendues, prolongent dans l'âtre le chassé-croisé des parlotes. Des bœufs accrochés à l'anneau de fer scellé au seuil des hôtelleries écorchent le mur de la pointe de leurs cornes, en beuglant après le marchand attablé à l'intérieur devant les demi-litres mousseux. Ballottant leur pis entre leurs jarrets cagneux, des vaches passent par bandes, ramenées à l'étable ou conduites au boucher, avec leur



Le train du matin à Saint-Nicolas (voy. p. 310). — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

grand œil clair comme un miroir. Et flic ! flac ! au pétardement des fouets, les carrioles allument le pavé, enlevées par cette solide race de chevaux pansus et rouges dont la sole, large ferrée, s'empreint comme un pilon dans les ornières du chemin. Luttant presque de vitesse avec leurs enjambées, des attelages de grands chiens à poil dru, au nombre de deux et même de trois par attelage, emportent, dans un tournoiement furieux de roues, les forains accroupis, gaule et rênes en main, par-dessus leurs étalages reployés. Et l'air est déchiré de rauques abois, de martèlements de sabots, de grincements d'essieux, de colloques cahotés au roulement des voiturées. Puis le soir coule ses silences sur les tapages décrus du côté des campagnes, et dans les estaminets de la place, à grande eau lavés des souillures du jour, les familiers se rangent en cercle autour de la partie de cartes, en fumant le noir tabac d'Harlebeke.

La place, si tumultueuse au matin, est à présent comme une arène après la naumachie. Des réverbères piquent de leurs flammes jaunes l'obscurité où plongent les maisons. Au large, un bruit de bottes décroît dans le noir. Et comme dans une église, nous sommes tentés de baisser la voix, pour ne point troubler le lourd silence. Une vibration fend l'air, comme un soupir, et brusquement du mignon beffroi couronné d'étoiles part une volée d'arpèges : c'est le carillon de la demie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Éberlués, grands fols, coureurs de coquecigrues, semble-t-il nous dire en nous criblant de ses flèches sonores, quelle chimère vous tient à pareille heure errant par la cité? Ne voyez-vous pas que, mieux qu'un éteignoir par-dessus le fumeron de la chandelle, le bonnet de coton dont elle s'est ceint les tempes va la laisser sans chaleur et sans vie jusqu'à la prochaine aurore? »

On t'écoute, brave carillon! Aussi bien une puanteur de vidange s'est répandue par les rues : c'est l'heure où le paysan vient emplir ses tonnes à la ville du résidu fétide des fosses. Et cette pestilence nous suivra d'étape en étape comme l'haleine même de la terre flamande en fermentation.

L'office du matin. — Le réveil d'une petite ville. — Les industries du pays flamand. — Le lin. — Les sabots. — Tamise. — Les paysages de l'Escaut. — Sainte Amalberge et l'église qui lui est dédiée.

A pointe d'aube éveillés, deux d'entre nous descendent regarder l'éveil de la ville. Des ouvriers traversent la place, cognant le pavé de leurs sabots, blêmes dans le matin frigide. Din drelin! tinte doucement l'angélus. Alors une rumeur, sourde encore comme le bruit lointain d'une eau qui s'épanche quand les vannes sont levées, lentement s'accroît derrière les portes. Çà et là, des volets battent contre le mur, des têtes apparaissent aux seuils, une boutique s'ouvre, puis une autre, sans hâte, comme ayant regret à la vie. Dans le brouillard, Notre-Dame de Bon Secours dresse ses contre-forts blancs, entre lesquels la pointe des hautes fenêtres rougeoie. De furtives figures capuchonnées du *capmantel* ayant disparu par l'huis entr'ouvert, nous pénétrons à leur suite dans l'église, toute baignée encore de nuit et où cependant, comme la mer éclaboussée par les premières clartés de l'orient, les ténèbres commencent à s'apâlir sous le jour des grandes baies. Proche du chœur, dans le cercle jaune des lampes, un petit peuple d'hommes et de femmes courbe le front sous le geste du prêtre, dont la chasuble s'enflambe au reflet des cierges. Aux voûtes, dans les bleus d'une décoration byzantine, s'allument des étoiles d'or, et les piliers, polychromés de dessins géométriques, ont l'air de vieux troncs imbriqués de rugueuses écorces. Un peintre, l'un de ceux qui en Belgique ont le plus travaillé à implanter la peinture murale, malgré la résistance du goût public, le peintre Guffens, a décoré le maître-autel d'une grande fresque plate dont les creuses tonalités nous apparaissent, à travers la lumière oscillante des flambeaux, décolorées à l'imitation des tons d'une tapisserie ancienne. Cependant l'officiant, après avoir déposé les hosties dans le saint ciboire, se tourne vers les fidèles : l'un après l'autre, on les voit se détacher de leurs chaises et se diriger vers le banc de communion, avec des glissements mous, comme un vol d'âmes attirées vers la divine nourriture. Quelques carnations de jeunes filles, toutes pâles dans le petit jour grandissant des fenêtres, mêlent leur blancheur laiteuse aux faces jaunies des vieilles. Et parmi les hommes, il y a des têtes desséchées, aux yeux immobiles, pareilles à des visages de moines dans l'ombre froide des couvents.

Dehors, la vie s'est activée, sans grand bruit toutefois; des groupes hâtent le pas du côté des fabriques; un petit flot d'hommes et de femmes se dirige vers la station. A cette heure matinale, le bourgeois, que rien n'appelle à la rue, tient encore ses volets clos, et les besogneux seuls, les gens des petits métiers pour qui le travail commence à l'aube, arpentent le pavé. Quand nous pénétrons dans la gare, la salle des troisièmes est déjà emplie (voy. p. 309). Autour du poêle en fonte ronflant et rouge, des porte-balles, entrés en soufflant dans leurs doigts à cause de l'air très vif, font cercle, la pipe aux dents, et causent de leurs affaires. La plupart se plaignent des lenteurs de la vente : un malaise règne dans les campagnes; même les grands fermiers demandent de forts rabais. Pour ces humbles coureurs de clientèle, colportant leur industrie par les champs et dont toute la marchandise tient dans une marotte, le grand ennemi, c'est le chemin de fer. Avec lui, plus d'achandise chez le paysan un peu aisé : celui-ci préfère acheter à la ville, où le train l'emporte en une demi-heure. Et il ne reste alors que les ouvriers, les valets de fermes, les faméliques, une population dans la gêne et sur laquelle il n'est pas facile de pratiquer des saignées.

Nous roulons à présent sur Tamise. Des deux côtés de la voie, la vitre encadre un paysage joli, sans ampleur, bordé partout de lignes d'arbres qui sont comme les haies en plein ciel des petites cultures. Des champs de mince étendue, un hectare et moins, s'alignent l'un à côté de l'autre, tous pareils, avec les sillons parallèles d'un récent labour qui met à nu la terre brune, cette terre perpétuellement nourrie d'engrais et qui fleure au large, comme un égout crevé. Près du champ, la maison assied solidement ses murs bas sur lesquels pose le toit de rouges tuiles ou de chaume symétriquement tressé. Quelquefois un noyer élargit par-dessus le seuil ses branches noueuses, semblables dans le matin brillant aux rais entortillés d'une eau-forte mordue à plein acide. Et tout à coup les maisons s'entassent, les courtils se resserrent, la campagne s'étrangle en banlieue encombrée : Tamise est devant nous.

Il y a, à deux pas de la station, un pont de fer énorme et qui, de son interminable radier, coupé par la ligne de Malines à Terneuzen, enjambe l'Escaut, très large en cet endroit. De la rive on dirait une succession d'X entre-croisés, ouverts comme des fenêtres sur l'horizon du fleuve et posés sur des culées massives à l'égal des plus gros piliers de cathédrales, entre lesquelles, tandis que, tout petits sous la gigantesque architecture élancée dans l'espace, coulent au fil de l'eau des flottilles de yachts, de lougres, de péniches, de centerboats, de yoles, de ollers, de spriets, de knols, de haks, de gafelsschips, avec des claquements de voiles pareils à des battements d'ailes de gros oiseaux, des trains filent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à toute vapeur sur le tablier, barrant l'air d'un vol de feu, dans le banderolement des fumées vomies par toutes les ouvertures de la charpente comme par des sabords. De chaque côté des rails, un puissant assemblage de poutrelles et de traverses forme une cage à ciel découvert, longée par une passerelle. Et ce pont, avec son passage de monde, ses roulements de trains, ses arches profondes emplies des allées et venues du battelage, toute cette vie de la terre et de l'eau jetée en travers de sa grande ossature de colosse et qui en fait comme un organisme vibrant, donne une animation singulière au fleuve.

A peine avons-nous franchi la moitié de l'immense jetée, que nos dessinateurs, émerveillés, se campent, l'album au poing, devant le tableau de la petite ville échouée sur la rive avec sa débandade de maisons tirées à hue et à dia. Un grand silence tombe sur nous, quelque chose d'apaisant et de doux où l'esprit se recueille dans une quiétude de nature; et nous demeurons là, les yeux abandonnés au mouvement des petites vagues qui se brisent contre les piles, ayant dans les oreilles, comme une musique, la respiration profonde du large. Devant nous, un peu à droite, la vieille église pointe son clocher bulbeux par-dessus un pâté de maisons à pignons dentelés, massées au bord des chantiers et formant un amphithéâtre de toits couleur de sang caillé. Le long du quai, des barques de pêche et des bateaux d'intérieur, la quille à nu, s'envasent

Vue de Tamise. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

dans les limons jaunes, découverts par la marée basse. Puis, brusquement la ville s'arrête, une ligne d'arbres profilés à perte de vue sur le bas de l'horizon décroît graduellement dans le lointain : c'est la dune, solitaire, avec ses noyers échevelés, striant le fond brumeux de leurs ramures enchevêtrées. Bientôt la digue fait un coude, étranglant l'énorme nappe du fleuve, pareille à une coulée de plomb fondu; et au loin, les noyers chevelus ne sont plus qu'un mince ruban tortillé, graduellement effacé dans l'ampleur du ciel.

L'autre rive, elle, s'enfonce dans une étendue de pays plane, monotone et triste comme ces grands paysages mélancoliques de Ruysdael, éternellement remués par les vents et trempés par les averses. Une sévérité monte des champs noirs, barrés çà et là d'une broussaille d'arbres et au milieu desquels, à de longues distances les unes des autres, des fermes prennent des airs de bastions. Tout près de nous, planté sur la digue même, dans un bouquet de noyers, un cabaret allume ses vitres au soleil, pareil à la sentinelle avancée de ces campagnes désertes. Les bourgeois de Tamise y vont boire l'été une bière sapide en causant avec la *baesin*, une figure triste comme le paysage, aux façons lentes et graves d'une demoiselle de la ville échouée dans des solitudes.

Tandis que nous emplissons nos prunelles de la vision de cette rude contrée, un bruit de maillets martelant les carènes sur des rythmes inégaux nous arrive des chantiers, dans cette paix solennelle d'après-midi mourante. Au large, une barque, glissant au fil de l'eau,

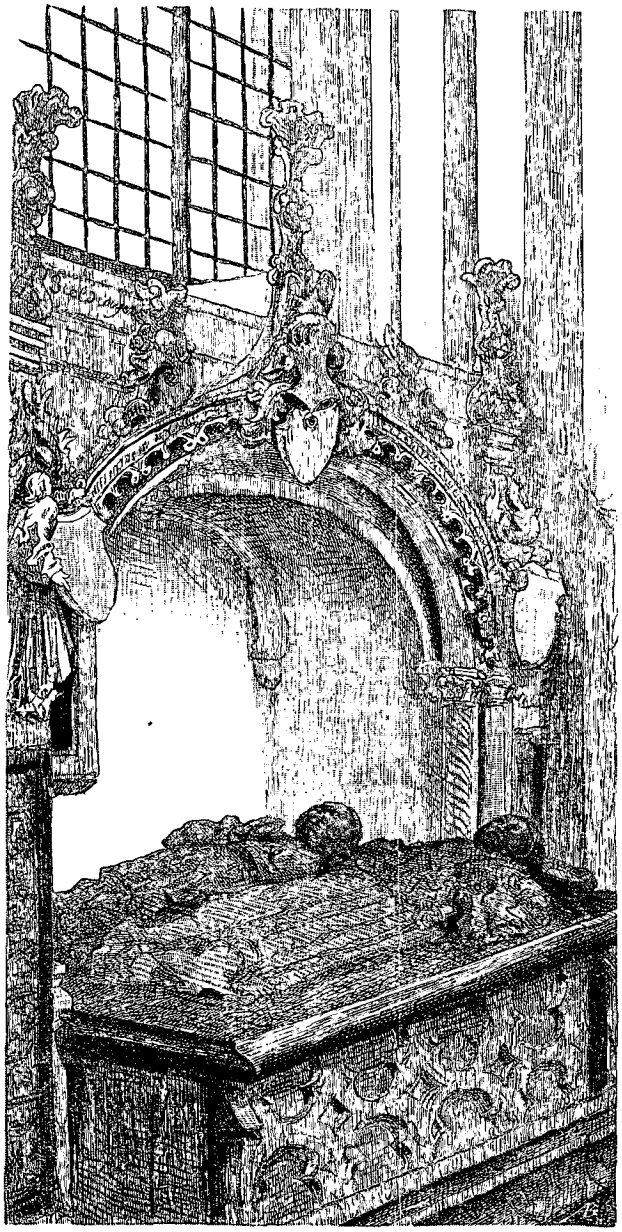
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

met une tache noire sur l'éclat d'argent du fleuve; çà et là des pales de rames, levées à temps réguliers, ressemblent à de grands faucheux lumineux émergés d'un fourmillement de paillettes; et par moments, des froissements doux, comme de la soie qu'on déplie, nous font regarder sous nous, sortant de l'ombre du pont, un bateau chargé d'une montagne d'osiers, semblable à une grosse toison rousse. Tout à coup le grincement d'un disque correspond au sifflet d'une locomotive, le roulement d'un train enfle son tonnerre par-dessus l'Escaut, nous sommes secoués comme des volants par la trépidation du pont. La minute après, il ne reste plus que des crachats de fumée, lentement dissous dans le bleu de l'air et becquetés par un vol noir de corbeaux sortis des noyers de la dune.

Nous gagnons le port, une petite esplanade bordée de pilotis, où des hommes de peine, les yeux tout blancs dans un masque noir, sont en train de décharger un bateau de charbon. Une rangée de vieilles maisons pignonnant en gradins fait face au fleuve, avec le vert cru des volets tranchant sur le rouge violacé de la brique éraflée. Au milieu du quai, des filles de quinze ans, les cheveux lissés sur les tempes, dansent une ronde en attendant l'heure de rentrer à la fabrique. Il est midi, en effet, et, dans ce court moment de répit, la ville s'abandonne à des aises de flânerie.

Peut-être est-ce sur cette pointe avancée de la ville que sainte Amalberge, la patronne de Tamise, aborda, portée en croupe par le monstrueux esturgeon dont elle avait réclamé l'aide, à défaut d'autre moyen de navigation, pour traverser le fleuve. Grand miracle, à coup sûr, et dont les pêcheurs de la digue glorifièrent longtemps la mémoire, en apportant, à chaque retour de la fête, sur l'autel de la sainte, dans l'église qui lui est dédiée, un descendant du volumineux sturionien, le seul, dit-on, qui durant l'année se pêche dans les estuaires de la contrée.

La merveilleuse aventure de la sainte a servi de sujet à un sculpteur de la ville, Nys, lequel vivait au dix-huitième siècle, pour une chaire de vérité toute mondaine où, les jambes écartées sous le collant de la robe, sainte Amalberge est représentée assise avec une grâce risquée d'écuyère de cirque sur un globe que supporte le légendaire esturgeon. Ce Nys avait un bel entrain de composition : outre la chaire, les stalles. du chœur, fleuries par son caprice de motifs gracieux, révèlent une veine facile, servie par une pratique qui n'était pas aisément déroutée. L'église n'étale, au surplus, qu'un luxe médiocre; ce n'est pas la pompe des autres sanctuaires flamands; çà et là, aux murs sont appendues des toiles rongées par l'humidité : à gauche du maître-autel, un tableau d'un modelé gras et blond, et dans l'une des nefs, une pâle et douce *Sainte Famille* de Corneille Schut, non moins bon époux que bon peintre et qui laissa dans maintes églises le témoignage de ses larges tendresses.

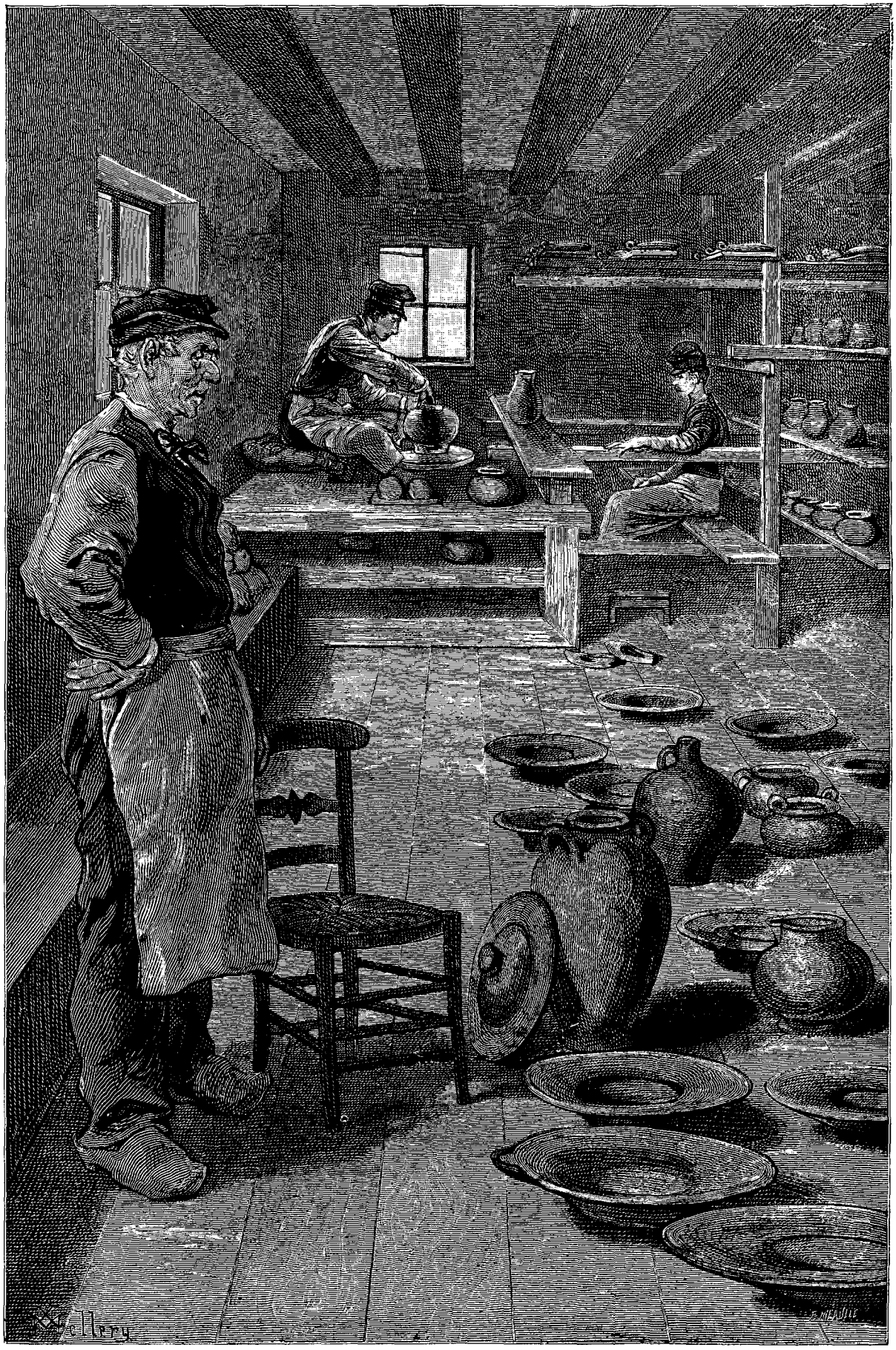


Le tombeau de Lefebvre à l'église de Tamise. — Dessin de E. Seeldrayers, d'après nature.

Encadré par une niche, un sarcophage supporte, dans la nef de droite, les figures de Hacland Lefebvre, trésorier de Charles VI, et de sa femme, allongés l'un près de l'autre, dans les grands plis symétriques des costumes du temps.

Rien d'élégant comme la niche, bordée d'une fine dentelle de pierre retombant intérieurement sur des colonnes torses, celles-ci accolées à des pilastres couronnés d'angelots d'un joli mouvement. Le gothique s'y épanouit dans une suprême floraison qui va s'étouffant sous les ordonnances régulières de la Renaissance. Et, rigide, ses yeux de pierre fixés à la voûte, le vieux couple couché sur sa dalle fait penser à ces pierres tombales festonnées par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le potier de Terneuzen (voy. p. 314). — Dessin de X. Mellery, d'après nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrilles des chèvrefeuilles, dans les vieux cimetières feuillus.

Le train de Terneuzen. — Coin de village. — Le berger de Wachtebeke. — Tournées villageoises. — La potière. — Le sabotier. — Les environs de Gand.

En route pour le Polder ! Un petit train, composé de deux voitures spacieuses, quatre bancs dans le sens de la longueur, l'une de première et l'autre de seconde classe, avec la machine dans le compartiment d'avant de la voiture de seconde classe, nous emporte sur la ligne de Terneuzen. Devant nous s'est assis un grand diable de quinquagénaire, maigre, osseux, blafard, laissant pendre sur son thorax une barbe de bouc tortillée et flottante : c'est un tisserand de la campagne, en sarrau bleu; il nous dit que les affaires sont tendues et qu'il est seul à nourrir ses huit enfants, sa femme étant morte l'an dernier. Près de lui, deux marchands, un chapelet de brosses passées autour du cou, comptent leur recette, et finalement, en ayant fait deux parts, mettent le billon dans un nœud de leur mouchoir et la monnaie blanche dans un autre nœud qu'ils ont soin d'assurer en tirant dessus de toute leur force.

A la descente de voiture, une chaussée plantée d'arbres nous mène au village où nous sommes attendus. Des deux côtés du pavé, un sable profond et mou comme celui des dunes borde des maisons aux courtils encadrés de haies de houx. Un grand troupeau de moutons, avec ses *spitz* noirs courant sur les flancs, vient à nous; et dans le grand garçon superbement taillé, la tête ronde et petite accrochée à de fortes épaules, qui d'un geste lent, magnifique, drape sur ses épaules la limousine aux longs plis, nous reconnaissons le fils du berger de Wachtebeke.

Justement celui-ci nous a aperçus par les trous de la haie; il lève les traverses de sa barrière et, la casquette à la main, nous reçoit avec cordialité, en nous montrant la maison et nous disant : « Le pain et le fromage sont sur la table. Entrez. »

C'est une des bonnes fermes du pays. Sur le seuil, trois belles filles ont un joli sourire gêné d'accueil, dans la buée chaude d'un énorme chaudron qui bout sur un fourneau de pierre, près de la porte d'entrée, et les enveloppe comme un nuage. Les vaches, reniflant la bonne odeur de betteraves et de pelures de pommes de terre rabattue par le vent au ras des étables, poussent des meuglements doux en tirant sur leurs longes. Et à la file nous pénétrons dans la pièce commune, d'un blanc de chaux éclatant sur lequel se détache la polissure brune des bahuts et des chaises taillés en plein bois.

Puis l'après-midi se passe à battre les environs. Par malheur, le soleil s'est embrumé dans un ciel de pluie lourd et bas, où la plaine, d'un vert lustré la veille, s'enfonce avec de grises mélancolies. Nous entrons nous chauffer au feu des fermes et des cabarets, glacés par ce froid qui ramène l'hiverr. Portes closes, les femmes, assises contre la vitre obscurcie par le toit qui descend, font aller leurs mains sur des rapiécetages de sayons, des remaillages de bas, des reprises de couture. Quelquefois, un valétudinaire, cloué sur sa chaise par le rhumatisme, nous parle de son jeune temps, du rendement de la campagne, bien plus actif alors qu'à présent. Dans le Polder, le paysan aime les parlotes, silencieux seulement quand il est au travail. Et l'aigre voix des femmes constamment jette son bruit de crécelle à travers l'entretien. Les jeunes, les valides, eux, sont aux champs, malgré le brouillard, avec la bêche ou la charrue.

On nous mène ensuite chez la potière du village, une petite vieille active et futée, en grand bonnet à rubans verts tortillés comme des frisettes de bobèches et qui monte à l'échelle, devant nous, pour nous conduire au grenier, encombré de vases de terre toute fraîche encore et dans l'angle duquel, près d'une fenêtre basse ouvrant sur les champs, est installé le tour (voy. p. 313). Tandis que le potier s'accroupit sur le banc de bois, une jambe de chaque côté de la sellette garnie de son bloc d'argile, un apprenti, jeune rustre lippu et rougeaud, assis en contre-bas du tour, fait manœuvrer d'un mouvement régulier de son pied une planche fixée par une corde aux solives et qui imprime l'impulsion à la selle. Celle-ci tourne rapidement, avec un ronflement mou qui s'accélère à la rotation, et peu à peu la glaise, façonnée au pouce et à la main, les deux paumes par moments ouvertes pour donner la rondeur et d'autres fois les dix doigts plongeant tout entiers dans le creux de la poterie pour l'évider, prend la forme du vase définitif. La lumière qui tombe des vitres, tamisée par la poussière et les toiles d'araignées, éclaire en profil l'artisan dont la silhouette, linéée d'un filet clair, se masse sur la petite échappée de ciel brouillardeux découpée par la fenêtre. Une touche vive frappe aussi, dans la pénombre de tout le reste, le gris limoneux de l'argile gironnant, l'extrême bout de la selle et les mains de l'artisan, lentes à se mouvoir et faisant au-dessus du tour comme un geste mystérieux d'évocation. Tout à coup le sabot du gamin cesse de faire mouvoir la planchette, le tour s'immobilise, le potier nous montre son vase : c'est un récipient à panse débordante, le col largement évasé, mais auquel les anses manquent encore. Cette partie de travail incombe à un spécialiste, assis à l'autre bout de l'atelier, parmi un amoncellement de tèles et de pots, et qui, après avoir pétri sa terre en forme de boudin, l'attache aux parois du vase en raccordant les joints. Il ne reste plus alors, avant de porter la pièce au four, qu'à donner le suprême coup de fion, quelque chose comme la signature de la maison. Justement un vieux à face de boule-dogue abritée sous une casquette monumentale, des anneaux d'or aux oreilles, s'occupe de racler avec un fer rond passé dans ses doigts de grandes écuelles à contenir le lait.

Quand nous redescendons l'échelette pour gagner l'atelier de la mise en couleur, nous apercevons en bas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un groupe de trois ou quatre individus, assis sur des escabeaux de bois et plongeant des poteries dans des vaisseaux emplis de plombagine pour les terres qui doivent être teintes en brun, et de sulfate de cuivre pour celles qui sont vouées au vert. Tout près sont les fours, clos de massives portes de fer, avec leurs creusets pareils à des urnes cinéraires, prolongés sur deux rangs parallèles, de chaque côté d'un couloir où l'on range les objets soumis à la cuisson. Le coup de vent de la porte qui s'ouvre sur un des fours mal éteint cait envoler jusqu'à nous une fine cendre grise, comme celle des ossements calcinés. Naturellement la vieille potière ne manque pas de nous conduire au magasin, — une débandade de vases et d'ustensiles de toute nature à travers deux grandes chambres. Il y a là, par milliers, des tèles, des jarres, des réchauds, des casseroles, des passoires, des pots à boire, des buires, des corbeilles à fleurs, toute une grossière et naïve céramique, l'ornement des dressoirs de campagne, depuis le petit coq en grès rouge, fendu dans le haut pour servir de tirelire, jusqu'à la canette pansue, historiée de figures et qui s'emplit de bière aux kermesses des fermes.

Nous quittons enfin l'obscure petite poterie, perdue

La rentree du troupeau dans un village, en Flandre. — Dessin de E. Seeldrayers, d'après nature.

au fond d'un village avec sa mélancolie de vieille industrie tournée en langueur. Au tournant du chemin, une hutte en planches, percée sur l'une de ses faces d'une large fenêtre carrée à petites vitres, nous fait penser à une cabine de bains échouée dans le sable des dunes. Au moment où nous passons, la porte s'ouvre, et dans la demi-teinte nous apercevons le sabotier à son établi, un tronc d'arbre fixé au mur, sous le jour brouillé de la fenêtre.

« Allons, l'homme! montrez-nous votre savoir-faire! »

Dans un des angles de la soute s'amoncellent des piles de sabots seulement équarris. La sabotier commence, en effet, par partager le bois en cubes égaux, qu'il dégrossit ensuite au moyen du *crammes*, espèce de tailloir fortement aiguisé et manœuvrant sur un billot entre deux branches de fer, comme les hachoirs à tabac. Le sabot, ainsi ébauché par grands plans, avec le luisant de la lame sur ses côtes massives, a la lourdeur difforme d'un pied bot géant. Plus tard, il s'amincira, s'évidera, se modèlera sur la forme humaine.

L'homme, à notre demande, prend un des blocs, l'assujettit au banc au moyen de tasseaux, fonce du ciseau et du maillet le plein du bois, lequel, à mesure, vole en éclats ou se lamelle en minces copeaux. Quand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le creux est évidé, d'un tour de doigt rapide il fait sauter les esquilles et se met à vriller à grandes pesées du bras. Le fer laboure le bois, fore les recoins, pénètre dans la dure matière comme dans de la moelle. A chaque instant, d'ailleurs, l'artisan change d'instrument; il n'y a pas moins de trois sortes d'outils pour l'évidement : le *goesse*, avec lequel on attaque le bois, l'*afdrager*, qui le mord en profondeur, et le *tielmes*, qui découpe le talon. Puis les tasseaux sont enlevés, le sabot tourne et virevolte aux mains du compère qui dextrement s'est emparé d'une lame large, le *zolmer;* et celui-ci entame le bois par en dessous, finissant par échancrer le plat de la sole en manière de cambrure. Ensuite, le *tielmes*, comme un éclair coupant, biseaute d'un coup de tranchant le talon, d'où lui vient son nom. Et l'œuvre serait arrivée à terme s'il ne fallait encore raboter de ci, polir de là, égaliser les bords, retrousser l'extrême bout en poulaine, dans le goût des sabots de Polichinelle, qui est le *nec plus ultra* de la belle façon.

Notre homme est maître en son art : aussi prodigue-t-il les raffinements; tout son râtelier d'outils n'est pas de trop pour fignoler; et quand enfin, d'un geste brusque, il pousse devant nous, parmi les frisures tortillées et les déchets de bois, le sabot uni comme un miroir, il a, en se redressant, la mine assurée de quelqu'un qui connaît sa force. Cependant la vue de nos albums, constamment balafrés de hachures de crayon, l'inquiète un peu : sa défiance de paysan est excitée par notre curiosité; et il finit par nous demander si nous ne sommes pas des ingénieurs, chargés de préparer l'outillage d'une saboterie mécanique.

Tout le pays, déjà fort appauvri par l'invasion américaine, a une peur terrible de la machine à vapeur, qui l'appauvrirait encore, en supprimant le gain médiocre qu'il tire de la main-d'œuvre.

Nous embrassons d'un dernier regard la petite cambuse, son aire rembourrée d'un lit de copeaux, ses noires solives filamentées de toiles d'araignées, ses murs tapissés d'outils de toute taille, son âtre fuligineux où des écorces vertes de sève sifflent en fusant, tandis que la clarté du jour s'assombrit à travers les vitres, sous la poussée graduelle du crépuscule. Dehors, le brouillard s'est épaissi; une odeur de bois brûlé, traînant dans l'air avec la fumée des cheminées, signale les approches de la veillée; et nous pensons à la longueur des soirs, l'hiver, quand le Polder est couvert d'un pied de neige.

Chez le berger, on nous attend avec d'énormes omelettes au lard. Justement les moutons passent la barrière; la tête du troupeau s'engouffre dans les fonds roux de l'étable, pendant que la queue bêle, traquée par les chiens; et peu à peu, comme une eau qui s'écoule, les dernières toisons disparaissent à leur tour.

Blanche de chaux fraîche dans la clarté des lampes, la chambre a une gaieté placide qui nous fait trouver charmantes les heures que nous passons sous le manteau de la cheminée, bavardant avec nos hôtes et nous humectant les glandes par moments de bière frigide.

Le lendemain, au trot d'un robuste bidet, pileux comme un ours, l'excellent fermier nous voiturait, dans sa carriole perchée sur de hauts essieux, par les routes qui mènent à Gand. Quelquefois nous côtoyions pendant plus d'un quart d'heure des prairies transformées en lacs artificiels et dont l'énorme nappe liquide, prolongée jusqu'à l'horizon, moutonnait en courtes vagues (voy. p. 319). Puis des champs se succédaient, entrecoupés de hameaux, en interminables surfaces plates qui se perdaient dans les lointains.

A Desteldonck, comme nous longions le cimetière, nous aperçûmes trois petites tombes jumelles sur lesquelles on avait planté de la volige clouée en forme de croix; chacune d'elles avait un encadrement de papier découpé, et les croix étaient garnies de couronnes et de banderoles multicolores. Des enfants reposaient là, à l'abri de ce culte naïf perpétué à frais communs, selon la coutume, par les autres enfants du village. Du large nous arrivait la pestilence des engrais versés sur la campagne; et par moments des haquets nous croisaient, dégoûtants de la vomissure fétide des villes.

Près d'Oostakker, un défilé de soutanes commença à processionner; c'étaient des prêtres venus à une Notre-Dame de Lourdes, dont la chapelle, érigée à grands frais, a fini par devenir un lieu de pèlerinage achalandé. Et bientôt les groupes devinrent plus nombreux; des dames vêtues de noir et de pauvres femmes du peuple en *capmantel* se dirigeaient vers l'église, avec des mines douloureuses. Insensiblement ces tristes figures s'espacèrent, Mont-Saint-Amand dressa au bord de la route son joli pastiche d'hôtel de ville à pignons en briques rouges, et l'instant d'après nous pénétrions dans Gand par l'un des porches du nouveau béguinage, toute une petite ville close de murs, avec des rangées parallèles de maisons basses, silencieuses comme des tombeaux.

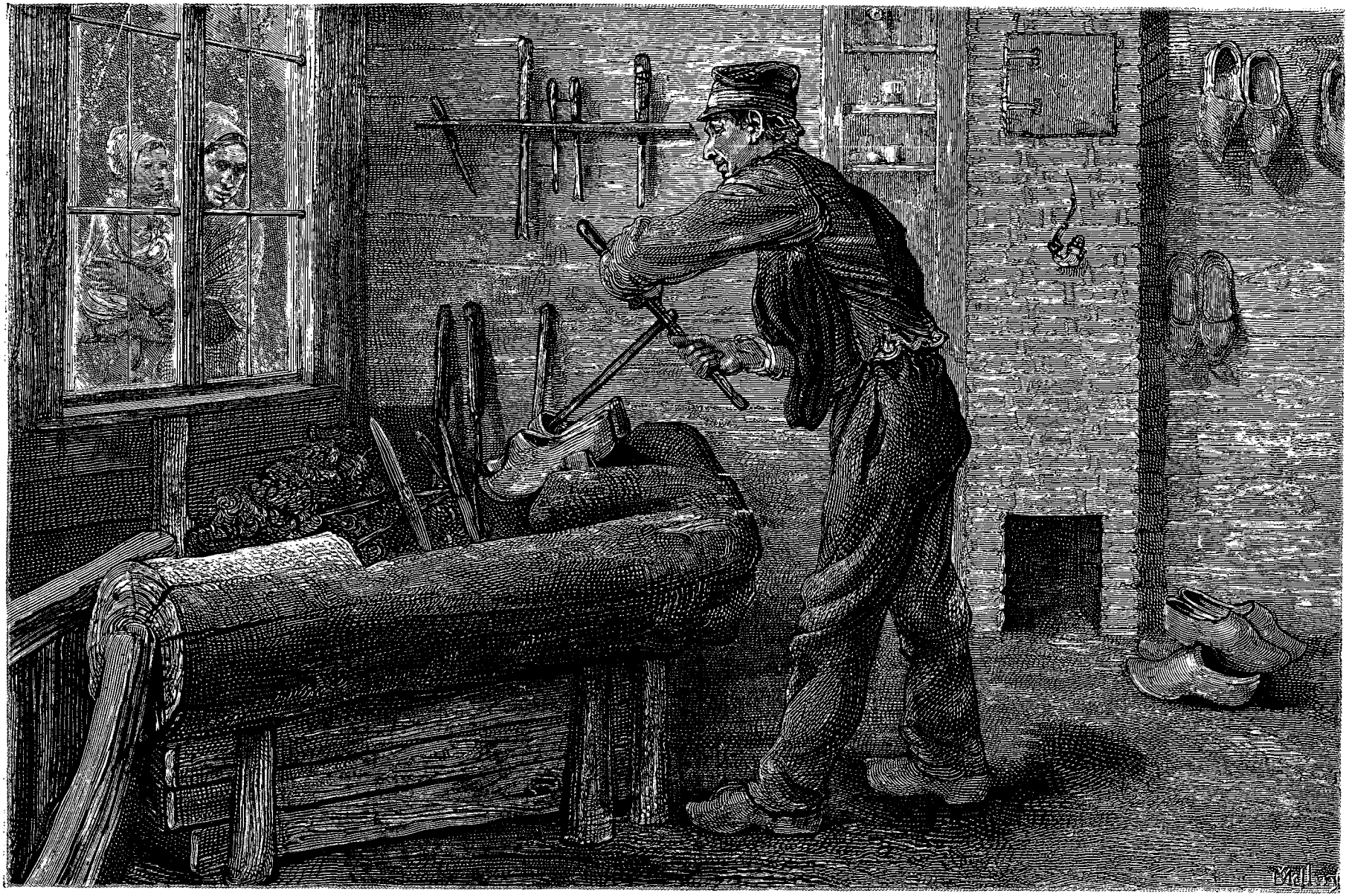
Gand. — Le passé, le présent, le permanent. — Gand paradis des fleurs. — Triomphe de l'horticulture. — Un décor de féerie.

Gand a trois choses qui le rendent extraordinaire : ses béguinages, ses fabriques et ses serres, c'est-à-dire trois mondes et aussi trois peuples distincts.

Dans les béguinages, le recueillement momifié des pseudo-nonnettes, sous l'aile palpitante de leurs longues coiffes blanches, semble perpétuer le passé, à travers un cadre de petits oratoires, de cellules claustrales, de longs couloirs vides sentant la chair mortifiée, avec des christs saignants à tous les murs.

La fabrique, à côté, énorme comme un donjon, le vrai donjon de ce temps, multiplie ses activités hurlantes, dans le tonnerre de ses machines; pour se carrer dans son ampleur; elle a fait table rase du passé, éventrant les vieux quartiers historiques ou simple-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le sabotier de Terneuzen. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, quand elle pouvait s'en accommoder, s'installant dans les ruines féodales, avec son sans-gêne bourru de colosse. Vous verrez tout à l'heure ce qu'elle a fait de la vieille ville, bousculant tout, asservissant à ses besoins d'envahissement les palais et les églises, plantant au cœur de la cité ses hautes cheminées par dérision des pignons glorieux, et, jusque dans les recoins hantés par les ombres des anciens comtes, prolongeant son grand bourdonnement de ruche en travail : ceci est le présent, la vie tumultueuse et pressée, un grand fleuve humain coulant par les rues, des millions journellement enfournés au creuset de la fabrication.

A de certaines heures du jour, quand l'usine, comme un vomitoire, écoule ses houles d'ouvriers, Gand a l'air d'une ville insurgée, courant aux barricades du pas redoublé de l'émeute.

Quittez cependant les centres populeux : aux enfers du travail, aux ronflements des métiers, aux sifflements de la vapeur, à l'étourdissante rumeur du fer et du feu succède la tranquillité d'une banlieue idyllique. Ce n'est pas que, sous cette placidité extérieure, les activités aient cessé, mais elles s'appliquent à des élaborations mystérieuses, dans les sourdines d'un travail sans hâte, dont la nature fournit les éléments. De quelque côté que se portent les yeux, de grandes serres parallèlement alignées parmi des rectangles symétriques de terrains livrés à la culture floréale signalent les installations horticoles. Elles ont fini par former à la ville une ceinture épaisse, s'étendant sur plusieurs centaines d'hectares (voy. p. 320). Là, chauffée d'agents puissants, la terre fermente en une production sans trêve, gestant une flore merveilleuse dans l'espèce de coup de sang d'une sève tourmentée par le feu et l'eau. Des forêts de végétations, des montagnes de floraisons, une poussée ininterrompue de troncs solides comme le bronze et de tiges ténues comme le fil d'archal, y surgissent du sol bouillant et gras.

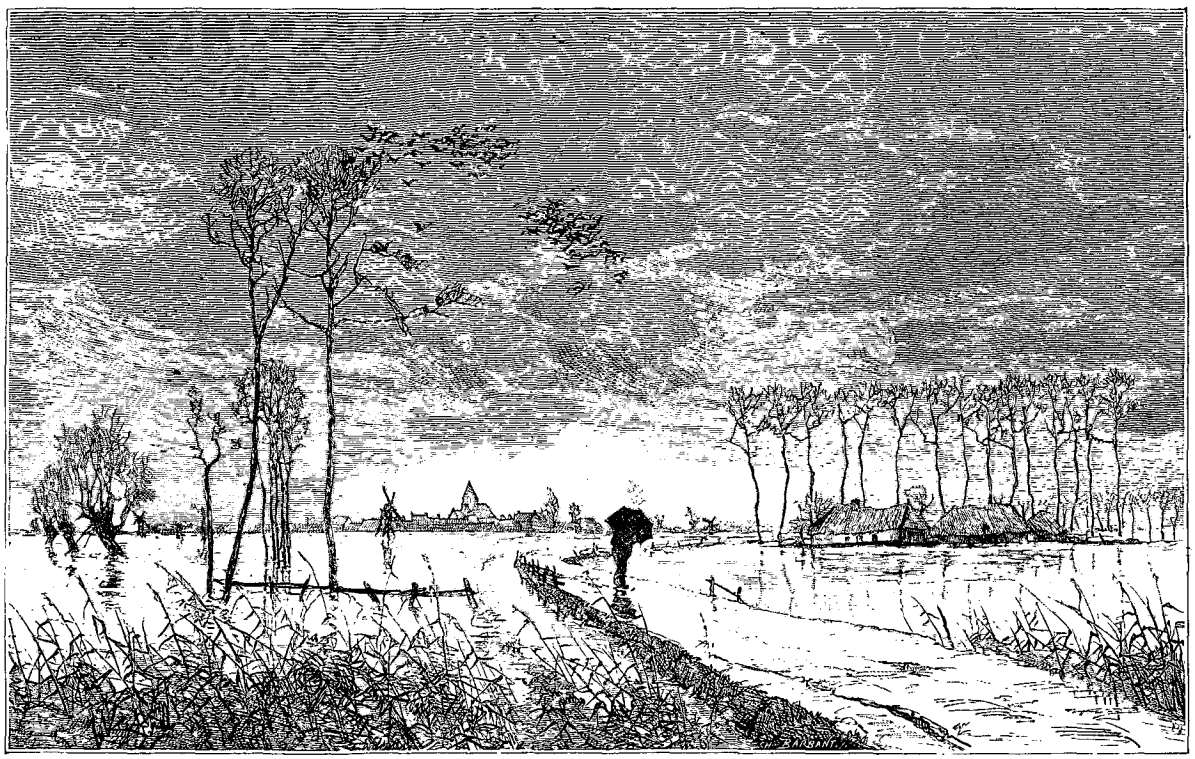
Gand est peut-être la première ville du monde dans l'horticulture. Chaque année, ses établissements exportent par cargaisons les tulipes et les jacinthes, autrefois la gloire des jardiniers de Hollande. Cette immense industrie de l'oignon en fleur, ils l'ont accaparée et développée au point d'en posséder aujourd'hui le monopole incontesté. En mai, à l'établissement Van Houtte, il n'y a pas moins de vingt hectares de terrains émaillés par cette sorte de floraisons : toute la contrée disparaît alors sous une mer de clartés, et, jusqu'à deux lieues de là, le vent en pousse au large les vagues d'aromes. Et Gand n'a pas seulement ses exploitations industrielles : ses amateurs rivalisent avec les marchands pour les prodigalités de la dépense et les magnificences de la culture; elle possède des jardins de patriciens, éblouissants comme des Florides, avec une pompe extraordinaire et royale.

Demeurons un instant dans ce monde enchanté des fleurs : aussi bien, comme je l'ai dit, touchons-nous là non seulement à l'une des gloires, mais aussi à l'une des principales richesses de la vieille cité. Ce goût de l'horticulture ne date pas d'aujourd'hui : en 1696, un échevin de Gand, Guillaume de Blasere, avait des serres dont la renommée était universelle. Si belles qu'elles fussent pour le temps, le digne homme qui y mettait son orgueil ne pensait certes pas qu'il en naîtrait plus tard par centaines, auprès desquelles les siennes ne seraient plus rien. L'établissement Van Houtte, à lui seul, occupe tout un coin du pays, avec une administration qui a sa hiérarchie, un personnel qui est une armée, cinquante serres, une centaine de hangars et une quantité de terrain où tiendrait à l'aise une colonie entière. Aussitôt qu'on y pénètre, on a la perception d'un énorme laboratoire où s'active la génération des espèces les plus magnifiques : toute une création monstrueuse et charmante de végétaux touffus comme des forêts, déliés comme des filigranes, verruqueux comme des cuirs de pachydermes, polis et satineux comme de la chair de femme, étend sous les voûtes vitrées ses larges parasols, se déroule en grappes de fleurs, s'étire avec des allongements de reptiles, colle aux parois ses ventouses, développe ses ramifications pareilles à des tentacules, accroche partout ses vrilles et ses griffes. Depuis les bambous, les bananiers, les caroubiers, les palmiers de l'Inde, dressant leurs hauts piliers dans la clarté avec des airs de patriarches et de guerriers, jusqu'aux grouillements informes et aux ténébreuses reptations des orchidées, espèces de larves animales à demi débrouillées du chaos des limbes, l'épanouissement des flores se prolonge, de serre en serre, à travers l'innombrable série des métamorphoses, multipliant à l'infini ses caprices, ses luxuriances, ses folies de sève, dans un renouvellement de genèse inépuisable. Il y a des serres pour toutes les latitudes et toutes les familles; et quelques-unes, avec leurs rudiments de vague animalité où l'œil perçoit des formes en suspens comme l'ébauche d'un monde inachevé, ressemblent à des ménageries fantastiques, emplies d'une pullulante et farouche faune, vautrée au ras des dalles en croupes ondulantes ou dardée en mâchoires prêtes à broyer. Tels l'Ataccia cristata, pareille à une pieuvre, les Cycas aux dards aigus comme des glaives, les bananiers d'Abyssinie, dont les feuilles géantes ont la pesanteur d'une oreille d'éléphant; tels encore l'Euphorbia havanensis, étalant son ventre d'énorme lézard bronzé, le Mammilaria avec son gonflement de mamelles superposées qui lui donnent l'air d'une Isis végétale, et ces superbes fougères de la Nouvelle-Hollande, squamées d'écailles à l'égal des sauriens et par surcroît éperonnées de rostres assassins. Ailleurs, comme en des antres de mort, se gardent précieusement les plantes malfaisantes, toutes rongées de pustules et gonflées de lait vénéneux, avec leur laideur de crapauds et de scorpions. Toutes, il est vrai, ne sont pas également repoussantes : quelquefois une éclatante fleur, d'un carmin sombre, fait penser à la férocité pateline et rampante des belles empoisonneuses. Les alchimies des Locustes n'approchent pas des meur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trières recettes au moyen desquelles se distillent dans ces alambics naturels les sucs qui foudroient. C'est un lieu d'incantations fait pour les pâles songeries du crime : il n'y manque qu'un gibet, avec le piétinement macabre d'un chœur de sorcières opérant ses sortilèges.

Les serres des broméliacées, des chrysophyllum et des lianes sont bien faites, d'ailleurs, pour vous arracher à ces pensées tragiques : on vous y montrera, entre autres raretés, une liane vieille de dix ans et qui, déployée, suspend au vitrage une fibreuse et verte chevelure de près de trente mètres de long. Vous traverserez ensuite des bois entiers d'orangers, d'étincelants parterres de camélias, d'éblouissantes plaines d'azalées, une magie de clartés lactescentes et rosées recommençant à chaque pas, dans la magnificence et la gaieté d'une sorte de paradis terrestre. Mais le chef-d'œuvre, dans ce défilé de merveilles qui ne laisse pas un instant les yeux en repos, c'est peut-être la serre aux orchidées : l'art et la nature semblent s'être ici accordés pour varier avec une indicible profusion la structure et la vie de la plante : comme en une prodigieuse orfèvrerie, pour laquelle toutes les formes ont été épuisées, des guillochés compliqués, des ciselures arachnéennes, des filigranes légers comme des souffles et qu'on croirait sortis de la main d'un miraculeux ouvrier, viennent en aide au travail des sèves, fleurissent les tiges de splendeurs artificielles, et au bas de l'œuvre divine mettent une griffe énigmatique. Suspendus à la coupole par des fibres ténues comme un crin, déroulés dans l'air en impalpables écheveaux, épanouis au bout de leurs tiges comme des larmes et des sourires, avec l'impondérable et l'éthéré du songe, ces étranges végétaux, cristallisés en joailleries et en qui se confondent les illusions de la croissance naturelle et d'une main-d'œuvre humaine, expirent dans l'atmosphère muette et la pâle lumière septentrionale l'arome et le soupir de leur frisson de vie. J'en ai vu qui, tout souffreteux, laminés, presque invisibles comme les gouttelées d'une bruine, avaient l'air de s'évaporer dans un jet de sève; d'autres ressemblaient à un fin brouillard, à des flocons de fumée se dispersant sur le bleu de la vitre, avec un rien de matière qui paraissait se dissoudre dans un vol et un souffle. Celles-là semblaient perdues aux limites mêmes de l'être. Les plus considérables, en revanche, amenaient la pensée de colibris, d'étincelles ailées, de grosses mouches immobilisées sur un cheveu de liane. L'Odontoglossum sceptrum purpureum, avec sa fleur flottante balancée au fin bout de la tige, a le tremblement d'un papillon dans la lumière, et l'Asparagus plumosa, d'une impondérabilité frémissante de plume, n'est plus qu'une clarté qui bouge, à peine distincte de celle qui l'entoure. Et les bijoux, les sertissures du plus étonnant caprice se pressent dans tous les sens : le Zygopetalum crinitum, le Lycaste skinneri, le Masdevallia melanopoda, le Darlingtonia californica, le Pilumma nobilis épanouis-



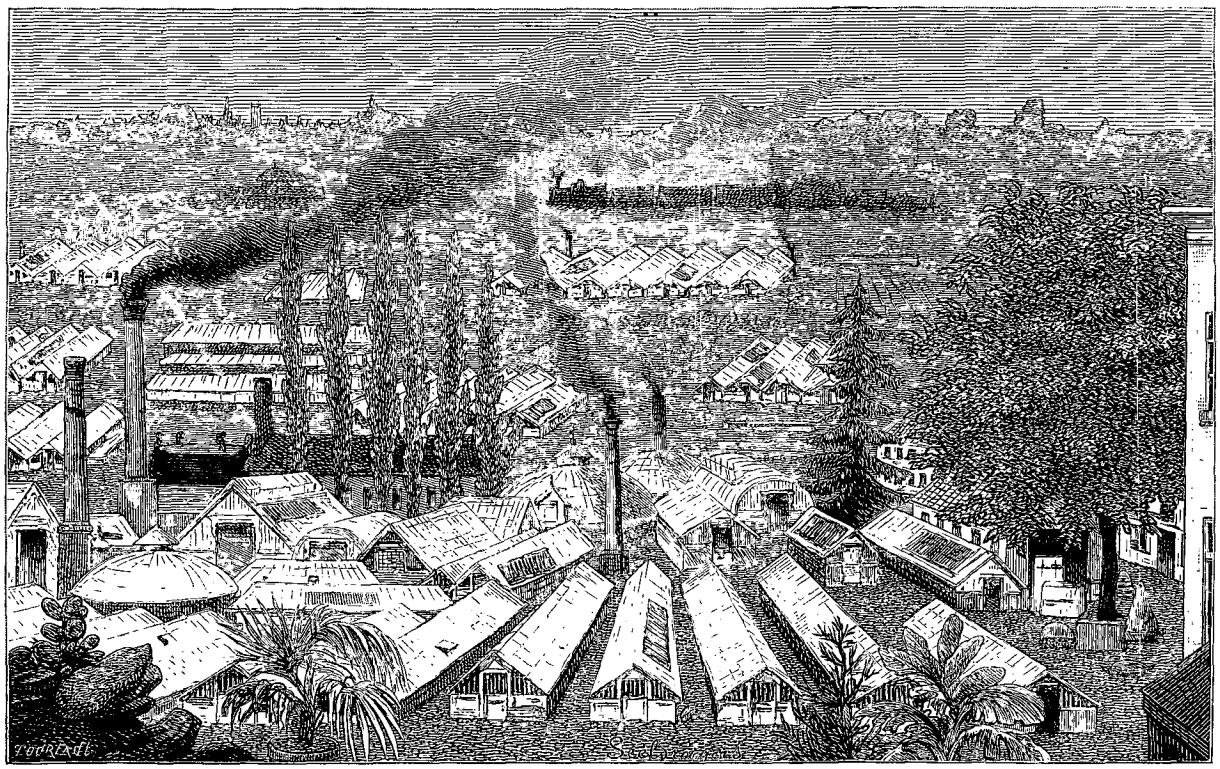
Les inondations artificielles aux environs de Gand (voy. p. 316). — Dessin de E. Claüs, d'apres nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant comme une minuscule cassolette son frêle lis tout blanc, avec un parfum blanc comme sa forme, puis encore le Népenthès, l'Anthurium scherzerianum, et, prodige plus extraordinaire que tous les autres, le Cypripedium ou sabot de Vénus, une chaussure d'amour pour un pied de Cendrillon grand comme la main.

Le savant et l'explorateur qui, lors de ses courses aux provinces brésiliennes de Minas-Geraes, Matto-Grosso, Goyez, San-Paolo, Parana, etc., rapporta ces trésors et les acclimata sur le sol gantois, a eu la joie de voir prospérer le vaste établissement fondé par ses soins.

D'autres maisons rivales se sont élevées autour de la sienne; aucune n'a fait oublier l'éclat de la grande création de Louis van Houtte. On a pu dire de lui qu'il aimait la fleur en poète plutôt qu'en spéculateur : à côté des installations où fonctionnait l'organisme de son entreprise, il monta un atelier pour la mise en couleur et l'impression des plantes d'un recueil qu'il



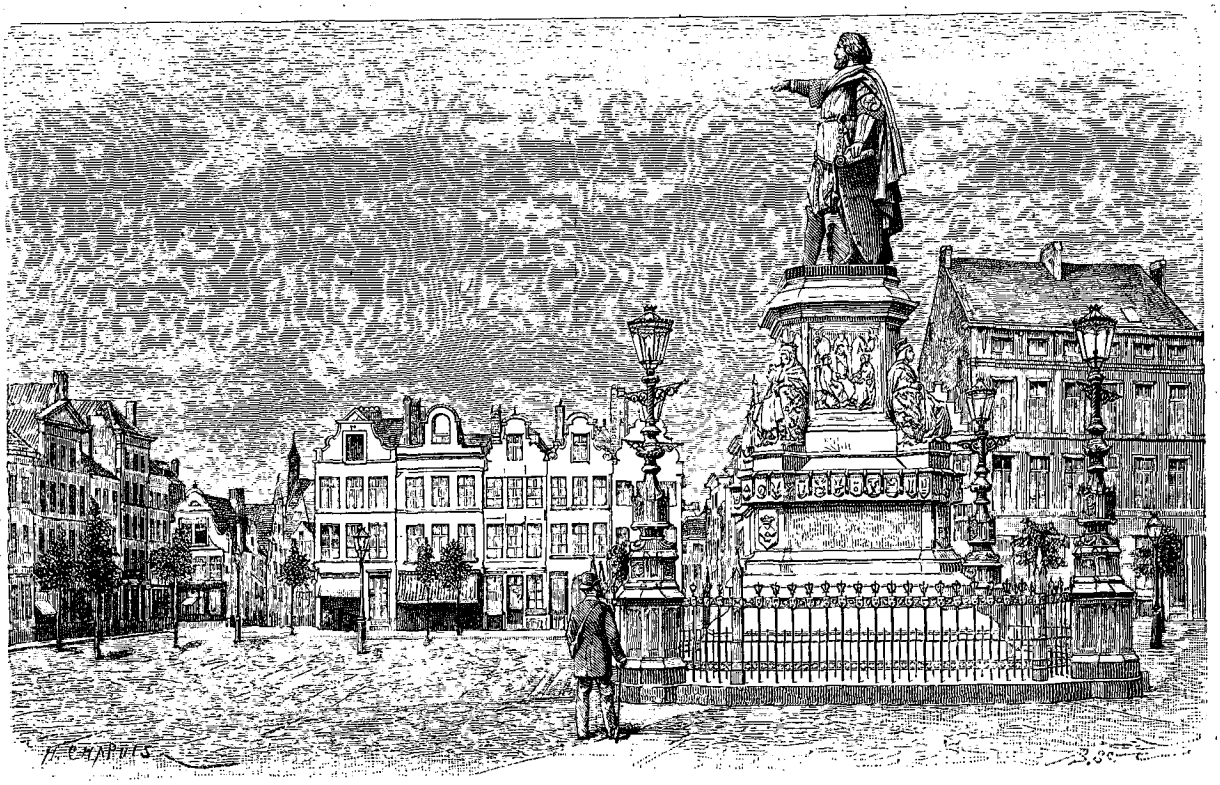
Vue d'ensemble de l'établissement Van Houtte, à Gand. — Dessin de E. Seeldrayers, d'après nature.

avait créé sous le titre : *Flore des serres et des jardins de l'Europe*. Une vingtaine d'artistes s'y emploient constamment à reproduire les fleurs dans leur forme et leur chatoyante iris; des presses à bras servent ensuite à tirer les épreuves; et la publication inaugurée il y a plus de quatre lustres forme à présent une somptueuse bibliothèque, sans rivale dans l'iconographie florale. Ce vaillant homme malheureusement n'est plus; mais un monument d'une belle ordonnance, avec une noble figure élevant des palmes jusqu'à son buste, glorifie sa carrière si pleine sur la place publique du village qui lui doit sa prospérité.

Camille LEMONNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place du Vendredi et statue de Jacques Van Artevelde, à Gand (voy. p. 328). — Dessin de H. Chapuis, d'après une photographie.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE ORIENTALE.

Les béguinages. — Visite au petit béguinage. — L'ouvroir. — Échappée sur la vie des béguines.

Tu te souviens, toi, l'amoureux des pâles religieuses et des créatures souffrantes, tu te souviens, mon cher Mellery, de notre entrée au béguinage de Gand, à celui qu'on appelle le petit, pour le distinguer de l'autre, le nouveau, plus vaste dans son entour de murs crénelés comme des remparts.

La veille, en courant des lourds beffrois plantés en plein ciel et des grandes églises sombres enfonçant leurs piliers trapus dans l'ombre des cryptes comme dans le froid des nécropoles, aux halles autrefois retentissantes du va-et-vient des milices, nous avions enfilé les étroites venelles du quartier reconstruit, longé les alignements symétriques de ses petites maisons couleur sang de bœuf figé, et sans grand entraînement toutefois, par complaisance peut-être pour les pignons des vieilles estampes, vanté la gothique architecture de cette ville, poussée un beau matin dans la modernité de l'autre.

Au fond, ces kilomètres de murs, d'un ton de brique calcinée et presque noire, tournant sur eux-mêmes dans le labyrinthe des ruelles et ne laissant apercevoir que les profils déchiquetés des habitations, sans une gaieté pour les yeux ni un réconfort pour les âmes, surtout sans une échappée sur les claires verdures, cette douceur des solitudes, nous avaient versé dans l'âme le morne des banlieues misérables, là où le train de la vie expiré ne laisse plus régner que la mélancolie du silence et de l'abandon. Le triste brouillard, abattu sur la petite cité à cette heure crépusculaire, avait peut-être contribué aussi à l'impression navrée qui nous fit souhaiter d'être brusquement transportés dans le tapage et la circulation des quartiers marchands.

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sortîmes de là, emportant aux épaules le frisson toujours ressenti aux approches de la mort et nous demandant si toutes ces maisons étaient vraiment habitées ou si elles n'étaient que des tombeaux au fond desquels, rigides en leurs robes à plis réguliers, dormaient les béguines trépassées. Comme nous traversions l'angle d'une rue, un fer de cheval cliqueta à l'autre extrémité, sur les pavés enténébrés, dans la sourde paix morte de l'air. Et nous vîmes passer, garnie d'un humble mobilier, une tapissière que suivait, dodelinant la tête, une petite dame très vieille, coiffée d'un chapeau ridicule. Où allait ce déménagement effectué entre chien et loup? Nous plongeâmes en nous-mêmes pour trouver à cette question une réponse vraisemblable; mais, toutes celles que nous imaginâmes nous paraissant chimériques, nous finîmes par nous persuader que les ombres grandissantes du soir nous avaient brouillé les yeux et que la tapissière était simplement un corbillard conduisant la bonne vieille vers les ifs noirs du cimetière.

Aussi prîmes-nous grand plaisir, le lendemain, au recueillement souriant de l'autre béguinage, comme assoupi dans sa ceinture de briques roses. Un joli soleil pâle lustrait les façades, donnait aux volets le vernis d'une peinture neuve, et, sur le miroitement clair des vitres, détachait l'éclat cru des rideaux. Notre tristesse de la veille se fondit dans cette lumière molle, épandue sur la tranquillité bruissante des maisons, du fond desquelles montait une rumeur d'allées et venues, avec des sourdines de parlotes et de prières.

Au milieu de l'enclos, un vaste carré d'herbe verte étendait sa belle tache reluisante d'aquarelle, piquetée d'un étoilement de pâquerettes, comme cette prairie mystique de l'*Adoration de l'agneau* où Hubert Van Eyck agenouille ses théories de séraphins dans la blancheur flottante des tuniques. Les beaux anges du vieux maître flamand n'effleuraient pas de leur vol le gazon germé dans ce coin d'idylle, mais un gros mouton y paissait, bêlant et doux, avec une placidité de bête symbolique. Tout autour du pré, des arbres avaient poussé, versant sur le pavé une ombre fraîche dans laquelle s'ébattaient des milliers d'oiseaux; et par moments, une coiffe d'antique béguine se glissait sous le demi-jour des feuillées, glacée de tons de vieil argent. Rien ne pourrait dire la douceur de ce paysage; derrière les murs de clôture éclatants de chaux neuve, les maisons, avec leurs pignons pâles, avaient des langueurs détendues de convalescents; et comme une odeur de bonnes âmes, nous humions la rusticité qui s'émanait des choses.

L'envie nous prit de voir de plus près ces cœurs simples. Un des couvents — c'est le nom que portent les maisons du béguinage, quel que soit le nombre des béguines qui les habitent — nous attirait surtout par sa belle tenue extérieure d'une placidité heureuse et candide. Cette âme du dedans qui monte aux murs extérieurs des maisons, comme chez les hommes elle monte à la face, et compose aux uns et aux autres la physionomie sensible, nous avertissait confusément de la présence d'une chair plus jeune et moins mortifiée que celle des demi-siècles que nous avions vue circuler par les allées. Au troisième coup du heurtoir, la clef tourna dans la serrure, et une tête de vieille, ridée comme une nèfle, sous les blancs fanés de son fronteau, s'enleva du fond de briques rouges, avec l'azur glauque de ses gros yeux regardant par-dessus des besicles en corne. Elle eut une courte hésitation quand nous lui eûmes demandé de risquer un coup d'œil dans l'intérieur du couvent; mais sitôt après, acquiesçant d'un mouvement de la tête, elle s'effaça pour nous laisser passer.

Un petit jardin aux sentiers bordés de buis, avec des parcs en forme de cœurs et de croix, précédait le vestibule, surhaussé de deux marches et conduisant à un escalier de bois blanc dont les marches, sous le passage de plusieurs générations, s'étaient usées par le milieu. La digne tourière, les épaules fléchissantes et le dos incurvé, toute sèche et ratatinée comme un bois duquel la sève s'est retirée, trottinait devant nous, faisant sonnailler le long de ses maigres cuisses le cliquetis d'un interminable chapelet. Des parloirs se succédaient au rez-de-chaussée, d'une pauvreté décente et froide, meublés chacun d'une table, d'une armoire et de quelques chaises, avec une abondance d'images pieuses et de crucifix sur les cheminées et les murs. Dans la nudité sévère d'une de ces salles, plus vaste que les autres, une dizaine de grandes toiles noircies et craquelées, œuvres de peintres naguère acclamés et dont l'éphémère gloire devait sombrer dans le rayonnement des maîtres du dix-septième siècle, étalaient des allégories et des symboles, parmi des floraisons enrichies d'angelots bouffis, selon le goût du jésuite Zeghers, ou s'ensanglantaient de rouges scènes de martyrs dont l'horreur contrastait avec l'engourdissante paix tombant du plafond, la fine poussière de silence dansant sous le jour des hautes fenêtres.

Du fond des corridors nous arrivait un marmottement lointain, comme un frémissement de lèvres balbutiantes, et cette rumeur sourde, constante, qui était celle des béguines en prières, ajoutait encore à la tranquillité muette de la maison. Chaque jour, en effet, les bonnes filles se réunissent dans l'ouvroir, passant les heures de la matinée à travailler en récitant le rosaire, après quoi elles peuvent disposer du reste de la journée. Cependant notre guide, nous ayant menés à l'étage, ouvrait devant nous la porte des chambres, presque toutes pareilles, avec l'humble coquetterie de leurs couchettes voilées de courtines blanches, dans la blancheur nue des murs; et une odeur de vieilles boiseries, de linge frais, de buis séché sortait de là, mêlée à des senteurs de dortoirs. Toutes les chambres s'ouvraient sur de longs couloirs cintrés, où coulait une lumière limpide, égale, très douce, détachant çà et là des murs un christ naïvement peinturluré, le flanc béant d'une large plaie saignante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un ouvroir au petit béguinage de Gand. — Dessin de E. Seeldraeyers, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une matrone, le menton carré et les joues amples, apparut tout à coup sur le palier, ses dents saines étalées dans un bon sourire. C'était la supérieure du couvent. Elle s'offrit à nous montrer le reste de la maison, un peu étonnée de notre curiosité pour ce qu'elle appelait ses vieilleries, nous mena au potager, un assez vaste rectangle où un jardinier était en train de piquer des salades, et finalement nous fit traverser le réfectoire et les cuisines. Midi approchant, la béguine préposée aux fourneaux, une grande femme, la chair cireuse et les lèvres violettes, remuait avec une cuillère une soupe au lait et au pain mitonnant sur le feu. Longtemps elle demeura plongée dans cette occupation à laquelle elle apportait une gravité recueillie et de laquelle nous la vîmes, après un certain temps, se départir pour déployer la nappe et mettre le couvert. Des armoires en chêne garnissaient les quatre côtés de la pièce, chacune des femmes du couvent ayant la sienne, où elle serre, outre son linge de table, ses provisions et ses douceurs. Au temps du jeûne, les béguines n'approchent plus de la table et prennent leur collation debout, leur nourriture posée sur la planchette coulissée que renferme chaque armoire. Elles étaient au nombre de trente dans le couvent et de près de mille dans les deux béguinages réunis; l'une d'elles avait récemment quitté l'institution pour se marier, mais c'était un cas qui ne se représentait pas souvent, la plupart préférant les aises du célibat aux charges du ménage.

Depuis quelques moments, le bourdonnement des voix avait grandi, et quelques-unes plus hautes tranchaient sur la basse ronflante des autres, avec d'aigres discordances. Bientôt une simple portière de rideaux nous sépara seulement de l'ouvroir où s'achevait le travail du matin. Sans doute la supérieure s'aperçut du désir qui nous tantalisait, et qui, je me le rappelle, mon cher Mellery, mettait dans tes yeux la flamme des convoitises inassouvies. Lentement le tableau s'était composé, dans ton cerveau, de toutes les impressions recueillies à travers la grande maison mystérieuse sur laquelle planait une bonté de paix et d'oubli, et entre le dernier coup de pinceau et toi il ne restait plus que l'épaisseur de la mince étoffe qui nous voilait encore la réalité pressentie. D'un beau geste décidé dont la vivacité semblait rompre un dernier scrupule, la respectable mère écarta brusquement les retombées de la serge, et, nullement effarouchées, les béguines, les vieilles et les jeunes, haussant leurs béguins de dessus leurs ouvrages, se levèrent d'un même mouvement, comme dans les classes, à l'entrée d'une inspectrice, se dressent des pensionnaires. Tout d'une fois, les voix s'étaient tues, avec des lambeaux de prière inachevée expirant aux lèvres dans un frémissement. Puis elles se rassirent, le buste penché sur de la couture ou de la tapisserie, quelques-unes ne laissant plus voir qu'une mince tranche de front sous leur bandeau, et les autres s'interrompant de travailler pour te regarder bravement d'un œil clair de génisse, tandis que sur ton album déployé ta main retraçait les linéaments de la scène.

Notre sûr instinct nous avait bien servis : des joues roses, plaquées d'afflux de sang, mettaient dans ce jardin de virginités de tout âge comme un jeune épanouissement de sèves agrestes. Par les grandes fenêtres sans rideaux, précaution rendue inutile par la hauteur du mur de clôture, une belle nappe de jour s'épanchait sur les coiffes, les cloisons et les planchers, ne laissant presque d'ombre nulle part et confondant toutes ces femmes dans une pâleur laiteuse, où la chair de leurs visages et de leurs mains se détachait exquisement. Au fond de l'ouvroir, entre des feuillages d'or, une Vierge habillée de dentelles blanches posait sur le manteau de l'âtre transformé en chapelle.

Peu à peu, le silence du premier moment s'étant rompu, des chuchotements volèrent de bouche en bouche, avec des rires, des malices, une gaieté de figurer dans le croquis du peintre; et tout doucement, les plus jolies s'arrangeaient une pose, reprises par d'anciennes coquetteries. A la fin, un petit rire éraillé chevronna près de nous : c'était la vieille tourière qui te regardait faire, par-dessus ses besicles; et mises en train par cette bonne humeur, l'une après l'autre toutes se levèrent de leurs chaises et vinrent se ranger autour de toi, si bien qu'au bout d'un instant il ne resta plus que la sainte Vierge toute seule dans ses dentelles, là-haut sur la cheminée.

Déchéance d'un fleuve. — L'Escaut absorbé par la Lys. — Physionomie de la rivière. — Les canaux de Gand. — Activités de la ville. — Un Manchester flamand. — Le Moloch. — Le passé aux prises avec le présent. — Vieilles gloires abolies. — Le château des Comtes. — Le Prinsenhof. — Le Collaciezolder. — La place du Vendredi. — La vie d'autrefois et la vie d'aujourd'hui. — Jacques Van Artevelde.

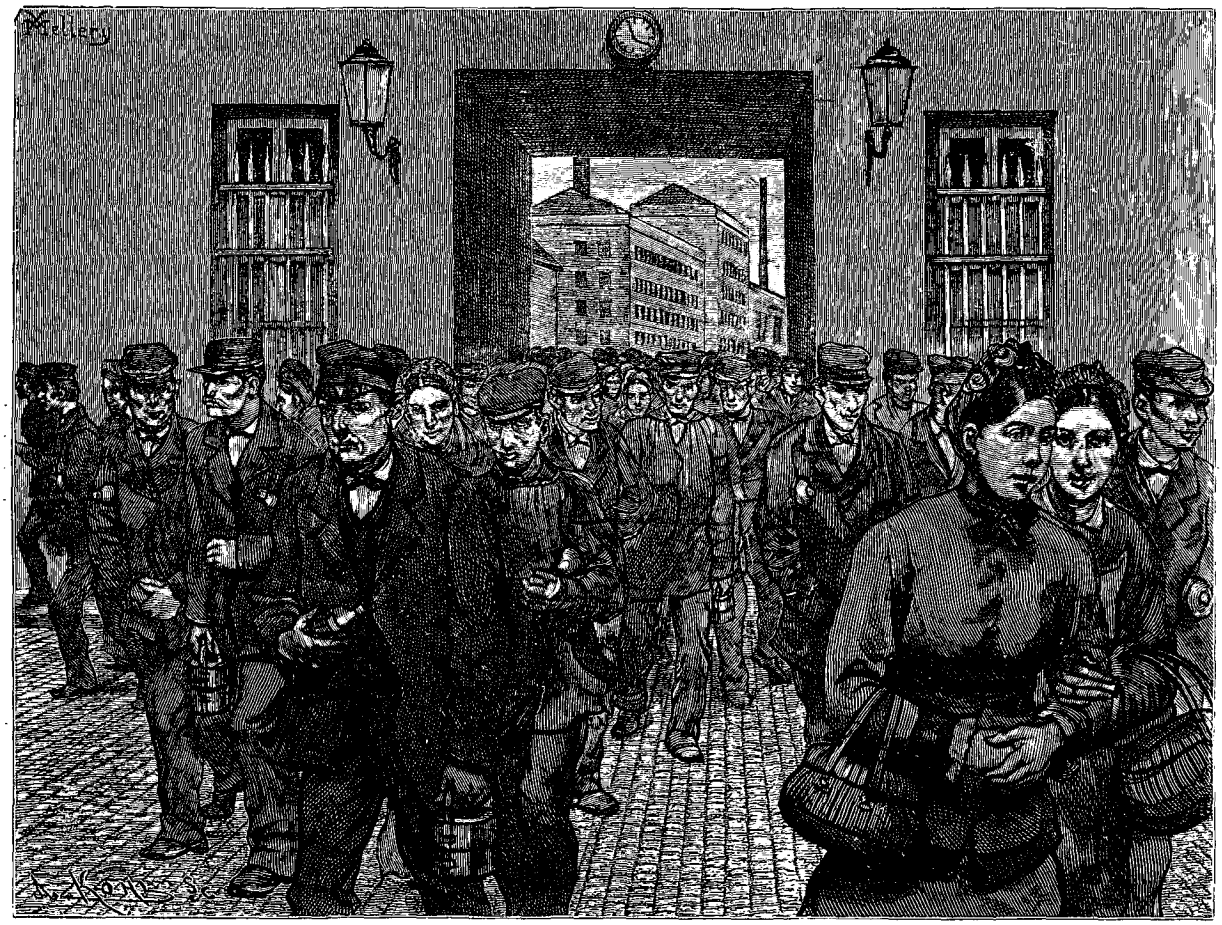
A Gand, le vrai fleuve n'est pas l'Escaut, mais la Lys. Une simple rivière joue ici le rôle du colosse à barbe ondulante qu'on voit se pencher sur son urne, dans les allégories des villes maritimes; et tandis que l'autre, le vieux et glauque bonhomme flamand, étranglé dans ses rives, avec l'aspect croupissant d'un large fossé marécageux, s'immobilise dans une gloire déchue de fleuve changé en dépotoir, l'alerte et vive commère, toute grasse des eaux qu'elle lui dérobe, claire, ample, luronne, dansant sous des flottilles de bateaux et cognant à tous les ponts sa croupe mouvante, plonge au cœur de la cité et de quartier en quartier promène sa grosse vie active.

Dès le douzième siècle, elle devient la grande artère; on construit alors un canal qui lui apporte le flot de l'Escaut; et, saigné aux quatre veines, celui-ci, dans Gand, n'est plus qu'un moribond dont le sang va à cette sangsue. Comme un large corridor, elle traverse à présent la ville, à l'aise dans ses quais, reflétant des usines, des tours, des foules, tout un cadre magnifique de prospérité vieille et neuve. C'est la bonne ouvrière, activant tout sur son parcours, alimentant les industries, nourrissant les hommes, multipliant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les sources du bien-être, allant et venant par les rues et laissant partout son nom. L'Ajunlei, la Linelei, le Graslei, nombre d'autres quais gardent la musique de sa dénomination flamande comme une tradition patronymique, avec quelque chose de la tendresse des fils pour une mère. N'est-ce pas elle d'ailleurs qui donne son véritable caractère à la ville? Ses bras l'enlacent de tous les côtés, elle la baigne maternellement, et où que vous alliez, vous êtes sûr de la rencontrer, elle, ses ponts, ses îles, ses chantiers, tournoyant sur elle-même, poussant sa pointe entre les maisons, avec le turbulement de ses voiles, le ronflement de ses écluses, le clapotement de son eau, cette rumeur et ce train des rivières industrielles, qui roulent de l'or et s'animent à l'égal des routes de terre.

Tandis qu'à Bruges, la ville du mystère et du silence, les canaux, dans l'ombre des vieux murs, ont l'air de couler des larmes, ici le mouvement de l'eau semble rythmer les énergies d'une race entreprenante et forte. Gand n'a pas démérité de ses origines; elle a gardé les fiertés et les vaillances des Communiers, ses ancêtres; et si elle n'est plus, selon l'enthousiaste jugement d'Æneas Sylvius, une des trois grandes villes du monde, la puissance de ses machines, l'abondance



Une sortie de fabrique, à Gand. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

de sa production et l'étendue de ses relations commerciales la maintiennent toujours à un rang élevé parmi les activités des peuples modernes. A certaines heures du jour, la fumée de ses usines fait un nuage opaque dans son ciel; de toutes parts ronflent les chaudières, siffle la vapeur, tournent les métiers; et ses ouvriers formeraient encore une armée, comme à l'époque où les drapiers à eux seuls mettaient sur pied dix-huit mille hommes. Quand le flot des fabriques, aux heures de sortie, s'épanche par les rues, les bourgeois rentrent chez eux pour ne point être balayés par ce fleuve humain roulant avec le grondement d'un torrent débordé.

Les conditions du travail ont bien changé, à la vérité; la machine, en multipliant innombrablement ses produits, a déterminé l'accumulation des stocks; et forcément les chômages sont venus rompre l'équilibre du mouvement industriel. Mais, malgré les crises et les grèves qui ailleurs décimaient le capital, avec des éventualités de ruine toujours en suspens, la fabrication gantoise, elle, s'est toujours maintenue.

Rien n'est comparable à quelques-unes de ses grandes installations : la *Linière* n'occupe pas moins de cinq mille ouvriers, et l'on vous montrera à la *Lys* un moteur, le plus puissant du continent. L'industriel, ici, comprend plus largement qu'ailleurs les nécessités du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travail moderne ; lui-même est souvent un savant, au courant des découvertes et des perfectionnements, et qui met son ambition à les appliquer chez lui. Cette chaude émulation a produit les vastes établissements, poussés à tous les carrefours de la ville, avec leur merveilleuse distribution de travail et leurs incomparables activités de machines.

Plus que partout ailleurs la fabrique gantoise est un organisme quasi humain, ayant pour estomac ses fours gorgés de coke, pour poumons ses hautes cheminées par lesquelles s'aspirent l'air, le ciel et les étoiles, pour système musculaire les courroies de transmission imprimant à tout la rotation et la vie, pour sang artériel la vapeur projetée dans tous les sens, en une poussée turbulente et qui bat les conduits de fer comme les rouges réseaux charnus des corps. Et par-dessus les toits de la cité, le minotaure, dévoreur d'hommes et d'éléments, meugle, halète, gronde, éructe, vomissant par tous ses sabords à la fois la mitraille et la fumée de ses creusets. A l'intérieur, dans une poussière asphyxiante et mortelle, désagrégation de la matière en travail, s'espacent, comme un vaisseau de cathédrale, les énormes voûtes plantées sur leurs fûts de fonte, avec l'enchevêtrement des poulies, des barres, des trapèzes, tout l'outillage compliqué dont chaque rouage est comme une massue qui frappe, un pilon qui broie, un talon qui rue, tas de membres rattachés au grand tronc de la brute qui ronfle et halète dans les dessous.

Cathédrale, en effet, par la reculée et la profondeur des murs, par l'élancement en plein ciel des cheminées pareilles à des tours et le bourdonnement d'orgue des machines, cathédrale aussi par l'asservissement de tout un noir peuple suant ses moelles à l'aveugle dieu Million, un dieu qui, pour paradis, aurait des enfers et dont l'Esprit, révélé à coups de tonnerre et d'éclairs, se manifesterait dans l'ouragan d'une perpétuelle colère, la fabrique s'oppose aux basiliques silencieuses, aux grandes églises chrétiennes, les Saint-Bavon, les Saint-Jacques, les Saint-Nicolas, les Saint-Michel, agenouillés dans leurs robes de pierre au bas de l'horizon et, comme des prières, enfonçant leurs flèches à travers la sérénité radieuse des Élysées catholiques.

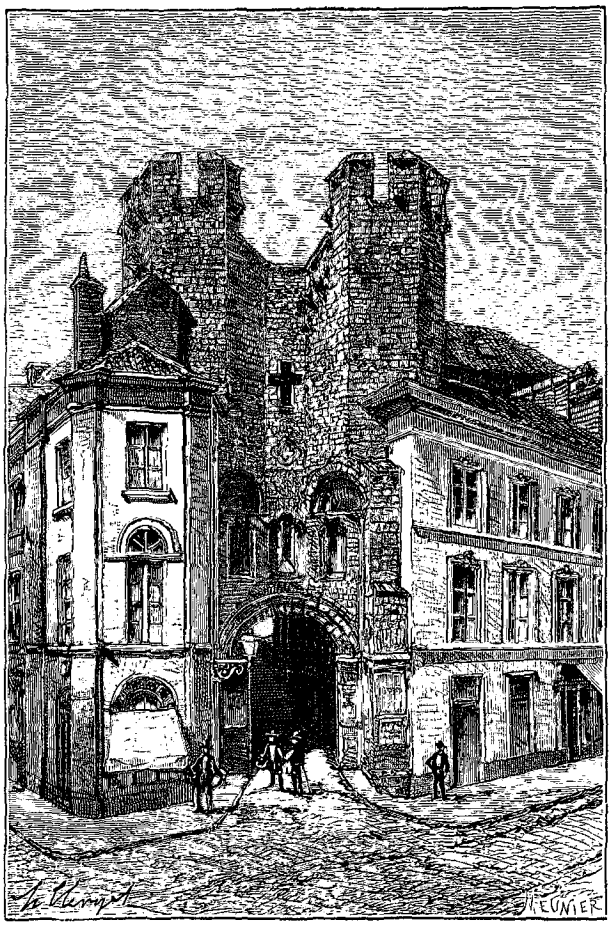
Quelquefois, entre le Dieu de paix et de silence, saignant sur les crucifix dans l'ombre froide des chapelles, et l'autre, le mangeur de chair, le broyeur de fortunes, l'engloutisseur de villes, c'est une lutte où la croix n'est pas toujours victorieuse et recule devant les empiètements des armées suscitées par le Moloch. Rien ne tient devant ses assauts : des temples où brûlait l'encens des adorations mystiques, il a fait ses temples à lui, ses marchés, ses docks, ses officines, vautré dans son omnipotence d'idole indienne qui rêve d'absorber la terre en son incommensurable gésier.

Le vieux Gand a subi le sort des villes âpres au gain : une bousculade s'est faite parmi ses pignons, ses *steenen*, ses demeures féodales, son histoire écrite dans le grès et la brique. Presque partout refoulée, la tradition a fait place aux envahissements de la vie présente, ce fleuve qui creuse son lit dans le lit de ce qui fut la vie avant elle et balaye les cultes, les mémoires, les âges, de ses grandes eaux victorieuses des digues les plus solides. Sur le burg des anciens comtes de Flandre a poussé, comme un champignon, un large grouillement de petit peuple, faisant dans l'ancien nid d'aiglons ses couvées de prolétaires et de son frottement de misère usant chaque jour un peu plus la féodalité des moellons. Là aussi d'ailleurs la grande pieuvre de fer s'est cramponnée de ses griffes et de ses tentacules : une filature a mis, au dos de ce château démantelé, pareillement à une hotte de chiffonnier, sa haute cheminée de briques, et, au sous-sol prolonge son ronron de gros chat qui pelote : si bien que, entré par le porche superbe dans la poussière et le néant de la gloire, on aboutit à cette autre fumée, celle de nos activités sans trêve, comme l'épopée des grands barons prédestinée à se dissoudre dans le Temps. Gravissez les degrés qui, par des couloirs sombres où s'engouffre le vent, mènent aux cours intérieures autrefois turbulentes du va-et-vient des gens d'armes et maintenant ronflantes du bruit de la machine : une plèbe s'est taillé ses taudis dans le repaire de l'ogre, croupissant sur les dalles qu'arpentaient des talons éperonnés et mettant sécher ses haillons dans la coulée de soleil où se lessivait le sang. Tout autour d'ailleurs, comme au dedans, les industries ont levé, faisant craquer sous leur poussée lente, séculaire, le donjon primitif, colosse étranglé par une armée de pygmées. Et de la rue, le porche, pressé entre les maisons voisines, odieusement vulgaires, avec leur bassesse de petit commerce, a l'air d'une bouche qui crie, tordue par la compression des joues sous un gantelet d'acier.

Toute cette gloire s'est démocratisée : les termites se sont mis dans les poumons du géant; la féodalité, comme un corps pourri, a été rendue à la circulation de la vie universelle. Du *Prinsenhof*, — cour du Prince, — où naquit Charles-Quint et qui avait trois cents salles, six entrées fortifiées, autant de ponts et des jardins merveilleux où les ducs de Bourgogne faisaient battre ensemble des lions et des taureaux, il ne demeure que des morceaux utilisés par des fabriques, un bruit de métiers et des logis d'ouvriers; tout le reste a été dispersé au vent. Et quand ce n'est pas la démolition, la ruine aveugle à coups de pioche, ou, ce qui revient au même, la transformation pour les nécessités de l'outillage, c'est l'embourgeoisement de la destination, une mélancolie de palais historiques et d'églises finissant par caserner des corps de garde ou des commissariats de police. Un boulanger occupe le *Collaciezolder* du Marché du Vendredi, avec sa jolie tourelle d'angle, sa galerie circulaire et son bas-relief de bronze, et l'*Utenhovesteen*, qui leur faisait vis-à-vis, profilant dans le ciel son toit aiguillé, a été rasé par un marchand de bière! Du *Geraard-Duivelsteen*, le légendaire château de Gérard le Diable, on a fait un dépôt d'archives; le Sint-Jorishof ou cour Saint-Georges, ancien local des arbalétriers, dans les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

salles duquel, en 1477, furent arrêtés par les états généraux des Pays-Bas les articles du Grand-Privilège de Marie de Bourgogne, est à présent une auberge; partout des boutiquiers, bernard l'ermite de l'épicerie et du poisson sec, se sont installés dans les débris des palais du quinzième siècle. Et le démarquage continue du côté des maisons religieuses : la grande abbaye de la Biloque, aujourd'hui hôpital et hospice; le couvent de Saint-Pierre, devenu caserne du génie; le couvent des Dominicains, changé en phalanstère d'ouvriers; le couvent des Frères Mineurs, dégénéré en magasin de coton, etc. C'est la revanche de ce temps, en attendant qu'un autre balaye à son tour les usurpateurs. Quelquefois, comme un nid d'oisillons dans la gueule d'un canon désemparé, toute cette irréparable déchéance aboutit à cette chose charmante et imprévue, les rumeurs d'une école abritée dans une maison féodale ou dans un asile religieux.



Porche d'entrée de l'ancien palais des comtes de Flandre.
Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

Le besoin de s'élargir, de se faire des habitations dans les vieux murs, de se loger, soi et ses petits, parmi les décombres du passé, a fini par étouffer la cité ancienne. Ce n'est plus ici, comme dans les villes endormies, croupissantes sur leur fumier de grands hommes et de choses abolies, un musée mangé aux larves, avec ses atmosphères pneumatiques gardant rigidement la forme décomposée du cadavre de ce qui fut de la substance animée. Une sève effervescente et jeune a poussé par-dessus les cimetières ses arborescences touffues, d'un jet ininterrompu qui à la longue a fait un grand arbre nouveau, comme ces troncs évidés que des draperies de lierre ont étroitement enlacés, au point de les changer en une forêt de feuilles, sous lesquelles le bois mort ne s'aperçoit presque plus.

Il y a loin de la ruche bruyante qu'on a actuellement sous les yeux, avec ses palais, ses universités, ses fièvres de gain, ses circulations de foules, à ce Gand dans les rues duquel, après les saignées opérées par le duc d'Albe, de maigres haridelles erraient, à défaut de passants, broutant mélancoliquement l'herbe verdissante entre les pavés. Tel qu'il est, il rappelle bien plutôt l'abondance et la large vie tumultueuse de la période des communes, alors que, chez ces hommes des métiers, tenant haut le couteau sur la gorge des comtes, et d'autres fois, comme à Courtrai et à Gavre, tenant même la personne royale sous leur genou de fer, le sang, alimenté par la forte nourriture et surexcité par la violence des luttes intestines, leur montait à la tête en rouges vapeurs d'orgueil, et, comme des bœufs, les lançait, cornes en avant, dans la défaite ou la victoire, méprisants du danger, inaccessibles à la peur, tout glorieux d'héroïsme exalté.

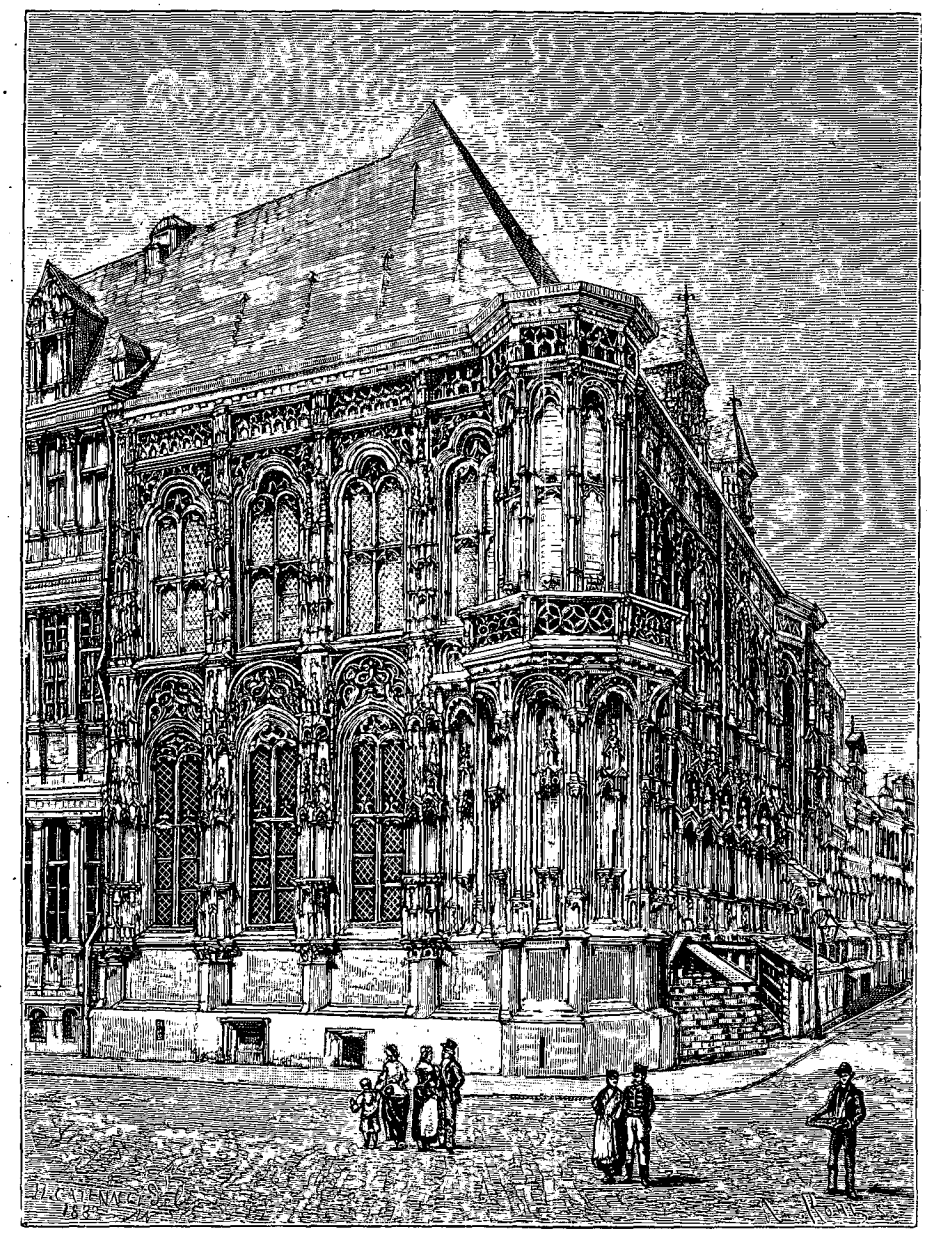
Gand, à cette heure, est une des forces du pays : toute une jeunesse s'y nourrit au pain de la science, pétri à son usage par une élite de professeurs, la lumière et la sagesse de cette grande école universitaire, ancrée dans l'idée du Droit et du Devoir. Le même coup de piston sans trêve qui accélère ses industries fait mouvoir cette autre machine, et la plus merveilleuse, l'intelligence humaine. L'esprit, en effet, garde ici une large part dans les préoccupations générales : toute la ville se presse aux conférences des maîtres de la parole; elle a des cercles littéraires, des académies de musique et de dessin, une bibliothèque, la plus riche du pays en documents concernant l'histoire nationale du seizième et du dix-septième siècle; et ses salons de peinture lui ont fait un renom universel parmi les artistes. Ardente en outre aux revendications politiques, elle apporte à la vie publique la passion généreuse, la vaillance de cœur, le goût de la bataille inscrits à chaque page de son histoire : c'est la continuation des énergies séculaires, autrefois dépensées sur les champs de bataille dans les effervescences d'une vie moins réglée que la nôtre, et aujourd'hui appliquées au développement régulier, presque sans soubresauts, du progrès.

Il faut avoir parcouru, en temps d'élections, les innombrables cafés auxquels on descend par des escaliers plongeant dans le sous-sol et qui, sous le niveau de la rue, dans un demi-crépuscule perpétuel de caves, — d'où leur vient leur nom de *kelders*, parti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cularité toute gantoise et qu'on ne retrouverait point ailleurs, — bourdonnent du ronflement sonore des disputes politiques; il faut avoir vu là, massées autour des tables, les énergiques figures du bourgeois et de l'homme du peuple se rapprocher dans la chaleur des controverses, avec des gestes décidés et qui appuient de coups portés dans le vide la solidité des arguments, pour comprendre à quel point est portée l'ardeur des luttes dans le moderne combat des consciences.

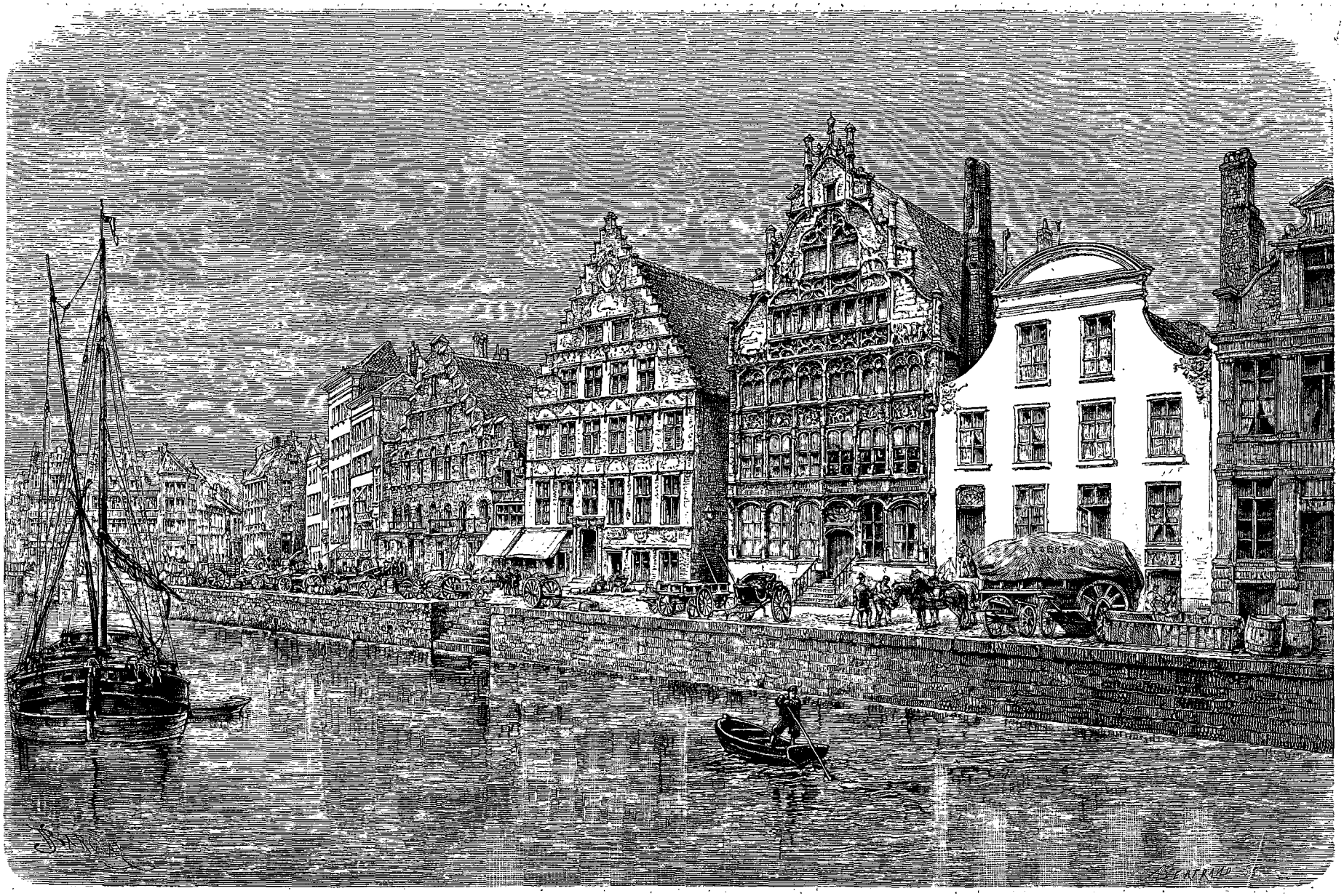
Cependant, si enserrée qu'elle soit par la germination du présent, cette poussée de toutes les graines bonnes ou mauvaises d'une civilisation surchauffée, la physionomie de la grande commune du quatorzième siècle s'aperçoit encore sous le travail du temps, qui n'est



L'hôtel de ville de Gand (voy. p. 330). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

pas toujours, comme on l'a dit, un travail de taupes, mais aussi, et c'est ici le cas, un travail de milices solidement armées et travaillant au grand jour. La place du Vendredi, avec son énorme terre-plein bordé de maisons déchiquetées, aux pignons en dents de scie, sa patte d'oie de rues filant dans tous les sens, si commode pour les flux et les reflux de populaire, ses grandes masses d'air en suspens où la voix des tribuns roulait, vibrante et répercutée, offre un cadre que l'esprit n'a pas de peine à remplir. Cet homme trapu et pâle, la face placide s'animant sous l'échevèlement du crin, qui harangue, du balcon du *Collaciezolder*, la houle humaine dont les remous battent les murs, c'est Jacques Van Artevelde. Une immense clameur couvre la dernière de ses paroles; tous les bras sont tendus : on l'acclame; il est le roi de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Quai aux Herbes ; — maisons des francs Bateliers, des Mesureurs de blé, du droit de l'Étape et du Tonlieu (voy. p. 332). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cité. Aux armes! et brusquement la place se vide dans l'entonnoir des rues voisines, par grands flots noirs qui, s'engouffrant dans les maisons, en sortent la hache et la pique à la main, et courent se précipiter par la campagne à la rencontre des chevaliers français.

Attendez quelques années, juste le temps pour que ce fruit qui porte en lui son ver et s'appelle la popularité se pourrisse; et le même homme, naguère porté en triomphe, puis, comme les vieilles idoles, roulé aux abjections de la rue, va crever sous le poignard d'un assassin, dans le couloir d'une écurie. La mort, passe encore pour ce héros! mais son sang coule dans la boue d'une injure vile; on l'accuse de s'être vendu, et il meurt comme une bête honnie, sous l'énorme clameur lâche de la foule. Rebaptisé grand homme depuis, sous les eaux lustrales d'une tardive justice, sa statue à présent domine la place, à l'endroit où, avant la sienne, se dressait la statue d'une Minerve jacobine, qui elle-même avait succédé, instabilité des gloires de ce monde, au Charles-Quint monumental élevé par les Gantois dégénérés, baisant la main qui les avait si rudement châtiés.

Rien n'est mélancolique comme cette espèce de concession à perpétuité d'un coin de place, soumise aux vicissitudes des temps et dont les statues s'éboulent, plus fragiles que des monts de sable. Quelle Minerve en marbre ou en bronze aurait d'ailleurs pu tenir sur ce sol mouvant, raviné par le flot populaire charriant aujourd'hui les ruines de ce qu'il a bercé la veille? Trop de sang y a coulé entre les pavés pour que le *perennius ære* y soit autre chose qu'un temps d'arrêt à mi-chemin du Panthéon et de l'échafaud, et qu'un peu de stabilité ait pu s'ancrer dans cette terre moite, toute gouttelante de sève humaine. A grandes ondes elle a ruisselé ici, la fontaine de vie, soit dans des rixes de particuliers, — en une année on ne compte pas moins de quatorze cents personnes tuées, — soit dans les rencontres des milices descendues à la rue et s'entr'exterminant. Une rivalité ayant éclaté entre les foulons et les tisserands, cinq cents morts demeurèrent sur le carreau. La vie ne semblait pas peser aux mains de ces hommes qui la gagnaient et la perdaient comme à travers une insouciance de kermesse, rués aux émeutes comme à des bombances. Et de cette place du Vendredi, on dirait dans l'histoire un grand étal de boucherie constamment arrosé de sang, pareillement à cette autre boucherie, celle de la place Sainte-Pharaïlde, abattoir de bêtes et d'hérétiques au mur duquel on voit encore les carcans et la cage de fer où était supplicié le bétail humain.

Les monuments. — L'hôtel de ville. — La cour Saint-Georges. — Le Beffroi et la cloche Roelant. — Quatre veilleurs de pierre. — Les « Maisons du vieux Bourg ». — Le quai aux Herbes. — Les tours du Rabot. — Le *Dulle Griete*. — Le cloître Saint-Bavon. — L'église Saint-Bavon. — Magnificences du culte. — L'*Adoration de l'agneau*, par Van Eyck. — Le *Saint Bavon* de Rubens. — Le catholicisme flamand.

Gand n'éveille pas partout ces idées funèbres. Il a ses coins aimables, d'un art fleuri, et qui évoquent, à côté des désastres, la pensée d'une ère de splendeur et de tranquillité, alors que la cité pouvait penser à s'édifier un chevet, elle pour qui le chevet était souvent la pierre des tombes et qui, comme le héros hollandais, ce grand Marnix de Saint-Aldegonde, semble s'être proposé cette devise : « Repos ailleurs. » Peut-être, il est vrai, n'est-ce là qu'un de nos sophismes modernes, une bouffée de ce sentimentalisme qui nous gêne si fort dans l'exacte appréciation du passé. La mort, dans ces centres d'humanité débordante, allait de pair avec la vie. Une émeute ne déséquilibrait pas le train des activités publiques. Les batailles de la rue étaient comme un exutoire par où s'écoulait le trop-plein des énergies du sang. Et tout en tuant et se faisant tuer, les Gantois avaient de grosses aises de bâtisseurs, édifiant à chaque coin de rue des palais, des églises, des maisons de corporations, dans un caprice charmant et infini de la pierre.

Leur hôtel de ville, malheureusement gâté par des annexes disparates, une hybridité de styles plaqués après coup, comme des repeints sur un tableau, avec des pilastres et une colonnade à l'italienne accotés aux fines découpures de l'ogive, mais d'une ogive déjà arrondie et déguisée par des fouillis d'ornements, se guilloche sur toute sa hauteur d'entrelacements de rinceaux et de feuillages, pareils aux enchevêtrures de vrilles et de ramuscules qu'y mettrait une énorme vigne accrochée à la pierre. C'est, dans son tarabiscoté et son fleuri extravagant de gothique, le moment fugitif de la transition entre l'ogive épuisée, tournée aux préciosités de la ciselure, et les cintres aplatis ou surbaissés qui font présager la Renaissance.

Juste en face, de l'autre côté de la rue, la cour Saint-Georges, ancien palais où siégeait la gilde des arbalétriers, campe solidement en terre sa masse couronnée d'un toit à petites lucarnes capuchonnantes. Non loin s'élance la façade de l'ancienne Halle aux Draps, avec son mince pignon flanqué de tourelles et sa façade percée de fenêtres gothiques auxquelles s'éclairent aujourd'hui, dans les longues salles de l'étage, les parades d'escrime de la noble confrérie de Saint-Michel, instituée par Albert et Isabelle.

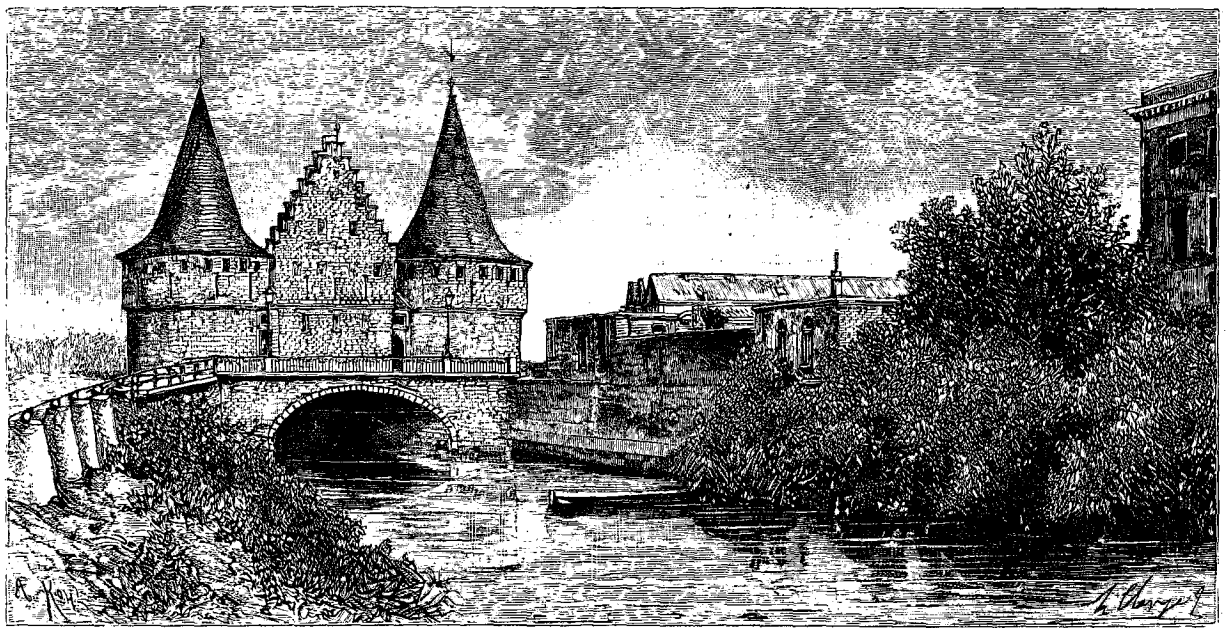
Ce n'est encore que le point de départ de ce défilé de monuments qui commence, au cœur de la cité, avec la grande maison commune, se poursuit à travers le Hoog-Poort, s'étale au Marché aux Herbes, s'enfonce dans le réseau des petites rues avoisinantes, gagne la place Sainte-Pharaïlde, longe les quais de la Lys, et, aux confins de la vaste agglomération gantoise, aboutit aux lourdes tours jumelles du Rabot, plantées comme deux gros poivriers de pierre dans les eaux de la rivière. Elles ont gardé, grâce aux restaurations, l'air de triomphe et de défi qu'elles durent avoir dans le passé, alors que, pareilles à deux énormes *Dulle Griete* dressées la gueule en l'air et prêtes à vomir la mort, elles rappelaient aux redoutables milices du temps la victoire remportée sur les quarante mille hommes de Maximilien d'Autriche. Leur masse trapue semble

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

animée encore, à travers les âges, de la violence des passions qui agitaient ces âmes orgueilleuses, exultantes dans le succès autant qu'elles grondaient sous la rancune des défaites; avec leur apparence bourrue et le vague geste de bravade qu'ont quelquefois les monuments, comme si l'âme d'un peuple était capable de façonner la pierre sur ses mouvements et pouvait lui communiquer le frisson de ses colères et de ses enthousiasmes, elle symbolise bien les penchants de cette race énergique et primesautière, prompte à s'illusionner sur l'éternité de ses conquêtes et bâtissant alors, dans la fièvre de ses joies, des tours du haut desquelles leur farouche indépendance faisait la nique aux princes, ces grands rôdeurs de chemin, promenant de pays en pays leurs armées.

Le *Dulle Griete*, auquel je comparais tout à l'heure le gros donjon du Rabot, participait, lui aussi, de ce besoin de terroriser les yeux qui pousse les Kanaques à s'affubler d'attributs de carnage et d'effroi et les civilisés à se construire de menaçants bastions dont la hauteur et la solidité s'opposent aux entreprises de l'ennemi. C'est une monstrueuse pièce d'artillerie du quatorzième siècle, qui se voit au Mannekensaerd, près de la place du Vendredi, et dont Froissart parle à propos d'un siège d'Audenaerde où elle apparut, comme d'une machine infernale forgée sur les enclumes de Satan lui-même :

« Pour plus esbahir ceux de la garnison d'Audenaerde, ils (les Gantois) firent faire et ouvrer une bombarde merveilleusement grande, laquelle avait cinquante-trois pouces de bec, et jetait carreaux merveilleusement grands et gros pesants, et quand cette bombarde descliquait, on l'ouïait par jour bien de cinq lieues loin, et par nuit de dix, et menait si grande noise au descliquer, qu'il semblait que tous les diables de l'enfer fussent en chemin. » On s'explique, en effet, l'esbahissement auquel fait allusion le chroniqueur, quand on considère que cette rageuse *Dulle Griete*, ainsi baptisée en mémoire d'une certaine comtesse de Flandres, Marguerite l'Enragée, avec laquelle le peuple gantois dut longuement batailler, se chargeait au moyen de boulets en pierre de taille et de barils d'une mitraille faite de fer, de pierre et de verre.



Le Rabot. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

A l'angle de la rue Saint-Jean, écrasant les alentours de son formidable entassement de moellons, le grand soldat de la cité, le communier de pierre, le poumon d'où meuglaient la révolte et la victoire, cette hautaine incarnation des libertés flamandes, le Beffroi, comme un bras armé d'une torche géante, darde en l'air sa tour que quatre fières statues, tournées aux points cardinaux, flanquaient autrefois. L'une d'elles, celle qui regardait le nord, descendue de son piédestal de plusieurs centaines de pieds, après avoir plongé pendant des siècles ses regards dans les horizons froids battus par les vents de la mer, a échoué il n'y a pas longtemps au cloître de Saint-Bavon, où, devant son masque irrité et sa main posée du poids d'un pilon sur la garde de son épée, vous croiriez voir l'esprit des communes éternisé par ce roc à forme humaine. Là-haut, dans la cage gardée par le colosse, un oiseau de bronze, qui était la cloche Roelant, cognait la tour du battement de ses ailes. — *Myn naem is Roelant; als ic kleppe, dan is't brand; als ic luyde, is't storm in vaderland*, disait dans sa sonore musique l'inscription flamande gravée sur sa paroi. « Mon nom est Roelant; quand je tinte, alors c'est l'incendie; quand je m'ébranle à toute volée, alors c'est la tempête en Flandres. » Et la clameur rauque de ce gosier

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'airain retentissait, on le sait, à de brefs intervalles, annonçant la tempête qui du large accourait, avec ses cavaléries caparaçonnées en guise de dragons de feu. De la turbulente Roelant, il ne reste plus rien à présent, que l'horlogerie d'un carillon, le carillon d'Hemony; — l'aigle, fondu avec tout le reste dans le creuset du temps, est devenu un pinson chantant au fond d'une boîte à musique.

On n'en finirait pas, d'ailleurs, s'il fallait s'appesantir sur ces mélancolies : à chaque pas dans la ville, il s'en trouve qui nous reportent en arrière et font entendre le glas du souvenir. Et puis, à quoi bon insister? Le présent, de son large remous tournant qui lèche avant de briser et à la fin emporte tout, a lavé ces poussières d'antiquaille et de gloire. Il vaut mieux passer en curieux, avec la philosophie que donne le sens des incompressibles fatalités, devant cette vie nouvelle greffée sur l'ancienne et qui, au creux des ruines, aux refends des majestés abolies, a poussé tumultueusement ses surgeons. Donc, bouche close, mais l'œil grand ouvert, allons voir ce que les guides, ces portières jacassantes et inapitoyées, appellent les curiosités de la ville : encore faut-il se borner à n'en indiquer que quelques-unes.

Près du pont du Laitage, deux maisons, désignées sous le nom de « Maisons du vieux Bourg », alignent de pittoresques façades, historiées de rinceaux et de motifs sculptés comme de vrais tableaux de pierre. Celle qui fait l'angle porte à son pignon les trois vertus théologales parmi des volutes et des guirlandes, et plus bas se couvre d'une disposition symétrique de scènes mythologiques, autour d'un bas-relief représentant un cerf ailé et portant cette inscription : *Vliegenden Hert*. Quelle industrie pouvait répondre à pareille enseigne? On l'ignore; mais certainement la maison voisine, bosselée de bas-reliefs où figurent six des Œuvres de miséricorde, avait un renom de grasse hôtellerie, suffisamment établi pour que la septième œuvre, l'hospitalité, n'eût pas besoin d'être sculptée à son fronton. On dut ripailler là à pleines tablées, dans ces temps où les estomacs étaient mieux calés que ceux d'aujourd'hui. Les deux maisons rappellent d'ailleurs l'exubérant caprice de ce dix-septième siècle où Bruxelles, rebâtissant sa grande place, façonnait ses maisons en forme de navires, avec des caracolements de chevaux marins, des nudités de tritons et de Neptunes, une plaisante débauche de mythologie.

Si amusant qu'il soit pour l'œil, ce coin du vieux Gand ne vaut pas toutefois les quatre pignons plantés en plein milieu du quai aux Herbes, dans la grouillante circulation de ce quartier d'eau, encombré de haquets, de carrioles, de tombereaux, et de plus hanté par les bateliers et les maraîchers, une vraie échappée maritime animée du bruit des déchargements et fleurant les baumes toniques du goudron. Au milieu des autres habitations d'une modernité plate, les quatre maisons, avec le relief de leur architecture si exquisement archaïque, ont l'air de grands seigneurs dans une taverne populaire. L'une, surtout, en gothique fleuri de 1531, est un pur bijou orfévré sous ses entrelacements serpentés comme les tordions d'un cep de vigne et montant jusqu'au pinacle, pleins, touffus, luxuriants d'une végétation de pierre qui là-haut se perd entre les tourillons du toit. C'est dans ce palais que la corporation des francs bateliers tenait ses assises. Les mesureurs de grains étaient logés dans la maison voisine, une architecture moins ornementée, à faîte dentelé et qui de tout son poids semble vouloir écraser un minuscule édifice, poussé à sa base, comme une ravenelle dans une fente de mur. *Het steenen huys*, ainsi appelle-t-on cette bicoque ciselée où se percevait jadis le droit de tonlieu. A peine aperçoit-on son pignonneau en mâchoire de requin, perdu qu'il est dans l'ampleur de son entourage, d'une part la maison des mesureurs de blé, et de l'autre le lourd bâtiment romain, avec ses deux étages en retrait dans lesquels, au moyen âge, s'amoncelaient les blés du droit d'étape. Le temps a bistré d'une patine chaude ces vieilles maçonneries, écornant les angles, élimant les rinceaux, polissant les boiseries avec ce grand art de coloriste et de sculpteur qui écharne, nettoie, évide et dans une tête de mort fait tenir un chef-d'œuvre.

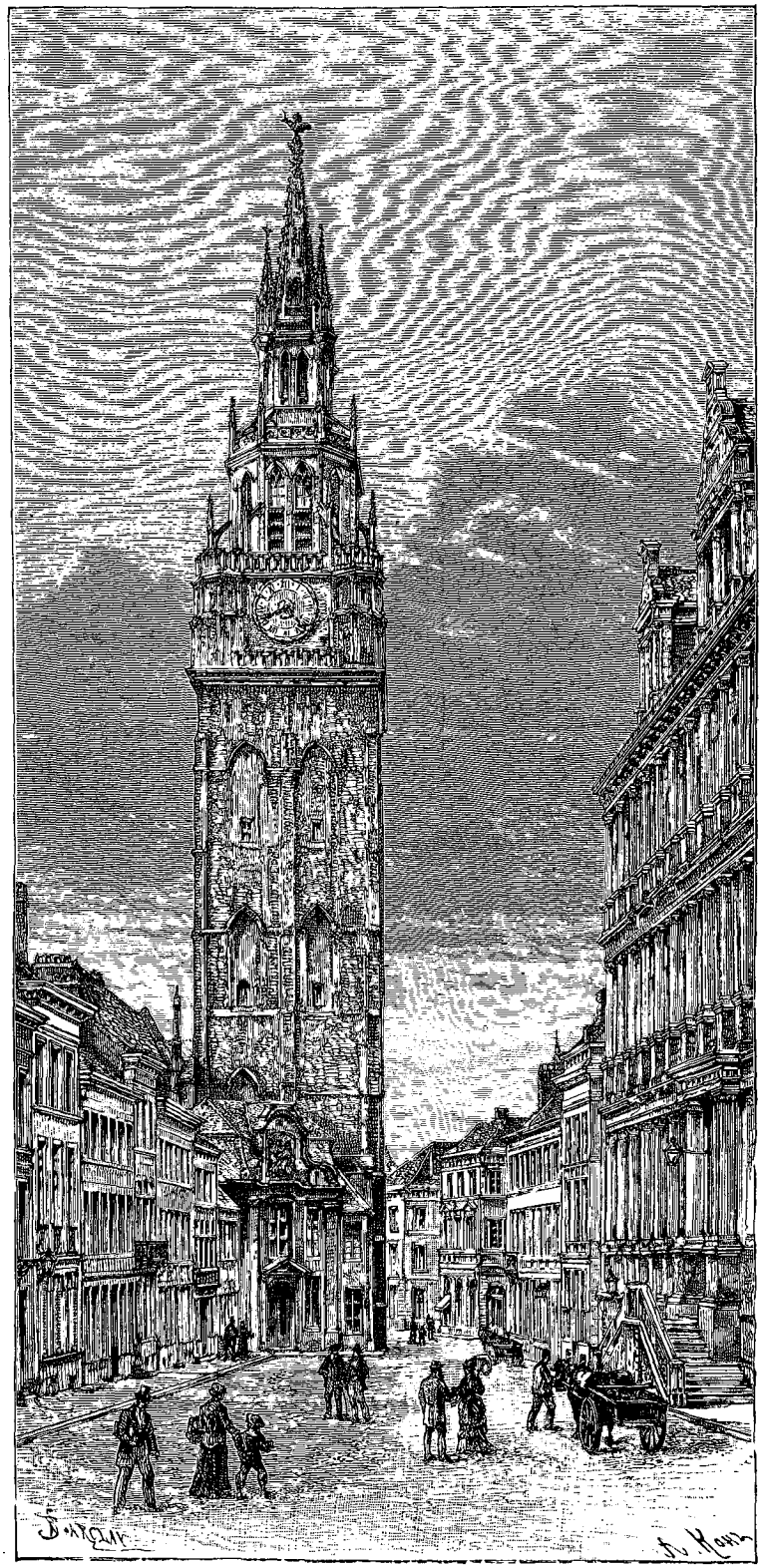
Ce merveilleux travail du temps, allez le voir surtout au cloître de Saint-Bavon; là, dans ce grand cimetière de silence et d'oubli, où les tombes ne sont plus que des trous vides et où la mort, si c'était possible, serait plus que de la mort, puisque la poussière de ce qui fut la vie ne s'y voit même plus, la mystérieuse beauté du squelette vous apparaîtra plus sensible qu'ailleurs. Au septième siècle, trois siècles avant la naissance de Gand, s'élevait en cet endroit un monastère; quand enfin le *Portus gandavum* apparaît, lui, le monastère, comme un patriarche, assiste au développement de cette nouvelle venue parmi les cités. En 1200, il a déjà des biens immenses; en 1369, il sert à la célébration du mariage de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne; et telle est son imposante grandeur matérielle et morale, qu'il semble longtemps absorber toute la chaleur de la contrée. Brusquement une heure sonne, qui met fin à sa gloire. Charles-Quint, irrité des révoltes des Gantois, tourne ses yeux vers la puissante abbaye et rêve d'en faire une citadelle qui tienne en respect ce peuple de mauvaises têtes. Il y a bien là-bas le pape; mais la tiare s'incline devant l'omnipotence du sceptre. De partout s'avance une armée d'ouvriers, et le monastère est attaqué avec la même fureur qu'une bastille; il n'en resta qu'une crypte, un bout de cloître, des cours, un amas de débris sur lesquels, depuis, les graines folles soufflées par le vent ont fait pousser une forêt de végétation. Au printemps, des touffes de lilas oscillent sur la dévastation universelle, les murs se constellent de floraisons, la germination gagne jusqu'aux excavations béantes dans l'ancien préau et qui, comme des moules, ont gardé la forme des corps qu'on y descendait. Aucune oraison funèbre, fût-elle de Bossuet, le grand embaumeur, n'approche

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la majesté de ce tas d'éboulements, où le vent traîne avec une plainte presque humaine et qu'anime seul le frisson des feuillages, comme les frissons de l'eau à la place où une vie s'est engloutie.

Les siècles ont bouleversé jusqu'à la trace des anciennes installations; par-dessus les voûtes la terre s'est haussée et les murs, ailleurs, se sont abaissés; tout est confondu. Et pourtant des morceaux admirables, demeurés dans l'écroulement du reste, témoignent encore de la magnificence de cette maison religieuse. La ville actuelle en a fait une sorte de musée de Cluny où des pierres tombales, des statues, des bas-reliefs, des fragments d'architecture, arrachés aux décombres et amoncelés sous les arceaux du cloître, inclinent l'esprit à méditer sur la vanité même des méditations.

Plus rien, parmi les innombrables couvents dont partout on entend tinter les angélus dans la ville, ne rappelle les abbatiales splendeurs de Saint-Bavon. Elles ont passé aux églises, et en première ligne à celle qui devait hériter du nom du monastère, lors de la translation, en 1540, du chapitre collégial, à cette somptueuse cathédrale gantoise, décorée comme un palais d'une profusion de marbres et de tableaux et où, à certains jours, le clergé des paroisses, dans l'éblouissement de ses chasubles, vient officier devant le trône de l'évêque. L'église, qui s'appelait alors Saint-Jean, était bâtie sur une crypte profonde et ténébreuse. Cette crypte existe toujours : là, sous la lumière brouillée des vitraux enfoncés dans le mur, s'accomplissent encore aujourd'hui les œuvres de catéchisation. D'énormes piliers trapus, reliés par des cintres, blanchissent dans le demi-jour humide. Et tout le long du pourtour se succèdent des chapelles, au nombre de quinze, avec peintures, boiseries sculptées, bas-reliefs et pierres tombales. L'une d'elles recouvrirait même la sépulture de Hubert Van Eyck et de sa sœur.



Le Beffroi de Gand (voy. p. 331). — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

C'est sur ces ombres de la crypte que posent les trois nefs du temple, une sévère et merveilleuse ordonnance aboutissant aux magnificences du chœur, avec une succession ininterrompue de fastueux oratoires. Ce goût de l'étalage et de la dorure qui nous émerveillait à Anvers se reproduit ici dans toute sa force, sous forme de colonnes en spirale, d'architraves surchargées de figures, d'autels chatoyants d'or, de verrières illuminées comme des brasiers, de sarcophages

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciselés comme des châsses, de grandes peintures rutilantes où Van Eyck, Rubens, Otto Venius, Pourbus, Van Coxcie ont prodigué le coloris.

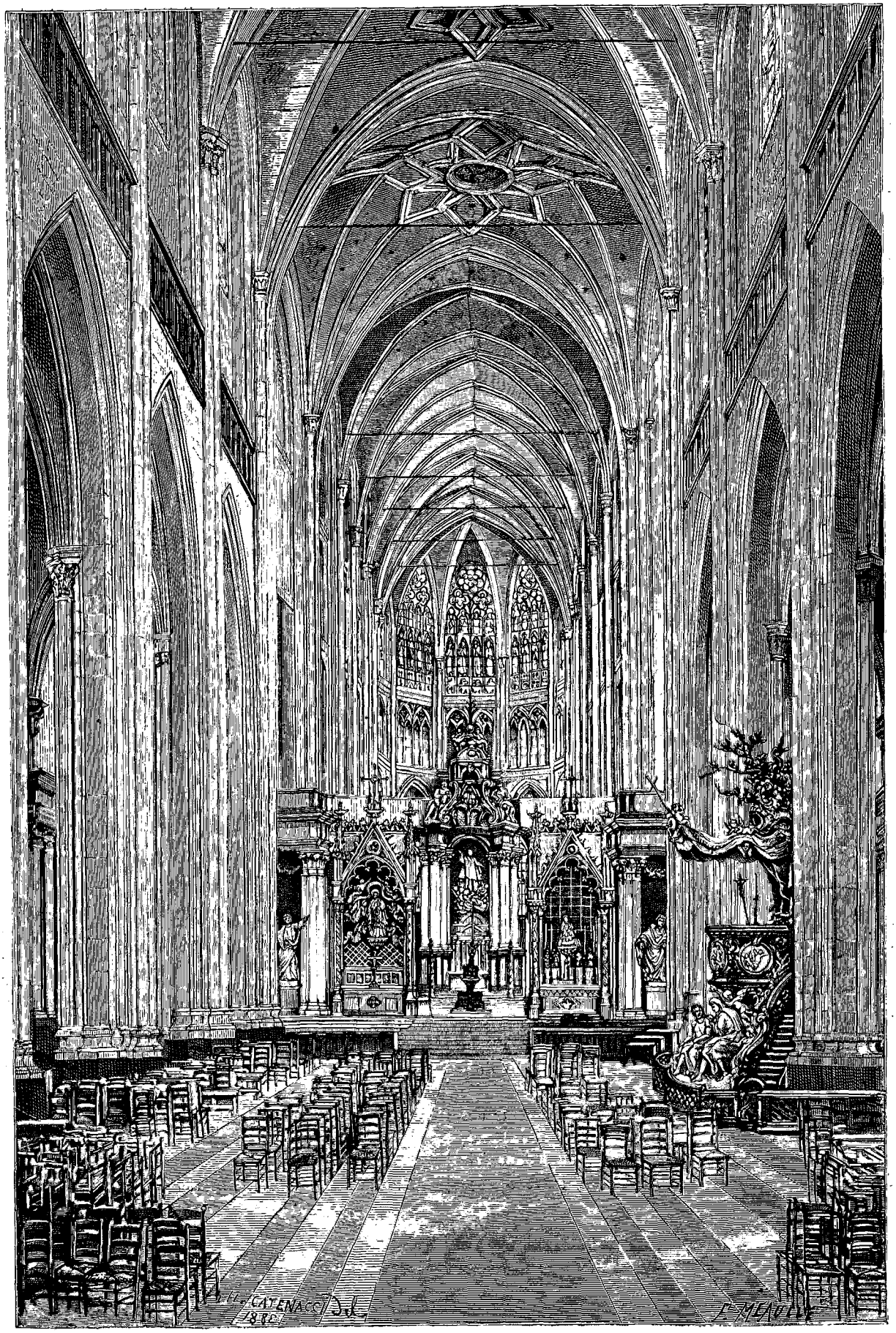
Dans une des chapelles se voit, en effet, du maître flamand à qui fut attribuée l'invention de la peinture à l'huile, cette admirable *Adoration de l'agneau*, devant laquelle l'esprit prend vaguement la posture de contemplation imaginée par le peintre lui-même pour les personnages de sa grande scène symbolique. A peine les volets du triptyque ont-ils tourné sur leurs gonds, comme les seuils d'or d'un paradis, qu'une lumière plus subtile que celle du jour naturel caresse les yeux, jaillie toute vive de la blancheur d'innocence de l'agneau et du rayonnement des adorations qui l'entourent, ainsi qu'une eau de grâce ruisselée des fontaines d'un divin amour. En même temps, l'oreille, affinée au contact des surexcitations de la vue, par cette loi qui répercute la vibration d'un sens à travers tous les autres dans une sorte de plénitude de sensibilité, perçoit des musiques séraphiques et lointaines, accords d'une infinie douceur faits des soupirs de toute une foule priante et, du fond des gouffres de l'extase, aspirant à la félicité des communions spirituelles. Aucune toile au monde, je pense, ne donne la commotion de ce chef-d'œuvre amoureux où les fleurs, tombées sur les gazons comme de la poussière d'étoiles, sont elles-mêmes pareilles à de la candeur qui aimerait, où un vent de mystique tendresse fait onduler les longs plis des tuniques blanches et tourbillonner l'encens des cassolettes dans les frissons de l'air, où la couleur, étincelante comme des gemmes liquéfiées et toute chauffée des rayons partout visibles d'un soleil qui ne l'est pas, semble tomber des urnes larges ouvertes du ciel en une pluie de tranquilles scintillations. L'agneau, debout sur l'autel, tourne une face presque humaine, animée d'un grand œil doux, vers les innombrables théories d'âmes et de vertus confondues dans ces magnificences d'apothéoses; à l'avant-plan de droite, les apôtres, les confesseurs et les martyrs, avec leurs rudes visages bruns, hâlés par la prédication au désert, labourés par les tortures du supplice, mais tous transformés par la sublimité de la foi; à gauche, les patriarches et les prophètes dans une majesté d'attitudes et de visages où, par l'effet de la révélation, se lit la constante approche du Très-Haut; puis, s'avançant du pas des processions, parmi un envolement de blancheurs et une clarté lactescente qui donne aux corps comme l'ondoiement des purs esprits, les onze mille vierges et martyres balançant des palmes et des lis; et enfin, tout reluisants d'or et de pierreries dans l'éclat de leurs chasubles et de leurs dalmatiques, et semblables à un long fleuve de pourpre et de lumière coulant à travers un paysage, le groupe des saints évêques et des chefs d'ordres monastiques.

Au loin, dans la reculée du ciel, les tours de Munster, de Maesyck et de Maestricht, dressées sur la même ligne que le Dôme de Cologne, ressemblent à des porte-cierges géants où l'artiste aurait rêvé d'allumer le feu de ses filiales tendresses pour des lieux auxquels fut mêlée son existence.

Même devant les exubérantes ordonnances du *Saint Bavon reçu dans l'abbaye de Saint-Amand* la suave vision de paix et d'adoration demeure dans l'esprit et ne peut être oubliée. Et pourtant Dieu sait si Rubens, l'étonnant enchanteur, prodigua, dans cette grande toile royalement ordonnée avec une magnificence inégalée de mise en scène et un étalage somptueux de mitres, de dalmatiques, de manteaux de velours et de robes de satin, les magies de son étonnant génie de décoration! D'un beau geste théâtral et pourtant humain, ployant le genou sur les marches de l'escalier où l'accueillent les dignitaires de l'abbaye, grandes figures illuminées, sous les ors et les pourpres sacerdotaux, des feux d'un surnaturel couchant, le futur saint, en armes de guerre et recouvert des plis flottants d'un manteau de parade, fait son entrée dans le maternel giron de la grande institution religieuse, accompagné d'une suite de pages et d'écuyers, comme s'il s'agissait de quelque fastueux cortège pénétrant sous les voûtes parées d'un palais, aux accords des joueurs de théorbe et de viole. La toile est partagée en deux parties, selon le mode auquel le maître flamand revint plus d'une fois, notamment dans le *Saint Roch*, où une division semblable rend sensible une double action parallèlement prolongée. Tandis que, en haut, presque dans des gloires d'apothéose, le héros du tableau s'humilie comme d'autres se redressent, avec sa fière élégance de capitaine et de gentilhomme, on voit en bas, à l'avant-plan des degrés gravis par la suite, un seigneur à belle tête barbue se pencher sur un groupe de malandrins et puiser dans un plat porté par un page de pleines poignées d'or dont il soulage les haillonneuses misères prosternées à ses pieds. Deux belles dames, aux grasses poitrines tournantes sous des étoffes chatoyantes, et qui assistent à la réception avec un geste de surprise, surgissent au milieu de ces désolations, pareilles à de vivantes cariatides nullement grecques, mais plantureusement nourries de sève flamande, pour témoigner de l'éternelle tendresse du peintre pour la beauté forte en viande et haute en couleur qu'on voit fleurir comme un bétail heureux au soleil de son art.

Cependant, de chapelle en chapelle, les belles toiles, les marbres superbes, des miracles de ferronnerie et d'or ciselé se succèdent. Ici, le *Christ parmi les docteurs* de Fr. Pourbus, étrange et attirant tableau sur lequel est répandu l'éclat de la cour de Charles-Quint, celui-ci visible au premier plan, à côté de Philippe II, et plus loin, Granvelle et le duc d'Albe, une étonnante page d'histoire écrite par un contemporain et où l'on voit que ces hommes, chez lesquels nous sommes tentés de chercher des faces d'hyènes et de chacals, calomniant ainsi la bête qui souvent ressemble à l'homme bien plutôt que celui-ci ne ressemble à la bête, avaient des airs graves et froids de diplomates désabusés; là, un *Christ entre les larrons* de Gérard Van der Meer, puis encore une *Reine de Saba* de Lu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de Saint-Bavon. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cas d'Heere, le *Mauvais riche* de Michel Van Coxcie, un *Christ sur les genoux de la Vierge* de Jérôme Van Honthorst, et plus loin une *Vierge adorée par les saintes femmes* de Nicolas Liemacker, presque une révélation pour ceux qui ne connaissent pas cet élève de Rubens qui alla prendre en Espagne la couleur enflammée, les ombres fuligineuses et les contours bordés de Zurbaran et de Ribera. C'est un entassement d'art qui ne finit pas, recommençant dans la grande nef avec la chaire de vérité du Gantois Laurent Delvaux, un *Arbre de la vie* ramifié en arborescences touffues, au pied duquel le Paganisme, un vieillard, d'un mouvement admirable d'effroi et d'illumination, voit apparaître la Vérité, puis continue dans le chœur avec des cuivres merveilleux, de fins feuillages de bois, un étalage de marbres, notamment le mausolée du chanoine Triest, un prodige de matière ouvrée, ciselée, dentelée, rivalisant avec le fini des Mieris et des Dov, la dernière œuvre de Jérôme Duquesnoy, qui de suite après monta sur l'échafaud pour une criminelle faiblesse de la chair.

Un catholicisme ami de l'image redondante et massive, des reliefs fastueux, de l'architecture contournée, du symbolisme matériel règne d'ailleurs dans presque

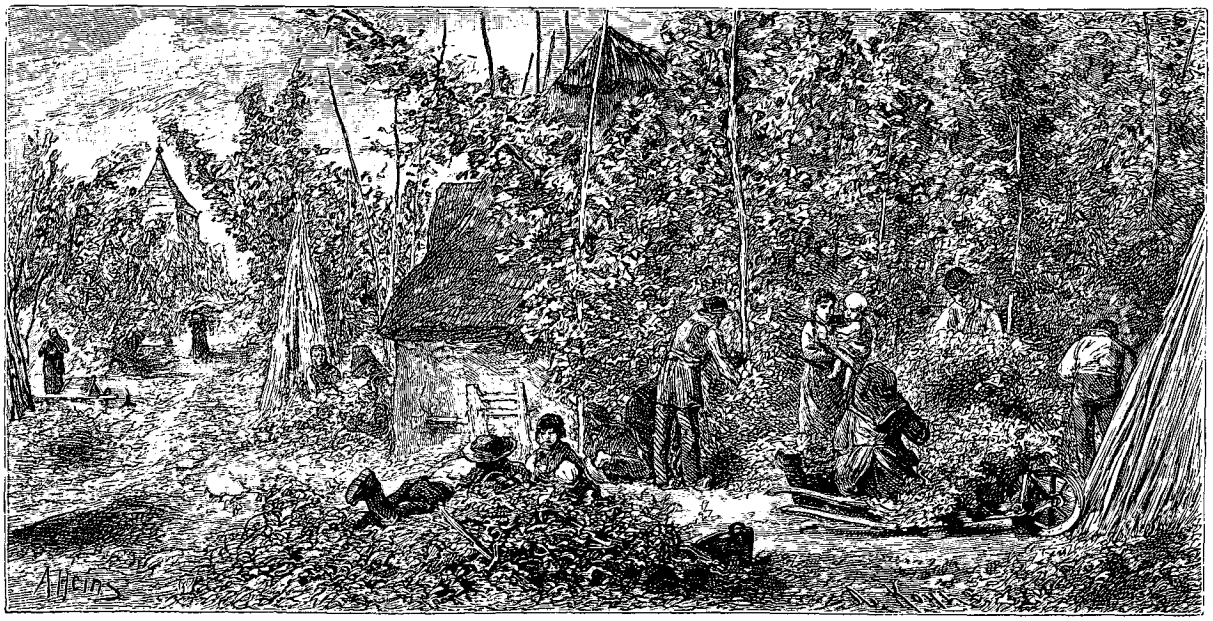
Le cloître de Saint-Bavon (voy. p. 332). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

toutes les églises de Gand. A Saint-Michel, dont la tour carrée, arrêtée à mi-hauteur, dresse au-dessus du porche comme un colossal moignon, et qui, en 1791, devenu temple de la Raison, vit se hisser sur ses autels, à la place du Dieu catholique, une statue de la Liberté, c'est Van Dyck qui attire les regards avec un *Christ mourant sur la croix*, un chef-d'œuvre de douloureuses et nobles élégances, dans une chaleur attiédie d'atmosphère coulant comme une vapeur autour des grises pâleurs des carnations. Même à Saint-Jacques, la sévère église du dixième siècle qui découpe dans l'air ses tours romanes, et à Saint-Nicolas, autre colosse tout rongé de vétusté, la décoration théâtrale garde ses droits, augmentée encore, aux grandes fêtes de l'année, par l'étalage des trésors tenus sous clef dans les sacristies : les buires, les ostensoirs, les dalmatiques, toute une magnificence qui alors chatoie sous la flamme des verrières, constelle de proche en proche l'ombre des fonds et, comme une pluie de joailleries, se met à ruisseler le long des dalles.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les houblonnières entre Wetteren et Alost. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER[1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FLANDRE ORIENTALE.

Environs de Gand vus de la tour de Saint-Bavon. — Les houblonnières. — L'eau et le battelage. — Activités des petits centres. — La fabrication de la soie à Deynze. — Cités-cimetières. — Un effrayant joueur de quilles. — Floraison universelle d'hôtels de ville. — Antagonisme des villes flamandes. — Les campagnes et les anciens paysans.

Du haut de Saint-Bavon on aperçoit un merveilleux déroulement de pays; c'est la grande terre verte déjà entrevue à Malines et à Anvers, mais nourrie d'une sève plus abondante encore dans ce coin de contrée baigné partout par les eaux. Les prés, les labours, les champs de colza, de trèfle et de lin bordent le bas de l'horizon d'une immense tache pâle d'aquarelle, prolongée dans la moiteur scintillante de l'air. A Tronchiennes, le vert lustré des prairies, pareil à ces boulingrins anglais lavés d'un incessant ruissellement de fontaines, a une limpidité perlée d'émeraude. Puis encore Melle, Lochristy, Evergem étendent dans tous les sens leurs végétations grasses de potager. Et tout là-bas, dans le brouillard chaud de juin, Wetteren aligne ses houblonnières. De Wetteren à Alost, la ligne du chemin de fer longe presque sans interruption des étendues plantées de perches au long desquelles s'enroule la verdure claire du houblon, cette vigne flamande, dont le suc, cuit dans les cuves, prépare les fermentations de la bière. Toute la grosse ivresse des Flandres s'alimente aux réservoirs de ce pays de cocagne des videurs de pots. Cependant plongez vos regards dans la plaine : un large réseau d'irrigations partage le sol en une infinité de canaux reluisants comme des coulées d'argent, et qui, à l'imitation de l'appareil vasculaire dans l'organisme humain, font circuler la vie à travers le paysage. A plus forte raison, les rivières ressemblent à des artères, roulant à ciel ouvert les chyles nourriciers indispensables à cette terre toujours en travail. L'eau est ici la grande ouvrière, fertilisant tout sur son parcours, charriant les limons, lustrant les campagnes d'un reverdissement perpétuel et tirant du fond de la glèbe les moissons. Parallèlement aux voies de terre et de fer, elle constitue, en outre, une route constamment frayée et par où, du lent glissement des chalands, semblables à de gros poissons emportés à la dérive, le commerce descend au cœur des villes riveraines.

Toute une partie des provinces flamandes s'anime du mouvement mesuré et des silencieuses activités du batelage : tandis que les lourdes coques couleur de hareng frit passent entre les rives, dans le clapotis

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

léger de l'eau refoulée, la femme, assise près de l'étambot, ravaude du linge ou nettoie un poisson fraîchement pêché, les petits, accroupis non loin d'elle, regardent filer les berges de leur œil mélancolique, et le père tantôt pèse de toute sa force sur le gouvernail, quand la gabarre vire aux tournants, ou plonge dans sa longueur la gaffe aux boues du fond, là où le tirant de l'eau n'est pas suffisant. Aucune hâte ne hausse le niveau de cette vie dormante qui ne s'accélère un peu qu'au passage des écluses, aux approches des quais et pendant le déchargement, et qui, comme l'eau sur laquelle elle vogue, s'écoule sans bruit, dans une paix de nature.

Si quelque jour vous voyagez dans ces latitudes, entendez-vous avec un de ces ménages de bateliers, braves gens très doux, d'une placidité de visage et de caractère qui ne se dément pas, bien que le métier, par le gel et la pluie, ait ses rudesses dans cet habitacle entre ciel et eau trépidant aux rafales du large : pour une obole, ils vous accueilleront à bord. Et mêlé à cette vie bornée, errante à travers la solitude des paysages avec le frisson de l'eau sous les pieds et le bourdonnement du vent dans les oreilles, vous verrez, peu à peu, se dessiner dans le lointain les tours de Termonde, d'Alost, de Ninove, de Grammont, de Deynze ou d'Audenaerde, les relais habituels de ces nomades du fleuve et de la rivière.

Toute la chaleur vitale n'est pas accaparée par la métropole : si absorbant que soit le grand poumon gantois, il reste assez d'activité dans les petits centres pour qu'on entende s'élever de leurs agglomérations une rumeur d'industrie. A Deynze, perdu aux limites de la province, plus de quatre cents ouvriers travaillent en chambre à la fabrication de la soie, faisant tant bien que mal, avec leurs vieux métiers d'un outillage primitif, la concurrence à la machine. On s'imagine difficilement le coûteux et riche travail de la soie dans une petite ville chétive d'aspect, loin du soleil qui fait pousser les mûriers. L'exportation ici n'en est pas moins considérable, et j'y ai vu une manufacture dont les métiers, actionnés par des pédales, sans le secours de la vapeur, font à la journée chacun dix aunes de bonne soie solide, laquelle se vend meilleur marché que les produits de Lyon.

N'auraient-elles pas d'industrie, presque toutes ces vieilles cités, qui, avant d'être tombées à la déchéance, ont connu l'apogée de la richesse et des énergies, mériteraient encore un peu de cette pieuse attention qui est l'aumône de l'esprit aux lieux irréparablement frappés. Le Temps a laissé debout, dans ces cimetières de pierre et de chair, des coins oubliés, mélancoliques et charmants, où une ombre de gloire est demeurée : quand on les rencontre, c'est comme l'illusion d'un souffle de vie dans la rigidité d'un corps expiré. Même des bourgades, dans le fond des campagnes, évoquent des souvenirs, lèvent un coin de suaire, font carillonner dans l'esprit des dates glorieuses ou funèbres. Je n'ai pas oublié le matin d'hiver où, étant descendu à Sotteghem, la porte d'un caveau, tournant sur ses gonds, me laissa voir, dans un cercueil de fer peint en rouge par un lugubre caprice de barbouilleur, les lames de plomb tordues et dévorées de rouille entre lesquelles s'amoncelait la rougeâtre poussière effondrée de celui qui fut le beau Lamoral d'Egmont. Une section coupait net le robuste tronc au-dessus du thorax, laissant deviner l'abatture d'une hache merveilleusement tranchante; et roulée sens dessus dessous, avec ses grandes orbites vides, dans les vertèbres fléchies de la poitrine, la tête, cette tête si bien plantée entre les épaules et qu'en avait fait choir pourtant Philippe II, l'effrayant joueur de quilles pour qui les quilles étaient des hommes et qui les abattait avec son duc d'Albe, une boule, celle-là, faite du métal le plus irréductible, montrait béant le trou par lequel s'était écoulée la vie.

Chaque coin du pays a ainsi son histoire et sa légende. Les hommes et les choses ont changé; mais les monuments, demeurés debout, continuent à parler, dans le silence de la vie actuelle, des temps qui ne sont plus. Pour la plupart des villes flamandes, il semble que la gloire se soit immobilisée dans l'impérissable souvenir des grandes activités du quatorzième siècle; l'aiguille, au cadran de leur histoire, s'est arrêtée aux dates héroïques où elles furent mêlées aux agitations de cette époque de luttes et de revendications. Presque toutes, même les plus humbles et les plus effacées aujourd'hui, dressaient alors fièrement des tours, s'entouraient de murailles puissantes, faisaient un bruit de ruche en travail dans l'universelle prospérité des Flandres. Elles avaient des milices, des industries qui les enrichissaient, de vaillants hommes dont les noms claironnent à travers leur histoire, comme des trompettes.

Bien que gravitant dans l'orbe des deux grandes cités qui, pareilles à des soleils, emplissent tout l'horizon du passé, elles gardaient, à côté de Bruges et de Gand, ces deux grosses sangsues posées sur la contrée dont elles pompaient l'âme pour en faire l'aliment de leurs intenses vitalités, une fière allure d'autonomie. Souvent il leur en coûta de résister aux injonctions parties de ces fières dominatrices; il fallait alors planter là ses métiers, courir aux armes, descendre dans les plaines voisines. Gand pouvant mettre sur pied en quelques heures, rien qu'avec une seule de ses corporations, dix-huit mille hommes, la lutte était presque toujours inégale, mais rien n'arrêtait l'élan; comme des avalanches, les armées se ruaient l'une sur l'autre, et des deux côtés le sang coulait abondamment.

C'est merveille de voir l'indomptable énergie de ces petites cités marchandes, quand elles sont aux prises avec le colosse : elles ne cèdent que vaincues, à un doigt de l'extermination. Et ni la guerre civile, ni la guerre avec l'étranger ne les entament d'ailleurs bien profondément; au lendemain d'un revers, elles recommencent plus âprement l'œuvre interrompue; il semble qu'elles ont toujours assez d'hommes pour remplacer ceux qui ont disparu. Chez elles, en effet, l'humanité se refait à mesure qu'elle se désagrège; telle est la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Interieur de bateau flamand naviguant sur la Lys. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pléthore de vie, qu'en ce petit peuple de marchands et d'artisans, saigné comme un bœuf d'abattoir, la rouge sève ne tarit pas, et que, après une coupe sombre pratiquée dans sa chair, une chair nouvelle se lève, comme l'autre héroïque et drue, toute pétrie d'indiscipliné liberté.

Même dans les campagnes, chez l'humble pacant maintenu par son état misérable aux limites de la condition d'homme, la vitalité des villes semble avoir reflué. Le paysan ne peut se résoudre à abdiquer son ferme espoir en la terre maternelle, nourrie de sa sueur et de laquelle il attend en retour la subsistance pour ses bêtes et lui. Chassé de sa hutte par l'ouragan de fer et de feu qui gronde autour des siens, dans ses champs inutilement ensemencés, il y revient après la tourmente, et sans trêve recommence son dur labeur si mal payé.

Plus rien, à la vérité, ne rappelle ces temps funèbres qu'évoque seule la rêverie du poète, tandis que sous son pas s'envole la poussière du chemin, la poussière faite d'os de gueux émiettés au vent. Aux chaumines dévastées ont succédé des bordes plantureuses, grassement étalées dans le giron des campagnes, avec ce bel air de prospérité solide qui à l'extérieur se trahit par la largeur des granges, l'ampleur des vergers, l'éclatant badigeon des murailles, et à l'intérieur se dégage de la chair fleurie des gens et du poil reluisant des bêtes. Le macabre paysan du passé est devenu le maître d'une exploitation pour laquelle il n'a plus à craindre que la grêle ou la foudre, ces exterminateurs rués d'en haut et contre lesquels rien ne se prescrit ; il n'a plus d'autres ennemis. Son grand geste de semeur, c'est en vue d'une moisson certaine et dont il recueillera le fruit qu'il le fait. Il mange le pain que lui donne son froment, il boit la bière brassée avec son houblon, il est, parmi les bêtes de son arche, comme le meunier d'Andrieux, presque un roi dans son domaine. Des deux fléaux contre lesquels se débattaient ses pouilleux ancêtres, il y a longtemps que l'un a cessé de sévir : la venimeuse engeance des soudards à longue rapière s'est, en effet, dissoute dans le gouffre du temps, avec le cadavre décomposé du passé. Quant à l'autre, l'infécondité de la terre aux sèches mamelles, de plus en plus il recule devant son acharné labeur. Autour de Gand, la primitive plaine de sable et d'argile s'est transformée en une terre merveilleusement fertile, que les engrais, le travail à la main, l'assolement font fructifier sans trêve.

Particularités de la campagne flamande. — Amour des paysans pour la terre. — Bien-être des fermes. — Approches de la Hollande. — Différences dans les mœurs et les aspects. — Hulst et Axel. — La plaine verte autour de Termonde. — Échappées sur la vie fluviale. — Les inondations artificielles. — Promenades sur la dune. — La Grand'Place de Termonde. — Une école d'art flamande. — Notre-Dame de Termonde et ses trésors d'art.

Le morcellement continu de la terre donne un aspect particulier aux villages de la Flandre : la plupart des maisons sont précédées d'un jardinet bordé d'une haie de houx du côté du chemin et où poussent, selon la saison, des pivoines, des roses trémières et des tournesols ; c'est la part faite au plaisir des yeux dans les nécessités envahissantes de la culture, une gaieté de bouquet épanouie parmi les grosses verdures crues ou les brunes ondulations du champ ; car le Flamand n'oublie jamais d'agrémenter sa maison d'une note éclatante, touffe de fleur dans son courtil, assiettes en couleurs sur son dressoir, et sur le crépi bleu d'outremer des façades le vert clair, chantant des portes et des volets. Puis, derrière la maison, recouverte presque toujours de chaume roux qui, sur les vieux toits, se lustre de mousses veloutées, s'étend l'enclos, tout fumant d'engrais entre ses haies de saules ou de peupliers. Une apparence de bien-être cossu fait penser aux petites fermes hollandaises, avec leurs murs lustrés comme des cloisons d'appartement, leurs fenêtres à guillotine peinturlurées d'un ton pistache, leurs trottoirs en briquettes carminées, rafraîchies par des lavages constants.

A Saint-Nicolas on a presque un pied en Hollande ; mais, si bien préparé qu'on soit à l'aspect de la contrée hollandaise par la traversée du pays flamand, le contraste ne laisse pas que d'impressionner. On se trouve brusquement jeté dans des conditions d'existence différentes ; l'atmosphère a changé, comme le paysage et l'habitant ; ce n'est plus la large abondance extérieure, le train actif et bruyant, la grosse existence animale qui signalent les riches villages de la Flandre. Ici la fortune du métayer est comme dissimulée derrière le grand silence ensommeillé qui pèse sur l'exploitation : il semble que la vie se soit retirée au fond de la maison, avec un ronron assoupi qui ne dépasse pas le seuil ; et l'on pense à quelque enchantement qui ferait peser sur le pays entier la muette torpeur d'un songe éternisé. Aux fenêtres, derrière les vitres assombries par l'obscurité du dedans, des têtes mettent des blancheurs furtives ; et une curiosité de grands yeux doux vous suit çà et là avec l'obstination inquiète de bœufs au pâturage.

Rien de troublant comme cet air mortifié de béguinage, au sortir de l'animation des hameaux flamands : on se demande à quelles occupations le temps peut s'employer dans ces intérieurs d'une propreté figée et froide, où les heures doivent marcher d'un pas plus lourd qu'ailleurs et qui ne s'égayent ni d'une clameur de marmaille, ni d'un ronflement de rouet, ni d'un cliquetis de vaisselle.

Telle fut l'impression que je ressentis un matin de pluie en parcourant Axel et Hulst, qui sont les premiers villages qu'on rencontre après avoir dépassé la frontière. Le brouillard avait mouillé le pavé des rues d'une humidité luisante où mes bottes, crottées de la boue des sentes campagnardes, laissaient des mottes de terre jaune ; et, une à une, je vis sortir des maisons des femmes qui à coups de torchon firent disparaître les souillures de mon passage. Ce fut à peu près l'unique

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

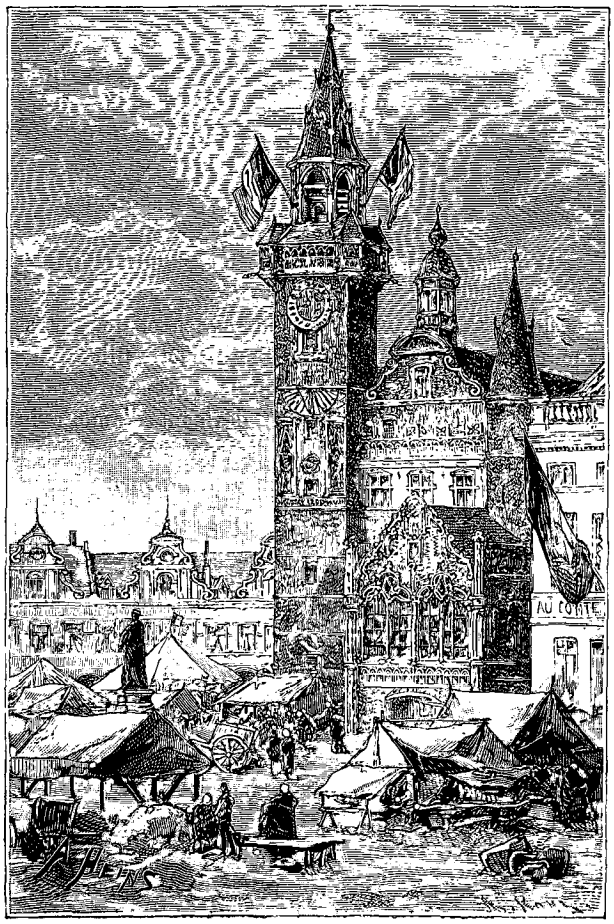
connaissance que j'eus, cette fois, l'occasion de faire avec les visages de la contrée; bien que l'automne fût peu avancé et que le mauvais temps n'eût point encore sévi, il n'y avait personne dans les chemins; et j'arrivai dans l'après-midi à Terneuzen, n'ayant rencontré sur ma route que d'immenses horizons de marais prolongés jusque dans le ciel sous des vols tournoyants de corneilles et des files infinies de peupliers émergeant des canaux bruissants d'ajoncs qui symétriquement coupent la plate uniformité de ce grand sol mélancolique.

J'ai revu, depuis, dans la clarté printanière, les mêmes villages qui m'avaient paru si désolés à travers les grises hachures des pluies d'octobre; une végétation merveilleuse ondulait au vent par delà les hautes haies en fleur; mais le même silence régnait dans la campagne, et, derrière les portes closes des grandes fermes, la sève murmurante des taillis et des arbres semblait se mourir dans l'ombre et le froid d'une solitude.

Je m'attarde volontiers au paysage dans la description de cette partie des Flandres; la nature ici, en effet, absorbe avec passion les regards; une fermentation si généreuse monte du sol, qu'on ne peut en détacher sa contemplation.

Nous sommes, avec cette glèbe éternellement remuée et à laquelle le travailleur des champs se consacre jusqu'à sa dernière heure, dans une vivante bucolique dont le charme tranquille va doucement au cœur et y éveille des impressions apaisantes et bénignes. En s'attachant à la terre, du reste, c'est encore l'homme qu'on étudie, sa robuste vaillance, son incoercible résistance aux duretés de la vie et sa mission sacrée d'agriculteur, élaborant en silence le perpétuel miracle de la multiplication des pains. Tandis que sommeillent là-bas, en une quiétude de paresse, les petites villes dégénérées, autrefois cités orgueilleuses, dont les tourelles et les beffrois continuent à déchiqueter l'horizon, lui, le paysan, sans trêve attelé au joug, comme les bœufs fraternels dont il s'aide dans son travail, fait sortir des sillons la moisson qui, chez les ruminants citadins, prépare les digestions heureuses. Un déplacement s'est fait, en effet, dans les conditions de l'activité générale : des villes où, grâce aux métiers, à la grande industrie des draps et des laines, un peuple d'hommes fourmillait, bruyant, joyeux, occupé, la prospérité a reflué vers la campagne.

Le colon, l'ancien serf à la merci de toutes les orageuses disputes urbaines, a pris sa revanche des opprobres subis, et, nourricier du pays qui le traquait jadis comme un bétail auquel on prenait la chair et les os, quand le lait était tari, à son tour traite les villes en vaches à lait, leur tirant du pis l'or à pleines mains. Il suffit de voir aux marchés sa belle mine reluisante et sa massive carrure à côté de l'homme des villes, bouffi d'une graisse pâle, pour comprendre que le véritable seigneur est souvent le rustre appuyé sur sa trique à bœufs et faisant sonner dans son gousset les écus extorqués à cet autre serf moderne, le blême bourgeois tremblant pour son modeste pécule.



Hôtel de ville d'Alost (voy. p. 347). — Dessin de A. Heins, d'après nature.

Autour d'Audenaerde et de Termonde, le grand paysage vert est rayé par la large coulée grise de l'Escaut roulant ses eaux à la mer. Bientôt il pénètre dans la ville, refoulant les maisons pour s'ouvrir un lit à sa taille; et cette entrée d'un fleuve a quelque chose d'imposant et de solennel comme la joyeuse entrée d'une majesté royale. Sur son passage, les quais s'alignent, les ponts s'exhaussent, aux échelles des débarcadères pendent des grappes d'hommes, une vie de commerce et d'affaires semble jaillir de l'écume de ses courtes vagues. On respire un air de grands horizons, et comme des porches, çà et là des rues débouchent sur des perspectives marines, où des pavillons, des voiles battent de l'aile, comme d'énormes goélands.

A Termonde, dans la rue de l'Église actuelle, un canal allait du château au Steenpoort, entre des quais bruyants, et s'emplissait d'un perpétuel passage de bateaux. Aujourd'hui que le train des activités a sensiblement décru, ce passage suffit encore à animer la tranquille petite cité. Un observateur, un contemplatif trouverait aisément l'emploi de ses heures à flâner le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

long des quais, parmi les piles de briques, de pannes et de sabots qui obstruent la circulation. Les bateliers de la Flandre, qui de toutes les villes riveraines amènent leurs cargaisons à Termonde, lui fourniraient en outre matière à d'intéressantes études sur la vie des fleuves, et il verrait à de certains jours la Dendre, qui, pareille à un large corridor, traverse les maisons, s'ouvrir à de véritables flottilles d'embarcations.

Termonde est un de ces ports de mer minuscules comme il y en a à chaque détour de l'Escaut, bien que d'une importance que n'ont pas les autres, en raison de la jonction que la Dendre y opère avec le fleuve (voy. p. 344). Dans l'air flotte une saine odeur de goudron, mêlée aux relents vireux des berges envasées, et par-dessus les ponts l'œil voit s'entre-croiser dans les fonds des réseaux de mâts et de cordages. C'est, au long des quais, une succession de tableaux tout faits qui retiennent l'attention par leur originalité et leur variété : ici, un grand bateau plat, profondément enfoncé dans l'eau et duquel les débardeurs retirent des sacs de chaux; ailleurs, une cargaison de moules frangées de vertes écharpes de varechs qui se vide à pelletées dans des paniers; puis des enfilades de carènes rechampies de peinture crue et reflétées dans le miroitement de la rivière; des glissements de petites barques à travers les gros bateaux amarrés, des flânes de mariniers aux oreilles percées de lourdes bélières d'or, fumant de courtes pipes noires, les yeux perdus dans les horizons où tournoie le vol blanc des mouettes; des tremblements de brumes marines tamisant l'éclat du jour et s'échevelant autour des mâts en cardées floconneuses; puis encore l'entrée ou la sortie des beurtschip et des schutters; la manœuvre des voiles qu'on hisse ou qu'on abaisse; les silhouettes penchées sur le gouvernail et qu'on voit s'abaisser à mesure que le bateau décroît dans la profondeur; les croisements de barques au large; toute cette silencieuse animation de la vie des eaux, d'un charme si impressionnant pour l'esprit.

Presque sans transition, au sortir de la ville, commence la campagne : le paysage urbain s'achève dans la ligne des noyers de la dune, prolongée à l'infini. Vous n'aurez, pour connaître la brusque sensation de la pleine solitude, qu'à franchir la passerelle de l'écluse; de grandes étendues, bouquetées d'arbres trapus, avec des masses claires jetées par places et qui sont des hameaux perdus dans la houle verte, se déroulent à la droite et à la gauche du fleuve, dont les eaux, grossies par l'afflux de la Dendre, un instant se dédoublent en deux courants, puis doucement s'épanchent d'un large flot égal. C'est la région des plaines qu'on inonde l'hiver à marée haute en ouvrant toutes larges les écluses d'irrigation : par grosses gerbes torrentueuses, l'Escaut se répand alors avec le mugissement de cent troupeaux dans le bas pays, fertilisant la glèbe de son limon puissant et nivelant l'étendue sous son énorme nappe ondulante. De ce lac aux remous clapotants, les dunes émergent seules, avec le squelette dénudé de leurs bruns noyers dont les branches ont l'air de gesticuler dans les tourmentes; et celui qui s'en irait par cette jetée de terre d'un village à un autre, ayant de chaque côté la rumeur profonde des lames, pourrait, sans trop de frais d'imagination, s'imaginer qu'il traverse un pays dévasté par l'inondation. Inondation bénigne, en effet, et qui passe sur les champs comme une eau lustrale pour le rajeunissement et le reverdissement de la terre des Flandres. Toute une saison elle dort sous les vases chaudes et les lourds brouillards, caressée par la palpitation du grand fleuve et couvée par lui comme par un ventre amoureusement maternel. Puis, un matin, les vannes de chasse sont levées, le flot reflue par les ouvertures desquelles il avait jailli, et la marée descendante balaye lentement l'Escaut vers son lit.

La dune fait partie des habitudes de la vie riveraine; comme elle sert souvent de voie de communication entre les villages, il n'est pas rare de voir défiler entre les troncs de ses noyers de petites caravanes de paysans, marchant de leur grand pas appuyé en terre, le buste incliné en avant pour mieux fendre le vent. Au temps des noix, des bandes d'enfants gaulent furieusement les hautes branches ou les assaillent à coups de mottes et de pierres. Puis, les dimanches, après complies, les filles, par couples, s'en viennent s'asseoir sur les berges, regardant couler le fleuve à leurs pieds et devisant d'amoureuses convoitises. Ou bien une paire de promis, la main dans la main et sur la bouche un grand sourire ravi, suit à pas lents le mince sentier d'herbe foulée serpentant à la crête. Derrière eux la digue ondule en courbes sinueuses qui suivent le cours de l'eau; et tandis que la belle fille frôle de la main les folles graminées, lui, le robuste gars, descend cueillir, au ras des petits canaux filant le long de la butte du côté de la campagne, des touffes de pâquerettes qu'il réunit pour elle en bouquet. Au-dessus de leurs têtes jacassent les corneilles; la fraîcheur du fleuve les enveloppe, et ils s'aperçoivent tout à coup que le clocher de l'église a disparu dans les détours du chemin. Toute cette vivante poésie s'encadre si naturellement dans le grand paysage des eaux, qu'à défaut de l'apercevoir dans sa réalité matérielle, l'esprit l'évoque comme un tableau inséparable de la placidité de ces humides horizons (voy. p. 345).

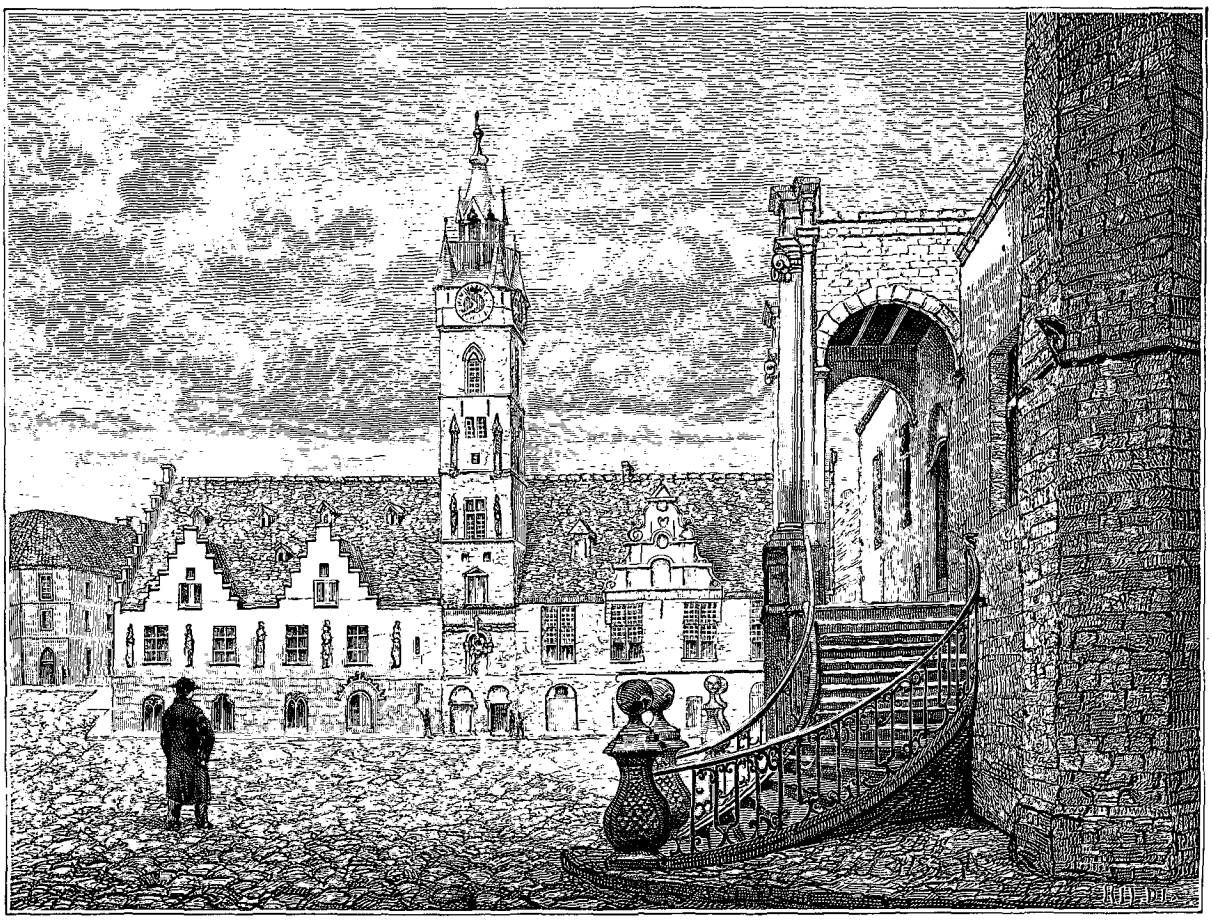
Termonde, la petite cité paisible, a bien aussi son charme au milieu des tranquilles enchantements de la nature qui l'environne. Les maisons, luisantes de peinture soigneusement entretenue, avec cette gaieté de bien-être intérieur et d'aises insoucieuses qui se remarque presque partout dans les villes flamandes, alignent le long de l'eau leurs façades, où les fenêtres garnies de rideaux à guipures ont, parmi les vases constellés de fleurs, les vieux cuivres battus à la main et les réjouissantes porcelaines décorées de figurines qui s'entassent derrière leurs vitres, des airs pimpants de reposoirs au temps des processions. C'est l'indice d'une prospérité lentement accumulée qui, loin de s'épuiser en prodigalités fanfaronnes, finit, grâce à une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

constante épargne, par se condenser en de véritables fortunes au réservoir profond des coffres-forts.

Aucune animation extérieure, sauf celle qui règne sur les quais, ne trouble d'ailleurs le calme des rues : des remparts pénètre jusqu'au cœur de la ville la sonnerie des clairons, aigre musique d'une si indéfinissable mélancolie quand elle se fait entendre dans le lourd silence des midis, et par moments un détachement de soldats passe, frappant le pavé de retombées de pieds cadencées.

Sur la Grand'Place, à de certaines heures, il ne passe pas trois personnes. Çà et là la porte d'un café s'abat avec un bruit sourd sur un consommateur qui s'en retourne à la sieste ou aux affaires, quelque obèse bourgeois en paletot déboutonné, le linge débordant du pantalon, ou un officier sans épaulettes, le col de travers, dans cette tenue débraillée du militaire en province; puis la solitude recommence, assoupissante et monotone, mettant sur la ville comme une lassitude de vivre. Du haut des airs cependant le beffroi continue à verser sur les toits endormis ses pluies de notes, perlante ondée sonore dont les gouttes ruissellent dans



La Grand'Place de Termonde. — L'hôtel de ville, le corps de garde et la tour de l'ancienne Halle aux Draps. — Dessin de E. Claus, d'après nature.

l'eau dormante de la vie intérieure sans en agiter la surface. Ainsi, de ville en ville, la volée des carillons nous suit, pareille à une nuée d'oiseaux chanteurs, jetant aux horizons, en souvenir des hymnes de la vieille Flandre, l'allègre folie de leurs sautillantes mélodies.

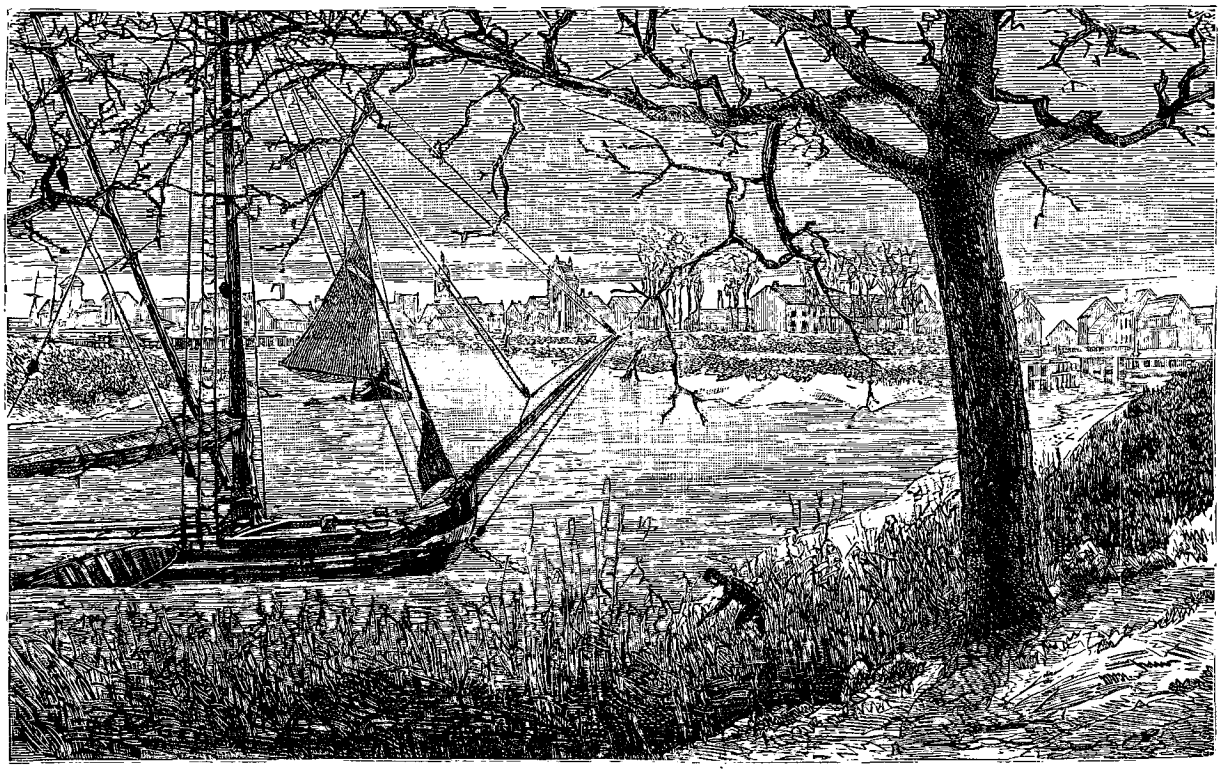
A Termonde, l'originalité de la place est dans le contraste, à tort discrédité, du charmant et sévère hôtel de ville avec un petit édifice accoté d'une tour, la Halle aux Draps, où siégeait aussi le conseil de la cité. Un simulacre de portique, en haut d'un perron à double rampe tournante, s'encadre baroquement dans la façade coiffée d'un pignon en gradins, comme l'estampille du dix-huitième siècle sur le livre de pierre du quinzième.

Dussé-je faire bondir les archéologues, je ne répugne nullement à cette ordonnance fantasque qui met le mouvement et l'imprévu d'une sorte de mascarade dans le balancement des grandes masses de l'hôtel de ville. Toute manifestation quelconque de la vie sociale, si disparate qu'elle semble, contient un élément de mystérieuse beauté, perceptible sinon pour le savant, tout au moins pour l'artiste qui au fond des choses, comme dans une chambre claire, regarde se réfléchir l'évolution changeante des époques. C'est pourquoi ce corps de garde, avec sa décorative archi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tecture d'opéra comique collée à la vieille maison des marchands termondois, ne m'offusque pas plus l'œil que la mêlée des essences au giron touffu des forêts.

L'hôtel de ville lui-même, du reste, comme nombre d'édifices similaires du pays, a subi, de la part des siècles, ces retouches auxquelles se reconnaissent les variations de l'Idéal plastique et social. Toute une partie vient d'être restaurée, selon le dessin de Maestertius, dans un gothique très pur, d'une simplicité presque nue de façades relevée seulement, dans les entre-deux des fenêtres, par des niches à pinacles, tandis que l'aile gauche se pomponne d'un pignon contourné dans le goût fleuri de la Renaissance. Plantée dans la maçonnerie comme un phare sur la falaise, la tour, élégante bien que massive, dresse d'un jet hardi ses quatre faces couronnées d'un groupe de tourelles dont les pointes jumelles s'effilent autour d'une lanterne finissant en flèche bulbeuse. Certes, ce monument n'a rien de l'imposante solennité du beffroi de Bruges, encore moins de l'énormité hautaine des halles d'Ypres, mais, tel qu'il est, avec la symétrie de ses proportions, l'équilibre de ses lignes et la délicieuse silhouette qu'il profile dans l'air, il fait bonne figure parmi les autres ancêtres de pierre du pays flamand et mouvemente la place d'un pittoresque ensemble architectural. Une suite de salles s'ouvre à l'étage ; c'est là que, contrairement à la coutume qui fait entasser dans un espace resserré les richesses d'un



L'Escaut devant Termonde et l'embouchure de la Dendre (voy. p. 342). — Dessin de E. Claus, d'après nature.

musée, l'édilité, avec un sens judicieux des conditions dans lesquelles la peinture devrait toujours être présentée, a disséminé les tableaux qu'elle possède et qui presque tous sont dus à des peintres du cru. Termonde, en effet, a eu la rare fortune de marquer dans l'histoire de la peinture contemporaine en Belgique : plantes spirituelles germées des fermentants terreaux qu'inonde chaque hiver l'Escaut, ses artistes ont su refléter la moiteur grasse des atmosphères, la scintillation perlée du sol, la chaleur humide des végétations, toutes ces particularités de la contrée circonvoisine, avec une poésie d'expression et une robustesse de touche qui les font distinguer du reste de l'école.

Cet épanouissement de sève artistique dans un coin reculé de la province étonne moins quand on se rappelle que le goût de l'art fleurit naturellement sur cette terre flamande, par excellence la terre des peintres. Les églises y sont presque partout comparables à des musées, avec des trésors que les musées ne possèdent même pas toujours. A Gand, à Anvers, à Malines, à Alost, le génie des plus beaux maîtres est prodigué sur les autels : il semble que le catholicisme des Flandres ait rêvé de s'élever à Dieu par des entassements de chefs-d'œuvre, employant les miracles de l'esprit humain à glorifier les miracles d'origine divine et s'en servant comme d'une arche jetée de la terre au ciel. A peine les yeux se sont-ils remis des éblouissements de la palette de Rubens, de Van Dyck et de Crayer, qu'ils sont forcés de se rouvrir à des éblouissements plus grands encore, et quelquefois une simple

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Dune, à Termonde (voy. p. 342). — Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de J. Knopff.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

église de village se décore de vraies splendeurs, joyaux perdus dans un obscur écrin.

A Notre-Dame de Termonde, la vieille collégiale sombre dont la masse trapue s'enfonce dans la grasse terre de l'ancien cimetière, vous verrez, parmi l'or et les marbres des chapelles peuplées de grandes figures sacrées, alterner Van Dyck et de Crayer dans deux de leurs plus admirables compositions. Rarement ce dernier a mis plus de chaleur et de vie que dans l'*Assomption de la Vierge*, une théorie de lumineuses chairs d'anges déployée comme une grappe humaine autour de Marie, par-dessus de banderolantes nuées où l'artiste a peint les patrons des corporations de la ville.

Mais, si enveloppée de paradisiennes splendeurs que soit cette apothéose, elle n'approche point de l'illumination émanée du Christ expiré dans l'œuvre de Van Dyck. Pareille à un soleil à l'agonie, de qui la pâle chaleur irait se mourant à travers l'étendue, la chair divine, divinement immatérielle, projette à travers la toile comme la visible palpitation décroissante de la vie. Ce n'est pas un sang artériel que la mort a tari dans ce torse merveilleux, mais la clarté même du monde, et la rouge rosée des plaies, rejaillie sur ses immobiles blancheurs, a l'air d'un reste d'aurore se noyant dans l'approche des universelles ténèbres. Saint François, prosterné au pied de la croix, lève vers l'astre évanoui ses creuses orbites hallucinées, tandis que d'une étreinte passionnément tendre son bras enveloppe les blessures adorables; et près de lui, la Vierge, debout dans une attitude de morne affliction, fait avec la Madeleine renversée en arrière un groupe indiciblement douloureux.

Le maître élégiaque et tendre, le subtil musicien des harmonies grises, en qui le mode gris apparaît comme le pressentiment de cette caressante lumière naturelle où, de nos jours, l'art devait chercher le renouvellement de la palette, a tiré de l'accord de ces figures ployantes et désespérées avec la sourde clarté voilée des atmosphères le frissonnant coup d'archet des affres humaines. Bien que Campo place la toile immédiatement après le retour d'Italie, rarement Van Dyck, dans le reste de sa carrière, a glorifié en accents plus pathétiques la grande désolation du Crucifiement. Je ne vois à lui comparer, parmi les autres tableaux d'un même sentiment que possède le pays, que le *Christ en croix* de Saint-Michel de Gand, un pur chef-d'œuvre aussi, dont le temps a malheureusement noirci les blondes colorations originelles, sans rien enlever toutefois de la souffrante solennité du drame.

La Dendre. — Passages de bateaux. — L'eau ouvrière et messagère. — Les ports en miniature. — Aspect d'Alost. — Le Beffroi et Saint-Martin. — Un chef-d'œuvre de Rubens. — Grammont. — Fête des Fous. — L'*Oudenberg* et le *Tonnekenbrand*.

En amont de la Dendre, les prairies recommencent : c'est la continuation du grand paysage vert que nous avons vu se dérouler autour de Gand. La bête et l'homme y fleurissent d'une santé grasse, alimentée par l'ampleur des pâturages. Là, perdu à mi-corps dans les hautes herbes où plongent à pleins fanons les bestiaux, on goûte mieux qu'ailleurs les apaisantes sensations de la nature. Au-dessus de soi les vapeurs humides forment, dans les fluides argentins du ciel, de flottants archipels; et de l'eau monte une brise fraîche qui fait onduler le paysage. La présence constante de la rivière, qu'on peut suivre de Termonde à Grammont et qui multiplie à travers la contrée ses sinueux serpents, anime d'ailleurs, de ses passages de bateaux, de ses cris de bateliers, de ses gaietés de grand'route qui marche, le pays qui, sans cette vie silencieuse à la fois et active, pourrait paraître à la longue monotone. De loin, par-dessus les herbages, on voit venir à soi des pointes de mâts qui dépassent l'horizon plat et ont l'air de s'avancer à travers les terres; puis brusquement, aux tournants, les mâts, dont on ne distinguait d'abord que la flèche à une grande distance, s'aperçoivent dans toute leur hauteur, et le bateau apparaît, cheminant de son train lent de gros poisson. Ces surprises sont fréquentes dans une région qui, comme celle-ci, est partout coupée par la rivière. De même que la Lys à l'ouest de la Flandre, la Dendre est vraiment à l'est la grande artère du pays. Dès 1358, Louis de Male s'occupa de la canaliser entre Grammont et Alost, et, au siècle dernier, Charles de Lorraine acheva l'œuvre commencée en la canalisant d'Alost à Termonde. Elle traverse à présent la grande plaine agricole, fertilisant à la fois la campagne de ses eaux et mettant entre les villes et les villages groupés sur ses bords la facilité et la rapidité de ses moyens de communication. Aux abords d'Alost et de Ninove, l'approche des fabriques et des usines lui donne pour un instant quelque chose du mouvement des rivières industrielles; mais bientôt elle reprend sa paisible physionomie de petit fleuve rustique, ses allures somnolentes de cours d'eau flânant sans se presser à travers le paysage. En quelque endroit qu'elle vous apparaisse, elle a du reste son charme. Si vous n'avez souci que d'impressions de nature et qu'aucune précipitation ne se mêle à vos pérégrinations au pays flamand, suivez le conseil que je vous donnais déjà plus haut et montez à bord d'un de ces flottants véhicules qui sont les diligences des rivières et des fleuves : de l'étambot comme de la plateforme d'un observatoire, vous verrez alterner avec le tranquille aspect des interminables prairies les passagères activités des petits ports échelonnés sur la rive. Presque toujours le coche aquatique fait escale à ces stations : vous aurez ainsi la faculté de prendre pied, tout au moins assez de temps pour ébaucher connaissance avec les villes de ce littoral en miniature. Alost, si vous venez de Termonde, s'annoncera à vous par ses blanchisseries de toile. Comme dans les paysages de Ruysdaël et de Van der Meer le Vieux, les prairies se découpent ici en zones éclatantes, nuancées de ce délicieux ton de neige bleuie qui azure le lin fraîchement lavé. Par kilomètres de longues bandes juxtaposées, elle s'étale à la ronde, la belle toile des Flandres, argentant le sol d'un clair manteau hiver-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nal. Ninove, ensuite, vous montrera ses cheminées de fabriques émergeant d'un horizon de toits bas, coupé par les verdures; et enfin Grammont étagera devant vous son Oudenberg, avec ses oratoires et ses calvaires.

Deux villes vous retiendront particulièrement, Grammont et Alost : celle-là à cause du pittoresque de sa situation et de ses coutumes, celle-ci à cause des souvenirs qui se rattachent à son passé. La haute prospérité ancienne de l'accorte petite cité alostoise ne peut plus guère se conjecturer toutefois que par son beffroi, grande tour carrée accotée à une délicieuse bretèque formant avant-corps sur un hôtel de ville du quinzième siècle (voy. p. 341). C'est à peu près tout ce qu'elle a pu dérober aux tourmentes qui successivement se sont abattues sur ses murs, depuis les terribles guerres de religion, typhons ravageant tout sur leur passage, jusqu'aux trombes humaines, incarnées dans les armées de Turenne et de la République. Mais si les contemporains de pierre de ses gloires ont croulé sous la torche et les boulets, si ses vénérables remparts ont fait place à des boulevards où le faste bourgeois se donne carrière, si de sa collégiale elle-même qui, au dire de Gramaye, était une merveille, Saint-Martin n'offre plus qu'une lointaine ressemblance, en revanche un chef-d'œuvre d'art, une de ces éblouissantes débauches de génie comme en prodiguait le cerveau de Rubens, atteste encore l'opulence de ses anciennes corporations. Sollicité par les bras-

Les blanchisseries d'Alost. — Dessin de A. Heins, d'après nature.

seurs d'Alost, le grand Pierre-Paul consentit à peindre pour leur chapelle la pyramidante composition qui a nom *Saint Roch* et dont les macabres figures, toutes vertes des affres de l'agonie et comme pourrissantes déjà sous la décomposition engendrée de la lèpre, au fond du chenil abject où, vautrés dans leurs excréments, on les voit darder des regards enflammés vers le Saint illuminé des gloires célestes, devaient bizarrement contraster avec les mines fleuries et les estomacs rebondis des richissimes servants du roi Gambrinus.

Certes Grammont n'a rien de comparable, et pourtant celui qui gravirait, le jour du grand carnaval, les pentes de son vieux mont, énorme butte de terre renflant de son dôme énigmatique l'uniformité de la plaine environnante, serait émerveillé du burlesque spectacle qu'il verrait se déployer au sommet du mamelon. A travers les sentes sinueuses qui conduisent à l'oratoire de la Vierge et que décorent, de distance en distance, de douloureuses figures taillées dans la pierre, s'avance un long cortège d'ecclésiastiques et d'édiles, entremêlant au drap lustré des redingotes l'or et les pierreries des chasubles, dans un flot étincelant qui lentement s'élève, diaprant de ses rutilantes couleurs les côtes pelées de la colline, et ne s'arrête qu'au pied de l'édicule consacré à la divine patronne. Comme une queue ondulante, toute la ville suit à la file l'étrange procession qui, ayant fait halte, tout à coup se prosterne au monotone récit des litanies marmottées par les prêtres, tandis que d'en bas les cloches des églises, pareilles à des volées d'abeilles, bour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

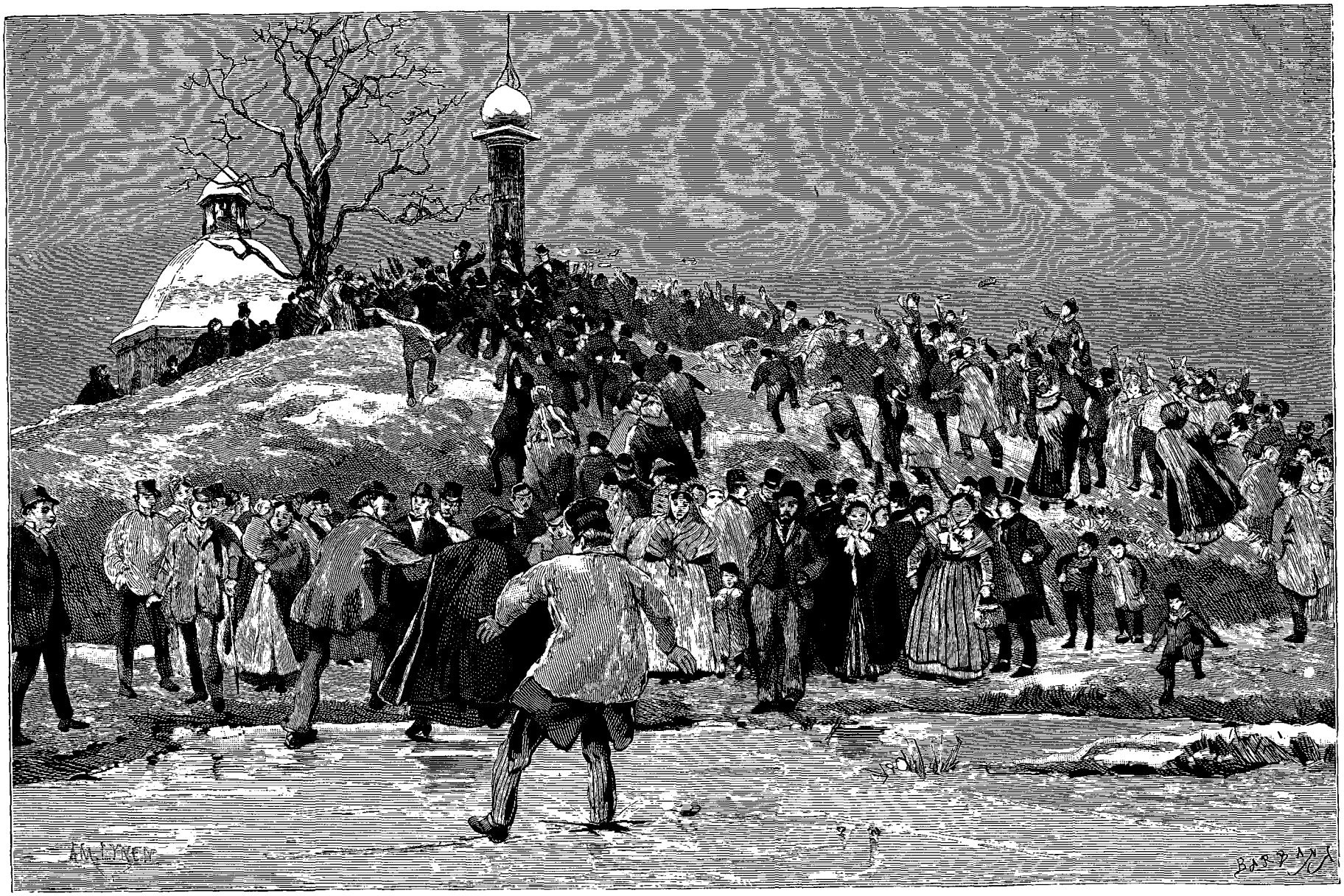
donnent de ronflants alléluias, par-dessus l'imposant tableau de ces grappes humaines pendues aux flancs du coteau, comme les grappes d'une monstrueuse vigne. On s'imaginerait assister à quelque auguste cérémonie catholique, déroulant ses rites à la face du ciel et, par une ascension graduelle vers la cime de l'antique monticule, symbolisant l'acheminement des âmes à Dieu. Mais à peine la dernière syllabe a-t-elle cessé de vibrer sur les lèvres sacrées, qu'une païenne clameur étouffe, sous ses roulements répercutés de la base au faîte, les hosannas sacrés du bronze. Alors la solennité qui présidait à la pieuse déambulation de cette théorie de prêtres et de petites gens s'évanouit brusquement devant les grotesques facéties d'une bamboche que le grand ménestrel des ducasses, l'exhilarant Téniers, eût mérité d'immortaliser. Une coupe en argent, à plein bord remplie de vin écumant au fond duquel s'agitent des goujons, est offerte aux autorités présentes, dont le curé, le bourgmestre et les échevins sont naturellement le plus bel ornement, et chacun, en lampant la rouge rasade, s'efforce d'absorber sans grimace un des frétillants poissons. C'est le signal de l'universelle kermesse : quand la coupe a passé de bouche en bouche, des mannes remplies de pâtisseries et de harengs sont vidées à tours de bras par-dessus la foule qui, hurlant, se bousculant, tempêtant, se rue sur les largesses de ce festin improvisé. La haute taupinière, naguère ressemblante à une montagne des Oliviers, avec ses simulacres de la divine Passion autour desquels s'égrenaient les rosaires et se chuchotaient les oraisons, évoque plutôt à présent la pensée d'un tintamarresque Brocken retentissant du hourvari des sorcières. A grand'peine les blanches étoles et les fracs de gala, pour qui l'heure de la retraite a sonné, parviennent à se frayer un chemin parmi cette saturnale affolée qu'un double courant précipite sur les rampes de l'Oudenberg. Cependant l'obscurité crépusculaire s'est peu à peu abattue sur cette grosse gaieté d'un peuple bon enfant, en qui pour un instant se reconstitue l'éphémère folie d'une Joyeuse Entrée, alors qu'un ogre princier, condescendant à des liesses de populaire, daignait, avant de le saigner, gorger son vil bétail de menues friandises. Et tout à coup de nouvelles clameurs s'élèvent : là-haut, sur la cime du mont, des torches secouent au vent une crinière d'étincelles ; presque aussitôt après, une rouge réverbération d'incendie fulgure dans les ténèbres du ciel, allumant d'un phosphoreux éclair les maisons noires au ras de la plaine. Hurrah! c'est le *Tonnekenbrand* qui flambe au bout d'un bâton, éclaboussant l'horizon de longs jets de feu et éructant à gros bouillons sa poix enflammée.

Environs d'Audenaerde. — La campagne s'accidente. — Paysages d'hiver. — Audenaerde un jour de marché. — Un joyau de pierre. — L'hôtel de ville. — Merveilles d'art. — Sainte-Walburge et Notre-Dame de Pamele.

Autour de Grammont, le pays se relève et s'abaisse en molles circonvallations : on est loin de la région plate et des grandes étendues uniformément prolongées jusqu'à l'horizon, et la zone qu'on aborde a presque le mouvement d'un coin de la contrée brabançonne. Aux abords d'Audenaerde, les courbes du sol se renflent encore : tel village, aperçu de la voie ferrée, est assis sur une butte, avec des toits penchés qui suivent l'inclinaison des pentes. Par moments, l'esprit a la sensation d'une échappée de vallée rocheuse, tant le contraste est brusque avec les lignes paisibles du reste de la Flandre. C'est bien, en effet, une vallée, mais le fleuve qui l'a creusée se déploie dans un décor uni dont les points culminants ne sont encore que de légères collines.

La grâce de cette partie de la terre flamande m'apparut surtout un matin de fin d'hiver, sous la mince couche de frimas qui duvetait les champs. Après une veillée passée à errer dans les rues d'Audenaerde, l'esprit tout pénétré du joli roman des amours de Charles-Quint avec la belle Jeanne Van der Gheenst, amours éternisées par le grand pignon à l'ombre duquel Marguerite de Parme, fruit de cette royale mésalliance, essaya ses premiers pas d'enfant, j'avais quitté de bonne heure la ville, et le train m'emportait vers Sotteghem, où m'attirait le souvenir du comte d'Egmont. A ma droite, l'Escaut débordé par la fonte des neiges étalait sa large nappe houleuse toute moirée de soleil, de laquelle émergeaient des îlots de maisons et de taillis. En contre-bas d'une prairie plus haute que les eaux et pareille à un vert promontoire par-dessus l'énorme lac, des bateaux enfilaient la passe, gonflant au vent leurs voiles bises, tandis que, au large, la cité s'éveillait riante dans la rigide clarté matinale, et qu'une tranche de lumière plus vive détachait sur le noir des maisons la flèche dorée de son hôtel de ville. Bientôt le fleuve décrut dans la profondeur, les toits s'effacèrent, et, à la place, la campagne se mit à dérouler ses fuites de perspectives, micacées de fine gelée diamantine. Pour avant-plans, des prés, de bruns labourés, des champs de blé verdissants, posés de guingois sur des surfaces inégales que des pentes sinueuses reliaient à de rugueux mamelons échoués comme du bétail au bas de l'horizon. A mi-côte, des massifs d'arbres bouquetaient les rampes, que de petites installations agricoles, des hangars, des granges, des soutes à porcs animaient d'une rusticité pittoresque. Plus loin, des haies étoilées de congélations, ces hivernales fleurs d'aubépine, serpentaient au flanc des monticules, délimitant les courtils. Et par places, de grands vergers massaient leurs troncs gibbeux verticalement échelonnés sur le sol cabossé. Même sous la glace de l'hiver, une palpitation montait de là, une émanation de vie cordiale et simple, comme le souffle chaud d'une animation moins silencieuse qu'ailleurs. Ces maisons hissées sur leurs buttes me faisaient l'effet de se hausser moralement d'un degré au-dessus de celles de la plaine, et vraiment on eût dit qu'elles regardaient au large, de dessous leurs auvents, comme des paysans arrêtés sur une côte et qui se servent de leur main en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La fête de l'Oudenberg à Grammont. — Dessin de Am. Lynen, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guise de visière pour mieux voir au loin. J'emportai la sensation d'une nature fine, déjà sortie du limon où le Polder s'enterre.

Pourtant tout ce pays d'Audenaerde, par le langage, le tour de l'esprit et les habitudes de la vie, se rattache bien à la région de l'eau : on est ici en pleine graisse flamande, parmi les pâturages et les céréales; un chyle riche et lourd nourrit les tissus de l'homme aussi bien que de la bête; il suffit de circuler cinq minutes sur la place d'Audenaerde, un jour de marché, pour se convaincre que la plante humaine, vivace, largement arrosée, bien en point, peut rivaliser pour la robustesse et l'ampleur avec la sanguine race animale, issue du même terreau qu'elle.

Le marché d'Audenaerde! Quel chef-d'œuvre eût fait d'un tel sujet un de ces précieux et pénétrants petits maîtres hollandais qui passaient leur vie à peindre des places et des édifices, avec le même scrupule respectueux qu'ils eussent apporté à portraiturer des modèles vivants! Sans doute, l'habile ouvrier n'eût point négligé de faire sentir la saine viande et la trogne truculente des marchands; mais il eût mis surtout ses soins à ciseler les prodigieuses orfèvreries de l'opulent décor de pierre qui s'échafaude au fond de la place. Quand on a vu l'hôtel de ville de Bruxelles et celui de Louvain, il reste encore à voir l'hôtel de ville d'Audenaerde. Celui-ci ne pâlit point devant ses deux rivaux, quelque éblouissement qu'ils laissent dans l'esprit. C'est qu'en effet, si le palais communal de Bruxelles déploie des proportions plus majestueuses, si l'étourdissant joyau qui fait la merveille de la cité catholique étale des parois qu'on dirait fouillées par le ciselet d'un Benvenuto Cellini, la symbolique maison d'Audenaerde a, dans ses dimensions réduites et l'abondance de son ornementation, une symétrie élégante et fière qui lui compose une beauté à part. Une science admirable a combiné l'effet de cette exquise architecture, au point de vue d'une harmonie tellement parfaite que la grâce et l'irrésistible séduction du détail ne s'aperçoivent qu'à l'étude dans le faisceau qui les relie à l'ensemble.

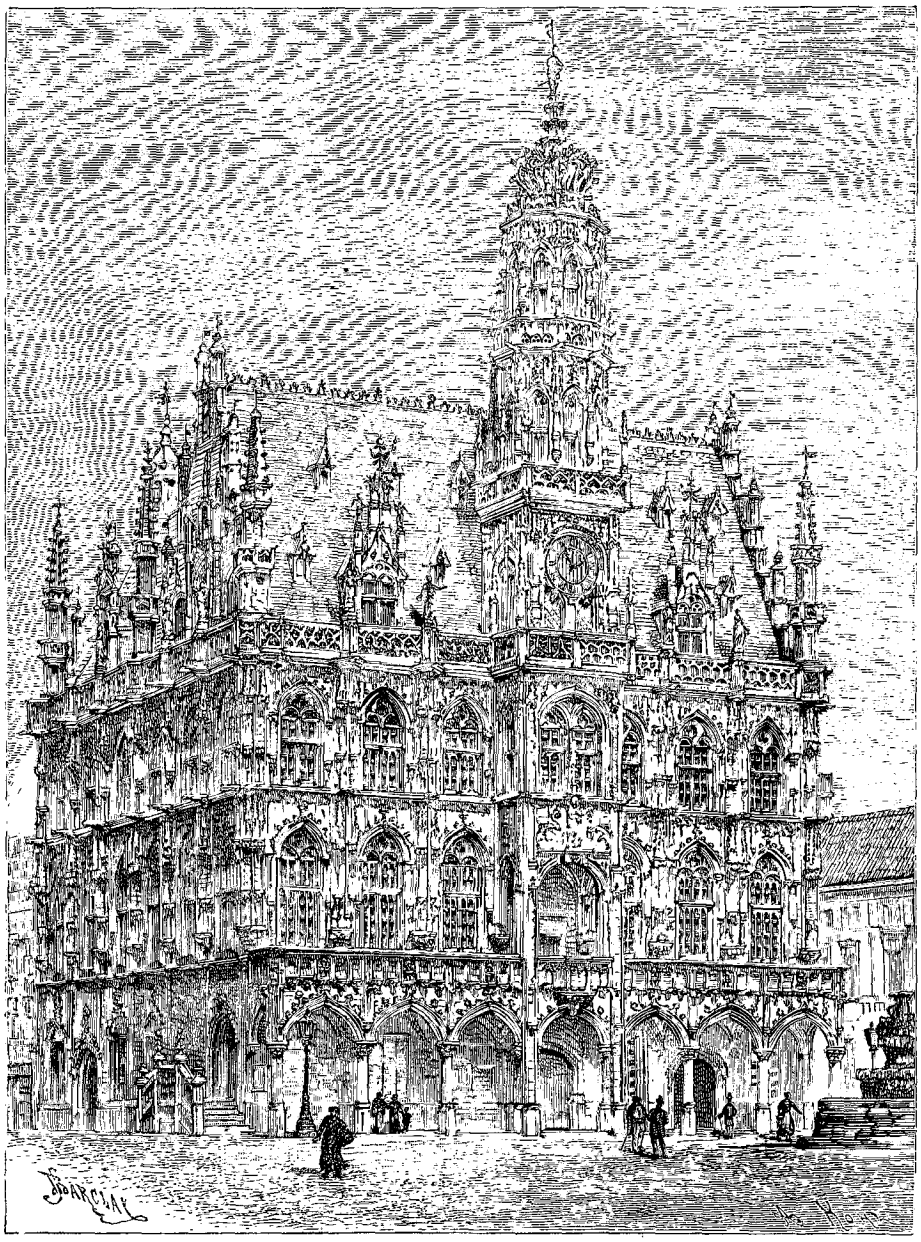
La gravure vous donnera assez nettement la sensation qu'on éprouve devant le délicieux monument, quand on le regarde d'un peu loin : à première vue, c'est comme l'éblouissement d'une de ces fourmillantes et multiformes orfèvreries japonaises, ramiculées d'arborescences et toutes peuplées d'une fantastique animalité rampante, serpents, crocodiles, lézards, coléoptères de haut en bas enlacés aux feuillages, enchevêtrés aux tiges, étirés le long des parois, dans un fouillis monstrueux et charmant. La façade, en effet, se meut, bouge, palpite sous le joli caprice de l'ornementation avec une apparence de vie terrestre, quelque chose du sourd tressaillement de la pierre qui se métamorphoserait en bête. Puis, à mesure qu'on approche, les lignes se précisent, l'illusion fait place à une réalité non moins captivante que la chimère, on se délecte de la clarté et de l'harmonie de l'ordonnance générale. D'un jet noble et hardi l'édifice s'enlève de terre, pardessus les sept arcades de son portique, se couronne à la hauteur du toit d'une rampe superbement maillée, et porte dans les airs son minuscule beffroi à huit pans, percé par des niches à jour sur chacune de ses faces. Ce beffroi n'est en réalité qu'une lanterne, toute festonnée de dais et de clefs, et dont les deux étages, bordés de balustrades, s'appuient sur la tour carrée qui fait saillie dans le milieu de la construction. L'hôtel de ville a lui-même deux étages, coupés dans la hauteur par un double rang de contreforts décorés de niches à pinacles, et à ses angles se rebrousse en pignons denticulés, à fines nervures, dont les tourelles s'aiguisent par delà la balustrade, effilant sur le toit leurs jolies flèches à clefs. Ce toit à lui seul pourrait à bon droit passer pour une merveille; c'est tout un monde de statues, d'aiguilles ouvrées, de petites lucarnes encapuchonnées, de groupes d'enfants, toute une vie du cuivre, du fer et du bronze épanouie sur le bleu turquin du chevet d'ardoises; non seulement les pignons latéraux y fleurissent en tourelles, mais les contreforts y pointent, et, couronnant les deux travées centrales de la façade, deux fenêtres y épanouissent leurs fins pignons à colonnettes qui sur cette masse de madriers et de chevrons dessinent la silhouette de deux grands oiseaux accroupis. Maître Van Pède, l'auteur de ce bijou monumental, s'entendait en vérité à produire l'illusion et, le marteau à la main, aurait pu jouter avec les décorateurs les plus rompus aux artifices du trompe-l'œil. Que n'a-t-on pas raconté d'ailleurs à propos de son œuvre? A en croire la légende, il n'aurait fait qu'emprunter aux maisons communales de son temps les motifs les plus universellement admirés. Telle eût été au surplus l'expresse volonté des graves magistrats qui lui commandèrent le travail. Mais, en comparant, on acquiert la certitude que l'édifice, avec sa noble pondération de lignes et sa riche floraison ornementale, est bien sorti tout entier d'un cerveau de créateur et non d'imitateur.

Hé! n'a-t-on pas dit aussi de l'adorable cheminée qui, dans la salle du Peuple, maille les fins guillochés de sa balustrade ouvrée à l'égal d'une dentelle et comme de mignonnes tours de cathédrale aiguise ses trois pinacles abritant les statues de la Vierge, de la Justice et de l'Espérance, que l'étonnant artiste qui tailla ce délicat chef-d'œuvre dans la pierre en prit le modèle à l'hôtel de ville de Courtrai, lequel cependant ne fut construit qu'un an après celui d'Audenaerde? C'est encore là un de ces incomparables trésors d'art, à propos desquels les formules de l'admiration semblent trop vite épuisées. D'ailleurs, les merveilles se pressent dans tous ces vieux hôtels de ville. Le même Pierre Van der Schelden qui sut faire épanouir dans les dais et les niches de cette cheminée la fleur du plus pur gothique, conçut les italiennes ordonnances du portail de la salle des Échevins, dont il cisela lui-même les innombrables sculptures, dans une série de vingt-huit caissons animés, comme des tableaux de Boucher, par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les ris d'une ribambelle de jolis amours charnus. On voudrait vivre un moment de la vie de ces grands artistes obscurs, étudier en eux le double courant qui les emportait à la Renaissance et les retenait à l'art antérieur; malheureusement, c'est à peine si l'on peut débrouiller leurs traces dans la nuit qui s'est faite autour d'eux. Sur presque toutes ces villes de province, il y aurait d'ailleurs un volume à écrire; la vie ancienne s'y remue à la pelle comme la terre des vieux cimetières, mais avec une même obscurité d'anciennes gloires confondues.

A Audenaerde, Sainte-Walburge et Notre-Dame de Pamele mériteraient mieux qu'un furtif examen; les seigneurs d'Audenaerde et ceux de Pamele les avaient



Hôtel de ville d'Audenaerde. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

fait construire sur les deux rives du fleuve, au centre de leurs possessions respectives, et chacune symbolisait, avec une rivalité dans la magnificence et les proportions, la superbe de ces familles rivales. Mais, tandis que Sainte-Walburge, trop souvent reconstruite pour qu'on puisse encore y retrouver la primitive architecture, dressait, dès le dixième siècle, sur la rive droite, ses masses imposantes, Notre-Dame, que des restaurations intelligentes achèvent de rendre chaque jour plus conforme à ses origines, ne s'éleva sur la rive gauche qu'en 1235. A cette heure, l'intérêt se concentre tout entier sur Pamele, qui, particularité étonnante pour l'époque où elle fut construite, offre dans toute son intégrité le caractère de la transition du roman au gothique. Au chœur, par delà les vitraux dont les reflets diaprés, glissant de proche en proche jus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'aux tombes des seigneurs de Pamele, allument d'un flamboiement sombre la funèbre dalle où, pareils à des troncs écharnés sur une table de dissection, s'allongent deux grands squelettes, un triforium développe l'austère beauté de ses arcades cintrées qui plus loin se continuent dans la grande nef, découpant dans l'épaisseur des énormes murs, par-dessus une forêt de colonnes en pierre bleue, leur suite d'ouvertures symétriques. C'est la part du style roman ; et le gothique primitif apparaît de suite après dans les hautes

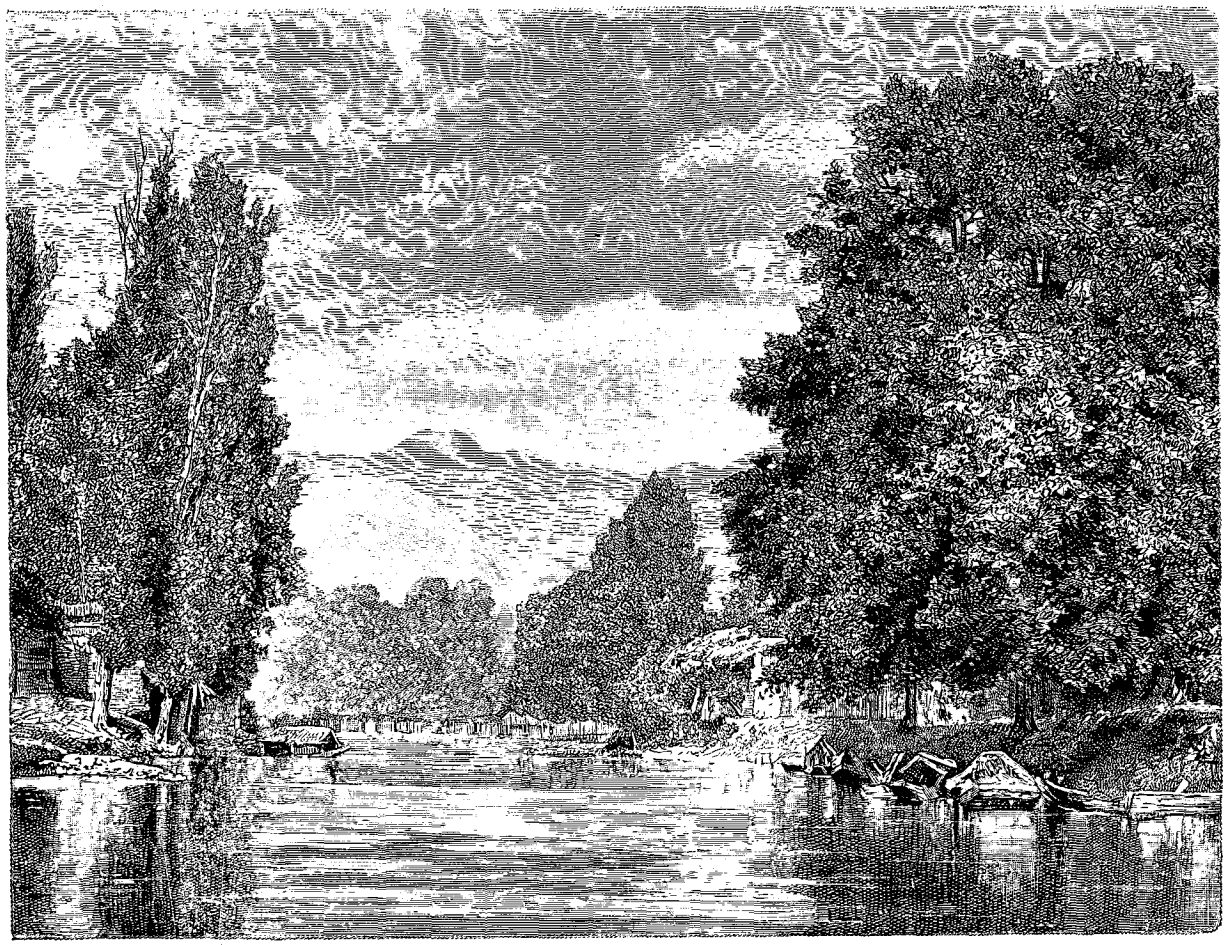
Église Notre-Dame de Pamele. — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

enêtres du grand vaisseau et des bas côtés, sous la forme de trois ogives accouplées dans un plein cintre. Une indicible majesté se dégage de cette vieille architecture dont les solennelles ordonnances sont malheureusement déparées par les paillons et les oripeaux qui forment, comme dans la plupart des autres églises catholiques, la baroque décoration des autels.

Camille LEMONNIER.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Mounchi-Bagh. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRÂS),

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE [1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

LE CACHEMIRE

Le Mounchi-Bagh. — Un accès de fièvre. — Médecins anglais et hakîm hindous. — Une livre pour une consultation. — Srinagar. — Sa Hautesse Rambhîr-Sing. — Le Takhti-Soliman. — Magnifique panorama. — Les hôpitaux. — Les Cachemiris. — Vénération des Hindous pour la vache. — Une anecdote du temps d'Akber. — Femmes de Srinagar. — Promenade en bateau. — Le palais royal. — Maisons et canaux. — La Venise indienne. — Le bazar des orfèvres. — Les châles. — Une feuille de lotus pour assiette. — Le lac de Srinagar. — Jardins flottants. — Climat. — Fruits et légumes. — Les environs de la capitale. — Départ.

Vers neuf heures, nous atteignons le Mounchi-Bagh ou jardin des interprètes, charmante résidence mise par le maharadjah du Cachemire à la disposition des visiteurs européens et qui est située à une petite distance de Srinagar. Notre barque atterrit près d'un escalier en pierre dont la régularité est loin des règles de l'art; il n'en est peut-être que plus artistique, mais il est moins commode. Bah! nous sommes vite en haut de la berge et nous distinguons malgré l'obscurité les murs blancs d'une maison. La lune n'est pas levée, il fait sombre sous ces grands arbres.

La porte de notre habitation est fermée au cadenas.

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En l'ouvrant nous voyons un rez-de-chaussée, puis un escalier qui nous conduit au premier. Une grande chambre sur laquelle donnent deux autres pièces, sur le palier un petit coin avec une lucarne, voilà la composition de cet étage, le seul du reste de la maison. Des grillages de bois qui s'ouvrent comme des fenêtres donnent le jour à la grande pièce; pour empêcher l'air de pénétrer, on colle du papier sur ce grillage. On apporte à grande hâte quelques mauvaises chaises, une table qu'on place dans la première pièce; deux tcharpaï et une autre petite table sont placés dans une autre pièce qui nous servira de chambre à coucher.

M. Clarke s'installe au rez-de-chaussée, qui est disposé comme le haut.

Nos bagages sont arrivés avec nous et nous espérons passer une nuit délicieuse. Est-ce la fatigue, est-ce le soleil? Mon mari est pris de violents maux de tête; tout en lui mettant des compresses d'eau froide sur le front, je suis prise de frissons, je claque des dents et il m'est impossible de continuer. La nuit se passe ainsi; une grande transpiration a succédé à mon frisson et le matin il m'est impossible de rester debout. A peine suis-je levée que les frissons me reprennent et qu'il faut me recoucher.

J'avais ordonné qu'on envoyât chercher le médecin pour mon mari, qui, en me voyant si mal, prit peur et voulut lui-même aller chez le docteur; cette sortie fut un réactif pour lui et son mal de tête disparut.

Le médecin anglais vint et déclara heureusement que mon indisposition n'offrait aucune gravité, mais qu'il fallait arrêter la fièvre qui s'était déclarée, car la saison actuelle présentait à ce point de vue quelque danger. Les mois d'août et de septembre sont très fiévreux à Srinagar; il fallait donc à tout prix m'empêcher de tomber sous cette pernicieuse influence qui pouvait interrompre notre voyage. Grâce à une vigoureuse médication, nous fûmes bientôt sur pied; je résistai un peu plus longtemps que mon mari, mais au bout de huit jours j'étais remise.

Il était fort heureux pour nous que nous fussions tombés aux mains d'un praticien aussi habile que le docteur Done, chose assez rare aux Indes, où les médecins anglais ne sont pas bons; les *hakîm* ou médecins hindous le sont encore moins; ils sont très ignorants de l'anatomie et considèrent les maladies internes comme inguérissables. Cette ignorance tient sans doute aux préceptes religieux qui leur interdisent de tuer aucun animal. Ils connaissent cependant les simples, mais presque toutes leurs études ont pour but de rechercher surtout les antidotes contre les morsures des serpents venimeux. Ils méprisent les médecins européens, qu'ils considèrent cependant comme plus habiles qu'eux sous le rapport de la chirurgie. Pour guérir la fièvre, les médecins hindous n'ont d'autre thérapeutique que la diète, de sorte que, si le malade ne meurt pas de son mal, il meurt souvent d'inanition. Le prix de la visite est fixé chez eux suivant le degré de fortune du malade. En général ils purgent beaucoup, et la médication à la mode du temps de Molière est encore en honneur chez eux, mais ils n'indiquent jamais le remède le premier jour de leur visite, car ils doivent étudier la maladie avant de la soigner; il faut donc que celle-ci attende leur bon plaisir : tant pis si elle réclame une ordonnance prompte et énergique, le malade en pâtira, mais l'usage sera respecté et le patient sera mort selon les règles de la faculté. Sauf ceux qui ont suivi les cours des facultés d'Agra ou de Bénarès, le plus souvent ils n'étudient rien du tout et le hasard se charge de leur faire une réputation. Pourtant les Hindous reconnaissent l'efficacité de nos remèdes, et une offrande de quelques grammes de quinine est toujours fort appréciée par eux. Nous en avions fait l'expérience dans notre voyage.

M. Done, le médecin anglais qui vint nous visiter, s'était fait aimer et estimer dans le pays; il fut pendant la cruelle famine qui décima le pays le secours et le sauveur d'un grand nombre d'indigènes.

Les visites des médecins européens se payent très cher aux Indes; on ne peut donner moins d'une livre sterling pour la plus petite consultation : c'est un peu cher vraiment; ce prix exagéré me fait penser à une dame anglaise qui, achetant quelque objet qu'elle payait deux fois le double dans un magasin tenu par un de ses compatriotes à Bombay, ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu, que c'est cher! — Croyez-vous donc, madame, lui répondit l'Anglais sans se déconcerter, que nous venions dans ce pays pour changer d'air? » La dame, ne trouvant rien à répondre, paya sans marchander.

Mon indisposition retarda la visite que mon mari devait faire au résident anglais et au maharadjah.

Notre compagnon de voyage, M. Clarke, étant toujours souffrant, a dû se retirer à Goulmarg, petit sanitarium à l'usage des résidents européens de Srinagar.

Le maharadjah nous fit dire qu'il entendait que tout ce dont nous avions besoin pour notre nourriture fût à ses frais. Notre cuisinier n'avait qu'à demander : tout lui était apporté. Malgré cette généreuse hospitalité, nous acceptâmes avec bonheur celle que le résident anglais, M. Henwey, nous offrit. Dès que sa maison fut libre, sa jeune et aimable femme vint me prier de venir nous installer chez elle, et mit à notre disposition, avec une bonne grâce charmante, un appartement fort confortable.

Il y a quelques années à peine, aucun étranger ne pouvait séjourner au Cachemire passé le mois d'octobre. Lord Lytton, alors vice-roi des Indes, abolit cet usage en permettant à des officiers anglais de passer l'hiver à Srinagar. L'étonnement du maharadjah fut grand lorsqu'il sut qu'au mois de novembre des Européens se promenaient dans sa capitale. Une lettre fut écrite au vice-roi, qui tint bon et ne voulut pas revenir sur sa décision. Le nouveau vice-roi des Indes, lord Ripon, fut à son arrivée accablé de demandes pour reviser cet ordre, mais il est toujours resté sourd aux réclamations. Cependant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le maharadjah et sa cour (voy. p. 356). — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Burke.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

afin de ne pas trop contrarier le maharadjah, le résident anglais passe ses hivers à Sialkot.

M. E..., Belge francisé, qui cultive les vignobles de Sa Hautesse, est envoyé en France ou ailleurs pendant les grands mois de l'hiver. M. Dauvergne, qui a fait à lui seul pendant vingt ans le commerce des châles du Cachemire, n'est pas même excepté de cette règle. Ce dernier devrait être pourtant dans les bonnes grâces du souverain; il fait énormément gagner d'argent aux sujets de Sa Hautesse et par cela facilite le payement des impôts, mais il paraît que ce qui fait la gloire de nos souverains fait le désespoir de ces potentats orientaux.

En effet, tout leur est égal si leurs désirs sont satisfaits; le bonheur, la richesse, la gloire de leurs sujets et de leur pays sont des mots vides de sens; le moi remplit tout leur être, et c'en est assez pour eux.

Certes la nature himalayenne est bien belle, mais c'est à elle seule qu'elle doit cette beauté : les hommes font tout pour l'enlaidir. Une splendide nature avec des maisons en ruine, des hommes en haillons, une excessive misère, voilà l'Orient; rien qui résiste à un examen sérieux. Comme la vérité, l'idéal du parfait fait horreur à l'Indien. Dès l'enfance on lui apprend à mentir et à dissimuler sa pensée, et il en sera ainsi tant que la femme n'occupera pas près de lui la place qu'elle doit occuper. Le contact de l'Européen n'a pas réussi à tirer les indigènes de leur torpeur. Ce n'est pas qu'ils ne peuvent faire ce que nous faisons; oh! si, ils nous imitent parfaitement, mais il leur manque ce je ne sais quoi qui fait que l'esprit agit et non la routine. Ce je ne sais quoi, c'est la femme.

On sent que rien n'est équilibré dans ce pays, la force brutale y est tout. L'intelligence y est opprimée; par ce fait même l'équilibre est rompu. Mahomet n'a pas pressenti les siècles futurs, Jésus-Christ les a devancés. Ce sont les réflexions que me suscitent ces gens qui passent à mes yeux à moitié habillés et dont les vêtements ne sont jamais lavés plus d'une fois l'an.

Nous voilà donc à Srinagar, dans cette belle capitale tant vantée du Cachemire. Selon l'opinion vulgaire, le nom de la ville viendrait d'une espèce de chèvrefeuille très odorant appelé *sirini* et qu'on rencontre partout en abondance aux environs; mais la véritable étymologie est *Sri Naya Garh*, la ville neuve du Très-Haut (*Sri* étant une des appellations favorites de Séva).

La magnifique vallée du Cachemire, qui compte à peu près quatre-vingts milles de long sur quarante de large, et qui est toute enfermée par de hautes montagnes, est d'autant plus belle qu'on arrive des Indes. La tradition rapporte que la route de Lahore à Cachemire fut ouverte par Kacheb, petit-fils de Brahma, qui sépara, dit-on, deux montagnes. Ce gigantesque ouvrage s'appelle la porte Cachemirienne, et la montagne ainsi percée prit le nom de Kasch-Mer.

Ce pays est habité par différents peuples qui suivent la religion de Mahomet, mais il est gouverné par une famille d'origine hindoue. Le père du radjah actuel l'acheta moyennant quelques millions de roupies, et il fit un traité avec les Anglais, qui le reconnurent comme souverain, à charge de payer à la couronne une redevance annuelle. Cette redevance consiste en châles et en moutons.

La première visite de M. de Ujfalvy fut pour le maharadjah Rambhîr-Sing, qui le reçut avec cérémonie et lui demanda quel projet il avait en venant dans son pays. M. de Ujfalvy lui répondit que le désir de la science avait seul guidé ses pas, et que s'il pouvait aller à Skardo et pénétrer jusqu'à Ghilghit, pour s'aventurer plus loin encore, ses vœux seraient réalisés. La permission d'aller à Skardo lui fut accordée sur-le-champ, mais on refusa de le laisser aller à Ghilghit. Le pays était en révolte contre l'autorité du maharadjah, et le résident anglais avait failli être assassiné et avait été forcé de revenir. Dans ces conditions, Rambhîr-Sing ne pouvait permettre à M. de Ujfalvy de s'y aventurer. Mon mari dut se résigner de bonne grâce. Se révolter eût été compromettre notre voyage. Pour prendre des mensurations anthropologiques sur les indigènes, il fallait avoir l'aide du gouvernement; et comme le maharadjah s'intéressait beaucoup à cette question, nous obtînmes la promesse de son appui. Le succès était donc certain; vouloir pousser plus loin eût été téméraire et n'aurait eu pour effet que de nous aliéner les bonnes intentions du souverain.

Le maharadjah du Cachemire est un bel homme, à la figure intelligente et douce, aux yeux de velours; ses manières sont nobles et empreintes de la majesté commune à tous les Orientaux; chaque pas qu'il fait est compté, chaque geste, chaque parole sont réglés d'avance. C'est aussi un des plus puissants princes indigènes.

Il a trois fils et plusieurs filles. L'aîné de ses fils est marié, mais n'a pas d'enfants : il pourra donc prendre une autre femme. Les Hindous ne doivent avoir qu'une femme, les autres sont des concubines; ce n'est que lorsqu'ils n'ont pas de fils que leur religion leur permet de prendre plusieurs femmes. Le grand but de la vie d'un Hindou est d'avoir un fils; s'il n'en a pas, il peut en adopter un et lui donner sa caste, quelle que soit celle d'où l'enfant est sorti.

On dit que le père du maharadjah est le seul qui eût marié sa fille, car autrefois on s'efforçait de les faire périr dès leur naissance en les privant du sein de leur mère; on ne les épargnait que si l'on n'avait pas d'enfants mâles : cette coutume barbare existait surtout chez les Radjpouts.

Les noces de la fille du maharadjah furent superbes elles durèrent plusieurs jours et engloutirent des sommes considérables.

Le souverain actuel, ainsi que son premier ministre, un homme très intelligent, aiment beaucoup les Européens, ou du moins ils en ont l'air; mais, dit-on, le fils aîné du maharadjah les méprise et les déteste.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le premier ministre, le divan Anant-Ram, est un homme très doué et tout jeune encore; son père, homme d'une rare capacité, lui laissa, paraît-il, une lourde tâche, car il avait habitué le maharadjah à ce que toutes les affaires lui passassent par les mains.

Aime-t-il vraiment ou n'aime-t-il pas les Européens? là est la question. Toujours est-il que son plus grand plaisir est de mettre des bâtons dans les roues entre les relations très tendues de son gouvernement et du résident anglais; comme il est très rusé, très souple, très poli et surtout très malin, ce n'est pas toujours le résident anglais qui l'emporte dans cette lutte sourde.

Une fois que je fus sur pied, Mme Henwey nous proposa d'aller visiter le temple du Takhti-Soliman.

Nous partons de grand matin; il a fait la veille un orage accompagné d'un peu de pluie, qui a rafraîchi l'atmosphère; les nuages se sont dissipés et nous avons un magnifique coup d'œil. Mme Henwey et moi nous nous faisons porter en palanquin, et M. de Ujfalvy nous suit à cheval.

Nous nous engageons sur la montagne; la route est horrible, mais nous arrivons quand même au sommet.

Le temple qui le couronne n'est pas très grand. On y monte par quelques marches très hautes et par une porte très étroite; les habits des fidèles ont poli les pierres qui sont près de l'entrée. Il a dû y avoir une cérémonie, car lorsque nous y entrons une forte odeur d'encens emplit la voûte. L'intérieur est en pierre sculptée et au milieu se trouve un *lingam*, pierre noire en forme de borne, sur laquelle on a posé une couronne de fleurs jaunes. Le jaune est la couleur préférée pour les cérémonies religieuses et c'est elle que nous avons toujours rencontrée.

Ce temple est surmonté d'une coupole qui domine gracieusement la montagne. Le panorama qui s'étend à perte de vue est splendide; les plantations, les prairies entrecoupées d'arbres forment comme des tapis de différentes couleurs; le Djilam déroule ses méandres, qui rappellent les dessins de palmes que l'on voit sur les châles, pour disparaître en entrant dans la ville, dont il baigne les maisons. La forteresse gardienne de Srinagar, bâtie sur une hauteur, domine la cité orientale. Tous ces blocs montagneux sont nus et arides au midi et boisés un peu du côté du nord. Des cimes neigeuses se font jour par-ci par-là, et le lac qui baigne et reflète le pied de ces géants terrestres étale sa belle nappe d'eau au soleil. Des plantes marines en verdissent la surface, les jardins flottants en rapetissent l'étendue, y forment des canaux, et cette division en rompt la monotonie. Des rideaux de peupliers s'élancent droits et fiers sous un ciel nuageux comme celui de notre belle Europe, et l'air frais du matin emplit nos poumons de bien-être.

Anant-Ram, premier ministre du maharadjah.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de M. Burke.

En revenant à la maison, nous trouvons réunis des Cachemiris, qui, assis ou couchés paresseusement sous la véranda, attendent M. de Ujfalvy. On doit les mensurer, et le premier ministre veut assister à cette opération afin d'en rendre compte à son maître. M. de Ujfalvy commence aussitôt qu'il est arrivé.

Le Cachemiri qui habite ce pays a un tout autre type que ses voisins. Sa tête, dont le volume diffère de beaucoup en grosseur de celle de tous les autres peuples que nous avons vus jusqu'à présent, est ce qui frappe le plus en lui. Il a le front haut et bombé, les bosses sourcilières prononcées, les sourcils bien arqués, fournis et presque toujours continus. Le nez est très grand et bien arqué, la bouche moyenne et les lèvres particulièrement fines, la barbe est abondante, leurs cheveux sont ondés et noirs. Les oreilles sont petites et peu saillantes, mais généralement les extrémités sont grandes. Ils ont la peau velue, leur torse est élancé, ils sont vigoureux, leurs muscles sont développés et dénotent la force et la vigueur, surtout en comparaison des Hindous de la plaine, qui ont toujours l'air d'un roseau agité par le vent. Malgré toutes ces qualités physiques que possèdent les Cachemiris, on peut répéter ce qu'en disait Jacquemont, il y a cinquante ans : « Peuple ingénieux, mais lâche; ils sont fourbes, plats, menteurs, voleurs, et manquent absolument de courage. Race prodigieusement douée dans un pays merveilleu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sement fertile, dégénérée moralement et présentant en même temps un physique des mieux constitués. Les femmes sont belles quoique avec des traits un peu accusés; elles sont bien faites, mais elles manquent de soins de propreté, et elles sont d'une morale plus que douteuse. » Ce portrait tracé de main de maître est encore aujourd'hui d'une scrupuleuse exactitude. Qui donc aurait pu faire changer ce peuple intelligent?

Est-ce le régime auquel il obéit aujourd'hui? Non. Longtemps courbé sous l'esclavage, asservi à des lois qui ne sont pas les siennes, il vient d'être décimé par une horrible famine qui a réduit la population à son tiers. Cette calamité, due en grande partie à l'imprévoyance des autorités, a duré trois ans, sans qu'il fût possible de l'enrayer. Les chemins étroits ne pouvaient laisser passer que des mulets chargés de grains, et les pauvres bêtes, privées elles-mêmes de nourriture, succombaient sous le poids et la fatigue; des hommes, des femmes couvertes de bijoux et tenant dans leurs mains crispées des pièces d'argent se tordaient et se roulaient dans les tortures de la faim; des gens hâves et décharnés s'affaissaient sur le seuil de leur maison, suivant d'un œil hagard des vaches maigres et languissantes qui pourtant auraient pu atténuer leurs souffrances. Mais la religion, cette implacable religion qui n'est pourtant pas la leur, leur défendait sous peine de mort de toucher à ces animaux sacrés. Ainsi au Cachemire, dans un pays habité par des musulmans, il est défendu de tuer une vache ou un bœuf, parce que le maharadjah est hindou, et que cet animal est l'animal sacré par excellence. La bouse de vache constitue aux yeux de ce peuple fanatique la purification la plus efficace; tout ce qui est impur ou a pu le devenir est purifié par elle.

Un brahmine a-t-il été souillé par quelque attouchement, vite il va se purifier en buvant de l'urine de vache et en se frottant avec de la bouse. Malheur au propriétaire qui perd sa vache, car le ciel est en grande fureur contre lui.

Le grand vizir du Népaul disait un jour à M. Henwey, alors résident anglais dans ce pays : « Si un de vos compatriotes venait à tuer un indigène, je pourrais très bien le sauver; mais si par malheur il tuait une vache, il me serait impossible de le soustraire au supplice. » Lorsque les troupes du maharadjah allèrent en guerre dans le pays de Ghilghit, il arriva que ces malheureux soldats furent sur le point de mourir faute d'aliments. Ils avaient comme bêtes de somme des buffles, mais ils se seraient laissés mourir de faim plutôt que d'y toucher; il fallut consulter les brahmanes, qui, s'étant assemblés et ayant délibéré, déclarèrent que le buffle n'était pas un bœuf et qu'on pouvait le manger. C'est ainsi que cette malheureuse armée fut sauvée. Il est plus que probable que les brahmanes, souffrant eux-mêmes de la faim, auront trouvé cette ingénieuse combinaison, qui satisfaisait en même temps leur conscience et leur appétit. Pourtant il n'est pas rare de voir les Hindous maltraiter leurs vaches et leur donner des coups. Dans la partie des Indes qui appartient aux Anglais, la vente de viande de vache et de bœuf ne souffre aucun inconvénient. Les brahmanes sont très tolérants à cet égard, et un fait que j'ai lu doit ici trouver sa place, et prouvera jusqu'à quel point les brahmanes modifient jusqu'aux prescriptions les plus sévères de la loi.

Au temps d'Akber, un brahmane pria ce prince de faire un édit par lequel il défendît de tuer une seule vache dans sa province; ce prince, ayant accédé à sa demande, fut bien étonné de voir quelque temps plus tard le brahmane qui venait le prier de nouveau de révoquer cet édit. Akber voulut connaître la raison de ce changement. Le brahmane lui répondit qu'il avait vu en songe plusieurs vaches qui, furieuses, l'avaient poursuivi de leurs cornes, et que l'une d'entre elles lui avait dit : « Ne sais-tu pas qu'après notre mort nos âmes doivent passer en d'autres corps sous des formes plus nobles? Si ta religion nous défend de nous tuer, et de nous procurer cet avantage, n'empêche pas les autres de le faire, car en l'empêchant tu deviens notre ennemi. » Cette anecdote doit servir à calmer les remords des Hindous, auxquels le trafic de la viande de bœuf procure de grands avantages.

Quoi qu'il en soit, cette vente n'est pas tolérée au Cachemire, et le peuple, bien que musulman, doit se soumettre. Je ne crois pas que Rambhîr-Sing ait de mauvaises intentions, au contraire; mais il est tellement entre les mains des brahmanes, que ceux-ci en font ce qu'ils veulent. Les Pandits qui tiennent le premier rang au Cachemire sont les brahmanes qui ont conservé intacte leur religion. Jamais ils ne se sont alliés avec d'autres : ils sont le plus bel échantillon de la race aryenne. Les femmes, sans avoir la grâce sculpturale de celles de Bombay, sont élégantes et beaucoup plus blanches de peau.

Le type des Pandits est beau. Le front haut et noble porte avec grâce le turban, et le nez, dans la même ligne que le front, est droit ou légèrement recourbé. Les sourcils arqués et bien fournis se dessinent nettement sur leur peau claire, qui fait ressortir davantage leurs yeux noirs et brillants fendus en amande; la bouche est petite, et, lorsqu'elle sourit, elle laisse voir de petites dents éclatantes de blancheur. Leurs oreilles sont petites et aplaties, le cou est bien proportionné et le torse est élégant et élancé; leurs extrémités, surtout les mains, sont fines, et les attaches très délicates dénotent la pureté de leur race. Leur chevelure est abondante ainsi que leur barbe, qui est quelquefois blonde.

Leurs cheveux ondés sont noirs et châtains. Ils ont l'air distingué, et leur taille au-dessus de la moyenne est majestueuse; leur démarche est noble et élégante sous leur costume oriental qui leur sied admirablement. Ils ont enfin le plus beau type que nous ayons rencontré. Ils ont conscience de la pureté de leur race, car, tout en conservant leur religion, même après l'invasion musulmane, ils ne se sont jamais mariés à des femmes musulmanes, quoique quelques-unes des leurs aient

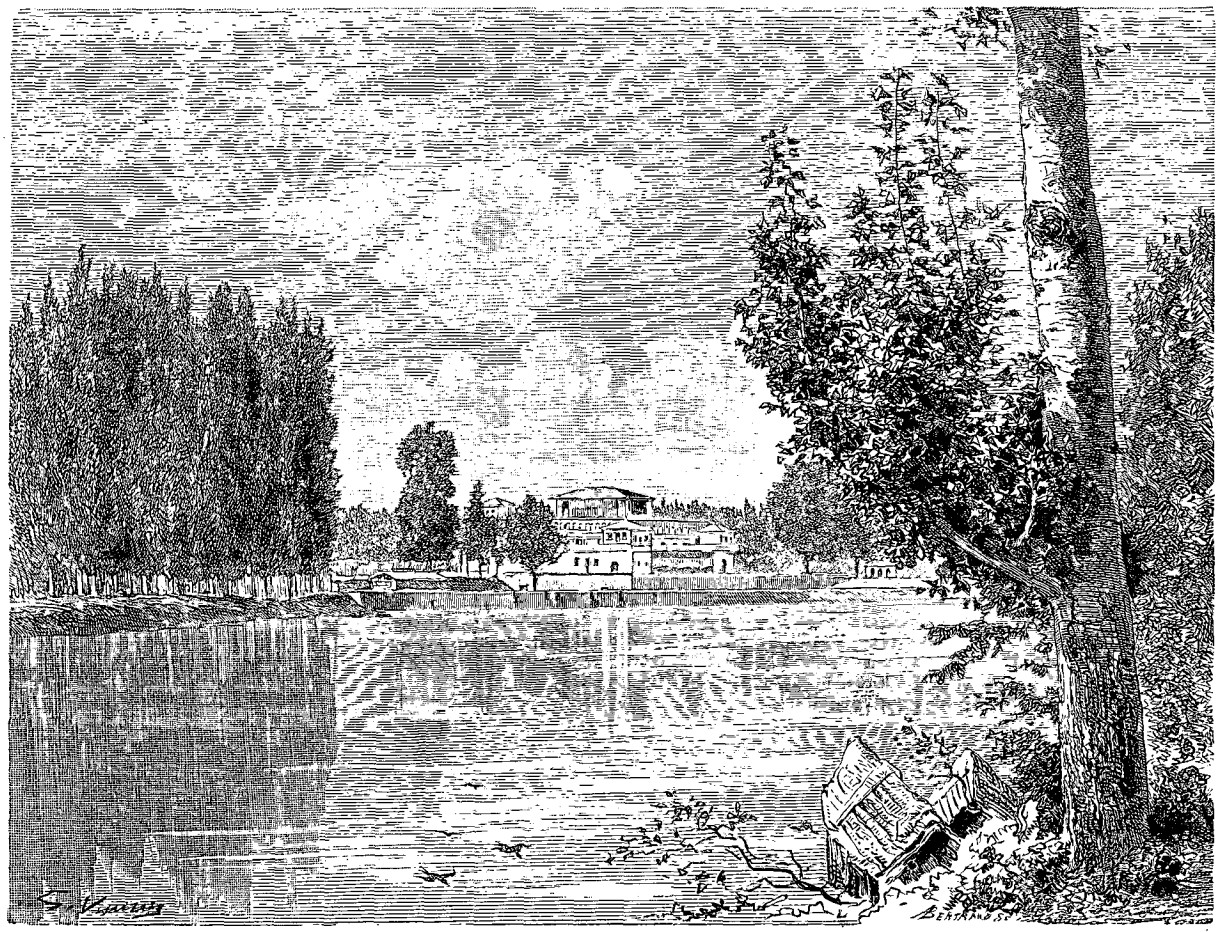
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épousé des conquérants. Les Pandits Cachemiris considèrent les brahmanes du Bengale comme bien au-dessous d'eux. En dehors de leur fanatisme religieux, ils sont d'une urbanité parfaite, plus digne et beaucoup moins fourbe que les Cachemiris, ce qui n'empêche pas que dans les villages ils remplacent les exécrables banians des plaines, c'est-à-dire qu'ils sont à la fois marchands, prêteurs d'argent et usuriers.

Il y a à la cour du maharadjah un Pandit appelé Ram-Djou, sous-gouverneur de Srinagar, qui parle passablement le français. On prétend que c'est un favori du souverain que les raffinements de la civilisation occidentale ont gâté du tout au tout.

Après le déjeuner, nous avons descendu la rivière dans la pendra d'honneur du résident anglais, sorte de bateau sur lequel s'élève au milieu une espèce de pavillon couvert de beau cachemire, et garni de rideaux qu'on peut descendre et remonter à volonté. Avec trente rameurs nous devrions aller vite, mais le soleil est si chaud même au Cachemire que la paresse orientale n'en est pas bannie.

Nous passons devant la maison du favori, qui mérite d'être signalée pour sa propreté rare. Ce favori s'appelle le babou Nil-ombre, et, comme dans ce paradis terrestre les racontars ont aussi droit de cité, on prétend que pendant qu'il fait sonner les sonnettes de son



Le nouveau palais du maharadjah. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

temple, afin d'annoncer au peuple qu'il est en prières, il préfère la lecture des romans de Zola à celle des Vedas, les livres sacrés des Hindous. Vient après un pont largement assis sur ses arches qui ont l'air d'un bateau. Il est situé près du palais ; c'est le rendez-vous favori des flâneurs.

De cinq à six, heure de la promenade en bateau du souverain, les curieux, les oisifs, les bienheureux qui doivent l'accompagner ne font pas défaut.

Les mounchis tout habillés de blanc attendent dans un bateau les ordres de leurs maîtres, car ils sont les écrivains ordinaires du souverain.

Le palais aux murs blanchis forme une rotonde, les tourelles font saillie sur la rivière, les terrasses couvertes, aux fenêtres grillées, marquent l'endroit qui recèle les malheureuses femmes couronnées.

Le temple est couvert de fer-blanc et son escalier de pierre conduit de la rivière au bâtiment. Cet ensemble ne ferait peut-être pas mal s'il n'était flanqué de toutes les bicoques qui forment le bâtiment dans lequel habite le premier ministre. On arrive à ce pâté de constructions par un seul escalier surplombant la rivière.

On assure que toutes ces dépendances du palais possédaient autrefois des escaliers qui favorisaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

spécialement les nombreuses intrigues des conspirateurs de cour, mais que, pour les faire cesser, Rambhîr-Sing les avait fait disparaître en une nuit; il n'avait laissé que ce seul et unique escalier, sans lequel le ministre n'aurait pu arriver à son ministère. De cette manière, le souverain sait au juste qui entre et qui sort de chez son premier serviteur.

Le défilé des maisons continue, les poutres qui les soutiennent semblent jaillir de la rivière, les balcons font saillie et leur solidité paraît douteuse. Les escaliers aux pierres dégradées, aux voûtes sombres et étroites, ont l'air de vouloir vous conduire à un souterrain. Pas du tout, les maisons s'élancent au-dessus avec leurs boiseries branlantes, leurs fenêtres à grillages

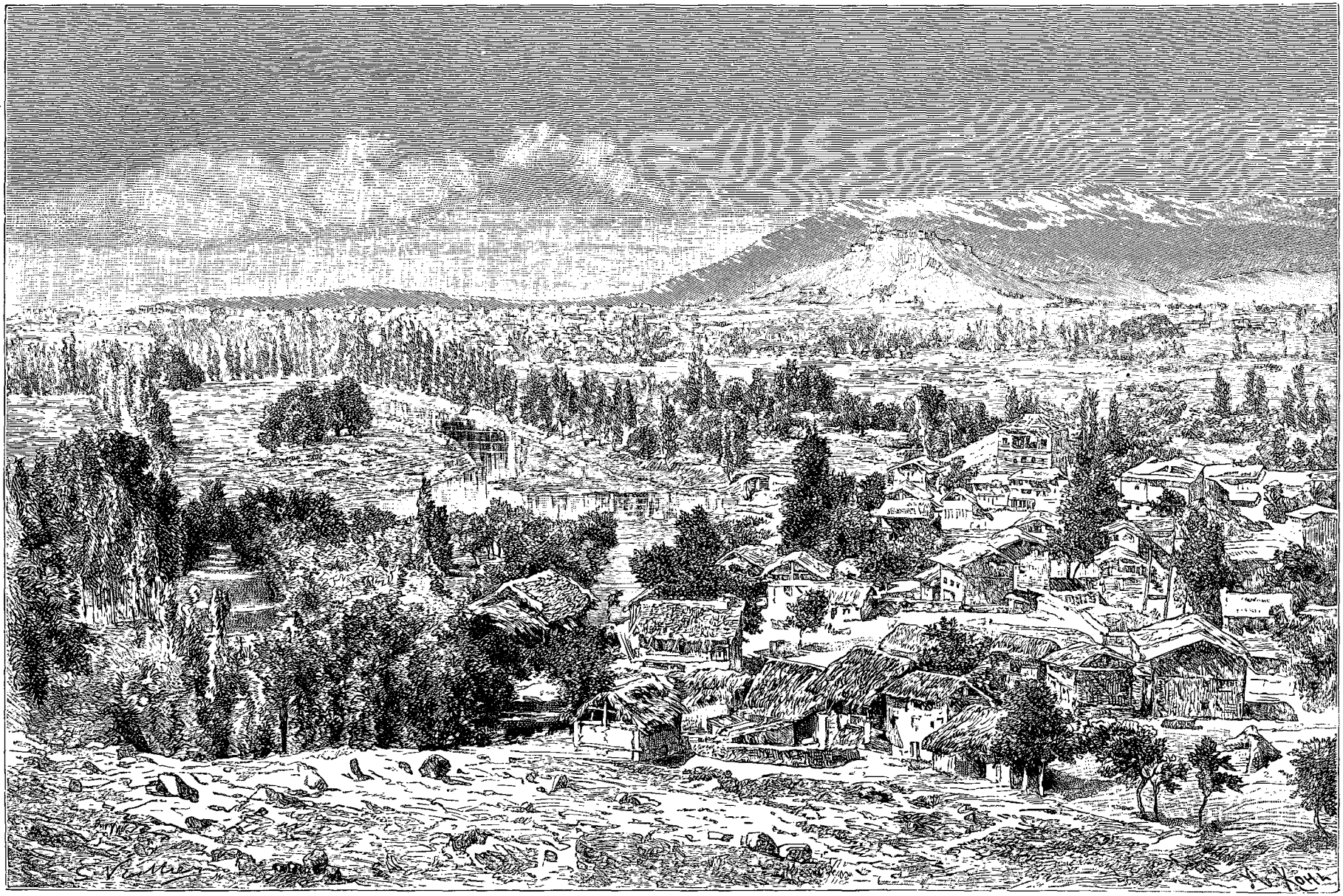
Petite rue de Srinagar. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

leurs étages aux toits de terre tout fleurissant au printemps. Quelques-unes de ces constructions sont assez originales, mais la propreté, l'entretien s'y laissent bien désirer. Heureusement le pittoresque remplace l'originalité et la beauté. Tout est si noir, si vieux, si biscornu! Le temps a jeté là-dessus son voile réparateur, et le visiteur s'extasie sur ces dévastations saturnales.

Les marches qui garnissent les deux côtés de la rivière sont en harmonie avec le reste; les femmes et les hommes qui s'y baignent à loisir ajoutent encore à l'étrangeté du tableau.

Au coucher du soleil, toutes les femmes sortent de leur maison, un pot en terre ou en cuivre sur leurs épaules. Leurs grandes robes rouges ou bleues et leurs voiles qui ont été blancs, mais qui ne le sont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Srinagar. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus, les encadrent gracieusement et prêtent à leurs traits durs et accentués quelque chose de vaporeux. Leur air toujours mélancolique fait songer malgré soi à leur triste et ennuyeuse vie. Elles viennent faire leur toilette à cette rivière qui roule lentement des eaux souvent terreuses. Puis, quand elles se sont baigné les pieds, lavé le visage, nettoyé leurs dents avec leurs doigts, elles emplissent de cette eau leur vase en terre et la rapportent à la maison pour en faire leur boisson et servir à leurs préparations culinaires. Ce n'est rien encore lorsque toutes ces choses se font dans le large cours d'eau qui coule et se renouvelle; mais quand vous vous promenez dans ces étroits canaux, desservis par les lacs dont le cours est presque stagnant, d'où s'échappent de certaines petites baraques de bois, bâties d'espace en espace, des odeurs à vous faire reculer, on se demande comment des êtres vivants peuvent s'ébattre avec joie dans ces ruisseaux fangeux et boire avec délice cette eau verdâtre et puante.

Dans une promenade sur un de ces canaux avec Mme Henwey, nous avons pu voir qu'il était bien fréquenté; de grandes et élégantes habitations en garnissaient les bords. Neuf ponts aux arches sveltes et gracieuses réunissaient les deux rives.

L'un d'eux était bordé de maisons au lieu de parapet. Les hommes, les femmes, les enfants vivaient là comme dans la rivière, et cependant il y avait si peu d'eau que notre bateau touchait le fond à chaque instant.

Telles sont les rues de cette capitale, surnommée la Venise de l'Orient, et dont aucune voiture n'a encore sali le sol.

La grande, la belle rue, c'est la rivière avec ces maisons en bois, ces temples garnis de fer-blanc dont la coupole s'argente ou se dore suivant le goût de ceux qui les ont construits.

Autrefois les vieilles mosquées devaient être superbes avec leur revêtement de briques émaillées; elles ont disparu.

Le bazar devait posséder de belles marches, mais là aussi le temps a fait son œuvre, tandis que les réparations ont fait défaut; elles sont maintenant difficiles à franchir et l'entrée laisse à désirer.

Le bazar est carré. Comme ce n'est pas jour de marché, presque toutes les boutiques sont vides et fermées.

On pénètre chez les orfèvres par des escaliers sombres et dont les marches sont très hautes.

Que de richesses enfermées dans ces simples demeures! Sur cette table en bois on va étaler tout à l'heure de merveilleuses argenteries à faire envie aux têtes couronnées. Avec indifférence l'orfèvre prend ses trésors, il les pèse au poids des roupies et prend en plus tant de roupies pour la façon. Quels habiles ouvriers que ces Hindous, que de finesse dans leur travail, que de goût dans leur ornementation! Si seulement les Occidentaux ne cherchaient pas à leur faire accepter leur influence!

Au lieu d'envelopper les objets, comme nos marchands, dans du papier de soie, ils les mettent dans des linges, et on est confondu de voir sortir de si belles choses de ces grands paniers d'osier qui servent chez nous aux besoins les plus ordinaires.

L'or, l'argent, le cuivre niellé et ciselé sont remarquables, non seulement par la finesse du travail, mais surtout par l'élégance de leur forme. Les anciens cuivres, tels que le tchaïdane ou théière, le kahveh-josh ou cafetière, les samovars, ont des anses d'une beauté extraordinaire. Ces anses seules suffiraient pour en faire des objets d'art au premier chef. L'exécution en est très fine, les dessins sont d'une grande pureté, et le goût occidental qui se mêle aux objets modernes est tout à fait étranger à ceux des siècles précédents.

On travaille aussi très bien le papier mâché; et quoique le fini de l'exécution ne soit pas comparable à celui qu'on fait en Russie, néanmoins ce travail est bien exécuté; les objets modernes sont mieux faits que les anciens, contrairement à ce qui a lieu ordinairement.

Les bois peints que les Cachemiris font sont chatoyants à l'œil, leur coloris est harmonieux. Ils fabriquent ainsi des tables dont les formes sont européennes, des pieds sculptés pour leurs tcharpaï et beaucoup d'autres objets.

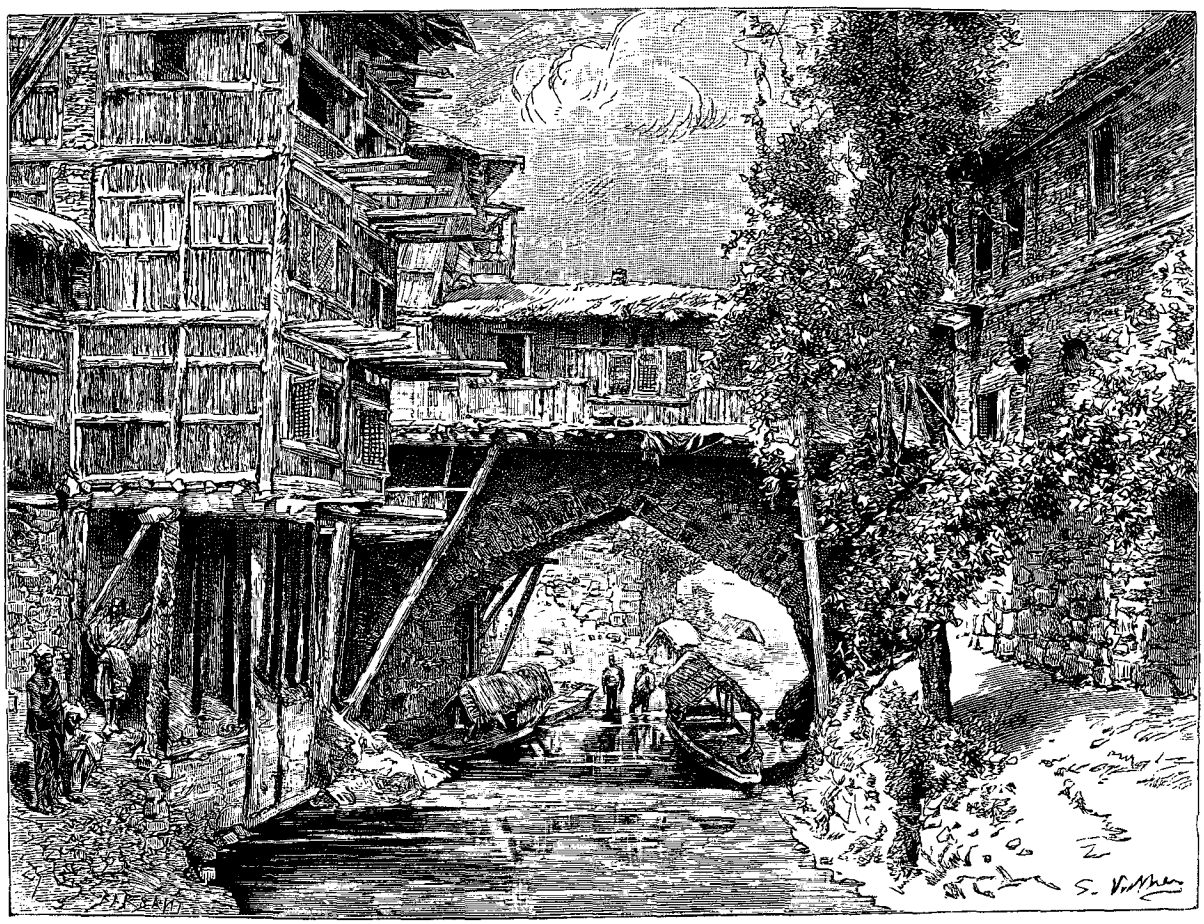
Après avoir admiré ces produits de la fabrication cachemirienne, nous sortons du bazar, mais c'est pour aller chez un marchand de ces superbes châles si renommés en Europe. Il habitait une maison donnant sur le Djilam. Notre bateau s'arrêta devant. Nous entrons dans cette habitation par un escalier propre et en si bon état qu'on ne croirait plus être en Orient; la boutique est grande, bien en ordre. Sur des rayons les étoffes sont proprement et systématiquement roulées, des fauteuils tendent leurs bras aux visiteurs, et, à défaut de mannequins pour étaler les châles, les serviteurs du maître ou les commis en font l'office. On se croirait volontiers en Occident. Toutes les plus belles pièces de ces fins tissus sont étalées devant nous, depuis le patou, étoffe grossière servant aux pauvres gens, jusqu'aux plus fins cachemires dont se parent les riches. Le plus beau s'appelle pachmina et se fait avec le poil des chèvres qui broutent les herbes des montagnes du Thibet; aussi les châles fabriqués au Cachemire sont beaucoup plus estimés que ceux de l'Inde. Cette merveilleuse étoffe de pachmina, si fine, si soyeuse qu'elle pourrait passer dans une bague, est très chère même dans le pays. La yarde en vaut jusqu'à neuf et dix roupies. La yarde est la mesure qu'on emploie, et celle du Cachemire n'est pas aussi longue que notre mètre, elle n'a que quatre-vingt-seize ou quatre-vingt-dix-sept centimètres. Mais elle est plus grande que la yarde anglaise, qui n'a que quatre-vingt-onze centimètres. Le patou est une étoffe de laine, très grossière, mais qui a cependant un certain cachet; elle est très bon marché et s'emploie pour le vêtement des pauvres; on peut se procurer une pièce pour cinq à six rou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pies. La roupie cachemirienne est tout autre que la roupie anglaise, elle est plus petite et ne vaut que dix anas au lieu de seize.

Il est assez difficile de faire tous ces comptes qui n'ont point le système décimal pour base. Ainsi la roupie du Cachemire vaut deux anas de plus que la demi-roupie anglaise; et comme cette dernière a cours aussi à Srinagar, les fractions deviennent très embrouillées. Le païs, la petite monnaie de ce pays, est la quatrième partie d'un ana et le païssa est la huitième. Cependant les Orientaux comptent excessivement vite et avec une justesse extraordinaire; ce fait n'a rien d'étonnant: dès leur plus tendre âge on les exerce à ce travail d'esprit avec des coquillages; aussi parviennent-ils de bonne heure à faire vite les comptes les plus longs et les plus compliqués. La roupie du Cachemire est plus originale que celle des Anglais.

On raconte que le père du maharadjah actuel, entrant dans une église catholique, trouva à son goût les lettres qui surmontent la croix du Christ, et qu'il fit graver ces initiales J. H. C. sur les nouvelles monnaies. En effet, sur l'un des côtés de toutes les roupies



Pont sur un canal à Srinagar. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

du Cachemire ces lettres apparaissent aux yeux des chrétiens étonnés.

L'argent est en ce pays un objet de trafic; les billets représentant la valeur des roupies anglaises n'ont pas cours à Srinagar et on prend un taux très élevé pour les changer.

Lorsqu'on veut envoyer de l'argent dans une lettre, d'un pays à un autre, on coupe le billet en deux et on envoie les deux parties séparément. C'est un usage répandu dans toutes les Indes, à la suite de nombreux vols que la probité rigoureuse des Anglais n'a pu empêcher. Les employés indigènes sont d'une honnêteté plus que douteuse et les timbres-poste mêmes sont l'objet de leur rapine. Il faut pour les mettre à l'abri faire un signe sur les timbres; sans ce signe, la lettre que vous avez affranchie risque fort d'arriver à sa destination vierge de cette taxe.

Le magasin où nous étions entrés appartenait à un musulman, riche marchand, mais très voleur. Voleur serait peut-être trop dire; mais lorsqu'il pouvait demander le double et même le triple de la valeur d'un objet, il ne s'en faisait pas faute. Après cela, il faut bien payer les impôts que Sa Hautesse lève sur son peuple et en garder un peu pour soi.

Nous voulions aller sur le lac qui entoure la capitale, et au milieu de tous ces canaux qui enlacent la ville ce n'est pas petite affaire de naviguer, mais ces bateliers sont si adroits que nous y parvenons. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glissons non pas sur l'eau, mais au milieu d'un océan de verdure; les plantes aquatiques, les larges feuilles du lotus surnagent paresseusement sur le lac dont émergent les belles fleurs aux couleurs rosées. Le lotus est la fleur sacrée des Hindous, ils croient que ses feuilles ont été le berceau de leurs dieux. Pour cette raison, ils représentent souvent un dieu enfant couché sur cette fleur qui se balance à fleur d'eau. Les plus beaux lotus sont bleus et sont originaires du Cachemire; ils ont un parfum doux qui pénètre. Les feuilles sont larges et dentelées, vertes à la surface et rouges à la partie qui se trouve sous l'eau; il y a une espèce qui participe des deux couleurs et qu'on pourrait prendre pour du velours.

Le maharadjah se sert de ces feuilles comme assiette; tous les jours le lac lui en fournit de nouvelles et de fraîches.

Les Hindous ne mangent jamais dans de la vaisselle, le souverain même ne peut s'écarter de cette règle.

Les cuillères, les fourchettes sont aussi prohibées: les trois doigts en tiennent lieu. Les domestiques qui servent le maharadjah sont forcés d'avoir la bouche couverte d'un linge, leur haleine pourrait souiller les mets qu'il fait servir à sa table. Il ne dîne jamais avec les Européens, et, lorsqu'il donne un grand dîner, il conduit ses invités jusqu'à la salle du souper et se retire incontinent. Il me semble que ce manque de politesse me choquerait énormément si j'étais résident anglais.

Les belles plantes aquatiques s'entremêlent avec d'autres, qui fournissent une espèce de châtaigne dont les Cachemiris sont très friands. Elles furent, dit-on, plantées par un célèbre vizir et sauvèrent d'une mort certaine quantité de personnes pendant la famine.

L'affermage de ces fruits produit une énorme redevance à l'État.

Bientôt nous sommes au beau milieu du lac et nous abordons près d'une belle mosquée. Comme elle est bien là, entourée d'arbres, cette maison consacrée à la prière! Elle regarde fièrement les eaux; son portail bien dégagé semble inviter les voyageurs à la considérer de plus près, mais il nous faut enlever nos souliers, et, comme nous ne voulons pas faire cette concession, les mollahs nous refusent absolument l'entrée. Nous nous consolons: son intérieur n'a rien qui puisse nous faire regretter notre refus.

Cette mosquée possède, dit-on, un poil de la barbe de Mahomet, et tous les ans, à une époque fixe, on le montre aux fidèles croyants, qui accourent en foule pour l'adorer.

Nous abordons un peu plus loin à de beaux jardins de platanes. A vrai dire, ce n'est pas un jardin comme nous l'entendons, ce sont des rangées d'arbres sur une vaste étendue de terrain. Mais ces platanes sont si vieux, si beaux, qu'ils n'ont pas, je crois, leurs pareils sur terre. Dans cette partie du monde, ces arbres atteignent à des proportions gigantesques, et jamais il ne nous avait été donné d'en admirer de semblables. Quelques-uns sont tellement creux, que beaucoup de personnes pourraient trouver un abri sous leur vieille écorce.

Nous nous attardons un peu à l'ombre de ces magnifiques portiques de verdure; le soleil qui se couche nous avertit seul de rentrer. Le tintement d'une cloche lointaine nous annonce qu'il est sept heures et demie. Vite en barque! Nous côtoyons en passant les jardins flottants de Srinagar; ils sont attachés les uns aux autres par de grands bâtons qui émergent de l'eau d'endroit en endroit. On dit que, la nuit, les voleurs retirent quelquefois ces amarres, et le propriétaire, en revenant le matin, ne retrouve plus son jardin. Adieu légumes et récolte, tout est allé à vau-l'eau.

Ces jardins flottants sont une des curiosités du lac et une source de revenus pour la ville. Ce sont les jardins maraîchers de la capitale et ils en valent bien d'autres. Ils demandent une préparation toute spéciale.

Au Cachemire, il faut choisir le matin ou le soir pour faire ses promenades, car le soleil est si chaud dans l'après-midi qu'il est impossible de sortir. Cependant la chaleur y est modérée quand on la compare à celle des Indes.

Je n'ai jamais vu le thermomètre dépasser trente degrés à l'ombre. Dans les chambres la température est très supportable, et le besoin de pancas (éventail mobile fixé au plafond) ne s'y fait pas sentir. Toutes les pièces sont vierges de ce rafraîchissant indispensable aux pays chauds.

Le climat paraît tempéré et se rapprocher de celui de la France; l'hiver, quoique très rigoureux quelquefois, n'y dure pas longtemps.

On trouve au Cachemire tous les légumes et tous les fruits d'Europe, mais leur qualité est loin d'égaler celle des nôtres. M. Henwey me disait que tous les fruits et les légumes qu'on avait importés de France pour améliorer les productions indigènes s'atrophiaient au bout de deux années, et qu'il fallait faire venir d'autres graines. M. E..., ancien jardinier de la ville de Paris, maintenant directeur des travaux vinicoles et agricoles du maharadjah, m'a assuré que ce résultat était dû à l'incapacité des jardiniers indigènes, qui par indifférence mêlaient les grains.

Toujours est-il que Rambhîr-Sing a eu l'idée de faire venir des ceps français et de les faire cultiver pour en extraire du vin. On a donc planté de la vigne à la manière française, et avec les travaux d'irrigation elle paraît supporter son exil; depuis deux ans le vin blanc donne de bons résultats; quant au vin rouge, je ne crois pas qu'il puisse jamais faire concurrence à nos vins de Bordeaux. Le raisin indigène du Cachemire est bon, mais on ne peut en extraire du vin, car il pourrit à la fermentation. On cultive la vigne en berceaux comme dans toute l'Asie.

Les pêches de Srinagar sont renommées; les melons sont médiocres; ceux mêmes dont les graines viennent de Caboul ne peuvent être comparés aux célèbres melons de Samarkand.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On est réduit au Cachemire à la viande de mouton et aux gallinacées; ces derniers sont si maigres et si durs que nos plus maigres poulets n'en peuvent donner une idée. Le gibier, le sanglier sont tolérés; les Hindous eux-mêmes font de ce dernier un mets très apprécié. Cette infraction à la règle exclusive, que commettent les castes élevées du Cachemire, m'a paru singulière, mais je m'en remets à l'affirmation du résident anglais.

Par une matinée un peu couverte, nous partons à cheval pour aller visiter Pandriten, petit temple bouddhique, situé aux environs de Srinagar; il n'a rien d'extraordinaire, mais il est encore bien conservé, quoique depuis longtemps abandonné par les fidèles. Le plafond en pierre sculptée est d'un travail remarquable. Quelle différence avec les lourdes et massives constructions d'Avantipour! Pour admirer ces ruines il faut remonter le Djilam, et, quelques heures après qu'on a quitté Srinagar en s'aventurant dans la campagne, on peut considérer à loisir ces derniers vestiges d'une grandeur écroulée.

Il en est de même du Peri-Mahal, ou demeure des fées, dont les restes s'élèvent sur une des anfractuosités d'une montagne qui regarde Srinagar. De ces belles constructions, destinées, dit-on, à enfermer les femmes d'un potentat mongol, il reste encore trois terrasses. « Demeure des fées, » quelle délicieuse appellation, que de riants souvenirs ces murs béants appellent à l'imagination! Femmes discrètement voilées se glissant sous ces hauts couloirs, bayadères légères qui avaient dû animer ces grandes salles, vous surgissez à nos yeux entourées d'une auréole de mystère disparue à notre époque. On les voit danser sous ces beaux pavillons, dont les murs stuqués et bril-

Cuivres du Cachemire (voy. p. 362). — Dessin de Schmit, d'après nature.

lants encadraient leur riche ornement. Grâce à ces ruines, ce temps disparu renaît à nos souvenirs et donne corps à notre imagination vagabonde. C'est sous l'impression de ces souvenirs lontains que nous nous retrouvons tout à coup dans la charmante résidence de M. Henwey, qui est au contraire tout confort sans rien de poétique et reflète bien notre siècle positif et affairé.

Au Cachemire, la mousson pluvieuse ne se fait pas sentir comme dans le reste de l'Inde; l'été même les pluies sont plutôt rares; pourtant le tonnerre gronde et le ciel noir menace de se résoudre en des averses torrentielles. Mais le vent s'élève, les quelques gouttes d'eau tombées sont bien vite séchées et les nuages disparaissent. Les éclairs mêmes qui sillonnaient la nue s'éteignent à ce souffle impétueux.

Le ciel bleu a reparu et le soir nous sommes retournés au bazar. C'était jour de marché; quelle foule, quels cris, que de paroles, quelles disputes! Toute une journée était passée et cependant il était impossible de pénétrer au milieu de cette foule avide, curieuse et animée. Ma compagne, Mme H..., voulait retourner sur ses pas, tant la crainte du contact des indigènes lui était désagréable; mais comme nous avions quelque chose à dire à l'orfèvre, je la pris par le bras et m'avançai hardiment au milieu de cette foule aux vêtements bigarrés et sordides, qui s'ouvrit du reste respectueusement sur notre passage.

Je jetai un coup d'œil sur les marchandises étalées à terre sur de vieilles loques : c'étaient des ornements en verre, en plomb, en cuivre à l'usage des pauvres; des gâteaux, des sucreries, des bonbons, des fruits, tout cela se confondait; les marchands, d'une propreté douteuse, étaient assis près de leurs étalages; ces marchandises avariées me dégoûtèrent passablement, et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ranchissant des haies de curieux, j'entraînai rapidement ma compagne vers la boutique de l'orfèvre, où du moins nous étions en sûreté. La commission faite, nous ressortîmes du bazar beaucoup plus vite encore que nous n'y étions entrées, et nous sautâmes avec plaisir dans notre bateau.

En revenant, la lune s'était levée, notre pendra glissait sur la rivière entre deux rangées de maisons qu'on aurait dit enveloppées dans une voile qui laissait deviner l'architecture caractéristique en cachant leurs défauts; les vieilles poutres s'enfonçaient dans les murs, et de beaux arbres qui les surmontaient se penchaient sur le courant du fleuve. Au loin, les montagnes s'élevaient sombres et majestueuses et encadraient le paysage. Comme elles étaient belles le soir, au clair de la lune, dans leur nudité qui leur ajoutait un charme de plus! Éclairées par un beau soleil, on les voudrait ombreuses, leur terre paraît brûlante et semble réfléchir la chaleur du soleil. A cette heure on pouvait admirer leurs belles proportions et le sommet neigeux qui les couronnait.

La ville elle-même est silencieuse avec ses rares ombres qui se glissent par ses étroits trottoirs et sous ses voûtes basses : on regarde avec curiosité ces bateaux éclairés par la lueur de leur cuisine, ces hommes et ces femmes accroupis autour de leur petite lampe à bec fumant, ces terrasses où scintille une lumière discrète, tandis que les torches les plus éclatantes du palais du maharadjah font rêver aux merveilles orientales décrites par les poètes, que l'on admire alors mieux parce qu'on les comprend. C'est sans doute par une de ces tièdes soirées qu'ils ont écrit leurs belles pages. L'eau reposée des fatigues de la journée est devenue limpide et reflète l'astre qui nous éclaire, les vêtements de nos rameurs nous paraissent presque propres, et dans un ravissement inexplicable nous arrivons à notre demeure. Déjà les tchouprassis sont étendus sous les terrasses pour se reposer de leurs travaux d'une journée d'oisiveté. Ils vont dormir sous ce beau ciel où point n'est besoin de toiture; si par hasard il survient un orage, la véranda est là pour leur servir d'abri.

Le coucher du soleil donne le signal du repos, en apparence au moins; car l'intérieur des maisons cache souvent des orgies effrénées. Leur tempérance religieuse en est même une cause fréquente, et les jeûnes sévères, quand ils sont terminés, sont une excitation de plus à la débauche. Hindous et musulmans n'ont, je crois, sous ce rapport rien à se reprocher les uns aux autres

Voilà le mois d'août qui touche à sa fin, et il nous faut avancer notre voyage dans le Baltistan, car M. de Ujfalvy veut aller à Skado, et déjà en septembre le passage est quelquefois interrompu.

La veille du jour fixé pour notre départ, M. de Ujfalvy alla remercier le maharadjah de son aimable et généreuse hospitalité. Sa Hautesse mettait à notre disposition, pour toute la durée de notre voyage, un mounchi, afin de nous donner toutes les facilités possibles.

Tous nos préparatifs de voyage étant faits, nos lits achetés, les tentes réparées et le cuisinier choisi, ce qui n'est pas petite affaire, car à Srinagar ils sont chers et surtout voleurs, le 10 août, tout étant prêt, M. Henwey mit à notre disposition son grand bateau d'honneur.

Afin d'éviter les rizières dont on fait une grande culture au Cachemire, et qui avec le blé constituent une des principales productions de ce pays, nous devions faire deux étapes en bateau pour reprendre ensuite nos chevaux.

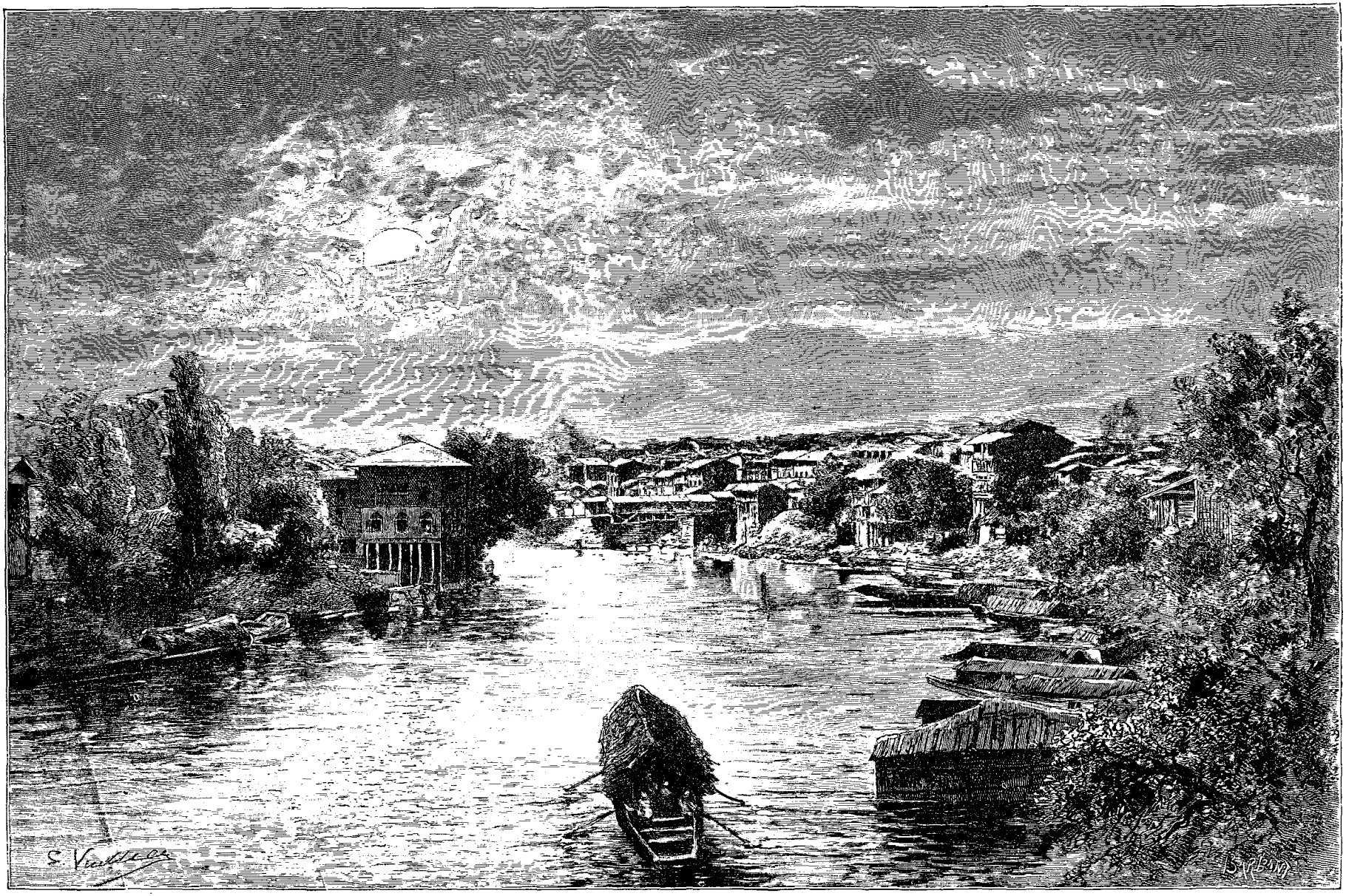
A la sortie de la ville, le Djilam continue son cours calme et tranquille, en arrosant des terres abandonnées et en friches. Est-ce la paresse des habitants qui en est cause? Je crois plutôt que c'est encore la suite de la terrible famine qui a décimé le pays. Ensuite, le pays est tellement pressuré par ses gouvernants, que tout ce concours de circonstances réunies ajoute à leur nonchalance naturelle et qu'ils aiment mieux risquer de ne pas manger en dormant que de ne pas manger en travaillant. Ils ont si peu de liberté, que même l'époque où l'on doit faire des récoltes est fixée par le radjah et par un édit ordonnant la récolte des moissons; celle-ci est condamnée à périr sur le pied ou à être coupée trop tôt si tel est le bon plaisir de Rambhîr-Sing. Ce manque d'initiative individuelle ne peut être que préjudiciable à l'agriculture.

A la tombée du jour, nous arrivons près d'un petit village à la droite duquel se trouve un canal qui conduit de la rivière à ce qu'on appelle le petit lac Manas-Bal. L'entrée en est originale, on croit presque traverser un champ de lotus. Sur la rive du lac est un ancien temple qui put être beau autrefois; aujourd'hui les cultures et les arbres l'envahissent.

Au bord du Manas-Bal habite un fakir. Ce saint derviche cultive son jardin qui lui donne d'excellents fruits et reçoit les visiteurs avec affabilité; il sait bien qu'il en sera récompensé et la roupie est toujours la bienvenue. Ce derviche a creusé, avec ses propres ongles, dit-on, le tombeau qui doit conserver sa dépouille. C'est une galerie souterraine, aboutissant à une large pièce dans laquelle doit être enfouie son enveloppe mortelle; pour avoir fouillé de ses propres doigts cette prodigieuse quantité de terre, ses mains m'ont paru bien intactes; du reste toute sa personne respirait un air de propreté bien rare chez ces saints personnages. La maison aussi était propre; il s'amusait à fabriquer des petits moulins à eau, pour mettre à profit une source qui coulait non loin de son habitation. Si les moustiques n'étaient pas en si grand nombre à Manas-Bal, on aimerait à y planter sa tente et à y rester peut-être, mais nous nous plaisons à penser que la nôtre, dressée sous un magnifique platane, sera levée demain, et nous nous endormons en dépit des moustiques dans cette douce espérance.

Le lendemain nous retraversons le canal; la lune était encore au ciel et le jour commençait à l'en chasser; les montagnes s'éclairaient en montrant leurs flancs dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Promenade en bateau, au clair de lune. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nudés, et nous, tout en admirant ce beau réveil de la nature, nous continuons notre route et rejoignons le Djilam. Nous retrouvons aussi M. et Mme de F..., jeunes Américains qui avaient décidé de faire le voyage avec nous.

A onze heures, l'heure du déjeuner, pour attendre le bateau de notre cuisinier, nous nous arrêtons près du grand lac Nos bateliers se précipitent pour aller cueillir une espèce de châtaigne qui croît sur ce lac et qu'on appelle zingari. Ils en ont vite fait une grande récolte. Le cuisinier nous ayant rejoints, nous nous remettons en marche, car les moustiques nous incommodent à tel point que la place n'est plus tenable. Le mouvement de notre bateau les a écartés; nous entrons dans le grand lac appelé Woular; ce lac est quelquefois tourmenté par de terribles tempêtes; en ce moment nous ne voyons que les herbes qui l'envahissent. Ces joncs sont coupés pour la nourriture des animaux et sont comptés au nombre des objets de rapport du lac.

Au loin nous apercevons notre lieu de destination, Bantipour, situé sur le lac Woular. A sa vue, nos bateliers, saisis d'une ardeur nouvelle, nous mènent rapidement et se réjouissent d'avance des pipes qu'ils vont fumer à l'arrivée. Le Cachmiri, pourvu qu'il ait son houqqa (pipe), est content. Le tabac qu'on fume aux Indes est originaire du Goudjrat; la feuille est petite et de couleur jaune, son odeur ressemble à celle de la violette. Les Hindous le pilent généralement dans un mortier, en y ajoutant plusieurs substances, et l'arrosent d'eau de rose; ils mettent ensuite ce mélange dans leur pipe. L'aspiration de la fumée est une de leurs jouissances. Aussi dans les villages il est rare qu'un indigène se sépare de sa pipe, même si on lui en offre un grand prix.

Un fakir (voy. p. 366).
Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

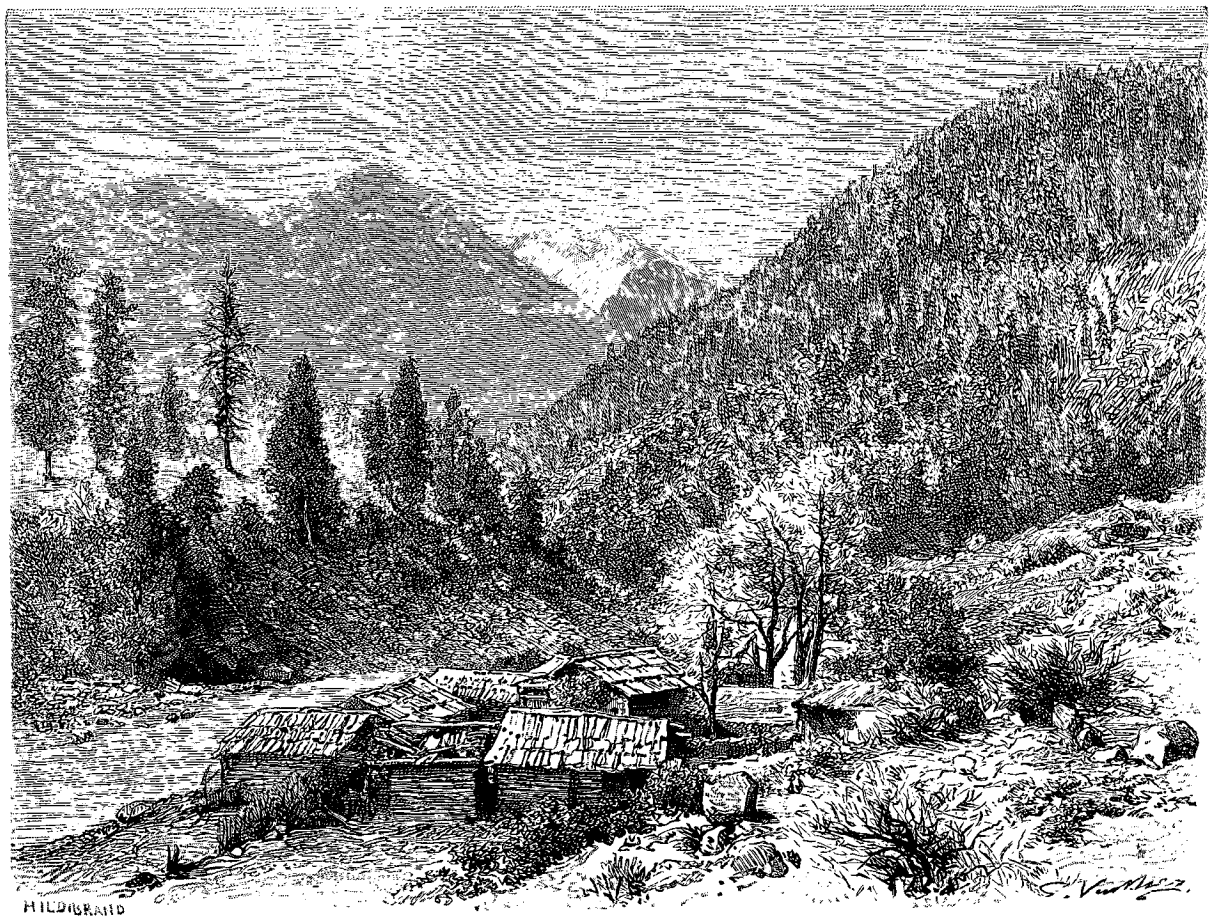
L'ardeur de nos bateliers eut pour résultat de nous faire parvenir plus vite à une petite rivière, que nous devions suivre pour arriver à Bantipour. Elle était si basse que nous dûmes quitter notre bateau. Sous un soleil brûlant, parmi des terrains incultes, nous arrivons à pied à Bantipour, où pour comble de désagrément il nous faut chercher une place où dresser nos tentes.

Pendant ce temps le mounchi Ganpatra, que Sa Hautesse a chargé de nous accompagner dans notre voyage, prend ses arrangements avec les gens du pays pour les provisions et les coulis ou porteurs. C'est avec un Pandit que se font les conditions; on reconnaît ce dernier à la flamme jaune et blanche qu'il porte sur le front, à son turban blanc qu'il roule d'une tout autre manière que les autres. Du reste son type pur et beau eût seul suffi à le faire distinguer. Les Pandits se teignent aussi le bout des oreilles en rouge. Ce sont eux qui tiennent entre leurs mains le maharadjah. Ils lui ont fait croire que son père, qui est mort, a été transformé en un poisson et qu'il doit se trouver entre le premier et le second pont jetés sur le Djilam, ou bien encore à Vérinagh; ils ne savent pas bien auquel des deux endroits ils doivent donner la préférence, mais, pour le moment, la pêche est interdite dans ces deux endroits. Les Pandits en font bien d'autres, et on raconte qu'un général des troupes du maharadjah, ayant mangé de la viande de vache, fut condamné par ceux-ci à se couvrir la tête de terre et à planter du riz dessus. Au moment de la récolte, le général se promenait avec une végétation superbe : c'était un panache naturel magnifique, mais qui devait être bien incommode pour le propriétaire.

Madame de Ujfalvy-Bourdon.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village dans la montagne (voy. p. 370). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Baker.

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRÂS),

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE [1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

LE BALTISTAN.

Sortie de la vallée de Cachemire. — Le col de Kadj-Nâg. — La vallée du Kichanganga. — Gouraïz. — Les Dardous ; type, mœurs, habitations. — La musique du maharadjah. — Un cheval dangereux. — Barzil. — Deux cols à franchir. — Le plateau du Déosaï. — Le mal de montagnes. — Skardo, capitale du Baltistan. — Les habitants. — Type balti. — Les *tazi* de Ghilghit. — Le jeu de polo. — Une pipe arabe du quatorzième siècle.

Le 12 au matin, nos chevaux sont sellés et nous partons par une route assez belle qui s'appelle la passe de Kadj-Nâg. Nous avons à franchir une passe de trois mille cinq cents mètres, mais à trois mille trois cents mètres il faut nous arrêter, nos chevaux sont trop fatigués. La vue est superbe; nous découvrons tout au loin Srinagar et son beau lac. Pour arriver à Tragbal, le chemin passe par une forêt. C'est près d'un petit étang artificiel, qui ressemble plutôt à une mare, que nous campons; cet endroit désert possède un grand baraquement appelé Dâk, station postale du maharadjah. Là ceux qui font le service des lettres trouvent un abri contre les intempéries de la saison. Cet endroit est très frais; lorsque le soleil a disparu, il fait à peine quatorze

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 209, 225, 241; t. XLVI, p. 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

degrés. Il faut aller bien loin pour trouver de l'eau potable, mais on nous en apporte, ainsi que du mouton. Nous faisons alors un repas assez copieux. Mouton ou poulet, poulet ou mouton, nous n'aurons pas autre chose pendant deux mois, il faut nous y attendre.

Le 13 au matin, nous achevons de franchir le col, et le coup d'œil est merveilleux. A nos pieds s'étend toute la vallée du Cachemire; le Djilam déroule ses méandres comme un joli ruisseau; cette belle et large rivière nous paraît si petite que nous pouvons par là mesurer la hauteur à laquelle nous sommes parvenus. Tout autour de nous, pourtant, la végétation est belle et grandiose; on cherche la neige et l'on voit des prairies avec de hautes herbes émaillées de roses trémières mauves, de myosotis, de gueules-de-loup, de fleurs bleues, blanches, jaunes, rouges, qui se confondent entre elles et forment les plus ravissants parterres que l'on puisse imaginer. Les bouleaux montrent leur écorce blanche, les conifères s'élèvent droits et pointus comme s'ils voulaient percer les nues, le soleil dore ce panorama ou se cache quelquefois sous les nuages qui couvrent ce beau ciel. Pas une habitation à l'horizon; la solitude plane sur ces hautes régions et une tristesse immense nous envahit; pourtant nos montures marchent allègrement, car la fraîcheur se fait sentir. Nous nous représentons aisément ces hauteurs couvertes de neige qu'aucun être vivant n'ose violer, car une mort horrible attend le voyageur imprudent dans ces parages inhospitaliers. Le plateau n'a aucune route indiquée, mais on ne peut s'éloigner de beaucoup, le précipice vous a bien vite remis sur la voie. La descente est horrible; je monte le cheval de mon mari, bonne bête qui court comme une chèvre sur ces pierres roulantes; le cheval du maharadjah, que mon mari a pris pour lui, voudrait bien ne pas faire cet exercice, mais, tenu par le saïs, il faut bon gré mal gré qu'il saute.

Quelques heures plus tard nous arrivons à Kanzelvan, misérable petit hameau réfugié dans un endroit superbe de sauvagerie, qui n'est plus qu'à quinze cents mètres, et où nous campons sur le bord du Kichanganga. Nous sommes là installés au pied d'une montagne couverte de conifères. Le murmure de la rivière nous avertit doucement de sa présence. C'est une solitude complète qu'aucun cri d'animal ne vient troubler. Le soir, les huttes sordides qui abritent le mounchi et ses tchouprassis sont éclairées par des lampes vacillantes qui rappellent communément nos lampions; au lieu de suif, on se sert de l'huile pour les alimenter. Le tronc d'un arbre magnifique sert de cheminée aux coulis pour faire leur cuisine. C'est le Ramadan, et les musulmans n'ont pas le droit de manger pendant la journée; mais ils se dédommagent le soir; ils causent, mangent et boivent jusqu'à une heure avancée de la nuit : par suite pendant le jour ils ont envie de dormir. C'est un mauvais moment pour voyager et nous avons de la peine à trouver des coulis.

Le 14, le soleil se voile et nous en sommes enchantés. Le pont près du village est en assez mauvais état; nous le passons à pied. De nouveau en selle, nous prenons le sentier qui contourne le flanc de la montagne; la route est détestable, mais splendide : le côté nord, tout boisé, élève ses pins sur des flancs rocailleux, des blocs énormes émergent de la rivière; sans doute le vent va y porter le germe producteur; de jeunes arbres ont pris naissance sur ce dur terrain et se balancent mollement au souffle du zéphir. Du côté sud, les montagnes arides se tapissent d'une légère verdure, les pics s'élèvent menaçants vers le ciel.

Nous retraversons la rivière, car le chemin passe de l'autre côté. Par là les arbres coupés déroulent des pentes de montagnes et sont portés par la rivière à leur destination; d'autres, arrêtés en travers de la route, sont une menace pour les rares voyageurs. C'est après un petit chemin sous bois et par une corniche côtoyant un ruisseau que Gouraiz nous apparaît. La vallée rétrécie est arrosée par le Kichanganga, et une quantité de petites sources échappées des montagnes vont se perdre dans son cours.

Gouraiz se trouve situé au milieu de belles prairies; c'est près du tombeau d'un fakir que nous dressons nos tentes. De beaux noyers vont nous prêter leur ombrage; nous regrettons que leurs fruits ne soient pas encore mûrs.

Le tombeau du fakir est très simple. S'il n'y avait pas de petits drapeaux blancs qui attirent l'attention, on ne pourrait se douter que sous cette misérable construction en bois repose un homme que tout le pays révère. Nos tentes dressées à quelques pas de là font bon effet; nos chevaux sont remisés sous de grands arbres, et s'il pleut on les couvrira d'une couverture; les saïs n'en ont pas plus que leurs bêtes. Le cuisinier prépare la nourriture : c'est un mouton qu'on égorge, des poulets qu'on tue, du riz qu'on cuit et des légumes qu'on épluche.

Le 15, il pleut et la matinée est froide; cette température n'est pas étonnante : la vallée de Gouraiz est à deux mille deux cent cinquante mètres au-dessus de la mer et tout encaissée dans de hautes montagnes.

Après notre déjeuner matinal, M. de Ujfalvy mensure des Dardous; c'est une population musulmane qui habite la contrée depuis les sources du Kichanganga jusqu'en dessous de Gouraiz. Quelle différence de type avec celui des Cachemiris! Quelle autre stature, beaucoup moins massive et moins forte! leur tête surtout est beaucoup plus petite, leur taille aussi. Leur nez fin et long leur donne quelque chose d'étrange Ils sont beaucoup plus courageux que les Cachemiris, mais ils sont passablement voleurs et pleins d'astuce. Ce sont des musulmans sunnites; cependant leurs femmes ne sont aucunement voilées. Le peuple a un aspect sale et misérable et les maisons s'en ressentent.

Dans l'après-midi, nous sommes allés sur un plateau relativement peu élevé; la vallée s'étendait devant nous, avec ses contours, ses ruisseaux et sa forteresse. Trois groupes de maisons campées de loin en loin au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu des plantations forment la petite ville ou le grand village de Gouraiz.

Le plateau était borné par un profond ravin d'où sortaient des roches énormes; de leurs flancs aux rugosités profondes s'échappaient de minces conifères. Les prairies s'émaillaient de fleurs et les chèvres aux longs poils bondissaient sur les pentes.

Nous redescendons pour aller visiter l'autre groupe de maisons; toutes les bâtisses sont en bois, la mosquée est de briques et sa base est en grosses pierres roulées par les torrents; on voit bien que le tailleur de pierre n'y a pas mis la main. A quoi bon, du reste, pourvu que cela tienne

Les maisons ne sont pas hermétiquement closes, et

Types dardous. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

l'hiver doit s'y faire sentir rudement. Les habitants peuvent toutefois en braver les rigueurs avec le bois de chauffage, car des montagnes rocailleuses, qui bordent le côté droit de la rivière, surgit comme par enchantement une végétation rare et inattendue.

Gouraiz est sans contredit un endroit qu'on rechercherait s'il était en Europe. Les Dardous qui l'habitent, mélangés avec des Cachemiris, sont bons et hospitaliers; loin de nous fuir, ils nous engagent à entrer dans leurs misérables demeures. Sur la place, des femmes portant des enfants dans leurs bras se tenaient au pas de leurs portes. Les petits garçons groupés autour de leurs mères nous considéraient d'un air étonné, et leurs figures sérieuses pour leur âge étaient déjà toutes mélancoliques. M. de Ujfalvy leur jeta des pais, petite monnaie du pays, et tous accoururent alors vers nous,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mon mari proposa à une des femmes d'acheter ses boucles d'oreilles, d'une forme tout originale; elle trembla un peu au commencement et ébaucha un refus; mais, lorsqu'elle vit les roupies, elle les défit elle-même de ses oreilles. Il en fut ainsi avec une autre jeune femme qui portait un singulier collier. Ce bijou venait du Ladak et se composait de trois rangs formés par des coquillages taillés en rond et séparés par de petites perles rouges. En somme, les femmes parurent enchantées de la vente qu'elles avaient faite, et nous aussi; sur quoi nous retournâmes à notre tente en sautant pardessus plusieurs cours d'eau qui traversaient les prairies et dont quelques-uns étaient assez larges.

Le 16 au matin, nous étions levés et prêts à cinq heures; les tatous qui devaient transporter nos effets et nos provisions étaient arrivés. Il nous en faut un certain nombre, car, après deux stations, nous entrerons sur le plateau du Déosaï, et alors adieu aux villages et à la nourriture; on doit tout emporter avec soi, jusqu'au bois de chauffage : tout manque, excepté l'eau.

Ce que nous eûmes de disputes, au sujet des chargements entre les katchawallas ou muletiers, n'est pas croyable; il fallut en tancer vertement quelques-uns pour remettre les autres à l'ordre; grâce à cet exemple salutaire, tout alla bien, et, une demi-heure après, nous étions en marche dans un chemin ravissant, toujours sur les bords du Kichanganga, qui va se jeter dans le Djilam à Mouzaferabad.

A peu de distance de Gouraiz, nous quittons cette rivière et ses bords charmants pour suivre ceux plus riants encore du Barzil, petit ruisseau dont les eaux claires et limpides vont grossir celles du Kichanganga; le soleil les fait paraître d'un bleu clair. Pour notre malheur les montagnes se déboisent de plus en plus; la vallée s'élargit, les champs sont semés de sarrasin, dont les épis jaunis ne demandent qu'à être coupés.

Après trois heures de marche, nous nous arrêtons pour déjeuner à Bandal, pauvre hameau composé d'un seul groupe de maisons isolées au pied de la montagne. Au milieu de ces champs et de ces prairies couvertes de hautes herbes et tout émaillés de fleurs, se dresse un arbre solitaire auprès duquel nous descendons pour faire notre collation.

Deux heures de repos suffisent amplement à nous délasser; nos chevaux ont mangé, les tatous ont brouté; quant à nos hommes, ils ne mangent pas souvent en route. L'Hindou, qui doit tout préparer lui-même, aime mieux attendre l'arrivée finale, et le musulman imite son maître. Car l'Hindou se croit ici de caste bien supérieure à ce dernier et le lui fait sentir.

Notre chemin monte et descend continuellement; aussi le cheval du maharadjah, qui n'aimait pas ces excursions, refusa d'avancer à une de ces montées abruptes et tomba avec son cavalier d'une corniche, haute au moins de six à huit pieds, sur des pierres qui formaient le lit du torrent. Je crus mon mari tué; heureusement le cheval retomba sur ses pieds avec son cavalier qui n'avait pas bougé de selle; il était hors de danger. Je le suivais par derrière, de telle sorte que j'avais à peine eu le temps d'avoir peur, que je voyais que tout était pour le mieux. Conduit à la main par le saïs, il fut obligé de s'exécuter et de monter, à son grand déplaisir; il ne renouvela plus cet exploit et nous arrivâmes à la station sans autre accident.

Mapnon-bagh est le dernier village que nous trouvons jusqu'à Skardo; nous nous y arrêtons. Il tonne, il pleut, et le ruisseau au bord duquel nos tentes étaient dressées, si beau et si claire tout à l'heure, devient tout bourbeux, et la température se refroidit; à trois heures de l'après-midi, nous avons à peine quatorze degrés.

De l'autre côté de la rivière, la montagne est couverte de bois épais et touffus, mais les arbres ne sont pas élevés et se ressentent du voisinage du plateau désert que nous allons aborder. Nos gens font du feu et se chauffent à la flamme, puis s'enroulent la tête de leur couverture pour s'endormir sous les arbres dans des abris qu'ils ont faits à la hâte avec des branchages.

Le 17, M. de Ujfalvy va reprendre son cheval, et moi je vais monter celui du maharadjah; comme je suis beaucoup plus légère, il ne refusera peut-être plus de monter les côtes. Du reste, pour cette fois, le saïs le prend par la bride, et tout va bien jusqu'à une montée, quand tout à coup il s'échappe des mains du saïs, et, reculant sur le bord de la corniche, il perd pied et se retient suspendu avec ceux de derrière sur le bord de l'abîme. J'ai une selle dont l'étrier s'en va avec mon pied, et je n'ai que le temps de me laisser glisser à terre; le tchouprassi qui était près de moi s'avance pour me retenir, et nous roulons tous les deux pendant quelques pas. Les pierres sont heureusement mêlées de sable, ce qui amortit notre chute. Le cheval, prêt à tomber sur nous, est arrêté par le saïs, qui a ressaisi la bride, et nous sommes sauvés. La bête cependant s'est foulé le pied et peut à peine marcher. Il faut faire avancer les hommes qui portent mon dandy. On crie, on les appelle; enfin ils arrivent; mais ces six hommes sont si peu habitués à la chaise à porteurs, qu'ils s'arrêtent à chaque instant.

Un roc énorme nous barre tout à coup le chemin. Nos tatous chargés descendent lentement ce passage; une jument est suivie de son poulain; comme celui-ci n'a pas assez de place pour marcher à côté de sa mère, il grimpe tout seul et sans aide sur le flanc de la montagne et ne la quitte pas; il bondit comme une chèvre et ne s'éloigne pas d'elle. Ces chevaux arrivent ainsi à avoir des pieds d'une sûreté extraordinaire.

Après ce défilé, la végétation se rabougrit, les montagnes se transforment en rocs immenses; on dirait des blocs de pierre posés sur un socle de verdure.

Nous rencontrons un radjah chasseur; il marche à pied au milieu de ses coulis et de ses tatous, le fusil sur l'épaule, vêtu à l'anglaise et suivi de ses chiens. Dans ce modeste équipage, il parcourt la vallée comme un simple mortel. Hier nous en avions croisé un autre qui était à cheval et tenait fièrement un parapluie rouge

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il déployait suivant le cas contre les ardeurs du soleil ou contre la pluie.

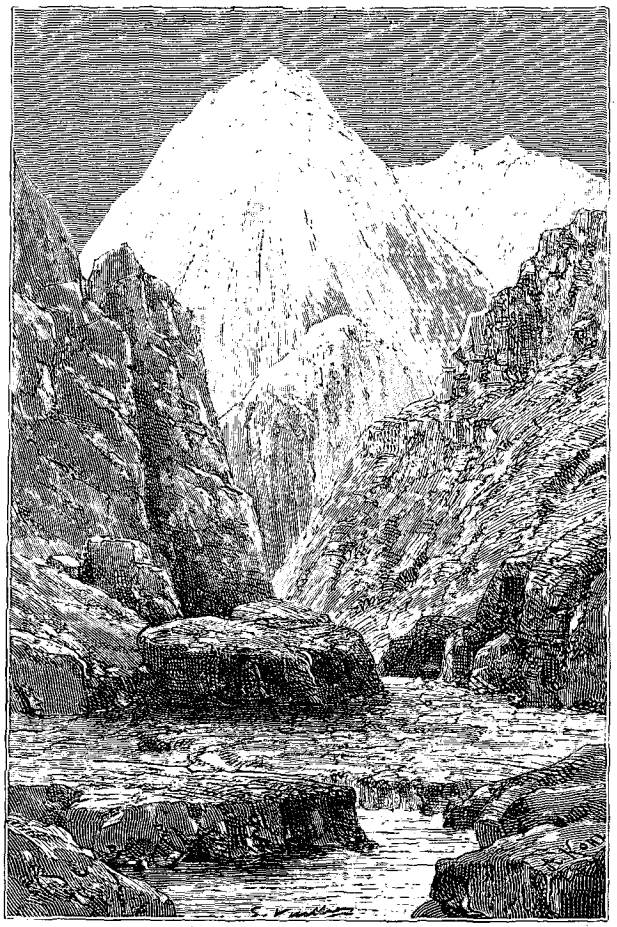
Que de fois nous avions vu sous ce soleil ardent des Indes nos tchouprassis tenir un immense parasol végétal qui, ne pouvant se fermer, devait rester toujours ouvert, livré aux intempéries de cette saison pluvieuse! Le soir, à l'ombre de la nuit, ce parasol faisait un singulier effet.

Le parapluie rouge du radjah nous avait paru de loin un magnifique mikedember ou palanquin.

Ce prince se rendait à l'appel de Rambhîr-Sing, qui a cité à son tribunal tous les petits radjahs du Ladak pour s'être révoltés et avoir refusé le payement des impôts.

Un peu après, nous rencontrons de très beaux yâks de pure race, ce qui est très rare, car ces animaux, employés aux usages domestiques, sont généralement des mulets de bœuf et de yâk, appelés *sous*.

Nous nous arrêtons à trois mille deux cent quatre-vingt-deux mètres, au pied du col de Dorikon, dans le voisinage de quelques misérables huttes, au milieu de broussailles confondues avec des roches immenses qui surgissent de terre comme de vieilles tombes en ruine. On est enfermé dans un circuit de montagnes qui se croisent et s'entrecroisent. Il pleut, il fait froid et humide, mais on nous a assuré que sur le plateau de Déosaï il ne pleuvait jamais.



Une passe dans les montagnes de Skardo. — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

Le 18, au grand matin, nous sommes prêts à traverser ce fameux plateau situé à une altitude moyenne de quatre mille mètres et tout entouré de montagnes qui l'enlacent. Elles sont relativement basses, quoiqu'elles n'aient que mille mètres de plus que le plateau, qui forme une espèce de cirque irrégulier de vingt-cinq milles de diamètre. C'est le fond d'un gigantesque glacier disparu aujourd'hui. Les débris de maremmes, les roches moutonnées qui restent encore là témoignent de cet ancien état des choses.

Nous sommes, à notre lever, enveloppés d'un brouillard intense, et nos coulis refusent de partir en prétextant qu'on n'y verra pas. Mais M. de Ujfalvy, qui n'entend pas de cette oreille, donne le signal du départ; avant que ceux-ci aient fini de charger, le brouillard a déjà presque disparu.

Nous nous engageons d'abord au milieu de broussailles et d'une végétation tout à fait rabougrie qui peu à peu finit par disparaître; nous ne trouvons plus que quelques touffes d'herbes parsemées au milieu des pierres. C'est le commencement du Déosaï ou plateau du Diable. La route que nous suivons le coupe à peu près au milieu, du sud-ouest au nord-oueest, et sa surface est un peu inclinée en pente douce. Les ondulations du terrain ressemblent à des vagues. Ce plateau est le chemin le plus court, relativement le plus commode et le plus sûr pour aller à Skardo, la capitale du Baltistan, mais il n'est praticable que pendant quatre mois de l'année, car quelquefois, même au mois de septembre, des voyageurs y ont été surpris par un ouragan de neige et y sont morts de froid. En 1880, trois indigènes ont subi ce terrible sort.

La première passe que nous franchissons est celle de Stakpilâr, à douze mille neuf cents pieds; elle forme la ligne de partage des eaux du Djilam et de l'Indus. Nous redescendons dans une gorge étroite où le Chigar prend sa source; cette rivière est un des affluents de l'Indus.

Nous remontons et le temps devient de plus en plus frais; enfin nous atteignons le second col de Sarsangar, haut de treize mille huit cent pieds; il est onze heures du matin et nous sommes sur le vrai plateau. Des pierres, rien que des pierres. Quelques pas après la passe, nous rencontrons deux petits lacs à peu de distance l'un de l'autre; on croirait marcher sur des galets pointus; je me demande comment nos chevaux font pour y poser le pied. Il fait à peine deux degrés.

Le plateau de Déosaï est traversé par une infinité de petits ruisseaux, lesquels forment en se réunissant une rivière appelée le Chigar. Nous choisissons le bord d'un de ces ruisseaux pour y planter nos tentes. Nous sommes à quatre mille six cents mètres, aussi avons-nous grande peine à nous réchauffer.

Le désert enfermé dans ces régions montagneuses est inhabité; à peine quelques marmottes y font-elles en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tendre leur sifflement. M. de F.... en a tué une pendant la route, mais nous sommes obligés de la laisser derrière nous, car elle a son poil d'été qui se détache sous les doigts.

Mon mari souffre du mal des montagnes; il a la tête malade et des suffocations continuelles. La nuit, sous notre tente, nous avons zéro degré, et nous la passons à faire tous nos efforts pour nous réchauffer. Nous nous demandons comment font nos Hindous habitués au chaud climat de l'Inde; ils grelottent sous leurs tentes. Cette température nous décide à faire en un jour vingt-deux milles afin de quitter au plus vite ce plateau du Diable.

Nous marchons toujours entourés de montagnes, où nous voyons pour la première fois des pics couverts d'une neige éternelle. Le soleil se couvre et la grêle tombe. Allez donc croire ceux qui vous disent qu'il ne pleut jamais ici! La grêle nous fouette le visage à midi : en plein soleil, nous n'avons que vingt-cinq degrés. La nuit est un peu moins froide que la précédente, le thermomètre marque trois degrés; or nous sommes au mois d'août.

Le 20, nous traversons deux rivières assez rapides et assez profondes, après lesquelles nous chevauchons sur un petit chemin que les tatous ont tracé au milieu de ce steppe triste et désolé. Tout à coup nous voyons un ours qui se promène tranquillement sur le dos de la montagne. Bien que M. de F.... n'ait qu'un fusil de petit calibre, on se décide à le chasser, et notre compagnon s'avance en rampant pour surprendre la bête, tandis que M. de Ujfalvy s'élance à cheval afin de la faire fuir du côté de M. de F.... En cet instant je me rappelle que mon mari n'a pas d'armes et je m'élance au galop vers lui. A mes cris, il se retourne et me montre son revolver qu'il a en main. Je m'arrête alors; mais pendant ce temps-là l'ours, au lieu de marcher vers M. de F..., s'est empressé de grimper sur la montagne; il est déjà au milieu, quand il se retourne pour voir s'il est encore poursuivi. Impossible : la pente est trop raide et le cheval ne peut le rejoindre. Mme de F.... n'a pas crié; elle est plus courageuse que moi, et je suis vraiment fâchée d'avoir arrêté la chasse, surtout lorsque mon mari m'a dit qu'à cheval même, sans armes, il n'y avait pas de danger, car le cheval court plus vite que l'ours. Cependant M. de F..., imparfaitement armé, n'aurait pu que blesser l'animal, dont la fureur se serait naturellement retournée contre mon mari, qui aurait été près de lui. Nous n'avions point de fusil et les indigènes ne seraient certes pas venus à notre secours. Après que ma mauvaise humeur contre moi-même fut passée, je ne regrettai aucunement ce que j'avais fait; un ours blessé est dangereux, dit-on, tandis qu'il est bien rare qu'un animal qu'on n'inquiète pas vous attaque.

Nous avons vu d'assez près des panthères, des serpents, et ces bêtes ne nous ont jamais rien fait. Le tigre même n'attaque pas généralement l'homme; mais s'il est vieux et trop peu agile pour poursuivre l'antilope, alors seulement il se risque à se jeter sur l'homme quand il a faim. Du reste ce sont des dangers auxquels je n'ai jamais pensé; j'ai dormi sous la tente dans les plaines des Indes et je n'ai jamais songé au cobra, ce redoutable reptile dont le venin vous foudroie en vingt minutes.

A cinq heures du soir, le 20, nous arrivons à quatre mille huit cents mètres. Nous devons y camper; il pleut, et à six heures et demie nous n'avons encore que sept degrés. Nous sommes déjà habitués à cette température et nous souffrons moins du froid que la première nuit, mais les étouffements de M. de Ujfalvy sont beaucoup plus forts et accompagnés de saignements de nez. Aussi dès qu'il fait jour, à quatre heures et demie, nous sommes debout. Nos katchawallas, engourdis par le froid, ne peuvent se retrouver; quelques-uns étaient malades hier. Où sont-ils? Ils se sont éloignés de nous et groupés ensemble pour se réchauffer sans doute et aussi rire et causer. On a beau crier, personne ne bouge et ne vient. Je mets à profit ce temps pour déjeuner avec du thé et des œufs, car nous aurons une rude journée; M. de Ujfalvy, qui éprouve de fortes oppressions continuelles, ne prend qu'un peu de lait des chèvres qui nous ont suivis sur le Déosaï. Comme elles ont nagé, les pauvres petites, pour passer la rivière! Et le petit mouton! Pauvre animal! Le courant était si fort! Mais, avec un fouet, celui qui les conduisait les ramenait dans le bon chemin et les faisait arriver heureusement sur la rive. Le lait que nous donnaient nos chèvres était délicieux; le goût n'avait rien de désagréable.

Nous partons à cinq heures du matin; nos katchawallas, qu'on a enfin retrouvés, nous suivront de près.

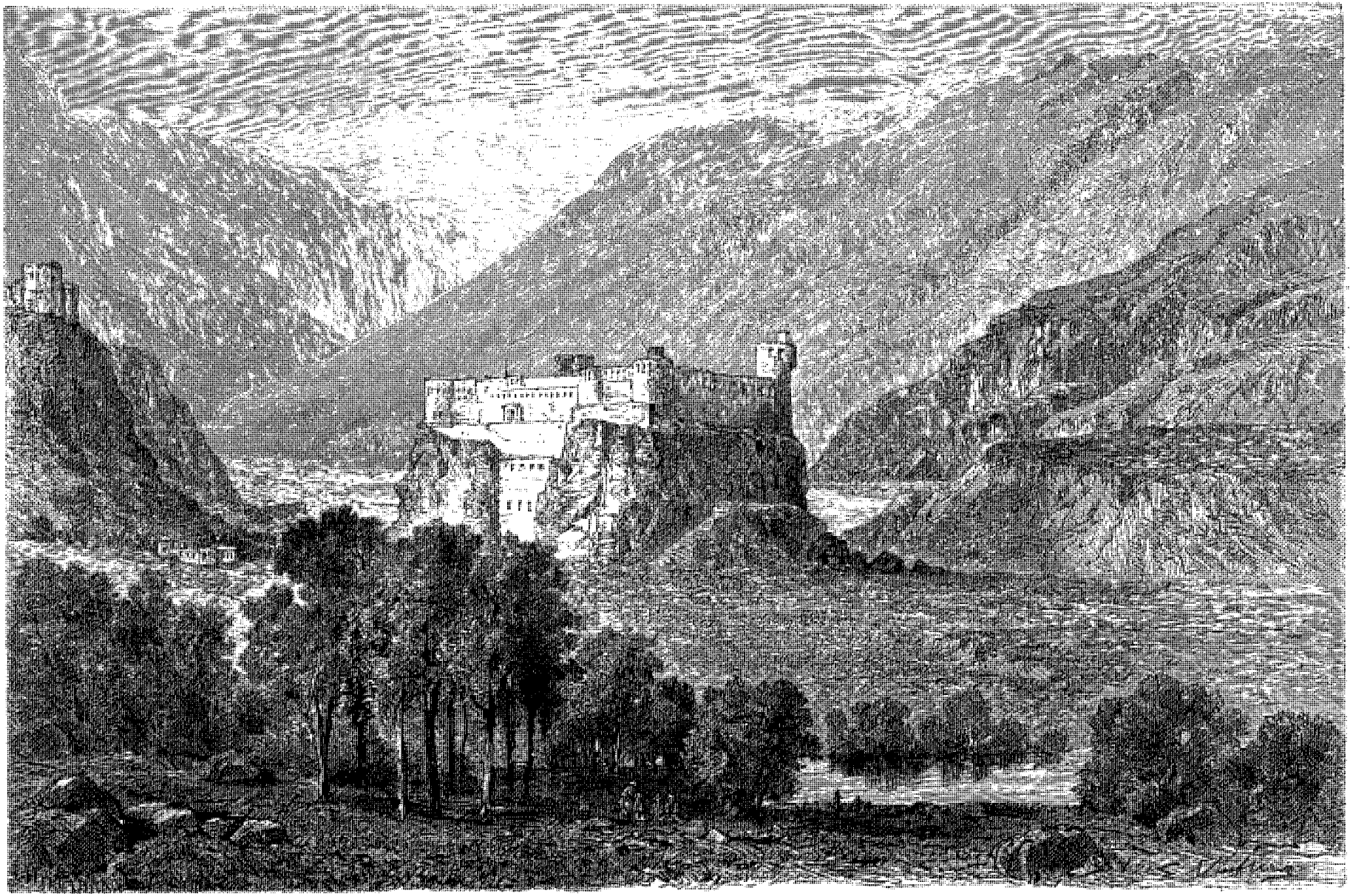
Notre cuisinier est allé en avant, afin de nous préparer le mince déjeuner que nous ferons après la passe du Bourdjila, qui est la plus haute que nous ayons franchie; elle a quatre mille neuf cent cinquante mètres. Avant d'y arriver, nous parcourons un plateau élevé assez herbeux pour rassasier les sobres tatous qui y passent. On prétend pourtant que cette herbe est vénéneuse et que le contrepoison consiste à en faire brûler sous les chevaux qui en ont mangé. Les animaux empoisonnés sont, paraît-il, comme s'ils étaient gris. L'herbe pousse par touffes et les rochers immenses qui nous entourent deviennent de plus en plus arides.

Le premier flanc de montagne que nous attaquons est relativement bon, la montée est douce; la grêle, la pluie nous arrosent et le soleil nous sourit; ces sourires sont comme des brûlures, car, aussitôt qu'il disparaît, nous sentons vivement le froid, qui nous saisit de nouveau. Cette montée nous conduit sur un large plateau, plus élevé que le mont Blanc, m'assure M. de Ujfalvy; je puis donc me figurer que je suis en Suisse.

Entre la Suisse, que je ne connais pas, et l'Himalaya, que je parcours depuis trois mois, quelle distance!

Dans les pentes des rochers nous voyons des couches de neige. Quel lieu triste et aride! Quel silence morne et glacial! Quelques jolies petites fleurs blanches et rouges s'épanouissent pourtant sous les caresses du so-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

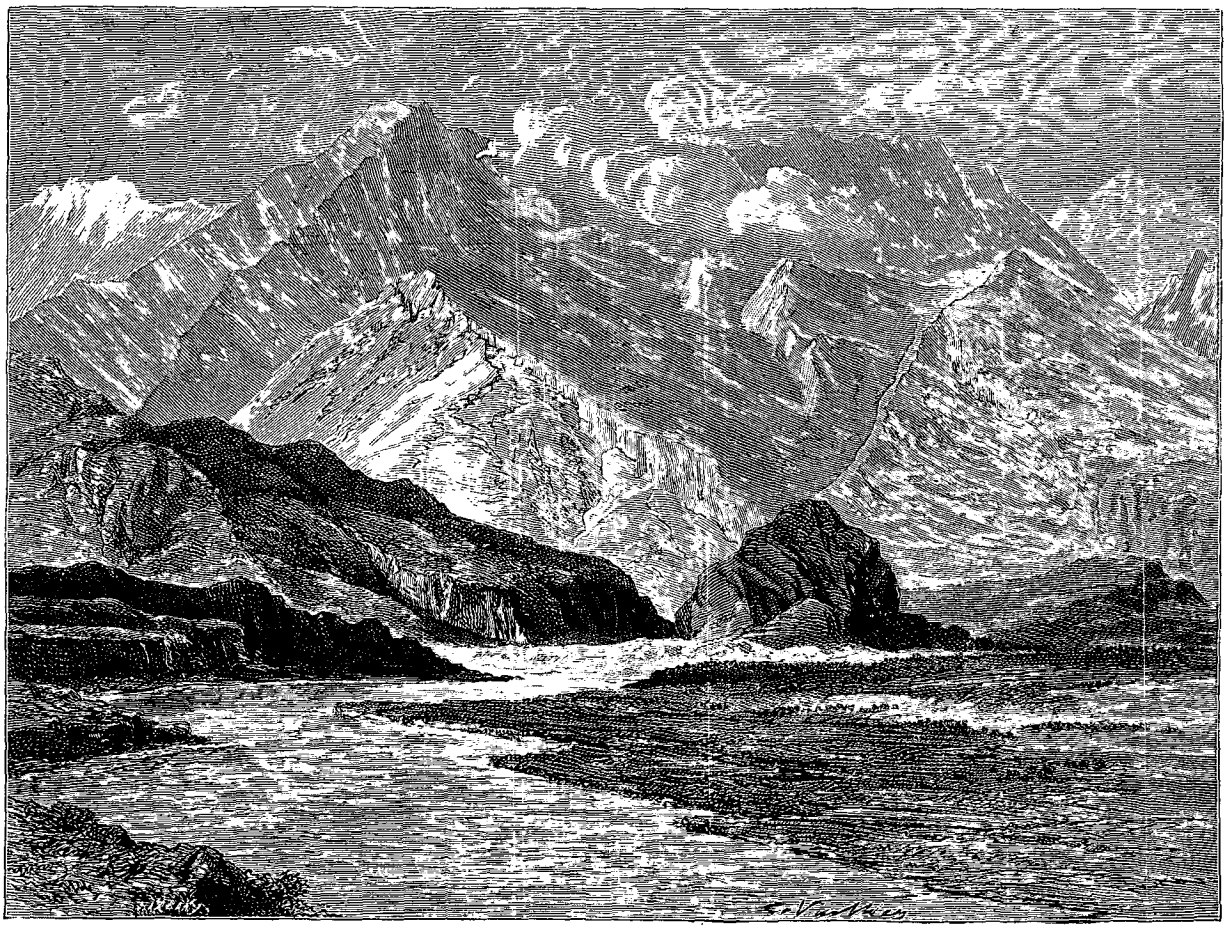


Citadelle de Skardo (voy. p. 378). — Dessin de G. Vuillier, d'après un croquis communiqué par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leil. Malgré nous, une tristesse invincible nous saisit; partout la solitude, aucune trace d'être humain pendant ces trois jours de traversée. Des pierres, toujours des pierres, et devant nous d'autres montagnes qu'il va falloir franchir! On cherche vainement le chemin, l'œil exercé du katchawalla suit les petites sinuosités que les tatous ont tracées en passant par ces contrées désertes.

Au pied de la montagne sont deux autres petits lacs. L'un a une si belle eau qu'on se prend à regretter qu'elle soit dans ces parages; l'autre, bien plus petit, ne me paraît être que de la neige fondue sous les rayons du soleil. Nos chevaux commencent à attaquer le flanc de cette montagne et montent péniblement en zigzag. Le spectacle désolant qui se déroule à nos pieds nous impressionne; ce ne sont plus les vertes et belles montagnes de l'Himalaya couvertes des végétations plus diverses et plus splendides les unes que les autres, arrosées par de paisibles cours d'eau ou par des torrents impétueux. Non, c'est une nature triste et désolée qui semble demander au voyageur ce qu'il vient chercher, et pourquoi il ose troubler sa solitude. On sent que l'Himalaya donne la main au Karakorum, et cette écrasante nature nous inonde de tristesse.



Montagnes de Skardo. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

A force de monter, nous arrivons sur le col. Quel spectacle! Des pics hérissés nous entourent, de tous côtés un cirque s'ouvre devant nos yeux et nos regards en sondent avec effroi la profondeur. Comme pour nous en défendre le passage, un immense tapis de neige s'étend à perte de vue et se déroule moelleusement sur le flanc de la montagne. Nous nous arrêtons et contemplons avec effroi cette nature belle dans son horreur; on dirait qu'elle ne demande qu'à ensevelir les voyageurs qui osent s'aventurer sur ce chemin périlleux. Une tourmente de neige doit être quelque chose d'effroyable dans ces parages.

Nous descendons de nos montures, car le passage est dangereux. Quel plaisir de marcher sur la neige au mois d'août! Nous nous avançons bravement, mais, comme elle est ramollie par le soleil d'été qui la chauffe de ses rayons, elle nous soutient faiblement; nous enfonçons à chaque pas et nos minces chaussures finissent par se mouiller. Il nous faut remonter à cheval et nos pauvres bêtes marchent en tremblant sur ce terrain qui fléchit sous leurs sabots; elles enfoncent et se relèvent pour s'enfoncer de nouveau jusqu'au poitrail. Il faut encore nous résoudre à aller à pied. M. de Ujfalvy s'avance soutenu par un couli; ces gens marchent pieds nus sur ce terrain glissant comme sur une route; leur peau endurcie ne craint ni le froid ni le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Soldats baltis (voy. p. 378). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaud. Mon mari commence à descendre le flanc de la montagne : c'est une glissade impossible ; en voulant se retenir, il casse sa canne ferrée, et sans son conducteur nul doute qu'il ne fût arrivé en bas plus vite qu'il ne l'aurait voulu. Moi qui le suis derrière, soutenue par un jeune couli, je m'arrête interdite ; ne jugeant pas mon conducteur assez fort pour me retenir, j'ai l'idée de me laisser glisser sur la neige comme sur une montagne russe, quitte à être un peu mouillée ; mais M. de Ujfalvy me crie de ne pas le faire, que le bas de la descente est rempli d'eau et qu'il m'enverra un autre couli. Je m'empresse de suivre son conseil et j'attends, appuyée sur le bras de mon jeune serviteur, l'arrivée de l'autre. Je bats le sol de mes pieds, qui sont gelés et engourdis par le froid ; mes bottes se sont déchirées sur ces chemins pierreux et la neige a eu tout loisir pour y entrer et s'y fondre. Tout vient à point à qui sait attendre, dit le proverbe, et le proverbe eut raison ; le nouveau couli vient à mon aide, et, soutenue par ces deux montagnards, glissant à qui mieux mieux, nous arrivons non sans peine au bas de la rampe ; là la neige fondue forme une quantité de petits ruisseaux que je traverse sur le dos de l'un de mes conducteurs. Quelques instants après, je suis de l'autre côté du cirque, et mon deuxième conducteur est déjà remonté chercher mon tatou, qu'il avait fallu abandonner et dont les quatre pieds sont comme collés dans la neige. D'une main ferme et sûre il le maintient et le conduit près de nous. Le cheval de M. de Ujfalvy, mené par son saïs, descend lentement. Afin de nous réchauffer, nous continuons la marche à pied et nous rejoignons notre cuisinier, qui s'est établi dans un creux de la montagne. Nous nous séchons ; mais mon mari, qui a encore des oppressions, ne veut prendre aucune nourriture. Nous continuons notre chemin en côtoyant une jolie rivière, qui tout à coup disparaît à nos yeux ; et quand, après une descente de huit cents mètres, nous nous arrêtons pour prendre notre collation, nous la cherchons en vain. A cette hauteur le coup d'œil est magique ; au fond de la gorge apparaît Skardo entouré de verdure ; on le croirait tout près, et cependant quinze milles nous en séparent.

Malgré notre fatigue il faudra aller jusqu'au bout, car nous ne saurions où dresser nos tentes. La descente est excessivement rapide. Des pierres nous tombent sur la tête et sur les épaules ; nous regardons quel est le téméraire qui se trouve sur ces hauteurs et ose se permettre un tel acte de méchanceté. Ce sont des chèvres sauvages qui paissent sur le flanc de ces rocs abrupts ; elles se promènent le long des chaînes de montagnes en faisant rouler les pierres sous leurs pieds agiles. Dans la gorge, les plus jeunes essayent leurs cornes naissantes ; leurs poils soyeux frôlent les parois rocailleuses. La gorge est si étroite qu'on se sent comme enfermé au milieu de ce paysage à la fois pittoresque et grandiose, ferme et rude comme le roc qui le forme. Il est facile de comprendre que ce passage est impraticable en hiver. A cette époque déjà il nous a fallu cinq heures pour franchir cette gorge entrecoupée de torrents, dont les sentiers sont à chaque instant dégradés par la fureur des eaux. A la fin la végétation reparaît un peu, bien haut, bien haut, se confondant avec les pics. Quelques conifères égarés croissent sur ces hauteurs.

Nous sommes trop fatigués pour pousser jusqu'à Skardo, et nous nous arrêtons après douze heures de marche à Karpitou, petit village situé à trois milles de cette ville. Il est cinq heures du soir, et depuis douze heures que nous marchons nous avons bien gagné notre repas. On nous apporte des abricots si bons que nous en oublions presque nos fatigues. Le soir, nous sommes tous contents : plus de froid à craindre, plus de mal de montagne. Les chevaux hennissent de plaisir. Un vieillard nous offre des fruits et des légumes pour notre repas.

Le 22 au matin, nous partons pour Skardo. M. de F..., qui est souffrant, viendra nous rejoindre plus tard. Le chemin qui mène de Karpitou à la ville est une belle allée toute plantée de peupliers et de saules encore tout jeunes.

Skardo, situé à sept mille quatre cents pieds au-dessus de la mer, est enfermé dans une ceinture de rocs où l'œil cherche vainement un seul petit brin d'herbe. Des champs de pierres se trouvent au milieu de terrains bien cultivés et entretenus par des canaux d'irrigation. Les arbres fruitiers y sont en grand nombre.

Sur une place, des soldats du maharadjah font l'exercice ; ces Dogras, soldats montagnards, sont les meilleures troupes de Sa Hautesse ; leur costume se compose d'une blouse serrée à la taille par un ceinturon, d'un pantalon, d'un turban et d'un fusil à mèche qu'ils portent sur l'épaule gauche avec une nonchalance sans pareille. Le maharadjah a aussi des chasseurs baltis dont les couvre-chefs, semblables à nos shakos d'autrefois, font un effet des plus pittoresques.

Il y a deux forteresses : l'une ancienne, bâtie sur une haute montagne qui tombe à pic sur la rive droite de l'Indus, dont il ne reste que la moitié ; l'autre, élevée sur un énorme roc, et qui domine l'entrée de la vallée. Cette nouvelle forteresse, assez grande, garnie de tours, paraît assez bien fortifiée et entretenue.

Une des principales constructions de Skardo est un bâtiment carré que nous voyons en passant et qui nous semble être une mosquée.

C'est dans un jardin qu'on dresse nos tentes ; les pommiers et les abricotiers qui nous ombragent laissent tomber leurs fruits sur nos têtes ; de belles pommes jonchent la terre, et celles qu'on nous offre quelques instants après notre arrivée sont encore meilleures. Des raisins noirs et blancs, des melons garnissent notre table ; nous nous en régalons ; ils sont délicieux et ne font pas mentir leur renommée.

Skardo, avec sa ceinture rocheuse haute de deux à trois mille mètres, est un séjour très chaud malgré son élévation. Ce pittoresque, cette sauvagerie, cette nudité belle pour l'œil du peintre a pour moi peu d'attrait, et je préfère la belle et ravissante Simla à cette autre rude

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fille de l'Himalaya. Les pics neigeux qui lui forment une couronne resplendissent sous le beau soleil. Aujourd'hui, par bonheur, ce maître du ciel se cache de temps en temps, les montagnes se couvrent d'un léger voile de brume, le vent fraîchit, les abricots, les pommes tombent de plus belle à nos pieds.

Dans l'après-midi, le djamadar ou colonel dogra paye les maîtres des tatous et les coulis qui ont porté nos bagages. Après avoir reçu leur argent, ils essayent chaque pièce sur la pierre.

Pour faire la traversée de ce plateau du Diable, il nous avait fallu quatorze tatous et seize coulis. Pourtant nous n'avions gardé que le strict nécessaire, à tel point que nous avions presque manqué de bois pour faire bouillir

Types tchitralis (voy. p. 382). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

notre eau, qui sur ces hauteurs avait eu grand'peine à chauffer; à peine était-elle retirée du feu, qu'elle se refroidissait tout de suite.

Skardo, capitale du Baltistan, situé sur la rive droite de l'Indus, est sous les ordres d'un radjah; il fut pris en 1848 par les troupes de Gulab-Sing, commandées par le général Surawar, et tomba alors sous la domination du maharadjah du Cachemire.

En voyant cette vieille forteresse qui semble faire partie de la gigantesque montagne à laquelle elle est accolée comme aux parois d'un vieux mur, on se demande comment elle fut prise par escalade; mais la vérité est que, par cela même qu'elle était la plus inaccessible, elle était la moins surveillée; les soldats dogras en tentèrent l'escalade et la nuit s'emparèrent du donjon. De ce point dominant ils bombardèrent la forte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

resse, et les soldats baltis du radjah furent tous tués ou à peu près. Quelques-uns se sauvèrent à la nage.

Ce donjon est élevé de trois cents mètres au-dessus de la plaine; la vue y est splendide; l'Indus se déroule entre des montagnes escarpées, dont les hautes cimes sont couvertes de neiges éternelles; la vallée de Chigar s'entr'ouvre dans le lointain et les monts abrupts du Karakorum dessinent à l'horizon leurs glaciers gigantesques.

Autrefois, paraît-il, Skardo était privé de verdure; à peine y voyait-on quelques arbres fruitiers, tels que les abricots; aujourd'hui, grâce à l'intelligence de Meta-Manghel, gouverneur actuel du Baltistan, des arbres ombragent cette capitale, des jardins ont été créés, des aqueducs amènent l'eau où elle est nécessaire, et pour mêler l'agréable à l'utile elle retombe en jolies cascades savamment calculées. Partout où il a pu faire des plantations, cet homme intelligent, distingué par le maharadjah, en a fait exécuter même sur les bords de l'Indus, que ce fleuve encombre de sable et de pierres; partout il a établi des digues et a essayé des cultures; faibles et chétives, elles sont pourtant les témoignages de la volonté humaine, luttant contre les envahissements d'une nature sauvage.

Les Baltis sont musulmans et devraient être régis par un des leurs; mais telle est la répulsion dans laquelle Sa Hautesse de Cachemire les tient, que même dans ce petit pays il leur a imposé un prince de sa religion.

Nous ne pouvons malheureusement pas voir cet homme intelligent; il est à Srinagar, et son fils, un jeune enfant à peine âgé de dix à douze ans, est sous la garde d'un des parents du radjah qui le remplace en ce moment.

Le 24, dès cinq heures du matin, nous sommes éveillés par une musique militaire : c'est celle des soldats du radjah qui vont faire l'exercice tous les matins; dès que paraît l'aurore, ils exercent leur brillante ardeur guerrière.

Notre premier soin est de faire réparer nos malles, nos bottes, nos selles, nos ustensiles de cuisine, qui le demandent à hauts cris. D'honnêtes raccommodeurs arrivent avec leurs outils et, s'asseyant par terre, se mettent en devoir de restaurer les objets qu'on leur confie. Le travail est bien grossier; mais qu'il soit solide, c'est tout ce que nous désirons. Il n'en est pas de même de notre doby ou blanchisseur, qui blanchit et repasse très bien; il est vrai qu'il a pris les habitudes européennes, car, contre toutes les règles du blanchissage hindou, qui veut qu'on n'emploie que de l'eau et une massue, il se sert de savon. Le doby est, comme le suipper, un être indispensable qu'il faut emmener avec soi en voyage; dans ces petits villages il n'y a pas de blanchisseurs attitrés, et pour rien au monde on ne vous rendrait ce service.

Un village doit être assez considérable pour se donner le luxe d'un doby. Le nôtre, que nous payons au mois, était un brave et honnête musulman sachant très bien son métier, mais ayant pris des Hindous l'idée de caste, de même que les Hindous ont pris des musulmans l'usage de cacher les femmes, ce qui n'existait pas autrefois, du moins à ce que l'on prétend. Il est vrai que ce trait de mœurs n'est en usage que parmi les hautes castes ou chez les gens très riches.

Dans la journée, nous nous empressons d'aller recevoir la visite du représentant du radjah; il arrivait en grande pompe, accompagné du fils du radjah, le tchota radjah, comme on dit en hindoustani, ce qui signifie petit radjah. Ils étaient escortés d'une nombreuse suite et montaient des chevaux luxueusement harnachés.

Après les salutations d'usage, ils nous offrirent un chien qu'on tenait en laisse. Ce chien, remarquablement beau par sa laideur, avait été convoité par M. de Ujfalvy, qui précédemment avait voulu l'acheter ou tout au moins son pareil. Mais il lui avait été répondu que cette bête était unique dans le pays et qu'elle appartenait au radjah.

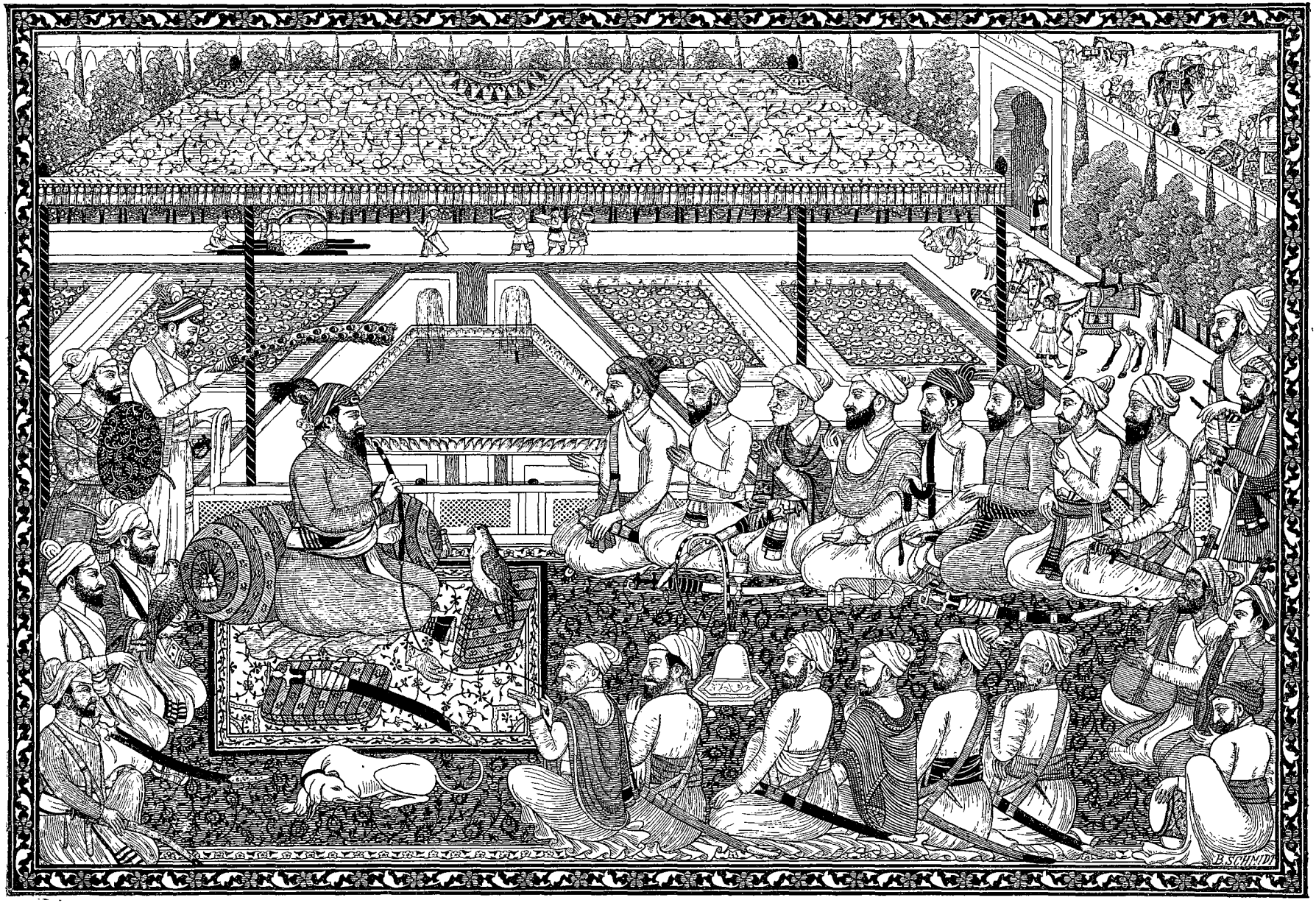
Ne voulant pas être en reste de cadeau, j'offris en échange au radjah deux jolies bagues : une turquoise et un saphir d'un très beau bleu. Ces deux bijoux furent très bien accueillis. Le tchota radjah était charmant, avec des yeux noirs superbes, bordés de longs cils; son nez fin était malheureusement percé et un anneau en or lui servait d'ornement; son collier d'argent était de bon goût et les plaques étaient belles. Son tuteur momentané était aussi un beau garçon à la figure intelligente et distinguée; il pouvait avoir vingt-cinq à trente ans au plus. Il nous offrit en outre toute espèce de fruits, de légumes et nous invita à assister à un jeu de polo.

Quand ils furent partis, nous examinâmes à loisir le chien qu'ils nous avaient offert; c'était un étrange animal au poil fauve, de la race des lévriers. Il chasse l'ours et se trouve dans les environs du Tchitral. Cette espèce est très rare et n'est pas encore parvenue en Europe; le seul qui soit allé jusqu'au Cachemire avait été ramené par M. Haward, officier anglais, qui fut assasiné en 1870 à Yassin par le neveu du radjad actuel de cette ville. Nous serions donc les premiers à faire connaître cette espèce en Europe, et mon mari destinait ce curieux spécimen au Jardin d'acclimatation.

Le 26, nous assistons à un jeu de polo. Ce jeu de paume à cheval a pris naissance chez ce peuple, et leur passion pour cet exercice égale leur dextérité. Aussi chaque village un peu considérable a son jeu de polo, c'est-à-dire un emplacement sur une certaine étendue de terrains réservée à cet effet. Le plus beau et le plus commode est certainement celui qui affecte la forme d'un carré plus long que large. Mais le sol ne se prête pas toujours à cette disposition, et souvent la bande de terre est si étroite qu'il est difficile d'y faire manœuvrer les poneys. Il faut une habileté à toute épreuve pour éviter les rochers à pic ou les précipices qui entourent parfois ces terrains.

Pour jouer à ce jeu, qui consiste à lancer une boule de bois et à la faire rouler avec un bâton que chaque cavalier tient à la main, il faut être un cavalier émérite, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Durbar ancien. — Dessin de Schmidt, d'après une miniature du temps, rappelant les costumes de la cour de Mota-Manghel (voy. p. 383).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheval doit être bien dressé et avoir de bonnes jambes. La bête est lancée ventre à terre et instantanément elle doit s'arrêter, pivoter sur elle-même, se garer des autres et de la boule. Il arrive parfois que des cavaliers sont tués et que les chevaux ont les jambes cassées, mais ces accidents sont rares. Les chevaux qu'on emploie pour cet exercice sont de petite taille, trapus et forts; quelques-uns ont la crinière et la queue très abondantes et très longues, d'autres ont ces appendices coupés ras; cette différence, paraît-il, dépend beaucoup de la structure de l'animal; c'est au cavalier à savoir lui faire faire la toilette qui convient à son genre de beauté.

La boule une fois lancée doit passer entre deux bornes placées aux deux extrémités de l'enceinte. Un petit garçon réunit les fouets de tous les joueurs et, après les avoir mêlés, les divise au hasard pour les distribuer en deux camps. Les combattants, partagés en deux parties, doivent, autant que possible, empêcher la boule de leur adversaire de franchir les obstacles, tandis que les autres cherchent au contraire à la faire parvenir au but.

Aiguière de Tchamba.
Dessin de Schmidt, d'après nature.

L'emplacement de Skardo est moins grand que celui de Tchamba, mais la situation du premier est bien plus pittoresque. Au pied de l'Indus, entre les deux forteresses et enfermé entre de gigantesques chaînes de granit, on croit être aux temps préhistoriques décrits par les paléontologues. Dans le fond, de l'autre côté de l'Indus, se dresse un rocher immense, dont la base est entourée d'un sable blanc de rivière se détachant sur les sombres masses qui ferment l'horizon. Tout autour de soi on ne voit que des blocs, rien que des blocs; les uns émergent de la chaîne, noirs et sombres comme l'enfer : on se représente volontiers Prométhée attaché par le milieu du corps et dévoré par les vautours, habitants de ces inaccessibles hauteurs; les autres rocs, éclairés des rayons d'un soleil couchant, ne présentent aux regards que des aspérités rougeâtres, pierreuses et sablonneuses. Quelles quantités de pierres se sont détachées de ces géants aux flancs rocailleux! la terre en est jonchée. C'est comme si une mer avait autrefois pris possession de ces contrées et ne s'en soit retirée qu'avec regret en laissant l'empreinte de son passage. C'est bien le cadre d'une mer orageuse en courroux dont les vagues viennent battre ces géants immobiles, ou caresser de son écume le pied des rochers.

C'est sur un terre-plein taillé dans la montagne que nous étions assis, dominant l'emplacement du polo dans toute son étendue; les masses écrasantes qui se dressaient devant moi me faisaient frissonner. Mon cœur se serrait à la pensée que dans quelques jours nous allions parcourir ces monts d'une beauté préhistorique, lorsque quelques gouttes de pluie, le grondement lointain du tonnerre, des nuages noirs qui s'avançaient au-dessus de nos têtes nous firent craindre pour notre divertissement; heureusement ils s'éloignèrent en enveloppant dans leur course les pics les plus élevés.

Cependant le jeu du polo était commencé; les cavaliers s'animaient et plusieurs vainqueurs avaient forcé la boule; la musique célébrait la victoire de ces heureux, tandis que les vaincus étaient hués par un charivari. Le signal d'une halte fut donné par cette étrange musique, bien en rapport avec la sauvagerie du lieu. L'orchestre qu'on n'emploie que dans les grandes occasions se compose de deux tambours, d'un fifre et d'une longue trompette. Ces instruments primitifs s'accordent avec difficulté entre eux, et les cris des combattants se mêlant à leurs discordances sont d'un effet peu ordinaire et qu'il serait difficile à reproduire.

Le remplaçant du radjah, qui avait pour titre le nom de Difteri, et le tchota radjah goûtaient fort ce divertissement; l'enfant surtout, malgré son sérieux précoce, s'animait, ses yeux brillaient et on sentait qu'il attendait avec impatience l'époque à laquelle il pourrait se mêler aux combattants. Les cavaliers étant descendus de leurs montures s'assirent en cercle près des musiciens.

Tandis que la musique s'exhalait plaintive et sauvage, un homme vêtu d'une blouse, d'un pantalon et d'un manteau à larges manches se mit à danser. Sa danse consistait en pas, en gestes, en contorsions qui devaient être, je suppose, l'explication de cette symphonie hurlante. Un autre lui succéda sans être plus récréatif. Cependant les spectateurs indigènes, parmi lesquels je remarquai quelques figures hâlées venues de Tchitral, semblaient goûter une des plus grandes jouissances de leur vie. Habitués à cette danse, ils en possédaient la clef et s'identifiaient avec le danseur; cette pantomime, muette pour moi, était pour eux la plus haute expression du langage.

Un troisième danseur succéda au second; la musique plus folle et plus légère l'emporta; son allure plus vive se modela sur la musique, et les spectateurs l'accueillirent à la fin avec de vifs applaudissements; leurs cris témoignèrent de la joie générale.

A un signal donné, les cavaliers s'élancèrent de nouveau sur leurs chevaux et, courant ventre à terre, lancèrent la boule, mais cette fois pas à temps, car un homme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

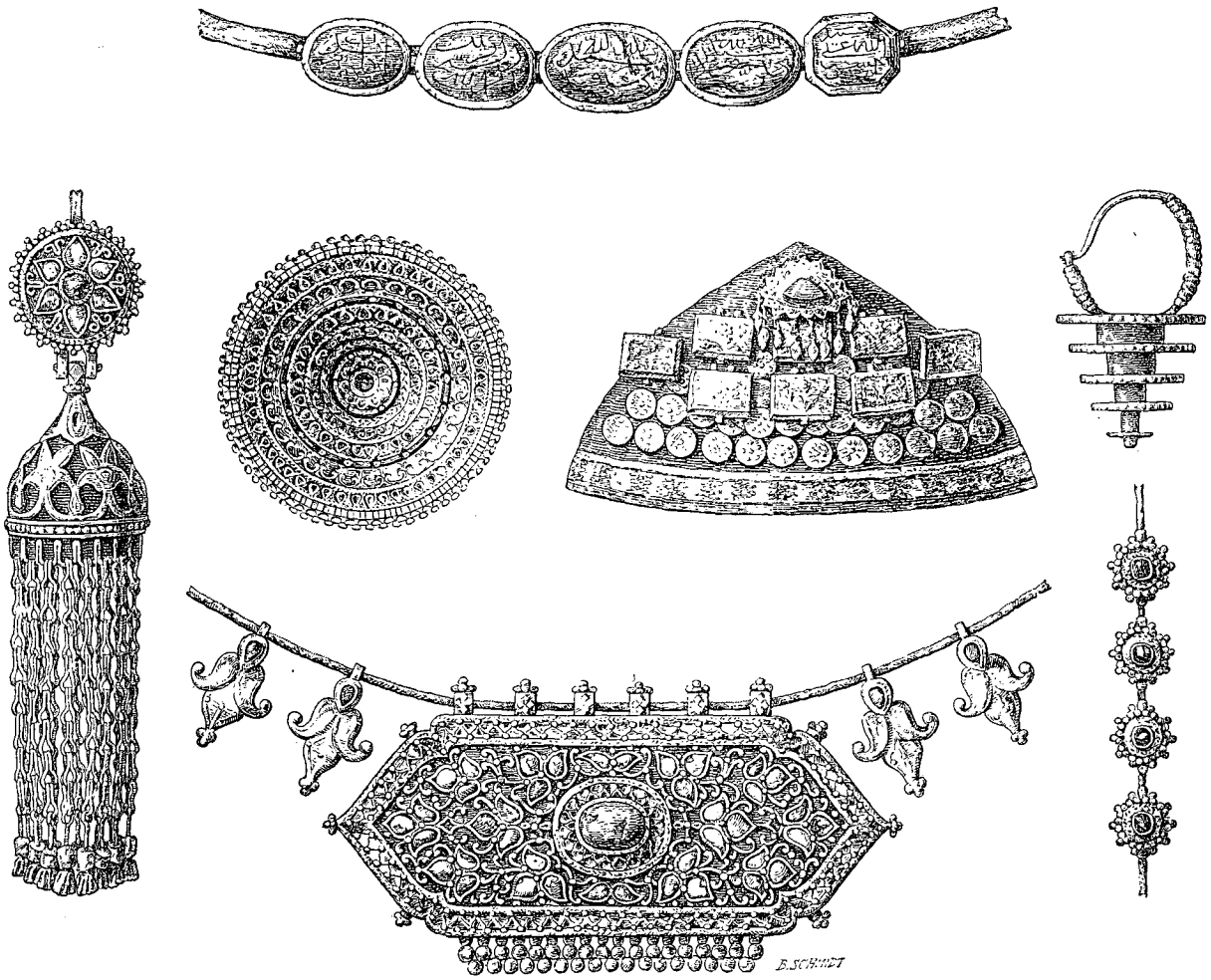
placé au dehors de l'enceinte fit entendre un coup de sifflet qui arrêta les joueurs. La boule fut lancée de nouveau et avec l'exactitude exigée. Le fils de Meta-Manghel ou Manghel-Djou envoya son gouverneur, beau jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, se mêler au jeu; celui-ci parut dans l'arène et lança la boule de main de maître; toutefois, malgré son habileté qui était évidente, il ne put être vainqueur; son cheval, une mauvaise bête, fut toujours devancé par les autres.

Ce jeu dura assez longtemps, jusqu'à ce que, les chevaux commençant à se lasser, les cavaliers durent mettre un terme à leur ardeur.

Les vainqueurs vinrent se présenter devant la plateforme; ils furent acclamés, et, selon l'usage, on se moqua des vaincus. De notre côté, nous retournâmes à notre tente comme nous étions venus.

La cour réunie de Meta-Manghel, avec ses costumes pittoresques, me rappela vivement les peintures indiennes que j'avais vues et admirées à Tchamba.

Le bazar de Skardo se compose d'une longue rue; il est assez pauvre en belles choses, cependant M. de



Bijoux baltis. — Dessin de Schmidt, d'après nature.

Ujfalvy fit l'acquisition de certains bijoux anciens qui ressemblent beaucoup aux bijoux arabes. On prétend que ce sont des ouvriers de cette nation que les anciens radjahs du Baltistan ont fait venir, pour mettre leur industrie et leur talent au service de leurs désirs luxueux. En tout cas il n'en existe plus de ce genre dans le Baltistan. Ces bijoux en argent, incrustés d'or et de turquoises, sont devenus très rares.

Nous nous procurons aussi des cuivres d'une rare distinction de forme et d'un travail fini qui nous rappellent les aiguières de Kangra et de Tchamba.

Les Baltis font aussi du pachemina, qui, dit-on, est à meilleur marché qu'à Srinagar; mais il n'est pas lavé et il faut lui faire subir cette préparation pour qu'il acquière la douceur, la souplesse qui font sa véritable beauté. C'est dans la capitale du Cachemire qu'on fait le mieux ce travail; la manière dont ils le battent, le rebattent et le lavent ensuite avec une sorte de petite noisette qu'ils mêlent à l'eau est une spécialité des Cachemiris, spécialité qui n'a pu être égalée par aucun autre peuple de l'Inde.

M. de Ujfalvy mensura nombre de Baltis au cœur de la population. Il lui fut démontré mathématiquement que ces pauvres Baltis, qu'on avait confondus avec les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mongols ou tout au moins avec les Ladakis, avaient été fortement calomniés. Ils sont bel et bien aryens, tout autant que les Brokhpa-Dardous. Comme eux, ils ont les cheveux bouclés, ondés et soyeux; la barbe est généralement fournie, ce qu'on ne voit pas chez les Mongols. Leur peau, au lieu d'être glabre, est velue, et leurs yeux sont droits. Les pommettes sont loin d'être saillantes; leurs dents sont belles et leur physionomie est douce.

Ils ont généralement une brûlure large comme une pièce de cinquante centimes sur le sommet du crâne Lorsqu'on leur en demanda l'explication, ils répondirent qu'on leur avait fait cette opération lorsqu'ils étaient enfants, afin de les guérir ou de les préserver de maladies de la tête.

Quelques-uns d'entre eux se brûlent aussi d'autres parties du corps afin de se guérir de divers maux.

Du reste les Hindous prétendent dans leurs livres de médecine que, pour apaiser les coliques les plus violentes, il suffit d'appliquer sous la plante des pieds des plaques de fer brûlantes; les douleurs se calment tout de suite; je le crois sans peine, car le remède doit être pire que le mal.

L'été est ici très chaud, mais il est court. Le bétail est rare à cause du peu de fourrages qu'il peut trou-

Cuivres hindous (voy. p. 383). — Dessin de Schmidt, d'après nature.

ver dans les prairies couvertes de neige pendant une grande partie de l'année. Les habitants passent leurs longs hivers à tisser des étoffes en poil de chèvre, dont le plus beau vient du Ladak. Ils sont musulmans chiites et en partie nourbakchis, secte musulmane intermédiaire entre la secte des sunnites, dont les Dardous font partie, et celle des chiites. Ils travaillent aussi des objets en pierre tendre qu'on appelle jade de Caboul; elle vient des montagnes de Chigar, et cette fabrication baltistane est assez bonne.

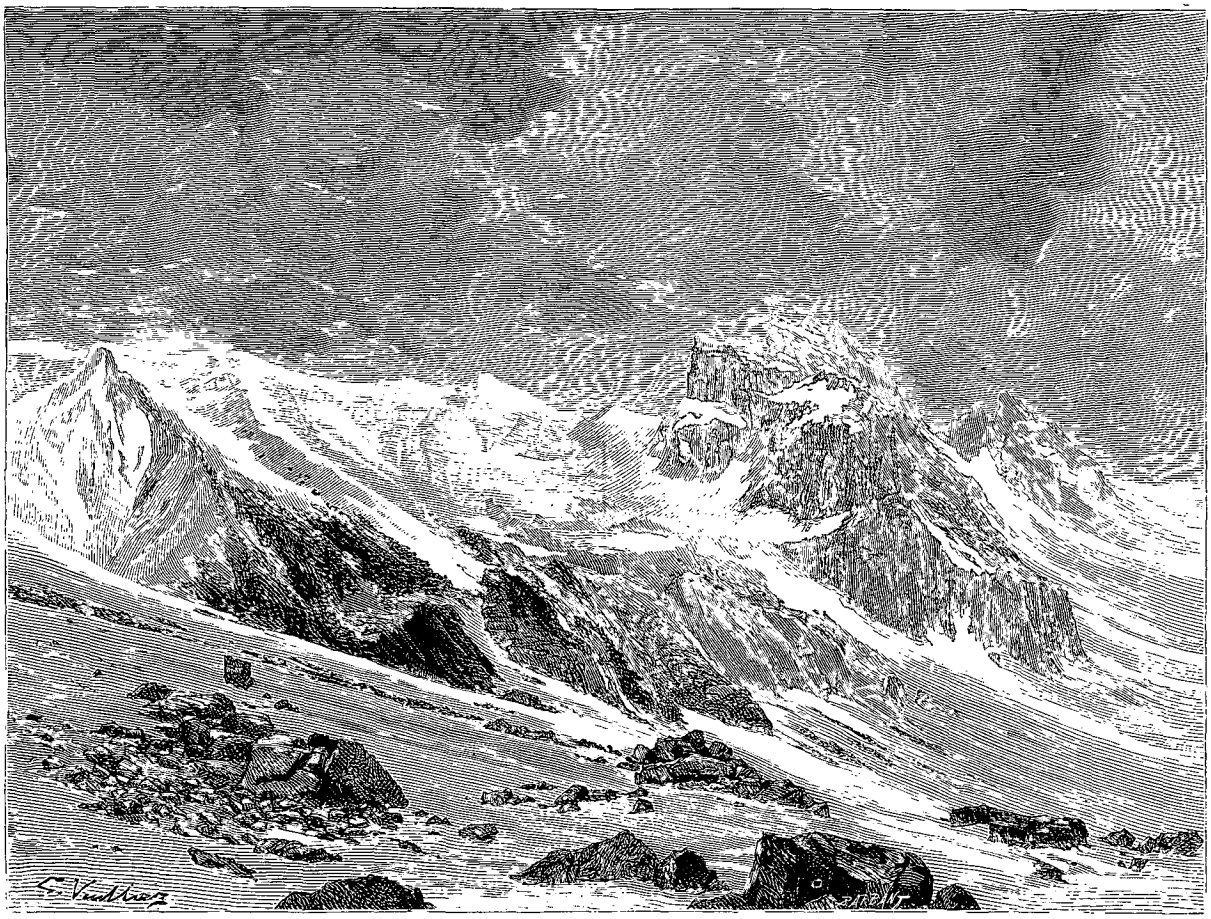
Leurs pipes ont une tout autre forme que celles de l'Inde et du Cachemire: c'est la reproduction d'un fragment de corne de yak. M. de Ujfalvy a trouvé à Skardo une pipe de cette forme ornée d'un travail arabe de toute beauté en cuivre découpé; elle appartenait à l'ancien radjah dépossédé du Baltistan. Nous avons pu acquérir cette pipe en l'échangeant contre un objet d'une grande valeur pour ces pays-là.

Est-ce cette pipe très ancienne dans la famille qui a donné la forme aux autres, ou est-ce les autres qui ont été le modèle? Nous n'avons jamais pu le savoir, mais cette forme est particulière au Baltistan.

Madame DE UJFALVY-BOURDON.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un glacier dans le Baltistan (voy. p. 386). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRÀS),

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE [1].

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

LE BALTISTAN (suite).

L'antique Indus. — Passage taillé dans le roc. — Chigar. — De superbes montagnes. — Pakhpous et Chakchous. — Tchoutroun. — Askolé. — Le Moustagh-Pass. — Le plus grand glacier du monde et le mont Dapsang. — Retour à Skardo. — Nous augmentons notre collection ethnographique. — La danseuse désolée. — Les travaux exécutés par Manghel-Djou, gouverneur du pays. — Keptchoun. — Tolti. — Kharmang. — Un site merveilleux. — Un pont de corde d'un passage peu agréable. — Tarkouta et Oltinthang. — Karkitchou et le Sourou. — Les Baltis, leur caractère et leurs qualités.

Après deux jours passés à ces occupations si intéressantes, M. de Ujfalvy se décida à aller à Chigar, où on lui assurait qu'il trouverait le type balti le plus pur.

Nous sommes obligés de partir sans nos compagnons, M. de F.... étant très souffrant. De grand matin nous nous mettons en marche, avec nos domestiques, nos coulis et notre fidèle mounchi.

La route qui va de Skardo jusqu'à l'Indus est plantée d'arbres ; on y arrive par une descente en large escalier, dont les deux côtés sont terminés par des criques disposées de manière à former des cascades. Pour

1. Suite. — Voy. t. XLV, p. 209, 225 ; t. XLVI, p. 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pénétrer dans cette haute vallée, il nous faut traverser l'Indus en bac.

Nous franchissons ensuite une route taillée dans le roc, œuvre du gouverneur actuel du Baltistan, Manghel-Djou, un Hindou de génie, et nous descendons de l'autre côté dans la magnifique vallée de Chigar, plus grandiose encore que celle de Skardo. A droite et à gauche, d'immenses montagnes rocheuses, dont les flancs dorés par le soleil reflètent mille couleurs différentes; à nos pieds, une large rivière, le Chigar, bel affluent de l'Indus, et sur sa rive une délicieuse oasis de verdure, d'une étendue de plus de deux kilomètres; des champs bien cultivés de millet et de sarrasin, des vergers dont les arbres ploient sous le poids de beaux fruits savoureux; des potagers plantés de diverses espèces de légumes, surtout de courges, et, au milieu de cette luxuriante végétation, des mosquées, des tombes et des habitations musulmanes émergent agréablement.

Au fond de ce beau et unique paysage se dressent d'immenses glaciers dont les cimes saupoudrées dominent le tout dans leur tranquille majesté. Ce spectacle est sans pareil, et jamais nous ne l'oublierons.

Le chemin dans la vallée est encore planté d'arbres et parfaitement entretenu; on marche une heure et demie au pas du cheval avant d'arriver au village. La vallée est sillonnée de canaux d'irrigation, qu'on franchit grâce à de petits ponts en pierre.

Les autorités de Chigar, prévenues de notre arrivée, vinrent nous offrir sous un bel arbre des fruits délicieux. Nous faisons à cet endroit une petite halte. Les melons sont exquis, et c'est le pays par excellence de la culture des abricots; nous comprenons en les savourant que les voyageurs chinois l'aient appelé le Tibet des abricots. Notre viande froide nous paraît bien meilleure avec ces desserts savoureux.

Les puits qui fournissent de l'eau pour les habitants sont très curieux; ils consistent en petits trous à hauteur du sol, fermés par un couvercle. On y puise l'eau au moyen d'un petit seau en bois attaché à un long bâton. Ces puits ne sont que des réservoirs qui permettent à l'eau qui s'échappe des irrigations de se reposer et de déposer la terre dont elle s'est chargée.

Au village où nous arrivons, la maison qu'on nous offre est propre, l'escalier conduisant au premier est raide et ressemble plutôt à une échelle. Les chambres sont assez grandes, mais la hauteur laisse à désirer.

Nous avons deux pièces; les autres sont habitées par le propriétaire. Il est bien entendu qu'elles sont vierges de meubles et que la terre battue qui forme le plancher n'est recouverte par aucun tapis. Mais nous avons des portes et des fenêtres en bois plein percées d'un trou, nous ne sommes pas à plaindre.

Les maisons de Chigar sont, comme celles de Skardo, bâties en cailloux et en torchis; les fenêtres manquent fréquemment au rez-de-chaussée; la porte paraît suffisante aux habitants, qui restent cependant enfermés dans ces demeures durant un long hiver. Peut-être faut-il aussi attribuer cet usage à la pénurie de combustible, car le bois est rare dans cette contrée et l'usage du poêle y est inconnu; leurs cheminées sont si mal construites que la fumée remplit plutôt la chambre qu'elle ne s'échappe par le trou qu'on y a fait. L'été, les habitants montent sur le toit du rez-de-chaussée et y construisent un abri en claies d'osier. Leur maison d'été est vite confectionnée; elle n'aurait pas, je crois, une bien grande vogue dans nos stations de villégiature à la mode.

La ville de Chigar est beaucoup plus étendue que celle de Skardo; on y voit deux prairies destinées spécialement au polo, mais depuis la prise du pays par les Dogras on ne se livre que rarement à ce jeu.

Lorsque la passe du Moustagh servait encore de route aux caravanes, l'importance commerciale de Chigar devait être alors plus considérable qu'actuellement, mais depuis quelque temps ce col n'est plus guère fréquenté. On attribue cet abandon aux grandes masses de neige qui y sont entassées et au peu de sécurité qu'offre le chemin au delà du Moustagh. Les caravanes y sont attaquées et pillées par les sauvages montagnards de ces contrées. Le jésuite portugais d'Espinha a été le dernier Européen qui a pu franchir en 1760 ce redoutable passage.

Nous n'avions ni l'intention ni les moyens pour pouvoir marcher sur ses brisées. Il faut un nombre considérable de chevaux, de mules, de porteurs, de vivres, de fourrages si l'on veut songer à passer un de ces défilés des monts Karakorum, et le voyageur est obligé de chevaucher pendant des semaines entières dans des régions absolument incultes et désertes, souvent couvertes de neige et de glace; il souffre beaucoup du froid rigoureux et de l'extrême raréfaction de l'air.

A la seconde expédition de sir Douglas Forsyth en Kachgarie, expédition qui était amplement pourvue de tout ce que le confort européen peut offrir au voyageur, le géologue autrichien Stolitzka, qui en faisait partie, mourut littéralement d'épuisement à la suite des privations et des fatigues qu'il avait endurées sur le plateau du Pamir et dans les passes du Karakorum. Peut-être aurions-nous songé cependant à affronter ces périls; mais, hélas! réduits à nos propres ressources, notre bourse était déjà bien plate, et, sans la gracieuse hospitalité du maharadjah du Cachemire, je ne sais comment nous aurions fait pour arriver jusque sur les versants méridionaux du Karakorum.

Le lendemain, nous quittâmes Chigar de grand matin; après avoir côtoyé la rivière en amont, par une route qui malgré sa nudité ne manquait point de pittoresque, nous arrivâmes le soir à Kachoumal, où nous attendaient nos tentes, dressées grâce à la prévoyante sollicitude de notre ami le mounchi Gan Patra.

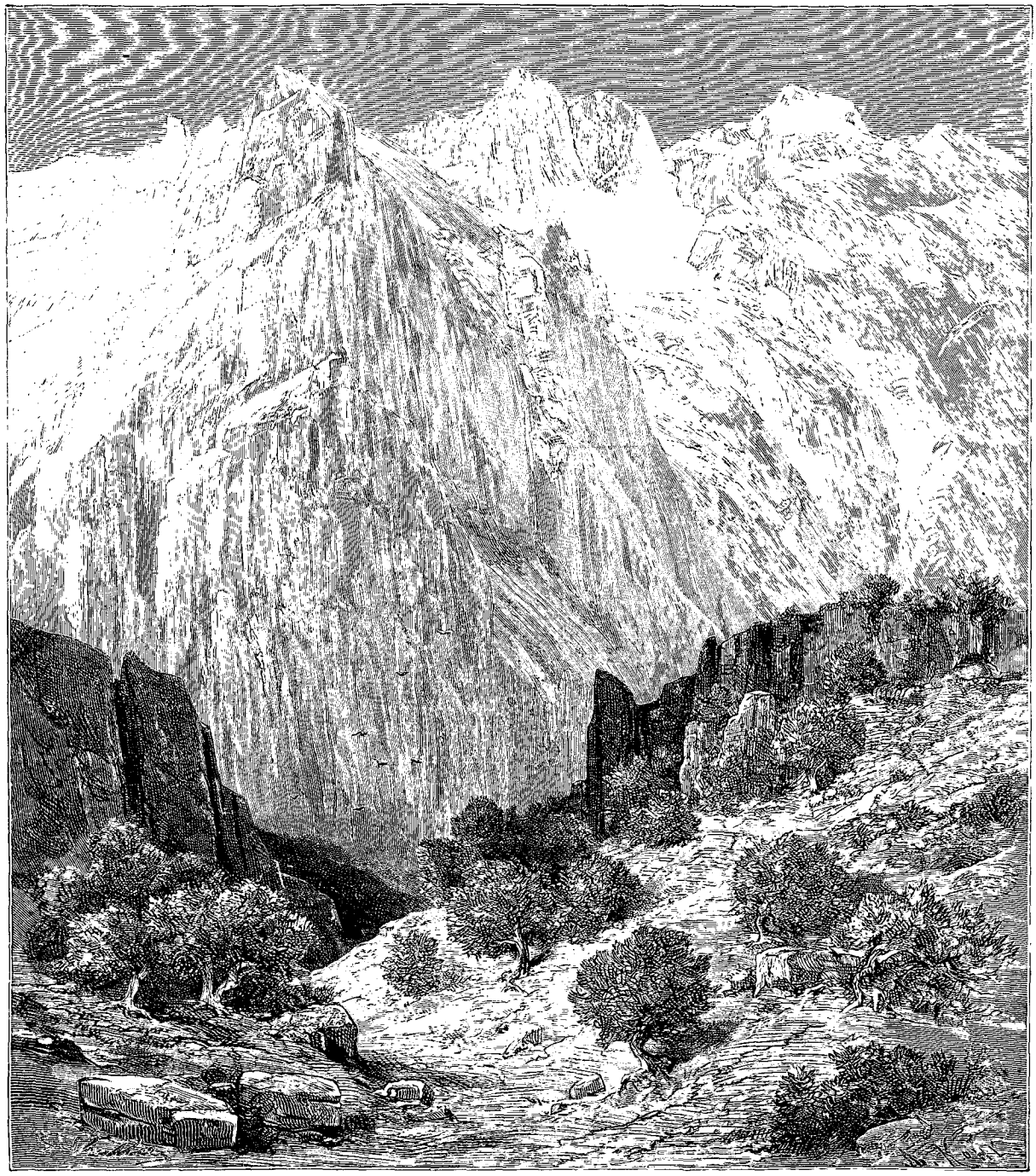
Là mon mari eut la bonne chance de rencontrer quelques familles de montagnards nomades appelées Pakhpou et Chakchou, qui font paître leurs troupeaux dans les hautes vallées du Yarkand Daria et de ses affluents, sur les versants opposés des monts Karakorum, qu'ils franchissent de temps en temps, pour s'assurer peut-être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par eux-mêmes des raisons qui empêchent les marchands baltis et cachemiris de ne plus venir se faire dépouiller chez eux.

Ces redoutables montagnards, qui jouissent d'une si mauvaise réputation, me parurent d'ailleurs très pacifiques. Leur type se rapproche absolument de celui des Dardous que nous avions vus à Gouraiz. Peut-être étaient-ils moins malpropres et plus soigneux dans leur mise.

Le produit de leurs rapines leur permet une certaine



Vue des monts Karakorum près de Skardo (voy. p. 388). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

aisance. M. de Ujfalvy en mensura quelques-uns et demanda des renseignements ethnographiques aux autres. Comme à l'ordinaire je servis de secrétaire à mon mari, et vous ne vous étonnerez plus, chère lectrice, de ma connaissance des termes techniques, si je vous apprends que le cher et regretté docteur Broca m'avait initiée autrefois aux études anthropologiques.

Le jour suivant, nous passâmes jusqu'à l'endroit où se rencontrent les deux sources du Chigar, le Bâcha et le Braldou. M. de Ujfalvy fit le jour même une excur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion jusqu'aux environs de Tchoutroun, où se trouvent des sources chaudes et où il rencontra d'autres familles de Pakhpous et de Chakchous.

La vue du grand glacier du Tchogo-Gansé (ce dernier mot signifie glacier) est très belle, à ce qu'il me dit. Nous passâmes la nuit à une altitude de deux mille quatre cent soixante-huit mètres.

Le lendemain, nous fîmes une marche forcée pour arriver à Askolé, le point le plus avancé que nous devions atteindre dans notre voyage d'exploration.

La marche fut très longue et très fatigante; on franchit d'abord le Braldou sur un pont en bois très mal entretenu, puis on suit son cours, et on aperçoit une infinité de glaciers sur la gauche. Mais rien ne saurait décrire le spectacle qui s'offrit à nos regards en arrivant au fort d'Askolé, tout près du gigantesque glacier de Biafo-Gansé.

Au nord-est on aperçoit le Moustagh, et plus à l'est le superbe glacier de Baltora (tous ces glaciers constituent une ligne non interrompue d'au moins cent cinquante kilomètres). On est entouré d'immenses cimes de montagnes que les rayons du soleil éclairent comme autant de phares embrasés. Au nord-est le mont Gantchen (six mille trois cent soixante et un mètres), au sud le Mango-Gousor (six mille cent quatre-vingt-dix mètres), à l'est le Macherbroum (sept mille sept cent deux mètres), plus à l'est le Goucherbroum (sept mille neuf cent treize mètres), et enfin tout au fond le mont Dapsang (huit mille quatre cent soixante-dix-neuf mètres), la montagne la plus élevée du globe après le mont Everest, dans le Népâl, qui ne la dépasse que d'environ quarante mètres.

Si l'Himalaya possède une montagne plus élevée que le Karakorum, assertion qui sera peut-être démentie demain, il est certain que le Karakorum dans son ensemble présente une ligne de faîte plus élevé que l'Himalaya, qui forme le plus considérable renflement de notre planète.

Il serait puéril de vouloir vous entretenir des impressions diverses dont je fus assaillie par ce grandiose spectacle. Je vous dirai cependant que rien ne saurait dépeindre la magnificence de l'embrasement de ces glaciers, au coucher du soleil indien. J'avais vu pareille chose dans les Alpes, en Styrie, au Tyrol, mais quelle différence! ce qui dans les Alpes est un spectacle charmant, prend dans l'Himalaya des proportions tellement gigantesques, que l'homme en est littéralement anéanti. On se figure être au centre d'un effroyable incendie qui a gagné jusqu'aux voûtes du ciel, et on croit à chaque instant que les flammes se réuniront au-dessus de votre tête pour vous faire rentrer dans le néant.

Quatre jours de pénibles chevauchées nous ramènent à Skardo par un temps splendide, et ces montagnes qui nous avaient d'abord étonnés nous parurent presque ordinaires quand nous les comparâmes aux géants du Karakorum. Nous retrouvons M. et Mme de F...; le premier est déjà beaucoup mieux et peut enfin dessiner des vues de cette agreste capitale.

La matinée du 30 fut égayée par un incident qui dépeint bien les mœurs du pays. M. de Ujfalvy avait dit à son mounchi qu'il voulait acheter un costume complet de femme balti. Notre brave traducteur, François, fit sans doute une confusion, car sur le midi, au moment où nous achevions de déjeuner, on vint chercher M. de Ujfalvy, lui disant que la femme était arrivée. Mon mari se rendit près d'elle. C'était une jeune bayadère du pays parée de son plus beau costume.

La pauvre enfant était toute tremblante; et lorsque M. de Ujfalvy demanda le costume, on lui répondit qu'il fallait prendre aussi la femme.

Refus de M. de Ujfalvy de la prendre. Refus de celle-ci de donner son costume. Enfin il fallut toute une nouvelle explication pour faire comprendre à ces braves gens que c'était seulement un costume qu'on désirait. Ils avaient trouvé beaucoup plus naturel le désir d'avoir la femme avec le costume, que d'avoir le costume sans la femme.

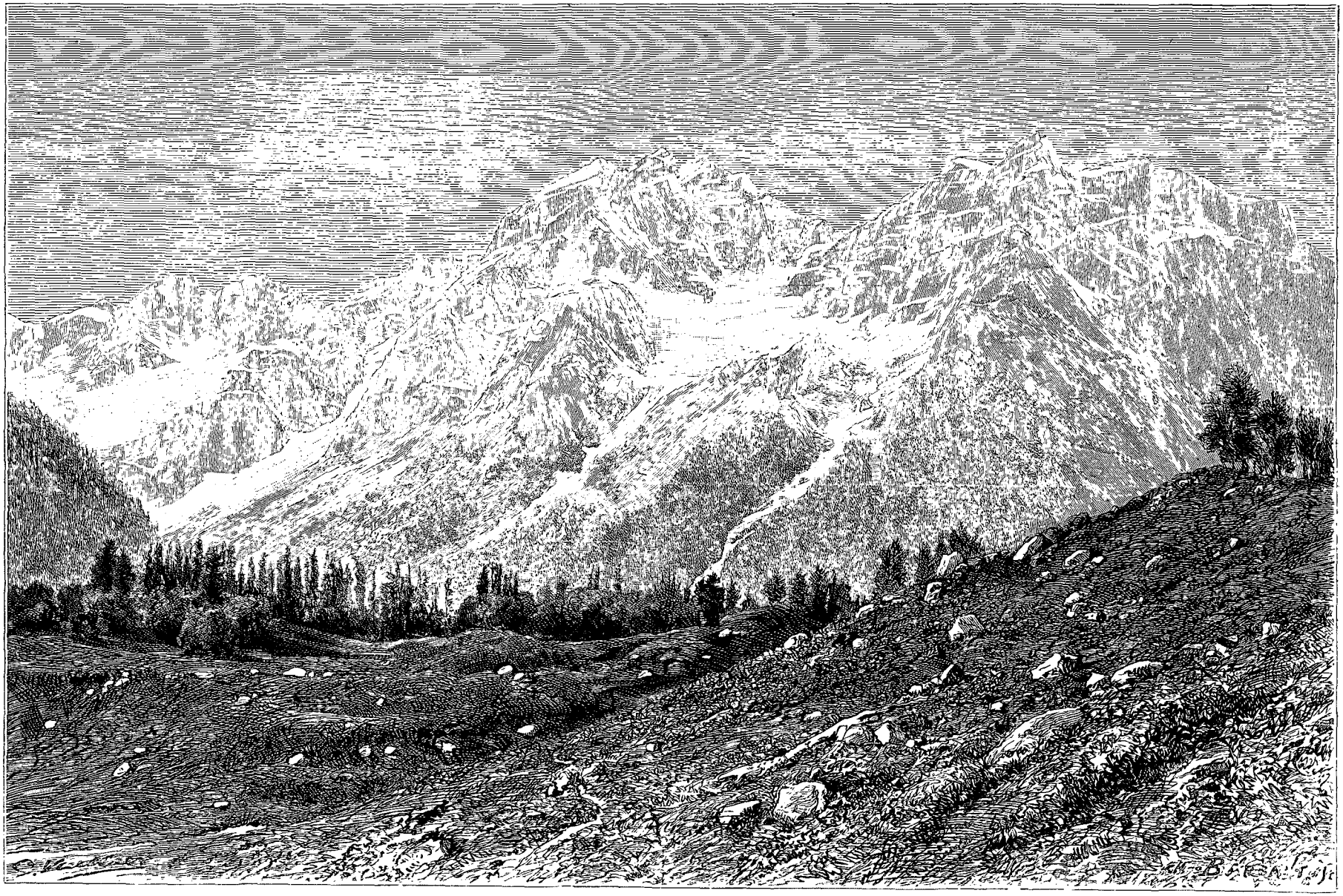
La jeune fille partie, il fallait pourtant s'occuper du costume. Le propriétaire du terrain sur lequel nous étions campés, honnête agriculteur, possesseur d'une femme assez gentille, trouvant que le gain valait la peine, proposa à mon mari de lui vendre le costume de sa femme. On fit venir celle-ci tout ornée de beaux vêtements et on lui fit la proposition. Elle la reçut avec une mine assez triste; mais, sur l'ordre de son mari, elle rentra dans sa demeure et reparut quelques moments après, tenant son costume et ses ornements à la main.

Sa figure était encore plus triste et de grosses larmes lui roulaient dans les yeux; mais, aussitôt qu'elle eut reçu l'argent, prix de son sacrifice, elle s'empara vite des roupies et s'enfuit tout heureuse dans sa demeure.

Le vêtement des femmes baltis n'a rien d'extraordinaire; il consiste en une longue robe de laine, un pantalon, une chemise de toile, des bas et des petites bottes en cuir brodé, qu'on met pour les grandes circonstances, car elles vont généralement nu-pieds. Le bonnet qu'elles portent sur la tête est charmant : c'est une petite calotte en laine grossière, le devant est orné avec des plaques d'argent très artistement disposées; elles jettent sur leur tête un voile blanc qui les encadre comme une madone. Les ornements de la calotte se dessinent alors d'autant mieux. Quant aux bijoux, ils consistent en bracelet d'argent ou de plomb pour les pauvres, en boucles d'oreilles et en collier pour les riches. Les musulmanes ne portent pas d'ornements au nez.

Ce brave et pratique agriculteur, alléché par les bénéfices, nous céda aussi, moyennant finance, son costume d'homme. Il était beaucoup plus simple que celui de la femme. Une longue robe, un pantalon, une couverture dont ils font une ceinture et dans laquelle ils s'enveloppent quand il pleut ou qu'il fait froid, des espèces de bottes, tels étaient les objets dont il se départit à notre satisfaction et surtout à la sienne. Ces vêtements sont tous retenus par des petites fibules en cuivre, dont quelques-unes sont finement travaillées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des montagnes du Karakorum dans la vallée de Chigar. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous ces événements se passaient le 31 août dans la matinée, et l'après-midi il y avait une grande fête musulmane dans le bagh ou jardin du radjah. Nous étions priés d'y assister et nous ne voulions pas y manquer.

L'après-midi, à l'heure indiquée, nous nous rendions à ce parc, situé à un mille de Skardo, au pied d'un magnifique rocher dont Manghel-Djou a fait sortir quinze cascades.

Les danses commencèrent, et les danseuses, au milieu desquelles nous reconnûmes celle qui avait été offerte à M. de Ujfalvy, exécutèrent chacune à leur tour leur pas, qui consistait à piétiner d'une certaine façon sur le gazon, à faire quelques gestes avec les bras et à incliner le corps. Pour terminer leurs danses, elles font tourner une assiette sur un bâton.

Ces femmes, avec leurs pantalons serrés à la cheville, leur grande robe sale et leur voile blanc plus sale et plus déchiré encore, les pieds couverts de poussière et les mains noires qui s'agitent, donnent une médiocre idée de la danse des bayadères décrite avec tant de charme par les poètes de l'Orient. Je suis encore à chercher et à trouver toutes ces merveilles.

Les Hindous riches, de même que les musulmans, sont propres, mais les pauvres laissent sous ce rapport bien à désirer dans leur costume. Ils ne les changent jamais, même quand ils tombent en haillons; et s'ils les lavent, ce n'est que rarement.

M. de Ujfalvy demanda s'il n'y avait pas moyen de visiter la forteresse; mais, le radjah n'étant pas là, Meta Sou Saïb, le diftéri, ne put prendre sur lui de nous en donner l'autorisation; les ordres, sous ce rapport, sont d'autant plus sévères, qu'on prétend que l'on y détient un prisonnier enfermé dans une cage.

Il y avait déjà plus de dix jours que nous étions à Skardo, et M. de Ujfalvy ayant fini toutes ses mensurations et constaté encore à Chigar que les Baltis n'étaient pas des Tibétains, toutes ses observations anthropologiques et ethnographiques étant terminées, nous nous décidâmes à retourner à Srinagar par un chemin beaucoup plus long que le premier et qui côtoyait sur un long espace les bords escarpés de l'Indus.

Le 2 septembre, nous sommes debout à quatre heures et demie du matin; nous quittons ce séjour enchanteur de Skardo.

Ce n'est pas petite affaire que le premier jour de voyage après une si longue halte. Nouveaux coulis, tatous frais, etc., etc.... tous doivent s'essayer et s'habituer à leur fardeau.

Les tatous sont renommés dans le Baltistan et leur prix est relativement très minime. Pour cent francs au plus, nous avons une excellente bête au pied sûr et exercé. Pour cinquante francs, vous en avez une convenable en tout point.

A cinq heures et demie, nous sommes en marche. Le soleil s'est caché; s'il pouvait rester ainsi! Mais il a bientôt dissipé les nuages, et sa chaleur brûlante nous poursuit partout, nous l'avons en face, malheureusement il en sera ainsi pendant six jours.

Nous côtoyons des montagnes où Meta-Manghel continue ses plantations, qui sont envahies souvent par le sable que charrie l'Indus.

Nous prenons à droite, sur une corniche étroite taillée dans le roc, toujours par les ordres de Meta-Manghel, mais nous sommes forcés de quitter nos montures; sur le milieu de la corniche adossée à la montagne se dresse une petite construction qui nous barre le passage. Halte-là! Si vous voulez passer, voyageurs hasardeux, courbez vos fronts. Nous nous courbons et traversons cette demeure primitive qui s'est nichée si insolemment sur le chemin. Était-ce nécessité? Était-ce fantaisie?

Impossible d'obtenir aucun renseignement.

Après ce passage, Keptchoun déploie devant nous sa verdure et étale ses champs de millet et de sarrasin; des vaches, des chèvres bondissent sur les prairies; les canaux d'irrigation forment de paisibles ruisseaux tout enfouis dans le sable, à l'ombre d'eucalyptus encore jeunes. Joli et riant village au bord de ce fleuve impétueux, qui m'aurait dit que je dresserais ma tente au milieu de ta population douce et laborieuse? Il est de bonne heure quand nous arrivons, et nous avons fait à peine six milles, mais nous devons nous arrêter aux stations que nous rencontrons, de telle sorte que nos étapes sont plus ou moins rapprochées. Le chemin tout nouveau par lequel nous passons, dû aux généreux efforts de Meta-Manghel, n'est ni assez bon ni assez large surtout pour nous y permettre du repos. Il faudra marcher sous le soleil ardent si les bras de Morphée nous ont retenus trop longtemps. Nous nous promettons bien de faire résistance, mais qui peut jamais être certain de soi? Pour réparer nos forces, nous dormons deux heures dans la grande chaleur, et cela compense les heures de la nuit. L'après-midi, nous avons un violent orage, qui finit bientôt par du vent.

Les maisons du village ressemblent à celles de Skardo et de Chigar. Elles sont en pierres et torchis avec couverture d'osier pour servir de maison d'été. Cependant ces misérables constructions ont un aspect plus propre que celles des Dardous.

Le 3, nous partons vite; il est cinq heures un quart quand nous sommes à cheval sur la route qui va de Keptchoun à Gol. Nous suivons toujours l'Indus, qui par un caprice involontaire s'enferme dans ces géants de granit. La route est quelquefois si belle qu'on se croirait dans une avenue. Des pierres en marquent de chaque côté la limite, quand le sable par trop envahisseur de ce grand fleuve ne permet pas d'y mettre des arbres. Où est la route? Meta-Manghel en a fait une dans le flanc même de ce massif rocailleux. Il faut aller à pied; la route est effrayante avec ces étroites corniches, ces balcons dont nous apercevons les supports en bois au-dessus de nos têtes, tandis que le fleuve rugissant semble se ruer avec fureur contre sa prison. Nous admirons l'intelligence et la persévérance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cet homme qui, avec si peu de moyens, a pu braver de telles difficultés. Une fois en sûreté sur le chemin, nous regardons descendre nos pauvres bêtes; elles sautent de roc en roc sur cet étroit escalier, cheminant sur ces balcons, et parviennent au bout de ce périlleux passage, toutes joyeuses de sentir sous leurs pieds ce sable fin et doux qu'elles foulent de leurs sabots.

Jusqu'à Gol la rive droite de l'Indus est plus habitée que la rive gauche. Tandis que nous ne voyons autour de nous que des rochers monstrueux et des pierres écartées du chemin, autant qu'il est possible nous admirons de l'autre côté de la rive, de distance en distance, des nichées de feuillages qui se cachent du soleil à l'ombre de ces puissantes montagnes. Le soleil viendra pourtant les y surprendre, mais plus tard : il faut qu'il coure encore deux heures; et alors, oh pauvres habitations! malgré votre cachette verdoyante, vous et les champs qui vous entourent serez pris par cet astre brûlant qui dévore et vivifie tout ce qu'il peut saisir.

Ces villages microscopiques sont reliés les uns aux autres par un sentier qui suit tantôt le bord du fleuve, tantôt les flancs vertigineux de la montagne; il est si petit qu'il est à peine visible à nos yeux. Quelle habi-

Danseuses cachemiriennes. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

tude il faut à ces hardis montagnards pour parcourir d'un pas sûr ces fragiles chemins!

Gol nous apparaît au milieu de ce grisâtre montagnard, toute tapissée de blanches maisons. De vertes plantations se mêlent aux arbres séculaires que recèlent les flancs de ces montagnes.

De ce côté, les villages du bord de l'Indus sont un peu plus grands, mais moins rapprochés que sur l'autre rive; mais plus nous allons remonter, plus ils vont s'éloigner. Cependant, partout où l'homme a pu trouver un endroit propice au milieu de ces enchaînements de montagnes, partout il s'y est fixé, tâchant de soumettre à sa volonté cette nature toujours rebelle. Ces villages sont comme les aires des aigles, leurs hauteurs semblent quelquefois inaccessibles.

Nos tentes sont placées sous de beaux arbres, nous sommes entourés de quantité de canaux d'irrigation.

Le 4, nous nous levons cependant à quatre heures et nous continuons notre route. Mais, hélas! elle est encore plus mauvaise que la veille.

Un bloc encore plus puissant que celui d'hier nous offre seul son passage; ce n'est plus une corniche, ce n'est plus un balcon. Ils sont plusieurs superposés les uns au-dessus des autres. Du haut du dernier balcon nous voyons avec un frémissement involontaire le Chayok qui se jette avec fureur dans l'Indus. Nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

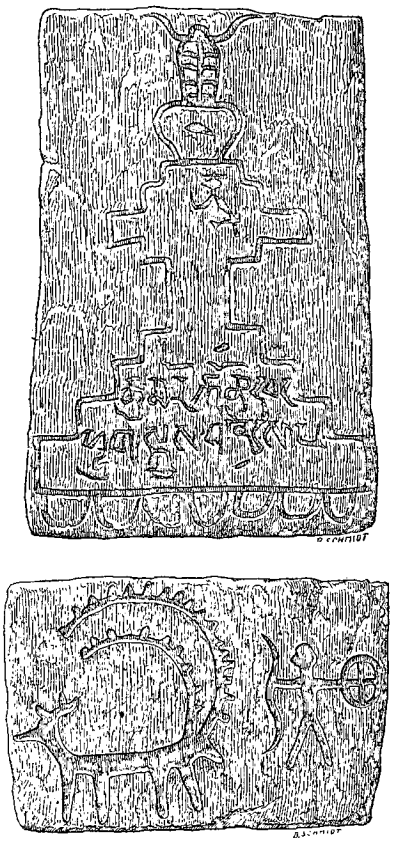
passons aussi vite que possible ce vertigineux passage, et ce n'est que parvenus de l'autre côté de la descente que nous regardons cet imposant spectacle.

Sur cet étroit passage hommes et chevaux avaient l'air d'être suspendus au-dessus de l'abîme. Cependant notre saïs flatte et caresse le cheval de mon mari qui refuse d'avancer, et, lui prenant doucement le sabot, le lui pose sur une pierre ferme; la bête, sentant un terrain dur, se rassure, et, guidée dans la bonne voie par son conducteur, se met doucement à descendre, sautant de pierre en pierre, et franchit heureusement ce redoutable passage.

Nos bêtes une fois en sûreté, nous poussons un soupir de soulagement et nous pouvons enfin regarder à notre aise le spectacle grandiose que nous offre la réunion de ces deux immenses cours d'eau. Le Chayok, qui emmène les eaux des lacs Pankong, se jette à cet endroit avec une impétuosité extrême dans l'Indus. Certes c'est bien le véritable lieu pour servir à cette jonction furibonde.

Aussi puissant et peut-être plus considérable que le fleuve lui-même, le Chayok est considéré par les géographes comme la tête septentrionale de l'Indus. Les indigènes l'appellent l'Indus femelle.

Quel autre terrain que ces immenses granits aux gibbosités rugueuses pourrait résister aux fureurs de ces eaux? Ces lieux arides et sauvages peuvent seuls en être les témoins. Quel spectacle pour un peintre! Je ne l'ai vu qu'une fois et j'en garde le tableau vivant devant mes yeux. Nous nous détachons tout émus de ce splendide coup d'œil et nous reprenons le chemin qui passe au milieu de petits villages, de champs et de jeunes plantations. Notre cœur en est fortement soulagé. Nous admirons une vieille mosquée qui a pour nom Sobzar. Ce bâtiment en bois sculpté, ombragé d'arbres, est la maison de prière des habitants d'un petit hameau appelé Sarmiki, nid tout vert enfoui dans le creux d'une immense montagne.



Inscriptions et dessins sur les rochers (vallée du haut Indus) (voy. p. 395 et 398). Dessin de Schmidt, d'après un croquis de l'auteur.

Plus loin, au milieu d'un dédale de pierres, de canaux d'irrigation, de jeunes arbres, de vieux noyers plusieurs fois centenaires, la ville de Parkouta se dresse devant nous sur un énorme bloc de rocher qui lui sert de piédestal. En face, sur l'autre rive, des maisons couvrent la pente de la montagne, les plantations sont en gradins, retenues par une maçonnerie assez bien faite, et des arbres grimpent jusqu'à des hauteurs inaccessibles.

A Parkouta, sur une magnifique pelouse, M. de Ujfalvy fait des mensurations sur les Baltis, et M. de F... prend des types à la chambre claire. Nous achetons à de pauvres gens des briquets avec lesquels ils allument leur feu; ils sont suspendus à leur ceinture et sont toujours accompagnés d'un couteau, d'une petite cuillère et d'une grosse aiguille en cuivre percée à l'une des extrémités.

A partir de Parkouta, l'Indus est resserré dans de hautes montagnes, et le milieu de la route est obstrué par des rochers d'un brun superbe.

Lorsque le fleuve est haut, ils sont couverts par les eaux, et les cavaliers doivent alors prendre la route qui passe sur la crête et qui est beaucoup plus longue. Les piétons sont obligés de s'arc-bouter sur les pierres glissantes de ce bloc. En ce moment, malgré la baisse relative des eaux, c'est à peine si nous pouvons trouver un passage en nous courbant pour éviter le heurt des roches et en empiétant sur les eaux. La route continue en un long ruban montant, descendant et suivant la crête de la montagne.

Nous arrivons à Tolti, ancienne capitale du Baltistan; elle est plus grande que Skardo et pourrait être facilement défendue. Ses plantations sont préservées des inondations de la rivière par des gradins soutenus par des murs en pierres en très bon état. Tous ces travaux ont été exécutés par les ordres de Meta-Manghei.

Depuis Gol jusqu'ici, des eaux ont été conduites par un aqueduc qui les amène à des hauteurs très élevées. Indépendamment de l'Indus qui la baigne, Tolti est traversée par une jolie et bruyante rivière, le Kassaro, dont les eaux limpides fournissent une boisson délicieuse aux indigènes. Les montagnes qui enferment ce fleuve, effritées par le temps, et les différentes couleurs qu'elles prennent aux reflets du soleil font leur principale beauté. Mais cette nature, belle pour les autres, n'a pour moi aucun charme; elle est trop raide, trop nue, trop aride! Si quelques jolis et riants villages ne venaient de temps à autre jeter une note gaie et souriante, ce serait, malgré ces grandioses beautés, le pays le plus désolé que j'aie jamais vu. C'est comme une prison perpétuelle, une volonté immuable qui vous dit : vous n'irez pas plus loin!

Le 6, nous partons à six heures du matin seulement, mais septembre est venu et la température s'est sensiblement rafraîchie.

Nous sommes à neuf mille pieds, et cependant à toutes les stations on nous offre du raisin, des poires, des pommes, voire même des pêches et des abricots;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Madame de Ujfalvy-Bourdon. — Dessin de G. Vuillier, d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est à n'y rien comprendre, et notre bonne et vieille Europe serait bien étonnée, elle qui à ces hauteurs n'a plus que de la neige et de la glace à offrir. A peine en avons-nous vu hier sur le haut d'un pic qui semblait vouloir se perdre dans le ciel.

En partant, le 7, nous montons à cheval tout naturellement, nous faisons quelques pas, nos montures fraîchement reposées hennissent de plaisir, nous croyons traverser un joli endroit tout vert.... Tout à coup un amas de pierres sur lequel se dessine vaguement un escalier apparaît comme notre chemin. Les coulis qui conduisent nos chiens sont déjà sur les premiers gradins de ce sentier à peine ébauché dans le roc et nous regardent d'un air narquois.

Adieu nos montures, il faut sauter à bas et nous mettre à grimper. Plus nous montons, plus la montagne est haute et présente ses flancs dénudés sur lesquels on cherche la route. Nos chiens sautent gaiement, nous montons péniblement et nos chevaux semblent nous suivre à regret.

Les aspérités se dressent toujours plus élevées devant nous. Nos regards se lèvent anxieux vers ces hauteurs impitoyables, nos poumons et nos jambes demandent grâce, mais c'est en vain.

Enfin nous sommes sur le faîte. Gens et bêtes, tout le monde souffle. Nous remontons sur nos chevaux et nous suivons péniblement des corniches qui montent et qui descendent à chaque instant. Quelle route longue et pénible !... Va-t-elle donc finir? Nous apercevons de loin la descente. Quelle joie !...

Mais celle-ci, de près, est horrible. Impossible de penser à la faire à cheval. C'est à pied qu'il faut aller. Nos pauvres chaussures ! comme les cordonniers seraient contents si on avait toujours de pareilles routes!

Deux heures durant nous descendons sur du sable, sur des pierres, sur des rocs, sautant, glissant, enjambant des marches d'une hauteur à laquelle nos architectes n'auraient jamais songé. Cependant les balcons sont solides, mais les corniches tournent un peu trop. Heureusement que cet escalier vertigineux touche à sa fin.

De loin nous voyons la station. Mais nous nous arrêterons à Do, car à Kharmang il n'y a pas de place pour nos tentes et nous en sommes encore à trois milles. D'ailleurs nous sommes si fatigués que nous ne demandons pas mieux que de nous reposer.

J'ai toutes les peines du monde à trouver un cordonnier pour réparer mes bottes toutes déchirées. Enfin nous en rencontrons un qui me remet une pièce grossière. C'est toujours mieux qu'un trou. Ici les indigènes vont pieds nus, c'est moins coûteux et les réparations ne se font pas sentir. Les élégants, car il y a toujours des élégants, même dans les cités les plus sauvages, les élégants, dis-je, portent des espèces de sandales en cuir. Sur les chemins pierreux et sablonneux, c'est la meilleure des chaussures, mais il ne faut pas qu'elles soient mouillées. Celles que les Baltis confectionnent pour leur usage particulier sont grossièrement travaillées, mais à Srînagar il s'en fait de très jolies et de fort commodes. Il y a non seulement la chaussette de cuir, mais une semelle très forte qu'on met à volonté et qui s'attache au pied par des courroies élégamment agencées. L'après-midi, le radjah de Kharmang est venu nous donner le salam. Il fait apporter des melons, des raisins et de superbes abricots; ils sont loin cependant d'être aussi bons que ceux de Chigar.

Décidément les Baltis aiment les fleurs ; ils s'en mettent sur la tête à défaut d'autre parure. Cela fait un curieux effet de voir de jeunes garçons entièrement nus, la tête lourdement chargée, suivant la saison, de fleurs blanches ou rouges.

La récolte des moissons est faite ; tous les épis arrachés de terre sont mis en tas semblables à nos meules, mais qui affectent plutôt la forme carrée.

Le 8 septembre nous voit en selle à six heures. Entre Do et Kharmang, on dirait un pays détruit par le feu, tant les pierres effritées par le temps sont remarquablement belles. On croit voir à chaque pas les ruines de palais en cendre. Les montagnes elles-mêmes sont quelquefois en marbre.

Le pont en corde qui traverse l'Indus et sur lequel on se rend à Kharmang est bien plus imposant que celui de Tchinab. Plus élevé, plus long et par cela même plus secoué par le vent, cette réunion de brindilles de bois dont on fait des cordes a quelque chose de vertigineux.

Nous descendons de nos montures et, guidés par des coulis, nous nous avançons jusqu'au milieu du pont. Ce pont pourrait plutôt s'appeler une échelle, car c'est sur chaque échelon qu'il faut poser chaque pied. L'Indus roulant ses eaux impétueuses paraît entre chaque échelon prêt à vous engloutir au moindre faux pas. La tête vous tourne si vous n'en avez l'habitude, et, sans l'aide de vos coulis, le passage serait d'une extrême difficulté. Quant aux chevaux, il leur est impraticable; aussi traversent-ils l'Indus à la nage, soutenus par des cordes qu'on tire de l'autre côté de la rive. Bon nombre de chevaux se noient à ces terribles passages ou sont entraînés par le courant. On m'avait fait un tel tableau de ces ponts, que je m'étais imaginé ne jamais pouvoir en franchir. Certes, se voir suspendu au-dessus d'un fleuve immense qui roule ses eaux grisâtres sous un plancher balancé au gré des vents n'a rien de bien rassurant, mais avec du courage et de la bonne volonté on vient à bout de tout, et il faut en faire provision en voyage.

Kharmang ou Khartakcho, situé sur la rive droite de l'Indus, est un des plus beaux sites du Baltistan riverain. Le vieux palais du radjah est construit sur le haut d'une montagne, il semble être soudé dans le roc, les fenêtres en bois qui s'en détachent font un effet superbe. Il est très grand et devait autrefois servir de château fort, car sa position est formidable. Le nouveau palais, tout neuf, tout coquet, avec ses fenêtres en forme de tourelles et ses boiseries jaunes toutes reluisantes de vernis, ressemble à un joli chalet ; son pied est caché

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par un jardin où les fleurs se mêlent agréablement aux arbres. Il est à quelques pas seulement du vieux château.

L'habitation du frère du radjah, pour être plus petite, n'en est pas moins séduisante et surgit coquettement d'une touffe de verdure du plus beau vert qui domine le fleuve. Plus on remonte l'Indus, plus les villages se rapprochent. Les chemins qui courent sur la rive droite du fleuve sont tellement effrayants, les escaliers qui le surplombent pour rejoindre un sentier à un autre sont tellement exigus, qu'ils nous font trouver notre chemin superbe. Ce sentier, du reste, est seulement praticable pour les piétons.

A quelque distance de Do se trouve le cimetière

Types brokpas (voy. p. 396). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

des Baltis; leurs tombes rappellent un peu le rez-de-chaussée de leurs maisons. Ce sont de petits édicules en maçonnerie, de gros cailloux de forme carrée et peu élevés au-dessus du sol. La tombe de leurs saints est toujours dans un endroit un peu isolé et entouré de hauts bâtons auxquels flottent de petits morceaux d'étoffe rouge et blanche. On reconnaît les Baltis de la secte nurbakchi à ce qu'ils se rasent le milieu de la tête et laissent le reste de leurs cheveux bouclés comme les autres Baltis; leurs femmes, que nous rencontrons, ne sont certes pas jolies et la propreté n'est pas leur côté fort.

La route est toujours la même : décombres, rocs et pierres; quelques-unes gardent les empreintes de dessins curieux que M. de Ujfalvy s'empresse de reproduire sur du papier. Ce sont surtout des scènes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chasse. Il y a bien longtemps que ces dessins ont été faits. Les Baltis d'aujourd'hui n'en seraient pas capables.

Encore un bien mauvais passage, grand Dieu! et nous serons à Baïtal.

L'étape est courte : six kosses ou dix milles. Une kosse balti vaut un mille et demi et un peu plus. Mais ils ne sont pas très sûrs eux-mêmes de leurs distances.

Les Baltis portent quelquefois sur leur grosse chemise de patou (lainage grossier) un bracelet ou plutôt un bourrelet d'étoffe qu'ils fixent à leur bras avec une petite broche en cuivre. Ils enferment dans ce bourrelet un talisman, ils portent aussi des amulettes au cou; et quand on les mensure, il faut bien se garder de toucher à ces objets, car ils perdraient alors leur privilège sacré. Aussi les protègent-ils avec leurs mains. Décidément je deviens médecin. J'ai fait à Skardo une cure merveilleuse en guérissant le fils du djémédar, qui depuis trois ans avait un point de côté. Deux rigollots ont fait ce miracle; depuis ce temps, le père, qu'on a adjoint à notre suite pour nous guider dans notre chemin jusqu'à Srinagar, me conduit toutes les personnes qui sont malades. On amène aussi à mon mari jusqu'aux aveugles, auxquels il ne peut rendre la vue. Il leur conseille d'aller à Srinagar se faire faire l'opération ou se faire soigner, car il n'a pas, dit-il, les instruments nécessaires, ni les remèdes suffisants à sa portée. A ceux qui ont la fièvre, M. de Ujfalvy donne de la quinine, et moi je mets des cataplasmes et du cérat sur les plaies de ces malheureux. Ces médicaments les guérissent et ils ont une foi aveugle en nous. Notre jeune tchouprassi a eu les amygdales gonflées par un froid; je lui ai fait mettre une cravate et, ô merveille! le lendemain les amygdales étaient dégonflées.

Qui m'aurait jamais dit que mon mari et moi exercerions la médecine dans le gouvernement du Baltistan? Heureusement ce n'est pas comme en France, car, n'ayant pas de diplôme, on nous enfermerait pour exercice illégal de cette profession.

Dans ces montagnes si près du ciel les maladies sont assez rares. Les hommes, toujours au grand air, aguerris dès leur plus tendre enfance à toutes les intempéries des saisons, vivant sobrement, donnent peu de prises aux maladies passagères. Seules les maladies héréditaires peuvent vicier leur sang, et la malpropreté est leur plus grand ennemi.

Le soir, à Baïtal, notre mounchi, escorté du djémédar, nous demande si demain nous voulons prendre par le haut de la montagne ou suivre le bord de la rivière; nous nous décidons pour le fleuve, et le 8 au matin nous sommes sur ses bords par un chemin exécrable. Nous avons mal fait, ce chemin est horrible même pour les piétons. Impossible de passer à cheval entre le bord de la rivière et le roc. Les corniches que je passe en frissonnant me font recommander mon âme à Dieu, les balcons me donnent le vertige. Nous sommes plus souvent à pied que sur nos bêtes. Plus nous allons, plus le chemin devient mauvais, c'est-à-dire *bhot chrâb*, comme on dit dans le Baltistan, et nous arrivons exténués à Tarkouta, après avoir passé devant un petit village si haut perché que nous avons demandé son nom : il s'appelle Tchirchiki.

Tarkouta est réputé pour son manque d'herbe absolu. Cet endroit est aussi un de ceux où l'Indus est le plus mauvais, c'est presque un torrent mugissant.

Les montagnes changent cependant d'aspect et de hauteur.

Le 9, après quelques milles toujours en montagnes, nous quittons les bords de l'Indus et nous sommes sur ceux du Sourou, qui à cet endroit se jette dans ce fleuve dont il va grossir les eaux.

Adieu donc, puissant torrent, dont le nom a résonné à mes oreilles d'enfant; femme, je te quitte sans regret, car tes bords arides sont d'une beauté trop sauvage pour moi. Quelle habitude doit avoir l'homme qui s'enferme dans ces rudes contrées, qu'il aime et dont il fait ses délices! Dans notre imagination civilisée, nous ne pouvons nous faire une idée de ces pays dans lesquels l'homme vit au milieu d'une monotonie perpétuelle. Vie tranquille, sans animation, au milieu de cette nature dévastatrice. Tandis que nous, enfermés dans une nature qui se plie à tous nos besoins, à toutes nos exigences, nous sommes remuants, agités et en proie à toutes les convoitises de la civilisation.

Le Sourou a les eaux plus vertes, la nouvelle vallée est plus encaissée. La rive droite est élevée et ardue, on sent encore les confins de l'Indus. La rive gauche présente toujours l'aspect d'un lieu de démolition, mais les aspérités sont plus arrondies. De Tarkouta à Oltinthang il y a quatorze milles : c'est une longue étape. La station est habitée par des Baltis et des Brokpas. Les plantations sont toujours en gradins et l'on voit qu'il ne doit pas pleuvoir beaucoup, car les canaux d'irrigation sont bien aménagés, l'aqueduc qui les fournit retombe en cascade.

Les Brokpas habitent encore plus haut dans la montagne : on les fait descendre pour que M. de Ujfalvy puisse les mensurer; aussi nous leur donnons un bon bakchich et ils ne regrettent pas leur course.

Ces Dardous sont des individus les plus sales et les plus déguenillés que nous ayons encore rencontrés. Leur type est à peu de chose près le même que celui de leurs voisins. Ils nous observent très étonnés, mais cependant ils restent excessivement tranquilles lorsqu'il s'agit de les dessiner.

En partant, le 10 au matin, nous voyons le sommet neigeux d'un géant himalayen éclairé par les rayons du soleil naissant; il est dans toute sa beauté. Mais le chemin est si difficile qu'il nous faut y reporter toute notre attention. Nous passons heureusement un balcon en saillie sur la rivière; mais à peine notre dernier cheval l'a-t-il laissé derrière lui, que nous entendons un grand bruit répercuté par toutes les montagnes environnantes.

Nous sommes glacés d'effroi et regardons nos guides qui s'écrient : *pahar, pahar*, montagnes. C'est en effet un morceau de ce bloc qui s'est détaché, entraînant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Groupe de Ladakis (voy. p. 399). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de Frith.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans sa chute le balcon sur lequel nous venons de passer. Nous devenons plus pâles encore à la pensée du danger auquel nous venons d'échapper.

Heureusement nos coulis sont en avant, car les Baltis sont les porteurs les plus exacts que nous ayons eus jusqu'à présent.

Au hameau voisin, si l'on peut appeler ainsi ces nids de verdure qu'on rencontre à d'assez longues distances sur la route, tous les hommes sont en émoi pour aller réparer le passage, qu'il faudra vite refaire avant la saison rigoureuse.

Sur la rive droite du Sourou, dont la vallée continue à être toujours resserrée, surgit un village d'une grandeur remarquable, et les arbres qui abritent les êtres vivant dans cette solitude font l'effet d'une oasis dans le désert. N'en est-ce donc pas une que ces monstruosités terrestres?

A Gangani, nous nous remettons de notre effroi et nous faisons couper par nos coulis des tiges d'églantiers d'une grosseur remarquable. Toute la route en est garnie, et leurs boutons rouges me remettent en mémoire une très bonne sauce qu'on fait avec ces fruits en Autriche pour manger le lièvre.

Nous sommes partis le 11 avec la promesse que nous aurons une bonne route. Hélas! nous en avions perdu l'habitude depuis longtemps. A part quelques montées et quelques corniches écroulées que l'on réparait, le chemin depuis Gangani jusqu'à Karkitchou est en effet relativement assez bon. Au sortir de Gangani, nous rencontrâmes une pierre couverte de dessins, que M. de Ujfalvy s'empressa de copier.

De Gangani à Karkitchou nous suivons pendant quelque temps encore les bords du Sourou, qui est beaucoup plus large et beaucoup plus rapide qu'à son embouchure; puis, après avoir tourné à droite, nous retrouvons le Chigar, qui, venant du Deosaï, se jette dans le Sourou. Deux larges torrents qui se précipitent au printemps dans cette rivière sont maintenant à sec, ils doivent être assez difficiles à traverser en cette saison.

Les montagnes des bords du Chigar sont moins rocheuses que celles du Sourou et surtout de l'Indus, mais elles ne sont pas plus habitées; à part quelques frais villages qui viennent rompre de temps en temps l'aridité de cette grandiose nature, les rives ont un air morne et triste. Les animaux eux-mêmes en ont peur, car, hormis quelques pies plus belles que les nôtres et quelques rares oiseaux, aucun gazouillement ne vient distraire les échos d'alentour. Les chiens n'égayent plus de leurs aboiements les hameaux que nous traversons et où nous nous arrêtons.

La rive droite du Chigar paraît assez bien faite, elle est aussi beaucoup plus fréquentée que la nôtre, car elle mène à Lèh, capitale du Ladak; du reste nous la retrouverons.

La route que nous avons suivie depuis Skardo est toute nouvelle et n'a été encore parcourue que par quelques rares personnes étrangères ou indigènes.

Riche Ladaki de Karghil. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

Les indigènes que nous rencontrons font d'ailleurs de grands détours pour nous éviter, ou plutôt pour éviter nos chiens, dont ils ont une peur horrible. Ces chiens, que nous nous sommes procurés à Skardo, sont d'une race toute particulière et viennent du Ghilghit.

Nous arrivons à Karkitchou, village situé au pied du Chigar, entouré de nombreuses plantations de millet et de tabac. Les églantiers y atteignent une grosseur inconnue en Europe et leurs tiges pourraient faire les cannes les plus originales qui se soient vues. Cette gorge est magnifique; on voit à plusieurs milles de distance une double rangée de montagnes dont les pics aigus et dentelés s'élèvent menaçants vers le ciel. Ces sommets sont hauts de plus de dix-sept mille pieds et atteignent jusqu'à dix-huit mille. Le torrent qui s'échappe en bouillonnant semble sortir des entrailles de ces monstres gigantesques. Sur les pentes douces, le cèdre deodar a fait place à des genévriers arborescents. « Arbre si original, a dit de Kirman, qu'il offre l'aspect d'une pyramide compacte et régulière surmontée d'une flèche effilée d'un vert pâle et blanchâtre. Le tout fait penser aux formes sveltes et délicates de nos clochetons gothiques. » Nous revoyons le rhododendron, que nous avons tant admiré à Simla, mais il est plus petit et forme avec le myricarias (tamaris) de ravissants buissons.

A Karkitchou, M. de Ujfalvy mensura des Ladakis;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceux-là ont le type mongol, il n'y a pas à s'y méprendre. Ils ont les pommettes saillantes et le crâne beaucoup plus volumineux que celui des Baltis; les sourcils, qui chez ce dernier peuple sont arqués et même croisés, deviennent chez les Ladakis très peu fournis et arqués vers les extrémités; ils ont les yeux obliques et le nez gros et court, tandis que celui des Baltis est long et étroit vers la base et d'une belle forme. Le Balti a la bouche petite, les lèvres fines et moqueuses, tandis que les Ladakis ont la bouche grande et les lèvres grosses et renversées en dehors. Ils ont en outre de grandes oreilles, et la figure affecte la forme en losange. Enfin les Ladakis, au lieu d'avoir les cheveux bouclés comme leurs voisins, les ont raides, épais et droits; leur barbe, loin d'être abondante, est rare, et leur peau est glabre. Ils sont moyens et trapus, leur charpente est osseuse et massive, les extrémités sont très grandes et leurs jambes sont beaucoup plus courtes que celles des Baltis.

Quiconque a vu des hommes de ces deux races ensemble ne peut plus les confondre. M. de F..., qui les esquisse, et qui comme peintre doit avoir le coup d'œil juste, les reconnaît tout de suite, et, fait caractéristique, le Ladaki a surtout les paupières bridées près des tempes, ce qui n'existe pas chez le Balti.

Nous achetons le costume d'un Ladaki, qu'entre parenthèse nous payons assez cher. Cet habillement doit son caractère au bonnet dont ils se couvrent le chef, bonnet qui est en velours sombre garni d'une bordure éclatante et ressemble au bonnet napolitain, mais il est moins pointu, beaucoup plus large et beaucoup plus volumineux. Ils portent une longue robe en laine blanche, serrée à la taille par une ceinture, un pantalon, des bottes en grosse laine et peu montantes. Leur jambe est entourée d'une bande de coton sur laquelle court un ruban de couleur qui sert à la maintenir; ils ont une boucle d'oreille à l'oreille droite et un bracelet. Un briquet pend à leur ceinture. Ils ont en plus une seconde écharpe dans laquelle ils se drapent.

Lama de l'Hassa (Tibet) (voy. p. 400). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Le costume des femmes est à peu près pareil à celui des hommes, moins le bonnet. La robe est garnie d'un gros effilé de laine imitant la fourrure. Leur coiffure consiste en une longue bande d'étoffe, toute garnie de grosses turquoises percées aux deux extrémités afin de pouvoir les fixer sur l'étoffe.

La polyandrie est en usage chez les Ladakis, et, comme dans le Koulou, les frères ont souvent la même femme, ce qui n'empêche pas que la femme prend quelquefois en outre pour époux un étranger de son choix, qui s'introduit dans la famille sans que personne y trouve à redire.

Cet usage de la polyandrie est une raison économique au suprême degré et qu'il est impossible de détruire; il empêche l'augmentation par trop nombreuse de la famille. Les biens ne sont pas divisés, et c'est une cause vitale dans un pays si pauvre, paraît-il, et où toutes les terres qui peuvent être cultivées sont défrichées depuis longtemps.

Ils ne peuvent pas non plus se livrer à un grand commerce à cause de la difficulté des communications. Le riz, par exemple, est chez eux un objet de luxe. Le bois est rare dans ce pays, où pourtant on en a grand besoin; dans les montagnes il y a des conifères, mais la difficulté du transport rend l'exploitation impossible; aussi le plus généralement on brûle de la fiente des animaux ou des arbustes dont on fait des fagots.

Toutes les maisons sont construites en pierres, et la salle où l'on se réunit a son foyer au milieu avec une ouverture au-dessus pour laisser passer la fumée. Voilà qui rappelle les kibitkas kirghises, où l'on se brûle par devant, tandis qu'on gèle par derrière. Les Ladakis que M. de Ujfalvy mensurait étaient bien sales, et ils me paraissaient en cela dépasser les Dardous. Comme leur religion ne les oblige pas aux ablutions, ils ne se lavent jamais le corps, et, pour ce qui est des vêtements, ils trouvent que les rapproprier est chose superflue; ils attendent qu'ils tombent en lambeaux pour en changer. C'est une race robuste; les femmes travaillent autant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les hommes. Ils sont généralement très doux et très pacifiques, ils aiment beaucoup les fêtes. Quoiqu'ils n'aient pas de vigne, ils se grisent très bien avec une bière qu'ils appellent « chang ». Nous voulions acheter à un de ces bons Ladakis un moulin à prière, mais ils n'en avaient pas, et il nous fut impossible de nous en procurer ; nous le regrettâmes vivement, car c'est un objet très curieux. Les lamas ou prêtres portent toujours entre leurs doigts ce petit objet cylindrique, qu'ils font tourner et qui dit pour eux leurs prières ; ils peuvent alors s'occuper de tout autre chose.

Les Ladakis ont une instruction relative. Les enfants sont confiés aux prêtres ; et comme l'hiver est très long dans leur pays, ils peuvent donner une grande partie de leur temps à cette occupation.

Ils cultivent le froment et l'orge et emploient pour labourer les vaches et les yaks. La boisson générale est le thé. Chez eux la division des castes n'existe pas ; et comme ils sont éloignés des Hindous, ils n'en ont pas autant subi l'influence. Au lieu de laisser leurs morts exposés sur des rochers pour devenir la proie des animaux sauvages, comme ils le faisaient autrefois, ils brûlent, après les avoir gardés quelques jours chez les eux. Plus ils sont de haute condition, plus on les garde de temps.

Les musiciens et les forgerons sont méprisés par eux

Chien de Ghilghit (voy. p. 398). — Dessin de E. Bellecroix, d'après nature.

et forment une caste tout à fait à part, avec laquelle les autres agriculteurs ne s'allient jamais.

Ils avaient l'air très étonnés de l'opération que M. de Ujfalvy faisait sur eux ; mais comme les costumes qu'on leur acheta furent très bien payés et que le bakchich qu'on leur donna leur paraissait une grosse somme, ils se laissèrent non seulement mensurer, mais ils se prêtèrent de bonne grâce et sans remuer à ce qu'on reproduisît leurs traits sur le papier.

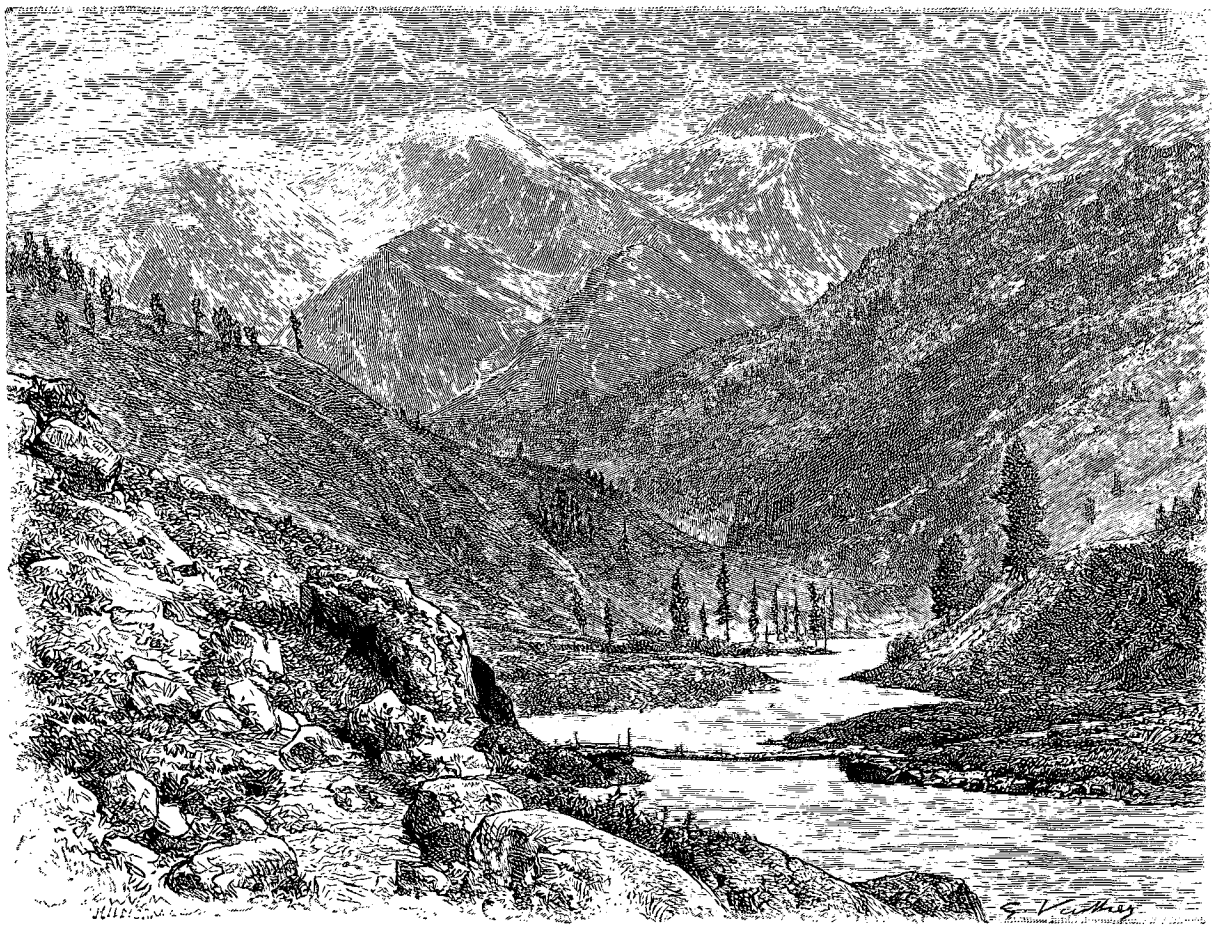
Cette journée fut très amusante pour nous, et j'avoue qu'elle donna bien envie à M. de Ujfalvy de pousser un peu avant dans leur pays ; mais la question d'argent, qui nous avait déjà arrêtés pour franchir le Karakorum, se présenta, quoique de beaucoup amoindrie, et nous fit grandement réfléchir.

Il fallut pourtant nous résigner, et ce fut avec un grand soupir de tristesse que, le lendemain, nous franchîmes un pont branlant sur le Chigar, pour atteindre sa rive gauche, où nous retrouvâmes la route qui devait nous conduire à Lèh. Devant nous, c'est Srinagar ; derrière, c'est la capitale du Ladak !... Quel dommage !... Nouveau soupir !... Le chemin est large et l'on voit qu'il est fréquenté ; nous rencontrons quelques rares voyageurs, plus heureux que nous, qui suivent le Chigar sur sa droite et se dirigent vers cette capitale.

Madame DE UJFALVY-BOURDON.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sonmarg (voy. p. 404). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL

(LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRÂS),

PAR MADAME DE UJFALVY-BOURDON, OFFICIER D'ACADÉMIE[1].

1881 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

LE DRÂS. — RETOUR À SRINAGAR. — DÉPART DU CACHEMIRE.

Tachgam et Drâs. — Passage du Zojila. — Entrée dans la vallée du Sind. — Sonmarg. — Un chasseur français. — Rentrée à Srinagar. — Pourâna! — Mosquées et Medcheds. — Femmes pandites et kachemiries. — Chasse aux vieux cuivres. — Nous émigrons à Goupikar. — Nos adieux au maharadjah. — Les palais de Chalimar, Nichad et Chichmenché. — Le pont d'Akbar. — L'île Jacquemont. — Départ de Srinagar. — Baramoula. — Les ruines de Baniar. — Retour en Europe.

Jusqu'à l'endroit où le Drâs se jette dans le Chigar, la route que nous suivons est bien monotone; mais quand nous arrivons au contour de la montagne qui suit la première rivière, elle devient plus belle et le défilé est plus pittoresque.

Quelques vestiges de végétation, des saules, des genévriers bordent le cours d'eau, et les églantiers vous raflent le visage en passant.

Près d'arriver à Tachgam, nous traversons le Drâs sur un pont en bois beaucoup plus branlant que le précédent, et nous voilà sur la rive gauche, sans arbres, par conséquent sans ombre, au milieu d'un terrain pierreux et sablonneux sur lequel il pleut rarement. Tachgam est composé de quelques pauvres maisons en plein soleil et en plein vent. On a planté, grâce à

1. Suite et fin. — Voy. t. XLV, p. 209, 225, 241; t. XLVI, p. 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des irrigations, un petit bois de saules, mais ils sont si jeunes encore que leur ombre ne se fait pas sentir. Les nuits sont très froides, les soirées et les matinées sont très fraîches, l'après-midi le soleil est brûlant.

Nous voyons, à gauche, la cime de Nektoul toute couverte de neige, car elle a cinq mille quatre cent soixante-quinze mètres. Il y a d'autres pics, mais ceux-ci sont moins élevés; aussi de rares fils d'argent et quelques places blanches seulement se laissent voir sur leurs crêtes dénudées.

Le 13, partis avant le jour, nous suivons la route qui conduit à la ville de Drâs. Elle longe de temps à autre la rivière par une large vallée que traversent de nombreux petits cours d'eau qui se jettent dans la rivière de Drâs. Le terrain est cultivé partout et nous sommes à l'époque de la moisson.

Les moissonneurs arrachent le blé, d'autres ont déjà mis les épis sous les pieds des chevaux pour être battus.

La ville de Drâs est une réunion de petits villages situés à quelque distance les uns des autres, et, comme pour les protéger, au centre et dans le fond de la vallée se dresse une forteresse, la plus importante en grandeur de tout le Baltistan. Mais avec les armes de guerre actuelles son importance est illusoire et il suffirait de couronner les hauteurs facilement accessibles qui la dominent pour la réduire au néant.

Les montagnes qui encaissent la vallée de Drâs sont généralement herbeuses et de loin en loin dominées par des pics neigeux. On élève beaucoup de bestiaux et l'on a fait des commencements de plantations; le dattier sauvage et le saule viennent très bien.

Drâs est élevé à trois mille trente-trois mètres d'altitude. Malgré cette élévation le blé y mûrit en assez grande quantité. Le soleil est si chaud pendant le jour qu'il doit réparer avec usure les fraîcheurs des nuits et des soirées. Le ciel est d'un bleu sans nuages et me rappelle celui du Turkestan.

Cette réunion de petits villages appelés Drâs est un rendez-vous de tous les peuples, tels que les Ladakis, les Dardous et les Baltis; ces peuples s'y confondent, s'y croisent, ce qui fait que leur type n'est pas aussi bien défini que lorsqu'on les examine dans leur propre pays. C'est sans doute ce qui a fait dire que les Baltis étaient des Mongols. Pour qui va chez ces derniers, la différence saute aux yeux. Il est clair que M. Drew, grand géologue, a regardé bien plus attentivement les pierres et les montagnes que les peuples qui habitaient ces dernières.

Les peuplades des environs de Drâs sont tellement mélangées par cette cohabitation que nous y avons vu des Ladakis à nez crochu, des Baltis à face épatée et des Dardous à pommettes saillantes.

Drâs possède un misérable bungalow que le maharadjah a fait construire pour les étrangers. C'est un simple *mezanino* composé de plusieurs pièces qui sont assez propres et en assez bon état; il est situé près du bagh ou jardin.

Le caravansérail pour les indigènes est un bâtiment carré composé de chambres donnant sur une véranda, qui donne sur une cour. Des hangars sont destinés à protéger les chevaux. Près des écuries il y avait un immense chaudron d'une forme tout à fait étrange. Cet ustensile sert-il aux hommes ou aux animaux?

Il y a à Drâs un radjah, qui est le vassal du maharadjah du Cachemire; on y trouve aussi un maître de poste.

La poste de Drâs à Skardo est très bien organisée; et quoiqu'il y ait près de dix stations jusqu'à la capitale du Baltistan, les hommes se relayant nuit et jour ne mettent que deux fois vingt-quatre heures à les franchir.

Le 16, au matin, nous quittons cette cité arrosée par la rivière qui lui donne son nom et qui coule avec une grande rapidité; nous admirons en passant la forteresse placée sur les bords et très belle avec les quatre tours dont elle est flanquée.

Le chemin que nous parcourons est relativement assez plat; la montée est très douce, puisque Drâs est déjà à une assez haute altitude.

La station de Matayan n'est pas un village, mais une étape, où nous ne nous arrêtons pas; c'est à deux milles plus loin que nous campons.

Déjà les montagnes se couvrent d'arbustes et prennent un aspect tout à fait alpestre; de beaux pâturages nourrissent des chèvres, des bœufs et cette espèce de yacks mélangés qu'on appelle *sous*. Les chevaux sont plus grands que les tatous des montagnes du haut Indus et ne pourraient passer sur les étroites corniches, sur les frêles balcons de la nouvelle route de Meta-Manghel.

C'est par troupes que nous les rencontrons paissant sur ces hauts vallons. La nuit est glaciale : à six heures, sous la tente, nous n'avons que trois degrés; aussi nous prenons notre chocolat à la hâte et nous montons à cheval tout transis; nos gens grelottent.

La route est superbe et les ruisseaux gardent des traces de la gelée de la nuit; nos chevaux hennissent et enflent leurs naseaux; nous commençons à gravir la passe la plus douce que nous ayons rencontrée et par laquelle nous entrerons par la vallée du Sind.

Les cours d'eau que nous traversons proviennent tous de la fonte des neiges dont les pics sont couverts; l'eau est glaciale et nos guides nous préviennent de n'y pas laisser boire nos bêtes.

Le chemin est rempli de moraines, sur quelques-unes desquelles nous marchons; à notre gauche, nous pouvons admirer une superbe montagne couverte de neige éternelle.

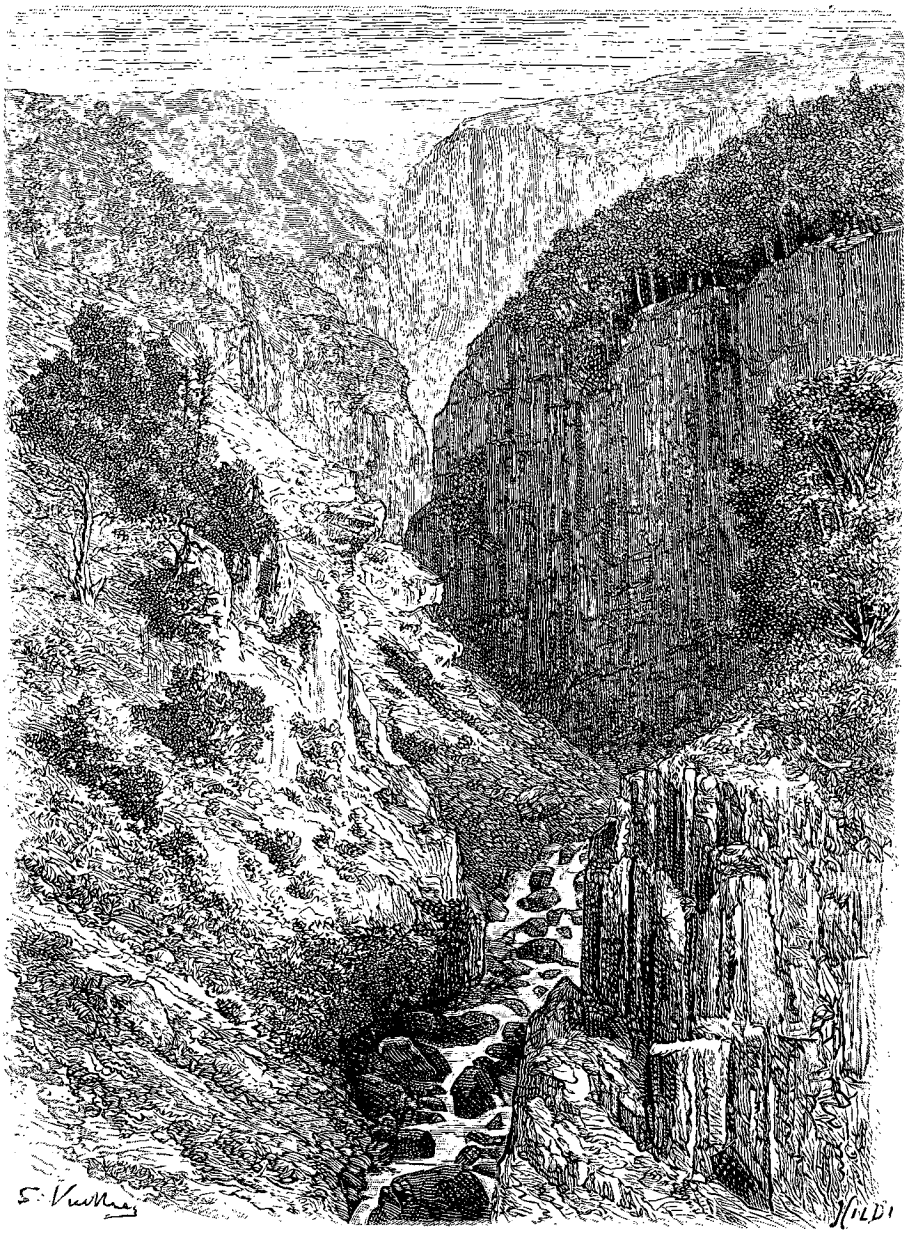
Pendant à peu près une centaine de mètres la rivière disparaît sous un pont de neige pour reparaître et disparaître encore sous une nouvelle couche neigeuse. D'un de ces énormes glaciers s'échappe avec impétuosité une rivière; de sa violence même résulte une magnifique cascade, que nous contemplons quelques instants au milieu d'une nature triste et mélancolique. Plus loin, un petit lac qui est formé par de la neige

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fondue se décharge dans une rivière dont le changement de direction nous avertit que nous sommes sur le col. Elle court dans la direction du Cachemire. Nous franchissons encore une moraine, une dure montée, et nous sommes sur le point le plus élevé du col du Zojila (trois mille trois cent quatre-vingt-dix mètres).

Devant nous, presque à notre hauteur, d'épais tapis de neige s'offrent à nos yeux; les pointes des cimes qui percent ces tapis contrastent seules avec cette blancheur.

Ce sont les pics de la fameuse montagne le Gwashbràri (cinq mille trois cent cinquante et un mètres). Un peu plus bas, les pentes se garnissent d'arbres touffus, et le conifère svelte et droit les domine de toute son



Entrée du col du Zojila. — Dessin de G. Vuilher, d'après une photographie de M. Bourne.

élégance. A notre gauche, des rochers immenses plongent à pic leurs pieds monstrueux dans le Sind; leurs flancs sont couverts d'arbres d'un beau vert. Ils semblent être les ruines d'un vaste château des temps mythologiques, construit pour ces Titans qui combattaient les dieux. Devant nous, les bouleaux à la blanche écorce nous rappellent nos pays occidentaux, et en bas, bien bas, la rivière du Sind arrose de ses méandres la riante et riche vallée que nous apercevons à nos pieds et par laquelle nous allons voyager. Nous admirons ce magnifique tableau qui embrasse un tel horizon de montagnes que la plume ne saurait le décrire. Nos yeux accoutumés à tant de beaux paysages n'ont encore rien contemplé qui réunisse des choses si diverses et cependant si bien harmonisées entre elles.

La descente même est en rapport avec l'endroit : c'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une corniche qui plonge au-dessus d'un vaste et profond ravin; elle est très mauvaise et très raide et tombe presque à pic dans cette splendide vallée, la plus belle, dit-on, du Cachemire.

Depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de juin cette dangereuse descente est couverte par la neige.

Cependant jusqu'à Baltal l'impression magique ne continue pas; le paysage est joli, mais n'a rien d'extraordinaire; décidément la sauvage vallée du haut Tchamba, étroite et sombre, me plaît mieux. La route est un peu monotone; elle se fraye un passage parmi des terrains qu'on pourrait rendre riches et qui n'offrent aux regards que des prairies jaunies par le soleil et quelques champs cultivés de blé noir. Le chemin est ce que la nature et les nombreux passagers l'ont fait; les ponts emportés par l'impétuosité de la rivière ne sont pas réparés, et celui qui reste présente à l'une des extrémités d'énormes trous béants; nous voyons un arbre jeté en travers de la rivière qui nous indique qu'autrefois il y avait là un pont. Il est emporté. Tant pis! Les voyageurs continuent leur chemin par des corniches où les chevaux ont peine à marcher en croisant les pieds; ils sont si habiles que nous passons, effleurant de ravissantes cascades; l'eau de l'une d'elles est si claire que nous en buvons avec délice.

Sonmarg, la tant renommée, ne nous produit aucun effet; le mounchi, comme tous les Orientaux, au lieu de nous faire camper à l'endroit où les Anglais ont l'habitude de dresser leurs tentes, a planté les nôtres au bord de la rivière, dans un site encaissé de montagnes. Nous voyons adossées à celles-ci de misérables maisons anglaises, autrefois jolies, aujourd'hui en ruine et habitées par des indigènes.

L'année dernière, l'église anglicane y a été détruite par un incendie.

Les moutons qui viennent de paître sur les hauteurs passent sur le pont, qui est en assez mauvais état, et viennent nous tenir compagnie. La poussière qui les enveloppe augmente notre mauvaise humeur; mais, malgré les remontrances que nous adressons au mounchi, nous restons où l'on nous a placés, car le jour baisse et la nuit vient de meilleure heure. Après le dîner, nous nous hâtons de rentrer sous notre tente et de nous coucher, moyen le plus sûr pour nous réchauffer; ce qui n'empêche pas que la nuit je suis éveillée par un froid glacial. La rivière qui coule à nos pieds avec un bruit effrayant me fait frissonner et j'ai toutes les peines du monde à me rendormir.

Au lever du matin, le froid qui passe par les interstices de nos maisons portatives me fait hâter ma toilette, et je compte sur le soleil du midi pour la réparer.

A peine avons-nous passé un bloc de montagne, qu'un coup d'œil merveilleux nous fait deviner le campement choisi par les voyageurs anglais.

Les creux et les fentes de ces élévations terrestres couvertes de neige, leurs flancs verdoyants qui semblent défier les rigueurs de l'hiver, les tapis herbeux sur lesquels se vautrent des chevaux; dans le fond, l'entrée sombre et étroite du défilé que nous allons prendre, et la rivière qui arrose, dans le bas, les bords de ces riantes et mélancoliques prairies, au milieu desquelles se dressent subitement des maisonnettes en bois, nous font voir le pays séduisant de Sonmarg tout autrement que nous ne l'avions entrevu.

Ce lieu tant vanté est délicieusement pittoresque, et la proximité d'un vaste glacier en rehausse encore la beauté. Le défilé sombre prend des allures de parc, et la végétation qui l'ombrage nous fait penser à l'Europe. Quel mauvais chemin dans un si bel endroit!

En passant, nous admirons des ruines superbes cachées par une nature luxuriante, qui font un grand effet dans cette magnifique solitude.

Au sortir du défilé, la vallée reparaît large et étendue, mais plutôt riche que belle. Un pont emporté, un tronc d'arbre jeté à la hâte d'une rive à l'autre nous forcent à chercher un autre chemin sur le haut de la montagne, où les gibbosités pierreuses ne nous sont point épargnées.

Ce détour nous retarde; mais cependant nous arrivons à Kolan, petit village blotti sous les arbres et couché au pied des montagnes. Les arbustes parfumés, les noyers magnifiques, les chèvrefeuilles et les jasmins nous rappellent l'Europe.

Tous y poussent en fouillis, à leur caprice et entremêlent leur parfum. L'élégant et royal rosier se mêle à cette luxuriante et prodigue nature et embaume le chemin de son odeur suave. Les roses du Cachemire sont renommées et elles sont en effet très belles.

Il est dommage qu'un si beau pays soit si mal entretenu. Si des Européens possédaient ce petit coin de terre, quelle merveille sortirait de leurs mains! Tout y serait riant et vivant. La gaieté remplacerait cette mélancolie qui étreint toutes choses appartenant aux Orientaux.

Les toits des maisons sont couverts de chaume, et leur forme pointue frappe pour la première fois nos regards. Cette large vallée pourrait être mieux cultivée, mais il faut en faire remonter la cause aux gouvernants et à la disette survenue il y a trois ans et qui a enlevé beaucoup de bras à l'agriculture.

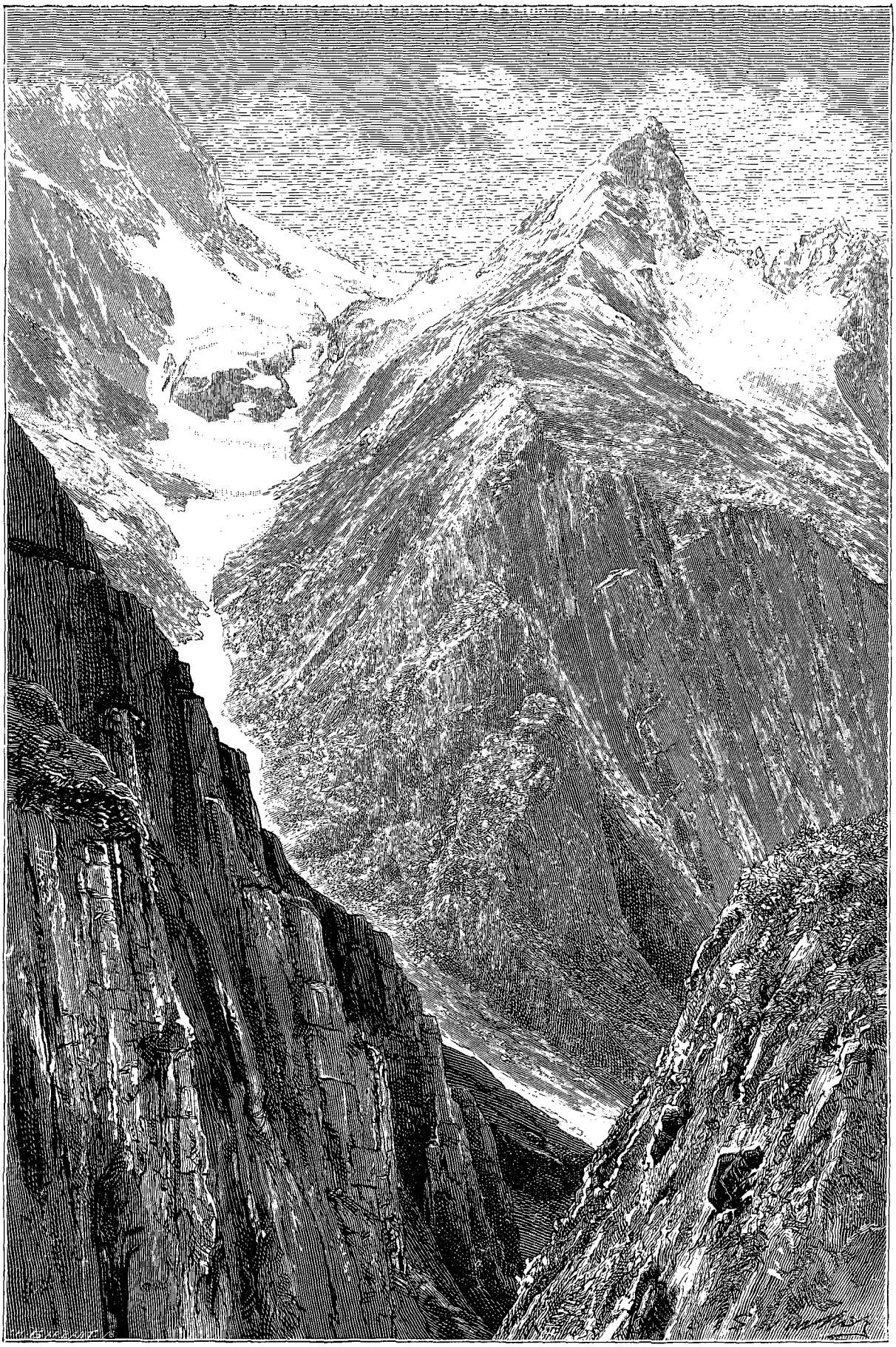
Le 17, nous partons pour Hayen, où nous devons trouver M. Dauvergne, établi depuis une quinzaine d'années au Cachemire pour le commerce des châles. C'est un grand chasseur et il possède une collection magnifique d'animaux qu'il a tués dans les régions élevées de l'Himalaya et du Thibet; il connaît le pays et en parle la langue avec une très grande facilité.

A la manière dont il est installé sous ses tentes, nous reconnaissons vite un homme habitué aux longs voyages de ces contrées. Ses domestiques répondent au signal d'un coup de sifflet, habitude très pratique lorsqu'on vit en plein air.

Nous faisons dresser nos tentes près des siennes et nous nous décidons à rester deux jours avec lui.

Le chant du coq nous réveille le matin. C'est un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Col du Zojila (voy. p. 403). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrai village au moins; à vrai dire, les poulets n'en sont pas plus tendres et leurs ailes habituées à voler ne seront guère plus délicates que leurs cuisses, mais le chant du réveille-matin villageois porte à notre cœur un souvenir de nos chères contrées et nous fait retrouver notre bonne humeur d'autrefois.

Les soirées et les matinées sont bien fraîches, et je plains les Hindous que leur religion force à manger presque nus; aussi la gourmandise n'est-elle pas de la partie; notre colonel mange vite, il a hâte de remettre ses vêtements, il nous semble même qu'il fraude tant soit peu la loi, mais on ne peut lui en vouloir par douze degrés au-dessus de zéro.

Les jolies bêtes que les moutons du Ladak, avec leurs poils longs et soyeux, qui font de si beaux cachemires! Ils portent des fardeaux d'à peu près quinze livres sur ces petits sentiers montagneux que leurs pieds agiles et sûrs peuvent seuls franchir, où le yack même recule, parce qu'il ne peut trouver place pour sa noble et riche corpulence. L'homme lui tient compagnie. Ces montagnards du fin fond du Ladak ont l'œil et le pied aussi sûrs que les bêtes qu'ils conduisent; ce sont des peuples mongols des hautes régions thibétaines; on ne peut s'y méprendre en voyant leurs petites tresses et leurs traits caractéristiques.

Cachemiri. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

En ce moment les paysans cachemiris sont en train de décortiquer du riz, avec une machine primitive en usage dans tout le pays; les prisonniers font dans les prisons une grande partie de cet ouvrage. Cette machine est tout simplement un lourd pilon en bois, mis en mouvement par une corde, et qui retombe lourdement dans un récipient en pierre ou en bois.

A Hayen, les villageois ont une singulière manière de faire sécher leur foin; ils le mettent sur les branches des arbres, et ces parasites momentanés les font ressembler à de gracieux saules pleureurs.

Leur façon d'effrayer les oiseaux et de les empêcher de manger leur récolte est bien singulière et prouve certainement jusqu'à quel point le temps de l'homme a peu de valeur à leurs yeux. Ils piquent en terre quatre hauts bâtons et placent au-dessus un plancher de branchages; sur cette élévation assez haute pour dominer à distance, ils mettent alors un homme en vedette, chargé de faire du bruit à la moindre apparition des destructeurs ailés. Cette manière d'effrayer les oiseaux deviendrait très coûteuse dans nos pays; mais la vie est si bon marché dans ces régions élevées où la roupie vaut au moins deux louis chez nous, que cette originale faction peut se continuer longtemps.

Les montagnes boisées qui enferment Hayen sont peuplées de grandes bêtes cornues. Bientôt le marcor va faire entendre ses cris. Cet animal à l'œil de lynx, au flair si fin et aux jambes agiles, viendra dans sa folie s'offrir aux coups du chasseur qui le guette, patient et silencieux, sous l'ombre de ces sombres fourrés. Impossible de le prendre dans d'autres moments. Quel bonheur pour le chasseur quand il atteint son ennemi! Mais parfois il est obligé de monter bien haut pour aller chercher sa victime, qui s'est enfuie vers son gîte et palpite dans les dernières douleurs de l'agonie! Quelle joie de dépouiller la pauvre bête! Quel triomphe d'orner les murs de ses cornes superbes!

Le 20, nous quittons M. Dauvergne, qui nous donne rendez-vous à Srinagar.

La route suit la rivière; nous la traversons et la retraversons plusieurs fois, puis enfin elle nous quitte pour aller se perdre dans les terres; une faible, mais bien faible partie va se jeter dans l'Hydaspe.

Tout à coup l'horizon s'étend au loin devant nous : ce sont déjà les plaines de Srinagar; nous en sommes bien éloignés pourtant, puisqu'il nous faut faire encore halte à Ganderbal; mais nos yeux déshabitués des vastes horizons s'écarquillent et s'éparpillent sur les silhouettes des montagnes qui encadrent la grande plaine de la capitale de ce paradis terrestre des Indes.

Encore une nuit à passer sous la tente; si nos bêtes ne nous demandaient pas grâce, nous irions tout d'une traite à Srinagar.

Le 21, nous partons pour Srinagar; la route pourrait être belle si elle était bien entretenue, mais l'eau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des rizières s'épand en mille endroits et rend le chemin gras et boueux. Déjà les premiers abords de la cité apparaissent rougis par le soleil d'automne. C'est aujourd'hui le jour réglementaire de la saison nouvelle.

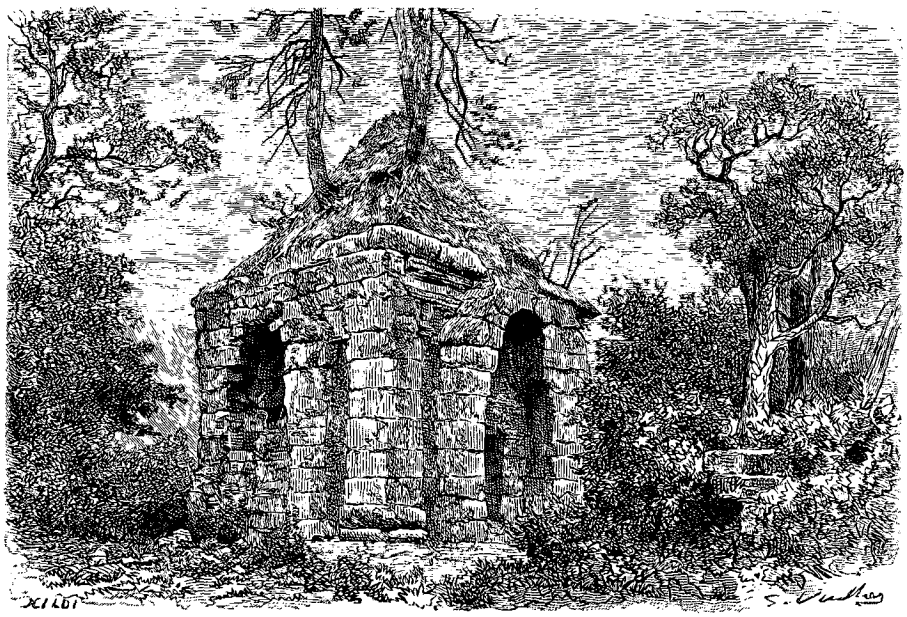
Nous voyons la forteresse, dont les parties abîmées semblent vouloir accuser la vieillesse, car c'est encore une manière délicate des Orientaux de déguiser la vérité; le manque de réparations se change en vétusté. Pourâna! vieille, s'écrient-ils. Puis des vieilles mosquées, des temples en ruine s'entremêlent aux baraques déjà ouvertes des boulangers, des bouchers et des autres marchands indigènes. Les chiens se jettent sur les nôtres, furieux de voir des intrus qui, dans leur croyance canine, vont leur disputer leur nourriture quotidienne; mais les nôtres ont bien vite raison de ces familiers des rues, et nos coulis, en leur lançant des pierres, font disparaître le reste.

En Orient, chaque rue, chaque quartier a ses chiens qui en font les travaux de voirie; malheur à celui qui s'égare et se fourvoie dans un quartier étranger, il est impitoyablement déchiré par ses pareils.

Les indigènes sont aux fenêtres, et les figures curieuses se mêlent aux grappes rouges des graines de poivre que l'on met à sécher pour l'hiver.

Des maisons finement sculptées sont abandonnées : on dirait un quartier ruiné par un incendie; on voit de magnifiques pierres sculptées boucher un trou et servir à la réparation de vieilles et horribles maisons qui pourraient servir à tout autre chose qu'à abriter des humains.

Ces rues étroites qui se mêlent, s'entremêlent les unes dans les autres, cachent des beautés qui font d'autant plus saillie que leur encadrement est plus laid; les traces d'un superbe trottoir, enfin tout ce qui est



Ruines dans la vallée du Sind. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

sous nos yeux nous dit que tout cela a dû être fort beau autrefois. Un sentiment de tristesse nous envahit en voyant ce peuple bien constitué, mais paresseux, sale, en haillons, se vautrant au soleil et dormant sous les décombres de ses anciennes splendeurs. On soupire et l'on regrette la Çrinagara d'autrefois tant vantée par les anciens auteurs.

Un attroupement! Ce sont des gens venus au palais de justice; ils attendent leur tour avec une patience tout orientale. Ils nous regardent passer avec leur méprisante indifférence.

Plus loin, les Medcheds laissent sortir de leurs murs le chant des enfants qui sont à l'école; les Hindous les appellent des choupari. La matinée est consacrée au travail, puis on va prendre le bain, auquel on consacre plusieurs heures; ensuite vient le dîner, puis la récréation. L'heure du travail se fait entendre de nouveau jusqu'au coucher du soleil. Les enfants prennent alors encore quelque repos; après le souper, ils se remettent au travail jusqu'à dix ou onze heures du soir.

Quelquefois, sous nos tentes, nous entendions leurs chants troubler les heures solitaires du soir; par un beau clair de lune, ces chants traversant les airs avaient une poésie qui nous reportait aux jours inconscients de notre enfance; par une nuit sombre, au milieu des éclats du vent et de la tempête, leur rythme lointain et saccadé hurlait comme des plaintes assourdies par l'espace.

Après bien des détours au cœur de cette antique cité, nous arrivons enfin sur le bord du Djilam et à la porte de notre bungalow. Mais elle est fermée : il faut faire sauter le cadenas et la chaîne qui ferment par le haut toutes les portes de ce pays.

Notre domestique, que nous avons envoyé pour apprêter notre dîner, s'est, paraît-il, amusé au marché, car il rentre, comme toujours, plus tard qu'il ne faut.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelque peu de viande froide, de conserves, et nous sommes vite restaurés.

Les montagnes qui nous entourent ont beaucoup blanchi; elles étaient toutes pimpantes à notre départ et déjà les voilà revêtues de leur parure d'hiver. La neige vient tard à Srinagar, vers la fin de décembre ou le commencement de janvier, et elle ne reste pas longtemps; en février elle fond déjà sous les chauds rayons du soleil.

La capitale me paraît plus belle, plus originale; mon œil habitué aux inégalités orientales ne voit déjà plus que l'ensemble et découvre des beautés là où il ne voyait que des défauts.

Les femmes pandites me paraissent plus jolies. On les voit descendre les vieilles marches usées de leurs demeures, le garo sur l'épaule, soutenu par leurs bras arrondis; les femmes sont vêtues de longues robes rouges ou bleues avec ceinture; les filles ont les cheveux tressés en une quantité énorme de petites tresses, réunies à l'extrémité par un ruban qui les fait retomber comme une espèce de châle sur le dos; chez les riches, les cheveux sont ornés de grelots d'argent d'un travail parfois très fin. Ces femmes, chez lesquelles aucun Européen ne peut pénétrer, ne sont pourtant pas aussi farouches qu'on pourrait le penser; le matin on peut les admirer en toute liberté, faisant leur toilette au bord de la rivière, dans un abandon et un négligé qui demanderaient souvent un peu plus de jeunesse. Je ne parle pas des femmes des brahmanes, ni de celles des hautes classes, mais seulement de celles de condition moyenne que l'on voit dans les rues, et surtout des femmes des handjis (bateliers) qui sont musulmans. Les musulmanes de haute condition sont tellement enveloppées dans leurs voiles de cachemire qu'il est impossible de les distinguer quand elles se hasardent au dehors. Les femmes pandites portent des vêtements rouges jusqu'à trente ans; à partir de cet âge elles ne revêtent, m'a-t-on dit, que des robes bleues.

Depuis que M. Clarke et M. de Ujfalvy ont manifesté le désir de posséder de vieux objets, nous sommes assaillis: on nous apporte toutes les vieilles batteries de cuisine du Cachemire.

Ce sont des chá-dán pour le thé, des bartán sales encore de reste de tomate, des kahveh-josh pour le café, souvenir d'autrefois, car les Cachemiris d'aujourd'hui sont trop pauvres pour acheter cette boisson parfumée. Les plats sont usés à force de voir le feu.

Ces objets sont magnifiquement travaillés; les uns ont des inscriptions tirées du Coran, les autres ont des épigraphes gaies, telles que : Je suis une bonne marmite, le modèle des marmites, un collier de perles, etc. D'autres sont datés, sans craindre, comme les femmes, de révéler leur âge aux curieux.

Le fils aîné du maharadjah (voy. p. 410). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Enfin nous étions tellement assaillis au Mounchibagh que nous prîmes le parti de nous réfugier à Goupikar, près de M. E..., et d'y faire dresser notre tente près de la sienne.

Notre habitation n'était plus tenable; aussitôt que nous nous promenions sous les beaux platanes bordant le Djilam, cinq ou six marchands nous entouraient à la fois, sortant de dessous leur écharpe toute espèce de vieux cuivres aux formes élégantes, au travail fin et décoré de la palme légendaire.

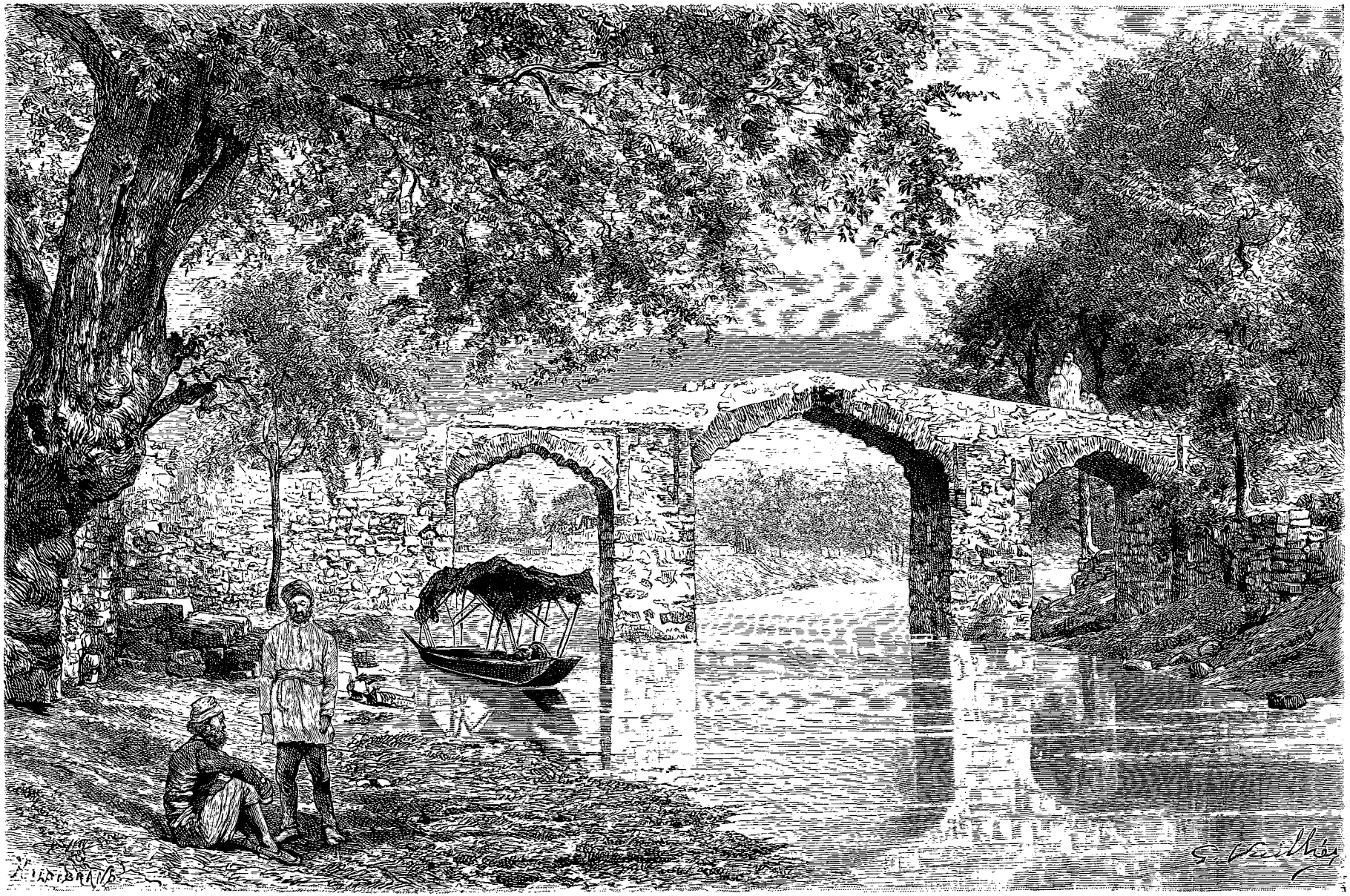
Le samovar cachemiri qu'on appelle yarkandais, tout en étant de même système que celui adopté par les Russes, est moins commode à cause du manque de robinet, mais est bien plus artistique et beaucoup plus gracieux que son frère moderne.

La veille de notre installation à Goupikar, le maharadjah était parti pour Djamou, sa capitale d'hiver. Son départ avait été fixé par les Pandits, qui attendent pour cet effet un jour favorable, en consultant la lune, dont ils choisissent le premier ou le dernier quartier. Le maharadjah n'oserait pas faire un pas sans leur assentiment.

La veille de son départ, mon mari avait été le remercier de ses bontés pour nous et du présent qu'il m'avait offert. Il fut excessivement bienveillant pour M. de Ujfalvy, qui le trouva bien changé, vu son état de maladie. Il lui souhaita un heureux voyage.

« Je suis, répondit Rambhîr-Sing, entre les mains

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont d'Akbar (voy. p. 411) — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Baker et Burke.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Providence, et d'ailleurs, ajouta-t-il en regardant son fils, les vêtements qui ont fait leur temps doivent céder la place aux autres. »

Rambhîr-Sing, en parlant de nouveaux vêtements, pensait à ses fils. Le prince héritier du Cachemire est d'une taille au-dessous de la moyenne, il a les traits durs et une expression de figure peu avenante qui contraste avec l'air à la fois majestueux et enjoué de son père.

Quel beau cortège que celui du maharadjah! Une barque longue et élancée avec une grande cabine au milieu, dans laquelle est assis le souverain entouré de tous ses officiers, est menée par cinquante rameurs. Sur la rive, d'autres hommes tirent le bengla afin de remonter plus vite le courant.

Lorsque Sa Hautesse Rambhîr-Sing se promenait le soir sur l'Hydaspe, il n'y avait pas d'homme sur la berge pour l'aider à remonter la rivière, et il était assis sur la terrasse qui forme le toit de la cabine sur lequel on arrive par une échelle.

C'était sa promenade favorite. Le coucher du soleil le voyait tous les soirs remonter et redescendre ce beau fleuve; calme et mélancolique, il pensait peut-être à ses prédécesseurs qui, comme lui, avaient possédé ce beau pays indien, objet de tant de convoitises.

Aujourd'hui, il est dans la cabine; assis sur un fauteuil européen, et son bengla glisse majestueusement sur la rivière. Ses chevaux et ceux de ses officiers, magnifiquement harnachés, suivent au pas la berge fleurie, prêts à répondre, s'il le fallait, au désir de leurs cavaliers.

Tous ces costumes, tous ces turbans blancs reluisent aux rayons du soleil couchant et font ressortir l'éclat du rouge de la cabine. Le bateau glisse sur les ondes, au bruit des rames qui frappent l'eau en cadence, et disparaît bientôt à nos regards, ainsi que les autres barques qui le suivent. Le résident anglais est en tête dans sa pandra d'honneur. Tous les Anglais habitant au Cachemire ont été invités à venir assister au départ du souverain et à lui faire leurs adieux. M. de Ujfalvy, qui l'a vu la veille, ne s'est pas mêlé à la colonie anglaise.

Nous assistons à ce départ du haut de nos fenêtres et le coup d'œil en est beaucoup plus beau.

Le lendemain, nous nous sommes installés à Goupikar, petit village à une distance très courte de Srinagar et situé sur le beau lac appelé Dal. Nous avons fait dresser notre tente à côté de celle de M. E..., près de la tombe d'un fakir; nous sommes à l'ombre de beaux platanes et nous dominons le lac; au pied des montagnes, à l'abri du vent, nous avons une vue superbe. En face, de l'autre côté de la rive, les villages s'étalent à nos yeux et les détonations des armes à feu nous rappellent les chasseurs à l'affût du gibier.

Nous avons eu une tempête horrible et j'ai cru que le vent allait emporter nos frêles abris. Le ciel noir et sombre illuminait le haut des monts, et les éclairs en zigzag fendaient et déchiraient la nue; la pluie voulait tomber, mais le vent l'a chassée et les grondements du tonnerre étaient répercutés par toutes les montagnes environnantes.

Les handjis, si intrépides, sont d'une pusillanimité extrême quand ils sont en présence des manifestations violentes de la nature.

En revenant du bazar, nous assistons à la toilette des hommes et des femmes, qui prennent leur bain sans s'inquiéter des gens qui passent. Cependant l'hiver approche, la température s'est bien rafraîchie, et les chapelets de poivre rouge qui sèchent aux fenêtres pourront bientôt servir de nourriture. Un grain de ce poivre, du riz cuit à l'eau, des tranches de courge séchées au soleil, voilà pour les pauvres; les riches ont du mouton et du pain qu'on appelle tchoupati, sorte de galette de farine mangeable quand elle est fraîche et croquante; elle ressemble aux lépiochkis des Sartes du Turkestan, mais je leur préfère ces dernières.

Les champs de navets étalent leur dernière floraison. Ces légumes, cuits à l'eau avec leur feuillage, sont une de leurs friandises culinaires.

Les femmes des handjis préparent toutes en ce moment des pots de terre qu'elles font sécher au soleil et qui leur servent de foyer dans leur barque.

Ce peuple industrieux, dont l'argenterie est si belle, les bijoux si étincelants, si chatoyants, les tissus si moelleux, les tapis si beaux, les châles si merveilleux, est d'une saleté peu commune. Il n'y a, m'a-t-on dit, qu'une seule fois dans l'année où ils changent complètement de vêtements; autrement, ils mettent toujours, je parle des plus soigneux, les chemises propres sur les sales.

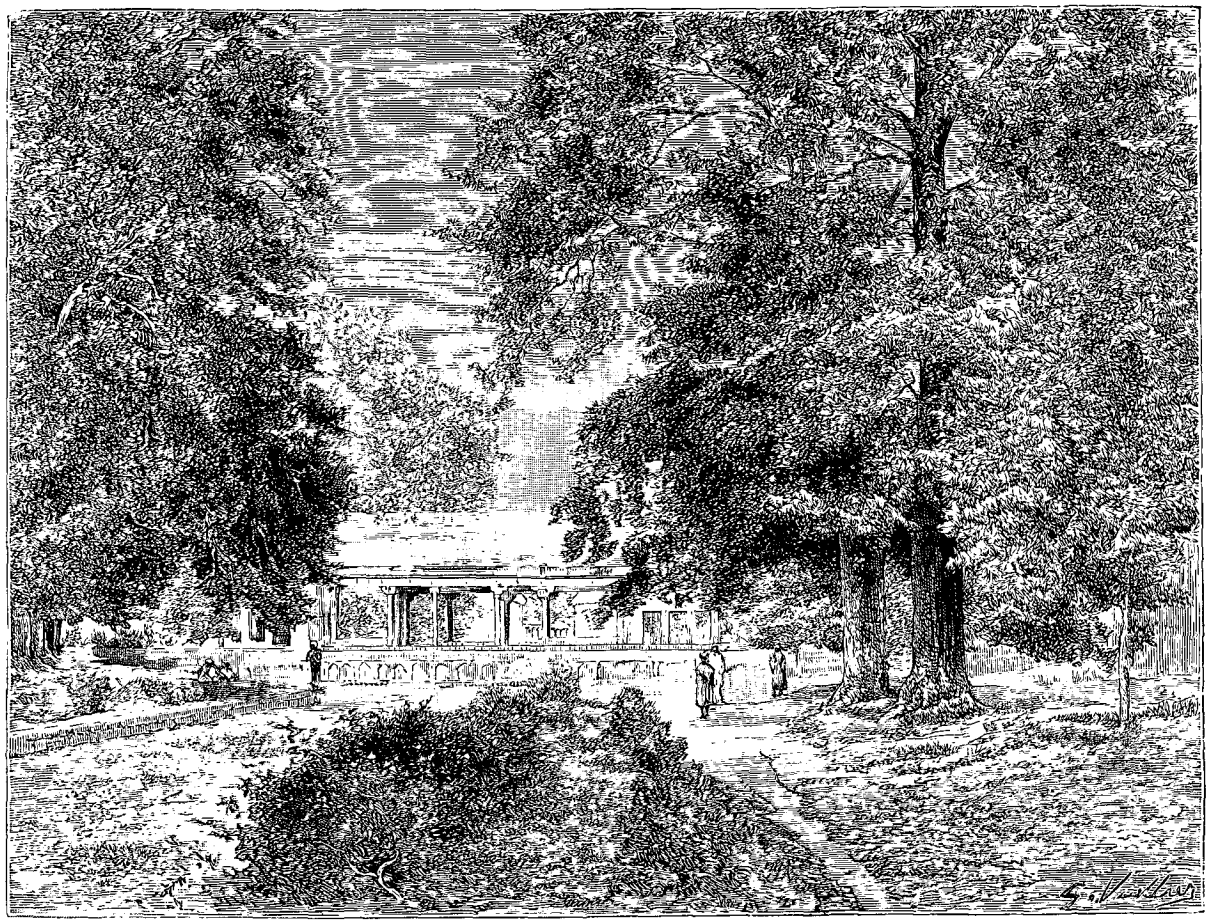
Il faut que nous visitions les beaux palais qui s'appellent Chalimar, Nichad, Chichmenché et le fameux pont d'Akbar.

A cet effet nous partons à cheval et nous nous rendons d'abord au palais du Chichmenché, dont la source est renommée à Srinagar. Ce palais est encore en assez bon état et l'on nous a assuré que le maharadjah le prête volontiers aux étrangers désireux de se soustraire aux chaleurs des bords du Djilam, mais les chambres n'ont que les quatre murs; et les portes, si j'ai bonne souvenance, sont, je crois, disparues de leurs gonds. De ces lieux jadis splendides il reste bien peu de chose aujourd'hui; les jets d'eaux sont vides, et des beaux parterres il ne s'élève que des soucis, la fleur aimée des habitants de ces contrées. La source de ce palais est sacrée, c'est à elle que les riches citadins et les Anglais surtout prennent l'eau qui sert à l'alimentation. Cette fontaine est formée d'un jet assez mince; l'eau en est excessivement claire et limpide, si ce n'est pendant la fin de mai et au commencement de juin. A cette époque, la fontaine est sujette à un phénomène produit par la fonte des neiges, mais que le peuple dans son ignorance prend pour un miracle (karamet). Après le lever du soleil, à midi et au coucher de cet astre, l'eau bouillonne et s'élance à quelques pieds de hauteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Nichad ou jardin d'allégresse est admirablement situé; la vue s'étend sur le lac et sur les belles montagnes qui enferment la vallée de Srinagar; de ce parc on distingue parfaitement le beau lac Dal et le magnifique pont d'Akbar dont l'arche s'estompe sur un fond bleu marin. Ce pont est considéré comme un des plus anciens de Srinagar.

Le Chalimar, jardin du roi, a été bâti par Chah-Djehan; il est beaucoup plus grand que le Nichad, mais la vue en est moins belle. Le beau canal par lequel on y parvient est bordé de gazon et de magnifiques allées de platanes. Il est terminé par un pavillon en marbre qui contient un grand morceau de cette même pierre, laquelle devait être un trône autrefois; puis de l'autre côté de ce pavillon commence un second canal qui va jusqu'au bout du jardin. Cette superbe pièce d'eau est toute dallée avec de larges pierres, ainsi que les bords. De distance en distance s'élèvent des jets d'eau. Ses bords sont coupés de temps à autre par de petits retraits remplis d'eau desquels s'échappent d'autres jets d'eau. Un magnifique pavillon aux colonnes de marbre se dresse au bout de ce canal, et on aperçoit les eaux qui s'étendent comme une belle nappe de cristal. La pièce centrale de ce bâtiment est flanquée de chaque



Le jardin de Chalimar. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de MM. Baker et Burke.

côté par des salles de moindres dimensions Il y a encore des traces de dorure et de peinture; des colonnes de marbre fossilisé noir et gris sont restées intactes, et l'on peut admirer les chapiteaux, qui sont merveilleusement sculptés.

Ce palais approprié aux besoins des pays chauds devait être splendide du temps des Mogols, alors que les jets d'eau s'échappaient à profusion de ces belles nappes, au milieu de gracieuses fleurs et de vieux platanes. Plus rien n'est resté de ces splendeurs passées, que les platanes, qui sont devenus si âgés que quelques-uns déjà s'affaissent sous le poids des années. Vieux troncs creux, qui nous dira les plaisirs que vous avez abrités, les fêtes que vous avez présidées et les favorites que vous avez ombragées?

Après cette dernière visite, nous remontons dans le bateau de M. E...; nos chevaux reprennent avec leurs saïs le chemin qui doit les ramener à l'ombre de leurs beaux arbres.

Le temps passe au Cachemire comme partout ailleurs, et l'époque est déjà fixée pour notre départ. Nous avons fait prix avec nos bateliers, et M. E... doit nous accompagner jusqu'à Baramoula.

L'avant-veille de notre départ, dans l'île des Platanes qui se dresse au milieu d'un des beaux lacs de Srinagar, a eu lieu une cérémonie touchante à laquelle j'ai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assisté. Notre célèbre compatriote Jacquemont l'avait habitée en 1831 pour se soustraire à la curiosité des habitants, lesquels à cette époque étaient sans doute peu habitués à voir des Européens. Cette île, je la vois d'ici en écrivant sous ma tente, et le souvenir de notre grand voyageur hante doucement ma pensée. M. de Ujfalvy et moi nous avons eu l'idée de perpétuer le souvenir de Jacquemont dans cette île délicieuse, petit nid de verdure qui surnage au milieu du lac Dal et dans laquelle le temps, ce maître impitoyable, a détruit jusqu'au pavillon mogol qui avait abrité le voyageur français. Jacquemont dit qu'il était joli. A présent, quelques restes de fondations en marquent seuls la place.

Jadis on avait placé dans l'île une pierre, sur laquelle trois noms étaient gravés : Bernier, Forster, Jacquemont. Mais cette pierre a disparu, emportée on ne sait par qui, ni comment. C'est cette pierre que nous voulons remplacer, afin de laisser pour longtemps dans cette île le nom de celui qui l'avait tant aimée.

Avant-hier donc, le 11 octobre, par une de ces belles et chaudes après-midi comme il en fait au Cachemire dans ce mois, nous sommes partis en bateau pour l'île des Platanes, accompagnés de M. E..., directeur des travaux agricoles et vinicoles de Sa Hautesse le maharadjah, de M. B..., chef des travaux vinicoles, et de M. P..., chef de la distillerie, deux Français amenés au Cachemire par les soins de M. E..., pour le seconder dans ses travaux.

Après une heure et demie, nous avons abordé dans l'île. Le soleil resplendissait et semblait vouloir s'associer à notre acte de restitution. Nous avons cherché au milieu des broussailles la place la plus ombragée, et, après l'avoir découverte, le premier coup de pioche a été donné.

Pendant que les Cachemiriens creusaient la terre, nous avons pris une tasse de thé à l'ombre du grand et beau platane, vieux au moins de trois cents ans, sous lequel, j'en suis certaine, Jacquemont s'est reposé maintes fois, après s'être rafraîchi dans l'eau dormante du lac. Le coup d'œil dont on jouit de cette place est vraiment admirable.

Le travail terminé, nous avons déposé au fond de la fosse une bouteille dans laquelle était renfermé un procès-verbal dicté par mon mari; puis j'ai jeté une pelletée de terre, et ensuite mes compagnons en ont fait autant.

Les Cachemiriens étaient d'abord bien étonnés. Mais lorsqu'ils ont compris qu'il s'agissait d'honorer un mort, ils ont terminé leur travail avec recueillement, je dirai même avec respect. Ils ont ensuite arrangé la terre en forme de tertre et ont placé aux deux extrémités des pierres, qui tout en marquant l'endroit le feront respecter par tous les habitants : car il ne faut pas oublier que les Cachemiriens ont un grand respect pour leurs morts.

Dans quelques jours, grâce aux soins de M. E. ., une pierre commémorative s'élèvera de nouveau dans l'île chérie du voyageur.

Cette cérémonie terminée, nous sommes retournés à notre demeure.

Le 13 octobre, à six heures du matin, nous montons dans notre bateau pour quitter le Cachemire; on y avait préparé nos lits et déposé nos bagages intimes. Le cuisinier était dans une autre barque avec nos gros colis et nous suivait.

M. E... voyageait dans la sienne, et le mounchi avait aussi sa barque, qui, tantôt en avant, tantôt en arrière, surveillait l'escorte. Il avait reçu de Sa Hautesse l'ordre de nous accompagner jusqu'à Marri, plus loin que la frontière cachemirienne. En plus, nous avions quatre chouprassis, que le maharadjah nous avait donnés pour prendre soin de nos bagages, qui étaient considérables.

A l'exception de nos bateaux nous devions voyager aux frais du maharadjah jusqu'à Kohala; cette générosité de Sa Hautesse nous permit de faire bien des choses que nous n'aurions pas pu exécuter, réduits à nos seules ressources.

Nos deux saïs ne prennent pas place dans le bateau; ils iront à pied avec leurs chevaux jusqu'à Baramoula et nous attendront.

Déjà Srinagar est désert, tous les Anglais qui habitaient le Mounchi-Bag sont partis pour laisser les officiers de Rambhîr-Sing percevoir les impôts.

Nous sommes les derniers. Peut-être quelques retardataires s'égarent-ils encore sous les magnifiques et ombreux platanes, mais leur nombre est si rare qu'ils échappent à la vue. Le résident anglais n'est pas encore parti, il ne s'éloigne jamais de Srinagar qu'à la fin d'octobre. Nous ne pûmes lui faire nos adieux, car il était allé avec sa femme faire une excursion aux abords du Pir Pandjal, passe située dans la partie méridionale du Cachemire.

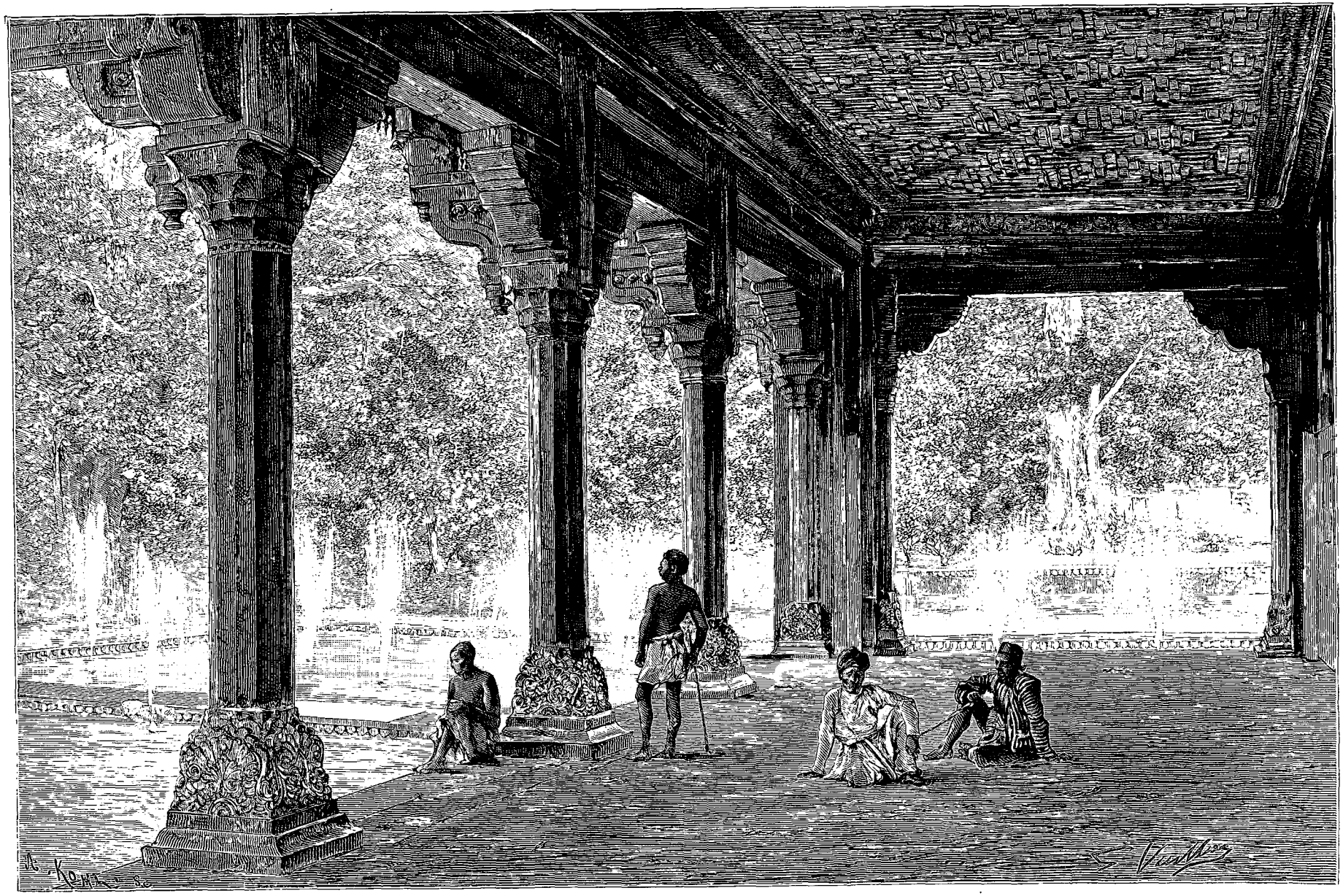
A six heures, au moment où les premiers coups de rames nous éloignent de ces rives charmantes, le temps est superbe, le petit lac que nous traversons est encore enveloppé de sa vapeur matinale, et le chenal qui nous conduit au Djilam est bien bas. Quantité de bateaux transportent les herbes qui servent à nourrir les bestiaux pendant l'hiver. On coupe les branches de saules pour les moutons, qui jouissent de leur reste en attendant cette maigre nourriture.

Les vaches de ce riche pays donnent peu de lait; l'herbe est rare l'été sur ces flancs montagneux, et le peu qu'il y a est desséché par le soleil. Mais j'imagine que la race n'est pas très bonne et que les bœufs à bosses sont d'une qualité inférieure aux nôtres. Il est un fait, c'est que dans toute l'Inde la viande de bœuf et de veau n'est ni bonne ni succulente.

Les bateaux nous barrent continuellement le passage; mais, une fois sur le Djilam, nous voguons doucement et nos bateliers s'empressent d'en remonter le courant.

Le palais du maharadjah est fermé et les bateaux qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pavillon de Chalimar (voy. p. 411). — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Bourne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui appartiennent se balancent doucement, revêtus de leurs housses d'hiver.

Déjà les femmes sont accroupies dans leurs demeures nautiques avec leurs kangris sous leurs simples chemises; les hommes s'enveloppent dans leurs couvertures de patou; d'autres se plongent dans la rivière et font consciencieusement leurs ablutions.

Près du bazar, un Pandit dresse un minuscule hôtel hindou et prépare les couleurs que son maître doit se mettre sur le front pour le distinguer des musulmans.

Toutes les couleurs sont mises dans des petits vases de cuivre jaune; l'un d'eux est rempli de tagetis ou roses d'Inde, la fleur sacrée et aimée des Hindous. Pendant ce temps son maître prend son bain. D'aucuns prennent leurs repas et savourent délicieusement leur riz cuit à l'eau.

Bientôt les dernières maisons de Srinagar vont disparaître à nos yeux, le zékate (douane) est la dernière.

Des hommes sont rassemblés en assez grand nombre, attendant qu'on ait prélevé sur leurs marchandises les sommes dues à l'État. Le zékate est généralement une construction carrée, une espèce de kiosque en bois élevé sur des piliers afin que l'eau en débordant ne l'emporte pas; il est toujours placé à l'extrémité d'un pont. Nous passons devant sans être arrêtés; par une dernière gracieuseté le maharadjah a donné des ordres pour que toutes nos affaires fussent franches de port.

Un Pandit. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

Le grand pont de bois qui est près du zékate est très pittoresque, avec quatre belles arches en bois, qui laissent filtrer l'eau par toutes leurs parois. Il ne craint pas les crues fortes et régulières du printemps. Sa construction orientale et primitive défie les fureurs d'une première sortie printanière; seul le temps attestait sa présence et lui disait : Encore un peu de temps; si tu n'y prends garde, je te détruirai, moi.... Et les gardes indolents semblaient ne rien entendre, et le pont tremblait sous les étreintes de son ennemi.

Nous passons près de l'endroit où un autre chenal conduit au lac. Nous l'avons pris, il y a deux mois, pour nous rendre à Skardo; aujourd'hui il est à sec.

Au loin, les montagnes blanchies avertissaient que la neige tombait là-bas et ne tarderait pas à barrer les chemins aux visiteurs de cette belle contrée.

Vers cinq heures du soir, un vent terrible s'élève, et, malgré nos refus, il fallut céder aux prières de nos bateliers. Frémissants de peur, ils nous suppliaient de nous arrêter et de laisser passer l'orage. Le vent, en effet, se heurtait contre les paillassons de notre barque et soulevait les ondes du Djilam, qui, furieuses, écumaient sous le souffle puissant de leur maître. Pavan, le dieu du vent chez les Hindous, était dans toutes ses fureurs. Voulait-il renouveler la jolie tradition par laquelle on raconte la formation de l'île de Ceylan? Pavan, provoqué par un génie de la montagne Sommeir, l'attaqua avec de telles tempêtes que celui-ci, craignant d'être renversé, demanda secours aux dieux. Ceux-ci l'aidèrent en effet; mais, un jour que les dieux étaient aux noces de Chiva, Pavan redoubla tellement d'efforts que le sommet de la montagne tomba dans la mer. C'est ainsi que fut formée l'île de Ceylan.

Nous faisons amarrer notre barque, que Pavan eût beaucoup plus facilement renversée que le sommet de la montagne, car ces bateaux plats chavirent et ne résistent pas.

Après une heure de tempête, le calme s'étant rétabli, nous continuâmes notre route sur une rivière aussi tranquille et aussi dormante qu'elle était agitée tout à l'heure.

Le coucher du soleil fut splendide; l'horizon était en feu et ses rayons semblaient vouloir transpercer le flanc des montagnes. Ce fut l'affaire de quelques beaux instants; le spectacle s'effaça et fit place au crépuscule. Le ciel bleuit, les étoiles étincelèrent.

Le flanc d'une montagne s'éclaire et forme une guirlande brillante suivant les contours du versant. Ce sont des broussailles qui flambent sur une longueur d'environ quelques lieues. Puis la lune apparaît, pâle et modeste, décrivant sa course au milieu de cette voûte étoilée.

Nous nous couchons et passons la nuit dans notre bateau, dont les paillassons baissés et recouverts de tapis nous abritèrent de leur mieux contre les fraîcheurs de la nuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

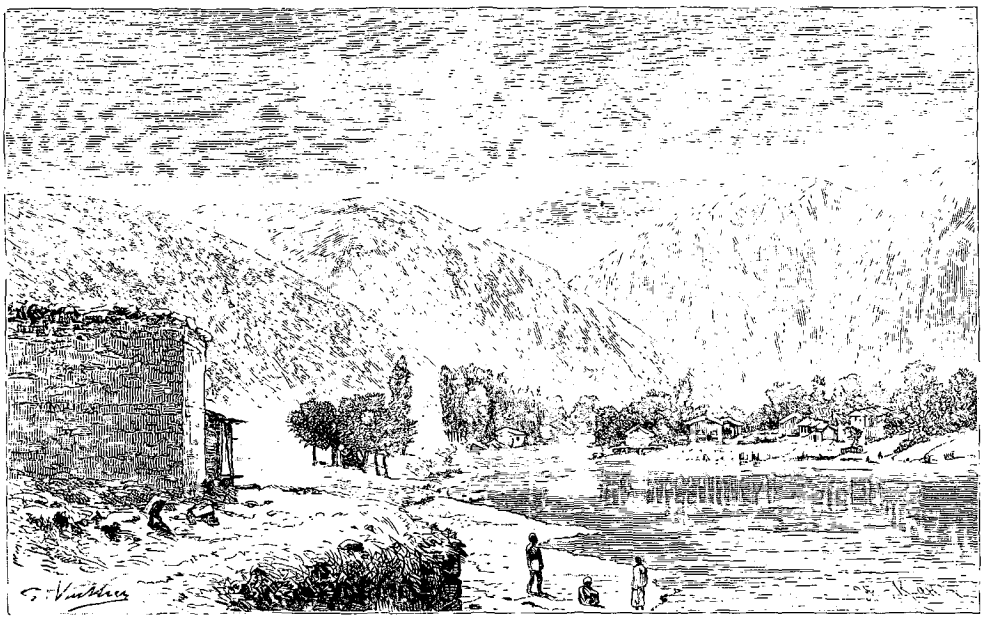
A quatre heures du matin, notre maison flottante reprit sa course et nous fûmes réveillés par les rames qui frappaient les eaux d'un bruit régulier.

Les tapis levés, les montagnes nous apparurent couvertes de neige, et le grand lac que le Djilam traverse nous entoura de ses eaux limpides.

Au loin, de l'eau, et encore de l'eau. Nos doungas mettent trois heures pour la traverser. Le soleil s'y mire et y fait jaillir des étincelles diamantées. Les poissons respirent et sautent joyeusement hors de leur palais maritime. Puis les châtaigniers qui envahissent ce beau lac nous avertissent qu'il va prendre fin, et que le Djilam qui mêle ses eaux aux siennes va reprendre sa course à travers les montagnes en longeant de gracieux villages jusqu'à Baramoula. Ce grand lac, appelé Voular, est sujet à de violentes tempêtes, et les handjis ont grand'peur de le traverser quand il fait du vent. Heureusement pour nous le temps était splendide, Pavan nous était propice et Varouna nous conduisit à bon port.

Quelques heures de navigation sur le Djilam à sa sortie du lac, et nous sommes à Baramoula, petite ville située sur la rive droite de la rivière et reliée à la forteresse qui s'élève sur la rive gauche par un pont de bois.

Cette ville, assez fréquentée, est l'entrée habituelle du Cachemire. De là, en effet, les voyageurs qui arrivent des plaines de Rawel-Pindi regardent avec admiration cette riche et verdoyante vallée qui ferme le royaume du Cachemire. D'un ovale irrégulier, la vallée, large et étendue, est enfermée au milieu d'une chaîne infinie de montagnes, couronnée de magnifiques glaciers dont les zébrures bizarres forment des dessins éblouissants. Bien différente est cette entrée de celle



Baramoula. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

par laquelle nous étions arrivés et qui nous avait tant désillusionnés sur ce paradis tant vanté.

Malgré ce désenchantement, s'il m'était donné de recommencer, je prendrais encore l'autre route pour arriver dans ce pays des poètes. Car, en dépit des difficultés et des fatigues, des périls de toute sorte, il nous a été donné de voir un splendide pays, moins artistiquement décoré que le Cachemire, mais plus sauvage, plus discrètement beau. Peu de voyageurs ont pu faire cette comparaison. Baramoula est et restera longtemps encore la seule route praticable et permise aux voyageurs. Je m'en réjouis pour eux et pour la contrée, car l'impression qu'on en ressent est féerique.

La commotion qui a ouvert la brèche des rochers qui fermaient cette vallée a dû être terrible et elle a donné naissance à une touchante légende.

Un grand saint, frappé de l'état stagnant des eaux, toucha de son bâton ce bloc infranchissable; la roche s'ouvrit alors, laissant passer les eaux, et le Cachemire fut créé. Baramoula, qui veut dire grand saint, en garde la mémoire, et son nom la révèle à la curiosité des voyageurs.

En tout cas ce riche terrain d'alluvion, submergé autrefois par un grand lac, est devenu une contrée fertile, et, malgré son humidité, ses fièvres et quelques autres inconvénients, elle est au milieu des Indes un véritable paradis.

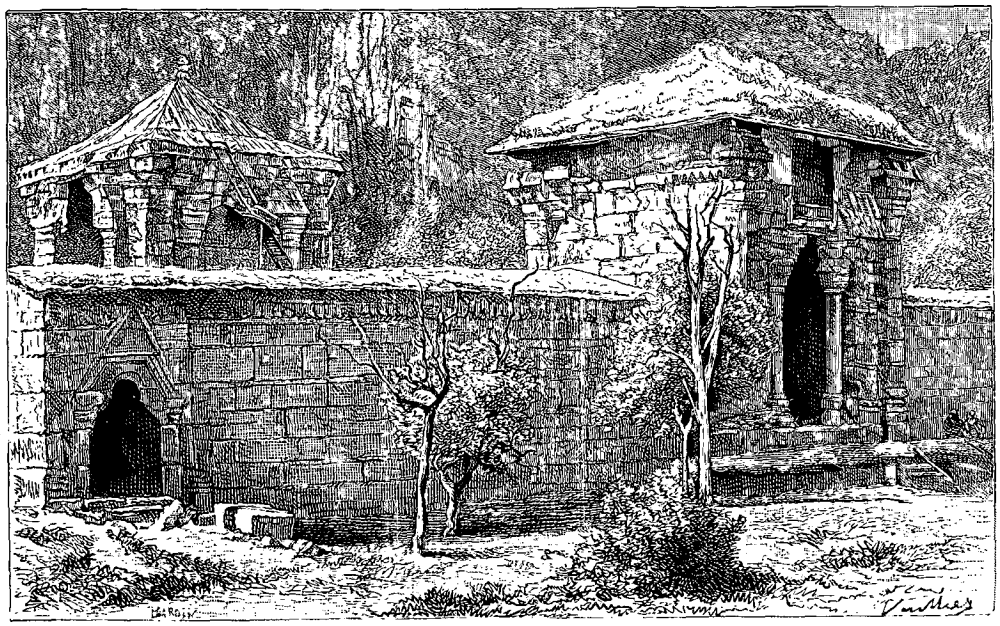
Autrefois, du temps de Bernier, Baramoula était un endroit prédestiné; le nombre des miracles qui s'y accomplissaient était, au dire des musulmans, prodigieux. Il y avait entre autres une grosse pierre ronde que l'homme le plus fort ne pouvait faire remuer, mais que onze mollahs enlevaient facilement, après avoir toutefois invoqué le saint. Bernier, ce naïf sceptique, vit à Baramoula quantité de pèlerins qui se disaient malades. Près de la mosquée, il y avait de grands

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaudrons, sans doute dans le genre de ceux que nous avons déjà vus à Turkestan (ville) dans la mosquée de Hazret, remplis de riz et de viande et dont le contenu servait à réconforter les malades, qui paraissaient, malgré leurs maladies, avoir un très fort appétit.

Bernier vit, en effet, les onze mollahs s'approcher de la pierre et la soulever, en disant qu'elle était légère comme une plume et qu'ils ne la tenaient que d'un doigt. Mais comme ils avaient de longues robes et qu'ils étaient très serrés les uns contre les autres, il était impossible de savoir comment ils s'y prenaient pour soulever la pierre. Cependant il cria avec l'assistance *karamet* (miracle) et donna au mollah une roupie. Son incrédulité persista néanmoins, et, afin de vérifier ses doutes, il demanda une nouvelle expérience et voulut remplacer l'un d'eux. Ceux-ci y consentirent avec une répugnance visible, mais ils espéraient être assez forts pour la soulever à eux dix. Il n'en fut rien; et comme Bernier, fidèle à la prescription, ne tenait la pierre que du bout du doigt, elle pencha tout à fait vers lui. Les assistants, furieux, attribuèrent le manque du miracle à la présence d'un infidèle qui avait osé toucher la pierre et se mêler à leurs saints; ils allaient lui faire un mauvais parti, mais Bernier leur donna une nouvelle roupie et, criant de nouveau *karamet*, s'éloigna bien vite, heureux d'en être quitte à si bon marché.

La pierre n'existe plus à Baramoula. Nous sommes allés visiter la forteresse flanquée de quatre bastions qui domine la rivière. La cour intérieure est entourée d'une véranda sous laquelle couchent les gardiens; les



Ruines du temple de Baniar. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Burke.

bâtiments en briques et garnis de volets à jour résisteraient peu au canon moderne. La seconde porte est remarquable; elle est en bois de Tchinar ou platane d'un seul morceau d'une épaisseur de plus de vingt centimètres; elle est bardée de fer.

De là nous sommes allés nous promener sur le bord de la rivière, qui s'est beaucoup rétrécie à cet endroit; cependant elle coule encore avec calme, quoique avec un peu plus de vitesse. En revenant, nous avons aperçu une grosse pierre toute rouge de peinture. C'est là que les Pandits viennent tous les matins se faire sur le front la marque, signe distinctif de leur personnalité, et s'acquitter de leur prière.

C'est aussi au bord de la rivière que les Hindous brûlent leurs morts. M. E... nous disait que souvent il rencontrait des restes de crânes au pied des bûchers.

Nous revenons au bungalow que le maharadjah a fait construire pour les étrangers.

Le 16, à midi, nous nous séparons de M. E... et nous montons à cheval pour reprendre la route qui nous conduira vers la plaine des Indes. C'est le même chemin que l'illustre Jacquemont suivit en 1831; nous n'avons donc pas besoin de vous le décrire, chère lectrice.

Presque en sortant de Baramoula il nous est donné d'admirer les ruines imposantes de l'antique temple de Baniar, le mieux conservé de tous les temples hindous du Cachemire.

Bientôt nous serons à Marri, à Rawal-Pindi, à Lahore; le chemin de fer nous conduira à Bombay et le bateau nous ramènera en Europe.

Madame DE UJFALVY-BOURDON.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1883

(DEUXIÈME SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

I. Unification de l'heure universelle, projet de conférence aux États-Unis. — Le méridien initial et la Conférence géodésique internationale. — La Conférence se prononce pour le méridien de Greenwich comme méridien initial. — II. L'exposition d'Amsterdam et ses collections ethnographiques. — Vœu pour que les collections restent réunies en Hollande. — III. Croisière scientifique du *Talisman*. — Extraits de lettres de M. Alphonse Milne Edwards, chef de la mission. — L'îlot Branco et ses sauriens. — La mer des Sargasses. — Ligne volcanique présumée sous l'Océan. — IV. Destruction de Casamicciola dans l'île d'Ischia. — Nature du sous-sol de Casamicciola. — V. La relation du dernier voyage du colonel Prjévalski. — VI. Mission du capitaine Aymonier dans le Cambodge et à Siam. — Résultats généraux du voyage. — Voyage du docteur Néis sur le haut Mékong. — VII. Événements du Tonkin et de l'Annam. — Insuffisance des notions sur ces contrées. — La Cochinchine française est augmentée de la province de Binh-Tuan. — VIII. Tremblement de terre de la Sonde. — Principaux effets du phénomène. — Effondrement de l'île Krakatao. — Ilots nouveaux dans la Sonde. — IX. Fondation d'une Société australienne de Géographie. — Voyage de M. Ernest Morisson du golfe de Carpentaric à Melbourne. — X. M. Kerry Nicholls, reporter du *New-Zealand Herald*, explore l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande. — Le lac Taupo. — Curieuse région volcanique. — Intérêt du voyage. — XI. Les restes du naufrage de La Pérouse. — XII. Études sur Obok, par M. Aubry et le docteur Hamon. — M. Soleillet au Kaffa. — Opinion sur le cours du Guébé. — M. Antoine d'Abbadie avait visité une partie du pays parcouru par M. Soleillet. — XIII. M. Bianchi et le comte Antonelli en Éthiopie. — Le docteur Stecker au Chawâ. — Itinéraire et découvertes du docteur Stecker. — XIV. M. Georges Revoil sur le Wobbi. — La route lui est barrée par le Çômâli. — Il parvient dans le Guélédi, où il est retenu trois mois. — Comment y avaient été reçus les précédents voyageurs. — XV. Assassinat du voyageur italien Sacconi sur le bord du Wobbi. — XVI. Le docteur Emin-Bey dans le Rôl et le docteur G. Junker au sud du Wêllé. — M. Junker découvre le Népoko, cours supérieur de l'Arouwimi. — XVII. M. Casati sur le haut Nil. — Il se dispose à visiter le pays des Galla. — XVIII. Le docteur Fischer et M. Joseph Thomson en route pour le Kilima-N'djâro. — XIX. Le docteur Bayol et le lieutenant Quiquandon au Soudan occidental. — Importance de leur itinéraire. — Mort de M. Trouillet à Bouba. — XX. La mission de Brazza. — Elle remonte l'Ogôwé. — Le docteur Ballay sur le Kongo. — Résultats obtenus. — Traités avec les chefs noirs. — Retour de M. Dutreuil de Rhins. — XXI. Stanley sur le Kongo. — Lacs Léopold et Mantumba. — Le cours du vrai Kongo reste peut-être encore à découvrir. — Mort de l'abbé Guyot. — XXII. Les stations météorologiques circumpolaires. — Retour des missions. — La *Romanche*. — La mission américaine de Fort Conger à la baie Lady Franklin. — Perte du *Proteus* envoyé pour la rapatrier. — La mission américaine d'Ooglalamie à la pointe Barrow. — Découverte d'un nouveau fleuve. — Expédition du lieutenant Schwatka au fleuve Yukon. — XXIII. La *Djimphna* et la *Varna* bloquées dans la mer de Kara. — La *Varna*, brisée par les glaces, est engloutie. — L'équipage s'échappe sur un champ de glaces mobiles. — XXIV. Le professeur A.-E. Nordenskiöld se rend au Groenland. — Il pénètre à plus de cent kilomètres de la côte. — Les Lapons de l'expédition s'avancent au delà. — Ils ne découvrent pas trace de végétation. — La *Sophia*, navire de l'expédition, visite la côte orientale du Groenland. — Première traversée par terre de la Nouvelle-Zemble. — XXV. Explorateurs et touristes français en Norvège et en Suède. — Nouveau voyage de M. Charles Rabot. — Résultats généraux de ce voyage. — XXVI. M. René Roy parcourt une région difficile de la Laponie suédoise.

I

Ce semestre, comme les deux qui l'ont précédé, n'a pas été fécond en événements géographiques considérables ; il a vécu sur la continuation des entreprises engagées, sur la publication des résultats acquis. Notre Revue se tiendra donc dans la demi-teinte des faits eux-mêmes et le lecteur n'y doit guère chercher d'émotions.

Au commencement de cette année, les États-Unis proposèrent aux gouvernements européens la réunion d'une conférence chargée de préparer l'adoption d'une heure universelle. Cette mesure, en effet, est rendue désirable par les constants changements d'heure auxquels obligent aujourd'hui les rapides trajets des chemins de fer; c'est ainsi, par exemple, qu'au cours d'un voyage de Londres à Constantinople il faut changer cinq fois l'heure de sa montre, chacun des pays traversés ayant son heure particulière. L'Académie des sciences a émis l'avis qu'il y avait lieu pour la France de prendre part à cette réunion.

En attendant, la Conférence géodésique internationale qui tenait à Rome ses assises de cette année avait mis à l'ordre du jour la question de l'unification du méridien initial. Sur le rapport de M. Hirsch, directeur de l'observatoire de Neuchâtel, le méridien de Greenwich l'a emporté, ainsi qu'on pouvait s'y attendre. La Conférence a présenté comme une sorte de compensation l'espoir que, le jour où cette opinion aurait définitivement prévalu, la Grande-Bretagne trouverait « un motif de plus pour faire, de son côté, un nouveau pas en faveur de l'unification des poids et mesures, en adhérant à la convention du mètre, du 20 mai 1875 ». La Conférence géodésique exprime, du reste, le vœu « qu'une convention internationale consacrant l'unification des longitudes et des heures, soit conclue le plus tôt possible par les soins d'une confé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rence spéciale ». Malgré l'autorité des conclusions de la Conférence géodésique, la question ne semble point encore résolue.

II

Nous avons vu s'accentuer, pendant les six derniers mois, le succès de l'exposition d'Amsterdam qui ne devait être, à l'origine, qu'une exposition coloniale. Elle renfermait une admirable collection ethnographique des Indes néerlandaises. Pendant quelque temps on aura pu voir réunis en excellent ordre, des spécimens aussi nombreux que variés de l'industrie et de l'art des peuples qui habitent l' « Insulinde », pour employer le nom que les Néerlandais appliquent quelquefois à leurs Indes insulaires.

Tant de trésors réunis vont-ils être dispersés à jamais? Le gouvernement néerlandais et l'initiative privée ne vont-ils pas intervenir pour en assurer, autant que possible, la possession à quelque musée national, où nos descendants pourront les étudier, alors que les races dont elles représentent le génie ne seront plus qu'un souvenir?

III

La Revue du précédent semestre annonçait qu'une commission scientifique, présidée pour la quatrième fois par M. Alphonse Milne Edwards, membre de l'Institut, avait quitté Rochefort le 1er juin, montée sur le *Talisman;* elle allait explorer les eaux qui avoisinent le littoral marocain, les îles Canaries, l'archipel du cap Vert, pour finir par la mer des Sargasses. Dans une lettre à la Société de Géographie de Paris, écrite de Saint-Vincent des îles du cap Vert, le chef de la mission écrivait, le 28 juillet : « Notre voyage d'exploration se continue dans les meilleures conditions. Après avoir étudié la faune profonde de la côte d'Afrique, jusqu'à quelques lieues de Dakar, nous avons été relâcher à Santiago des îles du cap Vert, puis à Saint-Vincent, et nous n'avons cessé d'exécuter sur notre route des sondages d'autant plus intéressants qu'ils ne s'accordent pas toujours avec ceux qui sont indiqués sur les cartes[1].

Les savants, malgré les difficultés de l'abordage, ont débarqué à l'îlot Branco, pour y étudier de près ces grands sauriens qu'on ne trouve nulle part ailleurs; la végétation de Branco est presque nulle, et cependant ces lézards sont herbivores. M. Milne Edwards écrit, dans une lettre de San Miguel des Açores : « Nous sommes arrivés à notre dernière étape et nous pouvons juger maintenant les résultats obtenus pendant notre campagne. Je les crois très importants, car, indépendamment des récoltes zoologiques presque miraculeuses qui ont été faites, nous avons jalonné notre route de près de deux cents sondages profonds.... Le fond de la mer des Sargasses est très intéressant; il est partout à une grande profondeur, allant jusqu'à six mille mètres, et il est entièrement volcanique....

« Il y a donc, dans l'Atlantique, une immense bande de volcans dont les points culminants sont les îles du cap Vert, les Canaries, les Açores (qui s'avance peut-être au nord jusqu'à l'Islande, mais c'est une question à étudier plus tard) et s'étend parallèlement à la chaîne andéenne de l'Amérique. »

1. Voy. les Comptes rendus de la Société de Géographie, séance du 9 novembre 1883.

IV

Le 29 juillet dernier, des convulsions de l'île d'Ischia ont détruit instantanément et de fond en comble Casamicciola, dont la population presque entière est restée écrasée sous ses demeures. Le sol de la malheureuse petite ville est formé de roches trachitiques qui reposent sur un banc d'argile creusé depuis un temps immémorial par l'industrie; d'autre part, des sources thermales, en rongeant pendant des siècles la roche volcanique, ont dû créer des excavations ignorées; la moindre commotion devait donc déterminer des effondrements, et, d'après le professeur Palmieri, telle serait la cause de la catastrophe de Casamicciola. L'action séismique s'est fait sentir plus particulièrement sur les deux tiers occidentaux de l'île.

V

A plusieurs reprises déjà, les lecteurs des revues semestrielles ont rencontré le nom du colonel Prjévalski[1]. La dernière mention qui en ait été faite se rapportait à l'expédition accomplie par cet officier à travers le désert de Gobi, aux confins septentrionaux du Tibet oriental, au Kou-Kou-Nor, aux sources du fleuve Jaune.

Quiconque est un peu au courant des choses de la géographie avait pu, dès les premiers récits, apprécier la portée exceptionnelle de cette exploration de vingt-trois mille cinq cents kilomètres, accomplie sur une étendue de pays grande comme quinze fois la France, par un homme dont l'énergie et le savoir étaient doublés d'une grande expérience acquise en des explorations antérieures.

L'importance des résultats dont le plus récent voyage de M. Prjévalski a enrichi la science, apparaît aujourd'hui pleinement dans l'ouvrage qui vient de paraître en langue russe et dont une traduction française est tout à fait désirable.

A travers la série des hauts plateaux, des immenses chaînes de montagnes qui constituent l'Asie centrale, M. Prjévalski, malgré des difficultés inouïes, n'a pas cessé de recueillir des informations, de prendre des mesures, de réunir des collections. Il a donné à la

1. Premier semestre 1877, premier et second semestres 1878, premier semestre 1879, premier semestre 1880. Voyez aussi, dans *le Tour du Monde,* la Mongolie et le pays des Tangoutes, par le colonel Prjévalski, second semestre 1877, page 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

géographie la position du Lop-Nor et la configuration du Kou-Kou-Nor ; il a fixé les notions antérieures sur le Zaidam, marais immense situé à l'altitude de deux mille cinq cents mètres ; il a constaté les directions de marche qui s'entre-croisent dans le Gobi, étudié la chaîne du Tanla, l'un des contreforts de l'énorme plateau tibétain ; enfin, et ce n'est pas la partie la moins importante du voyage, il a exploré, à l'est du Kou-Kou-Nor, la région tourmentée où naît le fleuve Jaune.

VI

Depuis que la Cochinchine méridionale est devenue colonie française, les recherches sur l'histoire du pays ont réalisé de notables progrès. On connaît les études sur Angckor, par la mission de La Grée et Francis Garnier, celles qui furent faites plus tard par le docteur Harmand, par M. Delaporte, par le capitaine Aymonier. Ce dernier est récemment rentré à Saïgon d'un assez long voyage dans le Cambodge et au sud du royaume de Siam. Les résultats de cette mission, très importants pour l'archéologie de l'ancien royaume Kmer, seront également profitables à la géographie. Outre qu'il rapporte plus de deux cents inscriptions intéressantes pour l'étude des Kmers, de leur origine, de leur histoire, M. Aymonier a visité et décrit de nouveaux groupes de ruines, et son itinéraire, dressé à l'estime, permettra d'ajouter aux cartes de nouveaux traits. Le savant officier qui, à peine de retour, songe à repartir, a déjà contribué largement à enrichir le musée d'ethnographie du Trocadéro, en même temps qu'il a élargi le champ de nos connaissances sur le passé de l'Indo-Chine.

Il faut rappeler qu'un autre explorateur français connu par son voyage aux sources de Donnaï[1], le docteur Néis, médecin de la marine, accomplit actuellement une mission par le Ministère de l'instruction publique. Aux dernières nouvelles, M. Néis était arrivé à Luang-Prabang, sur le haut Mékong. Sa santé était excellente, et tout permet d'espérer que, malgré les fatigues de la route et les dangers du climat, la prochaine revue semestrielle pourra donner de bonnes nouvelles du modeste et sympathique explorateur.

VII

Les événements de l'Annam et du Tonkin intéressent la géographie à laquelle ils vont apporter de nombreuses informations sur des contrées encore bien insuffisamment connues. De l'Annam, on n'a guère entrevu qu'une étroite bande littorale et les lignes suivies par les divers explorateurs de la vallée du Mékong. Quant au Tonkin, si les cours d'eau de ce delta ont été l'objet d'excellents levés des ingénieurs hydrographes français, si MM. Dupuis et de Kergaradec nous ont fait connaître le cours du fleuve Rouge, le reste du pays est encore à étudier ; dans l'ouest et le nord-ouest du Tonkin notamment s'étendent de vastes territoires encore vierges d'explorations, comme l'immense vallée du Ly-sien-Kiang, parallèle à la vallée du fleuve Rouge.

Notre commissaire civil à Hanoï, le docteur Harmand, dont les voyages ont si largement contribué à nous faire connaître l'Indo-Chine, prêtera sans doute un concours efficace aux explorateurs.

En attendant, le traité que M. Harmand a fait signer au roi d'Annam agrandit la Cochinchine française vers le nord-est, en y ajoutant la province littorale de Bin-Thuan, dont il est assez difficile de rien dire, car elle n'est que vaguement connue. On la sait montagneuse et peu peuplée.

VIII

L'émotion produite par le désastre de l'île d'Ischia était à peine calmée, quand parvint en Europe la nouvelle d'un événement du même genre, mais de proportions bien autrement vastes, bien autrement déplorables. Le sud de Sumatra, le détroit de la Sonde, le nord et l'ouest de Java avaient subi l'une de ces commotions par lesquelles la nature semble vouloir nous indiquer d'un seul coup l'intensité de son action et la mesure de sa puissance.

Le 25 août, le volcan de Krakatao, petite île située à l'entrée sud de la Sonde, redoubla d'activité, puis bientôt les quarante ou quarante-cinq volcans de Java entrèrent presque simultanément en éruption. Une pluie épaisse de cendres et de pierres ponces couvrit le pays, tandis qu'un véritable bombardement de roches en feu s'abattit sur certains points, comme Bouroudoudour, aux ruines duquel elles causèrent d'irréparables dommages. Une trépidation accompagnée d'un bruit de tonnerre secoua le sol de tout Java, et subitement Krakatao s'abîma dans les flots. L'eau s'unissant au feu pour consommer le désastre, une lame haute de vingt à trente mètres, produite soit par l'effondrement de l'île, soit par des convulsions sous-marines, se mit à parcourir la côte avec une rapidité vertigineuse, écrasant et balayant tout sur son passage. Les villes de Telok-Betoung au sud de Sumatra, Anjer et Tjiringin à l'ouest de Java, Bantam au nord de l'île ont été anéanties ; c'est par dizaines de mille que se comptent les victimes du cataclysme. A la place de l'île Krakatao surgirent, dans la Sonde, quatorze îlots volcaniques placés à peu près en ligne droite de la pointe nord-ouest de Java à la pointe sud-est de Sumatra.

IX

Il faut signaler ici la constitution, à Sydney, d'une Société australasienne de Géographie, et nous devons nous féliciter qu'un Français, M. Marin La Meslée, qui a fait de l'Australie sa résidence, ait contribué pour une large part à cette fondation.

1. Voyez le *Bulletin de la Société de Géographie*, quatrième trimestre 1883.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la Noël de l'an dernier, c'est-à-dire pendant les fortes chaleurs de l'hémisphère austral, un jeune voyageur, M. Ernest Morrisson, est parti à pied du golfe de Carpentarie, portant lui-même ses provisions. En suivant le cours des rivières il a réussi, au prix de terribles fatigues, à atteindre la frontière sud-est du Queensland. Là, des pluies torrentielles ont inondé ces basses terres, et pour continuer sa route il dut se faire en quelque sorte amphibie. Néanmoins, cent vingt jours après son départ il arrivait à Melbourne. Nous ne savons point encore de quel profit sera cette entreprise pour la connaissance du pays, mais nous pouvons affirmer qu'elle était tout à fait audacieuse.

X

La partie du monde où nous allons maintenant conduire le lecteur est située aux antipodes de l'Espagne : c'est l'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande, c'est le « poisson de Mawi », Te Ika a Mawi, comme l'appellent les Nouveaux-Zélandais.

M. J.-H. Kerry Nicholls, reporter du *New-Zealand Herald*, a fait dans cette contrée, dont l'intérieur est encore incomplètement soumis à l'Angleterre, un voyage de plus de six cents kilomètres, qui est en partie un véritable voyage de découverte.

Quittant Tauranga, sur la côte nord de l'île, au commencement de mars 1883, il s'est porté au sud, dans la direction du lac Taupo. Ce lac, situé au centre de Te Ika a Mawi, est une sorte de mer intérieure dans un ancien cratère. Plus étendu que le Léman, il reflète comme lui une ceinture de montagnes dont la plupart sont revêtues d'une admirable végétation, et dont quelques autres, comme le Tongariro « tabou » et le Ruapehou, dépassent de leurs pics aigus la limite des neiges éternelles.

Cette région, dont les abords voisins de la côte commencent à être fréquentés par les touristes, est certainement l'une des plus curieuses du globe. Les environs du lac Taupo sont le siège de toutes les manifestations possibles des forces plutoniennes. D'un sol qui brûle, tremble et gronde, s'élancent les hauts geysers intermittents, se dégagent les fumées des sources bouillantes, des solfatares, les bouillonnements des boues chaudes. Là aussi sont les dernières retraites des Maoris qui naguère défendirent si bravement leur indépendance, mais sur lesquels la civilisation souffle aujourd'hui la mort.

Le retour de M. Kerry Nicholls s'effectua en coupant, non loin de leurs sources, les affluents occidentaux du Taupo, et permit de fixer la nomenclature des rivières les plus importantes qui affluent au lac.

Malgré les difficultés, les périls mêmes auxquels l'exposèrent les mauvaises dispositions envers les Européens des derniers Maoris indépendants cantonnés dans le King's Country, M. Kerry Nicholls réussit à gagner sans encombre la côte occidentale de l'île.

XI

Avant de quitter l'Océanie n'oublions pas deux faits d'un véritable intérêt pour l'histoire de la part que la France a prise aux découvertes géographiques. L'an dernier, des missionnaires de la mission de Tutuila (Mauna de La Pérouse), dans l'archipel des Navigateurs, ont retrouvé les restes de l'un des plus distingués parmi les officiers de La Pérouse, le commandant de Langle, dont le nom se perpétue dignement dans notre marine. De Langle, qui commandait l'*Astrolabe*, avait été massacré, avec le naturaliste Lamanon, le 11 décembre 1787, dans l'île Mauna.

Plus récemment, M. Bénier, commandant du *Bruat*, a réussi à retirer du fond de la mer, où elles reposaient depuis près d'un siècle, des épaves de l'*Astrolabe* et de la *Boussole*, de l'expédition de La Pérouse.

XII

Dans l'Afrique orientale plusieurs de nos nationaux sont à l'œuvre. A Obok, MM. Aubry et le docteur Hamon ont fait et publié de bonnes études sur la topographie, la géologie, la climatologie, la flore et la faune du petit territoire français.

Un autre groupe de voyageurs, parti de Moûçawwa avec M. Brémond, a pris le chemin de Lalîbelâ, lieu célèbre par ses églises taillées dans le roc, dont M. Raffray a donné une si intéressante description. Ils se rendaient au royaume de Chawâ, point de départ de M. Soleillet pour des courses lointaines. Aidé par le roi Minilik, qui gouvernerait plus ou moins sérieusement tout le pays à partir d'Obok, M. Soleillet a été, en suivant un itinéraire différent, reprendre les traces de M. Antoine d'Abbadie au royaume de Kaffa, dans les forêts duquel abondent les fourrés de caféier[1]. Au point de vue géographique, le voyageur confirme notre supposition, d'après laquelle la rivière Guibê, affluent de l'Oumo, fait déjà partie du bassin de l'océan Indien par le canal du fleuve Djouba[2].

M. Soleillet commet une erreur en pensant avoir été le premier Européen à visiter le royaume musulman de Djimmâ ; les stations de la triangulation géodésique du pays par M. Antoine d'Abbadie attestent hautement la priorité de cet éminent explorateur.

XIII

En Éthiopie, deux voyageurs italiens et un voyageur allemand sont à l'œuvre. Parti d'Assab, M. Bianchi est allé à Samaré (Debra-Tabor) et va revenir à son point de départ en traversant la plaine de sel d'Asalé. Le comte Antonelli, chargé d'une mission du roi d'Italie auprès du roi de Chawâ, a pris la voie du pays d'Aousa pour arriver à Ankober.

1. Cet arbuste tire d'ailleurs son nom du pays de Kâffâ.
2. Compte rendu de « Carle Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika ». *Bulletin de la Société de Géographie*, février 1873.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avons des détails plus complets sur le voyage du docteur Stecker dans une région beaucoup moins frayée et même en majeure partie tout à fait nouvelle. Après avoir parcouru, sur les traces de M. A. d'Abbadie, le Godjdjâm et le Goûderôu, après avoir vu les rivières Goudié et Didesa, M. Stecker pénétra dans le royaume de Chawâ, où le roi Minilik le fit prisonnier sous prétexte que le voyageur n'était qu'un espion de son rival le roi Tekla Haïmanot d'Éthiopie. M. Stecker a suivi un itinéraire fort intéressant, passant par Tcholé, Illou, Tokour, Dendja, Tchabbo, où il découvre le lac Woutchi, et par Betcho pour arriver à Finfinni, où le marquis Antinori put obtenir sa liberté. C'est alors que le docteur se lança dans les territoires oromo, visita la tribu des Adda, le mont Sekoualé, le lac Zouaï, et découvrit à soixante kilomètres plus au sud, dans le pays d'Adia, chez les Oromo Aroûsi, le lac Miété. Sans se laisser rebuter par les propensions au vol qui distinguent les Aroûsi, M. Stecker a été chercher en pays nouveau, à l'est de l'Éthiopie, dans le Komboltcha, l'Antcharo, l'Argobba, le Tcheffa et le Rikhé, d'autres rameaux de la grande race oromo, et il est revenu à Mouçawwa et en Europe par le Wadela et le Simên.

XIV

M. Georges Revoil, luttant contre de graves difficultés, sur le cours inférieur de la Wobbi ou Webi, on n'a encore que des données sommaires sur ses nouveaux travaux. Parti du port de Mougdîcha ou Magadoxo, sur l'océan Indien, il voulait couper droit en pays inconnu sur Ganâné, pour remonter de là vers le golfe d'Aden. Une dépêche de Zanzibar a annoncé à tort son arrivée à Ganâné; nous en avons la preuve dans la date de la lettre qu'il a écrite du pays de Guélédi à la Société de Géographie. Les difficultés n'ont pas tardé à se soulever sous les pas du missionnaire de l'Instruction publique. Dès la première marche, au départ de Magadoxo, la route lui a été barrée par ces Çômâli si justement redoutés; et son voyage aurait peut-être fini ce jour-là si les deux cents hommes de son escorte n'avaient fait à M. Revoil un rempart de leurs corps. Il est parvenu sain et sauf dans le pays de Guélédi, sur le bas du fleuve Wobbi, le plus grand des cours d'eau du pays des Çômâli, qui se perd dans un lac près du rivage de la mer des Indes. Pendant trois mois, M. Revoil a dû dépenser ses forces dans une lutte contre la duplicité des Çômâli Guebroûn du Guélédi, mais il espérait enfin pouvoir continuer, le 25 septembre, son voyage sur Ganâné. Rappelons ici que si le capitaine de frégate Guillain, qui visita le Guélédi en 1857, n'eut qu'à se louer de l'accueil du sultan Yoûsef Ben Mahmoûd, en 1867, d'autre part, M. Kinzelbach, l'hôte du successeur Ahmed Ben Yoûsef, est mort à Sigala, chef-lieu du Guélédi, dans des conditions qui ont fait naître l'idée d'un empoisonnement.

XV

Tandis que la patience de M. Revoil était soumise à une rude épreuve sur le bas du Wobbi, un drame se passait dans la partie supérieure du cours de ce fleuve. Un délégué de la Société d'explorations commerciales de Milan, M. P. Sacconi, pénétrait dans le pays d'Ogadên, dont le nom nous rappelle l'exploration peu ancienne de M. Haggenmacher, le premier Européen qui l'ait vu. Ce sont les Bâ-Hawadla, tribu çômâlie connue par sa traîtrise, qui peuplent l'Ogadên. Le Wobbi, venu de la partie du sud Gouragué, coule d'abord au sud-est, puis au nord-est et arrose l'Ogadên et le Rahn-Ween avant de prendre la direction du lointain pays du Guélédi. Après M. Haggenmacher, M. Sacconi a constaté le fanatisme qui distingue les Bâ-Hawadla parmi les fanatiques Çômâli; bien plus, il est tombé, nouvelle victime de leur haine, sur les bords du Wobbi.

XVI

Sur la province équatoriale, les *Mittheilungen* de Gotha publient deux contributions importantes : les explorations du gouverneur de la province, le docteur Emîn-Bey, dans la moudîrîyé (préfecture) de Rôl, et celles du docteur G. Junker dans le pays des A-Madî, et au sud du Wêllé, en 1881 et 1882. Vivant dans une région sur laquelle nous ne possédions que des renseignements fournis par les indigènes, ces A-Madî du Wêllé sont un peuple intéressant en ce que le docteur Junker y voit une race à part, ayant une langue spéciale. Malgré l'identité de nom ils ne seraient donc nullement apparentés avec les Madî de la moudîrîyé de Rôl.

Ayant établi son quartier général à Tangassi, dans le pays des Monbouttou, le docteur Junker a rayonné chez les A-Bârambo, au sud de la rivière Mayo [1], affluent du Wêllé. A six marches au sud-est de Fangassi, il a découvert le Népoko, grande rivière dans laquelle il n'hésite pas à reconnaître le haut cours de l'Arouwimi, affluent du Kongo. Cette opinion du docteur Junker prête une nouvelle force à l'avis de ceux, et nous sommes du nombre, qui ont persisté à voir dans le Wêllé la tête des eaux du Châri.

XVII

Presque simultanément avec le voyageur dont nous venons de parler, le capitaine italien Casati commençait à Lardo, sur le Nil, des explorations qui se sont étendues jusqu'à la même région. Le but du capitaine Casati était de reconnaître le Wêllé, et il a fait de Tangassi son centre d'opération pendant plus d'un an. Au commencement de 1882, il était au sud de la Mayo, dans le village de Popo, dont le chef, de la

1. Ce nom propre de cours d'eau est identique au substantif *fleuve* en foulfouldé (langue des Foûlbé ou Peuls).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tribu des Monbouttou, le fit prisonnier. Revenu enfin à Lardo, le capitaine Casati se disposait à continuer ses travaux à l'est du haut Nil, dans une partie encore inconnue des pays des Oromo ou Galla. Il allait entreprendre là, comme M. Revoil, de satisfaire un des *desiderata* les plus importants de la géographie de l'Afrique.

XVIII

Dans l'est de l'Afrique équatoriale, les dernières courses du docteur Fischer méritent une mention spéciale. Elles se sont étendues de Tanga au Kilima-N'djâro, où il a parcouru le canton de Djagga près des sources de la Roufou. M. Fischer avait traversé le pays des Masaï sous la protection d'une escorte de huit cents hommes, qui aura probablement abusé de sa force; c'est, du moins, ce que paraît croire M. Joseph Thomson, qui passa peu de temps après sur la même route qu'elle. Parti de Monbâsa pour aller au lac Niyanza, M. J. Thomson s'est vu, en effet, repoussé par les Masaï à Dagarena-Erobi. Après avoir été reprendre haleine dans le canton de Dafeta, il est rentré à Monbâsa, pour en repartir bientôt. Cette fois le voyageur anglais cherchera à atteindre le Kilima-N'djâro par Dafeta, et de là le Niyanza.

XIX

L'attention qui se porte maintenant sur la Sénégambie et le bassin du Dhiôli-Ba nous vaut de nombreux documents et nous permet d'en espérer d'autres.

Le 16 avril dernier, le docteur Bayol, accompagné du lieutenant Quiquandon, spécialement chargé des levés topographiques, partait du poste de Bammakou, station française sur les rives du Niger. Il y revenait le 27 mai suivant, ayant relevé trois cent soixante kilomètres d'itinéraire à travers un pays nouveau pour la géographie, peuplé de Bambaras, de Saracolets, de Toucouleurs dont les villages empruntent un caractère particulier au voisinage du Sahara. Il avait conclu avec les divers chefs des pays traversés des traités favorables à la France. Diabougou, à l'est de Mourdia, fut le point extrême du trajet; Ségala, l'une des étapes, n'est qu'à deux cent cinquante kilomètres de Tombouctou, mais M. Bayol ne réussit pas à vaincre les résistances qui s'opposaient à son départ pour la mystérieuse cité du Soudan.

Les efforts du docteur Bayol, les services qu'il a rendus à l'exploration du Soudan occidental lui ont valu d'être nommé lieutenant-gouverneur du Sénégal. En cette qualité, il sera plus spécialement chargé de la côte de Sénégambie, et les explorateurs sérieux sont assurés de trouver auprès de lui tout le concours compatible avec les devoirs de ses fonctions.

Le succès ne récompense pas toujours les efforts des explorateurs les plus zélés. C'est ainsi que M. Claude Trouillet, auquel nous devons des renseignements précis sur l'île de Boulam, à l'embouchure du rio Grande, est mort en arrivant à Bouba, colonie portugaise sur le continent.

XX

M. de Brazza, commissaire du gouvernement dans l'Ouest africain, est arrivé à Libreville, au Gabon, le 21 avril dernier. Le personnel de sa mission comprenait une quarantaine d'Européens, cent vingt-six Laptots et trente-cinq Kroumen.

Après avoir établi deux postes dans le bas Ogôwé, après être allé se rendre compte des opérations du *Sagittaire*, vapeur attaché à l'expédition, et une fois le personnel installé sur la côte de Loango, M. de Brazza remonta l'Ogôwé avec le gros de l'expédition. Le 5 juillet, il était à six cents kilomètres de la côte. Comme il devait s'arrêter assez souvent en route, il ne pouvait guère arriver sur les bords du Kongo avant le commencement d'octobre. Il y doit être en ce moment. La prochaine revue enregistrera sans doute des informations certaines sur la situation qu'aura trouvée M. de Brazza, comme sur les conséquences qu'auront eues pour le traité dont il portait la ratification les événements à la suite desquels le Makoko aurait été détrôné. Son successeur reconnaîtra-t-il le traité?

MM. le docteur Ballay, Jacques de Brazza, frère de l'explorateur, et le sergent sénégalais Malamine ont dû y arriver, par l'Alima ou par l'intérieur, au moins un mois avant M. Pierre de Brazza.

Jusqu'à présent le résultat obtenu est la création des stations ou postes de la côte :

Au cap Lopez, à Loango, à Pointe-Noire et N'gatou sur le Kouilou. Sur le cours de l'Ogôwé ont été fondées les stations de Lambaréné, de N'jole, d'Achouka, des Adouma et de Franceville.

Ajoutons qu'avec la plupart des chefs des territoires traversés ont été signés des traités en vertu desquels ces territoires sont donnés à la France ou placés sous son protectorat, les habitants s'engageant à servir la mission comme pagayeurs, porteurs, etc.... La mission de M. de Brazza dispose environ de quatre cents hommes répartis sur diverses stations.

Nous devons ajouter que M. Dutreuil de Rhins avait accompagné M. de Brazza pendant une partie de la route, pour régler la mise en œuvre des nombreux matériaux géographiques recueillis par l'explorateur pendant ses précédents voyages sur le haut Ogôwé et le Kongo. De retour en France, M. Dutreuil de Rhins s'est mis à l'œuvre, et nous pouvons espérer que le fruit de ces travaux de M. de Brazza ne sera pas perdu. En attendant, des mesures ont été prises pour que l'expédition actuelle, qui relève surtout du Ministère de l'instruction publique, soit profitable à la science.

XXI

A son retour d'Europe au commencement de 1882, M. Stanley, en remontant le Kongo, avait organisé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus solidement les stations de Vivi, Isandjila, Manyango, Léopoldville; depuis lors, il a fondé, en amont de Stanley-pool, les stations de Msuata, Bolobo, Lukolela, l'Équateur. Des postes intermédiaires relient les stations, auxquelles il faut ajouter deux petits postes dans la vallée du Niari, la station de l'embouchure du Kouilou et un poste près de Mayombe sur la même rivière. L'expédition de Stanley doit disposer d'un certain nombre de petits bateaux, dont un, le *Royal*, navigue sur le haut Congo, en amont de Stanley-pool. M. Stanley a pu ainsi remonter jusqu'aux chutes de Stanley. Il était revenu au mois d'août dernier de cette excursion, au cours de laquelle il aurait entendu parler du lac Mantumba, dont l'extrémité sud est à trente milles au nord du lac Léopold. Le lac Mantumba écoulerait ses eaux dans le Kongo, par environ un degré au sud de l'équateur. On sait que le lac Léopold se déverse également dans le Kongo par la rivière Wabouma et le Kouango. On assure, d'autre part, que M. Stanley lui-même pense n'avoir pas, dans sa traversée de l'Afrique, suivi le véritable Kongo. En effet, d'après ses récentes informations, deux rivières, dont il n'avait vu naguère que les embouchures, auraient un cours beaucoup plus étendu que celui du Kongo.

Nous devons l'hommage d'un souvenir à l'abbé Guyot, missionnaire intelligent, plein d'initiative, qui, bien qu'excellent nageur, s'est noyé dans le Congo à Msuata, au-dessus de Stanley-pool. L'abbé Guyot avait fait ses preuves dans les établissements fondés par le cardinal Lavigerie, aux abords des grands lacs de l'Afrique orientale. Il avait rapporté de ces premiers voyages des informations recueillies avec autant de zèle que de sagacité et dont notre Société de Géographie voudra sans doute tirer parti.

XXII

Plus d'une fois les revues semestrielles du *Tour du Monde* ont parlé des stations météorologiques circumpolaires[1]. Ces stations ne devaient fonctionner que pendant une année, et le milieu de 1883 a marqué le terme de leur existence. Aussi avons-nous vu revenir la mission autrichienne de l'île Jan Mayen, la mission suédoise du Spitzberg, la mission allemande du Cumberland Sound, et d'autres encore. La mission russe du delta de la Léna, dirigée par M. Jurghens, n'a pu être prête à temps pour effectuer son retour avant la fermeture des grands fleuves sibériens par les glaces.

De ces retours, le plus intéressant pour nous est celui de la *Romanche*, qui avait été conduire et rechercher la mission scientifique française à la Terre de Feu. La partie géographique des travaux de la mission était surtout le lot de M. Martial, le commandant de la *Romanche*. Au cours de la campagne, il a fait exécuter des sondages précieux pour l'étude du lit de l'Océan. Entre d'autres nombreux résultats, il a constaté, sur le vingtième parallèle de latitude sud, dans le voisinage des hauts fonds signalés par l'expédition anglaise du *Challenger* et l'expédition allemande de la *Gazelle*, une dépression qui atteint la profondeur de sept mille trois cent soixante-dix mètres.

On est sans aucune nouvelle au sujet de la mission américaine de Fort Conger, établie, sous les ordres du lieutenant Greely, à la baie Lady Franklin. Le *Proteus* envoyé pour la secourir a été brisé et coulé par les glaces, aux environs du cap Sabine, c'est-à-dire assez loin encore avant la station de Fort Conger, la plus élevée de toutes en latitude. L'équipage du *Proteus*, monté sur de mauvaises embarcations, a pu heureusement longer la côte occidentale du Groenland et rencontrer le *Yantic*, son convoyeur, dont il s'était séparé quelque temps auparavant. La retraite de l'équipage du *Proteus* a été l'une de ces rudes épopées si fréquentes dans les navigations polaires. On se demande ce que deviendront le lieutenant Greely et ses vingt compagnons isolés à Fort Conger; leur ravitaillement est impossible pour cette année. D'après des rapports d'Esquimaux, la mission n'aurait jusqu'ici perdu qu'un de ses membres, M. Octave Pavy, un Français qui avait dû, en 1869, faire partie de l'aventureuse expédition projetée par Gustave Lambert.

La seconde mission des États-Unis, établie à Ooglalamie, près de la pointe Barrow, dans le nord du continent américain, a donné des résultats importants au point de vue géographique. Informé par les indigènes qu'un fleuve débouchait à la mer à une certaine distance d'Ooglalamie, l'un des membres de la mission avait été vérifier le fait, et nous lui devrons le tracé d'un grand fleuve sur des parties encore blanches de nos atlas.

Plus à l'ouest, des explorateurs américains également, sous la conduite de l'énergique lieutenant Frédéric Schwatka dont nous avons signalé en son temps l'exploration à la Terre du Roi-Guillaume, ont constaté par une reconnaissance que le fleuve Yukon est plus considérable qu'on ne le pensait. Ils ont dû remonter le Chilcat de ses embouchures à ses sources, traverser sa ligne de partage avec le Yukon et redescendre ce dernier fleuve jusqu'à son delta.

XXIII

Le 20 septembre 1882, la *Djimphna*, navire danois chargé, sous les ordres du lieutenant Hovgaard, de s'élever dans les parages de la Nouvelle-Sibérie, et la *Varna*, montée par la mission météorologique hollandaise, restaient bloquées presque côte à côte dans les glaces, à peu près au centre de figure de la mer de Kara; devant la menace constante de voir le choc des glaces faire brèche dans les navires, il fallut, pendant une partie de l'hiver, établir des campements sur des glaçons. Enfin, le 24 juillet dernier, la *Varna*

1. Voyez : second semestre 1881, page 440; premier semestre 1882, page 418; second semestre 1882, page 418.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coulait. Son équipage, quittant alors le glaçon d'asile baptisé du nom de Nouvelle-Hollande, s'embarqua avec ses traîneaux et ses canots pour se diriger vers l'île de Waigatsch. La route fut pleine de périls et d'émotions; il arriva, comme pour d'autres explorateurs aux régions polaires, que, tandis qu'on cheminait sur un champ de glaces, celui-ci marchait ou évoluait en sens inverse.

Le 20 août, la mission hollandaise atteignait l'île de Waigatsch, et, le 25, elle était recueillie, près du cap Grebeni, par le *Nordenskiöld*, appartenant au Mécène russe Sibiriakof.

XXIV

Le professeur A.-E. Nordenskiöld a repris, cette année encore, le chemin des glaces; il allait renouveler la tentative qu'il avait faite en 1870 de pénétrer au cœur du Groenland, pour y chercher la verdure à laquelle le pays avait dû, il y a neuf cents ans, d'être baptisé par l'Islandais Eric Randa du nom de « Terre verte ». Les glaciers qui frangent les côtes ne vont point, selon M. Nordenskiöld, jusqu'à l'intérieur, où, par suite de certaines circonstances météorologiques, doit s'établir un fugace été.

C'est à la baie d'Aulitsivik, au sud de Disco, par soixante-huit degrés de latitude nord, qu'il s'engagea sur le Groenland, accompagné d'hommes de science, de matelots scandinaves et de Lapons. Une pénible ascension du glacier littoral, puis une marche difficile à travers un terrain percé de fondrières ou couvert d'une sorte de bouillie de neige conduisirent l'expédition à plus de cent kilomètres de la terre, par une altitude de treize cent soixante-six mètres. Il fallut alors renoncer à aller plus loin. Les Lapons toutefois, avec leurs patins à neige, s'avancèrent jusqu'à plus de deux cents kilomètres vers l'intérieur, par l'altitude de dix-neuf cent soixante et onze mètres. S'il faut tenir pour justes leurs informations, ils ont ainsi atteint environ le cinquième de la largeur du Groenland à cette latitude; mais ils n'ont rapporté ni spécimens de fleurs, ni gazon, et l'hypothèse initiale du voyage n'a pas été justifiée. Nous serions surpris que de nouvelles tentatives faites dans des circonstances différentes ne vinssent pas donner raison au professeur Nordenskiöld.

L'expédition s'est terminée par un débarquement sur deux points de la côte orientale, dans des conditions périlleuses pour le navire *la Louise*, constamment menacé d'être enfermé par les glaces. On aperçut là d'assez belles pelouses, des bouleaux rabougris et quelques ruines; des traces récentes de campement indiquaient que des indigènes avaient dû fuir à l'approche des étrangers.

Pour terminer au sujet des hautes latitudes boréales, enregistrons la première traversée qui ait été effectuée par terre à travers la Nouvelle-Zemble. Elle est due à un persévérant voyageur russe, M. Grinievitzki.

XXV

Depuis quelques années, des touristes et des explorateurs français ont pris le chemin de l'extrême Europe septentrionale. Parmi les premiers a été M. Kœchlin-Schwartz, maire de l'un des arrondissements de Paris. Ses excursions sinueuses en Norvège, en Suède et même en Laponie ont été spirituellement racontées dans un livre que nos lecteurs feront bien de lire — s'ils ne l'ont déjà lu. Au nombre des autres nous trouvons une fois encore M. Charles Rabot, le traducteur de la relation du périple de la *Vega*. La Revue du dernier semestre 1882 signalait son retour d'une pointe au Spitzberg. Cette fois encore il est allé en Laponie continuer des études commencées depuis quelques années déjà. Outre une collection de photographies de sites que bien peu de gens ont vus ou verront, il a rapporté des informations sur la configuration du pays, le caractère et la structure des montagnes, le régime des glaciers. Après avoir terminé ses recherches sur le Svartisen, il a relevé les formations calcaires qui s'étendent à l'est de ce maître glacier de la Laponie, puis il a parcouru l'Oxtinder dont les pics atteignent ou dépassent même la hauteur des pics du Sulitielma; enfin il a terminé son voyage par l'ascension du Kabnekaissa, haut de deux mille deux cent soixante-seize mètres, et que l'état-major norvégien a reconnu, en ces dernières années, pour le sommet culminant des montagnes de Laponie.

XXVI

Au cours d'un voyage en Suède, M. René Roy, officier d'infanterie, a parcouru des parties de la Suède où d'ordinaire ne s'aventure pas le voyageur, encore moins le touriste, car, en dehors de quelques routes, elles sont presque impraticables. Ces régions, qui forment comme une barrière entre la Suède méridionale et la Laponie suédoise, sont situées dans les vallées de l'Indalself et l'Angermanelf, sur les versants de la Suède méridionale qui regardent le golfe de Bothnie. Du sommet du Stenbitshojden, dit M. René Roy dans une communication privée, « on découvre un panorama qui fait oublier les souffrances de la route. L'horizon est aussi vaste que celui de la pleine mer, et jusqu'à l'infini c'est la forêt parsemée çà et là de taches rousses indiquant les *mira*[1], puis sillonnée des chapelets de lacs qui se rétrécissent de plus en plus, en s'allongeant jusqu'à la ceinture des montagnes de neige qui limitent l'horizon à l'ouest-nord-ouest.... Rien de lugubre et de grandiose comme cette immensité aux teintes sombres d'où s'élève, vers le soir, au souffle d'une bise glacée, une sorte de sifflement à travers les sapins. »

1. La *mira* est une fondrière dans une dépression du sol. Elle est accusée par une herbe rousse, quelques bouleaux chétifs et un scintillement de flaque d'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
AU PAYS DES MARUTSÉS. — Le chariot du docteur Holub	Th. Weber	1
Troupeau d'autruches		4
Makalaharis et Masarwas chassant l'élan	Th. Weber	5
Piège à antilope		7
Le lac Soa		8
Visite de Zoulous	Th. Weber	9
Chasse à l'antilope	Th. Weber	10
Dans l'arbre		11
L'alerte	Th. Weber	13
Pit faisant sa lessive	Th Weber	14
Marche aux flambeaux	Th. Weber	15
A l'affût	Th. Weber	16
Apprentissage de la chasse à l'éléphant		17
Une femme courageuse	Th. Weber	19
Cheval attaqué par un lion	Th. Weber	21
Retour des chasseurs	Th. Weber	23
Vue d'Impaléra		24
Troupe d'éléphants en marche	Th. Weber	25
Sur le Tchobé		26
Tombeau d'un chef masoupia		27
Navigation sur le Zambèse	Th. Weber	29
Kraal de Brockley		31
Chasse à l'hippopotame		32
A la rencontre de Sepopo		33
Un batteur de myrimba		35
Le roi Sepopo	P. Dufour	37
Ma maison à Chéchéké	Th. Weber	39
Moquaï	Th. Weber	40
Fondation du nouveau Chéchéké	Th. Weber	41
Case de Sepopo		43
Instruments de musique		44
Port de Chéchéké	Th. Weber	45
Danseuse masquée (danse kichi)	E. Ronjat	46
Un des médecins de Sepopo	E. Ronjat	47
Sur les bords du Zambèse		48
Masoupia	Th. Weber	49
Une rencontre de girafes		50
La vie aquatique		51
Chutes Victoria		53
Au lion!	Th. Weber	55
Danse prophétique	Th. Weber	56
Visite des reines	D. Maillart	57
Tête de Mankoé		59

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Chasse à l'antilope d'eau	. . . . .	60
Au bord du fleuve	Th. Weber . . .	61
Chasse au lion	. . . . .	63
Un chasseur d'éléphants	Th. Weber . . .	64
Sur le Zambèse, en approchant des rapides	Th. Weber . . .	65
Dans les rapides	. . . . .	67
Types marutsés	. . . . .	68
La perte du canot	Th. Weber . . .	69
Les lions à Sioma	. . . . .	71
Campement au val Lechoumo	Th. Weber . . .	72
Le docteur Holub	Tofani	73
Promenade de valétudinaire	Tofani	75
Ruines près de la Chacha Rocheuse	Th. Weber . . .	77
Irruption du léopard	Renouard	79
Le wagon-ménagerie	Th. Weber . . .	80
LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE. — Barrage de Saveh . . .	Taylor	81
L'abdar	Tofani	83
Derviche du Khorassan	Dieulafoy	85
Dôme de la mosquée de Saveh	Barclay	86
Minaret guiznévide de Saveh	Barclay	87
Femme d'Avah	Dieulafoy	88
Panorama de Koum	Taylor	89
Double minaret	D. Lancelot . .	91
Tombeau de Fatma à Koum	Taylor	93
Tombeaux des Cheiks à Koum	Barclay	95
Le gouverneur de Koum	E. Ronjat	96
Caravansérail de Passangan	D. Lancelot . .	97
Le caravansérail Tasa, à Kachan	Barclay	99
Minaret penché à Kachan	D. Lancelot . . .	101
Une rue à Kachan. — Mosquée Djouma	Dieulafoy	103
Mirzas et officiers	Tofani	104
Le gouverneur de Kachan et sa suite	Tofani	105
Entrée de la mosquée Meïdan, à Kachan	Barclay	106
Mosquée Meïdan, à Kachan. Mirhab à reflet métallique	Barclay	107
Marchand de pêches à Kachan	Tofani	109
Dame persane	H. Thiriat . . .	111
Types montagnards et moutons à Korout	Tofani	112
Sœurs de Sainte-Catherine à Djoulfa	P. Dufour . . .	113
Le Tchaar-Bag	Dosso	115
Le P. Pascal	Dieulafoy	116
Rue de Djoulfa	A. Ferdinandus.	117
Famille arménienne	A. Sirouy	119
Évêque arménien de Djoulfa	E. Ronjat	120
Église arménienne à Djoulfa	Taylor	121
Fabrication de l'opium à fumer	A. Sirouy	123
Fabrication de l'opium pharmaceutique	A. Sirouy	125
Arméniennes de Djoulfa : costume ancien et costume moderne	Tofani	127
Arménienne des environs d'Ispahan	Tofani	128
Panneau de faïence dans le bala khaneh	Matthis	129
Sultan Macoud Mirza, Zelleh Sultan (l'ombre du roi), fils aîné de Nasr ed Din Chah, gouverneur général de l'Irak, du Farsistan, du Loristan, du Chousistan, etc.	H. Thiriat . . .	131
Pavillon des Tcheel-Soutoun	Barclay	133
Salle du trône du palais des Tcheel-Soutoun	Barclay	135
Pavillon des Heicht-Bechet	Barclay	136
Madame Dieulafoy	É. Bayard . . .	137
Palais du Ser pouchideh	Barclay	138

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La médresseh de Chah Sultan Houssein	A. de Bar.	139
Porte de la médresseh de Chah Sultan Houssein	Barclay	141
Derviche et étudiant	E. Ronjat	143
Caravansérail arménien	A. Ferdinandus.	144
Panorama de Djoulfa	Taylor	145
Un bœuf de l'évêché	L. Clément	147
Sacristain arménien	Dieulafoy	148
Mme Youssouf	Dieulafoy	151
Portrait de Ziba Khanoum	É. Bayard	151
Tour à signaux à Ispahan	D. Lancelot	152
Bazar à Djoulfa	E. Ronjat	153
Minarets tremblants	. . . . .	155
Puits d'arrosage à la descente	Taylor	156
Puits d'arrosage à la montée	Eug. Burnand	157
Un colombier dans les environs d'Ispahan	A. Ferdinandus.	159
Une rue d'Ispahan	Dieulafoy	160
A TRAVERS LA TOSCANE. — La Chartreuse de Florence, vue du côté de Galuzzo	Taylor	161
Façade de l'église de la Chartreuse	H. Catenacci	163
Intérieur de l'église de la Chartreuse (chœur des frères)	H. Catenacci	165
Tombeau de Lorenzo Acciajuolo	Matthis	166
Tombeau de Niccolo Acciajuolo (attribué à Orcagna)	Matthis	167
Un vitrail de la Chartreuse de Florence	. . . . .	168
Vue générale de la Chartreuse	Taylor	169
Statue sépulcrale de l'évêque Bonafede, par Francesco da San Gallo	Thiriat	170
Le grand cloître de la Chartreuse	Taylor	171
La Cène d'Andrea del Sarto au couvent de San Salvi	Mlle Lancelot	173
L'abbaye de Ripoli, vue prise du côté de l'orient	Taylor	175
L'abbaye de Ripoli, vue prise sur la place	Taylor	176
La porte San Frediano	Tofani	177
Monte Oliveto	Taylor	178
Église de Monte Oliveto	H. Clerget	179
Fragment de la Cène de Monte Oliveto	P. Fritel	180
Vue de Pelago	Taylor	181
Le moulin de Tosi	Émile Michel	183
Vallombreuse. Le Paradisino	Taylor	184
Le couvent de Vallombreuse, vu d'en haut	Émile Michel	185
Portrait d'un moine de Vallombreuse, par le Pérugin. Académie des beaux-arts de Florence	. . . . .	186
Portrait d'un moine de Vallombreuse, par le Pérugin. Académie des beaux-arts de Florence	. . . . .	187
Le couvent de Vallombreuse, vu d'en bas	H. Clerget	188
Église de Vallombreuse	H. Clerget	189
La « Torre del Gallo »	Taylor	191
Vue de Poggio Imperiale	D. Lancelot	192
Vue d'ensemble de Poggio a Cajano	Taylor	193
La villa royale de Poggio a Cajano	Taylor	197
Portrait de Bianca Capello (galerie des Offices)	Thiriat	198
Fronton de la villa de Poggio a Cajano	H. Chapuis	199
Fresque d'Andrea del Sarto, dans le grand salon de Poggio a Cajano	Mlle Lancelot	200
Le grand salon de Poggio a Cajano	Barclay	201
Évangéliste de l'école des della Robbia a Ponte a Rifredi	Mlle Lancelot	202
Évangéliste de l'école des della Robbia a Ponte a Rifredi	Mlle Lancelot	203
La villa di Careggi	Taylor	204
La villa royale de Castello	Taylor	205
Vue d'ensemble de la Petraja	Taylor	207
Autre vue de la Petraja avec volière	Slom	208

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
AMAZONE ET CORDILLÈRES. — Rade fluviale de Guayaquil.	Vignal.	209
Quai de Guayaquil	D. Lancelot	213
Bazar à Guayaquil	E. Ronjat.	215
Façade de la cathédrale de Guayaquil	Barclay.	216
Intérieur de l'église des PP. Jésuites à Guayaquil, durant la messe	Barclay.	217
Square de San Francisco, à Guayaquil	Barclay.	218
Palais épiscopal, à Guayaquil	Barclay.	219
Vue d'une ferme sur le Rio Daule, près de Mapasingui	Vignal	221
Rue du village Santa Rosa	Vignal	224
Vue du hameau de Papallacta	Vignal.	225
Passage du col de Huamani	Vignal.	229
Descente vers Papallacta	Vignal	231
Campement dans la forêt, entre Papallacta et Baeza	Vignal	232
Sentier ouvert par l'expédition près des monts Huacamayo	Vignal.	233
Escalier improvisé dans une gorge près de Baeza	Vignal.	234
Passerelle sur le Rio Maspa	Vignal.	235
Pont naturel sur le Rio Ossayacu	Vignal.	236
Passage du gué du Rio Cosanga	A. de Bar	237
Indiens de Papallacta en présence d'un serpent	Vignal.	239
Indiens (Yumbos) d'Archidona	Vignal.	240
Mariage d'un couple yumbo à Archidona	Vignal.	241
Yumbos du hameau de Tena pêchant dans le ruisseau du même nom	Vignal.	245
Yumbos habitant le hameau de Tena	Vignal.	247
Voyage en litière près du hameau de Napo	Vignal.	248
Le rapide de Latas	Vignal.	249
Coiffure des Yumbos équatoriens en voyage	Vignal.	250
Intérieur de pirogue recouverte d'un « pamacari »	Vignal.	251
Cordillères équatoriennes vues du Napo	Vignal.	253
Indiens Sunos traversant le Napo en pirogue	Vignal.	254
Traité d'engagement avec les Indiens Sunos	Vignal.	255
Radeaux et pirogues de l'expédition française	Th. Weber	256
Un éboulement dans le Napo, en amont de Sinchi-Chicta	Vignal.	257
Campement de Zaparros sur une plage du Napo	P. Fritel	258
Indiens Zaparros sur la barre du Rio Ahuarico	Vignal.	259
Aborigènes du Rio Ahuarico	P. Fritel	261
Zaparros harponnant des poissons	Vignal	263
Sunos chassant à la sarbacane	Vignal.	264
Joutes au javelot entre deux tribus de Zaparros	Vignal.	265
Campement de l'expédition sur les plages du Napo	Vignal.	267
Indien Coto	Vignal.	268
Rencontre d'Indiens Piojés-Cotos aux bords du Napo	Vignal.	269
Indiens Sunos chassant la tortue d'eau douce	Vignal.	271
Vue de l'Amazone à l'embouchure du Napo	Vignal.	272
Vue d'une « chacra », près de Manaos	Th. Weber	273
Indien Tapuy de la région de Pevas	P. Fritel	275
Rue du Port, à Manaos	A. de Bar.	277
Le port de Manaos	Th. Weber	279
Sauvages du Rio Branco	P. Fritel	280
Tramway du Pará sur le « largo » de Nazareth	Vignal.	281
Domestiques et marchandes, au Pará	Vignal.	283
Théâtre de la Paz, au Pará	Slom.	285
La procession du « Cirio » la veille de la Toussaint	Vignal	287
Rue São-José au Pará	A. de Bar.	288
Flottille de guerre brésilienne au port de Manaos	Th. Weber	289
Arapapa	P. Langlois.	291
L'« igarapé » de Tonantins	A. de Bar.	293
Rue d'Iquitos	Toussaint	295
Arbres de l'ancienne forêt vierge près d'Iquitos	P. Langlois.	296

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue du port d'Iquitos	Vignal.	297
Palmier Achual	P. Langlois.	298
Indiens de l'Ucayali	P. Fritel	299
Indiens de Parinari	E. Ronjat.	301
Intérieur d'une hutte à Barrancas	Vignal.	303
Débarcadère de Barrancas	A. de Bar.	304
LA BELGIQUE. — Le bateau d'Anvers à la tête de Flandres	E. Seeldrayers.	305
La grande place de Saint-Nicolas un jour de marché	X. Mellery.	307
Le train du matin à Saint-Nicolas	X. Mellery.	309
Vue de Tamise	X. Mellery.	311
Le tombeau de Lefebvre à l'église de Tamise	E. Seeldrayers.	312
Le potier de Terneuzen	X. Mellery.	313
La rentrée du troupeau dans un village, en Flandre	E. Seeldrayers.	315
Le sabotier de Terneuzen	X. Mellery.	317
Les inondations artificielles aux environs de Gand	E. Claus	319
Vue d'ensemble de l'établissement Van Houtte, à Gand	E. Seeldrayers.	320
Place du Vendredi et statue de Jacques Van Artevelde, à Gand	H. Chapuis	321
Un ouvroir au petit béguinage de Gand	E. Seeldrayers.	323
Une sortie de fabrique, à Gand	X. Mellery.	325
Porche d'entrée de l'ancien palais des comtes de Flandre	H. Clerget	327
L'hôtel de ville de Gand	H. Catenacci	328
Quai aux Herbes; — maisons des francs Bateliers, des Mesureurs de blé, du droit de l'Étape et du Tonlieu	Barclay.	329
Le Rabot	H. Clerget	331
Le Beffroi de Gand	Barclay.	333
Intérieur de Saint-Bavon	H. Catenacci	335
Le cloître de Saint-Bavon	H. Clerget	336
Les houblonnières entre Wetteren et Alost	A. Heins	337
Intérieur de bateau flamand naviguant sur la Lys	X. Mellery.	339
Hôtel de ville d'Alost	A. Heins	341
La Grand'Place de Termonde. L'hôtel de ville, le corps de garde et la tour de l'ancienne Halle aux Draps	E. Claus	343
L'Escaut devant Termonde et l'embouchure de la Dendre	E. Claus	344
La Dune, à Termonde	Th. Weber	345
Les blanchisseries d'Alost	A. Heins	347
La fête de l'Oudenberg à Grammont	Am. Lynen	349
Hôtel de ville d'Audenaerde	Barclay.	351
Église Notre-Dame de Pamele	C. Meunier.	352
VOYAGE D'UNE PARISIENNE DANS L'HIMALAYA OCCIDENTAL (LE KOULOU, LE CACHEMIRE, LE BALTISTAN ET LE DRAS). — Le Mounchi-Bagh	G. Vuillier.	353
Le maharadjah et sa cour	E. Ronjat.	355
Anant-Ram, premier ministre du maharadjah	E. Ronjat.	357
Le nouveau palais du maharadjah	G. Vuillier.	359
Petite rue de Srinagar	G. Vuillier.	360
Vue de Srinagar	G. Vuillier.	361
Pont sur un canal à Srinagar	G. Vuillier.	363
Cuivres du Cachemire	Schmidt.	365
Promenade en bateau, au clair de lune	G. Vuillier.	367
Un fakir	G. Vuillier.	368
Village dans la montagne	G. Vuillier.	369
Types dardous	G. Vuillier.	371
Une passe dans les montagnes de Skardo	G. Vuillier.	373
Citadelle de Skardo	G. Vuillier.	375
Montagnes de Skardo	G. Vuillier.	376
Soldats baltis	G. Vuillier.	377

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Types tchitralis	G. Vuillier. . .	379
Durbar ancien	Schmidt.	381
Aiguière de Tchamba	Schmidt.	382
Bijoux baltis	Schmidt	383
Cuivres hindous	Schmidt	384
Un glacier dans le Baltistan	G. Vuillier. . .	385
Vue des monts Karakorum près de Skardo	G. Vuillier. . .	387
Vue des montagnes du Karakorum dans la vallée de Chigar	G. Vuillier. . .	389
Danseuses cachemiriennes	G. Vuillier. . .	391
Inscriptions et dessins sur les rochers (vallée du haut Indus)	Schmidt	392
Madame de Ujfalvy-Bourdon	G. Vuillier. . .	393
Types brokpas	G. Vuillier. . .	395
Groupe de Ladakis	G. Vuillier. . .	397
Riche Ladaki de Karghil	G. Vuillier. . .	398
Lama de l'Hassa (Tibet)	G. Vuillier. . .	399
Chien de Ghilghit	E. Bellecroix .	400
Sonmarg	G. Vuillier. . .	401
Entrée du col du Zojila	G. Vuillier. . .	403
Col du Zojila	G. Vuillier. . .	405
Cachemiri	G. Vuillier. . .	406
Ruines dans la vallée du Sind	G. Vuillier. . .	407
Le fils aîné du maharadjah	G. Vuillier. . .	408
Pont d'Akbar	G. Vuillier. . .	409
Le jardin de Chalimar	G. Vuillier. . .	411
Pavillon de Chalimar	G. Vuillier. . .	413
Un Pandit	G. Vuillier. . .	414
Baramoula	G. Vuillier. . .	415
Ruines du temple de Baniar	G. Vuillier. . .	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Pays des Marutsés pour servir au voyage de M. le docteur Holub 3
Plan de l'andéroun du gouverneur de Koum 94
Carte d'ensemble des voyages de M. Wiener, entre Guayaquil et le Pará 211

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

AU PAYS DES MARUTSÉS, ÉPISODES DES VOYAGES DE M. LE DOCTEUR É. HOLUB SUR LE HAUT ZAMBÈSE.

De Dutoitspan à Chochong. — A travers le « pays de la soif ». — Épisodes de chasse. — Le bassin des Lacs-Salés. — Rencontre d'une bande de Zoulous Matabélés. — Une nuit sur un arbre aux bords du Nata. . . . 2

Les lagunes salées du Nata. — Une alerte. — Sur le plateau forestier « des sources ». — Sentiers et aiguades. — Dans une clairière avec Pit. — Zèbres, éléphants et lions 11

L'étang d'Henry. — Boers chasseurs d'éléphants. — Le premier affluent du Zambèse. — La station de Panda ma Tenka. — Histoires de lions. — Trajet dans la région de la mouche tsétsé. — Premier regard sur la vallée du Tchobé et du Zambèse. 17

Caractère de la vallée du Tchobé. — Mes premières relations avec les indigènes. — Mon *moulekaou*. — Notice historique. — Un village masoupia. — Navigation sur le Zambèse. — Les hippopotames. — Arrivée à Chéchéké. 24

Réception chez le roi Sepopo. — Mon logis à Chéchéké. — Détails historiques sur l'État marutsé. — Architecture locale. — Tableaux de cour. — La danse kichi. — Retour à Panda ma Tenka. 33

En route pour les chutes Victoria. — L'étang de Tchetcheta; phénomènes de flore et de faune aquatiques. — Notre campement près des chutes. — Le site fluvial et ses perspectives. — Péripéties comico-tragiques d'une chasse au lion sur les rives du Zambèse. — Nouveau séjour à Chéchéké. — Les femmes du roi Sepopo. — Incidents de chasse. 49

Embarquement. — La flottille des reines. — Première halte. — Coup d'œil sur la vallée du Zambèse. — Les rapides du fleuve. — Catastrophe irréparable. — Où je suis paralysé par la fièvre. — Nouveau séjour à Chéchéké, et retour à Panda ma Tenka 65

A travers le pays des Makalakas et des Matabélés de l'Ouest. — Entrevue avec le chef Menon. — Sites et rencontres. — La station de Tati et son histoire. — Chronique zoulou-matabélé. — Un léopard chez Pit Jacobs. — Retour aux Champs de diamants. — Ma ménagerie 70

LA PERSE, LA CHALDÉE ET LA SUSIANE, par Mme JANE DIEULAFOY, officier d'académie. — 1881-1882.

Départ de Téhéran. — Écarts de température entre le jour et la nuit. — Mamounieh. — La maison civile d'un gouverneur de province. — Arrivée à Saveh. — La mosquée. — Le minaret guiznévide. — Les biens vakfs. 81

La digue de Saveh. — Les tarentules. — Les fonctionnaires persans. — Entrée à Avah. — Visite à une dame persane. — Voyage dans le désert. — Arrivée à Koum. — Panorama de la ville. — Tombeau de Fatma. — Tombeaux des Cheiks. — Concert de rossignols. — Départ pour Kachan. 86

Phénomène électrique dans le désert de Koum. — Arrivée à Nasr Abad. — Les caravansérails. — Kachan. — Le caravansérail neuf. — Le bazar. — Minaret penché. — Aspect de la ville. — L'entrée de la mastched Djouma 97

Visite du gouverneur. — Les mariages temporaires. — La mosquée Meïdan. — Le mirhab à reflets. — Les dames persanes. — Le palais de Bag i Fin. — Mirza Taguy Khan. — Sa mort. — Départ de Kachan. — La montagne de Korout 102

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arrivée à Ispahan. — Tchaar-Bag. — Djoulfa. — Le couvent des Mékitaristes. — Le P. Pascal Arakélian. — Origine des Arméniens. — Destruction de Djoulfa sur l'Arax. — Établissement des Arméniens dans l'Irak. — Le dimanche à Djoulfa. — Le palais de l'évêque schismatique. — Le clergé schismatique. — Les sœurs de Sainte-Catherine. — La fabrication de l'opium. — Une noce arménienne. — Costumes des femmes. — Feu d'artifice. — Mariage à l'église. 113

La fondation d'Ispahan. — L'histoire de la ville. — Ses monuments. — Le palais des Tcheel-Soutoun (quarante colonnes). — Le général docteur Mirza Taguy Khan. — Le pavillon des Heicht-Bechet (huit paradis). 129

Audience du sous-gouverneur. — La vieillesse de Chah Abbas. — Salle du Ser pouchideh. — Le prince Zeleh Sultan. — Les compétiteurs au trône de Perse à la mort de Nasr ed Din Chah. — Les faïences persanes. — La médresseh de Chah Houssein. — Un caravansérail. — Compliments à la persane. 134

Les jardins de l'évêché. — Le clergé grégorien. — L'andéroum d'Hadji Houssein. — Souvenirs de voyage d'une Persane à Moscou. — La tour à signaux. — Lettre du chah Zadeh Zeleh Sultan. 145

Partie de campagne à Coladoun. — Les minarets tremblants. — Puits d'arrosage. — Culture autour d'Ispahan, tabac, coton. — Amendements donnés aux terres. — Colombiers de Coladoun. — Les voitures en Perse. — Retour à Djoulfa. 154

A TRAVERS LA TOSCANE, par M. E. MÜNTZ. — 1882.

Visite à quelques couvents des environs de Florence. — La Chartreuse du val d'Ema 161

Le couvent de San Salvi et la Cène d'Andrea del Sarto 171

La Badia di Ripoli. — La Pieve. — Bagno di Ripoli. 174

Monte Oliveto 177

Vallombreuse. — Pontassieve. — Paterno. — Tosi 180

Saint Jean Gualbert et l'ordre de Vallombreuse 183

L'église. — Le couvent. — L'observatoire météorologique et l'école forestière. — Le « Paradisino » 186

LES VILLAS DES MÉDICIS AUX ENVIRONS DE FLORENCE. — Poggio Imperiale. — Le pensionnat de l'Annonciade. — La « Torre del Gallo ». 188

Peretola et San Donnino. — Un della Robbia et un Ghirlandajo inédits. — Poggio a Cajano. — Laurent le Magnifique; Léon X; Bianca Capello. 193

Ponte a Rifredi. — Careggi. — L'Académie platonicienne. — Savonarole. 200

Castello et la fontaine de Tribolo 204

La Petraja et la Baigneuse de Jean Bologne 206

AMAZONE ET CORDILLÈRES, par M. CHARLES WIENER. — 1879-1882.

GUAYAQUIL. — Le fleuve Guayas. — Aspect du paysage. — L'île de la Puná. — La ville de Guayaquil. — Première entrée. — Séjour prolongé. — Le commerce. — Productions du pays. — La famille. — La vie religieuse. — Les écoles. — Les environs de Guayaquil. — Le cacao. — Les pompiers. — Passé et avenir de la ville. — Rôle du commerce français à Guayaquil 209

DE QUITO A ARCHIDONA 225

DEPUIS ARCHIDONA JUSQU'AU CONFLUENT DES RIOS COCA ET NAPO 241

DE LA COCA AU MARAÑON (DESCENTE DU FLEUVE NAPO) 257

DE L'EMBOUCHURE DU NAPO AU PARÁ. 273

VOYAGE SUR LA CHALOUPE IMPÉRIALE DES MANAOS AU RIO MORONA. 289

LA BELGIQUE, par M. CAMILLE LEMONNIER.

Une traversée. — La terre des Flandres. — Saint-Nicolas. — Le jour du marché. — Coin de vie de province. — Le carillon. — La mort dans la vie. 305

L'office du matin. — Le réveil d'une petite ville. — Les industries du pays flamand. — Le lin. — Les sabots. — Tamise. — Les paysages de l'Escaut. — Sainte Amalberge et l'église qui lui est dédiée. 310

Le train de Terneuzen. — Coin du village. — Le berger de Wachtebeke. — Tournées villageoises. — La potière. — Le sabotier. — Les environs de Gand. 314

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr